05.
25.7.17

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLV

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1898

A. N. 507

ANNÉE 1898

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages
Académie de Bordeaux, prix pour 1898 et années suivantes .	344
Académie de Philadelphie, publications (Ch. Seignobos). . .	133
Académie hongroise, Mémoires archéologiques, XX (J. K.). .	179
Adam (J.). La République de Platon (P. C.).	114
Alain de Lille.	171
Albertazzi, Romanciers du xvi^e et du xvii^e siècles (Ch. Dejob).	18
Allard, Le christianisme et l'Empire romain (R. Cagnat). . .	126
Almkvist, Lettre d'un Samaritain au roi Oscar (C. G.-G.). . .	1
Alsace, les monuments français qui y sont (A. C.).	475
Ambroise, L'Estoire de la guerre sainte, p. G. Paris (A. Jeanroy)	487
Américaine (Société philologique), ses travaux, vol. XXVIII (P. L.)	354
Ancona (d'), Confalionieri (Ch. Dejob).	36
Anglès (rapports du comte).	272
Annuaire de la Société israélite de Budapest (J. K.).	358
Antigone (l') de Sophocle	26
Anz, L'origine du gnosticisme (P. Lejay).	289
Apollonius (saint).	287
Apulée, p. Van der Vliet (P. L.)	286
Aristophane, Les Chevaliers, p. Zacher (Albert Martin). . . .	454
Aristote (Le syllogisme d').	223
Arno, Le periculum rei venditae (J. Toutain).	115
Arnold, Kosciusko dans la littérature allemande (A. C.). . . .	519
Artésiens (Chansons et dits)	509
Athène et Rome, revue (P. L.).	354
Atticus, sa fille.	389
Augustin (saint), Confessions, p. Knoell (P. Lejay)	226
Augustin (saint), Lettres, XXXI-CXXIII (P. L.).	446

pages
AULARD, Actes du Comité de salut public, X (A. C.) 408
BACHER, Maimonide (R. D.) 21
BAGUENAULT DE PUCHESSE, Lettres de Catherine de Médicis, I (H. Hauser) 213
Balcombe (Betzy), Napoléon à Sainte-Hélène (A. C.). 404
BARABAS, Correspondance de Zrinyi, I (J. K.) 177
BARNARD, le Quis dives salvetur de Clément d'Alexandrie (P. Lejay) 483
BARRUCAND, Mémoires et notes de Choudieu (A. C) 306
Baubo et Demeter 23
BAUCH, Actes et documents de l'Université de Francfort-sur-l'Oder, I (E. Jordan). 17
BAUMGARTNER, La philosophie d'Alain de Lille (C. Piat).. . . . 171
BAYER (J.), Drames scolaires des Paulistes hongrois du XVII[e] siècle (J. Kont) 495
BAXA, Les manifestations de Prague en 1897. 328
BEAUVISAGE, Quelques bois pharaoniques (Ch. J.) 2
BEHREND, Loi salique, 2[e] ed. (H. P.) 143
BELJAME, Édition critique de Macbeth (A. C.) 258
BERNSTEIN, Traduction hongroise de la Bible (J. K.).. 358
BERTHOLET, Le Livre d'Ézéchiel (J. S). 96
BERTHOLET, Ruth (A. Loisy).. 504
BERTRAND (Alex.), La religion des Gaulois, le druide et le druidisme (Henri Hubert). 119
BERTRIN, La question homérique (Am. Hauvette). 26
BESTMANN, L'Ancien Testament (B. C).. 299
BETTELHEIM, Annuaire biographique et nécrologie allemande (A. C.). 473
BEVAN, Hymne de l'âme, de Clément d'Alexandrie (P. Lejay). 483
Bible arabe. 221
BIERMA, Le Pseudolus (E. Thomas). 384
BILBASSOFF, Catherine II (De Crue). 305
BIRÉ, Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur (A. C.) 271
BLASS, L'Évangile de saint Luc (J. S). 261
Bobbio (Le palimpseste de). 16
BOCKENHEIMER, Comment Mayence tomba pour la seconde fois au pouvoir de la France (A. C). 469
BOGART (E. L.), Procédure du budget aux États-Unis (Ch. Seignobos). 135
BOISSONNADE, La police municipale à Poitiers au XVII[e] siècle (G. L.-G.). 177
Bollandistes (les), Les Saints du cimetière de Commodille (P. L.) 401
Boos, Histoire de la ville de Worms, II (R.). 322

pages
Borghesi, Les préfets du prétoire (J. Toutain) 484
Borsari, Topographie de Rome antique (R. Cagnat). 284
Bouchard à Rome et à Naples 55
Boulay de la Meurthe, Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siège (P. Viollet). 397
Bousset, Revue théologique (M. N.). 114
Bouvy, Voltaire et l'Italie (Ch. Dejob). 441
Boysen, Les traductions latines de Josèphe (Paul Lejay) . . . 241
Brandes, La littérature du XIX[e] siècle, III (P. Gautier) 308
Bréal, Essai de sémantique (A. Meillet). 141
Bridgman, L'anarchie dans l'art (R. Rosières) 416
Broussolle, La vie esthétique (R. Rosières). 416
Bruckner, Julien d'Eclane (Paul Lejay). 287
Brugmann, Phonétique, 2[e] éd. (V. H.) 42
Bruns, Le portrait littéraire chez les Grecs (A. Hauvette). . . 406
Budde, Le Cantique (A. Loisy). 503
Budde, Le Livre des Juges (J. S.) 94
Bühler, Origine de Brâmî (V. Henry). 477
Bülow, Le traité de Dominicus Gundissalin (C. Piat) 170
Bungers, L'immunité d'Unterlan (G. Des Marez). 171
Bursy, La République des Athéniens d'Aristote (A. Martin). . 516
Bury, Le Philèbe de Platon (P. Couvreur). 38
Busolt, Histoire grecque, III (A. Martin). 479
Callimaque, p. Wilamowitz (My). 383
Calvin et la démocratie genevoise 68
Cantarelli, Cecilia Attica, fille d'Atticus (E. T.). 389
Carducci, Les poésies patriotiques de Leopardi (Ch. Dejob). 415
Carnot, Correspondance, III. 468
Carra de Vaux, L'Abrégé des merveilles (R. D.) 381
— Le mahométisme (J.-B. Chabot). 449
Catane (Folklore de). 56
Caton, De re rustica, Index 29
Cavaignac, La formation de la Prusse contemporaine, II, Le ministère de Hardenberg, Le soulèvement (A. C.). 273
César, Commentaires, III, 2, p. Kuebler (E. T.). 387
Chaînes (les). 409
Chalambert (V. de), Histoire de la Ligue sous Henri III et Henri IV (H. Hauser). 334
Charavay, Correspondance de Carnot, III (A. C.). — Le général Lafayette (A. C.). 468
Cheiko, Chrestomathie arabe (J.-B. Chabot) 221
— Cours de belles-lettres selon les Arabes (J.-B. Chabot). . . . 221
Chevalier (U.), Répertoire hymnologique XV. — Bibliothèque liturgique, VI (P. L.). 75

pages
Cheylud, Les apothicaires de Bordeaux (H.). 312
Chiappelli, Le socialisme moderne (Ch. Dejob). 234
Choisy, La démocratie genevoise au temps de Calvin (H. Hauser) 68
Choudieu. 306
Christ, Édition de Pindare (My). 24
Cian, Le Veltro (P. N.). 237
Cicéron. 124
Cicéron, Lettres (E. T.) 387
Claudien (fragments de la Gigantomachie de) 506
Clément d'Alexandrie, Quis dives salvetur, p. Barnard (P. Lejay) 483
— Hymne de l'âme, p. Bevan (P. Lejay) 483
Clèves (constitution du comté de). 127
Cogo, Les relations d'Urbain VI et de Gênes (N. J.). 311
Columba, Un manuscrit de Tibulle (E. T.) 390
Confalioneri. 36
Cooley (Ch. H.), Le génie héréditaire (Ch. Seignobos) 137
Coppolani et Depont, Les confréries musulmanes (J.-B. Chabot) 199
Cousin (Victor), Pages choisies, p. T de Wyzewa (C.). . . . 519
Couvreur (not. nécr.) 113
Croce, Fr. de Sanctis et ses récents critiques (Ch. D.). 417
Croce, Silvio Spaventa, lettres, écrits et documents (Ch. Dejob). 515
Crozals (de), L'unité italienne (Ch Dejob). 412
Daenell, La Hanse (R.). 218
Dalman, L'Ancien Testament est la parole de Dieu (M. Vernes). 402
Daniel (l'abbé), homélie éthiopienne 423
Daniel (le livre de) 427
Danielsson, L'allongement d'une syllabe brève dans l'épopée grecqué (My) 453
Dante. 294
Dante, De vulgari eloquentia, p. Rajna (H. H.). 100
— (Encyclopédie de), par Scartazzini. 100
Darmstaedter, L'abolition de la main-morte (R.) 215
Dast Le Vacher de Boisville, Inventaire sommaire des registres de la Jurade de Bordeaux (J.-A. Brutails). 101
Dauzat, Le patois de Vinzelles (E. Bourciez). 150
Davidson, La population franco-canadienne (Ch. Seignobos). 134
Delabrousse, Un héros de la défense nationale, Valentin (R.) 312
Del Balzo, Poésies à et sur Dante (Ch. Dejob). 294
Delbrück, Syntaxe, 2e éd. (V. H.) 45
Demeter et Baubo 23
Demolins, A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons (Ch. Seignobos) 348

pages
Depont et Coppolani, Les confréries musulmanes (J.-B. Chabot). 199
Dieter, Phonétique du germanique primitif (V. Henry) . . . 318
Diogène (le) de Dion Chrysostome 9
Dion Chrysostome 9
Dodgson, La construction en eya avec le conjonctif en vieux basque (J. Vinson) 493
Doumic, Études sur la littérature française, II (Raoul Rosières). 342
Drakoulis, Le néohellénique (My). 346
Druon, Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France (G. Lacour-Gayet). 368
Duchesne, Origines du culte chrétien, études sur la liturgie latine avant Charlemagne (Paul Lejay) 207
Duhm, Le mystère dans la religion (M. Vernes). 402
Durand (E.-D.), Législation des États-Unis en 1896 (Ch. Seignobos). 135
Dutuit (collection). — A. Cartault 302
Duval (Eug.), La préparation des ordonnances de 1667 à 1670 et Guillaume de Lamoignon (G. L.-G.). 195
Earle, Microcosmographie, p. West (J. Lecoq). 158
Eberstadt, Magisterium et fraternitas (Guillaume des Marez). 144
Eggeling, Trad. du Çatapatha Brahmana, IV; livres VIII-X (V. H.). 316
Eimer, Strasbourg en 1789 (R.). 233
Elisabeth d'Angleterre. 30
Engel et Serrure, Traité de numismatique moderne (A. de Barthélemy). 435
Ermatinger, Les légendes attiques (Albert Martin) 445
Ernault, Glossaire moyen-breton (P. Le Nestour). 244
Eschyle, p. Wecklein, II et III, 1 (My). 313
Esdras (le livre d'). 429
Estoire (l') de la Guerre sainte. 487
Études italiennes de philologie classique, V (Paul Lejay). . . 73
Eudoxie (poèmes de l'impératrice). 506
Evangéliaire (l') du prince Miroslav (L. Leger). 404
Fagniez, Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France (H. Hauser). 459
— L'Économie sociale de la France sous Henri IV (H. Hauser). 31
Faguet, Drame ancien, drame moderne (Ch. Dejob). 497
Favier, Péking (H. Cordier) 281
Ferry (Jules), Discours et opinions, VI et VII. 76, 475
Fetha Nagast (le) 421
Firmin-Didot (G.), Royauté ou Empire, la France en 1814 d'après les rapports d'Anglès (A. C.). 272
Fisch, Terracine-Anxur et l'Empereur Galba dans le roman

pages
de Pétrone (E. T.). 393
Flather, Six contes tirés de Shakspeare par Lamb et sa sœur (J. L.). 159
Fleckeisen, Édition de Térence (E. T.). 385
Flensburg, La racine ter (A. Meillet). 161
Fleury (général), ses souvenirs, tome II, 1859-1867 (A. C.). . 472
Fœrster (E.), La possibilité du christianisme dans le monde moderne (O. P.). 118
Folengo et son influence sur Rabelais. 491
Forman, Index d'Andocide, de Lycurgue et de Dinarque (A. Martin). 400
Foucher, Catalogue des peintures nepâlaises et tibétaines de la collection Hodgson (L. Feer). 181
Fraknoi, Ladislas Karai (J. K.). 356
Francfort sur l'Oder (Actes de l'Université de), I. 17
François d'Assise (saint). 434
Franklin (A.), Études sur la vie privée (A. C.). 403
Fredericq, L'inquisition néerlandaise, II (R.). 216
Fügner, Lexique de Tite-Live, I (E. T.). 258
Fülœp, Mystère de la Passion de Csiksomlyo (J. Kont). . . . 496
Furtwaengler, La collection Somzee (S. Reinach). 50
Gall (von), Le livre de Daniel (M. Vernes).. 427
Gardner, Bas-reliefs funéraires de la Grèce (S. R.). 123
Garnett, Histoire de la littérature italienne (H. Hauvette). . . 492
Garro, Alfieri à Florence; — Tristan Martinelli; — Del Buono (Ch. Dejob). 414
Gasté, Michel Menot (A. Delboulle). 212
Gaudry, Essai de paléontologie préhistorique (Salomon Reinach). 329
Gautier (L.), Bibliographie des chansons de geste (A. Jeanroy). 432
Geiger (L.), Femmes et poètes (A. C.). 465
— Lettres de Manso à Boettiger (A. C.). 518
— La société juive de Berlin au xviii[e] siècle (A. C.). 519
Gilgamès (La geste de). 478
Gismondi, Version syriaque des poèmes de S. Grégoire (R. D.). 61
Glover (Collection). 297
Gnosticisme (le) 289
Goblet d'Alviella, Ce que l'Inde doit à la Grèce (V. H.). . . 77
Gœthe-Jahrbuch, XVIII[e] volume (A. C.) 259
Goldbacher, Lettres de saint Augustin, XXXI-CXXIII (P. L). 446
Goldschmidt (L.), Vie de l'abbé Daniel (J.-B. Ch.). 423
Goldziher, Études de philologie arabe, I (Max van Berchem). 183
Goyau (G.), L'Allemagne religieuse, le protestantisme (Salomon Reinach). 277
Graffiti (les) du Palatin 154

pages
Grégoire (saint), version syriaque de ses poèmes. 61
Gruyer, La peinture au château de Chantilly, II (H. de Curzon). 110
Guidi, Le Fetha Nagast (J.-B. Chabot). 421
Guillon (Paul), La mort de Louis XIII (G. Lacour-Gayet). . 249
Gundissalin. 170
Gurlitt, Les lettres de Cicéron (E. T.) 387
Gustave III. 105
Guy et Jeanroy, Chansons et dits artésiens du XIII[e] siècle (E. Bourciez.). 509
Hahn (Ed.), Demeter et Baubo (Ch. J.). 23
Hahn (K.), Le Diogène de Dion Chrysostome (My). 9
Halkin, Lettres du baron de Crassier à Montfaucon (T. de L.) 259
— (Alphonse Roersch) 267
Hanotaux, Tableau de la France en 1614, la France et la royauté avant Richelieu (H. Hauser). 437
Hantich, Grammaire tchèque. 420
Harmand, Valerius Flaccus (A. Cartault) 332
Harnack, La troisième lettre de saint Jean (Paul Lejay) 287
Harnack, Le christianisme et l'histoire (M. Vernes) 402
Harrisse, L'atterrage de Cabot au continent américain en 1497. 195
Harvard University, Études de philologie classique (P. L.). 446
Harvard University, Études et notes, V (E. L.). 518
Haskins, La vie des étudiants au moyen âge (R.). 311
Hauvette (Am.), Extraits de Thucydide. 53
Hauviller, Ulrich de Cluny (P.) 115
Hayyoudi.. 21
Headlam, Iphigénie à Aulis (A. Martin). 400
Hegedüs, Janus Pannonius (J. K.) 178
Heidenstam, Louise Ulrique de Suède (E. de Crue). 107
Heinrich, Édition des Sicules en Transylvanie, de Szekely (J. Kont). 494
Heltai et ses fables ésopiques.. 496
Hémon (P.), Les prêtres assermentés dans les Côtes-du-Nord (A. C.). 259
— Delaizire (A. C.). 419
Hennet (Léon), Le général Bourbaki (A. C.) 238
Henri IV (La France sous) 31
Herriot, Philon le Juif (A. L.). 264
Hiller de Gaertringen, La culture de Théra (My) 361
Hirsch-Gereuth, L'idée de la croisade après les croisades (N. Jorga). 80
Hodinka, Le diocèse de Djakovar (J. K.). 447
Hoffmann (O.), Le dialecte ionien (V. Henry). 201
Holm, Histoire grecque, trad. Clarke, IV (A. H.) 405

pages
HOLTHAUSEN, Le poème de l'Arche de Noël (E. L.) 511
HOLZINGER, Commentaire de la Genèse (A. Loisy) 501
Homère 26, 62
— Odyssée, p. VAN LEEUWEN, 2e éd. (My) 164
HORTON-SMITH, Le mot osque anasaket (M. B.) 301
HULE (W. F.), La république George junior (Ch. Seignobos). 136
HULTSCH, Posidonios et le diamètre du soleil (My) 123
HUYGHE, La chronologie des livres d'Esdras et de Néhémie (M. Vernes) 429
IMRE, Fables exotiques de Gaspard Heltai (J. Kont) 496
INNES, Chatham (J. L.) 158
ISAIE (texte hébreu d') 424
IACOB (colonel), La littérature Alankara, III (A. B.) . . . 445
JACOBSTHAL, L'altération chromatique dans le chant liturgique d'Occident (J. Combarieu) 166
JAGIC, Correspondance de Dobrowsky, Kopitar et autres Slaves (L. L.) 358
JAMES (E. J.), Le système de répartition des députés (Ch. Seignobos) 134
JANNARIS, Grammaire historique grecque (My) 450
JASTROW, Hayyoudi (R. D.) 21
JASZAI, Les historiens de la Révolution française en Hongrie (J. Kont) 268
— Les articles de journaux hongrois parus pendant les dix-huit premiers mois de la Révolution française (J. Kont) 268
JEANROY et GUY, Chansons et dits artésiens du XIIIe siècle (E. Bourciez) 509
JEBB, petite édition de Sophocle (P. C.) 114
JÉROME, La question métropolitaine dans l'Église franque au temps de Charlemagne (R.) 311
JESPERSEN, Phonétique (V. H.) 42
JOANNE, Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies, L, M, N, O, P (Henri de Curzon). 378, 475
JOHANNSON, Contribution à l'interprétation du Rig Veda (V. Henry) 267
Josèphe 241
JOVY, Une oraison funèbre inconnue de Bossuet (G. L.-G.) . . . 355
Julien d'Eclane 287
JURENKA, Lexique d'un choix d'Ovide (L.) 446
KAEDING, Dictionnaire statistique de la langue allemande (A. Bauer) 343
KAEMMEL, Christian Weise (A. C.) 418
KAFTAN, Dogmatique (O. P.) 117
— Le christianisme et la philosophie (M. Vernes) 402
KAHLE, Poèmes irlandais de la fin du moyen âge (V. H.) . . . 510

pages
KAUTZSCH, Traduction des psaumes (M. Vernes) 425
KLETTE, Le procès et les actes de S. Apollonius (P. Lejay). . . 287
KNOELL, Confessions de saint Augustin (Paul Lejay) 226
KNOKE, Germanicus en Allemagne, II (J. Toutain) 155
KOBEKO, La jeunesse d'un tsar, Paul Ier et Catherine (De Crue). 337
KOBERT, Essais historiques et pharmacologiques, IV (Ch. J.). 57
KOENIG, Syntaxe hébraïque (A. L.). 93
Kosciusko dans la littérature allemande. 519
KRAETZSCHMAR, Édition non ponctuée du texte hébreu d'Isaie (M. Vernes) 424
KRAUS, Histoire de l'art chrétien (André Pératé). 362
KROHN, La littérature finnoise (E. Beauvois). 210
KRONES, Documents sur la Styrie. 157
KROTEV, Études littéraires et philosophiques. 419
KRUEGER, La réunion des Églises (O. P.). 119
KRUMBACHER, Théophane le Confesseur (My). 67
KRUMBIEGEL, Index du De re rustica de Caton (P. L.). 29
KUBLINSKI, Sapho I (My). 345
KUEBLER, Édition de César, III, 2 (E. T.). 387
KÜKELHAUS, Édition des essais historiques de Schiller (A. C.). 471
LABRIOLA, La conception matérialiste de l'histoire (Ch. Seignobos). 85
Lafayette. 468
LA GORCE (P. de), Histoire du second Empire, III (Ch. Seignobos). 341
LANDMANN, Les guerres de l'électeur Max Emmanuel de Bavière (R.). 255
LANG, Le comte Reinhard (A. C). 512
LANGLOIS et Seignobos, Introduction aux études historiques (Salomon Reinach). 197
LAPIE, Les civilisations tunisiennes (J.-B. Chabot). 199
Lawrence, Mémoires d'un grenadier anglais trad. par H. GAUTHIER-VILLARS (A. C.) 270
LAZAR, Le conte de Fortunatus (J. K.). 180
LA VILLE DE MIRMONT, Livius Andronicus (Em. Thomas). . . 64
LEITZMANN, Correspondance entre Caroline de Humboldt, Rachel et Varnhagen (A. C.). 307
Leopardi. 415
LESKIEN, Manuel du vieux bulgare (L.). 404
LEVERTIN, Le règne de Gustave III (E. Beauvois). 105
LICHTENBERGER (André), Le socialisme utopique (A. C.). . . . 467
LIENHART, Dictionnaire des dialectes alsaciens, 1 et 2 (V Henry). 82
LIESEGANG, La constitution des villes du comté de Clèves (H. van der Linden). 127

pages
Lietzmann, Les Chaînes, leur histoire, leurs manuscrits (P. L.). 409
Lincoln (Ch. H.), Rousseau et la Révolution française (Ch. Seignobos). 136
Lipsius, Antiquités grecques, I (A. Martin) 8
Livius Andronicus 64
Lockhart, Collection glover (H. Cordier). 297
Lommatsch et Legerade, Lexique de Pétrone (E. T.) 393
Loss (F), La philosophie politique d'Aristote (Ch. Seignobos). 137
Louis XIII, sa mort. 249
Louvre, Catalogue sommaire des sculptures (H. Lemonnier). 111
Luciani, Ruines et fouilles de Rome (R. Cagnat). 283
Ludwich, Edition de petits poèmes grecs (My). 506
Lumbroso, Une lettre d'Alfieri à Louis XVI (A. C.). 238
Lundstroem, Columelle, I (P. Lejay). 156
Luotto, Le vrai Savonarole et le Savonarole de Pastor (C.). . 403
Luzio, Folengo (H. Hauvette). 491
Mære, Les récentes controverses sur l'apostolicité des églises des Gaules (P. L.). 517
Mahaffy, La civilisation grecque (My). 205
Maier, Le syllogisme d'Aristote (E. Thouvenez). 223
Maimonide. 21
Manly, Spécimens du drame préshakspearien, I (E. L.). . . . 511
— II (C. S) 365
Marcheix, Bouchard à Rome et à Naples en 1632 (C. Enlart). 55
Marchesi, La nouvelle italienne du xviie siècle (Ch. Dejob.). 18
Marcks, Élisabeth d'Angleterre (De Crue). 30
Marco (de), La Sicile avant l'expédition des Mille (Ch. Dejob). 220
Marczali, La Dalmatie sous les Arpad (J. K.). 474
Margueron, Campagne de Russie, I, préliminaires (A C.) . 276
Martin (E.), Dictionnaire des dialectes alsaciens, 1 et 2 (V. Henry). 82
Martinon, Les Amours d'Ovide (E. T.). 78
Martinozzi, La conscience (Ch. D.). 475
Marx, La vie de Plaute (E. T.). 516
Marx (Roger), Les médailleurs français depuis 1789 (Jules Rais). 339
Massarani, Recueil d'articles (Ch. Dejob). 19
Masson (P.), Histoire du commerce français dans le Levant au xviie siècle (B. Auerbach). 129
Matyas, Coutumes païennes des Hongrois (J. K). 178
Max Emmanuel de Bavière 255
Mayence, prise du 30 décembre 1797. 469
Mayhoff, Histoire naturelle de Pline, V (Émile Thomas). . . 12
Médicis (Catherine de). 213
Melich, Le fragment du dictionnaire latin-hongrois de

pages
Gyœngyœs (J. K.) 357
Menot (Michel) 212
Mettig et Stieda, Statuts de Riga (H. P.) 174
Mikes de Sagon 365
Mirbt, Les missions chez les païens (M. Vernes) 403
Mitty (J. de), Stendhal, œuvres posthumes 69
Molhuysen, Trois manuscrits de l'Odyssée (My) 62
Moor (de), La geste de Gilgamès (H. Hubert) 478
Morfill, Grammaire bulgare (L. L) 60
Mottaz, Stanislas Poniatovski et Maurice Glayre (De Crue) . . 338
Müntz, Les arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI et Pie III (E. Bertaux) 303
Münzer, L'histoire naturelle de Pline (Em Thomas) 12
Nagel, Histoire de la musique anglaise (J. C.) 169
Nagy, Demeter Bolintinean (J. K.) 357
Nallino, Al-Battani (J.-B. C.) 399
Negelein, Le système verbal de l'Atharva-Veda (V. Henry) . . 315
Néhémie (le livre de) 429
Nicollet, Études sur les patois du midi de la France, recherches étymologiques (E. Bourciez) 443
Niedermann, E et i en latin (Léon Job) 9
Nilles, Calendrier des deux églises, II (Manuel Dohl) 486
Nolhac (P. de), Le Virgile du Vatican et ses peintures (Em. Thomas) 65
Noreen, Études; — Dictionnaire étymologique suédois (A.-A. G.) 41
— Grammaire du vieux suédois (V. Henry) 266
Novati, La cité italienne du moyen âge (P. N.) 237
Oertel, La restitution du langage préhistorique (V. H.) 417
Orseolo (Pierre) 321
Oscar (Lettre au roi) 1
Ovide, Les Amours 78
Paetzold, Les troubadours (A. Jeanroy) 476
Palladius, p. Schmidt (Paul Lejay) 481
Paris (G.), L'Estoire de la Guerre Sainte, d'Ambroise (A. Jeanroy) 487
Pascal (E.), Coutumes des Universités italiennes (Ch. Dejob) . 92
Paterno, Castello et Gagliani, Le huitième centenaire du premier parlement sicilien (H. H.) 116
Pavesi, Le bordel de Pavie du xiv[e] au xvii[e] siècle 418
Pavolini, Le bouddhisme (L. Feer) 182
Pedersen, L'aspiration en irlandais (G. Dottin) 209
— Traduction allemande de chants populaires albanais (V. H.) . 518
Pellegrini, Les triomphes de Pétrarque (H. Cochin) 411
Pereira (F. M. Esteves), Vie de l'abbé Daniel (J.-B. Ch.) . . 423

pages
Pernot, Grammaire grecque moderne (My). 71
Persson, La loi de Tarente (E. T.). 400
Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature françaises, IV et V (E. Bourciez). 461
Petit Noir (le patois de) 148
Pétrarque, Les Triomphes, p. Pellegrini (H. Cochin). 411
Pétrone 393
Phèdre, Fables, p. Speyer (E. T.). 11
Philèbe (le) de Platon. 38
Pindare, p. Christ (My) 24
Pingaud, Les Mémoires de l'abbé Millot (A. C.). 403
Pise et son Camposanto. 490
Platon, Philèbe, p. Bury (P. Couvreur). 38
Platon (C.), Topographie historique du vieux Paris (Émile Chatelain). 290
Plaute, Le Pseudolus. 384
Pline, Histoire naturelle (Émile Thomas). 12
Pons de l'Hérault, Souvenirs de l'île d'Elbe, p. L.-G. Pélissier (A. C.). 271
Posidonios. 123
Pottier, La peinture industrielle chez les Grecs (T. R.) . . . 241
Proclus (hymnes de) 506
Pryor (J. W.), La charte du « plus grand New York » (Ch. Seignobos). 135
Pujo, La crise morale (R. Rosières). 416
Pult, Le parler de Sent (E. Bourciez). 109
Rabelais et l'art italien. 491
Rajna, Édition du De vulgari eloquentia de Dante (H. H.). . 100
— Jacopo Corbinelli et le massacre de la Saint-Barthélemy (Ch. D.) 417
Ramorino, Tacite dans l'histoire de la civilisation (E. T.). . . 391
Rapson, Numismatique de l'Inde ancienne (E. Drouin) 298
Reinach (J.), Une erreur judiciaire sous Louis XIV (G. Lacour-Gayet). 230
Reinach (Th.), Josèphe sur Jésus (R. S.). 114
— Lettre du même. 153
— Juifs (Maurice Vernes) 430
— L'empereur Claude et les antisémites alexandrins (Maurice Vernes) 430
Reinhard (Le comte). 512
Reischle, Christianisme et évolution (B. C.). 301
Reitzenstein, Les étymologiques grecs (My) 165
Renan, Histoire du peuple d'Israel, V (M. Vernes). 427
Revue de l'Orient (la) 223
Ribbe (Ch. de), La société provençale du moyen âge (R. Ro-

pages

sières) ... 410
Ribbeck, Fragments des comiques latins (E. Thomas)... 407
Ricci, Épigraphie latine (R. Cagnat)... 206
Richenet, Le patois de Petit Noir (E. Bourciez)... 148
Riehm, Le christianisme et les sciences naturelles (M. Vernes). 402
Rieks, Jeanne d'Arc (E.)... 156
Riga (Statuts de)... 174
Ritto, Traduction danoise de la Chanson de Roland (E. Beauvois)... 104
Roersch, François Modius (P. L)... 517
Roland (Em.), Paysages italiens (H.)... 419
Rome antique... 273
Rosenmann, Études sur le livre de Tobie (M. Vernes)... 426
Rossi-Teiss (Per Nozze)... 237
Rousiers (P. de), Le Trade-unionisme en Angleterre (Ch. Seignobos)... 352
Rousseau (François), La carrière du maréchal Suchet, duc d'Albuféra (C. Stryenski)... 295
Rousselot, Principes de phonétique expérimentale (A. Meillet). 161
Rowe (L.-S.), Les problèmes de la science politique (Ch. Seignobos)... 137
Rydgberg, Traitement de l'e français (E. Bourciez)... 132
Sabatier (Aug.), La religion et la culture moderne (A. Loisy). 4
— (Paul), Le Speculum perfectionis de Saint-François-d'Assise (Ch. Dejob)... 434
Sabbadini, Biographes et commentateurs de Térence (E. T.). 64
Saint-Simon, Mémoires, p. A. de Boislisle, XIII (T. de L.). 326
Sakellaropoulos, Corrections de textes classiques (P. L.)... 401
Samaritain (Lettre d'un) au roi Oscar... 1
Sanctis (Natalis de), La lyrique amoureuse de Michelange (Ch. J.)... 180
Satura Viadrina (P. L.)... 73
Sayous (not. nécrol.)... 154
Scartazzini, Encyclopédie de Dante, II (H. H.)... 100
Schefer (not. nécrol.). Henri Cordier... 257
Schiller, Essais historiques, p. Kükelhaus (A. C.)... 471
Schmid (W.), Index de l'Atticisme (A. H.)... 405
Schmitt (J. C.), Édition complète de Palladius (P. Lejay)... 481
Schneider (G.), L'Antigone de Sophocle (My)... 26
Schoemann, Antiquités grecques I, p. Lipsius (A. Martin)... 8
Schoenherr, Ladislas de Naples (J. K.)... 447
Schoff (W. H), Un chapitre négligé de la vie de Comte (Ch. Seignobos)... 136
Schuckburgh, Petites éditions de César et de Cornélius Nepos (E. T.)... 400

pages
SCHULTEN, La Lex Manciana (J. Toutain). 97
SCHULTZE-GORA, Un testament littéraire de J.-J. Rousseau (R. Rosières). 337
SEGERADE et Lommatsch, Lexique de Pétrone (E. T.) 393
SEIGNOBOS et Langlois, Introduction aux études historiques (Salomon Reinach) 197
Séminaire historique de Louvain (Rapport du) 158
SERRURE et Engel, Traité de numismatique moderne (A. de Barthélemy). 435
Sienne (Constitutions de). 173
Simon (Jules), Discours prononcés à Rome en son honneur (Ch. Dejob). 398
SMEND, Le fragment hébreu de l'Ecclésiastique (A. L.). 94
SMYTH (H. W.), Les anapestes d'Eschyle (My). 347
— Muette et liquide dans la poésie mélique (My). 347
Somzee (Collection). 50
Sophocle et son Antigone. 26
SOUBIES, Histoire de la musique en Portugal et en Russie (C.). 419
— Almanach des spectacles pour l'année 1897 (C.). 519
SPEYER, Édition des Fables de Phèdre 11
STAEHELIN, Zwingli, II (R.). 229
STANGL, Le De Oratore (E. Thomas). 124
Stendhal, Œuvres posthumes, p. J. de MITTY (C. Stryenski). 69
STIEDA et Mettig, Statuts de Riga (H. P.) 174
Strasbourg en 1789 233
STUHLFAUTH, Les premiers ivoires chrétiens ; — Les anges dans l'art chrétien primitif (André Pératé) 333
Suchet 295
SUESS, La face de la terre, I, trad. MARGERIE (B. A.) 236
— Lettre de M. de Margerie. 399
SUPINO, Le Camposanto de Pise (A. Pératé). 490
SOVRONOS, Les jetons du théâtre de Dionysos (S.). 176
SZECHY, Petites études (J. K.) 355
Szekely, Les Sicules en Transylvanie, p. G. HEINRICH (J. Kont). 494
Tacite dans l'histoire de la civilisation. 391
TAMIZEY DE LARROQUE, Un Écossais ami de Peiresc (A. C.). . 237
— Une lettre inédite de Th. de Cohorn à Peiresc (A. C.) . . 418
— Une page inédite de l'histoire anecdotique de Provence (A. C). 418
Tamizey de Larroque (notice nécrologique). 444
TAMM, Le substantif suédois (A.-A. G.). 41
TEDDER, Discours sur la bibliographie (Fr. F.-B.) 343
Térence 64
Térence, p. FLECKEISEN (E. T). 385
TEXTE, Les origines de l'influence allemande dans la littéra-

pages
ture française du XIXe siècle (Paul Gautier). 376
THALMAYR, Gœthe et l'antiquité classique (G. Dalmeyda) . . . 190
THÉDENAT, Le forum romain et les forums impériaux (R. Cagnat). 285
Théophane le Confesseur. 67
Théra. 361
THIERFELDER, L'ancienne notation instrumentale grecque (C.-E. R.). 310
THOMAS (Antoine), Essais de philologie française (E. Bourciez). 507
THOMAS (Paul), Auguste Wagener (P. L.). 516
— Le Pro Milone de Cicéron (P. L.). 516
— Corrections au texte des lettres de Sénèque à Lucilius (P. L.). 516
Thucydide, Extraits, p. Am. HAUVETTE (P. C.). 53
Tibulle (un manuscrit de). 390
Tobie (le livre de) 426
TŒPFFER, Articles sur les antiquités grecques (A. Martin) . . . 63
TOLDO, L'art italien dans les œuvres de Rabelais (H. Hauvette). 491
TOLRA, Saint Pierre Orseolo, sa vie et son temps (N. Jorga.). 321
TONCS, Vie et œuvres de Clément Mikes de Zagon (J. Kont.). 365
TOUTÉE, Dahomé, Niger, Touareg (B. Auerbach). 175
TOZER, Histoire de la géographie ancienne (B. A.). 96
Tribolati (Ch. Dejob). 418
TROMBATORE, Folklore Catanais (V. Henry). 56
TRUEBNER, Minerva, VII (A. C.). 72
UHLENBECK, Phonétique sanscrite (V. Henry). 314
Valerius Flaccus. 332
VAN DER-VLIET, Édition d'Apulée (P. L.) 286
VAN LEEUWEN, Édition de l'Odyssée (My). 164
VERGA, L'Inquisition à Milan (R.). 157
VERITY, Le Marchand de Venise (J. L.). 158
VERNES, La place faite aux légendes locales par les livres historiques de la Bible (B. C.). 300
VIDAL DE LA BLACHE ET CAMENA D'ALMEIDA, Cours de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire, IV (B. A.) 260
VIENOT, L'Église de Montbéliard (R.). 157
VIETOR, La philologie anglaise (J. Lecoq). 19
Vinzelles (Le patois de). 150
VIOLLET, Histoire des institutions politiques et administratives de la France, I et II (F. Funck-Brentano). 324
Virgile (le) du Vatican 65
VITEAU (J.), Passions de saints et de saintes (P. L.). 156
VOGEL, Le chariot de terre cuite (V. H.). 77
Voltaire et l'Italie. 441

pages
WALISZEWSKI, Pierre le Grand (De Crue) 187
WASHINGTON SERUYS, L'arabe moderne (J.-B. Chabot) 221
WEBSTER (M. W. Cl.), Constitutions des États d'Amérique pendant la Révolution (Ch. Seignobos) 134
WECKLEIN, Édition d'Eschyle, II et III, 1. 313
WEISS (D. B.), Le manuscrit D des Actes des Apôtres (J. S.). 261
WEISSENFELS, Syntaxe latine (P. L.). 75
WHITE, Actes des Apôtres, palimpseste de Bobbio (P. L.) .. . 16
WIJNKOOP, Grammaire hébraïque, trad. anglaise 516
WILAMOWITZ, Édition de Callimaque (My). 383
WILDEBOER, L'Ecclésiaste et Esther (A. Loisy) 504
WILLIAMS et NORGATE, Catalogue de la littérature théologique moderne. 517
Worms (Histoire de). 322
WYZEWA (T. de), Pages choisies de Victor Cousin (C.) 519
YOUNG (J. T.), Centralisation et décentralisation en Angleterre (Ch. Seignobos). 135
ZACHER, Édition des Chevaliers d'Aristophane (A. Martin). . . 454
ZDEKAUER, Constitutions de Sienne (H. Pirenne) 173
ZDZIECHOWSKI, Byron et son siècle (L.) 159
ZEISSBERG, Élisabeth d'Aragon (R.). 311
ZICHY (comte Eugène), Voyages au Caucase et en Asie centrale (J. Kont). 246
Zrini. 177
ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Documents sur la Styrie. 158
Zwingli. 229

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue de la Société des Etudes historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'hstoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Litteraturzeitung.
Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.
Revue de l'Université de Bruxelles.

GRÉCO RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23

ująREVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 3 janvier — 1898

ALMKVIST, Lettre d'un Samaritain au roi Oscar. — BEAUVISAGE, Quelques bois pharaoniques. — Aug. SABATIER, La religion et la culture moderne. — Schoemann, Antiquités grecques, p. LIPSIUS, I. — HAHN, Le Diogène de Dion Chrysostome. — NIEDERMANN, E et I en latin. — Phèdre, Fables, p. SPEYER. — Pline, Histoire naturelle, p. MAYHOFF, V. — MÜNZER, L'Histoire naturelle de Pline. — Les Actes des Apôtres, palimpseste de Bobbio, p. WHITE. — Actes et documents de l'Université de Francfort sur l'Oder, p. BAUCH, I. — ALBERTAZZI, Romanciers du XVIe et du XVIIe siècles. — MARCHESI, La nouvelle italienne du XVIIe siècle. — *Bulletin* : MASSARANI, Recueil d'articles; VIETOR, La philologie anglaise. — Académie des inscriptions.

Herman ALMKVIST, **Ein Samaritanischer Brief an Kœnig Oscar**, etc. Leipzig, Harrassowitz, 10 pp. et 2 planches.

C'était peut-être faire beaucoup d'honneur à cette épître, adressée au roi Oscar par un Samaritain de Naplouse, que de la publier en un luxueux fac-similé phototypique. Ce bon Samaritain a tout l'air d'avoir voulu, à l'aide de son calam subtil, tirer à Sa Majesté suédoise ce que nous appelons, révérence parler, ...une vulgaire carotte. Il répond au nom de Yoseph Tcheleby et doit être le digne fils du madré compère Ya'qoub Tcheleby, bien connu de tous les voyageurs qui ont eu autrefois l'occasion de faire halte à l'antique Sichem et de brocanter chez lui. Le père, déjà vieux quand je l'ai vu pour la dernière fois, il y a quelque vingt ans, ne doit plus être de ce monde, mais le fils promet de chasser de race. M. Almkvist, qui paraît s'intéresser aux faits et gestes de mons Ya'qoub, sera peut-être aise d'apprendre que le gaillard — il y a de cela bel âge — vint en personne en Angleterre, où il obtint tous les genres de succès, s'il faut en croire les échos de la chronique galante du high life londonien ; les lauriers, ou pour mieux dire les myrtes, cueillis chez nous en 1889 par les vigoureux âniers de la rue du Caire, pâliraient à côté des siens.

Ce qui vaut mieux que ce document d'une valeur plutôt médiocre, c'est le tableau qui l'accompagne et qui montre les différents états de l'alphabet samaritain des manuscrits depuis le XIIIe siècle ; il a été exécuté par M. Euting avec la virtuosité calligraphique dont il est coutumier, et il donnera quelque utilité à cette plaquette de fantaisie. Quant aux inscriptions samaritaines, la liste succincte qu'en dresse M.A. pourrait

être notablement enrichie; j'ai estampé en 1874 bon nombre de ces inscriptions, soit à Naplouse même, soit aux environs; il en existe sur d'autres points de la Palestine, plus éloignés, au Carmel, par exemple, et dans la région de Jéricho; j'en ai trouvé jusqu'à Gaza. Ces témoignages épigraphiques sont intéressants en ce qu'ils attestent, aux siècles passés, l'extrême diffusion des Samaritains aujourd'hui concentrés uniquement à Naplouse.

M. A. a profité de l'occasion pour donner un aperçu sommaire, mais consciencieux, de cette petite communauté qui s'est maintenue comme un bloc erratique de l'ethnographie, au pied du Mont Garizim, mais qui va toujours en diminuant et disparaîtra totalement quelque jour, emportant avec elle le dernier échantillon de la race samaritaine. Il aurait pu utilement ajouter quelques indications complémentaires en renvoyant aux travaux estimables de l'abbé Bargès, aux *Memoirs* du Survey du Palestine Exploration Fund, et au chapitre x de l'*Underground Jerusalem* de Sir Charles Warren. — Il aurait dû nommer 'Amwâs (Emmaüs-Nicopolis), comme un des centres samaritains de Palestine les plus anciens, ainsi qu'en font foi les inscriptions qu'on y a recueillies. — Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de la ville de Naplouse : *Nâbloûs*, avec la dernière syllabe longue et accentuée, prononciation admise par M. Almkvist ; mais bien *Nâblous (Nâb'leus)* avec la première longue et accentuée, la seconde brève et atone, conformément à l'orthographe de l'arabe classique [1] et à l'accentuation du prototype grec (Νεάπολις).

C. G.-G.

Dr Georges Beauvisage, **Recherches sur quelques bois pharaoniques**. I. Le bois d'if. Paris, 1896, in-4°, 16 p. et 1 pl. (Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes, vol. XVIII. — II. Le bois d'ébène. Paris, 1897, in-4° (*Ibid.*, vol. XIX, pp. 17-23).

Les Égyptiens employaient dans les travaux d'ébénisterie et de charronnage des bois indigènes et des bois exotiques : mais quels étaient ces bois? Les inscriptions hiéroglyphiques nous renseignent souvent d'une manière bien incertaine à cet égard; l'étude histologique et l'analyse chimique des débris qui nous restent peuvent, au contraire, conduire à des déterminations de la plus grande exactitude; c'est ce qu'a compris M. le Dr Georges Beauvisage, professeur de botanique à la Faculté de médecine de Lyon, et, appliquant ce double procédé d'enquête à des débris de planches de cercueils pharaoniques et à des ustensiles en ébène, qui lui

1. *Nâboulous ;* le premier *ou* est élidé (*Nâb'lous*) d'après une loi générale de la phonétique de l'arabe vulgaire, d'accord sur ce point avec la phonétique française (cf. *Naples*, dans les documents des Croisades, identique à la forme donnée au nom homonyme de la *Neapolis*, *Napoli*, d'Italie).

ont été communiqués, il a découvert que ces planches étaient en bois d'if et que ces ustensiles étaient faits en bois de *Dalbergia melanoxylon*, légumineuse indigène dans l'Éthiopie.

I. — Les planches de cercueils, envoyées à M. B. par le docteur Fouquet du Caire, provenaient de fouilles faites à Meïr, près Qousieh, dans la province de Siout, par M. Daressy, et elles étaient « au plus tard de la XIIe dynastie » ; leur examen microscopique a permis de reconnaître en elles tous les caractères distinctifs du bois d'if, avec quelques différences toutefois dans les débris des planches de deux cercueils ; mais un examen prolongé et la comparaison de ces débris avec des fragments d'if d'âge divers ont montré à M. B. que les différences offertes par ces débris tenaient à l'âge du bois employé pour fabriquer ces cercueils. Ce bois ne pouvait être celui d'une Cupressinée, c'est-à-dire d'un arbre de la famille du *Cupressus*, à cause de la contexture différente des fibres ligneuses ; il fallait donc le rapporter à une espèce de Taxinées ; mais le seul arbre de cette famille qui se rencontre dans la région orientale du bassin de la Méditerranée, est le *Taxus baccata*, c'est donc en bois de cette espèce qu'étaient faites les planches du cercueil de Meïr.

Cette espèce d'if, quoique Cailliaud en ait dit, ne se rencontre pas en Égypte ; on ne la trouve pas non plus, du moins de nos jours, en Syrie, et la région la plus rapprochée de la vallée du Nil, où elle croisse spontanément, est celle du Taurus de Cilicie ; c'est donc de là que les contemporains des pharaons de la XIIe dynastie l'avaient tiré ou reçue, à moins que cet arbre ne se rencontrât autrefois dans les montagnes de la Syrie septentrionale. Quoi qu'il en soit, on voit que des relations existaient dès cette époque reculée entre l'Égypte et l'Asie antérieure : quelles étaient-elles ? Nous l'ignorons, aussi ne pouvons-nous dire comment le bois d'if des cercueils pharaoniques a pénétré dans la terre de Qimit ; M. le Dr B. suppose qu'il y a été introduit par mer, par les Haioo-Nîbou, peuples transméditerranéens, mentionnés déjà dans les inscriptions des pyramides de la VIe dynastie ; l'hypothèse est ingénieuse, mais ce n'est là qu'une hypothèse.

II. — Le bois d'ébène, — *habni* — M. V. Loret l'a montré, occupait une grande place dans l'ébénisterie égyptienne ; mais à quelle essence connue rapporter le *habni* des inscriptions pharaoniques ? M. V. Loret, après avoir cru qu'il appartenait à l'*Ebenoxylon verum* ou *Diospyros ebenum*, lui a plus tard, mais sans preuves, donné le nom de *Dalbergia melanoxylon*, arbre de la famille des Légumineuses, tandis que le *Diospyros* appartient à celle des Ébénacées. M. le Dr B. a repris la question et, écartant les diverses espèces d'ébènes américaines, qui ne peuvent entrer en cause, il s'est demandé si un *ta*, emblème placé dans la main de la momie, et un manche de miroir, tous deux en ébène, qu'on lui a envoyés d'Égypte, étaient faits en bois d'un des *Diospyros* de l'Inde ou d'une des essences d'Afrique ou d'Europe qui fournissent l'ébène.

L'étude microscopique du bois du *ta* et du manche de miroir pharaonique a montré à l'habile observateur que la texture fibreuse de ce bois ressemblait de tout point à celle du *Dalbergia melanoxylon*, et qu'elle offrait certaines différences, peu considérables, il est vrai, avec celui de *Diospyros ;* les diverses réactions chimiques auxquelles il a également soumis le bois des deux ustensiles égyptiens, ainsi que des échantillons d'ébène de Ceylan et de *Dalbergia melanoxylon*, ont fait voir la plus grande identité entre l'action des teintures et des dissolvants ou des acides sur le bois des ustensiles pharaoniques et sur celui de *Dalbergia,* tandis que le *Diospyros* en ébène de Ceylan s'est, en présence de ces réactifs, comporté d'une manière toute différente. M. le Dr B. en conclut, avec toute raison, que le bois de ces ustensiles était du *Dalbergia melanoxylon*, légumineuse répandue du Sénégal à la mer Rouge, et non du *Diospyros ebenum*, ébénier originaire de la presqu'île hindoustanique.

On voit quel intérêt archéologique présentent les deux études dont je viens de rendre compte ; aussi ne peut-on qu'encourager M. le Dr Beauvisage à continuer ses recherches et à soumettre à sa pénétrante analyse les bois restés encore inconnus, qu'on rencontre dans les tombes pharaoniques.

Ch. J.

La religion et la culture moderne, par Auguste Sabatier. Paris, Fischbacher, 1897; in-8, 43 pages.

La conférence que M. Sabatier a faite au Congrès des sciences religieuses tenu à Stockholm en septembre dernier méritait la publicité qui vient de lui être donnée en France. On y retrouve sous une forme moins philosophique, un peu plus précise peut-être sur certains points, les idées que l'éminent doyen de la faculté de théologie protestante a développées dans son *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*. Cette fois la question pratique des rapports entre la religion et la culture moderne est envisagée directement. L'esprit moderne tend à l'autonomie de l'individu : il proclame l'autonomie de la pensée, de la morale, des sciences physiques, de l'histoire ; il veut surtout l'autonomie politique et sociale ; et dans l'effort qu'il fait pour réaliser cette multiple et unique autonomie, il vient se heurter à la religion, ou, pour mieux dire, à la tradition des églises établies. Le conflit avec l'Église catholique est évidemment le plus aigu ; il est irréductible, et la politique de l'Église n'y peut rien. « Aucune réconciliation n'apparaît possible entre une Église immobile en ses dogmes, et la culture moderne qui ne se développe que par une évolution constamment progressive. » Tout autre est la situation du protestantisme, puisque, « sous peine de se condamner elles-mêmes, les églises issues

de la Réforme ne peuvent exclure la réforme de leur ordre du jour ». Le dogme se réduit pour elles à un double élément : un fond d'expérience chrétienne permanent, et une forme intellectuelle qui se renouvelle de siècle en siècle, les formules dogmatiques ne pouvant jamais avoir qu'une valeur symbolique et relative. Le conflit avec la culture moderne cesse par la suppression de toute autorité extérieure en matière de religion ; l'opposition de la foi et de la science se ramène à la diversité naturelle des facultés mystiques et des facultés rationnelles; il n'est plus besoin d'en « rechercher une solution objective et générale, mais une solution subjective et individuelle ». La piété ne fera que garantir l'autonomie de la moralité, Dieu lui-même n'étant pas extérieur, mais immanent à l'homme, « en sorte que nous entendons et reconnaissons sa voix dans la voix la plus intime de notre conscience ». Ainsi entendue, la religion ne sera plus dominatrice ni comprimante : elle n'agira sur l'art, la science, la société, qu'en qualité d'inspiratrice, pour entretenir le culte de la vérité, de la beauté, de la charité. Et que sera l'avenir ? La réalisation complète du pur christianisme, toujours retardée, mais qui tient tout entière dans le culte en esprit qu'a prêché Jésus. La société religieuse ne disparaîtra pas pour cela ; ses formes seules auront changé, parce que l'intérêt même de la religion demandait qu'il en fût ainsi.

On doit rendre hommage à la grandeur de cette théorie et à l'enchaînement logique des parties qui la constituent. Il n'y a pas lieu d'en faire ici la critique générale, si ce n'est en observant qu'une théorie analogue de la religion pourrait être faite au point de vue catholique, sans énerver le principe du catholicisme, non pas de celui que combat M. S. et qui n'est pas tout à fait le catholicisme réel et historique, mais de celui qui a existé depuis le commencement et qui subsiste encore aujourd'hui. Sans qu'il s'en soit rendu compte, le savant conférencier a érigé en entité absolue une conception abstraite du catholicisme, qui peut bien se rencontrer chez quelques publicistes aussi bruyants que peu autorisés, ignorant que la théologie dont ils se font les interprètes ne connaît d'immuable que Dieu, mais qui n'est point celle de l'Église ni de ses véritables représentants. Le plus grand théologien catholique de ce siècle, et peut-être de plusieurs siècles antérieurs au nôtre, le cardinal Newman, a exposé une théorie du développement chrétien dont l'orthodoxie n'a pas été contestée, et qui est la négation même de l'immutabilité ecclésiastique. Or, si le catholicisme possède réellement la faculté de s'adapter aux états nouveaux de la science et de la société humaine, il a les mêmes avantages que le christianisme de M. Sabatier, plus un autre qui n'est pas à dédaigner : l'existence positive et non seulement idéale. Le christianisme pur est encore à créer, et l'on ne voit pas bien encore de quels moyens il disposera pour se répandre. Il est très facile aux théologiens catholiques de combattre cette conception purement individualiste, en invoquant le caractère social de la religion dans tous les temps, le caractère social du christianisme, la nécessité

pour l'homme, en religion et en morale comme en tout autre chose, de passer par l'éducation pour arriver à l'autonomie, la raison d'être de l'Église comme tutrice universelle de l'humanité dans l'ordre religieux, et le fait que l'Église, après tout, n'est pas la maîtresse, mais la servante des fidèles, pour qui elle existe, et qui existent pour eux-mêmes.

Afin de montrer que tout le travail de la critique moderne en matière d'exégèse est tenu pour non avenu dans l'Église romaine, M. S. a cité deux faits qui sont bien loin d'avoir l'importance qu'il leur attribue. Comme il a déjà été fait allusion au premier dans la *Revue critique*, et d'une façon peu exacte, je me permettrai de dire, une fois pour toutes, la vérité sur un sujet qui me concerne personnellement. Il y avait à l'Institut catholique de Paris, nous dit M. Sabatier, un professeur « qui y introduisait l'étude historique et grammaticale de l'Écriture sainte et essayait, pour faire place aux conclusions où cette étude l'amenait, d'élargir un peu la théorie patristique de l'inspiration verbale. Il fut dénoncé à Rome par les Jésuites, condamné par l'Encyclique papale *Providentissimus Deus*, destitué par Mgr. d'Hulst, recteur de l'Institut ». Après quoi « il s'est tu pour ne pas devenir rebelle ». Voici comment les choses se sont passées. En janvier 1893, Mgr. d'Hulst publia dans le *Correspondant* un article intitulé *La question biblique*, où il exposait, sous le nom d'une certaine école qualifiée *large*, une théorie nouvelle de l'inspiration. Jamais cette théorie n'avait été enseignée par personne; Mgr. d'Hulst en avait emprunté les éléments à divers auteurs. L'article fut attaqué avec une extrême violence dans les *Études religieuses* des Pères Jésuites, et le recteur de l'Institut catholique fit, au mois d'avril, le voyage de Rome pour donner en haut lieu les explications qu'il jugeait nécessaires. Bien que le professeur dont parle M. S. n'eût aucunement collaboré à l'article incriminé; bien qu'il fût demeuré absolument étranger à la querelle qui en suivit la publication, il se forma dans l'opinion catholique une équivoque moyennant laquelle on le confondit avec « l'école large », où l'on ne voulait pas voir un être de raison. A la fin de l'année scolaire, l'enseignement de l'Écriture sainte lui fut retiré [1], mais il devait continuer d'enseigner l'hébreu et l'assyrien. C'est alors seulement qu'il prit la parole, afin d'établir sa situation par rapport à « l'école large ». Il publia (vers le 10 novembre) un article très court [2] où il déclarait que la question biblique était mal posée sur le terrain de l'inspiration, et qu'il y avait des questions bibliques, c'est-à-dire des problèmes de critique et d'histoire qui réclamaient bien plus impérieusement l'attention des théologiens catholiques. Au milieu de l'article, cinq propositions résumaient les principes les plus généraux et

1. M. S. dit que la chaire d'Écriture sainte fut supprimée à la faculté catholique: cela n'est pas tout à fait vrai, car j'ai eu un successeur. Il s'appelle M. Fillion, de Saint-Sulpice, et il a beaucoup écrit sur la Bible.

2. *La question Biblique et l'inspiration des Écritures*, réédité dans la brochure *Les études bibliques*. Paris, Picard, 1894.

les conclusions les plus incontestables de l'exégèse historique. Quiconque les lirait aujourd'hui éprouverait le sentiment de douce hilarité qu'excitent les réflexions par trop naïves. Sous un nuage de phraséologie scolastique, ces propositions auraient pu être prises pour la plus pure doctrine de saint Thomas d'Aquin. Peut-être étaient-elles trop claires et trop simples. Quelques jours après, sans que le moindre blâme eût été adressé à l'auteur pour les opinions qu'il avait exprimées dans la plénitude de sa sincérité et de son droit, il dut renoncer même à l'enseignement des langues orientales. Sur l'entrefaite (fin novembre 1893) parut l'Encyclique *Providentissimus Deus*, destinée, du moins était ce l'intention de Léon XIII, à promouvoir les études scripturaires dans le clergé catholique. La partie dogmatique de ce document renfermait une condamnation expresse de la théorie formulée par Mgr. d'Hulst, et la pauvre « école large » se trouvait foudroyée avant d'avoir vécu. La condamnation n'atteignait ni directement ni indirectement l'ancien professeur d'Écriture sainte à l'Institut catholique. Le silence, très relatif, qu'il a gardé depuis quatre ans ne vient pas de ce qu'il trouve la moindre difficulté à concilier ses opinions scientifiques avec la doctrine traditionnelle de l'Église, résumée dans l'Encyclique de Léon XIII. Si M. S. veut m'en croire, il n'attachera plus désormais à cette petite affaire toute française une signification œcuménique et romaine.

L'autre fait est plus récent encore. M. Sabatier pense que le décret du Saint-Office, en date du 15 janvier 1897, touchant l'authenticité de I *Jean*, v, 7, oblige les catholiques à croire que ce verset n'a pas été interpolé. Le décret dit de l'opinion contraire à l'authenticité : *tuto doceri non potest*. En prenant les termes dans leur plus grande rigueur, cela veut dire qu'il n'est pas théologiquement prudent de nier ou de mettre en doute l'authenticité du passage, mais la question de critique n'est pas résolue par là. Il semble même résulter d'explications données aux catholiques anglais par l'intermédiaire du cardinal Vaughan que l'authenticité du verset doit s'entendre par rapport à la Vulgate, et en ce sens que le texte doit être respecté comme partie de la Bible ecclésiastique et document traditionnel, mais que la liberté de la critique en ce qui regarde l'authenticité proprement dite (que les théologiens romains appellent *génuinité*) n'est pas entravée le moins du monde. L'intolérance absolue de l'Église romaine à l'égard de la science reste donc à prouver. Il n'est pas plus juste de prendre pour des traits essentiels de l'esprit catholique les tendances de telle école ou de tel ordre religieux, qu'il ne le serait de choisir tel groupe intransigeant de protestants orthodoxes comme type du protestantisme.

Alfred Loisy.

G. F. Schoemann, Griechische Alterthümer Vierte Auflage. Neu bearbeit. von J. H. Lipsius. Erster Band Das Staatswesen. Berlin, Weidmann, 1897. Un vol. grand in-8°. de VIII-600 pages.

Nous sommes heureux de signaler aux lecteurs de la *Revue* cette nouvelle édition d'un des meilleurs livres qui aient paru dans ce siècle sur les Antiquités grecques. La réimpression de l'ouvrage était annoncée depuis longtemps : la troisième édition, parue en 1871, était épuisée. M. J. H. Lipsius fut chargé de revoir l'ouvrage et de le mettre au courant. Ce savant avait déjà montré combien il était propre aux travaux de ce genre. On sait avec quelle science sûre et quel tact habile il a su rajeunir, sans en altérer le caractère propre, un ouvrage resté aussi classique, *Das Attische Process* de Meyer et Schömann. La réimpression des *Griechische Alterthümer,* commencée en 1890, fut brusquement arrêtée à la seizième feuille. Cette interruption fut une chance des plus heureuses; car, peu après le moment où elle se produisait, M. Kenyon publiait l' Ἀθηναίων πολιτεία. Si l'impression n'avait pas été interrompue, la nouvelle édition du présent Manuel aurait paru à peu près en même temps que l'ouvrage d'Aristote, c'est-à-dire qu'en naissant elle aurait été une chose vieillie et arriérée. Mais, d'autre part, on ne sera pas étonné de voir que des ouvrages importants, parus dans ces dernières années, ne sont pas mentionnés. Ainsi, p. 82, M. L. dit que, malgré les explications nouvelles données par Helbig dans son *Homerisches Epos,* la question de la cuirasse des héros d'Homère présente encore des points obscurs ; aujourd'hui, il faudrait ajouter que sur bien de ces points l'ouvrage de W. Reichel, *Ueber homerische Waffen,* a fait la lumière. La troisième édition avait paru, avons-nous dit, en 1871 ; il y a un quart de siècle ; c'est toujours un grand intervalle de temps ; jamais cependant semblable période n'avait été marquée par des progrès et des découvertes autant que le quart de siècle qui vient de s'écouler. Aussi la lecture d'une édition nouvelle d'un Manuel comme celui de Schömann, qui n'est autre chose qu'un résumé de nos connaissances sur la vie publique des Grecs, est-elle éminemment intéressante ; on éprouve un réel plaisir à noter les différences qui distinguent cette nouvelle édition ; et en les notant, on dresse en quelque sorte le bilan des progrès acquis pendant une période plus féconde qu'aucune autre en brillants résultats. Nous devons nous borner ici à indiquer quelques-uns des changements dus au nouvel éditeur. Ce ne sont plus des Doriens qui sont venus s'établir dans la Tétropole sous la conduite de Xuthus ou d'Ion, mais des Joniens (p. 327) ; la théorie de Curtius sur les invasions ioniennes se trouve ainsi rejetée. La longue discussion relative à l'emplacement qu'ont pu occuper sur le sol de l'Attique les quatre tribus ioniennes a été complètement supprimée ; M. L. se contente de dire (p. 332) qu'aucune des tentatives, essayées pour résoudre le problème, n'a réussi. Nous ne pouvons accepter l'explication nouvelle de

M. L. sur les ἑκτημόροι p. 337. Des fermiers, qui n'auraient à payer comme redevance que le sixième de la récolte, se seraient-ils trouvés dans une situation intolérable? La notice relative à la cavalerie athénienne n'a pas reçu les corrections nécessaires, p. 462. M. Lipsius n'explique pas comment un citoyen de la première classe pouvait être enrôlé dans la cavalerie; il ne dit pas qu'à l'époque de Xénophon le système de recrutement ne semble pas avoir été le même qu'à l'époque d'Aristote; on ne peut pas conclure de Xénophon, *Hipparch*. II, 2; IV, 9, qu'il y ait eu des décadarques et pentadarques dans la cavalerie athénienne; Xénophon, dans les deux passages cités, ne fait autre chose que proposer des réformes; enfin, ce qui est dit sur la dokimasie et la catastasis est aussi insuffisant; pour toutes ces questions nous renvoyons à nos *Cavaliers Athéniens*, et aux articles *Equites graeci* et *Hipparchus* dans le *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*.

Albert MARTIN.

K. HAHN. De Dionis Chrysostomi orationibus quæ inscribuntur **Diogenes** (VI, VIII, IX, X). Diss. inaug. Gœttingue. Homburg, Steinhæusser, 1896, 73 p.

M. Hahn résume ainsi ce qu'il pense avoir élucidé, après un minutieux examen des quatre discours de Dion Chrysostome intitulés *Diogène* : 1° Dion ne s'est en aucune façon préoccupé de prêcher à ses auditeurs la doctrine cynique; 2° en réalité, Dion est moins qu'on ne le croit un adepte de la philosophie cynique, et il doit beaucoup aux philosophes socratiques; 3° quant à ce qu'il dit de Diogène, il l'a puisé principalement dans les écrits des cyniques. On lui accordera sans peine le premier point ainsi que le troisième; pour le second, un supplément d'information serait nécessaire [1]; et précisément M. Hahn ne se le dissimule pas, puisqu'il remet cette difficile question, des traces de la philosophie cynique dans Dion Chrysostome, à une date ultérieure (p. 73). La dissertation, quoique généralement bien suivie, est parfois lente et embarrassée. — Les épreuves auraient pu être corrigées avec plus de soin.

MY.

Max NIEDERMANN. **E und I im Lateinischen**, ein Beitrag zur Geschichte des lateinischen Vocalismus. Inaugural-Dissertation bei der Universitæt Basel. Darmstadt, 1897, p. 1-126.

On sait depuis longtemps dans quelles conditions l'*e* latin se main-

1. La dissertation inaugurale de M. Wegehaupt, sur l'influence exercée par Xénophon sur Dion, sera sous ce rapport un utile complément à celle de M. Hahn.

tient ou devient *i* en syllabe ouverte et post-tonique. M. Niedermann l'étudie dans les autres positions et conclut qu'il se change en *i* : 1° devant un groupe de trois consonnes (p. 5 sqq.); 2° devant une nasale précédée ou suivie d'une gutturale (26-40); 3° devant *-ll-*, quand le premier *l* est issu de *n*, *r*, ou *l* formant syllabe en latin (58-69); 4° en syllabe ouverte protonique (94-101). Partout ailleurs [1] il se maintient.

De ces divers points le deuxième était connu; les autres ne sont point établis sur des preuves pleinement convaincantes. O. Hoffmann avait constaté déjà que, devant nasale + deux consonnes, *e* latin se change en *i*. Pour attribuer la même influence à tous les groupes de trois consonnes, M. N. s'appuie sur : 1° *histrio*, d'origine discutée et dans lequel, en tout cas, le premier *i* pourrait être dû au voisinage du second [2]; 2° *capistrum*, issu de *capi-o*, et à côté duquel existe *capis*, *capidis*; 3° *calamistrum*, expliqué aussi par **calamid-trum;* 4° *canistrum*, venu peut-être de κάνιστρον dont M. N. nie l'existence, mais en faveur duquel plaide κανίσκιον ; 5° *firctum*, qui n'est pas sûr ; 6° *rāpistrum* [3], ἅπαξ εἰρημένον, dans lequel le suffixe d'instrument, *-strum*, permettrait de soupçonner quelque calembour populaire, enfin *gilvus*, *silva*, *circus*, et *circulus firmus*, *vitulus*, si toutefois ils viennent de ** gelsvos*, **selsva*, **cercros*, **dherghmos*, **vetslos*, étymologies ingénieuses, mais qui ne s'imposent pas et sur lesquelles il serait quelque peu téméraire de fonder une loi phonétique. Dans ces conditions, la *loi des trois consonnes* est condamnée à n'être qu'une intéressante hypothèse.

En admettant même les explications de M. Niedermann, on ne voit pas pourquoi le groupe *-ill-* ne serait pas issu directement de consonne + *nl-* [4], *rl-*, *ll-*, et aurait eu pour antécédent *-enl*, *-erl*, *-ell*, pourquoi, en d'autres termes, *pugillus*, *auxilla*, *pistillum*, etc., s'ils viennent de **pugnlos*, **auxlla*, **pistrlom*, etc., auraient jamais pris la physionomie ** pugenlos*, ou **pugellos*, **auxella*, etc. : question fort importante ici; car, si *-ill-* est sorti immédiatement de consonne + *nl*, etc., il n'appartient pas au sujet traité par M. Niedermann. Or [5], le vocalisme *i* est régulièrement appelé par la nasale gutturale dans *sigillum*, *tigillum*,

1. Je passe le cas d'*equirria;* bien qu'il soit seul de son espèce, M. N. en induit que consonne + *rr-* donne en latin consonne + *irr*. — Voir plus loin ce qui est dit du groupe *-ill-*.

2. Cf. p. 93, et ce qui se passe dans les langues romanes.

3. Influencé peut-être par *rapister*, de *rapi-ō*.

4. Il ne s'agit pas, bien entendu, de *n* voyelle indo-européenne, régulièrement représentée en latin par *en*, mais d'*n*, *r*, *l*, entre consonnes, après syncope hypothétique, et faisant partie d'un groupe, — également hypothétique, — qui, pour être prononçable, exigerait une anaptyxis.

5. Cf. Meillet, sur F. Solmsen, *Stud z. lat. Lautg.*, p. 8. Extrait de la *Revue Bourguign. de l'Enseignement Supérieur*, 1895.

pugillus de **segnlom*, **tegnlom* **pugnlos*,[1] et voilà toute l'argumentation de M. Niedermann à vau-l'eau. Car ces trois mots et *lapillus* suffisent pour expliquer des doublets comme *scabellum*, *scabillum*, etc., et la création d'un suffixe *-illum*, *-illus*, *-illa*. *Quasillum* fait même songer à un suffixe *-sillo-* : de là **quasl-sillom*, d'où **quassillom*, qui a dû exister, sans quoi on aurait **quarillum*. Quant aux superlatifs *facillimus*, *simillimus*, etc., quelque explication qu'on adopte pour la finale *-llimus*, l'*i* qui la précède est évidemment celui de *facilis*, *similis*, etc.

Reste le passage d'*e* à *i* en syllabe ouverte protonique. M. N. reconnaît lui même (p. 95) que les faits dont il l'appuie sont peu nombreux et peu sûrs. Ils se réduisent en effet à *miniscor*, connu par Paul (ex Festo) et qui pourrait bien avoir été extrait de *com-*, *ē- re -miniscor*, l'obscur *simitu* (*r*), *inuleus*, dont l'orthographe même est discutée, *sili-cernium* et *sinister* dont l'étymologie est douteuse, *Minerva*, peut-être d'origine étrusque[2].

Et pourtant la dissertation de M. Niedermann est un début qui promet par la rigueur de la méthode, la conscience et la richesse des informations, l'ingéniosité des conjectures[3]. Il n'est pas parvenu du premier coup à lever tous les doutes sur un point difficile. Ceux-là seuls s'en étonneneront, que n'ont jamais découragés les obscurités de la phonétique et de l'étymologie latines.

Léon Job.

S. Speyer, **Phædri fabulæ Æsopiæ**, rec. Groningue, Wolter, 1897. Bibliotheca Batava scriptorum græc. et rom. curantibus K. Kuiper, J. S. Speyer, J. van Wageningen. Pet. in-8°, 84 pp.

Voici un volume d'une collection qu'on commence en Hollande. Il est dédié à Boot. La disposition est commode ; les notes critiques sobres et claires ; le texte correct, établi avec bon sens et aussi avec indépendance. Des notes explicatives, justificatives et des rapprochements sont mêlés passim aux notes critiques. La préface contient (p. xi et s.) une bonne rectification, avec preuves, de quelques règles de métrique trop absolues auxquelles M. Havet avait voulu plier le texte des fables. On

---

1. Ainsi s'explique aussi le deuxième *i* de *cicindela* et de *viginti*, qui embarrasse M. Niedermann.

2. Pour expliquer qu'on ait *refĕro* et non **rifĕro*, M. Niedermann avance qu'après *r e* se maintient et *i* se change en *e*, et ses seuls exemples sûrs sont *temere*, *legere* pour **temeri*, **legeri*. Mais ce n'est pas sous l'influence de l'*r*, c'est comme final qu'*i* devient *e* ici, cf. *ante* = * *anti*, *breve* = * *brevi* etc. (p. 100 sq.)

3. Je n'en signalerai qu'une, aussi intéressante pour les lettrés que pour les grammairiens. C'est sa traditionnelle candeur virginale qui aurait valu à Virgile son nom vulgaire, au lieu de *Vergilius*. M. Niedermann cite à ce propos le passage où Donat raconte que le poète était surnommé à Naples *Parthenias* (p. 78).

trouvera de même ailleurs (ainsi p. 42 sur IV, 5, 34) la défense de vers que l'on considérait commé fautifs pour des raisons métriques.

On peut critiquer telle conjecture de M. Speyer reçue par lui dans son texte[1]. Je ne m'explique pas que l'éditeur, partout ailleurs si éclairé, si soigneux, ait pu confondre *Pierre* Daniel avec le *père (patris)* Daniel (p. v au milieu)! Notez qu'il s'agit d'une des sources importantes du texte de Phèdre.

É. T.

Car. Mayhoff. **C. Plini Secundi** Naturalis Historiæ libri XXXVII. Post Ludovici Jani obitum recogn. et scripturæ discrep. adj. ed. Vol. V. Lib. XXXI-XXXVII, Teubner, 1897, in-12, 512 p.

F. Münzer. **Beitræge zur Quellenkritik der Naturgeschichte des Plinius.** Berlin, Weidmann, 1897, gr, in-8°, 432 p.

En signalant les tomes III et IV du Pline de M. Mayhoff, j'ai déjà eu occasion de dire quelle en est la valeur. Plus complets, plus commodes que ceux de L. de Jan, ces volumes, réédités par M. M., sont en réalité un nouvel ouvrage.

Voici avec le tome V sept nouveaux livres et, dans le nombre, les livres célèbres XXXV-XXXVI qui, de nos jours comme autrefois, auront sûrement le plus de lecteurs. C'est ici la fin du texte de Pline, et il ne manquera plus à cette seconde édition que l'Index du tome VI. Les qualités sont les mêmes que dans les volumes précédents. On sait que la disposition en est fort bien entendue : en haut de la page, rappel des manuscrits principaux qui servent de base au texte (ici ils sont excellents) ; entre le texte et les notes, les témoignages et rapprochements ; au bas, un apparat critique, toujours très clair.

Les travaux sur Pline ont été nombreux en ces derniers temps ; on a eu notamment le volume d'Eug. Sellers sur l'histoire de l'art. M. M. n'a pas manqué d'en profiter ainsi que de tout ce qui a paru sur le sujet.

Dans toute la partie, qui touche à l'histoire de l'art, si discutée, si épluchée mot par mot, comme d'ailleurs dans tout le reste, les lacunes, interpolations, déplacements de phrases, signalées déjà, sont ici soigneusement notées. A la fin du volume se trouve en appendice une étude sur le caractère et sur la valeur du ms. de Bamberg; puis en une vingtaine de pages, des notes sur quelques passages particulièrement difficiles, et deux *Addenda* aux tomes III et IV.

Voici quels seraient, suivant moi, pour ce volume, les côtés faibles. Par excès de conservatisme, M.M. maintient des leçons[2] ou propose des conjectures[3] d'une fidélité littérale qui n'ont rien de latin et que je

---

1. Par exemple, p. 64, *App*, 4, avant-dernier v. : *in vita*; p. 9, I, 16, 1 : *locat* d'après D est inintelligible ; il faut un mot comme *rogat*.
2. Par exemple, p. 249, 20 : *adeo absolutione* ; p. 272, 14 : *sponsione... trepidis quæ*.
3. P. 235, 17 : *ea re iurisa* ; comment construire? p. 322, 11 : *æquo*.

trouve indéfendables. J'ai bien dû la peine à m'accommoder des formes *millis* (p. 112, 15), *millum* (p. 342, 16) et *campteras* (p. 315, 4). Faut-il attribuer à la rapidité du travail une série de fautes d'impression auxquelles les volumes précédents ne nous avaient pas habitués? Passe pour fefelliset (p. 253, 17); obiiset (p. 278, 13); Ptotemæi (p. 151, 18); *huis* (p. 307, 20), qui se corrigent facilement; mais colorem (pour colorum : p. 239, 15); *in* titulos (pour *et* : p. 232, 11)[1]. Il conviendra d'ajouter au tome VI l'errata nécessaire.

M. Münzer est un des élèves de M. O. Hirschfeld. Une partie des présents *Essais* a déjà servi à l'auteur comme thèse d'habilitation à la faculté de philosophie de Bâle. Quelques chapitres avaient paru sous forme d'articles[2].

L'ouvrage est divisé en trois livres : 1° méthode de Pline d'après les rapports de l'histoire naturelle avec celles des sources de Pline que nous avons encore ; 2° recherches sur Varron, ses rapports avec Pline ; 3° sources postérieures à Varron, surtout celles qui concernent l'histoire de Rome et l'histoire de la civilisation en général.

Quand on se rappelle que le livre I de l'*Histoire naturelle* est formé de la réunion des sommaires détaillés des livres II et suivants, chacun de ses sommaires étant suivi d'une liste d'auteurs, on peut croire à priori que l'étude des sources doit être plus facile pour Pline que pour aucun écrivain, puisque nous avons affaire ici à un compilateur qui indique lui-même *(ingenuo pudore)* où il a puisé. Ajoutons à cela la remarque ingénieuse et féconde, faite par Brunn, il y a déjà cinquante ans, que l'ordre des noms propres dans les *indices* paraît reproduire exactement la succession des lectures de Pline dans sa préparation de chacun des livres. C'est là, sans doute, une base excellente. Mais malgré cette indication précieuse, malgré toutes celles que nous trouvons au livre I, la question générale n'en offre guère moins de difficultés.

D'abord nous ne pouvons nous fier aux listes des *indices* que sous bénéfice d'inventaire. Elles constituent sans doute un point de départ très important pour notre étude ; mais nul doute qu'elles ne soient incomplètes et inexactes : incomplètes, car nous trouvons au cours de plusieurs livres des citations formelles d'auteurs qui ne sont pas nommés dans l'index correspondant ; nous devinons aussi plus d'une lacune, intentionnelle ou non ; Pline dit avoir puisé dans cent auteurs ; il en nomme presque cinq cents dans ses *indices ;* ce qui fait supposer qu'il a pu emprunter plus d'une liste à des auteurs grecs et qu'il y aura inséré les noms d'auteurs qu'il n'avait pas employés lui-même ; les listes sont d'autre part inexactes ; car certains auteurs sont nommés dans les index, sans qu'on voie dans le livre ce qui a pu leur être

1. Écrire *Raoul Rochette* (et non *Rochette*, p. 267, sur l. 1).

2. Ainsi, dans l'*Hermès* de 1895, un chapitre sur les sources de Pline dans l'histoire de l'art.

emprunté. La confusion est surtout sensible aux index des livres XXIX et XXX qui, primitivement, ne formaient qu'un seul livre. D'où il résulte que ce problème des sources qui pique la curiosité des modernes n'est, pour Pline, ni plus facile ni plus simple que pour les historiens et pour les auteurs anciens; qu'il faut, pour le résoudre, triompher des réticences de l'auteur, et, avant tout, tâcher de démêler comment il dirigeait ses lectures et comment il faisait ses extraits.

Teuffel-Schwabe indique la question des sources de Pline comme une de celles où la fantaisie des savants s'est donné carrière; M. M. a tâché de la traiter avec méthode; il s'est attaché à éviter certains défauts qu'il relève dans les travaux de ses prédécesseurs. D'abord, il a attaqué son sujet d'ensemble en étudiant les sources non de telle ou telle partie, mais de tout l'ouvrage de Pline. Autre rectification. Jusqu'ici, c'est avec défiance et dans un esprit pessimiste que nos contemporains traitent en général de tels sujets. On se persuadait volontiers que les anciens ménageaient leur peine; qu'ils se pillaient sans vergogne l'un l'autre; qu'ils ne vérifiaient jamais les citations qu'ils empruntaient et qu'ils citaient souvent des auteurs dont ils connaissaient à peine le nom. Reproches bien exagérés; encore faut-il pour le moins distinguer entre les hommes. M. M. corrige ces excès en ce qui concerne Pline. Sa première partie constitue en fait une sorte de réhabilitation de l'auteur. M. M. montre que la méthode de Pline ne diffère pas tellement de la nôtre et que les reproches qu'on lui adressait, sont pour la plupart injustes, parce qu'on oubliait que son but était de mettre à la disposition de tous, sous une forme populaire, les résultats des travaux des savants proprement dits, notamment des Grecs. Tout ce qui lui a paru intéressant, était étudié par lui de très près. Il contrôlait les textes importants. Les choses mêmes sur lesquelles il passait rapidement et où il suivait pas à pas un seul guide, il a tâché de les ordonner plus clairement et, à l'occasion, d'en renouveler tout au moins l'exposé; ce n'est pas après tout un maigre service qu'il rendait à ses contemporains.

Pour découvrir dans notre texte l'emploi ou des extraits d'un auteur précédent, M. M. recourt aux indices significatifs qu'on a coutume d'utiliser dans les recherches sur les sources : ce sera l'emploi de formules particulières [1]; remarques ou rapprochements intercalés avec plus ou moins de gaucherie au milieu ou à la fin d'un développement en guise de notes additionnelles; listes de noms d'écrivains empruntées tout entières à un ouvrage de l'auteur nommé en dernier lieu; digressions sur d'autres sujets que celui dont il est question, etc. Mais M.M. reconnaît, avec beaucoup de sens, que Pline a pu employer les données de ses prédécesseurs de bien des manières : ici, il insérera telles réminiscences plus ou moins exactes; là il donnera des extraits ou des résumés

1. Par exemple *indicio est*, formule habituelle à Varron; *invenio*, tour habituel à Pline pour les remarques ou les faits qu'il signale le premier.

de telle lecture d'occasion ; ailleurs, on aura l'emploi méthodique d'un ouvrage choisi pour servir comme source secondaire ou comme base. Tout cela se fait chez nous et s'est fait aussi chez les anciens. On devine par là même comme il serait téméraire de vouloir réduire à quelques formules les méthodes de travail d'un auteur comme Pline. Telle règle proposée comporte en fait toutes sortes d'exceptions ; Pline a pu être parfois inconséquent ; pour remonter à ses sources, il faut plus d'un effort et l'on doit recourir à tous les moyens.

Voici encore une remarque qui modifiera l'opinion courante. On regardait Vitruve et Valère-Maxime comme des sources ordinaires de Pline; d'après toute une série de preuves rassemblées ici, on voit qu'ils n'ont été dépouillés par Pline qu'après coup, et qu'il n'en a tiré que tel détail curieux qu'il a ajouté, non toujours sans maladresse, à sa rédaction déjà terminée.

M. M. se tire des difficultés avec une dextérité rare ; on lui devra des remarques très fines[1]. Il imagine, pour aller plus loin que ses devanciers, tel moyen dont la sagacité est fort ingénieuse. Ainsi, pour retrouver la source de Pline dans ce qu'il dit des prodiges, M. M. a noté soigneusement les périodes de l'histoire romaine auxquelles ils se rapportent; il a prouvé ainsi qu'ils ont dû être empruntés, pour la meilleure partie, à un recueil spécial de Varron. M. M. a repris, pour l'étendre à toute sa seconde partie, une remarque de Sellers, à savoir que Varron a été sans doute pour Pline sa source principale; Pline l'a mis largement à contribution sans se croire obligé d'indiquer son auteur, surtout lorsqu'il s'agissait d'emprunts faits par Varron aux écrivains qui l'avaient précédé.

M. M. (p. 119 et s.) note et explique les contradictions qu'on a relevées entre l'histoire naturelle et les fragments d'autres ouvrages de Pline; aussi ses anachronismes, qui viennent souvent de ce que Pline a reproduit sans changement ce que Varron disait de son temps, un siècle auparavant, les indications de la fin de la république n'étant plus exactes bien souvent pour le temps de Vespasien[2]. M. M. ne dissimule pas les étourderies et les négligences de Pline; il en cite qui sont bien fortes en vérité[3]. Je disais plus haut que M.M. avait su défendre son auteur; j'ai grand peur que tout ce qu'il nous a révélé ici, ne nécessite pour le

1. Par ex. celle-ci, p. 115, au bas que les exemples de longévité empruntés à Varron par Valère-Maxime et par Pline étaient, comme aussi d'autres noms dans les listes (p. 132), rangés dans l'ordre alphabétique.

2. Il faut corriger d'après cela ou éviter d'interpréter à la lettre les expressions comme *nuper*, *novicium*, *inventum*, *hodieque* etc.

3. Dans certaines dates que Pline veut préciser, erreurs de deux olympiades, d'un siècle, même de plus de quatre siècles. Ajoutons que Pline n'employait pas directement et qu'il ne paraît même pas avoir lu César, Tite-Live, Polybe, Salluste, Caton. Tel fait concernant un roi (Arganthonius) est emprunté par Pline à deux sources qui avaient placé ce roi en deux pays différents; Pline ne se doute pas qu'il s'agit de la même personne, etc. Dans ses livres géographiques Pline indique pour telle ville une double place; d'un animal il en fait deux, etc.

pauvre Pline une nouvelle réhabilitation. Rapprochons de ce que nous venons de dire le jugement général de M. M. sur Pline considéré comme historien. On le place d'ordinaire si haut à ce point de vue qu'on a regardé un de ses livres d'histoire (*Ab Aufidii Bassi fine*) comme ayant été la source principale des Histoires de Tacite. Au contraire, M. M. croit que cette histoire n'était en fait qu'une œuvre de parti, et que Pline ne gagnerait nullement à ce qu'on examinât de près ses qualités et sa méthode d'historien.

Pour les fragments des œuvres grammaticales de Pline, M.M. se réfère partout à l'édition Beck qu'il croit commode quoique insuffisante.

Ma critique [1] portera surtout sur la disposition et sur la rédaction de ces *Beitræge*. Au milieu de ces pages criblées de citations et de renvois, nous aurions voulu plus d'air et de clarté, et il me semble que, sans rien perdre du fonds, cela était possible. N'est-ce pas à Bâle justement qu'on se plaignait naguère de voir « que, de notre temps, on n'attache de prix qu'à des observations micrologiques » ;.. et que « la critique des textes *et des sources* soit devenue un sport [2] »? Il ne faut pas prêter le flanc par la forme à des critiques qui sont de tous les temps et de tous les pays. Je trouve la rédaction de M.M. souvent embarrassée et confuse. Ses recherches de détail font perdre de vue l'étude principale. L'ouvrage de M. M. est solide et sérieux ; l'entreprise qu'il a tentée, très digne d'éloges. Mais pour que l'emploi de ce gros livre soit commode et pour qu'il rende tous les services qu'on en peut attendre, il eût fallu tout au moins un bon index alphabétique [3] ; il manque aussi une conclusion [4] résumant tous les résultats acquis. Il est fâcheux qu'à ce point de vue le livre de M. Münzer justifie par trop et dans le mauvais sens le titre qu'il lui a donné *(Beitræge)*.

Émile Thomas.

Old. Latin Biblical texts, No. IV : **Portions of the Acts of the Apostles, of the Epistle of the St. James and of the first Epistle of St. Peter** from the Bobbio palimpsest (*s*), now numbered cod. 16 in the Imperial library at Vienna. Edited with the aid of Tischendorf's and Belsheim's printed texts by Henry J. White. With a facsimile. Oxford, At the Clarendon press, 1897; xxii-53 pp. Pet. in-4. Prix : 5 sh.

Le palimpseste de Bobbio, qui contient entre autres textes de pre-

---

1. Je n'aurais pas à faire beaucoup d'objections de détail ; notons toutefois que j'entends autrement que M. M. (p. 38) le mot *proxima*... non pas : il n'y a pas longtemps ; mais à une époque très voisine des derniers moments d'Auguste. Les citations n'offrent pas toujours un sens complet ou intelligible : par exemple, p. 239, au bas, etc.

2. Ce sont des remarques de M. J. v. Pflugk-Harttung, dans ses *Geschishtsbetrachtungen* ; je prends la citation dans Langlois-Seignobos, *Introd. aux études hist.*, p. 106 en haut.

3. Il n'y a à la fin du livre qu'un index des passages de Pline.

4. L'unique page, intitulée : *Schluss*, ne répond à rien de pareil.

mière main, des parties de Lucain (cf. Detlefsen, *Philologus*, XIII, 1858, 313), et de seconde main, Jérôme Gennadius (cf. édition Richardson, p. x, *e*), a fourni à Tischendorf quelques pages d'une traduction latine du Nouveau Testament publiées en 1847. Depuis lors, M. Belsheim a déchiffré dix nouvelles pages complètement et trois autres partiellement. Mais le travail de M. Belsheim avait bien des imperfections de détail. M. Withe a étudié le manuscrit à deux reprises ; il a pu lire entièrement cinq pages abandonnées par ses devanciers, et des fragments plus ou moins étendus de neuf pages ; en même temps, il a revu les lectures antérieures et les a notablement améliorées. Il est peu probable que l'on arrive à faire davantage et l'on peut regarder son édition comme définitive. Voici donc ce que nous possédons : *Actes* XXIII 15-23 ; XXIV 6, 8, 13-XXV 2 ; XXV 23-XXVI 2 ; XXVI 22-24, 26-XXVII 32 ; XXVIII 4-9, 16-31 ; Jac. I-II 10 ; II 16-III 5 ; III 13-V 11 ; V 19, 20 ; *I Petr.* I 1-12 ; II 4-10.

Le manuscrit primitif était écrit en demi onciale du VIe siècle. M. W. en a restitué l'ordre des feuillets. Il me semble qu'il résulte de son tableau une conclusion intéressante pour l'histoire du volume. C'est que dès le VIIIe siècle, temps de la seconde écriture, il était en mauvais état, au point que les feuillets correspondants d'un même cahier étaient souvent séparés et formaient une liasse de pages volantes. En effet, le fo 45 actuel était la feuille extérieure d'un quaternion avec le fo 72 actuel ; de même 73 correspond à 44, 71 à 46, etc. Aucune transposition ne suffit à expliquer ces rapports.

Le texte donné par les Actes est intermédiaire entre celui du *Gigas* de Stockholm et la Vulgate. Celui de saint Jacques est très voisin de la Vulgate. La situation est à peu près la même pour saint Pierre. Les divergences que les épîtres présentent avec la Vulgate proviennent, vraisemblablement, d'un texte africain récent.

M. W. a reproduit page par page le contenu du manuscrit. Il a laissé blanches les pages non déchiffrées ou perdues, en indiquant leur contenu probable. Des notes, sur le plus ou moins de probabilité des lectures données, suivent le texte et témoignent du soin que M. White apporte à toutes ses publications.

P. L.

Akten und Urkunden der Universitæt Frankfurt a. O., herausgegeben von G. Kaufmann und G. Bauch, unter Mitwirkung von P. Reh. — Erstes Heft : Das Dekanatsbuch der philosophischen Facultæt 1506 bis 1540, von G. Bauch. — Breslau, Marcus, 1897. Prix : 3 M.

Les registres décanaux de la Faculté des arts de l'Université de Francfort-sur-Oder passaient jusqu'ici pour perdus. M. Bauch a eu la bonne fortune de retrouver le plus ancien, et par là même le plus important, qui embrasse la période 1506-1597. Il était tenu de la main même des

doyens successifs, qui y inscrivaient les événements officiels survenus au cours de leur charge. M. Bauch en publie pour le moment la première partie, jusqu'en 1540, en se réservant de donner prochainement la suite. Son texte est accompagné d'annotations empruntées à diverses sources et avant tout aux registres d'immatriculation de l'Université, naguère publiés par Friedlaender. Le rapprochement ainsi établi perpétuellement entre ces deux catégories de registres montre qu'ils étaient tenus avec une grande négligence. Dans une courte introduction, M. Bauch donne la description détaillée du registre et quelques renseignements sur l'organisation de l'Université.

E. JORDAN.

ALBERTAZZI (Adolfo). **Romanzieri e romanzi del cinquecento e del seicento.** Bologne, Zanichelli, 1891. In-8° de v-94 p. 4 fr.

MARCHESI (Giambattista). **Per la storia della Novella italiana nel secolo XVII.** Rome, Loescher, 1897. In-8° de 213 p. 3 fr. 50.

Il y a quelques années, M. Albertazzi nous avait donné un utile résumé de la vie et des œuvres des romanciers italiens du XVI^e et du XVII^e siècles. Il avait fort bien montré en particulier comment l'*Argenis* de Barclay, les œuvres de l'évêque Camus et surtout celles de Gomberville avaient donné la vogue en Italie au roman héroïque dont le principal trait est la chasteté des héroïnes; et il avait montré les emprunts réciproques de son pays et du nôtre dans ce genre de fictions. Aujourd'hui, M. Marchesi nous donne un travail analogue pour la Nouvelle italienne du XVII^e siècle; il montre la diffusion des Nouvelles espagnoles en Italie (p. 12-13), en France (p. 14), celle des Nouvelles italiennes en France où elles inspirent plus d'imitateurs que celles de l'Espagne (p. 14-15). Il fait voir que ce genre de composition en Italie au XVII^e siècle se divise en deux classes : 1° les récits fidèles à la tradition nationale de brièveté et de malice qui peignent surtout des personnages de condition moyenne ; 2° des récits qui racontent avec une certaine ampleur des aventures extraordinaires et mettent surtout en scène des personnages de condition aristocratique. Ces Nouvelles épargnent en général les ecclésiastiques, mais enchérissent souvent sur la licence des siècles précédents. Quelquefois, les auteurs en sont de grands personnages. — Je regrette seulement que ni M. Albertazzi ni M. Marchesi n'aient suffisamment insisté sur les traits de mœurs qu'on pourrait extraire de ce fatras d'aventures où l'extravagance du style égale souvent l'invraisemblance des événements; ils y touchent avec justesse et discernement; mais ils ont trop concentré leurs efforts, fort méritoires d'ailleurs, sur la partie bibliographique de la question.

Charles DEJOB.

BULLETIN

— En réimprimant son savant et spirituel recueil (*Diporti e Veglie. 2a. ediz. accresciuta*. Milan, Hœpli, 1898. In-8 de 587 pp. 5 fr. 50), M. Tullio MASSARANI l'a enrichi de morceaux qu'il faut tout au moins signaler d'un mot. Outre un examen important, mais étranger à l'objet de cette *Revue*, de la deuxième exposition internationale de peinture de Venise, outre une discussion sur l'*Ulisse dantesco*, ces additions sont les suivantes : 1° une notice touchante sur la vie agitée, les dons multiples et sympathiques, quoique mal réglés, de José Espromeda, le patriote et poète espagnol; 2° un résumé de l'ouvrage, aujourd'hui très rare, que Nic. Tommaseo publia à Paris en 1835 sous le titre *Dell' Italia* et où il est curieux de voir combien l'illustre proscrit attendait du catholicisme pour la régénération de l'Italie; 3° un très intéressant aperçu sur les écrits relatifs aux martyrs de la liberté italienne (on reconnaîtra le coup d'œil de l'homme d'État dans le passage où, en tête des causes qui arrêtent présentement la marche de la civilisation, M. Massarani place la substitution, opérée par les Allemands en 1871, *de la force au droit, de la conquête aux nationalités*, pp. 432-433); 4° d'excellentes réflexions sur ce que, avec un peu de bien-être, pourrait devenir la Calabre et un très juste éloge des écrivains qui ont suggéré ces remarques, notamment de Mme Caterina Pigorini Beri, brillante et courageuse publiciste, dont M. Massarani dit avec raison : « Peu d'hommes valent cette femme-là »; 5° le récit plein de grâce d'une excursion à Saint-Marin. — Charles DEJOB.

— Le livre de M. VIETOR, dont la seconde édition vient de paraître (*Einführung in das Studium der Englischen Philologie* mit Rücksicht auf die Anforderungen der Praxis. — Zweite umgearbeitete Auflage mit einem Anhang das Englische als Fach des Frauenstudiums. Marburg in Hessen. N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung 1897. VIII et 102 p. M. 2-20) est, comme il nous l'apprend lui-même dans sa préface, la reproduction de leçons qu'il a professées à l'Université de Marbourg. M. V. est un phonéticien très convaincu, et c'est à l'étude de la phonétique anglaise et surtout des livres qui servent à l'étude de la phonétique anglaise qu'est consacrée la partie la plus importante de son travail. Si on laisse de côté le début du livre, un peu compassé et surtout inutile, où l'auteur se demande ce qu'on doit entendre par philologie en soi, par philologie anglaise ensuite et enfin par pratique, il reste un manuel fort bien fait à l'usage de ceux qui étudient la langue anglaise pour l'enseigner ensuite. M. V. est très bien documenté, et il ne recule pas devant certains détails en apparence vulgaires, mais dont il sait l'importance. L'étudiant trouve dans son livre non seulement une bibliographie complète et raisonnée du sujet, mais même des renseignements pratiques pour ses voyages à Londres. M. V. lui indique les quartiers où il lui conviendra de se loger et les prix qu'il aura à payer. Il y a, somme toute, peu de doctrine dans ce travail, qui vaut surtout par l'abondance et la variété des renseignements bibliographiques qui y sont condensés. Cependant il convient de signaler toute la partie où est discutée la question de savoir où l'on parle le meilleur anglais et où se trouve la meilleure prononciation. M. V. conclut avec raison que le meilleur anglais, comme dit Sweet, est celui qui est le moins entaché d'expressions locales, et que cet anglais se trouve dans la bouche des gens instruits, en particulier à Londres. De même la prononciation moyenne de la classe bien élevée est celle qui doit prévaloir. Il est peut-être à regretter que M. V. qui, sur toutes les questions de prononciation, paraît si complètement documenté, n'ait pas noté combien la prononciation de l'anglais est sujette à se modifier. Il y a,

pour ne prendre qu'un exemple, une tendance très manifeste à généraliser la prononciation longue de la voyelle i dans des mots d'où jadis elle était exclue. Les gens instruits et bien élevés cèdent peu à peu et sans s'en douter à l'influence générale. Il est utile de mettre les débutants en garde contre des innovations dont ils ne sont pas capables d'apprécier toute la hardiesse et qu'ils peuvent en toute innocence accepter comme choses reçues. Il est bon qu'ils sachent que non seulement la prononciation anglaise varie suivant les régions, mais qu'elle est toujours en transformation; elle se modifie incessamment plus que toute autre prononciation. M. V. indique aussi d'une façon très complète et avec de judicieuses appréciations les livres qui peuvent servir à l'étude de la grammaire, de la littérature, de l'histoire d'Angleterre. Il énumère les journaux principaux, les revues intéressantes, les ouvrages qui peuvent faire connaître les choses de la vie anglaise. Tout ceci est à la fois très pratique et d'une science très sérieuse. La philologie ne se réduit pas pour M. V. à la seule étude des choses du langage; il élargit singulièrement son champ d'action, et en l'espèce on ne saurait lui donner tort. En résumé, le livre de M. V. est intéressant et bien informé On en doit recommander la lecture à nos étudiants en langue anglaise. Il est regrettable que des préoccupations immédiates et pressantes de prépation à des examens, ne permette pas aux professeurs de nos Universités de condenser, comme M. Vietor l'a fait, avec un certain nombre d'idées générales sur la façon dont doit s'acquérir la connaissance de l'anglais, tous les renseignements bibliographiques indispensables. Ce serait certes chose fort utile. Mais du moins nos jeunes étudiants, à qui l'ignorance de l'allemand n'est plus permise, savent où ils peuvent s'adresser pour combler cette lacune, et ils feront bien d'en profiter. — J. Lecoq.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 décembre 1897.

M. Héron de Villefosse rend compte d'une lettre adressée à M. le secrétaire perpétuel par M. Ducroquet, agriculteur à Oudna (Tunisie). Cette lettre renfermait la copie d'une inscription récemment découverte. L'inscription, gravée sur un bloc de pierre de Keddel en forme de piédestal, peut se lire ainsi : *C. Egnatio Cosmin[o], Hor(atia tribu), Viniciano, C. Egnati(i) Cosmini fl(aminis) perp(etui) filio, adlecto equo publ(ico) ab imp(eratore) Hadriano ob meritum patris ejus qui, inter cetera quae rei p(ublicae) testamento suo legavit, etiam curi(i)s singulis annuos quadraginta m(illia) n(ummos) dedit ut natali ejus in publico vescantur. Curiae universae s(ua) p(ecunia) f(ecerunt).* L'inscription des habitants d'Uthina dans la tribu Horatia était déjà connue par l'épitaphe d'un soldat de la IIIe légion, trouvée à Lambèse (C. I. L. VII, 3067).

M. Héron de Villefosse annonce que le R. P. Delattre, en réunissant vingt fragments d'une plaque de marbre blanc, trouvés sur la colline de Saint-Louis à Carthage, a obtenu un texte relatif à un personnage dont le nom n'a pas été retrouvé, mais qui était certainement un proconsul d'Afrique, probablement L. Aradius Valerius Proculus, *qui et Populonius*, auquel deux inscriptions de Rome attribuent un « cursus honorum » absolument identique. Ce personnage fut proconsul d'Afrique dans le second quart du IVe siècle.

A l'occasion des fêtes, la séance du vendredi 31 décembre est fixée au mercredi 29.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie a élu correspondants étrangers le R. P. Henri Denifle, O. P., sous-archiviste du Saint-Siège, et M. Ignazio Guidi, professeur à l'Université de Rome.

L'Académie a élu correspondant régnicole M. Ch. Diehl, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 10 janvier — 1898

Bacher, Maimonide. — Jastrow, Hayyoudj. — Ed. Hahn, Demeter et Baubo. — Pindare, p. Christ. — G. Schneider, L'Antigone de Sophocle. — Bertrin, La question homérique. — Krumbiegel, Index du De re rustica de Caton. — Marcks, Elisabeth d'Angleterre. — Fagniez, L'économie sociale de la France sous Henri IV. — D'Ancona, Confalonieri. — Platon, Philèbe, p. Bury.

Die Bibelexegese Moses Maimûni's von Wilhelm Bacher. Strasbourg, Trübner, 1897, in-8, p. xv et 176. Prix : 4 Mark.

The weak and geminative verbs in Hebrew by Hayyug ; the arabic text now published for the first time by Morris Jastrow. Leyde, Brill, 1897, in 8°, p. lxxxv et 271.

I. — M. Wilhelm Bacher, poursuivant ses travaux sur l'histoire de l'exégèse biblique chez les Juifs, publie dans le premier des livres énoncés ci-dessus une étude du système philosophique de Moïse Maimouni, connu généralement sous le nom de Maimonide. Ce livre forme la suite de celui paru en 1892 sous le titre : *Die Bibelexegese der jüdischen Religionsphilosophen des Mittelalters vor Maimûni*. La compétence bien connue de l'auteur dans cette branche de la littérature juive nous dispense de faire l'éloge de sa nouvelle publication ; il nous suffira de résumer les grandes lignes du système de Maimonide que M B. a tracées dans sa préface.

Ce qui caractérise la philosophie de Maimonide, c'est moins la nouveauté des principes sur lesquels il base son exégèse que la méthode igoureuse, l'élévation d'esprit et la sûreté de jugement qu'il apporte dans l'application de ces principes. La révélation des livres bibliques et l'intégrité du texte massorétique ne font pas plus de doute pour Maimonide que pour ses devanciers. Cependant la conception élevée que le moyen âge avait de la divinité, l'esprit scientifique qui s'était formé au contact de la philosophie grecque, semblaient souvent en contradiction avec les données bibliques. De là, chez les croyants éclairés, un certain malaise qui troublait les consciences. C'est en vue de ces croyants que Maimonide composa son *Guide des égarés*, dans lequel son système philosophique apparaît en pleine lumière.

L'axiome des Talmudistes que « l'Écriture sainte parle la langue intelligible aux hommes », n'est pas un simple moyen d'expliquer les anthro-

pomorphismes; chez Maimonide il devient une règle générale propre à écarter les contradictions et les obscurités du texte hébreu. Ce texte renferme, en dehors du sens externe, un sens interne qui est la clef des mystères de l'Écriture. Aussi l'exégèse allégorique occupe-t-elle une place importante dans les écrits de Maimonide. Cet auteur, comme les précédents interprètes, accepte la tradition, mais sans se croire lié à elle pour l'interprération des textes bibliques.

M. B. a emprunté les matériaux de son étude aux différents écrits de Maimonide, notamment au *Guide des égarés*, dont Munk a publié le texte original, au *Commentaire de la Mischna* et à la *Mischné Tora*. En général, M. B. laisse la parole à Maimonide, dont il cite intégralement ou par fragments les passages relatifs au sujet traité dans chacun des vingt et un chapitres qui composent cette étude.

II. — C'est Hayyoudj qui est l'autorité de Maimonide pour la partie grammaticale de son exégèse, comme Aboulwalid est son maître pour la lexicographie. Parmi les grammairiens juifs, Hayyoudj est celui qui jouit du plus grand crédit auprès de ses coreligionnaires et son influence s'exerça longtemps après sa mort. Il marque, selon l'observation de M. Jastrow dans la seconde des publications énoncées plus haut, le commencement d'une ère nouvelle, et le succès de sa méthode est dû à la découverte de la trilitéralité des racines hébraïques. Le célèbre grammairien pose en principe que tous les radicaux se composent de trois lettres, et que, lorsque l'une de ces lettres est une *lettre-voyelle*, celle-ci doit être considérée comme latente dans les différentes formes verbales. A l'appui de cette thèse, Hayyoudj composa deux traités, l'un sur les verbes qui renferment une lettre faible, le second sur les verbes dont la seconde radicale est géminée. Ce sont ces deux traités que M. J. édite d'après l'original arabe. Hayyoudj est le premier qui comprit l'importance de la grammaire comparée; il tenta d'introduire en Hébreu la méthode des grammairiens arabes, et sa terminologie est encore en usage de nos jours.

On possède deux versions hébraïques des traités grammaticaux de Hayyoudj, et ces deux versions ont été publiées; mais, comme le remarque M. Jastrow, les nombreuses citations que les grammairiens postérieurs font de Hayyoudj ne peuvent être bien comprises que si l'on a sous les yeux le texte arabe de ses traités.

Les œuvres de Hayyoudj ont une importance capitale pour l'histoire de la grammaire hébraïque, mais elles ont aussi leur utilité pour les grammairiens modernes, ne serait-ce qu'à cause des listes complètes des formes des verbes faibles qui se trouvent dans la Bible.

M. Jastrow était, par ses précédentes publications, désigné pour cette édition. Il a examiné tous les manuscrits connus et en a tiré le meilleur texte possible. On lui saura gré d'avoir imprimé le texte arabe avec des caractères arabes, et non avec des caractères hébreux, comme

c'est encore trop souvent l'habitude, en pareil cas, dans un intérêt plus commercial que scientifique.

R. D.

Ed. Hahn, **Demeter und Baubo**. Versuch einer Theorie der Entstehung unseres Ackerbaus. Lübeck, 1896, in-8° de 77 pages.

Dans son beau livre sur les « Animaux domestiques »[1], M. Ed. Hahn avait déjà été amené à aborder incidemment la question de l'origine et des progrès de l'agriculture, il a cru, et il faut l'en féliciter, devoir la reprendre en détail, et, dans l'étude dont on vient de lire le titre, il l'examine à nouveau sous ses différents aspects. Après avoir combattu l'hypothèse chimérique de la succession des trois états de chasseurs, de pasteurs et d'agriçulteurs, — les tribus nomades, par exemple, ne sont qu'exceptionnellement étrangères à la vie agricole. — M. H. passe tour à tour en revue ce qui constitue cette dernière. Mais ici il faut distinguer. L'agriculture, proprement dite, telle qu'on la pratique depuis un temps immémorial dans la plus grande partie de l'ancien monde et depuis la découverte de l'Amérique dans presque tout le Nouveau, suppose l'emploi de la charrue et du bœuf, ou exceptionnellement du cheval ; mais, avant ce mode de culture, il y en avait un plus simple, celui où l'on préparait la terre avec un simple hoyau, procédé encore en usage aujourd'hui dans la région des tropiques ; il suffisait anssi pour la culture du millet, répandue autrefois des côtes de l'Atlantique aux oasis de l'Asie antérieure, culture qui n'a été supplantée qu'en partie par celle de l'orge et du froment.

C'est la culture du millet que le nomade pratiquait, en même temps qu'il menait paître ses troupeaux, avant d'en consommer le lait, et même quand il eut appris, peut-être assez tard, à en faire usage, aliment que dédaignent aujourd'hui encore les Chinois, et que les populations de l'Asie antérieure et de l'Europe n'ont connu que du jour où elles se sont livrées à l'agriculture proprement dite. Le bœuf, qui en est la condition, fut employé aussi comme bête de trait; on l'attela aux chars, de même qu'on l'avait attelé déjà à la charrue. Grâce à lui et à la substitution de la charrue au hoyau primitif ou au simple pieu aiguisé et recourbé à son extrémité, on put cultiver l'orge et le froment : ainsi prit naissance l'agriculture ; mais si elle réduisit le domaine de la culture au hoyau, elle ne la supprima pas, et celle-ci se maintint à côté d'elle, en même temps que le jardinage, qui, loin de perdre du terrain, en a bien plutôt gagné.

Je ne m'arrête pas ici sur le caractère religieux que M. Hahn veut

---

1. *Die Hausthiere und ihre Beziehungen zur Wirtschaft des Menschen*, Eine geographische Studie, mit einer chromolith. Karte. Leipzig, 1896, in-8°, x, 581 pages.

attribuer à l'agriculture ; on lira avec intérêt, même si on ne l'approuve pas toujours, ce qu'il dit de cette question obscure ; je passerai rapidement aussi sur le court paragraphe consacré à la diffusion de l'agriculture, et qui termine et résume sa curieuse étude. Il en suit la marche mystérieuse et l'évolution depuis la Babylonie, son berceau probable, jusqu'à la Chine du côté de l'Orient, jusqu'en Irlande et au Maroc à l'Occident, nous montrant comment à la culture du millet a lentement succédé celle de l'orge et du froment, comment après la domestication des bovidés l'homme a appris l'usage du lait — ne pourrait-on pas supposer qu'il l'a connu déjà après avoir apprivoisé la chèvre et le mouton? — enfin, comment à l'emploi primitif du grain simplement écrasé ou rôti, a succédé la fabrication du pain. On le voit, nous avons là une histoire complète, bien que résumée, de l'évolution successive de l'agriculture et des diverses étapes traversées par la civilisation primitive et si obscure du genre humain ; c'est assez dire l'intérêt que présente l'étude nouvelle de M. Ed. Hahn ; elle est le complément nécessaire et indispensable de son histoire des animaux domestiques.

Ch. J.

Pindari carmina prolegomenis et commentariis instructa edidit W. Christ. Leipzig, Teubner, 1896; cxxx-466 pp.

Pindari carmina cum deperditorum fragmentis selectis iterum recognovit W. Christ. Leipzig, Teubner, 1896; iv-351 pp. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La nouvelle édition de Pindare publiée par M. W. Christ est accompagnée de prolégomènes très étendus, dans lesquels l'éditeur expose sa méthode. Il y est question d'abord des manuscrits (les leçons des quatre principaux sont toutes reproduites dans l'appareil critique); suivent quelques mots sur le dialecte de Pindare et sur les secours que M. C. a trouvés dans les commentaires et les éditions de ses prédécesseurs. Il faut le louer, à ce propos, de n'avoir pas admis dans les *variæ lectiones* les conjectures trop téméraires de certains érudits; les jeux d'esprits inutiles ne méritent pas d'être enregistrés partout, et quelques auteurs avec Pindare, Théocrite par exemple, ont été véritablement maltraités de cette façon. Un second chapitre traite de la difficile question de la métrique de Pindare. Ceux des hellénistes qui ne sont pas rebutés par ce genre d'études si ardu et si délicat, et pourtant si intéressant, savent combien la métrique grecque et en particulier celle de Pindare sont redevables à M. Christ; cette partie de l'introduction renferme une foule d'observations de détail précieuses à plus d'un titre ; on remarquera, par exemple, ce qui touche aux vers non susceptibles d'être divisés en côla (p. xxxii sv.), et ce qui concerne la mesure des dactylo-épitrites (p. xlv sv.); il semble, en effet, plus rationnel et plus conforme au ton général de ces vers d'en considérer le trochée comme équivalent à

près de quatre temps plutôt que d'en mesurer le dactyle comme un dactyle cyclique ; j'ajoute que de cette dernière façon le vers dactylo-épitritique, perdant de sa gravité et de son ampleur, se rapprocherait davantage de la légèreté des vers logaédiques, ce qui ne saurait être. Une difficulté plus grande se rencontre dans certains vers, où un crétique est de mesure égale à une dipodie trochaïque, car la longue de trois temps se trouve parfois résolue seulement en deux brèves ; licence embarrassante, pour laquelle M. C. ne propose pas d'explication précise. L'introduction se poursuit par un long développement sur les jeux de la Grèce et les *epinicia*, puis reproduit les différentes biographies de Pindare laissées par les anciens, et se termine, après un tableau chronologique de la vie du poète, par les généalogies de ses héros. Chaque ode est précédée de sa forme métrique, d'un argument et d'une brève étude du mètre ; au bas des pages les variantes et les conjectures les plus remarquables et un commentaire perpétuel. Viennent enfin les fragments, un index des noms propres, un index des matières traitées dans les commentaires et les prolégomènes, et trois pages d'additions et corrections. On aura dans cette édition un excellent instrument de travail, abondant en renseignements sur le texte et sur l'interprétation, et qui sera souvent d'un utile secours. Il y aurait pourtant lieu de concevoir quelques doutes sur l'établissement du texte en certains passages. Voici, par exemple, la première strophe de la quatrième Pythique : au vers 5, après une tripodie dactylique vient une dipodie trochaïque, quand partout ailleurs (il y a treize strophes et treize antistrophes) on voit un épitrite ; cette seule exception d'une brève pour une longue, dans une ode aussi régulièrement composée, ne laisse pas que d'être singulière ; en outre le mot qui suit est ἱέρεα, dont les deux voyelles initiales doivent être comptées pour une longue par synizèse ; je suis donc porté à croire que l'impureté du mètre provient d'une altération du texte, et d'autres, en effet, ont cherché à y remédier. Il n'y a pas qu'un passage de ce genre dans Pindare, où il semble que l'on soit en présence d'une licence métrique ; or ces prétendues licences pourraient bien être dues à des leçons erronées des manuscrits, dont l'autorité, en pareil cas, perd nécessairement de sa force.

Le même texte [1] fut reproduit peu de temps après dans la bibliothèque Teubnérienne. Il n'est accompagné ni des prolégomènes ni des commentaires, et est précédé simplement d'un avertissement de deux pages qui renvoie, pour plus amples détails, à la grande édition. Les notes critiques sont les mêmes, à peu de chose près, et à la fin se retrouvent des fragments choisis, trois vies anciennes, les fastes pindariques, et l'index des noms propres. Les corrections signalées dans la grande édi-

1. *Pyth.*, X, 27. M. Christ donne οὔ ποτ' ἀμβατός avec les manuscrits, au lieu de οὔ πως, conjecture de Hermann adoptée dans le texte de la grande édition.

tion sont faites dans celle-ci, sauf *Ol.* II, 88 ἔπεισε, μάτηρ (del. la virgule) et *Ol.* XIII (corr. la date Ol. 69 en 79).

My.

Gustav Schneider. **Hellenische Welt = und Lebensanschauungen** in ihrer Bedeutung für den gymnasialen Unterricht. II Theil : Irrtum und Schuld in Sophokles' Antigone. Gera, Hofmann, 1896, 70 pp.

« Sans l'intelligence de la relation admise par les Grecs entre la nature morale et la nature intellectuelle de l'homme, on ne saurait comprendre la tragédie grecque. » Ainsi s'exprime M. G. Schneider dans l'introduction de cet opuscule, destiné précisément à montrer, dans l'*Antigone* de Sophocle, comment l'on doit interpréter la conduite et les actions des personnages, comment doivent être analysées les conceptions morales du poète, et comme il convient, dans l'enseignement, d'en faire ressortir la portée philosophique. En même temps est exposée la comparaison entre les idées développées par Sophocle et les idées analogues qu'on peut rencontrer chez Homère et chez Platon. L'homme se trompe, en prenant le mal pour ce qui est bien, et par suite de cette erreur il commet une faute, qui le conduit à sa perte : telle est l'opinion d'Aristote, et telle est l'idée exprimée également dans la deuxième antistrophe du troisième chœur d'Antigone. M. Schneider part de là pour analyser longuement les caractères de Créon et d'Antigone. Je ne saurais dire que ses considérations sont toujours bien neuves ; ni que la manière dont il insiste sur le « haut sentiment du devoir » de Créon obtiendra l'approbation générale ; ni encore que tous les lecteurs reconnaîtront avec lui dans Antigone un caractère rude et intraitable, et que a jeune fille aurait dû d'abord avoir recours à la douceur, au lieu d'irriter Créon, dont en somme elle est la sujette, par des paroles cassantes ; mais sa dissertation est claire, les caractères sont fouillés minutieusement, et le livre se lit avec intérêt. Une telle étude est tout à fait propre à faire comprendre une tragédie antique, les personnages et leurs rôles, l'action et son développement, l'idée maîtresse qui la domine ; et il serait à désirer que des ouvrages de détail, sobres et soignés, dans le genre de celui-ci, fussent composés pour nos élèves. Cela vaudrait mieux que des manuels, qui manquent de vie et d'originalité.

My.

Bertrin (abbé Georges). **La question homérique.** Paris, Poussielgue, 1897, 1 vol. in-12 de 324 pages.

M. l'abbé Bertrin, agrégé des lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris, n'est pas de ceux que la question homérique embarrasse, in-

quiète ou décourage : doué d'une foi profonde, il croit à l'existence d'Homère comme y ont cru les anciens, et, contre les partisans ou les successeurs de Wolf, il se fait le champion résolu de l'opinion traditionnelle. Sur le fond même de la question, je me garderai bien d'affirmer que M. B. soit dans l'erreur; mais je dois avouer qu'il ne m'a pas pleinement convaincu, et j'ajoute que son livre ne me paraît pas de nature à convaincre les esprits même les mieux disposés en faveur de sa cause [1].

D'où vient que la lecture de ce volume inspire dès l'abord une sorte de surprise et de gêne? Le ton me paraît être pour beaucoup dans cette impression première. La question homérique n'a guère défrayé jusqu'ici la chronique des journaux parisiens, et M. B. affecte souvent le ton d'un chroniqueur : je pourrais citer plusieurs pages où l'érudition s'égaye en un langage piquant, ironique, facétieux même, qui me semble peu à sa place. Mais d'autres tendances encore se font jour dans ce livre, qui ne laissent pas que de me troubler. C'est d'abord une aversion absolue, générale, pour tout ce qui vient d'Allemagne. Pour discréditer la philologie allemande, M. B. ne craint pas de rééditer l'histoire trop connue de Karl Hillebrand, ce professeur de Douai, devenu l'ennemi de la France après 1870 ! A quoi bon mêler le patriotisme aux discussions sereines de la science? M. B. ne devrait pas oublier tout ce que la connaissance de l'antiquité classique doit aux grandes écoles philologiques et archéologiques de l'Allemagne. Ne méconnaissons pas à ce point le rare mérite des savants qui ont renouvelé en ce siècle la science du passé : discutons avec eux, mais inclinons-nous devant la sincérité et la puissance de leur œuvre. — Plus sévère encore est M. B. pour les partisans français de ces révolutionnaires d'Outre-Rhin : il les soupçonne volontiers de suivre une mode, de se conformer à un mot d'ordre, d'accepter une opinion toute faite sans la discuter, et d'obéir, en somme, quoiqu'il ne prononce pas le mot, à une sorte de *snobisme*. En vérité, dans une discussion de ce genre, M. B. ne ferait-il pas mieux de prêter à ses adversaires un jugement plus raisonnable et plus réfléchi, ne fût-ce que pour avoir plus de mérite à les convaincre d'erreur ? — Enfin, n'est-il pas regrettable que M. B. semble, au début de son livre, considérer la tradition ancienne sur Homère comme une espèce de dogme, auquel on ne saurait toucher sans sacrilège? De grâce, Monsieur l'abbé, ne laissons pas s'établir de telles confusions! Eh quoi! Même dans les questions d'histoire religieuse, est-ce qu'un examen nouveau des textes n'a pas, dans une certaine mesure, modifié, corrigé, amélioré la tradition? A plus forte raison avons-nous le droit de raisonner librement sur des traditions historiques qui n'ont jamais

---

1. Je laisse de côté, dans ce compte rendu, les *Variétés littéraires* qui font suite à la *Question homérique* : ces articles, publiés par l'auteur dans différentes revues, sont d'une lecture fort agréable.

rien eu de sacré! Et vous-même, vous donnez l'exemple de cette indépendance dans le chapitre (assurément le meilleur, le plus solide, le plus scientifique de votre ouvrage) où vous défendez l'opinion des *chorizontes*. Mais savez-vous que vous voilà en pleine hérésie? Et vous en prenez fort à votre aise avec une tradition que vous déclariez tout à l'heure intangible!

Après la forme et l'esprit du livre, si je considère la méthode de M. B. dans la discussion du problème, je trouve développé d'abord, comme décisif, l'argument tiré du témoignage des anciens. Mais ces anciens, que nous ont-ils donc appris sur Homère? Des fables, rien que des fables. N'est-ce pas un pur roman que cette *Vie d'Homère* faussement attribuée à Hérodote? Le nom même du poète, comme sa cécité, ressemble à un symbole. Les anciens, il est vrai, n'ont pas mis en doute qu'Homère ne fût l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; mais c'est qu'ils n'ont pas même soupçonné l'existence du problème. Avouons-le sans difficulté, les Grecs ont ignoré bien d'autres sciences encore que la critique historique appliquée aux épopées de l'âge primitif! Comment les plus grands esprits de l'époque classique ont-ils parlé de la science du langage? Voyez le *Cratyle* de Platon. Hérodote, l'historien voyageur, qui pourtant interrogeait volontiers les monuments eux-mêmes, ne savait pas déchiffrer une inscription grecque archaïque, et Thucydide était dans le même cas. On ne saurait nier que nous ne possédions, sur l'histoire sociale, politique et littéraire de la Grèce, des lumières que les anciens n'ont pas eues. Constater le fait n'est pas manquer au respect que nous leur devons. La question homérique n'a pas existé pour eux : est-ce à dire qu'elle ne doive pas se poser pour nous? Le XVII^e siècle, lui non plus, ne s'est pas inquiété du moyen âge français, et il a bien fallu une critique novatrice pour éclairer l'histoire littéraire de cette période. Que M. B. n'accuse donc pas les savants modernes de rejeter certains textes anciens : c'est la méthode historique elle-même qui nous impose ces sacrifices, et non le prétendu souci de soutenir une théorie à la mode.

Ces réserves faites, je ne craindrai pas de reconnaître que M. B. examine, discute et conteste parfois avec succès, dans la dernière partie de son travail, certains résultats de l'analyse critique appliquée par M. Maurice Croiset à la composition de l'*Iliade*. En de telles matières il ne saurait y avoir de vérité absolue, et je ne prétends pas défendre, dans son entier, le système du savant que M. B. considère avec raison comme le représentant des idées nouvelles en France. Par exemple, j'ai quelque peine, pour ma part, à admettre l'idée que l'aède primitif, l'auteur de la *Querelle* et de la *Mort d'Hector*, n'ait pas songé à composer un poème. Mais, selon l'opinion même de M. Maurice Croiset, s'il n'y a pas eu dès l'origine un poème véritable, il y a eu un plan, conçu par un seul homme, et déjà exécuté par lui dans ses grandes lignes. C'est assez pour que je demeure presque insensible à l'un des

arguments les plus forts que l'on fait valoir en faveur de la tradition : l'unité manifeste de l'*Iliade* n'est pas le fait du hasard, le résultat d'un assemblage fortuit de morceaux dispersés. Le mot de La Bruyère ne peut pas davantage servir d'argument : « On n'a guère vu jusqu'à présent de chef-d'œuvre de l'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs. » L'idée maîtresse de l'*Iliade* est bien réellement née dans le cerveau d'un seul homme; mais le poème que nous possédons nous est parvenu avec beaucoup d'additions, de développements, d'interpolations. Cette théorie de M. Maurice Croiset ne me paraît pas justifier la grande colère de M. Bertrin ; elle ne bouleverse pas, comme on veut bien le dire, les notions les plus élémentaires du sens commun, et elle nous fait pénétrer si avant dans l'intelligence des poèmes homériques, qu'elle nous aide à en mieux sentir, ce semble, les beautés les plus délicates, les nuances les plus variées.

Am. HAUVETTE.

M. Porci Catonis de agricultura liber ; M. Terenti Varronis verum rusticarum libri tres est recensione Henrici Keilii. Vol. III, fasc. I : **Index uerborum in Catonis de re rustica librum** composuit R. KRUMBIEGEL. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1897, pp. in-8°.

Il y a trois ans que le dernier fascicule de l'édition des ouvrages d'économie rustique dus à Caton et à Varron a été publié par Keil, qui mourait quelques mois après. Dès cette époque, l'index avait été annoncé et nous en avons le premier fascicule. Il y avait déjà dans l'édition *minor*, publiée par la *Bibliotheca teubneriana*, un index des noms propres. M. Krumbiegel les a exclus du présent travail : il ne les mentionne que pour corriger les erreurs de références de la petite édition. Une telle exclusion, qui a de nombreux précédents en Allemagne, n'en est pas moins fâcheuse. Elle a une conséquence bizarre. Le véritable instrument du travail philologique, la grande édition, se trouve manquer d'un des secours que possède la petite. Il y aurait lieu, dans un prochain fascicule, de réimprimer cette liste.

M K., après avoir annoncé un index, nous donne presque un lexique. Il est tout près de s'en excuser : mais personne ne se plaindra. Il a en effet cité pour chaque passage les mots avoisinants. Ce léger accroissement épargnera bien du temps à tous ceux qui devront faire des recherches dans Caton. De plus, partout où il en valait la peine, les exemples ont été classés. On peut facilement deviner la clarté que met un peu de méthode dans certains articles Il n'y aurait qu'à comparer cet index avec tel autre qui n'est qu'un index, celui de l'Horace d'Orelli-Hirschfelder, par exemple, pour s'en rendre compte. Je ne pense pas que jamais personne ait utilisé l'article *et* de cet index et ses 150 lignes de chiffres. L'article correspondant de l'index de Caton est

un chapitre de grammaire latine; il nous prive d'une dissertation inaugurale. Les renvois que j'ai vérifiés sont exacts. On devra aussi remercier M. Krumbiegel des indications sur l'état du texte dans les passages douteux et des mentions qu'il a cru devoir faire du commentaire de Keil. Ce travail révèle une application réfléchie et un grand soin.

P. L.

Prof. Dr Erich Marcks. **Kœnigin Elisabeth von England und ihre Zeit.** Leipzig, Velhagen und Klasing; gr. in-8, 130 pages, 110 gravures, 4 hors texte, etc.

La maison Velhagen et Klasing, à Bielefeld et Leipzig, a entrepris la publication d'une série de *Monographies d'Histoire universelle*, véritables éditions d'amateurs, qui, malgré leur richesse d'illustrations, sont mises en vente pour un prix modique (3 marks le volume).

Le second volume de cette collection, consacré à *Élisabeth d'Angleterre et son temps*, est l'œuvre du professeur Dr Erich Marcks, qui l'a dédié à M. Th. Mommsen, à l'occasion du 80e anniversaire de ce doyen de la science allemande. Il ne fait pas moins honneur à la maison qui l'a édité qu'à son auteur, si avantageusement connu, en Allemagne et au dehors, par ses beaux travaux d'histoire du xvie siècle. Plus de cent illustrations, reproduisant, avec les procédés nouveaux des arts graphiques, les portraits originaux des grands personnages, les vues des châteaux et des églises, les monnaies, le costume et le mobilier du temps, familiarisent dès l'abord le lecteur avec la vie de l'époque en question et donnent au volume un aimable aspect de reconstitution artistique. Aussi bien ces *Monographien zur Weltgeschichte* sont destinées aux gens du monde ; elles leur permettront de parcourir, comme dans les salles d'un musée, les principales périodes de l'histoire universelle, mieux que ne le ferait une histoire générale ou un Konversationslexicon.

A côté des faits politiques, une large place est laissée à l'histoire de la civilisation. L'état de l'agriculture, de l'industrie, des relations commerciales, ainsi que le développement littéraire, sont traités dans des pages substantielles. Sans se dissimuler les défauts de son héroïne, M. M. laisse voir combien il l'admire, ainsi que son règne, si fortement marqué du sceau de la Renaissance. Il retrace *con amore* la carrière de cette princesse, au fond à demi païenne, en politique forcément protestante, puisqu'au point de vue catholique elle n'était qu'une bâtarde. Indissolublement liée à l'Angleterre mercantile des Tudors, ses intérêts confondus avec ceux de cette nation éminemment pratique, elle n'en fut pas moins amenée, — et avec combien de réserve ! parce qu'elle avait essentiellement le sens du possible et du nécessaire, — à devenir en Europe le champion du protestantisme. Elle y était tenue par sa rivalité avec Marie Stuart, la légitime souveraine aux yeux de Rome. Ici l'auteur prend peut-être un peu trop parti pour la reine Tudor contre la reine Stuart; par

exemple, il ne discute pas la question de l'authenticité des *lettres de la Cassette*. Son livre étant destiné au public allemand, on s'étonnera moins de sa tendance à comparer les personnages et les événements anciens avec ceux des temps modernes, et à opposer, avec complaisance, à l'Europe latine, l'Angleterre et son esprit germanique ; ainsi Shakespeare est crûment qualifié de *Germain* [1].

Ces réserves faites, on appréciera la belle ordonnance de l'ouvrage. Il se développe avec une clarté parfaite et une ampleur de plus en plus grande, embrassant, notamment à l'aide de curieux récits des voyageurs contemporains, la description complète de l'Angleterre d'Élisabeth, avec son riche développement matériel, avec ses manifestations littéraires, au milieu desquelles l'œuvre de Shakespeare, reflétant la vie du temps, se dégage, supérieurement exposée par un maître des plus lettrés.

Pourquoi n'essaierait-on pas en France des travaux de ce genre? Ce ne sont ni les ouvriers, ni les matériaux qui manquent.

De Crue.

G. Fagniez. **L'économie sociale de la France sous Henri IV (1589-1610).** Paris, Hachette, 1897. In-8 de 428 pages.

C'est plaisir de lire un livre d'histoire sociale écrit par un véritable historien : on s'attendait à rencontrer les affirmations tranchantes de l'économie politique ou les théories toutes faites de la sociologie, on trouve une riche moisson de faits certains et bien classés ; ces faits, au lieu d'être soumis à une interprétation dogmatique, s'éclairent et s'expliquent par leur rapprochement même. M. Fagniez nous avait déjà fait goûter ce plaisir dans ces belles *Études sur l'industrie au* XIIIe *et au* XVIe *siècle* qui sont, à mon sens, le modèle du genre ; on l'éprouvera de nouveau en lisant son volume sur Henri IV [2].

I. Quelle était, en 1589, *l'économie sociale* de la France, c'est-à-dire

---

1. L'expression *euphonistischer Zeitstil* est-elle propre à désigner l'*euphuisme*, ou s'agit-il d'une faute d'impression?

2. On y retrouve la substance de trois articles parus en 1881 et 1883 dans la *Revue historique*. Le premier (t. XVI, p. 1), sur *le Commerce extérieur*, a été remanié pour devenir le ch. IV de l'ouvrage. On regrettera peut-être de n'y plus lire, du moins sous sa forme primitive, un intéressant paragraphe sur « le commerce des Français établis à l'étranger ». Par contre, la nouvelle rédaction est plus complète en ce qui touche l'exportation, les compagnies (notamment celle de 1601), la politique coloniale, les commissionnaires étrangers en France, etc. ; elle se termine par une excellente conclusion Des deux articles sur *l'Industrie*, l'un (XXIII, p. 77) a passé intégralement, le second (*ibid.*, p. 249), presque intégralement dans le ch. II. Sur certains points, M. F. n'a peut-être pas suffisamment profité des publications (par exemple du recueil de M. de Lespinasse sur les métiers de Paris) et même, ne fût-ce que pour les critiquer, des ouvrages (celui de M. d'Avenel) parus depuis 1883.

l'ensemble des conditions qui réglaient la production, la circulation et la consommation des richesses? Dans quelle mesure et par quels moyens l'agriculture, l'industrie, le commerce se sont-ils développés entre cette date et celle de 1610? Quelle a été, dans ce grand travail de reconstruction, la part relative des lois naturelles de l'économie et celle des hommes, celle du gouvernement et celle du peuple? C'est à ces questions précises et limitées que M. F. veut répondre, sans se lancer dans des généralisations arbitraires et, à tout le moins, prématurées.

II. Vingt-cinq ans de guerre civile [1], tel est le fait qui explique *l'économie rurale* de 1589. Seule la force de résistance du paysan (qui, sauf exception, n'a pas émigré) a permis à la terre d'être cultivée à la hâte entre deux pillages. Guérir les maux causés par la « picorée », en cela se résument les efforts d'Henri IV et de Sully, dont M. F. nous donne le détail.

On s'étonne un peu de voir rangé sous cette rubrique rurale le travail des mines. Bien qu'il s'agisse « de produits tirés du sol et d'une richesse principalement due à la nature [2] », ce travail, dès le xv^e siècle, a tous les caractères d'une exploitation industrielle; ceux qui s'y livrent sont des *ouvriers* [3], non des paysans.

M. F. analyse avec finesse les principaux types de la population rurale. Il se sert un peu trop exclusivement de documents antérieurs aux guerres de religion (du Fail, Gouberville); par contre il ne tire aucun parti d'un document contemporain de la plus haute importance, le *Règlement fait par le Prévost de Paris... pour les gaiges des gens des champs*, du 17 octobre 1601 [4]. Cette pièce, qui établit un maximum des salaires, nous fait connaître le double effet des guerres civiles : 1° ruine des fermiers; 2° raréfaction et renchérissement de la main-d'œuvre rurale. Le roi intervient arbitrairement pour rétablir l'équilibre entre l'offre et la demande de travail (fixation des salaires, annuels ou à la tâche, des charretiers, cochers, faucheurs de blé et d'avoine, batteurs en grange, vignerons, bergers, journaliers, serviteurs; salaires exprimés tantôt en espèces, tantôt en grains; parfois le travailleur est nourri [5]. Une analyse de ce règlement, comme M. F. sait les faire, nous

1. M. F. dit, p. 4, « onze ans ». Mais, en dépit des périodes de trêve, le pays a été soumis en permanence, depuis 1562, aux pilleries des gens de guerre.

2. Argument qui pourrait s'appliquer à la plupart des industries du xvi^e siècle.

3. Siméon Luce (*Revue des quest. hist.*, 1877, p. 189).

4 Paris, Mettayer et l'Huillier, 1602, pet. in-8° de 15 p., dans les papiers Delamarre, ms. fr. 21800 f° 216. Et aussi en manuscrit, dans les Bannières du Châtelet (Arch. nat., Y 13 f° 12).

5. Ces salaires sont souvent inférieurs à ceux que M. d'Avenel indique pour cette même date. Le charretier a 15 écus par an (soit, en acceptant la méthode de transcription de M. d'A., 102 fr.; or M. d'A. évalue le salaire moyen du charretier à 150 fr.); la servante ménagère a 4 écus (68 fr. et non, comme le dit M. d'A., 73). Les enfants de moins de quinze ans n'auront « aucuns gages », mais « seront entretenus à la volonté du maître ou fermier, de toiles, tiretaine ou autrement, à sa com-

aurait complètement renseignés sur les conditions économiques de cette classe.

III. Dans son *économie industrielle*, M. F. montre fort bien qu'en dépit de l'édit de 1581, le régime des jurandes est loin d'être universellement établi. La preuve en est dans la tentative de réforme industrielle de B. de Laffemas. M. F. a caractérisé avec bonheur cet intéressant personnage; il a réduit à une juste mesure son rôle dans l'assemblée de 1597 et dans la préparation de l'édit qui porte cette date. Poirson a tort de voir dans cet édit l'inauguration de la liberté industrielle. C'est, tout au contraire, une réédition de celui de 1581, une seconde préface à la législation colbertiste. Fut-il mieux exécuté que celui de 1581? M. F. ne le croit guère. Nous rencontrons bien, entre 1601 et 1609, des statuts ou confirmations pour quelques corporations parisiennes [1]. Mais, le 10 janvier 1601, le Châtelet est obligé de défendre aux compagnons cordonniers « de faire aucunes cabales ni assemblées entre eux [2] ». Il faut attendre jusqu'en 1604 [3] pour que les commissaires de l'édit interdisent aux brodeurs de s'opposer plus longtemps à la réception des maîtres gaufreurs. Henri IV lui-même affranchit de l'application de l'édit diverses catégories d'ouvriers [4] et, en 1606, la ville même de Lyon.

Quant aux parties vraiment neuves du plan de Laffemas (justices syndicales de première et deuxième instance, etc.), on n'essaya même pas de les mettre à exécution, malgré la réunion en 1601 de la Commission du commerce.

Nous ne pouvons suivre M. F. dans l'étude si complète qu'il fait des industries créées ou réorganisées sous Henri IV. Citons en particulier ce qui est relatif à la soierie (p. 103-136); c'est une excellente monographie de la question [5].

Quant au personnel industriel, M. F. nous donne surtout des renseignements antérieurs à ceux de 1589; les fonds Y et AD XI des Archives

---

modité ». La journée d'hiver est moins payée que la journée d'été. La preuve que serviteurs et servantes sont devenus rares et exigeants, c'est qu'on leur interdit sous peine du fouet de quitter leur place sans congé; défense aux autres fermiers de les recevoir, à peine de 50 écus d'amende.

1. Arch. nat. Y 13 (patenostriers, tailleurs de corail, taverniers, teinturiers du petit teint, découpeurs-égratigneurs-gaufreurs, foulons, bonnetiers). Les deux registres qui allaient de 1571 à 1601 ont malheureusement disparu.

2. Arch. nat. (Rondonneau) AD XI 16. Ils avaient battu un compagnon qui refusait de payer son écot à la caisse de la coalition, et ils continuaient à se livrer au travail clandestin.

3. *Ibidem*.

4. A côté des *ouvriers du Louvre* (Fagniez, p. 101), il aurait fallu citer d'autres ouvriers privilégiés, les *ouvriers suivans la cour* (ce ne sont pas, comme au Louvre, des ouvriers d'art). Par lettres de 1606, Henri porte leur nombre de 160 à 320: c'était diminuer considérablement le nombre des maîtres soumis au droit commun.

5. Une industrie complètement oubliée, c'est l'imprimerie. Voy. en particulier Montchrestien (p. 91). M. Funck-Brentano me semble s'être trompé dans l'interprétation de ce passage.

et les ms. Delamarre auraient pu lui fournir des détails précieux [1].

Il nous montre (p. 249) les maîtres des métiers remplissant des fonctions municipales ; il faut ajouter que dans plusieurs villes les « gens mechanicques » sont exclus de ces fonctions.

A lire ce qu'il dit du rôle des confréries (p. 80) on croirait que tous les ouvriers étaient catholiques. Je crois au contraire que c'est la classe ouvrière qui a fourni, sous François I[er] et Henri II, le plus d'adhérents à la Réforme. Seulement beaucoup de ces ouvriers (à la différence des paysans) ont émigré et, comme plus tard les victimes de la Révocation, ils ont porté nos industries à l'étranger. M. F. ne croit pas que cette émigration ait été importante ; pourtant, s'il y a quelque exagération dans les affirmations de Montchrestien [2], on ne peut récuser certaines d'entre elles [3]. Laffemas nous dit de son côté (*Règlement*, p. 10) : « Les artisans si ruinez, que les uns ont esté contrains sortir hors ledit royaume pour vivre. »

IV. Le commerce remplit près de la moitié de ce beau livre. C'est dire avec quel soin l'auteur étudie le crédit, les voies de communications, les juridictions commerciales. On trouvera, p. 238 et ss., d'utiles renseignements sur les foires de Lyon et le mécanisme, assez compliqué à cette époque, des lettres de change. Tout au plus reprochera-t-on à M. F. d'avoir, ici encore, trop souvent fait usage de documents un peu trop anciens : les pièces, très intéressantes d'ailleurs, extraites des papiers de Simon Lecomte, qui sont données en appendice et qui servent de base à une partie du ch. III, s'échelonnent entre 1572 et 1586 ; elles ne peuvent nous apprendre que peu de choses sur l'œuvre de Henri.

Pour le commerce extérieur, M. F. montre encore dans Laffemas et dans Henri IV des précurseurs de Colbert (franchise des matières premières, prohibition des produits fabriqués qui ont leurs similaires en France). Sans pouvoir rendre à notre commerce d'export et de transport (surtout dans le Levant) la prépondérance dont il jouissait avant les guerres civiles, le roi fit à la France une place honorable. Qu'on blâme ou non le système des Compagnies, Henri IV est, chez nous, le premier qui l'ait appliqué en grand [4]. M. F. n'a pas dit combien cette conception

---

1. Deux volumes du recueil de Lespinasse avaient paru avant 1896.

2. Les 30.000 Français qu'il signale en 1595 dans le royaume de Valence, ne sont pas domiciliés dans le pays ; ce sont des journaliers venus pour la moisson (Fagniez, p. 262). L'Auvergne continue de nos jours à envoyer ainsi des bras en Espagne.

3. Employé dans une coutellerie anglaise, il s'y trouve avec des réfugiés flamands, wallons et français. « L'Angleterre, dit-il p. 48, s'est instruite par l'adresse de noz hommes, qui s'estoient jetez chez elle comme en un port de repos... C'est à elle seule qu'elle doit la fabrique de toutes sortes d'armes, l'arquebuzerie, la serrurerie, la coutelerie... Ce que je dy d'Angleterre, je le tiens dit pour la Flandre et principalement pour la Hollande. » Il nous affirme que, dans les manufactures anglaises de draps, « on seroit bien estonné de n'entendre presque en tous les ateliers que le langage françois ». Voy. Smiles, *Huguenots in England*, ch. VI.

4. P. 276 : « La *pêche* et la préparation du corail avaient lieu à Mascara en Algérie. »

du commerce privilégié était antipathique à la bourgeoisie française : ce n'est qu'au prix d'un stratagème qu'on la fit adopter en 1604 par le Parlement de Rouen, et les États de 1614 protesteront encore de leur attachement pour le commerce libre.

N'est-ce pas faire à Sully un compliment immérité que de louer « la clairvoyance » avec laquelle il détournait son maître des entreprises coloniales ? Notre histoire ultérieure semble bien indiquer que là était au contraire la vocation vraie de la France. Si les nécessités mêmes de notre existence, si les intrigues de la politique dynastique ou les passions nationales ont détourné notre attention vers d'autres points, la faute n'en est pas à Henri IV ; il avait marqué le but, il avait jeté les bases d'un empire qui pouvait rester le nôtre. — « On ne tire jamais, disait Sully, de grandes richesses de lieux situés au-dessus de 40 degrés. » M. F. lui-même montre que l'Amérique du Nord est là pour prouver qu'en cette matière, comme en bien d'autres, les vues de Sully étaient plus courtes que celles de Henri IV.

V. Au risque d'allonger encore ce compte rendu, il me faut bien signaler la remarquable conclusion qui termine le livre (p. 326 et suiv. [1]), excellent tableau de l'œuvre sociale de Henri IV. On y voit vivre la noblesse endettée qui fera les révoltes de la Régence, la bourgeoisie qui devient noblesse de robe et de plume, le peuple rural quelque peu soulagé du fardeau qui l'écrasait, une classe ouvrière qu'appauvrit encore « la hausse des prix, suivie seulement de loin par celle des salaires [2] ».

Un mot donnera l'idée de la méthode suivie par M. F., la vraie méthode des historiens : il ne donne jamais que la *valeur intrinsèque* des monnaies, il proclame sa « répugnance à s'associer à des résultats problématiques ». Pour lui (p. 365), « l'étalon normal, c'est le revenu annuel qui entraînait la gêne, celui qui donnait l'aisance, celui qui assurait la richesse ». Au lieu d'accumuler des prix peu certains, de se laisser éblouir par la fantasmagorie des chiffres douteux, il demande tout simplement aux contemporains : combien de mille livres de revenu vous fallait-il pour être riche, combien pour être à l'aise? Les contemporains savaient assurément cela mieux que nous [3].

Mascara est à 50 km. de la mer. Il faut donc placer ailleurs sur la côte « Mascaretz en Barbarie », ou bien dire que Mascara était le siège de la compagnie, non le centre des pêcheries. — Pour le commerce colonial, M. F. devait citer de M. L. Deschamps, non seulement un article de revue, mais l'*Histoire de la question coloniale* : livre imparfait, mais non pas négligeable. M. F. ne nomme pas Lescarbot, qui voyagea en 1606 au Canada et publia en 1609 une *Histoire de la Nouvelle-France* qui eut le plus grand succès.

1. L'*Index analytique* (p. 393-425) est très utile à consulter.

2. On lira avec plaisir les portraits du roi (celui-là surtout), de Sully, d'Olivier de Serres, de Laffemas.

3. On vivait bien avec 5 000 livres (intrinsèquement 13.484 fr.) ; un gentilhomme était riche à 10.000 livres. A la campagne 2.000 suffisent ; 6 ou 700 ne permettent

C'est par les mêmes procédés d'observation que M. F. détermine, à côté des fatalités économiques, la part de l'intelligence et de la volonté. Les circonstances dans lesquelles Henri IV a pris le pouvoir rendaient sa tâche presque impossible; la nation n'avait que froideur pour les réformes, elle n'en accepta quelques-unes qu'à contre-cœur. J'ignore si, comme le croit M. F., le succès relatif obtenu cependant par le roi est un argument en faveur des « pouvoirs héréditaires »; c'est assurément la preuve qu'il y a dans l'histoire sociale autre chose encore que ce que s'accordent à y voir l'économie orthodoxe et le matérialisme économique.

Le livre de M. Fagniez, en raison du sujet qu'il traite et de la façon attrayante dont il est écrit, plaira beaucoup au grand public. Donnera-t-il aux historiens le même sentiment de satisfaction intellectuelle, d'absolue sécurité que ses *Études sur l'industrie?* Sans former peut-être un ensemble aussi complet, aussi rigoureusement scientifique, il n'en est pas moins l'un des meilleurs ouvrages d'histoire sociale que nous possédions en France.

H. Hauser.

D'Ancona (Alessandro), **Federico Confalonieri, su documenti inediti di archivj pubblici e privati**, Milan, Treves, 1898. In-8 de xix-478 pages. Prix : 4 francs.

Depuis l'étude qu'il a publiée dans la *Nuova Antologia* sur Confalonieri, M. D'Ancona a obtenu communication de pièces alors inaccessibles; il l'a donc reprise en sous-œuvre et l'a enrichie d'une moisson de documents. Le livre qu'il publie (malheureusement sans index) retracera, ainsi qu'il l'espère, un bel exemple de sacrifice à la patrie, mais de plus apportera de curieuses lumières aux ethnographes. Rien de plus instructif peut-être pour qui voudra étudier une des faces du caractère allemand, que je laisse au lecteur le soin de qualifier. Ce qui frappe le plus dans le procès intenté par l'Autriche à la suite de la révolution qui venait d'échouer à Turin, ce n'est pas tant la disproportion de la sentence avec le commencement de délit imputable aux accusés, ni l'infernale habileté du juge instructeur : les procès politiques intentés chez nous sous la Restauration présentent le même spectacle; c'est le sang-froid, la consciencieuse lenteur, le respect des formalités insignifiantes mêlés au mépris de tous les droits de la défense et des égards dûs à l'humanité; c'est en un mot l'hypocrisie que le gouvernement viennois et l'empereur tout le premier portent dans l'affaire. En

---

guère de faire vivre modestement une famille de six ou sept personnes. Un ancien maréchal-ferrant est heureux à Paris, avec un revenu de 2.000 l. (5.393 fr.). Ces chiffres, on le voit, ne sont pas, pris absolument, si différents qu'on le croirait des chiffres actuels; mais ils ne donnent pas ce que M. F. appelle « une expression morale » du prix de la vie sous Henri IV. Il faudrait savoir encore : 1° Que pouvait-on acheter avec 5 ou 6.000 francs? 2° De combien de jouissances se composait ce qu'on appelait alors l'aisance ou la richesse?

France, on sent que les réquisitoires du temps de la Restauration s'inspirent des rancunes d'une classe que la guillotine a décimée et qui frappe ses adversaires avant d'avoir le temps de mesurer ses coups; à Vienne, la cruauté est tranquille et paterne. Dans le procès en question, on donne aux accusés, en guise d'avocats, deux de leurs juges; dès avant leur condamnation, on leur assigne les pires cellules, on les enchaîne, on les soumet à des privations, et c'est tout juste si on ne les bâtonne pas (p. 116); mais l'instruction dure deux ans (1821-3) et un des motifs qui déterminent la commutation de la peine capitale en détention perpétuelle sera dans quelques irrégularités de la procédure. Louis XVIII signait toutes les condamnations à mort qu'on voulait, mais il ne se faisait pas espion, geôlier et tortionnaire : François II, de Vienne, surveille les prisonniers du Spielberg, se fait tenir au courant de tous leurs gestes, ordonne qu'on bâtisse un mur pour leur cacher la vue de la campagne, afin, dit-il, qu'ils n'aperçoivent que le ciel, et se réjouit d'autant plus sincèrement quand ils se confessent, qu'il se procure un extrait de leur confession. M. D'A. dit que François II n'était ni hypocrite ni méchant, mais que son esprit était implacablement étroit; il rencontre plus juste, quand (p. 184, en note) il taxe une de ses réponses de jésuitique. Il voudrait rejeter sur l'empereur toutes ces mesures bassement inhumaines; il relève la noble conduite du général Bubna, de quelques autres, et plusieurs déclarations conciliantes de Metternich; mais François II a été trop bien secondé de son vivant [1], et, après sa mort, la libération de Confalonieri a été entourée de trop de procédés cruels, pour qu'on ne reconnaisse pas dans toute cette politique le pharisaïsme d'une race qui, dans l'ensemble, manque totalement de générosité chevaleresque.

Signalons, pour le détail, une discussion aussi concluante que possible sur un fait qui demeurera toujours ambigu, la conduite de Confalonieri lors du massacre de Prina; une judicieuse appréciation du double langage de Confalonieri sur Foscolo (p. 55-56); de spirituelles réflexions sur le peu de danger que les rêves des patriotes lombards de 1821 faisaient courir à la maison d'Autriche (p. 63 sqq.); l'éloquent récit de l'étrange visite de Metternich à Confalonieri (p. 156, sqq.; on avait contesté l'authenticité de cette entrevue; M. D'A. en

1. Je voudrais pouvoir transcrire le rapport du conseiller de Gouvernement qui constate que sans doute Confalonieri est en proie à diverses maladies qui peuvent l'enlever d'un moment à l'autre, mais que, comme on n'en meurt ni plus ni moins en Autriche qu'en Italie, on peut parfaitement le transporter (en plein hiver) de Milan au Spielberg (p. 422-423) : jamais médecin d'Inquisition n'a décidé avec une férocité plus sereine que le patient pouvait supporter une nouvelle application de la torture; et que dire de Metternich interrompant le douloureux voyage du condamné moribond pour essayer avec la plus exquise politesse, dans une salle éclairée brillamment et à deux pas d'une table à thé, de lui faire trahir les secrets du prince de Carignan?

publie un résumé écrit par Metternich) ; de très intéressants détails inédits sur le second mariage de Confalonieri (p. 196 sqq.).

M. D'A. a réussi à faire aimer son personnage sans le grandir aux dépens de la vérité ; il le peint plus zélé que profond et même que véritablement ferme ; ce n'était pas la faute de Confalonieri, si le caractère de l'Italie n'était pas encore tout à fait retrempé. Je regrette seulement qu'on nous fasse passer un peu vite sur deux parties de sa vie, les périodes de 1815 à 1821, de 1836 à 1846. Il eût été curieux de suivre de près les projets d'innovations philantropiques de Confalonieri (sur sa participation à l'enseignement mutuel, M. D'A. eût trouvé des détails dans la brochure que j'ai publiée pour les noces Pometti Ferri) ; de même, on pourrait souhaiter plus d'éclaircissements sur le séjour de Confalonieri à l'étranger, notamment en France, pendant ses dix dernières années ; non que je reproche à M. D'Ancona de n'avoir pas reproduit les jugements méprisants qu'en 1838 et 1839 Confalonieri et G. Capponi émettaient à l'unisson sur notre pays qui pourtant (v. p. 456) ne ménageait pas ses ovations au martyr ; mais on voudrait un peu plus de détails sur cette dernière phase, quoique les rapports des agents autrichiens marquent bien que Confalonieri était sorti de prison aussi résigné et plus brisé que S. Pellico ; ç'aurait été le lieu, soit de chercher pourquoi les libéraux italiens ont plutôt pardonné cette résignation au premier qu'au deuxième, soit de décider si le mécontentement sourd qu'elle a pu exciter a prédisposé nombre d'entre eux à admettre que Confalonieri avait trempé dans le sang de Prina.

Charles Dejob.

The Philebus of Plato, edited with introduction, notes and appendices, by Robert Gregg Bury, Cambridge, University Press, 1897 ; 1 vol. in-8° de LXXXVII-224 pp. Prix : 12 s. 6 d.

L'édition de M. R. Bury est appelée à rendre jusqu'à nouvel ordre les plus grands services à quiconque veut lire ce dialogue difficile qu'est le *Philèbe*. Je dis jusqu'à nouvel ordre, et M. B. n'y contredira pas, puisque son ambition n'a pas été de faire une édition définitive, mais une sorte d'édition *variorum*, plus complète que celles de Badham et de Poste, ayant profité de tous les travaux parus depuis, et donnant sur tous les points douteux les diverses opinions soutenues. M. B. n'y a pas toujours joint la sienne, et il y a quelque chose de décevant à lire ces abondantes discussions qui n'aboutissent pas. Les notes sont, en effet, très développées, et il ne nous y est fait grâce d'aucune conjecture de Badham, fût-elle absurde, ni d'aucune interprétation de Stallbaum, de Poste et de Paley. Il s'ensuit, grand avantage, que l'édition de M. B. peut tenir lieu de toutes les précédentes, mais il s'ensuit aussi qu'elle est encombrée d'une foule d'inutilités. Peut-être M. B. aurait-il pu choisir davantage. En revanche, on peut s'étonner que les notes du plus ancien commentateur, Olympiodore, n'aient été mises à contribution qu'une seule fois (p. 144), et qu'en général les textes anciens, y compris ceux

d'Aristote, aient été très peu utilisés, presque toujours de seconde main.

Les difficultés que rencontre un éditeur du *Philèbe*, dit M. Bury, sont de deux sortes : philosophiques et critiques. Je serais assez tenté de répondre que les dernières existent seules en réalité, et que les autres en sont la conséquence. Malheureusement, on se heurte à une contradiction : pour corriger le texte, non seulement avec sûreté, mais avec vraisemblance, il faut très bien pénétrer la pensée de Platon, ou bien l'on risque d'incroyables balourdises ; et pour bien connaître la pensée platonicienne, il faudrait lire le dialogue dans un texte très pur. La seule méthode à mon avis est donc d'essayer d'abord d'établir celui-ci dans la mesure où nous le pouvons : et puisque le travail de M. Schanz paraît momentanément abandonné, et que, d'autre part, la révision de l'édition Hermann par M. Wohlrab est insuffisante, il faudrait s'attacher à déterminer exactement pour le *Philèbe* la valeur des manuscrits autres que le *Bodleianus*, afin d'avoir une base solide, et s'aider ensuite de tous les secours que peut nous fournir l'antiquité pour la critique du texte. Alors seulement, et après avoir soigneusement étudié le sens philosophique des passages sains, et tout ce qui, dans l'œuvre de Platon, est de nature à nous éclairer sur les doctrines exposées dans le *Philèbe*, on pourra essayer de reconstituer les passages corrompus. L'édition de M. B. ne nous donne pour ce travail que des matériaux incomplets. Il a, il est vrai, refait la collation du *Bodleianus*, et on doit lui en savoir grand gré. Mais pour les autres manuscrits, rien n'est fait ; se contentant d'adopter les conclusions vagues de Jordan et de Wohlrab, « qu'ils ne sont pas à dédaigner », M. B. nous réédite un appareil critique compliqué, embrouillé de tous les sigles de Bekker, donnant çà et là les leçons d'une douzaine de manuscrits, et visiblement ne les donnant pas toutes, sans qu'on puisse saisir la raison du choix. D'après un ouvrage français, il attribue à M. *Choiset* (Croiset?) l'opinion qu'il faut se servir de tous les manuscrits sans s'y asservir. Je ne sais si M. Croiset a dit cela, mais à coup sûr il n'en tirerait pas la conclusion qu'il faut nous donner pêle-mêle les leçons de ces manuscrits, en nous laissant nous débrouiller tout seuls Ajoutons qu'il faut parfois compléter cet appareil par les notes, où on trouve des indications qui auraient dû figurer dans l'appareil ; cela arrive fréquemment quand M. B. a admis dans le texte une conjecture : l'appareil est muet, et c'est la note qui nous apprend que les manuscrits donnent tout autre chose. [1] En critique, M. B. pousse trop loin le principe de nous présenter les matériaux en nous priant de choisir nous-mêmes ; ou bien il ne le pousse pas assez loin, puisqu'il ne nous fournit pas tous les matériaux.

En revanche, il a parfaitement raison d'admettre avec Paley qu'il y a, dans le style du *Philèbe*, beaucoup de particularités voulues, que ce serait sottise de corriger. Il aurait pu ajouter que d'autres ne sont pas intentionnelles et tiennent certainement à l'âge de Platon, qui a conservé

1. Par exemple 13 C (p. 9, n. 1).

plus longtemps la vigueur de son génie que la délicatesse de sa plume. Enfin, il en est qui tiennent simplement à la difficulté de plier la langue grecque à des idées non encore exprimées. Il en résulte que M. B. n'a pas tort de laisser subsister bien des choses qui choquaient Badham : nous souhaiterions pourtant que lui-même eût pris plus de peine pour les justifier et les expliquer. Les remarques de pure forme sont trop sacrifiées, et on peut le regretter d'autant plus que ce sont des arguments de premier ordre en faveur de l'authenticité. Il est vrai que M. B. n'a pas traité cette dernière question : son introduction est muette sur ce point. Pourtant, depuis que l'authenticité a été récemment remise en doute par Horn, une discussion définitive s'imposait. M. Apelt, dans un article de l'*Archiv für Geschichte der Philosophie* (article que M. B. ne cite qu'une fois, quoiqu'il soit capital), a réfuté Horn au point de vue philosophique, mais ce n'est pas assez, et nous demandons là-dessus un travail « *exhaustive* », pour que la question ne revienne plus dorénavant. L'introduction de M. Bury, sauf deux pages à la fin sur la date relative du *Philèbe*, est d'ailleurs entièrement philosophique, et nous n'avons pas à l'analyser ici ; on en critiquera certainement le plan, où, sous prétexte de diviser les questions, l'éditeur sépare ce qui dans le dialogue est étroitement uni, alors que sa tâche eût été plutôt de nous montrer l'unité, la cohésion et la suite des idées, qui parfois nous échappent. C'est également à des discussions philosophiques sur des points particuliers que sont consacrés sept appendices intéressants et dignes d'être consultés, et c'est aux philosophes que l'édition de M. Bury rendra les plus grands services. On l'accueillera avec joie en France, où ce dialogue reparaît assez souvent dans les programmes des examens de philosophie [1].

P. Couvreur.

1. Je n'ai relevé au cours de la lecture que peu de détails défectueux. P. 6, n. 14, la note sur *μὴ οὐ* est tout à fait insuffisante au point de vue grammatical, et les exemples cités sont d'ordre différent. P. 10, n. 13, K. T. Liebhold, lire K. J. ; même note, la correction de M. B. est inadmissible. P. 12, n. 13, le mot néo-zélandais *tabooed* est au moins déplacé quand il s'agit d'expliquer Platon. P. 14, n. 6 (sur *ἂν αὖ καλῶς*, 15 C), inexacte. P. 20 (sur 17 A B), *πεπαίδευται* n'est pas employé avec le datif simple puisque *ἐν τούτοις οἷσπερ* = *ἐν τούτοις ἐν οἷσπερ*, ou bien *ἐν τούτοις ἅπερ*. P. 36, n. 7, Σ dans l'appareil, Ξ en note : lequel est le vrai ? P. 47, n. 2, il fallait renvoyer à 11 B. P. 60, n. 2 (31 C), s'il est vrai que le *Bodl.* donne *ἐπίθεις*, pourquoi écrire *ἐπίθετο*, et sur quelles autorités ? P. 60, n. 22, la création du mot *κῦτις* est une terrible hardiesse. P. 96, la n. 4 sur *τί μήν*, employé dans un sens exceptionnel, est insuffisante et devrait apporter des exemples. P. 124, l. 18, *λέγ', ὦ Πρώταρχε, μοί* est une étrange accentuation. P. 161, n. 2, sur *τὸ τρίτον τῷ σωτῆρι* (66 D), des renvois ne suffisaient pas, il fallait une explication détaillée. — Dans l'appareil critique, on trouve constamment employés quelques sigles dont la clef n'est donnée nulle part, et dont je ne suis pas sûr de deviner le sens (à savoir S et * S). — P. 104, l. 1, la note critique sur *ἡδονάς* doit être fausse ou hors de sa place.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 17 janvier — 1898

NOREEN, Études; Dictionnaire étymologique suédois. — TAMM. Le substantif suédois. — JESPERSEN, Phonétique. — BRUGMANN, Phonétique, 2e éd. — DELBRÜCK, Syntaxe, 2e éd. — FURTWAENGLER. La collection Somzee. — Thucydide, Extraits, p. HAUVETTE. — MARCHEIX, Bouchard à Rome et à Naples en 1632. — TROMBATORE, Folklore catanais. — KOBERT, Essais historiques et pharmacologiques. — *Bulletin*. — Académie des inscriptions.

Spridda Studier (Varia), populæra uppsatser, af Adolf NOREEN. — Stockholm, H. Geber, s. d. Pet. in-8, 212 pp. Prix : 2 kr. 75.

Ces articles, ainsi que le titre l'indique, essentiellement destinés au grand public, et d'ailleurs pour la plupart déjà insérés dans quelque revue allemande ou suédoise, traitent, avec la haute compétence universellement reconnue à l'auteur, de diverses questions philologiques, dont suit le détail. — 1° Ouvriers et étudiants au point de vue linguistique : il s'agit de l'éclaircissement de certains termes techniques ou professionnels. — 2° Religion, mythologie et théologie scandinaves (et survivances qu'elles imposent au langage actuel). — 3° L'étymologie populaire en suédois. — 4° La tautologie (soit comme figure de style, soit dans le langage familier). — 5° De l'orthographe en général, et de l'orthographe suédoise en particulier. — 6° Une nouvelle théorie de mythologie scandinave : l'auteur (p. 141) juge les opinions de Bugge « au moins partiellement exactes » ; le « au moins » est de trop, car on ne fera croire à personne que les Scandinaves aient attendu les Romains et le christianisme pour se composer un folklore. — 7° La correction dans le langage : étude extraite, si je ne me trompe, des *Indogermanische Forschungen*.

A.-A. G.

Skrifter utgifna af K. Humanistika Vetenskapssamfundet i Upsala (Société des Sciences d'Upsal).

V, 3. **Svenska Etymologier**, af Ad. NOREEN. — Upsala, 1897. In-8, 76 pp.

V, 4. **Om Avledningsændelser hos Svenska Substantiv** deras historia ock nutida fœrekomst, af Fredr. TAMM. — Upsala, 1897. In-8, 94 pp.

Le premier de ces ouvrages est un petit extrait de dictionnaire éty-

mologique suédois, qui ne comprend pas moins de 256 articles, dont quelques-uns fort détaillés, le tout suivi d'un index des mots non suédois qui en ont été rapprochés.

M. Tamm étudie les suffixes de dérivation du substantif suédois dans l'ordre suivant : 1° les suffixes qui furent jadis un mot isolé ; 2° suffixes oxytons ; 3° autres suffixes ; 4° autres formations nominales (notamment ce que M. Bréal a si heureusement appelé « les noms post-verbaux »).

A.-A. G.

Fonetik, en systematisk Fremstilling af Laeren om Sproglyd, af Otto Jespersen. I. Almindelige Del. — Copenhague, 1897. In-8, 168 pp.

Un traité de phonétique dû à la plume érudite et élégante de M. Jespersen mériterait de nous arrêter davantage si nous n'en possédions l'équivalent en français dans les ouvrages de MM. Passy et Rousselot. L'auteur l'a divisé en huit chapitres : 1° généralités ; 2° histoire ; 3° le son et l'écriture (on y constatera, *cum grano salis*, p. 66, que le mot anglais *potato* pourrait s'épeler *ghoughphtheightteau*) ; 4°-6° la prononciation normale (il n'y en a pas, ou il y en a tant qu'on voudra) ; 7° l'écriture phonétique (tableau des phonèmes danois, p. 155) ; 8° bibliographie.

V. H.

Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen, von Karl Brugmann und Berthold Delbrück.

I. Einleitung und Lautlehre, von K. Brugmann. 2. Zweite Bearbeitung. — Strasbourg, Trübner, 1897. In-8, x-476 pp. cotées 623 à 1098. Prix : 12 mk.

IV. Syntax, von B. Delbrück. 2. — Strasbourg, Trübner, 1897. In-8, xviii-560 pp Prix : 15 mk.

J'ai eu trop souvent l'occasion de formuler mon appréciation sur cette œuvre imposante, pour que mes éloges ou mes réserves ne risquent point de paraître des redites aux lecteurs de cette Revue. Je ne vois donc rien de mieux à faire que de reprendre, au point où je l'avais laissée [1], l'analyse des deux volumes que j'ai sous les yeux.

I, 2. — Le chapitre des « momentanées envisagées au point de vue du mode d'articulation » passe de 63 pages à 98 (pp. 623-721). L'auteur commence par déblayer le terrain, en examinant un certain nombre d'alternances assez répandues dans tous les idiomes et cependant assez sporadiques dans chacun d'eux, pour pouvoir être rapportées à la phase

---

1. *Revue critique*, XLIV (1897), p. 187 ; XXXVII (1894), p. 141.

proethnique du langage indo-européen; puis il étudie en détail les concordances régulières dont le type est en germanique la superbe ordonnance à laquelle Grimm et Verner ont mérité de laisser leur nom. — Au sujet des alternances de sonore à sonore aspirée finale d'une racine (p. 629 sqq.), il y avait lieu de mentionner les curieuses suggestions de M. Meillet [1], et la relation ἀγοστός : *hástas* (p. 634), de même nature que le rapport στυγή : *schweigen*, rappelle absolument l'équation *bhráj*= *bráh*(-*man*), qui m'est chère à plus d'un titre [2]. — L'étymologie de sk. *kiyêdhá* (p. 638), à la supposer phonétiquement irréprochable, dépend du sens qu'on prête à ce mot. Or on ne le lit que deux fois (et dans un seul hymne, autant dire une fois) dans toute la littérature védique : c'est trop peu pour fixer une interprétation. — La juxtaposition *vâg madhurâ* (p. 640), que M. B. semble affectionner (cf. p. 883 et 890), est une faute de sandhi pratique qu'il vaudrait mieux éviter. — Si *h* médial latin n'est tombé qu'après un *i* (p. 679), on ne voit pas ce que viennent faire dans cet alinéa les exemples *vehemêns*, *cohors*, etc. — P. 684, le mot ombrien *muieto* « muttitum » devrait renvoyer à p. 113 ou 553, ou être repris à l'index, p. 1046.

L'étude des fricatives (p. 721-795 = p. 408-454 de la 1re édition) comprend les sifflantes, le *j* spirant et les interdentales peu définies que laisse supposer l'équation connue *kshitis* = κτίσις. — J'ai déjà fait observer que la traduction de sk. *aptúr* par « actif » (p. 733) ne paraît reposer que sur un médiocre calembour. L'opposition de *rajastúr* (R V. IX. 108-7) semble impliquer le sens « qui traverse ou conquiert les eaux », également adopté par M. Pischel. — A tirer lat. *memor* de racine *smer* (p. 764), l'auteur lui-même trouve trop de difficulté pour ne pas préférer, s'il l'eût connue, l'hypothèse qui y voit un participe de *meminî* [3]. — Il ne suffit pas de dire que la syllabe finale s'est abrégée dans lat. *viden* et similaires (p. 765). Il faudrait dire pourquoi : tous ces mots sont iambiques [4].

Viennent ensuite les accidents phonétiques secondaires propres à chaque langage (p. 795-875 = 1re éd. p. 454-485, on peut mesurer le prodigieux enrichissement) : abrègement, allongement, contraction, mouillement, labialisation, etc. — P. 801, il n'y a pas d'abrègement dans *hodiê*, qui répond au type de composition αὐτοετεί [5]. De plus, le phénomène du doublement latin *(cûpa : cuppa)* n'est pas ici rapporté à sa vraie cause : presque tous les exemples cités, en effet, se réfèrent au doublement après syllabe initiale, et il y faut voir l'effet de l'intensité expira-

1. Art. πτύξ des *Notes d'étymologie grecque* (Paris, 12 décembre 1896, autographié).
2. *Livres X-XII de l'Atharva-Véda*, préface et passim.
3. *Gramm. comp. du Gr. et du Lat.*, 5e éd., p. 328, n. 5.
4. *Gramm. comp. du Gr. et du Lat.*, n° 69 (5e éd., p. 81, n. 4).
5. *Bull. Soc. Ling.*, VIII, p. cv.

toire de l'initiale latine [1]; quant à *anguilla*, il se rattache évidemment à la graphie de l'*l* non vélaire mise en lumière par M. Havet dans *corcodillus* et autres. — P. 840, l. 14, lire « παῖς aus πάις ». L'accent des masculins en -τᾶ- ressort de γίνης. — Si *animum advertere* est sûrement devenu *animadvertere* (p. 917), on ne voit pas pourquoi *vênum îre* ne serait pas devenu tout aussi naturellement *vênîre* (p. 862 i. n); * *pessîre* a disparu, soit parce qu'il n'était pas assez clair, soit parce que *pessum dare* a fait restituer *pessum îre*.

La phonétique syntactique (p. 875-944 = 1re éd. p. 485-530) s'est un peu moins accrue. C'est qu'elle était déjà fort détaillée et minutieuse. — Je note en passant que *agnêr avêna* (p. 876 et 894) est un exemple au moins douteux de cérébralisation syntactique de la nasale; car, le mot *ávа* étant de toute façon un ἅπαξ et ne fournissant à cette place aucun sens précis, on est fort tenté de préférer la lecture *agnê ravêna* = *agnêr ravêna* « avec le fracas d'Agni [2] ». — P. 882, le breton moderne offre une quantité considérable d'exemples de confusion de l'article et du substantif, dont quelques-uns eussent été les bienvenus : *aer* « serpent », pour * *naer* (al. *natter*), à cause de *an* * *naer* coupé *ann aer*, et de même *env* = celt. * *nemos* « ciel »; inversement, j'ai relevé ici même [3] la fausse graphie *ann nod* « du rivage » pour *ann aod*, échappée à un Breton. — La bibliographie de la réduction de l'*i* final devant voyelle (p. 901 et 909) pourrait être complétée [4]. — P. 915, je ne puis croire que l'abrègement iambique de la finale de *juga* ait eu assez de force, non seulement pour se maintenir et s'imposer exclusivement dans ce type de mots, mais encore pour contaminer sans merci le type * *castrâ* devenu *castra*. D'autre part, j'ai toujours soutenu, ainsi que l'enseigne M. B., que le latin *genera* était abrégé d'un plus ancien * *generâ*, et non l'inverse. La contradiction semble dès lors insoluble. Elle ne l'est pas, et j'en reste à ma doctrine ancienne : * *lâtâ terrâ* est devenu *lâta terra* par analogie de *lâtam terram*, après l'abrègement des finales en *m*, et * *lâtâ* pl. nt. est devenu *lâta* par analogie de *lâta* fm. sg., parce qu'on ne pouvait pas ne pas saisir le rapport intime d'origine et de parallélisme qui unissait ces deux formes.

La belle théorie de l'accent (p. 944-992 = 1re éd. p. 530-565) est gâtée par deux idées préconçues, dont il faut décidément désespérer de faire revenir l'école allemande. La première, c'est que l'accent indo-européen fut, à un moment donné, essentiellement expiratoire (p. 946) : il va de soi que l'indo européen, comme toutes les langues du monde, a *pu* posséder un accent expiratoire; mais, que cet accent y ait jamais été prépondérant, ni surtout qu'il ait affecté précisément les mêmes syllabes où le

---

1. *Gramm. comp. du Gr. et du Lat.*, n° 82 i. n.
2. Delbrück, *die Indogerm. Vernandtschaftsnamen*, p. 104.
3. *Revue critique*, XXXVI (1893), p. 242 i. n.
4. Cf. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 242.

sanscrit et le grec s'accordent à placer l'accent musical, *nous n'en savons et n'en saurons jamais rien;* ou, en tout cas, ce n'est pas la théorie de l'apophonie qui nous en sera garant. La seconde, c'est que l'accent latin pénultième ou antépénultième fut un accent expiratoire (p. 973) : il ne le devint que vers le IVe siècle de notre ère, à peu près en même temps que celui du grec. Mais il faut laisser dormir ces vieilles vérités, jusqu'à ce qu'une école nouvelle les découvre et s'en fasse honneur. Mieux vaut louer M. B. de l'esprit de saine critique qu'il oppose aux témérités de la spéculation « quand même » (p. 963, 971, etc.). — Sur les irrégularités du type χρυσοῦς εὔνους (p. 964) j'ai publié, voilà longtemps, un essai de mise au point et de systématisation qui a échappé à l'auteur [1].

L'ouvrage se termine par un copieux index, spécial au tome Ier, et par dix pages d'*addenda* où je constate (p. 1090) — ce que j'avais toujours soutenu — que le changement de *ri* en *er* en latin (*incertus* et *cernô*) est indépendant de la place de l'accent.

IV, 2. — Ce volume de la *Syntaxe* de M. Delbrück est tout entier consacré à l'étude du verbe indo-européen dans ses diverses modalités et les nuances de signification qui y correspondent. L'auteur qui, sous peine de n'être pas complet, a dû rappeler au début, sous une forme aussi modeste que digne (p. 8), la part qu'il avait prise à la naissance de la syntaxe historique et comparée, — en somme c'est lui qui l'a créée! — ne s'est évidemment pas dissimulé un instant, non plus qu'il n'a cherché à le dissimuler au lecteur, le caractère hypothétique et flottant de certaines solutions que l'avenir mûrira. Souvent il y insiste : möglich dass... (p. 59), der Sinn... ist terminativ, doch ist nicht unwahrscheinlich dass er ursprünglich punktuell war (p. 80); es handelt sich um schwer fassbare Erscheinungen... ein Problem zu dessen Lösung ich kaum etwas Sicheres beizutragen wüsste (p. 275); etc. [2]. Mais, là où il prend sur soi de se décider, il est rare que la solidité de ses raisons n'emporte pas la conviction [3]. En tout état de cause, la richesse exceptionnelle et le choix impeccable de la documentation suffiraient à concilier les suffrages les moins complaisants.

A la suite d'une brève introduction historique, M. D. nous initie à sa nomenclature (p. 14-15), qu'il faut souhaiter de voir adopter pour en finir avec la bigarrure de termes techniques qui complique encore la question, déjà assez embarrassante, des aspects d'action du verbe indo-

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 368 (la loi est formulée p. 372). — P. 948, l. 14 et 18, corriger *eingipfliger* et *zweigipfliger*.

2. Qu'on ne voie pas dans ces citations une critique qui est bien loin de ma pensée. Quoi de plus louable, au contraire, qu'une pareille réserve? et quel exemple ce vétéran de la science donne aux jeunes dogmatistes! Mais il s'agit de caractériser l'esprit du livre.

3. Voir, par exemple, la genèse du sens itératif dans les verbes en -σκω (p. 62), et tant d'autres aperçus ingénieux et frappants.

européen. Il appellera : ponctuel, l'aspect qui exprime qu'une action commence et s'achève en même temps (p. ex. « voir », sans avoir fait pour cela aucun effort intentionnel *avant*, ni continuer à regarder *après*); itératif, celui qui implique qu'une action se compose d'une série indéfinie de menus actes semblables entre eux (« marcher »); cursif, celui qui représente l'action pure et simple dans sa durée uniforme sans en envisager le point de départ ni la fin ; terminatif, enfin, celui qui accompagne l'action dans son cours jusques et y compris sa fin (« porter » est cursif, « apporter » terminatif). Ce que devient là-dedans le terme à double entente de « perfectif », on pourra le voir p. 146 : l'auteur, sans espérer convertir les slavisants, voudrait bien qu'il se précisât. La nuance sémantique d'une racine ou d'une forme n'étant pas toujours visible à l'œil nu dans chaque langue, à plus forte raison en indo-européen, on recourra, pour la déterminer, à un certain nombre de critères empiriques fort élégamment déduits : ainsi, la nuance d'un présent ponctuel n'étant point, par définition même, exprimable dans le langage, puisqu'elle s'épuise en un instant de raison, il s'ensuit qu'un verbe ponctuel se reconnaîtra à ce que son indicatif présent sera sémantiquement un futur (gr. εἶμι « j'irai », p. 120).

L'auteur procède ensuite, avec subtilité parfois, mais une subtilité de bon aloi, toute justifiée d'ailleurs en matière aussi délicate, à la répartition de ces valeurs entre les catégories morphologiques de présent : le présent redoublé est itératif; celui en *-yo-*, cursif; ceux à nasale, terminatifs; les formes radicales et thématiques de présents et d'aoristes accusent un sens plus élastique, qui dépend essentiellement du sens même de la racine dont elles relèvent. Les inductions tirées du sanscrit et du grec sont ensuite vérifiées, autant que faire se peut, en slave et en germanique (p. 16-145, formant quatre chapitres). — La relation entre *bibharti* (itératif-cursif) et *bhárati* (terminatif, p. 18-19), le sens précis de *páçyati*, « sehen » et non pas « erblicken » (p. 28, le français a peine à raffiner ainsi sur les aspects verbaux), peuvent passer pour des résultats sûrs, auxquels l'exégèse védique a autant à gagner que la syntaxe comparée. J'en dirai autant, pour la connaissance de la langue homérique, du contraste de ἑλκόντων et τάνυται P 393 (p. 42-43). Et ce ne sont là que trois exemples entre cent. On souscrira également à l'opposition établie entre φέρω et φορέω (p. 112), mais non pas à la façon dont M. D. tâche à se rendre compte de la genèse du sens causatif dans ce dernier type (p. 119) : il semble bien, en effet, que le thème verbal en *-áya-* ne puisse être séparé, au moins dans la question de recherche des origines et du sens primitif, de la forme en *-ayá-*, qui n'en diffère (et pas toujours) que par l'accentuation. En fait, φορέω est-il un causatif de racine φερ ou un dénominatif de φορός? J'avoue que je n'en sais rien ; et, si par hasard il était vrai, ce que soutient M. Meillet, que la marque distinctive du causatif est la racine à l'état allongé [1], ce serait du même coup toute une

1. *De Indo-Europaea Radice MEN*, passim.

théorie à revoir et le type στρωφάω réhabilité (p. 110). Ailleurs (p. 123), je serais disposé à aller plus constamment que l'auteur même au bout de ses théories ; car, s'il est une fois admis que le suffixe à nasale du présent remplit une fonction terminative, celle-ci ne me paraît pas incompatible avec le sens du verbe germanique en *-nan*, un got. *fullnan*, par exemple, ayant fort bien pu se dire tout d'abord d'un vase qui se remplissait jusqu'à plénitude, puis par extension du fait de se remplir en général. Mais je ne voudrais pas insister sur des nuances avant tout subjectives. Comme point de détail, je note que gr. ἔπλετο ne peut guère être secondaire et analogique (p. 108) : d'où aurait-il tiré son π, irrégulier dans πέλομαι même, qui devrait être * τελο- ? Il faudrait alors admettre que toute la conjugaison de ce verbe a été refaite sur πόλος, ce qui manque tout à fait de vraisemblance [1].

Les deux chapitres suivants (p. 146-229) traitent de l'aspect proprement perfectif dans ses deux variétés : le verbe rendu perfectif par l'adjonction d'un préfixe ; et la catégorie morphologique du parfait. Ici encore M. D. jugera peut-être que j'outre ses propres doctrines : la phrase russe de Nestor 3 (p. 167) me paraît absolument conciliable avec le sens postulé du verbe à préfixe, et je la traduirais, presque mot à mot, en français : « La Dvina prend sa source dans cette même forêt et se dirige *(idetĭ)* vers le nord, pour aller se jeter *(vŭn-idetĭ)* dans la mer des Varègues [2]. » — Au sujet de la valeur significative du parfait, j'ai eu le regret de ne rien comprendre à un raisonnement qui n'est pas de M. D., mais que M. D. déclare « lumineux » (p. 173). Pour la satisfaction de mon amour-propre, je demande à supposer provisoirement qu'il manque ici un « nicht », comme il en manque un sûrement p. 179, l. 6 du bas, devant « die kleinen ». — Puisque l'auteur rattache συνοχωχότε B 218 à ἔχω (p. 205), c'est ainsi qu'il devrait l'orthographier, et non d'après la tradition manuscrite. — Il est très vrai que *mamâra* (p. 211) signifie tout autre chose que τέθνηκε ; mais comment le signifie-t-il ? Au fond, en partant d'une valeur primitive identique, et par la filière de sens « il n'est pas mort, donc il vit encore, donc il ne meurt pas, donc il est immortel ». — Une petite application, en passant, à l'exégèse védique. On sait que le *jaganvân* de R. V. I. 10. 1 est censé pour *jagmushî* et s'appliquer à Yamî, tandis que M. Geldner et moi nous l'entendons correctement de Yama [3]. Or cela se vérifie (p. 218), en ce qu'il est naturel que Yamî parle de Yama au parfait « *le voici arrivé* à travers... », tandis que, si elle parlait d'elle-même, elle insisterait plutôt sur la circonstance qu' « *elle a franchi* tous les océans pour le rejoindre [4] ».

---

1. P. 32, l. 11 du bas, lire *mamâra* et *jîryati* sans accents ; de même *vartṛ*, p. 76 du bas ; p. 88, l. 11 du bas, « schœn », je pense.

2. En d'autres termes, au moment où elle se dirige vers le nord, elle n'est pas encore arrivée à la mer, mais elle y *arrivera* (wird).

3. *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 252 (*Vedica*, 2e série, n° 9).

4. P. 171, l. 9 du bas, lire « Buttmann » ; p. 207, l. 10 du bas, lire φιλοψευδέϊ ; p. 209, l. 1[1], lire ῥερυπωμένος.

L'étude des aoristes, des futurs et des verbes à multiple radical (p. 230-260) ne soulève aucune difficulté spéciale. Peut-être seulement la distinction sémantique admise entre le subjonctif et le futur (p. 250) apparaîtra-t-elle tant soit peu forcée, puisque morphologiquement tous deux ne font qu'un.

Les deux chapitres consacrés à la fonction de l'indicatif, d'abord en indo-éranien et grec, puis en latin, germanique et letto-slave (p. 260-346), sont particulièrement développés et riches d'exemples. Maint aperçu y est nouveau et curieux : telle la comparaison de la construction du présent sanscrit avec *purá* et de celle du présent allemand avec *sonst* (p. 266). Mais, en présence de l'impossibilité presque absolue de retrouver le présent historique, soit dans le Véda (p. 261), soit dans Homère (p. 289, on aura quelque peine à admettre que cet emploi du présent ait déjà été proethnique [1]. Sur le prétendu emploi sanscrit du futur en guise de passé (p. 308), il eût été bon d'indiquer la référence de la règle bizarre ou probablement mal comprise de Pâṇini : III. 2. 112-114.

Sur la syntaxe des modes autres que l'indicatif (p. 346-412, en deux chapitres), je me borne à faire observer, — ce qui peut-être est la pensée, mais non pas explicite, de M. D. (p. 369 sq.), — que toutes les fonctions secondaires de l'optatif rentrent en réalité dans celle de mode du désir qui, en dépit d'une thèse récemment soutenue en Sorbonne [2], doit être reconnue pour son acception spécifique et primitive : — le sens de l'injonction mitigée, sk. *açnîyât* « qu'il mange », c'est-à-dire primitivement « il est à désirer qu'il mange »; — le sens potentiel et irréel, *yád... îçîya... didhishéya... ná rásîya... çikshéyam*, etc. (R. V. VII. 32. 18), « si, ô Indra, j'étais aussi riche que toi, je me concilierais mes fidèles, je ne les abandonnerais pas, je leur ferais des présents », c'est-à-dire primitivement : « Je *voudrais bien* être aussi riche que toi, [car] *je souhaiterais vivement* de me concilier mes fidèles par ma protection et mes présents. » — Sur la morphologie et la sémantique de l'imparfait du subjonctif latin (p. 398), je maintiens, sans vouloir insister ici sur les accords et les divergences, la doctrine que j'enseigne depuis une douzaine d'années [3].

Les voix, si mal conservées dans la plupart des domaines indo-européens, ne tiennent naturellement que peu de place (p. 412-439). On y souhaiterait du moins plus de profondeur : l'explication du présent passif sanscrit (p. 436) ne saurait faire abstraction de l'accentuation

1. Quand l'auteur me blâme (p. 559) d'avoir reporté à l'indo-européen, non pas, comme il le croit, la proposition infinitive elle-même, mais un embryon de proposition infinitive, j'ai du moins pour excuse que cette tournure fait partie intégrante de la syntaxe grecque et latine et se retrouve à l'état embryonnaire dans le Véda. — P. 267, l. 11 du bas, *àdhârayanta*; p. 270, l. 9 du bas, *nunudé*; p. 316, l. 16, urindogerman*ischer*; p. 319, l. 15, *ignoret*; p. 355, l. 4, Enklitika.

2. H. Vandaele, *L'Optatif Grec* (1897).

3. *Esq. Morph.* III, in *Muséon*, IV, p. 437.

constante du suffixe *-yá-*, et celle de l'aoriste passif proposée par M. Streitberg ne satisfait pas M. D. (p. 437 i. n.), qui toutefois n'en présente aucune autre et ne mentionne même pas celle que j'ai essayé de substituer ici à la thèse de M. Streitberg [1]; enfin l'on pourrait s'étonner à bon droit (p. 438) que le collaborateur de M. Brugmann parût ignorer l'identification certaine de l'aoriste grec dit second passi et du type latin *jacet licet* [2].

Dans la théorie des infinitifs, participes et gérondifs (p. 440-497), je relève une opinion qui me paraît étrange sous la plume d'un syntaxiste aussi profondément instruit des origines, et qui sait combien le sens originaire de toute forme est fuyant, élastique, difficile à fixer : le sens de la forme latine en *-ndo-* (p. 489) aurait été esssentiellement celui de nécessité. En ce cas le sens du type *oriundus* serait inexplicable, et l'auteur en convient. C'est parsemer la science d'énigmes à plaisir. En admettant que nous n'eussions aucun autre élément de solution, le bon sens nous inclinerait à tenir l'acception la plus simple pour la plus primitive. Que si *volvendus*, comme on l'a supposé de divers côtés, a quelque chose à voir à * *velvemenos*, c'est une probabilité de plus pour la même solution. Si, comme l'a communiqué oralement M. Meillet [3], * *speciendus* équivaut au sk. *paçyatás*, alors même il a pu n'aboutir au sens « qu'on doit regarder » que par la filière « regardé », d'où « digne d'être regardé ». Et puis, enfin, nos ancêtres âryens ne raffinaient pas encore à ce point : l'antécédent proethnique de ῥηκτός signifiait-il « cassé » ou « fragile »? Je pense qu'il signifiait l'un et l'autre et que, dans les phrases très simples que construisaient les sujets parlants d'alors, il ne serait venu à personne l'idée de s'y tromper.

Je complète par quelques observations l'étude extrêmement intéressante des particules verbales qui termine le volume (p. 497-540). — M. Delbrück paraît considérer la question de οὐ et οὐχί comme ouverte et embarrassante (p. 505). Je me permets de croire que ce petit problème est résolu [4], et j'appelle son attention sur une solution qui lui expliquera en même temps pourquoi « οὐκ ἐθέλω als *ein* Begriff empfunden wurde » (p. 523) : c'est qu'en réalité οὐ n'est point une négation. — Il est fort bien d'indiquer les répondants de lat. *ve* (p. 516); mais il faudrait ajouter que lat. *vel* en diffère. — Lat. *nî* (p. 235) n'est pas la négation pure et simple, mais la négation accompagnée d'une particule équivalant au grec εἰ, soit donc * *ne ei* « si ne pas », à comparer mot pour mot au got. *nibai* [5]. — Lat. *ne* interrogatif (p. 540), n'est autre chose que la négation elle-même : en d'autres termes, *aegrôtâsne?* signifie « n'es-tu pas malade ? » et l'habitude, qui survit dans nos lan-

---

1. *Revue critique*, XXXVIII (1894), p. 30.
2. Cf. *Grundriss*, II, p. 951.
3. *Bull. Soc. Ling.*, VIII, p. civ.
4. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.
5. *Bull. Soc. Ling.*, VIII, p. xcii.

gues modernes, de poser la question négativement quand nons attendons une réponse affirmative, se dénonce ainsi comme indo-européenne ou du moins très ancienne [1].

L'index joint à ce tome en fait en quelque sorte un ouvrage à part, d'une consultation aisée et rapide. Le tome III contiendra la syntaxe de coordination et l'index général des quatre volumes des *Grundriss*.

V. Henry.

Sammlung Somzée. Antike Kunstdenkmæler herausgegeben von Ad. Furtwaengler. Munich, Bruckmann, 1897. Petit in-fol., 80 pp. et 43 planches, avec de nombreuses héliogravures dans le texte. Prix : 80 mark [1].

Après MM. de Sabouroff et Jacobsen, M. Somzée (de Bruxelles) vient de prouver qu'il est encore possible aujourd'hui de former une collection importante de marbres antiques, malgré les entraves que la législation de la Grèce, celles de la Turquie et de l'Italie elle-même, opposent à l'exportation des œuvres d'art découvertes sur leur sol. Nous l'avons dit bien des fois : le seul résultat de ces lois absurdes est d'obliger les marchands à toutes sortes de dissimulations dont souffre la science; c'est de dérober aux érudits la connaissance exacte des localités d'où proviennent les objets mis dans le commerce. Puisque l'effet fâcheux des prohibitions visant l'exportation des œuvres antiques est reconnu de tout le monde, et puisque de grandes collections, réunies depuis vingt ans, sont là pour attester que ces défenses sont impuissantes, ne finira-t-on pas par les rayer des codes et par rendre au commerce des antiquités, qui touche de si près à la science, la liberté et le grand jour dont la science a besoin ?

M. Somzée est un collectionneur très éclectique. Dans sa magnifique demeure de Bruxelles, il a réuni, à côté de marbres, de bronzes, de vases, de terres cuites antiques, quantité de précieux objets du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. Quelques-uns des tableaux flamands primitifs qui décorent sa collection sont depuis longtemps familiers aux historiens de la peinture et l'on en trouve la mention jusque dans de modestes manuels. En revanche, son musée d'antiquités était resté presque inconnu et la belle publication qu'en vient de faire M. Furtwaengler sera une révélation pour la plupart des archéologues. Toutefois, M. F. exagère lorsqu'il s'étonne qu'on ait pu former une collection aussi importante, « sans que nous autres, les savants, nous en ayons eu, jusqu'à présent, la moindre connaissance » (*ohne dass bis dahin irgend welche Kunde zu uns Gelehrten davon gedrungen war*). On lit, en effet, dans la *Revue critique* de 1894 (t. I,

---

1. P. 522, l. 11 du bas, lire συνεισῆλθε.
2. Il existe aussi une édition avec texte en français ; je ne l'ai pas vue.

p. 107) : « J'ajoute que des torses dérivant de Polyclète, encore tout à fait inconnus, font partie de la collection Somzée à Bruxelles, qui renferme aussi une grande statue dans le style d'Hagélaïdas. » Cette mention de la collection Somzée dans la *Revue critique* n'a guère pu échapper à M. Furtwaengler, puisqu'elle se trouve dans un long article consacré à son ouvrage capital, les *Meisterwerke*. Du reste, M. F. s'en est si bien souvenu que lorsqu'il arrive à la description du colosse « dans le style d'Hagétaïdas » (pl. III-V), il croit nécessaire de montrer que l'original de ce colosse n'est pas d'Hagélaïdas, mais de Micon, et représentait l'athénien Callias, vainqueur au pancrace. Assurément, l'on peut dire que M. F. vient de lever, avec sa *maestria* habituelle, le voile qui cachait aux archéologues la collection Somzée; mais pourquoi dire qu'il a « découvert » cette collection, qu'il a été le premier à parler d'elle — mince mérite, d'ailleurs! — puisque cela n'est pas ?

Le texte que M. F. a rédigé est ce qu'on pouvait attendre d'un homme qui connaît aujourd'hui la statuaire grecque mieux que personne et dont l'originalité, la délicatesse de perception, l'aptitude aux *combinaisons* les plus ingénieuses provoquent à la fois l'étonnement et l'admiration. L'étonnement, un étonnement sans cesse renaissant, répond surtout à la hardiesse de l'auteur. Sur la couverture de la *Sammlung Somzée*, il a fait reproduire un des bronzes les plus curieux de la collection, une statuette d'Icare. On dirait une signature. M. F. a le goût de l'inaccessible; ses ailes à lui sont ses hypothèses, sur lesquelles il s'élève très haut, à perte de vue, au risque de se casser les reins en retombant. Il me suffira de signaler, comme exemples de cette manie aérobatique — ne pas lire *acrobatique* — l'attribution du colosse de la pl. 3 à Micon, de l'Asklépios (pl. 9) à Micon, de la jeune fille (pl. 20) à Silanion, d'une statuette assez insignifiante (pl. 32) à l'école d'Aristoklès de Sicyone. En revanche, M. F. a émis une hypothèse très vraisemblable et d'un haut intérêt en reconnaissant, dans certaines statuettes de guerriers ou de Mars, très fréquentes dans le monde romain, des copies de la grande statue du temple de Mars Ultor à Rome (pl. 35). Ainsi s'explique, pour la première fois, l'extraordinaire diffusion de ce type, non moins fréquent en Gaule et dans la région du Danube qu'en Italie; on en a même recueilli un exemplaire en Sélande (Montelius-Reinach, *Temps préhistoriques en Suède*, fig. 220).

M. F. reconnait la Corinne de Silanion, mentionnée par Tatien (*Schriftq.* 1357), dans une jolie statue acéphale dont il existe, à Rome, une réplique restaurée en Uranie (pl. XX, p. 27.) Or, le musée Vivenel à Compiègne possède une statuette de marbre, encore inédite, représentant une jeune fille debout, tenant un rouleau, avec une *capsa* à sa gauche; sur le socle est gravée l'inscription ΚΟΡΙΝΝΑ, d'une authenticité indiscutable. S'il y a quelque part une copie de la Corinne de Silanion, ce ne peut être que la statuette de Compiègne. Ce joli morceau, resté inconnu de M. F. — je ne songe pas à lui en faire un reproche — dérive

évidemment d'un original de l'époque de Praxitèle, qui est aussi celle de Silanion ; mais le motif en est tout différent de celui de la statue Somzée. Donc, la « découverte ultérieure », que les archéologues invoquent toujours et qui se produit si rarement, n'a nullement confirmé l'hypothèse de M. Furtwaengler.

Sous le nº 55, M. F. publie dans le texte une figure très gracieuse : c'est un jeune homme court vêtu, appuyé sur un cippe dont la partie supérieure est décorée d'une tête d'animal. M. F. y voit un Luperque, parce que cette tête, fort mutilée et indistincte, lui paraît être celle d'un loup. Je m'étonne qu'il n'ait pas constaté que le prétendu Luperque est tout simplement une imitation, une transcription d'un type féminin d'Artémis chasseresse créé probablement dans l'école de Praxitèle. Je connais trois exemplaires de ce motif à Constantinople (*Amer. Journ.* I, pl. 9), à Munich (Friederichs-Wolters, 1294) et à Tunis (prov. de Carthage). Une figure virile du même modèle ne peut guère être que celle d'un chasseur, Adonis ou Méléagre. Or, précisément, il existe des statues de Méléagre, appuyé sur une stèle couronnée d'une tête de sanglier (Clarac, p. 479, de mon éd.). Même si la tête d'animal indistincte, dans la statue Somzée, est celle d'un loup, la désignation de Méléagre convient certainement bien mieux que celle de Luperque, empruntée, dirait-on, à un antiquaire du siècle dernier.

Sous le nº 30, M. F. publie un Eros archer de l'ancienne collection Demidoff; il ne s'est pas aperçu que cette jolie statue n'est pas inédite, ayant déjà été gravée dans le recueil de Clarac (p. 357, 7 de mon éd.).

Je n'ai pas encore parlé des deux pièces les plus importantes de la collection Somzée, qui suffiraient, l'une et l'autre, à la gloire d'un musée et que M. F. a décrites excellemment : l'Antinoüs Casali (pl. 28-29) et le Septime Sévère du palais Sciarra (pl. 30-31). Il n'en existait encore que de méchantes gravures du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Il faut encore signaler, parmi les trésors de la collection belge, une nouvelle réplique de l'Athéna Parthénos (pl. 9), un torse admirable, réplique de l'Aphrodite de Cnide (pl. 17), une jeune fille assise (pl. 21), une tête de Barbare, de Bastarne suivant M. F. (pl. 25), une réplique du prétendu Sénèque, Hipponax suivant M. F. (pl. 26)[1], une petite tête de Zeus, que M. F. loue, à mon avis, au-delà de toute mesure, mais qui n'en est pas moins un joli morceau (pl. 41). Il y a encore des miroirs à reliefs, des πίνακες, des vases peints etc., sur lesquels M. Furtwaengler a moins insisté que sur les statues, parce que ces objets sont déjà connus en partie par d'autres publications.

Après avoir félicité l'heureux collectionneur, M. Somzée, et l'éminent commentateur de sa collection, il faut dire un mot de l'éditeur, M. Bruckmann. Non seulement l'exécution matérielle du volume qu'il vient de publier est admirable — les héliogravures *dans le texte* sont vraiment surprenantes — mais, chose incroyable et pourtant vraie, il

1. Je n'admets pas du tout cette désignation.

n'est pas cher! Alors que les précédentes publications de luxe du même éditeur, la *Collection Barracco*, la *Collection Tyskievicz*, la *Glyptothèque de Ny-Carlsberg*, les *Porträtkœpfe*, les *Denkmäler*, la *Marcus-säule*, empiètent si cruellement et si injustement sur le budget des bibliothèques, la *Sammlung Somzée* est mise en vente au prix très raisonnable de cent francs. Est-ce que M. Somzée a obtenu la fixation de ce prix doux par des sacrifices personnels? Ou bien, m'est-il permis de me flatter qu'à force de dire la vérité à la maison Bruckmann, j'aie fini par la convertir à des idées plus saines? Je préfère cette dernière hypothèse, parce qu'elle m'autoriserait à croire, jusqu'à nouvel ordre, que la critique sert de quelque chose.

Salomon Reinach.

Extraits de Thucydide, texte revu et annoté par M. Am. Hauvette, professeur à la Sorbonne. Paris, Delagrave (1 vol. in-16, xix-259 pp.).

De cartonnage assez élégant, cette édition se recommande par d'autres mérites, et nous aimons à voir ceux qui sont chargés du plus haut enseignement mettre leur science et leur expérience au service des jeunes rhétoriciens. Ces extraits sont bien supérieurs à ceux d'Hérodote, publiés par le même auteur : c'est sans doute que, dès que l'on touche à Thucydide, on se passionne et on prend à cœur d'en saisir et d'en faire saisir toute la profondeur, toute la précision et toutes les finesses. Dans le choix des morceaux, il n'y a rien de bien nouveau : ce sont toujours à peu près les mêmes ; il faut louer M. H. d'avoir donné tous les discours du Ier livre, au lieu de se borner à un seul ; en revanche, on regrette au VIe ceux de Nicias et d'Alcibiade avant le départ pour la Sicile ; quant à la fameuse oraison funèbre, on serait désolé de la laisser de côté, et pourtant on se demande s'il faut introduire dans un livre classique ce morceau que la subtilité des pensées, l'inexpérience de la langue et l'altération du texte rendent trop souvent inintelligible aux élèves et à leurs maîtres. Le texte de ces extraits est celui de Stahl, que M. H. n'a pas hésité à modifier souvent pour revenir aux manuscrits ou pour introduire quelque conjecture heureuse : il n'a pas été jusqu'à en proposer lui-même. Ce sont naturellement les notes qui font toute la valeur de ce volume. Elles sont abondantes, concises, et presque toujours d'une remarquable justesse. Ce que j'ai le plus admiré, ce sont les traductions (car Thucydide est un auteur trop difficile pour qu'on ne soit pas forcé, sous peine de rebuter les élèves, de faire beaucoup de notes de traduction) : un peu lourdes, elles serrent le texte avec une fidélité et en rendent les nuances avec une précision dont on ne connaîtra tout le prix qu'en s'exerçant à ce genre de travail. Il n'est pas téméraire d'affirmer que bien des professeurs n'osaient faire expliquer du Thucydide, redoutant de se trouver eux-mêmes embarrassés faute

des secours nécessaires. Ils ont maintenant à leur disposition plusieurs choix d'extraits, et celui de M. H. est parmi ceux qui leur rendront les plus grand services. Ils peuvent maintenant se laisser aller hardiment au plaisir de faire connaître à leurs élèves ce génie si vigoureux et si attachant : tant mieux si les élèves d'aujourd'hui peuvent les suivre. Il est vrai qu'à tout expliquer ainsi, on risque souvent d'expliquer l'inexplicable ; M. H. l'a fait parfois; au point de vue scientifique, ce n'est pas bien; mais a-t-on le droit de le reprocher à l'auteur d'un ouvrage classique, et d'exiger ou qu'il supprime le passage ou qu'il signale en note l'impossibilité? C'est une question.

Quelques remarques particulières sur ces notes. D'abord, question de pure forme, il est désagréable à l'œil de rencontrer dans des phrases complètes des mots écrits en abrégé: laissons cela aux éditeurs allemands qui ne sacrifient guère aux Grâces. Ensuite, si les discussions de texte ne sont pas toujours sans intérêt pour l'élève et surtout pour le maître, on trouvera néanmoins que les opinions de Classen, de Steup, de Böhme-Widmann (que bien des gens prendront pour un seul et même personnage) sont trop souvent contradictoirement alléguées ; il y a là un petit appareil scientifique qui a trop l'air d'être là pour la montre. On sait que M. Hauvette a consulté ces éditions, et il n'a pas besoin de s'appuyer sur des autorités. En troisième lieu, n'y aurait-il pas avantage à supprimer les mots savants, tels que litote, optatif itératif, etc., qui peuvent dérouter [1]?

P. C.

---

1. P. 11, n. 3, lire Méthone p. Méthane; p. 12, n. 5, *prolepse* mis pour *brachylogie*; p. 14, n. 2. Atrée n'est pas le *fils*, mais le *frère* de la mère d'Eurysthée, ainsi que le dit le texte : p. 19, n. 1, *bientôt* ne traduit pas ἐν ἐλάσσονι χρόνῳ; ib. n. 6, peut-on dire d'un mot employé par Thucydide qu'il n'appartient pas à la langue attique? il faudrait s'expliquer ; p. 24, n. 7, le renvoi ch. XIV, 2 est faux ; p. 28, n. 2, τὰ μέν se traduirait mieux par *tantôt* que par *soit* ; p. 29, n. 1, on ne dit pas πιστεύειν τινί, *croire à une chose*, mais πιστεύειν τινί, *se fier à quelqu'un* (et à l'occasion, *à quelque chose*) : la note est mal rédigée; p. 30, l. 1, il manque une note *explicative* sur Λεωκόριον ; p. 32, n. 4, le mot ἐμοί auquel se rapporte ἐχομένῳ est exprimé et non sous-entendu ; ib. n. 5., τῆς ξυμπάσης γνώμης τῶν ἀληθῶς λεχθέντων n'est pas *la pensée générale qui a véritablement inspiré ces discours*, mais *le sens général des paroles réellement prononcées*. P. 86, n. 9, le sens de καί ...δέ n'est pas expliqué; p. 93, n. 6 et 255, n. 1, le sens du comparatif αἴσχιον n'est pas exactement donné : il est adversatif : voir le travail de Schwab; p. 94, n. 11, un rapprochement entre Thucydide et Labiche s'imposait-il? p. 105, n. 3, les derniers mots de l'oraison funèbre *sont effectivement* une formule consacrée; p. 106, n. 5, l'explication de λεγόμενον est insuffisante ; p. 110, n. 9, καί ne peut être synonyme de γε : prendre garde d'ailleurs de faire dire à Thucydide cette vérité que la peste ne tuait pas deux fois le même homme ; p. 112, n. 5, j'ai bien peur que μείζους ἀνομίας ne soit pour μείζονος ἀνομίας : d'ailleurs, la faute est déjà dans Croiset; p. 148, n. 4, l'explication de ὅσα μή est moins claire que l'expression même ; p. 154, n. 1, προς sans accent ; p. 185, n. 5, *l'exemple d'un châtiment exemplaire* est une piètre traduction; p. 186, n. 7, il ne suffit pas de traduire γάρ par *c'est que*, il faut donner une explication; p. 242, n. 3, *il n'y avait pas que des Athéniens* est incorrect, quoique M. A. France ait employé deux fois cette tournure dans le *Mannequin d'osier*.

Lucien Marcheix. **Un parisien à Rome et à Naples en 1632, d'après un manuscrit inédit de J.-J. Bouchard.** Paris, Ern. Leroux, 1897, gr. in-8°, de 181 p.

Jean-Jacques Bouchard a eu l'honneur d'être le correspondant à Rome et à Naples, de Peiresc et de Gassendi, d'être admis à Rome dans *l'Académie des Humoristes* et d'être traité en ami à Naples par tout ce que cette ville avait d'esprits distingués. Tels sont ses meilleurs titres, et de beaucoup. Tallemant des Réaux, Chapelain, Balzac, Godeau et surtout Bouchard lui-même nous ont donné sur sa vie des détails beaucoup moins honorables. — Bouchard avait laissé deux volumes manuscrits, le premier racontant sa jeunesse (« une peute enfanche » comme dit le vieux roman d'Eustache le Moine), son départ pour Rome et les incidents multiples et curieux du voyage; le second relatant ses séjours à Rome et à Naples, ses excursions dans les environs, ses observations personnelles sur les mœurs populaires, les personnages illustres et les monuments antiques. Pour ces derniers, il emprunte surtout aux auteurs anciens, aux guides et aux études des érudits. Le premier volume du manuscrit a été analysé par M. Paulin Paris en 1850 et publié en 1881 par M. A. Bonneau, et faisait regretter le second alors égaré. Cette seconde partie recevait asile peu après à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, mais elle était restée inédite et M. Marcheix nous la fait connaître.

Pour être lu avec agrément et avec fruit, le texte de Bouchard demandait un perpétuel commentaire historique et critique, et si l'on entreprend ce commentaire, on ne tarde pas à remarquer que certains passages, fort longs et dépourvus de toute originalité, sont de simples résumés des lectures de l'auteur; un autre inconvénient d'une édition *in extenso* eût été de restreindre l'usage du livre aux bibliophiles que n'eussent pas effrayé quelques expressions crues et quelques pages impudentes. M. Marcheix a pris le parti judicieux d'éliminer les passages qui ne peuvent rien nous apprendre, de condenser les plus diffus, de citer textuellement les autres et de distinguer par le caractère typographique ce qui est résumé de ce qui est citations. Parmi ces derniers encore, des mots et des phrases entre crochets représentent les mots et les passages que la bienséance a commandé d'atténuer.

Un romancier d'une aimable philosophie nous présentait naguère un philologue « restituant dans leur texte primitif » d'après une allusion discrète, les paroles plus énergiques que bienséantes d'un sous-officier. Ce travail sera aisé pour le lecteur du Bouchard « amendé ». Le même auteur a peint l'ambition et la souplesse d'un moderne candidat à l'épiscopat; Bouchard nous donne le plaisir d'étudier ce qu'au XVII^e siècle, l'ambition de l'épiscopat put faire d'un polisson. L'Italie l'a beaucoup changé depuis son premier volume; l'âge, l'ambition des grandeurs et surtout la fréquentation des « honnêtes gens » lui ont donné plus de

réserve prudente, plus d'attention réfléchie et à ce qu'il dit et à ce qu'il voit; il nous étonne, et nous nous demandons s'il n'est pas l'écho d'un esprit plus pénétrant que le sien lorsqu'il raisonne sur le caractère des Napolitains; lorsqu'il signale l'origine française des monuments de Naples, puis près *le Côrreie* « une église bastie à la françoise », lorsqu'il admire l'abbaye de Casamari et constate à Fossanova (ms. fol. 4. v°) que « l'église est fort grande et magnifique, bastie comme ces vieilles abbayes de France »; il n'est plus seulement supérieur à lui-même, mais à son temps, et vraiment digne de son protecteur Peiresc. Mais ces éclairs sont rares. Le second volume de Bouchard est surtout curieux, comme le premier, par de nombreux traits de mœurs populaires et par les détails qu'il donne sur les membres de cette curieuse école philosophique de Naples, fondée par Telesio, dont Campanella fut le disciple le plus illustre. Ils ont véritablement créé la méthode expérimentale et par elle ils ont renouvelé la philosophie. Bouchard a vécu parmi eux sans en jamais rien soupçonner, mais il n'en donne pas moins des détails intimes et curieux sur les personnes. Bouchard, sans être sympathique, a su être intéressant; dépourvu de sens moral il a su avoir du jugement; souvent plat, il est parvenu cependant à être amusant. Ajoutons qu'il doit beaucoup au tact de son éditeur et commentateur M. Marcheix, qui l'a débarrassé de beaucoup de fatras, éclairé avec beaucoup de savoir et d'esprit, et a su faire valoir des peintures parfois fastidieuses en y ajoutant des accents fort bien touchés.

C. Enlart.

I. Arturo Trombatore. **Folk-lore Catanese.** — Torino, Clausen (Paris, Fontemoing), 1896. In-12, 128 pp.

L'auteur place son livre sous le patronage illustre de M. de Gubernatis : lors donc qu'il nous dit (p. 8) que sa sainte Agathe est Pénélope, j'ai lieu de lire entre les lignes que dans sa pensée Pénélope à son tour est l'aurore; et je m'en réjouis. Ce dont je le féliciterai moins, c'est de l'idée (p. 91, note 2) de chercher du sanscrit en catanais. Il devrait savoir que la linguistique a depuis longtemps fait justice de ces rapprochements superficiels et puérils, et qu'on se disqualifie en les renouvelant[1].

Il a divisé son élégante plaquette en sept courts chapitres : — 1° Croyances et superstitions : loups-garous, etc. Je remarque que la personnalité des *donne di casa* se retrouve, détail pour détail, au nom près, en lituanien. — 2° Chansons : une traduction en italien clas-

1. En d'autres termes, si vraiment *mata terra* signifie « terre-mère », c'est, si l'on veut, en Sicile, une curieuse survivance dorienne ; mais les Hindous n'ont rien à y prétendre.

sique n'eût pas été mal venue pour les barbares. — 3° Dictons et proverbes. — 4° Prières populaires : je désespère décidément de trouver jamais, autrement qu'en alsacien, où je l'ai citée, la formulette à saint Antoine de Padoue pour retrouver les objets perdus . — 5° Médecine populaire. — 6° Randonnées. — 7° Fêtes populaires.

Il ne m'arrive jamais de fermer un de ces petits livres sans admirer l'inconsciente infaillibilité de la conscience humaine et le bienfait des superstitions. J'apprends ici (p. 12) qu'il ne faut pas tuer les grenouilles, parce que certaines fées s'y incarnent, ni les lucioles (p. 35), parce que ce sont spécialement des créatures de Dieu. Et ces lois sont sacrées. Que le meilleur des instituteurs enseigne à ses élèves qu'il ne faut pas détruire les rouges-gorges, parce que ce sont des oiseaux gracieux, inoffensifs et très utiles : ils s'empresseront, au sortir de classe, d'aller chercher des nids. Mais qu'on ait répété de père en fils, dans une famille, comme une indiscutable vérité, que « cela porte malheur de tuer une hirondelle » : les hirondelles seront respectées. Et ainsi, indépendamment même de toute conséquence utilitaire, il faut s'applaudir de la forme dogmatique, la seule accessible au vulgaire, qu'a su prendre parfois, — trop rarement à mon gré, — l'impératif catégorique « Tu ne tueras point ».

V. Henry.

Historische Studien aus dem Pharmakologischen Institut der Kaiserlichen Universitæt Dorpat, hergeg. von Dr. Rudolf Kobert, IV (1894) et V (1896). Halle A. S. in-8, de x, 295 et xv, 324 pages. Prix : 12 m.

M. Rudolf Kobert poursuit sans interruption la publication des *Études historiques de l'Institut pharmacologique de l'Université de Dorpat*, et, loin de diminuer, l'importance de ce savant recueil semble croître à chaque nouveau fascicule. On peut l'affirmer hautement pour les fascicules IV et V que j'annonce un peu tardivement aujourd'hui. Le premier renferme : 1° (pp. 1-165) des « Études nouvelles sur les remèdes populaires des diverses populations de la Russie » par A. A. V. Henrici; 2° (pp. 166-283) des « Matériaux sur la médecine populaire chez les Lettons » recueillis, traduits en allemand et mis en ordre par J. Alksnis. Le second contient : 1° (pp. 1-99) le « Livre des recettes de Scribonius Largus » traduit pour la première fois en allemand et accompagné d'un commentaire pharmacologique par Félix Rinne; 2° (pp. 100-131) « Une étude sur le kwass et les moyens de l'introduire dans l'Europe occidentale » par M. A. Kobert lui-même; 3° (pp. 132-163) une « Lecture publique faite à Dorpat sur l'histoire de la bière », également par M. Kobert; enfin 4° (pp. 164-296) un long

---

1. *Atharva-Véda*, VII, p. 53.

mémoire de L. Kazenelson, traduit en allemand par M. Hirschberg, sur « l'Anatomie ordinaire et la pathologie du Talmud ».

Le premier fascicule des « Études historiques » renfermait déjà un travail intéressant de M. Demitsch sur quatre-vingt-huit remèdes populaires usités en Russie; le mémoire de M. Henrici vient compléter heureusement l'étude de son prédécesseur; on y trouve décrits cent onze remèdes nouveaux: quatre-vingt quatorze végétaux, vingt-six d'origine animale et onze tirés du règne minéral. Ces chiffres donnent une idée de l'abondance des renseignements que nous fournit M. Henrici; mais non moins que par leur nombre, les remèdes qu'il mentionne s'imposent à notre attention par leur caractère physiologique et mythique. Il est impossible d'énumérer en détail tout ce qu'il y a de curieux et de nouveau dans cette longue liste; je doute qu'on ait rien publié jusqu'ici d'aussi important sur le folklore pharmacologique; on y remarquera surtout les remèdes d'origine animale; ils étonnent par la singularité et la variété des propriétés médicales qui leur sont attribuées; l'exposé des vertus curatives des diverses espèces de sang, en particulier, ne renferme pas moins de sept pages imprimées en petit texte, et quelle diversité dans leur emploi! Le sang d'éléphant, par exemple, est souverain dans les affections rhumatismales; le sang d'ânesse sert contre les enchantements, les hémorragies et la jaunisse, en même temps qu'il est sudorifique. La graisse et le lait ne sont guère moins riches en applications utiles.

L'étude de M. Alksnis sur la médecine populaire des Lettons n'est pas moins féconde en révélations ni faite avec moins de soin que le mémoire de M. Henrici sur la pharmacologie russe; c'est un cours complet de thérapeutique vulgaire, où tout est présenté avec clarté et une connaissance approfondie du sujet. M. Alksnis ne s'est pas borné, d'ailleurs, à nous faire connaître les maladies les plus ordinaires dans son pays et les remèdes employés pour les combattre; dans une courte et substantielle introduction, il nous initie aux croyances et aux usages de ses compatriotes, qui ont trait à la médecine; par là il nous met en état d'en mieux apprécier les pratiques souvent singulières. La partie la plus curieuse de cette consciencieuse étude est peut-être le recueil des incantations (pp. 242-283) employées par les Lettons en guise de remèdes. M. Alksnis n'en a pas recueilli moins de trois cent quarante-sept s'appliquant aux maladies les plus diverses; quelques-unes nous reportent aux traditions populaires les plus reculées.

M. Félix Rinne a été bien inspiré en prenant pour sujet d'étude le Livre des Recettes de Scribonius Largus; si on ne peut sans doute le comparer au Traité de la Science médicale de Celse, il n'offre pas moins un recueil précieux des remèdes employés par les anciens; pour donner une idée de sa vogue et de sa popularité, il suffit de rappeler que, plus de trois siècles après son apparition, quand Marcellus Empiricus écrivit son *De medicamentis*, il ne crut mieux faire que de copier

presque textuellement le traité de la composition des remèdes de Scribonius. Pour nous faire connaître cet ouvrage, M. R. a donné d'abord la traduction littérale de la préface et des soixante-dix-neuf premiers chapitres, puis, après quelques pages destinées à nous initier aux procédés thérapeutiques du disciple de Celse, il passe en revue les remèdes les plus importants, tirés du règne végétal ou minéral ou d'origine animale, mentionnés par ce praticien, travail plein de renseignements précieux qu'on consultera avec profit.

Avec les études suivantes de M. Kobert nous entrons dans un domaine tout différent; la première (pp. 100-132) est consacrée au kwas, ce breuvage aussi populaire en Russie qu'il est inconnu dans l'Europe occidentale; fait avec de l'eau et de la farine, du pain noir ou divers fruits, à peine alcoolique, rafraîchissant, également bon pour l'homme bien portant et pour le malade, le kwas mériterait d'être importé chez nous; peut-être y trouverait-on un moyen de combattre l'alcoolisme qui nous envahit chaque jour davantage, tout en offrant à l'ouvrier une boisson saine et peu coûteuse. Par ce côté pratique l'étude sur le kwas mérite de fixer l'attention à la fois du savant et du philanthrope; l'étude sur la bière, qui la suit, pp. 132-164, s'adresse surtout, elle, au folkloriste et à l'historien. M. Kobert y a refait, avec une richesse d'informations qu'on ne saurait trop louer, l'histoire de cette boisson si recherchée depuis les origines les plus lointaines jusqu'à nos jours. Cette histoire se divise en deux grandes périodes : la première, qui va des temps les plus reculés à l'époque de Pépin le Bref, renferme l'histoire de la bière douce, — le « vin d'orge » ou *zythos*, — chez les différents peuples de l'antiquité; la seconde comprend l'histoire de la bière additionnée de houblon, telle qu'on la fabrique ou la connaît seulement aujourd'hui. A quel peuple revient le mérite d'avoir inventé cette préparation complexe, qui permet seule à la bière de se conserver et d'être transportable? M. Kobert, en trouve la trace d'abord non pas chez les Slaves, comme on l'a cru souvent, mais chez deux peuplades du Caucase, les Chewsures et les Ossètes, dans la vie économique desquels la bière occupe une place toute particulière — sa préparation y a un caractère religieux et est l'objet d'une espèce de culte, — mais quoique ces peuplades connussent déjà la bière houblonnée à l'époque lointaine où elles entrèrent en relations avec les Slaves, M. Kobert ne leur attribue point cependant l'idée d'avoir ajouté cette substance antiseptique au malt; avant eux, les populations finnoises connaissaient déjà cette pratique, et les Esthoniens la leur ont, les premiers, peut-être empruntée. Mais les Finnois en sont-ils les inventeurs? M. Kobert n'ose l'affirmer. Quoi qu'il en soit, c'est de ces peuples que les Slaves et les Germains paraissent avoir reçu cet usage; on le rencontre chez ses derniers à la fin du VIII^e siècle, et l'on sait quelle extension a pris depuis cette époque la fabrique de la bière aromatisée avec du houblon; toutefois ce n'est que de nos jours qu'a succédé une préparation vraiment scientifique aux procédés empiriques usités depuis dix siècles.

Les savantes études de M. Kobert sont suivies (pp. 164-296) d'un travail considérable du D^r E. Kazenelson sur l'anatomie du Talmud ; mais si j'en excepte l'introduction qui résume fort bien l'histoire des connaissances médicinales des anciens Hébreux, nous sommes ici sur un terrain purement scientifique et dès lors étranger aux sujets examinés dans la *Revue*; je me borne aussi à indiquer ce travail, sans essayer d'en donner l'analyse ou d'en faire connaître la portée. Quant aux autres articles on a vu quel intérêt varié ils offraient à l'historien et au folkloriste, aussi bien qu'au botaniste ou au pharmacien ; c'est pour cela que j'y ai insisté, ils assurent à la *Revue* si bien dirigée par M. R. Kobert un succès durable et ils lui assignent une place dans toutes les grandes bibliothèques. Ch. J.

BULLETIN

— M. W. R. Morfill, vient de donner, dans la *Collection of simplified grammars* de la libraire Trubner, une grammaire abrégée de la langue bulgare. Le volume comprend une grammaire, un recueil de morceaux et un petit vocabulaire. Il pourra rendre service aux personnes qui voudront se faire une idée sommaire de la langue. Malheureusement M. Morfill n'a pu avoir sous la main ni le grand dictionnaire bulgare de Duvernois publié à Moscou ni le dictionnaire plus récent de Markov qui laisse bien en arrière le détestable lexique de Bogorov. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 décembre 1897.

M. Héron de Villefosse, président, annonce qu'il a reçu de M. Paul Dissard le calque des inscriptions gauloises récemment découvertes à Lyon, et qu'elles seront insérées dans les comptes rendus des séances de l'Académie.

L'Académie procède à l'élection d'un président et d'un vice-président pour l'année 1898. Sont élus à l'unanimité : président, M. Longnon; vice-président, M. Alfred Croiset.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Prix Gobert : MM. Paris, Meyer, Picot et Babelon;

Travaux littéraires : MM. Perrot, Ravaisson, Delisle, Deloche, Barbier de Meynard, Maspero et d'Arbois de Jubainville;

Antiquités nationales : MM. Delisle, Paris, Bertrand, Meyer, Viollet, de Lasteyrie et Reinach;

Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Perrot, Paris, Foucart, Weil, Meyer, Boissier et Müntz;

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Maspero, Saglio, de Lasteyrie, Müntz et Ravaisson;

Nord de l'Afrique : MM. Heuzey, Perrot, Barbier de Meynard, Boissier, Héron de Villefosse, Berger, Cagnat et Babelon;

Fondation Benoît Garnier : MM. Barbier de Meynard, Schefer, Senart et Hamy.

Commission administrative : MM. Delisle et Ravaisson.

M. Toutain fait une communication sur des statuettes en terre cuite récemment découvertes à Tébessa.

M. Cagnat commence la lecture d'une communication sur les sondages exécutés, l'été dernier, dans la baie de Carthage, par les officiers du contre-torpilleur *Condor*.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

J'avoue que je n'ai pu le faire ; l'eussé-je pu, je ne l'aurais pas fait davantage. A quoi bon ? Pour donner raison à M. M., ou pour absoudre M. L.? Prendre parti pour l'un ou pour l'autre de ces deux savants ne m'a pas semblé être le rôle d'un simple recepseur ; et, d'ailleurs, pour parler en pleine connaissance de cause, il faudrait procéder à une série de vérifications impossibles, ou bien, à leur défaut, admettre *a priori* l'exactitude absolue des lectures de M. Molhuysen. Quoi qu'il en soit, et quoique je doive conclure mieux informé, je n'hésite pas à reconnaître l'importance du travail de M. Molhuysen ; non seulement les homérisants, mais tous les hellénistes retireront le plus grand fruit de sa collation, et n'y recourront jamais sans profit ; le texte d'Homère ne peut d'ailleurs qu'y gagner.

My.

Johannes Tœpffer. **Beitræge zur griechischen Altertumswissenschaft.** Berlin, Weidmann, 1897, un vol. in-8 de xvi-384 p.

C'est une pensée pieuse qui a présidé à la composition du présent ouvrage. Quant J. Töpffer mourut, en août 1895, à l'âge de 35 ans, ses amis estimèrent que le meilleur moyen d'honorer sa mémoire était de réunir en un volume les articles qu'il avait publiés dans diverses revues. L'auteur s'était fait connaître par un excellent livre, *Die attische Genealogie*, qui parut en 1889 et qui est certainement un des meilleurs travaux publiés dans ces dernières années sur les antiquités athéniennes. Les articles que Töpffer donnait peu après à la nouvelle édition de la Realencyclopédie de Pauly-Wissowa furent encore très remarqués ; aussi quand il mourut, on sentit que l'Allemagne venait de perdre un de ses jeunes savants qui donnaient les plus brillantes espérances Le présent volume ne peut que confirmer ce sentiment. Le souvenir de J. Töpffer vivra dans l'histoire de la philologie grâce à deux excellents livres. Nous n'avons à nous occuper ici que des Beiträge. Le volume comprend d'abord la dissertation inaugurale de Töpffer, *Quaestiones Pisistrateae*, Dorpat, 1886 ; c'est un travail très sérieux, qui encore aujourd'hui, même après la publication de la *République des Athéniens*, peut être consulté avec fruit. C'est le plus long morceau de l'ouvrage. On peut encore citer les articles sur Cos, sur la chronologie de l'histoire grecque archaïque, sur la liste des rois d'Athènes, etc. Il y a quatre morceaux inédits, Ueber die Anfänge der athenischen Demokratie ; — Zwanzig Jahre atenischen Politik ; — Die Mysterien von Eleusis ; — Die Gesetzgebung des Lykurgos. Ce sont des conférences faites presque toutes dans la ville de Bâle.

Albert Martin.

H. de la Ville de Mirmont, prof.-adjoint à la Faculté des lettres de Bordeaux. **La vie et l'œuvre de Livius Andronicus.** Extrait de la *Revue des Universités du Midi*, années 1896 et 1897. Bordeaux, Féret et fils, 1897, 135 p.

Plus de cent pages in-8 sur Livius Andronicus : on devine, rien qu'à cette indication, qu'il y a dans cette dissertation bien du remplissage. Je dois ajouter que mon impression ne diffère pas de celle que m'avaient laissée d'autres essais du même auteur [1]. Il me paraît tout à fait inutile d'entrer dans le détail et de faire un article sur des articles et surtout sur de tels articles. A mes yeux, pour l'auteur et pour les lecteurs, il n'y a ici que du temps perdu et à perdre [2]. C'est ici en somme, suivant moi, un travail comme il n'en faut pas faire.

Émile Thomas.

Rem. Sabbadini. **Biografi e commentatori di Terenzio.** Studi ital. di filol. class. V, p. 289-327.

Nous avons ici une suite des études de M. Sabbadini sur Térence et sur Donat [3]: suite intéressante, moins originale cependant que ce qui nous avait été donné précédemment.

---

1. Voir la *Revue* de 1896, I, p. 7.

2. Méthode : M. de la V. de M. croit faire œuvre utile en analysant toutes les vieilles préfaces où il a été question de Livius; il analyse et discute même celles qu'il n'a pas lues : (ainsi Sagittarius : p. 47, fin de la n. 2 ; cf. la première ligne de la page 32). Il s'amuse à opposer Cucheval à Berger; cite Pierron qui est « plein d'enthousiasme »; Philibert Soupé, etc — Forme littéraire : ouvrez les p. 64 et 65 : vous y trouverez, à propos de l'Odyssée, toute cette suite de nouveautés : le *vir bonus dicendi peritus*; le *suave mari magno* de Lucrèce; *Unus homo nobis...; longum patientiae documentum;* « Ulysse nous fait penser à l'Énée de Virgile »; l'Odyssée contient des « voyages extraordinaires comme ceux de Jules Verne ». Quelle macédoine! A la page suivante : « Ulysse pourrait dire ce que dit l'Énée de Virgile : *sum pius Æneas* (!) — M. de la V. de M. donne successivement pour chaque vers de l'Odyssée et des tragédies les formes qu'ont proposées Havet, L. Müller et Baehrens ou Ribbeck; il ne se doute pas de l'effet que produisent sur le lecteur ces triples exemplaires, que presque partout rien n'explique ni ne justifie. A propos des tragédies des pages entières rapportent tout ce qu'on a imaginé à propos de vers dont on ne sait rien; ceci, M. de la V. nous le dit lui-même; autant le croire sans l'avoir lu. Voici un exemple des conjectures propres à M. de la V. de M. La pièce de Livius dont le sujet est le même que celui de l'*Agamemnon* d'Eschyle, est intitulée ici *Egisthe :* « Le poète a craint comme un titre de mauvais augure le titre d'Agamemnon, puisque Agamemnon est tué au cours de la tragédie » (p. 105 en haut). — Rendons hommage au luxe de détails avec lequel sont indiquées certaines références : 3 lignes pour Teuffel, p. 29, n. 1 (indication répétée p. 97, n. 1); 4 pour Berger-Cucheval, p. 38, n. 1 ; 5 pour la troisième édition des tragiques de Ribbeck (p. 101); pour telle note de Mommsen, voici la page dans de Guerle et dans Alexandre : éblouissante érudition! — Sens critique : p. 50 : (l'affirmation) de Suétone est dépourvue de preuves; sa parole est sujette à caution. Suétone *connaît peu l'antiquité; c'est un rhéteur qui s'autorise de vagues traditions...* Plutarque, qui n'est pas un rhéteur romain (!), mais un polygraphe grec bien informé...

3. Voir la *Revue* de 1894, I, p. 203, et de 1895, I, p. 482.

M. S. signale d'abord sous le titre de : Un nuovo codice del commento di Donato a Terenzio, un manuscrit du xv^e siècle qu'il a trouvé dans la bibliothèque communale de Pérouse et qui contient le commentaire sur l'Eunuque. Ce manuscrit se rattacherait, dans le classement donné précédemment, à la 3^e classe. Dans un second paragraphe, M. S. propose toute une série de corrections aux scolies de Donat sur les deux premiers actes du Phormion. Le troisième paragraphe est un extrait d'un codex Laurentianus, qui contient une biographie de Térence et un traité sur la comédie. M. S. relève ici cette particularité que le compilateur a puisé à la fois dans le commentaire de Donat et dans l'*Expositio*, qui partout ailleurs restent distincts.

Quatrième paragraphe. M. S. reprend et complète le classement qu'avaient commencé Geppert, Abel et, plus récemment, Dziatsko (Jahrb. Ph., 1894), pour les *Vitæ Terentii* [1].

Suit enfin, comme cinquième partie, une revue de quelques commentaires du moyen âge sur Térence, en tête desquels se trouvaient quatre des *Vitæ* précédemment étudiées : le commentaire de Lorenzo, utilisé avec sa *Vita* et aussi son texte par Pétrarque; celui de Giacomino de Mantoue (xiii^e s.); enfin celui que M. Sabbadini appelle l'*Expositio* (voir Schlee, p. 163 et s.), employé pour partie par Papias et qui a dû être rédigé entre le vii^e et le xi^e siècle, donc au moment de la renaissance carolingienne. Il serait pour le fond distinct des autres recueils de scolies (celles du *Bembinus*), et des autres commentaires de Térence (Donat, Eugraphius et le *Commentarius antiquior* de Schlee).

É. T.

Pierre de Nolhac. **Le Virgile du Vatican et ses peintures.** Tiré des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques, t. XXXV, 2^e partie. Paris, Imprimerie nationale. Klincksieck, 1897, in-4, 111 p.

M. de Nolhac s'était, par des études antérieures [2], préparé au présent travail. Il y a surtout préludé par deux études : un article des *Mélanges de l'École de Rome* sur les peintures des mss. de Virgile (1884), et un autre article intitulé : *Petites Notes sur l'art italien*, Paris, 1887 (I. Raphaël et le Virgile du Vatican). Je ne connais que l'article des *Mélanges de Rome*.

La dissertation qui vient d'être publiée était en partie connue par plusieurs lectures qu'en a faites l'auteur, l'an dernier, à l'Académie des

---

1. Dans le raisonnement sur la comparaison des *Vitæ*, p. 312, l'argument tiré du mot « caractéristique » *deterruit* me paraît porter à faux : les auteurs des *Vitæ* ont emprunté ce mot au prologue du Phormion (v. 3).

2. Rappelons son livre sur *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, Paris 1887, en remarquant que le Virgile du Vatican a fait partie de cette bibliothèque.

Inscriptions. Elle se termine par la reproduction d'une peinture, celle qui suit les vers : G. IV, 118 et s. : *Forsitan et pingues*... M. de N. ne s'occupe pas du texte du ms., mais seulement de son âge, du nombre, de la place et du caractère des peintures. Pour comprendre quel intérêt elles ont pour nous, il suffit de rappeler qu'elles ont inspiré plusieurs fois Raphaël et Marc Antoine, et qu'à la différence des peintures du *Romanus*, celles-ci sont l'œuvre d'un artiste qui était encore maître des procédés antiques. M. de N. remarque encore que le peintre s'appliquait à suivre fidèlement le texte, si bien que « certaines parties des scènes décrites ont la valeur de véritables scolies ». M. de N. indique les reproductions qu'on a faites jusqu'ici de ces peintures ; il avertit qu'elles sont toutes plus ou moins inexactes et défectueuses et nous apprend que la Bibliothèque Vaticane en publiera bientôt une reproduction qui sera cette fois exacte et précise.

Voici les résultats principaux de la présente étude. D'après M. de N., nous avons, dans les peintures du *Vaticanus*, des copies d'originaux plus anciens. Il appuie cette thèse par la comparaison avec les rares œuvres de l'art antique qu'on peut rapprocher de ces miniatures. D'après M. de N., la conception générale est la même de part et d'autre ; les savants et les artistes de la Renaissance ne se sont pas trompés en sentant ici comme un dernier souffle de l'antiquité. Lorsqu'on les compare entre elles, toutes les peintures du ms. reflètent la même inspiration ; elles sont toutes faites suivant les mêmes procédés ; mais l'exécution est fort inégale. M. de N. distingue dans le travail la main de trois peintres dont le talent était tout différent ; les meilleures peintures, celles des Géorgiques, sont aussi les plus altérées ; celles de la fin du ms., sans égaler les premières, sont beaucoup meilleures que celles du commencement de l'Énéide, qui sont négligées et parfois grossières.

Sur la date précise du manuscrit, par suite du manque de termes de comparaison, la conclusion reste forcément incertaine.

Je pourrais citer, dans le travail de M. de N., telle partie intéressante : par exemple le raisonnement très ingénieux (p. 54 et la n. 2), par lequel, de la place laissée au-dessus d'une peinture et qui ne compte que tant de lignes, M. de N. conclut à l'omission de certains vers dans les parties perdues du ms. Mais l'originalité de ce travail est surtout dans la tentative qu'a faite M. de N. de restituer le ms. en son entier pour le nombre, la place et le sujet des peintures. Entreprise hardie sans doute, mais qui séduit à cause de la rigueur de la méthode employée. D'après divers indices [1], pour les lacunes d'un seul feuillet, où des empreintes sont remarquées aux feuilles voisines, M. de N. a pu déterminer quel était

1. C'est d'abord le nombre des lignes de la page, la place minimum qu'occupait une peinture ; mais ensuite et surtout l'habitude constante suivant laquelle une peinture est placée toujours après une ponctuation forte et avant les vers qui contiennent le sujet.

le sujet des peintures disparues. Naturellement il est réduit à des suppositions quand les empreintes ne se voient plus, ou quand le nombre des vers du poème ne répond pas au nombre des lignes des feuillets, et surtout quand la lacune comprend un plus grand nombre de feuillets.

A mes yeux, ce qui est caractéristique dans ce *Vaticanus*, c'est l'absence de toute scolie aux marges (opposez le *Mediceus* et surtout le *Veronensis*), et ce fait que les sujets de peinture sont directement empruntés au texte sans qu'on devine aucune influence d'école. N'a-t-on pas là une preuve que la composition de l'œuvre remonte à une époque très rapprochée du premier siècle?

Voici les seules taches que je trouverais à reprendre dans l'étude de M. de Nolhac : çà et là, une hypothèse trop hardie [1]; quelques arguments tout littéraires [2] dont la faiblesse fait contraste avec ceux qui sont habituels à l'auteur; enfin dans la rédaction quelques formes vagues et équivoques [3].

Émile Thomas.

Karl Krumbacher **Ein Dithyrambus auf den Chronisten Theophanes**; Munich, 1897 (Extrait des Sitzungsber. der philos.-philol. und der histor. Classe der k. bayer. Akad. d. Wiss., 1896. Heft IV, p. 583-625). — Le même : **Eine neue Vita des Theophanes Confessor**; Munich, 1897 (Extrait du même recueil, 1897. Heft III, p. 371-399).

Il n'est personne parmi les hellénistes, au moins parmi ceux d'entre eux qui étendent leurs recherches au-delà de la période classique, qui ne sache combien les études d'histoire et de littérature byzantine ont fait de progrès grâce à l'infatigable activité de M. K. Krumbacher. Deux lectures qu'il a faites à l'Académie royale des sciences de Bavière, l'une le 5 janvier 1895, l'autre le 1er mai 1897, nous font connaître des documents inédits relatifs à un personnage célèbre dans la querelle des Iconoclastes, Théophane le Confesseur; documents d'un intérêt historique assez médiocre, mais dont on ne saurait contester l'importance littéraire. L'un est un éloge, l'autre une vie de Théophane; tous deux sont ponctués, non pas, comme nous pourrions l'entendre, par des signes indiquant grammaticalement la séparation des propositions et des membres de phrase, mais à l'aide de points et de virgules disposés dans le texte de

---

1. Peut-on parler (p. 52 et passim) d'une illustration de Virgile *contemporaine* de Virgile lui-même?

2. P. 46 : « On est peu porté à croire que ces paisibles scènes champêtres soient nées sous le pinceau au milieu de l'Italie troublée et ravagée des derniers règnes de l'empire. »

3. P. 54, fin du premier § : outre qu'on ne peut comprendre la phrase qu'en se reportant à la p. 91, qu'est-ce que les « quatre vers qui nous manquent *pour commencer* le livre VII »? Indications confuses sur le sens et sur la place du signe critique de la marge, p. 16, etc.

façon à guider le débit oratoire. Il était du plus haut intérêt de rechercher si les fins de phrases ainsi marquées étaient disposées, relativement à l'accent, conformément à la loi des finales découverte et formulée par W. Meyer de Spire. Les observations de M. K. l'ont amené à constater d'abord que dans le panégyrique les fins de périodes marquées par des points obéissent en général à cette loi, tandis qu'il n'en est pas de même dans la vie, et à conclure ensuite qu'en réalité il ne s'agit pas d'une loi au sens strict de ce mot, mais plutôt d'une habitude, d'une tendance pour mieux dire, et qu'il y a beaucoup de flottement dans l'emploi de ces terminaisons rythmiques. Ceci n'est pas d'ailleurs pour ébranler la « loi de Meyer », qui subsiste toujours dans ses grandes lignes; mais, comme le dit fort justement M. Krumbacher, l'ensemble de la théorie a besoin d'une révision, qui doit s'appuyer sur de très nombreuses recherches de détail, en première ligne dans les manuscrits pourvus de points. D'autres, d'ailleurs, avaient déjà remarqué que l'application de la loi comportait du plus et du moins, suivant les auteurs; M. Kirsten, par exemple, à propos de Choricius, dans ses *Quæstiones Choricianæ*. Remarques sur le texte du dithyrambe : j'ai comparé le fac simile du manuscrit de Munich, donné à la fin du premier opuscule, avec le même passage du texte publié; les noms Ἰωσήφ, Ἠλιού (sic), Ἰώβ sont surmontés d'un trait indiquant le nom propre; p. 616, l. 27, le ms. porte ὥσπέρ τισιν; et 617, 4, le ms. donne non pas τοῖς δὲ καὶ ὑπερελάσας, mais τοὺς δὲ très distinctement; la note relative au datif est donc à supprimer [1].

My.

Eug. Choisy. **La Théocratie à Genève au temps de Calvin**. Genève, Eggiman, 1897, in-8 de 288 p.

M. Choisy n'a pas la prétention de nous apporter de nouveaux faits et de nouveaux textes [2]. Il a seulement essayé, après Roget, de résoudre cette question : le gouvernement de Genève a-t-il été une *théocratie?* M. C. répond : il n'y a pas eu à Genève « domination du clergé sur le gouvernement politique », mais il y a eu « gouvernement de Dieu ». C'est la Bible qui règne à Genève, surtout après le tumulte du 16 mai

1. P. 624, à propos d'un passage d'une vie de Théophane par Nicéphore Skeuophylax, publiée par C. de Boor, où se trouve employée la particule ἤ (sans μᾶλλον) après un mot qui a la valeur d'un comparatif, M. K. dit qu'il s'agit d'une particularité de la langue grecque qui n'est pas *suffisamment connue*. Il me semble pourtant, pour ne signaler qu'un passage entre plusieurs, que les hellénistes connaissent bien Thucydide VI, 21 : *αἰσχρὸν... ἀπελθεῖν, ἢ ὕστερον ἐπιμεταπέμπεσθαι*; et de simples dictionnaires classiques ne négligent pas de signaler le fait.

2. Il utilise cependant les *Registres du Conseil*.

1555, la Bible interprétée par Calvin : le vrai nom de ce régime serait la *bibliocratie*.

C'est une conception absolument inverse de celle que la Réforme avait d'abord paru devoir introduire à Genève (le *césaréopapisme*), et qui triompha dans les pays luthériens. Les princes allemands, les cantons suisses, se créent chacun sa *Landeskirche*, son Église d'État : au contraire, Genève est, suivant l'heureuse expression de M. C., une « Cité-Église ».

Au point de vue religieux, M. C. — bien qu'il soit assez sympathique à Calvin — remarque que ce système a pour effet de substituer à l'ancienne infaillibilité papale une infaillibilité nouvelle : en apparence c'est celle de la Bible ; mais, comme la Bible a besoin d'être interprétée, l'interprète officiel du livre est déclaré infaillible. C'est au nom de la Bible, interprétée par Calvin, qu'on frappe les antichrétiens et les hérétiques. — M. Choisy semble bien croire que cette conception, née « de la scolastique et de l'esprit juridique du moyen âge », marqua une déviation dans l'évolution normale de la Réforme : « Le protestantisme, dit-il, retournera à ses origines vraies, à son principe », en « respectant jusqu'au bout les droits de la conscience des autres » [1].

H. HAUSER.

STENDHAL (*Œuvres posthumes*) : **Napoléon. — De l'Italie. — Voyage à Brunswick. — Les Pensées**, etc. Notes et introductions par Jean de MITTY. 1 vol. Paris, éditions de la *Revue Blanche*, 1898.

Les cinq chapitres inédits, extraits de la *Vie de Napoléon*, qui forment environ le tiers de ce volume, sont très curieux et méritaient d'être publiés ; ils traitent de la cour, de l'armée, des ministres, du Conseil d'État et de l'administration. Quelques fragments ont été joints au *Napoléon* pour grossir le volume, ils sont d'une lecture agréable, on y retrouve le jeune penseur du *Journal*, le Beyle des années d'apprentissage, le voyageur, le psychologue, le critique.

Mais, si parmi ces fragments les uns sont inédits, les autres sont déjà connus pour avoir été publiés dans les œuvres précédentes de Stendhal.

Ainsi p. 191-192 tout le passage sur Sapho, Tibulle, Ovide et Properce est *imprimé* dans l'*Amour* [2] p. 236, p. 253-254. Le fait présente une certaine gravité. Il y a plus : une partie de ce passage n'est pas de Beyle, mais de Ginguené. (Voir *Amour*, p. 253, note 2.)

Les pensées qu'on trouve déjà dans le *Journal de Stendhal* (qui est de 1888) sont très nombreuses : les trois pages 174, 175, 176 (*Journal*, p. 52, 53) ; p. 172 (*Journal* p. 55) ; p. 178 (*Journal* p. 53) ; p. 193

---

1. Le volume est suivi d'un bon index. Les références sont peu nombreuses.
2. Édition Michel Lévy, 1853 et tirages suivants.

(*Journal* p. 55 et 105), etc., etc. En faisant ce dénombrement on se demande si l'on rêve.

Ce n'est pas tout. La lettre à Mounier p. 207-209, n'est qu'un brouillon de la lettre publiée intégralement dans la *Nouvelle Revue* p. 490-493, numéro du 1er octobre 1885, et dans les *Souvenirs d'Egotisme*, p. 170-175. Il y a même une faute de transcription dans ce brouillon ; la phrase : « J'ai pu être SOT par bon ton, lorsque je me croyais regardé » n'a aucun sens, c'est FAT qu'il faut lire, car Stendhal dit quelques lignes plus bas : « enfin vous achèverez de vous détromper de ma FATUITÉ... »

Pareilles fautes de transcription fourmillent dans le *Voyage à Brunswick*. En voici quelques-unes : P. 100. « A la fin de la course on paye *la trinquette* aux postillons. » La phrase est incomplète, Stendhal a ajouté : « *Ce mot s'écrit, je crois, drink-guelt* [1] *ou boire-argent.* » Beyle n'a jamais bien su l'allemand, mais ce n'est pas une raison pour lui faire dire : *la trinquette* [2], quand il dit fort correctement : *le tringuelte;* Stendhal transcrit ce mot allemand tout comme J.-J. Rousseau dans les *Confessions* (épisode de la Zulietta, part. II, liv. VIII : « Nous allâmes après le dîner voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques, qu'elle nous laissa payer sans façon ; mais elle donna partout des *tringueltes* beaucoup plus *forts* que tout ce que nous avions dépensé. » P. 107 : « Il y a une maison sur le *Rolweg...* » Stendhal a écrit *Bolweg*, une note aurait pu indiquer qu'il faut lire : Bohlweg. P. 106 : « Fièvre *jaune* » à Brunswick ! le manuscrit porte : *chaude*. P. 108 : « Partout des dates, quelquefois sur le toit, avec des *traits* de différentes couleurs... » *tuiles* et non pas traits. P. 112 : « *exclusivement* rare. » Le manuscrit porte : *excessivement*. P. 115 : « Les Ker-haus [3] (je crois : *balai* de la maison) qui termine *(sic)* tous les bals... » *ballet* et non *balai*, etc., etc.

Le texte du *Voyage à Brunswick* n'est pas complet, et il n'est pas toujours conforme au manuscrit original — il y a des suppressions multiples et des corrections, toutes inutiles. Le lecteur aurait pu être averti.

Enfin dans les notes se glissent une foule d'erreurs : Colomb *(passim)* ne s'appelait pas *Raoul*, mais *Romain;* la *Vie de Napoléon* fut éditée en 1876 et non pas en 1845 (p. 4); en 1806 Beyle n'était pas Inspecteur du mobilier (p. 91), ce fut le 10 août 1810 qu'il obtint ce titre (voir Auguste Cordier : *Stendhal inconnu*, p. 14, *Chronique de Paris*, 10 avril 1893); Stendhal n'assiste pas en spectateur à la bataille d'Iéna (p. 92), malgré le dire de Romain Colomb, — le 14 octobre 1806 Beyle était à Paris (voir *Journal*, à cette date); le manuscrit de Beyle (p. 94) intitulé : *Histoire de la guerre de la Succession d'Espagne* existe, et il est vraiment

1. Lisez : Trink-gelt.
2. La trinquette est une voile triangulaire.
3. Lire : *Kehraus*

« extraordinaire » que ce document *(il se trouve à la Bibliothèque de Grenoble)* ait échappé à la « vigilance » de celui qui, le dernier, a « bravé la poussière [1] » des archives stendhaliennes. Il pourra facilement vérifier le fait dans un catologue imprimé [2]. La phrase qu'il a écrite à ce sujet est vraiment trop *spirituelle* : « Au reste, si l'œuvre annoncée... (*Histoire de la Succession d'Espagne*) avait existé réellement, la patiente piété des Stendhaliens eût vite fait de l'exhumer. *La petite chapelle*, avec ses curés, son bedeau et ses fidèles, veille jalousement sur tout ce qui constitue les éléments de son culte. Il serait *extraordinaire* qu'un manuscrit de Beyle échappât à tant de *vigilance*. »

Il ne suffit pas d'avoir de *l'esprit* pour éditer des manuscrits, il faut posséder quelques autres qualités, enviables quoique modestes, comme l'exactitude, la précision et le savoir ; la manière dont ce volume est présenté au public en est la preuve éclatante, *the damning proof*, aurait dit l'éloquent Burke.

Casimir Stryienski.

Hubert Pernot. **Grammaire grecque moderne**, avec une introduction et des index. Paris, Garnier frères, s. d. (1897 à la fin de l'introduction), xxxi-262 pp.

Cette grammaire s'adresse, dit l'auteur, « à ceux qui ont dessein de parler le grec moderne ». Elle répondra certainement à son but ; elle est bien composée, clairement rédigée, séparée en divisions précises et compréhensibles, et complète, on doit le constater avec plaisir, autant que peut l'être un ouvrage de cette nature ; c'est surtout son caractère éminemment pratique qui en fait le mérite et qui, je le souhaite sincèrement à M. Pernot, fera son succès. Je le souhaite d'autant mieux qu'il se rencontre avec moi sur plusieurs points de doctrine que j'ai eu l'occasion d'exposer il y a plus de dix ans. J'aurais pourtant bien quelques critiques à lui faire, une entre autres, qui ne porte d'ailleurs que sur une question de méthode. Il y a dans toutes les langues des prononciations plus ou moins correctes, des formes admises par le bon usage à côté d'autres moins reçues, même des constructions doubles dont l'une appartient à la langue pure tandis que l'autre est simplement tolérée. Si l'auteur d'une grammaire française, destinée à apprendre le français aux étrangers, devait enseigner, par exemple, la prononciation de mots comme *registre*, *royaume*, dirait-il qu'il faut prononcer *regis tre*, *roi-iaume*, ou bien *regître*, *ro-iaume?* Il doit y avoir, et il y a en effet un usage plus général, ou, à défaut d'usage plus général, celui soit de la capitale, soit de la partie du pays où l'on est censé parler la langue le

---

1. P iv.
2. *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, tome II, Plon, 1889.

plus purement. En ce qui concerne la Grèce, on prendra pour guide, avec raison sans doute, la langue parlée à Athènes et dans les environs. Mais là encore il faut distinguer : le campagnard ne parle pas une langue d'une pureté incontestable; il y a des gens qui parlent bien et des gens qui parlent mal, tout en parlant les uns et les autres la véritable langue usuelle, et non une langue savante ou puriste. C'est à Athènes comme ailleurs. Or, je crains que M. P. n'ait pas fait suffisamment, ou d'une manière suffisamment explicite, le départ entre les formes employées par les gens qui parlent bien et ceux qui ont des habitudes moins recommandables; car « ceux qui ont dessein de parler le grec moderne » ont bien dessein, si je ne me trompe, de le parler le plus purement possible. Pourra-t-on donc dire indifféremment, par exemple, ἔχουμε, θέλουμε, et ἔχομε, θέλομε? Ou bien l'une de ces formes seule est-elle conforme au bon usage? Pour ce cas particulier, M. P. répondra sans doute que ἔχουμε est la seule forme normale, attendu que l'ο atone devient le plus souvent ου. Je le veux bien, quoique l'usage ne se guide pas toujours sur les règles posées par la science. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que le Grec qui dit χάνουμαι dit également χανούμαστε et non χανόμαστε, et qu'un autre dira χανόμαστε au pluriel et χάνομαι au singulier. Où est le bon usage? N'est-il pas, dès maintenant, au moins pour les formes que je cite, suffisamment établi? Pour moi, je pense qu'il l'est, comme encore en d'autres cas; et c'est pourquoi j'ai adressé à M. P. le reproche de ne l'avoir pas toujours dit, tant à propos de doubles formes que de doubles prononciations. En général, d'ailleurs, M. Pernot me semble avoir, par suite d'une réaction fort compréhensible contre la langue savante, une préférence marquée pour les formes, je ne dis pas de la langue, mais du langage populaire. Dans le détail, il resterait à relever quelques inexactitudes [1], mais je ne veux pas allonger cet article; le fond même de l'ouvrage n'en saurait être atteint, et j'ai exprimé mon sentiment dès les premières lignes.

My.

BULLETIN

— La *Minerva (Jahrbuch der Gelehrten Welt)* atteint sa septième année, et le nouveau volume, publié par M. Karl Trübner avec les mêmes soins et la même

1. Par exemple pour le chapitre *contraction*, où M. P. prend pour des contractions des phénomènes tout différents; pour le chap. *diphtongues*, où il ne s'agit pas toujours de diphtongues au sens propre du mot; pour la section III des verbes périspomènes (verbe πατῶ, p. 161), qui ne va pas sans quelque incertitude. — M. Pernot me prie de signaler les rectifications suivantes : p. ix, au lieu de *av. J.-C.*, lire *ap. J.-C.*; p. 55, § 83, les formes de l'accusatif et du génitif ont été interverties; p. 73, § 112, au vocatif, au lieu de καρετζῆς, lire καρετζῆ.

exactitude minutieuse, rendra les mêmes services. Cette fois encore, le consciencieux auteur s'est efforcé de combler des lacunes. C'est ainsi qu'il a inscrit dans son livre un certain nombre d'établissements scientifiques de France qui lui manquaient jusqu'alors, les musées archéologiques d'Italie, les instituts du haut enseignement de l'Inde et un certain nombre de bibliothèques et de sociétés savantes de la Grèce, du mont Athos et de Constantinople. Le volume est précédé d'un portrait de Fridtjof Nansen et accompagné d'une table due à M. F. Mentz. Dans son avant-propos, M. Trübner remercie ses collaborateurs, MM. A. Maire, sous-bibliothécaire à la Sorbonne; Mau, à Rome; Führer, à Lucknow; Thumb, à Fribourg en Brisgau. Mais les savants et professeurs du monde entier doivent le remercier aussi de son œuvre annuelle où abondent les renseignements utiles. — A. C.

— Le recueil : *Satura Viadrina. Festschrift zum fünfundzwanzigjæhrigen Bestehen des philologischen Vereins zu Breslau* (Breslau, Schottlaender, 1896, VI-161 pp. in-8; prix : 5 Mk.) contient les onze articles suivants : 1° G. Wissowa, *Septimontium und Subura :* le nom de *septimontium*, donné à la fête du 11 décembre, a été aussi celui de Rome à un certain moment de son développement; les sept collines sont, d'après Antistius Labeo, Palatium, Cermalus, Velia, Fagutal, Oppius mons, Cispius mons, Subura; cette dernière est accompagnée de l'épithète Caelia que Verrius Flaccus n'a pas comprise et a prise pour le nom d'une huitième colline; Subura désignait à cette époque, non une vallée, mais une élévation située près du Caelius. — 2° J. Partsch, *Die Berbern bei Corippus :* rapprochements entre les noms anciens et les noms modernes et détails sur les mœurs et les diverses tribus mentionnées par Corippus. — 3° K. Müncher, *Der sechste Isokratische Brief :* cette pièce n'est pas d'Isocrate, mais de son école; la thèse est fondée surtout sur un argument négatif, l'absence d'épichérème. — 4° F. Wilhelm, *Zu Tibullus, I, 4 :* nombreux rapprochements avec Ovide, Properce V, 5 et Horace, Sat. II 5, d'où l'auteur conclut à une source grecque commune. — 5° W. Kroll, *Scenische Illusion im fünften Jahrhundert :* critique des opinions de Bethe et réaction contre la tendance à attribuer au théâtre d'Athènes une machinerie compliquée. — 6° H. Lübke, *Ueber die rhodischen Liebeslieder in ihren Beziehungen zur neugriechischen Volksdichtung :* ce sont des poèmes d'origine populaire remaniés et affinés par des gens de goût. — 7° G. Türk, *Aristipps Erkenntnistheorie :* les idées prêtées à Protagoras par Platon dans le Théétète ne peuvent servir à compléter les renseignements fournis par Sextus Empiricus sur Aristippe. — 8° H. Schmidt, *Zur kunstgeschichtlichen Bedeutung des homerischen Schildes,* contrairement à Reichel, ne croit pas que la description du bouclier ait un rapport avec des œuvres réelles. — 9° L. Cohn, *Diassorinos und Turnebus, ein Beitrag zur Textgeschichte der Philonischen Schriften :* très élégante démonstration de l'origine du texte dû à la main de Diassorinos dans le manuscrit de la Laurentienne 85, 10 (ff. 3-14, 413-559) : c'est une copie de l'édition de Turnèbe avec ses fautes d'impression. — 10° F. Skutsch, *Iambenkürzung u. Synizese :* prouve, contre Leo (et d'autres), que la loi d'abrègement des mots iambiques atteint les syllabes longues par nature et que l'hypothèse de la synizèse est un expédient mal fondé. — 11° P. Hoppe, *Beitræge zur Erklærung des Properz :* le nom de *Panthus* (II, 21) est à expliquer d'après Servius sur *Ae.* 2, 318; celui d'Oromedon (III 9, 47) se justifie par Théocr. Thal. 46 ; II 30, 19 lire avec le Neapolitanus : « non tamen in merito (*i. e.* est) »; IV 13, 11 lire, pour se rapprocher du manuscrit : « haecne marita fides et speratae auia noctes? ». — P. L.

— Le cinquième volume des *Studi italiani di filologia classica* (Firenze-Roma, tipografia dei fratelli Bencini, 1897, 518 pp. in-8° ; prix : 20 l.) est consacré en

grande partie, comme ses aînés, à l'inventaire et à la description des manuscrits, surtout des manuscrits grecs. C'est ainsi que M. Cosattini nous donne le catalogue des manuscrits grec de la bibliothèque archiépiscopale d'Udine (12 n^{os}), M. N. Festa celui de Lucques (8 n^{os}) et de Pistoie (2 et 7 n^{os}), M. Fraccaroli celui de la bibliothèque universitaire de Messine (12 n^{os}, dont un Hésiode du XII^{e} siècle, dont la collation publiée par Kœchly est à refaire), M. Olivieri celui du supplément de la Magliabecchiana (51 n^{os}). Il faut rattacher au même ordre de préoccupations les travaux et les notes de M. De Stefani sur deux manuscrits des *Helléniques* de Xénophon, le Marcianus 330 de la Laurentienne, d'où Pier Vettori a tiré ses variantes, et le Laur. 69, 12 ; de M. Fraccaroli, sur les manuscrits grecs du monastère du Saint-Sauveur conservés à la bibliothèque de l'université de Messine ; de M. Malagoli, sur un manuscrit de Lovere (Bergame) non catalogué et qui contient presque en entier les deux premiers livres de Tibulle (avec collation); de M. Olivieri, qui publie trois épigrammes grecques de Zarida d'après un manuscrit de Vienne ; de M. Pierleoni, sur le manuscrit Vat. gr. 989 (XIII^{e}-XIV^{e} siècle) des Cynégétiques de Xénophon ; de M. Pistelli, sur les fondements d'une édition à faire des Θεολογούμενα τῆς ἀριθμητικῆς ; de M. Rostagno, qui signale pour le *De generatione hominis* le Laur. 4, 10, inconnu de M. Krumbacher et le plus ancien des manuscrits de cet ouvrage (com. du XI^{e} siècle), et publie, d'après le Laur. Ashburnham 1174 des scolies inédites de Manuel Olobolos εἰς τὸν βωμὸν τοῦ Ἀπόλλωνος (C. Haeberlin, *Carmina figurata graeca*, p. 85); de M. Vitelli, sur le ms. de Venise 513 de l'Économique de Xénophon. Il convient de mettre à part l'étude de M. Zuretti, *Per la critica del Physiologus greco* (pp. 113-219), qui est une véritable édition critique, limitée il est vrai à quatre manuscrits ; si ce n'est pas encore l'édition attendue, c'en est du moins l'acheminement. Un seul catalogue des manuscrits latins, le premier je crois de la collection des *Studi*, nous est donné par M. Fava, *Codices latini Catinenses* : ce sont tous des manuscrits de la Renaissance. Les études sur la philologie grecque sont nombreuses et importantes : Fraccaroli, *Thuc. VI, 61, 5 ; III, 84, 1* ; Romagnoli, *Sulla esegesi di alcuni luoghi degli Uccelli d'Aristofane ;* Vitelli, *Alciphron, III, 48, 1 ; Eurip. fr. 36 Nk²* ; Olivieri, *I Catasterismi di Eratostene*, préparation à l'édition qui vient de paraître ; Covotti, *Quibus libris uitarum in libro septimo scribendo Laertius usus fuerit* ; Graeven, *Lucianea* ; Levi, *Variae lectiones in Luciani dialogos meretricios* ; Mancini, *Sul* De Martyribus Palaestinae *di Eusebio di Cesarea*. Dans ce dernier article, M. M. prétend que l'addition au livre VIII de l'Histoire ecclésiastique est l'œuvre d'un interpolateur dont on saisirait la main en d'autres endroits de l'ouvrage et qui dépendrait pour ce fragment et d'Eusèbe et du *De mortibus persecutorum* ; on sait que M. M. a déjà soutenu l'inauthenticité de l'*Oratio ad sanctum coetum*. Pourquoi M. M. appelle-t-il toujours *Preussen* M. Preuschen ? L'histoire a été abordée par M. M. Lœwy, *Sopra il Donario Maratonio degli Ateniesi a Delfo* ; Niccolini, *L. Apuleio Saturnino e le sue leggi* ; et Pais, *Il Porto di Satiro* (à propos de Liv. XXVI, 39, 6), et *Un passo di Polibio* (II, 31, 1 garder la leçon Μασσαλίας ; à cette occasion M. P. étudie le texte III, 60, 10 où il est question de la πόλις des Taurini). M. A. Tartara, *Sulle Verrine di Cicerone*, a traité entre autres des points suivants : la publication *successive* des sept discours, un cas de concordance parfaite entre les Verrines, un trait de l'*accusatoria consuetudo* chez Cicéron. M. Sabbadini continue ses fructueuses recherches sur les biographes et les commentateurs de Térence et présente une série de notes très intéressantes sur l'histoire des classiques latins au temps de la Renaissance. Enfin M. Lattes apporte des compléments et des corrections au *Corpus inscriptionum etruscarum*. Ces indications montrent que l'utilité de ce volume est

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 31 janvier — 1898

Goblet d'Alviella, Ce que l'Inde doit à la Grèce. — Vogel, Le chariot de terre cuite. — Martinon, Les amours d'Ovide. — Hirsch-Gereuth, L'idée de la croisade après les croisades. — Martin et Lienhart, Dictionnaire des dialectes alsaciens, 1 et 2. — Labriola, La conception matérialiste de l'histoire. — Pascal, Coutumes des Universités italiennes.

Ce que l'Inde doit à la Grèce. — Des influences classiques dans la civilisation de l'Inde, par le comte Goblet d'Alviella. Paris, Leroux, 1897. In-8, vi-200 pp.

Le titre de cet ouvrage suffit à le caractériser : c'est un résumé sobre et fidèle des études et des controverses les plus récentes sur la civilisation de l'Inde antique à la suite de la conquête d'Alexandre et sur les apports probables de l'esprit hellénique à l'évolution de la pensée hindoue. Le départ de ces divers éléments, dans l'art, la littérature, les sciences, les idées philosophiques et religieuses, est souvent fort délicat, toujours judicieux. Le livre, utile aux indianistes, paraît surtout destiné aux humanistes curieux des choses de l'Inde, et on le leur recommanderait davantage, s'ils ne devaient y trouver trop de phrases dans le genre de celle-ci : « Il y relève néanmoins des indices que l'écriture était dès lors en usage » (p. 123); ou : « Il fait valoir que seuls les artistes grecs, venus chercher fortune dans l'Inde, pouvaient ainsi mettre des formes classiques au service des idées indiennes » (p. 83) [1].

V. H.

Het Leemenwagentje, Indisch Tooneelspel uit sanskrt en prâkrt in het nederlandsch vertaald, door J. Ph. Vogel. (Thèse de doctorat de l'Université d'Amsterdam, décembre 1897.) In-4 carré, xvi-216 pp.

Il est convenu que *le Chariot de terre cuite* est un chef-d'œuvre. Chef-d'œuvre ou non, — je ne suis jamais parvenu à me passionner pour le thème banal, immoral et faux de la courtisane amoureuse, depuis Vasantasênâ jusqu'à la Dame aux camélias, — on peut se demander s'il était urgent d'en publier une nouvelle traduction après tant

1. Le nom de M. Senart s'écrit sans accent aigu.

d'autres. L'Université d'Amsterdam, juge souveraine en matière de lettres hollandaises, a résolu la question par l'affirmative, et le mérite de l'œuvre qui lui était soumise justifie amplement sa décision. M. Vogel est bon sanscritiste, connaît son sujet, le théâtre indien et les travaux de ses devanciers, discute avec autorité les quelques propositions nouvelles qu'il avance, et traduit les stances en un rythme aisé et souple, très voisin à tous égards de l'original. Il convient de réserver un éloge à l'exécution matérielle de l'ouvrage, digne des meilleures traditions typographiques de la Hollande [1].

V. H.

Ph. Martinon, prof. au Lycée d'Alger, lauréat de l'Académie française. *Les Élégiaques Latins.* **Les Amours d'Ovide**. Traduction littérale en vers français avec un texte revu, un commentaire explicatif et archéologique, une notice et un index. Paris, Fontemoing. 1897. gr. in-12, 439 p.

Cet *Ovide* est la suite d'un *Tibulle* dont j'ai autrefois rendu compte [2]. D'un volume à l'autre le progrès a été considérable et tel qu'en vérité, entre les deux ouvrages, il n'y a pas de comparaison. On sent ce progrès partout, dans l'introduction, dans la traduction, ici plus élégante et plus ferme, et aussi dans les notes. Ces *Amours d'Ovide* sont en fait un beau et aussi un bon livre que, dans leur intérêt, je recommande à tous les lettrés.

Sans doute, le nouveau volume, le second de la série des Élégiaques, n'est pas plus que le premier sans défauts; M. Martinon en conviendrait lui-même de très bonne grâce; il est, et j'en ai eu la preuve, un des rares auteurs qui admettent dans la pratique qu'on leur dise la vérité. Voici donc, à mon avis, les faibles de cet Ovide : beaucoup de notes sont trop longues et surchargées de digressions; il est bon de compulser Saglio et Marquardt : il ne faut pas les reverser dans les auteurs qu'on commente. Qui donc (est-ce l'auteur ou l'éditeur ?), qui donc a eu l'idée d'ajouter au titre les mots : « Commentaire archéologique [3] », addition des plus fâcheuses ici à tous les points de vue! Ovide, en un vers, emprunte une brève comparaison à la marine (II, 9, 21); aussitôt le mot *navalia* sert de prétexte à un exposé d'une page et demie (p. 316). Il est question d'Isis : tout de suite une longue digression sur le culte d'Isis à Rome (p. 288, v. 25); Ovide envoie (II, 15) une bague à Corinne : donc toute une page sur l'emploi des anneaux à Rome, et ainsi de suite [4].

---

1. P. 27, l. 6 du bas, lire *Ghatotkaca* (les cérébrales ne sont pas distinguées).
2. Voir la *Revue* de 1895, I, p. 463.
3. Il n'y avait au titre du Tibulle que : « commentaire critique et explicatif ».
4. Ainsi à propos de *Cytherea*, de *ceræ veteres*, M. M. a cru enrichir son index et son livre par ces belles choses : mais elles sont d'emprunt et ne forment qu'un lourd ballast qui diminue d'autant la valeur de l'ouvrage.

Il y a partout aussi trop de comparaisons, et cela à toute occasion [1]. M M. a oublié qu'on en a fait jadis un tel abus, que l'usage même de ces développements nous est pour l'heure interdit.

L'Introduction est ici plus sobre, plus vigoureuse et bien plus solide que dans le Tibulle ; mais elle est gâtée par un singulier paradoxe : M. M., sans doute sous l'influence des recherches très réalistes auxquelles se plaît notre temps, aura voulu, je pense, appliquer à son auteur la méthode qu'il voyait employée dans les biographies de Catulle et d'autres élégiaques ; pourquoi ces poèmes-ci n'auraient-ils pas été « vécus » comme tant d'autres ? M. M. s'est donc efforcé de faire l'histoire ou mieux de nous conter le roman des amours d'Ovide à propos des Amours. M. M. ne doute pas que Corinne ait été un personnage réel et qu'il n'y ait eu qu'une Corinne ; il y aurait dans nos poèmes un « cycle corinnien » qu'on doit pouvoir refaire avec ses vicissitudes ; pour un peu on daterait dans le détail l'histoire de l'amour du poète avec Corinne. Tel est le thème.

Dès qu'on s'aviserait d'en admettre l'énoncé, j'accorderais à M. M. tout ce qu'il veut ; mais l'idée même d'une telle tentative est-elle ici à sa place ? Elle ne passe pas sans objection dans les études sur les autres poètes : même avec les plus francs, les plus explicites, il convient en de tels sujets d'avoir quelque défiance ; il y eut toujours tant d'Iris « en l'air » ; avec Ovide nous ne pouvons que nous refuser à toute induction, quelle qu'elle soit. Entre Ovide et les poètes comme Catulle et Musset, il y a, ce me semble, une sorte d'abîme. Dans quels vers retrouverait-on ici cet « accent de vérité » qui ne trompe pas ? Ovide n'a été, n'a jamais voulu être qu'un élève des rhéteurs. Au cas où nous l'oublierions, tels vers des Amours (II, 5, 7 et 8) nous le rappelleraient suffisamment. Sa muse spirituelle se joue de tous les sujets ; dans tous ceux qu'il a traités, pour le fond comme pour les détails même les plus indifférents, la rhétorique a tout déformé et déguisé ; toute réalité chez lui s'évapore. Reprochez-lui de mentir, il sourira ; car la question pour lui est uniquement de savoir s'il ment avec esprit et s'il feint avec grâce. Il me semble presque que, dans aucun cas, il n'eût pu être vrai et sincère, l'eût-il voulu. Dès qu'il s'agit d'Ovide, il nous faudrait maintes preuves venues d'autres que lui et les plus fortes présomptions pour croire un peu de ce qu'il dit. Beaucoup de Romaines prétendirent être Corinne ; aucune autre que la vraie Lesbie s'avisa-t-elle de se reconnaître dans les vers de Catulle ? Ovide nous a révélé (I, 14, 9) que Corinne n'était ni brune, ni blonde ; grave problème de savoir au juste la couleur de ses cheveux. Tant qu'il reste sans solution, comment nous représenter la maîtresse du poète ? Une telle lacune doit navrer M. M. ; voyons-y pour notre compte un symbole fort exact du personnage.

1. Préambule de II, 11 ; de I, 8 : on y verra tout un défilé : Properce, Régnier, Molière !

En se prononçant contre l'avis de tous, en prétendant reconstituer le cycle corinnien, M. M. a cru faire honneur à son poète; le résultat est tout autre, suivant moi : il faut prendre Ovide comme il est. Quant à la méthode employée par M. M., il ne s'est pas aperçu qu'elle n'était au fond qu'un cercle vicieux et ne pouvait aboutir. L'essai de reconstitution de la première édition des Amours en cinq livres, fondé sur le paradoxe que je viens de relever, ne vaut pas mieux [1].

Il y a dans les notes plus d'une remarque commune, d'un goût douteux, au moins inutile [2]. Je ne parle pas des appréciations littéraires qui foisonnent et qui sont pour une bonne part autant de critiques acerbes du poète : *editore traditore!* [3]

Il me serait facile, mais il serait injuste de multiplier les critiques de ce genre, qui ne portent, en somme, que sur des vétilles [4]. Je ne les ai relevées que pour dire mon avis en toute sincérité. Ces petites imperfections n'ôtent pas beaucoup à la valeur du livre. Nous ne pouvons qu'encourager M. M. à continuer; puisse-t-il profiter de l'expérience acquise, et surtout supprimer, dans le volume qu'il a promis sur Properce, toutes les additions factices. Là les difficultés ne lui manqueront pas, pour le texte comme dans l'interprétation; mais j'espère que M. M. se sentira séduit par le génie de Properce, ce poète inégal, âpre et délicat, surtout original, en qui nos contemporains reconnaîtraient volontiers un des leurs. Que M. Martinon prenne son temps avant de nous donner ce troisième volume, nous avons la preuve qu'il peut finir par un très bon livre son excellente et très louable entreprise.

É. T.

Hirsch-Gereuth (A. von). **Studien zur Geschichte der Kreuzzugsidee nach den Kreuzzügen**, Munich, H. Lüneburg, 1897, gr. in-8°, de 176 pp. (Collection Heigel et Grauert).

Le titre de cet ouvrage est-il bien choisi ? Évidemment M. Hirsch-

---

1. I, xv, dont M. M. veut faire un prologue du IVe ou du Ve livre, est aussi bien et mieux un épilogue qui correspond ici parfaitement à II, 1, 2.

2. Ainsi p. 287 sur le v. 1, et p. 288 sur le v. 17. J'en appelle à l'auteur pour la note (p. 337) sur II, 14, 27, dont j'aime mieux ne rien citer : qu'est-ce que tout cela vient faire ici?

3. M. M. ne peut se retenir, même en des passages qui n'avaient nul besoin d'être annotés : p. 322, 23 : « *Opera*, est peu délicat »; 27 : « *Utilis* est distingué » (ceci ironiquement)! P. 318, 25 : « Quelle syntaxe bizarre! Cela est bien mythologique, ceci peu poétique », etc.

4. Par exemple p. 325 en haut : il eût fallu tout au moins un renvoi précis, pour ceux qui ne connaissent pas l'anecdote contée par Sénèque le père. Sur I, 2, 3, il fallait noter l'imitation de Virgile (*En.* IV, 193). — Objections au texte adopté : je ne comprends pas comment on peut, d'une manière naturelle, expliquer : II, 2, 38 : *In verum.* Qu'est-ce que cette ville des Pélignes, que M. M. appelle *Æqua* (p. 343, 1)?

Gereuth ne pense qu'aux croisades classiques, celles auxquelles on s'obstinera longtemps encore à ne pas mêler les autres croisades ; mais avec cela même, le titre ne renseigne guère sur le contenu. Ce contenu est l'histoire de la politique pontificale en ce qui concerne la croisade pendant les pontificats de Grégoire X et de ses successeurs jusque vers la fin du XIII[e] siècle.

Cette partie de la question est bien traitée, les sources, en partie inédites, sont suffisamment employées, et le récit nous a semblé très lisible. L'auteur s'est arrêté cependant trop longuement sur les questions de politique générale qui ont empêché toute expédition croisée à cette époque. Il y a, sans doute, trop de choses sur les efforts de Grégoire X pour rétablir la paix en Allemagne, sur les intrigues du roi Ottokar et les affaires de l'Espagne.

Par contre, il manque, dans ces « études sur l'idée des croisades après les croisades », l'analyse complète des deux autres facteurs qui, avec l'initiative de la cour romaine, doivent déterminer une croisade. La provocation à la guerre sainte qui venait des dangers et des souffrances de la chrétienté orientale ne nous est indiquée que d'une manière trop sommaire et peu originale, l'auteur se bornant à résumer l'ouvrage de Wilken. Ensuite on ne voit pas assez le retentissement que trouvaient ailleurs qu'en Allemagne les exhortations des papes ; pour nous renseigner sur ce point, il aurait fallu puiser d'une toute autre manière aux sources nationales des pays de l'Occident. Il en résulte que l'histoire de ces intéressantes tentatives n'est pas complètement intelligible, ni aussi vivante qu'elle aurait pu l'être.

En finissant, je dois bien reprocher à l'auteur un singulier défaut, qui pourrait être mal interprété. Les notes érudites sur les ambassades tatares en Occident appartiennent à un article de R. Röhricht sur les derniers temps du royaume de Jérusalem, article publié dans le premier volume des *Archives de l'Orient latin*[1]. Il est vrai que parfois on trouve l'indication de cet article à la suite des sources qui lui sont empruntées sans le dire ; mais il me semble que, sous tous les points de vue, le renvoi à *ce seul article* aurait suffi.

N. Jorga.

---

1. Il n'y a qu'une seule citation dont je n'ai pas retrouvé l'original. Pour les autres, je remarque, comme spécimen édifiant, que la citation de Rœhricht, p. 650 de l'article cité, note 81 : « Chron. Imag. mundi, *Mon. Hist. Patr.* III, 1606 et s. », est reproduite dans le livre allemand de M. von H.-G., p. 125, note 54, ainsi : « Chron. Imag. mundi, *Mon. Hist. Patr.* III, 1606 et 5 » *(sic)*.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten, bearbeitet von E. Martin und H. Lienhart, im Auftrage der Landesverwaltung von Elsass-Lothringen. I-II. Strasbourg, K. J. Trübner, 1897. In-8, xvi-304 pp., en deux livraisons à 4 mk. chacune (l'ouvrage complet en aura six).

Avant d'aborder le compte rendu de ce complet et précieux répertoire des dialectes alsaciens, je demande la permission de faire une réserve toute personnelle. Il y a déjà plusieurs années que j'ai en portefeuille une grammaire et un vocabulaire du dialecte de Colmar : si je ne les ai pas publiés, c'est que le temps m'a manqué pour les achever et que d'ailleurs chaque jour presque y apporte une addition. Le dictionnaire de MM. Martin et Lienhart, malgré sa haute valeur, ne les rendra pas inutiles : l'étude d'ensemble et la monographie trouveront place côte à côte et se compléteront, je l'espère, mutuellement. Mes transcriptions phonétiques diffèrent en général assez peu de celles du nouveau dictionnaire : peut-être quelques-unes seront-elles moins goûtées ; beaucoup, si je ne me trompe, sont plus précises et plus claires ; il m'est naturellement impossible de les discuter et d'en instituer la comparaison dans cette *Revue*, qui n'a point à sa disposition de types spéciaux. Tout ce que je tiens à établir, c'est que ces transcriptions sont miennes, qu'elles sont depuis longtemps arrêtées sur le papier, et que, lorsqu'elles paraîtront, on ne devra point les prendre pour un plagiat ou un perfectionnement de celles de MM. M. et L. De même pour les mots et les formes : il va sans dire que plusieurs de leurs articles me seront d'un grand secours pour rappeler et confirmer mes souvenirs; mais il s'en faut de beaucoup, on le conçoit, que la forme spécifiquement colmarienne soit citée, du moins en tant que telle, dans chacun de leurs articles, et en somme c'est d'après mes souvenirs et ceux de quelques témoins, qui gardent pieusement à Paris la langue de la petite patrie perdue, qu'a été composé le manuscrit destiné à une tardive publicité.

Cela dit, je n'ai plus qu'à féliciter les auteurs de leur intelligente initiative, de l'exactitude et de la richesse de leur documentation, des ingénieuses dispositions de plan et de typographie qui leur ont permis de faire tenir sous un volume relativement restreint une énorme variété de citations et d'informations. Ce n'est point ici seulement un répertoire de mots : c'est, sous chaque mot, les principales locutions où il entre, les usages locaux, proverbes, facéties, devinettes, randonnées et rondes enfantines dont il éveille l'écho lointain au cœur de l'homme mûr. Dire que j'y ai presque tout retrouvé en fait de cris des rues : — jusqu'à l'exclamation railleuse *èx! èx!* qu'on pousse en passant un index sur l'autre ; — jusqu'aux plus ineptes assonances qui nous firent sauter sur un giron bien-aimé et furent les premiers exercices de mémoire où se complut notre sens littéraire encore prompt à l'enthousiasme. En voici une pourtant qu'ils ont oubliée sous « André » et qui pourra trouver place ailleurs : *àntrés, tü pésch pés, ich pén liep, on tü pésch e liep*. Je ne traduis pas : cela n'a de valeur que pour qui comprend d'em-

blée. Je n'ai pas retrouvé non plus les deux disyllabes, bien connus à Colmar, qui servent à dire « oui » et « non », et qu'il m'est tout à fait impossible de noter ici, même de la façon la plus approximative, savoir *ehe* (les deux *e* très brefs et teintés de nasalité) et *e-é* (même nasalité, mais le second *e* environ trois fois plus long que le premier), dont on dit respectivement en proverbe « *ehe ésch e füle yô* » et « *e-é ésch e füle nây* ». Quelques locutions plus compliquées paraissent manquer : colmarien *àwrnây*! exclamation d'étonnement; une autre de même sens, *ewezemär*! qui n'est pas colmarienne, mais du Bas-Rhin, et que, pour ma part, je ne me suis jamais expliquée [1]. Le caractère même et l'insignifiance de ces lacunes en disent assez sur la nature de l'ouvrage et le souci qu'ont eu les auteurs de ne rien laisser échapper.

Je feuillette maintenant avec eux leur dictionnaire, et je souhaite qu'ils puissent tirer parti, dans les livraisons ultérieures, de quelques-unes de mes observations. — P. 15, le mot *edel* n'est pas donné comme adjectif : n'existerait-il point, par hasard, en alsacien? — P. 17, *Ifer* = *Eifer*. Il fallait y ranger *kayfre* = *geiferen*, ou tout au moins l'y rappeler, au même titre que *erinneren* figure sous *in*. — P. 22, sous *Aug*, ou plus bas sous *gluren* (p. 261), manque *klüryokle*, injure colmarienne aux louches. Je l'ai souvent entendue. — P. 23, sous *Egerde*, le rapprochement ἀχήν = lat. *egénus*, pour n'être pas nouveau, reste bien hasardé. — P. 24, *eigentlich*. La forme colmarienne n'est pas *aykelik*, mais *ayketlik*. — P. 25 : à Colmar aussi, le mot *kotsàkr* est le seul connu pour « cimetière ». — P. 28, la notation *àlatantà* « en attendant », pour Strasbourg, ne me paraît pas exacte : au lieu de *an* il faudrait un *à* nasal. — P. 29, *Elle*. Dans mon enfance on m'avait appris à compter l'aune pour 1 m. 20; il faut croire qu'il était devenu d'usage à Colmar d'appeler « aune » tout court la double-aune. — P. 31, sous *Gängetöl*. Argand n'a pas inventé d'huile à brûler, mais la lampe à double courant d'air, dite « quinquet » d'après le nom du fabricant, d'où ensuite le composé « huile à quinquet ». — P. 35, *àltrle*, terme d'amitié aussi très commun à Colmar. — P. 36, *Ameise*, colm. *ômays*, et non pas *ômis*. — P. 39, sous *darum*, on eût pu mentionner l'assonance absolue de *trom* « c'est pourquoi » et *trom* « tambour », traduite en triple calembour par Pick dans le couplet final : « *Trom wèmr ōu nét trome, frgèse nét tse khome enàntrmôl vétrom.* » — P. 68, sous *Arsch*, manque la grossière apostrophe *lák mi àm ársch*, trop caractéristique pour être omise. Elle pourra trouver place sous *lecken*. — P. 69, sous *Art*, à noter la locution courante de blâme *wàs ésch tès fér en ârt?* francisée en « qu'est-ce que c'est que çà pour une manière? » — P. 78,

---

1. Revient plusieurs fois dans le *Tolle Morgen* d'A. Pick. Je saisis cette occasion pour féliciter les auteurs des nombreux emprunts qu'ils ont faits aux trop rares œuvres de ce charmant écrivain, que j'ai eu l'honneur de connaître et qui fut un des représentants les plus authentiques de l'esprit strasbourgeois.

col. 2, l. 16, lire *Zuckererbsle.* — P. 83, sous *etwas*, mentionner le jeu de mots colmarien sur *èpis* et fr. *épice*, particulièrement caractérisé dans la liaison *èpis erî (= etwas herein)*, rapportée au fr. *épicerie*. — P. 85 l'étymologie de la locution *ox box* « taschenspieler » est passée sous silence : c'est manifestement l'allemand *hokus pokus* (grossièrement altéré de *hoc est corpus*). — P. 91, sous *Fuchs*, je n'ai pas trouvé (ni sous *Ente*) la mention de la vieille et célèbre enseigne strasbourgeoise *wo tr fux ten ènte prètit*. — P. 114, sous *Ochsenfeld*, une autre tradition place le « Champ du Mensonge » au Logelbach (nom corrompu pour * *Lug-?*) près Colmar. — Ib. le mot *Volk* a deux formes à Colmar : *folk* « peuple », mais *folik* « canaille ». — P. 116, on ne donne pas l'équivalent de l'allemand *Filz*, et pourtant les *félslîs (pediculus pubis)* sont des parasites fort connus. — P. 119, manque *Fine*, abréviation populaire et constante de « Joséphine ». — P. 131 et 145, il me semble qu'à Colmar les deux mots *férik* et *fèrtik* « achevé » sont employés indifféremment l'un pour l'autre sans distinction de sens. — P. 134 sq., sous *für*, noter la curieuse formation d'adjectif *wàsférik* qui correspondrait à l'allemand * *was-fürig*. Exemple : *Hartèpfl fayl.* — *Wàsfériki?* « Pommes de terre à vendre. — De quelle sorte? » — L'alternance de l'initiale *f* et *pf* n'est pas toujours exactement observée : je suis sûr d'avoir entendu *pfètr* (= *Vetter* p. 156), et *pflèyl* (= *Flegel* p. 166), au moins dans le sens de « mauvais drôle ». — Le mot *Fax* « premier garçon d'une brasserie » est ramené (p. 159) à un fr. *fax* qui m'est inconnu. — P. 179, col. 2, l. 27, la vraie prononciation est *hétikstáys* « au jour d'aujourd'hui », sans la moindre voyelle intermédiaire entre le *k* et l'*s*. — P. 181, col. 1, l. 6 : sous le régime français le « Bas-Rhin » était administré par un préfet, comme tous les départements : l'anecdote se rapporte donc au « sous-préfet » de l'arrondissement de Saverne. — P. 192, il est arrivé à ce mot *Züekop* (= *Zugabe*) « la réjouissance » en argot de boucherie, une assez curieuse aventure : l'*o* s'est à ce point abrégé que le timbre s'en est confondu avec celui de l'*o* provenant d'*u*, en sorte que les ménagères qui savent le français et se piquent d'étymologie y voient maintenant « ce que l'on *coupe* en surcroît ». — P. 199, sous *Guffe*, la formule « fehlt dem Dial. » est impropre : elle impliquerait que le dialecte est ici moins riche que la langue littéraire; il l'est au contraire davantage, puisqu'il a deux mots distincts pour « aiguille » et « épingle ». — P. 203, *pùrlekikr* « mauvais vin » : les deux premières syllabes sont françaises; c'est le vin de qualité inférieure, qu'on réserve dans les noces *pour le* ménétrier. — P. 208, à Colmar on ne dit que *hâfekük* et non *hâfekükr*, et le jeu de mots avec le nom du prophète Habacuc est de facétie courante, sans doute aussi à cause des aliments qu'il est censé avoir apportés à Daniel dans la fosse aux lions. — P. 219, *gommifo* est un adverbe superlatif *(comme il faut)* de sens indifférent : *I hâ komifo kléte* « j'ai beaucoup souffert ». — P. 222 sq., je ne trouve pas le vb. *gangen*, survivance du vieil-alle-

mand *gangan*, usitée surtout à l'impératif. — P. 236, sous *Geiss*, manque la prononciation *kèys*, considérée par les Colmariens comme caractéristique des gens d'Ingersheim. — P. 241, sous *Geist*, lire *sàlskayscht* Co., et non *sàlts-*, et ainsi partout : le *z* colmarien, après un *l* ou un *n*, est *s* et non pas *ts*, à moins qu'il n'ait changé depuis 1870. — P. 243, sous la même réserve, on dit *kitik* (= *gitig*) et non pas * *kétik*. Je ne puis me tromper sur ce mot, que j'ai entendu maintes fois de la bouche de Colmariens pur-sang. — P. 251, le mot *guwert* n'est pas « abrégé de fr. *couverture* », mais simplement emprunté au fr. *couverte*, qui a le même sens dialectalement. — P. 257, sous *Glocke*, ajouter : *patsit* (= *Betezeit*) « l'Angélus », aussi à Colmar; et *pranklèkle* (*n* guttural) « le tocsin ». — P. 275, sous *Grenobel*, noter la locution *wè tr beschten àpfekhât fo kranôwl*, comparaison ultra-laudative. — P. 281, col. 1, l. 11, lire *Fingergras*. — P. 278, sous *Grund*, oublié *wîtekront* (la terre menue et noirâtre qu'on trouve au creux des vieux saules), terme facétieux pour « mauvais tabac à priser desséché ». — P. 282, je n'ai jamais entendu dire *krôsawerpal*, toujours *prosewèrpal* « procès-verbal ». — P. 295, la superstition de *tr tüme hèwe* n'est pas restreinte aux circonstances indiquées : lorsque quelqu'un se présente à une épreuve décisive, par exemple à un examen, autrefois à la conscription, etc., les personnes qui s'intéressent à lui « tiennent le pouce », c'est-à-dire replient le pouce droit à l'intérieur de la main droite et l'y tiennent renfermé à l'heure précise où l'épreuve commence et pendant tout le temps qu'elles estiment qu'elle doit durer. De là la façon métaphorique d'exprimer ses souhaits et sa sympathie : *I hèp tr tüme* « je tiendrai le pouce ».

J'ai fini. Je crains d'avoir abusé de la place qui m'était départie, et je serai plus sobre de remarques dans les comptes rendus ultérieurs. Mais j'ai pensé que, l'œuvre de MM. Martin et Lienhart étant à ses débuts, il était temps encore de leur offrir des compléments que je réserverai désormais pour mon propre ouvrage. Ils se sont voués à une tâche qui peut-être eût été la mienne sans le rapt dont souffrent presque également deux grands et nobles pays. *Non equidem invideo, miror magis...*

Surtout, je les suis avec sympathie parce qu'ils paraissent tout au moins travailler en dehors de tout esprit de parti. Ils ne sont pas de ceux qui disent que l'Alsace *doit* être allemande de nationalité parce qu'elle l'est de langage. Ils savent qu'on peut aimer passionnément la langue d'Alsace et s'être condamné à ne jamais plus l'entendre plutôt que de devenir Allemand.

V. Henry.

A. Labriola. **Essais sur la conception matérialiste de l'histoire**, avec une préface de G. Sorel. Paris, Giard, 1897, 348 pages petit in-8°. (Bibliothèque socialiste internationale, III).

M. Labriola, professeur à l'Université de Rome et disciple orthodoxe

de Marx, a voulu expliquer au public une des doctrines fondamentales du socialisme marxiste, la théorie de l'évolution des sociétés par l'action exclusive des phénomènes économiques; c'est ce qu'on appelle aussi « l'interprétation économique de l'histoire » ou « le matérialisme économique ». On a ici une exposition méthodique de la doctrine marxiste faite par un représentant scientifique de l'école : c'est dire que l'ouvrage mérite d'être analysé et discuté. Il est formé de deux essais indépendants.

Le premier : *En mémoire du Manifeste du parti communiste* [1] est une étude historique sur « la genèse », le caractère et la portée pratique du fameux *Manifeste* rédigé par Marx en 1848, un peu avant la Révolution de février, et où l'auteur voit « le commencement de *l'ère nouvelle* ». Le *Manifeste* a donné, en effet, au socialisme ses formules décisives : lutte des classes, concentration croissante des moyens de production, évolution nécessaire du prolétariat. Il a fourni au besoin confus et sentimental d'une révolution manifesté par les chartistes et les démocrates une explication philosophique en montrant que toutes les agitations avaient pour cause profonde « la transition. . d'une forme de la production économique à une autre forme ». Il a dissipé les utopies du vieux communisme égalitaire, de Fourier, de Louis Blanc et donné au prolétariat la conscience du rôle prépondérant que lui assure la transformation nécessaire de la société. « Le communisme critique ne fabrique pas les révolutions... Il n'est pas un séminaire où l'on forme l'état-major des chefs de la révolution prolétarienne, il est uniquement la conscience de cette révolution. »

Le *Manifeste* a été aussi la première esquisse d'une conception nouvelle de l'histoire. Au-dessous des faits politiques, juridiques, religieux, qui absorbaient toute l'attention des historiens, il a montré que « la structure élémentaire de la société », c'est-à dire la vie économique, est la vraie cause du « mouvement de l'histoire ». Les changements apparents de la société humaine, «dans ses manifestations idéologiques, religieuses, artistiques », ont leur cause « dans les transformations plus cachées... du processus économique de cette structure ». Pour comprendre l'évolution d'une société, il faut donc étudier surtout les formes de production et les rapports entre les classes. En déclarant que « toute l'histoire n'a été que l'histoire des luttes de classes et qu'elles sont la cause de toutes les révolutions », le *Manifeste* a donné « le fil conducteur pour reconnaître dans les événements embrouillés de la vie politique les conditions du mouvement économique sous-jacent ». Depuis 1848, le « mouvement prolétarien s'est accru d'une façon colossale », et le communisme critique est « devenu une science ». Marx n'avait voulu donner que « le schéma et le rythme de la marche générale du mouvement prolétarien » ; le socialisme, en s'étendant sur le monde, a rencontré

1. Une traduction du *Manifeste*, par Mme Laura Lafargue, est donnée en appendice

des obstacles dans les traditions du parti démocratique et la routine des paysans, et « le rythme du mouvement est devenu plus varié et plus lent ». D'autre part, « l'horizon historique » s'est élargi. Mais le *Manifeste* avait annoncé la transformation qui s'est réalisée et il contenait en germe « la nouvelle et définitive philosophie de l'histoire ».

En faisant la part de l'enthousiasme lyrique du disciple, on ne trouvera pas que M. L. ait beaucoup exagéré la portée du *Manifeste*. Ce petit écrit a marqué vraiment le moment décisif, sinon dans l'histoire du socialisme, du moins dans l'histoire de la pensée de Marx et il est devenu, plus que le *Capital*, l'évangile du collectivisme contemporain.

La deuxième partie, *Le matérialisme historique*, est une étude de pure doctrine. Elle s'ouvre par une protestation véhémente contre les habitudes de « verbalisme », la « phraséologie », le « mirage d'idéations non critiques » qui sévissent, je pense, en Italie plus qu'en tout autre pays. Puis l'auteur annonce que pour comprendre l'histoire il faut « dépouiller les faits historiques de ces enveloppes que les faits mêmes revêtent tandis qu'ils se développent », car les hommes se trompent eux-mêmes sur les causes des faits; les « acteurs de l'histoire » ont été « enveloppés d'un cercle d'illusions », il faut chercher les causes véritables de leurs actes dans la connaissance que nous avons des conditions de la vie. Mais l'auteur met en garde contre la tentation — fréquente à vrai dire chez les Marxistes — de considérer les motifs que les acteurs attribuaient à leurs actes comme de simples apparences. Les idées politiques, juridiques, religieuses, sont des phénomènes superficiels, mais réels. « Luther... ne sut jamais, comme nous le savons aujourd'hui, que le mouvement de la Réforme était un moment du devenir du tiers-état et une rébellion économique de la nationalité allemande contre l'exploitation de la cour papale ». Il ne vit dans ce « mouvement des classes » que le « retour au vrai christianisme. » On aurait donc une idée fausse de son action si on négligeait les formes religieuses dans lesquelles il a agi. Les causes profondes de la Réforme étaient économiques; mais la façon dont elle s'est faite constitue « sa circonstantialité spécifique » et nous n'avons pas le droit « de résoudre l'intégralité circonstancielle par une analyse posthume subjective et simpliste ».

Le matérialisme économique doit procéder, comme toute autre théorie historique, en établissant d'abord les motifs conscients (religieux, politiques, esthétiques, etc.), et en cherchant ensuite « les causes de ces motifs dans les conditions de faits sous-jacents ». Il s'agit donc d'expliquer « *en dernière instance* » seulement « tous les faits historiques par *le moyen de la structure économique sous-jacente* ». Ce qui n'est possible que par « la psychologie sociale », prise non au sens mystique d'une âme sociale comme dans l'école de la conscience collective, mais au sens concret de psychologie descriptive. Ainsi on doit écarter toutes les métaphores tirées de l'histoire naturelle.

L'histoire ne nous fait pas assister à la formation de la vie économique puisqu'elle ne commence qu'après l'organisation de « l'économie ». Elle doit d'abord déterminer les conditions économiques, « le terrain artificiel », c'est-à-dire les instruments, et la technique de la production. C'est seulement dans un milieu économique déjà formé qu'apparaissent « les produits réflexes et secondaires de la civilisation », idées politiques, systèmes de droit, sciences, arts. Ils ne sont donc pas « le moyen d'expliquer l'histoire », mais au contraire ce qu'il faut expliquer, parce qu'ils dérivent de conditions « déterminées ».

La doctrine marxiste ne prétend pas être la révélation d'un « *plan* » de l'histoire du monde, elle n'est qu'une « méthode de recherche et de conception ». Elle part de l'idée que « l'essentiel de l'histoire consiste en ces moments critiques » où les « antagonismes de classe » éclatent « par suite de la contradiction entre les formes de la production et le développement des forces productives ». Voilà pourquoi ayant « trouvé les raisons et les modes de développement de la révolution prolétarienne qui est *in fieri* », elle cherche celle des « autres révolutions sociales » du passé. Or, il n'y a encore qu'une petite partie du genre humain qui ait traversé le *processus* de l'Europe occidentale contemporaine. Les entraves au progrès dans les autres pays ont tenu à « la structure sociale ».

En tout pays jusqu'ici, l'État a eu pour but de maintenir les inégalités économiques, il a toujours été « l'instrument d'une partie... de la société contre tout le reste de la société », une réunion d'antithèses différentes seulement de forme (artisan et paysan, prolétaire et patron, capitaliste et travailleur). Il suppose une hiérarchie de situations sociales, où la richesse et la culture intellectuelle sont réservées à une minorité; voilà pourquoi le progrès est resté partiel. Toutes les formes d'organisation sociale ayant été jusqu'ici antithétiques, aucune n'a pu « produire les conditions d'un progrès humain universel et uniforme ». Il a fallu attendre le moment où les conditions nouvelles du monde (la technique moderne, l'accumulation capitaliste, le prolétariat), ont rendu possible à Marx de formuler la « *théorie objective des révolutions sociales* ». Ainsi, comme aboutissant de « l'Économie » du XVIII^e siècle et de la critique de la société est né le « socialisme scientifique » qui n'est plus seulement la « critique subjective », mais « la découverte de *l'autocritique* qui est dans les choses elles-mêmes ». C'est que la Révolution française avait éclairé les hommes du XIX^e siècle en leur montrant « toutes les forces antagonistes de la société moderne », et leur avait donné « le besoin... d'une science historique et sociologique *antidoctrinaire* » qui expliquât l'évolution par le *processus* nécessaire de la société.

Les historiens ont cherché à expliquer l'histoire par les *facteurs historiques*, obtenus par analyse, abstraction et généralisation. M. L. accepte cette façon d'opérer, mais seulement comme un procédé empirique « d'orientation provisoire ». Pour l'explication définitive il faut pénétrer jusqu'à la « structure économique sous-jacente ». C'est « la forme de la

production des moyens immédiats de la vie » qui détermine *directement* toute « l'activité pratique » (formation et luttes des classes, droit et morale, État) et indirectement toute la vie intellectuelle (art, religion, science), sur laquelle agissent aussi, mais plus faiblement, les idées, les traditions et la nature. La doctrine permet, d'ailleurs, de comprendre pourquoi certains de ces « soi-disant *facteurs*, *l'État* et le *droit* », ont été regardés comme l'objet principal de l'histoire.

Le moment n'est pas encore venu « d'écrire un résumé de l'histoire universelle » fondé sur la doctrine. Mais déjà l'histoire récente est assez bien connue pour être traitée par cette méthode et l'auteur annonce qu'il en donnera un exemple « dans une véritable narration historique ».

Quand on est parvenu à surmonter l'impression d'agacement causée par le ton révélateur et parfois agressif [1] de cet écrit, quand on a vaincu la fatigue et l'ennui produits par l'emploi continu de la terminologie hégélienne (moment du devenir, catégories économiques, dialectique de l'histoire, *processus* immanent [2]), on est frappé de l'effort très méritoire et souvent heureux fait par M. L. pour exposer et justifier une conception puissante, quoique incomplète, de l'évolution du monde; on lui sait gré de sa préoccupation vraiment scientifique de réagir contre la confusion (si fréquente dans son école), entre les phénomènes sociaux et les phénomènes biologiques, de ses protestations contre « le darwinisme politique et social », de son souci de tenir compte des faits concrets, politiques, religieux, juridiques. On pourrait donc recommander ce livre comme un excellent exposé de la philosophie de l'histoire marxiste, s'il n'était pas écrit dans une forme si obscure [3].

Quant au fond même de la doctrine, sans le discuter ici en détail, il est facile d'en indiquer les défauts essentiels, car ils sont apparents pour quiconque a l'habitude des études historiques. D'abord la méthode même suivie pour établir la proposition fondamentale est incorrecte : au lieu d'étudier séparément l'évolution de chacune des sociétés connues historiquement, puis de les comparer pour arriver, par une généralisation progressive, à déterminer les caractères communs à toutes les évolutions, Marx a construit sa doctrine à partir de l'examen d'un seul cas, l'évolution de la société occidentale contemporaine, qu'il a regardée comme la clef de toutes les évolutions antérieures. Il a donné ainsi à son interprétation de l'histoire l'apparence d'une construction scientifique fondée sur l'expérience, et son disciple insiste avec fierté sur le caractère « scienti-

1. « Ce raisonneur à vide, prolixe et ennuyeux, l'indispensable Spencer » (p. 90).

2. Sans parler de l'incorrection de la traduction, qui rend le texte parfois obscur et toujours pénible à lire (« médiation » pour intermédiaire, « médiane » pour centrale, « confronter » pour comparer).

3. La préface de M. G. Sorel est, au contraire, d'une langue ferme et claire; le ton en est également agressif, surtout contre les socialistes français hétérodoxes (Rouanet, Jaurès). Il me semble, d'ailleurs, que M. Sorel lui-même ne parvient pas à rester un marxiste pleinement orthodoxe.

fique» de la doctrine exempte de toute métaphysique. Mais que dire d'une explication de *tous* les faits historiques établie sur *un seul* groupe de faits? Ou bien elle est une généralisation monstrueusement hâtive, ou bien elle repose sur l'hypothèse *a priori* que l'évolution occidentale de ce dernier siècle représente l'évolution de l'humanité entière. Elle n'a donc que le choix d'être ou de la science très mal faite, ou de la métaphysique déguisée en science.

En fait, Marx avait construit une métaphysique avec quelques faits historiques; une métaphysique dont l'origine hégélienne se reconnaît encore à des marques de fabrique dans le vocabulaire et surtout dans la confusion systématique entre les choses réelles et les idées que nous avons des choses (la théorie de l'autocritique de la société suppose cette confusion).

Il est vrai que l'historien le plus soucieux de rester objectif ne parvient jamais à se représenter les faits historiques passés que par analogie avec les faits du présent observés directement; la connaissance en histoire étant toujours indirecte, conserve toujours une part de subjectivité [1]. La théorie marxiste ne souffrirait donc ici que d'une impuissance commune à toutes les théories historiques. Mais si l'analogie peut être employée de façon à conduire à la vérité scientifique — ce qui est le postulat de toute science de l'histoire — c'est du moins à deux conditions, et la théorie marxiste ne remplit aucune des deux.

1° Il faut, avant d'attribuer des causes aux faits du passé, avoir étudié *l'ensemble* des faits sociaux dont on prétend déterminer l'évolution pour voir par quelles parties cet ensemble est comparable à l'ensemble des faits actuels, le seul qu'on connaisse directement. Or, Marx et ses disciples s'enferment dans l'étude des faits économiques, les déclarent d'avance causes de tout le reste et refusent de regarder les autres faits, comme s'il était certain que la même espèce de faits (économiques, religieux, politiques) a toujours la même importance relative dans l'évolution. L'étude complète des faits sociaux à des époques différentes donne précisément l'impression inverse ; ce sont les motifs religieux qui, aux XVIe et XVIIe siècles, paraissent les plus forts, à la fin du XVIIIe ce sont les motifs politiques, au XIXe peut-être les motifs économiques. Les Marxistes instruits se tirent d'embarras en admettant qu'une illusion irrésistible cache aux acteurs eux-mêmes les vrais motifs économiques. On pourrait, au même titre, dire que les Marxistes, en attribuant à leurs propres actes des motifs économiques, sont le jouet d'une illusion qui leur cache quelque motif religieux ou politique inconscient.

2° Pour raisonner correctement sur l'analogie avec le présent, il faut avoir analysé correctement l'ensemble des faits de la société et avoir exactement observé les rapports de cause entre ces faits. Or, l'analyse

1. On en trouvera l'explication dans Langlois et Seignobos, *Introduction aux études historiques*, liv. III, chap. 1 et 2.

marxiste est incomplète et l'observation des rapports est inexact. — Il y a dans l'organisation politique autre chose qu'une assurance mutuelle entre ceux qui possèdent pour maintenir leur domination économique; il y a dans la masse des hommes un besoin d'obéir et d'être dirigés, qui n'a aucun rapport avec la propriété (on peut l'observer chez les enfants qui jouent ensemble) : de même dans la morale, la religion, l'art, la science, il y a des instincts étrangers à la vie économique. — Le marxisme déclare tous ces instincts superficiels, tous les actes qui en naissent *subordonnés* à la « structure économique sous-jacente », seule cause profonde. Mais pourquoi seraient-ils subordonnés plutôt que coordonnés? Pourquoi les actes économiques seraient-ils « la structure sous-jacente », plutôt que les croyances religieuses ou les actes politiques? — Parce que le besoin de manger est plus pressant que le besoin de croire ou d'être gouverné? — Mais une fois ce besoin satisfait, les autres besoins matériels qui déterminent la production économique sont-ils vraiment plus puissants que les besoins politiques, moraux ou religieux? Le désir d'avoir un beau mobilier a-t-il plus d'action sur la conduite que la peur de l'enfer ou de la réprobation publique? M. L. admet que l'organisation économique *a précédé* les autres faits sociaux et leur a ainsi imposé une direction. C'est une pure conjecture. Chez les peuples historiques comme chez les peuples sauvages, les croyances et l'obéissance sont *simultanées* aux faits économiques et en paraissent nettement indépendantes. — L'expérience actuelle nous montre toujours les croyances, le commandement, la morale, les arts mêmes *coordonnés* aux phénomènes économiques. Si au XIX[e] siècle, dans la période de bouleversement produite par la révolution brusque de la technique, l'organisation du travail a pris une action plus forte que d'ordinaire sur la vie sociale, ce n'est pas une raison pour en faire le moteur unique de toute la vie contemporaine, encore moins de la vie d'autrefois.

L'action même des phénomènes économiques sur l'évolution sociale n'est pas correctement analysée. Le marxisme admet comme causes principales de l'évolution l'organisation technique de la production, la répartition du travail et la division en classes qui en résulte. Mais ce qui agit sur la conduite des hommes ce n'est pas seulement leur genre de vie et de travail; c'est *l'idée* qu'ils se font de leurs intérêts, et cette idée est un phénomène de morale, d'éducation, de science, non un fait de structure; la vie matérielle elle-même est dominée non par le procédé de fabrication, mais par le commerce, et le commerce consiste surtout dans la *publicité*, qui est un fait intellectuel.

Le « matérialisme historique » est donc trop superficiel et trop inexact pour fournir une méthode à la science naissante de l'histoire; il ne donne même pas un cadre pour grouper provisoirement les faits, il n'est qu'une doctrine métaphysique. Et cependant il aura fait pour le progrès de l'histoire plus qu'aucun autre système du XIX[e] siècle. Il a forcé les historiens, absorbés jusqu'ici dans l'étude des gouvernements, des guerres,

des religions et du droit, à se rappeler l'existence de la vie matérielle. En donnant aux phénomènes économiques une importance exagérée, il a obtenu qu'on leur attribuât leur part légitime. En déclarant qu'ils contenaient à eux seuls l'explication de toute l'histoire, il a inspiré un ardent désir de les étudier. Et pour faire avancer une science, l'excitation produit par un espoir chimérique a plus de force qu'une méthode correcte.

Ch. Seignobos.

Pascal (Ernesto). **Costumi ed usanze nelle Università italiane.** Milan, Hoepli, 1897. In-8 de 65 p. 1 fr. 50.

L'auteur de ce discours, M. Pascal, professeur de mathématiques à l'Université de Pavie, dit qu'il devait le lire à la dernière rentrée des Facultés et qu'il en fut empêché par des personnes qui ne veulent pas permettre qu'on écarte la politique des corps enseignants Je ne sais pas si l'interdiction ne tint pas tout autant à la crainte assez légitime du scandale que son discours aurait causé. C'est au calme lecteur et non à un auditoire d'étudiants qu'il convient de soumettre des critiques intéressantes mais hardies, qui visent, non pas seulement le passé, mais le présent. Nous n'en signalons pas moins les pages relatives à la vie des Universités italiennes au moyen âge (querelles des professeurs, moyens qu'ils employaient pour se disputer les élèves, privilèges exorbitants accordés à ceux-ci, considérations d'ordre plus économique que littéraire qui poussaient les villes à fonder des établissements d'enseignement supérieur. — M. P. a seulement le tort de ne pas indiquer ses sources, à part Savigny, qu'il cite en cet endroit). Nous signalons aussi les pages où il soutient que l'autonomie absolue des Facultés ne serait autre chose que la domination d'autant de coteries ; suivant lui, laisser la nomination des professeurs aux corps enseignants, c'est la livrer aux influences locales, aux relations de famille, à la tyrannie des doctrines en faveur ; il critique assez fortement le système italien qui consiste à la confier à des commissions élues par les professeurs et jugeant d'après les travaux écrits des candidats ; mais il estime que c'est encore le moins défectueux ; il dit qu'un ministre s'en étant rapporté aux Facultés directement intéressées, les choix furent tels que le ministre crut devoir réduire les traitements des élus. On trouvera également des détails instructifs sur l'extension démesurée des vacances universitaires (15 ou 20 jours en cas d'élections politiques), sur les professeurs qui ne professent pas, sur la turbulence des étudiants, qui réduit quelquefois à moins de cinq mois l'année scolaire.

Charles Dejob.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 7 février — 1898

Koenig, Syntaxe hébraïque. — Smend, Le fragment hébreu de l'Ecclésiastique. — Budde, Le livre des Juges. — Bertholet, Le livre d'Ezéchiel. — Tozer, Histoire de la géographie ancienne. — Schulten, La Lex Manciana. — Dante, De vulgari eloquentia, p. Rajna. — Scartazzini, Encyclopédie dantesque, II, 1. — Le Dast le Vacher de Boisville, Inventaire sommaire des registres de la Jurade de Bordeaux. — Ritto, La chanson de Roland, trad. danoise. — Levertin, Le règne de Gustave III. — Heidenstam, Louise-Ulrique de Suède. — Pult, Le parler de Sent. — Gruyer, La peinture au château de Chantilly, II. — Catalogue sommaire des sculptures du Louvre. — *Bulletin :* Paul Couvreur ; Bousset, Revue de théologie, 1-3 ; Th. Reinach, Le témoignage de Josèphe sur Jésus ; Jebb, Petite édition de Sophocle ; J Adam, La République de Platon ; Arno, Le periculum rei venditae ; Hauviller, Ulrich de Cluny ; Paterno Castello et Gagliani, Le huitième centenaire du premier parlement sicilien. — Académie des inscriptions.

Historisch-comparative Syntax der hebræischen Sprache, von E. Kœnig. Leipzig, Hinrichs, 1897; in-8, ix-721 pages.

Das hebræische Fragment der Weisheit des Jesus Sirach, herausgegeben von R. Smend. Berlin, Weidmann, 1897; in-4, 34 pages.

I. — Tous les sémitisants accueilleront avec faveur et reconnaissance l'œuvre magistrale de M. Kœnig. La première partie de sa grammaire hébraïque (*Lehrgebäude der hebräischen Sprache*) est un traité classique dont voici le digne complément. Il est impossible d'apporter à une œuvre de ce genre plus de méthode, d'observation minutieuse, d'érudition sobre dans son abondance. Ce gros volume, tout plein de petites remarques, encombré de références, est d'une ordonnance merveilleusement régulière, et si l'hébraïsant le plus exercé peut s'y instruire encore, le plus novice est à même de s'y retrouver sans le moindre embarras. Le savant auteur dit que son registre des passages cités de l'Ancien Testament constitue le commentaire syntactique le plus court et le plus complet de l'Ancien Testament tout entier. Rien n'est plus vrai : cet index de 90 pages a été dressé avec le plus grand soin pour faciliter les recherches des exégètes ; les références pour le même verset, quand il y en a plusieurs, y sont classées dans l'ordre des difficultés ou particularités que présente le texte biblique, et M. Kœnig a relu tout exprès l'Ancien Testament à seule fin d'organiser cette disposition des références,

au lieu de les classer simplement d'après l'ordre de numérotation des paragraphes dans son livre. Mais ce n'est pas seulement l'index qui est un bon commentaire syntactique de la Bible, c'est l'ouvrage même, toute la syntaxe des mots et la syntaxe des propositions. Sous cette antique division, M. K. a groupé des remarques infiniment précieuses, non seulement pour la connaissance de la langue hébraïque, mais pour l'intelligence de la Bible. Entre mille exemples qu'on pourrait citer, il en est un tout à fait digne d'être signalé, dans la syntaxe des noms, une des meilleures parties de cet ouvrage où il n'y en a que d'excellentes : c'est l'explication du pluriel *Élohim* pour désigner la divinité, pluriel souvent allégué comme preuve du polythéisme primitif des Israélites, et où Renan avait trouvé son étrange théorie de l'élohisme patriarcal. Selon M. Kœnig, le mot *Élohim* appartient tout simplement à la catégorie des pluriels d'intensité par lesquels l'hébreu aime à figurer les impressions psychologiques ou les idées abstraites : il signifie « terreur » ou « être terrible ». Rien à tirer de son étymologie pour ou contre telle conception théorique de la religion des patriarches.

II. — On sait qu'un fragment considérable de l'original hébreu de l'Ecclésiastique a été publié récemment par MM. Cowley et Neubauer (voir *Revue* du 7 juin 1897). M. Smend en donne une édition nouvelle, après collation du manuscrit et des photographies qui lui ont été communiquées par les éditeurs anglais. Plusieurs des corrections déjà proposées par lui dans la *Theologische Literaturzeitung* (15 mai 1897) ont été contestées par les premiers éditeurs. M. Smend les maintient, déclarant les photographies meilleures que le manuscrit dans son état actuel : après nettoyage, on l'a recouvert d'un papier transparent pour en assurer la conservation. Les raisons alléguées contre les lectures de M. Smend qui sont déclarées fautives n'étaient pourtant pas à dédaigner. L'édition allemande du fragment hébreu de l'Ecclésiastique sera très précieuse à consulter pour certaines rectifications de lecture acceptées de bonne grâce par MM. Cowley et Neubauer, pour d'autres leçons plus ou moins conjecturales qui méritent d'être discutées par les critiques; mais si elle améliore sur un assez grand nombre de points l'édition anglaise, elle ne peut pourtant pas la remplacer.

A. L.

Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament, herausgegeben von K. Marti : Lieferung 3, **Das Buch der Richter**, erklært von K. Budde; in-8, xxiv-147 pages. Lieferung 4, **Das Buch Hesekiel**, erklært von A. Bertholet; in-8, xxvi-259 pages. Freiburg i. B., Mohr, 1897.

I. — M. Budde était tout désigné par ses travaux antérieurs pour commenter le livre des Juges, et c'est plaisir de relire avec lui ce recueil d'antiques légendes, une des parties les plus curieuses et les plus instruc-

tives de l'Ancien Testament. Pour le fond, le livre des Juges procède de deux sources principales, une judéenne, apparentée à la source J de l'Hexateuque, une éphraïmite, plus récente, apparentée à la source E de l'Hexateuque. L'une et l'autre se poursuivent dans les livres de Samuel. Elles ont eu leur histoire et subi des transformations avant la première compilation qui les réunit vers l'an 650. Les histoires d'Aod, de Gédéon et d'Abimélek, de Jephté, des Danites et du crime de Gibéa, se trouvaient dans les deux sources. J avait en propre l'histoire de Samson; son histoire de Jabin fut combinée avec l'histoire de Débora et Barak, propre à E. La compilation eut à subir les retouches édifiantes d'un premier rédacteur deutéronomiste; un second rédacteur en tira un livre rigoureusement encadré dans la conception dogmatique d'apostasie suivie de punition par domination étrangère, puis de repentir et de délivrance par un homme providentiel. C'est ainsi que Samson fut fait juge d'Israël; mais le rédacteur supprimait la fin de son histoire (c. XVI), de même l'histoire d'Abimélek (c. IX) et les deux récits concernant Dan et Benjamin. D^2 rédigea lui-même la notice d'Othoniel et il composa ainsi le noyau principal du livre actuel, l'histoire des six grands juges. Vers l'an 400, un rédacteur qui écrivait dans l'esprit du Code sacerdotal inséra les notices des petits juges, rétablit en les glosant les morceaux éliminés par D^2, et donna au livre la forme sous laquelle nous le lisons aujourd'hui. M. Budde observe avec raison que tout le travail critique de ces dernières années a confirmé les hypothèses qu'il avait émises sur le sujet en 1890. Il va sans dire que les conclusions de la critique sont plus ou moins discutables dans les détails. Mais nul ne lira sans profit les belles analyses du nouveau commentaire, surtout pour les histoires de Gédéon et Abimélek, Jephté, l'oracle de Dan et le crime de Gibéa. Le cantique de Débora, cette pierre d'achoppement de tous les commentateurs, est peut-être moins réussi. Sans doute le premier verset, comme le traduit M. B., donne un très bon sens : « Parce que les chefs ont dirigé, parce que le peuple a été empressé, bénisssez Iahvé. » Mais ce sens est peut-être d'une poésie un peu terne, et il est permis de trouver acceptable la traduction : « Parce que les cheveux sont épars, que le peuple s'engage, bénissez Iahvé. » Le peuple se voue à la guerre sainte, et pour l'expédition il est dans une condition religieuse analogue à celle des nazirs. L'histoire de la fille de Jephté est à bon droit rattachée à la source E, qui a fourni aussi dans la Genèse le sacrifice d'Isaac : E mettait Jephté en rapport avec les Moabites, J avec les Ammonites, et l'histoire de Jephté dans J se terminait par la contestation avec les gens d'Éphraïm (XII, 1-6). M. B. ne doute pas que Jephté n'ait sacrifié sa fille, ou du moins que tel ne soit le sens du texte, et il observe que l'interprétation mythique du fait ne s'impose en aucune façon. S'il y a deux sources dans l'histoire de Gibéa, comme cela est très vraisemblable, ne pourrait-on soupçonner que l'une des sources (J ?) mettait en scène un maître et son serviteur (un jeune esclave), l'autre un homme et sa con-

cubine, et que, d'après la première, les Benjaminites auraient accompli sur le *naar* l'abomination que les gens de Sodome avaient jadis projetée contre le *maleak* de Iahvé, reçu chez Lot? La seconde version serait atténuée. Certains passages que M. Budde corrige pour les adapter à celle-ci, semblent convenir à la première et lui fournir une base critique.

II. — Excellent aussi est le commentaire d'Ézéchiel, par M. Bertholet. L'auteur s'est fait connaître par un remarquable travail sur l'attitude des Israélites et des Juifs à l'égard des étrangers (*Die Stellung der Israeliten und der Juden zu den Fremden*. Fribourg e. B., 1896). Tout dernièrement, dans une courte dissertation très sagement pensée et méthodiquement écrite (*Der Verfassungsentwurf des Hesekiel*), il expliquait avec beaucoup de finesse pourquoi Ézéchiel n'avait guère trouvé de commentateurs et n'était pas souvent cité dans l'enseignement chrétien. Sans doute il nourrissait le projet d'offrir au vieux prophète une solide compensation pour cette disgrâce imméritée. Après une introduction qui ne contient rien d'inutile et qui dit tout ce qu'il faut, M. B. entreprend l'explication du texte et la poursuit avec beaucoup de clarté, de pénétration, d'habileté critique dans les endroits où la leçon massorétique a besoin d'être corrigée. La théologie d'Ézéchiel est parfaitement analysée; le caractère des visions bien saisi. Qu'on lise, par exemple, les pages substantielles où est interprétée la vision du char divin avec les quatre animaux. Il ne s'agit pas d'une simple vision, bien qu'Ézéchiel ait eu des visions, mais d'un tableau étudié dont M. B. retrouve les divers éléments soit dans les prophètes antérieurs, soit dans les objets familiers au prophète, tels que le mobilier du temple ou les monuments de l'art chaldéen. La discussion du fameux passage où Ézéchiel attribue à Iahvé l'ordre de sacrifier les premiers-nés de l'homme (*Ez*., xx, 25) est peut-être un peu sommaire. M. Bertholet doit avoir raison de maintenir le sens naturel du discours; mais on n'est pas obligé d'admettre que le prophète voyait dans les plus anciens textes concernant l'offrande des premiers-nés un précepte visant directement l'immolation; il suffit pour expliquer son langage que les prescriptions dont il s'agit aient servi de prétexte ou d'occasion au sacrifice.

J. S.

H. F. Tozer. **A History of ancient Geography** (Cambridge geographical Series, 1897, vii-387 p., avec 10 cartes et un index).

M. Tozer, auteur des *Selections from Strabo*, dont il a été rendu compte ici, destine son livre, non pas aux *advanced scholars*, munis de l'ouvrage classique de Bunbury, mais aux *ordinary students* et aux honnêtes gens. Il ne s'est donc pas encombré de l'appareil critique; il a, non pas élucidé, mais clarifié — jusqu'à les diluer parfois — des problè-

mes qui inquiètent les érudits : ainsi les *Périples*, ou les explorations de Pythéas, admettant le pour ou le contre, sans motiver ses jugements, sans souci des doutes les plus légitimes. Même les *ordinary students* auraient le droit de savoir que d'autres opinions se sont produites. C'est que M. T. emboîte le pas derrière des guides qu'il ne lâche presque jamais : Bunbury, Hugo Berger, Müllenhoff ; très rarement il se réfère à d'autres autorités, et point des plus récentes, par exemple sur les Sargasses, au *Cosmos* de Humboldt; sur l'identification de l'Ister, à M. Macan ; ailleurs, aux *Principles of geology* de Lyell [1].

M. T. part de la géographie homérique et aboutit à Ptolémée et ses continuateurs; il a bien distribué ses matières, en ce qu'il sait présenter de front l'histoire des expansions et découvertes avec celle des doctrines; il fait à chaque période, à chaque géographe, sa part exacte. Signalons cependant une digression, mais qui se rachète par son intérêt : ayant raconté l'ascension de l'Etna et du Mont Casius par l'empereur Hadrien, « monarque touriste » et même alpiniste, M. Tozer profite de l'épisode pour rechercher la conception que les anciens se faisaient de la montagne ; c'est une contribution curieuse à l'étude du sentiment de la nature dans l'antiquité et aussi — un Anglais ne néglige pas le côté pratique des choses — de l'usage des signaux télégraphiques.

B. A.

A. Schulten. **Die Lex Manciana**, in 4°, 51 pages, Berlin, Weidmann, 1897.

Sous le titre « *Die Lex Manciana* », M. Schulten vient de publier, dans les « *Abhandlungen der kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen* », un long et savant travail sur l'inscription découverte il y a environ un an près de Testour, en Tunisie, au lieu dit Hr Mettich. Ce texte épigraphique est l'un des plus importants qui aient été trouvés depuis plusieurs années dans l'Afrique du Nord. M. R. Cagnat et moi, nous l'avons étudié; M. S. l'a commenté; M. Cuq, le distingué professeur de l'École de Droit de Paris, s'en est de même occupé avec sa compétence habituelle. Ce document provoquera sans doute encore d'autres exégèses; du moins nous le souhaitons, parce que la science ne peut qu'en tirer profit.

Comme il fallait s'y attendre, les érudits ne sont point d'accord. De très sérieuses divergences d'opinion se sont produites. Ce n'est point ici le lieu, pour nous, de discuter les critiques que M. S. nous adresse; nous voulons seulement, après avoir annoncé que nous ne laisserons pas ces

1. Dans le chapitre où il est traité d'Ératosthène, M. T. cite les *Fragments d'Hipparque* de Berger, mais point le travail du même auteur sur Ératosthène. En revanche, voici un trait bien anglais : la description des mines d'or d'Éthiopie, par Agatharchide, comparée avec celle du Livre de Job.

critiques sans réponse, présenter aux lecteurs de la *Revue Critique* le travail de ce savant.

M. S. a presque partout adopté la lecture proposée par M. Cagnat à l'Académie des Inscriptions. Il l'a complétée ou améliorée sur quelques points. Il y a ajouté quelques restitutions de passages illisibles, restitutions sans doute ingénieuses, mais purement conjecturales, sinon téméraires.

Le commentaire qui suit le texte de l'inscription est très étendu. Chacun des paragraphes du texte y est d'abord étudié à part; puis M. S. consacre quelques pages plus générales à montrer l'importance propre de ce document et à le comparer avec les autres documents analogues que nous possédons déjà. C'est là un travail considérable, plein d'indications et de remarques intéressantes, tel, en un mot, qu'on pouvait l'attendre de M. S., après ses autres études sur l'*Inscription d'Aïn Ouassel* et sur les *Grandes propriétés foncières dans l'empire romain*.

Ce n'est pas à dire que nous n'ayons aucune réserve à faire. Et d'abord M. S. a commis quelques inexactitudes matérielles assez graves. — Il place le *Saltus Massipianus* près de Simitthu ; ce *saltus* se trouvait bien loin au sud de cette ville, dans la région d'Ammaedara et de Thala. — Il affirme que toute la vallée moyenne de la Medjerdah était comprise dans les domaines impériaux, et que les *saltus*, dont on a trouvé la trace autour de cette vallée, se rejoignaient pour ne former qu'une immense propriété d'un seul tenant. C'est de la pure fantaisie. — Il prétend que les deux procurateurs nommés au début de l'inscription sont tous deux des affranchis impériaux. Or, s'il y a dans le texte PROCC, ce qui indique que tous deux sont procurateurs, il y a non moins nettement à la même ligne LIB par un seul B, ce qui prouve que seul le dernier nommé, Felicior, était un affranchi. D'autre part, comment un affranchi impérial pourrait-il, à l'époque de Trajan, porter le gentilice Licinius? — M. S. interprète la locution « *in assem* » de la façon suivante : « ... *unvermindert, ohne irgend welchen Abzug...* » Jamais, à notre connaissance, « *in assem* » n'a eu une telle signification. *In assem* veut dire : *en bloc* et s'oppose à des expressions comme *viritim*, *pro parte*, etc. — Il affirme que Lurius Victor Odilonis f. et Flavius Geminius sont des Romains. M. S. en est-il donc encore à penser que, dans les provinces romaines, sous l'Empire, tout individu, qui portait des noms romains, était romain? Et, d'ailleurs, même dans cette hypothèse, le nom d'Odilo, père de Lurius Victor, est-il romain?

Outre ces inexactitudes de détail, nous relevons, dans le travail de M. Schulten, deux autres défauts plus sérieux, défauts de méthode qui l'ont entraîné, suivant nous, à des erreurs importantes.

M. S. ne sait pas se résigner à ne point lire une ligne à demi-effacée. Il veut restituer; il restitue par hypothèse, et il commente ensuite cette restitution. Exemple : à la troisième colonne de notre inscription, se

trouve un paragraphe assez mutilé; le début en est illisible, et plusieurs autres mots ont disparu. Ce que l'on lit avec certitude donne ceci : « ..... *in F*[*undo*) *Ville Magne Var*[*iani sive M*] *appaliae Sige sunt erunt..... agros qui vicias habent, eorum agrorum fructus conductoribus vilicisve.....*, etc. » M. S. restitue, sans qu'il y ait sur la pierre aucun indice qui l'y autorise : « [AGRI HERBIS CONSITI QUI] *in F*[*undo*) *Ville Magne Var*[*iani sive M*]*appaliae Sige sunt erunt,* [PRAETER] *agros qui vicias habent.....* etc. » ; puis il tire de là une théorie assez étrange sur la situation toute particulière des terres à fourrages dans les domaines impériaux, situation à laquelle échapperaient pourtant les champs plantés en vesces. Ce n'est pas là le seul exemple de ce défaut de méthode. Nous en pourrions citer au moins trois autres. Ce défaut est grave. M. Schulten, qui a écrit, dans ce même travail, à propos de quelques parties de notre commentaire : « *Alle diese Combinationen..... entbehren jeder Begründung* », ne s'est-il pas exposé justement au même reproche, en bâtissant ainsi sur le sable mouvant des pures hypothèses?

Le second défaut de méthode que nous croyons avoir remarqué dans l'ouvrage de M. Schulten, consiste à ne pas avoir étudié le document en lui-même et pour lui-même. D'un bout à l'autre des cinquante pages qu'il a consacrées à l'inscription d'H[r] Mettich, M. S. est visiblement hanté par le souvenir de l'inscription d'Aïn Ouassel. Il veut trouver dans celle-là la confirmation de toutes les opinions qu'il a émises à propos de celle-ci. « Les deux inscriptions sont sœurs, dit-il. Par conséquent le nouveau texte concerne, lui aussi, des domaines impériaux. » — « Mais il y est question de *domini*, de *vilici*, de *conductores!* » — « Qu'importe! *Domini* n'a aucun sens dans le cas présent; il est exactement synonyme de *conductores*. Quant aux *vilici*, ce sont ici, comme ailleurs les *actores*, les représentants, les intendants des *conductores.* » Et voilà comment on peut donner de fortes entorses au sens courant et usuel des mots, afin qu'ils puissent cadrer avec une théorie préconçue!

De même, il semble tout naturel de voir dans l'expression *Fundus Villae Magnae Variani*, le nom complet d'un domaine, la *Villa Magna Variani*. Toujours poursuivi par cette idée que l'inscription d'H[r] Mettich traite, comme celle d'Aïn Ouassel, de domaines impériaux, M. S. imagine qu'il faut traduire : *Fundus Villae Magnae Variani*, par : l'un des *fundi* contenus dans un domaine plus vaste, dans un *saltus* qui s'appellerait *Villa Magna Variani* : « *Fundus Villae Magnae bedeutet : der in der villa Magna gelegene fundus.* »

Et, pour justifier cette méthode si dangereuse, M. S. émet cet aphorisme : « *En matière épigraphique c'est l'analogie et non l'anomalie qui doit l'emporter.* » A notre avis, l'application d'une telle théorie ne conduirait à rien moins qu'à compromettre les progrès de la science, puisqu'il faudrait se méfier dans tout document nouveau de ce que l'on n'aurait pas encore trouvé dans les documents plus anciens.

Les réserves que nous venons de formuler sur le travail de M. Schulten ne diminuent en rien l'importance de ce commentaire très copieux et très fouillé. Il sera désormais impossible de s'occuper de l'inscription d'Hr Mettich, sans le consulter et l'étudier de près. Beaucoup de points fort intéressants y sont mis en lumière; de curieuses et instructives comparaisons s'y trouvent établies avec d'autres documents du même genre, trouvés en Grèce et en Égypte.

J. Toutain.

Il trattato De Vulgari Eloquentia di Dante Alighieri, per cura di Pio Rajna, edizione minore. — Florence, Succ. le Monnier, 1897, in-16, xl-86 pages (1 fr.).

Dr. G. A. Scartazzini. **Enciclopedia dantesca**, vol. II, parte prima (M.-R.). — Milan, Hoepli, 1898, in-16.

I. — Le texte critique du *De Vulg. Eloq.*, publié naguère sous les auspices de la *Società Dantesca* (voir *Rev. critique* du 31 août 1896), s'adresse surtout aux philologues; il était important de mettre à la disposition d'un public moins restreint une édition réduite et peu coûteuse du texte de Dante, avec toutes les améliorations qu'a apportées à la vulgate le grand travail mené à bonne fin par M. Rajna. Le savant éditeur ne s'est pas contenté de reproduire tel quel, dans cette *edizione minore*, le texte de la grande : ce serait mal connaître sa constante préoccupation de se rapprocher autant que possible de la perfection scientifique ; il y a introduit quelques corrections qu'il justifie dans la préface (pp. xiv-xxxix), en même temps qu'il y expose les raisons pour lesquelles, en dépit de certaines critiques, il a maintenu sur d'autres points la leçon qu'il avait précédemment adoptée. On voit par là que l'édition critique ne dispense nullement les philologues eux-mêmes de recourir à l'*editio minor;* ils y trouveront, en outre, trois *index* précieux (des noms propres, des mots appartenant exclusivement au latin du moyen âge, et des citations en langue vulgaire contenues dans le texte). L'apparat critique, au bas des pages, est réduit au strict nécessaire : variantes principales des manuscrits G et T, ainsi que celles de l'édition Fraticelli, partout où la nouvelle édition s'en écarte.

II. — Le second volume de l'Encyclopédie Dantesque, entreprise par M. Scartazzini (voir *Rev. crit.* du 31 mai 1897), paraît en deux parties: la première va de la lettre M à la lettre R. Le plan suivi y est identique à celui du premier volume. Nous attendrons l'achèvement de cette importante publication pour en reparler plus longuement.

H. H.

Archives municipales de Bordeaux. Inventaire sommaire des registres de la Jurade, 1520 à 1783, publié et annoté par DAST LE VACHER DE BOISVILLE, secrétaire général de la Société des Archives historiques de la Gironde. In-4, de XIV-708 pages.

On sait quelle sollicitude éclairée les municipalités bordelaises témoignent à l'égard des Archives de la ville. Si elles ne font pas tout ce qu'il faudrait pour en assurer la conservation, si elles persistent à les garder dans ce palais Rohan, qui a la déplorable habitude de flamber de temps à autre, du moins elles consentent de sérieux sacrifices pour publier les plus curieux d'entre les documents dans cette collection des *Archives municipales de Bordeaux*, qui est réellement digne d'une grande cité.

Le volume nouveau ouvre une série considérable; il représente la lettre A d'un répertoire dont la lettre B occupera, si je suis bien informé, deux autres gros volumes. La publication totale exigera quinze à vingt volumes, vingt ans de travail et peut-être une dépense de 100,000 francs. Il n'est donc pas inutile de signaler dès le début les perfectionnements dont elle est susceptible.

Il serait superflu d'insister sur l'intérêt que présentent les délibérations de la Jurade bordelaise pendant deux siècles et demi. Assurément l'éditeur de cet ancien répertoire s'abuse sur la portée de son œuvre; il se laisse entraîner sans doute par l'allure un peu déclamatoire de sa préface, quand il adjure les municipalités de France de suivre l'exemple de Bordeaux et de fournir ainsi « les éléments d'une Histoire nationale particulièrement intéressante et très complète ». Toutes les villes n'ont pas l'inventaire des registres de leur ancien conseil, et l'histoire nationale, pour être « très complète », doit comprendre bien autre chose que des délibérations municipales des XVI^e-XVIII^e siècles. Il n'en est pas moins vrai que l'on ne saurait dédaigner pareille source de renseignements.

On peut se demander cependant si l'effort que nécessite la publication dont je m'occupe n'est pas hors de proportion avec le résultat. Il ne faut pas oublier que les registres de la Jurade de 1520 à 1780 ont, pour une notable portion, les trois quarts peut-être, échappé à l'incendie; il convient de se rappeler, en outre, qu'un répertoire des titres de la ville, dressé au siècle dernier *à un point de vue pratique*, renferme l'analyse de très nombreuses pièces qui sont aujourd'hui absolument dénuées d'intérêt. Quant aux autres, elles sont un peu sujettes à caution, les hommes d'autrefois n'apportant guère de sens historique dans le dépouillement des dossiers; et puis, elles seront inutiles en grande partie le jour où la municipalité fera rédiger conformément aux méthodes actuelles l'inventaire-sommaire des registres de la Jurade.

Dans ces conditions, est-il bien raisonnable de consacrer à l'impression du répertoire de 1751 quinze à vingt in-quarto de 700 pages et 100,000 francs? A un autre point de vue, n'est-il pas téméraire d'entreprendre une œuvre d'aussi longue haleine? Pour ces différents motifs,

j'estime que le répertoire publié par la municipalité de Bordeaux serait utilement soumis à un travail d'élimination, de condensation.

Il me paraît non moins indispensable de lui faire subir avant l'impression un contrôle et une revision. Ce premier volume, il faut savoir le dire, laisse beaucoup à désirer. Je vais le démontrer par quelques exemples qu'il serait aisé de multiplier.

D'abord, en ce qui concerne le plan d'ensemble et la répartition des analyses sous les diverses rubriques, il n'y avait que deux partis admissibles : ou bien respecter les divisions anciennes et transcrire le manuscrit tel quel ; ou bien remanier les articles et modifier le libellé des rubriques. Ce dernier procédé était bien tentant : nous groupons les idées autrement que les hommes du XVIII[e] siècle et nous les exprimons différemment ; le répertoire aurait été bien plus commode pour le travailleur si on avait dégagé de chaque analyse l'idée principale, si on avait rendu cette idée par le mot le plus propre et le plus obvie et si de ce mot on avait fait une rubrique : *Aumônes* aurait été avantageusement remplacé par *Bienfaisance* ou par *Établissements charitables; Argent trouvé* par *Épaves*, etc. L'éditeur s'en est tenu à un moyen terme : il n'a pas changé les rubriques, mais il a enlevé à l'une telle analyse qu'il a rattachée à l'autre, et ces transpositions ne sont pas toujours heureuses : des pièces concernant les mesures pour l'avoine ont été retirées de la rubrique *Mesures* et reportées à l'article *Avoine;* des titres relatifs à des avocats du Roi à l'hôtel de ville ont été enlevés de la rubrique *Officiers municipaux* et insérés dans l'article *Avocats du Roy en Guyenne;* or, l'expression *en Guienne* signifie *au présidial de Guienne.*

Il était essentiel d'éviter tout double emploi et de ne pas répartir à des endroits différents les pièces d'une même affaire ; cependant, dès la lettre A, on trouve de ces doubles emplois : dans *Avitaillement* et *Approvisionnement, Agents de la Ville* et *Affaires de la Ville (Solliciteurs des)*, etc.

Il est nécessaire de faire de sérieuses réserves sur la façon dont le texte a été établi pour l'impression. Tantôt on a conservé purement et simplement l'orthographe de l'inventaire ; tantôt on a intercalé entre crochets des rectifications presque toujours inutiles et quelquefois inexactes : « cote-part [quote-part] » ; « chacun de MM. les Jurats rapporteroient [rapporteroit] » ; « Guillaume-Aremon [Aramon de Cap-de-Molin] » — la vraie forme serait Guillaume-Raimond ; — « stoc [estoc] et ligne [lignée] » — la correction est de trop : on disait *estoc et ligne.* — Le plus souvent on a modifié l'orthographe sans prévenir : aux pages 1 et 2, par exemple, on a écrit *abbaye* pour *abbéie*, qui est dans le manuscrit, *apparoir* pour *aparoir*, *syndic* pour *sindic*, *signifié une requête* pour *signiffié une requette*, etc. Il m'a, d'ailleurs, été impossible de déterminer quelle règle avait été suivie pour ces corrections : tantôt on a donné aux mots une forme plus moderne : *samedi* au lieu de *samedy* ; plus souvent on les a revêtus d'une forme archaïque : *ainsy* au

lieu de *ainsi*. Il est manifeste que l'éditeur d'un texte n'a pas le droit d'en dénaturer la physionomie par des changements arbitraires : rien n'est moins scientifique, et cet abus peut avoir de graves inconvénients.

Le volume se termine par deux tables, l'une chronologique, l'autre alphabétique. Ces deux tables, qui tiennent 140 pages en petit caractère, seront inutiles le jour où elles seront refondues, à la fin de la publication. De plus, la table chronologique renvoie aux originaux et, de temps à autre, aux ouvrages où les faits sont mentionnés. C'est encore bien de la peine pour presque rien; la distinction entre les *Jurades classées*, *non classées* et *non triées*, est appelée à disparaître avant même que le répertoire soit publié en entier; le tout sera disposé en une série chronologique, où on retrouvera facilement les pièces. Quant à la table alphabétique, elle reproduit, en les accentuant, certaines des imperfections que j'ai signalées dans le corps du livre. L'éditeur a reproduit dans cette table les mots qui l'ont frappé dans l'inventaire, et il ne signale pas une notion, quelque intéressante qu'elle soit, si elle est exprimée à l'aide d'une périphrase : les passages concernant les *Épidémies* se trouvent disséminés aux mots *Contagion*, *Maladies contagieuses*, *Peste*. Nombre de pièces où il est question de la seigneurie foncière sont passées sous silence, tandis que d'autres sont éparpillées, au hasard de l'ancienne rédaction, en dix endroits, aux mots *Agrières, rentes et autres devoirs seigneuriaux*, *Cens et rentes*, *Devoirs seigneuriaux*, *Directe*, *Directité*, *Droits et devoirs seigneuriaux*, *Esporles*, *Rente*.

Les noms de personnes sont identifiés à l'aide de notes biographiques placées entre crochets dans le corps du texte. Les localités sont simplement indiquées à la table, sans identification : « Suresne, ville »; « Beutres, village ». Il s'agit, d'une part, de la commune bien connue de *Suresnes*, de l'autre, d'un hameau de la commune de Mérignac, près Bordeaux.

Il faut savoir gré à M. D. du labeur considérable qu'il consacre à publier l'*Inventaire des registres de la Jurade;* mais il me permettra de le mettre en garde contre une hâte excessive, qui compromet le résultat de tous ses travaux [1].

J'ai dit plus haut que la publication du répertoire devait subir une double épreuve d'élimination et de contrôle. Pour l'élimination, le plus simple serait de supprimer et les tables particulières et les analyses des documents dont les originaux subsistent, puisque ces analyses seront refaites par le service des Archives municipales.

---

1. M. D. a publié naguère, dans les *Archives historiques de la Gironde*, une liste des membres du Parlement de Bordeaux. J'ai vérifié partie de cette liste à l'aide du registre des Archives de la Gironde coté B 30 *bis :* sur 21 dates, 16 — plus des trois quarts — étaient inexactes. Les textes que le même travailleur a donnés dans le *Bulletin du Comité*, sur l'imprimeur Millanges, sont transcrits très incorrectement.

Pour le contrôle à exercer sur les publications, la Municipalité nomme une commission qui s'occupait jadis activement de la préparation des volumes; depuis quelques années, cette commission, se fiant à la valeur tout à fait exceptionnelle de celui de ses membres qui était chargé des impressions, a perdu l'habitude de se réunir. Il y a lieu de revenir aux anciens usages : la commission offrira les garanties de culture générale et de connaissance technique nécessaires pour éditer le répertoire.

Enfin, le système des commissaires-responsables, s'il offre des inconvénients, n'est pas sans de réels avantages. Des maîtres qui ont fait leurs preuves déclarent s'en bien trouver. Il s'impose quand il s'agit d'une lourde besogne confiée à des débutants insuffisamment préparés, qui ont peut-être plus d'ardeur et de confiance que d'érudition, moins de compétence que de bonne volonté.

J.-A. Brutails.

Rolandskvadet, metrisk oversat af O. P. Ritto. Illustreret af Niels Skovgaard. Indledning og Noter af Kr. Nyrop. Copenhague, Ernst Bojesen; imprimerie F. E. Bording (V. Petersen). 1897, xxx-175 p. in-12.

Si beaucoup de nos classiques et de nos ouvrages contemporains, surtout pièces de théâtre et romans, ont été traduits en danois, c'est le cas pour fort peu de nos poèmes du moyen âge. Encore ces traductions de seconde main ou plutôt ces imitations en vieux danois remontent-elles aux xiv^e et xv^e siècles, et sont-elles faites d'après des versions suédoises et allemandes de textes français. Dans *Romantiske Digtning fra Middelalderen* (Copenhague, 1869-1877, 3 vol. in 8), C. J. Brandt a édité *le Chevalier au lion*, *le Duc Frédéric de Normandie* (dont on ne connaît pas l'original français), *Floire et Blanceflor*, enfin *Parthenopex*, ainsi que la *Chronique de Charlemagne*, dérivée d'un texte en vieux norrain, qui était lui-même le résumé en prose de plusieurs de nos chansons de gestes. L'un des principaux épisodes de cette chronique, *la Bataille de Roncevaux*, a eu de l'écho dans plusieurs chansons populaires du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et même du groupe des Færœs [1]. — Le sujet est donc bien connu dans le Nord; il avait été étudié au point de vue critique par le danois C. Rosenberg [2], et par le suédois Th. Hagberg [3], et le poème a été traduit en suédois par deux Finlandais [4].

---

1. *Færœsk Anthologi*, par V. U. Hammersahaimb, fasc. I. Copenhague, 1886, p. 174-187.

2. *Rolandskvadet, et normannisk Heltedigt, Dets Oprindelse og historiske Betydning*. Copenhague, 1860.

3. *Rolandsagan till sin historiska kærna och poetiska omklædnad*. Stockholm, 1884.

4. H. af Schultén, *Sången om Roland*, Helsingfors, 1887; — Rafael Hertzberg, épisodes dans *Finsk Tidskrift*, 1888.

Un Danois qui est, paraît-il, un simple télégraphiste, M. O. P. Ritto, n'a pas voulu que son pays restât en arrière de tant d'autres qui chantent encore Roland ; pour ses débuts il a donné une œuvre qui lui a valu des éloges de la part d'un poète très distingué et de grande autorité en fait de métrique, ayant publié un traité fort apprécié sur les *Principes de la versification danoise* : « Cette traduction, dit Ernst von der Recke [1], est d'un bout à l'autre faite avec beaucoup de goût et de savoir : les vers décasyllabiques de la *Chanson* sont rendus dans une forme aussi rapprochée que possible de l'original. L'essai, que l'on pourrait prendre pour une témérité, de transporter en danois les assonances romanes, a parfaitement réussi. Leur emploi dans notre langue est extraordinairement difficile et a dû coûter au traducteur beaucoup de travail. L'habileté avec laquelle il s'en est tiré mérite d'autant plus d'être appréciée. Les idées de l'original sont rendues avec autant de fidélité qu'on peut raisonnablement en exiger : le style, le rythme et l'assonance convergent pour produire un effet général qui ne pourrait être surpassé en Danois et qui reproduit le modèle aussi bien que le permet le génie de notre langue. »

Le traducteur ne s'est pas borné à terminer tous les vers d'une strophe par une même voyelle accentuée, comme c'est le cas dans l'original ; il a de plus clos chaque strophe par un distique à pleine rime. Dans un appendice il rend compte des principes qu'il a suivis dans sa traduction basée sur le manuscrit d'Oxford et l'édition de Léon Gautier (1890). Comme cet éminent éditeur a lui-même complété le texte par des emprunts faits à d'autres manuscrits, on ne saurait faire un grief à l'interprète danois d'avoir exclu des vers et même des strophes entières et de n'avoir que 3138 vers quand l'édition française en a 4002. Le volume est enrichi d'une intéressante introduction par M. Kr. Nyrop, grand connaisseur de notre littérature du moyen âge. Les gravures, d'ailleurs peu nombreuses, manquent de netteté ; on dirait que l'illustrateur a voulu faire de la couleur locale ou plutôt archaïque en imitant les grossières images des livres bleus de Troyes.

E. Beauvois.

Fran Gustaf III s dagar, af Oscar Levertin. 2me édition. Stockholm, A. Bonnier [1897], 272 p. in-18.

Quoique le règne de Gustave III ait été attristé par bien des revers et des misères, il fut si brillant aux points de vue artistique et littéraire, que les écrivains ne cessent de le prendre pour sujet de leurs publications et les lecteurs de s'y intéresser. Le goût français, qui avait supplanté les tendances allemandes et devait à son tour céder la place à un nébuleux romantisme germanique, régnait alors en maître, surtout à la

1. Dans *Berlingske Tirdende*, 4 mai 1897.

cour, qui était un petit Versailles. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un érudit versé dans notre littérature revienne pour la troisième fois sur cette période attrayante, qu'il avait déjà étudiée dans le *Théâtre et l'art dramatique sous Gustave III* (1889) et dans *Gustave III comme auteur dramatique* (1894) [1].

Dans le premier de ses sept chapitres, il caractérise le génial, mais théâtral et ondoyant monarque, qu'il met en parallèle avec les trois plus célèbres souverains de son temps : Frédéric II, son oncle, Catherine II et Joseph II; la comparaison n'est pas toujours au désavantage de leur émule suédois. Vient ensuite une étude sur Bellman, que M. O. Levertin regarde comme le plus national des poètes d'alors et le meilleur peintre de la petite bourgeoisie (il conviendrait d'ajouter bachique et érotique); puis un portrait d'Elis Schrœderheim, longtemps favori de Gustave III et boute-en-train de la cour et du beau monde, mais dont la fin fut navrante. L'auteur passe ensuite à une figure plus grave, celle du penseur Thorild, qu'il considère seulement sous son aspect le moins sérieux, car il se borne à rendre compte de la soutenance, devant l'Université d'Upsala, et en présence du roi, en 1788, de la célèbre thèse sur l'*Esprit des lois*. Cette *Critique de Montesquieu*, en sept pages, fut exposée avec tant d'esprit et de talent oratoire que Gustave III complimenta le candidat, déjà fameux par ses sentiments républicains, et lui fit faire des avances. Des appréciations fort diverses des contemporains sont reproduites dans des extraits d'une dizaine de lettres.

A partir d'ici, c'est-à-dire dans toute la seconde moitié du volume, M. O. L. s'appuie surtout sur des pièces inédites : 1° rapports de police sur la comédienne française Sophie Hus qui, après avoir eu le plus grand succès à Stockholm (1784-1786), tenta vainement, et au mépris de ses engagements, de s'enfuir avec le diplomate russe Markoff, rappelé à Saint-Pétersbourg; 2° le volumineux journal que le jeune officier Claës-Julius Ekeblad tint régulièrement de 1760 à 1766 et qui est rempli de curieuses anecdotes sur la cour et sur l'aristocratie, mais qui n'a malheureusement pas été continué pour les années 1766-1770, pendant lesquelles Ekeblad servit à Verdun et à Strasbourg comme capitaine au régiment Royal Deux-Ponts [2], enfin 3° l'abondante correspondance familiale de l'érudit éditeur Gjœrwell qui nous donne une fidèle peinture de la bourgeoisie (non frivole) à la fin du siècle passé.

On voit par cette rapide analyse que notre auteur a pris à tâche de nous faire connaître plusieurs côtés de la société suédoise, au temps de Gustave III, par des caractéristiques et portraits de personnages éminents, ainsi que par des scènes de mœurs et des tableaux d'intérieur. Son livre, sans apparat scientifique, quoique fondé sur la connaissance des sources

---

1. Voy. *Revue crit.*, XXII° année, p. 189-191, 30 septembre 1895.
2. Appelé par erreur : *Royal du Pont*, p. 223.

imprimées ou inédites, est fort lisible et mieux à la portée du grand public que les traités *ex professo*.

E. BEAUVOIS.

O.-G. DE HEIDENSTAM. — **Une sœur du grand Frédéric, Louise-Ulrique, reine de Suède** : Paris, Plon, 1897, un vol grand in-8. 472 p. 7 fr. 50.

M. O.-G. de Heidenstam a écrit un livre fort agréable sur Ulrique de Prusse, reine de Suède. Cette princesse, le dixième des quatorze enfants de Frédéric-Guillaume de Prusse et de Sophie-Dorothée de Hanovre, de huit ans plus jeune que Frédéric II, était la fille préférée de son père. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que, dans une de ces scènes de famille qui étaient alors habituelles à la cour de Berlin, sa mère lui ait mutilé l'oreille en la souffletant. Elle resta toujours tendrement unie à son frère Guillaume, le prince de Prusse, qui devait continuer la race royale. Mariée, par le parti franco-prussien, au duc Adolphe-Frédéric de Holstein, désigné par le parti anglo-russe comme successeur de Frédéric I de Hesse, qui régnait en Suède du chef de sa femme Ulrique-Éléonore, elle entra dans le royaume du Nord sous les auspices du brillant comte Tessin, fils et petit-fils des fameux architectes de Stockholm, et proclamé en son temps à Paris « le maître des élégances ».

La jeune princesse royale, fort aimée au début pour sa grâce, son esprit et sa beauté, ne poursuivait pas seulement le maintien de l'alliance avec la Prusse et la France, mais, hautaine, impérieuse, elle aspirait au rétablissement de l'autorité monarchique. On sait que la Suède, ruinée par son despotique souverain Charles XII, s'affaiblissait encore sous le régime d'une aristocratie républicaine, ayant à sa tête une Diète, qui déléguait ses pouvoirs au Conseil ou Sénat des Seize. Cette constitution était précieuse pour des voisins convoiteux comme le Grand Frédéric et la Grande Catherine, qui s'étaient juré de la maintenir afin d'en tirer parti, comme ils devaient faire si bien de celle de Pologne.

Ulrique faillit compromettre les beaux plans de son propre frère en tendant, à deux reprises, de réduire cette anarchie seigneuriale et de refaire la monarchie forte, d'abord à l'avènement de son époux, en 1751, puis, peu après, en 1756. Elle échoua et la répression sanglante de cette entreprise la plongea dans le deuil et l'abandon. Tessin, qui l'avait offensée de son amour, se brouilla avec elle à l'occasion de ces desseins. Son rêve devait être réalisé plus tard par son fils Gustave III, qui hérita de la couronne pendant son voyage en France, où il s'entendait fort bien avec le Conseil de Louis XV, tout en cultivant les philosophes qu'il déclare, et nous le croyons sans trop de peine, « plus aimables à lire qu'à voir ». Rentré au pays, le successeur du faible Adolphe-

Frédéric exécuta heureusement son coup d'État de 1772, et institua en Suède, pour se mettre au goût du jour, le despotisme éclairé, prélude des révolutions de la fin du siècle.

L'orgueilleuse Ulrique ne put guère jouir de cette restauration monarchique. Despotique et violente, elle n'aurait su consentir à céder le pas à son fils, ni surtout à l'épouse de celui-ci. Son honnête et spirituel lecteur, le Suisse Beylon, ne parvint pas à rapprocher la mère et le fils, et la pauvre reine douairière mourut en 1782, brouillée avec son frère, brouillée avec son fils. Par le doute irréfléchi qu'elle osa faire planer sur la légitimité de la naissance de son petit fils Gustave IV, — d'accord en cela avec son fils cadet, le futur roi Charles XIII, — elle ne fut pas sans donner des armes à la révolution de 1809. En revanche, elle a préludé, par son goût des arts et des lettres, à la brillante époque gustavienne et préparé un coup d'État, qui sauva peut-être la Suède du sort réservé à l'anarchique Pologne.

Le livre de M. Heidenstam appartient à ce genre littéraire, fondé sur les mémoires et les correspondances privées, qui substitue, pour l'agrément du grand public, l'étude psychologique à l'histoire pure. L'idée est bonne puisqu'il semble que l'histoire pure a cessé de plaire et qu'elle exige d'ailleurs de ses auteurs une préparation spéciale [1].

P. S. — Le présent article était composé quand a paru, dans la *Sybels Historische Zeitschrift*, vol. 80, cahier 1 (déc. 1897) un communiqué de M. le Dr phil. Fritz Arnheim, de Berlin, qui accuse M. de Heidenstam d'avoir commis un plagiat en écrivant son livre, sans citer son auteur et sans autorisation, d'après les notes que M. Arnheim avait recueillies aux archives de Berlin et de Stockholm, et qu'il lui avait imprudemment communiquées. M. de H. aurait de plus altéré les pièces transcrites par M. A. Nous ne nous trompions donc pas en laissant entendre, dans la dernière phrase de notre article, que M. de Heidenstam manquait d'éducation historique.

De Crue.

---

1. Le titre des princes de Hesse est encore, au XVIIIe siècle, celui de *landgrave* et non de *duc* (p. 26 et 124). — Adolphe-Frédéric de *Holstein-Eutin*, et non plus *Gottorp*, était *cousin germain*, non pas du tsar *Pierre III*, mais du père de ce prince (p. 29). — Frédéric-Auguste, premier duc régnant (d'abord comte) d'Oldenbourg, né en 1711, est le frère *cadet* et non *l'aîné* du roi Adolphe-Frédéric, né en 1710 (p. 402). — Lire *Molwitz* au lieu de *Mollovitz* (p. 19); *Christian VI* au lieu de *Christian IV* (p. 27); le comte et le baron Horn, descendants d'*Arvid Horn* (mauvaise ponctuation, p. 199); *Creutz* au lieu de *Crentz* (p. 225); ministre de *Suède* au lieu de *France* (p. 284); *Pougatchef* au lieu de *Pougatchof* (p. 384); *Delmenhorst* au lieu de *Demelhorst* (p. 402), etc.

Le Parler de Sent (Basse Engadine). Dissertation présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, par Gaspard Pult. Lausanne, F. Payot, 1897; un vol. in-8° de 217 pages.

Il n'est sans doute aucune portion du domaine roman qui ait été examinée et étudiée de plus près que le territoire où se parlent les idiomes rhétiques. Est-ce parce que l'aire des recherches était relativement étroite? Est-ce parce que les faits y présentaient en eux-mêmes un vif intérêt? Peu importe. Après la magistrale enquête de M. Ascoli, qui a été le point de départ d'une rénovation dans les études dialectales, nous avons eu la grammaire de M. Gartner, modèle du genre elle aussi, et déjà très complète sous sa forme condensée jusqu'à l'excès. Depuis, des études de détail sont venues, montrant qu'il y avait encore à glaner même après ces maîtres, que certains points avaient besoin d'être complétés, quelques-uns rectifiés. Voici encore un travail de ce genre — et fort bien fait — que nous donne aujourd'hui M. G. Pult, sous forme de dissertation présentée à l'Université de Lausanne. Il s'agit du parler de Sent, village important de la Basse-Engadine, situé presque à la frontière suisse. L'auteur était bien préparé à cette étude : il possède les méthodes de la philologie romane, et paraît bien connaître dans son ensemble le domaine rhétique. C'est là un début très honorable, et qui promet. A vrai dire, c'est surtout une phonétique détaillée de l'idiome de Sent (p. 17-125) que M. P. a tracée : lorsqu'après une courte mais intéressante section consacrée à l'élément germanique, il est arrivé à la morphologie, il n'a pas voulu répéter ce qui avait été dit déjà par Gartner, et il s'est restreint (peut-être un peu trop). L'étude se termine par un glossaire-index, où les formes romanes ont été relevées avec soin pour la plus grande commodité du lecteur. Toute la phonétique me paraît solide et se tient bien : çà et là cependant quelque hardiesse dans la reconstruction des types latins. Ainsi, au § 8, pour expliquer la différence entre *pirt* (je partage) et *part* (je pars), M. P. suppose un composé vulgaire *e-pirto*, ce qui reste bien un peu problématique. Je n'aime pas beaucoup non plus la façon dont est rédigé en partie le § 335, notamment ce qui est dit de *kyavè* (capillum), qui serait analogique d'après son pluriel, et cela pour se différencier de *kyapé* (cappellum) : je n'en vois pas la nécessité, et il faut toujours y regarder à deux fois avant de faire intervenir des motifs de ce genre, où ne se retrouve guère la logique populaire. Mais ce sont là de très légers détails. Et, à côté, combien de constatations inréressantes — dont je ne puis ici dresser la liste — même dans le court chapitre relatif à la morphologie! On a beau connaître en partie par avance les curieuses agglutinations de mots auxquelles ces idiomes rhétiques ont donné une valeur adverbiale, on ne peut parcourir ces listes sans qu'elles vous provoquent de nouveau à la réflexion : il y a là un fragment de psychologie populaire, et très suggestif. M. Pult a relevé aussi (p. 167) une assertion erronée, paraît-il, de Gartner, et il constate que, dans toute cette partie de l'Engadine, il n'y a aucune trace

d'un futur formé à l'aide de *venio ad* et de l'infinitif. Enfin, je tiens à le louer d'une phrase que je trouve dans sa préface, qui est une déclaration de méthode, et qui m'avait inspiré de la confiance *à priori*, avant même que j'eusse lu son livre. « Les formes et les mots indiqués dans cette thèse, dit-il, n'ont pas été recueillis d'après le système généralement adopté pour de pareils travaux. Je me suis bien gardé de me faire citer des listes de mots; j'ai pris note de ce que j'entendais au courant de la conversation. Reproduire un mot détaché ou l'employer dans la phrase, ce sont des actes psychiques bien différents. » Voilà qui est parfait, et je suis entièrement de cet avis. Bien plus, lorsque, pour une enquête dialectale étendue, je suis forcé d'entrer en correspondance avec des personnes résidant sur des points très divers, je me garde bien de demander à mes correspondants la traduction d'une série de mots (quoique certains savants préconisent ce procédé et y voient un progrès) : je leur envoie un texte facile, et je sais d'avance que leur traduction, même imparfaite, me sera d'un tout autre secours que la liste de mots la plus complète. En linguistique, lors même qu'il s'agit de phonétique ou de morphologie, il n'y a que la phrase qui soit vivante.

E. Bourciez.

La peinture au château de Chantilly, par M. A. Gruyer, tome II, École française. — Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-4°, orné de 40 héliogravures; prix : 40 francs.

Ce beau volume termine la publication, commencée il y a deux ans, et que nous avons signalée ici avec les éloges qui lui sont dus, du catalogue raisonné des œuvres de peinture réunies dans les galeries de Chantilly par M. le duc d'Aumale. Au moment où cette collection célèbre devient comme un musée national, par suite du legs fait à l'Institut de France, par l'auguste prince, du château et de ses trésors artistiques ou historiques, il est particulièrement intéressant pour le public de pouvoir se rendre compte de l'importance des œuvres qu'elle renferme. Un assez grand nombre de ces tableaux, de ces portraits surtout, ont une origine historique, se rattachant à quelque souvenir de la maison de Condé, du domaine de Chantilly ou de la famille d'Orléans. Mais la majeure partie a été choisie par le prince dans les ventes nombreuses auxquelles il se plaisait tant d'assister, et en fin connaisseur. On voit, à examiner d'ensemble la table chronologique de chacun des deux volumes, que l'on a cherché à réunir les représentants essentiels de l'art de chaque époque et de chaque école, et, pour l'école française spécialement qui occupe ici une place beaucoup plus ample que toutes les autres réunies, certains artistes offrent à l'étude des œuvres dont on aurait peine à trouver l'équivalent ailleurs.

C'est l'attrait considérable de ce tome II, qui ne comprend pas moins

de 270 numéros (sans compter certaines séries qui ne figurent ici que sous un seul numéro, par exemple les 42 petits portraits ovales de princes et de princesses, par Fragonard). M. A. Gruyer a d'ailleurs mis des soins tout particuliers à l'étude historique des œuvres et des artistes, notamment pour les époques des XVIe et XVIIe siècles. Peut-être a-t-il même été un peu loin sous ce rapport : il y a des développements presque disproportionnés et dont il semble que ce n'est guère la place ici. Telle cette notice de 5 pages sur Watteau, ou de 7 pages sur Mlle de Clermont à propos (et à côté) de son portrait, ou ces renseignements chronologiques sur les œuvres de Molière, etc. On voit que l'érudit critique avait ses coudées franches, et, après tout, cela étant, on serait mal venu de se plaindre de cet excès d'informations. D'autant que ces notices sont fort bien faites, intéressantes et d'un tour personnel.

Les reproductions sont admirables, de leur côté, et à part quelques œuvres, auxquelles nous aurions bien préféré certaines autres qui ne figurent pas, surtout pour l'époque ancienne, le choix en est excellent. Cette première période est vraiment une des grandes choses du musée de Chantilly, avec ses Corneille de Lyon, ses François Clouet, puis ses 9 Poussin, ses 3 Champaigne, ses 7 ou peut-être 10 Mignard, ses 6 Largillière, ses 4 Rigaud... Mais, en passant par les Van Loo, Lebrun, Nattier, De Troy, Drouais, Lancret, les 4 Watteau, les 4 Greuze, les 3 Vigée Le Brun, quelle ravissante série que celle des modernes, ces 4 Prudhon, ces 5 Ingres de premier ordre, et Boilly, Gros, Gérard, les Vernet, Géricault, Scheffer, Delaroche, Corot, et les 4 Delacroix, et les 13 Decamps, collection exceptionnelle, et les derniers Meissonnier, Fromentin, Jalabert, ou Baudry.... Décidément il n'était pas trop d'un si beau volume (très sobre d'ailleurs et plein de goût) pour une si belle galerie.

H. de Curzon.

Catalogue sommaire des sculptures du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, avec 16 gravures hors texte (Musée national du Louvre), in-12, 1897.

Ce catalogue n'est qu'une réduction anticipée du grand catalogue scientifique que rêvait et préparait Courajod. Tel qu'il est cependant, il importe de le faire connaître. En effet, sous une apparence modeste, il met aux mains des travailleurs un excellent instrument d'étude ; en même temps il constitue un souvenir durable de l'activité vraiment remarquable déployée par Courajod, pendant les quelques années où il dirigea le département de la sculpture ; enfin, il est déjà le témoignage de la continuité d'esprit, de tendances, d'efforts, du précédent conservateur au conservateur actuel.

M. André Michel qui, avec M. Leprieur, l'a complété, terminé, revu et

mis au point, rappelle que ce « travail était presque entièrement achevé — du moins pour ce qui concerne le moyen âge et la Renaissance — au moment de la mort à jamais déplorable » de son prédécesseur. Ce sont bien là les expressions qui conviennent. Nul n'a fait plus que Courajod pour enrichir le musée de la sculpture au Louvre. Il a donné à cette tâche une partie de sa vie et de ses forces.

Découvrir les œuvres égarées ou inconnues, méconnues quelquefois; pour les conquérir, multiplier les démarches, déjouer les mauvaises volontés ou triompher des indifférences, voilà la mission qu'il a remplie au grand profit de l'art français. Pour la juger par ses résultats, il suffit de comparer à la statistique actuelle le bilan dressé il y a quelque vingt ans par le très honorable et très dévoué M. Barbet de Jouy. La différence est de 500 numéros environ (on passe de 338 à 867, sans compter quelques *bis* ou *ter*). Le moyen âge surtout a profité de l'augmentation; il a enfin droit de cité au Louvre.

On conçoit qu'un catalogue qui résume vingt années d'études originales poursuivies sans relâche, ne puisse guère donner lieu à des critiques, et, de fait, il est d'un bout à l'autre d'une excellente tenue. Indications de la provenance des monuments (cela seul est capital), attributions faites avec méthode, clairvoyance et mesure, fixation des dates approximatives pour les œuvres si nombreuses qui n'ont pas d'état civil, la valeur de ces renseignements sera appréciée par les hommes qui savent les difficultés complexes de semblables recherches. Tout au plus regretteront-ils qu'on n'ait pas cru devoir spécifier les dimensions des statues, bas-reliefs, etc.

Si l'on voulait essayer quelques réserves, elles ne porteraient que sur des points de détail. Puisque la division des siècles en tiers, quarts, aussi bien qu'en moitiés, a été souvent adoptée, on aurait dû ne pas donner pour le tombeau de Chabot ce cadre vraiment trop large : première moitié du XVIe siècle; il n'y avait rien de trop hardi à l'inscrire au second quart du XVIe siècle (cf. p. 21). — Il me semble qu'il reste des doutes sur l'attribution de certaines œuvres à Germain Pilon. — Si le buste de l'empereur Frédéric III appartient à la fin du XVe siècle, les mots « École du Tyrol en contact avec la Renaissance *classique* italienne » ne vont pas sans me gêner quelque peu. Enfin, j'aurais voulu dans la dernière partie moins de précision, de sécurité pour ainsi dire, dans quelques dates de naissance d'artistes, pour lesquels on n'a que l'acte de décès. Or, on sait qu'il indique l'âge de façon fort approximative.

Je disais au début que le conservateur actuel se plaisait à rattacher son œuvre à celle de son prédécesseur. Que les lecteurs de la *Revue* me permettent d'en prendre texte pour annoncer un projet de publication, qui intéressera sans doute ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art. On sait que Courajod a donné les dernières années de sa vie au musée et aussi à l'École du Louvre, où il a enseigné pendant dix ans. Entraîné

par son ardeur de découvertes, par son apostolat, — le mot n'a rien d'exagéré, — il a parcouru en quelques années le champ de notre art. Combien de fois ses amis le pressèrent-ils de publier les résultats de ses travaux, de rédiger l'ouvrage qu'on attendait de lui ! Il ne voulait pas faire de livres, parce qu'il ne se lassait pas de faire des recherches, de se porter à l'avant-garde de la science, comme il disait. Mais il n'en a pas moins laissé une masse énorme de notes, soigneusement classées et ordonnées, ou de leçons, la plupart toutes prêtes pour l'impression. Ce sont ces notes, ces leçons que nous voudrions éditer au moins en partie, M. André Michel et moi, avec le concours de quelques-uns de ses disciples dévoués. Elles touchent à la sculpture et à l'architecture depuis les temps mérovingiens jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Nous ferons prochainement appel à des souscriptions [1], pour accomplir cette œuvre, honorable pour la mémoire de notre ami, et utile, nous en avons la conviction, à la connaissance ou à l'intelligence de l'art national, si longtemps dédaigné.

Si le catalogue actuel est destiné à rester le fond essentiel de tout ce qui sera écrit sur le musée de la sculpture au Louvre, il ne tardera pas, nous pouvons le dire, à nécessiter des suppléments. M. André Michel a déjà fait entrer, dans les collections qu'il administre, des monuments nouveaux ; le progrès des accroissements de nos richesses artistiques ne s'arrête ni ne s'arrêtera.

Mais où les mettre, ces richesses ? Quand on compare l'espace donné au musée de la sculpture française (même avec les salles qui vont y être ajoutées), à celui qu'occupent certains autres départements, on se demande si la distribution des superficies répond bien aux services que doit rendre le Louvre. M. Pottier a écrit un charmant article : « A quoi sert une collection de vases grecs. « Faudra-t-il donc en écrire un autre : « A quoi sert pour les Français une collection de sculptures françaises ? » Mais si on ne l'a pas fait et si sans doute on ne le fera pas, ne serait-ce point parce que la chose va trop de soi ?

Henry LEMONNIER.

BULLETIN

— Un de nos collaborateurs lillois nous annonce en hâte une affligeante nouvelle, la mort de notre collaborateur Paul COUVREUR, décédé à Lille le 25 janvier. « Je suis trop attristé, nous écrit-il, pour vous envoyer une notice sur notre pauvre ami. Ici, sa modestie ne nous donnait pas le change; ses collègues le tenaient en très haute estime, et tous ses élèves l'aimaient. Dans notre douleur, nous pensons aussi à sa famille si cruellement frappée; c'était une famille universitaire; son père était proviseur; son beau-frère est professeur de philosophie;... et il laisse une femme de

1. 3 vol. in-8°. Le prix de souscription sera de 24 francs environ.

vingt-deux ans. Mais je songe encore à ce qu'aurait pu produire cet esprit si fin, si sagace et de contexture si solide. Il avait eu la sagesse de s'enfermer dans un domaine d'études bien délimité et qu'il s'efforçait de parfaitement connaître. Nous perdons beaucoup par sa mort; mais ne doutez pas qu'il n'ait toujours été très fier, très heureux de sa collaboration à la *Revue critique*; vous aviez fait une bonne œuvre et un bon choix. »

— La nouvelle revue théologique (*Theologische Rundschau*, Erster Jahrgang, Hefte 1-3, Freiburg i. B., Mohr, 1897), dont M. W. Bousset entreprend la publication avec le concours d'un grand nombre de savants bien connus, mérite le plus favorable accueil de la part de tous ceux qui s'intéressent au progrès des sciences religieuses. Elle paraît tous les mois, en fascicules in-8 de 40 à 50 pages (prix de l'abonnement annuel : 6 marcs). Chaque fascicule contient un article sur un point important de la science théologique, et des comptes rendus en forme de chroniques sur les différentes branches de la littérature religieuse. Ainsi, le premier fascicule contient un article très approfondi de M. Bousset sur l'état présent de la science de l'introduction au Nouveau Testament; puis des comptes rendus de MM. Bertholet (publications concernant l'introduction à l'Ancien Testament), Grafe (travaux sur la théologie de saint Paul), H. Scholz (dogmatique générale), E. C. Achelis (liturgie), Traub (littérature sociale). Le second et le troisième fascicules présentent d'abord une étude d'ensemble sur les publications de ces derniers temps relatives à l'Apocalypse de saint Jean, par A. Meyer, et des comptes rendus plus spéciaux touchant l'histoire d'Israël, l'Hexateuque, l'histoire de l'Église, etc. — M. N.

— M. Th. Reinach publie en tiré à part sa remarquable critique du témoignage de *Josèphe sur Jésus* (20 pages in-8, extrait de la *Revue des études juives*, XXXV). La thèse de l'authenticité relative y est très habilement défendue et la reconstitution du texte par élimination des interpolations légères qui donnent à la notice de l'historien juif une physionomie chrétienne, est faite avec une dextérité et une sûreté dignes de tout éloge. Mais pourquoi M. R. s'est-il avisé de terminer son étude par cette phrase au moins équivoque et qui pourrait donner lieu à des discussions sans fin : « Ce n'est donc pas le supplice volontaire (?) de Jésus, c'est le long martyre d'Israël qui constitue la plus grande erreur judiciaire de l'histoire »? Pourquoi n'est-il pas resté sur le terrain purement historique et ne s'est-il pas borné à soutenir que Jésus a été réellement jugé par Pilate, que les notables juifs n'ont joué d'autre rôle officiel que celui de dénonciateurs et d'accusateurs? Ce fait est suffisamment important et méritait l'attention que M. R. lui accorde. La plupart des historiens et des exégètes n'en tiennent pas compte, bien que les Évangiles, au fond, s'accordent sur ce point avec Josèphe. — R. S.

— A côté de sa grande édition de Sophocle, M. Jebb publie, à l'University Press de Cambridge (Clay and sons), le texte du même tragique, dans un volume commode et d'une élégance pleine de goût. Il n'y a pas lieu de parler longuement de ce texte, qui reproduit celui de la grande édition, avec trois ou quatre changements sans importance; il est accompagné d'un petit appareil critique qui ne donne que le strict nécessaire (et même moins), et précédé d'une introduction où l'essentiel est dit sur les sources du texte de Sophocle et sur l'histoire des éditions jusqu'à celle d'Elmsley : est-ce que le travail accompli depuis Elmsley est non avenu pour M. Jebb? Innovation très utile : les vers des strophes et antistrophes sont numérotés parallèlement un par un. — P. C.

— La même librairie publie un texte de la *République* de Platon, donné par M. J. Adam, dont le nom est familier aux lecteurs de la *Classical Review*. Mais au con-

traire du Sophocle de M. Jebb, ce volume précède une grande édition critique au lieu de la suivre. Nous attendrons donc cette grande édition pour juger la méthode de M. Adam. Nous n'avons ici qu'un texte, avec un appareil plus sommaire encore que dans l'édition Jowett et Campbell, quoique donnant quelques leçons de manuscrits autres que A et Π. M. Adam estime, en effet, que ceux-ci ne sont pas les seuls utilisables dans l'état actuel de la science. En revanche, il fait peu de cas du manuscrit de Césène, mis par Campbell presque au même rang que Π. De A il a fait une étude particulière; il a comparé sa collation avec celle de Campbell et revu le manuscrit ensuite, en sorte que nous aurons ici un guide très sûr. Mais il n'a pas fait le même travail pour les autres manuscrits, et nous en restons aux collations hâtives et fautives de Bekker ou de Schneider. Les conjectures personnelles sont nombreuses et souvent intéressantes. — P. C.

— M. C. Arno, professeur de droit à l'Université de Turin, vient de publier une intéressante brochure sur un point assez délicat et fort controversé de la jurisprudence romaine : le *periculum rei venditae*. Soit un objet quelconque, meuble ou immeuble, qui est vendu par une personne à une autre personne; cet objet disparaît, par suite de destruction, de vol, de *publicatio* ou de toute autre circonstance : à quel moment précis le risque du vendeur cesse-t-il, et le risque de l'acheteur commence-t-il? D'une manière générale, au moment de la *traditio;* et par *traditio*, il ne faut pas entendre seulement la *traditio* matérielle de l'objet lui-même, mais encore tout acte équivalent à cette *traditio*, comme l'apposition sur l'objet du cachet de l'acheteur, ou le dépôt simultané de l'objet et du prix convenu chez un tiers désigné par l'acheteur. Ce point de droit a soulevé d'autant plus de controverses que la jurisprudence romaine paraît s'être modifiée à ce sujet entre l'époque des grands jurisconsultes classiques et celle de Justinien. M. Arno étudie en détail plusieurs textes d'Alfenus, d'Africanus, de Paul; il cite et discute les opinions exprimées par la plupart des commentateurs modernes. Son opuscule se lit aisément; il est écrit avec une clarté suffisante, sans trop de longueurs ni de digressions. — J. Toutain.

— La dissertation de M. Ernst Hauviller : *Ulrich von Cluny. Ein biographischer Beitrag zur Geschichte der Cluniacenser im XI Jahrhundert* (*Kirchengeschichtliche Studien herausgegeben von Knœpfler, Schœrs, Sdralek.* Münster, H. Schœningh, 1896), est un travail de débutant soigneusement composé. Ulrich, né à Ratisbonne au commencement de l'année 1029, fut tout d'abord attaché à la chapelle impériale, fit un pèlerinage à Jérusalem, puis entra en 1061 au monastère de Cluny. Chargé de missions en Allemagne par l'abbé Hugues, il contribua beaucoup à répandre l'institution clunisienne en Suisse et en Souabe. Il est connu dans l'histoire monastique comme auteur des *Consuetudines Cluniacenses*. Il avait écrit en outre une biographie du pieux margrave Hermann de Bade, et l'on sait qu'il entretint une vaste correspondance. Tout cela est malheureusement perdu. Sa vie ne nous est connue que par deux *vitæ* : l'une, dont on ne possède plus qu'un fragment, fut écrite avant 1109, l'autre a été rédigée de 1109 à 1120. Contrairement à l'avis des Bollandistes et de Wilmans, leur éditeur dans les *Mon. Germ. Hist.*, M. Hauviller ne croit pas qu'il existe un rapport direct entre les deux textes. — P.

— Dans une élégante plaquette portant pour titre *Dell' octavo centenario del primo Parlamento Siciliano, 1097-1897* (Catania, 1897), MM. G. Paternò Castello et C. Gagliani donnent un intéressant commentaire historique à la copie, conservée à la cathédrale de Girgenti, d'une charte où il est question d'un différend survenu entre certains évêques et feudataires de Sicile, et aplani par le comte Roger dans une assemblée tenue en 1097 (un bon fac-similé de cette ancienne copie est joint à la

brochure). Leur conclusion est que le premier *parlement* tenu en Sicile remonte à 1097 et non à 1130, comme les historiens l'avaient estimé jusqu'à présent; et ils partent de là pour réclamer que l'on célèbre le 8e centenaire de ce parlement : « Au moment où Turin se prépare à fêter le 50e anniversaire du Statut de Charles-Albert, il serait pénible de voir la Sicile laisser passer, sans y prendre garde, ce centenaire qui rappelle la naissance des libres institutions qui l'ont rendue libre et forte. » Où l'esprit provincial va-t-il se nicher! — H. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 janvier 1898.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Joseph Buche, professeur au lycée de Bourg, les photographies de plusieurs morceaux (et en particulier de la tête) de la statue de bronze trouvée près de Coligny (Ain), au lieu dit Verpois. M. Buche croit que les débris recueillis ne peuvent appartenir à une statue d'Apollon, mais plutôt à une statue de Mars, et que la statue devait être coiffée d'un casque. Cette conclusion est confirmée par le rapprochement des fragments de Coligny avec une statuette en bronze du dieu Mars, nu et casqué, trouvée en 1788 à Oyonnax (Ain), dans le même pays, et appartenant aujourd'hui à M. Aimé Vingtrinier.

M. Héron de Villefosse annonce que la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône vient d'acquérir une mosaïque antique trouvée à Sens, commune de Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire). Le tableau principal représente une course de chars dans le cirque. Deux obélisques se dressent à l'extrémité gauche; quatre chars attelés de deux chevaux sont lancés au galop. Au-dessous de chaque char est inscrit le nom de l'aurige : *p*RISCIANVS, COMM*unis*, BALEARIO et PECVLIARIS. Tout le reste du pavage consiste en ornements géométriques, à l'exception d'un grand panneau à personnages, où l'on ne distingue plus qu'un pan de draperie.

M. Héron de Villefosse présente, au nom de M. Camille Jullian, correspondant de l'Académie, un col d'amphore avec une marque de fabrique. La présence de la croix donne un intérêt particulier à cet objet vulgaire, qui a été découvert, en septembre 1897, dans des travaux exécutés à l'église Saint-Seurin de Bordeaux. Il était évident que l'amphore avait été autrefois et à dessein coupée en deux moitiés; on avait dû, ensuite, y renfermer le corps d'un enfant, en rapprochant les deux parties du vase. C'était un usage courant dans l'antiquité. La forme des lettres annonce le second siècle. Le cimetière ancien de Saint-Seurin n'avait encore livré que des souvenirs chrétiens, dont le plus ancien n'est pas antérieur au cinquième siècle. M. Jullian, rapprochant cette amphore d'une autre conservée au musée d'Avignon, en conclut que la croix a été, pour les artisans païens, une marque d'industrie.

M. Cagnat termine la lecture d'un mémoire intitulé : Recherches sur les ports de Carthage, exécutées sous les ordres de M. le commandant Dutheil de La Rochère, capitaine de frégate, commandant le *Condor*, par M. de Roquefeuil, enseigne de vaisseau. — MM. Dieulafoy et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

M. Dieulafoy communique une étude sur la légende de Clémence Isaure, d'après les documents récemment découverts par M. Roschach, qui paraissent définitivement ruiner cette légende.

M. Prou donne lecture d'un mémoire posthume de M. Edmond Le Blant, sur les commentaires des livres saints et les artistes chrétiens des premiers siècles.

M. Clermont-Ganneau lit une lettre de M. Jules Rouvier, de Beyrouth, relative à la découverte de deux puits, paraissant faire partie d'une nécropole ignorée jusqu'ici, au point précis que M. Rouvier a désigné comme étant celui de Laodicée de Canaan.

M. Babelon annonce que M. Edmond Le Blant a légué au Cabinet des Médailles les antiquités de toute sorte qu'il avait recueillies au cours de sa longue carrière. Ce legs important comprend 102 pierres gravées, intailles ou camées et pâtes antiques; 13 tessères, bagues, cachets et autres monuments en plomb, cuivre ou ivoire; 45 lampes en terre cuite, païennes ou chrétiennes; 20 statuettes ou fragments de figurines et de vases; enfin deux inscriptions funéraires romaines.

M. Théodore Reinach donne lecture d'un mémoire sur l'invention de la tachygraphie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 14 février — 1898

Kaftan, Dogmatique. — E. Foerster, La possibilité du christianisme dans le monde moderne. — Krueger, La réunion des églises. — Hultsch, Posidonios et le diamètre du soleil. — Alex. Bertrand, La religion des Gaulois, les druides et le druidisme. — Gardner, Bas-reliefs funéraires de la Grèce. — Stangl, Le De Oratore. — Allard, Le christianisme et l'empire romain. — Liesegang, La constitution des villes du comté de Clèves. — P. Masson, Histoire du commerce français dans le Levant au xviie siècle. — Rydberg, Traitement de l'e français. — Publications de l'Académie de Philadelphie. — *Bulletin :* Balint, Études de tamoul ; Csengeri, Properce ; Csanki, La Hongrie sous les Hunyades, III ; Corpus statutorum, IV, 2 ; L'Université de Salamanque ; Subak, La conjugaison en napolitain. — Académie des inscriptions.

Dogmatik, von D. J. Kaftan. Freiburg i. B., Mohr, 1897, in-8. viii-644 pages.
Die Moeglichkeit des Christenthums in der modernen Welt, von E. Foerster. Freiburg i. B., Mohr, 1898, in-8, 68 pages.
Die neueren Bemühungen um Wiedervereinigung der christlichen Kirchen. von D. G. Krüger. Leipzig, Mohr, 1897, in-8°, 38 pages.

I. — Un traité de théologie échappe à la compétence de cette *Revue.* Nous pouvons néanmoins signaler celui de M. Kaftan comme un essai très remarquable pour constituer la science de la foi sur la révélation biblique, à l'exclusion de tout élément purement traditionnel et de philosophie profane. L'auteur appartient à l'école de Ritschl, mais plutôt, semble-t-il, à la droite qu'à la gauche. Ainsi la résurrection du Christ est rangée parmi les faits miraculeux pourvus d'une attestation historique certaine, bien qu'on refuse la même qualité à la conception virginale dans les récits de l'enfance. Les écrits du Nouveau Testament témoignent incontestablement de la foi des apôtres à la résurrection : prouvent-ils aussi directement la matérialité du fait, et la résurrection, comme la divinité de Jésus-Christ, se démontre t-elle autrement que de la foi à la foi? il est permis d'en douter. Peut-être même y a-t-il je ne sais quelle corrélation secrète entre l'idée que la résurrection du Christ, à part son caractère miraculeux, est un fait comme un autre, qui a sa place dans la trame extérieure, sensible et matérielle de l'histoire humaine, et l'hypothèse du rationalisme superficiel d'après laquelle Jésus n'aurait été qu'évanoui sur la croix et aurait pu ensuite se montrer vivant à ses disciples. Dans cette hypothèse, la méconnais-

sance du véritable caractère des textes est aussi complète que possible, et la « pesanteur occidentale » dont s'amusait Renan s'y étale avec majesté ; mais l'idée de M. Kaftan, qui est d'ailleurs celle de la plupart des apologistes, pourrait bien déjà recéler un commencement de ce rationalisme scolastique, le pire ennemi de la saine critique en matière religieuse. Au point de vue critique, la résurrection de Jésus n'est pas le dernier acte de sa vie terrestre, mais le premier article de la foi apostolique, une croyance fondée sur une expérience de foi dont l'historien peut, jusqu'à un certain point, déterminer les circonstances, mais non pas discerner la nature. Une objection d'un autre caractère, qu'un philosophe pourrait adresser à M. Kaftan, c'est que, tout en rejetant l'interprétation philosophique de la révélation telle que l'a effectuée la théologie traditionnelle, lui-même ne fait pas autre chose, bon gré mal gré, que d'en tirer une de son propre fond, c'est-à-dire de la philosophie moderne, si bien qu'il se donne une peine considérable pour aboutir sur la plupart des points à des conclusions fort analogues. La rupture avec l'ancienne théologie a plus d'apparence que de réalité. M. Kaftan a tort de renier ses ancêtres, ayant la sagesse de leur être fidèle. Il veut se persuader que la théologie johannique se distingue essentiellement des spéculations sur le Logos, et c'est, en grande partie, ce qui lui a permis de retenir ce qu'il annonce l'intention de rejeter. L'ouvrage, dans son ensemble, est bien conçu, très régulièrement développé, très clair dans ses développements. Il peut être lu avec fruit par tous les théologiens de profession qui ont souci de traduire en langue moderne la foi des temps passés.

II. — Avec la brochure de M. Foerster nous passons de la théorie dogmatique à la crise actuelle de la foi. Le christianisme comme l'entendait saint Paul est-il compatible avec ce qu'on appelle l'esprit moderne ? Il s'en faut de beaucoup; mais le christianisme est le christianisme, et M. F. est d'avis que le meilleur parti à prendre n'est pas de faire un compromis où la vie chrétienne perdrait tout son ressort, mais de dominer l'esprit moderne en reconstituant une atmosphère chrétienne par le renouvellement du dogme et la régénération morale de l'Église. M. F. ne dit pas comment on s'y prendra. Il semble que, si l'on ne veut pas faire de concessions à l'esprit moderne, on soit disposé à lui emprunter tout ce qui sera nécessaire. Mais le christianisme est-il compatible avec la critique historique ? Ici M. Foerster ne dissimule pas son embarras. Il voit bien qu'on ne peut empêcher la critique de vouloir reconstituer la physionomie historique du Christ, et il voit aussi que le Christ de l'histoire n'a pas le caractère absolu qui appartient au Christ de la théologie. C'est un rêve, dit il, de croire qu'on pourra maintenir Jésus à la hauteur où la foi l'a placé, si la critique a une fois démontré que « l'objet propre de son vouloir a été borné et conditionné par le temps où il a vécu ». J'ai peur que M. Foerster parle seulement des limites

du « vouloir », parce qu'il admet déjà des limites pour le « savoir ». La critique lui fait peur, parce qu'elle le tient à moitié. Il ne conclut pas autrement qu'en affirmant la haute importance du problème posé. On ne peut donc pas dire qu'il fasse beaucoup avancer la question qu'il a voulu traiter; mais les pages très sincères, presque émues, qu'il a écrites sur ce grave sujet, sont un document de la lutte qui se poursuit depuis longtemps au sein du protestantisme entre la théologie traditionnelle et la critique rationnelle des documents bibliques.

III. — M. Krüger apprécie en quelques pages les tentatives diverses qui ont été faites en ces derniers temps pour la réunion des églises chrétiennes et le résultat qu'elles ont eu ou pourront avoir. Peut-être le savant auteur est-il, sur certains points, mieux documenté que réellement informé. Son avis est que les divisions du christianisme sont irrémédiables et qu'il ne faut pas le regretter. Ces conclusions échappant à toute discussion scientifique, il suffit de les indiquer.

O. P.

Alexandre Bertrand. **Nos origines, la Religion des Gaulois, les druides et le druidisme.** Paris, E. Leroux, 1897. Gr. in-8°, IX-436 pages, avec 31 planches et de nombreuses gravures dans le texte.

M. Bertrand a réuni sous ce titre les leçons qu'il a professées à l'école du Louvre en 1896. Il y a joint huit annexes : (A) un extrait du mémoire de Fréret sur la religion des Gaulois et sur celle des Germains; (B) des notes sur le chamanisme ; (C) sur les cupules ; (D) sur les superstitions condamnées en France par les conciles et les synodes ; (E) sur les feux de la Saint-Jean ; (G) sur le commencement du jour civil ; (H) sur la propagation et l'altération des langues indo-européennes en Occident ; (I) sur les grandes abbayes chrétiennes d'Irlande, d'Écosse et du pays de Galles.—Le livre de M B. donne à la fois moins et plus qu'il ne promet. Ce n'est pas un traité méthodique, un manuel. Ce sont des leçons et, comme le dit M. Bertrand, des vues sur la mythologie gauloise. D'autre part, quelques-uns des chapitres du livre de M. B. pourraient passer pour des études générales de religion préhistorique. M. B. croit avec raison que l'on peut compléter par l'étude comparée des religions les renseignements, directs, mais fragmentaires, isolés et sans signification apparente, que les textes ou les monuments nous fournissent sur une religion particulière. Malheureusement, ces comparaisons ne se font pas encore avec une méthode bien rigoureuse ; les faits rapprochés ne sont pas toujours comparables ; on se contente d'abord d'analogies superficielles et l'on néglige généralement les différences. Les résultats de ce genre d'investigations sont toujours assez incertains.

Le livre de M. B. se compose de deux parties.

Dans la deuxième, l'auteur étudie le cénobitisme druidique. M. B. pense qu'il a survécu dans les grandes abbayes irlandaises. Il croit qu'elles ne furent pas seulement les héritières des confréries druidiques, mais bu'elles sont ces confréries mêmes christianisées. Les prêtres de rite grec qui ont apporté, dit-on, le christianisme en Irlande, y auraient trouvé les communautés druidiques disposées à recevoir la bonne nouvelle et les auraient converties. M. B. ne peut pas expliquer autrement la propagation rapide du christianisme en Irlande, la création immédiate de grands monastères, le caractère cénobitique de l'Église irlandaise, son esprit particulariste, l'activité intellectuelle, littéraire, philosophique, scientifique qui s'y maintint. L'abbaye irlandaise avec ses milliers de moines aux aptitudes variées, son caractère vivant et pratique, est pour M. Bertrand l'image fidèle des confréries druidiques. « A y regarder de près, dit-il, que sont les moines de Belfast, d'Iona, de Bangor et même de Landevenek, sinon des druides convertis? *Les deux mille frères de Sletty*, dit dom Pitra, *qui chantaient jour et nuit divisés en sept chœurs de trois cents voix répondant à travers les mers aux fils de Saint-Martin, étaient, d'après la légende, les enfants du druide converti Fick.* » Malheureusement, la preuve manque. Sans doute, le vieux code celtique subsista, peut-être christianisé même par saint Patrice ; mais l'Église romaine supprima-t-elle ailleurs le droit romain ? Les docteurs druidiques, les *filé* et les *ollamhs*, conservèrent leur rang : un compromis était-il impossible ? Le passage de l'une à l'autre religion fut peut-être moins brusque. Peut-on se servir des vies de saint Patrice comme de témoignages historiques (p. 279) ? Le roi Bridius donne l'île d'Iona au moine Columba (Bède III, 4) ; si cette île était le siège d'un couvent druidique, s'ensuit-il que ses druides devinrent des moines chrétiens ? M. B. revendique le droit de faire des hypothèses ; il en connaît mieux que personne la fragilité. La persistance des lieux de culte est sûre ; dans une certaine mesure, celle de quelques groupements religieux l'est aussi ; les religions successives qui ont poussé sur le même sol ont imité plus ou moins l'organisation de celles qui les ont précédées. L'existence ininterrompue d'un sacerdoce qui survivrait à ses dieux vaudrait la peine d'être prouvée.

Quel rapport y a-t-il entre les druides, les prêtres gètes que Jordanis appelle *pii* ou *pileati* (p. 292 sq.), les hiérodules de Comana, les lamas ? M. B. a grandement raison de poser cette question. Mais ce n'est pas la résoudre que d'attribuer à des survivances la similitude de ces congrégations. Nous aurions été heureux de savoir comment M. B. explique la formation de ces sortes de tribus sacrées qui ne sont pas recrutées par la naissance.

Dans la première partie, M. B. étudie l'origine et la signification des superstitions, usages et symboles de la Gaule primitive. Voici les têtes de chapitres : le groupe mégalithique (p. 27) ; le culte des pierres (p. 42) ;

superstitions relatives aux pierres précieuses ; pierres à bassins, pierres trouées (p. 53); les sacrifices humains (p. 67) ; superstitions et croyances des populations du nord de l'Europe et de l'Asie en rapport avec les superstitions et les croyances des Gaulois (p. 82) ; les influences aryennes p. 95); le feu de la Saint-Jean (p. 109) ; les herbes de la Saint-Jean (p. 127) ; le swastika (p. 140) ; autres signes solaires (p. 185) ; le culte des eaux (p. 191). M. B. appartient à l'école qui croit à l'originalité absolue des groupes humains ; la civilisation est la somme des inventions, acquisitions, créations, superstitions ou croyances distinctes de chaque groupe, dont chacun a sa part et sa responsabilité propre dans l'œuvre totale. En religion, l'un est magicien, l'autre adorateur du feu, l'autre philosophe ou monothéiste : chacun a eu sa *révélation*. Nous croyons que l'esprit humain a travaillé à peu près partout de la même façon. Quand on analyse les symboles, les rites ou les légendes divers, on arrive à peu près aux mêmes conceptions, aux mêmes gestes fondamentaux ; ce ne sont que leurs formes supérieures, produits d'une longue élaboration dans des milieux dissemblables, qui diffèrent et qui s'empruntent. La preuve mathématique de la vérité de l'une ou de l'autre théorie manque.

M. B. attribue à la race touranienne, qui se serait étendue de l'Inde à l'Atlantique, la construction des monuments mégalithiques, l'usage des sacrifices humains, l'invention des superstitions et des rites magiques. La pierre angulaire de cette théorie est l'hypothèse des premiers suméristes qui voyaient une *langue touranienne* voisine du turc et du hongrois, dans l'écriture idéographique de la Chaldée. Si les rituels des mages chaldéens sont touraniens, c'est un jeu de démontrer que toute la sorcellerie du monde a la même origine. Mais cette hypothèse semble abandonnée aujourd'hui même par les suméristes. L'on s'étonne de voir M. B. accorder quelque crédit à un chapitre de Justin (II, 1, 4) sur les prétendues conquêtes des Scythes en Asie. Comment Trogue Pompée pouvait-il les connaître ? Et puis les Scythes étaient-ils Touraniens ? M. B. croit-il à l'*historicité* des vierges hyperboréennes de Délos (p. 39) ? D'ailleurs, étaient-elles touraniennes ? M. B. a grandement raison de ne pas voir dans les sacrifices humains, en Grèce, des importations sémitiques ; mais n'oublions pas qu'ils sont universels. Aux Aryens, selon M. Bertrand, appartiennent les symboles solaires tels que le *swastika*, le culte du feu (feu de la Saint-Jean), le culte des fontaines. Il n'est pas démontré que le *swastika* représente le feu ou le soleil. Je serais porté à croire, avec M. Bertrand, que ce symbole a voyagé, mais non sans que sa signification primitive s'altérât ; le sens doit s'être réduit en même temps que l'image jusqu'à n'être plus que le signe d'une idée abstraite, d'ailleurs variable, vie, mouvement, etc. Il est difficile d'assurer que sa patrie soit l'Inde, étant donnée la date récente des monuments hindous où il est figuré. Les fêtes des solstices et des équinoxes sont devenues des fêtes solaires ; je doute qu'elles

l'aient été à l'origine ; leur date n'est pas constante en tous lieux ; elles sont célébrées à des époques agricoles plutôt qu'à des dates astronomiques. M. B. (p. 409) cite des localités où les feux sont allumés à la saint Cyr (le 15 juin) et à la saint Pierre (le 29 juin). Les feux de la saint Jean ne sont pas des autels du feu, ce sont des feux de sacrifices : voici un fait cité par M. B. (p. 409) : « *A Breteuil* (*Oise*). .. *nos feux de la saint Jean se font la veille du saint au soir. Les habitants élèvent une pyramide composée de bourrées et de bottes de paille qu'ils couronnent d'un bouquet ou de l'image du saint.* » M. B. n'a pas utilisé les travaux de Mannhardt (*Der Baumkultus der Germanen*, Beriin, 1875 ; *Antike Wald und Feldkulte*, Berlin, 1877; *Mythologische Forschungen*, Strasbourg, 1884) ; c'est un trésor inappréciable pour l'étude des traditions et usages populaires de l'Europe occidentale. Mannhardt a établi que, en France, comme en Allemagne, en Russie, en Grèce, en Syrie et ailleurs, les paysans croient à l'existence d'un génie du champ ou du blé, que ce génie est sacrifié au commencement ou à la fin de la moisson, pour infuser au champ une nouvelle vie divine qui perpétue sa fertilité. Les feux de la saint Jean sont une des formes de ce sacrifice. Hommes et bêtes, tout ce qui a besoin de force, de santé, de fécondité, est également sacrifié, c'est-à-dire consacré ; le passage à travers le feu est un mode de sacrifice. M. B. (p. 105) rappelle qu'anciennement en Irlande, avant la fête du 24 juin (fête de Belténé à Tara), tous les feux devaient être éteints pour n'être rallumés qu'au feu sacré ; de même avant la Pâque juive, la vaisselle doit être brisée au moins par figure. Les Sémites ont les mêmes fêtes agraires aux mêmes époques que les Aryens. Lucien cite un embrasement de bûcher à la fête du printemps d'Hiérapolis en Syrie (*Déesse syrienne*, 49) ; c'est une fête des *brandons*. Le culte des eaux n'est pas plus aryen qu'il n'est sémitique. Tous les sanctuaires sémitiques à nous connus ont leur source, leur lac, leur bassin sacré.

M. B. attribue aux « *Galates* » venus en Gaule après les Celtes proprement dits (Druides, etc.) l'anthropomorphisme mythologique, la plupart des personnifications divines, le dieu à tête de cerf de l'autel de Reims, le Cernunnos de l'autel de Paris, les dragons à tête de bélier, les triades et les dieux tricéphales des autels de Reims et de Beaune, le taureau et les trois grues de l'autel de N.-D. de Paris. Il rapproche de ces monuments des monuments germaniques tels que le dragon de Vettersfelde et le vase de Gundestrup. Le caractère, le nom, l'origine des divinités reste toujours dans l'inconnu.

M. B. ne cherche pas à nous faire illusion sur l'étendue de nos connaissances. Il ne dissimule pas l'insuffisance des données et la témérité des hypothèses. Son livre, comme il le dit dans la préface, est un *livre de bonne foi* et c'est un grand charme. M. Bertrand espère que ceux qui viendront après lui pourront le dépasser beaucoup. Souhaitons-le.

Henri HUBERT.

Fr. Hultsch. **Poseidonios über die Grœsse und Entfernung der Sonne.** (Abhandl. der k. Gesellschaft der Wiss. zu Gœttingen, philol.-hist. Klasse, N. F. t. I, n° 5). Berlin, Weidmann, 1897 ; 48 p.

La grandeur du soleil et de la lune, ainsi que la distance de ces astres à la terre, a toujours été un sujet de préoccupation pour les hommes de science. Les anciens astronomes grecs ont eu recours, pour déterminer ces mesures, à des moyens plus ou moins ingénieux, notamment à l'observation des éclipses totales ou annulaires du soleil. Aristarque, Hipparque, Ptolémée, entre beaucoup d'autres, avaient ainsi évalué les diamètres des deux astres et leur éloignement moyen de la terre, et Ptolémée, pour ces deux mesures, était arrivé à peu de chose près, en ce qui concerne la lune, aux résultats de l'astronomie moderne. Avant lui, un philosophe stoïcien, Posidonios, avait estimé le diamètre du soleil et sa distance à l'aide d'hypothèses sur lesquelles nous avons quelques renseignements par Cléomède et Pline l'Ancien, et de calculs que M. Hultsch reconstitue aujourd'hui avec beaucoup de sagacité et de bonheur. Posidonios se rattache en réalité à Archimède, et particulièrement à Ératosthène : son point de départ est l'observation faite par ce dernier que Syène étant située sous le tropique du Cancer, le soleil, lorsqu'il se trouve dans cette constellation, n'y produit pas d'ombre à midi précis, non plus qu'autour de Syène dans un cercle de 150 stades de rayon. Ses mesures, pour le soleil, sont de beaucoup encore au-dessous de la réalité, 500 millions de stades pour sa distance, 3 millions pour son diamètre, soit relativement au diamètre de la terre, respectivement 6550 et 39 1/4 diamètres, alors que la distance moyenne du soleil est effectivement 11,700 fois le diamètre moyen de la terre, et son diamètre 109 fois, en chiffres ronds. Posidonios a fait néanmoins un véritable progrès relativement à Hipparque, tandis que Ptolémée avait reculé, par rapport à ses devanciers, pour la mesure du diamètre du soleil, qu'il évaluait à 5 1/2 fois seulement le diamètre moyen de la terre.

My.

Percy Gardner. **Sculptured tombs of Hellas.** London, Macmillan, 1896. In-8, xix-259 p., avec 30 pl. et 87 gravures dans le texte.

L'auteur a surtout insisté sur les monuments funéraires de l'Attique, en particulier sur ceux que l'on a découverts au Dipylon ; il n'a consacré qu'un petit nombre de pages aux tombes préhistoriques, à celles de l'Asie-Mineure, de Sparte, de la Béotie, ainsi qu'aux sarcophages de Sidon. Le contenu du livre ne répond donc qu'imparfaitement au titre qu'il porte. C'est, d'ailleurs, comme le luxe de l'exécution suffit à l'attester, un travail de vulgarisation, destiné aux touristes et au grand public plutôt qu'aux savants ; on doit cependant signaler aux spécialistes les deux bas-

reliefs inédits publiés sous les numéros 28 et 35 (fronton de tombe lycienne et ex-voto rhodien à un héros cavalier, l'un et l'autre au British Museum), et la bonne reproduction de la stèle d'Amphotto découverte à Thèbes (pl. XVII). Dans l'interprétation des bas-reliefs funéraires, M. Gardner insiste avec raison sur la survivance des types plastiques, qui, une fois fixés par la tradition, ont prêté à des explications différentes. La même scène peut avoir été conçue comme se passant ici-bas ou dans l'autre monde; l'embarras qu'éprouve aujourd'hui l'exégèse répond au caractère flottant des idées des Grecs sur la vie future. Malgré les dogmes qui tendent à fixer les religions modernes dans des cadres étroits, on souffre de la même incertitude lorsqu'on regarde certains bas-reliefs qui décorent les nécropoles contemporaines de l'Italie « Nous aussi, dit M. Gardner, qui croyons communément au ciel, sinon à l'enfer (?), nous pensons que nos morts sont présents de quelque manière dans la tombe où nous avons déposé leurs corps. » En pareille matière, une solution éclectique a toujours plus de chance d'être vraie qu'une solution exclusive et radicale.

S. R.

Th. TSNGL. **Tulliana.** Der Text des Thesaurus linguæ Latinæ zu Cicero de Orarore in ausgewæhlien Stellen besprschen. Progr. des K. Luitpold-Gymnasiums in München fur das Studienjahr 1897-98; München, J. B. Lindl, 1897, 59 p. A la fin, index (A) des leçons discutées, (B) des remarques de fonds et des remarques de langue, (C) des indications sur les fautes habituelles aux manuscrits.

M. Stangl est un professeur de Munich qui s'est occupé jusqu'ici presque uniquement de Cicéron et des scolies sur Cicéron [1].

En ce qui concerne particulièrement notre sujet, rappelons que M. St. a publié en 1893, dans la collection Freytag, un *De Oratore* que nous avons signalé en son temps [2]; et n'oublions pas que cette édition mit les critiques dans l'embarras; le texte, qui n'était plus celui de la vulgate, ne différant guère moins en plus d'un passage de la recension des *mutili*. M. St. suivait-il donc une conduite éclectique, ce qui eût été, à nos yeux, le plus sûr moyen de se tromper? L'auteur ne nous donnait pas ses raisons; il annonçait simplement, en une note de deux lignes, qu'il publierait plus tard (*aliquot annis*) un appareil critique plus complet que tous ceux qu'on possédait. Ce n'est pas ici l'apparat annoncé, mais une sorte d'à compte sur les notes critiques par lesquelles l'auteur compte défendre le texte qu'il prépare pour le *Thesaurus* de Berlin. Ce texte sera-t-il le même que celui de l'édition Freytag? Nous voyons que

---

1. En 1882, *Textkritische Bemerkungen zu Cicero's Rhet. Schriften*; en 1884, programme sur les scolies de Gronove; en 1894, étude sur les *Scholia Bobiensia* (Revue de 1894, II, p. 259) et passim dans les Revues.
2. Voir la *Revue* de 1893, I, p. 347.

non [1]. Autrement dit, nous sommes encore dans la pénombre des travaux préparatoires à l'édition idéale du *De Oratore*, telle que M. St. la conçoit. Plutôt que de nous plaindre, acceptons cette situation telle quelle, et voyons ce qu'on nous donne.

Voici la méthode que suit ici M. St. : il examine successivement dans l'ordre des livres et des paragraphes, une série de passages du *De Oratore* ; d'abord reproduction du texte avec les variantes importantes ; suit un commentaire où M. St. fait ressortir la pensée, l'intention, la suite des idées de l'auteur ; enfin, examen détaillé de tous les mots contestés, en insistant surtout sur ceux qu'on a mis en doute, en invoquant de prétendues lois grammaticales ou rythmiques [2] ; réfutation avec grand renfort de textes et de statistiques personnelles, le tout réuni dans une rédaction très dense, touffue, hérissée de textes, certainement fort peu commode à lire de suite.

Le lecteur patient saura découvrir dans ces pages d'excellentes remarques sur les fautes habituelles aux manuscrits, que les éditeurs ont souvent mal comprises [3]. Il se pourra bien que ce programme très dense et par suite un peu confus, manque le but auquel il était destiné ; bien des conjectures de M. St., peut-être même pour quelques-uns (à tort suivant moi), les vues de M. St. sur la constitution du texte pourront ne pas paraître suffisamment solides ; le programme n'en restera pas moins très précieux à tous les Cicéroniens et même à tous les savants justement à cause des études de détail et des digressions instructives auxquelles l'auteur se laisse entraîner. On appréciera aussi l'effort qu'a fait M. St. pour dégager partout la leçon de l'archétype des altérations par lesquelles elle est déformée dans la vulgate du *De Oratore*, et d'abord dans les manuscrits qui ont servi de source à la vulgate, autrement dit dans les *integri*. Entre M. St. et ses contradicteurs (il en a et il en aura), il n'y a peut-être qu'un malentendu ; en fait, M. St. donne régulièrement la préférence aux *mutili*, sauf les cas où il peut présumer un lapsus de copiste [4], sauf aussi ceux où l'on se mettrait en contradiction

1. Dans le texte proposé ici, j'ai relevé des conjectures nouvelles (les croix du premier index ne les signalent pas toutes, ce me semble, et, parmi ces conjectures, il y en a qui, je l'avoue, ne me paraissent pas heureuses) : p. 46, sur III, 211 : aliud *circuli* atque sermones ; p. 9 : I, 32 fin, provocare *iniquos* ; p. 52, sur III, 227 fin : *et* fistulatorem.

2. Ainsi contre les critiques dirigées contre la clausule *déspicique* : p. 35 au bas.

3. Formes archaïques : *sei*, *sein*, *eidem*, *ec* pour *hæc* ; *non etsi sit* pour *nec si* ; confusion de *facile*, *facere*, *fere* ; omission de *ut* et des démonstratifs devant tous les membres ou devant tel ou tel membre d'une série d'exemples ; cicéronismes mal reconnus jusqu'ici : *esse* pléonastique après *dicere* ; *quod* [et non *qui*], en ceci que... ; *quamvis* devant le positif (et non le superlatif), etc.

4. M. St. n'a peut-être pas vu, il est vrai, assez nettement que le plus souvent il n'est pas très facile de décider si *ita* devant *ut*, ou *sic* après *si* est une addition dans les *integri* ou une omission dans les *mutili*. En général, dans la discussion des lacunes ou des additions, M. St. ne me paraît pas tenir assez de compte de l'influence des mots voisins.

avec les habitudes bien établies de l'auteur ; autant de points, ou, si l'on veut, autant de principes sur lesquels peut et doit se faire l'accord entre tous ceux qui s'occupent du *De Oratore*. Là-dessus M. St. ne se sépare pas des autres.

Ma principale critique porterait sur la disposition générale de cette brochure et sur la forme adoptée pour la rédaction. Il me paraît incontestable qu'il y a ici entassement de choses inutiles : combien d'exemples et de citations qui, au fond, ne servent à rien ? Il est bon de contrôler les textes de Cicéron par les lexiques de M. Merguet ; mais nous aussi nous avons ces excellents recueils et nous saurions y recourir à l'occasion ; M. Stangl n'en fait-il pas abus ? Il n'ignore pas certainement que, quand il faut trois pages pour appuyer une conjecture, c'est signe qu'elle est bien malade. Mettons que cette remarque comporte des exceptions ; mais combien de fois ici ne trouverait-elle pas son application [1] ? L'ordre même suivi dans la brochure aurait pu être plus clair ; il eût suffi pour cela de faire imprimer en caractères gras l'indication des passages qui servent de thèmes. M. St. a voulu nous donner trop de choses ; elles se nuisent les unes aux autres ; il en est dans le nombre d'excellentes [2] qui risquent avec cette méthode d'être perdues. Que M. Stangl me permette de faire cette réclamation au nom du lecteur qu'il a paru trop souvent oublier

E. T.

P. Allard. **Le Christianisme et l'empire romain.** Paris, Lecoffre, 1897, in-12, 296 pages.

Ce livre fait partie d'une bibliothèque pour l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, d'une « histoire ecclésiastique universelle mise au point des progrès de notre temps », suivant les expressions mêmes des éditeurs. Parmi les différents volumes qui devaient la composer, il était indispensable d'en consacrer un aux rapports du christianisme et de l'empire romain, et M. Allard était tout désigné pour l'écrire. Il s'est acquitté de sa tâche avec l'autorité et la connaissance des choses chrétiennes qu'on lui connaît. La lecture du volume est vraiment fort atta-

---

1. M. St. a lui-même conscience de ses longueurs de discussion et il tâche de les excuser ; p. 42, au milieu : so überflüssig diese Bemerkungen scheinen, so wenig (?) sind sie es.

2. Particulièrement sur la nature des corrections ou des interpolations qu'on trouve dans les *integri*, ou, comme le dit M. Stangl, sur l'œuvre du diascevaste J et celle des correcteurs analogues dans d'autres traités ; dans la rhétorique à Hérennius, etc.

3. Sans parler de l'entassement des textes qui ne sont pas toujours coupés d'une manière claire (voir *solita*, p. 12, dans le texte de Martianus Capella), combien sont fatigantes ces abréviations perpétuelles dont quelques-unes sont parfaitement inintelligibles ! Ce sont là, pour nous Français, des sigles de notes personnelles, non des références de vraies publications.

chante, grâce à la clarté et à la simplicité avec laquelle il nous raconte la longue défense de l'empire romain contre l'invasion chrétienne, depuis le jour où les fidèles du Christ ne sont encore, aux yeux des autorités, que des Juifs reniant leurs frères et dénoncés par eux, jusqu'à celui où l'équilibre entre le paganisme et le christianisme, savamment organisé par Constantin et ses successeurs, se rompt en faveur de celui-ci.

Fidèle à l'idée qui dirige les éditeurs, l'auteur a mis son travail au courant de la science — il n'avait, d'ailleurs, dans bien des cas, qu'à puiser dans son propre fonds. Matériellement, ce souci se révèle, et sans ostentation, par l'abondance des notes, une bibliographie, un index alphabétique ; dans l'exposé même de la doctrine, par le soin apporté à opposer, pour les questions discutées, les opinions contradictoires, quand elles viennent de savants de poids. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, à la page 79, ayant à expliquer la situation légale des églises au IIe siècle, il rapporte successivement l'opinion de de Rossi qui attribue la tolérance du pouvoir à leur égard à leur assimilation avec des collèges funéraires et les conclusions différentes de l'abbé Duchesne. Il ne se prononce pas, tout en ayant l'air de pencher pour la théorie de de Rossi.

Une autre qualité du livre est l'impartialité de l'exposition. « On reconnaitra, lit-on dans la préface, que dans ce livre écrit par un chrétien, les ombres et les lumières ont été distribuées sans haine et sans complaisance » ; c'est la vérité pure. M, Allard a compris que la science, en face de l'histoire du christianisme à Rome, manquerait à son devoir le plus élémentaire si elle prenait parti.

R. CAGNAT.

E. LIESEGANG. **Niederrheinisches Stædtewesen vornehmlich im Mittelalter. Untersuchungen zur Verfassungsgeschichte der clevischen Stædte.** xx-758 pages, Breslau, 1897.

L'ouvrage considérable par lequel M. E. Liesegang ouvre dans les *Untersuchungen zur Deutschen Staats-und Rechtsgeschichte* de O. Gierke, la série de ses études sur la constitution des villes du Bas-Rhin, témoigne d'une érudition sûre et d'une connaissance approfondie des multiples questions qui se rattachent à l'histoire des villes médiévales. L'auteur a montré la connexion des faits économiques, politiques et sociaux dans les villes qu'il a étudiées et il a cru nécessaire d'y rattacher aussi l'évolution morale, intellectuelle et artistique. Il semble s'être efforcé surtout de faire parler les faits, se contentant de les grouper et d'en montrer l'enchaînement, et laissant au lecteur le soin de conclure et de faire la synthèse. Si parfois il est à regretter que M. L. n'ait pas fait ressortir davantage certains points saillants, qu'il n'ait pas insisté sur certaines phases marquantes du développement urbain,

on avouera cependant qu'il a fourni une œuvre richement documentée et travaillée avec soin, qui permet de mieux connaître par des rapprochements intéressants à la fois l'histoire des villes de l'ancienne Allemagne et celle des villes des anciens Pays-Bas.

Les villes actuellement allemandes du Bas-Rhin ont occupé pendant le moyen âge une situation intermédiaire entre les Pays-Bas et l'Allemagne : elles ont participé à la civilisation allemande et à la civilisation néerlandaise. Dès leur origine, elles ont été attirées dans l'orbite des Pays-Bas; elles y sont restées assez longtemps et ce n'est que peu à peu qu'elles ont été sollicitées par des influences allemandes. Au xviie siècle seulement, elles subirent définitivement la prédominance de l'Allemagne.

Après avoir examiné la situation des territoires où ces villes se sont développées et l'origine des populations qui les habitèrent pendant la période romaine et la période franque, M. L. expose l'origine de ces villes bas-rhénanes. Il insiste particulièrement (pp. 32 et suiv.) sur les différents facteurs qui ont déterminé la formation des villes du moyen âge, les influences économiques, politiques et sociales qui se sont produites à leur origine et aux diverses époques de leur évolution, et, en outre, les caractères particuliers que présentent les villes suivant le milieu où elles sont nées et se sont développées. M. L. reconnaît, par exemple, aux villes du comté de Clèves une origine essentiellement féodale et militaire. Pour les princes de ce territoire, l'importance des villes résidait surtout dans le fait qu'elles pouvaient servir à la défense du territoire, qu'elles étaient de vastes forteresses, des *Burgen*. Il n'est donc pas étonnant que ce fut en grande partie dans un but militaire qu'ils ont favorisé le mouvement urbain. Le plus remarquable des comtes de Clèves au xiiie siècle, Thierry IV, suivit l'exemple de ses voisins, entre autres les comtes de Gueldre qui s'étaient distingués par la création de villes et qui en avaient retiré des avantages considérables. Le privilège que Thierry II accorda à Clèves, en 1242, pour l'ériger au rang de ville a été le type de tous les privilèges de ce genre pour le comté. — La colonisation d'une partie du territoire par des Gueldrois et des Hollandais avait eu pour conséquence la formation d'agglomérations assez considérables, telles que Kalkar. Plusieurs de ces localités se transformèrent en villes grâce à l'habile et intelligente politique de Thierry VI. Ainsi donc la création des villes du comté de Clèves fut, d'après Liesegang, avant tout l'œuvre du prince : un fait caractéristique d'ailleurs (p. 63), c'est que toutes les villes se formèrent sur des alleus du comte. — Quant à Wesel, qui était déjà une ville à l'époque où son territoire fut incorporé au comté de Clèves, le prince lui accorda des libertés analogues à celles des villes qu'il avait organisées.

Pour cette question des origines du mouvement urbain, l'auteur s'est placé, me semble-t-il, à un point de vue trop restreint : il n'a considéré que le rôle du prince, sans examiner ce qu'il y avait de spontané dans

le mouvement urbain, sans rechercher, en d'autres termes, quelle a été la part de l'élément communal dans la formation des villes.

L'auteur étudie en détail les différents magistrats urbains, entre autres le bourgmestre. Celui-ci apparaît aussitôt après l'érection de la ville. Il a dans ses attributions la police des marchés, la réglementation de l'industrie urbaine et des travaux publics. Il défend la commune, dont il représente les intérêts. Ses attributions sont absolument distinctes de celles du chef de la commune rurale, le *Burmeister*, que l'on voit persister à Wesel. Contrairement à l'opinion de von Below, M. L. établit que cette magistrature a été, dans cette ville, une institution surannée qui s'est transformée peu à peu dans la constitution urbaine et n'y a rempli qu'un rôle insignifiant. — Le conseil ne se forme souvent qu'après l'établissement de la première magistrature communale ; ce cas se présente entre autres à Clèves.

L'histoire des luttes intérieures et les rapports des villes avec le prince fournissent la matière de plusieurs chapitres intéressants. Mais la partie la plus instructive du livre est celle qui concerne l'histoire économique des villes, dont M. L. a montré l'évolution politique. Pendant la période anté-urbaine, le commerce s'est orienté vers Tiel et Cologne. Plus tard, ce sont les villes de la Gueldre qui acquirent une importance commerciale considérable : au XIV[e] siècle, elles conclurent, par l'intermédiaire des princes, avec celles du comté de Clèves une ligue de protection mutuelle pour le commerce. De toutes les villes du comté de Clèves, Wesel avait les relations commerciales les plus étendues. L'industrie drapière fleurit dans plusieurs de ces villes situées à proximité de la Gueldre [1]. En 1325, les métiers de la draperie résidant à Emmerich, Goch et Kalkar, conclurent notamment une alliance qui avait pour but d'assurer des débouchés pour les produits de leur industrie. L'organisation corporative est exposée en détail pour chacune des villes du comté. Il n'y a pas eu de gildes de grands marchands, mais des corporations de merciers ou détaillants (*Kræmer*), appelées *Nikolausgilden*, auxquelles M. Liesegang consacre un appendice très intéressant.

H. VAN DER LINDEN.

P. MASSON. **Histoire du commerce français dans le Levant au XVII[e] siècle.** Paris, Hachette, 1897. XXXIII-533 p., appendice de 38 p., avec une carte des consulats et vice-consulats du Levant vers 1715.

Nous ne voulons pas analyser l'œuvre copieuse et substantielle de

---

1. P. 620. L'auteur, ordinairement si consciencieux, commet une erreur en disant que la Gueldre était située au moyen âge entre deux contrées de l'*Allemagne* : la Frise et la *Flandre* (!).

M. Masson ; il suffira, pour en apprécier les mérites, d'en marquer les lignes générales, un peu oblitérées parfois, il faut bien le dire, sous la trame serrée du récit.

M. M. montre d'abord que le commerce français ne sut point, dès le début, bénéficier du privilège des Capitulations, qui ne lui valurent qu'un avantage honorifique et de parade : le pavillon français, que les bâtiments anglais et hollandais étaient forcés d'arborer dans le Levant, couvrait des marchandises étrangères. Au XVI[e] siècle les guerres de religion, non seulement détournèrent l'attention de la France de ses intérêts lointains, mais tuèrent aussi l'activité économique, de sorte que le négoce anglais se substitua au nôtre et emporta même en 1579 l'octroi de Capitulations. Henri IV rétablit, il est vrai, le prestige de la France, mais n'évinça pas de l'Orient la concurrence étrangère, et pis encore : car les bâtiments français eurent à redouter les corsaires britanniques autant que les Barbaresques. M. M. trace le tableau de cette anarchie de la Méditerranée, écumée par les pirates aussi bien chrétiens que musulmans — fait qu'on oublie trop. Cette anarchie contraignit les vaisseaux français à s'armer en guerre ou à se faire escorter, nécessité qui aggravait singulièrement les frais généraux.

Mais le commerce du Levant, pratiqué presque exclusivement par les Marseillais, souffrit d'autres incommodités encore : il fut exploité par les Turcs, qui, devant les compétitions des Occidentaux, n'ouvraient leurs marchés qu'au plus offrant contre de gros *bakchisch* et autres extorsions. Il fut exploité d'une façon plus éhontée par ceux-là mêmes qui avaient pour mission de le protéger, par l'ambassadeur du Roi Très Chrétien auprès du sultan, par les consuls surtout, qui récupéraient de la sorte le prix de leur charge. D'autre part, à Marseille, les organes de la vie commerciale étaient malades : le Bureau du commerce, germe de la future Chambre de commerce, avait été supprimé en 1631 et ses attributions dévolues au Conseil de la ville, si bien que les affaires municipales et les affaires mercantiles étaient confondues. Ajoutez que toutes les réformes en matière de commerce, élaborées sur place, avaient besoin de la sanction royale, et que tout se décidait à la cour, moyennant *bakchisch* aussi. Grâce à ces lamentables errements, auxquels Richelieu n'apporta que des palliatifs, la flotte marchande s'évanouit (en 50 ans elle tomba de mille bâtiments à trente), les Échelles françaises et les ports français furent frappés de mort. Enfin Colbert vint.

M. M. considère justement Colbert comme le restaurateur du commerce. Mais il ne note pas comme un symptôme au moins fâcheux, que le commerce ne se releva que sous l'impulsion de l'État et grâce à l'intervention des fonctionnaires, les intendants, le premier président du Parlement d'Aix, d'Oppède ; l'initiative privée fut tenue en tutelle et en suspicion. Colbert se défia de la Chambre de commerce et de la municipalité de Marseille, qui avait grevé la ville de dettes « provenues d'un million de friponneries de ses consuls et échevins ». Le remède héroïque que

Colbert appliqua fut l'affranchissement du port de Marseille (1669), afin d'y attirer les étrangers, dont l'entrepôt était jusqu'alors Livourne. Mais un malencontreux système de droits compensateurs et fiscaux inquiéta les étrangers, irrita les Marseillais, que menaçait d'ailleurs la création d'une Compagnie du Levant, compagnie royale à monopole, fatale aux petites entreprises particulières où armateurs et négociants locaux étaient engagés.

La Compagnie du Levant, d'après la loi commune à ces institutions, tomba en déconfiture. La cause en est que, pour flatter les idées de Colbert, elle avait été obligée de se faire manufacturière, de fabriquer des draps et de diviser ses capitaux entre le commerce et l'industrie.

Somme toute, Colbert échoua, en dépit de ses bonnes intentions et du prestige que les succès militaires et diplomatiques de Louis XIV avaient rendu à la France. Outre qu'il ne put, dans les Échelles, ni réformer les consulats et les consuls, ni purger « le corps de la nation », il ne voulut pas, en France, éveiller les énergies individuelles. Il crut que l'État, ou pour mieux dire l'administration, était le foyer de la vie nationale.

En revanche, la seconde phase de cette histoire, qui coïncide avec ce que M. M. intitule trop généreusement « les années de prospérité », est celle où la toute puissance du pouvoir central se relâche, sous le ministère de Pontchartrain (p. 258 et suiv.), et où la Chambre de commerce, avec le concours, il est vrai, de l'intendant, devient « toute puissante dans la direction des affaires du Levant ». Il ne faudrait pas oublier toutefois que, si le commerce français se ranima pendant cette période, c'est que ses concurrents traversaient des crises politiques : la Hollande pansait les plaies de l'invasion; les Anglais inauguraient une révolution. Les guerres de la fin du XVII[e] siècle ne furent point désastreuses pour le commerce de la France, qui avait gagné les débouchés des possessions espagnoles de la Méditerranée; les traités d'Utrecht, fort habilement conçus, lui maintinrent des avantages positifs. « Les Français étaient enfin en état, au début du XVIII[e] siècle, de disputer avec succès aux Anglais et aux Hollandais les bénéfices d'un négoce que ceux-ci avaient pu espérer leur enlever en entier au milieu du XVII[e] siècle ». C'est sur cette consolante perspective que M. M. clôt son historique.

Après avoir observé l'état des choses en France, il entreprend une tournée des plus curieuses à travers les Échelles de Syrie, d'Égypte, de Turquie, de Morée, étudiant sur place les ressources et conditions du trafic; il y suit nos consuls et négociants et raconte sur la vie des uns et des autres des choses peu édifiantes : on trouve déjà le monde des *mercanti* méditerranéens. Ces chapitres, outre leur nouveauté, sont une contribution à l'histoire des mœurs.

La partie consacrée aux articles du commerce, complétée par des appendices, offrirait plus qu'un intérêt rétrospectif, si l'auteur avait cru devoir comparer le passé au présent, s'il s'était demandé en quelle

mesure et en quel sens les relations de la France avec le Levant se sont modifiées. C'est la leçon de morale pratique qui se dégagerait de ses recherches.

Cette leçon ne sera pas perdue pour les véritables intéressés. La Chambre de commerce de Marseille en a senti tout le prix. Elle a fondé pour M. Masson un cours d'histoire du commerce à l'Université. C'est le commentaire le plus éloquent qu'on puisse faire de son livre.

Bertrand AUERBACH.

Traitement de l'E français (Aperçu des développements de *e* en français ancien et moderne jusqu'à la fin du XVIIe siècle), par G. RYDBERG, Privat-Docent à l'Université d'Upsal. Almqvist et Wiksells, Upsal, 1897 ; 1 vol. in-8, pp. 71-202.

M. Rydberg vient de nous donner la suite de ses recherches sur cet intéressant phonème, qui avait encore en ancien français la valeur de *e* sourd, mais est devenu (à quelques exceptions près) un véritable *e* muet dans la langue moderne. Il est parti, dans cette seconde portion de son étude, des cas d'hiatus que tolère parfois la prosodie latine. Il montre ensuite qu'avec la chute des anciennes finales il s'est produit en français, à une époque pré-littéraire, un nouveau type de mots : celui des polysyllabes oxytons. Cela aide, en effet, à comprendre comment a pu devenir d'un usage courant l'élision de *e*, dont nous avons des exemples dès les premiers textes. Chemin faisant, l'auteur est amené à dire un mot des cas d'aphérèse qui se produisaient en ancien français (*si 'st* pour *si est*, *lui 'n* pour *lui en*, etc.). Mais le point capital de son mémoire, c'est l'étude historique et détaillée de l'hiatus : il l'a répartie sous cinq chefs essentiels, envisageant successivement ce qu'il appelle l'hiatus logique, métrique, historique, analogique, dialectal. Peut-être y aurait-il quelque chose à redire sur la valeur absolue de ces subdivisions, mais que de constatations — quelques-unes vraiment neuves — il a su y faire entrer ! Nous ne pouvons le suivre ici que de très loin, tout en résumant quelques-uns des résultats acquis. C'est dans les noms propres surtout que l'*e* final a échappé fréquemment à l'élision : des formes comme *Gaule est* (trisyll.), etc. se trouvent encore dans les mystères du XVe siècle. D'ailleurs, en cas d'un temps d'arrêt dans la phrase, toutes sortes de mots sont sujets à se conduire ainsi au point de vue métrique. Parmi les monosyllabes, c'est *ne* (nec) qui a la plus forte tendance à se conserver entier : d'où ce fait qu'au milieu du XVe siècle, par exemple chez Villon, *ne* + voy. commence à devenir *ni*. Il y a d'autres cas variés, des exemples innombrables qui ont été collectionnés au moyen de dépouillements étendus, et méthodiquement disposés. A la pause essentielle du vers, on a de nombreux cas de la non-élision de *e* jusqu'à Froissart et Charles d'Orléans : Villon dira encore *Mais mon encre estoit gelé* (octosyll.). Par hiatus historique et grammatical, M. R.

entend surtout celui qui se produit à la finale des verbes, notamment à la troisième personne du singulier (type *comencet*, etc.) : ici l'élision paraît être la règle dans la période du moyen français, cependant il subsiste assez d'exceptions (*semble il* dans Ch. d'Orléans, *se moque on* dans Villon) pour qu'il y ait eu dans l'usage une sorte de retour en arrière, et qu'au xvi[e] siècle on ait, au contraire, prononcé dans ce cas, puis écrit un *t* analogique. Quant à l'hiatus dû spécialement, d'après l'auteur, à des raisons d'analogie, c'est celui qui se rencontre après un groupe de consonnes telles que *tr*, *bl*, etc. Il a été fréquent pendant tout le moyen âge : on trouve encore chez Marot *respondre endormy* (six syll.), et jusque chez Malherbe *Quand on parle avec raison* (octosyll.). Enfin M. R. a terminé son enquête en examinant un certain nombre de textes dialectaux, l'*Ysopet* de Lyon, la *Vie de sainte Catherine* en poitevin, d'autres encore, où des divergences sont à noter par rapport à la langue centrale. — L'impression qui se dégage de tout cela, c'est que l'élision de *e* + voy. a été de bonne heure plus qu'une tendance en français : c'est une règle, mais comportant des exceptions qui ont été diminuant, et ces exceptions suffisent à montrer que notre *e* sourd était à l'origine un son assez résistant. En somme, voilà une étude fort intéressante, consciencieusement faite, je le répète, et suffisamment ordonnée — neuve à mainte reprise par le grand nombre des exemples recueillis et mis en œuvre. Il n'y aura plus guère qu'à glaner sur toute cette question de l'*e* français, après le remarquable travail de M Rydberg.

E. BOURCIEZ.

Publications of the American Academy of political and social science, Philadelphie, 1895-1897, in-8[1].

I. — Le *Handbook of the Academy* (84 p.) donne un historique de l'Académie depuis la fondation (1889), les règlements, la composition du bureau, la liste alphabétique des membres. A la date de mai 1897, l'Académie avait 1735 membres, dont 1582 aux États-Unis, (430 en Pensylvanie), 42 en Angleterre, 12 en France, 10 en Allemagne.

II. — M. Veditz, *New Academy Degrees at Paris*, 4 pages, décrit les réformes des examens en France ; M. Oberholtzer, *Courses in politics and journalism at Lille*, 7 pages, décrit l'enseignement politique de l'Université catholique de Lille.

J'ai classé les monographies suivantes, d'après la nature des sujets, dans l'ordre suivant : Politique descriptive, Théories politiques.

---

1. Les publications si intéressantes de l'Académie de Philadelphie se succèdent si rapidement qu'il devient difficile de les analyser toutes en détail. Je prends le parti, quoique à regret, de réunir ces monographies sous une seule rubrique, d'en indiquer le contenu sans reproduire le titre en tête du compte rendu.

III. — M. J. Davidson, *Growth of the French Canadian race in America* (23 p.), étudie le cas d'accroissement de population le mieux établi et le mieux circonscrit, par conséquent le plus instructif pour la démographie, que l'histoire du monde ait présenté jusqu'à ce jour, la population franco-canadienne qui, sans aucune immigration du dehors, s'est élevée, dans la période 1765-1891, de 70,000 âmes à 1,800,000. Cet accroissement, calculé pour la période tout entière, est de 29,7 pour 100 par dix ans, ce qui donne un doublement de la population tous les vingt-sept ans. Ce chiffre est très voisin de celui de vingt-cinq ans que Malthus, d'après l'étude des États de New-England, avait admis comme la période normale de doublement d'une population qu'aucun obstacle ne gêne dans la prolification. — L'enquête de M. D. établit aussi que, contrairement à l'opinion courante, la moyenne du nombre des membres de chaque famille ne dépasse pas, dans le Canada français, celle de quelques-unes des provinces anglaises du Dominion ; le chiffre plus élevé des naissances est compensé par la mortalité infantile plus grande dans les familles françaises.

IV. — M. Ed. J. James, *First apportionment of federal representatives in the United states* (41 p.), raconte l'histoire de l'établissement du système de répartition des députés à élire entre les divers États, après le premier recensement de 1790. Après avoir adopté pour l'unité de représentation 30,000 habitants, le Congrès voulut accorder une représentation des fractions inférieures à l'unité ; le président opposa son veto en alléguant que la Constitution fixerait le maximum de représentation à 1 député par 30,000 âmes et l'on adopta le système d'appliquer le diviseur commun non à l'ensemble de l'Union, mais à chaque État en particulier.

V. — M. W. Cl. Webster, *Comparative Study of the State constitutions of the American Revolution* (40 p.), a fait l'utile travail d'analyser les constitutions des divers États pendant la période de la Révolution depuis 1774, et de comparer sur chacune des institutions les dispositions adoptées dans chaque État. Il a rangé les faits dans les cadres suivants : 1° Déclaration des droits (inspirées partout de la déclaration de 1776). — 2° Principe de la séparation des pouvoirs. — 3° Organisation du pouvoir législatif. — 4° Organisation de l'exécutif. — 5° Équilibre entre les deux pouvoirs. — 6° Pouvoir judiciaire. — 7° Relations de l'Église et de l'État (ni la séparation ni l'égalité religieuses ne sont établies, sauf à New-York). — 8° Enseignement. — 9° Représentants au Congrès. — 10° Esclavage. — 11° Divers. L'étude se termine par un jugement politique sur les défauts de ces constitutions (conforme à la doctrine libérale) et par un essai d'en préciser l'origine). L'auteur cherche un juste milieu entre la théorie de la création par « les pères » de 1776 et la théorie de l'origine anglaise. M. Webster, reconnaît qu'il a fallu une « agitation vigoureuse » pour imposer la rupture à une partie des colonies, mais il semble

préoccupé d'atténuer le caractère révolutionnaire de la Révolution américaine. Il a pourtant montré dans une excellente page l'action que les « déclarations de droits » abstraites des constitutions ont eue sur l'éducation politique des Américains de ce temps.

VI. — M. E. D. Durand, *Political and municipal legislation in 1896* (13 p.), continue pour 1896 le travail qu'il a fait pour 1895 : il passe en revue les lois adoptées en matière d'organisation politique ou municipale dans les quatorze États qui ont eu une session de législature. Les mesures sont classées sous les rubriques : Amendements constitutionnels. — Suffrage. — Corruption électorale. — Fonctionnaires. — Administration municipale. — Législation municipale.

VII. — E. L. Bogart, *Financial procedure in the State Legislatures* (23 p.), traite une question très négligée d'ordinaire aux États-Unis, la procédure par laquelle passe le budget dans les États. C'est un travail original, fait au moyen de questionnaires envoyés aux employés de finances des 49 États ou territoires (30 ont répondu). L'enquête a porté sur les points suivants : procédure à suivre et nombre de voix à réunir pour un bill de finances, — forme du bill, — délais du veto et de la promulgation, — restrictions et interdictions, — montant de la dette, — durée de validité des crédits, — total des dépenses, — proportion de dépenses et de recettes établies par la législation ou par mesures spéciales. Le résultat est résumé en quatre tableaux qui donnent un aperçu complet de la vie financière de tous les États. Pour faire mieux comprendre le mécanisme de la fabrication d'un budget, l'auteur a choisi un type, l'État de New-York, et décrit en détail toutes les opérations du budget. Dans cette mince brochure se trouve condensée une masse énorme de renseignements précieux; je n'ai jamais vu une si petite monographie aussi instructive. Elle éclaire enfin l'organisation fiscale des États particuliers, plus importante en pratique que celle du budget fédéral. Il faut donc recommander vivement cette esquisse en attendant que l'auteur l'ait développée en un volume, comme le comporte l'intérêt très grand du sujet.

VIII. — J. W. Pryor, *Formation of the Greater New York Charter* (13 p.), étudie la nouvelle charte donnée à l'agglomération qui, sous le nom de « plus grand New-York » va, à partir de 1898, réunir sous une administration municipale unique une population de plus de trois millions d'âmes. La comparant à un idéal dont il énumère les traits essentiels, il en fait une critique violente, la trouve incohérente, diffuse, ambiguë, lui reproche d'avoir été rédigée hâtivement et prédit qu'elle va produire un « chaos légal ».

IX. — J. T. Young, *Administrative Centralisation and decentralization in England* (18 p.), cherche dans l'étude des institutions administratives d'Angleterre une solution à la question pratique du partage des attributions entre le pouvoir central et les pouvoirs locaux. Il résume les changements opérés au XIX[e] siècle dans l'administration

anglaise par la série des réformes de 1834 à 1888, et 1894, et décrit le fonctionnement du *Local government board*, organe de la nouvelle centralisation.

X. — W. F. Hull, *The George junior republic* (12 p.), décrit très agréablement la très amusante expérience de pédagogie politique instituée depuis 1890 dans un comté de l'État de New-York. M. George a ramassé dans les rues de New-York des gamins des deux sexes et les a établis dans un domaine de 48 acres (moins de 20 hect.); il les a organisés en une république d'enfants à l'image de la république américaine, avec des élections, un congrès de deux chambres, un président pourvu du *veto*, une police, une prison (dont il est fait un fréquent usage), un tribunal et une milice. Ces enfants apprennent à se gouverner, la criminalité diminue dans leur république; ils travaillent la terre, tiennent des hôtels, font du commerce, et payent avec une monnaie spéciale qui leur sert à acheter les provisions fournies par les bonnes âmes, car la république ne se suffit pas encore, et même elle a déjà subi une crise monétaire produite par des dépenses trop fortes en travaux publics. Il y a une bibliothèque publique, des lectures et des discussions publiques et des prières publiques. En outre, plusieurs « citoyens » fréquentent les écoles du voisinage. Les jeux, le foot-ball, le traîneau, le patinage, les exercices gymnastiques sont très honorés dans la république. La plupart des enfants ont de douze à quinze ans, leur nombre varie de 44 en hiver à 250 en été. Les filles, à l'origine, privées du droit de suffrage ont demandé et fait voter une loi qui le leur accordait, un garçon avait fait signer à quelques-unes une contre-pétition sous prétexte qu'il « n'est pas joli *(nice)* pour des filles de voter »; mais la loi arrêtée par le veto du président, a fini par passer.

XI. — W. H. Schoff, *A mgleeted chapter in the life of Comte* (17 p.), étudie un moment intéressant de l'évolution intellectuelle d'Auguste Comte, la période entre l'entrée en rapport avec saint Simon et la publication du *Cours de philosophie positive*. Il montre, par l'examen des œuvres de Comte entre 1820 et 1830, que Comte a emprunté ses idées à saint Simon. Le plan complet de la philosophie comtiste est déjà exposé en 1822, il en ressort que le but général était, non de construire une théorie scientifique comme il semblerait d'après le *Cours*, mais d'aboutir à une organisation pratique de la société. Puis vint l'accès de folie de 1826, dont Comte ne se remit jamais entièrement; il resta une lacune dans l'œuvre annoncée en 1822 et même le *Système de politique positive* ne répondit pas au plan. — Cette étude est remarquable par la précision et la justesse de la critique.

XII. — Ch. H. Lincoln, *Rousseau and the French Revolution* (18 p.), cherche à déterminer l'idéal politique de Rousseau et son influence sur la Révolution. Il explique que Rousseau a seulement voulu décrire l'État idéal, sans le croire réalisable en France et que son action a consisté non à prêcher la révolution, mais à exciter l'enthousiasme pour la

liberté, l'égalité, la fraternité. Cela est connu en France. mais cela est bon à dire au public américain.

XIII. — F. Loss, *The political philosophy of Aristotle* (21 p.), a écrit un panégyrique de la méthode d'Aristote, « le premier des positivistes », « le premier Baconien ». Il recommande le « retour à Aristote », c'est-à-dire la construction de la science politique sur l'observation et l'histoire, pour se délivrer des procédés métaphysiques des xvii^e et xviii^e siècles.

XIV. — L. S. Rowe, *The problems of political science* (22 p.), cherche à préciser l'évolution de la science politique depuis l'école d'Austin, dont la doctrine est restée classique en pays anglais. Austin procédait en généralisant les faits observés dans les sociétés civilisées modernes et analysait la loi positive sans tenir compte de « la base subjective de la loi » ; il étudiait la société « vue suivant une coupe », c'est-à-dire la constitution et les rapports des organes de l'activité politique, les institutions séparées des idées sur lesquelles elles reposent. A cette méthode, dont le défaut est d'ignorer « le caractère évolutionnel des relations politiques », on commence à substituer l'étude de l'évolution politique et du rapport entre les idées et les institutions, « la politique dynamique », ce qui oblige à examiner « les faits de la société naturelle », les phénomènes économiques. On peut ainsi arriver à des applications pratiques en découvrant quelles institutions ont été produites par des idées mortes aujourd'hui, et ne correspondent plus aux conditions du milieu ; ces « survivances » sont toujours une cause de faiblesse. L'auteur en donne des exemples pris en France, en Allemagne, aux États-Unis (l'organisation municipale fondée sur le principe de la balance des pouvoirs). Il termine par une analyse très pénétrante et très exacte des idées préconçues qui dominent les études politiques et entravent la constitution de la science — Cette étude, remarquable par son originalité et sa finesse, est l'esquisse d'une méthode de la science politique qui mérite d'être signalée à tous les spécialistes.

XIV. — Ch. H. Cooley, *Genius, fame and the comparison of races* (42 p.), s'est donné la peine de discuter et de réfuter la théorie de Galton exposée dans le « Génie héréditaire », qu'un homme de génie parvient toujours à se manifester quelles que soient les conditions où il vive, même s'il ne reçoit pas les éléments d'instruction nécessaires à la formation de la pensée. M. C. montre tout ce que la doctrine contient d'irréflexion, de contradiction, d'absurdité ; il établit par une statistique de grands hommes, l'action indiscutable de l'instruction sur la formation des génies, et l'impossibilité d'expliquer par un don spécial à la race l'extrême inégalité dans le nombre de grands hommes entre les différents peuples, inégalité qui se retrouve entre le même peuple à différentes époques — Cette exécution de Galton est excellente et définitive, il est attristant qu'elle soit encore nécessaire. Ch. Seignobos.

BULLETIN

— Le comte Béla Széchenyi vient de publier le second volume de son « Voyage en Asie orientale » sous le titre : *Grof Széchenyi Béla Keletázsiai utjának tudományos eredménye 1877-1880* (Budapest, 1897-877, p. in-4°). Le premier volume qui date de 1890, contient une Introduction de 235 pages, due au chef de l'expédition, les études géographiques de Kreitner, mort depuis, et celles du géologue Loczy, professeur à l'université de Budapest. Dans le second volume, c'est encore l'histoire naturelle qui occupe la plus grande place, mais on y trouve aussi deux travaux qui pourront intéresser les lecteurs de la *Revue*. Ce sont d'abord les *Studia Tamulica* que le philologue de l'expédition, M. Gabriel Balint, professeur à l'université de Kolosvár, publie en tête du volume (p. 1-341). Ces études, comprennent une grammaire complète de la langue tamoule, des études comparées du tamoul et du hongrois et un dictionnaire des racines tamoul-hongroises comparées avec celles des principales langues touraniennes. Ces études feront jeter certainement un cri d'alarme dans le camp des philologues hongrois. M. Balint, en effet, combat avec une certaine amertume les théories linguistiques de ceux qui, depuis quarante ans, ont établi la parenté du hongrois avec les langues ougriennes et se met ainsi en opposition avec l'école de Budenz et de Hunfalvy qui domine aujourd'hui. Il n'accepte pas non plus la parenté turque, soutenue jadis par M. Vámbéry. Selon M. Bálint, la langue mère du hongrois est le tamoul. Cette doctrine, qu'il prêche à l'université de Kolosvár, a déjà soulevé les colères des grands philologues magyars; mais il est très probable que les théories qui établissent la parenté finno-ougrienne, ne recevront aucune atteinte sérieuse de ces études, beaucoup moins étayées au point de vue linguistique et philologique que les théories de Budenz et des savants finnois. Tout au plus pourra-t-on ajouter certains vocables tamouls qui ont passé dans la langue hongroise à ceux qu'on connaissait déjà. — A la page 613-634 de ce beau volume, M. Joseph Heller donne une nouvelle explication de la célèbre inscription syro-chinoise de Singan-fou, monument nestorien élevé en Chine l'an 781 de notre ère et découvert en 1625. Ce monument a déjà occupé beaucoup d'orientalistes, notamment Pauthier qui lui a consacré deux mémoires. — J.-K.

— La Commission de philologie classique de l'Académie hongroise, édite une collection de classiques grecs et latins qui donne, à côté d'un texte établi d'après les derniers travaux de l'érudition, des traductions hongroises en prose ou en vers, dues aux meilleurs philologues. On a déjà publié dans la série grecque : Anacréon et un choix d'épigrammes de l'Anthologie de M. Emile Thewrewk, président de la société philologique et membre de l'Académie; Thucydide par Zsoldos, Hérodote par Geréb, les plaidoyers de Démosthène, par Gyomlay, le *Théétète* de Platon par Simon et le *Discours* de Lycurgue contre Léocrate par Finaczy. Dans la série latine nous trouvons le *De Officiis* de Cicéron par J. Csengeri, Virgile par Barna, les *Distiques* de Caton par Némethy, Velleius Paterculus par Szœlgyémy, Suétone par Székely, les *Institutions* de Gaius par Bozoky, professeur de droit romain. Le dernier volume de cette série qui vient de paraître, mérite une attention toute particulière. C'est le Properce de Jean Csengeri, professeur à l'université de Kolosvár (*Propertius elégiái*, Budapest, 1897. c+472 pages). Dans l'introduction, M. Csengeri donne l'étude la plus complète qui ait paru en hongrois sur l'élégiaque latin. Nous y trouvons une discussion serrée et minutieuse de la vie de Properce en sept chapitres (nom, lieu et

date de naissance, Lycinna, Cynthie, la chronologie des pièces, le roman de Cynthie, les protecteurs de Properce, les élégies romaines), puis une appréciation esthétique des poèmes de Properce, la controverse sur la division en livres, quelques pages sur les manuscrits et « Properce en Hongrie ». Finalement, M. Csengeri note les passages où son édition diffère de celle de Haupt-Vahlen qui sert de base. La traduction en vers est très réussie; M. Csengeri est un philologue doublé d'un poète. Son Catulle hongrois, ses traductions de l'*Orestie* d'Eschyle, de l'*Iphigénie* de Gœthe, jouées au Théâtre National, dénotent un talent remarquable. Dans la traduction de Properce, il a rendu l'original de deux façons : pour les trois premiers livres il emploie le vers hongrois national avec la rime; dans le quatrième, il se sert du mètre antique. Anciennement, surtout depuis Vœrœsmarty, qui a fait de l'hexamètre un véritable rythme national, les chefs-d'œuvre anciens étaient toujours traduits dans la forme de l'original, car le hongrois, encore plus que l'allemand, rend à merveille les rythmes les plus compliqués. De nos jours on constate une tendance à employer le rythme national; ainsi Alexandre Baksay a traduit dernièrement une partie de l'*Iliade* dans le mètre des épopées d'Arany. Il est évident que les deux manières ont leurs défenseurs, quoique, à notre avis, Homère et Virgile seront mieux goûtés en beaux hexamètres. L'essentiel est de réussir. Or, M. Csengeri, qu'il manie les vers rimés ou l'antique hexamètre, donne toujours l'impression de l'original et son volume est un véritable gain pour la littérature hongroise qui compte ses plus grands poètes parmi les traducteurs. — Les notes ajoutées à cette édition (p. 281-471) sont très nombreuses et très savantes; elles sont d'ordre esthétique et philologique. Nous avons constaté avec plaisir que M. Csengeri ne se borne pas uniquement aux travaux philologiques allemands, comme cela se faisait encore il y a vingt ans; les travaux français — notamment la thèse de M. Plessis — et anglais sont également mis à contribution. — J. K.

— M. Désidère Csanki continue avec une ardeur infatigable son travail de bénédictin, la « Géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyadi » (*Magyarorszāg tœrténelmi fœldrajza a Hunyadiak Korában*, 3e volume, Budapest, Académie, VI-696 p.). Ce volume donne la description, en forme de lexique, des huit comitats suivants : Zala, Veszprém, Fejér, Tolna, Komárom, Gyœr (Raab), Sopron (Oedenburg). Mosony (Wieselburg). Tous les renseignements sont puisés dans les différentes archives du royaume. Après la description sommaire de chaque comitat au XVe siècle, vient la nomenclature des forteresses, villes, villages et bourgs avec l'indication des renseignements fournis par les documents. M. Csanki a pu établir la liste de 84 forteresses, 114 villes, 3,183 villages et de 3,693 propriétés. Là où les sources le permettent, il donne également les noms des *ispans* (préfets) de ces comitats. L'ouvrage de M. Csanki doit compléter l'*Histoire de Hongrie à l'époque des Hunyadi* (1852-1857) du comte Teleki, ancien président de l'Académie hongroise. — J. K.

— Le *Corpus Statutorum* vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Statuta et articuli municipiorum Hungariae cis Danubiorum*, par Alexandre Kolosvari et Clément Ovari, professeurs à l'Université de Kolosvar (Budapest, Académie, LXIX-842 p.) Ce volume forme la deuxième partie du tome IV et donne les ordonnances et règlements concernant le droit privé, le droit pénal, la procédure, le pouvoir exécutif, le rapport des nationalités et des différents ordres, l'armée, la police, les impôts et les travaux publics, l'église et l'école, l'industrie et le commerce. La plus ancienne charte publiée dans ce volume date de 1376, la plus récente de 1800. Etant donné que les comitats en-deçà du Danube sont voisins de l'Autriche, nous ne serons pas étonnés de voir que la plupart des documents sont en langue allemande ; quelques-

uns seulement sont en latin, encore moins en hongrois. L'index de 69 pages placé en tête du volume est très détaillé et divisé selon les matières. — J. K.

— Chaque année, à la reprise des cours de l'Université de Salamanque, un des professeurs prononce un discours d'ouverture sur un sujet à son choix. A la rentrée de cette année scolaire, le Dr Nunez Sampelayo, de la faculté de médecine, a traité de la condition de la femme au point de vue social et physiologique, mais dans cette étude sur le féminisme il ne semble pas avoir apporté de bien nouveaux arguments. On trouvera plus d'originalité dans le discours de D. T. Pena Fernandez qui, en 1895, avait étudié la question de la mendicité en Espagne au XVIe siècle, et surtout dans celui de D. L. Rodriguez Miguel, qui, l'année passée, a lu sur les poètes lyriques de Salamanque au XIXe siècle une notice très intéressante pour l'histoire de la littérature moderne. — H. L.

— Le Dr Jul. Subak vient de publier, en 22 pages pleines de faits, un tableau de la *Conjugaison en Napolitain* (Separatabdruck aus dem sechsundzwanzigsten Jahresbericht über die I. Staatsrealschule in dem II. Bezirke von Wien, 1897). Ce n'est ni une étude historique sur les différentes formes par lesquelles est passée, jusqu'à nos jours, la conjugaison dans le dialecte de Naples, ni une étude comparative des variations de ce dialecte dans les diverses régions de la province napolitaine, mais une transcription aussi exacte que possible des formes actuellement en usage dans la ville même de Naples. Peut-être, pour mener à bien une pareille entreprise faudrait-il avoir vécu plus longtemps et en contact plus direct avec le peuple napolitain que M. Subak n'avoue l'avoir fait. Sa monographie sera pourtant consultée avec fruit par les linguistes. — H. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 janvier 1898.

M. Philippe Berger communique deux inscriptions grecques des environs de Naplouse. La première est l'épitaphe d'une mère et de ses trois filles, qui toutes quatre portent des noms juifs. La mère s'appelait Sara, les filles Domna, Sara et Melcha. L'inscription se termine par la formule *asaleuta*, dans laquelle il faut sans doute voir l'équivalent de l'hébreu *Salôm*, « en paix ». — La seconde est également funéraire. Elle est gravée sur un fût de colonne et se compose de deux vers, que M. Berger propose de lire ainsi : « Courage, ma sœur, car tu es maintenant la belle servante de Cora, fille de Pluton; car tu étais [initiée] aux mystères d'Eleusis. » Il est intéressant de constater cette pénétration des dogmes éleusiniens en Palestine aux premiers siècles de notre ère. — MM. Cagnat et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

M. Müntz annonce que le torse de la Minerve Médicis, envoyé en 1841 par Ingres à l'Ecole des Beaux-Arts, vient d'être installé dans le vestibule du Palais des Etudes, où les archéologues pourront l'étudier facilement. Il discute à ce sujet la conjecture de M. Furtwængler, qui considère le torse en question comme provenant d'un des frontons du Parthénon. — M. Collignon présente quelques observations.

M. Clermont-Ganneau dépose un mémoire de M. le docteur Jules Rouvier sur l'exploration de la nécropole récemment découverte non loin de Beyrouth.

M. Prou achève la lecture d'un mémoire de feu M. Edmond Le Blant, intitulé : *Les commentaires des livres saints et les artistes chrétiens des premiers siècles.*

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 21 février — 1898

Bréal, Essai de sémantique. — Loi salique, p. Behrend, 2ᵉ éd. — Eberstadt, Magisterium et fraternitas. — Richenet, Le patois de Petit-Noir. — Dauzat, Le patois de Vinzelles. — Lettre de M. Théodore Reinach. — *Bulletin :* Les graffiti du Palatin ; Edmond Sayous ; Knoke, Germanicus en Allemagne, II ; Lundstroem, Columelle, I ; Viteau, Passions de saints et de saintes ; Rieks, Jeanne d'Arc ; Verga, L'Inquisition à Milan ; Vienot, L'Église de Montbéliard ; Krones et Zwiedineck, Documents sur la Styrie ; Rapport du Séminaire historique de Louvain ; Éditions classiques anglaises. — Académie des inscriptions.

M. Bréal. **Essai de sémantique** (Science des significations). Paris, Hachette, 1897, in-8, 349 pages.

Tandis que la plupart des linguistes étaient absorbés par le souci de faire l'histoire des changements des sons et de l'évolution des formes grammaticales, M. Bréal ne s'est jamais laissé détourner d'accorder le meilleur de son attention aux variations du sens, sans négliger pour cela les autres parties de la linguistique. Maintenant que l'étude de la phonétique et de la morphologie des langues indo-européennes est fort avancée, on éprouve partout le besoin de savoir précisément à quoi servent ces sons et ces formes ; les grammaires comparées qui n'ont compris longtemps qu'une phonétique et une morphologie, commencent à s'enrichir d'une théorie de l'emploi des formes ; on voit se multiplier les articles sur la « sémasiologie » — M. B. se sert d'un terme plus élégant qu'il a fait admettre en France et qui mérite d'être accepté dans toutes les langues, la *sémantique*. Le livre où l'introducteur en France de la grammaire comparée résume les réflexions qu'il a faites et condense la doctrine des notes qu'il a publiées à ce sujet répond donc à un besoin vivement senti.

Il se divise en trois parties. I. Les lois intellectuelles du langage. M. B. étudie sous ce titre diverses tendances générales qui se font jour dans les langues. Ainsi, sous le nom d'*irradiation*, il montre comment une nuance de sens, d'abord propre à un mot, s'étend à toute une série d'autres mots, qu'on forme sur le modèle de celui-ci, sans que rien dans la formation exprime ce sens : les verbes grecs en -ιάω, d'après ὀφθαλμιάω et ὀφθαλμία, ont fini par indiquer l'idée de « être malade de... » et l'on a formé sur ce modèle quantité de verbes nouveaux comme ὀδοντιάω de ὀδούς ou λιθιάω de λίθος. Il serait chimérique d'espérer que ce

chapitre détruira pour jamais le préjugé qu'un élément significatif a dû avoir explicitement dès le début le sens qu'il sert à exprimer; les erreurs de ce genre sont tenaces; peut-être cependant la démonstration décisive de M. B. fera-t-elle un peu pénétrer l'idée qu'un élément non significatif devient souvent significatif et, par là, un service considérable aura été rendu à la linguistique. — II. Comment s'est fixé le sens des mots. Dans le chapitre sur la *polysémie*, par exemple, M. B. indique comment l'acquisition d'un sens nouveau n'entraîne pas suppression du premier sens d'un mot et comment le vocabulaire d'un peuple qui se civilise va s'enrichissant sans pour cela se charger nécessairement de termes nouveaux; « plus un terme a accumulé de significations, plus on doit supposer qu'il représente de côtés divers d'activité intellectuelle et sociale »; car une nouvelle acception équivaut à un mot nouveau. — III. Comment s'est formée la syntaxe. M. B. y montre, entre autres choses curieuses, comment l'ordre fixe des mots a remplacé en français et en anglais la flexion complexe des anciennes langues indo-européennes et l'a rendue inutile. — Deux articles sur la *Pureté de la langue* et sur l'*Histoire des mots* complètent heureusement le volume.

Les trois exemples donnés ici suffiront : il est inutile de résumer sèchement un livre qu'on tiendra sans nul doute à lire, qu'on a lu déjà, et qui, tout en s'adressant avant tout aux gens du métier, a été écrit de manière à pouvoir être lu de tout homme cultivé; plein d'observations fines et pénétrantes, il est de plus d'une lecture attrayante et facile; nul linguiste n'écrit comme M. Bréal, bien peu de savants poussent aussi loin le souci du bien dire et l'art non seulement de charmer, mais aussi de persuader et d'entraîner le lecteur; à voir une prose aussi légère et aussi ferme, on se croirait souvent reporté au siècle dernier si l'on ne sentait partout l'auteur parfaitement averti des choses de son temps — et des plus neuves. On me permettra de ne point insister ici sur des éloges qui sont dus à M. B. mais qui, sous la plume d'un de ses anciens élèves, manquent un peu d'autorité, et de me borner à marquer en quelques mots quelle est l'originalité de son point de vue.

La plupart des linguistes étudient surtout le développement spontané des langues; éliminant — sans la méconnaître — la part très grande des influences sociales (l'école, la littérature, la langue des classes dirigeantes, etc.), qui entraînent des substitutions de langues totales (par exemple celle du latin au gaulois) ou partielles (remplacement de mots patois par des mots français, etc.), ils s'attachent à observer le développement normal du langage, dégagé de toutes les actions extérieures, de toutes les modes : c'est ce que ne comprennent pas ceux qui opposent à la règle de la constance des lois phonétiques l'existence de mots de la langue littéraire dans les dialectes. Dans la phonétique et dans la morphologie étudiées à ce point de vue, la volonté humaine n'est pour rien; l'enfant s'efforce de reproduire les formes qu'il entend; il réussit à en imiter la plupart d'une manière parfaite; dans quelques autres, il intro-

duit des changements, mais sans le savoir, sans le vouloir, bien plus, contre sa volonté; et c'est de l'accumulation de ces innovations enfantines, aussi involontaires qu'inconscientes, que résultent enfin les changements phonétiques et morphologiques. — Mais c'est par un effort plus ou moins conscient et volontaire que l'homme, cultivé ou non, plie la langue à l'expression de ses idées; cette conscience, fort obscure en général, peut arriver à être complète; dans les langues littéraires, surtout dans les langues modernes, toutes pleines des distinctions et des abstractions de la scolastique, de la science et de la technologie, la part de la conscience devient très grande, essentielle même chez l'inventeur d'une expression. Or, c'est à ces langues que M. B. emprunte presque tous ses exemples; il se plaît surtout à chercher comment on a fait exprimer à la langue les idées de l'homme civilisé; l'objet de son observation est autre que celui de la plupart des autres savants; il n'est pas surprenant que ses conclusions soient différentes. Mais on ne saurait contester que cet objet ne soit profondément intéressant. Quoi qu'on puisse penser des critiques, parfois assez vives, dirigées par M. Bréal contre les tendances actuelles de la linguistique, on ne pourra que le remercier d'avoir attiré l'attention sur un sujet trop négligé qui mérite des études approfondies, et d'avoir eu le courage de tracer, suivant sa propre expression, « quelques grandes lignes sur un domaine non exploité ». Le service qu'il rend par là paraîtra sans doute plus grand encore quand son heureuse initiative aura porté tous les fruits qu'elle promet.

A. Meillet.

Lex Salica, herausgegeben von J. Fr. Behrend, zweite, verænderte und vermehrte Auflage von Richard Behrend. Weimar, Bœhlau, 1897, in-8. 4 mk. 50.

L'édition bien connue de la loi salique de J. Fr. Behrend (1874) est épuisée depuis plusieurs années. On saura gré à M. Richard Behrend, fils du premier éditeur, d'en avoir soigneusement revisé le texte, et d'avoir remis ainsi à la disposition du public savant un instrument de travail très commode et d'un prix modéré. La seconde édition a conservé la méthode adoptée pour la première. Elle diffère pourtant considérablement de celle-ci dans le détail. M. R. B. a naturellement profité, pour l'établissement de son texte, des travaux de Hessels et de Holder. L'indication des manuscrits a été modifiée et mise en rapport avec les différentes familles. Le nombre des variantes a été considérablement augmenté De plus, des notes explicatives renvoient pour chaque paragraphe aux travaux modernes qui lui servent de commentaire. Cet appendice bibliographique, qui manquait complètement dans l'édition de J. Fr. Behrend, paraît très complet et très bien fait. Quoiqu'il soit sans doute destiné à vieillir fort vite, on sera heureux de trouver, groupés autour du texte de la loi, les résultats des recherches si nombreuses et si péné-

trantes qu'elle a provoquées depuis une quarantaine d'années. La disposition typographique a été rendue plus claire. Rien d'essentiel n'est changé ni aux appendices, ni à l'index.

H. P.

Rudolph Eberstadt. **Magisterium und Fraternitas. Eine verwaltungsgeschichtliche Darstellung der Entstehung des Zunftwesens.** Leipzig, Verlag von Duncker und Humblot. 1897. 241 pp.

La thèse de M. Eberstadt ne manque pas d'originalité : le *magisterium* que nous voyons fonctionner dans le grand domaine, en se transformant en institution indépendante, a ménagé aux artisans le passage de la servitude à la corporation libre du xiii^e siècle. La démonstration proprement dite de cette théorie est précédée d'une partie générale (pp. 1-24), dans laquelle l'auteur nous donne une série de définitions et de notions d'après lesquelles il faudra opérer dans la suite. Il décrit avec une exactitude juridique rigoureuse ce qu'il faut entendre par *Amt eigenes Recht*, tel que le moyen âge l'a connu, par opposition à l'*Amt übertragenes Recht*, tel que nous le connaissons. Il signale les deux pouvoirs qui constituent l'essence de la maîtrise, le pouvoir fiscal et le pouvoir juridictionnel, le premier lui attribuant un certain nombre de revenus, le second une juridiction propre. Là où ces deux droits sont réunis, nous pouvons conclure avec certitude que nous nous trouvons en présence d'un métier d'origine domaniale.

Nous avouons que nous n'aimons pas cette rigueur juridique introduite dans des discussions qui ne la comportent pas. L'époque pendant laquelle les corporations prennent naissance, nous présente, en effet, une société où tous les éléments sont encore dans le devenir. Les nécessités et les circonstances du moment, bien plus que des principes juridiques arrêtés, ont fait agir les gens du moyen âge. M. E. se défend de l'étrangeté de sa méthode en affirmant l'impossibilité d'appliquer la méthode historique à une question dont tous les éléments restent à fixer (p. 5). Nous répondrons que si le rôle médiateur de la maîtrise est réel, les sources doivent nous le décrire. Examinons donc tout d'abord celles-ci et formulons ensuite nos principes. Tracer au préalable toutes les lignes du cadre d'investigation dans lequel le lecteur devra se mouvoir, c'est l'emprisonner, c'est lui enlever la liberté d'appliquer aux textes un autre traitement que celui que propose M. E.

Mais voici où la méthode de l'auteur devient excellente. Il examine, dans la partie spéciale de son travail, un certain nombre de cas concrets et il choisit à cet effet des villes tant françaises qu'allemandes. Paris fait l'objet de très longs développements; Bâle, Leipzig, Magdebourg et Brunswick sont traités avec plus de concision. L'exécution de ce plan soulève pourtant de graves difficultés. S'il est utile de comparer, il ne

faut pas abuser du raisonnement par analogie; s'il est bon d'aller du particulier au général, c'est à condition d'user prudemment de la synthèse. M. E. semble avoir été souvent plus hardi que critique. On ne peut admettre que l'histoire des corporations à Leipzig, pour lesquelles nous ne possédons que des textes du XIV[e] siècle, soit élucidée à l'aide de la situation vraiment exceptionnelle que nous constatons à Paris deux cents ans auparavant. Mais ce n'est là qu'un détail; voici qui est plus grave. Après avoir démontré, avec une érudition vraiment remarquable, que le métier dérive en certaines villes, comme à Paris, du droit domanial, M. E. n'hésite pas à conclure qu'il en était ainsi partout. Il nie que la corporation ait pu trouver son origine dans une réunion d'hommes libres, descendant des anciens libres de l'époque franque, ou dans une association de gens libres affluant dans les villes à la fin de la période carolingienne (p. 198). Ainsi, il reprend nettement les idées bien connues de Nitzsch.

Il est à peine nécessaire de dire que c'est aller à la rencontre des résultats obtenus par la science que d'assigner aux villes une origine unique. Nous pensons même que très peu de villes se sont formées, à proprement parler, dans le droit domanial : l'organisation urbaine se constitue à côté du régime domanial mais n'en sort pas. Ne voyons-nous pas, en effet, les *familiae* se maintenir à côté des bourgeoisies comme à Dinant, à Soissons, à Arras, à Gand et même à Strasbourg? Un grand nombre de villes remontent incontestablement à la fixation à demeure d'un élément marchand (lato sensu) libre dans la terre d'un seigneur laïque haut justicier, telles sont par exemple les plus importantes des cités flamandes. Dans le *Portus Gandensis*, dans le *Suburbium Brugense*, dans la *Villa Yprensis*, les habitants, sous le nom de *burgenses*, ont un droit qui n'a rien de commun avec le droit des *hospites* ou des *mansionarii* des domaines adjacents. Les bourgeois y jouissent d'une liberté originaire et les artisans, qui s'y organisent en corporations très puissantes, ne sont en rien les descendants de demi-libres. Il y a plus : non seulement il est impossible d'attribuer à toutes les villes un développement uniforme, mais pour une même ville il importe de ne pas confondre les différents groupes qui la composent. A Arras, la *familia* de l'abbé habite la *civitas* ou le *castrum* et comprend dans son sein les artisans, que nous retrouvons partout dans le grand domaine; ce sont des serfs, et ils arrivent par un processus très long à la liberté personnelle. Dans le *suburbium* ou la *nova villa* au contraire demeure une population d'immigrants. Dans ce milieu se développe la corporation ouvrière, et si les artisans y sont soumis à certaines obligations analogues à celles des *censuales Sancti Vedasti*, on ne peut cependant dire qu'ils soient serfs. En 1170, leur situation contraste déjà du tout au tout avec celle de la *familia*, demeurée immobile. Il en est ainsi encore à Strasbourg, où il faut interpréter le vieux droit en distinguant la *nova villa* de la *vetus urbs*, et en ne confondant pas entre eux les *burgenses*, les *ministeriales*

et la *familia*, que ce droit lui-même ne confond pas. Les prestations, auxquelles les bourgeois sont astreints, ne prouvent pas péremptoirement l'origine servile de la bourgeoisie. Il suit de là qu'en faisant reposer sa théorie sur cette idée, savoir que, du moment que des redevances de nature domaniale sont prestées par les artisans, ceux-ci sont de condition servile, M. E. a choisi une base défectueuse. Tout le côté fiscal du *magisterium* s'en trouve ébranlé.

Que l'auteur combatte l'origine de la corporation ramenée à la primitive *Altfreiegemeinde*, nous l'admettons, mais qu'il rejette l'association des libres immigrants dans les villes comme origine du métier, c'est ce que nous contestons. Il justifie comme suit son opinion : « Die Zuwandernden bringen ihre Institutionen nur dann mit, wenn sie selber in geschlossenem Organismus auftreten, als Stamm, als Völkerschaft, als kolonisierende Truppe. Wo sie aber vereinzelt zuwandern, gehen sie stets in den vorhandenen, heimischen Einrichtungen auf; sie verstärken die Körperschaft, die Gemeinde, die Genossenschaft, der sie sich anschliessen;... Aber niemals kann der vereinzelt zukehrende Einwanderer ein Institut selbständig erzeugen » (p. 199). M. E. semble se représenter une ville peuplée et organisée au milieu de laquelle viennent s'installer çà et là des immigrants, qui se perdent dans la masse parce qu'ils accourent isolés. Telle n'est pas la vraie situation. Les immigrants arrivent en si grande quantité dans un lieu déterminé qu'ils constituent à eux seuls une nouvelle ville. Ils apportent un droit spécial, et si le milieu leur est propice, ils le développent presque sans entraves comme dans les villes flamandes. A Arras, l'immigration est encore si intense en 1170 que Guiman s'en épouvante et s'empresse de rédiger par écrit les droits de l'abbé, menacés par cette population turbulente, livrée au commerce et sans cesse aux aguets pour renverser l'autorité abbatiale au profit de ses magistrats. Bien loin que ce soit la population agricole et servile, s'il en existe dans l'endroit où une ville véritable tend à se former, qui ait englouti l'élément marchand libre, nous croyons au contraire que c'est l'élément immigrant qui a submergé la population habitant le lieu envahi.

Ainsi donc, il semble qu'en assignant au métier une origine unique, M. E. ait énormément exagéré. Comme presque toujours, la vérité se trouve ici entre les extrêmes, et nous sommes parfaitement de l'opinion de M. Stieda lorsqu'il propose une double origine, l'une libre l'autre servile.

Pour terminer notre critique de la méthode suivie par M. E., nous ajouterons qu'il a eu tort de se placer à un point de vue purement juridique et de rejeter à l'arrière-plan les facteurs économiques et sociaux du problème (p. 205). Le droit à lui seul est insuffisant pour expliquer une institution telle que le métier. Si le droit est une source de l'histoire, l'histoire n'en est pas moins, elle aussi, une source du droit.

La théorie de M. E. elle-même soulève de graves objections. Et tout

d'abord l'auteur n'a pas su nous donner un tableau satisfaisant du rôle *actif* rempli par le *magisterium* depuis le *Capitulare de Villis* jusqu'au privilège du métier libre du XIII^e siècle. Il trouve cette institution au XII^e siècle, notamment à Paris, investie d'un ensemble de droits et d'une juridiction, et il s'étonne de la voir apparaître ainsi constituée de toutes pièces. Cependant il n'y avait pas lieu de s'étonner. Le *magisterium* a parcouru depuis l'époque carolingienne une certaine évolution, et il comporte désormais des droits, une sphère de juridiction comme la prévôté et l'avouerie. A la suite de certains érudits allemands, M. E. exagère l'importance de l'*Amt*. Il nous le présente comme la source première dont tout découle et à laquelle tout se ramène. Cette action de la maîtrise, intervenant comme une force providentielle pour conduire à la liberté des artisans sans lien et impuissants à agir par eux-mêmes, n'a pas existé dans la réalité, et M. E. n'a pu y croire qu'en isolant la corporation des autres institutions urbaines. Il ne s'est pas aperçu, en effet, que l'acheminement des artisans vers l'affranchissement n'est qu'une des manifestations de ce mouvement général qui emporte la ville vers l'autonomie. Dans l'enceinte de la ville tout s'agite. Les bourgeois luttent tout à la fois pour l'indépendance de leurs magistrats en écartant les anciens fonctionnaires de l'évêque ou de l'abbé, pour la liberté foncière en obtenant l'abolition du cens seigneurial, pour la liberté du commerce par la suppression du tonlieu. Et de même que toutes ces réformes n'ont pas été réalisées par un avoué ou par un burgrave, mais par l'action spontanée et propre des bourgeois, de même les artisans n'ont pu se reposer du soin de leur avenir sur un rouage administratif vieilli, dont l'importance disparaît à mesure qu'ils s'élèvent. M. E. nous dépeint le *magisterium* comme étant *selbst ndig, eigenes Recht*. Mais en est-il bien ainsi ? Si nous consultons le vieux droit de Strasbourg, nous y voyons les *magistri* dans une situation des plus dépendantes. Les §§ V, VII, XIII, XLIV, LVI, CIII, CIV et tant d'autres se passent de tout commentaire. A Paris même, le *magisterium* est réduit à une fonction dont le roi dispose et qui a même perdu son sens primitif. En 1160, Louis VII fait donation de la maîtrise de cinq métiers à une femme et à tous ses héritiers (p. 47), et cette même maîtrise, convertie en une simple rente, s'éteint doucement au XV^e siècle. La fameuse corporation des bouchers, dans la première période de son développement, relève entièrement du roi, et lorsque nous touchons, vers 1150, au point tournant de son histoire, c'est elle qui entre en scène et qui agit par ses membres *ut universi*. La maîtrise se complaît dans un rôle purement passif.

On ne peut dire non plus que le *magister* comme tel a favorisé l'émancipation des artisans ; il l'a au contraire fortement retardée. Il se tient en dehors du mouvement et constitue un obstacle que les métiers s'efforcent de renverser de bonne heure. Lorsqu'en 1114 les boulangers de la nouvelle ville d'Arras, essayant de briser les liens domaniaux, refu-

sent d'aller au seul moulin de Mellenz pour faire moudre leur blé, le *cellelarius*, qui les tient sous son autorité, au lieu de les aider, leur résiste, s'empare de l'un des récalcitrants et confisque son grain. Lorsqu'à Paris les tapissiers essaient de se constituer indépendants des tisserands, *le magister textorum* ne les encourage en rien (p. 68).

A côté du *magisterium*, qui est la forme principale par laquelle les artisans sont arrivés à la liberté, M. E. en admet une seconde, la fraternité. Nous faisons nos réserves quant à l'origine purement ecclésiastique de cette dernière, et nous trouvons que l'auteur a exagéré l'application de ce principe, formulé par lui au début de son travail (p. 4), qu'il n'y a pas de métier là où les textes ne nous en mentionnent pas expressément les organes (pp. 164, 165, 166).

Nous ne pousserons pas plus loin notre critique On le voit, celle-ci s'est occupée uniquement des lignes fondamentales de la nouvelle théorie que M. E. a essayé de construire. Nous prions l'auteur de nous excuser de n'avoir fait ressortir que les côtés défectueux de son ouvrage. En parcourant le travail de M. Eberstadt, les lecteurs se convaincront rapidement de son importance; ils apprécieront comme elles le méritent l'originalité et la grande érudition de l'auteur, mais je pense que beaucoup d'entr'eux trouveront qu'il lui manque trop souvent le sentiment juste de la réalité.

Guillaume Des Marez.

Le patois de Petit-Noir (canton de Chemin, Jura), par F. Richenet, professeur en retraite, agrégé de l'Université; Dole, Bernin, 1896. 1 vol. in-8. de vi-302 pp.

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne : Phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme), par A. Dauzat, licencié ès-lettres, avec une préface de A. Thomas, chargé du cours de philologie romane à l'Université de Paris (Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des Lettres, tome IV). Paris, F. Alcan, 1897. — 1 vol. gr. in-8, de xii-175 pages.

I. — Je commence par dire que le livre de M. Richenet sur le patois de Petit-Noir (Jura) a été composé très consciencieusement, presque avec amour, semble-t-il, et qu'il est d'un bon exemple que ceux qui sont à même de le faire étudient ainsi leur idiome local, en fixent les traits essentiels à la fin du xix° siècle. C'est par des travaux de ce genre, s'appliquant à un point nettement déterminé, que la dialectologie française pourra faire des progrès sérieux. Ceci dit, je suis bien forcé de constater que l'auteur n'est pas au courant des méthodes de la linguistique moderne — celles de la philologie romane en particulier. Je ne lui en fais pas un crime; mais il était évidemment mal préparé à une portion de sa tâche, et dès lors pourquoi l'aborder? Personne ne l'y forçait, et, au fond, cela n'était point indispensable. De là un certain nombre de pages, qui grossissent inutilement le volume, et qu'il eût

fallu résolûment supprimer. Voici ces pages que je considère comme nulles et non avenues : d'abord les *Considérations générales sur les patois* (1-5); puis celles qui roulent sur la *Prononciation* (12-17), sur les *Principales modifications des mots* (21-27), enfin sur la *Formation du patois* (28-39). Tout cela n'a aucune valeur : je ne puis m'attarder à le démontrer ici, car ce n'est pas tel ou tel détail, c'est l'ensemble qui est absolument défectueux. M. R. ne connaît point Diez, à plus forte raison ce qui s'est fait depuis trente ans. Les auteurs qu'il cite de préférence sont Fallot, Génin, Ampère; parmi les « autorités » plus modernes, MM. Brachet et Cocheris. C'est trop peu, même lorsqu'on y ajoute quelques citations empruntées aux chroniques théâtrales de M. Sarcey : ce n'est pas ainsi qu'on arrive à faire une phonétique sérieuse. Je ne dis rien du désordre de ces pages : je n'y ai trouvé aucune idée un peu nette de ce que c'est que l'évolution d'un idiome. Arrivons à la *Grammaire* (j'aimerais mieux *morphologie*, mais peu importe). Ici une vingtaine de pages, qui sont à la rigueur suffisantes, un peu sèches cependant : on désirerait quelques détails complémentaires sur l'emploi des pronoms et sur les formes des verbes irréguliers. Vient ensuite le *Glossaire*, qui occupe à lui seul heureusement 160 pages, c'est-à-dire plus de la moitié du livre, dont il est la partie vraiment neuve et vraiment utile. Ce glossaire est rédigé avec soin, les mots y sont transcrits phonétiquement d'une façon qui n'est peut-être pas tout à fait rigoureuse, mais qui est cependant dans l'ensemble très satisfaisante. L'auteur, dans sa préface, remercie M. l'abbé Rousselot et M. Clédat des conseils qu'ils lui ont donnés : c'est sans doute dans cette question d'une transcription phonétique que ces conseils lui ont servi, et il ne pouvait suivre de meilleurs guides. Je le louerai aussi de s'être prudemment abstenu, dans son glossaire, de tout ce qui touche à l'étymologie. Il aurait pu en retrancher encore nombre de rapprochements, qui sont indiqués à l'aide d'abréviations peu commodes : mais j'eusse été bien aise, par contre, d'y voir figurer plus d'exemples, j'entends par là les mots eux-mêmes, entrant dans de petites phrases typiques, et qui soient d'un usage courant à Petit-Noir. On aurait trouvé, si je ne me trompe, dans de semblables exemples multipliés, des éléments précieux pour l'étude de la syntaxe locale. Il est vrai que cette lacune, M. R. l'a un peu comblée, en nous donnant, dans une sorte d'appendice (pp. 245-300), une série de traductions faites par lui-même, et dans lesquelles nous pouvons avoir, je pense, toute confiance [1]. Quant aux morceaux eux-mêmes qui servent de textes à ces traductions, ils sont connus, et ne font guère que grossir le volume : ce sont surtout

1. Il y a bien çà et là quelques assertions, qui inspirent des craintes sur la façon dont l'auteur a observé les faits. Ainsi, p. 230, après avoir donné *wè* comme équivalent de la graphie *oi*, il ajoute : « C'est ce qui me paraît être aussi la prononciation la plus générale en France. » Ce qui pouvait être vrai vers 1798 ne l'est plus en 1898. Où M. R. a-t-il donc entendu parler le français ?

des Noëls bisontins, bourguignons, bressans, etc. Ils donnent lieu à des rapprochements moins précis peut-être que ne semble le croire l'auteur. Puis, dans cet ordre d'idées, passe encore pour des textes empruntés aux patois de l'Est : mais je me demande pourquoi avoir cité et traduit cinquante vers de Jasmin (*Marthe la Folle*) ? Pourquoi pas aussi un passage de la *Mireille* de Mistral ? Et il n'y a plus alors de raison pour s'arrêter.

Tout cela ne diminue ni l'utilité du livre de M. Richenet, ni la conscience avec laquelle il a été composé. J'ai cru devoir en signaler les points faibles pour donner une sorte d'avertissement à ceux qui, dans les mêmes conditions, voudraient entreprendre quelque ouvrage de ce genre : rien de plus. Loin de moi la pensée de décourager les bonnes volontés, dont nous avons tant besoin en France. Lorsqu'on connaît bien le patois d'une localité quelconque, qu'on l'a parlé dans son enfance, et qu'on est à même de rafraîchir ses souvenirs, on peut avec un peu de méthode, tracer de son état actuel un tableau très suffisant. Point n'est besoin pour cela de longues études préalables. Mais il faut avoir le courage de s'interdire tous les rapprochements trop vagues et trop vastes ; il ne faut pas surtout se lancer au petit bonheur sur le terrain glissant des considérations générales, ni aborder pour ne rien dire qui vaille l'évolution historique des sons. Et à quoi peut-on se réduire? J'ai déjà tâché de l'indiquer : dresser du patois en question un glossaire aussi complet que possible, en analyser méthodiquement les formes actuelles (surtout les formes pronominales et verbales), joindre à cela la traduction de quelques morceaux très simples, faire le tout en se servant d'une notation phonétique suffisamment rigoureuse — comme l'a fait d'ailleurs M. Richenet. Il n'en faudrait point davantage pour produire des œuvres intéressantes et d'une véritable utilité scientifique.

II. — Des patois de la Franche-Comté nous passons à ceux de la Basse-Auvergne, avec le livre de M. A. Dauzat. Il y a là une province qui jusqu'ici n'avait guère été explorée « linguistiquement » que par des amateurs, et d'une façon trop générale. Le nouveau livre s'appliquant à un point précis (Vinzelles, hameau de la commune de Bansat, à 12 kilomètres d'Issoire), comble donc une lacune, et sera le bienvenu. L'auteur est un tout jeune homme, semble-t-il. S'il est vrai (et nous n'avons pas à en douter, puisque M. Thomas le dit dans sa préface) qu'il avait commencé son étude sans autres guides que la *Grammaire historique* et le *Dictionnaire étymologique* de M. Brachet, il faut le féliciter d'en avoir à temps trouvé de plus sûrs et d'avoir fait de rapides progrès en leur compagnie : cela est d'un bon augure et dénote une intelligence ouverte. M. D. ne nous donne aujourd'hui que la phonétique du patois de Vinzelles, mais il nous promet pour un avenir plus ou moins rapproché une morphologie, une syntaxe, et un glossaire complet. « Alors, comme le dit M. Thomas, nous connaîtrons dans le dernier détail comment parle un groupe homogène de cinq cents habi-

tants perdu au fond de la Limagne. Et ce sera une très bonne chose. » C'est aussi mon avis.

L'étude présente est faite d'après une méthode strictement historique — celle qu'on peut employer lorsqu'on est au courant des progrès de la philologie romane, et qu'on a pour vous soutenir les conseils d'un maître émérite. Elle est bien menée d'un bout à l'autre, procède par divisions exactes et tient compte des difficultés qui se présentent : à la fin, un glossaire des mots cités, qui sera très commode à consulter. Le tout méritait l'honneur que lui a fait l'Université de Paris, en l'insérant dans sa *Bibliothèque de la Faculté des Lettres*. Qu'ajouterai-je? Il est évident que nous, qui n'avons jamais parlé le patois de Vinzelles, nous sommes assez mal placés pour contrôler par le menu les dires de l'auteur : nous ne pouvons que lui accorder pleine créance, puisque sa connaissance du parler local et son zèle scientifique sont évidents. Çà et là j'ai rencontré, il me semble, certains types du latin vulgaire dont la reconstruction hypothétique est un peu hardie : mais je ne veux pas insister autrement. A la page 111, je trouve encore une constatation qui me laisse un peu sceptique : c'est qu'il y aurait à Vinzelles des mots terminés par *e* sourd (M. D. dit *obscur*, mais peu importe), et ayant l'accent tonique sur cette syllabe finale, par exemple, *tyuje* (= * cosinum), *mase* (= mercedem), etc. J'avoue que je me représente assez difficilement ce que peut être en ce cas la prononciation : cet *e* sourd n'a-t-il que le son donné parfois au fr. *je?* Mais n'incline t-il pas plutôt vers *œ?* — Voici maintenant qui me paraît une inadvertance plus grave. Je lis à la page 48 : « Final, *n* tombe, sans nasaliser la voyelle précédente... La chute de *n* dans notre région était un fait accompli au x^e^ siècle. » Je vais ensuite à la page 60, et j'y trouve ceci : « Devant *n* final, *a* devient *o*. Cette transformation doit dater du xv^e^ siècle : nous trouvons à cette époque *po* (panem) à côté de *ma* (manum), etc. » Il faudrait cependant choisir entre les deux hypothèses, et faire un peu concorder tout cela : car il est difficile qu'une *n* tombée depuis cinq cents ans ait ensuite le pouvoir de transformer un *a* en quoi que ce soit. — Je n'aime pas beaucoup non plus la façon dont sont rédigées les lignes par où commence la page 76 : il y a là une *conclusion* qui me paraît assez mal déduite. — Autre légère erreur, simple étourderie celle-là : à la page 77, M. D. dit : « Après toute consonne autre que les labiales, *ou* se change en *œu*... », et le premier exemple qu'il cite, c'est *bovem !*

D'ailleurs ce traitement de la diphtongue *ou* est assez compliqué, comme le constate l'auteur. Je ne puis entrer ici dans la discussion des faits, mais je remarque qu'ailleurs aussi, assez fréquemment, des mots qui devraient subir des traitements identiques, aboutissent à des formes divergentes. M. D. est bien forcé de le reconnaître et de l'enregistrer : il établit alors des subdivisions, il multiplie les exceptions. D'où provient cela? Faut-il prendre les choses au pied de la lettre et y voir un

argument décisif en faveur de ceux qui cherchent à infirmer la constance des lois phonétiques? Je ne le pense pas. M. D. (et bien d'autres sont dans ce cas) a étudié les transformations phonétiques du patois de Vinzelles (depuis quand existe Vinzelles?), comme si le latin vulgaire avait été transporté sur ce petit point en bloc, de toute antiquité, et y avait ensuite évolué librement, à l'abri de toute contagion, de toute influence, de tout mélange venu du dehors. Bref, il a l'air de poser en principe que le lexique de Vinzelles est *homogène*, et c'est là que je ne suis plus d'accord avec lui. Je crois au contraire qu'il est *hétérogène*, comme celui de bien des milliers de villages. Si nous trouvons les mêmes sons aboutissant dans les mêmes circonstances à des résultats différents, c'est que nous avons affaire à des mots qui ont appartenu primitivement à des groupes de population distincts, et qui ensuite ont convergé là (à un moment qu'il est bien délicat de déterminer) venant les uns du midi, les autres du nord, de l'ouest, de l'est, apportés par des circonstances dont nous ne retrouvons plus la trace. Il y a là une question de principe, et qui ne mènerait à rien de moins qu'à soulever celle des dialectes. Cette question, MM. G. Paris et P. Meyer lui ont fait faire un grand pas, lorsqu'ils ont démoli l'échafaudage imaginaire des divisions et des subdivisions dialectales, lorsqu'ils ont proclamé bien haut qu'il n'y avait qu'une chose à faire : chercher la limite géographique de chaque phénomène phonétique pris en lui-même. Voici cependant que déjà la nouvelle théorie se trouve courte par un endroit, et que la méthode, si elle se restreignait à cela, ne suffirait plus aux besoins de l'investigation : elle se heurte à des faits. C'est qu'en vérité, il n'est point aussi facile qu'on pourrait le croire d'établir la limite exacte d'un phénomène phonétique : il n'y en a pas, ou du moins cette limite est souvent flottante. Prenons un exemple. On sait que dans le gascon de Bordeaux (et de bonne heure, au XIII[e] siècle au moins) le *c* latin entre voyelles et suivi de *e*, *i* est devenu *d*, ainsi *radin* (= *racimum), *audet* (= *aucellum), etc. Or, à quelques kilomètres à l'est, il est tel village où l'on dira bien *radin*, mais en même temps *auzet*. Qu'en conclure, sinon qu'une influence venue d'ailleurs a contrarié ici celle qui s'était propagée de l'ouest à l'est, et, dans le cas où les formes divergentes se trouvent en nombre à peu près égal, par où faire passer exactement la limite de $d = c + e, i$? Les faits de ce genre sont en grand nombre. Ils nous montrent que, sur un point donné, il peut s'être opéré de très bonne heure dans le lexique des mélanges dont nous avons le devoir de tenir compte dans nos investigations. Ils nous montrent aussi combien est obscure, combien peu résolue encore ce que nous continuons, par habitude, à appeler la question des dialectes. Peut-être a-t-on trop voulu la simplifier, en la réduisant à un problème de géographie : il y faut, même pour éclairer le présent, toutes les lumières de l'histoire, chaque fois que des documents ou des indices quelconques peuvent nous les procurer. C'est ainsi que nous arriverons

(dans une faible mesure, je le sais bien) à faire concorder les données actuelles avec celles du passé, et à nous représenter un peu comment les faits ont eu lieu. Je crois, pour ma part, qu'à toutes les époques il y a eu dans chaque région des centres d'influence prépondérants : c'est de ces points que les faits linguistiques ont rayonné en sens divers jusqu'à ce que leur action fût annihilée ou contrebalancée par des réactions venues d'un autre côté. De là les contradictions apparentes que nous notons dans l'état présent : de là dans les faits un entrecroisement très complexe, je ne dis pas capricieux. C'est le tableau de ces entrecroisements qu'il s'agit de dresser, c'est l'histoire de ces actions et de ces réactions qu'il s'agit de retrouver. La tâche est ardue, et c'est dans ce sens cependant qu'il faudra travailler, si l'on veut faire de la dialectologie une science solide. Mais ne nous laissons pas entraîner trop loin du livre de M. Dauzat : c'est, dans son genre, un bon livre, je tiens à le répéter encore une fois en terminant.

E. BOURCIEZ.

LETTRE DE M. THÉODORE REINACH.

Mon cher Directeur,

Je lis dans la *Revue critique*, sous une signature qui m'est inconnue, à la suite d'une appréciation d'ailleurs bienveillante de mon travail *Josèphe sur Jésus*, ces mots : « Mais pourquoi M. R. s'est-il avisé de terminer son étude par cette phrase au moins équivoque et qui pourrait donner lieu à des discussions sans fin : « *Ce n'est donc pas le supplice volontaire (?) de Jésus, c'est le long martyre d'Israël qui constitue la plus grande erreur judiciaire de l'histoire?* Pourquoi n'est-il pas resté sur le terrain purement historique? », etc.

Je ne puis accepter ni le point d'interrogation de M. R. S., ni le double reproche d' « équivoque » et d'incursion en dehors « du terrain historique » qu'il m'adresse.

Le point d'interrogation. Si l'on admet le récit des Évangiles — le seul récit détaillé que nous possédions de ces événements, — on y lit que Jésus, à la question de Pilate « C'est toi qui es le roi des Juifs? » répondit « C'est toi qui le dis », et à toutes les autres questions du gouverneur et d'Hérode, n'opposa que le silence (Matth., XXVII, 11; Marc, XV, 2; Luc, XXIII, 3). Cette réponse, ce silence équivalaient à un aveu, à l'aveu d'un fait qui, d'après les lois romaines, constituait un crime de lèse-majesté et entraînait la peine capitale. En me plaçant au point de vue purement légal, j'avais donc le droit de dire que Jésus alla au devant de la mort, que son supplice fut volontaire.

Le reproche. La condamnation de Jésus peut être considérée comme une erreur judiciaire, parce que les prédications de Jésus n'avaient jamais eu un caractère politique ni séditieux, et que les mots « roi des Juifs » avaient sans doute dans sa bouche un tout autre sens que dans celle de Pilate. Mais il est également vrai que les humiliations des Juifs, les vices qu'on leur a fait contracter, les persécutions qu'on leur a fait subir, n'ont pas, en dernière analyse, d'autre fondement que leur refus de reconnaître en Jésus le Messie, fils de Dieu, et surtout la tache ineffaçable que, d'après les théologiens, le supplice de Jésus a imprimé à la race juive. Tout dernièrement encore, dans un livre d'histoire répandu à profusion, donné en prix dans des centaines d'écoles, revêtu de l'approbation d'une douzaine d'évêques ou d'archevêques, j'ai lu que les Juifs, « depuis la mort de Notre-Seigneur, sont une race maudite. » C'est donc

bien là le crime héréditaire qui est censé peser sur eux. Comme je crois avoir démontré que la mort de Jésus, quelque part qu'y aient prise les notables juifs, fut l'œuvre directe, légale, du gouvernement romain, j'ai le droit d'en conclure que le martyre d'Israël, indépendamment de la monstrueuse injustice qui rend les fils solidaires de la faute des pères, constitue une erreur judiciaire; comme ce martyre dure, avec quelques intermittences, depuis plus de quinze siècles, j'ai aussi le droit de dire que ce martyre est *la plus grande erreur judiciaire de l'histoire*. Où est là dedans l'équivoque ? où est l'erreur? Enfin, en m'exprimant ainsi, je me suis non seulement conformé à la vérité, mais je suis resté « sur le terrain purement historique », sans verser en aucune façon, comme le laisse entendre mon honorable critique, dans l'apologie. L'appréciation des faits généraux rentre tout aussi bien dans la tâche de l'historien que l'éclaircissement des faits particuliers. On le voit : le dissentiment porte moins sur ces faits, que sur la conception même de l'histoire. M. R. S. paraît croire qu'il y a certaines grandes questions délicates, irritantes, que l'historien doit laisser de côté, pour se borner à faire la lumière sur des points de détail qui ne passionnent personne, parce qu'ils intéressent peu de monde. Tel n'est point mon sentiment, pas plus qu'il n'était celui des hommes que je réclame pour maîtres : Schlosser, Fustel de Coulanges, Macaulay, Mommsen, Taine, G. Paris. L'historien manque à son devoir non seulement lorsqu'il altère la vérité, mais encore lorsqu'il la dissimule, quelle qu'elle puisse être : *ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia*. C'était l'avis de Cicéron, c'est sans doute aussi le vôtre.

Croyez à mes sentiments cordiaux,

Théodore Reinach.

BULLETIN

— Un de nos amis nous écrit de Rome : « On a fait grand bruit, dans les journaux, de *graffiti* chrétiens découverts récemment au Palatin. On a cru découvrir, dans un graffite depuis longtemps visible sous un des arcs de substruction de la « Domus Tiberiana », une représentation de la *Crucifixion;* d'aucuns allaient jusqu'à attribuer le dessin à l'un des soldats témoins de la scène du Calvaire. En réalité, il y a là une reproduction grossière de scènes d'acrobatie. On voit des poteaux, des traverses, des échelles, des cordes; au milieu de ces appareils, quelques personnages isolés ou groupés. Rien qui s'appelle les représentations ordinaires de la Crucifixion. Ceux qui les y ont découvertes ont compris d'une étrange façon une inscription tracée deux fois, au-dessus et à côté dudit graffite. Cette inscription est en latin; comme on en a deux textes, ils se suppléent l'un l'autre aux endroits difficiles. Le sens est clair dans l'ensemble, clair, mais obscène... Vous ne me croirez pas quand je vous dirai qu'on a pu trouver là dedans des allusions aux faits évangéliques et des sentences de théologie profonde. On y a lu aussi le nom *Cristus;* en réalité, il y a *crescens*. Une autre inscription graffite trouvée dans la « Domus Gelotiana », du côté du cirque, avait été considérée par Garrucci comme contenant un nom propre ou un qualificatif ΒΟΥΠΑΤΗΤΟϹ, « foulé aux pieds par un bœuf ». L'on y voit maintenant ΒΟΗΤΙΑ ΕΠΙ ΤΕΥ, que l'on interprète par Βοήθεια ἐπὶ Θεοῦ, ce qui voudrait dire : Le secours est en Dieu. Cet hellénisme est bien inquiétant. Mais il permet de trouver dans ces lettres une sorte de réplique au Crucifix à tête d'âne. »

— M. Edmond Sayous, professeur d'histoire à l'Université de Besançon, vient de mourir à Nice à l'âge de cinquante-six ans. Il s'était fait connaître surtout par ses travaux sur la Hongrie. C'était un des rares Français qui eussent étudié à fond la langue

et la littérature hongroises. Dans tous ses ouvrages, depuis son *Histoire des Hongrois et de leur littérature politique de 1790 à 1815* (Paris, Alcan, 1872), jusqu'à ses derniers articles sur le Millénaire hongrois dans les *Annales de Géographie* et dans la *Revue de Paris* (1896), il a puisé aux sources hongroises et non, comme ses devanciers, à des sources autrichiennes, hostiles à la Hongrie. Son *Histoire générale des Hongrois* en deux volumes (Paris, Didier, 1876) fut traduite en magyar, de même que ses mémoires sur l'*Invasion des Mongols* et sur *Les sources de l'histoire hongroise*. Citons aussi ses articles sur la poésie populaire magyare, parus dans la *Revue des Deux-Mondes*, ses lectures à l'Académie des sciences morales et politiques, ses notices biographiques dans *La Grande Encyclopédie* et ses chapitres dans l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud. Aussi était-il membre de l'Académie hongroise et de la Société littéraire *Kisfaludy*. Il souhaitait que ses études de prédilection fussent représentées dans un de nos établissements d'enseignement supérieur, car un jeune Français qui voudrait apprendre le hongrois, ne sait même où s'adresser. Espérons que ce vœu de Sayous sera prochainement exaucé. — A. C.

— M. Knoke, d'Osnabrück, vient d'ajouter un second supplément à son ouvrage sur les campagnes de Germanicus en Allemagne (*Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland, Zweiter Nachtrag*. Berlin, 1897). Dans ce supplément, l'auteur veut réfuter les critiques qui lui ont été adressées. Les résultats de ses travaux antérieurs ne paraissent pas avoir été accueillis avec une faveur unanime par les savants et les critiques d'Outre-Rhin. M. Knoke en est irrité, et il riposte. Il s'en prend surtout, cette fois, à MM. Wilms et Wolff. M. Wilms a osé attaquer M. Knoke dans trois fascicules consécutifs des *Neue Jahrbücher für klass. Philol.* (ann. 1897); M. Wolf, de son côté, a eu l'audace de ne pas s'incliner devant les affirmations de M. Knoke (*Berliner Philol. Wochenschrift* du 10 avril 1897). Et voilà M. Knoke parti en guerre! Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire ici même (*R. C.*, 24 mai 1897), de telles polémiques ne nous semblent pas destinées à passer le Rhin. Ce sont luttes de clocher beaucoup plus que discussions vraiment scientifiques. Si quelque savant français veut étudier à son tour les campagnes de Germanicus en Allemagne, il ne lui sera peut-être pas tout à fait inutile de lire les ouvrages de M. Knoke et les critiques qu'ils ont provoquées. Mais il nous sera toujours difficile d'accorder sur ce terrain une attention sérieuse à des polémiques qui sont surtout locales et personnelles. Voici, en effet, la conclusion de M. Knoke à l'adresse de M. Wilms : « Son travail semble être la dernière et désespérée tentative pour maintenir dans la région de la Lippe l'emplacement de la bataille de Teutoburg. » Quant à M. Wolf, l'ultime argument qui lui est décoché est d'une amabilité charmante : « Heureusement ce n'est pas des opinions d'un tel critique que dépendent les progrès de la science. »!!! — J. Toutain.

— Le vingt-quatrième fascicule du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Ch. Daremberg et Edm. Saglio (*Hoplomachia-Imago;* Paris, Hachette, 1897, in-4; t. V, pp. 249-408), contient les articles suivants : Hoplomachos, Hosa, Hydromeli, Hydromelum (Saglio); Horae, Hymenaeus (Hild); Horia ou Horeia (Gauckler); Horologium (Ardaillon); Horos, Hybreos graphè, Hypekooi, Hypomeiones (Caillemer); Horreum, Hypocaustum (Thédenat); Hortulanus, Hortus (Lafaye); Hospitium, Hyloroi, Hypérétès (Lécrivain); Hospitium militare (Cagnat); Hostis, Hypotheca (Cuq); Hyacinthia (Fougères); Hybristika (Fr. Lenormant); Hydrargyrum, Igniaria (Jacob); Hydraulus (Ruelle); Hydria, Hyrchè, Hystiakon, Iacchus (Pottier); Hydrophoria (Hunziker); Hygieia, Ilithyia (Lechat); Hyiothesia, Hypobolès graphè

(Beauchet); Hymnodus, Hymnus, Hyporchema (Th. Reinach); Iliacae (tabulae) (Michon); Ilieia (Couve); Illustres (Jullian); Imago (Courbaud).

— Les philologues d'Upsal, qui rédigent l'excellente revue philologique *Eranos*, commencent une *Collectio scriptorum ueterum upsaliensis*. Nous en avons reçu le premier fascicule : *L. Iuni Moderati Columellae opera quae exstant*, rec. Vil. Lundstrœm ; fasc. I, *Librum de arboribus qui uocatur continens ;* Vpsaliae, in libraria Lundequistiana ; Lipsiae, O. Harrassowitz, 1897 ; x-43 pp in-8. M. Lundstrœm s'était préparé de longue main à cette tâche par les articles qu'il avait publiés sur Columelle dans divers périodiques, notamment dans l'*Eranos*. On ne saurait trop le féliciter d'avoir choisi cet auteur, pour lequel presque tout le travail critique est à faire. Il a fondé son édition sur deux manuscrits anciens, le Sangermanensis, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, du IX[e] siècle, et un manuscrit de l'Ambrosienne, du IX[e]-X[e] siècle, et sur une quantité respectable de manuscrits de la Renaissance. On ne peut que souhaiter la poursuite et le prompt achèvement de cette édition. — P. Lejay.

— En rendant compte autrefois du livre de M. Knust sur sainte Catherine (*Rev. cr.*, 1890, 2, 170), je signalais la nécessité de publier les textes grecs de cette légende. M. J. Viteau vient de combler cette lacune : *Passions des saints Ecatarine et Pierre d'Alexandrie, Barbara et Anysia, publiées d'après les manuscrits grecs de Paris et de Rome, avec un choix de variantes et une traduction latine* (Paris, Bouillon, 1897 ; II-123 pp. in-8 ; prix : 7 fr.). M. V. présente trois versions de la légende de sainte Catherine (A, d'après Vat. Pal. 4, x -XI[e] siècle ; B, d'après cinq mss., surtout Vat. 807, XI[e]-XII[e] siècle et B. N. gr. 1539, XI[e] siècle ; C, d'après cinq mss., dont le plus ancien est B. N. gr. 1180, X[e] siècle). C'est le texte C qu'a reproduit et remanié Siméon le Métaphraste (P. G. 116, 275). Les textes relatifs à saint Pierre (surtout d'après Coislin 105, XII[e] siècle), sainte Barbe (trois mss. du XI[e] siècle et un fragment du IX[e]), sainte Anysia (deux rédactions) suivent, accompagnés, comme les légendes de sainte Catherine, d'une traduction latine. Une note sur Actes XXV, 13, spécialement sur ἀσπασάμενοι, se trouve à la fin du volume, où elle risque de passer inaperçue des grammairiens et des exégètes. Outre l'intérêt hagiographique des documents publiés par M. V., il convient de signaler celui qu'ils peuvent avoir pour les historiens de la langue grecque au début du moyen âge. M. Viteau s'est abstenu de toute discussion sur les légendes, il ne cite même pas le livre de M. Knust, parce qu'il pense qu'on ne peut raisonner avec certitude qu'en présence de tous les textes. Il y a bien quelque exagération dans ce scrupule, mais c'est l'exagération d'une réserve légitime. — P. L.

— Tout éloge sincère de Jeanne d'Arc, d'où qu'il vienne, est assuré de nos sympathies. C'est un des rares sujets sur lesquels toutes les écoles et tous les partis en France scient d'accord, et l'admiration pour la Pucelle d'Orléans n'est guère moins générale de nos jours dans les autres pays de l'Europe civilisée. L'Allemagne est honorablement représentée dans la littérature spéciale ; elle nous a fourni les biographies de Goerres, de Strass, de Semmig et surtout les belles pages de Karl Hase dans son volume des *Nouveaux prophètes*. Mais c'est à titre de curiosité seulement que nous pouvons nous permettre de mentionner la brochure, publiée par un docteur en théologie de Berlin et qu'on vient de faire parvenir à la *Revue* (*Die Jungfrau von Orleans, ein kirchengeschichtliches Bild aus dem XV. Jahrhundert*, von D. Rieks. Berlin, Wiegandt et Grieben, 101 p. in-12. Prix 1 fr. 90 c.). Il y est question d'une foule de choses étrangères à Jeanne d'Arc, du bienheureux Labre, de Dœllinger et du Syllabus de 1864, d'Agnès Sorel (bien longuement) et de Mgr Dupanloup, de Gilles de Raiz

et du major de Lutzow, de saint Ambroise, de Luther et d'Éléonore Prochaska. Nous apprenons que la victime de Rouen sert aujourd'hui à surexciter le « chauvinisme gaulois »; qu'on poursuit, à l'abri de sa bannière, des tendances qui soulèveraient le dégoût de son « cœur fidèle au roi »; on affirme qu'elle serait indignée de figurer au théâtre et dans des exhibitions foraines, où le culte de tout ce qui est impudique et lascif attire les foules. Nous apprenons surtout par M. Rieks que l'héroïne nationale était quasiment allemande, l'évêque de Toul, dont dépendait Domrémy, étant un suffragant de l'archevêque de Trêves (« *Ihr Geburtsort Domremy... gehoerte kirchlich zum Bistum Toul... und dadurch zu Deutschland. Erst 1552 ist Verdun, Toul und Metz von Deutschland losgerissen* »). Mais ce qui étonnera certes encore davantage les lecteurs de cette brochure, Allemands comme Français, c'est d'y voir que Jeanne « fut un précurseur du principe protestant de la liberté de conscience et un adversaire de l'incrédulité qui règne en bien des endroits en France et qui est la conséquence naturelle des erreurs romaines ». Aussi, sauf Chapelain, « méconnu en France », aucun des écrivains de son pays n'a jamais su lui rendre justice. (« *Wie koennte sie aber auch in einem durch katholische Bigotterie einerseits und kaltes Freidenkertum anderseits zerklüfteten Lande verstanden werden?* ») Que M. Rieks se rassure; Jeanne est également admirée sur cette terre de France, qu'elle a tant aimée, par les « bigots » et les « libres-penseurs »; ils entourent d'un même culte la mémoire de celle qui périt sur le bûcher, martyre de sa foi profonde et de son amour pour la patrie. Ils n'ont pas besoin, pour la comprendre, des explications bénévoles, mais saugrenues, d'un théologien de Berlin. — E.

— Dans un intéressant mémoire de l'*Archivio storico lombardo*, M. Ettore Verga raconte, d'après des documents inédits, une tentative faite par Philippe II pour introduire l'Inquisition d'Espagne dans son duché de Milan et le vif effroi, suivi d'une irritation profonde, que causa cette velléité inattendue. Elle faillit provoquer des mouvements populaires contenus avec peine par le gouverneur général, le duc de Sessa (*Il municipio di Milano e l'Inquisizione di Spagna, 1563*. Milano, tipografia Faverio, 1897, 46 p. in-8°). Grâce à l'intervention de Saint Charles-Borromée et à la bonne volonté du pape Pie IV, Milanais lui-même et très affectionné à sa cité natale, le projet n'aboutit pas et un inquisiteur italien fut désigné par le Saint-Siège. Il faut dire aussi que Philippe, moins tenace en cette occurrence qu'en bien d'autres, n'insista pas pour réaliser ses projets primitifs, quand on lui manda l'émotion universelle. — R.

— M. John Viénot a continué son histoire religieuse de la principauté de Montbéliard au XVIIIe siècle, dont la Revue a parlé l'an dernier, par un mémoire sur le *Régime de la séparation de l'Église et de l'État dans l'ancienne principauté de Montbéliard, de 1793 à 1801* (Paris, Fischbacher, 1897, 24 p. in-8°), qui raconte, d'après les archives paroissiales et autres documents, l'existence indépendante des communautés protestantes du Doubs pendant la Révolution, sous le Directoire et jusqu'à la signature du Concordat. On y trouvera plus d'un trait piquant sur l'enthousiasme révolutionnaire qui saisit certains ministres, et des renseignements documentés sur la persistance des sentiments religieux dans la plupart des paroisses, même au fort de la Terreur. — R.

— La Commission des travaux historiques de Styrie vient de faire paraître deux nouveaux fascicules de rapports et de régestes, faisant suite à ceux dont nous avons déjà parlé. Dans le n° III, M. François de Krones rend compte d'un voyage entrepris, en septembre 1896, pour visiter les archives des princes de Schwarzenberg à Wittingau et Krumau, le *Landes-Archiv* de Linz, et les dépôts de la ville de Steyr, afin d'y trouver et d'y extraire des pièces relatives à l'histoire styrienne. Il y a joint des

régestes et une série d'extraits. Dans le n° IV, M. Jean de Zwiedineck commence la description des archives de la famille comtale des Lamberg, au château de Feistritz, et s'y occupe principalement des papiers délaissés par la famille, aujourd'hui éteinte, des barons de Breuner, relatifs à leurs possessions en Styrie, du XVI^e au XVIII^e siècle. Ce sont principalement des documents d'ordre privé ou relatifs à l'administration intérieure de la province, dont M. de Zwiedineck nous offre ici la nomenclature. — R.

— L'Université catholique de Louvain vient de faire publier le rapport sur les travaux de son Séminaire historique pendant l'année 1896-1897. Ce compte rendu, rédigé par M. l'abbé Van Hore, secrétaire (Louvain, Van Linthout, 1898, 42 p. in-12), énumère d'abord les élèves de la Faculté de théologie et de celle de philosophie et lettres qui ont pris part aux travaux, sous la direction du professeur d'histoire, M. l'abbé Cauchie, puis il rend compte, très sommairement, de ces travaux eux-mêmes. Le seul auquel le rapporteur s'arrête plus longuement et dont l'analyse pourra donc être utile aux savants, c'est celui de MM. les abbés Maere et Dens sur l'*Organisation de la nonciature de Flandre depuis son origine jusqu'à la Révolution* (1596-1795), rédigé sur des extraits des dépêches des nonces, pris au Vatican par le directeur du Séminaire. En outre, le rapport explique l'organisation des *Conférences historiques* spéciales, récemment instituées pour compléter par des exposés oraux les leçons d'histoire ecclésiastique, pour le dépouillement commun des revues, pour l'analyse de certains ouvrages nouveaux et leur critique, etc. ; ces séances se tiennent une fois par semaine, pendant le semestre d'hiver, et l'on semble s'y être à peu près exclusivement occupé d'histoire ecclésiastique contemporaine.

— La *Microcosmographie* de Earle, dont M. West vient de donner une édition classique (Pitt Press Series. 1897. In-8. XL et 160 pp., 3 s.), est fort peu connue en France. Ce titre bizarre et prétentieux, qui ne s'explique que par les habitudes du temps où le livre a été publié (1^{re} édition, 1628), n'indique nullement la nature de l'ouvrage. C'est une série de *Caractères* dont quelques-uns ont une réelle valeur. Earle n'est évidemment ni un Théophraste, ni un La Bruyère, mais même à côté de ces maîtres il vaut d'être cité ; ses observations sont fines et personnelles ; il ne prêche pas comme Hall, il ne fatigue pas des pointes de son esprit comme Overbury ; son style, malgré sa monotonie, n'est pas sans saveur. L'introduction de M. West est intéressante et bien faite : ses notes sont claires, et il n'y en a que peu d'inutiles ; ce dont il faut le louer pour cette fois. — J. Lecoq.

— L'édition du *Merchant of Venice*, que publie M. A. W. Verity (Cambridge. Pitt Press Series, in-8°, XLVIII et 212 pp. 1 s. 6 d.), est excellente de tous points, comme celles qu'il a déjà publiées dans la même série. M. Verity a le don tout à fait rare de mettre à la portée des élèves auxquels il destine ses éditions, les résultats les plus récents de la science sous une forme qui ne les rebute pas. Toute la discussion qu'il institue dans son introduction pour fixer la date controversée de la composition du *Marchand de Venise* est à ce point de vue un modèle. Le glossaire est particulièrement bien fait. — J. L.

— M. Arthur P. Innes donne, dans la même collection, une édition des deux *Essais* de Macaulay sur *William Pitt, Earl of Chatham* (in-8°, XXXII et 220 pp. 2 s. 6 d.). L'introduction est bonne ; les défauts de Macaulay sont peut-être relevés avec un peu de sévérité ; mais, somme toute, ces défauts sont réels : Macaulay a toujours, surtout dans ses *Essais*, été dominé par les idées politiques et religieuses qu'il avait reçues de son éducation. Les notes de M. Innes contiennent les éclaircissements historiques nécessaires. Une table chronologique des événements de 1708 à 1783 complète heureusement cette édition consciencieuse. — J. L.

— Il n'y a que fort peu de chose à signaler dans l'édition que donne M. J. H. FLATHER de six des contes tirés de Shakspeare par Lamb et sa sœur (*Charles and Mary Lamb, A selection of tales from Shakspeare*, XII et 154 pp. 1 s. 6 d.). Une très courte introduction où en 4 pages se trouvent résumées la vie de Charles et Mary Lamb et celle de Shakspeare, quelques notes très sommaires, quelques extraits des pièces de Shakspeare, voilà à quoi se réduit le travail de M. Flather. C'est peu assurément et on peut se demander si l'édition qu'il nous donne est à sa place dans la collection estimable où elle est publiée. — J. L.

— Signalons encore dans la même collection deux éditions allemandes : *Minna de Barnhelm*, par M. H. F. WOLSTENHOLME, dont le commentaire est digne d'éloges, et Huit contes (*Eight Stories*) d'Andersen par M. W. RIPPMANN — ainsi que trois éditions françaises : *La fortune de d'Artagnan*, épisode du « Vicomte de Bragelonne », par M. A. R. ROPES ; *Remi et ses amis*, extrait de *Sans famille* de Malot, par Mme Margaret de G. VERRALL ; huit contes de Perrault (*The fairy tales of master Perrault*), par M. W. RIPPMANN.

— M. V. J. MODESTOV a fait paraître à Saint-Pétersbourg (librairie Wolff) une étude sur l'origine des Sicules d'après les données littéraires, archéologiques et anthropologiques. L'ouvrage est rédigé en russe. M. Modestov en a donné à la fin un résumé en latin : *Dissertationis de Siculorum origine summarium*.

— L'année 1898 verra le centième anniversaire de la naissance de Mickiewicz. A cette occasion M. KALLENBACH publie (Cracovie, Société polonaise d'éditions) une étude en deux volumes sur la vie et l'œuvre du grand poète. Cette étude est nécessairement beaucoup plus complète que les deux volumes de M. Chmiclowski qui, écrivant à Varsovie, a nécessairemet dû tenir compte des exigences de la censure. M. Kallenbach a mis à profit un certain nombre de documents inédits.

— D'autre part M. Maryan ZDZIECHOWSKI a fait paraître chez les mêmes éditeurs le second volume de son grand ouvrage sur Byron et son siècle (*Byron ijegowick*). Le premier volume étudie le Byronisme en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie; le second, dans les pays Slaves, en Bohême, en Russie et en Pologne. Mickiewicz et ses contemporains jouent naturellement un rôle considérable dans cette seconde partie. L'ouvrage de M. Zdziechowski constitue une contribution très importante à l'histoire littéraire de l'Europe au XIXe siècle. — L.

— La Société de Linguistique de Paris décernera, en 1901, un prix de 1000 francs au meilleur ouvrage imprimé, ayant pour objet : la grammaire, le dictionnaire, les origines, l'histoire des langues romanes en général, et du roumain en particulier. Pour les détails et conditions du concours, on est prié d'écrire au président de la Société de Linguistique, à la Sorbonne.

— MM. Angelo SOLERTI, Naborre CAMPANINI et Giovanni SFORZA travaillent en ce moment à un ouvrage en deux volumes sur la vie d'Arioste. On y trouvera notamment, outre une biographie enrichie de documents, une étude sur Arioste diplomate, sur son administration dans le Garfagnana, une édition critique de ses poésies lyriques italiennes et latines, une bibliographie, avec nombre de portraits, médailles, etc. Les érudits qui pourraient aider par une communication quelconque à cet important travail sont invités à s'adresser à M. Solerti (lycée de Bologne), à M. Campanini (*Istituto tecnico* de Reggio d'Emilie), ou à M. Sforza (archives d'Etat de Massa en Lunigiana). — Charles DEJOB.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 janvier 1898.

M. Schéfer communique un télégramme de M. Blanchet annonçant que, dès le début des travaux entrepris à Saddrata, après avoir déblayé treize pièces du palais signalé par M. Tarry, il a découvert soixante mètres carrés de sculpture décorative et d'inscriptions entièrement intacts. La mosquée à demi déblayée est encore haute de quatre mètres ; les voûtes subsistent. Une maison ornée d'arceaux et de colonnes a également été mise à jour.

M. Cailletet, de l'Académie des sciences, annonce que la Société archéologique de Châtillon-sur-Seine a pu, grâce à une subvention de l'Académie, continuer les fouilles de *Vertillum* (Vertault).

M. Eugène Müntz observe que la décoration du mausolée de Sainte-Constance, situé aux portes de Rome, sur la via Nomentana, marque, mieux que tout autre monument, le passage de l'art païen à l'art chrétien. Si elle se rattache encore, par la richesse des ornements et la prédominance de l'élément symbolique, aux traditions romaines du Haut-Empire, le caractère des représentations, longtemps mal interprétées, autorise à la considérer comme le premier manifeste de la religion nouvelle. M. Müntz, qui s'occupe de reconstituer cet ensemble précieux à l'aide de descriptions ou de dessins anciens, communique une série de reproductions inédites, parmi lesquelles un croquis du xvᵉ siècle conservé à l'Escurial ; on y voit, entre autres, une scène de sacrifice. M. Müntz montre en outre que, contrairement à l'opinion de M. de Rossi, les niches du mausolée étaient ornées de statues, probablement celles des apôtres. — On a récemment établi un rapprochement entre les Tableaux de Philostrate l'ancien et une des scènes de Sainte-Constance ; M. Müntz incline à penser qu'une autre mosaïque romaine du ivᵉ siècle, celle de l'ancienne basilique du Vatican, se rattachait également aux descriptions du rhéteur grec.

M. Alfred Croiset donne lecture d'une notice sur le poète lyrique Bacchylide.

M. Léopold Hervieux donne lecture d'un mémoire sur la traduction latine du livre de Kalila et Dimna par Raymond de Béziers Après avoir démontré que cette traduction n'est qu'un plagiat mal dissimulé de celle de Jean de Capoue, M. Hervieux établit que le ms. latin 8505 de la Bibliothèque nationale, qui renferme la traduction de Raymond, n'est pas, contrairement à l'opinion de Silvestre de Sacy, la copie du ms. latin 8504, plus ancien, mais surchargé de nombreuses interpolations ; que ce n'est pas Raymond qiu a été l'auteur des additions faites dans le ms. 8504, et enfin que ce n'est pas ce volume qui a été offert, en 1313, au roi Philippe le Bel.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Giry donne lecture d'une note de M. Brutails sur la date de construction de la chapelle Sainte-Croix de Montmajour. On sait à quelle époque très reculée certains archéologues font remonter les églises romanes de la Provence. L'un de leurs principaux arguments consistait à rapprocher ces édifices de la chapelle Sainte-Croix de Montmajour, consacrée, selon eux, le 19 avril 1019. Cette date est donnée, en effet, par Mérimée comme extraite du procès-verbal de la dédicace, et elle s'applique bien, toujours selon eux, à la chapelle actuelle, puisqu'une inscription apprend que celle-ci a été dédiée un 19 avril. M. Brutails constate que la date donnée par Mérimée ne se trouve pas dans le procès-verbal de consécration et qu'elle a été imaginée d'après l'inscription précitée. On n'a pas l'acte de consécration de la chapelle actuelle de Sainte-Croix. Le procès-verbal du xiᵉ siècle, faussement attribué à 1019, se rapporte peut-être à la grotte désignée sous le nom d'Oratoire de Saint-Trophime.

Aux noms des membres de la commission des travaux littéraires élue dans la séance du 29 décembre 1897, il faut ajouter celui de M. Paul Meyer.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 28 février — 1898

ROUSSELOT, Principes de phonétique expérimentale, I. — FLENSBURG, La racine ter. — Odyssée, p. VAN LEEUWEN, 2e éd. — REITZENSTEIN, Les Étymologiques grecs. — JACOBSTHAL, L'altération chromatique dans le chant liturgique d'Occident. — BÜLOW, Le traité de Dominicus Gundissalin. — BAUMGARTNER, La philosophie d'Alain de Lille. — BUNGERS, L'immunité d'Unterlan. — ZDEKAUER, Constitutions de Sienne. — STIEDA et METIG, Statuts de Riga. — TOUTÉE, Dahomé, Niger, Touareg. — *Bulletin* : SVORONOS, Les jetons du théâtre de Dionysos; BOISSONNADE, La police municipale à Poitiers au XVIIe siècle; BARABAS, Correspondance de Zrinyi, I; MATYAS, Coutumes païennes des Hongrois; HEGEDUS, Janus Pannonius; Mémoires archéologiques de l'Académie hongroise, XX; B. LAZAR, La légende de Fortunatus; N. DE SANCTIS, La lyrique amoureuse de Michelange. — Académie des inscriptions.

L'abbé ROUSSELOT. **Principes de phonétique expérimentale.** Première partie (p. 1-320), in-8, Paris, 1897.

Les recherches de phonétique ont maintenant atteint un degré de précision tel que la simple observation ne suffit plus; les nuances de prononciation qu'il s'agit de déterminer sont de celles que l'oreille ne peut saisir; l'inspection directe est loin de révéler tout le détail des mouvements articulatoires; il est devenu nécessaire d'éliminer l'influence que l'éducation, les habitudes prises par l'oreille ou les organes exercent sur chaque savant : le phonéticien a besoin de juger « par sa montre ». De sérieux efforts ont été faits pour donner satisfaction à ce besoin; M. l'abbé Rousselot, qui a travaillé à cette tâche avec tant de persévérance et de talent, s'est proposé de résumer dans ce livre tout le travail accompli jusqu'à présent.

M. R. ne s'est pas borné à décrire des appareils et des expériences; il a voulu résumer les principaux résultats des sciences physiques et biologiques qu'il importe au linguiste de connaître. Suivant les cas, il donne les conclusions des recherches des physiciens, des anatomistes et des physiologistes; ou bien il décrit en détail les expériences plus proprement linguistiques; ou enfin il indique à la fois les expériences et les conclusions. Il ne s'agit point d'un livre théorique, mais d'un manuel pratique. L'historique y tient une grande place; M. R. croit que d'anciennes expériences, même grossières et imparfaites, peuvent donner au lecteur l'idée de recherches neuves et intéressantes.

Les chapitres parus jusqu'à présent sont les cinq premiers :

I. Éléments acoustiques de la parole : exposé rapide de quelques notions élémentaires de physique.

II. Moyens naturels d'observation et d'expérimentation : description de l'oreille ; conseils sur la manière de faire l'éducation de l'ouïe et sur les meilleures conditions d'observation directe. Venant d'un observateur aussi fin et aussi délicat que M. R., ces conseils sont extrêmement précieux.

III. Moyens artificiels d'expérimentation. C'est ici le cœur même du sujet ; c'est aussi le chapitre le plus développé, p. 47-174. Ceux des appareils qui intéressent le plus directement le linguiste sont ceux dont les premiers modèles ont été inventés, sur l'initiative de M. Havet, par M. le docteur Rosapelly dans le laboratoire de M. Marey et que M. Rousselot a perfectionnés, renouvelés et complétés de tant de manières ; ce sont ceux que le linguiste pourra employer avec le moins de peine et le plus de profit et qui lui fourniront les renseignements dont il a le plus immédiatement besoin ; on trouvera dans le livre toutes les indications nécessaires pour construire les appareils et reproduire les expériences ; personne ne pouvait le faire avec plus d'autorité que M. R., qui n'a laissé sans l'améliorer aucun des instruments dont il s'est servi et qui en a tant inventé de nouveaux. Mais M. R. ne s'est pas borné à la description de ses propres appareils ; tous les appareils connus sont plus ou moins complètement décrits et, dans tous les cas, avec des indications bibliographiques abondantes et précises.

IV. Analyse physique de la parole. Timbre. — Les consonnes sont principalement définies par la manière dont elles s'articulent ; pour les voyelles, il importe surtout d'en connaître la nature physique. Il semble bien établi que le timbre des voyelles dépend du nombre, de l'intensité, du rang des harmoniques ; mais le difficile est de préciser tout cela pour chaque voyelle. La discussion va toujours en prenant plus de rigueur ; on ne saurait dire qu'elle ait abouti à une théorie définitive. M. R. s'est borné à analyser les mémoires publiés, en s'abstenant de prendre parti dans ces questions infiniment délicates et qui sont constamment l'objet de recherches nouvelles.

V. Organes de la parole. — Le mot est entendu au sens le plus large ; on ne trouvera pas seulement dans ce chapitre une description des organes qui concourent directement à la phonation : l'appareil respiratoire, le larynx, la bouche, mais aussi du système nerveux central qui commande à tous ces organes. A ce propos, M. R. donne — surtout d'après les travaux de M. Déjerine et de ses élèves — un aperçu de l'état actuel de la question de l'aphasie. On sait assez que, parmi les localisations cérébrales, les mieux étudiées sont sans doute celles qui sont relatives aux divers centres du langage, centres sensoriels, moteurs ou de transmission. Il était intéressant de le rappeler, et M. R. n'y a pas manqué.

Pour apprécier l'ouvrage au point de vue de la physique, de l'anato-

mie, de la physiologie, de la médecine, il faudrait des compétences variées auxquelles ne prétend pas l'auteur de cet article, qui n'est que linguiste. Mais tout lecteur un peu renseigné verra que M. R. a puisé aux meilleures sources et qu'il a tenu compte des travaux les plus récents, de travaux encore inédits parfois. Dans l'exposition de tant de recherches différentes il a su rester clair et précis et, à part une page où figurent quelques formules de calcul intégral, les philologues pourront, sans initiation préalable, lire tout le livre avec profit. Tous les linguistes curieux d'élargir leur horizon scientifique sauront gré à M. R. des lumières qu'il leur donne. Tous sans doute ne se croiront pas obligés de lui accorder que, dans le domaine de la phonétique historique, il ne reste plus qu'à glaner : sauf pour quelques groupes de langues, tout ou presque tout y reste à faire, on le sait, et, même dans les langues les mieux étudiées, ce que l'on possède, ce sont des lois empiriques qu'aucune théorie ne rejoint; la récolte est encore presque tout entière debout. Pour mener le travail à bien, l'historien a besoin d'une analyse plus fine et plus précise des mouvements articulatoires et des phénomènes que celle dont il a disposé jusqu'ici ; ce sont ces connaissances indispensables que la phonétique expérimentale lui promet. Par son livre comme par ses travaux, M. l'abbé Rousselot aura contribué d'une manière éminente au progrès qui sera ainsi réalisé.

A. Meillet.

Nils Flensburg. **Studien auf dem Gebiete der indo-germanischen Wurzelbildung, semiasioloische-etymoloische Beitræge.** I. Die einfache Basis *ter* im indo-germanischen. Lund, 1897, in-4, XII-16 p.

En s'attaquant à la racine * *ter-* M. Flensburg a fait preuve de courage, car peu de parties de l'étymologie indo-européenne sont plus difficiles ; par la manière dont il a traité ce sujet délicat, il a prouvé l'étendue de ses connaissances et l'ingéniosité de son esprit; il serait malheureusement excessif de prétendre qu'il ait enrichi l'étymologie indo-européenne d'aucun rapprochement certain ou même vraiment probable.

L'auteur commence par poser comme sens de la « base * *ter* l'idée de « se mouvoir d'une manière vive et rapide » ; étant donné un sens aussi vague et général, il n'a pas de peine à en tirer celui de « traverser » et celui de « user » (d'où celui de « éprouver »). Il étudie en détail skr. *tura-tîra-*, *târa-*, gr. τέρας (d'après M. F., ce qui est au-delà de l'expérience habituelle, le surnaturel), τρανής, lat. *trames*, gr. τράμις, skr. *trna*, etc. il conclut d'une manière assez inattendue par une hypothèse sur les rapports entre les racines dissyllabiques et la valeur perfective. — L'exemple suivant donnera une idée de la manière de M. F. ; on sait que les thèmes en *-es-* ne sont adjectifs en principe qu'à la fin d'un

composé; l'auteur en conclut sans hésiter que ὑδαρής, λιπαρής et même πληρής (au sujet duquel il ne cite pas Wackernagel, *Dehnungsgesetz*, 41) ont pour deuxième terme un mot correspondant à v. irl. *rás* « cours », et que γελανής, αἰανής ont pour deuxième terme le nom-racine de la racine **nes-* (νέομαι, νόστος).

Il est à regretter que M. F. n'ait pas distingué deux racines bien différentes pour le sens : **terə-* « traverser » qui fournit à l'indo-iranien des formes verbales et aux autres langues quelques formes nominales seulement, par exemple lat. *termo*, *trans*, etc., et **terə-* « user, percer, tourner », qui fournit des formes verbales au grec, au latin, au slave, mais non à l'indo-iranien. En l'état des choses que révèle la comparaison des langues, ces deux racines sont nettement distinctes. Il est possible que, en pré-indo-européen, elles n'en aient fait qu'une, mais ce sont là des suppositions inutiles et stériles ; toutes les hypothèses qu'on fera sur des développements de sens pré-indo-européens ne feront pas autant avancer la sémantique que le plus petit fait réellement observé dans le plus obscur des patois ; il est fâcheux de voir la mode revenir aux hypothèses glottogoniques qui étaient tombées depuis plus de vingt ans dans un juste discrédit.

A. Meillet.

Homeri Odysseæ carmina cum apparatu critico edd. J. van Leeuwen J. F. et Mendes da Costa. Ed. altera passim aucta et emendata. Accedunt tabulæ tres. Pars prior. Carm. I-XII. Leyde, Sijthoff, 1897 ; xxvii-292 p.

La première édition de l'Odyssée de MM. van Leeuwen et Mendes da Costa parut en 1890. Depuis lors, la science s'est enrichie non seulement d'éditions nouvelles, mais aussi d'ouvrages de critique dont deux principalement ont été mis à profit par M. v. L. ; l'un est la collation des trois plus anciens manuscrits de l'Odyssée (G, F, P) par M. Molhuysen, ouvrage auquel sont dues quelques bonnes leçons ; l'autre, l'*Epistola critica* de M. Hartman, dont les observations sont généralement citées en note, et une ou deux conjectures admises dans le texte, entre autres ἀγορή pour ἀγοραί θ 16. La préface donne une brève notice des papyrus et des autres manuscrits, et des exemples de conjectures qui se sont trouvées confirmées par eux. J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de parler des principes de M. van Leeuven en matière de critique homérique [1] ; je ne veux pas revenir à ce sujet pour cette première partie de l'Odyssée, qui est exactement orientée comme l'Iliade récemment parue (2e éd.) ; le moment viendra de les examiner à nouveau [2]. My.

---

1. Voy. la *Revue* du 1er avril 1895 et du 29 mars 1897.

2. Les trois planches reproduisent des spécimens des manuscrits G, F et P ; ce sont les mêmes qui se trouvent à la fin de l'ouvrage de M. Molhuysen (les trois premières).

R. Reitzenstein. **Geschichte der griechischen Etymologika, ein Beitrag zur Geschichte der Philologie in Alexandria und Byzanz.** Mit zwei Tafeln. Leipzig, Teubner, 1897, x-408 p.

Importante contribution à l'histoire de la philologie grecque. On sait combien les recherches étymologiques furent en faveur, longtemps encore après les Alexandrins, jusqu'à une époque assez basse de la littérature; un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns seulement ont survécu, et qui ne sont pas tous publiés, ont été composés sous des titres divers par des grammairiens préoccupés avant tout d'expliquer l'origine de certaines expressions d'usage rare ou principalement poétique. Ces sortes de lexiques sont connus sous le nom général d'*Étymologiques*. M. Reitzenstein étudie, en chapitres séparés, les plus connus : l'Etymologique découvert par Miller (*Etym. genuinum*), l'*Etym. Gudianum*, le *Grand Étymologique*, l'Etym. de Syméon; il les analyse avec une pénétration parfois subtile et une profondeur qui ne va pas sans quelque obscurité. Il dit lui-même quelque part que ses lecteurs éprouveront sans doute quelque fatigue à le suivre dans ses raisonnements; c'est vrai : on est souvent obligé de faire appel à toutes ses facultés de compréhension pour saisir la pensée de M. R. dans l'aridité de ses développements et l'enchevêtrement de ses commentaires. Mais en somme, ce n'est pas là un reproche à lui adresser : le sujet, en lui-même extrêmement complexe, n'est pas de ceux qui sont du premier coup accessibles, et l'auteur ne doit pas s'attendre à ce qu'une première étude mette immédiatement le lecteur en communion avec lui. Ce qui ressort de son exposé — il prend soin d'ailleurs de nous donner, vers la fin de chaque chapitre, le fil conducteur, — c'est la valeur sinon de prototype, au moins de chef de file de l' « Etym. genuinum », et l'influence considérable exercée par Photius et ses disciples sur ce genre de travaux. L'ouvrage proprement dit est suivi de trois *excursus*, et il aurait pu être accompagné de bien d'autres, car les questions naissent en foule sous la plume de M. R. ; 1) Oros et son époque; 2) Eulogios et Chœroboskos; 3) Hérodien atticiste. Ce ne sont pas les morceaux les moins intéressants du volume, le premier surtout, qui fixe la date d'Oros à la seconde moitié du v^e siècle. Cet ouvrage, fruit de plus de dix années de travaux et de recherches, me semble destiné à provoquer de nombreuses études de détail ; l'histoire de la grammaire et de la lexicographie grecques, pendant les premiers siècles de notre ère, renferme encore bien des périodes entourées d'obscurité ; et M. R., qui vient d'y apporter sa bonne part de lumière, sera heureux, sans nul doute, de trouver des émules. Ajoutons : et des contradicteurs, car c'est ainsi seulement que se précisent et se résolvent les questions ; et M. Reitzenstein s'est déjà trouvé, avant la publication de son livre, en divergence d'opinion avec M. Otto Carnuth, pour ce qui concerne l'Étymologique « genuinum » et sa relation avec l'Etym. de Gude.

My.

G. Jacobsthal. **Die Chromatische Alteration im liturgischen Gesang der abendlændischen Kirche** (Berlin, chez J. Springer, 1897).

Voici un livre de 376 pages imprimées en petits caractères, plein de faits, d'analyses pénétrantes, de textes très intelligemment expliqués ou reconstitués, livre allemand dans le meilleur sens du mot, d'une grande conscience et d'une haute valeur philologique, ayant pour objet de prouver que le *mi* bémol et le *fa* dièse ont été en usage, à l'origine, dans le plain-chant. Nous sommes peu habitués, en France, à des recherches aussi patiemment conduites sur de tels sujets : il faut montrer d'autant plus d'empressement à leur rendre un hommage mérité. M. Jacobsthal, qui est d'origine poméranienne, est aujourd'hui professeur d'histoire musicale à l'Université de Strasbourg. Le dernier livre publié par lui (sur *la Musique mesurée aux* XII^e^ *et* XII^e^ *siècles*) est de 1871; il est donc permis de croire que le présent ouvrage est le résultat de vingt-cinq ans d'études. A vrai dire, il n'est pas d'une lecture facile, tant s'en faut ! Cela ne tient pas seulement à la nature du sujet, mais aussi à la méthode de l'auteur ; au lieu d'annoncer d'abord le sujet de sa thèse, il commence par exposer les analyses de détail qui lui servent d'appui, si bien qu'il faut lire un assez grand nombre de pages, non sans quelque impatience, avant de savoir de quoi il est question. Les diverses parties du livre de M. J. ne sauraient être examinées de près (en particulier le chapitre important et original sur les tétrachordes d'Hucbald) sans de longs développements qui présenteraient, ici, certaines difficultés typographiques; nous bornerons donc ce compte rendu au strict nécessaire.

On sait que la seule altération chromatique usitée encore aujourd'hui dans le plain-chant est le *si* bémol, employé *ad demulcendam tritoni duritiem*, c'est-à-dire pour éviter la relation *fa* bécarre — *si* bécarre. M. J. croit que si ces mélodies présentent ce seul signe d' « altération », c'est que plusieurs d'entre elles ont été, au moment de leur fixation, transposées, et que cette transposition avait pour objet de faire disparaître d'autres altérations inhérentes à leur forme primitive. Telle mélodie qui appartenait au 1^er^ mode (*ré*) où l'on employait le *mi* bémol et le *fa* dièse, mais non le *si*, aurait été transposée, au moment de sa fixation sur la portée, une quarte ou une quinte plus haut, et l'emploi facultatif du *si* bémol ou du *si* bécarre aurait été introduit, parce que, à lui seul, il permettait de donner un équivalent à toutes les autres altérations, qu'on voulait écarter. En effet, la succession *do, mi, sol, fa* dièse, *sol*, donne, une quarte plus haut : *fa, la, do, si, do*; la succession *ré, mi* bémol, *do, fa*, donne, une quinte plus haut : *la, si* bémol, *sol, do*. Ainsi les mélodies auraient été soumises à un travail de simplification (*Emendation*, *Reinigung*) ayant pour objet, dans la pensée des notateurs du X^e^ et du XI^e^ siècles, de les adapter à la théorie des modes grecs.

Voici l'antienne *Urbs fortitudinis*. Si on consulte tous les antipho-

naires connus, cette mélodie ne présente, bien entendu, aucune trace de *fa* dièse; M. J. en fait une analyse pénétrante qui est vraiment un modèle de démonstration.

Dans tous les livres que nous possédons, cette antienne présente, sur les mots « *ponetur in ea murus* », la cadence suivante : *la*, *si* bécarre, *do*, *si* bécarre, *la*, *sol*, *sol*. Elle appartient donc, dans cette rédaction, au 4ᵉ mode, *sol* (tetrardus) puisque, d'après le principe naïvement suivi par le moyen âge, c'est la dernière note de la phrase, et même du membre de phrase, qui détermine le mode dans lequel une mélodie est écrite. — Mais le commentateur du *Micrologus* de Guido qui, à la fin du XIᵉ siècle, a parlé de cette antienne, nous apprend qu'il avait sous les yeux une rédaction différente de la même cadence : au lieu du *si* bécarre il s'y trouvait un *si* bémol; et divers témoignages (cités par M. J. p. 3 et suiv.) permettent d'affirmer que cette dernière rédaction (avec un *si* bémol) est la plus ancienne. — Or, la présence du *si* bémol change la nature du ton; elle donne l'impression du ton de *ré* (protus) et non celle de *sol*. Et c'est précisément au ton de *ré* que cette mélodie est attribuée par les anciens auteurs, entre autres Réginon (Xᵉ siècle), en son *Tonarius*. Voilà donc une mélodie qui a d'abord été chantée dans le premier mode, puis transposée une quarte plus haut, dans le 4ᵉ mode. Ce dernier n'avait pas le *si* bémol; si on l'y a introduit c'est qu'il était nécessaire pour reproduire avec exactitude certains intervalles de la première rédaction. En effet, pour transposer une quarte plus haut la cadence : *fa*, *sol*, *fa*, *mi*, *ré*, *ré*, il faut dire : *si* bémol, *do*, *si* bémol, *la*, *sol*, *sol*. Les musiciens postérieurs, dans l'esprit desquels la théorie des modes s'était précisée, ont vu une contradiction entre l'emploi du *si* bémol et celui du 4ᵉ mode; alors, pour être logiques, ils ont fait passer le souci de la correction tonale avant celui de l'exactitude mélodique et remplacé le *si* bémol par un *si* bécarre. Voilà pourquoi cette antienne se présente aujourd'hui à nous avec une variante. — Si l'on admet maintenant (ce qui paraît démontré) que l'antienne *Urbs fortitudinis* a d'abord été chantée dans le 1ᵉʳ mode, il suffit, pour retrouver le *fa* dièse, de la transposer du ton de *sol* où elle est aujourd'hui dans celui de *ré* où elle fut jadis. La cadence *ré*, *do*, *si* bécarre, *la*, *si* bécarre, *do*, sur *aperite portas*, devient en effet : *la*, *sol*, FA dièse, *mi*, FA dièse, *sol*.

M. J. (p. 79-94) montre les causes et le mécanisme de la transposition au moyen âge, d'après Bernon et Jean Cotton, et cite, comme exemples de mélodies ayant été soumises à l' « émendation », les communions *De fructu operum* et *Potum meum*, etc... Il consacre une étude très importante à Hucbald (p. 269-354) dont le témoignage lui permet d'affirmer qu'au temps de Réginon et d'Aurélien de Réomé (IXᵉ siècle), l'altération chromatique était en usage. Hucbald, il est vrai, l'appelle *vitium;* mais nous-mêmes, aujourd'hui, nous ne considérons pas le dièse et le bémol comme des fautes, et cependant nous voyons en eux

une « altération », c'est-à-dire un abandon passager de la gamme diatonique naturelle. — Le pseudo-Odon proscrit radicalement l'altération chromatique; M. J. n'est pas éloigné de voir dans son purisme une réaction contre les pratiques de ses prédécesseurs.

La conclusion du livre peut être formulée ainsi : l'altération chromatique n'est pas une innovation tardive de la polyphonie, ayant pour objet d'augmenter le nombre des consonances; elle est une propriété des chants liturgiques les plus anciens de l'Occident.

Cette thèse, appuyée sur une argumentation solide, nous paraît vraisemblable, admissible sans inconvénients, puisque, en somme, elle ne tend pas à changer la forme traditionnelle des mélodies de l'Église et n'a, en dépit des apparences, rien de révolutionnaire. Il est certain que les musiciens du moyen âge, lorsqu'ils ont voulu fixer sur la portée les cantilènes primitives, se sont trouvés plus d'une fois dans l'embarras et ont obéi à certaines préoccupations; ils étaient dans la même situation que le musicien moderne qui recueille des airs populaires de nos provinces et entreprend de les noter en les faisant entrer dans un système musical auquel ces airs ne peuvent s'adapter que grâce à certains compromis. M. Bourgaut-Ducoudray ou M. Tiersot attesteraient sans doute qu'un tel travail est très délicat. Pour leur œuvre de systématisation, les musiciens du moyen âge avaient pris la seule théorie qui existât alors, celle des Grecs, transmise par Boèce. De là l' « émendation » à laquelle ils ont pu se livrer. Nous ferons cependant les remarques, sinon les réserves suivantes.

Ces termes de *mi* bémol, de *fa* dièze, et les idées qu'ils impliquent, sont plutôt une forme de notre écriture musicale actuelle, que l'expression exacte d'un fait normal et essentiel de l'ancien plain-chant. L'écriture moderne donne aux mélodies archaïques une physionomie et une précision qu'elles n'avaient pas, et il suffirait de prendre cette modification inévitable comme point de départ d'une doctrine pour que la notion des choses fût altérée ou faussée. La gamme primitivement employée par l'Église était bien la gamme diatonique; seulement, il s'y trouvait une corde mobile, le *si*, tantôt naturel, tantôt bémol. On avait admis cette mobilité en s'appuyant sur le « système parfait » des Grecs, avec sa double forme conjointe (συνημμένων) et disjointe (διεζευγμένων). Or, au cours d'une cantilène, il suffisait aux chantres d'employer le *si* bémol, pour que la transposition de plusieurs intervalles fût modifiée et la gamme entière bouleversée. Avaient-ils, par exemple, à reproduire l'intervalle *do*, *si* bémol une quinte plus bas, ils disaient *fa*, *mi* bémol; mais c'était *inconsciemment*. Rien ne serait plus faux que de considérer le « *mi* bémol » comme un élément primitif, organique, de la gamme, dans les vieilles mélodies. Il n'a aucune individualité propre. Il est vrai que M. J. considère précisément l'existence du *mi* bémol (et du *fa* dièse) comme la cause des transpositions qui ont eu lieu. Mais c'est là une opinion. Rien ne nous empêche de croire que telle mélodie, au lieu de

passer successivement du *protus* dans le *tetrardus*, a été chantée, dès l'origine, et en même temps, dans les deux modes. N'est-il pas en effet, difficile d'admettre qu'un système musical qui emploie le *mi* bémol et le *fa* dièse, ignore le *si* bémol ?

Peut-être enfin la thèse de M. J. aurait-elle besoin, comme on dit, d'être mise au point. Bien que l'auteur ait, en général, la prudence qui sied à l'esprit historique, il nous semble avoir exagéré et trop généralisé ses conclusions. En somme, il ne cite que peu de mélodies se trouvant dans le cas de l'antienne *Urbs fortitudinis*, et les exemples qu'il allègue, en s'appuyant sur des témoignages de purs théoriciens, ressemblent à des cas isolés...

Quoi qu'il en soit, M. Jacobsthal a le mérite d'avoir mis en lumière un certain nombre de points, restés obscurs jusqu'ici, dans l'histoire musicale du moyen âge. Ses idées seront certainement discutées par ceux qui feront une étude historique et technique sur les modes du plain-chant. Cette question n'a pas été encore traitée d'une façon complète, et nous attendons impatiemment le jour où elle le sera. Les Bénédictins ne l'ont pas encore abordée dans leur *Paléographie ;* M. Gevaërt a cru pouvoir la trancher, dans son dernier livre, avec une hardiesse qu'il regrette sans doute aujourd'hui, car il modifiera certainement ses idées quand il aura pris connaissance des documents nouveaux (le premier est l'antiphonaire Ambrosien) dont la publication est en si bonne voie.

Jules COMBARIEU.

Dr. WILIBALD NAGEL. **Geschichte der Musik in England.** 1 vol. in-8, v-304 p. Strassburg, chez Trübner, 1897, 2^me partie.

Cette histoire de la musique anglaise est publiée à Strasbourg, par un Allemand qui habite la Suisse. Le premier volume, publié en 1894, avait été favorablement accueilli par les lecteurs compétents : le second obtiendra certainement la même faveur. C'est un livre de moyenne érudition qui ne saurait, ni pour la profondeur des recherches, ni pour l'abondance des idées philosophiques, être mis au même rang que les ouvrages de haute science, mais qui est pourtant très supérieur à certains manuels, hâtivement rédigés, qu'on a publiés en France dans une collection artistique. Il s'étend depuis Dunstable (XV^e siècle), celui qu'on a appelé « le père du contre-point anglais », jusqu'à Purcell (XVII^e siècle). L'appendice consacré aux références contient de très intéressantes indications sur les sources manuscrites ou imprimées ; mais il est un peu écourté. Le chapitre intitulé « l'humanisme et la musique » ne tient pas toutes les promesses du titre. On peut regretter enfin l'absence de quelques fac similés.

J. C.

Beitræge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters : Dr Georg Bülow. *Des Dominicus Gundissalinus Schrift von der Uusterblichkeit der Seele* mit einer Abhandlung des Wilhelm von Paris (Auvergne) *De immortalitate animæ*. Dr M Baumgartner. **Die Philosophie des Alanus de insulis**, im Zusammenhange mit den Anschauungen des 12 Jahrhundert dargestellt. — Druck und Verlag der Aschendorffschen Buchhandlung, Münster, 1896.

M. Baeumker, professeur à l'université de Breslau, et M. le baron d'Hertling, professeur à l'université de Munich, ont entrepris, comme on le sait, une série d'études critiques sur la philosophie du moyen âge. Leur but principal est d'établir le texte des œuvres qui ont paru à cette époque et de montrer leurs points d'attache avec le milieu dont elles sont sorties. Et, pour conduire à bonne fin une aussi vaste entreprise, ils se sont associé un certain nombre de leurs élèves, qui travaillent sous leur direction.

L'un d'entre eux, Dr George Bülow, vient de publier une brochure de 143 pages sur le *Traité de l'immortalité de l'âme* de *Dominicus Gundissalinus*. Il donne d'abord le texte de l'ouvrage, avec les variantes assez nombreuses qu'il comporte; puis, il y ajoute la dissertation de Guillaume de Paris, sur le même sujet et qui, à quelque chose près, n'est qu'une répétition du travail de Dominicus. Suivent, en troisième lieu, un examen historico-critique des manuscrits sur lesquels se fonde le texte adopté, et quelques notes biographiques relatives au philosophe dont la doctrine oubliée est remise en lumière.

L'auteur a cette érudition patiente et sûre, à laquelle rien n'échappe. De plus, l'opuscule qu'il a édité, n'excite pas seulement cet intérêt qui s'attache si facilement aux choses anciennes; il renferme aussi des vues d'ordre moral, que l'on retrouve chez les meilleurs philosophes de notre temps. D'après Dominicus Gundissalin, l'homme se détache d'autant plus des biens de la terre qu'il acquiert un degré plus haut de moralité : de telle sorte que, s'il n'y a rien dans l'au-delà, on sort de cette vie d'autant plus déçu qu'on y a été meilleur. Or cette antinomie radicale du bien et de la sainteté ne paraît pas conforme à la finalité qui éclate partout dans les phénomènes de la vie. C'est aussi Dominicus qui nous fait observer que l'intelligence se perfectionne dans la mesure où elle se dégage de son corps pour se recueillir en elle-même et y vivre de sa vie, que l'âme n'est adulte que lorsqu'elle se délivre de ses liens physiques et qu'ainsi la mort n'est point son enveloppement, mais bien son achèvement. Qui ne reconnaît, à un tel langage, l'idée qui, depuis Kant, domine et dirige les moralistes de nos jours [1]?

Dr M. Baumgartner, qui travaille à l'exploitation de la même mine, nous donne une étude d'un caractère différent : il a lu et déchiffré par le menu, les ouvrages d'Alain de Lille, et il nous trace de cette intelli-

1. P. 4 et 5. Voir aussi les mêmes raisons dans la *Somme philos.* de saint Thomas d'Aquin, II, 79.

gence encyclopédiste une esquisse aussi vivante que méthodique. Qu'enseignait le « Docteur Universel » sur la logique, sur la connaissance sensible et la connaissance rationnelle, sur les rapports de la science et de la foi, sur le monde, l'âme et Dieu, et aussi quelle a été l'influence de son enseignement sur l'évolution historique des idées ? Ce sont là autant de questions, dont on se fait une idée assez nette quand on a lu la brochure de M. Baumgartner. Et si l'on avait un certain nombre de monographies de cette nature, on commencerait, je crois, à voir clair dans ce moyen âge dont on a tant parlé depuis quelque temps et que l'on a si peu fait connaître.

Malgré l'universalité de son savoir, Alain de Lille n'avait « ni cette puissance inventrice qui caractérisait Gilbert, Abélard et Hugues de Saint-Victor, ni cette force d'abstraction qui inspirait à Bernard de Chartres et à Guillaume de Conchy, la hardiesse de rattacher à quelques grands principes toute une théorie de l'univers [1] ». C'était un esprit qui se nourrissait surtout des idées ambiantes. Mais ces idées d'autrui, il avait le don de les transformer : elles sortaient de son âme toutes brillantes de vie et armées d'une irrésistible logique. Alain avait « deux qualités dominantes », que l'on trouve rarement réunies dans le même individu : « le don de la poésie et celui de la dialectique [2] ». Et c'est ce tempérament original « qui a fait que son œuvre intellectuelle, au lieu d'être d'une seule coulée, ressemble plutôt à une sorte de mosaïque, où sont accumulées des pierres de couleurs diverses ».

C. Piat.

Dr Hans Bungers. **Beitræge zur mittelalterlichen Topographie, Rechtsgeschichte und Socialstatistik der Stadt Kœln, insbesondere der Immunitæt Unterlan.** Leipzig, Verlag von Duncker et Humblot, 1897. 125 pages. Prix : 3 m. 40.

Comme le titre l'indique, le présent ouvrage est une juxtaposition de trois parties : la première s'occupe de topographie, la seconde d'histoire du droit, la troisième de statistique. Les deux premières ont entre elles une étroite relation, puisqu'elles se rapportent toutes deux à l'immunité d'Unterlan. Après avoir indiqué la situation de ce petit district immunitaire, au sud du vieux marché, au milieu de la paroisse de Sainte-Brigitte, l'auteur passe à l'étude de ses institutions juridiques. L'évêque Annon (1056-1075) érigea le territoire en immunité au profit de Ludolf, percepteur du tonlieu. Quoique la juridiction fût dévolue tout entière à l'immuniste, l'inscription des mutations immobilières se fit néanmoins par les *officiales* de Sainte-Brigitte. Plus tard l'immunité exerça elle-

1. P. 6.
2. P. 7.

même ces fonctions Très probablement déjà, dès le commencement du XIII[e] siècle, la juridiction passa de la famille des Ludolf aux habitants du district, qui nous apparaissent dans l'histoire de Cologne sous le nom de *huzgenossen*. Primitivement ceux-ci constituaient, selon l'auteur (p. 16), l'ensemble des habitants de ce petit territoire. Plus tard les plus riches d'entre eux prennent le dessus, s'intitulent *domini* et s'emparent de la juridiction. Celle-ci est exercée par un collège de *judiciales*, qui a à sa tête un *judex* ou un *magister* ou même l'un et l'autre. Les plaids sont présidés par l'écoutèle assisté d'un greffier. Le registre aux inscriptions de biens est tenu par des *scrinei magistri potentes*. Dès la fin du XIV[e] siècle, le magistrat urbain s'ingère dans les affaires de l'immunité et s'arroge un droit de surveillance, du moins en ce qui concerne la juridiction foncière. Les habitants d'Unterlan doivent, malgré le principe immunitaire, payer comme tous les bourgeois l'impôt et la taille.

Dans la troisième partie, l'auteur se propose de dresser une statistique de la population à l'aide des inscriptions immobilières. De celles-ci se dégagent deux espèces de renseignements : la première comprend ceux qui se rapportent à la famille : quel est le chiffre des personnes mariées, des célibataires? quel est le degré de fécondité des mariages? quelle est la mortalité? — La seconde espèce concerne l'individu en tant que membre de la société : quelle est son origine, son état?

Le problème ainsi posé est séduisant, mais il reste à savoir si la solution en est possible. C'est pour prouver cette possibilité que l'auteur a entrepris son travail. Les nombreuses tables qu'il a dressées ne contiennent évidemment que des résultats très problématiques; mais il s'agit de ne pas se méprendre sur la portée de l'ouvrage de M. B. Son but est de fournir un modèle, rien de plus; de nous tracer les règles d'une exploitation systématique des *Stadtbücher* en vue du dressement d'une statistique de la population urbaine. Malgré le véritable talent de statisticien qu'il déploie, M. B. n'a pas su cependant nous rallier complètement à sa cause, et nous continuons à douter plus ou moins qu'il soit possible d'aboutir, sur le seul fondement des inscriptions immobilières, à des résultats tels qu'on puisse les introduire avec toute certitude dans la science comme des données acquises.

Lorsque l'auteur abandonne la statistique de la population proprement dite pour interroger les *Schreinsurkunden* sur le lieu d'origine des immigrés, sur l'endroit de la ville dans lequel ils s'installent de préférence, sur la profession des parties contractantes, il parvient à en tirer des réponses vraiment précieuses. Les tables VI et suivantes sont remarquables à plus d'un point de vue. Aussi dans toute cette partie de son livre, M. Bungers emporte certainement le suffrage du lecteur; on peut dire qu'il a véritablement ouvert une voie nouvelle et sûre aux recherches historiques.

J'aurais voulu voir M. B. diriger encore ses investigations dans un troisième sens. Il nous semble qu'il résulte une catégorie d'indications

solides des *Schreinsurkunden* de Cologne, ce sont celles qui sont relatives à l'histoire juridique et économique de la ville. Il est possible de faire un relevé du nombre des contrats et de leur espèce, d'indiquer le mode prédominant d'exploitation immobilière par l'accensement, par le bail viager ou par le louage, de déterminer la part prise par le clergé aux transmissions immobilières, la valeur réciproque des cens fonciers, des loyers et des rentes, etc. Nous avouons que la rédaction des contrats à courte durée (*temporalia*) sur des tablettes de cire nous prive de nombreux documents nécessaires à l'obtention d'une solution complète. Cependant nous remarquons que cette lacune ne s'étend pas à tout le moyen âge; à Cologne, on abandonne déjà, dès le commencement du XIII[e] siècle, l'usage des tablettes de cire. D'ailleurs, il reste toujours pour la période ancienne les contrats à effets durables ou les *perpetualia* La vive lumière que la connaissance de ces derniers doit jeter sur toute une phase de la vie juridique et économique, justifie pleinement à elle seule un travail de statistique.

Nous terminons ce court aperçu de l'ouvrage de M. Bungers en félicitant vivement l'auteur de son heureuse initiative. Son livre sera accueilli avec faveur par les historiens. C'est la plus belle récompense que puissent ambitionner les généreux protecteurs qui soutiennent avec tant de zèle ceux qui se sont consacrés à l'étude du glorieux passé de la ville de Cologne.

Guillaume Des Marez.

L. Zdekauer. **Il constituto del comune di Siena dell' anno 1262.** Milano, U. Hoepli, 1897, in-4, cxv et 519 pages. 30 frs.

M. Zdekauer, l'excellent éditeur des *Statuti Pistoiesi*, vient de rendre un nouveau service aux études d'histoire municipale par la publication des Constitutions de la ville de Sienne. Sous la forme où nous les possédons, ces constitutions ont été rédigées en 1262. Mais M. Z. montre que la codification définitive a été précédée d'un certain nombre de compilations antérieures. Les plus anciens monuments écrits du droit de la commune appartiennent à la fin du XII[e] siècle. En 1226 et en 1250 ils furent réunis et coordonnés dans des recueils malheureusement perdus, mais qui ont servi de source à la codification finale. Celle ci présente nettement le caractère d'un travail systématique. Elle était divisée en cinq livres, dont quatre seulement sont conservés dans le manuscrit publié par M.Z. En revanche, ce manuscrit contient en marge un grand nombre d'additions faites par diverses mains, de 1264 à 1269.

L'édition a été établie d'après la méthode adoptée pour la publication des *Statuti Pistoiesi*. On peut juger de son exactitude en comparant le fac similé du folio 112 du manuscrit, donné par M. Zdekauer à la fin

du volume, avec les parties correspondantes du texte imprimé [1]. Le seul reproche que l'on puisse faire à l'éditeur, c'est d'avoir multiplié inutilement le nombre des index. Il n'en a pas dressé moins de dix, et cette abondance, au lieu de faciliter les recherches, les rend plus pénibles. Une table des noms propres, une liste des termes juridiques et un *index rerum* eussent amplement suffi.

Le contenu du texte est du plus haut intérêt, tant pour l'histoire du droit que pour l'histoire des institutions et de l'administration urbaines. Les prolégomènes où l'auteur étudie la formation du *Constituto* depuis les plus anciens *brevi* du XII^e siècle jusqu'à la rédaction définitive, sont à lire en entier.

H. PIRENNE.

Wilhelm STIEDA et Constantin METTIG. **Schragen der Gilden und Aemter der Stadt Riga bis 1621**. Riga, A. Stieda, 1896, in-8, XV et 760 pages.

Le recueil publié par MM. Stieda et Mettig sous les auspices de la Société historique des provinces baltiques de la Russie, est consacré aux statuts des corporations et métiers de Riga. Ces statuts ou *Schragen* sont conservés en assez grand nombre depuis le XIV^e siècle. Les métiers auxquels ils se rapportent sont ceux des boulangers, des barbiers, des porteurs de bière, des tonneliers, des brasseurs, des cordonniers, des pêcheurs, des voituriers, des tanneurs, des vitriers, des orfèvres, des ceinturiers, des espadeurs, des fileurs de chanvre, des chapeliers, des forgerons, des bouchers, des merciers, des pelletiers, des tondeurs de drap, des tisserands et des apprêteurs de lin, des maçons, des selliers, des serruriers, des tailleurs, des ciseleurs, des cordonniers, des menuisiers. Les éditeurs ont inséré en outre dans leur collection les règlements de diverses gildes de la ville qui n'étaient à Riga que des corporations religieuses et charitables, sans attributions économiques. L'organisation de l'industrie présente naturellement à Riga les mêmes caractères que dans les villes de la Hanse. Les *Amtsrollen* de Lubeck ou de Hambourg ont servi de modèles aux *Schragen*. Jusqu'au XV^e siècle, les artisans d'origine allemande furent seuls admis dans les métiers. A partir de cette date on commença à y recevoir aussi des *undeutsche*. Certaines corporations finirent par se dédoubler : il y eut un métier pour les Allemands et un autre pour les non Allemands.

Une préface très détaillée contient d'intéressants renseignements sur l'industrie de Riga, et expose en détail l'histoire des métiers et des

---

1. M. Z. lit tantôt l'abréviation *Sen* : *Senensis*, tantôt : *Senarum*. De même *h* est rendu soit par *hec*, soit par *hoc*. P. 411, ligne 24, il faut ajouter, conformément au manuscrit, le mot *dicte* après *bone fame*, et *ibid.* ligne 30, *Senensem* après *jurisdictionem*.

gildes depuis leur formation au XIII^e siècle jusqu'à leur abolition au XIX^e. Bien que dans ses grandes lignes cette histoire ne diffère pas de celle des corporations d'artisans dans les autres villes allemandes, elle ne laisse pas pourtant de présenter une foule de particularités instructives.

Le texte des *Schragen*, tous rédigés en langue allemande, a été établi d'après les règles adoptées pour les publications du *Hansischer Geschichtsverein*. Un glossaire et une table des noms propres terminent le volume.

H. P.

Commandant TOUTÉE. **Dahomé, Niger, Touareg. Notes et récits de voyage.** Paris, Armand Colin et Cie, 1897. XXI-370 p. avec carte.

Parti en décembre 1894 de Kotonou, le commandant Toutée atteignait, le 13 février 1895, la rive droite du Niger, à l'embouchure de la Moursa, en face de Badjibo, et y fondait le poste d'Arenberg. Il avait accompli une exploration « non pas prestigieuse, mais honorable », selon son propre dire, et à coup sûr singulièrement féconde. Il ne convient pas, dans cette *Revue*, de se livrer à un examen critique des résultats obtenus ; il suffira de les énoncer brièvement : reconnaissance de l'arrière pays dahoméen, établissement du protectorat français sur les États qui gardent les avenues du Niger — M. T. se montre assez sceptique sur cet article (p. VIII et suiv.), — réhabilitation du tronçon de la vallée nigérienne, en amont de Saï, région que les Anglais nous avaient gracieusement abandonnée comme « terre légère » et désolée, et que le commandant salue comme une petite et au besoin comme une grande Égypte [1] ; enfin et surtout notions neuves et probantes sur l'hydrologie, partant sur la navigabilité du Niger.

Ce problème de la navigabilité du Niger intéresse les diplomates autant que les géographes. L'Angleterre affirmait, à la Conférence de Berlin de 1886, que des chutes de Boussa jusqu'à Bourroum, la voie fluviale, sur plus de 1800 kilomètres, était impraticable; qu'en vertu de cette solution de continuité, le Niger était composé de deux branches indépendantes, dont l'une devait être dévolue à la France, la seconde à la Grande-Bretagne. Outre que la thèse est contraire au droit public international, elle est contraire à la réalité : le commandant T. a promené ses pirogues dans le bassin réputé officiellement inaccessible. Ce n'est pas la seule revanche qu'il prenne sur les prétentions anglaises : il a remis au point les droits de la Compagnie du Niger sur la vallée moyenne, et portraituré fort joliment les soi-disant plénipotentiaires de cette Compagnie, « jeunes calicots qui débitent leurs marchandises

1. Barth avait déjà signalé la fertilité de ce district, mais qui, selon lui, est d'une faible étendue. Il est vrai que M. Toutée conteste (p. 287) la fidélité de la description de Barth.

derrière les comptoirs », ou nègres burlesques, tels que le désormais légendaire Byron-Macaulay.

Mais ce volume n'est pas un recueil de documents. C'est un livre, au sens littéraire du mot. La conquête du Soudan a suscité parmi nos officiers non seulement des chefs et des administrateurs remarquables, mais une pléiade d'écrivains, dont l'œuvre forme aujourd'hui déjà comme une épopée. Le ton du récit de M. T. n'est sans doute pas épique, il se distingue par un tour humoristique, parfois même (p. 155, 158), d'une gaîté un peu grosse. Ce ton pénètre même les rapports au ministre, qui n'ont rien du compassé administratif et sont rédigés sous l'impression du moment; les hauts fonctionnaires du ministère des colonies — s'ils ont lu ces rapports — ont dû s'instruire en s'amusant.

Car, avec son expérience des choses africaines, l'auteur émet, sur l'avenir et l'aménagement des territoires qu'il a visités, des opinions motivées sans réticence; il dénonce l'attristante et grotesque physionomie de nos établissements du littoral, où blancs et noirs sont en proie à ce qu'il appelle la folie de la côte; il montre le parti à tirer du noir de l'intérieur, dont il vante les vertus publiques et même privées; et pour l'organisation des colonies, il condamne les tentatives isolées, voire les entreprises des sociétés anonymes, il n'a foi que dans l'œuvre des compagnies brevetées ou privilégiées, sans droits régaliens toutefois : ce qui laisse la question ouverte de savoir à qui incomberont la police et la justice. Son témoignage devra être invoqué cependant, le jour où les colonies françaises recevront un statut rationnel, sinon définitif.

Bertrand Auerbach.

BULLETIN

— Les découvertes archéologiques se succèdent en Grèce. M. Kavvadias vient de fixer, grâce à une inscription, la date de la construction du temple de la Victoire Aptère. M. Philios a découvert près de la Cadmée à Thèbes de nouvelles tombes souterraines de l'époque dite mycénienne. M. Dragatzis démontre que le tombeau de Thémistocle est, non pas où on le croyait, mais dans un autre endroit du Pirée, près du Kavo-Krakari. Et voici que M. Svoronos, le directeur du Musée numismatique d'Athènes, dans trois communications successives à l'Institut archéologique allemand d'Athènes, émet une nouvelle théorie de la plus haute importance qui éclaircit en même temps la question des jetons ou billets d'entrée du théâtre de Dionysos (les σύμβολα), l'histoire du théâtre lui-même comme bâtiment et l'histoire de la constitution politique d'Athènes. Il y a remarqué que les jetons trouvés en grand nombre portent des lettres de l'alphabet et que plusieurs de ces lettres se retrouvent sur diverses divisions des *cunei* (κερκίδες) du théâtre. Par une suite de rapprochements ingénieux, il arrive à conclure que des trois grandes divisions du théâtre, la principale, celle qui est plus basse et rapprochée de l'orchestre, servait surtout aux assem-

blées du peuple, aux ἐκκλησίαι. Cette partie est divisée en treize κερκίδες. De ces κερκίδες cinq à droite et cinq à gauche étaient assignées aux dix tribus (φυλαί) du démos, selon la constitution de Clisthènes. Trois du centre étaient réservées à la προεδρία. C'est là que prenaient place les cinq cents βουλευταί, les *ambassadeurs*, les *éphèbes* et les κήρυκες. De sorte que sur chaque κερκίς avaient place les trois *trittys* de chaque tribu (10 × 3 = 30 trittys en tout). Ces mêmes κερκίδες étaient divisées en trois zones, horizontalement; chaque zone comprenait une des trois *divisions* d'après la même constitution de Clisthènes (Aristote, Ἀθην. Πολιτ., c. 21 (p. 55 Kenyon). De cette manière, on avait ensemble, perpendiculairement, les trittys de la même tribu, et horizontalement les trittys de la même division, dix en tout. Les lettres de l'alphabet désignaient la place de chaque tribu. Lorsque le théâtre servait aux spectacles, alors toute cette grande division servait comme προεδρία, la seconde était réservée aux spectateurs, et la *summa cavea*, comme à Rome, aux femmes. Il est impossible de donner à cette note plus de détails et plus d'étendue. Le travail de M. Svoronos sera prochainement publié avec le plan du théâtre dans le *Journal international de l'archéologie numismatique*, qui paraîtra sous peu à Athènes, sous la direction de M. Svoronos, et comprendra des travaux de savants français, anglais, allemands et italiens dans leurs langues respectives. Nous avons hâte d'ajouter que la théorie de M. Svoronos a eu l'approbation de M. Dœrpfeld dont la compétence en ces matières est bien connue. — Ss.

— La malheureuse guerre gréco-turque a donné naissance à plusieurs travaux historiques tant à l'étranger qu'en Grèce. Parmi ces derniers, nous signalons le premier volume d'une Ἱστορία τοῦ Ἑλληνοτουρκικοῦ πολέμου, par M. Spiliotopoulos (le second volume sera publié prochainement) et d'une histoire portant le même titre (en deux volumes illustrés) par M. Iconomopoulos. — S.

— Nous signalons encore aux lecteurs de la *Revue critique* le Λεξικὸν Ἑλληνογαλλικόν, de M. Angelos Vlachos, paru il y a quelques mois. Ce n'est pas seulement le dictionnaire le plus complet (1,000 pages) néogrec-français, mais aussi le plus complet dictionnaire néo-grec en général. — S.

— M. P. Boissonnade, professeur à l'Université de Poitiers, a fait paraître dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* et a publié à part (Poitiers, 1897, in-8°, 16 pages) un article intitulé : *La Police municipale à Poitiers au* XVIIe *siècle*. C'est une esquisse rapide, mais intéressante et avec quelques détails pittoresques (à signaler l'expression de « caïmans », appliquée alors aux lazaroni de l'endroit, et celle de « chassecoquins » aux agents de la sûreté), de l'organisation municipale de la cité poitevine, sous les règnes de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, jusqu'au jour (1699) où l'institution d'un lieutenant criminel et de police, agent direct du roi, ne laissa à Poitiers que quelques vestiges d'autonomie locale. L'auteur a passé en revue l'organisation du corps de ville, les services de la voirie, la police des subsistances, la police des corporations, la compétence de la cour criminelle de la mairie, etc. Il a dessiné ce tableau en se servant des registres des délibérations municipales et des archives de l'échevinage; mais il n'a donné aucun renvoi aux documents ni aucune citation de textes. — G. L.-G.

—M. Samuel Barabas, le savant éditeur des documents relatifs à la famille des Blagay (cf. *Revue*, 1897, n° 51), vient de publier un nouveau volume qui forme le tome XXIX des *Diplomataria* publiés dans les *Monumenta Hungariae historica* C'est le premier volume de la Correspondance du héros de Szigetvár Niclas, Zrinyi, immortalisé par le beau drame de Koerner (*Zrinyi Miklos, a szigetvari hœs életére vonatkozo Levelek és Okiratok*, tome Ier, Correspondance 1535-1565. - Budapest, Académie,

1898, XLV-680 p.). Le nombre des lettres est de quatre cent cinquante-trois; les plus intéressantes sont celles que Zrinyi, en qualité de ban de Croatie, écrivit au palatin Nadasdy. On y entend l'écho de la détresse causée par la marche victorieuse de Soliman qui, après avoir conquis le pays entre la Drave et la Save, s'avançait toujours. Le roi, Maximilien (1564-1576), aimait mieux acheter la paix que de combattre. Mais le sultan avait gardé rancune à Zrinyi à cause du meurtre de Kaczianer; il voulut d'abord le châtier. Zrinyi s'était retranché dans la forteresse de Sziget. C'est de là qu'il adressa ses appels désespérés; mais il n'obtint pas de secours et il périt le 8 septembre 1566. Il fut vivement attaqué, après sa mort, par l'historien Forgach; car il semble que le ban, d'origine croate, n'était pas trop délicat dans le choix de ses moyens, soit pour se débarrasser de ses ennemis personnels, soit pour augmenter son patrimoine. Le légat de Venise, dans sa relation sur la Diète de Presbourg (1567) dit même que seule, sa mort héroïque a fait taire les plaintes que nombre de gens auraient pu porter contre ses héritiers. Mais, somme toute, ce fut un grand patriote, aimant la Hongrie qui devint son pays d'option et prêchant continuellement la guerre sainte contre les Turcs, comme fit, un siècle plus tard, son arrière-neveu, Niclas Zrinyi, également ban de Croatie et grand poète épique qui a chanté dans sa Zriniyade (*Obsidio Szigetiana*) la fin glorieuse de son ancêtre. — Les lettres publiées par M. Barabas sont en grande partie en latin, mais il s'en trouve également en hongrois, en allemand et en croate. L'Index sera ajouté au tome II. — J. K.

— M. Florian Matyas dans sa brochure intitulée : *Coutumes païennes chez les Hongrois* (*Pogany szokasok œseinknél*, Budapest, Académie, 35 pages), relève quelques opinions erronées qui se sont glissées dans l'explication des documents historiques. Ainsi on parle souvent du pacte de sang par lequel Almos fut reconnu chef des sept tribus magyares. Ces pactes, dit M. Matyas, étaient en vigueur en Europe, chez les Scythes et les Danois, en Asie, chez les Lydiens, les Arméniens, les Mèdes, et les Arabes, mais aucun de ces peuples ne versait le sang pour confirmer l'élection d'un chef. Il est donc très probable que cet acte, mentionné uniquement par l'*Anonyme* du roi Béla et ignoré des autres chroniqueurs, est sujet à caution. — De même, il est très probable que les anciens Magyars, même par vengeance, n'ont jamais bu du sang, comme le ferait supposer le nom donné à un chef hongrois : *Vérbulcsu* (Bulcsu, buveur de sang). Une locution souvent employée et qu'on trouve encore dans une chronique qui relate la victoire des Hongrois sur les Allemands en 1355 (« Erat enim praeceptum Ungaris ne aliquem eorum caperent, sed *mortis poculo* cunctos Teutonicos inebriarent ») a pu donner naissance à cette légende. — Le sacrifice du cheval était en usage chez les Magyars comme chez les Scythes, mais l'*Anonyme* ne sait plus exactement si la victime était brûlée complètement ou si l'on mangeait de sa chair. — A la fin de ses recherches M. Matyas relève quelques bévues commises par les chanoines Thomas et Roger auxquels nous devons une relation contemporaine de l'invasion des Mongols. — J. K.

— M. Étienne Hegedüs publie, dans les Mémoires de l'Académie hongroise, la suite de ses études sur le grand humaniste hongrois, Janus Pannonius. L'auteur se propose de réunir dans un *Corpus* les poésies latines des écrivains magyars du XVIe et du XVIIe siècles. Les œuvres de Janus Pannonius, Schesaeus, Csabai, Sambucus, Gabelmann, Thuri, Sommer, Bocacius, Uncius, Calegius, Lebel, etc., sont, en effet, disséminées dans des brochures difficilement accessibles et même l'édition de Janus Pannonius, faite par Teleki en 1784, serait à revoir. Le panégyrique dont M. Hegedüs s'occupe dans ce mémoire, s'intitule : *Panegyricus ad Jacobum Antonium Marcellum Venetum* et contient avec la préface, 2922 hexamètres (*Dicsének Jacobus*

Antonius Marcellusra. Irta Janus Pannonius. Budapest, 1897, 119 pages). M. H. étudie d'abord les événements historiques qui ont donné naissance à ce poème où le jeune Hongrois, élève brillant de Guarino, a chanté les exploits des Vénitiens dans les longues luttes (1426-1452) qu'ils eurent à soutenir, d'abord contre Marie-Philippe Visconti, puis contre les Sforza et Milan. Antonio Marcello était sénateur de Venise; il a sauvé Vérone, conquis Ravenne, mais les historiens laissent cette physionomie intéressante dans l'ombre. Janus Pannonius voit dans son héros, non seulement le noble patricien, mais le représentant de l'antique grandeur romaine dont Venise se considérait comme héritière. Le panégyrique montre l'influence de Pier Candido Decembrio, mais Janus a puisé également dans Pogge. — Après avoir caractérisé la poésie épique de Janus Pannonius qui, malgré la beauté de la forme, montre trop d'emphase, trop d'exagération et peu de sens pour la vérité historique, M. Hegedûs donne une traduction très réussie en hexamètres de ce panégyrique, un des plus beaux poèmes de l'humaniste hongrois. — J. K.

— Le XX[e] volume des Mémoires archéologiques (*Archaeologiai Koezlemények*. Budapest, 1897. In-folio, 160 pages, avec de nombreuses illustrations dans le texte), édités par l'Académie hongroise pour l'étude des monuments nationaux, contient les cinq mémoires suivants : 1° Joseph Mihalik : *Les trouvailles néolithiques de Boldogkœ Váralja*, dans le comitat d'Abauj-Torna. L'auteur retrace d'abord la topographie des fouilles et donne la description des objets trouvés, accompagnés de nombreuses illustrations. — 2° Bodog Milleker : *Antiquités préhistoriques de Versecz et de Vattina*. On a découvert, à Versecz, une nécropole d'où l'on a tiré une grande quantité d'urnes funéraires dont plusieurs en très bon état, et à Vattina (de 1894 à 1896) outre des urnes, de nombreux ustensiles dont les reproductions donnent une idée de l'importance des fouilles. — 3° Gabriel Téglás, l'épigraphiste du Sud de la Hongrie, après avoir publié un instructif travail sur la Table de Domitien que la régularisation du Bas-Danube et les travaux exécutés aux Portes de Fer ont rendue accessible, détermine d'après cette inscription l'endroit exact de la station *Ad Scrofulas* mentionnée dans la Table de Peutinger. Selon M. Téglas, ce nom désigne l'endroit dangereux, plein d'écueils qui se trouve près de Greben, entre les bancs de sable de Vrany et d'Ursa. L'opinion des savants qui avaient désigné Porec comme étant l'ancien Scrofulas est donc erronée. — 4° Pierre Gerecze : *Description de l'ancien autel et de quelques sculptures de la cathédrale de Pècs* (Quinqueecclesiae) un des plus anciens monuments de l'art roman en Hongrie. — 5° Le même : *Les ruines du Monastère de St. Egidius à Somogyvár*. Ce monastère fondé par St. Ladislas de la Maison des Arpad, en 1091, intéresse vivement l'histoire ecclésiastique de France. Le roi hongrois avait, en effet, fondé et richement doté ce monastère de Bénédictins et l'avait subordonné entièrement à la maison mère de Saint-Gilles aux bords du Rhône, non loin de Nîmes, un des endroits de pèlerinage les plus célèbres de l'Europe occidentale. Il fut stipulé, que non seulement les premiers moines qui dirigeraient ce monastère seraient des Français, mais qu'il en serait de même des novices. Et cette règle fut observée pendant des siècles. C'était donc une véritable colonie française parmi les Hongrois encore incultes. L'opinion de Büdinger qui attribue à ces moines lettrés une grande influence à la chancellerie des Arpad, est donc très probable, quoiqu'en dise M. Lanczy. Le monastère a disparu. L'endroit où se trouvent ses ruines appartient au comte Széchenyi qui a permis à M. Gerecze de faire des fouilles. Ce savant a pu déterminer l'emplacement et a trouvé plusieurs sculptures dans lesquelles on ne peut reconnaître une influence directe de la sculpture française. — J. K.

— M. Béla Lazar vient de donner une traduction allemande de ses études hongroises sur le conte de Fortunatus : *Ueber das Fortunatus-Maerchen* (Leipzig, Fock, 1897-139 p.) où il expose de nouveau ce sujet si souvent traité. Il nous raconte la légende, discute l'opinion des différents commentateurs sur son origine et analyse le premier *Volksbuch* qui en a été fait en Allemagne. Puis il nous montre Fortunatus dans la chanson populaire, chez Hans Sachs, Thomas Decker, les comédiens anglais et Calderon. M. Lazar, qui a étudié le manuscrit de Cassel avant Harms, analyse ensuite la pièce contenue dans ce manuscrit et finalement les adaptations du conte par Tieck, Bauernfeld, Uhland, Collin et Chamisso. C'est un travail consciencieux, fait d'après la méthode scientifique, quoiqu'il n'aboutisse à aucun résultat appréciable. — J. K.

— M. Natalis de Sanctis vient de publier sur *La lirica amorosa de Michelangelo Buonarotti* (Palermo, 1898, in-8, 64 p.) une curieuse étude, qui se recommande par l'étendue et la sûreté des informations, aussi bien que par la finesse des aperçus et le talent de l'exposition. La *Revue* aura sans doute à revenir sur ce beau travail ; je me borne aussi à l'annoncer ; tout ce que j'ajouterai, c'est que parmi ce qui en fait l'intérêt, il faut mettre au premier rang les rapprochements, à peine soupçonnés, que l'auteur a établis entre de nombreux vers de Michelange les passages d'écrivains plus anciens dont il s'est inspiré. — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 février 1898.

M. Bertaux, ancien membre de l'École française de Rome, lit une note sur le bras reliquaire offert au Musée du Louvre par Mme Spitzer en 1892. Cette pièce d'orfèvrerie contenait, d'après l'inscription qu'elle porte, une relique de saint Louis d'Anjou, le fils de Charles II, roi de Sicile, qui abandonna le trône pour prendre l'habit de saint François et mourut, en 1296, évêque de Toulouse. M. Bertaux établit, à l'aide des armoiries et d'un texte retrouvé par lui aux archives angevines de Naples, que ce reliquaire, donné au couvent castillan de Medina del Campo par la reine Léonor, vers 1418, a été exécuté en 1337, par ordre du roi Robert d'Anjou, le propre frère de saint Louis de Toulouse.

M. Homolle présente une série d'aquarelles et de dessins exécutés par M. Chesnay, architecte, pour l'Ecole française d'Athènes. Sauf la reproduction d'un vase grec, toute la collection se rapporte à l'architecture et à la peinture byzantines et plus exactement encore à diverses églises du Péloponnèse datant des XIe et XIIe siècles et situées dans les provinces d'Argolide, de Laconie et de Messénie. — M. Homolle fait connaître, à cette occasion, le programme des recherches byzantines dont l'Ecole française a préparé le plan. Par des monographies consacrées aux antiquités d'une région ou à des œuvres d'une même catégorie, le *Corpus* des monuments byzantins d'architecture, de sculpture, de peinture et de mosaïque se formera peu à peu. On a commencé par l'Attique et le Péloponnèse, dont MM. Millet et Laurent ont depuis quatre ans poursuivi l'exploration, assistés de MM. Eustache et Chesnay, architectes. — En même temps, l'Ecole d'Athènes prépare le recueil des inscriptions byzantines, qui devra contenir tous les textes chrétiens, depuis la paix de l'Eglise jusqu'au XVe siècle et les reproduire en facsimilé.

M. Longnon donne lecture d'une lettre de M. Ch. Sellier, annonçant la découverte de huit pierres munies d'inscriptions, provenant de la partie du mur gallo-romain récemment rencontré à la pointe orientale de la Cité. Ces inscriptions sont analogues à celles déjà trouvées dans le mur découvert au Parvis Notre-Dame en 1847, et dans les gradins des arènes de la rue Monge, en 1870. — L'Académie charge MM. Héron de Villefosse et Cagnat d'examiner ces inscriptions et de demander, s'il y a lieu, leur dépôt au Musée Carnavalet.

L'Académie se forme en comité secret. Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 7 mars — 1898

Foucher, Catalogue des peintures népâlaises et tibétaines de la collection Hodgson. Pavolini, Le bouddhisme. — Goldziher, Études de philologie arabe. — Waliszewski, Pierre le Grand. — Thalmayr, Gœthe et l'antiquité classique. — *Bulletin :* Harrisse, L'atterrage de Cabot, Eug. Duval, La préparation des ordonnances de 1667 et 1670 et Guillaume de Lamoignon. — Académie des inscriptions.

Catalogue des peintures Nepâlaises et Tibétaines de la collection de B. H. Hodgson à la Bibliothèque de l'Institut de France, par M. A. Foucher. C. Klincksieck. Paris, 1897. 34 p. in-4.

Parmi les libéralités dont les corps savants de l'Europe ont été l'objet de la part de Hodgson, la collection longtemps négligée des peintures bouddhiques que possède la Bibliothèque de l'Institut mérite l'attention : le catalogue « extrait des mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », qui vient de paraître, est, si je ne me trompe, la première publication qui s'y rapporte.

Cette collection se compose de vingt-quatre pièces qui portent presque toutes des indications en même temps que des numéros se référant à des notices qui accompagnaient l'envoi, — toutes mentions destinées à faire connaître le sujet traité dans chacune d'elles. Sur ces peintures, dix sont du Népâl, quatorze du Tibet. M. Foucher nous donne une description, je ne dirai pas minutieuse, mais suffisamment complète, de chacune de ces vingt-quatre pièces, généralement modernes, selon toutes les probabilités, mais dont plusieurs peuvent être assez anciennes et surtout reproduire des thèmes de création ancienne.

Népâl. — Le n° 1 représente les différents épisodes de la vie de Çâkyamuni, le n° 2 Viçvarûpa, personnage à 38 têtes qui figure l'Adibuddha; le n° 3 un grand nombre de divinités dont le personnage central est Çamvara à 4 faces. — Le n° 4 se rapporte à Avalokiteçvara, à 11 têtes et 1000 bras (on n'a pu lui en donner que 66). Le n° 5 représente les principaux épisodes du Svayambhû-purâna, le n° 6 une procession en l'honneur de Matsyendra (prince des poissons), un des principaux objets d'adoration au Nepâl, volontiers identifié avec Avalokiteçvara. Le n° 7 représente Manjuçrî entouré de 220 personnages divins. Le n° 8, assez obscur, se rapporte à Vasumdhara, qui a un visage d'or et 6 bras. Le n° 9 est consacré à Avalokiteçvara debout sur un lotus

et donnant naissance à tous les dieux par des filets qui sortent de toutes les parties de son corps. Le n° 10 reproduit le même sujet que le n° 8.

Tibet. — Les peintures provenant du Tibet n'ont plus l'intérêt qu'elles auraient eu avant la publication du « Panthéon du Tchangtcha Hutuktu ». Les noms écrits auprès de chaque personnage, comme dans les illustrations des livres chinois bouddhiques, facilitent l'explication des scènes représentées. Le n° 1 paraît être la glorification d'Avalokiteçvara (le Tibet y est dénommé Kamboja), le n° 2 celle de Târâ, le n° 3 celle de Çâkyamuni. Le héros des quatre n°s 5 est Padma-Sambhava, qui organisa le Bouddhisme au Tibet; il reparait au n° 6, mais comme personnage secondaire, Amitâbha étant le principal. Le n° 7 paraît être la glorification du Corps lamaïque. Les n°s 8 et 9 représentent l'un le roi de la mort Yamarâjâ et le monde infernal, l'autre le paradis d'Amitâbha, Sukhavatî, le séjour du bonheur. Le n° 10, presque effacé et reproduit en dessin dans le n° 10 bis, montre, dans sa partie supérieure, les plus hautes sommités du Bouddhisme, et dans sa partie inférieure, les démons de l'enfer dansant et torturant.

M. Foucher ne pouvait naturellement pas décrire par le menu ces diverses compositions, dont quelques unes surtout, comme on l'a vu par le peu que nous en avons dit, sont d'une très grande complexité. Mais il nous en donne un aperçu très satisfaisant ; et nous lui devons des remerciements pour le soin qu'il a pris de nous faire connaître cette collection, dont l'existence même était presque ignorée.

L. Feer

Buddismo per Paolo Emilio Pavolini (Manueli Hœpli). Ulrico Hœpli, Milano, 1898. In-16, xv-163 p.

Excellent résumé du Bouddhisme, faisant connaître au lecteur non seulement la personne du *Buddha*, — sa *loi* ou doctrine, — *l'ordre* religieux qu'il a fondé, mais aussi l'évolution de la pensée religieuse et philosophique dans l'Inde jusqu'à l'éclosion du Bouddhisme; — sa destinée ultérieure dans l'Inde (il ne s'agit que du Bouddhisme indien), — la composition et l'histoire du canon bouddhique — les commencements et le développement des études bouddhiques, — les diverses questions agitées par les savants qui s'y sont adonnés.

Les soixante paragraphes dans lesquels se divise ce traité sont résumés en tête du volume, dans un index qui donne un aperçu de tout l'ouvrage. L'auteur, qui n'a pas de parti pris, expose avec impartialité les diverses opinions qui se sont produites sur les points discutés ; il ne se déclare pas pour une école contre une autre, et ne cite jamais de termes indiens sans donner à la fois la forme sanscrite et la forme pâlie. Resserré comme il est dans d'étroites limites, il donne la liste des ouvrages où le lecteur pourra trouver de plus amples renseignements sur certai-

nes questions. Mais il y en a déjà en abondance dans « ce petit manuel » *(manualetto)* qui, sous la forme d'un « petit volume » *(volumetto)*, est le fruit d'un grand travail.

L. FEER.

Ignaz GOLDZIHER. **Abhandlungen zur arabischen Philologie**, première partie. Leide, Brill, 1896, 231 pp. in-8.

Pour faire suite aux *Muhammedanische Studien* (voir *Revue critique*, 1892, II, 390), M. Goldziher commence une nouvelle série d'études sur les mœurs et les idées arabes. Les premières se rattachaient à l'histoire religieuse; celles-ci relèvent de la critique littéraire, mais l'auteur y poursuit le même but, par une méthode pareille. Dans le trésor de la littérature arabe, il fait un choix d'expressions, d'idées, de coutumes, de croyances; il en recherche les traces les plus anciennes; il suit leur développement, note leurs transformations successives, s'attachant surtout à montrer dans quel sens l'islam a modifié le vieux fonds du paganisme arabe.

Cette première partie des *Abhandlungen* contient trois essais, d'importance inégale : je les résumerai brièvement, sans prétention de critique.

Le premier est le plus long et, peut-être, le plus remarquable, par l'originalité des vues, la rigueur des arguments et la portée philosophique. Il traite de l'origine d'un genre de poésie que les Arabes appellent *hidjâ'*, ou genre satirique. Pour les Arabes d'avant l'islam (*al-djâhiliyyah*), l'inspiration poétique découlait du pouvoir surnaturel des djinns. En dépit des théologiens, la croyance aux djinns, à leur influence sur les hommes, à leur rôle dans l'inspiration poétique, a passé dans l'islam, avec d'autres restes de la culture païenne; mais elle a été modifiée par la nouvelle religion. Mahomet, qui se prétendait inspiré par Gabriel, exprimait, sous l'influence d'idées juives et chrétiennes, la croyance à l'inspiration des djinns. La théologie musulmane, plus sévère que le prophète, combattit l'inspiration djinnique et la poésie païenne comme une œuvre de Satan, de l'esprit du mal (*chaïṭân* = *iblîs*, le diable). Or avant l'islam, ce mot de *chaïṭân* était synonyme de *djinn;* et la langue arabe, s'inscrivant en faux contre les scrupules théologiques, persiste à employer ce terme, dans un sens littéraire. Les pieux musulmans eux-mêmes parlent sans arrière pensée du *satan* d'un poète, comme nous parlons de sa *muse*. Pour eux, le satan n'inspire plus que l'artiste. Mais pour l'arabe païen, le poète n'était pas un simple artiste. C'était un élu du peuple, destiné à un rôle social. C'était le *châ'ir* de la tribu, le *sachant*, l'oracle, le prophète. C'était lui qui fixait l'époque et le but des migrations, l'opportunité d'une guerre. Il était choisi, non pour son éloquence ou ses qualités personnelles, mais comme représentant d'un pouvoir surnaturel; un djinn

l'*inspirait*, au vieux sens du mot latin, qui a suivi la même évolution.

Cet état primitif de l'inspiration se reflète dans un genre de poésie qui resta bien arabe jusqu'en plein islam : le genre satirique (*hidjâ'*). A l'origine, le hidjâ' n'est pas la satire du poète, mais la malédiction de l'oracle C'est une arme de guerre, d'autant plus redoutable que son effet est certain. En l'absence de la victime, on profère la menace devant son image ; c'est un véritable envoûtement. Cette conception appartient au vieux fonds sémitique ; on la retrouve, sous une forme très pure, dans l'histoire de Balaam et, plus tard, dans un épisode de la guerre des Asmonéens. La littérature arabe ne remonte pas aussi haut. Chez les plus vieux poètes connus, le hidjâ' n'est plus une incantation, c'est un poème satirique. Mais il renferme des résidus de la couche primitive ; certaines coutumes symboliques, dont le sens vrai s'était obscurci, se reflètent dans le costume traditionnel du poète satirique. Si Mahomet en a défendu l'usage, ce n'est pas par décence, comme le prétendirent plus tard les théologiens, mais pour effacer les traces du paganisme. Ainsi l'islam consacre l'évolution du terme arabe en ôtant au hidjâ' tout caractère religieux ; mais l'idée antique persiste et se transforme : l'incantation du châ'ir devient l'appel à Allâh (*du'â'*) ; c'est une des plus vieilles formes de la prière. Si l'appel n'est pas fondé, la vengeance retombe sur l'appelant : dernier vestige de la malédiction antique.

Ces oracles et ces prophètes s'exprimaient en prose rimée (*sadj'*). Nous n'en avons pas de preuve matérielle, faute de documents, mais divers indices le laissent entrevoir. Mahomet, qui se posait en prophète inspiré, exprime encore ses révélations en prose rimée. Elle persiste longtemps après lui dans les formules courantes de malédiction. C'est seulement vers le IIIe siècle de l'hégire qu'elle devient un genre d'éloquence religieuse, parce que les prédicateurs s'en servirent à l'imitation du livre sacré. Mais l'argument le plus ingénieux de sa thèse, M. G. le trouve dans l'histoire du premier mètre poétique, du *radjaz*. Ce mètre découle de la prose rimée : le radjaz n'est qu'une coordination rythmique du sadj'. Or la satire emploie de préférence le mètre radjaz. Preuve indirecte que le hidjâ', dans son état primitif de prophétie ou d'oracle, employait la prose rimée, forme primitive du radjaz.

Ce chapitre de critique littéraire s'achève par l'examen d'un terme de poésie, la *qâfiyah*. Pour les philologues arabes, ce terme désigne, dans un vers, le pied ou le mot qui porte la rime, et, par extension, tout le vers, voire le poème entier. Pour M. Goldziher, au contraire, ce dernier sens est le plus ancien ; l'autre n'en est dérivé qu'après la fixation des termes d'art poétique. En appuyant son opinion sur d'ingénieux exemples. M. G. montre que la qâfiyah, comme le hidjâ', était un genre satirique. On la compare à une arme dangereuse ; elle se répand dans le monde entier et la victime qu'elle désigne ne peut se soustrair à son effet. Ces caractères sont précisément ceux du hidjâ'. Ainsi la

qâfiyah eut un état primitif analogue à celui du hidjâ' et l'on en retrouve la trace dans le dialecte moderne en Syrie, où *bi-lá qâfiyah* signifie « soit dit sans mauvaise intention, sans blesser personne. »

Le second essai a pour titre : « La poésie antique et moderne jugée par les critiques arabes. » C'est un épisode de la lutte entre l'esprit classique et l'esprit moderne. Dans les premiers siècles de l'islam, les poètes de la djâhiliyyah étaient seuls considérés comme classiques. On leur attribuait une double mission : en conservant la pureté de la langue, envahie par des éléments de plus en plus hétérogènes, ils reflétaient la vie antique, profondément modifiée par l'islam et ses effets sociaux.

A force d'admirer la langue et les qualités chevaleresques de la vieille société arabe, on méconnut les temps nouveaux et les nouveaux hommes. En vouant aux poètes classiques un culte trop exclusif, les philologues, toujours pédants et soucieux de la forme, déclarent à priori que les poètes modernes ne peuvent égaler les anciens, pour la seule raison qu'ils sont modernes : ils doivent se contenter de les imiter. Ce préjugé arrache à un écrivain de grand talent un aveu significatif : pour répandre ses œuvres, il doit en attribuer la paternité à un écrivain classique.

Chose curieuse, la théologie, ennemie naturelle des idées païennes, contribue à fortifier ce préjugé, par souci d'éducation morale. Pour améliorer les hommes, ne faut-il pas leur prêcher que tout va de mal en pis et que le premier âge était le plus beau ? Cette anomalie trahit une crise dans la société musulmane, où la race arabe, envahie par les éléments étrangers, cherchait à se ressaisir. Mais la réaction se dessine peu à peu. L'Islam, fondé sur une base plus large, plus vraiment humaine que la vieille société arabe, voit naître une école de poètes, d'historiens, d'écrivains de tout genre, qui marchent à la conquête du paradis perdu de la littérature. Un souffle plus jeune brise le cadre suranné de la poésie du désert. Dès l'époque omayyade, des poètes de grand talent raillent, avec beaucoup d'esprit, la ridicule imitation de la qaçîdah et la peinture obligée de la vie nomade. Au IV[e] siècle de l'hégire, la littérature moderne a définitivement conquis ses droits de cité. Comme d'habitude, cette réaction dépasse un peu le but et l'opinion met quelque temps à s'arrêter entre les deux extrêmes ; ce fut surtout l'œuvre des critiques du V[e] siècle.

Parmi les écrivains de talent et de bon sens qui réhabilitent la littérature contemporaine, il faut citer le poète et critique Djâhiz, dont la plaidoirie s'élève à des vues générales. Tout en rendant justice au paganisme arabe, il montre combien les grands hommes de l'islam étaient moralement supérieurs aux héros de la djâhiliyyah. Il met en pratique, à son insu, cette maxime de l'Évangile, qu'on ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres. En terminant cette étude, M. G. constate, non sans ironie, que l'imitation servile des formes anciennes a persisté jusque dans la littérature contemporaine.

Le troisième essai traite d'un sujet plus spécial et se rapproche du

premier. M. G. fait l'histoire du mot arabe *sakînah*. Ce terme, qui figure plusieurs fois dans le Coran, a été emprunté par Mahomet au judaïsme, mais le prophète n'en a pas compris le sens exact. La *shekhînâ* juive est la présence de Dieu manifestée par des signes extérieurs. Dans le Coran, Mahomet semble avoir voulu désigner, par *sakînah*, soit un état moral subjectif, soit un objet concret dont il n'avait pas une idée très nette. L'exégèse musulmane, embarrassée par ces passages du livre sacré, rapprocha le mot *sakînah* de la racine arabe *sakana*, *être au repos*. Dès lors, ce terme, naturalisé arabe, signifie couramment « paix de l'âme, repos, dignité, calme, équilibre moral. » Mais l'influence judaïque reparaît plus tard dans l'évolution du mot. La shekhînâ juive, c'est la présence divine se manifestant par des nuages ou par un feu ; c'est aussi le Saint-Esprit, parlant par la bouche des prophètes. La sakînah arabe a souvent un sens analogue, notamment dans les traditions musulmanes de couleur judaïque. Enfin, le mot arabe subit l'influence des idées païennes. La croyance aux djinns, on l'a vu plus haut, ne fut pas abolie, mais seulement transformée par l'islam. M. G. montre, par une série de curieux exemples, qu'une partie des attributs conférés aux djinns fut transportée à la sakînah. De là cette idée bizarre qu'elle se manifeste sous la forme d'un chat ou d'un tourbillon de vent.

L'appareil scientifique est résumé dans les notes. Les plus importantes sont réunies, en appendice, à la fin de chaque essai ; on y trouve de curieux aperçus sur les croyances djinniques Un index termine le volume. M. G possède à fond les sources arabes et sémitiques. Sa vaste érudition lui fournit d'ingénieux rapprochements (p. 50, symbole du soulier chez les Grecs; p. 55, symbole de l'index ; p. 80, *radjaz* = ἴαμβοι ; p. 116, *djinn* = *amor*, etc.). La langue n'est pas toujours facile et le texte, d'ailleurs très correct [1], gagnerait à être dépouillé de quelques citations, notamment des mots imprimés en caractères orientaux au milieu des phrases, suivant une méthode trop répandue en Allemagne. Les opinions de l'auteur, toujours ingénieuses et souvent hardies, paraîtront parfois un peu subjectives ; mais en pareille matière, la preuve objective est souvent difficile. De fait, on accepte presque partout, sans hésiter, les jugements de M. Goldziher, qui nous promène avec une rare aisance, dans ce vieux monde arabe dont il connaît tous les secrets. La première partie de son livre en appelle une seconde ; espérons qu'elle paraîtra bientôt.

Max van Berchem.

---

1. P. 108, l. 13 : *Theorien* ; p. 109, l. 18 : *Gesammtheit*; p. 137, l. 3 : *wie er*.

K. Waliszewski. Pierre le Grand : l'Éducation — l'Homme — l'Œuvre, d'après des documents nouveaux, avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon, 1897, un vol. gr. in-8, 633 pages.

Dans le dernier ouvrage que le brillant biographe de l'impératrice Catherine II, M. Waliszewski, a consacré, cette fois, à l'étude du fondateur de l'empire russe, Pierre le Grand, on constate le même plan, les mêmes qualités et, qu'on nous permette d'ajouter, les mêmes défauts que dans ses précédents volumes.

Le nouvel ouvrage est divisé en trois parties, qui se subdivisent chacune en deux livres, ramifiés eux-mêmes en chapitres. Distribués dans un ordre méthodique, la somme des renseignements fournis est énorme. M. W. a une lecture immense et la liste des auteurs cités tiendrait à elle seule un gros chapitre, même un livre. Les manuscrits utilisés sont plus rares et tirés presque exclusivement des archives des affaires étrangères de Paris et de La Haie; très peu proviennent de Russie. Enfin, le tout est mis en œuvre avec un style plein d'éloquence et de poésie.

Malgré, ou plutôt à cause de tant de recherches érudites, l'impression qui ressort de la lecture de cet ouvrage, c'est que Pierre le Grand était une espèce de sauvage déséquilibré, à la fois puéril et sanguinaire comme un potentat africain, cruel et sensuel, ivrogne et lâche ; et pourtant il a fait cette œuvre étonnante : l'Empire russe et sa civilisation! N'y a-t-il pas là contradiction manifeste? M. W. l'explique par les complexités du caractère de son héros. On pourrait, je crois, en découvrir une autre cause, dans l'abondance, précisément, des lectures de M. Waliszewski. L'auteur recueille ses renseignements de toutes parts, rapports diplomatiques, mémoires, histoires sérieuses ou collections d'*ana ;* il les sert, sans choix suffisant, au lecteur, qui éprouve une sorte de malaise quand il se voit appelé à concilier tant de rapports discordants.

Il arrive parfois à l'auteur qu'il renonce à prendre parti entre les diverses leçons de ses lectures. Il dit, par exemple, que la maîtresse d'Alexis, Euphrosine, était petite, à moins qu'elle ne fût grande (p. 577) ; que, lors de la bataille de Pultava, Mazeppa avait cinquante-quatre ans, ou bien soixante ans, ou bien soixante-seize ans (p. 346) ; parlant d'une famille qui a joué un certain rôle dans les amours respectives de Pierre et de Catherine, il l'appelle Mons, ou bien Monst, ou Munst, ou bien Moëns (p. 269) ; le père était négociant en vins, à moins qu'il ne fût orfèvre. Quant à Catherine, elle s'appelait Troubatchof, ou Vassilevska, ou Mihaïlof (p. 272).

La partie la plus nette du volume, mais c'est aussi la moins originale, est certainement la troisième, consacrée à *l'Œuvre ;* la seconde, *l'Homme*, prend l'aspect d'un réquisitoire des défauts et des vices de Pierre le Grand, de sorte que l'on a peine à voir comment il a pu devenir un civilisateur et un conquérant; dans la première partie,

l'Éducation, pleine justice ne nous semble pas toujours rendue non plus aux premiers instituteurs du Tsar.

Cette éducation, Pierre la fit, comme on sait, à cette Slobola de Moscou où résidaient les officiers et les artisans venus d'Occident. Parmi eux, le Genevois Lefort ne devait pas tarder à l'emporter par ses mérites et par une faveur qui dura dix ans, de 1690 à sa mort. Il est vrai que Pierre n'opéra ses grandes réformes qu'à partir de 1700 et que ce fut dans les années suivantes qu'il fonda Pétersbourg, vainquit Charles XII, conquit les provinces baltiques, créa les grandes institutions de l'Empire (sénat, synode, etc.) et qu'il se fit proclamer non plus tsar simplement, mais empereur. Toutefois, il est manifeste que ces réformes existent en germe dans la culture de la Sloboda et que Lefort a été pour Pierre une sorte de chevalier d'Occident, représentant d'abord en Russie l'éducation européenne, et chargé ensuite, lors de la grande ambassade, de représenter, en Europe, une Russie en voie de civilisation.

A la suite des détracteurs de ce galant homme, M. W. le considère comme un aventurier, un viveur, un maître de menus plaisirs, n'ayant aucune idée de la guerre et d'importance nulle part. Toutefois, il ne nie pas qu'il n'ait été mis à la tête de l'amirauté et de l'office des affaires étrangères, ainsi que de la grande ambassade, et il lui donne même le titre de grand amiral (p. 77), qu'il n'eut pas.

Général tout d'abord, mais amiral aussi, Lefort avait pourtant fait un apprentissage militaire. Je ne parle pas de son service dans la garnison de Marseille, où il s'était engagé comme cadet (M. W. ne le dit pas), ni de sa présence dans l'armée hollandaise lors des opérations du grand Condé. Mais enfin, sous le règne de Fédor, il avait concouru à la défense de Kief, et, sous la régence de Sophie, accompagné Galitsine en Crimée. Il avait bien l'expérience du soldat et de la campagne de Russie. Quand Pierre prit le pouvoir, ce prince recourut à lui pour dresser ses troupes et Lefort compte parmi les premiers instructeurs de l'armée tsarienne. M. Waliszewski, qui s'en réfère au résumé que M. Vulliémin a tiré de la biographie de Posselt, ne connait pas les lettres inédites du général, qui sont fort instructives. Elles donnent d'abord une tout autre idée de Pierre le Grand. « C'est le plus brave et le plus généreux monarque qui se puisse voir, écrit Lefort. Il est bien fait de sa personne, il a un esprit sans pareil et est très bon soldat. » Elles renseignent sur le souci que prend Lefort d'exercer ses régiments, comme de diriger les affaires publiques. Il est vrai que les Européens, qui le voient à l'œuvre en Hollande ou en Russie, disent de lui : « M. le Général a la manière de ne rien faire, tant à l'égard des affaires d'État que pour les siennes propres, hormis que son maître n'y donne les mains. » Mais ils ajoutent « qu'après les princes souverains, il est assurément le plus grand seigneur qu'il y ait au monde, .. qu'il est dans de continuelles occupations pour les affaires considérables ». Son neveu

écrit : « A la vie que mon oncle mène, il sera impossible qu'il vive longtemps. » Il mourut, en effet, à l'âge de quarante-trois ans.

Ce fut bien lui dont la maison servit de palais à Pierre et c'était un brillant organisateur de fêtes ; mais il n'y a pas là de quoi le rabaisser aux yeux de la postérité. Il remplissait en quelque sorte un office semblable à celui des anciens grands maîtres de l'Hôtel ou du palais des rois de France, qui n'en étaient pas moins des ministres d'État. Non pas assurément qu'il ait été un ministre dirigeant : Pierre n'en eut pas. Mais il fut pour ce prince une sorte de maître de civilisation, un modèle sur lequel il voulait former son peuple, un mentor prêchant d'exemple, à la fois conseiller apprécié et agent dévoué. Son successeur dans la faveur et les affaires fut Menchikof, qui lui fut peut-être supérieur comme politique et général, mais bien inférieur en valeur morale. L'amitié d'un Lefort relève à nos yeux ce Pierre le Grand, si décrié, et, si nous ne souscrivons pas au mot de Voltaire : « Sans ce Genevois la Russie serait peut-être encore barbare », nous défendrons les mérites de Lefort en rappelant simplement, comme M. W. le fait du reste, que e parti vieux russe, hostile aux réformes de Pierre le Grand, faisait passer l'empereur civilisateur pour le propre *fils de François Lefort.*

Ces critiques adressées à l'œuvre de M. W. prouvent l'intérêt qu'elle inspire et le cas que l'on en fait. L'étude de M. W. est poussée jusqu'à l'infini détail (et c'est même là la cause de ses défauts). Après l'avoir lue, on peut se vanter de connaître à fond le grand règne ; et l'on rend hommage à cette minutieuse enquête, conduite avec dextérité, exposée avec talent et une grande richesse d'aperçus nouveaux et de fines remarques. M. Waliszewski prouve que le fameux testament de Pierre n'est qu'une légende; après M. de Vogüé, il sait nous faire partager son indignation dans le dramatique récit de la mort d'Alexis, tué par le knout de son père, crime atroce, que ne suffisent pas à atténuer les nécessités de la défense de la civilisation menacée [1].

De Crue.

---

1. Lefort s'appelait *François* et non *Francis* (p. 59) ; le premier de ses ancêtres, venu de Coni à Genève au XVI[e] siècle, s'appelait réellement Lefort (en latin *Eleforius*) ; il n'est pas sûr qu'il se rattache à une famille plus ancienne, les *Lifforti* ; le ministre Saxon Lefort est bien le neveu du général (p. 128). — *Bockhoven*, donné comme Anglais de naissance, n'est-il pas Hollandais d'origine (p. 60)? — *Munich*, malgré son nom, est non pas d'origine de *Bavière*, mais d'*Oldenbourg* (p. 247). — Nous applaudissons des deux mains à l'orthographe française, conforme à la prononciation russe, que M. Waliszewski donne à ses personnages ; jusqu'à présent, ils nous arrivaient déguisés à l'allemande ; mais, pour les noms étrangers, il faut lire *Timmermann*, au lieu de *Zimmermann* (p. 72) ; *Dalberg*, au lieu de Dahlberg (p. 85) ; *Bernouilli*, au lieu de *Bernoulli* (p. 255 et 474) ; *Berghem*, au lieu de *Bergheim* (p. 144). — Qu'est-ce que le duc de *Luxembourg*, cité p. 253 ? Ce titre n'est alors porté que par les Montmorency de France. — P. 485. Le patriarche Philarète est le *père* et non le *frère* de Michel, le premier Romanof. — P. 91. Il y a autant d'erreurs que de mots dans cette phrase : le *grand-duché* de *Zelle*, fief de la maison

Dr Franz Thalmayr. **Gœthe und das klassische Alterthum.** Leipzig, G. Fock 1897, in-8°, 185 pages, 3 mk.

L'ouvrage de M. Thalmayr est fait avec soin et recevra bon accueil. La tâche que s'est donnée l'auteur est très modeste et très pénible à la fois : l'originalité ne peut guère trouver place dans un recueil de témoignages, et, d'autre part, il n'est pas un sujet relatif à Gœthe qui ne soit hérissé d'une bibliographie, capable de décourager les moins timides. La « littérature » de certaines questions finira par les rendre inabordables. On a, notamment, étudié maintes fois, et par le menu, ce que Gœthe doit à l'antiquité classique. M. Th. s'est proposé de recueillir les résultats de ces enquêtes partielles, et son travail, qui est proprement un ouvrage de vulgarisation, ne sera pas sans utilité. Il se sert, nous dit-il dans son avant-propos, de tout ce qui peut éclairer les rapports de Gœthe avec l'antiquité gréco romaine, œuvres, jugements, lettres, entretiens, langue et style du poète lui-même : il y joint, pour l'histoire des idées de Gœthe, *Vérité et fiction,* les diverses monographies, correspondances et œuvres d'histoire littéraire. Rien n'est plus naturel ; mais on est un peu surpris quand M. Th. ajoute que, pour conserver « le ton de l'originalité vivante », il s'est efforcé de reproduire aussi textuellement que possible les emprunts faits tant aux œuvres du poète qu'à ses contemporains et aux *historiens de la littérature*. Le scrupule est très légitime en ce qui regarde les deux premières sources : on le comprend moins pour la troisième. On regrette souvent que certains jugements de critiques ne soient pas modifiés, complétés ou même en partie réfutés ; en outre, le lecteur ne retrouve pas tout ce « déjà vu » sans une certaine impatience : il se prend à regretter que l'auteur n'ait pas retenu de ces jugements littéraires le sens et non les termes, en gardant vis-à-vis d'eux son indépendance. Le malaise est d'autant plus sensible que, M. Th. n'indiquant pas toujours ses sources, le lecteur s'exerce de lui-même au « petit jeu » des réminiscences. C'est ainsi que dans le chapitre relatif à *Iphigénie,* nous trouvons, à propos des idées d'amitié et d'humanité, des pages entières empruntées à la dissertation de Morsch. Ailleurs, ce sont des jugements de Hettner, de Lücke, etc... On voudrait pouvoir, quelquefois, se reporter à l'original et l'on se demande pourquoi M. Th. se montre si avare de références. Aurait-il, d'ailleurs, indiqué constamment ses sources, que nous ne l'eussions même pas tenu quitte. Ce qui manque, en effet, à son livre, c'est une bibliographie un peu complète du sujet. Son étude est un bon « aperçu » de la question, mais elle ne peut prétendre l'épuiser : c'est, en effet, une partie considérable de l'œuvre de Gœthe qui se trouve ainsi étu-

de *Brandebourg*, appartenant au prince de *Nassau*. *Zelle* servait de patrimoine et de résidence à un *duc de Brunswick*, Georges-Guillaume, frère aîné du premier électeur de Hanovre, et mari d'Eléonore d'Olbreuse, cette française protestante réfugiée, de qui descendent les rois de Prusse et de Grande-Bretagne.

diée directement ou de biais, et l'on sait que la « Gœthephilologie », si violemment — et injustement — malmenée naguère par M. Braitmaier, ne cesse d'élever autour des œuvres du grand poète, de pieux monuments de « contributions » et d'études critiques. M. Th. devait donc nous donner, à la suite de chaque chapitre, l'indication des principaux ouvrages à consulter. Il eût ainsi fourni les moyens d'approfondir ce qu'il n'étudie souvent qu'à la course. On pourrait en citer de nombreux exemples. Dans les pages consacrées à l'Épisode d'Hélène et à la Nuit classique de Walpurgis, il faut louer la clarté et le choix des citations (encore anonymes !) ; mais l'analyse et l'appréciation de ces parties du poème, où le bon Eckermann voyait « toute une antiquité », sont manifestement écourtées. Le sujet choisi par M. Th. demandait une étude plus complète de ces symboles, de ces idées philosophiques enveloppées de mythologie, et de ce que l'on a quelquefois appelé « le romantisme de l'antiquité classique ». Par trop sommaires aussi sont les lignes consacrées à la traduction des fragments du *Phaéthon* d'Euripide, à la restitution de la pièce (1823) et aux réflexions qu'inspire au poète la chûte du fils d'Hélios (1827). M. Th. termine sa trop courte notice en disant que cette tragédie « porte en soi certaines marques qui, à plusieurs reprises, la rapprochent de l'esprit moderne ». Sur ces « marques », M. Th. ne s'explique pas davantage et nous intrigue sans nous renseigner. C'est en dire trop ou trop peu. La critique moderne rend pleine justice à ces essais de Gœthe, relatifs à *Phaéthon*. M. de Wilamowitz, tout en constatant que le poète fut très mal servi par les philologues dont il prit les conseils, admire sa restitution et constate qu'il s'était engagé dans la bonne voie « en achevant la trame que l'on trouve ourdie dans les fragments ». Ce n'est pas la seule fois que Gœthe ait parlé de la tragédie grecque avec une sûreté de jugement, une pénétration que montrent rarement les poètes, quand ils se font critiques. Son appréciation des trois *Philoctète* peut passer pour définitive : il serait impossible de caractériser avec plus de justesse et de sûreté la manière dont les trois grands tragiques, chacun selon son système et son tempérament, ont mis à la scène le même sujet. M. Th. loue comme il convient ce chef-d'œuvre de critique : le morceau valait une analyse, ou même une citation. Je trouve aussi trop de hâte et certain défaut d'information dans le passage consacré à un essai de tragédie antique, *Elpénor*. On s'étonne que M. Th. ne cite que des travaux déjà anciens, ceux de Cholevius, de Viehoff et de Strehlke, signale en passant, comme une « opinion », la contribution, tout à fait décisive, de Biedermann, touchant la source chinoise d'*Elpénor*, et passe sous silence les études de B. Seuffert, de G. Kettner et de R. Schlösser. Certaine observation mise en note me semble également trahir une étude un peu hâtive. Pour Gœthe, d'après M. Thalmayr, Elpénor serait fils de Lykus, et non d'Antiope ; cela ressort, pense-t-il, de ces paroles de Polymétis : « La reine doit-elle apprendre de quel crime ton père s'est rendu

coupable envers elle? » Le vieux courtisan, ignorant (comme il est très vraisemblable, et d'ailleurs généralement admis) la substitution d'enfants, ne saurait parler autrement de l'attentat préparé par Lykus contre le fils d'Antiope.

Les pages relatives à la *Natürliche Tochter*, fort judicieuses d'ailleurs, semblent aussi bien écourtées, si l'on songe à l'intérêt multiple de cette géniale et étrange pièce, si pleine d'idées et d'une conception d'art si logiquement conséquente avec l'esthétique de Gœthe. Sans doute les dimensions de son ouvrage ne permettaient pas à M. Th. de traiter longuement le sujet, mais tant s'en faut qu'il nous ait donné l'essentiel. Ce n'est pas seulement par la langue et le style que la pièce de Gœthe se rattache à l'antiquité : elle nous montre une curieuse déformation de l'idéal antique, et c'est là surtout ce qu'il était intéressant d'étudier. On nous dit que les personnages « *comme dans le drame des anciens* n'ont pas de traits individuels, mais représentent des abstractions idéales ». C'est là une singulière théorie, bien peu conforme à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du drame grec. Il ne faudrait pas — nous le montrerons tout à l'heure — accepter à la lettre certaines opinions et certaines formules de Schiller. Quoi qu'il en soit de cette question, M. Th. signalant justement la « composition magistrale » et le « groupement plastique » de la tragédie de Gœthe, refuse, avec raison, d'accepter le jugement de Lewes : « Un drame, dit l'écrivain anglais, que l'on estime pour son profond symbolisme, peut exister pour des philosophes et des critiques, mais l'art le repousse. » Il est permis de trouver cet « art » bien exclusif : la sentence de Lewes nous représente bien l'opinion bourgeoise ; son étroitesse méritait plus qu'une objection timide : pour des fautes plus vénielles, Adolphe Schœll, de son style âpre et rude, cinglait jadis le très fameux biographe de Gœthe.

M. Th. se retranchant d'ordinaire derrière les plus fortes autorités, son livre pourrait passer pour un code, une sorte de catéchisme Gœthien. Mais il aurait fallu pour cela faire avec plus de critique, ou du moins plus explicitement, le départ de ce qui peut être, ou non, article de foi. Puisqu'il rectifie justement certains témoignages, comme nous venons de le constater, on s'étonne de le voir reproduire sans commentaire les idées sur l'antiquité que Schiller échange avec Gœthe et avec G. de Humboldt. Schiller aime à disserter sur l'antiquité grecque et croit avoir avec elle une secrète et profonde affinité. Persuadé qu'il n'est séparé des Grecs que « par une différence d'éducation », il se met, fort tard, à apprendre leur langue ; il lit les tragiques dans des traductions françaises, et, par leur intermédiaire, compose une adaptation d'*Iphigénie à Aulis*. Ce sont là des convictions respectables, mais si Schiller emporte notre admiration, ce n'est pas comme théoricien du drame grec. Après avoir lu les *Trachiniennes*, il écrit à Gœthe une

lettre pleine d'enthousiasme [1]; la situation et les sentiments du personnage de Déjanire lui paraissent admirablement conçus: le caractère, observe-t-il, est à la fois individuel et profondément humain Jusqu'ici nul ne songe à contredire. Mais Schiller va plus loin et rectifie. « Les caractères de la tragédie grecque sont plus ou moins des masques idéaux et non point proprement des individus, comme dans le théâtre de Shakespeare ou dans celui de Gœthe. » Ulysse est, par exemple, l'idéal de la sagesse rusée, sans scrupule dans ses moyens, et sans générosité; Créon n'est autre chose que « la froide dignité royale ». Sans parler des objections que soulèvent ces cas particuliers, on voit combien la plupart des caractères brisent, pour ainsi dire, cette étroite formule. Schiller en a lui-même le sentiment lorsque, revenant encore une fois sur sa pensée, pour la restreindre, il déclare que ces caractères « sont aussi peu des êtres logiques que de pures individualités ». Si l'idée paraît plus acceptable sous cette forme, c'est sans doute, suivant le mot célèbre, parce qu'on y a fait entrer son contraire. La raison pour laquelle Schiller trouve admirable le *Philoctète* de Sophocle est d'une expression plus juste: il loue le poète d'avoir tiré de la situation tout le parti possible et constate que « malgré la particularité du cas, tout repose sur le fonds éternel de la nature humaine ». On se demande, dans ces conditions, comment Schiller a pu méconnaître que c'était là proprement le système de nos tragiques, et ce qu'ils ont, dans leurs chefs-d'œuvre, supérieurement réalisé. Très expéditive est aussi la manière dont Gœthe les juge et les condamne dans sa réponse [2]: « Dans les figures de la poésie antique, comme dans la statuaire, apparaît un *abstractum* qui ne peut atteindre sa hauteur que par ce qu'on appelle style. Il y a aussi des « *abstracta de manière* » (« abstracta durch Manier »), comme chez les Français. » C'est, on le voit, un curieux assaut de formules. Le même préjugé faisait émettre à Schiller, dans sa fameuse dissertation *Sur l'usage du Chœur*, d'assez étranges opinions: d'après lui, le chœur antique, introduit dans la tragédie française, la ferait voir dans toute son indigence et la réduirait à néant, tandis qu'il donnerait sa vraie signification à la tragédie de Shakespeare. Ce chœur trouverait d'autant moins sa place dans les drames du poète anglais que, suivant une très heureuse expression, les scènes populaires en donnent déjà « la monnaie ». M. Th. ne s'est pas, non plus, abstenu des traditionnelles médisances sur la tragédie française. Il paraît, si nous l'en croyons, ainsi que Cholevius, que nos auteurs dramatiques n'ont jamais pu faire qu'un « assemblage mécanique » des éléments antiques et modernes. Ne serait-il pas temps de renoncer à ces jugements dont la polémique n'excuse plus la partialité, et qui, cessant d'être des idées de combat, ne sont plus aujourd'hui que des idées fausses?

1. 4 avril 1797.
2. 5 avril 1797.

M. Th. reproduit aussi fidèlement, au sujet du *Prométhée,* une opinion de Hettner, presque traditionnelle, à laquelle il conviendrait d'apporter quelques restrictions. Doit-on voir dans le fragment de Gœthe « une révolte furieuse contre la *croyance* au supra-terrestre »? Il est difficile de le croire; Prométhée ne nie pas les dieux : il refuse de s'incliner devant eux, parce que leur puissance est bornée *(ich diene nicht Vassalen).* Tout autre est l'inspiration du morceau lyrique que Gœthe considérait, par erreur, comme faisant partie de son drame : c'est là qu'on peut voir une profession d'athéisme, et Jacobi le sentait bien, quand il faisait de ce monologue l'usage perfide que l'on sait.

Dans le dernier chapitre du volume certaines études relatives à la tragédie grecque (*Shakespeare und kein Ende, Die tragischen Tetralogien, Ueber die Parodie bei den Alten*) sont, nécessairement, assez brièvement traitées. M. Th. insiste pourtant, avec raison, sur la fameuse interprétation que Gœthe a donnée de la Katharsis (*Nachlese zu Aristoteles Poetik*, 1826). Après avoir comparé son explication à celle de Lessing, M. Th. conclut « que le vrai sens de la définition d'Aristote tient le milieu entre les deux explications ». On peut le contester. L'idée d'Aristote ne « contient » pas celle de Gœthe : elle n'a rien de commun avec elle. Et d'abord la traduction est de pure fantaisie : on reconnaît l'amateur qui lisait à peu près Homère, mais qui n'avait de la langue grecque qu'une connaissance fort imparfaite. Le point de départ de l'interprétation n'est pas lui-même très solide : « Comment, nous dit-il, Aristote, avec sa méthode qui s'attache toujours à l'objet, pouvait-il, au moment où il parlait de la *construction* de la tragédie, penser à l'effet, et, qui plus est, à l'effet lointain que la tragédie *pourrait* exercer sur le spectateur? » Il entend donc par Katharsis cette « *aussœhnende Abrundung* » que l'on exige de toute œuvre poétique, et la même idée lui paraît être le principe des trilogies : il ne voit pas de plus haute Katharsis que celle d'*Œdipe à Colone*, où un homme qui s'est précipité, lui et les siens, dans les plus irréparables malheurs, devient enfin le génie protecteur d'un pays. Ce que Gœthe a donc en vue, n'est guère autre chose que le dénouement. Son explication restera toujours intéressante, ne fût-ce qu'au point de vue documentaire; M. Bernardakis, avec une interprétation du texte fort différente, est arrivé naguère à une conclusion presque identique.

Le sujet traité par M. Th. n'est que trop vaste et l'on ne peut assurément lui reprocher de l'avoir développé trop longuement. Nous lui signalerons pourtant une page, dans son étude sur l'*Iphigénie,* qu'il eût mieux valu ne pas emprunter à la dissertation de Morsch, d'ailleurs fort bonne : c'est un développement assez diffus sur l'idéal d'humanité; il y est question, un peu pêle-mêle, du nationalisme grec, opposé aux idées des Penseurs, de la conclusion du *Prométhée* d'Eschyle, du cosmopolitisme, du stoïcisme prêchant l'amour universel, d'Épictète, de Marc-Aurèle et de Herder. Certains rapproche-

ments avec le *Philoctète* de Sophocle nous auraient plus directement montré que la pièce de Gœthe n'est pas entièrement « ungriechisch und modern », selon le mot de Schiller. En revanche, l'Iphigénie grecque est insuffisamment caractérisée : l'opinion de Hettner, d'après laquelle « cette figure est, chez Euripide, d'importance secondaire », ne peut raisonnablement se soutenir. En réalité, la pièce grecque est une sorte de tragédie d'intrigue où le poète, mettant en scène des personnages connus, les fait agir plutôt qu'il n'approfondit leurs caractères, et ce dessein, assurément très différent de celui de Gœthe, est exécuté avec un art si sûr et si parfait, une telle science des effets dramatiques que tous les raisonnements ne vaudraient rien contre notre émotion. — Les réserves que nous venons de faire — et chacune des questions traitées dans l'ouvrage appellerait une discussion — n'ôtent rien au mérite ni à l'utilité du livre de M. Thalmayr. Le choix des témoignages est, le plus souvent, judicieux; certaines parties ou certains chapitres, l'étude et l'influence des poèmes homériques, les rapports avec Schiller, les dernières œuvres inspirées de l'antique, sont traités avec soin ; l'ouvrage est un utile *compendium*, et peut-être a-t-on mauvaise grâce à demander à M. Thalmayr plus qu'il n'a voulu nous donner.

G. Dalmeyda.

BULLETIN

— M. Henry Harrisse publie, en tiré à part, son mémoire intitulé *L'Atterrage de Cabot au continent américain en 1497*, lu à la Société royale des sciences de Gœttingue et inséré dans les dernières *Nachrichten* de cette Académie. C'est un travail historique et critique sur une question qui passionne en ce moment les américanistes. Notre collaborateur réfute l'opinion avancée par le président de la Société royale anglaise de géographie, sir Clements Markham, que l'atterrage se fit à Terre-Neuve au cap Bonavista, et celle du Dr Dawson, de la Société royale du Canada, que ce fut à l'île du Cap-Breton. Ces deux savants ayant pris pour base la variation magnétique, M. H. prouve mathématiquement que la conséquence de leur donnée et de leurs calculs serait de placer cet atterrage à *cent soixante-dix-sept milles plus au nord* que le Cap-Breton. Une erreur aussi considérable méritait d'être relevée. M. Harrisse met la dernière main à un ouvrage sur la découverte et l'évolution cartographique de Terre-Neuve, d'après des documents nouveaux, et enrichi de cartes nombreuses.

— M. Eug. Duval, avocat général à la Cour de Cassation, a prononcé, à l'audience de rentrée du 16 octobre dernier, un discours sur *la Préparation des Ordonnances de 1667 et 1670 et Guillaume de Lamoignon* (Paris, 1897, in-8, non mis dans le commerce). Cette étude, comme le dit l'auteur, a un caractère « d'histoire plus encore que de législation » ; c'est à ce titre que nous la signalons aux lecteurs de la *Revue critique*. M. Duval a raconté dans quel esprit Louis XIV avait entrepris la réformation de la justice, ce qui se passa dans les diverses séances du conseil nommé à cet effet,

quel rôle particulier revint à Pussort, l'adversaire opiniâtre des prérogatives des Parlements, par suite de quelles circonstances Guillaume de Lamoignon intervint dans ce travail dont les parlementaires avaient été d'abord jalousement écartés, comment la préparation des deux ordonnances de 1667 et de 1668 se réduisit à une sorte de discussion passionnée entre le conseiller d'État et le premier président, en qui s'incarnaient deux tendances nettement opposées. Une appréciation de Lamoignon, comme homme, jurisconsulte et magistrat, termine ce discours; M. Eug. Duval voit en Lamoignon non seulement un magistrat qui a honoré sa fonction, mais encore un homme de progrès, qui, à certains égards, ainsi pour les garanties à accorder à l'accusé et à la défense, a devancé les idées de son temps. Cette étude a été faite d'après les textes imprimés ou d'après des sources manuscrites. Elle caractérise avec justesse l'esprit qui inspira le roi et ses conseillers dans leur œuvre judiciaire; elle précise et complète la physionomie historique d'un grand magistrat. — G. L.-G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 février 1898.

M. Héron de Villefosse rend compte de l'examen qu'il a fait, avec M Cagnat, des pierres avec inscriptions découvertes derrière Notre-Dame. C'est dans un terrain situé entre le quai aux Fleurs, la rue du Cloître-Notre-Dame et la rue Chanoinesse, que le mur en question a été découvert. Ce mur est antique de basse époque, élevé à la hâte et construit avec des matériaux provenant d'édifices qui devaient être encore debout au IVe siècle. Dans la partie la plus rapprochée de la rue du Cloître-Notre-Dame, le mur a été entièrement dégagé par les soins et aux frais de M. Loup, entrepreneur et propriétaire de la maison en construction. M. Loup a fait dégager et déposer dans le square Notre-Dame un certain nombre de pierres romaines, dont une vingtaine portent des inscriptions. — Ce mur, bâti à la hâte à l'aide d'anciens matériaux, a environ trois mètres d'épaisseur à sa base. La plupart des inscriptions, tracées sur la tranche des dalles, se trouvaient tournées vers les joints intérieurs du mur, de sorte qu'elles n'étaient pas visibles au moment de la découverte. On est sans aucun doute en face de plusieurs gradins d'amphithéâtre sur lesquels avaient été tracés des noms propres. Adrien de Longpérier avait déjà signalé des gradins portant des inscriptions de même nature parmi les pierres découvertes, en 1847, sur le parvis Notre-Dame; il les avait rapprochés des gradins trouvés encore en place dans les arènes de la rue Monge, en 1870. M. Héron de Villefosse demande, avec M. Cagnat, que ces pierres, où sont gravés les noms d'anciens habitants de Lutèce, *Prior*, *Quinta*, *Marcellus*, etc., soient déposées en lieu sûr. — Cette proposition, après quelques observations de M. Perrot, Müntz, Wallon, Deloche et Longnon ,est adoptée à l'unanimité.

M. Longnon, président, donne lecture d'une lettre de M. le ministre de l'instruction publique, annonçant que M. le Dr Jules Rouvier, de Beyrouth, a découvert, au sud de cette ville, plusieurs puits funéraires phéniciens du IIe siècle a. C., et priant l'Académie de lui accorder, sur la fondation Piot, une somme de 3.000 francs pour la continuation de ces fouilles. — M. Philippe Berger donne quelques détails sur les fouilles de M. Rouvier. M Rouvier pense que ces tombes doivent appartenir à la nécropole de l'ancienne Berytus. Il y a découvert une série de jarres dont plusieurs portent des graffiti grecs et phéniciens Non loin de là, il a mis à jour l'angle d'une très grande mosaïque appartenant sans doute à une église construite dans le voisinage du temple antique, dont M. Rouvier croit reconnaître l'emplacement. A côté de cette mosaïque gisaient de belles colonnes de 65 cent. de diamètre et des fragments de plaques de marbre. — M. Clermont-Ganneau confirme et complète les indications de M. Berger. — L'Académie décide le renvoi de la demande de M. le ministre et des rapports de M. Rouvier à la commission de la fondation Piot.

L'Académie se forme en comité secret.

(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 14 mars — 1898

LANGLOIS et SEIGNOBOS, Introduction aux études historiques. — LAPIE, Les civilisations tunisiennes. — DEPONT et COPPOLANI, Les confréries musulmanes. — O. HOFFMANN, Le dialecte ionien. — MAHAFFY, La civilisation grecque. — RICCI, Épigraphie latine. — DUCHESNE, La liturgie latine, 2e éd. — PEDERSEN, L'aspiration en irlandais. — KROHN, La littérature finnoise. — GASTÉ, La langue de Menot. — Lettres de Catherine de Médicis, p. BAGUENAULT DE PUCHESSE, VI. — FREDERICQ, L'Inquisision néerlandaise, II. — DARMSTAEDTER, L'abolition de la main-morte. — DAENELL, La Hanse. — DE MARCO, La Sicile avant l'expédition de Mille.

CH.-V. LANGLOIS et CH. SEIGNOBOS. **Introduction aux études historiques**, Paris, Hachette, 1898, XVIII-308 pages.

J'ai lu, dans une notice anonyme, que le livre de MM. Langlois et Seignobos était « amusant ». L'épithète paraît d'abord singulière, mais elle est parfaitement justifiée. Oui, c'est un divertissement de lire ce petit volume ; à une condition cependant : c'est qu'on ait derrière soi quelques bonnes années d'études historiques

Ce n'est pas, en effet, un manuel pour les commençants ; Bouvard et Pécuchet, brûlant d'écrire l'histoire du duc d'Angoulême, ne trouveront pas ici le guide-ânes qu'il leur faudrait. C'est dommage, car Bouvard et Pécuchet ont besoin d'être guidés, et nous avons tous été, à une certaine époque de notre existence, Pécuchet et Bouvard. Je ne puis oublier avec quelle surprise, en première année d'École Normale, j'entendis Fustel ouvrir sa conférence d'histoire par ces paroles révélatrices : « Messieurs, l'histoire se fait à l'aide de textes. » J'avais cru jusqu'alors qu'on la tirait de gros livres et que, plus ces livres étaient gros, plus on en tirait d'histoire. J'étais cependant ce qu'on appelle un brillant élève ; mais aucun de mes professeurs de lycée ne m'avait appris ce que c'est qu'un texte. On ne m'avait pas dit non plus qu'entre deux versions d'un même fait on doit souvent choisir, et non pas déverser la plus courte dans la plus longue. La tendance à la compilation, à l'harmonistique, est naturelle à l'homme peu cultivé ; il faut un enseignement et des exemples bien choisis pour l'en affranchir. C'est seulement aux « affranchis » que convient le livre de MM. Langlois et Seignobos ; les autres attendront qu'on leur apporte quelque chose de plus simple, un « Précis élémentaire de critique historique », qui

serait utile à tout le monde, même au plus modeste lecteur d'un journal qui ment.

Les auteurs ont parfaitement défini, dans leur avertissement, ce qu'ils ont voulu faire : « La présente Introduction aux Études historiques est conçue non comme un résumé de faits acquis ou comme un système d'idées générales au sujet de l'histoire universelle, mais comme un essai sur la méthode des sciences historiques. » Ce programme a été parfaitement rempli. Les divisions de l'ouvrage sont très nettes et attestent des préoccupations philosophiques élevées. Le livre Ier *(Connaissances préalables)* est comme une préface : il y est question de la recherche des documents et des sciences auxiliaires de l'histoire. Avec le livre II, nous abordons les *opérations analytiques*, c'est-à-dire la critique externe ou d'érudition (restitution, provenance, classement des sources) et la critique interne ou d'interprétation (crédibilité). Le livre III est consacré aux *opérations synthétiques*, c'est-à-dire à l'œuvre de l'historien qui construit, après avoir réuni et classé ses matériaux. Suivent une conclusion très sobre sur l'utilité *indirecte* de l'histoire et deux appendices sur l'enseignement secondaire et sur l'enseignement supérieur de l'histoire en France.

Voici d'excellentes lignes, choisies au hasard parmi tant d'autres : « C'est une illusion surannée de croire que l'histoire fournit des enseignements pratiques pour la conduite de la vie..... Le principal mérite de l'histoire est d'être un instrument de culture intellectuelle ; et elle l'est par plusieurs moyens. D'abord, la pratique de la méthode historique d'investigation est très hygiénique pour l'esprit, qu'elle guérit de la crédulité. En second lieu, l'histoire, parce qu'elle montre un grand nombre de sociétés différentes, prépare à comprendre et à accepter des usages variés ; en faisant voir que les sociétés se sont souvent transformées, elle habitue à la variation des formes sociales et guérit de la crainte des transformations » (pp. 277, 279).

Les auteurs ont touché à un très grand nombre de questions. Toutes sont présentées avec autorité, avec une érudition puisée souvent à des sources lointaines, toujours sûre, avec une rigueur presque géométrique de raisonnement. Je voudrais pouvoir ajouter que ce livre de doctrine et de méthode est écrit d'un ton simple, bon enfant, exempt de pédantisme; mais, en vérité, je ne le puis. Il y règne une tension *sui generis* de pensée et de style, qui ne nuit pas au plaisir de la lecture, mais y mêle un peu d'agacement. Les Anglais appellent cette manière d'écrire « *supercilious* ». Je crains d'autant moins de parler anglais à ces messieurs qu'ils allèguent de leur côté, sans crier gare, des vers allemands non accompagnés de traduction. Cela surprend un peu, quand on sort de la vieille université gréco-latine, de lire page 3 la phrase suivante :

« L'Heuristique [ô Bersot, qu'eussiez-vous dit ?] est aujourd'hui plus facile qu'autrefois, quoique le bon Wagner, soit encore fondé à dire :

« Wie schwer sind nicht die Mittel zu erwerben
Durch die man zu den Quellen steigt? »

En note : « *Faust*, I, sc. 3. » Et c'est tout [1]. Ceux qui ne savent pas lire *Faust* en allemand — prouesse inutile à un historien — n'ont qu'à passer outre. Cela donne aux auteurs, bien malgré eux sans doute, un petit air dédaigneux qui suggère d'autres vers du même poète :

Sie sehen stolz und unzufrieden aus :
Sie müssen sein von einem grossen Haus.

Et puis, MM. L. et S. n'ont-ils pas subi, plus que de raison, la tyrannie du vocabulaire germanique? P. 119, ils écrivent : « Quiconque, lisant un texte, n'est pas occupé exclusivement de le comprendre, arrive facilement à le lire à travers ses impressions. » Ils ajoutent en note : « L'allemand a un mot très exact pour rendre ce phénomène, *hineinlesen ;* le français n'a pas d'expression équivalente. » Mais *hineinlesen* demande un régime et ne signifie pas tout à fait « lire à travers ses impressions »; cela veut dire trouver dans un texte ce qu'on y met, lire avec parti-pris. Je ne suis pas tant frappé de la félicité de *hineinlesen.*

P. 127, nous apprenons que « Bœckh a donné une théorie de l'herméneutique à laquelle E. Bernheim s'est contenté de se référer ». Voilà qui m'est égal! Les notes de ce genre sont fréquentes dans les manuels allemands ; elles foisonnent aussi dans les éditions de feu Benoist; mais il ne manque pas d'Allemands pour les trouver superflues. MM. Langlois et Seignobos ont, à un degré éminent, les qualités de composition qu'on dit françaises; mais il y a, çà et là, sur leur œuvre commune, des ombres bien authentiquement germaniques.

Quand on en est réduit, pour assaisonner l'éloge, à présenter des critiques aussi dénuées d'importance aux auteurs d'un livre entièrement original, *pensé* par eux de la première ligne à la dernière, on reconnaît que ce livre est excellent et fait de main d'ouvrier [2].

Salomon Reinach.

I. **Les civilisations tunisiennes** (musulmans, israélites, européens). Étude de psychologie sociale par P. Lapie, ancien prof. au lycée de Tunis. Paris, Alcan, 1898; in-12, pp. 304.

II. **Les confréries religieuses musulmanes**, par Octave Depont, administrateur de commune mixte, et Xavier Coppolani, administr.-adjoint, détachés au service des affaires indigènes. Alger, Ad. Jourdan, 1897, gr. in-8, pp. xxviii-576 (avec gravures et carte [3]).

I. — Il y a deux choses à distinguer dans l'ouvrage de M. Lapie : le

---

1. Il y a encore du *Faust* sans traduction à la p. 278.

2. P. 170 : « La règle est formulée depuis longtemps : *non numerentur sed ponderentur.* » *Non* avec le subjonctif, dans les propositions volitives, est peu correct, malgré l'exemple de Quintilien. Du reste, je ne sache pas que la phrase citée par MM. L. et S. se trouve dans un auteur. Sénèque écrit : *Non sunt numeranda, sed ponderanda.*

3. La carte manque dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux.

tableau de la civilisation tunisienne et les déductions philosophiques de l'auteur. Le tableau de la civilisation tunisienne est présenté avec art et aussi, il nous est agréable de le constater, avec une impartialité qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans ces sortes d'études, qui ne sont trop souvent qu'un prétexte à l'attaque ou à l'apologie. M. L. s'est gardé de ces excès; il montre sans parti pris les qualités et les défauts des Musulmans, des Juifs, des Européens de Tunis. Il met en lumière les contrastes que présentent ces trois races dans les langues, la richesse, la famille, l'État, la religion, l'art. Sous ce rapport nous ne pouvons que louer et sa sagacité d'observateur et son talent de narrateur. Mais à chaque chapitre de son livre l'auteur déduit des conclusions qui nous paraissent absolument inexactes. Les contrastes entre les civilisations doivent s'expliquer, selon lui, par un principe psychologique. Les institutions musulmanes et israélites reposent sur les habitudes mentales des deux peuples, le contraste des deux âmes : l'arabe est essentiellement imprévoyant, le juif essentiellement préoccupé de l'avenir; tout doit être ramené à ce principe. La religion et la politique ne sont que des causes secondaires, elles ont réagi sur l'âme en multipliant la prévoyance des Juifs et l'imprévoyance des Arabes. Arabe est ici, bien entendu, synonyme de musulman. Or, il nous paraît de toute évidence que M. Lapie, bien qu'il s'en défende, prend l'effet pour la cause. A Tunis comme partout, la civilisation européenne s'explique par la politique, en prenant le mot dans son sens large, c'est-à-dire pour les causes multiples et complexes qui poussent les Européens à s'établir hors de chez eux. La civilisation musulmane et juive s'explique avant tout par la religion. Qui croira qu'un même principe psychologique, tout à fait secondaire, peut se rencontrer chez tous les musulmans de tous les pays? Et si entre ces hommes très différents de race, d'origine, de langue, il n'y a d'autre lien commun que le Coran, celui-ci ne doit-il pas être considéré comme le principal facteur de cette civilisation musulmane, qui est pour le fonds la même en tous lieux? — La même chose doit être dite des Juifs, car bien que la race soit homogène, c'est la religion qui l'a conservée. Veut-on un exemple de l'exagération dans laquelle l'auteur est tombé par suite de son désir de tout ramener à sa théorie ? le lévirat et l'interdiction des mariages mixtes (dont l'origine biblique et les causes sont pourtant bien connues) s'expliquent eux-mêmes par le principe psychologique! — M. L. a voulu rechercher la possibilité d'assimilation entre les trois sociétés; mais il croit que « si la religion est l'unique principe de cette société (tunisienne) notre mission civilisatrice est vaine et absurde » (p. 296). N'est-ce pas là point de départ de sa théorie? Effrayé par cette conclusion, il a cherché à établir un autre principe. Peut-être est-il plus exact de dire que la religion étant l'unique base de cette société, notre mission civilisatrice, pour n'être ni vaine ni absurde, devra s'inspirer de principes autres que ceux qu'elle a suivis jusqu'à présent.

II. — La publication de MM. Depont et Coppolani est un de ces ouvrages de seconde main dont le besoin ne se faisait pas sentir et dont on ne saurait dire ni bien ni mal. En somme, il ajoute peu de chose à ce que nous savions par le travail de L. Rinn *(Marabouts et Khouan)*. Il semble que les auteurs aient tenu avant tout à faire un gros volume : on y trouve une foule de documents, de récits, de citations *in extenso* qui en rendent la lecture extrêmement fatigante et dont on ne voit pas toujours le rapport avec la question traitée. Heureusement que des tableaux synoptiques viennent à chaque chapitre corriger cet excès de digressions. L'ouvrage est divisé en deux parties. Les chapitres VIII-IX (pp. 291-572) forment la seconde et sont consacrés à des « notices et documents » sur les principales confréries et leurs diverses ramifications. — Le chapitre Ier comprend un coup d'œil rétrospectif, nécessairement incomplet, sur l'origine et le développement de l'Islamisme, et le chapitre II (p. 69-192) nous parle du *soufisme*. Sur ces 200 pages, il n'y en a réellement que vingt qui soient en rapport direct avec la question des confréries. Viennent ensuite les chapitres consacrés à l'organisation, au dénombrement, au système financier, au rôle politique des confréries (III-VI). Le chapitre VII expose les conclusions auxquelles sont conduits les auteurs. Elles se résument ainsi : 1° rapports avec les confréries en vue de les placer sous notre tutelle; 2° rapports avec la masse indigène et pénétration des esprits, en opérant une sorte de main-mise sur les zaouïa (établissements des confréries) pour les réunir progressivement au domaine de l'État; 3° mise en œuvre de l'action des confréries pour le rétablissement de nos relations politiques avec le Soudan et la pénétration de nos idées civilisatrices dans les autres pays de l'Islam. — Mais la question est de savoir si les musulmans sont susceptibles de se plier à ces combinaisons. Et on peut à peine l'espérer pour un temps encore fort éloigné. En attendant, les confréries se développent, étendent leur cercle d'action sur les tribus du centre de l'Afrique et y sèment de nouveaux germes de difficultés pour l'avenir. En réalité, il n'y a pour le moment d'autre moyen de lutter efficacement contre cette propagande anticivilisatrice, qu'en la prévenant et en favorisant l'action des missions chrétiennes dans ces mêmes régions. C'est le seul moyen que commande l'intérêt de la politique, non moins que celui de la civilisation.

J.-B. CHABOT.

Die griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhange, mit den wichtigsten ihrer Quellen, dargestellt von Dr. Otto HOFFMANN. III. Der Ionische Dialekt. Quellen und Lautlehre. — Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1898. In-8, x-626-20 pp. Prix : 16 mk.

A mesure que progresse l'intéressante collection dialectologique de

M. Hoffmann [1], s'accroît aussi l'étendue de chaque volume : 350 pages lui avaient suffi pour les sources, la phonétique, la morphologie et même quelques éléments de syntaxe de l'achéen méridional ; il lui en a fallu 600 pour l'étude, sans syntaxe, de l'achéen septentrional; et aujourd'hui les sources et la phonétique des dialectes ioniens en réclament autant à elles seules. C'est assez dire à quel point il s'applique à enrichir sa documentation, et que ce n'est pas faute de conscience — bien au contraire — s'il ne se dissimule pas à lui-même ni ne déguise au lecteur qu'il n'a pas abouti partout à des conclusions fermes, ou que telle de ses inductions semble téméraire. On lui doit cette justice qu'il a réalisé dans le domaine de l'ionisme tout ce que la science était en droit d'attendre de lui d'après ses premiers travaux, peut-être même, à moins de découvertes épigraphiques improbables, tout ce dont elle devra se tenir pour satisfaite dans la suite. Improbables, dis-je : non que je désespère du zèle et de la bonne fortune des explorateurs futurs ; mais, vînt-on à publier encore bien des pages d'inscriptions ioniennes, il resterait toujours à se demander dans quelle mesure en profiterait la connaissance précise de la langue vivante et parlée. Quoi qu'en pense l'auteur, en effet (p. 220 sq.), il y a eu un ionien officiel, qui sans doute ne différait pas sensiblement, dans chaque lieu, de l'idiome local, mais qui ne se piquait pas non plus, cela va de soi, d'en reproduire les plus minutieuses particularités ; et, comme certains traits caractéristiques de l'ionien sont de nature essentiellement fuyante [2], il s'ensuit que l'écriture nous renseigne bien sur ce que put être l'ionien en général, mais nous laisse en défaut précisément sur les différences dialectales dont il s'était émaillé à la faveur du temps et de l'espace.

Pour les documents littéraires, c'est bien pire encore ; on sait quelles vicissitudes ils ont subies. Les écrits de longue haleine ne nous sont parvenus qu'à travers cent copies successives, qui leur ont infligé les plus étranges travestissements. Les citations fragmentaires que nous ont léguées divers auteurs sont suspectes d'avoir été retraduites en leur langue, ou accommodées à leur goût, ou au contraire ionisées à contresens. Jusqu'où les anciens poussaient à cet égard l'ignorance et le dilettantisme, M. H. le sait bien, puisqu'il n'hésite pas à proscrire (p. 578) une unique forme érétrienne, explicitement garantie par Platon dans le dialogue même où il se donne toutes les apparences de prétendre faire œuvre de linguiste. Contre ces infidélités de témoignage, compliquées d'écarts de plume variés, la pénétration la plus éveillée ne suffit pas à se prémunir : un hyperdorisme saute aux yeux, car il est généralement grossier ; un hyperionisme passe inaperçu, faute d'un critère absolu qui le décèle. Le papyrus d'Hérodas a du moins à nos

1. Cf. *Revue critique*, XXXI (1891), p. 421, et XXXV (1893), p. 337.

2. C'est ce que M. H. a constaté lui-même au début du long chapitre de la contraction (p. 447 sq.), qui n'est et ne pouvait être qu'un travail de statistique.

yeux l'énorme avantage d'avoir à peu près échappé à ce second genre de corruption, puisqu'il n'est postérieur que de moins d'un siècle à l'édition originale ; et toutefois il n'en est pas exempt ; et, quand M. H. fait observer qu'Hérodas a dû imiter, avec une servilité qui nous le rend doublement précieux, la langue des vieux iambographes (p. 196), tout le monde, je pense, demeurera d'accord de la solidité de son argumentation. Mais encore est-ce un pastiche ; encore ne les connaissait-il lui-même que par une tradition manuscrite déjà altérée ; encore faisait-il de l'ionien, non pas même comme faisait du vieux français Littré traduisant l'*Iliade*, mais comme M. de Surville rimait laborieusement les poésies de sa fabuleuse aïeule.

Mais c'est trop insister sur un scepticisme d'ailleurs trop aisé. Mieux vaut louer M. H. de ne s'en être pas laissé décourager. Outre les sources considérables qu'il a discutées, celles qu'il réédite comprennent 184 inscriptions de toute provenance (p. 4-82) et les fragments d'Archiloque, de Callinos, de Sémonide, de Mimnerve, d'Hipponax et d'Anacréon (p. 91-178). Ces derniers textes comportent naturellement des corrections fort nombreuses, mais non pas toutes également heureuses : quand, avec M. Fick, l'auteur substitue à ὄφις Hipp. 49. 6 un οὖφις (= ὁ ὄφις) nécessaire à la mesure du vers et rigoureusement conforme aux lois et aux habitudes de la contraction ionienne (p. 146), le plus pointilleux censeur n'y trouvera rien à reprendre ; mais il jugera contradictoire et arbitraire de changer ποῖον en κοῖον dans Arch. 94 (p. 111) et ἔσκε en ἔστε dans Arch. 14 (p. 95), d'autant que plus loin (p. 594) M. H. accorde, par un motif qui, au surplus, me paraît plus spécieux que solide, la possibilité d'une délabialisation de la vélaire, et qu'il y a lieu de tenir compte de l'équation ἔσκε = sk. *áccha* tout récemment encore défendue par M. Bloomfield [1]. Mais je conviens avec lui que bon nombre de ces critiques sont surtout subjectives (p. 212), comme aussi l'appréciation de la valeur respective des deux classes de manuscrits d'Hérodote (p. 192), comme le jugement sur Hérodote lui-même (p. 186), où la sévérité du grammairien a fait tort au verdict de l'homme de goût.

Ce qui, tout au moins, n'est pas subjectif en cette matière, ce sont les conclusions négatives, soit qu'on s'y rencontre avec l'auteur, soit qu'on les lui oppose. Parmi les premières, je me borne à mentionner (p. 179 sq.) la nullité absolue du texte traditionnel d'Homère comme source du soi-disant vieil-ionien ; la question n'en devrait plus être une aujourd'hui, même pour ceux que l'accumulation des plus fortes présomptions historiques et linguistiques n'a pas encore convaincus de l'éolisme exclusif des poèmes proto-homériques. Quant aux secondes, je ne puis me défendre de renouveler des réserves déjà souvent formulées sur le rôle vraiment excessif qu'une certaine école paraît dis-

1. *Indo-European Notes*, in *Transactions of the Amer. Philol. Assoc.*, XXVII (1897), p. 57.

posée à faire jouer à l'accent tonique : l'accent, c'est le *Deus ex machina* universel ; « l'accent », il semble que cela réponde à tout et qu'une fois *le mot* prononcé il n'y ait pas à s'inquiéter un instant des conditions physiologiques dans lesquelles *la chose* opère. Non seulement l'accent détermine des dissimilations (p. 274) très pareilles aux formules de M. Grammont, qui toutefois ne sont pas citées ; non seulement un ει devant un groupe de consonnes en syllabe atone se réduit en ε (p. 403), ce qui concorde avec sa nature, puisque l'accent est une note haute et qu'une syllabe contenant un *i* est plus aisée à chanter sur un ton haut qu'une syllabe qui en est exempte, ou réciproquement ; mais, dans un même mot, un ι accentué s'assimile un ε de syllabe précédente (p. 282). En vérité, comment cela se peut-il faire ? Plus l'*i* est accentué, plus il est haut ; plus l'*e* est atone, plus il est bas ; plus donc ils doivent tendre à se différencier, par la même raison physiologique qui fait qu'un *o* accentué et un *u* atone (p. 408) doivent tendre à se confondre. Sous un régime d'accentuation musicale, et non d'intensité, les deux processus sont diamétralement antipodes, et non point parallèles. Somme toute, on ne voit pas bien ce que la phonétique grecque a gagné, on voit trop bien ce qu'elle a perdu en netteté, par cet encombrement de subtilités individuelles qui ne dispensent pas — tant s'en faut — de recourir en toute occasion à la bienheureuse intervention de l'analogie [1].

A la suite de la discussion approfondie des documents (p. 179-230), l'exposé méthodique de la phonétique ionienne occupe les deux tiers du volume (p. 231-612). Là-dessus, une soixantaine de pages suffisent pour les consonnes, qui n'offrent, comme partout en grec, que peu de particularités. On voit donc que les voyelles ioniennes tiennent toute la place qu'elles méritent et sont étudiées jusque dans le dernier détail. Les phénomènes de contraction, à eux seuls, si variés et d'apparence si capricieuse, ont exigé près de cent pages. Peut-être la clarté de l'enseignement et la facilité des recherches auraient-elles gagné à une autre disposition de la matière : il y avait lieu de distinguer les groupes de voyelles suivant qu'en s'unissant ils formaient ou non diphtongue ; puis, parmi ces derniers, les groupes similaires (ε + ε, etc.) et les dissemblables (ε + α, α + ο, etc.). Mais je ne m'engagerai pas, et pour cause, dans cet attrayant labyrinthe dont M. H. a relevé un à un tous les fils. Signaler de ci de là une induction laborieuse (p. 256) ou trop embarrassée (p. 436), saluer au passage maint aperçu ingénieux ou probant, — χειρώμακτρον (p. 365), la chronologie de la prononciation de l'υ attique (p. 344), — c'est l'œuvre, non du compte rendu, mais de la lecture quotidienne ; et je me persuade sans peine que le livre trouvera

1. Ce procédé d'explication se complique parfois de sérieuses difficultés historiques : on ne voit guère, par exemple, pourquoi ni à quel moment un mot *ἀρτόκοπος a pu avoir l'accent sur l'antépénultième (p. 598).

assez de lecteurs pour que cette consécration ne lui fasse pas défaut [1].

Les vingt pages supplémentaires sont une *Entgegnung* à la critique de M. W. Schulze. Sans entrer dans la polémique, il doit m'être permis de constater que, dès le début et bien avant cette apologie, j'avais compris tel qu'elle le définit l'esprit de la publication de M. Hoffmann.

V. Henry.

Mahaffy. **A Survey of greek civilization.** Londres, Macmillan et Cie, 1897; VIII-337 p. d'une seule pagination.

Les hellénistes n'apprendront rien qu'ils ne sachent dans ce nouvel ouvrage de M. Mahaffy ; qu'ils soient philologues, littérateurs, archéologues ou historiens, ce n'est pas à eux qu'il s'adresse, et il est dit expressément qu'il est destiné à des lecteurs qui ne savent pas le grec (pp. 34 note, et 124). C'est pour cette raison, sans doute, qu'il n'est en quelque sorte qu'un résumé des précédents ouvrages de M. Mahaffy, que l'auteur semble si souvent préoccupé de mettre en parallèle la civilisation ancienne avec les mœurs modernes, et qu'au fond, après lecture, nous éprouvons l'impression d'avoir parcouru une sorte de manuel, ou plutôt d'avoir entendu une série de conférences sur la civilisation des anciens Grecs, depuis les temps homériques jusqu'à l'époque romaine. Le livre est généralement bien informé et rempli d'intéressantes observations sur les hommes et sur les choses ; on sent d'ailleurs que M. Mahaffy, s'il le voulait, pourrait entrer bien plus profondément dans les questions, et qu'il ne nous communique que ce qui doit suffire à notre culture générale ; mais comme il ne faut pas, dans ces sortes d'ouvrages, fatiguer le lecteur en lui imposant une trop longue tension d'esprit, M. M. le récrée de temps en temps par une traduction, une anecdote, une comparaison imprévue, et aussi, n'oublions pas de le noter, par des citations tirées de ses œuvres précédentes. S'il est parfois superficiel, et s'il passe rapidement sur quelques points, c'est sans nul

---

1. P. 372 et 391, *ἱμάτιον* ne s'explique que bien péniblement par le prétendu * *ἱσ-μα-* : pourquoi donc renoncer à la substitution graphique de ι à ει, constatée ailleurs ? — P. 414, *ὀδούς* : je m'étais laissé dire que le mot était en ionien *ὀδών*. — En quoi *βοῦς* acc. pl. (p. 490 et 491) est-il un produit de contraction ? Soit qu'on ait *βοῦς* = sk. *gâs* (Meringer) ou que *βοῦς* soit refait par analogie sur *βοῦν* (Brugmann), la contraction est également hors de cause. — J'applaudis à la séparation radicale de *οὐκί* et *οὐχί* (p. 601) ; mais je fais observer que *οὐκ* procède de celui-ci et non de *οὐκί* (* *ow-qid*, en effet, n'eût pu élider son *i*, et cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 379), et que la débialisation de la vélaire vient de l'*u* précédent et non de l'enclise, puisque * *qis* enclitique a donné *τις*. — Sur *ἀυτός* = *αὐτός* (p. 431) les conclusions de l'auteur sont tout à fait les miennes (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 96 et cf. p. 139).

doute que le lecteur n'a pas besoin de tout connaître à fond; il doit se contenter de savoir, par exemple, que « ce qui prouve la grandeur d'Eschyle, c'est l'impossibilité de le traduire » (p. 124). Si M. M. se laisse aller à redire les mêmes choses (très rarement, il est vrai), c'est qu'il est bon que l'on n'oublie pas certaines notions importantes, par exemple que les Grecs étaient de la dernière cruauté envers les prisonniers (p. 151 et 157, et p. 215 sv.), et que Démosthène a été véritablement surfait comme homme politique (p. 188 et 230). Si enfin nous rencontrons çà et là certains traits qui peuvent sembler peu à leur place, et de ces rapprochements étonnants auxquels nous ne sommes pas préparés, c'est que précisément des lecteurs qui ignorent le grec ne doivent pas être fâchés de se remémorer leur histoire contemporaine. N'est-il pas agréable, par exemple, d'entendre parler de Kolokotronis à propos de Thémistocle, de Grouchy à propos d'Artabaze, et de Méhémet-Ali à propos de Pisistrate et de Périandre [1]? M. Mahaffy a bien raison de dire, dans son « Postscript », qu'il s'est laissé conduire par sa fantaisie; et, comme c'est le droit de tout écrivain, personne n'y trouvera à redire; mais ce sera à la condition de prendre son livre tel qu'il est, sans vouloir lui attacher plus d'importance qu'il n'en a. Cela n'empêchera pas les gens du monde de le lire avec plaisir.

My.

S. Ricci. **Epigrafia latina**. Milan, 1898, in-12, 447 pages. (Collection des manuels Hoepli).

Voici un nouveau manuel d'épigraphie latine, écrit cette fois en italien. Je suis heureux de lui rendre justice; c'est l'œuvre d'un érudit qui connaît bien les matières dont il traite; œuvre personnelle, consciencieuse, pleine de renseignements. Les étudiants, à qui il est destiné, y trouveront, ce que l'auteur a voulu qu'il fût, un guide utile pour l'interprétation des inscriptions romaines.

Je ne crois pas cependant que M. Ricci ait adopté un bon plan; l'ordre dans lequel les matières sont disposées est bien confus. M. R. a cru devoir joindre à la partie dogmatique de son texte un certain nombre d'exemples et de fac-simile, afin, dit-il, de rendre service aux travailleurs italiens, éloignés des grands centres et privés, par suite, du *Corpus* comme aussi des recueils épigraphiques. Rien de mieux et j'approuverais pleinement son entreprise s'il ne s'était avisé de mêler les exemples au texte, si bien que chaque chapitre est séparé du suivant par des appendices et des exercices pratiques, et coupé par des feuillets

1. Il est même question, au sujet de la Comédie nouvelle, des romans français et de « l'un des pires auteurs *in infamous literature* » (p. 271); et les péroraisons de Démosthène sont comparées (qui aurait pu s'y attendre?) aux finales de certaines mélodies de Gounod (p. 197 note).

encartés en dehors de toute pagination ; dispositions qui rendent la lecture du manuel et les recherches assez difficiles : il faut toujours recourir à la table des matières. Il me semble qu'il aurait mieux valu séparer franchement la théorie de la pratique et rejeter aussi bien les exemples que les fac-simile, en une sorte d'album, à la fin du volume.

Autre critique ; M. R. n'a pas voulu, comme je l'ai fait dans mon manuel, traiter d'abord des éléments communs à toutes les classes d'inscriptions et ensuite de chaque classe successivement. Il a établi autant de chapitres qu'il y a de classes ; et les généralités ont été distribuées en appendices après les différents chapitres. Ainsi il expose le système des noms à propos des inscriptions funéraires, il parle de l'empereur et de sa famille à propos des inscriptions « de caractère public ». On comprend, sans que j'aie besoin d'insister, l'inconvénient de la méthode. Il n'est pas que les inscriptions funéraires pour lesquelles le mécanisme des noms romains soit utile à connaître ; et je ne vois pas en quoi une inscription honorifique consacrée à un empereur appartient plus à l'épigraphie publique qu'une inscription honorifique gravée en l'honneur d'un consul ou d'un autre magistrat ; l'une et l'autre peuvent être souvent à la fois publiques et honorifiques.

Pourquoi aussi M. R. a-t-il eu l'idée de diviser en deux la table des sigles : sigles usitées dans les inscriptions dédicatoires, sépulcrales, honorifiques, et sigles usitées dans les documents de caractère public ? Avec cette scission voici où l'on en arrive : dans l'épigraphie dédicatoire, N veut dire entre autres choses, *natalis, natione, natus, nefastus, nepos, nonae*, etc., dans l'épigraphie publique, *navarchus, nauta, nefastes, Noricum, numero*, etc. Par suite, N = *nepos* ou *nonae* ne se trouverait jamais sur des inscriptions publiques sénatus consultes, ou fastes consulaires, ni N = *navarchus* ou *nauta* sur des tombes de marins. Dans l'épigraphie publique, P · A signifie, d'après M. Ricci, *provincia Africa*, dans les inscriptions honorifiques *pondo argenti* ; en conséquence, une statue portant le nom d'un personnage qualifié de PROC · P · A serait celle d'un *procurator pondo argenti*. Au lieu de venir en aide aux commençants, cette double table est faite pour les troubler singulièrement.

Je crois que M. Ricci ferait bien de restreindre le nombre de ses appendices et de ses suppléments de toute sorte. La clarté d'un livre destiné aux étudiants tient en grande partie à la simplicité de sa construction.

R. CAGNAT.

Origines du culte chrétien, Étude sur la liturgie latine avant Charlemagne, par L. DUCHESNE. Deuxième édition revue et augmentée. Paris, A Fontemoing, 1898 ; VIII-534 pp. in-8°.

Cette deuxième édition ne diffère pas essentiellement de la précédente.

Les modifications apportées par M. Duchesne au texte sont si peu nombreuses que la pagination est restée la même, si l'on fait abstraction de divergences de cinq ou six lignes dans un petit nombre de pages. Il est fâcheux que la justification n'ait pas été conservée dans les textes de l'appendice ; les références à la première édition se trouveront fausses, et rien pourtant n'obligeait à un changement dans cette partie. M. D. y a inséré un ordo romain du ms. 326 d'Einsiedlen d'après l'édition Rossi : il pouvait le placer à la fin de ces textes. Une autre addition de l'appendice est le recueil des Canons d'Hippolyte d'après l'édition Achelis.

Quelques-uns des changements introduits dans la rédaction de M. D. ont été motivés par des renvois aux travaux parus depuis 1889, aux *Fastes épiscopaux*, au volume sur *les Églises séparées*, à la thèse de M. Malnory, à divers articles de dom Morin, au recueil de M. Brightmann. Les renvois à ce dernier ont remplacé ceux que l'on trouvait dans la précédente édition au livre de Hammond. Cette substitution a causé une obscurité page 55. Le nom de Hammond est supprimé du texte, mais le titre du livre a été conservé dans la note 2, de sorte qu'il reste sans nom d'auteur. Parmi les plus importants changements, je remarque, p. 108, une citation d'Amalaire, empruntée au tome V de la *Paléographie musicale* des Bénédictins ; p. 231, la suppression de la note sur le traité de *La Vie contemplative*, donné pour apocryphe dans la première édition ; pp. 247 et 251, la mention des théories d'Hippolyte sur la date de la naissance et de la mort du Christ (M. D. n'a pu profiter sans doute des derniers travaux sur Hippolyte ; cf. *Berliner philologische Wochenschrift*, 1897, 1324) ; p. 389, n. 1, une citation de l'inscription de Cirta, premier exemple d'une *memoria* contenant des reliques ; p. 401, n. 4, l'indication d'un ivoire représentant une translation de reliques. La plus importante de ces corrections a été causée par un article de M. Mommsen sur l'authenticité de la lettre de Grégoire le Grand à Augustin de Cantorbéry (IX, 64) : elle n'est plus mise en doute par M. D. (p. 93) et tout l'alinéa consacré à l'activité pseudépigraphique de Théodore a été supprimé. Un certain nombre de notes ont été ajoutées pour répondre aux objections soulevées par la première édition : p. 89, contre M. Probst, qui n'est pas nommé (on aurait pu, d'ailleurs, être plus précis) ; p. 123, sur l'attribution du sacramentaire gélasien à Gélase. D'autres points ont été encore modifiés : p. 29, l'arianisme d'Ulphilas est cette fois affirmé catégoriquement ; p. 31, la Savie est rayée de la liste des provinces du concile d'Aquilée ; p. 69, la phrase et la note sur l'omission du récit de l'institution de l'Eucharistie dans la liturgie des saints Addée et Maris ont été supprimées ; p. 74, l'éthiopien est donné positivement comme la langue liturgique de l'Éthiopie dès l'origine ; p. 87, n. 1, l'insinuation sur le jeu de mots *Nazarius-Lazarus* a disparu ; p. 173, la note sur le sens des mots *Angelus Dei* a été effacée ; p. 349, note ajoutée sur le lieu ordinaire des ordinations à

Rome; p. 353, le caractère singulier et peu antique de l'allocution *Vide cuius ministerium tibi traditur*, est souligné; p. 367, l'usage actuel de la planète par les diacres et les sous-diacres en temps de pénitence est indiqué; p. 381, note sur le *campagus* du pape. Il y a lieu aussi de remarquer, p. 85, la suppression d'une note peu aimable pour les anglicans. Comme on le voit, cette édition a bien été revue, surtout dans les premiers chapitres. Les sujets traités sont, en effet, de ceux qui ont provoqué le plus de récents travaux. On pourrait signaler quelques lacunes. Indiquons aussi à l'auteur (p. 367, 2) un emploi de *l'amphibalum* antérieur à Germain de Paris dans les Dialogues de Sulpice Sévère, II, 1, 5 (p. 181, 8 Halm). Il serait bon de citer un texte à l'appui de l'application du verset *Septies laudem dixi tibi* au nombre des heures canoniques ; on en trouverait sans doute aisément de plus ancien que la lettre d'Alcuin 65 (108, 34 Dümmler).

L'index ajouté par M. Duchesne à la seconde édition rendra les plus grands services. L'exécution matérielle n'a pas gagné. Le papier est meilleur, mais les caractères sont usés [1].

Paul Lejay.

Holger Pedersen. **Aspirationen i irsk**, en sproghistorisk Undersœgelse, fœrste Del, med et Tillæg : Theser til den indoeuropæiske Sproghistorie. Leipzig, N. Spirgatis, 1897, gr. in-8, 200 pages.

Cette première partie de l'étude sur l'aspiration en irlandais, par M. Holger Pedersen, contient tout ce qui a trait à la phonétique. La seconde partie, qui est sous presse, comprendra la morphologie.

M. P. étudie successivement : 1° la prononciation actuelle des lettres aspirées ; 2° l'aspiration en vieil irlandais; 3° les exceptions à la loi de l'aspiration ; 4° la date de l'aspiration en irlandais.

L'étude sur la prononciation actuelle des lettres aspirées contient d'utiles et intéressantes remarques sur le son de *l*, *n*, *r* dans le dialecte d'Aran. On connaît maintenant le dialecte des îles d'Aran par un copieux vocabulaire en transcription phonétique : *Wörterbuch der auf den Araninsel gesprochenen westirischen Mundart*, Marburg, 1896 (thèse d'habilitation de F. N. Finck). M. Pedersen insiste sur la distinction de *l n* aspirés et de *l n* non aspirés. Cette distinction avait été faite d'une manière très précise dès 1887 par Clann Chonchobhair, *The Gaelic Journal*, t. III, p. 8-11. On ne s'est pas occupé de cette question dans la *Revue celtique*, t. XIV, p. 99-112. Le but que se proposait l'auteur de l'article de la *Revue celtique* était de représenter une

1. P. 37, n. 1, lire : *Constant*. — P. 72, n. 2 : « la liturgie arménienne (*in* anglais)... ». — P. 120, n. *Gelasianum* doit être compris dans la citation. — P. 248, n. 3, lire : G. Morin.

prononciation individuelle telle qu'elle était et non telle qu'elle aurait dû être; ainsi s'expliquent d'ailleurs les divergences de notation du même son qui choquent M. P. et que l'auteur avait pris soin de signaler lui-même (p. 119, l. 29).

M. P. étudie l'aspiration dans le manuscrit de Wurzbourg et démontre que l'aspiration se produisait même pour les lettres *l*, *n*, *r*, *m*, *s*, *f*, *b*, *d*, *g*, bien qu'elle ne fût jamais marquée dans l'écriture. L'*h* se prononçait, car il est mis quelquefois pour *ch* : *hetoir* = *chetoir* (p. 127). Les exceptions à la loi de l'aspiration sont dues à la rencontre de deux lettres appartenant au même organe, par exemple *c* = *ch* + *ch*; *ch* + *c*; *c* + *ch*; *ch* + *gh*; *gh* + *ch*. C'est la loi signalée par J. Loth dans les langues brittoniques.

Quant à la date de l'aspiration irlandaise, M. P. pense que la mutation vocalique du breton n'est qu'un état postérieur de l'aspiration irlandaise; les sourdes intervocaliques seraient devenues d'abord spirantes (c'est l'état de l'irlandais), puis sonores (c'est l'état du breton).

La brochure de M. Pedersen est remplie d'importantes remarques de détail et de comparaisons entre les langues brittoniques et gaéliques. En voici quelques-unes : ir. *-su* vient du pronom *tu* uni à la désinence verbale *s*; ir. *siubal*, gall. *heol* = * *hefol*; l'*m* de l'irlandais *nem*, skr. *nábhas*, sl. *nebo* serait dû à l'influence d'un *n* final; ir. *diuit* = * *di-ét-*; ir. *amhdin*, cf. gallois. *amyn*; ir. *con*, clair, pur, gall. *cain*; ir. *do ad-bad-ar* appartient à la même racine que le latin *video* (le *v* s'est changé en *b* sous l'influence du *d* précédent); le *cc* de *macc* provient du dat. plur. *maccaib* = * *maqesobis*.

G. Dottin.

Suomalaisen kirjallisuuden vaiheet, kuvaeli Julius Krohn [1]. Helsingfors, imprimerie de la Société de littérature finnoise. 1897, x-480 p. in-8.

A la suite de beaucoup de travaux préparatoires : recueils de chants, traditions, énigmes, proverbes et contes populaires, publications de textes, notices critiques et esthétiques, biographies d'écrivains, bibliographies [2], il a été enfin possible d'écrire l'histoire de la littérature finnoise, non plus sous la forme de maigre manuel, mais comme livre à lire aussi bien qu'à consulter, destiné tout à la fois au grand public et aux lettrés. Il était juste que cette tâche fût réservée à l'un de ceux qui ont le plus contribué à en faciliter l'exécution.

---

1. *Les phases de la littérature finnoise*, esquissées par J. Krohn, formant le t. LXXXVI de *Suomalaisen kirjallisuuden seuran toimituksia* (Publications de la Société de littérature finnoise).

2. Dont deux des plus récentes ont été analysées dans la *Revue critique*, n° 37-38, 29° année, 16-23 sept. 1895, p. 155-159.

L'auteur du présent volume avait en effet publié antérieurement : *la Poésie finnoise au temps de la domination suédoise* (1862) ; *De la poésie populaire contemporaine en Finlande* (1860) ; *Coup d'œil sur la presse finnoise* (1871) ; *Histoire du psautier finnois* (1880) ; *Éléments esthoniens et finnois occidentaux dans le Kalevala* (1872) ; *les Chants sur Kullervo avec les additions ingriennes* (1882), et de fort nombreuses notices sur les écrivains finnois dans *Guirlande de poésie finnoise* (1866), dans le *Dictionnaire biographique de la Finlande* et dans plusieurs revues et journaux.

Né à Viborg en 1835, dans la partie germanisée de la Finlande, qui fut d'ailleurs le berceau de beaucoup des meilleurs poètes finnois, il n'apprit le *suomalais* qu'après l'allemand, le russe et le français ; mais il s'en appropria si bien le génie qu'il devint tout à la fois un des meilleurs poètes et prosateurs et des linguistes les plus versés dans cette langue ; il était donc aussi bien préparé au point de vue littéraire qu'au point de vue de l'érudition pour l'œuvre qui devait être le couronnement de ses longs travaux ; mais sa mort tragique dans une promenade sur le golfe de Viborg, en 1888, ne lui permit pas d'y mettre la dernière main. Il ne put publier que *le Kalevala au point de vue littéraire* (1883) et *de ses origines* (1884-1885) ; le volume suivant, qui devait traiter de *la Kanteletar* (la Cithariste), recueil de poésies détachées, sera probablement publié plus tard ; enfin le dernier vient de l'être par le fils de l'auteur, Carl-Léopold Krohn, profond démomathe, avec le concours du Dr G. Grotenfelt, à qui l'on doit le *Catatogue des manuscrits de la Société de littérature finnoise* (1885) et celui de la Bibliothèque de cette Société (1894), des *Additions à l'histoire de la littérature finnoise au* XVIIe *siècle* (1891) et des notices dans son anthologie de *Dix-huit poètes finnois* (1889). C'est encore la dévouée et zélée Société de littérature finnoise de Helsingfors qui a fait les frais de l'édition, pour ce troisième volume comme pour le premier, et c'est un nouveau service à ajouter à tous ceux qu'elle a déjà rendus aux études de sa spécialité.

Les trois cinquièmes environ du présent ouvrage, qui s'étendent jusqu'en 1844, étaient à peu près terminés ; le reste, jusqu'en 1860 pour la linguistique, jusqu'en 1870 pour les sciences et 1886 pour les belles-lettres, a été rédigé par l'éditeur, d'après les notes de son père et les articles de celui-ci disséminés dans divers recueils. Il serait donc à désirer, à cause des immenses progrès en tous genres de la littérature finnoise, depuis une soixantaine d'années, que l'histoire littéraire de la seconde moitié de notre siècle fût reprise, complétée et harmonisée avec le reste.

Cet exposé fera comprendre pourquoi il y a des lacunes dans la présente histoire, où ne figurerait même pas le nom de l'auteur qui tient pourtant une belle place dans la littérature de son pays, si l'éditeur n'avait placé en tête du volume (p. 3-14) l'intéressante autobiographie

de J. Krohn. Nous sommes porté à regarder comme intentionnelle l'omission de petits poètes comme P. Kettunen et J. Ræikkœnen, qui sont d'ailleurs des cantons finnois de la Russie; nous ne ferons pas non plus un grief à l'auteur ou à l'éditeur d'avoir laissé de côté les douze médiocres *Væinæmœiset* (émules de Væinæmœinen), du Savolax édités par Gottlund en 1828, ainsi que Antti Tœrnudd et C. Fr. Bergh, dont les *runos* n'ont été publiés (dans *Suomi*, t. XIV de la série III, 1897) qu'après la mort de J. Krohn; celui-ci, en effet, ne s'était proposé de parler ici que des ouvrages imprimés. Il traite de plus de trois cents écrivains; c'est infiniment plus qu'on n'en trouve dans aucune autre histoire générale ou partielle de la littérature finnoise. De sobres notices biographiques marchent de pair avec les appréciations critiques et de sommaires indications bibliographiques; il renvoie parfois aux sources où l'on trouve de plus amples renseignements. Quoique les publications suédoises, assez nombreuses en Finlande, ne soient pas comprises dans cet exposé, l'auteur les mentionne incidemment (ainsi que les écrits, latins, grecs, allemands), surtout lorsqu'elles émanent d'auteurs qui ont également écrit en finnois ou qu'elles ont trait aux sujets nationaux.

Telle quelle, cette histoire sera fort appréciée des amateurs de littérature finnoise; pour faire pendant aux trois grands ouvrages consacrés aux littératures : danoise, par P. Hansen (1886; 2e édit., 1895-1897), norvégienne, par H. Jæger et Otto Andersen (1896-1897), suédoise, par H. Schück et K. Warburg (1896-1897), il ne lui manque que des illustrations, portraits, fac similés de titres, d'autographes, de vignettes; mais il y a tout à parier que l'active, intelligente et patriotique population de la Finlande ne voudra, pas plus à ce point de vue qu'à aucun autre, rester en arrière des trois nations septentrionales.

E. Beauvois.

Michel Menot. — En quelle langue a-t-il prêché? — Son genre d'éloquence. — Essai de restitution en français du commencement du XVIe siècle, des Sermons « sur l'Enfant prodigue » et « sur la Madeleine, » par Armand Gasté. Caen, ap. Henri Delesque, 1897, 71 pages.

Nous avons, je parle en général, une idée fausse de ce que furent les sermons de Menot, et c'est pour la rectifier que M. Gasté a publié cet opuscule intéressant. On les juge, comme Voltaire, qui s'était bien gardé de les lire, d'après les citations plus ou moins plaisantes qu'en a faites Henri Estienne dans son *Apologie pour Hérodote*. Le Dictionnaire de Vapereau, celui de Larousse où feu Floquet apprenait l'histoire, s'accordent à dire qu'il fut l'inventeur du style macaronique, et Grégoire, dans son Dictionnaire encyclopédique, ne fait que répéter la même appréciation, ce qui prouve que ce n'est pas toujours à tort qu'on accuse les faiseurs de Dictionnaire d'avoir l'âme moutonnière. Menot

a-t-il prêché en latin ou en français? Les savants sont très divisés sur cette question, cependant Labitte, Lecoy de La Marche, l'abbé Samoillan, dans sa thèse sur Olivier Maillard, Gaston Paris et d'autres encore sont d'avis que Menot, s'adressant à un auditoire essentiellement populaire, ne pouvait lui parler qu'en français. Il est très vraisemblable que si les sermons de Menot nous sont arrivés en latin, c'est qu'ils étaient traduits immédiatement dans cette langue pour servir, en quelque sorte, de manuel aux prédicateurs du temps, et que si de nombreux passages sont restés en français, c'est qu'on les jugeait intraduisibles. Ce sont, en effet, la plupart du temps des idiotismes, des mots comiques, des gauloiseries même qui auraient perdu toute leur saveur à passer dans une langue morte. Mais si Menot divertit et amuse trop souvent son auditoire par des traits satyriques, des jeux de mots, par des expressions un peu crues et même par des bouffonneries, ce qu'il est impossible de nier, il faut bien se garder de conclure qu'il n'est jamais sérieux. En traduisant en français du xv^e siècle deux sermons, l'un sur l'*Enfant prodigue*, l'autre sur la *Madeleine*, M. Gasté, par cette ingénieuse restitution, nous révèle ce que fut réellement la prédication de Menot. Supprimez les locutions populaires, quelques traits un peu vifs restés en français dans le texte latin, et vous croirez lire du Gerson. Du reste, un prédicateur que ses contemporains appelaient *Langue d'or* ne devait pas être tout à fait indigne de ce surnom.

A. Delboulle.

Lettres de Catherine de Médicis publiées par M. le comte Baguenault de Puchesse. T. VI. 1578-1579. Paris, Imprimerie nationale, 1897, in-4° de xxiii-563 p.

La publication des lettres de Catherine de Médicis avait été confiée en 1875 à de la Ferrière. Le tome I[er] parut en 1880, le tome V, qui s'arrêtait à la fin de 1577, en 1895. Nous ne pouvons juger en quelques lignes les cinq tomes publiés par de la Ferrière; on y relève des bizarreries analogues à celles qui se retrouvent dans tous les travaux de cet érudit. Dès 1880, en tête de son premier tome, il publiait une introduction biographique (l'entreprise était peut-être prématurée) sur Catherine, introduction qui s'arrêtait, on ne sait pourquoi, à la mort de Charles IX [1]. De renseignements sur les fonds où il avait puisé les éléments de sa publication, point. Avec le tome II nous avons une introduction, faisant double emploi avec certaines parties de la première, sur les événements des années 1563-1566, plus (p. cxi) quelques renseignements sur les fonds. Chacun des trois tomes suivants est précédé

1. Sans doute parce qu'à ce moment il n'avait pas encore réuni de dossiers sur le règne d'Henri III. De même *Le* xvi^e *siècle et les Valois* s'arrête en 1576, tout simplement parce que les *Calendars* n'allaient pas plus loin.

d'une introduction (1567-1570, 1570-1574, 1574-1577), et parfois d'une préface à l'introduction.

Le nouvel éditeur, M. Baguenault de Puchesse, est bien obligé de signaler, très discrètement d'ailleurs, « l'érudition facile » de son prédécesseur. Il nous promet un supplément aux tomes publiés par de la Ferrière. En attendant, il continue, pour le plus grand profit des historiens du xvi[e] siècle cette gigantesque publication [1].

Ce tome VI commence au début de 1578, avant le départ de Catherine pour le Midi, s'arrête en mai 1579, après les conférences de Nérac. Il avait été en partie préparé par de la Ferrière, et quelques feuilles avaient même déjà été imprimées avant la mort de celui-ci. « Mais — nous dit M. B. de P. — il manquait l'annotation et la collation des textes; nous avons dû revoir chaque lettre, la remettre à sa place, la faire précéder ou suivre de nombre de pièces oubliées, identifier autant que possible les noms de personnes et de lieux, dépouiller des recueils entiers du département des manuscrits, qui n'avaient point été suffisamment explorés .» C'est donc un travail très considérable que M. B. de P. a eu à entreprendre, et ce volume peut être considéré presque exclusivement comme son œuvre.

Aux lettres de la reine mère, M. B. de P. a ajouté, en appendice, plusieurs séries de pièces très intéressantes, qui permettent de compléter sur beaucoup de points la *Correspondance* elle-même. Citons, entre autres, les documents suivants :

1° Une lettre de Henri III à Villeroy, du 2 juillet 1578, dans laquelle le roi expose ses projets à l'égard de son frère François d'Anjou. L'écarter de Paris et le détourner des Flandres, telle est la seule pensée du roi; et, pour avoir sa tranquillité personnelle et ne pas mécontenter Philippe II, il n'hésite pas à entrer dans une politique extrêmement dangereuse, à constituer dans le sud-est de la France un puissant État féodal. Il proposait à François d'échanger ses domaines des environs de Paris contre le marquisat de Saluces ; on devait demander au pape de lui céder Avignon et le Comtat, « afin qu'il puisse avoir tout ensemble de ce costé là vng bon et bel Estat, de grande étendue... », auquel on pourrait ajouter le Montferrat. Il est heureux pour la France que ce projet n'ait pas été réalisé ;

2° Les articles accordés à la Réole entre la reine-mère et le roi de Navarre ;

3° Le procès-verbal de réunion d'Agen en octobre 1578 ;

4° Le Mémoire de la Hunaudaye sur la Bretagne.

5° Le Mémoire présenté par les chefs de la Réforme à Henri III sur les moyens d'assurer la paix (à Nérac, le 6 février 1579). — Les hugue-

---

1. Les six tomes parus ne nous mènent encore qu'à dix ans de la mort de Catherine! — Ne pas appeler J. Weiss, mais N. Weiss, le conservateur de la Bibliothèque du protestantisme français.

nots demandaient alors bien plus que ce que leur accordera l'édit de Nantes : « l'exercice libre, publicq et général de la R. R. par toutes les villes et lieux du royaume », c'est-à-dire l'égalité absolue. Catherine, dont les annotations manuscrites figurent en marge des demandes, répond en s'appuyant sur le texte de l'édit de Bergerac ;

6° Deux procès-verbaux différents de la conférence de Nérac (avec la lettre de Catherine cela nous fait trois récits).

Le volume contient encore des lettres de Catherine retrouvées pendant l'impression du volume, ses itinéraires, et d'excellentes tables chronologique, de personnes, de matières.

Le fait essentiel que ce volume met en lumière, c'est l'entrevue de Nérac [1]. A peine mentionnée par de Thou, confondue par d'Aubigné avec celle de Montauban, omise par le P. Daniel, ignorée ou mal jugée par les modernes, cette conférence nous est aujourd'hui bien connue. Chez les huguenots, comme chez leurs adversaires, la turbulence, l'ambition, l'intrigue tiennent la place des convictions religieuses.

Quant à Catherine, elle n'apparaît certainement pas ici comme le monstre d'iniquité, la cruelle Athalie que peignent les pamphlets protestants ; elle y a cependant les traits d'une Florentine astucieuse, vivant au jour le jour, remplaçant les moyens politiques par de petites ruses, femme d'intrigue plutôt qu'homme d'État ; sa principale vertu, c'est l'amour de la paix, dont elle désire le rétablissement et le maintien moins comme reine que comme mère. Paix au dehors comme au dedans : si elle pousse au mariage de François avec Élisabeth, c'est pour le détourner de l'entreprise de Flandres [2]. On voit très bien dans ses lettres à Henri III la parfaite comédienne ; elle explique elle-même comment elle joue à volonté la colère, le chagrin, la tendresse, etc.

Je ne peux naturellement vérifier les leçons de M. B. de P. Il en est cependant un certain nombre qui m'ont paru douteuses [3].

Trop de noms propres restent inexpliqués. — P. 40, Hémon Auger est le célèbre père jésuite Edmond Auger. — P. 62, Gardagni : c'est Gadagne, que l'on retrouve p. 204. — P. 276 : « Ce doit être le célèbre François de la Noue ». Aucun doute n'est possible à cet égard, mais comment M. B. de P. peut-il ajouter que la Noue, « *avant d'être le grand*

1. M. B. de Puchesse avait déjà publié une étude sur *Catherine de Médicis et les conférences de Nérac* dans la *Revue des quest. hist.*, 1897, p. 337-363. On en retrouve l'essentiel dans l'*Introduction* du présent volume.

2. A ce propos M. B. de P. ne cite ni le fonds K des Arch. Nat., ni Kervyn de Lettenhove, ni les papiers du duc d'Anjou.

3. P. 80, par durablement *lisez* perdurablement. — P. 184, « 50 ou 60 M^es^ » c'est évidemment, d'après le contexte, *maistres*, et non *ministres*, qu'il faut lire. — P. 218, chose aportée *lisez* apostée. — P 287, col. 2, l. 11 : et l'autre par Jacques le courrier, ayant suivant la première ; envoyay vostre lectre, *lisez* et l'autre par Jacques le courrier ; ayant, suivant la première, envoyay [envoyé] vostre lectre. — P. 478, col. 2, l. 26 boudez, *lisez* bandez. —

capitaine que l'on sait, négociait à l'étranger »? En 1579, la Noue était déjà un grand capitaine, l'illustre défenseur de la Rochelle, *le Bras de fer*. — Le mystérieux personnage désigné à la même page par le mot « ledict » ne serait-il pas la Fin [1]?

Nous souhaitons que M. B. de Puchesse ne nous fasse pas attendre trop longtemps les tomes suivants de cette si précieuse *Correspondance*.

H. Hauser.

Inquisitio haereticae pravitatis neerlandica, Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden, Tweede deel, door Dr Paul Fredericq, Gent, Vuylsteke, S' Gravenhage, Nijhoff, 1887, xvii, 195 pages, in-8. Prix : 5 fr.

Nous avons rendu compte du premier volume de cet ouvrage dans la *Revue* du 19 décembre 1892; nous expliquions alors que le savant professeur de Gand y mettait en œuvre son recueil de documents, *Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae*, dont le premier tome a été mis au jour en 1889, et dont le second a été publié en 1896. Nous avons parlé déjà, tout récemment, d'une partie de ce nouveau volume de la *Geschiedenis der Inquisitie*, en rendant compte, ici même, du mémoire détaillé de M. Frédéricq, sur les Flagellants et les Sauteurs aux Pays-Bas, extrait des publications de l'Académie royale de Belgique [2]. En effet, cette étude si curieuse était tirée du nouveau volume de l'auteur, qui embrasse l'histoire de l'Inquisition néerlandaise au xive siècle, ce siècle qui, par ses luttes ecclésiastiques et son schisme, favorisa singulièrement la recrudescence de l'hérésie et l'éclosion de sectes nouvelles. Après avoir donné d'abord un aperçu de l'état religieux aux Pays-Bas, à ce moment, et dépeint, surtout d'après les écrits du mystique Ruysbroeck, les tendances « pestiférées » combattues par le célèbre *docteur extatique*, M. F. nous raconte les premières persécutions dirigées par l'Inquisition contre les confréries des Béguines et des Béghards après leur condamnation au concile de Vienne (1311), et comment on fit examiner leurs doctrines, par ordre du pape Jean XXII, pour distinguer ceux de ces groupes qui étaient orthodoxes, de ceux qui s'adonnaient à des croyances suspectes ou défendues (1318-1343). La plupart des béguinages néerlandais réussirent à prouver la pureté de leur foi. Quelques groupes cependant étaient contaminés; tel celui qui entourait la sœur Helwige ou Hedwige, de Bruxelles (morte vers 1336), dont M. F. nous fait connaître les écrits en prose et en vers et les théories sur l'amour mystique en Dieu. Ses partisans (les *Amis* ou les *Nouveaux*, comme on les appelait aussi),

1. Il y a une lacune à cette date dans le *Jacques de la Fin* de M. Dumoulin, dont la chronologie n'est pas toujours d'accord avec celle de la *Correspondance*.
2. Voy. *Revue* du 1er novembre 1897.

étaient encore nombreux dans le Brabant au commencement du XVe siècle.

Nous ne reviendrons pas sur les chapitres IV-VI, renfermant l'histoire de la naissance et des migrations des Flagellants (1349-1400) et l'histoire des Danseurs (1374), puisque nous en avons déjà parlé. D'autres chapitres sont consacrés aux persécutions renouvelées contre les béguines et les béghards dans la seconde moitié du XIVe siècle, et à celles dirigées contre l'association des *Frères* et les *Sœurs de la vie commune*, fondée par Gérard de Groote, qui pourtant avait lutté lui-même contre les hérétiques et avait demandé au pape Urbain VI [1] une place d'inquisiteur ! Dans les dernières pages du livre, M. Frédéricq expose la lutte entre l'inquisition épiscopale et l'inquisition papale, lutte qui se poursuit, plus ou moins sourde ou plus ou moins ouverte, durant tout le XIVe siècle; d'abord refoulés, puis, peu à peu, abolis dans la plupart des évêchés des Pays-Bas, les représentants du Saint-Siège reviennent peu à peu, surtout après l'avènement de l'empereur Charles IV, et au commencement du XVe siècle nous voyons un ou plusieurs inquisiteurs pontificaux accrédités et, en plein exercice, dans chacun des diocèses néerlandais, unis aux délégués épiscopaux dans une entente cordiale pour l'extirpation des hérétiques.

Le volume, dédié à M. Henry Charles Lea, « schrijver van het standaardwerk, A History of the Inquisition in the Middle Ages », est, comme son aîné, écrit avec un soin de documentation scrupuleuse, et la plus rigoureuse impartialité; pourquoi faut-il qu'un travail d'une valeur scientifique aussi considérable reste à peu près inconnu au public français, même dans les sphères érudites, parce qu'il est écrit en flamand ?

R.

Die Befreiung der Leibeigenen (mainmortables) **in Savoyen, der Schweiz und Lothringen,** von Dr Paul DARMSTAEDTER. Strassburg, K. Trübner, 1897, X, 265 p., in-8. Prix : 8 fr. 75 c.

L'étude de M. Darmstaedter, publiée dans le recueil des travaux du Séminaire d'économie politique à l'Université de Strasbourg, est une bonne monographie, basée sur des recherches consciencieuses. Non seulement l'auteur a dépouillé la littérature imprimée, mais il a fait des recherches dans les archives de Turin, Berne, Lausanne, Fribourg, Nancy, etc. [2]. Son livre ne raconte pas seulement l'abolition finale de la main-morte au XVIIIe siècle dans les territoires de langue française en

---

1. P. XIII, il faut lire, en effet, Urbain VI au lieu de Urbain II.
2. On trouvera l'indication détaillée de ces dossiers d'archives aux pages 253-260 de l'ouvrage.

dehors du royaume (sauf les provinces wallonnes des Pays-Bas), mais il expose aussi les tentatives antérieures faites à ce sujet dans les différentes contrées mentionnées au titre de l'ouvrage. C'est ainsi que, pour la Savoie, M. D remonte jusqu'à l'Édit de Rivoli (1561), d'Emmanuel-Philibert, et détaille ensuite les phases différentes de l'œuvre d'affranchissement à travers le XVII[e] et le XVIII[e] siècles; besogne longue et compliquée, qui était bien achevée au point de vue législatif, mais non encore réglée, au point de vue financier, quand le général de Montesquiou pénétra dans le pays en septembre 1792. A vrai dire, le volume se compose de trois monographies distinctes et ce n'est que dans un chapitre final que M. D. essaie de grouper les résultats acquis et d'en tirer des conclusions générales, applicables également à la situation économique et légale des choses agricoles du royaume lui-même. L'étude sur le régime seigneurial en Lorraine nous a paru particulièrement intéressante, puisqu'on peut y suivre de bonne heure l'influence des principes humanitaires modernes sur la législation de Léopold I[er]; dès 1711, l'un des édits du duc sur la main-morte, proclame déjà le droit des populations à la liberté.

C'est aux économistes et aux jurisconsultes que s'adresse plus particulièrement l'ouvrage; c'est à eux d'en discuter les détails. Mais les historiens, de leur côté, pourront tirer profit de l'étude solidement documentée et méthodiquement conduite de l'auteur [1].

R.

Geschichte der deutschen Hanse in der zweiten Haelfte des 14 Jahrhunderts von Dr E. R. Daenell. Leipzig, Teubner, 1897, XI, 210 p. in-8°.

L'auteur, agrégé libre à l'Université de Leipzig, affirme dans sa préface que les travaux de Sartorius et de Lappenberg sur l'histoire de la Hanse (travaux auxquels il aurait pu ajouter celui de Barthold) ont beaucoup vieilli, et personne ne songera certes à s'inscrire en faux contre ce jugement parfaitement équitable. Mais il peut sembler douteux que *l'Histoire de la Hanse allemande* de M. Daenell soit précisément l'ouvrage appelé à remplacer ces prédécesseurs un peu démodés, auprès d'un public désireux de s'instruire à fond sur le passé de la grande ligue commerciale du Nord. Chaque auteur est libre, à coup sûr, de choisir son sujet et de le délimiter à son gré; mais il n'en est pas moins un peu singulier que M. D, concevant le projet si louable de raconter

---

1. M. D. commet la faute, si fréquente en Allemagne, d'accentuer tous les *e* muets qu'il rencontre dans les noms propres. Il écrit *Mirécourt, Rosémont, Goudrécourt*, Çà et là il y a quelques légères erreurs. Ainsi l'industrie verrière en Lorraine ne date pas seulement des tout derniers ducs; elle existe dès le XVI[e] siècle, mais fut à peu près anéantie par la guerre de Trente Ans.

l'histoire hanséatique et s'appuyant lui-même sur le grand nombre des monographies, en partie excellentes, parues sur la matière depuis un quart de siècle [1], n'ait pas eu l'idée d'aborder sa tâche par le commencement et de raconter tout d'abord les origines de la Hanse, avant de nous jeter au milieu des intrigues politiques du XIVe siècle sans fil conducteur et sans orientation préalable. Je sais bien qu'il explique son point de départ par son titre même, *Histoire de la Hanse germanique;* c'est seulement au moment où les grandes villes commerçantes de la mer Baltique et de la mer du Nord réunissent leurs efforts à ceux des grands centres producteurs de l'industrie et aux métropoles du commerce intérieur que se forme une véritable association politique et économique *allemande*, et c'est donc vers le milieu du XIVe siècle seulement qu'une histoire générale des relations politico-commerciales de ces villes avec les royaumes voisins peut véritablement commencer. Cette explication ne me satisfait que médiocrement, je l'avoue; car, en étudiant le récit même de M. Daenell, je ne vois pas en quoi l'action politique des villes hanséatiques est plus *une* [2], ni surtout plus *allemande*, à partir de ce moment. S'il est un trait caractéristique et durable de l'histoire de la Hanse, c'est celui de se développer tout à fait extérieurement à l'histoire de l'Allemagne proprement dite et de n'avoir que de très rares points de contact avec celle du Saint-Empire romain. Elle reste à peu près indifférente aux problèmes politiques et ecclésiastiques qui préoccupent si vivement le moyen âge germanique, elle vit à peine de la vie nationale, à vrai dire, et c'est pour son propre compte, et dans un intérêt tout égoïste, qu'elle lutte avec les Scandinaves, les comtes de Flandre ou les grands-maîtres de l'Ordre Teutonique.

Mais, en admettant même la distinction trop subtile établie par l'auteur, cela ne le dispensait pas d'expliquer à ses lecteurs l'organisation intérieure de cette association prétendue nouvelle et de nous faire saisir le mécanisme politique et économique de ses diètes communes, de son organisation militaire, de ses colonies commerciales au dehors. Il admet que tout cela leur est connu dès l'abord, ce qui est plus flatteur pour eux en apparence que commode en réalité. Le livre de M. D. devrait être intitulé : *Histoire de la politique extérieure des villes hanséatiques, de 1360 à 1398*, et être précédé d'un premier tome, introduisant le sujet et orientant les lecteurs sur tout ce qui est antérieur aux blocus commerciaux systématiques, dirigés contre l'Angleterre ou la Flandre, et aux hardies expéditions maritimes contre le Danemark et la Suède, expéditions qui donnèrent Stockholm aux flottes victorieuses de Lubeck et de Stralsund. On saurait alors mieux ce qu'on

---

1. On les trouvera mentionnées pour la plupart dans la *Quellenkunde* de Dahlmann-Waitz (éd. Steindorff, 1894), p. 295-298.

2. On voit, par le récit de M. D. lui-même, comment Hambourg refuse de participer à la campagne de 1395 contre la Suède.

doit trouver dans l'ouvrage de M. Daenell et nul ne pourrait se plaindre, à tort ou à raison, d'avoir été déçu dans son attente.

Pour ce qui est de la forme du récit, on le voudrait un peu plus vivant ou un peu plus coloré; transcription fidèle et analyse consciencieuse des nombreuses pièces diplomatiques amoncelées dans le *Hansisches Urkundenbuch* de Hoehlbaum et les *Hanserecesse* de Koppmann, la narration est, par moments, d'une sécheresse extrême et rappelle bien plutôt ces dissertations érudites qui dissèquent une question spéciale dans ses moindres détails qu'un véritable ouvrage d'histoire. En un mot, le livre semble écrit, non pour apprendre l'histoire de la Hanse à ceux qui l'ignorent, mais pour la discuter avec les rares privilégiés qui la connaissent déjà. Un homme du métier y trouvera bien des observations judicieuses et des renseignements utiles dont il fera son profit, mais il effarouchera plutôt ceux qui, sans longue initiation préalable, essaieraient d'y apprendre ce que fut la Hanse germanique [1].

R.

De Marco (Emmanuele). **La Sicilia nel decennio avanti la spedizione dei Mille.** Catane, Monaco et Mollica. 1898. Gr. in-8 de 361 pp. 5 fr.

A vrai dire, ce livre est consacré, non à l'histoire générale de la Sicile de 1850 à 1860, mais à celle des soulèvements qui, durant cette période, préparèrent le triomphe de Garibaldi; encore l'auteur, sauf dans les cinquante premières pages, ne traite-t-il que de la dernière des dix années précitées. C'est dire qu'il entre dans des détails que, hors de la Sicile, on trouvera un peu minutieux. Les faits généraux y disparaissent trop souvent. On verra pourtant, par exemple p. 121 sqq, l'appui que le clergé sicilien prêta en général à l'affranchissement de l'île. L'ouvrage est orné de bons portraits de Mazzini (de qui l'auteur exagère l'importance) et de quelques autres patriotes; mais l'impression n'en est pas suffisamment correcte.

Charles Dejob.

---

1. Le lecteur sera également désorienté çà et là par certaines locutions qui doivent être des provincialismes; ainsi M. D. emploie souvent le mot *entsagen* pour *absagen*; il n'a expliqué nulle part que le « *Deutscher Kaufmann* » est l'expression traditionnelle pour indiquer les « comptoirs » hanséatiques; il se sert parfois d'expressions impropres, comme « *sich in einer klaeglichen Rolle befinden* », etc.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — **21 mars** — **1898**

Cheiko, Chrestomathie arabe; Cours de belles-lettres selon les Arabes. — Bible arabe. — Washington-Serruys, L'arabe moderne. — La Revue de l'Orient. — Maier, Le syllogisme d'Aristote. — Saint Augustin, Confessions, p. Knoell. — Staehelin, Zwingli, II. — J. Reinach, Une erreur judiciaire sous Louis XIV, Raphael Lévy. — Eimer, Strasbourg en 1789.—Chiappelli, Le socialisme et la pensée moderne. — *Bulletin :* Suess, La face de la terre; Per Nozze Rossi-Teiss; Cian, Le Veltro; Novati, La cité italienne du moyen âge; Tamizey de Larroque, Un Écossais ami de Peiresc; Lumbroso, Une lettre de d'Alfieri à Louis XVI; Hennet, Le général Bourbaki. — Académie des inscriptions.

---

1. **Chrestomathia arabica** cum lexico variisque notis, auctore P. L. Cheikho, S. J. — Beryti, typographia Patrum Societatis Jesu, 1897; in-8, pp. 486.
2. **Cours de Belles-Lettres d'après les Arabes**, par le R. P. L. Cheikho. 1re partie, 2e édit.: Beyrouth, 1897; in-8, pp. 450.
3. **Biblia arabica**. Beyrouth, imprimerie catholique, 1897; in-8, pp. 562.
4. **L'Arabe moderne** étudié dans les journaux et les pièces officielles, par Washington-Serruys, membre de la Société asiatique. Beyrouth, imprimerie catholique, 1897; in-8, pp. xvi-142.
5. **Al-Machriq** (*l'Orient*); Revue catholique orientale bi-mensuelle (lettres, sciences, arts), n° 1 (1er janv. 1898). Beyrouth, imprimerie catholique; in-8, pp. 48.

L'imprimerie des jésuites de Beyrouth continue avec une infatigable activité la série de ses publications qui lui ont valu, à l'occasion du dernier Congrès des Orientalistes, un éloge public tombé d'une bouche plus autorisée que la nôtre [1]. Malgré les mille et une vexations qui lui sont suscitées par la censure ottomane, il ne se passe presque pas de mois sans que nous apprenions l'apparition ou la réimpression de quelque ouvrage. Ceux que nous venons de citer ne sont pas les seuls qui aient paru en ces derniers temps. Des spécialistes parleront des autres avec plus de compétence. Nous nous contenterons d'indiquer le sujet de ceux-ci.

I. — La *Chrestomathie arabe* du P. Cheikho est destinée à compléter la Grammaire qu'il a publiée l'an dernier en collaboration avec le P. Durand. Ainsi que l'indique le titre, cet ouvrage comprend un choix

---

1. Nous lisons dans le compte rendu de la séance de la *Section des langues musulmanes* (10 septembre), à l'occasion d'une communication faite au mom du P. L. Cheikho : « M. de Goeje (président de la section) exprime toute la sympathie du monde savant pour les si utiles publications de l'imprimerie catholique de Beirout. »

de morceaux, un lexique et des notes. Les morceaux présentent une série extrêmement variée, comme on peut s'en convaincre par l'énumération des chapitres : 1. *Religiosa et Biblica*; 2. *Coranica*; 3. *Proverbia*; 4. *Moralia*; 5. *Philosophica et theologica*; 6. *Oratoria*; 7. *Fabulæ*; 8. *Narrationes, Facetiæ, etc.*; 9. *Historica et geographica*; 10. *Prosa ornata*; 11. *Poesis*; 12. *Manuscriptorum specimina*. Un bon nombre des textes reproduits étaient inédits. Les notes sont multipliées presque à l'excès. Elles occupent autant d'espace que le texte lui-même; toutes les difficultés sont aplanies pour l'étudiant, soit par des explications, soit par des renvois à la Grammaire. A ce point de vue, cette chrestomathie pourra être très utile à ceux qui sont obligés de travailler sans le secours d'un maître.

II. — En publiant pour la première fois son *Cours de Belles-Lettres selon les Arabes*, l'auteur s'était proposé de recueillir sous forme de chrestomathie littéraire et oratoire ce que les auteurs arabes ont écrit sur l'art de bien dire, et ensuite de formuler, d'après ces auteurs mêmes, des préceptes de littérature et de rhétorique : de là quatre volumes publiés de 1886 à 1890. Le succès qu'a obtenu cet ouvrage près des Orientaux oblige le P. Cheikho à en donner dès maintenant une seconde édition dont nous avons le premier volume sous les yeux.

III. — La Bible arabe n'a pas, au point de vue de la critique textuelle, la même importance que les autres versions orientales. Il y a deux catégories de versions faites en cette langue : les unes viennent directement des textes originaux et ce sont les seules qui puissent être utiles à la science biblique; les autres proviennent des versions syriaque, grecque ou copte. C'est à peu près l'équivalent de nos traductions en langue moderne. On peut donc sans scrupule chercher à améliorer de semblables versions. C'est ce qu'ont fait les éditeurs de la Bible de Beyrouth en publiant une nouvelle version revisée sur le texte original comparé avec la Vulgate, les Septante et la Peschittha [1] Cette version a paru de 1876 à 1882 en trois gros et grands in-8, avec le texte entièrement vocalisé. Mais ce livre, destiné à être d'un usage courant entre les mains des chrétiens orientaux, était peu portatif. Pour obvier à cet inconvénient on vient d'en donner une reproduction phototypique qui n'occupe plus qu'un seul volume assez mince et fort élégant. Malheureusement, en évitant un inconvénient, on est tombé dans un autre. Chaque colonne contient 45 lignes de texte; avec les voyelles placées au-dessus ou au-dessous cela équivaut à 135 lignes d'impression! Qu'on juge de la ténuité des signes et de la fatigue des yeux.

IV. — L'ouvrage de M. Washington-Serruys est un recueil d'extraits de journaux, de lettres officielles ou d'affaires, de documents commerciaux ou administratifs, accompagnés de leur texte original quand

1. Ce n'est pas à dire qu'on ne pourrait critiquer sur plusieurs points la leçon préférée par les éditeurs.

ce sont des traductions ou de leur traduction quand ce sont des originaux. Ce livre est destiné à initier à la langue vulgaire ceux qui se trouvent dans la nécessité d'entretenir des relations en arabe avec le monde politique ou commercial. A côté de ces morceaux nous trouvons quelques renseignements assez curieux sur les dignités, grades et titres en usage dans l'empire ottoman, une note sur le journalisme arabe avec une liste des principaux périodiques publiés en cette langue (au nombre de 102 : dont 51 au Caire, 9 à Beyrouth, 6 à Alexandrie, 2 à Damas, 1 à Marseille, 3 en Amérique, etc.), enfin, pour terminer, un vocabulaire arabe-français des principaux néologismes employés dans les journaux et la correspondance officielle.

V. — Comme nouvelle preuve de l'activité scientifique du grand établissement français de Beyrouth, et en même temps du développement et de l'extension que prend le mouvement intellectuel en Syrie, nous citerons l'apparition de la nouvelle revue arabe bi-mensuelle appelée *Al-Machriq* (*l'Orient*). Dans la pensée des fondateurs elle est surtout destinée à propager les sciences occidentales chez les Orientaux. Conçue sur le plan des grandes revues européennes, rien n'y manque, pas même l'indispensable roman. Voici, d'ailleurs, le sommaire du premier numéro, qui a paru le 1er janvier dernier : 1. Notre programme; 2. Causerie scientifique; 3. Le Fr. Gryphon et le Liban au xve siècle; 4 Un poids antique de Beyrouth; 5. Le patriotisme; 6. Un traité inédit d'Al-Asmaï; 7. Histoire de Beyrouth (ms. de la Bibl. nat.); 8. L'Héroïne du Liban (roman); 9. Comptes rendus de bibliographie orientale; 10. Questions et réponses. — (Abonnement : 15 fr. par an, pour l'Europe).

Terminons en souhaitant courage et succès aux généreux missionnaires de l'Évangile, qui se font avec raison les missionnaires dévoués de la science.

J.-B. Chabot.

Die Syllogistik des Aristoteles von Dr. Heinrich Maier. Privatdozent der Philosophie an der Universitæt zu Tübingen. — 1er Teil : die Logische Theorie des Urteils bei Aristoteles. — Tübingen, 1896. x-214 pp. in-8.

Ce livre est la première partie d'une série qui doit comprendre trois publications successives : 1° la théorie logique du jugement chez Aristote; 2° la théorie du syllogisme pur chez Aristote; 3° l'application du syllogisme à l'apodictique chez Aristote. Le but de l'auteur est d'exposer la vraie nature du syllogisme aristotélicien, mais le syllogisme a pour condition le jugement et pour fin la démonstration, d'où le plan adopté. — Le tout est une double contribution à l'étude d'abord d'un problème d'histoire, ensuite d'un problème dogmatique. Le problème d'histoire consiste à dégager, parmi les diverses interprétations en présence sur la nature du syllogisme aristotélicien, celle qui exprime le

mieux la pensée de son fondateur; le problème dogmatique consiste à chercher quelle est en soi la conception du syllogisme qui correspond effectivement le mieux à son rôle logique, laquelle est, suivant M. Maier, celle même qu'il attribue à Aristote. — Deux interprétations sont en effet possibles. Suivant la première, le syllogisme est purement formel, les Premiers Analytiques et l'Interprétation se suffisent à eux-mêmes et ne dépendent ni de la Métaphysique d'Aristote, ni des Seconds Analytiques; par suite, les modifications d'ordre purement formel qui ont été apportées au syllogisme dès l'antiquité par Théophraste et Eudème et par les stoïciens, plus tard par les scolastiques, sont dans le sens véritable de la tradition aristotélique, et la logique formelle contemporaine peut à bon droit se dire l'héritière de la logique aristotélicienne. Suivant la seconde opinion, au contraire, le syllogisme d'Aristote ne se sépare pas de l'ensemble de la doctrine; les distinctions logiques sont la résultante des distinctions métaphysiques, et la logique d'Aristote présente, avec celle de Kant et de Herbart, ce caractère commun d'être partie intégrante d'un système métaphysique, avec toutes les différences doctrinales que ce système suppose : la logique d'Aristote prétend découvrir les catégories du réel et les lois de l'être, la logique de Kant fournit des concepts purement subjectifs, considérés indépendamment de leur application ultérieurement possible à la nature; aucune des deux n'est purement formelle. Cette seconde opinion est celle de Trendelenburg, Prantl, Bonitz, Ueberweg, même Zeller; la première est celle de Drobisch et de Brandis; c'est celle aussi de M. M., qui la développe dans les trois chapitres de son livre : I, sur les concepts du vrai et du faux; II, sur le principe de contradiction et du milieu exclu; III, sur l'essence et les modes du jugement (1° l'essence du jugement; 2° les jugements affirmatifs et négatifs; 3° la quantité des jugements; 4° leur modalité: le contingent, le nécessaire, le catégorique). — La conclusion de l'auteur est que tous les jugements ne présentent pas autre chose que le passage d'un donné verbal à des formes verbales qui en constituent l'expression logique. Ces formes expriment des rapports réels entre les choses, d'où leur valeur, sans être cependant fondées sur les principes métaphysiques qui ne sont pas intervenus dans leur genèse. Seule l'idée logique de contingence correspond à la notion métaphysique de virtualité, sans que cette correspondance soit d'ailleurs d'aucune conséquence ici. La pensée et le langage sont les seuls éléments sur lesquels se fonde la distinction des formes du jugement. La notion du vrai et du faux est celle à laquelle se ramène, par l'autorité absolue des principes de contradiction et du tiers exclu, les trois formes de jugement : catégorique, contingent et nécessaire. Cette notion du vrai et du faux suffit d'ailleurs à faire apparaître la distinction entre les jugements éternellement vrais touchant les essences métaphysiques soustraites à la notion du temps, et les jugements tantôt vrais tantôt faux qui ont pour objet des êtres soumis au devenir; les premiers se rapportent à la vérité, les

seconds à l'opinion, et cela de deux manières, soit parce que l'objet du jugement est capable de variations, soit parce que le sujet ne possède qu'une notion subjective et relative. On arrive ainsi à des questions d'un autre ordre pour expliquer comment la multiplicité de plusieurs concepts peut se concilier dans l'unité d'un prédicat, ce qui suppose, pour les divers jugements considérés, la distinction de l'être dans son essence, de l'être par accident, de l'être pur et simple. D'où encore, à la suite des jugements absolument vrais, et des jugements d'opinion, apparaît la différence entre la dialectique et l'apodictique : mais, dans l'une et l'autre méthode, les formes logiques employées ne peuvent pas être autres que celles examinées ci-dessus, et le syllogisme est le même dans les deux cas parce qu'il dérive exclusivement des formes du jugement, antérieures à ces distinctions nouvelles. — Tel est l'ouvrage de M. M., qui a le mérite de poser nettement sa thèse et de la développer avec ordre ; le plan est simple et correctement suivi, l'exécution documentée. Il faut lui savoir gré aussi d'avoir protesté contre les expressions trop cavalières que Prantl emploie en guise d'arguments contre les partisans du pur formalisme. Pour le fond de l'ouvrage, deux remarques sont à faire : 1° En ce qui concerne l'intention générale de l'auteur et les diverses interprétations de la logique d'Aristote, M. M. ne se réfère guère qu'à des auteurs allemands ; il n'est pas permis cependant d'oublier, dans la doctrine que M. M. combat, la position prise par M. Lachelier, qui fonde son interprétation des figures sur cette idée que le syllogisme exprime des conditions métaphysiques et non pas un pur mécanisme verbal ; dans le même sens, avec des différences de détail, M. Rodier déduit les figures de la théorie toute métaphysique de la puissance et de l'acte ; sans doute ces points intéresseront spécialement le second livre, mais ils supposent une théorie générale du jugement, développée d'ailleurs par M. Lachelier à propos des inférences immédiates, dont il fallait tenir compte ici. — 2° Pour ce qui intéresse plus particulièrement cette doctrine du jugement, la grosse difficulté se trouve dans l'interprétation qu'il convient de donner de la modalité chez Aristote. M. M. traite le possible et le nécessaire comme de simples prédicats qui n'altèrent en rien l'application générale du principe de contradiction au verbe être et les lois ordinaires de l'opposition des jugements ; pour lui (p. 173-174) la formule « ceci peut être blanc » a pour contraire « ceci ne peut pas être blanc » au lieu de « ceci peut ne pas être blanc » ; mais dans ce cas que deviendront les règles spéciales des syllogismes modaux, et comment se fait-il que le syllogisme contingent n'ait pas de représentant dans la seconde figure, fondée précisément sur l'opposition du oui et du non, si cette opposition est la même dans le jugement contingent que dans le jugement catégorique? Par une interprétation contraire, M. Brunschwig, poursuivant d'ailleurs un but différent, donne un sens tout métaphysique à la catégorie des modales, dans laquelle il montre l'impuissance de l'esprit humain à concilier, dans un réel qui nous

échappe, l'antinomie des vérités naturelles qui sont perçues purement comme possibles, et des vérités morales qui sont perçues seulement comme nécessaires. — Nous croyons pour notre part, et nous l'avons montré notamment à propos de la quantification du prédicat et de la légitimation de la quatrième figure, qu'il y a lieu d'admettre une théorie purement formelle du syllogisme, indépendamment de toute théorie métaphysique qui pourrait venir à la suite, de la même manière qu'une philosophie des mathématiques peut couronner et non précéder une théorie purement mathématique des nombres. De même, en effet, que l'addition se suffit à elle-même pour prouver sa légitimité formelle, de même le syllogisme doit se suffire comme raisonnement légitime, à la seule condition que la conclusion sorte des prémisses indépendamment de toute considération métaphysique ultérieure ; mais ce point de vue n'est pas nécessairement celui d'Aristote ; les distinctions qui nous paraissent claires, entre les diverses étapes qui conduisent de la logique à la métaphysique, n'apparaissaient pas clairement à ses yeux : voilà pourquoi ses successeurs se sont divisés sur l'interprétation de ses doctrines et pourquoi il est trop simple aussi d'admettre, avec M. Maier, qu'aucune considération métaphysique n'est intervenue dans sa théorie logique des jugements.

E. THOUVEREZ.

Sancti Aureli Augustini Confessionum libri tredecim, recensuit et commentario critico instruxit Pius KNŒLL (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Cæsareae Vindobonensis, Vol. XXXXIII, sectio I, pars I). Vindobonæ, Pragae, Tempsky ; Lipsiæ, Freytag ; MDCCC LXXXXVI ; XXXIV-396 pp. in-8°.

M. Knœll a consulté, outre le Vaticanus d'Eugippius, quatorze manuscrits pour cette nouvelle édition des *Confessions*. Il les a décrits dans son introduction. Pour certains que j'ai étudiés, je ne serais pas d'accord avec lui sur quelques points. Le ms. B. N. 1911 me paraît avoir subi les corrections de plus de deux mains que M. K. date du IXe et du XI-XIIe siècle ; j'ai cru distinguer : 1° un correcteur du IXe-Xe siècle, qui a surtout écrit dans l'interligne et en marge et principalement des résumés et des sommaires, et qui se sert du monogramme de *Nota*, avec l'*a* en bas (mal figuré par M. Knœll, p. XI, qui omet l'*a*) ; 2° un annotateur et correcteur du Xe siècle, qui a une écriture effilée, emploie la simple sigle *N* surmonté de *T*, et dont les traces sont plus rares à partir du fol. 55a (voir par exemple fol. 10a la note : *de flumine moris humani*, fol. 12a la note : *pilula*) ; 3° un annotateur du XIe-XIIe siècle, qui se sert du monogramme de *Nota* avec l'*a* en haut et qui travaille à partir du fol. 108b (Xe livre) ; 4° un correcteur du XIIe siècle, surtout depuis le fol. 125b (milieu du Xe livre) ; enfin l'addition du fol. 128a (K. p. 226, 20-21), que M. K. attribue à son premier correcteur, pourrait

être aussi d'une main différente de toutes les autres [1]. Deux copistes, et peut-être trois, paraissent s'être échangés pour écrire le texte même. Le ms 1912, copié par deux scribes (premier : ff. 1-29^b, 33^a-141^b ; deuxième : 29^b-33^a, 141^b à la fin), a été corrigé surtout au XIII^e siècle (non au IX^e-X^e siècle); il eût fallu indiquer que la grande initiale de l'ouvrage et les premières lignes ont été écrites par ce reviseur. Le ms. B. N. 1913 n'a pas tout à fait le contenu indiqué par M. K. (p. XII) : « praeter Confessiones, sermones et epistulae Augustini, praeterea Hieronymi et Ambrosii nonnulli libri »; mais il présente un sermon de saint Augustin (n. 9 = V, 75 Migne, incomplet), des lettres de saint Jérôme et des traités de saint Ambroise. M. K. mentionne un seul correcteur presque contemporain du copiste (X^e siècle). Il faut lui attribuer quelques rares suppléments en marge (f. 52^a), des variantes indiquées par *l* barrée, des notes tironiennes (fol. 75^a). Mais je crois pouvoir distinguer en outre un reviseur du XI^e-XII^e siècle qui a corrigé sur grattage, changé la ponctuation et l'orthographe, et copié le sermon d'Augustin, fol. 98^b [2].

Sauf une exception, M. K. n'a pas, du reste, accordé une grande valeur à ses manuscrits. A la suite de chaque description, les mots: « nullius fere momenti est », « omni auctoritate caret », reviennent comme un refrain [3]. Il n'a eu de pensée que pour le plus ancien de tous, le Sessorianus, du VII^e ou du VIII^e siècle. Parce qu'il était le plus ancien, M. K. en a conclu qu'il était le meilleur. Cette erreur de jugement a été le principe de sa critique, de sorte qu'il a pris pour fondement ce qui pouvait être seulement une conclusion. D'autres fautes de méthode ont été la conséquence de ce raisonnement. Il ne s'est pas préoccupé de classer ses manuscrits ; à peine trouve-t-on, p. XXXII, une indication sommaire sur une famille dans laquelle il range trois de ses sources et celle de l'édition Amerbach. Préoccupé exclusivement du Sessorianus, la valeur relative des autres textes a résulté pour lui uniquement de leur conformité plus ou moins exacte avec cet étalon ; il en arrive à grouper des manuscrits d'après les bonnes leçons ou ce qu'il croit tel (p. XXII). Dès lors, il n'est pas de page où son texte ne présente quelque innovation inspirée par le Sessorianus. M. Weyman a montré, de manière définitive, que

---

1. Voici d'autres détails moins importants : la troisième ligne du titre est en miniscule allongée, mêlée de capitale ; d'ailleurs M. K. aurait dû renoncer à figurer par la typographie cet en-tête, puisqu'il n'a pu reproduire toutes les ligatures (*S* posé sur le jambage de *U*, 2^e l.). — Fol. 24, verso, le chiffre du cahier est précédé de *q*. — K. p. 388, les deux dernières lignes de la finale du manuscrit sont en minuscule.

2. L'en-tête dans M. K. est disposé sur deux lignes, il l'est sur trois dans le manuscrit. Des indications de provenance ont été grattées au fol. 1. Il en est resté une, ff. 151^b-152^a : *est li ber sci ger ma ni epl Au tissi ode ren sis monas te ril et siquis illum abstra xe rit eternadamnatione sit damnatus. nisireddiderit. etadsatis fac.*

3. Deux mss. B. N. 1913 A (X^e siècle) et 12191 (X^e-XI^e siècles) n'ont été collationnés que partiellement.

quelques-uns des passages les plus célèbres des *Confessions* avaient ainsi perdu toute leur signification [1]. M. K. a donné lui-même (p. IX) une liste de suppressions admises par S, dont l'origine paléographique lui paraît impossible ; ces portions de texte, conservées par les autres manuscrits, sont pour lui autant d'interpolations. Or, l'une d'entre elles au moins a disparu de S par suite d'un bourdon ; la condition paléographique posée par M. K. n'est pas remplie. Dans l'histoire du jeune homme emmené malgré lui à l'amphithéâtre et qui ferme les yeux pour ne rien voir, Augustin prête au héros ces protestations : « si corpus meum in locum illum trahitis, *et ibi constituitis* (om. S), numquid et animum et oculos meos in illa spectacula potestis intendere ? (p. 127, 10) ». L'œil du copiste de S a passé du premier verbe à la finale du second. Il est clair que la phrase a plus de force avec les trois mots omis qui rétablissent la succession naturelle des actions. Nous trouvons du reste dans la suite du récit : « adduxerunt... *sedibus quibus potuerunt locati sunt.* » A la fin de cet épisode, M. K. supprime aussi (p. 127, 21) *oculos* dans « aperuit oculos » ; mais ce complément est nécessaire, car la mention des yeux est déjà assez éloignée, et, depuis, l'auteur a parlé de « fermer les oreilles » : « Ille clausis foribus oculorum interdixit animo ne in tanta mala procederet. Atque utinam et aures opturauisset ! Nam... cum clamor ingens... eum pulsasset,... aperuit... ». L'équivoque est certainement impossible ; mais la suppression de *oculos* donne à toute la phrase une allure gauche et gâte ce beau récit. Des raisons de style me rendent également nécessaires les mots *pro te* dans : « fercula in quibus mihi esurienti *te* inferebatur pro *te* sol et luna (p. 51, 7) » : l'antithèse ne peut pas mieux être soulignée et la phrase s'achève dans la même note : « pulchra opera *tua*, sed tamen opera *tua*, non *tu* ». P. 25, 19, l'allusion à la parabole de l'enfant prodigue se trouve précisée dès le début, si l'on insère *minor* : « filius ille tuus minor » ; l'ordre différent donné par *MQ* prouve que le mot avait été omis dans certains manuscrits. Il faut ajouter que *minor* (Vulg. : *adulescentior*) est probablement conforme à l'habitude de saint Augustin (cp. *De Genesi ad litteram*, VIII, 4 ; p. 235, 15 Zycha : *minore* ou *minimo*). Ailleurs, le contexte demande impérieusement la conservation des mots omis dans S. Ainsi p. 123, 22 : « gaudebat mendicus ille uinolentia : tu *gaudere cupiebas* gloria » ; Augustin n'avait pas encore la gloire, il la cherchait : « nihil uellemus aliud nisi ad securam laetitiam peruenire quo nos mendicus ille iam praecessisset numquam illuc fortasse uenturos. » De même, je crois nécessaires *ad* devant *imitandum* (22, 14), *reatu* après *criminis* (56, 19). Ainsi les prétendues interpolations des manuscrits autres que S portent sur des mots indispensables, ou, dans certains cas, ces mots com-

1. *Literarisches Centralblatt*, 1896, col. 665-666. Il s'agit notamment du récit de la conversion d'Augustin VIII, 12, 29.

plètent si heureusement la phrase qu'on pourrait presque les deviner par conjecture, si la tradition ne nous les avait conservés.

L'édition de M. K. a pour principal mérite de nous faire connaître dans le détail les plus anciens manuscrits des *Confessions*. Son texte ne doit pas être considéré comme celui de saint Augustin, mais il représente plutôt l'un des manuscrits, le Sessorianus. On ne pourra l'alléguer comme autorité dans les études de grammaire ou de théologie que sous cette réserve. Pour retrouver avec quelques chances de succès le texte original, on devra, en s'aidant des matériaux fournis par M. Knœll, classer les manuscrits et déterminer les particularités de langue et de style de l'auteur. Alors on aura une base sérieuse pour des travaux scientifiques.

Paul LEJAY.

Huldreich Zwingli, sein Leben und Wirken nach den Quellen dargestellt von Dr Rudolf STAEHELIN. Vol. II. Basel, Benno Schwabe, 1897, 540 p. in-8°. Prix : 12 fr.

Nous avons déjà parlé deux fois de cette biographie du réformateur suisse [1] et loué, comme il le méritait, le travail du professeur bâlois, dont les deux volumes fourniront tous les renseignements nécessaires à ceux qui voudraient s'orienter sur l'activité théologique et politique de Zwingle et se rendre compte de l'importance historique de son œuvre. Dans ce second volume aussi, M. Staehelin se montre appréciateur impartial des faits et des personnes qu'il présente successivement au lecteur, et dans le récit de la lutte ardente entre les partis hostiles, il ne songe pas plus à dissimuler ou à nier les violences des partisans de la Réforme, que celles de leurs adversaires. S'il analyse avec une lucidité complète les querelles dogmatiques entre Zwingle et Luther, qui furent si fatales à l'expansion politique du protestantisme allemand, il s'attache surtout au tableau détaillé de l'activité organisatrice de l'ancien curé d'Einsiedeln dans la République de Zurich où, selon le mot d'un adversaire, il fut bientôt magistrat, conseil et tout ensemble, et sembla diriger par moments non seulement l'Église et l'École, mais encore l'État. L'historien peu friand de discussions théologiques parcourra surtout avec intérêt les deux cents dernières pages de l'ouvrage, dans lesquelles l'auteur examine les relations politiques de Zwingle avec les princes et les États protestants du Saint-Empire, celles qu'il essaya de nouer avec la France, et le rôle qu'il joua dans le conflit de Zurich avec les cinq cantons catholiques, appuyés par la maison d'Autriche. Peut-être même aurait-il dû développer davantage ces derniers chapitres relatifs à la guerre civile entre les confédérés, et raconter surtout avec un peu plus

---

1. *Revue critique*, 11 mars 1895 et 10 février 1896.

de détails les derniers moments de Zwingle, tué sur le champ de bataille de Cappel, le 11 octobre 1531 [1]. Le jugement d'ensemble sur le rôle du réformateur, sur ses qualités et ses défauts, sur la place qui lui revient dans l'histoire de son pays et dans l'histoire religieuse universelle, nous semble en général exact et bien motivé, et si, sur certains points de détail, il y a peut-être des réserves à faire, si çà et là quelque erreur insignifiante pourrait être relevée, dans son ensemble l'ouvrage de M. Staehelin remet à jour, si je puis dire, un chapitre important et curieux de l'histoire générale du XVI[e] siècle [2].

R.

Joseph REINACH. **Une erreur judiciaire sous Louis XIV. Raphaël Lévy.** Paris, Delagrave, 1898, in-12; 205 pages.

Le 25 septembre 1669, on constata à Glatigny, village du pays messin, la disparition d'un enfant de trois ans, Didier Le Moine, fils du charron de l'endroit. Les parents apprirent qu'un Juif avait été vu à cheval avec un enfant de l'âge du leur, que ce Juif était un marchand de bestiaux de Boulay en Lorraine, du nom de Raphaël Lévy. Leur conviction fut aussitôt établie; le malheureux enfant avait été volé par Lévy, alors qu'il avait accompagné dans la journée sa mère, qui était allée laver à la fontaine; le ravisseur avait commis ce rapt pour égorger sa victime; ne disait-on pas partout que les Juifs se servaient du sang des enfants chrétiens pour préparer les pains azymes? Une instruction fut ouverte. Un témoin, un seul, reconnut Raphaël « pour être le Juif qui portait l'enfant »; plus tard, le témoignage de ce témoin unique, une bouchère de Metz qui habitait près la porte de la ville, perdit toute sa valeur, car la bouchère, suivant la propre déposition de son mari, se trouvait dans l'impossibilité d'avoir aperçu le marchand de Boulay au jour et au lieu dits. Du lieutenant criminel du bailliage, l'affaire passa au Parlement de Metz. L'accusé continua à protester de son innocence, à invoquer un alibi, à dire qu'il n'était pour rien dans la disparition de l'enfant. Deux mois s'étaient écoulés depuis la journée fatale du 25 septembre, quand on trouva dans le bois de Glatigny les débris du cadavre du petit Didier

---

1. M S. renvoie simplement, pour plus de détails, à la biographie de Zwingle de M. Moerikofer, « travail qu'il veut plutôt compléter que remplacer »; mais c'est là un procédé assez singulier pour un biographe, quelque flatteur qu'il soit pour son prédécesseur immédiat.

2. Ainsi, p. 393, la femme de Mathieu Zell ne s'appelait pas *Marguerite*, mais *Catherine*; p. 394, au lieu de *Herrstein* il faut lire *Herrenstein*; p. 157, lire *correspondance* au lieu de *correspondence*, etc. On ne peut pas non plus appeler le moine-médecin Othon *Brunfels Othon de* Brunfels, puisqu'il n'était pas originaire de Braunfels, mais de Mayence, et que, d'autre part, son père, loin d'être noble, était un pauvre artisan.

et ses vêtements. L'enfant, qui marchait derrière sa mère en allant à la fontaine, avait dû s'égarer dans le bois; il n'avait pu retrouver son chemin; il avait été dévoré par les bêtes. Ce ne fut pas l'avis des juges, qui firent arrêter un autre Juif, Gédéon Lévy, pour avoir contribué à la disparition des restes de l'enfant. Bref, le procès de Raphaël fut clos le 16 janvier 1670; l'accusé fut déclaré coupable du rapt de l'enfant et condamné à être brûlé vif; le supplice eut lieu à Metz le lendemain. Le malheureux, mis à la torture, avait continué à protester qu'il était innocent; il montra devant la mort autant d'énergie qu'au cours de son procès; « cet obstiné Juif » mourut « avec une intrépidité surprenante ».

Cependant les coreligionnaires du condamné, voyant que le Parlement de Metz était sur le point de les envelopper tous dans une enquête générale, déléguèrent à Paris quelques-uns des leurs; par l'intermédiaire du marquis de Berny, fils de Hugues de Lionne, qui les accueillit avec faveur, leur requête arriva jusqu'à Louis XIV. Le roi donna l'ordre aussitôt que le procès de Raphaël Lévy et les informations ouvertes contre d'autres Juifs de Metz lui fussent communiqués; ce ne fut pas, d'ailleurs, sans se faire répéter l'ordre royal d'évocation, que le Parlement de Metz consentit à se dessaisir de ces affaires. Sur ces entrefaites parurent deux écrits de circonstance : *Abrégé du procès fait aux Juifs de Metz*..., et *Factum servant de réponse au livre intitulé Abrégé*..., tous deux anonymes. Pour le premier, qui est un acte d'accusation très habilement construit en vue d'établir le crime reproché à Raphaël Lévy, on a prononcé, sans raisons suffisantes, ou plutôt à tort [1], le nom d'Amelot de la Houssaye; pour le second, qui est une réfutation et de l'accusation du meurtre rituel portée contre les Juifs en général et du fait spécial qui avait fait condamner au feu « un misérable Juif », il n'y a pas de doute : il est l'œuvre du célèbre hébraïsant Richard Simon, qui était encore à cette date de la congrégation de l'Oratoire, et qui avait été mis au courant de l'affaire de Metz par un personnage de son intimité, le Juif piémontais Jona Salvador. Quant à l'affaire évoquée, elle suivit son cours Le Conseil d'État ne révisa pas le procès de Raphaël Lévy; mais, par deux arrêts du 18 avril et du 29 août 1670, le roi ordonna de surseoir aux poursuites contre les Juifs messins impliqués dans le drame de Glatigny, et la communauté israélite de Metz, qui avait été sous la menace d'un arrêt d'expulsion, continua, malgré le Parlement de Metz, à jouir de ses privilèges.

Telle est, en quelques lignes, la triste histoire, faite de calomnie et de

1. L'attribution de l'*Abrégé du procès* à Amelot de la Houssaye n'a d'autre cause qu'une interprétation erronée d'une notice d'Osmont dans son *Dictionnaire typographique, historique et critique des livres rares*... (Paris, 1768), t. I, p. 24. Ce bibliographe attribue à Amelot de la Houssaye non l'*Abrégé*, mais le *Factum servant de réponse*. Or ceci est une erreur manifeste, car le *Factum* est certainement de R. Simon. Il en résulte que l'auteur de l'*Abrégé* est et demeure inconnu.

fanatisme, que M. Joseph Reinach vient de raconter à nouveau dans un élégant volume dédié au prince Jean Borghèse. Son récit est sobre, clair, impartial; il laisse parler les faits eux-mêmes, aussi bien les faits relatifs à l'accusation qui avaient déjà été rapportés plusieurs fois, que les faits beaucoup moins connus qui suivirent la mort du malheureux Lévy. Il n'en interrompt l'exposé que trois ou quatre fois, soit pour donner quelques détails sur la communauté juive de Metz, soit pour rappeler les bulles pontificales où les papes défendirent les Juifs contre cette accusation calomnieuse de se servir du sang des petits enfants, soit pour tracer le portrait de Salvador et de Richard Simon, « l'Hébreu et l'hébraïsant », devenus des amis inséparables, soit encore pour expliquer en quelques mots le droit royal d'évocation. Sa narration occupe environ un tiers du volume. Le reste se compose de documents reproduits en entier : 1° l'*Abrégé du procès...*; 2° le *Factum servant de réponse...*; 3° le Journal du procès écrit par un Juif (cette traduction d'un texte en caractères rabbiniques et en langage judéo-allemand est empruntée aux *Archives israélites* de 1841 et 1842); 4° les deux arrêts du Conseil d'État, en date du 18 avril et du 29 août 1670. Tous ces documents ont un rapport direct avec le sujet; mais ils ne remplacent que d'une manière imparfaite les pièces elles-mêmes du procès de Metz, enquête, interrogatoires, débats, etc. Que sont-elles devenues? Existent-elles encore dans les archives de l'ancien Parlement de Metz ou autre part? Ont-elles disparu, comme il paraît probable? Faut-il renoncer à les retrouver? On aurait tenu à être fixé sur le sort de ces actes officiels par le dernier historien du procès de Raphaël Lévy [1].

G. Lacour-Gayet.

---

1. P. 8. Le texte des lettres patentes de Louis XIII en faveur des « Juifs établis à Metz », que rappelle ici M. J. R., figure à la fin (p. 16-18) du *Factum servant de réponse*, édition de 1670 (Bibl. Nat. : Ld¹⁸45, ou Recueil Thoisy, 437). Nous signalons ce fait, parce que ce texte manque dans la réimpression du *Factum* faite plus tard dans la *Bibliothèque critique*, réimpression suivie par M. J. R. pour ses pièces justificatives. — P. 47, note. Au lieu de 1761, 1671. — P. 49. « L'évocation de tout le procès devant le Conseil d'État, dit M. J. R., c'était, en droit sinon en fait, l'annulation de l'arrêt qui avait condamné Raphaël... » Il ne nous semble pas, malgré ce que dit encore M. R. à la page 46, que telle soit la conséquence de l'évocation. Qu'elle ait, dans le cas présent, suspendu les effets des poursuites en cours contre les Juifs impliqués après coup dans le procès de Raphaël, cela est très vrai, et les arrêts du Conseil le disent nettement; mais ils ne disent pas autre chose. Sans doute, du moment où le Conseil refusa de donner suite aux requêtes du procureur général de Metz pour les affaires qui s'étaient greffées sur celle de Raphaël Lévy, c'est qu'il reconnaissait ou paraissait reconnaître implicitement le mal fondé de celle-ci; mais, à proprement parler, il n'y eut pas cassation de la sentence. — P. 52, note 1, et p. 56. Le nom de Bruzen de la Martinière a été écrit par erreur Bruzeu. — P. 55 et p. 119. Il n'eût pas été inutile de dire que M. de Sainjore, éditeur de la *Bibliothèque critique*, est un pseudonyme de Richard Simon. — P. 66. L'arrêt du Conseil est daté du 21 août; p. 205, il est daté du 29 août. — P. 85. L'omission de quelques mots rend obscure la déposition de l'un des porchers. D'après le texte de l'*Abrégé*

Die politischen Verhaeltnisse und Bewegungen in Strassburg im Elsass, im Jahre 1789, von Dr Manfred Eimer. Strassburg, Heitz und Mündel, 1897. VI, 183 p. in-8.

L'étude de M. Eimer, récemment couronnée par la Faculté de philosophie de Strasbourg, expose, d'une façon à la fois simple et lucide, la situation politique de la capitale alsacienne [1] pendant les neuf premiers mois de l'année 1789. Il explique les événements locaux et les influences générales qui ont amené, d'abord les désordres du 18 au 21 juillet, le sac de l'Hôtel de Ville, puis la disparition rapide de ce qui subsistait encore jusque là de l'ancienne Constitution strasbourgeoise. Rédigé d'après les documents contemporains [2], avec le visible désir d'être impartial [3], le travail de M. E. rectifie sur plusieurs points secondaires les

---

il faut lire : « l'un d'eux ajouta qu'il n'était pas possible que cet enfant eût été dévoré par les bêtes ». Le récit de M. Reinach (p. 27) corrige d'ailleurs à l'avance cette erreur de transcription. — P. 119, n. 1. Au lieu de 1660, 1670. — P. 133 Il manque ici, à propos de ces mots du texte : « La loi qui oblige les Juifs à prier Dieu pour leurs princes... », une note qui figure dans la *Bibliothèque critique* au tome I, p. 127 (soit de l'édition d'Amsterdam, 1708, soit de l'édition de Bâle, 1709 ; c'est d'ailleurs identiquement la même édition). Cette note de seize lignes est cependant intéressante, en ce sens qu'elle apporte au texte une correction digne de remarque. Réimprimant au bout de trente-huit ans son *Factum servant de réponse*, l'auteur — on a déjà dit que M. de Sainjore et Richard Simon ne font qu'une même personne — avait cru nécessaire, à propos de ce passage reproduit textuellement, de joindre en note une observation : « Quelque chose que disent ici les Juifs de Metz à l'avantage des princes, pour lesquels ils prient dans leurs synagogues, il est constant que de tout temps ils y font des imprécations contre les chrétiens.... La prière qu'ils font pour les princes est par rapport à eux-mêmes, pour qu'ils les protègent et les rétablissent dans Jérusalem. Si les Juifs ne font point paraître publiquement l'aversion qu'ils ont pour les chrétiens, c'est qu'ils n'oseraient le faire... » Cette addition fait partie de ces « quelques notes » mises par l'auteur lui-même aux pièces de sa *Bibliothèque critique ;* comme d'autre part elle modifie sensiblement le texte, il n'y avait pas de raisons de ne pas la faire figurer dans la reproduction des pages de la *Bibliothèque critique*.

1. Le soin qu'a mis l'auteur à expliquer dans son titre que c'est de Strasbourg *en Alsace* qu'il veut parler, paraîtra superflu en Alsace, en France et même au-delà du Rhin. Personne n'ignore, sans doute, que les modestes petites localités homonymes de l'Uckermark et de la Carinthie n'ont eu absolument rien à faire avec le grand mouvement de 1789.

2. M. E. a puisé surtout dans le premier tome de mon recueil de documents, *L'Alsace pendant la Révolution française* (Paris, 1881), qu'il a été le premier à exploiter scientifiquement; il a ajouté à ces pièces, tirées des archives de Strasbourg, d'autres de même provenance que j'avais dû négliger pour ne pas trop grossir mon volume; il y a joint quelques documents tirés des archives de Carlsruhe et quelques récits anonymes du temps, conservés actuellement à la Bibliothèque de l'Université. M. E. connaît de plus la littérature imprimée (journaux, brochures, affiches, etc.), d'une façon très satisfaisante.

3. Cela ne veut pas dire qu'il réussisse toujours à l'être et, par moments, il est injuste tour à tour à l'égard du gouvernement français, du magistrat strasbourgeois, des novateurs locaux, parce qu'il ne se rend pas suffisamment compte des forces *élémentaires* qui maîtrisaient alors toutes les volontés particulières et déroutaient la

plus détaillés des récits que nous possédions déjà sur cette période initiale de la Révolution à Strasbourg ; il les complète sur d'autres, principalement à l'aide d'une correspondance inédite de Jean-Philippe Rühl, le futur conventionnel, avec le comte de Linange-Dabo, dont il était alors le conseiller et l'administrateur en Alsace. L'auteur n'a point échappé lui-même à quelques erreurs et surtout il n'a point encore *vécu* suffisamment dans l'atmosphère de la Révolution pour en comprendre l'évolution vertigineuse et tous les effets nécessaires [1]. Mais, jugé dans son ensemble, son volume est un travail de mérite et l'on peut le complimenter sur ce début dans la littérature historique.

R.

CHIAPPELLI (Alessandro]. **Il socialismo e il pensiero moderno.** Florence, Le Monnier, 1897. Petit in-8 de XVI-342 pp. 4 fr.

« Toute âme qui n'est pas timide ou pusillanime, dit M. Chiappelli (p. 342), doit bannir la crainte des bouleversements qui peuvent se produire dans la société ; car il est nécessaire que le scandale vienne, suivant le mot de l'Écriture, pour que la lumière de l'idéal se propage plus au loin. » Et l'objet de son ouvrage est de montrer que le patriotisme, l'art, la morale, la religion peuvent se concilier avec le socialisme. Certes, il n'a pas tort d'assurer qu'aucun cataclysme déchaîné par les hommes n'arrêtera la vie de l'humanité et que nos sentiments primitifs

---

logique ordinaire des faits. Sous ce rapport, l'ouvrage de Seinguerlet, *Strasbourg pendant la Révolution* (Paris, 1881), que l'auteur mentionne une seule fois, en passant, donne mieux, malgré ses défauts, la notation vraie de l'atmosphère politique strasbourgeoise, surchauffée dès 1789, que les placides déductions de M. E.

1. Notons en terminant quelques erreurs de détail. P. 4, l'auteur, copiant imprudemment M. Krug-Basse, attribue au duc de *Richelieu* une opinion émise par le duc de *Rohan*, le héros de la Valteline. — P. 17, il s'étonne que le gouvernement français ait forcé la ville de Strasbourg à bâtir huit casernes au cours du XVIII[e] siècle, alors qu'avant 1681 elle était si pauvre qu'elle n'avait pu solder plus longtemps ses mercenaires suisses. M. E. n'oublie qu'une chose, c'est qu'en 1681 Strasbourg avait 25 000 âmes et presque plus de commerce, et qu'au milieu du XVIII[e] siècle elle était florissante par son industrie et son commerce et comptait plus de 40.000 habitants. — P. 53, lire *Rayneval* au lieu de *Reyneval*. — P. 60, Jean-Philippe Rühl n'était pas député de la *Ville de Strasbourg* à la Législative, mais du département du *Bas-Rhin*; il n'est pas mort en *prison*, mais dans son *domicile*, rue Saint-Honoré, où il était gardé à vue; il ne s'est pas suicidé le *30*, mais le *29* mai. — P. 77, il faut lire sans doute *trumeaux* pour *hameaux*, qui ne signifie absolument rien ici. — P. 65, M. E. appelle le bon et honnête maître d'école Jean Friesé, le premier historien de la Révolution à Strasbourg, un « fanatique révolutionnaire », ce qui nous fournit une preuve bien convaincante de la tiédeur de son libéralisme politique. En Alsace, on n'a jamais vu, dans l'auteur de l'*Histoire patriotique de l'Alsace et de Strasbourg*, qu'un esprit très « modéré ». En voudrait-on, par hasard, au modeste tisserand de Franconie, immigré sur le sol français, d'avoir accueilli avec trop d'enthousiasme les principes de 1789 et de les avoir prêchés à la jeunesse confiée à ses soins?

sont éternels. Mais, de ce que le monde a survécu à l'invasion des barbares, s'ensuit-il que le devoir des citoyens romains fût d'encourager cette invasion par leur sympathie? M. C. n'en doute pas, dominé qu'il est par l'idée que le socialisme n'est au fond qu'une application nouvelle du christianisme ou plutôt (p. 321 sqq.) que ses principes formaient, à l'insu de l'univers, la moitié du christianisme primitif. L'Évangile mal compris ayant dès les premiers jours compensé largement le désordre qu'il causait dans le monde, M C. se promet de l'Évangile mieux entendu une félicité au moins égale. Sans doute, il ne lui échappe pas que les socialistes sont aujourd'hui, pour la plupart, indifférents à la morale ou se reposent de l'amélioration des mœurs sur la constitution sociale qu'ils élaborent (p. 226 sqq.), que les théoriciens actuels du parti s'inspirent de sentiments beaucoup moins élevés que ceux de la première partie du siècle (p 268) et que d'ordinaire ils détestent le christianisme (pp. 275-276); mais il montre, avec une rare sagacité, qu'ils ressemblent tout au moins à des croyants par la crédulité. Or, cette préoccupation l'empêche de démêler dans le socialisme deux éléments distincts dont l'un, qui ne lui appartient nullement en propre, est salutaire, dont l'autre, qui au contraire lui appartient exclusivement, est funeste : le premier est la volonté de travailler au bien de la foule, le deuxième est la conviction qu'un ordre social savamment réglé supprimerait la misère. M. C. ne distingue pas entre le vrai savant qui cherche le remède de telle maladie et le charlatan qui vend de la santé. Parce que les alchimistes ont, chemin faisant, découvert quelques vérités, il oublie que les sciences ne se sont développées qu'à partir du jour où l'on a abandonné l'alchimie.

Puis, ce livre est le fruit de vastes, j'allais dire d'effrayantes lectures, au milieu desquelles M. C. a trouvé le temps de penser par lui-même (et c'est la preuve d'une singulière force d'esprit), mais non le temps de donner à son style la concision, la simplicité, la clarté nécessaires; il écrit, non dans la langue du grand public, mais dans le langage technique de ses auteurs. De plus, tout enfoncé dans les discussions contemporaines, il perd de vue ce qu'il importe par dessus tout d'avoir toujours devant les yeux, l'histoire générale et la nature humaine. Il ne se souvient pas que la propriété individuelle a toujours infiniment mieux résisté aux assauts que les constitutions politiques et qu'elle répond à un besoin invincible de l'âme; comme s'il n'y avait pas des guerres saintes et fécondes, comme si l'Italie moderne n'était pas née d'une de ces guerres, il réduit le vrai patriotisme à une émulation pacifique entre les peuples et compte notre défaite de Sedan comme *un bienfait pour la civilisation* [1]; il croit à l'hypocrisie, à l'égoïsme des classes

---

1. *Non fu senza beneficio della civiltà che la Francia sui campi di Sedan lasciasse gran parte della sua ambizione conquistatrice inculcatale dal primo Napoleone.* » Ainsi la Prusse, en prenant de vive force l'Alsace-Lorraine, comme elle avai

dirigeantes à l'heure présente ; sur la condition des ouvriers, il se contente de dire qu'elle n'est point pire actuellement que jadis (p. 230), comme si les chômages d'aujourd'hui pouvaient se comparer aux famines d'autrefois. Il admire (p. 309) l'abnégation des adeptes de la propagande par le fait, sans se demander par quoi ces adeptes avaient préludé à leur initiation.

Il resterait à chercher si la tendresse pour le socialisme n'est pas particulièrement dangereuse en Italie. Mais je me borne à soumettre cette considération à M. Chiappelli. Si j'ai montré le danger du livre en général, c'est par estime pour la science, le talent, la franchise de l'auteur. On ne craint pas les idées de tout le monde.

Charles Dejob.

BULLETIN

— Sous la direction de M. E. de Margerie, a paru le tome Ier de la *Face de la terre*, traduit de l'ouvrage depuis longtemps classique de Ed. Suess (Armand Colin, 1897, xv-835 p., préface par Marcel Bertrand, avec deux cartes en couleurs et 122 figures, dont 76 exécutées spécialement pour l'édition française). C'est plus et mieux qu'une traduction, c'est une adaptation française. D'abord dans la forme : l'ouvrage de Suess, dans l'édition originale, a un aspect auguste comme un livre de travail. Ici deux tomes ont été condensés en un seul, les notes ont été placées au bas des pages, le format diminué. Quant à la pensée du maître, elle a été éclairée non par une exégèse, mais par la traduction même : résultat méritoire, car, selon la remarque ingénieuse de M. Bertrand, « chez M. Suess il existe un poète à côté du savant ». Or ce poète a créé, a *lancé* des images et des expressions qui ont fait fortune, mais qui restent souvent presque intraduisibles; tels *horst*, *blatt*, *schaarung*. Si le néologisme *serrée* rend assez bien ce dernier mot, il faut avouer que *décrochement horizontal* est moins significatif et moins élégant que *blatt* Outre que les annotations ont été enrichies et rajeunies de toute l'érudition des collaborateurs, Suess a été complété par lui-même : ainsi au chapitre VI (*Les Fragments du continent indien*) a été annexée une étude sur les *Fractures de l'Afrique orientale*, insérée dans les Mémoires de l'Académie de Vienne. Dans sa préface, M. Marcel Bertrand, qui est en France le disciple et le continuateur le plus autorisé de Suess, a montré la portée de l'œuvre: comment, grâce à une méthode où concourent et la comparaison des faits et l'intuition, les traits essentiels et originaux du globe ressortent avec un relief inconnu jusqu'alors, si bien que la Face de la terre apparaît en quelque sorte renouvelée. M. Bertrand écrit que Suess est « le maître indiscuté d'une nouvelle génération de géologues ». Qu'on ajoute franchement — et c'est ce qui justifie le signalement du livre dans cette Revue — *et de géographes*. Nous n'en voulons pas de meilleure preuve que la collaboration de MM. Gallois, Schirmer et Raveneau. — B. A.

— Les fascicules 56 et 57 du *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero, qui

---

pris de vive force le Schleswig Holstein et l'Allemagne du Sud, a mis fin à l'ère des conquêtes!

viennent de paraître, contiennent une suite d'articles très intéressants sur Constantin et les princes de sa famille. On les trouvera aux mots *Constans*, *Constantinus*, *Constantius*.

— La librairie Otto Petter vient de faire paraître le sixième fascicule du *Obergermanisch-raetische Limes des Rœmereiches*, publié par MM. Von Sarwey et Hettner. On y trouvera la description de trois *castellum*, celui de Hunzel, celui d'Oberscheidenthal et celui de Waldmœssingen. Suivant le plan adopté, chaque castellum forme un tout à part avec sa pagination spéciale et ses planches propres. — R. C.

— Le plus important peut-être des *Per nozze* qui aient paru en Italie est le recueil collectif intitulé *Miscellanea nuziale Rossi-Teiss* (imp. à Bergame, à 124 exemplaires, *Instituto ital. d'Arti grafiche*, 1897, in-8° de 550 p.). Il a été offert par ses amis à M. Vittorio Rossi, professeur à l'Université de Pavie, et contient des mémoires divers, dont il est utile de donner ici la liste : R. Renier, Appunti sul contrasto fra la madre i la figlia bramosa di marito (étude de poésie populaire); C. Cipolla, Briciole di storia Scaligera ; G. Volpi, Un vocabolarietto di lingua furbesca; A. Luzio, Un articolo cestinato di G Leopardi ; V. Cian, Giochi di sorte versificati del secolo xvi; Foffano, Capitolo inedito d'uno studente pavese del Cinquecento; G. Mazzoni, Il primo accenno alla *Divina Commedia*? C. Merkel, I beni della famiglia di Puccio Pucci (inventaire annoté du xv° siècle); V. de Bartholomaeis, *Antica leggenda verseggiata di S. Francesco d'Assisi*; M. Barbi, Due curiosità quattrocentiste; Moschetti, Gius. Baretti nel suo nascondiglio; Medin, Vanto della Fortuna; V. Lazzarini, Un rimatore padovano del Trecento; G. Rua, Poesie contro gli Spagnuoli e in loro favore (1610-1625); O. Bacci, Attorno al Farinata dantesco; E. Sicardi, L'autore dell' antica *Vita di Pietro Aretino*; M. Pelaez, Per la storia degli studi provenzali (d'après la correspondance de G. Amati); E. Lovarini, Canti popolari tarantini ; Parodi et Salvioni, Etimologie; Fraccaroli, Le dieci bolgie e la graduatoria delle colpe e delle pene nella *Divina Commedia*; Gorra, Di un poemetto francese inedito del secolo xv; F. Flamini, Ballate e terzine di Ant. da Montalcino (sec. xiii); F. Pellegrini, Alcune rime toscane inedite del sec. xiii; F. Novati Due Sonetti alla Burchiellesca di Luigi Pulci ; P. Papa, La leggenda di S. Caterina d'Alessandria in decima rima ; L.-G. Pélissier, Lettres inédites de Lucas Holstenius aux frères Dupuy et à d'autres correspondants. — P. N.

— La littérature dantesque vient de s'enrichir d'un utile opuscule sur le symbolisme tant controversé du premier chant de l'*Inferno*. M. Vittorio Cian, avec sa méthode ordinaire, expose à nouveau la question du *Veltro* et en propose la solution (*Sulle orme del Veltro, studio dantesco*, Messine, Principato, 1897 in-12° de 136 p. 2 fr.). Dans le fatras de publications sur Dante, qui se multiplient sans rien ajouter à la science, le lumineux travail de M. Cian mérite d'être signalé. — P. N.

— M. Francesco Novati a publié en volume, avec une annotation considérable une leçon d'ouverture de son cours à l'Académie de Milan sur *L'influsso del pensiero latino sopra la Civiltà italiana del medio evo* (Milan, Hœpli, 1897, in-8° de 178 p. 3 fr.). Cet important sujet a été esquissé pour la première fois dans son ensemble avec la méthode qu'il comporte, et les précieuses références accumulées pour chaque chapitre rendront service à beaucoup de travailleurs. — P. N.

— M. Ph. Tamizey de Larroque a publié sous le titre : *Un Écossais ami de Peiresc* (Toulouse, Privat. In-8°, 16 p.), une lettre fort curieuse du comte de Buchan à Fauris de Saint-Vincens. David Stewart Erskine, comte de Buchan, président de l'Académie des antiquaires d'Edimbourg, avait élevé à la mémoire de Peiresc un cénotaphe dans l'ancienne abbaye de Dersby et y avait fait placer un buste

de « ce véritable grand homme » que Saint-Vincens lui avait envoyé. Sa lettre, du 15 avril 1802, est excellemment commentée et accompagnée d'appendices utiles, notamment d'une notice sur lady Hamilton et de l'article du « Dictionary of National Biography » sur le comte de Buchan. — A. C.

— Sous le titre : *Deux lettres historiques, V. Alfieri à Louis XVI, O. Feuillet à Napoléon III, 1789-1869*, M. Albert Lumbroso publie dans une plaquette de 38 pages — somptueusement éditée et imprimée à Rome par la typographie du sénat — outre la lettre d'Octave Feuillet à Napoléon III (parue dans les *Souvenirs et correspondance*), une lettre inédite, adressée le 14 mars 1789 par Alfieri à Louis XVI : « J'ose prier Louis XVI, écrit Alfieri, de saisir l'occasion d'aller au devant de tout ce que le peuple demandera pour sa juste liberté, de détruire tout le premier l'affreux despotisme que l'on a exercé sous son nom... » Cette lettre du poète italien a été trouvée par M. L. dans un manuscrit de l'émigré Arsène Thiébaud de Berneaud, et, à ce propos, M. L. transcrit tout le chapitre de Thiébaud sur ses rapports avec Alfieri. La lettre d'Alfieri et l'intéressant fragment de Thiébaud sont suivis d'un appendice de vingt-huit notes : note sur des lettres écrites en de semblables circonstances à des souverains ; note sur Thiébaud ; notes de Thiébaud sur les personnages cités dans le fragment, etc. — A. C.

— M. Léon Hennet, sous-chef aux archives de la guerre, a fait tirer à part l'étude qu'il avait publiée dans le fascicule de novembre 1897 du « Journal des sciences militaires » sur *Le général Bourbaki* (Baudoin. In-8°, 19 p.). On y trouvera de curieux détails inédits sur le grand-père du général, Constantin, sur son oncle Joseph qui devint vice-consul de France à Cephalonie et à Zante, sur son père Denis qui fut persécuté par la Restauration et périt à Athènes en 1825. Mais la partie du travail relative à Charles-Denis-Sauter Bourbaki n'est pas moins instructive ; c'est une biographie complète du général, pleine de faits exacts et de dates précises, et on y lit avec intérêt des lettres de Rumigny qui éleva Bourbaki comme son fils, de Bugeaud qui le regarde comme « un de nos meilleurs auxiliaires pour la direction si délicate des affaires arabes », de Pélissier qui ne connaît personne de plus apte au commandement du beau régiment des zouaves, de Canrobert qui vante sa rare audace et son coup d'œil militaire à l'Alma, de Castellane, etc. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 février 1898 (suite)

M. Boissier donne lecture d'un mémoire de M. Philippe Fabia sur Julius Pælignus, préfet des vigiles et procurateur de Cappadoce. Les conclusions de ce travail sont qu'il faut identifier ce procurateur, dont parle assez longuement Tacite (*Ann.*, XII, 49), avec l'ancien préfet des vigiles Lælianus, mentionné dans un fragment de Dion Cassius (LXI, 6, 6) ; corriger dans le texte de Dion *Lailianos*, qui n'est qu'une erreur de copiste, en *Pailignos* ; restituer au livre LX (règne de Claude) le fragment en question, indûment attribué jusqu'ici au livre LXI (règne de Néron). Enfin M. Fabia trouve dans la comparaison des deux textes un argument en faveur de l'indépendance de Dion Cassius par rapport à Tacite.

M. Ulysse Robert commence la lecture d'un mémoire sur Philibert de Chalon, prince d'Orange.

Séance du 18 février 1898.

M. Héron de Villefosse communique une lettre où le R. P. Delattre rend compte des nouvelles fouilles entreprises par lui à Carthage. Le P. Delattre a exploré une

nouvelle nécropole punique dont les tombeaux offrent des rapports très frappants avec ceux de Sidon. Ils se composent de chambres creusées dans le roc, auxquelles on accède par un puits rectangulaire. Le mobilier de ces tombes est surtout constitué par des urnes à double oreillon et à queue. Quatre terres cuites, rehaussées de couleurs, sont à signaler : un cavalier numide, un personnage à demi couché sur un bélier, une femme jouant de la double flûte et une déesse voilée. Le mobilier est complété par des œufs d'autruche peints, des colliers et des objets en métal. — Une découverte plus importante encore est celle d'une inscription punique, de belle époque, composée de neuf lignes en caractères très nets et très fins, gravés sur une pierre de calcaire blanc. Une partie du texte est malheureusement brisée. C'est la dédicace d'un sanctuaire consacré à Astarté et à Tanit. M. Héron de Villefosse en a remis les photographies et les estampages à MM. de Vogüé et Philippe Berger. — M. Babelon présente quelques observations. — M. de Vogüé insiste sur l'intérêt de l'inscription, qu'il étudiera de plus près.

M. Philippe Berger ajoute que M. Jules Rouvier a trouvé, dans ses fouilles de la nécropole de Beyrouth, des restes de sarcophages en bois qui ont de frappantes analogies avec les sépultures de Carthage découvertes par le R. P. Delattre et déjà rapprochées par lui des sarcophages de Sidon.

M. Senart annonce l'envoi qui vient d'être fait à M. Foucher, pour recevoir la destination qui paraîtra la meilleure, par M. Klobukowski, consul général à Calcutta, d'une sculpture intéressante. Il s'agit d'une pierre recueillie au Ladak, sur la route de Leh, et qui est un spécimen curieux et très rare d'art tibétain.

L'Académie déclare vacante la place de membre libre occupée par M. de Ruble, décédé. La discussion des titres des candidats est fixée au 18 mars.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Babelon annonce que M. Jules Rouyer a légué au Cabinet des Médailles une collection de jetons historiques, du XIIIe siècle à la fin de l'ancien régime, se composant de 4888 pièces.

M. Ulysse Robert continue la lecture de son travail sur Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples, né à Lons-le-Saulnier le 10 mars 1502, tué au siège de Florence le 15 août 1530. Ce personnage avait succédé, comme chef des troupes impériales en Italie, au connétable de Bourbon depuis le sac de Rome, où ce dernier avait été tué. Les documents mis à profit par M. Robert sont des manuscrits trouvés aux archives de Besançon, au château d'Arlay chez le prince d'Arenberg, à la Bibliothèque royale de Bruxelles et à la Bibliothèque nationale de Paris.

Séance du 25 février 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre où M. Cordier déclare poser sa candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. de Ruble.

M. Paul Meyer fait une communication sur un fragment, composé de dix feuillets doubles en papier, d'un livre commercial tenu par un certain Ugo Teralh, marchand de draps et notaire de Forcalquier, fragment qu'il a trouvé dans la reliure d'un vieux registre appartenant aux archives de Forcalquier. Toutes les opérations inscrites en ordre chronologique dans ce livre sont datées des années 1330 à 1332. On ne possédait aucun registre commercial de cette date : les comptes des frères Bonis, récemment publiés, sont postérieurs de quelques années et diffèrent d'ailleurs entièrement par les matières comme par la disposition. Des trois colonnes inégales de chaque page du livre de Forcalquier, la première est réservée uniquement au nom du lieu où habitait le client; dans la seconde, qui est plus large, est indiquée la nature de l'opération. Toutes ces mentions sont rédigées en provençal et dues à deux mains, celles d'Ugo Teralh et de son commis. En certains cas, l'obligation de payer est écrite de la main même du client, et quand ce client est un juif, il écrit en hébreu son obligation, le marchand écrivant au-dessous le résumé de l'obligation. Si ce client est un notaire, il rédige un véritable acte d'obligation et y joint son seing manuel. Dans une troisième colonne, la mention du paiement est inscrite par le marchand ou son commis. — Les sommes sont évaluées en sous et deniers renforcés (refforsats); très souvent on donne la correspondance de cette monnaie avec le sou tournois à l'o rond, et il est aussi fait mention de sous du roi Robert de Naples. — Les étoffes vendues sont désignées par leur couleur et leur provenance : *blanquets* de Béziers ou de Limoux, *bleus* de Béziers, de Carcassonne, etc. — M. Paul Meyer se propose de publier ce registre, malgré son mauvais état de conservation.

M. Müntz annonce que Mme H. Taine vient d'offrir à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts une série de calques pris par son père, M. Denuelle, ancien architecte des monuments historiques, sur les fresques du palais des Papes à Avignon. Ces cinquante-six reproductions offrent le détail des peintures, la plupart inédites, exécutées vers 1343 dans la chapelle Saint-Jean, et complètent la collection des dessins originaux qui, après avoir été utilisés dans l'ouvrage de MM. Magne et Laffillée sur la peinture décorative en France du XIe au XVIe siècle, ont été acquis par l'École des Beaux-Arts il y a quelques années.

M. Léopold Delisle donne lecture d'une note adressée de Londres par M. W. H. James Weale, qui, à l'occasion d'une publication de M. Gilliodts, donne des détails très précis sur un certain Jehan Breton, bourgeois de Bruges, auquel on a voulu attribuer une part considérable dans l'invention de l'imprimerie. M. Weale établit que ce Jean Breton était originaire de Pipriac près de Redon en Bretagne, qu'il exerçait à Tournai, en 1446, la profession d'écrivain, qu'il acheta le droit de bourgeoisie à Bruges en 1454 ou 1455, et qu'il fit partie de la gilde de Saint-Jean l'évangéliste jusqu'en 1494 ou 1495. L'édition du Doctrinal de Jean Gerson, qui a été publiée par Jean Breton et dont le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale, n'est vraisemblablement pas antérieure à l'année 1475. La souscription en vers par laquelle se termine le petit volume ne peut pas être invoquée pour prouver que l'art typographique a été découvert par Jean Breton. Ce qu'on en peut tirer, c'est que Jean Breton, bourgeois de Bruges, a imprimé le Doctrinal de Jean de Gerson sans avoir été initié par un maître aux secrets de l'art typographique.

M. Homolle communique un mémoire sur l'inscription de la statue de bronze découverte à Delphes et représentant un conducteur de chars.

Séance du 4 mars 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Christian Schéfer, annonçant la mort, après une courte maladie, de son père, M. Charles Schéfer, directeur de l'Ecole nationale des langues orientales vivantes, membre ordinaire de l'Académie.

La séance est levée en signe de deuil.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 11 mars 1898.

M. Longnon, président, prononce l'éloge funèbre de M. Ch. Schéfer, membre ordinaire, récemment décédé.

M. Boissier communique, au nom de M. l'abbé Duchesne, une reproduction photographique, en trois planches, des graffiti trouvés dans une salle de la maison de Tibère, au Palatin, dont on a tant parlé dans ces derniers temps. Ces photographies, publiées par la « Conférence d'archéologie chrétienne », sont accompagnées de quelques explications du R. P. Cozza-Luzi, président de la Conférence. M. Boissier y joint ses observations personnelles, et il résulte de l'étude minutieuse de ces débris que l'on s'est entièrement trompé quand on a cru y voir une grossière représentation du Christ mis en croix. Du reste, M. Marucchi lui-même, qui avait propagé cette opinion, reconnaît, dans une lettre annexée aux photographies, qu'elle est tout à fait erronée.

M. Barth communique une inscription gravée sur un coffret à reliques du Buddha, récemment trouvé dans un stupa sur la frontière du Népal, dans le district britannique de Basti. — Il donne ensuite des nouvelles de M. Sylvain Lévi, qui est en mission dans l'Inde et séjourne en ce moment au Népal.

M. Emile Picot présente un exemplaire de la médaille frappée à l'occasion de l'élection de M. Gaston Paris à l'Académie française. Cette médaille, œuvre de M. Chaplain, est d'une parfaite ressemblance. Elle sera déposée dans les collections de l'Institut « pour conserver à nos successeurs — dit M. Picot — l'image d'un des hommes qui, par leur enseignement et leurs écrits, ont le plus contribué au progrès de la science contemporaine ».

M. Philippe Berger présente, au nom de M. Dujardin, un exemplaire d'un portrait en héliogravure de M. Léon Gautier, membre ordinaire, décédé l'an dernier.

M. Berger communique une série de remarques sur l'inscription phénicienne découverte à Carthage par le R. P. Delattre et relative à un double sanctuaire dédié à Astarté et à Tanit. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 28 mars — 1898

Pottier, La peinture industrielle chez les Grecs. — Boysen, Les traductions latines de Josèphe. — Ernault, Glossaire moyen-breton. — Zichy, Caucase et Asie centrale. — Paul Guillon, La mort de Louis XIII. — Landmann, L'Électeur Max-Emmanuel de Bavière dans les guerres de 1703-1704. — Charles Schefer. — *Bulletin :* Fügner, Lexique de Tite-Live, Beljame, Macbeth; Halkin, Lettres du baron de Crassier; P. Hémon, Les prêtres assermentés des Côtes-du-Nord; Annuaire de Gœthe, XVIII; Vidal de la Blache et Camena d'Ameida, La France. — Académie des inscriptions.

Ed. Pottier. **La peinture industrielle chez les Grecs** (Petite bibliothèque de vulgarisation artistique). Paris, L.-H. May, s. d. In-16, 64 p.

Ingentes animos angusto in corpore versant. Ce vers, où Virgile décrit l'activité des abeilles, s'applique au dernier opuscule de M. Pottier. Si court qu'il soit, il résume non seulement tout ce qu'il est essentiel de savoir des vases peints grecs, mais encore la philosophie de cette étude, et l'utilité qui peut en résulter pour les lecteurs de la collection dont ce volume fait partie : atténuer la séparation trop profonde des ouvriers d'art et des artistes. On ne saurait mieux louer ces pages charmantes qu'en disant qu'il y a une harmonie parfaite entre le sujet, l'illustration et le style : l'auteur a parlé en athénien de choses attiques. C'est exquis.

T. R.

Flauii Iosephi opera ex uersione latina antiqua; edidit, commentario critico instruxit, prolegomena indicesque addidit Carolus Boysen; pars VI, De Iudaeorum Vetustate siue contra Apionem libri II (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, vol. XXXVII): Vindobonae, Pragae, Tempsky; Lipsiae, Freytag; MDCCCLXXXXVIII. LIIII-142 pp. in-8; prix : 5 mk. 50.

M. Niese s'était chargé de publier dans le *Corpus* les anciennes traductions latines de Josèphe. Absorbé par l'édition du texte grec, il finit par transmettre à M. Carl Boysen son mandat et les matériaux qu'il avait déjà recueillis. Le présent fascicule s'est trouvé prêt et M. B. a cru pouvoir le publier sans attendre.

Il réserve pour l'introduction générale les questions de date et d'au-

teur ; mais il paraît adopter l'opinion commune, que cette version des livres contre Apion a été exécutée dans l'entourage de Cassiodore, lors de son séjour au monastère de Vivarium. Le manuscrit grec dont disposait le traducteur était, semble-t-il, plus voisin des extraits de Peiresc que du Laurentianus LXIX 22 qui nous a conservé le texte grec [1]. C'était déjà un manuscrit très altéré, de telle sorte que l'interprète a dû parfois traduire littéralement sans comprendre ou substituer quelque phrase intelligible à ce qui avait cessé d'être compréhensible dans l'original. De plus, le traducteur n'était pas à la hauteur de sa tâche et il lui est souvent arrivé de se tromper. Néanmoins, son œuvre nous est très précieuse. D'abord, elle est une source indirecte du grec, distincte du Laurentianus ; et surtout elle a été exécutée sur un manuscrit complet. Sans parler de suppléments de détail, le latin nous permet de combler la grande lacune du second livre, soit un dixième de l'ouvrage.

Les manuscrits se divisent en deux familles. Les plus importants sont dans la première : 1° le *L*(aurentianus) LXVI, 2 du XI^e siècle ; 2° le *B*(odleianus Canonicianus) 148 de 1145 ; 3° le *V*(enetus Marcianus) X 60 de 1468, l'*H*(arleianus) 4962 et le Parisinus 5049 du XV^e siècle (*R*) ; dans la seconde, le *C*(heltenhamensis) 12311 du XIII^e siècle, le P(arisinus) 1615 et le *Pa*(risinus) 5054 du XIV^e siècle. M. B. a non seulement collationné et classé tous les manuscrits connus, mais aussi les éditions antérieures à celle de Gelenius [2]. Ainsi, l'on peut considérer son travail comme solide. Si l'on venait à retrouver quelque autre manuscrit, il viendrait naturellement se placer dans les séries établies par M. Boysen. Il est regrettable cependant, pour la sécurité absolue de son apparat critique, qu'il n'ait pas collationné complètement les manuscrits *HV* qui représentent une source distincte d'une sous-famille de sa première classe.

Il déclare n'avoir à apporter aucune lumière nouvelle sur la question du titre. Je crois qu'il aurait pu être plus net. Voici l'état de la question. Aucun incipit, en dehors des manuscrits de la Renaissance dont les en-tête développés dénoncent une main d'érudit ; même situation pour l'explicit du premier livre et, le cas échéant, pour la coupure du second livre au § 145, quand elle existe. Mais *B L* présentent à la fin de l'ouvrage : *Explicit liber secundus Flauii Iosephi (Ioseppi) de uetustate Iudeorum*. Voilà un indice sérieux. M. B. l'écarte, parce que le traducteur fait correspondre *uetus* à παλαιός, *antiquus* à ἀρχαῖος. D'abord je ne suis nullement convaincu de ce principe, que je vois souvent appliqué dans les recherches sur la littérature de traduc-

1. P. XXXIX, M. B. cite à tort p. 111, 6 *sicuti* comme témoin de l'accord des extraits (καί) et de la version latine contre Eusèbe et Λ (οἷον).

2. Toutes les éditions dépendent indirectement de *L* ; elles ont toutes les lacunes de ce manuscrit. L'édition de M. B. est donc princeps pour I 272-318 et II 4-37. M. B. a oublié, p. 80, 19 de noter la fin de la lacune.

tion, que les interprètes ont une sorte de vocabulaire à équivalences fixes ; ensuite, M. B. cite lui-même un exemple de *uetus* correspondant à ἀρχαῖος. Il ne faut pas s'étonner de voir cette inscription seulement à la fin de l'ouvrage. Le fait n'est pas inouï. M. Boysen, qui à certaines hésitations laisse voir une éducation paléographique limitée, n'aurait pas dû s'en émouvoir. Très souvent les blancs laissés à l'intérieur d'un volume n'étaient pas remplis par le rubricateur qui se contentait de mettre l'explicit. Ce pourrait être le cas de l'archétype de nos manuscrits; nous allons y revenir. De plus, rien ne prouve que ce titre corresponde au titre réel de l'original. Ce sont là deux questions que M. B. a le tort de mélanger. Ce titre a pu être puisé dans la tradition chrétienne et non dans un manuscrit grec de Josèphe.

Sur la division en trois livres, M. B. n'est pas non plus très clair. Il faut le lire avec quelque attention pour s'apercevoir que *B*, l'un des bons manuscrits de sa première classe, a aussi cette division. *B* n'a pas de titre à cet endroit, mais il n'en a pas non plus ailleurs. La même coupure se trouve dans les manuscrits plus récents *C* et *H*. Il est vraiment fâcheux que M. B. ait traité cette question séparément de celles du titre et de la classification des manuscrits. Car : 1° cette division dans *B* infirme la valeur de l'explicit cité plus haut qui ne mentionne que deux livres; M. B. aurait pu trouver là une objection plus embarrassante que l'équivalence *uetustus* : ἀρχαῖος; il est plus facile d'ajouter un titre que d'introduire une division ; 2° *C* et *H* sont de deux familles différentes; M. B. admet que l'accord *RCH* représente plus ou moins fidèlement l'archétype, parce que *RH* font partie d'une famille et que *C* est d'une autre. Que dire de l'accord *CH?* qu'y avait-il dans l'archétype? D'après les renseignements de M. Boysen, dans *R*, la mention de la division tripartite est un fait postérieur à la copie du manuscrit [1], et il ajoute que en ce point *H* dépend de *R*; c'est dire que *H* a emprunté à *R* une division que *R* n'avait pas, et voici la première fois que M. B. parle d'une dépendance de *H* par rapport à *R*. Pour mon compte, j'admettrais volontiers que cette division, fondée ou non, remonte à l'archétype. Elle aura disparu par accident de l'original de *L* et de toute sa famille. Par suite, un certain nombre de manuscrits de la Renaissance, qui sont d'un type mélangé, n'ont plus que deux livres. Les rapports qui ont existé entre ces manuscrits récents sont vraisemblablement plus compliqués que ne le suppose M. Boysen. Il y a eu des croisements. Les humanistes qui ont rédigé les en-têtes de *CPD* n'ont pas dû se faire faute de collationner leurs exemplaires les uns sur les autres. Mais ces mélanges sont peut-être plus anciens. M. B. a été très frappé du caractère singulier de *B*, si

1. Aucune trace de cette division dans le texte de *R* copié au xvᵉ siècle; mais une main de cette époque a corrigé une note ancienne relative aux Antiquités judaïques copiées dans le même volume au xiiiᵉ siècle : « post antiquitatum libros uiginti *tres* ». Cette addition n'est pas nécessairement du même personnage que le copiste du *De uetustate* et a certainement une autre origine que le texte de cet ouvrage.

semblable à *L* et si différent. Ce caractère s'explique bien si l'on admet que *B* est dérivé d'un texte frère de *L*, mais corrigé d'après une autre source. L'existence de cette autre source n'est pas niable, car l'original de *LB* présentait lui-même des variantes inscrites en marge et transmises par *LB* dans la même forme. Ainsi la classification de M. B. se trouverait modifiée de la manière suivante : deux familles, 1° *L* et ses dérivés, 2° *B* et les manuscrits récents *VHR*, *CPaP*; la deuxième famille est issue d'un manuscrit semblable à *L* corrigé d'après une autre source; de l'original commun vient l'explicit de *B*, de la seconde source la division en trois livres; *VHR CPaP* sont les produits de contaminations multiples : la plupart ont en conséquence adopté la division de la famille *L*; à noter cependant que le plus ancien, *C*, a conservé la division primitive de son archétype; la parenté de *BRCP* s'accuse aussi par un certain nombre de fautes communes (p. XXVIII) [1].

Quoi qu'il en soit de ces points encore obscurs, les conclusions partielles de M. Boysen peuvent être acceptées. Son texte parait préparé avec soin; les corrections qu'il y a introduites sont généralement les plus probables.

Paul LEJAY.

Études grammaticales sur les langues celtiques. Tome II. **Glossaire moyen-breton,** par E. ERNAULT. Paris, Bouillon, grand in-8 de XXVIII-833 pages. Première partie, 1895. Deuxième partie, 1896.

M. Émile Ernault avait déjà publié en 1888, à la suite d'une édition du Mystère breton de sainte Barbe, un *Dictionnaire étymologique du breton moyen* [2]. Son *Glossaire moyen-breton*, qui en est le complément, forme le tome II des *Études grammaticales sur les langues celtiques*, dont le tome I contient les *Phonétique et dérivation bretonnes* de M. d'Arbois de Jubainville [3]. A la suite du *Glossaire moyen-breton* ont été précisément insérés les index du tome I des *Études grammaticales*.

Le livre de M. Ernault a été couronné en 1897 par l'Institut de France, qui lui a décerné premier le prix Volney. Nous ne pou-

---

1. Dans les listes données par M. B., pp. XII-XIII, on trouve : 1° des cas où ses deux familles donnent également une faute, ainsi 6, 20; 38, 1; 2° dix cas où sa famille l (comprenant entre autres *LB*) donne la bonne leçon; 3° douze cas où cette famille contient une faute; 4° des cas où *L* manque et où les manuscrits restants s'opposent conformément à la classification de M. Boysen. Mais il n'y a rien à conclure du 1°; le 2° et le 4° prouvent seulement l'existence des sous familles établies par M. B. et que j'admets. Restent les cas du 3°. Ils prouvent à mon avis que la contamination des deux sources des classes *B*, *VHR*, *CPaP*, s'est produite à des degrés divers, l'original de *B* gardant plus de traits que les autres de la source commune à *L*.

2. Paris, ancienne librairie Thorin et fils, A. Fontemoing, éditeur, 4, rue Le Goff.

3. Paris, F. Vieweg, 67, rue de Richelieu, 1881.

vons qu'applaudir à une distinction si bien méritée. Le *Glossaire moyen-breton* rendra, en effet, les plus grands services à tous ceux qu'intéressent les études celtiques. L'auteur y a recueilli avec le plus grand soin les mots isolés ou non que fournissent les documents, du XII^e au XVI^e siècle inclusivement. Il y a fait entrer de plus « des termes du breton moderne que leurs étymologies — ou simplement leurs affinités avec d'autres langues celtiques dans le cas où il ne peut être question d'emprunt au français, — prouvent avoir existé à pareille époque, malgré l'absence de documents écrits ». Ces mots modernes sont distingués des autres, dans le corps de l'ouvrage, par les caractères typographiques.

M. E. n'a d'ailleurs utilisé qu'avec la plus grande circonspection certains documents du XVII^e, et même du XVI^e siècle, qui semblaient à première vue devoir être pour lui d'une importance capitale. Il montre dans sa préface à quels genres d'erreurs il se serait exposé s'il avait accordé une trop grande confiance à des ouvrages comme le *Catholicon*, le *Dictionnaire de l'A...*, ou celui du P. Grégoire de Rostrenen, où certains mots, surtout parmi les dérivés, « ont dû être suggérés moins par l'observation directe du langage usuel que par le désir de mettre un équivalent breton, souvent d'ailleurs intelligible et bien frappé, en regard du mot français ou latin ».

Nous ne saurions trop louer M. E. de ce sens critique, qui a manqué avant lui à plus d'un auteur de dictionnaires bretons. M. E. a d'ailleurs pris soin d'indiquer toujours avec la plus grande précision les sources auxquelles il a puisé.

Mais son *Glossaire* n'est pas qu'une froide nomenclature des mots du breton moyen avec l'indication de leur sens et des textes auxquels ils ont été empruntés. L'auteur a eu l'heureuse idée, chaque fois que l'occasion s'en est offerte, de rapprocher les mots du breton des termes qui, dans les autres langues celtiques et en particulier dans le gallois et dans l'irlandais, offrent la même racine, et de donner, dans des dissertations souvent étendues et toujours très savantes, les raisons de ces rapprochements. Le *Glossaire moyen-breton* contient de nombreuses études de phonétique et de morphologie celtiques.

Ainsi, p. 7, au mot *ab* « fils », M. E. explique comment ce mot vient de *map*, ou plus exactement de la forme syntactique *vap*, *vab*, et cite d'intéressants exemples, d'abord du changement, en gallois et en breton, de *m* en *v*, puis de la chute complète, en breton, d'un *v* initial venant de *m* ou de *b*.

P. 24, au mot *amdere* « (peine) excessive », nous lisons une étude sur le préfixe négatif breton *am-*, que l'auteur identifie au gallois *am-*, bien que celui-ci renforce au contraire la signification du terme suivant; le préfixe breton *am-* est, en revanche, différent du gallois et cornique *af-*, et du vieil irlandais **am-*, moderne *amh-*.

P. 177, à propos du mot *discomboe*, dont le sens n'est pas très clair,

M. E. expose une théorie fort intéressante sur le suffixe *oe*, que l'on trouve dans un certain nombre de mots bretons, comme *Dosarboe*, *Riskiboe*, *Erispoe*, du *Cartulaire de Redon*, mentionnés par M. Loth dans sa *Chresthomathie bretonne*, p. 110. M. Loth avait proposé, sans d'ailleurs insister sur cette hypothèse, d'identifier la syllabe finale *boe* au gaulois *bogio*-. M. E. décompose autrement tous ces mots et y voit une terminaison *oe*, représentant régulièrement une celtique, et qu'on pourrait assimiler d'après lui au gaulois *-eio-* dans *Nammeius*, *Derceia*, etc.

P. 268, au mot *goaz* « pire » se trouve une longue et intéressante étude sur le suffixe exclamatif *et*, en breton, et le suffixe d'exclamation et d'utilité *et* en gallois. L'auteur expose et discute diverses théories que l'on a données pour expliquer l'origine de ce suffixe.

M. E. pose ainsi, presque à chaque page de son *Glossaire*, d'intéressants problèmes de phonétique et de morphologie celtiques. Il en a résolu beaucoup de la façon la plus heureuse.

Aussi ne pouvons-nous nous empêcher de regretter que l'auteur du *Glossaire moyen-breton* n'ait pas donné, à la fin de son ouvrage, un index qui eût permis de trouver facilement telle ou telle étude qu'on eût cherchée. Qui soupçonnera qu'au mot *goaz*, par exemple, on puisse découvrir cet excellent travail sur le suffixe d'égalité que nous signalions plus haut? Combien même iront chercher au mot *ab* la dissertation que M. E. y a placée sur le changement de *m* en *v* et la chute de *v* en breton?

Cette critique n'enlève rien à la valeur scientifique du *Glossaire moyen-breton*. Espérons d'ailleurs que M. Ernault pourra, dans une seconde édition, combler une lacune qui empêche les celtisants de tirer de sa science et de son travail tout le profit qu'ils auraient voulu.

P. Le Nestour.

Zichy Jenœ grof Kaukazusi és Kœzépazsiai utazasai (Comte Eugène Zichy, Voyages au Caucase et en Asie centrale). Texte hongrois et traduction française. Deux volumes in-4. L et 613 pages. 149 planches hors texte et 85 illustrations. — Budapest, G. Ranschburg, 1897.

Presque tous les voyageurs hongrois qui sont allés en Asie se sont proposé de retrouver les ancêtres des Hongrois ou de découvrir l'endroit exact d'où les tribus magyares sont parties pour faire invasion en Europe. Depuis le premier explorateur, Alexandre Körösi Csoma, qui a séjourné de 1820 jusqu'à sa mort (1842) dans le Tibet et croyait avoir trouvé les parents des Hongrois dans la peuplade de la province Kham, jusqu'à M. Zichy, le dernier en date, tous ont cherché à résoudre ce problème qui jusqu'ici semble vouloir se dérober. Il faudrait que les études linguistiques, ethnographiques et anthropologiques aboutissent

au même résultat pour avoir un semblant de certitude. Or, jusqu'ici les recherches philologiques seules ont une base d'opération sûre grâce aux travaux de Paul Hunfalvy, Budenz, Castrén et Ahlquist, et la jeune génération sortie de leur école à Budapest et à Helsingfors. D'après ces savants, la race hongroise est d'origine ougrienne et doit reconnaître ses parents dans les Finnois, les Ostiaks, les Vogouls et d'autres peuples qui habitent la Russie d'Europe et d'Asie. Mais les ethnographes et les anthropologues ne sont pas d'accord avec les philologues. M. Vámbéry plaidait longtemps la parenté turque ; mais, peu à peu convaincu par les preuves irréfutables de la linguistique, il semble avoir abandonné la lutte. M. Zichy, de son côté, a cru pouvoir trouver les ancêtres dans une des tribus nombreuses qui habitent le Caucase. Avant d'entreprendre ses deux expéditions, où il fut accompagné d'un petit état-major de savants, il s'est adressé au doyen des études ethnographiques, M. Bastian, qui lui tint à peu près ce langage : « Les efforts des Hongrois tendant à chercher leurs ancêtres ont été mal dirigés ; il faudra dorénavant s'appuyer plutôt sur des preuves ethnographiques et anthropologiques que sur la philologie. Les Ougriens ne sont nullement les parents des Hongrois. Ceux-ci sont issus de la tribu des Hiou-Huns qui forment une race à part ni finnoise, ni turque. Ces Hiou-Huns firent des irruptions en Chine, mais la puissante muraille dont la construction commença en 213 avant J.-C., les força de se diriger vers l'Europe, en traversant la Bokharie et en contournant la mer Caspienne, pour occuper la plaine qui précède le Caucase. C'est là qu'ils vécurent en contact, au nord avec les Finnois, au sud avec les hordes turques ; ils leur empruntaient certaines idées et des mots pour les exprimer. »

M. Z. fit ses deux voyages d'après ces indications ; s'il n'a pas été assez heureux pour découvrir les ancêtres, il a au moins rapporté une belle collection ethnographique et archéologique qu'il a cédée au Musée National, puis les deux beaux volumes que nous annonçons. Dédiés à sa majesté Nicolas II, qui s'est particulièrement intéressé à l'expédition, ils nous offrent les premiers résultats scientifiques de ces voyages.

L'introduction de cinquante pages, intitulée : *La migration de la race hongroise*, est due à M. Zichy. Il y développe ses opinions sur l'origine des Hongrois et se pose en adversaire des théories scientifiques généralement admises aujourd'hui. Après avoir relaté son entrevue avec M. Bastian, l'auteur cite presque tous les témoignages des écrivains grecs, gréco-romains, byzantins et arabes, qui attestent que la tribu des Hiou-Huns existait, sous différents noms, depuis le IIe siècle après J.-C., entre le Caucase, le Don et le Volga. Les Huns et les Avares, qui figurent dans l'histoire, ont été deux ramifications d'un seul et même peuple, et la race des Huns comprenait un peuple magyar que l'on désignait par le nom Tourks. On ne saurait donc contester le lien historique entre les Huns et les Magyars, bien affirmé et reconnu par Kuun, Thury et Munkácsi. Le peuple hunno-magyar s'est divisé, avec

le temps, en trois fractions : l'une s'est avancée vers l'ouest et a formé la nation hongroise; la deuxième s'est tournée vers le nord-est et s'est confondue avec les peuples du pays habité aujourd'hui par les Bachkires; la troisième enfin s'est retirée vers le Caucase. C'est là, selon M. Zichy, qu'il faut chercher les traces des anciens Magyars. Il se rend compte des difficultés du problème et, pour désarmer ses adversaires, il ajoute : « Je n'avais point la prétention de trancher la question d'un seul coup et de découvrir une à une les traces des Magyars. Je me proposais simplement de me rendre compte de la situation et des conditions des peuples du Caucase, de recueillir des impressions générales et de délimiter le terrain sur lequel on devra poursuivre les explorations systématiques. »

Après cette introduction nous trouvons la description scientifique de la collection, faite par deux attachés au Musée National. M. Janko s'est chargé de la partie ethnographique. Il ne s'est pas contenté d'un simple catalogue. La première partie de son travail (pp. 1-188) nous retrace, d'après les meilleurs ouvrages français, russes et allemands, l'ethnographie des quarante-neuf peuples du Caucase, accompagnée de belles photographies. Le catalogue est divisé en trois parties : vêtements et accessoires, la maison et son aménagement, armures et harnais.

M. Posta décrit la collection archéologique. Elle se compose non de trouvailles (M. Z. n'a pu procéder à des fouilles), mais d'objets achetés au cours du voyage et reconnus comme authentiques par les savants russes qui aidaient M. Z. dans ses recherches. Dans l'introduction, M. Posta rend hommage aux travaux de M. Virchow et surtout à ceux de M. E. Chantre, du Musée de Lyon, associé étranger de l'Académie hongroise. Le livre de M. Chantre, *Recherches anthropologiques dans le Caucase*, lui a été un guide sûr pour la description et le classement des objets; mais M. Posta a fait, de son côté, œuvre d'érudit en établissant les rapports qui existent entre les objets de la collection Zichy et les trouvailles préhistoriques faites en Hongrie.

Ce bel ouvrage présente un intérêt particulier pour la France. Tandis que le comte Béla Széchenyi donne, en hongrois et en allemand, les résultats scientifiques de son voyage au Tibet et en Chine, le comte Zichy présente le sien en hongrois et en français. Nous constatons avec plaisir qu'on tente enfin de faire participer la France aux travaux scientifiques hongrois. Ainsi, M. Réthy a publié un résumé de ses études sur l'origine des Roumains sous le titre : *Daco-roumains ou Italo-roumains*. La librairie *Athenaeum* projette une histoire de Hongrie et une histoire de la littérature hongroise en français. Nous regrettons seulement que M. Zichy n'ait pas fait revoir la traduction par un bon styliste qui aurait pu facilement corriger les nombreuses tournures gauches, les expressions impropres, voire les fautes grammaticales qui déparent son livre. En ce moment, les Hongrois écrivent moins bien le français qu'entre 1770 et 1815, lorsque Bessenyei et Péczeli faisaient

des vers français, lorsque Joseph Teleki de Szék composait son *Essai sur la faiblesse des esprits forts* dont J.-J. Rousseau voulait être l'éditeur et le commentateur, lorsque l'abbé Martinovics, le chef des Jacobins hongrois, publiait son *Testament politique de l'empereur Joseph II* en deux volumes, lorsque Bacsanyi, le traducteur de la proclamation de Napoléon I[er] aux Hongrois, révélait à la France dans le *Mercure étranger* (1813) la littérature hongroise. L'État fait pourtant actuellement beaucoup pour l'enseignement du français, mais cette langue est facultative pour l'élite qui fréquente les gymnases, et l'enseignement moderne, où elle est obligatoire, ne fournit guère d'écrivains. Nous n'applaudissons pas moins aux efforts tentés par les autorités et les corps savants. La France accueillera toujours avec joie leurs travaux qui sont le meilleur gage d'une entente cordiale entre les deux pays.

J. KONT.

Docteur Paul GUILLON. **La mort de Louis XIII.** Étude d'histoire médicale, d'après de nouveaux documents. — Paris, Fontemoing, 1897, in-8, 181 pages.

Dans l'étude de M. le D[r] Paul Guillon, publiée d'abord sous la forme d'une thèse pour le doctorat en médecine, on peut distinguer trois parties : une partie historique, une partie archéologique, une partie médicale.

La partie médicale, qui forme le chapitre V[e] et dernier de ce livre, est la plus neuve et la plus intéressante, bien qu'elle ne nous paraisse pas absolument concluante, comme nous le dirons plus loin; car une donnée qui se rapporte directement au sujet et qui en est comme la condition première, est restée ignorée du médecin posthume de Louis XIII. L'auteur s'est proposé d'établir le diagnostic de la maladie à laquelle ce roi a succombé ; pour cela, il a étudié les divers témoignages cliniques et anatomiques qu'il a pu trouver, soit dans le *Mémoire fidèle* du valet de chambre Dubois, soit dans la *Brevis dissertatio* où le médecin Lyonnet a rapporté les maladies de Louis XIII et le régime auquel il fut soumis par ses médecins, soit enfin dans les procès-verbaux d'autopsie. M. le D[r] Guillon a analysé en détail (ch. III) — et il a été, croyons-nous, le premier à le faire — la *Dissertatio* de Lyonnet pour y puiser les éléments de son enquête médicale. On pourrait appliquer à ce singulier traité le mot de Paul Lacroix sur le Journal des médecins du Grand Roi ; c'est « le burlesque et grave memorandum des victoires et des flux de ventre » de Louis XIII. Au milieu du récit des voyages du roi et des événements militaires auxquels il a pris part, il n'y est question que de saignées, de clystères, de purgations, avec toutes leurs conséquences fidèlement rapportées et décrites. Il paraît que dans un an le roi fut saigné 47 fois, qu'il prit 215 médecines et 212 lavements. *Clysterium donare, postea seignare, ensuita purgare :* il semble

qu'on entende ce refrain à chacune de ces pages, où les mots de saignées, de purges et de lavements se retrouvent presque à toutes les lignes. On comprend l'horreur que le roi soumis à un pareil régime éprouvait à l'idée de ces médecines à jet continu dont ses médecins lui imposaient la douloureuse obligation; il était tout couvert de sueur et frissonnant avant de prendre les breuvages que Bouvard lui faisait préparer. Cinq jours avant sa mort, le 9 mai 1643, il oublia un moment la résignation chrétienne avec laquelle il supportait son mal pour adresser des paroles de colère à son premier médecin, qui, par son ignorance et par l'abus des remèdes, l'avait réduit au triste état où il se trouvait.

Voici les conclusions médicales de M. le Dr Guillon, telles qu'elles se dégagent pour lui de la comparaison des renseignements de l'époque sur les maladies et la mort de Louis XIII avec les données de la science actuelle ; elles ressemblent fort peu à celles d'un de ses prédécesseurs [1], qui avait estimé, d'après des documents, il est vrai, moins complets, que Louis XIII avait succombé à une phtisie galopante. Il faut d'abord écarter toute idée d'empoisonnement. Ajoutons que rien n'est plus banal d'ailleurs, comme on le sait, et rien n'est plus vague que ces rumeurs criminelles qui couraient alors à propos de la mort des personnages célèbres. Le roi mourut naturellement d'une maladie essentiellement chronique. Le point de départ de son état morbide fut la dyspepsie, due à une prédisposition névropathique; elle produisit une gastro-entérite chronique, qui fut l'affection dominante de toute sa vie. Sur cette entérite se greffa beaucoup plus tard, à une époque qu'on ne peut préciser, une tuberculose, conséquence elle-même de l'irritation continuelle du tube digestif; elle attaqua d'abord les intestins, et ensuite les poumons. Quant à la crise finale qui emporta le roi, ce fut une péritonite aiguë par perforation, qui résulta très probablement des ulcérations tuberculeuses des intestins.

Il faudrait donc désormais enseigner, dans nos cours d'histoire, sur la foi du Dr Guillon, que Louis XIII souffrit pendant toute sa vie d'une affection intestinale et qu'une complication naturelle de cette affection amena rapidement sa mort. Cependant M. le Dr G. nous permettra, malgré notre qualité de profane, de faire quelques réserves, non pas sur les conclusions qu'il tire des pièces analysées, mais sur l'origine même du mal de Louis XIII. Pour lui, c'est une prédisposition névropathique. Névropathie, soit; mais le mot, dont on use beaucoup aujourd'hui, n'est-il pas un peu vague, aussi vague que l'état qu'il prétend qualifier? Cet état n'est-il pas le plus souvent un résultat de causes antérieures, qui peut sans doute engendrer lui-même certains effets, mais qui n'est pas un point de départ initial et qui par conséquent n'est pas vraiment une cause? Nous aurions voulu à l'enquête de M. le Dr G. une base

1. Dr A. Corlieu, *la Mort des rois de France depuis François Ier* (Paris, 1892), p. 140.

plus précise. Cette donnée première de caractère scientifique, nous croyons la trouver dans le témoignage très net d'un contemporain de Louis XIII. Voici ce curieux document, emprunté à un ouvrage où M. G. ne pouvait sans doute pas songer à aller le chercher, mais dont la connaissance lui aurait permis d'introduire dans sa discussion médicale un élément à l'ordre du jour et de saisir, selon nous, à sa source même, la vraie cause de l'état maladif du roi.

Louis XIII, dit notre observateur qui l'avait connu de très près [1], « pour avoir été nourri d'un sang maternel fort grossier et d'un lait fort épais, se trouva avec des conduits si faibles, si engagés et si peu disposés à toute espèce d'évaporation, ayant même la faculté éjective fort débile, en sorte que je ne l'ai vu cracher, suer ni moucher très rarement, cela étant les gouttières et les purgations les plus naturelles et de plus grand décharge, tant pour la santé que pour la liberté de la parole ; de sorte que la vérité me contraint de dire qu'ayant cet honneur d'être auprès de lui, je remédiais incessamment à cela, contre l'avis de son premier médecin qui disait que ce phlegme épais et cette mucosité mal conditionnée se purgeaient par bas, en quoi il s'est fort trompé, car S. M. s'est trouvée à la fin submergée dans la quantité de cette matière vicieuse, qui s'est pourrie et a suffoqué la chaleur naturelle et empêché l'ordre et la fonction de toutes les parties, ayant été à la fin cause de sa mort, comme de celle du petit roi François, qui mourut de même maladie, mais non pas avancée comme celle-ci par le continuel et très dangereux usage des médecines fréquentes [2]. » Ceci devait servir de leçon aux personnes chargées de veiller sur la santé du jeune Louis XIV ; bien que « par la liberté de la parole et par la facilité de sa prononciation », le tempérament du fils parût très différent de celui du père, il fallait avoir grand soin de le faire moucher, pour tenir le nez « en office » et l'empêcher de « recuire la matière ».

Que « ce phlegme épais et cette mucosité mal conditionnée » aient été « à la fin cause de la mort » d'un malade : cette affirmation de Vauquelin des Yveteaux, que la médecine de son temps aurait tournée en ridicule, est admise comme vérité par la médecine de nos jours Le paquet glaireux qui recouvre l'amygdale pharyngienne ne pouvant, en effet, être expulsé par le nez, tend à descendre dans le pharynx ; il tombe dans l'estomac en entraînant avec lui tous les microbes dont il est chargé ; de l'estomac passant dans les intestins, il exerce sur eux une intoxication continue ; de telle sorte que la gastrite et l'entérite peuvent être souvent

---

1. Vauquelin des Yveteaux, *l'Institution du prince*, 1643 (à la suite de ses *Œuvres poétiques*, édition Blanchemain, 1854 ; p. 104-106).

2. On sait que la mort de François II a été l'objet d'une étude médicale de la part du Dr Potiquet : *les Végétations adénoïdes dans l'histoire. La maladie et la mort de François II, roi de France* (Paris, 1893, in-16). L'auteur de cette étude, aussi substantielle que spirituelle, n'a pas connu le texte ci-dessus, qui aurait été un argument de plus pour sa thèse médicale et historique.

une conséquence certaine, bien que lointaine, des végétations adénoïdes[1]. Il semble donc bien probable que l'état d'entérite chronique qui a caractérisé la santé de Louis XIII ait eu pour point de départ cette hypertrophie de l'amygdale pharyngienne, dont le texte de Vauquelin des Yveteaux témoigne d'une façon qui ne laisse pas d'équivoque.

Et si l'on regarde certains traits de la figure de Louis XIII, comme ce nez camus, « un peu enfoncé vers sa racine », suivant l'expression de son médecin Héroard, que l'on voit sur quelques-unes de ses médailles, au moins sur celles de son enfance et de sa jeunesse; si l'on fait attention à cette difficulté matérielle de parler dont il fut affligé toute sa vie (son valet de chambre Antoine rapporte qu'il « n'avait pas la parole fort libre naturellement ») ou à cette impossibilité de tenir la bouche fermée, qu'Antoine constate encore à sa manière lorsqu'il dit « qu'il avait la langue si longue et si épaisse quand elle était sortie de sa bouche qu'il avait peine à la retirer, ce qui le faisait quelquefois rougir, surtout devant les étrangers[2] »; si l'on se rappelle que l'éveil de la puberté fut tardif chez lui et que son tempérament amoureux ne rappela pas plus celui de son père qu'il ne fit pressentir celui de son fils; si l'on songe encore à sa disposition bien connue à l'humeur morose, on pourra être disposé à qualifier le fils aîné de Henri IV et de Marie de Médicis comme le fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis, en disant que, comme lui, bien qu'à un degré moindre, il fut, suivant le mot barbare des médecins de nos jours, un adénoïdien. En somme, l'explication première de son état maladif et de sa mort nous paraît être dans cette petite masse charnue qui devait obstruer son arrière-nez. M. le Dr G. sera d'avis avec nous que l'histoire morbide qu'il avait entrepris d'écrire doit avoir pour point de départ la discussion du témoignage de des Yveteaux, et la comparaison de ce témoignage avec différents traits de la nature physique et morale de Louis XIII. *Videant medici et chirurgi.*

La partie archéologique du travail de M. le Dr G. comprend un appendice (p. 160-168) sur le Château-Neuf de Saint-Germain-en-Laye. Il suffit de le mentionner; l'auteur s'est borné à y résumer, comme il le dit lui même, les études que M. Charles Normand a insérées sur ce

---

1. Dr Potiquet, *ibid.*, p. 17-22; cf. p. 43.

2. Un autre auteur du temps témoigne aussi, dans des termes presque identiques, de cette difformité physique de Louis XIII : « Il avait... la langue si longue et si épaisse que quand elle était sortie de sa bouche, ayant peine à la retirer, il était obligé de la repousser avec le doigt. Ainsi, il était bègue; et comme il parlait avec effort, il rougissait, et surtout devant les étrangers. » (J. R. de Prade, *Sommaire de l'histoire de France*, Paris, 1684, in-12; tome V, p. 297.) Prade a suivi certainement ici le *Journal* d'Antoine, qu'il a pu connaître par une copie manuscrite; mais, contemporain lui-même de Louis XIII et dédiant son *Sommaire* au cardinal de Bouillon, grand aumônier de France, il n'y aurait pas inséré ce détail peu flatteur, si ce détail n'avait pas été exact.

sujet dans *l'Ami des Monuments et des Arts* (t. IX-XI; 1895-1897). Il a reproduit trois des planches qui accompagnent les mémoires de M. Normand. En répétant, après lui, que Louis XIV est né et que Louis XIII est mort dans la partie du Château-Neuf occupée aujourd'hui par le pavillon Henri IV qu'un visiteur, entrant par la rue Thiers, trouve à sa gauche, il ajoute que la chambre mortuaire du roi faisait l'angle du corps de logis principal avec une fenêtre au nord et une autre à l'est sur la Seine; c'est par cette fenêtre que le roi mourant voyait de son lit l'église de Saint-Denis, « sa dernière maison, disait-il, où il se préparait pour aller gaiement ».

La partie historique est de beaucoup la plus étendue dans cette étude médicale; elle occupe les chapitres I, II, IV et la majeure partie de l'appendice. On pourra trouver qu'elle l'est trop, par rapport à l'enquête que poursuivait l'auteur. Les diverses maladies de Louis XIII et sa maladie finale auraient pu être racontées, semble-t-il, avec plus de concision, ne fût-ce que pour éviter la répétition fréquente de certains détails; plus d'une de ces digressions où M. le Dr G. se complaît, sans profit véritable pour son sujet médical, aurait pu avantageusement se supprimer : ainsi le passage (p. 37-38) sur les officiers de la chambre du roi; ainsi le long récit de la pompe funèbre et des obsèques (ch. II), qui n'a rien, pour ainsi dire, de spécial à Louis XIII; ainsi encore le chapitre IV sur les médecins du roi, série de notices bio-bibliographiques sans nouveauté et parfois sans beaucoup de précision, et qui, pas plus que le récit des funérailles, ne peut guère aider l'auteur dans la recherche du diagnostic qu'il s'est proposée [1].

---

1. Nous indiquons en note quelques observations de détail :

P. 7. Une chicane chronologique. Louis XIII, né le 27 septembre 1601, mort le 14 mai 1643, n'est pas mort âgé de 42 ans, mais dans sa quarante-deuxième année (cf. d'ailleurs p. 170). — P. 11. La bibliographie de M. le Dr G. qui, même au chap. IV consacré aux œuvres des médecins de Louis XIII, n'a pas dû être établie directement d'après les sources, a été ici l'occasion d'un lapsus amusant; parmi les mémoires qu'il cite pêle-mêle, il nomme ceux « du P. de la Porte »; il ne s'agit pas en réalité d'un père, jésuite ou autre, mais de Pierre de la Porte, premier valet de chambre de Louis XIV. — P. 13 et *passim*. M. G. cite, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Chantilly, le *Mémoire fidèle* de Dubois, publié d'ailleurs dans la Collection Michaud; en bonne critique, il aurait dû comparer son texte au texte imprimé, noter les différences s'il y en a (nous en indiquons ci-dessous une, importante pour son sujet), et donner les raisons de son choix. — P. 14. M. G. ne connaît pas *l'Idée d'une belle mort ou d'une mort chrétienne, dans le récit de la fin heureuse de Louis XIII... tiré de quelques mémoires du feu P. Jacques Dinet, son confesseur, de la Cie de Jésus, et dédié au roi, par le P. Ant. Girard, de la même Compagnie* (Paris, 1656; petit in-folio, 60 p.); le texte même de ces Mémoires du P. Dinet a été publié dans le *Cabinet historique* (t. XII, 1866). C'est un document tout aussi intéressant pour son sujet et plus directement informé que la *Gazette* de Renaudot dont il a donné de longs extraits. — P. 29. En quoi le baptême est-il « le premier sacre d'un roi? » — P. 31. Le nom de cabale des Importants ne s'applique pas aux intrigues des courtisans le 23 avril 1643. — P. 39, n. 1. La fameuse vision prophétique de Louis XIII est du 13 mai, « veille du jour de l'Ascension », et non du 10; il y avait à ce sujet d'autres sources

M. le Dr G. cite, au chapitre II ou dans l'appendice, cinq documents « inédits ». Un au moins ne mérite pas d'être qualifié ainsi, car il a été publié depuis longtemps : c'est la lettre (15 mai 1643) de l'ambassadeur vénitien, Giustinian, sur la mort du roi. Elle a été imprimée dans les *Relazioni.... lette al Senato dagli ambasciatori veneti*, 2e série, France, t. II (Venise, 1859), p. 383-388 ; il faut ajouter cependant que les deux derniers paragraphes publiés par M. G. (p. 175) manquent dans l'édition Barozzi et Berchet : il y s'agit de quelques lignes insignifiantes sur Casal et sur la cherté des habits de deuil.

Une autre dépêche de Giustinian, du 19 mai 1643 (p. 176-179), n'apprend rien sur la pompe funèbre ou les intrigues de cour qui ne soit parfaitement connu d'autre part. Nous en dirons autant de la « Forme que l'on observe pour servir le roi lorsqu'il est malade » (p. 158-160) ; inédit ou non, ce texte reproduit à peu près le cérémonial bien connu du service de la table du roi. M. G. aurait dû dire si cette « forme » s'observait déjà au temps de Louis XIII ou si elle n'était pas plutôt d'une époque postérieure. Un autre document inédit est le texte des lettres de noblesse accordées par le roi à son premier médecin Bouvard, en 1639, avec les phrases qui sont de style dans ces pièces de chancellerie. Enfin, M. G. a donné (p. 55-56) le texte du procès-verbal authentique, rédigé en français, de l'autopsie du roi faite le lendemain même de sa mort, le 15 mai ; il porte les signatures des « médecins étant à

à citer que Henri Martin. — P. 42. Lire des Noyers et non les Noyers. — P. 43. M. G. écrit bicquiers, d'après le manuscrit de Chantilly, à propos du biberon qui servait à faire boire Louis XIII dans les derniers jours ; le texte de la Collection Michaud donne biguiers ; quelle est la vraie forme et le vrai sens de ce mot, qui ne se trouve pas dans les dictionnaires ? — P. 45. M. G. lit dans le manuscrit de Chantilly : « Je vis dans le corps qu'il y venait encore un ulcère dans les reins ». Le texte de la Collection Michaud donne : « qu'il y venait encore un ver dans les reins. » Il y avait là, pour l'enquête médicale de M. G., une question de texte à résoudre. — P. 64. Il n'y a pas de Nicolas, duc d'Orléans, fils de Henri IV et de Marie de Médicis. M. G. a trop ingénieusement lu le nom de cet anonyme, N... de France, duc d'Orléans, qui mourut à quatre ans et demi « sans être nommé ». — P. 96. Lire *archiatrΩn comiti*, suivant la singulière orthographe du titre du pamphlet de Ch. Guillemeau. — P. 101. Un autre pamphlet de Guillemeau est inscrit au catalogue de la Bibliothèque Nationale sous un autre titre que celui donné par M. G. : *Cani Mivro,...* — P. 113-115. M. G. a cité coup sur coup trois lettres de Gui Patin, l'une d'après l'édition de 1692, l'autre d'après celle de 1718, la troisième d'après celle de 1707. Il aurait mieux valu les citer d'après une même édition, celle du docteur Reveillé-Parise, qui est loin d'ailleurs d'être parfaite, mais qui est la plus récente (1846). — P. 125. Puisque M. G. a cru devoir parler des médecins qui ont soigné Louis XIII, on peut s'étonner qu'il n'ait pas parlé de Chicot, « à qui le roi avait grande confiance », dit Antoine, et par qui il se faisait faire la lecture à la date du 5 mai. On possède de Jean Chicot un recueil, *Epistolæ et dissertationes medicæ* (Paris, 1656, in-4, 354 p. ; et 1667, in-8), qui, comme son auteur, est resté à peu près inconnu des historiens de la médecine ; Carrère est seul, croyons-nous, à l'avoir mentionné. — P. 173. Au lieu de « le président Talon (?), le duc d'Elbeuf », lire : le président Bailleul, l'évêque de Beauvais. — P. 178. « Fronticaglia? » est Louis d'Astarac, vicomte de Fontrailles, beau-frère de Cinq-Mars, rentré en effet en France en 1643.

l'ouverture du corps du roi ». Ce document, que M. le Dr G. publie pour la première fois, d'après un manuscrit de Chantilly, a été la raison déterminante du choix de son sujet. Plus précise et plus claire dans ses descriptions que le procès-verbal en latin inséré dans les Commentaires de la Faculté et déjà publié [1], cette pièce originale complète un document connu et introduit dans l'enquête médicale un élément de plus. Elle constitue, avec la *Brevis dissertatio* de Lyonnet, que les historiens de Louis XIII n'avaient pas encore utilisée, la partie la plus neuve de ce travail.

Outre les trois plans gravés qui se rapportent au Château-Neuf de Saint-Germain, l'ouvrage de M. le Dr Guillon est accompagné de six planches en phototypie : la naissance de Louis XIII, d'après Rubens ; le baptême de Louis XIV, la mort de Louis XIII, Louis XIII sur son lit de parade, le médecin René Moreau, d'après des gravures du temps ; trois médailles sur Louis XIII. Ces reproductions sont d'un intérêt artistique fort inégal, mais elles sont très bien venues ; on a d'autant plus de plaisir à admirer la merveilleuse composition de Rubens qui sert de frontispice, que les « illustrations » de ce genre manquent d'ordinaire aux études d'histoire médicale. Le volume est bien imprimé ; il est recouvert d'un papier bleu de ciel fleurdelysé, sur lequel se détache la médaille où J. Roëttiers a gravé le buste de Louis-le-Juste.

G. Lacour-Gayet.

Die Kriegführung des Kurfürsten Max Emanuel von Bayern in den Jahren 1703 und 1704 von Generalmajor von Landmann. München, Beck, 1898, vi-92 p. in-8. Cartes et portrait

Le mémoire essentiellement stratégique de M. de Landmann a été inspiré par un sentiment de patriotisme bavarois très compréhensible ; il voudrait déterminer « l'activité militaire de l'Électeur Max-Emmanuel d'une façon plus exacte et plus juste qu'elle n'est apparue jusqu'ici dans la littérature historique, trop influencée par la tradition française » (p. vi). Dans ce but, il examine en détail les opérations militaires du généralissime princier à la tête de son armée de près de 30,000 hommes, avant et après la jonction avec les alliés français, depuis la surprise d'Ulm et de Memmingen, en septembre 1702, jusqu'à la retraite forcée au delà du Rhin, opérée le 1er septembre 1704. Il essaie de montrer que l'Électeur, connu par ses succès brillants contre les Turcs, a continué de mériter sa réputation de chef militaire habile, par la surprise de Passau, par l'occupation d'Innsbruck, etc. S'il n'a pu exploiter le succès de la première bataille de Hoechstaedt, gagnée sur un des généraux

1. M. le Dr Guillon le donne de nouveau, en latin (texte du Dr Dupuy) et en français (traduction du Dr Corlieu) (p. 151-154).

impériaux, le comte de Styrum (20 septembre 1703), il en a été empêché par Villars qui, malgré ce succès, voulait reculer vers le Rhin, pour ne pas obéir plus longtemps à un rival dont il était jaloux; s'il a été battu au Schellenberg, le 2 juillet 1704, c'est qu'il n'était pas soutenu par Marsin, le successeur de Villars, et qu'il n'avait que 11,000 hommes à opposer aux 58,000 de Marlborough; si, enfin, la seconde bataille de Hoechstaedt (13 août 1704), fut une nouvelle défaite, c'est que Marsin laissa écraser Tallard et ne soutint pas l'aile commandée par Max-Emmanuel en personne, trop préoccupé qu'il était d'assurer sa propre retraite. C'est encore Marsin qui sut obtenir de Louis XIV l'ordre de revenir jusqu'au delà du Rhin, alors que l'Électeur, « qui fut presque le seul à qui la tête ne tourna point, proposait le seul bon parti à prendre, celui de se maintenir dans son pays [1] ». Peut-être était-il moins facile que ne s'imagine l'auteur, de résister au génie militaire combiné du prince Eugène et de Marlbourough; en tout cas, les défaites du Schellenberg et de Hoechstaedt furent très honorables pour les forces bavaroises, qui se battirent avec acharnement contre des adversaires bien supérieurs en nombre et supérieurement commandés. Il est douteux que l'Électeur, dont M. de Landmann exalte les capacités militaires, tout « *Turcorum terror* » qu'il ait été, au dire des chroniqueurs allemands, l'ait été au même degré que le vainqueur de Zenta. Néanmoins, les historiens de la guerre de la succession d'Espagne feront bien dorénavant de tenir compte des exposés techniques et de certaines considérations plus générales du présent mémoire.

R.

CHARLES SCHEFER

Nous avons le regret d'annoncer la mort le 3 mars de M. Charles Schefer, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, administrateur de l'École des Langues orientales, décédé dans sa soixante-dix-huitième année. La biographie de ce savant orientaliste sera publiée prochainement par l'un de ses amis, aussi nous bornons-nous à donner la liste de ses principaux ouvrages. M. Schefer n'avait donné qu'une courte traduction du turc de l'*Histoire de l'expédition de Dal-taban Mustafa Racha contre Basrah*, par Khairi, publiée en 1852 dans le *Journal asiatique de Constantinople*, lorsqu'en 1876, il commença dans la collection des *Publications de l'École des Langues Orientales Vivantes* une série de travaux qu'il continua sans interruption jusqu'à sa mort : *Histoire de l'Asie Centrale*, de 1153 à 1233 de l'hégire, par Mir Abdul Kerim Boukhari, 2 vol. in-8, 1876; *Relation de l'Ambassade au Kharezm* (Khiva), par Riza Qouly Khan, 2 vol. in-8, 1879; *Mémoires sur l'Ambassade de*

---

1. M. de Landmann, qui cite ce jugement de Saint-Simon, comme il fait autre part pour un passage des *Mémoires* fort défavorable à Villars et fort élogieux pour Max-Emmanuel (VII, p. 120), ne s'est pas suffisamment dit que l'admiration de l'écrivain pour l'Électeur provenait peut-être avant tout de son antipathie pour le maréchal, duc et pair de création récente. — L'auteur écrit constamment *Marcin*, alors que l'orthographe moderne est *Marsin*, et celle du XVII[e] siècle *Marchin* — P. 23, lire *renfort* pour *renfont*.

France près la Porte Ottomane, par le comte de Saint-Priest, in-8, 1877; *Différents itinéraires dans l'Asie centrale*, in-8, 1878; *Sefer Nameh, relation du Voyage en Perse*, par Nassiri Khoshrau, in-8, 1881; *Chrestomathie persane*, 2 vol. in-8, 1883-1885; *Trois chapitres du Khitay Nameh* dans les *Mélanges Orientaux*, 1883; *Tableau du règne de Mouizz eddin-Aboul Harith, Sultan Sindjar, fils de Melikchâh*, dans les *Nouveaux Mélanges Orientaux*, 1886; *Quelques chapitres de l'abrégé du Seldjoug Nameh composé par l'émir Nassir eddin-Yahia* dans le *Recueil de textes et de traductions*, 1889; l'*Estat de la Perse* en 1660, par le P. Raphaël du Mans, in-8, 1890; *Siasset Naméh*, traité de Gouvernement, par Nizam oul-Moulk, in-8, 1891-1893; *Description topographique et historique de Boukhara*, par Mohammed Nerchakhy, in-8, 1892; il avait sous presse dans cette collection une *Description de la Chine à la fin du* XV*e et au commencement du* XVI*e siècle*, par Ali Akhbar Khitay. Dans le Volume du Centenaire de l'École (1895), il avait donné une *Notice sur les relations des peuples musulmans avec les Chinois, depuis l'extension de l'islamisme jusqu'à la fin du* XV*e siècle*. — Dans la *Bibliothèque Orientale Elzévirienne* : *Iter Persicum ou Description du Voyage en Perse entrepris en 1602 par Étienne Kakasch de-Jalonkemény, ambassadeur de l'empereur Rodolphe II à la cour du grand-duc de Moscovie et près de Chah Abbâs, roi de Perse*, in-12, 1877; *Petit Traicté de l'origine des Turcqz*, par Théodore Spandouyn Cantacasin, in-12, 1896. — A la Société de l'Histoire de France: *Relation de la Cour de France en 1690 par Ezéchiel Spanheim, envoyé extraordinaire de Brandebourg*, in-8, 1882; à la Société d'Histoire diplomatique, dont M. Schefer présidait le Comité de rédaction : *Mémoire historique sur l'Ambassade de France à Constantinople*, par le marquis de Bonnac, in-8, 1894. — En 1881, M. Schefer publiait le *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople* (1672-1673), 2 vol. in-8, c'est-à-dire pendant les deux années que le célèbre traducteur des *Mille et une Nuits* passa à Constantinople avec M. de Nointel, envoyé en Turquie pour renouer les négociations relatives au renouvellement des capitulations. A la mort du comte Riant (1889), qui était le fondateur et l'âme de la Société de l'Orient latin, on put craindre que l'œuvre ne sombrât, mais grâce à un Comité dirigé par M. le marquis de Vogüé et M. Schefer, avec un secrétaire actif, M. C. Kohler, et des collaborateurs tels que MM. A. de Barthélemy, J. Delaville Le Roulx, L. de Mas Latrie, G. Schlumberger, la *Revue de l'Orient latin* put continuer à maintenir la réputation de la Société. M. Schefer avait publié dans les Archives de l'Orient latin deux articles : *Aboul Hassan Aly ibn el Herewy*. Indications sur les lieux de Pèlerinage. Paris, 1881, I, pp. 587-609; et Étude sur la *Devise des Chemins de Babiloine*, Paris, 1884, II, pp. 89-101, qui est un mémoire militaire écrit sous le règne du Sultan Melik ed Dahir Beybars, après la conquête de Safed et avant la prise de Saint-Jean d'Acre. — En 1881, M. Schefer créa avec celui qui écrit ces lignes, un *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la Géographie depuis le* XIII*e jusqu'à la fin du* XVI*e siècle*; dans cette collection qui forme déjà quinze volumes, M. Schefer a édité personnellement : le *Voyage de la Saincte Cyté de Hierusalem*, 1882; les *Navigations de Jean Parmentier*, 1883; le *Voyage et itinéraire d'Outremer*, fait par Jean Thénaud, 1884; les *Voyages de Ludovico di Varthema*, 1888; le *Voyage de la Terre Sainte*, par Messire Denis Possot, 1890; le *Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Brocquière*, 1892, et *Léon l'Africain*, dont le troisième volume devait paraître ces jours-ci. — Dans la *Bibliothèque de Voyages anciens* : *Relation des Voyages à la Côte occidentale d'Afrique*, d'Alvise de Ca 'da Mosto (1455-1457), pet. in-8, 1895, et *Navigation de Vasque de Gamme* (1497).

Henri CORDIER.

BULLETIN

— Nos lecteurs connaissent, au moins de nom, le *Lexicon Livianum* du Dr F.

Fügner, dont huit fascicules ont paru depuis 1889. Le tome I (prix : 19 m. 50), se trouve en ce moment terminé. Nous comptons parler plus tard, à loisir, de cet ouvrage, quand l'expérience aura permis de le mieux connaître. Aujourd'hui indiquons seulement la situation où se trouve l'entreprise elle-même, situation critique, à ce qu'il semble; car, d'après une circulaire de la librairie, le lexique ne sera continué que si la librairie Teubner peut compter sur un nombre suffisant de souscripteurs; malgré l'état précaire de nos études (tametsi nostra quidem ætate studia antiquitatis *misere jacere et quasi sepulta atque cremata hinc deplorari, illinc irrideri* video), et aussi à cause de cela, sans doute, les éditeurs font appel à tous ceux qui s'intéressent aux études latines. Le plan primitif a été modifié, autant que cela a été possible, sans toucher au mérite essentiel de l'ouvrage; au lieu de sept à huit tomes, le lexique sera terminé avec trois ou quatre volumes nouveaux; le prix sera de 4 marcs par fascicule de cinq feuilles, pour ceux qui souscriront à la fin de l'ouvrage, *avant le 1er mai courant;* il sera relevé à 40 marcs environ, passé cette date. On a vu plus haut une allusion à l'une de nos misères; voici la contrepartie. M. Fügner avait eu, dans la préparation de ce lexique, un prédécesseur très instruit, très zélé : M. A. Hildebrand, directeur du gymnase de Dortmund, savant qui avait consacré toute une vie à ce travail qu'il n'a pu achever. Les fiches laissées par lui comprenaient les lettres jusqu'à S. Mais quelle que fût la conscience de M. Hildebrand, il avait travaillé comme on le faisait de son temps; après Wœlfflin et surtout après Meusel, il a paru impossible de contenter à aussi bon compte le public savant contemporain, et il a fallu tout reprendre : cela ne met-il pas en lumière le double aspect de notre situation, le recul et aussi les progrès incontestables des études latines en Europe? Voilà donc, à propos d'un lexique latin, ce qu'on appelle un signe des temps. — É. T.

— M. Alexandre Beljame a récemment publié à la librairie Hachette une édition critique du *Macbeth* de Shakspeare avec la traduction en regard (in-8°, xvi et 237 p.). La traduction est excellente de tout point, et elle était d'autant plus nécessaire que les cinq traductions principales que nous avions jusqu'ici, procèdent d'une connaissance insuffisante de la langue shakspearienne : Letourneur défigure entièrement son auteur; Guizot offre trop d'erreurs et d'absences de sens; Laroche, trop élégant ou trop banal, supprime les détails; F. V. Hugo et Montégut présentent un Shakspeare « hirsute et chargé de couleurs criantes »; on trouvera dans le Shakspeare de M. Beljame un Shakspeare simple, franc, vrai, sans atténuations classiques ni surcharges romantiques; le savant professeur a suivi le mouvement de la phrase anglaise et traduit le texte vers pour vers, en mettant même chaque vers à la ligne pour donner au moins l'impression du rejet et de la période. Il a, en même temps, dans le texte anglais qu'il donne en regard de sa prose, indiqué le rythme de chaque vers par une notation, marqué l'accent faible ou fort par des chiffres, etc. Le texte est imprimé d'après l'in-folio de 1623. Parfois, pour rétablir le vers ou un mot, M. Beljame recourt aux trois in-folios suivants, mais en ayant soin de signaler ces emprunts. Un Index alphabétique renferme des renseignements complémentaires sur l'accentuation de chaque mot, et certains articles de cet Index, comme *elision* et *slurring*, sont fort instructifs. Bref, cette publication est une très précieuse contribution aux études shakspeariennes. — A. C.

— On lira avec intérêt les *Lettres inédites du baron G. de Crassier, archéologue liégeois, à Bernard de Montfaucon*, publiées par M. Léon Halkin, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'école des Cadets de Namur (Louvain, Charles Peeters, 1897, grand in-8° de 78 p. Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, tome XXVI). Le soigneux éditeur a complété ainsi le recueil d'Ulysse capitaine, recueil

bien connu de tous les amis de l'érudition bénédictine : *Correspondance de Bernard de Montfaucon avec le baron G. de Crassier*, etc. (Liège, 1855). Les lettres retrouvées par M. Halkin dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale (17705 du fonds français, 11907 du fonds latin) vont du 10 septembre 1715 au 1er octobre 1741; Crassier y entretient son correspondant de livres, de manuscrits, de « médailles et pierreries antiques », de « diverses autres antiquités tant payennes que chrétiennes et des plus curieuses », de l'Académie des Inscriptions « composée des premiers sçavans de l'Europe », etc. On remarquera (p. 17) ce que l'archéologue liégeois dit, le 9 août 1716, au sujet du prospectus de l'*Antiquité expliquée* : « ce sera sans doute un chef-d'œuvre pour les sçavans et un trésor pour les curieux... ». Dans une autre lettre (20 novembre 1721, p. 32), Crassier, qui avait été un des plus généreux souscripteurs de Dom B. de Montfaucon, applique au monumental ouvrage le mot *incomparable*. M. Halkin a entouré les lettres de son docte compatriote d'excellentes annotations, et, soit par la fidélité de la reproduction du texte, soit par l'irréprochable exactitude du commentaire, il a bien mérité de tous ceux pour qui B. de Montfaucon est « le plus célèbre et le plus sympathique des moines érudits qui ont illustré l'ordre de Saint Benoît, dans la première moitié du XVIIIe siècle » (p. 9). — T. DE L.

— Dans son article *Les prêtres assermentés dans les Côtes-du-Nord* (tiré à part des *Annales de Bretagne*, juillet 1897), M. P. HÉMON s'élève avec beaucoup de raison et de vigueur contre la façon dont ont été conçus et rédigés les deux volumes parus en 1894 et en 1896 sous le titre *Le diocèse de Saint-Brieuc pendant la période révolutionnaire, notes et documents*. Ces deux volumes reproduisent les conférences ecclésiastiques des diocèses de Saint-Brieuc et Tréguier pour l'année 1892. M. Hémon démontre, par de copieuses citations, qu'ils ne sont qu'une « compilation hasardeuse » : la plupart des conférenciers manquent de précision, abondent en contradictions ou en invraisemblances, et traitent les prêtres constitutionnels sans aucun esprit de charité chrétienne, sur « le ton de la facétie vulgaire ou de la plate injure ». — A. C.

— Le XVIIIe volume du *Gœthe-Jahrbuch* (année 1897) renferme : 1° parmi les *nouvelles communications* : sept lettres de Gœthe des années 1806, 1807 et 1810, publiées avec un abondant commentaire par M. Aug. FRESENIUS; — dix lettres échangées entre Gœthe et Lichtenberg ; — plusieurs lettres écrites de Wetzlar en 1778 et en 1779, par J. A. Günther, jeune Hambourgeois sentimental, enthousiaste de Gœthe, qui recherche passionnément les traces du poète et éprouve dans la ville de Werther un accès de fièvre werthérienne; — une lettre de P. Alex. Wolf à Rühle de Lilienstern sur le remaniement de *Roméo et Juliette* par Gœthe ; — trois lettres de Jean-Henri Voss et sept lettres de Guillaume Schlegel à Gœthe; — un jugement du comte de Puttbus sur Weimar et Gœthe en 1776; — trois lettres de Gœthe, du 19 décembre 1782 à Oeser, du 24 décembre 1796 à Wieland, de 1824 à Klinger, et une lettre signée de Charles-Auguste, mais écrite par Gœthe le 29 octobre 1802, à un inconnu; — divers témoignages de contemporains (Gotter, Münter, Reinhard, etc.) sur le grand poète; — une série de jugements fort intéressants de la spirituelle Thérèse Huber sur Gœthe (ces jugements, reproduits par M. L. Geiger, ne font qu'augmenter notre estime pour la veuve de Forster) ; — une lettre où Garve défend Manso contre Schiller; — des extraits de la correspondance de Bœttiger et de Rochlitz; — une lettre qui nous apprend que Gœthe était membre de l'académie de Mâcon (ne pas lire *Maçon*) et de New-York ; — 2° parmi les articles de fond, une étude de M. SCHEIDEMANTEL sur la genèse du *Tasse*; une autre, de M. BRASS, sur la dissertation philosophique de Gœthe parue dans le XIIIe volume du *Jahrbuch*; quelques pages de M. MORRIS sur le poème *Flieh Tæubchen flieh*; un travail consciencieux

de M. Betz sur Gœthe et Gerard de Nerval; — un essai heureux de M. Sulger-Gebing de « reconstruire Rome telle que Gœthe la vit »; un article de M. R. F. Arnold, (*Gœthes Tod und Wien*) sur l'impression que fit à Vienne la mort de Gœthe, des mélanges, une chronique et une bibliographie; on remarquera parmi les mélanges la note « Huber sur les Xenies » due à l'infatigable directeur du *Jahrbuch*. — A. C.

— Si les manuels de géographie encombrent la librairie française, il est injuste que les bons pâtissent pour les autres. Aussi faut-il tirer hors de pair et saluer comme un modèle et comme une nouveauté féconde celui que M. Vidal de la Blache, en collaboration avec M. Camena d'Almeida, consacre à *la France* (tome IV du *Cours de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire*, Armand Colin et Cie, 1897. xxx-542 pp.). C'est l'application de la méthode que M. V. de la B. avait formulée dans une étude intitulée *Des divisions fondamentales du sol français*, qu'avait publiée en 1888 un assez obscur recueil et qui mérite de figurer ici comme introduction. L'auteur y définit la conception, si délicate à saisir, de la région naturelle. Certains géologues s'imaginaient avoir tranché le problème en identifiant la région naturelle avec une aire ou un terroir géologique. M. V. de la B. embrasse la nature dans toute sa complexité lorsqu'il écrit que « l'expression de *pays* — et ceci se rapporte dans sa pensée aussi bien aux grandes provinces — a cela de caractéristique qu'elle s'applique aux habitants presque autant qu'au sol ». C'est par là que le géographe se distingue proprement du géologue. Cette idée maîtresse, il est impossible, sous peine de la déformer, de l'adapter aux cadres administratifs, aux rubriques traditionnelles des ouvrages didactiques : aussi ne craignons-nous pas de dire que le volume de M. V. de la B. ressemble plus à un guide qu'à un manuel; c'est une promenade à travers les provinces et pays de France; mais sous la conduite d'un maître qui apprend à regarder, à comprendre la raison des choses, formes du relief, variété du paysage, groupement et disposition des établissements humains. « Le livre devrait surtout servir à inspirer le désir de voir. » La manière est donc moins descriptive que suggestive : elle sollicite la réflexion, voire l'imagination. Mais cette sobriété tout attique donne plus de prix aux indications précises, empruntées aux travaux les plus récents (par exemple, carte des pluies d'après Angot, structure des Alpes, etc.). Les auteurs ne sacrifient à la nécessité pédagogique qu'en annexant à chacun des chapitres une courte *revision*, sans liste bibliographique, et en respectant certaines divisions malheureusement fondamentales des programmes officiels. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mars 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret autorisant l'Académie à élever de 50 à 70 le nombre de ses correspondants nationaux et étrangers.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Cordier, Guimet, Hervieux, Joret, U. Robert, Thédenat et le duc de la Trémoïlle, présentent leur candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. de Ruble.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 4 avril — 1898

Blass, L'Évangile de saint Luc. — D. B. Weiss, Le manuscrit D des Actes des Apotres. — Herriot, Philon le Juif. — Noreen, Grammaire du vieux suédois, I. — Johansson, Trois hymnes du Rig-Véda. — Halkin, Lettres de Crassier à Montfaucon. — Jaszai, Les historiens de la Révolution française en Hongrie ; Les journaux hongrois dans les dix-huit premiers mois de la Révolution. — Lawrence, Mémoires d'un grenadier anglais. — Biré, Journal d'un bourgeois pendant la Terreur, V. — Pons de l'Hérault, Souvenirs de l'île d'Elbe. — Anglès, Rapports snr la France en 1814. — Cavaignac, La formation de la Prusse contemporaine, II. — Margueron, Campagne de Russie, I. — Goyau, Le protestantisme en Allemagne. — *Bulletin*. — Académie des inscriptions.

Evangelii secundum Lucam, sive Lucae ad Theophilum liber prior. Secundum formam quae videtur romanam edidit F. Blass. Leipzig, Teubner; in-8, LXXXIV-120 pages.

Der Codex D in der Apostelgeschichte. Textkritische Untersuchung von D. B. Weiss (*Texte und Untersuchungen*. N. F. I, 1), Leipzig, Hinrichs; in-8, 112 pages.

I. — M. Blass a eu des révélations spéciales touchant l'activité littéraire de saint Luc. Il sait que cet hagiographe a donné deux éditions des Actes des Apôtres, et il a publié celle que la tradition n'a pas retenue. Il sait également qu'il y a eu deux éditions originales du troisième Évangile et il publie maintenant la seconde (?) de ces éditions, l'édition romaine, à qui la tradition ecclésiastique s'est montrée aussi peu favorable qu'à l'édition romaine des Actes. La première édition fut composée à Jérusalem vers l'an 55, d'après plusieurs Évangiles déjà écrits, notamment l'Évangile *araméen* de *Marc*. Venu à Rome avec Paul, Luc réédita son Évangile pour les chrétiens de Rome, et le continua en publiant les Actes (première édition) d'après un livre araméen qui racontait ce que Pierre et les apôtres galiléens avaient fait depuis l'ascension du Sauveur : cela se passait vers 57-59. Et si quelqu'un dit que le troisième Évangile a été écrit après le siège de Jérusalem par Titus, attendu qu'il y est fait des allusions pas trop claires à cet événement, M. B. répond que Savonarole a prédit en 1496 le pillage auquel Rome fut en proie en 1527. « Major utique Christus propheta quam Savonarola; hujus autem vaticinium longe difficilius fuit quam illius; nam hostis romanus praevideri poterat, exercitus lutheranus non poterat. » Pour une perle apologétique, voilà une perle apologétique.

Par malheur, il ne s'agit pas de savoir si le Christ a pu ou non prédire la ruine de Jérusalem : M. B. avoue à peu près qu'on pouvait la prédire sans être aussi grand prophète que Savonarole. Il s'agit tout simplement de savoir si le même discours de Jésus, rapporté dans les deux premiers Évangiles sans allusion expresse au siège de Jérusalem par les Romains, et dans le troisième avec allusion directe à ce fait, n'accuse pas, dans le dernier cas, une rédaction postérieure à l'événement. La question est purement critique et facile à résoudre critiquement. Quant à l'hypothèse du Marc araméen, elle est fondée sur le fait que Luc, dans les endroits où il dépend de Marc, ne retient pas d'ordinaire les expressions les plus caractéristiques de notre second Évangile ; d'autres concluent de là qu'il y a eu un proto-Marc grec dont Luc se serait servi : pour que de telles hypothèses fussent autorisées, il faudrait d'abord prouver que Luc écrivait son Évangile en copiant ses sources, et ne le composait pas d'après le souvenir qu'il avait de celles-ci ou la lecture qu'il venait d'en faire. Or le troisième Évangile n'est pas une simple compilation.

Mais ce ne sont pas, à notre avis, les hypothèses de M. B. qui constituent l'intérêt de sa publication. Il nous donne, par son édition « romaine » de Luc, une idée générale de ce qu'était le texte dit occidental du troisième Évangile. Le texte occidental est généralement en mauvaise odeur auprès des critiques, parce qu'on y reconnaît, ou croit y reconnaître, de grandes libertés de transcription. On préfère le texte oriental et surtout le texte prétendu neutre du manuscrit Vatican, parce qu'on les trouve plus corrects. A Dieu ne plaise que nous nous insurgions ici contre l'opinion la plus communément admise parmi les princes de la critique ! Dire que le texte qu'ils préfèrent ne serait pas si pur s'il n'eût été altéré avec méthode, serait un affreux blasphème. Mais il est permis peut-être de penser qu'il a été un peu arrangé, tandis que le pauvre vieux texte occidental, avec son incorrection et son inconsistance, a bien l'air parfois d'avoir conservé certains traits primitifs que l'autre a perdus. La campagne de M. B. aura au moins pour effet d'attirer l'attention des critiques sur des témoins trop négligés, semble-t-il, jusqu'à ce jour, par les éditeurs et les commentateurs du Nouveau Testament.

Il est à noter que M. B. assigne comme place primitive et authentique à la section de la femme adultère (échouée dans le texte commun de saint Jean entre les cc. VII et VIII) l'édition romaine du troisième Évangile (entre XXI, 36 et 37). On admet volontiers que ce morceau se trouvait dans l'ancien cadre synoptique parmi les faits hiérosolymitains qui précèdent la passion ; mais il ne vient pas très naturellement après le discours apocalyptique où les trois premiers Évangiles ont voulu marquer la fin du ministère de Jésus. Il venait plutôt, dans le protévangile, avant la question des sadducéens (*Marc*, XII, 18. Hypothèse de H Holtzmann). *Luc*, XXI, 37-38 paraît supposer la connaissance et

l'omission de cette histoire, car il y est parlé des habitudes de Jésus conformément à ce récit, et néanmoins on y mentionne la montagne des Oliviers comme si l'on n'avait pas encore dit que c'était l'endroit où Jésus se retirait pendant la nuit. L'évangéliste lisait donc dans une de ses sources l'histoire de la femme adultère, mais il s'abstenait de la raconter. C'est la notice qu'il en avait extraite qui a attiré la péricope vagabonde après *Luc* XXI, 38, dans les quelques manuscrits grecs où on la trouve (groupe Ferrar). Il serait superflu de chicaner M. Blass sur la constitution de son texte, puisqu'il ne prétend qu'à une vérité approximative. Mais, pour ne signaler qu'un seul détail, peut-être aurait-il bien fait d'omettre le nom de Marie dans *Luc* I, 46. Quelques témoins nomment Élisabeth au lieu de Marie; d'autres n'ont aucun nom, et telle doit être la leçon primitive de l'édition romaine Le Magnificat a été d'abord introduit par la simple formule : « Et elle dit ». Puis on suppléa le sujet : quelques-uns mirent le nom d'Élisabeth, et ils ont chance d'avoir gardé le sens de l'auteur ; d'autres jugèrent que le cantique d'action de grâces allait mieux dans la bouche de Marie, et il est aisé de comprendre pourquoi ils l'ont emporté.

II. — La critique de M. Weiss suit une méthode plus classique et plus sévère que celle de M. Blass, dont il apprécie d'ailleurs les travaux, tout en déclarant que ses hypothèses vont bien au-delà de ce qu'on peut démontrer par des moyens scientifiques. M. W. s'attaque au prétendu texte romain des Actes dans son représentant principal, le manuscrit D. Il analyse minutieusement les traits caractéristiques de ce manuscrit, les incorrections des copistes, les altérations communes, telles que transpositions, échanges, omissions, additions de mots, enfin les changements et additions extraordinaires ; c'est une enquête scrupuleuse qui finit par tourner en réquisitoire complet. Une seule addition (dans *Act.* XX, 15), appuyée d'ailleurs par quantité d'autres témoins, a trouvé grâce devant M. Weiss, et tout le reste des variantes est expliqué par dérivation, explication, altération du texte des bons manuscrits. Il va sans dire que la démonstration n'est pas péremptoire pour tous les cas. Mais on ne peut se dissimuler que le manuscrit D sort de là fort abîmé Il représente un texte mêlé, plus ou moins gâté ; mais on avoue qu'il contient sur beaucoup de points des altérations fort anciennes. Le dernier mot n'est pas dit encore sur ce document énigmatique, où il semble que le meilleur et le pire se coudoient. Le manuscrit D peut mériter à peu près tous les reproches qu'on lui fait : c'est le procès du texte occidental, pris dans l'ensemble de ses représentants, qui paraît avoir besoin d'être revisé.

J. S.

Philon le Juif, essai sur l'école juive d'Alexandrie, par Edouard Herriot. Paris, Hachette, 1898; in-8, xix-366 pages.

Cet ouvrage, couronné par l'Académie des sciences morales, ne veut pas être autre chose qu'un « précis dense, net, et, si possible, commode » de la philosophie de Philon; ainsi compris, il ne veut même pas être « provisoirement définitif ». La critique est un peu désarmée par une si grande modestie, qui paraît tout à fait sincère, et l'on regrette presque d'avoir à dire que l'auteur a rempli son programme, mais qu'il n'a pas donné plus qu'il ne promet. Son exposition de la philosophie de Philon est, en effet, un résumé suffisamment nourri, bien ordonné, clair, complet, des conceptions philoniennes. Cette exposition, qui remplit un tiers du volume, ne mérite que des éloges. Tout n'est pas admirable dans Philon, et il faut joindre une certaine patience à beaucoup de pénétration pour démêler parmi les artifices d'une exégèse fantaisiste la pensée un peu fuyante du philosophe juif. M. Herriot y a mis tout son courage, avec sa connaissance de la philosophie antique et sa finesse de dialecticien : le chapitre consacré aux idées de Philon se lit aisément, et si quelques-unes de ces idées n'arrivent pas à se bien définir, la faute en est à Philon, non à son interprète. Le chapitre qui a pour objet la méthode de Philon est bon aussi, mais la façon dont on y explique l'origine de l'allégorie n'a rien de réel. « L'idée, nous dit-on, qui, chez le Grec, tend à s'exprimer sous une forme précise, purement intellectuelle, et volontiers abstraite, reste souvent chez le Juif sous la forme d'une image. » Admettons le bien fondé de cette assertion, il ne s'ensuit pas que l'allégorie soit « le produit logique du génie juif ». M. H. aurait pu apprendre de Renan que l'interprétation allégorique est la ressource ordinaire du penseur religieux qui, dépourvu de sens historique et placé en face de textes sacrés dont la signification littérale ne se trouve plus en rapport avec les besoins intellectuels et moraux de son temps, recourt au symbolisme pour légitimer à la fois le respect des vieux textes et les nouvelles doctrines. L'école juive d'Alexandrie allégorisa la Bible à seule fin d'y retrouver l'enseignement des philosophes grecs, parce que, sans cela, il aurait fallu condamner la philosophie grecque au nom de la Bible, ou bien rejeter la Bible au nom de la philosophie, et que, d'une part, on pensait trouver beaucoup de vérité dans la philosophie, que, d'autre part, on vénérait trop la Bible pour n'être pas persuadé qu'elle contenait toute vérité, y compris les vérités perçues par les Grecs. Le cas n'est pas du tout isolé. Au lieu d'être le produit naturel du génie juif, l'allégorie plus ou moins consciente, plus ou moins perfectionnée, et sous les formes les plus diverses, est le procédé ordinaire, on peut dire nécessaire, de l'exégèse religieuse et théologique, tant que la critique en est absente. Si M. H. était un peu plus versé dans la critique biblique, il n'aurait pas manqué de voir que telle interprétation du premier chapitre de la Genèse, recommandée par certain manuel

biblique « très utile », où il a mis toute sa confiance, une confiance un peu naïve et vraiment exagérée, n'est pas autre chose qu'une allégorie. Sans doute M. H. ne croit pas aux jours-époques dont la géologie a suggéré l'idée aux théologiens modernes, mais c'est pour leur préférer l'interprétation de Philon, comme plus ingénieuse et plus philosophique : le nombre six est le symbole de la perfection ; voulant montrer la perfection de l'œuvre créatrice, l'hagiographe l'a répartie en six jours. Il serait bon, quand on veut faire la critique de Philon, de savoir d'abord très pertinemment que, pour l'historien, la Bible n'est pas un grimoire d'où l'on tire ce que l'on veut.

Le livre où il est traité de la vie de Philon, du classement de ses œuvres, est écrit avec prudence. Si l'on y rencontre peu d'aperçus nouveaux, l'état présent de la critique philonienne y est consciencieusement exposé. Mais il y aurait beaucoup à dire sur les préliminaires, l'introduction et les considérations sur le judéo-alexandrinisme avant Philon, aussi bien que sur la conclusion, notamment le chapitre sur Philon et la Bible, et les réflexions sur l'influence de Philon. L'inexpérience de M. H. en matière de critique biblique s'accuse dès les premières pages et se fait sentir jusqu'aux dernières. Il nous dit que le « monothéisme sémitique avait très fortement marqué la transcendance de Dieu par rapport au monde ». Qu'est-ce que le monothéisme sémitique? « Le nom d'Élohim lui-même, ce pluriel de quantité (?) indiquait déjà la grandeur illimitée que l'Ancien Testament attribuait à Dieu. » En vérité, la pauvre Rachel ne s'en doutait pas quand elle vola les *élohim* de son père Laban. « Dans la première phrase de la Genèse, c'est l'Esprit de Dieu qui plane sur les eaux. *Plus tard*, nous voyons une délégation, une apparition de l'Éternel se présenter à Hagar. » En fait, la première phrase de la Genèse est venue bien *plus tard* que le récit auquel M. H. fait allusion. Un peu plus loin, on trouve que M. H. place la composition de Daniel en 168 avant Jésus-Christ, et l'Ecclésiaste au temps de la domination grecque : une source contemporaine, qu'il indique avec beaucoup de reconnaissance, lui a permis de se mettre au courant de la critique sur ces deux points. La même source place la composition de l'Ecclésiastique en 280, ce qui est bien contestable ; M. H. qui a lu Reuss et Renan se prononce pour l'an 180. Ainsi donc il ne manque pas précisément de critique, mais il n'a pas, sur l'ensemble de la littérature, de la théologie et de l'exégèse bibliques, toutes les notions qui lui auraient été indispensables pour établir nettement le rapport de Philon avec la Bible. Ce qu'il dit de la version des Septante est passablement insuffisant et médiocrement exact : tout le monde sait aujourd'hui que les différentes parties de la Bible grecque ont été traduites en divers temps, par diverses personnes, et il n'est pas nécessaire que M. H. entreprenne une croisade pour faire cesser une « confusion » qui n'existe plus ; mais beaucoup trouveront qu'il a été lui-même un peu trop crédule en ayant l'air d'admettre que le Penta-

teuque a été traduit par soixante-dix personnes. Il n'est pas sûr que tout l'Ancien Testament fût traduit en l'an 130 : la Loi, les Prophètes, une bonne partie des Hagiographes l'étaient certainement ; mais on ne saurait l'affirmer de tous les Hagiographes, par exemple, de l'Ecclésiaste. Les remarques de M. H. sur l'interprétation des Livres saints et sa critique de l'inspiration verbale auraient pu être écrites il y a deux siècles; elles l'ont même été en partie, car Bossuet est cité. Cependant, n'en déplaise aux professeurs de littérature, si l'on veut citer aujourd'hui en matière biblique une autorité du xvii^e siècle, ce n'est pas Bossuet qu'il faut prendre, mais Richard Simon. Toutes ces défectuosités, et d'autres semblables qu'on rencontre çà et là, font quelque tort à l'ensemble. M. H. nous a donné un livre très correct, qui paraît manquer de solidité en certains endroits. On se demande s'il ne vaudrait pas mieux passer entièrement sous silence le rapport du quatrième Évangile avec Philon que de l'indiquer dans cette simple phrase : « La question des ressemblances entre le Logos de Philon et celui du quatrième Évangile est bien délicate. » Il fallait dire au moins pourquoi. Si M. Herriot avait pris la peine de comparer le Logos de saint Jean avec celui de Philon, il aurait bien vu qu'il y a entre les deux autant de différences, sinon plus, que de ressemblances, et cette découverte l'eût aidé peut-être à trouver la question moins « délicate ».

A. L.

Altschwedische Grammatik mit Einschluss des Altgutnischen, von Adolf Noreen. Erste Lieferung (Einleitung, Sonanten). Halle, Max Niemeyer, 1897. In-8, (ij-) 173 pp. Prix : 3 mk 60.

Cet ouvrage, qui sera complet avant un an, formera le tome II de l'*Altnordische Grammatik* et le tome VIII de l'excellente *Sammlung* de M. Niemeyer. On doit aujourd'hui se borner à le signaler : le recommander serait superflu ; l'analyser, inutile. On sait bien ce que c'est qu'une phonétique vocalique, et l'on n'aura pas l'insoutenable prétention d'apprendre à M. Noreen le vieux-suédois ni même la façon de l'enseigner. Tout au plus observera-t-on que, malgré le talent d'exposition de l'auteur et à raison de son immense documentation, le vieux-suédois, avec ses mutations multiples, délicates et toujours croisées d'analogie, fait encore un peu par endroits l'effet d'une forêt vierge. Ce n'est sûrement point la faute du grammairien : il en serait de même de l'anglo-saxon, si nous possédions en grand nombre les manuscrits northumbriens et merciens; en revanche, la dialectologie anglaise et même l'histoire phonétique de l'anglais littéraire en seraient beaucoup facilitées. De toutes choses, eût dit Ésope le document est la pire et la meilleure.

L'ouvrage suppose connu l'*Abriss* du même auteur [1], c'est-à-dire le vocalisme prégermanique et prénordique. Partant de là, il étudie successivement les changements communs aux deux branches du nordique [2], puis les phénomènes spéciaux au nordique oriental ou vieux-suédois, y compris ceux du vocalisme de l'*altgutnisch* si remarquable de conservation (cf. p. 67). Une récapitulation finale (p. 167) permet à ceux qui connaissent pratiquement le suédois d'en rattacher le système vocalique au prénordique, et par conséquent au gotique et à l'indo-européen. Il y a en France quelques jeunes scandinavistes qui se diront plus que jamais les obligés de M. Noreen.

V. HENRY.

Bidrag till Rigvedas Tolkning (Contribution à l'interprétation du R. V.), af K. F. JOHANSSON. (Skrifter utgifna af K. Humanistika Vetenskapssamfundet i Upsala. V, 7.) Upsala, 1897. In-8, 35 pp.

Ce fascicule comprend la traduction et le commentaire approfondi de trois hymnes du Rig-Véda (V, 86; VI, 24; VII, 7), qui présentent tout à la fois ce double caractère d'être très faciles et d'offrir des difficultés inextricables. Je ne crois pas que l'auteur les ait toutes résolues : dans le premier (st. 1), le sens de *vâṇîr* est fort plausible, mais ne laisse pas de supposer un emploi métaphorique quelque peu forcé; dans le second (st. 8), *stavân* par syncope de **sta'vavân* est une conjecture fort ingénieuse, mais enfin une conjecture, contredite même par l'accentuation oxytonique; dans le troisième enfin (st. 4), l'étymologie proposée pour le mot *durónâ* mérite la plus sérieuse considération.

V. HENRY.

Lettres inédites du baron G. de Crassier, archéologue liégois, à Bernard de Montfaucon, publiées par Léon HALKIN. Louvain, Ch. Peeters, 1897, 78 pp. in-8.

M. L. Halkin, professeur à l'École des Cadets à Namur, nous donne sous ce titre 41 lettres, inédites en tout ou en partie, adressées à l'illustre Bernard de Montfaucon par le baron de Crassier, archéologue liégeois. Une partie de la correspondance qu'échangèrent ces deux personnages avait déjà vu le jour en 1855 par les soins de M. Ulysse Capitaine (*Bull. de l'Institut archéologique liégois*, II, pp. 347 à 424). M. H.

---

1. Cf. *Revue critique*, XXXVIII (1894), p. 174.
2. P. 36, le son de la voyelle *y* est étrangement figuré par *y* même, ce qui n'a de valeur que précisément pour les Scandinaves.

complète cette publication de la façon la plus heureuse, à la suite des recherches qu'il a faites à la Bibliothèque nationale de Paris. Les lettres de Crassier y figurent dans les mss. 17705 du fonds français et 11907 du fonds latin. Elles se placent entre le 10 septembre 1715 et le 1er octobre 1741, et sont écrites en un français du temps d'une saveur toute spéciale.

Riche et passionné pour toutes les choses du passé, le baron de Crassier avait formé à Liège une bibliothèque remarquable « aussi avantagée d'une collection de médailles et pierreries antiques, avec diverses autres antiquitez tant payennes que chrétiennes, et des plus curieuses ». Il ne cesse de parler à Montfaucon des objets qui composent son musée, et l'on est vraiment frappé de leur nombre et de leur valeur. Tantôt il lui décrit sa dernière acquisition, sa trouvaille la plus récente, en envoie des dessins, des empreintes, lui fait tenir même la pièce originale; tantôt il lui fournit pour ses ouvrages des documents inédits, des renseignements précieux. Aussi, Montfaucon, qui professait pour son correspondant la plus haute estime, mit-il largement à profit ses données dans la *Bibliotheca nova,* la *Series numismatum* et *l'Antiquité expliquée.* Il lui en témoigne publiquement sa reconnaissance dans la préface de ce dernier livre : « M. le baron de Crassier, demeurant à Liège, y lit on, m'a envoié, outre ce qu'il a dans son cabinet, tout ce qu'il a pu trouver de desseins et d'antiques, et cela de la manière du monde la plus obligeante. »

On comprend tout l'intérêt qui s'attache aux documents publiés par M. L. Halkin. Il a bien rempli sa tâche d'éditeur, et les notes nombreuses qu'il a jointes au texte sont pleines d'informations sûres. De plus, il nous fait espérer pour bientôt une autre contribution à l'histoire de l'érudition au xviiie siècle, la mise au jour de la correspondance entre Martène et Crassier.

Alphonse Roersch.

I. **A franczia forradalom tœrténeténeck tœrténetirasa hazankban** (Les historiens de la Révolution française en Hongrie), par R. Jászai. — Szeged, 1896, 174 pages.

II. **A franczia forradalom elsoe masfél esztendoejéroel szolo egykoru hirlapirodalmunk kritikai méltatasa** (Examen critique des articles de journaux hongrois parus pendant les dix-huit premiers mois de la Révolution française), par le même. Ibidem, 1897. 57 pages.

La Révolution française a exercé une influence très considérable sur la vie politique, sociale et littéraire de la Hongrie. Les historiens qui étudient cette influence à l'étranger croient souvent que la situation y était la même que dans le reste de la monarchie. Or, l'effet produit par le mouvement national français qui devait changer la face du monde, était sensiblement différent en deçà et au delà de la Leitha. C'est

ce que le regretté Sayous a vu dès le début de ses recherches sur l'histoire des Magyars. Dans son opuscule sur la littérature politique des Hongrois de 1790 à 1815 (1872), il a donné une esquisse très vivante qui montre suffisamment que le réveil national en Hongrie était beaucoup plus vif que dans le reste de l'Autriche. Depuis ce travail, les savants magyars se sont beaucoup occupés de cette période. Ainsi M. Géza Ballagi a analysé avec une grande minutie les trois cents et quelques brochures, pamphlets et livres que le règne de Joseph II et surtout celui de Léopold II (1790-1792) ont fait naître ; M. Fraknoi a établi, d'après les pièces de la procédure, la vraie marche de l'anodine « Conjuration » de Martinovics (1795), M. Beöthy et d'autres ont étudié le renouveau de la littérature nationale dû à cette garde royale que créa Marie-Thérèse, et dont les membres furent des disciples intelligents de Voltaire et de Montesquieu.

Malheureusement les idées libérales, prêchées avec tant de feu et de conviction par les écrivains, ne trouvaient qu'un faible écho dans la représentation nationale. La Diète de 1790-1791, qui frémissait encore des coups portés par Joseph II à la Constitution, demandait avant tout la sanction de ses prérogatives. Périsse plutôt le progrès que de renoncer aux droits des ancêtres! La liberté pour un noble magyar se résumait alors en trois points : maintien de la servitude des *jobbagyones*, accès exclusif aux fonctions du comitat, exemption absolue de l'impôt. De même que leurs ancêtres, cinquante ans auparavant, à la Diète de Presbourg, criaient avec enthousiasme : *Vitam et sanguinem*, et ajoutaient tout bas : *sed avenam non*, les descendants, à peu d'exceptions près, préféraient renoncer à tout progrès plutôt que de reconnaître l'égalité devant la loi et devant l'impôt.

D'autre part, si les douze années du règne de Joseph II et de son successeur favorisaient les adeptes des Encyclopédistes et des hommes de la Révolution, l'avènement de François Ier fut le signal du retour à un régime autocratique. La censure, assez clémente auparavant, devint très rigoureuse; la douane arrêta les livres et les journaux « dangereux ». Dans le procès Martinovics, où le tribunal montra tant de bassesse et d'indignité, on fit un crime aux inculpés d'avoir lu le *Moniteur* dans un café. Bref, les idées égalitaires furent étouffées, et il fallut combattre de 1825 à 1848 pour sortir, pas à pas, du moyen âge.

Les deux travaux de M. Jászai sont une contribution très intéressante à l'histoire du journalisme hongrois pendant la Révolution. L'auteur a compulsé les quatre ou cinq organes de l'époque — le premier fut fondé en 1780 — et nous montre de quelle façon ils tenaient le lecteur hongrois au courant des événements de France. Quoique primitifs, ces journaux ont un ton plus hardi et plus sympathique que la *Wiener Zeitung*. Fait curieux, presque tous étaient alors rédigés à Vienne, parce que la capitale autrichienne offrait beaucoup plus de ressources que n'importe quelle ville hongroise. Ils renseignaient leur public très

abondamment jusqu'à l'avènement de François Ier, pour les raisons que nous venons d'exposer. C'est la partie la plus intéressante du travail de M. J. Dans le reste du volume, il passe en revue les historiens hongrois qui se sont occupés de la Révolution et du premier empire. Peu d'entre eux ont été originaux, mais ils avaient une sûreté d'informations vraiment remarquable. De Thiers et Mignet jusqu'à Sorel, en passant par Lamartine, Taine, Carlyle, Lanfrey, Jung, Buckle, sans même oublier Freppel, tout a été traduit, étudié et mis à profit. M. J. caractérise bien les différentes tendances de ces écrivains du dehors et montre dans quelle mesure ils ont inspiré les historiens hongrois.

Puisque M. J. continue ses recherches dans cette direction, nous lui signalons d'abord qu'il y a, en Sorbonne, une chaire spéciale d'histoire de la Révolution française, puis les importants travaux de M. Aulard, les ouvrages publiés par la Société de l'histoire de la Révolution française et son organe, *La Révolution française*, qui existe depuis dix-sept ans, et — *last not least* — les onze volumes de M. Chuquet sur les guerres de la Révolution : M. Jászai verra quel jour nouveau ces publications ont jeté sur les questions qui l'occupent.

J. Kont.

William Lawrence. **Mémoires d'un grenadier anglais** (1791-1867), traduits par Henry Gauthier-Villars. Paris, Plon, 1897. In-8, xx et 296 p. 3 fr. 50.

On lit facilement et avec intérêt les mémoires de ce grenadier Lawrence, qui guerroie successivement dans l'Amérique du Sud, en Portugal, en Espagne, dans le midi de la France et à Waterloo. Il se bat sans trop savoir pourquoi, et l'essentiel, à ses yeux, c'est de trouver un morceau de bœuf et un verre de rhum. Toutefois, il est naïf, et au cours de ses marches et de ses maraudes, il raconte nombre d'anecdotes piquantes; il donne l'idée des qualités du soldat anglais « ferme comme un mur » (p. 167); son récit de Waterloo offre un certain intérêt dramatique. Mais le traducteur n'a-t-il pas été trop loin lorsqu'il écrit dans sa préface que Lawrence avait le sentiment de l'honneur et la « pudeur virile » représentée par Vigny; qu'il sert mieux son pays que Fricasse et Coignet; qu'il nous impressionne comme fait Callot; qu'une « portée philosophique » se dégage de ses notes? Pas un mot sur le texte original des *Mémoires*. Est-il manuscrit ou imprimé? Sous quel titre? On nous apprend seulement que Lawrence le dicta à un ami moins illettré. Et pourquoi dire *Corunna* au lieu de la Corogne, *Vimeira* au lieu de Vimeiro, et *Merk-Breine* au lieu de Merbraine (p. 48, 49, 58, 234)?

A. C.

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, par Edmond Biré. V. La chute de Robespierre (10 avril-28 juillet 1794). Paris, Perrin, in-8, 460 p. 3 fr. 50.

M. Biré a terminé ce *Journal*. Nous avons déjà dit ce que nous pensons de ce genre hybride et bâtard. Au lieu de nous donner ces « variétés révolutionnaires », cette suite d'articles et de feuilletons intéressants, mais presque toujours dépourvus de nouveauté — qui ne connaît les changements introduits par la Révolution dans les noms et les jeux de cartes, la fête de l'Être suprême, l'affaire des chemises rouges, etc? — M. B. eût mieux fait de creuser à fond plusieurs épisodes de cette époque ou de composer un récit suivi. Le *bourgeois* n'est pas, d'ailleurs, toujours au courant : il parle d'un général *Duhem* (lire Duhesme) et d'un colonel *Mérenvu* (lire Mérenveuë); il croit au suicide de Léchelle; il fait blesser à Gand (ce fut à Courtrai) Achille du Chastellet, dont il écrit le nom *du Châtelet;* il dit que le duc du Châtelet succéda à Lauzun (ce fut à l'oncle de Lauzun) dans le commandement des gardes-françaises; il donne Mme de Canisy pour *sœur* aux trois Loménie adoptés par les Brienne; il oublie de compter Mounier parmi les présidents de la Constituante. Le meilleur chapitre de ce dernier volume — qui, soit dit en passant, renferme une table analytique, — traite de Robespierre : le « bourgeois » juge avec raison que Maximilien n'est pas un médiocre, qu'il a, plus qu'on ne le croit, déployé talent et habileté. Il raconte en outre d'une façon très véridique l'histoire du bonnet rouge de La Harpe et, en reproduisant la fameuse strophe où est le vers *le fer, amis, le fer!* il justifie le poète qui n'eut jamais l'intention de prêcher le crime. Enfin, il a quelques pages dramatiques sur les prêtres qui disaient secrètement la messe pendant la Terreur, et sur les « aumôniers de la guillotine ».

A. C.

Pons de l'Hérault. **Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe**, publiés d'après le manuscrit original, par Léon-G. Pelissier. Paris, Plon, 1897. In-8, XLIII et 406 p. 7 fr. 50.

Georges Firmin-Didot. **Royauté ou Empire, la France en 1814, d'après les rapports inédits du comte Anglès.** Paris, Didot, 1897. In-8, VIII et 295 p.

Pons de l'Hérault — dont nous accueillerons avec joie la biographie promise par M. Pelissier — était directeur des mines à l'île d'Elbe lorsque Napoléon vint s'y installer. Ses *Mémoires*, sur lesquels M. P. donne, dans une excellente introduction, tous les renseignements désirables, ont une grande valeur. Non seulement Pons a beaucoup vu et beaucoup entendu; mais il a consulté les relations des contemporains et invoqué leurs témoignages : il voulait être véridique et complet à la fois, et, en effet, ses souvenirs fourmillent de détails de toute sorte, et de détails très souvent curieux. Le tableau qu'il trace de l'île est fort

vivant : la mine et son petit peuple d'ouvriers, le maire Gualandi qui devient chambellan, le lieutenant Taillade, aussi effronté et impertinent qu'ignorant, le grincheux colonel Vincent, le vicaire-général Arrighi, le fin et insinuant Poggi, le solennel Tavella. Pons fait revivre le groupe des fidèles serviteurs de Napoléon : Mallet, Laborde, Combe, Noisot, le capitaine Raoul, le lieutenant Larabit, l'enseigne Richon, Cambronne, rude, soldatesque, rabrouant les étrangers, qu'il qualifie de suspects ; Bertrand, brisé par les événements et n'aimant plus que le repos et les joies de la famille ; Drouot, ce sage, cet « homme de Plutarque », « la perfection de l'homme moral » (p. 75), qui se laisse toucher par les charmes d'Henriette Vantini, qui veut l'épouser et qui rompt avec elle sur l'ordre de sa mère, la vieille Lorraine ; le trésorier Peyrusse, franc, vif, gai, obligeant, qui prétend suivre non pas Napoléon, mais la caisse. Enfin Pons nous présente Napoléon, qu'il a suivi pas à pas et n'a pas perdu de vue un seul moment (p. 189), Napoléon donnant ordres sur ordres et forgeant projets sur projets, Napoléon avec ses grandes qualités et ses petits côtés, Napoléon qui, malgré ses défauts, ses caprices, ses emportements, séduit tout le monde autour de lui. « Ce diable d'homme, disait le colonel Vincent, finira par me subjuguer », et Pons, quoiqu'il en ait, s'incline devant ce « génie complet » (p 292). La lettre que Pons reçut de Cambon et qui contenait le mot *cela ne peut pas durer*, a-t-elle déterminé chez Napoléon la première pensée de départ ? En tout cas, Pons ne croit pas que Fleury de Chaboulon ait décidé l'empereur : « Chaboulon ne pouvait lui apprendre que des vieilleries[1]. »

On trouvera dans les rapports que M. Georges Firmin-Didot a tirés des archives des affaires étrangères, et que le comte Anglès, directeur de la police, adressait à Louis XVIII en 1814, la confirmation de mainte anecdote de Pons (cf. p. 42, 94, 120, 128, 148, etc). Grâce aux relations qu'Anglès entretenait dans l'île, aux émissaires qu'il avait dans les ports d'Italie, aux espions qu'il payait dans l'entourage de Napoléon, aux voyageurs qu'il interrogeait lui-même, il transmettait au roi des détails précis sur les faits et gestes de l'empereur. Ses rapports offrent, d'ailleurs, un fidèle tableau de la première Restauration. On y voit les esprits divisés, l'empire exerçant toujours son prestige sur les imaginations, les regards tournés vers l'île d'Elbe, le parti des militaires qui a « le ton farouche, tranchant », et ne cesse de fermenter, les troupes qui s'agitent, s'exaltent et se répandent en mauvais propos contre les Bourbons, le soldat qui « montre un front hargneux et rechigné » (p. 134), les émeutes qui peu à peu éclatent dans les provinces, notamment dans l'Est — et, malgré tout cela, Anglès, en un style emphatique, flatte Louis XVIII, assure que tout va bien, que l'amour pour le roi domine

---

1. P. 198, lire Dessaix et non *Desaix*.

tous les autres sentiments (p. 110), que la popularité du monarque est immense (p. 181), jusqu'au jour où arrive la nouvelle du débarquement, de ce débarquement si souvent annoncé depuis quelques mois (cf. p. 104, 106, 137, 167, 195, 200, 249). « Tout ce qu'on peut redouter de danger réel, avait dit Anglès, est du côté de l'île d'Elbe, et il serait utile de mettre l'Océan entre l'Europe et la famille Bonaparte » (p. 53 et 97) [1].

A. C.

La formation de la Prusse contemporaine, par Godefroy Cavaignac. Tome second. *Le ministère de Hardenberg. Le soulèvement, 1808-1813*. Paris, Hachette, 1898. In-8, vii et 517 p. 7 fr. 50.

M. Cavaignac avait étudié, dans le premier volume de sa *Formation de la Prusse contemporaine*, les réformes de Stein. Il étudie dans ce deuxième volume les réformes de Hardenberg, qui succède au pâle et médiocre ministère Altenstein-Dohna.

Il s'élève avec raison contre le jugement injuste que les historiens allemands ont porté sur Hardenberg. Chez Hardenberg, comme il dit très bien, la force du caractère était sans doute moindre que l'ouverture de l'esprit, et flattant à la fois les patriotes et la France, se pliant aux circonstances, le ministre n'a guère fait que suivre le cours des événements. Mais Hardenberg a vigoureusement lutté contre l'obstacle que lui opposait, à lui comme à Stein, la constitution séculaire de la société prussienne, et les « féodaux » le regardaient comme un jacobin. Sa politique financière a su créer des ressources. Inspirées de la législation française et surtout de la nouvelle législation westphalienne, dont elles sont un « décalque », ses lois fiscales commencèrent la transformation sociale de la Prusse. Sa politique agraire, bien que comprimée et réduite par la résistance de l'oligarchie, affranchit en somme les paysans de la corvée et des services gratuits qu'ils devaient aux seigneurs. Son édit de gendarmerie institua une administration d'État centralisée, et l'assemblée de 1812, si minuscule, si aristocratique qu'elle soit, et qui ne fut qu'une parodie du régime représentatif, inaugure néanmoins le parlementarisme. En quelques pages très solides, M. C. compare Hardenberg à Stein et fait voir que le premier, à la fois individualiste et partisan d'un organisme centralisé, par suite représentant des idées françaises et imitateur de notre Révolution, a été en principe et en fait plus loin que le second.

Sans doute, Hardenberg a, malgré les patriotes, signé en 1812 un traité d'alliance avec la France. Mais sa prudence, jointe à la pusillani-

---

1. P. 9, il s'agit de Bernadotte et non de son fils; p. 51 et 54, lire d'Aubignosc et non d'*Aubignore*; p. 81, Perregaux et non *Pérégaux*; p. 125, Cattaneo et non *Castaneo*; p. 128, Cambronne et non *Cambri*.

mité de Frédéric-Guillaume III, n'a-t-elle pas préparé la revanche plus efficacement que n'aurait pu le faire la politique préconisée par le parti militaire? Et, tout en laissant partir Gneisenau et Boyen, ne les tenait-il pas liés au sort de la Prusse par une mission secrète? Ne gardait-il pas Scharnhorst qui, en réalité, eut presque le rôle d'un ministre dirigeant et poursuivit, malgré tout, l'œuvre de réorganisation militaire?

La deuxième partie du volume de M. C. est fort intéressante. L'auteur montre comment, après le désastre de Moscou, Frédéric-Guillaume, timide et défiant, n'osait s'associer à la lutte contre Napoléon. Il raconte d'une façon très vive et saisissante comment la capitulation de Tauroggen — que Yorck signe avec hésitation et moins résolument qu'on l'a cru — entraine le roi et détermine le soulèvement. Il retrace avec force et clarté les événements qui se précipitent et qui « poussent insensiblement, irrésistiblement, ce gouvernement misérable et incertain vers l'indépendance, vers l'alliance russe, vers ses destinées futures » : le missions de Knesebeck, de Boyen, de Natzmer, l'exode du monarque en Silésie, son éloignement pour le mouvement national qui se déchaîne autour de lui, les principaux épisodes de ce mouvement qui commence dans la Prusse orientale, Yorck ouvrant les hostilités contre la France que son roi traite encore en alliée, Stein muni des pleins pouvoirs du tsar et convoquant ces États-Généraux de Königsberg qui, pour se légitimer et ne pas faire acte révolutionnaire, s'appuient sur la volonté du plénipotentiaire de l'empereur de Russie.

La fin du livre (chapitres X-XIV) l'emporte sur le reste en originalité. Brusquement, à ce début de 1813, s'accomplit la réforme des institutions militaires de la Prusse. Proposé par Clausewitz, modifié par Yorck et Dohna, le projet d'une landwehr ou armée de seconde ligne, recrutée avec un certain arbitraire et avec faculté de remplacement, commandée par des officiers que choisit une commission des États de la province, et ne devant être employée que dans la province, ce projet est adopté par les États-Généraux de Königsberg. Le roi l'approuve. Il institue la landwehr sur le territoire entier. Tous les hommes de dix-sept à quarante ans sont assujettis au service de la landwehr. On appelle d'abord les volontaires; puis on complète par voie de tirage au sort le contingent fixé. Un comité de chaque cercle nomme les officiers jusqu'au grade de chef de bataillon. C'est l'ordonnance du 17 mars 1813; elle exclut le remplacement autorisé dans la Prusse orientale et — fait décisif dans l'histoire du développement de la Prusse — proclame le principe de l'obligation du service.

L'historien suit au-delà des textes législatifs ces efforts du patriotisme prussien. On a cru longtemps que Scharnhorst avait, par le système des *Krümper*, en appelant quelques mois sous les drapeaux un certain nombre de recrues, préparé des réserves considérables. Mais, comme le démontre M. C. d'après le travail de Willisen, ce fameux système des *Krümper* ne fut appliqué que fort tard, avec de très notables variations,

et en 1813 la Prusse n'avait guère que 40 000 hommes de réserve, qui doublaient son effectif de paix. M. C. a eu l'idée excellente de retracer la part des Prussiens à la campagne de printemps. Après Lützen, Weissig et Bautzen, l'armée régulière, qui comptait 35,000 hommes, a perdu la moitié de son effectif. Mais l'armistice laisse à la Prusse le temps d'organiser sa landwehr. M. C. analyse les divers caractères que prit le recrutement dans les diverses provinces. Il y eut partout des lenteurs, des difficultés, des résistances. Toutefois, l'effort fut fait : 120.000 hommes se rassemblèrent, et plus de la moitié d'entre eux combattirent au mois de septembre. En terminant, M. C. insiste sur le trait le plus caractéristique de cette landwehr, sur son corps d'officiers : les lieutenants et sous-lieutenants furent des civils et des roturiers ; les chefs de bataillons et de compagnies, des nobles et d'anciens officiers.

Il est impossible de reproduire ici tous les détails curieux et toutes les sagaces observations que renferme le volume. Au moins faut-il citer les pages consacrées aux deux ordonnances de février 1813, celle du 3 février qui crée les détachements de chasseurs volontaires où entrent tous les jeunes gens des classes éclairées, et celle du 9 février, qui supprime pour la durée de la guerre les anciennes exemptions du service militaire. Mentionnons aussi la comparaison entre les mesures militaires de la Révolution française et celles de la Prusse, et la différence si bien marquée par M. C. entre les deux races « habituées à compter davantage, l'une sur l'élan spontané librement consenti, l'autre sur la contrainte que l'État moderne impose aux citoyens pour l'accomplissement des fins sociales communes ». Et c'est du reste un des attraits de ce livre : il met en relief l'influence française qui se manifeste dans toute l'œuvre de Hardenberg et que la Prusse est, en dépit d'elle-même et malgré ses répugnances intimes, obligée d'accepter.

Cette étude fait grand honneur à l'historien qui n'a, au cours de ses recherches, rien négligé des documents et des ouvrages allemands, pas même les moindres suppléments du *Militär Wochenblatt*. On pourra lui reprocher de trop étaler ses sources, de reléguer dans les notes plus d'un détail qui serait mieux à sa place dans le texte. On trouvera qu'il se répète quelquefois, et par instants, il ne se décide pas assez résolument au milieu des témoignages qu'il a recueillis (cf. p. 33, où il use à diverses reprises du mot « il me semble que... » sans oser se prononcer). On aurait voulu qu'il dît, à propos d'un « faussaire » et « chevalier d'industrie », que cet Esménard est le chantre de la *Navigation* et le membre de l'Académie française (!). On regrettera que le volume n'offre pas un plus grand caractère d'unité, qu'il se compose trop évidemment de deux parties distinctes et comme indépendantes, que le récit de l'entreprise de Hardenberg cesse soudainement pour faire place au récit de la réforme militaire.

Mais l'ouvrage est si instructif, si plein de détails et de remarques suggestives, qu'il serait injuste de chicaner l'auteur. Remercions-le plutôt

de son œuvre si précise et si consciencieuse, vigoureuse et lucide tout ensemble, et félicitons-le de ce fécond labeur, de ce livre si soigné, si scrupuleux, si utile, où Français et Allemands trouveront tant à prendre et à apprendre.

A. C.

Commandant Margueron, de la section historique de l'état-major de l'armée. **Campagne de Russie.** Première partie. Préliminaires de la campagne, ses causes, sa préparation, organisation de l'armée, avec deux cartes en couleurs. Tome I. Paris, Lavauzelle, 1898, in-8, 333 p.

M. Margueron n'a pas voulu faire un récit. Il donne les matériaux de ce récit, mais il les donne tous et au complet. Son dessein, c'est d'instruire les militaires qui le liront et de leur fournir les pièces originales, écrites par ceux-là mêmes qui ont vu et préparé les événements, de leur fournir les ordres quotidiens de Napoléon et les rapports d'exécution de ses lieutenants. Il débute par un exposé de l'organisation de l'armée — où l'on remarquera de brèves et instructives notices sur les corps hors ligne qui prirent ou ne prirent pas part à la campagne — et par un résumé des choses qui se sont passées dans l'année 1810. Vient ensuite le détail, car tout ce volume n'est consacré qu'à l'année 1810 : documents montrant que Napoléon ne songeait pas à reconstituer le royaume de Pologne, dissolution de l'armée d'Allemagne (celle qui vient de faire la campagne de 1809), réunion de la Hollande et des villes hanséatiques, application du blocus continental, relations diplomatiques avec la Russie, mesures militaires, modifications dans la composition de la garde, colonnes mobiles chargées d'arrêter les conscrits réfractaires (elles arrêtèrent, dans le cours de l'année 1811, plus de 66,000 hommes). Parmi tous ces documents, dont quelques-uns se trouvent déjà dans la *Correspondance* — mais l'auteur a voulu sans doute les reproduire pour ne pas rompre l'enchaînement des faits, — les plus curieux peut-être sont les rapports sur les préparatifs militaires de la Russie. D'autres montrent comment le seul corps qui ne soit pas dissous, le corps du maréchal Davout, qui occupait en Allemagne une position d'avant-garde, grossit insensiblement pour faire face à toute hostilité qui se produirait sur les frontières soit de la Prusse, soit du grand-duché de Varsovie. D'autres témoignent des projets que Napoléon méditait contre l'Angleterre. Cet utile volume se termine par des annexes dont profiteront les historiens : tableau des divisions militaires ; état de l'armée russe (d'après Boutourlin) ; historique des troupes du camp de Boulogne depuis janvier 1810 jusqu'à l'incorporation dans la Grande Armée en janvier 1812 ; troupes dans les places de l'armée d'Allemagne ; tableau indiquant la composition et l'emplacement de l'armée de Davout ou corps d'observation de l'Elbe, et résumé de la formation des différents

corps d'observation et de la cavalerie, d'avril 1811 à janvier 1812; tarif des monnaies étrangères, tel qu'il fut arrêté par Daru.

A. C.

G. GOYAU. **L'Allemagne religieuse. Le protestantisme.** Paris, Perrin, 1898. In-8, XXXIII-360 p.

« Dans ce cycle de quatre siècles que la Réforme aura bientôt parcouru, elle a voulu demeurer fidèle, jusqu'à épuisement, au principe de la liberté d'examen ; et par le fait même de cette fidélité, la voilà parvenue, par une évolution grosse de surprises, à l'antipode de ses origines .. En observant aujourd'hui l'Église évangélique d'Allemagne, nous saisissons le point d'arrivée : d'une part, une vérité ésotérique, à l'usage des savants; d'autre part, une vérité exotérique, à l'usage du commun des fidèles ; d'une part, une élite intellectuelle qui prétend, en matière de foi, tout dire, tout enseigner, tout ébranler; d'autre part, au-dessous d'elle, bien loin d'elle, la masse à laquelle on inculque, en bloc, autant que faire se peut, le contraire de ce que l'élite enseigne et le respect de ce que l'élite ébranle; et puis, entre ces deux groupes, les pasteurs; éduqués par l'élite, éducateurs de la masse, ils doivent avoir, si l'on ose dire, une conscience enseignée et une conscience enseignante, partiellement ou totalement inverses l'une de l'autre; et dans le pont qu'ils jettent entre l'élite et la masse, il y a des vices originels de construction, des ébranlements incessants, des dislocations fréquentes... Tandis que les Églises protestantes, par correction, protègent le dogme chrétien contre la pensée protestante, la pensée protestante, à son tour, par conviction, revendique, contre les timidités des Églises, l'application intégrale de la morale chrétienne à la vie des sociétés... Cette revendication... s'appelle le *Mouvement évangélique social.* »

C'est une rare bonne fortune de pouvoir condenser ainsi, dans quelques phrases écrites par l'auteur lui-même, la double pensée d'un livre où l'histoire et la controverse religieuse ont chacune leur part. Celle de l'histoire est la plus apparente; on pourrait dire, s'il n'y avait une préface, qu'elle est même seule avouée. C'est en historien, et en historien bien informé, travaillant d'après les sources ou, tout au moins, d'après ceux qui ont puisé aux sources, que M. Goyau nous expose d'abord comment s'est constituée « la carte religieuse de l'Allemagne », suivant le principe du XVI^e^ siècle *Cujus regio, ejus religio*, atténué, au XIX^e^ siècle, par le développement des minorités confessionnelles dans les divers pays. C'est en historien qu'il nous montre ensuite comment s'est accentué, depuis la fin du dernier siècle, le divorce entre le protestantisme de libre examen et l'orthodoxie qu'avaient cru créer les Réformateurs. Cette évolution doctrinale, d'origine toute savante, ne

pouvait manquer d'avoir sa répercussion dans la vie même de l'Église. Au principe libéral, représenté par les Universités, fait échec le principe d'autorité, qui s'appuie sur l'État et invoque même les décisions de l'Empereur. Mais voici un facteur nouveau qui intervient. Le socialisme, en se réclamant du christianisme, ou le christianisme, en se réclamant du socialisme, produisent, à la fin du XIX^e siècle, un singulier renouveau de vie religieuse. Renouveau plus apparent peut-être que réel, car, après l'insuccès de l'agitation de M. Stöcker (1896) [1], l'évangélisme social, repoussé par l'Empereur et par l'oligarchie conservatrice, se laïcise et se rapproche du socialisme sans épithète; ce ne sont plus les « pasteurs politiques », mal vus en haut lieu, mais les « intellectuels » de toute profession qui semblent devoir élever le nouvel édifice, dont la « base chrétienne » sera peut-être bientôt oubliée.

M. G. paraît effrayé de cette lutte entre le principe d'autorité et le principe de liberté qu'il montre aux prises, avec plus ou moins de violence, dans toute l'histoire du protestantisme allemand. Que deviendra le principe d'autorité, se demande-t-il avec quelque angoisse, le jour où l'État cesserait de soutenir l'établissement de l'Église officielle? M. G. se console en pensant que « sur les ruines de cette fiction, planerait l'esprit de charité ». La perspective n'est vraiment pas inquiétante et il importe peu que Luther, initiateur d'une émancipation qu'il n'a pu soupçonner, accomplie au rebours de ses velléités tyranniques de théologien, eût ou non, s'il revenait à Wittenberg, sujet de s'en réjouir. « Qu'eût pensé Luther, demande M. G. (p. XXXIII), d'un triomphe aussi achevé? Et, s'il l'eût pu prévoir, au lieu de jeter son encrier à la face du diable, n'est-ce pas sur la traduction de la Bible que, dans un accès d'angoisse, parmi les prières et les invectives, ses mains vacillantes l'eussent laissé tomber? » Voilà une belle phrase, mais une phrase, et dont la seule excuse, à mes yeux, est qu'elle termine une brillante préface. Ce que Luther ferait aujourd'hui de son encrier nous est parfaitement égal. L'essentiel est que, de cet encrier, sont sorties deux grandes choses : l'exégèse biblique et la libre pensée religieuse. M. G. n'est certainement pas homme à regretter l'immense mouvement scientifique, né dans le sein du protestantisme, qui nous permet de voir plus clair qu'un Bossuet dans le trésor de la littérature sacrée. Il semble que l'auteur en veuille surtout à la Réforme de ses tendances aristocratiques. « La Réforme, dit-il, en admettant les âmes à élaborer leur christianisme, accentue, quoi qu'elle en ait et quoi qu'elle veuille, l'inégalité naturelle des intelligences... Que faire de ces petits enfants du Père céleste? Jésus vint pour eux comme pour les autres; c'est même pour eux, surtout, qu'il déclarait être venu. » Sans doute, mais Jésus n'apportait

1. M. G. a des trésors d'indulgence pour ce personnage, qui aurait créé l'antisémitisme « pour venger les attaques de la presse juive contre le christianisme ». Il faudrait qu'une assertion aussi grave fût démontrée.

pas un ensemble de dogmes ; il ne nous a laissé qu'un enseignement moral dont tous, grands et petits, s'assimilent aujourd'hui la substance par la première éducation qu'ils reçoivent auprès du foyer maternel ou à l'école. C'est jouer sur les mots, confondre le christianisme des Évangiles et le christianisme des théologiens, que de plaindre les humbles du protestantisme « incapables de traduire en dogmes personnels les consolations mystérieuses, les murmures berceurs, les silences apaisés, qui récompensent et fortifient toute conscience orientée vers le divin ». J'ai bien peur que ces mots, empruntés à la préface de M. G. (p. XVII), ne constituent encore un de ces péchés littéraires qu'on appelle des phrases. Au fond, et bien qu'il ne polémise jamais, M. G. n'oublie pas Bossuet et l'*Histoire des Variations* : on sent qu'en dénonçant les antinomies, les oscillations dogmatiques du protestantisme, il entend glorifier une autre forme du christianisme où le principe d'autorité est seul reconnu. Peut-être s'apercevra-t-il un jour, si ce n'est déjà fait, que, la mobilité étant partout, le changement étant la loi de toute existence, mieux vaut déchirer franchement le voile derrière lequel l'évolution de la pensée poursuit son œuvre que d'habiller la vie d'un linceul. Est-ce donc seulement dans le protestantisme que la religion prêchée par le pasteur de village diffère de celle qu'enseignent les théologiens en chaire ? Le diable et l'enfer, par exemple, occupent-ils autant de place dans l'enseignement des Facultés de théologie que dans les sermons à l'adresse des campagnards ? Il est permis de poser la question ; à d'autres d'y répondre.

Mais je ne veux pas faire à M. G. un procès de tendance. Il nous a donné un livre d'où la polémique est absente, bien que latente par endroits, et dont le ton est toujours impartial. L'on se plaira à reconnaître, en particulier, l'équité avec laquelle il a parlé des œuvres charitables du protestantisme, de ces hommes de cœur qui s'appelent Bodelschwingh et Massow. J'ai loin d'avoir la compétence nécessaire pour affirmer qu'il n'a rien oublié d'essentiel ; mais une lecture attentive me permet de dire que le tableau d'ensemble qu'il a tracé se tient dans toutes ses parties, qu'on trouve chez lui réponse à toutes les questions relatives à l'histoire du protestantisme allemand que peut poser une curiosité moyenne. J'ajoute que sa langue, par instants un peu touffue et compacte, séduit par l'air de santé robuste qui s'en dégage. C'est là même, je crois, l'impression dominante sous laquelle la lecture de ce livre m'a laissé. Il est l'œuvre d'un homme qui va droit aux sujets difficiles, les empoigne et s'en rend maître : *lacertos habet* [1].

Salomon REINACH.

---

1. Puisque je suis, de profession, archéologue, je veux reprocher à M. Goyau d'avoir écrit (p. XXIII) : « Elle a la transparence obscure de ces voiles inquiétants qui couvrent les statues d'hermaphrodites. » Une seule statue connue (*Bull. comun.* 1897, p. 120) répondrait à cette formule, et elle n'y répond d'ailleurs que fort mal.

BULLETIN

— Vient de paraître le premier fascicule du second volume de la *Kirchengeschichte* de K. Müller (Fribourg i. B., Mohr, 1897; in-8, p. 1-176). Nous rendrons compte de cet ouvrage quand le volume entier aura paru.

— L'excellent dictionnaire hébreu de Gesenius-Robinson, réédité par les soins de F. Brown, S. R. Driver, C. A. Briggs, en est à son sixième fascicule (*Issacar-Lod*; pp. 441-528. *A hebrew and english Lexicon of the Old Testament*. Oxford, Clarendon Press, 1897).

— Nous avons reçu de la librairie Schulze d'Oldenbourg et de Leipzig un nouveau drame de *Gudrun* par George Ruseler (in-8°, 130 pp.) et la seconde édition de la tragédie en quatre actes *Die Malteser* que M. Henri Bulthaupt a composée « en utilisant librement l'esquisse de Schiller » (in-8°, v et 122 pp.)

— Le xxxv° fascicule (feuilles 40-49 du IV° volume) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache*, que MM. Bachmann, Schoch, Bruppacher et E. Hoffmann publient à la librairie Huber, de Frauenfeld, vient de paraître et contient de la p. 626 à la p. 724 les mots compris entre *metzg* et *narrlen*. A noter surtout les articles *nacht* (et ses composés, entre autres *fasnacht*), *nadle*, *nagel*, *name*, *narr*, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mars 1898.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. le baron de Ruble, décédé. Les votants sont au nombre de 44; la majorité absolue est de 23 voix. Ont obtenu :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	4e tour.	5e tour.
MM. Cordier.	6	3	0	0	0
Guimet.	1	2	3	1	0
Hervieux	4	1	0	0	0
Joret	7	8	8	8	3
le duc de la Trémoïlle	11	13	16	15	18
Robert.	2	1	0	0	0
Thédenat.	13	16	17	20	23

Le R. P. Thédenat, prêtre de l'Oratoire, ayant obtenu la majorité absolue des voix, est proclamé membre libre. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Babelon fait une communication sur les monnaies d'un certain Gétas, roi de la tribu thrace des Edoniens avant l'invasion de Xerxès en Grèce, en 480.

M. Senart présente plusieurs manuscrits ou fragments de manuscrits précieux, provenant de l'Asie centrale et de la Kashgarie. Ces manuscrits, offerts par M. le capitaine Godfrey, commissaire assistant au Cachemire, ont été transmis à M. Senart par M. Dauvergne, fixé depuis longtemps dans ce pays.

M. Bréal communique la traduction d'une inscription trouvée à Cività d'Antino, dans l'ancien pays des Marses, et récemment acquise par M. Héron de Villefosse pour le Musée du Louvre.

M. Héron de Villefosse propose la publication, dans les Comptes rendus de l'Académie, des corrections faites par M. Dissard à sa copie de l'inscription de Coligny, et donne lecture d'une lettre de M. Thiers, membre de la commission archéologique de Narbonne, relative à cette même inscription.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 11 avril — 1898

Favier, Péking. — Luciani, Ruines et fouilles de Rome. — Borsari, Topographie de Rome antique. — Thédenat, Le forum romain et les forums impériaux. — Apulée, p. Van der Vliet. — Klette, Le procès et les Actes de S. Apollonius. — Bruckner, Julien d'Eclane. — Harnack, La troisième lettre de saint Jean. — Anz, L'origine du gnosticisme. — Berty, Tisserand, Platon, Topographie historique du vieux Paris. — Del Balzo, Poésies à et sur Dante. — Fr. Rousseau, La carrière de Suchet. — *Bulletin*.

Péking (Histoire et description), par Alph. Favier, prêtre de la Congrégation de la Mission, dite de Saint-Lazare..... Péking. Imp. du Pé T'ang, 1897, gr. in-4, pl.

Mgr. Favier a raison de penser qu'une grande ville comme Peking méritait une étude spéciale au même titre que bien d'autres capitales du monde. Je crains toutefois, que dans l'énorme *Keepsake* qu'il publie aujourd'hui, il n'ait négligé la qualité pour la quantité. Ce qui ferait l'intérêt de son volume, seraient les illustrations, si elles n'étaient prises un peu à tort et à travers; ainsi il a fait regraver, par un artiste indigène, les photogravures que j'avais données dans mon *Odoric*, d'un marbre d'Udine, et d'une enluminure d'un manuscrit Arundel du British Museum (pp. 121-122), sans en indiquer d'ailleurs la provenance; au reste, Mgr F. a reproduit les cimetières de Péking, pp. 242 et 324, et il oublie de marquer que je les avais décrits col. 406 de ma *Bibliotheca Sinica*; il y a des modifications dans le cimetière français depuis ma publication, mais le cimetière de Cha-la-eul ne contient que les 88 tombes que j'ai indiquées.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première historique, la seconde descriptive. Je ne crois pas m'aventurer beaucoup en disant que la première est surtout du remplissage, grâce à des auteurs d'une valeur très inégale; par exemple, il y a mieux à choisir que le P. Kircher (p. 25), à propos des Religions de la Chine. Au surplus, entrons dans quelques détails : Mgr F. adopte une orthographe qui sera critiquée par la plupart des sinologues; elle ne donne satisfaction à personne : *h'*, que les Anglais écrivent parfois *hs*, est marqué *s*; il sera difficile de reconnaître en *Sien-foung* (p. 236) l'empereur H'ien-foung, le ministère *H'ing pou* dans *Sing-pou* (p. 235 et 394), le premier des Quatre Livres *Ta h'io* dans *Ta-sio*; le philosophe Tchou h'i devient naturellement Tchou-*si* et le premier des cinq souverains Fou h'i est *Fou-si*!

Il n'est plus permis d'écrire des noms chinois : *Tang-t'ae-tsoung* (p. 57), *Li-houng-tchang* (p. 307), etc. T'ai Tsoung est le *nom de temple* du deuxième empereur de la grande dynastie T'ang (627) de même qu'il y a eu un T'ai Tsoung sous les dynasties des Soung, des Youen; il faut donc ne pas faire en quelque sorte un seul mot de la dynastie T'ang et du nom de temple T'ai Tsoung; pour le second cas, il faut se rappeler qu'un nom chinois se compose du nom de famille, dans l'espèce *Li*, et d'un post nom (chez nous le prénom), dans l'espèce *Houng-tchang*, il faut donc écrire Li Houng-tchang; si au postnom on substitue le titre de la fonction, soit de grand secrétaire, soit de gouverneur général, soit même l'excellence, on dira Li Tchong-Tang, Li Tsong-tou, Li Ta-jan, marquant bien le nom patronymique; notre auteur n'écrirait pas en français : *Vénérable-françois-régis clet*, puisque le nom de ce martyr qui vient d'être béatifié est *Clet*, pourquoi le fait-il pour le chinois? La chose était permise aux sinologues qui n'avaient pas quitté l'Europe; elle ne l'est plus depuis que l'on demande à nos études une rigueur plus scientifique que je regrette de ne pas retrouver chez un vétéran de nos missions; je pourrais multiplier les exemples. — Aussi bien ne suis-je pas sûr que Mgr. Favier connaisse la signification des mots chinois qu'il emploie, car il les estropie singulièrement : Chang-hae-kouan pour Chan (Montagne) Hai Kouan (p. 305), etc. La tablette chinoise accompagnant la statue, p. 29, ne porte pas *K'ang Hi*, mais K'ien Long! — Les noms étrangers ne sont pas plus respectés; De Boym (p. 60) et Michel Boyme (p. 155) pour Michel Boym, Leonissa (p. 177) pour Leonessa, Van Baam (p. 230) pour Van Braam, Lagrenée (p. 244) pour Lagrené (il tenait à l'orthographe de son nom), Guillaume de Salagna (p. 122) pour Guillaume de Solagna.

Erreurs bénignes sans doute, car la forme seule est en question; erreurs graves quand nous passons au fond même de l'histoire; je cueille au hasard dans la première partie : King saï (p. 381), la ville classique de Marco Polo, la célèbre Hang-tcheou, devient Tchen-kiang! les Portugais et les Hollandais arrivent à la fin du xv^e siècle (p. 134) : les Portugais arrivèrent à Canton en 1514 et les Hollandais n'arrivèrent avec Houtman à Bantam qu'en 1596; nous apprenons (p. 116) que Timour est petit-fils de Chi tsou : or ce dernier, qui est K'ou-bilaï, était petit-fils de Gengis par Tou-li; pour trouver le cousinage de Témour il faut remonter par Kadjouli à Tuminaï (c'est-à-dire neuf générations) dont Gengis est descendant à la quatrième génération par Kaboul (frère aîné de Kadjouli), Bartan Behadour et Yesoukaï Behadour; je ne vois pas que par les femmes il descendît de K'ou-bi-laï; ce n'est pas à Hang-tcheou (p. 121), mais à Zeitoûn, qu'Odoric transporta les ossements des martyrs de Tana de Salsette; Gengis Khan est mort non en 1226 (p. 78), mais en 1227; les Hollandais n'occupèrent pas Taï ouan vers 1644 (p. 165), mais en 1625 (arrangement du 19 février de Martin Sonk), etc.

La seconde partie offre plus d'intérêt que la première, parce que l'au-

teur, tout en commettant encore des erreurs, moindres toutefois, parle de choses vues. En résumé, les photographies sont le seul mérite d'un ouvrage qui aurait gagné à être un simple album. Il n'est plus permis de publier un travail semblable lorsqu'on a des modèles comme les *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin*, par le docteur E. Bretschneider, et certains volumes de la collection des *Variétés sinologiques*. L'impression fait d'ailleurs honneur à l'établissement typographique du Pe T'ang.

Henri Cordier.

R. Lanciani, **The ruins and excavations of ancient Rom**, Londres, 1897, in-8, 631 p., chez Macmillan.

L. Borsari, **Topografia di Roma antica**, Milan, 1897, in-12, 434 p. (Collection des manuels Hoepli).

H. Thédenat, **Le forum romain et les forums impériaux**. Paris, 1898, in-8, 403 p., chez Hachette.

Les découvertes archéologiques de toute nature que les embellissements de la ville de Rome ont amenées depuis 1870 ont donné un véritable renouveau aux études de topographie ; le *Bullettino comunale* en a vécu depuis vingt-cinq ans, comme aussi en partie le *Bulletino* de l'Institut allemand, comme d'autres périodiques encore. Puis, après les publications de détail nées au gré des trouvailles journalières, sont venus les travaux d'ensemble. J'ai déjà parlé dans cette Revue de deux livres de M. Lanciani, *Ancient Rom* et *Pagan and Christian Rom*. Aujourd'hui, je me fais un plaisir d'annoncer une nouvelle étude du même auteur sur les ruines de Rome. L'auteur connaît à fond toutes les pierres antiques de la ville, il a dépouillé les manuscrits et les albums de dessins inédits gardés dans les bibliothèques de l'Italie, il a suivi toutes les fouilles, quand il ne les a pas dirigées, il publie une carte à très grande échelle où chaque débris antique découvert à Rome depuis la Renaissance est indiqué à sa place. Que pouvait être son nouveau livre, sinon une mine de renseignements précieux ? Voici, en deux mots, quel en est le plan. La première partie est consacrée aux questions générales : site de Rome et configuration du terrain ; carrière d'où ont été extraites les pierres utilisées pour les édifices ; différents modes de construction suivant les époques ; réseau des égouts, des aqueducs ; murs de Servius et d'Aurélien ; division de la ville en régions par Auguste, etc. Après quoi l'auteur nous conduit successivement sur le Palatin, sur la voie sacrée, au forum, au Capitole et dans chacune des régions à travers les palais, les casernes, les salles de spectacle, les jardins, les thermes, bref, tous les édifices ou toutes les localités dont on peut fixer ou seulement deviner la place antique. C'est donc une étude complète de la topographie antique de Rome, non point sous forme de table des matières, ainsi qu'a fait le docte et précis M. Hülsen dans un livre dont j'au-

rais aimé à parler ici, si l'éditeur n'avait obstinément refusé de nous l'envoyer, mais dans un texte courant et facile à lire. La bibliographie n'y perd pas pourtant ses droits. Chaque paragraphe, et par là j'entends la description de chaque monument et de chaque groupe, est suivi d'une énumération de livres où nous trouvons, moins les références aux auteurs anciens, que la mention des articles modernes les plus récents et les plus concluants. Aucune discussion n'est admise dans ce livre : M. L. expose son opinion, non celle de ses contradicteurs. Ainsi, on chercherait vainement le temple du soleil, d'Aurélien, ailleurs que sur le Quirinal, où M. L. veut qu'il soit, bien que M. Hülsen le place dans la plaine, à droite de la voie flaminienne, en face *l'ara Pacis Augustae*. Mais c'est cette personnalité même qui fait le prix du livre; l'auteur n'est pas un compilateur, c'est un maître; il n'expose pas l'état de la science, il tranche les questions litigieuses. Le volume est enrichi de nombreuses gravures, plans ou vues, obtenues généralement par *procédé direct* d'après des photographies et, ce qui est étonnant, fort bien réussies. Quelques unes sont faites, il faut bien le dire, surtout pour amuser l'œil : telles l'entrée des Français à Rome à la porte San Pancrazo en 1849, le tableau de Boticelli où l'on voit au fond l'Arc de Constantin, un groupe de pins aujourd'hui abattus dans la villa Ludovisi; la plus grande partie, cependant, est intimement liée au texte et met à notre disposition des documents, plans ou photographies, inédits et exécutés spécialement en vue des études topographiques. Les cartes ne sont pas moins précieuses; je citerai en particulier, à cause de leur nouveauté, celle qui montre l'emplacement où Rome a été fondée, avec les ruisseaux, les marais, les fontaines de la période antéhistorique, celle des parcs et des jardins de la ville et celle du Champ de Mars avec ses différentes constructions. Toutes ces cartes sont faites en deux couleurs, au moins, l'état actuel (places, rues, maisons), formant le fond, en rouge, et l'état ancien se détachant en noir : elles sont d'une clarté parfaite. M. L. intitulé son livre : A companion book for students and travellers. Je ne sais pas si les voyageurs en comprendront toute la valeur; mais je puis lui affirmer que les travailleurs l'apprécieront à son juste prix. De tous les travaux généraux consultés par moi depuis trois ans que j'étudie, dans mon cours du Collège de France, la topographie de Rome, c'est certainement celui qui donne, sur toutes les questions importantes, les réponses les plus complètes et les plus claires.

— Le guide de M. Borsari, sous une forme plus abrégée, ne sera pas non plus inutile aux voyageurs et aux étudiants. Les uns comme les autres y trouveront un excellent résumé de nos connaissances sur la topographie de Rome, dans un cadre tout à fait semblable à celui qu'a adopté M. Lanciani, plus méthodique même; car, après avoir exposé les faits généraux et montré l'accroissement successif de la cité, l'auteur décrit les différents monuments en suivant strictement l'ordre numérique des régions d'Auguste; ainsi le forum ne vient qu'en huitième lieu, et le

Palatin qu'en dixième. De même que M. L , il a fait suivre chaque paragraphe d'une bibliographie; mais chez lui les citations des auteurs anciens se mêlent aux références modernes, combinaison qu'approuveront sans doute ceux qui n'auront que ce manuel à leur disposition. Le volume ne contient point d'illustrations; on y trouve seulement quelques plans dans le texte et trois hors texte. On ne peut guère demander plus à un guide destiné à toutes les bourses. L'essentiel est que, tel qu'il est, il soit louable.

— Jusqu'à présent, les érudits français semblaient se désintéresser des études de topographie romaine. Parmi ceux qui s'en sont occupés, on trouve, à côté d'Italiens, beaucoup d'auteurs allemands et quelques anglais; chez nous je ne vois guère de noms à citer, sauf celui de M. Boissier — les recherches de MM. Duchesne et Müntz n'ont pas porté proprement sur la topographie. Le R. P. Thédenat a pensé qu'il y avait là une place à prendre et il a eu raison. Après nous avoir donné dans le dictionnaire de M. Saglio un grand article sur le forum, qui fait autorité, il a eu l'idée de développer le sujet et en a tiré la matière d'un livre. C'est encore, à sa manière, *a Companion book for travellers and students*. Aux premiers est destiné surtout l'appendice, intitulé : Une visite au forum ; aux seconds, le reste de l'ouvrage. Il retrace tour à tour les origines du forum, ses accroissements et ses embellissements successifs, l'histoire de ses monuments depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et la destruction des forums impériaux. Il me paraît difficile de faire mieux dans ce genre. Le texte est savant, sans être touffu; les notes abondantes et pleines de choses. Le travail témoigne d'une vaste information, d'une grande sagesse dans les conclusions et aussi d'une érudition personnelle acquise par plusieurs mois de séjour à Rome. Nos professeurs et nos étudiants trouveront grand profit à le lire et à le consulter. Les illustrations, sans être originales, sont bien choisies; quelques vues rétrospectives du *Campo Vaccino* offrent de l'intérêt. Je regrette seulement que l'auteur, au lieu de prendre dans les publications antérieures de la maison Hachette deux restaurations sèches et sans valeur de Gautier et de Lesueur, et la restitution du côté sud du forum de Dutert, qui manque absolument de clarté pour le public, n'ait pas reproduit quelques-unes de ces restaurations, totales ou partielles, sous forme de vues cavalières, qui ont été éditées depuis quelques années, par exemple celle de M. L. Lévy pour l'ensemble du forum, celle de M. Auer pour le temple de Vesta, ou celles de M. Schneider pour les forums impériaux : une restauration bien faite est autrement instructive que la vue d'une ruine. Mais je regrette bien plus encore que pour son plan des forums impériaux, il n'ait pas, à l'exemple de M. Lanciani ou de M. Hülsen, fait usage de deux couleurs : malgré la différence des traits employés, les monuments actuels et les monuments anciens s'y confondent dans un ton uniforme, et c'est grand dommage. Par contre, je ne saurais qu'approuver la juxtaposition, sur la planche I,

d'un plan de l'état antique et d'un panorama de l'état actuel, les mêmes édifices étant marqués dans les deux cas des mêmes lettres. Ceci fait plus pour la clarté que les descriptions les plus développées. Je souhaite que le succès du livre épuise rapidement la première édition, et, en échange de ce souhait, je prie le R. P. Thédenat, quand il nous donnera la seconde, de soigner plus encore l'illustration. Pourquoi nos livres d'érudition resteraient-ils, à cet égard, inférieurs à ceux qui paraissent à l'étranger? Ce n'est honorable ni pour les auteurs, ni pour les éditeurs.

R. Cagnat.

Lucii Apulei Metamorphoseon libri XI. Recensuit J. van der Vliet. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXXVII. xxiii-292 pp. in-18 (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum teubneriana). Prix : 3 mk.

La présente édition est exécutée d'après le plan adopté pour d'autres de la même collection. Elle est accompagnée d'un apparat critique sommaire. M. van der Vliet a collationné à nouveau le ms. φ (Laur. 29, 2; xii^e siècle); pour *F* (Laur. 68, 2; xi^e siècle), il s'est référé en général aux variantes publiées par Eyssenhardt. L'opinion de Keil sur le rapport des deux mss. reste à ses yeux la vérité : φ est une copie de *F*. En lisant la préface, on a pourtant des doutes que l'on voudrait voir lever. Parmi les preuves alléguées en faveur de cette thèse, M. van der V. mentionne des fautes communes : *uit et alipsonis*, *retabar*, *huius di*, etc. Elles peuvent être aussi bien l'indice d'une descendance parallèle. Ce qui est plus convaincant, c'est l'existence de lacunes dans φ aux endroits où *F* a perdu quelques mots par accident (livre VIII : pp. 168, 24 et 169, 26). Il reste cependant à préciser la provenance des suppléments et de certaines corrections de φ. M. van der V. explique dans φ les suppléments du livre VIII, d'authenticité indéniable, par la date ancienne de la copie de φ, antérieure aux accidents survenus à *F*. Mais il faudrait étudier et discuter l'ensemble des suppléments et des corrections. Cette question est étroitement liée avec celle des différentes mains de *F* et de φ, que M. van der V. n'a pas voulu distinguer. Des recherches sur ce point ne peuvent avoir de sûreté qu'en présence des originaux.

Un autre manuscrit, collationné par le nouvel éditeur, est celui de J. Ph. d'Orville, δ, aujourd'hui à Leide, et que M. de Vries date du xv^e siècle. Il a été annoté à une date récente; dans une de ces annotations, que M. van der V. transcrit sans résoudre les abréviations ni identifier les noms, il faut lire : « Psiche sorores secundum *Bocacium de genealogia deorum*, quinto (libro), sunt Vegetatiua, etc. »[1]. La dis-

---

1. Sur Apulée au temps de la Renaissance, cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 296 et n. 7.

cussion des rapports de ce manuscrit avec les autres laisse encore une impression confuse. En tout cas, la première liste de variantes dressée par M. van der V. pour démontrer une parenté avec *F*, établit plutôt le contraire. Ce sont des passages qui manquent dans ꝺ et se trouvent dans *F* et φ, mais ont été effacés dans *F*. Ils prouvent donc que l'un des correcteurs de *F* s'est servi d'un manuscrit semblable à ꝺ et non pas le premier copiste. M. van der V. a donné la plupart des variantes de ꝺ. Enfin, il a fait un choix des variantes de *g* (Wolfenbüttel Gud. 172), et, principalement dans la préface, nous renseigne sur *G* (Wolfenbüttel Gud. 30), le manuscrit de Paris B. N Lat. 8668 et le Vatic. 3384. Il signale sans insister trois autres manuscrits récents.

En résumé, le travail qui reste à faire sur Apulée paraît bien se dégager des lacunes mêmes de cette édition. Il faudrait refaire l'histoire du texte depuis le XIII[e] siècle, retrouver les anciens propriétaires des manuscrits récents, démêler les travaux des humanistes, distinguer les mains des correcteurs de *F* et de φ et les rapports mutuels des copies du XIV[e] et du XV[e] siècle. Toutes ces recherches sont liées et dépendent les unes des autres. Alors seulement l'on pourra savoir si une autre source du texte a coulé jusqu'au temps de la Renaissance, et décider autrement que par des impressions subjectives la vraie nature des additions et des corrections de *F* et de φ.

Ce qui précède n'est pas une critique de l'édition nouvelle : M. van der Vliet ne pouvait pas la faire autre; on ne doit pas oublier qu'elle n'est pas une édition *maior*. Aussi faut-il lui être reconnaissant de mettre à notre disposition déjà tant de matériaux. Aux leçons des manuscrits, il a joint les conjectures des philologues. On trouvera donc réunies au bas des pages beaucoup de données jusqu'ici très dispersées. Le texte lui-même a été constitué avec hardiesse et contient une quantité considérable de corrections personnelles. Comme M. van der Vliet les a soigneusement distinguées typographiquement et a indiqué en note la leçon des manuscrits, il est toujours possible au lecteur de se faire à lui-même son texte. Deux tables alphabétiques terminent le volume : l'une, des noms propres; l'autre, des mots. Cette seconde table présente en neuf pages les principales particularités grammaticales. Il est inutile d'insister sur son importance, puisqu'il s'agit d'un livre dont l'influence s'est fait sentir sur toute la littérature postérieure, profane et sacrée.

P. L.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur herausgegeben von O. von GEBHARDT u. Ad. HARNACK, XV Band, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, in-8 :

Der Process und die Acta S. Apollonii, von E. Theodor KLETTE; 136 pp. Prix : 4 Mk. 50.

Julian von Eclanum, sein Leben u. seine Lehre; ein Beitrag zur Geschichte des Pelagianismus von Albert BRUCKNER; x-180 pp. ; — **Ueber den dritten Johannesbrief**, von Ad. HARNACK; 27 pp. Prix : 7 Mk.

Zur Frage nach dem Ursprung des Gnostizismus, ein religionsgeschichtlicher Versuch von Wilhelm Anz; 112 pp. Prix : 3 Mk. 50.

Eusèbe rapporte l'histoire d'un personnage riche et cultivé (saint Jérôme et Rufin le qualifient de sénateur) qui fut dénoncé comme chrétien au préfet du prétoire Perennis. Celui-ci condamna l'accusateur au *crurifragium* et tenta vainement de sauver l'accusé Apollonius, par une discussion philosophique et par une intervention du sénat. Perennis fut obligé de porter une sentence capitale. Ce récit présentait un certain nombre d'obscurités et l'on avait fait de vains efforts pour identifier l'apologie du christianisme présentée par Apollonius devant son juge, quand, en 1893, M. Conybeare retrouva une version arménienne des actes du martyr et en 1894 les Bollandistes identifièrent avec les mêmes actes une pièce donnée par un manuscrit grec de Paris pour les actes du compagnon de saint Paul, Apollo. M. Klette réunit aujourd'hui les deux textes, ou plutôt le texte grec et une traduction allemande du texte arménien et du texte grec. Cette publication est accompagnée d'un commentaire explicatif. L'introduction, qui forme près des deux tiers de la brochure, traite des rapports des sources (Eusèbe, Rufin, Jérôme, les actes) et de la marche du procès. Sur le premier point, M. K. juge autrement que les Bollandistes. Ils attribuaient plus de valeur à la version arménienne qu'à la rédaction grecque. Au contraire, les actes grecs sont pour M. K. le texte officiel lui-même augmenté par les chrétiens de quelques éclaircissements et de quelques réflexions édifiantes. Le procès a dû se dérouler à Rome en langue grecque; la seule partie qui a subi une traduction est le sénatus consulte; le jugement rendu en latin manque à notre récit. La marche du procès donnait lieu à des difficultés. M. K. paraît les avoir résolues. Voici brièvement ses conclusions principales. L'affaire est venue devant le tribunal impérial qui avait reçu l'accusation. Le dénonciateur était un esclave d'Apollonius; il fut en conséquence condamné au *crurifragium* en vertu de la loi qui interdissait à l'esclave de déposer contre son maître. Cette mesure ne clôturait pas nécessairement la procédure. Perennis l'ayant continuée recourut au sénat, après un premier interrogatoire, pendant une interruption de trois jours. Le sénat n'intervint pas comme tribunal, mais comme pouvoir législatif. Il rendit le décret auquel fait allusion Tertullien dans l'Apologétique (c. 4) : « Christianos non licet esse ». A la reprise des débats, Apollonius refusa d'abjurer et prononça un long discours apologétique. C'est l'œuvre d'un homme instruit, et qui rappelle surtout l'apologie d'Aristide. L'exécution eut lieu aussitôt après le prononcé de la condamnation. La date se trouve déterminée par le rôle de Perennis; elle se place entre 180 et 185. On voit que cette pièce est très importante et l'on ne saurait trop remercier M. Klette de l'avoir entourée de tous les éclaircissements désirables.

Le livre de M. Bruckner nous transporte plusieurs siècles plus tard.

La personnalité de Julien d'Eclane est fort intéressante, parce qu'elle montre comment le pélagianisme a trouvé un terrain préparé dans le vieil esprit classique. Il semble que Pélage était surtout un théologien. Mais le partisan qu'il se fit dans l'évêque d'Eclane en Apulie était une intelligence toute pénétrée de philosophie et de culture antiques. Il se réclame des philosophes païens, surtout d'Aristote et de Zénon; il place à la base de la théologie les catégories d'Aristote et réclame, comme les stoïciens, que toute étude procède de définitions. La première des autorités, c'est la raison, *ratio*: le mot revient à chaque instant dans sa bouche; l'Écriture n'a de valeur qu'autant qu'elle est conforme à la raison. M. B. pouvait donc difficilement choisir un sujet plus intéressant. Malheureusement, nous n'avons plus des œuvres de Julien que les citations faites par ses adversaires, en première ligne par saint Augustin. Il est fâcheux que le travail de M. B. n'ait pas été accompagné d'un recueil des fragments. Dans les limites où il est conçu, il rendra néanmoins service aux historiens et aux théologiens.

Dans la courte dissertation jointe au livre de M. Bruckner, M. Harnack cherche à déterminer à quelle situation correspond la troisième lettre de saint Jean. Il la trouve dans la période qui servit de transition entre la constitution patriarcale des communautés dépeinte par les lettres de saint Paul et leur organisation administrative qui aboutit à l'épicopat unitaire.

M. Anz essaie de restituer la genèse du gnosticisme. Il considère comme l'enseignement essentiel, comme le noyau de la doctrine, l'ascension de l'âme à travers les mondes jusqu'au Dieu suprême. Tout l'effort de la gnose tend à délivrer l'homme de la tyrannie des sept archontes, esprits des planètes, et, par suite, à connaître les puissances favorables ou hostiles, à combattre les unes, à se servir des autres. M. A. a sans doute tort de voir dans cette idée, l'idée maîtresse du gnosticisme. Le gnosticisme s'est formé à l'aide d'éléments d'origine bien diverse. Non seulement on ne devrait pas parler de gnosticisme au singulier, mais chacun des systèmes est loin d'avoir présenté l'unité à laquelle M. A. cherche à ramener leur ensemble. Peut-être M. A. n'est-il pas très éloigné de cette opinion, puisqu'il reconnaît que « l'idée maîtresse » n'a été conservée nettement que dans le groupe des sectes ophites et a cédé, dans les milieux judéo-chrétiens, à d'autres préoccupations. Cette réserve faite, on ne peut nier que les influences orientales, babyloniennes, eurent une part importante dans l'élaboration de ces divers syncrétismes. Il était utile de la déterminer et nul n'était mieux préparé à cette tâche que M. A. Ses connaissances en assyriologie lui permettent de faire rentrer dans le cadre de nos études des renseignements précieux. Le travail de M. A. intéressera d'ailleurs tous ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse des derniers siècles de l'antiquité classique; ainsi, l'on y trouvera des rapprochements entre certaines particularités du mythriacisme et la religion babylonienne. Une critique de pure forme

doit cependant être faite. M. Anz aurait dû répéter dans le texte les titres et sous-titres qui forment sa table. Son livre est très clair et bien disposé. Mais il est incommode de se reporter à la première page pour se rendre compte de la marche de l'exposition.

Ces trois brochures terminent la première série des *Texte und Untersuchungen*. L'entreprise a rendu à l'histoire des services inappréciables et ces quinze volumes forment une véritable bibliothèque des antiquités chrétiennes. Les fascicules parus de la nouvelle série nous sont une preuve qu'elle ne sera pas inférieure à son aînée.

Paul LEJAY.

Histoire générale de Paris. — **Topographie historique du vieux Paris**, ouvrage commencé par feu A. BERTY, continué par L.-M. TISSERAND, avec la collaboration de Camille PLATON, attaché au service historique. [Tome VI]. Région centrale de l'Université. Paris, Imprimerie nationale, 1897. VIII-591 p. gr. in-4, avec 28 planches hors texte et une feuille de plan.

Le volume relatif à la région centrale de l'Université excite le plus vif intérêt et sera un des plus consultés. La mort de Tisserand, survenue le 15 janvier 1893, en a retardé la publication, et c'est le dernier des trois collaborateurs qui doit endosser la responsabilité de l'ouvrage. Nous apprenons, dans l'Avant-Propos, que « M. Camille Platon a pu compléter, sur bien des points, les notes précieuses laissées par Berty, et que, pour d'autres points, dont Berty ne s'est pas occupé, il les a entièrement traités lui-même. Les églises, couvents, collèges, hôtels de la noblesse, ont été particulièrement étudiés par lui. Il a consigné, dans des appendices très développés, les documents qui n'ont pu trouver place dans le corps de l'ouvrage. Enfin, il a revu et relu avec le plus grand soin l'ensemble du travail et a fait les efforts les plus louables pour ne laisser échapper aucune inexactitude ». Malgré ces louables efforts, auxquels nous rendons volontiers hommage, le volume donne parfois l'impression d'un ouvrage arriéré, tel qu'on eût pu l'écrire il y a trente ou quarante ans. On y trouve, par exemple, des renseignements comme celui-ci (p. 389) : « Archives de l'Université conservées au ministère de l'Instruction publique », alors que, depuis 1865, ces Archives ont été transférées à la Sorbonne, dans la Bibliothèque de l'Université. A l'exception du beau livre de M. Gréard, *Nos adieux à la vieille Sorbonne* (1893), les documents relatifs à l'Université sont puisés dans le recueil de Du Boulay ou dans la publication de Jourdain (1862). Il a paru sur ce sujet, à Paris même, de 1889 à 1897, six gros volumes [1]

---

1. *Chartularium Univertitatis Parisiensis...*, collegit H. Denifle, auxiliante Aem. Chatelain. Paris, Delalain, I (1889), II (1891), III (1894), IV (1897); — *Auctarium Chartularii Univ. Paris. Liber procuratorum nationis Anglicanae*, ed. Denifle et Chatelain, Paris, Delalain, I (1894), II (1897).

in-4, dont quatre au moins auraient pu être consultés avec profit. La Direction de l'Enseignement supérieur a distribué généreusement plus de quatre cents exemplaires du *Chartularium Universitatis Parisiensis*, dont plusieurs doivent se trouver à l'Hôtel de Ville. Voici quelques-unes des observations que m'a suggérées une lecture sommaire du nouveau volume de la *Topographie du vieux Paris.*

P. 120. « Saint Louis donne à Robert de Sorbonne, pour la commodité des théologiens [1], une maison à Jehan d'Orléans, avec les écuries qui estoient à P. Pointan — ou Pointin [2] — joignantes, rue Coupe-Gueule, devant l'*Hostel des Bains.* » Dans les pièces justificatives (p. 582), le nom se trouve plus correctement transcrit : Poinlane, c'est celui qu'on nommait en latin « Pungens asinum ». On lit ensuite : « Cet *Hostel des Bains* n'est pas facile à identifier : on le localise approximativement en le plaçant sur le côté occidental de la rue, en face de l'une des cinq maisons construites sur l'emplacement de l'Hostel d'Harcourt. » Mais cet Hostel des Bains est évidemment le *palais des Thermes (palatium Thermarum)*, si l'on prend la peine de se reporter au texte original publié dans le *Chartularium*, d'après Arch. nat. S, 6213, tandis que les pièces justificatives citées p. 582 sont une simple traduction française conservée dans un carton voisin, S. 6211.

P. 119 est reproduite la téméraire assertion de Félibien, déjà réfutée par Jaillot, attribuant à la reine Blanche une donation de maisons à Robert de Sorbon pendant l'absence de saint Louis, et, p. 420, la fondation de la Sorbonne reportée à l'an 1250, alors que la pièce originale, que n'avaient pas vue Félibien ni Jaillot, mais retrouvée et publiée par Denifle, [3] est datée « 1256, mense februario », c'est-à-dire de février 1257. Il n'y a plus besoin de faire intervenir la reine Blanche. On ne doit pas s'étonner alors de voir la future rue de la Sorbonne nommée encore *vicus Guidonis de Argentolio* en 1254.

P. 421. La permission accordée à Robert de fermer la rue Coupe-Gueule et l'autre opposée (celle de la Sorbonne), doit être datée plus exactement de février 1259 (*Chart.*, I, p. 377).

P. 149. La fermeture de la rue du Fouarre ne date pas de 1362, comme on lit dans Sauval, mais de mai 1358 (*Chart.*, III, p. 53).

P. 151. Le Guibert « fisicien » qui possédait les écoles de la nation normande en 1380 n'est autre que Guibert de Celsoy, médecin du roi Charles V. Au bout de la rue du Fouarre, « in cono versus sequanam », la nation d'Angleterre occupait des écoles qui ne figurent pas sur le

1. La pièce originale porte *scolarium;* la traduction est donc inexacte (cf. *Chartul.*, I, p. 349).

2. Cette forme est une conjecture pour retrouver le nom cité immédiatement après « depuis la maison de Guillaume *Pointin*... jusques au bout de la rue ». La pièce justificative n° CXI donne le vrai nom : Guill. Pannetier. L'original latin porte *Panetarii*.

3. *Mémoires de la Soc. de l'histoire de Paris*, X, 252 et *Chart.*, I, p. 349, n° 302.

plan de Berty, ni dans le texte de la Topographie. Guibert en était aussi propriétaire; en construisant une maison pour lui (sans doute l'hôtel Celsoy, dont il est question à propos de la rue de la Bûcherie, p. 26), il avait masqué les fenêtres du derrière de ces écoles ; mais il se mit à la disposition de la nation d'Angleterre, en 1378, pour transformer la construction en trois bonnes écoles superposées [1].

P. 21. On aurait pu dire que la rue de la Bûcherie avait été désignée aux XIIIe et XIVe siècles par l'expression *vicus lignorum* [2], ce qui réfute péremptoirement la vieille opinion qui permettait d'hésiter entre « boucherie » et « bûcherie ».

P. 193. Parmi les anciens noms de la rue de la Huchette, il conviendrait d'ajouter *vicus Sutorum*, alias *Husie* [3], employé en 1374; et une taverne « à l'image Notre Dame », fréquentée par la nation anglaise, se trouvait dans cette rue, près du Petit pont, *in vico Husseti prope parvum pontem ;* une fois même on trouve qu'elle est située *in platea Sutorum* [4]. On doit en conclure que cette taverne occupait la « Maison du grand ouvrouer » marquée sur le plan de Berty, et que le carrefour situé entre la rue de la Bûcherie et la rue de la Huchette s'est appelé, au moins à la fin du XIVe siècle, place des Sueurs (cordonniers).

P. 379. Le collège des Dix-huit, « fondé au XIe ou XIIe siècle », comme on répète d'après Félibien, remonte en réalité à l'an 1180 (*Chart.*, I, p. 49).

Les nombreuses tavernes dans lesquelles les maîtres anglais, allemands, hollandais, suédois, etc., célébraient la bienvenue d'un compatriote, l'élection d'un procureur, la fête de leur patron saint Edmond, etc., fournissent des renseignements inconnus et servent parfois à résoudre, plus souvent à poser, des problèmes de la topographie parisienne.

P. 174. « La singulière enseigne » Maison de la Housse Gilet, prend un sens quand on voit une taverne de la fin du XIVe siècle « ad husiam Egidii », nommée ailleurs « ad epitogium Gilleti », ou encore « al le hoeze, ad quam pendet signum ad modum epitogii magistrorum [5] ». L'enseigne représentait l'épitoge d'un maître nommé Gille. Il est en outre intéressant d'apprendre que le niais Gille, type fameux du théâtre de la foire au XVIe siècle, a eu un précurseur au moyen âge.

P. 10. On cherche vainement dans la rue des Anglais l'hospice de la *Lune*, cité en 1369.

P. 359. L'enseigne du *Faucon* appartenait peut-être à un marchand de ces oiseaux de chasse, mais en 1357 c'était un cabaret.

---

1. Cf. *Auctar*, I, p. XXVII.
2. En 1286, *Chart. Univ.*, II, p. 28; en 1329-1336, II, p. 663.
3. *Auctar.*, I, 453, 36.
4. Ibid., I, 306, 7.
5. *Auctar.*, I, p. LIX.

P. 295. On ne retrouve pas, rue Saint-Julien-le-Pauvre, une célèbre taverne, à l'enseigne du *Turbot*, où divers examinateurs, en 1384, avaient accepté des candidats un bon repas, dont l'addition n'aurait pas dépassé trois francs, « parce que c'était en carême [1] ».

P. 361. La maison du *Gros-Tournois*, ainsi nommée en 1542, est probablement le *magnus turonensis* (ante Parvum Pontem) cité dans l'*Auctarium* (I, p. LX) dès 1359.

On ne trouve pas mentionnée la place Saint-Jacques ; or, en 1369, la nation anglaise fit un banquet *in hospicio Salmonis, in platea Sancti Jacobi* [2].

P. 171. Dans la rue de la Harpe, la maison de la *Seraine* (c'est-à-dire de la *Sirène*), dont l'existence est attestée dès 1399, mériterait plus qu'une simple mention ; elle a joué, en l'octave de Noël 1412, un rôle dans un événement parisien rapporté sommairement par Cousinot [3], mais avec force détails dans l'*Auctarium*. Le propriétaire de la *domus Chirene* ayant refusé d'enlever son cheval crevé devant la porte du collège d'Harcourt, les écoliers de cette maison traînèrent le cadavre jusqu'au bas de la rue et échangèrent avec le maître du logis de telles injures que le collège, envahi la nuit par des bourgeois en armes, fut mis au pillage. Le prévôt de Paris, Pierre des Essarts, dut intervenir, et cette émeute ne fut peut-être pas étrangère à sa révocation.

P. 91 et suiv. La rue du Clos-Bruneau ou de Jean-de-Beauvais est décrite d'après des documents assez récents qui ne permettent pas de reconstituer exactement la topographie de cette rue au moyen âge. On sait que la Faculté de droit a conservé les registres de la Faculté de décret, dont le plus ancien commence à l'an 1415, et il a paru, dans la collection même de l'Histoire de Paris, en 1895, un premier volume de *La Faculté de décret de l'Université de Paris au* XV[e] *siècle*, bien utile pour ceux qui n'ont pas le loisir de recourir au texte original. On ne peut plus se contenter aujourd'hui de reproduire les notes de Cocheris sur Lébeuf cherchant à distinguer trois écoles de décret dans le clos Bruneau. Il faut avouer que le clos à peu près tout entier était rempli par les écoles de décret ou droit canon, pendant la première moitié du XV[e] siècle. Les maisons mentionnées comme la Fleur de Lys (en 1489), l'Ymaige sainct Jehan (1373), le Croissant (1457), le Cheval rouge (1327), Saint Andry (1427), la Couronne (1403, sans autre désignation), l'Ymaige saint Michel (XVI[e] siècle), la Maison des Connins (1407), doivent avoir servi aux lectures des bacheliers en décret au XV[e] siècle, puisque nous connaissons des écoles (la plupart comprenant, outre le rez-de-chaussée, un premier et parfois un second étage), intitulées « ad

1. *Chart. Univ.*, III, p. 379.
2. *Auctar.*, I, p. LX.
3. *La geste des nobles françois*, éd. Vallet de Viriville, p. 145. Cf. Coville, *Les Cabochiens*, p. 182 ; Bouquet, *L'ancien collège d'Harcourt*, p. 113. — *Auctar.*, II, p. 137-139.

intersignium lilii coronati; ad imaginem S. Johannis; ad intersignium crescentis, equi rubei; S. Andreae, coronae; ad imaginem S. Michaelis; cuniculorum [1] »; mais on chercherait en vain, soit dans le volume, soit sur la carte, mention des écoles « *ad intersignium cathedrae, ad castrum* ou *ad intersignium castri; ad imaginem S. Christophori, S. Georgii, S. Hilarii, S. Nicolai, S. Petri Celestini, S. Thomae, S. Jacobi, ad scutum Franciae, ad scutum Sabaudiae*, etc.

L'emplacement du collège de Tonnerre (*de Tornodoro*), qui ne figure pas même sur la carte de Berty, n'a pas encore été fixé. « C'est peut-être dans la maison de l'Ymaige Sainct Jehan, du Croissant ou du Cocq, qu'il avait été installé », disent les éditeurs (p. 94). Je crois plutôt que ce collège occupait l'emplacement du logis nommé le Chesne verd (en 1575), puisqu'il était situé « ante capellam collegii Belvacensis [2] ».

Quant à la maison de l'Ymaige Sainct Michel (p. 100), on en doit faire remonter l'histoire plus haut que 1530. Boemundus Theoderici de Lutrea, qui fut pendant plus de soixante ans le principal bedeau de la nation d'Angleterre, avait acheté le 12 juillet 1415, à un des quatre grands libraires de l'Université de Paris nommé Olivier de l'Empire, cette maison « tenant d'une part à l'ostel du Chastel, et d'autre à Boemont du Lutre, aboutissant par devers à l'ostel de la Longue alée », avec tous les objets « pertinans à fait d'escolage, comme chaires, bancs, fourmes et letrins [3] ». L'hôtel du Chastel, oublié sur la carte de Berty, est peut-être la maison *ad intersignium castri*, dont je signalais ci-dessus l'absence; et la propriété de Boemont est sans doute la maison *ad imaginem Nostrae Dominae*, appartenant jadis aux écoliers suédois (ecclesiae Scarensis), puis à la nation d'Allemagne, et dont la jouissance avait été concédée à Boemont pour sa vie durante, en reconnaissance des services pécuniaires qu'il avait rendus à sa nation [4]. Du reste, la maison de Sainct Michel semble celle qui fut appelée dans la suite « les petites écoles de décrets [5] ».

Émile Chatelain.

Del Balzo (Carlo). **Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri raccolte ed ordinate cronologicamente con nota storiche, bibliografiche e storiche.** Les cinq premiers vol. Rome, Forzani, 1889-1897. In-8 et xv-569, 568, 552, 608, 598 pp. Prix de chaque vol., 12 fr.

M. Del Balzo a courageusement entrepris de réunir toutes les poésies

---

1. Je pense qu'il faut lire « scolis superioribus *Cuniculorum* » et « scolis inferioribus *Cuniculorum* » (au lieu de *Curriculorum*) dans *La Fac. de décret*, etc., p. 229 et 404.
2. *La Fac. de décret*, p. 159. Le même local est désigné ailleurs « domus abbacia S. Johannis in Valleya, ante collegium Belvacense » (*Chart. Univ.*, IV, p. 304).
3. *Chart. Univ.*, IV, p. 299, n° 2042.
4. *Auctar.*, I, p. LXV.
5. *Revue des Bibliothèques*, I, 1891, p. 69.

adressées à Dante ou composées en son honneur, tous les passages où des poètes le citent ; et, comme il puise dans toutes les littératures, on voit assez l'étendue de sa tâche et l'utilité de son travail pour l'histoire et la réputation de l'illustre Florentin. Il a même inutilement compliqué sa peine en s'imposant de donner une biographie assez étendue de chacun des auteurs cités, et il a grossi ses volumes en insérant des traductions anglaises, allemandes, françaises des passages de Dante, qu'il eût suffi de mentionner. En revanche, il eût été bon de ne pas s'interdire les commentaires grammaticaux qu'il a de parti pris sacrifiés aux commentaires historiques. Mais il faut en somme lui souhaiter le loisir d'achever bientôt son utile recueil qui, à la fin du 5e volume, n'en est encore qu'au milieu du XVIIe siècle.

Charles DEJOB.

La carrière du maréchal Suchet, duc d'Albuféra; documents inédits, par François ROUSSEAU. Paris, Didot. 1 vol in-18, XVIII et 528 pages. 3 fr. 50.

Il est des sujets arides qui pourtant doivent être traités. M. F. Rousseau n'a pas reculé devant la tâche ingrate qui se présentait à lui ; et il n'a pas dédaigné de débuter dans l'étude de l'histoire par la biographie militaire d'un homme qui, malgré tout, n'a pas joué un grand rôle dans les guerres du premier Empire. En somme, le plus beau titre de gloire du duc d'Albuféra est ce jugement de Napoléon : « Suchet était quelqu'un chez qui l'esprit et le caractère s'étaient accrus à surprendre. » Et M. R. s'est attaché, non sans succès, à développer cette phrase du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

M. F. R. a trouvé beaucoup de documents inédits sur le maréchal Suchet, dans différentes archives et dans les papiers conservés par ses descendants. La pièce la plus intéressante est sans contredit la lettre écrite par le futur duc d'Albuféra en 1793 (p. 3 et 4). On ne s'attendait guère à trouver dans celui qui fut un des zélés serviteurs de l'Empire et de la monarchie, un bourreau révolutionnaire.

M. F. R. dit (p. 63) que Joseph Bonaparte reçut de la noblesse espagnole un accueil empressé. C'est une affirmation que détruit un intéressant passage des Mémoires du général Chlopicki, publié pour la première fois en français dans le *Bulletin Polonais* (n° 111), quand le livre de M. R. était déjà imprimé. Voici ce fait, dont le général est le premier narrateur : « Les Cortès s'attendaient à rencontrer à Bayonne le roi Ferdinand... ils trouvèrent Joseph, que l'empereur leur ordonna de reconnaître comme leur roi et auquel ils devaient prêter serment. On disposa à l'Hôtel de ville un trône dans une grande salle. L'empereur vint quand les députés étaient déjà réunis... (il) s'arrêta dans l'antichambre... recommandant de laisser entr'ouverte la porte de la salle, afin d'écouter le discours adressé à Joseph par le président Infantado...

Comme l'empereur entendait le prince prononcer ces paroles : « Alors, « quand la nation espagnole se convaincra de ces qualités de Votre Majesté, elle éprouvera pour Elle des sentiments qui nous amèneront à « lui prêter serment de fidélité », il se mit en colère, ouvrit toute grande la porte, s'élança vivement au milieu de la salle entre le trône et les Cortès, et, criant un vilain mot français, interpella Infantado en ces termes : « Pourquoi êtes-vous venu ici? Il fallait réfléchir et ne pas « venir ; mais, puisque vous vous êtes réunis pour reconnaître mon frère « comme roi, parlez-lui comme à votre roi ; vous lui devez le serment de « fidélité. » Dès que l'empereur eut pénétré dans la salle, tous les grands avaient retiré vivement leurs chapeaux, qu'ils gardaient sur la tête en présence du roi suivant leur privilège. Infantado lut le serment, dont la formule avait été préparée, et tous le répétèrent la main levée. »

On voit qu'il n'y eut aucun empressement de la part des Espagnols à accepter Joseph comme roi. Les nouveaux sujets se soumirent, mais non sans avoir essayé de faire prévaloir leurs sentiments d'hostilité.

Les conclusions auxquelles arrive M. Rousseau sont fort justes ; le maréchal Suchet fut surtout un excellent administrateur, très probe et très honnête, mais il n'eut pas la dignité que donnent les principes politiques, et en cela il ressembla à beaucoup de ses collègues.

Casimir STRYIENSKI.

BULLETIN

— La *Bibliographie d'Eure-et-Loir* de M. l'abbé LANGLOIS est une tentative nouvelle, des plus intéressantes et qui mérite tous les encouragements. C'est une bibliographie par fiches, chaque fiche ne portant que la mention d'un seul ouvrage, de l'histoire du département d'Eure-et-Loir. La revue est mensuelle et chaque numéro se compose de vingt-quatre fiches environ. Le numéro de janvier 1898 donne la bibliographie de la cathédrale de Chartres, le numéro de février celle de l'église Saint-Aignan, le numéro de mars comprend la bibliographie de Marceau. Ces fiches, mobiles, peuvent être classées, soit au nom de l'auteur de l'ouvrage, soit au nom du sujet dont il est question. En outre, la Revue paraît en fascicules in-8°, en papier — les fiches sont en carton — n'offrant que cette seule différence avec les revues ordinaires que les feuilles ne sont imprimées qu'au recto. M. l'abbé Langlois ajoute à ses notices les chiffres du classement décimal de l'américain Melvil Dewey, adopté par l'*Office international* de Bruxelles. On sait combien nous sommes adversaires de ce système de classement ; il faut néanmoins avouer que, tel qu'il est mis en usage par M. l'abbé Langlois, c'est-à-dire en simple accessoire, la fiche étant imprimée de façon à permettre tout autre classement, il ne présente aucun inconvénient. L'entreprise de M. l'abbé Langlois aura-t-elle du succès et des imitateurs ? — nous le souhaitons. Le principal obstacle viendra, peut-être, du format adopté pour les fiches. — Fr. F.-B.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — **18 avril** — **1898**

Lockhart, Collection Glover. — Rapson, Numismatique de l'Inde ancienne. — Bestmann, L'Ancien Testament. — Vernes, La légende locale dans la Bible. — Reischle, Évolution et christianisme. — Horton-Smith, Le mot osque anasaket. — Collection Dutuit. — Eug. Müntz, Les arts à la cour des papes, Innocent VIII, Alexandre VI et Pie III. — Bilbassoff, Catherine II. — Choudiou, Mémoires et notes, p. Barrucand. — Leitzmann, Correspondance entre Caroline de Humboldt, Rachel Levin et Varnhagen. — Brandes, La Réaction en France. — *Bulletin :* Thierfelder, L'ancienne notation instrumentale grecque ; Jérome, La question métropolitaine dans l'église franque au temps de Charlemagne ; Cogo, Urbain VI à Gênes ; Haskins, La vie des étudiants au moyen âge ; Zeissberg, Élisabeth d'Aragon ; Cheylud, Les apothicaires de Bordeaux ; Delabrousse, Le préfet Valentin.

The Currency of the Far East from the earliest Times up to the present Day by J. H. Stewart Lockhart... Vol. I. A Description of the Glover Collection of Chinese, Annamese,... Coins ; etc. Noronha, Hongkong. 1895, in-8. — The Plates... Ibid., 1895, in-4, oblong.

Le regretté Geo. B. Glover, arrivé en Chine des États-Unis en août 1859, avait, pendant ses longs services en qualité de commissaire des douanes impériales chinoises, réuni une collection précieuse de monnaies, de médailles et d'amulettes, lorsque la mort l'enleva. Il avait fait tailler lui-même par des artistes indigènes les bois destinés à reproduire les pièces de son médaillier et il m'avait même demandé s'il y aurait possibilité de faire la publication à Paris : les circonstances firent avorter ce plan et retarder l'impression. M. J. H. Stewart Lockhart, secrétaire colonial à Hongkong, a enfin entrepris cette publication et il nous donne dans un volume le catalogue de près de deux mille pièces formant la collection Glover et dans un album la reproduction des bois, appartenant aujourd'hui à Mrs. Glover. A en juger par la bibliographie qui se trouve pp. 217-223, M. L. a consulté la plupart des autorités sur la matière ; il aurait pu compléter sa liste avec la *Bibliotheca Sinica*, col. 1607-1610 et 2156, car il omet l'article de James Kirkwood (*China Review*, VII, pp. 162-167, 265-269, 284), complément de celui d'A. Wylie, plusieurs mémoires de S. W. Bushell, etc. Somme toute, M. Lockhart nous donne un intéressant manuel de numismatique chinoise.

Henri Cordier.

Grundriss der indo-arischen Philologie und Alterthumskunde... herausgegeben von Dr Georg Bühler. — Indian coins by E. J. Rapson with five plates. Strassburg, Trübner, 1898, in-8, 41 p., 5 pl. Prix 5 marks.

M. E. J. Rapson, attaché au British Museum, est connu par d'importants travaux sur la numismatique et l'archéologie indienne : nul mieux que lui n'était compétent pour tracer un tableau d'ensemble, pour débrouiller et classer les nombreux matériaux, médailles, monographies et mémoires qui constituent aujourd'hui le fonds de la numismatique de l'Inde ancienne. Ce travail de coordination était considérable, aussi, dès le début, M. R. a-t-il eu le soin de limiter son sujet qui ne dépasse pas le XIII^e siècle, et de poser les bases de sa classification. Il traite successivement des points suivants : le plus ancien monnayage indigène, — la monnaie étrangère qui circulait dans l'Inde avant Alexandre, — l'époque gréco-bactrienne, — les invasions touraniennes (Sakas, Kshatrapas du Nord), — les monnaies des villes et États antérieurement au 1^{er} siècle de notre ère, — les Indo-Parthes, les Kouchans et Indo-Scythes, — les dynasties indigènes contemporaines (le Saurashtra, les Kshatrapas du Sud, les Abhiras, les Andhras), — les Gouptas et leurs contemporains les Valabhis, — les Hounas et les monnaies indo-pehlvies, — les rois du Kashmir, du Népal, les Shahis du Gandhara, etc., — et enfin les anciennes dynasties du sud de l'Inde : Pandyas, Pallavas, Calukyas, etc.

Le mémoire de M. R. fait partie du Recueil de philologie indo-arienne dont il a été déjà parlé ici [1] à propos de l'*Indische Paleographie* de Bühler, et qui est destiné à nous donner d'excellentes monographies sur la grammaire, la littérature, les sciences et l'histoire dans l'Inde ancienne. La numismatique devait prendre place dans cette série de travaux, car, avec l'épigraphie, elle représente toute l'histoire dans un pays qui avant Kalhana, n'a pas eu d'historien. L'étude du monnayage primitif de l'Inde, par exemple, se rattache à la question de l'origine de l'écriture dans cette contrée. Est-il indigène, ou bien n'est-il connu que depuis la conquête perse en 500, ou tout au moins depuis l'arrivée d'Alexandre, vers 330 avant J.-C. ? Les plus anciens textes épigraphiques connus sont de l'époque d'Asoka, et il y a des monnaies avec légendes qui sont certainement antérieures, sans pour cela remonter plus haut que la conquête macédonienne. M. R. croit cependant qu'il a été frappé dans l'Inde, avant cette époque, des monnaies sur le type de la sigle perse et même de la drachme d'Athènes. Le déchiffrement et le classement des monnaies des premiers siècles de notre ère soulèvent bien d'autres problèmes qui ne peuvent pas encore être résolus, les études d'épigraphie monétaire et lapidaire étant encore trop récentes. M. R. se contente d'énoncer sommairement les opinions des divers savants qui se sont occupés de ces questions; par la forme même de son livre, il s'interdisait

1. V. *Revue critique* du 21 décembre 1896.

toute discussion dont quelques-unes seraient du reste prématurées, car les découvertes fréquentes que l'on fait dans le sol de la péninsule introduisent des éléments nouveaux dont il faut tenir compte. Telle lecture admise jusqu'ici pour certaines pièces bilingues, par exemple pour la belle monnaie de Shahi Tigin, et pour des monnaies frappées par les Hounas, avec légendes devanâgari, devra certainement être modifiée un jour. Le travail de M. Rapson, fait avec conscience et avec méthode, rendra de grands services à l'épigraphiste et à l'historien et leur fournira des points de repère pour se reconnaître au milieu de la confusion des premiers siècles. Les indications bibliographiques sont nombreuses et très exactes. L'ouvrage est accompagné de planches photographiques renfermant les dessins de près de cent monnaies des différentes époques, d'après les originaux qui sont au British Museum — et dont presque pas un, hélas, ne se trouverait au Cabinet de France, — avec l'explication des légendes.

E. Drouin.

Entwickelungsgeschichte des Reiches Gottes unter dem Alten und Neuen Bunde, von H. J. Bestmann. I Das Alte Testament. Berlin, Wiegandt, 1896; gr. in-8, 421 pp.

De la place faite aux légendes locales par les livres historiques de la Bible, par Maurice Vernes. Paris, Leroux, 1897; gr. in-8, 51 pp.

Christenthum und Entwickelungsgedanke, von Max Reischle. Leipzig, Mohr, 1898; in-8, 39 pp.

I. — Le livre de M. Bestmann est très gros et d'une lecture difficile. La critique de l'Ancien Testament y est traitée avec une pieuse originalité qui, par malheur, ne se traduit pas en idées claires. Ce qu'il y a de plus intelligible, ce sont les propos désagréables que l'auteur adresse assez souvent à Wellhausen et aux exégètes qui ont adopté ses conclusions sur l'origine de l'Hexateuque. M. B. tient pour le Pentateuque. Autant qu'il m'est donné de le comprendre, il admet l'authenticité des psaumes de David et part de là pour remettre sur ses pieds la tradition mosaïque. L'artifice n'est pas nouveau, car il est employé couramment par les apologistes catholiques. Tout comme eux, M. B. professe le plus grand mépris à l'égard de la critique littéraire, et il prétend faire usage de la critique vraiment historique, laquelle consiste à ne pas tant regarder aux mots, mais à contempler les choses. Cette critique-là, nous la connaissons également : elle consiste à trouver dans les textes mille considérations admirables qu'on a tirées de son propre cerveau. Que les critiques soient parfois trop prompts dans leurs conclusions, il n'y a pas lieu de le contester, et M. B. peut avoir de temps en temps raison contre eux ; mais sa thèse à lui n'en est pas plus solidement démontrée. L'idée de la création, nous dit-il, est le fondement de toutes les traditions religieuses d'Israël. On la retrouve même au fond du Cantique des

Cantiques, où l'on voit Salomon, las de l'étiquette qui gouverne les ménages princiers, se retirer à la campagne avec sa bien aimée, pour y filer le pur amour dont Adam a marqué la théorie quand Iahvé lui présenta la femme qu'il venait de créer. Cet échantillon d'exégèse suffira sans doute à l'édification de mes lecteurs. Il est inutile d'insister. M. B. veut que les prophètes soient venus après la philosophie morale des Proverbes, que les Proverbes soient venus après les Psaumes, et que David suppose la Loi. Ce n'est pas qu'il soit brouillé tout à fait avec la critique. Il fait composer la seconde partie d'Isaïe vers la fin de la captivité. Il admet la distinction des sources du Pentateuque ; mais le document E lui semble porter la marque sensible des premiers temps qui ont suivi l'établissement des Israélites en Canaan ; le document J a une saveur davidique très prononcée ; le document P est tout salomonien. Les preuves de ces assertions doivent être contenues dans le volume ; mais j'avoue humblement ne les avoir pas toujours bien saisies. Il m'a semblé voir que P avait été écrit comme complément de E-J, J n'étant pas autre chose qu'un complément de E. Cette restauration de l'hypothèse des compléments était réfutée d'avance par le travail critique des dernières années.

II. — La brochure de M. Vernes est dominée par une idée juste, dont les diverses applications pourraient donner lieu à des contestations interminables. L'idée, moins nouvelle peut-être que le savant auteur ne paraît disposé à le croire, consiste à reconnaître dans les récits des Juges, auxquels M. V joint les livres de Samuel dans leur entier et les livres des Rois, des légendes locales qui se rattachaient à tel ou tel monument, arbre antique, rocher de forme particulière, etc. Aucun critique sérieux ne conteste que les anciens récits de l'Hexateuque, des Juges, et certaines parties des livres de Samuel aient été rédigés ainsi d'après des traditions qui avaient pour témoins avant d'être écrites les monuments dont l'existence est mentionnée dans les récits mêmes. Mais ce que tous les critiques n'admettent pas, et ce qu'ils ont sans doute raison de ne pas admettre, c'est que toutes ces traditions n'aient été recueillies qu'au temps de la domination persane ou même de la domination grecque, et qu'elles soient toutes dépourvues de valeur historique. Par exemple, en ce qui regarde le personnage que M. V. croit devoir appeler « le Juge Samson », il est inconcevable qu'une telle légende ait été rédigée d'abord dans les temps postexilins, et il est très facile de voir que cette légende, avant d'être encadrée dans le schéma deutéronomiste qui relie maintenant les vieux récits, ne présentait pas Samson comme un juge. On ne croira pas facilement que les exploits de Samson contre les Philistins aient été imaginés parce que son tombeau prétendu n'était pas loin de la frontière philistine. Il ne s'agit pas de savoir si tous les traits des vieux récits, que l'on suppose à priori non historiques, peuvent s'expliquer par une interprétation populaire et fictive des monuments. Il s'agit d'abord de voir en quel état sont les textes,

et s'il est permis d'interpréter un livre comme celui des Juges sans tenir compte du travail rédactionnel dont il porte visiblement les traces, en attribuant à l'ensemble une date qui conviendrait tout au plus aux derniers glossateurs et compilateurs des anciens textes. De même, il faut quelque bonne volonté pour trouver dans le discours de Jephté au roi d'Ammon (lisez Moab) des notions de « droit des gens » qui n'ont pu se rencontrer chez les Juifs qu'après Alexandre. Le commun des critiques trouve que Jephté disant à son adversaire : « Garde ce que ton dieu Camos t'a donné, et laisse-nous ce que nous a donné Iahvé notre dieu », ne fait pas ici un cours de droit international, mais de la théologie, et une théologie qu'Esdras et ses contemporains n'auraient pas admise ; on ne croit pas non plus que les Juifs postexilins eussent pris soin de recueillir une tradition pareille à celle qui regarde la fille de Jephté. La méthode critique suivie par M. V. semble décidément trop libre et trop facile. Il pense que la méthode ordinaire des exégètes, pour être plus compliquée, ne donne pas des résultats plus certains. Ce serait à voir. En tout cas, il y a chance pour que la méthode la plus minutieuse réduise l'amplitude des erreurs.

III. — La dissertation de M. Reischle est écrite dans un esprit modéré. L'auteur croit l'idée de l'évolution conciliable avec les principes du christianisme, avec l'idée de la création et l'idée de la révélation. D'après M. R., le développement existe, mais il ne porte pas en lui-même son explication adéquate ; chaque degré se trouve coordonné à celui qui le suit, le prépare, sans en être la cause unique ; c'est dire qu'il y a une cause transcendante à tout le développement de l'univers et de la religion. B. C.

LIONEL HORTON-SMITH. **Two papers on the oscan word « Anasaket »**. Londres. Nutt. 1897.

Une brochure de 80 pages pour expliquer le mot osque *anasaket*, c'est peut-être beaucoup. Mais nous n'avons pas le droit de nous en plaindre, puisqu'en définitive, M. Lionel Horton-Smith, après avoir consciencieusement argumenté contre M. Conway, qui voulait lire *anafaket*, proclame l'exactitude de la lecture que nous avions proposée d'abord. Quant à l'étymologie du mot, nous ne croyons pas qu'il y faille voir, comme le suppose l'auteur, un emprunt ou une appropriation du grec ἀνέθηκε. Quoique M. H. S. cite de nombreux exemples de verbes ayant passé d'une langue à une autre, l'hypothèse de l'emprunt nous paraît superflue, puisque le verbe *sacrare* existait en osque. La disparition d'un *r* après le *c* est prouvée par *sakahiter*, pour *sakrahiter*.

Les exemples cités par M. Horton-Smith sont d'ailleurs curieux et la polémique est menée avec toute la courtoisie désirable.

M. B.

Collection Auguste Dutuit. Bronzes antiques, or et argent, ivoires, verres et sculptures en pierre. Paris, 1897. 1 vol. gr. in-8°, 111 p. cxxiv pl.

Je crois utile de signaler aux archéologues ce bel ouvrage excellemment imprimé sur papier de Hollande par la Société typographique de Châteaudun, tiré à 150 exemplaires numérotés à la presse et qui ne doit pas être mis dans le commerce. Il faut savoir gré aux amateurs qui, par des publications coûteuses entreprises sans espoir de profit, mettent à la disposition des travailleurs des objets souvent précieux pour les faire entrer à leur place dans la vaste enquête que nous poursuivons sur l'art antique.

La collection de M. Dutuit ne comprend pas de longues séries, mais des pièces de choix qui ont la prétention de représenter différentes époques et différentes branches de l'art. Elle est d'un dilettante qui n'oublie pas l'intérêt scientifique des choses. Beaucoup des objets qui la composent ont déjà une histoire et des chevrons; ils ont passé par des collections et par des ventes célèbres; ils ont pris contact avec le public soit par des publications antérieures, soit par l'Exposition du Trocadéro. Il en est un certain nombre pour lesquels on peut remonter jusqu'à la trouvaille originale.

Les phototypies qui sont la partie vivante de l'ouvrage pour les yeux n'ont pas toutes la même valeur. Il en est d'excellentes, quelques-unes sont moins distinctes. Cela tient à la difficulté de reproduction photographique pour certains objets qui s'y prêtent moins que d'autres. En ce qui concerne les statuettes, je regrette qu'on ait enlevé le fond primitif de la photographie par le procédé du contournage. On se rendra compte des défauts du procédé en regardant la statuette des Fins d'Annecy, pl 1, 2 et 3; tandis que les parties intérieures, le torse par exemple, apparaissent à l'œil avec toute la plénitude de leur modelé savoureux, les contours durs et secs (voyez en particulier les jambes) donnent l'impression d'une silhouette découpée avec des ciseaux. Pour éviter cet inconvénient, il faudrait obtenir des fonds très légers, qu'on pourrait laisser subsister; il est vrai qu'alors on a à lutter contre d'autres dangers : le *flou*, les empâtements, etc... La perfection n'est pas de ce monde.

Le texte qui accompagne les planches est de M. Froehner. Si l'on songe au nombre considérable de collections que M. Froehner a décrites, de catalogues de ventes qu'il a signés, on pensera que nul n'était mieux qualifié que lui pour un travail de ce genre. Parmi les objets dont il parle, nombre sont pour lui de vieilles connaissances, dont il suit depuis longtemps les destinées. On trouve comme toujours dans son texte des renseignements précieux. M. Froehner possède assez d'autorité et il a toujours conservé, vis-à-vis des amateurs, assez d'indépendance pour dire ce qu'il pense dans ses catalogues et pour leur donner un caractère scientifique; il ne se prive pas, lorsqu'il le peut, de prendre ses confrères en faute : c'est l'usage entre archéologues.

A. Cartault.

Les Arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III (1484-1503), Recueil de documents inédits ou peu connus, publié, sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Eugène Müntz, membre de l'Institut. Paris, Leroux, 1898, 1 vol. gr. in-8°, avec 10 planches hors texte et 94 figures dans le texte.

Le livre que M. Müntz vient de publier était attendu depuis plusieurs années par tous ceux qui portent intérêt aux arts et à leur histoire. On sait comment, il y a vingt ans, l'auteur se trouva à l'École de Rome pour assister à l'ouverture des Archives pontificales, due à la libéralité du pape Léon XIII, et comment il fut le premier à tirer de cette inépuisable mine le trésor des documents relatifs aux artistes et aux œuvres d'art. M. M. publia dans la Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome trois volumes de documents et d'études sur les arts à la cour des papes pendant le xv° siècle ; le dernier volume de cette série porte la date de 1882 et s'arrête à l'année 1484. L'ouvrage qui vient de paraître dans la collection des mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions avec l'aide de la fondation Piot, comprend les pontificats d'Innocent VIII, d'Alexandre VI et de Pie III. Ces trois pontificats, comme l'auteur l'a fait remarquer lui-même, sont moins riches en grandes créations que le règne d'un Sixte IV. D'autre part, le sejour de Pinturicchio à Rome, dont le souvenir se perpétue encore par tant d'œuvres charmantes, a déjà été très savamment étudié par M. Schmarsow et le merveilleux « Appartement Borgia » du Vatican, qui vient d'être rouvert au public, a été le sujet d'une monographie récente, rédigée par le P. Ehrlé et M. Stevenson avec une érudition magistrale. Pour ce qui était suffisamment connu dans la période qu'il parcourait, M. M. s'est borné à de très brèves indications ; mais, tout en donnant un inventaire net et complet des résultats déjà fixés, il a apporté une ample collection de documents et de faits nouveaux.

Le dépouillement attentif des archives religieuses et civiles de Rome, des registres ou des liasses conservés au Vatican ou au Campo di Marzo a été complété par une exploration minutieuse des bibliothèques princières, comme la Barberini. On sait combien vaste et précise est l érudition de M. M. en matière de bibliographie artistique : il a montré mieux que personne que l'inédit se trouve aussi bien dans une brochure oubliée que dans un carton d'archives, et que parfois tel livre célèbre recèle encore des détails inaperçus. En même temps que les auteurs de l'*Appartamento Borgia*, l'auteur des Arts à la cour des papes a su glaner, dans le fameux Diarium de Burkhard, nombre d'indications nouvelles sur la topographie et la décoration du Vatican. Les bibliothèques ont encore donné à M. Müntz, avec des descriptions inédites, des reproductions anciennes de monuments perdus, dont il a composé une illustration des plus curieuses. Parmi les dessins qu'il a retrouvés et publiés ici, le plus précieux est sans doute un croquis du recueil Grimani, à la bibliothèque Barberini, qui conserve la silhouette

du tabernacle de la Sainte-Lance, élevé par Innocent VIII, avec son retable de Pinturicchio. Ces documents nombreux et variés apportent à l'histoire des arts et des artistes une contribution dont je ne puis qu'indiquer l'importance. M. M. établit avec précision des séries jusqu'ici mal connues, comme celle des roses d'or et des estocs bénis, qui étaient périodiquement commandés par les papes pour être offerts à des princes. Il présente des documents nouveaux sur les architectes d'Innocent VIII et d'Alexandre VI dont lui-même avait l'un des premiers remis en lumière les noms oubliés, un Cola de Caprarola, un Bartolomeo Gargioli de Florence. Il publie le texte d'une série de paiements faits par Alexandre VI à ce peintre mystérieux, Pier Matteo d'Amelia, dont aucune œuvre n'a survécu et qui pourtant fut un artiste célèbre, puisqu'en 1482 on pensa à lui pour terminer la décoration de la grande chapelle d'Orvieto, laissée inachevée par Fra Angelico; M. M. fait connaître de plus que ce peintre fut un personnage influent, auquel le pape confia la charge de gouverneur dans sa ville de Fano. Deux faits importants surtout me semblent ressortir des documents cités. D'abord la place prise à Rome, vers la fin du xve siècle, par l'école ombrienne de peinture et d'orfèvrerie, aux dépens de l'école florentine. Alexandre VI a employé deux orfèvres de Foligno; ses peintres ont été Pinturicchio et Pérugin. Quant au seul artiste romain qui se soit fait un nom dans l'histoire du xve siècle, Antoniazzo Romano, il a été l'élève de Pinturicchio et l'associé du Pérugin. M. M. a fait connaître plusieurs documents relatifs à cet artiste et il cite un petit panneau qui lui est attribué et qui a été exposé à Londres en 1893. On y voit le pape Léon IX à genoux devant la Vierge. J'aurais aimé à trouver également l'indication d'un remarquable tableau que j'ai pu voir au Lycée de Rieti, en Ombrie : une Résurrection dans le style de Pinturicchio, signée Antonatius Romanus. Le second fait sur lequel je voudrais insister est la présence à Rome d'une foule d'architectes et de sculpteurs lombards. M. Bertolotti avait déjà dressé une liste de ces artistes du Nord; M. M. l'a considérablement enrichie. On lira avec intérêt les textes où sont nommés Luigi di Pietro Capponi et Pietro Marracano de Milan, Francesco Graziadei de Côme, Antonio de Pavie, les nombreux *scarpellini*, maîtres ou manœuvres, venus de Caravage. De même, vers la fin du xve siècle, Naples, aussi stérile alors que Rome en artistes, appelait des peintres ombriens et des sculpteurs lombards, dont le plus important fut Tommaso Malvito de Côme.

On trouvera dans ce volume bien d'autres détails qui, dépassant l'histoire des artistes, intéressent l'histoire de la civilisation tout entière. Des textes comme la description du palais élevé par Innocent VIII à côté de la façade de Saint-Pierre et détruit en 1610, des documents comme ceux qui décrivent l'aménagement du palais de César Borgia au Vatican, des dessins comme les vues de Rome à la fin du xve siècle tirées de la bibliothèque de l'Escurial, aident à reconstituer l'image de

la Ville des papes au temps des Borgia. On ne trouvera rien de plus frappant, pour caractériser l'éphémère pontificat de Pie III, que les comptes pour les cérémonies du couronnement et des funérailles, séparées à peine par quatre semaines. Et quelle considération éloquente ou ironique vaudra ce fragment de cérémonial ? Le jour des Morts de l'année 1512, les cardinaux vont à la chapelle Sixtine donner l'absoute aux sarcophages de Sixte IV et de ses successeurs : le tombeau provisoire d'Alexandre VI était déjà abandonné de tous, et en ce jour il n'y brûlait pas même une chandelle : *nec hodie una candela apposita ad sepulchrum fuit*.

Il faut se féliciter que la générosité d'Eugène Piot permette à l'Institut de multiplier des publications de cette importance et d'enrichir rapidement une collection qui comprend déjà, avec l'œuvre savante de M. Müntz, les précieux catalogues de MM. Babelon et Pottier.

Émile BERTAUX.

B. von BILBASSOFF. **Katharina II, Kaiserin von Russland, im Urtheile der Weltliteratur**, autorisirte Uebersetzüng aüs dem rüssischen von Dr Th. Schiemann. Berlin (J. Raede). 1897, 2 v. in-8; 706 et 739 p.

L'éminent professeur russe, M. B. de Bilbassoff, à Saint-Pétersbourg, consacre sa vie à une monumentale étude de la grande Catherine. Les deux premiers volumes, parus en 1893 en allemand, s'arrêtent à l'année 1764. La suite de cette capitale publication a été suspendue par ordre de la censure russe [1].

Aujourd'hui, M. B. fait paraître, dans une traduction allemande, due à la plume de M. le Dr Théodore Schiemann, professeur à l'Université royale de Berlin, deux forts volumes, comprenant la bibliographie du sujet, et intitulés *Catherine II, jugée par la littérature universelle*.

L'ouvrage renferme 1281 notices, qui sont les comptes rendus critiques des ouvrages relatifs à Catherine, écrits dans toutes les langues, le russe excepté. Le premier volume se rapporte aux publications contemporaines de la vie de l'impératrice, de 1744 à 1796 ; le second, à celles qui ont suivi sa mort, de 1797 à 1896. Il ne s'agit point d'une sèche bibliographie, mais bien d'analyses savoureuses, dues à un homme qui connaît en outre les livres russes relatifs au sujet, mais laissés pour le moment de côté, et qui a consulté toutes les collections d'archives accessibles en Europe.

Ce n'est pas sans sévérité que M. B. apprécie les travaux de ce siècle, ainsi, en Allemagne, ceux de Raumer, d'Hermann et de Brückner. Très favorable à l'œuvre de M Rambaud et au livre plus récent encore

---

1. Bilbassoff, *Geschichte Katharina's II*, übersetzt von M. von Pezold ünd P. von R., Berlin (Cronbach), 1893 ; 2 vol. en 4 fascicules in-8. Voir *Revue critique*, nouvelle série, t. XXXVI, p. 86 (août 1893).

de M. de Larivière, il attaque avec vivacité le *Roman* de M. Waliszewski, auquel il reproche, entre autres défauts, son manque de critique historique et ses préjugés contre Catherine, ravalée par le brillant historien polonais au rang d'une aventurière.

On pourrait, en revanche, reprocher à M Bilbassoff lui-même son exclusivisme russe; il n'est pas toujours maître de sa passion. Son admiration pour Catherine ne va pourtant pas jusqu'à l'empêcher de la juger impartialement. Il admet l'authenticité de ces fameux *Mémoires*, publiés par Herzen à Londres en 1859; et cependant ne doit-il pas persister un doute contre la publication d'un livre dont on ne connaît ni le manuscrit, ni même l'histoire? J'irais jusqu'à solliciter une expertise en écriture pour établir l'authenticité du texte original, si jamais il était permis de le consulter.

Dans cette série de 1281 comptes rendus critiques concernant l'histoire de Catherine, il se rencontre fort peu d'erreurs. On ne peut que s'incliner devant le savoir immense, la conscience scrupuleuse, la sûreté de critique d'un auteur qui a donné d'avance, dans cette publication, les garanties les plus solides du mérite de son histoire, encore inachevée, de la grande autocrate de Russie.

De Crue.

Mémoires et notes de Choudieu, avec une préface et des remarques, par Victor Barrucand. Paris, Plon, 1897. In-8, xv et 484 p. 7 fr. 50.

Les papiers de Choudieu, que la ville d'Angers a récemment acquis pour cent francs et que M. Barrucand publie aujourd'hui, offrent quelque intérêt, bien que le conventionnel soit souvent inexact, très partial, intransigeant, et qu'il ait tort de réfuter trop souvent Thiers, Dulaure, Peltier, Ferrières, etc., au lieu de dire simplement ce qu'il a vu et ce qu'il pense. Nous n'avons là, du reste, que des chapitres détachés ou fragments de chapitres sans lien entre eux. On nous permettra de les énumérer rapidement. Influences révolutionnaires : réflexions et anecdotes sur le clergé, la noblesse et la magistrature de l'Anjou; on comprend, après les avoir lues, que Choudieu embrasse le parti de la Révolution avec enthousiasme, parce qu'il a été dégoûté, rebuté par l'arrogance des nobles et la morgue des magistrats (p. 46). Débuts de la Révolution à Angers. Rôle de Choudieu à la Législative (il répond à des accusations portées contre lui dans certains articles biographiques). Le 10 août (il raconte que Roux-Fazillac savait par une dame de la cour, sa maitresse, tout ce qui se passait au château et le redisait à Choudieu, qui le rapportait à d'autres; il retrace ce qu'il a fait au 10 août, les conseils qu'il a donnés à Santerre, l'accueil qu'il fit à Bachmann, etc.; il nous apprend qu'il refusa d'être nommé commissaire avec Antonelle et Kersaint et que, sur son refus, Peraldi lui fut substitué; mais il se

trompe lorsqu'il déclare que Petion tenta d'empêcher le 10 août, et qui le croira lorsqu'il prétend que Rohan-Chabot était l'amant de Mme Élisabeth?). Les journées de septembre (il soutient que les royalistes ont fait massacrer les prisonniers d'Orléans, dont les révélations pouvaient les compromettre!). Montagne et Gironde (il y a là quelques portraits assez ressemblants dont l'historien pourra tirer profit). Du fédéralisme (il s'imagine que les Girondins étaient fédéralistes et assure sérieusement qu'ils excitaient Paoli à livrer la Corse aux Anglais). Le procès du roi (on peut croire désormais, sur son témoignage, que Berruyer, et non Santerre, ordonna le roulement des tambours, et on lit avec curiosité l'histoire du rendez-vous qu'une jeune dame lui donna pour le retenir prisonnier le jour où se décida le jugement du roi). Le recrutement. La réaction thermidorienne (détails sur Fréron et la jeunesse dorée, et sur le 12 germinal). On remarquera dans le dernier tiers du volume — la partie la plus instructive — l'article *Proconsul montagnard* (de bonnes pages sur le rôle des représentants), les pièces qui se rapportent à l'attitude de Choudieu en 1815, où il fut lieutenant extraordinaire de police à Dunkerque, les importantes *Notes sur la Vendée* (p. 359-447), et les *Notes sur la Révolution*, où l'on trouve des jugements qui ont leur prix, et notamment une suite de notices qui méritent d'être consultées, sur les femmes de cette époque. Il faut donc remercier M. Barrucand de nous donner ces fragments de Choudieu, tout en regrettant qu'il n'ait pas mis un peu plus de soin à la correction des épreuves, et surtout à l'orthographe des noms propres [1]. A. C.

Briefwechsel zwischen Karoline von Humboldt, Rachel und Varnhagen, par A. Leitzmann. Weimar, Bœhlau, in-8, x et 222 p., 4 mark 50.

Il y a là 83 lettres qui forment deux parties. Dans la première, Caroline de Humboldt et Rachel Levin, qui se sont connues à Berlin, s'écrivent des lettres sentimentales, passionnées, parfois très singulières, où chacune s'enthousiasme pour un homme, Caroline pour Burgsdorff, et Rachel pour Finckenstein. Les lettres de Caroline, durant cette première partie de la correspondance (1795-1801), retracent ses relations de société à Iéna, où elle fréquenta Schiller et Gœthe, et son séjour à Paris, où elle voit Schlabrendorf et Lombard (à noter, en passant, son aventure avec le précepteur Gropius qu'elle est obligée de renvoyer, et son

1. On peut chicaner de ci de là l'éditeur : p. VII, Choudieu n'a pas été « élève à l'École militaire de Metz »; il suivait, comme aspirant, les cours de l'École d'artillerie pour se présenter à l'examen d'élève. P. 35, lire Moreton et non *Morton;* p. 51, Marchangy et non *Marchangies;* p. 71, Desjardin et non *Desjardins;* p. 72 et 99, d'Obterre et non *Dopterre*, et Daverhoult et non *Daveyrhoult;* p. 85, Malouet et non *Malhouet;* p. 192, Sicard et non *Siccard*; p. 284, Fernig et non *Ferny;* p. 476, Simond et non *Simon;* p. 187, le personnage cité par Choudieu et l'éditeur se nommait, non *Dufraise*, mais Dufresse.

enthousiasme pour Paris et sa « liberté infinie »). — Dans la seconde partie (1811-1815), Varnhagen, qui ne sera le mari de Rachel qu'en 1814, mais qui possède son cœur depuis 1808, correspond avec Caroline. Ses lettres sont fort spirituelles et très habilement tournées, mais souvent d'un tour trop élégant et recherché ; il flatte Caroline, il l'encense, car il a besoin d'elle, il a besoin du crédit de l'ambassadeur de Prusse pour se pousser dans le monde. Aussi aimons-nous mieux les lettres de Rachel, qui s'est faite infirmière et qui quête des secours pour les blessés de la guerre, pour les « pauvres braves Prussiens ». Plus naïves, plus franches et sincères, ces lettres nous renseignent en outre sur Marwitz, sur Gentz, et nous décrivent parfois d'une façon saisissante les élans du patriotisme allemand, ses découragements momentanés, ses fiévreux espoirs. On regrettera que l'éditeur, M. Leitzmann, n'ait pas résumé dans un tableau d'ensemble la curieuse liaison des trois personnages dont il publie les lettres ; mais de courtes notes, rejetées à la fin du volume, donnent, sur les hommes et les choses que mentionne cette correspondance, de précieux éclaircissements.

A. C.

Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstrœmungen, tome III, par George Brandes, Leipzig, in-8, 347 pages.

Ce nouveau livre de M. Brandes est le troisième volume de son ouvrage sur les principaux courants de la littérature du XIX^e^ siècle : il a pour titre : *La Réaction en France*. Il nous montre le principe d'autorité, ruiné à la fin du XVIII^e^ siècle par la Révolution, rétabli au commencement du XIX^e^ par les écrivains religieux et monarchistes de l'Empire et de la Restauration,

Il n'est pas besoin d'insister sur la valeur de l'œuvre de M. Brandes. Il n'est personne qui ne reconnaisse en ce critique un des esprits les plus puissants de l'époque actuelle, un de ceux qui savent s'élever au-dessus de la simple constatation des faits et en dégager les idées générales qu'ils renferment. A ce titre ce nouveau volume est égal aux précédents. La méthode critique de M. B. est particulièrement intéressante en ce qu'il ne sépare pas l'étude de la littérature de celle de la société, et qu'il recherche attentivement l'action réciproque qu'elles exercent l'une sur l'autre. A ce titre, ses ouvrages relèvent de la philosophie et de l'histoire de l'humanité tout autant et plus que de la critique littéraire proprement dite.

Voici les titres des principaux chapitres de ce nouveau livre : la *Révolution ;* le *Concordat* ; le *Principe d'autorité* ; le *Génie du Christianisme* ; *Joseph de Maistre* ; *Bonald ; Chateaubriand* ; *Mme de Krüdener ; Lamartine et Hugo*, etc. Ce sont comme les différentes étapes de la démonstration d'une seule et même idée : la restauration du principe d'autorité.

Qu'est-ce que M. B. entend par ce mot? Il le définit dans son introduction: le principe qui considère que le respect des idées léguées par les ancêtres est la base de la vie individuelle et sociale. Nous admettons cette définition, en faisant observer toutefois à M. B. qu'elle ne convient pas de tout point à l'œuvre de Napoléon, qui est dans sa plus grande partie issue de la Révolution et porte l'empreinte de ses idées. Aussi n'a-t-il pas beaucoup insisté sur l'influence napoléonienne, sauf sur le Concordat, qui rentre en effet dans sa démonstration.

C'est avec raison que M. B. distingue dans la Révolution l'influence de Voltaire qui est destructive, de celle de Rousseau qui est créatrice et féconde; l'un détruit le principe d'autorité, l'autre le remplace par le sentiment plus large de la fraternité et de la solidarité humaine. Mais à bien des égards, la Révolution française fut prématurée; elle en usa trop violemment avec l'esprit et l'âme du peuple, avec les idées des ancêtres. Les persécutions religieuses en particulier n'arrachèrent pas du cœur de la nation le respect de la religion, qui y avait jeté de trop profondes racines. M. B. a écrit sur ce point une page charmante, pleine de verve et de sentiment, sur l'attachement du paysan aux pratiques du catholicisme. Il montre aussi qu'en croyant affaiblir le clergé par la confiscation de ses biens, la Révolution lui donna une force nouvelle: désormais, le prêtre n'a plus qu'à compter sur son autorité morale; il est ramené de vive force à la pauvreté que recommande l'Evangile.

Le Concordat donne le premier signal, et le plus décisif, de la rupture avec les idées de la Révolution. Cette reconnaissance officielle de l'idée religieuse et de ses représentants attitrés servait sans doute les plans de Bonaparte; il rêvait une sorte de main-mise sur le clergé dont il voulait faire un instrument de son despotisme. Mais par la cérémonie de Notre-Dame et la restauration religieuse, il relève une puissance plus forte que la sienne et qui devait lui survivre. Il s'en est aperçu plus tard quand il a dit que le Concordat avait été la « grande faute » de son règne. En ceci, d'ailleurs, il fut merveilleusement aidé par ce que M. B, appelle la « littérature d'émigrants », en particulier par Chateaubriand et le *Génie du Christianisme*. Cette littérature nouvelle, toute inspirée de Rousseau, va servir à combattre Rousseau lui-même et est en opposition avec l'œuvre du XVIII^e siècle: elle remplace la froideur, la sécheresse. le respect des règles et des traditions mortes, par l'appel au sentiment, à l'âme, à la passion, à la poésie. De là sortira tout le romantisme; et grâce à la résurrection de l'idée chrétienne, le principe d'autorité va reprendre une vigueur nouvelle.

La théorie est curieuse assurément, et M. B. est le premier, à notre connaissance, qui ait montré avec une telle puissance logique que l'œuvre de Voltaire avait été détruite toute entière, ou peu s'en faut, par celle de Jean-Jacques, et que Rousseau, tant maudit par la Restauration et le parti catholique, avait été l'auxiliaire le plus puissant de la Restauration et du catholicisme. Chateaubriand, disciple de Rousseau en

littérature, a réhabilité le principe d'autorité par l'appel au sentiment : le résultat en est le triomphe momentané des vues monarchiques et chrétiennes. De là viennent le merveilleux chrétien des *Martyrs*, l'imitation de la Bible et de Milton, les théories de J. de Maistre, le mysticisme de M^{me} de Krüdener ; de là aussi, les poésies chrétiennes et royalistes de Lamartine et de Victor Hugo ; de là enfin, ce singulier mélange de la religion et de l'amour dans des œuvres telles qu'*Éloa, le Lac* et les *Méditations*. Ce christianisme d'ailleurs est purement esthétique, et M B. ne craint pas de prononcer à ce propos le mot d'*hypocrisie* ; soit, mais en admettant que les hypocrites ont été les premières dupes de leur sensibilité et de leur exaltation poétique. Il y a des degrés dans la sincérité et dans la croyance. Chateaubriand a reconnu plus tard qu'il s'était abusé lui-même. Il est certain cependant que jamais temps ne fut moins sincère, plus préoccupé de faire servir l'idée religieuse à la police des nations, que celui qui vit éclore la Sainte-Alliance. Mais bientôt, avec Lamennais, la théorie de la souveraineté de la raison et de la souveraineté du peuple allait reprendre une vigueur nouvelle et faire tomber de nouveau le principe d'autorité qu'avaient ressuscité les premières années du XIX^e siècle.

Tel est le livre de M. Brandes, singulièrement vigoureux, écrit parfois avec une ardeur de polémiste et une absence de sympathie fort évidente pour le principe d'autorité, politique ou religieux, — mais plein d'idées nouvelles exprimées en une langue excellente, toute d'éloquence et de verve.

Mais pourquoi manque-t-il une table des matières qui serait si commode pour les recherches ?

Paul GAUTIER.

BULLETIN

— Les musicologues et les esprits curieux d'histoire musicale ne liront pas sans intérêt l'article de M. Albert THIERFELDER, de Rostock, inséré dans le *Philologus*, t. LVI, p. 492-524, et intitulé : *System der altgriechischen Instrumentalnotenschrift* (Leipzig, Weicher. 1 franc). On sait que la clef de l'ancienne notation instrumentale grecque est un problème dont F. Bellermann, puis R. Westphal ont cru avoir trouvé la vraie solution. M. Th. n'entreprend pas de les réfuter ; il les condamne sans considérants, et nous donne, à son dire, le mot de l'énigme. Son « System » est très ingénieux ; il repose sur le roulement des lettres des alphabets archaïques (phénicien, chalcidien, etc.) qui de neuf en neuf lettres lui procurent des notes distantes d'une octave ; mais ce résultat est obtenu au prix de conjectures hardies, téméraires, dont plus d'une même semblera suspecte. Pour n'en citer qu'un exemple, il est obligé d'admettre, sans souci de l'anachronisme, que le double sigma lunaire représente dans la plus ancienne notation l'epsilonn carré, arrondi (ϵ) signe qui jusqu'ici passait pour appartenir à l'onciale. Il veut bien convenir toutefois que la présence de l'epsilonn carré (E), situé à la quarte supérieure, est troublante (stœrend).... Pour que

l'on pût discuter utilement les hypothèses de M. Thierfelder, il faudrait qu'un savant de bonne volonté jetât un peu de jour dans les broussailles de son argumentation. Nous n'en avons pas le courage. — C.-E. R.

— M. l'abbé L. Jérome, professeur au grand séminaire de Nancy, vient de publier dans la *Revue canonique* et de faire tirer à part (Paris, Lamulle et Poisson, 1897, 15 pp. in-8°) une étude d'histoire et de droit ecclésiastique, *La question métropolitaine dans l'Église franque au temps de Charlemagne*; l'auteur y établit que le pouvoir des métropolitains dans l'Église gauloise et franque, à peu près disparu du VI° au VIII° siècle, a été restauré, dans une certaine mesure, soit dès avant Charlemagne, soit sous le règne même de ce dernier, sans que ce dernier ait pris une part bien active, ni surtout prépondérante, à cette restauration poursuivie par le Saint-Siège, et terminée, en fait, à la mort du vieil empereur. Cependant le pouvoir des métropolitains reste moins étendu, moins considérable que précédemment, Charlemagne jugeant sans doute « ce rouage sinon tout à fait inutile, du moins superflu ». — R.

— Dans une plaquette intitulée : *Delle relazioni trà Urbano VI e la repubblica di Genova* » (18 pp. in-8°, extrait du *Giornale ligustico*, année 1897), M. G. Cogo étudie le séjour d'Urbain VI à Gênes (23 septembre 1385-16 décembre 1386). Ce petit travail est très bien fait, et le lecteur trouvera dans les notes quelques documents inédits intéressants, tels que le contrat conclu par la commune de Gênes avec le représentant du pape pour la délivrance d'Urbain, assiégé par Charles III de Naples, une lettre du roi Wenzel aux Génois, concernant le pape, etc. — N. J.

— M. Charles Haskins, de l'Université du Visconsin, aux États-Unis, a fait faire un tirage à part d'un article rédigé par lui pour l'*American Historical Review* (janvier 1898) et relatif à *la vie des étudiants au moyen âge, d'après leur correspondance* (26 pp., in-8°). — Cette courte mais consciencieuse étude est basée sur les recueils épistolaires et les formulaires déjà connus, pour ce temps, et sur quelques autres étudiés par l'auteur à Paris, Munich, Londres et Oxford; il n'apprendra pas des faits bien nouveaux à ceux qui ont étudié de près la matière, mais il résume avec esprit, et en énonçant des principes de méthode critique très louables, ce que ces recueils permettent d'affirmer avec certitude, sur les habitudes et les études des *escholiers* du moyen âge. Pour nous, ce qui nous a le plus intéressé dans ce travail, c'est de voir l'existence des étudiants de Paris, d'Orléans ou de Bologne au XIII° siècle, étudiée avec tant de finesse sur ces territoires entre le Michigan et le Mississipi, dont les Peaux-Rouges troublaient seuls les forêts vierges, il y a cent ans. Un détail de ce genre, c'est tout un chapitre glorieux de l'histoire générale de la civilisation. — R.

— Le 137° volume des *Sitzungsberichte* de l'Académie impériale des sciences de Vienne (section historique et philosophique) contient un volumineux mémoire de M. Henri de Zeissberg, rédigé en bonne partie sur des documents recueillis dans les Archives générales d'Aragon à Barcelone par l'ancien administrateur de ce dépôt, Don Manuel de Boffarul, et complété par des pièces tirées des archives de Vienne et des textes des chroniqueurs allemands contemporains. C'est l'histoire de la princesse Élisabeth d'Aragon, fille du roi Jayme II, qui épousa l'archiduc Frédéric le Beau d'Autriche, en 1314, et survécut de quelques mois à peine à son époux, le rival, puis le collègue de Louis de Bavière, roi d'Allemagne. L'auteur ne parle pas seulement de la reine, décédée en 1330, mais encore de ses ascendants, collatéraux et descendants avec tous les détails possibles. Aussi son travail (*Elisabeth von Aragonien*, Vien, Gerolds Sohn, 1898, 204 pp., in-8°) intéresse-t-il par ses débuts l'histoire de la péninsule ibérique, et s'il n'apporte pas beaucoup de faits nouveaux à l'histoire générale de l'Allemagne, il est plus important pour celle, plus spéciale, de la maison d'Au-

triche et l'on y trouvera nombre d'indications sur la généalogie des familles régnantes du premier tiers du XIVᵉ siècle. On y pourra glaner aussi, çà et là, quelques traits curieux pour l'histoire de la civilisation à cette époque. — R.

— M. CHEYLUD, après avoir étudié les médecins-chirurgiens-apothicaires de Murat, nous fait connaître les *Apothicaires de Bordeaux* (Bordeaux, Mollat, et Paris, Picard, 1897, in-8°). Statuts insérés dans le *Livre des statuts* en 1542, mais sans doute rédigés antérieurement et modifiés, en février 1514, par arrêt du Parlement. Le rédacteur de 1542 n'a pas tenu compte de ces modifications, pas plus que les auteurs des statuts revisés de 1693. Pourtant (fait négligé par M. C.), nous avons la preuve que l'arrêt a été exécuté en 1534 et en 1610 (*Invent. de la Jurade*, vol. 1ᵉʳ, p. 172-174) La revision de 1693 est conçue dans un sens oligarchique et capitaliste. Les apothicaires furent en lutte contre les chirurgiens et les moines (exercice illégal de la pharmacie), et contre la Jurade qui finit (1657) par leur enlever le droit de bourgeoisie. Détails intéressants sur l'enseignement et la pratique de la pharmacie du XVIᵉ au XVIIIᵉ siècle. — H.

— Sous le titre, *Un héros de la défense nationale*, M. Lucien DELABROUSSE vient de publier, chez Berger-Levrault (Paris et Nancy, 1898, 357 pp., in-8°) une biographie d'Edmond Valentin, le dernier préfet du Bas-Rhin, qui se rendit si vaillamment à son poste, à travers les obus prusssiens, durant les derniers jours du siège de Strasbourg. Rédigé d'après des renseignements provenant du futur sénateur du Rhône lui-même, et d'après les communications d'autres témoins oculaires ou d'acteurs dans l'aventureuse odyssée de Valentin, le récit de M. Delabrousse nous apporte une série de détails nouveaux sur cet épisode du bombardement de la forteresse alsacienne, qu'il ne songe pas, naturellement, à retracer en son entier et par lequel il ne semble pas d'ailleurs qu'il ait passé lui-même. Ceux-là même parmi les « bombardés » qui se trouveraient en désaccord avec l'auteur sur tel ou tel point de détail historique, ou sur l'appréciation de certains des personnages qui paraissent dans son récit, parcourront son livre avec tout l'intérêt des souvenirs si lointains déjà, si vivants toujours, qu'il ressuscite devant leurs yeux. Ils seront reconnaissants à M. D. de l'hommage qu'il rend à la résignation courageuse de ce Strasbourg, abandonné de tous, écrasé pendant quarante jours par les projectiles ennemis, et qui, dans cette guerre néfaste, fut, parmi toutes les cités de France, celle qui a le plus durement et le plus cruellement payé pour l'incroyable et pour la folie criminelle des gouvernants d'alors. On aurait désiré quelques détails supplémentaires sur la carrière de Valentin, soit comme préfet du Rhône, soit comme homme politique dans les diverses assemblées où il a siégé. L'auteur aurait aisément trouvé toute la place nécessaires pour ces développements en supprimant la majeure partie de ses *Pièces Justificatives* qui figurent presques toutes déjà, du moins en extraits, dans la première moitié du volume, et il aurait, de la sorte, rendue plus complète la biographie du courageux patriote, qu'on ne récrira pas, sans doute, de sitôt. — R.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 25 avril — 1898

Eschyle, p. Wecklein, II et III, 1. — Uhlenbeck, Phonétique sanscrite. — Negelein, Le système verbal, IV, 8-10, trad. Eggeling. — Dieter, Phonétique du germanique primitif. — Tolra, Saint Pierre Orseolo. — Boos, Histoire de Worms, II. — Viollet, Histoire des institutions politiques et administratives de la France. — Saint-Simon, Mémoires, XIII, p. A. de Boislisle. — *Bulletin :* Baxa, Les manifestations de Prague.

Αἰσχύλου δράματα σῳζόμενα καὶ ἀπολωλότων ἀποσπάσματα μετὰ ἐξηγητικῶν καὶ κριτικῶν σημειώσεων, τῇ συνεργασίᾳ E. *Ζωμαρίδου ἐκδιδόμενα ὑπὸ* N. Wecklein; t. II : *Prométhée, les Suppliantes, Fragments*; t. III, fasc. 1 : *Fragments* (*Ζωγραφείου ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης τόμος* 6, *τόμου* 7 *τεῦχος* 1). Athènes, impr. Perris frères, 1896 et 1897; η + 1-648 p., et 649-798 p. En vente Leipzig, Otto Harrassowitz.

Je ne me crois pas obligé de m'étendre longuement sur cette seconde partie de la publication de MM. Wecklein et Zômaridis. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : l'une des raisons pour lesquelles on estime devoir être bref dans la recension d'un ouvrage est quelquefois sa valeur médiocre ou sincèrement jugée telle; ici, au contraire, l'intérêt et l'importance de l'édition ne sauraient échapper à personne; et ce serait manquer au devoir de la critique que de l'apprécier seulement du bout de la plume. Mais mon opinion sur ce second volume d'Eschyle ne diffère pas de celle que j'ai eu l'occasion d'exprimer à propos du premier, paru en 1891 (*Revue* du 27 mars 1893) : les introductions au *Prométhée* et aux *Suppliantes* sont aussi complètes qu'on peut le désirer; les notes critiques renferment tout, ou presque tout ce qui est indispensable à connaître pour l'histoire du texte, et le texte lui-même est publié avec la même rigueur, la même science et le même soin que celui des deux drames déjà parus. Quant aux notes, elles sembleront peut-être entachées parfois de prolixité ; mais il convient de ne pas oublier que l'édition s'adresse aux Grecs et aux professeurs grecs, qui ne sont pas gâtés jusqu'ici sous le rapport des bonnes éditions en leur langue, et qui ne se plaindront pas sans doute de trouver dans ces notes de trop nombreux secours. Je me bornerai donc à quelques observations. *Prométhée*, 6 : ἀδαμαντίνων δεσμῶν ἐν ἀρρήκτοις πέδαις, la note dit qu'on peut admettre la césure hephthémimère (après ἐν) « parce que ἐν est étroitement uni au génitif qui le précède ». Outre que ἐν n'est pas plus

spécialement uni à δεσμῶν qu'à ἀρρήκτοις πέδαις, c'est imaginer une bizarre explication pour trouver une césure dans ce vers, qui est coupé en deux parties égales comme tant d'autres vers où Eschyle veut produire une impression de difficulté ou de rudesse. Aux vers 64-65, M. Wecklein admet toujours, comme tous les interprètes, qu'un coin de fer est enfoncé dans la poitrine de Prométhée. Je ne puis discuter ici cette opinion qui, comme on le sait, est grosse de conséquences ; mais je ne crois pas devoir m'y ranger, et je proposerai prochainement une autre explication du passage. V. 479 σάγμασιν est une correction de Pauw, généralement adoptée, pour σώμασιν des manuscrits. On a déjà fait remarquer avec raison que cette conjecture ne cadre guère avec le vers précédent κἄζευξα... ἐν ζυγοῖσι, et j'ai des doutes sur sa nécessité ; c'est une de ces restitutions qui à première vue semblent évidentes, mais qu'une plus ample réflexion ébranle sérieusement ; il est toujours bien délicat de corriger Eschyle. *Suppliantes*, 9-10 : γάμον Αἰγύπτου παίδων ἀσεβῆ τ' ὀνοταζόμεναι est peu explicable sous cette forme, si l'on n'admet pas une lacune après le participe avec Weil ; les exemples invoqués pour justifier la place de τε ne sont pas de même nature, et le passage de Sophocle, *Phil.* 1451 où γάρ est après cinq mots a été corrigé avec raison par Fr. Schubert. V. 33 et sv., la note recommande une construction qui me semble forcée, sous prétexte que ἄνεμοι ἁλός est inadmissible. V. 615 je ne vois aucune raison de corriger πανδημίᾳ en πανδημίας avec H. Voss, pour en faire le complément de χερσί ; et la comparaison de Platon, *Leg.* 829 *b* πανδημίαν ἐξάγειν est d'autant moins exacte que le mot y est précédé de ὡς, *pour ainsi dire*[1]. — Les fragments sont disposés, par suite des nécessités de la composition, de la manière suivante : 1-120 à la fin du tome II, 121-495 dans le 1er fascicule du tome III.

My.

A. Manual of Sanskrit Phonetics, in comparison with the Indogermanic Mother-language, for Students of Germanic and Classical Philology, by Dr. C. C. Uhlenbeck. — London, Luzac, 1898. In-8°, xij-115 pp.

Ce mince et élégant volume, adaptation de l'édition hollandaise de 1894, est un excellent résumé de phonétique sanscrite : rigoureusement exact, il est à peine besoin de le dire, et le nom de l'auteur nous en est garant ; pour complet, c'est une autre affaire ; il s'en faut quelque peu, même au simple point de vue pédagogique. C'était une trop grosse entreprise, que de faire tenir en une centaine de pages toute la phonétique du sanscrit, deux fois rapportée — successivement par méthode déductive et inductive — à celle de l'indo-européen, surtout en multipliant comme l'a fait M. Uhlenbeck les exemples de chaque loi. L'abon-

1. *Prom.* 489, au lieu de δι' lire δ'.

dance même de la documentation sur la plupart des points entraînait sur d'autres d'inévitables lacunes. Un seul exemple : p. 17, on apprend que le changement de *e* âryen en sk. *a* est postérieur à la palatalisation de *q* devant *e*, et en tournant la page on trouve comme preuve sk. *vrka* vocatif; là-dessus, comme l'indo-européen était **wrqe*, on se demande pourquoi le sk. a *vrka* et non pas **vrca*, et l'on se reporte à la loi de palatalisation (p. 64) pour éclaircir le mystère; mais on n'y trouve point *vrka*, et, bien plus, on y trouve sk. *ôjas*, qui ne peut être que * *augos* avec palatalisation inexplicable de *g* devant *o*. Ces énigmes élémentaires eussent dû être résolues. Et qu'on ne dise pas qu'un débutant ne se les posera pas : s'il ne se les pose, c'est tant pis pour lui, et il fallait les prévoir de sa part ou, à défaut, y appeler son attention. Le pire savoir, c'est l'acceptation machinale des enseignements du maître ou du livre.

Encore quelques menues querelles. Pourquoi lui apprendre — il n'y est que trop enclin — à ne pas prononcer le visarga (p. 8)? Tous les vers qu'il récitera seront faussés. Désigner les racines disyllabiques par le terme technique *udâtta* (p. 36), c'est ne rien lui dire, s'il ne sait pas ce que c'est; et, s'il le sait, c'est l'embrouiller; car il ne comprendra pas comment une racine peut porter l'accent aigu. L'*r* long de l'acc. pl. *pitrn mâtrs* (p. 41) est trop évidemment analogique de *agnîn gatîs* pour offrir la moindre difficulté. L'équivalence sk. *l* pour *r* primitif n'est pas relevée (p. 53) : *lumpati* = lat. *rumpit*. Ce n'est pas seulement lit. *koseti* « tousser », mais peut-être ag. *hwôsta*, qui atteste le vocalisme primitif *á* (p. 65) : s'il eût été *ô*, l'*h* germanique serait délabialisé [1]. Il n'y a aucune raison pour restituer sk. **amugzdhvam*, en d'autres termes pour expliquer la forme *amugdhvam* par l'aoriste sigmatique plutôt que par l'aoriste radical.

Il eût été bon enfin, dans l'intérêt des étudiants, que les mots cités fussent traduits; car les plus superficiels seront sujets à s'imaginer que got. *gaggan* signifie « jambe » (p 38), que all. *chamb* signifie « mâchoire » (p. 58), et que ῥέζω à la p. 51 est le verbe « faire ». Ce n'est pas pour ceux-là, apparemment, que M. Uhlenbeck a écrit. Il faut lui souhaiter beaucoup de lecteurs dignes de lui.

V. Henry.

Zur Sprachgeschichte des Veda. Das Verbalsystem des Atharva-Veda sprachwissenschaftlich geordnet und dargestellt, von Julius von Negelein. — Berlin, Mayer u. Müller, 1898. In-8, (viij-) 104 pp. Prix : 3 mk.

Les travaux estimables du genre de celui-ci supposent une préparation linguistique approfondie et une assidue fréquentation des index de

---

1. La thèse inverse a été soutenue, mais non pas définitivement démontrée, je crois, par M. Zupitza.

Grassmann et de Whitney, mais non pas nécessairement une familiarité directe avec les textes eux-mêmes. Jusqu'à quel point, toutefois, ils y pourraient gagner, on en jugera par un ou deux exemples : p. 91, dans le relevé des infinitifs, on cherche en vain le plus simple, le plus curieux, le plus précieux en ce qu'il manque au Rig et n'appartient qu'à l'Atharva, le type en *-m* tout court * *dhâm* de *pratidhâm* A. V. VIII. 8. 20; au bas de la p. 79, on se heurte au barbarisme *çâkaçiti* (lire *câkaçîti*), qu'on accepterait volontiers pour une coquille, — elle ne serait pas la seule omise aux errata, — s'il ne revenait répété à satiété sous diverses formes à la page suivante. On se demande aussi ce que vient faire parmi les parfaits (p. 76) une forme visiblement aoristique *ârat*, et par la même occasion on est pris de la curiosité de savoir ce que l'auteur pense de la forme *arshat* ou *ârshat*, qui se lit au même vers (A. V. X. 4. 1) ; mais on ne la trouve pas à l'index final, et de la chercher ligne à ligne à travers l'ouvrage, il n'y faut pas songer. D'une façon générale, d'ailleurs, la discussion des formes énigmatiques ou douteuses manque d'ampleur : sur *âsthan* (p. 32) de A. V. XIII. 1. 5 [1], M. v. Negelein renvoie à p. 30, n. 2, où il n'en est pas question, au lieu de p. 18, n. 1, qu'on retrouve grâce à l'index; mais là même on n'est pas entièrement édifié. M. v. Negelein ne paraît pas avoir vu que la question de savoir si *âsthan* existe ou non est inséparable de celle de l'existence de *âstam,* dont il traite en un tout autre endroit (p. 8); il ne paraît pas avoir vu non plus que, dans cette dernière forme, la grosse difficulté, c'est l'accent aigu de la syllabe initiale ; car le mot doit être atone, si, comme tout l'indique et comme lui-même l'entend, c'est un verbe fini. Ainsi toute cette famille de mots est véhémentement suspecte de corruptions de tout genre [2].

Avec cela, l'ouvrage est une *gekrönte Preisschrift*, et nul ne songera à s'en étonner. Alors même qu'on y relèverait bien d'autres lacunes, de telles statistiques méritent tous les encouragements, de par le consciencieux effort qu'elles supposent et le profit que la science en tirera. Somme toute, l'auteur a atteint son but : le *Verbe védique* de M. Delbrück est désormais complété et remis au point.

V. Henry.

The Çatapatha-Brâhmaṇa, according to the text of the Mâdhyandina School, translated by Julius Eggeling. Part IV : books VIII-X. (Sacred Books of the East, t. XLIII). Oxford, Clarendon Press, 1897. In-8 cartonné, xxvii-410 pp. Prix : 12 sh.

Avec le tome III de sa merveilleuse traduction, M. Eggeling en est

---

1. Pour lequel j'ai proposé la correction *âsyan* = *âsyat* « il a dispersé » : *Rohitas*, p. 24, et cf. *Livre VII de l'A.-V.*, p. 98. Mais l'auteur ne me cite pas : il pense sans doute, avec quelque raison, que trancher le nœud n'est pas le résoudre.

2. J'avoue ne pouvoir absolument pas comprendre (p. 43, n. 5) comment *gup* serait un dénominatif (?) de *gô*.

resté à la disposition de la première couche de briques de l'autel [1]. Le livre VIII achève l'exposé de la construction de ce bizarre monument, symbole massif du fougueux oiseau solaire, dont chaque brique, chaque joint, chaque interstice est à son tour un dédale de symboles. Dès le début, un sobre résumé permet de se guider à travers cette effroyable complication, et, de place en place, une figure géométrique suit et fixe les progrès du travail. L'autel achevé, le livre IX décrit en détail la scène qui s'y joue : cérémonies préliminaires, installation et consécration d'Agni, sacrifice enfin du Sôma, qui est le but et l'aboutissant suprême de toutes ces prescriptions liturgiques. La longue section du Brâhma*n*a consacrée à l'autel de briques se clôt, avec le livre X, par un ensemble de spéculations théosophiques et cosmogoniques empreintes de ce mysticisme confus et diffus que seule, si je ne me trompe, la littérature sacerdotale de l'Inde a su porter à ce degré de chaotique perfection. Ainsi nous apprenons (p. 381) que l'autel de briques est le monde terrestre, l'atmosphère, le ciel, le soleil, les astres, les mètres poétiques, l'année, le corps humain, l'ensemble des êtres et l'ensemble des dieux : le tout déduit avec un luxe de détails, d'identifications partielles et de raisonnements dans la déraison, à faire tourner la cervelle la plus solide. C'est toujours un étonnement de se replonger dans un tel milieu intellectuel ; mais c'en est un autre, en sens inverse, si l'on vient à songer que de ces incohérences est sortie la philosophie parfois sublime des Upanishads. En vérité, il ne faudrait jamais désespérer de l'esprit humain.

A ceux qui sont dispensés de pénétrer ces puérils arcanes, j'en voudrais du moins donner quelque idée, par la citation d'un des fragments les plus anodins que j'aie pu choisir : il s'agit d'un certain chaudron rituel (p. 187).

« C'est dans une île qu'il faut le disposer ; car, lorsqu'on le chauffe, il souffre ; alors, si on le disposait sur la terre, sa souffrance pénétrerait dans la terre ; et, si on le disposait sur l'eau, sa souffrance pénétrerait dans l'eau. Que si au contraire il est disposé dans une île, il ne fait pas de mal à l'eau ni à la terre : comme il n'est pas plongé dans l'eau, il ne fait point de mal à l'eau ; et, comme l'eau en fait tout le tour et que l'eau est un élément d'apaisement, il ne fait point de mal à la terre. En conséquence c'est dans une île qu'il faut le disposer. »

Mais tous les sacrificateurs n'ont pas l'enviable privilège d'habiter le quartier Notre-Dame. Qu'à cela ne tienne : le symbolisme offre ici ses accommodements.

« En fin de compte, mieux vaut le disposer sur l'autel du feu ; car l'autel du feu, c'est tous les mondes terrestres, et les pierres qui l'enclosent sont les eaux. C'est pourquoi, en le disposant sur l'autel du feu, on le dispose effectivement dans une île. »

---

1. Cf. *Revue critique*, XLIII (1897), p. 358.

Et le subtil écrivain continue en donnant deux autres raisons, non moins décisives, de placer le chaudron sur le feu [1].

V. H.

Laut- und Formenlehre der Altgermanischen Dialekte. Zum Gebrauch für Studierende dargestellt von R. Bethge, O. Bremer, F. Dieter, F. Hartmann und W. Schlüter, herausgegeben von Ferdinand Dieter. I. Lautlehre. — Leipzig, Reisland, 1898. In-8, xxxv-343 pp. Prix : 7 mk.

Les auteurs ne disent pas, mais on a le droit et le devoir de dire pour eux, que l'ouvrage dû à leur savante collaboration est destiné à remplacer, dans toutes les bibliothèques de germanistes et d'indogermanistes, la *Grammaire comparée* de Grimm, comme le *Grundriss* de M. Brugmann a éliminé sans les faire oublier les œuvres de Bopp et de Schleicher. Le présent volume, qui forme environ la moitié de la publication totale, comprend, à la suite d'une introduction due à la plume de chacun des cinq auteurs selon sa spécialité, la phonétique du germanique primitif et de cinq de ses principaux dialectes, ainsi répartie : prégermanique, gotique et vieux-norrois, par M. Bethge ; anglo-saxon, par M. Dieter ; vieux-saxon, par M. Schlüter ; vieux-haut-allemand, par M. Hartmann. La phonétique du vieux-frison, par M. Bremer, paraîtra en même temps que la partie morphologique du livre, à très bref délai, nous dit-on. Celle de l'anglo-saxon est complétée par un exposé sommaire du vocalisme des dialectes de Northumbrie, de Mercie et de Kent. A la fin de chaque section, d'excellents tableaux de référence présentent en abrégé toutes les mutations phonétiques qui y ont figuré, avec renvoi aux paragraphes afférents. Rien enfin n'a été ménagé pour rendre cet ouvrage aussi commode à la consultation qu'il est instructif et attrayant à la lecture.

Les divergences éventuelles de vues entre les auteurs et la critique ne pouvant évidemment porter que sur les questions controversées entre les germanistes eux-mêmes, — questions traitées en détail dans nombre d'autres ouvrages, recensions et monographies et où la consciencieuse bibliographie établie par les auteurs suffira amplement pour s'orienter, — on doit ici se borner à suivre pas à pas leur exposition, en relevant les points sur lesquels on souhaiterait, pour le public studieux à qui elle s'adresse, un supplément d'information.

---

1. Il va sans dire que tous ces raffinements d'exégèse, de ritualistique et d'architecture, sont le produit d'un développement postérieur et sans doute très tardif qui s'est superposé à la simplicité relative du sacrifice des premiers âges. M. Eggeling insiste avec raison sur cette idée fondamentale dans son excellente introduction, où il a su condenser en quelques pages toute la moelle et la substance des spéculations éparses à travers les trois livres qu'il publie. La V[e] partie de son œuvre est annoncée comme sous presse.

Introduction (historique et bibliographique). — P. XIV, le *Svéthióđh*[1] n'est pas simplement « le peuple des *Suiones* », mais littéralement « notre propre peuple, le peuple des nôtres », si, comme tout le fait présumer, la première syllabe est une forme du pronom réfléchi[2]. Comparer, en sanscrit védique, le mot *svá* constamment employé par le poète pour désigner les gens de sa nation. — P. XVIII, l. 20, lire « Bayeux ».

I. Le vocalisme. — Le plan général consiste, ainsi que pour le consonnantisme, non pas à analyser chacun des phonèmes pris à part, mais à grouper sous une seule rubrique toutes les mutations similaires qui les atteignent; en d'autres termes, il n'y a point de section de l'*a*, de l'*e*, de l'*i*, etc.[3], mais une section de la métaphonie, de la fracture, etc., envisagées d'ensemble.

1. Prégermanique. — Ce n'est pas seulement après son sujet ou un adverbe (p. 3) que le verbe primitif est enclitique, mais aussi après son régime : bref, en toute position autre qu'initiale, comme l'indique bien, d'ailleurs, le développement qui fait suite, auquel toutefois manque la restriction « en proposition principale ». Le verbe en hypotaxe était orthotonique. — L'idée de voir dans les deux *é* germaniques les représentants respectifs d'une longue ordinaire et d'une longue de trois temps (p. 6) est extrêmement ingénieuse et mérite ici une mention, malgré les objections phonétiques et historiques qu'elle soulève et qui ne manqueront pas de se présenter en foule à l'esprit du lecteur.

2. Gotique.

3. Vieux-norrois. — On ne voit pas trop bien (p. 50) comment la chute d'un *n* final peut entraîner allongement compensatoire de la voyelle précédente. Mieux vaudrait maintenir avec plus de décision (p. 51) la vieille doctrine suivant laquelle l'islandais allongerait toute brève devenue finale.

4. Anglo-saxon. — Je note en passant (p. 66) une bien jolie explication physiologique d'un des changements les plus mystérieux en apparence que jamais la phonétique ait enregistrés en aucune langue : le passage de germ. *au* à ags. *éa*. Le timbre des deux composantes s'est élevé simultanément d'un degré : *a* passe donc à *e* ouvert ; *u* à *o*. Une gradation harmonique de plus : *e* ouvert passe à *e* fermé ; *o* à *a*. La longueur de l'*e* s'explique sans doute comme dans *eo* devenu *éo*[4]. — L'équivalent moderne de l'ags. *cetel* est, très régulièrement, *kettle* « bouilloire » et non **chettle* (p. 68) : le *c* ne pouvait se palataliser devant un *e* de métaphonie (lat. *catillus*). — Le mot qui signifie « étoupe »

---

1. Il est entendu que je n'ai pas à ma disposition de caractères islandais ni autres. Je transcris comme je puis et j'évite de citer les formes trop compliquées.

2. Noreen, *Abriss*, p. 36 et 218.

3. Ceci est l'affaire des tableaux synoptiques.

4. C'est ainsi du moins que j'interprète la pensée de M. D., qui est beaucoup plus sobre de détails.

(p. 89) est *ácumba*, dont la longue initiale subsiste dans la forme actuelle *oakum*.

5. Vieux-saxon. — Il y a quelque défectuosité de rédaction à constater que l'*u* se change en *o* si la syllabe suivante contient un *a*, puis, à titre d'exception, qu'il subsiste si elle contient un *i* ou un *u* (p. 102-103); car l'exception rentre visiblement dans la règle.

6. Vieux-haut-allemand. — Germ. *ê* (p. 133) ne se confond nullement avec germ. *a*, puisque celui-ci reste bref, tandis que celui-là devient *â*. — Je ne sais que penser de l'*é* de *ʒwêne* et *bêde*, mais c'est à tort que l'auteur croirait l'avoir expliqué (p. 145) : il renvoie à la p. 135, où on lit que cette voyelle est analogique, et non phonétique. Analogique de quoi?

II. Le consonantisme.

1. Prégermanique. — Les inductions et les conclusions chronologiques sur l'âge et la durée des diverses mutations, et notamment le report des premiers débuts de ce phénomène à une période voisine de l'an 1000 avant notre ère (p. 177), me paraissent irréprochables de netteté et de justesse. — Sous la chute du *g* initial (p. 179), il y avait lieu de citer avant tout **warmoʒ* = lat. *formus*. Ou M. B. rejette-t-il cette équation? — Si, dans got. *aúrti-gard-s* (pour **waúrti-*), ags. *ort-geard* « jardin de plantes », aujourd'hui *orchard*, la chute du *w* initial est en effet due à l'influence du lat. *hortus* (p. 188), ce mot nous fournit un second exemple d'une corruption fort rare, celle du fr. *choucroute*, où le sujet parlant a cherché dans le premier terme d'un composé le sens qui se dissimulait à lui dans le second.

2. Gotique. — La prononciation du type *triggws*, mentionnée, il est vrai, à la p. 207, devait venir en ligne dès la p. 194. — P. 200, l. 26-27, lire « zufällig ». — Autant je suis convaincu que le *-ne* interrogatif latin est primitivement la particule négative[1], autant j'ai peine à croire que tel soit aussi le cas pour le got. *-u* (p. 207). Il y a une difficulté de chronologie : si **ne* était déjà réduit dans la phase indo-européenne, comment apparaîtrait-il en latin sous l'aspect normal ? et, si l'atonie ne l'a réduit qu'en prégermanique, comment y affecte-t-il le vocalisme d'une nasale-voyelle proethnique? Je sais bien qu'il y a la ressource d'un doublet indo-européen. Mais pourquoi *-u* ne serait-il pas tout simplement la particule anaphorique, emphatique et atone du sanscrit védique, comme le *num* latin est sûrement le *nú* sanscrit qui n'a par lui-même aucune valeur interrogative? — La graphie *freijhals* (p. 209), puisque l'*h* n'est pas une voyelle, ne s'explique que par l'observation de la page suivante, à laquelle il eût fallu renvoyer.

3. Vieux-norrois. — P. 227, l. 16, lire « anlautendes *w* ».

4. Anglo-saxon. — J'ai vainement cherché dans six dictionnaires modernes le mot **whoost* (p. 248), qui serait le représentant actuel de

1. Cf. *Revue critique*, XLV (1898), pp. 49-50.

l'ags. *hwôsta*. — P. 254, il eût été à propos de citer les graphies, si communes en moyen-anglais, *yaf* « donna », *yaven* « donnèrent », et similaires. — La concordance si frappante *raedels* (devenu *riddle*) = all. *rätsel* n'aurait pas dû être omise (p. 261) par un écrivain allemand.

5. Vieux-saxon. — Le rapport de *is* à *ist* (p. 277) me paraît être, comme partout, celui des désinences conjointes aux désinences absolues.

6. Vieux-haut-allemand. — Il ne semble pas qu'il y ait grand avantage à compliquer le tableau du consonantisme (p. 293), en y admettant jusqu'à trois *s*, dont la distinction est douteuse, et en tout cas le départ dans la pratique impossible. — La mention de l'*f* initial « aus *pj* » (p. 306, l. 12) eût gagné à être moins sommaire. — P. 309, l. 5, lire *ih frâgên*. — Au sujet de l'alternance graphique de *v* et *f* (p. 318), on attendrait l'indication de la règle observée par Williram. — P. 321, l. 24, « anlautendes *und* intervokalisches », je suppose. — Par une défectuosité de rédaction, l'*r* des types *hôren*, *lêren*, etc., a l'air de passer pour un problème, en regard de l'*s* du got. *hausjan* et *laisjan* (p. 334) : cet *r* est la régularité même; le gotique n'a fait que propager par voie d'analogie l'*s* des formes plus radicales — Il est très bien de consacrer toute une page (336) à l'intéressant « canon de Notker » ; mais il eût été mieux encore d'en citer quelques exemples d'application. Un seul contraste tel que *tes koldes* et *und demo golde* parlera mieux à l'œil et à l'esprit d'un débutant que la formule de règle la plus détaillée.

Pour finir, une observation qui ne s'adresse qu'à l'éditeur. Le système de brochage qui laisse tomber un livre en lambeaux à première lecture manque d'agrément; mais on a la ressource de faire relier aussitôt. Il est presque intolérable, quand cette ressource fait défaut, c'est-à-dire quand le volume doit attendre son complément. Nous avons donc double raison de souhaiter le prompt achèvement de ce précieux et remarquable ouvrage.

V. Henry.

H. Tolra, **Saint Pierre Orseolo, sa vie et son temps.** Paris, Fontemoing, 1897, xxxvi-439 pp. in-8.

M. l'avocat Tolra, un «hagiographe chrétien », s'est proposé de combattre pour sa part « les affreux désordres moraux des temps actuels » en écrivant la vie de saint Pierre Orseolo.

Orseolo fut un doge vénitien du xe siècle, sur lequel on connaît quelque chose grâce à deux chroniques utilisables, celles de Jean le Diacre et de Dandolo, à la vie de saint Romuald par saint Pierre Damien et à quelques documents. Il succéda à un prince assassiné d'une manière affreuse et ne fut pas étranger à cet acte de sang : il mit le feu à sa propre maison, voisine du palais ducal, pour faire sortir par les flammes le tyran, bien gardé par ses mercenaires lombards. Il conclut

comme doge un traité avec Capodistria, apaisa la veuve du doge mort et le fils de ce dernier, patriarche de Grade, et s'occupa d'œuvres pieuses. Puis, un beau jour, il disparut, à l'insu de sa femme et de son fils même, et vint s'ensevelir dans un monastère des Pyrénées, où il mourut de la mort d'un saint.

Il y a donc un problème psychologique intéressant dans cette vie obscure d'ancien doge à la figure vague. Ce problème a tenté l'esprit subtil de Gfrörer, l'historien de Grégoire VII, et il a cru en trouver la solution [1]. Orseolo remplaçait un fidèle de l'empire germanique ; soutenu par la plupart des Vénitiens, par le clergé surtout, qui ne lui ménagea pas la canonisation historique, il avait cependant des ennemis, et l'empereur ne lui pardonna jamais. Pour échapper à la mort, il dut s'enfuir et le clergé lui trouva cette admirable retraite, où personne n'aurait pensé à le chercher.

Les pages de Gfrörer méritent d'être lues ; peut-être l'explication est-elle trop recherchée, mais il y a de la clarté, de la logique, de la distinction. M. Tolra, lui, est un « hagiographe chrétien » : il ne voit que le saint et le défend avec ardeur. Il prend un peu partout ses sources et ne choisit guère ses arguments et ses armes. Un érudit n'aurait pas signé ce livre, et les érudits ne le reliront pas souvent. Avec l'enthousiasme dont témoigne l'auteur, on aurait pu avoir au moins un bel ouvrage de sentiment, si les intentions, les excellentes intentions de M. Tolra avaient été mieux servies. Malheureusement, ce n'est guère le cas : cet ouvrage de dilettante est, disons le mot, très banal. Il y a là dedans, dans un style prétentieux, des attaques contre les sceptiques, les rationnalistes et autres, qui rappellent certains articles des journaux politiques. Ce sont des rancunes qui ne feront, certainement, plaisir à personne. L'histoire, celle des saints surtout, doit être écrite dans un tout autre esprit, et il faut se faire une autre âme pour l'écrire.

N. Jorga.

Geschichte der rheinischen Staedtekultur von ihren Anfaengen bis zur Gegenwart mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Worms, von Heinrich Boos. Zweiter Teil. Berlin, Stargardt, 1897, xi, 549 p. in-4° (illustrée par J. Sattler).

Nous avons parlé, il y a quelques mois, du premier volume de cet ouvrage où l'auteur, M. le professeur Boos, de Bâle, met lui-même en œuvre, pour le grand public, les documents réunis autrefois par lui dans son *Cartulaire de Worms*. Il embrassait l'histoire de la civilisation des villes rhénanes (ou du moins de celles du Rhin moyen), depuis

1. *Byzantinische Geschichten* von dr. Aug. Fr. Gfrœrer, éd. Weiss ; I *Geschichte Venedigs* (=1084). Gratz, 1872, in-8.

les origines jusqu'à la fin de la dynastie des Hohenstaufen. Ce nouveau tome s'étend du grand interrègne jusqu'aux guerres de Charles le Téméraire, et se basant sur des faits historiques plus nombreux et mieux établis, présente le même intérêt narratif que son prédécesseur, sans appeler d'aussi nombreuses observations critiques pour l'usage des matériaux disponibles. M. B. nous y raconte les ligues des villes rhénanes pour le maintien de la paix publique et du libre trafic, leurs luttes contre leurs évêques, leurs querelles intérieures entre le patriciat et les corporations de métiers; l'organisation municipale et son développement pendant le xiv[e] et le xv[e] siècles, la vie économique et intellectuelle des grandes villes (il n'est guère question que de Worms, de Spire et de Mayence) sont exposées d'une façon lucide et sans prétentions érudites. Tous les renvois aux sources sont rejetés à la fin du volume et sont tirés, en majeure partie, du Cartulaire mentionné plus haut. C'est un livre composé par un vrai savant pour des lecteurs qui n'ont ni le loisir ni sans doute aussi grande envie de le devenir, et il dépasse en valeur, de beaucoup, les travaux de vulgarisation historique ordinaires, rédigés sans compétence spéciale. Nous persistons à regretter que la recherche d'un « cachet artistique » ait induit l'éditeur, l'auteur et sans doute avant tout le Mécène de cette publication de luxe, M. le baron de Heyl, à employer les vieux caractères gothiques. C'est peut-être plus beau (et encore !), mais c'est positivement désastreux pour les yeux. Si elle ne devait déchiffrer que des volumes imprimés de la sorte, la critique serait bientôt aveugle.

Çà et là M. Boos se laisse aller encore à la dérive, entraîné par sa très vivace mais un peu compromettante imagination [1], et surtout nous voudrions que son style fût un peu nettoyé des mots latins et français qui y pullulent et qu'on remarque doublement dans ses volumes, parce qu'ils font trop bizarre figure, travestis par ces types ultra-gothiques [2].

R.

---

1. M. B. aurait quelque peine, j'imagine, à démontrer que son bourgeois « aspirant à des jouissances solides et se livrant au vieux péché national de l'ivrognerie » ait été *ein halbes Kind, im Traumleben befangen* (p. 10). — Je me permets de douter que, dès le moyen âge, les nobles pillards aient appelé les marchands des villes *Pfeffersaecke* (p. 87); cette expression appartient au xv[e] siècle à son déclin. — Je me demande comment un savant, connaissant la valeur des mots qu'il emploie, peut dire du pape Boniface VIII qu'il fut *vom Caesarenwahnsinn übermannt* (p. 105) ou écrire que les habitants de la France mouraient de misère et de faim *par milliers*, *après* avoir écrit que le royaume avait été changé en désert *sans habitants* (*eine menschenleere Wüste* (p. 107). — Comment un auteur peut-il écrire d'abord : *von einem nationalen Gemeingefühl war in Deutschland vollends keine Rede* (p. 107) et l'instant d'après : *Da wallte das Nationalgefühl in Deutschland hoch auf* (p. 114) ? — Comment l'empereur Charles IV peut-il représenter « l'idéal de l'État moderne » (p. 173) quand, *sur la même page*, on affirme que « son règne est la banqueroute absolue du pouvoir monarchique » ?

2. Il y a dans le riche lexique de la langue allemande des mots *allemands* pour *Operation*, *Korporation*, *Institution*, *Situation*, *Position*, *Organisation*, *Tradition*,

Paul Viollet. **Histoire des institutions politiques et administratives de la France.** Tome I, Période gauloise, période gallo-romaine, période franque. — Tome II, Période française, moyen âge (Royauté, Eglise, Noblesse). Paris, librairie Larose et Forcel, 1890-1898, 2 vol. in-8, viii, 468 et 470 pp. 16 fr.

Une œuvre vaste et remplie de faits et d'idées comme celle de M. Viollet ne peut être analysée par le détail. Un numéro de la *Revue critique* serait nécessaire. De sa pensée pénétrante et attentive, l'auteur fouille chacune des questions qui se présentent à lui. Et ces questions combien sont-elles ? — en nombre infini. Souvent il convainc, parfois les conclusions soulèvent des objections. Chaque page mériterait d'être signalée pour la méthode suivie. Avant de parvenir au but, la pensée de M. V. prend des chemins nombreux et chacun d'entre eux mériterait d'être indiqué.

L'œuvre de M. V. est avant tout une œuvre consciencieuse. Ce n'en est pas le mérite unique, ni même le mérite principal ; mais le trait dominant, persistant, celui qui, après lecture, laisse l'impression la plus forte, une impression large, qui se place devant toutes les autres

Puis — et l'on voit immédiatement que cette qualité sort de la première, qu'elle en est le produit, bien qu'elle lui soit supérieure — c'est une œuvre personnelle. On y trouve assurément des idées qui se rencontrent ailleurs, mais si on les lit dans le livre de M. V., ce n'est pas parce qu'elles se sont déjà présentées à d'autres esprits, c'est parce qu'elles lui ont été directement inspirées par les faits et les documents.

Peut-être même, dira-t-on qu'il y a fort peu d'idées dans le livre de M. V. qui n'aient déjà été émises avant lui. Ce ne saurait être un grief. M. V. n'a pas voulu être neuf. Il a voulu être vrai. Et c'est ainsi que ce livre, l'un des plus personnels que nous connaissions, paraît au premier abord un asssemblage d'idées empruntées.

La préface indique avec force les principes qui ont guidé l'auteur, ou, plutôt, ceux auxquels il a abouti. « Je considère, dit M. Viollet, le développement du droit public comme un phénomène soumis à des lois. » M. V. insiste : «... évolution constante soumise à des lois, et l'intérêt supérieur d'une histoire du droit public, c'est-à-dire d'une histoire des institutions politiques, c'est précisément la recherche de ces lois. » Et plus loin, il dit en termes parfaits : « L'histoire du droit public est une science, mais elle n'est une science qu'en tant qu'elle constate des lois. Un ouvrage consacré à ce sujet n'est lui-même un essai scientifique qu'en tant qu'il aspire à constater des lois. Autrement entendue, l'histoire du droit public serait tout simplement un répertoire, un inventaire de débris politiques et sociaux. » Ces lignes mériteraient d'être tracées en lettres d'or. Quelques-uns parmi nos contemporains qui s'occupent

---

Combination, *Speculation*, comme pour *Lethargie*, *Karavane*, *Bagatelle*, *Periode*, *Defizit*, comme aussi pour *skandalös*, *raffinirt*, *exceptionnell*, *fatal*, *brusk*, *reaktionnaer*, etc., etc. Nous négligeons les verbes et beaucoup d'autres substantifs.

d'histoire ont toujours la bouche pleine du mot « science. L'histoire est une science, science exacte, science rigoureuse, etc. Mais ces messieurs ne paraissent pas s'être jamais demandé ce qu'était une science. Et l'histoire telle qu'ils l'entendent n'a précisément rien de commun avec la science. Une cantatrice qui chante une mélodie de Mozart doit également chanter d'une manière exacte, et rigoureuse et précise, et le peintre qui fait un portrait doit également peindre d'une manière exacte et rigoureuse et précise.

M. V. ne s'en tient d'ailleurs pas à la simple théorie : il donne immédiatement l'exemple de deux des lois qui régissent le développement des sociétés, la loi de division progressive du travail et des fonctions, la loi de centralisation progressive. La première de ces deux lois avait déjà été developpée avec beaucoup de précision et de force dans un hors d'œuvre inséré par Taine dans son volume sur Napoléon. D'aprés les théories de Milne Edwards il fait un parallèle vigoureux et convaincant entre les lois qui régissent le développement du règne animal et celles qui président au développement des sociétés humaines.

Comme tous les grands historiens français, comme Le Play, comme Fustel de Coulanges, M. V. a compris que, dans le développement des nations, les individus étaient sans action, c'est la nation elle-même qui, dans ses masses profondes, détermine sa propre évolution et est réellement à elle-même son gouvernement et sa constitution. « Le roi ne fait pas la nation, dit très bien M. Viollet, c'est la nation qui fait le roi. » Ces idées ont d'ailleurs été exposées avec la plus grande puissance dans une des œuvres historiques les plus admirables de ce temps, *l'Histoire et les Historiens* par M. Louis Bourdeau.

Le seul reproche que l'on puisse faire à M. V. est d'oublier parfois ses principes si justes. Il tombe en admiration, à son tour, devant la constitution anglaise. La véritable constitution de l'Angleterre a toujours été le sens politique de son aristocratie, aussi bien foncière qu'industrielle et commerciale, qui lui fit garder contact avec les classes laborieuses. Si l'on avait eu en Franc la constitution politique anglaise, les choses auraient marché encore un peu plus mal qu'elles l'ont fait, car on aurait eu une constitution politique sans aucun rapport avec la constitution sociale.

Parmi les nombreuses observations de détail que nous a inspirées la lecture des deux volumes de M. V. nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle se rattache elle-même à des considérations générales.

M. V. fait grand usage de la *Chronographia regum Francorum* publiée par M. Moranvillé. Cette chronique est sans valeur pour le commencement du XIV^e siècle. M. V. ne s'aperçoit pas que la *Chronographia* et la chronique latine publiée par Kervyn de Lettenhove à la suite de *l'Istore et Croniques de Flandre* sont une seule et même chose. Mais laissons cela, c'est un détail. M. V. s'autorise de la *Chronographia* pour écrire qu'au lendemain de la mort de Louis X, Philippe

le Long prit violemment possession du palais de la Cité occupé par les troupes de Charles de Valois. Le fait est démenti par le continuateur français de Nangis, qui rapporte que Philippe le Long fut *paisiblement* reçu par les barons. M.V découvre sous ce « paisiblement » des arrière-pensées machiavéliques ; tandis que la chose est la plus paisible du monde. Entre les deux témoignages on ne peut pas hésiter. De ceci il ressort une fois de plus combien il serait urgent qu'un érudit — ou bien un groupe d'érudits — rédigeât une historiographie de l'histoire de France, indiquant la valeur respective des chroniqueurs ; en second lieu que, lorsqu'un érudit publie une chronique nouvelle, son premier devoir est de s'enquérir de la valeur historique du texte et d'en faire part au lecteur. M. Moranvillé, qui nous a donné une édition très méritoire de la *Chronographia*, a été pris pour elle de la tendresse la plus aveugle, et comme c'est, pour la plus grande partie du texte, une source plus que sujette à caution, son édition, loin de rendre service à la science, sera la cause d'une quantité innombrable d'erreurs. Nous n'en pouvions choisir de meilleur exemple que celui de M. Viollet.

Nous signalerons enfin dans l'ouvrage de M. V. sa belle et tranquille impartialité. Quoi de plus beau et de plus vrai que les lignes suivantes ? « Il est rare qu'un progrès politique ne coïncide pas avec quelque appauvrissement ou quelque déchéance. Les progrès de l'autorité royale assurèrent l'ordre et la paix, mais diminuèrent les libertés et amoindrirent le citoyen. La France obtint, en 1789, des garanties précieuses et retrouva certaines libertés ; mais elle perdit d'autres libertés à peu près épargnées par le pouvoir royal. Depuis 1789, notre pays a fait preuve, en propageant des idées « nouvelles », d'une force d'expansion vraiment merveilleuse; par contre il a perdu, depuis la Révolution, une grande force, celle qui naît de la fidélité aux traditions nationales. »

Ainsi les deux volumes de M. Viollet sont l'œuvre d'un grand savant et d'un noble esprit.

Frantz Funck-Brentano.

Les grands écrivains de la France, etc. **Mémoires de Saint-Simon**. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices, par A. de Boislisle, membre de l'Institut, et suivie d'un lexique des mots et locutions remarquables. Tome XIII. Paris, librairie Hachette et Cie, 1897. Grand in-8° de 675 p.

Le tome XIII des *Mémoires de Saint-Simon* s'étend de la fin de l'année 1705 (mariage du comte d'Harcourt avec M^lle^ de Montjeu), jusqu'au mois de juillet de l'année suivante (légitimation du fils qu'avait eu du duc d'Orléans M^lle^ de Sézy, appelée désormais M^me^ la comtesse d'Argenton). Le bien que je me suis plu à dire ici douze fois de suite du si soigneux et si savant éditeur, me permet de ne lui donner aujour-

d'hui que ce seul mot d'éloge, qui résume tout, il est vrai : M. de Boislisle reste égal à lui-même. Cette déclaration faite, ce devoir rempli, je me contenterai de signaler les plus intéressantes notes mises sous le texte. Ce sont les suivantes : sur Charlotte Jeannin, femme de Pierre de Castille (p. 3), sur Pierre Jeannin, « ce ministre d'État si connu sous Henri IV » (p. 4) [1], sur Bernard Renau d'Eliçagaray (p. 27-31), sur Charles Colbert, seigneur de Terron (p. 28), sur le port de Rochefort (p. 29), sur la princesse de Condé, Claire-Clémence de Maillé-Brezé (p. 32), sur l'empereur Léopold (p. 34), sur les d'Hocquincourt (p. 46), sur la marquise de Florensac, « la plus belle femme qui fut peut-être en France » (p. 47) [2], sur Mme de Grignan (p. 50), sur l'abbé, depuis cardinal de la Trémoïlle (p. 68 et suiv.), sur la belle campagne faite en 1703 par Villars, campagne « digne des plus grands généraux » (p. 76 et suiv.) [3], sur Jean-Antoine Riquetti, second marquis de Mirabeau (p. 97), sur la connétable Colonne (p. 104 et suiv.), sur le régiment du Roi (p. 119), sur Pompone II de Bellièvre, le premier président du Parlement de Paris (p. 133) [4], sur son successeur Lamoignon (p. 133 et suiv.), sur Anne de Lanclos et non de Lenclos (p. 140 et suiv.) [5], sur le déchiffreur Antoine Rossignol (p. 149), sur les Roquelaure (p. 182), sur le cardinal de Polignac (p. 211 et suiv.), sur le comte de Ximenez (p. 231), sur le cardinal de Coislin (p. 250 et suiv.), sur le chevalier de Gesvres (p. 267), sur le duc de Vendôme (p. 279 et suiv.), sur le comte et la comtesse de la Fayette (p. 313), sur les deux Langalerie (p. 334-335), sur le comte de Bonneval (p. 336 et suiv.), sur la bataille de Ramillies (p. 371 et suiv.), sur la trop célèbre « Marie-Sidonie de Lenoncourt », cette Manon Lescaut du XVII^e siècle, comme la qualifie Sainte-Beuve (p. 416), sur l'abbé Testu (p. 420 et suiv.), etc.

A la suite des *Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau*, qui

---

1. Comme je ne trouverai jamais l'occasion d'adresser même les plus légers reproches à l'annotateur, je m'empresse de signaler ici quelques petites lacunes : M. de B. n'a pas dit que Jeannin mourut à *Chaillot*, et il n'a pas cité la meilleure des études biographiques qui aient été consacrées à ce personnage : celle de M. Harold de Fontenay dans les *Mémoires* de la Société académique d'Autun. Plus loin, il a omis de citer le volume de Charles Asselineau sur la vie de la femme du grand Condé (Techener, 1872, in-12) ; plus loin encore (p. 264, note 6), il a omis de rappeler que la *Vie manuscrite* de la duchesse de Luynes, laissée par l'abbé J. J. Boileau, a vu le jour en 1873, à Bordeaux.

2. M. de B., qui multiplie les rapprochements pour notre plaisir et notre instruction, ne manque pas de rappeler (note 4) que les *Mémoires* de Sourches disent qu'elle mourut du pourpre, « étant dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté ».

3. Dans la note 6 de la page 76 sont indiquées toutes les sources connues. Heureux les historiens qui viennent après des travailleurs comme M. de B. !

4. Notice complète en une demi-douzaine de lignes, avec les dates les plus précises pour tout le *cursus honorum*.

5. L'annotation, en toutes ces pages, est aussi piquante qu'abondante. Signalons-y bon nombre de rectifications d'erreurs des anecdotiers, parmi lesquels nous ne citerons que Voltaire.

forment la première partie de l'*Appendice* (p. 465-514), on trouve les notices et pièces diverses que voici, comprises sous XX nos entre la page 515 et la page 588 : procédure en cassation de l'arrêt concernant Cluny ; le duc de Vendôme et le grand prieur à Cassano ; donation de Ninon de Lenclos à son fils, du 10 juillet 1655 ; lettre de Ninon de Lenclos à la marquise de Villette (des environs de 1672) ; le président Rossignol et son père (notes du P. Léonard de Sainte-Catherine, aux Archives nationales) ; Courtenvaux et les Cent-Suisses (fragment inédit de Saint-Simon) ; six lettres (1704-1706) du duc de Beauvilliers à l'évêque d'Alet (Charles-Nicolas Taffoureau de Fontaine) ; lettre du maréchal de Tessé au roi (du 4 février 1706) ; le procès contre les héritiers Brissac ; le cardinal de Polignac (fragment inédit de Saint-Simon) ; lettre du roi au cardinal de Jansen ; les Sourches et leur famille (fragment inédit de Saint-Simon) ; mémoire concernant la préséance du duc de Vendôme sur les maréchaux de France (juillet 1707) ; portrait du duc de Vendôme ; portrait du Grand Prieur ; transmission de la Grandesse de Tessé à son fils (fragment inédit de Saint-Simon) ; mémoires d'économie politique et de philosophie de M. de Bélébat ; les ballets de Louis XIV ; les Pot de Rhodes (fragment inédit de Saint-Simon) ; arrêts et pièces concernant Saint-Simon (années 1705 et 1706) [1].

Au moment où j'achève cet article, longtemps retardé par la maladie, je reçois la bonne nouvelle que le tome XIV va bientôt paraître, et je le salue d'avance avec la plus vive sympathie et la plus vive joie.

T. de L.

BULLETIN

— C'est une page d'histoire, mais tout à fait contemporaine, que nous présente la brochure de M. Karel Baxa, renfermant le discours que ce député tchèque a prononcé, le 18 janvier 1898, à la diète de Bohême (Discours de M. le Dr Karel Baxa. Prague, imprimerie Beaufort, 1898, 35 pp., in-8°), au sujet des violences commises lors des manifestations provoquées à Prague, en novembre 1897, par la question de l'égalité des deux langues, égalité refusée d'une façon si hautaine aux Tchèques par la fraction allemande dans le royaume. Si la moitié seulement des faits énumérés par l'orateur sont approximativement exacts — et nous n'avons aucune raison d'en douter — il faut dire que la police impériale a des procédés bien sommaires pour trancher les discussions linguistiques.

1. Les *Additions et corrections* occupent les pages 589 à 626. On y remarque d'intéressants documents inédits, notamment une lettre écrite de Marseille sur la mort de Mme de Grignan, mort arrivée le 13 août et non le 16, et deux lettres du duc de Gramont à Mme des Ursins, extraites des archives de la maison de Gramont. Revenons à la fille de Mme de Sévigné pour constater que M. de B. n'a pas mentionné une piquante brochure intitulée : *Les défauts de la comtesse de Grignan ; Mémoire lu à l'Académie de Marseille* par Mgr A. Ricard, directeur de l'Académie (Marseille, 1895, grand in-8).

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 2 mai — 1898

GAUDRY, Essai de paléontologie philosophique. — HARMAND, Valerius Flacus. — STULFAUTH, Les premiers ivoires chrétiens; Les anges dans l'art chrétien primitif. — CHALAMBERT, La Ligue sous Henri III et Henri IV. — KOBEKO, La jeunesse d'un tsar. — SCHULTZ-GORA, Un testament littéraire de J.-J. Rousseau. — MOTTAZ, Stanislas Poniatowski et Maurice Glayre. — ROGER MARX, Les médailleurs français. — LA GORCE, Histoire du second Empire, III. — DOUMIC, Études sur la littérature française, II. — KAEDING, Dictionnaire statistique de la langue allemande. — *Bulletin*.

Albert Gaudry. **Essai de paléontologie philosophique** Paris, Masson, 1896. In-8, 230 p., avec 204 gravures dans le texte.

Nous sommes bien en retard avec ce livre, qui fait suite aux *Enchaînements du monde animal* du même auteur. Mais les ouvrages de M. Gaudry n'ont guère besoin qu'on les recommande; ils sont lus avant d'être loués. Contentons-nous d'indiquer en quelques mots les idées essentielles qui donnent à l'*Essai de paléontologie philosophique* l'importance d'un manifeste doctrinal.

Les espèces fossiles sont de simples phases de développement de types qui poursuivent leur évolution à travers les âges; cette évolution du monde animé peut être suivie comme celle d'un individu. Entre les êtres qui existent autour de nous et ceux qui ont existé avant nous, la tradition est ininterrompue ; le monde fossile n'est donc pas distinct du monde actuel ; le changement des êtres a été lent et continu. Peut-on discerner, dans l'histoire du monde animal, quelque chose qui ressemble à un plan? M. G. le croit, il parle même du « plan de la Création » (p. 3). Cette expression prête à l'équivoque; mais il est certain que M. G. a mis en lumière quelques ensembles de faits concordants qui ressemblent à des lois. D'abord, en ce qui concerne la multiplication des êtres, il est avéré que les plus anciens, relativement peu nombreux, ont été aussi les plus protégés contre les causes éventuelles de destruction. C'est seulement à l'époque du lias qu'il y a des céphalopodes à corps complètement nu ; au début, le type du crustacé domine ; on rencontre même, dans les terrains primaires, des reptiles protégés par des écailles. Les anciens êtres ont été non seulement mieux défendus, mais moins attaqués, parce que les carnivores étaient rares. Même à l'époque

tertiaire, les mammifères les plus puissants étaient des herbivores inoffensifs. C'est à partir du pliocène seulement, alors qu'il y a pléthore d'herbivores, que les félidés les plus redoutables se multiplient [1]. En somme, si beaucoup d'espèces ont disparu, il semble que la quantité de vie n'ait cessé, depuis l'origine, de s'accroître à la surface du globe.

En ce qui touche la différenciation des êtres, il faut d'abord constater que les changements des animaux inférieurs sont beaucoup moins rapides que ceux des animaux supérieurs. Mais, dès le cambrien, le plus ancien terrain dont la faune soit bien connue, nous trouvons des variétés nombreuses, si nombreuses que M. G. n'hésite pas à repousser l'idée d'un tronçon unique, d'une série linéaire commençant à la monade, pour y substituer celle de tiges multiples. La diversité des êtres a toujours été en s'accentuant pendant la succession des âges géologiques. En même temps, les corps des animaux ont grandi, du moins jusqu'à l'époque tertiaire; alors les animaux à sang-froid diminuent pour faire place aux vertébrés à sang chaud, moins grands, mais plus parfaits. « Le règne du beau, dit M. Gaudry, a succédé au règne du grand » et il ajoute en note : « L'humanité n'a fait que reproduire la marche que le Créateur a suivie en façonnant le monde animé; car elle a fait du grand en Égypte et en Babylonie, avant de faire du beau dans la Grèce et en Italie. » Ces façons de parler sont quelque peu singulières. Le Créateur de M. G. n'est donc pas une intelligence suprême, mais une intelligence dans le devenir; il n'est pas extérieur au monde, comme le Dieu des théologiens, mais immanent. M. Gaudry, pour la phrase que nous avons citée et quelques autres, aurait jadis risqué le bûcher; aujourd'hui, nous lui reprocherons seulement d'entretenir une certaine équivoque en empruntant à la théologie des termes qu'il détourne de leur sens. Mieux vaudrait en choisir de nouveaux. — L'époque miocène, qui est celle de l'apogée des mammifères, est voisine de celle qui vit paraître l'homme; après la grandeur, la beauté; après la beauté, l'intelligence. Chose singulière! Tandis que les mammifères actuels sont plus petits que ceux des temps tertiaires et quaternaires, les mammifères marins sont les plus grands qui aient encore existé. Plusieurs des invertébrés, par exemple des oursins et des étoiles de mer, sont aussi plus gros que dans les temps géologiques. M. G. est tenté d'expliquer la décadence des mammifères par la guerre que leur ont faite les sociétés humaines; mais comment rendre compte du développement des mammifères marins?

Si le progrès en grandeur n'est pas continu, parce que « le développement de la matière n'est pas la condition essentielle du progrès », l'expansion des facultés propres aux êtres animés, sensibilité, intelli-

1. P. 29, M. G. paraît croire que cette multiplication des carnivores est providentielle : la nature aurait voulu empêcher les herbivores de ravager toute la végétation. P. 67, il dit que l'accroissement des carnivores a été favorisé par la multiplication des herbivores dont ils faisaient leur nourriture. Il y a là, semble-t-il, une contradiction. Inutile d'ajouter que la seconde opinion est seule vraisemblable.

gence, activité, a suivi une marche toujours ascendante. Les fonctions de locomotion ont pris plus d'importance à mesure que le monde a vieilli ; les êtres enchaînés et immobiles ont été remplacés par des créatures mobiles et libres. C'est ici surtout que se vivifie le parallélisme entre le développement du monde animal et celui de l'individu. Les fonctions de préhension, non moins importantes que celles de locomotion, ont également progressé d'une manière continue ; on n'a qu'à mesurer la distance des tentacules des échinodermes à la trompe de l'éléphant et à la main de l'homme. Mêmes progrès dans la sensibilité. A l'époque cambrienne et silurienne, la plupart des êtres animés sont aveugles ; aucun d'eux ne pousse un cri, ne module un chant. Les « grands concerts » des mammifères et des oiseaux ne commencent qu'à l'époque tertiaire. Le sens du toucher s'est développé à mesure que les animaux se sont dépouillés de leurs plastrons protecteurs ; l'homme seul, en haut de l'échelle, a un corps tout nu avec une peau très fine. L'évolution des sentiments affectifs comporte la même conclusion et il est presque superflu d'insister sur les progrès de l'intelligence, liés au développement du système nerveux et du cerveau. Rappelons seulement que, d'après les recherches de Cope, il est certain que les premiers mammifères tertiaires de l'Amérique ont eu un cerveau beaucoup plus petit que leurs successeurs ; c'est seulement à l'époque miocène, peu de temps avant l'apparition de l'homme, que les cerveaux des divers mammifères ont pris leur complet développement.

M. G. a montré, dans un chapitre spécial, les « applications géologiques » des idées qui précèdent, c'est-à-dire la possibilité de dater les terrains par l'étude du degré d'évolution des fossiles qui s'y rencontrent. Le philosophe reprend la parole dans la *Conclusion* (p. 200-212). M. G. n'admet pas les modifications des êtres par les croisements des espèces, mais par l'accouplement d'êtres d'une même espèce *modifiés simultanément en passant d'une époque géologique à une autre*, c'est-à-dire par l'action du milieu. Quant aux causes alléguées pour expliquer la transformation des êtres (sélection sexuelle, concurrence vitale, etc.), M. G. les élimine comme hypothétiques ; il est évolutionniste sans être darwiniste et constate le progrès sans en chercher la formule. Cette réserve prudente est quelque peu en contradiction avec ce qui est dit dans l'avant-propos (p. 3) sur « la recherche du plan de la Création », car la connaissance d'un plan implique celle des moyens d'exécution. Mais l'auteur, en terminant son livre, cède de nouveau à des visées ambitieuses. Dieu, dit-il, est le créateur de la force vitale et l'activité divine se manifeste d'une manière continue dans la nature. M. G. incline donc vers le panthéisme. Ce qui l'en éloigne, c'est la considération de l'homme, qui croit fermement à sa personnalité et ne peut, par suite, se confondre avec Dieu, sous peine d'être un « malheureux dépourvu de sens ». Singulière logomachie ! Le Dieu de la page 209 n'est que la force vitale, *spiritus intus alens;* celui de la page 210 est une personne, dont la

personne humaine se distingue. A la page 211, c'est pis encore : Dieu est devenu l'organisateur immuable d'une nature sans cesse en transformation. M. G. se résigne à une pareille hypothèse alors que les faits eux-mêmes, qu'il a si clairement exposés, accusent nettement les tâtonnements d'une force interne, créatrice mais non toute-puissante et impeccable, pour réaliser l'idéal de l'incarnation, c'est-à-dire de la vie animale. Tels sont, pour la science la mieux armée, les dangers des conceptions *a priori*, legs des tentatives puériles d'un passé qui, avant de connaître le monde, a prétendu en expliquer l'origine. Mais le livre de M. Gaudry n'en reste pas moins un beau livre, bien composé, supérieurement écrit, et l'une des tentatives les plus honorables qui aient été faites pour vérifier, dans la succession des êtres, la loi du progrès qui en domine l'évolution.

Salomon REINACH.

De Valerio Flacco Apollonii Rhodii imitatore, thèse de doctorat par RENÉ HARMAND, professeur au Lycée de Nancy. Nanceii, typis Berger-Levrault et sodalium, 1898, in-8°, pp. 138.

Cette thèse de doctorat élégamment imprimée est écrite dans un latin qui, sans être exempt d'impropriétés, témoigne pourtant d'un maniement facile de la langue : c'est un mérite, surtout à une époque où l'*éreintement* de la culture classique paraît devenir le passe-temps des journalistes à bout de verve. L'auteur s'est proposé, en comparant soigneusement les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes à celles de Valerius Flaccus, non seulement de faire ressortir la diversité de tempérament et de talent des deux écrivains, mais de montrer quelle conception différente ils avaient du poème épique. Le poète grec de l'époque des Ptolémées considère l'expédition des Argonautes comme un beau roman d'aventures et fait de Jason une sorte de Christophe Colomb à la recherche de terres inconnues; en sa qualité d'Hellène, il s'intéresse à la navigation et à la géographie ; en sa qualité d'Alexandrin, il relève minutieusement toutes les vieilles traditions attachées aux pays, aux cultes, à la mythologie, aux usages; touché plus ou moins directement par les progrès de la philosophie grecque, il épure la conception du Zeus homérique si profondément humain, il imagine un dieu suprême plus spiritualisé, plus idéal, plus éloigné du monde et il restreint la part d'action des divinités secondaires dans la marche des choses ; chez lui la peinture des sentiments et des caractères conserve, malgré le raffinement hellénistique, quelque chose de la simplicité native du génie grec. Le poète latin se rattache de bien plus près au type de l'épopée artificielle tel qu'il est constitué par l'*Énéide ;* il s'intéresse peu aux voyages, aux curiosités géographiques et archéologiques qu'il réduit ou qu'il supprime; il remplace tout cela par des batailles qu'il développe

suivant le modèle connu ; Jason, dont la supériorité sur ses compagnons est plus incontestée et plus solidement assise, se distingue surtout dans les combats. Il y a plus de psychologie, plus de complication dramatique dans le caractère de Médée, qui cède moins facilement à l'amour, dont la pudeur hésite plus longtemps, qui ressemble par certains côtés à une jeune fille romaine ; les dieux favorables ou défavorables aux héros se groupent, s'agitent, interviennent davantage dans l'action ; nous sommes ramenés aux colères et aux injustices des dieux épiques. Élève des déclamateurs, Valerius Flaccus recherche les traits brillants, les pensées fortes, les expressions contournées et obscures ; il y a chez lui beaucoup de rhétorique et une poésie colorée et ambitieuse qui lui est particulière. En somme, l'étude de M. Harmand est intéressante et ses conclusions en général acceptables. Quelques remarques méritent d'attirer l'attention, celle-ci par exemple, sur la peinture des peuplades barbares dans Apollonius et dans Valerius Flaccus. Chez le premier les barbares opposés aux Grecs ne diffèrent pas beaucoup des hommes primitifs représentés par Homère. Valerius Flaccus, qui écrivait sous Vespasien, a connu, soit par les historiens soit par des renseignements oraux, des barbares véritables, ceux auxquels les légions romaines faisaient la guerre ; de là la physionomie très spéciale de ses Scythes et des traits de mœurs conformes soit à la réalité, soit à ce qu'on acceptait de son temps pour la réalité.

Le travail de M. Harmand offre quelques points faibles. Ainsi, lorsqu'à la p. 64 et suiv. il essaie de mettre en rapport certaines descriptions de Valerius Flaccus avec les œuvres de la plastique ou de la peinture, il n'arrive à aucun résultat concluant. Mais la principale critique qu'on puisse lui adresser c'est de n'avoir pas rattaché scientifiquement ses recherches à celles de ses prédécesseurs ; il n'est pas le premier à aborder la question qu'il traite ; il fallait de toute nécessité rappeler ce qui avait été fait avant lui, les points acquis, les mérites, les défauts, les lacunes des ouvrages antérieurs, dire pourquoi il reprenait à son tour cette étude et ce qu'il prétendait apporter de nouveau, car il s'en faut que tout soit nouveau dans sa thèse. Il est particulièrement regrettable qu'il n'ait point fait usage au moins du 1[er] vol. de la nouvelle édition de Valerius Flaccus par P. Langen, volume qui porte le millésime de 1896.

A. Cartault.

Georg Stuhlfauth. **Die altchristliche Elfenbeinplastik**, Freiburg i. B. und Leipzig, Mohr, 1896, in-8° de IV-211 pages, avec gravures.

Du même auteur, **Die Engel in der altchristlichen Kunst**, même librairie, 1897, in-8° de VIII-264 pages.

Les deux ouvrages que M. Stuhlfauth a publiés dans la collection d'Études archéologiques dirigée par M. le professeur Ficker, sont des

modèles de méthode et de critique. L'histoire de l'art ferait des progrès plus rapides si nous possédions sur les origines quelques monographies aussi sûrement conduites que celles-là. Il est très vrai que jamais encore les premiers ivoires chrétiens n'avaient été l'objet d'une étude scientifique, aucun des archéologues qui les ont décrits, de Labarte, Garrucci et Aus'm Weerth jusqu'à E. Molinier, n'ayant essayé le seul classement utile, par dates et par localités. Les diptyques consulaires, les rares morceaux provenant des catacombes, la pyxide de Berlin, celles de Bologne et de l'Ermitage, les deux feuillets de la collection Carrand, la lipsanothèque de Brescia (dont M. Stuhlfauth, par une minutieuse et pénétrante investigation, établit la provenance romaine), l'admirable ivoire de Munich avec sa Résurrection du Christ, de style si classique, que l'on peut hésiter pour sa date entre le ɪvᵉ siècle et l'époque carolingienne (M. S. l'attribue nettement au ɪvᵉ siècle), les plaques de reliure de Milan, les œuvres ravennates, parmi lesquelles le plus considérable des ivoires primitifs, la chaire de l'évêque Maximien, les précieux monuments d'Etschmiadzin, ceux de Monza, les ivoires carolingiens (au nombre desquels il faut classer décidément la plaque de Trèves représentant une Translation de reliques), enfin quelques plaques byzantines antérieures au xᵉ siècle, voilà tout un musée dont le catalogue descriptif sera désormais de consultation indispensable. Dans un appendice intéressant, l'auteur se prononce avec force pour l'origine romaine des célèbres portes de Sainte Sabine. Quelques bonnes phototypies, que l'on souhaiterait plus nombreuses, sont jointes à ce volume.

La seconde monographie, non moins complète que la première (elle n'est pas illustrée), traite des Anges dans l'art chrétien primitif. Elle se divise en deux parties, une étude générale sur la conception du type de l'Ange en Judée et en Occident, d'après les données littéraires, et une iconographie, qui ne néglige aucune des scènes figurées, bibliques ou légendaires, où apparaissent les Anges.

Une bibliographie analytique, d'une richesse merveilleuse, remplit, dans les deux volumes, les notes courantes. La seule lacune à signaler est l'absence d'index d'aucune sorte.

André Pératé.

V. de Chalambert. **Histoire de la Ligue sous les règnes de Henri III et de Henri IV, ou quinze années de l'histoire de France.** Avant-propos, notes, dessins d'en-têtes et de fins de chapitres par A. de Chalambert. Paris, Didot, 1898. in-8° de lxviii-504 p.

Il est, pour ainsi dire, impossible de porter un jugement sur un livre qui a paru pour la première fois en 1854 (Paris, 2 vol. in-8°), et qui reparaît aujourd'hui sans changements, corrections ni additions. Une

main pieuse (et ceci achève de désarmer la critique) a dirigé la réédition de cette œuvre, et l'a enrichie (?) de dessins et de notes également dépourvus de tout caractère historique [1]. — Que l'on songe un instant à la masse énorme de documents sur la Ligue à Paris et dans les provinces, sur les guerres de religion, sur les Guise, sur Henri IV, qui ont été publiés depuis 1854, à tous les ouvrages sur ces mêmes questions qui ont paru depuis lors, et l'on se rendra compte que l'œuvre de V. de Chalambert a terriblement vieilli. C'était, en son temps, une tentative courageuse pour retracer dans son ensemble non pas, comme le titre semble le promettre, toute l'histoire de la Ligue, mais la période 1584-1598.

Ce qui a changé depuis 1854, ce n'est pas seulement notre connaissance des faits, c'est notre conception de la méthode. Dans ce livre, publié à une époque où l'on possédait déjà sur la Ligue nombre de documents originaux, il n'y a pas une discussion de textes; l'auteur ne se pose jamais une question ; qu'il s'agisse des origines de la Ligue, de la conversion d'Henri IV, de la préparation de l'Édit de Nantes, des menées des jésuites ou de Philippe II, il semble toujours sûr d'avoir atteint, du premier coup et sans effort, la réalité historique. Tant de sérénité effraie. Les seuls textes qu'il cite, sans les discuter, sont empruntés aux *Mémoires de la Ligue*, à Palma Cayet, à Lestoile, aux Mémoires de Nevers et de Castelnau, et surtout à Lezeau : cet écrivain, très postérieur aux événements (il est né en 1580), est traité comme une source originale en ce qui concerne la naissance même de la Ligue (p. LIV et 12). Nous sommes médiocrement consolés de cette absence de critique par la lecture d'une introduction de soixante pages sur le rôle de la religion dans l'histoire, et particulièrement sur le rôle du catholicisme dans l'histoire de France depuis Clovis jusqu'à Henri III. J'en détacherai simplement ce jugement sur l'Hospital (p. LVIII, n. 1) : « Nous ne chargeons pas ici la mémoire de l'Hospital...; mais l'opinion générale de son temps était que, sans professer ouvertement l'hérésie, il y était secrètement attaché... On voit ce que valait cette tolérance dont ses panégyristes lui ont fait tant d'honneur ; il était tolérant parce qu'il était complice. Ne pourrait-on pas en dire autant de beaucoup d'autres? »

La *Revue critique* n'a pas coutume de se préoccuper des opinions religieuses et politiques des auteurs dont elle juge les œuvres : encore faut-il que ces opinions n'aillent pas jusqu'à fausser la conception même de l'histoire. — Ceux de nos contemporains qui ont été élevés sur les bancs des lycées et des universités croient naïvement que les passions de la Ligue sont des passions d'un autre âge ; fidèles à la tra-

---

1. Voy. p. 233 une note sur « une dame du meilleur monde et très élégamment vêtue », qui, en 1870, rue Bellechasse, retournait « de la pointe d'une ombrelle une carcasse de poulet »!

dition nationale, ils voient dans les ligueurs les complices de l'Espagnol ; ni huguenots ni ligueurs, ils sont du parti des *politiques*, du parti du Béarnais, ils se rallient à son panache blanc ; ils considèrent l'Édit de Nantes comme une œuvre de justice, de liberté, de patriotisme et de paix ; et ils se figurent que la France entière pense comme eux. Ils se se trompent. La publication, en 1854, du livre de V. de Chalambert ; réédition, sans changements, sans atténuations [1], en 1898, prouve que trois cents ans après l'Édit de Nantes, « l'esprit de la Ligue » est encore vivant dans notre pays. Qu'on lise plutôt ces quelques phrases, que nous citons sans prétendre les juger :

P. 415 : « Ces misères [celles que peint la *Ménippée*] n'étaient que trop réelles, mais devait-on en rendre responsables les catholiques de l'Union, lesquels ne faisaient que défendre leur religion ; ou les Protestants et leur chef, le roi de Navarre, qui menaçaient de la détruire ? »

P. 487 : « Cet Édit [celui de Nantes], qui n'était dans son ensemble que la reproduction de celui de 1577, excita dans toute la France le plus vif et le plus légitime mécontentement. »

P. 489 : « Ainsi, à l'exception de quelques Politiques, indifférents, sinon hostiles à la cause de l'Église, il n'y eut qu'une voix en France et dans la chrétienté, pour protester contre une mesure qui accordait à l'hérésie, non pas seulement la tolérance, mais une position officielle et privilégiée, meilleure, à certains égards, que celle faite à la religion catholique. »

P. 490 : « Plus tard les funestes principes déposés dans l'Édit portèrent leurs fruits, et l'expérience ne montra que trop que, si Henri IV avait pacifié le présent, il ne l'avait fait qu'en léguant à l'avenir la discorde et la guerre. »

P. 497 : « On a parlé des excès de la Ligue ;... si on a entendu qu'il y eut désordre, injustice, ou cruauté dans les actes, rien n'est moins fondé qu'une telle allégation [2]. »

P. 502 : « L'Édit de Nantes... ne fit pas à la religion catholique la juste part qui lui était due... Outre qu'il faisait aux Protestants des avantages excessifs, il leur concédait non pas seulement la tolérance, mais la liberté, et introduisait ainsi dans la législation un principe faux et dangereux... »

---

1. Une seule (p. 385 n. 1). V. de C., entre 1589 et 1593, appelait Henri IV *le roi de Navarre*. M. A. de C. n'a pas osé l'appeler — cet hérétique ! — *le roi de France*, mais il a eu le courage « d'appeler Henri IV simplement *le Roi*, sans prendre parti contre la dénomination de *roi de Navarre* ». Cela ferait sourire, si cela n'était pas écrit de notre temps. On comprend qu'Aug. Thierry ait, en 1854, écrit à l'auteur : « Vous avez senti les grandes difficultés du point de vue où vous vouliez vous placer, vous n'en avez dissimulé aucune et, si vous ne les avez pas toutes surmontées, *c'est que la chose était impossible.* »

2. Pour l'auteur, les attentats de Jacques Clément et de Jean Châtel ne sont que des actes « de fanatisme individuel ».

Il peut se faire que V. de Chalambert ait eu raison de voir dans la Ligue « un spectacle admirable » (p. 495) et de s'écrier que : « Jamais peut-être on n'avait vu un grand peuple entreprendre avec un droit si manifeste, poursuivre avec tant de résolution et de sagesse une œuvre si difficile, et pour une fin si désintéressée [1]. » Mais s'il a eu raison, ce sont tous les historiens français depuis soixante ans qui sont dans l'erreur, et c'est notre éducation nationale tout entière qui repose sur un mensonge.

H. Hauser.

Dimitri Kobeko. **La jeunesse d'un Tsar** (Paul Ier et Catherine II), tiré du russe par Dimitri de Benckendorff. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-12.

Il est un peu tard pour parler de ce petit volume écrit sans aucun apparat critique, mais d'après de curieux mémoires et des correspondances authentiques (Porochine, prince Bariatinski, Mme d'Oberkirch, Engelhard, Krapovitski, etc.).

L'auteur prend Paul à sa naissance, raconte son premier mariage, qui fut malheureux, puis le second avec l'intéressante princesse Marie Fédorovna de Wurtemberg, le brillant voyage du comte et de la comtesse du Nord en Europe, leur séjour à Paris, l'hostilité de Catherine pour son fils, le refroidissement entre les deux époux, enfin l'avènement.

L'auteur insiste sur la valeur de la future impératrice Marie et sur le changement qui se produisit, à un moment donné, dans le caractère et l'esprit de Paul Ier, sans doute pour fournir une explication à la tragédie funeste de la fin du règne.

L'ouvrage est agréable à lire et se recommande comme lecture d'un passe temps instructif [2].

De Crue.

Schultz-Gora. **Un testament littéraire de J.-J. Rousseau, publié avec une introduction et des notes**, in-12. Halle, 1897.

Il existe à la Bibliothèque de Berlin une plaquette de 62 pages, datée de 1771 et intitulée : *Testament de Jean-Jacques Rousseau*. M. Albert Jansen l'avait déjà signalée et citée ; M. Schultz-Gora aujourd'hui la publie.

---

1. La Ligue, dit-il, combattait « pour défendre sa foi religieuse ». Mais les huguenots ne défendaient-ils pas aussi leur foi ? J'entends bien : on a le droit de défendre « la vérité », on est criminel de défendre « l'erreur ». — Il va sans dire que, sur des points de détail, M. de C. a raison de laver les ligueurs des accusations qu'on a lancées contre eux à la légère.

2. L'expression *petit neveu* est appliquée à tort pour désigner *un neveu à la mode de Bretagne*.

Ce Testament est-il bien de Rousseau ? Pour ma part, j'hésite fort à le croire. Quelques phrases d'une construction assez pénible me mettent sur mes gardes. Je demeure perplexe devant certaines assertions qui s'accordent si mal avec les opinions habituelles du philosophe de Genève que l'éditeur lui-même s'en étonne dans ses notes. Rousseau y use envers son *Émile* d'une sévérité bien extraordinaire chez un auteur. Je suis déconcerté de le voir si peu au courant des détails de la condamnation de ce livre par le sénat de Genève et nous parler du *Contrat social* comme s'il ne se souvenait plus que ce traité n'était que le fragment d'un ouvrage de plus longue haleine. Une chose me semble plus invraisemblable encore, c'est, d'un bout à l'autre de l'opuscule, ce ton de bonhomie et d'aimable enjouement dont je persiste à croire l'auteur des *Confessions* incapable : pour la première fois nous aurions affaire à un Rousseau gai et content. En général, je l'accorde, ce style est assez le sien, mais on sait que le XVIII[e] siècle excellait en ce genre de pastiche et que nous possédons aussi plusieurs prétendus *Testaments* de Voltaire. J'aime mieux, jusqu'à preuve du contraire, considérer ces quelques pages comme une fine satire écrite par quelque lettré désireux de préciser avec justesse les qualités et les défauts d'un écrivain qu'il admirait.

Mais si ce *Testament* était authentique ? — Eh bien, peu importerait, en somme. Il ne nous apprend rien que nous ne sachions et je cherche en vain quelle contribution nouvelle il apporterait à l'étude de Jean-Jacques. C'est un court résumé de tout le bien et de tout le mal qu'on peut dire sur ses livres publiés avant 1772, une petite notice littéraire comme tout préfacier pourrait en écrire une en tête d'une édition d'*Œuvres complètes*, mais bien sommaire, bien superficielle, et, pour tout dire, bien banale.

Raoul ROSIÈRES.

Eugène MOTTAZ, professeur au collège d'Iverdon. **Stanislas Poniatovski et Maurice Glayre**, correspondance relative aux partages de la Pologne. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12.

Le Vaudois Maurice Glayre, qui devait figurer au Directoire exécutif de la République helvétique, comme son compatriote Laharpe, chercha d'abord fortune, non pas en Russie, ainsi que ce dernier, mais en Pologne. Secrétaire, puis conseiller du roi Stanislas Poniatovski, il fut envoyé par lui en France. Il a échangé avec son maître une correspondance fort curieuse, qu'un professeur d'Iverdon, M. Mottaz, a eu la bonne idée de publier, en l'augmentant des dépêches des autres agents du roi, qui étaient tombées aux mains de Glayre.

Cette correspondance s'étend de 1772 à 1795, du premier au dernier partage de la Pologne. Elle découvre une fois de plus l'indécision du

prince, que son attachement inébranlable à la personne de Catherine rendit suspect aux cours d'Europe, notamment à celle de Versailles, et que sa faiblesse de caractère faisait peu propre à régner durant la crise lamentable de son pays. La France de Choiseul, d'Aiguillon et de Vergennes restait en somme indifférente au sort de la Pologne et bientôt la Révolution l'absorba entièrement. Nul secours à attendre de ce côté, non plus que de l'anarchique noblesse polonaise, en faveur de ce pauvre roi que Catherine opprima jusqu'au bout malgré sa fidélité de caniche.

La lettre où le roi raconte la belle constitution du 3 mai 1791, destinée à faire enfin de la Pologne une nation forte, est la pièce la plus importante du volume, dont la lecture présente un très vif intérêt. L'éditeur a publié cette œuvre sans commentaire inutile; dans ses rares notes à peine y-a-t-il çà et là quelque erreur à relever [1].

De Crue.

Les médailleurs français depuis 1789, par M. Roger Marx (Paris, *Société de propagation des livres d'art*, 117, boulevard Saint-Germain, 1898), Lahure, éditeur. Un vol. in-8 illustré.

Les chefs-d'œuvre de la glyptique au xixe siècle n'avaient jusqu'ici suscité que des études éparses et des monographies dont beaucoup étaient rares, ignorées ou dénuées de valeur critique. En publiant son étude sur les *Médailleurs français depuis 1789*, sans dédaigner d'y joindre, en annexe, quelques chapitres de vulgarisation, M. Roger Marx nous a donné, sous la forme la plus complète qu'on pût souhaiter, à l'heure pour ainsi dire historique où elle devenait nécessaire, — la monnaie française n'est-elle pas en voie de complet renouvellement? — une œuvre désormais indispensable. L'excellente organisation de la section centenale de glyptique à l'exposition universelle de 1889, des campagnes en faveur de l'abandon des vieux coins monétaires, de la création d'empreintes nationales en meilleur accord avec notre temps, sa revendication de la liberté de la frappe étaient déjà des titres à notre reconnaissance. L'intéressante *Société de propagation des livres d'art*, par la beauté typographique du livre et la copieuse documentation qui l'illustre, ne la mérite pas moins.

Dès 1789, alors que tout art s'étant fait politique tombe dans une prompte déchéance, celui des médailleurs, seul, y échappe. Contraints à exprimer des idées nouvelles, à glorifier des réformes, des événements imprévus, des proclamations officielles et des revendications populaires, les graveurs, confondant les symboles révolutionnaires et les attributs royaux, tenteront d'obéir encore à l'ordonnance gracieuse des ci-devant

1. Le titre de *duc* est appliqué à faux à Rohan et à Vergennes.

allégories sentimentales. Ni Duvivier, ni N.-M. Gatteaux, ni Droz, ni Dumarest n'osent abandonner la tradition et créer l'école que peut-être la médaille de l'*Abandon des privilèges* avait pu faire espérer. Seul Dupré, qui s'était préparé au régime nouveau en célébrant la jeune liberté américaine, Dupré, portraitiste non moins habile que Duvivier, excelle aux groupements pittoresques et clairs, à « l'agencement de scènes microscopiques » — « gracilise l'antique, antique la grâce », et satisfait aux exigences des Assemblées. Nommé graveur général des monnaies, il donne à la République le profil de M^me^ Récamier, signe l'écu à l'Hercule, l'élégante pièce d'or du Génie de la constitution et ce délicieux jeton : la Minerve à la devise *Mente manuque*. Bonaparte qui triomphe le révoque. C'en est fini du style aimable où s'était complu le XVIII^e^ siècle. Au revers de l'immuable profil du César « Italicus » comme le glorifie déjà en 1797 le *système idéal*, on ne saurait dire que l'antiquité revit parmi tant de pénibles compositions et même de copies où se lisent les noms de Brenet, Tiolier, Jeuffroy, Jaley, et, plus souvent ceux de l'ingénieux Andrieu et de l'impeccable Galle. L'attribution aux médailleurs de deux sièges à l'Institut (1803), la fondation d'un grand prix de Rome en leur faveur (1805) ne peuvent que stimuler une activité désormais bien vaine. La mort de Jeuffroy (1826) est l'occasion du retrait d'un de ces sièges que M. Roty réoccupera soixante-deux ans plus tard. Que d'hésitations, de tentatives, de progrès timides dès l'abord, puis, un jour, soudains et rapides, durant ce long intervalle ! C'est d'aventure que, sous la Restauration, le retour qu'on affecte vers les institutions abolies permet à l'art de renouer une tradition rompue, comme fait Michaut dans l'élégante effigie de Louis XVIII. Domard et Barre rivalisent à animer le profil de Louis Philippe, l'un de majesté, l'autre de bonhomie. La nouvelle République qui commande ses coins à Gayrard et à Merley n'eût guère mieux illustré l'histoire de la glyptique sans le concours précieux d'Oudiné. Une école du paysage se formait alors, et la sculpture française, d'autre part, affranchie par Barye, David, Rude, Carpeaux, après les médaillons du sculpteur angevin, proposait aux graveurs l'incomparable modèle de ceux de Chapu. « C'est à lui que nous devons la dernière évolution de la glyptique », a dit M. Roty. L'enseignement plus direct et si patient d'Oudiné ne fut pas moins heureux. Il subit avec une énergie admirable le rôle fâcheux d'artiste de transition et se mit lui-même à l'école de ses disciples. Désormais la voie est ouverte aux novateurs. « Suivant une composition surannée, sur le champ poli comme un miroir, émergeait en une masse terne, la composition, et c'était entre le sujet et le fond une absence de lien illogique... L'ambition vint à M. Ponscarme de les assujettir à la loi d'une enveloppe commune, et, avec plein succès, il s'essaya dans le portrait aujourd'hui historique de Naudet... Le graveur ne s'était pas borné à *mater* le fond pour obtenir l'unité, l'harmonie ; la délicate souplesse du modelé y protestait contre l'exagération habituelle des

saillies et la sûreté des contours. Bien plus, M. Ponscarme s'aventurait à s'affranchir du cadre d'un listel inutile ; puis, renonçant à l'emploi des caractères typographiques... il contraignait la légende, par le style approprié des lettres et la variabilité de leur disposition, à prendre le rôle ornemental de l'écriture arabe ou japonaise, à participer pour l'effet au pittoresque de l'ensemble. » Tout événement dès lors suscitera un chef-d'œuvre. Degeorge, Chaplain, Daniel Dupuis, Roty sont les maîtres d'une école où l'on voit tour à tour s'enrôler des peintres comme MM. Raffaëlli, Guérard, Chéret, un émailleur, M. Grandhomme, des sculpteurs, MM. Frémiet, Dampt, Gardet, Peter, Nocq, Carabin, Alexandre Charpentier qui, comme M. Pierre Roche, gaufre le papier et rehausse le cuir. La médaille joint désormais à sa valeur documentaire le charme du bijou. M. Roger Marx a commenté l'une et l'autre avec le talent original d'un historien expert aux plus substantielles généralisations et d'un artiste soucieux des plus délicates analyses.

Jules Rais.

P. de la Gorce. **Histoire du second Empire**, t. III, Paris, Plon, 1896, in-8, 485 p.

Ce tome III est composé suivant la même méthode et écrit dans le même style que les précédents. Ce n'est pas un simple ouvrage de vulgarisation puisqu'il y a des notes et même quelques renvois à des documents inédits (des archives de la guerre). Ce n'est pas une histoire scientifique, car il n'y a ni appareil bibliographique (sauf quelques renvois) ni indications critiques et — sans parler du ton passionnément conservateur et anti-italien — le style en est beaucoup trop académique et prolixe pour exprimer aucune pensée scientifique. C'est un de ces « ouvrages de bibliothèque » qu'on achète parce qu'ils ont un aspect savant et une belle apparence typographique, mais qu'on ne peut ni lire parce qu'ils ne sont pas agréables, ni consulter parce qu'ils ne sont ni clairs ni sûrs.

Ce volume, consacré à la période 1859-1861, se divise en sept livres : *Guerre d'Italie, Invasions italiennes, Traité de commerce, Expédition de Chine, Massacre de Syrie, Marsala et Castelfidardo, Décret du 24 novembre*. Il est donc occupé presque tout entier par l'histoire extérieure. C'est un récit de guerres et de négociations fait surtout avec des documents français et italiens. L'auteur paraît peu au courant des publications allemandes, il ne dit presque rien du rôle de la Prusse dans la campagne de 1859.

L'histoire des annexions italiennes, écrite dans un esprit anti-italien, reproduit la tradition catholique, l'auteur ne semble pas avoir connu la grande histoire allemande de Reuchlin. Il semble connaître incomplètement les publications anglaises. Dans le court récit du *Traité de commerce* (22 pages seulement contre 56 aux *Massacres de Syrie*)

il ne mentionne pas les biographies de Cobden, et il ne semble pas que le côté anglais de la question l'ait occupé. Il n'a fait aucun usage des *Conversations* de Nassau Senior qui auraient pu lui fournir des détails sur les années 1859 et 1860.

L'expédition de Chine commence par des considérations malencontreuses sur la *grande muraille*, l'auteur paraît en être resté à la conception traditionnelle de l'immobilité de la civilisation chinoise, il aurait eu avantage à lire l'ouvrage de Williams qu'il paraît ne pas avoir connu.

La religion des Druses est présentée comme « un mélange de l'ancien paganisme oriental » avec « quelques croyances musulmanes » ; (le récit de l'expédition de Syrie est d'ailleurs la meilleure partie de cet ouvrage). — Le récit de la campagne de Sicile ne laisse pas voir le rôle des Suisses au service du roi, l'auteur n'a pas pensé à expliquer l'action du gouvernement suisse dans la désorganisation de l'armée napolitaine.

Malgré son titre, le livre *Décret du 24 novembre* est consacré surtout à l'histoire extérieure ; la politique intérieure y est exposée sommairement, sauf la question romaine qui visiblement absorbe presque tout l'intérêt de l'auteur.

Ch. Seignobos.

René Doumic. **Études sur la littérature française.** 2e série. In-12. Perrin et Cie Paris, 1898.

Il en est un peu des études littéraires de M. Doumic, comme de nos jolis boudoirs à la mode dont les sièges laqués, bien que dits anglais, et les guéridons d'acajou aux rebords de cuivre, si neufs qu'ils soient, font toujours penser à des boudoirs du temps de Louis XVI ou de l'Empire : elles sont très modernes mais avec mainte allure d'autrefois. On est stupéfait de trouver encore aujourd'hui un lettré qui vous déclare sans broncher que l'œuvre de M. Zola est dénuée de toute autre valeur « qu'une valeur exclusivement commerciale ». A la fin du volume est un article sur les *Statues de Paris* qui semblerait avoir été écrit sous Louis XVIII, par quelque émigré chagrin. Çà et là des opinions qu'on croyait mortes depuis longtemps ressuscitent et des analyses se mettent à élucider des faits qui n'ont plus de mystères pour personne. Ajoutez que cette critique qui consiste simplement, comme au bon vieux temps, à exprimer l'impression laissée par la lecture d'un livre, diffère étrangement de notre critique actuelle qui disserte, dissèque, compare, éclaire le sujet traité par de nouveaux documents, et recommence sur chaque point offert à ses appréciations une enquête complète. Malgré cela — ou peut être à cause même de cela — la lecture de ce recueil d'articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes* a beaucoup de charme. On est tout aise d'y retrouver tant d'aimables qualités disparues de notre critique

savante, l'aisance, la simplicité, l'émotion, l'esprit. A ces qualités du vieux genre, l'auteur en joint d'autres encore qui lui sont toutes personnelles et nous séduit aussi bien souvent par la finesse de son observation, la franchise de ses jugements ou l'agilité de sa manière. C'est un livre à recommander — non peut-être à ceux qui veulent s'instruire exactement, — mais à tous ceux qui aiment à savourer de jolies choses.

Raoul ROSIÈRES.

Haeufigkeitswoerterbuch der deutschen Sprache. Festgestellt durch einen Arbeitsausschuss der deutschen Stenographiesysteme. Herausgegeben von F. W. KAEDING. — Steglitz bei Berlin 1897. Selbstverlag des Herausgebers und auch E. S. Mittler und Sohn, Berlin. Livr. 1-12. (L'ouvrage paraît en livraisons doubles à 3 marks et coûtera complet m. 22, 50.)

Voici un extrait d'un travail de statistique colossal, auquel ont participé 1,320 personnes pendant cinq ans, sous la haute direction de M. F. W. Kaeding, assisté d'un comité de trente-trois collaborateurs ou codirecteurs. Cette statistique générale des mots, avec leurs formes diverses, et des éléments de mots de la langue allemande contiendra : une introduction générale sur la nécessité d'une pareille œuvre et les conditions dans lesquelles elle peut et doit être entreprise ; les titres des ouvrages contenant les 20 millions de syllabes qui ont servi de base au travail ; l'organisation de ce travail, la liste alphabétique de tous les mots qui se sont rencontrés au moins quatre fois, des radicaux simples, des préfixes, suffixes et désinences, des voyelles et des consonnes, et enfin divers tableaux.

Comme nous venons de le dire, M. Kaeding ne nous offre en attendant que des extraits de l'ouvrage complet. Le manuscrit de ce dernier sera déposé à la Bibliothèque royale de Berlin, jusqu'au moment où l'on aura trouvé les fonds nécessaires. Espérons que ce moment n'est pas trop éloigné : la linguistique en profitera autant que la sténographie [1].

Alfred BAUER.

BULLETIN

— A la réunion annuelle de l'Association des bibliothécaires anglais (Londres, 1897, 20-22 octobre), le président, M. Henry R. TEDDER, a prononcé un discours que nous recevons tiré à part du t. IX de la revue *The Library*. D'un ton simple et précis, l'orateur aborde successivement plusieurs points. Il parle de la fondation de l'Associa-

---

1. Il y aura probablement aussi lieu de compléter le travail. C'est ainsi qu'on trouve par exemple la seule forme *Dampfdrucks*, au génitif, lorsqu'il est certain que la forme du nominatif et de l'accusatif *Dampfdruck* est employée infiniment plus souvent. Il faudra donc dépouiller quelques nouveaux textes sur les machines à vapeur.

tion en 1877 et de ses progrès depuis cette date, puis des divers congrès bibliographiques des années 1896 et 1897. Le plus important a été le congrès réuni à Londres, en juillet 1896, sous les auspices de la Royal Society où ont été jetés les fondements d'un répertoire bibliographique international pour les sciences pures, puis le congrès international de Bruxelles, d'août 1897, où a été discuté et adopté le principe des bibliographies critiques. Passant en revue les récentes publications bibliographiques les plus importantes, M. Tedder accorde le premier rang à deux publications françaises, le premier volume du Catalogue général des imprimés de la Bibliothèque nationale publié sous la direction de M. Léopold Delisle, puis le Catalogue des Incunables de Mlle Pellechet. Dans le domaine de la Bibliothéconomie — l'affreux néologisme ! — l'orateur parle du Manuel de M. Albert Maire qu'il juge assez sévèrement et considère la traduction par M. Jules Laude du livre du docteur Graesel comme une nouvelle édition sensiblement améliorée. — Fr. F.-B.

— L'Académie de Bordeaux met au concours, pour l'année 1898 et les années suivantes : — I° Fondation Lagrange : *a.* étude grammaticale de la langue gasconne, dans un ou plusieurs de ses dialectes (400 fr.) ; *b.* un livre ou mémoire sur la numismatique des provinces méridionales (400 fr.); *c.* une monographie d'un des anciens monuments ou d'une ancienne ville de la Guyenne (400 fr.) — II° Fondation Brives-Cazes : mémoire ou livre relatif à l'histoire de la région du Sud-Ouest (500 fr.). — III° Prix Armand Lalande (2400 fr.) : ouvrage qui tendrait directement ou indirectement à la démonstration de l'existence de Dieu. — IV° Prix de l'Académie (médailles) : mémoire sur un des sujets suivants : 1° Notice biographique sur un des hommes remarquables qui ont appartenu à cette province; 2° Chronologie de la vie de Monluc; 3° Monographie de l'ancienne paroisse Saint-Remi de Bordeaux, d'après les titres originaux et les monuments; 4° Histoire de l'amirauté de Guyenne; 5° Étude sur la situation des personnes du Sud-Ouest et des terres dans une paroisse rurale aux XVII° et XVIII° siècles, surtout d'après les minutes des notaires; 9° Étudier, d'après les documents originaux, l'administration et le rôle d'un archevêque de Bordeaux au moyen âge, Pey Berland excepté; 7° Étude littéraire sur un ou plusieurs membres du barreau de Bordeaux de 1750 à 1850; 8° Dresser un état des documents sur l'histoire de Bordeaux et de la province, gardés en dehors de la Gironde, notamment dans les dépôts de Paris, Londres et Rome; 9° Étude sur les modifications éprouvées, depuis les temps anciens, par les rives et par les passes de la Gironde jusqu'aux limites où se fait sentir la marée; 10° Étude sur les modifications éprouvées depuis les temps anciens par les côtes des Landes, les dunes et les étangs du littoral; 11° Étude sur le port de Bordeaux et ses mouillages avant et depuis la construction des ponts; 12° Monographie de l'initiative privée bordelaise en matière charitable de saint Paulin à nos jours; 13° Esquisse d'une histoire du romantisme dans une province française ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 9 mai — 1898

Kublinski. Sapho, I. — Drakoulis, Le néohellénique. — H. W. Smyth, Les anapestes d'Eschyle; Muette et liquide dans la poésie mélique. — Demolins, A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons. — Rousiers, Le Trade Unionisme en Angleterre. — *Bulletin* : Société philologique américaine, Travaux, XXVIII; Jovy, Une oraison funèbre de Bossuet jusqu'ici inconnue; Széchy, Études et souvenirs; Fraknoi, Ladislas Karai; Melich, Le dictionnaire latin-hongrois de Gyœngyœs, Nagy, Bolintinean; Annuaire de la Société littéraire israélite de Budapest; Bernstein, Traduction hongroise de la Bible; L'Académie d'Agram; Jagic, Nouvelle correspondance de Dobrowski, Kopitar et autres. — Académie des inscriptions.

J. Kublinski, **De Sapphus vita et poesi.** Pars prior Premisliæ, ex libello C. R. Gymnasii Premisliensis I. typis expressit J. Styfi, 1897 : 30 p.

Cette première partie d'une étude sur la vie et l'œuvre de Sapho est consacrée exclusivement à rechercher et à discuter les témoignages des auteurs anciens. Ils se réduisent en somme à peu de chose ; quelques passages d'Aristote, un certain nombre de citations dans Athénée, un mot d'Hérodote. M. Kublinski fait preuve de beaucoup d'ingéniosité, par exemple en ce qui concerne l'invention de l'instrument de musique appelé *magadis* ou *sambyké*, et l'histoire de la courtisane Rhodopis ; mais il faut bien reconnaître qu'il se laisse parfois entraîner, en un sujet si mince, à quelques digressions ; ce qu'il dit de certains logographes, Hellanikos, Damastès et autres n'a qu'un rapport très éloigné, si même on ne veut pas dire aucun rapport, avec Sapho ; et plusieurs de ses conclusions de détail sont bien quelque peu hasardées ; si Alcidamas, par exemple, parlant à la fois d'Archiloque et de Sapho (Aristote, *Rhét.*, II, chap. xxiii), reproche au premier son intempérance de langage, et s'abstient d'ajouter une épithète au nom de Sapho, cela ne signifie pas nécessairement qu'il ne trouve rien à dire sur les mœurs de cette dernière. L'ensemble de cet opuscule se lit cependant avec intérêt, et M. Kublinski a au moins le mérite d'avoir réuni et convenablement apprécié tout ce qui nous est connu par l'antiquité sur la célèbre Lesbienne. — Les *corrigenda* ne rectifient qu'une faible partie des fautes d'impression.

My.

Platon E. Drakoulès. **Neohellenic language and literature.** Three lectures delivered at Oxford, in June 1897. Oxford, Blackwell; Londres, Simpkin, 1897; viii-70 pp.

C'est un très vaste sujet que M. Drakoulis traite en trois leçons seulement; aussi n'est-ce que dans ses lignes générales qu'il nous expose le développement de la langue et de la littérature néohelléniques depuis le moment où l'on peut en surprendre les premiers indices jusqu'à son dernier épanouissement. Il groupe les traits principaux de cette esquisse autour de trois grands événements historiques, la chute de Rome, la prise de Constantinople, la Révolution française, qui sont pour lui comme le centre de trois périodes distinctes du néohellénisme : la période byzantine, la période turque, la période néogrecque. La première leçon explique les origines et la continuité, à travers toutes ses vicissitudes, de la langue grecque commune, destinée à devenir de nouveau une langue littéraire digne de ce nom, et indique fort bien les raisons principales de cette persistante vitalité ; c'est que l'élément hellénique ne s'est jamais laissé absorber par les races conquérantes et n'a jamais cessé de vivre de sa vie propre même sous la pire servitude ; en outre, l'hellénisme resta toujours en étroite union avec le christianisme, qui en réalité préserva la langue sinon de l'abâtardissement, au moins de la disparition. La seconde leçon sort de ces considérations d'ordre général et quelque peu vagues; M. D. s'y montre bien plus maître de son sujet et beaucoup plus précis. L'église grecque se fait le représentant de la nation grecque, les aspirations, encore peu conscientes, des populations helléniques vers la liberté donnent naissance à une littérature déjà nationale, dont les chants klephtiques sont l'expression populaire, et les poèmes crétois, l'*Érotocritos* par exemple, des productions moins naïves et d'un ordre plus élevé. Ce chapitre est de beaucoup le meilleur : ce que dit M. D. des chants klephtiques est bien compris, et il en cite des spécimens pleins de grâce et de sentiment. La troisième leçon, enfin, est consacrée presque tout entière à la littérature, surtout à la poésie de notre siècle ; mais le sujet est écourté, et comment ne le serait-il pas, étant trop vaste pour une seule leçon ? Le rôle de Koraïs est indiqué superficiellement, cependant non sans exactitude ; mais l'énumération, sans sérieuse appréciation littéraire, des poètes néogrecs ne donne qu'une idée imparfaite du vaste mouvement de renaissance qui dota d'une littérature déjà riche la Grèce régénérée. D'ailleurs, M. Drakoulis ne semble pas prévoir que la langue vraiment populaire est appelée à de plus hautes destinées ; quand il nous donne une demi-page de Rhigopoulos comme l'image de la langue actuelle universellement employée, je crains qu'il ne s'égare, et je voudrais croire, sans trop l'espérer pourtant, que cette sorte de compromis où se trouvent si étrangement mêlées les formes anciennes et les constructions modernes, ne tardera pas à mourir de sa belle mort, dès qu'un écrivain de génie comprendra que la vraie langue nationale doit être la langue

du peuple, et non l'idiome bâtard des journalistes et de quelques savants [1].

My.

Herbert Weir Smyth, **Notes on the Anapaests of Aischylos** (Extrait des *Harvard Studies in classical Philology*, vol. VII, 1896, p. 139-165).

Le même : **Mute and Liquid in Greek melic Poetry** (Extrait des *Transactions of the American Philological Association*, vol. XXVIII, 1897, p. 111-143).

Le savant auteur de l'étude bien connue sur le dialecte ionien ne cesse pas de contribuer par des recherches de détail à nous initier aux procédés de technique des poètes grecs. Voici deux de ses articles qui ont leur importance; mais je ne puis qu'en faire connaître le contenu, leur nature étant purement statistique, et par là même ne se prêtant ni à une analyse de détail ni à une critique d'ensemble. Le premier étudie les anapestes d'Eschyle suivant la place qu'occupe le système dans la tragédie : 1) anapestes de la *parodos*; 2) au commencement des épisodes; 3) à la fin des épisodes et de la pièce; 4) entre les chœurs. Cette subdivision tout empirique a au moins l'avantage de ne rien préjuger sur les mouvements du chœur ou d'un acteur qui pouvaient accompagner la récitation des anapestes; une classification d'après ces mouvements se heurte en effet à l'impossibilité de les connaître dans tous les cas. M. Smyth s'attache notamment à montrer que le dialecte est l'attique pur, sauf dans les noms propres, et dans le cas de la *parodos*, où sont admises des formes avec l'α long non-attique (selon d'autres de l'ancien attique) lorsqu'elles se rencontrent également dans les trimètres.

Le second article traite de la quantité devant muette + liquide dans la poésie mélique. Le relevé est fait d'après le troisième volume de Bergk et quelques fragments contenus dans le second; on verra que l'abrègement devient de plus en plus fréquent avec le temps. Toutefois M. Smyth ne dissimule pas que ses recherches ne peuvent pas donner de résultats définitifs, car la nature des morceaux ne peut pas être toujours exactement déterminée; quant à tirer de ces constatations des arguments pour ou contre l'authenticité de certains fragments, je crois que c'est aller trop loin [2].

My.

---

1. M. Bréal ne sera pas peu surpris de se voir attribuer (p. 6) par M. Drakoulis les deux vers si connus d'A. Chénier :

Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

L'erreur de M. D. provient de ce que M. Bréal cite ces vers sans prononcer le nom du poète.

2. Il n'est pas nécessaire de signaler les rares oublis de M. Smyth, par exemple τεθνάκην, *Sapho*, 2, 15. Ἐδάκρυσαν est placé par erreur parmi les exemples du κρ médial précédé de l'augment.

E. Demolins. **A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.** Didot, Paris (s. d.), in-12. IV-412.

P. de Rousiers. **Le Trade Unionisme en Angleterre,** avec la collaboration de MM. de Carbonnel, Festy, Fleury, Wilhelm (Bibl. du Musée social). Paris, A. Colin, 1897, in-18°. XI-356 p.

Voici deux ouvrages issus d'une même école, celle des disciples de Le Play; le meilleur des deux n'est pas celui qui a fait le plus de bruit.

I

M. Demolins a réuni une série d'articles de *la Science sociale,* sa revue, sous une couverture très voyante, ornée d'un petit planisphère où se détachent en rouge les pays occupés par des peuples de langue anglaise (l'Argentine y figure en rose pour indiquer l'influence des capitaux anglais). Les articles ont été rangés en trois livres : 1° *Le Français et l'Anglo-Saxon dans l'École ;* 2° *Le Français et l'Anglo-Saxon dans la vie privée ;* 3° *Le Français et l'Anglo-Saxon dans la vie publique.* Cette ordonnance rationnelle n'est, d'ailleurs, que dans les titres : le livre I contient un article sur le régime scolaire *allemand ;* le livre II traite de l'éducation et de la natalité ; le livre III parle du socialisme *allemand* et discute la question « Quel est l'état social le plus favorable au bonheur » ? Il ne faut donc voir dans cet ouvrage qu'un recueil d'essais isolés ; toute l'unité est dans une intention maîtresse et une théorie favorite de l'auteur.

L'intention est évidente : M. D. prêche à la France la conversion sociale. Les Français ont des habitudes dangereuses : ils ont trop de fonctionnaires et trop peu d'enfants, la bourgeoisie française s'occupe trop de la dot de ses filles et de la carrière de ses fils et pas assez de mettre ses fils et ses filles en état de gagner leur vie ; l'État encourage trop la vie routinière et improductive des carrières dites libérales et détourne les forces des carrières actives et utiles. Il faut que les Français changent leurs mœurs, leur système d'éducation, leur conception de la vie, leur organisation politique et ils doivent prendre modèle sur les peuples anglais. — L'intention, on le voit, est excellente. Comme la thèse fondamentale contient une forte part de vérité (d'ailleurs banale), le livre est plein de remarques de détail justes [1] (aucune d'ailleurs n'est neuve) et de sages conseils (tous d'ailleurs des lieux communs). Comme ces vérités salutaires et évidentes sont présentées avec une bonhomie naïve et une ardeur de prophète (dans un style incorrect et sans précision, d'ailleurs), le livre laisse une impression de sympathie pour l'auteur et il faut un effort pour se décider à appliquer la critique régulière à un si brave homme. Mais il y a une telle immoralité intellectuelle dans

1. Sur la vanité de la bourgeoisie, la vie stupide des officiers français, l'impuissance de la religion chrétienne à rendre un peuple actif et prospère, la supériorité du bonheur trouvé dans l'effort sur le « bonheur stagnant et croupissant » du repos.

le succès de presse fait à une production si puérile, si dépourvue de réflexion, de critique et de connaissances que la *Revue critique* remplira son office en signalant ce scandale aux lecteurs éclairés.

Je ne m'arrête pas à discuter le tableau de la société française, M. D. l'a poussé au noir suivant l'usage des prédicateurs, il fallait effrayer le pécheur pour le convertir. Je m'en tiens aux faits qu'il apporte à l'appui de sa thèse et de la théorie sociale et historique qu'il prétend en tirer. — Le régime scolaire est mauvais en France, dit M. D., il ne forme pas des hommes. Pour le prouver, il décrit le lycée d'il y a vingt ans, sans dire un mot des réformes qui ont en partie transformé la discipline claustrale et militaire; évidemment il les ignore. – Le régime scolaire est mauvais en Allemagne, M. D. ne le décrit pas et probablement ne le connait pas, il lui suffit que l'empereur Guillaume II ait déclaré n'être pas content de l'école allemande. Pas d'autre preuve; M. D. cite naïvement ce discours sans se demander ce que vaut l'opinion de Guillaume, sans même voir que ce qu'il reproche à l'école, c'est justement de ne pas rendre les élèves assez militaires et assez conservateurs. — Le régime scolaire est bon en Angleterre. La preuve, c'est un prospectus d'un établissement anglais créé pour préparer des colons, « afin de compléter les lacunes de l'éducation du collège » (du collège *anglais*); c'est aussi une visite faite par l'auteur à l'école d'Abbotsholme, créée en 1889, accompagnée d'attestations de parents qui marquent très nettement le caractère *exceptionnel* de cette institution. Et sur « cette expérience » pédagogique (le mot est de lui-même), M. D. construit une généralisation qui embrasse tout le régime scolaire anglais[1] ! « Le Français, a-t-il dit (p. 13), brille surtout dans les travaux d'imagination, *dans les généralisations rapides et par conséquent hasardées.* » M. D. est bien français.

En punition de son mauvais système d'éducation, la France a une mauvaise situation financière; son agriculture languit. L'Angleterre est récompensée de son bon régime scolaire par sa prospérité agricole. « Chez les Anglo-saxons l'agriculture n'a été abandonnée ni par la classe supérieure ni par la masse de la nation... » A l'appui, deux références à L. de Lavergne et à Taine, c'est-à-dire à deux descriptions d'un état de choses disparu. De la crise agricole qui inquiète tant les Anglais depuis plus de dix ans, M. D. ne sait rien. N'a-t il donc lu aucune revue anglaise contemporaine ?

L'Allemagne, organisée au mépris de la doctrine de M. D. (on verra plus bas comment), doit en être punie par la déchéance économique. Aussi M. D. tient-il à ignorer les progrès de son industrie, le développement de son commerce, la concurrence redoutable dont se décla-

1. M. D. a découvert aussi que l'Anglais voyage plus facilement en troisième que les autres peuples, étant exempt de sotte vanité (p. 207). Il ne sait donc rien des usages de l'Allemagne.

rent menacés les Anglais, moins persuadés que M. D. de la supériorité commerciale des produits anglo-saxons sur l'article « made ni Germany ». « Le grand péril, le grand danger (*sic*), le grand adversaire ne sont pas... de l'autre côté du Rhin : le militarisme et le socialisme se chargent de nous débarrasser de cet ennemi-là et cela ne traînera pas. » Pour lui, l'Allemand c'est l'homme qui « arrive avec de gros bataillons et avec des armes perfectionnées », au contraire de l'Anglais qui « arrive isolément et avec une charrue ». Évidemment, il ignore aussi le colon, l'ingénieur, le voyageur de commerce allemands.

M. D. ne semble pas être beaucoup mieux informé ni sur le militarisme ni sur le socialisme allemands qui doivent « nous débarrasser » de l'Allemagne. — Le peuple prussien « à moitié oriental » est « resté en retard de deux siècles sur l'horloge de l'Occident. Sur les bords de la Sprée on joue encore avec le plus grand sérieux aux Philippe II et aux Louis XIV... ». — Le socialisme allemand, M. D. l'étudie dans Winterer et peut-être dans Laveleye ; il ignore ses origines françaises et anglaises ;« le socialisme, dit-il, est essentiellement un produit d'origine et de fabrication allemande ». La réfutation sommaire du *Kapital* (p. 254) montre que M. D. n'en a jamais lu même une analyse. — Il croit que « ces théories furent formulées en programme par les socialistes révolutionnaires en 1877 (1875 ?) au Congrès de Gotha » ; il ignore évidemment le programme de Eisenach de 1869. — Enfin, il connaît si mal le socialisme contemporain, qu'il le confond avec la communauté primitive, d'ailleurs hypothétique, des tribus barbares.

Lo doctrine de M. D. ne permet pas aux Anglo-Saxons d'être socialistes. Il déclare donc tout naturellement qu'il n'y a pas de socialisme en Angleterre ni aux États-Unis. « Les historiens du socialisme, lorsqu'ils en arrivent à l'Angleterre... n'ont rien ou presque rien à raconter. » Et il le prouve par une citation : « L'Annuaire du socialisme (*Jahrbuch der Sozialwissenschaft*) du docteur Ludvig Richter, qui passe en revue les progrès du socialisme dans tous les pays, ne mentionne même pas l'Angleterre et la bonne raison qu'il en donne, c'est qu'il n'a rien à dire. » Le « Jahrbuch *für* Sozialwissenschaft und Sozialpolitik » (que M. D. semble citer ici de seconde main) a cessé de paraître en 1880 ! M. D. aurait pu prendre des informations plus fraîches sur l'Angleterre (ne fût-ce que dans le *Wœrterbuch der Staatswissenschaften* qu'il paraît ne pas connaître), il aurait appris qu'il y a pourtant quelque chose à dire du socialisme anglais et même américain, il aurait du moins hésité à écrire que la race anglo-saxonne aux États-Unis résiste au socialisme « comme la vigne américaine résiste au phylloxéra ».

Voici maintenant la doctrine [1], fondement de la *Science sociale*. Il y

1. Certaines erreurs de détail sont les signes d'une instruction historique rudimentaire. P. 301. Les jeux de Sybaris et Crotone « lointaine origine des honteux combats de gladiateurs ». P. 380. L'oppression de l' « époque des Césars » (*sic*, il

a dans le monde deux espèces de sociétés : 1° les *sociétés à formation communautaire*, où l'individu est encadré par une communauté qui le soutient, lui évite l'effort, mais aussi l'entrave et le déprime, elles se subdivisent en deux types, « communautaires de famille, communautaire d'État » ; 2° les *sociétés à formation particulariste* où l'individu, livré à lui-même, obligé à l'initiative et à l'effort, est amené à se créer une vie indépendante. — De cette seconde espèce, « les races scandinaves et anglo-saxonnes fournissent le spécimen le plus pur » (p. 84) et, en fait, M. D. n'en connaît que trois cas : Angleterre, États-Unis, Norvège. Dans la première espèce rentrent toutes les autres sociétés connues. — La formation communautaire favorise les « politiciens » semblables à des « frélons » et la masse des « retardataires, des incapables, des impuissants » ; elle mène au « socialisme qui n'est qu'une résurrection plus ou moins modifiée du communisme oriental ». La formation particulariste aboutit à une société démocratique, d'agriculteurs et d'industriels instruits et prospères.

C'est un caractère qui tient à la « race ». Le « Celte est communautaire ; le Saxon est particulariste ». Il serait inutile de demander à M. D. ce qu'il entend par une « race », et, s'il y a des « races » spéciales à chacun des pays d'Europe ; c'est une question qu'il n'a pas examinée, il ignore même que d'autres l'ont posée (et résolue [1] en sens inverse de sa théorie). Il n'a même pas songé que s'il y a une race saxonne, les représentants les plus authentiques en sont les gens du vieux duché de Saxe qui vivent en régime communautaire sous un Empire militariste et socialiste. Il s'est pourtant avisé que la société anglaise, contrairement à sa théorie, nourrit une nombreuse aristocratie de « frélons » communautaires et qu'elle est pleine de *snobs* ; mais il l'explique : « L'aristocratie héréditaire a été importée du continent par les Normands avec Guillaume. Nous savons aujourd'hui que les conquérants normands appartenaient à la formation communautaire. » De même « le snobisme... en Angleterre est un état factice et importé ». « Le gentleman est la forme saxonne de la classe supérieure,... le lord en est la forme normande. »

Et comme on pourrait se demander à quoi sert de prêcher les Français qui, par leur race celtique, doivent être condamnés au régime communautaire, on nous apprend que le mal n'est pas sans remède ; car en Angleterre « par un phénomène de distillation sociale continue, les Celtes se saxonisent de proche en proche » (p. 184).

Il resterait à chercher quelle raison extérieure a produit le succès d'un pareil livre, mais la question n'est pas du ressort de la *Revue critique*.

---

s'agit peut-être du Bas-Empire), prouvée par les déclamations de Lactance et de Salvien.

1. Voir entre autres Lacombe, *L'histoire considérée comme science*, et J. M. Robertson, *The Saxon and the Celt*.

II.

De Le Play, leur maître commun, M. Demolins a gardé l'habitude des doctrines sans fondement débitées sur un ton prophétique, M. de Rousiers et ses collaborateurs lui ont pris seulement sa méthode d'observation patiente et consciencieuse. Chargés par le Musée social d'une mission en Angleterre pour étudier les syndicats ouvriers sur les lieux, ils se sont partagé l'enquête. Le chef de la mission M. de R. a pris les *Unions* les plus faiblement constituées, celles des ouvriers du bâtiment et des ouvriers agricoles, M. Festy les *Unions* des travailleurs des docks, M. J. Wilhelm les *Unions* de mineurs, M. A. Fleury les *Unions* des mécaniciens et des ouvriers de construction navale, M. de Carbonnel les *Unions* des industries textiles; chacun a opéré avec une méthode commune, mais d'une façon indépendante. L'ouvrage se compose de sept monographies encadrées dans trois chapitres généraux, deux en tête (*1. La nécessité du groupement syndicales, 2. Causes général de succès du Trade-Unionisme en Angleterre*), un à la fin (*L'avenir du trade-unionisme*), tous trois écrits par M. de Rousiers.

Ce n'est pas du tout une simple compilation de règlements de syndicats, et de statistiques de membres et de budgets. Les enquêteurs ont observé et décrit le genre de vie des ouvriers et le caractère spécial de leur union dans chaque métier. Ils ont même cherché à se rendre compte des causes de faiblesse ou de force de l'*union*, des avantages qu'elle procure, des motifs qui l'on fait créer et la maintiennent. Ils n'ont pas eu la prétention de donner un tableau complet du Trade-Unionisme; l'entreprise eût été au-dessus de leurs moyens d'information et d'ailleurs inutile depuis l'admirable *Histoire du Trade-Unionisme* de M. et Mme Webb. Mais ils ont choisi avec discernement plusieurs types représentatifs de chacune des principales régions.

Comme on doit s'y attendre dans une collaboration, on sent entre les diverses parties de l'ouvrage des inégalités suivant la portée d'intelligence, l'expérience, l'habileté d'exposition de chaque auteur ; et les collaborateurs de M. de R. ne s'étonneront pas si je trouve plus de maturité et plus de pensée dans ses chapitres. Il me semble aussi qu'il y a plus d'enquête personnelle dans le travail de M. Festy, que les autres collaborateurs se sont parfois laissé tyranniser par les statistiques et les documents officiels, et que M. de C. a donné trop de raisonnements sociaux et pas assez d'observations. Mais l'ensemble n'en fournit pas moins un tableau suffisant pour orienter les lecteurs français.

La pensée maîtresse exprimée par M. de R. est que les *trade unions* sont le résultat des conditions du travail salarié au XIXe siècle. Le « phénomène social » des syndicats d'ouvriers qui a pris des formes si désordonnées est « la manifestation d'une force existante; la science sociale a pour objet d'étudier cette force ». La *Science sociale*, qui se manifeste chez M. Demolins par de si étranges ignorances, a

donné à M. de R. une méthode solide non seulement pour l'observation des détails, mais pour l'étude des rapports entre les faits sociaux. Pour étudier le trade-unionisme, il a essayé d'analyser les besoins qui l'ont fait naître et les forces qui l'ont fait réussir en Angleterre. Le besoin résulte des conditions du métier, le succès tient à la valeur personnelle des membres de l'*union*. Ainsi il a été amené à étudier systématiquement : 1° les conditions du *métier ;* 2° les habitudes et l'éducation du *personnel*.

Les métiers ont été inégalement transformés par la grande évolution industrielle et commerciale du siècle, aussi le besoin du syndicat s'est-il fait sentir inégalement aux ouvriers des différents métiers. Il est au maximum dans les industries à machines et à grandes usines (textiles, fers, usines) où les ouvriers ont besoin d'une représentation permanente pour discuter avec le patron le marché collectif de travail : très fort encore dans les métiers qui subissent l'évolution commerciale directement parce que les travailleurs ne sont pas spécialisés (ouvriers des docks, ouvriers agricoles) ; il est au minimum dans les métiers que l'évolution commerciale atteint indirectement et où les ouvriers spécialisés sont protégés contre la concurrence par leurs connaissances spéciales (ouvriers du bâtiment). L'ordre d'exposition de l'ouvrage a été de commencer par les métiers où le besoin d'union est le plus faible.

Le succès tient non pas seulement au nombre des membres, mais à leur valeur ; les *unions* renferment les meilleurs ouvriers, ceux qui obtiennent les meilleures conditions de travail, qui sont les vrais représentants de la classe ouvrière et ses chefs politiques. M. de R. insiste sur la situation conquise par les *Trade-unionistes* dans l'opinion même de la bourgeoisie anglaise et montre qu'elle tient à la valeur exceptionnelle des chefs, leur force de caractère, leur désintéressement, leur sagesse, et il en donne des exemples. (Cette situation est d'ailleurs récente, jusqu'à 1867 les classes cultivées d'Angleterre traitaient les unions avec plus de mépris encore que les nôtres ne parlent aujourd'hui des syndicats.)

Par la nature même de sa mission, M. de Rousiers était obligé de défendre les *Trade-Unions* contre le reproche de socialisme, il lui fallait donc atténuer la portée des déclarations socialistes du Congrès des *Trade-Unions* à Cardiff. Il l'a fait très correctement, sans fausser les faits, en expliquant les conditions spéciales qui ont amené le vote du Congrès et il a apprécié très loyalement « l'escamotage parlementaire » par lequel l'état major du « vieux Trade-Unionisme » s'est débarrassé de ses adversaires.

Cet ouvrage est incontestablement le meilleur fruit scientifique produit jusqu'ici par le *Musée social*.

Ch. Seignobos.

BULLETIN

— L'année dernière, s'est fondée en Italie une société pour la diffusion et pour l'encouragement des études classiques. Le siège social est à Florence et le président actuel est M. Vitelli. Elle vient de commencer la publication d'un bulletin : *Atene e Roma, Bulletino della Società italiana per la diffusione e l'incoraggiamento degli studi classici* : six numéros par an ; prix : 8 lires. Le premier numéro contient : Ai nostri lettori ; E. Piccolomini, Le Odi di Bacchilide; F. d'Ovidio, Non soltanto lo bello stile tolse da lui ; E. Pistelli, La Filologia classica in Ungheria nel 1896 ; des comptes rendus et les actes de la Société. Nous souhaitons à la Société nouvelle de voir ses efforts récompensés. Le nom de M. Vitelli est au reste la meilleure assurance de succès. — P. L.

Le volume XXVIII des *Transactions and Proceedings of the American philological Association, 1897* (Boston, Ginn and C°) contient les articles suivants : C. L. Brownson, *Reasons for Plato's hostility to the Poets* : étude et discussion de tous les textes d'où il résulte que Platon voyait dans les poètes les ennemis de la raison et de l'abstraction ; E. G. Sihler, *Lucretius and Cicero* : rappelle les témoignages incertains (*Ad. Q. fr.*, 2, 11, 3 et Jérôme, *Chr.* 1923) relatifs au sujet et les débats qu'ils ont soulevés ; M. Bloomfield, *Indo-european notes* : sur le vocalisme et l'accent du participe moyen, ion. ἕαται=ἧνται, *salus* et *saluos*, les fractions dans l'Avesta ; T. Peck, *Cicero's Hexameters* : étudie quelques-unes des particularités des fragments qui nous restent et rassemble les témoignages des anciens sur l'œuvre poétique de Cicéron ; A. Fairbanks, *On Plutarch's Quotations from the early Greek philosophers* : tableau des citations d'Héraclite, Xénophane, Parménide, Anaxagore et Empédocle ; habitudes de Plutarque dans l'usage qu'il en fait; F. A. March, *The Enlargement of English dictionary* ; H. Collitz, *Traces of Indo-European accentuation in Latin* : développe une hypothèse de Wharton ; H. W. Smyth, *Mute and liquid in Greek melic poetry* : statistique détaillée de tous les cas; — *Proceedings* Ch. Knapp, *Archaism in Aulus Gellius* : continue la série précieuse des études de M. K. sur la langue d'A. G. ; S. G. Ashmore, *Faxo with the future indicative in Plautus* ; W. A. Hammond, *Aristotle's Doctrine of the Central Sense* : surtout d'après le *De Anima* et le *De Sensu et Sensili* ; Earle, *Antistrophic verbal responsion in Attic tragedy* ; Perrin, *The Ethics and amenities of Greek historiography*, publié in extenso dans l'*American Journal of Philology*, n° 71 ; Elmer, *The supposed May-potential use of the Latin subjonctive* : sera publié dans les *Studies* de Cornell ; E. Case, *A neglected aspect of Roman character* : il s'agit de la faculté de créer des symboles ; Ch. Peabody, *A Gnostic inscription from Athens*, n° 3413 du Musée national ; P. Harrington, *The purpose-accusative in Propertius* : 15 ex. de *ad* et 22 de *in*, l'emploi est beaucoup plus libre qu'à l'époque classique ; Ch. Knapp, *Brief notes* : Hor. *S.* 1, 9, 6 et Cic. *Cat.* 1, 23 ; Th. Fitz-Hugh, *A questionable tradition in Latin historical syntax* : la préposition *de* n'est pas employée dans Cicéron pour éviter l'ambiguité de l'emploi du génitif (cette doctrine n'est pas aussi généralement admise que le croit l'auteur) ; Elmer, *The distinction between the Latin present and perfect-tenses in expression of contingent futurity* ; W. N. Bates, *The date of Tyrtaeus* : le poète était connu en 635 ; W. N. Bates, *Some readings of a fifteenth cent ms. of De Amicitia* : manuscrit d'origine italienne, principales var. ; A. Gudeman, *The Vita*

Agricolae of Tacitus : c'est une biographie, rien autre ; G. Hale, *A new ms. of Catullus* : ms. de Rome à mettre à côté de *G* et de *O* ; H. P. Linscott, *The syncretism of the locative and instrumental in Latin* : s'explique par la possibilité des deux contructions dans certains cas ; J. L. Margrander, *Two passages of Sophocle's Antigone*, 1-3 et 1095-7 ; W. P. Mustard, *The Delphin classics ;* W. Warren, *A study of conjunctional temporal clauses in Thucydides :* mode, temps, conjonctions, place relative des propositions. Ce qui frappe le plus, si on compare ce volume à ses aînés, c'est l'accroissement du nombre des études de syntaxe, surtout de syntaxe latine. Il est possible que l'influence de M. Gardner Hale ne soit pas étrangère à cette tendance qui se révèle dans les études de philologie classique en Amérique. — P. L.

— Il y a parfois plus de nouveauté dans une petite plaquette que dans un gros volume. Sous ce titre, *Une oraison funèbre inconnue de Bossuet* (Vitry-le-François, 1897 ; in-8, 26 pages, un franc), M. Ernest Jovy vient de publier une communication qu'il a faite à la Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François le 6 mai 1897, et qui a enrichi d'un fait nouveau et précis l'histoire des œuvres de Bossuet. Il établit dans cet opuscule, grâce à un manuscrit de la Bibliothèque nationale, que Bossuet prononça, le 16 juillet 1686, dans l'abbaye de Faremoutiers, l'oraison funèbre de Marie-Constance du Blé d'Uxelles, abbesse de ce monastère. M. l'abbé Lebarq et M. Rébelliau avaient émis des hypothèses au sujet d'une oraison funèbre prononcée à Faremoutiers dont il est question dans une lettre de l'évêque de Meaux. M. Jovy a mis hors de doute le nom de l'abbesse à la mémoire de laquelle fut consacré ce discours et la date à laquelle il fut prononcé. Il paraît que le fait avait déjà été signalé incidemment en 1863 dans une monographie sur l'abbaye royale de Faremoutiers ; il faut espérer que, après la communication de M. Jovy et la publicité de la *Revue critique* y aidant, cette mention, maintenant bien établie, sera introduite dans la liste des oraisons funèbres de Bossuet. M. Jovy a joint à l'exposé de sa découverte quelques renseignements sur Mme du Blé d'Uxelles et sur les relations de l'évêque de Meaux avec Faremoutiers. Souhaitons que M. Jovy, qui a augmenté d'un fait précis et incontestable l'histoire de la prédication de Bossuet, puisse un jour, grâce à une découverte encore plus heureuse, augmenter les œuvres de Bossuet du texte même de l'oraison funèbre de l'abbesse de Faremoutiers. — G. L.-G.

— Les écrivains hongrois réunissaient rarement leurs études parues dans différents recueils. C'étaient quelquefois les sociétés littéraires qui, après la mort d'un éminent écrivain, s'acquittaient de cette tâche. Mais de nos jours quelques auteurs, imitant ce qui se fait à l'étranger, réunissent les études qui leur semblent mériter cet honneur. Ainsi M. Charles Széchy, professeur de littérature hongroise à l'Université de Kolozsvár, vient de donner deux volumes d'articles qui méritent toute notre attention. Le premier intitulé : *Petites Études* (*Kisebb tanulmányok*, Budapest, 1897, 404 pages) se compose de quatre portraits littéraires et de plusieurs dissertations : 1° Juliette Arany, la fille du grand poète national qui l'a immortalisée dans son épopée *Toldi*, est caractérisée par quelques lettres à ses amies ; 2° Stéphanie Wohl dont le salon tout français servait de réunion aux sommités littéraires et politiques des vingt dernières années, nous est représentée comme une romancière distinguée ; ses articles français parus dans la « Revue internationale » de Gubernatis nous renseignaient sur le mouvement littéraire en Hongrie ; 3° l'étude sur François Kœlcsey est un tableau de la Diète de 1832 où ce poète sentimental, qui fut en même temps un grand orateur, représentait le comitat Abauj. La collection Szemere, encore inédite et qui appartient au lycée réformé de Budapest, a été utilisée par Széchy qui a pu ainsi jeter un jour nouveau sur la candidature de Kœlcsey aux fonctions de secré-

taire perpétuel de l'Académie hongroise. On croyait que le poète avait été écarté à cause de ses opinions trop libérales et nettement opposées à celles des magnats fondateurs de l'Académie ; d'après ses lettres on voit que son idéalisme et son extrême sensibilité l'ont empêché de faire les démarches nécessaires — Le 4e portrait est celui du poète et pasteur Szasz Gerœ, âme haute et cœur noble, dont un conte épique a pour héroïne Charlotte Corday et une pièce de théâtre Madame Roland ; il rappelle par plusieurs traits Lamartine. — Parmi les neuf articles, quatre se rapportent à l'ancienne littérature hongroise. Dans le cinquième, l'auteur fait ressortir le grand intérêt que présente la publication de Széll : *A bihari remete* (L'ermite de Bihar), ouvrage philosophique que Bessenyei avait écrit au commencement de notre siècle et qui était resté inédit à cause de la censure. Bessenyei y attachait une grande importance et, en effet, nous y voyons, encore mieux, que dans ses tragédies et dans ses pièces lyriques, l'influence de Voltaire et des encyclopédistes. Les autres études traitent d'Anyos, le talent lyrique le plus original de la fin du XVIIIe siècle ; de l'épopée d'André Horvath sur Zircz, la maison-mère des Cisterciens hongrois ; d'André Horvath et de Blumauer ; et finalement, nous trouvons un morceau achevé sur la poésie lyrique après la Révolution avec des caractéristiques très originales de Lisznyai, Toth, Gyulai, Szasz (Charles), Lévay et Vajda. — Dans le second volume intitulé : *Impressions et souvenirs* (*Benyomasok és emlékek* (Ibid, 367 pages), nous relevons surtout l'étude sur Bacsanyi, le poète de la Révolution française, qui le premier sonna le tocsin dans sa Revue *Magyar Muzeum* éditée à Kassa. Destitué, il fut bientôt impliqué dans la conspiration de Martinovics. Condamné sans preuves à un an de prison, amené à Kufstein où il eut comme compagnon Maret, le futur duc de Bassano, relâché, Bacsanyi se retira à Vienne où il vécut longtemps comme copiste aux gages d'un florin 20 kreuzers par jour. Il devient enfin rédacteur au ministère des finances et épousa Gabrielle Baumberg connue par ses poésies délicates. Son bonheur ne devait pas durer longtemps. Lorsque Napoléon fit son entrée à Vienne (1809), on dit que Bacsanyi traduisit sa proclamation aux Hongrois. Il quitta Vienne avec les troupes françaises et s'établit à Paris où Napoléon lui accorda une pension de 2,000 francs. Lorsque les alliés entrèrent à Paris, Bacsanyi fut fait prisonnier et traîné, par Fontainebleau et Dijon, à Brunn et de là, toujours sans preuves, interné à Linz. Le gouvernement autrichien lui permit de toucher sa pension jusqu'à sa mort (1845). Il serait intéressant de savoir si cette récompense lui fut accordée pour avoir traduit la proclamation et perdu ainsi sa position à Vienne, ou bien, comme Bacsanyi et sa femme l'ont toujours prétendu, comme subsides sur le fonds institué pour des hommes de lettres exilés. La plupart des savants hongrois, M. Széchy également, acceptent la première version accréditée depuis Kazinczy qui était l'ennemi personnel de Bacsanyi ; d'autres, comme l'auteur de l'étude la plus récente sur Bacsanyi, François Szinnyei (*Revue d'histoire littéraire de la Hongrie*, 1898, fasc. 1 et 2) croient que Bacsanyi est innocent. Les archives nationales de Paris ne possèdent aucun acte relatif à cette pension, et le doute subsistera tant qu'on n'aura pas trouvé un document qui établisse le fait. En tout cas il nous semble bien étrange de voir Metternich réclamer à plusieurs reprises la pension au gouvernement français, s'il avait su pertinemment que Bacsanyi était coupable ; d'autre part, la générosité de Napoléon serait-elle allée si loin, si Bacsanyi n'avait pas rendu un service signalé ? — Les autres *Impressions* sont des études sur les artistes hongrois établis à Munich et quelques descriptions de Naples, de Capri, de la Spezzia et de la vie monacale en Italie. — J. K.

— Le dernier *Bulletin de l'Académie hongroise* (avril) nous apporte la nouvelle d'une découverte littéraire très intéressante due à l'historien Guillaume Fraknoi qui,

installé depuis des années à Rome, fait des recherches dans la Bibliothèque du Vatican. Les historiens de la littérature hongroise ont cru jusqu'ici que le prieur de Bude, qui avait appelé l'imprimeur Hess en Hongrie et auquel est dédié le premier livre imprimé dans ce pays, le *Chronicon Budense* (1473), était Ladislas Geréb, parent du roi Mathias Corvin. Or, M. Fraknoi a trouvé dans les archives du Vatican quatre lettres que ce Ladislas, envoyé du roi Mathias à Rome, avait adressées au pape Paul II. Dans une de ces lettres il met après son nom de baptême, son nom de famille : *de Kara*. Un bref du pape Paul II, un document de la bibliothèque Czartoryski à Cracovie et une charte du chapitre de Presbourg nomment également Ladislas Karai, prieur de Bude entre 1469 et 1473. Il n'est donc pas douteux que dans toutes les histoires de la littérature le nom de Ladislas Geréb, qui ne fut d'ailleurs jamais prieur de Bude, mais bien évêque de Transylvanie, est à remplacer par celui de *Ladislas Karai*. — J. K.

— En 1893, le secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise, M. Koloman Szily, appela l'attention de ses confrères sur un fragment d'un Dictionnaire latin-hongrois provenant de la bibliothèque des Franciscains de Gyœngyœs et qui se trouve relié avec une exemplaire du *Catholicon* de Joannes Balbus de Janua (1487) à la bibliothèque de l'Académie. Le directeur Ignace Veress en fit une copie et l'Académie chargea M. Jean Melich de donner une édition critique de ce manuscrit. Elle vient de paraître sous le titre : *Le Fragment du Dictionnaire latin-hongrois* de Gyœngyœs (*A gyoengyoesi latin-magyar szotartœredék*, Budapest, Académie, XXXVI-242 pages), et forme avec les ouvrages analogues édités par Finaly et Szamota (cf. *Revue critique*, 1896, n° 42) le quatrième monument linguistique qui paraît depuis quelques années. Ce fragment est fait d'après le *Catholicon* de Joannes Balbus de Janua qui, de 1460 à 1520, eut une vingtaine d'éditions, le Dictionnaire de Calepinus (1516) et le *Vocabulista* de Papias (1476). M. Melich croit avec M. Szily que le fragment hongrois dont l'auteur est inconnu, date de la première moitié du XVI° siècle. Il contient 4671 mots et va depuis la lettre A jusqu'au mot *Cilones*. Le savant éditeur a fait précéder ce Dictionnaire d'une Introduction philologique et a ajouté un Index de tous les mots hongrois contenus dans ces pages qui intéresseront vivement les philologues. — J. K.

— L'Université de Budapest et celle de Kolozsvar, en Transylvanie, ont une chaire de langue et littérature roumaines. Devant cette dernière Faculté M. Charles Nagy vient de soutenir une thèse sur le poète roumain Demeter Bolintinean, 1826-72 (*Bolintinean Demeter Kœltészete*. Kolozsvar, 1898, 70 pages). C'est une étude fort sympathique sur le poète des « Brises d'Orient » que B. avait traduites lui-même en français et auxquelles Philarète Chasles avait écrit une préface. M. Nagy retrace d'abord le mouvement politique et littéraire de la Roumanie entre 1840 et 1860, et ensuite la vie du poète qui fut longtemps l'hôte de la France. Dans ses poésies lyriques, Bolintinean imite souvent André Chénier. Une de ses pièces les plus connues : « Une jeune fille sur son lit de mort » rappelle la *Jeune Captive*. Les *Orientales* de Victor Hugo et les Poésies de Lamartine ont exercé également une grande influence sur lui, — sans compter Anacréon, Tibulle, Horace, Ovide et Properce. Mais Bolintinean est vraiment original dans les contes et légendes tirés de l'histoire de son pays dont l'ancienne grandeur sous Michel le Brave l'a particulièrement bien inspiré. M. Nagy, en caractérisant la langue et le rythme du poète roumain, remarque qu'il appartenait à une époque où l'on *francisait* à outrance ; les termes étrangers, les gallicismes, foisonnent dans son œuvre ; ce qui lui ôte un peu de sa valeur. En somme, si Bolintinean n'est pas un poète de l'envergure d'Alexandri, d'Eminescu ou de Cosbuc, il tient encore une place honorable dans la pleiade des poètes roumains. — J. K.

— L'Annuaire de la Société littéraire israélite de Budapest pour 1898, publié sous la direction de MM. Bacher et Banoczi (*Evkœnyv, Kiadja az izr. magyar irodalmi társulat.* Budapest, Lampel, 372 pages), contient vingt-six articles dont plusieurs pourront intéresser nos lecteurs. M. Bacher rend compte de l'importante découverte faite en Égypte du fragment de l'Ecclésiastique que Cowley en Angleterre, et tout récemment M. Israël Lévi, en France, ont publié. M. Guillaume Rado retrace la carrière du pédagogue hongrois, Maurice Karman, le fondateur de l'École pratique de l'enseignement secondaire dont on a fêté le jubilé en 1897 (cf. *Revue internationale de l'enseignement*, janvier, 1898). M. Kayserling, le savant rabbin de Budapest, parle de Noa Mordechaï, juif américain qui, le premier dans notre siècle, eut l'idée de fonder un État juif. M. Büchler communique des notes intéressantes sur le costume des juifs hongrois à la fin du xviii[e] siècle. M. Venetianer retrace avec beaucoup de savoir les tentatives des philologues hongrois du xvii[e] et du xviii[e] siècles dans le domaine des études comparées des langues hébraïque et magyare; M. Waldapfel donne, d'après le livre de M. Banoczi, l'histoire de l'unique École normale d'instituteurs israélites hongrois (1857-1897); M. Samu communique ses impressions de voyage à Jérusalem; M. Peisner énumère les juifs hongrois qui durent émigrer à la suite de la Révolution de 1848 et M. Bernstein parle de la réforme du culte israélite que cette Révolution a fait naître. Une nouvelle de Mlle Irène Cserhalmi, des vers inspirés par la « Salle Judaïque » du Louvre de Rona, d'autres poésies de Rado, Sebestyén, Klein, traitant de légendes juives, complètent cet ensemble.

— La même Société s'est chargée de donner enfin une traduction hongroise de la Bible qui réponde aux exigences de l'exégèse moderne et au progrès de la langue hongroise. Certes, ces traductions n'auront plus l'importance littéraire de celles de Károli, d'Albert Molnár, de Káldi ou de Georges Csipkés parues au moment des luttes religieuses entre catholiques et protestants; mais, quand on songe que Ballagi qui, il y a cinquante ans, commença une traduction de la Bible, n'a trouvé nul encouragement de la part du Consistoire de Pest, nous ne pouvons qu'applaudir à cette entreprise dont le premier volume, renfermant le Pentateuque (*Szentiras. La Bible.* Tome I. *A Tora. Mozes œt Kœnyve,* Budapest, Lampel, 410 pages) vient de paraître. La traduction est due au rabbin Bela Bernstein. Elle a été revue par Louis Blau, professeur au Séminaire de Budapest. Elle rendra de bons services dans les Écoles primaires israélites où la traduction de la Bible fait partie du programme et sera, en outre, d'une lecture agréable pour les adultes. Comme œuvre littéraire, cette traduction imite, autant que possible, le style archaïque, sans toutefois y sacrifier la clarté. — J.-K.

— L'Académie d'Agram continue à faire preuve de la plus louable activité. Outre la suite de ses *mémoires*, elle fait paraître le deuxième fascicule de sa *Revue archéologique*, le deuxième volume du *Recueil de foklore des pays slaves* (ce volume est accompagné d'un sommaire en français), le dernier fascicule du cinquième volume du *Dictionnaire serbo-croate*, rédigé par M. Budmani (ce fascicule termine la lettre K Enfin, l'Académie commence une bibliothèque de haute vulgarisation scientifique. Le premier volume paru est un ouvrage de M. Noctils, professeur à l'Université d'Agram, sur *Rome et les Barbares*.

— M. Jagic, qui avait déjà donné, en 1885, la *Correspondance* de Dobrowsky et de Kopitar, vient de publier (Berlin, librairie Weidmann), un recueil de nouvelles lettres de Dobrowsky, Kopitar et autres Slaves du Sud et de l'Ouest (*Neue Briefe von Dobrowsky, Kopitar und anderen Süd=und Westslaven*). Comme le précédent,

ce volume est imprimé à Pétersbourg, pour le compte de l'Académie russe, et se vend à Berlin, chez Weidmann. Il renferme des lettres de Dobrowsky, Kopitar, Hanka, Schlœtzer, Engel, Mauchitzky, Kœppen, le prince de Liven, Metelkos, Vouk Kavadjich, etc. Il est fort intéressant pour l'histoire des études slaves et notamment pour l'histoire des rapports de la Russie officielle avec les Slavistes occidentaux. M. Jagic l'a fait précéder d'une longue introduction (en langue russe) où il a apprécié le caractère des divers correspondants. Un copieux index termine ce volume de plus de 900 pages. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er avril 1898.

Le R. P. Thédenat, élu membre libre en remplacement de M. de Ruble, est introduit en séance.

M. Larroumet fait connaître que ses nouvelles fonctions de secrétaire perpétuel ne lui permettent pas de prendre part aux travaux de la commission du prix Fould; l'Académie des beaux-arts l'a remplacé par M. Corroyer.

M. Barth annonce à l'Académie que M. le professeur Maurice Blomfield, de l'Université John Hopkins, à Baltimore, se propose de donner une édition photographique du manuscrit de l'Atharva-veda, possédé par l'Université de Tubingue.

M. Bréal, au nom de M. Senart, donne de bonnes nouvelles sur les résultats de la mission de M. Sylvain Lévi dans l'Inde et propose d'exprimer au gouvernement du Népal sa gratitude pour l'accueil bienveillant que le missionnaire a reçu de lui.

M. le capitaine Baulet a adressé à M. le secrétaire perpétuel un mémoire sur la bataille de Fontanet, du 25 juin 841. M. Longnon est chargé de l'examiner.

M. d'Arbois de Jubainville communique les premières observations qu'il a reçues de ses collègues au sujet de l'inscription de Coligny, dont il leur avait soumis le texte. Ces observations sont loin d'être concordantes. On n'est pas d'accord même sur le point de savoir si la langue de l'inscription est ou non celtique. — M. d'Arbois de Jubainville donne ensuite lecture d'un mémoire de M. Seymour de Ricci, élève de M. S. Reinach. L'auteur de ce mémoire croit que l'inscription est ligure, et que le chiffre de 385 est celui du nombre de jours compris dans l'année lunaire quand aux douze mois on en ajoutait un intercalaire.

M. Giry étudie un diplôme concédé par Charles le Chauve, le 29 décembre 843, à l'abbaye de Marmoutier. Il démontre que ce diplôme est authentique, mais qu'il a subi, à la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième, une interpolation destinée à justifier par un titre la façon de procéder de l'abbaye à l'égard de ceux de ses serfs qu'elle affranchissait pour les élever aux ordres sacrés et recruter aussi le clergé rural des nombreuses églises de ses domaines.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 6 avril 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Homolle, directeur de l'École d'Athènes, annonçant que le cinquantenaire de cette École sera célébré le 18 avril, et exprimant le désir que l'Académie se fasse représenter à cette solennité. — Sur la proposition de MM. G. Perrot et Heuzey, M. Collignon est chargé officiellement de représenter l'Académie.

M. Babelon analyse un mémoire de M. le docteur Jules Rouvier sur huit séries monétaires alexandrines sorties de l'atelier d'Aradus, dont il précise la chronologie.

M. Héron de Villefosse rend compte des fouilles du R. P. Delattre à Carthage. L'exploration de la nouvelle nécropole punique a donné de bons résultats. Parmi les objets trouvés dans les tombes, on doit signaler un sarcophage en marbre blanc, avec son couvercle, orné de peintures dont les couleurs, encore très vives, se sont malheureusement un peu altérées au contact de l'air; des bijoux d'or et d'argent, un très beau collier en pâtes de verre de différentes couleurs, des scarabées, des amulettes de collier de style égyptien, et enfin une série de remarquables figurines en terre cuite. L'une d'elles représente une vieille femme tenant un enfant sur ses genoux. Un

des puits funéraires, fouillé à une époque ancienne, avait été comblé avec des débris d'architecture et de sculpture de l'époque romaine. — Le R. P. Delattre a retrouvé la tête d'une statue d'Esculape dont on possédait depuis longtemps le torse au musée de Carthage, et une statuette de Telesphore qui, à l'origine, était groupée avec cet Esculape.

M. de Mély lit une note sur l'inscription d'un anneau trouvé dans le tombeau de l'évêque d'Angers, Ulger. Cette bague porte une inscription indéchiffrable, très certainement cabalistique et ne pouvant être expliquée qu'à l'aide d'une clef qu'il faudrait trouver. Au XVIIe siècle, elle n'était pas encore perdue, car M. de Mély vient de retrouver dans un inventaire de cette époque une bague ayant appartenu à saint Blaise, évêque de Sébaste, qui porte la même inscription et dont un savant cabaliste de ce siècle avait donné l'explication. Quant à la formule elle-même, elle paraît d'origine anglo-saxonne.

M. Bréal donne lecture d'une lettre de M. Sylvain Lévi, qui séjourne en ce moment dans le Népal.

Le R. P. Scheil fait une communication sur deux rois babyloniens antédiluviens, Adoros et Adaparos, retrouvés par lui dans un texte cunéiforme de la bibliothèque d'Asurbanipal à Ninive. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Théodore Reinach fait une communication sur la tête d'Elché, récemment entrée au musée du Louvre. Il établit que cette belle sculpture, trouvée en Espagne, est l'œuvre d'un artiste ionien, probablement un Phocéen d'Héméroscopion, qui l'a exécutée pour le compte d'une riche famille d'Herna. Elle est grecque par l'art, tartessienne par le costume, phénicienne par les bijoux. — M. Heuzey présente quelques observations.

Séance du 15 avril 1898.

L'Académie déclare la vacance de la place de membre ordinaire occupée par M. Ch. Schéfer, récemment décédé. — La discussion des titres des candidats à cette place est fixée au 20 mai.

M. Clermont-Ganneau fait une série de remarques sur l'inscription phénicienne découverte à Carthage par le R. P. Delattre. — MM. Babelon et Oppert présentent quelques observations.

M. le Dr Hamy annonce que M. E. Masini, de Florence, a découvert, dans le registre de S. Giovanni Battista, qui va de 1450 à 1460, la date exacte de la naissance d'Amerigo Vespucci. A la date du lundi 18 mars 1453 se lit la mention suivante : « Amerigho ed Matteo di ser Nastagio di ser Amerigho Vespucci p. Sta Lucia d'Ognissanti. »

M. Barbier de Meynard est nommé membre de la commission Stanislas Julien, en remplacement de M. Ch. Schéfer, décédé.

M. Senart donne lecture d'une note où M. Grenard identifie avec le monastère appelé Gosringa par le pèlerin bouddhique Hiouen Thsang, la localité où a été découvert le très ancien manuscrit en caractères kharoshthi que la mission Dutreuil de Rhins a rapporté des environs de Khotan. Cette note fixe en même temps l'emplacement ancien, antérieur à l'islamisme, de la ville de Khotan. — M. Senart annonce, d'autre part, que M. Sylvain Lévi a obtenu, grâce au gouvernement népalais, un texte beaucoup plus complet de la stèle de Changu Narayana.

M. Barth complète sa communication du 11 mars dernier sur l'inscription du reliquaire bouddhique récemment trouvé sur la frontière du Népal, à l'aide d'une copie exacte et de photographies qu'il a reçues de M. le Dr Führer et qui permettent d'établir un texte définitif.

M. Amélineau fait une communication sur les résultats de ses fouilles récentes à Abydos. — M. Maspero présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 16 mai — 1898

Viller de Gaertringen, La culture de Théra. — Kraus, Histoire de l'art chrétien. Manly, Spécimens du drame préshakspearien. — Tongs, Mikes de Zagon. — Druon, Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons. — Texte, L'influence allemande dans la littérature française du xix• siècle. — Joanne, Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies. — Académie des inscriptions.

Hller von Gaertringen. **Die archaische Kultur der Insel Thera.** Vortrag gehalten am 30 September 1897 auf der 44 Versammlung deutscher Philologen und Schulmænner zu Dresden. Berlin, Reimer, 1897; 33 p.

Au cours d'une mission épigraphique, M. Hiller von Gaertringen fut chargé de revoir sur place les inscriptions antiques de Santorin ; ce fut pour lui l'occasion de dégager les restes d'anciens monuments, de faire quelques fouilles, et de dresser, avec le concours de M. P. Wilski, un plan général de l'ancienne ville et de ses environs. Il pénétra ainsi, autant qu'on peut le faire, le degré de civilisation qu'avait atteint cette île, si curieuse à tant d'égards, et fit à ce sujet, en septembre dernier, au quarante-quatrième congrès des philologues allemands, à Dresde, une lecture documentée qu'il publia aussitôt après. Le sol même de l'île, les ruines, les inscriptions, les vases et terres cuites, sont la source où il puise pour dépeindre à son auditoire la culture des anciens habitants de Théra dans ses traits essentiels. Les divinités et leurs sanctuaires, le temple d'Apollon Karnéen, les fêtes et leur emplacement, l'éducation des jeunes gens dans le gymnase, leurs exercices corporels, l'art et les travaux en honneur dans le pays, c'est-à-dire l'agriculture et l'élevage, tout cela est étudié un peu rapidement sans doute, mais avec d'intéressants détails, par M. H. von G., qui conclut que, malgré l'immixtion d'éléments étrangers, la population de Théra, à l'examen de ces traits, se révèle comme d'origine dorienne. On se laisse entrainer, même sans cartes, sans plans et sans vues, au plaisir de cette agréable lecture, en même temps instructive au plus haut point ; et les auditeurs, plus favorisés, devaient certainement écouter encore M. Hiller von Gaertringen même après qu'il eut fini de parler.

My.

Franz Xaver Kraus. **Geschichte der christlichen Kunst**, Freiburg i. B., Herder, 2 vol. gr. in-8 de xix-621 pages (tome I, 1896) et xi-512 pages (première partie du tome II, 1897). Très nombreuses illustrations.

Il serait mieux sans doute, pour juger le nouveau travail de M. le professeur Kraus, d'en attendre la fin; mais un plus long silence risquerait de paraître injurieux, devant un effort aussi considérable. M. K. est sorti d'un domaine où il semblait s'être enfermé, l'archéologie chrétienne, pour entreprendre, le premier en Allemagne, une histoire générale de l'art chrétien. Le premier, car l'excellent ouvrage du Dr Frantz, également publié à Fribourg [1], est uniquement consacré à la peinture; et, jusqu'en ces derniers temps du moins, les histoires générales de l'art paraissaient œuvres bien sommaires. C'est l'éditeur, apprenons-nous par la Préface, qui a imposé à l'auteur les limites un peu étroites de son travail; faut-il lui reprocher une certaine disproportion, très visible, entre les deux volumes, ou devons-nous en féliciter l'auteur? Il était trop naturel que le chef incontesté de l'école catholique allemande d'archéologie se laissât entraîner à ne rien sacrifier d'essentiel de l'histoire de l'art aux premiers siècles chrétiens, quitte à étudier plus brièvement la Renaissance et les temps modernes. Aussi bien ce premier volume, de 620 pages en grand format, qui nous conduit seulement jusqu'à l'époque carolingienne, abonde en renseignements précieux et logiquement classés.

L'érudit protestant M. Schultze, dans un récent traité d'archéologie chrétienne [2], plein de fines observations et bien illustré, fait passer l'étude des basiliques avant celle des catacombes, dont l'architecture pourtant et surtout le décor devraient être analysés en premier lieu, tant pour la chronologie que pour la logique de l'évolution des formes. M. le professeur Kraus, plus justement, après une ample introduction où il définit son sujet et en apprécie les sources, va droit aux catacombes comme au « berceau de l'art chrétien [3] ». L'étude qu'il fait de la peinture chrétienne primitive ne saurait avoir d'autre mérite que d'être un bon résumé des travaux antérieurs; elle est un excellent résumé. J'y relèverai toutefois quelque incohérence dans l'énumération des types symboliques (p. 91 et suiv.), où le décor funéraire spécial aux catacombes se complique de figures étrangères et d'invention plus tardive; de même dans l'étude des figures historiques, et particulièrement de la figure du Christ (p. 176 et suiv.), où certains des monuments analysés ou reproduits appartiennent au moyen âge. Mais, en revenant tout à l'heure sur l'illustration de l'ouvrage, nous aurons occasion de

---

1. E. Frantz, *Geschichte der christlichen Malerei*, 3 vol. in-8, 1887-1894.

2. *Archæologie der altchristlichen Kunst*, von D. Victor Schultze, München, Oscar Beck, 1895, in-8 de xi-382 pages, avec 120 gravures.

3. Il néglige, et c'est dommage, le grand profit qu'il eût pu tirer du récent ouvrage du P. Germano, *La casa celimontana dei SS. MM. Giovanni e Paolo*, Rome, tip. della Pace, 1894.

signaler quelques points faibles que nous pouvons laisser en ce moment.

Trente pages sont données à la sculpture, cent cinquante à l'architecture, une centaine à la mosaïque et à la miniature (je n'y ai point vu citées les illustrations si curieuses des manuscrits de Prudence, une des sources de l'imagerie au moyen âge[1] ; enfin, les arts mineurs et le mobilier liturgique nous sont racontés en soixante pages. On pourra trouver insuffisante la part faite à l'art byzantin (p. 550-591); elle n'est pas en rapport avec l'importance donnée à des préliminaires d'ailleurs utiles, la discussion des théories diverses qui, de Rumohr et Labarte jusqu'à Wickhoff et Strzygowski, nous ont résumé la « question byzantine » (p. 538-550). Le dixième chapitre est consacré aux premières manifestations artistiques du Nord, aux œuvres lombardes, gallo-franques, allemandes, irlandaises (douze pages très intéressantes), enfin à l'influence de l'ordre bénédictin sur l'art occidental.

La première partie (seule publiée) du tome II, qui doit nous conduire jusqu'au XIX^e siècle, embrasse toute la période du moyen âge A elle seule, on le comprend aisément, elle est presque aussi étendue que le tome I (512 pages); encore n'essaie-t-elle point de nous présenter par groupements chronologiques, même élémentaires, les grandes écoles de sculpture ou de peinture; les œuvres y sont étudiées de préférence au point de vue de l'iconographie (notons que l'histoire du vitrail est condensée en cinq pages à peine). Deux livres assez amplement développés et documentés (p. 1-77) sur la Renaissance carolingienne, une rapide étude des influences byzantines en Occident (p. 77-98) nous mènent aux époques romane et gothique, dont l'architecture est minutieusement analysée (p. 98-210); mais ne faut-il pas regretter que, tout en rendant pleine justice à l'initiative française dans la formation du style gothique, M. le professeur K. ait cru devoir tirer la plupart de ses exemples de monuments allemands? Viennent ensuite les études de la sculpture (p. 210-235) — pour l'Italie, cette étude s'arrête à l'avènement de Nicolas Pisano, alors que, pour l'Allemagne, elle va jusqu'au XV^e siècle; — de la miniature, de la peinture murale (à l'exclusion de l'Italie), de la mosaïque (à Rome), de la peinture de chevalet (écoles de Prague et de Cologne seulement), du vitrail, enfin des arts mineurs : orfèvrerie, émaillerie, broderie et tapisserie ont six pages à peine! En revanche, de la p. 263 à la p. 512, voici, en deux livres de belles proportions, deux traités, l'un de l'iconographie et de la symbolique au moyen âge, l'autre du mobilier et des vêtements liturgiques. Peut-être était-ce l'unique moyen de condenser, en un espace relativement aussi restreint, une si grande quantité de renseignements utiles; il n'en reste pas moins que ces disproportions surprennent à une première lecture.

Ce dont il faut, et sans aucune restriction, féliciter l'éminent auteur,

1. Cf. Richard Stettiner, *Die illustrierten Prudentiushandschriften*, Berlin, Preust 1895, in-8 de VIII-400 pages.

c'est de l'abondance et du choix parfait de ses notes. Elles sont en quelque sorte un répertoire des innombrables travaux publiés depuis deux siècles sur l'art chrétien (j'aurais aimé y voir figurer, aux sources de l'iconographie, le rare et considérable traité espagnol du xvii^e siècle, le *Pictor christianus eruditus* d'Ayala). Ces notes précieuses permettront, comme il convient, aux lecteurs exigeants de pousser leur érudition jusqu'aux dernières limites.

L'illustration, nombreuse et conçue à un point de vue très pratique, est malheureusement trop inégale. Un ouvrage d'allure érudite comme celui-là, et que son prix assez élevé (32 mk.) ne permet pas de qualifier de populaire, ne devrait point se permettre de rééditer, pour la vingtième ou trentième fois, de vieux clichés issus du Dictionnaire de Martigny. C'était déjà trop qu'ils eussent formé le principal appoint de l'illustration de la *Real-Encyklopaedie* publiée, chez le même éditeur, par M. le professeur Kraus. On est las de revoir ces misérables imitations de gravures du xvii^e siècle, qu'il faudrait au moins reproduire fidèlement d'après Aringhi, Bottari Gori et tant d'autres, en indiquant les provenances. On sait que Martigny (c'était excusable il y a trente ans) a puisé même, sans trop y regarder, dans la grande publication des Catacombes de Perret, qui est bien le plus somptueux recueil de faux et d'apocryphes que l'on puisse rencontrer. Il faut, une fois pour toutes, que l'on nous délivre des gravures de Martigny. Que l'on compare la fidèle reproduction donnée par M. Schultze (p. 355 de son *Archäologie*) de la médaille Vaticane de saint Pierre et de saint Paul avec le bois ridicule qui figure ici, p. 195 (et même sur le titre) du tome I, et l'on sera édifié.

Pour le moyen âge, Viollet-le-Duc n'est pas moins dangereux. M. K. reproduit, à la p. 467 de son tome II, une suspension eucharistique qui est une fantaisie archéologique à l'usage de la maison Poussielgue, et, p. 477, un reliquaire de Saint Germain-des-Prés qui est une reconstitution ingénieuse de l'architecte archéologue, d'après une ancienne description. Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, suffiront. Mieux vaut, en pareille matière, moins de générosité et plus de critique. Un certain nombre de gravures plus fidèles, et qui ont enfin le caractère de documents, se mêlent à cet ensemble incertain ; elles ne servent peut-être qu'à en accentuer les disparates. Mais ces observations de forme, si sérieuses qu'elles puissent être, n'atteignent pas dans son essence l'excellent travail de M. le professeur Kraus; parvenue à son achèvement, cette histoire de l'art chrétien tiendra une place des plus honorables parmi la légion de manuels et de traités et de sommaires qui se lèvent aujourd'hui de toutes parts; et nous espérons avoir bientôt le plaisir d'en analyser la dernière partie.

André Pératé.

Specimens of the Pre-shaksperian Drama, with an introduction by John Matthews Manly, vol. II, Boston (The Athenaeum Press), 1897. In-8, VII-590 pages.

Ce second volume des spécimens du drame préshakespearien comprend huit pièces : *Roister Doister* de Nicolas Udall, *Gammer Gurtons Nedle*, *Cambises* par Preston, *Gorboduc*, par Sackville et Norton, *Campaspe*, par John Lyly, *James the Fourh*, par Robert Greene. *David and Bethsabe*, par George Peele, *The Spanish Tragedie*, par Thomas Kyde.

L'orthographe des éditions originales est scrupuleusement respectée et c'est là un des principaux mérites de ce recueil. Le texte est conforme au texte primitif, — les variantes ou corrections sont indiquées dans les notes. Ce volume offre donc tout l'intérêt philologique qu'il comporte, il rendra d'inappréciables services aux anglicisants.

Il serait à souhaiter que quelque érudit anglais ou américain nous donnât une édition analogue de Shakespeare, dont le texte est le plus souvent modernisé et toujours encombré des corrections faites successivement par les trop nombreux commentateurs du poète.

C. S.

Zagoni Mikes Kelemen élete (Étude sur la vie et les œuvres de Clément Mikes de Zagon) par Gustave Toncs. Budapest, Lampel, 1897. 250 p. in-8.

Le dernier « gentilhomme de la Chambre » du prince François II Rakoczy est une des figures les plus sympathiques de la littérature hongroise. Né en 1690, parmi les Sicules en Transylvanie, il entra très jeune comme page au service de Rakoczy, quitta avec lui la Hongrie, après la paix de Szathmár (1711), et partagea son exil, d'abord en France, puis en Turquie. Mikes n'était pas soldat et rien ne l'eût empêché de profiter de l'amnistie, mais, comme il le dit dans ses Lettres, seul l'attachement infini à son prince le retint auprès de lui. Il vit donc la société brillante de Paris entre 1713 et 1716, assista, à Versailles, à Marly et à Fontainebleau, aux réjouissances de la Cour. En effet, Rakoczy — nous le savons par ses mémoires écrits en français et par Saint-Simon — fut très bien accueilli par Louis XIV, son allié dans des jours plus heureux ; Dangeau et sa femme, proches parents du prince hongrois, le présentaient à la meilleure société ; Mme de Maintenon, Philippe d'Orléans, le comte de Toulouse, Condé, Tessé, Luxembourg lui rendaient l'exil supportable. Et lorsqu'en 1717 Rakoczy, sur l'invitation du Sultan, quitte la France et s'installe en Turquie, Mikes eut la bonne fortune d'y trouver dans la femme de l'ambassadeur de France, la marquise de Bonnac, une amie éprouvée dont il dit dans ses Lettres qu'elle est « comme le miel des roseaux ». Rakoczy mourut en 1735 à Rodosto ; alors il était trop tard pour rentrer en Hongrie. Mikes vit donc mourir

l'un après l'autre ses compagnons d'exil et, en 1758, il est nommé *basbug*, c'est-à-dire préposé aux émigrés magyars, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort (1761).

Mikes a beaucoup écrit et traduit, mais il n'a rien publié. Son nom était depuis longtemps oublié lorsque parurent, en 1794, les *Lettres de Turquie*, dont le manuscrit fut remis à l'écrivain Kulcsar par un officier français d'origine hongroise, le baron de Toth qui avait quitté la France au moment de la Révolution. Cet ouvrage fut une révélation et la génération suivante y a reconnu le chef-d'œuvre de la prose hongroise au XVIII^e siècle. Les autres manuscrits de Mikes qui ne sont entrés au musée national de Budapest qu'en 1873 et qui, à l'exception d'un recueil de Nouvelles, sont encore inédits, n'ajoutent rien à la gloire littéraire de Mikes ; mais ils nous permettent de marquer quelques traits de sa physionomie littéraire.

L'étude de M. Toncs a le mérite de résumer d'une façon claire et précise les recherches minutieuses qu'Abafi, Thaly, l'historien de la période de Rakoczy, Gyulai, Alexandre et Étienne Szilagyi, Pulszky et d'autres ont fait sur la personne et l'œuvre de Mikes. Il a surtout bien montré ce que les *Lettres* nous apprennent sur l'homme et l'écrivain et il est entré dans le détail des questions de langue et de style. Mais M. T. n'a pas assez insisté sur ce fait que Mikes est le premier et non le moindre représentant de l'influence française en Hongrie Nous sommes persuadé que si ses *Lettres* et ses nombreuses traductions eussent paru à temps, on ne daterait pas l'école dite *française* de 1772 lorsque Bessenyei, le disciple ingénieux de Voltaire, fit paraître sa tragédie *Agis*, mais bien de 1740 ou de 1750. Il y aurait ainsi une certaine continuité dans les rapports franco-hongrois qui commencent par le règne de Rakoczy, se manifestent dans les œuvres de Mikes qui s'inspire de la littérature du XVII^e siècle finissant, et régénèrent la littérature hongroise par l'effort du groupe de Bessenyei. Nous aurions également désiré voir nettement établi ce que Mikes doit à la France. Car l'éducation de ce gentilhomme sicule est toute française. Né en Transylvanie où l'esprit de Descartes et de Ramus pénétra dès le XVII^e siècle, il est fier de son origine et de sa culture ; il jette un regard de mépris sur la noblesse de la Hongrie proprement dite, plus accessible à l'influence autrichienne. Puis il passe cinq années en France où il lit beaucoup. De ces lectures sortent les œuvres tant originales que traduites [1] ; en Turquie, séparé du monde civilisé, il a, comme son prince, les yeux tournés vers la France et, faute de secours, il lit au moins tout ce qui peut parvenir jusqu'aux bords de la mer Marmara Il n'est donc pas étonnant de

1. M. Toncs a raison de dire (p. 30) qu'il est peu probable qu'il existe des manuscrits de Mikes à la Bibliothèque nationale de Paris. Nous n'y avons rien trouvé ; même le *Manifeste de Rakoczy* (mscrits français n° 20,158) est détaché d'un imprimé et se rapporte à Georges Rákoczy et son alliance avec les Suédois.

trouver les modèles des *Lettres de Turquie* dans les Lettres de Mme de Sévigné. Quoique publiées seulement en 1726, Mikes en a pu voir plusieurs pendant son séjour à Paris. D'ailleurs, à notre avis, le nom de Mme de Sévigné ne devait pas être inconnu en Transylvanie dont le gouverneur militaire — du côté des Autrichiens — à l'époque de Rakoczy était justement Rabutin, cousin-germain de la spirituelle marquise. M. T. aurait pu comparer quelques lettres en détail et il aurait vu qu'il s'agit en parlant de Mikes — tout en lui reconnaissant un grand savoir-faire, des idées originales et une langue forte et bien magyare — non seulement de *connaissance*, mais d'une *influence* réelle.

Quant aux écrits moraux, religieux et didactiques qui sont encore inédits, on sait que ce ne sont que des traductions ou des adaptations des œuvres du cardinal Fleury. Mikes, comme son maître, dans la tristesse de leur exil, furent vite gagnés par l'air ambiant de la cour de Versailles. Rakoczy fit des retraites fréquentes chez les Camaldules de Grosbois. « Il est parmi ces moines, comme s'il était l'un d'eux, assiste à leurs prières, à leurs veilles et jeûne souvent », écrit Madame, duchesse d'Orléans. Mikes, âme pieuse, recommande à sa cousine d'apprendre le français, car dans cette langue elle pourra trouver de nombreux ouvrages moraux et religieux. Outre Mme de Sévigné et le cardinal Fleury, Mikes a beaucoup goûté un recueil de nouvelles aujourd'hui peu connues en France, mais qui devaient avoir une certaine vogue au moment de leur apparition. Ce sont les *Journées amusantes* de Madeleine Gomez née Poisson, en huit volumes (1722-1731) dédiées au roi. Ce dernier écho des romans chevaleresques dut plaire à Mikes qui reconnaissait dans ces héros, tous nobles, qui agissent, aiment et meurent « noblement » certains traits de son caractère. Parmi les dix-huit *Journées*, il en a choisi six et les a traduites [1], sans aucun changement. Il a seulement transporté le lieu du rendez-vous de cette belle société aux bords du Szamos, en Transylvanie. M. Toncs, avec les autres savants hongrois, accepte l'opinion d'Étienne Szilàgyi qui a découvert la source française, disant que c'était la marquise de Bonnac qui avait prêté ce recueil à Mikes. Mais cette opinion nous semble erronée. Les nouveautés françaises n'arrivaient pas bien vite au commencement du XVIIIe siècle à Constantinople. Or, le marquis de Bonnac a demandé son rappel l'année même où parut le premier volume des *Journées amusantes* (cf. *Mémoires sur l'Ambassade de France en Turquie par le comte de Saint-Priest*, édit. Ch. Schefer, p. 257); puis, la nouvelle intitulée « Histoire de Donna Elvire de Zuares » que Mikes a traduite, ne se trouve que dans le dernier volume du Recueil et date de 1731. Il est donc très probable que Mikes, qui a traduit ces nouvelles — d'après les recherches d'Abafi — vers 1745, ne les a pas connues

1. La première et unique édition fut donnée par Abafi en 1879.

beaucoup plus tôt, malgré les dates fictives de ses lettres qui en font mention dès 1724.

L'ouvrage de M. Toncs se lit très agréablement ; c'est une étude consciencieuse dont le mérite principal est l'analyse esthétique et historique des *Lettres de Turquie* et une bonne bibliographie.

J. Kont.

H. Druon, docteur ès lettres. **Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France.** Paris, Lethielleux, [1897], in-8°, 2 vol. (lxxix-364 p.; 508 p.). — Prix : 16 fr.

M. Druon a entrepris de raconter l'éducation des princes français de la maison de Bourbon, depuis Henri IV jusqu'à Louis-Philippe. Le sujet n'est pas nouveau à proprement parler, en ce sens qu'il a déjà été entamé ou traité même sur un certain nombre de points particuliers. Quiconque s'est préoccupé de raconter la vie de nos rois, a commencé par se demander dans quelles circonstances et sous quelles influences s'étaient formées les qualités intellectuelles et morales de l'enfant ou du jeune homme que sa naissance destinait un jour à la royauté. Qui dira, en effet, jusqu'à quel point les esprits qui paraissent les plus originaux reflètent souvent, dans leur originalité même, l'influence de leurs parents, de leurs maîtres, de leurs familiers, de tous ces êtres et de toutes ces circonstances des premières années de la vie qui se gravent, parfois en traits ineffaçables, sur le cerveau ou dans le cœur d'un enfant? Aussi on ne remettra jamais trop les personnages historiques dans ce réseau de conditions domestiques où s'est écoulée la première partie de leur vie; c'est là presque toujours qu'il faut revenir pour avoir l'explication de ce qu'il y a d'essentiel et de caractéristique dans leur histoire personnelle ou dans leur rôle politique. La question de l'éducation de nos rois n'a donc pu être étrangère à aucun de ceux qui ont entrepris de raconter leur histoire.

Cependant le sujet de M. D., esquissé avant lui de bien des côtés, n'en est pas moins neuf à la manière dont il l'a compris. Personne n'avait encore songé à suivre pendant deux siècles continus, du fils d'Antoine de Bourbon au fils de Philippe-Égalité, l'histoire de ces éducations royales, de l'étudier en elle-même, en la détachant, autant qu'on peut le faire sans danger, de l'histoire des princes et de celle de leur temps. L'époque choisie est intéressante; elle correspond à la période la plus brillante de l'ancienne monarchie; elle abonde en documents. On comprend d'autre part qu'un ancien éducateur — l'auteur est un proviseur honoraire — qui, au cours de sa carrière, a dû appliquer bien des « programmes », ait tenu à se rendre compte des méthodes pédagogiques qu'on suivait pour les princes d'autrefois. Quant à l'historien — M. D. a publié des *Études sur la vie et les œuvres de Synésius*, — il a été

attiré par l'originalité du caractère de quelques-uns de ces enfants royaux, ou par le contraste entre leurs maîtres, entre Vauquelin des Yveteaux et Péréfixe, entre Montausier et Beauvillier, entre Bossuet et Fénelon, entre l'abject cordonnier Simon et la comtesse de Genlis, qui fut certainement le « gouverneur » à l'esprit le plus inventif et le plus ingénieux ayant jamais dirigé une éducation princière.

M. D. a été amené à apprécier bien des hommes, gouverneurs, précepteurs, élèves, et bien des systèmes d'éducation au cours de cette enquête qui porte sur plus de deux cents ans. On louera l'esprit de saine critique et de vraie impartialité avec lequel il a parlé des hommes et des choses. On louera la justesse avec laquelle il a présenté les défauts inhérents à ce genre d'éducation, l'élévation de pensées et de style avec laquelle il a exposé et critiqué l'œuvre pédagogique de Bossuet et de Fénelon. On louera encore le talent d'exposition qui lui a permis de maintenir une vraie unité dans un sujet qu'il n'est pas toujours aisé de définir et où les parenthèses s'ouvrent, pour ainsi dire, toutes seules. Toutes les parties de cette étude, un peu disparates en elles-mêmes, se tiennent bien ; cette *Histoire* n'est pas un recueil de notes, c'est un livre. Ajoutons que ces deux volumes se lisent avec plaisir ; le lecteur aime à se promener à travers cette longue galerie dont les personnages sont dessinés presque toujours d'une manière vivante et d'un trait précis.

Cependant nous adresserons à l'auteur, au sujet de la composition de son ouvrage, un double reproche. L'un, qui pourrait presque se répéter à chaque partie de cette *Histoire*, c'est que les princes et leurs maîtres sont trop souvent étudiés en eux-mêmes, sans qu'on ait toujours tenu un compte suffisant des circonstances extérieures où ils ont pu se trouver. Il est certain que l'éducation de Henri IV ou de Louis XIV se fit dans des conditions qui ne ressemblaient en rien à celles de l'éducation de Monseigneur ou du duc de Bourgogne, que l'éducation de Louis XV et celle de Louis-Philippe devaient nécessairement différer l'une de l'autre, sans parler de la valeur des éducateurs ou des élèves, par la différence même des circonstances historiques où se firent ces deux éducations. Gouverneurs, précepteurs, méthodes, livres et élèves, sont en général fidèlement représentés et clairement analysés dans ces pages ; mais on ne voit pas toujours assez, selon nous, comment les circonstances extérieures ont pu influer sur l'éducation et sur les idées de tel prince. La Fronde a fourni à Louis XIV des leçons qui se sont gravées pour toujours dans son esprit et qui ont certainement contribué à faire éclore ou à développer en lui certaines idées. Dans ce domaine des influences venues du dehors on aurait pu recueillir plus d'une observation intéressante, en rapport direct avec cette étude de pédagogie princière.

Notre second reproche vise l'exposé des idées qui eurent cours, dans l'entourage de nos rois, sur l'origine et la nature du pouvoir, sur les droits et les devoirs du souverain et sur d'autres questions de ce genre.

L'éducation d'un prince étant avant tout une éducation politique, ces idées qui n'ont pas toujours été les mêmes, qui ont varié suivant les époques et les hommes, méritaient sinon d'être analysées en détail, au moins d'être résumées avec précision. Il est arrivé à M. D. de toucher à plusieurs reprises à cet ordre de questions, ainsi dans les chapitres consacrés à Monseigneur ou au duc de Bourgogne; mais cette partie de son sujet méritait une étude spéciale, car elle renferme le véritable esprit de ces éducations royales. Résumer en quelques lignes (I, p. 187) les théories de Louis XIV et rappeler simplement qu'il se regardait comme le vicaire de Dieu, ce n'est pas dire grand'chose, si l'on n'explique pas en quoi consistait à ses yeux ce vicariat, et surtout en quoi cette idée fondamentale fut pour lui et pour les autres rois le résultat de leur éducation et des théories régnantes. L'auteur a eu raison de faire précéder son *Histoire* d'une longue introduction où il a réuni les renseignements généraux qui s'appliquent à l'éducation de tous les princes bourbons; mais à ces généralités d'ordre purement matériel, il aurait pu ajouter quelques pages sur les idées politiques et religieuses qui ont inspiré, au cours de deux siècles, les gouverneurs et les précepteurs. Il dira peut-être que c'eût été singulièrement élargir le domaine qu'il s'était tracé; c'est possible, car c'est un ordre d'idées sur lequel il y a beaucoup à dire et plus d'une erreur courante à rectifier. On ne regrettera pas moins de ne pas trouver dans ces deux volumes un exposé, même sommaire, des théories politiques dont les éducateurs de l'ancien régime furent les représentants auprès des princes leurs élèves.

Il y a peu d'erreurs de fait dans l'*Histoire de l'éducation des princes* (l'exécution typographique des deux volumes est à peu près irréprochable); nous le constatons à l'éloge de l'auteur, car son livre touche à un très grand nombre de personnes et de questions. Mais, si ses renseignements sont rarement inexacts, ils ne sont pas toujours complets. A plusieurs reprises on peut constater l'absence d'un fait ou d'une indication que le texte semblait devoir amener, et par endroits le sujet pourra paraître effleuré plutôt qu'épuisé. Ce qui se trouve dans ces pages est, nous le répétons, exact en général et toujours bien présenté; M. D. sait intéresser son lecteur; mais plusieurs parties de ses études auraient pu être plus approfondies. Aussi, en analysant le contenu de ces deux volumes, nous trouverons à lui signaler plus d'omissions que d'inexactitudes.

Tome I. — Introduction. Neuf chapitres : la naissance, fêtes pour la naissance, titres des princes, la première enfance, la gouvernante, la maison du prince, le gouverneur et le précepteur, les études, réflexions sur cette éducation. — P. XXIII. Le statut delphinal par lequel Humbert II cédait ses États au roi de France ne renfermait pas, malgré l'opinion contraire que répète ici M. D., la condition expresse que le titre de dauphin serait porté par le fils aîné du roi. — P. XXIII-XXVII. A propos des titres et qualifications des princes, la « digression sur les

noms singuliers », dans les *Mémoires* de Saint-Simon (t. VI, 1873, p. 348 et suiv.), aurait fourni de curieux renseignements ; on y voit que Montausier n'appelait jamais son élève que Monsieur, et non Monseigneur, quand il lui adressait la parole. — P. xxx. Aux privilèges de la nourrice de Sa Majesté, ajouter celui de faire partie de « l'entrée familière », la première qui pénétrait le matin dans la chambre royale, le roi étant encore couché. La nourrice de Louis XIV a joui de cette faveur tant qu'elle a vécu, et chaque matin, ajoute Saint-Simon, « elle allait le baiser » dans son lit. — P. XLV. « Un barbier (pour un enfant de sept ans!) », dit l'auteur, qui s'étonne de relever ce titre parmi les officiers qui composaient la maison du fils de Louis XV. En réalité, le barbier n'était pas là pour faire la barbe, mais pour opérer la saignée, à laquelle les enfants de l'époque n'échappaient pas plus que les vieillards. — P. L. Il n'y eut pas toujours un sous-gouverneur pour chaque frère, quand il y avait en même temps à la cour plusieurs princes frères. Lorsque le duc d'Anjou (Philippe d'Orléans) sortit des mains des femmes, il n'eut d'abord d'autres sous-gouverneurs que ceux de Louis XIV.

Henri IV. Quatre chapitres. — Portrait pittoresque et fidèle des premières années du Béarnais ; l'auteur rend pleine justice, à plusieurs reprises, à l'heureuse influence de Jeanne d'Albret. « Le jeune prince trouva dans Jeanne tout à la fois la prévoyante sollicitude d'une mère et la fermeté éclairée d'un père » (p. 17 ; cf. p. 38).

Louis XIII. Cinq chapitres. — P. 61-62. M. D. a parlé des leçons données par Vauquelin des Yveteaux au jeune Louis XIII, uniquement d'après le *Journal* d'Héroard, dont il a su extraire d'ailleurs, ici et autre part, de curieux renseignements ; mais pour la valeur de des Yveteaux comme éducateur royal, le mieux eût été de s'adresser à des Yveteaux lui-même. Son *Institution du prince* contient des principes d'éducation qui méritent d'être signalés ; nous parlons du traité en prose composé en 1643 en vue de l'éducation du jeune Louis XIV, à laquelle il faillit être appelé, et non du traité homonyme en vers de 1603, composé pour son premier élève César de Vendôme. — P. 71. La monographie de l'abbé Anis (*David Rivault, sieur de Fleurance, et les autres précepteurs de Louis XIII* ; Paris, 1893), n'a pas été connue de M. D. Nous lui signalerons encore, de Rivault lui-même, les *Discours faits au roi en forme de catéchèses sur le sujet du quatrième commandement de Dieu* (Paris, 1614) ; ces six *Discours* sont une preuve, éloquente à sa manière, de la pauvreté de cet enseignement.

Gaston d'Orléans. Quatre chapitres. — *L'Institution de Monseigneur, frère unique du roi* (Paris, 1619), aurait dû être rappelée à propos de l'éducation de Gaston, soit à cause des idées qui s'y trouvent, soit à cause surtout du nom de l'auteur, qui n'est autre que M^lle de Gournay.

Louis XIV. Quatre chapitres. — Nous aurions à présenter un assez grand nombre d'observations sur cette partie du travail de M. D. ; mais, comme nous comptons faire paraître dans quelque temps une étude

d'ensemble sur l'éducation de Louis XIV, nous nous bornerons à quelques remarques de détail. — M. D. dit à plusieurs reprises (p. LXXIX, p. 156, p. 178, p. 192) que jamais éducation royale ne fut plus négligée que celle de Louis XIV, qu'il ne plaisait pas à Mazarin que le roi fût trop instruit, qu'on doit regretter que Louis XIV n'ait pas été mieux élevé ou plutôt n'ait pas été du tout élevé. C'est là, en effet, l'opinion ordinaire, que Saint-Simon a contribué à accréditer ; il ne nous paraît pas qu'elle soit prouvée. Volontiers nous concéderons que cette éducation ne fut pas « livresque », bien qu'on ait lieu de s'étonner du grand nombre et de la variété des ouvrages de tout genre composés par les contemporains dans cette intention spéciale, et qu'on ait lieu aussi de louer la valeur réelle de quelques-uns d'entre eux ; mais, en invoquant l'histoire des relations quotidiennes de Mazarin et du jeune roi, à partir du jour où celui-ci commença à entrer dans sa première jeunesse, en invoquant les témoignages si probants à cet égard que fournit la correspondance du premier ministre, nous affirmons que Louis XIV reçut une éducation politique et pratique qui répondait parfaitement aux nécessités futures de son rôle et dont l'impression se grava profondément en lui. Nous ne pouvons que constater ici notre divergence d'opinion avec M. D. sur cette question importante ; mais nous croyons pouvoir dire que les faits et les textes sont décisifs en notre faveur. — Le P. Chérot a publié une étude intéressante et en grande partie nouvelle, *la Première jeunesse de Louis XIV* (Paris, 1894) ; elle n'a pas été utilisée dans ces pages. — P. 143. L'église du Val-de-Grâce n'est pas le seul témoignage de la reconnaissance d'Anne d'Autriche envers Dieu pour sa maternité tardive. Quatre mois avant la naissance de son premier enfant, sa piété reconnaissante s'était déjà manifestée par la fondation du couvent des Annonciades de Meulan. — P. 153. Le renseignement emprunté à Saint-Simon n'est pas exact. La Bourlie (Georges de Guiscard, sieur de la Bourlie) ne fut pas le successeur de du Mont dans la charge de sous-gouverneur ; ils exercèrent simultanément cette fonction, comme on le voit dans l'*État général des officiers de la maison du roi, année 1648*. La Bourlie fut le successeur de Saint-Étienne. — P. 155. Le P. Faure ne fut pas le sous-précepteur de Louis XIV. L'*État général des officiers*... ne mentionne jamais ce titre pour personne à l'époque du jeune Louis XIV, et nous ne croyons pas qu'aucun document le donne au P. Faure. Le personnage, sans parler ici de sa carrière épiscopale, ne porta jamais d'autres titres à la cour que ceux de prédicateur de la reine-mère, de maître de la chapelle du roi (1657), de prédicateur du roi lors du voyage de Saint-Jean-de-Luz (1660). Ce qui ne l'empêcha pas, comme nous le montrerons autre part, d'avoir pu jouer un certain rôle dans l'éducation du jeune roi, mais pas comme sous-précepteur. — P. 160-163. En suivant une indication erronée du valet de chambre P. de la Porte, M. D. a attribué à Godeau le *Catéchisme royal*, qui est en réalité, sans qu'il y ait de doute possible, de P. Fortin de la Hoguette.

Si M. D. avait remarqué les derniers mots du *Catéchisme royal*, où l'auteur s'excuse, lui « vétéran », de « s'ériger en auteur », il aurait vu que cette manière de parler ne pouvait s'appliquer à l'évêque de Vence. Le Gouverneur, qui est l'un des interlocuteurs de ce dialogue, n'est pas Villeroy, comme le croit M. D., mais bien l'auteur lui même, qui aspirait à ce poste. Quant à Godeau, il a bien composé une sorte de catéchisme à l'usage du jeune roi : c'est un recueil de quatrains et autres pièces de vers, sous le titre de *l'Institution du prince chrétien*. — P. 167. Sur les sentiments de Louis XIV à l'égard de Henri IV, les textes contredisent l'opinion de M. D., que le roi ne paraissait pas aimer son aïeul, ou que tout au moins il ne le prit pas pour modèle. — P. 189. Quand de Luynes mourut, Louis XIII avait à peine vingt ans et non vingt-trois ans.

Philippe d'Orléans (Monsieur). Un chapitre. — P. 198. Les premiers sous gouverneurs de Philippe d'Orléans furent, *diebus alternis*, ceux de son frère, les sieurs du Mont et de la Bourlie (Dubuisson-Aubenay, *Journal*, t. I, p. 18). — P. 200. Aux ouvrages pédagogiques de La Mothe Le Vayer, il fallait ajouter un petit précis historique, qui n'a pas été compris dans l'édition générale de ses *Œuvres*; c'est l'*Introduction chronologique à l'histoire de France pour Monsieur* (1670). — P. 207. « Mme Henriette, sa femme », est une manière de dire et d'écrire qui n'est pas en harmonie avec l'étiquette ; il s'agit de Madame, Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur. — Ce chapitre se termine par un portrait sévère, mais juste, de ce prince qui, à bien des égards, ne fut qu'un triste personnage.

Le Grand Dauphin. Dix chapitres. — Cette partie et la suivante, qui est consacrée au duc de Bourgogne, sont les plus développées de cette enquête pédagogique. Montausier et Beauvillier, Bossuet et Fénelon, ceux-ci surtout, avaient déjà été l'objet de maintes études ; celle de M. D. restera l'une des plus complètes, des plus précises et des plus impartiales. On sent que l'auteur a traité *con amore* cette partie de son sujet. Signalons seulement quelques vétilles, qui n'enlèvent rien à la valeur réelle de ces pages. — P. 221. Cl. Oronce Finé de Brianville a composé, outre le *Projet de l'histoire de France en tableaux*, un *Abrégé méthodique de l'histoire de France dédié à Mgr le Dauphin* (Paris, 1664). — P. 232 (cf. p. 178, p. 243). Lire Nicolas Le Petit au lieu de Nicolas Petit. — P. 239. L'épître dédicatoire de La Fontaine au dauphin n'est pas de 1661, mais de 1668; la vraie date est d'ailleurs donnée au t. II, p. 28. — P. 261. M. D. loue Bossuet, avec raison, d'avoir repris l'idée de Périgny et d'avoir écrit en français une grammaire latine; il aurait pu rappeler que les promoteurs de cette idée si simple et si utile avaient été les pédagogues de Port-Royal et de l'Oratoire. — P. 273 et suiv. M. D. a discuté longuement la valeur scientifique des ouvrages d'histoire composés par Bossuet pour son royal élève. Le beau livre de M. Rébelliau, *Bossuet, historien du protestantisme* (Paris, 1891), aurait pu lui fournir

(liv. I, ch. II) d'utiles renseignements sur les méthodes de travail de l'auteur de l'*Histoire de France* et du *Discours sur l'histoire universelle*. — Les jugements portés par M. D. sur le *Discours*, sur la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, sur la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, pourraient appeler quelques réserves ; mais il ne s'agirait ici que d'opinions personnelles et par conséquent de choses très discutables. Nous nous bornerons à citer et à approuver ces paroles découragées (p. 340), qui forment comme la conclusion de cette étude approfondie : « Pauvre grand homme qui a donné en vain dix ans de sa vie et dépensé son génie pour cet enfant qui devait vieillir sans jamais sortir véritablement de l'enfance! »

Tome II. — Le duc de Bourgogne et ses frères. Onze chapitres. — Ces cent cinquante pages sont encore parmi les meilleures de l'ouvrage. Le caractère du duc de Bourgogne, l'œuvre pédagogique de Fénelon, l'exposé de ses idées politiques, le parallèle entre l'auteur du *Télémaque* et l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle*, la part à faire entre le possible et le chimérique dans les idées prêtées à « l'incomparable dauphin » qui a inspiré à Saint-Simon les lignes les plus émues de ses *Mémoires* : tous ces points ont été traités d'une manière personnelle et intéressante. — P. 99. A propos des fameux mémoires des intendants, l'auteur, qui a rappelé la publication de Boulainvilliers, aurait dû mentionner celle de M. de Boislisle.

Philippe d'Orléans, régent. Trois chapitres. — On remarquera (p. 189) le jugement élevé par lequel M. D. termine une comparaison entre le duc de Bourgogne et le régent : « Il y a quelque chose de plus triste encore que le spectacle d'une fin aussi prématurée, c'est d'assister à la déchéance d'une nature d'élite. Cette tristesse, Philippe d'Orléans nous la fait éprouver : il a manqué à sa destinée. » — P. 155. A propos de Cl. Nonnay de Fontenay, l'un des sous-gouverneurs du régent, M. D. a omis de parler de ses lettres au duc de Chartres (depuis duc d'Orléans et régent), qui sont comme le code du parfait gouverneur ; elles ont été publiées, sans nom d'auteur, sous le titre : *Lettres sur l'éducation des princes* (Édimbourg, 1746).

Louis XV. Cinq chapitres. — M. D. rappelle plusieurs anecdotes pour prouver la nature foncièrement mauvaise de Louis XV enfant; mais il attribue une grande part de responsabilité dans les misères et les hontes de ce règne à un éducateur comme Fleury ; il tient l'évêque de Fréjus pour le type du « précepteur courtisan ». — P. 194-196. Il y a ici une méprise, qui se trouve un peu partout, au sujet de jeunes femmes, du nom de La Mothe ou La Motte, contemporaines de la jeunesse de Louis XIV, méprise qui consiste à attribuer à l'une d'elles les aventures qui intéressent les deux autres. Il y en a trois, en effet, ayant joué un certain rôle à la cour. Quand M. D. a écrit que Louis XIV avait eu jadis un caprice passager pour la seconde des filles de la maréchale de la Mothe, qu'elle avait vivement repoussé ses entreprises, et qu'elle était devenue

ensuite, sous le nom de duchesse Vdeentadour, la gouvernante du jeune Louis XV, il a confondu d'abord les deux cousines et ensuite l'une des deux avec une quasi-homonyme qui est d'une autre famille. Il faut avoir soin de distinguer : 1° Mlle de la Motte d'Argencourt, jeune fille au service d'Anne d'Autriche, sur qui le jeune roi jeta un moment les yeux avec complaisance, dans le court intervalle qui sépara ses amourettes avec Olympe Mancini et sa passion pour Marie Mancini ; elle resta insensible à ses avances, auxquelles d'ailleurs Mazarin coupa court dès leur naissance ; 2° Anne-Lucie de la Mothe-Houdencourt, fille d'Antoine de la Mothe, marquis d'Houdencourt, gouverneur de Corbie et de Marsal. Fille d'honneur de la reine Marie-Thérèse, elle fut l'instrument de ces singulières intrigues de l'année 1662 dirigées par la comtesse de Soissons contre Louise de la Vallière et auxquelles le volage amant de celle-ci fut sur le point de se laisser prendre ; car c'est pour faire la cour à cette belle que Louis s'amusait à grimper sur les toits du Château-Neuf de Saint Germain. Elle épousa plus tard le marquis de la Viéville et mourut à Versailles le 22 février 1689 ; 3° Charlotte-Éléonore-Madeleine de la Mothe-Houdencourt, cousine de la précédente, sœur puînée de Françoise-Angélique duchesse d'Aumont, sœur aînée de Marie-Gabrielle-Angélique duchesse de la Ferté, fille de Philippe de la Mothe-Houdencourt, duc de Cardone, maréchal de France, et de Louise de Prie (la maréchale de la Mothe). Elle-même, mariée à Charles de Lévis, duc de Ventadour, resta en dehors de toutes les galanteries du début du règne ; en 1661, c'était une petite fille d'une dizaine d'années. Gouvernante, comme sa mère, des enfants de France, elle mourut en 1744 à quatre-vingt-treize ans.

Louis, dauphin, fils de Louis XV. Quatre chapitres. — Éducation intéressante et peu banale, en ce sens que de tous les princes bourbons ce fut certainement celui qui travailla le plus à se former lui-même ; quand ses éducateurs eurent fini leur tâche, il entreprit la sienne, désireux avant tout d'acquérir les connaissances utiles à un roi.

Louis XVI et ses frères. Sept chapitres. — M. D. a rendu justement hommage au dévouement et à l'intelligence avec lesquels la dauphine essaya de prolonger auprès de ses fils l'action de son époux ; mais en moins de quinze mois, ces petits-fils de Louis XV, encore bien jeunes, avaient perdu leur père et leur mère. Dès lors les seuls exemples domestiques qu'ils purent recevoir, dans cette cour où ils vivaient comme isolés, furent ceux de leur grand-père ! L'auteur a fait pour les trois derniers rois de la branche aînée ce qu'il a fait pour les autres princes dont il s'est occupé ; il a étudié leur caractère d'homme et de souverain, pour retrouver dans certains traits de leur nature l'influence des leçons et des souvenirs de leur enfance. Ces portraits ne peuvent pas être bien nouveaux ; du moins ils sont précis, ressemblants et dessinés d'une plume indépendante.

Les fils de Louis XVI. Deux chapitres. – Triste histoire que celle de

l'éducation du second dauphin, où l'on voit passer en quelques années Mme de Tourzel, M. de Fleurieu, le cordonnier Simon.

Louis-Philippe. Trois chapitres. — Mme de Genlis remplit ces dernières pages et les anime de sa personnalité si originale. Que n'a-t-elle pas deviné ou inventé? Elle a créé des méthodes d'éducation physique, elle a mis la science en roman, elle a donné le pas aux langues vivantes sur les langues mortes, elle a imaginé les leçons de choses et jusqu'à l'enseignement au moyen des projections : c'est ce qu'elle appelait la « lanterne magique historique ». M. Druon a fait une analyse judicieuse des théories exposées dans *Adèle et Théodore*, dans les *Veillées du château*, ou dans les autres ouvrages de la comtesse de Genlis; mais il n'a pas oublié de rappeler les services de premier ordre que cette éducation variée, pratique et féconde, devait rendre un jour au prince exilé et même beaucoup plus tard au roi des Français.

L'*Histoire de l'éducation des princes*... se termine par une courte conclusion, où l'auteur a raison de parler de sa bonne foi et de son impartialité, par un index des sources, auquel on pourrait souhaiter plus de précision bibliographique, et par une table analytique dressée avec soin et commode à consulter.

G. Lacour-Gayet.

Les origines de l'influence allemande dans la littérature française du XIXe siècle, par Joseph Texte. (Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*. — Armand Colin, gr. in-8, 55 pages).

M. Joseph Texte vient de publier à part cet article déjà paru dans la *Revue d'histoire littéraire*. L'auteur est, à l'heure actuelle, un des critiques les mieux renseignés sur les rapports de la littérature française avec les littératures étrangères au XVIIIe et au XIXe siècle. Cette nouvelle étude est une heureuse contribution à l'histoire des rapports de la France et de l'Allemagne au temps de Mme de Staël et avant elle. L'idée générale en est qu' « aucun livre, plus que l'*Allemagne*, ne procède directement, pour l'inspiration générale, du XVIIIe siècle, pour la curiosité et l'information, de l'émigration ». A ce propos, M. T. a remis fort justement en lumière la figure de Ch. de Villers, ce curieux personnage d'âme toute allemande, qui fut le plus sûr initiateur de Mme de Staël à la littérature et aux mœurs de l'Allemagne. Cette partie est peut-être la plus neuve de l'étude de M. T., à coup sûr pour des lecteurs français qui ne connaissent Villers que par l'article de Stapfer dans la *Biographie universelle* de Michaud, et par le livre de Bégin. Assurément sans Mme de Staël, la littérature et la philosophie allemande n'auraient pas pénétré aussi facilement en France; mais sans Villers, Mme de Staël aurait bien moins connu l'Allemagne.

Sur cette dernière question, « Mme de Staël a-t-elle connu la véritable

Allemagne? », M. T. a écrit ce que l'on peut écrire, à l'heure présente, de plus juste et de plus modéré. La question est fort difficile à résoudre, puisque les Allemands eux-mêmes ne sont pas d'accord sur ce point. La vérité est que Mme de Staël a vu l'Allemagne alors que ce pays était en pleine évolution, de 1804 à 1808, et que la besogne de l'auteur a été aussi difficile que l'eût été celle d'un étranger vivant en France de 1789 à 1800, par exemple, et prétendant écrire un livre sur la France. Il est très exact que le livre de Mme de Staël *date*, comme on dit; il *datait* déjà, suivant Gœthe, en 1814!

Il n'en est pas moins vrai que, « si elle a manqué le portrait de l'Allemagne du jour ou du lendemain, elle a très bien réussi celui de l'Allemagne de la veille ». C'est là le fait important, et toute la question est de savoir si cette Allemagne valait la peine d'être étudiée et quel profit en a retiré la France. Or, il est impossible de nier d'une part la grandeur de la philosophie et de la littérature allemande, et d'autre part, l'enthousiasme véritable pour l'Allemagne qui s'est emparé des esprits français jusque vers 1840. Tout ce qu'on peut ajouter, c'est que, si on a mal connu l'Allemagne, on l'a beaucoup aimée, sinon telle qu'elle était, du moins telle qu'on se la figurait être. C'est la conclusion de l'étude de M. T., et il n'en est pas de plus juste.

Sur d'autres points, nous ferions quelques réserves.

1° Il faut reconnaître avec M. T. que l'Allemagne n'était pas ignorée en France avant Mme de Staël, et que les articles de journaux littéraires, tels que le *Journal étranger*, *l'Année littéraire*, le *Journal encyclopédique*, ou le petit livre de Dorat intitulé *Idée de la poésie allemande*, préparaient assez bien les esprits à comprendre le livre de Mme de Staël. Mais c'est tout ce que nous pouvons accorder. Et il est bien probable que, malgré Charles de Villers, sans Mme de Staël, sa merveilleuse curiosité d'esprit, son cosmopolitisme, et, ajoutons-le, son goût très français qui lui a fait choisir dans la littérature allemande ce qui pouvait s'adapter à notre esprit et à nos mœurs, on aurait perdu, pendant la période de réaction politique et littéraire de l'Empire, à peu près tout le bénéfice des précédentes découvertes.

2° M. Texte se demande pourquoi la période révolutionnaire en France a été à ce point stérile en littérature; il en croit voir la cause dans « le complet isolement de l'esprit national » et l'abandon de l'imitation étrangère. Nous croyons qu'il exagère. Il est rare qu'une grande littérature surgisse au milieu d'une époque aussi troublée; voyez la poésie de Virgile s'épanouir au siècle d'Auguste, dans le monde pacifié, et l'art de Racine dans les années glorieuses du règne de Louis XIV. Nous pensons que la période révolutionnaire a été *une des plus fécondes, mais à distance*, s'il est vrai qu'elle a produit un état d'esprit tout nouveau, changé la face des idées, nourri l'œuvre d'un V. Hugo, par exemple, ou d'un Michelet.

3° Quant à l'abandon des influences étrangères sous le Consulat et sous

l'Empire, tout au moins pour ce qui concerne la littérature *officielle*, il faut en chercher la raison dans cet esprit de réaction qui anima alors la France (M. Brandes l'a montré dans son dernier volume), et non seulement l'empereur : attaqué de toutes parts quelques années avant, par les monarchies étrangères, le pays éprouve le besoin de s'unifier fortement et de repousser toute invasion, quelle qu'elle soit, même dans le domaine de l'esprit. Que l'on juge Napoléon comme on voudra, il représente l'ennemi pour l'étranger, non seulement à cause de son ardeur de conquêtes, mais aussi parce qu'il est la Révolution incarnée par son origine, par la nature de son esprit, par ses tendances, qui ne sont pas celles des vieilles monarchies; et de son côté, il traite l'étranger en ennemi, durement. Il exalte le patriotisme et l'esprit national; il fait de la France une véritable citadelle fermée, qui n'ouvre qu'avec méfiance aux idées du dehors. En somme, comme le dit M. Brandes, il a été le vrai et seul poète de son temps. Peut-on nier que toute une littérature soit sortie de l'Empire? Non, assurément.

Comme la Révolution, il a agi *à distance*.

Paul Gautier.

Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies, par M. Paul Joanne. — Lettres L, M, N, O, et commencement de P. — Paris, librairie Hachette, livraisons in-4.

Il y a quelque temps que nous n'avons parlé à nos lecteurs du grand dictionnaire de la France, poursuivi depuis de longues années déjà par M. Paul Joanne. C'est qu'il chemine régulièrement et sûrement dans la même voie qu'il s'était tracée dès le début, c'est que chaque mois apporte sa livraison nouvelle, copieuse et documentée, souvent ornée de cartes, toujours agrémentée de gravures et surtout de reproductions photographiques; — et que ceci bien et dûment constaté, on cherche vainement qu'ajouter aux observations, aux éloges précédemment formulés. Les éloges dominent, cela va sans dire, ou plutôt, et chaque fois davantage, ils s'affirment et retiennent seuls l'esprit. C'est le résultat certain et l'avantage escompté d'avance du procédé de publication par livraisons.

Peut-être est-il plus long, et qui niera que tant d'années entassées l'une après l'autre avant l'achèvement d'une œuvre telle qu'un dictionnaire, où la dernière page a autant de titres que la première à rendre un service immédiat, ne soient préjudiciables aux justes proportions, à l'exactitude réciproque de toutes les parties, etc.? Quelque parfait que soit le plan primitif, comme on avance pas à pas, on se rend compte de telle amélioration, de tel développement possible... Et c'est bien le côté utile de cette façon de procéder, c'est l'amélioration continuelle, qui ne laisse accès qu'au regret que ce qui précède n'en ait pas aussi bénéficié. C'est ainsi que devant la belle et abondante illustration de tel article

du dictionnaire, on retrouvera avec quelque désappointement l'indigence graphique de tel autre; ou bien celui-ci paraitra bien développé, pour cet autre qui l'a été si peu.

Plus d'un fera sans doute cette réflexion, rétrospective en quelque sorte, devant l'article *Paris*, qui vient de prendre fin dans le dictionnaire, et dont les proportions, avouons-le, sont hors de toute mesure relativement au reste de la France. Ah! ce n'est pas le mot de décentralisation qui viendra aux lèvres ici! Bordeaux avait 13 colonnes (il y en a 3 par page), un beau plan, 5 gravures; Lyon a 33 colonnes, un plan, 14 gravures ou photographies; Marseille a 34 colonnes, un plan, une carte, 6 gravures; et Lyon, Marseille, même Bordeaux, sont suffisamment étudiés. — Paris, lui, occupe ici 744 colonnes (ou 248 pages), où se succèdent, avec 2 planches hors texte, 35 cartes ou graphiques, et 143 gravures et reproductions diverses. C'est énorme, c'est monumental, et sous cette forme concise malgré tout, dans le détail de son information, jamais on n'a fait aussi complet. Histoire, société, administration, économie, monuments, mœurs, etc., etc., tout y est, et l'on s'est mis treize collaborateurs au moins pour achever cette monographie exceptionnelle en 33 chapitres... Personne ne s'en plaindra, à coup sûr. Mais c'est tout de même un peu envahissant dans un dictionnaire général.

Notons à part, comme plus particulièrement intéressant pour nos lecteurs, l'Historique des édifices religieux (par M. Anthyme Saint-Paul) et civils (par M. Edmond Beaurepaire) ainsi que les maisons historiques ou curieuses (par le même), les musées, œuvres d'art, collections (par M. Chevillard), et le plan des transformations de Paris depuis les époques géologiques.

Nous sommes ici dans le Ve tome de l'ensemble (ne pas oublier que les colonies sont à part et réservées pour la fin). Le IVe (L-M) contient plusieurs choses qu'il convient de signaler tout particulièrement pour ce qu'elles ont de neuf et d'original. Telle cette excellente et si parlante, si adroite vue panoramique (graphique) de la chaîne du Mont-Blanc, dessinée par Fr. Schrader d'après la série de photographies de M. J. Vallot (80 cent. de long), ou les monographies substantielles du lac Léman, de la Loire (37 colonnes), du Massif-Central (avec carte géographique excellente), de la chaîne des Maures (un peu bien développée), du Mont-Blanc ..; sans compter les notices d'ensemble pour chaque département, avec une carte très nette et mise au courant. Et comment ne pas louer la perfection d'un grand nombre de reproductions, particulièrement les vues alpestres et pyrénéennes? On le voit, le dictionnaire Joanne, si commode, si souvent consulté, est en bonne, en très bonne voie d'achèvement. Avec quelques années de patience encore, nous en verrons la fin. Il n'y a pas lieu de croire qu'il dépasse 7 volumes.

Henri de CURZON.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELDES-LETTRES

Séance du 22 avril 1898.

M. Longnon, président, annonce la mort de M. Bühler, de Vienne, correspondant de l'Académie.

M. Foucher rend compte de la mission qui lui a été confiée par le Ministère de l'Instruction publique et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les Indes anglaises et notamment dans les régions du Cachemire et de la frontière afghane. Il donne la liste des pièces rapportées par lui : sculptures et reproductions de monuments gréco-bouddhiques provenant des bords de l'Indus, monnaies indiennes, manuscrits sanscrits et documents importants pour l' « histoire de l'influence de l'art gréco-romain dans l'Inde », qu'il se propose d'écrire. — M. Senart déclare qu'il éprouve une satisfaction particulière à voir sous les yeux de l'Académie les résultats matériels du voyage de M. Foucher. Il propose d'attribuer les monuments figurés au musée du Louvre, les manuscrits et les médailles à la Bibliothèque nationale. — L'Académie accepte cette proposition. — M. Heuzey remercie M. Foucher et l'Académie, au nom du musée du Louvre.

M. Héron de Villefosse signale un fragment d'inscription sur plaque de bronze, trouvé en 1802 dans le lac d'Autre, près de Moirans (Jura), et qui appartient sans aucun doute à un calendrier semblable à celui qui a été récemment découvert à Coligny. Le calendrier d'Autre était rédigé dans la même langue, avec les mêmes abréviations que le calendrier de Coligny, et la même division du temps y était adoptée. Les deux documents sont certainement contemporains, et tous deux, gravés sur des plaques de bronze, ont été brisés intentionnellement en petits morceaux.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Maspero présente une série de remarques sur la communication faite par M. Amélineau à la dernière séance. M. Maspero déclare que M. Amélineau a découvert un tombeau royal très important, parce qu'il a été transformé plus tard en chapelle d'Osiris; mais il ne peut croire qu'Osiris ait été réellement un roi et qu'il ait été enseveli dans le tombeau découvert par M. Amélineau. — M. d'Arbois de Jubainville présente quelques observations. — M. Amélineau répond à M. Maspero

Séance du 29 avril 1898.

M. Héron de Villefosse lit une note de M. P. Gauckler, directeur des antiquités et arts en Tunisie. Cette note contient le texte et le commentaire d'une inscription découverte par le capitaine Toussaint dans les ruines de la citadelle byzantine de Ksar bou Fetha. L'inscription contient le *cursus honorum* d'un personnage de l'ordre sénatorial qui était curateur des colonies de Mactaris et de Zama Regia.

M. Devéria est nommé membre de la commission de la fondation Garnier, en remplacement de M. Ch. Schéfer, décédé.

M. Philippe Berger commence la lecture d'un mémoire sur une inscription néo-punique, trouvée par M. Bordier dans les ruines de Maktar, en Tunisie. Cette inscription, gravée sur le linteau d'une porte et longue de deux mètres, est la dédicace d'un temple consacré au dieu Hathor-Miskar. Des fouilles pratiquées à l'endroit où cette inscription avait été trouvée, ont amené la découverte d'un temple à ciel découvert, auquel on accédait par un large escalier et qui se terminait en arrière par une *cella* en forme de transept. Outre la grande inscription, on a découvert deux autres inscriptions néo-puniques, dont l'une relative à la dédicace du temple. Enfin, dans la cella même, une dédicace latine à Neptune

M. Devéria dépose le rapport de la commission du prix Stanislas Julien. La commission a prélevé sur les arrérages de ce prix une somme de 500 francs qui lui a permis de décerner deux prix de 1,000 francs, l'un à M. Herbert Giles, de Cambridge, pour son Dictionnaire biographique chinois; l'autre, à M. S. Groot, pour son ouvrage sur le système religieux de la Chine.

M. Émile Picot dépose le rapport de la commission du prix Delalande-Guérineau. Ce prix est décerné à M. Antoine Thomas pour ses *Essais de philologie française*. La commission a, en outre, obtenu de l'Académie qu'un prix exceptionnel de 500 francs fût décerné, sur les ressources ordinaires de l'Académie, au *Lexique Saint-Polois* de M. Edmont.

M. Amélineau répond aux objections faites par M. Maspero à sa récente communication. — M. Maspero présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — **23 mai** — **1898**

Carra de Vaux, L'Abrégé des merveilles. — Callimaque, Hymnes et égigrammes, p. Wilamowitz. — Bierma, Le Pseudolus. — Térence, p. Fleckeisen. — César, p. Kübler, III, 2. — Gurlitt, Les lettres de Cicéron à Atticus. — Cantarelli, La fille d'Atticus. — Columba, Un manuscrit de Tibulle. — Ramorino, Tacite dans l'histoire de la civilisatiion — Segebade et Lommatzsch, Lexique de Pétrone. — Fisch, Terracine-Anxur et Galba dans le roman de Pétrone. — Boulay de la Meurthe, Documents sur la négociation du Concordat, IV et V. — Discours italiens en l'honneur de Jules Simon. — *Bulletin :* Lettre de M. Emm. de Margerie; Nallino, Al-Battani; Headlam, La Médée d'Euripide; Forman, Index d'Andocide, de Lycurgue et de Dinarque; Shuckburg, Édition de Cesar et de Cornelius Nepos; Persson, La loi de Tarente; les Bollandistes, Les saints du cimetière de Commodille; Sakellaropoulos, Cprrections aux textes classiques; Harnack, Kaftan, Riehm, Dalman, Ritschl, Duhm, Mirbt, Brochures protestantes; Luotto, Savonarole; Franklin, Études sur la vie privée d'autrefois; Pingaud, Mémoires de l'abbé Millot; Grasilier, Souvenirs de Betzy Balcombe; Leskien, Manuel de l'ancien bulgare; l'Évangéliaire de Miroslav.

L'abrégé des merveilles traduit de l'arabe d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, par le baron Carra de Vaux; tome XXVI des Actes de la Société philologique, année 1897. Paris, Klincksieck, 1898, in-8, p. xxxvi et 413.

L'introduction que M. le B^on^ Carra de Vaux a mise en tête de son livre est, sous quelques réserves, le meilleur commentaire de ce livre et pourrait servir de compte rendu pour cette *Revue*. On ne saurait décrire en termes plus heureux et avec une érudition aussi sûre et étendue, le caractère de cette compilation arabe qui a la prétention de faire revivre les temps primitifs. Les Arabes accueillaient avec une crédulité que leur amour du merveilleux explique, les légendes qui circulaient sur la création, les patriarches bibliques et les anciens empires, légendes qui avaient pris leur essor du grand mouvement religieux du commencement de notre ère. Le Coran est le plus ancien témoin de l'influence que ces légendes exercèrent sur la littérature arabe. Les mythes des apocryphes juifs et chrétiens, des livres des Jubilés et d'Hénoch, du Testament d'Adam et de la Caverne des trésors, se propageaient en pays musulman avec la même facilité que le Roman d'Alexandre [1], les aventures de

1. Au sujet d'Alexandre, rappelons que l'épithète de *l'homme aux deux cornes* s'explique bien par la filiation qui, dans le Pseudo-Callisthène, rattache le roi de Macédoine au dieu égyptien Ammon. L'explication arabe de *possesseur des deux empires*, p. xxi, est aussi peu fondée que beaucoup d'autres du même genre.

Sindbad et les origines fabuleuses de l'Égypte, dont les Coptes semblent avoir transmis la tradition aux Arabes.

La littérature arabe est riche en œuvres de ce genre, dans lesquelles la fiction, comme une plante parasite, croît et se développe sur la vérité historique au point de l'étouffer. Cette littérature nous permet de mesurer le chemin que la fable a parcouru depuis le Coran jusqu'au xe siècle de notre ère, où elle atteignit son apogée. C'est à ce siècle que semble appartenir la rédaction primitive de *L'abrégé des merveilles*, dont l'auteur ne peut malheureusement être indiqué d'une manière certaine.

Cet auteur écrivait certainement en Égypte. La deuxième partie de son livre, la plus longue (elle comprend deux cent cinquante pages), est consacrée tout entière à l'histoire merveilleuse de l'Égypte, tandis que la première partie (cent cinquante pages), traite de la création, de la description des pays, des patriarches jusqu'à la mort de Noé. Ici, comme dans les livres apocryphes de l'Ancien Testament, c'est la Bible qui fournit une partie du canevas que l'imagination populaire orne de ses broderies. Là, c'est le Coran qui est la source des récits développés et amplifiés sur le séjour en Égypte de Joseph et de Moïse, récits qui terminent le livre. Mais l'histoire des prêtres et des anciennes dynasties égyptiennes ne se rattache à rien de connu ; un certain nombre de noms trahit une origine copte ; d'autres noms ont été arabisés. L'auteur lui-même déclare que, pour cette partie, il suit les traditions coptes. Si cette histoire rentre dans le domaine de la fiction, elle trace cependant un tableau assez fidèle de la grandeur de l'Égypte ancienne, des sciences occultes qui y étaient cultivées, de la religion et des mœurs des habitants.

Les orientalistes sauront gré à M. Carra de Vaux de leur avoir fait connaître une œuvre littéraire qui méritait d'être tirée de l'oubli. La traduction littérale, mais élégante, qu'il publie, est accompagnée de notes qui reproduisent des passages du texte arabe et donnent les principales variantes du manuscrit. Le savant traducteur ne s'est pas borné à la collation des manuscrits de *L'abrégé des merveilles ;* les écrivains arabes, traditionnistes et historiens, cosmographes et géographes, lui ont fourni d'utiles rapprochements.

Le folkloriste, de son côté, recueillera dans cet ouvrage de charmantes anecdotes, des contes variés que les auteurs arabes empruntaient souvent à leurs voisins, mais en les revêtissant d'une forme originale.

Ces contes font de ce livre un livre amusant, et les amateurs de littérature étrangère trouveront dans sa lecture une agréable distraction.

Un index historique et géographique complète la table des matières.

R. D.

Callimachi Hymni et Epigrammata iterum edidit U. DE WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. Berlin, Weidmann, 1897; 68 p.

Après quinze ans, M. von Wilamowitz donne une seconde édition des *Hymnes et Épigrammes* de Callimaque. Elle ne diffère pas sensiblement de la première; M. v. W. n'a pas jugé à propos d'en modifier le premier dessein, dédaignant ce qu'il appelle la *matéoponie*, c'est-à-dire le vain étalage d'érudition dont parfois les éditions sont surchargées. Il est vrai de dire qu'il n'a pas besoin de souligner sa science, et qu'il a le droit, largement conquis, de ne dire que juste ce qu'il veut et qu'il estime nécessaire; d'autres seraient peut-être obligés de faire voir qu'ils savent quelque chose, car en maintes occasions une certaine critique ne se fait pas faute d'accuser durement d'ignorance ceux qui s'abstiennent de citer telle édition insignifiante ou tel ouvrage de dixième ordre. M. v. W. a laissé de côté toute érudition indigeste; et néanmoins, tout en se bornant, il sait dire ce qu'il faut sur la tradition du texte des *Hymnes*, sur les quatre manuscrits grâce auxquels on peut restituer l'archétype désigné par E, et sur les autres familles; les dérivés de la source F notamment sont précieux en ce qui concerne les hymnes V et VI. Le texte des hymnes, aujourd'hui, n'a plus besoin de beaucoup d'émendations; voici celles qui sont propres à M. v. W. et qui subsistent dans cette seconde édition. I, 79 ἐπὶ χθονός pour ἐπεὶ Διός, dans un passage presque désespéré; correction faible et arbitraire. I, 93 : τίς καὶ Διὸς ἔργματ' ἀείσει, καὶ pour κεν; M. v. W. tient évidemment à conserver la leçon ἀείσει de F (ἀείσοι les autres sources); mais ἀείδοι me semble d'autant préférable que le vers précédent se termine par τεὰ δ' ἔργματα τίς κεν ἀείδοι, et que Callimaque ne recule pas devant la répétition des mêmes termes dans deux vers qui se suivent (I, 87-88, II, 26-27, III 33 34, 154-155 où la correction ἠέ pour ἠδέ n'a rien de nécessaire); cf. d'ailleurs II, 31 : τίς ἂν οὐ ῥέα Φοῖβον ἀείδοι. III, 204 κείνην pour κείνης, excellente correction; de même IV, 36 et 39 τοί pour σοί, 73 γε pour τε. IV, 321 : μεγάλη pour μέγαν ἤ est discutable. V, 131 ᾧ κ' ἔπι νεύσῃ; mais la correction de Kaibel ὅττι κε νεύσῃ est bien supérieure. VI, 12 οὐδ' pour οὔτ' s'impose; 57 εἴσατο pour γείνατο est certainement meilleur sous tous rapports. — L'appareil critique, très sobre, contient les leçons principales des manuscrits; on y regrettera peut-être l'absence de quelques séduisantes conjectures faites récemment, et utiles pour la lecture et l'intelligence du poète; car il est bien sûr que cette seconde édition, aussi maniable que bien faite, doit venir *in plurium manus*, comme le désirait M. von Wilamowitz pour la première [1].

MY.

---

1. Lire : I, 24 Καρνίωνος; II, 89 πυκινήν; III, 257 ἅμαξαι; IV, 218 τιμήεσσα. Le double ρρ initial, avec l'esprit rude sur le second, a quelque chose d'insolite pour l'œil; en tout cas, il devrait se trouver également I, 16 et III, 243.

Jan Waizes Bierma. **Quæstiones de Plautino Pseudolo.** Groningue, Scholtens. Thèse, nov. 1897, gr. in-8° 153 p.

L'université de Groningue doit conseiller à ses futurs docteurs le choix de sujets bien déterminés qu'ils traitent à fond. Nous avons parlé [1] d'une édition de la vie de Claude par Suétone, illustrée d'un excellent commentaire. Voici une thèse sur le Pseudolus avec la discussion de toutes les questions qui touchent au texte et à la composition de la pièce.

La thèse est écrite dans un latin facile et élégant, tout à fait digne des meilleures traditions de l'école hollandaise. Une table développée et un index des vers discutés permet de trouver rapidement ce qu'on cherche. La bibliographie est bonne ; M. B. connaît et discute avec soin les derniers travaux de Leo et de Langen. Les lecteurs français aimeront à constater que dans ce travail d'un de nos voisins les remarques ou discussions techniques ne sont pas séparées des appréciations littéraires qui viennent d'abord à l'esprit. L'os philologique qu'il nous faut ronger, n'est pas ici sans moelle et nous le sentons [2].

Voici le fond de la thèse de M. Bierma. Le Pseudolus contient de très belles parties ; l'agencement général est manqué ; il y a à côté des plus belles scènes et parfois dans ces scènes mêmes des contradictions et des répétitions, et çà et là des inégalités, des lenteurs et des faiblesses. M. B. en donne d'abord la liste [3]. Pour excuser ces défauts, se rabattre sur l'étourderie du poète, sur les négligences de copistes ou les interpolations, c'est sans doute se payer de mots. On a tenté d'expliquer les répétitions en supposant, non sans quelque vraisemblance, que les acteurs et chefs de troupes avaient conservé pour certains passages des rédactions doubles et distinctes, l'une courte et l'autre plus longue, entre lesquelles ils se réservaient de choisir. Que décider pour les contradictions ? Elles ne manquent pas dans le Pseudolus. Comment s'expliquer que tel personnage (Calidorus) aux scènes 2 et 3 de l'acte I, paraisse ignorer ce qu'on lui a raconté à lui-même dans la première scène ? Pour résoudre la difficulté M. B. recourt à l'hypothèse assez commode d'une *contaminatio*. Plaute aurait mêlé deux pièces distinctes : l'une où un esclave habile (Pseudolus) trompait la défiance du vieux Simon, et une autre où il dupait le leno Ballio. Plaute aurait soudé l'une à l'autre des scènes tirées de ces deux comédies, en changeant à son aise, en ajoutant au tout ici et là (IV, 5 et 6) des scènes de son invention (par exemple, IV,

---

1. *Revue* du 15 février 1897.

2. Ainsi M. B. signale p. 9, les parties de la pièce qui lui semblent mériter surtout l'admiration.

3. M. B. remarque lui-même (p. 48) que le relevé qu'il a fait des contradictions intrinsèques du Pseudolus, ne s'accorde pas avec les pages des *Plautinische Studien* de Langen sur le même sujet. Le point de vue de celui-ci, « plus moderne », est autre. M. B. est-il si sûr de s'être placé au point de vue des anciens? L'erreur n'est-elle pas des plus faciles dans ce genre de critique ?

5 et 6) et même tel nouveau personnage, sans se soucier que la soudure fût par endroits visible et maladroite.

L'hypothèse de M. B. n'est pas originale. Son mérite est d'avoir essayé d'en préciser le détail. Il n'a pas craint d'être téméraire en reconstituant sous leur forme première plusieurs scènes des deux pièces que Plaute aurait réunies et remaniées. Étant donné un tel sujet, on devait, ce me semble, beaucoup permettre au critique qui se risquait à le traiter.

Je relève dans cette thèse plus d'une remarque spirituelle [1] ou très juste : ainsi celle-ci : nous ne voyons pas comment le troisième acte tient à l'action de la pièce ; il a dû être imaginé tel, tout simplement pour permettre à l'acteur qui jouait Pseudolus de prendre un peu de repos (p. 41 au milieu et p. 44 au milieu). M. B. ne s'est pas borné à une étude consciencieuse du Pseudolus ; de cette pièce il rayonne sur tout le théâtre de Plaute, et ses remarques générales et ses digressions apparentes sont souvent instructives et intéressantes.

Sur d'autres points je ne serais pas d'accord avec M. Bierma. N'est-ce pas une forte exagération que toute la page 45 sur les prétendus rapports d'amitié (*consuetudo*, *familiaritas*) qui existent, d'après M. B., entre Simo et le *leno* ? Un emprunt d'argent n'implique pas nécessairement de tels rapports. Y a-t-il une contradiction (p. 47 et suiv.) dans le fait que Simo, après avoir promis de l'argent à Pseudolus, fait tout ce qu'il peut pour ne pas le donner ? Quoi de plus humain ? On reconnaît surtout l'inexpérience d'un débutant à la forme verbeuse, parfois incorrecte, surtout toute parsemée de fautes d'impression ; à l'entassement d'arguments qui ne portent pas ; surtout à la candeur avec laquelle M. Bierma enfonce mainte porte ouverte. A cause du reste soyons indulgents à toutes ces juvénilités.

Émile THOMAS.

P. Terenti Afri, Comoediæ, Iterum recensuit Alfr. FLECKEISEN. Bibl. Teubner, 1898, 1 vol. 310 p., 2 m. 10.

L'ancien volume du Térence dans la Bibliothèque Teubner a été souvent réimprimé, mais l'édition restait la même, et partout la préface porte la date de 1857. D'aspect extérieur, ce Térence avait une grande simplicité ; tel novice pouvait n'y voir qu'une recension quelconque du poète ; mais il suffisait d'un peu d'attention pour reconnaître combien il contenait de bonnes indications métriques et avec quelle conscience le texte avait été établi

Cependant il date en somme de quarante ans et se trouve dépassé pas

1. Ainsi sur la méthode de Lorenz, p. 37, note : qui prædatoris hostilium agrorum instar in Plauto grassatur, cum damnando, delendo, excidendo per totam fabulam omnes offensiones tollere conetur.

maint volume de la Bibliothèque. Après l'édition de Dziatsko dans les Tauchnitz in-8°, il fallait donner autant et plus. Le but, suivant moi, était tout indiqué ; il n'y avait qu'à suivre pour Térence le plan ou à très peu près le plan suivi pour Plaute par Gœtz et Schoell. De l'apparat critique on aurait gardé l'essentiel, distingué pour les cas importants la recension du Bembinus et celle de Calliopius, rappelé les principaux témoignages ; bref on eût donné une édition qui se suffise. Je ne sais si tel est le but que s'est proposé M. Fleckeisen ; mais s'il s'est mis en route, il est resté à mi-chemin. On nous donne ici au bas des pages des variantes, c'est la nouveauté dans cette réédition, mais bien souvent pour les comprendre et même pour distinguer ce qui vient des manuscrits des leçons que nous ont conservées les auteurs anciens, il faut avoir sous la main l'Umpfenbach (1870) [1], et, pour ce qui est de date ultérieure, il faut de plus consulter les éditions spéciales. On sent tout ce qu'a de fâcheux une telle combinaison.

Quoique le texte ait été dans le présent volume très consciencieusement revu, je crains fort que cette nouvelle édition ne reçoive pas l'accueil qu'elle mérite à d'autres égards. Entre l'ancien système où le texte seul était donné et le système contemporain où l'on veut avoir tout au moins l'essentiel, M. Fl. a choisi un terme moyen qui sûrement ne contentera personne. Cela sera d'autant plus regrettable que personne n'aurait pu mieux que M. Fleckeisen nous donner ce que nous pouvions attendre.

Naturellement, le texte n'est plus, tant s'en faut, celui de l'édition précédente ; ici des crochets sont supprimés ; tels vers ont été refaits autrement, telles conjectures reçues dans le texte, pas toujours avec assez de prudence suivant moi [2].

A la fin de chaque comédie, liste des mètres de la pièce, conformément à la méthode adoptée dans l'édition précédente [3]. De plus, à la fin du volume, un *Onomasticon Terentianum*, autrement dit une liste des noms propres, historiques, géographiques, mythologiques, etc., avec références aux vers. C'est un appendice commode.

A cause des travaux antérieurs de M. Fleckeisen sur l'orthographe, et de sa compétence en cette matière, l'attention du lecteur se portera sur

---

1. J'ai renoncé à faire la distinction de ce que M. Fl. nous apporte ici pour la première fois ; il eût fallu pour cela tout un travail. On ne peut même sans recherches comprendre que *Andr.* 167 : *id.* manque dans les manuscrits, mais se trouve dans une citation de Priscien. En vérité, l'éditeur a compté un peu trop sur la collaboration de son lecteur. — Le sens des leçons entre parenthèses qu'on lit au bas des pages n'est pas expliqué ; entendez qu'il s'agit de variantes d'autres manuscrits.

2. Par exemple, on lit : *Andr.* 117 : ecfertur *intus* : conjecture de Bæhrens. Outre l'obscurité du sens, la contradiction avec le témoignage de Cicéron, qui croira que Térence ait écrit dans un vers : *intus interea inter*?

3. Mais, dans ces tableaux, pourquoi entre deux numéros de vers, le trait qui est équivoque, et non pas comme ailleurs *et* qui, par contraste avec *ad*, indique non la continuité, mais un rapprochement?

les formes qu'il a adoptées dans le texte : notons qu'il écrit *hiquidem, necessus*, *hau dubium* [1].

E. T.

C. Julii Cæsaris Commentarii ex recensione BERNARDI KUEBLERI. Vol. III, pars altera. Commentarius de bello Hispaniensi. C. Julii Cæsaris et A Hirtii fragmenta. Bib. Teubner, 1897, 266 p.

Voici la suite et fin d'un César dont nous avons signalé à leur date les tomes précédents [2]. Ce dernier volume contient le *Bellum Hispaniense* et les fragments.

Pour le texte si souvent suspect du *Bellum Hispaniense*, M. Kuebler a pris le parti de donner avec des croix la leçon des manuscrits, en renvoyant pour les conjectures à l'appendice critique. Cette sincérité aura certainement l'approbation des philologues qui seuls liront ce commentaire. Il s'agissait avant tout, pour cet ouvrage, de tâcher de reconstituer le texte de l'archétype (β). Pour cela M. K. a pu utiliser d'excellentes collations qu'il a fait vérifier en cas de conflit ou de doute. M. Th. Mommsen, dont la compétence est irrécusable en ce sujet, a revu les épreuves, et ses notes ont été insérées dans l'apparat critique.

Les fragments sont disposés par ordre d'ouvrages, dans la suite chronologique, autant qu'elle peut être déterminée. Toute cette disposition me paraît plus claire que dans le volume précédent de Dinter et le recueil est beaucoup plus complet. Dans la grande édition de Nipperdey, les fragments remplissaient une quarantaine de pages ; ici ils en occupent quatre-vingt-dix d'un texte très serré. Aux œuvres de César M. Kuebler a ajouté très sagement une table des fastes Juliens et une liste des *leges Juliæ*. A la fin, un index des noms propres composé par M. Guil. Nachstædt.

Souhaitons en terminant la bienvenue à ce César très commode, tout à fait mis au courant et par plus d'un côté original [3].

E. T.

Dr Ludwig GURLITT, Oberl. am Gymn. zu Steglitz. **Textkritisches zu Ciceros Briefen.** Progr. Steglitz, 1898, in-4° 16 p.

On sait si les croix manquent dans le texte de nos lettres à Atticus. M. Gurlitt s'est proposé d'en supprimer quelques-unes. Il a consigné

---

1. P. 19, au vers 377, la première syllabe de *habet* est accentuée à tort.
2. Voir la *Revue* du 16 avril et du 24 septembre 1894 et celle du 2 août 1897.
3. Quelques petites fautes d'impression ; je cite : p. 149, 3e ligne avant la fin : lire : amplectar, et, à la ligne suivante : meis ; p. 151, l. 17, lire : τοῦτ' ἔστι ; p. 203 au milieu : Cæs. B. G. II, 35.

dans ce programme une poignée de corrections qui toutes portent sur la correspondance avec Atticus; d'autres ont été ou seront publiées dans le *Philologus* et dans la *Wochenschrift* de Berlin.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les excellents travaux de M. G. sur les lettres de Cicéron. Il a pu, l'an dernier, les poursuivre avec fruit dans un voyage en Italie. Il y a vu les manuscrits indépendants du Mediceus que recommandait M. Lehmann [1] dans son étude sur les lettres à Atticus; M. G. ne croit pas qu'en somme ces manuscrits plus ou moins divergents enrichissent beaucoup notre apparat; le fond utile sera toujours pour nous avec le Mediceus, les leçons du Tornesianus et les notes marginales de Cratander, soit, en d'autres termes, la tradition du manuscrit italien de Florence, contrôlée par celle d'un manuscrit allemand de Lorsch.

Ai-je besoin de dire que M. G. est parfaitement au courant de tout ce qu'on a publié dans ces dernières années sur les passages difficiles de la correspondance, et qu'ici reviennent tour à tour les noms de Lehmann, Schmidt, Tyrrell-Purser, Ellis, etc.?

M. G. s'attaque à des passages très difficiles (ainsi p. 5, IX, 13, 4) sur lesquels s'étaient inutilement exercés Madvig, Lehmann, Schmidt, et il résout la difficulté d'une manière très vraisemblable en changeant très peu aux données traditionnelles. Son principal mérite est, à mes yeux, de s'attacher partout très étroitement à la tradition en ne changeant des caractères qui sont conservés dans les manuscrits et particulièrement dans le Mediceus, que le moins de traits possible. Parmi les corrections proposées, quelques-unes me paraissent à la fois très simples et très bonnes [2]. Il arrive bien à M. G., comme à tous les savants en pareil cas, de forcer le sens de tel mot pour appuyer une de ses conjectures [3]; mais mes objections porteraient sur d'autres points [4] et surtout sur celui-ci : une bonne partie des conjectures de M. G. porte sur les mots grecs de la correspondance, très souvent mal transmis par les copistes. Ils forment une langue particulière qui, suivant moi, devrait être étudiée à part, les corrections s'appuyant avant tout sur les habitudes de l'auteur. Ce n'est pas tout à fait ce qu'a entrepris M. Gurlitt. Il s'appuie ici presque uniquement sur les ressemblances paléographiques; on peut trouver même que sa critique, fondée sur ce principe, est conservatrice à l'excès, et je me demande si les échanges de lettres grecques qu'il s'efforce de

---

1. Une note de la première page nous apprend que M. Lehmann vient de mourir à Davos.

2. IV, 12, permanebo; dans maints passages *Asturæ* ou *Astura* au lieu de *astute, in hac cura*, ou de mots indéchiffrables.

3. P. 9 : il est bien sûr que *modestiora* ne peut signifier des reproches trop doux, trop atténués; peut-on dire sans adjectif (p. 14 en haut) : *non quidem pompa?* Tout le passage sur IV, 18, 4 me paraît surtout manqué.

4. Il eût fallu, pour que le programme se suffise, donner l'interprétation de tous les sigles dont devait se servir M. G. Il n'y a rien p. 1, sur ω, G, R, O.

réduire en système, ne constituent pas simplement un jeu assez trompeur.

E. T.

LUIGI CANTARELLI. **Cecilia Attica**, Roma, tip. della r. Accademia dei Lincei, 1898, in-12, 24 p.

Que savons-nous sur la fille d'Atticus? Voilà l'un des sujets qui viennent à l'esprit dans la lecture de ces lettres à Atticus qui ne nous plaisent pas moins par elles-mêmes que par les problèmes qu'elles posent au lecteur. La fille d'Atticus est certainement l'une des personnes les plus sympathiques parmi toutes celles dont il est question dans les lettres, et tel est le beau côté du sujet qui frappe d'abord : le revers sera que la matière manquant, le critique se trouve vite réduit aux conjectures. Comment fera-t-il pour ne pas voir tout en beau [1]? Pourra-t-il ne pas donner trop d'importance aux mots de tendresse, aux formules de politesse qui émaillent les lettres? M. Cantarelli [2] a été séduit par le sujet dont nous parlions ; il l'a traité avec amour et en somme fort joliment. Il nous donne de la fille d'Atticus un brillant pastel tout éclairé de blanc et de rose. Ne nous demandons pas trop jusqu'à quel point le portrait est vrai, et, dans ce qu'on nous donne, n'allons pas vouloir à toute force démêler ce qui n'a d'autre appui que la fantaisie du critique. On lit avec plaisir cette jolie plaquette. Ne soyons pas délibérément ennemis de notre plaisir. On relèverait plutôt ici mainte appréciation juste et fine. La forme de cette petite brochure est partout soignée, élégante dans le bon sens, ce qui n'empêche nullement l'auteur d'être très au courant de tout ce qui a été publié récemment sur les lettres de Cicéron. Comme preuve, citons ceci que sur tel point douteux M. C. s'est renseigné par lettre (p. 18 note) près du savant qui connaît le mieux de nos jours cette correspondance et sa chronologie, près de M. Schmidt. Étude solide, élégante, d'une lecture agréable, voilà plus qu'il n'en faut pour qu'elle soit bien reçue en tout pays et surtout dans le nôtre [3].

E. T.

---

1. M. C. écarte soigneusement une phrase gênante du *De Grammaticis*.

2. Si je ne me trompe, M. Cantarelli enseignait récemment l'histoire ancienne à Rome comme privat-docent. Je suppose que notre brochure est la suite d'une lecture faite à l'Académie des Lincei.

3. Naturellement, la rédaction est faite au point de vue et dans le goût italien. La brochure se termine par une prosopopée à la jeune fille : en français cela eût fait sourire : comment ne pas penser à la « grande âme de Fabricius »? — Lapsus : p. 12, n. et p. 23 n. 2 : au lieu de *De viris ill.*, lire *De Grammaticis*. — P. 15, n. 4 : Nisard peut être cité à la rigueur pour telle note, mais non pour telle variante ; il ne compte pas comme éditeur. — A cause même de l'excellente correction de cet opuscule, je relève p. 15, n. 2 : lire : *crebro*.

G.M. Columba. **Un codice interpolato di Tibullo nella bibl. com. di Palermo.** Estratto dalla Rassegna di antichita classica.

Voici une étude faite avec méthode et présentée comme suite des derniers travaux sur Tibulle que connaît bien l'auteur. Elle porte sur un manuscrit de la fin du xv[e] siècle qui a été signalé pour la première fois à propos de Catulle par M. Giri.

Je ne vois pas trop malheureusement ce qu'on en peut tirer. Le ms. de Palerme est apparenté avec l'*Ambrosianus*, celui de nos manuscrits auquel (en dehors des Extraits) on est disposé à donner la préférence. Mais ce manuscrit a aussi des leçons dérivées des deux autres sources; il est plein de fautes et même d'interpolations (le mot du titre : codice *interpolato* est des plus vrais et doit se fixer dans l'esprit du lecteur), de sorte qu'il ne restera, ce me semble, de ce travail consciencieux qu'un résultat tout négatif.

La brochure contient un relevé des leçons que le ms. de Palerme a en commun avec ceux de Milan (A), de Rome, de Wölfenbüttel, avec les mss. de Lachmann, avec les Excerpta ; enfin les leçons propres au ms. de Palerme. En tête, on trouvera des préliminaires qui contiennent comme une mise en œuvre de ces éléments ; pour mon compte, j'y vois bien de la subtilité et, en conclusion, un jugement bien trop optimiste sur la valeur du manuscrit nouveau. Pour essayer de classer son manuscrit, M. C. est réduit à se rabattre sur des minuties d'orthographe [1], ou il s'attache à des variantes qui n'ont pas d'importance véritable, c'est dire qu'en fait nous ne sommes pas plus avancés.

L'an dernier, dans les *Studi di filog. class*, M. Malagoli avait donné déjà la collation d'un manuscrit incomplet de Tibulle de Lovere, manuscrit qui, par le texte, ressemble beaucoup à celui-ci. Dans ces travaux, les Italiens suivent l'exemple que leur donne l'Allemagne, où, depuis Baehrens, on a collationné de nouveaux manuscrits reconnus comme interpolés [2]. Je doute fort que, par cette méthode, on puisse aboutir, ou plutôt nous pouvons nous demander si, au sujet du texte de Tibulle, la critique sait encore s'orienter. Il semble bien qu'on aille à la dérive et qu'on ne s'accorde même plus sur les principes. Naguère, nous avions ce spectacle que, parmi les principaux manuscrits, la priorité donnée à l'un était réclamée pour d'autres, ce semble, avec tout autant ou presque autant de raison. En partant d'idées toute subjectives, en contestant l'authenticité de tel ou tel hémistiche, on rêve maintenant d'un archétype qui n'est pas le même pour deux critiques ; sur deux leçons opposées, les défenseurs de chacune d'elle soutiennent que celle de l'adversaire est suspecte d'interpolation, tandis que la leur aurait pour elle l'évidence.

---

1. Ici p. 69 et p. 74 en haut.
2. Ainsi le ms. de Munich collationné par M. Leonhard (1882).

Voici que l'on conçoit maintenant [1] l'altération du texte comme s'étant produite autrement. Elle aurait eu lieu dès l'antiquité, vers le IIIe ou le IVe siècle; des grammairiens de ce temps auraient substitué des formes vulgaires aux mots, aux constructions qu'ils ne comprenaient plus; ils auraient remanié tous les poèmes pour les rendre lisibles à leurs élèves et pour ne pas contredire leurs prétendues règles. L'altération s'est sûrement faite en ce sens; mais a-t-elle été si durable, si voulue, surtout s'est-elle produite à cette date? Voilà qui est fort douteux. A cause de la substitution de synonymes de même quantité, (comme I, 1, 2 : *magna* au lieu de *multa*), d'autres savants, par exemple M. Ilimann, dataient, ce semble, avec raison, ces interpolations du XIIe ou du XIIIe siècle [2]. Espérons qu'un jour ou l'autre il nous sera enfin permis de voir clair dans la question des manuscrits de Tibulle.

E. T.

Felice Ramorino, prof. nel R. Istituto di Studi Superiori in Firenze. **Cornelio Tacito**, nella storia della coltura. Discorso letto per la solenne Inaugurazione degli Studi nel R. Istituto superiore a Fizenze addi 18 novembre 1897. Seconda edizione corretta. Ulrico Hœpli, Milan, 1898, in-8, III p.

M Zielinski fait école; dans le Tacite qui nous est ici donné, comment ne pas voir un pendant [3] à son Cicéron? M. Ramorino fait lui-même le rapprochement; mais qui pourrait se plaindre de telles entreprises? Mieux vaut louer l'essai de réunir, sous une forme élégante, les souvenirs d'une éloquente leçon, aux réflexions que fait le professeur, en complétant à tête reposée son premier travail. Tout au plus, le lecteur aura-t-il occasion de sourire quand, après nombre de pages toutes semblables à celles d'un livre, surgit un *Signori* pour nous avertir que ce que nous pouvions prendre pour une étude, avait été primitivement débité. Mais Villemain n'a t-il fait pas la même chose, et bien d'autres en son temps?

M. R. a publié, chez Hœpli, toute une série de classiques latins et notamment une mythologie classique illustrée et une histoire de la littérature latine arrivée à la cinquième édition. D'après l'exemple de M. Zielinski, il a voulu parler, puis écrire pour le grand public, et particulièrement pour les personnes qui ne sont pas familières avec les recherches de philologie et d'histoire. Il a choisi, à dessein, pour sujet

1. M. Maurenbrecher, *Philol.*, 1896, surtout p. 454 au bas.

2. Il est surtout telle leçon (I, 10, 49. p.453 et p. 455, note 1) qui a conduit M. Maurenbrecher aux conséquences les plus risquées. — De plus, remarquez combien souvent est impropre l'emploi qu'on fait dans la polémique du mot interpolation; ici même M. C. appelle ainsi des erreurs qui viennent de l'influence de mots voisins, répétition à faux, changements de temps par assimilation, etc., comme s'il y avait là de véritables interpolations.

3. Voir la *Revue* du 2-9 août 1897.

de la présente étude, l'un des plus grands noms de la latinité classique ; il expose ici tout ce que nous savons de la vie de Tacite, de la composition de ses ouvrages ; il suit sa réputation jusqu'aux temps les plus récents, en distinguant trois époques principales : le temps des monarchies absolues, le siècle des philosophes et de la révolution, enfin l'époque moderne ; il est clair que d'une époque à l'autre a changé l'idée qu'on se faisait de l'historien et la manière dont on l'admirait. M. R. s'est donné la tâche de passer en revue toute la série des éditions, traductions et commentaires des œuvres de Tacite, publiées en Italie (les publications faites à Florence sont mises en pleine lumière), et de plus celles qu'on a faites en Espagne, en France, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre. Vingt-huit pages de notes rejetées à la fin prouvent la parfaite compétence de l'auteur et visent plutôt les étudiants et ceux des lecteurs qui sont du métier.

L'auteur remarque lui-même p. 25 (au bas) qu'il devait se borner à des esquisses légères et rapides de peur d'ennuyer ses auditeurs [1] ; il passe vite, brûle des périodes entières, tandis que sur tel autre point, ainsi sur l'appréciation qu'on faisait de Tacite au XVII[e] siècle, on peut trouver qu'il s'attarde un peu trop. De telles critiques sont, il est vrai, toute subjectives. Quoique M. R. écrive dans la *Rivista storica Italiana* et dans la *Biblioteca delle Scuole Italiane* et quoiqu'il y ait publié des articles touchant à des points particuliers de notre sujet, il n'avait pas ici et ne pouvait avoir de prétention à l'originalité ; il suffisait que son exposé fût clair, intéressant ; ces qualités il les a certainement et, si je ne me trompe, il a le mérite aussi d'être complet. Notons cependant que certaines pages ont une originalité relative. Ainsi pour tout ce qui concerne les vicissitudes de la réputation de Tacite en Italie, avant la renaissance, et de même pour la découverte du second *Mediceus*, puis celle du manuscrit de Corvey (le premier Mediceus qui seul a conservé les cinq premiers livres des Annales), et aussi pour la publication des premières éditions, on trouvera ici un exposé plus précis et plus complet que partout ailleurs. M. R. s'est fait renseigner sur les points douteux par les savants de son pays, notamment par M. Sabbadini, dont on connait la compétence en ce sujet.

Je ne ferai à l'auteur qu'une critique qui porte sur la forme de son discours. M. Ramorino emprunte à toute sorte d'auteurs nombre de mots et de traits ; son choix n'est pas très sévère, Passe pour une phrase de Joseph Chénier (p. 23 bas) ; je n'aime pas beaucoup (p. 20) l'application à Tacite d'une phrase de Gœthe *sur Shakspeare* [2] ; comment ce qui convient à l'un peut-il convenir de même à l'autre ? Singulière manie qu'ont nos littérateurs de transporter et de déprécier ainsi leurs jugements ! Mais emprunter au Thomas des Éloges (p. 24 au bas) une

1. P. 49 : temo di riuscir tedioso con questa enumerazione...

2. « Les caractères chez lui sont comme des cadrans de pur cristal qui laissent voir tout le mécanisme... »

appréciation sur le style de Tacite et la phrase où il appelle l'historien le « Michel-Ange des écrivains », voilà qui est nouveau et qui nous instruit! Suit encore (p. 25) un jugement de Ciriacus Lentulus, un professeur d'Herborn au XVII[e] siècle : pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Les fautes d'impression sont nombreuses, surtout dans les citations françaises. Je ne relève le fait que parce que le titre nous promettait une édition corrigée.

Émile THOMAS.

Joannes SEGEBADE et Ernestus LOMMATZSCH. **Lexicon Petronianum.** Teubner, 1898, in-4°, 274 p.

Tarracina-Anxur und Kaiser **Galba** im Romane des PETRONIUS ARBITER von D[r] phil. RICHARD FISCH, Professor am Andreas-Realgymnasium zu Berlin. Berlin, 1898. Gaertner, in-8°, 43 p.

Commençons par le lexique. Pour retrouver un mot, un détail dans la suite hachée et fragmentaire du Satyricon, on n'avait jusqu'ici que l'Index de Burman, commode sans doute, mais qui ne répond plus à nos besoins, surtout après les modifications assez nombreuses apportées au texte de la vulgate. MM. Segebade et Lommatzsch nous donnent un lexique tel que nous pouvions le désirer.

L'un des deux auteurs, M. J. Segebade, avait publié, il y a quelque quinze ans, une thèse fort estimée sur Pétrone [2], et, à la suite de ce premier travail, il avait entrepris le présent lexique ; il est mort avant de l'avoir achevé. M. Lommatzsch s'est chargé de le mener à bonne fin ; il me semble qu'il y a parfaitement réussi M. le d[r] L. ne s'était pas, que je sache, attaqué jusqu'ici à Pétrone. Sa thèse, publiée, il y a deux ans, porte sur les gloses du Pithoeanus [3]. Mais M. L. est élève de M. Bücheler ; comment ne serait-il pas très au courant de ce qui concerne notre auteur? La préface est tout entière de M. E. Lommatzsch.

Le texte pris pour base est naturellement celui de Bücheler ; à la troisième édition se rapporte le texte et l'orthographe ; à la première les renvois aux manuscrits. Les classes de mss. (L O H) sont indiquées, quand cela est nécessaire. Quant aux conjectures des savants modernes, elles sont presque toutes relevées. Je crois d'une manière générale cet index très complet et très exact. Je l'ai tâté sur bien des points sans le trouver jamais en défaut. Les philologues seront particulièrement

---

1. Notons qu'il faut écrire Corvey comme écrit M. R., p. 97, à la fin de la n. 56, et non Corwey comme on lit p. 32 et p. 36; p. 41 en haut : lire : Cateau-Cambrésis ; l'auteur des éloges s'appelait Léonard et non Léon (p. 69). Qu'il y ait « bien des choses bonnes » dans le livre de Dubois-Guchan sur Tacite (p. 169), voilà ce que personne ne croira de ce côté des Alpes. Les bibliographies sont ici plutôt trop complètes et par trop mêlées.

2. *Observationes grammaticæ et criticæ in Petronium*, Halle, 1880.

3. *Quæstiones Juvenalianæ*, Suppl. XXII au Jahrb. Philol.

reconnaissants à M. L. d'avoir inséré dans sa préface plusieurs listes très commodes : d'abord celle des mots latins qui ne se trouvent que chez Pétrone, celle des mots qui paraissent cnez lui pour la première fois ou qui ne se rencontrent plus après lui ; liste des formes grecques que Pétrone emprunte ; liste des termes populaires et aussi des mots qu'il paraît avoir évités [1].

Venons à la seconde brochure. Je ne crois pas que jusqu'ici M. Fisch ait rien publié sur Pétrone A la fin (p. 42-43) et aussi au dos de sa brochure, je vois indiquées une étude sur le latin vulgaire (1890, Nomina personalia auf o-onis) ; une autre sur l'industrie des foulons dans la vie ancienne (1891) ; enfin, de cette année même, un mémoire sur les ruines d'Ostie. J'ai reproduit ces indications, afin que le lecteur excuse M. Fisch s'il ne s'est pas méfié des pièges que cache à chaque page le Satyricon.

Je ne pense pas que la présente brochure cause de déception ; car le titre ou tout au moins la seconde partie du titre suffira à édifier ceux qui ne sont pas tout à fait neufs sur la question. Qui ne sait, du moins par ouï-dire, ce que valent les prétendues clefs du roman de Pétrone ? M. F. croit l'énigme résolue par le nom de Galba dont il s'est avisé ; douce illusion d'inventeur ! Mais comment ne pas nous dire, à part nous, que ce malheureux Trimalcion se trouve avoir été plus énigmatique encore que grotesque ? Un lecteur ancien eût-il jamais deviné tous les personnages que l'ingéniosité des modernes a découverts sous ce nom : on avait parlé de Tibère, de Néron, de Claude : voici Galba ; quand serons-nous au bout de la série ? Chacun, M. F. comme les autres, critique fort bien ses devanciers et démontre la fragilité de leurs hypothèses ; la dernière invention se donne, cela va sans dire, comme la meilleure. Celle-ci, à coup-sûr, est la plus imprévue et la moins modeste : Trimalcion ne serait autre que Galba ! Ce qui frappe l'esprit devant un tel rapprochement, ce sont les difficultés qu'on aperçoit aussitôt du côté de la date et de la personne. Pour la date, M. F. s'en tire en admettant (p. 23 au bas et suiv.) que le roman a été écrit en 60 ; Galba, nous dit-il, était alors assez en vue pour pouvoir être ainsi visé et raillé : combien cela paraît douteux ! Mais que dire de la personne ? Ainsi Trimalcion, l'ancien esclave, qui conte lui-même les prouesses de son enfance, Trimalcion le parvenu par excellence, ce serait l'em-

1. Voici les seules critiques que je trouve à faire : on verra combien elles sont peu graves. J'admets que tous les exemples du mot soient placés à *holus ;* mais il eût fallu un renvoi à *olus*, alors surtout que telle est l'orthographe dans de très bons manuscrits. M. L. est ici illogique puisqu'on trouve dans le lexique de tels renvois à *arena*, à *pene*, etc. — Pourquoi p. 229, au mot *sententia* mettre *fracta* entre deux astérisques alors que la conjecture consiste uniquement à supprimer l'*m* final à ce mot et au précédent ? Signalons encore dans la préface, p. III, le lapsus de rédaction : facile *impetratus sum ut...*

pereur de vieille souche dont Tacite (H., I, 49) vante, avant tout, l'antique noblesse (*vetus in familia nobilitas*), et dont Suétone dit, dès le début de sa biographie, que son origine est au-dessus de tous les soupçons (2, *haud dubie nobilissimus magnaque et vetere prosapia*) : première impossibilité qu'il faut digérer d'abord. M. F. n'a même pas prévu l'objection ; disons, pour son excuse, qu'il aurait eu quelque peine à l'écarter.

Tout occupé de sa découverte, M. F. en trouve partout des preuves, et quelles preuves ? Admirable ressemblance : Trimalcion a la goutte, comme Galba (p. 34) ; il ne marche plus, on le porte. Suétone a décrit, de la manière la plus crue, les vices répugnants de Galba ; or, sans compter ses autres écarts, Trimalcion a un mignon qui joue un rôle dans le festin (et Giton donc et les autres ?) ! Galba, avant de monter sur le trône, était très riche, tout comme le parvenu qui ne peut mesurer sa richesse. M. F. va jusqu'à reconnaître (p. 38 au bas) dans le prénom de Galba (*Servius*) une allusion à l'ancienne condition (*servus*) du parvenu. La question que fait Trimalcion au rhéteur sur sa dernière déclamation, est une allusion aux connaissances juridiques de Galba (p. 39). Tout le reste à l'avenant. Fortunata, la femme de Trimalcion, représente la Fortune, cette déesse dont Galba a recueilli l'image qu'il entoure d'un culte superstitieux (p. 32 et suiv.). Les railleries du romancier sur les manies superstitieuses de Trimalcion et de ses convives viseraient en fait les scrupules religieux de Galba. Trimalcion-Galba faisant le mort au milieu des trompettes qui sonnent la musique des funérailles, voilà, assure M. F. (p. 31 en haut), une imagination qui dut faire bien rire Néron ! Pourquoi ? et de quelle prétendue allusion satirique ne pourrait-on pas dire la même chose ? M. F. rapproche (p. 36 au bas) la calvitie de Trimalcion de celle de Galba ; mais le lecteur du roman rencontrera plus loin (ch. 109 fin) toute une poignée de railleries sur les chauves, à un moment où l'on en a fini depuis longtemps avec Trimalcion : preuve que ces plaisanteries étaient traditionnelles et et qu'elles ne sont nullement personnelles.

Voilà des objections bien graves à la seconde partie de la brochure ; elles rendent singulièrement douteuse la solidité de la première partie. M. F. y aborde un problème ancien, bien connu, qu'on énoncerait ainsi : dans quelle ville d'Italie se passent les événements qui remplissent les deux premiers tiers de notre Satyricon ? Mommsen [1] s'est décidé pour Cumes. M. Fisch objecte que Mommsen suivait la bonne méthode, mais qu'il n'a pas examiné tous les passages qui touchent à ce sujet ni même les plus importants, et qu'il a pris trop à la lettre quelques mots d'autres passages. D'après M. F. *Tarracina*, l'ancienne Anxur, serait la ville qu'habitait Trimalcion. M. F. ne manque pas de renvoyer à l'étude de

1. Hermès, XIII (1878), p. 106.

M. de la Blanchère sur Terracine. Quant à l'identification, voici quelques-unes de ses preuves : il est question dans le Satyricon d'une basilique et d'une pinacothèque ; or, nous savons que dans la ville très florissante de Terracine, il y a eu une sorte de renaissance (notons qu'elle n'eut lieu que sous Trajan) ; les arts y ont fleuri ; on croit trouver l'emplacement d'une belle basilique, et la ville « a pu » se donner le luxe d'avoir une galerie de tableaux de grand prix. Ajoutons à cela les mots de Ganymède (ch. 44) sur les processions que faisaient autrefois les femmes en se rendant au temple de Jupiter ; leurs prières obtenaient aussitôt toute la pluie qu'elles voulaient ; il y avait donc dans le pays de Trimalcion un culte particulier de Jupiter ; or cela convient parfaitement à l'ancienne Anxur, tandis que les autres villes grecques du littoral avaient d'autres dieux ; Antium réservait les honneurs de son culte à la Fortune et Cumes à sa Sibylle. Il est vrai que nous ne trouvons nulle part ailleurs la mention d'un Capitole situé à Terracine ; mais la situation de la ville avec ces blancs rochers (*saxa late candentia*) dont a parlé Horace, rend très vraisemblable l'hypothèse que, comme beaucoup d'autres villes italiennes, Terracine avait aussi son Capitole ; là était adorée la trinité de Jupiter Axoranus, Feronia et Apollon Soranus.

Tels sont les principaux arguments par lesquels M. F. appuie son hypothèse. Il est vrai que toutes sortes d'objections ne tardent pas à se présenter à notre esprit : comment Trimalcion, parlant de Terracine, au ch. 48, ne dit-il pas *notre* Terracine ou quelque chose d'approchant ? Vouloir (p. 22) que les petits scandales rapportés par Echion, que les personnages secondaires qui nous sont dépeints, l'entrepreneur de monuments funèbres, Habinnos, le marchand de bois, Diogène, etc., aient été empruntés à la vie réelle de Terracine, n'est-ce pas une supposition toute gratuite ? Et surtout nous ne voyons que trop les rapports de cette première moitié de la brochure avec la seconde. Si l'on nous a indiqué comme lieu du festin Anxur-Terracine, comment ne pas nous dire que l'auteur songeait dès lors à nous conduire à l'autre thèse, et que Terracine doit vraisemblablement l'honneur d'avoir été choisie à ce fait qu'elle a donné naissance à Galba et qu'il y est venu souvent ? Il est trop clair que Galba-Trimalcion a été le but ; la ville de Tarracina-Anxur, le moyen.

Dans un ensemble si contestable, les erreurs de détail peuvent ne pas compter. Ainsi, p. 34 au bas : M. F. croit que si Trimalcion essuie ses mains dans les cheveux de ses esclaves, si on lui verse sur les mains du vin, c'est parce que goutteux il craint l'eau froide. P. 36 : le sens de *inaudito more* du chapitre 70 me paraît mal saisi ; il suffit de lire la phrase suivante pour s'en convaincre. Quel rapport entre la goutte de Trimalcion et ces parfums qu'on met dans les vases à vin et qu'on mêle à l'huile des lampes ? M. F. dit (p. 9 au milieu) : « un *Grec* comme Encolpe » : est-ce si sûr ? Suffit-il pour cela que le nom ait une forme

grecque? Je pourrais citer d'autres erreurs [1]. J'aime mieux ne pas insister.

Je crains fort que M. F. ne connaisse bien ni Pétrone, ni la littérature de son temps, ni surtout le véritable caractère des biographies de Suétone. Il applique généralement à faux tout ce qu'il a tiré de la vie de Galba. Nous avons donc ici, suivant moi, un essai entièrement manqué; mais reconnaissons que cette petite brochure est de forme élégante et très correcte, et que l'auteur habitué aux travaux archéologiques se sert fort habilement du Corpus. M. Fisch (s'en est-il douté) vient de fournir une excellente excuse à tous les anciens critiques et à leurs partisans. Les prétendues découvertes des savants des derniers siècles nous semblaient jadis autant de divagations par lesquelles nous n'avions que du dédain. Il nous faudra désormais être moins sévères puisque notre temps, si fier de ses méthodes, vient de produite des fruits tout semblables.

Émile THOMAS.

Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports de la France avec le Saint-Siége en 1800 et 1801, publiés par le comte BOULAY DE LA MEURTHE, t. IV et V supplémentaires (Société d'histoire diplomatique). Paris, Leroux, 1895-1897, 2 vol. gr. in-8 de 608 et 695 pages.

Les deux volumes supplémentaires que publie M. le comte Boulay de la Meurthe sont consacrés à la période qui suit immédiatement la signature du concordat et qui précède l'adoption de ce traité par le Tribunat et par le Corps législatif. La désignation d'un assez grand nombre de constitutionnels comme titulaires des nouveaux sièges épiscopaux, la promulgation des fameux Articles organiques, sont, à cette date, avec la dotation du clergé, les principales questions à l'ordre du jour. L'éditeur, dans une préface substantielle et solide qu'il appelle *Avertissement*, étudie la situation et s'efforce d'établir que les diverses mesures prises par Bonaparte lui étaient dictées par une prudente et prévoyante politique. En appelant à l'épiscopat un groupe important de constitutionnels, en préparant les articles organiques, en rétribuant

1. M. F. veut retrouver le nom de Tarracine dans le mot corrompu du début du chapitre 41 : *pataracina* où il lit : pa <tera majore> Tarracina poposcisset : entendez : un verre plus grand que <notre> Tarracine; mais *patera* est une ancienne conjecture, écartée avec raison puisqu'il est question là de boire, et non de sacrifier, et la leçon proposée n'a d'autre avantage que de rappeler à M. F. le vers d'un Lied fameux. M. F. veut que la colonie cherchée *ne soit pas située trop loin* de Crotone (p. 6 : nicht allzuweit von Croton entfernte; où a-t-il relevé cette indication? les mêmes mots sont répétés p. 12). — Suivant M. F. (p. 21 au bas) maint passage du roman contiendrait des parodies de pensées de Sénèque : est-ce si sûr? M. F. pour les allusions contenues dans le *de bello civili*, et la *Trojae halosis* (p. 21), se réfère sûrement à des travaux trop anciens. P. 15, l. 10; lire : thesaurum. Pourquoi p. 29, p. 40 et passim, la reproduction de ces longs extraits qui ne prouvent rien?

pour commencer le clergé avec des ressources exceptionnelles, Bonaparte désarmait l'opposition, dans quelque direction qu'elle se réfugiât : les articles organiques, en particulier, écrit M. Boulay de la Meurthe, étaient le passeport du concordat.

Le recueil lui-même est aussi riche, aussi complet, aussi soigné qu'on pouvait l'attendre de M. Boulay de la Meurthe. Les dépôts publics, les archives privées, ont été mis à contribution. Toutes les sources d'information semblent épuisées. Nous n'essayerons pas de désigner, parmi tant de documents importants, ceux qui nous ont plus particulièrement frappé : au nombre des pièces qui peuvent conserver aujourd'hui un intérêt pratique, nous signalons le texte du serment des évêques au pape et les différences de ce serment avec celui du pontifical romain (t. IV supplém., p. 79). Quel est, en fait, le texte actuel ?

Les index sont extrêmement soignés. Les *tables analytiques* ont vraiment la valeur d'une histoire sommaire du concordat.

Paul VIOLLET.

Giulio Simon, Discorso di G. Barzellotti e scritti e parole di M. Tabarrini, M. Garibaldi, L. Trarieux, F. Cavalloti, P. Lazzarini ed altri con prefazione di G. Biancheri. Rome, librairie Alighieri, 1898. Petit in-8 de 119 p.

Le Comité franco-italien de propagande conciliatrice a réuni tous les discours prononcés à Rome le 10 mai 1897 à la commémoration de M. J. Simon et au banquet qui la suivit ; et le premier exemplaire de la brochure a été offert par MM. Trarieux et Lockroy au président de la République. Mais l'importance de ce recueil n'est pas tout entière dans l'objet politique auquel elle se rattache ; elle rentre dans la compétence de la *Revue critique* par le mérite littéraire de plusieurs des morceaux qui la composent. L'éminent professeur de philosophie de l'Université de Rome, M. Barzellotti, exposant après tant d'autres la vie et l'œuvre de M. J. Simon, a su être original en en montrant l'unité. Il a fait sentir que longtemps avant de se renfermer dans une active, mais pacifique coopération aux entreprises philanthropiques, M. J. Simon était déjà un philosophe préoccupé d'appliquer son amour du bien à des réformes pratiques. Dans le détail, on notera un jugement remarquable sur la critique de Max Nordau (p. 44, en note), une excellente page sur le courage de M. J. Simon (p. 46), de judicieuses observations sur le cartésianisme et sur nos dramaturges du XVII[e] siècle (p. 65) ; mais l'ensemble n'est pas moins intéressant et montre ce qu'on pourra se promettre des savants italiens pour le bon renom de la France et pour la science en général le jour où quelques-uns d'entre eux suivront l'exemple que M. Barzellotti leur avait déjà donné par sa belle étude sur Taine et où l'Italie aura enfin, dans la critique et dans les Universités, des hommes spécialement voués à l'étude de notre litté-

rature. Car après tout, sans remonter à Ménage, la France a depuis un siècle tout un groupe d'italianisants : pourquoi l'Italie continuerait-t-elle à n'avoir point de *francisants?*

La brochure en question appartient encore à la *Revue critique* par l'éloquence du discours de M. Cavallotti. Quelques-uns des mouvements de cette brillante improvisation sont d'une réelle beauté, par exemple celui où il montre que le deuil de l'Italie pour le vaincu de Mentana fit pleurer la France sur les morts de Dijon, et surtout celui où il s'écrie : « Simon, en disciple de Socrate, montait aussi facilement des aises du premier étage aux inconvénients d'un cinquième qu'il s'élevait des cimes superbes du pouvoir aux cimes plus superbes encore et plus hautes, aux régions sereines, limpides, d'où il apercevait tout en bas le fourmillement de l'égoïsme humain et où son œil se consolait par la contemplation de l'idéal » (p. 101).

Et comme, après tout, la politique contemporaine fait partie de l'histoire, il y a peut-être plus d'un de nos lecteurs qui ne sera pas fâché d'apprendre par suite de quels efforts le comité franco-italien et son actif secrétaire, M. P. Lazzarini, ont mené à bien leur imposante manifestation.

Charles Dejob

BULLETIN

— Nous recevons de M. Emm. de Margerie la lettre suivante : « Dans le bienveillant compte rendu que la *Revue critique* a récemment consacré à la traduction française de l'ouvrage de M. Suess, *Das Antlitz der Erde* (n° 12, p. 236), il y a deux points, de bien peu d'importance, d'ailleurs, que je vous demande la permission de rectifier. D'abord, on aurait « plus et mieux qu'une traduction », dit votre collaborateur, « une adaptation française ». Or, rien n'a été plus éloigné de notre pensée que de modifier, en quoi que ce soit, le texte même de l'ouvrage original; l' « adaptation », quand il s'agit de science tout au moins, constitue un genre faux et dangereux : c'est souvent le moyen de transformer en compilations médiocres et sans autorité des œuvres de valeur. Si nous avons introduit dans les notes un certain nombre d'additions, pour compléter les références bibliographiques, ces indications nouvelles ont toujours été mises en vedette par l'emploi de crochets, permettant de les distinguer à première vue de celles qui appartiennent à l'auteur. Cette consigne a été également observée dans le corps du texte, pour la transformation en mesures françaises des pouces, pieds et milles. — En second lieu, « deux tomes » auraient été « condensés en un seul ». La vérité est que le tome I de l'édition allemande a paru en deux parties, publiées successivement en 1883 et en 1885, mais qui ne forment qu'un seul volume, dont les pages se suivent de 1 à 779, tandis que le volume qu'a fait paraître la maison Colin en compte 835. »

— Le professeur C. A. Nallino de Naples vient de publier un mémoire intitulé : *Le Tabelle geografiche d'Al-Battânî* (Turin, 1898. — Estratto dal *Cosmos di Guido Cora;* ser. II, vol. XII, fasc. VI). C'est une bonne étude dans laquelle il a résumé les

travaux antérieurs et proposé bien des améliorations sans être cependant parvenu à élucider toutes les difficultés que présente le texte, qui ne nous est connu que par un manuscrit unique et très défectueux de l'Escurial. — J.-B. C.

— M. Clinton E. S. Headlam, qui a déjà publié, dans la collection The Pitt Press Series, à Cambridge, une édition d'*Iphigénie à Aulis*, donne aujourd'hui dans la même collection une édition de *Médée* (Cambridge, 1897, un vol. in-16 de xxvi-122 p.). Tout est très soigné dans ce petit volume : l'impression est excellente ; il contient trois indices, un tableau chronologique des événements littéraires et politiques les plus importants du v[e] siècle ; le commentaire est très suffisant pour les classes : il sera certainement utile aux écoliers anglais. L'auteur suit le texte de Kirchoff et de Prinz ; il donne, à la fin du volume, la liste des passages dans lesquels il a cru devoir changer ce texte en adoptant les conjectures des critiques. Nous regrettons de ne pas voir le nom de M. H. Weil figurer plus souvent dans cette liste. Nous signalons, en particulier, les corrections proposées par ce savant pour les vers 158, 160 ; 1026, (1021 de l'éd. Headlam) ; la correction au v. 1026 a été publiée dans la *Revue de Philologie*, t. XVIII, 1894, p. 204. Nous voyons que M. H. n'a pas accepté une seule des corrections si nombreuses proposées par son compatriote M. Verrall dans son édition de 1881 ; nous nous contentons de noter le fait, tout commentaire est inutile. — Albert Martin

— L'auteur de l'*Index Andocideus, Lycurgeus, Dinarcheus*, M. L. Leaming Forman (Oxonii, e prelo Clarendoniano, 1897. Un vol. in-8° de vi-91 pages) s'est servi, pour composer ce triple index, de la deuxième édition d'Andocide donnée par F. Blass, à Leipzig, en 1880, de la deuxième édition de Dinarque donnée par le même éditeur en 1888 ; quant à Lycurgue, l'édition Blass n'ayant pas encore paru dans la collection Teubner, l'auteur a choisi avec raison l'édition procurée par Thalheim à Berlin, en 1880. L'index de M. Forman paraît très exact : nous avons examiné un certain nombre de renvois sans trouver d'erreurs à signaler. On peut cependant regretter que l'auteur n'ait pas donné plus d'étendue à ses notices : il distribue les mots variables d'après les désinences, cas, temps, modes, etc. ; mais il ne s'occupe pas du sens des mots, ni de la façon dont ils sont construits, avec des prépositions, des adverbes, etc. On n'a qu'à comparer cet index avec celui que Preuss a composé pour l'Eschine de Blass, on verra la différence. Il faut nous contenter de ce qu'on nous donne ; sans doute le travail a été fait d'une façon trop abrégée, mais tel qu'il est, il est bien fait, c'est là l'important. — Albert Martin.

— Nous avons reçu parmi les nouvelles éditions des Pitt Press Series : 1° *Gai Juli Cæsaris De bello Gallico, lib. II ; The war with the Belgæ, by* Shuckburg. Ce petit volume répond à un livre précédent : *the Helvetian War lib. I.* Il contient tout ce qui peut aider un commençant dans la lecture du César : petit index ; introduction historique ; notes sur la grammaire et sur le sens ; gravures représentant une tour, l'agger, un camp, etc. ; 2° *Cornelius Nepos, Timotheus etc., ed. by* Shuckburgh. Neuf biographies qui complètent les trois petits volumes publiés précédemment par le même auteur, et qui sont ici éditées sur le même plan : très courte introduction, notes, vocabulaire, le tout uniquement destiné à des commençants. — E. T.

— Un mémoire a été naguère présenté à l'Académie d'Upsal (41 p. en suédois, avec un résumé en allemand de 10 p.) par M. P. Persson sur le fragment de loi municipale trouvé à Tarente en 1894 et commenté par M. Scialoja dans les comptes rendus de l'Académie des Lincei de 1896. M. P. Perrson est un professeur d'Upsal dont nous connaissions des travaux sur la linguistique européenne : *Studien zur Lehre von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation ; Studia etymologica* (voir la *Revue* de 1887,

II, p. 236), et une étude sur l'inscription de Gortyne (en 1888 dans l'*Upsala Univ. Arsskrift*). Il étudie successivement avec clarté et méthode les différentes parties de la loi de Tarente; il la commente surtout en la rapprochant des autres lois communales que nous possédons (*lex Rubria, lex Malacitana* et *lex coloniæ Genetivæ*) M. P. discute les additions et corrections proposées par le commentateur qui l'a précédé. Il relève soigneusement ce qui, dans cette loi communale, infirme ou confirme les hypothèses de Mommsen dans le *Staatsrecht*. Suivent quelques remarques sur la forme des mots et la syntaxe des phrases de l'inscription — E. T.

— Les Bollandistes nous envoient une étude du plus haut intérêt sur *Les Saints du cimetière de Commodille* (extrait des *Analecta Bollandiana*, Bruxelles, 1897, 43 pp. in-8°). Il s'agit des deux groupes Félix et Adauctus, Digna et Emerita. On verra comment d'un contresens fait sur une inscription damasienne est sortie la notion de deux frères Félix, martyrs *sub Diocletiano et Maximiano;* comment on crée au deuxième Félix, celui du contresens, une légende à l'aide de la vie du premier et de celle de saint Félix de Nole ; comment l'église du Pincio consacrée au Félix de Nole devient l'église de ce deuxième Félix ; comment, grâce à cette attribution, le Félix imaginaire se distingue des deux autres par le titre *Felix in Pincis* ; comment, par une juste réciprocité, la vie de *Felix in Pincis* enrichit la biographie indigente du Félix de Nole ; comment un troisième Félix réel, Félix de Thibiuca, confond sa légende avec les précédentes ; etc. L'histoire des saintes Digna et Merita n'est pas moins édifiante. Notons seulement le rôle qu'y joue la formule épigraphique *digna et merita*. Il vaut mieux renvoyer à la dissertation elle-même, qui devrait être mise en tête de toute *Introduction à l'étude de l'histoire religieuse;* nulle part on ne saisit mieux et l'on n'a mieux démêlé le développement multiple de ces légendes qui naissent de textes mal compris et se ramifient à la faveur de confusions de toutes sortes, littéraires, chronologiques, topographiques. Il ne manque même pas à ces légendes un Hilduin pour les coordonner et les rédiger d'après « les Chroniques » ; un prêtre Benoît, qui devait écrire vers le commencement du x[e] siècle, est l'auteur de la vie des saintes Digna et Merita. Ajoutons, pour la consolation des âmes pieuses, qu'on honorait réellement dans le cimetière de Commodille, sur la voie d'Ostie, trois saints, Félix, Adauctus, Emerita. Après les multiples analyses du critique, on est surpris de retrouver au fond du creuset un peu de réalité. — P. L.

— M. Sakellaropoulos, dont nous avons signalé déjà des corrections de textes classiques, nous en donne une nouvelle série : *Κριτικὰ καὶ ἑρμηνευτικὰ εἰς Ἕλληνας καὶ Λατίνους συγγραφεῖς* (Ἀπόσπασμα ἐκ τῆς Ἐπετηρίδος τοῦ Παρνασσοῦ), *ἐν Ἀθήναις, Μαίσνερ καὶ Καργαδούρη*, 1898, 8 pp. in-8. Je ne dirai rien des corrections aux auteurs grecs, dont je ne puis juger. Les voici. Soph., O. R. 17-18 : *ὃς δὲ σὺν γήρᾳ βαρύς,... οἱ δ' ἀπ' ἠιθέων*. Thuc. 2, 40, 4 : *οὐκ ἐς ἀρετήν, ἀλλ' ἐς ὀφείλημα τὴν χάριν ἀποδώσων*. 2, 41, 4 : *τῶν δ' ἔργων τὴν ἀλήθειαν ἡ ὑπόνοια*. Dion Cas. 55, 23 : *καὶ τὰ τρία τρίτα* (sans deuxième article). Eurip. Iph. Taur. 588-9 : *οὐδένα γὰρ εἶχον, ὅστις ἀγγεῖλαί τί μοι | εἰς Ἄργος ἐλθών, τάς τ' ἐμὰς ἐπιστολάς*. Dans Euanthius, de com., 10 Reiff., M. S. suppose une lacune : « *ἐπιτιμητικὸς* <uel *ἀναφορικός*, inuectiuus uel> relatiuus » ; le supplément : <inuectiuus, uel *ἀναφορικός*> rendrait le bourdon plus explicable. Il a aussi risqué sa conjecture, au passage discuté et difficile de Virgile, *Buc.* 3, 109-110 : « Et uitula tu dignus et hic. *Ut* quisquis amores | *h*aut metu*a*t dulces, *h*aut experi*a*tur amaros ! » M. S. comprend *metuat dulces*, comme Servius : « timeat pro dulcibus ne eos amittat », ce qui paraît être une explication de Byzantin aux abois. Je préfère de beaucoup le texte proposé par M. Cartault et que M. S. ne connaît pas : « set quisquis *amaros* | aut metuet, dulces aut experietur *amores* » ; cf. *Rev. cr.*, 1897, II, 339, et

Cartault, *Étude sur les Bucoliques*, p. 125, n. 2. Térence, *Ad.* 127, M. S propose « Tun consilii quicquam? » Cette forme en *-ii* est-elle possible? Au v. 262, il veut lire : *iam omnia* (*omnia* mss du moyen âge), au lieu de *ignominias* (*ignominia* A) et *putarit* avec A : mais il y a *transtulit* au v. suivant. Hor., *Odes*, 1, 7, 19 : *molli* est une épithète qui vise l'effet du vin (*dura mollit*); j'irais plus loin et je verrais dans ce passage, ce que M. S. n'a peut-être pas dit très clairement, un série d'expressions à double entente : dans *albus Notus*, l'épithète de nature convient à tous les vents, mais, pour le lecteur qui entre dans la pensée du poète, elle indique l'effet : « le vent qui purifie »; de même *mollis* est une épithète générale, et l'on a raison de citer les *mollissima uina* de Virgile, mais c'est aussi un mot de valeur toute spéciale. Cf. *Rev. cr.*, 1894, II, 257. Ces observations doivent surtout prouver que notre attention à lire les notes intéressantes de M. Sakellaropoulos est égale à celle qu'il veut bien nous accorder et dont nous le remercions. — P. L.

— L'Allemagne protestante nous a fait tenir un certain nombre de conférences, quelques-unes signées des noms les plus considérables, qui permettent d'apprécier le mouvement de la pensée contemporaine chez les théologiens de la Réforme. Ce sont des œuvres soignées, d'une forme distinguée; mais quant à des idées nouvelles, nous n'en avons point noté. Il semble, tout au contraire, que ces conférenciers se soient proposé de rassurer leur public contre les hardiesses de la critique. Celle-ci continue sans doute de jouir d'incontestables franchises dans les cercles universitaires; mais quand on aborde les non-théologiens, les non-initiés, on sent le besoin d'affirmer qu'on partage leur foi et que le piétisme biblique répond à tous les besoins du cœur et de la raison : M. Harnack, dans sa conférence sur le *Christianisme et l'histoire* (Leipzig, 1895), tient à rassurer son auditoire sur un divorce possible entre les données essentielles de la foi « évangélique » et les résultats de la critique historique. — C'est dans le même esprit que M. Kaftan a traité du *Christianisme et de la philosophie* (1895) et M. Riehm du *Christianisme et des sciences naturelles* (1896). Comment ne pas se sentir tranquille sur l'issue des conflits engagés entre la foi chrétienne et les représentants de l'histoire critique, de la libre philosophie, des recherches scientifiques, quand de pareils maîtres nous prodiguent à cet égard les assurances les plus réconfortantes? — M. Dalman, sous ce titre : l'*Ancien Testament est la parole de Dieu* (Leipzig, 1896), discute une question un peu plus spéciale, à savoir si les théologiens protestants doivent tenir l'Ancien Testament pour un livre révélé, possédant les caractères d'une autorité divine, ou simplement pour un document appartenant au domaine de « l'histoire des religions ». On a vu par son titre en quel sens il se prononce; mais cette seule circonstance, qu'il proteste contre la proposition de traiter les livres sacrés du judaïsme, adoptés par l'Église chrétienne, comme des documents humains, indique jusqu'à quel point les théologiens se sentent menacés malgré leur feinte assurance. — M. Otto Ritschl disserte d'une façon solide dans sa brochure intitulée *Ueber Werthurtheile* (Freiburg i. B. und Leipzig, 1895); il conclut, à son tour, que « tous les résultats scientifiques doivent être appréciés par le chrétien comme des moyens qu'il doit employer pour venir à bout des tâches morales que lui impose sa religion ». — M. B. Duhm expose *le Mystère dans la religion* (Freiburg, i. B. und Leipzig, 1896). Quelles que soient les précautions dont il use, nous avons cru comprendre que les solutions du passé ne lui semblaient pas devoir triompher des objections de la science moderne aussi aisément que le prétendent les théologiens doucement assoupis sur l'oreiller traditionnel; mais il se réfugie dans une sorte de mysticisme. — L'impression qui se dégage de ces différentes publications n'est pas bonne. La théologie protestante fait comme la théologie

catholique : elle triomphe bruyamment devant ses adeptes, qu'elle rassure contre les symptômes trop visibles d'une décadence menaçante. Tout ce qui se produit dans le monde en fait de philosophie, de recherches historiques ou scientifiques, elle prétend en user pour ses propres fins Nous ne voudrions pas dire qu'elle soit dépourvue de sincérité; mais, quand il s'agit d'hommes d'une intelligence aussi haute que M. Harnack, nous nous demanderons s'il n'y a pas chez eux un parti-pris de ne porter les regards que du côté où ils n'apercevront pas la contradiction entre leur profession et le mouvement du siècle. — Une dernière conférence sur les *Missions chez les païens* (*Der deutsche Protestantismus und die Heidenmission im 19. Jahrhundert*, par C. Mirbt, Giessen, 1896) est d'une nature un peu différente. Elle contient un grand nombre d'indications précises, de faits et de dates dont les historiens du protestantisme au xixe siècle feront leur profit. — M. Vernes.

— Le professeur Paolo Luotto est mort récemment à Faenza. C'était un travailleur assidu et consciencieux, au mérite et à la mémoire duquel il convient de rendre hommage. Il avait consacré de longues années à étudier la vie de Savonarole et il venait de publier un grand ouvrage intitulé : *Il vero Savonarola e il Savonarola di L. Pastor* (Firenze, Le Monnier, 1897 ; in-8°, pp. x-620). Persuadé, avec raison, qu'il fallait chercher dans les écrits mêmes du célèbre dominicain l'expression véritable de ses sentiments, il en avait fait une étude approfondie, et c'est en s'appuyant principalement sur les œuvres de Savonarole qu'il essaie, dans ce volume, de défendre le moine de Florence contre le jugement porté par Pastor dans le troisième volume de son *Histoire des papes*. Le livre est une apologie, mais une apologie appuyée sur des arguments si bien fondés et si bien présentés qu'ils paraissent devoir entraîner, sinon toujours, du moins le plus souvent, la conviction d'un lecteur impartial. — C.

— M. Alfred Franklin continue la série de ses études sur la vie privée d'autrefois. Les deux derniers volumes qui viennent de paraître ont trait, l'un aux *Magasins de nouveautés*, l'autre, à *la Vie privée de Paris sous Louis XV* (Paris, Plon, xvi et 339 pp.; xix et 356 pp., 3 fr. 50). Dans l'un, plein de détails curieux et de traits piquants, M. Franklin nous entretient de la lingerie, des chaussures, des fourrures, des cannes et parapluies ; dans l'autre, il reproduit deux ouvrages qui nous exposent les règles qui, vers la fin du règne de Louis XIV, présidaient à la direction des domestiques et à la tenue d'une maison : *La maison réglée* par le chef d'office Audiger (ce volume, publié en 1692, eut une seconde édition en 1700), et *Les devoirs des maîtres et des domestiques* de Claude Fleury. — A.-C.

— Les *Mémoires* de l'abbé Millot que M. Léonce Pingaud avait publiés dans la *Nouvelle Revue rétrospective*, paraissent en un tirage à part et forment 115 pages. M. Pingaud les a trouvés dans les papiers de l'ancien conservateur de la bibliothèque de Besançon, Charles Weiss, qui a rédigé l'article *Millot* dans la *Biographie universelle* de Michaud. L'abbé les avait intitulés : *Examen de ma vie*. Il s'attribue parmi les écrivains de son époque une place qu'il ne mérite pas, et, comme dit très bien M. Pingaud, s'il haïssait le *moi* dans la conversation, il l'a orné dans son autobiographie des plus flatteuses épithètes. Mais il nous offre le type complet de l'ecclésiastique littérateur du xviiie siècle ; jésuite, grand-vicaire de l'archevêque de Lyon, prédicateur de Louis XV et de Stanislas, traducteur d'auteurs grecs, latins, et anglais, couronné par les académies, se piquant d'introduire dans l'histoire la philosophie du jour, professant à la cour de Parme avec Keralio et sous les auspices de du Tillot, composant les *Mémoires* de Noailles, collaborant à l'ouvrage que Saint-Germain avait commandé à Batteux pour les écoles royales militaires; présidant à l'éducation du duc d'Enghien, entrant à l'Académie française, Millot eut de brillants succès dans

le monde de son temps, et son nom est à peine connu des lettrés d'aujourd'hui. M. Pingaud joint à l'*Examen de ma vie* plusieurs lettres de et à Millot; elles sont intéressantes et font revivre l'abbé avec ses petites passions et ses réels mérites; on y remarquera les lettres de Turgot. — A. C.

— On lit avec intérêt les *Souvenirs* de Mrs. Abell ou Betzy Balcombe sur *Napoléon à Sainte-Hélène* (Paris, Plon, in-8°, 271 p.). Fille du pourvoyeur de l'île, Betzy avait quatorze ans lorsque l'empereur arriva; elle le prit d'abord pour un ogre et le regardait comme le pire des hommes; mais peu à peu elle aima *Bony*, le taquina et, un jour, lui prit son épée dont elle s'amusa à le menacer (p. 45); son récit nous montre donc un Napoléon bien différent du Napoléon que représentaient les gazettes anglaises, un Napoléon qui aime les enfants et joue avec eux, un Napoléon humain, affectueux, plein de condescendance et de bonhomie. Les *Souvenirs* de Betzy, publiés pour la première fois en 1843 dans le *New Century Magazine* qui ne reproduisit, il est vrai, que les onze premiers chapitres, parus depuis en 1848, en 1853 et en 1873, étaient inconnus du public français, bien qu'ils eussent été mentionnés à plusieurs reprises et que la *Revue britannique* en eût donné quelques fragments en 1843, d'après le *New Century Magazine*. M. Léonce Grasilier les a traduits aussi fidèlement que possible en s'efforçant de rendre la naïveté du style de Betzy et en respectant le décousu de la narration. Il a ajouté des notes soignées et instructives qui confirment les assertions de la jeune Anglaise, les expliquent ou les rectifient (on remarquera surtout la note qui concerne Mme de Genlis et les larmes que versa Bonaparte en lisant le roman de *Mademoiselle de La Vallière*). L'introduction de M. Grasilier renferme non seulement une notice biographique sur Betzy, mais quelques pages sur la valeur de ces *Souvenirs* : il montre justement que Betzy a consulté, pour rafraîchir sa mémoire, O' Meara, Las Cases, Warden, et néanmoins qu'elle a droit de revendiquer pour elle-même les trois quarts de l'ouvrage. — A. C.

— M. Leskien vient de publier à Weimar, chez Bœhlau, une troisième édition de son manuel classique, *Handbuch der Altbulgarischen* (Altkirchlichen Slavischen) *Sprache*. Elle ne renferme que quelques modifications de détail. L'éloge du livre n'est plus à faire. L'impression fait grand honneur à la maison Breitkopf et Hærtel de Leipzig. — L.

— Le roi Alexandre de Serbie publie à ses frais une magnifique édition fac-simile de l'Evangéliaire du prince Miroslav. Cette édition exécutée par la maison Angerer de Vienne est un véritable chef-d'œuvre d'héliogravure. Le manuscrit qui date du XIIe siècle renferme un certain nombre de figures et de lettres ornées qui sont fort intéressantes pour l'histoire de l'art. Ce manuscrit était conservé au mont Athos, dans un monastère serbe. Le roi Alexandre visita ce couvent en 1896 et les moines eurent l'heureuse idée de lui faire présent du précieux document qui, grâce à la libéralité du jeune souverain, devient maintenant accessible aux érudits du monde entier. L'édition est accompagnée d'un commentaire historique et philologique par M. Ljubomir Stojanovic. On ne saurait trop remercier S. M. le roi Alexandre du service signalé que sa libéralité a rendu aux slavistes et aux historiens de l'art. — L. Leger.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 30 mai — 1898

HOLM, Histoire grecque, IV, trad. Clarke. — W. SCHMID, Index de l'Atticisme. — BRUNS, Le portrait littéraire chez les Grecs. — RIBBECK, Fragments des comiques latins. — LIETZMANN, Les chaînes. — Ch. DE RIBBE, La société provençale à la fin du moyen âge. — Pétrarque, Les Triomphes, p. PELLEGRINI. — J. DE CROZALS, L'unité italienne. — JARRO, Alfieri à Florence; Tristan Martinelli; Del Buono. — CARDUCCI, Les poésies patriotiques de Leopardi. — BROUSSOLLE, La vie esthétique. — PUJO, La crise morale. — BRIDGMAN, L'anarchie dans l'art. — *Bulletin* : OERTEL, Le langage préhistorique; RAJNA, Corbinelli et la Saint-Barthélemy; CROCÉ, Fr. de Sanctis et ses récents critiques; Félix Tribolati; PAVESI, Le bordel de Pavie; TAMIZEY DE LARROQUE, Une lettre de d'Oppède à Du Vair et de Cohorn à Peiresc; KAEMMEL, Weise; P. HÉMON, Delaizire; SOUBIES, Histoire de la musique en Russie et en Portugal; etc. — Académie des inscriptions.

HOLM (Adolf), **The history of Greece**, vol. IV, translated from the german by Fr. Clarke, London, Macmillan, 1898, XIII-636 p. in-8.

Avec ce volume s'achève la traduction anglaise de l'*Histoire grecque* de Holm. Comme les tomes précédents, celui-ci se recommande par sa correction typographique, en même temps que par l'élégance du style. Sous cette forme nouvelle, les qualités littéraires de l'original semblent mieux ressortir encore : je ne doute pas que le public anglais ne fasse le meilleur accueil à cette excellente traduction d'un bon livre.

Am. H.

SCHMID (Wilhelm), **Der Atticismus. Registerband.** Stuttgart, Kohlhammer, 1897, 234 p. gr. in-8.

La *Revue* a rendu compte, avec éloges, des quatre volumes auxquels vient s'ajouter aujourd'hui un précieux index. Ce complément indispensable d'un travail immense rendra les plus grands services à tous les philologues. Comme il fallait s'y attendre, l'*Index des mots* occupe naturellement la plus grande place dans ce volume ; mais la *Table des matières* proprement dite ne sera pas moins appréciée des savants : elle facilitera l'usage d'un livre destiné, par sa nature même, à être consulté plutôt que lu.

Am. H.

Bauns (Ivo), **Das literarische Portræt der Griechen**, im fünften und vierten Jahrhundert vor Christi Geburt. Berlin, W. Hertz, 1896, x-594 p. in-8.

Dans quelle mesure les écrivains grecs de la période classique, au vᵉ et au ivᵉ siècles avant notre ère, ont-ils essayé de rendre dans leurs ouvrages la physionomie propre, individuelle, des personnages qu'ils mettaient en scène? L'auteur de ce livre a tenté de répondre à cette question difficile, en étudiant successivement les historiens, les poètes comiques, les philosophes et les orateurs. Chacune de ces études contient des observations justes, délicates et souvent nouvelles; mais l'ensemble de l'ouvrage me paraît manquer d'une suite rigoureuse et d'une conclusion claire.

A vrai dire, la conclusion est à peine indiquée, et M. Bruns échappe ainsi au reproche d'avoir altéré les faits par une interprétation systématique. Mais, en dépit de son silence, l'ordre même de ses analyses littéraires permet d'entrevoir l'idée maîtresse qui l'inspire : le volume s'ouvre par Thucydide et se termine par Démosthène; à l'écrivain sévère qui s'abstient, par principe, de tout jugement personnel sur les hommes et reste indifférent aux détails de la vie privée, aux traits de caractère individuels, s'oppose l'orateur qui peint sous des couleurs si vives et si particulières le portrait d'un Midias ou d'un Eschine. Comment ne pas conclure de là que la littérature grecque a suivi une marche analogue à celle de la sculpture, et que le portrait individuel, inconnu encore des contemporains de Thucydide, s'est développé seulement au ivᵉ siècle ? Il s'en faut pourtant de beaucoup que les faits se présentent avec cette simplicité, et ce n'est pas là d'ailleurs ce qui ressort des études mêmes de M. Bruns. En réalité, cette gradation apparente, de Thucydide à Eschine, tient plutôt à la différence des genres qu'à une transformation de l'esprit grec. C'est dans le même genre littéraire qu'il serait curieux de saisir une telle gradation. Mais cette démonstration n'est pas faite.

Sans doute, dans le développement de l'éloquence, on constate, entre Antiphon et les orateurs contemporains d'Alexandre, une tendance à marquer plus fortement les traits individuels. Mais combien d'orateurs politiques, aujourd'hui perdus, ont pu, longtemps avant Démosthène et dès le temps de la guerre du Péloponnèse, donner l'exemple de l'invective et de la satire personnelles! Dans le genre du dialogue philosophique, est-ce que les écrits de Platon et de Xénophon nous suggèrent l'idée d'un progrès constant dans la peinture du portrait littéraire? Trop de données chronologiques nous échappent, pour que M. B. ait pu tenter de prouver cette hypothèse, et les deux cents pages qu'il consacre à cette étude renferment une foule de remarques pénétrantes, mais de démonstration, point. Quant à la comédie, elle offrirait plutôt, ce semble, une marche contraire à celle que nous avons supposée tout à l'heure : elle a commencé par le portrait réaliste, pour arriver ensuite à une peinture moins individuelle des types et des caractères.

Reste l'histoire. Mais M. B. lui-même rappelle que la société athénienne du v^e siècle, avant Thucydide, a connu l'art du portrait : témoins les mémoires d'Ion de Chios et les écrits politiques de Stésimbrotos de Thasos. Si Thucydide n'a pas suivi cette voie, c'est qu'il a entrevu pour l'histoire un autre but, c'est qu'il a eu pour elle des visées plus hautes. Et comment nier qu'Hérodote lui-même n'ait parfois composé de véritables portraits littéraires? Je sais bien que ces portraits d'Hérodote, d'un dessin parfois un peu lâche, n'ont ni la force ni le relief de certaines esquisses que Thucydide trace souvent d'un seul trait. Mais il ne faut pas non plus exagérer la dépendance où l'on dit qu'Hérodote est à l'égard de ses sources. Sans doute, entre beaucoup de traditions diverses relatives à un seul homme, il n'a pas su toujours discerner la vérité intime, le fond du caractère d'un Thémistocle ou d'un Cléomène ; mais est-ce pourtant le hasard qui fait que tant de traits épars nous offrent, en fin de compte, un ensemble aussi vivant, aussi complexe, aussi saisissant, qu'est, par exemple, la figure de Xerxès dans les *Histoires?* M. B. insiste sur cette remarque, que les historiens modernes trouvent dans Hérodote tous les éléments d'un jugement sur les personnages historiques, mais qu'Hérodote lui-même n'a pas formulé ce jugement. C'est vrai ; mais qui nous dit que l'historien n'a pas eu cependant le sentiment de l'œuvre d'art qu'il composait? Je n'oserais pas affirmer qu'il n'a pas à dessein réservé pour la fin de son livre le récit des désordres qui déshonorent la vie privée de Xerxès après sa défaite : cette conclusion, qui convient si bien à l'idée morale de l'historien, achève aussi, et de la façon la plus heureuse, le portrait complexe du tyran oriental, à la fois généreux et lâche, sensible et cruel. Il n'y avait donc pas lieu peut-être, pour M. B., de commencer par Thucydide l'étude du portrait littéraire chez les historiens grecs du v^e siècle, et, ici encore, la conclusion apparente du livre se trouve en défaut.

Mais j'ai hâte d'ajouter que le chapitre de M. B. sur les historiens se recommande d'ailleurs par des vues originales et neuves, du plus haut intérêt : je signalerai notamment, dans l'étude sur Thucydide, les subtiles analyses par lesquelles M. B. relève, dans les discours de Cléon, d'Alcibiade et de Nicias, les traits destinés par l'historien lui-même à faire ressortir la physionomie propre du personnage. Les pages de M. Bruns sur les dialogues de Platon ne méritent pas moins d'éloges, malgré des digressions et des longueurs.

Am. HAUVETTE.

Scaenicae Romanorum poesis fragmenta tertiis curis recognovit OTTO RIBBEC. Vol. II. Comicorum fragmenta. Teubner, 1898. in-12 392 p.

En signalant le tome I qui contenait les fragments des tragiques [1],

---

1. *Revue* du 29 août 1897.

j'ai indiqué quelle était l'intention de l'auteur et quelle méthode il suivait. L'intention et la méthode sont naturellement restées ici les mêmes, quoiqu'entre les deux tomes on puisse signaler quelques différences. La plus importante vient du fond ; le second volume a les meilleures chances d'intéresser plus vivement le lecteur. La *togata*, cette forme originale de la comédie à Rome, attire notre curiosité ; dans la *palliata*, la comparaison s'établit tout naturellement avec les fragments de la nouvelle comédie, et nous nous efforçons de dégager des fragments le caractère de tels personnages ou quelques lignes générales de tels sujets. Enfin, les Romains prétendaient avoir et goûter un genre de plaisanterie que ne connaissaient pas les Grecs. Nous espérons en découvrir la trace dans les vers qui nous sont conservés.

M. Ribbeck a très sagement laissé tel quel le plan et les numéros de la grande édition in-8 (1873). Beaucoup de vers ont été remaniés, et sont ici lus ou scandés autrement ; le cadre n'a pas changé. Des crochets et une note indiquent au besoin que tel vers (Cæcilius, 275) aurait dû plutôt être classé parmi les fragments des tragiques.

M. R. a adopté ici les signes nouveaux conventionnels qui rendent plus facile la lecture des fragments : crochets (< >) pour les mots qu'on ajoute ; astérisques près des titres de pièces non attestés, etc.

Le texte des vers a été très consciencieusement revisé. Ce qui n'empêche pas qu'on soit sûr de ne pas rencontrer ces bouleversements fantaisistes qui préparent à un prompt oubli tel recueil analogue. M. R. n'a modifié qu'en cas de nécessité les données traditionnelles. L'apparat critique contient en général tout l'essentiel. M. R. a même pris soin de relever, dans les manuscrits de Charisius et dans ceux d'Aulu-Gelle, tel signe qui paraît indiquer une lacune ou un changement d'interlocuteur.

Pour les fragments si nombreux tirés de Nonius, nous avons ici un supplément précieux. M. R. a pu, grâce à l'intervention de M. Lindsay, avoir à sa disposition l'apparat critique de Nonius préparé pour les livres IV-XX par feu M. Onions, et il nous en fait profiter. Une nouveauté de cette troisième édition, sera encore le relevé de tout ce que pouvait fournir pour l'établissement du texte le *Corpus glossarum*.

M. R. emprunte beaucoup et avec raison à ceux qui ont étudié les mêmes textes[1] : au bas des pages reviennent avec le nom de Bücheler ceux de Bothe, Beck, Spengel, Grautoff, etc. Les emprunts à l'édition de Nonius de L. Müller (indiqués par *x*) sont ici beaucoup plus rares que dans le tome I^er^.

Presque partout la scansion est indiquée d'une manière suffisante. Cependant j'aurais voulu quelques éclaircissements de plus dans tels passages où elle est plus difficile. Mais en général, pour la forme extérieure, pour l'impression partout correcte, pour la clarté de l'apparat, etc., je ne vois pas ce qu'on pourrait ici reprendre et à ce point de vue le livre est certes excellent.

On comprend que je ne puisse ici entrer, comme je le voudrais, dans

le détail, citer telle conjecture ingénieuse; critiquer telle autre que M. R. a introduite dans son texte [1]. Qu'il me suffise de dire que pour l'ensemble le volume répond entièrement à ce que promettait le talent de l'auteur. J'ajoute seulement quelques desiderata. M. R. aurait dû songer à ceux qui n'auront pas sous la main le tome I des tragiques; il n'eut pas beaucoup coûté de rappeler dans une note, à côté des sigles de Nonius, le sens des sigles : ω (omnes libros manuscriptos), ψ (bonos plerosque), χ (deteriores), ς (reliquos omnes). — N'eût-il pas fallu rappeler aussi dans quels recueils Spengel a publié les conjectures nombreuses qui lui sont ici empruntées? Et de même où se trouve la dissertation de l'auteur sur l'Agrœcius? D'après la forme des variantes indiquées p. 113, il semblerait que la scolie visée n'est que dans un Bernensis (172), mais elle est aussi dans un autre Bernensis (165) indépendant du premier et qui peut servir à le contrôler. — M. Ribbeck, qui est sur toute chose parfaitement au courant, ne parait pas connaître et n'a pas utilisé (p. 97) l'édition du commentaire de Donat qu'a donnée M. Sabbadini pour les deux premiers actes de l'*Eunuque* [2]. Je ne m'explique pas bien pourquoi. Toutes ces critiques sont sans importance. Me trompé-je? Ce volume des comiques paraît plus intéressant, plus soigné, mieux réussi que le volume des tragiques. Ce n'est pas peu dire.

Émile Thomas.

Catenen; Mitteilungen über ihre Geschichte und handschriftliche Ueberlieferung, von Hans Lietzmann. Mit einem Beitrag von H. Usener. Freiburg i. B., Mohr, 1897. 85 pp. in-8.

Les théologiens byzantins, animés du goût de compilations et de résumés qui caractérise les maîtres de toutes les décadences, ont extrait des écrivains antérieurs de nombreux passages plus ou moins longs relatifs aux textes bibliques, et les ont disposés en commentaires suivis des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. De ce travail sont sorties les Chaînes, compilations exégétiques formées à l'aide des matériaux les plus divers. L'étroitesse dogmatique des excepteurs, attachés à ne rien insérer qui ne cadrât avec la doctrine des sept conciles, et la sottise inhérente à cette sorte de gens, ont sans doute assez mal guidé leur main. Cependant il est des auteurs et des ouvrages que nous ne connaissons que par les Chaînes. Sans elles, une histoire sérieuse de l'exégèse

---

1. Au bas de la p. 6, quatre conjectures successives pour un mot corrompu : c'est beaucoup.

2. *Studi italiani di filologia classica*, II. Voir la *Revue* du 24 juin 1895. — Préface, p. VII, l. 5 avant la fin, lire : *Gazette archéol.*, III (et non XIII); p. 190 vers le haut, lire : Macrobe, Sat. I, 16, 21. Pourquoi deux formes de crochets différents ([ ] < >) pour désigner (par exemple, p. 55, v. 76 et 77), des mots que l'auteur croit nécessaire de suppléer? Que veut dire p. 47 en haut dans l'apparat : *thes.* 107 et *thes.* 142;

des Pères est impossible. Malheureusement elles n'ont pas encore été l'objet d'un inventaire méthodique, à plus forte raison d'une publication complète qui serait considérable. Un certain nombre sont publiées [1]. D'autres, non peut-être les moins intéressantes, ne sont connues que par les extraits qu'en ont fait les chercheurs d'inédit, comme Mai et Pitra, et sont semblables à des sépultures exploitées par des marchands de curiosités. M. Lietzmann a compris que le premier travail à faire était un catalogue et nous donne aujourd'hui un spécimen du catalogue des Chaînes de la Bibliothèque nationale; elles n'étaient pas inconnues, et il en trouvera sans doute de plus importantes au Vatican. On doit le remercier de ces premières indications et surtout le féliciter du long et aride travail qu'il s'impose. Il en sortira sans doute de grands fruits pour l'histoire littéraire du christianisme.

M. Usener étudie, en appendice, un commentaire sur Job d'après deux manuscrits : B. N. gr. 454, et Berlin Philipps gr. 1406. C'est l'œuvre de Julien d'Halicarnasse, écrivain monophysite du VI^{e} siècle.

P. L.

Charles de Ribbe. **La société provençale à la fin du moyen âge.** In-8. Paris, Perrin et Cie, 1898.

De 1477 à 1521 vivait à Ollioules, près de Toulon, un brave bourgeois nommé Jaume Deydier, qui rédigeait chaque jour son *livre de raison* avec une exactitude imperturbable. Transmis de pères en fils, scellé pendant la Révolution dans un mur, son précieux registre est encore aujourd'hui entre les mains de ses descendants. M. de Ribbe a eu la bonne fortune de pouvoir l'étudier et, séduit par la multitude de petits faits intéressants qu'il y notait la plume à la main, a eu bientôt fait d'en tirer les matériaux de tout un livre qu'il publie sous ce titre : *La Société provençale à la fin du moyen âge.*

Une question se pose de suite : intitulerions-nous *La France à la fin du* XIX^{e} *siècle* une étude dont les éléments seraient tirés exclusivement d'un journal intime rédigé par un paisible bourgeois de Falaise ou de Saint-Quentin? Évidemment non, car maintes circonstances qui, dans ce cas tout contemporain, seraient encore aisément discernables, nous prémuniraient contre la tentation de trop conclure du particulier au général. Or, il semble bien que M. de Ribbe n'a pas suffisamment résisté à l'illusion de voir dans Ollioules la Provence tout entière. De ce que son Jaume Deydier, en calme et patriarcal bourgeois qu'il était,

1. On en trouvera la liste, avec l'exposé de l'état de nos connaissances sur les Chaînes, dans l'article *Catenen* de M. Heinrici, *Real-Encyklopædie für prot. Theologie*, 3. A., III, notamment p. 764.

ne notait que faits simples et paisibles, le monde provençal lui est apparu de suite comme une manière de région idyllique. On dirait, dans son livre, un pays de roman, tant les gens y sont tous bons, indulgents et justes. Ce n'est pas là, à beaucoup près, l'impression générale que nous donne l'histoire de la Provence à la fin du moyen âge, et il y aurait certainement à compliquer beaucoup et à assombrir quelque peu le tableau que nous peint l'auteur, pour le rendre tout à fait exact.

En revanche, un livre de raison qui, comme celui-ci, nous apporte la notation exacte des moindres incidents d'une vie privée, est une mine singulièrement précieuse de petits faits d'une importance capitale pour la reconstitution de l'histoire générale. Peut-être une édition pure et simple du registre de Jaume Deydier, avec toutes les notes au bas des pages et toutes les dissertations à la fin du volume qu'il aurait plu à l'auteur de lui adjoindre pour le commenter, nous aurait été plus utile encore en nous mettant à même d'en extraire, selon nos besoins et nos goûts, tous les détails susceptibles d'être employés. Mais le résumé que nous en donne M. de Ribbe n'en est pas moins très instructif. On pourrait regretter que, plus soucieux de justifier son titre qui semblait promettre un tableau complet du monde provençal, il n'ait pas accordé plus d'attention aux mœurs, aux usages, aux coutumes, et se soit presque exclusivement renfermé dans l'étude de la condition des personnes et des terres. Mais c'est déjà beaucoup que d'avoir, grâce à lui, de nouvelles notions sur deux problèmes de cette importance, et son livre restera pour les historiens un très utile répertoire de renseignements.

Raoul Rosières.

Francesco Petrarca. — **I Trionfi** secondo il codice Parmense 1636 collazionato su autografi perduti edito da Flaminio Pellegrini. — Con le varianti tratte da un ms. della Biblioteca Beriana di Genova per cura del Dott. D. Gravina. — Cremona. Battistelli, 1897. In-fol., xix-65 p.

Le manuscrit 1636 de la Bibliothèque Palatine de Parme, qui vient d'être publié pour la première fois par M. Flaminio Pellegrini, est d'une grande importance pour l'établissement du texte des *Trionfi* de Pétrarque, et il faut louer l'éditeur de l'avoir compris. Ce manuscrit est de la première moitié du xvie siècle, mais on reconnaît, en étudiant ses nombreuses variantes marginales, qu'il reproduit un nouveau fragment de ces documents inestimables, connus jadis par Beccadelli, et dont le dernier reste authentique se trouve au Vatican (Vaticanus latin 3196) : les Cahiers de Brouillons de Pétrarque. Le Parm. 1636, doit donc s'ajouter à l'autographe Vat. lat. 3196 et aux collations anciennes Casanat A III 31 et Laurenz. Plut. XLI N 14 que Carl Appel a si heureusement publiées et commentées.

Le manuscrit de Parme ne contient pas uniquement les *Trionfi*. Il

reproduit aussi trente-six pièces du *Canzoniere*. Mais les variantes de toutes ces pièces nous étaient connues par le Vat. lat. 3196, sauf une *(Aspro core e selvaggio)*, que nous connaissions par le *Casanatensis*. Nous n'apprenons donc rien de nouveau, sauf un ou deux détails, pour le texte du *Canzoniere*. Mais il n'en est pas de même pour le texte des *Trionfi*. Le manuscrit découvert par Pellegrini a d'abord l'avantage général de confirmer l'authenticité du manuscrit de la Laurenziana. De plus, il complète si exactement le *Casanatensis*, que nous avons maintenant la certitude de posséder tous les textes vus jadis par Beccadelli. Malheureusement, par la faute non de l'éditeur, mais de l'auteur inconnu de la collation de Parme, le manuscrit ne nous apprendra pas quelles étaient, parmi les variantes, celles que Pétrarque tenait pour bonnes et celles qu'il voulait au contraire rejeter. Le manuscrit a donc seulement le mérite de nous apporter une abondante moisson de variantes nouvelles. Pellegrini a évité de se prononcer sur la valeur relative de ces variantes; en quoi il a prudemment agi, et en effet il était impossible de porter sur ces questions délicates un jugement de quelque valeur, sans la comparaison d'un très grand nombre de manuscrits. D'ailleurs, il a très minutieusement reproduit le document qu'il avait eu le bonheur de découvrir; il l'a illustré de réflexions justes et érudites, et il y a ajouté les variantes abondantes et intéressantes d'un manuscrit de la Beriana de Gênes.

La parole reste maintenant à l'ingénieux et sagace érudit qui a entrepris de nous donner un texte critique des *Trionfi*. Carl Appel trouvera assurément dans le manuscrit publié par Pellegrini de nouvelles difficultés, mais de nouvelles lumières. Il est dès à présent certain que le texte définitif qu'il établira différera en bien des points de celui que Mestica a publié à la suite de son excellente et unique édition du *Canzoniere*.

Tous ces travaux sont pleins d'espoir pour les érudits : nous avions, grâce à Mestica, un bon texte du *Canzoniere;* nous aurons, par Carl Appel, un bon texte des *Trionfi;* Pellegrini y aura grandement contribué. Quant au texte des œuvres latines, nous n'y songeons même pas, et tout espoir à ce sujet ne pourrait être, hélas! que chimérique.

Henry Cochin.

Crozals (J. de). **L'unité italienne (1815-1870)**. Paris, May, 1898. Gr. in-8 de 284 p.

Ce volume fait partie d'une *Bibliothèque d'histoire illustrée* publiée sous la direction de MM. J. Zeller et H. Vast, et qui comprend déjà une douzaine d'ouvrages. Le livre de M. de Crozals y tiendra brillamment sa place, non seulement par la méthode d'investigation et par la solidité des jugements, mais par l'excellence de la composition, qui

dans un pareil sujet est particulièrement méritoire ; car la question à traiter se mêle ici, d'une part, à toute l'histoire d'un grand peuple pendant cinquante-cinq ans, et pourtant, d'autre part, n'est pas cette histoire tout entière. Il fallait en voir à chaque instant les rapports, par exemple, avec la vie littéraire et parlementaire de l'Italie, et toutefois ne jamais tomber dans les digressions. L'auteur a su le faire et il ne pouvait pas mériter un plus bel éloge. Sa justesse de coup d'œil, sa décision, donnent à sa marche une allure rapide et sûre. Il n'omet rien, dans quelque ordre d'idées que ce soit, qui ait retardé ou hâté l'émancipation de l'Italie, il dessine les caractères, relève les anecdotes instructives, mais ne sacrifie jamais l'intérêt historique à l'intérêt sentimental. Il ne s'arrête pas à compter toutes les gouttes de sang des martyrs : son héros n'est ni Cavour, ni Garibaldi, ni Victor-Emmanuel, c'est l'Italie elle-même. Ajoutons que sa méthode d'exposition est très vivante : on y reconnaît le professeur qui a une longue habitude de l'enseignement. Ainsi il peint la mauvaise administration des petits gouvernements, non seulement par les faits, mais par les cris de colère ou les paroles de pitié qu'ils arrachaient aux patriotes. Enfin l'œuvre des différents hommes qui concoururent à l'unité de l'Italie est souvent appréciée avec une pénétrante finesse. Il est impossible de mieux définir les services réciproques que se rendirent Cavour et Garibaldi : « L'œuvre de Cavour fut de faire accepter la tentative garibaldienne par la diplomatie comme un dérivatif aux passions révolutionnaires..... En précipitant l'action, Garibaldi rendit à Cavour le service de l'obliger à resserrer en quelques mois cette œuvre de l'unité... En revanche, Cavour fut la providence de Garibaldi ; s'il avait retiré sa main puissante, s'il n'était pas intervenu discrètement et sans cesse dans l'action, pour laisser faire, favoriser, calmer, plaider enfin devant l'Europe la cause de la folie, l'entreprise garibaldienne, au lieu de servir de prologue à un mouvement national admirable, se fût peut-être perdue dans le sang des guerres civiles et la plus honteuse anarchie » (p. 192-193). De même, il explique à merveille comment Cavour tira des projets de Garibaldi sur Rome un argument pour annexer au Piémont non seulement les Deux-Siciles, mais la moitié des États pontificaux, l'occupation des Marches devenant nécessaire pour couvrir la Ville Éternelle.

Quelques portraits sont peut-être tracés avec trop d'indulgence, ceux de Guerrazzi notamment (p. 19), de Charles-Albert (p. 37 sqq.), et, dirai-je même, de Cavour : un mot sur les menées de Cavour contre Massimo D'Azeglio n'eût pas été inutile ; et aucun Italien ne se fût offensé que l'on rappelât que l'éditeur même de la correspondance de Cavour qualifie sévèrement sa duplicité envers le roi de Naples ; à la p. 139, M. de C. dit : « Il semble même qu'il y ait eu dans cette tête toujours si froide une heure de vertige. » Ce n'est pas assez dire : à partir de Magenta et de Solferino les heures de vertige, ou du moins les crises de fièvre, sont assez fréquentes chez Cavour et je ne suis pas sûr

que, s'il avait vécu quelques années de plus, il n'eût pas commis quelques grosses imprudences. Peut être aussi l'auteur cède-t-il trop à l'honorable crainte de paraître vouloir imposer la conduite de la France à l'admiration ou à la reconnaissance de l'Italie. Certes, le chauvinisme ne serait nulle part plus déplacé que dans un livre qui sera beaucoup lu hors de France. Toutefois, tant de personnes s'appliquent encore aujourd'hui à brouiller les Italiens avec la France, qu'il faut réfuter à l'occasion leurs sophismes avec discrétion mais avec netteté. En analysant le *Primato* de Gioberti, il eût été bon d'en constater d'un mot ce qu'un Italien même en a appelé *l'antifranceseria;* j'aurais appuyé un peu plus sur le fait qu'en 1849 tous les gouvernements d'Italie étaient prêts à faire cette expédition de Rome qu'on nous a tant reprochée; j'aurais noté que l'annexion de Nice et de la Savoie, comme celle de l'Italie centrale et méridionale, a été précédée d'une libre consultation des peuples; M. de Crozals montre en somme fort bien que l'Angleterre et la Prusse ont desservi l'Italie tant qu'elle a été faible, mais avant d'arriver aux pages 158-159, où il prouve que la France ne s'était arrêtée à Villafranca que devant la nécessité de protéger sa frontière de l'Est, il nous laisse croire, dans les p. 160 et sqq., qu'un caprice seul de Napoléon III avait brusquement mis fin à la guerre. Assurément l'histoire doit être écrite avec sérénité, mais, comme elle n'est pas en fait toujours lue dans cet esprit-là, l'historien doit penser aux lecteurs prévenus.

Le volume est orné d'illustrations : les libraires, on le sait, croient rehausser beaucoup par là les ouvrages qu'ils éditent. Je dois dire cependant que les portraits, du moins, sont en général assez réussis, à part celui de Mazzini (p. 33), si peu ressemblant à l'image qu'on a dans la mémoire, que je me demande si, comme il est arrivé récemment pour une autre publication relative aussi à l'Italie, les typographes n'auraient pas pris une figure pour une autre.

Charles Dejob.

Jarro. **Vittorio Alfieri a Firenze.** Florence, Bemporad, 1896, in-8 de 36 p., 1 fr. —**L'epistolario d'Arlecchino** (**Tristano Martinelli, 1556-1631**). Ibid., 1896. In-8 de 61 p., 1 fr. — **L'origine della maschera di Stenterello** (**Luigi del Buono, 1751-1832**). Ibid., 1898. In-8 de 126 p., 1 fr. 50.

Le spirituel fureteur qui signe de ce pseudonyme les trois présentes brochures, est bien connu des personnes qui s'intéressent aux curiosités de l'art dramatique italien. Dans la première, où il montre peut-être trop d'indulgence pour les acteurs italiens de la fin du siècle dernier, qu'en général les auteurs du temps méprisaient fort, il donne quelques détails instructifs sur le goût des grands seigneurs pour la comédie de salon et sur la peine que le public avait à se faire à la manière d'Alfieri. Dans la seconde, on verra le ton de familiarité bouffonne que les princes

autorisaient chez les comédiens à la mode. Mais la plus intéressante est la troisième : d'abord l'acteur Del Buono paraît avoir eu en effet une réelle originalité, puisque les pièces qu'il composait, bonnes ou mauvaises, ont été jouées pendant cent ans et puisqu'il a inventé le type du Stenterello (l'auteur aurait même pu, *ad uso dei non toscani*, définir plus précisément ce type et montrer en quoi il se rapproche ou diffère de types analogues). Puis, c'est ici surtout qu'on trouvera des documents d'une portée générale. Nous signalons notamment des spécimens de contrats passés pour la location des salles de théâtre (p. 27-28), 32 sqq.), des manifestes facétieux par lesquels les acteurs invitaient le public à venir les entendre et qu'ils déposaient eux-mêmes chez les personnages de marque (p. 39 sqq., et 82), des harangues qu'ils adressaient de la scène au public dans certaines circonstances (p. 91 sqq). Aux p. 66 sqq., on verra la verte correction qu'un frère de Del Buono appliqua à une maîtresse acariâtre de celui-ci.

Charles DEJOB.

CARDUCCI (Giosuè). **Le tre canzoni patriotiche di Giacomo Leopardi.** Rome, librairie Dante Alighieri, 1898. In-8 de 47 p.

L'illustre professeur et poète ramène dans cette brochure à leur juste valeur les observations de Fr. De Sanctis sur les poésies patriotiques de Leopardi. Sans nier que Leopardi n'y est pas encore en possession de sa vraie originalité, il soutient qu'on y trouve un sincère accent et prouve, par des citations d'hommes politiques et de lettrés, que les contemporains en jugèrent ainsi (v. notamment, à la fin, un touchant épisode du passage des volontaires de 1848 à Recanati). Il prouve par un épisode émouvant de la campagne des Mille, que la tombe d'un patriote peut fort bien être qualifiée d'autel (p. 19-20). Mais surtout il donne avec une anxieuse éloquence, si je puis m'exprimer ainsi, un salutaire avertissement aux jeunes professeurs : « Aujourd'hui, critiques et théoriciens, affectent de déprécier, faute de pouvoir l'éliminer, le sentiment patriotique en poésie » (p. 3). Et il démontre que c'est se condamner à ne pas comprendre tout écrivain italien un peu distingué du temps de Leopardi, que de lui refuser l'amour de sa patrie. Il rappelle d'éloquentes paroles par lesquelles M. Pasq. Villari dénonçait naguère le dessèchement de cœur, le rétrécissement d'esprit produit par une sorte de fanatisme scientifique qui chasse de la critique le sentiment, les idées générales, et la réduit à la découverte des petits faits. « Ah! Messieurs, les prêtres vous accusent d'avoir chassé Dieu des écoles; d'autres pourraient avec plus de raison se plaindre que, sans le vouloir et sans le savoir, vous en avez les premiers chassé la patrie! » (p. 7).

Charles DEJOB.

J. C. Broussolle. **La vie esthétique.** In-12. Paris, Perrin et Cie, s. d.
Maurice Pujo. **La crise morale.** In-12. Paris, Perrin et Cie, 1898.
Bridgman. **L'anarchie dans l'art.** In-12. Paris, May, 1898.

Voici trois hymnes à l'idéal.

Je préférerai de beaucoup celui de M. l'abbé Broussolle : *La vie esthétique.* L'auteur n'entend aucunement tenter quelque révolution dans l'esthétique. Il se contente d'exhorter au culte du Beau comme en chaire il exhorterait au culte de la Vertu, parce que le goût de la Beauté lui semble une des conditions essentielles de la bonne santé morale. On voudrait sans doute un peu plus d'idées originales et de faits nouveaux en ses effusions, car, en tout le volume, peut-être n'y a-t-il que l'article *A propos de quelques vieilles peintures de Spolète*, où nous trouvions à apprendre quelque chose. Mais, en somme, son livre peut être lu agréablement, car il est l'œuvre d'un esprit délicat et très cultivé.

Je goûte moins la *Crise morale* de M. Maurice Pujo. C'est l'étude d'un jeune qui, comme beaucoup de jeunes en ce moment, est atteint de cette influenza intellectuelle qui fait tout voir en noir. Son époque lui paraissant l'abomination de la désolation, il s'efforce de chercher un monde plus pur où se réfugier. Par malheur il ne l'a pas trouvé encore, et c'est plutôt à assister aux douleurs de son cauchemar qu'il nous convie. On ne saurait, en de telles circonstances, émettre des opinions qui s'accordent toujours exactement avec celles des gens moins incommodés. Aussi celles de M. P. nous déconcertent-elles parfois. S'il parle de Renan, d'après M. Séailles qui — nous avons dit ici même pourquoi — ne l'avait pas suffisamment pénétré, il arrive de suite à le rendre méconnaissable. Alexandre Dumas fils sort de ses jugements à peu près dépourvu de tout mérite dramatique. Ainsi du reste. Je ferme le livre avec une folle envie de m'écrier, comme Théophile Gautier à la fin d'*Albertus* : « Dites qu'on m'apporte un tome de *Pantagruel.* » Comme ce n'est assurément pas ce que souhaitait l'auteur, je crois fort qu'il a manqué son but. C'est dommage, car son style, pour un peu tendu et apocalyptique qu'il soit, a parfois une vraie saveur littéraire.

Quant au livre de M. Bridgman, j'en parlerai peu parce que je ne vois pas bien à quoi il tend. Si c'est à prouver que quand on est à la fois un mauvais dessinateur et un mauvais coloriste, on ne peut faire un bon peintre, il y a longtemps que l'on s'en doutait. Si, au contraire, l'auteur veut démontrer que les impressionnistes ne sauraient être que des barbares en fait de dessin et de coloris, cela n'est pas de toute évidence, car rien ne les oblige à être dénués de tout talent. Ajoutez que M. Bridgman, que nous connaissons pour un bon peintre, n'apporte pas toujours en sa prose la même élégance de style qu'en ses tableaux.

Raoul Rosières.

BULLETIN

— M. Hanns Oertel, de Yale University, honorablement connu déjà comme brâhmaniste et védisant, publie dans l'*American Journal of Philology* (XVIII, p. 416-438) une étude approfondie, de laquelle il résulte que la restitution d'un langage préhistorique ne saurait être qu'idéale, et qu'il ne faut donc point nous flatter de jamais parler l'indo-européen. Il n'appartient guère qu'à un mathématicien de profession d'apprécier la méthode déductive de l'auteur, toute hérissée de formules. Les profanes ne sauraient s'empêcher de penser que la conclusion pouvait être atteinte, quoique peut-être moins sûrement, par des voies moins laborieuses. Mais, telle quelle, ils y souscriront sans difficulté, en dépit des maîtres éminents qui dépensent leur encre et leurs veilles à chercher si l'*n*- voyelle proethnique était une véritable nasale-voyelle, ou simplement une consonne nasale précédée d'un minimum de voyelle. Lorsque Cuvier reconstruisait un paléothérium, au moins en possédait-il quelques ossements à peu près intacts ; et il n'avait pas la prétention de lui rendre la chair, le sang, le système nerveux, ni surtout de le douer de vie, comme firent au lion les trois brâhmanes du conte indien. Quand ils eurent fait, le lion les mangea, et ce fut dommage, car ils étaient bien habiles. Profitons de leur expérience : le jour où par impossible on saurait l'indo-européen, les indogermanistes auraient vécu, puisqu'il ne resterait plus rien à trouver. Et ce serait grand dommage aussi ! — V. H.

— Le 25e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de Ch. Daremberg et E. Saglio, avec le concours de E. Pottier (*Ima-Io*; Paris, Hachette, 1898; t. V. pp. 409-568; prix : 5 fr.), comprend les articles suivants; *Imago* (fin; Courbaud); *Immunis, Immunitas* (Jullian); *Impedimenta, Inscriptiones* (Cagnat); *Imperator, Imperium* (Toutain et Cagnat); *Impilia, Infundibulum, Infurnibulum, Instita, Institor* (Saglio); *Impubes* (F. Baudry); *Inachia* (Couve); *Inauguratio, Indigetes, Indigitamenta* (Bouché-Leclercq); *Inaures, Incitega* (Pottier); *Incendium, Incestum, Infanticidium* (Glotz); *Incendium, Incestum, Incola, Index, Indictio, Infamia, Inquilinus, Institoria actio, Insula, Interdictum, Interregnum* (G. Humbert); *Incubatio* (Lechat); *Incus* (Couvreur); *Incusa signa, Incusi nummi* (Babelon); *Indulgentia, Infans, Infanticidium, Ingenuus, Iniuria, Intercessio* (Cuq); *Infamia, Institoria actio, Insula, Interdictum, Interpres* (Lécrivain) ; *Inferi, Io* (Durrbach); *Infula* (Forgères) ; *Ino-Leucothea* (Decharme) ; *Intestinum opus* (Thédenat).

— M. Pio Rajna, dans une étude sur *Jacopo Corbinelli e la strage di S. Bartolommeo* (Florence, typ. Cellini, 1898), nous apprend que les lettres de Corbinelli à G. V. Pinelli, dont M. V. Crescini avait seul jusqu'à présent fait usage, vont enfin être publiées, et il tire de cette correspondance, notamment des lettres du 27 août et du 8 octobre 1572, une confirmation de l'opinion que Catherine de Médicis avait seulement prémédité l'assassinat de Coligny et que c'est l'échec partiel de sa tentative qui la détermina à arracher de Charles IX l'ordre du massacre. On goûtera la finesse de l'argumentation, tout en n'accordant pas que, si un historien français impute à Tosinghi l'arquebusade de Maurevel, ce soit parce qu'*on incline en France à voir dans tout assassin un Italien et presque dans tout Italien un assassin*. — Ch. D.

— Ce qui fait la grande portée du mémoire de M. Ben. Croce, *Fr. de Sanctis e i suoi critici recenti* (Naples, typ. de l'Université, 1898), ce n'est pas encore tant la

défense qu'il présente de quelques jugements du célèbre critique; c'est l'assertion, fort opportune en Italie, que l'étude des faits généraux est aussi légitime, aussi scientifique que celle des faits particuliers. Certes, on n'accusera pas la génération qui nous a donné les beaux travaux que tout le monde connaît sur les origines de l'épopée et du théâtre italien, de ne savoir pas s'élever, quand elle le veut, au-dessus des menues recherches de détails. Pourtant il est manifeste qu'à l'heure présente, les jeunes savants italiens nourrissent, en général, une dangereuse défiance, un injuste dédain à l'endroit des travaux d'ensemble et de la poursuite des idées générales. Ils tiennent à ne pas se tromper et y réussissent; mais, par crainte d'erreurs qui seraient peut-être fécondes et certainement intéressantes, ils s'enferment d'ordinaire dans des monographies. M. Croce, qui a fait ses preuves d'érudit dans son *Histoire des théâtres de Naples* et dans une foule d'autres publications et qui sait ce qu'on peut attendre des jeunes savants italiens, a raison de leur rendre confiance en eux-mêmes et d'affirmer que, pour un esprit bien fait, l'érudition ne doit être que l'apprentissage du métier et l'initiation aux vérités générales. — Ch. D.

— Le 17 avril dernier, l'Université de Pise a perdu son bibliothécaire, M. Félice Tribolati, âgé seulement de soixante-quatre ans; les savants français lui doivent un souvenir parce qu'il était un des rares critiques italiens à qui l'histoire de notre littérature moderne ait des obligations : les italianisants de France connaissent tous ses études sur Voltaire, aussi doctes que bienveillantes. Il avait, de plus, composé des travaux sur lord Byron à Pise, sur Batacchi, sur le *Décaméron*, sur G. Rosini, et une Grammaire du blason qu'on a réimprimée deux fois. — Charles Dejob.

— Le professeur P. Pavesi a publié dans les *Memorie del R. Istituto lombardo di scienze e lettere* (classe lettere, vol. XX, fasc. VI), un mémoire intitulé : *Il bordello di Pavia dal* XIV *al* XVII *secolo*. Assurément il n'y a pas de sots sujets; M. P. a traité le sien avec toute la conscience imaginable et a fait suivre l'exposé historique de la question, de vingt-six documents inédits qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire des mœurs Mais l'histoire locale n'offrirait-elle pas des objets d'étude un peu moins spéciaux ? — H.

— Deux nouvelles communications de M. Tamizey de Larroque : 1° *Une page inédite de l'histoire anecdotique de Provence* (tiré à part à soixante exemplaires du tome X des « Annales du midi »); cette page a été écrite par le futur premier président baron d'Oppède en août 1618; d'Oppède retrace au garde des sceaux Du Vair, en un récit curieux et amusant, sa querelle avec l'archevêque d'Aix qui a toujours tâché de « déprimer » le Parlement et, si ce plaisant conflit entre les deux représentants du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique n'a pas beaucoup d'importance, le document a une grande valeur à cause des quatre noms qui s'y trouvent inscrits : Du Vair, d'Oppède, l'archevêque Hurault de l'Hospital et Peiresc;—2° *Une lettre inédite de Th. de Cohorn à Peiresc* : la lettre est du 25 mai 1627 et datée de Carpentras; ce qui la rehausse surtout et la rend instructive et piquante tout ensemble, c'est, outre la notice généalogique sur les Cohorn, l'hommage ému que M. Tamizey de Larroque rend au marquis de Seguins (qui lui a communiqué tant de choses sur Carpentras et les Cohorn) et l'éloge de la bonne ville de Carpentras, une des cités les plus agréables du Midi, et, malgré les plaisanteries et épigrammes qu'on lui adresse, une des plus intelligentes et des plus fécondes en talents de tout genre. — A. C.

— Sous le titre *Christian Weise, ein sæchsischer Gymnasialrektor aus der Reformzeit des XVII Jahrhunderts* (Leipzig, Teubner, 1897. In-8°, 85 p.), M. O. Kaemmel a consacré un très soigné et très bon travail à Weise, un des représentants du grand mouvement de réforme pédagogique du XVII° siècle. Après Palm et Wünsch-

mann, il a étudié Weise « comme homme pratique dans la pleine vie de son école ». Il s'est surtout servi des papiers conservés à la bibliothèque de la ville de Zittau. D'abord, le *Bildungsgang* de Weise (1642-1670); puis son séjour à Weissenfels où il fut professeur au Gymnasium Augusteum, sorte d'académie qui préparait de jeunes nobles à l'Université ou au service de l'armée et de l'État; puis le rectorat de Zittau (1678-1708); enfin les réformes (*Reformgedanken und Reformen*) et les détails personnels (*Hæusliches und Persœnliches*). Il y a dans ces cinq chapitres une foule de renseignements instructifs et d'attachants détails, notamment sur l'organisation de l'école de Zittau, ses professeurs, ses élèves, ses classes, ses usages, son théâtre; sur les réformes de l'excellent recteur, la *Deutsche Oratorie*, la logique qu'il débarrassa de ses subtilités; sur le genre de vie que menait Weise, sa vaste correspondance, sa tolérance religieuse. Citons aussi les notes qui terminent la plaquette et dont plusieurs contiennent d'utiles citations et indications. — A. C.

— On recueille aujourd'hui avec curiosité les documents qui touchent de près ou de loin les personnages, même les moindres, des Assemblées de la Révolution, et il n'est pas toujours facile de trouver ces documents. Guidé par son flair d'heureux chercheur et convaincu qu'il faut diriger son enquête non seulement dans le département que le député a représenté, mais dans les départements voisins, M. P. Hémon a pu reconstituer la vie d'un membre obscur de la Législative, *François Delaizire* (Saint-Brieuc, Guyon. In-8, 54 p.). Il ne s'est pas contenté de puiser dans les archives départementales des Côtes-du-Nord que Delaizire représentait; il a fouillé l'état civil de Pontivy, et il a découvert que Delaizire s'était marié à Pontivy et mourut à Pontivy. Il nous le montre maître de forges au Vaublanc, dans la paroisse de Plémet, et à La Harduinaye, dans la paroisse de Saint-Launeuc, maire de Plémet, administrateur du département; il nous raconte comment Delaizire fut arrêté en 1793, puis relâché, et vécut alors au milieu de grandes difficultés, abandonné de ses ouvriers, manquant de bois et de charbon, finissant par céder ses forges à son neveu Carré, et allant mourir à Pontivy (18 janvier 1796). Signalons à la fin de ce solide et intéressant travail deux notices sur Allain de Launay, député du Finistère à la Législative, et sur Abgrall, député du même département au Conseil des Cinq Cents. — A. C.

— M. Albert Soubies a publié tout récemment une *Histoire de la musique en Portugal* (Paris, Flammarion, petit in-8°, 102 p.) et une *Histoire de la musique en Russie* (Paris, May, in-8°, 303 p.). On trouvera, dans le dernier de ces deux ouvrages sur l'époque antérieure à Verstovsky et à Glinka, ainsi que sur la musique au temps de Catherine II, sur la musique polonaise, sur l'évolution du goût et la façon dont s'est développée en Russie la virtuosité vocale et instrumentale, d'intéressants renseignements qu'on chercherait vainement dans aucun ouvrage écrit en français. L'*Histoire de la musique en Portugal* se compose de quatre chapitres : origines (Lusitano), XVII[e] siècle (Duarta Lobo et le roi Jean IV), XVIII[e] siècle (Porto-Gallo et la Todi), XIX[e] siècle (Bontempo, les modinhas, Guinaraes et Marques, etc.); c'est un travail personnel, neuf, qui se lit avec intérêt. — C.

— La librairie Schulze (Oldenburg et Leipzig) continue la série de récits de voyages en Italie, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs, par un petit volume (181 pages in-8°) d'Émile Roland (Emmi Lewald), intitulé : *Italienische Landschaftsbilder*. Il conduit ses lecteurs du lac d'Orta à Ravenne, puis à Rome, en traversant l'Ombrie, enfin, à Sorrente et à Paestum. — H.

— La jeune littérature bulgare commence à s'essayer à la critique littéraire. M. D. Krotev vient de publier à Philippoli (librairie Ignatov) un recueil d'*Études littéraires et philosophiques* qui comprend des essais sur l'esthétique considérée comme

science, sur la science sociale, sur Ibsen, sur Swift et sur quatre écrivains bulgares Natchov, Mikhaïlowski, Pentcho Slaveïkov et Aleko Konstantinov.

— Le dernier volume (XIV) du *Sbornik* (recueil), publié par le Ministère de l'instruction publique bulgare, renferme un compte rendu détaillé du dernier volume de M. Schlumberger, l'*Épopée byzantine*, et un important travail de M. Dobruski, conservateur du Musée de Sofia, sur *la numismatique des rois thraces*.

— M. Henri Hantich, professeur à l'Académie commerciale de Prague, vient de publier dans cette ville et à Paris (librairie Leroux) une *grammaire tchèque* en français. C'est la première grammaire de la langue tchèque écrite dans notre langue. Elle est précédé d'une préface de M. Louis Leger.

— M. Constantin Grote a entrepris la publication des œuvres complètes de son père le regretté académicien. Il a déjà donné trois volumes de correspondance. Il publie maintenant les œuvres littéraires. Le premier volume comprend des études *sur le monde scandinave et finnois* (Saint-Pétersbourg, Glasounov), des essais originaux, des traductions, etc. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mai 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Edmond Pottier et Ulysse Robert posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Charles Schéfer.

L'Académie désigne M. Bertaux, ancien membre de l'École française de Rome, pour la médaille d'or annuelle de la Société centrale des architectes français.

M. Hamy dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Loubat. Ce prix est décerné à M. Raoul de La Grasserie, pour ses travaux sur la linguistique américaine et en particulier pour sa *Grammaire de la langue auca*.

M. Berger continue la lecture de son mémoire sur les inscriptions phéniciennes du temple d'Hathor-Miskar à Maktar.

M. Max van Berchem lit une note sur l'emplacement et les fondations du phare d'Alexandrie. A l'entrée du port oriental de cette ville, s'élève un château-fort arabe, bâti par le sultan mamlouk Kait-bai, en 1479. Or, un auteur arabe du XVIe siècle, Ibn Iyâs, affirme que ce château s'élève sur les fondations du phare antique, et divers indices tendent à confirmer cette opinion, d'ailleurs fort plausible, puisque le phare antique ne s'est effondré qu'au milieu du XIVe siècle. Selon une tradition conservée par des auteurs latins et arabes du moyen âge, le phare reposait sur quatre « écrevisses » de verre, c'est-à-dire sur des fondations d'un genre particulier où J. Quicherat a cru reconnaître une vaste croisée d'ogives, reposant sur quatre piles sous-marines. La croisée d'ogives, considérée généralement comme une invention française du XIIe siècle, aurait alors une origine antique et orientale. En recherchant les fondations du phare antique, on pourrait vérifier l'hypothèse hardie de Quicherat, que plusieurs faits semblent contredire. — M. Dieulafoy présente quelques observations.

M. Giry commence la lecture d'une étude critique sur des documents angevins de l'époque carolingienne.

M. Chabot fait une communication sur deux inscriptions palmyréniennes copiées à Palmyre même par M. E. Bertone, architecte. Elles sont relatives à l'érection de tombeaux de famille; la première est datée de l'an 33 p. C.; la seconde, de l'an 83. Celle-ci est bilingue, gréco-palmyrénienne. Le texte grec seul en avait été publié assez imparfaitement par Waddington (n° 2612). Le texte palmyrénien permet de le restituer d'une façon satisfaisante. Ces deux inscriptions, qui comptent parmi les plus anciennes de Palmyre, contiennent des noms propres nouveaux.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 23 — 6 juin — **1898**

Le Fetha Nagast, p. Guidi. — Vie de l'abbé Daniel, p. Goldschmidt et Pereira. — Isaie, texte hébreu, p. Kraetzschmar. — Les Psaumes, trad. Kautzsch. — Rosenmann, Études sur le livre de Tobie. — Gall, L'unité du livre de Daniel. — E. Renan, Histoire du peuple d'Israel, V. — Huyghe, Chronologie d'Esdras et de Néhémie. — Th. Reinach, L'empereur Claude ; Juifs. — L. Gautier, Bibliographie des chansons de geste. — Frère Léon, Biographie de saint François d'Assise, p. Sabatier. Engel et Serrure. Numismatique moderne, I. — Hanotaux, Tableau de la France en 1614. — Bouvy, Voltaire et l'Italie. — Nicollet, Les patois du Midi. — *Bulletin* : Tamizey de Larroque ; Jacob, La littérature alankara ; Ermatinger, Les légendes attiques ; Jurenka, Lexique d'Ovide ; Goldbacher, Lettres de saint Augustin ; Études de philologie classique de Harvard University ; Hodinka, L'évêché de Diakovar ; Schoenherr, Ladislas de Naples. — Académie des inscriptions.

Il « **Fetha Nagast** » o « **Legislazione dei Re** », codice ecclesiastico e civile di Abissinia, publicato da Ignazio Guidi ; Roma, tipogr. della Casa editrice italiana, 1897, gr. in-8 ; pp. ix-339. Prix : 30 lire.

Le *Fetha Nagast* ou *Législation des rois* forme aujourd'hui encore le code civil et religieux de l'Abyssinie, et plutôt religieux que civil puisque les règles appliquées aux affaires temporelles sont surtout envisagées au point de vue de la conscience religieuse. L'ouvrage n'est pas d'origine éthiopienne. En réalité, il est venu de la Syrie en Abyssinie par l'intermédiaire de l'arabe.

Après la division, au vᵉ siècle, des églises syriennes en deux grandes fractions : nestorienne et monophysite, chacune de ces fractions se composa une sorte de recueil de droit canonique formé des décisions des conciles et des écrits des Pères regardés comme orthodoxes ; ce n'était qu'une suite de documents, sans autre lien que l'ordre chronologique. Plus tard, on sentit le besoin de coordonner ces documents : on en fit des recueils méthodiques dans lesquels on classa les règles disciplinaires par ordre des matières. Ce travail a été fait, pour l'Église nestorienne, par 'Ebedjésus, métropolitain de Nisibe, mort en 1318. Sa compilation, intitulée : *Collection des canons synodaux*, a été publiée par Maï [1], avec une traduction latine d'Assémani [2].

1. *Script. vet. nova Collect.*, t. X.

2. La principale source de 'Ebedjésus est la grande collection canonique dite « orientale » ou Recueil des conciles nestoriens, dont je publie actuellement le texte et la traduction française dans les *Notices et extraits des manuscrits* (t. XXXVII).

Le même besoin s'était fait sentir dans l'Église jacobite ou monophysite. En Syrie, où la langue liturgique s'était conservée, Bar-Hébréus (mort en 1286) se chargea du travail et compila son *Nomocanon* ou *Livre des Directions*, dont la traduction a été également publiée par Maï. (Le texte est inédit.) Mais d'autres pays où la langue syriaque n'était pas en usage professaient la doctrine monophysite: particulièrement l'Égyte. C'est pour l'Église copte d'Alexandrie qu'un célèbre écrivain ecclésiastique, Abou Ishaq al-Safi Ibn al-'Assâl[1], fit en arabe un recueil analogue à celui de 'Ebedjésus pour les Nestoriens, et de Bar-Hébréus pour les monophysites de Syrie. Nos bibliothèques d'Europe, et la Nationale en particulier, possèdent de nombreux manuscrits de cet ouvrage.

De l'arabe, l'ouvrage a été traduit en éthiopien; et c'est cette traduction que M. Guidi vient d'éditer avec sa compétence exceptionnelle et le soin minutieux qu'il apporte en tout ce qu'il publie. L'édition est faite d'après les trois meilleurs manuscrits connus en Europe. M. Guidi annonce qu'il en donnera prochainement une traduction, précédée d'une étude sur l'ouvrage.

L'œuvre d'Ibn al-'Assâl se compose d'une *Introduction* en deux parties et de 51 livres divisés en *deux sections*.

La première partie de l'introduction indique les bases fondamentales du droit canonique, à savoir l'Écriture sainte, les Canons de l'Église et l'analogie, c'est-à-dire les principes déduits des indications fournies par l'Écriture et les Canons.—La seconde partie donné la liste des ouvrages dont l'auteur s'est servi : l'Ancien et le Nouveau Testament, les Canons du Concile de Jérusalem, les Canons des Apôtres publiés par S. Clément, la *Didascalia*, l'Épître de saint Pierre à saint Clément, les Canons d'Ancyre, de Néocésarée, de Carthage, de Gangres, d'Antioche, de Nicée, de Laodicée, de Sardique, les douze Canons « du pape Hyppolyte de Porto », les treize canons de saint Basile, et enfin les Canons des rois, qui forment quatre collections au sujet desquelles il donne des détails intéressants. L'auteur consultait ces sources, comme j'ai dit plus haut, dans les versions syriaques ou arabes faites sur le syriaque, et il est inutile de faire observer que plusieurs de ces documents sont apocryphes.

La première section de l'ouvrage renferme 22 livres qui ont tous pour sujet le culte et le clergé. La seconde (livres 23-51) est consacrée aux affaires séculières et renferme les lois relatives aux individus, à la famille, à la cité. Des règlements et des conseils ecclésiastiques sur la nourriture, l'habillement, etc., se trouvent mêlés aux lois du code civil et pénal. La question des successions y est traitée avec de grands développements.

1. « Abu Isaac Benassalus, patria Ægyptus, secta Jacobita, claruit sæculo Christi XIII ineunte, sub Cyrillo Lachlacho Alexandrino, Jacobitarum patriarcha septuagesimo quinto. Eam doctrinae famam apud orientales omnes merito adeptus est, ut Abu Alphadaiel, id est *Pater Virtutum*, ad hoc usque tempus cognominetur. » (Et. Ev. Assemani, *Bibl. Medic. catalog.*, p. 100.)

On voit par ce court sommaire que le livre n'a pas seulement un intérêt d'actualité en nous faisant connaître la législation d'un pays qui a appelé sur lui l'attention de l'Europe, mais qu'il peut aussi fournir de précieux renseignements sur les mœurs et les usages de la population chrétienne de l'Égypte à l'époque où il a été rédigé, c'est-à-dire au commencement du XIII[e] siècle.

Le volume est imprimé avec soin aux frais de l'Institut royal oriental de Naples. Le papier seul laisse un peu à désirer.

J.-B. CHABOT.

Vida do Abba Daniel do mosteiro de Scetè. Versão ethiopica publicada por Lazarus GOLDSCHMIDT e F. M. ESTEVES PEREIRA. Lisboa, Imprensa Nacional; 1897; in-8° pp. XXII-58 (texte avec traduction portugaise).

La Vie de l'abbé Daniel n'est pas, à proprement parler, une biographie ; mais bien une homélie qu'on lisait au jour de la fête du saint, célébrée le 8 du mois de *genbôt* dans l'église éthiopienne. Cette homélie rapporte quelques pieuses anecdotes dans lesquelles Daniel joue le principal rôle. Il semble qu'on ait attribué à un même personnage des récits qui s'appliquent à deux moines homonymes. La mention de l'empereur Anastase (491-518) et une allusion manifeste aux persécutions de Justinien (527-565) contre les monophysites, probablement sous le patriarcat de Théodose d'Alexandrie (535-550) nous fixent d'une manière approximative sur la date à laquelle il convient de rapporter les faits racontés dans ce document.

Notre abbé Daniel paraît inconnu des hagiographes grecs. Il est mentionné dans les synaxares copte et éthiopien. Sa vie a été rédigée primitivement en copte, puis traduite en arabe. La version éthiopienne dérive de l'arabe. Elle nous est parvenue dans un manuscrit unique, qui est passé du couvent abyssin de Jérusalem à la Bibliothèque royale de Berlin ; Ludolf avait déjà signalé cette vie et Winckler en avait donné l'analyse (*Keimelia Bibl. Reg. Berol. Ethiopica descripta*, XXVI). La publication de MM. Goldschmidt et Pereira ne nous offre donc pas une contribution à l'histoire religieuse de l'Abyssinie, dont les origines demeurent toujours si obscures, malgré les efforts des érudits pour démêler le peu de vérité historique qui se cache sous les légendes ; mais c'est une excellente contribution à l'histoire littéraire. L'homélie est écrite dans le pur ge'ez sans mélange de mots ou de constructions amhariques. Cette traduction est probablement l'œuvre d'un moine éthiopien vivant en Égypte au XIII[e] ou au XIV[e] siècle. — La réputation que les éditeurs se sont acquise par leur publication antérieure est une garantie que la traduction portugaise qui accompagne le texte est faite avec tout le soin désirable. Ce serait téméraire de notre part que de la juger [1].

J.-B. CH.

1. P. 55, n. 1, lire : « le *quatrième* concile œcuménique. »

ספר ישעיה. Jesaia, Unpunktirte Ausgabe des Masorethischen Jesaiatextes für den akademischen Gebrauch, besorgt von R. Kraetzschmar. Freiburg i. B. und Leipzig, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1894, in-8, II et 48 p.

Die Psalmen, uebersetzt von E. Kautzsch. Freiburg i. B. und Leipzig, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1893. In-12, IV et 213 p.

Studien zum Buch Tobit, von M. Rosenmann. Berlin, Mayer und Müller, 1894. In-8, VI et 41 p.

Die Einheitlichkeit des Buches Daniel, eine Untersuchung, von A. Freiherrn von Gall. Giessen, J. Ricker'sche Buchhandlung, 1895. In-8, 126 p.[1].

I. — M. Krætzschmar fait très justement valoir, en tête de son édition *non-ponctuée* du texte hébreu d'*Isaïe*, l'utilité d'une semblable publication. En effet, le texte, muni de son apparatus complet, supprime une grande partie de l'effort chez le lecteur, dûment et clairement averti tant de la nature des points-voyelles qui conviennent aux consonnes traditionnelles que de la relation de dépendance et de subordination des mots et des membres de phrase entre eux. En second lieu, un texte réduit aux consonnes et débarrassé des signes de ponctuation, ramené, si l'on peut s'exprimer ainsi, à la condition sous laquelle se présentent à nous les textes épigraphiques, se prête à une série de corrections ou de modifications, consistant dans le choix et le changement des voyelles, dans la modification de la ponctuation, dans la coupure des mots, enfin dans les lettres elles-mêmes (consonnes) dont on peut proposer le changement. La publication du ספר ישעיה est donc de nature à rendre des services soit dans des conférences d'exégèse, soit pour le travail de cabinet. Il ne faudrait cependant pas s'en exagérer la portée.

Un travail d'une beaucoup plus grande utilité consisterait à substituer à nos éditions hébraïques ordinaires, — qui sont des « éditions ecclésiastiques juives » accommodées aux besoins du culte, — des éditions de la Bible conçues au point de vue de l'étude littéraire. Nous entendons par là un texte, — auquel, bien entendu, la *Vulgate masoréthique* servirait de base, — où les consonnes seraient uniquement accompagnées des voyelles nécessaires à la lecture avec exclusion de tous les signes de rattachement et de ponctuation, auxquels on substituerait quelques-uns de nos signes modernes, le point, le point et virgule, la virgule, les deux points, les points d'interrogation et d'exclamation. Il va sans dire qu'on écarterait les enfantillages et les superstitions de la lecture, comme on les a conservés pour יהוה le nom divin usuel et pour quelques autres termes. L'*apparitus criticus*, très succinct, placé au bas des pages, devrait indiquer : 1° les variantes de l'hébreu (corrections masoréthiques); 2° les variantes ou modifications du texte, additions, suppressions, que suggère l'examen comparatif des

1. Nous nous excusons sur un mauvais état de santé pour le retard apporté au compte rendu d'ouvrages qui étaient depuis quelque temps entre nos mains.

plus anciennes traductions, notamment des Septante et de la version de saint Jérôme ; 3° les corrections du texte (conjectures) proposées par les exégètes modernes. Une édition de cette nature serait vraiment une édition *in usum academicum*. Nous savons fort bon gré à la synagogue de nous avoir transmis la collection des livres sacrés du judaïsme en une édition, somme toute, digne de foi ; mais s'astreindre, à la fin du XIX^e siècle, à ne connaître le texte biblique que sous la forme qu'elle nous en présente, est un contre-sens, dont l'étude de l'hébreu est la première à souffrir.

II. — Nous saluons avec plaisir la nouvelle traduction des Psaumes de M. Kautzsch, destinée à prendre sa place dans une traduction générale des livres de l'Ancien Testament, aujourd'hui et heureusement venue à terme. Nous sommes en grand progrès sous ce rapport et ce qui semblait hardi ou imprudent il y a vingt années seulement, est aujourd'hui accepté de tous, sinon avec enthousiasme, au moins avec résignation. La nouvelle traduction repose sur l'interprétation rigoureuse du texte ; en second lieu, elle vise à le rendre en un allemand moderne intelligible. La première condition est relativement facile à réaliser ; elle demande avant tout beaucoup de soin et de conscience. La seconde est beaucoup plus délicate, parce qu'on hésite trop fréquemment entre une paraphrase qui affaiblit le sens et le délaie, et une sorte de calque, laissant à la phrase son tour abrupt et sa brusquerie, mais la rendant ou la laissant obscure. C'est ce second inconvénient que le traducteur s'est avant tout efforcé d'éviter et nous estimons qu'il a eu raison, du moment où il nous prévient lui-même des obstacles qu'il a rencontrés sur sa route. « Dans tous les cas, dit-il, où, d'après des passages parallèles de l'Ancien Testament ou d'après les plus anciennes traductions, ou encore d'après d'autres motifs solides, le texte original nous paraît avoir été transmis avec plus ou moins de sûreté, c'est ce texte que nous rendons dans la traduction. » Dans les cas, relativement nombreux, où il est amené à corriger le texte, M. K. justifie sa traduction par des explications précises. Il ne s'en est pas moins trouvé dans l'obligation de laisser subsister pas mal de lacunes. Les « éclaircissements » sur les corrections apportées au texte traditionnel n'occupent pas moins de vingt-cinq pages.

Cependant, malgré tant de progrès, sensibles en cette édition des Psaumes, nous hésitons à dire que ce spécimen de traduction biblique nous donne pleine satisfaction. On sent bien qu'il s'agit là d'une sorte de texte hiératique, auquel on hésite à appliquer les règles communes. En définitive, à quel public les nouveaux traducteurs allemands s'adressent-ils ? Est-ce à un groupe restreint d'érudits ? En ce cas, on ne leur donne pas assez. Est-ce au public lettré ? Mais ce public, à moins d'une préparation toute spéciale que vous ne sauriez exiger de lui, ne pourra pas saisir la valeur de vos corrections de texte d'après l'hébreu. Ce même public s'inquiétera aussi de ces signes qui coupent trop fré-

quemment la phrase, crochets de différente nature, emploi de types différents. J'aurais voulu, pour ma part : 1° un texte débarrassé de toute espèce d'impedimenta, d'où l'on aurait exclu les titres et notations dites musicales et n'offrant que les lacunes strictement nécessaires ; 2° un appareil de notes justificatives et explicatives, suffisamment complet, courant au bas des pages ; 3° les corrections de texte, exigeant l'emploi de l'hébreu, renvoyées comme on l'a fait ici, au talon du volume, bien qu'on puisse soutenir qu'il y aurait place pour elles sous la rubrique n° 2 si on ne leur donne pas un développement excessif, la discussion critique du texte étant plutôt du domaine du Commentaire proprement dit.

En somme et malgré ses très réels mérites, la traduction des *Psaumes* de M. Kautzsch nous semble porter les marques d'une époque de transition ; elle nous paraît à mi-distance entre les traductions ecclésiastiques et édifiantes du passé et les traductions purement scientifiques et littéraires de l'avenir.

III. — M. Rosenmann s'est proposé de tirer au clair un certain nombre de passages caractéristiques du livre deutéro-canonique de *Tobit*. Sa monographie est un modèle de sobriété et de précision. L'auteur, s'appuyant sur les résultats de sa recherche, insiste très vivement pour qu'on fixe la composition du livre au IIe siècle avant l'ère chrétienne, date relativement reculée et à laquelle se sont rangés nombre de critiques, tandis que d'autres descendent jusqu'à l'époque chrétienne ou post-chrétienne. L'hypothèse traditionnelle, qui rapprochait la composition du livre des événements qui ont servi à l'auteur de cadre, a été abandonnée par tous ceux qui ont reconnu le caractère artificiel et moral de cet intéressant écrit. Nous ne nous engagerons pas, à notre tour, dans cette discussion de date, qui continuera de rester ouverte malgré les efforts de M. Rosenmann. Quiconque s'occupe de la littérature deutéro-canonique de l'Ancien Testament ne manquera pas de consulter sa dissertation, aussi ingénieuse qu'érudite, et mettra à profit ses indications.

IV. — M. von Gall défend l'unité du livre de *Daniel* contre des attaques qui se sont déjà produites lors des discussions qui ont mis au jour ce qu'on peut appeler la non-authenticité et la non-historicité générales de cet écrit. En ce temps-là, c'étaient plutôt les conservateurs avisés qui tentaient de faire la part du feu en entreprenant de plaider l'antiquité des chapitres où les marques de modernité étaient moins apparentes. Aujourd'hui, la critique, devenue très méfiante à l'endroit de l'intégrité des livres apocalyptiques et pseudépigraphes de la Bible et encouragée par les récentes hypothèses sur l'origine de l'*Apocalypse de S. Jean*, s'attache à relever les incohérences, les discordances, les hétérogénéités de différente nature qui peuvent se signaler au livre de *Daniel* et ne répugne pas à admettre que, à un noyau primitif datant de

l'insurrection des Macchabées, seraient venues se joindre des additions de date plus moderne.

M. von Gall, dans une argumentation nourrie, s'est proposé d'établir que les deux éléments principaux du livre de *Daniel*, les récits, d'une part, les prophéties de l'autre, se commandent et s'appellent réciproquement. Il n'y a donc pas lieu de supposer plusieurs plumes, plusieurs auteurs et plusieurs dates, sauf en ce qui concerne la prière de confession (IX, 4-20), qui s'ajuste mal au contexte.

Maurice VERNES.

Histoire du peuple d'Israël, par Ernest RENAN. Tome V, Paris, Calmann Lévy, 1894, in-8, 427 pp.

La chronologie des livres d'Esdras et de Néhémie, par Ch. HUYGHE, S. J.; Paris, Bureaux de la *Revue des questions historiques*, 1893, in-8, 46 pp.

L'empereur Claude et les Antisémites Alexandrins d'après un nouveau papyrus, par Théodore REINACH; Paris, Durlacher, 1896, in-8, 18 pp.

Juifs, par Théodore REINACH (extrait de la *Grande Encyclopédie*), Paris, Lamirault, 1894; in-18, 95 pp.

I. — La famille de M. Renan a veillé avec un soin pieux à la publication du manuscrit, entièrement achevé par l'auteur, qui était destiné à former le tome Ve et dernier de l'*Histoire du peuple d'Israël*. En y joignant les sept volumes de l'*Histoire des origines du christianisme*, nous nous trouvons en face d'une maîtresse œuvre, qui embrasse l'évolution du système religieux et moral conçu en Palestine par les Hébreux, puis mené à la conquête du monde gréco-romain par les disciples de Jésus de Nazareth.

Selon le tempérament et l'éducation de chacun, les parties successives de cet admirable tableau ont été jugées assez diversement. Les uns ont relevé ce que la critique des faits et des textes pouvait laisser à désirer en rigueur et en précision ; les autres ont protesté contre l'esprit d'un travail, qu'aucune des confessions religieuses du présent ne pouvait avouer comme sien; quelques-uns ont fait une chose plus singulière, qui a été de dénoncer l'immoralité de la doctrine historique professée par l'auteur.

Aujourd'hui que l'œuvre, dans ses majestueuses proportions, s'est imposée au respect de tous, on comprend que Renan a opéré dans les études d'histoire religieuses une véritable révolution, en répudiant l'esprit théologique auquel il substitue l'esprit purement laïque de la recherche à la fois passionnée et désintéressée. Dans son *Histoire du peuple d'Israël* comme dans son *Histoire des origines du christianisme*, Renan a mis tout son cœur, toute sa foi — et elle était singulièrement robuste — dans les libertés intellectuelles et morales qui constituent la dignité de l'homme; mais il s'était, dès le premier jour, débarrassé de ce préjugé, commun aux croyants de toute dénomination, que sa des-

tinée personnelle était intéressée à la mise en évidence, dans les écrits sacrés du judaïsme et du christianisme, de « la vérité religieuse ». Esprit foncièrement émancipé, il a parlé de Moïse, d'Isaïe, de Jésus, de saint Paul et de saint Pierre avec l'exquise supériorité d'un homme qui n'est pas lié par les modes de penser et de sentir du passé, — ce passé eût-il déterminé l'évolution de la civilisation dans le monde occidental.

Là est le mérite incomparable d'une œuvre qui, par sa valeur philosophique, dépasse singulièrement le niveau des idées courantes et qui, en présence de la réaction intellectuelle et religieuse de plus en plus sensible en ce moment, ne peut qu'être appelée à grandir.

Après avoir rendu un nouvel hommage à l'inspiration de l'*Histoire du peuple d'Israël*, nous n'avons pas grand goût à nous engager dans des critiques de détail. On a remarqué avec raison que ce volume, qui traite de l'*Autonomie juive* après les victoires remportées par les Macchabées et du *Peuple juif sous la domination romaine*, n'apportait point de résultats inédits. M. R. a pris acte de la situation des questions relatives à l'état politique, social, religieux du judaïsme aux environs de l'ère chrétienne, sans entreprendre de la modifier dans ses termes généraux. C'était l'attitude qu'il avait adoptée dans les volumes précédents, mariant, non sans quelque goût du paradoxe, sa vieille théorie du monothéisme primitif des Hébreux aux résultats littéraires de Reuss et de Kuenen.

En vérité, du moment où l'on sait franchir les limites étroites des préoccupations purement archéologiques ou philologiques, quelles hautes jouissances en un tel ouvrage pour tout homme épris des idées de liberté, d'indépendance, de dignité humaines! Quelle noble confiance dans le progrès, quel ferme jugement sur des aberrations qui ont causé le plus grand dommage et entravé la marche des sociétés civilisées vers la lumière! Je citerai, à titre d'exemple, quelques lignes sur les chances d'avenir de la vérité, empruntées à la conclusion du livre, et une ferme déclaration sur l' « Exégèse messianique ».

« L'avenir immédiat est obscur, dit Renan dans ses dernières pages, — qu'il a spirituellement fait précéder de la clausule en honneur au moyen âge « finito libro, sit laus et gloria Christo »..., — mais l'avenir ultérieur est sûr. L'avenir, en définitive, ne croira plus au surnaturel; car le surnaturel n'est pas vrai et tout ce qui n'est pas vrai est condamné à mourir. Rien ne dure que la vérité; cette pauvre vérité paraît bien abandonnée, servie qu'elle est par une minorité imperceptible! Soyez tranquilles; elle triomphera... Le faux ne fonde pas, tandis que le petit édifice de la vérité est d'acier et monte toujours. »

Quant à cette exégèse allégorique, typique, prophétique, qui dénaturait déjà les livres sacrés du judaïsme dans les écoles des docteurs d'Israël contemporains d'Hérode et de Philon, mais dont les inconvénients devaient grossir démesurément lorsque l'Église imposa à l'enseignement l'explication messianique de l'Ancien Testament, M. R. la qualifie

avec une juste sévérité : « Le texte sacré était un grimoire, qu'on prenait en soi même, indépendamment de l'intention de l'auteur et où l'on cherchait toutes les combinaisons possibles. De là, l'étrangeté inouïe de toute l'exégèse du Nouveau Testament, qui semble un défi au bon sens, soit qu'elle joue sur l'hébreu, soit qu'elle ait pour base la version grecque ou les Targums araméens... Le texte sacré n'était plus qu'une matière à jeux d'esprit, où chacun taillait à sa fantaisie. Les mots bibliques, pris comme les boules d'un jongleur, pouvaient servir aux thèses les plus opposées, les règles les plus simples du raisonnement étant, dans ce jeu de bilboquet, totalement négligées. »

C'est pourtant ce « jeu de bilboquet » qui, entre les mains des auteurs des Évangiles, des Actes des apôtres et de l'Épître aux Hébreux, sous la plume fiévreuse et spécieusement logique d'un saint Paul, a donné naissance à toute la théorie apologétique du christianisme, enseignée encore à la fin du XIXe siècle dans les différentes églises qui se réclament de Jésus; battue en brèche depuis quelques années par l'application des méthodes critiques aux textes hébreux, c'est à peine si elle est ébranlée chez un tout petit nombre. C'est faire œuvre d'assainissement que d'en dénoncer la fausseté et les dangers.

C'est seulement quand on a rejeté cette mensongère exégèse messianique qu'on peut commencer à s'intéresser à cette littérature religieuse du judaïsme, dont M. R. a vigoureusement dénoncé les faiblesses ou les périls, mais dont il loue la haute inspiration en ces termes magnifiques : « La trace d'Israël sera éternelle. Israël a le premier donné une forme au cri du peuple, à la plainte du pauvre, à la réclamation obstinée de ceux qui ont soif de justice. Israël a tant aimé la justice que, ne trouvant pas le monde juste, il le condamne à finir. »

Quand, à force de défendre la Bible d'une certaine manière, on aura achevé de la discréditer pour les esprits qui sont soucieux de vérité, les personnes qui blâment le plus amèrement Renan d'avoir traité un Isaïe, un Jérémie ou un Amos de «socialistes fougueux», seront trop heureuses d'invoquer l'autorité de l'*Histoire du peuple d'Israël* contre ceux qui, arguant assez habilement des excès de l' « exégèse messianique », se refuseraient à comprendre désormais les livres sacrés du judaïsme dans les matières constituant l'éducation humaine et libérale.

Pour notre part, nous savons un gré infini à Ernest Renan d'avoir terminé sa belle carrière de savant et de philosophe par des vues si amples et si nettes jetées tant sur le passé que sur l'avenir des sociétés.

II. — M. Huyghe s'applique, à son tour, au curieux problème de chronologie soulevé à l'occasion des restaurateurs de l'état juif au Ve siècle avant notre ère, le *sofer* Esdras et le gouverneur Néhémie. M. van Hoonacker a proposé d'intervertir l'ordre de ces deux personnages en supposant qu'un grave désordre s'est introduit dans les feuillets des deux livres bibliques auxquels leurs noms sont attachés. Le nouveau

critique discute avec un très grand soin cette hypothèse et aboutit à maintenir la relation chronologique généralement admise.

III et IV. — M. Théodore Reinach a discuté avec une incontestable compétence et une grande virtuosité un fragment, récemment découvert, d'un papyrus grec, qui s'ajuste à un fragment de papyrus appartenant au Musée de Berlin, lequel M. Wilcken avait étudié. Ces fragments sont relatifs à un procès qui se déroula devant l'Empereur Claude à Alexandrie, sans doute en l'an 41 de notre ère, et où certains personnages hostiles à la colonie juive de cette ville portent une accusation contre le roi Agrippa, dans lequel M. Reinach reconnaît Hérode Agrippa Ier.

Dans un article intitulé *Juifs*, M. Reinach a résumé d'une façon très précise ce qui concerne le judaïsme depuis la destruction de Jérusalem par Titus. On ne saurait trop recommander ce substantiel écrit aux historiens, aux littérateurs et aux publicistes.

Je saisis l'occasion qui s'offre à moi de rendre compte de publications relatives au judaïsme, pour dire deux mots de questions auxquelles je suis personnellement mêlé.

Dans le compte rendu, récemment paru à cette même place (*Revue* du 18 avril 1898), de mon mémoire sur *les Légendes locales dans les livres historiques de la Bible*, il me paraît que l'auteur n'a pas saisi exactement mon point de vue. La question de rédaction, ou de *date de rédaction* des livres bibliques, est ici secondaire; ce qui est de plus grande importance, c'est de savoir si un certain nombre de récits recueillis aux livres bibliques, doivent être tenus pour le remaniement de rédactions très anciennes, contemporaines, ou peu s'en faut, des événements rapportés, ou s'il est préférable de les considérer comme éclos auprès de monuments, tombeaux, autels, stèles, arbres et fontaines consacrés en tant que légendes locales, attachées aux dits monuments. En ce cas, les récits en question, notamment ceux qui se rapportent à la période dite des Juges, antérieurement à David, pourraient être tenus pour contemporains de l'époque pour laquelle nous supposerons les monuments encore existants, soit l'époque de David, soit celle d'Ézéchias ou de Josias, soit l'époque de Néhémie ou ve siècle avant notre ère, soit peut-être le ive siècle.

Mais il est absolument licite, il est même à propos, de distinguer la question de la « date d'existence du monument » de la question antérieure du « rattachement de la légende à un monument ».

Je sais que, sur le premier de ces points — la question de la date des monuments, — l'on s'incline à croire que les sanctuaires et monuments d'un caractère religieux existant en dehors de Jérusalem ont été systématiquement détruits par les réformateurs tels qu'un Ézéchias et un Josias. Admettons le fait dans toute son extension, admettons que ces monuments n'ont pas été restaurés après la tourmente, j'ai peine à comprendre que les tombeaux et les monuments d'un caractère privé ou civil aient été englobés dans cette proscription.

En somme, des monuments de divers caractère, auxquels s'attachaient traditionnellement des récits et des légendes, et la persistance de ces monuments jusqu'aux environs de la destruction de Jérusalem ou jusqu'à l'époque de Néhémie, ou même jusqu'aux environs de la conquête d'Alexandre, voilà, ce me semble, des éléments dont il importera de tenir sérieusement compte à l'avenir dans la discussion des sources qui ont été à la disposition des écrivains des livres historiques de la Bible.

Je reviendrai également en quelques mots sur la question de l'authenticité des livres prophétiques; j'ai proposé à différentes reprises de considérer ces livres comme composés de toutes pièces à une époque postérieure à leurs auteurs prétendus, comme des écrits franchement pseudépigraphes. J'ai émis l'opinion que, si l'on reculait devant cette conclusion hardie, on se verrait néanmoins dans l'obligation d'éliminer comme interpolations les portions de ces livres qui portent visiblement la marque de préoccupations contemporaines de la Restauration, de façons de penser post-exiliennes. J'avais résumé ma thèse dans ce dilemme : ou composition libre, ou remaniements tendanciels.

J'ai eu la satisfaction de constater dans les dernières Introductions à l'Ancien Testament parues en Allemagne, que la liste des morceaux, des fragments plus ou moins étendus, que l'on tient pour introduits après coup dans les prophéties bibliques, s'allonge très rapidement. Mais voici à ce sujet quelques indications d'une haute portée, contresignées par un théologien de langue française qui a manifesté le plus vivement contre mes propositions sur l'inauthenticité des livres hébreux de prophétie. Je les emprunte au compte rendu d'un récent commentaire allemand consacré au recueil des « douze petits prophètes » (*Revue de l'histoire des Religions*, nº de janvier-février, 1898, p. 89 et suiv.).

« L'auteur, dit M. Piepenbring, partage les vues qui prévalent de plus en plus parmi les critiques, depuis une vingtaine d'années, et d'après lesquelles nos livres prophétiques ne nous sont nullement parvenus dans leur teneur primitive, mais ont été soumis comme les livres historiques de l'Ancien Testament à bien des remaniements, avant d'atteindre leur forme actuelle. Il s'applique donc à mettre en relief les additions postérieures en les faisant imprimer en italique, pour qu'on puisse les distinguer à première vue du texte authentique. — Relativement au livre de Michée, dont l'unité a été défendue jusque dans ces derniers temps, M. Nowack (l'auteur du commentaire) accepte le point de vue opposé, *qui nous paraît mieux fondé* [dit M. Piepenbring] *et qui n'attribue à Michée autre chose, ou à peu près, que les trois premiers chapitres du livre qui porte son nom* [c'est-à-dire les deux cinquièmes seulement]. » M. Piepenbring continue en exposant avec quelle désinvolture les scribes de l'époque de Néhémie (vᵉ siècle avant notre ère) traitaient les vieux écrits du VIIIᵉ siècle : « Ici, comme ailleurs, des rédacteurs postérieurs ont cru devoir compléter les anciens oracles... Les scribes qui se sont mis à former nos livres prophétiques

ont trouvé que le ton de réprimande à peu près exclusive qu'on y rencontre ne répondait pas bien aux nouveaux besoins de la communauté juive. Ils les ont donc complétés en y ajoutant des promesses de salut, des promesses messianiques. C'est ce que l'on constate chez Amos, chez Isaïe et aussi dans le livre de Michée. — Au sujet des trois prophètes contemporains de Jérémie, Sophonie, Nahum et Habacuc, la critique moderne a également reconnu qu'il fallait renoncer à l'idée de l'unité absolue de ces livres, généralement admise autrefois. Mais on est loin d'être d'accord sur les textes à éliminer ou à conserver. » En ce qui touche les six derniers chapitres de Zacharie (IX-XIV), que l'école critique faisait remonter avant l'exil, M. Piepenbring déclare être d'accord avec l'auteur du commentaire « quand il assigne à tous ces morceaux une origine post exilienne ».

Voilà de sérieuses concessions. Nous attendons avec confiance le moment où Ézéchiel et le Deutéro-Isaïe seront à leur tour entrepris. Quant au livre de Jérémie, il formera le morceau de résistance à cause de la question connexe du Deutéronome, qui domine en ce moment les études bibliques et nous paraît l'obstacle décisif à une conception véritablement moderne et rationnelle du développement religieux et littéraire du peuple d'Israël.

Maurice VERNES.

L. GAUTIER. **Bibliographie des Chansons de geste** (complément des *Épopées françaises*). Paris, Welter, 1897, in-8 de IV-316 p. Prix : 20 francs.

Heureux l'érudit qui réussit, avant de disparaître, à achever, je ne dirai pas tous les travaux qu'il avait projetés — ce bonheur se rencontra-t-il jamais ? — mais du moins à mener à bonne fin l'œuvre capitale, l'œuvre favorite à laquelle il avait consacré le meilleur de lui-même ! Le très regretté L. Gautier n'a pas eu cette joie : son grand ouvrage sur notre vieille poésie épique reste incomplet, et il s'était résigné lui-même, dans les derniers temps de sa vie, à le laisser tel [1]. Il a du moins pu voir imprimé ce beau volume, auquel il a dû consacrer ses derniers instants de travail. Il aura compris sans doute que, de tout son livre, c'est cette partie qui rendra les services les plus durables et ç'aura été là une singulière consolation pour cette âme de savant si noblement désintéressée.

Il semble que rien ne soit plus impersonnel qu'une bibliographie. Mais la personnalité de L. Gautier était si accentuée, si exubérante, qu'elle a mis sa marque même sur cette liste de noms et de titres. On y retrouvera ses qualités ordinaires, dont l'excès se tournait parfois en défauts, sensibles aux yeux des plus indulgents : sur ce sujet qui lui tenait tant au

---

1. Il y manque l'étude d'une partie du cycle de Guillaume, de celui de Doon tout entier, des cycles provinciaux et de l'épopée provençale.

cœur, il ne croyait jamais en avoir assez dit et ne s'apercevait point que parfois il lassait; passionné de clarté, il ne croyait jamais avoir assez fait pour épargner la peine du lecteur, et il préférait une répétition à un renvoi. Ces deux préoccupations ont abouti, comme nous le verrons, à lui faire grossir à l'excès ce volume : l'éditeur ne s'en plaindra peut-être pas; mais le travailleur trouvera certainement un peu lourd le prix de cet indispensable instrument de recherches [1].

Avant d'insister sur ce défaut, il n'est que juste de louer l'ordonnance simple et claire du livre : il se divise, à l'image de la partie correspondante du célèbre ouvrage de Nyrop, en deux sections : Bibliographie générale ; Bibliographie spéciale. La première se subdivise en huit chapitres (dont il n'eût pas été inutile de reproduire les titres à la table) qui épuisent vraiment la matière [2]; la seconde se compose d'une série de notices, disposées selon l'ordre alphabétique des chansons, et dans chacune desquelles les ouvrages sont mentionnés d'après la date de leur publication ; le livre est complété par une table alphabétique comprenant les noms des chansons, des poètes, des ouvrages de critique, de leurs auteurs, etc [3].

Ce plan est excellent et il faut reconnaître qu'il a été en général fort bien rempli. Nous n'étonnerons personne en disant que les mieux informés trouveront à s'instruire, notamment dans la première partie : l'auteur s'est imposé le fastidieux travail de dépouiller tout ce qui a été écrit sur notre épopée depuis Fauchet ; il y a là tous les matériaux pour une histoire de la critique, de ses incertitudes et de ses aberrations, de 1581 aux environs de 1830. Ce sujet sera traité un jour et il sera fécond en détails piquants : la richesse ici déployée n'est donc point surabondance. En revanche, était-il nécessaire de suivre, dans ses plus infimes manifestations, l'opinion contemporaine? Y avait-il lieu de citer jusqu'à des articles de journaux, émanant de plumes souvent plus brillantes qu'autorisées [4]? Était-il nécessaire, à propos de la versification des chansons de geste, de citer tout un lot d'ouvrages généraux sur la versification française (voy. n° 440 ss.) ? Si les bibliographes forcenés nous donnent tort, nous ferons du moins remarquer que certains articles dépassent incontestablement le cadre de l'ouvrage : telles des dissertations-

---

1. Il est bien fâcheux que le livre n'ait pu être mis à jour. Cette bibliographie s'arrête, à proprement parler, à 1890; l'auteur a bien essayé de mentionner les publications « les plus importantes » qui ont paru depuis, mais son choix est fort restreint et souvent bien arbitraire.

2. Tout au plus peut-on trouver qu'au chapitre IV un tableau des manuscrits, accompagné d'une description très sommaire, eût été à sa place ; les notices qui leur sont consacrées au cours des *Épopées françaises* sont à la fois prolixes et insuffisantes.

3. Toutes ces catégories eussent pu être distinguées plus nettement par la typographie.

4. Voy. par exemple les nos 153, 156, 163, 2422.

sur « l'honneur dans les chansons des troubadours » (612), les chansons de croisade des trouvères (615), et même le sentiment de la nature au moyen âge (479).

La même surabondance se retrouve dans la seconde partie, où l'auteur a jugé utile de reproduire in extenso ou peu s'en faut le titre des ouvrages mentionnés dans la première : il suffisait d'une très brève indication ou même d'un renvoi pur et simple. Il y a là un véritable gaspillage de place et de temps [1]. Mais ce sont en somme de très légers défauts que ces excès d'un zèle louable et touchant [2].

A. Jeanroy.

Speculum perfectionis, seu S. Francisci Assisiensis Legenda antiquissima auctore fratre Leone, nunc primum edidit Paul Sabatier. Paris, Fischbacher, 1898. In-8 de ccxiv-376 p. 12 fr.

Peu d'hommes ont plus fait que M. P. Sabatier pour le bon renom de la science française. Non seulement sa Vie de saint François d'Assise, qui en est à son vingtième tirage, a rencontré l'accueil le plus flatteur, mais la manière même dont il l'a préparée et dont il en réunit les compléments nécessaires offre un modèle de constance et d'abnégation. Depuis de longues années il passe une partie de sa vie dans la petite ville d'Assise où il transporte sa famille, et où il vit littéralement dans une salle de la mairie mise à sa disposition par une municipalité qui le regarde avec raison comme un de ses plus dévoués, un de ses plus illustres concitoyens. Il connaît sur le bout du doigt la topographie comme la bibliographie de l'histoire du Poverello ; de même qu'il revoit en imagination les sanctuaires disparus, de même il sait expliquer au touriste par un jour sombre la teinte que prend au soleil chacune des ruines qui rappellent son héros.

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est une biographie de saint François écrite, moins d'un an après sa mort, par un homme qui avait été son

---

1. De même dans la première partie, M. L. G. renvoie, à propos de chaque chanson, au passage correspondant de Nyrop. Cela peut avoir quelque utilité, mais ce qui n'en a aucune, c'est de reproduire chaque fois le titre de l'original et celui de la traduction italienne. Voilà une indication qui aura été donnée en tout de cent à cent vingt fois. On pourrait faire la même observation à propos du livre de Jonckbloet dans le chapitre consacré à la geste de Guillaume.

2. Comme dans tous les ouvrages de ce genre, on pourra relever dans celui-ci, cela va sans dire, quelques erreurs de date ou de classement et un certain nombre de distractions. N° 473, la dissertation indiquée est sans rapport avec le sujet du chapitre ; les nos 479 et 620, 737 et 1195 font double emploi ; n° 731, la dernière édition indiquée du *Willehalm* est de 1833 ; il en a paru plusieurs depuis ; n° 1973, il eût été utile d'indiquer que cette publication est un extrait de la *Revue des langues romanes*. — P. 281, à l'article *Nimphe*, le renvoi a été oublié ; p. 283, à la fin de l'article *Ogier de Danemarche*, au lieu de *Rome*, lire *Reims* ; p. 311, à *Vincenzo* ajoutez *Crescini*.

secrétaire, son ami, son confesseur, son garde-malade. L'objet du biographe est de faire échec à frère Élie, alors tout-puissant parmi les Franciscains, qui tendait à transformer subrepticement, avec l'appui de Rome, l'œuvre du fondateur, à éliminer l'esprit de pauvreté, le soin des lépreux, à tout ramener à la prédication. Frère Léon se déclarait courageusement contre cette tentative et brisait le tronc de marbre disposé pour recevoir les offrandes destinées à élever une somptueuse église en l'honneur de l'apôtre de la pauvreté. M. Sabatier, que d'ingénieuses inductions avaient amené à conclure que le *Speculum Vitae S. Francisci* de 1509 contenait une partie d'une très ancienne biographie de saint François (p. XXIII-XXIV), prouve l'authenticité du récit de frère Léon par la conformité qu'il offre avec le testament du saint, par l'abondance des détails qu'il fournit sur ses souffrances physiques, sur ses rapports de pieuse tendresse avec sainte Claire, par la sobriété observée touchant les miracles de saint François et par les citations de la Règle de 1221 plus fréquentes encore que celles de la règle de 1223. M. Sabatier étudie, d'ailleurs, de très près les rapports de cette biographie avec toutes celles qu'on a déjà publiées et donne une ample description des manuscrits qu'il a consultés.

Charles DEJOB.

Arth. ENGEL et R. SERRURE. **Traité de numismatique moderne et contemporaine**; 1re partie, époque moderne (XVIe-XVIIIe siècle). E. Leroux, 1897. In-8° de 611 pp., 363 illustrations, 20 fr.

MM. Engel et Serrure continuent avec une louable persévérance le traité général de numismatique qu'ils ont entrepris il y a neuf ans. En effet, en 1891, ils offraient au public un volume consacré aux monnaies émises dans les pays de civilisation latine et grecque durant l'Empire d'Occident jusqu'à sa chute et durant l'Empire d'Orient jusqu'au milieu du VIIIe siècle; trois ans plus tard, paraissait un second volume traitant de la numismatique du moyen âge, dans le même cadre géographique, jusqu'à l'apparition du gros d'argent. Le volume que j'ai sous les yeux concerne la numismatique moderne depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'à l'adoption du système décimal. La lacune qui, par le fait existe entre le XIIIe et le XVIe siècle, sera prochainement comblée car le tome dans lequel sera étudiée cette période de trois siècles est déjà en partie imprimée. Tous ces volumes ne portent pas une tomaison suivie, les auteurs ayant voulu laisser à chacun la liberté d'acquérir celui qui lui conviendrait, mais ils forment un tout qui dans son ensemble sera d'un très grand secours aux numismatistes. Les commençants, ceux qui, dans leurs pérégrinations, veulent emporter un *vade-mecum* commode à mettre en poche, se muniront du *Manuel Roret* de M. Blanchet; mais quand il s'agira de travailler à tête reposée, ils auront sur leur

bureau et sous la main le *Traité* plus détaillé, plus complet, mais aussi plus encombrant, de MM. E. et S.

Le premier chapitre traite des monnaies royales de France depuis Louis XII jusqu'en 1793, en y comprenant quelques pièces obsidionales; les terres souveraines ou de franc-alleu enclavées dans le royaume forment le sujet du second chapitre : c'est *Henrichemont*, en Berry, aux Béthune Sully; *les Dombes* aux Bourbons-Montpensier; *Orange* aux Nassau qui, dépossédés en 1714, firent revivre le titre de la principauté à l'attribuant à une partie de la Gueldre; le *Comtat Venaissin* au Saint-Siège.

Ensuite (chap. III), viennent les Pays-Bas depuis Charles-Quint jusqu'à Napoléon Ier ; on y remarque les monnaies frappées pendant le règne éphémère de François d'Anjou, le numéraire municipal de Gand, celui des États de Brabant et de Flandre révoltés contre l'Espagne: celui de la Révolution brabanconne (1789), etc. — Les Iles Britanniques (chap. IV) forment six paragraphes relatifs à l'Angleterre depuis Edmond VI jusqu'à Jacques Ier; l'Écosse depuis Marie Stuart jusqu'à sa réunion à l'Angleterre; la Grande Bretagne de 1603 à 1800. — Le chapitre V consacré à l'Allemagne, depuis Maximilien Ier jusqu'en 1800, forme un travail considérable qui remplit deux-cent-soixante-quatre pages du volume. On y trouve une riche collection de renseignements de toute sorte qui, jusqu'à ce jour, étaient peu ou point connus en France, sur les deux cent cinquante-deux ateliers répartis entre les dix cercles établis par Maximilien Ier. On ne saurait être trop reconnaissant envers MM. E. et S. des patientes recherches faites par eux dans une foule de publications plus ou moins importantes, disséminées un peu partout. Grâce à eux on peut se rendre compte d'un certain nombre de monnaies souvent rencontrées et dont on ne peut connaître l'attribution et, encore quand on la découvre, qu'après avoir cherché pendant plusieurs heures. — A la suite de l'Allemagne proprement dit, MM. E. et S. ont placé le royaume de Bohême, la Moravie, la Silésie et la Prusse. Dans le chapitre VI, se trouve le royaume de Hongrie, la Transylvanie, les monnaies des princes Batthyani, Eszterhazy et du cardinal Pazmann, archevêque de Gran.

La Suisse avec ses treize cantons et ses quatorze pays associés ou confédérés occupe le chapitre VII. — L'Italie (chap. VIII) est représentée par soixante-treize paragraphes auxquels il faut ajouter six sous-chapitres relatifs aux possessions insulaires et coloniales : Malte, la Sardaigne, la Corse, Raguse et les possessions des républiques de Venise et de Gênes.

On passe ensuite à l'Espagne (chap. IX), au Portugal (chap. X), au Danemark, à la Norvège et à la Suède (chap. XI), à la Pologne (chap. XII), à la Russie (chap. XIII) Le dernier chapitre traite des monnaies des colonies européennes d'outre mer, espagnoles, portugaises, anglaises, françaises, hollandaises, danoises, suédoises et prussiennes.

On comprend qu'il est difficile de présenter le compte rendu d'un ouvrage comprenant une telle masse de matières et de détails sans être forcé de faire une sorte de table. C'est une description analytique et méthodique, mais non pas un traité posant des questions sur lesquelles il y a lieu de discuter. Cette réflexion n'est pas pour diminuer le mérite du livre qui est d'une utilité incontestable pour le numismatiste, pour le chercheur, pour le collectionneur et même pour le curieux. MM. Engel et Serrure ont rendu un véritable service en présentant, les premiers, un aussi vaste ouvrage de vulgarisation qui manquait.

A. de Barthélemy.

G. Hanotaux, **Tableau de la France en 1614. La France et la royauté avant Richelieu.** Paris, Didot, 1898, in-18, IV-406 pp.

Ce volume est la reproduction des pages 157 à 551 (livre IIe, *Le royaume et la royauté en 1614*) du tome Ier de l'*Histoire de Richelieu*. L'auteur s'est contenté de faire une préface, de modifier la conclusion en écartant ce qui avait trop directement trait à Richelieu [1], et de restreindre le nombre et l'étendue des références, — ce qui est souvent regrettable, car ces références (surtout celles de *La France en 1614*) étaient en général très intéressantes.

« Le présent volume, dit la préface, forme un tout. » C'est un éloge, mais c'est aussi une critique. Ces quatre cents pages se détachent si aisément de l'*Histoire de Richelieu*, elles se suffisent si bien à elles-mêmes, qu'on se demande, non sans inquiétude, si elles sont autre chose qu'un brillant hors-d'œuvre. Mais elles ont déjà été examinées ici-même en tant qu'elles font partie d'un plus vaste ensemble [2]; je veux étudier aujourd'hui ce volume tel qu'il se présente, c'est-à-dire comme un *Tableau de la France en 1614*, sans me soucier de savoir quels rapports l'unissent à une autre œuvre.

Ce volume tient-il ce qu'il promet ? Est-ce vraiment un tableau de « la France et la royauté avant Richelieu » ? C'est plus et moins, c'est (après tant d'autres) une philosophie de l'histoire de France. On espérait de M. Hanotaux une forte étude sur l'œuvre de Henri IV et sur la situation du pays après sa mort. Cette étude nous ne l'avons pas. A sa place, nous avons un résumé de toute l'histoire de France, depuis le temps des Ibères jusqu'à Richelieu — et même parfois après Richelieu, jusqu'à la nuit du 4 août — résumé très brillant, d'une lecture très agréable, parfois charmante, mais vague comme toutes les généralités de ce genre, et couronné par une conclusion plus ambitieuse et plus

---

1. Et de supprimer (voy. p. 85) une phrase malencontreuse qui avait été signalée en 1893 par M. Fagniez (*Revue hist.*, t. LIII, p 383 n. 1).

2. Par M. Farges, t. XXXVI, p. 335.

vague encore. Ces généralités ne sont pas neuves, elles traînaient à terre depuis Thierry et Guizot; M. H. les a ramassées, et les a groupées autour d'une idée centrale, qui paraît bien être le fond de sa philosophie de l'histoire : le sentiment profond, le respect, c'est trop peu dire, l'adoration de l'autorité [1]. Il salue avec une sorte de joie tous les triomphes de la monarchie centralisatrice, toutes les défaites de l'esprit d'indépendance; pas un mot de pitié pour les vaincus, pas un mot de regret pour les privilèges des classes, les franchises et les libertés locales. La notion d'*État* est pour lui la notion fondamentale, elle lui cache tout le reste et c'est à la *raison d'État* qu'il demande le secret de notre histoire. Il y a en lui du légiste du XIVe siècle et de l'intendant du XVIIe. Sa politique (je parle, est-il besoin de le dire? de M. Hanotaux *historien*) est une politique exclusivement continentale et, en dépit de son admiration pour Henri IV et pour Richelieu, qui aimèrent les entreprises lointaines, il regrette (p. 85) que « le prestige de la mer et le chant des sirènes nous aient plus d'une fois séduits ».

S'il se sépare, sur plus d'un point, de ses devanciers les historiens de l'école libérale, il partage avec eux l'illusion, bizarre et quelque peu naïve, qui consiste à croire que l'évolution de l'histoire de France est achevée, ou du moins fixée, au moment même où l'on prend la plume pour la décrire : « Le voyage, dit-il, est accompli. Nous savons, nous; mais nos pères ne savaient pas. » Assurément les Français de 1614 ne prévoyaient ni la royauté selon la charte ni la république parlementaire; mais savons-nous beaucoup mieux ce que demain nous réserve, et de quel droit pourrions-nous nous imaginer que l'histoire va s'arrêter parce qu'il nous plaît de l'écrire?

Ces réserves n'atteignent en rien le premier chapitre du livre, la description des provinces, de la ville et de la cour. A la lire en 1893, nous avions éprouvé une impression délicieuse : c'était la fraîcheur, la grâce et aussi le grouillement à la vie. Cette impression, on la retrouve encore tout entière, et cependant ces pages ont déjà vieilli. Le style, incisif et pittoresque, n'est pas exempt d'afféterie; la phrase, bien faite, est souvent trop bien faite : voyez, par exemple, pages 12 et 13, la Bretagne qui « se berce de ses légendes mélancoliques, de ses chansons monotones, et s'endort, parmi les genêts, dans un sommeil qui mêle les lassitudes de l'indolence à la crapule de l'ivrognerie ». Malgré soi, on pense à un autre *Tableau de la France*, celui de Michelet : comparaison redoutable. Ce voyage en France est bien rapide; l'auteur y fait, à la vérité, vivre nos provinces, mais quelquefois en ajoutant à sa peinture des traits postérieurs à 1614; et toujours il se croit obligé de dire sur chacune d'elles un mot d'une concision spirituelle. Il supprime

---

1. Voy. déjà Farges *art. cité*, et G. Monod, *Revue hist.*, LIII, p. 74, et aussi n° de mai 1898. Comparez avec la philosophie de l'histoire de France de Quinet, ou même avec celle de Taine.

les réserves nécessaires, il nous présente une Bretagne toute ligueuse, un Lyon tout dévoré par la « passion catholique », oubliant qu'il y eut en Bretagne un parti royaliste et à Lyon un parti huguenot. Il nous donne pour le Béarn (sans indiquer nettement ses sources, p. 22) des traits qui conviennent mieux au pays basque : comment le langage béarnais pourrait-il paraître « fort singulier » à qui vient de Gascogne?

Dans les chapitres suivants, on trouve trop de ces passages qui pourraient aussi bien servir de préface à une étude sur n'importe quel sujet d'histoire de France. Ce que dit M. H. de l'influence respective des Celtes, des Romains, des Germains, « blonds, bruns et roux » (p. 389), ce qu'il dit du régime féodal est vrai et faux comme tout ce qui est trop général et trop vague. Il critique assez bien (p. 282) la notion que Taine se faisait du privilège, mais à le lire on pourrait croire que l'exemption des tailles directes n'a été que le prix dont la royauté a payé la soumission de la noblesse.

En comparant la France actuelle avec la vieille France, M. H. paraît plus frappé des différences que des ressemblances. P. 313, il signale l'extrême timidité des capitaux français avant la Révolution ; l'argent, dit-il, n'a pas chez nous cette « grande allure qu'il a prise, de bonne heure, chez la plupart de nos voisins ». Mais lui-même n'a-t-il pas infirmé d'avance la valeur de ce jugement, lorsqu'il écrivait, p. 31, à propos de la banque de Lyon : « c'était dans cette ville que se faisait le commerce de l'argent. Sa *place* était peut-être la plus importante du monde... [1] » ?

Pour nier l'existence, en 1614, de « la question sociale » et de « la jalousie des classes », M. H. s'appuie sur des textes de la fin du XVIII^e^ siècle. La question serait déjà très controversable pour 1789 ; mais en 1614, entre la décadence du système corporatif du moyen âge et l'inauguration du colbertisme, la distance qui sépare le travailleur manuel du capitaliste est beaucoup plus grande qu'on ne se le figure. Écrire que « la ligne de démarcation entre les patrons et les ouvriers était pour ainsi dire imperceptible », qu' « on devenait d'apprenti compagnon, et de compagnon maître, avec une facilité qu'explique surtout le peu d'importance de l'outillage », que « l'intervention du capital pour frais de premier établissement était, pour ainsi dire, nulle », c'est dessiner une idylle rétrospective, ce n'est pas faire de l'histoire. Le chef-d'œuvre, les droits d'entrée, la quasi-hérédité des maîtrises, etc., constituaient, pour le compagnon qui rêvait de devenir maître, des « barrières » que M. H. n'hésite pas, un peu plus loin (p. 324), à qualifier de « *presque insurmontables* [2] ». Elles n'étaient donc pas « pour ainsi dire imperceptibles ».

1. Voy. Fagniez, *Économie sociale de Henri IV*, p. 238 et suiv.

2. L'auteur du chef-d'œuvre fournissait « une preuve de capacité appréciée par ses pairs ». Il faudrait dire « par ses pairs *futurs* ».

A propos des compagnonnages, confréries, etc., M. H. écrit p. 321 : « D'ailleurs l'habitude de l'association était tellement entrée dans les mœurs qu'il eût été difficile de la combattre... » La royauté n'a cependant pas craint de la combattre par la célèbre ordonnance de Villers-Cotterets (1539), qui défend aux patrons et ouvriers « de ne faire aucunes congrégations ou assemblées grandes ou petites... ni faire aucuns monopoles et n'avoir ou prendre aucune intelligence les uns avec les autres du fait de leur métier... » S'il a négligé ce texte considérable, M. H. cite lui-même (p. 323) toute une série de mesures prises contre les confréries.

Dans le chapitre intitulé — un peu pompeusement — *Les Deux Glaives*, et où se trouvent trop de généralités philosophico-politiques sur l'Église et l'État, M. H. démêle avec finesse les causes qui ont empêché le triomphe de la Réforme en France. Mais comme tout cela encore reste vague et même superficiel, comme tout cela aurait besoin d'être atténué, corrigé! P. 349, « les femmes restent presque partout en dehors du mouvement ». Il suffit de parcourir les listes des premières églises pour se persuader du contraire. — De même : « le paysan français s'abstint presque partout ». Cela est à peu près vrai d'une vérité très générale ; M. H. a raison de noter (p. 320) « la rapidité avec laquelle les classes ouvrières du XVI^e siècle ont adhéré à la Réforme » et de considérer le mouvement réformé populaire surtout comme un mouvement urbain. Il ne faudrait pas cependant négliger les faits qui contredisent cette théorie : sous François I^{er} et sous Henri II, c'est dans les campagnes que la Réforme se répand en Normandie, en Champagne, en Saintonge et dans les Iles ; d'une façon générale, le protestantisme du Midi sera autant rural que citadin ; en Auvergne, à la veille même de l'Édit de Nantes, c'était presque exclusivement une religion de laboureurs. Ce qui est vrai, c'est que la question religieuse ne se doublait pas pour nos paysans, comme pour nos ouvriers (et comme pour les paysans allemands), d'une question sociale.

Comme presque tous ses prédécesseurs depuis Bossuet, M. Hanotaux confond l'évolution religieuse du protestantisme, terminée en 1560, avec le rôle politique du parti protestant, qui commence vers cette date. « *Dès 1560* (p. 350), le protestantisme apparaît, en France, avec tous les caractères d'un parti politique aristocratique. » Mais *en 1560*, et non pas *dès 1560*, il y a 30 ou 40 ans que le protestantisme est apparu en France, et c'est alors seulement qu'il *devient* un parti politique, et un parti aristocratique. Même alors n'est il pas exagéré de dire (p. 384) : « La question religieuse prit immédiatement un caractère politique.... Sauf quelques ministres farouches, personne ne songeait à la grâce ou à la présence réelle » ? Personne, pas même les victimes de 1685 [1] ?

---

1. M. Farges notait déjà, en 1893, comme quoi M. Hanotaux, amoureux d'unité et d'autorité, était trop disposé à ne voir dans les protestants que des rebelles et à oublier leurs mérites. P. 120 : « on les avait vus maintes fois, au moment d'une guerre

Je ne reviendrai pas sur le reproche — déjà fait ici même à l'auteur [1] — de juger l'Édit de Nantes un peu trop avec nos idées modernes, à un point de vue absolu, et sans tenir compte de la situation respective des partis en 1598. Il oublie également de parler des violations de l'Édit commises par les catholiques dès la mort d'Henri IV, violations qui expliquent, sans les excuser, les décisions des assemblées de Saumur, de Nîmes, de la Rochelle.

Ce livre a le sort de tous ceux qui sont pleins de trop d'idées trop générales : il appelle une infinité de critiques de détail. C'est d'autre part un ouvrage trop considérable, appelé à un trop grand et à un trop légitime succès, pour qu'on ne se croie pas tenu de le soumettre à un examen minutieux.

H. Hauser.

Bouvy (Eugène). **Voltaire et l'Italie** Paris, Hachette, 1898. In-8° de VII-368 p.

Dans le groupe déjà nombreux de nos jeunes italianisants, M. Bouvy est un des mieux informés et des plus compétents, non seulement parce qu'il est un des plus laborieux, mais parce qu'il est un des plus méthodiques et des plus judicieux. Il a, dès la première heure, bien choisi et bien délimité son champ d'études : les relations intellectuelles de la France et de l'Italie au siècle dernier. De là ses thèses sur *Le comte P. Verri, ses idées et son temps, De Vico Cartesii adversario* (1889), de là sa publication sur *Paris et la société philosophique en 1766, d'après la correspondance d'un voyageur italien* (1891), de là le présent livre préparé avec une sage lenteur et par la publication anticipée de quelques chapitres.

Le volume que nous annonçons aujourd'hui intéresse d'ailleurs au moins autant l'histoire de la littérature française que celle des relations de la France avec ses voisins; car la lecture en fait singulièrement ressortir la curiosité, la souplesse, l'activité d'esprit de Voltaire. L'impression qui en reste n'est pas seulement que M. B. connaît à merveille toutes les polémiques franco-italiennes du siècle dernier, c'est que Voltaire, au milieu de ses bévues, de ses préjugés, de ses calculs intéressés, confond l'imagination par l'étendue de ses goûts et par le don de faire penser. Quand on songe qu'il n'a point vécu en Italie comme en Angleterre, que l'Italie de son temps n'offrait rien qui pût le séduire, que tout au contraire le séparait d'elle, et qu'on le voit discuter passionnément les mérites comparatifs de l'italien et du français, le génie de Dante, raf-

---

extérieure, prendre les troupes royales à revers et prêter main-forte à l'ennemi ». Cela est-il arrivé « maintes fois » *avant 1614?*

1. Farges, *ibid*.

foler d'Arioste et du Tasse, composer la *Pucelle* en partie pour rivaliser avec le *Roland Furieux*, écrire la *Henriade*, les yeux sur la *Jérusalem délivrée*, chercher son bien dans Maffei et dans Métastase, d'autre part, quand on le voit échanger des politesses, des épigrammes, des idées avec d'innombrables correspondants italiens, soutenir Goldoni, susciter Alfieri qui le surpasse en le maudissant, mettre en verve Baretti, soulever d'interminables disputes, le tout même avant de faire école au-delà des Alpes en philosophie et en politique, et qu'on songe que l'Italie n'est après tout pour lui qu'une des provinces de cet immense empire de la pensée qu'il parcourt incessamment, on se demande de quelle trempe devait être l'intelligence qui vivifiait le corps chétif du philosophe de Ferney.

Il va de soi que le livre de M. B. est curieux et même amusant dans le détail (voyez par exemple le récit de la querelle soulevée par les *Lettere Virgiliane* de Bettinelli, les inquiétudes du libraire Zatta pour son édition somptueuse de Dante, les alternatives de hardiesse et de timidité de G. Gozzi ; voyez aussi, l'histoire de l'admiration progressive de Voltaire pour le *Roland Furieux* et p. 78 sqq., la décision patriotique avec laquelle les détracteurs italiens de la *Divine Comédie* refusent aux étrangers le droit d'imiter leur irrévérence). L'ouvrage est de plus très clair, très commode à consulter, grâce non seulement à des sommaires bien faits, mais à l'index qui le termine. Les jugements sont d'ordinaire justes et fins (voyez par exemple, la discussion sur les prétendus emprunts de Voltaire à l'*Enrico* de Malmignati, et, p. 176-177, les réflexions sur la ressemblance inévitable qu'offrent entre eux les poèmes épiques ; voyez encore la très juste remarque que, malgré l'opinion de Voltaire, le théâtre de Goldoni sort de la *Commedia dell' arte* et non de la comédie régulière, p. 222-224, et l'assertion très fondée que pour se passer de confidents, il faut à peu près nécessairement renoncer au cadre de la tragédie classique, p. 278). A peine trouvé-je à signaler quelques expressions inexactes (p. 8, on croirait que M. B. fait de Baretti un admirateur de Dante, tandis qu'aux p. 87-88, M. B. prouve qu'il sait à quoi s'en tenir sur ce point ; p. 276, l'expression de *sa femme* ne convient pas à la comtesse d'Albany par rapport à Alfieri ; il n'est pas absolument vrai que *Parini détestât de toute son âme cette noblesse opulente dont Voltaire se fait le courtisan*, p. 326).

Le seul regret que ce livre m'inspire est que l'auteur n'ait pas suffisamment défini, à mon sens, la nature de la révolution morale que Voltaire a faite en Italie. Sans doute, les pages consacrées à l'influence philosophique de Voltaire témoignent d'un long travail et d'un jugement exercé : M. B. nous donne une savante liste des ouvrages écrits pour ou contre Voltaire, et, approfondissant une des observations les plus sagaces de son livre sur P. Verri, signale fort bien la réserve, l'éloignement même, qui se mêlent à l'approbation chez les plus éclairés des voltairiens d'Italie. Mais j'aurais voulu un chapitre où l'on comparât

la vieille antipathie des conteurs, des publicistes, des poètes italiens pour la cour de Rome et pour l'institution monastique avec le ton, les griefs, les réclamations des sectateurs de Voltaire, et où l'on montrât par suite quelle forme nouvelle Voltaire avait pu faire prendre au débat. M. Bouvy devrait nous donner ce chapitre; il n'en a pas encore fini avec son sujet puisqu'il nous promet une bibliographie raisonnée des traductions italiennes des œuvres de Voltaire, et il fait fort bien de ne pas abandonner encore une enquête dont il possède tous les tenants et aboutissants; la réponse à la question que je lui pose formerait la plus intéressante des préfaces pour sa bibliographie. Peut-être aussi pourrait-il développer une remarque que suggère son intéressant, mais trop court résumé de l'esquisse tracée par Voltaire de l'histoire de l'Italie au moyen âge; il serait très utile, pour l'étude des sympathies politiques de Voltaire, d'expliquer pourquoi il ne voit dans cette période que Rome et Venise, en attendant la Florence des Médicis, et pourquoi les communes lombardes et la Florence de ce temps, malgré l'énergie dont elles surabondent, l'intéressent fort peu.

Charles Dejob.

Études sur les patois du midi de la France (Recherches étymologiques, etc.), par F.-N. Nicollet, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Grenoble. — Gap, Jean et Peyrot, 1897; un vol. gr. in-8 de 83 pages.

La thèse qui perce dans cet opuscule n'est pas neuve : elle n'en est point meilleure pour cela. M. Nicollet est de ceux (ils se font rares heureusement) qui ne veulent pas admettre « que les Gaulois, après la conquête romaine, abandonnèrent rapidement et facilement leur langue maternelle, pour adopter celle de leurs vainqueurs ». On peut aller très loin, en partant de semblables prémisses; on croit trouver partout des mots celtiques, ibériens, ligures, voire des mots grecs entrés par Marseille. Quand ces étymologies seraient vraies, il va de soi qu'on n'aurait rien démontré, et il faudrait prouver ensuite que, par leur structure et leurs formes (ce qui a une toute autre importance), le français ou le provençal ne sont pas de simples transformations du latin. D'ailleurs, elles ne sont point vraies. A qui M. N. fera-t-il croire que les mots méridionaux *serro* et *peno* ne sont pas latins? Que *gant* n'est pas d'origine germanique? Et surtout que *ban* vient du mot celtique *bana*, signifiant corne, « parce que les proclamations se faisaient à son de corne »? Ce sont là des fantaisies[1]. Tout en rendant hommage à la science allemande

1. Tout au plus pourrait-on lui concéder que dans *clapier* se cache une racine celtique : cela n'est pas impossible, quoique peu sûr. Mais il faudrait connaître et discuter le très long article que Koerting a consacré à cette racine *klap-* dans son *Lat.-Rom. Woerterbuch*, nº 4543.

M N. met en doute la valeur de ses conclusions : au fond, je crois qu'il la connaît peu, et ce qu'il en dit me paraît essentiellement puisé dans le dictionnaire de Littré. Ses recherches ethnologiques sont assez confuses; les rapprochements qu'il établit hardiment entre certains mots sont plus contestables encore et montrent qu'il n'a qu'une idée un peu vague de la phonétique romane. Bref, tout cela sent le travail d'amateur. A défaut de la science allemande, pourquoi M. N. ne s'est-il pas appuyé davantage sur la science française? Il eût profité à une lecture un peu assidue de la *Romania* ou de la *Revue de philologie française et provençale*. Il aurait dû aussi consulter les articles parus du *Dictionnaire Général*, et être au courant de certains travaux linguistiques qui se rapprochent de sa région et qu'il n'a pas l'air de soupçonner, — notamment l'*Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné* de M. l'abbé Devaux. M. Nicollet annonce comme devant paraître prochainement une *Phonétique du patois alpin :* je ne laisse pas de concevoir quelques inquiétudes sur la façon dont cet ouvrage sera exécuté. D'après le présent opuscule, je ne le crois point mieux qualifié pour nous donner le *Dictionnaire étymologique des Patois du midi*, qui est « en préparation ».

E. Bourciez.

BULLETIN

Nous venons de perdre un de nos plus anciens et plus fidèles collaborateurs, M. Ph. Tamizey de Larroque, décédé le 24 mai dans sa 70e année. Depuis la fondation de notre recueil, en 1866, jusqu'à ces derniers temps, il nous a donné des centaines de comptes rendus ayant le plus souvent pour objet des livres relatifs à l'histoire de France pendant les trois derniers siècles. En même temps il collaborait activement à la *Revue des questions historiques*, à l'*Intermédiaire*, au *Bulletin critique* et à maintes revues provinciales; notamment à la *Revue* de Gascogne. C'était un érudit et un curieux plutôt qu'un critique. Il négligeait un peu les vues générales et les questions de méthode, chères aux fondateurs de notre revue, pour s'attacher aux menus détails, aux rectifications de faits ou de dates, qui intéressaient particulièrement sa curiosité, mais ses comptes rendus étaient toujours sincères autant que bienveillants.

Il faut ajouter aussitôt qu'il s'était formé lui-même et qu'il vivait dans un village de Lot-et-Garonne, loin de tout centre littéraire. Malgré ces conditions défavorables, il put, au prix d'un labeur incessant, accomplir une œuvre considérable et dont certaines parties garderont une valeur permanente. Au commencement de sa carrière d'érudit, entre 1860 et 1870, il avait fait à Paris de fréquents séjours, copiant dans les bibliothèques et les dépôts d'archives les nombreux documents qui, pendant longtemps, lui fournirent la matière des publications variées qu'il dissémina entre maints recueils de Paris et de la province. Ces publications, tirées à part, forment plus de cent brochures. On y distinguera surtout la série (une vingtaine de plaquettes tirées de recueils divers) des *Correspondants de Peiresc* qui forme en quelque sorte le complément des *Lettres de Peiresc* dont il a publié *six volumes*

dans les *Documents inédits* (1888 à 1896). Il avait aussi commencé une *Bibliothèque méridionale* dont il publia six volumes (Paris et Bordeaux, 1869 à 1875) et qui renferme, entre autres, les Mémoires de Bertrand de Vignolles, les sonnets de G.-M. Imbert, des lettres inédites du cardinal d'Armagnac, etc. On lui doit enfin une édition des lettres de Chapelain (*Documents inédits*, 1880-1883, deux vol.). Les dernières années de sa vie furent attristées par des infirmités qui lui rendirent les déplacements difficiles et bientôt impossibles, au grand détriment de ses recherches. Pour comble de malheur, en 1895, la bibliothèque qu'il s'était formée et la plupart des notes qu'il avait recueillies en vue des travaux à venir, furent détruites par un incendie. Il supporta ce coup terrible avec résignation et ne cessa de travailler jusqu'à son dernier jour. Il possédait, depuis 1875, le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Là s'était bornée son ambition. Il laissera la réputation d'un homme bienveillant et serviable, d'un travailleur modeste et consciencieux.

— Le fascicule d'avril du *Journal de la Société asiatique de Londres* nous a apporté la troisième partie des *Notes on Alankârâ Literature* du colonel J. A. Jacob (pour la première et la deuxième parties, voir la chronique des numéros du 19 juillet et du 6 décembre 1897). Cette troisième partie traite du *Kâvyâprakâça* et se rattache ainsi immédiatement à la première, qui avait pour objet les ouvrages de rhétorique antérieurs au traité de Mammata. Le travail est fait dans le même esprit, et j'ajoute aussitôt, avec le même soin que dans les précédentes parties. Il comprend : 1° l'énumération des *kârikâs* rapprochées, s'il y a lieu, des passages parallèles des traités antérieurs et avec des remarques occasionnelles sur la *vritti* qui accompagne les *kârikâs* ; 2° l'énumération, sous chaque *kârikâ*, des exemples cités, avec l'indication de leur source, quand celle-ci a pu être identifiée : le tout sous la forme la plus concise. Un double index alphabétique des exemples et des auteurs et ouvrages cités termine ce mémoire qui rendra d'excellents services et où beaucoup de travail est condensé sous un petit volume. Pourquoi faut-il qu'en exprimant à l'auteur nos remerciements, nous ayons à y joindre nos condoléances ? M. Jacob nous annonce, en effet, qu'une affection chronique des yeux l'oblige désormais à renoncer à des études qui ont fait la joie de sa vie et il nous quitte en prenant congé cette fois d'une façon définitive. Nons espérons bien qu'il n'en sera rien et que nous le reverrons encore sur un domaine où, sans bruit, il a fait tant d'utile besogne. Nous en sommes si persuadé que, dès maintenant, de même que naguère nous lui demandions la publication du commentaire d'Indurâja, nous n'hésitons pas à lui demander une édition critique du *Kâvyaprakâça*, qui fait toujours encore défaut et que nul mieux que lui n'est capable de nous donner. — A. B.

— M. Émile Ermatinger vient de publier *Die attische Autochthonensage bis auf Euripides* (Berlin, Mayer et Müller, 1897. Un vol. in-8° de 148 pages). Dans une longue introduction, il fait le relevé de tous les passages, relatifs aux légendes attiques, qui se trouvent dans Homère, les poètes cycliques, les lyriques, les logographes, Hérodote, Thucydide et les comiques ; il examine ensuite les œuvres d'art dans lesquelles une de ces légendes était représentée ; il arrive enfin à la tragédie, qui est, pour ce sujet, la source de renseignements la plus féconde ; il note, dans les œuvres des trois tragiques, les passages qui contiennent des indications sur les légendes de l'Attique. Cette partie se termine par une comparaison entre Sophocle et Euripide. M. E. prétend qu'Euripide se montre plus original que Sophocle en traitant des mythes de l'Attique. Il s'agit de savoir si cette originalité d'Euripide ne consiste pas à déformer ces légendes que Sophocle, au contraire, accepte et respecte. Après cette introduction, l'auteur aborde son sujet. Par légendes sur l'autochthonie, M. E. entend les légendes

qui se rattachent à Érichthonios-Érechthée. Le résultat essentiel consiste à montrer que primitivement Érichtonios et Érechthée se confondent et ne forment qu'un même personnage ; Euripide, au contraire, les distingue et fait d'Érichthonios le père d'Érechthée. Le dernier chapitre est consacré à une analyse détaillée et intéressante de l'*Ion* d'Euripide. Le travail de M. Ermatinger, sans être bien original, est fait avec beaucoup de soin et de patience. Une observation de détail pour finir. M. E. cite assez souvent les *Catasterismoi* ; il aurait dû dire que l'attribution de cet ouvrage à Ératosthène est aujourd'hui vivement contestée, cf. l'édition que M. A. Olivieri vient de donner dans les *Mythographi Graeci* de la collection Teubner, t. III, fasc. 1. — Albert Martin.

— Nous avons reçu : *Schulwœrterbuch zu Ovids Metamorphosen sowie zu einer Auswahl aus den elegischen Dichtungen*, von Hugo Jurenka ; mit 82 in den Text gedruckten Abbildungen ; Leipzig, G. Freytag, 1898 ; viii-336 pp. in-8, prix : 3 Mk. 40. Ce lexique a été composé principalement en vue du choix de Zingerle et Schwertassek ; cependant il peut convenir à d'autres recueils. Pour éviter de guider trop directement l'élève et par suite pour l'obliger à réfléchir, l'indication des références n'est pas donnée pour tous les passages, comme dans le lexique de Siebelis-Polle ; elle l'est seulement pour les cas où une méprise était à craindre. Plus pratique à l'école ce livre rendra par suite peu de services au philologue. Les sens paraissent avoir été classés soigneusement et de façon à répondre aux exigences pédagogiques. — L.

— M. Al. Goldbacher nous a donné il y a trois ans l'édition de trente lettres de saint Augustin dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de l'Académie de Vienne (*Revue critique*, 1895, II, 184). Aujourd'hui, un gros volume contient les lettres XXXI-CXXIII : *S. Aureli Augustini Hipponensis episcopi Epistulae* recensuit Al. Goldbacher ; pars II, ep. xxxi-cxxiii ; Pragae et Vindobonae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag ; 746 pp. in-8 ; prix : 21 Mk. 60. Il n'y a toujours pas d'introduction. Elle sera sans doute considérable, l'apparat critique changeant presque à chaque lettre. Si on la joint à la première partie, l'équilibre entre les volumes sera rétabli. Mentionnons seulement pour aujourd'hui une singularité bibliographique de ce volume. Il porte le n° XXXIIII de la collection, comme le précédent. Autrefois ces numéros correspondaient à un auteur, non à un tome. Ainsi les trois tomes du Cyprien de Hartel sont inscrits *uolumen III*. Puis, depuis plusieurs années, les numéros des volumes ont servi à indiquer la succession des tomes isolés dans l'ordre fortuit de leur publication. On pourrait croire que l'on revient à l'ancien système ; mais on se tromperait, car deux tomes de la section V de saint Augustin sont annoncés respectivement comme *uolumen XXXX* et *uolumen XXXXI*. N'y a-t-il donc pas de bibliographe à l'Académie de Vienne ? — P. L.

— Le volume VIII des *Harvard Studies in Classical philology* (Boston, Ginn and C°; London, Arnold ; Leipzig, O. Harrassowitz ; 1897, 190 p. in-8) contient les quatre articles suivants : 1° G. W. Botsford, *The trial of the Alcmeonidae and the Cleisthenean constitutional reforms*. M. B. soutient que le procès des Alcméonides se place après l'adoption de la réforme de Clisthènes. — 2° F. W. Nicolson, *The saliva superstition in Classical literature*. Cette étude est divisée en deux parties : propriétés physiques de la salive (nuisibles, curatives), propriétés symboliques. Dans cette seconde partie, M. N. groupe les textes classiques sous les rubriques suivantes : usages en médecine et en thérapeutique ; usage pour détourner les mauvaises influences, pour écarter la Némésis ; usage dans les charmes et les incantations. On trouvera dans cette dissertation groupés et expliqués un grand nombre de passages

d'auteurs. Je n'ai pas vu les vers de *Ciris*, 372-373 : « Ter in gremium mecum, inquit, despue uirgo, | despue ter uirgo » ; ils sont intéressants parce qu'ils nous montrent la *sputatio in gremium*, employée dans une incantation. Un index de tous les passages étudiés et cités eût été joint utilement à ce chapitre de l'histoire de la superstition antique. — 3° R. Norton, *Greek grave-reliefs*. La plupart des bas-reliefs funéraires attiques se réfère à la vie du mort sur la terre et un très petit nombre seulement suggérent des indications sur son existence dans l'autre monde. 4° G. D. Chase, *The origin of Roman praenomina*. Étude développée qui donne plus que n'annonce le titre, car M. Ch. commence par classer les diverses espèces de noms, surnoms et gentilices. C'est en réalité une théorie complète des noms romains. Les étymologies que propose M. Ch. des prénoms sont généralement probables et il les entoure de rapprochements intéressants. Un paragraphe spécial est consacré aux noms de femmes. — P. L.

— M. Antoine Hodinka vient de publier dans les Mémoires de l'Académie hongroise une étude sur quelques points obscurs de l'histoire de l'évêché bosniaque de Djakovar (*Tanulmanyok a bosnyak-djakovari püspœkség tœrténetébœl*. Budapest, Académie, 1898, 119 pages). La fondation de ce diocèse remonte à la fin du XII^e siècle. Aucun évêché hongrois, dit l'auteur, n'a une histoire aussi embrouillée, aucun diocèse n'est aussi mal défini que celui-ci. M. Hodinka s'attache surtout à démontrer, d'après les documents hongrois et croates, les nombreuses irrégularités commises dès la fondation : l'évêque, en effet, fut nommé trente ou quarante ans avant la constitution du diocèse. Puis il cherche à établir les revenus de ce diocèse et parle longuement (p. 24-84) du rôle de l'évêque Nicolas Ogramic Plumbensis. Ce prélat belliqueux, qui a géré l'évêché de 1669 à 1701, présente quelque ressemblance avec l'évêque actuel, Mgr Strossmayer, qui fêtera l'année prochaine le cinquantenaire de son installation. Ogramic ne put jamais s'entendre avec le gouverneur de la province, Ladislas Nagy. Il assiégea la chancellerie de Vienne de ses plaintes où nous lisons, entre autres, que le gouverneur lui a indiqué comme habitation une maison sans porte ni fenêtre, lui refuse le chauffage et le maltraite de toutes les façons. C'était en tout cas un homme énergique qui réorganisa son diocèse. Il mourut assassiné par les brigands. Dans l'appendice nous relevons la liste complète des évêques bosniaques de 1195 jusqu'à nos jours. Parmi eux nous voyons Guiscard évêque de Troyes, que le pape avait nommé en 1314 et qui administra ce diocèse pendant trois ans. Nous trouvons d'ailleurs en Croatie un monastère de Franciscains originaires de France dès le XIII^e siècle. — J. K.

— La dissertation de M. Schœnherr sur Ladislas de Naples, prétendant au trône de Hongrie, est un chapitre intéressant de l'histoire des Anjou. On sait la vive affection que les Hongrois montrèrent à la veuve de Louis-le-Grand (1342-1382) et à sa fille Marie, femme du roi Sigismond de Luxembourg. Mais ce dernier avait plongé le pays dans de telles misères que les prélats et les nobles durent prononcer à diverses reprises sa déchéance et même, à un moment donné, l'emprisonner à Visegrad. Après la mort de Marie, on fit plusieurs tentatives pour mettre sur le trône Ladislas de Naples dont le père Charles n'avait pu gouverner que trente-neuf jours, au bout desquels la veuve de Louis-le-Grand, Élisabeth, l'avait fait assassiner. M. Schœnherr étudie dans sa brochure (*Napolyi Laszlo tronkœvetelésének külfœldi vonatkozàsai*, Budapest, 1898, 32 pages) les causes qui ont empêché Louis de se rendre en Hongrie et de répondre à l'invitation des Magyars. Ce n'était pas uniquement la peur de subir le sort de son père, mais aussi le rôle joué par le pape Boniface IX à cette occasion. Le pape n'osait pas soutenir ouvertement Ladislas, parce

qu'il avait besoin de l'appui de Sigismond et surtout de Venceslas, empereur d'Allemagne. Cependant, en 1403 lorsque Sigismond, sorti de sa prison, mécontenta de nouveau les nobles et que la Hongrie tout entière fut troublée, Ladislas se décida à venir jusqu'à Zara et à s'y faire couronner. Mais il n'alla pas bien loin. On l'avertit que son trône à Naples serait menacé s'il restait plus longtemps à l'étranger. Il renonça définitivement à la Hongrie. M. Schœnherr voit dans cet événement la main de Sigismond qui se serait ainsi débarrassé d'un prétendant fort gênant. Tout son récit prouve le profond attachement que les Anjou avaient inspiré en Hongrie pendant le règne glorieux de Charles-Robert et de son fils Louis. Aucune maison étrangère ne sut se faire tant aimer que cette branche de la maison de France. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mai 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Bouché-Leclercq, Derenbourg et Vidal de La Blache, posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Ch. Schéfer.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission du prix Volney. M. d'Arbois de Jubainville est élu.

M. Babelon dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Duchalais. Ce prix est partagé entre MM. Léon Maxe-Werly, pour son *Histoire numismatique du Barrois*, et Maurice Prou, pour son *Catalogue des monnaies carolingiennes de la Bibliothèque nationale*.

M. Gaston Paris dépose les conclusions du rapport de la commission du prix La Grange. Ce prix est décerné à M. Ferdinand Lot pour ses travaux sur l'histoire de l'ancienne poésie épique française. Un reliquat de mille francs est attribué à la Société des anciens textes français pour ses diverses publications.

M. Schlumberger lit une note sur un feuillet de triptyque byzantin d'ivoire de la plus belle époque et d'un admirable travail, qui a passé en vente à l'hôtel Drouot l'an dernier. Ce monument, de la fin du x[e] siècle ou du commencement du xi[e] siècle, en outre de sa parfaite exécution, se distingue par des détails très remarquables. Au-dessous du Christ crucifié, entre les deux superbes figures de la Vierge et de saint Jean, on aperçoit la scène du tirage au sort des vêtements du Christ entre les soldats romains. Le pied de la croix repose sur le corps d'un vieillard géant couché, demi-nu, portant la barbe et les cheveux longs. Une inscription gravée tout auprès indique que c'est là une représentation chrétienne, très rare, de l'Hadès.

M. Philippe Berger expose une nouvelle série de remarques sur l'inscription de Maktar. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Par 32 voix sur 34 votants, l'Académie décerne le prix Berger, de la valeur de 12,000 francs, au R. P. Henri Denifle et à M. Emile Chatelain, pour les six volumes de leur *Chartularium Universitatis Parisiensis*.

M. Senart donne lecture d'un mémoire de M. Adhémar Leclerc, résident au Cambodge, sur les antiquités de ce pays.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 13 juin — 1898

Carra de Vaux, Le mahométisme. — Jannaris, Grammaire historique grecque. — Danielsson, L'allongement d'une syllabe brève dans l'épopée grecque. — Aristophane, les Chevaliers, p. Zacher. — Paetzold, Les troubadours. — Fagniez, Documents sur l'industrie et le commerce en France. — Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, IV et V. — Geiger, Femmes et poètes. — A. Lichtenberger, Le socialisme utopique. — Aulard, Actes du Comité, X. — Charavay, Correspondance de Carnot, III; Le général Lafayette. — Bockenheimer, La prise de Mayence en 1797. — Schiller, Œuvres, XIV, p. Kükelhaus. — Souvenirs du général Fleury, II. — *Bulletin* : Bettelheim, Annuaire biographique et nécrologe allemand, Marczali, Les Arpad; Monuments français en Alsace; Martinozzi, La conscience. — Académie des inscriptions.

Le Mahométisme. Le génie sémitique et le génie arien dans l'Islam, par Carra de Vaux. Paris, Champion, 1898, petit in-8 carré; pp. 232.

Dans cette étude s'adressant principalement aux gens qui ne sont pas orientalistes de profession, l'auteur a voulu « montrer le mahométisme formé dans le milieu sémitique, puis soumis aux influences grecques, indiennes, persanes; et faire voir comment, malgré ses efforts pour rester fidèle à son génie original, ces influences sont parvenues à détacher de lui des hérésies nombreuses et à altérer presque son orthodoxie » (p. 4). — De là deux parties dans l'ouvrage : la première expose les origines sémitiques de l'Islam; elle nous montre ce qu'était l'Arabie avant Mahomet, comment celui-ci jeta à La Mecque les premières bases de sa religion, puis, poussé par les circonstances, émigra à Médine et fit de l'islamisme une religion armée, une sorte de théocratie dont l'expansion temporelle est racontée peut être trop brièvement, mais dont le développement religieux au triple point de vue de la législation, du dogme et de la mystique, est résumé avec clarté et précision. — Dans la seconde partie, M. de Vaux fait voir comment l'expansion rapide et colossale de l'islamisme, en englobant dans son empire des peuples aryens (dont le génie était si différent de celui des sémites au milieu desquels la religion nouvelle avait pris naissance), se trouva incapable de répondre aux aspirations intellectuelles et morales des vaincus. De là une réaction sourde, et parfois ouverte, du génie arien contre le génie sémitique, réaction qui finit par créer à côté de l'islamisme orthodoxe de puissantes sectes hérétiques : les Chiites, les Ismaëliens, les Druses, le Sou-

fisme et, presque de nos jours, le Babisme. Les origines et la doctrine de chacune de ces sectes sont exposées en peu de mots. M. de Vaux s'est borné le plus souvent à raconter les faits : il s'abstient en général de les commenter [1]; son livre est un résumé d'histoire et bien plus de l'histoire philosophique que de l'histoire politique de l'Islam. Il est écrit avec clarté, dans un style sobre et élégant : il sera lu avec plaisir même par ceux auxquels il ne s'adresse point et qui n'ont rien à y apprendre.

J.-B. Chabot.

Jannaris. **An historical greek grammar**, chiefly of the attic dialect, as written and spoken from classical antiquity down to the present time; founded upon the ancient texts, inscriptions, papyri and present popular greek. Londres, Macmillan, 1897; xxxviii-737 pp.

Il est vrai de dire, avec l'auteur de ce livre, qu'une grammaire historique de la langue grecque n'est pas encore écrite; malgré un nombre déjà considérable de travaux de détail composés dans cette direction, une histoire du grec telle qu'il convient de la comprendre ne se trouve à la disposition de l'helléniste que s'il sait lui-même se créer un fil conducteur qui puisse le diriger depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; il ne peut donc, nécessairement, soit en étudiant les ouvrages publiés, soit par ses propres recherches, coordonner que des théories indépendantes, se faire une opinion que sur des questions isolées, au lieu d'embrasser d'un seul coup l'évolution générale de la langue et la succession de ses différentes phases. Il ne manque pas de recherches sur l'histoire du grec classique, sur l'histoire du grec byzantin, sur l'histoire même du grec moderne; ce qui manquait jusqu'ici, c'était une œuvre d'ensemble comprenant à la fois le grec de toutes les époques, et suivant la langue pas à pas pour ainsi dire depuis sa naissance jusqu'à la période contemporaine; et cela non

---

1. Par là même il prête peu à la critique. P. 23 (cf. p. 87), l'auteur paraît accorder quelque crédit à la légende qui rattache l'ordre des Carmes au prophète Élie : cette tradition n'a aucun fondement. — La substitution (à l'origine de l'Islam) des minarets « aux clochers », et de la voix grêle de l'homme « aux fracas du bronze » (p. 45), est une figure poétique : il n'y avait pas de clochers, ni surtout de cloches chez les chrétiens orientaux. — Il est permis de douter « que le sentiment d'égalité et de fraternité entre les membres de la communauté musulmane s'appliquait même au prophète » (p. 63), car il s'octroya lui-même de nombreuses dispenses aux règles du Coran, par exemple relativement au nombre des épouses légitimes : 4 pour les autres et 14 pour lui ! — P. 72, il y a confusion entre les noms de Zeid et Yézid. — J'ignore si « El-Khidr est parfois identifié avec le prophète Élie » (p. 88), mais il répond à la légende orientale de saint Georges. — La légende de El-Djilani (p. 95) se retrouve un peu partout; on la rencontre dans plusieurs vies de saints tant en Orient qu'en Occident. Voir en particulier la vie de saint Jean de Kenty (20 octobre). — Voilà quelques observations de détail bien insignifiantes. Encore une plus générale : il est regrettable que dans un volume imprimé avec une élégance recherchée, le prote ait laissé subsister un grand nombre de fautes typographiques.

pas dans quelques phénomènes étudiés isolément, mais dans la totalité de ses manifestations. C'est cette œuvre qu'a voulu faire M. Jannaris, et qu'il présente au public. Il ne remonte pas, néanmoins, sauf exceptions, au-delà de la langue attique; son intention, nettement indiquée dans la préface, a été « non pas de prouver ou d'essayer de prouver que le grec ancien survit dans le grec moderne, mais de montrer ce qui subsiste encore aujourd'hui et ce qui s'est perdu, en marquant autant que possible la cause, l'époque, et autres circonstances relatives à ces pertes et à ces modifications ». Je ne dirai pas qu'il n'a pas réussi; l'ouvrage est le fruit de longues et laborieuses recherches, et les résultats obtenus sont exposés, la plupart du temps, avec une sûreté et une compétence que personne ne contestera à M. Jannaris, principalement en ce qui concerne le grec moderne. L'enchaînement des périodes est en général présenté avec précision, et l'on assiste bien à l'évolution de la langue en suivant les phénomènes grammaticaux dans le détail ininterrompu de leurs transformations. Il n'est pas toujours possible de retrouver tous les anneaux de la chaîne, car toutes les périodes du néo-grec, par exemple, ne nous sont pas connues au même degré, et pour le grec médiéval nous sommes loin de posséder tous les documents qui pourraient apporter quelque lumière. Mais M. J. a su se servir avec habileté des matériaux qu'il avait à sa disposition, et l'ensemble du livre sera d'une incontestable utilité. Il s'en faut pourtant qu'il soit à l'abri de toute critique. A part d'assez nombreuses imperfections de détail, dont je relèverai quelques-unes tout à l'heure, je ferai à l'ouvrage de M. J. deux reproches, tous deux d'ordre pratique, et que le lecteur impatient de s'instruire ne manquera pas de lui adresser. Le premier est que les diverses parties de son ouvrage, sauf quelques-unes, manquent de conclusion. M. J. a conçu son plan de la manière suivante : il a composé, pour ainsi dire, une grammaire de la langue ancienne, en faisant suivre chaque règle posée, une par une, des modifications successives qu'elle a subies jusqu'à nos jours; il en est de même pour la morphologie et la phonologie (phonétique), où les phénomènes anciens sont pris à part et examinés dans leurs représentations byzantine, médiévale, etc. Un tableau d'ensemble, une généralisation des faits constatés, une théorie fondamentale n'apparaissent à la suite de ces analyses que par exception ; et c'est bien là, pourtant, que doit aboutir, à son dernier terme, la grammaire historique d'une langue. Nous avons là d'excellents et solides matériaux, bien disposés à côté les uns des autres, je dis même dans un bon ordre, à pied d'œuvre; il y manque la coordination dernière, que M. J. laisse à faire au lecteur. M. J. a cependant senti que cette synthèse, indispensable à une grammaire historique, ne pouvait être négligée, puisque dans le corps même de l'ouvrage l'histoire du participe est esquissée, et que trois des six appendices y sont consacrés, chacun pour un point particulier : appendice 4, l'indicatif futur; appendice 5, les modes; appendice 6, l'infinitif. Ces trois chapitres sont vraiment de

l'histoire; mais on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'en soit pas partout de même, et que pour le substantif, par exemple, rien de tel ne vienne éclairer l'évolution historique de ses formes et de leur usage. L'autre critique est qu'au milieu de cet enchevêtrement de grammaires d'époques différentes l'orientation est rendue encore plus difficile par une multitude de renvois qui ne font qu'embrouiller les recherches, parfois sans profit pour l'étude historique. L'exemple suivant, entre autres, servira de type; il s'agit de la construction du terme surpassé après un comparatif, en néogrec. On lit § 1188 : en moderne, παρά est la manière régulière d'introduire le second membre de la comparaison (1615 sv., 1734); en effet 1616 : παρά en grec moderne après les comparatifs; mais 1617 : le comparatif suivi de ἀπό a déjà été expliqué 1311 sv., 1504 sv; on va alors à 1312 : usage moderne d'exprimer régulièrement par ἀπό + accusatif le génitif partitif et son parent le génitif de comparaison (pas d'exemples); 1505 : en moderne, le partitif est exprimé régulièrement par ἀπό avec les comparatifs et les superlatifs, surtout précédés de l'article (pas d'exemples); renvoi à 1329, 1617, cf. 1571; or 1617 ne nous apprend rien; reste 1329 : pour le génitif de comparaison, le moderne a substitué παρά et ἀπό avec l'accusatif (pas d'exemples, et renvoi à 1188, 1311 sv., déjà vus); enfin 1571 et 1734 n'ont pas rapport à cette question. Où en sommes-nous, après ce feuilletage fastidieux? Ni règle certaine, ni exemple d'aucune sorte, pour enseigner qu'en néogrec, après le comparatif, le terme surpassé se construit à l'accusatif précédé de ἀπό; et cependant l'usage de ἀπό est au moins aussi fréquent, pour ne pas dire plus, que celui de παρά. — Dans le détail, beaucoup de bonnes choses que le lecteur rencontrera avec satisfaction; mais aussi beaucoup d'omissions et d'inexactitudes; en noter quelques-unes suffira. M. J. ne signale pas, que je sache, la prononciation dialectale de σχ devant *e*, *i* comme *sh* (*ch* français), et il n'enregistre celle de κ comme *tch* devant les mêmes sons que dans les dialectes de l'Italie méridionale; de même ζ prononcé *dz* dans quelques Sporades est un fait assez intéressant dans l'histoire de la langue pour qu'on ne le néglige pas. Un certain nombre de phénomènes dialectaux modernes semblent d'ailleurs avoir échappé à M. Jannaris, et autant que possible il eût mieux valu les consigner dans une grammaire historique. Après avoir dit 155[e] qu'en moderne γ et par extension κ et χ (je voudrais bien avoir un exemple pour κ, et pour χ le cas ne se présente qu'en deux ou trois formes isolées) disparaissent souvent entre voyelles, il ajoute 155[d] : dans le dialecte d'Otrante cette expulsion est souvent étendue à τ δ β ν; pourquoi ne pas dire que la chute de β γ δ intervocaliques est la règle à Chypre, à Rhodes, en d'autres îles encore? Je n'ai rien trouvé sur l'emploi remarquable de καί = ὅτι = *que*; de même je ne vois mentionnées nulle part les formes verbales en — ουμε, — ουμαι des verbes en ω non contractes. C'est, d'ailleurs, plutôt par omission que pèche M. Jannaris; mais je ne veux pas accumuler les exemples; on ne saurait d'ailleurs se mon-

trer trop surpris de constater quelques oublis dans un ouvrage si volumineux et si rempli de menus faits. Sa valeur d'ensemble reste intacte; les hellénistes sauront gré à M. Jannaris d'avoir tenté de retracer les vicissitudes de la langue grecque, et d'avoir réussi, au moins partiellement, à nous représenter son histoire[1].

My.

DANIELSSON. **Zur metrischen Dehnung** im ælteren griechischen Epos. Upsal, librairie académique (Lundstrœm); Leipzig, O. Harrassowitz, 1897; 74 p.

Y a-t-il dans la poésie homérique, et en général dans l'ancienne poésie héroïque grecque, des cas d'allongement d'une syllabe brève sans autre raison qu'une nécessité métrique? Il semble, pour beaucoup de cas, qu'on ne puisse se dispenser de cette explication, et les savants ont cherché à l'envi à rendre compte de cette licence. Mais ils ne sont pas tous d'accord : les uns s'efforcent, en invoquant des raisons de linguistique ou autres, de réduire le plus possible ces cas d'allongement exclusivement métriques; les autres les admettent purement et simplement comme des licences poétiques, qui ne peuvent et ne doivent être expliquées que par les nécessités du mètre. M. Danielsson est de ces derniers, et le présent opuscule est précisément une étude de toutes les formes homériques présentant un tel allongement, restreintes cependant aux cas suivants : I Allongement à l'arsis : mots et formes de trois syllabes constituant un tribraque devenant dactyle, 1) tribraque pur, type ἱερά; 2) tribraque à dernière syllabe pouvant devenir longue par position, type ἱερόν; 3) tribraque accidentel, c'est-à-dire anapeste dont la dernière est abrégée devant voyelle, type ἱεροῦ; II Allongement à l'arsis devant une thésis longue, 1) formes antispastiques du type Ὀλύμποιο > Οὐλύμποιο; 2) formes bacchiaques comme Ὀλύμπου; 3) au dernier pied comme ὕδωρ; III Allongement à la thésis dans un crétique devenant molosse. L'ensemble de l'ouvrage est en quelque sorte une discussion des règles posées par Schulze; la conclusion de M. D. est d'ailleurs (p. 73) que dans la poésie homérique l'allongement métrique, sans être cependant en dehors de toute règle, était néanmoins soumis à des lois beaucoup plus libres que ne le pense l'auteur des *Quæstiones epicæ*. Je ne crois guère, pour ma part, à l'allongement purement métrique; je veux dire que là où nous constatons une semblable licence, elle n'est pas justifiée uniquement par une nécessité prosodique; une

---

1. A rectifier dans la liste des auteurs cités p. XXIII et sv. : *Berthelot* et non *Bertholet* (aussi p. XXXIII), *Gleditsch* et non *Gleditch*, *du Mesnil* au lieu de *Mesnil*, *Muller* (H C) et non *Müller* et *Leiden* pour le lieu de publication de son ouvrage, au lieu de *Brill*, qui est le nom de l'imprimeur; *Sievers* et non *Sivers*, *Zarncke* et non *Zarnke*.

autre cause, connue ou non de la science actuelle, a autorisé l'allongement d'une syllabe brève par nature, et c'est précisément parce que cet allongement était autorisé d'ailleurs que la licence s'est inconsciemment produite là où il en était besoin ; et je ne crois pas qu'elle ait eu lieu en dehors des cas où cette autre cause a pu agir. Il ne m'appartient pas de rechercher ici quelles peuvent être ces causes, d'ailleurs vraisemblablement fort diverses ; mais rien n'empêche de supposer, par exemple, que dans une forme dactylique comme ἱερά l'allongement de l'ι n'est qu'une répercussion de l'ι long de ἱρά (ἱρεύς), et qu'ainsi une contamination analogique préalable a permis cette mesure dans l'hexamètre. M. D. admet avec raison que l'allongement de ὕδωρ à la thésis (*Hymn.* IV, 382) est dû à ce qu'il était déjà solidement établi à l'arsis, et aussi que la mesure spondaïque de ce mot n'a pu être introduite au quatrième pied que par suite de son usage fréquent au sixième. Mais que l'allongement se soit manifesté d'abord dans ὕδωρ ou dans un cas oblique est en soi indifférent, car il reste toujours à trouver la cause de ce premier allongement. Il n'avance à rien, comme le remarque justement M D. (p. 8, n. 2), de supposer avec M. van Leeuwen l'ambiguïté prosodique primitive des syllabes en question ; mais je ne saurais accorder qu'il n'y eut pas, en dehors du mètre, un phénomène quelconque qui ait sollicité l'allongement. C'est en somme dans cette voie que Schulze a dirigé une partie de ses recherches (p. ex. QE, 222 sv.), et c'est, je crois, de ce côté qu'il faut continuer à chercher. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Danielsson est des plus suggestifs, et pour les mots dont il s'occupe il sera toujours précieux à consulter [1].

My.

Aristophanis Equites recensuit Adolphus von Velsen. Editio altera quam curavit Konradus Zacher. Leipzig, Teubner, 1897. Un vol. in-8° de xxii-110 pages.

Ἀριστοφάνους Εἰρήνη cum scholiorum antiquorum excerptis passim emendatis. Recognovit et adnotavit Henricus van Herwerden. Deux volumes in-8°, le premier de xl-112 pages, le second de 245 p. Leydes, chez A. W. Sijthoff, 1897.

I. Nous annoncions dans cette *Revue*, le 15 janvier 1894, que M. Konrad Zacher avait été chargé par la librairie Teubner de continuer la publication de l'édition d'Aristophane entreprise par M. Ad. von Velsen et interrompue par la mort de ce regretté savant. M. Z. était certainement l'homme le mieux désigné pour prendre cette succession. L'édition Velsen est exclusivement critique ; elle ne traite que de la constitution du texte ; M. Zacher, qui s'est fait connaître par d'excellents travaux sur les manuscrits et sur les scholies d'Aristophane, avait la préparation nécessaire pour la tâche qu'il a acceptée.

---

1. Je mets à part la théorie de la diectase (p. 64 sv.), que je considère comme une tentative ingénieuse, mais infructueuse, d'explication de ce phénomène barbare.

Il débute aujourd'hui, non pas en publiant une pièce nouvelle, mais en donnant une deuxième édition de la pièce des *Equites*, éditée la première par Velsen, en 1868, il y a déjà trente ans. Hâtons-nous de dire que cette seconde édition est, en réalité une édition nouvelle, qui appartient bien en propre à M. Zacher; elle présente des différences considérables avec l'ouvrage de Velsen.

Pour ce qui regarde les sources du texte, M. Z. rejette la première main du ms. Δ (Laurent. 31, 16) ; mais, en revanche, il donne les leçons de l'Aldine, qui a pour nous la valeur d'un manuscrit ; il donne aussi les leçons de Suidas, pour la même raison ; enfin, il fait connaître quelques leçons du Vaticanus 1294. Les notices sur les manuscrits ont été considérablement remaniées et augmentées ; on n'a qu'à comparer, par exemple, les notices données par les deux éditions, sur le ms. A (Parisinus 2712) et sur le ms. Γ (Laurent. 31, 15). Nous demandons à nous arrêter un instant sur le manuscrit de Ravenne. Jusqu'ici M. Z. admettait avec moi deux mains seulement pour le manuscrit : une première main qui avait écrit le texte entier du poète et les scholies du *Plutus*, des *Nuées*, des *Grenouilles*, des *Oiseaux*, de la *Paix ;* une seconde main qui avait écrit les scholies des autres pièces. Aujourd'hui M. Z. se range à l'avis de M. Allen et croit que la main qui a écrit le texte est distincte de la main qui a écrit les scholies des premières pièces ; cela ferait donc trois mains pour le manuscrit au lieu de deux. J'ai fait comme M. Zacher ; j'ai examiné, en ayant sous les yeux l'article de M. Allen, les photographies que je possède de quelques feuilles du manuscrit de Ravenne, et je dois déclarer en toute conscience que ma conviction n'est pas faite. Je reconnais que quelques-uns des arguments avancés par M. Allen paraissent très sérieux; mais il me semble qu'on ne peut pas se prononcer sur de telles questions, si l'on n'a pas sous les yeux l'objet même du débat, le manuscrit ; si l'on ne peut comparer à loisir les écritures ; si l'on ne peut surtout porter son examen sur un très grand nombre de points.

M. Zacher n'a pas jugé utile de reproduire, dans l'appareil critique, les variantes relatives à l'accentuation, à l'orthographe, du moins quand ces variantes ne donnent pas un sens différent, comme ἀλλά γ'ἐστι et ἄλλα γ' ἐστί. Il a préféré indiquer dans sa préface, d'un façon générale, les habitudes que, sur ces divers points, avaient les copistes de nos manuscrits. On ne peut que le louer d'avoir procédé ainsi. Comme il le dit lui-même, quand dans une édition, l'appareil critique est plein de détails inutiles, les bonnes choses disparaissent au milieu de ce fratras.

M. Z. a essayé, lui aussi, d'améliorer le texte de la pièce. Parmi les conjectures qu'il propose, nous citerons celles du v. 442 : φεύξει γραφὰς δωροδοκίας τρεῖς, δειλίας τε τέτταρας, — celle du v. 935 ἢ 'ς ἐκκλησίαν.

Par tout ce que nous venons de dire on voit que la valeur de cette édition Velsen, qui était déjà considérable, s'est encore accrue grâce aux soins de M. Zacher. Plus que jamais c'est l'édition qui fait loi pour

toutes les questions concernant la tradition du texte. Nous n'avons qu'à souhaiter que M. Zacher mène promptement à bonne fin l'œuvre qu'il a si bien commencée

L'édition de la *Paix* par M. H. van Herwerden marque sûrement un progrès; elle est composée à l'aide de deux collations nouvelles, l'une du manuscrit de Ravenne, qui a été faite par l'auteur lui-même, en 1856; l'autre du manuscrit de Venise, qui est l'œuvre de Cobet; enfin M. H. a pu mettre à profit des notes laissées par cet illustre helléniste sur la pièce; ces notes contiennent surtout des conjectures; citons celle du v. 83 σοβαρός pour σοβαρῶς et celle du v. 233, ἔνδον pour ἔνδοθεν. Cette dernière correction se trouve déjà dans le manuscrit de Venise et dans l'édition Blaydes qui est de 1883. M. Herwerden a publié dans les notes et dans le commentaire bon nombre de scholies afin d'en corriger le texte. Les corrections qu'il a faites au texte même du poète sont en somme assez peu nombreuses. L'auteur rappelle, non sans quelque mélancolie des corrections qu'il a proposées autrefois; la phrase « olim tentabam » revient assez souvent dans les notes critiques Mais ces corrections anciennes, le plus souvent l'auteur en a reconnu l'inutilité (cf. par exemple, le commentaire au v. 146); ou bien il les croit encore bonnes; mais il n'ose pas les introduire dans le texte; ainsi, au v. 166, il avait proposé autrefois de supprimer le pronom μ'; il le laisse aujourd'hui, tout en disant : « Licet hodieque abesse malim, nihil novavi. » Le commentaire est très étendu, il contient de nombreuses remarques sur la langue des comiques. Il nous semble que c'est surtout dans les corrections faites au texte des scholies que réside la valeur de cette édition; cf. par exemple, les scholies aux vers 144, 180, 346, 758, 891, etc.; la correction αὐτούς dans l'hypothesis I, l. 37 est très jolie; mais elle prête peut-être trop d'esprit et de savoir au grammairien qui a composé ce morceau. Au v. 1047, on aurait désirait que l'auteur, en parlant du devin Hiéroclès, rappelât que c'est le même personnage dont il est question dans la grande inscription de Chalcis, *Corp. incr. Attic.* IV, 27 a, l. 66; recueil de Dittenberger, n° 10.

Albert Martin.

A. Pætzold. **Die individuellen Eigentümlichkeiten einiger hervorragender Trobadors im Minneliede.** Marburg, 1897, in-8 de 144 p. (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, n° 95).

La consciencieuse Allemagne, fatiguée des études de micrographie qu'elle poursuit avec tant d'ardeur et de fruit, reviendrait-elle aux traditions « littéraires » de notre vieille Université? Voilà ce qu'on est tenté de se demander en lisant ce titre, qui eût merveilleusement fait, il y a quelque quarante ans, sur la couverture d'une de nos thèses de doctorat Que semble-t-il annoncer, en effet, sinon une suite d'études tout

esthétiques, une série de reconstitutions fondées sur l'analyse littéraire et psychologique [1] ? Ce n'est point pourtant ce qu'a voulu faire M. Pätzold, qui a pris soin de définir lui-même l'objet de son travail : après avoir cité (p. 7) quelques lignes où M. P. Meyer insiste sur l'utilité qu'il y aurait à rechercher l'origine des idées dominantes de la poésie courtoise, lesquelles sont vite devenues des lieux communs, mais ne l'ont pas toujours été, il déclare renoncer à cette recherche, que la pénurie de documents remontant à la plus ancienne période lyrique rendrait trop difficile, et vouloir s'appliquer surtout à montrer le développement progressif de ces lieux communs. Ce but même, comme on l'a déjà remarqué [2], n'a pas été atteint, car on ne voit vraiment rien, dans l'œuvre de M. P., qui donne l'idée d'une évolution ; il semble du reste l'avoir lui-même perdu de vue de bonne heure et avoir borné son ambition à signaler ce que lui paraissent avoir de plus caractéristique, dans leur façon de sentir et d'exprimer, quelques-uns des troubadours, choisis parmi les plus importants [3]. M. P. est retombé tout de suite — est-ce par une tendance naturelle de son esprit ou par l'influence du milieu où il écrivait? — dans le genre énumératif cher à l'école d'où est sortie la collection des *Ausgaben*. Ces énumérations ne sont, du reste, nullement à dédaigner : quiconque voudra connaître exactement la dose de sentiment ou de sensualité, d'émotion ou d'imagination, de convention ou d'originalité propre aux principaux lyriques méridionaux, la place que tiennent chez eux les allusions historiques, épiques, personnelles, ou encore la description, l'hyperbole et autres figures de rhétorique, voire même leurs jurons ou invocations préférées, trouvera tout cela réuni, en un ordre assez arbitraire, il est vrai, dans les commodes statistiques de M. P. — On peut donc dire qu'il fait faire à notre connaissance de l'ancienne poésie provençale quelque progrès. Il a déployé, dans cette tâche assez modeste, des qualités non seulement de précision, mais aussi de tact critique et de finesse littéraire qui nous font espérer de lui des travaux non moins utiles et plus originaux. Je signalerai

1. Les « portraits » ne manquent pas dans l'œuvre de M. P., qui a essayé de fixer dans un tableau final les traits caractéristiques de ses héros, lesquels ne se dégageaient guère, il l'a bien senti, de l'œuvre elle-même. Ces portraits sont tracés avec goût et finesse. On n'y trouvera sans doute que peu de nouveau, mais il ne faut pas en faire un reproche à M. P. : si Diez et Fauriel, avec leur merveilleux sens littéraire, avaient parfaitement caractérisé les troubadours, ne valait-il point mieux se borner à reproduire leur jugement, en le précisant un peu, que de chercher dans la contradiction une fâcheuse originalité?

2. Voy. le compte rendu de M. Anitzchkow dans *Literaturblatt*, 1898, col. 69.

3. Le choix est judicieux sans être de tous points excellent. M. P. eût pu supprimer avantageusement Arnaut de Mareuil, dont le seul mérite est de développer élégamment les idées les plus banales, et Guillaume de Cabestanh, qui dut sa notoriété, dès le moyen âge, beaucoup moins à ses poésies qu'à la légende qui lui tint lieu de biographie. Il eût pu ajouter en revanche Jaufré Rudel, Arnaut Daniel, et peut-être Gaucelm Faidit. S'il a préféré Peire d'Auvergne à son maître Marcabrun, c'est évidemment à cause de la difficulté un peu moindre de ses poésies.

particulièrement quelques remarques sur l'attribution de diverses pièces contestées ou douteuses. M. P. propose par exemple (p. 58, n. 1) d'attribuer à Bernard de Ventadour la pièce qui porte dans Bartsch le numéro 30, 9 (*Bel m'es lo dous tems amoros*); bien qu'aucun manuscrit n'appuie cette attribution, je me rallierais volontiers à l'hypothèse de M. P. : aux bonnes raisons dont il l'a appuyée, on pourrait ajouter que l'idée exprimée à la fin de cette pièce se retrouve plusieurs fois dans B. de Ventadour (voy. notamment I, couplet 3; cf. Mahn, *Werke*, I, 39). — P. 73, n. 2, il propose, d'accord avec quatre manuscrits, d'attribuer la pièce 155, 17, non à Folquet de Marseille, mais à Peirol : cette hypothèse est appuyée par diverses raisons métriques qu'il eût été bon de faire valoir : : cette chanson est à *coblas doblas*, système qui, sauf erreur, ne se rencontre jamais chez Folquet; enfin, la disposition des rimes se retrouve dans deux pièces de Peirol [1].

Quelques remarques de détail pour terminer. Il y a plusieurs passages, rares il est vrai, où l'interprétation de l'auteur me paraît douteuse ou fausse. P. 16, l. 18, le début de la strophe prouve que *sia* est à la troisième personne et non à la première. — P. 25, l. 3, M. P. ne paraît pas avoir vu l'ironie du passage cité : il suffisait pour la sentir de relire toute la pièce. — P. 102, l. 9 (du bas), la suppression de *per* au v. 3 rend le texte inintelligible, et la traduction citée (celle de Heyse) renferme un véritable contre-sens. — P. 74, l. 5 (du bas), le passage cité (*Farai o doncs aissi col joglars fai — Qu'aissi cum mou mon chan, lo fenirai*) n'est point obscur et il est fort intéressant pour l'histoire musicale des troubadours : il prouve que les jongleurs avaient l'habitude de clore la récitation d'une pièce sur les notes par lesquelles ils l'avaient ouverte. — P. 97, l. 11, à propos de *l'escudier que a la taula mori*, il eût été utile de rappeler les intéressantes hypothèses de M. Chabaneau (*Revue des langues romanes*, XXXII, 214) et, si on adoptait la seconde, l'article de M. G. Paris (*Romania*, XVIII, 591). — M. P. ne paraît point aussi familier avec la toponymie médiévale qu'avec le formulaire courtois : p. 57, l. 30, il ne semble pas avoir su que *Beders* doit être traduit par Béziers; p. 79, l. 17, *Sardenha* ne doit pas être traduit par Sardaigne, comme l'avait fait Bartsch (éd. de Peire Vidal, p. LXI), mais par Cerdagne comme l'a montré M. Chabaneau (*Histoire de Languedoc*, X, 273, n. 6).

A. JEANROY.

---

1. N[os] 28 et 5. Dans cette dernière (publiée *Revue des langues romanes*, XXXII, 570), les trois derniers vers de chaque strophe sont plus courts. Cf. Maus, *Strophenbau*, p. 57 et 89 (n° 34).

G. FAGNIEZ. **Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France. I. Depuis le Ier siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du XIIIe siècle.** Paris, Picard (*Collect. de textes pour servir à l'enseignement de l'hist.*) 1898, in-8° de LXIV-349 p.

M. Fagniez était tout désigné pour donner, dans la *Collection de textes*, un recueil de cette nature. Le premier fascicule, qui va jusqu'à la fin du XIIIe siècle, est précédé d'une introduction qui permet de s'orienter au milieu de documents d'origine très diverse : recueils de statuts, coutumiers, traités de commerce, tarifs, etc [1]. Le second sera suivi d'un glossaire.

L'écueil d'une publication de ce genre (comme de tout recueil de textes qui ne porte pas sur l'histoire d'une institution déterminée) était double : si l'on voulait tout citer (cela devient impossible dès qu'on sort du haut moyen âge) on grossissait démesurément ce volume; si l'on faisait un choix, comme l'a fait M. F. (voy. p. LIII), on risquait de verser dans l'arbitraire. M. F. a réussi à peu près à nous « offrir les types les plus caractéristiques » des documents de cette nature. On pourrait évidemment le chicaner au sujet de l'omission de tel ou tel texte important; mais un choix différent l'eût exposé aux mêmes reproches. Je me bornerai à regretter l'absence, dans les extraits du *Livre des Métiers* (nos 196-221), de l'exposé des motifs de la rédaction de ce livre : il y a là un tableau des difficultés que rencontrait, dès le XIIIe siècle, le fonctionnement du régime corporatif. On s'étonne aussi de ne retrouver aucun des documents carolingiens sur les Juifs, cités cependant dans l'introduction [2] (p. XXVIII). Par contre, il y a peut-être un peu trop de textes qui seraient mieux à leur place dans un recueil sur l'histoire de l'art (nos 97, 72, 73, 111-113 [3]). Peut-être aussi, dans un recueil qui ne compte que 280 numéros en tout, est-ce un peu trop de 80 numéros sur l'époque romaine. Il y a également trop de textes empruntés au *Livre des métiers*, c'est-à-dire à un document très connu et d'un accès très facile; sans faire de cette collection un choix de *pièces curieuses*, il serait peut-être bon d'y donner aux étudiants surtout ce qu'ils ne peuvent pas trouver aisément ailleurs.

M. F. a rangé ses documents dans l'ordre chronologique. Il y aurait peut-être eu quelquefois avantage à donner une légère entorse à cette règle, et à rapprocher des documents de même nature, à peu près con-

1. Il aurait peut-être fallu recourir aussi aux sources littéraires. Dans la bibliographie (p. LIX), je m'étonne de ne pas rencontrer l'indispensable *Bibliographie des corporations* de H. Blanc. On aurait pu indiquer aussi Du Bourg, *Corporations ouvrières de Toulouse* (Toulouse 1884, in-4° de 100 p.) et Imbart de la Tour, *Évolution des idées sociales au M.-A.* (*Mém. Acad. sc. mor.* 1896, n° 9-10).

2. M. F. cite les lois des Burgondes; mais pourquoi pas la *Lex salica*, XI, 5 ? Et le *decretum Childeberti* de 595 sur les jours fériés ?

3. Je ne blâme pas l'introduction de ces textes relatifs à la technique; je les trouve un peu longs pour un recueil si court.

temporains. D'autant plus que la chronologie de M. F. est quelque peu arbitraire. Exemples : n° 123, *1197. Histoire d'une construction*; n° 126, *seconde moitié du* XII*e siècle. Histoire d'une construction ;* pourquoi séparer ces deux textes? De même le 128 et le 132, etc.

Il y a aussi un certain arbitraire géographique. Quelles régions industrielles doit-on, au moyen âge, considérer comme françaises? Celles qui sont contenues dans les limites de la France actuelle, ou celles qui relevaient de la France à l'époque d'un document donné? La question est particulièrement délicate pour la Flandre. M. F. semble avoir hésité entre les deux solutions. Car nous n'avons rien sur les *Keures* des métiers flamands, et pourtant le n° 95 est sur Bruges, les 124 et 180 sur les Flamands. Aucune distinction n'est indiquée entre les diverses régions (p. ex. le Languedoc, où le régime corporatif n'est que peu organisé avant la réunion à la couronne). Sans abuser des notes, on aimerait à être fixé sur la sphère d'application de certains textes, par exemple du *Livre des métiers*. Peu de textes sur le travail libre, peu de chose sur les salaires. D'une façon générale, il y a plus de textes sur le commerce que sur l'industrie et — proportionnellement — plus sur la technique que sur l'organisation du travail.

Passons aux menues querelles. M. F. a reculé devant l'interprétation d'un certain nombre de mots dont Du Cange lui eût indiqué le sens. N° 130 : « waram vel corrigia » ; Du Cange nous dit : « *wara*, modus agri apud Anglos » et « *corrigia*, modus agri ». Il faudrait étudier ce passage de très près avant d'admettre la correction proposée par M. F., p. 105 n. 1. A mon tour, je proposerai de lire, dans le même document, art. 1 : « in gildam nostram intrare *n*oluerit », au lieu de *v*oluerit. — N° 142 : « de cullo hominis ». Si on lisait *de culla* (genus vestis monachi), cela deviendrait intelligible. — N° 135 : « navis incoriata » ; ne s'agit-il pas d'un navire garni de cuir? Ce même document (du 15 fév. 1200) mérite-t-il bien le nom de « lettre de change » ? Il me semble que c'est seulement une reconnaissance de prêt à la grosse aventure, « in fortuna Dei et maris », avec hypothèque prise sur les marchandises. Le n° 167 (du 16 mars 1248) est au contraire une véritable lettre de change : « promitto... solvere tibi vel consociis tuis, vel cui mandaveris... » Ou plutôt, c'est presque un billet à ordre, car c'est une promesse de payer faite par le débiteur, tandis que la lettre de change est une injonction de payer faite par le créancier.

N° 142, j'interprèterais l'art. 3 de la société bayonnaise de navigation, contrairement à l'opinion de M. Fagniez, de la façon suivante : quand un navire à destination de la Flandre chargera une partie de son frêt à la Rochelle, les autres (*relique* naves) ne participeront pas aux bénéfices sur cette partie de la cargaison. De même (art. 4), s'il s'agit d'un navire qui a pris tout son frêt à la Rochelle.

N° 245 : sur le rôle des corporations ouvrières dans les élections municipales à Amiens vers 1280. Il s'agirait de savoir si c'est un usage

ancien, ou le résultat d'une révolution démocratique analogue à celles qui se produisent alors dans les villes flamandes (voy. Fr. Funck-Brentano, *les Origines de la guerre de Cent ans*).

Nº 311 « qui estoit Agace », lisez : « à agace ».

Quelques faits ressortent avec netteté de la lecture des textes réunis dans ce volume : de nombreux statuts ont été rédigés avant la compilation d'Étienne Boileau; dès le XIIIe siècle les coalitions (nº 179), les grèves même (nº 195) n'étaient pas rares, etc. Une fois terminé, ce recueil sera, malgré des lacunes évidentes et pour ainsi dire nécessaires, un manuel indispensable à quiconque voudra étudier ces questions.

H. HAUSER.

Histoire de la Langue et de la Littérature françaises, des origines à 1900, ornée de planches hors texte en noir et en couleur, publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Tomes IV et V : Dix-septième siècle. Paris, A. Colin, 1897-1898; 2 vol. gr. in-8, de 798 et 822 pages, avec 23 et 20 planches (fascicules 25 à 44).

Ces deux gros volumes de la publication qui se poursuit sous la direction de M. Petit de Julleville [1], sont consacrés à l'étude littéraire de notre XVIIe siècle. Le tome IV va jusqu'aux environs de l'an 1660, le tome V comprend les quarante dernières années du siècle. La coupure est bonne, elle s'imposait d'ailleurs en quelque sorte : quoique Corneille et Pascal soient des classiques dans toute la force du terme, il est certain que la littérature prit des allures en partie nouvelles à partir du moment où Louis XIV gouverna par lui-même. Dans le cadre ainsi divisé en deux grandes sections, les matières ont été judicieusement groupées, en tenant compte autant que possible à la fois de l'ordre chronologique et de l'histoire des genres. Je ne dis pas qu'il n'y ait çà et là quelques petites défectuosités dans le plan, mais je reconnais qu'il était difficile de les éviter complètement. C'est ainsi que Malebranche (de qui date en réalité la diffusion du cartésianisme), arrive un peu trop tôt dans le tome IV; il est regrettable aussi qu'au tome V Saint-Simon précède Mme de la Fayette et Mme de Sévigné. La vue d'ensemble en est quelque peu faussée. Mais est-ce bien une vue d'ensemble qu'il faut chercher dans ces seize cents pages, écrites par dix-neuf collaborateurs différents? Il serait plus équitable d'y envisager chaque étude séparément : toutes ces études sont intéressantes, quelques-unes vraiment bien faites. Le difficile est de n'omettre aucune mention essentielle dans le petit espace dont je dispose ici.

Commençons par le théâtre. Le *Corneille* de M. Lemaître (t. IV, ch. V) est un spirituel et rétrospectif feuilleton théâtral, écrit par un moderne, quelquefois avec des mots techniques de coulisses. Les pièces

---

1. Voir la *Revue critique* du 14 décembre 1896 et celle du 14 juin 1897.

y sont prises à la file et viennent à leur date : ce n'est là qu'une négligence apparente, d'où ressort très fortement le progrès de la pensée de Corneille. M. Lemaître (est-il besoin de le dire?) donne sur certaines pièces des jugements très personnels, vraiment neufs : en somme, avec une légèreté d'allure, il raisonne tout le temps, il analyse des personnages et scrute les motifs qui les font agir. Cette agréable étude se trouve encadrée entre deux chapitres très savants : l'un sur le *Théâtre avant Corneille* (t. IV, ch. IV), où M. Rigal a résumé d'une façon substantielle, peut-être un peu longuement, son étude connue sur Hardy ; l'autre sur le *Théâtre au temps de Corneille* (t. IV, ch. VI), où M. Reynier a parlé en fort bons termes de l'œuvre de Rotrou, tout en dépouillant l'homme de son auréole de légende héroïque. Dans le ch. II du t. V, M. Bernardin a, de son côté, démonté d'une façon subtile la tragédie de Racine ; il a montré l'action et la réaction que les passions y exercent. Ce travail est semé de remarques ingénieuses : dirai-je qu'à mon sens les comparaisons « mécaniques » y abondent un peu trop? Je ne puis goûter des phrases telles que celle-ci : « *Ce fait extérieur est comme le* « *bouton électrique sur lequel il suffit d'appuyer pour donner le branle* « *à toutes les roues dont se compose le mécanisme* » (t. V, p. 97). En lisant cela, je ne songe plus qu'à une pièce d'horlogerie infiniment délicate, et le théâtre de Racine s'en trouve un peu rapetissé. Quant au *Molière* de M. Le Breton (t. V, ch. I), c'est une étude très fouillée : elle procure bien la sensation de la complexité qu'il y a dans cette œuvre ; elle en fait heureusement ressortir le sens humain, large, universel, — si étroitement français par ailleurs, — et par-dessus tout ce grand art qu'a eu Molière de créer des êtres et de leur donner, de quelques traits rapides, un état-civil. — Restent enfin les poètes qui ne se sont pas exercés dans le genre dramatique. Dans le ch. I du t. IV, M. Petit de Julleville a réduit Malherbe à la portion congrue, en ne lui accordant que quatorze pages (quatre de moins qu'à Théophile, qui en occupe dix-huit) : c'est un peu la tendance actuelle, et M. Brunetière n'a pas procédé autrement dans son récent *Manuel*. Qu'eût dit Boileau? Et précisément le *Boileau* de M. Bourgoin (t. V, ch. III), me paraît d'un traditionalisme un peu timide, qui se reflète jusque dans les formules du style (*l'arène littéraire*, etc. [1]). En revanche, M. Doumic nous donne un *La Fontaine* bref, mais assez plein (t. V, ch. IV) : il nous fait bien pénétrer dans l'esprit du « bonhomme », quoiqu'il refuse (en apparence surtout) de voir autre chose en lui que « l'auteur des Fables ».

Passons maintenant des poètes aux philosophes et aux orateurs, — orateurs chrétiens, bien entendu, puisque l'éloquence de la chaire était

1. Sur quoi s'appuie M. Bourgoin pour ranger A. d'Aubigné parmi « les devanciers de Mathurin Régnier dans la satire » (t. V, p. 200)? Il me semble que Régnier est mort en 1613, et que les *Tragiques* n'ont paru qu'en 1616.

la seule qui pût fleurir au XVII^e siècle. MM. Hannequin et Thamin ont écrit sur Descartes un bon chapitre (t. IV, ch. VIII), et qui serait presque à sa place dans une Histoire de la Philosophie : peut-être le trouvera-t-on un peu abstrait, figurant dans une Histoire littéraire. Ils ne se sont occupés qu'incidemment d'une question très débattue, mais qui était ici capitale, celle de l'influence qu'a eue la doctrine de Descartes sur la littérature du siècle, — de la concordance tout au moins qu'on peut noter entre elles. M. Gazier a parlé de Port-Royal et de Pascal (t. IV, ch. IX). Son étude est précise : je lui reprocherai seulement de n'avoir fait ressortir que d'une façon un peu sèche la beauté littéraire des *Pensées;* peut-être a-t-il été trop poursuivi par la crainte de faire de Pascal « une sorte de René ou de Werther ». M. Rébelliau nous a retracé avec ampleur et sympathie la majestueuse carrière de Bossuet (t. V, ch. V) : il a condensé beaucoup de détails sur son œuvre multiple, il s'est occupé de l'évêque gallican. Tout cela c'est peut-être un peu de l'histoire, mais c'est bien ainsi que Bossuet aurait aimé à être étudié, plutôt que comme littérateur, lui qui faisait très peu de cas du mérite littéraire. On ne pourra pas, au contraire, reprocher à M. Dejob d'être trop épris de son héros : à propos de Bourdaloue (t. V, ch. VI), il n'a guère mis en relief que les défauts de ses sermons, il a beaucoup plus insisté sur les points faibles que sur les qualités de son éloquence. De là quelque embarras, lorsqu'il a fallu ensuite expliquer l'effet produit par cette éloquence sur les contemporains (car le fait n'est pas niable) : M. Dejob s'est ingénieusement tiré d'affaire, et je renvoie le lecteur à son explication, quoiqu'elle ne m'ait convaincu qu'à demi. Le *Fénelon* de M. Thamin (t. V, ch. VIII) est une étude sage, suffisamment nourrie de faits et d'idées : c'est en même temps une protestation contre la façon dont M. Brunetière, M. Crouslé et quelques autres, ont immolé à Bossuet l'archevêque de Cambrai.

Il nous reste encore (car ce XVII^e siècle est vraiment immense) à parcourir la littérature mondaine, celle qui se relie d'une façon plus ou moins directe à l'influence des salons. Sur la *Fondation de l'Académie française* (t. IV, ch. III), sur l'esprit des premiers académiciens et les œuvres de quelques-uns d'entre eux, M. Petit de Julleville a su donner, d'une plume toujours alerte, des détails instructifs et bien choisis. C'est moi qui m'étais chargé d'étudier l'hôtel de Rambouillet, Voiture qui en a été le héros, et Balzac qui s'y rattache à plus d'un titre (t. IV, ch. II). J'ai essayé (après bien d'autres et dans un cadre forcément restreint) de rendre un peu de vie à la brillante société qui s'est épanouie là, surtout pendant une vingtaine d'années, de 1625 aux approches de la Fronde : je dis ce que j'ai voulu faire, mais je ne dis pas que je l'aie fait, cela va de soi, et il ne m'appartient pas d'en décider. Le *Roman* a obtenu la place qui lui était due, deux chapitres lui ont été consacrés (t. IV, ch. VII, et t. V, ch. X), et c'est M. Morillot qui en a parlé avec sa compétence bien connue, partant de l'*Astrée* pour aboutir au *Télémaque*. Dans le

chapitre relatif à la *Littérature épistolaire* (t. V, ch. xi). M. Trolliet s'est naturellement occupé surtout de la marquise de Sévigné : il la voit tout à fait en beau ; il croit à la sincérité de ses effusions (c'est admissible) ; il croit à son amour de la nature (ceci est déjà plus contestable) ; pour l'excuser sur plusieurs points, il nous la montre emprisonnée dans les préjugés de sa caste et de son temps (c'est bien là précisément ce qu'on pourrait lui reprocher) : il n'en reste pas moins que l'étude est intéressante et bien faite. Dans son chapitre sur les *Moralistes* (t. V, ch. vii), M. Rébelliau a analysé La Rochefoucauld et La Bruyère avec sa précision habituelle, avec une sobriété qui convient peut-être à l'auteur des *Maximes*, mais qui dissimule un peu, il me semble, la richesse et la variété du livre des *Caractères*. Avec la littérature des *Mémoires*, M. Bourgeois avait affaire à une matière fuyante et singulièrement dispersée : il en a tiré bon parti et a su dire à deux reprises l'essentiel (t. IV, ch. v, et t. V, ch. ix). Enfin, c'est une heureuse innovation que d'avoir introduit dans le plan de l'ouvrage un chapitre sur l'*Art français au* xvii[e] *siècle dans ses rapports avec la littérature* (t. V, ch. xii) : M. Rocheblave y a très bien exposé les conséquences qu'eut la fondation de l'Académie royale, et a montré l'art sous toutes ses formes arrivant à l'unité à partir de 1670.

C'est M. Brunot, comme toujours, qui a traité en deux chapitres (t. IV, ch. xi, et t. V, ch. xiii) de l'*Histoire de la langue*. Dans le premier de ces chapitres, après avoir analysé à grands traits son livre sur le *Commentaire* de Malherbe, il a entrepris de donner un « résumé méthodique » des *Remarques* de Vaugelas : ce résumé est exact et bien fait, il sera très utile à consulter, encore qu'un peu rébarbatif d'aspect pour le grand public, et qu'on puisse se demander s'il est tout à fait à sa place dans une publication de ce genre. D'ailleurs, dans ses considérations générales, M. Brunot me paraît un peu dur pour Vaugelas ; je ne suis pas entièrement de son avis : mais la discussion serait bien trop longue pour que je l'entame ici. C'est dans le second chapitre qu'éclate décidément la façon dont entend procéder l'auteur, et l'idée qu'il se fait de sa tâche : ce qu'il nous donne, à vrai dire, c'est l'histoire de la grammaire française sous Louis XIV bien plus que celle de la langue. Il l'a bien senti lui-même, il défend son procédé par des raisons, et qui sont de poids. « On sera peut-être étonné, dit-il, de me voir porter mon étude sur les travaux obscurs des Richelet et des Thomas Corneille... A la fin du xvii[e] siècle, il ne faut jamais l'oublier, ce n'est pas Racine qui règle la langue, c'est Bouhours... En ce qui concerne le langage, lui et les siens sont des arbitres indiscutés, etc. » (t. V, p. 722-723). Mon Dieu ! je ne dis pas que cela ne soit vrai (en partie) : malgré tout, je me demande si, en racontant les disputes de Ménage et de Bouhours, en analysant les points litigieux, voire en comparant de près, avec de longues listes à l'appui, le dictionnaire de Richelet et celui de l'Académie, on arrive à donner une idée suffisante, une sensation juste de cette grande chose

qu'a été notre langue classique du XVII^e siècle ? J'en doute un peu, tout en reconnaissant les mérites d'exactitude que M. Brunot a déployés dans ce travail, et en le louant très fort de ses recherches si consciencieuses. — Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Les 43 planches qui ornent ces deux volumes sont, comme précédemment, choisies avec goût et exécutées avec soin : elles reproduisent, pour la plupart, les portraits authentiques des principaux auteurs ou quelques frontispices d'éditions originales.

E. BOURCIEZ.

Dichter und Frauen, Vortræge und Abhandlungen, von Ludwig GEIGER. Berlin, Paetel, 1896. In-8°, 384 pp.

M. Geiger a bien fait de réunir les seize études que renferme ce volume et qui témoignent à nouveau de l'étendue de ses lectures, de sa finesse de goût, de son talent d'exposition. On nous permettra de les énumérer rapidement.

I. — *Isotta de Rimini*, d'après le livre d'Yriarte sur la cour des Malatesta, livre que M. G. apprécie justement dans les notes, à la fin du volume (pp. 374-375) ; l'essayiste allemand a, pour prendre son expression, « creusé psychologiquement le sujet ».

II. — *Une épopée latine sur la Pucelle d'Orléans* (*le De gestis Joanne virginis* de Valeran de Varanne) ; M. G. juge que cette œuvre est une production intéressante de son époque ; « elle montre comment les humanistes français, avec toute leur prévention pour l'antiquité, malgré leur dépendance de la langue des anciens et de leur façon de traiter la matière, conservent leur originalité en choisissant un sujet national et contemporain où ils essaient de déployer leur art, si imparfait qu'il soit encore. »

III. — *Molière et les femmes* : Molière, dit M. Geiger, se pose deux questions : Sied-il aux femmes d'être savantes au risque de perdre leur grâce et comment l'homme doit-il choisir sa femme ? La réponse est étroitement liée à la vie même et aux idées du grand comique.

IV. — *La sœur de Gœthe* : biographie de Cornélie.

V. — *Charlotte de Schiller* : très attachante étude sur cette femme remarquable.

VI. — *Dorothée Schlegel* : on remarquera dans ces pages l'analyse du roman *Florentin* et l'on approuvera l'appréciation de M. Geiger, qu'elle n'avait pas senti en Veit la supériorité de l'esprit, qu'elle reconnut sa faute, que sa vie fut une expiation et qu'elle est, en somme, meilleure que sa renommée.

VII. — *Caroline de Günderode* : Sujet que M. G. connaît à merveille (cf. *Revue critique*, 1895, II, p. 33).

VIII. — *Prince et comédienne* : Le duc Auguste de Saxe-Gotha et Thérèse de Winkel, d'après leur correspondance (publiée en 1893).

IX. — *Jeanne Motherby* : Son amitié, dit fort bien M. Geiger, avec Humboldt et Arndt ne fut pour ces deux hommes qu'un épisode et pour elle que le prologue de la grande passion pour Dieffenbach qui remplit sa vie.

X. — *La poésie allemande dans les guerres de la délivrance* : Cette poésie, le ton populaire qu'elle veut prendre, les comparaisons qu'elle emploie, les héros et les événements qu'elle célèbre de préférence, son patriotisme, son idée de l'unité allemande représentée par un empereur.

XI, XII, XIII. — *Bettina d'Arnim et Maurice Veit*, *Henri et Charlotte Stieglitz*, *Léopold Schefer et Charles Werder* : Trois études neuves, curieuses, dont les matériaux ont été tirés, par M. Geiger, des papiers du libraire et écrivain Maurice Veit : le savant professeur retrace les rapports de Bettina avec son éditeur et publie quelques lettres où se peint la vanité de Mme d'Arnim et le génial désordre où elle se plaisait ; il raconte la curieuse existence de ce Stieglitz, homme faible, impuissant, présomptueux dont la femme se tua « pour le forcer par l'impression de cet acte inattendu à ramasser ses forces et à faire une grande œuvre » ; il dit quelles furent les relations de Veit avec Léopold Schefer (dont Veit publia le *Laienbrevier*) et Charles Werder, analyse le talent poétique de Werder, communique des lettres de Veit qui font mieux connaître et Werder et Veit.

XIV. — *Otto Ludwig* : L'étude la meilleure du volume, à notre avis, ou du moins la plus fouillée et la plus originale ; trop blamé par les uns, trop loué par les autres, Ludwig est ici équitablement apprécié. M. G. a raison de s'élever contre l'opinion commune qui voit dans l'*Erbfœrster* la couronne des drames de Ludwig et de regarder cette œuvre comme un retour à la « Schicksalstragœdie ». En revanche, il admire la *Pfarrrose* et *Hans Frei*, et il pense que la nouvelle, le roman était le domaine de Ludwig : « pour quelques-uns de ses drames et pour ses nouvelles, il sera reconnu comme vrai poète. »

XV. — *Fanny Lewald* : encore une étude instructive. M G. montre très joliment que la romancière a toujours représenté les mêmes types du passé, des personnages de la fin du dernier siècle, de l'époque où la Prusse succomba pour se relever ensuite : elle se souvenait de sa jeunesse et de son séjour de Berlin.

XVI. — *Guy de Maupassant* : M. G. a lu toute l'œuvre de notre regretté compatriote, il le juge très finement. Je ne trouve pas, il est vrai qu'il y ait dans *Mont Oriol* tant de « rohe Deutlichkeit » et un tel « Behagen am Schmutz » ; je ne crois pas que Zola ait « eine wunderbare Fähigkeit zur plastischen Gestaltung » ; je ne vois pas pourquoi il y aurait, comme le croit le critique allemand, après le dénouement de l'*Ordonnance*, un duel ou une explication quelconque entre le mari et l'amant. Mais il y a dans cette étude de justes aperçus et de délicates observations exprimées en fort bon style (cf. surtout p. 357-359).

Ce recueil d'essais — où il y a même de l'inédit — est donc à recom-

mander ; tous ceux qui le liront, y trouveront, comme nous, plaisir et profit.

A. C.

André LICHTENBERGER. **Le socialisme utopique**, études sur quelques précurseurs inconnus du socialisme. Paris, Alcan. 1898. In 8°, 276 p. 3 fr. 50.

Sous le titre de *Socialisme utopique* M. André Lichtenberger a réuni dix études sur des personnages curieux qui vécurent entre la fin du XVIIe et celle du XVIIIe siècle : ils étaient ignorés ou à peu près, au moins comme socialistes, et ils ont le même socialisme sentimental et moral, le même socialisme rêveur, idéal, *utopique*. C'est Afra Behn, l'auteur du roman d'*Oroonoko* — mais que M. Jusserand avait déjà fait connaître au public français. — C'est Gueudeville qui, cinquante années avant Rousseau, attaque la propriété et la société civilisée dans ses *Dialogues* entre le baron de La Hontan et le Huron Adario ; Tiphaigne de La Roche qui représente dans l'*Histoire des Calligènes* le communisme patriarcal comme le meilleur des régimes politiques ; Beaurieu, l'auteur de l'*Élève de la nature*, et, comme Grimm l'a justement nommé, le singe de Jean-Jacques, plein d'une foi aveugle dans l'excellence de la nature humaine et la toute-puissance de l'éducation donnée par l'État. On ne croirait guère que le nom de Linguet puisse être rattaché à l'histoire du socialisme prérévolutionnaire ; mais il critique avec une singulière âpreté la condition des travailleurs, ouvriers et paysans, dans la société moderne et fait par instants pressentir Karl Marx ; « il annonce le socialisme dans ce qu'il a de plus redoutable et de plus juste, dans sa critique, et la vivacité, l'énergie de ses analyses est bien autrement dangereuse pour l'ordre établi que des essais de constructions abstraites et des plans d'utopies imaginaires » (p. 130). M. L. étudie ensuite Gosselin et Chappuis, l'un, préoccupé surtout de la question agraire, proposant le partage égal de la France entre tous et la suppression de l'hérédité ; l'autre, esprit ambitieux et faible, qui s'élève contre toute espèce de propriété et trace le plan d'un phalanstère. Les chapitres que M. L. consacre à l'Écossais Oswald, « original sincère aux lubies parfois prophétiques » et à un anonyme, auteur *d'un projet communiste en 1795*, qui pousse très loin le système d'autonomie communale, sont fort intéressants. Le volume se termine par quelques pages sur Caffarelli du Falga : M. L. n'a pu consulter sur ce général socialiste que les *Mémoires* d'Arnault et la biographie de Gérando, mais peut-être verrons-nous, grâce à lui, les papiers du général sortir de leur retraite. Ce livre, où M. André Lichtenberger, aidé par d'heureuses recherches dans les bibliothèques et les archives, a esquissé les physionomies et exposé les théories de dix précurseurs du socialisme, mérite donc d'être lu et consulté ; les noms nouveaux qu'évoque le jeune his-

torien, doivent figurer à côté de ceux qu'il a remis en lumière dans son ouvrage sur le *Socialisme au* XVIII^e *siècle*.

A. C.

Recueil des actes du Comité de salut public, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. AULARD, t. X^e, Paris, Leroux, 1897, in-8· 834 pages.

M. Aulard a publié tout récemment, en plus de huit cent pages, avec le soin et la compétence qu'on lui connaît, le dixième tome de son *Recueil*. Le volume comprend les événements du commencement de 1794, du 12 nivôse au 20 pluviôse, du 1^er janvier au 8 février. Il renferme, outre les arrêtés du Comité et les délibérations du Conseil exécutif provisoire durant cette période, de nombreuses lettres des représentants en mission, notamment des représentants à Lyon qui dénoncent la faiblesse et l'impéritie de leurs collègues (p. 77); des représentants à l'armée d'Italie et à l'armée du Rhin, de ceux qui sont chargés de la levée en masse ou qui mandent l'ouverture des temples de la Raison, « nouvelle divinité des Français » (p. 336) et l'épuration révolutionnaire des administrations infectées par le fédéralisme, etc., etc. On y remarquera les circulaires du Comité, son instruction sur l'embrigadement de l'infanterie, ses exhortations aux autorités — car il se vante (p. 463) d'« embrasser d'un œil perçant, inévitable, tous les ressorts de l'administration » — ses appels à la rigueur, car il ne veut pas que les factions *risurgent* de leurs cendres, et il commande de frapper « jusqu'au dernier assassin du peuple », de foudroyer le fanatisme qui « ne trouvant plus d'asile sur une terre libre, nous prépare des adieux de Médée ». Encore un volume rempli de documents et qui sera très utile.

A. C.

Correspondance générale de Carnot, publiée avec des notices historiques et biographiques par Étienne CHARAVAY, archiviste-paléographe. Tome III, août-octobre 1793. Paris, Leroux. 1897. In-8·, VIII et 620 p.

Le général Lafayette, 1757-1834, notice biographique, par Étienne CHARAVAY (Société de l'Histoire de la Révolution française). Paris, au siège de la Société, 3 rue de Furstenberg, 1898. In-8. VIII et 653 p.

Le tome III de la *Correspondance générale* de Carnot comprend la correspondance militaire du Comité de salut public, du 16 août au 31 octobre 1793 : correspondance avec le ministre de la guerre Bouchotte, les généraux et le personnel militaire; lettres du Comité aux représentants près les armées (celles dont les minutes ont été écrites ou corrigées par Carnot); lettres particulières de Carnot à ses collègues et aux généraux. M. Charavay, est-il besoin de le dire, s'est acquitté de sa tâche

avec le soin le plus méritoire, avec un scrupule admirable et le souci d'être complet. Il nous donne jour par jour le travail de Carnot et du Comité pour la partie militaire. Souvent même il reproduit des documents de grande importance, et il donne à leur ordre chronologique des lettres intéressantes adressées à Bouchotte et communiquées par lui au Comité, comme les lettres de Jourdan à l'époque de Wattignies, et tous les documents qui se rapportent à cette bataille, entre autres les mémoires inédits du général. L'annotation est, comme toujours, minutieuse et fort précieuse; elle consiste surtout en notices sur les généraux, notices qui sont très exactes et qui rendront de grands services.

Quelques temps après avoir publié le troisième tome de son excellente publication sur Carnot, M. Charavay faisait paraître une biographie de Lafayette. Il avait, en 1894, rédigé l'article Lafayette pour la *Grande Encyclopédie* et en faisant ce travail, il avait remarqué combien la vie du général était peu connue. Il a repris son étude, rectifiant des erreurs, précisant des faits, fixant des dates, contrôlant les assertions des *Mémoires*, consultant nombre de sources imprimées et manuscrites, compulsant les journaux et les pamphlets, et il a composé ainsi une *Vie* de Lafayette absolument complète, pleine de détails dont quelques-uns inédits, pleine de citations intéressantes, illustrée de six portraits du héros aux principales périodes de sa vie, de reproductions d'estampes et de caricatures, de fac-similé d'autographes. On peut suivre Lafayette pas à pas à travers sa longue et aventureuse existence; on peut mieux saisir le développement de ses idées politiques. Pour ne citer qu'un exemple, on ne trouvera nulle part un récit aussi fidèle, aussi minutieux de son activité guerrière en Amérique et de son activité politique avant 1789; mais M. Charavay a consulté sur le premier point Doniol et Tower, et sur le second, les dossiers des assemblées provinciales d'Auvergne et des deux assemblées des notables de 1787 et de 1788. Bref, cette volumineuse notice, suivie de pièces justificatives et d'une bibliographie, offre, pour nous servir de l'expression même du laborieux et infatigable auteur, un tableau aussi exact que possible de la carrière de Lafayette, et les historiens, les critiques y trouveront une base solide.

A. C.

K. G. Bockenheimer. **Wie Mainz zum zweiten Mal an Frankreich kam.** Zur Erinnerung an den 30 Dezember 1797. Mayence, librairie A. G. (anciennement Gottsleben et Kupferberg), 1897, in-8, 280 pp.

Le 30 décembre 1797, les Français entraient à Mayence pour la seconde fois et, comme au mois d'octobre 1792, sans coup férir, en vertu d'une convention et, cette fois, pour rester dans la ville durant plusieurs années (jusqu'au mois de mai 1814). M. Bockenheimer raconte cet épisode de l'histoire de la ville où il administre la justice. De même

que dans ses précédents livres, il a consulté tous les documents imprimés, notamment les brochures du temps et les travaux de Hüffer, Vivenot, Köchlin, Sorel, et quelques pièces manuscrites, comme le journal de Nau et les rapports des envoyés de Francfort et de Darmstadt. Il a divisé son ouvrage en quatre chapitres. Tout d'abord, il expose rapidement les événements qui ont précédé le congrès de Rastatt, le traité de Bâle, l'échec des Français devant Mayence en octobre 1795, leur retour en juillet 1796, la paix de Campo-Formio. Puis il retrace les efforts que fait au congrès de Rastatt le chancelier Albini, représentant de l'électeur Frédéric-Charles d'Erthal ; mais Mayence, abandonné par l'empereur, doit succomber. Bonaparte arrive à Rastatt ; « il a, écrit Nau, un extérieur assez maigre et pâle, il n'est pas grand ; il avait, en descendant de voiture, l'air très sérieux ; au lieu de saluer les assistants, il attacha sur la terre ses regards parlants : tous les officiers ne dirent pas un mot et montèrent silencieusement l'escalier » (pp. 63-64). Le 1er décembre, Bonaparte stipule secrètement que les Français pourront, dix jours plus tard, bloquer Mayence, en laissant toutes les communications ouvertes aux Autrichiens qui ne devront plus avoir, au 25 décembre, que quinze mille hommes dans la forteresse et qui le 30 décembre auront évacué la ville avec l'artillerie et tous les approvisionnements. Vivenot a donc eu tort, remarque M. B. (p. 90), d'accuser de lâcheté le gouvernement de Mayence qui n'osa pas tenter de défendre la place. Le 10 décembre, les Français paraissaient devant Mayence, et Albini n'apprit que l'avant-veille, le prochain départ de la garnison autrichienne. Comme l'ajoute M. B. (p. 91), le manque de sincérité des Autrichiens prépara la reddition de Mayence ; l'empereur se retirant du théâtre de la guerre, aucun membre de l'empire ne voulait plus rien entreprendre contre la France. Vainement Albini protesta. Le 17 décembre, le général Hatry sommait Mayence qui capitulait le 30, aux applaudissements de Görres (p. 163) et des patriotes de 1792. Dans les dernières pages du volume, M. Bockenheimer montre « Mayence devenue partie intégrante de la république française ». Il insiste sur les persécutions qui furent alors infligées aux ennemis des clubistes, mais il n'omet pas de remarquer que les torts de l'ancien gouvernement rendirent très faciles les adieux des Mayençais à Frédéric-Charles d'Erthal (p 170) [1]. Le héros du livre, c'est Albini qui tâche par tous moyens de sauver à l'Électeur sa dignité et une partie de son territoire qui, lorsqu'il est rassuré sur ce point, déclare à Treilhard qu'il aimerait cent fois mieux devenir républicain que d'être bailli d'un prince de Linange, qui devient l'ami des Français, puis se tourne contre eux, et, vigoureux et décidé comme il l'était, se met, en 1799, à la tête

1. Quelques menues remarques : p. 70 vor *Pichegru*, ajouter « und Hoche » ; p. 25 ce Crolbois de Sæwald doit être le Crolbois que la ville de Strasbourg entretenait à Paris comme son agent avant 1789 ; p. 147, 155, 162, 193 lire Lefebvre et non *Lefevre* ; pp. 148 et 171, lire Sorbier et non *Sortier*.

du landsturm du Spessart et de l'Odenwald, — ce qui lui vaut l'honneur d'être célébré dans un chant populaire, dans le *Kurmainzer Kriegslied* :

Herr Albini hat Grimmen und Zorn,
Er sass zu Pferd mit Stiefeln und Sporn.

A. C.

Schillers Werke herausgegeben von LUDWIG BELLERMANN. Kritisch durchgesehene und erlæuterte Ausgabe. Vierzehnter Band. Leipzig und Wien, Bibliographisches Institut, in-8°, 540 pages.

Ce quatorzième volume de l'édition Bellermann des œuvres de Schiller mérite une mention spéciale. Il contient les petits essais historiques (*Kleinere historische Aufsætze*) et il est dû à M. Theodore Kükelhaus qui a si bien édité, dans la même collection, l'*Histoire de la guerre de Trente Ans*. Le travail a, cette fois encore, été fait avec goût et conscience. Aidé de M. Hoppe, M. K. a revu soigneusement le texte des essais qu'il publie d'après la première édition de la *Thalie*, du *Mercure allemand*, des *Heures*, etc., et il donne dans l'appendice (pp. 521-538) les variantes, du reste peu nombreuses. Il annote ces essais ; mais son annotation, très brève, très sobre, ne s'applique qu'aux endroits où elle est nécessaire et ne s'attache guère qu'aux erreurs de Schiller et aux personnages qu'il mentionne. Dans l'introduction (pp. 1-34), il apprécie les *Aufsætze* l'un après l'autre et s'efforce de montrer pourquoi et dans quel esprit Schiller les a composés; le jugement d'ensemble qu'il porte sur ces petits écrits historiques est précieux, et mériterait d'être reproduit entièrement; contentons nous de dire que M. K. regarde l'*Histoire des troubles de France* comme une œuvre tout à fait à la hauteur de l'histoire moderne, comme un « traité absolument solide », et le *Siège d'Anvers*, comme la plus mûre des productions historiques de Schiller. Les remarques placées à la fin du volume (pp. 491-521), entrent davantage dans le détail : à propos de la traduction du *Philippe II* de Mercier, M. K. indique, par exemple, les phrases que Schiller a omises ; à propos de la *Conjuration de Bedemar*, il fait voir que le traducteur contrôlait Réal par un ouvrage allemand de Le Bret sur l'histoire de Venise [1] ; pour le *Procès d'Egmont* et le *Siège d'Anvers*, ainsi que pour l'*Histoire du soulèvement des Pays-Bas* (dont les remarques avaient été réservées pour ce 14e volume, afin que le 6e ne fût pas trop gros), il étudie les sources de l'écrivain et, très longuement, très minutieusement, apprécie sa méthode et son travail, etc. Il faut féliciter M. Kükelhaus de cette laborieuse enquête et lui savoir gré de ses recherches si méritoires.

A C.

---

1. Mais, puisqu'il croit, puisqu'il prouve que Huber, et non Schiller, a traduit *Bedemar*, pourquoi a-t-il publié ce texte ?

Souvenirs du général comte Fleury. Tome second (1859-1867). Paris, Plon. 1898. In-8°, 393 p. 7 fr. 50.

Ce second volume est aussi intéressant que le premier. On y voit l'influence du général se maintenir, et c'est lui qui après Magenta fait nommer Regnaud de Saint-Jean d'Angely maréchal de France et Wimpffen, général de division; c'est lui qui propose Montauban à l'empereur cherchant un Saint-Arnaud qui commanderait l'expédition de Chine (p. 140). Il est chargé de deux missions officieuses en 1863 et en 1866 à Copenhague et à Berlin, et il a raison de dire, à ce propos, qu'il « apporte sa petite pierre à l'édifice » (p. 273) : il déplore l'attitude de l'empereur, regrette que la France n'ait pas jeté alors son épée dans la balance (p. 287). Une autre mission importante qu'il fait bien connaître, est celle qu'il reçut à la fin de 1866 pour donner des conseils au roi Victor-Emmanuel; il obtint, dit-il, un résultat satisfaisant, non sans peine, mais les événements devaient prouver que le gouvernement italien « nous pardonnerait difficilement notre ingérence dans les affaires pontificales » (p. 346). D'autres événements où le général est tantôt spectateur, tantôt acteur, défilent devant nos yeux : les voyages de l'empereur et de l'impératrice dans le Midi, en Corse et en Algérie; les réceptions impériales de Compiègne et de Fontainebleau; etc. Mais ce qu'il y a de plus intéressant et de plus instructif dans ce volume, c'est le récit de la campagne d'Italie; non que le général raconte l'expédition tout entière; il se contente de transcrire sa correspondance, et il n'en transcrit qu'une partie; toutefois, ces lettres écrites à sa femme jour par jour, sans nulle prétention, éclairent mieux certains épisodes que les commentaires faits après coup (p. 7). Dès Montebello, il prévoit que les soldats français, déjà convaincus de leur supériorité, battront chaque fois les Autrichiens; mais il craint bien que le programme « des Alpes à l'Adriatique » ne retienne l'armée bien longtemps, et, durant toute la campagne, il ne cesse de voir « de gros points noirs à l'horizon » (p. 71). Avant Solferino, il dit nettement que l'empereur fera bien de s'arrêter, qu'il est d'ailleurs fatigué, qu'il craint les chances de la guerre, qu'il paraît « prêt à limiter son gain ». Après Solferino, il déclare que le moment semble venu de « préparer des armes diplomatiques, si l'on ne veut pas voir fondre l'orage sur la France; à tout, il faut un but, une fin; l'empereur mène bien tout cela, mais c'est trop cher! » (p. 91-92), et il fait dire à Walewski qu'une puissance étrangère devrait intervenir. On sait qu'il fut chargé de porter à François-Joseph la lettre où Napoléon III proposait un armistice; « j'ai besoin, disait l'empereur, que l'ambassadeur soit aimable et intelligent ». Les réflexions de Fleury sur Magenta et Solferino ont leur valeur et seront sûrement étudiées, pesées par des militaires. Il montre, à propos de Solferino, qu'il y eut surprise réciproque et il assure que Napoléon fut le « véritable vainqueur », fit preuve d'un coup d'œil remarquable et d'une vigoureuse initiative :

l'empereur eut tort d'écouter Mac-Mahon et de ne pas poursuivre l'ennemi pendant l'orage, mais, sur le conseil de Fleury, il lança la division de sa garde qui formait la réserve et qui enleva Cavriana. Quant à la bataille de Magenta, c'est encore l'empereur qui l'a gagnée par la fermeté qu'il déploya en tenant à son poste, entre le Naviglio Grande et le pont de Buffalora, par le sang-froid qu'il communiqua aux grenadiers et aux zouaves de la garde, par les ordres qu'il envoya de tous les côtés pour hâter l'arrivée des secours. Sans doute Mac-Mahon a puissamment contribué au succès; mais, s'il a supporté à Magenta l'effort désespéré de l'ennemi, il n'a eu devant lui que des débris de corps d'armée; il mérita le bâton de maréchal, mais non le titre de duc de Magenta que Napoléon lui donna dans un motif politique, pour « ôter son nom à un général choyé par les légitimistes ». Les *Souvenirs* de Fleury s'arrêtent malheureusement au commencement de 1867; mais il a laissé nombre de notes et de documents, particulièrement sur son ambassade en Russie, et ces papiers formeront un troisième et dernier volume [1].

A. C.

BULLETIN

— Sous le titre *Biographisches Jahrbuch und deutscher Nekrolog* renaît le *Deutscher Nekrolog* qui avait cessé sa publication en 1854. L'entreprise est dirigée par M. A. Bettelheim qui a groupé autour de lui nombre de savants et spécialistes de grande valeur. Le premier volume, consacré aux Allemands *von Bedeutung* qui sont morts dans l'année 1896, a paru chez l'éditeur berlinois George Reimer (in-8°, 463 pp., 12 mark, avec les portraits de Treitschke et de Du Bois-Reymond en héliogravure). Il comprend deux parties : 1° le *Biographisches Jahrbuch*; 2° le *Deutscher Nekrolog*. On trouve dans la première partie des études biographiques : ce sont des réminiscences et réflexions de Ludwig Richter, en partie utilisées déjà par Jahn, mais inconnues jusqu'ici dans le texte original et communiquées par M. Ad. Michaelis, et des études de M. B. Scholz sur *Clara Schumann*, de M. H. Uhde sur Michel *Bernays*, de M. K. Bürkner sur Hugo *Bürkner*, de C. de Lützow sur *Bodenstedt*, de Marquardsen sur Armand *Buhl*. Suit une bibliographie de la littérature biographique de 1896. Cette bibliographie a été dressée par M. J. Luther, selon l'ordre, non des auteurs, mais des personnages qui font l'objet des biographies; elle commence par la mention d'ouvrages de MM. Hertel, Voss et Jaden sur Michel *Abel*, André *Achenbach* et Antoine *Adamberger*. Vient le *Nekrolog* qui contient près de deux cent soixante-dix biographies où nous avons remarqué entre autres, pour le soin de la forme et l'abondance du détail, les suivantes : Ernest *Curtius* (Ad. Michaelis), *Du Bois-Reymond* (J. Rosenthal), *Humann* (A. Conze), *Rohlfs* (F. Ratzel), *Treitschke* (Paul Bailleu). F. X. Kraus a caractérisé le *cardinal Hohenlohe* et le poète Karl Erdmann Edler, le prince *Constantin Hohenlohe*; Minor, l'acteur *Gabillon*; Alex. Meyer, *Constantin Rœssler*; Alfred Lehmann, le poète *Roberts*; Fr. Carstanjan, le philosophe

1. p. 107 lire *conteras* et non « compteras ».

Avenarius; H. Rietsch, le musicien Ant. *Bruckner;* G. Wustmann, Ant. Phil. *Reclam.* Les biographies des Badois ont été faites par Fr. de Weech; celles des Suisses, par J. Baechtold; celles des artistes munichois, par H. Holland; celles des médecins, par Th. Puschmann et J. Pagel; celles des grands statisticiens comme *Becker, Engel, Schumann,* par Kollmann et Blenck. La plupart des historiens ont été traités par E. Guglia; les parlementaires et fonctionnaires autrichiens, par H. Friedjung; les militaires, par Granier et le lieutenant-colonel Poten; les acteurs et les auteurs dramatiques, comme Chéri *Maurice,* par Paul Schlenther. Les notices sur les théologiens, les jurisconsultes, les naturalistes, les artistes, ont été confiées à des spécialistes, Blumentritt, Braunmühl, Brümmer, Eitner, Kohlschmidt, Krauss, Lamey, Weltner, Wolkenhauer, Paul Zimmermann, etc. La publication offre naturellement quelques lacunes qui seront comblées dans le volume suivant. Elle a quelques défauts inévitables. Les notices sont parfois trop étendues ou trop brèves, et il y a disproportion entre l'article et le personnage; mais comment tenir la juste mesure? Le ton de certaines nécrologies est par instants trop louangeur; mais à un an d'intervalle, il est difficile d'apprécier impartialement les morts. L'ordre des biographies devrait être changé : elles sont rangées pêle-mêle, dans une variété qui plaira peut-être à quelques lecteurs; mais ne vaudrait-il pas mieux adopter l'ordre alphabétique ou le classement par spécialités? Quoi qu'il en soit, l'œuvre que dirige M. Bettelheim est instructive, utile, indispensable; il faudra la consulter, et ce vaste répertoire tiendra sa place à côté de l'*Allgemeine deutsche Biographie;* aussi lui souhaitons-nous une longue, longue vie. — A. C.

— L'étude que M. Henri Marczali a consacrée à la Dalmatie sous les Arpad (*Az Arpadok és Dalmaczia,* Budapest, Académie, 1898, 106 pages) se distingue, comme toutes les œuvres de cet historien, non seulement par une connaissance profonde des sources nationales, mais aussi par des vues très larges sur l'histoire des autres États européens avec lesquels il aime à établir des parallèles. M. Pauler, dans sa remarquable *Histoire de la Maison des Arpad,* n'a pu parler qu'incidemment de la Dalmatie, cette belle conquête du roi Coloman (1095-1114). Ce grand monarque, qui avait admirablement organisé les finances du pays, comprenait la nécessité de donner à la Hongrie un littoral pour lui « ouvrir une fenêtre vers l'Ouest ». L'appel de Kossuth *Tengerre magyar!* (Vers la mer, Hongrois!) nous semble donc comme un écho lointain de la sage politique d'expansion de Coloman. Le travail de M. Marczali se divise en sept chapitres. Il nous montre d'abord la Dalmatie avant la conquête hongroise, lorsque les Croates la subjuguèrent. Mais les Slaves n'étaient pas aimés à cause de leurs vexations et de leur liturgie que Rome combattait toujours et qui avait été, deux siècles auparavant, une des causes de la ruine du grand royaume de Szvatopluk. Le roi Coloman, catholique romain, laissa aux villes de Zara, Trau et Spalato, tous leurs privilèges et leurs libertés. Ces chartes municipales que M. M. compare avec celles qui furent alors octroyées en France, en Allemagne, en Angleterre et en Italie, permirent aux Arpad d'établir solidement leur domination dans le pays. Aussi la Dalmatie se montra reconnaissante et très attachée à la couronne de Saint-Étienne. Lorsque Béla IV, chassé par les Mongols, se réfugia en Dalmatie, les villes du littoral le reçurent en ami, et opposèrent la plus héroïque résistance aux envahisseurs. Sous les derniers des Arpad, la Hongrie, souvent troublée, oublia le littoral et lorsque Louis-le-Grand, « dont le royaume fut baigné par trois mers », y étendit de nouveau sa puissance, il était déjà trop tard pour former une flotte hongroise. La place était prise par Venise qui, après Mohacs (1526), se partagea la Dalmatie avec les Ottomans. — J. K.

— Nous avons rendu compte autrefois d'un petit travail paru d'abord dans la *Nouvelle Revue* du 1er décembre 1892, puis tiré à part sous le titre *Monuments français en Alsace*. L'auteur publie aujourd'hui une deuxième édition plus complète (Paris, Schlaeber, 257, rue Saint-Honoré, in-8°, 39 p.) où il traite cette fois des monuments élevés à Wissembourg aux victimes de la rencontre du 4 août 1870. On lit sa plaquette non pas seulement avec intérêt, mais avec émotion : il nous mène successivement à Huningue, à Rouffach, à Neufbrisach, à Colmar, à Strasbourg, à Frœschwiller, à Wissembourg et rappelle, au passage, de grands souvenirs, évoque les noms d'Abbatucci, de Lefebvre, de Beaupuy, de Rapp, de Bruat, de Kellermann, de Desaix, du maréchal de Saxe, décrit les champs de bataille de la dernière guerre, leurs monuments et mausolées, tout ce chemin qui est pour le voyageur au cœur français une véritable *via dolorosa*. — A.-C.

— On vient de réimprimer la *Coscienza* de M. G. Martinozzi (Bologne, Zanichelli, 1898) et c'est justice; car ces vers, la critique italienne l'a dit, expriment véritablement une conscience d'homme qui pense et qui sent. On a pu y relever quelques vers un peu durs, mais la gravité, l'élévation du fond ont frappé tous les lecteurs; M. M. se réclame du positivisme, mais, à quelque école qu'il appartienne, il a raison de croire que le poète n'a, pas plus qu'un autre écrivain, le droit de se passer d'idées. — Ch. D.

— Les dernières livraisons du *Dictionnaire de la France*, de P. Joanne (125-128) contiennent comme principaux articles une excellente étude orographique du massif de Péclet Polset, et une autre, plus copieuse (16 colonnes) du massif du Pelvoux, ornée d'une excellente photographie panoramique (double page). A noter aussi de bonnes monographies du Pas-de-Calais, du Perche, de Périgueux.

— Le tome VIIe des *Discours et opinions de Jules* Ferry, publiés avec commentaires et notes par Paul Robiquet (Paris, A. Colin, 1898; 545 pp. in-8; prix : 10 fr.), vient de paraître. Le sous-titre donnera une idée exacte de son contenu : *Discours sur la politique intérieure* (2e partie, depuis le 30 mars 1885) : *La lutte contre le boulangisme; Les dernières années; La Présidence du Sénat*. Ce volume est annoncé comme le dernier par l'éditeur. Il est fâcheux qu'une publication si importante, qui contient tant de renseignements et matériaux utiles pour l'histoire contemporaine, ne contienne aucun index, pas même une table générale. Ce recueil volumineux, au lieu d'être un instrument de travail, court ainsi le risque de devenir la nécropole des opinions de Jules Ferry. Il est encore temps au reste de combler cette lacune. — A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mai 1898.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre par laquelle M. Henri Omont pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Ch. Schéfer.

M. Perrot dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Saintour. Ce prix (3,000 francs), est également réparti entre MM. Beauchet, *Histoire du droit privé de la république athénienne;* P. Masqueray, *Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque;* et M. J. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*.

M. Salomon Reinach dépose les conclusions du rapport de la commission du concours des antiquités nationales. Les récompenses sont ainsi distribuées : 1re médaille, M. J. Tardif, *Coutumiers de Normandie;* 2e médaille, Guibert, *Documents relatifs à l'histoire municipale des deux villes de Limoges*, t. Ier; 3e médaille, Du Chatellier,

La poterie aux époques préhistorique et gauloise en Armorique; — 1re mention, M. le chanoine Ulysse Chevalier, *Mémoires pour servir à l'histoire des comtés de Valentinois et de Diois*, t. Ier; 2e mention, M. l'abbé Chaillan, *Le studium papale de Tretz au XIVe siècle*; 3e mention, M. Durand, *Études historiques sur Saint-Laurent des Arbes en Languedoc*; 4e mention, M. le comte A. de Loisne, *Le cartulaire du chapitre d'Arras*; 5e mention, M. l'abbé Bouillet, *Liber miraculorum sanctæ Fidei*; 6e mention, M. L. Lex, *Les fiefs du Mâconnais*.

L'Académie se forme en comité secret.

Prix Volney (linguistique). — La commission du prix Volney (prix de l'Institut) décerne une médaille de 1,500 francs à M. A. Meillet, pour ses *Recherches sur le génitif-accusatif en vieux-slave*, et une médaille de 1,000 francs à M. Christian Garnier, pour sa *Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques* (manuscrit).

Séance du 27 mai 1898.

M. Longnon, président, annonce la mort de M. Tamizey de Larroque, un des plus anciens correspondants de l'Académie.

M. le secrétaire perpétuel communique des lettres de MM. Henri Omont et Vidal de La Blache, qui déclarent se désister de la candidature qu'ils avaient posée à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Schéfer.

M. G Schlumberger communique une lettre qui lui est adressée de Lavra (mont Athos), 10 mai, par M. G. Millet, à qui l'Académie a accordé une subvention sur la fondation Piot pour continuer ses recherches sur l'art byzantin.

M. Müntz dépose les conclusions du rapport de la commission du prix Fould. Le prix est partagé également entre MM. George Foucart, pour son ouvrage sur *l'Ordre lotiforme*, et Eugène Lefèvre-Pontalis, pour son ouvrage sur *l'Architecture religieuse dans le diocèse de Soissons*.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Ch. Schéfer, décédé. Les votants sont au nombre de 37; la majorité absolue des suffrages est de 19.

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	4e tour.
MM. Bouché-Leclercq..	12	12	16	19
Derenbourg.......	12	11	6	0
Pottier...........	13	13	15	18
		(36 votants).		

M. Bouché-Leclercq, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est élu membre ordinaire de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Giry communique en seconde lecture une étude critique de quelques documents angevins de l'époque carolingienne. Dans cette étude, il examine un diplôme de Charlemagne de 769 en faveur de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, dont deux textes, très différents l'un de l'autre, se trouvent dans le cartulaire de l'abbaye; il prouve que la rédaction la plus développée est la seule authentique et que la seconde est un texte remanié à la fin du Xe siècle par un moine de l'abbaye en vue d'appuyer des revendications de forêts.

M. Cagnat communique, au nom de M. l'abbé Duchesne, directeur de l'École française de Rome, une trouvaille faite par M. Besnier, membre de cette Ecole, qui pratique en ce moment des fouilles à Lambèse. Il s'agit d'une inscription trouvée dans les ruines d'une salle soutenue jadis par des colonnes : elle apprend que cette salle était le *tabularium* (archives) de la légion IIIe Auguste et que les employés aux écritures militaires s'y réunissaient pour tenir les séances de l'association funéraire dont ils faisaient tous partie. On y lit, en outre, le règlement même de cette société de secours mutuels.

M. Babelon fait connaître deux monnaies de la ville de Medaba, dans la Moabitide. Ce sont deux pièces de bronze, à l'effigie d'Elagabale, dont le type de revers est Isis-Astarté tenant dans sa main la tête d'Osiris. La ville de Medaba ne figurait pas jusqu'ici dans la nomenclature numismatique.

Léon Dorez.

Le Popriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 20 juin — 1898

Bühler, Origine de la Brâmî. — F. de Moor, La geste de Gilgamès. — Busolt, Histoire grecque, III. — Palladius, p. Schmitt. — Clément d'Alexandrie, Quis dives, p. Barnard; Hymne de l'âme, p. Bevan. — Borghesi, Les préfets du prétoire. — Nilles, Calendrier des deux églises. — Ambroise, L'Estoire de la guerre sainte, p. G. Paris. — Supino, Le Campo Santo de Pise. — Luzio, Folengo. — Toldo, L'art italien dans Rabelais. — Garnett, Histoire de la littérature italienne. — Dodgson, Eya avec le conjonctif en vieux basque. — Szekely, Les Sicules en Transylvanie, p. Heinrich. — Drames scolaires des paulistes du xvii siècle, p. Bayer. — Mystères de la Passion de Csiksomlyo, p. Fulœp. — Heltai, Fables esopiques, p. Imre. — Faguet, Drame ancien, Drame moderne. — Académie des inscriptions.

On the Origin of the Indian Brâhma Alphabet, by Georg Bühler. Second edition. Together with two appendices on the origin of the kharôsh*th*î alphabet and of the so-called letter-numerals of the brâhmî. With three plates. — Strasbourg, Trübner, 1898. In-8°, xiv-124 pp. et 3 pl. Prix : 5 mk.

Ce petit livre, le dernier sans doute que M. Bühler aura signé de son nom, a déjà été présenté à nos lecteurs [1]. Sous sa forme nouvelle il renferme aujourd'hui tout ce que la science possède de données sûres et peut construire d'hypothèses probables sur les origines des deux célèbres alphabets de l'Inde ancienne, la brâhmî et la kharôsh*th*î. On connaît les conclusions du savant écrivain : la brâhmî est une écriture de provenance sémitique et archaïque, importée vers le vi siècle, et peut-être même antérieurement, par les marchands et pour l'usage du négoce, puis adoptée et perfectionnée par les brahmanes, pliée par eux aux délicates nécessités phonétiques de leur langue, employée dès lors, selon toute vraisemblance, à transcrire, sinon leurs recueils de vers, dont la copie demeurait rigoureusement interdite, au moins leurs énormes compilations de prose, dont on ne s'expliquerait guère autrement la conservation (p. 90) [2] ; la kharôsh*th*î, beaucoup plus locale, moins répandue et moins précise, est un simple type cursif de chancellerie d'origine araméenne, propagé dans la région du Nord-Ouest à la

1. En première édition, *Revue critique*, XLII (1896), p. 470.
2. P. 91, l. 10, il manque l'appel de la note 2.

suite de sa réduction en satrapie persane. Tous ces résultats sont des plus satisfaisants dans leur ensemble; mais maint détail demeure sujet à controverse, et l'on ne saurait s'en étonner : en matière de comparaison d'écritures, l'identité seule est probante; à la moindre divergence, se pose la question de savoir comment elle s'est produite, si même elle est possible, et le champ est ouvert aux conjectures gratuites ou aux négations passionnées. M. Bühler a étayé sa théorie de tous les arguments que lui ont fourni dans l'intervalle les découvertes de MM. von Rosthorn, Grierson, S. Lévi, et l'a enrichie d'une nouvelle controverse contre les doctrines, également bien connues, de M. Halévy. Comme il est tout à fait impossible de donner ici une idée même approximative d'une polémique qui repose avant tout sur des fac-similés [1] et implique un profond désaccord sur les conditions historiques, littéraires, voire intellectuelles de l'Inde ancienne, la *Revue* doit se borner à enregistrer avec une émotion respectueuse le testament scientifique du grand indianiste.

V. Henry.

La geste de Gilgamès confrontée avec la Bible et avec les documents historiques indigènes, par l'abbé Fl. de Moor (Extrait du *Museon*). Louvain, J.-B. Istas, 1898. In-8, 61 p.

M. l'abbé de Moor est évhémériste. Il croit que la mythologie et l'épopée sont de l'histoire simplifiée, idéalisée, transposée, et il fait de cette hypothèse une vérité révélée. « *Gilgamès*, dit il, représente non seulement *Nemrod*, mais aussi les Coushites conduits par lui en Chaldée ainsi que la dynastie qu'il y fonda, voire même les dynasties coushites qui succédèrent à celle-là et qui, d'après la Geste, n'en furent en quelque sorte que le prolongement. De même *Eabani* y figure comme le chef et aussi comme la personnification des antédiluviens devenus les alliés de Gilgamès Nemrod, groupe ethnique qui s'éteignit en Chaldée vers la fin de la seconde dynastie coushite. Pareillement, le *Taureau Divin* personnifie des Noachides non coushites, à savoir des descendants de Sem qui envahirent une partie notable de la Babylonie à l'époque où la seconde dynastie coushite touchait déjà à sa fin. La fin imminente de cette dynastie est préfigurée par la mort d'Eabani et la maladie de Gilgamès Nemrod » (p. 4). M. l'abbé de M. connaît bien les secrets sentiments des antédiluviens. Il écrit : « La scène qui se passe entre l'hiérodule et Eabani à la suite de laquelle ses animaux l'abandonnent, ne signifie autre chose, à mon avis, que ceci, à savoir

1. Certaines objections de M. B. sont irréfragables : ainsi, il est bien certain qu'une ligature *ash* ou *as* est, pour un scribe hindou, une impossibilité absolue, ce que nos voisins appellent d'un mot énergique « ein Unding ».

que la légation de Gilgamès fut accueillie favorablement par l'élément antédiluvien le plus intelligent, ce dont l'autre élément, d'instinct plus sauvage, manifesta sa désapprobation en abandonnant Eabani. » Tout devient clair ; l'histoire entre dans la légende et le mythe devient histoire ; l'Élamite Humbaba vaincu par Gilgamès, n'est autre que le roi d'Élam dont la stèle des vautours commémore la défaite. M. de M. est bien heureux, il distingue à coup sûr les rois sémites des rois coushites ou sumériens. Si M. l'abbé de M. était assyriologue, il connaîtrait les obscurités et les lacunes de l'histoire primitive de la Chaldée, la rareté et la pauvreté des documents, le vague et l'insuffisance des traductions ; il parsèmerait de quelques points d'interrogation son tableau des dynasties chaldéennes. Mais M. l'abbé de M. sait que Nemrod fut roi et il n'ignore pas où il régna. Il rappelle que Gilgamès était petit-fils de Cham et que « dans ses veines coulait le sang de son impudent aïeul » (p. 7). Il n'y a qu'à s'incliner ; on ne discute pas avec la foi. — M. l'abbé de Moor transcrit les *résumés* de M. Maspero et de l'abbé Sauveplane ; peut-être aurait il pu s'en dispenser. — Il serait bon de commencer par étudier la légende de Gilgamès comme légende ou comme mythe, avant d'en faire un roman historique.

Henri HUBERT.

Georg BUSOLT, **Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia.** Bd. III, Th. 1 : Die Pentekontaetie, Gotha, Fr.-And. Perthes, 1897. Un vol. in-8° de XXII-592 pages.

Cette histoire de la Pentécontaétie a déjà paru dans la première édition du tome deuxième de l'ouvrage de M. Busolt. Quand une seconde édition devint nécessaire, les additions furent si considérables que l'auteur se vit obligé, pour ne pas accroître démesurément le volume, d'en retrancher ce qui en formait la dernière partie, c'est-à-dire l'histoire de la Pentécontaétie. Le présent volume est donc en réalité une deuxième édition ; quelques chapitres nouveaux ont été ajoutés sur les arts et sur les lettres. En revenant sur un sujet qu'il avait traité, il y a dix ans, l'auteur a eu beaucoup de choses à changer et à ajouter dans son premier travail ; il donne lui-même dans la Préface la liste des principaux changements qu'il a faits : il va plus loin ; il avoue qu'en revoyant son travail, il s'est aperçu que sa connaissance du sujet avait été la première fois insuffisante. Cet aveu montre combien sa conscience d'historien est inquiète et exigeante ; il fait d'autant plus honneur à M. B. qu'une des qualités, le plus généralement louées dans son ouvrage, est la sûreté des informations.

La Pentécontaétie, cette période de cinquante ans qui sépare les guerres Médiques de la guerre du Péloponnèse, est une des parties les plus importantes, mais aussi les moins connues de l'histoire grecque.

Athènes recueille le fruit des services qu'elle a rendus dans la guerre contre l'étranger; elle fonde son empire maritime; elle étend sa domination sur la Grèce centrale; un moment même, quand Sparte, ruinée par un tremblement de terre, est impuissante à résister à la révolte de ses sujets en Laconie même, Athènes peut aspirer à établir son empire sur la Grèce entière; elle laisse échapper l'occasion; et bientôt après, ses défaites en Égypte et l'établissement de la puissance thébaine qui s'affirme par la victoire de Coronée, marquent l'arrêt de l'expansion athénienne. A l'intérieur, le spectacle n'est pas moins intéressant; le parti démocratique, sous la direction de chefs comme Thémistocle, Ephialte, Périclès, prend une situation prépondérante. C'est aussi l'époque des grands chefs-d'œuvre : le théâtre brille d'un éclat incomparable avec Eschyle, Sophocle, Cratinus; le Parthénon, les Propylées s'élèvent sur l'Acropole. Malheureusement, nous n'avons pas pour cette grande époque d'ouvrage historique comme ceux d'Hérodote et de Thucydide; il nous faut reconstituer la suite des événements à l'aide de renseignements épars, incomplets, souvent contradictoires.

M. B. a voulu donner de cette période un tableau complet; le développement des lettres et surtout celui des arts est étudié avec autant de soin que les faits politiques; l'auteur a fait une grande place à l'histoire littéraire, et une plus grande encore à l'archéologie. On peut se demander si le plan qu'il a adopté est rationnel. On est étonné, par exemple, quand on voit le grand mouvement poétique, qui a suivi les guerres médiques, rattaché tout entier à l'histoire des tyrans de Syracuse. Sans doute Pindare, Simonide, Eschyle ont passé une partie de leur vie à la cour de ces princes; mais n'est-ce pas donner des idées peu justes que de faire d'un pays, si éloigné de la Grèce propre, le centre de la vie littéraire? Nous ne voulons pas parler des lacunes qui deviennent ainsi forcément inévitables; on pourrait en relever bon nombre dans l'ouvrage.

Voici à présent quelques observations de détail. M. B. croit à la paix de Callias entre Athènes et la Perse; il consacre à cette question une longue dissertation qui est certainement une des meillleures parties de l'ouvrage; il nous semble cependant que la conviction complète n'est pas faite. P. 51, à propos des métèques, M. B. ne mentionne pas l'ouvrage le plus important qui ait été écrit sur cette question, celui de M. Clerc (les *Métèques athéniens*, Paris, 1893); il ignore aussi l'article de M. P. Foucart sur Sophocle, proboulos sous le régime des Quatre-Cents (*Rev. de phil.*, 1897, p. 1). Nous avons beaucoup de peine à croire que la solde pour les hoplites ait été primitivement d'une drachme par jour, comme le dit M. B. p. 266 et 268; les deux seuls exemples bien sûrs (Thucydide, III, 17; VI, 31) sont donnés comme des faits exceptionnels; les autres textes (Thuc., VI, 8 : Aristoph., *Guêpes*, 684; *Corr. insc. att.* 179 b) ou bien ne sont pas clairs ou ne se rapportent pas à la question. Ce qui ne permet pas de croire que l'hoplite ait touché une solde si élevée, c'est que précisément cette solde d'une

drachme était donnée aux cavaliers et que les cavaliers touchaient une solde triple et même quelquefois quadruple de celle que touchaient les hoplites ; l'exemple donné par Thucydide V, 47 est probant : l'hoplite touche trois oboles, le cavalier une drachme; c'est aussi le chiffre que donne une inscription malheureusement mutilée, *Corp. insc. Att.*, I, 79, τοὺς ἱππέας δὲ δραχμὴν τοῦ ἐνιαυτοῦ, et alors on peut rapprocher de ces textes les chiffres qu'indique Démosthène (*Philippique*, 1, 28) : 10 drachmes par mois pour l'hoplite, 30 drachmes pour le cavalier (cf. nos *Cavaliers athéniens*, p. 346). Comme on le voit, les critiques que nous adressons à M. Busolt sont des plus légères; elles n'enlèvent rien au mérite d'un ouvrage qui est un instrument de travail absolument indispensable.

Albert MARTIN.

Palladii Rutilii Tauri Aemiliani, uiri inlustris, opus Agriculturae ; ex recensione J. C. SCHMITTII (Bibliotheca scriptorum et romanorum teubneriana). Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXXXVIII. XIII-269 pp. in-18. Prix : 5 Mk. 20.

M. Schmitt a publié en 1876 le premier livre de Palladius et en 1877 le quatorzième. En dehors de ces deux brochures, rares, nous n'avions pas d'autre secours que les anciennes éditions, notamment les collections d'écrivains agronomiques, dont la plus récente, celle de Schneider, est de 1795. L'édition complète que donne aujourd'hui M. S. comble donc une lacune.

Les manuscrits de Palladius sont assez nombreux. Ils forment deux groupes. Les uns présentent les treize premiers livres ; les autres, ont le quatorzième livre. Ce livre, écrit en distiques, avec sa préface particulière, forme comme un ouvrage séparé. C'est un exemple curieux de l'influence d'une tradition littéraire. On sait que Columelle a pris au sérieux la réserve de Virgile (*G.* 4, 148) qui laissait à d'autres le soin de traiter des jardins, et qu'il a joint à son traité un dixième livre en vers sur le sujet (cf. Colum., X, praef. 3). Palladius, à son tour, trouvant le dernier livre de Columelle sous cette forme métrique, s'est cru forcé de suivre ce modèle ; ainsi s'expliquent les 85 distiques, de facture et de style assez rudes, qu'il nous a laissés sur la greffe. De la préface ressort que ce livre a été dès l'origine publié à part, et après les précédents. Il nous a été par suite transmis séparément dans des manuscrits de la Renaissance, tandis que les treize premiers livres étaient souvent copiés dans le cours du moyen âge et servaient à cette époque de manuel d'agriculture. M. S. n'a consulté que cinq de ces manuscrits ; les uns n'ont que le XIVe livre, les autres présentent l'ouvrage complet par suite de la réunion des deux parties. Aucun n'est antérieur au XVe siècle.

L'autre partie se trouve dans nombre de manuscrits du moyen âge.

Le plus ancien est le manuscrit de Laon 426 *bis*, du XIe siècle. M. S. les divise en trois groupes, suivant qu'ils présentent ou non d'une manière plus ou moins suivie des corrections de seconde main, suivant qu'ils paraissent ou non remonter à un exemplaire où les mots n'étaient pas séparés. Ces critères me paraissent insuffisants. Il est inutile de les discuter. M. S. parle aussi d'interpolations plus ou moins nombreuses, sans préciser.

Parmi les manuscrits décrits et collationnés par M. Schmitt, se trouve le ms. de Paris B. N. lat. 6830 E, daté par lui du XIe siècle; je le croirais plutôt du Xe siècle. M. S. a eu tort de faire entrer dans le titre de Palladius donné par ce manuscrit les mots : *De generali praecepto agriculturae*. Ces mots, mis un peu en haut de la page et d'une écriture peut-être postérieure, sont le titre courant du livre Ier, déduit par un lecteur des dernières lignes de ce livre (« expletis his, quae pertinent ad *generale praeceptum*, nunc... explicabimus... » I, 42, 4). Ce manuscrit présente en effet pour chaque livre un titre courant. Il eût été intéressant de signaler une note du feuillet de garde qui nous apprend que le manuscrit a appartenu à la Trinité de Vendôme. Le ms. 6830 F, du même fonds, présente une particularité très importante que M. S. n'a pas signalée : c'est que le Palladius est formé de deux parties qui ne paraissent pas être de la même date. Les deux premiers quaternions ont les caractères de l'écriture du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe ; la suite est du XIIIe siècle avancé, avec un changement d'écriture au fo 26a. Ce manuscrit offre une autre singularité; ce sont, au commencement des livres, un large blanc réservé au milieu de l'écriture, de forme généralement rectangulaire, au commencement des livres II et III (ff. 17b 23a) en forme d'un vaste cercle tracé au compas. Ces blancs ne s'expliquent pas par la nécessité de garder une place pour les initiales, qui sont peintes à côté. Je crois qu'ils étaient destinés à recevoir des enluminures représentant les travaux des douze mois; un système analogue d'illustration, mais combiné avec la figuration des initiales, se retrouve dans le manuscrit de Palladius qui a appartenu à Pétrarque [2]. Ce qui confirmerait cette hypothèse, c'est qu'il n'y a pas de blanc au livre Ier. Après le XIIIe livre de Palladius, sont groupées une série de notices et de recettes dont on trouvera les rubriques en notes; elles peuvent servir à déterminer les manuscrits qui se rattachent au même groupe [3].

---

1. F. Plessis, *Études critiques sur Properce et ses élégies*, p. 11.

2. Vat. 2193. Cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 294. Ce manuscrit est mentionné p. x par M. Schmitt, qui le date du XVe siècle! « Il était constitué au plus tard en 1348 », dit M. de Nolhac. Naturellement M. S. ne parle pas des annotations si intéressantes de Pétrarque et ignore les diverses publications de M. de Nolhac. Il faut ajouter que les collations de M. S. remontent à 1874 et à 1875.

3. De hedera et de lacca. — De aurea scriptura. — Ex ere argentum uel elidrium facies sic. — Auri confectio. — Viridis coloris confectio. — Confectio lazur (*var.*

M. S. ne paraît pas avoir connu les manuscrits de l'ancien supplément latin, ou s'il les a connus, il les a négligés pour des raisons que nous ne savons pas. Ils sont au nombre de trois. L'un, ms. 15112, de Saint-Victor, du XIVe siècle, n'offre rien d'intéressant. Mais le 11212 est du commencement du XIIIe siècle et contient à la fin les mêmes recettes et le même explicit que le ms. 6830 F, avec quelques variantes provenant d'erreurs de lecture. Il paraît dériver d'un exemplaire très analogue, autant qu'on peut en décider après un examen superficiel. Enfin le ms. 10264 est probablement sans importance pour la critique du texte de Palladius dont il ne contient que le premier livre (ff. 172a -183a). Il a un autre genre d'intérêt. C'est un recueil de traités et de tables astrologiques, formé par un curieux dans la seconde moitié du XVe siècle, au cours peut-être d'un voyage en Italie. Chacune de ces copies est datée. A la fin du livre de Palladius, on lit : « 24 decembris 1478 ». Ailleurs la note est plus complète : « 19 septembris 1477.,.. Neapoli per A. de bruxella ex exemplari corrupto ». Le nom de *A. de bruxella* et l'indication *Neapoli* reviennent plusieurs fois.

Mais ceci est étranger à Palladius. Il faut remercier M. Schmitt, malgré certaines imperfections de sa méthode, de nous en avoir donné un texte abordable et d'avoir, pour la première fois, fourni à nos recherches une base un peu solide par la collation des principaux manuscrits [1]. On pourra maintenant étudier avec plus de fruit un ouvrage si intéressant pour l'histoire de la langue et des superstitions antiques. A cet égard, il est regrettable que l'éditeur n'ait joint à sa publication aucune espèce d'index.

Paul LEJAY.

Texts and Studies, Contributions to Biblical and Patristic Literature edited by J. A. Robinson. Vol V ; Cambridge, at the University Press, in-8 :

N° 2 : **Clement of Alexandria, Quis diues saluetur**, by P. M. BARNARD; 1897, xxx-66 pp. ; prix : 3 sh.

N° 3 : **The hymn of the soul**, by A. A. BEVAN; 40 pp. ; prix : 2 sh.

L'introduction de M. Barnard est une étude complète et neuve de la

---

iarim). — Compositio similiter. — De dispositione fabricene. — De fabrica in aqua. — De malta. — Auri inscriptio. — Aliter. — Auri scriptio sine auro. — Aliter sine auro. — Scriptura in cartis, in marmore, uitro, aurei coloris. — Explicit huius labor libri. Et explicit liber et est labor. — Le fragment de Varron relié avec le Palladius provient d'un autre manuscrit, plus petit, sur papier, daté de 1414.

1. Les manuscrits palatins que M. S. a cherchés en vain à la Vaticane en 1875, seraient-ils retournés comme d'autres à Heidelberg en 1815, après avoir passé par Paris ? — P. VIII, le ms. 6830 D a une lacune qui commence en réalité après les mots : » aerem surgere uideris *et uelut rorem* », et le texte recommence à « *uiridi* inulam siccam ». — P. X, l. 7, lire : Laurentianus 47, 33. Au moment où je corrige les épreuves de cet article, je reçois le fascicule de la *Bibliotheca patrem latinorum britannica* de H. Schenkl, consacré à Cambridge, Trinity College, et je vois mentionné (2413) un manuscrit du XIIe s. contenant la première partie de Palladius (O 3, 42).

tradition du texte de Clément d'Alexandrie. Le premier paragraphe concerne le manuscrit du *Protrepticus* et du *Pédagogue*. M. B. montre que le manusctit de Modène gr. 126 est identique au Carpensis de Vettori. Tous les manuscrits sont dérivés du célèbre manuscrit d'Aréthas (Paris gr. 451); pour les lacunes de ce manuscrit, il faut établir le texte sur les manuscrits de Modène et de la Laurentienne (V 24); ce dernier est une copie altérée de l'original. Comme les *Stromates*, les *Excerpta* et les *Eclogae* se trouvent seulement dans le manuscrit de la Laurentienne V 3, dont Paris sup. gr. 250 est une copie, M. B n'a rien à ajouter à ce que nous savons déjà. Mais pour le *Quis diues*, il apporte un document nouveau et très précieux, le manuscrit de l'Escurial Ω III 19, du XI^e siècle. Ce manuscrit est la source du seul manuscrit connu d'après lequel Geisler avait publié le discours en 1623, un Vaticanus du XVI^e siècle. Malheureusement la perte d'un feuillet oblige de recourir à d'autres sources, notamment à un extrait d'Eusèbe. C'est l'occasion pour M. B. de nous donner des renseignements intéressants sur les manuscrits de l'*Histoire ecclésiastique*. Un dernier paragraphe est consacré aux florilèges du *Quis diues* : *Melissa Antonii*, *Loci communes* de Maxime, *Sacra parallela*. On voit comment M. Barnard a été amené beaucoup plus loin qu'il n'avait pensé et a écrit un mémoire qui renouvelle pour une bonne partie la critique du texte de Clément. A l'édition, il a ajouté des notes où il discute les passages difficiles et donne la bibliographie récente. Un appendice contient des renseignements sur des extraits de Clément d'après des manuscrits non encore étudiés et surtout deux pages inédites tirées du manuscrit de l'Escurial Y III 19; elles semblent bien être de Clément d'Alexandrie et proviennent peut-être du Προτρεπτικὸς εἰς ὑπομονήν mentionné par Eusèbe (*H. E.* VI 13). A signaler aussi l'index détaillé des mots grecs qui termine cette brochure.

Le morceau publié et traduit par M. Bevan fait partie des Actes de saint Thomas contenus dans le manuscrit syriaque Br. Mus. Add. 14645, du X^e siècle. C'est un hymne gnostique, où l'on retrouve les principales « hérésies » que saint Ephrem reprochait à Bardesanes. Le texte que M. Bevan a eu l'heureuse idée de mettre ainsi à la portée de tous les théologiens, permettra de revenir sur l'histoire de cette phase obscure du gnosticisme et sur la véritable nature des tendances scientifiques et religieuses de Bardesanes.

Paul LEJAY.

Œuvres complètes de Bartolomeo Borghesi, tome X : *Les préfets du prétoire*. Paris, Imprimerie nationale, 1897, in-4 en deux parties, 835 pages.

Le tome X des *Œuvres de Borghesi* est tout entier consacré aux

Préfets du Prétoire. Il est divisé en deux parties : I. *Les Préfets du Prétoire d'Auguste à Constantin;* II. *Les Préfets du Prétoire depuis Constantin.* Cette seconde partie est de beaucoup la plus considérable ; elle se subdivise elle-même en cinq chapitres : 1° *les Préfets d'Orient;* 2° *les Préfets d'Illyrie;* 3° *les Préfets d'Italie;* 4° *les Préfets d'Afrique;* 5° *les Préfets des Gaules.*

Cette importante publication est appelée à rendre les plus grands services aux historiens de l'empire romain. Non seulement tous les préfets du prétoire aujourd'hui connus y sont rangés, dans chaque section, par ordre chronologique; mais encore tous les renseignements littéraires, épigraphiques ou juridiques, qui concernent chacun d'eux, sont réunis, étudiés et commentés. Dans ces deux volumes compacts, on ne trouvera point d'exposé synthétique, de théorie générale ou de thèse longuement développée sur la préfecture du prétoire. C'est spontanément, pour ainsi dire, que d'intéressantes conclusions historiques se dégagent de cette série de documents. N'est-il point remarquable, par exemple, que la liste des préfets du prétoire d'Italie ne soit pas interrompue après 475, et que cette préfecture n'ait pas été emportée dans la tourmente qui s'abattit sur Rome et sur la péninsule tout entière à la fin du v[e] siècle? « Odoacre, dit M. Cuq, et les rois ostrogoths Théodoric, Athalaric et Vitigès, ne supprimèrent pas les préfets chargés d'administrer l'Italie. Lorsque, en 540, Justinien eut vaincu Vitigès et soustrait l'Italie à la domination des Ostrogoths, les préfets d'Italie relevèrent désormais des empereurs d'Orient. » De même le titre de *préfet des Gaules* subsista jusque vers le milieu du vi[e] siècle ; le dernier personnage qui le porta, Martias, était contemporain des fils de Clovis; il n'administrait, il est vrai, que les parties de la Gaule rattachées au royaume des Ostrogoths. Quant à la préfecture d'Afrique, elle fut créée par Justinien après la chute du royaume vandale, et elle disparut lorsque les Arabes chassèrent les Byzantins de l'Afrique du nord

On sait que la publication complète des *Œuvres de Borghesi* a été entreprise, sous les auspices du gouvernement français, par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres La tâche fut toujours lourde; elle ne l'a jamais été plus que pour ce tome X. Confiée à MM. Héron de Villefosse et Cuq, elle a été menée à bien par eux avec le concours du regretté Waddington. Bien que le nom de Borghesi figure seul dans le titre et sur la couverture du volume, ce volume est vraiment une œuvre française. « Les *schede* des *Praefecti praetorio*, dit M. Héron de Villefosse dans un court avertissement, n'existaient qu'à l'état embryonnaire. Non seulement les notes manuscrites de Borghesi étaient incomplètes, mais les fiches d'un grand nombre de préfets manquaient absolument. » Ainsi Borghesi n'avait retrouvé que quatre préfets d'Afrique : la série établie par les éditeurs français en compte vingt. Une disposition typographique très simple a mis en évidence la part considérable des savants français dans cette œuvre. Tout ce qui, dans le

texte ou dans les notes, est placé entre parenthèses, leur appartient. Les additions non signées sont de M. Cuq; celles de MM. Héron de Villefosse et Waddington sont suivies de leurs signatures. Il suffit de feuilleter même rapidement les 835 pages de ce double volume pour constater que la plus grande partie du travail a été faite par les collaborateurs de Borghesi. Est-il besoin d'ajouter qu'ils y ont apporté le soin le plus minutieux et une rare compétence?

J. Toutain.

Kalendarium Manuale utriusque ecclesiae orientalis et occidentalis; auctius atque emendatius iterum edidit Nicolaus Nilles. Tomus II; Œniponte, Rauch (K. Pustet), 1897. xxx-869 pp. in-8. Prix : 12 fr. 50.

Dans ce deuxième volume, le P. Nilles traite du propre des saints. Nous avons à louer ici la même érudition, la même abondance de renseignements puisés aux sources les moins accessibles, la même connaissance approfondie des variétés rituelles que dans le premier volume. Le livre I n'a d'autres divisions que celles de l'année liturgique grecque : Τριῴδιον, du dimanche du publicain et du pharisien (IV^e^ après l'Épiphanie) au samedi saint; Πεντηκοστάριον, de Pâques au dimanche de tous les saints (1^er^ après la Pentecôte) ; Ὀκτωήχος, pour le reste de l'année. En tête de cette dernière partie se trouvent traitées quelques matières d'importance générale, notamment la division des évangiles entre les dimanches de l'année. A la fin de la même partie un paragraphe est consacré aux fêtes populaires des Italo-Grecs. Il s'est produit un mélange entre les usages grecs et les usages latins; mais tandis que les Grecs de Sicile et de Rome célèbrent les fêtes latines de saint Joseph au 19 mars, de la Toussaint au 1^er^ novembre et de la Commémoraison des morts au 2 novembre, ceux de Calabre ont gardé les dates du calendrier grec pour ces trois solennités (le dimanche après la Nativité du Christ, le premier dimanche après la Pentecôte et le samedi après la Septuagésime).

Le deuxième livre rendra peut-être encore plus de services aux travailleurs. Il comprend cinq chapitres sur l'année ecclésiastique des Arméniens, des Syriens d'Antioche, des Syro-Chaldéens de Malabar, des Chaldéens catholiques et des Nestoriens, et enfin des Coptes. Il faut remarquer surtout dans cette partie le calendrier de l'Église du Malabar et les jeûnes spéciaux à cette Église (celui du 13 septembre prouve que la fête de la Croix, au 14 septembre, est la fête primitive; cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 263); le calendrier copte, avec ses fêtes spéciales du Christ et des personnages bibliques (y compris les quatre animaux de l'Apocalypse, 16 novembre; les vingt-quatre vieillards, 2 décembre).

Un index alphabétique très détaillé rendra facile le maniement des

deux volumes du P. Nilles, véritable trésor d'informations sûres et étendues.

Manuel DOHL.

L'Estoire de la guerre sainte, histoire en vers de la troisième croisade (1190 = 1192) par AMBROISE, publiée et traduite d'après le manuscrit unique du Vatican et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'une Table des noms propres, par G. PARIS, Paris, imprimerie Nationale, 1897, in-4 de xc-579 p. (dans la *Collection des Documents inédits sur l'histoire de France*).

Ce qui caractérise ce volume, l'un des plus précieux de l'admirable collection où il vient d'entrer, c'est que son intérêt philologique ne le cède en rien à son intérêt historique. On ne saurait reprocher à l'éditeur d'avoir exagéré celui-ci : « La découverte de ce poème, dit-il (p. LVIII), aurait fait sensation dans le monde des historiens si le contenu n'en avait pas été connu depuis longtemps par la traduction latine. Même à côté de l'*Itinerarium Ricardi*, l'*Estoire de la guerre sainte* conserve le grand mérite de donner le récit dans sa forme originale et tel que l'a conçu l'auteur, et de nous transmettre les discours, les entretiens, les impressions passagères, les sentiments profonds des Croisés de 1189, dans toute leur fraîcheur et leur naïveté. » Il suffit, pour comprendre la profonde justesse de ces lignes, de placer en regard l'un de l'autre un chapitre de la traduction du chanoine Richard et le passage correspondant de l'original. Certes, le traducteur a accompli sa tâche avec une fidélité louable et rare à son époque ; il n'a rien omis d'essentiel et n'a guère ajouté que des ornements de pure rhétorique et d'inoffensives réminiscences de l'antiquité ; mais c'est ce vêtement même qui choque, jeté sur des personnages du XII[e] siècle, comme un perpétuel anachronisme, et l'on sent que l'on quitte l'ombre de l'école pour le plein air de la réalité, quand, abordant le texte français, on y retrouve la justesse du ton et la vivacité de tour qui font le charme de ce genre si français, dont il est un des premiers monuments. L'œuvre d'Ambroise, en effet, ajoute M. G. Paris, « a ce grand prix d'être — à part la chronique anglo-normande de Jordan Fantosme et la sèche relation en prose d'Ernoul, — le plus ancien texte d'histoire contemporaine écrit en français qui nous soit parvenu... ; elle a, par le fait que l'auteur ne raconte que ce qu'il a vu, un caractère qui la rapproche des Mémoires ; et, consacrée également à l'histoire d'une croisade par un témoin oculaire, elle doit prendre place désormais en tête des mémoires plus célèbres, mais postérieurs, que composèrent sur leurs expéditions d'Orient Geoffroi de Villehardouin, Robert de Clari et Jean de Joinville ». Cet intérêt de l'œuvre explique la peine qu'a prise l'éditeur. Dans le travail très considérable et très complexe qu'il a fourni, je ne sais si de plus compétents réussiront à découvrir quelques imperfections de détail, et, à la vérité,

j'en doute fort : on me permettra, pour moi, de me borner par une rapide analyse, à en donner une idée.

M. Paris, après avoir rectifié les notices antérieurement consacrées au manuscrit (p. I ss.), recherche quelle était la condition de l'auteur et émet à ce sujet (p. VI) une hypothèse très vraisemblable, à savoir qu'il aurait suivi, en qualité de jongleur, l'armée des croisés et qu'il aurait, une fois rentré en France (vers 1195-1196) rédigé son récit sur des notes prises au jour le jour ; ce qui est certain en tous cas, c'est qu'il était sujet, non de Philippe-Auguste, mais de Richard, pour lequel il professe un dévouement enthousiaste, et que son pays d'origine était la Normandie orientale (très probablement les environs d'Évreux). L'étude de la langue du poème (p. XIII) confirme absolument les précédentes déductions : ce long paragraphe constitue une des parties les plus importantes de l'introduction : les recherches sur la rime et la mesure chez Ambroise formeront un précieux chapitre de l'histoire de notre ancienne versification ; quant à l'étude sur la langue proprement dite, fondée sur ces recherches, elle est comparable à celle dont l'auteur fit jadis précéder sa célèbre édition du *Saint Alexis*. Bien qu'elle soit, grâce aux progrès de la science, moins féconde en nouveautés, il est superflu de dire que les mieux informés trouveront à s'y instruire ; mais surtout les débutants puiseront dans cette analyse philologique si précise et si sûre une foule d'indications que ne fournissent pas les manuels élémentaires ; si je signale ce point, c'est qu'il ne me paraît nullement indifférent qu'on puisse trouver dans toutes nos bibliothèques publiques — car j'imagine que la *Collection des Documents inédits* ne manque à aucune — un travail digne de tout point d'être pris pour modèle dans un genre d'études difficile, et que beaucoup, faute de direction, hésitent à aborder. Puis vient (p. LIII) l'appréciation de la valeur littéraire et historique du poème, récit « remarquablement net et clair dans l'expression du détail, avec, çà et là, un trait quelque peu pittoresque ou pathétique ..., sans vues générales, ni observations profondes », mais qui a pour nous ce mérite de représenter exactement « l'opinion de *la menue gent*, dont l'auteur a peint les sentiments avec la naïveté d'un cœur simple et passionné. »

M. Paris examine ensuite (p. LIV) la traduction latine [1], et institue une comparaison détaillée entre elle et l'original [2]. Il établit en termi-

1. Voy. p. LIX ss. l'ingénieuse explication du fait très singulier que le traducteur, qui ne fait pourtant point l'effet d'un plagiaire, se donne dans son prologue comme témoin oculaire des événements qu'il relate, et (p. LXVII ss.) la réfutation, intéressante au point de vue de la méthode, de l'argumentation par laquelle M. Stubbs essayait jadis de démontrer que la version latine était l'œuvre originale.

2. L'étude de cette traduction, faite sur un texte plus voisin de l'original que le nôtre, a maintes fois amené M. Paris à reconnaître dans celui-ci des lacunes et à y corriger de mauvaises leçons. Je ne puis qu'indiquer ici l'étude très serrée (p. LXXIV) par laquelle il arrive à reconstituer le poème (probablement français) qui fut la source commune du livre I de l'*Itinerarium* et du passage correspondant d'Ambroise.

nant que le récit d'Ambroise n'a été connu directement d'aucun des écrivains anciens ou modernes qui ont raconté la troisième croisade : c'est donc un très heureux hasard « qu'un copiste anglo-normand, à la fin du XIII[e] siècle, ait eu l'idée de le transcrire, et que sa copie soit parvenue jusqu'à nous » ; autrement nous ne connaîtrions même pas le nom de cet honnête pèlerin qui a tant fait pour la gloire de ses frères d'armes, et qu'on avait été tenté, jusqu'à ces derniers temps, de dépouiller au profit de son traducteur. Le texte est établi avec le soin et la science consommée dont le nom de l'éditeur était d'avance un sûr garant. Malgré les très nombreuses fautes du manuscrit, bien rares sont les passages où il n'ait pas réussi à reconstituer un texte ou sûr ou du moins très plausible [1]. Le texte est suivi d'une traduction où l'aisance s'allie à une scrupuleuse fidélité et qui permettra aux personnes les moins familières avec l'ancienne langue d'utiliser ce précieux document historique. Enfin, le volume se termine par un glossaire et une table des noms propres. Le glossaire, qui n'est pas, au point de vue philologique, moins important que l'étude linguistique signalée plus haut, comprend toutes les formes verbales, et donne, à côté de l'explication de chaque mot, celle des locutions où entre ce mot avec quelque particularité de sens ; la langue de l'auteur abondant en termes rares ou difficiles, ce glossaire fournit une importante contribution à la lexicographie de l'ancien français [2]. La table des noms propres, renvoyant à tous les passages où chaque nom est cité [3], et en donnant l'analyse, devient par là même une table analytique des matières. On voit que rien n'a été épargné pour rendre agréable et facile, autant que profitable, l'usage de ce beau volume, véritable modèle dont il est facile de se proposer l'imitation, mais à la perfection duquel il ne sera pas donné à tous d'atteindre.

A. JEANROY.

---

1. On trouvera, soit en note à la traduction, soit au glossaire, une quantité d'additions ou corrections au texte (toutes commodément réunies dans une table générale) qui l'améliorent très sensiblement : le retard apporté à la publication — et dont l'éditeur se borne à s'excuser modestement quand il pourrait alléguer tant d'excellents motifs — aura eu du moins cet excellent résultat de lui donner le temps de soumettre son propre travail à la critique la plus approfondie et la plus éclairée que celui ci pût trouver. — M. Paris avait d'abord songé, nous dit-il, à récrire le poème dans la langue présumée de l'auteur, mais il lui a paru plus prudent de reproduire le manuscrit tel qu'il est, en n'y introduisant que les corrections exigées par la mesure, la rime ou le sens.

2. Voy. par exemple les articles *dessaietes, embraier, gaudon, gobelin, irele, leonardie, moller, paestre, raosche, reboc, rostllier*. Tous ces mots manquent à Godefroy.

3. La prononciation exacte de chacun est fixée par la mention des mots avec lesquels il rime.

J. B. Supino. **Il Camposanto di Pisa** Firenze, fratelli Alinari, in-8 de 320 p. illustré de typogravures.

Les frères Alinari, les célèbres photographes de Florence, ne se contentent pas de fournir aux historiens de l'art italien une source inépuisable de documents fidèles; ils ont entrepris, depuis quelques années déjà, de mettre ces documents à la portée des bourses modestes, par des monographies illustrées dont ils demandent le texte aux érudits les plus compétents. C'est ainsi que M. Supino, conservateur du Musée National de Florence, a rédigé, sur le Campo Santo de Pise, une étude descriptive qu'accompagnent les reproductions de toutes les fresques. Les conditions économiques de la publication ont imposé malheureusement un format bien exigu, où certaines fresques aux proportions colossales, comme le Triomphe de la Mort, le Jugement Dernier, ou la Tour de Babel, se transforment en miniatures. Pour les œuvres trop détériorées, c'est-à-dire pour une bonne part des peintures de Benozzo, l'illustration, très judicieusement, complète les jolis détails qui ont pu être photographiés par des fac-similés réduits, mais fort nets, des vastes gravures de Lasinio.

M. Supino, avant d'habiter Florence, fut quelques années citoyen de Pise. Il y organisa un musée admirable. Il étudia, avec la plus grande sagacité, les sculptures et les fresques pisanes, et les lecteurs de l'*Archivio storico dell'Arte* n'ont pas oublié ses articles. Son travail sur le Campo Santo est des plus importants. Il complète par de nouvelles recherches les précieuses découvertes de Ciampi et de Bonaini; il nous donne la première histoire complète du merveilleux monument. Histoire complète autant qu'il se peut, dans l'état actuel des archives pisanes; on sait que les documents essentiels, la plupart des comptes de la fabrique au xiv[e] siècle, ont péri dans un incendie, n'ayant pas été copiés, à peine consultés. M. S. groupe et commente les épaves subsistantes. Parmi les documents inédits dont il nous fait part, il faut citer ceux qui concernent Mantegna et Botticelli, dont on ignorait qu'ils fussent allés à Pise. Il est avéré désormais que Mantegna a peint au Campo Santo, en 1467, quelqu'une des compositions qui ont disparu sans laisser de traces; quant à Botticelli, qui avait commencé de travailler au Dôme, en 1474, il se dégoûta de sa besogne et partit, la laissant inachevée (p. 28-29). D'intéressants détails viennent s'ajouter à ce que nous savions par Ciampi des verrières détruites au xvi[e] siècle (p. 22-24). Enfin, le volume se termine par la publication d'un texte italien de la Renaissance, une description en stances rimées des Beautés du Campo Santo, dont l'imprimé, sans doute unique, est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris (p. 299-317).

Les controverses sur l'attribution à tel ou tel peintre florentin, siennois ou pisan, du célèbre cycle du Triomphe de la Mort, du Jugement et de la Vie Contemplative, sont toujours ouvertes; la publication de M. S.

ne suffira pas à les conclure. Pareille discussion ne peut s'entreprendre sans gravures à l'appui; et c'est bien ainsi que M. S. s'efforce à nous convaincre qu'il faut désormais tout donner au pisan Traini; il avait déjà, et plus abondamment, établi ses preuves dans l'*Archivio storico dell'Arte;* je ne saurais y revenir ici. Un point semble gagné, grâce à ces minutieuses analyses (auxquelles il faut joindre de fines considérations de M. Thode, dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft* de 1888) : un maître pisan a terminé les fresques. En est-il le véritable auteur? cela ne semble nullement prouvé. Quant au légendaire Buffalmacco, auquel une tradition confirmée par l'autorité de Ghiberti fait peindre dans le Campo Santo « de nombreuses histoires », il paraît difficile, en l'absence d'aucun point de comparaison, de l'introduire dans le débat, autrement que par une hypothèse très hasardeuse, qui d'ailleurs n'épouvante point M. Thode. Je regrette que M. Supino se montre respectueux des fables de Vasari jusqu'à fermement admettre que la grande Assomption peinte au-dessus de la porte d'entrée, à l'intérieur du Campo Santo, soit une œuvre de Simone Martini. La description des fresques de Spinello Aretino, de Francesco da Volterra, de Pietro di Puccio, enfin du merveilleux cycle de Benozzo Gozzoli, est aussi complète et fidèle que possible.

André PÉRATÉ.

A. LUZIO. **Spigolature Folenghiane.** Bergamo, 1897; in-4°, 38 pages.

P. TOLDO. **L'arte italiana nell'opera di F. Rabelais.** Extrait de l'Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen, Band C, Heft 1|2; 46 pages.

Ces deux brochures sont d'intéressantes contributions à l'étude des sources italiennes de Rabelais, question depuis longtemps posée, mais encore imparfaitement élucidée. M. Luzio, qui a déjà consacré d'importantes publications à l'œuvre de Folengo, donne ici des renseignements précis sur les notes marginales, dont est accompagné le texte du *Baldus* dans l'édition de 1521 (dite la *Toscolana*); il montre que, selon toute vraisemblance, c'est cette édition que Rabelais a eue sous les yeux, et il insiste sur deux ou trois passages (notamment sur la librairie de Saint-Victor, II, 7) où l'influence de Folengo sur l'auteur de Pantagruel est plus particulièrement sensible. Ce sont des notes brèves, mais précises, solides, et dont il faudra tenir compte. — Tout différent est l'article de M. Toldo, qui n'a pas prétendu sans doute épuiser, en une quarantaine de pages, un sujet aussi vaste que celui qu'annonce le titre de son étude. Nous avons déjà loué ici, comme elles le méritent, l'érudition et la conscience de M. Toldo, ainsi que l'importance des rapprochements qu'il lui a été donné de faire entre des œuvres françaises et italiennes de la Renaissance; cette fois encore il signale des analogies frappantes et inédites, entre Rabelais d'une part, et de l'autre Folengo, le Songe

de Polyphile et Masuccio. Beaucoup d'autres rapprochements, l'auteur est le premier à l'avouer, sont moins probants ou moins nouveaux; pourquoi s'y arrêter alors? pourquoi vouloir tout dire, même ce qui a déjà été bien dit par d'autres, même ce que l'on ne précise pas plus que ses devanciers? Si c'est une dissertation d'ensemble sur les sources italiennes de Rabelais que nous présente M. Toldo, il y a bien des parties superficielles; si ce n'est qu'une contribution sur un certain nombre de points particuliers, il y a bien des inutilités. Ces réserves faites sur la composition de ce travail, disons bien vite qu'on ne le consultera ni sans intérêt ni sans profit [1].

H. Hauvette

Richard Garnett. **A History of Italian Literature**. London, W. Heinemann, 1898; in-8°, xii-431 pages.

Ce volume est le quatrième d'une série intitulée : *Short Histories of the Literatures of the Wold*, publiée sous la direction de M. Edmund Gosse. Tout ce que l'on peut demander à ce genre d'ouvrages, destinés à la vulgarisation, c'est de l'exactitude dans l'exposé des faits, de la netteté et de la justesse dans les idées générales. Sur le premier point il faut rendre justice à M. Garnett; son information est en général bonne, et les critiques de détail que l'on pourrait lui adresser n'empêchent pas qu'il ne soit bien au courant des plus importants travaux de la critique moderne. Sur ses jugements et sa méthode au contraire, il y aurait bien à dire. Outre que le plan est souvent défectueux (il faut, par exemple, aller chercher Giovanni Villani, mort en 1348, dans le chapitre sur le xv[e] siècle, ainsi que Dino Compagni, mort en 1324, dont M. Garnett, il est vrai, considère la Chronique comme une falsification composée vers 1450!), les idées générales exposées çà et là sont assez singulières. On ne peut retenir un sourire, par exemple, quand on lit, dès les premières lignes de la préface, que la littérature italienne est « la plus grande du monde après les littératures grecque, latine et anglaise »; et quelques lignes plus bas: « les Italiens ont commencé à instruire les autres nations bien avant de trouver chez elles de quoi s'instruire », ce qui surprend, quand on songe à ce qu'a été pour l'Italie la littérature épique, lyrique et allégorique de la France du xi[e] au xiii[e] siècle; mais M. G. s'explique : « l'Italie ne doit rien à Chaucer, Spenser ou Milton, mais Chaucer, Spenser et Milton lui doivent infiniment ». Décidément la France n'existe pas pour M. Garnett; et, en effet, s'il reconnaît l'influence des troubadours de Provence sur les premiers poètes lyriques d'Italie, il se garde bien de dire que Brunetto Latini a écrit le *Trésor* en français, et que les voyages de Marco Polo ont été rédigés en fran-

---

1. En rendant hommage à la correction avec laquelle sont imprimées les nombreuses citations françaises, signalons le lapsus qui fait dire à l'auteur que Margutte est un héros de Berni (p. 127).

çais par un certain Rusticien de Pise, qui n'est même pas nommé, bien qu'il ait joué un certain rôle dans l'histoire de la littérature romanesque en Italie C'est à propos de l'origine de la poésie chevaleresque que M. Garnett a dû être le plus embarrassé; mais il n'en laisse rien voir : il se contente de nommer la Chanson de Roland, en insistant sur l'importance d'un « remarquable livre », la chronique latine du pseudo-Turpin, dont il se plait à penser que l'auteur était espagnol, et de laquelle il passe directement aux *Reali di Francia* (p. 127-128). C'est un parti-pris; il n'est probablement pas fait pour déplaire aux lecteurs d'Outre-Manche.

H. Hauvette.

The construction of *eya* with the conjunctive verb in old basque, by E. S. Dodgson (extrait des *Transactions of the philological society*). Londres, 1898, 11 p. in-8°.

On retrouve dans cette brochure, à un moindre degré que d'habitude peut-être, l'incohérence et le manque de méthode qui caractérisent les publications de l'auteur. Il y a mis de tout, et même des choses intéressantes, car M. Dodgson est fort instruit et très au courant de tout ce qui concerne le basque. Il rapporte entre autres un mot de M. Antoine d'Abbadie qui est parfaitement absurde : « Basque grammar bas still to be written, and it should be written in english »; cette boutade, si elle est authentique, prouverait seulement une fois de plus que M. d'Abbadie, excellent mathématicien et astronome de mérite, était un linguiste des plus médiocres.

La question principalement étudiée par M. D. est la suivante : d'où vient la finale *enetz*, *enez*, ou *enz* des phrases basques interrogatives avec *eya*, *ea*, *hea* « si » précédent, comme dans : *eya Iaincoaganic diradenez* « (je demande) s'ils sont de Dieu »? Le prince L.-L. Bonaparte voyait, paraît-il, dans ces formules la forme conjonctive du verbe en *n* avec la négation *ez* et proposait de traduire, par exemple : « s'ils sont de Dieu *ou non* ». M. D. combat cette opinion, mais sa discussion est un peu confuse. Évidemment, si le prince L.-L. Bonaparte voit dans *diradenez* une contraction de *diraden edo ez* (qu'ils soient ou non), il se trompe; mais s'il suppose que la finale en *z* est formée par la négation mise là pour amplifier, si j'ose m'exprimer ainsi, le caractère dubitatif de la question, pour en préciser la solution négative, pour jouer en quelque sorte le rôle de notre « n'est-ce-pas? », l'opinion est parfaitement soutenable. Les objections de M. D. sur la réduction euphonique de *ez* à *z*, sur la présence dans certains cas du *ba* positif, ne portent pas; ce qui est plus sérieux, se sont les exemples en *ez* sans *eya* (si, utrum, whether) ou au contraire les exemples de *eya* avec le conjonctif simple sans *ez*. Pour M. D. le *z* est tout simplement le suffixe instrumental

de la forme conjonctive déclinée. La question est intéressante et mérite qu'on la discute de très près; je ne serais pas éloigné de croire que M. Dodgson est dans le vrai.

Julien VINSON.

Régi magyar Kœnyvtar. (Ancienne bibliothèque hongroise) rédigée par M. Gustave HEINRICH. Budapest, Franklin, 1897.

A Székelyek Erdélyben. (Les Sicules en Transylvanie) poème d'Alexandre Székely édité par Gustave HEINRICH, 122 p.

Palos iskola-dramak. (Drames scolaires des Paulistes du XVIII° siècle) édités par Joseph BAYER, 80 p.

Csiksomlyoi nagypénteki miszteriumok. (Mystères de la Passion de Csiksomlyo) édités par Arpard FÜLŒP, 242 p.

Heltai Gaspar Esopusi mesei. (Fables ésopiques de Gaspard Heltai) éditées par Louis IMRE, 304 p.

Le savant professeur de l'Université de Budapest, M. Gustave Heinrich, vient de lancer une collection dont tout le monde, en Hongrie, sentait le besoin. Il était, en effet, nécessaire de rendre accessibles, par de bonnes réimpressions, soit les ouvrages des siècles passés devenus tellement rares que les bibliothèques hongroises n'en possèdent que trois ou quatre exemplaires, soit des œuvres inédites qui comptent dans la littérature. Ainsi, on connaissait à peine les drames scolaires des Piaristes et des Paulistes qui constituent les premiers essais dramatiques hongrois; on n'avait que des notions très vagues des Mystères joués au XVIII° siècle; on regrettait que des ouvrages remarquables prohibés par la censure autrichienne restassent si longtemps en manuscrit. On ne croirait pas qu'une bonne partie de l'œuvre de Bessenyei (1747-1811), le chef du renouveau littéraire, doit être étudiée au musée national de Budapest où l' « ermite de Bihar » fit déposer ses volumineux ouvrages, faute de pouvoir les faire imprimer. L'entreprise de M. Heinrich remédiera à cet inconvénient. Dans des fascicules d'un prix très abordable, la maison Franklin, nous offre les quatre premiers numéros et promet une longue série d'autres ouvrages. L'exécution typographique est excellente, et les jeunes savants que l'éditeur a su choisir, mettront tous leurs soins à l'accomplissement de leur tâche.

I. — La série commence par un poème épique d'Alexandre Székely intitulé : *Les Sicules en Transylvanie* paru dans l'almanach *Hébé* en 1823. Székely (1797-1854) n'est pas une figure marquante de la littérature hongroise, mais il arriva que sa petite épopée en trois chants eut une influence décisive sur la grande épopée de Michel Vörösmarty, *La fuite de Zala'n* (1825) qui ouvre une ère nouvelle dans la poésie magyare. Non seulement le sujet choisi par Székely, mais sa langue et sa versification exercèrent leur charme sur le jeune Vörösmarty. Le poème méritait donc les honneurs d'une réimpression. M. H.

a voulu montrer dans ce premier fascicule, comment on peut faire revivre et mettre en relief un poète inconnu. Son introduction de 84 pages est un vrai modèle d'investigation littéraire et philologique. Rien dans la vie de Székely, qui devint évêque unitaire en Transylvanie, ne reste obscur. Nous trouvons dans cette étude la liste complète de ses poésies lyriques, de ses épopées — il en a écrit douze, dont cinq seulement ont paru — et de ses œuvres en prose. L'auteur nous retrace l'atmosphère intellectuelle que Székely a respirée à Vienne où il étudia de 1820 à 1822 ; démontre l'influence que Klopstock exerça sur lui, et caractérise très bien la poésie des Bardes viennois qui eut son contrecoup en Hongrie, en stimulant les poètes à évoquer, au milieu des misères politiques, le souvenir d'Attila et de la conquête du pays par Arpad. La poésie épique de Vörösmarty n'a pas d'autres sources. De même que Klopstock, sous l'influence du livre de Mallet : *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves* (1756), mêla la mythologie des peuples du Nord avec celle des Germains, les poètes hongrois confondirent volontiers Huns et Magyars et reconstruisirent avec beaucoup de hardiesse tout l'Olympe magyar. Székely voit dans les Sicules de Transylvanie les débris de l'armée d'Attila ; il crée des divinités hunniques, comme Vörösmarty créera des divinités magyares. M. H. a ajouté à son édition les lettres de Székely à Toldy qui, le premier, s'intéressa aux œuvres de l'évêque transylvanien, et, dans l'appendice, les variantes de l'épopée d'après l'*Almanach* et les papiers de Székely.

II. — L'historien du théâtre hongrois, M. Joseph Bayer, publie, avec une bonne introduction, deux intermèdes dramatiques inédits qui se trouvent dans un manuscrit de l'Académie hongroise : *Actiones Scolasticae Gymnasiorum Papensis et Ujhelyiensis*. Malgré le titre latin, le volume ne contient que des pièces écrites en magyar, et qui datent du milieu du XVIIIe siècle, lorsqu'il n'y avait pas de théâtre hongrois. Le drame n'était cultivé que dans les écoles et lorsque, vers 1790, les premières troupes hongroises se formèrent, les jeunes étudiants sortis des écoles des Jésuites, des Piaristes et des Paulistes, furent les principaux acteurs. Mais tandis que les Jésuites firent jouer surtout des pièces latines, les deux autres ordres employaient la langue nationale. C'est là leur mérite. Ils ont, par ces comédies, devancé Bessenyei qui, dans ses premiers essais, imita Voltaire et Destouches. Avec la suppression des ordres par Joseph II, les jeux scolaires cessèrent et il faudra attendre jusqu'à Charles Kisfaludy (1788-1830) pour retrouver la vraie comédie hongroise. — Le premier intermède publié par M. Bayer est intercalé dans une pièce intitulée : *Omnia vincit amor* : *Polidorus et Cassandra*, et fut jouée en 1765. Le sujet est indiqué par ce sommaire latin : « Nobilis in Hungaria, sed pauper, Petrus Berbencze grandaevam virginem Filiam suam aeque Nobili, magis pauperi tamen Michaeli Kocsonya tradit nuptui. Haec cum liberius indulget mero ebria sepelitur,

grato marito spectaculo, quippe infida; cum tamen exequiae apparantur, e feretro erumpit, quam cum maritus putaret spiritum, baculo experitur, esse in Carne ». C'est donc le premier essai dramatique où la classe moyenne figure au théâtre. La langue de cet intermède est populaire et l'auteur ne craint pas les termes vulgaires, même grossiers. Il est très probable que le père Pauliste qui écrivit cette pièce, a connu Moliere dont le *Bourgeois gentilhomme* fut représenté dans une école d'Eger (Erlau) en 1769 : il y a, en effet, quelque chose de Georges Dandin dans le rôle de Michel Kocsonya. — Le second intermède, intitulé *Bakhus*, est un *Fastnachtspiel* du meilleur cru. Jupiter voit avec déplaisir le grand culte dont Bacchus est entouré sur la terre. Il le frappe d'une horrible maladie que ni Esculape, ni Machaon, ni la Faculté — on parle dans la pièce d'un docteur de Paris — ne peuvent guérir. Le pauvre dieu est condamné et il expire entre les bras d'Ariane. Les quolibets contre les médecins, les bribes latines dont ils se servent, confirme encore mieux l'opinion que Molière (dont les premières traductions hongroises ne datent que de 1792), était déjà connu, et que les Pères Paulistes et Piaristes n'hésitaient pas à lui emprunter quelques scènes qui sentent la farce.

III. — Avec le troisième fascicule nous passons du plaisant au sévère. Les mystères de la Passion furent longtemps joués en Hongrie parmi les catholiques, mais jusqu'ici on ne connaissait aucun texte de ces représentations. M. F. a découvert au monastère des Franciscains à Csiksomlyó, en Transylvanie, un énorme in-folio de 650 pages contenant quarante-huit mystères. Il en a choisi quatre qui lui semblent les plus remarquables au point de vue de la composition et de la langue, et les publie avec une introduction de 48 pages qui nous renseigne également sur les autres pièces du précieux manuscrit. La plus ancienne remonte à l'année 1721; les quatre dont le texte paraît pour la première fois, furent jouées le Vendredi-Saint des années 1751, 1752, 1759 et 1766. Le clergé de la contrée voulait, par ces représentations, maintenir intacte la foi catholique dans le pays de Csiksomlyó, un des rares districts de la Transylvanie qui n'aient pas embrassé le calvinisme. La ville était, en même temps, un lieu de pèlerinage et le sanctuaire de la Vierge y attirait, vers Pâques, de nombreux visiteurs. Les membres de la « Société de Marie » étaient les acteurs de ces Passions.

IV. — A l'instar des réformateurs allemands, leurs disciples hongrois du XVI^e siècle considéraient la fable ésopique comme renfermant, après la Bible, le plus de sagesse. De même que Burkart Waldis, Erasmus Alberus, Hans Sachs et Eucharius Eyring mirent dans leurs apologues quelque chose de la passion qui animait les discussions théologiques, deux réformateurs hongrois, Gabriel Pesti et Gaspard Heltai, composèrent les premiers fabliers magyars pour stimuler l'ardeur des protestants. Le recueil de Pesti, imprimé en 1536, fut réédité par Toldy en 1858; celui de Heltai qui date de 1566 et eut une seconde édition

en 1596, vient d'être réimprimé avec le plus grand soin par M. Imre. Des deux éditions du XVI[e] siècle il reste en tout trois exemplaires, dont deux mutilés. Dans une bonne introduction qui précède le texte, l'éditeur retrace la vie du réformateur transylvanien qui, né parmi les Saxons, n'apprit le hongrois qu'à l'âge de seize ans; devint imprimeur, composa une chronique magyare, traduisit une partie de la Bible, se fit l'éditeur et le propogateur des ouvrages des réformateurs et mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. Le fablier de Heltai qui contient cent apologues en prose, est une traduction de Boner, de Steinhöwel et de Burkart Waldis — M. Imre démontre les emprunts en détail —, mais aux fables allemandes Heltai ajoute la morale appropriée à son pays. Elle est souvent plus longue que l'apologue lui-même. Un ton très hardi caractérise ce fablier. Le calviniste menace des foudres du ciel les oppresseurs du pauvre peuple, les seigneurs qui imposent trop de corvées à leurs serfs, les juges prévaricateurs et, en général, tous ceux qui empêchent la propagation de la Réforme Un lexique de 50 pages, ajouté à cette édition, renferme un commentaire linguistique très précieux de ce fablier qui est, en même temps, un des plus beaux monuments de l'ancienne langue hongroise.

J. Kont.

Faguet (Émile). **Drame ancien, drame moderne.** Paris, A. Colin, 1898, In-8 de 274 p.

La préface de ce livre souvent profond et toujours remarquable est trop spirituelle; le badinage n'y va pas toujours sans inconvénient; à une époque où l'esprit public est malade, si l'on ne veut pas que l'homme se conduise en *gorille féroce et lubrique*, il ne faut pas lui dire sur un ton à demi-sérieux qu'il en est un. Mais, dès qu'on sort de l'avant-propos, le ton change du tout au tout, le style devient d'une simplicité mâle, nerveuse, rapide; et, ce qui dénote une plume singulièrement maîtresse d'elle-même, l'auteur porte dans l'expression de certaines idées qui ne sont pas pour plaire à la pluralité des lecteurs français une modération de langage qui ne coûte rien à la vigoureuse netteté de l'expression. L'ouvrage a un autre mérite indépendant des thèses que M. Faguet y soutient : c'est un livre de critique théorique au moins autant que de critique appliquée; on y trouvera des analyses de pièces et de caractères faites de main de maître (v. par ex. sur *Antigone* p. 226 sqq., sur *Roméo et Juliette* p. 230 sqq.); mais on y trouvera aussi de très intéressantes discussions sur la limite des divers arts (p. 54-55), sur les cas où ils peuvent légitimement empiéter les uns sur les autres (p. 56-58), de spirituelles remarques sur la danse (p. 61-62), etc.

La première partie du livre, la plus neuve et, à mon sens, la plus

vraie, a pour objet d'expliquer qu'on a fort exagéré le goût des Grecs du v[e] siècle avant J.-C. pour la séparation des genres. On en juge d'après les théories d'Aristote qui était un philosophe et écrivait un demi-siècle après la mort d'Euripide, d'après Horace qui était un latin, d'après nos classiques qui étaient des Français. Il est vrai que les Grecs visaient à l'unité d'impression, mais ils y tendaient par la multiplicité des moyens. Le poète tragique appelait à son secours la musique, la danse, le lyrisme même hors des chœurs, l'épopée avec ses longues et pittoresques narrations, l'éloquence ; il ne connaissait qu'une loi, le beau ; il ne tenait pas par dessus tout à peindre la vie ou à mettre en lutte des personnages, mais à grouper harmonieusement de nobles figures. M. F. ne cache pas qu'avant lui Saint-Marc-Girardin, surtout Patin à qui il rend une pleine et méritoire justice, avaient soutenu cette théorie dont il donne (p. 194-195) un résumé frappant ; mais, outre qu'il la présente avec une force peu commune, il l'appuie d'une foule de remarques pénétrantes, par exemple quand il montre que dans *Antigone* les caractères sont plus ou moins développés, non suivant leur importance dans l'action, mais selon qu'ils contribuent plus ou moins à mettre en relief le contraste de la loi civile et de la loi naturelle (p. 242-243), ou quand il fait voir que les Grecs suppriment au théâtre les transitions entre les sentiments opposés mais conciliables d'un même personnage parce que les grandes lignes seules enchantent l'imagination (p. 240 sqq.). Jamais, je crois, helléniste n'est plus profondément entré dans le sens de l'art grec et n'en a mieux fait sentir le charme.

Je ne crois pas non plus qu'on ait jamais peint avec plus de force la vie qui surabonde dans le théâtre de Shakespeare. Toutes les pages qui le concernent, comme celles qui roulent sur le théâtre grec, sont écrites de plein cœur et sur le ton de l'admiration, non seulement la plus intelligente, mais la plus communicative.

M. Faguet, quoiqu'il témoigne à tous les morts illustres ces égards que d'autres n'accordent même pas aux vivants, ne met évidemment pas nos drames classiques sur la même ligne. Ici, il reprend la théorie de M. Taine que la critique paraissait avoir abandonnée ; pour lui, comme pour M. Taine, nos classiques sont des logiciens, des orateurs, des professeurs de morale ; chez eux, les caractères ne sont guère que des abstractions, des rôles ; l'action, l'intrigue est presque tout pour eux : « L'intérêt de curiosité remplaçant les autres ressorts dramatiques, voilà le fond de l'art dramatique français et l'âme de notre tragédie (p. 164). » Un critique plus irrévérencieux que M. F. n'exagérerait pas beaucoup sa pensée en disant que pour nous l'idéal d'une pièce serait un mélodrame de l'Ambigu qui ne contiendrait pas d'invraisemblances et serait très bien écrit. M. F. appelle poliment intrigue ce qu'un autre appellerait le métier dramatique, mais au fond c'est l'entente du métier qui lui paraît la qualité dominante de Corneille et de Racine.

C'est d'ailleurs, à ses yeux, un effet du génie de notre race qui, natu-

rellement *calme et sobre* (p. 46), a eu besoin, pour s'élever, de l'influence exercée tour à tour sur elle par le moyen âge et par la Renaissance [1]. Je crois que les mots *calme* et *sobre* appliqués à notre ancêtre, le peuple gaulois, eussent surpris les anciens, et, s'il est vrai que les Français, comme tous les autres peuples, ont eu besoin à certains jours qu'on leur montrât la route, il ne faut pas présenter l'action du moyen âge tout au moins comme une influence venue du dehors; la *Chanson de Roland* n'a pas été écrite par un Allemand, les cathédrales gothiques sont des œuvres bien françaises; il n'est donc pas juste de chercher uniquement le génie de notre race dans les fabliaux. Ce qui est vrai, ce n'est pas qu'elle ne soit point poétique (p. 151), c'est que, *par amour de la clarté, autant, bien plus que par impuissance, nous avons banni lyrique et épique de la tragédie* (p. 152). Quant à la peinture de l'histoire, quant à celle de véritables caractères, on accordera difficilement à M. F. qu'on ne les rencontre chez nous que dans *Polyeucte*, *Cinna*, *Horace*, *Britannicus*, *Athalie* et peut-être dans *Mithridate*.

Mais il faudrait tout un livre pour montrer la profondeur de nos classiques et l'on ne pourrait que répéter ce qui a été dit souvent et fort bien dans les vingt dernières années. Je me borne à soumettre à M. F. un ou deux doutes sur sa méthode; ainsi il cherche souvent le génie de la France, non dans tel chef d'œuvre de Corneille, mais dans l'opinion de Voltaire ou des spectateurs des premières représentations qui ont pu ne pas le comprendre; mais la *Divine Comédie* a-t-elle été comprise de tous les Italiens hommes d'esprit? Et, quant aux spectateurs des premières représentations, n'est-ce pas leur sort que de ne pas goûter tout d'abord les œuvres profondes? Il me semble aussi que M. F. a, sans s'en apercevoir, deux poids et deux mesures : il ne lui déplait nullement que les Grecs aient montré le goût de la dialectique, de la dispute pour elles-mêmes (p. 42), et, là où Chimène parle en avocat précisément pour ne pas parler en amante, il laisse clairement entendre qu'il aimerait mieux qu'elle parlât en poète (p. 263-264); il admire la simplification des caractères dans *Antigone* (p. 245 sqq.), et s'y résigne malaisément quand il la rencontre chez nos classiques. Enfin doit-on oublier Molière à point nommé quand on mesure la profondeur des caractères dans notre théâtre classique, et, au lieu d'appeler chez Corneille et Racine lois de la raison ce qu'on appelle chez les Grecs esthétique, ne serait-il pas équitable d'appliquer à nos deux tragiques cette très belle définition de l'art de Sophocle? « Il trace ses caractères, connaissant bien la vie et soucieux de vérité, mais apportant dans son œuvre dramatique une constante préoccupation d'artiste, voulant que la loi du beau domine toujours, règle et conduise son travail, et y sacrifiant bien des choses; toujours vivant et toujours vrai, mais très soigneux de prendre la vie en

1. Une opinion analogue a été soutenue par M. Guy de Brémond à propos d'Et. Pasquier (*Rev. des Deux Mondes*, 1er mai 1888).

tant seulement qu'elle donne l'idée du beau et de montrer la vérité surtout dans sa splendeur » (p. 252).

Mais, quoi qu'il en soit, M. Faguet demeure, dans cette dernière partie de son livre, égal à lui-même, et ce n'est pas peu dire, pour la finesse des aperçus et la force du style.

Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juin 1898.

M. le secrétaire perpétuel annonce que M. Bouché-Leclercq, élu dans la dernière séance membre ordinaire de l'Académie, est retenu à la Sorbonne par une soutenance de thèse.

M. Longnon, président, donne lecture d'une lettre de M. Homolle, datée d'Athènes, 17 mai 1898. M. Homolle recommande à l'Académie un rapport du R. P. Petit, supérieur des Augustins de Cadi-Keni, près Scutari, qui fondent une sorte d'École des hautes études religieuses et ont choisi pour objet de leurs recherches l'histoire et les antiquités chrétiennes et byzantines.

M. Salomon Reinach communique, de la part de M. Dobruski, directeur du musée de Sofia (Bulgarie), un groupe en marbre récemment découvert à Odessos (Varna) et acquis par le musée de Sofia. Ce groupe, haut de 0 m. 45, se compose de trois personnages, une femme drapée appuyée familièrement sur l'épaule d'un éphèbe nu, entre lesquels on aperçoit un petit Amour. La présence de cet amour, ainsi que l'absence de tout attribut bacchique, qui pourrait faire songer à Dionysos et à Ariane, prouvent qu'il s'agit d'un groupe d'Aphrodite et d'Adonis. On ne connaissait encore, en ronde-bosse, aucun groupe de ce genre. Ce qui relève encore l'importance de l'acquisition de M. Dobruski, c'est que le style du groupe indique clairement qu'il faut y voir une copie d'un original de l'école de Praxitèle; l'Aphrodite drapée ressemble singulièrement à une statuette d'Artémis, découverte à Chypre et acquise par le musée de Vienne, qui a été attribuée par tous les savants à l'école de Praxitèle. — M. Heuzey fait observer qu'il existe, dans la grande sculpture, un groupe célèbre qui présente avec celui-ci beaucoup d'analogie : c'est le groupe archaïsant dit d'Oreste et d'Électre. M. Heuzey a toujours pensé, d'après les attitudes, que ce groupe était un groupe conjugal représentant Adonis avec Aphrodite, caractérisée par sa tunique tombante et sa ceinture plate en forme de courroie, qui n'est autre chose que le ceste, la courroie brodée dont parle Homère.

M. Collignon rend compte des fêtes du cinquantenaire de l'École française d'Athènes, auxquelles il était chargé de représenter l'Académie. Ces fêtes ont été très brillantes, grâce au concours du gouvernement grec, des Instituts étrangers, à la présence d'un bâtiment de guerre français au Pirée et à celle de nombreux visiteurs prenant part à la croisière organisée par la *Revue générale des sciences*. La séance solennelle a eu lieu en présence du roi des Hellènes et des princes royaux. Plusieurs discours ont été prononcés par M. Homolle, par M. le comte d'Ormesson, ministre de France à Athènes, par MM. Cavvadias et Dœrpfeld, au nom du gouvernement grec et des Instituts étrangers, et par le délégué de l'Académie. A l'issue de la séance, on a procédé à l'inauguration du monument commémoratif de la fondation de l'École et du cinquantenaire; il se compose de deux stèles où sont encastrés deux grands médaillons de bronze doré, œuvre de M. Roty, représentant la face et le revers de la médaille qui sera frappée en souvenir du cinquantenaire. A l'occasion des fêtes, M. Homolle a reçu de nombreuses adresses, envoyées par les corps savants et les Universités de France et de l'étranger.

M. Philippe Berger achève la lecture de son mémoire sur les inscriptions phéniciennes du temple d'Hathor-Miskar à Maktar. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 27 juin — 1898

HOLZINGER, Commentaire de la Genèse; BUDDE, Le Cantique; BERTHOLET, Ruth; WILDEBOER, L'Ecclésiaste, Esther. — Eudoxie, Proclus, Claudien, poésies, p. LUDWICH. — Ant. THOMAS, Essais de philologie française. — Chansons et dits artésiens, p. JEANROY et GUY. — Poèmes islandais, p. KAHLE. — Chaucer, p. POLLARD. — L'Arche de Noel, p. HOLTHAUSEN. — Drames préshakspeariens, I, p. MANLY. — LANG, Reinhard. — CROCE, Spaventa. — *Bulletin:* WIJNKOOP, Grammaire hébraïque; BURSY, La République des Athéniens; MARX, La vie de Plaute; P. THOMAS, Wagener, le Pro Milone, Sénèque et Lucilius; ROERSCH, François Modius; MAERE, L'apostolicité des églises des Gaules; WILLIAMS et NORGATE, Catalogue théologique; PEDERSEN, Textes albanais; Travaux dédiés à la mémoire du professeur Child; GEIGER, Lettres de Manso à Boettiger et La société juive de Berlin au XIXe siècle; ARNOLD, Kosciusko dans la littérature allemande; WYZEWA, Pages choisies de Cousin; SOUBIES, Almanach des spectacles. — Académie des inscriptions.

Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament, herausgegeben von K. Marti. Lieferung 5, **Genesis** erklært von H. HOLZINGER. In-8, XXX-278 pages.

Lieferung 6, **Die fünf Megillot**, erklært von K. BUDDE, A. BERTHOLET, G. WILDEBOER. In-8, XXIV-202 pages. Fribourg e. B., Mohr, 1898.

M. Holzinger a su résumer avec une concision qui n'enlève rien à la clarté tout ce que doit renfermer un commentaire littéral de la Genèse : analyse des sources, discussion critique des textes, interprétation des récits. Son livre est un véritable répertoire exégétique, moins surchargé que le commentaire de Dillmann, et d'une critique plus personnelle, plus pénétrante, sans être pour cela capricieuse ou téméraire. Le savant auteur se prononce avec beaucoup de réserves sur la parenté des premiers récits de la Bible avec les mythes babyloniens. On ne le blâmera pas de soutenir que le premier chapitre de la Genèse n'a pas été puisé directement dans les écritures mythologiques de la Chaldée, et de n'admettre qu'une dépendance médiate. Cette dépendance serait-elle encore partagée, et faudra-t-il penser que le trait de l'esprit divin couvant les eaux vient d'une autre mythologie? Il n'est pas tout à fait vrai de dire que la cosmogonie babylonienne commence par le chaos absolu, d'où sortent les dieux, puis par les dieux le monde, car le chaos est dès l'abord personnifié en deux principes, Apsu (l'abîme) et Tiamat (la mer), l'un mâle, l'autre femelle, et la transposition a pu se faire du chaos fécondant à l'esprit de vie, du chaos fécondé aux eaux primordiales. Que le trait soit d'origine mythologique, il n'y a guère lieu d'en douter; mais il a bien revêtu la marque de l'écrivain hébreu, pour qui l'esprit divin est le

principe de toute vie dans le monde. Il conviendrait aussi, avant de chercher en Phénicie les intermédiaires qui ont transmis à Israël les légendes mythiques de Babylone, de voir si la Bible elle-même ne contient pas les traces de croyances populaires moins éloignées de ces légendes que nos récits traditionnels de la création. On peut aisément prouver, par un certain nombre de passages de Job, d'Isaïe et des Psaumes, que les Israélites, vers le temps de l'exil et même encore après, connaissaient une histoire de la création qui débutait, comme la cosmogonie chaldéenne, par une lutte de Iahvé contre le chaos personnifié dans le monstre Rahab. Est-ce aux Phéniciens qu'ils l'avaient entendu conter ? N'auraient-ils pu écouter avec intérêt quelque histoire semblable de la bouche des Assyriens au temps d'Achaz ou de Manassé? Même pour le déluge, où les points de contact sont bien plus frappants, M. Holzinger ne reconnaît pas d'emprunt direct. Entre la légende babylonienne et le récit jéhoviste il lui faut un intermédiaire qui ait fait disparaître tous les éléments polythéistes et transformé le poème en récit prosaïque. Mais si la dernière opération a pu être faite par d'autres que par des Israélites, on ne voit pas qui aurait pu se charger de la première, sinon quelque fidèle de Iahvé. Sans doute il ne faut pas se représenter le rédacteur du déluge jéhoviste penché sur des briques recouvertes de signes cunéiformes et traduisant en bonne prose monothéiste le poème mythologique; mais puisque Israël avait avec l'Assyrie les mêmes relations que les autres peuples ses voisins, il est évident que la transmission orale des légendes a pu se faire assez directement, les changements s'expliquant en partie par le mode de cette transmission, en partie par le travail progressif d'assimilation. Les chiffres donnés par le rédacteur jéhoviste ne s'écartent pas autant qu'on veut bien le dire des chiffres babyloniens. Au lieu de présenter l'envoi du corbeau comme une addition dans le récit jéhoviste, n'est-il pas beaucoup plus naturel de supposer que la rédaction originale mentionnait, comme le poème chaldéen, l'envoi d'une colombe, d'une hirondelle, d'un corbeau, et que ce dernier est resté comme un témoin du premier état de la narration, bien que la colombe, pour des raisons faciles à deviner (et que M. J. Halévy a fort bien expliquées), ait fini par prendre en réalité dans le récit biblique la place des trois oiseaux ? A propos de Codorlaomor, M. H. dit que l'hagiographe a commis un lourd anachronisme en faisant ce roi contemporain de Hammurabi : l'anachronisme n'est pas du côté de l'hagiographe, et M. H. aurait pu savoir que Hammurabi a fait cesser la domination élamite en Chaldée, que même on a retrouvé, il n'y a pas longtemps, le nom de Codorlaomor dans sa correspondance. Il est peut-être temps que les exégètes critiques veuillent bien regarder le fond de ce chapitre XIV de la Genèse, qui est, à sa façon, le plus historique de tout le livre, et ne s'arrêtent pas à des détails de style. Le chapitre est, dans sa forme actuelle, un des moins anciens ; pour le fond, c'est le seul qui indique avec précision et vérité la situation générale de l'Orient dans le temps

auquel il se rapporte; cette singularité mérite un peu de considération.

Le commentaire du Cantique est tel qu'on pouvait l'attendre de M. Budde. Le Cantique des cantiques a été admis dans le canon hébreu parce qu'on lui attribuait un sens mystique et qu'on y voyait une œuvre de Salomon. Critiquement parlant, c'est un recueil de chansons nuptiales, en rapport avec les coutumes de l'Orient, et où l'amour légitime de l'homme et de la femme est célébré avec la liberté de la poésie populaire. Si la théorie du drame, avec Salomon, le berger, la bergère et les chœurs, a encore des défenseurs, la raison en est, d'après M. Budde, que les tenants de cette théorie ayant chacun leur façon de comprendre le drame, où ils ont mis beaucoup d'eux-mêmes, ne pourraient y renoncer sans un véritable déchirement de cœur. Les héros des chants sont l'époux et l'épouse, qui sont roi et reine des noces; les chanteurs et chanteuses sont de la fête et ils font parler les époux dans leurs couplets; les chants s'adaptent à divers moments des fêtes nuptiales et il y entre par conséquent un élément dramatique; mais les chansons restent distinctes et ne s'enchaînent pas dans un drame unique avec des scènes coordonnées. Il va sans dire qu'on ignore les circonstances dans lesquelles s'est faite la collection, et celles de sa conservation jusqu'à son entrée dans les recueils bibliques. Certaines pièces ne sont que des fragments, et l'on a pratiqué des retouches, des sutures. Pour l'origine de la collection, M. Budde propose deux hypothèses : un vieux chanteur mettant par écrit son répertoire, ou bien un simple assistant recueillant les chants entendus par lui dans une seule fête nuptiale. Ces hypothèses n'épuisent pas la série du possible. Des chants de ce genre ne servent pas qu'en une seule occasion. Il paraît indispensable de dire, pour compléter l'échafaudage des suppositions, que notre recueil, fixé à une époque et dans un milieu où l'hébreu était encore la langue vulgaire, tomba en désuétude et put, au bout d'un certain temps, apparaître comme un débris de l'ancienne littérature dont on ne discernait plus la destination originelle. Le livret fut attribué à Salomon parce que ce roi y était nommé. M. Budde en place la rédaction au IIIe ou au IIe siècle avant notre ère. Pour la critique du texte du Cantique, aussi bien que pour celle des Lamentations, il tient compte du rythme poétique.

Il y a peut-être quelque subtilité à entendre le passage des Chroniques II, xxxv, 25, de telle sorte que Jérémie soit censé avoir composé une lamentation sur la mort de Josias, qui serait la quatrième de notre livre, et que les autres pièces du recueil traditionnel soient attribuées à d'autres auteurs. Le Chroniqueur ne met pas tant de finesse dans ses citations. S'il a pensé que cette lamentation concernait Josias, ce qui est probable, il n'avait pas à mentionner l'auteur des autres morceaux. Sa phrase, assez mal construite, ne permet pas de dire s'il attribuait ou non tout le recueil à Jérémie. Mais est-il vraisemblable qu'il distinguât les auteurs? Pour son propre compte, M. Budde estime que les chapitres II et IV ne peuvent pas être de Jérémie, mais d'un Juif dévoué à Sédécias, qui les a

composés vers l'an 570; que le chapitre I, imité des précédents et influencé par le second Isaïe, a été écrit après la captivité, vers l'an 530, au plus tôt; que le psaume alphabétisant qui forme le chapitre V est l'œuvre d'un Juif resté en Palestine, vers l'an 550; enfin, que le chapitre III a été rédigé comme complément des autres, lorsqu'ils étaient déjà réunis et même attribués à Jérémie, au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Ces opinions s'appuient sur des indices plus ou moins probables. L'attribution à Jérémie a pu naître aisément dans la tradition, les élégies sur la ruine de Jérusalem ayant été publiées anonymes, comme elles sont encore dans la Bible hébraïque. Il paraît certain que, même chez les Juifs hellénistes, les Lamentations n'ont pas été rattachées d'abord à l'œuvre littéraire du prophète, car elles n'ont pas été traduites en grec par le même interprète que le livre de Jérémie.

L'histoire de Ruth est commentée avec beaucoup d'érudition et de clarté par M. Bertholet. Avec la plupart des critiques, M. B. pense que cette histoire a été écrite au temps d'Esdras et de Néhémie, comme une réponse indirecte aux réformateurs, sur la question du mariage avec des femmes étrangères, mais il déclare admettre aussi que la donnée fondamentale du livre est traditionnelle et non fictive, bien qu'il soit impossible de décider si l'auteur avait à sa disposition une source écrite, et dans quelle mesure la légende a transformé les faits réels. La généalogie de la fin (*Ruth*, IV, 18-22) a été ajoutée après coup. M. B. en démontre bien l'artifice.

M. Wildeboer rapporte la composition de l'Ecclésiaste aux environs de l'an 200. Il considère comme date possible l'époque d'Alexandre Jannée (105-79 avant Jésus-Christ), mais le point de vue de l'auteur, où règnent le doute et la foi, lui semble mieux s'accorder avec la première date; à partir des Macchabées, la séparation est faite. Mais cet argument n'est-il pas trop général? L'Ecclésiaste est un livre fort original, et l'esprit de l'auteur n'a jamais été commun en Israël. Le langage est ici un criterium plus sûr que les idées; or, la langue de l'Ecclésiaste le met au dernier rang des écrits de l'Ancien Testament, après l'Ecclésiastique, après Daniel, et si la situation historique indiquée par les allusions de l'auteur convient à ce qu'on sait des derniers princes macchabéens, il faut prendre la date la plus récente. Mais M. W. a raison de dire que Renan nous a un peu trop dépeint le Kohelet à son image. Il faut supprimer ou ignorer beaucoup de passages de l'Ecclésiaste pour que l'auteur devienne un vrai sceptique. Certains exégètes ne reculent pas devant les suppressions. Seulement on ne les a pas encore suffisamment justifiées. M. W. admet même l'authenticité de la finale, et sans doute il a raison, car l'épilogue est bien dans le style et l'esprit de l'auteur. Gardons-nous pourtant de nous représenter celui-ci comme un grave pédagogue. Il a souri lui-même de ses antithèses et de ses contradictions apparentes. M. W. ne paraît pas s'en être aperçu. Renan l'avait bien vu, mais il en a tiré des conséquences exagérées. Kohelet avait de la foi

et de la morale, bien qu'il conseille d'être modéré en toutes choses, même en dévotion. Il n'avait pas la petite piété des pharisiens ni leurs espérances. Son livre contient des impressions plutôt que des théories. C'est la sincérité de ces impressions qui fait l'unité de son œuvre. L'explication donnée au texte par M. W. est sobre, claire, érudite ; peut-être manque-t-elle un peu d'originalité.

M. W. a commenté avec la même compétence le livre d'Esther. L'histoire d'Esther a pour but d'expliquer l'origine d'une fête qui, dit-on, vient d'ailleurs. Est-ce à dire que l'histoire soit une pure fiction ? Malgré la prudence qui le caractérise, M. W. suit sur ce point l'opinion critique la plus radicale. Le livret d'Esther aurait été écrit vers la fin du second siècle avant l'ère chrétienne. La fête de *Purim* n'est pas d'origine persane, comme on l'a souvent dit, mais une fête babylonienne. N'est-il pas vrai que Mardochée rappelle Marduk, le dieu de Babylone, Esther la déesse Istar, le méchant Haman le dieu élamite Humman ? N'y aurait-il pas eu confusion de mythes babyloniens, le combat de Gilgamès avec le roi élamite Humbaba étant mis sur le compte de Marduk et Humman, puis le tout prenant chez les Juifs la forme d'une lutte purement humaine ? M. W. cite ces hypothèses et d'autres rapprochements encore, bien plus fragiles, d'après M. Jensen ; il ne les trouve pas invraisemblables, mais il croit devoir les compléter en reprenant quelque chose de la combinaison persane. Les Juifs connaissaient la légende de Marduk et Humman ; ils connaissaient aussi la fête persane de la nouvelle année, qui est est une fête des défunts : la fête de Purim n'est qu'une fête des défunts déguisée et amalgamée avec la légende. Le jeûne et les bombances subséquentes sont un reste du culte des morts. C'est dans le mois d'adar qu'on blanchissait les tombeaux, etc., etc. La fête a été reculée de nisan en adar, parce que son origine profane l'écartait de la sainte fête de Pâques. Tout cela est bel et bon. Mais ces analogies incomplètes, ramassées de tous les côtés, ne sont pas très concluantes. La force de l'hypothèse réside uniquement dans les trois noms : Marduk-Mardochée, Istar-Esther, Humman-Haman. Ce rapprochement, qui peut être fortuit pour les deux derniers noms, ne donne pas une probabilité suffisante à la masse de conjectures qu'on s'efforce d'y ajuster. Esther nous apprend ce que les Juifs étaient capables de produire par eux-mêmes, quand l'Esprit ne leur suscitait pas de prophètes : telle est, du moins, la conclusion de M. W. Ne prenons pas les choses tellement au tragique. Le livre d'Esther n'est pas le plus beau de l'Ancien Testament ; mais, dès qu'on ne le regarde pas comme lettre d'histoire, on n'a plus le droit d'y voir qu'un tableau, médiocrement réussi au point de vue esthétique et littéraire, destiné à faire valoir la protection de Dieu sur Israël, à donner à la fête de *Purim* un caractère religieux et patriotique. Que l'expression de ce patriotisme retarde pour nous de deux mille ans, cela correspond assez à la date indiquée pour la rédaction d'Esther.

Alfred Loisy.

Eudociæ Augustæ, **Procli** Lycii, **Claudiani** carminum græcorum reliquiæ; accedunt Blemyomachiæ fragmenta, recensuit A. Ludwich. Leipzig, Teubner, 1897, vi-241 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Ce ne sont certes pas de grands poètes dont M. A. Ludwich a réuni les œuvres dans ce volume; l'impératrice Eudocie ou Eudoxie est loin de mériter les éloges que lui décerne Gregorovius; les hymnes de Proclus ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête médiocrité, et les fragments de la *Gigantomachie* de Claudien, comme les débris de la Blémyomachie d'un auteur inconnu [1], sont totalement dépourvus de mérite littéraire. Ces poèmes ne sont cependant pas sans intérêt pour l'helléniste : l'histoire de la versification peut se compléter par leur étude, et celle de la langue trouve à s'y enrichir. Nous devons donc remercier M. L. de nous avoir donné de ces morceaux un texte soigneusement revu, accompagné de notes critiques abondantes et des principales leçons des manuscrits. Le texte des sept *Hymnes* de Proclus, en particulier, peut être considéré comme définitivement établi. Il en existe vingt-huit manuscrits, énumérés p. 122-126; l'appareil critique donne les leçons de seize d'entre eux, pour les cinq premiers hymnes, de neuf pour les deux derniers, et ajoute encore plusieurs variantes tirées d'autres manuscrits et des principales éditions. — D'accord avec Birt, M. L. attribue la *Gigantomachie* au poète latin Claudius Claudianus, et non à un autre Claudien; mais la question, comme il le dit lui-même, est loin d'être résolue. — Ce qui nous reste de plus important, parmi les œuvres d'Eudocie, sont les Ὁμηρόκεντρα et 801 vers d'un poème sur la vie et le martyre de saint Cyprien. Des premiers, qui forment une longue suite de 1,943 vers, où Eudocie (et d'autres encore, car ces centons, d'après le titre même du manuscrit, ne sont pas tous du même auteur) développe en cinquante chapitres la vie de Jésus jusqu'à son ascension, M. L. publie seulement les treize premiers chapitres (448 vers) et le dernier (42 vers), ne donnant que les titres des trente-six autres (1453 vers). L'autre poème est plus intéressant parce qu'il renferme un assez grand nombre de formes inconnues aux dictionnaires. C'est une sorte de remaniement, en vers, d'une légende en prose en trois livres, dont les deux derniers seulement étaient connus dans l'original grec (*Acta SS.* septembre, t. VII, 1760) [2] jusqu'à ce que le premier fut publié par Th. Zahn (*Cyprian von Antiochien*... 1882); de cet écrit en prose, connu sous le nom de *Confessio Cypriani*, M. Ludwich donne dans l'appareil critique les passages qui se rapportent au texte d'Eudocie. Une

1. C'est ainsi que M. Ludwich nomme un poème épique sans titre, dont le sujet est une guerre (historique ?) contre les Blémyes, et qui nous est parvenu dans le plus déplorable état. Il en subsiste les restes de 79 vers, que M. L. s'est amusé à compléter et à mettre en ordre. — Le volume contient en outre deux épigrammes de Proclus, et sept portant le nom de Claudien.

2. Le second livre fut d'abord publié par Maran dans son édition des œuvres de saint Cyprien (1726).

revision du texte de la *Confessio* ne serait d'ailleurs ni sans utilité ni sans intérêt, et nos jeunes hellénistes curieux de légendes byzantines trouveraient là un excellent sujet de travail.

My.

Essais de philologie française, par Antoine Thomas. Paris, Bouillon, 1898. 1 vol. in-12 de VIII-441 pages.

M. A. Thomas vient d'avoir une excellente idée : il a réuni en un volume la plupart des articles de critique qu'il avait disséminés depuis une dizaine d'années dans diverses Revues (la *Romania* surtout). Cet ensemble est assez imposant : par sa variété même il nous montre l'activité de l'auteur se déployant un peu dans tous les sens, et sa sagacité bien connue s'exerçant à la solution de problèmes délicats. Le titre du livre aurait pu facilement être élargi, et il serait au moins juste d'ajouter à *Philologie française* la mention *et provençale :* si M. Th. ne l'a pas fait, c'est qu'il ne veut pas séparer la France du midi de celle du nord, et qu'à ses yeux l'unité de la patrie doit se refléter dans l'unité linguistique du domaine gallo-roman.

Son ouvrage se compose de deux parties d'étendue à peu près égale : *Mélanges philologiques* (p. 1-203), et *Recherches étymologiques* (p. 205-408), le tout suivi d'un index lexicographique destiné à faciliter les recherches. Ces deux parties, d'ailleurs, diffèrent moins par le fond et la méthode que par l'ampleur donnée aux discussions. — Dans la première, on retrouve avec plaisir des articles connus et de longue haleine, pleins de faits neufs, comme celui sur la *Loi de Darmesteter en Provençal* (p. 11-30), ou celui sur *Les noms de rivières en AIN* (p. 30-50). Au cours d'une de ces études (*L'origine du parfait provençal en* et, p. 94), M. Th. me reproche doucement l' « assurance » avec laquelle j'ai dit autrefois que la forme *cantei* provenait phonétiquement de *cantai*. Je reconnais volontiers que je l'avais affirmé avec quelque précipitation, et que j'avais emboîté le pas à M. Suchier et à M. Meyer-Lübke : ce dernier tient bon sur le point en question, comme le prouve le second volume de sa Grammaire (et comme le prouverait aussi une communication qu'il m'a faite entre temps). Pour moi, j'ai eu depuis des doutes, et j'avoue que je reste hésitant. Cette question du parfait provençal est bien délicate; je l'ai laissée dormir depuis quelque temps, et je ne veux point y revenir ici au pied levé. Continuons l'énumération des matières que renferme le riche recueil de M. Thomas : ses comptes rendus sur les livres de MM. Rousselot, Devaux, Lanusse, etc., ont, par la multiplicité des aperçus suggérés, toute la valeur d'articles originaux. De même celui qui est relatif à la récente *Sémantique* de M. Bréal, et c'est un sujet sur lequel j'insisterais volontiers, si je ne craignais de me ancer dans la critique d'une critique, car il n'y a plus alors de raison

pour s'arrêter. Parmi les morceaux qui paraissent ici pour la première fois, je signalerai le mémoire sur *La signature de la reine Anne de Russie* (p. 159-165), où la valeur probable d'un caractère de l'alphabet cyrillique est invoquée comme attestant l'existence d'un *e* sourd en français vers 1063 : et toutes les déductions sont fort ingénieuses, quoique à vrai dire la démonstration soit presque de luxe, et que le fait où l'on aboutit ne puisse guère être mis en question.

La seconde partie du livre renferme cent articles étymologiques, rédigés en général d'une façon brève (sauf un qui est un véritable mémoire sur le mot *aise*, p. 207-236). Ce sont des étymologies difficiles, souvent obscures, auxquelles s'attache M. Th., et il le fait d'ordinaire avec un rare bonheur : la collaboration qu'il prête depuis plusieurs années au *Dictionnaire Général* l'a parfaitement armé pour ce genre de recherches. Et ce qui plaît aussi en lui, c'est qu'à l'occasion il reconnaît tout le premier les écoles qu'il a faites, les erreurs dans lesquelles il est tombé : il les signale avec bonne grâce et les rectifie. C'est de la probité scientifique dans toute la force du terme, et il est bien naturel qu'on en ait, mais je me demande si tous en seraient capables à ce degré. Cela est d'un bon exemple. Je citerai dans cet ordre d'idées l'étymologie de *cormoran* (avec l'amusante et traditionnelle coquille de *faucon moran!*) ramené très vraisemblablement à un type de l'époque mérovingienne tel que *corvus maringus*; puis encore à propos du mot *essaugue*, l'oubli signalé d'une origine arabe, etc. Parmi ces articles étymologiques il en est évidemment (mais très peu) qui ne satisfont pas complètement ou laissent un doute dans l'esprit : tel celui d'*éclaircir*, qui pèche peut-être un peu par un manque de netteté dans les conclusions. Je ne suis pas non plus convaincu qu'il soit « extraordinaire », au point de vue du sens, de faire de *bouillie* le substantif participial de *bouillir*. Ce sont des vétilles. A côté de cela, que de bonnes étymologies ! Les unes toutes simples, comme celle de *touiller* = *tudiculare* (encore fallait-il les trouver); les autres vraiment brillantes, comme celle de *usine* = *officina* (une des meilleures, et qui me paraît définitive, en tenant compte des formes anciennes *wisine*, *uisine*, et de ce fait que le mot vient du nord-est, n'a été enregistré qu'en 1762 par l'Académie). Bref, on éprouvera le plus vif plaisir à lire ces pages, pour peu qu'on s'intéresse à l'histoire de la langue française, et on en tirera en même temps grand profit. Je ne puis tout citer : mais presque tout serait à louer. — J'aime mieux, pour finir (et pour n'en pas perdre l'habitude), chercher une petite chicane à M. Thomas. A la p. 115, à propos du nom d'une rue de Toulouse et du mot *Judaicas*, il écrit ceci : « Si le changement de *d* en *z* peut être regardé comme relativement récent, il n'en est pas de même de celui de *c* en *g*, qui était certainement un fait accompli au VIIe siècle, etc. » Et il ajoute en note : « M. Suchier, *Le français et le provençal*, p. 41, dit que dans le corps d'un mot le provençal a exprimé le *d* latin par *d* jusqu'en 1150 environ, et ensuite par *z*... On peut remonter un peu plus haut : ainsi *Vezezoux*

(Haute-Loire) dont la forme primitive est *Vesedonum*, est écrit *Veseȥon* dès 1114. » Tout cela est un peu ambigu, et le passage allégué de M. Suchier ne laisse pas d'être ici altéré. L'important n'est vraiment pas de savoir quand une graphie s'est substituée à l'autre : il s'agit d'un fait phonétique, et le *d* intervocalique n'est arrivé à ȥ que par l'intermédiaire d'un *d* fricatif (ð si l'on veut, équivalant au *th* doux anglais). C'est cette première transformation qui est capitale, et la rédaction de M. Thomas pourrait laisser croire qu'il s'agit d'un fait « relativement récent ». Dirai-je qu'il n'en est rien, et qu'elle est au contraire très ancienne? On n'a jamais, je crois, fixé exactement la date. D'après moi, elle doit s'être produite dans le latin vulgaire du sud de la Gaule (sauf à l'ouest, où *d* reste intact) avant la fin de l'empire, probablement vers le IIIe ou le IVe siècle. Cela ressort de la comparaison entre deux mots comme *mutare* et *sudare* par exemple, qui sont respectivement en provençal *mudar* et *suȥar*. Cette opposition ne peut en effet s'expliquer que d'une façon : à l'époque où *mutare* est devenu *mudare*, c'est-à-dire au VIe siècle environ, *sudare* était déjà depuis longtemps *suðare*, et à ce moment le *d* intervocalique ne pouvait plus passer à ð ; autrement, *mutare* aurait abouti lui aussi à * *muȥar*. Je ne pense pas qu'on puisse échapper à ce dilemme.

E. BOURCIEZ.

Chansons et dits Artésiens du XIIIe siècle, publiés avec une Introduction, un Index des noms propres et un Glossaire, par A. JEANROY, professeur à l'Université de Toulouse, et H. GUY, maître de conférences à l'Université de Toulouse. — Bordeaux, Féret, 1898; 1 vol. gr. in-8 de 165 pages.

Cette publication, qui forme le fascicule II de la *Bibliothèque des Universités du Midi*, est intéressante et bien faite, disons-le tout de suite. Elle nous offre un ensemble de vingt-quatre pièces morales et satiriques, toutes composées à Arras entre 1248 et 1280, et qui se trouvent (sauf une) dans un manuscrit unique de la fin du XIIIe siècle, le ms. français 12615 (Noailles) de la Bibliothèque nationale. De ces vingt-quatre pièces quinze étaient encore inédites; les neuf autres avaient été déjà publiées par Jubinal, Dinaux, Scheler, P. Meyer, etc. : c'est une heureuse idée de les avoir groupées ici et intégralement reproduites. Leur valeur littéraire est d'ordinaire assez faible, je l'accorde volontiers, mais il est incontestable que leur intérêt philologique et historique est de premier ordre. Nous avons là des textes qui forment un utile complément aux Jeux d'Adam de la Halle et nous font bien connaître cette langue de l'Artois, si riche en termes spéciaux, non seulement pour désigner des objets concrets, mais aussi des nuances morales (voir par exemple ceux qui rendent l'idée de « tromper, duper »). Au point de vue de l'histoire, ces textes sont plus importants encore : malgré les obscurités

qu'ils renferment, ils nous donnent sur des sentiments éteints, sur des mœurs disparues, une foule de renseignements curieux. L'Arras du moyen âge y revit presque tout entier, cité de bourgeoisie opulente et tumultueuse, éprise de négoce et de poésie, grande commune, ruche bourdonnante, et dont on peut regretter que l'histoire complète n'ait pas encore été retracée : nous pénétrons dans le mécanisme de son administration municipale, nous voyons le rôle énorme et corrupteur qu'y a joué l'argent, *dam denier*. Ses grands banquiers, les Crespin, les Louchard, les Doucet, n'étaient au fond que d'affreux usuriers : mais on avait besoin d'eux. S'agissait-il de lever une taille extraordinaire imposée par le comte ou le roi, chaque bourgeois devait rédiger un *brevet* détaillant l'état de ses richesses tant en immeubles qu'en espèces, déclarer par serment que le contenu du brevet était véridique. Les échevins fixaient ensuite au prorata la quote-part contributive de chacun ; il s'ensuivait des fraudes, des procès, toutes sortes de manœuvres louches : et voilà ce qu'était à Arras, au XIII^e siècle, l'impôt global sur le revenu avec déclaration obligatoire. Tout cela, il a fallu la sagacité de M. Guy pour le bien démêler et l'exposer dans l'introduction du présent volume. Son *Index des noms propres*, qui ne comprend pas moins de cinquante pages, est plus riche encore : en compulsant des pièces d'archives à Paris, à Arras, à Lille, il a réussi dans une large mesure à reconstituer la généalogie des principaux bourgeois dont il est question dans ces poésies, à retrouver leurs alliances, les particularités les plus saillantes de leur carrière. Sans doute il reste encore beaucoup à faire, comme il le dit, pour arriver à la complète « résurrection d'un passé si digne d'être connu » : néanmoins on estimera que M. Guy porte sur son propre travail un jugement trop modeste, et qu'il y a déjà là quelque chose de plus qu'une simple « pierre d'attente ». M. Jeanroy, de son côté, a établi avec science et conscience, comme il fallait s'y attendre, le texte des vingt-quatre pièces. Dans son *Glossaire* il a élucidé presque toutes les difficultés d'interprétation qu'offrent ces poésies : quelques passages ont résisté à sa sagacité, mais ils ne sont pas nombreux, et il faut lui savoir gré de ses efforts très méritoires dans la circonstance [1].

E. Bourciez.

Islændische Geistliche Dichtungen des ausgehenden Mittelalters, herausgegeben von B. Kahle. — Heidelberg, Winter, 1898. In-8°, viij-120 pp. Prix : 4 mk.

Les poèmes religieux, très courts et assez mutilés par endroits, que

---

1. Au mot *rouller* du glossaire, je trouve un renvoi (V, 15?) qui n'est point exact. — La difficulté de IX, 21 (*aublainsevele?*) me paraît provenir d'une corruption du texte ou d'une mauvaise lecture. — La métaphore du passage *por un peu de groiseles* (XV, 91) pourrait sans doute être rapprochée de l'expression *mascher des groiselles*, qui dans Villon signifie « gober la pilule ».

publie M. Kahle, datent du commencement du xv[e] siècle et sont au nombre de sept : trois *Mariuvisur* et un quatrième « Miracle de Notre-Dame » intitulé *Vitnisvisur* ou « le témoignage » ; *Mariugrátr*, « Lamentation de Marie » ; *Katrinardrápa*, « légende de sainte Catherine », *Petradrápa*, « légende de saint Pierre », et *Heilagra manna drápa*, « légendes de divers saints [1] ». Ces pièces ne brillent, naturellement, ni par l'originalité ni par le mérite littéraire ; mais ce sont des documents importants de l'état de la langue islandaise et de la poétique scandinave à une époque de transition. M. Kahle s'est acquitté avec conscience et talent de sa tâche d'éditeur, et son commentaire sera un précieux secours pour ceux qui chercheront la clef des métaphores et des périphrases énigmatiques de ce langage bizarre et euphuiste entre tous, où « les offreurs du lit resplendissant du chien de mer des montagnes » signifie tout bonnement « les hommes ».

V. H.

Das Noahspiel von Newcastle-upon-Tyne herausgegeben von Ferd. HOLTHAUSEN. Gœteborg, 1897, 42 pages.

Le texte des 203 vers de ce miracle (L'Arche de Noë) fut publié par Henry Bourne en 1736 sur un manuscrit aujourd'hui perdu. M. Holthausen reproduit en le corrigeant le texte de Bourne, qu'il déclare être plein d'inexactitudes manifestes et de vers incomplets. La reconstitution tentée par M. H., faute d'autres manuscrits ou éditions originales, est nécessairement conjecturale. Il est guidé par le désir d'éclaircir le sens et de régulariser la versification. Il me paraît abuser de la conjecture. Le vers 2 '*No marvel it is, if I do show*', tel que l'écrit Bourne, donne un sens meilleur (si on supprime le point final), que les mots exceptionnels *if I dos how*, proposés par M. Holthausen. D'autre part, la versification des miracles est, en général, assez licencieuse pour rendre les vers 20, 26, 28, etc., parfaitement admissibles sans les explétifs ajoutés par lui. En revanche, les mots qu'il ajoute pour refaire les rimes estropiées sont heureux et vraisemblables (vers 29, 60, 161, etc).

E. L.

Specimens of the Pre-Shaksperean Drama, with an Introduction, Notes and a Glossary by John Matthews MANLY, professor in Brown University. The Athenæum Club Press. Boston, 1897, 1[er] volume, p. XIV-618.

Voici un recueil des plus utiles. Le vieux théâtre anglais était à peu près inaccessible. M. Manly a fait un choix parmi les mystères, les moralités

---

1. Ce dernier morceau (p. 90) n'est pas repris à la table des matières.

et les farces. Il a donné des spécimens de ces vastes collections de pièces qui furent jouées par des confréries d'acteurs à Norwich, à Towneley, à Chester, à Coventry, à York, à Digby. Grâce à lui l'étudiant peut se faire une opinion directe et personnelle du théâtre anglais du moyen âge. D'ailleurs, ce théâtre, peu varié, peu progressif, gagne à être réduit à des échantillons. La lecture des spécimens donnés par M. Manly intéresse les historiens de notre théâtre religieux, dont celui-ci n'est guère distinct que par la langue.

M. Manly reproduit les textes originaux dans toute la singularité capricieuse de leur orthographe. Pour être fixé sur le caractère pratique de son édition, il convient d'attendre les volumes suivants, qui doivent contenir un glossaire vraiment indispensable [1].

E. L.

Wilhelm LANG. **Graf Reinhard, ein deutsch-franzoesisches Lebensbild, 1761-1837**, mit zwei Bildnissen im Lichtdruck. Bamberg, Buchner (Koch), 1896. In-8, x et 614 p.

Ce livre, divisé en vingt-trois chapitres, est un « monument biographique », comme on dit en Allemagne, élevé à Reinhard. M. Lang montre d'abord son héros élevé à Schorndorf dans la maison paternelle, faisant ses études aux couvents de Denkendorf et de Maulbronn, et, grâce à une subvention du duc de Wurtemberg, au *Stift* de Tubingue où il s'intéresse à la poésie (sa première publication est une traduction de Tibulle), compose ses premiers vers dans sa langue maternelle, s'enthousiasme pour Schiller et Rousseau, puis, après avoir passé deux ans et demi auprès de son père (1783-1786) et lancé un volume d'*Épîtres* en 1785, partant pour la Suisse et de là pour Bordeaux où il fait l'éducation du jeune Teulon. Dans un chapitre intéressant, le quatrième, M. L. retrace ensuite les impressions que produit sur Reinhard le commencement de la Révolution, son enthousiasme, son entrée au club de Bordeaux dont il fut président, sa résolution de vivre et de mourir Français lorsqu'il apprit la fuite de Louis XVI, son départ pour Paris dans la même voiture que Vergniaud, Ducos et Guadet. Ce furent ces Girondins qui décidèrent de la carrière de Reinhard; ils le firent nommer, le 15 avril 1792, premier secrétaire de Chauvelin [2] qui se rendait à Londres, et cette nomination, dit M. L., est tout à l'honneur de leur perspicacité. « L'expérience n'a pas démenti la bonne opinion que les amis de Reinhard avaient de lui; aucun gouvernement ne voulut renoncer aux services d'un homme qui unissait en lui, à un rare degré, l'activité et le dévouement, la compétence dans les matières les plus

---

1. Cf., sur le deuxième volume paru depuis, *Revue Critique*, n° 20.
2. Que M. Lang a tort de nommer le *duc* de Chauvelin (p. 82).

difficiles, la sûreté et une conduite personnelle irréprochable, la prudence et avant tout le don de rédiger un rapport. A ces qualités se joignait un don particulier de subordination. Reinhard savait se reculer, se tenir dans une modeste obscurité, même lorsqu'il avait une haute et importante situation. Ce n'était pas un homme d'État propre à jouer un grand rôle historique, à prendre une responsabilité, à concevoir des idées créatrices, dominantes, mais un inestimable auxiliaire, un fonctionnaire exact et strict, un instrument sûr. Il était homme de travail, et, comme a dit Talleyrand, il avait la religion du devoir » (p. 83-84). Dès lors, Reinhard est diplomate. Nous le suivons à Londres, où il donne de bons conseils à Chauvelin, à Naples — et en chemin, devant Rome, il compose son ode à l'ombre de Hugou de Bassville (et non *Hugo de Basseville*, comme dit M. L.), — à Paris où il est employé au ministère des affaires étrangères avec Miot, Otto, Colchen, et collabore aux négociations de 1795, à Hambourg où il épouse Christine Reimarus, à Florence, à Paris où il exerce quelques mois les fonctions de ministre des affaires étrangères pendant l'expédition d'Égypte et jusqu'au 18 brumaire (qui ne lui fit aucune illusion, disait-il à Gœthe, car il connaissait l'homme et les hommes, *die Menschen und den Mann*). Au sortir de son ministère, qu'il a nommé l'époque la plus malheureuse de sa vie, Reinhard fut envoyé en Suisse; il ne réussit pas, et M. L. reconnaît que « le succès parle contre lui », qu' « on peut douter de son habileté », qu'il s'engagea trop profondément dans la lutte des partis et transgressa les règles de la prudence et les instructions de son gouvernement (p. 267) [1]. Rappelé, envoyé à Strasbourg, obligé de pratiquer une politique qu'il désapprouvait, de « pallier des excès de pouvoir, voire d'y aider » (p. 288), déclarant, lors de l'arrestation de Rumbold, qu'il était « réduit à désirer le succès de l'opération et à se résigner aux conséquences qu'elle entraînerait », il fut de nouveau rappelé. Nommé quelque temps après — en 1806 — à Jassy, malade et obligé de faire une cure à Carlsbad où il rencontre Gœthe, employé à Milan comme consul général, il se rend en 1808 à la cour de Jérôme, à Cassel où il représente l'empereur, et il est là, dit son biographe, au poste le plus influent peut-être et le plus chargé de responsabilité qu'il ait eu (p. 336). Arndt l'a traité, à cette occasion, de renégat, d'apostat allemand, de sbire du tyran. M. L. se range avec raison du côté de ceux qui ont rendu hommage à l'impartialité de Reinhard, et qui, comme Steffens, le nomment l'avocat de l'humanité, l'appui des opprimés. Reinhard, du reste, a très bien caractérisé sa situation à Cassel : «j'allais entre les frères ennemis mon droit chemin,

---

1. Le 20 février 1801 Bonaparte, dit M. L., avait demandé à Talleyrand la correspondance de Reinhard et s'était déjà montré mécontent. Le 26, il adressait à Talleyrand la lettre suivante, que je donne ici parce qu'elle est inédite : « Je vous prie, citoyen ministre, de me proposer dans la journée de demain un ministre pour remplacer le citoyen Reinhard. Le citoyen Reinhard sera purement et simplement rappelé Je vous salue. »

et laissais les femmes à droite et les intrigues à gauche. » Chassé de Cassel par les défaites de 1813, attaché de nouveau au ministère des affaires étrangères par Talleyrand en 1814, fugitif pendant les Cent Jours, il fut nommé conseiller d'État et comte par Louis XVIII et envoyé plénipotentiaire auprès de la Confédération germanique et de la ville de Francfort. Rien ne pouvait lui être plus agréable ; « en Allemagne étaient ses amis, étaient les racines de son éducation ; si le diplomate appartenait à la France, l'homme, avec tous les besoins de son esprit, s'attachait à l'Allemagne » (p. 438). Il remplit cet emploi durant quatorze ans, de 1816 à 1829, et y rendit de grands services, envoyant à Paris d'importantes informations, renseignant le ministre sur toutes les questions avec sa clarté coutumière, entrant dans les plus petits détails sans perdre de vue les lignes générales de la politique, émettant des conjectures qui devenaient bientôt des certitudes, déployant, au témoignage des contemporains, une sagacité remarquable (p. 513). Mais il devait représenter la France une dernière fois en Allemagne : le gouvernement de juillet l'envoya à Dresde. Rappelé en 1832, Reinhard passa les cinq dernières années de sa vie à Paris et « consacra ses forces à la Chambre des Pairs, à l'Académie des sciences morales et politiques et au consistoire de l'Église luthérienne avec la conscience qu'il avait toujours portée dans l'accomplissement de tous ses devoirs (p. 531). Il mourut le 25 décembre 1837. M. L. lui a consacré un ouvrage excellent qui restera et que les historiens feront bien de consulter. Peut-être a-t-il trop insisté sur le côté allemand du personnage; peut-être est-il tombé dans le même défaut que Guhrauer, à qui le fils de Reinhard reprochait d'avoir jugé le diplomate d'un point de vue trop exclusivement allemand. Mais ce défaut, si défaut il y a, n'est pas à regretter : nous connaissions déjà Reinhard par les ouvrages français, par Talleyrand, Bignon, Frédéric Masson, etc. ; il est utile de le connaître aussi par les sources allemandes, de considérer en lui, tel que nous le montre M. L., non seulement le fonctionnaire, mais l'étudiant, le poète, l'homme qui resta toujours fidèle à la muse allemande, qui, malgré ses origines souabes, entretint des relations avec tous les cercles littéraires de l'Allemagne, soit avec les savants de la Suisse et les Sieveking à Hambourg, soit avec Boisserée, Frédéric Schlegel et les romantiques, soit avec Gœthe qu'il aimait au point de dire qu'il regardait Weimar comme sa patrie véritable, soit avec le chancelier Müller, Gagern et Wessenberg. M. Lang a d'ailleurs consulté, pour composer sa biographie, outre les documents imprimés, nombre de documents manuscrits qui lui ont été communiqués par M. de Karass, petit-neveu de Reinhard, les papiers de la famille Sieveking, ceux de Hennings, de Kerner, etc., etc. Il écrit avec agrément, et l'on peut dire qu'il s'est très bien acquitté de la tâche qu'il s'était fixée (p. v-vi) : « Exposer les faits exactement et complètement, avec un certain détail qui n'est pas inutile puisque Reinhard est un des exemples les plus marquants de l'idéalisme du xviii^e siècle, d'un

idéalisme exposé, comme ne le fut guère l'idéalisme des admirateurs allemands de la Révolution, à la dure épreuve de la réalité ; il est extrêmement curieux de voir comment le jeune homme, transporté d'amour pour la liberté et de haine contre toute sorte d'oppression, a pris par là même et en suivant son développement en droite ligne, une carrière qui devait le mettre constamment en contradiction avec son idéal[1] ».

A. C.

Croce (Benedetto). **Silvio Spaventa** : *dal 1848 al 1861. Lettere, scritti, documenti.* In-8 de ix-314 pp., 3 fr. 50.

M. B. Croce nous met sous les yeux l'action politique et le développement de la pensée du philosophe et du patriote napolitain S. Spaventa de 1848 à 1861, en s'appuyant surtout sur sa correspondance avec son frère Bertrando. A l'aide de ces documents qu'il a ensuite donnés à la Société historique de Naples, il a voulu, non pas écrire une biographie, mais compléter celles qui existent déjà et dont il donne la liste (p. viii et ix). On suivra avec plaisir l'effort d'esprit des deux frères pour entrer dans la doctrine de Hegel dont M. Pasq-Villari écrivait à l'un d'eux (p. 66, en note) que l'enseignement régénérerait l'Italie; on trouvera peut-être cependant que cette doctrine rend parfois leur pensée bien nuageuse (voir le deuxième paragraphe de l'article cité p. 24 : *il difetto più grave.....;* et, p. 272 la thèse que c'est la liberté intellectuelle des Allemands qui a engendré leur long assujettissement au pouvoir absolu). Spaventa était autrement éloquent et pénétrant quand il ne cherchait pas à être si profond (voir les articles *Italianità*, *La guerra in Lombardia*, *L'esercito napoletano e la riazione*, p. 25, 27, 129 et, p. 274, les réflexions sur la Confédération germanique). D'ailleurs, comme le dit M. Croce, Spaventa était surtout fait pour l'action. On lira principalement avec intérêt le récit de sa jeunesse enthousiaste, du long procès d'où il sortit condamné à mort ou, du moins, car on commua la peine, à la prison perpétuelle, de sa réclusion de dix années et des fonctions politiques durant lesquelles Garibaldi d'abord, la *camorra* de Naples ensuite, lui causèrent bien des mécomptes.

Charles Dejob.

BULLETIN

— Le manuel de grammaire hébraïque de M. Wijnkoop, dont nous annoncions der-

---

1. P. 593, Pauline Bonaparte n'a pas « épousé » Duphot; il a été seulement question d'un mariage entre Duphot et la belle-sœur de Joseph, Désirée Clary.

nièrement (voir *Revue*, 16-23 août 1897) la syntaxe, vient d'être traduit en anglais par les soins de M. Van den Biesen (*Manual of Hebrew Grammar, translated from the Dutch*. Londres, Luzac, 1898, in-8°, xvi-158 pages). C'est un excellent livre élémentaire; très clair et bien ordonné.

— L'ouvrage de M. B. Bernh. Bursy, *De Aristotelis* Πολιτείας Ἀθηναίων *partis alterius fonte et auctoritate* (Dorpat, C. Mattiesen, 1897, un vol. in-8° de viii-148 pp.), est une réfutation d'une partie des théories émises par M. de Wilamowitz sur la *République des Athéniens*. On sait que l'ouvrage d'Aristote comprend deux parties distinctes. La première est toute historique ; Aristote y raconte les révolutions qui ont agité l'Attique et modifié la forme du gouvernement ; dans la seconde partie, il expose la constitution athénienne, telle qu'elle fonctionnait de son temps. M. de Wilamowitz prétendait qu'Aristote s'était servi d'une Atthide pour composer son ouvrage. M. B. accepte cette thèse, mais seulement pour la première partie de l'ouvrage ; pour la seconde partie, pour l'exposition de la constitution athénienne, il croit qu'Aristote a eu recours aux documents eux-mêmes, c'est-à-dire aux lois et aux décrets du Sénat et du peuple. L'auteur montre ensuite que Didyme s'est servi d'Aristote pour composer ses lexiques de la tragédie et de la comédie ; il a complété ses renseignements à l'aide des orateurs et des poètes comiques. Didyme a servi de source à Pamphile qui à son tour est la source connue d'Harpocration, de Pollux et des lexicographes, Suidas, Hésychius, etc. Harpocration et Pollux ont quelquefois pris la peine de remonter à la *République des Athéniens* ; les lexicographes ont, au contraire, abrégé et altéré la tradition primitive. Cette discussion de M. B. est menée avec beaucoup de soin et de méthode ; ce travail marque certainement un progrès et fait avancer la question. — A. M.

— Signalons dans la *Zeitschrift für die œsterr. Gymn.* (Heft 5) un mémoire de M. Fr. Marx, professeur à l'université de Vienne, intitulé : *Die neueren Forschungen über die bürgerliche Stellung und die Lebensschicksale des Dichters Plautus* (15 p.). On y trouvera un exposé très clair et une bonne discussion des théories si neuves et si curieuses de M. Leo sur le nom et la biographie de Plaute. Aux remarques de Leo, M. Marx joint les siennes qui ne sont pas moins originales. Grâce à tous deux, le sujet paraît entièrement renouvelé, sans qu'on puisse (ô chose rare!) accuser les novateurs d'avoir couru après le paradoxe. — E. T.

— Nous avons reçu de M. Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand : 1° *Notice sur la vie et les travaux de Auguste Wagener*, Bruxelles, Hayez, 1898 (Extrait de l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1898), 56 pp. in-18. Wagener a rendu dans son pays à la science et à l'enseignement des services éminents que M. Th. met bien en lumière. C'était un ami de Gantrelle et de M. Gevaert : ces deux noms indiquent en quels sens divers l'activité de Wagener s'est déployée. Il a collaboré de façon assidue à l'excellente *Revue de l'instruction publique en Belgique*, dont il fut l'un des directeurs depuis 1868. Une bibliographie des travaux de Wagner termine cette notice. — 2° *M. Tullii Ciceronis pro T. Annio Milone oratio ad iudices* ; texte latin, revu, corrigé et annoté, avec une esquisse historique, servant d'introduction générale, et l'introduction de Q. Asconius Pedianus, revue, traduite et annotée par J. Wagener et A. Wagener ; 3° édition, Bruxelles, Société belge d'éditions, 1898 ; xlviii-186 pp. in-8. Le nom de M. Paul Thomas ne figure pas sur la couverture de cette édition ; un court avertissement, signé de lui, nous apprend qu'il a été chargé de la revision et de l'impression après la mort d'Auguste Wagener. Celui-ci avait publié la seconde édition en 1876, et la première, œuvre commune de J. Wagener et de son fils, remontait à 1860. Pour la troisième, Auguste Wagener avait pu utiliser les

travaux de MM. Nohl, Laubmann, Martha et surtout la publication de M. Clark qui a retrouvé à Oxford le Coloniensis. Parmi les améliorations dues à M. P. Th. il faut indiquer le rétablissement de la leçon des manuscrits, ou de l'Harleianus tout au moins, aux §§ 58, 64, 69, 70, 74, 76, 79, 91, 99, 101, 104. Au § 79, M. Th. considère avec M. Clark, les mots *Nempe... Clodii* comme une glose; au § 92, il rétablit *in* devant *infimi*. P. 73, la note 2 sur le § 17 n'est pas très exacte; voir sur le sens primitif de *parricidas* le livre de Voigt sur la loi des douze tables, II, 794 et 795 n. 5.—3· *Corrections au texte des lettres de Sénèque à Lucilius*, seconde série, Bruxelles, Hayez, 1898, 19 pp. in-8 (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, troisième sér., XXXV, 304-320). Vingt-six corrections dont les caractères communs sont un grand respect de la tradition et une connaissance approfondie de la langue de Sénèque. Plusieurs de ces passages ont été souvent discutés : 17, 5; 22, 1; 25, 7; 30, 3; 45, 8; 94, 64; 97, 10. M. Thomas a le mérite de se rapprocher des indices fournis par les manuscrits plus que ses devanciers, et, par suite, de présenter des solutions plus vraisemblables. — P. L.

— M. Alphonse Roersch a donné dans la *Biographie nationale* publiée par l'Académie royale de Belgique la notice de *François Modius* (de Maulde, 1556-1597; 921-935, t. XIV) : Philologue, jurisconsulte et poète latin, Modius est surtout connu des érudits modernes par ses *Nouantiquae lectiones* (Francfort, 1584). Le caractère de sa critique est l'étude raisonnée des manuscrits. Il appliquait déjà, en un temps où dominait le goût des conjectures aventureuses, la méthode positive qui prévaut aujourd'hui. Cette conception de la philologie l'amena à rechercher les manuscrits inconnus des auteurs, et, grâce à lui, nous avons des renseignements précis sur quelques copies disparues depuis : manuscrits de Sénèque, de Silius Italicus, etc. M. R. eût pu préciser quelque peu ses indications sur ce sujet et signaler les manuscrits utilisés par Modius et que nous pouvons identifier. Ainsi le Properce de Sambucus, aujourd'hui à Groningue (F. Plessis, *Études sur Pr.*, 24); le Germanicus de Susius, maintenant Leyde Voss. Q 79 (Baehrens, *P. L. M.*, I, 145); le *Coloniensis* de Cicéron, retrouvé par M. Clark dans l'Harleianus 2682 (*Anecdota Oxoniensia*, Classical series, VII). La notice de M. Roersch est d'ailleurs fort intéressante et donne une idée exacte de la vie agitée du personnage. Col. 936, je n'ai pas compris l'abréviation « Codex Gall. 399 ». — P. L.

— M. R. Maere publie une brochure sur *Les récentes controverses sur l'apostolicité des églises des Gaules*, s. l., s. d., 22 pp. in-8. C'est un exposé clair et exact de la discussion et des arguments mis en avant de part et d'autre par MM. Duchesne et Bellet surtout. M. Maere traite à part des origines de l'évêché de Vienne et de la légende de sainte Madeleine. Sur ce dernier point, il n'a pas connu le mémoire de dom Morin, *Saint Lazare et saint Maximin* (*Mémoires de la Société des antiquaires de France*, LVI (1895), pp. 27-51). L'article du même auteur, *Un martyrologe d'Arles antérieur à la « tradition de Provence »* (*Rev. d'hist. et de litt. religieuses*, III (1898), 10-24) a paru sans doute trop tard pour être utilisé. — P. L.

— La librairie Williams et Norgate (14, Henrietta street, Covent Garden, Londres) publie : *A classified List of recent Theological literature, 1896, 1897, 1898*, being a supplement to the classified calalogue of recent protestant theology; prix : 6 pence; 45 pp. in 4. Le titre de ce nouveau catalogue montre que les auteurs ont élargi leur cadre, dans lequel ils avaient fait rentrer d'ailleurs autrefois plus d'un ouvrage non protestant. Le but commercial de cette liste les amène à y comprendre des ouvrages à vendre de date antérieure à 1896; mais on est tout de même un peu étonné de voir figurer sous le titre de « recent theological literature » : Mœhler, *Athanasius*, 1844·

Ces listes, déjà utiles, deviendront un commode instrument de travail, si les auteurs les font paraître tous les ans, cherchent à être complets et rejettent les livres anciens dans une partie commerciale destinée aux annonces. La librairie Williams et Norgate rendra ainsi un service à la science sans négliger ses intérêts. — L.

— Sous le titre *Zur Albanesischen Volkskunde* (Copenhague 1898, 125 pp.), M. Holger Pedersen, privat-docent à l'Université de Copenhague, nous donne aujourd'hui la traduction en allemand des textes albanais qu'il a publiés avec un glossaire il y a trois ans et dont la *Revue* a rendu compte en leur temps (*Revue critique*, 1896, t. XLI, p. 301). Il n'y a pas lieu de revenir sur cette intéressante compilation, sinon pour féliciter les folkloristes de pouvoir désormais la consulter dans une langue plus directement accessible, et signaler à leur attention les titres des douze contes qui forment la partie principale de l'ouvrage : — le Guitariste ; — la Chance au long du chemin ; — le Rossignol ; — le Nègre (personnage double, aussi évidemment naturaliste que possible, où il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître l'aurore et la nuit) ; — les deux Bâtards ; — le Tisserand ; — le Mal pour le Bien ; — le Message aux Enfers ; — les Ruses des Femmes ; — les trois Glabres ; — le Langage des Animaux ; — Cendrillon (très curieuse, n'est ni la Cendrillon française, ni la Cendrillon allemande, ressemble toutefois davantage à la première, mais avec un mélange de l'Oiseau Bleu). — V. H.

— Le volume V des *Studies and Notes in Philology and Literature* de Harvard University (Boston 1896. 1 vol. 282 pages), dédié à la mémoire du professeur Child, renferme seize articles dus à la plume de ses collègues ou élèves de Harvard University. Nous signalerons parmi les articles philologiques celui de M. Sheldon sur la transformation de A devant une nasale dans les mots français en AU dans les mots anglo-français et anglais ; et celui de M. Marcou sur l'infinitif historique français ; parmi les articles littéraires, une vigoureuse esquisse de M. A. S. Hill sur l'influence d'Emerson. — E. L.

— Entre autres articles et tirés à part de M. Ludwig Geiger que nous aurions dû signaler depuis quelque temps, une place spéciale doit être faite aux *Lettres* de Manso à Bœttiger (*Briefe C. F. Mansos an K. A. Bœttiger*, tiré à part de la « Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Altertum Schlesiens » Band XXXI, 1897, p. 16-92, à Breslau, chez Max). M. Geiger a tiré de la collection des lettres de l'infatigable épistolier Bœttiger — qui comprend des centaines de volumes de la Bibliothèque royale de Dresde — trente-cinq lettres de Manso. Ces lettres embrassent l'espace de trente années ; elles commencent en 1795 et finissent en 1825, avec deux lacunes, l'une, de 1795 à 1803, l'autre, de 1804 à 1807. Il n'a publié que les passages qui « par leur sujet revendiquent aujourd'hui encore un intérêt général ». On y remarquera une foule de jugements qui méritent d'être connus : Manso trouve le style des *Lettres esthétiques* de Schiller obscur et, comme il dit, précieux (*kostbar*) ; il ne découvre dans la *Terpsichore* de Herder que beaucoup de mots, beaucoup d'éclat, mais peu de sens et de réalité ; malgré ses rancunes contre Gœthe qui l'avait maltraité dans les Xénies, il goûte fort *Dichtung und Wahrheit* « tableau frais, varié, intéressant, qu'il contemplera souvent encore », et il loue surtout les appréciations littéraires, la peinture des impressions que les grandes œuvres du XVIII^e siècle firent sur le public, le passage sur le dessein de « réconciliation » qu'avait Lessing en donnant *Minna de Barnhelm* ; il blâme le livre de Gruber sur Wieland, livre utile, raisonnable, mais incroyablement diffus, etc. M. Geiger a, du reste, dans les premières pages de cette publication, rapidement, il est vrai, mais avec justesse, caractérisé Manso. Son commentaire est très abondant et aussi instructif que copieux ; pas un événement, pas une œuvre, pas un

personnage qui n'ait une note, et une note précise ; l'éditeur connaît à merveille l'Allemagne des vingt-cinq premières années de notre siècle. — A. C.

— Un autre écrit de M. Geiger sur lequel il faut appeler l'attention, a pour titre *Die jüdische Gesellschaft Berlins im XVIII Jahrhundert.* C'est une conférence qu'il a faite plusieurs fois dans des sociétés juives; mais, comme il dit, elle repose sur des études qui l'occupent depuis près d'un demi-siècle et qui, malgré ce long temps, n'ont pour lui rien perdu de leur charme. On y retrouvera ce qu'il disait déjà en 1871 dans son Histoire des Juifs de Berlin et en 1893-1895 dans son Histoire de la vie intellectuelle de Berlin. Mais il y reproduit des passages fort intéressants de la correspondance de Moïse Mendelssohn avec sa fiancée et sa femme. On notera dans ces passages un grand nombre d'expressions et de locutions françaises. Tout le « Vortrag » se lit d'ailleurs avec agrément, et l'auteur a su tracer d'une plume légère les portraits des juives berlinoises; il dira, par exemple, que Rachel Levin a saisi le nouveau comme Dorothée et Henriette, mais par désir et besoin (*aus innerem Drang*), et non par curiosité comme Dorothée Schlegel, ou par mode, comme Henriette Herz. Il caractérise de même Salomon Maimon, Lazare Bendavid, Marc Herz, David Friedlænder et ce Mendelssohn « à qui les Juifs doivent d'être devenus allemands ». — A. C.

— M. R. F. Arnold (qui a publié récemment des indications intéressantes sur le docteur André Saiffert et une étude sur les *Tablettes autrichiennes* où il prouve que l'auteur est, non pas Santo-Domingo, mais Karl Postl ou Charles Seasfield et que l'ouvrage est une reproduction de l'*Autriche telle qu'elle est*, qui est elle-même une traduction de *Austria at it is*), vient de faire paraître un travail sur Kosciusko dans la littérature allemande (*Tadeusz Kosciuszko in der deutschen Litteratur*. Berlin, Mayer et Müller, 1898, in-8, 44 p.). Il insiste sur la biographie de Falkenstein qui fournit le sujet de quelques romans, sur les *Polenlieder* qui suivent les insurrections de 1830 et de 1848, sur l'essai dramatique de Grabbe, qu'on ne connaît du reste que par sa correspondance, et particulièrement sur la pièce de Holtei, *Der alte Feldherr* (où le fameux lied *Denkst du daran* est, comme le remarque très bien l'auteur, une imitation de notre *T'en souviens-tu, disait un capitaine*). — A. C.

— La librairie académique Perrin publie des *Pages choisies* de Victor Cousin (in-8, xviii et 294 p., 3 fr. 50). M. Teodor de Wyzewa, qui a fait ce choix, a réparti les morceaux sous cinq rubriques : 1° philosophie; 2° histoire de la philosophie (il reproduit les pages de Cousin sur Socrate et Aristophane, sur la vie et le caractère de Locke, sur la philosophie de Voltaire, sur les dernières années de Kant, ses souvenirs d'Allemagne); 3° esthétique et critique littéraire; 4° études sur la société française au xvii° siècle; 5° histoire. Une notice précède l'ouvrage. Il faudrait imprimer, p. 113 (et 112) « Buhle » et non *Bulhe*, « Bouterwek », et non *Bouterweck*, « Anzeigen » et non *Anzeige;* p. 117, Reinhold et non *Rheinold;* p. 124, Katzbach et non *Katsbach*. — C.

— M. Albert Soubies a fait paraître le volume de l'année 1897 de son *Almanach des spectacles* (Paris, Flammarion, tiré à cinq cents exemplaires). Inutile d'insister sur cette publication, que nous annonçons tous les ans et qui a été justement couronnée par l'Académie française. Elle comprend, comme auparavant, deux parties : 1° les pièces jouées durant l'année par ordre de théâtres, de l'Opéra et de la Comédie-Française jusqu'aux théâtres de quartier et aux cafés-concerts, ainsi que les pièces nouvelles jouées en province; 2° les documents concernant le théâtre, livres, concours et prix, nécrologie. Une eau-forte de Lalauze, représentant une scène du *Chemineau*, accompagne ce joli petit volume. — C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 juin 1898.

M. le secrétaire perpétuel introduit en séance M. Bouché-Leclercq, élu membre ordinaire de l'Académie dans l'avant-dernière séance.

M. Giry continue la seconde lecture de son étude sur des documents angevins de l'époque carolingienne

M. Havet dépose les conclusions du rapport de la commission du prix ordinaire. La question proposée était : « Chercher dans les Métamorphoses d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé. » Ce prix, de la valeur de 2,000 francs, est décerné à M. Georges Lafaye, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

M. Philippe Berger offre, de la part de M. Clerc, conservateur du Musée de Marseille, un moulage de l'inscription phénicienne récemment découverte aux environs d'Avignon et acquise par le Musée de Marseille.

M. Oppert communique les résultats de ses recherches sur les dates de l'histoire d'Alexandre, et surtout celle de sa mort, qui jusqu'à présent n'était pas exactement connue. D'importants textes cunéiformes trouvés à Babylone, où mourut Alexandre, permettent de la fixer au vendredi 11 mai julien, 6 mai grégorien de l'an 323 a. C. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

Séance du 17 juin 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Paul Fournier, professeur à l'Université de Grenoble, fait une communication sur une œuvre inédite de la fin du XII[e] siècle, le *Liber de vera philosophia*, dont le seul manuscrit connu, conservé jadis à la Grande-Chartreuse, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Grenoble. Selon M. Fournier, l'auteur de cet ouvrage serait, d'après toutes les vraisemblances, le célèbre Joachim de Flore. M. Fournier fonde sa thèse sur les doctrines théologiques développées dans cet ouvrage et aussi sur les indications que l'on y peut trouver sur la personnalité de son auteur. Si cette conclusion est exacte, la théorie des disciples de Joachim de Flore, d'après laquelle l'histoire devrait être divisée en trois périodes distinctes, celle du Père, celle du Fils et celle de l'Esprit-Saint (dont l'avénement était attendu pour le début du XIII[e] siècle), ne serait qu'une transposition, dans l'histoire, de la doctrine théologique empruntée par Joachim de Flore à Gilbert de la Porrée, qui insistait sur la distinction des personnes dans la Trinité au point de porter une grave atteinte à la notion de l'unité

M. Oppert achève sa communication sur la chronologie du règne d'Alexandre, établie à l'aide de documents babyloniens.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 1 Trente-deuxième année 3 janvier 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 39, juillet-septembre : A. de RIDDER, Le disque homérique. — Ch. BARON, Contribution à la chronologie des dialogues de Platon. — M. HOLLEAUX, Deux inscriptions trouvées à Kleitor. — C.-E. RUELLE, Le monocorde, instrument de musique. — Th. REINACH, Fragments musicologiques inédits. — *Chronique :* H. LECHAT, Bulletin archéologique. — *Bibliographie :* Comptes rendus.

Nouvelle revue rétrospective, n° 42 : La trahison du général Sarrazin, racontée par lui-même (communication de M. Léonce Grasilier). — Mémoires du sergent Bourgogne 1812-1813, fin. — Testament, épitaphe et funérailles du capitaine Coignet (1865).

Revue de l'Université de Bruxelles, n° 3, décembre : R. BERTHELOT, Platonisme et évolutionnisme. — R. M. BURROWS, Les études classiques en Angleterre. — J. TOUBEAU, Salure progressive d'eaux artésiennes. — R. SAND, Les laboratoires maritimes de zoologie.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 4 : A. WILLEMS, Sur les Grenouilles d'Aristophane à propos d'une édition récente. — *Comptes rendus :* H. WEIL, Etudes sur le drame antique ; A. de RIDDER, De l'idée de la mort chez les Grecs ; G. FOUCART, De libertorum condicione apud Athenienses ; P. MONET, Guide pratique d'analyse littéraire ; G. PARIS, Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge ; H. Van der LINDEN, Les Gildes marchandes dans les Pays-Bas ; BERLIÈRE, Monasticon belge ; J. PAQUIER, Aléandre et la principauté de Liège ; K. HALM, Ciceros ausgewählte Reden ; J. SOMMERBRODT, Ciceronis Cato maior ; MIDDLETON and MILLS, The students companion to Latin authors ; A. GUDEMAN, Taciti de oratoribus ; MAYOR, Guide to the choice of classical books ; J. MARCHAND, La faculté des arts d'Avignon.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 9 : *Partie bibliographique :* Ouvrages de MM. P. COUVREUR, M. BRÉAL, W. DOERPFELD et E. REISCH, A. HATZFELD et A. DARMESTETER, G. LANSON, H. MEERT, L. ERK et F. M. BOEHME, GASQUET, P. FREDERICQ, J. J. MULDER ; J. FREDERICHS. — *Partie pédagogique* : F. COLLARD, Hérodote au collège ; A. ROEGIERS, De l'enseignement de la prosodie latine ; H. GÉRARDY, Préparation d'un devoir français pour la troisième.

The Academy, n° 1335 : Grant ALLEN, The evolution of the idea of God. — JESSOPP, John Donne, sometime dean of saint Paul. — LE GALLIENNE, Rubaiyat of Omar Khayyam, a paraphrase. — BLOMFIELD, A history of Renaissance architecture in England 1500-1800. — S. BUTLER, The authoress of the Odyssey. — HODGKIN, Charles the Great. — GRAHAM, The masters of Victorian literature, 1837-1897 — 1897 a retrospect. — Some younger reputations. — The Queen's English (Hodgson). — The books I did not buy.

— N° 1336 : Sir Joshua FITCH, Thomas and Matthew Arnold. — FLEMING, Mary, Queen of Scots, from her birth to her flight into England.

The Athenaeum, n° 3658 : A memoir of Anne Jemima Clough. — Philosophical lectures and remains of R. L. Nettleship, p. BRADLEY and BENSON. — The alleged forgery of Winter's narrative of the Gunpowder Plot (S. R. Gardiner). — Brathwaith's The Good Wife 1618 (W. Roberts). — Notes from Cambridge. — Prof. Legge (not. nécr.). — BLOMFIELD, A history of Renaissance architecture in England 1500-1800. — Congress of archaeological societies.

nibles après le service des souscripteurs, seront vendus au prix de . . . . 40 fr.

Aucune planche ne sera vendue séparément.

Une planche spécimen est en distribution et sera envoyée à toute personne qui en fera la demande.

La première livraison vient de paraître. Elle contient les planches suivantes :

Planches I. *Neîrab* (Syrie), 1, 1re stèle araméenne. — 2 et 3, profils des deux stèles.

II. *id.* 2e stèle araméenne.

III. *Cyrenaique*, Antiquités diverses (rapportées par l'auteur, à la suite de sa mission exécutée en 1895).

IV. *id.* *id.*, nos 1-22.

V. *id.* *id.*, nos 1-25.

VI. *id.* *id.*, nos 1-36.

VII. *Crète.* Antiquités provenant de la même mission, nos 1-14 *(à suivre).*

XLII. *D'meîr* (Syrie). Cippe nabatéen à 6 faces (A-F).

XLIII. *Cypre.* Inscription phénicienne de Narnaka.

XLIV. *Syrie.* Verreries antiques.

XLV. no 1. *Petra.* Dédicace de la statue du roi Rabel. — No 2 A-B, *Palmyre.* Buste funéraire avec inscriptions palmyréniennes.
no 3. *Cypre.* Cippe phénicien de Narnaka.

XLVI. *Zendjirli.* Bas-relief de Bar-Rekoub, avec inscription araméenne.

XLVII. nos 1-7. *Palestine.* Inscriptions latines et françaises des Croisades. — No 8. Milliaire arabe du 1er siècle de l'Hégire (route de Jérusalem à Jaffa). — Nos 9 et 9 *a-c.* Lychnarion avec inscription coufique.

XLVIII. *Malte.* Fouilles dans les nécropoles antiques (mobiliers funéraires), 1-5.

XLIX. *Syrie.* Antiquités diverses (1-10).

L. *Syrie.* Fragments d'un sarcophage en plomb (bas-reliefs antiques).

ALBUM D'ANTIQUITÉS ORIENTALES

RECUEIL
DE MONUMENTS INÉDITS OU PEU CONNUS
ART — ARCHÉOLOGIE — ÉPIGRAPHIE

Publié par Clermont Ganneau
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

L'*Album d'antiquités orientales* contiendra des reproductions, pour la plupart phototypiques, de statues, statuettes, bas-reliefs, bronzes, terres cuites, gemmes, monnaies, inscriptions, etc., ainsi que des plans et des vues de sites et de monuments antiques, le tout d'après des documents inédits ou nouveaux, recueillis par M. Clermont-Ganneau.

Cet Album est le complément naturel du *Recueil d'archéologie orientale* et des *Études d'archéologie orientale*, dont il constituera en quelque sorte la partie illustrée.

L'*Album* s'adresse à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art et de l'archéologie de l'Orient, entendu au sens le plus large du mot ; il a pour objet de mettre à leur disposition, à peu de frais et promptement, une masse considérable de matériaux d'études.

Une place importante y sera faite aux antiquités de la Palestine, y compris l'époque des Croisades.

Le texte, très sobre, sera limité à une description sommaire et au classement par listes méthodiques des monuments reproduits, avec renvoi, quand il y aura lieu, aux dissertations spéciales publiées, soit par l'auteur lui-même dans son *Recueil* ou ses *Études d'archéologie orientales*, soit par d'autres savants.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'*Album d'antiquités orientales* paraît, à intervalles rapprochés, par livraisons d'environ 10 planches in-4° jésus.

La première série se composera de 50 planches et sera accompagnée d'une description générale et de tables méthodiques incluses dans la dernière livraison.

On peut souscrire au volume complet à recevoir franco, par livraisons, au prix de. . . . . 30 fr.

Les souscripteurs recevront, avec la première livraison, un portefeuille cartonné, destiné à contenir les planches.

Le tirage de l'*Album* étant limité, les exemplaires qui resteront dispo-

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

N° 2 Trente-deuxième année 10 janvier 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athenaeum, n° 3659 : Bryce, Impressions of South Africa. — The Voyage of Bran, son of Febal, to the Land of the Living, an Old Irish saga, now first edited with translation, notes and glossary by Kuno Meyer, with an essay upon the Irish vision of the Kappy Otherworld and the Celtic doctrine of Rebirth by Alfred Nutt, 2 vol. — Col. Vibart, Richard Baird Smith, the leader of the Delhi-heroes in 1857. — The Royal Historical Society. — Mary queen of Scots. — Brathwait's The Good Wife (W. Roberts). — The war of Greek independence. — The Ashburnham sale. — An undescribed Cranmer (R. Roberts). — Wakefield Cathedral.

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Matthes, Das Urbild Christi. — Pfleiderer, Sokrates und Plato (instructif) — Von Mueller, Deutsche Erbfehler und ihr Einfluss auf die Geschicke des deutschen Volkes, I. — Monum. Germ. hist. Libelli de lite imperatorum et pontificum saeculis XI et XII conscripti tom. III. — Haupts, Beitr. zur Reformationsgesch. der Reichsstadt Worms (cf. *Revue*, n° 48, p. 404). — Briefe an Bunsen von römischen Cardinälen und Prälaten, p. Reusch. — Hoenig, Der Volkskrieg an der Loire im Herbst 1870, V. — Wisotzki, Zeitströmungen in der Geographie. — Washington-Serruys, L'arabe moderne étudié dans les journaux et les pièces officielles. — Demosthenes, Ire Philippic and Olynthiacs, p. Sandys. — Corpus scriptorum hist. Byzantinae, Zonaras, III. — Julii Firmici Materni matheseos libri VIII p. Kroll et Skutsch, I. — Alfred Lord Tennyson, a memoir by his son, 2 vol. — Hempl, German orthography and phonology, a treatise with a word-list. — Schwieger, Der Zauberer Virgil (des lacunes et des erreurs). — Brunn, Griechische Kunstgeschichte, nachgel. Theile, p. Flasch, II. Die archaische Kunst. — Von der Lasa, Zur Gesch. und Literatur des Schachspiels.

— N° 49 : Urtext und Uebersetzungen der Bibel in übers. Darstellung. — Achelis, Hippolytstudien. — Riehl, Nietzsche der Künstler und Denker. — Rühl, Chronologie des Mittelalters und der Neuzeit. — Delaville Le Roulx, Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem, II (excellente méthode, travail très exact et consciencieux). — Rocquain, La cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther, III. Le grand schisme (fin de cette histoire de la papauté, agréablement exposée). — Weltgesch. in Umrissen, Federzeichnungen (instructif). — Moltkes milit. Correspondenz, III. — Krahmer, Sibirien u. die grosse sibirische Eisenbahn ; Miss Marsden, Eine Reise nach Sibirien. — Radloff, Proben der Volksliteratur der nördlichen türkischen Stämme, VII, Mundarten der Krim. — Disselhoff, Die klassische Poesie und die göttliche Offenbarung. — Hirmer, Entstehung und Komposition der platonischen Politeia (critique et mesuré). — Lindskog, Beiträge zur Gesch. der Satzstellung im Latein (très bon). — Ridella, Una aventura postuma di Leopardi. — Sweet, The students dictionary of Anglo-Saxon. — Moscherosch, Die Patientia, p. Pariser. — Volkmann, Iconografia dantesca. — Pottier, Vases antiques du Louvre. — Dahn, Ebroin.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48 : Alex. von Oettingen, Lutherische Dogmatik, I, Prinzipienlehre. — Haigh, The tragic drama of the Greeks (compilation dont il faut se garder). — Adroutzos, To kakon para Platoni, 1, 2 (en grec). — J. Kerners Briefwechsel mit seinen Freunden, p. Th. Kerner, u. E. Müller. — Carlyle, Lebenserinnerungen, trad. Jaeger. — Vogelstein u. Rieger, Gesch. der Juden in Rom (assez bon). — B. Gebhardt, W. von Humboldt als Staatsmann, I bis zum Ausgange

des Prager Congresses (soigné). — W. WITTICH, Die Grundherrschaft in Nordwestdeutschland (d'une valeur durable). — SILBERMANN, Die Seide, ihre Geschichte, Gewinnung und Verarbeitung I (travail étendu et fait avec soin).

— N° 49 : FRASER, Philosophy of Theism. — AMANTE, Giulia Gonzaga contessa di Fondi, e il movimento religioso femminile nel secolo XVI (beaucoup de peine, des détails abondants, mais des inexactitudes et du désordre). — Sechzig Upanisads des Veda, p. DEUSSEN. — Hesiodos trad. PEPPMÜLLER. — ZIEBARTH, Das griech. Vereins-Wesen (important). — DELHORBE, De Senecae tragici substantivis. — Moscherosch, Die Patientia, p. PARISER. — HECKER, Die italien. Umgangssprache (très bon). — L. KELLER, Grundfragen der Reformationsgesch (cf. *Revue*, n° 51). — MOTTAR, Stan. Poniatowski et Maurice Glayre, corresp. relative aux partages de la Pologne. — D. SCHÄFER, Deutschland zur See, eine histor. polit. Betrachtung. — LOEWE, Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere (tout le « matériel » de la question se trouve là). — DURKHEIM, Le suicide. — LANDMANN, Der Souveränetätsbegriff bei den franz. Theoretikern von Jean Bodin bis auf J. J. Rousseau. — POTTIER, Vases antiques du Louvre.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49 : A. VENIERO, De hymnis in Apollinem Homericis. — E. PFLEIDERER, Sokrates u. Plato (hypothèse inacceptable, mais beaucoup d'observations précieuses). — K. KRUMBACHER, Ein Dithyrambus auf den Chronisten Theophanes (important). — Tacitus' Germania, von U. ZERNIAL, 2 A. (commentaire augmenté). — S. FELLNER, Die Homerische Flora. — A. ENGELBRECHT, Das antike Theater (utile). — H. LIETZMANN, Der Menschensohn (travail sérieux, mais on ne peut souscrire à la conclusion). — H. SCHULZ, Das Buch der Natur von Conrad von Megenberg.

— N° 50 : Parmenides' Lehrgedicht, von H. DIELS (1er art.). — Ch. MICHEL, Recueil d'inscriptions grecques (mérite l'accueil le plus reconnaissant). — H. BRUNN, Griechische Kunstgeschichte. — A. PHILIPPSON, Griechenland u. seine Stellung im Orient. — E. FABRICIUS, Die Insel Kreta. — H. BERNHARDT, Chronologie der Mithridatischen Kriege (utile). — E. HAHN, Demeter u. Baubo (détails intéressants pour l'histoire de la civilisation malgré les lacunes philologiques du livre). — J. LAMER, De choriambicis Graecorum uersibus (statistique toujours utile).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 49 : Thucydides, b. VI, by C. MARCHANT (commentaire digne d'attention). — Lysias, ausgewählte Reden, erkl. von R. RAUCHENSTEIN, II, 10, A. — W. GEMOLL, Beiträge zu Xenophons Anabasis (complément de l'édition Teubner). — Cl. LINDSKOG, Studien zum antiken Drama (manque de conclusions). — E. ZIEGLER, Aus Ravenna. — Cicero, Rede für Sestius von H. NOHL. — G. PASCOLI, Lyra Romana; G. KIRNER, Manuale di letteratura romana. — Kalender für Lehrer an höheren Schulen von J. HEINEMANN.

— 50 : A. DIETERICH, Pulcinella (il faut se défier de la première impression favorable que l'on éprouve à la lecture de ce livre). — J. HIRMER, Enstehung u. Komposition der Platonischen Politeia. — Cato Index comp. R. KRUMBIEGEL. — Fr. HOLZWEISSIG, Nepotis uitae. — H. FRITZSCHE, Griechische Schulgrammatik.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

N° 3 Trente-deuxième année 17 janvier 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, n° 1, janvier-février 1898 : De Boislisle, Les aventures du marquis de Langalerie, 1661-1717 (1er art.). — Marion, Les débuts de l'affaire de Bretagne (1763-1764). — Lièvre, Le lieu de la rencontre des Francs et des Wisigoths sur les bords du Clain en 507. — *Bulletin historique :* France (Molinier et Reuss) ; Belgique (Hubert) ; Allemagne, temps modernes (Philippson) ; Autriche, le chevalier d'Arneth (Philippson). — *Comptes rendus critiques* : La Borderie, Hist. de Bretagne, I ; Cavazza, Le scuole dell' antico studio Bolognese ; Albicius et Malagola, Mauri Sarti et Mauri Fattorini De claris archigymnasii Bononiensis professoribus XI-XIV sæc. ; Kuentzel, Ueber die Verwaltung des Mass=und Gewichtswesens in Deutschland während des Mittelalters ; Metzen, Die ordentlichen direkten Staatssteuern des Mittelalters im Fürstbisthum Münster ; Philippi, Die Osnabrücker Laischaften, Weichbild ; Cl. Jannet, Les grandes époques de l'hist. économique jusqu'à la fin du xve siècle ; A. Waddington, La république des Prov. Unies, la France et les Pays-Bas Espagnols, 1630-1650, I ; Philippson, Der grosse Kurfürst Friedrich-Wilhelm von Brandenburg, I; Martin Saint-Léon, Hist. des corporations de métiers depuis leurs origines jusqu'à leur suppression en 1791.

Romania, n° 104, octobre 1897 : F. Lot, Notes sur le Moniage Guillaume. — G. Huet, La rédaction néerlandaise de Maugis d'Aigremont. — A. Jeanroy, Les chansons de Philippe de Beaumanoir. — P. Toynbee, Dante's obligations to the Magnae Derivationes of Uguccione de Pisa. — Nigra, Note etymologiche e lessicali. — *Mélanges :* Le Charroi de Nîmes (F. Lot) ; Bègues (F. Lot). — *Comptes rendus :* Tote listoire de France, p. Bourdillon ; Van Borkum, De innl, bewerking van den Parthonopeus-Roman ; Arfert, Das Motiv der unterschobenen Braut ; Dante, Il trattato De vulgari eloquentia, p. Rajna ; Mazatinti, La biblioteca dei re d'Aragona in Napoli.

Revue celtique, n° 4, octobre 1897 : Deloche, Les Ligures en Gaule. — Whitley Stokes, The Dublin fragments of Tigernach's Annals. — J. Loth, Le comparatif dit d'égalité en gallois, d'après Zimmer, Keltische Studien. — J. Loth, Études corniques. — J. Loth, N final et D initial en construction syntactique. — *Bibliographie :* The Shadow of Arvor, legendary romances and folktales of Britanny, translated and retold by Edith Wingate Rinder (traduction souvent infidèle.)

Correspondance historique et archéologique n° 48, 25 décembre 1897 : Bournon, La création du département de Paris et son étendue 1789-1790 (fin). — A. Thomas, La patrie de Jean de Montreuil. — Momméja, L'Imitation de J.-C. — *Questions :* Sur un prédécesseur de l'abbé Baramelle ; Quel jour est mort Guillaume Budé. — *Réponses* : Sur Blot l'Esprit. — *Chronique* : Bossebœuf, Amboise, le château, la ville et le canton ; P. Guillon, La mort de Louis XIII ; Loliée et Gidel, Dictionnaire-manuel illustré des écrivains et des littératures (Oppert) ; Luchaire, Mélanges d'hist. du moyen âge ; Poirée et Lamouroux, Catalogue abrégé de la bibliothèque Sainte-Geneviève ; Vollant, L'Église de Saint-Germain-lez-Corbeil.

Museum, n° 11, janvier 1898 : Bréal, Essai de sémantique (Kluyver). — Vandaele, L'optatif grec (Bidez). — Sophokles, Elektra p. Kaibel (Polak). — Lucretius, III, p. Heinze (Woltjer). — Zielinski, Cicero im Wandel der Jahrhunderte (Von den Vliet). — Zimmern, Vergl. Grammatik der semit. Sprachen (De Goeje). — Wrangel, Sveriges litterära förbindelser med Holland (Beets). — Göttinger Musenalmanach auf

1772 p. REDLICH (Kossmann). — HOOGVLIET, Het verbum in het hedendaagsche Fransch (Salverda de Grave). — DÖRPFELD u. REISCH, Das griechische Theater (Holwerda). — FUNCK-BRENTANO, Les origines de la guerre de Cent Ans (Frederichs). — Stadboeken van Zwolle p. TELTING, (Blok). — DUKER, Voetius, I, 2 (Reitsma).

The Academy, n° 1337 : Letters of Dante Gabriel Rossetti to William Allingham 1854-1870, p. HILL. — TYLER, The literary history of the American revolution. — CHURCH, Ulysses Grant. — J. WRIGHT, The English Dialect Dictionary, part. IV, Caddle to Chuck. — The work of Charles Keene, with an introd. by PENNELL, and a bibliography by CHESSON. — Aucassin and Nicolette, transl. BOURDILLON, 2e éd. ; The Lesbia of Catullus, by TREMENHEERE ; Specimens of the Pre-Shaksperean drama, I p. MANLY. — George Eliot, I. — Heine, the man.

— N° 1338 : WARD, The life and times of Cardinal Wiseman. — E. L BUTCHER, The story of the Church of Egypt. — HANNAY, A short history of the British navy 1217-1688. — KINGSTON, East Anglia and the civil war. — George Eliot, II. — Daudet. – Heine, the singer. — A new Shakespeare cryptogram, was the author of the plays an Irishman (Newcomen). — Mary Queen of Scots (D. Hay Fleming.)

— N° 1339 : FISKE, Old Virginia and her neighbours. — TROTTER, The life of John Nicholson, soldier and administrator. — STATHAM, Modern architecture. — KEARTON, With nature and a camera. — Walter Pater.

The Athenaeum, n° 3660 : Herbert SPENCER, Various fragments. — Life and letters of J. A. Roebuck, p. LEADER. — TOMLINSON, Life in Northumberland during the XVI century. — S BUTLER, The authoress of the Odyssey. — MAC CABE, Twelve years in a monastery. — BOISRAGON, The Benin massacre. — BACON, Benin, the city of blood. — Dr. Henry Drisler. — Heine's centenary (Buchheim). — Thomas Winters Confession (J. Gerard). — Bacchylides (Walker). — Prof. Arthur Palmer. — Les Della Robbia (Fortnum).

— N° 3661 : S. R. GARDINER, Cromwell's place in history. — The Book of the Dead, the Egyptian text according to the Theban recension, p. BUDGE. — C. VIVIAN, R. H. Vivian, first baron Vivian, a memoir. — The Consolation of Boethius, translated into English prose and verse by H. R. JAMES ; Boethius' Consolation of Philosophy, translated from the Latin by G. Colville 1556, p. BAX. — HANNAY, A short history of the royal navy, 1217-1688. — Books about India. — Sibylline Leaves (Garnett). — An undescribed Cranmer (Roberts). — A pupil of Roger Bacon (Steele). — The Franciscan myth, I (Rae). — Jutish elements in Kentish place-names (Macclure). — Matthew Arnold's poems of Wordsworth (Innes). — Bacchylides (Housman et Sandys). — Daudet (Symons). — BORLASE, The dolmens of Ireland, their distribution, structural characteristics, and affinities in other countries, together with the folklore attaching to them. — HUTCHINSON, Marriage customs in many lands. — MAYO, Medals and decorations of the British army and navy. — Notes from Paris, I (Eugene Müntz). — Notes from Athens (Lambros).

— N° 3662 : Our 70e birthday. - JESSOPP, John Donne ; WARD, Sir Henry Wotton, a biographical sketch. — Capt. MAHAN, The interest of America in sea power. — Life and letters of Harriett Beecher Stowe, p. Annie FIELDS. — CROZIER, History of intellectual development, on the lines of modern evolution, I. — Edith SICHEL, The household of the Lafayettes ; P. DE NOLHAC, Marie-Antoinette dauphine ; A. L. BICKNELL, The story of Marie Antoinette; André LEBON, Modern France.

— Heckethorn, The printers of Basle in the XV and XVI Centuries; Quaile, Illuminated mss.; Jacobi, Gesta typographica. — Thomas Winters Confession (Atkinson). — The Head Master's Conference. — The Struggle of the nations (Verax). — Carfax, Oxford and Christ Church Cathedral (Ramsay). — Notes from Paris, II (Eugene Müntz).

Literarisches Centralblatt, n° 50 : Cheyne, Einleitung in das Buch Jesaya — Burkhardt, Luthers Vorstellungen von der Entstehung und Entwickelung des Papstthums. — Codex diplom. Lusatiae superioris II, p. Jecht, 2, 1424-1426. — Joachimsohn, Die humanistische Geschichtsschreibung in Deutschland, I. Die Anfänge. Sigismond Meisterlin (un peu long). — Lamprecht, Zwei Streitschriften den Herren Oncken, Delbrück, Lenz zugeeignet. — Andrassy, Ungarns Ausgleich mit Œsterreich vom Jahre 1867. — Elster, Principien der Naturwissenschaft, I. — Callimachi hymni p. Wilamowitz, 2 ed. — Nicole, Le Laboureur de Ménandre, fragments inédits d'un papyrus d'Egypte (intéressante découverte). — Grothuss, Probleme und Charakterköpfe, Studien zur Litteratur unserer Zeit. — Encyclop. Handbuch des gesamten Turnwesens u. der verwandten Gebiete, p. Euler.

Literarisches Centralblatt, nos 51-52 : Bruckner, Julian von Eclanum; Ad. Harnack, Ueber den dritten Johannesbrief. — Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte, 2e éd. — Löwe, Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere (utile). — Wretschke, Das oesterr. Marschallamt im Mittelalter. — Mettig, Gesch. der Stadt Riga. — Ausgew. Sellstbiographien aus dem XV bis XVIII Jahrhundert p. Chr. Meyer. — Malachowski, Erinnerungen aus dem alten Preussen. — Cheikho, Ilm aladab, I. Ilm alinschâ wal 'arud; Chrestomathia arabica cum lexico variisque notis. — Prätorius, Ueber den rückweichenden Accent im Hebräischen. — Philologisch-historische Beiträge, Curt Wachsmuth gewidmet. — Plutarchi Cheronensis Moralia, p. Bernardakis, VI, VII. — The Poems of Bacchylides, p. Kenyon. — Sancti Ambrosii opera, p. Schenkl, II. — Klöpper, Französisches Real-Lexikon, I. — Blatz, Neuhochdeutsche Grammatik. — Macdonell, Vedic mythology. — Imhoof-Blumer, Lydische Stadtmünzen. — Pädagogischer Jahresbericht von 1895.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50 : N. T. p. Westcott and Hort. — Kalthoff, Schleiermachers Vermächtnis an unsere Zeit. — Döring, Ueber Zeit und Raum. — Nonnulla Tarafae carmina in latinum sermonem versa notisque adumbrata a Vandenhoff. — E. Schwartz, Fünf Vorträge über den griech. Roman (très bon). — Soltau, Livius' Geschichtswerk, seine Komposition und seine Quellen. — Lauterburg, Heliand und Tatian (soigné). Martin u. Lienhart, Wörterbuch del elsässischen Mundarten, I (excellent). — Léon Gautier, Bibliographie des chansons de geste. — Boos, Gesch. der Stadt Worms, I. — Bright, Maria Theresa : Josef II. (satisfaisant). — Baedeker, Aegypten — Marchlewski, Der Physiokratismus in Polen.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 4 Trente-deuxième année 24 janvier 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 43 : Expédition de Ste Hélène, souvenirs du général baron Gourgaud (Gourgaud accompagnait le prince de Joinville chargé de ramener en 1840 le corps de Napoléon). — Nouveaux documents sur Latude et Mme Legros. — Arrestation du duc de Bassano (en 1815 sur le territoire suisse). — Un document sur la translation des cendres de J.-J. Rousseau, 1794.

The Academy, n° 1340 : New letters of Napoleon I, transl. — Henri d'Orleans, From Tonkin to India. — Hume, Philipp II of Spain. — Ward, Sir Henry Wotton, a biographical sketch. — Tennyson.

The Athenaeum, n° 3663 : Sidney and Beatrice Webb, Industrial democracy. — Ellis, Affirmations. — Trotter, John Nicholson, soldier and administrator. — Cokayne, Some account of the lord Mayor and sheriffs of the city of London during the first quarter of the XVII century 1601-1625. — Abbé S. A. Dubois, Hindu Manners, customs and ceremonies, translated by Beauchamp. — Sir E. A. Bond. — The Franciscan myth, II (Rae).

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 5 : E. Gossart, Le passe temps de Jean Lhermitte, mémoires d'un gentilhomme de la chambre de Philippe II. — Hanon de Louvet, Trois traductions de l'ode d'Horace « aux Romains », III, 6. — *Comptes rendus :* A. Dewalque, Grammaire latine ; A. Cartault, Étude sur les Bucoliques de Virgile ; F. Keutgen, Untersuchungen über den Ursprung der deutschen Stadtverfassung ; W. Wittich, Die Grundherrschaft im Nordwestdeutschland ; Couvreur, Xénophon ; C. L. Smith, The Odes and Epodes of Horace. — E Lameere, La deuxième conférence bibliographique internationale.

Literarisches Centralblatt, n° I : Diehl, Zur Gesch. der Konfirmation. — Klostermann, Die Ueberlieferung der Jeremia-Homilien des Origenes. — Gyzicki, Das Weib. — Zarncke, Aufsätze und Reden zur Kultur = und Zeitgeschichte. — Häbler, Die Gesch. der Fuggerschen Handlung in Spanien ; Fridrichowicz, Die Getreidehandelspolitik des ancien régime (Cf. *Revue*, 1897, n° 19). — Paetel, Die Organis. des hessischen Heeres unter Philipp dem Grossmütigen. — Leipzig im Jahr 1895. — Leroy-Beaulieu, Les nouvelles sociétés anglo-saxonnes. — Delitzsch, Die Entsteh. des aeltesten Schriftsystems. — Aristophanes, Eirene, p. Herwerden. — Pätzold, Eigentümlichkeiten einiger Trobadors im Minnelied (important). — Ames, The Mirror of the Sinful Soul, a prose translation from the French of a poem by Margaret of Navarre. — Vogt u. Koch, Gesch. der deutschen Literatur (excellent). — Hesseling, Charos (cf. *Revue*, 1897, n° 47). — Neuwirth, Das Braunschweiger Skizzenbuch eines mittelalterlichen Malers. — Klette, Die Selbständigkeit des bibliothekarischen Berufes in Deutschland.

Deutsche Litteraturzeitung, nos 51-52 : Kraetzschmar, Die Bundesvorstellung im A.-T. — Meinong, Zur Werththeorie. — The Mantrapatha or the Prayer Book of the Apastambins, I, p. Winternitz (très bon). — Die Chorlieder und Wechselgesänge aus den Tragödien des Sophokles, trad. W. Hoffmann. — The Republic of Plato, p. Adam. — Plautus, Rudens, trad. Schmilinsky. — Waniek, Gottsched und die deutsche Litteratur seiner Zeit (excellent). — Deutschbein, Shakspeare-Grammatik für Deutsche. — Paetel, Die Organisation des hessischen Heeres unter Philipp dem Grossmüthigen. — Von Angeli, Erzherzog Karl von Oesterreich, I-IV. — Wisotzki, Zeitströmungen in der Geo-

graphie. — H. von Treitschke, Politik, Vorlesungen p. Cornicelius, I. — Hinschius, Das Kirchenrecht der Katholiken und Protestanten in Deutschland. — Hennecke, Altchristliche Malerei und altkirchliche Litteratur.

— N° 1 : Rogge, Der indische Besitz im N. T. — Schrader, Akadem. Unterricht in der Pädagogik. — Ludwig, Das Mahabharata als Epos und Rechtsbuch. — Reichel, Vorhellen, Göttercultе (cf. *Revue*, 1897, n° 48). — The Italic dialects p. Conway (art. de Pauli). — Gœthe's Faust p. Lintock. — Fr. Klein, Der Chor in den wichtigsten Trag. der franz. Renaissance (important). — Hill, Sources for greek history between the Persian and Peloponnesian wars (bon). — Fredericq, De secte der Geeselaars (cf. *Revue*, 1897, n° 441). — Baumgarten u. Jolly, Staatsminister Jolly. — Foulché-Delbosc, Bibliogr. des voyages en Espagne et en Portugal (complet). — Thudichum, Promachiavell (cf. *Revue*, n° 33-34, p. 119). — Beltrami, L'arte negli arredi sacri della Lombardia.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Parmenides' Lehrgedichf. von H. Diels (2e art.). — O. Stählin, Untersuchungen über die Scholien zu Clemens Alexandrinus (travail préliminaire à une édition critique de l'auteur). — A Werth, De Terentiani sermone et aetate (cf. *Revue*, n° 12). — Χαριστήρια, Sammlung von Abhandlungen zur Philologie u. Linguistik zu Ehren von Th. Korsch (1er article, qui est une longue protestation, très motivée, contre de tels recueils « jubilaires », fléau de l'érudition). — F. Stähelin, Geschichte der kleinasiatischen Galater bis zur Errichtung der röm. Provinz Asia (bon). — E. Le Blant, 750 inscriptions de pierres gravées (intéressant, mais peu au courant des dernières publications). — A. Schulten, Die « Porta Paphia » zu Köln (protestation contre une destruction inutile). — C. Mehlis, Der Drachenfels zu Dürkheim. — A. Dittmar, Studien zur lat. Moduslehre (théorie discutable, mais exposée avec beaucoup d'agrément et de science; des observations excellentes).

— N° 52 : Platons ausgewählte Dialoge erkl. von H. Sauppe, 3. A von A. Gercke. — Fr. Sollima, Le fonti di Strabone nella Geografia della Sicilia (de l'application). — Grenffell and Hunt, Greek Papyri, Series II. — H. Hoppe, De sermone Tertullianeo. — Χαριστήρια (2e art. : analyse des 31 articles du recueil). — J. Töpffer, Beiträge zur griech. Altertumskunde. — L. Jacobi, Das Römerkastell Saalburg bei Homburg.

— 1898, n° 1 : F. L. Griffith, Egypt exploration fund (voir *Revue*, n° 11). — G. Schlumberger, L'épopée byzantine (voir *Revue*, n° 20). — J. Morsch, De Varrone auctore in Georgicis a Vergilio expresso (épuise le sujet). — M. Emmanuel, La danse grecque antique (très soigné et très riche en résultats). — E. Pottier, Vases antiques du Louvre (mérite notre reconnaissance; mais l'ordonnance est discutable et il faudra un index). — Fr. Cumont, Hypsistos (complète Schürer). — R. Œhler, Der letzte Feldzug des Hasdrubal u. die Schlacht am Metaurus. — G. Hirschfeld, Aus dem Orient.

Wochenschrift für klassiche Philologie, n° 51 : H. von Schelling, Die Odyssee nachgebildet in achtzeiligen Strophen. — R. Fairclough, The attitude of the Greek tragedians toward nature (bon). — H. Schefczik, Ueber den logischen Aufbau der ersten u. zweiten olyntischen Rede des Demosthenes. — Horatii carmina, tertium rec. L. Müller (très modifiée). — Cornelii Nepotis Vitae, bearb. von A. Weidner, 4 A. — O. Weissenfels, Syntaxe latine, 2e édition (en progrès).

— N° 52 : Wulf, De fabellis cum collegii septem sapientium memoria coniunctis (intéressant). — O. Gruppe, Griechische Mythologie u. Religionsgeschichte, I. — H. Reich, Die ältesten berufsmässigen Darsteller des griechisch-italischen Mimus (sujet mal délimité). — J. Paulson, Lucrezstudien, I. — Cornelius Nepos, von J. Siebelis, 12. A. von O. Stange.

— 1898, n° 1 : Staehelin, Geschichte der kleinasiatischen Galater (soigné). — Valeri Flacci libri VIII, en P. Langen (de valeur durable). — Anecdota Maredsolana III, 2, ed. G. Morin (important). — C. Robert, Römisches Skizzenbuch aus dem 18. Jht. (précieux). — M. Wohlrab, Die altklassischen Realien im Gymnasium, 3. A.

— N° 2 : Egypt exploration fund, archaeological report 1896-1897, ed. by Griffith (voir *Revue*, n° 11). — Opramoas, Inschriften vom Heroon zu Rhodiapolis, bearb. von R. Heberdey. — Adamantios, Τήνιακα (intéresse les folkloristes). — J. Koehm, Quaestiones Plautinae Terentianaeque (matériaux utiles). — E. Kornemann, Die historische Schriftstellerei des C. Asinius Pollio.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

N° 5 Trente-deuxième année 31 janvier 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 1 : Ch. Dupuis, Russie et Pologne. — M. Paisant, La question du Mékong. — Ch. Picot, La banque populaire de Menton. — J. Silvestre, Politique française dans l'Indo-Chine, l'Annam (fin). — Beaumont, La banqueroute du dualisme. — *Comptes rendus* : Boutmy, Le dével. de la const. et de la soc. polit. en Angleterre; Benoist, L'Espagne. Cuba et les États-Unis; Gomel, Hist. financière de l'Assemblée Constituante; Fr. Masson, Napoléon et sa famille, I; P. Leroy-Beaulieu, Les nouvelles sociétés anglo-saxonnes.

The Academy, n° 1341 : Henley's Essai on Burns. — The poems of Bacchylides, p. Kenyon. — Ratzel, The history of mankind, II, translated by Buttler. — Bryce, Impressions of South Africa. — Hapgood, Literary statesmen and others, essays on men seen from a distance. — Mme James Darmesteter, A mediaeval garland, transl. Tomlinson. — *Edmotrosial supplement* : Interview with the Head Master of Harrow; Education for the civil service of India; Newspaper English. — Miscellaneous (Petit de Julleville, Hist. de la litt. française, IV, etc.).

The Athenaeum, n° 3664 : Mrs. Bishop, Corea and his neighbours. — The flower of the mind, A choice among the best poems, p. Alice Meynell; English lyrics, Chaucer to Poe, p. Henley. — Bain, The pupils of Peter the Great, a history of the Russian court and empire 1697-1740. — Forman, The books of William Morris. — Williams, History of the Liverpool privateers and Letters of marque, with an account of the Liverpool slave trade. — American history. — Charles I and lord Clamorgan (Round). — Jutish names. — Bacchylides (Housman). — The Franciscan myth, III (Rae). — To Constantia (Garnett). — Gréard, Meissonnier.

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Sabatier, Esquisse d'une philosophie de la religion (digne d'une traduction soignée) — Prosopographia imperii romani saec I, II, III, 1, p. Klebs, 2, p. Dessau. — Orsi, Breve storia d'Italia. — Zeitgen. Darstellungen der Unruhen in der Landschaft Zurich p. Hunziker. — Th. v. Bernhardi, Der Krieg 1866. — Brandt Ostasiat. Politik, 1894-1897. — Levi, Grammatica ed esercizii pratici della lingua ebraica. — Blass, Grammatik des neut. Griechisch (très bon). — Michaelis et Passy, Dict. phon. de la langue française (commode et soigné). — Schröder, J. J. Engel. — Führer, Forsch. zur Sicilia sotterranea.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 2 : Bradford, Heredity and christian problems. — Registrum sacrum anglicanum p. Stubbs. — Deike, Die aesthet. Lehren Trendelenburgs. — Jäger, Lehrkunst u. Lehrhandwerk. — Smend, Das hebraeische Fragment der Weisheit des Jesus Sirach. — Miller von Gaertringen, Die archaische Kultur der Insel Theva (important). — Lindsay, Die lateinische Sprache, trad. Nohl. — M. Bernays, Schriften zur Kritik und Literaturgesch. I, II. — Loise, Hist. de la poésie mise en rapport avec la civilisation en Italie (enthousiaste et étroit). — York von Wartenburg, Kurze Uebersicht der Feldzüge Alexanders des Grossen (très intéressant et utile). — Huck, Dogmenhistor. Beitrag zur Gesch. der Waldenser. — Mém. de la comtesse Potocka. — Huber, Gesch. der Gründ. u. Wirksamkeit der kaiserl. Akademie der Wissenschaften.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

N° 6 Trente-deuxième année 7 février 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de la Société des études historiques, n° 4 : Em. Dumont, Des épreuves judiciaires au moyen âge. — G. Duval, La marquise de Condorcet. — *Notes et documents* : J. de Boisjoslin, Hist. et littérature. — *Comptes rendus critiques* : M. Prou, La Gaule mérovingienne; Le livre de Guillaume de Ryckel, p. Pirenne; Fr. Morel, Les juridictions commerciales au moyen âge; L.-G. Pélissier, Louis XII et Ludovic Sforza; Rodocanachi, Tolla la courtisane; Welschinger, Le roi de Rome.

Revue de l'histoire des religions, nov.-déc. : E. de Faye, Les Stromates de Clément d'Alexandrie. — L. Marillier, La place du polémisme dans l'évolution religieuse, 2e art. — A. Réville, Un essai de philosophie de l'histoire religieuse, étude sur l'introduction de Tiele. — *Revue des livres* : A. Sabatier, Esquisse d'une philosophie de la religion. — J. Dümichen, Der Grabpalast des Patnamenemap (l'ouvrage restera incomplet). — Ch. Renel, Açvins et Dioscures. — G. B. Gray, Studies in Hebrew proper names. — Grenfell et Hunt, Sayings of our Lord; Ad. Harnack, Ueber die Sprüche Jesu (voir *Revue*, n° 46). — L. K. Gœtz, Geschichte der Slavenapostel Constantinus u. Methodius (suffisant). — L. Grandgeorge, Saint Augustin et le néoplatonisme. — J.-H. Maronier, Histoire du protestantisme, 1648-1789. — G. Pariset, L'État et les églises en Prusse sous Frédéric Guillaume I (voir *Revue*, n° 27). — Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques.*

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° 6 : J. Gay, Étude sur la décadence du rite grec dans l'Italie méridionale à la fin du xvie s. — A. Boudinhon, Sur l'histoire de la pénitence à propos d'un livre récent, 2e art. — H. Margival, Richard Simon, 5e art. : Le premier livre de l'Histoire critique du Vieux Testament. — H. Margival et H. Gathelot, Bibliographie d'histoire moderne de l'Église. — J. Simon, Chronique biblique, 5. Histoire d'Israël, 6. Religion israélite.

Le Bibliographe moderne, septembre-octobre : Tourneux, Les sources bibliographiques de l'hist. de la Révolution française. — Berthelé, Les archives de Béziers. — Don U. Berlière, Les mss. de Saint-Vanne de Verdun. — Chronique des archives et des bibliothèques (France et étranger). — *Comptes rendus et livres nouveaux* : G. de Manteyer, Les mss. de la reine Christine aux archives du Vatican; A. de Roumejoux, P. de Bosredon et Villepelet, Bibliographie gén. du Périgord, I; Annales de géographie, 6e bibliographie annuelle (1896); Em. Bonnet, Les débuts de l'imprimerie à Montpellier; L'imprimerie à Béziers aux xviie et xviiie siècles.

Annales de l'Est, n° 1 : Debidour, Le général Fabvier (suite). — Krug-Basse, Hist. du parlement de Lorraine et Barrois (suite). — J.-J. Walter, Chronique éditée par Rod. Reuss (suite). — *Comptes rendus* : Fragm. des anciennes chroniques d'Alsace, t. III, Les chroniques de Jacques Trausch et de Jean Wencker, Les Annales de Sébastien Brant, fragments recueillis par l'abbé Dacheux; Le vieux Mulhouse, documents d'archives, t. I; Erichson, Das Duell im alten Strassburg et Wolfgang Musculus, Katharina Zell; Bardy, Miscellanées; Kassel, Die Adelsverhältnisse zu Ingweiler im XVI-XVIII Jahrhundert; Rod. Reuss, Souv. alsatiques, J. P. Massenet, Articles divers; Gomel, Hist. financière de l'assemblée constituante, t. I; P. Muller, L'espionnage militaire sous Napoléon Ier, Charles Schulmeister; Boppe, La légion portugaise; Noel, Souvenirs militaires d'un officier du Premier Empire; De Souhesme, De S. Pétersbourg à Samarcande.

The Academy, n° 1342 : GROSART, Robert Fergusson. — BELL, Christina Rossetti, a biographical and critical study. — A. BROWNING, Peter the Great. — HOPKINS, The dungeons of Paris. — I. and B. WEBB, Industrial democracy. — BECKE, Wild life in southern seas. — Lewis Carroll. — Dr. Brandes and Shakspeare's sonnets (Tyler).

The Athenaeum, n° 3665 : BELL, Christina Rossetti. — SIDGWICK, Practical ethics. — SEARLE, Onomasticon Anglo-Saxonicum, a list of Anglo-Saxon proper names from the time of Beda to that of King John. — O' CONNOR MORRIS, Hannibals soldier, stateman, patriot. — OWEN, The description of Pembrokeshire. — New Testament criticism. — Dr. Liddell. — Kelmscott press books on vellum (Forman, Ellis, Cockerell). — An Irish newspaper. — Bibliotheca Boncompagni. — LA FARGE, An artist's letters from Japan. — The monuments of Cairo.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, novembre 1897 : WITKOWSKI, Prodromus grammaticae papyrorum graecorum aetatis Lagidarum. — Scriptores rerum Polonicarum, t. XVI ; Stanislai Temberski Annales 1647-1656, p. CZERMAK.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 6 : A. BOCQUET, De l'enseignement du français dans les classes inférieures des athénées royaux. — *Comptes rendus :* S. OLSCHEWSKY, La langue et la métrique d'Hérodas ; Caesaris belli Gallici libri, ed. VAN OPPER ; J. ROLAND, Atlas illustré ; Cours de géographie ; W. CHRIST, Pindari Carmina ; Ed. HILLER, Anthologia lyrica ; Theophrasts Charaktere, W. S. HARLEY, The Alcestis of Euripides ; P. MONET, Ciceronis pro Milone ; G. PELLISSIER, Morceaux choisis des poètes du XVIe s. ; F. HÉMON, Théâtre choisi de P. Corneille ; L. BRUNSCHWICG, Pascal ; BOUGLÉ et BEAUNIER, Choix des moralistes français ; Voyages de Montesquieu ; O. JESPERSEN, Progress in Language ; G. FOUCART, Histoire de l'ordre lotiforme ; L. VANDERKINDERE, Les tributaires ou serfs d'Église en Belgique au moyen âge ; H. PAPPAFAVA, Die Vereinigten Staaten von Venezuela.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 1 : *Abhandlungen :* A. HIRSCHMANN, Das Religionsgespräch zu Regensburg im J. 1601. — Fr. SCHMID, Das Erkennen der Menschenseele — Th. MÖNNICHS, Bemerkungen zum Formalobject der 2. u. 3. göttl. Tugend. — L. LERCHER, Ueber die Gewissheit der natürl. Gotteserkenntniss. — *Recensionen :* F. HOMMEL, Die altisraelitische Ueberlieferung : VETTER, Die Metrik des Job ; C. DELMAS, Ontologia ; PAZMANY, Opera, III ; F. SCHMID, Die Sacramentalien ; G. MARKOVIC, Gli Slavi ed i Papi ; J. PARKER, The works of Dionysius the Areopagite ; B. NIEHUES, Commentatio de Imperatoris Heinrici Patriciatu Romano ; O. WAKEMAN, History of the church of England ; F. della SCALA, Der hl. Fidelis von Sigmaringen ; NÜRNBERGER, Papstthum u. Kirchenstaat ; H. BRÜCK, Geschichte der kath. Kirche in Deutschland im 19 Jahrh. ; F. A. GÖPFERT, Moraltheologie, I ; P. ALLARD, Le christianisme et l'empire romain ; BATIFFOL, La littérature ancienne grecque ; Protestantische Realencyclopädie, I-III. — *Analekten :* Aus den theol. Vorlesungen der Kath. Universität Leipzig (Zenner) ; Bemerkungen zu Job 3 (Hontheim) ; Zur Ueberlieferung des liber de re baptismate (Ernst) ; Ueber Hierarch u. Hierarchie (Wiglmayr) ; Beiträge zur Pastors Papstgeschichte (Falk) ; Berechnung der minuta (Michael) ; Sporer-Bierbaum (Noldin). — Kleine Mittheilung.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1898, n° 1 : MEYER-LÜBKE, Geschichtliches. — FRIEDERSDORFF, Die poetischen Vergleiche in Petrarkas Africa (fin). — ANDRESEN, Eine altfr. Bearbeitung der Parabel von den drei

Freunden. — *Vermischtes :* BRAUNHOLTZ, Fragment einer Aliscanshandschrift; Ad. TOBLER, Tandoret; HORNING, Empois; SCHUCHARDT, Zu Zeitschrift, XXI, 454 (6, 11, 97); HORNING, Die altfr. 1 sing. auf ois in den heutigen Mundarten. — *Besprechungen :* Obras de Lope de Vega, public. per la Real Academia Espanola, I-III; GUARNERIO, Pietro Guglielmo di Luserna; Les Enfances Vivien, chanson de geste p. WAHLUND, u. FEILITZEN, introd. de NORDFELT; RÖTTGER, Die altfr. Lautgesetze in Tabellen; OESTERREICHER, Beitræge zur Gesch. der jüdisch-franz. Sprache u. Literatur im Mittelalter; SCHERILLO, Alcuni capitoli della biografia di Dante.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : LIPSIUS, Glauben u. Wissen. — ERNST u. ADAM, Katechetische Gesch. des Elsasses bis zur Revolution (très utile et original). — CORNELIUS, Psychologie als Enfahrungswissenschaft. — NOVATI, L'influenza del pensiero latino sopra la civilita italiana del medio evo (tableau d'ensemble sans rien de nouveau). — RIETSCHEL, Markt und Stadt in ihrem rechtlichen Verhältniss (de nouveaux et instructifs points de vue). — POSCHINGER, Fürst Bismarck u. der Bundesrath, III. 1874-1878. — WADDINGTON, La République des Provinces Unies, la France et les Pays-Bas espagnols 1642-1650 (intéressant et fouillé). — HELKEL, Trachten u. Muster der Mordvinen. — RADLOFF, Versuch eines Wörterbuchs der Türk-Dialekte 1-8 (travail immense et fait avec sûreté). — Bacchylides, p. KENYON (publication aussi exacte que prompte). — Josephi opera p. BOYSEN, VI. — MORTENSEN, Profandramat i Frankrike. — H. PAUL, Die Bedeutung der deutschen Philologie für das Leben der Gegenwart. — ERMATINGER, Die attische Autochtonensage bis auf Euripides (du zèle, du soin, mais manque de méthode).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3 : MARTI, Gesch. der israelit. Religion, 3e ed. — SCHLATTER, Der Dienst des Christen in der aelteren Dogmatik. — GOMPERZ, Griechische Denker, I (excellent). — DAHLMANN, Nirvâna. — Euripides, Helene, p. HERWERDEN. — LE BLANT, 750 inscr. de pierres gravées inédites ou peu connues (n'enrichit guère cette partie de l'archéologie). — P. GAUCKLER, L'archéologie de la Tunisie (très bon). — JESPERSEN, Fonetik. — Thomas Moore, Der Epicuräer, eine Erzählung, aus dem Engl. übersetzt von C. L — MARQUART, Fundamente israelitischer u. jüd. Gesch. (très instructif). — HAAKE, Brandenburgische Politik u. Kriegführung 1688 u. 1689. — Ed. BRÜCKNER, Die feste Erdrinde u. ihre Formen. — G. von MAYR, Bevölkerungsstatistik. — REDIN, Die Mosaiken der Kirchen von Ravenna.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 2 : Hesiodos ins Deutsche übertragen von R. PEPMULLER (réussi). — O. DIECKMANN. De Granii Liciniani fontibus et auctoritate (soigné). — M. THIEL, Quae ratio intercedat inter Vitruuium et Athenaeum mechanichum (ils ont utilisé une source commune, peut-être Agésistrate). — A. STURM, Das delische Problem (contribution précieuse à un chapitre important de l'histoire des mathématiques). — J. FUCHS, Hannibals Alpenübergang (des résultats utiles). — J. J. Reiske's Briefe, herausg. von R. FOERSTER. — P. E. GUARNERIO, Gli apparecchi fisici ed il loro ufficio nello studio storico della parola.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

N° 7 Trente-deuxième année 14 février 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le Carnet historique et littéraire, revue mensuelle rétrospective et contemporaine, nº I (cette revue est dirigée par le comte Maurice Fleury ; abonnement d'un an 10 francs ; Paris, 59, avenue de Breteuil) : Vicomte de Grouchy, Le général Sarrazin, extraits des Mémoires d'un traître. — Lettres du maréchal Saint-Arnaud au général Fleury. — M. Fleury, Les Esterhazy à la cour de Marie-Antoinette. — P. de Nolhac, Bal paré du mariage de M. le dauphin, 1770. — Morts et funérailles royales, registre des premiers gentilshommes, communiqué par le vicomte de Grouchy. — Bibliographie. — Questionnaire.

The Athenaeum, nº 3666 : Life of Sir John Glover. — A. Forbes, The life of Napoleon the third. — Woodhouse, Aetolia, his geography, topography and antiquities. — Lord, Sir Thomas Maitland. — Lutoslawski, The origin and growth of Plato's Logic with an account of Plato's style and of the chronology of his writings. — Fea, The flight of the King, being a full, true and particular account of the miraculous escape of Charles II. — Mahaffy, Survey of Greek civilisation ; Comparetti, La guerra gotica di Procopio di Cesarea, II ; Em. Thomas, Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère. — Books on banking. — The Franciscan myth, IV (Rae). — The court of civile courtesie (Roberts). — The printers of Basle. — The book sales of 1897 II (Slater). — Gullivers travels (Dennis). — Macgibbon and Ross, The ecclesiastical architecture of Scotland, II-III ; Chalmers, A Scots mediaeval architect. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, nº 4 : Veit, Die synopt. Parallelen. — Turchanyi, Tabellae chronogr. — Witte, Zur Gesch. des Deutschtums im Elsass (cf. *Revue*, 1897, nº 50). — Berendt, Verh. der röm. Kirche zu den kleinasiat. vor dem Nicaen. Konzil. — Schimpff, Aus dem Leben der Königin Carola von Sachsen. — Zernin, Das Leben des Generals Aug. vom Goeben (excellent). — Macalister, Studies in Irish epigraphy (très méritoire). — Leo, Die Plautin. Cantica u. die hellenistiche Lyrik (à approuver ; réussit à poser un fondement stable sur un sol incertain). — Zielinski, Cicero im Wandel der Jahrhunderte (cf. *Revue*, 1897, nº 31-32). — Otway, Verschw. gegen Venedig, p. Hagen. — Paul, Deutsches Wörterbuch, 3-4 (fin de ce travail remarquable). — Bernays, Zur neueren Literaturgeschichte. — Hölder, Die Formen der röm. Thongefässe diesseits u. jenseits der Alpen. — Baer, Die Hirsauer Bauschule ; Pfeifer, Das Kloster Riddagshausen. — Lehmann, Der deutsche Unterricht.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 4 : Lisco, Paulus Antipaulinus ; Entsteh. des zweiten Korintherbriefes ; Judaismus triumphatus. — Peipers, Das protestantische Bekenntniss. — Meinsma, Spinoza en zijn kring. Malter, Die Abhandlung des Abu Hamid Al-Gazzali. — Hirmer, Entstehung u. Komposition der Platonischen Politeia. — Babrii fabulae Aesopeae, p. Crusius. — Zarncke, Goetheschriften (cf. *Revue*, 1897, nº 19). — Gorra, Lingua e letteratura spagnuola delle origini. — Fuchs, Hannibals Alpenübergang (contestable). — Rühl, Chronologie des Mittelalters und der Neuzeit (sérieux et scientifique essai qui doit être salué avec joie). — Marie-Anne de Bovet, La jeune Grèce. — Erdberg-Krczenciewski, Johann Joachim Becher. — Fleischmann, Das pignus in causa iudicati captum. — Habich, Die Amazonengruppe des Attalischen Weihgeschenks.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 8 Trente-deuxième année 21 février 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1343 : DRUMMOND, The ideal life. — Ezekiel, p. MOULTON. — WALDSTEIN, The subconscious Self. — DILLMANN, Genesis critically and exegetically expounded; MASPERO, The dawn of civilisation; CHEETHAM, The mysteries, pagan and christian; I. W. REYNOLDS, The supernatural in nature; E. J. PHELPS, The story of Jesus Christ. — The poetical works of Elizabeth Barrett Browning. — G. VUILLIER, A history of dancing, with a sketch of dancing in England by GREGO. — Fielding.

— N° 1344 : O' DONOGHUE, The life and writings of James Clarence Mangan. — Rev. Eth. TAUNTON, The English Black Monks of St Benedict. — Mrs. BISHOP, Corea. — E. HUBBARD, Little journeys to the homes of famous women. — SIDGWICK, Practical ethics. — M. MORRIS, Transatlantic traits. — De Quincey, The Opium-eater, introd. by LE GALLIENNE. — Some remarks on Julius Caesar. — A Benedictine martyr in England.

The Athenaeum, n° 3667 : BODLEY, France (1er art.). — Poems of the love and pride of England, p. WEDMORE. — The autobiography of Arthur Young, with selections from his correspondence, p. B. EDWARDS. — School-books. — The Franciscan myth, V. — Recent acquisitions at the British Museum. — The translators of Schopenhauer. — Some College Memories. — FULLEYLOWE and NEVINSON, Pictures of classical Greek landscape and architecture.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : OETTINGEN, Lutherische Dogmatik, I. — FREDERICQ, Inquis. haeret. pravitatis neerl. II. — DYROFF, Die Ethik der alten Stoa (très étudié, trop rapidement écrit). — HILLER VON GAERTRINGEN, Die archaische Kultur der Insel Thera (court et vivant). — SCHULTEN, Die Lex Manciana (cf. *Revue*, n° 6). — KLETT, u. TREUBER, Lehrbuch der Weltgesch. III. — GENÉE, Zeiten u. Menschen. — Der griech. türk. Krieg, 1897, von einem höheren Offizier. — RATZEL, Politische Geographie. — RADLOFF, Die alttürk. Inschriften der Mongolei (les résultats principaux sont inattaquables). — Gorgias, p. GERCKE (très bon). — Die Thaten des Kaisers Augustus, von ihm selbst erzählt, Monumentum Ancyranum, übers. und erklärt von WILI G (erroné et mal arrangé), — WÜLFING, Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen, II, 1. — SULTER-GEBING, Die Brüder A. W. u. Fr. Schlegel in ihrem Verhæltnis zur bildenden Kunst (soigné et utile). — LANE-POOLE, Catalogue of the collection of Arabic coins preserved in the khedivial library at Cairo. — NAGEL, Gesch. der Musik in England. — STORM, Sæmtliche Werke, neue Ausgabe in acht Bænden.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5 : DENIFLE, La désolation des églises, monastères et hôpitaux en France vers le milieu du XVe siècle, I. — Petri de Dacia vita Christinae Stumbelensis p. PAULSON; PAULSON, In tertiam partem libri Juliacensis annotationes (fait avec grand soin). — MERINGER, Indogermanische Sprachwissenschaft (très habilement fait). — E. WAGNER u. KOBILINSKI, Leitfaden der griech. u. röm. Altertümer (utile). — ROLFES, Die substantiale Form u. der Begriff der Seele bei Aristoteles (rien de neuf, des lacunes et des inexactitudes). — WICHNER. Stundenrufe u. Lieder der deutschen Nachtwächter. — MINDE-POUET, Heinrich von Kleist, seine Sprache u. sein Stil (très bon). — FÜRST, Die Vorläufer der modernen Novelle im XVIII. Jahrhundert (très savant). — AYROLES, La vraie Jeanne d'Arc (les trois premiers volumes d'une publication qui en comptera cinq; trop diffus et savant pour être

instructif pour des simples lecteurs; les textes ne sont pas donnés dans une forme dont les savants pourront profiter). — Comte BENEDETTI, Essais diplomatiques. — MADER, Die höchsten Teile der Seealpen u. der Ligurischen Alpen in physiogr. Beziehung. — FISK, Stimmrecht u. Einzelstaat in den Vereinigten Staaten von Amerika. — WEISBACH, Der Meister der Bergmannschen Officin und Albrecht Dürers Beziehungen zur Basler Bücherillustration.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 3 : W. SCHMIDT, Der Atticismus. Registerband. — B. WEISS, Der Codex D in der Apostelgeschichte; J, BELSER, Beiträge zur Erklärung der Apostelgeschichte. — A. CARTAULT, Etude sur les Bucoliques de Virgile (voir *Revue*, 1897, n° 46). — O. v. SARWEY u. F. HETTNER, Der obergermanische Limes, V. — C. ROBERT, Römisches Skizzenbuch. — Fr. THALMAYR, Goethe u. das klassische Altertum (l'auteur du compte rendu, H. Morsch, se plaint d'avoir été pillé).

— N° 4 : C. HAYM, De puerorum in re scaenica Graecorum partibus (solide et judicieux). — Aristophanis Ranae, ed. J. van LEEUWEN (voir *Revue*, n° 46). — H. WULF, De fabellis cum collegii septem sapientum memoria coiunctis (principe faux). — F. MÜNZER, Beiträge zur Quellenkritik der Naturgeschichte des Plinius (voir *Revue*, 1898, n° 1.) — F. KNOKE, Die Kriegszüge des Germanicus iu Deutschland (toute discussion est impossible avec l'auteur). — E. ZIEGELER, Aus Ravenna (vulgarisation). — MARIUPOLSKY, Zur Geschichte des Entwickelungsbegriffs (il est assez dangereux de chercher à faire l'histoire ancienne d'une idée moderne).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 3 : C. STACH, De Philopatride dialogo.— Th. STANGL, Tulliana (repose sur une connaissance intime de la langue et des manuscrits de C.). — A. MÜNZER, Beiträge zur Quellenkritik der Naturgeschichte des Plinius (voir *Revue*, 1898, n° 1). — E. WAGNER u. G. v. KOBILINSKI, Leitfaden der griech. u. röm. Altertümer. — V. HAHN, Szymon Szymonowicz als Philologe (contribution à l'histoire de l'humanisme).

— N° 4 : Philonis Alexandrini opera, ed. COHN u WENDLAND, II (on ne peut que désirer une prompte continuation). — C. HALBFLEISCH, Ueber Galens Einleitung in die Logik. — W. SCHMID, Der Atticismus, Registerband. — H. STÜRENBURG, Die Bezeichnung der Flussufer bei Griechen u. Römern (très instructif). — NEUE-WAGENER, Formenlehre der lat. Sprache, III, 10-11 (mérite toute notre reconnaissance).

— N° 5 : Philologisch-historische Beiträge (Wachsmuth zum 60, Geburtstage überreicht (l'ode dédicatoire est pleine de fautes de quantité). — Cicero's de imperio Pompei, erkl. von THÜMEN, 2. A. — J. PAULSON, In Lucretium aduersaria. — I. Philoponi de opificio mundi rec. G. REICHARDT. — K. KRUMBACHER, Gechichte der byzant. Litteratur, 2, A. (fondement durable des études byzantines).

Rivista storica del risorgimento italiano, vol. II. fasc. 7-8 : Le 6 février 1853 (A. Bargoni); Garibaldi et la doctrine de la dictature (C. Tivaroni); Ern. Grondoni (Gal. Fantoni); La censure autrichienne, les journaux et les cabinets de lecture dans les provinces vénitiennes (V. Malamani); Sur la corresp. de Mich. Amari (G. Stocchi); Ecrits inédits de Napoléon Ier (A. Lumbroso); Extraits d'une corresp. de 1833 (F. Bonaver); Une lettre inédite de Garibaldi; traits satiriques contre Napoléon Ier.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 9 Trente-deuxième année 28 février 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique (Paris, Fontemoing, 10 francs par an pour la France ; 12 francs pour l'étranger) : Momméja, Les carrelages historiés du Midi. — Chambon, A propos d'un ouvrage sur la géographie de l'Auvergne. — Chavanon, Les eaux de Bagnoles-de-l'Orne au xviiie siècle. — *Questions :* Les circonstances de la mort d'André du Chesne. — *Réponses* : Quel jour est mort Guillaume Budé.

Nouvelle revue rétrospective, n° 44 : Mémoires de l'abbé Millot, 1726-1785, communication de L. Léonce Pingaud (débuts de l'abbé Millot; ses études chez les Jésuites de Besançon et d'Avignon ; il devient grand vicaire de l'archevêque de Lyon, prédicateur des rois Louis XV et Stanislas, professeur à la cour à demi française de Parme, et assiste à la disgrâce de Du Tillot). — La Société populaire d'Aiguesmortes (Gard), extrait des procès-verbaux de ses séances, 1793 (communication de M. Edmond Falgairolle).

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1 : Texte, Les origines de l'influence allemande dans la littérature française du xixe siècle. — Chamard, La date et l'auteur du Quintil Horatian. — Clouard, Quelques œuvres inédites ou peu connues d'Alfred de Musset — *Mélanges* : Une improvisation poétique de Paul Hurault de Lhospital, archevêque d'Aix (Tamizey de Larroque) ; Les sources de l'Ecole des Maris (Martinenche) ; Lamartine et Ponsard (Latreille); La poésie française en Roumanie (Rossel). — *Comptes rendus* : Bossuet, Instruction sur les états d'oraison; Weiss, Gilberts Satiren ; Souriau, La préface de Cromwell; Bibliotheca Erasmiana, bibliogr. des œuvres d'Erasme.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, n° 1, janvier 1898 : L'art poétique d'Horace et la tragédie romaine, par Gaston Boissier, p. 1. — Avillius Flaccus, préfet d'Egypte, et Philon d'Alexandrie, d'après un papyrus inédit, par Jules Nicole, p. 18. — Vitruvius Rufus § 39, mesure des hauteurs, et § 39 bis, formule de l'arc surhaussé. Fragment d'un ms. de la Bibliothèque de Valenciennes, par Victor Mortet, p. 28. — Le temple d'Apollon Didyméen. Questions chronologiques, I, par B. Haussoullier, p. 37. — Plautus, Curculio, par Georges Ramain, p. 55. — Quelques passages de Phèdre par Louis Havet, p. 58. — Ad. Ἐφημερίδα ἀρχαιολογικήν, 1897, p. 177, par B. H., p. 61. — Observations sur le texte de Dion Chrysostome, par Henri Weil, p. 62. — Chronologie des œuvres de Tertullien, par Paul Monceaux, p. 77. — Sur Carpos d'Antioche, par Paul Tannery, p. 9 . — Ad Jahrbücher für Philologie, 1897, pp. 507-511. N. D. L. R., p. 97. — Bulletin bibliographique, p. 98.

The Academy, n° 1345 : The autobiography of Arthur Young, p. Betham-Edwards. — Mme Beecher Stowe, Life and letters, p. Annie Fields. — Harnerton, The quest of happiness. — Dobson, Hogart. — Richard Jefferies. — Tolstoi and Maupassant (Austin). — Sir Walter Scott on Jane Austen.

The Athenaeum, nr 3668 : Bodley, France (2e art.). — Duffy, My life in two hemispheres. — Macray, A register of the members of St Mary Magdalen College, Oxford, II, Fellows, 1522-1575. — Butcher, The story of the Church of Egypt, 2 vol. — Senks, Law and politic in the middle ages. — Boulger, The story of India ; Dutt, England and India ; Sara Dunn, Sunny memories of an Indian winter ; Holmes, History of the Indian mutiny. — Bacchylides (Fennell). — The mediaeval

parish (Round). — Gullivers travels (Aitken). — G. Barrington, Waldron (Petherick). — W. Turner, The ceramics of Swansea and Nantgarw, a history of the factories.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : Nestle, Einführung in das griech. N. T. — Moeller, Lehrbuch der Kirchengesch. I. Die alte Kirche, 2e ed. p. Schubert. — Maupertuis et ses corresp. p. Le Sueur. — Merkel, Erinner. an meine 25 jährige Tätigkeit als Bürgermeister von Goettingen. — Borcken, Zwei Jahre im Sattel u. am Feinde, Erinn. aus dem Unabhängigkeitskriege der Konföderirten, übers Kaehler. — Room, Denkwürdigkeiten, 4e ed. — Wyl, Spaziergänge in Neapel, 4e ed. — Nau, Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré (Socrate et Jean d'Asie). — Sophocles, p. Jebb (fait avec tout le soin possible). — Lactantii opera II, 2, De mortibus persecut. p. Brandt u. Laubmann. — Penniman, The war of the theatres (la lutte de 1000 entre Ben Jonson et Marston). — Uhlands Tagebuch, 1810-1820, p. J. Hartmann, 2e ed. — Stokes u. Windisch, Irische Texte mit uebersetz. und Wörterbuch, 3e série, 2 Heft. — E. Wagner u. G. von Kobilinski, Leitfaden der griech u. römischen Altertümer. — The elder Pliny's chapters on the history of art, translated by Sex-Blake, with commentary and histor, introd by E. Sellers. — — Weilbach, Nyt dansk Künstlerlexikon. — Koopmann, Raffaels Handzeichnungen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6 : Sellin, Beitr. zur israel. u. jüd. Religionsgesch. II. Israels Güter und Ideale, 1. — Krüger, Die neueren Bemüh. um Wiedervereinigung der christl. Kirchen. — Merz, A history of European thought in the XIX century, I (très utile). — Das Kamasutram des Vatsyayana, die indische Ars amatoria, p. R. Schmidt. — Fellner, Die homerische Flora. — Callimachi hymni et epigr. 2e ed. p. Wilamowitz (sûr et suffisant fondement pour la critique). — Belling, Tibullus, 1, Untersuchung (suite de recherches où il y a beaucoup de choses contestables, mais un effort sincère de saisir la vérité). — Zupitza. Die german. Gutturale (érudition soignée et pénétrante). — Ritter, Altschwäbische Liebesbriefe (bon). — Laehr-Zehlendorf, Die Darstellung krankhafter Seelenzustände in Shakspeares Dramen (« enrichit la littérature du sujet »). — Hausrath, Aleander u. Luther auf dem Reichstage zu Worms (se lit avec intérêt, mais n'est pas une « contribution à l'histoire de la Réforme »). — Colenbrander, De Patriottentjid, I, 1776-1784 (réussi). — Ehrenreich, Anthropologische Studien über die Urbewohner Brasiliens. — Heiligenstadt, Die preussische Zentralgenossenschafts-Kasse. — Placentini Summa « Cum essem Mantue » sive de actionum uarietiatibus, p. Pescatore.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 5 : Babrii fabulae, rec O. Crusius (fruit précieux de longues études). — E. Nestle, Einführung in das Griechische Neue Testament (bon). — Ambrosi opera, ex rec. C. Schenkl, I, 2 ; II (admirable). — Philologisch. historische Beiträge Curt Wachsmuth überricht. — E. Callegari, Imprese militari e morte di Alessandro Severo (peu concluant). — A. Gudeman, Outlines of the history of classical philology, 3e éd.

— n° 6 : W. Gemoll, Bemerkungen zu Xenophons Anabasis (utile). — Demosthenes, select private orations, éd. J. E. Sandys. — V. Mortet, La mesure des colonnes à la fin de l'époque romaine (soigné). — H. Blümner, Satura. — P. Allard, Le Christianisme et l'Empire romain (généralement exact, mais n'a pas la netteté de l'art. de Harnack dans

l'Encyclopédie de Hauck). — P. Batiffol, Anciennes littératures chrétiennes, La littérature grecque (pratique). — J. Penndorf, De scribis reipublicae Atheniensium (neuf). — R. Büttner, Der jüngere Scipio.

— N° 7 : Sophocles, The plays by Jebb, VII (termine la principale édition de S. que nous possédions). — P. Seeberg, De fontibus in Plutarchi Artaxerxis uita adhibitis (manque de méthode). — Firmici Materni Matheseos libri VIII, éd. Kroll et F. Skutsch, I (édition qui fera vite oublier la précédente). — A Solari, La navarchia a Sparta (clair et prudent). — K. Brugmann, Grundriss der Grammatik der indogerm. Sprachen (voir *Revue*, n° 3). — Fran Filologiska Foreningen i Lund (recueil de mélanges). — Uphues, Sokrates u. Pestalozzi. — Egidy, Ueber Erziehung.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 6 : G. Zeuthen, Geschichte der Mathematik im Altertum u. Mittelalter. — S. Olschewsky, La langue et la métrique d'Hérodas. — H. Demoulin, Les Collegia iuuenum dans l'empire romain (intéressant). — J. Kleffner, Porphyrius, der Neuplatoniker u. Christenfeind (exposé commode, mais incomplet). — P. Recanatesi, La scienza del linguaggio; In morte del Luigi Recanatesi (exercices d'humanités).

— N° 7 : G. Bertrin, La question homérique (voir *Revue*, n° 2). — Pindari carmina, iterum rec. W. Christ (ne diffère pas essentiellement de la grande édition). — Leuchtenberger, Die Oden des Horaz, 3, A. — G. Brambs, Studien zu den Werken Julians des Apostaten, I (on doit vivement désirer la suite). — J. Pagel, Einführung in die Geschichte der Medicin; Historisch-medicinische Bibliographie für die Jahre 1875-1896 (très utiles; quelques lacunes). — E. Siecke, Die Urreligion der Indogermanen (conjectural). — H. Schindler, Uebungsbuch zum Uebersetzen ins Lateinische.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

N° 10 Trente-deuxième année 7 mars 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1346 : Clarke, The Cid Campeador. — White, Lee. — Maccorthy, The story of Gladstone's life. — The Canon, an exposition of the Pagan mystery perpetuated in the Cabala with a preface by Grahame. — Atlay, The trial of Lord Cochrane. — Warner, The people for whom Shakspeare wrote. — Carruthers, The ancient use of Greek accents.

The Athenaeum, n° 3669 : Simpson, Many memories of many people. — Verdy du Vernois, With the royal headquarters. — Bacchylides, p. Kenyon. — Georgina, duchess of Devonshire and Elizabeth, duchess of Devonshire, p. Vere Foster. — Ad. Harnack, Philipp Melanchton, akademische Festrede ; G. Wilson, Philip Melanchton. — The Irish texts society. — Haydon and Keat's Elgin marbles sonnets. — The Franciscan myth, VI (Rae). — The hist. mss. commission. — Tituli Hunteriani, an account of the Roman stones in the Hunterian Museum, University of Glasgow, by J. Macdonald. — Notes from Florence (Eugenia Levi).

Literarisches Centralblatt, n° 7 : Krarup, Grundriss der christlichen Ethik. — Symons, Niederrhein. Synodal = und Gemeindeleben. — Rau, Empfinden und Denken. — Wolff, Zur Psychologie des Erkennens. — Fuchs, Hannibals Alpenuebergang (se décide pour la route Isère-Drac-Durance-Mont-Genève, mais force le texte de Polybe). — Lässl, Das Regensburger Hausgrafenamt. — Jacob, Die Erwerbung des Elsass durch Frankreich (cf. *Revue*, 1897, n° 50). — Prinz Kraft zu Hohenlohe-Ingelfingen, Aus meinem Leben, I, 1848-1856. — Liebert, Neunzig Tage im Zelt, meine Reise nach Uhehe. — Connady, Eine indochinesische Causativ-Denominativ Bildung. — Argyriades, Conjectures sur Thucydide (en grec ; méthode critique qui manque de mesure ; des choses utiles). — Soltau, Livius Geschichtswerk, seine Komposition und seine Quellen (utile). — Raoul von Houdenc, Meraugis von Portlesguez, p. Friedwagner (bon), — Lessings sämmtliche Schriften, ix-xiii, p. Muncker.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7: Green, Die höhere Kritik des Pentateuchs. — Jahn, Psychologie als Grundwissenschaft der Pädagogik. — Delitzsch, Assyrisches Handwörterbuch. — Plato, Philebus, p. Bury. — Stangl, Tulliana. — Grimme, Gesch. der Minnesänger, I, Die rheinisch-schwäbischen Minnesänger, urkundliche Beiträge zur Gesch. des Minnesangs im südw. Deutschland (très mauvais à tout point de vue). — La belle Dame sans mercy, en fransk dikt forfattad af Alain Chartier ar 1426 och omdiktad af Anne de Graville, p. Wahlund. — W. Lenel, Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria. — Brosch, Gesch. von England (fin d'un travail dont chaque volume a été désapprouvé par la critique). — Thoroddsen, Gesch. der isländischen Geographie, I. — Tezner, Polit. Bildung und Patriotismus. — Burckhardt, Erinnerungen aus Rubens.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 11 Trente-deuxième année 14 mars 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, 15 janvier : *Partie bibliographique :* Ouvrages de MM. S. Speyer, Ramain, Vandaele, Batiffol, Apostolopoulos, Brunetière, Simond, Fonsny, van Otterloo, Blatz, Rossel, Walker, Herford, van Canegem, de Ribbe, Pierling, Bonvalot. — *Partie pédagogique :* F. Collard. Le thème latin.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre 1897 : Pierosinski, La diète générale de Varsovie en 1572; Ladislas Jagellon fut-il, du vivant de la reine Hedvige, réellement roi de Pologne ou simplement mari de la reine? Les décrets de la diétine de Wojnicz, territoire de Cracovie, au sujet de la mobilisation générale du peuple, 1503. — Matériaux anthropologiques, archéologiques et ethnographiques, vol. II.

— Janvier 1898 : Zdziechowski, Byron et son siècle, vol. II. — Piekosinski, Charte de fondation d'un tribunal suprême de droit allemand à Cracovie, accordée par le roi Casimir le Grand en 1356. — Brückner, Piast. — Federowski, Les œuvres de la Russie Blanche, vol. I.

The Academy, n° 1347 : Bodley, France. — Rendall, Marcus Aurelius Antoninus to himself. — De Windt, Through the Gold Fields of Alaska to Bering straits. — The two duchesses, family corresp. of and relating to Georgiana, duchess of Devonshire, Elizabeth, duchess of Devonshire, the Earl of Bristol, the Countess of Bristol, Lord and Lady Byron, the Earl of Aberdeen, Sir Aug. Foster and others, 1777-1859, p. Vere Foster. — Ellis, Affirmations. — Hadden, George Thomson, the friend of Burns, his life and corresp.

The Athenaeum, n° 3670 : Col. Trotter, The Niger sources and the Borders of the new Sierra Leone protectorate. — Cunningham, Alien immigrants in England. — Mrs Walker, Old tracks and new landmarks. — Book-prices current, vol. XI, p. Slater. — F. Max Müller, Auld Lang Syne. — The navy in the time of James II (Hawes). — Charles I and lord Glamorgan (Gardiner). — George Barrington : Waldron (Fitz-Gerald). — Gulliver's travels (Evans). — Mr. Thomas Walker. — The son of the czar.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : Naumann, Das Deuteronomium. — Bruston, Ignace d'Antioche (intéressant). — Oelzelt-Newin, Cosmodicee. — Weinhold, Die deutschen Frauen im M. A. 3e ed. — Forst, Polit. Corr. des Grafen F. W. von Wartenberg, 1621-1631. — Hertling, Kleine Schriften zur Zeitgesch. — Hoenig, Orleans' Räumung, 4. Pearson, The chances of death and other studies in evolution. — H. Zimmern, Vergl. Grammatik der semit. Sprachen (du soin, mais trop de points négligés ou sommairement traités). — Wilamowitz, Bacchylides (premier essai frais et neuf). — Pharsalia, p. Francken, VI-X. — Stromer, Span. deutsches Wörterbuch. — Voelkel, Litauisches Elementarbuch, 2e ed. — Berenson, The Central Italian painters of the Renaissance.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 8 : Harnack, Die Entw. des Dogmas, 3e éd. — Hoensbroech, Der Ultramontanismus. — Wahle, Das Ganze der Philosophie und ihr Ende. — Ehni, Die urspr. Gottheit des ved. Jana (très soigné, nullement convaincant). — Thierfelder, System der altgr. Instrumentalnotenschrift. — Wellmann, Krateuas (sagace et persuasif). — Wolfram von Eschenbach, Parzival, neu bearb. von

Hertz. — Engländer, Byrons Mazeppa. — Capit. reg. franc. p. Boretius et Krause, II, 3. — Glagau, Die fr. Legislative u. der Ursprung der Revolutionskriege. — Rathgen, Die Entstehung des modernen Japan. — Plehn, Der polit. Charakter von Matheus Parisiensis (juste et psychologique). — Elsässische u. lothring. Kunstdenkmäler p. Waussmann, 1-27.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 8 : Thukydides, erkl. von Classen, bearb. von J. Steup, I (voir *Revue*, 1897, n° 19). — L. Langer, Eine Sichtung der Streitschriften über die Gliederung der Hellenika von Xenophon (utile introduction à l'étude de la question). — H. de la Ville de Mirmont, La vie et l'œuvre de Livius Andronicus (très complet, rien de bien neuf). — S. Hieronymi tractatus, ed. G. Morin (important). — R. Heberdey, Opramoas (travail modèle). — L. Kjellberg, Asklepios. — L. Cantarelli, Annali d'Italia, 455-476 (il faut souhaiter que l'auteur fasse le même travail pour les périodes précédentes) — W. M. Lindsay, Die lateinische Sprache von H. Nohl (véritable adaptation).

— N° 9 : O. Voss, De Heraclidis Pontici uita et scriptis (matériaux recueillis avec soin). — C. M. Zander, De generibus et libris paraphrasium Phaedrianarum (voir *Revue*, 1897, n° 45). — L. Caecilii de mortibus persecutorum liber vulgo Lactantis tributum, ed. S. Brandt (petite édition pratique). — W. H. Roscher, Das von der Rynanthrope handelnde fragment des Marcellus von Lide (très intéressant, mais non définitif). — G. Weigand, Vierter Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig (le directeur du séminaire ne devrait pas laisser imprimer tels quels les travaux de ses élèves). — C. Rethwisch, Jahresberichte über das höhere Schulwesen.

— N° 10 : Pindari carmina, iterum recogn. W. Christ. — H. Rushton Fairclough, The attitude of the Greek tragedians toward Nature (très détaillé). — The Alcestis of Euripides, ed. W. S. Hadley. — H. Moritz, Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern u. Chronisten, I (sujet neuf, soigneusement traité). — Lucreti de rerum natura; di C. Giussani (bon). — W. Klein, Praxiteles (texte et gravures également mauvais). — E. F. Bischoff, Das Lehrerkollegium des Nicolaigymnasiums in Leipzig 1816-1896-97.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 8 : Th. Vogel, Zur Charakteristik des Lukas nach Sprache u. Stil (précieux). — Th. Pflieger, Musonius bei Stobaeus (nous fait bien connaître le philosophe). — R. S. Conway, The Italic dialects, I-II. — Ciceronis oratio in Verrem de suppliciis, par P. Monet (bon). — W. von Humboldt, Sechs ungedrückte Aufsätze über das klass. Altertum, herausg. von A. Leitzmann. — Jahresberichte über das höhere Schulwesen, herausg. von C. Rethwisch, IX.

— N° 9 : O. Danielsson, Zur metrischen Dehnung im älteren griech. Epos (contribution importante par l'étude détaillée de l'emploi de certains mots). — J. Kublinski, De Sapphus uita et poesi, I (laborieux, mais l'exécution laisse à désirer). — G. Schmid, De Archestrati Gelensis et G. Enni fragmentis quibusdam; De C. Lucilio Archestrato atque de piscibus qui apud utrumque inueniuntur et apud alios quosdam. — Lexicon Liuianum, conf. Fr. Fügner, fasc. VIII (on doit souhaiter vivement que cette excellente entreprise puisse se poursuivre). — R. von Töply, Studien zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 12 Trente-deuxième année 21 mars 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, mars-avril : A. de Boislisle, Les aventures du marquis de Langalerie (fin). — Du Casse, Le 5[me] corps de l'armée d'Italie en 1859, I. — G. Monod, M. Thiers et sa situation parlementaire en 1839. — *Bulletin* : France, travaux sur l'antiquité romaine (Jullian) ; Époque moderne (A. Lichtenberger et G. Monod) ; Espagne (Altamira) ; Italie : Le P. Luigi Tosti (Rondoni) ; Marco Tabarrini (C. Paoli). — *Comptes rendus* : Cooper, A history of the rod ; A. Schneider, Das alte Rom ; Hauviller, Ulrich von Cluny ; Lucas, Gesch. der Stadt Tyrus zur Zeit der Kreuzzüge ; Abbé Pisani, A travers l'Orient ; Foster, Commentaries on the Constitution of the United States ; Loutchisky, La petite propriété en France avant la Révolution et la vente des biens nationaux ; Schiemann, Treitschkes Lehr = und Wanderjahre ; d'Eichthal, Alexis de Tocqueville et la démocratie libérale ; Bryce, The American commonwealth ; De Greef, L'évolution des croisades et des doctrines politiques.

Correspondance historique et archéologique, n° 50 : Mommeja, Les carrelages historiés du Midi (suite). — Mirot, Un trésor caché par les serviteurs de Bertier de Sauvigny. — *Questions :* Peintres miniaturistes à Blois ; Où et quand mourut Odet de Selves ; Les dolmens de Grèce ; Gravure du sacre de Charles X ; Chancellerie bourgeoise ; Les silos de Montauban. — *Réponses :* Pierre Louvel de Beauvais ; Le prénom de Fierabras.

Le Carnet historique et littéraire, n° 2 : Vigneron, Résultats de la journée d'Iéna. — Nouvelles à la main de la fin du xvii[e] siècle. — *Autographes :* La reine Hortense aux exécuteurs testamentaires de l'empereur Napoléon ; Le prince Eugène au comte de La Valette. — De Contencin, Le remplacement. — Miettes de l'histoire. — Morts et funérailles royales (suite). — *Bibliographie.* — *Questionnaire.*

Annales du Midi, janvier 1898 : Douais, Guill. Garric de Carcassonne et le tribunal de l'Inquisition. — A. Vidal, Le prix des choses à Albi en 1368-1369. — *Mélanges et documents* : Cabié, Sur un passage du poème de la Croisade contre les Albigeois ; Teulié, Notes biogr. sur le médecin Jean Rey du Bugue ; Tamizey de Larroque, Une page inédite de l'hist. anecdotique de Provence par le futur président baron d'Oppède en 1618. — *Comptes rendus :* Bourdery et Lachenaud, L'œuvre des peintres émailleurs de Limoges, Léonard Limousin ; Guillaume de la Barres, roman d'aventure par Arnaut Vidal, p. Paul Meyer.

Le bibliophile limousin, n° 1 : Fray-Fournier, L'imprimerie et ses imprimeurs à Limoges au xviii[e] siècle. — Ducourtieux, Comment on devenait libraire et imprimeur à Paris au xviii[e] siècle (fin). — *Chronique* : Journaux limousins, revues limousines, recueils périodiques, revue des livres.

Revue de l'Agenais, n° 6, nov.-déc. 1897 : Tholin et Lauzun, Le château d'Estillac, xiii[e] et xiv[e] siècles. — Bladé, L'Évêché des Gascons. — Durengues, Vie de M. Hebert, évêque comte d'Agen (suite). — Nouvelles des affaires de France, septembre-octobre 1519 (curieux fragments de correspondances adressées au jeune Henri II, roi de Navarre). — Tholin, M. André de Bellecombe. — *Bibliographie régionale :* Frank, Marguerite d'Angoulême à Cauterets ; Noulens, La Flahato Gascouno ; P. Froment, Flous de Primo ; Jourdanne, Hist. du félibrige.

The Academy, n° 1348 : Petrie, Religion and conscience in ancient Egypt. — Wallas, The life of Francis Place 1771-1854. — O'Brient, The Round Towers of Ireland. — Life of sir John Hawley Glover. — Jane Austen. — Shakspeare fors amateurs.

The Athenaeum, n° 3671 : King, The story of the British army. — Conybeare, A history of Cambridgeshire. — Sayce, The early history of the Hebrews. — S. Hieronymi homiliae in psalmos p. Morin; Gwatkin, Selections from early writers illustrative of church history to the time of Constantine. — Melanchton's library (Christie). — The Library of Congress. — Charles I and lord Clamorgan. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 9 : Marti, Gesch. der israelit. Religion, 3e ed. — Nietzsche, Werke, XI-XII. — Dürrwachter, Die Gesta Caroli Magni der Regensburger Schottenlegende, zum ersten Mal edirt u. kritisch untersucht. — Hausrath, Aleander u. Luther auf dem Reichstage zu Worms (fautes nombreuses). — Colenbrander, De patriotentijd, 1776-1784 (bon). — Holleben, Die Pariser Commune 1871 unter den Augen der deutschen Truppen. — Gutzmann, Die prakt. Anwendung der Sprachphysiologie beim ersten Leseunterricht. — Das Manava-Grhya-Sutra p Knauer. — The Republic of Plato p. James Adam. — Bury, The Philebus of Plato. — Conway, The Italic dialects edited with a grammar and glossary, 2 vol. — Stengel, Philologischer Commentar zu der franz. Uebers. von Dantes Inferno in der Hschr. LIII 17 der Turiner Universitätsbibliothek. — Vietor, Einf. in das Studium der engl. Philologie, 2e ed. — Schwinger, Nicolais Sebaldus Nothanker (intéressant). — Probst, Deutsche Redelehre. — Ernault, Glossaire moyen-breton, 2e ed. (de grande valeur). — Böhme, Deutsches Kinderlied u. Kinderspiel. — Jacobsthal, Die chromat. Alteration im liturgischen Gesang. — Monaldi, Verdi u seine Werke. — Levasseur, L'enseignement primaire dans les pays civilisés.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 9 : Schulz, De psalmibus gradualibus. — Wernicke, Kultur u. Schule. — Cheikko, Chrest. arabica. — Wetzel, Antiker u. moderner Standpunkt bei der Beurteil. des König Oedipus. — Geffcken, Studien zu Menander (très bon). — Horton-Smith, Two papers on the oscan word anasaket (Pauli). — Uhlands Tagebuch 1810-1820. — Alexandre, Le Musée de la conversation, 3e ed. — Stade, Die Entstehung des Volkes Israel (instructif). — Braunmühl, Beitr. zur Gesch. der Trigonomettrie; Nassir Eddin Tusi und Regiomontan. — Mahrenholtz, Fenelon. — Baumann, Die Insel Sansibar. — Ruland, Die Handelsbilanz. — Fr. Morel, Les jurid. commerciales au moyen âge. — Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins, 17-19.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, 3 Heft : Schwalm, Reiseberichte, 1894-1896, II. — Hampe, Reise nach Frankreich u. Belgien im Frühjahr 1897, I. — Zeumer, Gesch. der westgotischen Gesetzgebung, I. — Schwalm, Ein unbek. Eingangsverzeichnis von Steuern der königl. Städte aus der Zeit Kaiser Friedrichs II. — Ein Druck des Jahres 1516 mit übersehenen historischen Stücken (Falk); Die Abfassungszeit der Fürstenfelder Chronik (Sepp); Nassauer Necrologien (Roth).

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, Monatsblætter, n° 7-8, oct.-nov. 1897 : Arneths Burckhardt, Wattenbach. — Acton, Das Studium der Gesch. ; Zielinsky, Cicero im Wandel der Jahrhunderte; Urk. der Stadt Basel, p. Wackernagel u. Thommen; Passiones vitaeque sanct. aevi Merov. p, Krusch ; Barckhusen, Einhart u. die Vita Caroli ; Ademar de Chabannes, Chronique, p. Chavanon; Jacobs, Werdener Annalen ; Jarry, La domin. française à Gênes ; Büchi, Freiburgs Bruch mit Oesterreich; Beschorner, Das sæchs. Amt Freiberg ; Riezler, Gesch. der Hexenprocesse in Bayern ; Mell, Die Lage des steirischen Untertanenstandes ; Goetz, Die bair. Politik 1550-1560; Katsch,

Entst. u. Endzweck der Freimaurerei ; BAASCH, Hamburgs Convoyschiffahrt u. Convoywesen, Die Hansestædte u. die Barbaresken; MALMSTRÖM, Nils Bielke sasom Generalguvernör i Pommern 1687-1697; Voyages de Montesquieu, II ; Mem. du comte Ferrand.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiœzese Kœln, 63 Heft : Al. MEISTER, Die humanistischen Anfänge des Nicolaus von Cues. — TILLE, Ueber den Arnoldswald bei Jülich. — PAULS, Der Exorcismus an Herzog Johann Wilhelm von Jülich 1604 und 1605 ; Zur Gesch. der Suitbertus = und Willeicus-Reliquien in Kaiserswerth. — KAUSSEN, Beitr. zur Gesch. Crefelds und des Niederrheins : 1. Das Volksschulwesen in der Grafschaft Mörs gegen Schluss des verg. Jahrh. ; 2. Ein Lehrer-Berufsvertrag aus dem verg. Jahrh.; 3. Präceptor Johannes Camphoff ; 4. Crefeld in seinen Bezieg. zur Duisburger Universität ; 5. Zwei Hexenprocesse aus der Crefelder Gegend ; 6. Kulturgesch. Streifbilder vom Niederrhein aus der Zeit des dreissigj, Krieges; 7. Ein Bild Rheinbergs zur Zeit des dreissigj. Krieges. — TILLE, Tauf-Trau-und Sterberegister am Niederrhein. — *Miscellen :* Zwei Bullen Pius II für die Kölner Klöster (Albers) ; Aeltere Rechnungen über die Bearb. von Weinbergen in der Dürener Gegend (Pauls). — *Litteratur :* KELLER, Die histor. Litteratur des Niederrheins für das Jahr 1894. — Bericht der Generalversammlung. — 64 Heft : I. Stadtarchiv zu Kempen : Urkunden Akten Miscellanea; II. Stadtarchiv zu Goch : Urkunden, Akten; III. Stadtarchiv zu Kalkar : Urkunden, Miscellanea ; IV. Stadtarchiv zu Rees : Urkunden, Akten, Rechnungen, Einzelarchive ; V. Stadtarchiv zu Neuss : Kopiare und Urkunden, Akten ; VI. Stadtarchiv zu Düren : Urkunden, Akten, Miscellanea.

Altpzeussische Monatssohrift, VII-VIII, oct.-déc. 1897 : BESCH, Friedrich von Heydeck, ein Beitrag zur Gesch. der Reformation u. Säkularisation Preussens. — CONRAD, Beschreib. der evang. Pfarrkirche in Mühlhausen, Kreis Pr. Holland. u. Verzeichnis ihrer Geistlichen. — TREICHEL, Von der Pielchen = oder Belltafel (suite). — Em. ARNOLD, Beitr. zu dem Material der Gesch. von Kant's Leben u. Schriftstellerthätigkeit in Bezug auf seine Religionslehre u. seinen Conflict mit der preuss. Regierung. — *Kritiken und Referate* : BÖTTICHER, Die Bau = und Kunstdenkmäler der Provinz Ostpreussen, VII. Königsberg ; PIEPER, Volksbotanik, unsere Pflanzen im Volksgebrauche, in Gesch. und Sage, nebst einer Erklärung ihrez Namen. — *Mittheilungen und Anhang* : THOMASCHKI, St. Adalbert u. der alte Dessauer. — TAEPEN, Zum Leben des Bürgermeisters Samuel Wilhelmi ; Zu Perlbachs Prussia scholastica, pp. 167-168. — Universitätschronik ; Lyceum Hosianum in Braunsberg ; Kant-Studien, II, 1-3.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 13 Trente-deuxième année 28 mars 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, n° 105, janvier : Loth, Gormond et Isambard. — Piaget, Le chapel des fleurs de lys par Philippe de Vitri. — P. Meyer, La traduction provençale de la Légende dorée. — Novati, Poesie musicale francesi de' sec. xiv e xv, tratte da mss. italiani. — *Mélanges* : Mussafia, Enclisi o proclisi del pronome personali atono qual oggetto. — Walberg, est : me (s) t. — Jeanroy, Une imitation d'Albert de Sisteron par Mathieu le Juif. — *Comptes rendus* : Miscellanea nuziale Rossi-Teiss. — Maxeiner, Beiträge zur Gesch. der franz. Wörter im Mhd.

Revue celtique, n° 1, janvier : P. Le Roux, Une chanson bretonne du xviii^e siècle. — Loth, Le nom du gui. — W. Stokes, The Irish version of Fierabras. — Jusserand, Sainct Treigney ou pais de Gale. — Strachan, Notes on the Milan glosses. — *Chronique* (Inscription de Coligny; Mortisset, Form. de la nation française; Bertrand, Religion des Gaulois; Vasconcellos, Religions de la Lusitanie; Windisch et Stokes, Irische Texte, III, 2; Windisch et K. Meyer, Archiv für keltische Lexicographie; Nouv. ed. de Pauly, Realencyclopädie; Cartulaire de S. Martin de Pontoise; Cartulaire du Mas d'Azil; Nutt, Voyage of Bran mac Febail, II; Anwyb, Gramm. galloise; Ernault, Gramm. bretonne; L'Irlande dans les travaux de M. Hamy, etc.).

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 2 : Isambert, Le conflit greco-turc. — Flandin, L'affaire des métaux 1887-1889. — Rostworowski, Les conflits de lois en matière de nationalité et leurs solutions. — Matter, Hist. du droit de dissolution en France. — Brenier, L'illusion jaune. — Viallate, L'ouvrier aux Etats-Unis. — *Analyses* : Bryce, Impressions of South Africa; Bunge, Essais de litt. politico-économique; Choublier, La question d'Orient depuis le traité de Berlin.

Nouvelle revue rétrospective, n° 45 : Mém. de l'abbé Millot (suite; élection à l'Académie française; lettres de Turgot à Millot). — La société populaire d'Aiguemortes 1793-1794 (suite).

Revue de la société des études historiques, n° 1 : Dumoulin, Le caractère de Louis XV. — Laplatte, Le paupérisme et la question sociale — Les théories de Lombroso. — Caron, Un hardi coup de main (guerre de succession d'Espagne, 1707). — Une sœur du grand Frédéric. — *Comptes rendus* : Tolra, Orseolo, doge de Venise; P. Guillon, La mort de Louis XIII; Notes et mém. de Choudieu, p. Barrucand; Waliszewski, Pierre le Grand; Cottin, Le siège de Toulon; Lawrence, Mém. d'un grenadier anglais; Hist. gén. XI, Napoléon; Seillière, Etudes sur Ferdinand Lassalle; Seignobos, Hist. contemporaine.

Le carnet historique et littéraire, n° 3 : Guillois, Le duc d'Aumale. — Captivité d'Hugues Maret, 1792-1795 (récit de Maret). — Nouvelles à la main de la fin du xviii^e siècle. — Montholon, Une soirée à Sainte-Hélène. — Contencin, Ladmirault. — P de Bourgoing, Cyclistes et cavaliers. — Chronique littéraire. — Questionnaire.

Revue des universités du Midi, 1898, n° 1 : M. Clerc, De la condition des étrangers domiciliés dans les cités grecques. — L. Constans, La langue du Roman de Troie. — E. Zyromski, De l'influence de la pensée allemande sur l'esprit français au xix^e siècle. — G. Radet, Correspondance d'Emmanuel Roux, 1^re série, 1847. — *Bulletin hispanique* : A. Vivès, Archéologie arabe. — *Chronique* : W. M. Ramsay, Recherches en Phrygie par J.-G.-C. Anderson. — *Bibliographie*.

Revue de l'instruction publique en Belgique, 1898, n° 1 : G. KURTH, Le recrutement du corps professoral de l'enseignement moyen de l'Etat. — Fr. CUMONT, Notices épigraphiques. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. GIDEL et LOTIÉE, G. BERTRIN, J. KREKELBERG et REMY, ROSE, LANGLOIS et SEIGNOBOS, A. WADDINGTON, E. HUBERT, A. HETTNER, G. RAMAIN, H BLUEMNER, F. FRANK, A. LE SUEUR, J. GARSOU. J. HANSEN. — *Chronique* : Nouvelles et informations.

The Academy, n° 1349 : GISSING, Dickens. — RYAN and SANDES, Unter the Red Crescent, Plevna and Erzeroum, 1877-1878 ; JOHNSTON, China and Formosa ; Sara DUNN, Sunny memories of an Indian winter ; M. WALKER, Wayside sketches in Creta, Macedonia, Mitylene.

The Athenaeum, n° 3672 : Sir Henry Rawlinson. — NICHOLSON, Principles of social economy. — Sir John HAY, Lives from my log-books. — Poems from the Diwan of Hafiz, transl. by G. L. BELL. — Books about Dante. — Notes from Cambridge. — The etymology of tabby (Le Strange); — The date of King Alfred's death (Anscombe). — PETERS, Nippur or excavations and adventures on the Euphrates. — Two Clamorganshire crosses (J. Rhys). — The portraits of Sir Francis Dra k (Cust). — Frazer's Pausanias.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10 : FRANKENBERG, Komposition des deuter. Richterbuches. — Ephemeris archaiologikè, III, IV. — Firmicus Mathescos libri VIII, p. KROLL et Skutsch ; MOORE, Firmicus. — JOSEPH, Das Heidenröslein (essai heureux). — RIDELLA, Una sventura postuma di Leopardi. — MICHAEL, Gesch. des deutschen Volkes seit dem XIII Jahrh. I, XIII Jahrh (sans valeur). — DEBERLE, Hist. de l'Amérique du Sud, 3e ed. p. MILHAUD (recommandable et utile). — D'ENJOY, La colonisation de la Cochinchine. — KASTNER, Briefe von R. Wagner an seine Zeitgenossen. — FERRI, Les criminels dans l'art et la littérature.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 10 : N. FLENSBERG, Die einfache Basis « ter » im Indogermanischen (voir *Revue*, n° 9). — M. WELLMANN, Kratenas (important). — Præparation zu Platons Kriton von H. GAUMITZ. — Cicero, Somnium Scipionis, erkl. von C. Meissner, 4, A. — O. KAEMMEL, Christian Weise (fait mieux connaitre un pédagogue discuté du XVIIe siècle.)

— N° 11 : W. HOEHLER, Die Cornutus-Scolien zum I. B. Juvenals; E. LOMMATZSH, Quaestiones Iuuenalianae (voir *Revue*, 1897, n° 10 et 1896, n° 20). — Ambrosii opera, ex rec. C. SCHENKL, I, 2 ; II (texte très sûr). — K. GOLDBACH, Die Laryngologie des Galen (clair et pratique). — A. NUTH, De Marci diaconi uita Porphyrii (approfondi).

Museum, n° 12 : MEILLET, De Indo-europaea radice men « mente agitare » (Uhlenbeck). — Odyssea, p. VAN LEEUWEN et MENDES DA COSTA, I (Houtsma). — BELLING, Tibullus (Karsten). — KINDERMANN, De Aeneassage en de Aeneis (Margadant). — Manavagrhyasutra, p. KNAUER (Caland). — HEINSIUS, Klanken bvigingsleer van de taal des Statenbijbels (Leendertz). — Zwei Isländergeschichten, p. HEUSLER (Boer). — DIETERICH, Pulcinella (Holwerda). — BAALE, De provinciis Africanis aetate imperatoria (Boissevain). — DAENELL, Gesch. der deutschen Hanse (Brugmans). — MICHAEL, Engl. Gesch. im XVIII Jahrh. (Bussemaker). — DES TOMBE, Hetgeslacht van Renesse (Blok). — Anecdota Maredsolona, III, 2 (Wildeboer).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

N° 14 Trente-deuxième année 4 avril 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le Musée belge, 1898, n° 1 : L. Ballet, Les constitutions oligarchiques d'Athènes sous la révolution de 412-411. — J. de Groutars, Les Italo-grecs, leur langue et leur origine. — S. Kaysér, L'art oratoire, le style et la langue d'Hypéride. — *Nécrologie :* Pierre Willems.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 3 : *Partie bibliographique* : Ouvrages de MM. van Leeuwen et Mendes da Costa, G. Landgraf, R. Meringer, J. Toepffer, E. Wagner et G. von Kobilinski, L. Halkin, dom Guéranger, G. Merlet, Petit de Julleville, A. Courtoy, G. Kalff, B. Litzmann, Streitberg, Kahle, Langlois et Seignobos. — *Partie pédagogique* : V. Gérard, Le premier acte de Cinna, analyse littéraire.

The Academy, n° 1350 : Works of Chaucer (Globe edition) p. Pollard, Heath, Liddell and Maccormick. — The Towneley plays, p. England and Pollard. — Hommel, The ancient Hebrew tradition. — Kennedy, The story of Canada. — Rose, The rise of democracy. — Heckethorn, The printers of Basle in the XV and XVI centuries, their biographies, printed books and devices. — A plea for purer English.

The Athenaeum, n° 3673 : Mr. Gregory's Letter-Box, 1813-1835. — Holm, History of Greece, 4 vol. — Hadden, The life of George Thomson, the friend of Burns. — Wallas, The life of Francis Place. — Topelius. — The date of King Alfred's death (Stevenson). — The date of Shakspeare's sonnets, I (Ch. C. Stopes). — Lanciani, The ruins and excavations of ancient Rome (L. Borsari).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : Ecke, Die theolog. Schule Ritschls. — L. Schmidt, Gesch. der Herrschaft Rheydt. — Braun, Gesch. der Heranbildung des Klerus in der Diöcese Würzburg. — Marcks, Elisabeth von England (essai fin et attachant). — Crüwell, Gustaf III u. Marie Antoinette (intéressant). — Laveleye, Essais et études, III. — Tallquist, Arab. Sprichwörter und Spiele (instructif). — Chauvin, Bibliogr. des ouvrages arabes, II, Kalilah. — Pindar, p. Christ (utile). — Fügner, Lexique de Tite-Live, I. — Gorra, Lingua e letteratura spagnuola delle origini. — Deutsche Erzähler des XVIII Jahrh p. Fürst. — C. Müller, Oelingers deutsche Grammatik; Oelinger, p. Scheel. — Eichler, Bibliothekspolitik am Ausgange des XIX Jahrh.; L. Schmidt, Altzelle. — Stuhlfauth, Die Engel in der altchristlichen Kunst. — Denkmäler der Tonkunst in Oesterreich.

— N° 11 : Pavolini, Buddismo. — Güttler, Edward lord Herbert von Cherbury (bizarre). — Röhricht, Gesch. des Königreichs Jerusalem. (excellent). — Briefe, Depeschen u. Berichte über Luther vom Wormser Reichstage 1521, p. Kalkoff; Kalkoff, Zur Lebensgesch. Albrecht Dürer's. — Biogr. Jahrbuch u. deutscher Necrolog p. Bettelheim, I (belle entreprise). — Merkel, Heinrich Husanus (étude sérieuse). — Vida do Abba Daniel do mosteiro de Scete, versao ethiopica p. Goldschmidt et Pereira. — Jannaris, An historical Greek grammar, chiefly of the Attic dialect (méritoire). — Plinii hist. p. Mayhoff, V. — Wordsworth, Poems p. Hutchinson. — Laurin u. der kleine Rosengarten, p. Holz. — Steiner, Gœthes Weltanschauung (remarquable). — Dähnhardt, Naturgesch. Volksmärchen aus nach und fern. — Handb. der klass. Altertumsw. p. Iwan von Müller, Atlas zu Band VI, Archäologie der Kunst. — Jahn, Psychologie als Grundwiss. der Pädagogik, 2e ed.

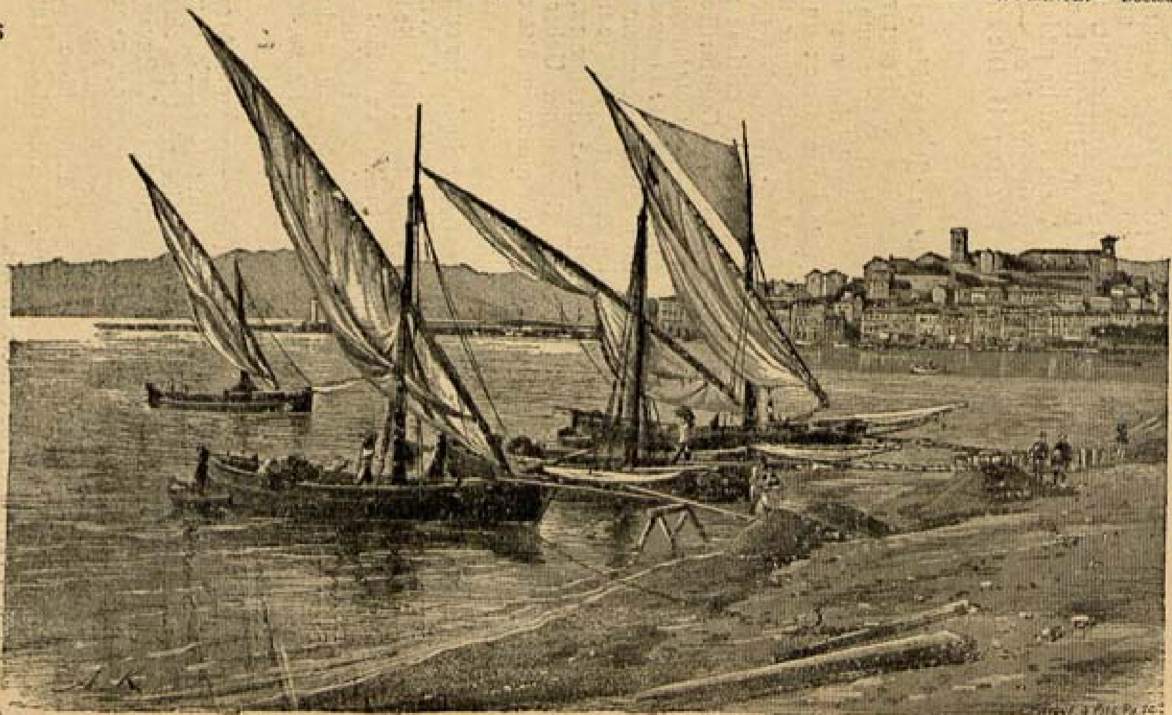
Deutsche Litteraturzeitung, n° 11 : ALTHAUS, Die Heilsbedeut. der Taufe im N. T. — MANDEL, Das klass. Gymnasium ; SCHMEDING, Die neuesten Forsch. über das klass. Altertum. — Hipparchi in Arati et Eudoxi phaenomena p. MANITIUS (très soigné). — Satura Viadrina. — DAHLERUP, Det danske Sprogs historie i almenfattelig fremstilling (instructif). — KOSCHWITZ, Anleitung zum Studium der franz. Philologie. — SEDLACEK, Eine Reise nach Karthago (sans valeur). — HODGKIN, Charles the Great (solide). — FRIEDJUNG, Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland 1859-1866, II (très intéressant, notamment sur Sadowa). — R. LEHMANN, Vorles. über Hilfsmittel u. Methode des geogr. Unterrichts. — BERGEMANN, Adam Smiths pädag. Theorien. — STOBBE, Handbuch des deutschen Privatrechts, 3e ed. — BRUNN. Griech. Kunstgesch. Nachgelassene Theile p. FLASCH. II, Die archaische Kunst. — Sudermann, Johannes.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : Bacchylides ed by Fr. KENYON (importance de la nouvelle découverte). — E. HERRIOT, Philon le juif (c'est un problème qu'il se soit trouvé en France une Académie pour couronner une compilation aussi superficielle, aussi arriérée, aussi remplie d'erreurs et de méprises de toute sorte ; un compte rendu détaillé, qu'elle ne méritait pas, était nécessaire pour mettre en garde les lecteurs allemands qu'aurait pu tromper le verdict de l'Institut ; art. de P. Wendland). — G. SUMMA, Symbolae criticae ad Senecae tragoedias (ne doit pas passer inaperçu). — Columellae opera, rec V. Lundström, fasc. I (voir *Revue*, n° 8). — M. COLLIGNON, Geschichte der griech. Plastik, deutsch von E. THRAEMER, I ; COLLIGNON, Histoire de la sculpture grecque (ouvrage qui nous présente exactement l'état actuel de nos connaissances ; la traduction est bonne, mais le traducteur intervient avec un peu trop d'indiscrétion). — G. STEINMETZ, Prähistorisches u. Römisches (intéressant). — K. REISSINGER, Ueber Bedeutung u. Verwendung der Präpositionen ob u. propter im älteren Latein (beaucoup de bon). — Reditus Augusti.

— N° 12 : L. HORTON-SMITH, Ars tragica Sophoclea cum Shakesperiana comparata. — Philonis opera ed. L. COHN, et P. WENDLAND (soin et prudence). — G. WARTENBERG, Das mittelgr. Heldenlied von Akritis. — R. SABBADINI, Biografi e commentatori di Tarenzio ; P. RABBOW, De Donati commento in Terentium (bons). — H. KÜENTZLE, Ueber die Sternsagen der Griechen. — S. RICCI, Epigrafia latina (voir *Revue*, n° 11). — M. BRÉAL, Essai de sémantique (voir *Revue*, n° 8). — LEFMANN, Franz Bopp.

— N° 13 : H. W. SMYTH, Notes of the anapaests of Arschylos (complet). — S. KONDRATIEV, Index ad Lycurgum ; L. L. FORMAN, Index Andocideus, Lycurgeus, Dinarcheus (le premier n'est pas exact ; le deuxième est pratique). — The hymn of the Soul, by A. BEVAN. — Lucretius, Buch III erklärt von R HEINZE (voir *Revue* 1897, n° 39). — YORCK von WARTENBURG, Uebersicht der Feldzüge Alexanders des Grossen. — O. HÖLDER, Die Formen der röm. Thongefässe (précieux, malgré quelques défauts). — K. H. MAGNUS, Die Büsten des Homer. — K. KLŒSEL, Erziehungs. u. Unterrichtslehre.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 12 : K. SCHENKL, Deutsch-griechisches Schulwörterbuch (toujours sûr). — Plini naturalis historiae libri XXXIX-XXVII, rec. C. Mayhoff. — H. ZIEGEL, De is et hic pronominibus (soigné, mais il reste à étudier les inscriptions). — H. LIETZMANN, Katenen (témoigne de connaissances étendues et précises).



N° 15 Trente-deuxième année 11 avril 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1351 : BRANDES, William Shakspeare, a critical study, 2 vol. — Autobiography of Elizabeth Grant of Rothiemurchus 1797-1830, p. Lady STRACHEY. — ZANGWILL, Dreamers of the Ghetto. — JAMES, The Indian frontier war, being an account of the Mohmund and Tirah expeditions, 1897. — A sketch of Ibsen. — D'Annunzio.

The Athenaeum, n° 3674 : Letters of Rossetti to Allingham, p. HILL. — PEARMAN, Rochester; VENABLES and PERRY, Lincoln. — Sir Grant DUFF, Notes from a diary, 1873-1881. — CAMERON, Egypt in the XIX century or Mehemet Ali and his successors, until the British occupation in 1882. — The Republic of Plato, p. ADAM; The Philebus of Plato, p. BURY. — Scottish history. — The source of a hitherto unidentified quotation in the « De monarchia » of Dante (Toynbee). — The date of Shakspeare's sonnets, II (Ch. C. Stopes). — The date of King Alfred's death (Anscombe). — The Junian controversy (Keary). — Dante, a defence of the ancient text of the Divina Commedia (Flower). — Pausanias' Description of Greece, transl. FRAZER (1er art.). — Notes from Athens (Lambros). — Forged antiquities in Egypt. (P. Gardner). — Marchesi and music.

Literarisches Centralblatt, n° 12 : LASSON, Zur Theorie des christlichen Dogmas. — DUKER, Gisbertus Voetius, 1, 2. — WINKELMANN, Kaiser Friedrich II, 2, 1228-1233 (instructif). — GROTEFEND, Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit, II, 2. — Nuntiaturberichte aus Deutschland, 1560-1572, I, p. STEINHERZ (important). — DARMSTÆDTER, Die Befreiung der Leibeignen (Mainmortables) in Savoyen, der Schweiz und Lothringen. — BEAZLEY, The dawn of modern Geography. — Das Kamasutra des Vatsyayana, die indische Ars Amatoria nebst dem vollstændigen Commentare (Jayamangala) des Jacodhara, übers. und hrsg. von R. SCHMIDT (très sûr et fort louable). — G. MURRAY, A history of ancient Greek literature (la méthode n'est pas bonne). — HORTON-SMITH, Two papers on the Oscan word anasaket (avance peu le problème). — P. MEYER, Notice sur les Corrogationes Promethei d'Alex. Neckam. — Dass, Die Trompete des Nordlandes u. andere Gedichte, übers. PASSARGE. — MORRIS, Gœthe-Studien (peu important). — E. H. MEYER, Deutsche Volkskunde (clair et consciencieux). — F. X. KRAUS, Gesch. der christlichen Kunst, II, Die Kunst des Mittelalters, der Renaissance und der Neuzeit, 1, Mittelalter. — BIESE, Deutsches Lesebuch.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12 : MAILLET, La création et la Providence devant la science moderne. — HOLL, Die Sacra Parallela des Johannes Damascenus. — KRONENBERG, Kant, sein Leben und seine Lehre. — DELBRÜCK, Vergl. Syntax der indogerm. Sprachen, I und II. — Dionysii Halic. ars rhetorica, p. USENER (de grande valeur) — RICHTER, Der deutsche St. Christoph. (excellent). — CONRAD, Shakspeares Selbstbekenntnisse, Hamlet und sein Urbild; Ed. ENGEL, W. Shakspeare, ein Büchlein ; DÜVELL, Shakspeare-Studien, I, Hamlet, Romeo und Märchen von Jerusalem, ein wenig Geschichts-Kritik, 2e ed. — BAUMONT, Leopold, duc de Lorraine et de Bar. — SCHÜMANN, Die Kultur Pommerns in vorgesch. Zeit. — FROMM, Frankfurts Textilgewerbe im Mittelalter. — Jurisprud antehadrianae quae supersunt p. BREMER, I. — WEESE, Die Bamberger Domskulpturen.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 13 : Lydi liber de ostentis, ite-

rum ed. C. Wachsmuth (contenu très riche). — Ph. Martinon, Les élégies de Tibulle (voir *Revue*, 1895, nº 24). — Cl. Lindskog, Beiträge zur Geschichte der Satzstellung im Latein (beaucoup de fines observations de détail). — O. von Sarwey u. F. Hettner, Der obergermanisch-raetische Limes, VI.

Museum, nº 1 : Le Laboureur de Ménandre p. Nicole (Van Herwerden). — Gloecker, Homer. Partikeln (Mendes da Costa). — Columella, p. Lundström (De Vries). — Brockelmann, Gesch. der arab. Literatur, I, 1 (De Goege). — Boeknoggen, De Zaansche volkstaal (Verdam). — Joseph, Die Frühzeit des deutschen Minnesangs (Frantzen). — The Countess of Pembroke, Antonie, p. Luce (Logeman). — Beyer, Franz. Phonetik (Salverda de Grave). — Van Leeuwen, Germanische Goden-
ler (Boer).—Töpffer, Beitr. zur griech. Altertumswiss, (V. d. Es).—Zel-
ler, La minorité de Louis XIII (Krämer). — Hanotaux, Hist. du car-
dinal de Richelieu, II (Krämer). — Prutz, Aus des grossen Kurfürsten
letzten Jahren (C. L. Muller). — Mulder en Frederichs, Twee verhan-
delingen over de Inquisitie (Hoog). — Platons Phaedon p. Stender
(Warren). — Facultatief Grieksch.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

N° 16 Trente-deuxième année 18 avril 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 51, 25 mars : D'ESTRÉE, Les tribulations d'un académicien : procès de Nicolas Mahudel. — C. BLOCH, Les archives d'une ancienne assemblée municipale 1787-1790 (l'assemblée de Saint-Denis-de-Jargeau). — M. RAYNAUD, La bataille de Consarbrück (c'est la bataille bei der Conzer Brücke). — *Questions :* Sur la collection de livres et de médailles de Jean Grolier. — *Réponses :* Faut-il dire le ou la Gallia christiana (Il faut dire la : il s'agit du livre et non de la chose).

The Academy, n° 1352 : Pausanias, Description of Greece transl. FRAZER. — Audubon and his journals. — FRAZER, A literary history of India. — HANNAY, The later Renaissance. — Mr. Gregory's letterbox, 1813-1830. — L'Estoire de la Sainte Guerre par Ambroise, publiée d'après le manuscrit unique du Vatican par G. PARIS. — E. W. Benson; Andrée and his balloon ; Certain tragical discourses of Bandello transl. Fenton, p. DOUGLAS ; REDDAWAY, The Monroe doctrine. — The Burns superstition (Henley). — Dialect (Lang).

The Athenaeum, n° 3675 : Memoirs of a Highland lady, p. Lady STRACHEY. — ZANGWILL, Dreamers of the Ghetto. — PEARSON, The chances of death and other studies in evolution. — HODGKIN, Charles the great. — Books of travel. — Notes from Dublin. — The late lord Halifax. — Fons Pietatis. — Notes on Japan. — The Ashburnham library, III. — James Payn. — Pausanias. Description of Greece, transl. FRAZER (2e art.). — The Glamorganshire crosses (Warren). Shakspeareana.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13 : DEISSMANN, Neue Bibelstudien. — WEHOFER, Die Apologie Justins. — EICHLER, Bibliothekspolitik am Ausgange des XIX Jahrh. — WASHINGTON-SERRUYS, L'arabe moderne étudié dans les journaux et les pièces officielles. — Zonaras, p. BÜTTNER-WOBST, III (édition très précieuse). — FÜGNER, Lexicon Livianum, VIII (il faut faciliter l'achèvement de cette œuvre si souvent souhaitée, si longuement méditée, si ardemment commencée). — BRAUN, Lessing im Urteile seiner Zeitgenossen, III. — STROMER, Neues Spanisch-deutsches Wörterbuch (très recommandable). — BESCHORNER, Das sächsische Amt Freiberg u. seine Verwaltung um die Mitte des XV Jahrh. ; OPPERMANN, Das sächs. Amt Wittenberg im Anfang des XVI Jahrh. — BEVILACQUA, Le Pasque Veronesi (intéressant et complet). — Die œsterreichischungarische Monarchie, 260-279. — ROSIN, Grundzüge einer allgemeinen Staatslehre nach den polit Reden u. Schriftstücken des Fürsten Bismarck. — ZIMMERMANN, Kunstgesch. des Altertums u. des Mittelalters bis zum Ende der romanischen Epoche (très louable).

Museum, n° 2 : BLASS, Gramm. des neut. Griechisch (Van de Sande Bakhuysen). — Mythographi graeci, III, 1, p. OLIVIERI (Houtsma). — Propertii carmina, p. POSTGATE (Gunning). — POSTGATE, On certain mss. of Propertius (Gunning). — DIJKSTRA en BUITENRUST HETTEMA, Friesch Woordenboek, 1-7 (Van Helten). — MURET-SANDERS, Encycl. Wörterbuch der engl. u. deutschen Sprache, I, II, 1-3 (Roorda). — MEILLET, L'emploi du gén. accus. en vieux slave (Uhlenbeck). — STAEHELIN, Gesch. der kleinasiat. Galater (Van Gelder). — De Gilden van Utrecht, p. OVERVOORDE en JOOSTING (Bezemer). — CLEMEN, Johanr Pupper. — (Wüstenhoff) Wandplaat Gymnasium (Houtsma). — Hand-

buch der Erziekungs = und Unterrichtslehre p. BAUMEISTER. — Van Leeuwen, « Protest » en Boer, « Antwort ».

Revue byzantine russe, tome IV, fascicul 3-4 : Où se trouvait l'éparchie de Vitsines (Koulakovsky). — Description de quelques vies grecques des saints (Loparev). — L'histoire secrète de Procope (B. Pantchenko). — Une rédaction sud-slave de Zonaras (R. Pantchenko). — Le changement de direction de la quatrième Croisade (P. Mitrophanov). — Remarques sur les antiquités de Constantinople (Laskine). — *Critique* : Publications russes, anglaises, italiennes et allemandes sur la légende d'Alexandre (A. Veselovsky). — A. Dmitrievsky, Τυπικά (Krasnosettsev) Gahest-Ter-Mrkcthicen, Les sources, d'Agathangelos (Marra). — *Bibliographie* : Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Pays Slaves, Grèce et Turquie.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 17 Trente-deuxième année 25 avril 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 40 : *Partie administrative*. — *Partie littéraire* : A. G. Costomiris, Étude sur les écrits inédits des médecins grecs (5e série). — M. Holleaux, Remarques sur une inscription de Thessalonique. — Th. Reinach, Thucydide et la guerre de Troie. — *Chronique*. — *Tables décennales de la Revue* (1888-1897).

The Academy, n° 1353 : Brief Lives, chiefly of contemporaries, set down by John Aubrey 1669-1696, p. A. Clark. — A. Forbes, The life of Napoleon III. — The sunken bell. — Don Juan in London. — J. J. Rousseau (Delta).

The Athenaeum, n° 3676 : Earl of Camperdown, Admiral Duncan. — Simpson, Side-lights in Siberia. — Garnett, Italian literature. — Aristotelis De arte poetica liber, p. Bywater ; Aristotle's theory of poetry and fine art, with a critical text and translation of the Poetics, by Butcher 2e ed. — E. Rhys, Welsh ballads and other poems. — Taunton, The English Black Monks of St Benedict, a sketch of their history from the coming of St. Augustine to the present day. — Local history. — American history. — W. Gilbert (White). — Dr Samuel Davidson. — Fons pietatis in the De monarchia of Dante (P. Toynbee). — The Junian controversy (Rae). — Henshaw's plot against the Protector (Palgrave). — Cocks, The church bells of Buckinghamshire, their inscriptions, founders, uses and traditions. — *Egyptological literature* : Petrie, Six temples at Thebes ; Deshasheh ; Religion and conscience in ancient Egypt. — Festschrift zu Ehren des kunthist. Instituts zu Florenz ; Kunst und Kunsthandwerk, p. Scala. — Life and letters of John Bacchus Dykes, p. Fowler. — G. Brandes, W. Shakspeare, a critical study, 2 vol. — Ordish, Shakspeare's London.

Literarisches Centralblatt, n° 13 : Issel, Die Reform. in Constanz. — Sakmann, Bernard de Mandeville und die Bienenfabel Controverse, eine Episode in der Gesch. der engl. Aufklärung (très fouillé). — Wustmann, Das Leipziger Stadtwappen. — Landmann, Kriegführung des Kurfürsten Max Emanuel 1703-1704 (bon). — Treitschke, Zehn Jahre deutscher Kämpfe, 3e ed. — Poschinger, Bismarck-Portefeuille. — Oettingen, Unter der Sonne Homers. — Jespersen, Fonetik en system. fremstilling af laeren om sproglyd, I. — Craig, Assyrian and Babylonian religious texts, II. — Wilcken, Die griech. Papyrusurkunden, ein Vortrag. — Grundriss der roman. Philologie, II, 3, II, p. Groeber. — Countess of Penbroke, Antonie, p. Alice Luce. — Ad. Hoffmann, Deutsche Dichter im schles. Gebirge, 2e ed ; Goethe in Breslau u. Oberschlesien. — Mann, Jesus am Kreuze in der bild. Kunst. — Haseloff, Eine thüringischsächs. Malerschule des XIII Jahrh. — Lange, Peter Flötner.

— N° 14 : Acta martyrum et sanctorum, VII, p. Bedjan. — Albert, Gesch. der Stadt Radolfzell. — Janssen, Die allgem. Zustände des deutschen Volkes beim Ausgang des M. A. 18e ed. — Wertheimer, Die Verbannten des ersten Kaiserreichs. — Pfister, Aus dem Lager der Verbündeten 1814 u. 1815 (intéressant). — Heiderich, Länderkunde von Europa. — The Mantrapatha or the Prayer Book of the Apastambins, p. Winternitz, I. — Schmid, Der Atticismus, Register. — Lindsay, Die latein. Sprache. — Kraus, Dante (consciencieux et pénétrant). — Laehr, Darst. krankhafter Geisteszustænde in Shakspeares Dramen (suggestif), Hæufigkeitswörterbuch der deutschen Sprache, p. Kaeding. — Falk. Die ehem. Dombibliothek zu Mainz. — C. M. Kaufmann, Die Jenseits.

hoffnungen der Griechen u. Rœmer nach den Sepulkralinschriften (travail de dilettante). — Festschrift zu Ehren des kunsthist. Instituts zu Florenz. — BURCKHARDT, Erinnerungen aus Rubens.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14 : Hippolytus' Werke, I, p. BONWETSCH u. ACHELIS. — ACHELIS, Hippolytstudien. — NOHLE, Auswahl aus Platons Politeia (petit livre à recommander). — Il primo capitolo della Brahma-Upanishad, trad. e criticamente discusso di FORMICHI. — WILAMOWITZ, Bacchylides (très attachant). — P. de NOLHAC, Le Virgile du Vatican et ses peintures (intéressant). — SCHŒNBACH, Ueber die Sage von Biterolf und Dietleip. — Le Chevalier du Papegau, p. HEUCKENKAMP (sera le bienvenu). — ALBERT, Gesch. der Stadt Radolfzell. — HEYCK, Die Allgemeine Zeitung 1798-1898 (très neuf). — A. PHILIPPSON, Griechenland u. seine Stellung im Orient. — KRUSE, Richteramt und Advokatur. — BIELEFELD, Eine neue aera englischer Gesetzgebung. — FLEISCHER, Neumen-Studien (fait époque).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 14 : A. LUDWICH, Carminis Iliaci deperditi reliquiae (progrès incontestables). — Fr. HOFINGER, Euripides u. seine Sentenzen, I. — H. SCHEFCZIK, Ueber den logischen Aufbau der ersten u. zweiten Olynthischen Rede des Demosthenes. — U. WELLMANN, Krateuas. — Lucani Pharsalia, ed. FRANCKEN, II. — F. FÜGNER, Lexicon Liuianum, I. — A. HOLTZMANN, Zur Lektüre u. Kritik des Q. Curtius Rufus. — Sammlung Somzée, von A. Furtwängler (important). — H. STÜRENBURG, Die Bezeichnung der Flussufer bei Griechen u. Römern (très instructif).

— N° 15 : Euangelium secundum Lucam secundum formam quae uidetur Romanam ed. Fr. BLASS (contrepoids utile de l'exclusivisme habituel des critiques). — G. C. KEIDEL, A manual of Aesopic fables (des lacunes). — Th. KRIEG, Quaestiones Rutilianae (rien de neuf; soigné). — Fr. STEIN, Die Völkerstämme der Germanen (des observations utiles et des hypothèses contestables). — L. BLOCH, Der Kult u. die Mysterien von Eleusis. — S. ROCCO, Il mito di Caronte. — A. THIERFELDER, System der griech. Instrumentalnotenschrift (hypothèses en l'air).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 14 : REBER u. BAYERSDORFER, Klassischer Skulpturenschatz. — P. WEISSENFELS, Griech. Schulgrammatik. — C. PASCAL, Studi romani. — Jahresbericht über die Fortschritte der rom. Philologie, von K. Vollmöller, III.

— N° 15 : HOLMES, Index Lysiacus ; L. FORMAN, Index Andocideus, Lycurgeus, Dinarcheus ; S. KONDRATIEW, Index ad Lycurgum. — Lucretius, III, da GIUSSANI (excellent, mais trop conservateur). — L. CANTARELLI, Cecilia Attica (soin et prudence). — Gr. SENGER, Kr. Kommentar zu einigen Horazstellen (beaucoup de bon).

Rivista storica del risorgimento italiano. — Fasc. 9-10 de la deuxième année (1897) : D. GIURIATI, Vere cagioni della capitolazione di Venezia nel 1849. — L. FERRARIS, La Réforme, Torino, ottobre 1847. — J. GRASSI, Le 1° periodi delle Giovane Italia nel gran ducato di Toscana. — G. SFORZA, Il poeta A. Guadagnoli uomo politico. — Documents inédits sur les États pontificaux en 1822 et sur les satires relatives au gouvernement de Napoléon Ier.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 18 Trente-deuxième année 2 mai 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, 2[e] livraison, avril : Le temple d'Apollon Didyméen. Questions chronologiques, II, par B. Haussoullier, p. 113. — ΑΡΕΙΝΟΣ, par H. Diels, p. 132. — Julius Paelignus, préfet des vigiles et procurateur de Cappadoce, par Philippe Fabia, p. 133. — Alphabets numériques latins, par Paul Lejay, p. 146. — Notes épigraphiques. par B. Haussoullier, p. 163. — Virgile; Ecloga I, 5, par Georges Ramain, p. 170. — Sophocle, Philoctète, 32, par Armand Dauphin, p. 176. — Phaeder, Append. Perott. 8, par Louis Havet, p. 177. — Cicero, Fin. I, 10, 11, 12, 20, 23, 24, par Louis Havet, p. 178. — Encore Hérodote, I, 86, par Mortimer Lamson Earle, p. 182. — Notes sur Bacchylide, par A. M. Desrousseaux, p. 184. — Bulletin bibliographique. p. 196 — Revue des Revues et publications d'Académies relatives à l'antiquité classique, fascicules parus en 1897, Allemagne, p. 1-64.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 46, 10 avril : Mémoires de l'abbé Millot, 1726-1785 (fin). — Etienne Falconet en Russie. — La Société populaire d'Aiguemortes (Gard), extrait des procès-verbaux de ses séances, 1793-1794, suite.

Le Carnet historique et littéraire, n° 4 : Comte de Sainte-Aulaire, La mort de Talleyrand. — Souvenirs de la comtesse de Montholon. — Nouvelles à la main de la fin du xviii[e] siècle. — Journal de Bellot de Kergorre, commissaire des guerres pendant le premier empire. — Lettres de Béranger à Jacques Laffite ; de Guizot au comte de Chambord. Marcel de Baillehache, Le combat de Sainte-Croix. — Journal d'un volontaire au 10[e] bataillon de Seine-et Oise en 1792. — Morts et funérailles royales, registre des premiers gentilhommes (suite) ;

The Academy, n° 1354 : Canon Georg Rawlinson, A memoir of Major-General sir Henry Creswicke Rawlinson. — Hazen, Contemporary American opinion of the French Revolution. — Neumann, Elephant hunting in East Equatorial Africa. — The Archbishop and Bishops of the Diocese of Westminster, A vindication of the Bull « Apostolicae Curae ». — Story, The building of the Empire. — Brojonath Shaha, The stylography of the English language. — Corbett, Drake and the Tudor navy ; Seawell, Twelve naval captains ; Mason, Thomas Cranmer ; Clark, Lincoln, etc. — Thomas Campion. — William Blake. — Jonathan Swift. — American prices for English books.

The Athenaeum, n° 3677 : Darrat, Sport in the Highlands of Kashmir. — Renan et Berthelot, Correspondance, 1847-1892. — Mrs Atholl Forbes, Curiosities of Scots Charta Chest ; Mrs. J. Stewart Smith, The Grange of St Giles. — J. Hastings, A Dictionary of the Bible, dealing with its language, literature and contents, with assistance of Selbie, Davidson, Driver, Swete, I. — John Thomson, Through China with a camera. — Feasey, Ancient English holy week ceremonial. — Conway, The Italic dialects, with a grammar and glossary. — Contributions to English philology : Earle, A simple grammar ; Carpenter, Principles of English grammar ; Cook, Biblical quotations in Old English writers ; Harvard Studies, V, Child memorial volume. — American history : Harrisse, The diplomatic history of America, its first chapter 1452-1494 (fait avec un soin extrême) ; Fiske, Old Virgi-

nia and his neighbours; HAZEN, Contemporary American opinion of the first French Revolution. — Oriental philology : ROSEN, Modern Persian colloquial grammar; HERON-ALLEN, Ruba'iyat of Omar Khayyam, a facsimile of the ms in the Bodleian library; etc. — Henshaw's plot against the Protector (Palgrave). — Dictionary of National Biography (futurs art. du supplément, de Abbott à Byrne). — Dr Thomas Cooper on Horne Tooke and Junius (Conway). — A gap in Moorish history (Budgett Meakin). — The Junian controversy (Keary et Hall). — CHRISTISON, Early fortifications in Scotland, notes, camps and forts. — Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale.

Deutsche Litteraturzeitung, no 15 : Philonis opera, II, p. WENDLAND. — HERRIOT, Philon le Juif, essai sur l'École juive d'Alexandrie (« montre la connaissance la plus profonde de son auteur, dont il a lu soigneusement toutes les œuvres et pénétré l'esprit avec une extraordinaire finesse; il possède la littérature du sujet, et pas une publication de quelque importance ne lui a échappé; il a une culture philosophique générale qui l'aide à l'exécution de sa tâche et une grande connaissance de l'histoire de la philosophie qui lui fait trouver d'intéressants parallèles; tout son exposé porte l'empreinte de l'élégance française; on ne peut que recommander chaudement la lecture de ce livre »). — JALAGUIER, Introd. à la Dogmatique. — GÜTTLER, Herbert von Cherbury. — Abû Zakariyya Jahyâ Ibn Dâwud of Fez, known as Hayyûg, The weak and geminative verbs in Hebrew, the arabic text now published for the first time by JASTROW. — RICCI, Epigrafia latina, trattato elementario con esercici prattici e facsimili illustrativi. — GŒDEKE, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dichtung aus den Quellen, 2e ed. p. GŒZE. — GOSSE, A short history of modern English literature (attachant). — TUXEN, Kejser Tiberius, en kildekritisk Undersögelse (important). — BIERMANN, Gesch. des Protestantismus in Oesterreichisch-Schlesien. — Emil SCHMIDT, Ceylon. — Bruno SCHMIDT, Der Staat. — Die Hof-Bibliothek in Wien, zwanzig Tafeln im Lichtdruck, erläuternder Text von LIST. — HAARHAUS, Auf Gœthes Spuren in Italien, I.

E. FLAMMARION et A. VAILLANT, Libraires

GALERIES DE L'ODÉON, ET RUE ROTROU, 4, PARIS.

SOLDES

CANTU. **Histoire universelle.** 20 forts vol. in-8. *Au lieu de* 114 fr.; *net.* **35** fr.

LEMAISTRE DE SACY. **La Sainte Bible.** Édition Curmer, 41 planches sur acier. 5 volumes in-4. *Au lieu de* 100 fr. ; *net* .... **38** fr.

Le Conte de l'Archer, par Armand SILVESTRE, aquarelles de POIRSON. 1 vol. in-8.

Voyage de Paris à Saint-Cloud, aquarelles de JEANNIOT, 1 vol. in-8.

Contes chinois, aquarelles de POIRSON. 1 vol. in-8.

} Les 3 vol. Au lieu de 75 fr net, 13 fr.

LAMARTINE. **Œuvres,** Méditations, Harmonies, Recueillements, Jocelyn, Chute d'un ange, Tailleur de pierres, Graziella, Raphaël, Poëmes et Poésies. Édition de grand luxe, tête de chapitres, culs-de-lampe, encadrements et titres en rouge. 9 vol. format in-8, papier de Chine, 360 fr. ; *net,* 150 fr. ; papier Whatman, 450 fr. ; *net* .... **175** fr.

BRILLAT-SAVARIN. **Physiologie du goût.** Magnifique ouvrage, 200 gravures de BERTAL et 7 planches hors texte. 1 vol. in-8, 15 fr. ; *net*................ **6** fr. **50**

60 Estampes japonaises du XVIII[e] siècle. Hokousaï et son école. Réimpression des grands maitres (format 22×18). Riche reliure cuir japonais ; *net*.. **20** fr.

Napoléon I[er]. Correspondance de Napoléon, publiée par Napoléon III, avec la correspondance publiée à Sainte-Hélène. 32 forts vol. in-8. *Au lieu de* 192 fr. ; *net* .... **45** fr.

MICHAUD. **Histoire des Croisades,** 100 grandes compositions de Gustave DORÉ. 2 volumes in-folio, richement reliés. *Au lieu de* 170 fr. ; *net*.............. **75** fr.

JOHN LUBBOCK. **Les Origines de la Civilisation,** état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. 3[e] édition. 1 vol. in-8. *Au lieu de* 15 fr.; *net.* **5** fr. **50**

NADAILLAC. **Mœurs et monuments préhistoriques,** 1 volume in-8. *Au lieu de* 10 fr. ; *net*.................................... **5** fr.

La rue du Bac. Monographie parisienne, par Charles DUPLOMB. Ouvrage illustré de 15 grav. et de 20 plans. 1 v. in-8 de 160 pages. *Au lieu de* 6 fr.; *net* **1** fr. **75**

Lettres de Jean-François Ducis. Édition nouvelle contenant un grand nombre de lettres inédites et notices, par Paul ALBERT. 1 vol. in-8. *Au lieu de* 7 fr. 50 ; *net*.................................... **1** fr.

Album de piano seul contenant 20 danses. 1 v. in-4. *Au lieu de* 12 fr.; *net* **2** fr. **25**

Album de 42 chants populaires et nationaux de France pour piano seul. 1 vol. in-4, 12 fr. ; *net*.................................... **2** fr. **25**

Album de chant contenant 20 morceaux. 1 volume in-4. *Au lieu de* 12 fr. ; *net*.................................... **2** fr. **25**

Album de 42 chants populaires et nationaux pour piano et chant. 1 vol. in-4. *Au lieu de* 12 fr. *net*.................................... **2** fr. **25**

DORAT. **Les Baisers,** précédés du *Mois de Mai.* 1 vol. in-8 sur papier de Hollande, illustré de 23 vignettes et 22 culs-de-lampe de EISEN et MARILLER. (Réimpression de l'édition 1770, Lemonnyer.) *Au lieu de* 40 fr. ; *net*........... **22** fr.

Cantiques d'amour. 12 superbes planches de NEUMONT, poésies de A. Dumas, Silvestre, Mendès, Richepin, Theuriet. Aicart, etc. 1 album in-folio sur papier du Japon. *Au lieu de* 20 fr. ; *net*.................................... **3** fr. **50**

Estampes japonaises anciennes. Chaque planche en couleurs montée sur bristol, format 55×40. (Nous possédons 2,000 sujets différents.) 3 et 4 fr. ; *net.* **0** fr. **65**

(Remise à MM. les Libraires de 10 0/0 et au comptant.)

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 20 Trente-deuxième année 16 mai 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin : IMBART DE LA TOUR, Les paroisses rurales dans l'ancienne France, III. — DU CASSE, Le 5e corps de l'armée d'Italie en 1859, fin. — PIRENNE, Villes, marchés et marchands au moyen âge. — CH. V. LANGLOIS, Notices et documents relatifs à l'histoire de France à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle; Geoffroi du Plessis, protonotaire de France. — *Bulletin historique* : France, Académie française (G. Monod); Histoire du moyen âge (A. Molinier); Histoire des temps modernes (Rod. Reuss et G. Monod); Allemagne et Autriche, publications relatives à l'histoire romaine, 1894-1895 (Liebenam). — *Comptes rendus :* WEILAND, Monum. Germ. hist. Constit. et Acta publica imperatorum et regum, II; LEA, A history of auricular confession and indulgences in the Latin church (Batiffol); Tocco, Gli apostolici e Fra Dolcino (Ch. Molinier); FREDERICQ, De secten der Geeselaars en der dansers in den Nederlanden (Ch. Molinier); von BELOW, Landtagsakten von Jülich-Berg, 1400-1610 (G. Blondel); LONCHAY, La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700 (Hubert); BELLECOMBE, Essai historique sur Guillaume-Léonard de Bellecombe (Barbé).

La Correspondance historique et archéologique, no 52, 25 avril 1898 : SAINT-PAUL, L'Imitation de J.-C. — PAUL D'ESTRÉE, Les tribulations d'un académicien, le procès de Nicolas Mahudel (suite et fin). — *Questions :* sur le tapissier Jean Boudet; où est né Descartes; cloches fondues pendant la Révolution.

Revue de l'Université de Bruxelles, n° 6, mars : H. PERGAMENI, L'évolution du théâtre français au XIXe siècle. — L'ANSPACH, Déformations et ruptures. — L. DEVOGEL, Etude sur la latinité et le style de Paulin de Pella. — L. CRISMER, La formation des corps solides. — J. CAPOT, Une page de l'histoire de l'égyptologie. — Bibliographie. — Chronique universitaire.

The Academy, n° 1356 : The works of Thackeray, with biographical introductions by his daughter, Anne RITCHIE, vol. I. Vanity Fair. — MACDOWALL, Henry of Guise and other portraits. — PETERS, Nippur, the narrative of the University of Pennsylvania's expedition to Babylonia 1888-1890. — S. H. REYNOLDS, Studies on many subjects. — J. HASTINGS, and others, A Dictionary of the Bible. - James Payn and his friends. — Love poems of Greece.

The Athenaeum, n° 3678 : MALLOCK, Aristocracy and evolution. — The works of Thackeray, I, Vanity Fair — DICHTFIELD, The story of our Englisch towns, with introd. by JESSOPP. — The Coptic version of the New Testament in the Northern dialect, 2 vol. — The poems of Shakspeare, p. WYNDHAM. — Lord Herbert of Cherbury (Edward Scott). — The Junian controversy (W. Fraser Rae et M. T. Duggan). — Henshaw's plot against the Protector (Palgrave). — Jahrbuch der königl. preuss. Sammlungen. — KRISTELLER, Early Florentine woodcuts, with an annotated list of Florentine illustrated books.

Literarisches Centralblatt, n° 17 : SIMON, Die Psychologie des Apostels Plautus. — BÜTTNER, Der iüngere Scipio (attachant). — L. M. HARTMANN, Das italienische Königreich, I (histoire des Wisigoths; très agréable). — HEYCK, Die Allgemeine Zeitung, 1798-1898, Beiträge zur Gesch. der deutschen Presse. — BÖLSCHE, Skizzen aus Mindens Vergan-

genheit. — von POSCHINGER, Bismarck-Portefeuille II. — Der Diwan des arab. Dichters Hatim Tej p. SCHULTHESS (exact). — WEISBACH, Die sumerische Frage (bon travail). — ROSEN, Modern Persian colloquial grammar (très pratique). — FISCH, Tarracina-Anxur und Kaiser Galba im Romane des Petronius Arbiter. — GRÆFENBERG, Praktisches Lehrbuch der spanischen Sprache (recommandable). — BARTELS et WOERNER, G. Hauptmann. — ROMUNDT, Eine Gesellschaft auf dem Lande, Unterhaltungen über Schönheit und Kunst. — Em. BOUTMY, Le Parthénon et le génie grec. — C. STUMPF, Gesch. des Consonanzbegriffes, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17 : NESTLE, Einführung in das Griech. N. T. — W. HERRMANN, Der evangel. Glaube und die Theologie Albrecht Ritschls. — NEUMANN, Grundlagen u. Grundzüge der Weltanschauung von R. A. Lipsius. — HÖFLER, Grundlehren der Psychologie. — Aegypt. Urkunden aus den Königl. Museen zu Berlin, Arabische, I, 1. — LAMER, De choriambicis Græcorum poetarum versibus (clair, soigné, important). — WINTERFELD. Beiträge zur Quellen=und Textkritik der Wetterzeichen Aviens (utile). — Mém. de la Soc. néophilologique à Helsingfors, II ; Fran filologiska föreningen ; Lund, sprakliga uppsatser. — ZANDONATI, Letteratura tridentina, I poeti, 1 (détaillé). — LIESEGANG, Niederrhein. Städtewesen vornehmlich im Mittelalter (suggestif). — OPPEL, Entstehung u. Niedergang des spanischen Weltreiches und seines Kolonialhandels (conférence peu exacte). — KANNENBERG, Kleinasiens Naturschätze, seine wichtigsten Thiere, Kulturpflanzen und Mineralschätze. — MATHUSIUS, Die Mitarbeit der sozialen Frage — Lex salica, 2e éd., p. BEHREND. — PATRONI, La ceramica antica nell' Italia meridionale.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 16 : Sophokles, von SCHNEIDEWIN u. A. NAUCK, II, 10. A. von E. BRUHN (bonne et prudente revision). — Fr. PICHLER, Beiträge zur Ueberlieferung der Sophoklesscholien (sur le ms. de Vienne 253). — J. NIKEL, Herodot u. die Keilschriftforschung (remarquable). — B. BURSY, De Aristotelis Πολιτείας Ἀθηναίων partis alterius fonte et auctoritate (avance la solution de questions difficiles et complexes). — G. SCHMID, De C Lucilio et Archestrato. — Plini Naturalis historiae libri XXXVII, ed. C. MAYHOFF, vol. V (discussion par Detlefsen d'un certain nombre de passages sur lesquels il a été amené à changer son opinion). — H. WILLENBÜCHER, Tiberius u. die Verschwœrung des Sejan (contribuera à faire apprécier plus favorablement Tibère). — Di alcuni graffiti del Palatino nella casa di Tiberio (publication sans valeur et sans motif). — E. WAGNER u. G. von KOBILINSKI, Leitfaden der griech. u. rœm. Altertümer (scolaire). — L. HORTON-SMITH, Two Papers on the Oscan word ANASAKET (beaucoup de rapprochements intéressants). — L. MAYR, Χαρίτω Πόλις.

— N° 17 : M. I. Παντάζη, Περὶ τοῦ νόθου τῶν Πλάτωνος νόμων ζήτησις. — K. KALBFLEISCH, Ueber Galens Einleitung in die Logik (définitif). — A. NUTH, De Marci diaconi uita Porphyrii (excellent). — Th. STANGL, Tulliana. — Fl. Josephi opera ex uersione latina, ed. C. BOYSEN, VI (voir *Revue*, n° 13). — O. GRUPPE, Griechische Mythologie u. Religionsgeschichte, I (plan heureux, mais pas assez de sûreté dans les théories pour être recommandé aux débutants). — Die architektonischen Ordnungen der Griechen u. Rœmer, herausg. von J. M. v. MAUCH u. R. BORRMANN. — K. PATSCH, Archæologisch-epigraphische Untersuchungen zur Gesch. der rœm. Dalmatien, I u. II (solide).

— N° 18 : Anthologia lyricorum Graecorum praeter Pindarum ed. O. CRUSIUS (réfection excellente de Hiller). — Clemens of Alexandria, Quis diues saluetur, by P. M. BARNARD (important). — Planciadis Fulgentii expositio sermonum antiquorum, ed. P. WESSNER (les principes suivis dans l'établissement du texte sont contestables) — M. C. DEMITSAS, Ἡ Μακεδονία (mérite notre reconnaissance). — J. KUBIK, Realerklærung u. Anschauungsunterricht bei des Lekture Ciceros u. des Tacitus. — K. VOLLMŒLLER, Ueber Plan u. Einrichtung des romanischen Jahresberichtes.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 16 : Anthologie aus den Elegikern der Römer, von JAKOBY, 2-3 (1er art.). — K. PRAECHTER, Quellenkritische Studien zu Kedrenos. — Anatomische Tafeln aus dem griech. Altertum, von R. FUCHS (ce sont plutôt des œuvres du moyen âge).

— N° 17 : W. LUTOSLAWSKI, The origin and growth of Plato's logic (1er art.). — Anthologie aus den Elegikern der Römer (2e art.).— Lucani Pharsalia ed. C. M. FRANCKEN, II (ne répond pas à ce qu'on pouvait attendre). — Suetonii Vita Claudii, ed. H. SMILDA (donne beaucoup).

— N° 18 : H. JÜTTNER, De Polemonis uita operibus arte (méritoire). — W. Lutoslawski, Plato's logic (2e art. très long de Susemihl). — H. A. SANDERS, Die Quellencontamination im 21 u. 22 B. des Livius (thèse malheureuse). — A. BROCK, Quaestionum grammaticarum capita duo (pas toujours concluant, malsoigné).

— N° 19 : Euangelium sec. Lucam sec. formam quae uidetur Romanam ed. Fr. BLASS (voir *Revue*, n° 14). — Ovidii Metamorphoses Auswahl von J. MEUSER, 6, A von EGAN ; Ovid, Ansgew. Gedichte, von K. HOEBER. — Suetonii Vita Claudii, ed. H. SMILDA (discussion d'un certain nombre de passages par Opitz ; cf. n° 17). — La Nostra Scuola, periodico (intéressante revue d'enseignement).

Museum, n° 3 : Philologisch historische Beiträge Curt Wachsmuth zum 60. Geburtstage (Vollgraff). — Œdipus te Colonus, p. BETZ (Koster). — Leges Graecorum sacrae, p. DE PROT et ZIEHEN, I (Holwerda). — Ausgew. Satiren des Horaz, Persius und Juvenal, p. BLÜMNER (Wageningen). — SARRAZIN, Shakspeares Lehrjahre (Logeman). — MEYER, Deutsche Volkskunde (De Boer). — Von ARNETH, Johann Freiherr von Wessenberg (P. L. Muller). — KESPER, Gesch. van het Gymnasium te Gouda, (Voegler).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 21 Trente-deuxième année 23 mai 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 47 : La Légion du Nord, 1806-1808, mémoire de Lazare-Claude Coqueugniot, major. — La société populaire d'Aiguesmortes, extraits des procès-verbaux de ses séances, 1793-1794 (fin). — Napoléon Ier et les voleurs de pain, 1805-1813. — *Autographes* : Le peintre Pigal, lettre de M. Emm. des Essarts à Champfleury, 1863; L'atelier de Couture, fragment du journal du commandant Huart, 1861 ; Lettres de Fiévée, 1814, du duc de Gaëte et du comte Mollien, 1813.

Le Bibliographe moderne, n° 6, novembre-décembre 1897 : Tourneux, Les sources bibliographiques de l'hist. de la Révolution française (fin). — Ch. Schmidt, Le fonds France aux archives de Bâle. — La conférence bibliographique de Milan. — Ingold, Les mss. des anciennes maisons religieuses d'Alsace. — Stein, Le quatrième centenaire de Holbein, bibliographie des travaux qui le concernent. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres (France et étranger). — *Nécrologie* : Jörgensen et J. Winsor. — *Ouvrages nouveaux* : Mis de Lestourbeillon, Inventaire des archives des châteaux bretons ; Lippi, L'archivio comunale di Cagliari ; Lambrecht, Catalogue de la bibliothèque de l'école des langues orientales vivantes; Claudin, Origines et débuts de l'imprimerie à Poitiers.

Annales de l'Est, n° 2 : Jérome, Les élections et les cahiers du clergé des bailliages de Nancy, Lunéville, Blamont, Rosières, Vezelise et Nomeny (suite). — Walter, Chronique, p. R. Reuss (fin). — Robas, Smaragde, abbé de S. Mihiel; Bourdeau, L'affaire de Nancy, 31 août 1790. — Thèses de l'abbé Marin : De studio, cœnobio Constantinopolitano; Les moines de Constantinople depuis la fondation de la ville jusqu'à la mort de Photius. — *Bibliographie :* Witte, Zur Gesch. des Deutschtums im Elsass und im Vogesengebiete ; Pelingre, Centenaire de la réunion à la France du pays de Salm ; Langlois et Seignobos, Introd. aux études historiques; H. Lichtenberger, La philosophie de Nietzsche ; Durand, Cours de philosophie.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, février : Tretiak, Dévotion de Mickiewicz à la Ste Vierge. — Ketrzynski, Contrib. à l'hist. des Piast et de la Pologne à l'époque des Piast. — Sommaire du Chartier romain contenant les matériaux sur l'hist. de Pologne, extraits des archives du Vatican et de plusieurs autres bibliothèques italiennes, par les membres de la délégation dite Mission romaine, de 1886 à 1897.

The Academy, n° 1357 : The works of Lord Byron, Poetry, I, p. E. H. Coleridge. — *Correspondence* : The first ode of Horace (Thiselton).

The Athenaeum, n° 3680 : Sir Richard F. Burton, The Jew, the Gypsy and El Islam. — Ella C. Sykes, Through Persia a side-saddle. — Micklethwaite, The ornaments of the rubric. — Miss Betham-Edwards, Reminiscences. — Major Darwin, Bimetallism. — Lord Byron's boyhood (Rait). — The Wilson Londoniana.

Zeitschrift für romanische Philologie, XXII, 2 : Hanf, Ueber Guillaume de Machauts. Voir Dit. — Th. Braune, Neue Beiträge zur Kenntnis einiger romanischer Wörter deutscher Herkunft (suite). — Rudow, Neue Belege zu rumänischen Wörtern nichttürkischer Herkunft. — *Vermischtes* : Fœrster, Ein neues Artusdokument; Herlet, Ein provenz. Fragment auf der Bibl. zu Bamberg; Braunholtz, Neues Fragm. der Cambridger Aliskanshandschrift ; Em. Levy, Zu Sordel ed. de Lollis; Kœrting, Die starken Präfecta auf e im Provenz.; Goldschmidt, Zu franz. Wörtern; Ulrich, Afr. astre, aistre, gemeinrom. catastrum;

Schuchardt, Ven. turlon, Kuppel des Kirchturms; Fœrster, Franz, Etymologien. — *Besprechungen* : Obras de Lope de Vega, publicadas per la Real Academia Espanola, vol. IV, V (Restori).

Literarisches Centralblatt, n° 18 : Wrede, Aufgabe u. Methode der sogen. neut. Theologie. — Herriot, Philon le Juif (l'ouvrage témoigne d'un travail assidu, et d'un grand savoir ; on ne peut que le recommander le mieux du monde pour son exposition claire, habile, et même souvent très attachante). — Hatzidakis, Zur Abstammung der alten Makedonier (peu convaincant). — Lossen, Gesch. des Kölnischen Krieges, 1582-1586 (solide). — Fonden ad usus publicos, aktmaessige Bidrag til belysning af dens virksomhed udgivne af Rigsarkivet, I, 1765-1800. — Louw, De Java-Oorlog, 1825-1836, II. — Grossi, Nel paese delle Amazzoni. — Treitschke, Politik, I. — Grisebach, Weltliteratur-Katalog eines Bibliophilen. — Abû Zakariyya Yahya ibn Dawud of Fez, known as Hayyug, The weak and geminative verbs in Hebrew, the Arabic text now published for the first time by Jastrow. — Vogel, Zur Charakteristik des Lukas nach Sprache u. Stil. — Ricci, Epigrafia latina (cf. *Revue*, n° 11). — Rocco, Il mito di Caronte nell' arte e nella letteratura. — Foltin, Tyroler Alpensagen. — Seesselberg, Die frühmittelalterliche Kunst der german. Völker. — Rud. Schäfer, Die Vererbung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : Kerber, Die hebr. Eigennamen des A. T. — Basch, Esthétique de Kant (très important et intéressant). — Kohut, Semitic studies. — Reich, Die aeltesten berufsmässigen Darsteller des griech. ital. Mimus (court essai). — Politis, Δημώσεις παροιμίαι ἐν μεσαιωνικοῖς ἑλληνικοῖς ποιήμασι. — Kaufmann, Heines Liebesleben ; Betz, Die franz. Litteratur im Urteile Heines. — Petri Philomeni de Dacie in Algorismum vulgarem Johannis de Sacrobosco comment. p. Curtze (soigné). — Lossen, Der Kölnische Krieg (consciencieux). — Witte, Zur Gesch. des Deutschtums im Elsass (long. art, de Wolfram). — Bogart, Die Finanzverh. der Einzelstaaten der Nordamerik. Union. — Stooss, Der Geist der modernen Strafgesetzgebung. — W. Schmitz, Die bemalten roman. Holzdecken im Museum zu Metz.

Revue byzantine russe, tome V, fasc. I et II : Le christianisme chez les Alains (Koulakovsky). — Les manuscrits de Siméon Logothète (Schestakov). — L'empereur Théodose II (Loparev). — Οἱ πρόδρομοι (en grec : S. Papadimitriou) — Les chronographes dans la littérature russe. (V. Istrine). — Le dyptique de Ravenne (Aïnalov). — *Comptes rendus d'ouvrages* : Papadapoulos Kerameus, Ecrits inédits de Photius (Ed. Kurz). — W. Lethaby and H. Swainson, The church of Sancta Sophia (O. Wulff). — Ch. Diehl, L'Afrique Byzantine (A. Vasiliev). — Khalatiantz, L'épopée arménienne dans Moïse de Khoren (N. Marra). — *Bibliographie* : Russie, Allemagne, France, Angleterre, Grèce et Turquie ; Pays slaves. — Nouvelles.

Eranos. Acta philologica Suecana, fasc. 3-4 : V. Lundström, Zur Geschichte des Reims in klassischer Zeit. — A. Heisenberg, Zwei wiedergefundene Handschriften des Georgios Akropolites. — L. Kjellberg, Ueber den Ursprung des Asklepioskultus, Erwiderung. — J. Paulson, In Lucretium III, 14-27. — *Indicantur in appendice hi libri* : U. Wilcken, Griech. Papyri ; C. Lindskog, Studien zum antiken Drama ; Fran filologiska föreningen i Lund, Sprakliga uppsatser ; H. Usener, Der Stoff des gr. Epos ; K. Krumbacher, Gesch. der byzant. Litteratur ; E. Fehr, C. Lucretius Carus ; C. Wallquist, De infinitiui usu apud Terentium ; J. Koehm, Quaestiones Plautinae Terentianaeque ; J. Ulmann, Führer durch Sermione ; Moysi expositio ed. F. Gustafsson.

ALBUM D'ANTIQUITÉS ORIENTALES

RECUEIL
DE MONUMENTS INÉDITS OU PEU CONNUS

ART — ARCHÉOLOGIE — ÉPIGRAPHIE

Publié par CLERMONT-GANNEAU

Membre de l'Institut, professeur au Collège de France

Tome I, contenant 50 planches. Prix de souscription . . . . . . 30 fr.

DU MÊME AUTEUR :

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Tome I, in-8, avec 21 planches. 25 fr.
Tome II, in-8, figures et planches. Prix de souscription. . . . . 20 fr.
Le volume terminé sera vendu . . . . 25 fr.

RÉPERTOIRE
DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

Publié par Salomon REINACH, de l'Institut.

Tome I. — CLARAC DE POCHE, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index.
In-12 carré, illustré de 617 planches contenant 3,500 figures . 5 fr.
Tome II (en 2 volumes). — SEPT MILLE STATUES ANTIQUES, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Chaque volume. . . . . 5 fr.

NOTES ET SOUVENIRS
D'UN VIEUX COLLECTIONNEUR

Par le comte Michel TYSKIEWICZ

In-8. . . . . 3 fr.

CORRESPONDANCE DE PH. LE BAS
PENDANT SON VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE EN GRÈCE ET EN ASIE-MINEURE

du 1er janvier 1843 au 1er décembre 1844

Réunie et publiée par M. Léon LE BAS, directeur de la Salpétrière.
In-8. . . . . 3 fr.

LES MONUMENTS DE L'ORIENT LATIN

Conférence faite à bord du *Sénégal*

Par Ch. DIEHL, Correspondant de l'Institut

In-8 . . . . 1 fr.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 22 Trente-deuxième année 30 mai 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le carnet historique et littéraire, n° 5 : Souvenirs de la comtesse de Montholon (suite). — L'incendie de l'hotel Schwarzenberg en 1810. — GAULOT, Une aventure de jeunesse de Mme Du Barry. — DEVILLE DE SARDELYS, Une prospection dans le Betsiriry (Madagascar). — Journal de Bellot de Kergorre (suite). — TERRADE, A propos de Cyrano de Bergerac. — BIGOT, L'épingle d'or. — Nouvelles à la main de la fin du XVIIe siècle (suite).

Annales de l'École libre des sciences politiques, mai : PAYEN, L'œuvre d'une législature, 1893-1898. — Chr. SCHEFER, Bernadotte, prince de Suède, et l'Europe, 1810-1815 — H. BERTON, La constitution de 1848 (suite et fin). — MATTER, Hist. du droit de dissolution en France (fin). — VIALLATE, La question monétaire aux États-Unis. — *Comptes rendus* : LEBON, Cent ans d'histoire intérieure ; LEVASSEUR, L'enseignement primaire dans les pays civilisés ; WALKER, Australian democracy ; JOLY, A travers l'Europe, enquêtes et notes de voyage.

Revue de la société des études historiques, n° 2 : Lud. RACINE, Nécrologie et discours. — COQUELLE, Un épisode de l'hist. de Meulan, 1110. — Chanson d'un voltigeur du premier Empire. — Relation inédite des journées de juin 1830. — *Comptes rendus* : GILLIODTS-VAN-SEVEREN, L'œuvre de Jean Brito ; ROUGAÛTE et SACHÉ, Lettres de Philippe-le-Bel ; Abbé LEFEBVRE, Notice sur le canton de Bernaville ; QUARRÉ-REYBOURBON, L'assemblage artistique des fleurs au XVIIe siècle ; GIDEL et LOLIÉE, Dictionnaire des littératures.

Annales du Midi, avril : REY, Le cardinal d'Armagnac, colégat d'Avignon. — DOUBLET, Les mandements de Godeau, évêque de Vence. — DOUAIS, Bernard Guy, évêque de Lodève, et le curé de Rébian, à propos d'une bulle de Jean XXII ; COURTEAULT, Deux épisodes de la guerre de l'Agenais, pendant la guerre de Cent ans. — *Comptes rendus* : NOVATI, Girardo Pateg e le sue noie; ZENATTI, Girardo Patecchio e Ugo di Perso; BAUDON DE MONY, Relations polit. des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle ; NOULENS, La Flahuto gascouno.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mars : ANTONIEWICZ, Études sur l'art italien des XVe et XVIe siècles : Les premières œuvres de Lorenzo Costa, tableau de ce maître à la galerie des princes Czartoryski, à Varsovie. — Bibliothèque des auteurs polonais du XVIe et du XVIIe siècles.

The Academy, n° 1358 : GARNETT, A history of Italian literature. — English and Scottish popular ballads, p. CHILD, IX. — Sir Charles Murray, e memoir. — M. BETHAM-EDWARDS, Reminiscences. — THOMSON, Through China with a camera. — ROBERTS, A history of Canada. — SERGEANT, The Franks.— Sudermann. —The spelling of Shakspere's name (Yerbury).

The Athenaeum, n° 3681 : Byron, Poetry, I, p. H. COLERIDGE. — IRVING, The life of judge Jeffreys. — MAITLAND, Township and borough. — DAVIS, The invasion of Egypt in a. d. 1249 by Louis IX of France and a history of the contemporary sultans of Egypt. — WILLERT, Mirabeau ; MASSON, Napoléon et sa famille, II ; SPONT, The war with

France, 1512-1513. — Drake and the Tudor navy. — The Academy of La Crusca. — The assassination plot of 1654 (Gardiner). — ROTH, Ethnological studies among the North-West-Central Queensland Aborigines. — The two Glamorganshire crosses (John Rhys).

Literarisches Centralblatt, nº 19 : NILLES, Kalendarium manuale utriusque ecclesiae, II. — GRUNWALD, Spinoza in Deutschland. — PETER, Die geschichtl. Literatur über die röm. Kaiserzeit (cf. *Revue*, 1897, nº 47). — Hessisches Urkundenbuch, II, p. REIMER, 4 : 1376-1400. — Aarbog for dansk Kulturhistorie p. BIERGE. — STATHAM, Süd-Afrika wie es ist. — M. HARTMANN, Das arabische Strophengedicht. I, das Muwassah (utile). DELITZCH, Das babylonische Weltschöpfungsepos (très recommandable). — Menandes' Georgos p. GRENFELL and HUNT (le fragment est devenu intelligible). — DRAKOULES, Neohellenic language and literature (a un but patriotique et non scientifique). — Varronis antiq. rerum divin. I, XIV, XV, XVI, praef. AGAHD (de grande valeur). — FÜRST, Die Vorläufer der modernen Novelle im XIX Jahrh. (une foule de matériaux mis en œuvre avec méthode). — MANLY, Specimens of the Preshakspearian drama, I, II. — KRAUSS, Schwäb. Literaturgesch. I. — Der trojan. Krieg, französ. Originalzeichn. zu Bilderteppichen aus dem XV Jahrh. mit Text von SCHUMANN. — KAPPES, Lehrbuch der Gesch. der Pädagogik, I.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 19 : SABATIER, Esquisse d'une philosophie de la religion. — MATTHIAS, Wie erziehen wir unsern Sohn Benjamin. — PROCTOR, A classified index to the Serapeum. — REGNAUD, Comment naissent les mythes. — Theophrast (comment. et trad. de dix membres de la Société philologique de Leipzig). — Reiskes Briefe p. R. FOERSTER. — LINDSAY, The codex Turnebi of Plautus (important et soigné). — Jacob Grimm, Deutsche Grammatik, IV, 1, p. RŒTHE u. SCHRŒDER. — TAPPOLET, Wustmann u. die Sprachwissenschaft. — Buresch, Aus Lydien, p. O. RIBBECK. — Monum. hist. Societatis Jesu : I, Hist. Soc. Jesu a P. J. A. de Polanco; II. Sanctus Franciscus Borgia, quartus Gandiae dux et Soc. J. praepositus generalis tertius; III. Litterae Quadrimestres, ex universis praeter Indiam et Brasiliam locis Romam missae. — YOUNG, The kingdom of the Yellow Robe.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, XXIII, 3 : HAMPE, Reise nach Frankreich und Belgien im Frühjahr 1897. — SCHWALM, Reise nach München und Coblenz im Sommer 1897. — KOEHNE, Die sogen. Reformation Kaiser Siegmunds. — *Miscellen* : Zur Passio S. Fidis (Winterfeld); Die Radolfzeller Urkunde (Hegel); Antonio Ferri über die Schriften Mainardinos von Imola (Güterbock); Formularbücher der Grazer Universitätsbibliothek (Loserth); Nochmals ein vom Himmel gefallener Brief und ein Segen gegen Gift (Schmitz).

Berliner philologische Wochenschrift, nº 19 : Ἀριστοφάνους Εἰρήνη, rec. H. van HERWERDEN (la principale valeur de l'éd. est dans les notes et le commentaire de H. ; l'apparat critique ne présente aucune exactitude). — V. ISTRIN, Das erste Buch per Chronik des J. Malalas (beaucoup de valeur). — W. SOLTAU, Livius' Geschichtswerk (malgré des incertitudes inévitables, excellent point de départ pour les recherches à venir). — HATZIDAKIS, Zur Abstammung der alten Makedonier (mérite d'être lu attentivement).

— Nº 20 : Y. TYRRELL, Sophoclis tragoediae (peu utile). — W. BAUER, Der ältere Pythagorismus (manqué). — R. KRUMBIEGEL, Index uerborum in Catonis de re rustica librum (voir *Revue*, nº 2). — O. WACKERMANN, Tacitus (scolaire). — F. HUEPPE, Zur Hygiene der Griechen. — A. CONZE,

Pro Pergamo. — B. DELBRÜCK, Vergleichende Syntax der indog. Sprachen, II (voir *Revue*, n° 3). — DELITZSCH u. HAUPT, Beiträge zur Assyriologie. — G. BAUCH, Das Dekanatsbuch der philosophischen Fakultät zu Frankfurt.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 20 : Paulys' Realencyklopädie, von WISSOWA, 5 (montre les étonnants progrès de la science). — Sophokles, the text by C. JEBB. — P. RASI, Lanx satura. — P. DE NOLHAC, Le Virgile du Vatican et ses peintures (« ce très sérieux travail produit l'impression de la plus parfaite acribie »). — N. FRITSCH, Horaz für den Schulgebrauch. — Das XIX Jht. in Bildnissen.

— N° 21 : Thucydidis historiae, I, rec. HUDE (texte peu acceptable, mauvais choix de conjectures, bon apparat de variantes de mss. et de citations). — E. HERRIOT, Philon le juif (ouvrage sérieux et agréablement écrit, qui donne une idée exacte de la philosophie de Philon ; observations et rectifications d'Asmus). — S. Rocco, Il mito di Caronte. — J. MORSCH, De Varrone Reatino auctore in Georgicis a Vergilio expresso. — K. REISSINGER, Ueber Bedeutung u. Verwendung der Präpositionen « ob » u. « propter » in älterem Latein (excellent ; montre clairement qu'il n'y a pas de différence sémantique).

Atene e Roma, n° 2 : G. SCHIAPARELLI, Come i Greci arrivarono al primo concetto del sistema planetorio eliocentrico. — B. ZUMBINI, Il « Copernico » del Leopardi. — F. RAMORINO, Tacito e il Duca di La Rochefoucauld. — E. PISTELLI, Il greco e il latino negli Stati Uniti. — S. RICCI, Notizie di epigrafia greca.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 23 Trente-deuxième année 6 JUIN 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° 1 : P. DE NOLHAC, Une conséquence bibliographique du concile de Trente. — G. MORIN, Un martyrologe d'Arles antérieur à la « tradition de Provence ». — L. DUCHESNE, Les premiers temps de l'État pontifical (conclusion) — A. LOISY, Le témoignage de Jean-Baptiste, I. — J. GUIRAUD, Rome, ville sainte au v^e siècle. — P. LEJAY, Chronique de littérature chrétienne. — J. SIMON, Chronique biblique, 7. Théologie biblique. — H. M. HEMMER, Chronique d'histoire ecclésiastique.

— N° 2 : P. FOURNIER, Deux controverses sur les origines du Décret de Gratien, I. Gratien et Pierre Lombard. — H. MARGIVAL, R. Simon et la critique biblique au XVII^e siècle, 6^e art. : Les Versions de l'Ancien Testament. — G. JOLY, Le schisme de l'Église de France pendant la Révolution. — A. LOISY, Notes sur la Genèse, V, Le Déluge. — J. HOUDAN, Culte et Dogmatique. — H. M. HEMMER, Chronique d'histoire ecclésiastique.

— N° 3 : A. BAUDRILLART, Des idées qu'on se faisait au XIV^e siècle sur le droit d'intervention du souverain pontife en matière politique, I. — A. LOISY, Le témoignage de Jean-Baptiste. — P. FOURNIER, Deux controverses sur les origines du décret de Gratien, II, La Date du Décret de Gratien. — J. PARGOIRE, Prime et Complies : I. Prime.

The Academy, n° 1359 : The works of lord Byron, letters and journals, I, p. PROTHERO. — William Stokes, his life and work. — IRVING, The life of judge Jeffreys. — LADD, Outlines of descriptive psychology. — TOUT, History of England for the use of middle forms in schools, II, from the accession of Henry VIII to the Revolution of 1689. — Some recent theology. — The Newdigate. — Ought books to be cheaper ? — Biblical revisers. — Vandalism at Hampstead (Cecil Clarke). — The spelling of Shakspere's name (G. S. Layard).

The Athenaeum, n° 3682 : Sir Herbert MAXWELL, Sir Charles Murray. — ROOSEVELT, American ideals and other essays, social and political. — Prince Serge WOLKONSKY, Pictures of Russian history and litterature. — W. WALLACE, Robert Burns and Mrs. Dunlop. — Folklore : NICHOLSON, Golspie ; NEWELL, King Arthur and the Table Round. — William Caxton (Hessels). — Bacchylides (Fennell). — Bibliotheca Philippica (W. R.). — Lord Byron's boyhood (M. Simpson). — Gladstone. — ATKINSON, Cambridge described and illustrated, being a short history of the town and university. — Notes of an excursion in the Levant (Ramsay).

Literarisches Centralblatt, n° 20 : ROGGER, Der irdische Besitz im A. T. — HALLER, Jovinianus. — Borghesi, Œuvres complètes, X. — P. M. BAUMGARTEN, Untersuchungen und Urkunden über die Camera Collegii Cardinalium 1295-1437. — Von DIEST, Meine Erinnerungen an Kaiser Wilhelm ; Meine Erlebnisse im Jahre 1848. — WARTENSLEBEN-CAROW, Feldzugsbriefe. — BRUGMANN, Vergleichende Laut = Stammbildungs = und Flexions lehre der indog. Sprachen, 2^e Bearbeitung, I Band, Einleitung und Lautlehre, 1 u. 2 Hälfte. — ARNIM (Hans von), Leben und Werke des Dio von Prusa (travail sérieux et réfléchi). — W. MEYER, Die Buchstaben-Verbindungen der sog. gothischen Schrift. — ENGLÄNDER, Lord Byron's Mazeppa, eine Studie (de bonnes remarques). — Schillers Werke, p. BELLERMANN, VI et X-XIV. — Das Elbinger deutsch-preussische Vokabular, 17 Tafeln in Lichtdruck, p. BEZZENBERGER u.

Simon (le plus ancien monument de la langue prussienne) reproduit par la photographie qui permet de reconnaître le plus petit détail). — Buresch, Aus Lydien, p. Ribbeck. — Reber und Bayersdorfer, Classischer Sculpturenschatz, I. — Lichtwark, Die Wiedererweckung der Medaille. — Angerstein, Grundzüge der Gesch. u. Entwicklung der Leibesübungen, 2e ed.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 20 : B. Weiss, Der Codex D in der Apostelgesch. — Willmann, Gesch. des Idealismus, III, Neuzeit. — Schellhas, Die Göttergestalten der Maya-Handschriften (guide sûr). — Gercke, Griech. Litteraturgeschichte (court et précis). — Toutain, L'inscription d'Henchir-Mettich, nouveau document sur la propriété agricole dans l'Afrique romaine (art. de Schulten : « dans l'explication des détails parfois de grosses fautes, parfois de très jolies remarques ; en général, au lieu de comparer soigneusement l'inscription avec celles du même genre que l'on connaît, T. aurait laissé trop libre jeu à son imagination »). — Warkentin, Nachklänge der Sturm=und Drangperiode in Faustdichtungen des XVIII u. XIX Jahrhunderts (intéressant). — Donner, Lord Byrons Weltanschauung (utile). — Urkundenbuch der Stadt Lübeck, X, 1 u. 2. — Diemar, Die Entstehung des deutschen Reichskrieges gegen Herzog Karl den Kühnen von Burgund (clair et complet). — Alessandro d'Ancona, Federico Confalioneri (très bon). — Achelis, Moderne Völkerkunde, deren Entwicklung und Aufgaben. — Siegfried, Die Proportionalwahl. — Sachau, Mohammedanisches Recht nach schafütischer Lehre. — Borsari, Topografia di Roma antica (excellent guide).

Deutche Litteraturzeitung, n° 21 : Die kleinen Propheten übersetzt und erklärt von W. Nowack. — Katzer, Kants Bedeutung für den Protestantismus. — Wiedemann, Handbuch der litauischen Sprache (très bon). — C. Ritter, Platos Gesetze, I, Darstellung des Inhalts ; II. Kommentar zum griech. Texte. — Rabbow, De Donati commento in Terentium specimen observationum primum. — Schlenther, Bartels, Woerner, Gerhart Hauptmann — Paul Meyer, Notice du ms. Bibl. Nat. fr. 6447, trad. des divers livres de la Bible, légendes des saints. — Prasek, Kambyses u. die Ueberlieferung des Altertums (utile). — Polit. Corresp. der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation, III. 1540-1545, bearb. von O. Winckelmann. — Knight, Letters from the Sudan. — Scholz, Beiträge zur Gesch. der Hoheitsrechte des deutschen Königs zur Zeit der ersten Staufer 1138-1197 (bon). — Julius Franz-Pascha, Die Baukunst des Islam, 2e ed. — Büttgenbach, Armand-Jean de Rancé, Reformator der Cistercienser von La Trappe und erster Abt der Trappisten.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 2 : *Abhandlungen* : L. Lercher, Gewisheit der natürl. Gotteserkenntnis, II. — A. Hirschmann, Religionsgespräch zu Regensburg 1601, II. — S. Stiglmayr, Sacramente u. Kirche nach Ps. Dionysius. — V. Weber, Die Galaterfrage. — *Recensionen* : Trenkle u. Schæfer, Einleitung in Das N. T.; F. de Hummelauer, Comment. in Exod. et Leuit. ; G. Gatt, Die Hügel v. Jerusalem; Le Camus, Voyage aux sept églises ; C. Braig, Vom Erkennen ; G. Arendt, Crisis aequi probabilismi; P. Hilarius, De Sacramentis ; S. Beissel, Die Verehrung U. L. Frau ; J. Silbernagl, Aichner, Heiner, Kirchenrecht ; De Luca, Prael. iuris canonici ; C. Seltmann, Angelus Silesius; A. Cauchie, Ecole belge à Rome. A. Pieper, Legaten u. Nuntien ; R. Hinojosa, Diplomacia pontificia ; Pierling La Russie et le Saint-Siège ; C. Braun, Heranbildung des Wüzburger Klerus ; Durand-

Cheikho, Grammatica et chrestomathia arabica; H. Hutton, The church of the 6. century. — *Analekten* : Jüd. Liturgie u. christl. Kunst (L. Fonck); Zur Beurtheilung Savonarolas (Michael); Zwei neue arab. Zeitschriften (Fonck); Zu Ps. 14 (Zenner); Gefangenschaft Johann XXIII (Albert); Zu Job 4-5 (Hontheim); Wiederlegung des Materialismus (J. Biederlack); Zur socialen Frage (Fr. v. Weichs-Glon); Das Fest der göttl. Vorsehung (N. Nilles). — Kleine Mittheilung.

Rivista storica del risorgimento italiano (1er fasc. de la 3e année) : La première législature du Parlement subalpin, 1848 (L. Ferraris); Biographies de 10 patriotes vénitiens de 1848-1849 (G. Fantoni); Souvenirs de l'expédition de 1867 dans la campagne romaine (R. Nani, G. Sulliotti). Parmi les documents inédits, v. p. 114, une virulente proclamation lancée à Rome en 1813 contre les Français. — Ch. D.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 24 Trente-deuxième année 13 juin 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le Bibliographe moderne, janvier-février 1898 : Stein, Introd. ou Manuel de bibliographie générale. — Briquet, Anciennes papeteries et filigranes du pays barrois. — L.-G. Pélissier, Autographes français à Turin. — G. Marcel, Les acquisitions de la Bibliothèque nationale, cartes et collections géographiques, en 1897. — Stein, Les archives de la préfecture de police à Paris. — H. de Curzon, Sedaine, bibliographie des publications qui le concernent. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres (France et étranger). — *Comptes rendus* : Bruchet, L'ancien cadastre de Savoie ; Fruin, Het archief der stad Reimerswaal ; Bengesco, Essai d'une notice bibliographique sur la question d'Orient ; Hahn, Essai de bibliographie médicale ; O' Ryan, Bibliografia de la imprenta en Guatemala.

Correspondance historique et archéologique, n° 53, 25 mai : Momméja, Les carrelages historiés du Midi (fin). — *Questions :* Sur un peut-être à propos de B. Laffemas ; sur Guillaume de Sabran ; sur un Olivari mentionné par Ph. de Cabassole. — *Réponses :* Où est né Descartes ? (le dernier jour de mars 1596).

Revue de l'Agenais, mars-avril : G. Sabatier, Les anciennes faïenceries de l'Agenais. — F. de Mazet, Etude sur les statuts, actes des conseils et délibérations de jurade de Villeneuve-d'Agenais. — Vie de M. Hebert, évêque-comte d'Agen, par l'abbé Durengues (suite). — J. Dubois, Le procès de messire François de Fumel. — Tamizey de Larroque, De quelques documents nouveaux sur Joseph Teulère. — Les châteaux gascons. — Bladé, L'évêché des Gascons (suite). — Tholain, Notes sur la féodalité en Agenais (suite). — Journal agenais des Malebaysses. — Bibliographie régionale : Alis, Hist. de la ville, du château et des seigneurs de Caumont ; J. Dubois, Hist. de Notre-Dame d'Ambras.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 2 : F. Cumont, Notices épigraphiques. — Laurent, Le théâtre grec. — P. T., Note sur un passage de Lucain. — J. Keelhoff, L'expression οἶσθ' ὃ δρασῶν ou δράσεις. — L. Preudhomme, Les compositions dans les athénées. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Pichon, Féron, Liesegang, Magnette, Méringer, Wilamowitz, Gemoll, Meissner, Johnston, Bierma, Hartman, Tschernjaew, Stangl, Vandaele, Fügner, Chevaldin, Toutain, Regnaud, Chavanon, Depez, Ricardon.

Revue de l'Université de Bruxelles, n° 6 : H. Pergameni, L'évolution du théâtre français au xixe siècle. — L. Anspach, Déformations et ruptures. — L. Devogel, Etude sur Paulin de Pella. — L. Crismer, La formation des corps solides. — J. Capart, Une page de l'histoire de l'égyptologie.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 5 : Ouvrages de MM. Desrousseaux, Ribbeck, Sevin, Dottin, Cauer, Utzig, Timmermans, Seeck, Deschamps, Gudeman, Dejob, Brisson, Lapaille, Paul, Kahle Victor, van den Bosch, Fouard, Dumont, Masson, Wauters. — *Partie pédagogique :* S. François, Analyse littéraire. — F. Collard, Leçon de lecture.

The Academy, n° 1360 : R. Wagner's prose works, transl. Ellis VI. — Sir Charles Gavan Duffy, My life in two hemispheres. — Schenk, The determination of sex. — Admiral Montagu, A middy's recollections, 1853-1860. — W. Smyth, Five years in Siam. — Fairbanks, The first

philosophers of Greece, an edition and translation of the remaining fragments of the presocratic philosophs. — Macaulay on Gladstone. — Gladstone as reader and critic. — How Gladstone ordered books.

The Athenaeum, n° 3683 : Clowes, The royal navy, a history from the earliest times to the present, II. — Anthologiae graecae erotica, the love epigrams, or book V of the Palatine Anthology, p. Paton. — Atkinson, St Botolph, Aldgate, the story of a city parish. — Sir Courtenay Ilbert, The government of India, being a digest of the statute law relating thereto. — Grosart, Robert Fergusson; Macarthur, Realism and romance. — Luard Memorial, series I, Grace Book A; by Leathes. — Gladstone and Dante. — Drake and the Tudor navy. — The new Byron. — Letters of lord Clive.

Literarisches Centralblatt, n° 21 : Studia Sinaitica, VI, A Palestinian Syriac lectionary containing lessons from the Pentateuch, Job Proverbs, Prophets, Acts and Epistles p. Agnes Smith-Lewis with critical notes by Nestle and a glossary by M. D. Gibson. — Stange, Das Dogma. — Wilhelmi, Carlyle u. Nietzsche. — Holtzmann, Wilhelm von Nogaret, Rat und Grossiegelbewahrer Philipps des Schönen von Frankreich (critique réfléchie). — Hume, Philipp II of Spain (compétent et agréable à lire). — Eimer, Die polit. Beweg. v. Verh. in Strassburg 1789 (bon). — Steinhausen, Häusliches u. gesellschaftliches Leben im XIX Jahrh. — Roeschen, Wander. durch die nördliche Wetterau. — Dalman, Aramäisch-neuhebräisches Wörterbuch zu Targum, Talmud u. Midrasch (nouveau service rendu à la science). — J. Schmitt, Ueber phonet. u. graphische Erschein. im Vulgärgriechischen (petit livre qui contient beaucoup de belles vérités). — Scenicae Rom. poesis fragm. p. O. Ribbeck, I, tragicorum fragm.; II, comicorum fragm. (atteint tout ce qu'un savant est en état de produire dans un travail de longues années, par une étude soignée, un soin persévérant, une critique pénétrante, un don éminent de combinaison). — Nassen, Neue Heine-Funde; Heines Lieder u. Ged. p. Buchheim; Betz, Heine u. Musset. — Hérold, Werthes u. die deutschen Zrini Dramen. — Zimmermann, Oberitalische Plastik im frühen und hohen Mittelalter. — Graesel, Manuel de bibliothéconomie, éd. française revue par l'auteur et considérablement augmentée, trad. J. Laude.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 21 : D. de Grazia, Demostene e i suoi accusatori (mauvais). — E. Klostermann, Die Ueberlieferung der Jeremias Homilien von Origenes. — J. Philoponi de opificio mundi rec. G. Reichardt (donne les meilleures espérances pour la suite de la collection). — G. M. Saragat, Ugo Foscolo e G. Orazio Flacco. — Lexicon Petronianum comp. J. Segebade et E. Lommatsch; R. Fisch, Tarracina-Anxur u. Kaiser Galba im romane des Petronius. — J. V. Prasek, Kambyses u. die Ueberlieferung (à lire). — M. Στεφανίδης, Ἡ ὀρυκτολογία τοῦ Θεοφράστου (savant). — L. Savignoni, Di un bronzetto arcaico dell' acropoli di Atene (beau travail). — J. Führer, Forschungen zur Sicilia sotterranea (1[er] art.) — G. Tropea, Il mito di Crono in Sicilia (rien d'assuré). — N° 22 : Wilamowitz, Bakchylides. — A. v. Velsen, Aristophanis Equitos (réédition soignée). — P. de Nolhac, Le Virgile du Vatican. — H. Eickhoff, Zwei Schriften des Basilius u. Augustinus. — J. Führer, Forschungen zur Sicilia sotterranea. — S. Bonfiglio, Su l'Acropoli Acragantina. — A. C. Emery, The historical present in early Latin. — O. Jäger, Lehrkunst u. Lehrhandwerk.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 22 : W. Warren, A study of

conjunctional temporal clauses in Thukydides. — HAUVETTE, Extraits de Thucydide (beaucoup d'observations justes et fines; mérite notre reconnaissance). — E. CICOTTI, La pace e la guerra nell' antica Atene. — Caesaris de bello civili III, von W. EYMER. — Septem psalmorum paenitentialium uersio elegiaca, a R. J. WALKER.

— N° 23, Verhandlungen der 44. Versammlung deutscher Philologen in Dresden. — Ch. MICHEL, Recueil d'inscriptions grecques (excellent livre fait avec le plus grand soin et qui mérite de trouver l'accueil le plus favorable). — G. M. COLUMBA, Le origini tessaliche del culto di Asklepios (bon, sans rien de neuf). — K. KUCHTNER, Entstehung des Ephorats (beaucoup de résultats), — O. HENKE u. C. WAGENER, Horatius' Werke, I (bon).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 25 Trente-deuxième année 20 JUIN 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Le bibliophile limousin, n° 2, avril 1898 : Alfred LEROUX, La bibliothèque départementale de la Haute-Vienne. — FRAY-FOURNIER, Balzac à Limoges. — Revues limousines, journaux limousins, recueils périodiques, revue des livres.

The Academy, n° 1361 : SAYCE, The early history of the Hebrews. — The Tragedies of Euripides, in English verse, by Arthur S. WAY, vol. III. — Wills, dramatist and painter. — Miss SYKES, Thro' Persia on a side-saddle. — The Jew, the Gipsy and the Dreamer. — Gladstone as critic. — Versions from Hafiz. — Burns and America.

The Athenaeum, n° 3684 : CUNNINGHAM, Western civilization in its economic aspects. — FITZGERALD, Travels in the Coastlands of British. East Africa and the islands of Zanzibar and Pemba.— LITTLE, St Francis of Assisi; Speculum Perfect. p. SABATIER. — FRAZER, Literary history of India ; GOBLET D'ALVIELLA, Ce que l'Inde doit à la Grèce. — A. W. Black. — Henshaw's plot against the Protector (Palgrave). — PAGET, Ambroise Paré and his times. — Königl. Museen zu Berlin, Katalog der oriental, Münzen, Erster Band mit Tafeln, Die Münze der östlichen Chalifen.

Literarisches Centralblatt, n° 22 : HOFFMANS, Apocalypse. — SCHEIBE, Calvins Prädestinationslehre. — RIGOLAGE, Sociologie d'Auguste Comte. — ECKARDT, Alt-Kiel in Wort und Bild. — TROELTSCH, Die Calwer Zeughandlungscompagnie u. ihre Arbeiter (bon). — HEYCK, Bismarck. — WIPPERMANN, Polit.Gesch der Gegenwart. 1897. — RAMIN, Impressions d'Allemagne, 2e éd. — STRACK, Hebräisches Vocabularium, 5e éd. — KRÜGER, Nachträge zur Gesch. der altchristl. Literatur in den ersten drei Jahrhunderten. — Palladii Rutilii Tauri Aemiliani opus agric. p. SCHMITT (cf. le présent numéro). — CLARKE, The Cid Campeador (très recommandable). — DÖRING, Hamlet (étude très fouillée). — BLANCKENBURG, Studien über die Sprache Abraham's a Santa Clara (utile). — DIETRICH, Bibliographie der deutschen Zeitschriftenliteratur, Band I, (méritoire). — Das neue Universitätsgebäude zu Würzburg. — SCHMITZ, Les plafonds peints du musée de Metz. — PETERSILIE, Das öffentliche Unterrichtswesen im deutschen Reiche.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22 : FOERSTER, Die Möglichkeit des Christentums in der modernen Welt. — KLOSTERMANN, Die Ueberlieferung der Jeremia-Homilien des Origenes. — GRUNWALD, Spinoza in Deutschland. — Mittheil. der Gesellschaft für deutsche Erziehungs = und Schulgesch. p. KEHRBACH VII, 1. — KRAUSS, Griech. u. latein. Wörter im Talmud, Midrasch u. Targum (critique et complet). — Studi italiani di filologia classica, V. — HESSELING, Charos (cf. *Revue*, 1897, n° 47). — Altisl. Volksballaden u. andere Volksdichtungen nordischer Vorzeit, trad. WILLATZEN, 2e ed. — Il trattato di vulgari elog. di Dante p. RAJNA (sera utile). — JIRECEK, Unser Reich vor zweitausend Jahren. Unser Reich zur Zeit der Geburt Christi; Karten zur Gesch. des heut. öst. ung. Territoriums. — RUVILLE, Die kaiserl. Politik auf dem Regensb. Reischstag (cf. *Revue*, 1897, n° 22, p. 439). — Geogr. Jahresbericht über Oesterreich, p. SIEGER, I. — MÉTIN, Le socialisme en Angleterre (cf. *Revue*, 1897, n° 46). — CONZE, Pro Pergamo.

Museum, n° 4, Cassius Dio p. BOISSEVAIN, II (Van Herwerden). — ERMATINGER, Die alt. Autochtonensage (Houtsma). — Het Leemen Wagentje, p. VOGEL (Huizinga). — Laurin u. der kleine Rosengarten, p. HOLZ (Boer). — BERNEKER, Die preuss. Sprache (Uhlenbeck). — HESSELING, Charos (Van den Es). — DOMAIER, Die Päpste als Richter über die deutschen Könige (Rogge). — WISOTZKI, Zeitströmungen in der Geographie (Holksta). — Plautus, Captivi, p. BRIX-NIEMEYER (Speyer).

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS
82, RUE BONAPARTE, 82, PARIS.

EN SOUSCRIPTION

LOUIS COURAJOD

LEÇONS

PROFESSÉES A L'ÉCOLE DU LOUVRE

DE 1887 à 1896

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

de MM. Henry LEMONNIER et André MICHEL

3 vol. in-8 carré, de 550 pages environ chacun, prix : 20 fr. net.
Prix porté à 30 francs aussitôt la mise en vente.

I. — ORIGINES DE L'ART ROMAN ET GOTHIQUE
II. — ORIGINES DE LA RENAISSANCE
III. — ORIGINES DE L'ART MODERNE

Quand éclata la nouvelle de la mort de Louis Courajod, enlevé en pleine force à son œuvre, le vœu unanime de ses élèves, auditeurs et lecteurs, à l'étranger comme en France, demanda que ses leçons de l'École du Louvre, où, pendant neuf années, il avait combattu, agité et semé tant d'idées, fussent recueillies dans la mesure du possible et sauvée de l'oubli. Bien souvent ses amis l'avaient pressé de pourvoir lui-même à la rédaction définitive et à la publication de tant de notes qu'il avait accumulées ; mais il ne sut jamais dans l'ardeur inquiète de ses recherches, trouver le temps et le calme nécessaires à un pareil travail. « C'est vous qui vous chargerez de cela après ma mort, » dit-il un jour à l'un des amis qui donnent aujourd'hui leurs soins à cette publication ; « vous me permettrez de prendre à ce sujet des dispositions testamentaires. » La mort l'a surpris avant qu'il ait écrit ses volontés dernières ; mais ces mêmes amis n'ont pas voulu laisser tomber le mandat que son amitié avait projeté de leur confier.

Le dépouillement de ses papiers, mis à leur disposition par sa famille, a prouvé qu'il n'était pas impossible de faire revivre presque en entier cet enseignement si fécond. Un très grand nombre de leçons étaient complètement écrites ; les dossiers de toutes les autres avaient été soigneusement gardés et classés, si bien qu'il a suffi d'élaguer des répétitions inévitables pour rendre au public, souvent dans leur forme personnelle et vivante, *toujours dans leur substance*, sa parole et sa pensée.

LES LEÇONS DE LOUIS COURAJOD comprendront trois volumes correspondant aux trois grandes périodes de l'art qui en firent l'objet.

I. — ORIGINES DE L'ART ROMAN ET GOTHIQUE

État des arts à la fin du IIIe siècle. — Civilisation barbare. — Apparition d'un art nouveau. — Analyse des éléments qui entrèrent dans sa composition : élément gaulois, gallo-romain, latin, byzantin, barbare, arabe. — Époque Mérovingienne. — Époque Carlovingienne. — Aurore des temps romans.

II. — ORIGINES DE LA RENAISSANCE

Histoire de l'art au XIVe siècle. — Étude comparée de cet art en France, en Italie. — Intervention et rôle des artistes septentrionaux. — L'École de Bourgogne, — L'art au XVe siècle. — La pénétration italienne. — La formation de l'École de Touraine.

III. — ORIGINES DE L'ART MODERNE

Origines de l'art académique. — L'influence italienne. — L'art Jésuite. — Le Baroque et le Rococo. — Le monopole académique dans l'Art et dans l'Enseignement. — L'antiquité et le classicisme, de la Renaissance à Le Brun, à David, à Quatremère de Quincy. — Étude des résistances de l'art national français depuis le XVIe siècle. — Quelques sculpteurs des XVIIe et XVIIIe siècles.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 26 Trente-deuxième année 27 JUIN 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Journal américain de philologie, XVIII, 1 : Thomas Dwight Goodell, Dœrpfeld et le théâtre grec. — Benj. Ide Wheeler, La question du grec moderne. — Hamilton Kirk, *Etiam* chez Plaute et Térence. — Lionel Horton Smith., *Haud* et οὐ. — *Comptes rendus*.

— XVIII, 2 : E. P. Morris, Le subjonctif dans Plaute. — Edwin Fay, Conjectures sur Plaute. — E. Riess, Superstitions et croyances populaires dans la Comédie grecque. — I. Emery, De quelques termes de rhétorique. — *Comptes rendus*.

— XVIII, 3 : B. Perrin, L'historiographie grecque. — E. P. Morris, Le subjonctif dans Plaute (suite). — W. Rhys Roberts, Cæcilius de Calacte. — G. L. Hendrickson, Les Epîtres d'Horace. — Charles Knapp, Notes sur Horace. — *Comptes rendus*.

Journal américain de philologie, XIX, 1. E. Washburn Hopkins. Le Bhârata et le Grand Bhârata. — Edgar Johnson Goodspeed, Le papyrus Ayer. Un fragment de mathématiques. — Francis A. Wood. Possibilités sémesiologiques. — Emory B. Lease. *I* nunc et *i* avec un autre impératif. — Dorothy Wilberforce Lyon. *Christe qui lux es et dies*, et ses traductions en allemand, hollandais et anglais. — *Notices* et *comptes rendus*.

The Academy, n° 1362 : Steevens, Egypt in 1898. — Murray of Broughton's Memorials, p. Bell. — Tollemache, Talks with Mr Gladstone. — Hudson, Birds in London. — M. Murray's handbooks. — Ball, The Alpine Guid, the Western Alps. — Black's Guides to Scotland, Cornwall, Devonshire, Surrey, Brighton, Bournemouth, Matlock, Buxton. — M. Grant Allens historical Guides. — Bradshaw, A dictionary of bathing places, new edition. — A guide to Norway. — Cassell's complet pocket-guide to Europe. — The evolution of the Idylls of the King. — The metre of Hafiz (Leaf). — Gladston as critic

The Athenaeum, n° 3685 : Records of the meeting of the exercise of Alford p. Bell ; Historical papers relating to the Jacobite period, p. Allardyce. — The high histories of the Holy Grail, transl. Evans. — Oman, A history of the art of war, II. The middle ages. — American history — Henshaw's plot against the Protector (Gardiner). — Notes from Cambridge. — Loan exhibition of Renaissance art at Berlin. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Realencycl, für protest. Theologie u. Kirche p. Hauck. — Nösgen, Symbolik. — Baldwin, Die Entwick, des Geistes beim Kinde u. bei der Rasse. — R. Reuss, De scriptoribus rerum alsaticarum historicis (très méritoire ; forme un pendant à l'histoire de l'historiographie en Suisse, de G. de Wiss ; renferme le fruit de travaux et d'observations de longues années ; met en œuvre les matériaux avec très grand soin). — Krause, Freiherr von Schraeter, I. — — Willert, Mirabeau. — Cavaignac, La formation de la Prusse contemporaine, II, le ministère de Hardenberg et le soulèvement (cf. *Revue*, n° 14). — Tiedemann, Persönl. Erinner. an Bismarck. — Asadi's neupers. Wörterbuch Lughat-i Furs, p. Horn. — Krauss, Griech. u. latein. Lehnwörter im Talmud, Midrasch u. Targum (instructif). — Elmer, Studies in Latin moods and tenses (réussi en l'ensemble). — Babrii fabulae Aesopeae p. Crusius et C. F. Mueller (très méritoire et très utile). — A. Ludwig, Lope de Vegas Dramen aus dem Karolingischen Sagenkreise (bon). — Storck, Deutsche Litteraturgesch. für das

deutsche Haus. — WEINECK, Knecht Ruprecht u. seine Genossen. — OBERNITZ, Vasari's allgem. Kunstanschauungen auf dem Gebiete der Malerei.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23 : LIETZMANN, Catenen (cf. *Revue*, n° 22). — BÜLOW, Des. Dom. Gundissalinus Schrift von der Unsterbl. der Seele (cf. *Revue*, n° 9). — BAUMGARTNER, Die Philosophie des Alanus de Insulis (cf. *Revue*, n° 9). — KAUFMANN, Die Lehrfreiheit an den deutschen Universitäten im XIX Jahrh. — Braunschw. Bibliographie I, p. ZIMMERMANN. — MEILLET, Le génitif-accusatif en vieux slave (cf. *Revue*, 1897, n° 46). — Hans von ARNIM, Dio von Prusa (remarquable). — W. SCHMID, Die griech. Renaissance in der Römerzeit (répète habilement Lehrs, Rohde, Kaibel, etc.). — PIPER, Die alts. Bibeldichtung (très méritoire). — Edinburg illustrated edition of the poems and songs of Robert Burns complete. — L. M. HARTMANN, Gesch. Italiens im M. A. I. Das italienische Königreich (vaste et louable travail). — ZENKER, Die Wiener Revolution 1848 in ihren sozialen Voraussetzungen und Beziehungen (intéressant). — LEITE DE VASCONCELLOS, Religioes da Lusitania na parte que principalmente se refere a Portugal, I. — HUBERTS, La torture aux Pays-Bas autrichiens (cf. *Revue*, 1897, n° 43). — SCHEURLEER, De Souterliedekens.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : J. NICOLE, Le Laboureur de Ménandre ; B. P. GRENFELL and A. S. HUNT, Menander's Γεωργός (la publication du fac-simile annule l'édition princeps). — C. H. KINDERMANN, De Aeneassage en de Aeneïs. — H. J. WHITE, Old-Latin biblical texts, IV (bon). — K. BURESCH, Aus Lydien (assure à l'auteur défunt un souvenir reconnaissant). — Von REBER, Die phrygischen Felsendenkmäler (excellentes figures). — C. P. TIELE, Geschichte der Religion im Altertum.

— N° 24 : L. MALLINGER, Médée (intéressant). — Laurentii Lydi liber de ostentis ed. C. WACHSMUTH (excellent). — E. ROHDE, Psyche (nouvelle édition qui témoigne en faveur du livre). — J. M. SUNDÉN, De tribunicia potestate a Sulla imminuta. — CORTON, Un édifice de Dougga en forme de temple phénicien ; La sépulture à enceinte de Tunisie. — Aegyptiaca, Festschrift für Georg Ebers. — Th. BIRT, Sprach man avrum oder aurum? (important).

— N° 215 : A. LUDWICH, Ueber Homercitate aus der Zeit von Aristarch bis Didymos (intéressant à divers titres). — F. SUSEMIHL, Neue platonische Forschungen. — Caesaris commentarii ex rec. B. KUEBLER, III, 2 (bon point de départ pour la critique). — B. PERRIN, The Ethics and Amenities of Greek historiography. — G. T. HILL, Sources for Greek history between the Persian and Peloponnesian Wars. — SCHEIL u. EISENLOHR, Ein altbabylonischer Feldplan.— C. TORR, On portraits of Christ. — H. LATTMANN, De coniunctiuo latino (important). — L. ADAM, Homer der Erzieher der Griechen.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 24 : O. HOFFMANN, Die griechischen Dialekte, III (durable, malgré des vues contestables). — Theophrasts Charaktere, von der philolog. Gesellschaft zu Leipzig (considérable). — PERRON, Bemerkungen zu Philodems Oeconomicus (bon). — Caesaris Bellum gallicum, ausgewählt von W HAELLINGK. — E. STAMPINI, Il codice Torinese di Lucano. — W. M. LINDSAY, Die lat. Sprache, übers. von Hans NOHL.

— N° 25 : M. BOLLING, The participle in Hesiod (bonne contribution

à l'étude de la grammaire historique]. — Anthologia lyrica ed. Hiller, em. O. Crusius. — Bacchylides, by G. Kenyon — U. von Wilamowitz, Bakchylides. — W. Smyth, Mute and liquid in Greek melic poetry. — O. Birke, De particularum μή et οὐ usu Polybiano Dionysiaco Diodoreo Straboniano (soigné). — C. Torr, On portraits of Christ in the Br. Museum (prend une base incertaine pour établir une chronologie). — R. Pappritz, Anleitung zum Studium der kl. Philologie. — Deutscher Universitätskalender.

Atene e Roma, n° 3 : E. Loewy, Il teatro greco secondo gli studi recenti. — L. A. Milani, Due contributi alla storia della ceramica e dell'arte plastica d'ell'Italia antica. — Recensioni. — Atti della Società.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XLVI.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLVI

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1898

ANNÉE 1898

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages
Abydos (Fouilles d')	469
Académie américaine de science politique, publications (Ch. Seignobos)	16
ACHELIS, Études sur Hippolyte (P. Lejay)	7
Actes des Apôtres	403
ADDIS, Documents de l'Hexateuque (J. S.)	186
Aegyptiaca	1
Affo	260
AGAHD, Les antiquités divines de Varron	104
Aiguillon (duc d')	459
ALEXANDRE, Le Musée de la Conversation, 3e éd. (Gaston Raynaud)	241
Alger au XVIIIe siècle	457
ALTMANN, Documents sur l'histoire de la constitution allemande (A. C.)	269
AMÉLINEAU, Les Fouilles d'Abydos (G. Maspero)	469
Amérique (Une campagne contre l'Église d'). A. Loisy	185
Anglès (Robert), Le traité du Quadrant	126
Anthologie grecque	4
APOSTOLIDÈS, L'hellénisme égyptien (My)	85
Apôtres (Actes apocryphes des), II, 1, p. BONNET (Paul Lejay)	403
ARGONDIZZA, Le voyage de Don Casciaro (E. Legrand)	468
Aristote, Poétique, p. BYWATER (My)	164
Aristote, parva Naturalia, p. BIEHL (My)	437
Augustin (saint), Confessions	405
Augustin (saint) en Angleterre	445
AULARD, Études et leçons sur la Révolution française, II (Et. Charavay)	119
AULARD, Paris pendant la réaction thermidorienne (A. C)	268
Autriche (l') en 1813	462
Avellane (collection), II	405

pages
Babrius, p. Crusius (My). 206
Bacchylide 502
Baedeker, Égypte, manuel du voyageur (G. Maspero) 497
Baldensperger (W.), Le prologue du quatrième Évangile (C. D.). 276
Bapst, Le maréchal Canrobert (A. C.) 351
Bartels, Hauptmann (A. C) 352
Bates, Les cinq tribus ajoutées à celles de Clisthène (Am. Hauvette). 317
Bayer (J.), Histoire de la littérature dramatique hongroise (J. Kont) 304
Bechtel, Les sobriquets grecs devenus noms propres (A. Martin). 380
Becker (P. A.), Le cycle de Guillaume d'Orange (Ov. Densusianu). 326
Becker, Un humaniste au XVIe siècle, Loys Le Roy (J. Flach). 153
Bedjan, Le Paradis des Pères (J.-B. Ch.) 167
Behaghel, La syntaxe de l'Heliand (V. Henry). 403
Bellaigue, Études musicales (J. Combarieu).. 116
Beloch, Histoire grecque, II (Am. Hauvette). 339
Berenson, Les peintres de la Renaissance dans l'Italie centrale (S. Reinach). 308
Bergk, Anthologie grecque. 4
Bernoulli, Chroniques de Bâle, V (R.). 450
Bertha (A. de), La constitution hongroise (J. K.) 491
Bertrand (Louis), La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (Raoul Rosières). 133
Besson, Gœthe, sa sœur, ses amies (A. C.). 78
— Le Trompette de Säkkingen (A. C.). 78
Bettelheim, Acta diurna (E. H. Bloch) 336
Beyerlé, Les membres des conseils de Constance (R.). 38
Bibliothèques et bibliothécaires. 260
Bibliothèque nationale, catalogue de ses manuscrits (C. D.) 415
Biehl, Édition des Parva Naturalia. 437
Bismarck, Mémoires, tome I, p. Busch (A. C.). 412
Blass, Édition de Bacchylide (My). 502
— L'éloquence attique, III, 2 (Am. Hauvette). 339
Blaydes, L'Agamemnon d'Eschyle (A. Martin). 359
— Adversaria (A. Martin). 359
Boer, Les négociations entre l'Espagne et les Pays-Bas, 1632-1633 (R.). 39
Boilly. 492
Boissonnade, Correspondance de Thibaudeau (Et. Charavay). 118
Bolling, Le participe dans Hésiode (My). 143
Bonnefon, Souvenirs et mémoires, I (A. C.). 136

pages

Bonus, Perino, Schian, L'homme moderne et le christianisme (A. Loisy) . . . 188
Bordeaux (Les épées de) . . . 515
Borgius, L'Unité polonaise (R.) . . . 433
Boule et Farges, Le Cantal (A. C.) . . . 79
Boulvé, De l'hellénisme chez Fénelon (R. Rosières) . . . 343
Bourdery et Lachenaud, Léonard Limousin, peintre de portraits (N. S.) . . . 354
Brandrud, Le chapitre luthérien de Stavanger (R.) . . . 38
Brandt, Édition de Lactance (P. Lejay) . . . 438
Bréal, Deux études sur Gœthe (A. C.) . . . 31
Breul, L'enseignement des langues vivantes (E.-H. Bloch) . . . 519
Brock, Questions de grammaire (P. L.) . . . 77
Bruchmann, Poétique (H. L.) . . . 392
Brun, La Fronde dans le Soissonnais (A. C.) . . . 267
Brunel, Édition de la Lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles (E. Ritter) . . . 283
Brunetière, Manuel de l'histoire de la littérature française (C. Stryienski) . . . 33
Bruns, Polybe et Tite Live (Am. Hauvette) . . . 338
Bruston, Ignace d'Antioche, ses épîtres, sa vie, sa théologie (P. Lejay) . . . 389
— Les paroles de Jésus récemment découvertes en Egypte (A. L.) . . . 245
Brutails, Lettre sur les épées de Bordeaux . . . 515
Burn, Un manuscrit relatif à Philastrius. (P. L.) . . . 416

Cabanès, Le cabinet secret de l'histoire (A. C.) . . . 27
Cadoux, Le Collège Chaptal (R.) . . . 40
Calais (siège de) . . . 365
Campello della Spina, Les apologistes et les détracteurs de Machiavel (N.) . . . 434
Camus (J.), La venue en France de Valentine Visconti (C. Enlart) . . . 130
Canrobert . . . 351
Cantarelli, Les écrits latins d'Adrien (E. T.) . . . 77
Capart, Les origines de l'Égypte (G. Maspero) . . . 474
Carol, Chez les Hovas au pays rouge (B. Auerbach) . . . 413
Carré (H.), Correspondance de Thibaudeau (Et. Charavay) . . 118
Cart (W.), Précis d'histoire de la littérature allemande (E.-H. Bloch) . . . 511
Cartault, La flexion dans Lucrèce . . . 412
Cesar, Guerre civile, p. Holder (Ém. Thomas) . . . 201
Cesareo, Les poésies vulgaires de Pétrarque (P. N.) . . . 409
Champollion inconnu . . . 42

pages

Chantepie de la Saussaye, La science des religions et la foi religieuse (Alfred Loisy). 188
Cherfils, Un essai de religion scientifique (M. Vernes). . . . 145
Chine (Histoire de). 377
Christ, Éditions de Tacite de Joh. Müller (E. T.). 433
Christ, Histoire de la littérature grecque, 3e éd. (Am. Hauvette) 317
Cicéron, Lettres à Atticus, II, p. Pretor (Em. T.) 204
Cock, Citations bibliques en ancien anglais (C. Stryienski). .. 15
Colomb, Campagne de César contre Arioviste (P. L.) 433
Columba, Bacchylide (My). 502
Conybeare, La Clef de la Vérité (A. Meillet). 169
— Le dialogue d'Athanase et de Zachée (M. D.). 444
Cordier (H.), Molière jugé par Stendhal (C. Stryienski.). . . 230
Cottin, Toulon et les Anglais en 1793 (A. C.). 410
Courson (comtesse de), La persécution des catholiques en Angleterre, un complot sous Charles II (Jules Lecoq). . .. 434
Cratévas. 250
Crécy (bataille de). 365
Crusius, Anthologie grecque (My). 4
Cunéiforme (écriture), son origine. 417
Cunningham, La civilisation antique de l'Occident (B. A.). . . 82
Dalman, Les paroles de Jésus, I (Alfred Loisy) 484
Davout. 27
Debidour, Histoire des rapports de l'Église et de l'État de France (Ch. Seignobos).. 98
Delaporte, Pastels et figurines (R. Rosières). 213
Del Balzo, Dante (P. N.). 518
Delisle (L.), Un manuscrit de l'église de Lyon du temps de Charlemagne (L.-H. L.). 247
Demmer, Manuel d'histoire ecclésiastique (A. B.). 486
Demoulin, Les collegia juvenum dans l'empire romain (J. Toutain). 194
Des Marez, La propriété foncière en Flandre (Fr. Funck-Brentano). 170
Despiques, Notre pays meusien (A. C.). 435
Desrousseaux, Les poèmes de Bacchylide, traduits du grec (My) 502
Diels, Les poèmes d'Empédocle (J. Bidez).. 221
Dorveaux, Le miroir des apothicaires et l'Antidotaire Nicolas (Ch. J.). 207
Du Mesnil, Madagascar, Homère et la question mycénienne (S. R.). 379
Dupont, Un poète philosophe au commencement du xviiie siècle, Houdart de la Motte (R. Rosières). 346

pages

Durant-Lapie, Saint-Amant (Raoul Rosières). 369
Dziatzko, Contributions à la connaissance des livres et bibliothèques, 3-4 (A. Fécamp). 262
— Le Phormion de Térence (Émile Thomas). 361
Ebers (Travaux offerts par ses élèves à) 1
Ehrhardt, L'éthique de Jésus (M. Vernes). 127
Eichler, La science des bibliothèques (A. Fécamp) 262
Eichthal (d'), Poèmes choisis de Bacchylide (My). 502
Élisa Bonaparte. 26
Emery, Le présent historique en ancien latin (Paul Lejay) . . 86
Ératosthène, Catastérismes, p. Olivieri (My) 67
Eschyle, Agamemnon 359
Espinas, La philosophie sociale du xviii[e] siècle et la Révolution française (André Lichtenberger). 256
Euripide, Alceste. 491
Euripide, Électre, Ion, Hélène, Le Cyclope, Iphigénie en Tauride, p. Wecklein (Albert Martin) 499
Fagnan, Alger au xviii[e] siècle par Venture de Paradis (C. Sonneck) 457
Fagniez, Documents sur l'histoire de l'industrie et du commerce en France (Fr. Funck-Brentano) 170
Fénelon (De l'hellénisme chez). 343
Ferenczi, Histoire du théâtre de Koloszvar (J. Kont). 304
Ferguson, Les secrétaires athéniens (A. M.). 494
Ferrotin, L'abbaye de Silos (Alfred Morel-Fatio) 46
Festa, Edition de Bacchylide (My) 502
Filastrius, p. Marx (P. Lejay). 12
Filsjean, Antoine-Pierre I[er] de Grammont (R.) 434
Fiske, Collection dantesque de la Cornell University (A. Pératé) 267
Foncin, Les pays de France, projet de fédéralisme administratif (A. C.) 513
Fontaine (L.), Édition de la lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles (E. Ritter). 282
Fourier (Pierre) 303
Fournier (M.), Les collections canoniques attribuées à Yves de Chartres (L.-H. Labande). 229
François de Sales 24
Friedrich (G.), Tibulle et Lygdamus (E. T.). 246
Fries, Les histoires d'Israël (A. Loisy) 188
Funck-Brentano, Légendes et archives de la Bastille (A. C.) 53
Fuochi, L'étymologie des noms propres dans les tragiques grecs (A. M.). 494
Furtwaengler, Les temples de l'Acropole (S. Reinach). . . . 298
— et Urlichs, Monuments de la sculpture grecque et ro-

pages
maine (S. Reinach) 300
Gauthier (F.-E.), Arany-Petöfi (J. K.). 138
Geffcken (G.), Études sur Ménandre (My) 420
Geffroy, Études italiennes (P. N.). 78
Gelzer, Hilgenfeld, Cuntz, Listes des Pères de Nicée (P. L.) 487
Gering, Aventures islandaises (V. H.) 14
Gilbert (W.), Édition de Martial (E. T.) 246
Giles, Dictionnaire biographique chinois (Ed. C.). 398
Girard (Paul-Frédéric), Manuel élémentaire de droit romain (Édouard Beaudouin). 195
Giraud (J.-B.), Documents pour servir à l'histoire de l'ornement au moyen âge et à la Renaissance (H. S.) 353
Gœthe. 350
Golubovich, Les supérieurs franciscains de Terre-Sainte (R.). 36
Golz, La comtesse palatine Geneviève (A. C.). 79
Gosse, Précis de la littérature anglaise moderne (E. L.) 16
Gosset, Les billets de la caisse patriotique de Reims (A. C.). 268
Gottsched. 344
Goussen, Marius Sadhona (J.-B. Ch.). 42
Graesel, Manuel de bibliothéconomie (A. Fécamp). 260
Grandmaison (G. de), Un demi-siècle de Souvenirs (A. C.) . . 349
Grasso, Une erreur de Frontin (T.) 372
— L'Insula Allobroge (T.). 372
Gray, éd. Tovey (C. S.). 332
Guelliot, Les musées d'antiquités et d'ethnographie scandinaves (A. C.). 269
Guillon (E.), Nos écrivains militaires, I (A. C.). 348
Gumplowicz, Deux essais (L. L.) 467
Günther, Collection Avellane, II (P. L.). 405
Hahn (Ed.), Demeter et Baubo (S. Reinach). 161
Haller, Jovinien (P. Lejay). 9
Hamerling. 293
Hardy, Histoire religieuse de l'Inde (V. Henry). 357
Harmand, Brébeuf (R. Rosières). 158
Harnack (A), Histoire des dogmes, 3e éd. (C. D.) 487
Harrent, Les Ecoles d'Antioche (J.-B. Ch.). 45
Harrisse, Boilly (Jules Rais) 492
Hauler, Le Phormion de Térence, 3e éd. (Émile Thomas) . . 361
Hauptmann. 352
Hayley, L'Alceste d'Euripide (A. Martin). 491
Heusler, Aventures islandaises (V. H.). 14
Hiller, Anthologie grecque. 4
Hippolyte (saint). 7
Holm, Histoire de la Sicile dans l'antiquité (Am. Hauvette). . 340
Holtzheuer, Christologie (C. D.). 276

pages
HOLTZMANN, L'époque du Nouveau Testament (M. Vernes). . 143
HORN, Saint-Étienne, roi de Hongrie (J. Kont). 489
HOURST, Sur le Niger et au pays des Touaregs (B. A.). 233
Hova (les). 413
HUBBE-SCHLEIDEN, Jésus bouddhiste (M. Vernes). 145
HUDE, Édition de Thucydide, I (Am. Hauvette). 101
HUEGEL (von), La méthode historique et les documents de l'Hexateuque (C. D.). 276
HUISMAN, Chronique strasbourgeoise (A.). 467
Ignace d'Antioche. 389
IMMICH, Préliminaires à la guerre du Palatinat (R.). 130
IMRE, Études littéraires (J. K.). 137
Inscription de Patras. 246
ISSLEIB, Maurice de Saxe prince protestant (A. C.). 374
JADART, Bibliographie historique et archéologique des Ardennes (A. C.). 269
JENSEN, Hittites et Arméniens (A. Meillet). 141
Jérôme (saint). 373
JESPERSEN, Phonétique (V. N.). 266
Jésus (Compagnie de), ses origines. 451
JOB, Traduction des Nouvelles études de mythologie, de Max Müller. 508
Jovinien 9
JOVY, Bossuet, prieur de Gassicourt (G. L.-G.). 496
— J.-J. Rousseau à Grenoble en 1768. (A. C.). 136
JULICHER, Introduction au Nouveau Testament (M. Vernes). 143
JUNCKER, La rébellion polonaise 1846-1848. 39
KALBFLEISCH, Le logique de Galien (My). 125
KALKOFF, Rapports de la diète de Worms (R.). 37
KANNENBERG, Les trésors de la nature en Asie-Mineure (Ch. J.). 192
KARL (W. A.), La première épître de saint Jean (C. D.). . . . 276
KARST, Manfred, I (R.). 495
KEMKE, Patrick Young, bibliothécaire de Charles I (R.). . . 455
KERATRY (comte de), Petits mémoires (A. C.). 371
KINARD, Les homélies de saint Wulfstan (J. L.). 247
KLETTE, Herrgot et Filelfe (E. J.). 152
KLOSTERMANN, Les homélies d'Origène sur Jérémie (P. Lejay). 7
KLUGE et LUTZ, Glossaire d'étymologie anglaise (J. L.). . . . 247
KNOELL, Confessions de saint Augustin (P. L.). 405
KOCH (A.), Commentaire de l'Odyssée (My). 245
KOMAROMY, Recherches sur l'histoire des Haidouks libres (J. K.). 270
KREYENBÜHL, La réforme de l'Église (M. Vernes). 127
LA BARRE DE NANTEUIL, L'Orient et l'Europe (B. A.). 435
LA BRIÈRE, Champollion inconnu (G. Maspero). 42
Lactance. 438

pages

Lafenestre et Richtenberger, La peinture en Hollande (L. de Curzon) 237
— (André Pératé) 335
La Ferrière (H. de), Deux romans d'aventure au XVI[e] siècle (H. Hauser) 368
Lahargou, Édition de la lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles (E. Ritter) 283
Lami, Dictionnaire des sculpteurs de l'École française (H. Lemonnier) 280
La Motte (Houdart de) 346
Lange (Édouard), Les travaux sur Thucydide (Am. Hauvette). 101, 318
Langlois (Ch. M.), Formulaires de lettres du XII[e], du XIII[e] et du XIV[e] siècles (L.-H. Labande) 228
Largent, Saint Jérome (M. D.) 373
La Rocca, Sextus Pompée (J. Toutain) 35
Larroumet, Racine (R. Rosières) 212
Laubmann et Brandt, Édition de Lactance (P. Lejay) 438
Lea, Histoire de la confession et des indulgences dans l'Église catholique, I-III (Manuel Dohl) 319
Le Breton, L'Aulularia de Plaute (P. T.) 517
Lefranc, Les idées religieuses de Marguerite de Navarre (H. Hauser) 252
Lesca, Notes et lectures (Ch. Dejob) 396
Letteron, Registre du Comité supérieur (A. C.) 51
Lévi (A), Les suffixes sigmatiques grecs (V. Henry) 359
Lévi (Israel), L'Ecclésiaste (R. D.) 81
Lévy (Benoît), L'architecture religieuse (C. Enlart) 128
Lewis, Versification anglaise (Em. Legouis) 22
Lichtenberger (Henri), Richard Wagner poète et penseur (A. Ehrhard) 74
— La philosophie de Nietzsche (A. Ehrhard) 178
Limosin (Léonard) 354
Lindberg, Grammaire comparée des langues sémitiques (J.-B. Chabot) 217
Litzmann, Le drame allemand (A F.) 114
Lobstein, Dogmatique protestante (M. Vernes) 127
Loforte Randi, Montaigne, Emerson, Amiel (Ch. Dejob) . . 395
Lot, Les Celtes (S. R.) 415
Loyola 451
Luchaire, Mélanges d'histoire du moyen âge (K.-H. Labande) 227
Luckwaldt, L'Autriche en 1813 (R.) 462
Lucrèce 381, 442
Lüders, Traduction des nouvelles études de mythologie de Max Müller 508
Lumbroso (A.), Brochures sur la période napoléonienne (A. C.) 374

pages
— Muratiana (Ch. Dejob). 100
Lydus, De Ostentis (My) 21
MACGOWAN, Histoire de Chine (Ed. Chavannes). 377
MACHERINI, L'art à Citta del Castello (N.). 434
Madagascar et Homère 379
MAIGRON, Le roman historique à l'époque romantique, essai sur l'influence de Walter Scott (R. Rosières) 464
MALO (Ch.), Les champs de bataille de la France (A. C) . . . 519
MALVERT, Science et religion (M. Vernes). 145
Manfred, 1250-1258. 495
MANITIUS, Index de l'Archiv de lexicographie latine (P. L.).. 335
Marguerite de Navarre. 252
MARION, La Bretagne et le duc d'Aiguillon (R.).. 459
MARMOTTAN, Élisa Bonaparte (A. C.). 26
Maroc (Bibliographie du). 364
Marquant (le dragon) 394
MARTIN et LIENHART, Dictionnaire des dialectes alsaciens, III (V. Henry). 112
— IV (V. Henry)... 407
MARUCCHI, Les obélisques égyptiens de Rome (G. Maspero). . 498
MARX, Filastrius (P. Lejay) 12
MASON, Saint Augustin en Angleterre (J. Loth). 445
Mathilde (l'impératrice) 447
MATYAS, Une expédition hongroise en Allemagne (J. K.). . . . 269
MAZEL, La synergie sociale (E. d'Eichthal). 432
Ménandre. 420
MÉNÉGOZ, La théologie de l'Épître aux Hébreux (M. Vernes). . 143
MEYER (A.), Les travaux sur le christianisme primitif (A. Loisy). 188
MEYER (P.), Un légendier français du XIII^e^ siècle et Les Corrogationes Promethei d'Alexandre Neckam (H.-L.-H. Labande). 211
MICHEL (Henry), Le quarantième fauteuil (R. Rosières). . . . 213
MILANI, Le Musée topographique de l'Étrurie (S. Reinach). . 90
MODESTOV, L'origine des Sicules (A. Meillet). 245
MODONA, Affo (Ch. Dejob) 260
MORATI (A. de), Procès-verbal des États de Corse I-III (A. C.). 51
MORF, Histoire de la littérature française moderne, I. (Paul Gautier). 409
MORRIS, Études sur Gœthe (A. C.). 350
MULLER (Hermann), Les origines de la compagnie de Jésus, Ignace et Lainez (R.). 451
MULLER (P. L.) et DIEGERICK, Documents sur le duc d'Anjou et les Pays-Bas, IV (R.). 157
MÜLLER (Franz), Annotations de Herbst sur Thucydide

pages
(Am. Hauvette) 101
Müller (Lucien), Troisième édition d'Horace (P. L.) 372
Müller (Max), Nouvelles études de mythologie (A. Pommier). 508
Müller (Michel), Questions critiques sur les tragédies de Sénèque (E. T.) 372
Musée de Berlin, Documents égyptiens, II, 1 9. (H. G.) . . . 498
Nerlinger, Le surnom de Maiselocker donné aux Strasbourgeois ; — État du château de Thann (R.) 495
Nestle, Édition du Nouveau Testament (J. S.) 186
Nicée (Pères de), leur liste 487
Niederlé, Les travaux relatifs à l'antiquité slave (Louis Leger). 272
Niese, Manuel d'histoire romaine (Ch. Seignobos) 5
Nietzsche 178
Norden (Éd.), La prose antique (A. Martin) 401
Norden, (W.), La quatrième croisade (N. Jorga) 341
Novakovitch, Code de l'empereur Douchan 355
Olivieri, Les Catastérismes d'Eratosthène (My) 67
Origène, ses homélies sur Jérémie 7
Ott, La morale chrétienne (M. Vernes) 145
Palacky, Mémorial de son premier centenaire (L. L.) 271
Papamarkou, Les livres de lecture des écoles grecques (My) . . 166
Paris (Gaston), Coquillart (A. Jeanroy) 68
— Les aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux (A. C.). 517
Pariset et Vallée, Carnet d'étapes du dragon Marquant (A. C.) 394
Paton, Anthologie critique grecque (My) 420
Pekar, Esthétique positive (Bela Lazar) 239
Pellegrini, Pétrarque (P. N.) 331
Pellissier (G.). Études de littérature contemporaine (R Rosières) 213
Penniman, La Guerre des théâtres (Jules Lecoq) 336
Perrone et Rinonapoli, Niobe (P. Decharme) 399
Pétrarque 409, 518
Petrie, Deshasheh (G. Maspero) 61
— Six temples de Thèbes (G. Maspero) 478
Pfister, (A.) Le camp des alliés en 1814 et en 1815 (A. C.) . . 29
Pfister (Ch.), Les Mémoires du comte de Brassac (R.) 456
— Catherine de Lorraine (R.) 456
— Les derniers vestiges des remparts de Nancy (R.) 456
Philoponos, La création du monde, p. Reichardt (My) 3
P.chler, Les rapports de l'Autriche avec la France sous Joseph II (J. K.) 160
Pierre de Dace, Vie de Christine de Stumbele, p. Paulson, II (L.-H. Labande) 210
Pineau, Les vieux chants populaires scandinaves (V. Henry). 93

pages
Pinet, Ecrivains et penseurs polytechniciens (R. Rosières) . . 213
Pingaud, Saint Pierre Fourier (A.)................. 303
Pinza, La conservation des crânes humains (S. Reinach).... 121
Playfair et Brown, Bibliographie du Maroc (R. C.)..... 364
Pognon, Inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir (J.-B. Ch.)......................... 43
Poirée, Le sens commun (M. Vernes)................ 145
Polignac (M. de), La migration de l'âme, de Mlle Minka de Czobel (J. K.)......................... 139
Pometti, La marine italienne. — Savonarole (Ch. Dejob). .. 68
Portugais (les), leurs travaux nautiques................ 421
Prague (Exposition de)...................... 271
Preuschen, Palladius et Rufinus (J.-B. Ch.)............ 167
Rabenlechner, Hamerling, I (E.-H. Bloch)............ 293
Rade, La religion dans la vie moderne (A. Loisy)........ 188
Rado, La constitution hongroise (J. Kont)............ 491
Rasi, Le codex Bernensis....................... 363
— Les acrostisches de l'Iliade latine (P. Lejay)........... 507
Rebière, Les savants modernes, leur vie et leurs travaux (A. C.)......................... 435
Reichardt, La création du monde de Philoponos....... 3
Reinach (Sal.), Répertoire de la statuaire grecque et romaine (H. Lechat)......................... 219
Reinach (Théodore), Poèmes choisis de Bacchylide (My) .. . 502
Resch, Les Logia de Jésus (Alfred Loisy).............. 484
Reuss (Rod.), L'Alsace au xviie siècle, I (G. Pariset)...... 427
— Ephémérides de Jacques de Gottesheim (A. C.)....... 518
— La chronique strasbourgeoise du peintre J.-J. Walter pour les années 1672-1676 (A. C.)................ 343
Revue de philologie hongroise..................... 139
Ribbeck, Poésie latine, I, trad. Sakellaropoulos (My)..... 123
Ribera, Le Justicia d'Aragon (H. Léonardon) 48
Richter (Gustave), Annales de l'empire allemand, III, 2 (R.) 110
Riecks, Léon XIII et le culte de Satan............. 40
Ritschl (A), Essais (M. Vernes)................ 127
Robert (C.), Les joueuses d'osselets d'Alexandros (S. R.)... 297
Robinet de Cléry, Les îles normandes (B. A.)......... 252
Robinson (James Harvey), Pétrarque (P. N.)........... 518
Roersch, Correspondance de Loaeus, abbé d'Eversham (A.) . 416
Roessler, L'impératrice Mathilde (R.)............... 447
Rossi (V.), Le quattrocento (P. N.)................ 331
Rougé (de), Monuments des deux premières dynasties (G. Maspero)......................... 474
Rousseau (J.-J.), Lettre sur les spectacles............ 282
Sabbadini, Études latines (P. N.)................. 78

pages
SACHAU, Le droit schaffiite (J.-B. C.) 337
Sadhona. 42
SAGHER (Em. de), Les archives communales d'Ypres (Des Marez). 373
SAGNIER, Les épées de bronze du musée Calvet (X.) 247
Saint Amant. 369
SAINT CLAIR, Les mythes égyptiens (G. Maspero). 2
SAKELLAROPOULOS, Traduction de la poésie latine de Ribbeck (My). 123
— Lettre de M. Sakellaropoulos et réponse de M. My. 265
Salamon (abbé de), Correspondance secrète avec le cardinal de Zalada (A. C.). 349
SANCTIS (de), Écrits divers inédits ou rares, p. CROCE (Ch. Dejob). 394
Savonarole. 251
SCHANZ, Histoire de la littérature romaine (Em. Thomas) . . 383
SCHIFF, Nicolas V (R.). 36
SCHILLER (Œuvres de), p. BELLERMANN (A. C.). 374
SCHIRMACHER, Voltaire (P. Gautier) 333
SCHJOTT, Questions scientifiques modernes (A. F.) 187
SCHMID (G.), Noms de poissons et d'oiseaux chez les Latins (My). 122
SCHOENBACH, Le christianisme dans l'ancienne poésie allemande (A. C.). 319
SCHROEDER (H.), Lucrèce et Thucydide (Em. Thomas). 381
SCHURÉ, Sanctuaires d'Orient (G. Maspero). 41
SELL, Le développement de l'Église catholique au XIX[e] siècle (A. Loisy). 188
SENTENACH, La langue et la littérature sanscrites (V. H.). . . 399
SEPET, Les maîtres de la poésie française. 248
SIEBERT, Histoire de la philosophie allemande contemporaine (C.). 436
SINGER, Le Livre des Jubilés, I (J. S.). 186
SINNATAMBY, Letchimey, nouvelle singhalaise (V. H.) 398
Société pharmaceutique de Berlin, Rapports, VIII, I (Ch. J.) 294
SPIEGELBERG, La nouvelle en Égypte (G. Maspero). 497
STEIN (H.), Manuel de bibliographie générale (H. de Curzon) 242
STROMP, Apaczai (J. Kont.). 278
STROWSKI, Saint François de Sales (Ch. Dejob). 24
STUMME, Contes et poèmes de Tripoli (C. C.-G.) 249
Susemihl, articles qui lui sont offerts (My) 418
Tacite, Agricola, p. FURNEAUX (E. T.) 205
TANNERY (P.), Le Quadrant de Robert Anglès (My). 126
Tasse, Rime, p. SOLERTI (P. de Nolhac) 177
Térence, Phormion. 360

pages
Teste, Notes d'histoire contemporaine (Casimir Stryienski). . 334
Thèbes (temples de) 478
Théophraste, Caractères, p. Immisch, Cichorius, etc. (My). . . 102
Thibeaudeau, sa correspondance 118
Thomas de Monmouth, Vie et miracles de Guillaume de Norwich, p. Jessop et James (A. Molinier). 109
Thoroddsen, Histoire de la géographie islandaise (B. A.). . . 60
Thucydide 101, 162, 381
Thureau-Dangin (Fr.), Origine de l'écriture cunéiforme (A. L.) 417
Torr, Deux portraits du Christ (J.-B. Ch.). 44
Toulon en 1793. 410
Tourneux, Sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française (A. C.). 79
Tovey, Édition des poèmes anglais de Gray (C. S.) 332
Tripoli (contes et poèmes de). 249
Tuxen, L'empereur Tibère (J. Toutain). 223
Uhl, Le portrait d'Arminius (A. C.). 78
Uhlenbeck, Lexique étymologique du sanscrit (J. Vendryès). 273
Vallée et Pariset, Carnet d'étapes du dragon Marquant (A. C.). 394
Varron, Antiquités divines, p. Agahd (P. Lejay). 104
Venture de Paradis, Notes sur Alger. 457
Veyssier, L'enseignement des langues vivantes (L. Roustan). 58
Vietor, La prononciation de l'allemand écrit (A. Bauer). . . 467
Vigier, Davout (A. C.). 27
Villari et Casanova, Savonarole (P. N.). 251
Vinkler, Castruccio Castracani (R.). 37
Vinson, Bibliographie de la langue basque (S. R.). 92
Viterbo (Sousa), Travaux nautiques des Portugais aux xvi[e] et xvii[e] siècles, I (H. Harrisse). 421
Vitry-le-François, Mémoires de la Société de cette ville, tome XVIII. 267
Vivona, Le quatrième livre de l'Énéide (E. Thomas). . . . 363
Voelter, Le problème de l'Apocalypse (M. Vernes). 143
Voltaire. 333
Wachsmuth, Lydus, De Ostentis (My). 21
Wagner (Richard). 74
Walter Scott, son influence. 464
Waniek, Gottsched et la littérature de son temps (A. C.). . . 344
Warren, Les propositions temporelles dans Thucydide (My). 162
Watrigant, La genèse des Exercices de saint Ignace de Loyola (R.). 451
Wecklein, Édition d'Euripide. 499
Wellmann, Cratévas (Ch. J.). 250
Wiegand, Les archives d'Alsace (A.). 467

pages

WINCKELMANN, Correspondance politique de la ville de Strasbourg au temps de la Réforme, II-III (R.). 95
WITKOWSKI, Les papyrus des Lagides (My). 164
WROTTESLEY, Crécy et Calais (Ch. Bémont). 365
WUNSCH, Les inscriptions séthianiques (C. Jullian) 108
YATAVARA, Un iataka bouddhique (V. H.). 398
Young (Patrick) 455
ZACCHETTI, Huit Laudes (A. Pératé). 267
ZACHARIAE, La lexicographie indienne (L. Finot). 219
ZEDLER, La bibliothèque de l'Université de Marbourg (A. Fécamp). 262
ZEISSBERG (H. de), Un registre de Barcelone contenant des lettres du roi Jacques II d'Aragon (R.). 495
ZELLER (B), Marie de Médicis chef du conseil (G. Syveton). . 69
ZIMMERN, Grammaire comparée des langues sémitiques (J.-B. Ch.). 217
ZIVY, Le treize vendémiaire an IV (A. C). 371

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue de la Société des Etudes historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'hstoire littéraire de la France.
Revue historique
Revue rétrospective
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Litteraturzeitung.
Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Musée belge.
Revue de l'instruction publiqne (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 4 juillet — 1898

Aegyptiaca, travaux offerts à George Ebers par ses élèves. — SAINT-CLAIR, Les mythes égyptiens. — Philoponos, La création du monde, p. REICHARDT.—Bergk-Hiller, Anthologie lyrique grecque, p. CRUSIUS. — NIESE, Manuel d'histoire romaine. — KLOSTERMANN, Les homélies d'Origène sur Jérémie. — ACHELIS, Études sur Hippolyte. — HALLER, Jovinien. — Filastrius, p. MARX. — Aventures islandaises, p GERING et HEUSLER. — COCK, Citations bibliques en ancien anglais. — GOSSE, Précis de la littérature anglaise moderne. — Publications de l'Académie américaine de science politique. — Académie des inscriptions.

Ægyptiaca, Festchrift für Georg EBERS, zum 1 mærz 1897, mit 1 Tafel in Lichtdruck und 9 Figuren im Text, Leipzig, W. Engelmann, 1897, in-8°, 152 p.

M. Ebers a atteint l'âge de soixante ans le 1er mars 1897 : quelques-uns de ses élèves se sont réunis pour lui présenter à cette occasion un témoignage de leur reconnaissance. Nul hommage ne fut mieux mérité. M. Ebers, tourmenté presque depuis sa jeunesse par une douloureuse maladie, n'a peut-être pas publié autant de mémoires de pure science que beaucoup d'entre nous, mais son influence sur les destinées de l'égyptologie a été des plus considérables Et d'abord, c'est lui vraiment le fondateur de la jeune école qui prospère aujourd'hui en Allemagne. Brugsch n'a laissé aucun élève. Des quelques auditeurs que Lepsius avait eus, deux seulement, Naville et Stern, ont fait œuvre d'égyptologue. Ebers a su attirer et retenir autour de sa chaire de Leipzig la plupart de ceux qui travaillent aujourd'hui. Il a fait d'eux des maîtres dont les disciples sont devenus maîtres à leur tour : il peut voir aujourd'hui trois générations s'étager au-dessous de lui, les enfants et les petits-enfants de sa science, Erman, Wiedemann, Pietschmann, Steindorff, Wilcken, Spiegelberg, Max Müller, Sethe, et d'autres qui ont fourni chacun leur contribution à ce volume. De plus, et ce n'est pas la partie de son œuvre que j'estime le moins haut, il a su intéresser les classes lettrées de l'Allemagne aux choses de l'égyptologie, pour lesquelles elles témoignaient avant lui une indifférence un peu dédaigneuse. Ses romans ont révélé à ses compatriotes la vie de l'Égypte pharaonique, grecque, chrétienne, et s'ils n'ont pas suscité des vocations, ils ont préparé autour des savants de profession un public intelligent et prompt à encourager leurs entreprises. J'ajoute que son influence a passé la frontière. M. Ebers a toujours rendu justice à ce qui s'accomplissait dans les pays voisins, en Angleterre, en France, en Italie, en

Russie, et il a contribué plus que personne, — j'en sais quelque chose, — à faire connaître ce qui lui semblait bon dans les travaux de ses confrères étrangers. Si ses amis avaient demandé le concours des savants du dehors, ils auraient rencontré parmi eux une bonne volonté universelle à les seconder dans l'hommage qu'ils voulaient rendre à leur maître.

Les matières traitées dans ce court volume sont trop variées pour que j'essaie de les examiner. Il faut convenir d'ailleurs que la reconnaissance a bien inspiré les auteurs : chacun de leurs mémoires présente un intérêt réel et mérite une étude approfondie, ceux-là même contre lesquels il me semble que j'aurais des objections à soulever, si je devais les analyser par le menu.

G. Maspero.

George Saint-Clair. **Creation Records discovered in Egypt, Studies in the Book of the Dead,** Londres, David Nutt, 1898, in 8°, xii-492 p.

M. George Saint-Clair pense avoir découvert l'explication des mythes égyptiens dans l'histoire du Calendrier égyptien. Ils lui révèlent un système religieux reposant sur l'observation des astres, et ils lui content toute une histoire de progrès astronomiques, de corrections et de retouches faites au calendrier, de changements théologiques survenus longtemps avant les siècles où remontent nos histoires écrites. Tout le système d'enseignement qu'ils représentent existait complet déjà il y a plus de six mille ans, et les hommes qui l'avaient élaboré n'étaient pas eux-mêmes de simples sauvages : M. G. St.-C. affirme qu'ils avaient découvert la sphéricité de la terre, et qu'ils connaissaient la précession des équinoxes, bien qu'ils en ignorassent la cause. Leur religion est donc une allégorie dont il fallait retrouver la clef, tâche d'autant plus ardue que leur civilisation et leur langue même sont mortes depuis deux mille ans bientôt et n'ont commencé que récemment à nous devenir accessibles. Cette clef, M. St-C. ne pense pas qu'elle ouvre dès à présent toutes les portes auxquelles on l'appliquera, mais il est certain qu'elle les ouvrira plus tard, quand lui-même et les autres auront acquis la dextérité nécessaire : en attendant, il a essayé de reconstruire systématiquement la religion entière, et le volume qu'il vient de publier nous expose les résultats auxquels ses recherches l'ont conduit.

Il y a beaucoup de faits bien observés et des conclusions curieuses dans ce qu'il nous dit, mais il faudrait beaucoup de place pour retracer seulement le cadre de sa démonstration et pour en indiquer les contours principaux. M. St-C. a travaillé à s'instruire et il a puisé à de bonnes sources, mais on sent partout qu'il n'est pas égyptologue pratiquant et qu'il est obligé de se fier au témoignage d'autrui. Il en résulte dans son œuvre certains disparates et certaines erreurs qui étonnent :

pour n'en citer qu'un exemple, il lit encore Sesoun le nom de la ville d'Hermopolis, quand depuis des années déjà Brugsch a montré qu'on devait le lire Khmounou, Ashmounéin. Ce n'est là toutefois qu'une critique de détail : la grosse faute de M. St-C. est ailleurs, je crois. Elle consiste à n'avoir tenu compte que d'un seul élément pour expliquer la religion égyptienne tout entière, l'élément astral et calendrique. Les astres, la lune, le soleil, le calendrier même jouent un grand rôle dans la pensée religieuse de l'Égypte, mais d'autres éléments les accompagnent et souvent les priment que M. Saint-Clair a trop rejetés dans l'ombre. Je n'en ai pas moins lu son livre avec beaucoup d'intérêt partout, avec beaucoup de profit sur certains points.

G. Maspero.

Joannis Philoponi **de Opificio Mundi** libri VII, recensuit Gualt. Reichardt. Scriptores sacri et profani auspiciis et munificentia serenissimorum nutritorum almæ matris Ienensis, ediderunt seminarii philologorum Ienensis magistri et qui olim sodales fuere. Fasc. I. Leipzig, Teubner, 1897 ; xvi-342 p. (*Bibl. Script. græc. et rom. Teubneriana*).

La préface de cette édition indique brièvement ce qui fait l'intérêt de l'ouvrage de Jean Philoponos. Ce savant du vi[e] siècle le composa pour démontrer que la création du monde, suivant la Genèse, est vraiment exacte et scientifique ; il puise ses preuves dans toutes les sciences, sans se préoccuper d'ailleurs s'il reste dans le sujet ; il cite fréquemment les auteurs anciens dont les pensées lui semblent utiles à ses démonstrations [1] ; et ce qui attire encore l'attention, c'est qu'à côté du texte des Septante il transcrit également les versions d'Aquilas, de Symmaque et de Théodotion. C'est plutôt par son contenu, en somme, que cet écrit est intéressant, car le style en est souvent prolixe, diffus et parfois contourné comme à plaisir. Il était néanmoins nécessaire qu'il fût publié à nouveau : la seule édition existante, celle du P. Cordier (Balthazar Corderius, 1630), grec-latin, faite sur l'unique manuscrit de Vienne, est en effet d'une regrettable imperfection ; et elle fut reproduite sans amélioration dans la *Bibliotheca Patrum* de Gallandi (t. XII). M. Reichardt donne donc avec raison une nouvelle édition de ce texte. Il me semble pourtant exagérer le respect dû au manuscrit. S'il conserve à bon droit ἐντετύλικτο 97, 12, προοιμιάσατο 135, 25, je ne le crois pas autorisé à garder διασκεύασται 56, 7 (cf. διεσκεύασται 135, 21), περιπήξας 2[e] pers. sing. aoriste 85, 2 (précédé de εἰ ; il faut lire περιπήξαις), et encore moins

1. M. R. donne généralement en note les références aux auteurs cités par Philoponos, quand ils sont cités par leur nom ; mais il y aurait beaucoup d'autres rapprochements à faire ; par exemple ce qui est dit sur la lumière et l'obscurité (p. 69 et sv.) renferme certaines réminiscences du περὶ ψυχῆς (l. III) d'Aristote.

ἐποχεῖτο 66, 20, puisqu'il corrige ὁμοίωσε 137, 7 « quod sæpissime librarius confudit ο et ω » (p. 340 note). P. 191, 9 il faut corriger ἄστρων en ἀστέρων avec Cordier, parce que le mot est ici du masculin (οὐδείς, πάντες); 247, 14 au contraire je n'aurais pas substitué ἐνανθρωπήσαντα à -πίσαντα ; cette dernière forme peut sans doute être une faute, mais les doublets έω-ίζω sont si communs, que M. R. aurait pu user ici de sa réserve ordinaire. Le passage 99, 9 n'est pas compris ; M. R. dit p. 342 : « Supervacaneum videtur οὐκ 99,9 : ἐγένετο ἡλίου ἔκλειψις μεγίστη τῶν οὐκ ἐγνωσμένων πρότερον ; confusæ sunt duæ sententiæ formæ : ὅση οὐκ ἔγνωσται πρότερον et μεγίστη τῶν ἐγνωσμένων. » Philoponos ne veut pas dire « telle qu'on n'en connait pas d'aussi grande, » ni « plus grande qu'aucune éclipse connue ; » son texte signifie clairement, et par lui-même et par les explications qui suivent : « très grande, d'un genre inconnu jusqu'alors », cf. 99, 14 : μὴ ἐγνῶσθαι τὴν τοιαύτην ἔκλειψιν τοῖς πρότερον χρόνοις, et plus loin ἐν πανσελήνῳ γέγονεν, ὅπερ φυσικῶς γενέσθαι ἐστὶν ἀδύνατον. Cf. encore 100, 25 παράδοξος καὶ ἀσυνήθης τῇ φύσει ἔκλειψις ἡλιακή, et 129, 19 διὸ ὑπὲρ φύσιν ἡ... ἡλιακὴ γέγονεν ἔκλειψις, ἐν πανσελήνῳ γενομένη. P. 99, 20 sqq. est l'explication de μεγίστη : Καὶ ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων τοῦ ἡλίου ἐκλείψεων, εἰ καὶ ὅλος ἐκλείποι ὁ ἥλιος, ἀκαριαῖον χρόνου μέρος ἀφώτιστος μείνας... ἐπὶ δὲ τοῦ δεσπότου Χριστοῦ ἀπὸ ἕκτης ὥρας ἕως ἐνάτης ἀφεγγὴς ὁ ἀὴρ ἔμεινε παντελῶς. — L'index, qui par son titre *(verb. et r. memorabilium)* exclut beaucoup de mots, devrait néanmoins être plus complet pour avoir toute l'utilité désirable ; mais en somme ces critiques ne portent que sur des détails, et l'on saura gré à M. Reichardt d'avoir publié pour le *De Opificio mundi* un texte bon et lisible.

My.

Anthologia lyrica sive Lyricorum græcorum veterum præter Pindarum reliquiæ potiores. Post Th. Bergkium quartum edidit Ed. Hiller. Exemplar emendavit atque novis Solonis aliorumque fragmentis auxit O. Crusius. Leipzig, Teubner, 1897 ; LXXVIII-387 p. *(Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana)*.

Bonne réédition de l'Anthologie lyrique de Hiller, qui est elle-même, comme on le sait, la quatrième édition de l'Anthologie de Bergk. Nul autre que M. O. Crusius n'était mieux désigné pour ce travail. Mais il n'a pas jugé à propos d'adopter les principes de Hiller en matière d'accentuation, pour ce qui concerne les fragments des poètes éoliens. Hiller les accentue suivant l'usage vulgaire, et allait même jusqu'à vouloir éditer Alcée et Sapho sans accents, alléguant l'incertitude dans laquelle on se trouve à ce sujet. Mais M. C. remarque fort justement que les nombreux témoignages des grammairiens ne sont pas quantité négligeable, et que, s'il est impossible de tirer des conclusions certaines pour le VIIe siècle, il n'est pas possible davantage de démontrer que la *barytonesis* n'était pas en usage à cette époque. Donc, termine-t-il

« nihil esse contendo, cur spretis grammaticorum atque papyrorum testimoniis vulgatam tonosin in fragmentis Æolensibus restituamus » (p. VIII-IX). Il accentue cependant κυλιχνᾶν Τηιᾶν (Alc. 65) et παίσαν (Alc. 80). On peut hésiter, sans doute, pour ces génitifs pluriels; R. Meister (*Griech. Dial.* I, p. 37) laisse la question en suspens et n'accentue pas. Mais pourquoi, à la fin du saphique, μεγεῖσα (Alc. 2, 3) et λίποισα (Saph. 1, 7), ou encore κεφάλαν (Alc. 43, 7) et κεφαλᾶς (Alc. 45) au second choriambe d'un grand asclépiade? Les fragments d'Alcée et de Sapho, tels qu'ils sont publiés ici, abondent en divergences de cette sorte : tantôt l'accent vulgaire, tantôt l'accent éolien [1]; et cela ne peut manquer de dérouter les étudiants. L'annotation (p. X-LXXVI) est précieuse pour les renvois aux ouvrages spéciaux et les nombreux renseignements qu'elle contient.

My.

Ben. NIESE. **Grundriss der rœmischen Geschchite nebst Quellenkunde.** 2e édit. revue et augmentée. Munich, 1897, Beck VIII-265, p. 8°, 5 marks. Collection Iwan Müller *Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft*).

Cette nouvelle édition est considérablement augmentée (la première avait 151 pages, elle en a 265; l'Empire au lieu de 38 pages en tient 88); elle marque un progrès notable sur la précédente. Ce n'est plus seulement un abrégé d'histoire romaine, c'est un véritable manuel scientifique qui indique toutes les questions posées par l'érudition contemporaine et expose avec précision pour chacune la solution la plus probable en l'état actuel de la science, avec la référence aux ouvrages où elles sont traitées. Outre les indications bibliographiques dans des notes et à la fin des paragraphes, l'auteur a mis en tête de chacune des six périodes entre lesquelles il divise l'histoire romaine une notice critique parfois très longue sur les sources de cette période. Cette addition suffisait pour accroître notablement la valeur de ce manuel pour les étudiants et les professeurs; car ces notices — rédigées avec une précision, une concision, une clarté irréprochables, — condensent une masse énorme de renseignements et les résultats d'un travail de critique accumulé pendant plusieurs générations.

Personnellement, j'ai lu avec joie la notice du chap. II *Quellen und Ueberlieferung der ælteren rœmischen Geschichte*. Enfin, quelqu'un

---

1. Hiller disait dans sa réédition (1881) du Théocrite de Fritzsche, p. 271, que le rétablissement constant de la *barytonesis* et de la *psilosis* ne lui semblait pas répondre à un but scientifique; et, au contraire de Fritzsche, qui accentuait invariablement selon le système éolien, il n'admet cette accentuation que là où les manuscrits l'autorisent. La question peut être discutée pour Théocrite, dont l'éolien, en somme, est artificiel et n'est pas d'une pureté complète; mais il n'en saurait être ainsi pour les Éoliens de race comme Alcée et Sapho.

s'est décidé à écrire franchement ce que tous les historiens pensaient et que personne n'osait dire : Nous ne possédons sur l'histoire romaine jusqu'aux guerres puniques qu'une tradition peu sûre, l'histoire de la constitution n'est pas mieux connue que le reste, elle n'est pas moins légendaire ni moins falsifiée. On ne doit tenir compte que de la plus ancienne forme de la tradition, Polybe et Diodore, encore n'est-elle pas certaine; il faut se défier de tous les autres auteurs, non seulement de Tite-Live et de Denys, mais des antiquaires, même contemporains de Cicéron. L'auteur adopte donc le parti de réduire l'histoire des premiers siècles à l'exposition de la tradition la plus ancienne en se bornant à dégager les faits épars qui semblent fondés sur des renseignements sûrs, et en renonçant à reconstruire hypothétiquement la suite de l'évolution. Il avertit d'ailleurs que la tradition sur la période royale est purement légendaire, de basse époque et probablement aitiologique et que l'histoire de la lutte des ordres (v^e-iii^e siècles) est encore plus mal connue, s'il est possible, que celle des agrandissements de Rome en Italie (voir l'excellente notice de la page 37). Dans l'ensemble, la conception de l'ancienne constitution romaine se rapproche de celle d'Edmond Meyer.

Le récit suivi commence avec les guerres puniques; il est encore succinct quoique très plein de faits jusqu'au milieu du ii^e siècle et devient de plus en plus détaillé jusqu'au temps d'Auguste (de 149 à l'an 28 av. J. C. 80 pages). C'est la partie la plus développée. Dans la période des iii^e et ii^e siècles M. Niese reproduit la tradition de Polybe (directe ou indirecte) qui était déjà pour les anciens la source unique. Dans la période suivante, il a échappé au respect superstitieux pour les affirmations des grands écrivains classiques, Salluste et César; de Cicéron il utilise surtout les Lettres; il se tient en défiance d'Appien. Au contraire, il tient grand compte de Diodore et tire souvent parti de Plutarque. L'exposé des luttes politiques et des réformes des Gracques, de Sylla, de César, d'Auguste, est précis et clair; les agitations confuses du temps de Catilina, de la période de rupture entre César et Pompée et des années qui suivent la mort de César 44 à 39, sont débrouillées avec un luxe de détails inattendu.

Pour le Haut-Empire le récit, à partir de la mort d'Auguste, devint plus sommaire; l'auteur a peu de confiance en Suétone qu'il déclare estimé au-dessus de sa valeur, il admet au contraire que Tacite, malgré sa forme littéraire, reproduit consciencieusement ses sources. Sa défiance légitime envers les *scriptores historiae augustae* a pour conséquence de réduire à un sommaire assez bref l'histoire des Antonins et des empereurs du iii^e siècle. Le Bas-Empire, grâce à Ammien et aux écrivains chrétiens, est traité plus largement ; le règne de Constantin est présenté comme une période de neutralité religieuse, sans respect pour la tradition fondée sur les récits suspects d'Eusèbe. Le récit est conduit jusqu'à 476 et suivi de quelques lignes sur les Ostrogoths.

La bibliographie paraît moins complète pour l'Empire que pour la

République; on ne sait comment s'expliquer l'oubli de l'excellente histoire critique du règne de Domitien par Gsell, et du livre de Hatch sur l'organisation de l'Église chrétienne (pour laquelle, outre les histoires générales [1], on ne trouve de renvoi qu'à des articles de Weingarten et de Friedländer et aux ouvrages médiocrement historiques de Renan).

Ch. Seignobos.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, Archiv für die von der Kirchenvæter-commission der kgl. preussischen Akademie der Wissenschaften unternommene Ausgabe der ælteren christlichen Schriftsteller, herausgegeben von O. von Gebhardt u. Ad. Harnack : Neue Folge, Leipzig, J.-C. Hinrich'sche Buchhandlung, 1897, in-8° :

I Band, Heft 3, **Die Ueberlieferung der Jeremia-Homilien des Origenes** von E. Klostermann ; v-116 pp. Prix : 3 mk. 50.

I Band, Heft 4, **Hippolytstudien** von Hans Achelis ; vi-233 pp. Prix : 7 mk. 50.

II Band, Heft 2, **Iouinianus**, Die Fragmente seiner Schriften, die Quellen zu seiner Geschichte, sein Leben u. seine Lehre, zusammengestellt, erlæutert u. im Zusammenhange dargestellt von Wilhelm Haller ; v-159 pp. Prix : 5 mk. 50.

Les deux premiers volumes sont un supplément de la grande édition des anciens pères grecs entreprise par l'Académie de Berlin et répondent pleinement au sous-titre qu'a reçu la nouvelle série des *Texte und Untersuchungen*.

M. E. Klostermann est chargé de préparer l'édition des Homélies d'Origène sur Jérémie. Il s'est trouvé amené à reprendre à nouveau toutes les questions relatives à ces homélies. Le nombre primitif de ces discours lui paraît avoir été donné exactement par Cassiodore : quarante-cinq. Ainsi en avait déjà jugé M. Preuschen. La date est moins certaine. M. K. pense qu'elles sont postérieures sûrement à 231-232, et peut-être à 244. Elles ont été prononcées à Césarée. Le texte nous a été transmis par trois genres de sources : les manuscrits, la traduction de 14 homélies par Jérôme et la tradition indirecte (citations, etc.) dans les auteurs grecs et latins. Les manuscrits sont au nombre de deux, Vat. gr. 613 (xv^e siècle) et Escurial Ω III 19 (xii^e siècle), les mêmes que ceux du *Quis diues* de Clément d'Alexandrie. Mais tandis que l'Escurialensis était demeuré inconnu des éditeurs du *Quis diues* avant le travail de M. Barnard [2], Cordier avait, en 1648, publié les homélies d'Origène sous le nom de Cyrille qu'elle porte dans le manuscrit. Quant au Vaticanus, il avait été la base de la publication antérieure de Geisler. Huet reconnut l'erreur d'attribution commise par Cordier ; mais, sans se préoccuper du rapport des manuscrits, il mélangea les deux traditions.

---

1. P. 229 n. 3; dans l'énumération des histoires de l'Eglise Müller est assurément une faute d'impression pour Mœller.

2. *Revue critique*, 1898, I, n° 25.

Comme nous l'avons vu à l'occasion du *Quis diues*, le manuscrit de l'Escurial est la source du Vaticanus et deviendra le seul fondement du texte. La traduction de saint Jérôme a été l'occasion pour M. K. d'une étude intéressante sur la méthode de l'écrivain latin. Après avoir rappelé les principes posés par Jérôme lui-même dans sa lettre à Pammachius (Ep. 57, *de optimo genere interpretandi*), M. K. montre que les modifications apportées par le traducteur à son original ont surtout un caractère littéraire ; elles ont pour but d'éclairer ou d'embellir le texte. Il ne semble pas que Jérôme ait cédé dans ces changements à des préoccupations dogmatiques, comme Rufin l'avait affirmé. Malgré ces altérations et l'incertitude où elles nous laissent, la version hiéronymienne est d'une trop haute antiquité pour qu'on la néglige complètement. Le tableau de comparaison des pp. 28-31 offrira de l'intérêt aux paléographes. M. K. met en parallèle 14 passages divergents fautifs dans le manuscrit de l'Escurial et exacts dans Jérôme. On y voit 8 exemples de bourdons (y compris 17), 5, 3 fautes d'origine paléographique (confusion entre Σ et E lunaires, entre Λ A N, T et Γ), 1 faute due à la prononciation ε de αι, deux erreurs provoquées par l'interprétation ou la pensée d'une sigle. La tradition indirecte transmise par les écrivains grecs est assez importante pour les homélies sur Jérémie. Elle est représentée surtout par les chaînes et accessoirement par la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. Dans ses additions et corrections, M. K. signale une chaîne de la bibliothèque Chigi qui paraît très importante. Il l'a connue trop tard pour en tirer parti dans l'appendice consacré aux extraits des chaînes et dans lequel il fait connaître trente morceaux qui avaient échappé aux recherches de ses devanciers. La tradition latine des homélies d'Origène est surtout intéressante pour l'histoire littéraire. Elle est représentée par deux noms, Ambroise et Jérôme. On sait à quel degré l'exégèse de saint Ambroise dépend de celle d'Origène. M. Klostermann en donne de nouvelles preuves en faisant les rapprochements suivants : Orig. in Ier. Hom. 17, 1 = Ambr. Ep. 32, 1-8; Hom. 21, 7 = De Elia et iei. 15, 56-16, 58; fg. in Ier. 31, 18 = De Paen. 2, 36. Ce dernier texte a inspiré également saint Jérôme, dont le commentaire sur Jérémie est tout imprégné d'Origène. Mais il le pille sans le nommer et, pour ne pas s'exposer au reproche d'origénisme, il mêle à ses emprunts de violentes attaques contre l'exégèse allégorique. Il va même dans une lettre au pape Damase jusqu'à s'approprier le juif derrière lequel Origène abritait déjà ses interprétations (Origène, in Ier. 19, 2; in Ier. 6, 1; 9, 1, et Hier., ep. 18, 15).

L'un des éditeurs de saint Hippolyte dans la collection de Berlin [1], M. Hans Achelis, avait promis de donner dans l'*Archiv* l'introduction détaillée, guide indispensable du lecteur à travers les fragments de

1. *Revue*, 1897, II. p. 221.

vingt-six ouvrages authentiques ou apocryphes publiés par lui. Il a fait mieux. Il a fait précéder son étude littéraire et critique d'une partie générale groupant en quatre chapitres les documents sur la vie et l'activité du personnage. S'il ne semble pas apporter une solution aux problèmes complexes que soulèvent les légendes hippolytaines, il a au moins le mérite de fournir un recueil critique de tous les témoignages. Au surplus, il serait imprudent d'entrer dans ce dédale de confusions et de fictions sans attendre les nouveaux textes que doivent publier les Bollandistes. Dans la partie spéciale de son ouvrage, M. A. traite de la tradition des ouvrages ou fragments suivants : 1° *de antechristo ;* 2° fragments sur la Genèse ; 3° ἐκ τῶν εὐλογιῶν τοῦ Βάλααμ ; 4° sur le Pentateuque ; 5° sur Ruth ; 6° εἰς ἐγγαστρίμυθον; 7° εἰς τοὺς ψαλμούς; 8° sur les Proverbes ; 9° sur saint Mathieu ; 10° *de apocalypsi ;* 11° contre Gaius ; 12° sur la Résurrection ; 13° περὶ ἀναστάσεως καὶ ἀφθαρσίας ; 14° εἰς τὰ ἅγια θεοφανεία ; 15° περὶ τοῦ ἁγίου πάσχα ; 16° falsification de la lettre du pape Jules Ier. Ainsi M. A. laisse de côté les nos 4, 7, 11, 12, 13, 15-17, 24 et 26 de son édition. A plusieurs reprises, il est obligé de parler des chaînes, notamment à propos des ouvrages mentionnés aux 1°, 2°, 8°, 9°, 15°. M. A. pense que Procope n'a pas connu d'autre œuvre exégétique d'Hippolyte que le commentaire sur la Genèse. A propos du *de antichristo*, M. A. détruit une erreur qui s'était établie depuis la Renaissance. Sur une indication d'Érasme, on croyait qu'il avait consulté à Bâle un manuscrit de cet ouvrage d'Hippolyte. M. A. a fini par retrouver ce manuscrit dans la bibliothèque des princes d'Œttingen à Maihingen ; il l'annonce dans un post-scriptum joint au volume. Ce manuscrit ne contient que le commentaire d'André de Césarée.

On voit que les livres de MM. Klostermann et Achelis complètent heureusement les éditions parues ou à paraître dans le *Corpus* de Berlin. Ils montrent avec quelle sûreté de méthode et avec quelle exacte conscience cette entreprise est dirigée et poursuivie. Le travail de M. Haller a pour objet également la littérature chrétienne. Mais c'est à la fois une édition et une étude, et il s'agit d'un auteur situé en dehors des limites fixées par la commission de l'Académie de Berlin.

Pour M. Haller, comme pour M. Harnack, Jovinien est « le premier protestant ». Cette qualité nous vaut le présent livre, comme nous l'apprend la préface. Puisqu'il en est ainsi, ne nous en plaignons pas, bien qu'il soit dangereux, pour ne pas dire contraire à l'esprit critique, de chercher dans un passé lointain les préoccupations de temps récents eux-mêmes abolis. Deux propositions de Jovinien semblent motiver l'appréciation de M. H. : « eos qui plena fide in baptismate renati sunt a diabolo non posse subuerti » et : « esse omnium qui suum baptisma seruauerint unam in regno caelorum remunerationem ». M. H. rapproche la seconde avec les doctrines stoïciennes, et il fait de ces deux propositions comme le centre de «l'hérésie» de Jovinien. C'est, après tout,

possible; mais saint Jérôme ne paraît pas s'en être douté. M. H. prétend qu'il a mal compris. D'autre part, la restriction « qui suum baptisma seruauerint » de la deuxième assertion diminue singulièrement la portée de la première, surtout si l'on songe que Jovinien admettait la nécessité de la pénitence. Il semble que c'est s'exposer à de lourds contresens de vouloir retrouver une thèse dogmatique au fond de toute controverse ecclésiastique. Le cas de Jovinien paraît plus simple. Il était l'adversaire de certaines formes de l'ascétisme, abstinence et célibat, que l'on essayait de généraliser en Occident. Jovinien est un personnage de la vie pratique. Il a attaqué non une doctrine, mais un régime, et il s'est mis en quête d'arguments. De là ce défilé de saints mariés, empruntés aux deux Testaments; de là cette assertion qu'au ciel il n'y a qu'une récompense pour les fidèles, ce qui veut dire simplement que gens mariés et continents seront traités de la même façon : « inter uirginem et uiduam baptizatas nihil interest » : ces mots reviennent à chaque instant dans la polémique. Les dangers auxquels sont exposés les gens mariés d'après les partisans de la virginité, sont imaginaires puisqu'il s'agit de fidèles baptisés, comme les autres; le démon ne peut rien sur eux. Et Jovinien précise immédiatement les mots « plena fide baptizati » en ajoutant : « si et ita permanserint » (Hier. adu. Iou. I, 33), et en se commentant lui-même : « Quicumque autem temptati fuerint, ostendi eos aqua tantum et non spiritu baptizatos, quod in Simone Mago legimus. » On a eu quelque peine à obtenir un tout cohérent avec les assertions, d'ailleurs fragmentaires, rapportées par Jérôme, Augustin, Ambroise. Le seul moyen, je crois, de réussir, sera de se placer au point de vue pratique et réaliste de Jovinien et d'oublier toute scolastique confessionnelle. Ce que l'on peut concéder, c'est qu'il a fait flèche de tout bois et s'est servi, sans y regarder de trop près, d'idées qui étaient dans l'air et que devait mettre en relief la controverse pélagienne. Il serait certainement retombé dans l'obscurité sans l'attaque furieuse de saint Jérôme. Cette attaque étonna beaucoup en Occident. Jérôme fut obligé de se justifier; mais, dans ses explications, c'est toujours d'une certaine forme d'ascétisme qu'il est question : « Grande piaculum, euersae sunt ecclesiae, orbis audire non potest, si mundiorem uirginitatem diximus esse quam nuptias (Hier. ad Pamm., ep. 48, 20). » Comme les gens attaqués finissent toujours par avoir tort, Jovinien fut condamné.

Le recueil des fragments est tiré par M. H. du traité de saint Jérôme. M. H. a reproduit un texte imprimé. Le prologue du second livre de Jovinien est cité par Jérôme comme échantillon de son style (I, 2). M. H. essaie de défendre son héros en rappelant qu'il écrit d'ordinaire beaucoup plus simplement. A vrai dire ce prologue me paraît relever plus ou moins directement de l'école d'Apulée; ce sont les mêmes jeux, les mêmes recherches, le même rythme. La première phrase n'est pas très claire : « Satisfacio inuitatis, non ut claro curram nomine, sed a

rumore purgatus uiuam uano. » Un manuscrit de saint Jérôme, Bibl. nat. lat. 1796, du IXe-Xe siècle, donne « harum more ». Faut-il lire : « horum more » ? Dans le même passage « omnis docibilis » est interprété par Neander « πᾶς θεοδίδακτος ». On pourrait peut-être lire : « deo (abrégé *do*) docibilis », avec une allitération semblable à celles qui se retrouvent dans tout ce morceau. Au ch. 5, le manuscrit donne un certain nombre de divergences intéressantes : *multe uirgines*, *suscepisse*, *Saram in typo ecclesiae*, *Iacob in uxore (uxorem?) seruierit*, *Quod si Ioseph*, *quin potius fidem parentis*, *Ipsumque Dauid... refert regis filiae*, *Quid dicam de Salomone*, *tres pueros inter maritos numerat* (il y a *ponit* dans la phrase suivante), etc. Quelques-unes de ces variantes mériteraient d'être examinées. Il en est qui soulèvent des questions grammaticales : (à la fin du ch. 5) « placuit tibi ut *esses* (au lieu de *sis*) sancta » ; (c. 33) « scorta atque postibula si fuerint baptizata (*baptizatae* ed.) ». On peut regretter que M. H. se soit contenté de réimprimer Vallarsi. Il y a çà et là des fautes évidentes dans son édition : p. 7 *Numque* pour *numquid ;* p. 33 Virgillianum ; p. 35, assunam. On trouvera fâcheuses aussi des formes barbares comme *Quiquumque*, *Quoquumque*. Le choix des fragments n'est pas toujours déterminé par des raisons bien claires. Dans le ms. 1796, les citations de Jovinien sont guillemettées, indication d'ailleurs sans valeur critique, mais dont on peut tenir compte après contrôle. Ainsi est donné comme citation : « Et quomodo, inquies, frequenter in ordinatione sacerdotali uirgo negle-gitur et maritus assumitur? » Il y a peut-être là une objection que se pose lui-même saint Jérôme. C'est cependant peu probable. M. H. cite ce texte en note (p. 16, n. 1). Mais M. H. attribue à Jovinien, sur la même page, une phrase que Jérôme annonce par : « At dices » (le ms. a ici *dicis*). A la suite des fragments, M. H. a groupé les *testimonia*. Le tout est divisé d'une manière commode en paragraphes et accompagné d'un commentaire continu [1]. Le travail est sérieux et rendra service. Les observations que j'ai faites n'ont pas eu d'autre but que de montrer l'intérêt de la question ; elle vaut la peine d'être reprise sous ses divers aspects. M. Haller aura eu le mérite de fournir un bon point de départ. Son livre serait d'un usage pratique s'il était accompagné d'une table.

Paul Lejay.

---

1. A l'usage de qui sont destinées des notes comme la suivante : « Plaute, un poète comique bien connu, qui mourut quatre-vingts ans avant la naissance de Cicéron » ? Citer Cicéron à propos des *centumuiri* mentionnés par Jérôme, montre trop ou pas assez d'érudition (pp. 54, 2 ; 55, 5.).

Sancti Filastrii episcopi Brixiensis diuersarum hereseon liber; recensuit Fridericus Marx (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, vol. XXXVIII); Vindobonae, Pragae, Tempsky; Lipsiae, G. Freytag; XLII-274 pp. in-8°. Prix : 10 mk.

M. Marx essaie de grouper dans sa préface ce que nous savons de Filastrius (orthographe donnée par les manuscrits) ou Filaster (autre forme attestée par les actes du concile d'Aquilée) Je ne vois pas qu'il ait rien ajouté au peu que nous savons. Filastrius fut évêque de Brescia, écrivit vers 383 ou 384, mourut avant 397 ; Augustin avait fait sa connaissance, avant d'utiliser son ouvrage[1]. D'après un manuscrit de Brescia, du XIe siècle, cité par Gagliardi et dont les leçons paraissent avoir été vérifiées par M. Polaschek, l'épitaphe de Filastrius aurait été ainsi conçue : « Filastrius beatissimae memoriae hic requiescit in pace. » « Non est quod de fide et antiquitate huius inscriptionis dubitemus », ajoute M. Marx. Je voudrais avoir la même sécurité. L'inscription n'est pas au *Corpus*, pas même dans les inscriptions fausses ; elle a pu échapper aux auteurs du recueil, ainsi qu'à M. E. Pais. Il me paraît difficile que, si elle est authentique, elle n'ait pas été rapportée inexactement. La formule *hic requiescit in pace* se met en tête (*C. I. L*, V, Brescia, 4843, 4844) ; *B. M.* se met à la fin (4846, 4847), mais on a *B. M. in pace* en tête (4848). De plus, il est assez étonnant qu'on ait omis la qualité de Filastrius (cf. 4846 : *Fl. Latino episcopo*, avec tout le *curriculum* ecclésiastique du personnage). Il faut ajouter que le corps de Filastrius a quitté Saint-André en 838 (p. VIII). Si l'épitaphe n'avait d'autre garantie que Gagliardi, qui a si bien accueilli les falsifications de Rossi (*C. I. L.* V, p. 438 ; cf. p. 436), il faudrait être très sceptique[2].

Un autre point sur lequel je ne suis pas de l'avis de M. M. est la patrie de Filastrius. Il en fait un Alexandrin ou un Égyptien tout au moins. Les raisons extrinsèques sont très faibles. Il y a un Φιλάστριος philosophe, qui a visité deux fois les monuments de Thèbes (*C. I. G*, III, 4817) : « τὸ β θεασάμενος ». Or, raisonne M. M., ce Philastrios devait être égyptien, à cause de sa qualité de philosophe, et parce qu'il a pu faire deux fois le voyage : mais, pourrait-on objecter, s'il a pris soin de noter son double voyage, c'est qu'il venait de loin. Tout cela est enfantin. Ce Philastrios serait-il égyptien qu'il n'y aurait rien à en conclure quant à la nationalité de l'évêque de Brescia. Les raisons tirées du traité ne sont pas plus sérieuses. Filastrius ne semble pas parler (121, 7 et 111, 5) des Italiens et des Romains « ut de gentibus a semetipso alienis ». Il s'agit dans les deux passages de la race et de la souche de ces peuples. S'il ne dit pas « nous », c'est peut-être par

1. Il y a, en réalité, dans la correspondance d'Augustin, quatre lettres de ou à Quodvultdeus, relatives au *De hæresibus*, les lettres 221, 222, 223 et 224.

2. Voir *C. I. L.*, V, *559, une inscription fausse de la collection de Rossi et finissant précisément par *hic requiescit in pace*.

hasard, c'est peut-être aussi qu'à l'exemple de nombreux écrivains chrétiens, il s'oppose, lui et les fidèles, aux « nations ». Cf. 121, 11 : « de antiquitate *nostra* » ; 91, 3 « scriptura *nostra* », et tout le chapitre, où je ne vois pas vraiment comment il aurait pu dire autrement que les Latins, les Romains, les Italiens sortent de Latinus, de Romulus, d'Italus. Les Égyptiens sont nommés avec la même indifférence.

Il faudrait aussi connaître la provenance des renseignements mis en œuvre par Philastrius. Je mentionne, parmi les détails d'histoire profane, ce qui est dit du culte d'Hermes chez les Celtes (10, 2). M. Marx, p. XXXVII, renvoie sur cette question des sources, encore insuffisamment traitée, à Hilgenfeld et à Lipsius. Il aurait dû ajouter Harnack, *Gesch. der altchristl. Literatur*, I, p. 150 [1].

Les manuscrits de Filastrius sont peu nombreux. Je crois que non seulement le traité incomplet de saint Augustin, mais surtout le chapitre correspondant d'Isidore (*Orig.* VIII, 5), copié souvent séparément ou avec les chapitres voisins et analogues (voir par exemple B. N. lat. 14088, 15829), a contribué à faire négliger le traité plus volumineux de Filastrius. Nous avons un fragment du VIIIe siècle, contenant le chapitre 148, à Cheltenham, et les descendants de deux copies différentes ; l'une est représentée par un manuscrit de Corbie, aujourd'hui à Saint-Pétersbourg (IXe siècle) ; l'autre, qui contenait aussi les traités de saint Ambroise *De Ioseph* et *De benedictionibus patriarcharum*, est représentée : 1° par un manuscrit de Corbie, disparu (contenait aussi les *Gesta abbatum Corbeiensium*) ; 2° par un manuscrit de saint Maximin de Trèves, utilisé par Sichard (1528), peut-être issu du précédent, perdu ; 3° par un manuscrit de Salzbourg, maintenant à Vienne (IXe siècle). Ainsi en tout quatre manuscrits dont nous retrouvions la trace. A cette courte liste, il faut peut-être ajouter un cinquième manuscrit. M. Léon Dorez me signale un Filastrius compris parmi les manuscrits grecs de Th. Gale (Bernard, *Catal. mss. Angliae et Hiberniae*, II, 185), n. 5853 (19 de Gale). Il est placé entre Épiphane et Nicétas, Augustin et Jean Damascène, et devait faire partie d'une sorte de *Corpus* hérésiologique gréco-latin ; de même, les numéros 5964-5966 forment un seul volume (Trinity College O 1, 2 = Schenkl 2370). Ce manuscrit est-il à Trinity College ? Il n'est pas catalogué par M. H. Schenkl, *Bibliotheca patrum latinorum Britannica*, II, 2, qui ne paraît pas avoir fait porter ses identifications sur cette partie du catalogue de Bernard.

L'établissement du texte par M. M. est soigné. L'éditeur a multiplié les signes de lacune. Le latin laborieux et incorrect de Filastrius

---

1. Par contre, le ch. 65 de Filastrius présente des analogies remarquables avec le symbole *Quicumque*. M. Burn, *The Athanasian Creed*, p. 51, a signalé une seule phrase ; mais c'est le ton général et comme le rythme de tout le passage qui rappellent l'énigmatique confession de foi. Il ne peut être bien entendu question que d'une influence de Filastrius sur l'anonyme.

offrait beaucoup de difficultés. Aussi M. Marx s'était-il fait un index complet des mots et des phrases et il s'est décidé à l'imprimer. C'est un grand service qu'il a rendu aux études de latin de décadence. Les autres tables contiennent les citations sacrées et profanes, les *notabilia* et les noms propres. La faute du titre (p 154) : *Nomina proria* est choquante. Nous avons là réunies toutes les ressources indispensables à l'étude de ce texte curieux et hérissé.

Paul Lejay.

Eyrbyggia Saga herausgegeben von Hugo Gering. Halle, Niemeyer, 1897. In-8, xxxii-264 pp. Prix : 8 mk.

Zwei Islænder-Geschichten, die Hœnsna-thôres und die Bandamanna saga, mit Einleitung und Glossar, herausgegeben von Andreas Heusler. Berlin, Weidmann, 1897. In-8, lxiv-164 pp. Prix 4 mk. 50.

Le texte de grande étendue que publie M. H. Gering forme le tome VI de l'*Altnordische Saga-Bibliothek*, dont il dirige la publication avec MM. G. Cederschiöld et E. Mogk. C'est un long récit mouvementé, parfois pittoresque, agrémenté des épisodes les plus variés, des aventures du chef islandais Snorri (mort en 1031), de sa rivalité sanglante et héréditaire avec le chef Arnkell, de ses expéditions et de ses succès. L'intérêt de cette histoire, très digne d'inspirer un Walter Scott, se double de sa coïncidence avec les événements les plus considérables de l'histoire générale de l'Islande elle même : la conversion des Islandais au christianisme, la colonisation du Grönland et la découverte de ce fameux et mystérieux Vinland, que l'éditeur (p. 179), d'après les données de M. G. Storm, identifie définitivement avec l'Acadie et le Cap-Breton. Il n'a d'ailleurs rien épargné de ce qui était nécessaire ou utile pour commenter son sujet ou en éclairer les entours. Lui-même nous avertit, dans sa substantielle introduction, qu'il s'est livré à une collation nouvelle de tous les manuscrits; et il n'y en a pas moins de huit. Les notes d'histoire, de géographie, de jurisprudence, — car ces braves Germains étaient aussi processifs que batailleurs, et leur organisation est curieuse, ne fût ce qu'à titre de régime de transition entre le *Faustrecht* et l'autorité du juge, — ou même de simple interprétation grammaticale ou littéraire, tiennent en moyenne environ la moitié des pages. Il va sans dire que les passages versifiés, toujours si épouvantablement difficiles, sont accompagnés d'une construction en islandais et d'une traduction en allemand. Un tableau chronologique sommaire, de la première immigration norvégienne (874) à la mort de Snorri, et quatre index de noms propres complètent à souhait la publication.

Malgré cette abondance d'éclaircissements, on comprend aisément que l'ouvrage de M. Gering s'adresse avant tout, sinon exclusivement, aux scandinavistes de goût ou de profession. Aux débutants, qui n'ont pas toujours sous la main un dictionnaire détaillé de la langue islandaise,

il faut des textes plus courts, mais accompagnés d'un glossaire, qui leur permette d'emporter au besoin toute leur science avec eux à la promenade ou en chemin de fer. C'est à eux, c'est aussi aux nécessités de l'enseignement oral des langues scandinaves dans les chaires ou les conférences universitaires, qu'a songé M. A. Heusler, en publiant deux petits récits d'aventures dont le théâtre est respectivement le quartier occidental et le quartier septentrional de la vieille Islande. Soixante pages de texte, cent pages de glossaire : c'est la bonne mesure; car il ne s'agit point, avec une pareille langue, bourrée d'idiotismes et d'allusions, de se borner à la simple traduction des mots. Il faut les suivre, ou peu s'en faut, dans chacun de leurs emplois, donner sous telle ou telle tête d'article l'interprétation littérale, puis métaphorique, de cinq ou six phrases où elle figure, avec référence exacte au passage visé, en un mot, comme on dit, mâcher la besogne à l'élève, — faute de quoi il serait bien vite désorienté et découragé, — ou même au maître, ne fût-ce que pour épargner son temps. De cette tâche ingrate et méritoire, M. Heusler me paraît s'être acquitté de la façon la plus heureuse : son livre est de ceux qu'on peut aborder sans crainte et avec fruit, dès qu'on s'est rendu maître des premiers éléments de la phonétique et de la grammaire; et, moins les langues scandinaves sont représentées dans notre enseignement officiel, plus il faut en France recommander ce manuel aux rares autodidactes. Ils y trouveront un guide de tous les mauvais pas, un maître aussi diligent que sûr. Ce n'est pas d'aujourd'hui, au surplus, qu'ils sont fixés sur les aptitudes pédagogiques du savant *Docent* de Berlin.

V. H.

Biblical quotations in old English Prose-writers edited by Albert S. Cook. 1 vol grand in-8 London, Macmillan and C°, 1898, LXXX-330 pages. Prix : 17 sh.

Ce livre s'adresse tout à la fois aux théologiens et aux philologues. Les uns y trouveront les différentes altérations qu'ont subies les textes; les autres auront sous la main une chrestomathie commode de l'ancien anglais — commode, car ces citations sont familières ou, du moins, toujours accompagnées au bas des pages du texte de la Vulgate. On peut les lire sans le secours de grammaires ou de dictionnaires, et d'un siècle à l'autre suivre sans peine les changements philologiques. M. Cook insiste particulièrement sur l'intérêt que peuvent présenter ces extraits au point de vue de la sémantique, la *semasiology* comme on dit en anglais; mais ce sont surtout des matériaux pour l'étude plus simple du vocabulaire et de la syntaxe de l'ancien anglais.

Les documents réunis dans ce volume étaient d'un accès souvent peu facile — ils composent un ensemble des plus précieux. Nous y trouvons les citations bibliques empruntées par ordre chronologique au *Soin pas-*

toral de Gregory (version du roi Alfred), aux *Lois* du roi d'Alfred, à l'*Histoire ecclésiastique* de Bede (version du roi A.), à l'*Histoire* d'Orosius (version du roi A.), et enfin aux *Homélies* d'Ælfric.

La Bible entière figure dans ces extraits, et particulièrement la Genèse, l'Exode, les Psaumes, les Proverbes, Isaïe, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, les Épîtres aux Corinthiens, etc.

Le volume se termine par un index des mots principaux qui facilite les recherches.

Casimir Stryienski.

A short history of Modern English Literature by Edmund Gosse. London, Heinemann, 1897, 1 vol., 416 pages.

M. Gosse s'est proposé avant tout, nous dit-il, « de montrer le mouvement de la littérature anglaise, d'en faire sentir l'évolution ». Il avait peut-être des qualités trop rares et trop exclusives pour bien réussir dans cette tâche. Dans son *Manuel de l'histoire de la littérature française*, paru dans le même temps, M. Brunetière a atteint le but auquel M. Gosse a seulement visé. Mais M. Brunetière est un logicien qui paraît tirer ses plus hautes jouissances moins des œuvres littéraires elles mémes que des idées qu'il a sur elles et des classements qu'il en propose. M. G. est ensemble un délicat poète et un érudit minutieux. Il annonce l'intention de faire des sacrifices de noms et de détails, et il en fait sans doute; mais avec tant de discrétion, que le sentier qu'il a cru frayer disparaît encore, de place en place, sous la végétation trop drue. Ce qu'on appelle *idée* en histoire littéraire ne serait-il qu'un grand coup de faux faisant une douloureuse trouée parmi les hautes herbes et les fleurs? M. G. manie la faux avec infiniment moins d'assurance que M. Brunetière. D'autres le lui reprocheront. Je me contente de dire que le mérite de M. G. n'est pas, à mon sens, dans le tracé de l'évolution. Il est dans la partie la plus difficile et la plus précieuse de toute critique, c'est-à-dire dans la finesse des jugements portés sur les auteurs successifs, bien que ces jugements soient souvent ici ramassés en quelques lignes ou en quelques mots. M. Gosse offre sans cesse le plaisir et la surprise de l'épithète nouvelle, parce qu'il a sur les écrivains, non pas des théories scientifiques, mais simplement les impressions personnelles d'un esprit très distingué.

E. L.

Publications of the American Academy of political science. Philadelphie, édité par l'Académie américaine, 1895-1898, in-8°.

Cette excellente collection de monographies continue à s'enrichir de

travaux solides, substantiels, concis, sans « littérature », tout à fait adaptés aux conditions nouvelles du public scientifique qui a besoin d'être renseigné vite et avec précision. La plupart sont des études techniques de science sociale ou administrative; mais quelques-unes contiennent des idées d'ensemble originales, surtout en matière économique, qui méritent d'être signalées au public français. J'en donnerai une courte analyse, me bornant, à mon grand regret, à une mention sommaire pour les autres.

I. — Emory Johnson. *Industrial services of the railways* (18 p.) montre l'action produite sur l'industrie aux États-Unis par la création des chemins de fer, elle a consisté à « placer les industries en tenant compte des marchés et de la distribution des produits plutôt que des sources de fournitures », à « réduire les dépenses liées à la fabrication des objets », à diminuer les dépenses de la distribution, à rendre les prix plus stables. Les chemins de fer « possèdent la clef du commerce », leur pouvoir sur l'industrie doit donc être soumis à un contrôle public qui rende les tarifs équitables et stables.

II et III. — Emory Johnson. *Current transportation Topics* I (10 p.), II (11 p.) expose la jurisprudence en matière de tarifs de chemins de fer, tarifs différentiels, syndicats de compagnies, guerres de tarifs, tarifs pour l'exportation, droit des États de taxer les compagnies, droit de la commission du commerce entre États de régler les tarifs. Excellent commentaire de décisions judiciaires.

IV. — R. P. Falkner. *Crime and the Census* (28 p.), tout en reconnaissant les erreurs des statistiques de faits sociaux, regarde la statistique des délits comme un moyen sûr de mesurer la moralité du pays et cherche si le recensement décennal des États-Unis (*census*) fournit des chiffres utilisables et conclut que non, parce qu'il ne fait connaître que le nombre des gens en prison.

V. — E. T. Devine. *The shiftless and floating city population* (16 p.), donne des détails très instructifs sur les vagabonds des grandes villes américaines et les procédés légaux employés avec succès pour supprimer le vagabondage. Il combat ce préjugé très général (en Europe comme aux États-Unis) que le remède est de renvoyer les sans travail à la campagne; au contraire, on doit les employer à la ville, car ils sont impropres au travail agricole; l'essentiel est de bien élever les enfants.

VI. — J. H. Senner. *The immigration question* (19 p.) fait connaître le résultat de son expérience personnelle comme chef du service d'admission des émigrants à New-York. Le public, dit-il, est très mal informé de l'état actuel; l'immigration en masse de gens misérables et dangereux dont l'opinion s'alarme encore, est déjà un phénomène disparu; la statistique publiée dans ce travail le prouve. Ce changement est dû à la surveillance exercée sur les arrivants par la Commission d'émigration à New-York, tout émigrant refusé est renvoyé aux frais de la compagnie qui l'a amené. L'auteur suggère l'idée d'un service de

renseignements pour diriger les émigrants sur les points où on a besoin d'eux.

VII. — E. T. Heyn. *Postal Saving Banks* (29 p.) décrit le régime des caisses d'épargne postale en Angleterre, au Canada, en Autriche Hongrie, en France, Belgique, Suède, Russie, Italie, Hawaï, et recommande d'introduire l'institution aux États-Unis.

VIII. — J. H. Hamilton. *Relation of postal savings banks to commercial banks* (10 p.) discute les inconvénients des caisses d'épargne postales, le danger qu'elles font courir au commerce en lui retirant les capitaux.

IX. — E. R. Buckley. *Custody of State funds* (13 p.) expose les deux systèmes adoptés par les différents États pour le dépôt des fonds publics 1° le dépôt en banque pratiqué par quarante Etats ou territoires; 2° le trésor indépendant qui apparaît comme une survivance dans sept États (c'est le régime français). Il se prononce nettement pour le premier système. A cette étude est joint un tableau très instructif du régime actuel de tous les États (bilan moyen, lieu du dépôt, taux d'intérêts, garantie, choix des dépositaires, pertes, mois où l'excédent atteint son maximum, qui profite de l'intérêt, difficultés éprouvées par les banques pour payer les traites).

X. — S. B. Harding. *The Minimum principle in the tariff of 1828 and its recent revival* (17 p.) raconte l'histoire du tarif douanier de 1828, le fameux tarif protecteur qui provoqua la protestation de la Caroline du Sud, le premier qui ait adopté le principe d'un droit minimum gradué; il décrit les fraudes auxquelles il donna lieu, les réclamations et le correctif apporté en 1832. Il se plaint qu'on soit revenu à ce régime condamné par l'expérience.

XI. — M. A. Knapp. *Railroad pooling* (21 p.) cherche à faire comprendre aux lecteurs américains la légitimité de l'avantage des conventions entre compagnies de chemins de fer. Il remonte aux principes de l'économie politique pour établir ce qui est vraiment nuisible à l'industrie, puis, par une discussion d'une logique serrée et d'une remarquable clarté, il précise la question du règlement des tarifs de transport, il aboutit à une critique vigoureuse de la législation des États-Unis et de la théorie habituelle du public américain.

XII. — T. William. *Silver in China* (21 p.) fait l'histoire du cours de l'argent en Chine depuis les dynasties les plus anciennes (xiv^e siècle av. J.-C.) jusqu'à nos jours. Il a voulu dissiper l'erreur répandue par les bi-métallistes que l'argent aurait en Chine maintenu sa valeur, et il y a réussi pleinement, car il montre que la relation de l'argent à l'or a suivi en Chine la même évolution que dans le monde européen. Ce qui a pu faire illusion, c'est la baisse des prix et surtout des salaires dus à la surpopulation.

XIII. — Ch. G. Tiedemann. *Silver free-coinage and the legal tender decisions* (14 p.) essaie de montrer que la frappe libre de l'argent

avec cours forcé serait une violation de la Constitution fédérale, comme contraire au principe du respect des contrats; car elle équivaudrait à une banqueroute de moitié. Il examine les décisions de la Cour fédérale favorables au cours forcé des billets pour montrer qu'elles ne s'appliqueraient pas au cas de l'argent.

XIV. — . A. FAIRLIE. *The economic effects of ship canal* (25 p.) étudie les révolutions produites sur l'organisation des transports par la création des canaux pour les navires de fort tonnage. Il s'attache aux exemples les plus concluants, le canal d'Amsterdam, le canal de Suez et le canal entre le lac Supérieur et le lac Michigan (dont le tonnage égalait celui de Suez en 1889 et atteint le double en 1896). La révolution consiste surtout dans un nouveau système de navires et un déplacement de la culture du blé.

XV. — J. R. DAVIS. *The Union Pacific railway* (35 p.). Histoire de la création et de l'administration de la ligne du chemin de fer du Pacifique depuis les premiers projets en 1832 jusqu'à la faillite de 1893. L'auteur étudie ensuite les trois plans en présence pour assurer le remboursement des créances de l'État fédéral sur les compagnies et les propositions faites par les rapports des deux chambres du Congrès.

XVI. — E. R. JOHNSON. *Railway Departements for the relief and insurance of employes* (45 p.) décrit les institutions d'assurance créées pour les employés de chemin de fer par les grandes compagnies américaines. Il distingue trois principaux systèmes, — assurance par des compagnies d'assurance, associations entre employés, assurance organisée par la compagnie. Il raconte l'histoire du régime d'assurance par la compagnie (le premier exemple ne remonte qu'à 1880), montre par une statistique l'accroissement continu des membres et, suivant l'usage américain, termine par une discussion sur les avantages pratiques de ce régime.

XVII. — B. H. MEYER. *The administration of Prussian railroads* (33 p.). Bon exposé de vulgarisation scientifique sur le régime des chemins de fer en Prusse, en particulier le règlement des tarifs, suivi d'une bibliographie établie correctement suivant la méthode allemande (la bibliographie est d'ordinaire la partie faible des travaux américains).

XVIII. — J. T. YOUNG. *Administrative centralisation and decentralisation in France* (18 p.) expose d'une façon assez exacte [1] la formation de la centralisation administrative en France, et le mouvement inverse de décentralisation qui, depuis 1871, a augmenté les pouvoirs des conseils généraux et des municipalités. Comme presque tous les étrangers il se fait illusion sur l'importance du mouvement conservateur de

1. Il n'est pas exact de parler de « l'abolition des États provinciaux » ni de placer au temps de Richelieu la création des intendants; ni de représenter l'autonomie des directoires établie par la Constituante comme une « restauration des vieux États provinciaux ».

la Ligue de décentralisation et des œuvres de M. Deschanel; mais il voit bien le sens dans lequel se fait l'évolution actuelle, émancipation de la tutelle administrative, groupement des petites communes.

XIX. — E. Levasseur. *The concentration of industry and machinery in the United States* (20 p.) donne un chapitre de son livre l'*Ouvrier américain*, consacré à mettre en relief les caractères de l'industrie des États-Unis : épargne du travail humain, salaires élevés, travail intense, production en grand.

XX. — C. W. Macfarlane. *Pennsylvania Paper currency* (77 p.) étudie l'histoire du papier-monnaie qui a duré dans la colonie de Pennsylvanie de 1723 à 1770 et cherche à expliquer le phénomène surprenant que ce papier-monnaie ait maintenu sa valeur et que le pays ait joui d'une prospérité constante sous ce régime. Ce travail est appuyé sur un tableau des prix des principales denrées en Pennsylvanie dressé mois par mois de 1720 à 1775.

Ch. Seignobos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juin 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède au scrutin public pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Frédéric Godefroy, par 33 voix sur 39 votants, pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, contre une voix à M. Delaville Le Roulx et cinq bulletins blancs. Le second prix est décerné à M. Léon-G. Pélissier, professeur à l'Université de Montpellier, pour son ouvrage sur *Louis XII et Ludovic Sforza*, par 27 voix sur 29 votants, contre une voix à M. Delaville Le Roulx et un bulletin blanc.

M. le Dr Hamy présente la reproduction photochromographique du manuscrit mexicain conservé au Musée ethnographique de la Propagande, à Rome. Cette reproduction a été faite par les soins de la Bibliothèque Vaticane et aux frais de M. le duc de Loubat. Une préface du R. P. Ehrle contient l'histoire du manuscrit, qui provient des collections du cardinal Stefano Borgia. Ce manuscrit, de forme à peu près carrée, se compose d'une bande de peau de cerf de 10 m. de long sur 0 m. 27 de haut, composée de 14 pièces de différentes longueurs, collées ensemble et recouvertes d'une préparation blanchâtre. Quelques pages en avaient été reproduites dans un des ouvrages de Humboldt; mais il n'avait été publié intégralement, et d'une manière défectueuse, que dans le troisième volume de lord Kingsborough. De leur côté, MM. del Paso y Troncoso et Ed. Chavero viennent de publier à Mexico le commentaire, resté jusqu'ici inédit, composé sur ce manuscrit par le jésuite Fabrega, vers la fin du dernier siècle (t. V des *Anales del Museo nacional*). — M. Hamy ajoute qu'une reproduction du beau manuscrit mexicain du Palais-Bourbon, également exécutée aux frais de M. le duc de Loubat, paraîtra prochainement à la librairie Leroux.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 11 juillet — 1898

Lydus, De Ostentis, p. Wachsmuth. — Lewis, Versification anglaise. — Strowski, saint François de Sales. — Marmottan, Élisa Bonaparte. — Cabanès, Le Cabinet secret de l'histoire, III. — Vigier, Davout — A. Pfister, Dans le camp des alliés, 1814 et 1815. — Bréal, Deux études sur Gœthe. — Brunetière, Manuel de littérature française. — *Bulletin* : La Rocca, Sextus Pompée ; Golubovich, Les supérieurs franciscains de Terre Sainte ; Schiff, Nicolas V ; Vinkler, Castruccio Castracani ; Kalkoff, Rapports de la diète de Worms ; Beyerlé, Les membres des Conseils de Constance ; Brandrud, Le chapitre luthérien de Stavanger ; Boer, Les négociations entre l'Espagne et les Pays-Bas, 1632-1633 ; Juncker. La rébellion polonaise, 1846-1848 ; Cadoux, Le collège Chaptal ; Riecks, Léon XIII et le culte de Satan.

Joannis Laurentii Lydi Liber *de Ostentis* et Calendaria græca omnia iterum edidit Curtius Wachsmuth. Accedunt epimetra duo de Cometis et de Terræ motibus. Leipzig, Teubner, 1897; LXXII-366 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Cette seconde édition du *de Ostentis* de Joannes Lydus est sensiblement différente de la première, qui date de 1863 ; mais aussi les secours qu'a eus M. Wachsmuth pour l'établissement du texte sont bien plus considérables. La préface a été remaniée pour nous les signaler. Outre les manuscrits qui ont servi à la première édition et aux éditions données par d'autres savants (sur les *Parisini* R, S et le *Marcianus* V, quelques renseignements sont ajoutés à ceux de Hase), on a connu depuis par Graux et A. Martin un *Matritensis* (D) important surtout pour les chapitres 9-15, et par Wünsch un *Parisinus* (T) qui renferme un fragment nouveau (chap. 16). Pour le calendrier anonyme qui se trouve à la fin de l'*Isagoge* de Geminus, M. W. l'avait publié avec les leçons des deux manuscrits du P. Petau ; il ajoute maintenant celles de trois autres, communiquées par M. Manitius. Enfin deux nouveaux manuscrits, un *Laurentianus* (L) et un *Vaticanus* (V), ce dernier le plus ancien de tous les manuscrits connus (XI^e ou XII^e siècle [p. LIV ; mais M. W. dit p. 198 : fere sæc. x]) ont fourni leurs leçons pour le texte des *Apparitiones* de Ptolémée. Pour compléter son édition, M. W. ajoute quelques extraits d'auteurs latins ayant rapport au calendrier, notamment de Varron, de Columelle et de Pline, ainsi que deux tableaux sypnotiques qui résument l'ouvrage de Ptolémée. Les *indices* sont nouveaux, sauf les tables des noms d'auteurs cités, et seront fort utiles. On pouvait donc s'attendre à une notable amélioration. Et

en effet, l'annotation critique est beaucoup plus abondante ; le texte, soigneusement revu, est meilleur de tous points, car il y avait dans la première édition bien des lectures incertaines, ou contestables, ou même franchement mauvaises. Les nombreuses corrections introduites dans le prologue et la conclusion des *Apparitiones* sont dues pour la plupart à Fr. Unger. Les chapitres relatifs aux signes des astres et aux comètes sont ceux qui ont le plus gagné ; grâce à D, le texte en est sensiblement plus complet et plus correct. Les excellentes leçons de ce manuscrit méritent en effet la plus grande confiance, et M. Wachsmuth a eu le plaisir d'y voir confirmées quelques-unes de ses conjectures de la première édition [1] ; pourtant certaines de ses variantes, rejetées par l'éditeur, me semblent négligées à tort ; comme D donne souvent, de toute évidence, la vraie leçon, ce serait à examiner de plus près. Somme toute, cette édition constitue un progrès indiscutable [2].

My.

The foreign sources of Modern English Versification by C. M. Lewis, Berlin, 1898, 1 vol. 104 pages.

L'effort de l'auteur porte sur la versification latine des premiers siècles du moyen âge. Il établit que le vers accentuel latin n'a pas son origine dans la poésie populaire. Le rythme accentuel est sorti du vers quantitatif par une évolution graduelle et naturelle. Les vers de Commodien — au IIIe siècle — sont un parfait spécimen de l'état de transition entre le vers métrique et le vers rythmique. Le vers accentuel est atteint au IVe siècle dans les hymnes de saint Ambroise.

En regard de ce vers latin accentuel paraît le vers latin purement syllabique, qui commence à la fin du VIe siècle avec les psaumes chantés à la musique grégorienne, laquelle ne réclame plus du vers qu'il soit rythmique. Les deux sortes de vers vivent côte à côte. M. Lewis considère comme l'erreur capitale des métriciens récents de n'avoir pas pris garde à ce dualisme et d'avoir été tentés de considérer toute la versification latine du moyen âge comme une versification simplement syllabique, où le rythme accentuel ne serait qu'un accident sans conséquence.

Le vers français d'abord rythmique n'est donc pas devenu syllabique sous l'influence du latin. Il a au contraire été rythmique d'abord sous l'influence du latin, puis s'est affranchi du rythme iambique dominant en raison de la nature même de la langue. M. L. donne une explication plausible et pénétrante de ce changement. Il a tort, toutefois, d'y voir

1. Par exemple 24, 2 ζώνην, 26, 11 ἄλως, 29, 9 ἑῷοι, 40, 9 διαφθεροῦσι, 44, 14 οὗτος.

2. Quelques fautes d'impression relevées çà et là : 30, 21 ῥαδίως sans iota souscrit ; 45, 9 ἐμπρησμοὶ, 106, 6 πολιοχρουμέναις ; dans le prologue et la conclusion des *Apparitiones* le mot ἰσημερινὸς est généralement mal accentué ; 60, 2 lire πυρεκτικοί.

surtout une impuissance rythmique du français et de ne pas s'apercevoir que l'affranchissement de la stricte alternance rythmique est un précieux élément de variété ; il ne se rend pas compte que cette alternance chère à une oreille anglaise ou allemande devient vite insupportable à une oreille française et que les premiers poètes qui l'ont évitée ont fait preuve non d'impuissance mais de fine perception artistique.

La partie du travail consacrée à la versification anglaise est la plus sommaire et la plus contestable. C'est cependant vers elle que tout converge dans la pensée de l'auteur. M. L. veut prouver que le vers anglais moderne doit son alternance rythmique régulière aux modèles que lui fournissait la poésie latine religieuse, et qu'au vers français (dont l'influence sur lui aurait été exagérée) il ne doit guère que la tendance au syllabisme. M. L. élimine de son étude les vers anglo normands, avec leur tendance rythmique marquée, comme peu décisifs. Il attribue leur caractère rythmique à l'influence rétroactive de la versification anglo-saxonne, bien que nous n'ayons pas de preuves de cette influence, et bien que d'ailleurs le vers anglo-saxon ne fût pas lui-même rythmique au sens moderne. Il y aurait plutôt lieu, semble-t-il, de croire à un développement local du premier type de vers français, accentuellement rythmique, dont il a été parlé.

M. L. ne donne pas non plus l'explication de ce fait curieux que, si les vers octosyllabiques français quoique libres de rythme sont en grand nombre iambiques — peut être pour moitié — et si l'on trouve dans les poèmes français écrits avec ce vers des tirades entières purement iambiques, d'autre part l'octosyllabe anglais continue longtemps à présenter cà et là des vers *non iambiques*, c'est-à-dire divisés en trois parties, même au temps de Chaucer où l'octosyllabe atteint une grande perfection.

Je citerai comme exemples, pris entre le vers 70 et le vers 105 de la traduction du Roman de la Rose, les vers 74, 75, 87, 94, 103, 104, soit 6 exceptions sur 35 vers.

M. L. est plus bref encore et moins convaincant en ce qui est du décasyllabe anglais auquel s'appliquerait la remarque précédente. Il n'admet pas que Chaucer ait été influencé par le décasyllabe français quand il adopta ce vers. Une preuve lui paraît suffisante. Chaucer ne fait pas usage de la césure fixe, donc son vers est d'une nature essentiellement différente de celle du décasyllabe français. Il serait aisé de démontrer, par un semblable argument, que l'alexandrin de nos poètes récents qui n'a plus de césure fixe ne saurait avoir rien de commun avec celui de nos classiques, — ou même, pour rester sur le sol anglais, que le vers blanc de Gascoigne, avec sa coupe médiane constante, n'a pas la même origine que le vers blanc de Shakespeare. M. L. ne tient pas compte de l'existence dans Chaucer même de pièces entières à césure fixe (4 + 6), par exemple la ballade *Lak of Stedfastnesse* avec ses coupes masculines à la quatrième syllabe, si fortement marquées qu'en français

même et en l'absence de l'alternance iambique les vers paraîtraient monotones. Nous connaissons très mal la chronologie de Chaucer. Si nous avions la série complète de ses ébauches et de ses œuvres achevées, nous constaterions sans doute chez lui une rapide et admirable progression vers la liberté des coupes, analogue à celle que Shakespeare a accomplie deux cents ans plus tard pour le vers blanc. Nous reconnaîtrions sans doute que Chaucer après avoir ajouté simplement la coupe française féminine (5 + 5) à la masculine (4 + 4), (voir par exemple sa ballade *Womanly Noblesse*), s'est ensuite inspiré de l'endacasyllabe italien pour ajouter une autre coupe, 6 + 4 Ce sont là les coupes *essentielles* auxquelles toutes les autres se ramènent. Or, toutes les variétés constatées, une lecture attentive fait reconnaître que les variétés mêmes n'ont leur valeur artistique que par *allusion* si j'ose dire à la coupe 4 + 6 qui demeure fondamentale. Celle-ci est assez dominante pour que les autres soient perçues comme des déviations voulues, heureuses, dont l'effet n'existerait pas si le vers était sans type idéal. J'ajoute que la reconnaissance de la césure par les métriciens anglais du XVIe siècle et son observance stricte par les premiers poètes de la Renaissance (Googe, Gascoigne, etc.) ne peut s'expliquer que par l'existence, si discrète soit elle, de celle-ci.

On peut ne pas être d'accord sur tous les points avec M. Lewis, mais il convient de le féliciter de la clarté vigoureuse avec laquelle il a mis en relief quelques traits importants d'une question complexe et difficile. Ceux qui s'occupent de versification française ou anglaise liront avec profit la thèse (car ç'en est une) de M. Lewis. Tous attendront avec sympathie et avec espoir les futurs travaux du nouveau métricien.

Émile LEGOUIS.

STROWSKI (Fortunat). **Saint François de Sales.** Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVIIe siècle. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1898. In-8 de VIII-424 pp.

Ce livre est une thèse de Sorbonne et une des plus intéressantes de ces dernières années, pour l'importance du sujet et la nouveauté des aperçus. M. Strowski a très nettement délimité son objet : comme on a beaucoup écrit sur saint François de Sales, il ne s'est point cru obligé à raconter sa vie, à rassembler au moins tons les faits essentiels qui la composent. Il s'interdit même de s'arrêter sur des épisodes saillants ou dramatiques quand il n'a rien de nouveau à en dire, surtout quand ils ne se rapportent pas à son dessein ; par exemple, dès qu'il a apprécié la liaison de saint François avec Mme de Chantal, il passe sur l'histoire de cette liaison ; il caractérise d'un mot l'ordre de la Visitation, mais n'en raconte même pas la période contemporaine du fondateur. Il se réduit expressément à définir, à mesurer l'influence exercée par son héros.

Tout le milieu de son livre est neuf, pénétrant, et, dans l'ensemble, d'une justesse inattaquable. Il marque très bien l'originalité de saint François comme saint et comme écrivain, sa vie austère et son désir de plaire, son imagination gracieuse et sa piquante finesse (voir p. 253 une excellente analyse de sa méthode d'observation) ; il prouve que l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* ne prétend pas simplement rendre la piété aimable, mais conduire doucement à une rénovation du cœur qui empreindra désormais de l'amour de Dieu jusqu'aux actes de la vie profane. Il démêle avec une délicate justesse par où saint François annonce les hommes du XVIIe siècle et par où il diffère d'eux ; par exemple, il fait voir que ses *Controverses* (1595) sont écrites dans le style régulier et élégant que Malherbe et Vaugelas vont bientôt rendre obligatoire, tandis que l'*Introduction à la vie dévote* est d'un style plus capricieux ; il montre que l'évêque de Genève n'achemine pas les prédicateurs vers la rhétorique méthodique des classiques (car rien n'est moins logique que ses plans de sermons et que la proportion dans laquelle il en développe les diverses idées), mais qu'il leur indique la matière de leurs instructions, la morale, l'analyse du cœur humain. Il n'y a guères à critiquer dans toute cette partie du livre que quelques longueurs, par endroits un peu plus de philosophie abstruse qu'il n'était nécessaire et quelques inexactitudes de détail. (Les fables de Fénélon et ses Dialogues des morts prouvent que le précepteur du duc de Bourgogne, bien loin de briser, comme le croit M. Str., l'énergie de son élève, cherchait à combattre en lui la faiblesse de caractère qui se cachait sous la violence insolente de ses premières années ; le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* témoigne que, si Bossuet décrit moins que Fénélon, il ne dédaigne pas plus que lui l'argument des causes finales ; l'oraison funèbre, dans Bossuet, vise, non pas à peindre une âme, mais à établir par l'histoire d'une âme une des lois d'après lesquelles Dieu gouverne le monde. Il ne sied pas d'appeler *amour* le sentiment qui unissait Mme de Chantal et saint François. Pour en finir, je soupçonne des fautes d'impression un peu bien fortes dans les phrases italiennes citées en notes pp. 86 et 112.)

Le commencement et la fin du livre, non moins intéressants, me semblent moins vrais. Si jusqu'en 1560 la Réforme avait été maîtresse, je ne dis pas de plus de la moitié des esprits éclairés et de la noblesse, mais de plus de la moitié de la France (p. 1), il est très vraisemblable que François Ier et Henri II eussent pris à l'avance le contre-pied de la résolution d'Henri IV et qu'ils auraient abjuré en disant : « Paris vaut bien un prêche. » Je ne crois pas non plus qu'à la fin du XVIe siècle on ne trouvât parmi les catholiques que des sceptiques uniquement retenus dans l'orthodoxie par la raison d'État (pp. 12-13, 17, 36 et *passim*) : M. Str. lui-même constate ailleurs que, dès cette époque, de nombreux faits attestent un réveil général de la piété parmi les catholiques français ; et la Ligue à elle seule en fournit une preuve fâcheuse mais décisive. Il n'est pas juste non plus de dire que saint François de Sales do-

mine tout le xvii[e] siècle : M. Str. signale dans de jolies pages (pp. 359 sqq , 372 sqq.) les services rendus à la tradition de saint François par Bérulle et par saint Vincent de Paule, et il ne prétend pas que son héros ait eu le génie d'un Bossuet ou d'un Pascal ; mais, à le lire, on croirait que tous les grands hommes du siècle procèdent de lui. Il est trop évident que l'évêque de Genève n'a pas eu sur son temps l'influence d'un Descartes ou même d'un Arnault. Mais on peut pardonner à M. Str. d'exagérer un peu la portée d'une œuvre dont il a excellemment expliqué la nature.

Charles Dejob.

Paul Marmottan. **Elisa Bonaparte** avec un portrait, en héliogravure. Paris, Champion, 1898, In-8°, 317 p. 3 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Marmottan se compose de deux livres : 1° *Jeunesse et mariage ;* 2° *Sous le Consulat.* La première partie est la moins bonne ; l'auteur y commet plusieurs erreurs parce qu'il ne connaît pas l'histoire de la Corse, et, en outre, il est lourd, embarrassé ; il a peine à se mettre en train ; tout ce qui concerne l'origine, l'illustration et la généalogie des « Baciocchi » est très aride. Mais la seconde partie est intéressante : elle porte la marque de recherches personnelles qu'il faut encourager et louer ; M. Marmottan y publie nombre de pièces ignorées ou fort peu connues, tirées des archives de Lucques et des collections particulières ou studieusement glanées dans diverses publications, et son récit, comme porté par ces documents, a meilleure allure. Il nous représente Élisa tenant un salon où elle reçoit les littérateurs de l'époque, se liant avec Fontanes et Roederer, séjournant tantôt dans le Midi, tantôt à Mortefontaine et au Plessis-Chamant. Ce tableau de la société du Consulat est curieux, neuf en quelques endroits : on y remarquera, par exemple, une lettre inédite de Fontanes du 4 octobre 1802 [1].

A. C.

1. P. 6, Charles Bonaparte, dit M. Marmottan, « admis en 1781 au nombre des douze gentilshommes de son pays, représenta plus d'une fois la nation entière ; il avait été, notamment en janvier 1777, élu premier député de la noblesse auprès de S. M. Louis XVI » ; il fallait dire qu'il fut un des membres de la commission des Douze et qu'il représenta la nation en l'année 1777 (où il fut élu au mois de juin) comme député de la noblesse ; — *id.* Napoléon est sorti de l'École militaire de Paris en 1785 et non en 1786 ; — p. 9, lire Morlas et non *Morlax* ; — p. 10, « ce cadet mal vêtu » ; Napoléon était vêtu comme ses camarades ; — p. 13, on ne goûtera guère des expressions comme « libertaire à outrance » (Lucien) et « une intellectuelle en herbe » (Élisa) ; — p. 17, l'expression « officier capitaine » est bizarre, et Napoléon, alors lieutenant en second et éloigné d'Élisa, ne put lui servir de tuteur ; le tuteur était l'archidiacre Lucien que M. Marmottan appelle, je ne sais pourquoi, écuyer ; — p. 20, lire

Dr Cabanès. **Le Cabinet secret de l'histoire.** 3e série. Paris, Charles, 1898. In-8, x et 814 pp.

Cette troisième série comprend plusieurs études La plus longue est celle qui traite de Jean-Jacques Rousseau. Elle renferme nombre de citations de l'écrivain, et plusieurs jugements curieux, notamment du professeur Lallemand, de Montpellier. Selon M. Cabanès, Rousseau eut le fétichisme amoureux, compliqué d'exhibitionnisme ; il était en outre, comme dit M. Jules Janet, rétentionniste ; quant à sa folie, à sa « vésanie », ce fut le délire des persécutions qui est un délire partiel, et « au vrai, sa maladie est des plus complexes ».

Suit un travail sur le docteur Chambon de Montaux, qui fut maire de Paris du 8 décembre 1792 au 4 février 1793 ; c'est une biographie complète, faite d'après des documents pour la plupart inédits [1], et l'on y remarquera la lettre où Chambon engage en 1820 la duchesse de Berry à nourrir elle-même son enfant.

Puis, M. Cabanès étudie deux culs-de-jatte illustres, Couthon et Scarron. Chacune de ces intéressantes biographies est accompagnée d'une consultation technique du docteur Brissaud qui détermine les causes de la paralysie de Couthon et la nature de la maladie de Scarron (rhumatisme chronique déformant).

Le volume, qui témoigne de recherches aussi subtiles qu'étendues, se clôt par des pages piquantes sur « les ossements royaux du Louvre et autres vénérées reliques ».

A. C.

Davout, maréchal d'Empire (1770-1823), par son arrière petit-fils le comte Vigier, précédé d'une introduction par Frédéric Masson. Paris, Ollendorff. 1898. 2 vol. in-8°, xix et 296, 408 p.

Ces deux volumes ne sont pas inutiles. Ils offrent une *Vie* complète de Davout. Mais l'auteur eût bien fait de ne pas mêler tant de documents

---

Petiti et non *Petity* ; — p. 24, M. Marmottan confond le mari de Mme Permon avec son fils ; Permon fils et non Permon père était « agent de finances aux armées d'Italie » ; — p. 26, on n'a pas de preuve que Napoléon fut nommé capitaine à l'armée des Ardennes ; — p. 27, il avait « fait tirer sur le peuple », quel peuple ? tout ce paragraphe est vague ; — p. 28, « le 1er septembre, veille de son départ » et p. 29, « le départ était fixé au 9 septembre » : il y a là contradiction ; — p. 35, « dénoncé par le fils de ce Rey qu'il avait autrefois livré », il n'a pas été question auparavant de ce Rey ; — p. 42, Paoli avait gagné l'Angleterre bien avant Pozzo ; — p. 80, lire Eggenwald et non *Enkenwold* (!) ; — p. 105, Cervoni était Corse et non Sarde ; — p. 123, singulier rapprochement entre Bonaparte et Sobieski ; — p. 193, le *Napoléon intime* de M. Arthur Lévy est qualifié ainsi : « l'ouvrage philosophique d'un brillant écrivain ».

1. P. 194, lire Vigée et non *Vigié*.

à sa narration et de ne pas reproduire les documents qui se trouvent ailleurs. Pourquoi, par exemple, donner tout le rapport du 23 mars 1805, et cela, sans dire qu'il se trouve déjà dans Mazade? Pourquoi reproduire, au lieu de le résumer, dans le récit d'Iéna, le journal des opérations du 3e corps ainsi que le rapport du 14 octobre? Pourquoi citer si souvent Marbot, et ne pas avoir consulté les sources allemandes, notamment pour 1806, Lettow-Vorbeck et pour 1814 les Mémoires de Rist? Toutefois on saura gré à M. le comte Vigier d'avoir montré dans son premier volume l'influence de Turreau sur Davout et publié intégralement la lettre (dont Claretie n'avait donné qu'un extrait) où le futur maréchal met Bouchotte en garde contre l'exaltation et lui recommande à deux reprises de « s'ancrer au port qui est la majorité de la Convention » (I,55). On lit également avec intérêt dans ce premier volume des pièces inédites ou généralement ignorées, comme la réponse « vive et ironique » de Davout à Chasseloup-Laubat (I,108) et les lettres où Duroc lui annonce l'arrestation de Moreau, la capture de Georges et l'exécution du duc d'Enghien. Le second volume renferme les quatre lettres de Davout découvertes récemment dans une édition de la *Pucelle d'Orléans* de Schiller et acquises par le musée d'Aix-la-Chapelle; grâce au concours du commandant Bazeries, celles qui étaient chiffrées ont pu être lues à peu près complètement. Mais le « clou » de ce second volume et de l'ouvrage, c'est le mémoire de Davout sur les Cent jours (II, 201-375). Ces précieux souvenirs, que le maréchal dicta à M. Gordon, précepteur de son fils, ont été tirés par M. V. des archives historiques de la guerre : on y trouvera nombre de renseignements intéressants, et, par exemple, on y apprend que Napoléon précipita son départ de l'île d'Elbe lorsqu'il sut par le *Journal des Débats* que le congrès de Vienne serait clos dans les derniers jours de février : l'empereur voulut rentrer en France « pendant la dispersion et le voyage des souverains, avant même qu'ils eussent le temps de se réunir de nouveau ». Ce mémoire capital suffirait pour assurer à la publication de M. Vigier, d'ailleurs soignée et consciencieuse, une grande valeur[1].

A. C.

---

1. L'auteur ignore que Davout était élève du roi ou boursier, qu'il fut nommé en cette qualité à l'École royale militaire d'Auxerre le 31 décembre 1779, parce que ses parents n'avaient que 1,100 livres de rente, mais qu'il était déjà à l'École depuis le 7 mai 1778 et qu'il en sortit le 24 septembre 1785; que, si ses succès scolaires furent modestes, il était néanmoins un des meilleurs sujets, puisque Reynaud de Monts (et non *Raynaud de Mons*) l'envoyait à l'hôtel du Champ de Mars. — Il eût fallu dire également que Davout fut un des meilleurs élèves de l'École royale militaire de Paris, puisqu'il fut un des quatre cadets-gentilshommes qui, à la suppression de l'École, reçurent chacun comme « distinction » un cheval de manège (c'étaient, outre Davout, Montarby de Dampierre, Des Montis de la Chevallerie et Souchet d'Alvimart; cf. Léon Hennet, *Les compagnies de cadets-gentilshommes et les Écoles militaires*, 188., p. 112); — p. 22, lire Rancennes et non *Roxsenne*; — p. 27, Lafayette, et

Aus dem Lager der Verbündeten, 1814 und 1815, von Dr Albert Pfister, Generalmajor z. D. Stuttgart. Deutsche Verlags-Anstalt, 1897. In-8°, xii et 480 p. 9 mark.

Cet ouvrage, fait avec grand soin et qui témoigne de longues recherches, offre quelques longueurs. A vrai dire, l'auteur ne dit le plus souvent que des choses connues. A quoi bon retracer les dernières heures de Napoléon à Fontainebleau, son voyage à travers la France en compagnie des commissaires étrangers (p. 237-243), et donner sur le congrès de Vienne tant de détails qui ne sont plus ignorés (p. 284-287)? Mais M. Albert Pfister est général-major et s'entend à son métier ; ses réflexions sur les événements militaires ont du prix. En outre, il divise nettement sa matière ; il ne fait que des citations intéressantes et topiques ; il raconte avec assez d'agrément, et il sait insister sur les événements principaux, les marquer en traits caractéristiques, les accompagner de remarques vives et suggestives (cf. p. 247, le passage sur les « chasseurs de couronnes », qui souhaitent un petit duché sur la rive droite du Rhin). Les lecteurs français l'accuseront peut-être de chauvinisme, notamment lorsqu'il s'irrite que Louis XVIII soit ingrat envers les alliés, que Talleyrand renvoie les coalisés la bourse vide et jette parmi eux la pomme de discorde, qu'Alexandre recueille à bon marché le renom de magnanime et refuse de châtier la France, que les Allemands hésitent lâchement, *mit Hasenfüssigkeit*, à annexer des pays allemands (p. 251-257, 296, 409, etc.). Mais peu importe. Ce qui fait la valeur de sa publication, c'est la correspondance qu'il a consultée et dépouillée aux archives de la maison et de l'état de Wurtemberg. D'aucuns aimeraient peut-être mieux qu'au lieu de mêler cette correspondance à un récit continu et de la noyer, pour ainsi dire, dans une histoire des campagnes de 1814 et de 1815, il l'eût simplement publiée selon l'ordre chronologique dans le texte original qui souvent est français, et non en traduction allemande ; il lui aurait de la sorte donné plus de relief. Mais ces lettres du roi Frédéric, des deux Wintzingerode père et fils, du comte Linden sont inédites et à plus d'un titre curieuses. On a cru longtemps et on croyait alors communément que le roi ne s'était déclaré qu'avec répugnance en faveur des alliés et qu'il restait en secret partisan du système français. M. P. démontre par les lettres mêmes de Frédéric que le monarque n'avait aucun attachement personnel pour Napoléon (p. 63). Quoi que prétendent Pertz et Bernhardi, M. P. n'a pu trouver que des preuves de l'inimitié sincère

---

non *Luckner*, était à la tête de l'armée du Nord ; — id. (et p. 29), lire o'Moran et non o'*Morand* ; — p. 37, l'auteur trouvera dans notre *Hondschoote*, p. 49, note 3, une curieuse conversation de Davout avec un agent de Bouchotte, Huguenin ; — p. 39, sur la démission fort noble de Davout et la réponse que lui fit Bouchotte, il fallait citer le travail de Léon Hennet, *Le Maréchal Davout* (1885, p. 14-15), que M. Vigier ne pouvait ni ne devait ignorer.

et profonde de Frédéric contre l'empereur. Le roi combattait Napoléon, non par sentiment de patriotisme allemand, mais par aversion, par haine personnelle (depuis le jour de Kovno, 25 juillet 1812), et parce qu'il voulait conquérir son indépendance de souverain. A la fin de février 1814, lorsqu'on commençait à parler d'une paix séparée des Autrichiens avec Napoléon, il ordonna que ses troupes se réuniraient aux Russes qui étaient résolus à continuer la guerre jusqu'à la dernière extrémité. Battre Napoléon, le vaincre à jamais, lui ôter les moyens certains de se relever et de redevenir dangereux, obtenir une paix qui assure son existence politique et ne la remette plus en jeu peu de temps après (p. 85 et 163), voilà son désir. Il disait qu'un fleuve ne devait pas être une limite, qu'on ne pourrait jamais empêcher un passage sérieusement voulu et combiné, qu'une chaîne de montagnes formait une frontière solide, et que cette frontière solide, cette barrière, il fallait la tailler sur le sol même de la France. Il voulait que l'Alsace devînt allemande et il l'eût volontiers ajoutée, ainsi que Montbéliard, à son Wurtemberg qui aurait été le boulevard de l'Allemagne contre la France (p. 236) : il lui fallait un agrandissement d'un million d'habitants pour le moins. S'il a passé pour un adhérent de Napoléon, c'est qu'il s'opposait à l'unité allemande avec une extrême énergie et ne souhaitait que des états indépendants. Aussi craignait-il l'Autriche ; aussi demandait-il que le Wurtemberg eût une consistance et une étendue suffisante pour pouvoir résister, conjointement avec ses voisins du Sud, à la prépondérance autrichienne (p. 301). Il ne cesse, dans sa correspondance de 1814, de regimber contre les prétentions de François II et sa politique lente et perfide, de se moquer des « pauvres têtes viennoises », de se plaindre de Schwarzenberg et de son savant Radetzky dont les mémoires et les plans ne peuvent séduire que des ministres ineptes, de Gyulai qu'il voudrait faire fusiller (p. 152). Pour mieux combattre la suprématie de l'Autriche, il flatte la Prusse et surtout la Russie; il exalte le brave Blücher et l'empereur Alexandre qui vont toujours de l'avant et marchent en droiture sur Paris; il considère le tsar comme le protecteur des puissances de second rang. Les lettres de Neuffer et du comte de Wintzingerode en 1814 donnent l'impression du désordre qui régnait au quartier-général ; elles renferment quelques particularités attachantes sur l'esprit de la population envahie qui accueille les alliés d'abord par des bénédictions et ensuite par des coups de fusil (p. 171), sur les sentiments des coalisés lorsqu'ils virent Napoléon manœuvrer sur leurs derrières pour « se jeter entre Metz, Luxembourg et Strasbourg » (p. 204), sur les combats et la capitulation de Paris, sur l'entrée des vainqueurs dans la capitale, sur les dispositions de l'armée française et des Français qui regrettent le Rhin et voudraient « se replacer dans cette attitude victorieuse dont la nation a contracté la douce habitude » (p. 259). De ci de là quelques anecdotes. Neuffer raconte, par exemple, qu'à Troyes Napoléon a fait venir le maître de la maison

où a logé Alexandre et l'a traité de misérable qui se glorifiait d'avoir été cocufié par l'empereur de Russie, et que le tsar, apprenant le propos, s'écrie en riant que le monsieur aurait dû tout uniment répondre à Napoléon : « Sire, j'ai une fille de dix-neuf ans; il n'est guère possible que ma femme puisse encore tenter l'empereur de Russie » (p. 188-190). Il faudrait citer encore les endroits où M. Pfister raconte la part du contingent wurtembergeois aux campagnes de 1814 et de 1815, notamment à Montereau où le roi s'indigne d'avoir sacrifié ses troupes pour expier les fautes d'autrui (p. 150; cf. p. 153-155 la relation du général Bangold); l'entretien du 7 octobre 1814 entre le comte Linden et Metternich (p. 305-308); les pages relatives aux négociations de 1815, l'Autriche refusant au Wurtemberg et aux États du sud tout agrandissement, et Wintzingerode demandant en vain l'annexion, la restitution de l'Alsace. Mais le prince royal de Wurtemberg, devenu roi, se souvint du mémoire de Wintzingerode, et en 1854, il réclamait de nouveau la « clef de la maison », disait à l'ambassadeur de Prusse : « Donnez-nous Strasbourg et nous serons unis; mais tant que Strasbourg ne sera pas allemand, l'Allemagne du Sud, toujours sûre d'être inondée par les troupes françaises avant que le Nord puisse venir à son secours, ne pourra accéder à l'unité allemande et à une politique nationale [1]. »

A. C.

Michel Bréal. **Deux études sur Gœthe.** Un officier de l'ancienne France. Les personnages originaux de la Fille naturelle. Paris, Hachette, 1898, in-8°, 199 p. 3 francs.

Les deux études sur Gœthe que M. Bréal réunit en un volume après les avoir publiées dans des revues, ont un point commun : toutes deux ont trait à la France.

L'une nous représente, d'après le livre récent de M. Schubart (cf. *Revue critique*, 1897, n° du 14 juillet), le comte de Thorenc qui logea chez le père de Gœthe pendant la guerre de Sept Ans. M. B. a heureusement reconstitué la physionomie de ce personnage instruit, intègre, passionné pour son devoir, fier sans morgue aucune, naturellement généreux, et il conclut très justement que Thorenc nous donne une idée favorable des officiers de l'ancienne armée, mais que ce galant homme avait autre chose que ses qualités, un peu de cette bizarrerie qui « forme souvent un très utile accompagnement du mérite » ; Thorenc aimait les tableaux et fit une râfle enragée parmi les œuvres d'art francfortoises ; il était vif, irritable, et, malgré sa charge de lieutenant du roi, il eut un duel ; il effraya ses hôtes par un semblant de sévérité pour les

---

1. Lire p. 163, Festieux et non *Fetieux*, et partout Yorck et non *York*. P. 415, Lezay-Marnesia est «verunglückt», non à Strasbourg, mais près de Haguenau, dans un chemin de traverse.

accabler de sa clémence l'instant d'après ; ... et « la postérité était présente à ses côtés, dans la personne d'un enfant ».

L'autre étude se rapporte à la *Fille naturelle* de Gœthe et à ses personnages originaux. C'est l'étude la plus fine, la plus fouillée, la plus complète que nous ayons sur le sujet. M. B. a lu très attentivement les *Mémoires* de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, d'où est tiré le drame de Gœthe, il les croit authentiques ; il prouve même qu'ils le sont ; des pièces, trouvées par lui chez un notaire de Paris, démontrent, aussi bien que les documents publiés dans des *Annuaires* du Jura, que Stéphanie-Louise, comtesse de Montcair-Zina (anagramme des noms de son père et de sa mère, le prince de Conti et la duchesse de Mazarin), a été élevée quelque temps comme princesse, puis emmenée au loin et déclarée pour morte, mariée de force avec un sieur Billet, procureur à Lons-le-Saulnier, par le même prêtre qui avait signé six mois auparavant son prétendu extrait mortuaire. On sait ce qui advint ensuite : pleine de l'orgueil de sa naissance, armée de papiers probants, elle quitte son mari, s'enferme au couvent, obtient sa séparation, défend au 20 juin et au 10 août le roi qui lui fait donner une pension — pension que tous les gouvernements maintiennent, non sans la diminuer — et meurt en 1825, affirmant jusqu'au bout son état de princesse et son nom de Bourbon. Il est évident, comme l'a très bien montré M. Bréal, qu'elle est, non pas une aventurière mue par de vulgaires motifs, mais, ainsi que l'avait pressenti Gœthe, une femme douée de qualités viriles, courageuse et vaillante, très instruite en outre — la plus instruite des Bourbons, disait Mercier, — déclamatoire, engouée de Jean-Jacques, écrivant quelquefois avec une force singulière et une réelle élévation. Ses *Mémoires* ne sont pas entièrement exacts ; dans certains endroits elle parle d'après les récits qu'on lui a faits plus tard, et non pas en son propre nom ; elle omet des détails qui ne lui sont pas absolument favorables ; elle tâche manifestement de se donner toujours le beau rôle. Toutefois, il ne faut pas récuser de parti-pris son témoignage. Sur nombre de points qui paraissent invraisemblables, elle dit la vérité : sur l'inimitié du comte de la Marche, son frère, sur Mme Delorme si « consommée dans l'art de la dissimulation » et « habile à prendre tous les masques », etc. Cette partie de l'étude de M. B. est d'ailleurs fort remarquable : M. B. y déploie dans l'explication de quelques épisodes, par exemple de l'éloignement de l'enfant, beaucoup de sagacité. Les pages qu'il consacre à la *Fille naturelle* ne sont pas moins intéressantes. M. B. fait voir que Gœthe a suivi son auteur pas à pas, mais qu'il a transporté les personnages « à un étage intellectuel supérieur », les a mis « dans une sorte de lumière élyséenne quelque peu artificielle » : le secrétaire (Jacquet) est devenu un disciple de la philosophie matérialiste du XVIIIe siècle ; le prêtre (Dubut), un hypocrite raffiné prêt à toute besogne ; la gouvernante (Mme Delorme), une vraie gouvernante de princesse, moins rusée, moins profonde et compliquée

que la femme du peuple représentée dans les *Mémoires;* le mari de la princesse, un homme digne d'elle par le caractère; la princesse elle-même, un poète. M. B. examine ce que devait être la suite de la pièce; il analyse le scenario de la deuxième partie, conjecture ce que devait être la troisième, expose comment Gœthe eut l'idée de relier intimement l'histoire de Stéphanie-Louise à celle de la Révolution et pourquoi la trilogie ne fut pas et ne devait pas être achevée, — ce qu'il ne faut pas regretter.

Il y a dans l'étude de M. Bréal sur la *Fille naturelle* bien des remarques judicieuses et pénétrantes (cf. p. 149, l'explication du sonnet caché dans une armoire et qui eût été retrouvé plus tard dans la prison du Temple). Il admire cette pièce, et il a raison : plusieurs scènes sont vraiment belles. Mais il note fort bien que le sujet est scabreux et que Gœthe « ajoute à l'odieux du sujet par le calme et la manie raisonnante des personnages ». On félicitera le savant professeur de ce travail qui le place en très bon rang parmi ceux qu'il appelle les philologues gœthéens.

A. C.

Ferdinand Brunetière, de l'Académie française : **Manuel de l'Histoire de la littérature française**, 1 vol. in-12, Paris, Delagrave, 1898, VIII-531 pages.

Le manuel de M. Brunetière est une magistrale symphonie avec accompagnement d'orchestre.

Le livre se divise en deux parties superposées — le haut des pages contient une synthèse et le bas une analyse, avec commentaires bibliographiques. Ce plan nouveau est des plus heureux et réunit les avantages multiples d'une histoire et d'un dictionnaire. Le critique et le bibliographe chez M. B. sont également intéressants; et, à bien réfléchir, l'un ne va pas sans l'autre; depuis Sainte-Beuve il est bien difficile de sacrifier l'érudition à la rhétorique, et de parler littérature ex cathedrâ, sans nul autre souci que de se montrer éloquent.

La synthèse est divisée en *époques littéraires* que M. B. étudie principalement au point de vue des *influences des œuvres sur les œuvres*, non sans négliger toutefois les influences de race ou de milieu. Il y a donc des lacunes dans cette synthèse, mais des lacunes voulues. Je ne suis pas assez de Genève pour reprocher à M. Brunetière de n'avoir pas réservé une grande place à Calvin, ni assez méticuleux pour me plaindre de l'absence de Charles Nodier ou de Jules Sandeau ; mais que dire de l'ostracisme qui frappe Saint Simon et Mme de Sévigné ? M. B. s'en explique dans un avertissement. Il n'a parlé ni de la mère de Mme de Grignan, ni du puissant écrivain parce que les premières *Lettres* de Mme de Sévigné n'ayant vu le jour qu'en 1725 et en 1734, et les *Mémoires* de Saint-Simon qu'en 1824, leur influence n'est point

sensible dans l'histoire. Le raisonnement n'est-il pas un peu spécieux? M. B. n'est-il pas victime du problème bibliographique qu'il s'est posé et dans lequel il a voulu voir plutôt la lettre que l'esprit? N'y a-t-il pas moyen de concilier l'influence des œuvres sur les œuvres avec un exposé *chronologique* (sinon bibliographique) des ouvrages parus longtemps après qu'ils ont été écrits? J'admets que Mme de Sévigné — encore que ses lettres aient circulé parmi les « honnêtes gens » et aient tenu lieu de gazettes au moment même de leur envoi — j'admets que Mme de Sévigné n'ait pas eu une influence sur les œuvres de son temps, mais cette influence elle l'a subie elle-même; qu'elle l'ait voulu ou non, elle a écrit autrement que ceux qui l'ont précédée, et ses lettres placées à leur date dans une histoire de la littérature française ont une signification bien autrement directe que celle qu'elles ont par rapport à « cette émulation de correspondance dont on voit qu'à partir de cette date (1734), un grand nombre de femmes d'esprit se piquent » (p. v, note). Mme de Sévigné a écrit en une langue toute personnelle et pourtant bien de son temps — ses lettres sont souvent un commentaire des idées littéraires du XVIIe siècle — on y trouve, quoi qu'en pense M. Brunetière, la double influence qu'il recherche.

Un des traits caractéristiques de ce *Manuel*, c'est la sourdine que M. B. a su mettre à son violon; étudiant dans leur ensemble les époques littéraires il a été obligé de rendre à César ce qui est à César et de tenir compte de toutes les évolutions qui ont influé les unes sur les autres. A cet égard, sa symphonie est d'une merveilleuse unité, et si le *leit-motiv* de Bossuet est d'une belle sonorité — celui de quelques écrivains plus récents ne manque pas d'ampleur.

M. B. n'aime pas Stendhal — dans bien des occasions il l'a montré — et cependant Beyle, cette fois, est fort bien traité par le critique qui lui rend toute justice (p. 419) et nous fait oublier les épithètes malsonnantes qu'il a décochées autrefois à l'auteur de la *Chartreuse de Parme*. La défense de Balzac est aussi très belle, et c'est plaisir que de lire cette phrase : « Les taches du style de Balzac sont de la même nature, — eu égard à la différence de l'éducation et du temps, — que celles du style de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*; ou de Shakespeare peut-être ; — et on hésite ; — mais on est tenté de croire que c'est pour cela qu'on a pu l'appeler, — après Saint-Simon et Shakespeare, — « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine » (p. 445, 446, commentaire analytique au bas des pages).

Le soin que M. Brunetière a apporté à ce volume est merveilleux. Voici cependant une courte liste de rectifications et d'additions possibles. — Mazeppa ne représente par la *Russie* de Victor Hugo (p. 463), mais la Pologne — au XVIIe siècle la Podolie était une province polonaise. — Stendhal ne s'est pas peint dans Julien Sorel (p. 513); cette affirmation que l'on rencontre partout n'a aucun fondement sérieux; on trouve dans le *Rouge* quelques détails autobiographiques, souvenirs

d'enfance, épisode de la cave, enthousiasme pour l'empereur, etc. mais c'est tout; Beyle n'avait pas l'âme noire de Julien — ni la *Correspondance*, ni la *Vie de Henri Brûlard*, ni même le *Journal* (écrit absolument pour lui-même) ne nous révèlent un être repoussant. — Parmi les sources de Vigny ne conviendrait-il pas de citer l'*Étude* d'Anatole France : *Alfred de Vigny*, 1 vol, in-12, Paris, 1868, dans lequel est ajoutée, à la fin, une note bien intéressante de J. M. de Hérédia? — Le mot de Mme de Sévigné sur « l'auteur d'*Andromaque* » (p. 179-180) n'est il pas de Voltaire, qui en a trouvé les éléments épars dans la correspondance de la marquise? Enfin, le volume de Eugène Crépet : Charles Baudelaire, *Œuvres Posthumes* et *Correspondances inédites*, in-8°, Paris, 1887, manque à la liste des ouvrages importants à consulter sur le poète des *Fleurs du mal*.

Casimir Stryienski.

BULLETIN

— La brochure du concours Hoeufft (Académie néerlandaise) contient les pièces suivantes : *Laus Mitine*, par J. J. Hartmann, le philologue de Leide bien connu (médaille d'or; 15 pp.); *Catullo Caluos*, par J. Pascoli (28 pp.); *Epistula Flori*, par J. van der Vliet (12 pp.); *Christus seruator*, par J. J. Hartmann (17 pp.); *Ophis et Alcon*, par A. Zappata (21 pp.). Amstelodami, J. Muller, 1898, in-8.

— M. J. P. Waltzing publie la traduction de : *Introduction à la critique des textes latins basée sur le texte de Plaute*, par W. M. Lindsay; Paris, C. Klincksieck, 1898; viii-171 pp. in-12; prix : 2 fr. 50. Nous avons signalé l'original en son temps. Il suffit d'ajouter que M. Lindsay a profité de la traduction pour faire quelques changements et quelques additions. La traduction de M. Waltzing est fidèle et d'un tour aisé. — P. L.

— M. P. Rasi, dont nous avons signalé plus d'un travail intéressant sur la littérature latine, nous envoie le tirage à part d'un compte rendu détaillé du livre de M. Cartault sur les *Bucoliques*. Il propose de lire, III, 102 : « *hice tibi*, neque amor causa est, uix ossibus haerent », ou « *his certe*.. , uix *ossa cohaerent* »; VII, 19 : « *alterni* Musae meminisse uolebant ». (Estratto della *Rivista di Filologia ed' Istruzione classica* [XXVI, 1898], 11 pp. in-8.)

— Depuis quelques années, M. L. La Rocca étudie l'histoire de Sextus Pompée. En 1896, il a publié un opuscule intitulé : *La raccolta delle forze di terra fatta da Sesto Pompeo Magno Pio nella Spagna*; il vient d'y donner une suite, sous le titre : *La raccolta della forze di terra fatta da Sesto Pompeo Magno Pio a Massilia*. Cette brochure n'est que le tirage à part d'un article inséré dans la *Raccolta di Studi di Storia Antica*, revue qui se publie à Catane (Fascic. III, p. 465 et suiv.). L'auteur y montre comment Sextus Pompée, après avoir quitté l'Espagne dans le courant de l'année 44 av. J.-C., arriva à Marseille, séjourna dans cette ville plusieurs mois et y recruta environ trois légions nouvelles. Cette étude est divisée en six paragraphes : 1. Sextus Pompée se rend à Marseille avec son armée d'Espagne; 2. Sextus Pompée recrute de nouvelles troupes à Marseille; 3. Le chiffre de ces nouvelles trou-

pes ; 4. La date du sénatus-consulte qui nomma Sextus Pompée « *praefectus classis et orae maritimae* » ; 5. La date de la condamnation de Sextus Pompée (sous le consulat d'Octave, en 43) ; 6. La date du départ de Sextus Pompée de Marseille. — Les discussions de M. La Rocca portent surtout sur des chiffres et des dates ; elles sont sobres et nettes. Les conclusions peuvent en être admises, bien que parfois M. La Rocca accorde trop de valeur à de simples hypothèses. — J. Toutain.

— Le dernier fascicule des *Monumenta Germaniae historica* (tome XIII, 4e partie), vient de paraître (Berlin, Weidmann, 1898, in-4, 10 marks). — Il contient les tables des matières des *Chronica minora saeculorum IV, V, VI, VII*. Ces tables ont été rédigées par M. Joh. Lucas, à l'exception de la liste des consuls, qui est due à M. Mommsen lui-même et qui constitue véritablement des fastes consulaires. Ces *Indices* sont un modèle du genre. — R. C.

— Le P. Jérôme Golubovich, du couvent des Franciscains de Jérusalem, vient de mettre au jour, dans cette ville même, en un volume in-folio de belle apparence, la liste soigneusement revisée des supérieurs franciscains de Terre-Sainte, depuis le P. Elie de Cortone, le vicaire général de saint François d'Assise, jusqu'à nos jours (*Serie chronologica dei reverendissimi Superiori di Terra Santa, etc. Nuova serie compilata del P. Girolamo Golubovich*. Gerusalemme, tipografia del Convento di S. Salvatore, 1898, xxxii, 272 pages in-folio ; prix : 5 fr.). Son travail est basé sur le récolement de milliers de chartes et de documents entassés dans trois grandes armoires bardées de fer au couvent du Saint-Sauveur, et renvoie partout aux sources imprimées. Tous ces gardiens, vicaires ou présidents de Terre-Sainte, ont été, sans exception, de 1219 à 1897, des Italiens. A ce travail sont joints trois appendices ; le premier reproduit douze firmans et autres documents arabes de 1309 à 1472, tirés des archives conventuelles et traduits par le R. P. Léon Pourrière. Le second nous donne la liste des vingt-un sultans d'Égypte qui favorisèrent presque tous les Cordeliers établis en Palestine (1260-1496). Le dernier est un *État de la Custode de Terre-Sainte*, qui fournit des renseignements intéressants sur la situation présente des missions de l'Ordre et des établissements de bienfaisance qui en dépendent, soit en Terre-Sainte, soit en Syrie, en Arménie, à Chypre, etc. Nous y voyons que les écoles franciscaines comptent actuellement 4224 élèves des deux sexes et que les dons reçus pour l'exercice 1895-1896 ont atteint un total de 620,426 fr. 21. Une carte des missions franciscaines de Palestine est jointe au volume. — R.

— M. Otto Schiff a fait paraître, dans les *Historische Studien* de M. Scheffer-Boichorst, des études sur le pape Nicolas IV, dont une partie a paru déjà comme dissertation académique (*Studien zur Geschichte Papst Nicolaus IV*, Berlin, Ebering, 1897, 84 p. in-8 ; prix : 3 fr.). C'est le cinquième fascicule de cette série de travaux, relatifs presque tous au moyen âge italien, publiés par le savant professeur de Berlin lui-même et par ses élèves ; nous aurons à y revenir plus d'une fois, dans la suite, car les *Historische Studien* comprennent déjà une dizaine de volumes plus ou moins gros, parus coup sur coup dans les deux dernières années. L'étude de M. Schiff n'embrasse pas l'exposé de tous les actes du pontificat de Nicolas IV, ce général de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu pape le 22 février 1288 et qui occupa le Saint-Siège jusqu'au 4 avril 1292, personnage assez peu intéressant en somme, moine pieux, politique indécis, et qui garda sans la modifier l'attitude traditionnelle de ses prédécesseurs vis-à-vis de la France alliée, de l'Allemagne hostile et des Gibelins de la péninsule. M. S. ne s'est pas occupé, par exemple, des efforts de Nicolas IV pour organiser une nouvelle croisade, sujet déjà traité à fond par M. Roehricht, ni de sa participation à la lutte pour la couronne de Hongrie, examinée récemment par M. Ad. Huber. En

dehors d'une caractéristique générale de ce court pontificat, on trouvera dans son travail un exposé des vains efforts faits par Nicolas pour amener le roi d'Aragon à renoncer à la Sicile, et le récit du conflit pour l'Istrie, soulevé entre Venise et le patriarche d'Aquilée ; la sentence arbitrale du Saint-Père devait le trancher au moment où la mort enleva l'arbitre et laissa la République maître du territoire disputé. Au point de vue plus particulier de notre histoire nationale, l'étude de M. Schiff fournit quelques aperçus intéressants sur la politique espagnole de Philippe le Bel ; mais, en général, son consciencieux travail — c'est le seul reproche un peu sérieux à lui faire — manque un peu d'horizons plus étendus. — R.

— Le neuvième fascicule de la même collection renferme la biographie du célèbre condottiere lucquois Castruccio Castracani, qui remplit l'Italie centrale du bruit de ses triomphes pendant quinze ans (1314-1328), et mourut duc de sa ville natale par la grâce de Louis de Bavière et, plus encore, de sa puissante épée. C'est une véritable odyssée que l'existence de cet aventurier jeté tout jeune dans l'exil, combattant tour à tour — si l'on en croit la légende, — sous les drapeaux d'Edouard I d'Angleterre, de Philippe IV de France et de Henri VII d'Allemagne, s'attachant à la fortune des Scala de Vérone, puis à celle de la République de Venise et rentrant enfin, à trente-trois ans, par un coup de main hardi, dans ce Lucques qui l'avait vu partir enfant. Capitaine-général de la cité en 1316, seigneur à vie en 1320, duc héréditaire en 1327, ses luttes contre Pise, Pistoie, Florence, contre les papes et les rois de Sicile, grandissent encore sa renommée ; il conduit Louis de Bavière à Rome, le fait couronner empereur, est nommé sénateur de la Ville Éternelle et s'éteint bientôt après, en pleine gloire, enlevé par une fièvre pernicieuse, le 3 septembre 1328, dans sa quarante-huitième année. Dans la profonde décadence politique de l'Italie, Castruccio Castracani est devenu de bonne heure un héros légendaire et, dès le XV^e^ et le XVI^e^ siècle, son histoire était surchargée de détails apocryphes auxquels sont venus s'en ajouter bien d'autres plus tard. M. Frédéric WINKLER a tâché de débrouiller avec beaucoup de sagacité, d'après les sources primitives, la véritable biographie du général lucquois (*Castruccio Castracani, Herzog von Lucca*, Berlin, Ebering, 1897, 140 p. in-8 ; prix : 4 fr. 50), rétablissant les concordances chronologiques, écartant d'une main impitoyable les broderies de la légende, et montrant l'homme, l'Italien du XVI^e^ siècle, soupçonneux, rusé, et par moments cruel, sous le héros à l'Arioste des narrateurs de la Renaissance. Castruccio Castracani n'en reste pas moins l'une des figures les plus curieuses, et l'on dirait volontiers, les plus sympathiques, de son temps. Si les Gibelins d'Italie étaient condamnés par la force des choses à succomber et à disparaître, de pareils champions firent au moins une fin glorieuse à une cause perdue. — R.

— Nous annoncions récemment la nouvelle édition des *Dépêches du nonce Jérôme Aléandre sur la diète de Worms en 1521*, traduites et annotées par M. Paul KALKOFF ; il a voulu compléter cet intéressant travail en présentant sous la même forme au public une douzaine d'autres rapports diplomatiques contemporains, relatifs à l'apparition de Luther à cette diète (*Briefe, Depeschen und Berichte über Luther, vom Wormser Reichstage, 1521*. Halle, Niemeyer, 1898, in-8 ; prix : 1 fr. 50) C'est le fascicule LIX des publications de la *Société pour l'histoire de la Réformation*. Nous entendons successivement sur le réformateur et son attitude à Worms les comptes rendus officiels ou plus intimes de Francesco Cornaro, l'envoyé de Venise, de Cuthbert Tunstal, de Geronimo dei Medici, de Gasparo Contarini, et le rapport de la Chancellerie impériale au Conseil de Castille. Bien qu'aucun de ces documents ne soi plus inédit (car on les trouve soit dans les *Monumenta* de Balan, soit dans le plus récent volume des *Reichstagsakten* de Wrede), on sera reconnaissant à M. Kalkoff de

les avoir tirés de ces grandes collections qui ne sont pas accessibles à tout le monde, d'en avoir fourni une excellente traduction et surtout de les avoir si copieusement et savamment annotés. — R.

— Le même auteur nous a fait parvenir le tirage à part d'une étude sur le célèbre humaniste Jacques Wimpheling et sur les efforts qu'il a faits pour maintenir le catholicisme dans sa ville natale de Schlestadt (*Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins*, Karlsruhe, Bielefeld, 1897-1898). C'est un récit détaillé de la réaction croissante du vieux « pédagogue de la Germanie » contre l'humanisme anticlérical de ses plus chers disciples et amis de la *Société littéraire* de Schlestadt, les Sapidus, les Phrygio, les Voltz, qui, presque tous, poussèrent jusqu'à la Réforme dont Wimpheling se détourna avec une sincère horreur, après avoir beaucoup fait — très inconsciemment d'ailleurs — pour en faciliter le succès en Alsace. M. K. montre une fois de plus, dans ce travail assez étendu, sa connaissance approfondie de l'ère de début de la Réforme allemande; peut-être est-il un peu trop ironique à l'égard de ce pauvre Wimpheling, dont on voulait faire, bien malgré lui, un novateur religieux. Cet honnête homme, sincèrement irrité contre les abus, surtout quand ils le blessaient lui-même — mais n'est-ce pas un peu le cas de tout le monde? — assez borné d'horizon, assez vain de sa gloriole littéraire — M. K. connaît-il un homme de lettres qui ne le soit pas, peu ou prou, et parfois avec moins de raison? — se sentait de plus en plus dépaysé dans le tumulte des passions grandissantes et contraires; on ne peut vraiment pas lui en vouloir d'avoir pris en grippe ses impudents et remuants amis, ni d'avoir boudé ce monde nouveau dont les orages bouleversaient sa vieillesse. — R.

— L'ouvrage de M. Beyerlé sur les listes des membres des Conseils de la ville de Constance au moyen âge (*Die Konstanzer Ratslisten des Mittelalters*, Heidelberg, Winter, 1898, vii, 252 p. in-8; prix : 10 fr.), publié sous les auspices de la *Commission historique* badoise, qui a déjà patronné de nombreux travaux de mérite, est un travail d'intérêt absolument local, et ne se rattache même que très indirectement à l'histoire du grand-duché actuel, auquel Constance n'a été réuni que par le traité de Presbourg en décembre 1805. Ces *Ratslisten* sont empruntées aux registres et procès-verbaux du Magistrat de Constance, et vont de 1215 à 1548; l'éditeur les a fait précéder d'une esquisse d'une trentaine de pages, qui retrace le lent développement intérieur des franchises de la ville épiscopale et leur décadence infiniment plus rapide, qui aboutit à la confiscation de ces mêmes libertés par la maison d'Autriche en 1548. Notons, à titre de curiosité, que c'est sous le gouvernement paternel d'un évêque français, Gérard de Benars (1306-1318), que les bourgeois de Constance nommèrent pour la première fois leurs bourgmestres. Tout en reconnaissant les soins consciencieux apportés par l'éditeur à sa tâche, on ne peut s'empêcher de se demander si l'on n'aurait pu fournir, pour tout l'argent qu'a dû coûter son volume, quelque chose de plus attrayant au seul public — celui de Constance même — que ce travail peut intéresser. En se reportant à l'*Histoire de Radolfzell*, dont nous parlions récemment dans cette revue, en songeant à cette autre petite ville badoise dont M. le Dr Albert nous racontait si bien le passé, on se dit que les Constançais — pardon du néologisme! — doivent être à bon droit jaloux de la cité voisine, dont chaque bourgeois peut étudier les annales, tandis qu'on ne leur offre à eux, pour une somme relativement élevée, que d'arides et interminables listes de noms propres, également obscurs, sans même les agrémenter de la moindre notice biographique. — R.

— Il paraît à Christiania, depuis 1858, une collection de documents relatifs à l'histoire ecclésiastique de Norvège, principalement au moyen âge et aux xvie-xviie siècles. C'est la trentième livraison de ce *Norske Historiske Kildeskriftfond* que nous venons

de recevoir. Il renferme la première partie des procès-verbaux du chapitre luthérien de Stavanger pour les années 1571-1630 (*Stavanger Domkapitels Protokol, 1571-1630* udgivet... ved Andreas Brandrud, Christiania, Thronsen, 1897, 240 pages, in-8°, prix : 3 kroner) sans préface, ni introduction, qui seront jointes sans doute à la seconde partie de l'ouvrage. Ces procès-verbaux qui débutent par relater la nomination de George-Eric de Hadersleben à l'épiscopat (1571) sont rédigés par les notaires du chapitre, Jean-Pierre Birek, Pierre Henrici, etc., et s'occupent principalement de régler des cas de discipline ecclésiastique (questions de propriété, concubinages, coups et blessures, fiançailles rompues, divorces, etc.) et à ce point de vue ils présentent quelque intérêt pour l'histoire des mœurs et de la civilisation scandinave. Bien que les chapitres aient été créés pour défendre la « pure doctrine », au dire du paragraphe initial de notre recueil, on ne voit pas que celui de Stavanger ait jamais été appelé à traiter des questions dogmatiques ; peut-être n'y avait-il pas alors un seul hérétique dans ce bienheureux coin de pays. — R.

— M. G. de Boer a consacré une solide dissertation académique aux négociations pour la paix, ouvertes entre les États-Généraux des Provinces-Unies et le gouvernement de l'infante Isabelle, après l'invasion des provinces espagnoles par le stadhouder Frederik-Henri d'Orange en 1632 (*Die Friedensunterhandlungen zwischen Spanien und den Niederlanden in den Jahren 1632 und 1633*. Groningen, Noordhoff, 1898, VII, 142 p. in-8° ; prix : 2 florins, 40 kr.). Il nous y raconte en détail les dernières manifestations des États-Généraux belges, réunis à cette occasion, la conspiration du comte de Bergh et du duc d'Aerschoot et la rupture de ces négociations, amenée par le succès de Charnacé, que Richelieu avait envoyé à La Haye pour détourner les Hollandais de signer la paix. Charnacé réussit, on le sait, à conclure avec leurs Hautes-Puissances le nouveau traité d'alliance de 1634, et la guerre avec l'Espagne reprit avec une nouvelle ardeur. M. de B. ne nous apprend rien d'absolument nouveau, après les travaux de Gachard et ceux, plus récents, de MM. Waddington et Lonchay ; mais il rectifie ou complète certains détails, et sa thèse reste une monographie utile à consulter sur cet épisode de la longue lutte entre les deux pays, grâce aux documents inédits qu'elle a empruntés aux archives de la Néerlande et de la Belgique. — R.

— Les travaux allemands relatifs au mouvement insurrectionnel polonais dans la province de Posen, en 1848, sont nombreux, mais ils ne se distinguent pas d'ordinaire par une impartialité, difficile à garder, il est vrai, dans le conflit toujours aigu, toujours actuel de deux races et de deux nationalités hostiles. Ce n'est pas non plus par une attitude bien impartiale que se recommande le volume plus ou moins anonyme que vient de publier la librairie Perthes, de Gotha (*Im Polenaufruhr, 1846-1848, aus den Papieren eines Landrats, von ****. Gotha, Perthes, 1898, 271 p. in-8 ; prix : 5 fr.). On le parcourra néanmoins avec intérêt parce qu'il sort de la plume d'un témoin bien informé. Le *landrat* Juncker, des papiers duquel est tiré ce récit ou qui l'a peut-être composé de tous points lui-même, était alors directeur du cercle de Czarnickau, dans la régence de Bromberg, et a été en dernier lieu, comme baron de Juncker, président supérieur de la province de Silésie. Très jeune encore quand il contribua, pour sa part, à la répression du soulèvement avorté de 1848, l'auteur, inspiré par l'esprit de la plus pure bureaucratie prussienne, est resté depuis — son livre le prouve — résolument hostile aux idées libérales aussi bien qu'aux aspirations nationales, et l'on voit trop à chaque page qu'il est à la fois juge et partie. Pourtant ces *Souvenirs* d'un sous-préfet à poigne, appelé à représenter le faible et vacillant gouvernement de Frédéric-Guillaume IV au milieu des populations slaves surexcitées par la Révolution déchaînée partout en Europe, sont dignes d'attention, comme analyse fidèle de l'état d'esprit des fonction-

naires royaux d'alors ; ils témoignent aussi de l'énergie individuelle que certains d'entre eux déployèrent au milieu de l'anarchie dans laquelle les ordres et contre-ordres venus de Berlin, avant et après la journée du 18 mars, avaient plongé gouvernants et gouvernés. Encore qu'il se loue peut-être un peu trop lui-même, notre *landrat* a fait certainement, à son point de vue, tout son devoir et plus que son devoir, dans la crise qu'il raconte en détail, pour le coin de terre qu'il gouvernait et où il parvint à contenir et à réprimer « la rébellion ». On trouvera dans son récit sobre et précis maint trait caractéristique pour les deux races en présence ; on le goûterait encore davantage — car c'est un observateur sagace—si sa plume ne s'appesantissait trop souvent, lourdement ironique, dans la rude main du vainqueur.

— M. Gaston Cadoux vient de faire paraître (*Un demi-siècle d'enseignement moderne*, Paris, May, 1898, 19 p. in-8) une courte mais substantielle notice sur le Collège Chaptal, à propos du cinquantenaire de l'établissement, qui porte ce nom depuis 1848, bien qu'il ait été créé, dès 1833, sous le nom de pensionnat Saint-Victor. C'est un hommage rendu à la mémoire de son fondateur, Prosper Goubeau ; c'est également un tableau statistique des rapides progrès du Collège, qui comptait 139 élèves en 1844, 1.391 en 1895 et 1.420 dans la présente année scolaire. C'est enfin un plaidoyer convaincu en faveur de l'enseignement moderne « également libéral... non moins propre à développer le sentiment esthétique, mais mieux fait, selon M. Léon Bourgeois (Lettre-préface), que la culture classique pour entraîner le plus grand nombre vers la vie réelle et vers l'action ».

— Que les révélations mirifiques de M. Léo Taxil sur le *palladisme*, sur miss Diana Vaughan et le culte de Satan dans les loges maçonniques aient vivement intéressé certains esprits faibles et naïfs en Allemagne et aient été largement exploitées par la presse ultramontaine ; que les aveux postérieurs du même sur la supercherie grandiose qu'il s'était permise pendant plusieurs années — avec quel succès, on le sait ! — aient transporté de joie certains adversaires de l'Église et aient été non moins largement exploités par eux, cela ne saurait étonner. Mais on trouvera singulier qu'un docteur en théologie ait cru devoir faire sur ce sujet une série de conférences dans plusieurs villes allemandes et les condenser en un volume pour l'édification du public. Il est vrai que c'est le même M. Riecks qui avait fait naguère de Jeanne d'Arc une quasi Allemande, libre penseuse, ou à peu près. Son ouvrage (*Leo XIII und der Satanskultus*, Berlin, Walther, 1897, xx, 301 p. in-8° ; prix : 3 fr 75.) est un livre de polémique aussi virulente qu'embrouillée, et dont l'utilité nous semble d'autant plus problématique, qu'il est fort mal rédigé, peu lucide dans ses explications et rempli de divagations qui ne se rattachent que de fort loin à cet épisode aussi curieux que peu édifiant de l'histoire de la bêtise humaine.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 18 juillet — 1898

Schuré, Sanctuaires d'Orient. — La Brière, Champollion inconnu. — Goussen, Marrius Sahdona. — Pognon, Inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir. — Torr, Deux portraits du Christ. — Harrent, Les écoles d'Antioche. — D. Ferotin, L'abbaye de Silos. — Ribera, Le Justicia d'Aragon. — Procès-verbal des États de Corse, I-III, p. A. de Morati. — Registre du Comité supérieur, p. Letteron. — Fr. Funck-Brentano, Légendes et archives de la Bastille. — Veyssier, L'enseignement des langues vivantes. — *Bulletin :* Thoroddsen, Histoire de la géographie islandaise.

Édouard Schuré, **Sanctuaires d'Orient, Égypte, Palestine, Grèce**, Perrin, 1898, in-8°, xi-436 p.

On sait quelles idées guident M. Schuré dans ses écrits et dans sa vie. Il a voulu « voir de ses propres yeux cet Orient où il a vécu si longtemps par la pensée ; retrouver dans ses sanctuaires en ruines ou encore debout les traces et les symboles parlants de l'antique vérité ; évoquer dans ses temples mêmes les hommes et les actions qui jadis l'ont fait vivre et régner sur les armes ». Trois pays l'attiraient surtout, l'Égypte, la Grèce, la Palestine : il les a parcourus l'un après l'autre et la vue de leurs monuments a transformé pour lui en une « réalité splendide » « les vérités qu'il avait entrevues comme en songe dans notre brumeux Occident ». En Égypte, « résident les Idées-mères qui tiennent la clef de l'Intelligence. » En Grèce, « résident les formes mélodieuses qui tiennent la clef de la beauté ». En Terre-Sainte, « résident les Forces divines qui tiennent la clef de l'Amour ». L'Égypte, la Grèce, la Palestine sont décrites rapidement en pages brillantes, d'une couleur très chaude et d'un sentiment très juste, partout où l'ésotérisme ne surcharge pas le tableau d'ombres trop épaisses. M. S. a été ému jusqu'au plus profond de son âme par l'aspect des pays qu'il visitait, et il a su le plus souvent projeter son émotion dans l'âme de ses lecteurs.

Je laisserai à d'autres le soin de juger les conceptions qu'il se fait de la Judée et de la Grèce antique; celle qu'il se fait de l'Égypte ne répond pas, j'en ai peur, à la réalité. Si M. Schuré avait comme moi trente-cinq ans d'égyptologie sur la tête, peut-être serait-il moins porté à chercher une métaphysique profonde dans les doctrines de ce peuple que nous aimons tous deux : il n'y trouverait pas en tout cas l'origine de certaines doctrines qu'il professe.

G. Maspero.

L. de la Brière, **Champollion Inconnu, Lettres inédites**, Paris, Plon, 1897, in-12. carré, 204 p.

La famille de Champollion-Figeac conserve, dans son château de Vif, en Dauphiné, ceux des papiers de Champollion-le-Jeune qui n'ont pas été déposés, il y a cinquante ans, à la Bibliothèque Nationale. Il y a là toute une mine à exploiter pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des origines de l'égyptologie, les notes, les cahiers, la correspondance de Champollion enfant avec son frère déjà homme, puis des brouillons de mémoires, les lettres d'Italie, surtout ces lettres d'Égypte, dont la partie publiée ne donne qu'une idée incomplète, et avec ces pièces d'intérêt scientifique, nombre d'autres qui nous révèlent un Champollion en déshabillé dont nos contemporains n'ont plus l'idée, petits vers amoureux ou galants, facéties d'une saveur un peu forte, tendresses et faiblesses intimes. M. de la Brière a pris de tout cela quelques fragments qui ont excité vivement notre désir de connaître le reste, et je voudrais croire qu'il ne s'en tiendra pas là. Le déchiffrement des hiéroglyphes a marqué l'ouverture des temps nouveaux pour les études de l'histoire antique, et tout ce qui touche le déchiffreur intéresse non seulement les égyptologues de profession, mais tous les savants en général : il serait temps que la famille se décidât à nous raconter ce qu'elle seule peut savoir sur celui de ses membres qui a rendu son nom illustre par le monde entier.

Les fragments de lettres et les notes citées par M. de la Brière sont bien choisis pour la plupart, mais pourquoi a-t-il reproduit tout au long cette fâcheuse parodie de Bajazet qui occupe un bon tiers de son petit ouvrage? Que Champollion l'ait commise dans un transport de grosse joie carnavalesque, on peut le comprendre et jusqu'à un certain point l'excuser ; c'est péché de jeunesse et d'entraînement, qu'il aurait mieux valu ne pas rendre public [1].

G. Maspero.

Martyrius-Sahdona's Leben und Werke, nach einer syrischen Handschrift in Strassburg. — Ein Beitrag zur Geschichte des Katholizismus unter den Nestorianern von Dr. Heinrich Goussen ; Leipzig, Harrassowitz ; in-8°, pp. 34-xx.

Voilà une brochure intéressante, car elle nous révèle l'existence d'un manuscrit syriaque contenant des ouvrages qui semblaient avoir totalement péri. — C'est une dissertation en deux chapitres : le premier est

1. On lit p. 65 : « Un savant anglais, le Dr Young, a cherché sans succès. *L'Anglais ne se connaît pas plus en égyptien qu'en malais ou en mantchou, dont il est professeur.* » Il n'est pas ici question de l'anglais Young, qui n'était pas professeur de malais ni de mantchou, mais du Français Langlès, avec qui Champollion avait querelle. Lire : *Langlès ne se connaît pas plus* etc.

consacré à la vie et au catholicisme de Sahdôna, évêque de Mahozé d'Ariwan en Mésopotamie au VII^e siècle, célèbre par ses démêlés avec le patriarche nestorien Jésusyahb III. Cet évêque portait avec le nom syriaque de Bar-Sahdé, le nom grec de Martyrius (transcription du précédent qui signifie litt. : *fils des Martyrs*). Celui-ci fut défiguré par les auteurs postérieurs et transformé en Mar Tyris (ou Tyrius). — La notice qui lui est consacrée dans *Le Livre de la Chasteté* [1], annotée d'après les lettres de Jésusyab III et quelques rares passages des historiens orientaux, forme la première section de ce chapitre. — L'auteur examine ensuite l'orthodoxie de Sahdona. Il adopte l'opinion d'Assémani, d'après laquelle il se serait converti du nestorianisme au catholicisme, et non point au monophysitisme. Assurément, les passages des œuvres de Sahdona cités à l'appui de cette thèse peuvent s'entendre dans un sens très orthodoxe ; mais pour quiconque sait combien on a joué sur les mots : *essence*, *substance*, *personne*, *nature*, dans ces controverses, et quel sens différent on leur attribuait, selon les circonstances, la démonstration ne serait pas suffisante. L'argument tiré de l'intervention de l'empereur Héraclius en faveur de Sahdona est d'un grand poids; mais il est un témoignage décisif que l'auteur n'a pu connaître. Dans le *Plérophories* de Jean de Maïouma, il est dit expressément que les monophysites chassèrent l'impie Martyrius [2]. Voilà un aveu formel, sorti de la bouche d'un monophysite, qui suffit à trancher la question. — Le second chapitre (pp. 21-34) donne la traduction allemande, suivie du texte autographié (pp. I-XX) de quelques fragments des œuvres de Sahdona, tirés du manuscrit acquis, en 1895, par la bibliothèque de l'Université de Strassbourg. Ce manuscrit est du VIII^e siècle. Il contient : 1° un Traité sur la vie parfaite, en deux sections (36 chapitres) ; — 2° cinq Lettres à des amis ; — 3° des Sentences sur la science spirituelle.

L'auteur nous promet prochainement une étude sur les Hérétiques et les Hérésies chez les Orientaux avec le Traité de Théodore Bar-Kouni sur les Hérésies postérieures au Christ. Elle sera la bienvenue.

J.-B. Ch.

Inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir. Texte, traduction et commentaire philologique avec quatre appendices et un glossaire par H. Pognon, consul de France à Alep. — *Première partie*. Paris, 1898; Welter, édit. in-8° pp. 103, et 31 pl. hors texte. — Prix : 25 francs.

On a trouvé, en 1894, à Khouabir, sur la rive droite de l'Euphrate,

---

1. *Le Livre de la Chasteté* composé par Jésusdenah, évêque de Baçrah, publié et traduit par J.-B. Chabot ; Rome 1896.

2. Je cite de mémoire ce fait qui est relaté dans l'étude sur les *Plérophories* lue par M. Nau au Congrès des Orientalistes de Paris et qui paraîtra dans les *Actes* du Congrès.

un grand nombre de coupes en terre cuite portant des inscriptions tracées au calame, pour la plupart en caractères mandaïtes. M. Pognon a acquis une partie de ces coupes et donne dans la présente publication le texte, la traduction et l'explication de trente et une inscriptions qui consistent toutes en formules magiques fort curieuses.

Dans son introduction, M. P. parle de la découverte des coupes, de leur forme et de leur disposition (elles sont, paraît-il, enfouies dans le sol, l'ouverture contre terre, ou deux à deux se fermant mutuellement, pour contenir les mauvais génies), — puis, des origines de la secte mandaïte, d'après les écrits de Théodore Bar-Kouni, auteur nestorien du IXe siècle (dont l'ouvrage n'est pas inconnu en Europe, comme le croit M. Pognon; car la bibliothèque de l'Université de Strasbourg en possède un manuscrit, dont M. H. Goussen a annoncé la publication prochaine), — enfin, de l'âge des coupes qu'il fait remonter aux deux ou trois premiers siècles de l'hégire.

Beaucoup de formules magiques sont composées des mêmes phrases, plusieurs fois répétées; ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont les noms des génies et les noms propres des personnes en faveur desquelles les formules ont été écrites. Le premier appendice contient une étude sur ces noms propres. Avec lui se termine le présent fascicule. — M. Pognon nous annonce que le second donnera des extraits de l'ouvrage de Théodore Bar-Kouni. Il ne nous dit point expressément ce qu'il nous réserve pour le troisième et le quatrième. — Le dialecte et les doctrines mandaïtes étant encore assez mal connus, tout ce qu'il nous apprendra à ce sujet ne peut manquer d'être intéressant.

J.-B. Ch.

On portraits of Christ in the British Museum, by Cecil Torr, M. A. Cambridge, University Press, 1898; in-8, pp. 14 (avec quatre figures). — Prix : 1 sh.

La plaquette de M. Cecil Torr n'est pas, comme on pourrait le croire, une étude d'archéologie, mais bien de chronologie évangélique, dont l'occasion lui est fournie par deux portraits du Christ. Ces portraits, dessinés à l'aide de feuilles d'or intercalées entre deux verres, tels qu'on en a trouvé dans les catacombes, doivent remonter au milieu du IIIe siècle. L'auteur, frappé de ce que les plus anciens portraits du Christ le représentent très jeune et imberbe, se demande si cette tradition ne se rapprocherait pas beaucoup plus de la réalité que la donnée du texte évangélique qui lui assigne environ trente ans lorsqu'il commença sa prédication. Après avoir rappelé les divers éléments chronologiques qui peuvent entrer dans l'examen de la question, ainsi que les textes de Josèphe et ceux des Évangiles, sans être parvenu d'ailleurs à les concilier, M. C. Torr, manifestement influencé par le désir de trouver exactes les anciennes représentations artistiques, arrive

à cette conclusion : que le Christ fut crucifié vers sa vingtième année, après avoir reçu à seize ou dix-sept ans le baptême de Jean qui en avait alors lui-même environ trente ; car c'est à ce dernier qu'il faudrait rapporter le passage : Luc, III, 23. — Il nous paraît bien douteux que cette opinion soit ratifiée par la critique historique.

J.-B. Ch.

Les Écoles d'Antioche. Essai sur le savoir et l'enseignement en Orient au IVe siècle après J.-C., par Albert Harrent. — Paris, Fontemoing ; 1898 ; in-12 ; pp. 288.

Cet ouvrage, qu'on ne lit pas sans intérêt, ne justifie point son titre ; c'est, en réalité, un « Recueil de passages des auteurs grecs et latins relatifs à la pédagogie ». D'Antioche, il n'est pas plus question que de Rome, de Byzance ou d'Athènes ; mais, dit l'auteur, les écoles étant partout les mêmes, ce que les écrivains nous apprennent de celles des autres villes peut s'appliquer à celle d'Antioche. — C'est d'après saint Jérome, Platon, Aristote, saint Basile, saint Grégoire de Naziance, Horace, Gallien et surtout Quintilien qu'on expose le *Régime des Écoles* (chap. I). — C'est d'après saint Augustin et saint Jérôme qu'on donne (chap. II) les *Programmes* de l'École du « Premier maître » ; celui de l'École « du Grammairien » est exposé d'après Quintilien et Apollonius Dyscole ; une assez large part est faite à Libanius dans le paragraphe consacré à « l'École du Rhéteur ». — Les chapitres suivants parlent des *Études spéciales* (III), de *la Famille, du Pédagogue, de l'Étudiant* (IV), des *Maîtres* (V), de la *Rhétorique supérieure* (VI). Ces deux derniers sont surtout formés de citations de Libanius. L'auteur professe pour ce rhéteur une tendresse admirative ; mais, par contre, il juge saint Jean Chrysostome avec une trop grande sévérité. — Chemin faisant, M. Harrent trouve l'occasion de s'élever contre l'intolérance et de proclamer les bienfaits de la liberté d'enseignement ; loin de nous la pensée de le contredire ; mais il nous semble qu'il va trop loin en paraissant condamner l'intervention de l'État jusque dans les programmes. Autre chose est de permettre à chacun d'enseigner ce qui lui plaît, et autre chose de laisser à tous la liberté d'enseigner ce que l'on demande — Ajoutons que le livre ne nous donne qu'un tableau bien imparfait du « savoir » en Orient au IVe siècle, même en restreignant l'appellation d'Orient au monde hellénique ; et que ce siècle n'est pas si « mal connu » qu'on l'insinue ; car on formerait une bibliothèque avec les études dont il a été l'objet sous tous les points de vue.

J.-B. Ch.

Histoire de l'abbaye de Silos, par D. Marius Férotin, bénédictin de Solesmes. Paris, E. Leroux, 1897, x et 368 p. gr. in-8°.

Recueil des chartes de l'abbaye de Silos, par D. Marius Férotin, bénédictin de Solesmes. Paris, E. Leroux, 1897, xxiii et 623 p. in-8°

Ces deux ouvrages du même auteur sont le résultat de l'établissement dans les ruines d'une abbaye bénédictine de la Vieille Castille de quelques bénédictins français que la dissolution de leur congrégation avait contraints à s'expatrier. Non contents de reconstruire et de restaurer, au moins en partie, l'antique monastère de Silos, où ils furent autorisés à s'établir par le gouvernement espagnol, ils ont voulu aussi raviver la mémoire de son temps de splendeur et de toutes ses vicissitudes à travers l'histoire ; l'un d'eux, le P. Marius Férotin, s'est chargé de dresser les annales de l'abbaye dont la fondation remonte au moins au ixe siècle, et de là les deux ouvrages dont nous venons d'inscrire les titres ; un récit historique et un recueil des preuves de ce récit. L'un et l'autre portent la marque d'un esprit très sage, très attentif à toutes les difficultés du sujet et très judicieux. Il faut de plus admirer et louer sans restriction la belle opiniâtreté dont ont fait preuve D. Marius Férotin et les religieux de sa congrégation qui l'ont aidé pour reconstituer autant que possible les archives du monastère et réunir en un faisceau les témoignages si extraordinairement dispersés qui seuls nous donnent l'image à peu près exacte de ce que fut cet organisme détruit. La tâche était rendue d'autant plus difficile que les bénédictins français ne trouvaient, dans la littérature historique de l'Espagne, que bien peu de modèles à suivre ; nous pourrions même dire qu'ils n'en trouvaient qu'un, l'*Historia del real monasterio de Sahagun*, publiée en 1782, la seule histoire d'une abbaye bénédictine espagnole qui soit fondée sur l'étude consciencieuse de documents diplomatiques et accompagnée d'une ample collection de preuves.

L'histoire proprement dite de l'abbaye et de ses abbés n'offre pas, il faut le dire, un très grand intérêt et n'apporte pas un appoint de faits bien importants à l'histoire générale de la Castille au moyen âge ; mais si l'abbaye de Silos, un peu perdue dans ses montagnes, a été moins mêlée que d'autres à la vie de la nation et de ses rois, on ne saurait nier qu'elle fut, au xie et au xiie siècle surtout, un centre monastique des plus vivants et qui produisit beaucoup : c'est à cette époque qu'appartiennent deux écrivains notables, le moine Grimald, auteur de la vie latine du grand saint qui donna son nom à l'abbaye, et l'autre moine qui nous a laissé cette chronique inappréciable quoique inachevée, le *Chronicon silense*. Silos a été aussi, sous le gouvernement de saint Dominique, une école importante de copistes de manuscrits et les restes de ces grands travaux d'écriture témoignent de la belle activité qui régna pendant un temps dans l'abbaye. D. Marius Férotin a consacré un appendice de son histoire à la description des manuscrits qui formaient la bibliothèque du monastère avant sa suppression, de tous ceux du

moins qu'il a retrouvés soit à la Bibliothèque nationale de Paris, soit au British Museum, qui en ont recueilli le plus grand nombre, soit ailleurs encore : cette dissertation de bibliographie critique, où l'auteur a résumé et complété les travaux de M. L. Delisle et d'autres, est fort méritoire et laisse peu à désirer, on regrette seulement de ne pas y trouver une explication satisfaisante de cette étrange occultation des manuscrits de Silos pendant une vingtaine d'années. D. Marius Férotin nous apprend que le dernier abbé de Silos, Rodrigo Echevarria, confia en 1857 le dépôt de ces manuscrits à un de ses anciens confrères, le P. Sebastian Fernandez, alors vicaire de San Martin, et il ajoute : « On ne saurait dire au juste ce que devinrent alors nos manuscrits ; mais il est trop certain qu'ils furent mis en vente à Madrid dans le courant de l'année 1877 et revendus définitivement à Paris aux enchères publiques le 1er juin de l'année suivante. » Une grosse responsabilité, pour ne rien dire de plus, semble incomber à ce P. Fernandez ; mais nous aurions vraiment mauvaise grâce à protester, puisque c'est à ce religieux que nous devons sans doute de posséder à Paris de beaux spécimens d'écriture wisigothique. Les autres appendices de l'histoire de l'abbaye sont consacrés aux inscriptions, aux reliques et à la description de l'édifice lui-même. Les planches qui terminent le volume ne répondent malheureusement pas, par leur médiocre exécution, à ce qu'on pouvait attendre d'un livre composé avec tant de soin : les reproductions, surtout de chartes du xe siècle, trop réduites, ne peuvent être lues qu'à la loupe et ne donnent qu'une image bien infidèle des originaux.

Le *Recueil des chartes* a été dressé d'après les règles posées par nos meilleurs diplomatistes et mérite de grands éloges. Rien qu'à lire ces textes et sans avoir vu les originaux, l'on pouvait affirmer l'exactitude des transcriptions : cette opinion nous est confirmée par un érudit espagnol des plus compétents, D. Ramon Menendez Pidal, qui a collationné quelques pièces et n'a relevé dans les lectures de D. M. F. qu'un très petit nombre de fautes, la plupart insignifiantes [1]. Une mention spéciale est due à l'index général : l'auteur y a relevé les noms de personnes et de lieux et beaucoup de mots latins ou espagnols du moyen âge. En général D. M. F. a bien interprété les difficultés que présentent les textes diplomatiques de son recueil ; çà et là cependant on peut différer d'avis avec lui. Voici quelques menues observations : *Padulibus* (p. 2) pour *paludibus* est une forme que l'auteur a bien fait de conserver et que confirment les noms de lieux d'autres pièces du même cartulaire : *Padule*, *Paul*, *Paduleia*, et tant d'autres, *Paul*, *Paules*, *Paular*, de plusieurs provinces d'Espagne, sans parler du nom commun *paul*, qui, en castillan, comme en portugais, s'emploie dans le sens de marécage. A l'ouest du domaine castillan, c'est au contraire

1. *Revista critica de historia y literatura espanolas*, numéro de mai-juin 1897.

palude et non *padule* qui a donné la forme vulgaire : nous avons ainsi *paudes* dans le poème d'Alexandre, str. 1321 (où les éditeurs ont lu *taudes*) et le nom de lieu *Paudel* (prov. d'Oviedo). — P. 17. L'explication de *tugaberit* par *togaverit*, dans la phrase *si tugaberit mea radice* me semble bien douteuse. Ne faudrait-il pas rattacher le mot au castillan *atusar*, *tusar*, tondre? — P. 25. *Manete* pour *mente* est évidemment une simple inadvertance du scribe; après avoir écrit *de manu propria*, il a répété la première syllabe de *manu* et écrit *ac manete devota* pour *mente devota*. — P. 53. *Mesta* ne peut être ni *meta* ni *meseta*. Le mot remonte certainement à *mixta* et doit signifier une terre quelconque; cf. *mestal*, « terre inculte ». — P. 433. La forme *andado* de la phrase « Et mando a Joan, mi *andado*, la mi parte de las viñas », aurait dû être relevée dans l'index; c'est le correspondant du moderne *alnado*. — P. 604. « *Pignorare*, avec le sens de piller, parfois de saisir un gage. » *Pignorare*, en castillan moderne *prendar*, signifie d'abord et essentiellement « saisir un gage », parfois, comme de juste, le saisir par un acte de violence; mais ce n'est pas « piller ». — P. 607. D. Marius Férotin explique de la façon suivante le mot *recovua* dans la phrase « nec pignorare *recovuam*, nec mercatorem », etc. « *Recovua*, probablement collecteur des dîmes du monastère (du mot *recovare*, recouvrer); peut-être convoi de bêtes de somme (*recua* en castillan). » D'abord, le synonyme de « recouvrer » est *recobrar*, non pas *recovar*. Ce dernier mot, inusité, se rattache naturellement à *cubare*; on trouve le substantif verbal *recova*, qui entre autres sens a ceux d'« achat de poules, d'œufs », etc., et de « meute de chiens de chasse ». Il se peut que le *recovua* du cartulaire soit pour *recova*; mais il semble plus probable d'y voir l'équivalent de *récua* (portug. *récova*), mot d'origine arabe et qui signifie « troupe de bêtes de somme ».

Il y aurait encore quelques autres interprétations à discuter et d'autres points d'interrogation à poser; mais n'insistons pas. Ces deux ouvrages sont des plus recommandables et font honneur à la congrégation des Bénédictins de Solesmes. Souhaitons qu'ils soient suivis de beaucoup d'autres analogues : les archives d'Espagne regorgent de cartulaires inédits qui n'attendent que des éditeurs et dont la publication servirait singulièrement les intérêts de l'histoire.

Alfred Morel-Fatio.

Julian Ribera Tarrago. Origenes del Justicia de Aragon. Zaragoza, Comas, 1897, in-12 (Colección de Estudios arabes).

Le livre de M. Ribera est formé de la réunion de huit conférences, faites à l'Université de Saragosse et à l'Athénée de Madrid, et qui forment comme autant de chapitres distincts. De ces huit conférences les quatre dernières sont d'un intérêt beaucoup moins particulier que

les premières. Ajoutées par l'auteur à l'appui de la thèse qu'il soutient, elles la confirment sans doute, mais par des considérations que leur caractère de généralité rend forcément un peu vagues, et la brillante dissertation de M. Ribera sur les lois de l'imitation dans l'humanité ne paraîtra peut-être qu'un hors d'œuvre après les chapitres beaucoup mieux documentés et plus concluants qui précèdent.

Le *Justicia* d'Aragon, ce juge suprême, qui, à certaines heures troublées, semble avoir été investi d'une autorité morale supérieure même à celle du roi, a souvent piqué la curiosité des historiens. Sans songer à contester l'originalité très réelle de ce type de magistrat, inconnu aux autres peuples de l'Espagne et du continent européen, il est permis de se demander si le *Justicia* a été créé de toutes pièces par la constitution aragonaise et surtout s'il a toujours eu ce caractère d'arbitre souverain. Que les attributions du *Justicia* aient varié, surtout en matière politique, cela ne pouvait entrer en doute, et en quelques pages très claires et très précises de sa quatrième conférence, M. R. expose l'histoire des variations de cette magistrature. Jusque vers la moitié du XIII[e] siècle le *Justicia* reste confiné dans ses attributions de juge de la coutume, exerçant une sorte de juridiction analogue à certains égards à celle des cours de cassation modernes, plus étendue cependant. Plus tard, il se laisse entraîner dans les luttes politiques par les nobles et les Cortès, qui cherchent à étendre et à fortifier son autorité, dans le dessein de s'en faire pour eux-mêmes un abri contre les caprices du despotisme. Des résistances de la part du pouvoir royal, des répressions parfois sanglantes arrêtent à plus d'une reprise les empiètements d'attributions du *Justicia*. Cependant, au milieu du XV[e] siècle, son autorité arrive à son apogée : juge en dernier ressort, gardien et défenseur des *fueros*, il est inviolable et inamovible. Mais bientôt, le pouvoir central grandissant à mesure que se fait l'unité de la Péninsule, les privilèges du *Justicia* sont battus en brèche jusqu'à ce que sa charge même soit abolie en 1710 par Philippe V, triomphant de la rébellion des Aragonais.

La partie la plus obscure dans l'histoire de cette magistrature est celle de ses origines, et c'est précisément ce point que s'est proposé d'élucider M. Ribera. La persistance dans les royaumes chrétiens de l'Espagne de certaines institutions judiciaires musulmanes a été pour lui l'indice révélateur. Ce n'est pas une des parties les moins intéressantes de son travail que celle où il nous fait voir dans quel esprit de conciliation vécurent longtemps côte à côte les chrétiens, les juifs et les mahométans réunis par les vicissitudes de la conquête et de la reconquête sous une même domination. Pour ne pas dépeupler complètement les provinces nouvellement acquises, les princes catholiques n'avaient garde d'imposer brusquement aux populations musulmanes des institutions qui auraient trop violemment heurté leurs croyances et déterminé un exode général. C'est ce qui nous explique pourquoi tant de magistrats, d'officiers municipaux arabes furent conservés, souvent même sans qu'on pensât à leur don-

ner un nom aragonais ou castillan. Ainsi survécurent l'*Almojarife*, employé des douanes, le *Zalmedina*, magistrat supérieur de police et de justice criminelle, l'*Alguacil*, officier de police, exécuteur des sentences de la justice et de l'administration, le *Mustaçaf*, inspecteur des marchés et de la voirie municipale, l'*Alcalde*, imitation assez lointaine du *Cadi* musulman, et, dans la législation primitive de l'Aragon, sorte de juge de paix en matière civile. A constater ces analogies et d'autres encore entre nombre d'institutions aragonaises et arabes, M. R. s'est demandé si ce n'était pas chez les musulmans que l'on découvrirait le type original du *Justicia* Et, en effet, il a existé chez eux un magistrat de ce genre dont les attributions se trouvent définies dans les « Institutions politiques » d'Almavardi, écrivain du v^e siècle de l'Hégire. Appelé Chef ou Gouverneur des Injustices, il connaît des violations de la loi commises par les gouverneurs et autorités politiques, des abus de pouvoir des employés du Trésor et des douanes, des irrégularités dans le payement des appointements, des extorsions des fonctionnaires ou des personnages puissants ; il a l'inspection des legs pieux, seconde l'exécution des sentences rendues par les juges ordinaires et, en cas de besoin, donne son appui aux officiers de haute police municipale ; il veille à l'accomplissement des pratiques extérieures du culte ; enfin, dans certains cas délicats où sa haute autorité morale peut être d'une salutaire influence, il devient juge ou arbitre entre simples particuliers.

D'abord prérogative des sultans, cette fonction de redresseur des torts et de juge suprême fut déléguée par eux lorsque l'exercice du pouvoir souverain dans toute sa plénitude devint impossible par la trop grande extension de leur royaume. C'est au x^e siècle, sous le règne du calife de Cordoue Alhaquem II, que cette magistrature des injustices est le plus florissante. On la vit par la suite décliner, lorsque les domaines musulmans en Espagne allèrent en se morcelant, mais elle subsista dans les royaumes de Murcie et de Valence. Si l'on réfléchit que lorsque le Cid s'empara de cette dernière cité, il dut, selon toute vraisemblance, y respecter la plupart des institutions en vigueur, que le roi son contemporain et son allié, Pierre I^{er} d'Aragon, était familier avec les mœurs et la civilisation des Arabes au point de ne savoir écrire que leur langue, on peut très légitimement en déduire que c'est par cette voie que l'institution du *Justicia* pénétra en Aragon. Et l'on sera plus porté encore à accepter cette hypothèse, si l'on remarque que, d'après les plus lointains renseignements que nous possédions, les attributions primitives du *Justicia* aragonais, sont sensiblement analogues à celle du « Gouverneur des Injustices » arabe.

M. R. affirme sa thèse avec beaucoup de force et l'expose avec une grande clarté. Sans doute il manque encore le chaînon intermédiaire, un texte ancien et précis remontant à l'époque même où le *Justicia* aurait été transplanté en Aragon. Peut-être trouvera-t-on quelque jour cette preuve sans réplique. En attendant et à défaut de ce document péremp-

toire, nous nous rangeons volontiers à la théorie de M. Ribera, qui nous paraît élucider d'une façon très ingénieuse ce point d'histoire intéressant.

H. LÉONARDON.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse.

Procès-verbal de l'assemblée générale des États de Corse tenue à Bastia 1770-1773, publié par M. A. de MORATI, volumes I-III, Bastia, Ollagnier, 1897, In-8°, LIV et 97, 166 et 149 p.

Registre du Comité supérieur siégeant à Bastia du 2 mars au 7 septembre 1790, publiée par M. l'abbé LETTERON, Bastia, Ollagnier, 1898, in-8°.

La Société des sciences historiques et naturelles de la Corse est une de nos sociétés scientifiques les moins connues, et pourtant une des plus laborieuses et des plus méritantes. Tous les ans elle publie un ou plusieurs textes inédits du plus grand intérêt pour l'histoire de la Corse, et l'on éprouve pour le travail auquel elle se livre, une réelle admiration. Elle a jusqu'ici mis au jour trente-cinq volumes au nombre desquels nous citerons les traductions de la *Corse* de Gregorovius, de Pietro Cirneo, de l'*Histoire* de Filippini, de la *Guerre de Corse* de Roccatagliata, du *Théodore* de Varnhagen; d'importants recueils de documents, documents sur l'affaire des Corses à Rome, sur l'histoire de l'île pendant la Révolution et sous le régime anglais, sur une foule d'épisodes, comme la conspiration d'Oletta de 1769 et l'insurrection bastiaise de 1791, des *Mémoires*, ceux de Rostini, de Guelfucci, du colonel Jean-Laurent de Petriconi; des *Lettres* de Paoli, etc., etc. Certes, il y a peu de sociétés historiques en France qui aient autant fait, et nous regardons comme un devoir de rendre ici un public hommage à cette association si active, si zélée, ...et si ignorée sur le continent [1].

Les deux publications les plus récentes de la vaillante Société sont le *Procès-verbal des États de Corse* et le *Registre du Comité supérieur*.

M. A. de Morati, qui a déjà publié dans les volumes de la Société différents travaux sur la Corse au temps de Cosme Ier et de Philippe II, sur Sampiero et Vannina d'Ornano, sur la conspiration d'Oletta, a entrepris la réimpression des procès-verbaux de l'assemblée générale des États de Corse. On a les huit procès-verbaux des huit assemblées d'États qui eurent lieu de 1770 à 1789. M. de M. les donnera peu à peu en quatre volumes, en y joignant un cinquième volume qui con-

1. Cotisation annuelle des membres de la Société, 10 francs; abonnement au Bulletin, c'est-à-dire à la suite des publications, 12 francs pour la Corse et la France, 13 francs pour les pays de l'union postale, 15 francs pour les autres pays; s'adresser pour les abonnements à M. Campocasso, trésorier de la Société, ou à la librairie Ollagnier, à Bastia.

tiendra d'importants documents, rapports des députés envoyés à la cour et réponses du roi, discours prononcés à l'ouverture des sessions par le commandant en chef et l'intendant, etc. Dans le volume que nous analysons aujourd'hui, M. de M. a recueilli les procès-verbaux de 1770, de 1772 et de 1773. On y trouve l'histoire même de la Corse durant ces quatre années, car les États, bien qu'ils n'aient plus autant de pouvoir qu'au temps du gouvernement national, délibèrent sur une foule de questions, règlent la perception et la répartition de l'impôt, nomment le trésorier général, les trésoriers des provinces, les commissaires des juntes, les députés à la cour et les Douze nobles qui forment auprès des commissaires du roi une commission permanente. Il arrive d'ailleurs que les États disent la vérité à Marbeuf et à Narbonne; ils les secondent dans les mesures utiles; ils s'efforcent de diminuer les impositions, protestent contre le Domaine qui prend aux communes et aux particuliers de trop grandes étendues de terrains, etc. L'introduction que M. de M. a mise en tête du premier volume est très remarquable. L'auteur blâme justement la sévérité que Rossi déploie dans ses *Osservazioni storiche* contre les commissaires du roi et peut être est-il lui-même trop indulgent envers Marbeuf et les intendants. Mais il montre bien que les commissaires soumirent les États à un règlement sévère, relevèrent sans pitié la moindre critique, la moindre remontrance sur les actes du gouvernement : « leur formalisme fut extrême, leurs coups d'autorité fréquents » (p. XIX), et M. de M. rappelle certaines affaires retentissantes de l'époque, le procès d'Abbatucci, l'opposition de Petriconi qui fut si rudement châtiée. Toutefois, si leur administration avait le caractère et les vices du gouvernement absolu qu'ils représentaient, ils y apportaient quelque tempérament par leurs qualités personnelles, et ici M. de Morati présente au lecteur Marbeuf et Narbonne ainsi que les intendants, Chardon, Pradine, Boucheporn et La Guillaumye. Il conclut que les abus de l'ancien régime se firent sentir moins gravement en Corse qu'en France.

Le *Registre du Comité supérieur* est édité par M. l'abbé Letteron, professeur au lycée de Bastia et président de la Société. M. L. est un infatigable travailleur. C'est lui qui a publié les *Mémoires* de Rostini et les *Annales* de Banchero, qui a traduit le texte latin de Pietro Cirneo et de Roccatagliata ainsi que l'*Histoire* dite de Filippini, qui a fait paraître un recueil de pièces sur la Corse pendant les années 1737-1739, trois volumes de documents sur l'île durant la Révolution, les procès-verbaux des séances du parlement anglo-corse, les livres XII, XIII et XIV des *Osservazioni storiche* de Rossi, et il ne s'en tiendra pas là. Après avoir donné en 1894 la correspondance du Comité supérieur, il donne aujourd'hui le registre de ce Comité qui joua un très grand rôle en 1790. La nouvelle publication de M. L. montre mieux encore que la précédente l'importance que prit, au milieu des troubles de la Corse, cette assemblée de patriotes. Elle fait voir le nombre considé-

rable d'affaires que le Comité supérieur eut à examiner, et combien de questions il sut résoudre en employant presque toujours les moyens de conciliation, les *mezzi blandi*, de préférence aux *mezzi imperiosi*.

M. Letteron nous avait communiqué les épreuves de ce volume avant que parût notre second tome sur la jeunesse de Napoléon, et il cite dans sa préface un passage de notre livre d'après les épreuves que nous lui avions communiquées à notre tour; nous le remercions de l'honneur qu'il nous fait ainsi que de l'obligeance qu'il a mise à faciliter notre travail; si ce travail a quelque mérite, il le doit en grande partie aux publications de la Société historique et notamment aux recueils de textes si diligemment, si consciencieusement publiés par M. Letteron qu'on nous permettra d'assurer ici, une fois encore, de notre reconnaissance et qui, du reste, s'est acquis des droits à la gratitude de tous les studieux d'histoire corse.

A. C.

Légendes et archives de la Bastille par Frantz Funck-Brentano, avec une préface de V. Sardou. Paris, Hachette, 1898, in-8°, XLVIII et 275 p. 3 fr. 50.

Tout, ou à peu près tout, est curieux et neuf dans le livre où M. Frantz Funck-Brentano a recueilli sept études qu'il avait publiées dans diverses revues.

I. — *Les Archives de la Bastille*. M. F.-B. retrace l'intéressante destinée du dépôt où étaient réunis les documents sur les prisonniers.

II. — *Histoire de la Bastille*. M. F.-B. fait l'historique de la forteresse qui fut d'abord une citadelle militaire et devint ensuite une vraie prison d'État, puis une prison comme les autres où les détenus étaient mieux traités, une prison qui, de 1783 à 1789, demeura à peu près vide — car les vainqueurs du 14 juillet ne délivrèrent que sept prisonniers : quatre faussaires, deux fous et le comte de Solages, coupable d'un crime monstrueux et gardé sur une pension que payait son père.

III. — *La vie à la Bastille*. On a vu dans l'étude précédente que la Bastille était au XVIIIe siècle la prison la plus douce peut-être et la plus humaine de France. M. F.-B. décrit les transformations de la forteresse et montre qu'il n'y avait pas en Europe au siècle dernier un lieu de détention où les prisonniers fussent entourés d'autant d'égards et de confort.

IV. — *Le masque de fer*. Le doute n'existe plus aujourd'hui et le problème est résolu. Que disent les documents essentiels? Que le 18 septembre 1698 Saint-Mars, nommé gouverneur de la Bastille, amena avec lui de Sainte-Marguerite un prisonnier qu'il avait à Pignerol et qui gardait toujours un masque de velours noir; que ce prisonnier, d'abord enfermé dans la troisième chambre de la tour de la Bertaudière, fut mis le 6 mars 1701 dans la seconde chambre avec le

domestique Tirmon et y fut rejoint le 30 avril suivant par l'officier Maranville; que le 19 novembre 1703 ce prisonnier mourut et fut enterré le lendemain, après avoir été inscrit sur le registre de l'église Saint-Paul sous le nom de Marchioly. Le personnage est évidemment Mattioli, secrétaire d'État du duc de Mantoue. Il avait promis à Louis XIV, en audience privée, de livrer Casal, et il en avertit les ennemis du roi, les cours de Vienne, de Madrid, de Turin et la république de Venise. Outré, Louis XIV ordonna, sur la proposition de l'abbé d'Estrades, son ambassadeur près la république vénitienne, d'enlever Mattioli sans que personne sût ce qu'il serait devenu. Enlevé le 2 mai 1679 par Catinat, Mattioli fut déguisé, masqué, conduit à Pignerol. On le traita d'abord avec respect. Mais le duc de Mantoue qu'il avait trompé, non moins que Louis XIV, se déclara fort satisfait de son arrestation, et peu à peu le secret de cette violation du droit international perdit son importance; les égards diminuèrent et Mattioli finit par faire chambre commune avec des individus de la plus basse classe. Sans doute, il est nommé Marchioly sur l'acte mortuaire; mais Saint-Mars écrit toujours Martioly et le nom de l'Italien est autant défiguré sur le registre de l'église Saint-Paul que celui des deux témoins (*Rosage* pour Rosarges et *Reglhe* pour Reilhe). Ainsi se justifie le mot de Louis XV à Mme de Pompadour que le masque de fer était le ministre d'un prince italien et de Maurepas à Louis XVI, qu'il était sujet du duc de Mantoue.

V. — *Les gens de lettres à la Bastille*. M. F.-B. fait voir que ces « victimes du pouvoir arbitraire », ces « martyrs », Voltaire, La Beaumelle, Morellet, Marmontel, Linguet, ont été mieux traités qu'on l'a dit.

VI. — *Latude*. Il suffit de résumer ce que raconte M. F.-B. pour montrer l'étendue de ses recherches et la nouveauté de son étude. Jean-Henry, né à Montagnac, dans l'Hérault, d'un père inconnu et de Jeanneton Aubrespy, garçon chirurgien aux armées sous le nom de Jean Danry, licencié en 1748 et misérable, imagine d'envoyer à Mme de Pompadour une boîte explosive et se rend à Versailles où il annonce au premier valet de la marquise qu'il a vu deux hommes jeter ce paquet à la porte avec force menaces contre la favorite. Arrêté, découvert, il refuse d'avouer, passe, non pour un escroc, mais pour complice d'une conspiration, s'évade de Vincennes en poussant la porte du jardin, se cache, est repris, enfermé à la Bastille, d'abord dans un cachot, puis dans une chambre, s'échappe avec son compagnon Allègre en grimpant par la cheminée jusqu'à la plate-forme et en descendant par une échelle de corde patiemment fabriquée qu'il attache à l'affût d'un canon, arrive à Amsterdam, est derechef arrêté et ramené à la Bastille, mis au cachot durant trois années, remis ensuite dans une chambre, et alors sa tête se détraque. Il se dit noble et en apprenant en 1761 la mort d'un sien compatriote, Vissec de Latude, se déclare fils de cet officier et prend le nom de vicomte Masers de Latude. Il ne cesse

d'écrire, d'envoyer des mémoires à tout le monde, de forger des plans merveilleux, d'assurer qu'il a fait de sublimes découvertes. Il commet tant d'extravagances qu'on le met de nouveau au cachot et le transfère en 1764 au donjon de Vincennes. Là, il s'échappe encore. Ressaisi, reconduit à Vincennes, jugé fol par Malesherbes qui vint le voir en 1775, envoyé à Charenton où il affirme à tout venant qu'il est ingénieur géographe, il obtient enfin en 1777 sa liberté. Il en profite pour extorquer par des menaces de l'argent à une dame de qualité, et le voilà jeté à Bicêtre avec les voleurs. Mais il ne discontinue pas de rédiger des mémoires, et une relation de ses malheurs, perdue par un porte-clés au coin d'une borne de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, tombe entre les mains d'une petite mercière, Mme Legros, qui se remue infatigablement en sa faveur. Le beau monde s'émeut, s'attendrit sur cette captivité de trente-cinq ans. En 1784, Latude est relâché et pourvu d'une pension de 400 livres. Il vit chez Mme Legros qui reçoit le prix Montyon, et la plus haute société lui rend visite. Sous la Révolution, il se représente comme la victime des despotes. La Constituante, éclairée par Camus et Voidel, lui supprime sa pension. La Législative la rétablit et l'augmente. Latude meurt le 1er janvier 1805 à l'âge de quatre-vingts ans [1].

VII. — *Le 14 juillet*. Il y aurait ici des réserves à faire sur quelques points.

M. F.-B. parle d'une seule pièce installée par Cholat et Baron, lorsqu'il devrait parler de deux, sinon de trois pièces qui furent braquées sur le pont.

Il dit que Launey tira seulement un coup de canon [2]. Mais il ne mentionne pas la fusillade des Invalides et des Suisses. Son devancier Victor Fournel (qu'il a fréquemment suivi) dit fort bien que les Suisses faisaient un feu continuel par les créneaux et les trous pratiqués au pont-levis. Aussi ne fallait-il pas citer la partie du témoignage de Pasquier assurant, contre toute vérité, que « la résistance fut complètement nulle » et qu' « on tira quelques coups de fusil auxquels il ne fut pas répondu, et quatre ou cinq coups de canon ».

Il prétend que Launey « ne voulant pas massacrer la foule, résolut de faire sauter la Bastille ». Mais c'était pour massacrer la foule que Launey voulait se faire sauter, et la Relation des invalides dit que les soldats répondirent à Launey qu' « ils se résignaient à tout plutôt que de faire périr un aussi grand nombre de citoyens ».

---

1. J'aurai voulu que l'auteur nous dise que l'avocat Thiéry, le rédacteur des *Mémoires* de Latude, est l'auteur d'un *Guide* de Paris intéressant et utile.

2. D'un des trois canons qui défendaient le dernier pont-levis. Mais, si, comme dit M. Funck-Brentano, pas un coup de feu ne partit des quinze canons placés au haut des tours (p. 258), c'est que les assaillants se trouvaient trop près et que les canons étaient trop lourds pour qu'on pût les soulever et en diriger la bouche vers le pied des murs.

Il rappelle qu'Elie donna sa parole d'officier qu'aucun mal ne serait fait à la troupe, et il ajoute que la parole ne fut pas tenue. Mais il devrait ajouter qu'Élie ne parla que pour son compte. Louis de Flue déclare nettement qu' « on ne voulut rien savoir de capitulation », qu'il y eut « pour unique réponse un cri général *ouvrez les portes* et *baissez le pont* », et il crut qu'il allait être massacré lorsque le pont fut baissé sur l'ordre de Launey.

Il a montré l'influence des retentissants *Mémoires* de Linguet et de Latude ainsi que du plaidoyer de Mirabeau contre les lettres de cachet. Mais peut-être n'a-t-il pas suffisamment insisté sur l'idée que le peuple avait gardée de cette Bastille où l'on pouvait être enfermé sans savoir pourquoi et rester sans savoir combien, sur l'impression que produisait l'aspect de cette noire et mystérieuse forteresse qui personnifiait l'ancien régime. Voici un mot de Danton qu'il n'a pas connu. Bien avant l'événement, lorsque Danton se baignait dans la Seine, il lui arrivait parfois de montrer le poing à la Bastille et de s'écrier : « Ce château-fort suspendu sur notre tête m'offusque et me gêne. Quand le verrons-nous abattu? pour moi, ce jour-là j'y donnerai un fier coup de pioche ! »

Il conclut que la prise de la forteresse est une « horrible et sanguinaire saturnale », que la Bastille n'est pas tombée « sous une poussée d'héroïsme du peuple de Paris », que la foule des vainqueurs est « une horde sauvage, la lie de la populace ». C'est vraiment aller trop loin. M. F. B. reconnaît lui-même qu'il y avait dans la foule qui se porta sur la Bastille des « citoyens honnêtes » à côté des « brigands ». Les soixante-trois gardes-françaises des compagnies de Ruffevielle et de Lubersac, les bourgeois de la milice parisienne qui suivirent ces gardes-françaises, l'ancien adjudant Hulin, directeur d'une buanderie de la Briche, le sous-lieutenant et porte-drapeau de La Reine-Infanterie Elie, Aubin Bonnemère qui sauva Mlle de Monsigny, le mercier Réole, l'épicier Pannetier, le cabaretier Cholat, le compagnon charron Tournay, l'ouvrier horloger Humbert, le basochien Maillard, le fils de Gudin de la Brenellerie, l'avocat Farcin du Mesnil, l'ingénieur Estienne, l'officier de la compagnie de l'arquebuse Ricard et Favereau qui menèrent Louis de Flue à l'hôtel de ville, Ducastel, Georget, Lamandinière [1], étaient ils des brigands? N'y avait-il pas parmi les assaillants, comme disent les rédacteurs de la *Bastille dévoilée*, des bourgeois de toutes les classes, de simples ouvriers de toute espèce, des individus de tous les quartiers dont plusieurs n'avaient jamais manié d'armes? Les assiégeants qui se jetèrent sur le petit pont-levis, n'étaient-ils pas, dit Réole, « presque tous bourgeois »? Les citoyens qui formèrent la compagnie

1. Lamandinière prit part à la journée du 10 août : lieutenant en second dans les chasseurs à cheval de la légion franche étrangère, il était adjudant-général à l'armée de l'Ouest lorsqu'il fut tué le 17 juillet 1793 à Vihier; je donne ce renseignement parce qu'il est inédit.

des volontaires nationaux de la Bastille ne témoignent-ils pas dans leur *Appel* que « plusieurs d'entre eux avaient les avantages d'une éducation distinguée » ?

Il y a d'ailleurs un point qu'on néglige d'ordinaire et qu'il faut mettre en évidence. On s'accorde à dire que la foule s'est portée à la Bastille comme elle s'était portée aux Invalides pour avoir des armes et des munitions. Mais il y avait dans les esprits une autre idée dominante. La Bastille était comme la citadelle de Paris, et la citadelle devait être occupée, gardée par les bourgeois. Cette idée règne alors dans toute la France, et c'est celle qui, en 1789, en 1790, pousse partout les habitants contre les citadelles et les châteaux-forts qui dominent les villes et les tiennent en bride. Le Comité permanent des électeurs qui forma la milice bourgeoise et, selon le mot de Lafayette, prit alors le commandement de la ville, ne songeait pas seulement à repousser les régiments étrangers : il sentait, disent les *Révolutions de Paris*, la nécessité de s'assurer de la Bastille ; il comprenait, pour nous servir de l'expression du général Thiebault, que, la Bastille prise, la cour perdrait un point d'appui pour les troupes qu'elle chargeait de châtier Paris. Le 14 juillet, à huit heures du matin, lorsque des particuliers vinrent lui annoncer que la rue Saint-Antoine était menacée par les canons de la Bastille, le Comité dépêchait à Launey trois députés qui obtenaient du gouverneur que les canons fussent retirés en arrière des embrasures. A midi, Thuriot, député du district Saint-Louis de la Culture, demandait à Launey que la direction des pièces fût changée, que la garde bourgeoise défendît le fort de concert avec la garnison, et ce Thuriot, le futur dantoniste, se rendait à l'Hôtel de Ville pour informer de la situation le Comité permanent. A une heure, le président du Comité, Delavigne, se charge d'aller dire à Launey que toutes les forces militaires sont sous la main de la ville et que le commandant de la Bastille doit recevoir dans la place les troupes de la milice parisienne, de même que le Comité faisait garder par des détachements mixtes de gardes françaises et de bougeois armés le Trésor royal et la Caisse d'escompte. A deux heures, le Comité permanent nomme une troisième députation dont le chef, Ethis de Corny, procureur du roi et de la ville, devra sommer Launey d'admettre les citoyens dans l'intérieur et pour la garde de la forteresse. Ce rôle du Comité permanent est de grande importance. Sans doute, le Comité n'envoie pas contre la Bastille les deux compagnies de gardes françaises qui sont entraînées par Hulin. Mais il est, en somme, — et bien que Victor Fournel ait raison de dire qu'il n'était pas en mesure d'imposer sa volonté au peuple — il est dans cette journée le centre de tout, le point de ralliement et de réunion : c'est à l'Hôtel de Ville que se succèdent les messagers qui annoncent la résistance de Launey et les progrès de l'attaque ; c'est à l'Hôtel de Ville que se rendent les vainqueurs et qu'ils conduisent les prisonniers. Et la garde bourgeoise, la milice parisienne n'est-elle pas intervenue ?

Tandis que les soixante-trois gardes françaises s'ébranlaient de la place de Grève sous la conduite de Wargnier et de Labarthe, des bourgeois ne marchaient-ils pas sous les ordres de Hulin qu'ils choisissaient tout d'une voix pour leur chef? Le commandant en second de la milice, le chevalier de Saudray, n'envoyait-il pas, entre deux et trois heures, cinq pièces qui furent servies par Bérard, Ducastel, Georget et les deux frères Leverre? Et dès lors, peut-on dire que le peuple de Paris n'a pas conquis la Bastille?

Ces chicanes importent peu. Sur nombre de questions, M. Funck-Brentano oppose la vérité à la fable, à la fausse tradition, et il y a plaisir à voir comme le jeune écrivain, avec la fougue et l'éclat de son âge, développe ses arguments, les met en bataille, les lance à l'assaut des légendes. Tout le monde voudra lire ce livre où il a revêtu d'une forme brillante, souvent spirituelle, pleine de verve et d'humour, ses minutieuses descriptions et ses démonstrations convaincantes.

A. C.

E. Veyssier. **De la méthode pour l'enseignement scolaire des langues vivantes.** Paris, Belin, 1898, in-8°. p. 204. Prix : 3 fr.

L'enseignement des langues vivantes manque d'une tradition et d'une méthode ; de là ses tâtonnements et ses médiocres résultats. Ce sont ces regrets et ces griefs, déjà vieux, qui justifient l'apparition du présent petit livre. Les fera-t-il taire? Il est difficile de l'espérer. Une tradition ne se fonde pas en trente ans et une méthode ne se décrète pas. Du moins la tentative de l'auteur a-t-elle le mérite encore à peu près nouveau d'aborder le problème.

Il y a, dans le livre de M. Veyssier, deux parties principales, d'inégale étendue et d'inégale importance. La première, la plus courte, qui sert à la fois d'introduction et de conclusion (p. 7-33 et p. 181-204), renferme les principes de l'auteur, le point de vue sous lequel il conçoit la place, le rôle et l'importance de l'enseignement des langues vivantes, — ou du moins de l'allemand [1]. La seconde, la plus développée (p. 33-181), traite de la méthode dans ses généralités et dans l'application du détail.

Pourquoi enseigne-t-on les langues vivantes au lycée? Pour apprendre à les parler, répondent à la fois les Instructions et le public. Les langues anciennes ont un but éducatif, les langues modernes un but utilitaire. Mais dans la pratique le but utilitaire apparaît presque comme un leurre et le maître, se défiant à demi de ce fantôme vague et fuyant, est parfois tenté de se rejeter sur le but éducatif qui lui semble plus acces-

---

1. Il est peu question de l'anglais et point de l'italien ou de l'espagnol, M. V. le reconnaît lui-même, mais son titre promet trop.

sible. Cependant, comme il ne peut pas non plus oublier les programmes et paraître ignorer l'opinion, il fait les plus grands sacrifices à la *méthode orale*. Chez M. V. mêmes incertitudes. Il ne craint pas d'insister, avec raison, sur le milieu si artificiel de cet enseignement, sur ses résultats précaires, sur sa « stérilité relative ». Mais ne croyez pas qu'il ira chercher dans l'étude de l'anglais ou de l'allemand plutôt un moyen d'éducation et faire de leurs littératures les « humanités modernes ». Il est trop pieusement respectueux du latin, il se méfie trop de la valeur éducative des étrangers. Tout son livre recommande surtout, — et on ne saurait assez l'en louer, — la pratique orale de la langue, l'usage du parler courant. On ne peut pas lui reprocher d'enseigner les langues vivantes comme les langues mortes. Et d'ailleurs qui les enseigne ainsi ? la foule seulement et quelques académiciens se l'imaginent encore. Malgré tout on sent trop souvent chez l'auteur une véritable irrésolution dans la direction générale à suivre. Elle se trahit parfois dans des contradictions flagrantes : le professeur veut former l'ouïe des écoliers et il « donnera lecture d'articles de revues et de journaux » (p. 125) ; s'il prétend développer leur jugement et choisit l'exercice de la version, il n'osera pas en dicter le texte, l'oreille de l'élève n'ayant pas une éducation suffisante (p. 169).

Ainsi le malentendu subsiste. Il semble, il est vrai, que l'auteur n'ait pas voulu discuter les principes directeurs d'études encore naissantes. Il y avait pourtant intérêt à le faire. On s'entendra toujours assez facilement sur le détail de la méthode — il suffit de jeter les yeux sur les livres scolaires qui se publient tous les jours — ; mais sur les questions du but à poursuivre, des résultats vraiment accessibles dans l'étude des langues, du temps à leur consacrer, des sanctions scolaires et finales à leur donner, des attributions des maîtres chargés de les enseigner, toutes choses que les gens du métier ne sont pas appelés à décider, mais sur lesquelles on peut recueillir leur avis, il y aurait eu profit à entendre celui d'un homme compétent. M. V. a tenu simplement à donner sa méthode, en l'adaptant aux conditions présentes de l'enseignement, tel que les programmes l'ont constitué [1]. En dépit de son « caractère hybride », l'auteur essaie d'en tirer le meilleur parti et on ne peut qu'approuver les conseils pleins d'expérience qu'il donne sur l'emploi des méthodes variant avec l'âge des élèves et la matière enseignée. Il demande avec raison une méthode maternelle en bas, grammaticale au milieu, littéraire au sommet. J'ajouterai qu'il faudrait cesser de confier au même maître Jacques le soin de les appliquer toutes. On souscrira aussi à la façon dont M. Veyssier conçoit l'étude éclectique du vocabulaire et de la grammaire. Peut-être s'exagère-t-il les bienfaits d'une « entente sur le libellé des 2000 mots et locutions à enseigner » et

1. Beaucoup de chapitres ne sont souvent qu'une glose des paragraphes des *Instructions* de 1890.

« sur l'ordre à suivre dans l'enseignement des points généraux de la grammaire ». En général, le souci grammatical et même littéraire devrait dans l'étude d'une langue nous beaucoup moins préoccuper ; c'est le fond surtout qui importe, c'est lui qui par l'attrait qu'il inspire doit nous pousser à forcer l'obstacle de la forme. N'en est-il pas ainsi dans la réalité, et ne faudrait-il pas que déjà au collège il en fût un peu de même ?

Quant aux chapitres consacrés aux différents exercices oraux et écrits, entre lesquels se partage l'enseignement des langues vivantes, — lecture, récitation, conversation, thème, version, composition, — ils sont tous pleins de remarques sages, le plus souvent justes, toujours précises, qu'il y avait intérêt à coordonner et à présenter en un système rigoureux. On peut différer d'avis sur certains points de détail, mais dans l'ensemble on ne saurait que se ranger à l'opinion d'un homme qui en ces matières s'est surtout inspiré du guide le plus sûr, de l'expérience professionnelle.

L. Roustan.

BULLETIN

— M. Thoroddsen prévient avec franchise le lecteur que le second volume de son œuvre (*Geschichte der isländischen Geographie. Vorstellungen von Island und seiner Natur und Untersuchungen darueber in alter und neuer Zeit.* Zweiter Band. Autorisierte Uebersetzung von August Gebhardt. Leipzig, Teubner, 1898, xvi-383 p.), qui expose la géographie de l'Islande depuis le début du xvii° jusqu'au milieu du xviii° siècle, contient peu de choses d'un intérêt général « pour les géographes et naturalistes allemands » (il eût pu dire : non islandais). Cependant l'histoire interne de l'Islande ne mérite pas de rester ignorée même pendant cette période particulièrement inglorieuse et inféconde. La Réforme n'avait provoqué dans l'île aucune émancipation ; elle avait fortifié le pouvoir de la royauté danoise qui pratiqua à l'égard de cette possession un peu perdue un pacte colonial plus strict que celui de l'Espagne. M. Th. attribue à l'institution du monopole commercial au profit de compagnies danoises le recul de la civilisation et de la prospérité ; les énergies sont étouffées ; les intelligences déprimées par la superstition, si vivace en une région où se rencontrent les phénomènes naturels les plus extrêmes. M. Th. ne se lasse pas de signaler les méfaits de la superstition. Malgré cela les notions sur l'Islande s'accumulent : les indigènes ont étudié la nature et les mœurs de leur petite patrie. M. Th. a dépouillé leurs descriptions, pour la plupart inédites : c'est dans la révélation de ces détails que réside le véritable intérêt de l'ouvrage. Les contemporains étrangers ont à peine connu l'Islande, et leurs récits que M. Th. analyse trop longuement, sont le plus souvent indignes de crédit. Il est peu de pays qui n'aient à envier à l'Islande un pareil recueil de renseignements sur leur passé. Mais on prend acte avec joie de la promesse d'un troisième volume qui s'étendra jusqu'en 1880 et qui sera d'un intérêt scientifique moins localisé. Il y aurait injustice à ne point signaler la virtuosité du traducteur qui a su rendre en un allemand archaïque la langue des vieux écrivains islandais. — B. A.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 25 juillet — 1898

Petrie, Deshahesh. — Olivieri, Les Catastérismes d'Eratosthène. — G. Paris, Coquillart. — Pometti, La marine italienne; Savonarole. — B Zeller, Marie de Médicis, chef du conseil. — H. Lichtenberger, Wagner poète et penseur. — *Bulletin :* Brock, Questions de grammaire; Cantarelli, Les écrits latins d'Adrien ; Sabbadini, Études latines; Geffroy, Études italiennes; Uhl, Le portrait d'Arminius; Besson, Gœthe, sa sœur et ses amis, Le trompette de Saekkingen ; Golz, Geneviève dans la poésie allemande ; Tourneux, Sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française ; Boule et Farges, Le Cantal. — Académie des inscriptions.

Flinders Petrie. **Deshasheh**, with a Chapter by F. Ll. Griffith, M. A., F. S. A., 18th Memoir of the Egypt Exploration Fund, Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner et Quaritch, 1898, in-4 viii-52 p. et 37 pl.

Déshashéh est situé sur la rive gauche du Bahr-Yousouf, à quelques kilomètres au Sud d'Ahnas el Médinéh, l'ancienne Héracléopolis. La montagne qui l'avoisine contient une nécropole où, parmi les tombes anonymes de la population moyenne et servile, on distingue encore les restes de plusieurs mastabas et de plusieurs hypogées assez étendus. Le service des Antiquités avait déblayé et clos les deux seuls hypogées qui contiennent encore des débris d'inscriptions et de tableaux : M. Petrie a copié ces fragments et il a exploré les autres sépultures pendant l'hiver de 1896-1897.

Les deux hypogées appartenaient à de hauts personnages de l'époque Memphite, qui résidaient probablement dans la cité voisine d'Héracléopolis. Le plus ancien est probablement celui d'Anaîti, s'il faut en juger le site qu'il occupe. Il s'ouvre au sommet de la colline, et les carriers n'avaient laissé au-dessus de la chambre funéraire que l'épaisseur de calcaire suffisante pour former un toit solide. La façade en était revêtue d'un parement de bloc dont les fondations subsistent encore, et la petite plateforme sur laquelle elle donnait avait été exhaussée par une couche d'éclats de pierre, épaisse d'un mètre environ : sur la droite, un peu en avant de la porte, une jarre ouvrait sa gueule à ras de terre, prête à recevoir les libations qu'on versait au mort les jours de fête. La chambre même est divisée en deux parties presque égales, par trois piliers rapportés ; deux d'entre eux ont été renversés par les Coptes qui transformèrent la tombe en chapelle, pour y tracer la démarcation ordinaire

entre les officiants et les fidèles présents à l'office. La paroi qui s'étend derrière cette barrière est creusée de trois niches. Celle du milieu tenait lieu de la stèle ordinaire : deux blocs, engagés au bas de la paroi, dissimulaient l'entrée d'un couloir incliné, sans décoration, et ce couloir, tournant sur la gauche à angle droit, débouchait dans le caveau. Une cavité ménagée dans le sol du sud au nord dessine la place du cercueil : M. Petrie y recueillit un crâne superbe qu'il estime être celui d'Anaîti lui-même. Un puits creusé plus tard au sommet de la colline atteint le caveau et montre le chemin que les voleurs antiques ont suivi afin d'arriver jusqu'à la momie. Ce qui subsiste des sculptures se trouve dans la première salle qui servait, selon l'usage, de chapelle funéraire.

Anaîti n'était pas un prince héréditaire de grande famille féodale, mais comme Amten (Matonoui), un haut personnage de l'administration pharaonique : ses titres le prouvent de reste. Il était *connu du roi*, ce qui lui assurait un rang élevé dans la hiérarchie de cour, — *Mirou Ouapouatiou*, chef de l'administration civile et financière [1], dans le canton qu'il habitait, probablement celui d'Héracléopolis, — *Mirou Souton-manouou*, administrateur des biens et fondations royales [2], — régent de château, guide du pays [3], en d'autres termes, il avait tous les pouvoirs civils et même militaires nécessaires au bon gouvernement de sa province. Il avait épousé une femme, rangée comme lui dans la classe des *Connus du roi*, et qui était attachée avec le titre de *royale habilleuse* à la garde-robe du Pharaon : elle s'appelait Maraît-Minou. On ne connaît à ce couple qu'une ou deux filles et pas de fils. Les scènes figurées appartiennent presque toutes à cet ensemble de poncifs qu'on rencontre dans les tombes de Gizèh ou de Saqqarah vers cette époque : chasse, pêche, vie des bestiaux aux champs, voyage du mort en bateau aux régions de l'Occident, réception des offrandes, sacrifice du taureau avec accompagnement de danses et de chants. Tous les bas-reliefs étaient très mutilés : les danses, très ingénieusement rétablies par Petrie, nous montrent ces mimes, armées du bâton court à tête de coucoupha, qu'on voyait aux funérailles, et à qui leur insigne avait valu le nom de *doua-*

---

1. M. Griffith (*Deshasheh*, p. 42) explique ce titre comme désignant le *Superintendent of apportioning work*, et il rappelle qu'à Siout on rencontre assez souvent un « *Mer upt hetepu neter*, Superintendent of apportioning (?) divine Offerings ». Le sens nous en est fourni par les actes de Kahoun que M. Griffith a si bien publiés et interprétés. Je crois que le mot *ouopît*, *ouapîti* du titre est identique à ce mot *ouapît*, *ouapouatiou* qui sert à désigner et les gens soumis à la déclaration personnelle, et l'acte même par lequel on les déclarait : comme c'était sur cette déclaration qu'on établissait l'impôt, on comprend que les hauts fonctionnaires royaux fussent les chefs de l'administration qui les recevait, *Mirou ouapît*. Corriger en ce sens le passage des *Études Égyptiennes*, t. II, p. 186-187, où la traduction est trop vague.

2. Les *Souton-manouou* sont, autant que je puis le voir, les biens appartenant directement au roi et consacrés par lui à l'entretien d'une fondation quelconque, les *aoukaf* du roi, par opposition aux *noutir-hatpouou*, les *aoukaf* du dieu.

3. Sur ces titres, cf. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 169-172, 186-187.

tiou[1]. Au milieu de ces représentations banales, un tableau tranche par sa nouveauté, celui qui couvre la planche IV, et sur lequel on voit l'assaut d'une ville. C'est la première fois, en effet, que l'on rencontre une scène de bataille dans un tombeau de l'Ancien Empire, encore a-t-elle tant souffert que tous les détails n'en sont point faciles à discerner. A gauche du spectateur, dans les deux registres supérieurs, des fantassins égyptiens, armés d'une sorte de guisarme, se battent furieusement contre des hommes à la chevelure longue, serrée sur le front par une bande, vêtus d'une tunique tombant à mi cuisse, et munis également de la guisarme. Les corps des barbares sont hérissés de flèches, mais aucun des Égyptiens n'est blessé de la sorte, ce qui prouve qu'ils étaient accompagnés d'archers ou, qu'avant d'aborder l'ennemi, ils l'avaient harcelé à distance. Dans le registre du bas, une bande d'Égyptiens emmène une chaîne de prisonniers, les femmes libres de leurs mains et conduisant leurs enfants, les hommes liés les bras derrière le dos : un des Égyptiens a jeté une jeune fille sur son épaule droite, et celle-ci s'accroche à la tête de son vainqueur pour ne pas tomber. A la droite du spectateur une enceinte longue, arrondie aux angles, un de ces *douars* dont j'ai signalé le nom, *ounouît*, dans l'inscription d'Ouni et dans les textes des Pyramides [2], occupe toute la hauteur de la paroi. Elle est flanquée de saillies placées à égale distance et qui sont non pas des créneaux, comme on dit d'ordinaire, mais des contreforts qui séparaient la muraille en sections verticales, et qui répondaient à ces panneaux de rainures qu'on remarque dans certaines forteresses égyptiennes, telles que la *Shounet ez Zébîb* d'Abydos. Elle est en briques, et deux hommes armés de pieux pointus y pratiquent une brèche vers le bas, sous la surveillance d'un chef. A l'intérieur, les défenseurs ont découvert le danger qui les menace, et l'un d'eux se traîne sur ses genoux, vers le point attaqué en faisant signe à ses camarades de garder le silence : leurs propos l'empêcheraient de percevoir distinctement le bruit des coups. Cependant une échelle posée contre la muraille a permis à un corps égyptien de pénétrer dans la place par escalade, et l'intérieur de l'enceinte est rempli de confusion. Le chef de la ville, assis sur un trône, s'arrache les cheveux, tandis que des femmes, des vieillards et des enfants implorent son secours : ailleurs, des femmes et des enfants repoussent les assaillants et les désarment. Une inscription assez longue racontait les événements, mais les quelques signes qui ont échappé à la destruction ne permettent guère d'en saisir le sens. On y distingue seulement plusieurs noms de villes dont un, Nadaïa, est intact. M. Petrie croit qu'il s'agit d'une guerre contre les Asiatiques et rapproche, sans insister, le mot Nadaïa, du nom d'Anitha, qui s'applique à la position d'Es-Salt, à l'Orient du Jourdain. Je me bornerai pour le moment à rappeler qu'on lit dans les textes des Pyra-

1. *Papi I*, l. 245, *Mirinr*, l. 467, comme Griffith l'a bien vu (*Deshahéh*, p. 47).
2. *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XIV, p. 326-327

mides le nom d'une contrée de Nadit, Nadaît [1], qui, de même que les autres noms mystiques des régions de l'autre monde, doit avoir été appliqué d'abord à une partie du monde des vivants. Nadaît était un des séjours d'Osiris, et il semble qu'on doive le chercher du côté de la Libye plutôt que de celui de l'Asie : c'est dans la même direction, c'est-à-dire vers les Oasis que je chercherai la Nadaïa de notre tombeau, si, comme je crois, elle a quelque rapport avec la Nadaît des textes religieux.

Le second hypogée appartient à Shodou, et il présente des dispositions différentes de celles qu'on rencontre ordinairement : les chambres s'en succèdent de bas en haut et non de haut en bas, comme c'est le cas le plus fréquent. La façade en est ornée d'un portique soutenu par deux piliers et décoré de scènes, puis un passage montant conduit à une vaste chambre séparée en deux par une rangée, composée de deux pilastres et de trois piliers aujourd'hui abattus. Sur la gauche de la paroi occidentale, une petite porte menait à la chambre qui servait de serdab. Au milieu, la niche était creusée qui marquait l'entrée des appartements du mort, et, dans le sol de la niche, la gueule du puits funéraire s'ouvrait : une rigole étroite conduit du puits au serdab, et une autre, pratiquée à travers le plafond du serdab, aboutit à l'air libre, si bien que l'âme ou le double pouvait sortir du caveau et y rentrer sans obstacle. Shodou n'appartenait pas non plus à la noblesse féodale, mais il faisait partie de l'administration pharaonique, avec un grade plus élevé peut-être que celui d'Anaïti. Il était, en effet, non seulement *connu du Roi*, mais *ami unique*, et *premier sous le roi*, *grand dix du midi* [2], *administrateur des terres labourées*, *administrateur des vignobles* (? *shonouiou*), *prince de tous les herbages*, *prince des serfs attachés aux biens des rois morts* [3], *guide du pays des deux domaines du nome de la Gazelle*. Sa femme était sa sœur maternelle, et il en avait eu plusieurs enfants, filles et fils : l'aîné des fils avait la charge de *Régent de château*. Les scènes sont mieux conservées que celles qu'on aperçoit chez Anaïti, mais elles sont fort mutilées encore. On y distingue la chasse à l'hippopotame, les soins donnés aux troupeaux et plus particulièrement aux bœufs, la moisson, la préparation du mobilier funéraire, l'offrande, le sacrifice. Une d'entre elles serait des plus curieuses, si l'on y avait vraiment, comme M. Petrie le pense, la vue d'une Pyramide : mais elle a tant souffert que la restauration en est douteuse. Shodou vivait probablement à la fin de la V^e^ ou au début de la VI^e^ dynastie, et c'està cette époque également qu'on doit placer le tombeau de Nikhafitkaou. Ce n'était pas un hypogée, mais un mastaba, érigé sur le penchant de la

1. Teti, l. 316, Papi I, l. 8, ssq.
2. Sur ce titre voyez Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 197-204.
3. Le titre *kharpou ka Khoui* désigne, sur les monuments d'Abydos (Erman, *Bemerkung zu den Funden von Abydos*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 11-12), des gens attachés aux tombeaux des vieux rois.

colline, et après avoir été violé dans l'antiquité, il a été détruit complètement, sans doute pour alimenter les fours à chaux. Le puits a rendu des statues de notre personnage, fort endommagées pour la plupart, mais dont une au moins est d'un fort beau travail, et comparable aux bonnes statues de Saqqarah et de Gizéh. M. Petrie a constaté l'existence de dix-sept statues, dont deux sont accompagnées des images plus petites de la femme ou du fils : de ces dix-neuf figures, sept représentent Nikhafîtkaou, deux Nofirsamous sa femme, six Nikhafîtka son fils. Le cercueil et la momie de ce dernier ont été retrouvés un peu plus loin. Il reposait dans une longue fosse, profonde de quatre ou cinq mètres, et munie, dans la paroi ouest, d'une sorte de loculus où ranger le mort. Il était couché sur le dos, la tête au nord, et la face tournée vers l'angle nord-ouest, un chevet en bois posait sur la poitrine, le corps était enveloppé complètement d'étoffe et en bonne condition ; il ne portait aucune trace d'embaumement, mais il avait été simplement desséché. Une tête de veau avait été placée dans le puits à la hauteur de la tête du cercueil, la cuisse de veau à la hauteur des pieds. Le cercueil était décoré d'inscriptions et de figures, dont les contours, tracés à l'encre noire, sont barbouillés de couleur bleue. Elles nous apprennent que Nikhafîtka était surnommé Ti, qu'il était ami unique, premier sous le roi, archiviste royal, etc., guide du pays de l'arbre Nârît supérieur, c'est-à-dire gouverneur pour le roi du nome d'Héracléopolis. C'était donc un personnage assez important, et s'il n'a ni hypogée, ni mastaba, comme son père et comme les autres administrateurs ensevelis à Déshashéh, c'est probablement qu'il mourut à l'improviste, avant d'avoir songé à se préparer sa *maison d'Eternité*.

Les tombes de la nécropole vulgaire, explorées par M. Petrie avec le soin qu'il met à ces opérations, ont fourni des documents importants pour l'histoire encore si obscure des divers modes de sépulture usités en Égypte. Il les a partagées en deux groupes, selon que l'intégrité du corps y avait été respectée, ou que les membres avaient été séparés plus ou moins complètement. Dans le premier groupe, il a constaté d'abord la présence d'un certain nombre d'individus allongés dans leur cercueil (n^{os} 5, B, 117, peut-être 29). Le personnage du n° 117 avait un cercueil rectangulaire, très solide, avec un couvercle ; il était entouré d'une masse considérable d'étoffe plus ou moins pourrie, et il portait au cou et aux poignets un collier et des bracelets d'amulettes en calcaire brun, en agate, en cornaline, en lapis-lazuli, en hématite, yeux symboliques, mains ouvertes ou fermées, abeilles, grenouilles, lions, tête de chacal, de léopard, d'hippopotame. D'autres personnages avaient été repliés sur eux-mêmes dans diverses positions, avant d'être enfermés au cercueil (n^{os} 88, 120, 148, 250), tantôt fait de planches ajoutées, mais trop long pour eux, construit sur mesure à la taille de leur corps contracté, tantôt taillé d'une seule pièce dans un tronc de sycomore (n^{os} 30 et 148b). Un vieillard (n° 30) avait eu la cuisse gauche cassée pendant l'enfance, puis

raccommodée, mais assez mal pour que la longueur en eût diminué de plus de cinq centimètres : la canne sur laquelle il s'appuyait de son vivant avait été couchée à côté de lui dans le cercueil. Une femme (n° 150) avait eu la clavicule brisée, puis resoudée, mais les deux bouts chevauchent. Une autre femme (n° 148[b]) était collée au fond de son cercueil, par de la poix qu'on lui avait versée sur le corps au moment de l'ensevelissement. Une inscription est incisée au couteau sur une des parois de la bière, et la dame avait avec elle un trousseau complet, sarreaux à manches ouvrant sur la poitrine, et pièces d'étoffe servant de manteau. Dans plusieurs tombes, les corps n'avaient jamais eu de cercueil, et ils reposaient à même le sol, les uns allongés, les autres contractés. Beaucoup d'autres avaient été maltraités de telle sorte qu'on ne peut plus y reconnaître quelle était la position primitive des corps. Quelques unes des violations paraissent remonter à la V[e] dynastie même, et elles ont été commises peu de temps après l'enterrement, d'autres sont l'œuvre des Égyptiens de la XVIII[e] dynastie ; d'autres enfin datent de notre siècle. Le second groupe se divise également selon que le corps a été démembré partiellement ou complètement, et reconstitué ou non suivant un mode plus ou moins régulier. La première subdivision comprenait entre autres, une femme du nom de Maraî, qui était de son vivant favorite du roi et prêtresse d'Hathor. Le cercueil était grossier mais solide, et un panneau de bois l'accompagnait, sur lequel la préparation des offrandes et la traversée vers l'autre monde sont peintes sommairement : c'est comme le résumé en un seul tableau de la décoration d'une tombe entière, et il devait produire pour Maraî les mêmes effets que les tableaux soignés et développés des hypogées d'Anaîti ou de Shodou. Le cadavre a été desséché, non momifié, et la position qu'il a semble montrer que l'humérus gauche fut détaché au moment de la mise au cercueil. Ailleurs (n° 22) le corps était replié sur lui-même, et les mains, les pieds, les rotules, avaient été détachées. Dans plusieurs cas les mutilations avaient été plus graves, les bras enlevés, l'épine dorsale coupée et les côtes détachées (N, 29). Le démembrement avait été intégral dans la tombe n° 23, où, le couvercle soulevé et les linceuls déplacés, on s'aperçut que le cadavre d'une femme avait été mis en pièces puis reconstitué. Le crâne occupait le haut du cercueil, et quatre vertèbres y étaient attachées encore, mais un rouleau d'étoffes, long de dix centimètres, simulait le cou. Venaient ensuite une des vertèbres lombaires, puis les vertèbres dorsales interverties au hasard, puis les os du bassin, ceux des cuisses et des jambes, chaque jambe emmaillotée et formant un paquet séparé ; les bras étaient demeurés attachés aux épaules, mais les mains avaient été coupées et collées sur les avant-bras, et les côtes, les doigts de pied, les rotules, plusieurs des vertèbres cervicales étaient mêlées au voisinage de l'épine dorsale artificielle, entre la place du bassin et celle du cou.

L'examen de ces tombes conduit M. Petrie à des conclusions fort importantes. L'usage de dépecer les corps n'était plus alors un signe

d'origine et ne marquait pas chez ceux qui l'observaient une différence de race : c'était affaire de goût ou de tradition familiale et rien de plus. A cela près, on retrouve partout les mêmes objets, les mêmes coutumes, la même civilisation. Des planches fort bien faites montrent les squelettes en position, les crânes, les parties intéressantes du mobilier funéraire, et nous permettent de suivre les descriptions ou d'en vérifier l'exactitude. M. Griffith a donné la traduction des inscriptions conservées, et l'ensemble forme un volume des plus intéressants à lire et des plus utiles à étudier.

G. Maspero.

Mythographi Græci, vol. III, fasc. I, **Pseudo-Eratosthenis Catasterismi**, recensuit Alex. Olivieri. Leipzig, Teubner, 1897, xviii-76 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Les *Catastérismes* attribués à Ératosthène ont été déjà souvent publiés; mais il ne semble pas que les éditeurs en aient bien connu les manuscrits. Quatre manuscrits en donnent le texte complet (LMOV) ; deux autres n'en contiennent que des extraits (RS). O (*Oxon. Barocc.* 119) servit de base à l'édition princeps de Fell (1672) et aux éditions subséquentes : Gale (1688) suit Fell; Schaubach (1795) suit Gale; F. C. Matthiæ (1817) et Halma (1821) suivent Schaubach, à cela près que le premier ajoute les leçons de V (*Vindobon.* 142, autrefois 196). Westermann (1843) utilise également les leçons de V, et donne en outre quelques lecons de M (*Matritensis* 67) d'après Iriarte, et de S (*Vindob.* 341 Nessel) d'apprès Groddeck. Enfin Robert (1878), qui considère les *Catastérismes* comme un épitomé d'un ouvrage plus considérable, était jusqu'ici le dernier éditeur. M. Olivieri s'appuie surtout sur L (*Laurentianus Mediceus* 37) qu'il a le premier collationné, laissant de côté V qui en dérive ; il ne néglige pas néanmoins les leçons de S, qui en dérive également, non plus que celles de M et de O, qui remontent avec L à une source commune (désignée par Z). Mais ce qui est digne de remarque, c'est que les extraits contenus dans R (c'est ainsi que M. Ol. désigne un manuscrit de Venise, *Marcianus* 444) sont tirés, selon toute apparence, de Catastérismes plus étendus, et que ce manuscrit, par conséquent, représente une recension autre que Z ; aussi, dans le cas où le texte de R est trop différent, M. Ol. le donne en entier. On sait comment sont composés les *Catastérismes*; ce qui concerne chaque constellation comprend deux parties : la légende d'abord, puis le dénombrement des étoiles. M. Olivieri s'est surtout attaché à cette dernière partie, qu'il a souvent heureusement rectifiée et complétée, soit de lui-même, soit en s'aidant des *Astronomica* d'Hygin et des scholies aux *Aratea* de Germanicus, soit enfin grâce à la science de M. Schiaparelli.

My.

G. Paris. **Le poète Guillaume Coquillart, chanoine et official de Reims** Reims, 1898, in-8 de 13 pages.

Nous n'apprendrons rien à aucun des lecteurs de cette *Revue* en disant que le plus bref article de M. G. Paris — cet article fût-il une lecture académique à demi improvisée — apporte toujours du nouveau sur le sujet qu'il traite et parfois en change complètement la face. C'est le cas pour cette notice sur Coquillart, que tout le monde ne songerait pas sans doute à aller chercher dans les Mémoires d'une Académie de province [1] et qu'il importe vraiment de connaître à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, si obscure encore, de notre littérature au xv[e] siècle. M. P. y démontre que l'auteur des *Droits nouveaux* n'est pas le même que ce Coquillart qui, âgé de trente-neuf ans, traduisait Josèphe à Reims en 1460; puis il rétablit l'ordre, maladroitement brouillé par les éditeurs, des trois principales œuvres du poète (la troisième divisée en deux parties) et montre que ces ouvrages, datés de 1477-80 ont été composés, non à Reims, mais à Paris, alors que l'auteur était encore un « povre petit escolier », pour être récités en joyeuse compagnie, en un même jour de fête de quatre années consécutives; que ce sont, non des œuvres de maturité, à hautes prétentions satiriques, mais de simples « causes grasses » improvisées par un étudiant pour égayer des camarades en liesse. Cette démonstration, dont ne s'était avisé aucun des éditeurs ou critiques de Coquillart, éclaire vraiment d'un jour tout nouveau la vie et les œuvres de celui-ci : sa vie, parce qu'on n'est plus tenté de faire naître en 1421 l'homme que nous savons d'autre part avoir brigué un canonicat en 1483 et être mort en 1510; ses œuvres, auxquelles, il est vrai, nous sommes amenés à dénier la portée morale et sociale qu'on leur attribuait, mais où tout, même les obscurités et les négligences, s'explique bien mieux par les circonstances ici indiquées et l'âge présumé de leur auteur. M. Paris n'a pu, dans cette rapide esquisse, tirer parti de tous les documents réunis par lui-même ou mis par d'autres à sa disposition. Souhaitons qu'il le fasse bientôt et qu'il écrive, en l'honneur d'un de ses compatriotes les plus intéressants, le premier chapitre de cette histoire littéraire du moyen français qu'il nous a à peu près promise et qu'il se décidera, nous l'espérons bien, à nous donner un jour.

A. Jeanroy.

Pometti (Francesco). **Per la storia della marina italiana**. Rome, Forzani, 1898. In-8 de 122 pp.

— **Girolamo Savonarola nel 4° centenario della sua morte** (*Contributo di documenti vaticani*). *Ibid.* In-8 de 20 pp.

M. P. est un jeune et studieux auteur que nous avons eu déjà l'occa-

1. *Travaux de l'Académie de Reims*, tome CI, année 1897.

sion de préseuter aux lecteurs de la *Revue critique*. Il vient de trouver dans les Archives secrètes du Vatican la matière des deux publications que nous annonçons aujourd'hui. Nous devrions insister sur la première, qui est la plus importante ; mais, quoique M. P. ait écarté la partie archéologique et technique de son sujet, la compétence nons ferait défaut dans un ordre d'idées aussi spécial. Bornons-nous à dire que, dans la première partie de son mémoire, il esquisse l'histoire de la marine italienne, la façon dont on l'a comprise jusqu'à présent et la manière dont on devrait l'entendre ; dans la deuxième, il trace l'histoire politico-sociale des républiques maritimes et en général des contrées maritimes de l'Italie ; dans la troisième, il examine la période qui va de 1453 à 1700. Les 35 dernières pages offrent une suite de documents inédits. On verra d'ailleurs, dans le corps du mémoire, que M. P. a consulté, outre les archives précitées, les recueils des commissions d'histoire nationale (*Deputazioni di storia patria*) et qu'il connaît les travaux des érudits étrangers comme ceux de ses compatriotes.

L'autre brochure contient un aperçu intéressant sur la vie et l'œuvre de Savonarole et annonce d'importantes publications relatives au célèbre dominicain : un des maîtres de la science italienne, M. Pasq. Villari, va publier un choix de sermons, traités, poésies et lettres de Savonarole, avec l'épître biographique de frère Paolo Cinozzi et la Chronique de Simone Filipepi. De son côté, M. P. va publier une partie des *Giornate* de Lorenzo Violi, d'après un texte qu'il a retrouvé et qu'il y a lieu d'estimer plus authentique que celui qu'on en possède : comme Violi a suivi jour par jour la vie de Savonarole à Florence, on conçoit la valeur de ce document.

Charles Dejob.

B. Zeller. **Louis XIII. Marie de Médicis chef du conseil**, 1614-1616. 1 vol. in-12. xii-398 p. Paris, Hachette, 1898.

Ce dernier volume sur Marie de Médicis chef du conseil est certainement un des meilleurs que nous ait donnés M. Zeller. Je crois bien que le mérite en revient un peu au sujet. M. Z. est un annaliste très fidèle, très minutieux, qui nous raconte jour par jour la vie de la cour, sans rien oublier ni négliger des petits incidents, des petites querelles, des petites intrigues qui en tissent la trame. Il en résulte que lorsqu'il traite une période un peu vide, dame ! son récit traîne et l'intérêt languit. Tel n'est pas le cas pour ces trois années 1614, 1615 et 1616. Combien elles sont riches en événements ! La tenue des États-généraux, la célébration des mariages espagnols et le voyage de la cour à Bordeaux, la révolte de Condé et la paix de Loudun, le changement de ministère, l'arrestation de Condé ! Pour suivre l'action qui se précipite, toutes les marionnettes de ministres, de courtisans, de favoris que nous

a déjà montrées M. Zeller, Villeroy, d'Épernon, Concini, Léonora, se démènent, s'affairent, se bousculent, et dans un coin, sur un portant, se profile l'ombre aiguë de celui qui attend l'heure d'entrer en scène, de M. de Luçon.

Le héros de cette mauvaise pièce est le prince de Condé. En mettant son action en pleine lumière, M. Z. éclaircit plus d'un point obscur et renouvelle l'histoire du temps qui l'occupe, par exemple pour les États-généraux de 1614-1615. Il semble que tout ait été dit sur les vaines querelles des trois ordres et l'impuissance des États. Oui, mais la cause première de cet avortement? C'est que les États-généraux furent convoqués sur la demande de Condé qui se proposait d'accomplir par leur moyen une révolution gouvernementale et de s'emparer du pouvoir; que la cour déjoua ses projets en arrachant au pays des élections royalistes; que dès lors les États ne pouvaient plus remplir le seul rôle qu'on leur eût destiné; que la cour se garda bien de leur en assigner un autre; et qu'ainsi ils ne purent que donner un exemple de désordre et d'impuissance. Voilà ce que nous fait bien comprendre M. Zeller. Il nous montre les vains efforts de Condé pour ramener les députés au rôle d'opposants dont ils ne voulaient point. Le prince se fit d'abord arbitre dans quelques conflits et querelles de préséance qui marquèrent l'ouverture de la session. Il réussit ainsi à se donner quelque importance. « Ces faibles débuts ne manquèrent pas d'inspirer au prince une confiance excessive dans la réussite des prétentions qu'il avait conçues depuis longtemps et que le moment semblait venu de réaliser. Il fit donc travailler les États pour être nommé chef du conseil ou tout au moins surintendant des finances. Il put bientôt s'apercevoir qu'il n'avait nul crédit sur l'opinion des députés. Ils refusèrent au prince toute marque de faveur. L'assemblée lui resta close. » Condé alors « garda rigueur aux États, en se tenant pour la plupart du temps dans ses maisons de campagne autour de Paris » (p. 21). Il laissa le champ libre au gouvernement, ne chercha plus à agir sur les députés que par saccades et de biais : par exemple, en faisant circuler une sorte de pamphlet intitulé : *Discours composé pour être lu dans les États-généraux*, et en demandant à être introduit dans les États pour « représenter quelques-uns des points contenus dans cet écrit ». Sa demande fut repoussée. « Il s'agissait pour lui, dit M. Zeller, de mettre la main sur l'administration du royaume. Le gouvernement et l'assemblée s'unirent pour lui interdire toute entreprise de ce côté » (p. 58 et 59). L'historien nous montre par un curieux détail, avec quel soin on réservait la question gouvernementale : « Le 14 février (1615) un député de Bourgogne dit publiquement qu'il avait à dire des paroles de grande importance et que, s'il lui était permis de parler en toute liberté, il se proposait d'attaquer le chancelier et le maréchal d'Ancre. L'assemblée l'empêcha de prendre la parole sur ce sujet et le lendemain on le renvoya chez lui avec une pension de 2,000 écus. « Ainsi lui a servi de parler peu et à

temps, dit avec une brève ironie Matteo Bartolini » (p. 75). Voilà les dessous des États-généraux, des fameux États-généraux de 1614, et ils sont très « explicatifs ».

Le chapitre IV nous montre ensuite Condé essayant de reprendre avec le Parlement le jeu qui ne lui avait pas réussi avec les États. Il noua des « rapports familiers » avec les parlementaires. « Le prince n'allait que fort peu et souvent pas du tout au Louvre; mais il se montrait souvent dans Paris, escorté d'une foule de jeunes conseillers, qui ne se contentaient pas de danser chez lui, mais qui lui formaient une garde du corps tapageuse... Le Parlement en corps recommençait ses incartades et, poussé par les conseillers des enquêtes, délibérait sur des mesures d'État. Le gouvernement crut devoir intervenir. Il ne pouvait laisser le prince essayer de reprendre avec l'aide du Parlement le rôle qu'on ne lui avait pas laissé jouer avec les États généraux » (p. 112). C'était, dit M. Zeller, « une Fronde anticipée qui commençait » (p. 121). Elle échoua parce que Condé n'était pas homme à pousser jusqu'au bout une affaire épineuse et aussi, semble-t-il, à cause des opinions royalistes du peuple parisien (p. 121-122). Le Parlement lui-même rompit bientôt avec Condé et se réconcilia avec la cour.

Après ces deux victoires la cour peut enfin entreprendre le fameux voyage de Bordeaux et aller consommer là-bas les mariages espagnols. Pour ne point consacrer par sa présence l'acte politique qui a été le prétexte de toutes ses réclamations, Condé est obligé de recourir à la révolte ouverte. Sommé d'accompagner la cour dans le midi, il publie son manifeste et lève des troupes, au mois d'août 1615. La petite guerre qu'il fait au maréchal de Boisdauphin, commandant des troupes royales, n'a d'ailleurs rien de bien terrible et le 3 mai 1616, la cour et les princes traitent à Loudun. Les opérations militaires et les négociations de paix sont contées par M. Z., de la façon la plus détaillée, dans les chapitres VII et VIII. Ses recherches n'ont fait que confirmer ce que nous savions déjà : à savoir que Condé et ses amis n'ont fait la guerre que pour obtenir des avantages particuliers, des gouvernements, des pensions etc., et sans nul souci de l'intérêt général.

Piètre rebelle que le prince de Condé! Dans le livre de M. Z. il nous apparaît plus mesquin, plus cupide, plus poltron et plus méprisable que jamais. Pour qu'un tel homme pût troubler le royaume, il fallait qu'il trouvât dans ceux qui détenaient le pouvoir des adversaires aussi misérables que lui. De fait, ce volume est — encore que M. Z. se dérobe à cette conclusion — aussi bien la condamnation de Marie de Médicis et de ses ministres, y compris Villeroy, que celle de Condé. Prenez, par exemple, le chapitre V où sont décrits les préparatifs du voyage à Bordeaux, et vous y verrez à plein ce qu'était au juste ce gouvernement, dépourvu de toute autorité, obligé de négocier et de marchander avec tout le monde autour de lui, les princes, le Parlement, le

conseil de ville, etc., etc. Les petites habiletés de la peur et de la faiblesse s'étalent là dans toute leur laideur. La guerre civile, d'ailleurs, n'en est pas empêchée. Et comme elle est menée! Le maréchal de Boisdauphin ne peut arracher à la cour l'ordre de livrer bataille à Condé (p. 241-242). Les ministres sont préoccupés avant tout de ne pas se brouiller avec le rebelle. Ils se refusent à toute mesure sérieuse de défense. « On avait proposé dans le conseil de faire des levées à l'étranger. C'était le moyen de mener rapidement et énergiquement la guerre. Cette proposition s'était heurtée à une opposition générale. Mieux valait pour le roi, disait-on, user de la clémence vis-à-vis de ses sujets et accommoder les choses au moyen d'une bonne paix » (p. 242). Ainsi, de faiblesse en faiblesse, le gouvernement se laissa entraîner aux négociations de Loudun. Et là encore mêmes défaillances. Le roi et la reine-mère — dit M. Z. en revenant, plus tard, sur les conférences de Loudun, — « avaient été l'un et l'autre trompés par tous et surtout par les ministres principaux qui avaient apporté beaucoup plus d'attention à se remettre bien avec le prince qu'à faire honnêtement le service du roi... Villeroy avait conseillé que l'on fît la paix et il avait tout facilité pour que l'on écoutât les vœux des mécontents... Le chancelier (Sillery)... avait trouvé un expédient pour rester attaché à sa place, celui de s'unir avec le prince de Condé et cela par le moyen de l'argent; il s'était engagé à lui en payer uue forte somme; c'était l'excellent maréchal de Bouillon qui avait négocié toute cette affaire » (p. 243).

Dans ces conditions, il semblait que Condé dût renoncer à demander, comme il l'avait fait jusqu'alors, le renvoi des ministres, et que, par contre, Marie de Médicis dut se ranger d'elle-même, à l'idée de ce renvoi qu'elle avait toujours refusé. C'était bien à peu près la situation. La reine et les Concini firent le remaniement ministériel et Condé le laissa faire. On élimina d'abord Brulart de Sillery, le chancelier; les « chers collègues », Villeroy, Jeannin, prêtèrent avec zèle leur concours aux Concini pour jeter dehors, par les épaules, le vieux chancelier qui ne voulait pas partir (p. 255-258). Il fut remplacé par l'honnête du Vair, premier président d'Aix, que l'on ne devait pas tarder à trouver trop rigide et de vertu provinciale. Puis vint le tour de Jeannin qui perdit le contrôle général des finances et fut relégué dans les fonctions honorifiques de surintendant. Son successeur au contrôle fut un ancien « partisan », créature des Concini, Barbin. Enfin, le fils du chancelier Sillery, Brulart de Puysieulx, perdit les fonctions qu'il partageait avec Villeroy aux affaires étrangères. Joie de Villeroy qui crut qu'on le délivrait d'un rival! Pas du tout : c'était pour donner le secrétariat d'état des affaires étrangères à Mangot, autre créature de Concini. Villeroy, relégué dans la charge de premier conseiller d'État, alla bouder dans sa maison de Conflans. En somme, on avait profité du mécontentement de Condé contre les anciens ministres, pour faire un

ministère nouveau, tout dévoué aux Concini. Les Concini réussissaient « à fonder sur la puissance ministérielle l'influence qu'ils avaient due jusqu'alors à leur action personnelle sur la reine-mère » (p. 259).

Condé laissa faire, ne rentra à Paris que quand tout fut fini (fin juillet 1616) et se réjouit de la ruine de ses vieux adversaires, sans y voir plus loin. A Paris il trouva les princes, Longueville, du Maine, Bouillon, Mayenne, Guise, plus que jamais montés contre les Concini, en train de combiner l'assassinat du maréchal (p. 281). La partie échoua, mais Longueville, au mois d'août, s'empara, par un coup de main, de Péronne qui était à Concini. Condé fut au courant de ces projets des princes, comme de ceux qui s'ourdirent pendant les fêtes données en l'honneur d'un ambassadeur extraordinaire du roi d'Angleterre : meurtre de Concini, enlèvement de la reine-mère, etc., mais, cajolé par Marie de Médicis et ses favoris, il trahit les princes, raconta tout à la reine (p. 303-305). Ainsi la cour fut mise en éveil. Et quand elle vit Condé recommencer les conférences avec les princes, elle crut qu'il revenait à ses anciennes pratiques, que la conspiration allait éclater et l'arrestation des princes fut résolue (p. 306-307). On sait comment Condé fut pris au Louvre et comment les autres échappèrent.

Voilà exactement le « processus » du fameux coup d'État, tel que M. Z. l'expose d'après une dépêche du résident florentin, Matteo Bartolini. Dès lors, il est impossible de voir plus longtemps dans l'arrestation de Condé un grand acte d'autorité, mûri, médité et accompli, dans le dessein de restaurer le pouvoir royal. Ç'a été une simple parade des Concini menacés, un pur mouvement réflexe. Là comme partout les Concini n'ont songé qu'à défendre leur situation personnelle, leur peau, leurs écus, et ils ont agi instinctivement. « Le coup » a été arrêté entre Marie de Médicis, eux et leurs créatures dans le ministère, Barbin et Mangot. Ce sont les noms que donne l'ambassadeur vénitien (p. 320). A ces noms on aime à en ajouter deux autres, ceux de Sully et de Richelieu, et par cela seul on étend la portée de l'acte dont nous parlons, on en cautionne, pour ainsi dire, la valeur politique. Cela est abusif. Il est vrai que l'ambassadeur vénitien donne le nom de Sully ; il est vrai qu'un passage des *Mémoires* de Richelieu (cité par M. Z. p. 320) mêle Sully à l'affaire ; mais : 1° l'ambassadeur vénitien ne fait que rapporter un bruit de cour et d'autre part le récit de Richelieu manque par trop de précision pour que l'on puisse en inférer que Sully ait donné le conseil d'arrêter les princes ; 2° Sully, la chose faite, a protesté, en face de la reine-mère, « qu'il n'avait eu aucune part à l'événement et que si on lui avait demandé conseil il n'aurait jamais porté la reine à une semblable résolution » (d'après l'ambassadeur vénitien, p. 321). Quant à Richelieu, M. Z. dit positivement : « Le nom de Richelieu ne figure nulle part au nombre des auteurs responsables de l'acte du 1er septembre » (p. 321). Richelieu, ne l'oublions pas, ne faisait pas encore partie du ministère ; il était simplement secrétaire des commandements de la reine-mère. A

t-il été mis au courant du projet et l'a-t-il encouragé? On le suppose, à cause de son intimité avec Barbin, de son caractère, de l'ensemble de sa carrière, par esprit de symétrie; mais on n'a aucune raison pour l'affirmer. M. Z. le suppose, mais ne l'affirme pas (p. 321-322). Les historiens critiques de Richelieu ne l'affirment pas davantage (V. Hanotaux, t. II p. 116-117). Il semble donc qu'il faille ôter Sully et Richelieu de cette affaire. Et ainsi on la réduit à ses justes proportions. L'arrestation de Condé n'a pas été un grand acte politique, mais un des mille expédients de la politique au jour le jour de Marie de Médicis. Elle rentre bien dans la tonalité générale de l'époque. Le gouvernement de Marie de Médicis était un gouvernement de petites finesses, de petites habiletés, de petits calculs, de peur, d'atermoiements, négociant avec tout le monde, ne se faisant obéir de personne, uniquement préoccupé de vivre, bafoué et content, parfaitement pitoyable et méprisable. M. Zeller ne le juge pas tout à fait ainsi, mais il le montre ainsi dans un livre minutieux, scrupuleux, instructif, et où ne manque pas ce qui peut-être manqua ailleurs au même historien : l'intérêt dramatique.

Gabriel Syveton.

Henri Lichtenberger. **Richard Wagner poète et penseur.** Paris, Alcan, 498 p. Prix : 10 fr.

Après les nombreux ouvrages qui ont fait connaître Wagner en France, M. Lichtenberger a pu penser qu'il y avait encore de ce vaste génie une face qui méritait d'être décrite. Il ne songe à refaire ni la biographie du maître ni le commentaire de chaque œuvre. Il s'attache exclusivement à nous exposer la marche de la pensée de Wagner, et par pensée il ne faut pas entendre l'ensemble de la production artistique, mais le travail de réflexion abstraite qui accompagnait cette production. Ce sont les méditations auxquelles Wagner s'est livré à propos de son art, méditations portant sur l'art dramatique lui-même, sur l'art en général, sur les rapports de l'art avec la politique et la religion. C'est le Wagner théoricien et raisonneur que M. L. nous présente, plutôt que le poète annoncé aussi par le titre.

L'entreprise est tout à fait légitime et intéressante, quoiqu'elle tende à mettre en relief chez Wagner le côté dont il aurait voulu lui-même qu'on s'occupât le moins et sous lequel nous apparaît le moins sa réelle grandeur. Wagner n'était pas un esprit de la famille de Lessing chez qui le travail de l'artiste consiste à revêtir, non sans effort, d'une forme sensible une conception de la raison. M. L. le sait bien ; il considère Wagner comme un impulsif dont les œuvres, loin d'être la mise en pratique d'un système préconçu, sont au contraire des créations spontanées où, une fois qu'elles étaient écloses, son analyse s'exerçant sur lui-même a découvert des tendances, des procédés, des dispositions d'esprit,

plutôt que des intentions. Ce sont ces dispositions d'esprit que M. L. appelle la « philosophie de Wagner ». En réalité il n'y a point de philosophie de Wagner. Une philosophie suppose une méthode, une discipline, une déduction systématique. Wagner n'a eu que des vues souvent confuses, flottantes, changeantes même, malgré cette unité de tendances que M. L. y découvre ; ses théories, sauf celles qui se rapportent directement à son art spécial de musicien dramatique, sentent l'improvisation et pèchent par l'à peu près. Nous y remarquons les défauts opposés aux dons qui nous émerveillent dans ses créations d'artiste.

Cette tâche particulière, relativement ingrate, si l'on songe au magique prestige de Wagner musicien, évocateur de poétiques légendes, constructeur de drames passionnants, cette étude sur Wagner dissertant, divaguant même quelque peu, à propos de ses œuvres, impuissant à nous convaincre par ses plus longs raisonnements, alors que deux notes de sa musique suffisent à nous subjuguer, M. L. l'a exécutée avec un soin extrême, avec une connaissance approfondie de la question, avec une critique dont sa ferveur pour le maître n'altère point la lucide impartialité. Son livre est un excellent spécimen de recherche objective, où l'auteur s'efface devant son sujet, tout en donnant une impression de chaleur et de vie.

Les idées de Wagner que M. L. réunit en un corps de doctrines, il les cherche avant tout dans les œuvres critiques, les poèmes et la correspondance du maître. Il n'oublie pas les circonstances extérieures qui ont pu agir sur le développement intellectuel de Wagner. Cependant il semble parfois que de ces faits extérieurs il n'ait pas tenu tout le compte nécessaire. Précisément parce que Wagner n'est pas un philosophe de profession, parce qu'il n'a pas poursuivi, comme un Kant, une pensée systématique indépendamment des événements publics ou des péripéties de la vie privée, il aurait toujours fallu chercher dans la biographie les causes de ces dispositions mentales et de ces états d'âme auxquels se réduit en somme sa philosophie. Deux moments par exemple où les idées de Wagner ont subi un contre-coup du dehors, ce sont la crise de *Tristan* et le retour aux idées chrétiennes. Aux causes qui déterminèrent cette explosion de pessimisme que fut *Tristan*, causes dont M. L. indique fort bien une partie (p. 303 sq.), n'aurait-il pas fallu ajouter comme l'une des plus importantes, plus active et plus directe même que la lecture de Schopenhauer la passion violente et douloureuse qui tourmenta Wagner vers cette époque là ? Pareillement, ce n'est point par lui-même, ce n'est point par un dégagement spontané d'un sentiment religieux naturel chez lui que Wagner a été amené au christianisme de *Parsifal*. Liszt, le célèbre virtuose devenu prêtre, n'a-t-il pas contribué grandement à développer le respect qu'il montra même pour les formes extérieures du culte catholique ?

Une source à laquelle M. L. a recouru dans un passage de son livre pour établir certaines intentions de Wagner, c'est la musique elle même.

Il nous montre fort justement qu'une grande partie du rôle de Hans Sachs nous échappe à la simple lecture du poème des *Maîtres Chanteurs* et qu'il est nécessaire d'entendre la partition pour saisir le drame qui se joue dans le cœur du cordonnier-poète. On pourra regretter que dans plusieurs autres cas M. L n'ait pas demandé à l'étude de la partition des lumières analogues. Par exemple il pose la question de savoir si *Tannhaeuser* est une œuvre pessimiste ou optimiste, ascétique ou proclamant les droits de la vie. Deux commentaires de Wagner sont contradictoires sur ce point. Pourquoi ne pas chercher des éclaircissements dans l'ouverture qui résume l'esprit du drame? Le thème chrétien s'y oppose nettement au thème païen, puis les deux thèmes se joignent, se confondent et finissent par éclater à valeur égale dans la synthèse du final. Cette combinaison des deux motifs n'affirme-t-elle pas d'une manière saisissante l'idée à laquelle M L. aboutit après un long détour, à savoir « l'égale nécessité et l'égale beauté de l'amour et du renoncement »? — La partition nous fournit aussi la clef d'un rôle sur le sens duquel M. L. est en désaccord avec d'autres critiques. M. L. voit dans Erda « la conscience obscure de cette nécessité aveugle... qui régit l'univers » (p. 274) et se sépare de M. Ernst qui appelle la mystérieuse déesse une personnification de la nature Si nous examinons le motif musical qui accompagne les apparitions d'Erda ou de ses filles les Nornes, nous constatons qu'il est identique à celui qui exprime, dans l'*Or du Rhin*, les mouvements des vagues et, dans *Siegfried*, les bruissements de la forêt ; il apparaît dans toutes les voix qui disent à Siegfried la toute puissance de cet élément naturel, l'amour. Il semble donc bien qu'Erda ne fasse qu'un avec la nature inéluctable ; si elle est prophétesse, c'est que Wagner, exprimant une idée poétique et non une vérité philosophique, rend la nature consciente de sa force irrésistible.

On peut, sans crainte de trop s'égarer, découvrir une conception du monde dans les symphonies de Beethoven. De même la musique de Wagner peut, à elle seule, abstraction faite du poème qu'elle vivifie, nous renseigner sur certains mouvements de son esprit, surtout s'il s'agit d'optimisme et de pessimisme, c'est-à-dire plutôt de dispositions morales que de systèmes intellectuels. C'est à la musique qu'il faut demander l'essence de la pensée de Wagner, car Wagner est avant tout musicien. Le poète ne vient qu'au second rang, le philosophe en dernier lieu.

Le livre de M. L. s'adresse à ceux qui connaissent déjà suffisamment l'œuvre musical et concret de Wagner; il ne faudrait pas que les profanes y cherchassent la figure totale, éclatante de force et de vie, du magicien de Bayreuth, telle qu'elle apparaît à la suite d'une représentation. Ils seraient peut être effrayés de l'effort de réflexion qu'ils croiraient nécessaire pour pénétrer les intentions du compositeur, tandis qu'au contraire Wagner pose comme règle à l'artiste de transposer toute idée en émotion et parle lui-même au théâtre un langage que comprend

la masse incapable d'abstraction. Mais l'ouvrage sera lu avec le plus vif intérêt par les personnes qui, familiarisées avec les drames de Wagner, sont curieuses de plonger dans ce fond obscur qu'elles devinent derrière les créations lumineuses et vivantes. Celles qui ont étudié les écrits théoriques du maître admireront, en outre des qualités déjà signalées plus haut, le don qu'a eu M. L. d'exposer avec netteté des idées trop souvent fuyantes et brumeuses, dont il ne suffit pas de traduire l'expression allemande, mais qui ont presque toujours besoin d'être pensées à nouveau par un cerveau français.

A. Ehrhard.

BULLETIN

— Vient de paraître à la librairie Van Doesburgh, à Leyde : *Tegenstrijdigheden in de Taalkunde, uit het Fransch vertaald door* D. C. Hesseling en J. J. Salverda de Grave. C'est la traduction en hollandais, aussi élégante que fidèle, des *Antinomies linguistiques* de notre collaborateur M. Victor Henry. — A. C.

— M. A. Brock a présenté à l'université de Dorpat : *Quaestionum grammaticarum capita duo*, Iurieui. C. Mattiesen, 1897, 184 pp. in-8. Le premier point traité est la forme du superlatif. M. B. montre que la forme en *-imus* est tout aussi ancienne que la forme en *-umus* et que, si cette dernière paraît préférée au vi[e] siècle de Rome, *minumus* n'est nulle part sûrement attesté. Le deuxième « chapitre » est moins concluant. Il s'agit de l'alternance, dans les parfaits, des formes pleines en *-auisti* etc. et des formes en *-asti*. M. B. donne les deux conclusions suivantes : 1° tous les poètes iambiques jusqu'à Phèdre connaissent les deux formes, mais n'emploient les formes pleines qu'à la fin du vers ; 2° depuis Térence, ils n'emploient guère les formes pleines et Sénèque ne les a jamais, même à la fin du vers. Les verbes en *-oui*, *-ēre* présentent quelques différences de détail. On peut comparer ces résultats à ceux qu'a obtenus, si différents, M. Meusel pour la prose de César, *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, 235 sqq. M. Brock a exclu de ses recherches les verbes en *-ire*, qui offrent des difficultés particulières. Un appendice sur la prosodie ancienne de *nisi* termine cette dissertation très soignée. — P. L.

— M. L. Cantarelli, professeur d'histoire romaine à l'Université de Rome, vient de publier dans les *Studi e Documenti di storia e diritto* (XIX, 1898), un mémoire intitulé : *Gli scritti latini di Adriano imperatore* (58 p. gr. in-4°). Introduction ; autobiographie ; discours ; poésies ; écrits variés ; écrits apocryphes ou d'authenticité douteuse. L'auteur connaît et cite à l'occasion tout ce qu'il y a de meilleur et de plus récent dans les derniers travaux de notre temps (Dürr, Bourget, etc.) ; son mémoire très instructif est de forme élégante et d'une lecture agréable. M. C. a contrôlé soigneusement avec les copies de l'éloge funèbre de Matidia le texte donné par Dessau et celui qu'a publié Vollmer, et il a relevé quelques divergences. Pour les lignes perdues, il propose lui aussi quelques restitutions. Quant à l'inscription même de Tivoli, M. C. croit qu'elle contenait, non l'éloge funèbre prononcé par Adrien *in ipso funere vel in ipsa consecratione*, mais plutôt un second éloge que l'empereur aurait prononcé en une autre occasion. La fameuse inscription de Lambèse est traduite et annotée Suivant l'auteur, qui donne de cela d'excellentes raisons, la lettre à Servianus est apo-

cryphe. — M. C. ne nous donne ici que la première partie de son travail, à savoir les écrits d'Adrien en latin. Plus tard viendront ses ouvrages en grec. — E. T.

— Au cours de ses recherches sur l'humanisme italien du xv[e] siècle, M. Sabbadini se plaît à noter les détails que ce genre d'études fournit directement à la philologie latine. La série nouvelle qu'il donne de *Spigolature latine* (extrait des *Studi italiani de filologia classica*, vol. V.) se rapporte aux sujets suivants : le manuscrit de Lodi des œuvres rhétoriques de Cicéron, l'épître de Sappho à Phaon attribuée à Ovide, la Consolation à Livie, les Déclamations de Sénèque, celles de Quintilien, certains auteurs latins cités par Boccace, le grammairien Papirianus, la Vie de Virgile, de Donat, les fragments grammaticaux mis sous le nom de Pétrone. Ce ne sont que des notes souvent fort courtes, mais toutes fixant un point utile. — P. N.

— Le livre posthume d'Auguste Geffroy, *Études italiennes* (Paris, Colin, 1898, in-12 de xxii-311 p. avec une excellente préface de M. Georges Goyau), est formé d'articles d'importance inégale, tous intéressants par leur valeur littéraire et par l'autorité incontestable qu'avait, sur la plupart des questions italiennes, le regretté directeur de l'École française de Rome. On y trouve trois études sur la Florence de la Renaissance (Les grands Médicis, Savonarole et Guichardin d'après ses œuvres inédites parues en 1857-67) et quatre études d'intérêt spécialement romain, sur Rome monumentale pendant le moyen âge et la Renaissance, sur la légende de la Cenci, sur les Piranesi et les collectionneurs à la fin du xviii[e] siècle, enfin sur « la transformation de Rome en capitale moderne ». L'éditeur a eu soin de mentionner la date de chaque travail, qui marque très exactement l'état de la science à l'époque où il fut publié. On relira ces pages avec le plaisir particulier que donne toujours une information très précise et très contrôlée unie à une forme élégante et vivante, dont le secret n'est pas commun. Le travail de Geffroy sur ce qu'on appelle couramment en Allemagne « la Destruction de Rome » apporte, avec plus de modération que ceux de Gregorovius et d'Herman Grimm, une protestation non moins énergique et non moins autorisée contre le vandalisme militaire qui a déshonoré — et presque partout si inutilement — les souvenirs d'une ville qui n'appartient pas seulement à l'Italie. Ces conseils d'un ami judicieux et sincère auraient mérité d'être écoutés. — P. N.

— En trente-trois pages instructives et intéressantes, suivies de cinquante notules bibliographiques, M. le privat-dozent Wilhelm Uhl montre de quelle façon plus ou moins fantaisiste les poètes, écrivains et artistes, ont tracé le portrait d'Arminius. (*Das Portrait des Arminius*. Conférence faite à la Société royale allemande de Kœnigsberg le 24 février 1898. Kœnigsberg, Koch. 1 f. 25.) Il croit avec M. O. Rossbach que le véritable nom du Chérusque est Armenius ou Armenus, forme latine d'Irmino ou Irminmêr. Il énumère et apprécie les principales œuvres de la littérature allemande qui ont représenté Arminius et il insiste sur l'*Hermann* de Schœnaich — peut-être trop longuement — rappelle les œuvres de J. E. Schlegel, de Justus Mœser, de Klopstock, de Kleist, de Grabbe, etc. ; il n'oublie pas le roman de Lohenstein non plus que la statue exécutée par Bandel. — A. C.

— M. Paul Besson a fait tirer à part deux études qu'il avait publiées, l'une, *Gœthe, sa sœur et ses amies*, dans les « Annales de l'Université de Grenoble » (tome X, n° 2, 32 p.), l'autre, *Le Trompette de Saekkingen, de Scheffel*, dans la « Revue des langues vivantes » (19 p.). La première traite principalement des rapports de Gœthe avec sa sœur et retrace la courte existence de Cornélie. La seconde analyse l'œuvre de Scheffel et relève surtout l'admiration sincère et communicative du poète pour les pittoresques beautés de la Forêt Noire, son humour qui se manifeste dans une foule de détails caractéristiques, les particularités de son style et de sa versification :

M. Besson conclut fort bien que *le Trompette de Saekkingen* est charmant par la bonne humeur, la pétulance juvénile, l'espièglerie souveraine, par l'inspiration fraîche et pure de l'aventure sentimentale et invraisemblable qui fait le sujet du poème, par le profond sentiment de la nature. — A. C.

— Le travail de M. Bruno GOLZ sur la comtesse palatine Geneviève dans la poésie allemande (*Pfalzgræfin Genovefa in der deutschen Dichtung*. Leipzig, Teubner, 1897, in-8, VI, 499 p.), est très fouillé et consciencieux. Il comprend cinq chapitres. Dans le premier, l'auteur énumère ou analyse les drames de *Geneviève* joués et imprimés en Allemagne jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, notamment ceux des jésuites. Il passe, dans le deuxième chapitre, aux œuvres plus connues du peintre Müller, de Tieck, de Raupach, de Hebbel, de Ludwig, etc. ; c'est une revue complète de tous les drames sur le sujet, depuis le milieu du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, et M. Golz montre fort bien que la pièce de Müller est un « fidèle reflet du *Sturm und Drang* », que le livre populaire a eu une grande influence sur Tieck qui accentue la couleur mystique, que Raupach n'a cherché que l'effet théâtral, etc. Le troisième chapitre est consacré aux compositions musicales (Schumann et Scholz) ; le quatrième, au *Volksschauspiel* et au *Puppenspiel* ; le cinquième, aux poèmes comme celui de Weissbrodt. — A. C.

— Nul n'était mieux qualifié que M. Maurice TOURNEUX pour examiner et apprécier les *Sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française*. Chargé de faire à Oxford six conférences sur ce sujet, il publie aujourd'hui ces leçons, d'abord dans le *Bibliographe moderne* (1897, n^{os} 5-6), puis à part (Picard, 1898, in-8, 85 p.). Il passe successivement en revue — et, le plus souvent, en ajoutant à cette mention une remarque instructive, une brève et juste appréciation — les histoires et précis de la Révolution, puis les recueils de documents sur les assemblées, leurs comités, leurs constitutions et leurs lois, sur les clubs, sur les particularités de l'histoire révolutionnaire de Paris et de la province, sur les différentes parties de cette histoire, histoire religieuse, histoire militaire, histoire des sciences, des arts, du théâtre et de la littérature, enfin les relations de voyages, les répertoires biographiques, les mémoires relatifs à la famille royale, à la Vendée et à l'émigration, les mémoires des principaux personnages de la Révolution et les travaux les plus importants dont ils ont été l'objet. Ce résumé bibliographique, cette esquisse que M. Tourneux développera sans doute plus tard, a le grand mérite de condenser en peu de pages une matière singulièrement abondante et de donner une idée claire et succincte de la « littérature » de la Révolution. Dès à présent, elle rendra de très grands services. — A. C.

— M. Marcellin BOULE, docteur ès sciences, et notre collaborateur Louis FARGES se sont associés pour publier sur *le Cantal* (Masson, in-16, 316 p. avec 85 dessins et photographies et deux cartes en couleurs, 4 fr. 50), un beau et solide volume. L'ouvrage, absolument complet, renferme sous sa forme concise ce qu'on sait actuellement sur cette si intéressante et pittoresque partie de l'Auvergne ; c'est, comme dit le sous-titre, le guide du touriste, du naturaliste et de l'archéologue ; les visiteurs du Cantal y puiseront tous les renseignements nécessaires tant au point de vue pratique qu'au point de vue scientifique. Il comprend deux parties : 1° la partie générale : géologie, orographie, hydrographie, climat, flore et faune, anthropologie, archéologie, histoire, l'homme actuel, administration, agriculture, produits minéraux, commerce et industrie (chacun des deux auteurs a rédigé dans ce tableau d'ensemble les chapitres qui rentraient le plus dans sa compétence, et les pages consacrées à l'archéologie et à l'histoire du département sont de M. Farges) ; — 2° la partie de détail ou les itinéraires et centres d'excursions qui sont le produit de la collaboration du naturaliste

et de l'historien. Ainsi conçu, composé non seulement d'après les œuvres de leurs devanciers, J.-B. Bouillet, Deribier du Châtelet, Durif et Ajalbert, mais d'après leurs propres recherches et leurs découvertes personnelles, écartant ce qu'il y avait d'erroné ou de trop longuement développé chez leurs prédécesseurs et ajoutant aux travaux précédents ce qu'eux-mêmes ont vu et trouvé, le livre de MM. Boule et Farges est un livre original, à la fois savant et agréable, monographie et guide tout ensemble. Il ne peut manquer d'attirer l'attention du public sur le Cantal et de détourner vers la Haute-Auvergne un peu du flot des touristes : quiconque fera le voyage, devra, pour joindre les joies de l'esprit au plaisir des yeux, emporter avec lui ce volume, d'ailleurs fort maniable. — A. C.

— Un congrès international des historiens aura lieu à La Haye au mois de septembre. Nous savons qu'il y aura une section allemande dont le comité est présidé par MM. Erdmannsdœrffer (Heidelberg), Lenz (Berlin), Fournier (Prague), Meyer de Knonau (Zurich) et G. de Below (Marbourg). On nous prie d'annoncer que le Congrès compte sur la présence de quelques historiens français.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juillet 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Giry fait une communication sur deux diplômes de l'église de Nantes, qui permettent de déterminer la date exacte (10 février 856) d'un traité conclu entre Charles-le-Chauve et le roi de Bretagne Eurispoé. Ce traité de paix et d'alliance a été négocié dans une grande assemblée tenue en Roumois, dans une localité probablement disparue, nommée *Vetus Domus*. — M. Heuzey présente quelques observations.

M. Foucart lit une note sur un décret d'Athènes, noté dans l'année 386 en l'honneur du roi des Thraces Odryses. Il restitue quelques-uns des passages mutilés et montre l'intérêt historique de cette inscription pour la connaissance de la politique suivie par les Athéniens dans la Chersonèse de Thrace pendant le quatrième siècle.

M. André Joubin, ancien membre de l'École d'Athènes, attaché aux Musées impériaux de Constantinople, donne quelques détails sur l'organisation de ces Musées et sur les inventaires des monuments qui y sont conservés.

M. Ed. Blanc lit une étude sur des documents archéologiques, dont il présente des photographies, relatifs à l'expansion de la civilisation gréco-bactrienne au-delà du Pamir et à son contact avec la civilisation chinoise dans l'antiquité.

Léon Dorez

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 1er août — 1898

L'Ecclésiaste, p. Israel Lévi. — Cunningham, La civilisation antique de l'Occident. — Apostolidès, L'hellénisme égyptien. — Emery, Le présent historique en ancien latin — Milani, Le Musée topographique de l'Étrurie. — Vinson, Bibliographie de la langue basque. — Pineau, Les vieux chants populaires scandinaves. — Winckelmann, Correspondance politique de la ville de Strasbourg au temps de la Réforme, II-III. — Debidour, Histoire des rapports de l'Église et de l'État et France. de 1789 à 1870. — Lumbroso, Muratiana.

L'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira, texte original hébreu, édité, traduit et commenté par Israël Lévi, maître de conférences à l'École des hautes études ; première partie (ch. xxxix, 15 à xlix, ii) ; Paris, Ernest Leroux, 1898, grand in-8, p. lvii et 149. Dixième volume, fascicule premier, de la bibliothèque de l'École des hautes études, sciences religieuses.

L'édition critique des dix chapitres retrouvés de l'original hébreu de l'Ecclésiastique, que M. Israel Lévi vient de publier, est basée sur l'*editio princeps* de MM. Cowley et Neubauer. Le savant hébraïsant a contrôlé les lectures des premiers éditeurs sur les fragments d'Oxford et de Cambridge, et il a utilisé, avec la réserve qui s'imposait, les essais de restitution et d'interprétation que suscitèrent, de différents côtés, ces fragments dont l'apparition fut saluée comme une des plus importantes découvertes de ces dernières années. Lui-même les avait déjà expliqués dans ses conférences à l'École des hautes études, et il leur avait consacré plusieurs articles, en 1897, dans la *Revue des études juives*.

Dans des documents de ce genre, les difficultés s'accumulent et se dressent devant le critique, et l'espoir d'arriver à un résultat définitif est bien faible. Les fragments du manuscrit hébreu ont été découverts dans un état déplorable, enfouis avec de nombreux débris dans la chambre des débarras de la synagogue du Caire. Le manuscrit sur vélin ne présentait pas aux injures du temps la résistance du parchemin : les bas des pages ont disparu ; les lettres, en beaucoup d'endroits, sont effacées, et les vers ont, de leur côté, entamé les parties les moins usées. Ajoutez à ces accidents les altérations que le texte a subies à travers les siècles en passant par les mains des copistes. Les variantes d'un autre exemplaire, mises à la marge, montrent combien les derniers manuscrits s'écartaient du texte primitif. Mais ce texte primitif, ne peut-on pas remonter jusqu'à lui, à l'aide de la version grecque que le

petit-fils ou l'arrière petit-fils de Jésus ben Sira fit au IIe siècle avant J.-C.? La restitution, déjà tentée par M. Halévy, est d'autant plus séduisante qu'on a pour contrôle la version syriaque, également faite sur l'hébreu vers le IVe siècle de notre ère. Cependant la voie n'est pas aussi sûre et la tâche aussi aisée qu'on pourrait le croire. Le traducteur grec avait sous les yeux un manuscrit fautif; lui-même ne comprenait qu'imparfaitement l'hébreu et sa version est pleine de contresens [1]. La version syriaque n'est guère meilleure; elle porte du reste des traces d'une revision postérieure, faite d'après le grec. Ces deux versions ne doivent donc être utilisées qu'avec une grande circonspection.

M. I. L. a relevé les divergences qui existent, pour ces dix chapitres, entre l'hébreu, le grec et le syriaque, et il a montré, avec autant d'érudition que de sagacité, non seulement de quel côté était l'erreur, mais comment cette erreur s'était produite. Il a pu, de cette manière, donner de ces trois documents une caractéristique raisonnée. Ce n'est pas un des moindres mérites de cette édition d'avoir déblayé le terrain des végétations qui le recouvraient, et cette entreprise, qui devait précéder tout essai de reconstitution et d'interprétation, M. I. L. l'a accomplie avec succès. Nous ne prétendons pas que son travail ne prête pas à la critique; ce n'est pas certainement, non plus, la pensée de l'auteur. Le texte hébreu est tellement endommagé, dans certaines parties, que les restitutions les plus habiles ne seront toujours que des hypothèses. Mais, à notre avis, M. I. L. a pris la bonne route et son œuvre est un modèle de méthode.

Comme l'indique le titre, la publication de M. Israel Lévi est une *première partie*, qui appelle une suite. M. Schechter, professeur à l'Université de Cambridge, a été récemment explorer le local aux débarras dépendant de la synagogue du Caire; il y a trouvé d'autres morceaux de l'Ecclésiastique, en assez grand nombre, notamment la fin du livre. Ces fragments, lorsqu'ils auront été publiés, exerceront, eux aussi, la sagacité des hébraïsants et ils apporteront, avec leur précieux contingent, quelque lumière sur les questions que l'interprétation actuelle laisse encore douteuses.

R. D.

W. Cunningham. **An essay on Western Civilization in its economic aspects.** (*Ancient times.*) Cambrige Historical Series 1898. XII-220 p.

C'est une entreprise hasardée et subtile de décrire la vie économique

---

1. Ces considérations ont engagé M. Halévy à chercher dans les mots *ὁ πάππος μου*, par lesquels le traducteur désigne l'auteur de l'Ecclésiastique, le sens de « mon ancêtre » au lieu de celui de « mon grand-père », qu'on lui donne ordinairement; il fait remonter la composition de l'Ecclésiastique vers 290 avant J.-C., une centaine d'années avant la date admise jusqu'ici. M. Israel Lévi s'en tient à l'ancienne opinion, mais ses arguments ne sont pas décisifs; la conjecture de M. Halévy supprime bien des difficultés.

de sociétés qui ont pratiqué l'économie politique comme M. Jourdain faisait de la prose. Point de statistique — ce *vade mecum* de l'économiste ; souvent même, nul renseignement contemporain sur les conditions qui ont provoqué ou régi les plus curieux phénomènes, tels que la législation de Solon ou le système monétaire de Carthage ou le système agraire des Germains de Tacite. Il y a de quoi exercer la divination de l'historien. M. Cunningham, qui ne se dissimule pas le danger de la méthode, s'y risque avec prudence et souvent avec bonheur.

Il remarque d'abord qu'un milieu géographique homogène est le théâtre de faits de même nature : entre les groupes du monde méditerranéen, Égyptiens, Juifs, Phéniciens, Grecs, Romains d'Occident et d'Orient, règne une communion de culture. M. C. recherche comment les arts et les conceptions se sont transmis de l'un à l'autre ; les contrastes le préoccupent moins que les ressemblances.

M. C. passe la revue des communautés méditerranéennes en des chapitres substantiels, bien divisés, avec sous-titres à la manière anglaise. Il est sobre d'appareil critique, cite volontiers les sources originales, plus volontiers les ouvrages généraux et, au besoin, les études spéciales dont il est bien informé. Il ne craint pas d'interrompre l'exposé historique par le commentaire d'une théorie économique : on sent à la lecture que le livre a dû être professé. L'auteur aime à comparer l'état ancien au moderne, et par prédilection à celui de la Grande Bretagne ; à propos de la législation de Solon il invoque le *Deccan Relief bill* de 1880 ; il note (p 105) que les mesures en vigueur à Athènes pour l'approvisionnement en grains et contre la spéculation ont été imitées par les villes anglaises.

Bien que souvent les idées de l'auteur méritent discussion, il faut se borner à en signaler ici quelques-unes auxquelles il semble s'attacher plus particulièrement.

Dans l'État des Pharaons, ce qui le frappe, c'est « la tyrannie industrielle » qui opprime le travailleur : c'est la complète identification du régime politique et social. Quant aux Juifs, M. C. prononce que c'est sous le règne de Salomon que le caractère de la race s'est formé (p. 52), quand fut instituée une sorte de ministère du commerce (*a commercial departement of state*), quand les Juifs condamnèrent les peuples sujets à peiner, selon la sagesse de l'Ecclésiaste qui oppose la vie de loisir intelligent au labeur manuel. M. C. ajoute que cette répugnance au labeur manuel a été regardée dans la suite comme le trait caractéristique de la race juive

Mais les Juifs, peuple de pasteurs, ont été, en matière économique, à l'école des Phéniciens. Ceux-ci d'ailleurs ont tué l'énergie industrieuse de leurs voisins; ils ont été les fournisseurs exclusifs des articles manufacturés, ne pratiquant le commerce que pour se procurer les produits naturels à transformer M. C. dénonce l'égoïsme mercantile des Phéniciens, le manque d'un idéal politique qui ennoblit au moins les entre-

prises des grands monarques de l'Orient; pour eux, la puissance commerciale est la fin de leur activité. « They are but gross and vulgar barbarians who treat it as an end in itself » (p. 69). Et les Anglais qui liront ces paroles partageront le mépris de M. C. pour ce peuple de marchands.

Les Phéniciens ont été les initiateurs du système colonial grec — et plus lointainement des hanses. — Les Grecs ont appris d'eux les arts textiles, la métallurgie, la construction navale. Mais, à la différence de leurs instituteurs, ils n'ont aspiré à la suprématie économique que pour réaliser la suprématie morale de leur race, et ils ont su, à l'encontre des Égyptiens, concilier la nécessité du travail avec la liberté du travailleur (p. 72). Les colonies phéniciennes avaient été des comptoirs, les grecques furent des foyers de civilisation.

Dans la Grèce, M. C. ne voit en quelque sorte qu'Athènes. Il lui consacre un chapitre intitulé : *City Life* : c'est une étude de la Cité antique au point de vue économique. De cette cité, assure M. Cunningham, le type a survécu en Europe à travers tous les bouleversements (p. 105). Mais Athènes périt pour avoir failli aux lois économiques : Périclès, par ses monuments de luxe, qui ne furent point des travaux d'utilité publique, ruina sa patrie; M. C. ne craint pas, en lançant cette accusation, de choquer les artistes ou les « sentimentalistes » (p. 121). Il n'est pas plus tendre pour la démocratie qui gaspilla le trésor, afin de satisfaire aux passions populaires. Dans un parallèle entre Athènes et Carthage, il vante la supériorité de cette dernière, dont la ploutocratie eut le bon sens de ne point sacrifier à la parade (p. 146).

Le contact avec Carthage fut fécond pour les Romains : ceux-ci furent, dans l'art naval, disciples de leurs rivaux. Mais ils leurs empruntèrent quelque chose de moins matériel : l'économie rurale; c'est pendant les guerres puniques que se généralise la grande propriété, le *latifundium*, copié sur le modèle de Carthage. Pour parer au déficit des céréales, Rome dut se transformer en puissance maritime, détruire la piraterie, afin de maîtriser les chemins des pays producteurs de blés.

Sur l'immense champ d'exploitation qu'offrit l'Empire romain s'exerça l'activité des publicains et des gens d'affaires (*negotiatores*). M. C. examine leur rôle qui fut, à certains égards, bienfaisant; mais il reproche à la République de n'avoir pas su enrayer les excès de la spéculation. Ce qui fait la gloire d'Auguste, c'est d'avoir créé un système financier, budgétaire, une comptabilité, tout ce que résume le nom de fisc. Mais, en dépit d'un cadre bien dressé et d'un contrôle organisé, l'Empire mourut de la même maladie interne que la démocratie athénienne : dépenses somptuaires auxquelles ont succombé tous les peuples anciens, exagération de l'assistance par l'État, enfin, manque de numéraire.

Cette question monétaire (entendue dans son acception la plus large) est une de celles qui inquiètent le plus vivement l'auteur : c'est le ressort de

la vie économique et sociale, à ses yeux. La fortune d'Athènes s'explique par la possession des mines de Laurium (p. 76). Ailleurs, il écrit cette phrase significative : «The history of Greek economic development gives us in a nutshell, as it were, the history of the world : there is seen the transition from natural to money economy » (p. 137). Il félicite Auguste d'avoir résolu le problème d'administrer un Empire « under monetary conditions » (p. 170, cf. p. 183, 187). L'argument, d'une si singulière portée sous la plume de l'auteur, est au plus haut degré suggestif. C'est cette épithète d'ailleurs qu'il faut appliquer au livre. On pourrait ajouter, au risque de parodier un vers célèbre, que M. Cunningham a :

Sur des pensers nouveaux fait de l'histoire antique.

B. A.

Dr B. Apostolidès. **Essai sur l'Hellénisme égyptien** et ses rapports avec l'hellénisme classique et l'hellénisme moderne. Tome Ier : L'Hellénisme sous l'Ancien et le Moyen Empire. 1er Fascicule. Paris, Welter, 1898 ; XLVIII-62 p.

Ce fascicule est le premier d'une publication entreprise par M. Apostolidès pour montrer les rapports de l'hellénisme en Égypte avec l'hellénisme classique ; il contient une introduction et le premier chapitre, intitulé *les Origines égyptiennes*. Les découvertes récentes de Naucratis, de Daphné, de Gurob et d'autres lieux encore, ont singulièrement modifié les opinions du monde savant relativement aux premiers établissements des Grecs en Égypte ; et l'identification des Haneb-u avec les Ἕλληνες a déjà suscité d'importantes recherches. Les Grecs sont, à n'en pas douter, antérieurs en Égypte à la sixième dynastie ; et en soumettant l'histoire de l'Égypte à un examen minutieux, M. Apostolidès se propose de déterminer les conditions dans lesquelles les peuples d'origine hellène se sont fixés sur les bords du Nil et l'influence qu'ils y ont exercée, et de montrer qu'en réalité les Grecs sont aussi anciens en Égypte qu'en Grèce même. Il n'est guère possible de juger au fond, sur un seul chapitre de 36 pages (sans les notes), ce que doit être une pareille étude ; ce qui est contenu dans ce premier fascicule en fait bien augurer, et nous souhaitons bon succès à l'auteur, à la condition qu'il n'abuse pas des raisonnements trop subjectifs, que ses déductions reposent sur des faits soigneusement contrôlés, et surtout que ses étymologies de noms propres n'aient pas un caractère trop fantaisiste.

My.

The historical present in early Latin; a dissertation presented to the faculty of Bryn Maur College fort the degree of doctor of philosophy by Annie Crosby Emery. Ellsworth (Maine), Hancock County publishing Company, 1897. 120 pp. in-8°.

M. Emery adopte une notion du présent historique fort ancienne : l'auteur voit les faits comme s'il y était présent, soit qu'il perde la notion de son propre présent, soit que, se transportant dans le passé, il se le rende présent. Par suite on considère ce temps comme essentiellement descriptif. Je ne veux pas discuter cette théorie vraisemblable. Il y a en tout cas, dans la syntaxe des temps latins, une analogie qui n'a pas encore été signalée et qui est de nature à confirmer cette interprétation : l'usage du passé, dans le style épistolaire, pour désigner des faits présents ; là aussi, l'auteur perd la notion de son propre présent et se transporte dans l'avenir, au moment où le destinataire lira la lettre et où les faits rapportés seront devenus passés.

M. E. étudie le présent historique dans Plaute, Térence, le *De re rustica* de Varron, et, accessoirement, dans les fragments des poètes dramatiques, d'Ennius, de Lucilius et des historiens. Parmi les verbes le plus volontiers usités au présent historique par ces auteurs, figurent en première ligne les verbes qui indiquent une action continue ou incomplète ; résultat conforme à la nature surtout descriptive de ce temps. Cependant on trouve aussi fréquemment des verbes ayant une valeur aoristique, indiquant des actions complètes et rapides : et ceci est un premier accroc à la théorie. J'ajoute que M. E. a tort de comprendre *inquit* dans sa liste de présents. Mais deux points sont surtout importants et demandent des éclaircissements : le mélange du présent avec d'autres temps et la concordance des temps du subjonctif avec le présent historique.

Au premier, M. E. consacre deux chapitres. Car, en fait, son chapitre IV, sur le présent historique dans les propositions subordonnées, rentre dans l'étude de la même question. L'explication de M. E. tend à ramener tous les cas à la notion première et originelle du temps. Cette vue est juste. Mais il eût fallu marquer davantage les développements que les Latins ont donnés à ce germe, développements qui s'éloignent notablement du point de départ. Il eût fallu aussi apporter quelques restrictions à la théorie. Le mélange fréquent de présents et de prétérits doit être considéré comme un de ces développements propres à motiver des atténuations de doctrine. D'abord, M. E. a manqué de netteté dans la classification des faits, faute d'avoir distingué avec précision le prétérit à sens aoristique du prétérit à sens perfectif. Ainsi *Phorm.* 859-881 (cité p. 36), nous avons la succession suivante : *sumus profecti*, *mittit*, adcurrit, prendit, resupinat, respicio, rogo, AIT, INQUIT, *perrexi*, accessi, astiti, compressi, *admoui* (ici une lacune de dix vers dans la citation de M. E.), *egreditur*, recipit, ait, *sum missus* Ce dernier verbe paraît avoir un sens quasi perfectif : « enfin l'on me renvoya, *et me voici*. »

Souvent, en effet, un dernier verbe est au prétérit, comme a remarqué M. Emery, pour marquer la conclusion, le terme final, le résultat de la série d'actions racontées au présent : cp. *Truc.* 654-655 ; *Aul.* 378 ; *Circ* 363 ; *Hec.* 42 (*potui* est un véritable parfait). Mais les autres prétérits du récit du *Phormio* sont de purs aoristes. Il en va de même pour un grand nombre de passages allégués par M. Emery.

Ceci devient plus étonnant, si l'on s'en tient à la doctrine du présent *descriptif*, quand on apprend de M. E. que l'imparfait est beaucoup moins fréquent à côté du présent que le prétérit : pas un exemple dans Plaute et dans Térence, un seul dans Afranius (140 R. ; E. p. 45), un seul dans Naevius (5), un dans Ennius (*A.* 191 M. ; A. 457 contient un imparfait d'effort ; E. 72-73), un dans Lucilius (1017 L. ; E. p. 74) : soit, quatre en tout, et plusieurs s'expliqueraient peut-être si nous avions le contexte. Ce résultat peut être de nature à inspirer des doutes sur l'exactitude de la théorie. Comment l'imparfait, le temps descriptif par excellence, peut-il être le moins employé de tous les temps avec le présent historique ? Il suffit d'écarter l'idée de description qui vient se joindre malencontreusement à la définition. L'écrivain, en usant du présent, se transporte par la pensée successivement à chacun des moments de l'action et les indique comme présents, de même qu'il userait du passé (aoriste), s'il adoptait le temps normal. Il n'y a pas de place, d'ordinaire, pour l'imparfait. Toute la partie de la conclusion de M. E. (p. 120), qui vise le caractère imperfectif du présent historique, me paraît donc contestable ; il ne semble pas, comme il l'affirme (voir aussi p. 31, n. 2), que les historiens de l'époque impériale aient notablement innové à cet égard [1]. M. E. s'est donc embarrassé dans ces classifications ; en réalité, l'imparfait est descriptif, l'aoriste (prétérit) est narratif ; le présent historique n'est ni descriptif ni narratif, mais, suivant l'heureuse expression de M. Delbrück, il est dramatique.

Quelques-unes des fonctions du prétérit au milieu des présents ont été assez bien mises en lumière par M. E. Il sert à introduire et à entamer le récit, poursuivi dans la suite au présent. Certains verbes, *occepi*, *incepi*, *uolui*, sont souvent de simples formules, amenant l'infinitif sur lequel est concentrée toute la force de l'expression. Ces fonctions se rattachent à ce que Deecke appelait le sens ingressif du parfait : M. E. aurait pu renvoyer à cette grammaire [2].

Voici encore une observation très juste, mais dont M. E. eût pu facilement étendre la portée : « Dans quelques passages narratifs, le présent historique semble exprimer les faits importants et principaux, tandis que les faits connexes et subordonnés sont exprimés au parfait (p. 43) ».

---

1. M. E. n'évite pas quelques contradictions. P. 29, il dit que la différence du présent historique avec l'infinitif historique consiste principalement en ce que le premier peut avoir une valeur aoristique, tandis que l'autre temps est purement descriptif.
2. *Erlæuterungen zur lateinischen Schulgrammatik*, Berlin, 1893, p. 82.

Dans ces formes de phrase, la proposition au passé est l'équivalent d'une proposition subordonnée, marquant une antériorité réelle ou logique. Quand j'ai indiqué ce rapport [1], je n'avais pas la prétention de rien dire de nouveau. Je vois que Ley, dans une dissertation mentionnée par M. E. (p. 32, n. 2), a expliqué d'une façon analogue un certain nombre de passages de Virgile, où le présent désigne l'action, le prétérit, le motif ou la cause [2]. Mais cette explication est beaucoup plus ancienne que je ne pensais; car je l'ai retrouvée dans Priscien (*Inst.* XVIII, 84; *Gr. lat.* III, 243, 27 K.) : « Praeteritum indicatiui cum praesenti solent coniungere, quando perfectionem rei res sequitur alterius altera ; et in illius quidem quae prior perficitur significatione, perfecto utuntur, praesenti uero in consequentis demonstratione »; suivent des exemples comme : « Quae uera *audiui*, taceo » (Ter. *Eun.* 103), dont il est facile de rétablir la forme paratactique : « Vera audiui, ea taceo. » Il m'est impossible dès lors de voir une extension poétique de l'emploi du présent dans des passages tels que Verg. Ae. II, 554-557 : « haec finis Priami..., hic exitus illum ..., *tulit* ...: *iacet* ingens litore truncus. » Il n'y a là nullement un procédé littéraire, mais l'effet d'une tendance générale de la langue latine dans le jeu et la concordance des divers temps. De même c'est à tort, à mon avis, que M. Meusel a voulu corriger le texte des manuscrits dans un certain nombre de passages du *De bello gallico* qui se trouvent ainsi justifiés [3]. Cette explication trouve sa place, non seulement quand il s'agit de verbes indépendants, mais quand le verbe d'une proposition subordonnée est au passé et celui de la principale au présent. C'est le cas des exemples cités par M. Emery, pp. 93 et sqq., et de tous ceux que mentionne Priscien [4]. Quand, au contraire, la proposition subordonnée est au présent et la principale au passé, M. E. prétend que le choix du temps n'est pas déterminé par la place relative des propositions. Malheureusement ses tableaux sont fort obscurs (pp. 82 sqq.); celui de l'ordre des propositions ne nous renseigne qu'accidentellement sur le temps de la principale, et celui des temps employés dans chacune des propositions ne nous ren-

---

1. *Rev. de philologie*, XIX (1895), p. 154.

2. Voir aussi Draeger, § 123.

3. Telles sont les deux phrases similaires VII, 66, 2 et 89, 4 : « *conueniunt*...; *Vercingetorix consedit* conuocatisque ... praefectis ... demonstrat », « *iubet* produci, ipse ... *consedit*, eo duces *producuntur* ». Dans les deux cas, l'action de s'asseoir est un détail accessoire qui ne peut être mis sur le même rang que les autres actions rapportées, et l'on a l'équivalent de : « postquam consedit », ou d'un participe aoriste grec. De même I, 10, 3 *praefecit* : c'est après avoir mis Labiénus à la tête des troupes, que César part en Italie (*contendit*); ici, il y a antériorité de fait. Cf. Meusel, *Beitræge zur Kritik von Caesars Bellum gallicum*, dans *Zeitschrift für das Gymnasialwesen*, XLVIII (1894), pp. 340-345.

4. Même particularité en grec. Voir surtout le passage très caractéristique d'Hérodote, 2, 119.

seigne pas sur leur ordre respectif. Pour des conclusions sûres, il eût fallu combiner les deux modes de classement.

M. E. ne paraît pas avoir eu connaissance des *Beitræge* de M. Meusel cités plus haut. Il y eût trouvé pour César des explications analogues à celles qu'il propose lui-même pour les anciens auteurs : l'emploi du parfait pour indiquer le résultat d'un combat après le récit des épisodes au présent, l'expression de la pensée et de l'intention au passé suivie du récit de l'action au présent, l'invitation au passé et l'exécution au présent. Il eût pu faire son profit d'autres observations auxquelles il n'a pas songé. César, même quand le changement paraît motivé seulement par le besoin de varier, a soin de ne pas passer brusquement d'un temps à l'autre. Des parenthèses, des détails descriptifs, des réflexions coupent le récit et ménagent la transition. Dans le récit du *Phormion* cité plus haut, une série de passés est séparée d'une série de présents par les questions et les exclamations des interlocuteurs ; il y a dix vers de dialogue interrompant la narration. M. E. les a remplacés par des points, sans se douter qu'il supprimait une partie essentielle du morceau. Un autre détail qui amène un changement de temps est l'emploi de formes verbales équivoques : *distribuit*, *constituit*, etc., qui peuvent être aussi bien des prétérits que des présents. C'est le cas de *ait* et de *inquit* (cf. Priscien, X, 1, 1-2 ; *Gr. l.* II, 494-495) ; ces deux verbes servent de transition entre deux autres groupes de temps dans le récit du *Phormion*.

Il est plus d'un passage où ces verbes *ait* et *inquit*, pas plus qu'en grec ἀμείβεται ou λέγει, ne doivent être considérés comme appartenant à la contexture du récit. Ce sont comme des noms d'interlocuteurs ou des signes de ponctuation introduisant les paroles des acteurs. Car ce qui est vrai surtout des historiens grecs, chez qui le style indirect est si peu développé, l'est dans une certaine mesure des écrivains latins. Ce rapport du présent avec la forme des discours est un autre côté de la question ; il a été entièrement négligé par M. Emery. Cependant l'emploi du style direct dans la relation des paroles est l'équivalent de l'emploi du présent historique dans la relation des faits.

D'autres présents ne peuvent être classés parmi les présents historiques. Quand on dit : « Cicéron affirme... », on use d'un présent réel et non figuré, parce que nous avons les œuvres de Cicéron et que son affirmation nous est constamment présente. Dans cette catégorie rentrent les verbes γίγνεται, τελευτᾷ, τίκτει dont l'usage s'explique par la confection des tableaux généalogiques. La disposition synoptique de ces tableaux nous rend présents les faits enregistrés. Les listes de magistrats et de dynastes rentrent dans la même catégorie. La langue courante n'a fait que recueillir, en l'étendant quelque peu, une locution spéciale parfaitement justifiée. M. Delbrück use d'une formule trop réservée quand il appelle cette classe de présents « un type un peu différent [1] ».

---

1. *Grundriss der vergl. Grammatik der indog. Sprachen*, III, *Syntax*, II, 263.

Cette distinction semble n'avoir son application qu'en grec. Elle permet cependant de rendre compte d'un emploi latin. Dans les inscriptions, notamment dans les inscriptions triomphales, on trouve des présents qui ont jusqu'ici fort embarrassé : « *Fundit, fugat, prosternit* maxumas legiones » (inscr. de M'. Acilius Glabrio). On s'en tire en disant que les rédacteurs d'inscriptions triomphales « aiment » à se servir du présent. Il semble que ce goût trouve son explication dans la valeur synoptique de ces inscriptions, placées dans la maison près des images et, grâce aux lignes de peinture qui les relient, faisant partie du *stemma*, exposées dans la ville en des endroits apparents où elles se trouvaient groupées [1].

La discussion des emplois du présent historique et des échanges possibles avec d'autres temps nous a amené à préciser la nature de cette construction. L'autre point, la concordance des temps du subjonctif avec un verbe au présent historique dans la proposition principale ne me paraît pas donner lieu à de longues observations. On enseigne qu'en général le choix du temps est libre quand le présent précède, et le passé obligatoire quand il suit. M. Meusel a montré de plus que, dans le discours indirect, César emploie les temps principaux du subjonctif après un présent, sauf le cas où une forme passée d'un autre mode (participe ou infinitif) permet de changer la série des temps [2]. Les statistiques de M. E. confirment la règle générale : dans le cas où le choix n'est pas libre, elle est observée quinze fois chez les auteurs archaïques contre trois exceptions ; il y a en outre deux exceptions à la question indirecte. Il est probable que la règle mécanique formulée d'après l'ordre des propositions énonce un effet et que M. E. a donné la vraie raison du phénomène : « le présent l'emporte dans les propositions subordonnées qui sont plus intimement liées avec la principale et qui exposent l'activité ou la pensée du sujet de cette proposition principale » (p. 109).

Le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un travail tel que celui de M. Emery, c'est qu'il est fait avec soin et qu'on peut s'en servir pour reprendre à nouveau le sujet et préciser les points laissés dans l'ombre.

Paul Lejay.

L.-A. Milani. **Museo topografico dell' Etruria.** Firenze-Roma, Bencini, 1898. In-8, xvi-176 p. avec gravures et simili-gravures dans le texte.

M. Milani a beau nous dire, dans sa préface, que le Musée archéologique de Florence est à l'étroit, que c'est moins un musée qu'un maga-

1. Cf. Marquardt et Mommsen, *Manuel des antiquités romaines*, XIV, *La vie privée*, traduction Victor Henry, I, pp. 285, 286 n. 1, 287 ; — *C. I. L.*, I, p. 277 ; 2e édit., p. 186.

2. Riemann, *Syntaxe latine*, § 236, r. 2 ; Meusel, *Beitræge*, pp. 359-360.

sin, que le gouvernement a grand tort de ne pas étendre, à toute l'Italie, la loi Pacca en vigueur dans les seuls États ex-pontificaux, enfin que l'Amérique est en train de soustraire à l'Italie ses richesses archéologiques... On peut lui répondre, pour le consoler, que le musée en question est un des plus intéressants du monde, que l'édifice qui l'abrite se compose de salles bien éclairées—ce qui est l'essentiel—et que la triste loi Pacca est comme un fil de soie destiné à supprimer le recul d'une bouche à feu. Si quelques beaux monuments d'art et d'archéologie vont en Amérique, tant mieux pour elle et tant mieux pour eux. Car, devant toujours y rester rares, ils y seront plus remarqués et exerceront une influence plus bienfaisante que dans cette Italie encombrée de chefs-d'œuvre, dans cette Florence surtout, qui est moins une ville qu'un musée. Laissons donc ces plaintes pour annoncer que M. Milani, après avoir consacré des années à l'organisation du *Museo topografico dell' Etruria*, établi au rez-de-chaussée du musée archéologique, vient de nous en donner, sinon un catalogue, du moins une vue d'ensemble qui sera la bienvenue. Sous une forme quelque peu oratoire, il nous promène à travers les vieilles cités étrusques qui, presque toutes, ont fourni à son musée quelques monuments de premier ordre rappelant leur antique splendeur. Voici (p. 28) la *Tomba del Duce* de Vetulonia, puis la *Tomba dei Sette Camini* d'Orvieto (p. 49), puis les admirables frontons en terre cuite de Luna, œuvres capitales de la sculpture en Étrurie (p. 74), que M. Milani a eu l'honneur de restituer à l'aide d'innombrables fragments, le fronton récemment découvert du temple de Télamon (p. 95), enfin la précieuse collection des restes de la Florence romaine, disposée avec beaucoup d'art dans une cour du Musée (p. 113). Les conférences de M. Milani sont accompagnées de gravures et de zincotypies d'après des clichés dus à M^{me} la duchesse de Sermoneta (si les Américains enlèvent d'Italie les œuvres d'art, les Italiens devraient bien prendre aux Américains, par voie d'échange, l'art de fabriquer et de tirer les *similis*). Quelques œuvres importantes sont publiées ici pour la première fois; citons le lion en pierre de Valle Vidone (p. 83), un prétendu « guerrier celtique » en bronze de Télamon (p. 92) et l'Artémis « archaïsante » de Castiglion della Pescia, réplique de celle de Pompéi (p. 102). Les quarante pages de notes, imprimées en petits caractères à la fin du volume, s'adressent aux érudits et donnent, avec des indications complémentaires, la bibliographie des principaux objets. On remarque que M. Milani se cite volontiers lui-même et paraît en vouloir à ceux qui ne l'ont pas assez cité [1]. Chemin faisant, il indique quelques idées nouvelles en promettant de les développer bientôt; on ne peut que prendre acte de ces promesses et souhaiter qu'elles se réalisent. Pour ma part, j'aurai plaisir à connaître les arguments de M. Milani à l'en-

1. Quant à ceux qui l'ont critiqué ou contredit, ils sont fort à plaindre; voir sa polémique contre M. Davidsohn, p. 163 et suiv.

contre d'un adversaire commun « *il funesto miraggio fenicio dello Helbig* » (p. 141).

S. Reinach.

Julien Vinson. **Essai d'une bibliographie de la langue basque.** Additions et corrections. Citations et références. Journaux et revues. Paris, Maisonneuve, 1898. In-8, xxii p. et p. 521-819. Prix : 25 francs (1).

Voici à la fois un supplément et un complément à l'*Essai d'une bibliographie de la langue basque* couronné par l'Institut en 1894. Le complément comprend deux divisions : 1° *Citations et références*, à savoir les titres d'ouvrages où il n'est qu'incidemment question de choses basques, par exemple (p. 705) : « Victor Hugo. *L'homme qui rit*. Livre I, ch. ii et xviii; livre II, ch. iii. » 2° *Journaux et revues*. — Ce fascicule n'est pas le dernier de l'œuvre. L'auteur se propose d'en publier un troisième comprenant « un nouveau et dernier supplément », avec les Tables générales. Il demande avec instance qu'on lui signale des erreurs ou des omissions et se plaint que la première partie de son *Essai* ne lui ait valu qu'un nombre restreint de correspondances. C'est ce qui arrive presque toujours quand on fait appel à la collaboration du public. Les lecteurs, même les mieux intentionnés, ne peuvent guère contrôler un pareil ouvrage sans le secours des tables générales; et le jour où ces tables paraissent, il est trop tard.

A ceux qui se sont occupés spécialement de bibliographie basque, comme aux autres, un pareil livre ne saurait inspirer que la sympathie et le respect. C'est le résultat d'un travail énorme, exécuté avec un souci religieux de l'exactitude. Voici quelques *addenda* que me fournit la comparaison de mes notes personnelles avec la troisième partie *(Journaux et revues)*.

Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte. Tome VI (1874), p. 227. Lettre (en français) de Mme Clémence Royer.

Ibid., t. VII (1875), p. 55. Crânes siciliens et basques (R. Virchow).

Association française pour l'avancement des sciences, session de 1874, p. 539. Répartition de la langue basque (Broca)

Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Paris, 1867-1868, p. 370 (sur l'erreur de Retzius au sujet des crânes basques, communication de Broca).

Revue celtique, t. III, p. 468 ; t. IV, p. 111 ; t. V, p. 154.

Anthropologie (L'), t. I, p. 748 ; t. IV, p. 94 ; t. V, p. 276 ; t. VII, p. 588.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, 1894, p. 293 ; 1896, p. 663.

Archaeologia (de Londres), t. XVI, p. 116 (langue); t. XXXIV, p. 399 (chant national).

Sous la rubrique *Revue archéologique* (p. 795), M. Vinson cite, sans indication de millésime ni de tomaison : « E. Desjardins, *Découverte des ruines d'une cité inconnue aux environs de Plaisance.* » Ce travail figure dans la *Revue* de 1865, 1er semestre, p. 129 ; il y est question des Basques à la p. 135.

Je me reprocherais de ne pas signaler, en terminant, l'amusant *Avant-Propos* de M. Vinson. On y trouve ce mélange d'érudition passionnée, de candeur et d'humeur maussade qui constitue la psychologie des bibliographes.

S. R.

Les vieux chants populaires scandinaves (Gamle Nordiske Folkeviser). Étude de littérature comparée, par Léon PINEAU. I. Époque sauvage. Les chants de magie. Paris, Bouillon, 1898. In-8, XIV-336 pp.

M. Pineau est un folkloriste distingué [1], et beaucoup plus éclectique qu'il ne semblerait au premier abord, à en juger par son introduction et la première moitié de son excellent livre. On lit sans désemparer pages sur pages où le nom de M.A. Lang revient à satiété, où les entités les plus nuageuses du maître nous sont données pour vérités évidentes [2], où le totémisme et l'animisme se disputent — non, se partagent — le cœur de l'écrivain. Et puis, tout à coup (p. 240), on s'aperçoit qu'il s'est parfaitement dégagé de cette atmosphère brouillée et déprimante, qu'il a compris à merveille la portée synthétique et philosophique de l'explication par les mythes naturalistes, et qu'il ne lui a manqué sans doute que de l'avoir embrassée la première pour savoir la mettre à sa vraie place, en bonne posture, au premier plan dans la genèse et l'évolution des idées religieuses de l'humanité. Un effort de plus, et les brumes de l'agriologie se dissiperont. Je ne veux pas revenir ici sur les réserves si graves et si nombreuses [3] qu'appellent les doctrines hâtives de M. Andrew Lang; mais je suis bien obligé de faire observer à M. P. que chercher du totémisme dans les chiens des enfers (p. 127), — simples chiens de garde comme en a tout berger et tout propriétaire rural, — est un excès de zèle qui fait sourire, et que la croyance aux totems, bien loin d'être universelle (p. 4), n'a été scientifiquement constatée que dans une infime minorité de tribus sauvages. Plus fâcheux encore (p. 227) est le malentendu qui rattache à l'animisme les démons védiques. Je me suis

1. Cf. *Revue critique*, XXXV (1893), p. 150, et XXXVIII (1894), p. 366.

2. Si le sauvage croit aux loups-garous (p. 63), c'est qu'il « ne tire pas de ligne de démarcation entre lui et les autres choses qui existent en ce monde ». En bonne conscience, que signifie ce galimatias pédantesque ? Pythagore, qui avait été le coq de Micyle, ne tirait apparemment pas de « ligne de démarcation » entre soi et sa basse-cour !

3. Cf. *Revue critique*, XLI (1896), p. 142.

reporté avec une légitime surprise au passage cité de M Oldenberg [1], et j'ai pu constater que l'éminent védisant, dont la pensée ne se dégage clairement ici que pour les initiés, ne dit toutefois rien de pareil : il ne parle que des démons des sorciers, de ceux à qui l'on rend les cultes affreux dont les rites se déroulent dans les cimetières, et non des démons proprement « védiques », c'est-à-dire de ceux du Rig-Véda, incarnations manifestes et exclusives des puissances de la nuit et de l'orage.

En signalant, puisque tel est mon devoir, ces erreurs ou ces exagérations, je suis heureux d'ajouter qu'elles entachent à peine le livre, par la bonne raison qu'elles y tiennent peu de place et qu'au surplus elles y sont extérieures. Qu'on les défalque : il reste ce que l'auteur a voulu écrire, une « étude de littérature comparée », où l'origine des idées importe infiniment moins que leur mise en œuvre. C'est toute une province peu connue de l'histoire littéraire, explorée en détail par un homme de goût, qui aime et sait faire aimer les productions de la muse populaire, qui les a colligées lui-même en divers domaines géographiques, et qui souvent, en traduisant quelque légende scandinave, a entendu un refrain poitevin chanter dans sa mémoire, également capable d'affirmer et de douter à propos, de traduire avec précision et élégance, de trier enfin toutes ces menues gemmes et de tendre de l'une à l'autre le fil léger qui les relie en les rehaussant par la symétrie ou le contraste [2].

L'ouvrage se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur étudie les runes et les croyances magiques qui s'y rattachent, les métamorphoses humaines et animales, la métempsycose et en général le folklore mortuaire. La seconde est consacrée aux êtres surnaturels qui peuplent la surface ou les entrailles de la terre, le fond des eaux, et qui se mêlent activement à la vie des hommes. C'est là, ai-je dit, que le naturalisme reprend ses droits et que j'ai retrouvé, à ma grande satisfaction, la nuit et l'hiver vaincus par le jour et l'été [3]. La troisième partie, qui traite de

1. *Die Religion des Veda*, p. 60.

2. Rien n'égale la poignante mélancolie de certains thèmes de poésie populaire. La douleur de vivre a toujours été la grande inspiratrice, car elle est la seule réalité. Voir, par exemple, p. 129. — Il eût été bon, parfois, de serrer le texte de plus près. Ainsi le roi Canut (p. XI) ne se rendait pas à Ely, il passait devant (*ther bi*), lorsqu'il entendit le chant des moines : autrement, l'ordre donné aux rameurs de s'en approcher pour le mieux entendre n'aurait pas de sens. Et comment, entre parenthèses, M. P., en citant *quatre* vers anglo-saxons, trouve-t-il le moyen d'y représenter la spirante dentale par *trois* signes différents? — P. XIII, « W. Grimm en date le » pour « les date du commencement du XII[e] siècle ». — P. 23, « quand Atli *invite* ses beaux-frères à le venir voir, sa femme Gudrun, devinant une embûche, *grave* des runes qu'elle leur *fit* tenir par des messagers. » — P. 31, l. 17, lire « fut-ce ». — P. 120, « avec les larmes de ses yeux il les bénit ». Le texte porte : « Les pleurs de ses yeux bruns furent l'eau bénite » [de la sépulture]. — P. 130, l. 2, lire « trouble ». Ces négligences sont fort rares.

3. Les sept, neuf ou douze jeunes filles que le monstre jette à la fosse, ne sont-elles pas les nuits saintes du solstice d'hiver, les *Weihnachten*, qui jouent un si grand rôle dans tout le folklore indogermanique, et dont la dernière ramène le soleil renaissant adoré des bergers et des rois?

la forme des chansons, est pleine d'aperçus ingénieux et de rythmes dansants.

Je ne quitterai pas M. Pineau sans lui chercher encore une petite querelle. Il écrit certainement, en partie du moins, pour le grand public : pourquoi ne pas l'habituer à bien prononcer les mots étrangers? Il n'en coûterait rien d'imprimer « Thôr » au lieu de « Thor » (p. 54), et de préserver les *bôk-rûnar* (p. 24) de toute assonance fâcheuse avec le nom d'un verre à bière. Le lecteur intelligent a le droit d'exiger qu'on le renseigne sur tous les points qui prêtent au doute, à plus forte raison sur ceux qu'un trait de plume suffit à fixer.

V. HENRY.

Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation, Band II-III, bearbeitet von Otto WINCKELMANN. Strassburg, Trübner, 1887-1898, XXI, 736, XVIII, 780 pp. gr. 8°. Prix : 45 fr.

Parmi les nombreuses publications historiques patronnées depuis un quart de siècle soit par le gouvernement d'Alsace-Lorraine, soit par les municipalités alsaciennes, il en est peu qui présentent un intérêt supérieur ou même égal à celui qu'offre aux savants qui s'occupent de l'histoire du XVIe siècle la *Correspondance politique de la ville de Strasbourg à l'époque de la Réforme*, dont le premier volume a paru il y a seize ans par les soins de M. Virck [1] et dont les deux suivants sont dus à M. O. Winckelmann, directeur des Archives municipales. C'est que, parmi les États protestants du Saint-Empire, la ville libre impériale a joué alors un rôle infiniment supérieur à ses forces matérielles, et exercé une influence morale, au-delà même des frontières de l'Allemagne, grâce à l'intelligence de quelques-uns de ses hommes d'État, grâce au fait surtout que, désintéressée de toute visée égoïste, la petite république rhénane a su représenter alors et défendre les intérêts généraux et supérieurs de son parti. Le véritable directeur de sa politique, de 1525 à 1553, le stettmeistre Jacques Sturm, fut, avec le landgrave Philippe de Hesse, le seul à peu près, parmi ses coreligionnaires, qui comprît, sans pouvoir la réaliser, la nécessité d'une union de tous les partisans des doctrines nouvelles, depuis les contrées scandinaves et l'Allemagne du Nord jusqu'aux cantons helvétiques, pour résister efficacement aux efforts combinés de la maison d'Autriche et de la papauté. Comme c'est lui qui, d'ordinaire, représente Strasbourg aux diètes de l'Empire, aux congrès de la Ligue de Smalkalde, et que c'est lui aussi qui rédige les rapports détaillés et lucides adressés à ses collègues à l'issue de ses

1. Il a été mis au jour et annoté par M. H. Virck en 1882 et embrasse les années 1517 à 1530. Le tome II est consacré aux années 1531-1539, le tome III aux années 1540-1545.

missions ou pendant qu'il négociait au dehors, M. W. en mettant au jour, pour la première fois, tant de documents de premier ordre, a rendu un notable service à tous ceux qui s'occuperont soit des dissensions intérieures des adhérents de Luther, soit de leur attitude politique au dehors, depuis la trêve de Nuremberg jusqu'à la veille de la rupture avec Charles-Quint. Les nombreux renvois à d'autres sources déjà connues, les notes judicieuses qui expliquent les textes [1], rehaussent encore l'utilité pratique de ce recueil, qui permet de suivre désormais, dans ses menus détails, le développement souvent contradictoire de la politique des protestants allemands, les rapprochements avec l'empereur amenés par des nécessités d'ordre extérieur, les dissidences qui s'accentuent chaque fois que la paix au dehors laisse un peu plus de liberté d'action au souverain, irréductible dans sa haine latente contre les libertés germaniques et l'hérésie religieuse. Malgré tous les accords passagers et les échanges de belles paroles, la méfiance réciproque perce partout et l'on reste au fond sur un pied de guerre inavoué jusqu'au moment où la guerre ouverte commence.

On comprend qu'il est impossible de relever en détail tout ce qui, dans ces quinze cents pages de documents inédits [2], présente un intérêt particulier. Mentionnons, à titre d'exemples, le rapport de l'ammeistre Jacques Meyer sur les conférences d'Ulm et de Schweinfurt, de mars à mai 1532 [3]; le rapport du même sur les négociations de Nuremberg, en juin et juillet de la même année [4]; l'exposé de la participation de Strasbourg à la guerre contre les Anabaptistes de Munster, en 1535 [5]; les lettres du Dr Ulric Geiger, médecin de M. de Boisrigault, ambassadeur de France en Suisse, sur ses voyages diplomatiques au printemps de 1539 [6]; le rapport si naïf de Simon Franck, *pfennigmeister* ou trésorier du contingent de la ville libre, sur la campagne de 1542 contre les Ottomans [7]; les dépêches du Dr Kopp au Magistrat, écrites au cours d'une mission auprès de l'empereur et datées de Milan, Crémone, Innsbruck, etc. (juin 1547) [8]; les pièces nombreuses relatives à la diète de

1. Çà et là l'on désirerait pourtant des indications un peu moins sommaires; ainsi — pour ne citer qu'un exemple — les notes sur Michel Servet et Sébastien Franck (III, 117-118) pourraient être plus complètes au point de vue historique et bibliographique.

2. Le gros du dossier de M. W. est naturellement emprunté à son propre dépôt; il a néanmoins trouvé plus d'une pièce curieuse dans ceux de Marbourg, Ulm, Bâle, etc.

3. On y remarque une conversation de l'électeur de Mayence avec Jacques Sturm sur Michel Servet (II, p. 117).

4. II, p. 161.

5. II, p. 323-329.

6. II, p. 540, 541, 557, 583.

7. III, p. 281.

8. III, p. 396. Ce Dr Henri Kopp, jeune jurisconsulte que le Magistrat avait envoyé faire des études de droit et de français à Bourges pendant six ans (III, p. 17), était

Spire, en février et mars 1543 [1]; les lettres de Jean Sturm, le célèbre humaniste, adressées au cours d'une mission diplomatique à la cour de France, de septembre à décembre 1545 [2]; le *Journal* enfin de Jacques Sturm, tenu pendant sa présence au congrès de Francfort où se réunirent les confédérés de Smalkalde (7 décembre 1545 — 9 février 1546) [3].

On peut suivre, en particulier, dans les deux volumes de M. W., l'attitude déférente et prudente observée par Strasbourg vis-à-vis de François Ier, et les relations courtoises, sinon tout à fait intimes, que ces documents montrent avoir existées entre la petite république et la couronne de France. Dès 1532 elle refuse de s'associer à la ligue que la maison d'Autriche essaie d'organiser entre son rival [4]; en 1533, comme en 1537, le Conseil des Treize et François Ier échangent les promesses d'appui les plus cordiales et les assurances de bon vouloir les plus formelles [5], et le commissaire impérial, Jean d'Andelot, se plaint amèrement de ce que les sujets de la république accourent en masse (*haufenweis*) sous les drapeaux du Valois [6]. En septembre 1542, nouveau refus formel de Strasbourg de s'associer à une ligue, même défensive, contre la France [7]; en janvier 1543, refus aux capitaines impériaux de permettre le recrutement de leurs troupes sur le territoire de la ville [8]; on voit que nous sommes assez loin de ce dévouement sans réserve pour Charles-Quint que certains savants allemands, meilleurs patriotes que critiques, revendiquent pour les Strasbourgeois de cette époque, infiniment moins entichés des Habsbourgs qu'ils ne s'imaginent.

Il va sans dire que l'on trouvera bien d'autres pièces encore, intéressantes à divers points de vue, dans la *Correspondance* de M. Winckelmann, traits de mœurs piquants [9], renseignements sur l'histoire reli-

---

un observateur sagace; au cours d'une de ses missions, il écrivait d'Anvers aux Treize, le 22 avril 1540, en parlant de la disposition des esprits aux Pays-Bas : « Il est à supposer que ces provinces, après la mort de Sa Majesté, se sépareront de la Maison d'Autriche » (III, p. 89).

1. On remarquera surtout la tentative faite par les villes libres, dirigées par Sturm, à ne pas se laisser entraîner par le vote des électeurs et des princes à la guerre contre la France (III, p. 458-464). S'il cède finalement, c'est pour que Strasbourg « ne soit pas assis au milieu des puces », c'est-à-dire attaqué et incommodé de toutes parts (III, p. 493), les colonels impériaux devant faire la montre de leurs troupes en Alsace.

2. III, p. 635. Il séjourna successivement à Amiens, Ham (*Han in Bickerdey*) et Villers-Cotterets.

3. III, p. 697.

4. II, p. 441.

5. François I. aux XIII, Arles, 16 septembre 1533 (II, 199); réponse des XIII, 13 octobre 1533 (II, 201); François I. aux XIII, Paris, 25 janvier 1537 (II, 407).

6. II, p. 333.

7. III, p. 318.

8. III, p. 353.

9. On verra, par exemple (III, p. 309), comment le margrave George de Brandebourg crut honorer tout particulièrement le grave stettmeistre strasbourgeois en le faisant danser après souper avec sa femme et ses deux filles.

gieuse et politique du temps [1], etc. Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui parcourront, la plume à la main, ce volumineux travail, regrette la peine que lui aura coûté ce dépouillement toujours fructueux. Une bonne table des matières, des noms de personnes et de lieux facilite d'ailleurs les recherches des travailleurs un peu presssés, et, en remerciant M. Winckelmann de tout ce qu'il nous a donné, il ne nous reste qu'à exprimer en terminant, un vœu : c'est que nous n'attendions pas encore dix ans le quatrième et dernier volume de ce beau recueil, après avoir fait preuve de cette patience exemplaire, bien qu'un peu forcée, à l'égard du troisième [2].

R.

A. Debidour. **Histoire des rapports de l'Eglise et de l'État en France de 1789 à 1870.** (Bibliot. d'hist. contempor.) Paris, Alcan, 1898, in-8. II-740 p. 12 fr.

Il manquait une histoire de l'Église catholique contemporaine en France, M. Debidour a tenté l'aventure périlleuse d'en écrire une et il a réussi. En condensant les monographies nombreuses sur cette matière,

---

1. On peut signaler, sous cette rubrique, une lettre du syndic messin, Jean de Nidbruck, du 13 octobre 1542, sur la Réforme à Metz (III, p. 324).

2. Nous réunissons ici quelques menues observations, relevées à la lecture : III, 166. Le *Gonorius* dont parle la lettre des Treize au roi de France était sans doute un M. de Cossé, les seigneurs de Gonnor formant une branche de cette maison. — P. 185. Le *Vely* envoyé à Ratisbonne, en 1541, est Claude Dodieu, sieur de Velly, évêque de Rennes, mort en 1548, qui fut à plusieurs reprises ambassadeur auprès de Charles-Quint. Sa correspondance existe encore parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, au dire de Ludovic Lalanne. — P. 189, lire *Dunzenheim* pour *Duuzenheim*. — P. 276. Pour *Liny* lire *Ligny*. M. W. interprète le nom de rivière *die Elft* comme devant s'appliquer à l'*Elbe*. Puisqu'il s'agit aussi d'Essen dans la pièce, ne serait-ce pas plutôt l'*Erft* ? — P. 335. M. W. croit qu'un endroit appelé *Sess* doit être *Cette;* cette ville me semble trop loin des Pyrénées; on pourrait songer soit à *Serres* (Aude), soit à *Céret* (Pyrénées-Orientales). — P. 361. M. W. suppose que l'endroit nommé *Bussy* doit être *Bussières* ; mais ce pourrait également être *Buchy*. — P. 391. Le point d'exclamation après *Strabourg* est inutile. Au XVI[e] siècle on écrivait couramment ainsi ou plutôt encore *Estrabourg* — P. 495, il faut lire *Ausschuss* au lieu de *Ausschluss*. — P. 514. M. W. dit qu'on ne sait rien d'une querelle entre l'empereur Maximilien I et le Magistrat de Strasbourg; peut-être Sturm fait-il allusion, dans sa lettre, au dissentiment très sérieux de Maximilien avec la ville libre qui fut apaisé à la diète de Constance, en 1507, et que raconte tout au long la *Chronique strasbourgeoise* de J.-J. Meyer, p. 73-74. — P. 547. L'histoire scandaleuse de l'abbesse de Saint-Étienne, Adélaïde d'Andlau et de Louis Botz, a été également racontée déjà par Ferdinand Reiber, *Küchenzettel und Regeln eines Strassburger Frauenklosters*, 1891. — P. 591, il faut lire sans doute *Jacob Botzheim* au lieu de *Jacob Boheim*. — P. 635. Le *Fraxineus* cité ne peut pas être Jean *de Fresse*, ni ne peut pas avoir été évêque de Bayonne, car l'évêque de Bayonne s'appelait alors (il siégea de 1550 à 1565) Jean de Monstiers *de Froissac*. — P. 689, lire *zukommen* au lieu de *zuhommen*.

en dégageant de la masse énorme des textes les citations les plus concluantes et les plus caractéristiques, en reliant les faits de détail par une solide exposition de la marche générale des événements, il a composé « une narration explicative » à la fois assez claire et rapide pour retenir l'attention du public cultivé et assez exacte et précise pour satisfaire les historiens de profession.

L'ouvrage se divise en deux parties : *Révolution*, *Réaction*, précédées d'une *Introduction* sur l'ancien régime ecclésiastique. L'ordre est strictement chronologique, comme il convient pour l'exposé d'une évolution; chaque chapitre correspond à un moment nouveau dans la situation de l'Église. 1° *Laïcisation de l'État;* 2° *Constitution civile du clergé;* 3° *Les réfractaires;* 4° *Séparation de l'Église et de l'État;* 5° *La politique et la religion sous le Directoire;* 6° *Concordat de 1801;* 7° *Le Sacerdoce et l'Empire;* 8° *De Savone à Notre-Dame;* 9° *Concordat de 1843.* — Deuxième partie. — 1° *Concordat de 1817;* 2° *Le parti prêtre et le parti libéral;* 3° *De Lamennais à Montalembert;* 4° *L'Église et l'Université;* 5° *Expédition de Rome et loi Falloux;* 6° *De Pie IX à Cavour; Napoléon III, la question romaine et le syllabus;* 8° *Mentana et le Concile du Vatican.* En appendice sont reproduits vingt-un textes officiels, choisis parmi les plus importants, depuis la Déclaration de 1682 jusqu'à l'Encyclique et au *Syllabus*.

L'idée fondamentale qui domine cette longue narration, c'est que l'État français, ayant reçu de l'ancien régime une religion d'État obligatoire, n'est parvenu à établir la liberté de culte et l'indépendance du pouvoir civil que par une lutte continuelle contre les efforts du pouvoir ecclésiastique pour restaurer l'ancien régime. La laïcisation de l'État accomplie par la Révolution a rendu les rapports avec l'Église plus difficiles, l'opposition de l'Église plus puissante. Les classes privilégiées (noblesse et haute bourgeoisie) et les gouvernements depuis 1800 ont soutenu l'Église contre l'ennemi commun, la démocratie laïque. Ainsi s'explique la force de résistance que le pouvoir ecclésiastique a conservée jusqu'à 1870, terme de cette histoire.

Il serait inutile d'analyser une narration destinée non à apporter des faits inconnus, mais à marquer le caractère général des faits. Il serait trop long de discuter les conclusions de l'auteur sur chacun des événements. Presque toujours les faits essentiels sont bien vus et nettement présentés, l'enchaînement des causes et des effets est aperçu avec intelligence. En particulier, les mesures révolutionnaires contre le clergé apparaissent comme une réponse aux attaques des partisans de l'ancien régime (M. Debidour a fait un bon usage des travaux de M. Aulard et des articles de la revue *la Révolution* qui ont renouvelé cette histoire). Les relations entre Napoléon et le Saint Siège, les attaques du parti catholique contre l'Université sous Louis-Philippe, la campagne pour la loi de l'enseignement en 1850, l'opposition du haut clergé à l'Empire après 1859, sont présentées avec un choix heureux de détails caractéris-

tiques, une analyse pénétrante des motifs et des sentiments réels, des vues d'ensemble judicieuses qui font de ces chapitres une lecture exceptionnellement attachante et instructive.

L'*esprit* de cette histoire est vraiment scientifique, l'auteur a le droit de dire : Ce n'est « ni une thèse, ni un plaidoyer, ni un pamphlet ». Pourquoi a-t-il négligé d'adopter aussi le *ton* scientifique ? Lui qui est vraiment dominé par le désir de trouver la vérité et de la « dire sans réticence et sans faiblesse », pourquoi, en restant l'esclave de la tradition oratoire des historiens antiques, donne-t-il à des adversaires de mauvaise foi un prétexte à contester son impartialité ? Pourquoi des expressions telles que : « *insolences cléricales, bas calcul, marché misérable, politiques de sac et de corde* » ?

Les bibliographies placées au commencement de chaque chapitre sont exactes et complètes en général ; on regrette qu'elles se bornent à une énumération de titres sans aucune indication critique et que sous la rubrique inexacte de *Sources* on trouve pêle-mêle des *sources* véritables, — c'est-à-dire des documents contemporains — et des travaux postérieurs, et même des compilations médiocres comme Thiers, Vaulabelle, Elias Regnault.

Ch. SEIGNOBOS.

LUMBROSO (A.) **Muratiana.** Rome, Modes et Mendel, 1898. In-8 et 203 p.

Tout le monde connaît l'importance de la collection napoléonienne de M. A. Lumbroso et les publications qu'il en a tirées. Aujourd'hui il nous donne des documents relatifs à Murat et aussi, quoique le titre du livre ne le promette pas, à Fouché. On y verra une relation nouvelle de la mort de Murat par un des compagnons de la descente au Pizzo et des lettres de Caroline Murat à qui la Restauration ne laisse le choix qu'entre l'Allemagne et les États-Unis et qui, établie en Autriche, sollicite tantôt Metternich, tantôt François II, pour la protection de ses intérêts ou de sa dignité. Plusieurs de ces lettres sont adressées à Mme Récamier et une au jeune Louis Napoléon. Quant à Fouché, on verra qu'il n'a pas trahi Napoléon dans sa mission de 1814 en Italie et l'on trouvera un sommaire détaillé de pièces qui le concernent et que M. Lumbroso a acquises à différentes époques.

Charles DEJOB.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 32-33 — 8-15 août — 1898

Lange, Les travaux de Thucydide. — Fr. Mueller, Annotations de Herbst sur Thucydide. — Hude, Édition de Thucydide, I. — Théophraste, Les caractères, p. Immisch, Cichorius, etc. — Varron, Antiquités divines, p. Agahd. — Wunsch, Les inscriptions séthianiques. — Thomas de Monmouth, Vie et miracles de Guillaume de Norwich, p. Jessop et James. — G. Richter, Annales de l'empire allemand, III, 2. — E. Martin et H Lienhart, Dictionnaire des dialects alsaciens, III. — Litzmann, Le drame allemand. — Bellaigue, Études musicales. — Carré et Boissonnade, Correspondance de Thibaudau. — Aulardr Étndes et leçons sur la Révolution, II.

Lange (Edmund). **Die Arbeiten zu Thukydides seit 1890**, eine kritische Uebersicht (aus dem 56 Bande des *Philologus* besonders abgedruckt), Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1897, S. 55, in-8.

Muller (Franz). **Zu Thucydides Erklærungen und Wiederherstellungen aus dem Nachlass von L. Herbst**. I Theil : lib. I-IV (Beilage zum Programm des kœniglichen Gymnasiums zu Quedlinburg. Ostern 1898), Leipzig, Teubner, 1898, S. 34, in-8.

Thucydidis historiae. Ad optimos codices denuo ab ipso collatos recensuit D. C. Hude. T. I : lib. I-IV, Leipzig, 1898. S. xiv-352, in-8.

Les trois publications que je réunis sous la même rubrique se rapportent à Thucydide ; mais elles ont entre elles un lien plus étroit, un trait de ressemblance qui les rapproche davantage. Les deux premières sont en quelque sorte un hommage à la mémoire de Ludwig Herbst. M. Edm. Lange, continuant dans le *Philologus* la tâche que ce savant y a longtemps remplie, déclare dès le début s'inspirer du même esprit que son prédécesseur dans la critique des travaux relatifs à l'établissement du texte et à l'interprétation de Thucydide ; il ouvre son compte rendu par une appréciation élogieuse des dernières études de Herbst, et il défend partout la méthode du maître. M. Franz Müller fait mieux encore : il nous donne, d'après des papiers inédits, les annotations suprêmes de Herbst sur les passages les plus discutés de son auteur favori. M. Hude, assurément, représente une méthode, une école toute différente, et sa critique ne repose pas sur un égal respect de la tradition ; mais lui même se montre, dans cette importante édition critique de Thucydide, plus conservateur qu'autrefois, moins disposé à corriger par conjecture le texte des manuscrits. Cette tendance, que je ne voudrais pas exagérer, suffit pourtant à justifier, selon moi, la remarque de

M. Edm. Lange, qui croit voir, dans les travaux publiés de 1890 à 1897, un retour de l'opinion en faveur des idées de Herbst. La discussion, à vrai dire, n'est pas près de finir encore. La découverte récente du papyrus publié par Grenfell et Hunt (*Archaeological Report of the Egypt Exploration Fund* for 1896-1897), loin de résoudre la question, peut fournir des arguments aux partisans de l'une et de l'autre théorie : si, pour les cinq chapitres du livre IV que contient ce papyrus, la tradition du Ier siècle de notre ère nous apparaît comme presque partout conforme à celle de nos manuscrits, deux leçons nouvelles, dont l'une avait été déjà adoptée par conjecture (suppression de ὅτι au ch. 37, § 1), confirment et encouragent les efforts de la critique verbale. Quoi qu'il en soit, la ténacité de Herbst à défendre son système n'a pas été moins utile à la science que les hardiesses de Cobet et de Herwerden. C'est entre les deux systèmes qu'est sans doute la vérité, et c'est aussi cette voie moyenne qu'ont suivie presque tous les savants énumérés par M. Edm. Lange dans son compte rendu.

A côté des études critiques sur le texte, M. Edm. Lange signale et discute tous les ouvrages relatifs à la grammaire de Thucydide et aux questions historiques que soulève son témoignage. Dans cette dernière catégorie, j'ai noté un excellent travail de M. H. Wagner sur le siège de Platées : c'est une réponse décisive aux attaques de Müller-Strübing. Un autre problème historique, intéressant aussi, mais, ce semble, plus difficile, résulte des fouilles entreprises par M. W. Dörpfeld sur le versant occidental de l'Acropole d'Athènes : à la suite de ces fouilles, le ch. 15 du livre II de Thucydide, relatif à l'emplacement de la ville primitive, a été l'objet de nombreuses dissertations, que M. Lange apprécie avec impartialité, en s'inspirant surtout des idées émises à ce sujet par M. C. Wachsmuth, qui passe à bon droit pour faire autorité en ces matières.

L'édition critique de Hude ne peut manquer d'être accueillie avec faveur par tous les hellénistes : fondée sur une recension complète et nouvelle des principaux manuscrits, elle sera désormais la base de toutes les discussions sur le texte de Thucydide. Souhaitons que le tome II ne se fasse pas longtemps attendre.

Am. Hauvette.

Theophrasts Charaktere, herausgegeben, erklært und übersetzt von der philologischen Gesellschaft zu Leipzig. Leipzig, Teubner, 1897; LXIV-277 p.

Les éditeurs, au nombre de huit [1], de cette nouvelle recension des

---

1. MM. Bechert (*Car.* 3, 5, 7, 27); Cichorius (Date de la composition; *Car.* 8, 23); Giesecke (*Car.* 13, 15, 21, 24); Holland (*Car.* 9, 10, 22, 30; Index); Ilberg (*Car.* 1, 2, 25, 26); Immisch (Histoire du texte; *Car.* 14. 16, 28, 29); Meister (*Car.* 4, 6, 17, 18); Ruge (*Car.* 11, 12, 19, 20). On comprendra que tout n'est pas d'égale valeur dans cette collaboration.

Caractères de Théophraste se proposent principalement de résoudre autant que possible les difficultés du texte, d'en éclaircir le sens par la comparaison de chaque trait avec les mœurs de l'époque, et d'obtenir ainsi une vue d'ensemble de chaque caractère en conformité avec ce que nous savons par l'histoire. La traduction, disent-ils, n'a aucune prétention et n'a été ajoutée que pour condenser, en quelque sorte, le commentaire explicatif ; et ce commentaire, en effet, est bien la partie principale de l'ouvrage. L'introduction comprend deux subdivisions ; dans la seconde, M. Cichorius établit que la scène des caractères 8 et 23 se passe en 319, et que les allusions politiques contenues dans ces deux morceaux doivent leur faire assigner cette même année comme date de composition. De là à conclure que les *Caractères* furent, dans l'ensemble, composés en 319, il n'y a qu'un pas; mais la conclusion s'impose-t-elle absolument ? M. Immisch, dans la première partie de l'introduction, étudie les manuscrits. On sait qu'ils se répartissent en trois classes, suivant qu'ils contiennent les quinze, ou les vingt-trois, ou les vingt-huit premiers caractères ; le *Vaticanus* gr. 110 (V), contenant les caractères 16-30, occupe une place à part, et est avec les célèbres *Parisini* 2977 (A) et 1983 (B), x^e siècle, le plus important, pour ce qu'il renferme, de tous les manuscrits de Théophraste. Le texte est donné, sauf avis contraire, pour 1-15 d'après B, pour 16-30 d'après V ; il va sans dire qu'il est accompagné d'un choix de variantes dues aux meilleurs manuscrits des autres groupes ; après chaque caractère, le texte de l'*Epitome Monacensis*, sorte de résumé fait dans un but pratique, est donné in extenso. Ce qui est spécialement important dans le travail de M. Immisch, c'est le stemma des manuscrits. Je ne crois pas utile de le représenter ici ; mais si l'on veut se reporter à l'édition, on verra que le raisonnement de M. I. est très serré, qu'il est difficile à contredire, et qu'il y a là un grand pas de fait dans une question qui n'était pas jusqu'ici d'une entière clarté. Enfin les éditeurs ont jugé, avec raison, que ces sortes de morales qu'on trouve à la fin de quelques caractères (1, 2, 3, 6, 8, 27, 29) ne sont pas dues à Théophraste ; c'est un point depuis longtemps acquis ; mais je ne crois pas, pour ma part, qu'elles doivent être retranchées d'une édition. Il résulte de tout ceci qu'on doit concevoir de ce travail une opinion très favorable : et en effet, le texte est établi avec soin, et le commentaire, qui a été évidemment l'objet d'une attention spéciale, est une source abondante de renseignements philologiques et archéologiques [1]. Pour qui sait combien les *Caractères* sont remplis de difficultés de toutes sortes, il n'y aura rien de surprenant si j'ajoute qu'il reste encore bien des incertitudes relativement au texte, et que parfois les explications proposées n'arrivent pas à faire la lumière ; mais je crois que pour faire mieux il faudra attendre beaucoup d'études de détail.

My.

1. Dus en partie à MM. Wachsmuth et Studniczka.

M. Terenti Varronis Antiquitatum; Rerum diuinarum libri I, XIV, XV, XVI; præmissæ sunt quæstiones Varronianæ auctore Reinholdo Agahd (Commentatio ex supplemento uicesimo quarto Annalium philologicorum seorsum expressa). Lipsiæ, in ædibus B. G. Teubneri, MDCCCXCVIII. 381 pp. in-8°. Prix : 9 Mk. 20

De la deuxième partie des *Antiquités* de Varron, les *Antiquités divines*, nous n'avons de fragments nombreux et un peu étendus que pour quatre livres, I, XIV, XV, XVI, c'est-à-dire pour le livre où Varron exposait les principes généraux de sa théologie et pour les trois livres consacrés aux dieux : *dei certi*, *dei incerti*, *dei selecti*. Seuls, en effet, ils pouvaient intéresser les chrétiens et alimenter la polémique religieuse. Les autres traitaient de questions rituelles et de détails de culte sans importance, sinon pour la pratique du paganisme. Comme ce sont les auteurs chrétiens qui nous ont surtout conservé ce qui reste de ce grand ouvrage, ils ont cité principalement ces quatre livres.

M. Agahd, qui s'était proposé d'en recueillir les fragments, avait donc à rechercher d'abord comment les Pères de l'Église les ont allégués. Dans ses *Quæstiones Varronianæ*, qui forment les cent trente-six premières pages de son livre, il étudie les citations de Varron dans saint Augustin, Tertullien et d'autres auteurs. Il rencontrait un certain nombre de questions controversées : ainsi l'hypothèse de Krahner qui attribue au *Curio* une partie des citations de la *Cité de Dieu ;* les rapports établis par Wilhelm entre Tertullien, Minucius Félix, Lactance, et Varron, Cicéron, Clément d'Alexandrie; les sources de Cornelius Labeo. Il y a là bien des points obscurs et qui le sont pour toujours. Le *Curio* de Varron devait contenir une première esquisse de ses doctrines. Il est impossible pour nous de distinguer les emprunts de saint Augustin à cet ouvrage et ceux qu'il fait à celui des *Antiquités*. Bien des idées devaient avoir passé de l'un à l'autre. C'est aussi un jeu, fort innocent mais peu justifié souvent, de vouloir trouver une source commune à deux informations analogues dans deux auteurs différents. Pourquo Cicéron n'aurait-il pas lu les *Antiquités divines*, publiées à la fin de 47, avant d'écrire son *De natura deorum*, commencé en 45, achevé en 44 ? L'orateur dédaignait-il les travaux de l'érudit ? était-il insensible à la tentation de flatter l'actualité et inhabile à profiter de l'intérêt soulevé par le gros livre de Varron ? Pourquoi saint Augustin n'aurait-il pas connu, directement ou indirectement, les œuvres d'Hippolyte et exploité à son tour cet autre polygraphe ? Ces hypothèses n'excluraient pas l'utilisation secondaire de quelques moindres ouvrages. Elles sont simples malheureusement, et il est aisé de deviner le sourire méprisant qu'une si candide naïveté fait briller sur les lèvres du *Quellenforscher*. Ce ne serait cependant pas trop demander à ce savant personnage que de mettre un peu de clarté dans ses combinaisons et un peu d'ordre dans ses rapprochements. Or M. A. manque de l'une et de l'autre. Il a pourtant fait quelque effort çà et là pour en mettre et nous lui en serons

d'autant plus reconnaissants qu'il en a moins partout ailleurs. Je signale son tableau général des *dei certi*, p. 21 ; le tableau des citations de saint Augustin, p. 33 ; le tableau détaillé des *dei certi*, pp. 36-38. P. 44, M. A. a même pris soin de résumer en un stemme les idées de Wilhelm : il est regrettable qu'il n'ait pas songé à donner cette forme à ses propres idées. Les chapitres II et III auraient particulièrement besoin de telle conclusion synoptique. Le chapitre IV, « Quae Varronis R. D. librorum I XIV XV XVI relliquiae per Cornelii Labeonis scripta ad posteros perfluxerint », commence par la déclaration suivante : « Si iam quid ipse Labeo scripserit haud raro incertum sit, multo res incertior est ubi de fontibus eius agitur » (p. 114). Le chapitre V, « de dis certis incertis selectis », a surtout pour but de réfuter les notions inexactes répandues par Merkel et Preller. M. A. adopte, en effet, l'opinion de Wissowa sur les *dei certi* : ce sont les dieux dont la nature et les fonctions se laissent déterminer avec certitude. Les *dei incerti* sont ceux sur lesquels on n'est pas d'accord ; Varron déclare, au commencement du livre XV, qu'il a rapporté des opinions douteuses et qu'il lui a été impossible de ramener à un système les *dei incerti*. Les *dei selecti* rentreraient, d'après M. Agahd, dans la classe des *dei certi*. Comme Varron avait conçu le plan du livre XIV du point de vue de l'homme et de ses actions (Ps. Serv., *Ae*. 2, 141), il avait omis un certain nombre de divinités qui ne rentraient pas dans ce cadre, et, surtout, il n'avait pas exposé avec l'étendue nécessaire les fonctions des dieux les plus importants. Par suite, il avait dû les « choisir » pour les traiter à part dans le livre XVI. M. A. fait suivre ce chapitre d'un appendice sur les *indigitamenta*, où il argumente contre Peter en s'appuyant sur Wissowa. Il ne paraît pas avoir eu connaissance de l'article de M. Stolz, *Zur Bildung und Erklärung der römischen Indigeten-Namen*, publié dans l'*Archiv für lat. Lexicographie*, X, 151-174, où il aurait trouvé une confirmation de son explication d'*indigitamenta* (p. 132), un des points sur lesquels il s'écarte de Wissowa. Les deux dernières pages de la dissertation sont consacrées aux autres auteurs : Verrius, Ovide, Properce, Plutarque, Servius, etc. M. A. pense qu'il est difficile de retrouver chez eux avec certitude des traces de l'ouvrage de Varron.

Le recueil des fragments forme la seconde partie du volume. M. A. a distingué soigneusement les fragments d'origine douteuse, les fragments de place douteuse, et dans le texte, les parties certaines de celles qui peuvent être un mélange des paroles de Varron et de l'auteur qui le cite. Pour les divers auteurs, M. A. s'est servi en général des éditions critiques les meilleures, dont il cite le plus souvent l'apparat. Les écrivains ecclésiastiques dont il n'existe pas encore d'édition critique sont cités d'après Migne. Il aurait pu en corriger l'orthographe barbare (p. 201 *coelum, caetera*, etc.). Il existe d'ailleurs pour le traité d'Augustin contre Faust, une édition récente qui, malgré ses défauts, eût dû

être employée comme contrôle. Il est également regrettable que M. A. n'ait eu à sa disposition qu'un Servius de Thilo et Hagen dans lequel manquait le volume des Géorgiques et des Bucoliques. En revanche, M. A. doit à l'obligeance de M. E. Hoffmann, de Vienne, communication des variantes de l'important manuscrit de la *Cité de Dieu* conservé à Lyon (n. 523 *bis*), du VI^e siècle et de sa copie (n. 523), faite au IX^e siècle. Ces manuscrits n'avaient pas été connus de Dombart.

Sur les fragments eux-mêmes, il y a peu d'observations à faire. En général, M. A. s'est montré judicieux et prudent. P. 164 (I, 59), sur la condamnation des statues, cf. XVI, 6 (p. 201). P. 184, XIV 99 doit être rapproché de 108 (p. 186), et ces deux fragments, rapportés par Aulu Gelle (I 18 et XV, 30, 6), ont plus vraisemblablement figuré en tête du livre qu'à la fin. Varron en commençant ce livre, consacré surtout aux dieux des *indigitamenta*, devait parler d'étymologie, *de ratione uocabulorum*. C'était l'introduction naturelle à l'étude de divinités dont la plupart des noms sont si transparents et dénoncent à première vue la fonction de ceux qui les portent : « singulis actibus proprios deos ». Comme ces noms s'expliquent facilement par le latin, Varron devait être amené à condamner à la fois l'abus des étymologies étrangères et celui des étymologies purement latines : « en quoi Aelius, notre contemporain, s'est trompé quelquefois... », en ne rapportant pas au grec les mots qui en viennent. Par une faute analogue, on donne parfois, ajoutait-il, une étymologie grecque à des mots qui ont une autre origine, c'est le cas de *petorritum* qui est un mot gaulois. Cette dissertation préliminaire était parfaitement à sa place et amplement justifiée par les goûts de Varron. M. A. a donc eu tort de ne pas se laisser guider par l'indication expresse d'Aulu Gelle, qui place le fg. 99 « in primore libro ». Au commencement de ce livre se trouvait aussi une classification générale des dieux des *indigitamenta*, rapportée par Augustin (*C. D.* VI 9); M. A. en a tiré une simple division : *dii qui pertinent ad ipsum hominem*, *qui pertinent ad ea quae sunt hominis sicuti est uictus atque uestitus*, *qui pertinent ad alia quae huic uitae sunt necessaria*. Mais les paroles de saint Augustin indiquent seulement deux parties, la seconde est ainsi annoncée : « deinde coepit deos alios ostendere qui pertinerent, non ad ipsum hominis, sed ad ea quae sunt hominis, sicuti est uictus atque uestitus, et quaecunque alia huic uitae sunt necessaria. » Il me semble qu'il y a ici une seule subdivision, commençant par les dieux présidant aux choses qui touchent l'homme le plus directement, comme le vivre et le vêtement. P. 212, XVI 43 : de ce fg. (Aug. *C. D.*, 7, 28) paraît résulter une classification des *dii selecti*, les uns, les dieux, rattachés au ciel, les autres, les déesses, rattachées à la terre. La *ratio uerisimilis* rapportée par Augustin : « caelum esse quod faciat, terram quae patiatur, et ideo illi masculinam uim tribuit, huic femininam », devait probablement figurer avant l'énumération des dieux et déesses, avant le fg. 8. L'ordre adopté par M. A. dans la classification des notices parti-

culières est celui de l'énumération des *dii selecti* (*C. D.*, 7, 2). Il n'est pas sûr que Varron ait suivi cet ordre dans le détail. Il étudiait les dieux, en commençant par Janus, puis les déesses. Mais il me paraît douteux qu'il n'ait pas mis à part Mercure et Mars. Le but de Varron, dans ce seizième livre, était de montrer dans chaque dieu partiel et choisi un membre de ce dieu unique qu'était le monde pour les stoïciens. Or saint Augustin, reproduisant peut-être les paroles de Varron, nous dit : « Mercurium uero et Martem quo modo referrent ad aliquas partes mundi et opera dei quae sunt in elementis, non inuenerunt ; et ideo eos saltem operibus hominum praeposuerunt, sermocinandi et belligerandi administros » (*C. D.*, 7, 14). Pour Mercure et Mars nous revenons ainsi à l'idée dont Varron a fait le principe des *dei certi*, l'affectation d'un dieu à une action humaine ou à un détail de la vie quotidienne. Varron semble donc avoir suivi deux principes dans son choix de *dei selecti* : un principe d'ordre pratique, d'après lequel il a compris dans sa liste tous les dieux importants et honorés d'un culte public : Mars et Mercure ne pouvaient être exclus ; un principe philosophique, qui lui faisait inscrire les noms des divinités susceptibles de passer pour des fragments de la divinité totale. Le sens de *selecti* serait donc un peu différent de celui que nous avons indiqué plus haut d'après M. Agahd. Mais cette question se rattache à une autre plus vaste, celle de l'idée qu'il faut avoir des tendances et du but de l'ouvrage de Varron : quelle part doit-on attribuer à des vues apologétiques ? Ce sujet ne peut être traité incidemment [1]. P. 213, XVI, 45 a (*C. D.*, 7, 23 fin) : « Rusori ... quod rursus, inquit, cuncta eodem reuoluuntur. » Il paraît peu douteux qu'on doive écrire *rusus* : cf. Neue-Wagener, *Formenlehre*, II (3e éd.), p. 750.

Chacun des fragments est accompagné d'une double annotation, critique et explicative. Dans la deuxième annotation, on trouve cités les passages parallèles ou analogues, des renvois aux *Quaestiones* et la bibliographie récente. Ces renseignements témoignent d'une information étendue et rendront de grands services. M. A. aurait pu s'abstenir de reproduire les indications bibliographiques déjà données tout au long dans les *Quaestiones ;* ainsi p. 197 (cf. 79, n. 2, sur Larentina), et ailleurs. Dans l'ensemble, le livre de M. Agahd témoigne d'un grand

---

1. J'ajoute seulement que si les *dei certi* sont ceux qui ont des fonctions nettement délimitées, les *selecti* ceux qu'on peut réduire aux cadres de la théologie stoïcienne, les *dei incerti* seront les dieux qu'on ne peut grouper de manière à en faire un tout systématique. C'est le sens que j'attribuerais à *summam* dans les paroles de Varron : « Ego citius perduci possum ut in primo libro quae dixi in dubitationem reuocem quam in hoc quae praescribam omnia ut ad aliquam dirigam summam. » On entend d'ordinaire : une idée génératrice qui donne la clé des attributs et des fonctions de chaque dieu en particulier ; je crois qu'il s'agit plutôt d'une idée générale qui relie les *dei incerti* entre eux et fasse du livre qui leur est consacré un tout, *summa*.

travail et d'une compétence incontestable. Les réserves que j'ai cru devoir faire, surtout sur la forme et le plan, ne diminuent en rien son mérite. Ces défauts seront seulement un obstacle dans l'emploi sûr et rapide des matériaux si laborieusement amassés.

Paul Lejay.

Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom, herausgegeben von Richard Wünsch, Leipzig, Teubner, 1898, in-8° de 124 p., dessins dans le texte.

La magie antique obtient un regain de faveur; les papyrus publiés par MM. Wessely et Dieterich avaient montré le profit qu'elle apporte à l'histoire religieuse et littéraire; le recueil des tablettes attiques, donné récemment par M. Wuensch, est rempli de trouvailles archéologiques [1]. Sa publication des inscriptions sethianiques est une mine précieuse pour l'étude des sectes et des superstitions du IV[e] et du V[e] siècles.

On trouva, vers 1850 [2], dans un tombeau de la Voie Appienne, un assez grand nombre de tablettes de plomb, couvertes d'inscriptions que de Rossi jugea « souverainement difficiles à déchiffrer ». De fait, sauf deux, elles sont demeurées indéchiffrées et inédites; et ce n'est qu'aujourd'hui [3] que M. Wuensch, après des efforts que l'on devine longs et tenaces, est parvenu à leur arracher leurs secrets. Ni lui ni personne ne regrettera sa peine.

Les inscriptions sont au nombre de 48, 5 latines et 43 grecques. Elles doivent être du début du V[e] siècle [4]. Ce sont des imprécations ou des prières adressées aux dieux par des amateurs des jeux du cirque pour assurer la victoire à leurs favoris et la défaite aux chevaux et aux cochers de la faction adverse. — Jusqu'ici, rien de bien nouveau : des incantations de ce genre sont connues, et la terre africaine en a livré et et en livrera bien d'autres [5].

Mais ce qui est particulier aux tablettes de Rome, c'est que leurs auteurs ou signataires sont les adhérents d'une secte gnostique d'origine égyptienne. Les voyelles traditionnelles du gnosticisme y apparaissent

---

1. *Defixionum tabellae Atticae* dans le recueil des Inscriptions Attiques, 1897. La préface de ce fascicule renferme tous les textes anciens relatifs aux tablettes magiques, une étude complète sur ce genre de documents, et le catalogue de toutes celles, latines, osques ou grecques, que nous possédons. Il est vrai que ce catalogue est déjà incomplet, si nombreuses ont été les découvertes faites depuis deux ans.

2. M. W. a retrouvé la date grâce au livre de Matter, *Une excursion gnostique en Italie*, 1852, qu'il a eu raison de remettre en lumière.

3. Elles sont conservées au *Museo Kircheriano*.

4. M. Wuensch est parvenu fort habilement à les dater (p. 53 et s), surtout en rapprochant les noms qu'elles présentent de ceux qu'on trouve sur certains médaillon dits contorniates des temps de Théodose et d'Honorius.

5. J'imagine qu'il y en a un certain nombre dans les 55 tablettes découvertes récemment par M. Delattre à Carthage.

constamment. Osiris y est invoqué. Sur la plupart des plaques se trouve représenté le dieu égyptien à tête d'âne, Typhon-Seth.

L'étude que M. W. consacre à cette représentation l'amène à examiner à son tour, le très ou trop célèbre graffito du Palatin, où un dieu à tête d'âne est figuré sur la croix. La conclusion à laquelle il arrive, si discutée qu'elle sera sans doute, m'a paru cependant définitive. Le dieu d'Alexamenos n'est pas, comme on le répète [1], une caricature du Christ; le *graffito* n'est pas une injure adressée par un païen à un fidèle du Sauveur : c'est l'œuvre convaincue et respectueuse d'un gnostique, associant dans un naïf syncrétisme le Christ crucifié et Seth à la tête d'âne. Alexamenos a fait comme ces chrétiens que raillait l'empereur Hadrien [2] : *Qui Serapem colunt, Christiani sunt.*

Le travail de M. W. est bien conduit, les remarques ingénieuses abondent, la méthode est sûre et la science rigoureuse. M. Wuensch est un savant d'avenir.

Camille JULLIAN.

The Life and Miracles of William of Norwich, by THOMAS OF MONMOUTH, now first edited from the unique manuscript, with an introduction translations and notes, by A. Jessop... and Montague Rhodes James... Cambridge, imprimerie de l'Université, 1896, in-8. Planches.

En 1144, un jeune enfant, nommé Guillaume, dont les parents habitaient Norwich, disparut mystérieusement. Il existait dans la ville une juiverie; la fête de Pâques était proche, les antisémites d'alors, et tout le monde en cet heureux temps était antisémite, conclurent tout naturellement que le pauvre enfant, victime des Hébreux, avait figuré dans un sacrifice rituel. Le raisonnement était péremptoire, et en tout cas difficile à réfuter. On n'avait sans doute aucune preuve, aucune présomption, mais l'évêque et les clercs ne s'en montraient pas moins tout disposés à prendre la cause en main et à terminer l'affaire sommairement par le massacre des Juifs accusés. Malheureusement pour ces zélés défenseurs de la justice, il y avait à Norwich un vicomte, représentant du roi ; cet officier a l'audace de prendre les prévenus sous sa protection, comparaît avec eux devant la cour épiscopale et leur donne asile dans le château royal pour les sauver de la juste colère de la populace. Cette conduite était vraiment scandaleuse, mais tout s'expliqua le jour où l'on sut, par quelle voie on l'ignore, mais le fait n'en est que plus certain, que ces misérables Juifs s'étaient syndiqués et avaient versé

1. *Das Spottkruzifix*, disent d'ordinaire les érudits allemands depuis le travail de Jos. Haupt paru sous ce titre (1868).

2. En acceptant l'authenticité de sa lettre à Servianus (*V. Sat.* 8); M. W. dit au contraire après bien d'autres, que cette expression de la lettre est « d'un chrétien qui se plaint de ces confusions superstitieuses » (p. 117).

à l'officier royal la forte somme de cent marcs. Personne n'avait assisté à ce honteux marché, mais ce léger détail n'était pas pour rendre moins affirmatifs des journalistes du XIIe siècle. C'est ainsi que les juifs de Norwich ne furent point châtiés pour le crime qu'ils n'avaient point commis.

Le jeune Guillaume risquait fort d'être oublié; fort heureusement pour l'église de Norwich, à court de reliques, Dieu veillait sur ce saint martyr. On transporte solennellement le corps de l'enfant dans la cathédrale, et bientôt tout ce que le pays compte d'estropiés et de miséreux afflue au tombeau. Les miracles se multiplient pour la gloire de Dieu et de son saint, la honte des Juifs et aussi l'avantage de l'Église. Quelques années se passent et un moine de Norwich, Thomas de Monmouth, juge utile de conserver le souvenir de toutes ces merveilles. Il avait des prétentions, justifiées d'ailleurs, au beau style, une grande facilité et encore plus d'imagination, tout ce qu'il fallait en un mot pour remplir convenablement sa tâche. L'ouvrage, analysé au XVe siècle par Capgrave, cité encore par Bale, était inédit et méritait de voir le jour; très curieux pour l'histoire des mœurs, il renferme mille détails pittoresques, parfois bien amusants. L'édition, faite sur le manuscrit unique, est accompagnée d'une copieuse et excellente introduction donnant tous les éclaircissements désirables sur l'auteur, l'histoire et le culte de William de Norwich, enfin sur cette légende du meurtre rituel si longtemps reproché aux Juifs. Dès le Ve siècle, l'historien Socrate raconte cette sotte et odieuse histoire et on pourrait dresser un long catalogue des malheureux Israélites, victime de cette inepte accusation[1]. On sait qu'elle a encore cours dans certains pays de l'Europe, en Hongrie notamment, et elle trouve encore des partisans dans des régions qui passent pour plus éclairées; ce sont, il est vrai, soit des esprits malades, soit d'immondes pamphlétaires; mais qu'on y prenne garde, on verra peut-être avant peu se renouveler ces scènes monstrueuses du moyen âge. La légende en elle-même est absurde, elle était jugée telle par les papes du XIIIe siècle, mais qu'on ne s'étonne pas de la fortune qu'elle a trouvée auprès des gens qui la propageaient beaucoup ayant fréquenté les Musulmans ne croyaient-ils pas ceux-ci idolâtres? Tout est possible quand le fanatisme a fait perdre à un peuple l'habitude du raisonnement.

A. Molinier.

Annalen der deutschen Geschichte des Mittelalters von der Gruendung des fraenkischen Reiches bis zum Untergang der Hohenstaufen, ein Handbuch, von Gustav Richter. III Abtheilung: Zeitalter der Ottonen und Salier, tom. II. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1898, XIII, 782 p. in-8°.

On connaît le plan des *Annales de l'Empire allemand au moyen âge*

1. Jusqu'au malheureux Raphaël Lévy, assassiné en 1670, et dont M. J. Reinach vient de raconter l'abominable martyre.

dont M. Gustave Richter, directeur du gymnase d'Iéna, a entrepris la publication depuis un quart de siècle. C'est un manuel et un instrument de travail très utile pour l'étudiant avancé et pour le professeur de l'enseignement secondaire désireux de vérifier un fait de détail, une date qu'il n'a pas le temps de rechercher dans les in-folio des *Monumenta* et qu'il est à peu près sûr de ne pas trouver dans les récits d'ensemble qui constituent d'ordinaire sa bibliothèque historique. L'ouvrage de M. R. remplace donc à la fois, dans une certaine mesure, les recueils de sources et les innombrables monographies qui existent sur tant de points de l'histoire d'Allemagne au moyen âge, et représente de la sorte une grande économie de temps et d'argent. Strictement établi sous forme d'annales, il mentionne dans le haut de la page les faits qu'il juge assez importants pour les y faire figurer [2] et en note on trouve, pour toutes les questions controversées, le texte même des sources, avec de brefs commentaires et des renvois précis à la littérature historique afférente. Les premiers volumes ont été publiés par M. R. seul [3], les derniers le sont avec le concours de MM. Horst Kohl et Walter Opitz.

Ce nouveau volume des Annales, en réalité le cinquième, est consacré à l'histoire de Henri IV, de Henri V et de Lothaire de Supplimbourg. L'appui précieux des *Jahrbücher für die Geschichte des deutschen Reiches* a fait défaut à l'auteur au milieu de sa tâche, puisque M. G. Meyer de Knonau n'est encore arrivé qu'à l'année 1077 dans sa belle *Histoire de Henri IV*, mais on ne s'aperçoit pas trop de l'absence de ce guide expérimenté, grâce au zèle consciencieux avec lequel M. R. et ses collaborateurs ont dépouillé la littérature, tant ancienne que moderne, si riche pour la période qui les occupe ici. Il est évidemment impossible de s'arrêter aux détails en annonçant un ouvrage de ce genre; nous devons nous borner à dire que l'auteur a fait son possible pour arriver à une certitude ou du moins à quelque opinion vraisemblable sur les nombreux points contestés de la vie publique et privée de l'infatigable adversaire de la papauté. Là, où, grâce au conflit de témoignages irréductibles, l'incertitude subsiste, on saura toujours au moins quelle est la manière de voir la plus récente ayant cours dans les régions scientifiques. Si M. R. nous semble parfois un peu trop admiratif pour

---

1. Les notes empiètent bien parfois d'une façon inquiétante sur le texte même des Annales et il y a des pages où l'on ne trouve qu'une ou deux lignes au dessus du trait; ce n'est pas beau comme aspect typographique, mais le chercheur en quête de renseignements critiques ne se plaindra pas de l'abondance des notes.

2. C'est là l'inconvénient le plus sérieux de l'ouvrage pour le travailleur isolé qui doit surtout s'en servir. M. R. élimine *forcément* une partie des faits fournis par les sources et tout *naturellement* il garde ceux qui présentent un intérêt *plus général*. Mais ce n'est pas toujours de ceux-là (qu'il trouverait du reste ailleurs) que le travailleur a besoin pour tel point de détail, pour telle ou telle monographie.

3. Le vol. I (*Les Mérovingiens*) a paru en 1873, les deux tomes du vol. II *Les Carolingiens et Conrad de Franconie*, de 1885 à 1887, le premier tome du vol. III (*Henri I à Henri III*) est de 1890.

Henri IV et pour Henri V, je ne vois pas qu'il ait écarté pour cela aucun des textes où les adversaires acharnés de l'empereur, Bruno, Manegold, *l'Annaliste saxon*, ont déversé contre lui leurs accusations les plus calomnieuses, sauf à les réduire après à leur juste valeur.

Au volume de M. R. est jointe une courte dissertation de M. Ernest Devrient sur la constitution de l'Empire sous les souverains de race saxonne et franconienne, et un index des sources et des travaux plus récents consultés par l'auteur. Nous ne pouvons que souhaiter à M. Richter les loisirs nécessaires pour terminer à bref délai le travail auquel il s'est consacré depuis tant d'années déjà et qui est, je le répète, éminemment utile, en faisant pénétrer la connaissance directe, encore que partielle, des sources historiques dans des milieux qui se seraient contentés sans lui d'employer des récits de seconde main.

R.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten bearbeitet von E. Martin und H. Lienhart. III. — Strasbourg, Trübner, 1898. In-8. 160 pp. cotées 305-464. Prix : 4 mk.

J'ai déjà dit tout le bien que je pense de cette excellente publication [1]. Je n'ai donc qu'à en reprendre l'analyse critique au point où je l'ai laissée.

Le participe donné (p. 310, col. 2) sous la forme *angheften* ne peut être que *âkheft* sans terminaison (= *angeheftet*) : il n'y a aucune raison pour que *heften* se conjugue en verbe fort. — La variante *omkheit* (*o* fermé, p. 313, 1), qui est en effet la seule connue à Colmar, ne saurait être phonétiquement la même que la forme *ongkheit* qui appartient à d'autres dialectes ; car, tout au contraire, à Colmar, un *m* primitif devant *k* tend à s'assimiler en *ng*, et l'on ne comprendrait pas que dans cette position *ng* fût devenu *m*. Je suppose deux locutions distinctes, *los mi ongkheit* (laisse-moi sans me renverser », *los mi omkheit* « laisse-moi renversé » (ne me relève pas), aboutissant toutes deux au sens « ne me touche pas, laisse-moi en paix ». — P. 323, 2, à Colmar aussi, *hàlp* « demi » se fléchit *hàlvr hàlvi hàlps*. — P. 326, 1, le souhait à quelqu'un qui éternue est à Colmar *hálfikot*, prononcé en un seul mot avec un accent intense sur l'initiale. — P. 330, 2, la prononciation colmarienne est aussi *hüsàltong* « ménage », avec disparition totale de l'*h* médial. — P. 332, 2, on appelle également *schvavlhelsle* « allumette » un chalumeau à l'aide duquel on aspire un liquide. — P. 336, 2, on a omis la locution plus concise *khomplemante thaym* « compliments chez vous » (souvent ironique, pour envoyer promener un importun). — P. 337, 2, j'ai toujours pensé que l'inexplicable exclama-

1. Cf. *Revue critique*, XLV (1898), p. 82.

tion *himi hami* (dans un jeu d'enfant) était une corruption du fr. « qui vive? — ami ». — P. 338, 1, à Colmar, *hamp* « chemise» (*a* très pur) et non *hèmp*. — P. 341, 1, noter que ce mot *Schnapphahn* « Räuber » a donné par emprunt le fr. *chenapan*. — P. 342, 1, « ôte-toi que je m'y mette » n'est pas français : suppléer « de là ». — P. 345 sq., en quelle place les auteurs noteront-ils le mot *hienrserp*, dont je ne connais pas l'étymologie, mais que je garantis pour désigner à Colmar « le mouron » (Zeisigkraut, Hühnerbiss)? Serait-ce un composé jargonnant avec le fr. *herbe* pour second terme? — C'est en tout cas un type curieux de jargon que la locution *der englisch Herre* « l'Angélus » (p. 368, 1) : moitié corruption, moitié traduction des deux mots *Angelus Domini*, par lesquels commence la prière. — P. 372, 2, la prononciation colmarienne est *horlipūs* (*o* ouvert) « hurluberlu ». — P. 377, 2, ajouter la randonnée enfantine : *kike kike hàrtse* (sic), *morne* (sic) *khome t spàtse, évrmorn ti fénke*... — P. 378, 1, la locution *harts of ekstain* « vomir », inintelligible en allemand, est la traduction du fr. « mettre le cœur sur le carreau ». — P. 385, 1, sous *hūse* « économiser », noter l'expression familière *àltr lomp vorom hesch ne khūst?* (warum hast du nicht gehäust?) à un vieillard qui expie ses excès de jeunesse. — P. 409, 1, « année » à Colmar se dit *yôr*, avec un *ô* très long et très fermé, mais non pas un *û*. — P. 412, 1, sous *Josep*, on s'étonne à bon droit de ne pas rencontrer une expression aussi courante et populaire que celle de *râp-sèpi*, qui désigne usuellement les « vignerons » de Colmar et de la banlieue. — P. 429, 1, le mot *küyong* (sic), qui a d'ailleurs en effet perdu tout à fait le sens obscène, est emprunté au français. Ibidem, oublié la locution *kukû-atá* (jeu d'enfant tout petit, qui consiste à se cacher et se montrer tour à tour). — P. 431, 2, à Colmar, le nom du « chou de Bruxelles » est *prislekhêl*. — P. 437, 1, à Colmar, la « camomille » s'appelle *khàmel*, homophone de *khàmêl*, sauf la quantité de l'*e*, qui souvent est négligeable en syllabe faiblement accentuée : ce qui justifie le lapsus attribué à une bourgeoise légendaire qui traduisait le composé *khàmélеtê* par « thé de chameau ». — P. 443, 1, « cumin » à Colmar, non pas *màkhim*, forme injustifiable, mais *màkhémik*. — Et de même (p. 447, 1), « roi » se dit *khénik*. Je ne puis qu'engager les auteurs à soumettre à une sévère critique les documents qui leur sont fournis sur le patois de ma ville natale. — P. 457, 2, je ne réponds pas aussi absolument de la prononciation *khôpete* (*ô* fermé long) « goujon » : je crois l'avoir entendue; mais je n'ai jamais pêché ni fréquenté de pêcheurs. — Enfin, sous *khopf*, en relevant *molekhopf*, les auteurs auraient pu ajouter que c'est spécialement à Colmar, dans la bouche du bas peuple, une injure à l'adresse des protestants (on y joint l'épithète *lütrischer*). Et, à propos de *krütkhopf* « tête de chou », je ne saurais mieux finir qu'en citant le distique bouffon que par exception je transcris sous sa forme strasbour-

geoise parce que je ne l'ai entendu qu'à Strasbourg et que probablement il est inconnu ailleurs :

Sisch als niks esô trûrig on als niks esô petrîpt,
Als ven sich e krûikhopf en é rêsel ferlîpt.

Bien entendu, *sisch* = *es ist*.

V. HENRY.

Das deutsche Drama in den litterarischen Bewegungen der Gegenwart, von Berthold LITZMANN. Hamburg und Leipzig, Léopold Voss. 1896. In-8, 240 pages.

M. Litzmann, professeur de littérature moderne à l'Université de Bonn, a publié en février 1894 seize conférences sur le drame contemporain en Allemagne, faites dans le semestre d'hiver 1892-1893; cet ouvrage eut une seconde édition en avril 1894, une troisième en 1896; c'est cette de dernière édition, revue et augmentée, dont nous rendons compte.

Dans les cinq premières leçons, M. L. jette un coup d'œil sur la littérature allemande de 1870 à 1880, et s'étonne de la médiocrité des productions littéraires du temps dans le domaine de la poésie et du roman comme dans celui du théâtre; il rapproche du grand mouvement patriotique de 1813, qui a eu un écho si retentissant dans les lettres, les triomphes plus récents qui sont demeurés sans voix : « Il semblait que les yeux fussent aveugles, les oreilles sourdes et les mains paralysées » (p. 13), et « bien que la constellation fût heureuse, la moisson fut médiocre ». Le prix triennal de Schiller, fondé en 1859, ne fut pas donné de 1869 à 1878; l'opérette d'Offenbach et de mauvaises traductions du théâtre français, « qui agit sur les masses comme du poison », voilà ce qu'on préférait à l'art national. M. L., tout en avouant qu'il n'est pas wagnérien, signale le rôle de Wagner dans le mouvement de réaction nationale qui se prépare.

Il aborde ensuite le véritable sujet de son cours, c'est-à-dire le mouvement du théâtre de 1880 à 1890; il l'étudie dans les trois représentants de l'école nouvelle, Wildenbruch, Hauptmann et Sudermann.

L'admiration de M. L. pour Wildenbruch nous paraît bien excessive, quelque nuance qu'il essaye d'y apporter; si depuis Schiller et Kleist nul n'a eu, comme Wildenbruch, le don du théâtre ni le sentiment patriotique, il faut avouer qu'il y a plus de rhétorique que d'éloquence, plus d'enthousiasme de commande que de patriotisme réfléchi dans ses drames.

Nous nous associons plus volontiers au jugement de M. L. sur Gerhart Hauptmann, dont le tempérament original et la forte personnalité s'accusent à travers l'influence française et scandinave; en 1892, les quatre premières œuvres dramatiques du jeune écrivain avaient paru.

C'étaient *Avant l'Aurore*, la *Fête de famille*, *Hommes solitaires* et *Les Tisserands*. M. L. ne connaissait alors ni *Hannele*, ni *Florian Geyer*, ni *la Cloche;* les espérances qu'il fondait sur ces premiers débuts se sont réalisées depuis et l'avenir les justifiera sans doute encore.

Quant à Sudermann, il se trouve entre deux feux : pour les classiques, c'est un révolutionnaire; pour la nouvelle école, la « verte Allemagne », c'est un timide. Selon M. L. c'est un satirique, un Juvénal qui ne craint pas de flageller son temps et son milieu. Dans *l'Honneur* (1889), la *Fin de Sodome* (1890), *Magda* (1892), il montre à nu le « cancer » de l'Allemagne, il ne craint pas de mettre le doigt sur la plaie et de « rappeler à chacun son devoir, qui est de travailler à la guérison de tous ».

Essayons de dégager l'idée essentielle sur laquelle M. L. revient à diverses reprises, celle qui a dû frapper son jeune auditoire et produire une action féconde : un peuple a la littérature qu'il mérite. Or, les deux dangers que M. L. signale à l'Allemagne, c'est l'indifférence du public pour les questions littéraires d'une part, et d'autre part son engouement pour la littérature étrangère, qu'elle vienne de France, de Scandinavie ou de Russie, qu'elle s'appelle Zola, Ibsen ou Tolstoï. L'indifférence et le cosmopolitisme, voilà l'ennemi. Est-ce à dire qu'on puisse échapper aux influences étrangères? Non certes, mais une critique large n'est pas inconciliable avec une inspiration nationale; ce qu'il faut éviter, c'est une imitation servile des œuvres étrangères. L'optimisme de M. L. s'est justifié depuis lors et c'est avec un légitime orgueil que l'appendice de 1896 signale des œuvres nouvelles et des noms nouveaux.

La forme de ces leçons tient de l'improvisation ; c'est le ton familier d'une causerie; il nous donne de la conception de l'enseignement universitaire en Allemagne une idée vivante. Sans chicaner l'auteur sur ce laisser-aller, où le mouvement vif et spontané de la pensée compense dans une certaine mesure l'absence d'art, signalons cependant quelques expressions d'un goût aristophanesque bizarre dans la bouche d'un professeur et sous la plume d'un écrivain (p. 211). Puisque nous en sommes au chapitre des regrets, signalons encore une abondance de termes français excessive. Sans aller avec les puristes jusqu'à demander la suppression, dans la langue parlée et écrite, des mots qui ont acquis droit de cité comme *pikant*, *Salon*, *Compliment*, *Repertoir*, *Operette*, *Monopol*, *Decoration*, et qui n'ont pas d'équivalent en allemand, je ferai remarquer à M. L., qui s'excuse (p. 61) de se servir du mot *Première*, que souvent il se sert de mots français quand le mot allemand correspondant ferait bien mieux son affaire (pourquoi *Enthusiasmus*, *Frivolitæt*, *Monoton*, *Singulær?*). Que dire aussi de ces combinaisons hybrides et monstrueuses qui ne sont d'aucune langue, comme *Acclimatisierbar*, *intermittierend*, *Comparserie*, *Bourgeoisliteratur*, *Bourgeoisgesellschaft*, *Demimondeatmosphäre* et *Cocottenwirtschaft!*

Il y a dans cet abus, chez un maître qui se dit soucieux de l'indépendance de la pensée et de la langue, une contradiction flagrante qui nous

choque doublement. Enfin, quelque intéressant qu'ait pu paraître à l'auteur l'appendice ajouté à l'édition de 1896 sous le titre de *Rückblick und Ausblick*, il y a au point de vue de l'ensemble et de l'unité du livre, une faute de composition que ne compense pas la valeur de ces quelques pages forcément un peu superficielles.

Malgré ces quelques réserves sur des questions de forme et de détail, tous ceux qu'intéresse le mouvement dramatique contemporain en Allemagne trouveront dans l'ouvrage de M. Litzmann une étude personnelle et des vues suggestives sur la question.

A. F.

Camille Bellaigue. **Études musicales et nouvelles silhouettes de musiciens**, 1 vol. 423 p. (Delagrave).

Voici un ouvrage bien différent de ceux que nous avons eu l'occasion d'analyser jusqu'ici ; il faut se faire violence pour en parler librement, tant sont séduisantes les qualités de l'auteur. Dans ses *Derniers essais de critique et d'histoire*, Taine cite quelques phrases de P. de Saint-Victor, et il ajoute : « Quiconque a tenu une plume tressaille en lisant ces lignes ». M. Bellaigue mérite cet éloge ; c'est un écrivain de haute virtuosité et de sens artistique très sûr, ne traitant que de beaux sujets, érudit et enthousiaste, habile à trouver les formules littéraires qui donnent tout l'équivalent possible du beau musical. Mais les questions qu'il traite, ou qu'il effleure, touchent à l'histoire et à la science ; en pareilles matières, l'esprit, l'imagination, le sentiment ne suffisent pas ; j'ose dire, en me faisant violence, qu'ils sont accessoires, et même dangereux.

Le volume s'ouvre par une étude de 83 pages sur « *la musique au point de vue sociologique* ». L'idée d'écrire une telle étude est excellenteen soi, et nouvelle ; mais je crains qu'un lecteur ami de la précision se contente mal de ces pages, d'ailleurs très élégantes, sur la musique, considérée comme « art de société ». M. B. néglige d'abord de définir exactement ce dont il parle. Il devait nous dire ce qu'il entend par « fait sociologique ». Ensuite, quelle est sa méthode ? Quelles sont ses conclusions ? Peut-être serait-il embarrassé lui-même pour nous répondre, si nous le pressions beaucoup sur ces divers points. P. 10, M. B. indique avec une grande justesse l'idée essentielle de son sujet, lorsqu'il dit que le langage est le fait sociologique par excellence et que la musique sort du langage ; mais, cette idée si importante, il l'éclaire à l'aide de deux courtes citations, dont la seconde est de R. Wagner. Ce n'est vraiment pas assez. Ailleurs, les faits mentionnés sont presque toujours présentés d'une façon oratoire et ne font pas assez corps de preuves. M. B. nous devait une analyse de tous les faits qui, soit dans l'organisation technique de l'art musical, soit dans quelques-unes de ses formes artistiques, présentent un caractère d' « extériorité » ; je veux

dire tous les faits qui, ne s'expliquant que par l'existence d'une société, dominent l'œuvre du musicien et la déterminent, sont indépendants, en un mot, de toute création individuelle. Pour cela, au lieu de parler de la musique *en général* (ce qui ne laisse pas d'impatienter le lecteur), il eût été bon d'étudier certains types de musique nettement définis, tels que *musique latine* (le plain-chant), *musique romane*, etc... et aussi certains types de composition (par exemple les diverses parties de la symphonie, le *Rondo*, le *Scherzo*, etc...) et de nous montrer, par quelques monographies substantielles, comment chacun de ces types s'était formé. Ce programme présentait de sérieuses difficultés ; mais, puisqu'il avait abordé un pareil sujet, M. B. était tenu de le remplir. Il aura au moins le mérite d'avoir, le premier, signalé aux philosophes une question intéressante. — L'étude sur *Le réalisme et l'idéalisme en musique*, inspirée d'une conférence de M. F. Brunetière, offre les mêmes qualités et les mêmes lacunes : beaucoup de traits éblouissants et de fines observations; argumentation écourtée. M. B. commence ainsi le chapitre consacré au livre de Grove sur les neuf symphonies de Beethoven : « Ce livre manquait, et rien n'y manque. » La phrase est jolie; mais vraiment, elle semble provoquer la contradiction. — Les éloges décernés à Gounod et à Verdi, dans des chapitres spéciaux, m'ont paru être un peu excessifs ; il est vrai que cette partialité semble être la rançon de l'amitié personnelle qui unissait M. B. à l'auteur de *Faust* et à celui de *Falstaff*.

Dans les *Portraits et silhouettes de Musiciens*, M. B. trouve un emploi plus légitime de son grand talent. Il excelle à trouver le trait caractéristique, la formule qui résume avec éclat et justesse un grand nombre de faits, et met dans leur vrai jour la figure des maîtres les plus célèbres. Quelques-uns de ces médaillons (comme plusieurs de la série précédente, celui de Beethoven entre autres) sont de purs chefs-d'œuvre. L'auteur excusera mon pédantisme, si j'y relève quelques lapsus.

Le deuxième portrait est ingénieusement consacré à l'auteur inconnu du premier hymne à Apollon découvert à Delphes. Dans cet hymne, M. B. voit « une ligne mélodique.... *rehaussée par un contre-chant de flûte* » (p. 352). Cela est singulier. J'avoue ne pas comprendre. Il existe de cet hymne plusieurs traductions; j'en connais au moins une qui ressemble bien peu à celle de M. Th. Reinach. Quelle est celle qu'a adoptée M. Bellaigue ? Il néglige de nous en avertir; et, faute de ce renseignement, toute sa critique reste suspendue dans le vague...

Dans le portrait de J. S. Bach, M. Bellaigue dit « qu'on retrouve en lui jusqu'à son ancêtre, le meunier *boulanger* de Thuringe, car il a fait la musique substantielle, nourrissante et sacrée, comme le pain ». Cette phrase repose sur une légende non vérifiée. Aucun document ne permet de dire que Bach eut un ancêtre boulanger (Voir Spitta, *J. S. Bach*, t. I, p. 7. et la note).

Dans le portrait de Jean-Jacques Rousseau, qui est du reste fort bien fait, je regrette de ne pas voir mentionné ce que je considère comme le seul titre musical sérieux de Rousseau. Ce titre, c'est l'invention d'un genre. Créer un genre n'est pas un faible mérite; surtout quand il s'agit du mélodrame. Rousseau en a donné la première idée dans une œuvre écrite en collaboration avec Coignet, négociant à Lyon, et intitulée *Pygmalion*, « scène lyrique », comme on disait alors, « *où les paroles ne se chantent point, et où la musique ne sert qu'à remplir les intervalles des repos nécessaires à la déclamation* » [1]. *Pygmalion* fut représenté sur la scène de la Comédie française, le 30 octobre 1775 [2] avec Larive dans le principal rôle, et eut un gros succès. Mozart, qui était en France à cette époque, fut tellement séduit par cette forme du drame, qu'il voulait l'adopter et la cultiver [3]; il l'a fait, partiellement, dans son opéra de *Zaïde*. Les Allemands rendent fort bien justice à Rousseau sur ce point. Il y a trois ans, les gazettes musicales d'Outre-Rhin ont consacré d'assez nombreux articles au mélodrame, à l'occasion du centenaire de Georg Benda, auteur d'*Ariane à Naxos* (1774) et créateur du mélodrame allemand; presque tous ont fait remarquer que Rousseau avait le mérite de la priorité, car *Pygmalion*, avant d'être représenté à Paris en 1775, l'avait été à Lyon en 1770. N'aurions-nous pas mauvaise grâce à oublier nos œuvres originales, alors que l'étranger leur rend hommage?

Jules Combarieu

Henri Carré et P. Boissonnade. **Correspondance inédite du constituant Thibaudeau** (1789-1791); Paris, Champion, 1898, in-8, xxxi-214 p.

Ce recueil comprend 84 lettres écrites de 1789 à 1791 par le constituant poitevin Thibaudeau à la municipalité de Poitiers et au futur conventionnel Piorry. L'auteur, Antoine-René-Hyacinthe Thibaudeau, né à Poitiers le 2 novembre 1739, avocat en 1762, auteur d'un *Abrégé de l'Histoire de Poitou*, fut élu, le 24 mars 1789, député aux États-Généraux par le Tiers-état de la sénéchaussée du Poitou. Esprit timide et timoré, il prêta le serment du Jeu de Paume et n'exerça aucune influence dans l'Assemblée constituante. Sa correspondance se ressent de cette médiocrité. Elle n'offre à l'histoire générale qu'une contribution bien maigre, mais elle contient des détails intéressants pour l'histoire poitevine. Il faut donc savoir gré à MM. Henri Carré et P. Boisson-

1. Lettre de Coignet, datée de Lyon, le 26 novembre 1770 et publiée dans le *Mercure de France*.
2. Reprises en 1780, 1799, 1822 (sur des théâtres divers).
3. Voy. sa lettre du 12 nov. 1778, dans Otto Jahn (*Mozart*, t. I, p. 577).

nade de l'avoir mise au jour et de l'avoir consciencieusement annotée. Les honorables éditeurs nous permettront toutefois de leur adresser quelques critiques. Pourquoi n'avoir pas remplacé la conférence sur Thibaudeau — aux pages IV, XXVII et XXVIII on a laissé l'expression *messieurs*, qui ne laisse pas de surprendre le lecteur — par une notice exacte sur la vie de ce constituant, dont le nom n'a survécu qu'à cause de son fils, le conventionnel ? Pourquoi n'avoir pas donné les prénoms, les dates de naissance et de mort ? Pourquoi avoir conservé l'orthographe des documents, au lieu d'avoir suivi la rationnelle méthode de rétablir dans ces textes l'orthographe moderne ? Quel intérêt peut avoir pour la philologie l'orthographe de Thibaudeau ou de son secrétaire ? Aucun, pas plus que leur style. Les éditeurs se sont trouvés dans cette situation bizarre, d'imprimer *avoit* dans la lettre II et *avait* dans la lettre VII.

Je signalerai aussi quelques erreurs d'orthographe, que les travaux de M. A. Brette permettaient d'éviter facilement. Il faut écrire *Briois de Beaumez* au lieu de *Briois-Beaumetz*, *Delay d'Agier* au lieu de *Dellay d'Agier*, *Gaultier de Biauzat* au lieu de *Gauthier de Biauzat*, *Regnaud de Saint-Jean-d'Angely* au lieu de *Regnault*. A la table on lit *Esprémesnil* au lieu d'*Eprémesnil*. C'est certainement une faute d'impression, car M. H. Henri Carré connaît bien l'orthographe du nom de ce constituant, sur lequel il a publié une très intéressante étude. Le nom de l'évêque constitutionnel de la Vienne Charles Montault est orthographié de deux façons différentes. Enfin, à la page 202, on cite parmi les députés de la Vienne à l'Assemblée législative *Montaut et Desilles*. Or il s'agit d'un seul personnage, Pierre Montaut des Illes. Cette erreur se retrouve à la table, où l'évêque Montault est confondu avec le député.

Ces critiques n'empêchent pas ma sincère estime pour MM. Henri Carré et P. Boissonnade, qui ont un rang distingué parmi les érudits provinciaux et ont produit des travaux estimés.

Étienne CHARAVAY.

A. AULARD. **Études et leçons sur la Révolution française**, 2e série. Paris, F. Alcan, 1898. in-18, 307 p.

Ce volume comprend six études : 1° Auguste Comte et la Révolution française ; — 2° Danton et les massacres de septembre ; — 3° La séparation de l'Église et de l'État ; — 4° Les causes et le lendemain du 18 brumaire ; — 5° Le Consulat à vie ; — 6° L'authenticité des Mémoires de Talleyrand. On y retrouve les solides qualités de critique, d'historien et d'écrivain qui ont définitivement fondé la réputation de M. Aulard et l'ont classé parmi les maîtres de la science historique : une sûre méthode d'information, un souci toujours plus vif d'impartialité et de véracité, une lumineuse clarté dans l'exposition des faits et une sévère

logique dans les conclusions. Ce penseur sait renouveler tous les sujets qu'il traite et en tirer un enseignement fécond. S'il a de l'admiration pour certaines personnalités, ce sentiment ne trouble pas sa raison et ne l'empêche pas de voir et de signaler les défauts de ses héros. Cette hardiesse lui a parfois attiré de singuliers mécomptes. Il eut l'idée d'étudier les ouvrages plus célèbres que lus d'Auguste Comte, et, en 1892, il consacra la leçon d'ouverture de son cours d'histoire de la Révolution française à exposer la théorie de ce grand philosophe sur la Révolution. Il défendit Voltaire et Rousseau contre les attaques d'Auguste Comte et, tout en exprimant son admiration pour le créateur du positivisme, il exprima le regret que l'esprit de système atténuât parfois la force et la justesse de ses déductions. Il s'associa à l'éloge de Danton, mais sans admettre que ce grand citoyen fût parmi les révolutionnaires « le seul ouvrier, le seul patriote, le seul sage, le seul homme d'État ». Mal lui en prit. Les positivistes firent un crime à M. A. de ses restrictions à l'égard de leur chef et ils l'accablèrent de sarcasmes et de malédictions. Il faut lire la réponse si modérée et si courtoise de M. A. à ses détracteurs.

Danton a été très calomnié; on lui a imputé les massacres de septembre. M. A. démontre que ces violences à jamais regrettables ne se produisirent que malgré Danton, et que c'est Marat qui y poussa le peuple, surexcité par les agissements des royalistes et par l'approche de l'ennemi.

L'étude sur la séparation de l'Église et de l'État montre que ce régime, dont on fait actuellement un épouvantail, exista dans notre pays du 18 septembre 1794 au 18 avril 1802 et ne produisit pas de mauvais résultats. Il se fût prolongé, si Bonaparte n'avait pas jugé nécessaire à sa politique de rétablir une religion d'État par le Concordat.

Les causes et le lendemain du 18 brumaire et le Consulat à vie donnent lieu à des études non moins suggestives. Enfin M. A a, le premier, discuté l'authenticité des Mémoires de Talleyrand, et sa critique a, on se le rappelle, rencontré une grande faveur parmi les historiens.

En résumé, ce nouveau volume de M Aulard est des plus instructifs et fait le plus grand honneur au penseur et au critique.

Étienne Charavay.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N^os 34-35 — 22-29 août — 1898

Pinza. La conservation des crânes humains. — Schmid, Noms de poissons et d'oiseaux chez les Latins. — Ribbeck, Poésie latine, trad. Sakellaropoulos. — Kalbfleisch, La logique de Galien. — Le quadrant de Robert Anglès, p. P. Tannery. — A. Ritschl, Essais. — Kreyenbuhl, La réforme de l'Église — Ehrhardt, L'éthique de Jésus. — Lobstein, Dogmatique protestante. — Benoit Lévy, L'architecture religieuse. — Camus, Les joyaux de Valentine Visconti. — Immich, Préléminaires à la guerre du Palatinat. — Bertrand, La fin du classicisme. — *Bulletin :* Bonnefon, Souvenirs et mémoires; Jovy, Rousseau à Grenoble; Imre, Études littéraires; Gauthier, Arany-Petœfi; Polignac, Migration de Czobel; Revue hongroise. — Académie des inscriptions.

Giovanni Pinza. **La Conservazione delle teste umane e le idee ed i costumi coi quali si connette.** Roma, 1898. In-8, 190 p. avec une planche et 39 gravures. (Extrait des *Memorie della Società geografica italiana*, vol. VII, p. 305-492. Se vend à la *Società geografica*, 102 via del Plebiscito.)

Toutes les superstitions relatives à la conservation des crânes humains ou des têtes momifiées, pour servir d'amulettes aux vivants, sont fondées sur l'idée primitive et quasi-universelle qu'il subsiste encore, dans les cadavres, un élément spirituel uni à la matière, dont la vertu bienfaisante s'exerce par contact ou par simple voisinage. M. G. Pinza a rendu un service important aux études d'ethnographie et de psychologie comparée en passant en revue ces diverses superstitions. Son travail témoigne de lectures très vastes et d'une érudition d'où la critique n'est pas absente. Les pratiques de la trépanation, l'usage des amulettes crâniennes, les croyances populaires touchant l'efficacité des dents et des cheveux des morts, etc., sont autant de conséquences ou de formes diverses de la même pensée, qui fait l'unité du livre de M. P. et qu'il poursuit, avec une méthode rigoureuse, dans ses multiples ramifications. Ainsi (p. 44), du concept primitif qui fait résider l'esprit dans l'ensemble de la tête, on passe facilement à l'idée que la force vitale est concentrée dans la chevelure. M. P. qualifie cette croyance de sémitique, à cause de la légende de Samson ; mais, quelques lignes plus loin, il la présente aussi comme aryenne et rappelle à ce propos (sans le citer, d'ailleurs) un texte des Védas, puis l'*Alceste* d'Euripide. Il ajoute que cette conception était également romaine et allègue, à cet effet, le passage de Virgile (*Aen.*, IV, 699) sur la chevelure de Didon. Je me permettrai de présenter sur ce point quelques observations. D'abord, il

n'est pas exact de dire que la chevelure de Didon doive être coupée par Proserpine (...*tagliata la chioma da Proserpina*); Virgile parle seulement d'un cheveu (*nondum illi flavom Proserpina vertice crinem Abstulerat*). Et ce cheveu n'est pas un cheveu quelconque; ce doit être, du moins dans la source ancienne que Virgile a suivie et qui ne paraît pas être romaine, un cheveu d'or (*flavus*). Pausanias (I, 19,4) raconte que la vie de Nisus, roi de Mégare, tenait à ses cheveux de pourpre, τρίχας πορφυρᾶς; mais il est question ailleurs de l'*unique* cheveu d'or de Nisus (Tretzes, *ad Lycophr.* 650) et Apollodore (II, 4, 5 et 7) mentionne aussi l'*unique* cheveu d'or auquel tenait la vie de Ptérélaos. Il me semble certain que le *flavus crinis* de Didon n'est pas autre chose que ce « cheveu vital. » On peut se demander si la même idée ne se réflète pas dans notre locution familière « ne tenir qu'à un cheveu », employée souvent en parlant de la vie, du salut, etc.

Je ne saurais entrer dans l'examen détaillé d'un ouvrage aussi riche en faits que celui de M. Pinza; qu'il me suffise d'en recommander chaudement la lecture et l'étude.

S. Reinach.

G. Schmid. **De Archestrati Gelensis et Q. Ennii fragmentis quibusdam** (Tir. à part du *Journal du Ministère de l'Instr. publique* de Russie, juillet 1896). Saint-Pétersbourg, Ricker, 1896; 19 p.

Le même : **De C. Lucilio et Archestrato** atque de piscibus qui apud utrumque inveniuntur et apud alios quosdam (idem, avril-mai 1897). Saint-Pétersbourg, Ricker, 1897; 33 p.

Le même : **De aquila quæ apud Horatium** carm. IV, l. IV, de αἰγυπιῷ, columba, ἅρπῃ, quæ aves apud Homerum inveniuntur (idem, janvier 1898). Saint-Pétersbourg, Ricker, 1898; 29 p.

Ces trois dissertations, relatives à des noms de poissons et d'oiseaux qui se rencontrent chez les auteurs anciens, ne sont pas sans intérêt. Déjà précédemment, dans le même recueil (février 1896), M. Schmid avait eu l'occasion de s'occuper de quelques poissons nommés par Homère; c'est encore de poissons qu'il s'agit dans les deux premiers opuscules dont nous parlons ici. Il nous reste onze vers d'un poème d'Ennius intitulé *Heduphagetica* (selon M. S. *Hedupathia* avec Bergk, ou *Hedupathetica*), imité d'Archestrate de Géla. M. S. cherche, dans les fragments d'Archestrate, les noms de poissons ou de coquillages cités par Ennius. Il y en a, en effet, plusieurs; pour ceux qui manquent, ils se trouvaient sans doute dans des vers aujourd'hui perdus du poète grec, et l'un deux, *umbra marina*, est ingénieusement retrouvé dans les mots ἐν μέτρῳ οὐ θέμις εἰπεῖν, son nom en effet, étant σκίαινα, qui ne peut régulièrement entrer dans l'hexamètre. D'autres observations sont moins heureuses : M. S. oublie trop facilement qu'il étudie des fragments qui ne se correspondent pas; il refait à sa façon les vers d'Ennius pour y

faire entrer ἄρκτος, l'oursin, et καρίς, la squille, sous prétexte que ces mots sont dans Archestrate ; il use, dans ses restitutions, de scansions peu usitées, comme *apriclum* anapeste, ou insuffisamment justifiées, comme *Caria* fin de vers ; il voudrait également retrouver dans Ennius les πελωριάδες κόγχαι du grec, et suppose qu'Apulée a oublié un vers. Le scare n'est pas si dédaigné des pêcheurs grecs que M. S. veut bien le croire ; il est toujours estimé, au moins dans les Sporades méridionales, et considéré avec raison, selon le mot de Martial, comme *visceribus bonus*. — Dans la seconde dissertation, M. S. montre que Lucilius n'a imité ni Ennius ni Archestrate, et que l'imitation ne ressort pas de ce qu'il a nommé comme eux quelques poissons. J'y relève une intéressante discussion, à propos du *lupus*, sur le λάβραξ ; M. S. montre, d'après les textes, que les anciens en distinguaient deux espèces, le λάβραξ πελάγιος, le loup de mer ou loubine, et le λάβραξ ποτάμιος, la perche. Mais il est dans l'erreur en disant que la perche atteint rarement 25 centimètres. Ce qui concerne l'esturgeon et les κύνες que pêche Scylla (*Od*. XII, 96) est moins solide. — Les mœurs de l'aigle royal, de l'αἰγυπιός, qui suivant M. S. est le *falco peregrinus*, font le sujet du troisième opuscule. A propos du dernier, le vers d'Homère, *Od*. XXII, 304 ταὶ μέν (ὄρνιθες) τ' ἐν πεδίῳ νέφεα πτώσσουσαι ἵενται est l'objet d'une interprétation nouvelle et ingénieuse : νέφεα est attribut et équivalent à *en forme de nuage*, cf. *facta nube* de Virgile (*Én*. XII, 254) ; les oiseaux effrayés forment une sorte de nuage compact, qui fuit l'oiseau de proie et ne laisse aucun individu isolé. Ce qui suit est une explication détaillée du tir à l'arc décrit au chant XXIII de l'Iliade, et spécialement des mouvements de la colombe blessée par Mérion. L'oiseau ἅρπη, selon M. Schmid, est une sorte de gypaète ; rien n'est moins certain ; les renseignements anciens sont contradictoires et insuffisants pour qu'on puisse exactement l'identifier : les divergences des explications proposées en sont une preuve.

My.

Ὀθωνος Ῥίββεκ (O. Ribbeck) Ἱστορία τῆς ῥωμαϊκῆς ποιήσεως, ἐξελληνισθεῖσα ὑπὸ Σ. Κ. Σακελλαροπούλου. Α'. Ἡ ποίησις κατὰ τοὺς χρόνους τῆς ἐλευθέρας πολιτείας. Ἐν Ἀθήναις, τύποις Π. Δ. Σακελλαρίου, βιβλιοπωλεῖον Κ. Μπέκ (Beck), 1897. Un volume de γ'-524 p. en 3 fascicules (nos 3, 7, 12 de la Bibliothèque Maraslis).

La *Revue* annonçait, à la date du 29 mars 1897 (p. 257), la traduction en grec de l'*Histoire de la poésie latine*, de O. Ribbeck, par M. Sakellaropoulos, professeur de littérature latine à l'Université d'Athènes. Le tome premier (*la Poésie latine sous la République*) vient d'être publié en trois fascicules dans la *Bibliothèque* fondée généreusement par M. Maraslis d'Odessa. L'ouvrage de Ribbeck est classique à plus d'un titre, et il était utile qu'il fût mis à la portée des humanistes

grecs qui ignorent l'allemand ; c'est donc un service que M. S. a rendu à son pays. Sa traduction, dans l'ensemble, est exacte et ne néglige rien d'essentiel ; le sens général de chaque phrase est toujours respecté, et pour la clarté, le traducteur a su la conserver malgré les difficultés qu'il a rencontrées. Il aurait pu, en maint passage, être plus fidèle : beaucoup d'adjectifs par exemple, souvent caractéristiques, sont ou rendus par un mot insignifiant, ou même simplement laissés de côté ; certains détails sont omis qu'un traducteur n'a pas le droit de supprimer ; en revanche, une foule de petites additions, inutiles pour l'expression de la pensée, et une tendance marquée au délayage. Laissons cependant ces chicanes, auxquelles un traducteur est toujours exposé : j'ai à dire quelque chose de plus sérieux. Je lis dans la préface ce qui suit : « J'ai voulu seulement faire remarquer à ceux qui prendraient la peine de comparer la traduction avec le texte allemand que si par endroits les pensées de l'auteur ont été rendues avec quelque liberté, ou si l'expression a été quelque peu modifiée, c'est qu'il était impossible qu'il en fût autrement. Mais en général, néanmoins, je me suis attaché à suivre très fidèlement et pour ainsi dire au pied de la lettre la phrase de Ribbeck. » Je regrette de dire que M. S., je ne sais pour quelles raisons, n'a pas appliqué cet excellent principe. Ce n'est pas le texte de Ribbeck, c'est la traduction française de Droz et Kontz qu'il a traduite, et dont sa version est l'image très fidèle. J'ai pris la peine de faire la comparaison qu'il demande ; mais j'ai comparé en même temps la traduction française, et cela non pour quelques passages pris çà et là, comme on le fait parfois pour juger une traduction, mais pour tout le premier fascicule, pour la plus grande partie du second, et pour plusieurs pages du troisième. Le premier seul m'aurait suffi. Je pourrais citer des exemples, par dizaines, de phrases ainsi calquées mot pour mot sur le français ; mais à quoi bon ? L'identité éclate jusque dans les plus petits détails : des mots ajoutés par Droz sont scrupuleusement traduits ; des mots omis dans le français manquent également dans le grec ; des mots allemands sont rendus chez les deux traducteurs par le même terme inexact ; quand Droz oublie le numéro d'un vers, M. S. l'oublie de même ; le tour de phrase enfin est la reproduction parfois servile du tour de phrase français. M. S. a certainement usé du texte allemand ; il serait injuste de ne pas le reconnaître, puisque précisément en deux endroits (en deux seulement) un examen après coup de l'original lui a fait rectifier une erreur commise par le traducteur français, et reproduite, naturellement, dans le grec. A propos du *Rudens*, Ribbeck (p. 78) cite v. 1235 ; Droz, par une erreur d'impression ou autre, cite v. 135 ; M. S. aussi 135, rectifié dans l'erratum en 1235. L'omission du 2, dira-t-on, peut être fortuite dans les deux cas. Soit ; mais encore Ribbeck (p. 7) en parlant du vers saturnien : « Es war ein mit regelrechter Silbenmessung gebauter... Vers ». Droz : « Ce vers se compose d'un nombre régulier de syllabes, » traduction fautive, tant au point de vue de l'allemand qu'à celui de l'exactitude des faits. De même

le grec : σύγκειται ἐξ ὡρισμένου ἀριθμοῦ συλλαβῶν, pris de toute évidence sur le français ; l'erratum corrige la faute : ἐκ συλλαβῶν ἐχουσῶν κανονικὴν προσῳδίαν. — J'ai dit ce que je devais dire. M. Sakellaropoulos a usé de son plein droit, et je me garderais bien de le contester ; mais il a eu tort d'écrire les phrases que j'ai rapportées plus haut. Sa traduction n'est pas pour cela moins bonne, puisque la traduction française est excellente ; mais quand je pense qu'il lui eût suffi d'un mot (quelque chose comme ceci : La traduction française de Droz et Kontz m'a été de quelque secours) pour éviter cette juste critique, je me dis en même temps qu'il a été bien téméraire, ou bien imprudent, de ne pas l'écrire.

My.

KALBFLEISCH. **Ueber Galens Einleitung in die Logik.** (Extrait du 23[e] Suppl. des *Jahrbücher f. class. Philologie*, p. 681-708). Leipzig, Teubner, 1897.

En terminant sa préface à l'édition de l'*Institutio logica* de Galien (Teubner, 1896), M. Kalbfleisch annonçait la dissertation qu'il vient de publier, dans laquelle il se propose de démontrer l'authenticité de cet ouvrage. Nous y distinguerons deux parties : la réfutation des arguments de Prantl, et les preuves directes que l'ouvrage est avec raison attribué à Galien. Contre Prantl, M. K. montre que Galien a effectivement écrit un commentaire sur les catégories d'Aristote, auquel renvoie l'auteur de l'εἰσαγωγή ; que la position de ce dernier relativement à la logique stoïcienne est précisément celle de Galien ; que ses opinions sur les axiomes sont les opinions de Galien lui-même ; qu'il n'y a pas contradiction entre l'εἰσαγωγή et l'enseignement de Galien relatif aux catégories ; enfin qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si cet opuscule n'est pas mentionné par Galien dans le catalogue qu'il dressa de ses écrits, parce qu'il lui est vraisemblablement postérieur, et que d'ailleurs d'autres ouvrages authentiques de Galien y manquent également. D'autre part, un certain nombre d'exemples cités dans l'εἰσαγωγή sont tirés de la médecine ; la distinction qui y est faite entre l'ἀπόδειξις et l'ἔνδειξις se rencontre encore ailleurs chez Galien, ce qui est tout simple, puisque la notion de l'ἔνδειξις était courante chez les médecins ; et en supposant même que l'ouvrage nous fût parvenu sans titre, ce fait, joint à ce que d'autres écrits de l'auteur, cités par lui-même, portent le même nom que des écrits de Galien, suffirait pour faire conjecturer qu'il est de ce dernier. Enfin, de ce que l'εἰσαγωγή ne parle pas de la quatrième figure du syllogisme, on ne saurait conclure contre l'authenticité, parce que rien n'atteste cette soi-disant invention de Galien, qui repose sans doute sur un malentendu, en ce sens que cette invention d'une quatrième figure se réduit à une simple distinction entre deux groupes de la première. Quant à la théorie d'Iwan von Müller, suivant laquelle l'εἰσαγωγή serait l'œuvre d'un compilateur qui aurait puisé dans d'autres sources et beau-

coup dans Galien, elle ne peut être soutenue en présence des nombreuses citations de Galien à la première personne, et de la disposition raisonnée de l'ouvrage. Conclusion : l'Εἰσαγωγὴ διαλεκτική nous est parvenue sous le nom de Galien ; rien n'oblige à refuser de la lui attribuer, et beaucoup de raisons s'opposent à ce qu'il n'en soit pas considéré comme l'auteur. — Ces questions d'authenticité sont bien délicates ; on les juge souvent, avec toute la sincérité possible, par esprit de système, et la subtilité y tient quelquefois une grande place. On y rencontre rarement une telle clarté de raisonnement, une telle netteté de logique, une telle solidité d'arguments. M. Kalbfleisch est convaincant, et je crois la question définitivement résolue.

My.

Le Traité du Quadrant de Maître Robert Anglès (Montpellier, XIIIe siècle), texte latin et ancienne traduction grecque publiés par M. Paul Tannery (Tiré des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. nationale et autres bibliothèques t. XXXV, 2e partie). Paris, Impr. nationale ; librairie Klincksieck, 1897 ; 80 p.

Il existe une trentaine de manuscrits de cet opuscule, dont onze à la Bibliothèque nationale ; M. Tannery en donne le texte d'après quatre manuscrits antérieurs au XVIe siècle ; la traduction grecque en est publiée d'après le manuscrit grec 2385 de la même bibliothèque, écrit vers l'an 1500. Ce maître Robertus Anglicus était maître ès arts à Montpellier et vivait au milieu du XIIIe siècle ; mais c'est tout ce que l'on sait sur son compte ; on ignore même si son surnom *Anglicus* est un nom de famille ou s'il indique seulement sa nationalité. Je ne puis m'occuper, vu mon incompétence, des observations scientifiques faites par M. T. sur le quadrant, sa construction et ses imperfections au point de vue théorique : je parlerai seulement de la traduction grecque et de la façon dont le texte en est publié ; ce seront de simples observations que je soumets au savant éditeur. M. T. dit (p. 17) qu'il a corrigé seulement les fautes qui lui ont paru imputables au copiste, non au traducteur. Un certain nombre d'autres fautes, marquées d'une croix dans l'édition, auraient pu également être corrigées, car il me semble impossible que le traducteur ait pu les commettre. Par exemple 51, 13 μετὰ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν ἡμερῶν τῶν μηνῶν ἐν ᾧ τυγχάνεις ; lire τοῦ μηνός ; le copiste a évidemment assimilé les désinences. Texte : cum numero dierum mensis in quo es. La lacune 53, 2 est certainement encore le fait du copiste, qui a passé de σπάρτος à σπάρτον en négligeant les mots intermédiaires ; on lira alors... ὁ σπάρτος, < εἶτα θὲς τὸν σπάρτον > ἐπὶ τὴν μέσην γράμμην ; le traducteur a suivi ici le texte donné par A : et postea pone filum super lineam mediam. Je remarque à ce propos que la traduction grecque a sûrement été faite sur un autre texte que celui du manuscrit B, donné ici par M. T. ; je n'y ai pas noté une seule concordance avec B seul. Le manuscrit avec lequel j'ai relevé le plus de concor-

dances est celui qui est désigné par A ; mais on comprendra que je reste ici sur la réserve. Il faudrait, en effet, connaître les leçons des deux *Barocciani* de la Bodléienne d'Oxford (nos 165 et 187), qui contiennent aussi la traduction grecque du traité du quadrant. Il ne me semble pas utile de signaler quelques autres fautes commises non moins certainement par le copiste ; quant à celles qui touchent à l'orthographe et à la grammaire, M. T. les a toutes corrigées, sauf τοῦ διαμέτρου 70, 12 et ἀφαιρεθείτο (corr. — θήτω) 54, 8 ; ἐλκύσθω 35, 12 est de toute façon un barbarisme qui ne devait pas être conservé ; enfin j'aurais également rectifié πολλαπλασιασθήτω ἐπὶ τὸν ιβ (cod. τῶν) 62, 7 et 71, 3 ; cf. 59, 9[1]. Relativement à la langue, M. T. note (p. 17) deux singularités : ἔστ' ἄν dans le sens de *donec*, pour ἕως ἄν, et surtout ἐν τῷ avec l'infinitif pour traduire le gérondif latin, « tournure qu'on pourrait croire empruntée au français. » Ἔστ' ἄν, quoique moins fréquent que ἕως ἄν, n'a rien de surprenant, étant de la bonne langue classique ; quant à ἐν τῷ et l'infinitif en ce sens, il remonte au Nouveau Testament. « Dans son lexique, il n'y a pas un seul mot de basse grécité. » Il y en a au moins deux : τρυπημέναι 55, 10 sans redoublement, et τριωνῶν (cod. τριώνων) 47, 6, que M. Tannery a corrigés (avec raison, car le traducteur prétend écrire en grec savant, et il a certainement laissé échapper ces formes vulgaires) en τετρυπημέναι et τριῶν. L'orthographe ῥάμα 51, 1 est peut-être aussi un vulgarisme (corr. en ῥάμμα) ; enfin on peut encore signaler l'usage constant de οὐ dans les propositions suppositives, qui n'est d'ailleurs pas propre à notre auteur.

My.

Gesammelte Aufsætze, von Albrecht Ritschl ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1893, Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). In-8, vi et 247 p.

Die Nothwendigkeit und Gestalt einer kirchlichen Reform, von Johannes Kretenbühl ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1896, J. C. B. Mohr. In-8, 256 p.

Der Grundcharakter der Ethik Jesu, von Eugen Ehrhardt ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1895, J. C. B. Mohr. In-8, vi et 119 p.

Essai d'une introduction à la dogmatique protestante, par P. Lobstein ; Paris, Fischbacher, 1896. In-8, 250 p.

I. — Le fils de l'éminent théologien allemand A. Ritschl, de l'homme qui a su faire accepter par un groupe très considérable d'écrivains protestants l'idée d'un *consortium*, qui reconnaîtrait simultanément les droits de l'examen scientifique et le caractère révélé du christianisme, — je n'ai point à juger, je constate, — a soumis au public un volume formé

---

1. Lire 36, 4 τεταρτημόριον ; 50, 10 σημειῶσαι. Une vingtaine de fautes d'accentuation : 37, 3 κατίοντος ; 43, 10 et 44, 6 Αἰγοκέρως et -κέρω ; 55, 8 ψηφίσον ; 56, 9 ἴδεον ; le reste sont des esprits rudes pour des esprits doux.

par la réunion de huit études, propres à faire ressortir la pensée de son père sur plusieurs points d'histoire et de doctrine. Il suffit de signaler cet intéressant recueil à l'attention de ceux qui veulent reconstituer le mouvement des idées religieuses en Allemagne dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

II. — M. Kreyenbühl a constaté que l'œuvre de la Réformation, fort méritoire pour son époque, ne répondait plus aux besoins du temps présent. Trouvera-t-il des gens disposés à soumettre à la dangereuse refonte d'un examen rigoureux les débris de la dogmatique protestante, qui surnagent dans le vague d'affirmations emphatiques et de visées sociales confuses? Nous en doutons. Son œuvre nous a semblé la manifestation d'un esprit très droit, animé de nobles attentions.

III. — Le dogme étant décidément relégué à l'arrière plan, la question de la conduite de l'homme en tant qu'individu et en tant que partie d'un groupe, en tant qu'élément social, prend une importance croissante. La morale, jusqu'ici simple annexe du dogme, veut se constituer à l'état de discipline indépendante et, selon les principes du protestantisme, qui prétend que la personne et l'enseignement de Jésus donnent la solution des problèmes qui se posent aux divers moments de l'évolution des sociétés, cherche sa formule dans les Évangiles. La tâche est malaisée. Nous trouvons l'aveu de cet embarras dans le titre même donné par M. Ehrhardt à sa laborieuse démonstration, titre dont voici la traduction exacte : *Du caractère fondamental de l'éthique de Jésus dans ses rapports avec les espérances messianiques de son peuple et avec sa propre conscience en tant que Messie* (zu seinem eigenen Messiasbewusstsein).

IV. — L'*Introduction à la dogmatique protestante* de M. Lobstein est divisée d'une façon très claire et rédigée d'une manière très agréable. Les personnes qui veulent se rendre compte du mouvement des idées dans la théologie protestante contemporaine ne sauraient prendre un meilleur guide.

Maurice VERNES.

E. Benoît Lévy. **L'architecture religieuse.** Paris, May, 1898, in-8°. (*Petite bibliothèque de vulgarisation artistique publiée sous le patronage de la Société populaire des Beaux-Arts.*)

L'entreprise de la Société populaire des Beaux-Arts est des plus généreuses et des plus intelligentes; la façon de la réaliser par une petite collection populaire d'ouvrages très économiques, très portatifs, très clairs, résumant les caractères essentiels, est digne de tous éloges. M. Benoît Lévy a très bien défini dans sa préface le but à atteindre. Restait à appliquer le principe si sagement et si nettement posé. Il l'a fait de la façon la plus logique, en prenant dans la petite *Collection de l'enseignement des Beaux-Arts*, dont celle-ci n'est qu'un résumé, les livres

consacrés à *l'architecture religieuse* dont il avait à traiter. Ayant donc assumé l'entreprise courageuse de présenter en 62 pages toute l'architecture religieuse depuis l'époque mycénienne jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (pourquoi n'avoir pas commencé dès l'époque mégalithique?) M. B. L. a trouvé d'abord dans les ouvrages de MM. Rayet, Collignon et Martha des éléments sûrs pour l'antiquité, d'autres non moins sûrs pour la Renaissance dans l'œuvre du regretté Palustre, de bonnes idées de Viollet le Duc, Gonse et Roger Milès pour le moyen âge, mais le moyen âge était la grosse pierre d'achoppement, car fidèle à son système logique, l'auteur a puisé ses notions sur *l'architecture romane* et sur *l'architecture gothique* dans la bibliothèque précitée, et il faut bien dire que si cette série contient de très bons volumes, ceux de M. Corroyer dépassent la mesure qu'atteignent d'ordinaire le paradoxe et l'ignorance de l'histoire. J'avais cru devoir le démontrer ici même au temps où parut le second de ces volumes (1892), et j'aurais pu regretter la dureté de mon appréciation si elle ne s'était pleinement rencontrée avec celle de MM. Anthyme Saint-Paul et de Fourcaud, si M. Eugène Lefèvre Pontalis n'avait adopté et reproduit nos critiques dans son ouvrage sur les monuments romans du Soissonnais, si M. Brutails n'avait porté en 1896, dans la *Correspondance historique*, un dernier coup écrasant aux théories de M. Corroyer, et si la *Chronique des Arts* n'avait donné tout dernièrement encore une éloquente réfutation d'une conférence qui avait été un essai de réhabilitation de la doctrine de M. Corroyer. J'aurais pu surtout croire que j'avais été trop dur si l'influence désastreuse d'une théorie aussi étrange qu'inexacte n'empoisonnait aujourd'hui l'enseignement populaire. Je rappelle qu'ignorant les textes les plus célèbres parmi les archéologues, M. Corroyer a cru la cathédrale d'Angers (vers 1152) antérieure à Saint-Denis (1140) et n'a tenu aucun compte de l'incendie qui détruisit en 1120 S. Front de Périgueux ; que, méconnaissant au même degré la simple évidence, il a vu une parenté entre la coupole et les voûtes d'Angers appareillées en voûtes d'arêtes, et vu enfin dans la coupole l'origine de la voûte d'ogives qui n'est qu'une voûte d'arêtes dont les arêtiers sont indépendants et saillants. Il est bien certain qu'en enlevant quatre grands quartiers d'une coupole sur pendentifs, on obtiendrait à peu près une croisée d'ogives, mais jamais cette opération peu naturelle n'est venue à l'esprit des premiers architectes gothiques, bien étrangers, du reste, à l'école périgourdine. Les coupoles sur branches d'ogives (Monsempron, tour des Morts de Sarlat, cathédrale de Salamanque pour ne citer que parmi les exemples que l'inventeur de la théorie semble ne pas connaître) sont des exceptions rares et dont rien ne prouve l'antériorité, bien au contraire. M. B. Lévy ne pouvait puiser à de plus mauvaises sources pour le moyen âge. De quelle réclame de liqueurs pseudomonastiques viennent ces renseignements (p. 58 et 56) que les bénédictins ont la robe blanche et les cisterciens la robe brune?

Il me semble que le moyen âge dénommait les premiers *moines noirs;* les seconds *moines blancs*. Ces données valent donc celles qu'il a acceptées sur l'origine du style gothique. Il semble superflu d'insister davantage sur un livre dont une nouvelle édition refondue d'après de bonnes sources rendrait les plus grands services.

C. Enlart.

Jules Camus. **La venue en France de Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, et l'inventaire de ses joyaux apportés de Lombardie.** Turin, Casanova, 1898, gr. in-8° de 64 p.

Nous sommes loin de posséder sur Valentine Visconti tous les détails que souhaiteraient la légitime curiosité et l'invincible sympathie qui s'attachent à sa gracieuse figure. Le travail de M. J. Camus atténuera en partie ces regrets. Comme son titre l'indique, il a deux objets bien distincts. Après avoir dit le peu que l'on sait des premières années de Valentine, l'auteur expose l'histoire des négociations qui amenèrent son mariage, puis les causes moins connues qui firent ajourner deux ans son départ pour la France; enfin les péripéties, les incidents et les fêtes qui accompagnèrent ce long voyage. Le début de cette étude est un résumé critique de très nombreux travaux antérieurs et disséminés; les dernières pages sont tirées de documents inédits intéressants dont soixante-douze extraits se trouvent à la fin de la brochure. La seconde partie du travail consiste dans la publication d'un inventaire des archives nationales qui décrit sommairement les nombreux et admirables joyaux de la jeune duchesse. Le comte Delaborde s'était borné à en donner quelques extraits, et Muratori avait publié, sans grande exactitude paraît-il, un autre inventaire qui est une sorte d'accusé de réception adressé par Louis d'Orléans à son beau-père et ne concorde pas absolument avec le document que nous donne M. Camus. Des notes indiquent les variantes des deux documents; d'autres notes fournissent des explications, le plus souvent d'après Gay, Delaborde et Godefroy. L'auteur s'est montré un peu sobre de commentaires personnels et de rapprochements, dans sa seconde partie. Mais sa publication, établie avec toute la méthode et toute la critique désirables, apporte aux historiens et aux archéologues une somme respectable de renseignements inédits et précieux.

C. Enlart.

Zur Vorgeschichte des Orléansschen Krieges. Nuntiaturberichte aus Wien und Paris, 1685-1688, nebst ergaenzenden Aktenstücken, bearbeitet von Max Immich, Heidelberg, Winter, 1898, xxiii, 388 p. in-8. Prix : 15 fr.

Le présent recueil de documents inédits, l'un de ceux qui intéressent

le plus l'histoire de France parmi tant d'ouvrages historiques publiés dans ces derniers temps en Allemagne, est essentiellement puisé dans les Archives du Vatican, qui nous ont déjà fourni tant de matériaux précieux depuis qu'elles ont été plus largement ouvertes aux érudits. C'est dans la correspondance du nonce de Paris, Angelo Maria Ranuzzi [1], et dans celle du nonce de Vienne, Francesco Buonvisi [2], que M. Immich a choisi la majeure partie des pièces qui, données soit *in extenso*, soit par extraits seulement, forment ces *Préliminaires à la guerre du Palatinat*; quelques autres correspondances, en bien plus petit nombre, sont empruntées aux Archives de Munich, à celles de Vienne et à celle du Ministère des affaires étrangères à Paris [3]. L'éditeur a fait précéder son très intéressant dossier d'une introduction historique sur la genèse du conflit né entre Louis XIV et Philippe-Guillaume de Neubourg, après la mort du dernier Électeur de la branche de Simmern, advenue le 26 mai 1685, dix mois à peine après la signature de la trêve de vingt ans, conclue avec l'Empire à Ratisbonne. Dire que cette introduction est rédigée dans un esprit sympathique à la France, serait affirmer une contre-vérité, mais aussi l'on ne saurait le demander à l'auteur d'un livre publié à Heidelberg et consacré aux débuts de cette cruelle campagne du Palatinat qui restera toujours une tâche humiliante dans l'histoire militaire du Grand-Roi. Aussi ne songerions-nous pas à en faire l'observation — tant la chose va de soi — si l'amertume de ces souvenirs douloureux ne semblait pas avoir empêché l'auteur de se rendre compte que les demandes du monarque français n'étaient pas le résultat d'un pur caprice, qu'il y avait des raisons politiques sérieuses, d'ordre stratégique surtout, qui poussaient Louis XIV à s'arrondir du côté de la frontière septentrionale d'Alsace pour mieux la protéger ; il devait saisir l'occasion de cette succession palatine qui lui fournissait, sinon des droits incontestables, tout au moins un prétexte plausible pour ces acquisitions territoriales. La question de droit féodal n'était peut-être pas aussi compliquée qu'il lui plaisait de dire, mais la situation politique pouvait le devenir, le jour où la maison d'Autriche, délivrée du péril turc, voudrait prendre sa revanche pour l'annexion de Strasbourg. Le roi de France aurait volontiers transigé, je crois, sur toute la succession mobilière et immobilière qu'il revendiquait au nom de la duchesse d'Orléans, Charlotte-Élisabeth, si Philippe de Neubourg avait consenti à céder quelques bailliages supplémentaires du Bas-Palatinat ; il ne se souciait nullement, à ce moment précis, d'une guerre euro-

---

1. Nunziatura di Francia, vol. 172ᵃ-179, 381-382.

2. Nunziatura di Germania, vol. 38. 209-215, 463. — Lettere di principi, vol. 114-118.

3. M. Immich nous dit dans son introduction que tout en reproduisant exactement les autres documents, il avait préféré *moderniser* les pièces en langue française. Les raisons qu'il donne de ce procédé nous semblent peu concluantes.

péenne nouvelle, et la longueur même des négociations menées à titre officieux par les représentants du Saint-Siège à Vienne et à Paris, en est la preuve convaincante. Si la mission de l'abbé de Saint-Arnoul, Jean Morel, avait abouti, si plus tard, en mars 1686, M. Frémyn de Morovas, le président au parlement de Metz que Louis XIV envoya comme commissaire à Heidelberg, était parvenu à persuader les conseillers du nouvel Électeur d'accorder les concessions réclamées au nom du duc d'Orléans, jamais on n'aurait songé à Versailles à recommencer la lutte qui venait à peine de cesser. C'est par une série d'incidents fâcheux que la situation s'aigrit peu à peu ; l'absurde histoire des émigrés huguenots brutalement enlevés à Mannheim et traînés à Vincennes comme coupables de complot contre la vie du monarque ; les protestations et les revendications, formulées de leur côté, par Brandebourg et Hanovre contre le testament de l'Électeur Charles ; le refus prolongé de son successeur d'accepter la médiation du Saint-Siège [1] ; la prétention, explicable après tout, de Louis XIV de vouloir substituer un durable *traité de paix* à la *simple trêve* de Ratisbonne ; l'affaire de l'enlèvement du cardinal Guillaume-Egon de Furstemberg à Cologne ; la querelle violente du marquis de Lavardin avec les autorités papales à Rome, vinrent accumuler successivement de part et d'autre des griefs supplémentaires, si bien qu'à la fin, ni l'empereur Léopold, ni le roi de France, ni le pape, ni l'Électeur palatin n'eurent plus une envie bien grande de se prêter à un arrangement à l'amiable. En présence de la formation menaçante de la grande Ligue d'Augsbourg, Louis XIV aurait certainement mieux fait de réserver toutes ses forces pour la lutte autrement importante qui ne pouvait manquer d'éclater à la mort de Charles II d'Espagne. Ce fut une faute politique autant que morale, de les gaspiller, dix ans durant, dans une guerre de conquête par laquelle il s'aliénait définitivement ce qui lui restait encore de sympathies en Europe. Mais on voit bien, en étudiant cette correspondance des deux nonces échangée avec le cardinal Cibo, le secrétaire d'État du pape Innocent XI, qu'il n'y a pas eu, de la part du roi, projet de conflit, arrêté d'avance et qu'il s'est longtemps imaginé, bien qu'à tort, qu'il obtiendrait ou l'adhésion de Philippe-Guillaume à ses demandes, ou tout au moins une sentence d'arbitrage favorable du Saint-Siège [2].

Quelles que soient d'ailleurs les opinions très divergentes à ce sujet, tout le monde sera d'accord pour recommander le recueil de M. Immich

1. Philippe-Guillaume a très naïvement motivé son refus dans une lettre à l'empereur Léopold, du 6 décembre 1686 : « *Eine jede guetliche mediation führet eine transaction in ventre und bey dergleichen transactionen heisset es : Dato et retento !* »

2. Il l'espérait d'autant plus que son ambassadeur à Rome, le cardinal d'Estrées, avait promis au Saint-Père, en guise de récompense, « l'abolition entière de la religion protestante dans les pays cédés à Votre Majesté » (Lettre de d'Estrées au Roi, 25 février 1687, Immich, p. 217).

comme une contribution fort utile pour l'histoire du règne de Louis XIV, et si l'on n'y surprend pas de secrets inédits sur la politique française du temps, on peut en suivre les développements sur un point spécial avec plus de détails que jusqu'ici, dans les fréquentes dépêches de Ranuzzi. On y glanera aussi çà et là quelques détails intéressants sur des personnages de l'époque [1]. Un léger défaut de l'ouvrage qu'on ne peut s'empêcher de relever en terminant, c'est qu'il s'arrête brusquement, à la date du 24 août 1688, alors que la guerre n'est pas encore déclarée. Une note finale à ce sujet aurait été, semble-t-il, absolument nécessaire [2].

R.

Louis Bertrand. **La fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle et les premières années du XIX^e^ en France.** In-12°. Paris, Hachette. 1897.

Enfin nous voilà donc sortis un moment de l'histoire littéraire métaphysique et rentrés dans l'histoire littéraire scientifique! Rien qu'en notant des faits à mesure qu'il les voyait s'accomplir, M. L. Bertrand a pu reconstituer l'histoire exacte de la révolution romantique et constater nettement le caractère de l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour la littérature au début de ce siècle. Grâce à ses recherches nous sommes à présent certains qu'il n'y a aucun imbroglio de *moi* et de *non moi* à démêler en l'occurrence, — que le romantisme fut purement et simplement, comme l'affirmait Hugo en 1830, le « libéralisme dans l'art », — qu'on ne saurait le tenir pour un mouvement terminé ou avorté, puisque nous bénéficions toujours des libertés qu'il nous a reconquises, — qu'il règne encore et qu'il continuera à régner tant que l'*art poétique* de Boileau n'aura pas été remis en vigueur ou qu'un nouveau code littéraire n'aura pas été imposé aux écrivains, — et qu'enfin l'école parnassienne, loin d'avoir réagi contre lui, en a été au contraire la parfaite continuation.

Cette victoire de la méthode *à posteriori* est d'autant plus considérable que l'auteur commençait son étude en disciple de l'histoire litté-

1. Les amateurs de la prose incisive et naturaliste d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans apprendront avec chagrin que, dans la nuit où mourut sa mère, l'Électrice Charlotte (1688) on brûla au château de Heidelberg une masse de lettres familières que lui avait envoyées sa fille.

2. Quelques remarques de détail. P. 36, il était inutile de dire, en interprétant certaines initiales « *wohl* der duc de La Force » ; en effet à la p. 40, l'Électeur nomme expressément La Force. — P. 251 on ne s'explique pas les points d'exclamation qui accompagnent les totaux du compte qui y est reproduit. M. I. aurait-il oublié qu'il s'agit ici de florins et de kreutzer, que 211 kreutzer = 3 florins, 31 kreutzer et que par conséquent 21,173 florins + 3 fl., 31 kr. font bien les 21,176 florins indiqués au total? — P. 272, il faut lire à la dernière ligne *papiers, tiltres et comptes*, et non pas *papiers, filtres, etc.*

raire *à priori*. Il ne doutait point que le génie français, ayant trouvé sa forme définitive et complète dans le classicisme du XVII[e] siècle, ne poursuivait ensuite plus à fond ses études grecques et latines que pour la perfectionner encore. Mais à mesure qu'il voyait les faits se préciser, il lui fallait bien reconnaître que le XVIII[e] siècle, entraîné ici comme ailleurs par sa campagne philosophique à la recherche du vrai, scrutait les littératures anciennes avec la même curiosité et pour les mêmes raisons qu'il scrutait les littératures anglaise et allemande, c'est-à-dire non pour en extraire de nouvelles règles de rhétorique, mais pour y retrouver au contraire l'art de s'exprimer spontanément sans conventions et sans formules. Ce mouvement M. B. le reconnaît, le suit, le décrit, le proclame à chaque instant, mais, par malheur, sans oser renoncer à sa théorie première. De là un livre assez incohérent où les faits que l'auteur accumule ruinent sans trêve la démonstration qu'il entreprend et établissent irréfutablement la démonstration qu'il combat. Mais, comme les meilleurs raisonnements du monde ne sauraient prévaloir contre l'évidence des faits, M. B. arrive quand même à la vérité en poursuivant l'erreur, ainsi que Christophe Colomb découvrit l'Amérique en cherchant les grandes Indes.

Suivre le dessein de l'auteur à travers les incesssants conflits que se livrent l'historien et le théoricien qui sont en lui n'est pas chose aisée. Nous voyons (p. VII) que le mouvement de retour à l'antique qui se manifeste au XVIII[e] siècle « est conforme à l'essence même du classiscisme, dont le principe fondamental est l'imitation », mais nous apprenons, quelques lignes plus loin, qu'il ne réussit pas « parce que les Français d'alors ne surent pas ou ne voulurent pas se dégager de la discipline classique ». Deux pages plus loin, il est dit au contraire : « On demande aux Anglais et aux Allemands modernes la même chose qu'aux anciens : plus de simplicité, plus de naturel, plus de force, plus de pathétique ! » En ce qui concerne l'antique, écrit-il p. 39, « il est trop évident que l'idéalisme de l'art français classique, avec son mélange de rationalisme chrétien et d'habitudes courtoises ou mondaines, y répugnait naturellement », ce qui ne l'empêche nullement d'écrire aussi, p. 118, que « le retour à l'antique, comme à l'expression la plus fidèle et la plus naïve de la nature, est bien l'aspiration générale des esprits et comme le vœu suprême du classicisme finissant ». Après avoir dit (p. VIII) que Chénier « ne se rattache à personne et ne mène à rien », il nous montre très nettement les romantiques « subissant l'influence d'André Chénier » (p. 379), tout en persistant à vouloir prouver qu'ils lui ont échappé [1]. Il prétend qu'entre le romantisme et la littérature

---

1. Il serait difficile, en effet, de mieux établir l'influence qu'exerça Chénier sur la poésie romantique qu'il l'a fait en cherchant à la contester. Mais si sa thèse n'avait pas été arrêtée d'avance, il aurait pu trouver bien d'autres preuves encore de sa fragilité, avec un peu plus d'attention. Les romantiques, à y bien regarder, abondent

antique la « rupture est complète » et prouve (p. 369) que Lamartine, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, ont été toute leur vie enthousiastes des anciens (p. 369). Perpétuellement il confond l'antiquité véritable avec l'antiquité créée par le siècle de Louis XIV, ce qui l'amène toujours à croire que retourner à la première est la même chose que retourner à la seconde. De là quelques jugements bien insolites sur divers auteurs et diverses œuvres. Il prendra Chénier pour un classique forcené, sans s'apercevoir que Chénier, retrouvant la sincérité d'accent de la poésie antique, inaugure ce retour à la sincérité qui est le romantisme et prouve bien, restaurant à son insu la manière de Ronsard, que le règne de Malherbe et de Boileau est passé. Il ira même jusqu'à faire des *Martyrs* le suprême effort du classicisme expirant sans constater ce fait si évident que cette œuvre relève bien plus d'Ossian, de Milton et de Klopstock que de la poétique du XVII^e siècle.

Mais si chez M. Bertrand le théoricien n'est pas d'une logique incontestable, l'historien est de grande valeur. Jamais encore on n'avait établi avec une telle abondance de preuves péremptoires : 1° que le XVIII^e siècle n'avait plus rien à tirer des formules conventionnelles du XVII^e siècle ; 2° qu'il demanda aux littératures antiques (particulièrement à celle de la Grèce qui était la plus originale) comme à celles de l'Angleterre et de l'Allemagne (qui lui paraissaient les plus libres) le secret de se dégager de ces formules ; 3° que le romantisme fut le résultat de ce mouvement d'émancipation. Malgré le vague de sa doctrine, ce livre reste assurément un des meilleurs qui aient été écrits depuis longtemps en histoire littéraire.

Raoul ROSIÈRES.

---

plus qu'il le croit en vers imités de Chénier. Celui-ci de Musset (*La coupe et les lèvres*, Act. V. sc. 1).

« Ne me comparez pas à la jeune immortelle »

est bien celui de Chénier (*L'aveugle*)

« Ne me comparez point à la troupe immortelle »

ceux-ci d'Hugo (*Feuilles d'automne*) :

... son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux.
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux »

rappellent bien ceux de la *Jeune captive*,

« Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie. »

Aug. Barbier avouait imiter ses *Iambes* d'A. Chénier, etc.

BULLETIN

— M. Paul Bonnefon vient de fonder une revue nouvelle, intitulée *Souvenirs et Mémoires*. Le premier numéro, daté du 15 juillet, contient le commencement des *Mémoires* de Mme d'Épinay, des lettres écrites pendant la campagne d'Italie, le début d'un mémoire de Dumouriez sur sa mission secrète en Pologne, un long compte rendu de deux livres d'histoire (deux jeunesses, Marie-Antoinette et Napoléon). Les Mémoires de Mme d'Épinay n'avaient pas encore été publiés intégralement; Brunet et Parison, qui les éditèrent en 1818, ont fait dans l'œuvre de Mme d'Épinay un choix, un arrangement agréable, mais arbitraire; M. Bonnefon donne le texte du manuscrit de la bibliothèque Carnavalet, dans ses parties inédites, en l'allure primitive et sous la forme épistolaire, sous l'apparence de roman que l'écrivain avait prêtée à son récit. Parmi les lettres de la campagne d'Italie on remarque trois lettres de Carnot à Bonaparte qui prouvent la confiance du Directoire dans le général et des lettres de Berthier à Joséphine qui est jalouse et fait épier son mari par l'amant de Mme Visconti. La relation de Dumouriez est tout à fait distincte de ses *Mémoires*, et, suivant le mot de M. Bonnefon, on y trouve l'exactitude de l'historien unie à l'agrément du conteur. La revue *Souvenirs et Mémoires* est mensuelle; elle doit, pour nous servir des expressions mêmes de son directeur, faire mieux connaître un genre de littérature français et national, servir ainsi de lien entre les diverses époques de l'histoire, et, sans toujours donner de l'inédit, insérer des œuvres qui seront toutes authentiques, caractéristiques, conformes au texte le plus complet et le plus digne de foi. Le texte est d'ailleurs accompagné d'un commentaire ou mieux d'un correctif; les erreurs, volontaires ou non, sont toujours relevées dans les notes. (Prix de l'abonnement annuel, 20 francs pour Paris, 22 francs pour les départements, 24 francs pour l'étranger; s'adresser pour ce qui concerne l'administration à M. Gougy, libraire, 5, quai de Conti, et pour ce qui concerne la rédaction, à M. Bonnefon, 1, rue de Sully, Paris.) — A. C.

— Auguste Ducoin avait, en 1852, dans son livre *Trois mois de la vie de J.-J. Rousseau*, analysé le manuscrit où Gaspard Bovier raconte minutieusement ses impressions durant le temps où il fut à Grenoble le compagnon du philosophe et comme son garde de la manche. Ce manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale. M. Ernest Jovy vient de le reproduire intégralement (*Un document inédit sur le séjour de J.-J. Rousseau à Grenoble en 1768*. Extrait des Mémoires de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François. 1898. In-8°, 168 p.) et il juge fort bien que cette œuvre, « sans grande élégance et sans grande finesse, respire une honnêteté et une simplicité parfaite », qu'on n'y trouve « ni acrimonie ni récrimination, rien de ce qui pourrait altérer l'esprit d'exactitude ». Il donne en outre les lettres adressées par Rousseau à Bovier ainsi que les autres lettres et fragments qui éclairent les dispositions de l'écrivain envers ses amis et hôtes de Grenoble, et, dans des appendices : 1° le témoignage de Servan et celui de Champagneux ; 2° quelques passages d'un autre manuscrit de Bovier qui raconte la part qu'il a prise aux troubles de Genève sous le ministère de Choiseul et qui se défend d'avoir été jacobin (à noter son jugement sur l'assemblée de Romans et Barnave « ce jeune imberbe furibond, auteur du premier écrit incendiaire qui ait souillé la ville de Grenoble et que ce nouvel Érostrate avait répandu avec une profusion scandaleuse », p. 146); 3°

l'arrêt du Parlement de Paris condamnant à trois ans de galères ce Thévenin qui assurait avoir prêté neuf francs à Jean-Jacques. — A. C.

— La Société littéraire *Kisfaludy* vient de réunir en deux volumes quelques études d'un de ses membres les plus distingués, M. Alexandre Imre, ancien professeur à l'Université de Kolozsvar, en Transylvanie. Ces *Études littéraires* (*Irodalmi tanulmanyok*, 350 et 410 pp. Budapest, Franklin) ne se distinguent pas seulement par une connaissance approfondie de la littérature nationale, mais aussi par des comparaisons très ingénieuses avec les littératures étrangères. Le premier volume contient les trois études suivantes : *La langue du lied*, *La corruption de la langue* et *La traduction d'Aristophane par Arany*. Les Hongrois sont justement fiers de leur poésie populaire. N'est-ce pas elle qui, vers 1840, a transformé et vivifié le lyrisme hongrois et a inspiré Petœfi, Arany et Tompa? M. Imre analyse très minutieusement les beautés des chansons hongroises; il pénètre dans le détail de leur composition, en compare plusieurs avec des chansons françaises et italiennes et arrive à cette conclusion que le *lied* hongrois, surtout la chanson d'amour et celle de la pouszta, ne le cède en rien, ni pour la beauté de la forme, ni pour la richesse de l'harmonie, aux chansons étrangères. Dans l'étude sur *La corruption de la langue*, l'auteur montre ses grandes qualités de styliste; son goût pur est choqué par les néologismes, les fautes de construction et les formes hybrides dont les romanciers et surtout les journalistes hérissent leur prose et qui commencent à menacer sérieusement le style hongrois. Il applique une page d'Edmond Schérer (*Études* V, 378) sur la recherche, l'affectation et le besoin de ne dire pas les choses comme tout le monde, aux écrivains hongrois, et démontre par de nombreux exemples comment la langue se corrompt sous la plume et dans la bouche de ceux qui n'en ont pas le sentiment. Il demande que les écoles de l'Alfoeld — la grande plaine hongroise — et celles des Sicules, ces foyers du vrai parler magyar, reprennent leur ancien éclat et que chaque écrivain se retrempe dans les œuvres des grands modèles, qu'il apprenne moins de langues étrangères dont l'influence, au point de vue du purisme, est toujours dangereuse. — La troisième étude (p. 155-350) est une contribution très précieuse à l'analyse du génie poétique de Jean Arany. Comment se fait-il, demande l'auteur, que le grand poète national qui a donné les épopées *Toldi* et *La Mort de Bude*, qui est, selon ses compatriotes, le Shakespeare de la ballade, se soit senti attiré dans sa vieillesse vers Aristophane et qu'il lui ait consacré, non pas quelques moments, mais plusieurs années de sa vie en donnant, dans le rythme de l'original, la traduction complète de ses onze comédies? M. Imre prouve par une analyse subtile que le fond de la poésie d'Arany est un humour très sain, que toute la gamme du comique, depuis le simple jeu de mots jusqu'à la bouffonnerie, se retrouve dans ses œuvres. Cet humour plutôt doux et passif se manifeste dans *Bolond Istok* (Étienne le fou), dans sa première épopée comique : *La Constitution perdue* et dans *Les Tziganes de Nagy-Ida*. Il n'est donc pas étonnant que le vieux poète ait beaucoup goûté Aristophane. Comme lui, il était patriote, mais n'aimait pas les démagogues; comme lui, il persiflait les poètes qui innovaient trop; comme lui, il était pour l'ancienne bonne éducation. M. Imre entre dans tous les détails de cette traduction magistrale, en démontre la fidélité, la maîtrise de la langue qu'Arany y déploie, et trouve que le style de la comédie, moins développé en Hongrie que celui de la tragédie, ne peut que gagner par cette œuvre. — Le second volume se compose de deux études. La première traite de l'influence de la littérature italienne en Hongrie. M. Imre fait remonter les origines de cette influence aux XVIe et XVIIe siècles, lorsque de nombreux contes italiens furent traduits en hon-

grois, mais comme le remarque le savant auteur, il n'est nullement prouvé que ces traductions aient été faites sur l'original italien. Une adaptation française ou allemande a souvent servi d'intermédiaire. Le premier poète qui ait subi réellement l'influence italienne est Niclas Zrinyi, l'arrière-neveu du héros de Szigetvar, qui dans sa *Zrinyiade* (1651) s'est largement inspiré du Tasse. Cette influence démontrée déjà en partie par Arany, est traitée par M. Imre avec beaucoup de détails. Après Zrinyi, la littérature italienne est négligée, et il n'est même pas sûr que François Faludi (1704-1779), qui fut confesseur en langue magyare à Saint-Pierre de Rome, ait beaucoup subi l'action des poètes italiens. Le fond et la forme de certaines poésies lyriques montrent plutôt l'imitation des poètes légers du XVIII[e] siècle français. Métastase, le poète doucereux de la cour de Vienne, fut souvent imité et traduit à la fin du XVIII[e] siècle; mais, dès que la littérature magyare se fortifia, on l'oublia. Le premier grand lyrique, Alexandre Kisfaludy, s'inspire de Pétrarque dans son *Himfy*. Mais combien toute cette influence italienne est faible à côté de celle de la littérature française qui, depuis 1772, date du renouveau littéraire, jusqu'à nos jours, a changé à deux reprises le courant littéraire en Hongrie! — La seconde étude : *Petœfi et quelques poètes étrangers* (p. 150-410), est un essai de littérature comparée comme il y en a peu en magyar. La vie, le caractère et la poésie du grand lyrique hongrois sont mis en parallèle avec Béranger, Victor Hugo, Whitman, Heine, Burns et Léopardi. Dans la première partie (Petœfi et les Français), l'auteur esquisse la grande influence que subit la jeunesse hongroise, vers 1840 par la littérature française, notamment par les œuvres de Victor Hugo, Béranger, Lamartine et Alexandre Dumas père. Les idées démocratiques étouffées en 1795 par le procès de Martinovics, éclatent alors avec toute leur force et façonnent le génie de Petœfi, qui devint le Tyrtée de la Révolution. La jeunesse de 1840, se détourne de l'Allemagne que Kazinczy et son école avait opposée aux Français. Heine seul est admis dans ce cercle, mais n'était-il pas compté parmi les écrivains français? Le génie si primesautier de Petœfi se sentit surtout attiré vers Hugo et Béranger; c'est pourquoi son premier traducteur français, H. Valmore a pu dire qu'on retrouve chez lui des accents déjà familiers aux oreilles et aux cœurs français. — Rectifions, à la fin, une petite erreur (p. 177). Les articles sur Petœfi publiés dans la *Revue contemporaine* de 1856 et de 1860 sont, non de Mme Desbordes-Valmore, mais de Hippolyte Valmore qui a traduit, plus tard, avec M. Ujfalvy les poésies du poète hongrois — J. K.

— M. F.-E. Gauthier, vice-consul de France à Budapest, vient de publier, sous le titre : *Les grands poètes hongrois. Arany-Petoefi* (Paris, Ollendorff, 254 p.), les premières traductions en vers de deux poèmes épiques magyars : la première partie de la Trilogie *Toldi* d'Arany et *Jean le héros (Janos vitéz)* de Petœfi. Félicitons d'abord le traducteur du choix qu'il a fait. *Toldi* reflète fidèlement le caractère du peuple hongrois tel qu'Arany l'a conçu, et le poème est en même temps un tableau très réussi de la société hongroise au moyen âge sous le règne brillant de Louis d'Anjou. *Le héros Jean*, cette épopée comique que M. Dozon avait déjà traduite en prose (*Bibl. orientale elzévirienne*, 1877), méritait également les honneurs du vers, quoique le poète lyrique dans Petœfi soit bien supérieur au poète épique. M. Gauthier qui, comme il l'avoue, ne possède qu'imparfaitement le hongrois — on ne l'enseigne pas à l'École des langues orientales d'où sortent nos élèves consuls qui doivent, par conséquent, puiser leurs renseignements sur la Hongrie dans des ouvrages allemands — a été aidé dans sa tâche difficile par M. André Tinayre qui a fait ses études en Hongrie. La traduction se lit très agréablement, et l'on y sent très souvent l'impression de l'original. Que le traducteur n'ait pas réussi partout à rendre le tour original,

les nombreuses locutions populaires qui se trouvent justement dans ces deux poèmes, cela ne doit pas nous étonner. La langue française ne peut rendre tous ces idiotismes et, à moins d'avoir recours au provençal, comme le propose un critique de la *Revue philologique* de Budapest, il sera toujours très difficile, sinon impossible, de rendre toutes les beautés. Mais l'effort est très louable. Les huit poésies lyriques de Petœfi (*Depuis bien longtemps*, *A la fin de septembre*, une des meilleures de toutes les poésies de Petœfi, *Triste nuit*, *Le noble hongrois*, petite satire dont la traduction est la mieux réussie, *Chant National* où le souffle puissant de l'original n'est pas assez bien rendu, *Une Idée*, *Le Champ du Sang*, cette glorification de la conjuration de Martinovics, et en tête du volume l'*Épître de Petœfi à Arany* après la publication du *Toldi*) sont également les bienvenues et nous souhaitons que M. Gauthier donne bientôt, outre les deux dernières parties du *Toldi* qu'il nous promet, un choix de poésies lyriques de Petœfi. Ce qui est vraiment faible dans ce volume ce sont les notices, de quatre pages chacune, sur les deux poètes. Outre qu'elles fourmillent de fautes d'impression, elles sont souvent inexactes et tout à fait inutiles. Nous possédons aujourd'hui des études françaises sur Arany et Petœfi où le lecteur curieux peut se renseigner amplement et en toute sécurité. — J. K.

— M. Melchior de POLIGNAC, qui a donné il y a deux ans un beau volume de *Poésies magyares*, a été moins bien inspiré en traduisant *La Migration de l'Ame* de Mlle Minka de CZOBEL (Paris, Ollendorff, 158 p.). Il eût été facile à M. de Polignac de trouver dans la littérature contemporaine hongroise des œuvres plus belles et surtout plus claires que cette allégorie sur la migration de l'âme en treize *vagues* (!). Ce poème — mêlé de prose — nous semble sortir, partie de l'École de M. Jules Bois et des Mages, partie du cénacle des symbolistes dans ce qu'ils ont produit de moins bon. Malgré l'énorme Sphynx qui entoure de ses griffes le globe terrestre sur le frontispice, ce n'est ni une philosophie de l'histoire dans le genre de la *Tragédie de l'Homme* de Madách, encore moins l'expression poétique de cette maxime mise en tête du volume : « Le germe de beauté morale enfermé dans chaque individu ne peut périr avec la forme et avant d'avoir atteint le but nécessaire. » Tous ces tableaux sont incohérents, trop obscurs pour qu'on puisse en dégager une idée nette. Il n'y a que le dernier (La Vision de la fin) qui montre une certaine force dans la conception. La poésie hongroise, qui aime surtout la clarté, serait bien malade, si on devait la juger d'après cette *Migration*. — J. K.

— Dans les dernières livraisons des *Nyelvtudományi Kœzlemények* (Revue de philologie hongroise), M. J. KUNOS continue ses études sur les éléments étrangers dans la langue turque ; B. MUNKACSI commente un chant épique des Ostjaks du sud dont la poésie populaire vient d'être révélée par les travaux du savant russe Patkanov ; M. BARTHA publie deux monuments de l'ancienne langue hongroise trouvés dans les Archives du musée national ; M. SEBESTYEN prouve que l' « Oraison funèbre », le plus ancien texte hongrois que nous connaissions, date de 1205-1210 ; M. GOMBOCZ étudie les éléments étrangers dans le vogoul et annonce l'*Essai de Sémantique* de M. Bréal ; M. Gédéon PETZ étudie d'après Paul Hermann les principes de la lexicographie moderne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juillet 1898.

M. G. Schlumberger présente les photographies d'un coffret d'ivoire byzantin con-

servé au Musée Kircher à Rome. Ce coffret porte sur toutes ses faces de très curieuses représentations se rapportant principalement à la vie du roi David. Les nombreuses petites figures d'hommes et d'animaux sont sculptées avec une grande vérité. Les détails du costume de genre byzantin, ceux aussi du mobilier, sont très intéressants. Une longue inscription en vers, ainsi que la présence sur le couvercle du coffret d'un couple impérial béni par le Christ, indiquent que ce coffret a dû être fabriqué à l'occasion du mariage d'un *basileus* et d'une *basilissa*, vers la fin du xe ou le commencement du xie siècle.

M. Ravaisson communique une observation qu'il a faite, lors d'un voyage à Rome, dans le Panthéon d'Agrippa. Le monument le plus important qui s'y trouve est le tombeau de Raphaël, construit et décoré d'après une prescription de son testament. L'autel de la chapelle funéraire est surmonté d'une statue de la Vierge portant sur son bras gauche l'enfant Jésus, qu'on appelle la Madone au rocher (del Sasso). Dans cette madone, œuvre de Lorenzetto, l'un des élèves favoris de Raphaël, et qui exécuta sous sa direction le célèbre Jonas de Santa Maria del Popolo, M. Ravaisson a reconnu une imitation d'une statue grecque qu'il a remarquée autrefois dans un des jardins du Vatican comme offrant un prototype de la Vénus de Milo, et dont il a fait exécuter alors un moulage qui fait partie de la collection des plâtres du manège du Louvre, actuellement en préparation. On ne peut guère douter que ce soit Raphaël lui-même qui ait désigné cette « aïeule » de la Vénus de Milo pour être placée et transformée en une Madone sur son tombeau. — M. Müntz présente quelques observations.

M. Cagnat communique, de la part de M. Gsell, professeur à l'Ecole des Lettres d'Alger, un mémoire sur un mausolée qui existe à Bled-Guitoun, en Kabylie. M. Gsell pense que ce tombeau, imitation du Madracen et du Tombeau de la chrétienne, est la sépulture de quelque roitelet maure, contemporain du Bas-Empire. — Il lit ensuite une étude de M. Gauckler, directeur du service des Antiquités de Tunisie, relative à quelques inscriptionsdécouvertes à Sidi-Amara (Tunisie) par M. Drappier, attaché au service des Antiquités. Elles révèlent le nom antique de la ville : Avioccala. L'une d'elles a rapport à un certain C. Arrius Calpurnius Longinus, parent de l'empereur Antonin le Pieux.

M. Léon Joulin expose, avec photographies et plans à l'appui, les résultats des nouvelles fouilles faites à Martres-Tolosanes, dont M. Dieulafoy a déjà entretenu l'Académie. On a fouillé ou reconnu dix villas disséminées sur une surface de trente kilomètres carrés. — La villa de Chiragan se distingue par l'importance de ses constructions et la richesse de sa décoration sculpturale. Une première villa, bâtie sous Claude, rappelle la maison dite de Diomède, à Pompéi; elle a reçu sous les Antonins des agrandissements considérables. Les sculptures, du premier et du second siècle, comprennent : 1° des sculptures architectoniques; 2° des ensembles décoratifs : grands médaillons de dieux, bas-reliefs des travaux d'Hercule, masques scéniques et bachiques; 3° soixante-dix statues, figurines, têtes, petits bas-reliefs mythologiques, etc.; 4° soixante-cinq bustes d'empereurs et de membres des maisons impériales, d'Auguste à Gallien, ou de personnages inconnus. La position géographique de la villa, ses sculptures religieuses et politiques s'accordent, avec les médailles, pour indiquer qu'elle a été habitée quatre siècles par des procurateurs chargés d'administrer des domaines impériaux situés dans la haute vallée de la Garonne et dans celle du Salat. Les villas fouillées à Couhin, La Chapelle, etc., étaient des propriétés privées luxueusement décorées. D'après les monnaies retrouvées, la vie s'est éteinte simultanément dans tous ces lieux pendant la grande invasion.

M. Léon Dorez, qui avait remarqué, dans deux lettres de l'édition aldine des Œuvres d'Ange Politien, la substitution du nom d'Alessandro Sarti à celui de deux frères engagés au service de Pic de La Mirandole, avait expliqué cette substitution par l'orgueil littéraire de Sarti lui-même. L'explication de M. Dorez rendait bien compte de l'introduction du nom de Sarti dans les deux lettres; mais elle ne donnait pas la raison de la suppression des noms des deux serviteurs de Pic. Cette raison se trouve dans les célèbres *Diari* de Marino Sanuto. En août 1497, Sanuto note que l'un des deux frères nommés dans les lettres en question, arrêté pour avoir conspiré en faveur de Pierre de Médicis, a avoué qu'il avait fait prendre du poison à Pic, son maître, afin de hâter sa mort. Marino Sanuto est précisément le dédicataire de l'édition aldine des Œuvres de Politien ; c'est donc lui qui a dû rappeler ce fait aux éditeurs, Alde et Sarti, un an après l'avoir inséré dans son Journal. Il est ainsi prouvé qu'au mois de juillet 1498, Sanuto était encore fermement persuadé de la véracité de la nouvelle recueillie par lui au mois d'août 1497.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 36-37 — 5-12 septembre — 1898

Jensen, Hittites et Arméniens. — Bolling, Le participe dans Hésiode. — Julicher, Introduction au Nouveau Testament. — Holtzmann, L'époque du Nouveau Testament. — Ménégoz, La théologie de l'épître aux Hébreux. — Vœlter, Le problème de l'Apocalypse. — Poirée, Le sens commun. — Ott, La morale chrétienne. — Hubbe-Schleiden, Jésus bouddhiste. — Malvert, Science et religion. Cherfils, Un essai de religion scientifique. — Klette, Herrgot et Filelfe. — Becker, Louis le Roi. — Muller et Diegerick, Documents sur le duc d'Anjou et les Pays-Bas, IV. — Harmand, Brébeuf. — Alexandre, Le Musée de la conversation. — *Bulletin* : Ch. Pichler, Les rapports de l'Autriche avec la France sous Joseph II; Revues hongroises.

P. Jensen. **Hittiter und Armenier**. xxvi-255 p., plus 10 planches et une carte. in-8, Strasbourg 1898.

L'essai de déchiffrement des inscriptions dites Hétéennes ou Hittites qu'a publié dans le volume XLVIII de la *Zeitschrift* de la Société orientale allemande M. Jensen, l'assyriologue bien connu, n'a été ni beaucoup critiqué ni beaucoup approuvé. Pour appeler à nouveau l'attention sur cette question, l'auteur présente maintenant en volume une étude complète des inscriptions où, sans reprendre l'exposé de son déchiffrement, il discute en détail les hypothèses déjà indiquées par lui. Seule pourrait apprécier complètement le travail une personne qui aurait fait elle-même une étude approfondie des inscriptions ; on ne trouvera ici qu'un résumé rapide et la critique de certaines vues de l'auteur.

M. J. fixe tout d'abord le nom qu'on doit, suivant lui, attribuer au peuple duquel émanent ces inscriptions ; il s'arrête à la forme *Hâtê*, *Hâti* (ou *Khâtê, Khâti*) dont il rapproche la Κητίς des Grecs. Le titre de l'ouvrage fait prévoir que M. J. identifie ce nom à celui de *Hay* (pluriel *Haykh*) par lequel se désignent les Arméniens.

Suit une liste des inscriptions avec traduction. Puis, après une étude assez brève sur l'écriture, M. J. aborde la question capitale, celle de la langue. A ses yeux, le principe du déchiffrement étant une fois admis (et ce déchiffrement est assez séduisant), la langue des inscriptions des *Hâti* est l'arménien du xv[e] au vii[e] siècle av. J.-C. ; on sait que nos textes arméniens ne sont sûrement pas antérieurs au v[e] siècle ap. J.-C. ; il y a déjà dans cet énorme intervalle de temps de quoi rendre la démonstration de M. J. bien hasardeuse. L'élément *mi* (devant lequel on peut supposer une voyelle), traduit « je suis » par l'auteur, et la

finale *-sh* ou *-s* du nominatif n'indiquent pas plus l'arménien qu'une autre langue indo-européenne quelconque ; la finale *-m* du génitif pluriel, posée par M. J. sur des fondements d'ailleurs assez fragiles, parlerait contre le caractère arménien de la langue, car la nasale finale de l'arménien était, à date ancienne, *n* et non *m* ; la finale *-r* du génitif singulier qu'on trouverait aussi n'est ni indo-européenne, ni arménienne : les désinences en *-r* du génitif singulier sont strictement limitées aux démonstratifs et interrogatifs arméniens et il est inadmissible que les substantifs les aient perdues après les avoir possédées pendant un long temps ; quant aux désinences du génitif terminées par une voyelle que suppose M. J., elles ne seraient admissibles que pour les thèmes en *-o-* puisque, à en juger par le nominatif, *-s* finale subsistait encore. Il n'y a, on le voit, rien à tirer des observations grammaticales. Les preuves tirées du vocabulaire ne sont pas plus convaincantes ; en voici un exemple : l'arménien a deux mots pour « fils », le mot ordinaire *ordi*, d'origine inconnue, et un mot *ustr*, visiblement influencé par *dustr* « fille » ; de ce mot *ustr*, fort obscur, M. J. rapproche trois lettres *str* qu'il lit sur nombre d'inscriptions ; il trouve de plus un autre mot de sens analogue commençant par *s* : il ne lui en faut pas davantage pour rapprocher arm. *ʒawak* « rejeton, descendant », qui commence par un *ʒ* et qui, par suite, est un emprunt, sans doute peu ancien. Du reste, en général, les mots arméniens auxquels recourt M. J. sont des mots inexpliqués et qui doivent, pour la plupart, être des emprunts à des langues inconnues. Ce chapitre convaincra difficilement les linguistes qui ont étudié l'histoire de l'arménien [1].

M. J. tire aussi argument de la religion. Les noms de dieux des *Hâti* ne se retrouvent pas en arménien : les anciens dieux arméniens portent, pour la plupart, des noms iraniens ; mais, d'après le peu que l'on sait d'eux, ils diffèrent beaucoup des personnages divins de la religion mazdéenne ; c'est donc, dit M. J., que les anciens dieux ont été affublés de noms nouveaux et il procède à des essais d'identification. Il est clair que le fait admet bien d'autres explications.

Le volume se termine par quelques conclusions historiques que tire M. Jensen de son interprétation. Il est complété par un tableau des caractères avec la forme qu'ils affectent dans les diverses inscriptions ; ce tableau conservera une valeur durable, quoi qu'on puisse penser des théories de l'auteur.

A. Meillet.

---

1. Si M. J. avait fait revoir ses restitutions indo-européennes, assez nombreuses, par un spécialiste, il se serait épargné bien des monstres.

George Melville Bolling. **The participle in Hesiod.** Thèse de doctorat de l'Université John Hopkins (Extrait du *Catholic University Bulletin*, vol. III, pp. 421-471); Washington, 1897.

Cette thèse serait aussi bien intitulée « le participe dans la poésie épique », car il y est question d'Homère autant que d'Hésiode. L'auteur s'y est proposé d'étudier les différences, dans l'usage du participe, entre la syntaxe attique et la syntaxe épique; mais je dois dire que la question est traitée bien superficiellement. En concluant que le participe devint de plus en plus une sorte d'abréviation équivalente à une proposition dépendante personnelle, M. Bolling ne nous apprend pas grand' chose de nouveau ; ce qu'il fallait montrer, c'est comment le sens de la valeur verbale du participe se développa de plus en plus au détriment du sens de sa valeur adjective, car c'est là précisément ce qui fait que les grammairiens modernes résolvent la proposition participiale en une proposition personnelle. Mais ce n'est là qu'un procédé d'explication qui ne touche en rien au fond même des choses ; le participe n'est que l'équivalent logique, non grammatical, d'une proposition personnelle, parce que celle-ci appelle l'attention sur l'action, tandis que le participe l'appelle sur le sujet ; et, en réalité, les deux propositions ἐπεὶ εὔξαντο et εὐξάμενοι ne sont pas d'une complète identité. L'extension en attique de l'usage du participe futur, du génitif absolu, du participe construit comme complément, est, en effet, digne d'être notée; mais tout cela n'est qu'indiqué, ou touché très brièvement; une certaine indécision est d'ailleurs visible en plusieurs points. Quant au tableau final, qui établit le rapport entre l'*Iliade* et l'œuvre d'Hésiode, touchant le nombre des participes employés par 100 vers, je n'en vois pas l'utilité; une telle statistique pèche par la base, la différence des sujets (M. Bolling le remarque souvent, mais n'en tient pas assez compte ici) s'opposant à ce qu'on en tire des conclusions solides.

My.

Einleitung in das Neue Testament, von Adolf Jülicher ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1894, J. C. B. Mohr ; in-8°, xiv et 404 p.

Neutestamentliche Zeitgeschichte, von Oskar Holtzmann ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1895, J. C. B. Mohr ; in-8°, viii et 260 p. (Ces volumes font partie du *Grundriss der theologischen Wissenschaften*, dont ils forment les tomes 6 et 8.)

La théologie de l'épître aux Hébreux, par Eugène Ménégoz ; Paris, Fischbacher, 1894 ; in-8°, 298 p.

Das Problem der Apocalypse, von Daniel Voelter ; Freiburg i. B. und Leipzig, 1893, J. C. B. Mohr. In-8°, viii et 528 p.

I. — Par la simple division des matières de la substantielle *Introduction* de M. Jülicher, on se rend compte des modifications que cette branche d'études a subies dans l'enseignement de la théologie protestante. L'auteur traite successivement des *Épîtres authentiques de saint*

Paul, des *Épîtres pseudo-pauliniennes*, des *Épîtres catholiques*, de l'*Apocalypse*, *des Évangiles*, des *Actes des Apôtres*. L'histoire du *Canon* et l'histoire du *Texte* sont étudiées avec tous les développements *désirables*.

II. — Je suis embarrassé pour trouver l'équivalent français de l'expression *Neutestamentliche Zeitgeschichte* ; c'est l'ensemble des renseignements propres à faire connaître l'*Époque du Nouveau Testament*. On se rendra mieux compte de la nature d'un ouvrage de cette nature d'après ses divisions : 1° *Le terrain historique de la littérature du Nouveau Testament*; 2° *Organisation de la vie populaire chez les Juifs au temps des écrivains du Nouveau Testament*; 3° *Les conceptions religieuses des Juifs à l'époque du Nouveau Testament*. C'est un assemblage de données concernant l'histoire, la géographie, les institutions, coutumes, mœurs, idées, croyances. On voit combien ce cadre est élastique et susceptible d'extension.

Le cadre lui-même de la collection dite *Grundriss* m'inquiète par sa facilité à s'ouvrir à des branches annexes : voici qu'on annonce une *Histoire des missions* et un *Traité de pédagogie*. L'énumération déjà longue des matières à traiter (elle contient *vingt-deux* numéros) se termine par cette mention alarmante : *Andere Fächer werden nachfolgen*. Les collaborateurs du *Grundriss* semblent s'être multipliés à mesure qu'on leur mesurait plus sévèrement l'espace ; si l'étudiant doit ranger sur les rayons de sa bibliothèque vingt-cinq volumes de dimension moyenne au lieu de huit ou dix d'un format un peu plus fort, je ne vois pas trop ce qu'il a gagné au change. Mais cela, c'est l'affaire des éditeurs et des auteurs, qui montrent une grande bonne volonté à se plier aux exigences toujours croissantes du public théologique.

III. — Nous sommes bien en retard avec la *Théologie de l'épître aux Hébreux* de M. Eugène Ménégoz. C'est une œuvre fort distinguée, à laquelle on peut rendre pleine justice sans entrer nécessairement dans l'ordre d'idées propre à l'auteur. « Dans une Introduction, dit M. Ménégoz, nous examinons l'Épître elle-même en ce qui concerne son but, ses lecteurs, sa date, son auteur (qui ne saurait être, en tout état de cause, l'apôtre Paul), les faits saillants de son histoire. Puis, nous passons à l'étude de son contenu théologique et nous exposons successivement, dans leur relation organique, les idées de notre auteur sur le Christ, sur son sacrifice, sur la foi, sur la loi et sur les choses finales. » Je signale particulièrement à l'attention le chapitre qui traite des sources de la théologie de l'écrit étudié et de l'influence que cette théologie a exercée sur la dogmatique chrétienne. « Dans notre Conclusion, dit encore M. Ménégoz, nous essaierons de dégager de sa forme contingente et transitoire la valeur permanente de cette remarquable conception théologique. » Nous aurions d'expresses réserves à faire sur cette dernière partie, où le distingué professeur nous semble avoir singuliè-

rement surfait la valeur de l'intéressant écrit, que sa pénétrante étude met en une si vive lumière.

IV. — Revenant sur la question si complexe de l'*Apocalypse* dite de saint Jean, M. Voelter consacre à ce livre, sur lequel il a contribué à opérer une remarquable volte-face de l'opinion dans les cercles théologiques, un nouveau travail, des plus considérables. M. V. se plaint que l'on se trouve en présence d'une confusion d'idées croissant d'année en année. Sa parole autorisée aboutira-t-elle à établir l'accord sur les points essentiels? Nous n'osons trop l'espérer. Dans l'*Introduction* de Jülicher, appréciée plus haut, nous avons relevé la note suivante, d'un ton sceptique et résigné : « De nouvelles recherches sur la composition et la date de l'Apocalypse voient le jour presque mensuellement, sans qu'on puisse estimer que le jugement à porter sur les questions décisives en soit plus avancé. »

Maurice Vernes.

Le sens commun, études de philosophie religieuse, par Charles Poirée (de Garcin), préface de A. Réville; Paris, Fischbacher, 1894, in-12, xvii et 463 p.

La morale chrétienne d'après les enseignements de l'Évangile, par A. Ott, Paris, Fischbacher, 1895, in-12, 164 p.

Jésus est-il bouddhiste? Considérations laïques de Hubbe-Schleiden, traduit de l'allemand avec préface par M.-A. D. Paris, Alph. Picard, F. Alcan, 1894; in-12, 127 p.

Science et religion, par Malvert, avec 85 figures dans le texte, 2e édition corrigée et entièrement refondue. Paris, Société d'éditions scientifiques (Place de l'École de médecine), 1895; in-12, 164 p.

Un essai de religion scientifique, introduction à Wronski, philosophe et réformateur, par Christian Cherfils; Paris, Fischbacher, 1898; in-8, 230 p.

I — M. Albert Réville a entrepris, sur la demande d'une honorable famille de l'Agenais, la publication après décès, de notes rédigées par un propriétaire campagnard, curieux des choses de la philosophie et de la religion. La sincérité de l'honnête homme éclate dans cette confession, où l'on sent à la fois l'inexpérience et la marque d'un entendement lucide. « Qui suis-je? D'où viens-je? Où vais-je? Terribles questions, écrivait M. Charles Poirée en 1858, terribles questions, que chacun de nous s'est adressées. Incertitudes, qui m'ont environné dès ma jeunesse, qui ont arrêté mes pas dans toutes les carrières, qui m'ont tourmenté dans mon âge mûr et dont, enfin, je ne suis sorti qu'en y laissant la meilleure partie de moi-même. » — « Si je pouvais, poursuit-il, éviter à quelqu'un une partie des souffrances que j'ai éprouvées par cet état maladif de l'âme, je ne croirais pas avoir perdu toute ma vie. »

C'est la conduite de l'Église au lendemain de l'établissement du second Empire qui engagea M. P. à soumettre à un rigoureux examen les raisons de la foi, qu'il avait jusqu'alors pratiquée. Sincèrement libéral et républicain, il s'émut d'une attitude où l'intérêt et les passions mes-

quines s'étalaient trop ouvertement. « A la révolution de février, raconte-t-il, j'eus un tressaillement; je crus arriver à la conciliation de toutes mes pensées. Je vis le prêtre bénir l'arbre de la liberté, marcher au scrutin à la tête des fidèles, s'élancer à la tribune nationale. Mais, illusion bientôt perdue! Ce n'était chez l'Église que rancune contre la monarchie bourgeoise et universitaire. Elle fait un signe, Lacordaire descend de la tribune; puis, en décembre, croix et bannière en tête, elle passe au vainqueur. Pape, évêques, cardinaux, tous ensemble jettent l'anathème sur les catholiques qui restent républicains. Il fallut opter entre mes opinions politiques et mes opinions religieuses. Sous le feu de la persécution (dirigée contre les républicains des départements), mes sentiments républicains devenaient des idées précises, claires, évidentes, s'identifiant de plus en plus avec moi; et cependant j'aurais eu le courage de les abandonner s'il m'avait été démontré que l'Église avait réellement mission et autorité. »

M. Poirée entreprit alors, avec un courage et une conscience qu'on ne saurait trop louer, la revue méthodique des preuves du christianisme. « Il me fallut, dit-il, repasser toutes les raisons qui m'avaient fait chrétien. Sans écouter les discours éloquents ou ironiques, les louanges ni les satires, je voulus revoir les pièces du procès, lire la Bible. Quel fut mon étonnement! Le livre me tombait des mains, et je suis à me demander comment j'ai pu croire. Ce n'est pas sans un grand déchirement intérieur que je me suis séparé de la foi que j'avais choyée, à laquelle j'avais sacrifié. Mais, ô mon Dieu, je vous remercie du bonheur que vous m'avez accordé! Je renie une partie de mes opinions quand elles sont triomphantes; je conserve les autres, quand elles sont persécutées! »

Ce qu'il y a de véritablement intéressant dans ce volume, c'est la droiture, la loyauté, l'admirable candeur de l'auteur du « Sens commun ». Quant à la nature de ses arguments, ils sont empruntés pour la plupart à la polémique du XVIII^e siècle et n'apportent aucune contribution positive à l'étude des questions bibliques.

II. — M. Ott nous apparaît aussi comme une intelligence probe et une haute conscience; mais de lui également nous dirons que ce qu'il y a de meilleur dans son livre, c'est l'homme.

Ne pourrait-on, dans l'état de désordre intellectuel du temps présent, grouper les bonnes volontés autour d'un programme commun; et ce programme, consacré par l'assentiment des siècles, ne consiste-t-il pas tout simplement dans la morale de l'Évangile, débarrassée des éléments dogmatiques du christianisme? Voilà les questions auxquelles l'auteur de la *Morale chrétienne* croit pouvoir répondre affirmativement.

« Nous avons soif de certitudes, dit-il, et on nous offre des systèmes. Ces systèmes sont quelquefois ingénieux, mais ils portent toujours le caractère d'arrangements factices... Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est d'une morale qui ait fait ses preuves. La morale chrétienne

répond seule à cette condition... La morale chrétienne a été le principe de tous les progrès sociaux dont est issue la civilisation moderne et, par l'essor qu'elle a imprimé à l'activité humaine, la cause première de tous les progrès artistiques, scientifiques et industriels qui en font la grandeur. »

Partant de ces propositions défendues par Buchez et son école, dont l'auteur se donne pour un des derniers survivants, M. O. indique l'objet précis de sa publication dans les termes suivants : « Si la morale chrétienne n'a pas cessé d'être la condition indispensable des progrès futurs, il peut être utile de constater, d'une manière précise et d'après les textes, en quoi consiste cette morale, quels sont les commandements qu'elle impose, etc. » En conséquence, M. O. a distribué sous un certain nombre de chefs toutes les indications que le Nouveau Testament contient sur la conduite des hommes et leurs relations réciproques, toutes prescriptions qui « impliquent évidemment l'existence de Dieu, lequel seul peut imposer des obligations aux hommes, les soumettre à des devoirs et leur conférer des droits », qui « impliquent, en outre, la foi en celui qui les promulgue (Jésus-Christ) et en sa mission divine ». Il faut encore, pour entrer dans la pensée de l'auteur, accepter une seconde donnée essentielle, « relative aux sanctions par lesquelles Dieu assure l'accomplissement de ses commandements ».

M. O. est-il si mal informé des tendances de la pensée moderne qu'il ne se soit point avisé, qu'en liant l'avenir des sociétés au christianisme, d'une part, qu'en réclamant, d'autre part, pour ses propositions d'entente sur le terrain de la morale chrétienne, une triple affirmation de Dieu, auteur de la loi morale, de l'autorité de Jésus, des sanctions de la vie future, il limite lui-même le champ de sa propagande? Il ne s'adresse, en réalité, qu'aux croyants et ceux-là aiment beaucoup mieux prolonger le cours de leurs polémiques dogmatiques que de faire le plus léger sacrifice d'amour-propre. Les catholiques bataillent contre les protestants ; les protestants de différente dénomination se disputent entre eux. L'avènement d'une large philosophie pourra seul départager des adversaires, qui semblent se battre plus pour des situations que pour des idées. Des hommes de bien, tels que M. Ott, qui ne songent qu'à l'accord des bonnes volontés, me paraissent bien isolés entre les théologiens qui subtilisent et les philosophes, qui n'admettent point qu'une morale se recommande par la qualité prétendue de son auteur, soit entité métaphysique, soit personnage historique. Au nom de ceux-ci, je crois pouvoir dire à l'auteur de la *Morale chrétienne d'après les enseignements de l'Évangile*, que son exposé, très bien intentionné, très loyal, laisse absolument sans réponse les principales questions qui concernent, soit l'individu, soit la société de notre temps. Et puis, il faut avoir le courage de l'écrire, la morale ou conduite de la vie est une chose très secondaire dans le christianisme ; le christianisme, dans sa forme première comme dans toutes ses variétés, est un *dogme*, une

croyance accompagnée d'une pratique rituelle, par laquelle on cherche à s'assurer le bonheur après la mort.

III. — *Jésus est-il bouddhiste?* Un écrivain français, qui a gardé l'anonyme, mais en qui sa préface dénote l'homme intelligent et bien informé, a lu avec un grand intérêt une étude allemande de M. Hubbe-Schleiden, où se trouve résumée la question des analogies chrétiennes et bouddhiques et il a eu la pensée de la faire passer en notre langue. L'écrivain germanique s'était inspiré, de son côté, de deux ouvrages estimés de R. Seydel, parus il y a une quinzaine d'années (1882 et 1884) et traitant, le premier, de l'*Évangile de Jésus dans ses rapports avec la tradition et l'enseignement du Bouddha*, le second de *la Légende du Bouddha et de la vie de Jésus selon les Évangiles*.

Après avoir énuméré les concordances les plus frappantes touchant les faits et la doctrine, l'auteur conclut que « la concordance, dans le fond et dans la forme, des Évangiles avec les livres sacrés du bouddhisme » ne paraît pas contestable. Comment expliquer cet accord ? « Il est bien évident, remarque-t-il, que des ressemblances particulières et, en quelque sorte, isolées, pourraient exister entre ces religions sans qu'elles fussent le résultat d'une influence réciproque. Une évolution indépendante aurait pu, en quelques parties, amener des faits, des pensées et des expressions analogues, mais cela ne saurait être le cas pour une conformité aussi grande et aussi générale. L'hypothèse d'une influence exercée par les Évangiles chrétiens sur les écrits bouddhiques doit être rejetée entièrement etc. » Reste à expliquer comment la rédaction des Évangiles a pu s'opérer sous des influences bouddhistes. En rappelant certains faits connus concernant la propagande du bouddhisme en Égypte et en Syrie antérieurement à l'ère chrétienne, Seydel était arrivé à l'hypothèse suivante : les Évangiles canoniques n'auraient pas été rédigés directement d'après un modèle bouddhique, mais le travail préparatoire à celui des Évangélistes aurait été fait par un écrivain chrétien inconnu, ayant vécu au commencement de l'ère chrétienne et placé sous des influences bouddhiques. En d'autres termes, une très ancienne rédaction, imprégnée d'éléments bouddhiques, figurerait parmi les éléments incorporés à nos évangiles traditionnels. Comment toutefois expliquer l'admission de faits ou de doctrines étrangers à la personne ou à l'enseignement de Jésus ? N'est-il pas plus simple de supposer l'influence bouddhique chez Jésus que chez un de ses biographes ? On admettra donc que Jésus lui-même aura été familiarisé avec les enseignements du bouddhisme. L'auteur résume sa pensée dans les lignes suivantes : « Si, dans le titre de cet opuscule, nous avons appelé Jésus *un bouddhiste*, il ne faut, naturellement, pas l'entendre dans un sens littéral et cependant nous l'avons fait avec plus de raison que ceux qui l'appellent *un juif :* Israélite, il l'était par son origine corporelle ; mais, dans sa conscience intime, il était un Aryen... Le Nouveau Testament concorde davantage avec les traditions bouddhiques qu'avec

celles de l'Ancien Testament. Il en résulte que les premières ont dû faire partie de l'enseignement propre à Jésus et répandu par lui dans le cercle ésotérique des apôtres. Il accomplit dans la même mesure les préceptes et les prédictions de la tradition hindoue et ceux de la tradition hébraïque. C'est ainsi seulement que s'explique la composition des relations sur la vie et l'enseignement de Jésus, dans lesquelles les textes bouddhiques ont pu être introduits avec plus d'abondance encore que ceux de l'Ancien Testament. Mais ce que les Évangiles empruntèrent au bouddhisme ne leur fut pas une substance *étrangère ;* le Christ lui-même avait son origine spirituelle dans le bouddhisme. L'intelligence de cette filiation doit avoir été, dans une certaine mesure, familière aussi à ses disciples et, pour illustrer historiquement la personne de leur Maître, ils n'avaient, pour ainsi dire, qu'à se reporter dans sa patrie spirituelle. »

Si j'ai quelque peu insisté sur cet opuscule, ce n'est pas que j'adopte ses conclusions. Jésus de Nazareth, quoi que prétendent Seydel, Hubbe-Schleiden et le traducteur de ce dernier, est à mes yeux un juif, un israélite absolument authentique. Et cependant, des idées qui n'appartiennent pas à la tradition juive pure, qui s'expliquent mal par l'influence des philosophies d'origine grecque, ont rapidement conquis une place considérable dans l'Église chrétienne : tels sont le quatrième évangile et les amorces du gnosticisme, dont le Nouveau Testament fournit de nombreux exemples. C'est du côté des influences orientales, hindoues, bouddhiques, que nous sommes portés à chercher l'explication de ce phénomène, bien que la voie de ces emprunts et de cette propagande reste fort obscure.

Cependant, que cette influence ait pu se produire et que la question tranchée ici d'une façon si absolue ait droit à se poser dans les cercles scientifiques, j'en trouve une preuve récente, — qui se joint aux précédentes — dans la très intéressante étude de M. Goblet d'Alviella, *Ce que l'Inde doit à la Grèce* (Paris, 1897). M. Goblet d'Alviella est amené, lui aussi, à « aborder un problème assez complexe, les rapports entre le christianisme des temps apostoliques et quelques-uns des systèmes religieux de l'Inde, qui offrent d'indéniables ressemblances avec certaines parties de la tradition chrétienne, je veux parler du krichnaïsme et du bouddhisme ».

Pour ce qui est du krichnaïsme, M. G. penche pour un emprunt fait au christianisme. Les ressemblances entre le christianisme et le bouddhisme « sont plus profondes et les chances d'emprunt plus considérables ». Ces ressemblances concernent : 1° le rituel, l'outillage du culte et les institutions religieuses; 2° la légende du fondateur; 3° le fond de la doctrine. « On ne peut, dit-il justement, écarter par la question préalable l'hypothèse que le christianisme à ses débuts se soit ouvert, dans une certaine mesure, aux doctrines, aux traditions, aux rites du bouddhisme. — Réciproquement, rien n'interdit d'admettre

que le bouddhisme ait pu largement puiser dans les écrits et même dans les rites des premières communautés chrétiennes... Les bouddhistes, lorsqu'ils ont ramené à l'unité les vagues renseignements dont ils s'étaient contentés pendant les premiers temps sur l'origine et la carrière de leur fondateur, ne se sont pas fait faute d'y ajouter tout ce qui leur semblait de nature à rehausser la grande figure du Bouddha, etc. » En somme, et bien que M. Goblet d'Alviella conclue par la négative en ce qui concerne une influence proprement dite du bouddhisme sur le christianisme naissant, j'estime que la question doit rester ouverte et je signale les trente pages du livre de ce savant d'une intelligence si ouverte, si lucide (p. 161-195), comme posant le problème dans ses véritables termes.

IV. — Il n'y a pas grand chose à dire sur *Science et religion.* L'auteur, qui signe Malvert, a beaucoup lu ; le résultat de ces lectures a été distribué sous les chefs suivants : la Trinité, le Soleil, la Croix, l'Évangile, le Culte, les Saints, la Science. L'auteur s'est proposé la critique du christianisme, particulièrement du catholicisme, car il parle du protestantisme avec une certaine sympathie. Sa philosophie, comme son érudition, est de second ordre. « La religion, dit-il, a été la première forme de la science. Son apparition correspond à une des phases de l'évolution humaine succédant à l'animisme des sauvages et au fétichisme primitif. Sous le voile allégorique des mythes se cache l'explication des grands phénomènes de la nature. Les premiers prêtres étaient des savants, des philosophes, qui ont initié leurs contemporains, à l'aide de rites et de cérémonies symboliques, aux premières notions d'astronomie, de météorologie, etc. Ils ont détourné au profit de la science les gestes et prières, par lesquels les premiers humains croyaient naïvement plaire aux puissances mystérieuses de la nature et mériter leur faveur. » C'est à peu près la théorie symbolique de Creuzer, depuis longtemps abandonnée par ceux qui s'occupent d'histoire des religions.

Dans un livre, dont les éditeurs semblent viser à une grande publicité, il eût été à propos de soigner davantage l'impression. Les noms propres ou spéciaux sont trop fréquemment estropiés.

V. — M. Christian Cherfils nous donne un exposé systématique des théories du mathématicien philosophe Wronski. Laissant de côté les travaux relatifs à la mécanique céleste, il étudie en lui le penseur, l'homme qui « a tenté d'établir avec les procédés rigoureux du mathématicien philosophe : 1° d'une manière générale, les bases de toute croyance supérieure ; 2° d'une manière spéciale, les fondements du christianisme à venir, en d'autres termes, du véritable christianisme *philosophique* et, par suite, *sociologique.* » L'entreprise était doublement méritoire, d'abord parce que l'œuvre de H. Wronski est d'un accès difficile, en second lieu parce qu'une pareille étude ne peut intéresser qu'une catégorie très restreinte de lecteurs.

Mais M. C. a la foi. « Si la question Hoëné Wronski, écrit-il, était d'actualité il y a un demi-siècle, elle se pose et s'impose aujourd'hui, moins aiguë, plus troublante. » C'est ainsi que M. Cherfils, en disciple convaincu, a été amené à écrire un livre clairement ordonné, qui rendra de sérieux services.

En intitulant son étude *Un essai de religion scientifique*, M. C. nous livre immédiatement sa pensée profonde : pour lui le système de Wronski donne la réponse décisive aux aspirations religieuses de notre temps ; Wronski a posé les bases scientifiques de la religion, il a constitué celle-ci à l'état de science. M. Cherfils, faisant allusion à de récentes tentatives pour rapprocher la religion de la science, se félicite de voir que l'on entre de plus en plus dans l'ordre d'idées où s'était engagé son maître ; il me paraît qu'en cela il est victime de la plus étrange illusion.

Des hommes tels que H. Wronski et A. Ritschl appartiennent à des modes de sentir et de penser absolument incompatibles. Wronski veut constituer une religion, dont la démonstration puisse s'imposer par voie logique ; c'est un métaphysicien effréné, qui part du kantisme pour reconstruire un système de croyance digne de la scolastique, et même, pourrait-on dire, plus absolu, plus exigeant que ne fut jamais la théologie du moyen âge. Albert Ritschl, tout au contraire, et les théologiens protestants, tels que M. A. Sabatier, qui défendent en France la même thèse, concèdent que, sur le terrain des sciences physiques et naturelles, d'une part, historico-critiques de l'autre, la religion, affaire de sentiment, doit s'incliner devant la science. Tandis que Wronski vise à une religion scientifique, les protestants de l'École transigeante concèdent à la science qu'elle a seule qualité dans toutes les questions qui n'intéressent pas directement les rapports de l'âme avec son Créateur. Il n'y a donc aucun point de ressemblance, aucune affinité entre ces deux écoles, dont les prémisses sont absolument contradictoires.

Voici le résumé des idées de Wrouski, qui ne peut laisser aucun doute sur ce point que leur auteur représente, non le progrès, mais la réaction théologique dans ce qu'elle a de plus audacieux, de plus insensé. Je l'emprunte à M. Cherfils, dont nul ne contestera la compétence : « La philosophie absolue (celle que W. se propose d'établir) doit, avant tout, fonder une *certitude infaillible* parmi les hommes, certitude qui n'existe pas encore (par parenthèse, je remarque jusqu'à quel point les gens d'extrême droite sont sévères pour le passé, dont ils se réclament ; voilà dix-huit siècles que le christianisme existe et son apologiste déclare que *la certitude n'existe pas encore*). — Elle doit, en conséquence, découvrir le principe *absolu* des choses, duquel seul découle toute réalité — Elle doit, de plus, dévoiler la *création de l'univers* dans son origine, dans ses progrès et dans ses fins, *en la déroulant tout entière de ce principe absolu de toute existence*. — Elle doit même, en se fondant toujours sur cet immuable principe de réalité,

démontrer positivement, d'une manière rigoureuse, la création propre, non seulement de l'*Être* suprême ou de *Dieu*, mais de plus de ce *principe absolu lui-même*, qui est en Dieu la source de sa haute réalité. Elle doit ainsi, dans l'essence de l'acte de la création, découvrir la *loi* que suit nécessairement cette haute production spontanée de l'univers ; et elle doit par là dévoiler aux hommes *la loi de création*, qui donne naissance à toute réalité quelconque. — Elle doit, par là même, non seulement être au dessus de *l'erreur*, dont elle connaît les sources et les abîmes, mais de plus au-dessus de la vérité elle-même, qu'elle seule *peut produire et établir* dans ce monde... — Elle doit surtout prouver, avec certitude, qu'avant l'époque actuelle, c'est-à-dire, avant le développement *accompli* de l'homme, où il est parvenu aujourd'hui, il lui était impossible, absolument impossible, non seulement de *connaître*, mais même de *concevoir* la vérité absolue. »

Qu'il ait convenu à Wronski d'accommoder ce que je me permets d'appeler une sorte de folie, de frénésie métaphysique, à la religion chrétienne, c'est pur effet de milieu et de circonstances, et cela me paraît un détail très secondaire. Il a beau dire que « la philosophie absolue doit montrer combien la religion chrétienne est *conforme* » aux prémisses ci-dessus indiquées, qu' « elle peut ainsi, par cette sublime conformité de la révélation avec la vérité absolue, démontrer rigoureusement l'*origine divine* du christianisme et sa véritable destination sur la terre », qu'elle « peut conséquemment indiquer avec infaillibilité, les destinées inévitables et l'unique *direction salutaire* de l'Église chrétienne et spécialement de l'église catholique », tout cet appareil de démonstration me semble plus dangereux pour la thèse que défend Wronski que pour celle qu'il combat. Théologien catholique, je signalerais Wronski comme le plus dangereux des rationalistes qui, dans l'enivrement de sa logique, refait Dieu et le monde à sa façon ; historien de la religion, je considère sa tentative comme une survivance de la scolastique, comme un phénomène d'atavisme inquiétant ; philosophe, je suis stupéfait qu'en plein XIX[e] siècle, on croie faire œuvre utile en jonglant avec quelques définitions, dont on peut tirer tout ce qu'on veut.

Néanmoins, je remercie M. Cherfils qui s'est acquitté de sa tâche avec autant de compétence que de modestie. Ce n'est pas sa faute si les châteaux de cartes de la métaphysique transcendante laissent froids les esprits élevés dans les méthodes critiques et expérimentales.

Maurice VERNES.

Johannes Herrgot und Johannes Marius Philelphus in Turin 1454-1455, ein Beitrag zur Geschichte der Universitæt Turin in XV Jahrhundert, von Dr. Theodor KLETTE. Bonn, Rœhrscheid und Ebbecke, 1898, VIII-72 p.

Le travail de M. Klette est fondé sur le ms. latin fol. 15 de la

bibliothèque de l'Université de Greifswald, manuscrit provenant du Hessois Jean Herrgot, recteur de l'Université de Turin dans l'année scolaire 1454-1455. Il contient soit des copies ou extraits d'ouvrages de droit canonique et de philosophie morale, soit des vers ou autres écrits de Herrgot lui-même ; soit surtout des harangues d'apparat prononcées par lui ou à lui adressées dans diverses circonstances de sa carrière rectorale et universitaire ; notamment : l'éloge de Herrgot, prononcé, à son installation comme recteur, par le fils du célèbre François Filelfe, Jean-Marie ; deux compliments de Herrgot au duc de Savoie ; les discours de Jean-Marie Filelfe et de Herrgot à l'occasion de la promotion de ce dernier au doctorat en droit canonique ; l'allocution de Herrgot à son successeur dans le rectorat. Ces documents, publiés in extenso en appendice, ont permis à M. Klette de reconstituer la biographie de Herrgot, jusqu'ici parfaitement inconnue, d'enrichir de quelques détails celle de Jean-Marie Filelfe, de donner une idée de la vie de l'Université de Turin, de ses cérémonies, de ses usages, d'ajouter quelques noms à la liste de ses recteurs, d'écrire en un mot un petit chapitre d'histoire littéraire et universitaire, d'intérêt peut-être un peu mince, réel cependant étant donné le peu que l'on sait sur l'Université de Turin au XVe siècle.

E. J.

Henri Becker. **Un humaniste au XVIe siècle. Loys Le Roy (Regius).** Paris, Lecène, 1896. In-8°, 409 p. (dont 100 p. d'appendices).

Louis Le Roi a tenu jusqu'ici un rang très effacé parmi les érudits, les penseurs et les politiques du XVIe siècle. Mérite-t-il mieux ? M. Becker le croit ; j'en doute. Si disposé que je fusse à applaudir au nouveau lustre qui pouvait en rejaillir sur l'histoire du Collège de France, M. B. n'a pas réussi à me convaincre. Son livre ne comble pas la distance, immense à mes yeux, qui sépare Louis Le Roi d'un Budé ou d'un Ramus, ou de cet Adrien Turnèbe, son prédécesseur immédiat, que Montaigne estimait « le plus grand homme qui feust il y a mille ans ». Ce n'en est pas moins une étude méritoire, qui met en meilleure lumière les écrits et le talent d'un ouvrier infatigable de la renaissance des lettres antiques.

Louis Le Roi, comme beaucoup de ses contemporains, a voulu tout connaître, tout comprendre, tout embrasser, à l'aide des inépuisables trésors de sagesse que l'outil récemment retrouvé des langues orientales permettait d'exhumer. Traiter des affaires publiques, de la politique et de la guerre, de la diplomatie et de la jurisprudence, juger le passé et le présent, prophétiser l'avenir, donner des conseils aux gouvernants, aux chefs d'État, rien ne l'arrête, rien ne l'effraie, rien ne lui semble hors de la portée de son ambition, de son savoir ou de son esprit. Mais plus ses

visées sont hautes, plus sa position est précaire. Pour approcher les souverains, pour s'en faire écouter et obtenir, en échange, quelques maigres subsides, le voilà obligé de quémander, solliciter, suivre la cour, subordonner, quand il ne les peut concilier, les exigences de la science aux devoirs du courtisan.

La biographie prend, en pareil cas, une importance particulière, elle ne peut guère se séparer de l'œuvre littéraire; et je regrette que M. B. l'en ait détachée pour l'enfermer dans les bornes étroites d'une trentaine de pages, sans ajouter, du reste, aucun élément nouveau d'information à ce que l'on en savait déjà. L'activité scientifique de Le Roi n'y apparaît que d'une façon trop imprécise, parfois même inexacte ou incomplète. Ainsi M. B. cite (p. 12-13) une lettre à Jean Bertrand, cardinal de Sens, et il y voit (p. 243-244) la preuve que dès 1559 Le Roi avait conçu l'idée de son dernier écrit : *La Vicissitude des choses de l'Univers,* alors qu'elle se réfère manifestement aux deux grands projets d'ouvrages que mentionne déjà un privilège de 1561, et dont on trouve le plan à la suite de l' « Exhortation aux Français », je veux dire le *Dessein du royaume de France* et les *Monarchiques.*

Après cette courte biographie le volume presque tout entier est consacré à l'analyse des ouvrages de Le Roi. C'est beaucoup, c'est trop. Regius fut surtout un traducteur, or on n'analyse pas les traductions, pas plus que les commentaires qui les accompagnent, ou si on le tente, on disserte à côté, sur l'art de traduire, sur la valeur des originaux. M. B. n'y a pas manqué.

Il commence par s'arrêter aux écrits de circonstance, en latin, la Vie de Budé, un *De Pace,* une *Consolatio ad Catharinam.* Il en loue la belle latinité, je le veux bien, mais que de rhétorique, d'amplification, de lieux communs! Je sais plus de gré à Regius de l'*idée* qu'il a eue d'écrire une biographie de Budé, dès l'année de sa mort, et de nous avoir conservé sur ce noble esprit des détails précieux, que des rêves chimériques dont M. B. lui fait honneur : une croisade contre les Turcs pour mettre fin au schisme, c'est-à-dire à la Réforme! un appel à l'image lointaine d'États Unis d'Europe!

Il n'y a guère à retenir de ces écrits que la singulière circonstance de quelques passages se retrouvant dans Pascal (p. 49) et dans Bossuet (p. 66). Cette dernière rencontre surtout est frappante et elle ne peut que difficilement avoir été fortuite. Bossuet lisait donc encore Le Roi! J'ai peine à l'admettre. Je serais plutôt porté à croire — sans avoir le temps de le vérifier — qu'il s'agit d'emprunts communs à un écrivain de l'antiquité..

Helléniste et traducteur, Regius devra à M. B. d'être jugé plus équitablement. Thurot déjà avait proclamé avec sa grande autorité « qu'il était profondément versé dans la connaissance de la langue grecque », mais il mésestimait son style. M. B. prouve en détail qu'il savait bien le grec, qu'il n'a pas, comme on le lui a reproché, traduit Aristote

sur une version latine, qu'il a su non seulement interpréter, mais commenter habilement et Platon et Aristote et Démosthène, que sa forme est assez heureuse pour supporter parfois le parallèle avec Amyot.

Comme professeur royal (1572-1577), Regius nous intéresse par l'effort très louable qu'il a tenté de ne pas considérer seulement les auteurs anciens comme des théoriciens, mais aussi comme des observateurs et d'asseoir, avec leur secours, la politique sur une large base expérimentale. Les observations qu'il a faites chez les peuples contemporains et celles qu'il a recueillies chez les philosophes de l'antiquité doivent ainsi s'éclairer mutuellement, la théorie et la pratique marcher de front. Il s'avance si résolument dans cette voie qu'il n'hésite pas à rompre avec la vieille tradition des leçons faites en latin, que c'est en français qu'il commente Démosthène devant ses auditeurs. On peut même à bon droit le placer à côté de Montaigne comme un des premiers adversaires de l'étude trop exclusive des langues anciennes, un des premiers défenseurs d'un enseignement plus pratique et plus moderne. « N'est-ce point, dit-il, grand erreur que d'employer tant d'années aux langues anciennes comme l'on a accoustumé de faire, et consommer le temps à apprendre les mots, qui devroit estre donné à la cognoissance des choses, auxquelles l'on n'a plus ny le moyen ny le loisir de vacquer? »

Comme écrivain politique, Regius fut, à certains égards, un précurseur de Montesquieu, puisqu'il a exposé et appliqué tout au long la *théorie des climats*. Il faut remarquer seulement que le principe même de cette théorie ils le devaient tous deux à Aristote. Quant à l'idée de progrès dont M. B. veut lui faire un mérite, elle ne me semble avoir été ni conçue par lui avec ampleur ni formulée avec netteté. Le Roi ne va pas au-delà de la pensée que nous ne devons pas nous en tenir à ce que les anciens ont dit ou trouvé, mais inventer par nous-mêmes. Il ne s'agit donc que du progrès *possible* des lettres et des sciences, de l'effort personnel à accomplir pour faire mieux, plus et autrement que les anciens. Il n'est question au fond que de s'affranchir de l'autorité aristotélique sous laquelle le moyen âge avait vécu et cet affranchissement n'est-ce pas l'essence même de la Renaissance, le souverain principe dont Ramus fut le plus énergique champion? Ce que Le Roi se demande, ce qu'il met en vedette sur le titre même de son dernier ouvrage (La Vicissitude), c'est uniquement « s'il est vray ne se dire rien qui n'ayt esté dict au paravant : et qu'il convient par propres inventions augmenter la doctrine des anciens ». Quant à la croyance à l'avenir, aux droits de la raison, à la perfectibilité indéfinie de l'homme agissant dont M. B. prétend qu'il était plein (p. 281), si l'on veut savoir à quel point il en était dépourvu, il faut lire le jugement qu'il porte sur l'état moral de son époque (*Vicissitude*, f. 100 v° éd. 1579), il n'y eut pieça plus de malice au monde... tout est pesle mesle, confondu, rien ne va comme il appartient) et le tableau qu'il trace de l'avenir de l'humanité :

« Je prevoy des-ja en l'esprit plusieurs nations estranges en formes, couleurs, habits, se ruer sur l'Europe... qui destruiront nos villes, citez, chasteaux, palais, temples : changeront mœurs, loix, langues, religion, brusleront bibliothèques gastans tout ce qu'ils trouveront de beau en ces païs par eux occupez ; afin d'en abolir l'honneur et vertu... Et l'Univers approchant de la fin... emportant avec soy la confusion de toutes choses, et les réduisant à leur ancien chaos » (p. 112 v°-113 r°).

La valeur intellectuelle de Le Roi me paraît donc surfaite par son biographe en ce point comme en d'autres.

M. B. reconnaît dans sa conclusion qu'il a voulu d'abord ne prendre Regius que comme *unus inter multos*, comme un type de l'érudit de second ou troisième rang, infatigable travailleur, faisant des efforts surhumains pour maîtriser les immenses matériaux que l'antiquité lui offrait et pour les mettre en harmonie avec la doctrine chrétienne. — Voilà qui était bien. — Mais il a été séduit ensuite par le mérite scientifique et l'originalité des vues de son modèle et c'est à cette double valeur qu'il s'est appliqué à faire rendre une plus exacte justice. Ici je me sépare de lui. Le sentiment est généreux, mais il repose sur une conception erronée, à mon sens, de l'originalité de Le Roi. Cette originalité est beaucoup plus *personnelle* que *scientifique*, elle tient au caractère de l'homme plus qu'à ses idées. C'est donc ce caractère qu'il aurait fallu mettre au premier plan, en pleine lumière, et pour cela mieux eut valu sans doute analyser sa correspondance, dont M. B. ne parle presque pas, que ses écrits dont il parle si longuement. Au lieu de trois cents pages de texte, une centaine aurait pu suffire pour faire revivre, de manière à éclairer son milieu, une figure qui à coup sûr n'est pas banale, mais que l'on voit à peine se profiler sur le fond terne et blafard de ses traductions et de ses commentaires. M. Becker me répondra qu'il n'aurait pas eu alors la matière d'une thèse de doctorat ès lettres. Ce sont là des considérations qui ne relèvent pas de la critique : *De minimis non curat praetor*. [1]

Jacques Flach.

---

1. Pour prouver à M. B. que, malgré ses imperfections, j'apprécie son travail et l'ai lu jusqu'au bout, je lui signale une phrase malheureuse (p. 394) : « la corporation (des traducteurs), à part le brûlé vif Estienne Dolet, comptait, même à cette époque agitée, peu d'assassins présumés. » — Etienne Dolet, que je sache, n'a jamais été un *assassin présumé*. Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. Je lui dirai aussi que sa bibliographie aurait demandé à être établie avec plus de soin. Elle n'est ni complète ni exacte. Ainsi la *Vicissitude* n'a pas eu une seule édition in-fol. sous trois dates différentes : 1575, 1576, 1577, mais trois éditions. La première est de 1575 (le privilège est du 10 mai 1575) la deuxième de 1577, la troisième (revue et corrigée sur l'exemplaire trouvé après le décès de l'auteur) de 1579. — Peut-être aussi eut-il été intéressant de mentionner le manuscrit original de deux livres de la Traduction d'Isocrate qui se trouve à la Bibl. nationale, (ms. fr. nouv. acq. 1843). Il est dédié à Henri II, daté de 1548 et porte sur une garde « Ludovicus Regius faciebat ».

Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584) publiés par P. L. Muller et Alph. Digerick. T. IV. S'Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1898, xiv, 576 p. in-8.

Nous avons parlé, à deux reprises déjà [1], du vaste recueil de documents relatif à l'action politique française aux Pays-Bas représentée — combien tristement ! — par François d'Anjou. En annonçant l'ouvrage de MM. Muller, professeur d'histoire à l'Université de Leyde, et Alph. Diegerick, conservateur des archives de Gand, nous en avons expliqué le caractère et le cadre ; il suffira donc de signaler ici l'apparition du quatrième volume, l'avant-dernier, des *Documents*, qui s'étend, au point de vue chronologique, de février 1581 à mars 1583. Il comprend d'abord les événements qui se sont passés entre le traité de Bordeaux (janvier 1581) et la proclamation du duc d'Anjou comme souverain des Pays-Bas, en février 1582, puis les contestations incessantes entre gouvernants et gouvernés jusqu'à l'odieux guet-apens du 17 janvier 1583, par lequel le duc essaya de s'emparer de sa propre ville d'Anvers [2] ; il se termine par les piteuses négociations du prince français avec les États offensés, qui amènent un replâtrage provisoire de la situation, fortement compromise, par l'accord de Termonde (28 mars 1583).

On verra dans la préface (p. vii) les raisons pour lesquelles les savants éditeurs n'ont pas fait entrer dans leur recueil une foule de documents, lettres et actes relatifs à l'administration des Pays-Bas, au moment où François d'Anjou en était tout au moins le souverain nominal. Ils ne « traitent nullement, disent-ils, des relations personnelles entre lui et ses sujets », mais fournissent seulement « les matériaux nécessaires pour l'histoire du gouvernement exercé en son nom ». On ne peut s'empêcher de penser qu'un principe pareil, universellement admis, risquerait de mener fort loin les éditeurs de correspondances princières et de documents inédits en général. Car enfin, comment savoir ce qui est « personnel » dans les documents signés par un souverain, prince ou président de république ? Nous en connaissons de très intelligents et même d'illustres, dont les lettres *autographes* elles-mêmes ont été fabriquées par leur secrétaire *de la main* ; et combien d'autres, qui n'ont fait que copier les minutes soumises par un secrétaire d'État, ou dont quelque conseiller intime inspirait à la fois la forme et le fond ! Combien de souverains, solidement établis sur leur trône, n'ont « rempli qu'un rôle purement décoratif », tout comme le duc d'Anjou ! Mais nous ne cherchons pas querelle sur ce point à MM. Muller et Digerick ; loin de leur reprocher

---

1. *Revue Critique* du 4 novembre 1889 et du 26 décembre 1892.

2. On admire la modération magistrale de Guillaume d'Orange et son coup d'œil politique au lendemain de la trahison du Valois, qui le font traiter avec un respect extérieur, malgré sa méfiance profonde, le prête-nom nécessaire dans la lutte contre Philippe II.

de nous refuser de l'inédit, nous serions plutôt tenté de trouver, vu l'incapacité politique et la vilenie morale du personnage, qu'ils nous ont donné trop de documents sur Anjou, sur ses velléités d'action, si rarement traduites en faits [1], ainsi ceux sur « l'épisode sério-burlesque du mariage anglais », qui n'avaient rien à faire ici. En tout cas, quand le recueil des éditeurs sera complet — et nous espérons qu'il ne se passera pas de nouveau six ans jusqu'à l'apparition du prochain volume — il restera bien évident pour tout le monde que ce frère cadet de Charles IV et de Henri III, dont quelques-uns ont prétendu faire un habile politique, était un malheureux énervé, sans volonté ferme, incapable d'arrêter une ligne de conduite et surtout de la suivre avec persévérance, dédaignant de sacrifier le moindre de ses caprices au plus sérieux de ses devoirs. Alors que tout semblait sourire à des projets qui auraient assuré la grandeur de la France et la liberté des Pays Bas, ce triste rejeton d'une race épuisée a trouvé moyen de faire banqueroute à l'une et à l'autre et d'ajouter ainsi un peu de honte nouvelle à tout l'opprobre amoncelé déjà sur la tête des derniers Valois.

R.

René Harmand. **Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf.** Paris. Société française d'imprimerie et de librairie. in-8. 1897.

La critique moderne, réformant les verdicts trop sévères de Boileau, a déjà réinstallé Théophile et Saint-Amant aux places qui leur étaient équitablement dues. Peut-être resterait-il maintenant quelques efforts à tenter pour tirer de l'oubli profond où ils reposent deux autres poètes de la même époque : Guillaume Colletet et Georges de Brébeuf. Le volume que vient de consacrer à ce dernier M. René Harmand nous agrée déjà comme une bonne action.

Mais la bonne action, comme il arrive presque toujours en pareille occurrence, n'est malheureusement pas entreprise avec toute la mesure voulue. Écrire carrément que Brébeuf « mérite d'être cité au premier rang parmi les contemporains de Corneille » (p. 442), c'est de prime abord tout compromettre. Attribuer de plus une même valeur à toutes ses œuvres, c'est le desservir encore davantage, car il en est de si sûrement fastidieuses qu'elles suffiraient à étouffer de nouveau celles qui mériteraient de reprendre quelque vie.

Réhabiliter la *Pharsale* me semble, en toute conscience, impossible.

1. Nous croyons que les éditeurs font trop d'honneur au duc d'Anjou en affirmant que son expédition pour débloquer Cambray (août 1581) manqua « changer entièrement la situation de l'Europe occidentale ». Les Espagnols le connaissaient assez pour savoir que si on pouvait l'entraîner à un coup de main, il était incapable d'opérations compliquées et surtout prolongées. Un succès, quelque faible qu'il fût, avait pour conséquence nécessaire chez le duc, une longue période de repos et de paresse

Jamais les isomorphes alexandrins de la versification classique ne se sont succédé pendant tout un volume avec une si extraordinaire monotonie et quand le poète, pour les accidenter quelque peu, enfle la voix ou prodigue la couleur, il ne réussit qu'à les rendre grotesques. Quelques beaux vers, et même, si l'on veut, quelques beaux passages, ne sauraient en faire une œuvre qu'on puisse admirer aujourd'hui. Ce n'est là d'ailleurs qu'une traduction et la meilleure traduction possible peut témoigner de l'intelligence et de l'habileté d'un auteur mais non de son génie.

Encore moins faudrait-il essayer de nous vanter son *Septième livre de l'Enéide de Virgile en vers burlesques* et son *Lucain travesti*. C'est déjà un beau tour de force que de parvenir à lire jusqu'au bout les huit livres du *Virgile travesti* de Scarron, mais comme Scarron est le maître attitré du burlesque on s'y résigne, encore lorsqu'on veut se faire une idée de la littérature qui passionnait les beaux esprits du temps de la Fronde. Jamais, en réalité, l'esprit français ne s'est montré moins agile et moins fin ni son vers plus rampant et plus antipoétique.

Reste le Brébeuf des *Entretiens solitaires* et des *Poésies diverses*. C'est celui-là seul qui mérite notre attention.

Dans les *Entretiens solitaires* nous trouvons, en effet, par instants un vrai poète qui a ce grand mérite d'être à peu près le seul de son siècle à tenter la *méditation*. Il est visible que par les différentes formes de leurs strophes, par la nature de leur phraséologie, par leurs procédés lyriques, et même par l'essence de leur inspiration, ces *Entretiens* rappellent étrangement l'*Imitation de Jésus-Christ* que vient de rimer Corneille. On doit même avouer, pour être sincère, qu'ils ne la valent pas, car si le poème de Corneille ne peut être lu sans malaise, tant il fausse de ses grands vers héroïques les douces effusions de l'original, il n'en contient pas moins des morceaux tout à fait admirables qui en font quand même la plus belle œuvre lyrique que le XVII[e] siècle nous ait laissée. Mais, du moins, en cette imitation d'une imitation, Brébeuf ne traduit pas, et souvent réussit à exprimer ses propres pensées en fort beaux vers.

Je ne sais pourtant si le livre qui doit lui permettre de revivre aujourd'hui ne serait pas plutôt ces *Poésies diverses* que M. H. me semble un peu trop dédaigner. Ce n'est pas là assurément de la haute poésie, au contraire c'est le plus frivole babillage qu'il soit possible d'imaginer. Toutefois il se pourrait bien que ce petit recueil fût le plus gentil que nous ait laissé la littérature des ruelles. Je cherche en vain chez tous les autres auteurs à la mode un pareil ensemble de gracieux madrigaux, d'aimables stances et de coquettes épigrammes. Brébeuf se montre vraiment là excellent dans un genre, et l'on peut le considérer comme le seul des petits rimeurs de son temps qui ait su constamment minauder sans trop d'affectation et redire des choses cent fois dites sans se traîner dans le lieu commun. On ne saurait lui opposer Voiture qui reste plutôt du monde de Marot que du monde des précieuses. Ce n'est guère qu'à Sara-

sin ou à Benserade qu'on pourrait le comparer, mais ni l'un ni l'autre n'ont cette délicatesse dans la mièvrerie.

Quoi qu'il en soit, l'étude de M. Harmand, très complète, très minutieuse, et résumant tout ce qu'il est possible de savoir sur ces œuvres trop oubliées, rend également service à notre histoire littéraire et à Brébeuf. Grâce à lui déjà l'*Histoire de la littérature française* que publie M. Petit de Julleville a honoré de quelques lignes l'auteur des *Entretiens solitaires*. C'est là un premier et fort beau résultat si l'on considère que cet ouvrage a complètement oublié, dans ses deux gros tomes consacrés au XVII^e siècle, d'accorder la même faveur à Segrais, à Mme Deshoulières, à Chapelle et Bachaumont, à Saint-Réal, et à maints autres.

Raoul ROSIÈRES.

BULLETIN

— M. Charles PICHLER, professeur au gymnase académique de Vienne, a fait paraître dans le palmarès du lycée de Znaym, une étude sur les rapports de l'Autriche avec la France de 1780 à 1790, c'est-à-dire pendant le règne de Joseph II (*Die Beziehungen zwischen Oesterreich und Frankreich innerhalb der Jahre 1780-1790*, 38 pages). Le travail s'adresse surtout aux élèves des classes supérieures, et avec raison. Rien de plus fastidieux que les *Programmes* où l'auteur traite des questions que les élèves ne sont même pas capables de comprendre. M. Pichler a utilisé la correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz éditée par Arneth et Flammermont, et a traité tour à tour le rôle joué par Mercy à la cour de Louis XVI, la question orientale, les affaires de Hollande et le fameux projet d'échange de la Bavière. Il a su grouper habilement les différents passages de ces deux gros volumes pour présenter les différentes faces de ces questions. Il se place au point de vue autrichien et quoiqu'il accorde que la conduite de l'empereur et de son ministre n'était pas toujours correcte, il accuse la politique française d'un manque de franchise encore plus flagrant. P. 20, on aurait pu rappeler que la morgue des hommes politiques austro-hongrois vis-à-vis des Hollandais, qu'ils appelaient « insolents marchands de fromage », est de date assez ancienne : le comte Bercsényi, général en chef des armées de Rákoczy, apostrophait de la même manière l'ambassadeur hollandais Hamel-Bruyninx qui, avec les délégués anglais, entama les pourparlers en vue de la pacification des Hongrois avec l'empereur. — J. K.

— Dans la *Budapesti Szemle* nous signalons l'étude de M. MAHLER sur le Calendrier des peuples anciens et l'Éloge du romancier Albert Palffy, un des membres du cercle des Dix dont Petœfi, Jokai ont fait partie et qui propageait puissamment les idées françaises. M. VADNAY retrace avec beaucoup de chaleur la vie de cet écrivain qui a joué un rôle assez important à côté de Kossuth et mourut en 1897.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38-39 — 19-26 septembre — 1898

Hahn, Demeter et Baubo. — Warren, Les propositions temporelles dans Thucydide. — Aristote, Poétique, p. Bywater. — Witkowski, Les papyrus des Lagides. Papamarkou, Les livres de lecture des écoles grecques. — Preuschen, Palladius et Ruffin. — Bedjan, Le Paradis des Pères. — Conybeare, La clef de la vérité. — Des Marez, La propriété foncière en Flandre. — Fagniez, Documents sur l'histoire de l'industrie et du commerce en France. — Tasse, Rime, p. Solerti. — H. Lichtenberger, La philosophie de Nietzsche. — Académie des inscriptions.

Ed. Hahn. **Demeter und Baubo**. Versuch einer Theorie der Enstehung unsres Ackerbaus. Berlin, Max Schmidt, s. d. (1897). In-8. 78 p.

« Cybèle mutile son amant Attis et, par là, le consacre comme son prêtre. Quand j'eus appris à estimer ce fait à sa valeur, l'origine des bœufs n'a plus été une énigme pour moi. » (p. 49.) Vous ne comprenez pas ? C'est pourtant bien clair. Le bœuf attelé à la charrue, qui défonce le sol, est l'amant de la terre ; la terre est Cybèle ; le bœuf ou taureau châtré est Attis. Ne croyez pas que l'idée d'atteler le taureau châtré à la charrue ait été suggérée par une considération d'ordre pratique : il n'y a eu là, du moins à l'origine, qu'un rite religieux, le viol de la grande déesse féconde par l'animal qui lui était consacré. Mais pourquoi le taureau, et pas le cheval ou le porc ? C'est que la grande déesse féconde a été de bonne heure assimilée à la lune, parce que la lune a des cornes et que le taureau en a aussi [1]. Je n'invente rien ; tout cela est dans le livre de M. Hahn.

Mais il y a autre chose encore, et des choses excellentes. M. H. a fait justice du vieux préjugé qui marque ainsi, dans la civilisation, la succession des étapes : chasse et pêche ; état pastoral ; état agricole. L'agriculture, sous la forme primitive de la culture à la houe, a précédé de longs siècles l'agriculture qui fait usage de la charrue ; elle a sans doute précédé aussi, du moins dans de vastes régions, le régime pastoral, qui implique la domestication des animaux et l'usage du lait des femelles. On sait que, dans toute la Chine, le lait est encore une boisson abhorrée. L'Amérique précolombienne connaissait l'agriculture, alors que, au Pérou seulement, on élevait un animal domestique, le lama. L'agriculture sans animaux domestiques, c'est la culture à la houe (*Hackbau*), qui

1. *Quia habet similiter cornua* (Lactance, *De falsa relig.*, xxi).

était pratiquée par les habitants des stations lacustres et servait à la culture de la plus ancienne des céréales, le millet. Une « époque du millet » a précédé l'époque du blé ; aujourd'hui encore, la culture du millet et de ses variétés s'étend sur un domaine immense, au-delà du domaine actuel de la culture du blé (par exemple chez les Aïnos et à Formose). M. H. pense que le taureau a d'abord été, en Babylonie, un animal sacré et que le lait de vache a d'abord été offert à la divinité en sacrifice. Le labourage et la consommation du lait (par les prêtres) ont été primitivement des rites religieux. Passés dans le domaine pratique, ces usages ont ensuite été répandus dans l'ancien monde par de véritables missionnaires (p. 67), qui ont propagé en même temps certaines cérémonies religieuses d'un caractère orgiastique (Déméter, Attis, Baubo, etc.). Il est singulier que M. H. se rencontre ainsi, d'une manière tout à fait indépendante, avec M. A. Bertrand, qui, dans son livre récent, *La Religion des Gaulois*, insiste tant sur le rôle que des missions religieuses préhistoriques auraient joué dans l'histoire des civilisations [1].

Salomon Reinach.

Winifred Warren. **A Study of conjunctional temporal clauses in Thukydides.** (A Dissertation presented to the faculty of Bryn Mawr College for the degree of doctor of philosophy). Berlin, impr. Unger frères, 1897 ; 79 p.

Thucydide, que nous admirons souvent pour l'ensemble de ses peintures, vaut encore plus par le détail de son style ; et c'est faire œuvre de bon grammairien, donc œuvre utile, que de chercher à préciser les nuances souvent fort délicates qui résultent chez lui de l'emploi de telle ou telle forme verbale, de telle ou telle construction. M. Warren a choisi un point particulier de la syntaxe de Thucydide pour sa thèse de doctorat ; il a étudié la manière dont sont construites les propositions temporelles et a tâché de pénétrer plus intimement dans les multiples variétés de leur syntaxe. Il s'est borné aux propositions temporelles introduites par une conjonction, selon le plan suivant : modes, temps, radicaux, conjonctions, position respective des deux propositions principale et subordonnée. Ce noyau est précédé d'une introduction où M. W. étudie l'aspect général des deux propositions et les différentes manières dont elles expriment les rapports de temps, et suivi de deux chapitres de statistique ; l'un énumère tous les passages de Thucydide

---

1. M. Hahn n'est pas informé des découvertes de M. Piette (blé quaternaire, domestication du renne, etc.), dont il fera bien de prendre connaissance dans l'*Anthropologie*. Il a tort de parler (p. 57) du *Mercure gaulois sans sexe*, car c'est là une absurde invention du XVII[e] siècle. La statuette de Berlin, qu'il cite en note, doit être fausse. M. H. devrait aussi se méfier des rapprochements institués par certains indianistes (*Anna Parna* et *Anna Perenna*, p. 56 !)

où se rencontre une proposition temporelle, disposés suivant les conjonctions ; l'autre classe ces conjonctions suivant le mode et le temps dont elles sont suivies, avec le nombre des passages respectifs. Cette thèse est bonne ; elle est du nombre de celles qui apprennent quelque chose, qui nous font saisir les procédés de style d'un auteur, et nous mettent par suite en état de le mieux comprendre ; M. W. discute d'ailleurs avec une excellente méthode, connaît bien le texte de Thucydide, et sait également éviter l'obscur et le subtil, deux défauts assez communs aux faiseurs de grammaires. Je pourrais m'arrêter sur ces éloges ; mais j'ai quelques observations à faire sur des points de détail. Dans une proposition temporelle antécédente, dit M. W. p. 24, l'action purement antérieure est rendue par l'aoriste ; elle peut aussi être exprimée par le radical du présent — c'est-à-dire par l'imparfait, mais les deux exemples allégués p. 25 sont inexactement interprétés — de même qu'une action antérieure qui empiète sur l'action de la proposition principale, c'est-à-dire à la fois antérieure et simultanée. Mais dans la pratique, ajoute-t-il, l'usage du radical du présent est restreint à cette dernière expression, pour éviter l'ambiguïté possible. Est-ce bien une pareille raison qui empêche l'autre construction ? Et n'est-ce pas plutôt parce que l'idée d'une action antérieure, sans le moindre contact temporel avec l'action principale, est incompatible avec le radical du présent ? Dans l'exemple V, 72, 3 ἐπειδὴ γὰρ ἐν χερσὶν ἐγίγνοντο,... τὸ μὲν... δεξιὸν τρέπει... dire que l'on attendrait peut-être l'aoriste ἐγένοντο est une supposition que rien ne justifie ; si le lecteur conçoit dans ἐγίγνοντο à la fois l'idée d'antériorité et de concomitance, c'est uniquement parce qu'il sait qu'on ne peut « être engagé » sans auparavant « être entré en engagement », et s'il voit dans cette forme l'idée complète « lorsqu'ils eurent été engagés et qu'ils l'étaient encore », en réalité l'expression grammaticale n'y est pour rien, car la phrase n'exprime par elle-même que cette dernière phase de l'action, qui coïncide avec l'action exprimée par τρέπει ; or, c'est la fonction fondamentale de l'imparfait. VII, 5, 2 ἐν χερσὶ γενόμενοι ἐμάχοντο nous offre un rapport des deux verbes essentiellement différent, et ἐγένοντο ne serait pas plus à sa place dans la première phrase que γιγνόμενοι dans la seconde. M. W. estime qne l'imparfait marque l'antériorité pure et simple dans deux passages : II, 18, 3 ἐπειδή τε ξυνελέγετο ὁ στρατός, ἥ τε... ἐπιμονή... διέβαλεν, et V, 17, 2 : ἐπειδὴ... ἀλλήλοις ξυνεχωρεῖτο ὥστε... τὴν εἰρήνην ποιεῖσθαι,... ποιοῦνται τὴν ξύμβασιν. Pour le premier, il cite en regard II, 10, 3 ἐπειδὴ πᾶν τὸ στράτευμα ξυνειλεγμένον ἦν ; je vois la relation bien plutôt avec II, 13, 1 ἔτι δὲ τῶν Πελοποννησίων ξυλλεγομένων ἐς τὸν ἰσθμόν. Pour le second, j'y vois nettement la concomitance. M. W., d'ailleurs, n'ose pas être trop affirmatif (p. 25). Au cours du développement M. Warren interprète quelques passages ; à côté d'explications faibles comme celle de ἐπειδὰν δὲ ἡ ἐκφορὰ ᾖ II, 34, 3 (p. 45), il faut en signaler une nouvelle et vraiment ingénieuse de II, 51, 5, (p. 26-27) : ἐπεὶ καὶ τὰς ὀλοφύρσεις τῶν ἀπογιγνομένων τελευτῶντες

καὶ οἱ οἰκεῖοι ἐξέκαμνον ; τελευτῶντες = accomplissant, a pour régime ὀλοφύρσεις, et par suite ἐξέκαμνον n'est plus verbe transitif.

My.

Aristotelis de Arte poetica liber, recognovit brevique adnotatione critica instruxit I. Bywater. Oxford, typ. Clarendon, 1897 (1898 au faux-titre), vi-51 p.

L'édition de la *Poétique* que nous donne M. Bywater est essentiellement conservatrice, trop peut-être ; il s'en tient, sauf en des cas très rares, et là où une correction est vraiment indispensable, au Parisinus 1741 (A^c), dont il conserve le texte, même en des passages où des critiques, pourtant eux aussi très conservateurs, ont cru devoir suppléer par la conjecture à l'obscurité de la pensée ou à la corruption manifeste de la phrase. Quelques-unes de ses lectures personnelles sont fort ingénieuses : 1451ª, 3 συστημάτων au lieu de σωμάτων ; 1452ᵇ, 7 ἐκείνου pour ἐκείνῳ ; 1457ª, 35 μεγαλειωτῶν, déjà soupçonné par Egger ; d'autres satisfont moins : 1456ª, 2 ὄψις dans un passage bien obscur ; 1459ª, 22 θεῖναι dans la phrase μὴ ὁμοίας ἱστορίας τὰς συνήθεις θεῖναι (cod. εἶναι), où l'on s'en tenait jusqu'ici à la belle correction de Dacier ἱστορίαις τὰς συνθέσεις. L'appareil critique est très sobre ; j'aurais voulu y voir notées certaines émendations des plus heureuses qui, me semble-t-il, auraient dû être mentionnées, sinon admises dans le texte : 1461ᵇ 18 λυτέον pour αὐτόν M. Schmidt, ἐμμέτρου pour ἐν μέτρῳ Gomperz ; ou celles-ci encore, de Gomperz également : 1452ª, 33 περιπετείᾳ pour περιπέτειαι (cod. περιπετεῖαι) ; *id.* 35 ἔστιν ὅθ' ὅπερ pour ἔστιν ὥσπερ (ὡς ὅπερ Spengel). Mais je ne puis, pour le moment, examiner cette édition comme j'aurais plaisir à le faire : M. Bywater annonce un commentaire où il rendra compte de ses corrections, et sans doute aussi des passages qu'il a cru devoir conserver sans modification, et dont plusieurs me paraissent difficilement explicables avec la forme qu'ils ont dans le Parisinus. Si nous devons craindre de corriger Aristote lui-même, encore faut-il ne pas renoncer, sous ce prétexte, à retoucher, sans s'écarter des règles d'une critique prudente, ce qu'il y a de sûrement altéré dans le texte de la *Poétique.* Nous attendons donc le commentaire annoncé ; ce n'est que par lui que l'édition de M. Bywater acquerra sa pleine valeur et sa véritable signification.

My.

Stan. Witkowski. **Prodromus grammaticæ papyrorum græcarum ætatis Lagidarum.** Cracoviæ, sumptibus Academiæ litterarum ; apud bibliopolam societatis librariæ polonicæ, 1897 ; 65 p.

Ce volume, qui doit servir de préambule à une grammaire des papy-

rus de l'époque des Lagides, contient un avant-propos et des remarques critiques sur les textes publiés par les divers éditeurs de ces curieux documents. Cette étude sera la bienvenue ; les inscriptions, quelque précieuses qu'elles soient, ne nous donnent pas toujours des renseignements suffisants sur la langue et la prononciation vulgaires, et il n'est pas inutile de réunir les observations qu'une lecture attentive peut suggérer sur la manière dont parlaient et écrivaient les Grecs établis en Égypte au troisième et au second siècles avant notre ère. Les résultats ne seront pas moins importants pour la lexicologie : des mots ont disparu, d'autres les ont remplacés, d'autres ont pris des acceptions nouvelles. L'auteur devra, cela se conçoit (et M. Witkowski prend soin de le dire), distinguer les différents genres des papyrus suivant la nature de leur contenu et le degré de culture de celui qui les a écrits ; il aura par conséquent à tenir compte des erreurs de prononciation et des fautes d'orthographe évidentes, pour que l'analyse de cette sorte de κοινή populaire soit faite avec méthode et avec fruit. M. W. s'est préparé à cette tâche par une revision soigneuse du texte des papyrus, à savoir ceux de Turin, du Vatican, de Leyde, de Paris, du British Museum, ceux de Flinders Petrie et de Grenfell. J'ai contrôlé ses lectures sur les fac-similés des papyrus du Louvre et de la Bibliothèque nationale, publiés après la mort de Letronne, qui en avait préparé l'édition, par Brunet de Presle et Egger. Elles sont généralement exactes ; en voici cependant quelques-unes qui lui ont échappé. Pap. 12, 22 τρ]ίβεσθαι ; ce qui reste des premières lettres indique plutôt θλ]ίβεσθαι ; 13, 12 la leçon κυριευούσης des éditeurs me semble exacte, à cela près qu'il faut mettre l'ι, entre crochets ; le papyrus porte bien κυρευούσης, mais entre ρ et ε un pli a fait disparaître l'ι, de même qu'à la ligne suivante le jambage droit du N dans ἐάν ; 23, 9 je lis ἀνεπήδησε et non ἀπεπήδησε ; *id.* 27 ἐν Σαραπειείῳ (ἐν τῷ Σ. edd.) ; 46, 12 τοὺς ὅρκους est au-dessus de la ligne (M. Witkowski, qui relève soigneusement ce genre de détails, en a laissé passer un assez grand nombre, par exemple 50, 20 τεταρτ, ν au-dessus ; 63, 8, 21 ὁμοις, ω au-dessus ; *id.* 13, 4 ἁμαρτησιν, μα au-dessus, etc.) ; 49, 18 μηθέν est corrigé de μηδέν ; 63, 7, 2 ταύτης de ταύτην ; 50, 18 περιστέρια · ἡ δ' ἐκπέφευγεν edd., περιστερίδ' Witk. ; lire περιστεριδηα· ἐκπέφευγεν ; le Δ et l'A sont nettement distincts, et j'ajoute que ἡ δέ serait étrange dans ce récit informe, où toutes les phrases sans exception manquent de particules ; 63, 8, 11 προσειλῆφαι *(sic)* edd. ; lire προσειλῆψαι ; le ψ est certain, comme le montre la comparaison avec les autres ψ et φ de cette pièce, qui précisément sont assez nombreux et distinctement écrits ; 63, 6, 163 τὰ (om. edd.) κατὰ τὸν σπόρον ; 64, 38 λυπ η θείης et non λυμη θείης ; *id.* 27 il n'y a certainement pas ἐμαυτόν ; les troisième et quatrième lettres forment le groupe υπ, et je crois lire, sous toutes réserves d'ailleurs, ευυπτιον. Pap. 61 verso, 1 ἐπίφ et non ἐφίφ ; 11, 29 les éditeurs ont bien lu μεμαστιγωκέναι (.... στιγωκέναι dans le texte), comme le prouve la table des mots grecs.

My.

Charisios Papamarkou. *Τὰ ἀναγνωστικὰ βιβλία τῶν μικρῶν Ἑλληνοπαίδων*. Athènes, Perris frères, 1897; 2 vol. de ις-629 et ιδ-600 pages.

Je recule devant le jugement à porter sur ces 1200 pages ; c'est assez de les avoir lues. Qu'on ne croie pas, sur la foi du titre, qu'il s'agisse d'une théorie pédagogique sur les livres et les méthodes de lecture à employer dans les écoles grecques. Une telle théorie — pour mieux dire des fragments de théorie — se rencontre, il est vrai, à certaines pages de l'ouvrage, comme I, 180 et suiv., où M. Papamarkou se prononce nettement contre l'illustration des alphabets et des livres de lecture ; mais là où elle se trouve par hasard, elle est noyée dans un fatras de citations empruntées aux auteurs anciens [1], déformée par un pêle-mêle d'assertions étranges [2], étouffée dans un fouillis de digressions indigestes, au point qu'on se demande à chaque page où l'on en est et ce que l'auteur veut prouver. Disons-le d'ailleurs en quelques mots ; ce qui ressort de la lecture de ce fastidieux travail, c'est ceci : M. P. a présenté ses ouvrages, alphabets et livres de lecture pour les écoles élémentaires, à un concours institué par le ministre de l'instruction publique en Grèce, alors M. Kalliphronas : il s'est vu préférer les ouvrages de ses concurrents ; il maudit donc ses juges. Mais il les maudit avec une collection d'injures qui n'a d'égale que celle dont il accable ses rivaux récompensés ; les lecteurs de la *Revue* ne tiennent pas, sans doute, à la connaître : il suffit d'ailleurs d'ouvrir l'un ou l'autre des deux volumes, au hasard (j'excepte, bien entendu, les longues pages remplies de citations), pour être édifié à ce sujet [3]. J'ajoute que le style, d'un bout à l'autre, est emphatique, théâtral, d'une prolixité énervante, et d'un inconcevable pédantisme. Les livres scolaires de M. Papamarkou ont été, paraît-il, favorablement appréciés en Allemagne ; il le répète sur tous les tons, sans se lasser. Je veux bien croire qu'en eux-mêmes ces livres sont bien appropriés à leur but ; je reconnais également que le rapport des juges du concours, d'après ce qu'il en cite, est parfois surprenant [4] ; mais je n'ai à m'occuper ici que de l'ouvrage dans lequel il

---

1. Il est question, t. II, p. 263, de la compassion et de la pitié. M. P. énumère jusqu'à seize genres de pleurs, sous cette forme : *δάκρυα μητέρων καὶ πατέρων... δάκρυα τέκνων... δ. γονέων... δ. γυναικῶν... δ. ἀδελφῶν... δ. ἀνδρῶν φιλοτίμων...* etc. Suivent six pages de citations d'Homère. Puis il y revient encore p. 269 avec ce début : *τὰ δὲ δάκρυα ; Ὠκεανός ;* et nous assistons jusqu'à la page 280 au défilé de tous ceux qui versent des larmes dans Homère.

2. T. II, p. 137, « les animaux observent plusieurs des commandements du Décalogue, en particulier les 5e, 6e, 7e, 8e et 10e ». Plus loin, p. 139, « ils ont beaucoup de vertus chrétiennes ».

3. Les moindres sont *ignorant* et *idiot*.

4. M. P. en rapporte un passage (t. I, p. 315) où on le critique durement pour avoir osé dire qu'il neige et qu'il gèle en Grèce ! Seulement M. Papamarkou, et ceci peut faire juger du reste, car le même procédé se rencontre à satiété, montre que la Grèce n'est pas à l'abri du froid ni de la neige en citant Homère, Hésiode, Xénophon,

plaide sa cause, et cet ouvrage, je dois le dire, met surtout en lumière la vanité et l'irascibilité de son auteur.

My.

Palladius und Rufinus. *Ein Beitrag zur Quellenkunde des ælteslen Mœnchtums. Texte und Untersuchungen* von Erwin Preuschen. Giessen, J. Ricker; 1897; in-8°, pp. vi-268. Prix : 12 marks.

Acta Martyrum et Sanctorum; *tomus septimus* vel **Paradisus Patrum**, edidit Paulus Bedjan, Congr. Miss. Lipsiae, O. Harrassowitz; 1897, in-8, pp. xi-1019 (en syriaque).

I. — Parmi les documents qui peuvent servir de base à l'étude des origines du monachisme oriental, on doit placer en première ligne l'*Historia monachorum in Ægypto* de Ruffin et l'*Historia lausiaca* de Palladius. Les rapports entre ces deux ouvrages (le second ayant plusieurs chapitres presque identiques au premier) ont suscité bien des problèmes historiques. M. Preuschen s'applique à leur examen dans la seconde partie de son ouvrage La première donne une édition critique de la version grecque de l'*Historia monachorum*, version qui, selon lui, date du commencement du v° siècle, et serait peut-être l'œuvre de Porphyre de Gaza, mort en 419. Cette édition est très bien faite, avec beaucoup de soin et un grand apparat critique. Mais n'eut-il pas mieux valu nous donner une édition, dans les mêmes conditions, du texte primitif? — Le texte est suivi de celui de cinq chapitres (10, 11, 19, 43, 86) de l'*Historia lausiaca*, qui ont été altérés par les interpolations.

Passant à l'examen des questions littéraires, M. P. arrive à des conclusions nouvelles et intéressantes. Pour lui, Ruffin est parfaitement l'auteur de l'*Historia monachorum*, mais la forme en est toute fictive : il n'a point fait le voyage d'Égypte (du moins en 394-395), comme l'insinue le contenu du livre, qui a été rédigé au plus tôt en 402, et probablement avant 404. — Les chapitres de l'*Historia lausiaca* étroitement apparentés à l'œuvre de Ruffin n'appartiennent pas à la rédaction primitive de Palladius : ce sont des interpolations M. P. le prouve par l'examen des manuscrits, et sa démonstration nous paraît certaine. Par là s'évanouissent bien des difficultés ; et on peut dès lors démontrer sans peine l'authenticité de l'ouvrage de Palladius. M. Amélineau, qui suppose gratuitement à Ruffin et à Palladius une source copte commune aujourd'hui perdue, avait promis de démontrer que ces deux écrivains ne sont pas les auteurs des ouvrages qu'on leur attribue. La dissertation de M. P. est une réfutation anticipée de cette démonstration qui paraît désormais difficile à établir.

---

les Hymnes homériques, Castorion, Polybe, Pausanias, Thucydide, Platon, Eschyle, Alcée, Curtius, Bursian, Neumann et Partsch (*Géogr. phys. de la Grèce*), Meyer (*Conversations-Lexicon*), et enfin les journaux grecs. Total huit pages.

M. Preuschen nous paraît être dans le vrai en ce qui concerne le fond de sa thèse ; mais il y aurait bien des réserves à faire sur maints détails de son argumentation.

En résumé, son livre est une excellente contribution à l'histoire du monachisme oriental et nous permet de bien augurer des autres travaux qu'il nous annonce sur ce sujet encore si imparfaitement étudié.

II. — En même temps que le livre de M. Preuschen, paraissait le tome VII des *Acta martyrum et Sanctorum* de M. P. Bedjan. Ce volume renferme l'ouvrage syriaque connu sous le nom de *Paradis des Pères*. C'est une compilation faite à la fin du VII^e siècle par un moine nommé 'Ananjesus, du couvent nestorien de Beit 'Abé. Elle a pour base l'*Historia lausiaca* et l'*Historia monachorum*, mais avec des changements, des additions, des transpositions [1]. La comparaison avec les textes originaux permettait de donner de cette œuvre importante une édition critique du plus haut intérêt tant au point de vue historique que sous le rapport philologique [2]. Malheureusement, ce n'est pas le but de M. Bedjan. Il se propose uniquement de publier des livres d'édification à l'usage des chaldéens catholiques de la Perse et se soucie fort peu des désiderata de la critique. Il a donné un texte parfaitement correct (corrigé au besoin), entièrement ponctué et rendu conforme à l'orthographe chaldéenne. Il donne en note un certain nombre de variantes, mais sans s'astreindre à choisir la meilleure. Il a fait quelques suppressions et quelques changements arbitraires dans l'ordre des matières ; mais ne s'est pas cru obligé de suivre le meilleur manuscrit (celui de Rome). Il n'est pas même toujours facile de distinguer quel est le manuscrit qui a été reproduit. Quoi qu'il en soit, mieux vaut encore pour nous avoir cette publication toute imparfaite qu'elle est. Elle pourra du moins servir de copie à celui qui aura la patience d'entreprendre une édition critique du *Paradis des Pères*, telle qu'on peut la désirer [3].

J.-B. Ch.

1. L'ouvrage syriaque est divisé en quatre livres, les deux premiers répondent plus ou moins aux deux parties (haute et basse Égypte) de l'*Historia lausiaca*, le troisième donne la version presque intégrale de l'*Historia monachorum* de Ruffin attribuée ici à saint Jérôme. La dernière, qui occupe plus de la moitié du volume (pp. 442-992), est intitulée (à tort) *Troisième partie de Palladius* et comprend un recueil d'*Apophtegmata Patrum*, soit sous forme de récit, soit sous forme de questions et de réponses. — M. B. a ajouté comme appendices un discours de saint Jean Chrysostome (*Hom. VIII in Matth.*) et un autre, attribué à Abraham de Nephtar (VII^e siècle), qui contiennent l'éloge de la vie monastique.

2. Quelques exemples pris parmi les titres seulement de la troisième partie ; ce livre a pour base l'*Historia monachorum* ; un manuscrit donne pour nom d'auteur *Ruffinus* ; l'éditeur préfère conserver *Hieronymus*. — P. 424, tous les manuscrits grecs sont d'accord pour lire le premier nom *Surus*, et le dernier *Anuph* ; on trouve aussi ces leçons en syriaque; mais l'éditeur donne dans le texte : *Aôr* et *Nouphi*. — De même, il a tort de préférer *Abin* à *Bénos* (p. 363) ; *Apollo* à *Apellen* (p. 396, ult.) ; — P. 436, *Philémon* doit être corrigé en *Piamon* ; etc.

3. Au moment de donner le bon à tirer, je reçois du même auteur un ouvrage

The key of truth. A manual of the Paulician church of Armenia, the Armenian text edited and translated with illustrative documents and introduction, by Fred. C. CONYBEARE. Oxford, 1898, in-8. CXCVI-203 p.

Au cours d'un de ses voyages en Arménie, M. Conybeare, qui a consacré le meilleur de son activité scientifique à l'étude de la philosophie et de l'Église arméniennes, a découvert un manuscrit daté de 1782, saisi chez un Paulicien pendant les poursuites qui eurent lieu contre la secte de 1843 à 1845 et conservé maintenant dans les archives du Saint-Synode d'Etchmiadzin. Le dernier possesseur du livre, se voyant découvert, a arraché environ 38 pages sur les 150 que comprenait l'ouvrage; c'étaient sans doute les plus compromettantes et, par suite, celles dont l'intérêt serait le plus grand pour nous. Ce qui reste du manuscrit nous fournit, pour la première fois, une idée exacte des doctrines et des pratiques des Pauliciens arméniens. M. C. en donne une édition d'après la copie qu'à faite pour lui le diacre Galoust Têr Mkrttschian qui a aussi revu les épreuves en les collationnant sur le manuscrit ; il y joint une excellente traduction accompagnée de notes et complète les renseignements ainsi fournis par une série d'appendices où il reproduit en traduction les principaux témoignages arméniens du moyen âge sur les Pauliciens, réunissant ainsi tous les matériaux de la question et les mettant à la portée non seulement des arménisants, mais aussi des théologiens. Son livre sera indispensable à tous ceux qui étudient l'Arménie et en même temps à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la théologie chrétienne.

Le texte de la *Clef de la vérité* n'a ni date ni nom d'auteur ; le colophon nous apprend seulement que l'original est antérieur à 1782. M. C. en fait remonter la composition jusqu'au milieu du IXe siècle. Sans vouloir diminuer la très haute importance de la publication, il sera permis d'exprimer des doutes à ce sujet. Sans doute la langue dans laquelle le texte est écrit n'est pas l'arménien vulgaire du XVIIIe siècle ; mais c'est que la langue du XVIIIe siècle ne s'écrivait pas. C'est seulement en ce siècle-ci que les Arméniens se sont mis à écrire leur langue vulgaire; auparavant, seuls les hommes cultivés écrivaient — et toujours dans une langue aussi classique que leur degré d'instruction le leur permettait. L'auteur du texte connaissait bien la traduction arménienne de la Bible qu'il cite constamment ; il n'y a aucune raison de croire que, même au XVIIIe siècle, il dût se servir d'une langue vulgaire à laquelle personne ne songeait alors à recourir. Au premier abord, la langue du texte ne donne pas l'impression de quelque chose de vraiment ancien :

---

intitulé : *Ethicon seu Moralia Gregorii Barhebraei*, in-8, pp. IX-606. C'est le troisième volume syriaque que M. Bedjan fait sortir, dans l'espace d'une année, des presses de Drugulin, à Leipzig. Quel contraste avec notre Imprimerie nationale qui, dans le même laps de temps, n'est pas parvenue à composer 100 pages de ma collection des *Synodes Nestoriens* !

le vocabulaire est banal et composé des mots les plus connus, la construction des phrases est plate ; rien dans tout cela ne rappelle le IXe siècle. Il y a de plus nombre d'incorrections, difficilement attribuables à des copistes, et qui ne sont pas vraisemblables au IXe siècle ; par exemple, l'auteur emploie souvent le nominatif là où l'on attend l'accusatif. Non seulement il n'existe aucune preuve de l'ancienneté du texte édité par M. C. ; mais les probabilités sont pour une époque récente.

Dans l'introduction très étendue qui ouvre le volume, M. C. donne une étude complète des Pauliciens arméniens. Il ne se borne pas à indiquer leurs croyances et à rappeler les persécutions qu'ils ont eu à subir Il essaie de montrer leurs origines ; d'après M. C. les Pauliciens étaient adoptionistes : ils ne croyaient pas, avec la théologie orthodoxe, que Jésus fût né Dieu et égal à Dieu le Père ; d'après eux Jésus, né homme (mais sans péché), est devenu Christ au moment de son baptême. La pratique la plus caractéristique des Pauliciens était le baptême des adultes, le baptême des enfants étant l'une des choses qu'ils reprochaient le plus à l'Église établie. M. C. voit dans tout cela la suite d'une théologie aussi et plus ancienne que la théologie orthodoxe ; il signale des croyances analogues à celles des Pauliciens dans tous les pays chrétiens : en Afrique, en Espagne, en Angleterre, en France (les Albigeois cathares), sur le Rhin, en Bulgarie (les Bogomiles), etc. On lira avec le plus vif intérêt cette étude érudite où l'on sentira presque la chaleur d'un croyant et où éclate partout la plus vive sympathie pour une cause persécutée pendant tant de siècles Seul, un théologien pourrait l'apprécier avec compétence.

L'ouvrage sort de la Clarendon press ; un bon index en facilite l'usage. — Les transcriptions sont assez criticables et ne répondent pas toutes à ce que l'on sait de la phonétique arménienne ; le 19e caractère de l'alphabet arménien ne vaut pas *dsh* mais *tsh*, exactement comme le 14e vaut *ts* ; le 33e caractère est *ts* (aspiré) tout comme le 25e est *tsh* (aspiré) ; le 17e est *dz* tout comme le 27e est *dj* (*j* valant *j* français) ; M. Conybeare a méconnu ces trois parallélismes certains. Il est inutile de dire que cette critique n'enlève rien au mérite du livre.

A. Meillet.

Guillaume Des Marez. **Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen-âge et spécialement en Flandre**, avec plans et tables justificatives. Gand (Recueil des travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres), 1898 in-8 de XXV-392 p.

Gustave Fagniez. **Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France depuis le Ier siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du XIIIe siècle.** (Dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.*) Paris, libr. Picard, 1898, in-8 de LXIV-349 p.

L'ouvrage de M. Des Marez est du plus grand intérêt et de la plus

grande importance. Il repose sur des investigations étendues et fructueuses dans les dépôts d'archives, particulièrement dans les archives de Gand et d'Ypres. L'auteur a lu presque tous les ouvrages qui traitent de la question dont il s'occupe, les ouvrages allemands surtout ; enfin, il a su condenser le fruit de ses recherches d'une manière précise et vivante. Voilà bien des qualités et qui assurent à ce livre une place des plus distinguées parmi les nombreux travaux des érudits qui se sont occupés — et continuent de s'occuper avec passion — de la question tant controversée de l'origine et de la formation des villes.

Nous citerons parmi les parties les meilleures de l'ouvrage les pages où M Des Marez retrace, d'après le cartulaire de Guiman, le tableau de la ville d'Arras à ses origines et, surtout, la manière vraiment lumineuse dont est expliquée l'agrégation au *portus* gantois des deux seigneuries ecclésiastiques de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, du Vieux-Bourg, de la commune du Châtelain et du quartier du Brabant. On y trouvera aussi une étude très fouillée, très minutieuse, appuyée sur une étude consciencieuse des documents inédits, de l'histoire de la propriété à Gand.

Les réserves qui vont suivre n'enlèvent rien à la grande estime où nous tenons l'ouvrage de M. Des Marez. Pour ne pas être d'accord avec lui sur les causes premières de la formation des villes, nous n'en devons pas moins le louer avec empressement d'avoir apporté des éléments de discussion tout nouveaux dans cette question où l'on en est trop souvent réduit à parler dans le vide, sans autre appui que des hypothèses.

Notre désaccord porte sur la théorie de la formation des villes par les marchands, que notre savant ami, M. Henri Pirenne, professeur à l'Université de Gand, a développée avec autant d'éclat que d'érudition dans deux articles de la *Revue historique*, articles qui ont fait sensation, on peut le dire sans exagération aucune. « Les villes se ramènent à des établissements de *mercatores* établis dans des endroits géographiquement favorables au commerce », écrit M. Des Marez, résumant la doctrine de son maître, M. Pirenne.

Il est bien entendu que nous ne parlons pas des villes neuves créées de toutes pièces au XII^e siècle, d'une manière artificielle bien que très efficace, pour telle cause ou telle autre, par des seigneurs laïques ou ecclésiastiques. Nous ne nous en occupons pas plus que les philologues ne s'occupent des mots de création savante, en étudiant les lois de la formation des langues romanes. M. Des Marez s'appuie, par exemple, sur des textes que fournit l'histoire de Hambourg. Il est certain que lorsqu'en 1188 Adolphe III de Schauenbourg fonda la grande cité marchande, il eut principalement en vue d'y attirer des commerçants ; encore ne peut-on pas dire ici que ce sont les marchands qui ont fondé la ville : Adolphe III lui-même y eut une part au moins aussi grande que la leur. D'ailleurs, nous voyons à cette époque un grand nombre de

villes neuves créées, non pour des marchands, mais pour des artisans, voire pour des agriculteurs.

Il s'agit des villes qui se sont formées par leurs propres forces, du VII[e] au XI[e] siècle. A cette époque, comme l'a fort bien montré M. Pirenne lui-même, et en termes très forts, la vie est toute locale, stagnante, les moyens de communication sont presque nuls, en tous cas très rudimentaires et d'une lenteur extrême, le travail — et il faut lire sur ce point les puissantes dissertations de Karl Bücher, *die Entstehung der Volkswirtschaft* — le travail reste enfermé dans l'intérieur de chaque famille, *die Familienwirtschaft* (il s'agit de la famille étendue par les éléments du patronat), qui produit tous les objets nécessaires à son existence. Voilà qu'à cette époque où les moyens de communication sont presque nuls, où l'industrie est embryonnaire, nos auteurs voient surgir des commerçants qui fondent des villes. Les ont-ils vus dans un rêve, semblables à ces héros des poèmes wagnériens, apparaissant à la proue incrustée d'argent des navires aux voiles blanches, fendant de leur carène blanche les flots harmonieux de l'Escaut et du Rhin ?

M. Des Marez ne s'est pas aperçu qu'une seule phrase de son livre ruine tout son système : « Cependant la population ne tarde pas à s'agrandir : à côté des marchands proprement dits se constitue la classe des artisans. » Mais, dira-t-on, avant qu'il y eût des artisans dans les villes, avec qui et de quoi les négociants faisaient-ils le commerce ? Les produits agricoles s'échangeaient aux marchés (aussi quelques auteurs, exagérant un point de vue qui avait quelque chose de juste, ont-ils fait du marché l'origine de la ville). D'où venaient-ils les grands marchands, où allaient-ils, que faisaient-ils, quels étaient leurs moyens d'existence? Aujourd'hui où il existe des cités en grand nombre, où les moyens de communication, se multipliant de jour en jour, sont faciles et rapides, des villes peuvent être fondées par des commerçants. Aux VII[e]-X[e] siècles, où la vie économique était stagnante, comme M. Pirenne lui-même l'a si bien montré, dans la fondation des villes le commerce suppose de toute nécessité la préexistence de l'industrie.

Ailleurs, si nous écoutons M. Des Marez, ce ne sont pas seulement les marchands, ce sont les artisans eux-mêmes qui auraient eu une origine surnaturelle : « Telle était la situation (toute agricole) que la renaissance du commerce et de l'industrie allait modifier profondément. Dès le X[e] siècle de nombreux immigrants affluent à Arras et s'établissent autour du monastère ». Voilà une époque où tout ce qui doit devenir des villes est encore à l'état agricole. Tout à coup viennent s'y installer des commerçants et des artisans et les villages se transforment en villes. Nous ne sommes plus dans le domaine de Richard Wagner, mais dans celui des contes de Perrault. Tandis que la baguette des fées changeait une citrouille en un gros cocher galonné d'or et des lézards en valets de pied, on voyait en Flandre, au X[e] siècle, les artisans et les marchands pousser dans les champs comme des raves et des topi-

nambours, et venir se présenter à l'entrée des villages afin de les transformer en villes.

On verra par l'exemple qui suit où la force de l'idée préconçue peut conduire un esprit scientifique comme celui de M. Des Marez. Il étudie spécialement la formation de Gand, Bruges, Ypres, Arras, les grandes villes flamandes. Arras s'est formé autour et sur le terrain de l'abbaye Saint-Vaast, Bruges au pied de la burg du comte, Gand autour du château du comte de Flandre et des grandes abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon ; constatations évidemment très embarrassantes pour la théorie de la formation des villes par les marchands. M. Des Marez arrive à Ypres. Là il y avait une abbaye, l'abbaye Saint-Martin. Mais, dit M. Des Marez, on ne sait pas à quelle époque elle remonte. Puis il y fut construit, au XII^e siècle, par Philippe d'Alsace, un château en remplacement d'un *castellum* à trois tours. Puis, ajoute, M. Des Marez, tout le territoire d'Ypres faisait partie du domaine patrimonial du comte de Flandre, le prince y avait une résidence. Et il conclut : « Qu'il y eût, ou non, un *castellum* fortifié à Ypres, celui-ci ne décida pas de la fondation de la ville. Ce fut la situation géographique qui engagea les marchands à s'arrêter à cet endroit (sous prétexte que l'Yperlé était navigable). On voit par là que le rôle joué par le bourg dans la fondation de Gand et de Bruges n'est que secondaire. » La formation d'Ypres, autour de la résidence et sur la terre du comte de Flandre, est au contraire une nouvelle preuve de l'influence seigneuriale dans la création des villes, influence que déterminent d'ailleurs plusieurs textes précis. En voici un que nous fournit précisément, par hasard, le recueil de M. Fagniez. C'est la charte donnée, en 1228, par Guillaume de Dampierre à la ville de Saint-Dizier. Guillaume y fixe ses droits seigneuriaux et rappelle, à ce propos, ceux que le comte de Flandre avait à Ypres : « In eadem villa habebit dominus adpreciatores escarum suarum sub eodem modo quo comes Flandrie habet in villa Ypre et expectabitur de debito sicut expectatur comes in dicta villa. »

Aussi bien M. Des Marez donne-t-il lui-même un texte très intéressant pour expliquer la formation de la ville de Bruges au pied de la burg du comte de Flandre : « Jean d'Ypres, dans le *Chronicon Sancti-Bertini*, décrit très exactement l'origine de la ville » ; ce sont les propres paroles de M. Des Marez. Nous traduisons : « Après cela (la fortification du Bourg), pour les besoins de ceux qui y demeuraient, devant le pont-levis, commencèrent d'affluer les colporteurs qui vendaient les objets courants, puis les taverniers, puis les aubergistes. Pour la nourriture et le logement de ceux qui avaient à faire au comte de Flandre, lequel demeurait souvent là, on bâtit des maisons et des auberges, afin de loger ceux qui ne pouvaient être reçus dans l'intérieur du château. » M. Fagniez, qui s'arrête à ce texte, l'interprète, lui aussi, comme nous le faisons : « Tantôt c'est un château qui est le centre de cette agglomé-

mération... en peu de temps naît une grande ville, qui porte dans l'histoire le nom glorieux de Bruges. »

Au chapitre II, M. Des Marez critique la théorie par laquelle Arnold, écrivant l'histoire de la propriété dans les villes allemandes (*Zur Geschichte des Eigenthums in den deutschen Staedten*, Bâle, 1861), a essayé d'expliquer les origines de la tenure urbaine. Dans le cours de sa dissertation il se sert des expressions *droit domanial, juridiction domaniale*, pour traduire le mot *Hofrecht* des Allemands : « J'emploierai les mots de *juridiction domaniale, droit domanial*, avait dit M. Pirenne, pour désigner la juridiction et le droit que les Allemands appellent *Hofrecht*. On ne peut employer dans ce sens ni l'expression *juridiction seigneuriale* qui dit trop, ni celle de *juridiciton domestique* qui dit trop peu. » Il est curieux de noter que M. Fagniez, qui ne paraît pas avoir connu l'étude de M. Pirenne, ou, du moins, qui ne s'y est pas arrêté, reprend exactement la même expression : « Le travail (dans les villes) est, si l'on peut s'exprimer ainsi, domanial. » La rencontre de deux érudits de la valeur de MM. Pirenne et Fagniez devrait entraîner la conviction Nous ne croyons cependant pas que cette traduction soit heureuse. Elle contribue à jeter un faux jour sur certaines parties du livre de M. Des Marez où elle revient constamment. Après avoir répété que le mot « féodal » n'entraîne pas nécessairement une idée de domination militaire et de conditions agricoles, la vraie traduction serait « juridiction féodale, droit féodal »; et si l'on veut abandonner le mot « féodal », car il a réellement été trop déformé, on pourrait reprendre l'expression « patronal », qui fait très justement fortune depuis plusieurs années. Quoi qu'il en soit, si l'on veut remplacer le mot « domanial » par « féodal » dans le chapitre II de M. Des Marez, on verra que la théorie d'Arnold, telle qu'il l'expose, a beaucoup de vrai. « Arnold s'attache exclusivement à la censive féodale dans laquelle il découvre l'origine de la tenure urbaine. » A cette théorie, M. Des Marez ne fait que deux objections : « Arnold n'apporte en réalité qu'une seule preuve de l'origine patriarcale (ce mot est déjà plus juste que *domanial*) de la censive dans les villes, c'est l'existence du cens en volailles *(Hühnerzins)* qui lui semble un indice certain d'un état originaire de demi liberté. » « A Gand, objecte M. Des Marez, les chapons se retrouvent dans tout le *portus*, or la censive libre y était seule connue. Même dans les accensements du XIVe siècle on les stipule encore. » Cette remarque ne prouve pas que la théorie d'Arnold soit fausse. Bien au contraire, elle tendrait à montrer que les choses ne se sont pas passées dans le *portus* gantois telles que M. Des Marez nous les présente. « Arnold, dit encore M. Des Marez, assigne comme origine exclusive à la tenure urbaine, la tenure du droit *domanial* (lisez *féodal*, et mieux *patronal*), dont les destinées se confondent avec celles des demi-libres dans les villes. Et cependant s'il s'était arrêté un instant aux archives des grandes villes marchandes comme Lübeck et Hambourg, des villes neuves comme Fribourg en

Brisgau et Radolfzell... » Mais Hambourg, Lübeck, Fribourg et Radolfzell, sont toutes des villes neuves, et il ne peut être question de leur création de date postérieure et artificielle dans l'étude de la formation des villes.

En recherchant les conditions du *Portus Gandensis*, qui est comme le noyau de son sujet et dont tout son livre est issu, M. Des Marez ne s'est pas posé les différentes questions que voici : Pourquoi le *portus* avait-il lui aussi une *allmende*, c'est-à-dire des terrains communs pour la pâture des bestiaux? Pourquoi y avait-il dans le *portus* des steen, véritables demeures féodales, crénelées, *turrite?* Pourquoi y trouve-t-on, jusqu'au XIV[e] siècle, et très répandues, des redevances de caractère féodal, comme celle des chapons? Pourquoi est-ce la possession du sol, et non la grande situation commerciale, qui assurait les droits de bourgeoisie? Pourquoi enfin toute l'administration communale était-elle concentrée dans les mains de quatre familles, les Ser Sanders, les Ser Simons, les Borluut et les Bette? M. Des Marez a choisi, pour la justification de la théorie de la formation commerciale, exposée naguère avec une réelle éloquence par son maître, M. Pirenne, le terrain qui pouvait lui être le plus favorable, le *Portus Gandensis ;* eût-il réussi à faire la preuve pour ce coin du pays flamand, que nous lui aurions encore opposé des centaines de cités où la théorie eût été inapplicable. Et voici qu'avec le *Portus Gandensis* lui-même la doctrine ne concorde pas.

Il y eut dans la formation des villes un élément moral et un élément économique. L'élément moral fut le patronat, l'élément économique fut, en premier lieu, la prospérité agricole. Below, en faisant dériver la communauté urbaine de la communauté rurale (*Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde*), a exagéré un point de vue juste. Le travail des métiers sort du travail agricole et ce n'est que lorsque le travail des artisans se fut développé sous son organisation patronale, que les promoteurs mêmes des métiers, pour en étendre l'essor, devinrent de grands commerçants. Aussi ne songeons-nous pas à nier que l'action des négociants ait grandement contribué à accroître la prospérité des villes, ni qu'ils y aient acquis promptement une situation prépondérante, mais l'élément commercial ne fut pas le noyau générateur.

Telles sont les observations que nous a suggérées la lecture du bel ouvrage de M. Des Marez. L'auteur en est un tout jeune homme, et nous souhaitons de grand cœur que ce livre lui soit, comme nous en avons le ferme espoir, le matin lumineux d'une belle journée.

II. — Il a déjà été rendu compte de l'ouvrage de M. Fagniez dans la *Revue critique*; mais on nous permettra d'en parler une seconde fois à cause de la partie de la préface où l'auteur formule à son tour une théorie de la formation des villes qu'il est intéressant de mettre en regard de celle de MM. Pirenne et Des Marez. M. Fagniez fait naître les villes de l'organisation « domaniale » du travail industriel.

Dans la Gaule romaine le travail est servile et érigé en fonction

publique : « Dans la Gaule française (pourquoi M. Fagniez dit-il germanique) il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, domanial, c'est-à-dire exigé par le grand propriétaire de ceux auxquels il a concédé des démembrements partiels de sa propriété Cette situation, qui en fait l'accessoire de la propriété foncière, se maintient sous les deux premières races. La création des villes la modifie. Les tenanciers, les *ministériales*, deviennent le noyau de la population urbaine qui se groupe autour de l'abbaye ou du château-fort. Ils restent liés à leur ancien maître par des prestations en nature et en main-d'œuvre, mais ils entrent en rapport direct avec le public, conservent le fruit de leur travail et apprennent à connaître le stimulant de l'épargne. A côté de la richesse foncière, qui s'est subordonné le travail et s'en est en partie attribué le produit, la richesse mobilière commence à compter. En passant du château féodal ou des *officinae* des établissements monastiques dans le bourg, qui en est comme le prolongement, les groupes d'artisans de la *familia* seigneuriale deviennent des corporations. » Puis apparaît, se greffant sur le travail industriel, le commerce qui le développe, en accroît l'importance et la prospérité.

Pour illustrer sa théorie, M. Fagniez donne la description du bourg de Saint-Riquier, formé par l'abbaye de Centule. Dès le IXe siècle, on y voit une rue des Marchands, qui fournit annuellement à l'abbaye un *pallium* de la valeur de cent sols, la rue des Armuriers qui fournissait la reliure des manuscrits, la rue des Cordonniers, celle des Foulons, celle des Pelletiers, celle des Marchands de vin, etc. Chacun de ces groupements était tenu, vis-à-vis de l'abbaye, à une redevance en nature en rapport avec son métier. On comptait cent dix chevaliers dans la rue de ce nom, qui étaient obligés au service militaire pour la défense de l'abbaye et du bourg, la rue des Sergents était exempte de toute redevance. On pourrait citer bien d'autres exemples que celui de Saint-Riquier, ajoute M. Fagniez, de ces corvées industrielles; toutes présenteraient ce trait commun d'être assignées sur des fonds de terre, et non directement imposées à leur détenteur, d'avoir un caractère réel et non personnel, d'appartenir à une économie sociale où la propriété foncière l'emporte dans la création de la richesse, sur le capital mobilier et sur le travail. « La chronique nous apprend qu'en 881, les Normands ayant, pour la seconde fois, mis le feu à l'abbaye, l'abbé, qui était alors saint Foulques, la restaura, commença la construction d'une forteresse dans la ville et d'une enceinte à l'entour et y distribua par métiers la population. » Voilà donc une ville ayant bien, et sans discussion possible, tous les caractères d'une ville, formée par l'abbaye de Centule. Cette seule constatation suffirait à détruire la théorie de MM. Pirenne et Des Marez. Le livre même de M. Des Marez nous convainc que la ville d'Arras a été fondée de la même façon, et Ypres aussi, mais sous un patronage laïque. Bruges se groupa autour de la burg du comte. A Gand, les villes Saint-Pierre et Saint-Bavon furent formées sous le

patronage ecclésiastique des deux abbayes, la commune du châtelain et la ville du vieux bourg par le patronat laïque du comte de Flandre. Quant au *portus* lui-même, qui se constitua parmi ces villes en dehors d'un grand patronat seigneurial, nous n'avons pas, pour en étudier la formation, des documents suffisamment anciens, mais les fortes traces du régime féodal qui y subsistait au XIIe et XIIIe siècle prouvent que le *portus*, lui aussi, fut créé par la grande puissance organisatrice de l'époque, le patronat. Qu'advint il? A Saint-Pierre, Saint-Bavon, dans le vieux bourg, une puissance seigneuriale imposante, celle des abbés et du comte, maintint plus longtemps la suzeraineté première dans son intégrité. Cette suzeraineté, éparpillée dans le *portus*, y fut plus rapidement emportée par le grand mouvement commercial et industriel. Le moment vint où l'organisation première à Saint-Pierre, Saint-Bavon, dans le vieux bourg, ne répondit plus aux conditions sociales, et, tout naturellement, ces villes s'agrégèrent au *portus*, qui les avait devancées dans l'ère des réformes exigées par la société nouvelle.

Des travaux précis et documentés comme ceux de MM. Fagniez et Des Marez font beaucoup, comme on le voit, pour avancer l'étude si intéressante des formes sociales aux premiers temps de notre histoire nationale, et les érudits leur en doivent une vive gratitude.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

Le Rime di Torquato Tasso. Edizione critica su i manoscritti e le antiche stampe a curadi Angelo SOLERTI. Vol. I, Bibliografia. Vol. II, Rime d'Amore. Bologne, Romagnoli-Dall'Acqua, 1898, in-8 de XVI-512 et 526 pages.

L'auteur de la belle *Vita di Torquato Tasso*, dont la publication a comblé les vœux des amis de l'histoire littéraire en résolvant de façon définitive tant de questions douteuses, poursuit en ce moment l'édition critique des œuvres du poète. Trois volumes contenant les *Poemi minori* et le théâtre ont été imprimés chez l'éditeur Zanichelli. L'énorme série des *Rime* commence à paraître dans la « Collection des œuvres inédites ou rares d'écrivains italiens du XIIIe au XIVe siècle », dirigée par M. Carducci. On se fera une idée de l'importance des *Rime* de Tasse en constatant que tout un premier volume est entièrement consacré à la bibliographie. Aucun lyrique n'a été doué d'une facilité plus prodigieuse que le poète de Ferrare. De très nombreux recueils manuscrits ont été formés de ses œuvres, à mesure qu'il les composait, une grande quantité d'éditions partielles, fort diversement composées, en ont été données avec ou sans son aveu, et il y a en outre beaucoup d'éditions postérieures à sa mort et de publications où se trouvent des centaines de compositions isolées. C'est cette bibliographie si compliquée de manuscrits et d'imprimés que M. Solerti a dressée avec une patience et un

soin qui font de ce travail un des plus importants que l'Italie ait produits récemment dans le domaine bibliographique. Les poésies de Tasse, qui vont être réunies pour la première fois dans leur ensemble, se présentent en trois groupes généraux : vers d'amour, poésies de circonstance et de cour, poésies religieuses et morales. Chacun de ces groupes est classé par ordre chronologique et comporte des divisions correspondant aux époques diverses de la vie de Tasse. Rien n'est plus logique et plus clair, surtout avec l'aide des notes très substantielles et très sobres de l'éditeur. Pour les vers d'amour qui remplissent à eux seuls tout le tome II, la chronologie ne peut évidemment être rétablie partout avec certitude. Ils sont classés en quatre livres : les deux premiers comprennent les vers en l'honneur de Lucrezia Bendidio et de Laura Peperara, le troisième les vers sur diverses personnes, le quatrième les pièces composées sur prière ou sur commande, qui sont si nombreuses dans l'œuvre de Tasse. La division générale de l'édition est conforme à celle qu'indiquait l'auteur, alors qu'il proposait à un éditeur, en 1591, la publication complète de ses œuvres. M. Solerti a donc la joie de réaliser le rêve du grand écrivain, à qui il a consacré tant d'années avec tant d'amour. L'édition sera même meilleure et plus complète qu'une édition faite par le poète en personne ; il se fût trouvé embarrassé de l'abondance et de la dispersion de ses œuvres et ne les eût pas recueillies en aussi grand nombre ni classées aussi méthodiquement.

P. de Nolhac.

Henri Lichtenberger, **La Philosophie de Nietzsche**, Paris, Alcan, 1898. 186 p ; prix : 2 fr. 50.

Il est très naturel qu'une étude sur Wagner en entraîne une sur Nietzsche. L'éloquente et passionnée glorification de l'œuvre de Bayreuth par Nietzsche, suivie d'une condamnation non moins emportée, est un des grands faits de l'histoire du wagnérisme. On comprend que M. Schuré, l'auteur du *Drame musical*, ait été amené à s'occuper de l'homme qui, après avoir écrit l'enthousiaste apologie intitulée *R. Wagner à Bayreuth*, lança contre son idole détrônée les pamphlets du *Cas Wagner* et de *Nietzsche contre Wagner*. M. Lichtenberger de même devait être attiré par cette étrange personnalité qu'il rencontrait sur son chemin, lorsqu'il préparait son excellent livre sur *R. Wagner poète et penseur*. (V. la *Revue critique* du 25 juillet 1898.)

Précisément le fait d'être amené par Wagner à Nietzsche constitue un danger. Si l'on admire le créateur du drame musical, il est difficile de juger avec sang-froid l'écrivain qui nie la valeur de cette création avec d'autant plus d'âpreté qu'il l'avait exaltée d'abord. Chez M. Schuré l'on sent l'animosité du prosélyte contre le renégat. M. L. évite ce défaut ;

il sait imposer silence à son ressentiment, s'il en a. Son livre est un exposé aussi exact qu'équitable.

D'ailleurs, quoique la rupture avec Wagner ait coïncidé avec une orientation nouvelle de la pensée de Nietzsche, il ne faut pas en exagérer l'importance ; elle n'est qu'un des nombreux symptômes d'une profonde vie intérieure qui s'est transformée sans cesse. M. L. détermine avec précision les diverses phases de cette existence de penseur et d'artiste. Il montre bien que la période positiviste et négative qui s'étend de 1876 à 1882 n'est qu'un arrêt dans une marche impétueuse vers un idéal de joie, de vie et de lumière. Avec dates à l'appui, il fait justice de la légende qui voit dans les œuvres les plus originales et les plus hautaines de Nietzsche les élucubrations d'un cerveau déjà touché par la folie.

La philosophie elle-même, que Nietzsche dissémine en de nombreux recueils d'aphorismes, M. L. la coordonne et la condense en un régulier tableau d'ensemble, quoiqu'il ne se dissimule point que Nietzsche n'a jamais voulu édifier un système. Cet exposé est fait avec la même impartialité que le récit des relations avec Wagner. Les idées qui choquent le plus nos croyances invétérées, les propos qui nous blessent, non seulement dans notre respect pour des traditions sacrées, mais dans notre conscience d'hommes, M. L. les enregistre sans protester au nom de quelque principe attaqué. Il n'épouse point les colères des mystiques qui détestent en Nietzsche le meurtrier « du véritable, de l'éternel idéal humain », ou encore un « destructeur exaspéré par le poison subtil de l'orgueil intellectuel » (paroles de M. Schuré). Même dans sa conclusion, au lieu de prononcer un jugement personnel, il préfère rapporter l'impression produite par Nietzsche sur diverses classes de lecteurs et se borne à indiquer quelques-unes des raisons pour lesquelles l'audacieux révolutionnaire a droit à l'admiration de tout homme sans parti-pris. Cette discrétion, qui n'est ni de l'indifférence ni de l'impuissance à se former une opinion propre, est fort méritoire. L'image de l'auteur étudié n'est pas troublée par l'intervention perpétuelle du critique. La parole est à Nietzsche ; M. L. a eu le bon goût de la lui laisser, avec quelque autorité qu'il eût pu lui-même intervenir dans le débat.

La nécessité de faire un bloc d'une doctrine éparpillée et le devoir d'observation sereine que M. L. s'est imposé ont, il est vrai, un inconvénient : c'est de ne nous donner que la substance de la pensée de Nietzsche et de ne pas rendre compte des effets qu'il obtient par la forme dont cette pensée se revêt. On ne donnerait de Pascal qu'une notion imparfaite, inexacte même, si l'on se contentait d'extraire le suc de ses écrits. Nietzsche, dans une lettre à M. Georges Brandes, indique ses affinités avec Pascal. Pour le connaître tout entier, il nous faut entendre, comme chez Pascal, les cris que jette son âme torturée, les grondements de son cerveau qui se décharge en phrases rapides, haletantes, éblouissantes comme l'éclair ; il nous faut sentir le « génie effrayant » qui, par la seule

véhémence de son langage, fait passer dans notre âme quelque chose de l'épouvante qui le poursuit et imprime aux esprits les plus fermes un ébranlement, passager peut-être, mais irrésistible.

Les dimensions assignées à son travail ont forcé M. L. à passer un peu rapidement sur les liens qui rattachent la philosophie de Nietzsche au mouvement général de la pensée contemporaine. Nietzsche nous apparaît un peu trop dans son livre comme un « solitaire », qui échappe aux influences ambiantes. Nous voyons sans doute ce que Nietzsche doit à Schopenhauer, à Wagner et ce qu'il a de commun avec quelques autres esprits éminents du siècle. Mais on aurait voulu voir développer davantage quelques-unes de ces indications Un moment, M. L. compare le caractère de Nietzsche et celui de Brand, le héros d'Ibsen ; il aurait pu pousser davantage le parallèle, montrer quels problèmes notre époque a offerts aux méditations des deux prophètes de la société future et jusqu'à quel point les solutions se ressemblent. Un fait significatif, c'est qu'une des dépositaires de la pensée de Nietzsche, Mme Lou Andréas Salomé, a été en même temps une des plus ferventes admiratrices du poète norvégien. — En quelque contradiction que Nietzsche se soit mis avec l'opinion allemande, il nous semble néanmoins que certaines de ses idées ont eu leur origine ou du moins puisé leur force dans le sol allemand. M. Brandes n'a-t-il pas raison, lorsqu'il découvre quelque chose de prussien dans la théorie de la domination des forts? — Enfin, quoique dans une de ses lettres, Nietzsche déclare l'inspiration de ses œuvres entièrement indépendante des lieux où il a habité, il dit ailleurs qu'il lui eût été impossible de penser et d'écrire dans les brouillards du Nord. Le soleil de Nice, auquel il croyait, dit-il, comme y croit la plante, et le ciel pur de l'Engadine, son séjour favori, jettent dans son esprit la même joie et la même clarté que le soleil de Naples et l'azur de la Méditerranée dans l'esprit de Gœthe ; ils y font épanouir la même fleur d'optimisme et mûrir le même idéal païen.

Mais pour élucider ces points il aurait fallu ajouter la biographie à l'exposé des idées. M. Lichtenberger a restreint sa tâche. Le bonheur avec lequel il l'a exécutée nous fait regretter qu'il ne l'ait point choisie plus vaste.

A. Ehrhard.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 juillet 1898.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur l'oiseau emblématique de Karak figurant dans le sceau de Renaud de Chatillon, prince d'Antioche, seigneur de Karak et de Montréal.

M. de Mély présente l'estampage d'un des plus curieux monuments de la glyptique byzantine. C'est un camée du trésor de l'Heiligenkreuz, de Vienne, mesurant dix-sept centimètres de diamètre. Il porte, gravés autour de la tête d'une Vierge, ces mots : « Mère de Dieu, sainte Vierge, veille sur Nicéphore le Botoniate, serviteur du Christ! » Il se trouve par cela même daté des années 1078 à 1081. Jusqu'ici on ne connaissait aucun camée byzantin à date certaine.

M. Marcel Schwob établit, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Troyes, l'origine d'une célèbre légende du moyen âge, d'après laquelle Serlon de Wilton, abbé de l'Aumône, aurait vu apparaître un de ses disciples qui venait de mourir et qui lui apprit qu'il était damné pour s'être consacré à l'étude de la scolastique. Cette pseudo-apparition aurait eu lieu à Oxford, avant 1154.

M. Noël Valois fait une communication sur le concile tenu à Paris en 1398, et où il fut décidé que l'Eglise de France cesserait d'obéir au pape d'Avignon, Benoît XIII. Le dépouillement des bulletins de vote originaux permet de constater que les chiffres de la majorité et de la minorité ont été étrangement falsifiés par le gouvernement de Charles VI.

M. Naville, correspondant, fait une communication sur une boîte de style mycénien trouvée en Egypte.

M. Blanchet rend compte des fouilles qu'il a exécutées à Seddrata de Ouargla (Algérie), où il a trouvé les vestiges d'une ville berbère du x^{e} siècle.

Séance du 22 juillet 1898.

M. Longnon, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire en la personne de M. Lucien Merlet, de Chartres, correspondant depuis 1882, archiviste du département d'Eur-et-Loir, décédé dans sa soixante-douzième année.

M. Senart annonce que le monument que les amis d'Abel Bergaigne se proposent d'élever à ce savant, pourra être inauguré dans les premiers jours d'octobre prochain à Vimy (Pas-de-Calais).

M. Tosilesco, professeur à Bucharest et membre de l'Académie roumaine, communique les résultats des fouilles et recherches archéologiques que, depuis seize ans, il a entreprises en Roumanie. Après avoir résumé la discussion qui s'est élevée au sujet de la date du monument triomphal d'Adam-Clissi, l'auteur conclut que cette date reste toujours du temps de Trajan, quoique des savants, entre autres M. Furtwængler, de Vienne, aient voulu remonter jusqu'à l'époque d'Auguste. — Parlant ensuite du mausolée élevé auprès de ce trophée par Trajan en l'honneur de soldats romains tombés dans une bataille contre les Daces, il présente la restauration complète de ce monument, exécutée par l'architecte viennois Niemann, et indique un petit changement à faire dans la lecture de la troisième ligne de l'inscription; il faut lire *Neapoli Ponti* au lieu de *Nicopoli Ponti*. — L'année dernière, M. Tosilesco a découvert, à côté du trophée et du mausolée, une troisième construction de 50 m. de hauteur, composée de plusieurs murailles concentriques et paraissant avoir été une tour d'observation. — Dans la ville antique de *Tropacensium civitas*, située à quelques kilomètres du trophée, M. Tosilesco a découvert des édifices importants parmi lesquels il faut mentionner les trois portes de la ville, huit tours et trois basiliques, dont l'une est *byzantine*, l'autre *forensis*, et la troisième rappelle par sa grandeur la *Basilica Julia* de Rome. — Dans la seconde partie de sa communication, il parle des acquisitions faites par le Musée de Bucharest, entre autres de monuments épigraphiques dont la plupart sont inédits et ont un grand intérêt géographique en ce qu'ils renseignent sur les noms de *Six vici*, sur le *territorium Capidavense* et sur la *tribu Bessi*, la plus importante de la nation dace. Une de ces inscriptions est rédigée en deux langues, grec et latin, et contient un rapport sur la délimitation du territoire de Calatis. Une autre est un fragment de diplôme militaire délivré par Hadrien, en 119, à un *classiarius* de la flotte de Misène. — Dans la Mésie inférieure, M. Tosilesco a découvert plus de soixante localités antiques, des camps et des forteresses, et le *triplum vallum* allant de Cernevoda à Constantze. — En Dacie, ses principales trouvailles sont : 1° deux limites ou *valum*, dont l'un, gigantesque construction de 800 kilomètres, traverse la Roumanie dans toute sa longueur; 2° le *limes Alutanus*, série de *castella*, échelonnés tout le long de l'Olt et ayant pour avant-postes une autre construction, non moins gigantesque, une muraille en terre battue et cuite, couronnée par des créneaux et défendue par dix-sept *castella* sur une distance de 235 kilomètres; 3° cinq routes romaines, dont une seulement figure sur la carte de Peutinger. — En terminant, M. Tosilesco fait voir les plans de six *castra* romains, dont le plus important est celui de Droubita, qui défendait le pont de Trajan et dans lequel on reconnaît quatre époques différentes, celle d'avant Trajan, celle de Trajan, celle de Constantin et celle de Justinien.

M. Giry continue la lecture de son mémoire sur des documents angevins de l'époque carolingienne

Séance du 29 juillet 1898.

M. Viollet annonce que M. Léon Maître va publier incessamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* un document inédit des plus intéressants, qui ne laisse aucun doute sur l'existence d'une curie municipale à Poitiers et sur la persistance de l'usage de l'enregistrement à cette curie au VIIe siècle, sous le roi Dagobert. Il s'agit de l'acte de fondation de l'abbaye de Noirmoutier par Ansoald, évêque de Poitiers. Cet acte de fondation fut enregistré à la curie de Poitiers avec toutes les solennités qui étaient déjà connues par les archives de Ravenne ou par des formules de la période franque, formules qu'on pouvait, à la rigueur, suspecter d'archaïsme et considérer comme dénuées de valeur pratique. Ce scepticisme, commun parmi les érudits, ne serait plus de mise après la publication de M. Léon Maître. Ce précieux document est contenu dans une bonne copie du XIe siècle. Cette pièce fait partie d'un lot de chartes qui sont la propriété de M. de Terrebasse et qui proviennent du prieuré de Cunauld en Anjou.

M. Schlumberger communique une lettre dans laquelle M. Millet lui donne des détails sur les fouilles qu'il a entreprises au mont Athos. Puis il présente les photographies d'un petit reliquaire byzantin de la vraie croix, faisant partie de la collection de M. Engel-Gros, à Bâle. Ce monument doré, orné d'émaux d'une extrême finesse, représentant les offices de la Vierge, du Christ et de divers saints, porte au revers une inscription en beaux caractères grecs du XIe siècle, reproduisant les derniers versets du psaume XC. Ce petit joyau de l'art byzantin à son apogée passe, avec une extrême vraisemblance, pour avoir été rapporté de Constantinople en 1204. Longtemps conservé dans une église de Venise, il a passé, il y a quelques années, dans le cabinet de l'amateur alsacien fixé à Bâle depuis 1871.

M. Giry termine la lecture de son mémoire sur des documents angevins de l'époque carolingienne.

M. Clermont-Ganneau propose la restitution de diverses inscriptions existant sur quatre amphores découvertes à Beyrouth par M. Rouvier.

M. Blanchet, continuant la lecture de son mémoire sur les fouilles qu'il a exécutées à Siddrata de Ouargla, rappelle que cette ville, fondée au commencement du Xe siècle par les Berbères Hadites (Moabites) fuyant les armées fatimites, et détruite vers 1077 par le seigneur de la Kaala des Beni Hammed, avait attiré déjà l'attention des voyageurs depuis Largeau (1873), jusqu'à M. Harold Tarry, qui y avait entrepris quelques fouilles. Grâce aux travaux de ses devanciers, M. Blanchet a pu, dès le début, s'attaquer à des monuments importants et bien conservés, tels que la mosquée, une maison, et surtout un véritable palais, presque intact, dont les murs s'élèvent encore à quatre mètres et plus, et dont la partie déblayée comprend trente-quatre pièces. Sur une cour centrale s'ouvrent deux portiques et trois chambres. Les murs, les colonnes et les chapiteaux sont couverts d'un stuc très fin, refouillé en arabesques. Les chambres sont cantonnées, aux quatre coins, de niches en coquille, nervées et gemmées, qui semblent avoir supporté des demi-coupoles, réunies par un berceau. La plus grande et la plus richement ornée de ces pièces a la forme d'un T; un lit de repos sculpté se trouve à l'extrémité de chaque branche. Le palais de Sedrata, avec sept colonnes ou demi-colonnes et 200 mètres carrés de décoration murale, est une contribution précieuse à l'histoire de l'art berbère au moyen âge. M. Blanchet croit que le principal intérêt réside en ce fait, que rien, en ces sculptures de l'an 1000, ne traduit l'influence directe de l'Orient musulman. Il y verrait plutôt le ressouvenir de l'art romain d'Afrique. Il cite à l'appui de sa thèse les fragments chrétiens des IVe et Ve siècles relevés, depuis vingt ans, de Tunis à Oran, et qui semblent le modèle des sculptures de Saddrata. De la décomposition de l'art romain serait né, en Afrique, un art roman. Ainsi serait expliquée la ressemblance frappante qu'offrent ces sculptures berbères, oubliées au Sahara depuis neuf siècles, avec les fragments de même époque conservés à Brescia, à Milan, à Vérone, ou ceux qui proviennent de Saint-Samson-sur-Rille et de l'abbaye de Jouarre. Et peut-être en pourrait-on conclure, sans trop d'audace, que c'est au XIe siècle seulement, lors de la deuxième invasion arabe, que l'Afrique, de jour en jour plus détachée de l'Occident chrétien, aurait complètement cessé de vivre sur le vieux fonds de la civilisation romaine.

Séance du 5 août 1898.

M. Eugène Müntz, dans une communication sur la *Léda* de Léonard de Vinci, établit à l'aide d'un texte, jusqu'ici ignoré, de Cassiano del Pozzo, que cette peinture se trouvait encore en 1625 au château de Fontainebleau et qu'elle disparut avant 1642. On ignore ce qu'elle est devenue. La description de Cassiano del Pozzo permet du moins d'affirmer que Léonard de Vinci avait représenté son héroïne debout,

ayant près d'elle, sur le sol, deux œufs dont sortaient quatre jumeaux. Ce dernier détail offre une importance capitale et prouve que les différentes copies anciennes, dont l'une a été exposée à Paris il y a vingt-cinq ans, reproduisent avec une exactitude relative le chef-d'œuvre perdu de Léonard de Vinci.

M. le docteur Huguet, médecin militaire, chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission au M'Zab, situé dans le Sahara algérien, à 200 kilomètres au sud de Laghouat, fait une communication sur les premières origines de Guerara. Après avoir parlé des documents actuellement existants sur l'histoire du M'Zab, il développe un point spécial qui est celui des premières origines de Guerara, l'un des ksours du M'Zab, situé à 90 kilomètres environ du nord de Ghardaïa, ville principale de cette contrée. — Avant Guerara, ont existé dans le pays Ksour-el-Ahmar et M'Bertakh. L'existence de ce dernier Ksour est intimement liée aux débuts de l'histoire de Guerara. — Après avoir rendu hommage aux travaux de M. Motylinski, l'auteur a insisté sur les phases initiales de M'Bertakh et sur ses trois agglomérations d'habitants, dont l'une est devenue, dans la suite, le ksour lui-même, qui n'eut qu'une existence éphémère de quarante-deux ans.

M. Huguet présente, en outre, un croquis de l'ancien M'Bertakh et un plan de Guerara, le premier plan complet qui ait été dressé.

M. Pottier donne lecture d'un mémoire qui est une partie détachée de son *Catalogue du Louvre*. Dans cette étude, relative à la peinture à figures noires sur les vases grecs, il démontre, en s'appuyant sur des observations techniques faites par un dessinateur, M. Devillard, que les Grecs comme les Egyptiens, auxquels cette méthode est sans doute empruntée, ont eu recours au procédé de silhouettage de l'ombre projetée sur un écran blanc. Ce système explique à la fois les contours d'ensemble absolument justes et les incorrections nombreuses dans le détail, qu'on remarque sur les fresques égyptiennes et sur les peintures des vases grecs. — M. Pottier expose et discute les textes anciens qui ont trait à ce procédé de dessin.

M. Blancard, correspondant de l'Académie, a pensé que, pour donner une idée exacte du monnayage de Philippe le Bel, les chiffres et les raisonnements auxquels ils donnent lieu ne suffisent pas, puisque l'on s'en sert pour prendre la défense de Philippe IV contre l'accusation de faux monnayage, accusation que, depuis ses contemporains jusqu'à nos jours, on n'a cessé de porter contre lui. Au lieu de chiffres, M. Blancard présente, sous forme de graphique, la suite des variations du denier tournois depuis 1295 jusqu'à la mort de Philippe IV. Rien ne rend plus éloquemment que les lignes montantes et descendantes du graphique le jeu arbitraire des mutations monétaires contre lesquelles les sujets de ce roi protestaient et quelquefois s'insurgeaient. Il n'y a qu'à comparer à la ligne droite qui figure la direction du monnayage de saint Louis, le graphique monétaire de Philippe le Bel, pour comprendre le bien-fondé de l'accusation dont ce prince fut et est encore justement l'objet, accusation qu'on a dénommée faux monnayage, parce que ce terme est encore celui qui indique le mieux la nature des actes commis.

Séance du 12 août 1898.

M. Babelon lit un mémoire sur la numismatique et la chronologie des dynastes de la Characène (basse Chaldée). La collection Waddington acquise, l'année dernière, par l'Etat pour le cabinet des Médailles, renferme une importante série de monnaies des rois qui ont régné sur les bords du golfe Persique, depuis environ l'an 124 a. C. jusqu'à l'an 118 p. C. Ces monnaies, qui ont été trouvées, en 1878, par M. de Sarzec, dans ses fouilles de Tello, ont permis à M. Babelon de rétablir tous les noms de ces petits rois tributaires des Parthes et de reconstituer leur suite dynastique, sans interruption ni lacune. Le premier fut Hyspasinès, fondateur du royaume et de la ville de Charax; le dernier fut Attambélos IV, qui accueillit Trajan lors de l'expédition de cet empereur dans la vallée du Tigre.

M. Devéria voit certaines objections à ce que les monnaies présentées dans une des dernières séances par M. Edmond Blanc soient considérées comme chinoises ou comme ayant pu servir aux transactions entre les contrées d'Occident et le céleste Empire. Selon lui, si les caractères étranges qui en décorent le revers sont chinois, ils ne peuvent être lus que *Liou-chou*, c'est-à-dire *six chou*. Ce serait le poids nominal de la monnaie.

M. Salomon Reinach fait une communication sur le corail dans l'antiquité. Cette substance a été connue des Grecs depuis le v^e^ siècle a. C.; mais elle a été très rarement employée tant par les Grecs que par les Romains. Un fait très remarquable, c'est que le seul pays où l'on trouve en très grand nombre des objets de bronze rehaussés de corail est la région orientale de la Gaule, en particulier le département de la Marne. Or, ces objets appartiennent à une période bien limitée, qui paraît coïncider avec le IV^e^ siècle a. C. et le commencement du III^e^. Plus tard, à l'époque de César et à celle de la domination des Romains et des Francs en Gaule, on ne trouve plus de corail. L'explication de ces faits a déjà été suggérée par Pline, et elle

est confirmée par un ouvrage grec contemporain de Pline, le *Périple de la mer Rouge*. Vers le IIIe siècle a. C., le corail commença à être tellement recherché en Inde que toutes les pêcheries de corail de la Gaule et, en particulier, celles des îles d'Hyères, furent exploitées par le commerce grec, qui en transportait les produits de Marseille à Alexandrie, puis d'Alexandrie en Inde, où les Grecs recevaient, en échange, des perles fines et des épices. Il ne resta bientôt plus de corail pour les habitants de la Gaule, et cette substance, devenue très rare, fut remplacée par l'émail.

Séance du 19 août 1898.

M. Clermont-Ganneau étudie deux petites lampes en terre cuite, du type qu'il a proposé d'appeler *lychnaria*, qui viennent d'être découvertes en Palestine et lui ont été communiquées par le R. P. Lagrange. La première porte une légende ainsi conçue : « La lumière du Christ brille belle pour tous. » La seconde porte une légende en vieux caractères arabes coufiques : « Fabriquée par *Djeiroûn*, fils de Yousef, à Djerach, en l'an 127. » Djerach est l'antique ville de Gerasa; la date de l'hégire correspond à l'an 744 p. C. Déjà M. Clermont-Ganneau avait fait connaître une lampe tout à fait analogue, où il avait lu la date de 125 et le nom d'un autre céramiste, également de Djerach. Ces deux lampistes geraséniens étaient des Arabes chrétiens qui, sous le règne des derniers Ommiades, avaient conservé très fidèlement dans leur art industriel les procédés et les formes de la fabrication byzantine.

M. Salomon Reinach termine la lecture de son mémoire sur le corail dans l'antiquité.

M. Giry lit une note de M. Léon-G. Pélissier, professeur à l'Université de Montpellier, sur un chapitre de la chronique de Jean d'Auton. L'historiographe de Louis XII raconte dans ce chapitre, fort inexactement, un séjour que le roi et le cardinal d'Amboise firent à Paris en janvier 1502. Des documents inédits, tirés des archives de la République de Sienne, permettent de compléter et de rectifier ce récit et de reconstituer dans tous ses détails une solennité parisienne : l'entrée du cardinal d'Amboise. Les contemporains y ont noté, entre autres divertissements, des représentations sacrées et des « farces diverses ». C'est là une nouvelle preuve de l'importance des documents diplomatiques italiens pour l'histoire de ce temps.

Séance du 26 août 1898.

M. Héron de Villefosse communique une lettre de R. P. Delattre, datée du 9 juin dernier. Grâce à la nouvelle subvention qui lui a été accordée, le R. P. Delattre a pu continuer ses fouilles dans la nécropole située près de Bordj-Djedid. Outre plusieurs petits coffrets funéraires avec couvercles en dos d'âne, un grand sarcophage en pierre blanche, de travail très soigné, a été découvert. Parmi les objets qui formaient le mobilier de ces tombeaux, il faut signaler des vases peints d'assez basse époque et quelques curieuses pièces de céramique : l'une d'elles, entièrement rehaussée de couleurs vives, représente un enfant ailé, étendu sur le ventre au milieu d'un plat à bords découpés. Au nombre des stèles recueillies, il s'en trouve une qui représente un édicule à fronton avec soubassement à deux degrés; une autre, sur laquelle figure en relief la « femme à la main levée, » présente cette particularité que cette femme y est assise et non debout, comme on la rencontre ordinairement à Carthage. Ce détail, nouveau à Carthage, rappelle les figures de femmes du même genre des stèles de Marseille, de Cymé et de Clazomène, stèles également anépigraphes. Enfin, à l'aide de plusieurs sculptures romaines et d'une dédicace faite par les prêtres de Cérès, le R. P. Delattre a pu déterminer le véritable emplacement du temple de cette déesse. Cette dernière découverte a une importance particulière pour la topographie antique de Carthage. — MM. Clermont-Ganneau et Heuzey présentent quelques observations.

M. Oppert communique des remarques sur l'ouvrage récemment publié à Cambridge par le révérend Johns sur les textes juridiques de Ninive. Cette collection contient 600 pièces, dont beaucoup sont inédites.

M. l'abbé J.-B. Chabot fait une communication au sujet d'une inscription palmyrénienne, datée du mois de mars de l'an 193 et récemment publiée par M. D. H. Müller. M. Chabot montre que dans cette inscription il ne s'agit nullement de « sycomores », comme l'a cru M. Müller, mais de différentes parties d'un tombeau creusé et orné par trois familles associées pour l'érection de ce monument. Ce texte est d'un très haut intérêt philologique, à cause des mots et locutions qu'il renferme. — M. Clermont-Ganneau insiste sur l'intérêt de cette inscription.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 3 octobre — 1898

Une campagne contre l'Église d'Amérique. — ADDIS, Documents de l'Hexateuque, II. — Nouveau Testament, p. NESTLE. — SINGER, Le Livre des Jubilés, I. — SCHJOTT, Questions scientifiques modernes. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, La science des religions et la foi religieuse. — FRIES, Les histoires d'Israel. — A. MEYER, Les travaux sur le christianisme primitif. — BONUS, PERINO, SCHIAN, L'homme moderne et le christianisme. — RADE, La religion dans la vie moderne. — SELL, Le développement de l'Église catholique au XIXe siècle. — KANNENBERG, Les trésors de la nature en Asie-Mineure. — DEMOULIN, Les collegia juvenum. — P. F. GIRARD, Manuel élémentaire de droit romain. — Cesar, p. HOLDER. — Lettres de Cicéron à Atticus, II, p. PRETOR. — Tacite, Agricola, p. FURNEAUX. — Babius, p. CRUSIUS. — Champier, Le Miroir des apothicaires, p. DORVEAUX et PLANCHON. — L'Antidotaire Nicolas, p. DORVEAUX et A. THOMAS. — Pierre de Dace, Christine de Stumbele, p. PAULSON. — P. MEYER, Un légendier français du XVIIIe siècle; les Corrogationes Promethei d'Alexandre Neckam. — LARROUMET, Racine. — A. BENOIST, Essais de critique dramatique. — DELAPORTE, Pastels et figurines. — PELLISSIER, Études de littérature contemporaine. — Henry MICHEL, Le quarantième fauteuil. — PINET, Écrivains et penseurs polytechniciens. — Académie des inscriptions.

Une campagne contre l'Église d'Amérique (extrait du *Correspondant*). Paris, Lecoffre, 1898; in-8, 14 pages.

Ces quelques pages, écrites d'une main ferme, semblent destinées surtout à être lues par les hautes puissances ecclésiastiques. L'auteur, qui a cru devoir garder l'anonyme, y apprécie avec une juste sévérité les attaques violentes qu'une certaine presse catholique a dirigées depuis quelques mois contre les personnages les plus en vue de l'épiscopat catholique américain, à propos d'un livre traduit en français par l'abbé F. Klein (la biographie du P. Hecker, fondateur des Paulistes américains, par le P. W. Elliott, avec une introduction de Mgr Ireland et une lettre du cardinal Gibbons). On ne nous dit pas cependant pourquoi un pamphlet odieux et ridicule, que le cardinal-archevêque de Paris n'avait pas voulu autoriser de son *imprimatur*, a pu paraître à Rome, avec la permission du maître du Sacré Palais, et recueillir immédiatement l'approbation des Jésuites, de plusieurs journaux catholiques et semaines religieuses. Derrière des inventions grotesques, dignes de faire suite aux fameuses révélations de Diana Vaughan, il doit y avoir un motif inavoué, réel celui-là, et qui explique l'âpreté avec laquelle certaines gens ont combattu « l'américanisme ». Ne serait-ce point

parce que le P. Hecker a trouvé que le *perinde ac cadaver* de saint Ignace n'est pas la forme unique et définitive de la perfection chrétienne, ni le type de catholicisme qui convient aux Américains? On a raison de poser l'interrogation : « Après avoir tenté de faire croire ici, malgré l'enseignement vrai des papes et des conciles, que le catholicisme est incompatible avec les progrès de la science et de la civilisation, va-t-on entreprendre la tâche insensée de faire croire ailleurs qu'il ne pourra jamais s'accorder avec le libre génie d'une race qui représente ou qui gouverne plus d'un tiers de l'humanité? » Mais cette considération politique ne touche pas au fond des choses. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour les catholiques américains, qui sont assez forts pour se faire rendre justice, et la question de principes méritait d'être indiquée directement.

Alfred Loisy.

The Documents of the Hexateuch translated and arranged in chronological order, with introduction and notes, by W.E. Addis, vol. II, London, Nu, t, 1898; In-8, x-485 pages.

Novum Testamentum graece cum apparatu critico ex editionibus et libris manuscriptis collecto. Stuttgard, Privilegierte Württembergische Bibelanstalt, et Paris, Fischbacher, 1898; in-24, 660 pages.

Das Buch der Jubilæen oder die Leptogenesis; erster Theil, Tendenz und Ursprung, von W. Singer, Stuhlweissenburg (Hongrie), Singer; 1898; in-8, 322 pages.

I. — M. Addis a déjà publié, en 1892, un volume intitulé : *The Oldest Book of Hebrew History*, qui avait pour objet les parties historiques de l'Hexateuque. Celui que nous annonçons traite du Deutéronome et du Code sacerdotal. C'est une œuvre méthodique, réfléchie, d'une critique prudente. L'auteur est même disposé à croire que le Deutéronome a pu exister assez longtemps avant sa découverte, sous la règne de Josias, ce qui est bien invraisemblable. La découverte du Deutéronome ayant été tout autre chose qu'un accident fortuit, on a trouvé le livre qu'on avait préparé. Ce livre, d'ailleurs, avait été composé sur des matériaux préexistants. Mais M. Addis pense avec raison que l'analyse des chapitres xii-xxvi ne permet pas de reconstituer ces sources, pour autant qu'il ne s'agit pas du décalogue et du Livre de l'alliance. Des caractères spéciaux sont employés dans la traduction pour distinguer le Deutéronome primitif, les additions de l'école deutéronomiste, les gloses plus récentes; de même, dans la traduction du document sacerdotal, pour distinguer la source principale, la loi de sainteté, les additions postérieures. Des notes critiques et exégétiques très substantielles accompagnent la traduction. La loi promulguée par Esdras aurait été le Pentateuque tout entier. En résumé, travail consciencieux, complet, sans affectation d'originalité, utile à consulter, facile à lire.

II. — Très louable aussi est l'édition manuelle du Nouveau Testament grec préparée par les soins du prof. Nestle, sur le texte des dernières éditions critiques, dont un système de notations ingénieusement conçu permet de reconnaître les variantes. Les leçons notables des manuscrits, principalement du ms. D, sont aussi indiquées. Excellente œuvre de vulgarisation savante, et l'on peut dire de charité scientifique, car le prix de ce petit volume, très avenant dans son attirail critique, imprimé très correctement, est d'une modicité invraisemblable.

III. — D'après M. Singer, le livre des Jubilés aurait pour but de combattre l'opinion de gens qui déclaraient abrogée la loi de Moïse : il a donc été écrit contre saint Paul. En réalité, la polémique est dirigée contre l'inobservation de la Loi, non contre une théorie qui la consacrerait en principe. On sait que Paul rattache sa doctrine à certains passages de la Genèse, notamment le récit du premier péché et l'histoire d'Abraham : l'auteur du livre apocryphe est préoccupé d'autoriser la loi par le commentaire qu'il donne au texte biblique ; c'est pour réfuter Paul. A quoi il est aisé de répondre que cet auteur, qui ne fait pas la moindre allusion aux conclusions exégétiques de Paul, qui ne songe pas à les combattre, les a bien plutôt ignorées. Paul est universaliste et rabaisse l'honneur du peuple juif : l'auteur des Jubilés relève cet honneur, et cela me prouve qu'il a Paul en vue. — Cela prouve seulement qu'il était juif. Mais M. S. ne veut pas qu'il soit juif ; c'était un judéo-chrétien. Pourquoi ? Du moment qu'il combat seulement la théorie de Paul sur l'abrogation de la Loi, c'est qu'il était d'accord avec lui sur le reste (!). M. Singer signale ensuite quelques passages qui accusent une tradition particulière, non talmudique, et il croit sa thèse démontrée. Son judéo chrétien aurait écrit entre l'an 58 et l'an 70 de notre ère. Il est bien à craindre que beaucoup d'érudition n'ait été dépensée dans ce livre au service d'une hypothèse fantaisiste. La discussion manque souvent de clarté, et la subtilité rabbinique de l'argumentation ne rachète pas la pesanteur de l'exposition.

J. S.

Questions scientifiques modernes ; I. Religion et Mythologie ; II. Le Nouveau Testament, par M. P. O. Schjott. Christiania, Dybovad, 1898 ; in-4, 29 pages.

Dans ce rapport académique ce qui est présenté sous la rubrique « Nouveau Testament » n'est que le commentaire de trois ou quatre passages des Épîtres de saint Paul. La première partie contient des vues générales sur l'origine des religions et sur la critique biblique. La thèse qu'on y développe est celle-ci : « Tous ces peuples, qui devaient être à des époques différentes les dépositaires du christianisme, savoir les Grecs, les Romains et les Germains, ayant reçu leur religion, ou du moins ce qui en constitue l'essence, de la même source que les Juifs,

quelle qu'ait été d'ailleurs cette source, étaient par la nature de leur religion, comme prédestinés à leur mission historique, qui consistait à soutenir et à propager le christianisme. » Et l'auteur cite avec beaucoup de confiance certaines conclusions de MM. Sayce et Hommel, par exemple ce joli paradoxe : « Nous connaissons le temps des patriarches non seulement par de vagues conjectures, mais au moyen de sources absolument authentiques. » Il s'agit de l'état de la Palestine au xv^e siècle avant notre ère : on le connait, en effet, par les documents assyriologiques de Tell el-Amarna, où les patriarches ne brillent que par leur absence. M. Schjott a découvert, pour son propre compte, que l'ange de Dieu, Hermès, le Logos procèdent d'une même source. Il n'a pas vu que les traces incontestables ou probables d'influence orientale sur la religion hellénique sont tout autre chose que les rapprochements signalés par lui et ne fournissent pas le moindre appui à sa conception systématique de l'histoire des religions.

A. F.

Die vergleichende Religionsforschung und der religiœse Glaube, von P. D. Chantepie de la Saussaye. In-8, 36 pages.
Moderne Darstellungen der Geschichte Israels, von S. A. Fries. In-8, 40 pages.
Die moderne Forschung über die Geschichte des Urchristentums, von Arnold Meyer. In-8, 94 pages.
Der moderne Mensch und das Christentum, Skizzen und Vorarbeiten, von A. Bonus, A. Perino, M. Schian. In-8, 40 pages.
Die Religion in modernen Geistesleben, von Martin Rade. In-8, 123 pages.
Die Entwickelung der katholischen Kirche in neunzehnten Jahrhundert, von Karl Sell. In-8, 112 pages.

Toutes ces brochures ont paru chez Mohr (Fribourg e. B. et Leipzig) au cours de la présente année. Les trois premières sont des rapports qui ont été présentés au congrès des sciences religieuses tenu à Stockholm en septembre 1897.

M. Chantepie de la Saussaye a traité avec une parfaite compétence et beaucoup de clarté un problème délicat : l'influence de la science des religions sur la foi religieuse. Il pose en principe qu'on n'a pas le droit de nier la science ou de fermer les yeux sur ses résultats, et que la foi est d'un autre ordre que la science. « Il appartient seulement à la culture la plus superficielle de croire que la science fait la vie et que la lumière de nos connaissances produit la religion. » La science des religions agit beaucoup moins sur la foi par ses conclusions vraiment scientifiques que par l'esprit qui préside à ses recherches. Comme science historique elle a un champ d'observation limité ; elle coordonne ses expériences au moyen d'hypothèses, mais les systèmes imaginés successivement pour expliquer l'origine des religions se sont trouvés insuf-

fisants, et même la théorie de l'évolution, si vraie qu'elle puisse être en principe, est pour nous d'une application incertaine dans l'ordre moral et religieux. On a cherché ce qu'il y a d'essentiel dans la religion et l'on a voulu conclure de là ce que pourrait être la religion de l'avenir : on n'obtient ainsi qu'un résidu philosophique sans valeur réelle, la religion étant fondée sur la foi, et la foi ne vivant pas d'abstractions. L'histoire des religions manifeste la relativité des symboles, mais non leur inanité. C'est suivre une méthode défectueuse, bien qu'elle ait été assez répandue, que de vouloir comprendre le christianisme par le moyen des autres cultes, et non ceux-ci par celui-là. Bien entendue, la science des religions élargit l'horizon de la foi sans énerver sa vigueur. La conception du salut dans le christianisme ne peut que gagner à être comparée avec la même conception dans le bouddhisme. Tout progrès de la science peut servir à la foi bien qu'il ne soit pas de lui-même un progrès de la foi, de la vie morale, et commence plutôt par lui servir d'épreuve. Toutes ces idées, qui sont d'un savant sincère et d'un homme religieux, sont développées par M. Chantepie de la Saussaye avec une parfaite modération de langage.

Avec M. Fries, on apprend comment la critique de Wellhausen, dont la position générale est regardée comme acquise, a pu être en ces derniers temps complétée et corrigée. En ce qui regarde la méthode, cette critique a été nécessairement plus littéraire qu'historique : on sent maintenant la nécessité, après avoir scruté les textes bibliques, de s'attacher aux idées pour les comparer avec celles des peuples voisins, aux faits pour les éclairer par l'histoire générale de l'Orient. Wellhausen avait présenté comme la clef de toute l'histoire israélite la centralisation du culte prescrite dans le Deutéronome et confirmée dans le Lévitique : on a trouvé depuis que les prescriptions légales visent le culte public, et que les circonstances, non la législation, firent tomber en désuétude les sacrifices du culte privé. Il semble néanmoins que le Deutéronome a changé tout à fait le caractère de ces sacrifices, et peut être M. F. a-t-il exagéré un peu l'importance des modifications apportées sur ce point à la conception de Wellhausen. En appréciant les récents travaux sur Esdras-Néhémie, M. F. se déclare favorable à l'hypothèse qui place la mission d'Esdras au temps d'Artaxerxès II. Il croit aussi que la loi promulguée par Esdras était le Code sacerdotal, et non tout le Pentateuque. Un retour à l'ancienne conception de l'histoire d'Israël lui paraît impossible ; mais la conception scientifique d'aujourd'hui n'est pas moins compatible que celle-ci avec l'idée de révélation. Décidément la critique est en voie de se convertir.

Qu'est le christianisme primitif relativement au Christ ? Telle est la question qui a surtout préoccupé les critiques depuis Baur. M. Meyer rappelle d'abord et discute les plus récents travaux concernant saint Paul, ses Épîtres et le livre des Actes. La tentative de l'école hollandaise qui a voulu contester l'authenticité de toutes les Épîtres est bien

exposée et bien jugée, c'est-à-dire condamnée dans ses conclusions essentielles. Pour les Actes, on admet généralement deux sources : une judéo-chrétienne pour le commencement, et le journal de voyage du compagnon de Paul (*Wirbericht*) pour la fin. Les Épitres demeurent la source principale de renseignements sur l'attitude religieuse et la théologie de l'Apôtre. Cette théologie est toute formée dans les quatre grandes Épitres : aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains. Paul déclare en avoir acquis les principes dès sa conversion, et sa sincérité ne fait pas doute. Mais certains critiques, et M. M. avec eux, oublient peut-être un peu trop facilement que les Épitres ont été écrites une vingtaine d'années après la conversion de Paul, que l'Apôtre n'a jamais pris la peine d'analyser le travail qui s'était fait en lui au moment de sa conversion et dans les années suivantes, que ces années durant lesquelles Paul semble presque inactif ont été assez nombreuses et que si les idées de Paul sont arrêtées dans le temps où il quitte Antioche avec Barnabé pour son premier voyage de mission, si les circonstances de sa conversion doivent en être le point de départ, ce sont néanmoins ses expériences et ses réflexions durant la période intermédiaire qui ont dû leur donner forme et consistance. Supposé que son système doctrinal eût été complet dès l'abord, on ne voit pas pourquoi Paul ne l'aurait pas produit et appliqué plus tôt. Les événements ne l'ont-ils pas aidé à le développer et ne faut-il pas y voir la justification autant que le programme de son apostolat ? A propos du quatrième Évangile M. M. observe à bon droit que c'est le caractère du livre et non la personnalité de l'auteur qui est le point capital. Les origines de l'Apocalypse ne sont pas tirées au clair ; ici encore la question de composition littéraire se double d'une question historique plus importante, l'origine et la tradition des symboles apocalyptiques, où il n'est plus possible de voir des créations de l'auteur pour figurer les événements de son temps. M. M. paraît se défendre d'avoir une opinion sur l'origine et le rapport mutuel des Synoptiques ; il se montre plutôt défavorable à l'hypothèse d'un Évangile hébreu primitif. Sans doute personne n'a vu les *Logia* dont parle Papias. Mais on n'a aucune bonne raison de contester la vérité du renseignement donné sur ce sujet par Jean le Presbytre. Faut-il donc rappeler que ni Jésus ni le premier groupe de ses disciples ne parlaient grec ? Pour le fond, « quoique les Évangiles ne soient pas une relation diplomatique de ce que Jésus a dit et fait, ils attestent néanmoins que l'image ineffaçable du Jésus historique n'a pas cessé d'agir sur la communauté chrétienne ». La conception du « royaume des cieux » dans la prédication de Jésus, nonobstant les efforts de certains exégèles pour l'amener à leur point de vue, n'a pas été purement spirituelle et morale : l'accomplissement du règne garde son caractère eschatologique. On a beaucoup écrit depuis quelques années sur la signification historique la dernière cène. Mais c'est là surtout que la remarque générale de M. M. a son application : « Ce sont des recherches, non des résul-

tats, que je viens de signaler » Et M. M. conclut aussi en disant que la critique travaille pour l'Église et pour la foi. On ne l'a jamais tant dit qu'à ce congrès de Stockholm, sans doute parce qu'on avait conscience d'exprimer une vérité, mais une vérité contestée, et même une vérité qui a besoin de se réaliser.

Les trois lettres de MM. Bonus, Perino, Schian, sur le christianisme et l'homme moderne, sont curieuses à des titres différents. M. B. aborde la question sur le ton joyeux : il vit dans un temps, tout au moins dans un pays où il y a beaucoup de prophètes et où tous les prophètes sont pédagogues ; tous veulent être pratiques avec philosophie ; on sort d'un âge rationaliste et l'on est fatigué d'abstractions ; pourtant l'on n'a pas cessé de se faire une idée purement logique et rationaliste de la vérité ; il faudrait changer cela ; mais comment s'y prendre et comment l'homme moderne devra-t-il entendre le christianisme, M. B. nous le dira une autre fois. — Le discours de M. P. est plus grave : les hommes de notre temps sont assujettis à deux morales, une morale naturelle qu'ils n'observent guère, et une morale de convention à laquelle ils sont généralement fidèles ; celle-ci est fondée sur le droit, lequel résulte du milieu social ; la destruction progressive de l'ancien esprit légal est un retour à la nature ; cependant la société n'étant pas quelque chose de naturel mais d'artificiel, on refera un nouveau régime, moins étroit que l'ancien, mais plus rigoureux peut-être et que la postérité trouvera un jour insupportable ; il sera fondé sur la raison, la philosophie, ce sera un vrai contrat social ; il impliquera tout naturellement une transformation de la théologie et de l'Église ; l'idée du Dieu personnel perdra en « plastique » ce que la personnalité historique du Christ gagnera en consistance ; la morale sera très simple, et l'on érigera en dogme que l'homme n'est pas libre ; la société tendra une main secourable aux défaillants et ne procédera contre eux que dans la mesure nécessaire pour empêcher les mauvaises volontés de se tourner en mauvaises actions ; on peut beaucoup attendre du progrès de l'anthropologie et de la psychologie. — L'homme moderne, écrit M. Schian, est celui qui marche avec son temps ; il y en a eu à toutes les époques (certes !) ; ce qui caractérise l'homme moderne d'aujourd'hui, c'est le goût du réel ; ce qu'il appelle science est la science du réel, dominée par les notions de loi, développement, progrès ; il veut paraître lui-même ce qu'il est, tendant au naturel et à l'individualisme ; les variétés de l'homme moderne sont très nombreuses ; mais au fond de toutes il y a l'homme, à qui s'adresse la religion chrétienne, susceptible d'être assimilée par les hommes modernes de tous les temps et du nôtre. — Ce serait déflorer ces jolies idées que d'en faire la critique. On voudrait seulement connaître l'âge des auteurs.

Il y a moins de paradoxes dans les conférences de M. Rade sur la religion et l'histoire, la religion et la science de la nature ; la religion et l'art ; la religion et la morale ; la religion et la politique, l'essence de la

religion. La religion est un fait historique, à comprendre par l'histoire. La science de la nature observe les phénomènes et remonte aux causes; la religion part de la foi à l'invisible et regarde les faits au point de vue de la finalité : tout fait réel est pour le savant dans l'ordre de la nature et pour le croyant dans l'ordre divin. Il ne faut pas confondre le sentiment esthétique avec le sentiment religieux, bien que les deux s'accordent à merveille. La religion et la morale sont aussi deux choses distinctes, qui ne sont ramenées à l'unité que dans une seule religion, celle du discours sur la montagne. Plus la religion est libre à l'égard de l'État et plus elle laisse l'État libre, plus énergique est son influence spirituelle sur la conduite de l'État. Les sources de la religion sont les expériences intimes des fondateurs religieux et des prophètes : tant que le contact de ces esprits créateurs déliera en nous des forces que nous n'aurions pas autrement, et enrichira notre être de biens qui sans cela nous manqueraient, la religion gardera victorieusement sa place dans la vie spirituelle de l'homme. M. Rade développe ces idées avec beaucoup de clarté, de précision, et la lecture de sa brochure est très attachante.

L'étude de M. Sell sur le développement de l'Église catholique en ce siècle est ce que peut être un travail fondé sur des informations suffisamment étendues, mais destiné à démontrer « le péril ultramontain ». C'est naturellement dans l'appréciation des faits contemporains qu'on pourrait trouver surtout matière à rectifications. Jusqu'à quel point M. Huysmans, « rigoureux infaillibiliste », est-il un témoin autorisé pour garantir « l'infériorité intellectuelle » des catholiques français, ce serait un point à examiner. En tous cas, c'est aller trop loin que d'imputer au triomphe de l'ultramontanisme français « l'infériorité intellectuelle » des catholiques allemands. Le cardinal Manning, que l'on cite à bon droit comme témoin du catholicisme anglais (en détournant passablement l'objet de son témoignage), savait fort bien à quoi s'en prendre, et il n'a pas compté les Français parmi les obstacles au progrès de l'Église catholique en Grande-Bretagne. M. Sell ne se trompe pas en disant que la défense de l'infaillibilité pontificale a fait écrire beaucoup de livres sans valeur historique, ou qui sont même, par certains côtés, un défi à l'histoire. Mais lui-même parle de cette infaillibilité comme un homme qui ne sait pas très bien ce que les théologiens catholiques entendent par là.

Alfred Loisy.

Karl Kannenberg. **Kleinasiens Naturschætze.** Seine wichtigsten Tiere, Kulturpflanzen und Mineralschætze vom wirtschaftlichen und culturgeschichtlichen Standpunkt. Mit Beitrægen von Prem.-Lieut. Schæffer und Abbildungen. Berlin, 1897, in-8, xii, 278 pages.

Le titre de cet ouvrage en indique clairement le but et la portée, en

même temps qu'il en fait pressentir l'importance ; il faut ajouter que l'exécution répond entièrement à ce qu'on pouvait demander à l'auteur. M. K. Kannenberg a parcouru l'Asie-Mineure ; ses études antérieures l'avaient, ce semble, fort bien préparé à étudier les richesses minérales, ainsi que la faune et la flore de cette vaste contrée ; il a consulté tous les ouvrages — les allemands du moins — écrits sur le sujet qu'il voulait traiter ; aussi nous a-t-il donné un tableau fidèle et exact des produits naturels et industriels du pays qu'il voulait nous faire connaître.

Son ouvrage est divisé en trois livres ; le premier passe en revue les principaux animaux : mammifères, oiseaux, insectes, amphibies et reptiles, poissons, de l'Asie-Mineure ; le second en énumère les plantes les plus importantes, et le troisième les minéraux les plus utiles. Le plus considérable de ces trois livres, et le seul sur lequel je veuille m'arrêter, est le second, qui traite des plantes cultivées. Après un court aperçu sur la richesse et la variété de la flore anatolienne, M. K. K. étudie successivement les plantes alimentaires — arbres fruitiers, dont beaucoup sont indigènes, légumes et condiments, — puis les diverses céréales et les plantes fourragères, ce qui lui donne l'occasion d'exposer l'état et les procédés de l'agriculture locale ; il parle ensuite des narcotiques — le tabac et l'opium, — des plantes médicinales et industrielles, en particulier des textiles et des plantes tinctoriales et aromatiques, puis des fleurs et des arbustes sauvages ou d'agrément ; enfin, dans un dernier paragraphe, il étudie la flore arborescente encore si riche de l'Asie-Mineure, malgré la destruction à laquelle l'incurie des Turcs [1] en a voué les plus belles forêts. Le tableau est complet et on en parcourt les différentes parties avec le plus grand intérêt et un profit non moins grand, tant M. K. K. s'y montre bien renseigné et a pris soin de nous faire connaître les plantes dont il parle sous tous leurs aspects et à tous leurs points de vue, historique, cultural, industriel. On ne s'en étonne que plus d'en voir quelques-unes — c'est le très petit nombre, il est vrai, — mentionnées presque sans autre indication ; mais que d'articles excellents aussi et qui épuisent la matière sur la plupart des autres.

M. K. Kannenberg, quand il ne s'agit pas de plantes évidemment indigènes, essaie d'en indiquer l'origine ; les renseignements qu'il donne à cet égard sont loin d'être toujours à l'abri de la critique ; il ne paraît pas avoir connu l'ouvrage de Köppen sur les arbres et les arbustes cultivés ou indigènes dans l'Empire russe, et il a eu le tort de s'en rapporter à l'édition de 1883 du *Kulturpflanzen* de V. Hehn ; il aurait trouvé dans celle de 1895 plus d'une rectification aux anciennes corrections de cet auteur excellent sans doute, mais qui n'a pas toujours été

---

1. M. K. Kannenberg revient à plusieurs reprises et avec raison sur l'influence funeste exercée par la domination turque sur l'état moral et industriel de l'Asie-Mineure ; on s'étonne après cela de lire en tête de sa préface : « Les Turcs sont les Allemands, comme les Grecs sont les Français de l'Orient »

assez bien informé au point de vue botanique. Je ne voudrais pas toutefois terminer par une critique l'examen des *Richesses naturelles de l'Asie-Mineure*; j'aime mieux rappeler en finissant tout ce qu'on y trouve réunis de renseignements précieux, de connaissances bien digérées; j'ajouterai que trente et une reproductions photographiques de vues bien choisies, si elles ne sont pas indispensables, illustrent néanmoins agréablement cette publication, aussi instructive qu'attrayante.

Ch. J.

H. Demoulin, **Les Collegia juvenum dans l'empire romain**, Louvain, 1897, in-8°, 44 pages (Extrait du *Musée Belge*, tome I).

Le travail de M. Demoulin sur les *Collegia juvenum* dans l'empire romain est sérieux et intéressant. L'auteur a fait une étude personnelle et approfondie de tous les documents qui peuvent jeter quelque lumière sur le sujet traité par lui; il a lu avec attention tous les ouvrages qui s'y rapportent. Son opuscule, bien composé, est d'une lecture facile et agréable. Après avoir indiqué brièvement l'état de la question, M. D. dresse la liste des *collegia juvenum* aujourd'hui connus; il en montre l'organisation et la hiérarchie intérieures, il étudie la législation qui les concerne; enfin, il s'efforce de déterminer quels en étaient le véritable caractère et la principale raison d'être.

Deux faits se dégagent surtout de cette étude. D'une part, les *collegia juvenum* ressemblaient beaucoup aux autres collèges, corporations ou associations de l'époque impériale. C'étaient des collèges à la fois religieux, funéraires et amicaux : religieux, parce qu'ils célébraient un culte, en général celui d'Hercule; funéraires, parce qu'ils se préoccupaient d'assurer à tous leurs membres une sépulture convenable; amicaux enfin, parce qu'ils créaient entre tous les *juvenes* qui en faisaient partie des liens d'amitié durables. — D'autre part, les *collegia juvenum* avaient pour mission spéciale d'organiser dans leur cité des fêtes appelées *juvenalia*, ou *lusus juvenum*, ou encore *lusus juvenales*. Ces fêtes consistaient en jeux du cirque, en représentations scéniques, en combats d'amphithéâtre. Dans quelques colonies et stations militaires, en particulier sur les frontières du Rhin et du Danube, les *collegia juvenum* étaient peut-être utilisés comme milices municipales.

Ces différents points sont exposés par M. D. avec beaucoup de netteté. Il démontre que les *lusus juvenum*, qui se célébraient en Italie et dans les provinces, étaient indépendants des *ludi juvenales* institués par Néron en 59 et qu'ils avaient un caractère public, municipal, incontestable. « En résumé, dit-il (p. 43), ce qui donna naissance aux *collegia juvenum*, c'est l'organisation des *juvenalia*. Mais en se constituant en collèges, les *juvenes* firent comme tous les collèges romains : ils se

donnèrent un culte, ils s'occupèrent des funérailles et ils eurent leurs réunions amicales. » M. D. pense donc que l'idée de célébrer les *lusus juvenum* est logiquement antérieure à l'institution des *collegia* et que ceux-ci se créèrent pour les célébrer. L'affirmation nous semble un peu téméraire. Il est ici fort difficile, en l'absence de tout document formel, de discerner ce qui a été vraiment la cause efficiente. Ne serait-il pas toutefois plus prudent de croire que les *collegia juvenum* sont nés d'abord par l'effet de cette tendance à l'association, au groupement, qui se manifesta alors sous tant de formes variées ; puis, que l'organisation et la célébration des *juvenalia* devinrent une de leurs préoccupations principales, au même titre et en même temps que le culte d'Hercule, les réunions amicales, et les obsèques des membres du collège ?

Nous voudrions, en terminant, attirer l'attention de M. Demoulin sur un fait qu'il a laissé dans l'ombre. Les inscriptions nous font connaître un peu plus de cinquante *collegia juvenum*. L'Italie seule en fournit plus des deux tiers; les provinces, où nous en trouvons la trace, sont la Bétique, la Gaule, les Germanies, le Norique, les Pannonies et la Dalmatie. Dans ces provinces, les *collegia juvenum* semblent n'avoir existé que dans les colonies (Aquae Sextiae, Vienna, Augusta Trevirorum, Virunum, Poetovio, Narona) ou dans les villes de garnison (Moguntiacum, Lauriacum, Brigetio). Nous avons déjà montré ici même, en rendant compte du livre de M. Mourlot sur l'*Augustalité* (*Revue Critique*, ann. 1896, I, p. 185) que des relations étroites avaient existé dans toutes les provinces entre le développement de cette institution et la diffusion du régime municipal romain. Il semble qu'une conclusion analogue s'impose à propos des *collegia juvenum*. Hors de l'Italie, où ils sont très nombreux, ces *collegia* ne se retrouvent que sur les points occupés soit par des colons soit par des légionnaires. C'est une institution qui s'est propagée d'Italie dans les provinces, et dont l'existence, dans une cité provinciale, implique la présence, dans cette même cité, d'un noyau de population d'origine italique ou d'une garnison militaire. Il paraît en être de même pour le culte des *Lares Augusti*. C'est, croyons-nous, par des recherches et des observations de ce genre que l'on réussira à déterminer avec précision dans quelle mesure les anciennes populations des pays réduits en provinces ont été mélangées d'éléments italiques ou romains et modifiées par eux.

J. TOUTAIN.

Paul Frédéric GIRARD. **Manuel élémentaire de droit romain.** Un vol. Paris, Arthur Rousseau, 1re édition, 1896-1897; 2e édition 1898.

Nous autres Français, nous avons la réputation la plus fausse du monde. On nous représente régulièrement (et nous acceptons ce

reproche, qu'au besoin nous tournons en éloge) comme des gens tout à fait inaptes à la besogne patiente de l'érudition, au labeur grave, attentif, soigneux et long ; mais, en revanche (au moins dans l'opinion que nous voulons qu'on ait de nous), combien originaux, curieux des nouveautés, émancipés, et personnels, et prompts à sortir des chemins battus, et affranchis de toutes les routines ! Je me garderai de discuter si, d'une façon générale, c'est bien comme cela que nous sommes faits. Au demeurant, ces recherches qui consistent à déterminer le caractère d'une nation tout entière me paraissent absolument vaines. Mais, laissant de côté toutes les autres branches de l'activité intellectuelle, pour ne parler, comme il convient ici, que des seules études de droit romain, je ne puis pas m'empêcher d'observer combien, à ce point de vue là au moins et dans ce champ d'études, l'idée que l'on se fait de nos aptitudes est inexacte. Avons-nous été, en réalité, assez routiniers, et assez longtemps avons-nous traîné notre marche endormie dans la vieille ornière creusée par des siècles de scolastique ? Bien entendu, je ne parle ici que des manuels du droit romain, c'est-à-dire du livre élémentaire et classique où s'apprenaient les examens[1]. Car je ne saurais oublier à combien d'excellents travaux, d'allure et de valeur très scientifiques, et très au courant des acquisitions et des méthodes de l'érudition moderne, ont donné lieu un grand nombre d'institutions romaines ; et, parmi les livres eux-mêmes, consacrés, dans ces dernières années, non plus à quelque point spécial, mais à l'ensemble des institutions du peuple romain et au développement historique de son droit, comment ne pas signaler les *Institutions juridiques* de M. Cuq, dont l'apparition a vraiment été comme le soleil levant pour tous ceux-là qui avaient vécu jusqu'à ce jour dans la nuit des anciens manuels et de l'ancienne méthode ? Je ne parle pas non plus des cours où nous nous efforcions de faire entrer le plus largement possible cette lumière à laquelle restaient impénétrables les livres qu'achetaient nos étudiants. Mais comment ne pas admirer, alors que l'agrandissement des connaissances historiques, les découvertes presque quotidiennes de l'épigraphie, la philologie et l'archéologie classiques, les progrès des méthodes de critique des textes, et enfin la connaissance et la comparaison des législations anciennes, découvraient tant de faits inconnus, ou précisaient sur tant de points nos connaissances, ou corrigeaient tant d'inexactitudes, ou ouvraient tant d'aperçus nouveaux, ou élargissaient presque à l'infini notre horizon, l'espèce d'héroïsme avec lequel l'ancien manuel de droit romain s'obstinait à fermer portes et fenêtres, pour que le bruit du monde et de la science ne vînt pas le troubler dans la cave où il pratiquait, d'après des recettes séculaires, la fabrication des

1. Je tiens beaucoup à exclure de cette condamnation un ou deux manuels ; mais je demande la permission de ne citer aucun nom propre, pour ne pas être désagréable aux autres.

définitions, des distinctions, des comparaisons, des conciliations, des brocards et des préceptes de droit! Seulement, s'il est vrai que le Français s'est montré, dans ce cas-là, longuement et obstinément routinier, en revanche, voyez combien, dès qu'il se met à la tâche de l'érudition, il marche sur cette route nouvelle d'un pas ferme, et assuré, et rapide, comme il rattrape les premiers partis qui l'ont distancé d'abord, et comme il semble peu par conséquent que ce terrain ne soit pas le sien, et que de telles études répugnent à son génie naturel! A peine élève, le voilà déjà maître. Ce type admirablement précieux du *Handbuch* allemand, quelque chose de presque analogue à la *Somme* des écrivains du moyen âge, non le guide pour préparer aux examens, mais le livre de chevet et d'usage, qui d'une science donne toute la substance et tout l'essentiel, qui condense et résume les découvertes de toute une génération et qui est le point de départ des découvertes de la génération qui vient, il n'en est pas de meilleur, pour l'étude du droit privé romain, et en Allemagne même, que le *Manuel* de M. Girard. A tous, maîtres et élèves, ce livre est devenu déjà l'instrument d'étude indispensable, le livre d'usage quotidien et continuel, toujours là sur la table de travail.

La langue mise à part (le français que M. G. écrit semble traduit de l'allemand), je ne vois que des éloges à faire. Ne pouvant naturellement analyser le contenu d'un pareil livre, ce qui serait en réalité passer en revue tout le droit romain, j'aurais désiré signaler au moins les matières, non pas certes nouvelles et jusqu'ici inconnues, mais que jusqu'ici les manuels de droit romain, par ignorance ou par inintelligence du mouvement scientifique actuel, avaient ou presque entièrement négligées, ou traitées d'une façon tout à fait insuffisante. Plusieurs de ces questions sont, en effet, d'une importance de premier ordre; elles ont été l'objet déjà, en France ou en Allemagne, d'études très attentives, et M. G., résumant toutes ces études et y ajoutant en général des remarques personnelles très fines et très exactes, leur a donné dans son *Manuel* la place qui leur revient justement. Mais ces questions elles-même sont trop nombreuses pour qu'il me soit permis même d'en donner l'énumération. Parmi elles, j'ai été heureux et très flatté de constater qu'il en est plusieurs à propos desquelles, depuis longtemps déjà, longtemps avant l'apparition du livre de M. G., j'ai soutenu moi-même, soit dans mes cours, soit ailleurs, une opinion tout à fait identique à celle de M. Girard, et en la fondant sur les mêmes raisons que les siennes. Par exemple, sur la date de la loi Aebutia, [1] date si importante à connaître, puisqu'elle est celle du triomphe de la procédure for-

1. Voy. le *Manuel*, p. 971, note 2, et surtout, pour la démonstration détaillée et pour la discussion, un article très important de M. Girard, *La date de la loi Aebutia*, paru (en français) dans la *Zeitschrift der Savigny Stiftung*, partie romaine, XIV, p. 11 à 54, et reproduit, à peu près sans modifications, dans la *Revue historique de droit*, 1897, p. 249 à 294.

mulaire, et, par la procédure formulaire, de l'activité réformatrice du préteur, j'ai professé toujours la même opinion que M. G. (la loi Aebutia est du commencement du VII[e] siècle), et précisément pour les raisons tout à fait décisives que donne M. G. (principalement pour ce motif que la *lex Acilia repetundarum* nous montre d'une façon certaine la procédure des actions de la loi dominant encore au temps de la loi Calpurnia *repetundarum* de 605 et de la loi Junia, entre 605 et 631) [1]. Sur d'autres questions, au contraire, j'avais eu jusqu'ici une manière de voir différente de celle que j'ai trouvée dans le livre de M. G. Je ne fais nulle difficulté de reconnaître que, dans plusieurs cas, j'ai changé d'avis, tout à fait convaincu par lui. Par exemple, une idée sur laquelle M. G. revient souvent, et qui est, dans l'histoire du droit romain, d'une importance tout à fait capitale, est qu'il n'a pas pu exister d'actions de bonne foi avant la loi Aebutia, par conséquent avant le commencement du VII[e] siècle, ces actions supposant nécessairement l'introduction de la procédure formulaire [2]. J'avais toujours tendu jusqu'ici à faire remonter à une date plus haute l'introduction de ces actions; et, notamment, pour ce qui est de l'introduction de l'action *empti*, ou, en d'autres termes, de la vente consensuelle, il m'avait paru que cette très grande réforme devait être considérée comme réalisée dès le VI[e] siècle (à cause du développement, déjà considérable à cette époque, des rapports internationaux, et sans doute du *jus gentiom*) [3]. Les raisons que donne M. G. pour reculer jusqu'au VII[e] siècle l'admission dans le droit de toutes les actions de bonne foi, et par conséquent de tous les contrats consensuels, la vente comprise), me semblent, à la réflexion, convaincantes [4], et très volontiers, je me déclare converti sur ce point-là.

Il reste cependant d'autres questions sur lesquelles je ne cède pas. Là je persiste à croire que c'est M. G. qui est dans l'erreur. Exemples :

---

1. Voy. pour le développement de cet argument capital, l'article cité de Girard, *Revue histor. de droit* 1897, p. 282 à 287.

2. Voy. le *Manuel*, p. 511, note 5 (où la démonstration est surtout donnée); p. 516, note 1; p. 521; p. 525 et 526; p. 555 note 5; p. 568, note 8. etc. — Cf. l'article cité sur la loi Aebutia, *Rev. histor. de droit*, 1897. p. 254 à 256.

3. Voy. par exemple ce que j'ai dit là-dessus, dans mon livre sur la *Limitation des fonds de terre dans ses rapports avec le droit de propriété*, p. 153, note 2.

4. Sur l'histoire de la vente romaine, en général, voy le *Manuel*, p. 523 à 526. — Sur un seul point relatif à cette histoire, je me séparerais de M. G. Il conjecture qu'il y eut une époque où la vente, non encore devenue contrat consensuel, fut réalisée par des stipulations réciproques du vendeur et de l'acheteur (voy. p. 524, note 3). Rien, à mon avis, ne justifie une telle conjecture. Mais c'est là une question tout à fait étrangère à la date de l'introduction, dans le droit romain, de la vente consensuelle et de l'action *empti*. Sur ce dernier point, je ne fais nulle difficulté d'abandonner mon ancienne opinion pour adopter celle que M. G. me paraît avoir démontrée : (la vente consensuelle ne saurait être antérieure à la loi Aebutia, c'est-à-dire au début du VII[e] siècle).

M. Mommsen, dans un article très important [1], a tiré du rescrit de Gordien aux habitants de Scaptoparène, toutes sortes de conclusions que M. G. adopte fidèlement [2]. La plupart de ces conclusions me semblent au contraire infiniment douteuses. Loin de prouver notamment, comme le pensent Mommsen et G., que, à partir du IIIe siècle, l'affichage (*propositio*), ait été un mode de notification des rescrits impériaux réservé proprement et exclusivement aux rescrits qui établissent une règle de droit et qui ne sont pas une simple réponse de l'empereur à quelque requête, l'inscription de Scaptoparène me semble prouver très positivement tout le contraire, puisqu'elle nous montre un rescrit de l'empereur Gordien, n'engageant à coup sûr aucun principe de droit et ne posant aucune règle [3], qui fut cependant affichée à Rome [4]. Je ne saurais non plus admettre l'idée que M. G. se fait de l'autorité législative des *responsa prudentium*, et l'explication qu'il donne des deux textes célèbres de Pomponius et de Gaius qui sont relatifs à cette matière [5]. La question extrêmement difficile, mais si intéressante, du droit de mariage des militaires citoyens romains, ne me semble du tout, comme à M. G. « aujourd'hui définitivement tranchée dans le sens de la prohibition [6] ». Sans doute les documents nouveaux, contenus dans les papyrus d'Égypte, prouvent que le militaire ne peut pas, au moins à l'époque de Trajan, emmener, s'il est marié, sa femme avec lui dans les camps, ou, s'il est célibataire, contracter un mariage pendant son temps de service et, par conséquent, avoir pendant ce temps des enfants légitimes [7]. Mais il me paraît certain que sur ce point là, la

---

1. Mommsen, *Gordians Dekret von Skaptoparene* (*Zeitschrift der Savigny Stiftung*, XII, p. 244 à 267).

2. Voy. *Manuel*, p. 59, 60. Cf. la notice placée par Girard, dans les *Textes*, en tête de la publication du rescrit de Scaptoparène (p. 165); cette notice résume l'article de Mommsen et en adopte toutes les idées.

3. C'est tellement vrai que, dans la circonstance, l'empereur répond tout simplement aux habitants de Scaptoparène qu'ils aillent trouver le gouverneur de la province pour régler leur affaire, ces choses-là ne valant pas la peine qu'on fasse pour elles un rescrit impérial. Voy. la réponse impériale dans les *Textes* de Girard, p. 166.

4. Texte de l'inscription (*Textes* de Girard, p. 165) : *propositarum Romae in porticu thermarum Trajanarum*. L'explication que donne Mommsen, dans l'article cité, du passage de la *Vita Macrimi*, 13, me paraît également très défectueuse. M. Mommsen conclut de ce texte (tel qu'il l'explique) que Trajan et ses prédécesseurs n'auraient jamais fait de rescrits ayant vraiment un caractère législatif (exactement de rescrits affichés, *propositi*, comme le sont, d'après Mommsen, les rescrits législatifs).

5. *Manuel*, p. 66, 67. — Malheureusement, les explications que j'aurais à donner sur ce point sont beaucoup trop longues pour qu'elles puissent trouver place dans ce compte rendu.

6. *Manuel*, p. 151, note 6.

7. Voy. la dessus les textes indiqués dans la note citée de Girard avec la bibliographie. Ajoutez, sur ces textes, l'article tout récent de M. Meyer, *die Aegyptischen Urkunden und das Eherecht der r mischen Soldaten* (*Zeitsch. der Savigny Stiftung*, XVIII, 1897, p. 44 et suiv.)

règle a changé à l'époque de Septime Sévère. Les textes juridiques du IIIe siècle déclarent, en effet, d'une façon positive ou bien supposent le militaire se mariant légalement, même pendant son temps de service [1]. Et précisément la permission que nous savons avoir été donnée aux soldats par Septime Sévère « d'avoir avec eux leurs femmes [2] » fit tomber l'obstacle que jusque-là la discipline militaire mettait à la cohabitation des époux et par là même à la formation d'un mariage légitime et à la naissance d'enfants légitimes. Sur d'autres points encore, je me sépare de M. G., par exemple sur le caractère et sur les effets, à l'époque ancienne, de la *fiducia* jointe à la mancipation [3]; sur le testament *calatis comitiis* [4] dans lequel il ne me paraît pas qu'il y ait jamais eu une loi véritable votée par le peuple; le peuple, à mon avis, jouait là simplement, à toute époque, le rôle de témoin. Mais tout cela demanderait des explications qu'il est évidemment impossible de donner ici, dans un compte rendu de quelques pages.

En terminant, j'ai presque envie d'exprimer, non un reproche sûrement (car ce que je vais dire est le plus grand de tous les éloges), mais une crainte. J'ai peur que le *Manuel* de M. G. ne soit trop bien fait. On ne peut pas lui en vouloir. Mais tout de même M. G., qui est du métier, sait comme moi combien parfois un livre trop bien fait, qui rend aux étudiants vraiment intelligents et curieux des services

---

1. Textes très nombreux d'Ulpien, Paul, Papinien, etc. On en trouvera un grand nombre dans l'article très remarquable consacré à la question du mariage des militaires par M. Scialoja, *Bulletino del Instituto di diritto romano*, VIII, p. 163 à 168. Cf. également Mispoulet, *Le mariage des soldats romains* (*Revue de Philologie*, 1884, p. 118 et 119) et Meyer, *Die rœmischen Konkubinat*, p. 102, 103. On peut ajouter aussi à ces textes juridiques un grand nombre de textes épigraphiques (voy. Mispoulet, *loc. cit.*, p. 115 à 117 et Meyer, *loc. cit.*, p. 103 à 107). Mais ils sont, je crois, moins décrits dans la question présente que les passages des jurisconsultes du IIIe siècle.

2. Γυναιξὶ συνοικεῖν (Hérodien, III, 8, 5). Il faut, à mon avis, entendre cela dans le sens le plus littéral : « avoir sa femme avec soi, cohabiter avec sa femme ». Mommsen pense que cela veut dire que les soldats eurent désormais le droit d'avoir une *concubina*, mais que les *justae nuptiae* leur restèrent interdites (voy. C. I. L. III, *Supplem.* p. 2011). Que les soldats aient pu, comme tous les citoyens, pratiquer le *concubinatus*, s'ils le préféraient aux *justae nuptiae*, cela n'est pas douteux. Mais pourquoi ne pas entendre tout simplement le passage d'Hérodien dans ce sens si naturel qu'ils peuvent désormais « vivre avec leur femme » (soit *concubina*, soit *uxor legitima*). Observez que précisément les études faites en Afrique sur le camp de Lambèse nous montrent que, à l'époque de Septime Sévère, le camp a cessé d'être habité tout le temps par les soldats, que ceux-ci désormais vivent à la ville et ne viennent au camp qu'aux heures règlementaires de service. Voy. Wilmanns, *Étude sur le camp de Lambèse*, trad. Thédenat, et Cagnat, *Armée romaine d'Afrique*, p. 451, 452. C'est l'application et la conséquence de la mesure prise par Septime Sévère, c'est-à-dire du droit accordé par lui aux soldats mariés de cohabiter désormais avec leurs femmes. Cf. Mirpoulet, *loc. cit.* p. 121.

3. *Manuel*, p. 509 à 512.

4. *Ibid.*, p. 780 à 782.

inestimables, parce que ceux-ci s'en servent pour aller plus loin et agrandir leur science, est au contraire dangereux pour beaucoup d'esprits, même appliqués et laborieux, mais dépourvus d'ambitions scientifiques et trop facilement satisfaits du trésor de connaissances qu'on leur a mis dans les mains. Cette fortune très belle qu'ils ont comme reçue, ou qu'au moins ils ont acquise sans trop grand mal, combien la trouveront suffisante à leurs besoins et jugeront qu'il serait inutile de se donner de la peine pour l'accroître encore! Si je dis cela, ce n'est pas, bien entendu, que je me plaigne que M. G. ait fait un livre excellent, c'est que j'ai cru m'apercevoir déjà de cette tendance de certains étudiants, d'ailleurs très bons, à apprendre ce livre et à croire qu'ils savent tout quand ils le savent. Et comme assurément rien ne peinerait plus M. Girard que de savoir que son livre, au lieu d'être un éveil pour les esprits, a été pour eux un prétexte au repos, je tiens à mettre en garde contre des habitudes déplorables, qui seraient aussi contraires aux intentions de l'auteur qu'aux progrès de la science, laquelle recule dès qu'elle n'avance pas, et n'est plus la science quand elle devient l'acte de foi à la parole d'un maître.

Edouard BEAUDOUIN.

C. Juli Caesaris belli Civilis libri III rec. Alf. HOLDER. Leipzig, Teubner, 1898. In-8, 252 p. 10 m.

César est pour l'instant un auteur favorisé; ceux qui s'occupent des Commentaires ont à leur disposition de bonnes éditions, d'excellents index, dont un qui est unanimement cité comme l'index modèle; nous avons eu récemment l'édition critique du *De Bello Gallico* de M. Meusel et celle de tout le César par M. Kübler; voici une édition critique très étudiée et très soignée du *De Bello civili*. Nous ne pouvions rien souhaiter de mieux.

En dehors du texte et de l'apparat sur lequel nous reviendrons, l'édition contient un long *Index verborum* terminé par une *Clavis diplomatica, aperiendae archetypi speciei idonea* et un relevé des lettres qui sont prises souvent dans le ms. les unes pour les autres. En tête, une préface d'une paire de pages où sont énumérées les collations de mss. nouveaux, employés par l'auteur, avec le stemma qu'il propose pour le classement des mss.

Ai-je besoin d'ajouter qu'avant même d'ouvrir le livre de M. Holder, on pouvait prévoir sa valeur rien qu'au nom de l'auteur? Sa compétence en fait de mss. est connue de tous les latinistes. L'œuvre nouvelle de M. H. est tout à fait digne de sa réputation. La disposition générale de l'apparat qu'il nous donne est si claire que le lecteur le moins expérimenté pourra, pour chaque passage, dès le premier coup d'œil, juger de ce que fournit la tradition. Ajoutons à cela l'avantage de collations

nouvelles, ou revisées et complétées. Ainsi l'intérêt de l'édition reposera, pour une bonne partie, sur la collation du ms. de Torrentius ou *Lovaniensis*, que M. H. a retrouvé à Londres. Il vient renforcer le ms. d'Ashburnham et aide à constituer plus sûrement la recension de la première classe. Les conjectures sont rapportées soigneusement à leurs premiers auteurs, dont les noms sont donnés dans la forme de leur pays (Manuzio, Estaço, Chacon, etc.). On trouvera souvent au bas des pages le nom de M. Bücheler. M. H. avertit, dès la préface, qu'il doit au professeur de Bonn un bon nombre de corrections. Il en est qui sont des plus heureuses. Ajoutons ce qui est un mérite dans une entreprise comme celle-ci : une extrême correction dans l'impression [1].

Voilà pour les qualités sur lesquelles tout le monde tombera d'accord. Mais M. H. ne me pardonnerait pas de manquer d'indiquer avec la même franchise quelles sont, suivant moi, les parties faibles de son œuvre.

Premier reproche. Les nouveautés de l'édition qui frappent l'œil tout d'abord n'ont pas toutes un fondement solide ; il en est qui ne sont, suivant moi, qu'un trompe l'œil. M. H. vit habituellement dans le commerce des mss. Il a tenu visiblement à conserver exactement leurs particularités d'orthographe et leurs abréviations; en quoi il n'aurait pas tort certainement, toutes les fois qu'il s'agit de déterminer les rapports des mss. ou de reconstituer la recension de l'archétype ; mais était-il nécessaire de transporter toutes ces graphies dans une édition critique? C'est ici une tout autre question. M. H. est persuadé qu'il est bon de les reproduire, puisqu'il ne s'est pas rendu aux objections qu'on lui a adressées sur ce point quand il a publié la guerre des Gaules. En conscience, quel intérêt a pour nous ce fait que tel ms. ou telle classe de mss. ait écrit en toutes lettres ou en abrégé : *populus romanus*, *respublico*, *tribunus plebis*, *eques Romanus*, *legio?* Ne suffisait-il pas de noter ces abréviations quand, par exception, elle pouvaient avoir quelque utilité? Qu'on ne dise pas qu'il y a là simplement un surcroît de renseignements que peut négliger le lecteur. Ils alourdissent cet apparat, que l'auteur voulait rendre simple et clair ; ils détournent l'attention des difficultés véritables; et de même les particularités d'orthographe n'avaient besoin que d'être traitées à part dans une courte introduction [2].

---

1. Je n'ai relevé comme fautes d'impression que ces minuties : p. 43, à la première ligne du ch. 78, la ponctuation a été omise après *ægre* : il faut un point. Le trait d'union est tombé p. 46, à la fin de la première ligne.

2. De voir à la suite en quelques lignes (p. 22) *pr<a>eficit*, *pra<e>mittit*, *Pyren<a>eos*, *pr<a>esidiis*, *pr<a>esidium*, le lecteur est agacé : qu'a-t-il appris ? P. 21, I, 35, 3, 6, l'écriture *ex <s(enatus)> auctoritate* ne semble-t-elle pas quelque peu puérile? Dès que le mot *senatus* a été omis dans les mss., en quoi importe-t-il qu'on le rétablisse en entier ou par abréviation? On verra dans tout le cours du livre [*h*]*is*, parce que les mss. d'une classe écrivent *iis*, ou *is*, les autres *his*. Quel intérêt y a-t-il dans cette faute banale, quelle est l'édition où de telles corrections ne

C'est surtout dans les nominatifs et accusatifs pluriels de la troisième déclinaison que se produisent ces prétendues nouveautés. Dès que, pour l'un de ces noms, apparaît une divergence entre les deux classes, M. H. les concilie aussitôt très libéralement en écrivant *eis*. De même pour les terminaisons des verbes. Il suffit qu'un ms. donne *-re* au lieu de *-ri* pour que M. H. écrive aussitôt *-rei*. La fin des verbes est-elle donc une place privilégiée où il n'y ait jamais de faute de copistes, ou n'est-ce pas bien plutôt la place la plus exposée, et ce genre de fautes n'est-il pas un des plus habituels ?

Admettons que cette prétendue reconstitution soit fondée et logique. Où nous conduit-elle ? Nous atteindrions, en fin de compte, tout au plus la forme primitive de l'archétype de nos mss., mais nullement ce qu'a écrit César. Car à qui fera-t-on croire qu'un auteur aussi scrupuleux se soit contredit lui-même en quelques lignes, à quelques mots de distance [1] ? Cette réserve faite, reconnaissons qu'en général l'apparat est fort bien ordonné. Seulement j'aurais voulu plus de clarté dans certaines références. Tel lecteur pourra ne pas savoir que les *scholia Hedickiana*, citées p. 81, sont simplement un programme de Quedlinbourg, 1879 : était-ce si long à indiquer ? Il est vrai que pour suppléer à toutes ces lacunes, il suffira de recourir à l'excellente *Tabula Conjecturarum* qui termine le lexique de Meusel.

Second reproche, qui a peut-être plus de gravité. M. H. est conservateur jusqu'à l'excès; il maintient dans le texte telle leçon, inadmissible pour le sens, que tous les éditeurs ont abandonnée [2].

Pour l'*Index verborum*, qui contient presque 100 pages, une objection vient forcément à l'esprit : cet index, qui a dû coûter tant de peine, était-il nécessaire ? n'avions-nous pas des index de César nombreux et

---

soient pas faites sans qu'on ait cru nécessaire de les signaler ? Parce que les représentants de la classe α (D') ont *adhabita* (I, 37), n'est-ce pas une affectation d'écrire ainsi au lieu de suivre l'orthographe ordinaire, qui est dans la classe β ?

1. Dans la même page (7), au même chapitre (11), à quatre lignes de distance, on lit *pollicerei*, et *polliceri*, la première orthographe ainsi rétablie parce que le ms. D. a *pollicere*. Comment concevoir que le chap. 35 du livre I finisse par cette orthographe panachée *aut* urbe *au* portibus ? M. H. attache grande importance à la graphie *pos* (= post) ; *passum* (= passuum) : est-ce vraiment chose si grave ?

2. Passe à la rigueur pour *componerentur* (III, 16, 4) ; mais au même passage retenir la leçon : *Pompei* summam esse..., me paraît absolument impossible. Comme rien n'avertit que tous les éditeurs corrigent ces deux passages, le lecteur de M. H. doit de lui-même refaire leur travail. A quoi bon ? Notons encore I, 85, 5 : *humanitate*, que depuis Alde on change en *humilitate* ; ou III, 8, 4 : in Cæsaris *complexum*, sans croix, ni signe de doute : l'idée que Bibulus brûle de se jeter dans les bras de César est très réjouissante. Et ce sens est forcé ici ; car si l'on rapprochait : *Agric*. 17, 2 fin, *amplexus* est là employé avec un régime, si bien qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre les deux textes. I, 68, 4 : tous les mss. ont *præsentium* ; M. H. est le premier des éditeurs, si je ne me trompe, qui ait introduit ce mot dans le texte; mais n'eût-il pas fallu avertir que les anciennes éditions et tous les éditeurs, dans cette phrase difficile, lisent *præsentiam* ?

quelques-uns très bien faits? Fallait-il dépenser là tant de travail et entasser à nouveau tant de chiffres? L'explication de cette répétition surprenante est à chercher sans doute dans la présence d'un index analogue à la fin de l'édition du *De Bello Gallico;* il a fallu lui faire un pendant et le compléter. Ajoutons comme autre excuse que notre index peut, de fait, ravir les amateurs de statistique : ne leur envions pas leurs plaisirs [1].

Ici, comme dans tout ce qui précède, j'aurais été fort en peine de signaler une vraie lacune. C'est du côté de l'excès et non par le manque que pècherait en vérité, ou, si l'on aime mieux, que paraît faiblir cette excellente édition.

Émile Thomas.

Letters of Cicero to Atticus book II. With introd. notes and app. ed. by Alf. Pretor, M. A. fellow of St-Catharine's college Cambridge, editor of Sophoclis *Trachiniæ* and *Cicero ad Atticum* book I. Cambridge at the Univ. Press. Pitt press series. 1898, pet. in-12. 147 p., 3 sh.

Nous avons tout lieu d'envier à nos voisins ces petites éditions qui, sous un joli format, mettent à la portée des élèves tel ou tel livre des lettres de Cicéron le tout, histoire et texte, soigneusement tenu au courant dans des notes presque toujours claires et substantielles. Je vois par la feuille de garde et par les renvois de quelques notes que M. P. a publié antérieurement le premier livre des lettres à Atticus. Je regrette de ne pas le connaître. Tous nos compliments à l'éditeur et aussi au comité qui dirige ces publications.

C'est naturellement aux grandes éditions anglaises de Tyrrell, Watson, etc., que se réfère cette édition classique. Le texte est presque partout celui de Tyrrell [2].

Je n'attache pas d'importance à une disposition qui nous paraîtrait singulière, et d'après laquelle les sommaires de chaque lettre sont placés en tête non de la lettre, mais des notes se rapportant à chaque lettre.

Le défaut véritable de ce petit livre, qui a beaucoup de mérites, est

1. Relevons dans cet index comme nouveauté heureuse (d'après V¹), *remediabantur* (I, 81, 5), un verbe dont nous saluons l'entrée dans la langue classique. M. H. n'indique aux Corrigenda que cinq passages de l'index. Je m'étonnerais qu'il en fût quitte à si bon compte.

2. Puisque d'après l'auteur lui-même les divergences sont peu nombreuses, pourquoi ne pas les avoir brièvement indiquées? Il eût suffi pour cela d'une liste très courte. Les indications éparses dans les notes n'en peuvent tenir lieu. P. 19, l. 6 : le point après le chiffre romain est, je pense, une faute d'impression venue du texte de Tyrrell. Dans des passages difficiles, M. Pr. (p. 6, p. 8, p. 10, p. 17, etc.), met des croix devant les corrections qu'il adopte et qu'il recommande. Les croix se mettent d'habitude devant les *loci desperati*, et l'on ne manque pas d'être ici d'abord dérouté.

plutôt, suivant moi, dans un manque d'appropriation à son but. L'auteur ne prétend pas avoir donné une édition savante, ni originale; s'il s'agissait d'une telle œuvre, son livre n'en pourrait être, par les dimensions mêmes du cadre, qu'une sorte de réduction; mais M. A. ne nous donne pas davantage une édition classique. On ne sait en vérité à qui s'adressent les notes que nous lisons ici; elles ne conviennent sûrement pas à des élèves. Beaucoup de notes longues et verbeuses, traitent de conjectures (acceptées ou discutées) de M. Reid; elles sont très intéressantes, mais certainement ne visent pas des élèves. La rédaction du commentaire est parfois obscure et enchevêtrée ou suppose l'emploi d'autres éditions. Les lacunes surtout sont nombreuses et surprenantes [1]. Les traductions suivies et nombreuses qui sont mêlées aux notes ne peuvent tenir lieu des explications qui nous paraissent nécessaires, et ces traductions dans les mains d'enfants ne sont pas sans de graves inconvénients.

Ce n'est là d'ailleurs qu'une critique de forme; l'édition est très soignée, très au courant, ce qui est un mérite en un tel sujet; et l'on y relit avec grand plaisir cette correspondance si riche de forme et où l'on trouve toujours à apprendre.

É. T.

Cornelii Taciti Vita Agricolae edited with introduction, notes and map by Henry FURNEAUX, M. A. formerly Fellow and tutor of corpus Christi College. Clarendon Press, 1898, 176 p. in-8.

Voici un Agricola qui sert de suite et de complément à la Germanie du même auteur que nous avons signalée autrefois [2]. Il est édité sur le même plan et avec le même soin. La préface résume les études préparatoires de l'auteur, qui me paraissent très complètes et bien au courant. Le texte est celui de Halm, sauf une cinquantaine de passages [3] où l'éditeur a cru pouvoir se rapprocher davantage du texte des manuscrits. En tête, une longue introduction historique, comme les Allemands en mettent de leur côté au début de la Germanie; rien de plus naturel pour une édition anglaise.

Si l'on retrouve ici les mêmes qualités que dans les autres éditions

---

1. Ainsi p. VIII fin, pas un mot sur *Parilibus*; et IX, 1, sur *Solonio*; II, 2, 2, sur *Procilius*. Le renvoi (p. 84 en haut) pour l'explication de *litui* βοῶντες est tout à fait insuffisant. A certains signes du texte ne correspond aucune note (ainsi p. 8 pour [*aliquod*]; p. 10, pour [*fiat*]). On ne sait pas au juste quel sens (p, 89 au bas) donne M. Pr. à *ipsius judicium*. Le sens que propose M Pretor p. 52, sur la l. 14 : me illum... *vindicem* æris alieni (a judge, a patron of foreign art), est sûrement erroné, etc.

2. Voir la *Revue* du 3 décembre 1894.

3. Ils sont énumérés dans la première note de la préface.

de M. Furneaux, l'on s'arrête aussi, ce me semble, au même point. Pour toutes les difficultés d'histoire, M. F. donne un bon exposé de ce que nous savons. De même pour les difficultés de texte, qui ne manquent pas dans le petit traité et qui sont parfois des plus graves; l'auteur les signale; je n'ai pas vu qu'il risque des solutions nouvelles; il se contente d'énumérer les hypothèses auxquelles on a songé, en indiquant et non pas toujours ses préférences. Comme M. F. a tenu à ne pas dissimuler l'état véritable de notre recension, les croix sont ici assez nombreuses, plus nombreuses que dans l'édition de Halm. La raison de M. F. est qu'il entend n'admettre que des corrections vraiment satisfaisantes.

M. F. a joint à son édition une carte de la Bretagne, au coin de laquelle se trouve un tracé de la position et la configuration de la Bretagne comme la concevait Tacite. C'est un dessin qui paraît d'abord on ne peut plus bizarre; mais il semble bien que c'était, ainsi que les Romains se sont figurés « la plus grande île qu'ils aient connue ».

Je note ci-dessous quelques vétilles [1]. L'impression que laisse le livre est des plus favorables. M. Furneaux n'a rien fait de mieux que ce nouveau volume, et, pour mon compte, je ne connais pas d'édition de l'Agricola où l'on soit, sur tous les points, plus vite et mieux renseigné. C'est quelque chose.

É. T.

Babrii Fabulæ Æsopeæ, recognovit, prolegomenis et indicibus instruxit Otto Crusius. Accedunt fabularum dactylicarum et iambicarum reliquiæ. Ignatii et aliorum Tetrasticha iambica recensita a C. Fr. Mueller. Editio major. Leipzig, Teubner, 1897; xcvi-440 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Les travaux de M. Crusius sur Babrius sont bien connus du public; après Eberhard, c'est peut-être lui qui a le mieux mérité du fabuliste; et l'édition qu'il a publiée vers le milieu de l'année dernière est un service de plus qu'il a rendu aux lettres grecques. Elle est précédée de prolégomènes dont M. C. excuse la longueur : on ne s'en plaindra pas. Ils nous renseignent, comme doit le faire toute bonne édition, sur les manuscrits, particulièrement sur le cod. *Athous*, sur les curieuses tablettes d'Assendelft, où un écolier de Palmyre a écrit sous la dictée (ou de mémoire) quatorze fables (v. à ce sujet le tome LIII du *Philolo-*

1. Dans le sommaire, au chap. 7, au lieu de the *second* legion, qui est au moins équivoque, lire: la XX[e] légion.—Pourquoi des abréviations équivoques comme A qui représente tantôt les Annales, tantôt les notes d'Andresen? Au lieu de dire que Γ a *ntem* with +, n'eût-il pas mieux valu spécifier, comme Andresen, que ce ms. a *en marge* une croix, signe que le copiste ou quelque lecteur jugeait ce passage corrompu? — Pour expliquer *erecta* (18, 2), M. F. a rapproché à tort l'emploi de ce mot dans un sens tout différent chez Cicéron ou dans Tite-Live; je comparerais plutôt l'emploi d'*arrectus* dans Salluste (*Hist. Phil. Or.*, 8).

gus), sur les paraphrases, dont les principales sont la *Bodleiana* et la *Parisina*, et sur les imitateurs de Babrius. Mais ce n'est pas là, selon moi, ce qui fait le vrai mérite de ces prolégomènes. Je trouve tout leur prix dans les minutieuses et solides observations que M. C. a écrites sur la langue et la versification de Babrius, et qu'il a développées avec complaisance. Je ne crois pas que rien y soit omis de ce qui peut servir à l'étude et à la critique du texte. Ce n'est pas que tout lui soit personnel: les traits principaux de la métrique babrienne avaient été relevés par Lachmann et Eberhard; mais ils sont repris et complétés par M. Crusius, et étudiés non pas tant pour eux-mêmes que pour les secours que doit apporter leur connaissance à l'établissement d'un texte définitif. L'usage et la place des différents pieds, le choix des syllabes, les lois de l'accent et de l'élision, la disposition des mots, tout ce qui peut servir à pénétrer dans le dessein d'un écrivain qui n'est pas, comme pourrait le faire croire la nature de son œuvre, ennemi de la recherche et de l'artifice, est consigné avec autant de compétence que de pénétration. On pourra peut-être ajouter quelques détails; mais le principal est acquis, et ce qu'on trouvera de nouveau ne pourra que confirmer les règles posées. Dire après cela que nous possédons une excellente édition est superflu. Elle est complétée par les fables en quatre vers d'Ignace le Diacre (Ignatius Diaconus ou Magister ou encore Grammaticus), réunies par M. C. Fr. Müller, et par des tables, dont une (*Sermo Babrianus*) est un recueil complet des mots et des tournures employées dans les *Mythiambes* de Babrius [1].

My.

I. Dr. P. Dorveaux. **Le Myrouel des apothicaires et pharmacopoles** (Le Miroir des Apothicaires), par Symphorien Champier. Nouvelle édition revue, corrigée et annotée, avec une préface de M. G. Planchon, directeur de l'École supérieure de pharmacie de Paris. Paris, 1895, in-8, 56 pages.

II. Dr. P. Dorveaux. **L'Antidotaire Nicolas**. Deux traductions françaises de l'*Antidotarium Nicholaï*, l'une du XIVe siècle, suivie de quelques recettes de la même époque et d'un glossaire, l'autre du XVe, incomplète, publiées d'après les manuscrits français 25.327 et 14.827 de la Bibliothèque nationale, etc. Préface de M. Antoine Thomas. Paris, 1896, in-8, XXII, 109 pages.

I. — Si l'on pouvait douter un instant de l'utilité qu'il y avait à donner une nouvelle édition du *Myrouel des Apothicaires* de Symphorien Champier, on serait convaincu du contraire, après avoir lu l'excel-

1. Les fables de Babrius sont disposées comme suit : Prol. I, fab. 1-107, prol. II, fab. 108-123 cod. Athous; 124-135 cod. Vaticanus gr. 777; 136-139 fab. dont la vraie forme est conservée par les tablettes d'Assendelft; 140 Ps. Dositheus; 141 fragment conservé par Natalis Comes; 142-194 paraphr. Bodléienne; 195-206 fab. qui doivent être attribuées à Babrius (fragments en prose); 207-250 fab. douteuses et divers fragments.

lente préface que M. P. Dorveaux a eu l'heureuse idée de demander à M. G. Planchon ; il était impossible de mieux mettre en lumière le mérite et l'importance historique de l'œuvre de Champier que ne l'a fait le savant directeur de l'École de pharmacie de Paris. Après quelques lignes consacrées à la biographie du médecin érudit, M. G. Planchon s'est attaché à montrer ce qui fait l'intérêt et le caractère particulier du *Myrouel* ou *Mirouer* (Miroir) [1] *des Apothicaires*. Champier avait été frappé de deux choses, d'abord de la mauvaise qualité ou de l'incertitude que présentaient la plupart des drogues d'origine exotique, — et pour obvier à cet inconvénient, il ne voulait rien moins que leur substituer des drogues indigènes, — puis de l'ignorance du latin chez les apothicaires et les chirurgiens français, et des erreurs funestes où ils tombaient trop souvent dans l'application des remèdes. Dans un livre latin intitulé *Castigationes*, il avait relevé et consigné longuement toutes ces erreurs. Le *Myrouel* est un résumé français ou, pour me servir de l'expression même de l'auteur, une « manière d'épithomé en nostre langue gallicane », mis à la portée des moins instruits, « affin que les Apothicaires et Cyrurgiens-Barbiers n'ayent cause d'ignorance envers Dieu et le monde ».

On voit que, si Champier a eu tort de proscrire d'une manière trop absolue les drogues exotiques, le mobile auquel il a obéi, en composant d'abord ses *Castigationes* et plus tard son *Myrouel*, ne pouvait avoir plus d'à-propos, ni plus d'utilité. On pressent en même temps quel intérêt offre le manuel du savant médecin pour l'histoire de la pharmacopée à l'époque de la Renaissance. Appartenant, comme le remarque M. G. Planchon, à la période de transition entre les commentateurs des anciens et les premiers observateurs naturalistes, Champier, par son esprit vraiment scientifique, annonce et prépare ces derniers. Mais pour que son livre fût utile au lecteur moderne, il fallait qu'il fût publié par un éditeur aussi versé dans la connaissance technique, que dans l'histoire, des drogues. M. le Dr Dorveaux possède l'une et l'autre, et il apporte à tout ce qu'il fait un souci de l'exactitude, auquel j'ai déjà eu occasion de rendre hommage, et dont on trouve un nouvel exemple dans la publication que j'annonce aujourd'hui [2]. Par l'abondance et l'étendue des notes dont il a enrichi le Myrouel de Champier, il l'a rendu accessible à tous; par la compétence dont il fait preuve à chaque ligne [3], au

1. Dans *Myrouel*, *l* s'est substitué à *r* étymologique, comme dans autel (*altare*). Quant à *oué*, (*wé*), cette diphtongue représente la notation de *oi* au XVIe siècle.

2. Je devrais ajouter « bien tard »; mais un premier compte rendu fait l'année dernière s'est trouvé égaré; voilà comment j'annonce seulement en 1898 deux ouvrages publiés en 1895 ou 1896.

3. Je n'ai rien trouvé à redire dans toutes ces notes, tant elles sont exactes ; voici pourtant un lapsus relevé p. 37, note 3. « Dunq mis pour *dont*, qui signifie alors ». Il est évident que *Dung* (*d'ung* pour *d'un*) est une coquille pour *dont*; mais ce dernier mot (*de unde*) signifie *d'où* et non pas *alors*; c'est *donc* (*tunc*), qui a eu primitivement ce dernier sens.

point de vue historique, comme au point de vue pharmacologique, il a fait du livre du savant du XVIe siècle une des sources d'information les plus précieuses, pour quiconque s'occupe de la thérapeutique à cette époque; les commentateurs des pharmacopes ou des médecins de l'antiquité aussi, n'y trouveront pas moins à puiser que les éditeurs des ouvrages d'histoire naturelle ou de médecine de la Renaissance. C'est dire toute l'importance que présente cette curieuse publication.

II. — L'édition de l'*Antidotaire Nicolas* n'en présente pas une moins grande : dans les quelques pages où il s'est efforcé de découvrir à quelle région et dans quel dialecte a été écrite la traduction de ce célèbre traité, M. A. Thomas a fait avec raison ressortir l'intérêt qu'elle offre aussi au point de vue philologique; c'était déjà une raison pour la publier; les renseignements précieux qu'on y trouve sur la pharmacopée du moyen âge en était une autre. Ce n'est pas que les traités du genre de l'*Antidotarium Nicolai* soient rares; mais la longue popularité de ce dernier, l'adoption de ses formules dans toutes les pharmacopées, lui donnent une importance toute particulière; il faut ajouter que l'insuffisance scientifique des éditions des divers *Arbolayres* ou traités semblables — je fais une exception pour la traduction de l'*Opera Salanitana* si bien publiée par M. Jules Camus — faisait depuis longtemps désirer qu'une œuvre plus complète de ce genre fût, elle aussi, publiée avec tout le soin et la compétence nécessaires. M. le Dr P. Dorvaux a comblé cette lacune en nous donnant, avec des notes nombreuses et bien choisies, qui éclairent et expliquent les termes obscurs, une édition irréprochable de la traduction, du XIVe siècle, de l'*Antidotarium*, renfermée dans le manuscrit français 25.327 de la Bibliothèque nationale [1]. L'infatigable érudit avait publié une première fois cette traduction dans le Bulletin n° 13 de la « Société syndicale des pharmaciens de la Côte-d'Or » (an. 1894). C'est un texte soigneusement revu et suivi d'un glossaire alphabétique de tous les noms de drogues mentionnées, véritable résumé historique de l'ancienne matière médicale, qu'il nous donne aujourd'hui [2].

On comprend que je ne puisse ici passer en revue les 85 articles dont

---

1. M. le Dr P. D., outre la traduction de l'*Antidotarium* renfermée dans le manuscrit 25.327, a reproduit aussi en appendice un fragment de cette même traduction, conservé dans le manuscrit 14.827; mais ce fragment ne contenant que les six premières recettes, je ne crois pas devoir en parler.

2. A ce texte, M. le Dr P. D. a joint des « Recettes diverses », tirées du même manuscrit 25.327; les neuf premières, qui ont trait à « la garison des vins », nous montrent que les maladies dont peut être atteint ce précieux liquide sont bien anciennes, et que bien anciennement aussi on s'était ingénié à les combattre. Quant aux « recettes de médecine » qui suivent, elles ne donnent lieu à aucune remarque, la seconde exceptée, « charme pour ocire raucle [éruption] de festre (bouton) », dans lequel, comme il convient, une conjuration ou prière remplace une prescription médicale.

se compose l'Antidotaire du manuscrit 25.327; les lecteurs curieux de connaître les recettes de l'ancienne pharmacopée ne les parcourront pas sans plaisir, et les notes offriront aux moins au courant du sujet eux-mêmes, les éclaircissements nécessaires pour les comprendre et s'en faire une idée exacte; ils feront par là connaissance avec des remèdes depuis longtemps tombés en désuétude et dont la composition si complexe les étonnera; mais ils y retrouveront aussi quelques-unes des préparations de la pharmacopée actuelle, comme le miel rosat, l'huile de roses, l'oxcymel, l'onguent citrin, l'onguent populeum, etc., que le Codex a conservés au milieu de toutes les révolutions subies par les produits pharmaceutiques. Mais c'est surtout dans le Glossaire, œuvre exclusive du Dr P. D., qu'il y a à apprendre; les éditeurs d'anciens textes, où il est question de simples ou de drogues composées, feront bien, ou plutôt ne pourront se dispenser de le consulter, toutes les fois qu'ils auront une substance médicale à identifier; ils y trouveront tous les éléments d'une détermination aussi certaine que possible. On voit de quelle utilité peut être l'Antidotaire et quels services, tout ancien qu'il est, il peut être appelé à rendre; il faut donc remercier M. le Dr P. Dorveaux d'en avoir donné une nouvelle édition, et le féliciter d'avoir rempli sa tâche avec tant de soin et tant de compétence.

Ch. J.

Petri de Dacia vita Christinae Stumbelensis. Edidit Johannes Paulson. Fasc. II, secundum de vita Christinae librum continens. — Gotoburgi, Wettergren et Kerber, 1896. In-8, v-257 pages. (Scriptores latini medii aevi Suecani. I.)

Je me contente aujourd'hui de signaler l'apparition de ce deuxième fascicule de la vie de Christine de Stumbele par Pierre de Dace, que M. Jean Paulson vient de donner; je me réserve de revenir plus tard sur cette édition. M. J. P. annonce, en effet, la publication du premier fascicule, avec une introduction très détaillée, fournissant tous les renseignements qu'on est en droit d'attendre de lui. Un troisième suivra, qui contiendra, dit l'avertissement, des tables assez complètes.

Pour le moment constatons que le texte de cette édition, établi avec toute la science paléographique et toute la critique exigée pour de pareils travaux, est la reproduction d'un manuscrit, sur lequel M. Paulson a déjà, paraît-il, publié une étude et qu'il ne nous fait pas autrement connaître.

L.-H. Labande.

Notice sur un légendier français du xiiie siècle, classé selon l'ordre de l'année liturgique, par M. Paul Meyer. Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXVI. — Paris, imp. nat.; libr. Klincksieck, 1898. In-4, 69 pages.

Le titre de cette publication indique assez que le légendier français,

dont il est ici parlé, se distingue des recueils analogues par l'ordre dans lequel sont rapportées les vies ou légendes des saints. Les 168 morceaux dont il se compose, d'une importance et d'une valeur inégales, ont été traduits entre 1240 et 1280-1290 d'une compilation latine qui se rapproche beaucoup d'une *Abbreviatio in gestis et miraculis sanctorum*, conservée dans plusieurs manuscrits des XIIIe et XIVe siècles. En outre, 29 appartiennent à un fonds commun, qui a été utilisé pour la confection de différents recueils. Leur examen soulève plusieurs problèmes intéressants ; ils sont résolus pour la plupart par M. Paul Meyer avec son habileté et sa critique habituelles. On doit également féliciter cet auteur du soin minutieux qu'il a apporté dans la recherche des sources du texte latin des différentes légendes et des versions françaises de chacune d'elles. Son étude restera certainement comme un répertoire indispensable à quiconque devra utiliser des vies ou légendes de saints.

L.-H. LABANDE.

Notice sur les « Corrogationes Promethei » d'Alexandre Neckam par M. Paul MEYER. Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXV, 2e partie. — Paris, imp. nat. ; libr. C. Klincksieck, 1897. In-4, 42 pages.

Sous ce titre énigmatique de *Corrogationes Promethei*, que M. Paul Meyer traduit ingénieusement et à mon avis avec raison par « travaux d'un homme condamné à l'oisiveté », Alexandre Neckam, bien connu maintenant par plusieurs publications, avait écrit tout à la fois une œuvre grammaticale et une compilation théologique, la première devant servir de préambule à la seconde. Ces deux parties, séparées quelquefois par les copistes et considérées à tort comme des traités différents, étaient restées dans l'oubli, bien qu'elles ne l'eussent pas tout à fait mérité. Il faut donc savoir gré à la sagace érudition de M. P. M. d'avoir signalé en quoi elles sont intéressantes l'une et l'autre.

La première est un traité de grammaire élémentaire et incomplet, qui a surtout pour base le *Donatus major* et le Priscien ; mais si l'on y rencontre un peu plus de remarques personnelles que dans d'autres ouvrages semblables, on n'y trouve pas, dit M. Meyer, de conception véritablement originale. La seconde partie est un commentaire ou plutôt une explication, autant grammaticale que théologique, de l'Ancien et du Nouveau Testament ; il faut surtout en retenir les gloses françaises pour les mots les plus difficiles. Chose digne de remarque : il n'y a rien en langue anglaise, quoique l'auteur, né à Saint-Alban en 1157 et abbé de Cirencester, ait passé la plus grande partie de sa vie en son pays. Il est vrai qu'après avoir étudié et même enseigné à l'Université de Paris, il devait, autant et même plus qu'un autre, regarder comme indigne de lui le langage de ses compatriotes.

L.-H. LABANDE.

Gustave Larroumet : **Racine**. In-12. Paris, Hachette. 1898.

L'étude biographique et littéraire que publie M. Larroumet sur Racine sera certainement un des meilleurs volumes de la collection des *Grands Écrivains Français*. Il serait difficile de résumer avec plus de brièveté et d'élégance non seulement toutes les particularités de la vie du grand poète, mais encore toutes les appréciations auxquelles un examen attentif de ses œuvres peut donner lieu. En ce moment où Racine, plus en faveur qu'il n'a jamais été, est admiré « en bloc », cette notice a même un mérite plus rare encore, celui d'être sereinement impartiale. Non qu'elle le soit encore tout à fait, car un biographe subit toujours quelque peu l'influence des opinions régnantes, mais ce n'est guère que sur des points tout à fait secondaires qu'on pourrait la surprendre complaisante. Il n'est assurément pas très exact d'écrire : « *St-Genest* et *Polyeucte* sont des exceptions dans la tragédie antérieure à celle de Racine. Depuis que l'Église et le Théâtre avaient divorcé, l'histoire religieuse et le dogme étaient interdits au poète dramatique » (p. 152). On pourrait, en effet, objecter aussitôt la *Théodore* de Corneille, le *Saül* de Du Ryer, le *Martyre de Saint-Vincent* de Jean de Boissin, la *Sainte-Agnès* de Pierre Troterel et bien d'autres tragédies encore, sans compter que ce même sujet d'*Esther* avait déjà été traité par Pierre Mathieu, par Montchrestien, par Du Ryer, etc Je ne crois pas non plus qu'il faille admirer particulièrement en Racine « une variété et une souplesse qui vont de la mythologie à l'empire romain, font alterner une reine juive avec une sultane, Mathridate avec Iphigénie, et remontent aux demi-dieux de la fable avant d'aborder le Dieu de la Bible (p.70) »; Rotrou et Corneille en ont fait tout autant et les romanciers de l'époque en ont fait bien d'autres. C'est, me semble-t-il, s'illusionner beaucoup que de déclarer que son théâtre « toujours chrétien et français, représente les civilisations hébraïque, grecque, romaine, turque, avec une *fidélité savante et scrupuleuse* » (p. 153). J'ai bien peur que ce soit aller jusqu'au paradoxe que de dire : « le mot propre, l'expression consacrée par l'usage courant, est le fond de la langue de Racine », car il recourt en réalité à bien des périphrases très compliquées et souvent même d'un goût assez douteux pour éviter d'appeler les choses par leur nom. Le grand tragique a assez de mérites merveilleux pour que l'on puisse, par exemple, reconnaître, sans lui faire tort, que ces deux vers du récit de Théramène :

> Cependant, sur le *dos de la plaine liquide*
> S'élève à gros bouillons une montagne humide

sont deux très mauvais vers, et que Pradon, en la même scène de sa *Phèdre* concurrente, s'est montré bien meilleur poète, disant :

> Dans un calme profond la mer ensevelie
> Ainsi qu'un vaste étang paraissait endormie
> Et le zéphyr à peine en ce calme si beau

Frisait légèrement la *surface de l'eau*...
Une montagne d'eau s'élançant vers le sable,
Roule, s'ouvre et vomit un monstre épouvantable...

Mais je ne relève ces peccadilles que pour l'amour de l'exactitude. L'amour de Racine m'aurait sans doute fait commettre de bien plus gros péchés.

Raoul Rosières.

Antoine Benoist. **Essais de critique dramatique.** In-12. Paris, Hachette, 1898.

« Après — dit l'auteur — qu'on a sué sang et eau pour expliquer des morceaux qui, étant aussi clairs qu'ils sont beaux, s'expliquent d'eux-mêmes et se passent de commentaires, il semble qu'on entend le lecteur vous répondre, comme Agnès au pauvre Arnolphe :

Tenez, tous vos discours ne me touchent pas l'âme :
Horace avec deux mots en ferait plus que vous » (p. 129).

On ne saurait faire de cet ouvrage une critique plus juste. Voilà assurément un livre qui peut rendre de grands services à ceux qui n'ont pas lu les cinq auteurs auxquels il est consacré — G. Sand, Musset, O. Feuillet, Augier, Dumas fils, — et il mérite, à ce compte, d'être mis en excellente place dans toutes les bibliothèques de collège. Mais quiconque les a lus aura sans doute fait les mêmes remarques que l'auteur, avec moins de soins peut-être, mais sans doute avec autant d'évidence. Les réflexions de M. Benoist sont toujours avisées, précises, exprimées avec clarté, seulement elles s'appliquent à la démonstration de vérités si manifestes que l'on se demande souvent à quoi bon tant de si louables efforts. N'est-ce pas un peu trop de soixante-trois pages pour établir que G. Sand « a moins le sens du théâtre que du roman » (p. 19), ou de quarante-six pages pour arriver à constater que si le théâtre de Musset, écrit pour la lecture, a pu réussir sur la scène, c'est que le poète « avait l'instinct du théâtre » (p. 131). Peut-être même le volume serait-il singulièrement allégé si l'on y supprimait des pensées dans le genre de celle-ci : « Il n'y a que les pièces bien faites qui, après trente-huit ans écoulés, puissent tenir l'affiche pendant une centaine de représentations » (p. 138). Mais une fois ces réserves indiquées, il ne reste plus qu'à louer une étude très consciencieuse, pleine d'aperçus judicieux, et qui n'offre prise à aucune rectification.

Raoul Rosières.

Louis Delaporte. **Pastels et figurines.** Paris, Fontemoing, in-12, 1898.

Georges Pellissier. **Études de littérature contemporaine.** In-12. Paris, Perrin et Cie, 1898.

Henry Michel. **Le quarantième fauteuil.** In-12. Paris, Hachette, 1898.

Gaston Pinet. **Écrivains et Penseurs polytechniciens.** In-12. Paris, Ollendorff, 1898.

Si nombreux sont aujourd'hui les auteurs qui nous arrêtent pour

nous dire ce qu'il faut penser de Mme de Sévigné ou de Bossuet, d'Alphonse Daudet ou de M. Huysmans, que nous sommes bien contraints de nous borner à les signaler. On disserterait volontiers sur des études approfondies. Mais des impressions exposées en quelques pages ne sauraient offrir matière à de bien longues réflexions.

Les *Pastels et figurines* de M. L. Delaporte sont, paraît-il, une œuvre de début. C'est un recueil de brefs articles sur la plupart des littérateurs actuels et même sur quelques auteurs d'autrefois. On y prévoit un observateur précis et sincère écrivant d'un style souple et coloré. Attendons de M. Delaporte, pour en dire davantage, un livre plus substantiel.

M. G. Pellissier, lui, a déjà fait ses preuves. On peut même le considérer comme un de ceux qui ont le mieux réussi dans le genre de critique que les journaux quotidiens et les revues hebdomadaires rendent aujourd'hui indispensables : le compte rendu prompt et concis. Il s'en acquitte avec esprit, savoir et précision. La meilleure louange qu'on puisse lui faire est de dire qu'on se sent presque toujours d'accord avec lui lorsqu'on lit ces *Études de littérature contemporaine*. Parmi nos critiques attitrés, il en est peu qui semblent plus dégagés des routines de l'enseignement scolaire, aussi indépendants dans leurs appréciations, et mieux aptes à saisir de suite le fort et le faible d'une œuvre littéraire. C'est presque du reportage, mais un reportage excellent.

Je prise moins le *Quarantième fauteuil* de M. H. Michel. Ce sont les comptes rendus, publiés dans le *Temps*, des séances de réception qui se sont succédé depuis une dizaine d'années à l'Académie française. Au lendemain même de ces cérémonies, ils pouvaient avoir leur valeur parce qu'ils renseignaient promptement, mais depuis qu'on a eu entre les mains les discours du récipiendaire et de son introducteur, on en a su de suite bien plus long qu'ils n'en disaient. Le critique y conserve quand même la révérence que l'on doit à des personnes qui vous ont invité à leurs fêtes, et l'indécision des jugements précipités. Dix ans plus tard il nous faut avouer que nous ne pensons déjà plus comme l'auteur pensait alors. De tels croquis ne sauraient dès lors nous charmer que par l'*humour*, mais la manière châtiée de M. Michel ne lui a guère permis qu'une honnête fantaisie.

Quant aux *Écrivains et Penseurs Polytechniciens* de M. G. Pinet, c'est une liste de notices biographiques auxquelles il y aurait mauvaise grâce à demander des jugements médités. Cela ressemble un peu aux prospectus des bonnes pensions énumérant ceux de leurs élèves qui ont remporté des prix aux divers concours. Il s'agit pour l'auteur de montrer que l'École polytechnique a fourni, dans presque tous les genres, des écrivains remarquables, et rien de plus. Aussi force-t-il souvent la note admirative. Il vous dira, par exemple, que l'œuvre du Père Gratry est « la plus originale de la littérature du XIXe siècle » (p. 98), que les *Essais de critique générale* de M. Renouvier sont « le livre le plus

sérieux et le plus original du siècle » (p. 254, etc.). En réalité, parmi tous les écrivains qu'il cite, on ne voit guère que M. Armand Silvestre et M. Marcel Prévost qui fassent vraiment figure de littérateurs. Les autres sont des hommes d'élite qui, avec la haute culture dont ils jouissent, n'ont pas de peine à s'exprimer avec netteté et concision, mais dont cependant les œuvres offriraient difficilement une page à faire entrer dans nos anthologies. Si ce livre, comme le déclare souvent M. Pinet, doit prouver que la culture des mathématiques ne saurait nuire à la verve littéraire, la démonstration est loin d'être péremptoire. Mieux vaudrait reconnaître que, comme on n'entre à l'École polytechnique qu'à un âge où les vocations se sont déjà nettement affirmées, il est de toute évidence que ceux qui s'y font admettre se reconnaissent plus faits pour les sciences que pour la littérature et ne sauraient, en ce cas, promettre des littérateurs de grand tempérament. Une chose pourtant est à considérer : c'est le grand nombre de disciples que l'École polytechnique a fournis à Saint-Simon et à Fourier. L'utopie ne serait-elle pas une poésie déviée par la science ou une science déviée par la poésie?

Raoul ROSIÈRES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 septembre 1898.

M. Léopold Delisle lit une notice sur les procès-verbaux des assemblées de la Faculté de théologie de Paris pendant la période comprise entre les années 1505 et 1533. Ces procès-verbaux, disparus depuis le temps de Louis XIV, viennent d'être découverts par M. le duc de la Trémoïlle dans le dépouillement des Archives de sa maison, qu'il poursuit avec autant de persévérance que de succès. M. Delisle établit l'authenticité du registre si heureusement retrouvé et qui est écrit en grande partie de la main de Jean Taveau, bedeau de la Faculté. C'est un document de la plus grande importance pour l'histoire religieuse des dix-huit premières années du règne de François Ier. On y peut suivre jour par jour les détails de la lutte engagée entre les défenseurs de la vieille orthodoxie et les partisans de la Réforme. L'ébranlement que cette lutte acharnée détermina dans les esprits, à la Cour, en Parlement et surtout au milieu de l'Université, a laissé des traces profondes dans le résumé des délibérations, des discussions et des jugements de la Faculté. Beaucoup de séances sont remplies par la critique des écrits suspects, par l'examen d'ouvrages que des auteurs ou des libraires timorés ne voulaient pas faire imprimer sans une autorisation préalable, par la censure et la condamnation des propositions qu'on signalait comme entachées d'erreurs dans les cours publics, dans les soutenances de thèses, et surtout dans les prédications. L'examen des mesures à prendre pour se ménager l'appui de la Cour et du Parlement y tient une grande place. — M. Delisle en analyse quelques pages relatives aux rapports de la Faculté avec François Ier, Louise de Savoie et Marguerite d'Angoulême Il y est surtout question des écrits de Luther, d'Erasme et de Berquin. On y relève aussi des renseignements sur plusieurs incidents qui eurent un assez grand retentissement à Paris en 1530 et 1533 : l'examen de la validité du premier mariage de Henri VIII, roi d'Angleterre, l'émotion causée par les prédications de Gérard Roussel au Louvre, en présence de la reine de Navarre, et la censure dont fut menacé le livre de cette princesse : *Le Miroir de l'Ame pecheresse*. — Il est très intéressant de constater dans quelle mesure et avec quelles hésitations François Ier, sa mère et sa sœur intervinrent à plusieurs reprises, parfois pour encourager le zèle des docteurs, plus souvent pour le modérer et protéger plus ou moins énergiquement les persécutés. — On ne pourra plus s'occuper du règne de François Ier sans tenir

compte des délibérations de la Faculté de théologie. Au mérite d'avoir découvert un aussi précieux document, M. le duc de la Trémoïlle a joint celui de le mettre à la disposition du public; il en a fait don à la Bibliothèque nationale pour grossir le fonds des manuscrits que cet établissement doit à la générosité de ce bienfaiteur de nos musées et de nos bibliothèques.

Séance du 9 septembre 1898.

M. L. Delisle donne lecture d'une lettre de M. Th. Homolle, directeur de l'École d'Athènes, relative aux voyages et aux travaux entrepris par les membres de cette Ecole en Thrace, en Macédoine et en Bulgarie.

M. Clermont-Ganneau complète, à l'aide d'un estampage, les observations qu'il a présentées en 1896 sur un monument avec inscription nabatéenne dont M. Sachau a donné une interprétation erronée.

M. Blancard, archiviste du département des Bouches-du-Rhône, correspondant de l'Académie, lit un mémoire sur le domaine de Gardane, entre Marseille et Aix, acquis, le 26 juin 1454, par René d'Anjou, roi de Provence, qui, du reste, n'en paya jamais le prix. M. Blancard établit que Gardane fut un des séjours habituels du roi René, qu'il y fit de beaux festins et qu'il reconstruisit en partie le château aux frais des habitants. — M. Blancard ajoute que le fonds d'archives provenant de Gardane contient d'importants renseignements sur la vie rurale et l'économie agricole au xv[e] siècle.

Séance du 16 septembre 1898.

M. Clermont-Ganneau décrit, d'abord, un poids en plomb, portant une inscription grecque au nom d'un agoranome, datée d'une des ères de Gaza et qui prouve que la charge de ce fonctionnaire avait une durée de trois mois; — ensuite, un cachet avec caractères phéniciens, au nom d'Abigaël, femme d'Assaiaou (celui que Jéhovah a fait); on se souvient que le nom d'Abigaël était celui de l'une des femmes du roi David.

Séance du 23 septembre 1898.

M. Oppert ajoute quelques remarques à ses observations sur le droit lignager en Assyrie. La famille, la tribu, les agnats, avaient un droit de réclamation sur tous les biens, même nobles. Pour les immeubles, cette coutume avait une grande analogie avec le droit de retrait lignager du droit germanique. Cette ancienne coutume, qui semble consacrée par des lois religieuses, excitait cependant à Ninive une vive répulsion. On dut édicter contre le revendicateur et ses descendants ou agnats, des peines énormes qui pouvaient monter à plus de 300,000 francs: on le menaça du sacrifice de ses enfants, etc. Cette précaution est prise contre toute espèce de vente. Ainsi, dans un contrat unique en son genre, un mari vend sa femme pour 170 francs à une marchande, en stipulant d'ailleurs qu'on devra avoir certains égards pour elle; mais cependant les agnats sont menacés d'amendes énormes dans le cas où ils voudraient annuler le marché. — MM. Deloche et Viollet présentent quelques observations.

M. Émile Eude, architecte, fait une communication sur le mouvement architectural à l'époque mérovingienne, d'après le poète Fortunat.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. F.-P. Thiers, conservateur du Musée de Narbonne, une seconde note sur l'inscription de Coligny (Ain). Dans sa première note, au mois de mars dernier, M. Thiers tentait de prouver que le cycle employé dans le calendrier de Coligny n'était autre que le cycle grec de Méton. Il démontre aujourd'hui nettement que ce texte n'est autre chose qu'une transcription grossière d'un texte grec préexistant. Il en conclut que les Celtes du Jura faisaient usage de la langue grecque mêlée de radicaux indigènes et qu'ils étaient initiés aux doctrines astronomiques de la Grèce. Il y avait donc entre la civilisation celtique et la culture grecque des liens plus étroits qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 10 octobre — 1898

ZIMMERN, Grammaire comparée des langues sémitiques. — LINDBERG, Grammaire comparée des langues sémitiques. — ZACHARIAE, La lexicographie indienne. — Sal. REINACH, Répertoire de la statuaire grecque et romaine. — DIELS, Les poèmes d'Empedocle. — TUXEN, L'empereur Tibère. — LUCHAIRE, Mélanges d'histoire du moyen-âge. — P. FOURNIER, Les collections canoniques attribuées à Yves de Chartres. — H. CORDIER, Molière jugé par Stendhal. — ROBINET DE CLÉRY, Les îles Normandes. — HOURST, Sur le Niger et au pays des Touaregs. — DEHÉRAIN, Le Soudan égyptien sous Méhémet-Ali. — LAFENESTRE et RICHTENBERGER, La peinture en Hollande. — PEKAR, Esthétique positive — ALEXANDRE, Le Musée de la Conversation, 3e éd. — STEIN, Manuel de bibliographie générale. — *Bulletin* : BRUSTON, Les paroles de Jésus récemment découvertes en Égypte; MODESTOV, L'origine des Sicules ; A. KOCH, Commentaire de l'Odyssée ; G FRIEDRICH, Tibulle et Lygdamus; Inscription de Patras; Livres parus à Athènes; SAGNIER, Les épées de bronze du musée Calvet; L. DELISLE, Un manuscrit de l'église de Lyon ; KINARD, Les homélies de saint Wulfstan ; KLUGE et LUTZ, Glossaire d'étymologie anglaise ; SEPET, Les maîtres de la poésie française. — Académie des Inscriptions.

I. **Vergleichende Grammatik der Semitischen Sprachen.** Elemente der Laut- und Formenlehre von Dr HEINRICH ZIMMERN, A. O. Prof. d. Assyriologie an der Univ. Leipzig; mit einer Schrifttafel von J. Euting. — Berlin, Reuther et Reichard, 1898; in-12, pp. XI-194.

II. **Vergleichende Grammatik der Semitischen Sprachen** von E. O. LINDBERG. I. Lautlehre. A) Konsonantismus. — Gœteborg, Wettergren et Kerber, 1897; in-8, pp. XI-160.

I. — L'étude de la grammaire comparée des langues sémitiques présente des difficultés particulières qui résultent, d'une part, du petit nombre de textes conservés dans certains dialectes, et, d'autre part, de l'absence de vocalisation dans les écritures alphabétiques, c'est-à-dire dans tous les dialectes anciens qui ne sont pas écrits avec les signes cunéiformes. Néanmoins, grâce surtout aux découvertes épigraphiques de notre siècle, on possède aujourd'hui un certain nombre de mots communs aux divers dialectes, qui permettent d'essayer des études de grammaire comparée. Outre des traités sur l'un ou l'autre point spécial, nous avions déjà un fort bon travail en ce genre : les *Lectures on the comparative Grammar of the semitic Languages* de M. W. Wright (Cambridge, 1890). Celui que vient de publier M. Zimmern ne fera point oublier le précédent. Il n'est pas sans mérite toutefois. L'auteur a

exposé en un petit volume les principaux points de comparaison entre les différents dialectes sémitiques. Il se base surtout sur les travaux relatifs aux langues qui ont une littérature ; certains dialectes qui ne sont connus que par des documents épigraphiques, comme l'ancien araméen, le palmyrénien, le nabatéen, le moabite, ont été à peu près totalement négligés, et à tort. L'auteur procède surtout à l'aide de tableaux annotés : ce système lui permet de dire beaucoup de choses en peu de mots et d'être beaucoup plus complet que ne sembleraient l'indiquer les dimensions du volume. Il y a pourtant des lacunes dans son travail : pas de syntaxe et disproportion entre le chapitre consacré au verbe (80 pages) et celui qui traite des noms (15 pages). Ces défauts n'ont, d'ailleurs, point échappé à l'auteur, qui s'en excuse dans la préface. Il en est un autre, à notre avis ; M. Zimmern a adopté un système de transcription que nous approuvons fort : c'est le seul qui puisse être universellement admis, et qui consiste à rendre chaque consonne sémitique par un seul signe ; mais l'auteur en abuse vraiment ; à part l'alphabet comparatif, tout est donné en transcription Il lui eût été facile, en bien des cas, d'employer les caracteres sémitiques, et d'aider ainsi la mémoire du lecteur, qui doit à son tour retranscrire mentalement les citations dans leur écriture originelle pour suivre avec profit les comparaisons établies. A part ces réserves, nous ne pouvons que louer l'ouvrage de M. Zimmern ; c'est le seul manuel élémentaire, méthodique et à peu près complet, que nous ayons : il est appelé à rendre service aux étudiants. — Une bibliographie (bien incomplète) mentionne les principaux travaux de grammaire sémitique comparée dont l'auteur s'est inspiré, et un tableau des principales formes d'écriture, dû à la main expérimentée du Dr Euting, termine l'ouvrage.

II. — La Grammaire de M. Lindberg sera beaucoup plus développée que la précédente. Elle est conçue à peu près sur le même plan. L'auteur paraît beaucoup moins au courant des derniers travaux philologiques que M. Zimmern : je veux dire des travaux allemands ou anglais, car l'un et l'autre ignorent ou affectent d'ignorer ce qui se fait en France : ni les publications de R. Duval sur les dialectes araméens, ni les travaux de Clermont-Ganneau sur les dialectes moabite ou autres, ni même le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, ne sont cités une seule fois (pas même dans la *Litteratur* de Zimmern). — Nous reviendrons sur cette publication quand elle sera achevée. Le présent fascicule ne contient qu'une partie de la phonétique, celle qui regarde les consonnes. Les 160 pages in-8 de M. Lindberg correspondent aux pages 15-36 de M. Zimmern. Les exemples sont nombreux et toujours donnés en caractères sémitiques, excepté naturellement pour l'assyrien.

J.-B. Ch.

Theodor Zachariae. **Die indischen Wœrterbücher** (*Kosa*). Strasbourg, Trübner, 1897, 40 pp. (Grundriss der indo-arischen Philologie und Alterthumskunde, I, 3, *b*.)

La section du *Grundriss* réservée à la lexicographie indigène revenait de droit à M. Zachariae. Ce philologue excellent, que ne rebutent point les tâches épineuses, a fait des *koças* son étude de prédilection ; il y est sans rival et presque sans compagnon. Ses *Beitræge zur indischen Lexicographie*, ses magistrales éditions de Çâçvata et de Hemacandra, ses copieux comptes rendus des *Gœttingische gel. Anzeigen* en ont montré l'importance et fixé la méthode. Il était donc admirablement préparé à résumer les progrès d'un ordre de recherches dont il a été lui-même l'initiateur et le principal artisan. Le fascicule de 40 pages consacré à cet exposé, s'il n'est pas un des plus importants de la collection, est au moins un des plus achevés. C'est un de ces travaux dont on a coutume de dire qu'ils épuisent la matière. On y trouve un inventaire bref, mais clair et complet, de tous les faits essentiels; quant aux détails omis, une abondante bibliographie permet de les retrouver facilement.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première traite des origines de la lexicographie indienne et des lexiques antérieurs au plus ancien qui subsiste, celui d'Amara ou celui de Çâçvata (car le droit d'aînesse est disputé par ces deux auteurs). Leurs prédécesseurs (Kâtya, Dhanvantari, Bhâguri, Ranti, Vararuci, Vâcaspati, Vikramâditya, Vyâdi, Vopâlita) ne sont connus que par leur nom et quelques citations; pourtant, selon M. Gustav Oppert, l'*Utpalamâlâ* de Vyâdi et le *Trikânda* de Bhâguri existeraient encore dans le sud de l'Inde. — La seconde partie (*die Einrichtung der Kosa*) décrit les deux types de koça : *ekârtha* (synonymes), *anekârtha* (homonymes) ; l'ordre qu'ils assignent aux mots, les formules qu'ils emploient pour en marquer le sens, le genre, etc. — Enfin ; la troisième partie est une série de notices sur tous les koças existants. Dans la notice sur Hemacandra, je note ce jugement : « Malheureusement, des quatre koças mentionnés, la *Deçinâmamâlâ* est jusqu'ici le seul qui ait été publié comme on doit le souhaiter. » Cette sévérité est édifiante, car un des trois autres a été édité par M. Z. lui-même. Nous nous bornerons à souhaiter que les futures éditions de koças soient dignes de figurer à côté de celles qu'a données M. Zachariae : il faudrait être bien exigeant pour demander davantage.

L. Finot.

Salomon Reinach. **Répertoire de la statuaire grecque et romaine.** Tome II (en deux volumes). *Sept mille statues antiques réunies pour la première fois avec des notices et des index*. 2 vol. in-8 de xxxviii-852 pages, dont 826 de gravures.

Vol. I : p. I-XXXVIII et 1-416 ; vol. II : p. 417-852 (Paris, Leroux, 1898 ; chaque volume, 5 francs).

En publiant le *Clarac de poche* qui sert de tome Ier à son *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* (cf. *Revue critique*, 1897, II, p. 246-249), M. Salomon Reinach nous promettait, pour le tome II, plus de six mille statues ou statuettes antiques, qui manquaient à l'inventaire de Clarac. Il a été, comme on pouvait s'y attendre, au-delà de sa promesse : le tome II du *Répertoire* renferme sept mille figures, et l'abondance des matières a obligé l'auteur à le couper en deux volumes. La qualité des croquis nouveaux, il faut le reconnaître, est très inférieure à celle des dessins de Clarac ; M. R nous en avait lui-même avertis dans l'*Introduction* du tome Ier. On ne devra pas oublier, pour juger de cela avec équité, que beaucoup de ces croquis ont été exécutés d'après des calques pris dans de vieux livres sur de mauvaises gravures, et que ces gravures, si mauvaises qu'elles fussent, ne pouvaient pas être dédaignées, lorsqu'elles sont l'unique témoin d'œuvres aujourd'hui perdues ou égarées.

La plus grosse difficulté qu'a dû surmonter M. R. a été, non de réunir les matériaux de son *Corpus statuarum*, mais de les classer. Il les a rangés à la fois par sujets et par types, suivant un plan mixte. A vrai dire, il n'y a point de plan susceptible de contenter tout le monde ; certains monuments devraient, à la rigueur, être reproduits plusieurs fois, à des places différentes. Mais cela serait vraiment d'une exigence un peu forte, que de demander à M. R. autre chose et plus qu'il n'a fait sur ce point. En tête du 1er volume, une table indique l'ordre dans lequel se succèdent les figures, et un *Index des types* permet de trouver immédiatement ceux qu'on aurait à chercher dans ce vaste *trésor*. Le deuxième volume se termine par un abondant *Index analytique*, grâce auquel on peut aller droit à n'importe quelle figure particulière. — Avant que l'impression du tome II fût achevée, M. R. avait déjà réuni plusieurs centaines de croquis nouveaux, qui lui ont fourni la matière d'un *Supplément*, où l'ordre des types se retrouve naturellement le même que dans le corps de l'ouvrage. Ce premier *Supplément* sera suivi d'autres, qui doivent être publiés successivement dans la *Revue archéologique*, en formant chacun un groupe de 100 croquis ; puis réunis, dix par dix, en des fascicules comptant chacun 1,000 figures. Signalons enfin que M. R. a donné une bonne et complète bibliographie archéologique, simplement en alignant par ordre alphabétique (p. XI-XXX) les titres des ouvrages qu'il a dépouillés en vue de son *Répertoire*. Il n'est sans doute pas un archéologue au monde qui ne trouvera là l'indication de beaucoup d'ouvrages inconnus de lui.

En remerciant M. R. du nouvel instrument de travail qu'il nous fournit, nous faisons comme lui un pressant appel à tous ceux qui peuvent l'aider, par la communication de documents inédits, à la poursuite de son œuvre : nous entendons par documents, non seulement les

photographies ou dessins de monuments nouveaux, mais les informations sur les monuments perdus ou mal connus. Car il faut espérer que M. R., malgré une restriction de mauvais augure (p. VIII), voudra nous donner un jour le troisième volume de son *Répertoire*, celui qui doit contenir une description détaillée de toutes les planches, avec une bibliographie mise au courant, selon le modèle que l'auteur a lui-même fourni dans sa réédition du *Voyage archéologique* de Le Bas. Le « vaste recueil de dessins d'après des vases » et l' « album de 500 têtes antiques, à l'exclusion des portraits », que M. R. promet pour un temps prochain, seront assurément bien accueillis, mais ne nous consoleraient pas d'être privés du *trésor* de science et de critique par où le *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* prendra seulement tout son prix. — M. R. termine l'Introduction de son tome II par ces mots : « Chacun sert la science comme il l'entend, et l'on a toujours quelque chance de la bien servir quand on pense à elle plutôt qu'à soi. » Il n'est personne, je crois, qui ne reconnaisse hautement que le labeur de M. Salomon Reinach est aussi désintéressé qu'infatigable, et quant à lui reprocher la façon dont il « entend » servir la science, l'archéologue qui risquerait un tel reproche prouverait seulement sa facilité à oublier les services rendus.

Henri Lechat.

Ueber die Gedichte des Empedokles, von H. Diels ; Sitz ber. der Akad. zu Berlin, 1898, p. 396 ss.

Les philosophes présocratiques ne nous sont connus que par de rares débris de leurs œuvres et par un mélange extrêmement confus de renseignements exacts, d'hypothèses et de fictions. M. Diels s'est assigné la tâche difficile de mettre de l'ordre dans ce désordre. Déjà son édition des fragments de Parménide à laissé bien loin derrière elle les recueils de Karsten et de Mullach. Une communication très intéressante « *ueber die Gedichte des Empedokles* », faite à l'académie de Berlin, donne à attendre pour l'édition prochaine des Φυσικά et des Καθαρμοί de ce poète-philosophe un progrès tout aussi considérable.

M. D. propose de rejeter dans les *Purifications* les extraits dont se composait, d'après le témoignage de Tzetzès, le livre III de la *Physique* : on donnerait ainsi raison à la tradition manuscrite de Suidas (s. v. Ἐμπεδοκλῆς) et l'on réduirait la *Physique* à deux livres ; on en écarterait des tirades d'un monothéisme spiritualiste que personne n'avait pu mettre d'accord avec le reste du poème ; on accentuerait le contraste entre les Φυσικά, traité exclusivement scientifique, et les Καθαρμοί, poème théologique fait à l'appui d'un essai de réforme religieuse, et l'on rendrait plus probable l'hypothèse — la plus vraisemblable de toutes pour M. D. — suivant laquelle le mysticisme des *Purifications* serait de la dernière période de la vie d'Empédocle,

devenu un dévot et une sorte de missionnaire Pythagoricien, après ses mésaventures politiques et son exil.

Le développement de cette thèse amène M. D. à nous révéler quelques-unes des trouvailles qu'il a faites : plusieurs fragments nouveaux, dont un très important et magistralement reconstitué (Plutarque, *Sympos.*, VIII 8 : [τὰ δόγματα] στεγάσαι φρενὸς ἔλλοπος εἴσω) ; un autre fragment (vers 347-350 Stein) dédoublé ; toute une série de conjectures excellentes.

Quand je suis l'argumentation si savante et si serrée de M. Diels, je me plais à lui donner raison. Mais — l'avouerai-je ? — si je reprends les considérations que je faisais valoir il y a quelques années à l'appui d'une thèse tout opposée, je me résigne mal à me donner tort. Je retrouve des objections qui me paraissent conserver toute leur valeur : le ton de la *Physique* est, en plus d'un endroit, celui d'un homme désillusionné ; pour un lecteur qui n'est prévenu d'aucune manière, le début des Καθαρμοί, adressé aux « amis d'Agrigente », ne produit pas l'impression d'un appel lancé par un exilé qui voudrait voir se rouvrir les portes de sa patrie ; l' « occultisme » de la *Physique* (vers 24 ss. Stein) s'explique plus aisément si Empédocle passait déjà pour un thaumaturge que s'il en était encore à escompter des succès futurs ; les deux poèmes appartiennent à deux genres de propagande très divers, mais qui ont pu être contemporains, les rédactions seules portent la marque d'époques différentes ; je pense, non pas qu'Empédocle soit un mystique devenu sur le tard un naturaliste et un amateur de science positive, mais qu'il se donnait à la même époque, selon l'auditoire auquel il parlait, les dehors de l'un ou de l'autre ; qu'il a seulement publié l'un après l'autre les poèmes où nous retrouvons les deux aspects de son enseignement.

Toutefois, je ne puis me dissimuler que les autres lecteurs auront moins de peine que moi à admettre la thèse de M. Diels, et, certainement, dans une controverse qui doit être résolue « uniquement au moyen de considérations psychologiques », la conviction se forme en grande partie, d'un côté aussi bien que de l'autre, d'impressions toutes subjectives. Avant de se décider, on aimera de voir l'édition complète des fragments d'Empédocle que M. Diels laisse espérer : elle nous réserve sans doute plus d'une surprise, maint extrait inédit, en tout cas des données beaucoup plus sûres. Et qui sait si ce n'est pas du sol de l'Égypte, qui vient de nous rendre un long morceau de Phérécyde, qu'il faudra, en fin de compte, attendre la solution d'un problème trop difficile à résoudre avec les renseignements dont nous disposons aujourd'hui [1] ?

J. Bidez.

1. P. 7 (402), l. 20 : les fautes νώτων γε et ἀίσσουσιν se retrouvent dans les deux seules citations que nous possédons du vers 348 ; prouvent-elles suffisamment que la source de Tzetzes est Ammonius ? — p. 8 (403), l. 1, lire τρίτῳ ; — p. 9 (404), note 4, lire ζετήσουσι ; — p. 13 (408), note 1, l. 4, lire παραινεῖν, ἔλλοπος.

S. L. TUXEN. **Keyser Tiberius, en Kildekritisk Undersœgelse**, Copenhague; 1896, in-8° VII-240 p.

Sous le titre : *Keyser Tiberius, en Kildekritisk Undersögelse*, M. S. L. Tuxen a publié un volume de deux cent quarante pages, qui doit attirer l'attention de la critique. Cet ouvrage, qui a valu à son auteur le grade de docteur de la Faculté de Copenhague, témoigne à coup sûr de recherches nombreuses; on ne saurait dénier sans injustice à M. T. le mérite d'avoir tenté, après plusieurs autres, la critique des principales sources littéraires où l'on peut puiser la connaissance du règne de l'empereur Tibère; d'avoir réuni, pour cette période de vingt-trois années, un nombre considérable de faits et d'épisodes très variés; de s'être essayé à tracer un portrait équitable et fidèle du successeur d'Auguste. L'application et l'effort laborieux de M. T. sont incontestables. Ces qualités sont nécessaires à l'historien ; elles ne lui suffisent pas. L'éducation historique de M. T. est encore incomplète; sa méthode de travail présente beaucoup de lacunes.

D'abord, on ne saisit pas très nettement ce que M. T. a voulu faire. A ne considérer que le principal titre de son livre, *Keyser Tiberius*, et la reproduction de la statue de cet empereur, qui sert de frontispice au volume, il semble que son dessein ait été surtout d'étudier la vie, le caractère, la personnalité de ce prince : or, cette étude est reléguée à la fin du volume, où elle n'occupe que quarante pages. L'auteur nous répondra, sans doute, que par son sous-titre : *En kildekritisk Undersögelse*, il a indiqué nettement son intention de donner une place importante, dans son ouvrage, à la critique des sources. En réalité, l'œuvre manque d'unité : elle se compose de trois morceaux très différents, rattachés l'un à l'autre par un lien tout superficiel. Ces trois morceaux sont intitulés : *Les sources de l'histoire de Tibère ; — Histoire* (le terme *Annales* conviendrait mieux) *de l'empire romain de l'an 14 à l'an 37 après J.-C. ; — Le caractère de Tibère*. Il est impossible de discerner le vrai sujet du livre. Si c'est une monographie de Tibère, la seconde partie est inutile. Si c'est une histoire générale de l'empire sous le règne de Tibère, le répertoire chronologique, qui constitue uniquement cette seconde partie, ne saurait aux yeux de personne tenir lieu d'une telle histoire ; enfin, si M. T. a voulu simplement faire la critique des sources, on ne voit pas beaucoup ce qu'ajoutent à la première partie, où cette critique est tentée, les deux autres morceaux du livre. Il y a là une indécision de plan, ou plutôt, pour ainsi parler, un vice de construction qui nous paraît grave; et l'auteur reconnaîtra sans doute avec nous que son livre ne saurait être comparé au *Domitien* de M. Gsell ni à l'*Antonin le Pieux* de M. Lacour-Gayet, si complets, si méthodiquement construits, si solidement charpentés.

Si la composition de l'œuvre laisse beaucoup à désirer, plus graves encore nous paraissent les lacunes que l'œil le moins exercé apercevra

dans les matériaux recueillis par M. Tuxen. Ce ne sont pas des chicanes purement bibliographiques que nous cherchons ici à l'auteur. Nous voulons nous attaquer à une méthode, à un véritable système.

La première partie du livre de M. Tuxen, intitulée : *Les sources de l'histoire de Tibère,* est divisée en trois paragraphes : I *Tacite;* II *Suétone;* III *Dion Cassius.* En effet, l'auteur n'a guère puisé ses renseignements que dans les œuvres de ces trois historiens. Il y ajoute de temps en temps, mais très rarement, Velleius Paterculus. Concédons lui que ce sont là les sources *littéraires* de beaucoup les plus importantes et qu'il lui était permis de négliger les autres historiens, quoique pourtant il eût pu glaner ailleurs, dans Josèphe par exemple, maintes indications d'un réel intérêt. Mais aujourd'hui il n'est plus possible d'aborder un seul chapitre de l'histoire du monde romain sous l'empire, sans étudier de près les documents archéologiques, épigraphiques, numismatiques. Que M. T. feuillette seulement l'*Essai* de M. Gsell sur Domitien, parmi beaucoup d'autres ouvrages analogues, et il se rendra compte du parti que peut tirer de ces documents un véritable historien. Les progrès accomplis au XIX[e] siècle par l'archéologie, l'épigraphie et la numismatique ont presque renouvelé l'histoire de l'empire romain. L'architecture d'un monument, un texte gravé sur la pierre, quelques lettres ou quelques mots disposés autour d'une effigie ont parfois plus de valeur qu'une page de Tacite, un chapitre de Suétone, un paragraphe de Dion Cassius. Ce sont là des documents *objectifs,* qui nous révèlent des faits sans traduire en même temps ce que pensent de ces faits des hommes qui ont eu leurs préférences, leurs passions, leurs haines. Certes le principat de Tibère n'est point aussi riche en documents de cette nature que le siècle des Antonins ou le temps des Sévères ; mais il n'en est pas totalement dépourvu, et puisque M. T. consacre 99 pages aux sources de l'histoire de Tibère, il aurait dû ne pas les ignorer complètement. L'étude de ces documents a d'ailleurs plus d'un avantage : non seulement elle permet de compléter, de contrôler, de confirmer, ou, le cas échéant, de réduire à leur juste valeur les affirmations des historiens; mais encore elle redresse une véritable erreur d'optique. Pour qui se borne à lire Tacite, Suétone, Dion Cassius, l'histoire du monde romain sous l'Empire, c'est : d'une part, la gazette souvent scandaleuse ou puérile de Rome, de la Ville par excellence; d'autre part, le récit des événements politiques et militaires les plus marquants, dont l'empire et les frontières de l'empire sont le théâtre. Quant aux progrès de la civilisation, au développement de la vie provinciale et municipale, à la prospérité économique des régions soumises par Rome; quant à cette activité incessante, à cette fièvre, pour ainsi dire, qui bouillonne en maints pays, par exemple à Antioche, à Alexandrie, à Carthage, à Marseille, ces auteurs n'en disent rien ; et voilà précisément ce qui nous intéresse beaucoup plus que de savoir si Tibère fut avare ou simplement économe, ou encore s'il recherchea, pendant son séjour à

Rhodes, les *secretae libidines* dont parle Tacite. Il n'est point d'empereur sous le règne duquel le réseau routier du monde romain ne se soit étendu ; il n'en est point sous le règne duquel quelque fort ou quelque monument ne se soit élevé ; il n'en est point dont le nom ne soit inscrit au fronton d'un édifice, sur un piédestal ou sur un milliaire. Certes, nous ne reprochons pas à M. T. de ne pas nous avoir donné la liste de tous les documents épigraphiques, archéologiques ou numismatiques qui datent du principat de Tibère; mais nous lui reprochons de ne pas les connaître, de ne pas les avoir consultés, et par là d'être tout à fait incomplet.

Cette fidélité exclusive et vraiment étroite à ses trois auteurs favoris, cette ignorance de tout autre historien et de tout autre document a fait commettre à M. T. un oubli, que nous voudrions croire volontaire, tant il nous paraît excessif : dans la seconde partie de son livre, dans ces Annales détaillées de l'empire romain entre les années 14 et 37, il ne fait aucune mention du Crucifiement de Jésus-Christ ! ! ! Il est vrai que ni Tacite, ni Suétone, ni Dion Cassius n'en parlent. Cet oubli n'est pas le seul : M. T. ne cite ni la mort du roi de Maurétanie Juba en l'an 23 ; ni la lex Visellia de l'an 24, promulguée contre les affranchis qui usurpaient les droits civiques et le décurionat, ni l'arrivée de Ponce-Pilate en Judée comme procurateur en l'an 26, ni le sénatus consulte de l'an 29 contre les délateurs qui vendaient à prix d'argent leurs dénonciations et leurs témoignages; il ignore l'annexion à la Syrie de la Batanée, de la Trachonitide et de la Gaulanitide en l'année 34, ainsi que les événements qui se déroulèrent en Arménie la même année. En un mot, il suit ligne par ligne Tacite, Suétone et Dion Cassius. Il sait tout ce qu'ont raconté ces auteurs ; il ne sait pas autre chose. Nous nous permettrons de faire observer à M. T. que l'histoire de l'empire romain ne peut plus et ne doit plus s'écrire ainsi.

Si des sources nous passons aux travaux modernes, nous constaterons chez M. T. des lacunes aussi graves. Dans une Introduction de quelques pages, l'auteur semble avoir voulu passer en revue les historiens et les critiques qui se sont avant lui occupés de son sujet : parmi les historiens, il nomme Niebuhr, Hoeck, Merivale, Stahr et Weisse ; en un autre passage de son livre, il nomme Ranke ; mais nulle part il ne mentionne Duruy *(De Tiberio imperatore ; — Histoire des Romains)*, Hertzberg *(Histoire de l'empire romain)*, H. Schiller *(Histoire de l'empire romain de la mort de César à l'avènement de Vespasien)*, J. Zeller *(Les empereurs romains)*. M. T. ignore de même ou croit inutile de citer Sievers *(Tiberius und Tacitus)*, Beesly *(Tiberius)*, Gentile *(Tibère selon la critique moderne)*. Parmi les philologues qui ont étudié la valeur de Tacite comme historien, M. T. nomme, à vrai dire, les principaux : Nipperdey, Froitzheim, Hortsmann, Karsten ; il n'oublie que le plus récent, M. Fabia, dont l'ouvrage intitulé : *Les Sources de Tacite* a obtenu, il y a moins de cinq ans, un si légitime

succès; il ne sait pas que, dans sa thèse latine *De Tiberio imperatore*, Duruy a consacré un appendice à la discussion des jugements de Tacite sur Tibère; enfin, il ne paraît même pas s'être rappelé le titre du livre de M. A. Schaefer : *Les Sources de l'histoire romaine; période de l'empire*.

Cette ignorance de beaucoup d'ouvrages sérieux, où son sujet était traité, a induit M. T. à refaire, sans grand profit pour lui-même ni pour la science, ce qui avait été déjà fait et fort bien fait avant lui. Nous avons dit plus haut que la seconde partie de son travail comprenait, sous le titre d'*Histoire de l'empire romain de l'an 14 à l'an 37*, un répertoire chronologique des événements qui s'étaient produits pendant cette période; les événements sont classés année par année. Cette partie du livre de M. T. est donc fatalement une reproduction plus ou moins renouvelée des *Fasti Romani* de Clinton, des *Zeittafeln der rœmischen Chronologie* de Peter, surtout de la *Chronologie de l'empire romain* de MM. Cagnat et Goyau. Aucun de ces ouvrages n'est cité. Or il est tout à fait frappant qu'à plusieurs reprises les faits sont présentés par M. T. exactement dans l'ordre où ils se trouvent placés par M. Goyau dans sa *Chronologie* (comparer par exemple les deux ouvrages pour les années 20, 21 et suiv., 27, 28, 33 et 35). Sans doute M. T. est beaucoup plus prolixe; tandis que M. Goyau énonce les faits en quelques mots très sobres, M. T. les raconte tout au long; mais le plus souvent son récit n'est qu'une traduction de Tacite, augmentée des renseignements complémentaires que fournissent Suétone et Dion Cassius.

Quant à la troisième partie, consacrée à l'étude du caractère de Tibère, elle appelle les mêmes critiques et les mêmes réserves. M. T. s'inscrit en faux contre la plupart des accusations dont Tacite a chargé la mémoire de cet empereur; mais il omet de dire que cette opinion a d'abord été soutenue par Duruy. M. T. n'est pas le premier historien qui s'efforce de juger avec sang froid et équité les princes contre lesquels s'est déchaînée la passion de Tacite; on pouvait donc s'attendre à ce que les travaux antérieurs du même genre fussent cités dans son livre. Il n'en est rien. L'auteur ignore ou dédaigne l'œuvre de Gentile : *Tibère selon la critique moderne*, autant que celle de Duruy. Il ne connaît sur le sujet qu'il a traité que quelques ouvrages allemands ou anglais; il en omet toutefois plusieurs. L'on nous permettra bien de faire remarquer qu'il ignore totalement les ouvrages français. Allons même plus loin et disons toute notre pensée. Ce n'est pas la première fois que nous constatons chez certains érudits étrangers cette ignorance de l'école historique française. Nous avons d'autant plus le droit d'en être étonnés, qu'en France la méthode contraire est presque toujours appliquée. Pour nous borner à l'histoire romaine, n'arrive-t-il jamais que la valeur d'un livre soit jugée moins d'après ses mérites propres que d'après le degré de ressemblance qu'il présente avec tel ou tel ouvrage

d'un grand savant allemand? N'oppose-t-on pas parfois la seule opinion de ce savant, tout à fait éminent d'ailleurs, à telle ou telle conclusion nouvelle puisée directement aux sources antiques? Que si cette méthode est parfois excessive, elle prouve du moins avec quel soin scrupuleux les érudits et les savants français se tiennent au courant des principaux travaux historiques publiés à l'étranger. Dès lors ne sommes-nous pas fondés à demander que les érudits et les savants étrangers nous accordent la même attention? Il règne dans notre pays une tendance à admirer tout ce qui nous vient du dehors et à déprécier tout ce se fait en France. Nous n'hésitons pas à déclarer que cette tendance, ou, si l'on veut, cette mode, est une cause de faiblesse. Rendons à autrui toute la justice due; mais ne dédaignons pas les œuvres françaises et sachons protester hautement, lorsque nous nous heurtons, comme chez M. Tuxen, à l'ignorance, voulue ou non, de tout ce qui a été publié en France sur un sujet donné.

J. Toutain.

Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. le professeur Luchaire. — Paris, F. Alcan, 1897. In-8, 92 pages. (Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des lettres, III.)

Ce fascicule, paru l'an dernier, contient trois mémoires d'intérêt divers. Le premier, dû à la plume de M. Luchaire, est consacré à *Hugue de Clers et le « De senescalcia Franciae »*. C'est une étude approfondie et, je crois, définitive de la question relative à l'authenticité de ce document bien connu. Tout récemment, M. Ch. Bémont, dans le volume des *Études d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod*, avait conclu pour la négative en ce qui concerne la première partie de ce traité, attribuée au comte Foulques Nerra, mais il s'était prononcé pour l'affirmative relativement à la seconde partie, celle où Hugue de Clers rapporte les négociations du comte Foulques V avec le roi Louis le Gros, en vue d'obtenir la reconnaissance des droits des comtes d'Anjou sur la grande sénéchaussée de France. Il y a quelques années, M. L. avait déjà déclaré, sans y insister autrement, qu'il n'y avait nulle confiance à témoigner à l'ensemble du *De senescalcia*; cette fois, il a voulu dissiper tous les doutes, il a tâché de pénétrer au fond des choses, il a exposé avec sincérité tous les éléments de la discussion, il a déployé une grande rigueur de critique et en ce faisant il est arrivé à confirmer sa première appréciation. Il faut le reconnaître, ses conclusions sont parfaitement logiques; après avoir comparé ses preuves et son argumentation avec celles de son honorable contradicteur, on est forcé de convenir que le droit est de son côté. Il a donc démontré, je dirais presque d'une façon mathématique, que la seconde partie du *De senescalcia*, acceptée

comme authentique par M. Bémont, n'a pas plus de valeur que la première, que son auteur avait certainement travesti les faits afin de justifier les prétentions du roi d'Angleterre, que le récit offre des invraisemblances et des faussetés tout à fait inacceptables, et qu'il y a toute espèce de raisons de croire que cet écrit, attribué à Hugue de Clers, a été produit seulement en 1158, c'est-à-dire à l'époque où Henri II d'Angleterre, préparant son expédition de Bretagne, tentait de se faire attribuer par le roi de France les fonctions de sénéchal. Il serait difficile maintenant de conserver au moins des doutes sur des faits aussi bien prouvés.

Le second mémoire, signé par M. Gustave Dupont-Ferrier, est intitulé : *Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, d'après sa bibliothèque (1467)*. Pour ce prince du sang, une bibliothèque n'était pas un luxe frivole et inutile : sa collection ne se composait que d'ouvrages soigneusement choisis et étudiés avec prédilection. Aussi, après en avoir reconstitué l'ensemble au moyen du catalogue conservé à la Bibliothèque nationale, après avoir feuilleté les manuscrits qui en ont fait partie et relevé toutes les annotations portées par leur possesseur, M. Dupont-Ferrier a-t-il réussi à faire revivre la physionomie psychologique et morale de Jean d'Orléans et à nous faire connaître, son tempérament, ses goûts, ses affections; il nous l'a montré enfin « lettré, studieux et instruit », « assis à sa table, dans la salle de retrait aux tentures rouges, absorbé dans la lecture, le commentaire, la transcription de ses manuscrits ». Cette courte étude a donc plus d'un côté attrayant, et cela mérite d'être signalé.

En troisième lieu, M. Poupardin, dans une *Note sur Ebles, abbé de Saint-Denis au temps du roi Eudes*, a tenté de démontrer, à l'encontre de M. Ed. Favre, que le personnage de ce nom, archichancelier du roi Eudes, neveu de l'évêque Gozlin, abbé de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Denis et de Jumièges, était bien le même que l'abbé de Saint-Hilaire de Poitiers, frère de Ramnulfe II, révolté contre Eudes et tué en 892.

L.-H. Labande.

Formulaires de lettres du XII

M. Ch.-V. Langlois continue heureusement ses études sur les formulaires du XII^e au XIV^e siècle, études dont j'ai déjà rendu compte ici même. Sa dernière notice est consacrée aux plus anciens formulaires, plus ou moins inconnus, de la chancellerie de France. Il a eu, en effet, la bonne

fortune de retrouver la table de celui qu'avait composé Jean de Caux, clerc du roi sous Philippe le Hardi, et de pouvoir justifier que ce recueil comprenait des formules de lettres missives privées, des modèles de lettres authentiques, principalement de lettres royales, et surtout une quantité de documents historiques, ordonnances, rapports, circulaires, etc., dont plusieurs semblent complètement perdus. La comparaison qu'il a faite ensuite entre un registre acquis en 1839 par les Archives royales de Belgique et le JJ 45 de nos Archives nationales, entre le ms. F. II 11 de la Bibliothèque impériale de Pétersbourg (autrefois n° LI du Trésor des chartes) et le JJ 52, entre le JJ 41 et le JJ 42^b, entre le JJ 47 et le lat. 9784 de la Bibliothèque nationale, lui a permis d'établir encore qu'au commencement du XIV^e siècle certains registres du Trésor des chartes avaient été tenus en partie double ; la première série servait aux recherches, tandis que l'autre, possédant des tables spéciales, suppléait à la rareté ou l'absence des formulaires à l'usage de la chancellerie. Par incidence, il démontre qu'il n'y a pas lieu de déplorer la perte de plusieurs volumes du même Trésor des chartes : les numéros supposés manquants n'étaient que des doubles.

L.-H. LABANDE.

Les collections canoniques attribuées à Yves de Chartres, par Paul FOURNIER,... Extrait de la Bibliothèque de l'École des chartes, années 1896 et 1897. — Paris, A. Picard et fils, 1897. In-8, 225 pages.

Le volume annoncé ci-dessus continue la série des importants travaux de M. Paul Fournier sur le droit canonique. Avec un incontestable talent, avec une science sûre et une critique exercée, il a parfaitement exposé la composition, les sources et l'influence des trois collections attribuées au célèbre évêque de Chartres. La première en date, la *Tripartita*, est formée de deux parties, dont une compilation (collection A) de décrétales et de décisions conciliaires recueillies très probablement par Yves ou dans son entourage tout au moins. La seconde, le *Décret*, « vaste-magasin de textes », recueil de décrétales, de canons, de capitulaires, de documents historiques, de citations patriotiques, œuvre d'un caractère tout particulier et apportant dans le droit canonique d'alors une note originale, fut écrite presque aussitôt après la *Tripartita* et porte elle aussi, mais d'une façon plus manifeste encore, l'empreinte d'Yves de Chartres, bien que plusieurs auteurs aient refusé d'en convenir. Enfin, la fameuse *Panormia*, procédant du *Décret* comme le *Décret* de la *Tripartita*, sorte de bréviaire canonique abrégé et méthodique, est sans hésitation possible du même prélat ; on ne l'a d'ailleurs jamais sérieusement contesté. Ces trois ouvrages, plus ou moins rapidement exécutés, sont antérieurs aux conciles réunis par Urbain II à Clermont et Nîmes (1095 et 1096), mais de quelques mois seulement. A ce propos,

M. Paul Fournier émet une hypothèse heureuse que l'on accepterait bien volontiers, c'est que Yves les avait entrepris ou ordonnés en vue de ces mêmes assemblées solennelles. « Substituer, dit-il, des collections plus complètes, mieux pourvues de textes, et surtout de textes favorables à la réforme ecclésiastique, aux collections incomplètes et surannées telles que celle de Burchard, tel fut le but général que poursuivit Yves. Quant à l'occasion prochaine, ce fut probablement le désir qu'il éprouva de faire mieux connaître à ses collègues la législation ecclésiastique, qu'ils étaient appelés à compléter et à modifier. »

Cette étude offre donc bien des côtés nouveaux ; elle permet surtout de mieux apprécier l'œuvre canonique de l'évêque de Chartres, et dissipe sur de nombreux points connexes des erreurs et des obscurités. Elle est d'ailleurs écrite d'une façon très nette et avec beaucoup de logique ; l'auteur ne perd jamais de vue le but qu'il veut atteindre et ne s'écarte pas de sa voie. Peut-être pourrait-on lui reprocher des répétitions, surtout dans ses énoncés et dans ses conclusions ; mais on y gagne tellement de clarté et l'on suit si bien l'argumentation !

L.-H. Labande.

Henri Cordier. **Molière jugé par Stendhal.** 1 volume. Paris, chez tous les libraires. XLI-134 pages.

Les commentateurs de Stendhal se suivent et ne se ressemblent pas. M. H. Cordier, déjà connu par ses *Notes d'un curieux* (*Stendhal et ses amis*), est un guide sûr, exact et précis.

Dans une intéressante préface, M. H. C. a réuni un grand nombre de *Stendhaliana* qui seront une mine de renseignements pour les futurs biographes de Beyle : diverses observations sur Molière et sur Shakespeare, plusieurs lettres inédites, le dossier de Stendhal bibliothécaire, et enfin les notes relevées sur deux volumes de Vauvenargues ayant appartenu à l'auteur de *la Chartreuse.*

L'ouvrage lui-même est un commentaire de Beyle sur le *Misanthrope*, *Tartufe*, l'*Avare*, les *Fourberies de Scapin*, *Georges Dandin*, les *Femmes savantes*. Voici l'histoire de ce commentaire : « Un jour, dit M. C. dans *Stendhal et ses amis* (p. 17-18), M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul apporta chez moi six volumes reliés en basane. C'était un Molière, et quel Molière! Une édition banale, publiée en 1814, chez Nicolle, en 6 volumes in-8, et annotée par Petitot. Mais au commencement et surtout à la fin de chaque volume, de nombreuses pages additionnelles étaient couvertes de notes; d'autres envahissaient parfois le texte même de l'ouvrage : toutes rédigées dans l'une des trois ou quatre écritures que je connais de Stendhal. Du reste, une inspection rapide de l'exemplaire indiquait clairement sa provenance :

la reliure avait été faite pour Beyle. Les lettres H. B, marquées en queue sur le dos des volumes, n'auraient laissé aucun doute à ce sujet, si un memorandum en italien, contenu dans l'un des volumes, n'avait été encore plus explicite : « Comprato 42, in febrajo 1813, legato per soldi 50 il volume, nel seguente marzo ».

L'authenticité stendhalienne de ces notes n'est pas douteuse ; et M. C. a tenu la promesse qu'il avait faite en 1890 de publier les remarques jetées par Beyle sur ses six volumes. L'épigraphe de *Molière jugé par Stendhal* pourrait être de cet avis que Beyle s'adresse à lui-même : « Bannir le mot *excellent* et en général le plus possible les louanges vagues ; il n'y a rien de si bête que de dire directement, ou avec finesse, que Molière, Corneille, etc., sont de grands hommes. Mon commentaire est une collection de choses communes, mais vraies. Je les écris pour m'éviter la peine de les réinventer, ce que j'ai fait au moins deux ou trois fois » (p. 85).

Stendhal paraît s'attacher surtout à cette idée que la comédie de Molière ne fait pas rire. A propos de *Tartufe*, il déclare : « Les défauts de la pièce sont 1° d'être un peu froide, une des causes c'est que l'action marche lentement ; 2° qu'on y rit trop peu...... Je crois que le succès de la pièce est dû en partie à la scène de la table, qui est le *qu'il mourût* de la comédie » (p. 53-54). Et dans les *Réflexions générales* sur *Les Femmes savantes* : « Il m'est impossible, dit-il, de rire des personnages que je méprise trop décidément. » Jusqu'à la publication d'*Armance* (1827), Beyle est persuadé qu'il est homme de théâtre et qu'il pourra briller dans ce qu'il appelle énigmatiquement « l'art de Mocenigo ». On a de lui plusieurs essais dramatiques d'une médiocrité désespérante : *Letellier*, dont une scène (en vers) a été publié dans les appendices du *Journal*, et deux scènes de *La Gloire et la Bosse* ou *le pas est glissant*, comédie par un homme de mauvais ton (*Ermitage*, juin 1893, p. 305-310), qui est du 30 janvier 1826, et qui fut peut-être la dernière tentative de ce Molière manqué. Aussi est-il très amusant de voir Stendhal modifier l'intrigue de *Tartufe* : « De qui rit-on dans cette pièce ? se demande-t-il, il faut avouer qu'on rit peu. Voilà un défaut auquel il était facile à un homme tel que Molière de remédier, placer par exemple un vrai dévot à côté de Tartufe, *un viel évêque pieux, oncle d'Elmire, âgé de soixante-dix ans et retiré à Paris*, comme l'ancien évêque d'Alais, M. de Beausset, où il jouit de beaucoup de considération dans la clique dévote » (p. 50-51).

A côté de ces idées puériles, il y en a naturellement de très justes, celle-ci entre autres : « Sur chaque pièce de Molière, tâchez d'avoir le jugement de contemporains ; quand même ils (*sic*) ne vaudraient rien, on y aperçoit toujours de quelle hauteur l'écrivain s'est élancé. Se rappeler toujours dans les arts que si Cimabue fût né de nos jours, sans doute il eût été supérieur à David, quoique les tableaux de ce dernier valent infiniment mieux que ceux de Cimabue » (p. 132).

Aussi M. H. C. a-t-il raison de dire : « Je n'ajoute pas, en publiant aujourd'hui ces notes, un chef-d'œuvre inconnu à notre littérature ; j'apporte de nouveaux matériaux à l'étude de la pensée dans notre pays » (p. II).

M. H. Cordier met un point d'interrogation après le nom de Seyssins (p. XIII), ce pseudonyme désigne Louis Crozet, le meilleur ami de Stendhal, et son collaborateur constant ; c'est avec lui que Beyle étudia les pièces de Shakespeare et de Molière ; les belles pages des *Mémoires d'un touriste* relatives au retour de Napoléon après l'île d'Elbe ont été rédigées par Crozet (voir Auguste Cordier : *Stendhal raconté*, 1 vol. in-4, Paris, 1893, p. 20).

Casimir STRYIENSKI.

ROBINET DE CLÉRY. **Les îles Normandes. Pays de home rule.** (Paris, Ollendorf 1898, 526 p.)

C'est le sous-titre qui indique l'esprit du livre. L'auteur s'adonne à l'étude détaillée de ces petites communautés qui, grâce à leur isolement insulaire, se sont développées spontanément. Ni la centralisation, ni la préoccupation des choses du dehors n'ont adultéré le droit coutumier, sur lequel repose l'ordre politique et social des îles normandes.

On croirait à tort que le régime soit identique chez les groupes voisins et parents. M. Robinet de Cléry signale des différences, même entre Jersey et Guernesey, où les cadres de l'administration et de la vie publique offrent de la ressemblance — sans parler de Sercq, où survit la féodalité. Nous ne suivrons pas l'auteur dans son analyse qui n'a rien de didactique, qui souvent semble décousue [1], et qui aurait exigé un résumé. Une impression s'en dégage, que les insulaires se sentent à l'étroit dans leurs constitutions surannées, même à Guernesey, où la vie agricole entretient pourtant un esprit plus conservateur ; des tendances libérales se font jour et contre le système censitaire et contre le rigorisme religieux, qui n'est point issu du puritanisme anglais, mais bien du calvinisme genevois. Le mécontentement a d'ailleurs une cause plus temporelle et moins respectable : les sociétés de tempérance ont atténué l'introduction des vins et liqueurs, qui fournissait le plus gros revenu.

Il apparaît aussi que les constitutions ne sont point parfaites : l'autonomie peut être mise en péril par le Conseil privé de la Reine qui sanctionne les décisions des États ; les conflits avec les représentants du

---

1. P. ex. p. 142 et suiv. l'auteur prend texte de la publication d'un recueil des lois jersiaises de 1771-1881 pour analyser sans classement, un certain nombre de ces documents législatifs, — p. 145, il cite une loi de 1800 qui semble indiquer la rareté des femmes ; pour prouver le contraire, il invoque le recensement de... 1890.

souverain ne sont pas rares. D'autre part la Cour Royale, organe judiciaire, peut dans ses *Chefs Plaids*, intervenir dans la législation, « pouvoir exorbitant » dont il n'est pas mésusé. Enfin la justice est loin d'être gratuite.

M. Robinet de Cléry ne dissimule pas ces défectuosités ni ce malaise. Il admire surtout la ténacité avec laquelle les insulaires défendent leurs franchises, et entre toutes, leur langue. On sait qu'ici, comme au Canada, le français est menacé, et déjà fort anglicisé : la bibliothèque Guille-Arlès à Guernesey est comme un foyer de nationalité pour les indigènes [1]. Cela ne signifie pas que ceux-ci professent à l'égard de la France des sentiments de sympathie : ils affichent au contraire leur loyalisme britannique.

B. A.

Lieutenant de vaisseau HOURST. **Sur le Niger et au pays des Touaregs.** Paris, Plon, 1898, XII-479 p. ouvrage illustré de 150 gravures d'après les photographies de la Mission et accompagné d'une carte.

Le Niger mériterait vraiment l'appellation de fleuve français si l'on n'invoquait que la nationalité des explorateurs qui ont apporté sur la structure et la complexion de ses parties encore inconnues des révélations définitives. Sans faire tort à la gloire des Mungo-Park, des Barth, des Lander, on peut saluer comme les découvreurs du Niger les Caron, les Toutée, les Hourst. Le lieutenant Hourst avait fait vœu d'exécuter le plan de son « chef vénéré », de son « maître en toutes les choses soudanaises », le lieutenant Davout : la descente totale du fleuve. Ce *pium votum* a été accompli avec un bonheur insolent dans les « choses soudanaises ». Une flottille de trois chalands, dont le principal portait le nom de Davout, partie de Kabara le 22 janvier 1896, atteignit le 26 mars le point de Farca, où était rejoint l'itinéraire de Toutée, et en octobre achevait son trajet. Sur le parcours encore inexploré, la mission Hourst a reconnu deux sections : le bief de Tombouctou à Ansongo, relativement facile, d'environ 700 kilom. ; et au-dessous d'Ansongo, la région des rapides jusqu'en aval de Boussa, qui n'a été franchie que par un tour de force nautique, un miracle continu, grâce aussi au sang-froid, à la crânerie du personnel de l'expédition, blancs et noirs. Pourtant le chef avoue sans fausse pudeur qu'ils ont eu « peur pendant un mois ».

Ce n'est pas le lieu dans cette Revue d'examiner les résultats géographiques de l'entreprise ; ceux-ci se trouvent consignés sur une carte

---

1. P. 101, l'auteur écrit : « il est curieux de constater que la population rurale de l'île de Sercq, sans relations directes avec la France, et que visitent rarement les touristes français, est peut-être celle qui parle le français le plus pur ». C'est l'isolement et le régime féodal qui ont ici préservé le parler.

au 1 : 50,000ᵉ, échelle assurément significative pour un pareil morceau de l'Afrique; une réduction au millionième est annexée au volume. On pourra constater que plusieurs positions sont rectifiées, entre autres Rhergo et Say. Mais l'enseignement caractéristique qui s'en dégage, c'est la malfaçon irrémédiable du Niger depuis Ansongo jusqu'à Boussa. Il semble que cette section stérile et redoutable doive constituer, par le travers de la vallée, une sorte de marche entre les zones d'influence française et britannique. Quant aux 700 kilom. de Tombouctou à Ansongo, ils offrent une voie praticable et sûre, grâce aux levés et sondages de la mission.

M. H. ne s'est pas absorbé dans les observations d'hydrographie Il a eu l'œil ouvert sur le pays et les gens. Il semble bien, d'après la description (p. 171), que le Niger saharien finisse à Bournou, exactement au 16ᵉ parallèle, et y touche un trait nouveau du relief africain : aux dunes succèdent les roches, plus pittoresques mais plus dangereuses, M. H. est moins enchanté par l'aspect de la contrée que ne le fut le commandant Toutée : il n'a pas vu la « petite Égypte » du bassin de Say, que son devancier a célébrée.

Quant aux hommes, M. H. les a étudiés avec curiosité, et, ce qui est plus méritoire, avec sympathie. Les riverains du Niger se partagent entre deux groupes ethniques, les Touaregs et les Noirs. M. H. consacre aux premiers un chapitre d'autant plus autorisé qu'il a voulu apprendre leur langue et en a rédigé un vocabulaire en collaboration avec le P. Hacquart. Le portrait qu'il trace du Touareg est flatteur : le Touareg n'est ni cruel ni fanatique, il est chevaleresque, galant, etc., vertus qui s'accordent mal, semble-t-il, avec une mendicité effrénée ; la société touareg est féodale, organisée, « la race, affirme M. H., se civilisera » (p. 235).

M. H. doit quelque gratitude à ces peuples parce qu'il a conquis ou surpris leur amitié par un subterfuge — ne prononçons pas le gros mot d'imposture: il s'est fait passer pour le neveu de Barth, dont ils ont gardé le souvenir, ou pour mieux dire, le culte. Reste à savoir comment seront accueillis les naïfs qui n'auront pas l'esprit de se réclamer de cette parenté.

M. H. a pénétré aussi la psychologie des noirs, Toucouleurs, Peuls, et tutti quanti qu'il a pratiqués tant sur la route que durant son séjour à Fort Archinard, près de Say [1].

Son expérience du monde nigérien lui dicte la politique à essayer dans ces parages : s'accommoder avec les grandes tribus touareg, comme celle des Aullimiden, pour contenir les petites tribus pillardes ; abandonner aux Touaregs les « terres à nomades » ou terres d'élevage ; pro-

---

1. M. H. émet (p. 294) une opinion sur le développement intellectuel du nègre, de nature à intéresser les anthropologues. La tête du petit nègre que la mère porte sur son dos, est ébranlée, cognée à chaque mouvement de la mère. « Il est possible que l'effet de cette sarabande, subie par un tout jeune cerveau... concourt à l'abrutissement de la race. »

téger les « terres à sédentaires », c'est-à-dire les lisières riveraines où s'agglomèrent les noirs, où se récoltent caoutchouc, gutta, coton, etc. ; au besoin, lancer les nomades les uns contre les autres, selon l'antique maxime : diviser pour régner. Parmi les embryons de peuples noirs, profondément bouleversés par les ébauches d'empires des Hadj Omar, Ahmadou, Samory, peut-être la seule formule est l'alliance avec les non musulmans (p. 387). Encore la situation semble-t-elle avoir été bien définie par l'interprète de la mission : « Tous ces gens là se fichent de nous » (p. 373). Il faudra, certes, une diplomatie locale bien avertie pour démêler les intrigues des politiciens d'Afrique.

M. H. s'est trouvé aussi en contact avec les Européens, c'est-à-dire les Anglais ; les relations ont été des plus courtoises avec les officiers de la Royal Niger Company. Mais M. H. atteste que la dite Company usurpe sur notre sphère d'influence, où il englobe délibérément quatre États qui s'appellent Kebbi (celui-ci a traité avec Monteil), Dendi, Djerma, Maouri. Ce que valent d'ailleurs les traités avec les potentats nègres, M. Hourst ne le dissimule pas (p. 110).

En général, l'explorateur prend les choses et les gens du bon côté. Il est parfois aigre cependant, et ne paraît pas guéri complètement de cette maladie spéciale aux voyageurs dans le Soudan, la « soudanite », qui donne « l'esprit de contradiction absolue, presque l'intolérance intégrale ». On regrettera qu'elle ait été particulièrement maligne à l'égard du commandant Toutée.

Ce qui console de ces accès de méchante humeur et de rancune plus ou moins justifiée, c'est la verve du récit émaillé de sonnets soudaniens, et animé de jolies et fidèles images.

B. Auerbach.

H. Dehérain. **Le Soudan Égyptien sous Méhémet-Ali.** (Paris, Carré et Naud, 1898, xii-385 p. 7 cartes, index.)

La conquête du Soudan par Méhémet-Ali n'est pas un simple épisode d'histoire locale ; c'est un événement non seulement d'ordre africain, mais d'ordre européen. Loin que les conséquences en soient effacées, c'est après plus d'un demi siècle seulement qu'elles se manifestent dans toute leur signification. M. D. a consacré à cette entreprise un récit détaillé, minutieux même, enrichi de renseignements inédits ; car outre les informations recueillies en Égypte, M. D. a mis à contribution des documents manuscrits, les journaux de voyage de D'Arnaud, sa correspondance avec Jomard, conservés à la Bibliothèque de la Société de Géographie de Paris [1], le fonds égyptien des Archives des Affaires étrangères, etc.

---

1. Dans sa bibliographie M. D. mentionne des notes manuscrites de Fulgence Fresnel, des lettres de Marquet à Emin-Pacha et Ch Rigolet, sans autres références.

L'auteur étudie d'abord les causes qui poussèrent Méhémet-Ali à cette extension vers le sud. Mais il néglige de rattacher cette œuvre à la politique générale du maître de l'Égypte. Outre qu'il oublie de présenter ce génial personnage, qu'au bout de quelques pages il laisse à l'arrière-plan, il ne montre pas comment, pendant son règne, ses conceptions se sont élargies, transformées, et, si l'on peut dire, européanisées. Nous lisons (p. 27) cette rubrique : Cause principale de la conquête : la cupidité de Méhémet-Ali. Plus loin (p. 100) cette phrase nous frappe : Méhémet-Ali se considérait « comme le possesseur virtuel des immenses contrées inconnues de l'Afrique »[1]. Avec la conquête, la pensée de Méhémet-Ali s'est donc développée, s'est formulée en une sorte de programme ou de système. M. D. ne paraît pas suivre d'assez près cette évolution. D'autres questions encore demeurent obscures pour nous. La cupidité de Méhémet-Ali fut déçue : « La conquête du Soudan a été au point de vue financier une affaire sans résultats marqués, et telle, si la nature du sujet autorise ce terme de négoce, qu'on peut la nommer une affaire blanche. » On sait, en effet, que les frais d'occupation dépassaient de beaucoup les revenus de la province. Pourquoi donc Méhémet-Ali a-t-il maintenu cette occupation qui lui coûtait gros ? M. D. est sur ce point, comme sur quelques autres, par trop discret. Pourquoi Méhémet-Ali qui s'était fait accorder par le sultan l'investiture du Darfour, qui en avait préparé l'invasion, renonça-t-il à l'attaquer? M. D. laisse entendre qu'une mutinerie des Arnautes l'en détourna sans doute, et ajoute : « Peut être eut-il encore d'autres motifs pour changer de résolution » (p. 103). Ces motifs, l'auteur ne s'en inquiète pas, non plus que de ceux qui ont provoqué les expéditions sur le Haut Nil. S'il est vrai que le pacha ne se souciait pas de servir la science désintéressée, peut-on admettre que dans cette entreprise, renouvelée trois fois, il n'obéit qu'à « une série de caprices ». M. D. sent assez la valeur de cet argument, pour écrire : « Nous ne savons pas les motifs de sa décision. » Il rejette sans plus les hypothèses qui semblent, à première vue, autorisées, celles de Werne et de Lejean.

Si M. D. ne satisfait pas la curiosité du lecteur sur les desseins de Méhémet-Ali, en revanche il rédige, avec une impeccable précision, la chronique des campagnes. On louera l'esprit critique avec lequel il contrôle les sources, notamment pour les trois expéditions sur le Haut Nil ; il pénètre avec finesse l'état d'âme de deux des Européens qui y prirent une part active, le Prussien Ferdinand Werne et le Français D'Arnaud ; il attrape aussi des figures plus difficiles à saisir, celles de quelques Orientaux tels que le Circassien Ahmed Pacha, gouverneur

---

1. Pour appuyer cette assertion d'une singulière portée, et dont les Anglais paraissent se prévaloir, M. D. écrit en note : Renseignement oral de M. le comte Benedetti. La caution est évidemment digne de foi ; mais on eût aimé à connaître sur quelles preuves est fondée cette affirmation.

général du Soudan de 1838 à 1842, dont le portrait est prestement enlevé.

Le tableau de l'organisation du Soudan est bien tracé : on y surprend en action un régime assez mal connu, semi-barbare, semi civilisé, et qui s'est imposé dans la suite même aux administrateurs européens des provinces équatoriales.

Enfin, M. D. a traité avec prédilection la partie géographique de son sujet. Le morceau le plus remarquable de son livre est la monographie de Khartoum. Le problème des sources du Nil défraie un historique d'une ampleur peut-être excessive : était-il indispensable de remonter à Guillaume Delisle et à d'Anville ? Par contre, on saura gré à M. D. d'avoir reproduit les observations et relevés des Européens qui accompagnèrent les armées égyptiennes. D'ailleurs, le sens géographique de l'auteur se dénonce dans toutes les pages descriptives, par exemple celles où il indique que la vie nomade dans le Soudan oriental est commandée par le fléau de la mouche tsétsé (p. 62).

Mais quoique M. D. ait beaucoup sacrifié à la géographie, on demande à son ouvrage un autre genre d'enseignement. La conquête du Soudan égyptien implique tout un ensemble de résultats, les uns matériels et bruts, comme l'exploitation de l'ivoire et la traite des esclaves, les autres sociaux et politiques : tels la formation d'une nationalité soudanienne, sous le vocable et dans la communion du mahdisme, dont M. D. signale les débuts dès la conquête (p. 200) ; tels encore, la pénétration européenne (entendez : anglaise). Serait-ce en définitive à l'Angleterre que Méhémet-Ali aurait frayé la voie ? L'ouvrage de M. Dehérain éclaire les origines de ces questions ; c'est en quoi il est d'actualité.

Bertrand AUERBACH.

La peinture en Europe; catalogues raisonnés, etc. — **La Hollande,** par G. LAFENESTRE et Eug. RICHTENBERGER. — Paris, Société française d'éditions d'art, 1 vol. pet. in-8 avec 100 reproductions. Prix : 10 fr.

Ce nouveau volume est le cinquième de la collection dont nous avons déjà parlé plusieurs fois et qui comprend en outre : *Le Louvre, Florence, la Belgique* et *Venise*. Il s'est fait un peu attendre, car il était annoncé, comme il convenait, pour le 1er janvier et n'a paru qu'au 1er juillet. Il n'y a pas lieu de croire cependant qu'il retarde d'autant le suivant, annoncé comme devant être consacré à *Rome*. Cette utile publication se poursuit donc régulièrement et, ce dont il faut aussi féliciter les auteurs, en s'améliorant chaque fois. Nous ne voyons vraiment pas ce qu'on pourrait trouver à reprocher à ce volume-ci, étant d'ailleurs admis le plan uniforme de ces inventaires, où l'on ne publie jamais qu'un choix des œuvres exposées, et où l'on tient à faire suivre de dissertations plus

ou moins longues la plupart des toiles un peu importantes. C'est de ce côté que se porteraient surtout nos chicanes : il y a de ces descriptions qui sont longues et un peu superflues; l'historique, indispensable cela va sans dire, pourrait souvent suffire et le tout, prenant moins de place, permettrait d'être plus complet [1] et d'aller plus vite en besogne. Mais il est juste de convenir que si ces manuels sont expressément faits pour les visiteurs, les voyageurs (nous avons même reproché à d'autres volumes ce caractère trop exclusif d'une classification, bien aléatoire, par salles d'exposition), ils s'adressent également aux critiques et aux érudits et doivent les renseigner suffisamment pour leur épargner toute autre recherche.

Dans le nouveau volume, les toiles sont classées par ordre alphabétique des auteurs, dans chaque musée ou collection, indépendamment de leur numéro de catalogue officiel. Un index général rapproche encore les toiles du même maître, des différents musées. Une préface courte, mais remplie de dates, donne un cadre général à cette histoire de la peinture hollandaise que content presque exclusivement les galeries de Hollande. Une bibliographie assez substantielle la suit et permet les références générales, indépendamment de celles qui sont éparses dans le texte. Enfin, chaque inventaire de musée est précédé d'une page d'histoire et de bibliographie spéciale.

Comme d'habitude, cent reproductions d'après des photographies, ornent le texte et donnent d'utiles, souvent même de charmantes indications. On paraît s'être efforcé de signaler, parmi les œuvres capitales, les moins répandues, et c'est fort bien fait. A noter aussi les fac-simile de signatures des artistes, joints aux descriptions.

Voici les villes dont on trouvera ici un catalogue des principaux tableaux : *Rotterdam*, *Delft*, *Dordrecht*, *Gouda*, *La Haye* (2 musées et 6 collections particulières), *Leyde*, *Haarlem*, *Amsterdam* (musée et 6 collections), *Utrecht*. On pourrait sans doute rencontrer, ailleurs que dans ces neuf villes, d'autres œuvres valant une description, voire une reproduction. Mais il ne faut pas perdre de vue que les auteurs de ces manuels écartent en général assez systématiquement les œuvres et les galeries modernes (telles celles de Groningue ou de Leeuwarden), dont l'intérêt ne dépasse guère le pays qui les vit naître. D'autres tableaux, épars dans des églises ou des monuments et sans lien entre eux, ont paru également négligeables. Il y a de ces lacunes-là dans tous les volumes de cette collection de *la Peinture en Europe* : mais aussi n'a-t-elle pas prétendu être complète.

Henri de Curzon.

---

1. Le catalogue de 1885 du musée d'Utrecht comporte 157 numéros; il y en a 32 ici, etc., etc.

Dr Charles Pekar. **Esthétique Positive** (*Positiv esztethika*). Budapest, Hormoszky, 1898.

L'ouvrage de M. Pekár n'est, au fond, que l'analyse des sentiments esthétiques.

Pour nous donner une explication sur ces sentiments et afin d'introduire les questions générales sur la psychologie ; pour pouvoir déterminer les propriétés spéciales aux sentiments esthétiques, M. P. nous fait une description détaillée de physique, d'anatomie et de physiologie.

En général, cette idée est admise par la psychologie-physiologique moderne. Aujourd'hui, l'on tient un compte très sérieux des documents physiologiques dans les recherches des phénomènes de la vie intellectuelle, et ceci en se basant sur la loi du parallélisme. M. P. ne peut donc pas — dans cette partie du moins — nous montrer du nouveau.

Aussi ne pouvons-nous considérer cet ouvrage qu'à un seul point de vue : Représente-t-il le plus récent point de vue de la science ? Est-ce un résumé assez intelligible ?

Pour ce qui est de la première de ces questions, nous pouvons dire que M. P. en est au courant, car son frère, M. Michel Pekár, professeur suppléant à l'institut physiologique, lui a été d'un grand secours.

Quant aux vérités définies qui se sont affirmées sur ce terrain, Pekár embrasse tout, mais hélas ! il expose tout avec une telle précipitation, tout porte tellement le caractère d'une esquisse rapide, que cette partie de son livre ne peut être comprise par celui qui, au préalable, ne s'est jamais occupé de cette science.

Dans la partie physiologique, l'auteur passe en revue la définition du beau physiologique, de façon que la suggestion artistique puisse aussi exercer une impression agréable sur les sens, qu'elle puisse satisfaire les organes de sensation : car c'est la base de l'impression exercée par le beau artistique. Il définit ce qui est agréable à l'oreille, à l'œil, et ses expositions sont fondées sur les recherches de Helmholtz. Il passe ensuite sur les fonctions de l'écorce cérébrale, mais il ne connaît pas les recherches de Flechsig. Il ignore aussi cette lutte acharnée que les développements de Flechsig avaient provoquée au congrès de Munich. Flechsig a également localisé le centre de l'association dans le cerveau. Selon lui, les images mentales se forment là. C'est là que s'accomplit la formation imaginée de l'image, la préparation des mots d'un discours et de sa teneur, bref tout ce que, en général, nous appelons « l'esprit ». Cette découverte a rencontré beaucoup d'opposition, surtout de la part de Sachs qui nie d'une manière absolue que l'on puisse désigner un point quelconque de l'écorce cérébrale comme formant le centre de l'association. En un mot, selon ce dernier, il n'existe point de centre spirituel dominant.

L'anatomie cérébrale n'a donc pas encore démontré le point central de l'âme.

Que la vérité se trouve dans l'une ou dans l'autre de ces deux assertions, ce que M. P. aurait dû faire — étant donné le grand nombre des hypothèses — c'est une exposition de cette hypothèse d'une aussi capitale importance.

M. P. ne se déclare non plus catégoriquement au sujet des controverses entre les partisans et les dénégateurs de l'aperception, et bien qu'il fasse mention de celle-ci, il ne s'y étend pas beaucoup.

Il expose, ensuite, comment naît en nous l'idée de l'espace et du temps. Il passe rapidement sur ces théories et les critique d'une façon un peu trop cavalière. Il nous décrit l'organisation du cerveau artiste, c'est-à-dire il nous expose comment le cerveau range les impressions de sensation et quelles sont les réactions par lesquelles il répond. Enfin, il expose, d'une manière très détaillée, les conditions du beau contemplatif (beau contemplatif de l'espace et du temps), en déclarant comme principe essentiel l'unification. Quant au principe de l'apparence, il ne le touche qu'en passsant.

Nous voici arrivés aux questions de psychologie où l'auteur s'attache aux recherches du beau psychologique. Dans cette partie de son ouvrage, il s'appuie sur Fechner et sur Beöthy, qui ont déjà étudié et exposé à fond la théorie des sensations : image mentale et sentiment (Empfindung). Mais ici encore, Pekár reste conséquent à son principe fondamental et déclare de nouveau l'unification, comme étant la loi principale du fonctionnement esthétique. Puis, il passe à l'association des images. Selon lui, la mémoire est une fonction d'association, ainsi que l'imagination, la mélancolie, la rêverie : *tout cela, n'est, pour lui, qu'une seule et unique fonction* ayant la même loi pour base.

Mais il a beau nous expliquer ce fonctionnement avec une connaissance parfaite de la psychologie. Il a beau nous apprendre, en soulignant même, que l'évolution des images s'associe également au sentiment; que la loi esthétique de l'unification naît dans l'idée principale et dans la disposition fondamentale de l'état d'âme. Il a beau nous exposer le fonctionnement de la volonté et du mouvement, en déclarant que l'unification ne signifie autre chose que la concentration des réactions. Toute cette partie du livre est complètement manquée.

Et voici pourquoi.

Pekár n'a tenu aucun compte du rôle important que joue l'*imagination artistique* dans la construction d'une œuvre. L'imagination artistique n'est pas seulement un fonctionnement d'image, de sentiment et de mouvement, que nous les prenions isolément ou dans leur ensemble.

L'imagination artistique est la partie la plus importante dans la construction d'une œuvre artistique, ou pour mieux dire, *la création d'une œuvre artistique est le résultat de l'imagination artistique.*

Le défaut principal, chez Pekár, c'est qu'il analyse trop froidement,

trop sèchement. Il se passe de l'imagination, élément principal de l'effet artistique, aussi bien que de l'illusion, et *surtout de l'erreur sciemment commise qui fait naître une joie sans intérêt*. C'est le véritable effet de l'art (Conrad Lange).

L'imagination artistique est l'illusion que l'on se fait soi-même. Mais dans ce cas l'illusion est sérieusement commise en tant qu'elle porte le caractère de l'exercice sans but, sans intérêt. Elle n'en sert pas moins un grand but. Tout comme l'exercice qui développe l'agilité, l'adresse du corps, l'art développe l'agilité et l'adresse de l'âme, le sentiment des dispositions élevées, et ceci au moyen de la vie associée à celle des sujets imaginés.

Mais le développement de cette idée nous conduirait trop loin.

Résumons.

Le livre de Charles Pekár peut être appelé une œuvre de valeur, bien qu'il présente des lacunes en certaines de ses parties. Néanmoins, il ne résoud point la question principale, en négligeant le plus beau côté du problème qui, il faut l'ajouter, en est aussi le plus difficile.

D^r Béla LAZÁR.

ALEXANDRE (Roger). **Le Musée de la Conversation**, répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques, avec une indication précise des sources. Troisième édition. Paris, Bouillon, 1897, in-8, de XII-582 pages.

Les philologues, les grammairiens, les curieux, ceux d'entre les gens du monde, moins rares qu'on ne croit, qui aiment à savoir ce qu'ils disent et pourquoi ils le disent, doivent remercier M. Alexandre de leur fournir dans son *Musée de la Conversation* l'explication, qu'on chercherait vainement ailleurs, d'une foule de locutions usuelles et de citations plus ou moins détournées de leur sens. Personnellement, nous lui sommes très reconnaissant du plaisir que nous avons éprouvé à lire son volume, où à chaque ligne on rencontre dans une expression familière, dans un type populaire, dans un vers isolé, une vieille connaissance, dont on avait un peu oublié les tenants et aboutissants, l'origine et même l'âge, mais que l'on a grande joie à revoir et avec qui on renoue bien vite amitié.

Le *Musée de la Conversation* est arrivé à sa troisième édition ; espérons qu'il ne s'arrêtera pas là, car c'est le propre de ces sortes d'ouvrages, qui s'adressent non seulement au présent, mais encore à l'avenir, de demander sans cesse des additions et des améliorations. Aussi ne comprenons-nous guère pourquoi M. A. a supprimé dans cette édition un certain nombre d'articles « comme ayant paru d'un trop minime intérêt ». Rien n'est à dédaigner dans les locutions, dont M. A. s'est

fait le collectionneur, et tel mot, telle expression que nous avons vus naître de nos jours et que nous comprenons bien encore, peuvent très promptement devenir inintelligibles pour ceux qui viendront après nous.

C'est ainsi que nous regrettons de ne pas voir figurer dans le *Musée de la Conversation* la ronde enfantine *Nous n'irons plus au bois Les lauriers sont coupés* et la romance de Fabre d'Églantine *Il pleut, il pleut, bergère*, d'une application journalière, non plus que la phrase *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* que nos enfants, dédaigneux des Contes de Perrault, ne connaissent déjà plus.

A côté de *Jocrisse* nous aurions voulu voir paraître le nom de *Cadet Rousselle*, qui lui aussi illustré par l'acteur Brunet, devint le héros d'un cycle dramatique. A côté de *Madame La Ressource*, pourquoi ne pas citer la *Madame Benoiton* de V. Sardou, devenue le type de la femme qui *est toujours sortie*. Pourquoi laisser de côté les types créés par A. Daudet, son *Tartarin* et son *Delobelle*, le plus vaniteux des *M'as-tu-vu* (écrit parfois *Matuvus*)? Pourquoi enfin ne pas nous donner l'explication et l'origine des *Boirot*, des *Calino*, des *Guibollard* et des *Taupin*, dont les journalistes abusent chaque jour dans leurs *Nouvelles à la main?*

En dépit de ces désidérata, dont la liste pourrait s'allonger encore, le *Musée de la Conversation* n'en reste pas moins un ouvrage des plus utiles et des plus intéressants, qui rendra d'autant plus de services qu'il sera plus complet.

Gaston Raynaud.

Henri Stein. **Manuel de bibliographie générale** (Bibliotheca bibliographica nova). — Paris, A. Picard, 1 vol. in-8 de xx-895 pages; prix: 18 fr.

Ce livre était attendu depuis longtemps; c'est une vive satisfaction pour nous de pouvoir enfin le présenter à nos lecteurs. Il n'en est aucun parmi eux à qui il ne puisse être utile. C'est en effet la synthèse, en quelque sorte, des bibliographies parues depuis le xvi^{e} siècle sur tous les sujets imaginables. Fait un peu à l'image de l'excellente *Bibliotheca bibliographica* de Petzholdt, parue en 1866, ce travail, minutieux et considérable, a repris toute la matière en sous-ordre, et, en outre des modifications de classement nécessitées par les besoins modernes de la critique et de l'érudition, il apporte aux chercheurs un répertoire bien autrement au courant et substantiel, avec une rédaction plus concise et dépouillée de commentaires, mais non moins critique et originale.

C'est en effet le caractère qu'il convient de reconnaître au nouveau répertoire, où les notes explicatives sont brèves et réduites dans les

limites du possible, mais pour lequel « la majeure partie des livres indiqués a été vue par l'auteur, qui a tenté de se rendre compte de la valeur relative et actuelle de chaque bibliographie et qui ne s'est jamais laissé guider dans ses appréciations que par le pur intérêt de la science. Il a voulu faire un travail raisonné, parce qu'il n'admet pas d'autre bibliographie sérieuse et voudrait persuader au bienveillant public — sans espérer toutefois d'y réussir, — que la mission du bibliographe est tout autre qu'on le croit généralement : un fabricant de catalogues n'est pas plus un bibliographe qu'un fabricant d'eau de Seltz n'est un chimiste, qu'un comptable n'est un mathématicien ».

Développant son idée par l'exemple, M. H. Stein explique sa manière de procéder qui, pour notre part, nous a toujours paru la seule juste. Il y a des gens qui veulent *tout* mettre quand ils dressent une bibliographie : ce n'est pas un procédé critique, et souvent le mauvais et le faux auraient surtout pour résultat de nuire au bon, si le choix n'était fait par un esprit déjà compétent. A plus forte raison dans un manuel du genre de celui qui nous occupe, il eût été plus qu'inutile, il eût été nuisible d'enregistrer indistinctement toutes les bibliographies. Il en est de mauvaises, qu'il a fallu mettre à défaut d'autres, mais en prévenant; il en est de bonnes qu'il a fallu omettre, parce qu'elles avaient entièrement passé dans un travail plus récent et plus complet. Dans un cas comme dans l'autre, la chose est toute naturelle, ou plutôt c'était la seule à faire. D'ailleurs, tous les travaux indiqués dans le manuel sont utiles, en quelque point, à consulter. — « J'espère qu'aucun ouvrage capital n'aura échappé à mon attention,.., mais on voudra bien se souvenir que ce livre n'est qu'un choix, non arbitrairement fait, et que tel ouvrage bibliographique général (celui de M. H. Carrington Bolton, par exemple, sur la chimie) dispense absolument de mentionner une série de bibliographies spéciales antérieures, qu'il est désormais tout à fait superflu de consulter. »

Il n'y a pas lieu de donner ici des indications sur le classement adopté. Dans ses lignes générales, il comporte toujours les grandes divisions courantes, et pour les subdivisions, originales et neuves en plus d'un cas, il faudrait trop de place pour en parler. Notons cependant comme procédé commode et heureux, l'emploi le plus fréquent possible du classement « par langues » ou « par pays ». Faisons aussi remarquer, pour les chercheurs, que le classement est toujours présenté du général au particulier; de ce qu'il n'existe pas de bibliographie spéciale de tel sujet ou de telle personne, il ne s'ensuit pas qu'on ne trouve l'un et l'autre dans d'autres bibliographies plus générales ou collectives. Puis, pour donner une idée de l'importance de certaines divisions, notons les plus considérables : en tête, les bibliographies nationales (pp. 9-42) classées (par pays) en deux séries, bibliographies rétrospectives et bibliographies périodiques; les bibliographies des sciences, pures et appliquées (pp. 137-236); celles des sciences géographiques (pp. 325-400); celles des sciences

historiques (pp. 401-466); celles des biographies individuelles (pp. 497-554). Enfin, observons que s'il existait déjà, pour ces grandes classes, quelques outils généraux de travail, il n'y en avait pas pour les deux divisions suivantes : sciences sociales (pp. 113-136) et sciences religieuses (pp. 43-81).

Ce n'est pas tout, et l'on n'aurait pas une idée suffisante du nouveau manuel, si nous nous arrêtions là. Trois tables le terminent, qui n'ont pas donné moins de travail et ne seront pas les moins précieuses. La première est une *Géographie bibliographique, ou liste raisonnée des localités du monde entier qui ont possédé une imprimerie avant le* XIX*e siècle* (pp. 555-636). Chaque article comporte le nom actuel, le nom latin, le pays, la date originelle et la source de cette indication. Exemple :
BAUTZEN — *Budissina* (Allemagne, Saxe) — 1550 — Faulmann.
OXFORD — *Oxonium* (Angleterre) — 1478 — Madan.

Le second *Appendice* est un *Répertoire des tables générales de périodiques de toutes langues*, classé par grandes divisions de matières. Il est superflu d'insister sur la commodité de cette table, aussi utile que l'autre et non moins considérable (pp. 637-711). Enfin, vient un *Répertoire des Catalogues d'imprimés des principales bibliothèques du monde entier*, qui rendra encore des services journaliers (pp. 711-768).

Une table alphabétique des matières termine tout le volume, cela va sans dire, et, comme tout ici est de proportions considérables, elle ne comprend pas moins de 187 colonnes de très petit texte (pp. 803-895). On est vraiment un peu effaré, en terminant l'ouvrage, du labeur qu'il représente.

Il n'y a d'ailleurs que des éloges à faire à l'impression, très soignée, et à la variété des caractères employés, très nette et facile à saisir à l'œil.

Henri de CURZON.

BULLETIN

— Le septième fascicule du dictionnaire assyrien de M. MUSS-ARNOLT vient de paraître (*Assyrisch englisch-deutsches Handwœrterbuch*, p. 385-448; *kuldu kasadu*. Berlin, Reuther, 1898 ; 5 m.).

— Sous le titre : *Antisémitisme et méthode historique*, notre collaborateur Maurice VERNES publie l'allocution prononcée par lui à l'assemblée générale de la Société des études juives (Paris, Durbacher, 1898, 12 pages gr. in-8). Le titre est parlant ; peut-être le discours a-t-il déjà un peu vieilli.

— Une nouvelle revue d'histoire des religions paraît à Fribourg e. B., chez Mohr, sous la direction du Dr T. Achelis, avec la collaboration de MM. Bousset, Brinton, Gunkel, Hardy, Putschmann, B. Stade, Wiedemann, Zimmern, etc. (*Archiv fuer Religionswissenschaft*; quatre fascicules par an, abonnement, 14 m.). Le premier numéro contient deux articles de fonds, très remarquables chacun en son genre

l'un de M. E. Hardy, *Was ist Religionswissenschaft?* L'autre de M. H. Roscher, *Ueber den gegenwartigen Stand der Forschung auf dem Gebiete der griechischen Mythologie und die Bedeutung des Pan*. On lit dans le second fascicule une étude approfondie de M. Siecke sur le dieu Rudra dans le Rig-Véda, et une autre, également importante, de M. Waser sur Charon.

— M. C. Bruston publie quelques remarques intéressantes sur *Les paroles de Jésus récemment découvertes en Égypte* (Paris, Fischbacher, 1898; in-8, 18 pages) La lecture de la principale sentence : « Je me suis tenu au milieu du monde, *étant encore* en chair, *ou* je leur suis apparu, et je les ai tous trouvés ivres », est bien invraisemblable, et comme elle se fonde sur une restitution conjecturale du texte, il n'est guère possible de s'y arrêter (cf. *Revue critique*, du 15 novembre 1897, p. 330). Dans un appendice M. Bruston corrige trois passages de l'Évangile de Pierre : on ne voit pas bien ce que signifie la lecture Γυμναί, proposée pour le v. 42, au lieu de τὸ ναί (qu'il faut lire sans doute ὅτι ναί). — A. L.

— Les livraisons 24-26 du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Elles renferment les articles suivants : *La statue du dieu Obodas, roi de Nabatène. — Les nouvelles inscriptions nabatéennes de Petra. — Sur quelques noms propres palmyréniens et nabatéens. — Les mots phéniciens* CHATT *« année » et* CHANÔT *« années ». — Nouvelles inscriptions grecques et romaines de Syrie. — Gadara* χρηστομουσία. — *Une inscription inconnue du calife Abd-el-Melik à la Sakhra*. Ce fascicule termine le volume II du *Recueil d'archéologie orientale* et contient huit pages d'additions et rectifications, avec les tables et titres.

— M. Vasili J. Modestov vient de publier à part (à Berlin, chez Calvary) une série d'articles parus en 1897, *De Siculorum origine*, en faisant suivre l'original russe d'un résumé latin. Acceptant l'hypothèse que les Sicules sont une population ligure, il expose d'après les textes des historiens anciens comment les Sicules, partis du Latium, auraient traversé tout le sud de l'Italie pour passer enfin en Sicile où ils auraient rencontré le peuple des Sicanes. Puis il rapproche de ces conclusions les résultats obtenus par l'archéologie et l'anthropologie et montre comment toutes les données concordent et obligent à distinguer nettement les Sicules des Latins et des Osco-ombriens. — A. Meillet.

— La librairie G. Freytag, de Leipzig, vient de publier un ouvrage classique qui me semble destiné à rendre de grands services aux élèves, pour la lecture de l'Odyssée; il est intitulé *Schülerkommentar zu Homers Odyssee*, et composé par M. A. Koch, recteur du gymnase de Frankenthal. Dans la forme, c'est un vocabulaire, mais qui n'est pas alphabétique, auquel cas le livre ressemblerait à un lexique ordinaire et n'aurait pas l'utilité directe que l'auteur a voulu lui donner. L'ensemble des morceaux à lire dans l'Odyssée est divisé en quatre groupes, d'ailleurs bien distincts : 1) ce qui concerne le retour d'Ulysse à Ithaque, en passant par l'île des Phéaciens; 2) les récits chez Alcinoûs; 3) les événements d'Ithaque; 4) la Télémachie et la fin du vingt-quatrième chant, qui n'entraient pas primitivement dans le plan de M. Koch, et qui ont été ajoutés sur la demande de l'éditeur. Chaque mot n'est généralement mentionné qu'une fois, et ceux qui ne se rencontrent qu'une fois dans les morceaux désignés pour la lecture sont imprimés en plus petits caractères; enfin, chaque groupe est suivi de l'index alphabétique des mots expliqués. Voici maintenant comment est disposé ce vocabulaire : simplement suivant l'ordre des vers; le mot grec, et à côté le mot allemand qui y correspond dans le passage. On comprend quelle facilité est ainsi offerte à l'élève; il ne s'agit pas, en effet, d'expliquer, mais de lire; cela, il est vrai, suppose déjà l'élève familiarisé avec la grammaire grecque et la dic-

tion homérique; mais puisqu'il est uniquement question de la lecture, n'est-il pas précieux pour l'étudiant, qu'il veuille comprendre lui-même ou qu'il entende lire soit le professeur soit un condisciple, d'avoir immédiatement sous les yeux le sens des mots encore inconnus, au fur et à mesure qu'il les rencontre? Un tel ouvrage (iv-99 p.), avec cette disposition, complète heureusement le dictionnaire, doit imprimer facilement et rapidement dans l'esprit le sens des mots vus, et une tentative de ce genre serait, me semble-t-il, à la fois utile et bien venue pour nos élèves des classes supérieures. — My.

— Nous avons reçu un programme de M. Gustav Friedrich, de Schweidnitz, intitulé : *Zu Tibull und Lygdamus* (8 p.); c'est une étude sur les vers de Lygdamus, 5, 15-20, que je résume ainsi : par le tour, par les habitudes de style, ces vers sont certainement d'Ovide; d'autre part, par la manière dont ils sont amenés et encadrés, ils ne sentent en rien l'imitation et ne détonent nullement dans le recueil de Lygdamus. L'antinomie est résolue si l'on admet que Lygdamus était un ami d'Ovide, dont celui-ci corrigeait les essais. Nous aurions ici des corrections très habilement ou plutôt tout naturellement mêlées aux vers primitifs, et il n'y aurait eu de la part de Lygdamus ni imitation, ni réminiscence. Les poèmes du livre III n'auraient été publiés qu'après la mort d'Ovide. Telle est la thèse de l'auteur, qui est certainement ingénieuse. Avec cela, quelques remarques sur la maîtresse de Lygdamus, Néère, sans doute une courtisane, et sur quelques passages des premiers livres de Tibulle (I, 3, 49; 5, 47; 6, 7; 7, 55; II, 2, 21). — É. T.

— M. W. Gilbert vient de publier avec quelques retouches un nouveau tirage de l'édition stéréotype qu'il avait donnée dans la Bibliothèque Teubner en 1886. Les changements sont tous indiqués dans une page mise en tête du volume. Très peu de conjectures nouvelles, peu de modifications à la préface et au texte : l'apparat critique a été surtout remanié et mis au courant. J'ai vu les passages que M. G. a changés : les modifications sont presque toutes de détail; le but visible de M. G. a été de se rapprocher le plus possible de la recension des meilleurs manuscrits en tenant compte des habitudes de la langue du poète. J'ai noté que plusieurs leçons pour lesquelles se prononce maintenant M. G. n'ont pas été, comme il le voulait, corrigées dans le texte : (ainsi p. 40, où la préface porte I, 8 : saltant*em*, tandis que M. G. voulait écrire : saltant*is*. Il eût fallu de même : V, 6, 5 : fa*t*ente). — É. T.

— Une inscription latine — chose assez rare en Grèce, dans le pays des trésors archéologiques — a été trouvée récemment à Patras. Cette inscription a été d'abord publiée dans une correspondance de Patras du journal d'Athènes le Ἄστυ (14 juin 1898). Mais la transcription et l'explication étaient incorrectes. Le texte a été restitué dans le même journal (15 juin) par le professeur Sakellaropoulos. Nous donnons ici le texte complet : Imperator Caesar M. Aurelius Antoninus Augustus Armeniacus et Imperator Caesar L. Aurelius Verus Augustus Armeniacus viam corruptam refici iusserunt. Comme Marc-Aurèle et Vérus portent sur l'inscription le titre d'Armeniacus (163 ap. J.-C.) et non pas celui de Parthicus (166), on peut en fixer la date à 164 ou 165 de notre ère. — S.

— Parmi les nouveaux livres parus à Athènes, notons : *Le Journal international d'archéologie numismatique*, dirigé par M. J. Svoronos. Le premier fascicule contient le travail de M. Svoronos sur les billets d'entrée des anciens, dont nous avons entretenu il y a quelque temps nos lecteurs. — Une *Histoire de Nauplie* par M. G. Lamprynides. — Une *Histoire de l'empire de Nicée et du despotat de l'Epire* (1204-1261), par M. Antoine Miliarakis. — La seconde livraison (année 1898) de l'*Annuaire du Parnasse*. Elle contient des travaux de MM. Pantazidis (Observations critiques sur les *Moralia* de Plutarque), Greg. Bernardakis (sur les an-

ciens scolies de Sophocle). S. C. Sakellaropoulos (Observations critiques et herméneutiques sur des auteurs grecs et latins), N. Politis (Explication des proverbes byzantins), S. Lambros (Catalogue des manuscrits du monastère d'Hagia à Andros et documents du patriarcat de Constantinople concernant la métropole de Sofia), D. Philios (sur une tête de Minerve d'Eleusis, avec une planche), A. Skias (Tombes anciennes des Thermopyles), M. Chrysochoos (Notes géographiques, Amphipolis, Eïon, avec planche), Th. von Heldreich (Flore d'Egine, avec planche).

— M. A. Sagnier a publié, dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, et fait tirer à part une *Étude sur les épées de bronze du Musée Calvet*. Ces épées sont au nombre de cinq : une à antennes, trouvée en Italie près du lac de Trasimène, une seconde d'un type rare, à poignée pleine, provenant de Vaison-Malaucène, trois autres de Lagnes et de Mirabel, présentant le type ordinaire de l'épée de bronze à soie plate. La planche de phototypie où sont réunies ces cinq épées ne porte aucune indication, aucun renvoi au texte. Le texte lui-même témoigne d'une connaissance insuffisante des questions relatives à l'origine et à la date des armes de bronze. L'auteur aurait trouvé des informations plus sûres dans le volume de MM. A. Bertrand et S. Reinach, *Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube* (Paris, 1894). — X.

— M. Léopold Delisle, dans une *Notice sur un manuscrit de l'église de Lyon du temps de Charlemagne* (tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. nat. et autres bibl.*, t. XXXV, 2e partie; Paris, C. Klincksieck, 1898), décrit les différents opuscules conservés dans un recueil appartenant aujourd'hui aux Pères Maristes de Sainte-Foi-lès-Lyon. Ce sont divers traités de logique, des morceaux destinés à servir de préliminaires au psautier, et des symboles résumant la foi catholique. Or, c'est le quatrième des manuscrits actuellement connus pour avoir été cédés à l'église de Lyon par l'archevêque Leidrade (798-814); de plus, ce volume, lors de sa donation, n'avait pas été écrit depuis bien longtemps, puisqu'il contient une pièce de vers du diacre Alcuin. Il offre donc un exemple des livres écrits en France du temps de Charlemagne, et présente une réelle valeur pour les études paléographiques : aussi bien les deux pages reproduites par M. Delisle en héliotypie fournissent-elles de précieux éléments de critique comparative. — L.-H. L.

— Dans sa courte étude sur les homélies de saint Wulfstan (*A study of Wulfstan's homilies, their style and sources*. Baltimore, J. Murphy, 1897, pp. 60), M. James P. Kinard, en se tenant dans le cadre d'une dissertation doctorale, a fait preuve de netteté d'esprit et d'érudition. Il a bien analysé les travaux de ses prédécesseurs sur le sujet, en particulier ceux de Napier : il a essayé de déterminer dans la collection d'homélies qui nous est parvenue sur le nom de l'archevêque d'York celles qui peuvent lui être attribuées avec quelque certitude (8 suivant Napier, 15 selon M. K.). Enfin, il a dégagé avec netteté le caractère particulier de l'œuvre de Wulfstan au point de vue littéraire en montrant ce qu'il y a de fort et même de relativement moderne dans les homélies du vieil évêque saxon. — J. L.

— Sous le titre *English Etymology, a select Glossary serving as an introduction to the history of the English language* (Strassburg, Karl J. Trübner, 1898, 4 marks, pp. viii et 234), MM. F. Kluge et F. Lutz nous présentent un travail qui ne saurait prétendre à une grande originalité. Ils reconnaissent eux-mêmes tout ce que leur glossaire doit à Skeat et, à dire le vrai, après les travaux de Skeat et le « New English Dictionary », en cours de publication, il y a peu de chose à faire, au point de vue général, en fait d'étymologie anglaise. Le glossaire de MM. K. et L. pourra rendre des services aux étudiants qui reculeraient devant l'achat du dictionnaire complet de Skeat : grâce à l'ordre alphabétique strictement suivi, il sera peut-être

d'un usage plus commode que le « Concise Etymological Dictionary », du même auteur, et en tout cas il est d'un prix moins élevé. En ce sens les auteurs du nouveau glossaire ont fait œuvre sinon originale et personnelle, du moins utile à quelques-uns. — J. L.

— Le XXXVI[e] fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache* de MM. Bachmann, Schoch, Bruppacher et Hoffmann-Krayer (Frauenfeld, Huber), a paru : il comprend les feuilles 50-59 du tome IV et va (p. 785-954) de *Narrô* à *Bueb* et ses composés.

— M. Marius Sepet vient de publier un très important ouvrage intitulé *Les maîtres de la poésie française*, Tours, Mame, 1898, 1 vol. in-8 (360 pages). L'ouvrage commence avec la *Cantilène de sainte Eulalie* et finit avec les œuvres de Mistral. Cet ouvrage, destiné aux gens du monde, sera très goûté des érudits et des historiens, car l'auteur juge avec un sens très sûr et très fin les œuvres et les hommes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 septembre 1898.

L'Académie délègue MM. Bréal et Oppert pour la représenter à l'inauguration de la statue de Volney, qui aura lieu à Craon (Mayenne), le 30 octobre prochain.

L'Académie délègue MM. Senart et Hamy pour la représenter à l'inauguration de la statue d'Abel Bergaigne, qui aura lieu à Vimy (Pas-de-Calais), le 9 octobre prochain.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. William Bazin, notaire à Paris, annonçant qu'un legs de 30,000 francs vient d'être fait à l'Académie par M[me] veuve Chavée, pour fonder, en mémoire de son mari, Honoré Chavée, un prix de linguistique, qui devra porter le nom de « prix Chavée ».

M. Clermont-Ganneau présente la photographie d'un bloc de pierre, orné de sculptures étranges et d'une inscription araméenne de 16 lignes environ, très difficile à déchiffrer. Ce monument est conservé au Musée de Constantinople, et la photographie en a été communiquée à M. Clermont-Ganneau par le R. P. Scheil.

M. Babelon communique un rapport sur deux mémoires manuscrits, adressés à l'Académie par M. le D[r] Jules Rouvier, de Beyrouth, et relatifs aux monnaies des villes d'Aradus et de Marathus, en Phénicie.

M. Babelon fait ensuite une communication sur un camée en calcédoine, trouvé dans les ruines d'Antioche et récemment acquis par le Cabinet des Médailles. Ce camée représente en haut relief le buste d'un empereur, probablement de Julien l'Apostat; il y a des traces de couleur sur le costume, les cheveux et la barbe; enfin, derrière la tête, on lit le nom féminin *Antoninae*. — M. Deloche présente quelques observations.

M. Senart annonce, au nom de M. Aymonier, que M. Rousseau, résidant à Nha Trang, a fait transporter en cette résidence l'inscription dite de Srî Mâra, la plus ancienne de celles qui ont été découvertes jusqu'ici en Indo-Chine et qu'Abel Bergaigne reportait au III[e] siècle. En outre, M. Rousseau a trouvé dans la même région plusieurs stèles nouvelles dont, en raison même de cette provenance, il est permis d'espérer qu'elles sont anciennes. M. Aymonier ajoute que M. Paris pourra bientôt envoyer à l'Académie des photographies et des estampages.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre du R. P. Delattre, datée de Saint-Louis de Carthage, 21 septembre, contenant de nouveaux détails sur les fouilles exécutées dans la nécropole punique voisine de Bordj Djedid Un petit sarcophage en pierre blanche très tendre mérite particulièrement d'être signalé. Sur le couvercle est sculpté en haut relief un personnage en costume sacerdotal, coiffé d'un turban et portant une longue barbe bouclée; il est vêtu d'une robe collante, ne laissant à découvert que les pieds nus. Dans la main gauche, il porte une boîte de forme arrondie; la main droite est levée, la paume tournée en dehors. C'est la première fois que le R. P. Delattre rencontre un sarcophage de ce genre, dont la parenté avec les sarcophages trouvés en Phénicie par Renan est évidente.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 17 octobre — 1898

Stumme, Contes et poèmes de Tripoli. — Wellmann, Cratévas. — Villari et Casanova, Savonarole. — Lefranc, Les idées religieuses de Marguerite de Navarre. — Espinas, La philosophie sociale du xviii^e siècle et la Révolution. — Modona, Le père Affo. — Graesel, Manuel de bibliothéconomie. — Dziatzko, Contributions à la connaissance des livres et bibliothèques, 3-4. — Eichler, La science des bibliothèques. — Zedler, La bibliothèque de l'Université de Marbourg. — Lettre de M. Sakellaropoulos et réponse de M. My. — *Bulletin* : Jespersen, Phonétique; Fiske, Collection dantesque de la Cornell University, I; Zacchetti, Huit Laudes; Brun, La Fronde dans le Soissonnais; Mémoires de la Société de Vitry-le-François, XVIII; Aulard, Paris pendant la réaction thermidorienne; Gosset, Les billets de la caisse patriotique de Reims; Guelliot, Les musées d'antiquités scandinaves; Jadart, Bibliographie des Ardennes; Altmann, Documents sur l'histoire de la constitution allemande; Matyas, Une expédition hongroise en Allemagne; Komaromy, Recherches sur l'histoire des Haïdouks libres; Revues hongroises; L'exposition de Prague; Mélanges Palacky; Niederlé, Les travaux relatifs à l'antiquité slave.

M. Stumme. **Mærchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrica**; Hinrichs, Leipzig 1898, x-317 pp. 8°.

M. H. Stumme, poursuivant ses intéressantes études sur les dialectes arabes de l'Afrique du Nord, vient de publier un nouveau volume consacré cette fois au dialecte de la Tripolitaine. Celui-ci présente les mêmes qualités que nous avons eu déjà l'occasion de louer ici, dans les précédents, et aussi les mêmes défauts : complication extrême et, à mon sens, inutile, du système de transcription et des formules grammaticales à tournure algébrique; en outre, trop grand individualisme de la source presque unique à laquelle il a puisé la matière première traitée par lui. C'est moins le dialecte collectif de la Tripolitaine dont l'auteur nous présente l'analyse micrographique, que le parler propre au brave Sîdi Brahîm et au jeune nègre M'hemmed Brengâli; il est à craindre que M. Stumme n'ait fait la part trop large à l'élément perturbateur appelé dans le langage scientifique « l'équation personnelle [1] ».

C. C. G.

1. La locution *sittîn s'nè* (littéralement « 60 ans » !) n'a rien de particulièrement tripolitain; elle est d'un emploi courant en Syrie, et équivaut à « je m'en moque bien », « la belle affaire »! — *Cherrech* n'est pas à expliquer par *charadj*; c'est proprement « déraciner » (cf. l'hébreu *cherech*, au *piel*, même sens péjoratif); c'est un bel

M. Wellmann, **Kratevas**. Berlin, 1897, in-4°, 32 pages. Prix 3 marks.

Parmi les rhizotomes ou herboristes de l'antiquité, le médecin Cratévas occupe sans contredit la première place; mais malgré la célébrité dont jouit tout d'abord son livre des Plantes — Ῥιζοτομικόν —, cet ouvrage fut mis en oubli par le traité de la matière médicale de Dioscoride, et on n'en a longtemps connu que des passages de peu d'étendue épars dans Dioscoride lui-même, Pline, Galien et les commentaires de Théocrite et de Nicandre, fragments trop courts pour nous donner une idée de la méthode du pharmacopole grec. Aussi la publication par Luigi Anguillara, en 1561, dans son livre des Simples, de prétendus fragments de Cratévas avait-elle singulièrement piqué la curiosité des botanistes, et depuis lors s'est-on efforcé de retrouver le manuscrit d'où ils auraient été tirés. Toutes les recherches ont été inutiles et pour cause; M. Wellmann prouve, en effet, que ces prétendus fragments de Cratévas sont tous, moins un, de simples passages légèrement modifiés de Dioscoride; et quant au fragment qui ne se trouve pas dans l'ouvrage de celui-ci, il a été purement emprunté au commentaire de Théocrite. La découverte d'Anguillara, à laquelle Sprengel croyait encore au commencement de ce siècle, se trouve ainsi réduite à néant; mais ce n'est pas à dire qu'on ne possède point de fragments authentiques de Cratévas. Tout au contraire; seulement ces fragments, au lieu de se trouver, comme l'affirmait Anguillara, dans un manuscrit de Venise, se trouvent dans le *Codex Constantinopolitanus* (C) de la Bibliothèque de Vienne.

Ce manuscrit précieux de Dioscoride, écrit à la fin du v^e^ siècle pour Juliana Anicia, fille de l'empereur d'Occident, Flavius Anicius Olybrius, renferme du fol. 12 v° au fol. 387 r°, rangées par ordre alphabétique, les descriptions des plantes officinales avec des figures parfaitement conservées; de plus, du fol. 16 r° au fol. 82 v°, au-dessous du texte abrégé et en partie remanié de Dioscoride, se trouvent transcrites de la même main, seulement en écriture plus petite, et avec la mention Γαληνός et Κρατεύας ῥιζοτομικός, les articles concordants du περὶ δυνάμεως φαρμάκων et de Cratévas. Ces articles ont ceci de particulier qu'ils traitent uniquement des vertus médicinales des plantes, sans en donner la description. Cette circonstance amène M. W. à conclure qu'ils sont tirés, non du Ῥιζοτομικόν de Cratévas, mais d'un *Herbarium* illustré, mentionné par Pline, et dans lequel les descriptions du premier traité étaient remplacées par des figures.

Le polygraphe latin distinguait trois classes de pharmacopées, suivant

---

exemple de survivance antique dans les dialectes vulgaires d'Afrique, à mettre à côté de celui de *sellek* = *chillek* (phénicien), « délivrer », que j'ai relevé autrefois (*Rec. d'Arch. Or.*, I, p. 166). — Le nom turc-persan-arabe de la carabine, *chechkhâné*, doit signifier probablement à l'origine « hexagonal », de la forme du canon taillé à pans. — J'ai des doutes sur l'exactitude de la transcription *mutrâh*, « endroit », avec *â* long. — *Fettâla*, au sens de « queue », doit être apparenté à *fetîl*, « corde roulée, mèche ».

que les plantes y étaient dessinées ou décrites ou simplement nommées. Il range les noms de Kratévas, de Dionysios et de Métrodore dans la première, et comme Kratévas est le plus ancien des trois, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir, le premier des pharmacopoles anciens, associé l'image et la notice ; M. W. fait un pas de plus, et il montre très vraisemblablement que Cratévas a dû suivre dans ses deux traités l'ordre alphabétique. Mais dans quel rapport Dioscoride, qui s'en est servi, est-il avec son prédécesseur? Sa méthode est différente ; sa matière médicale appartient à la seconde classe de pharmacopées; enfin il a décrit plus complètement les plantes et les a rangées dans un ordre plus rationnel, mais il n'y a pas mis d'illustrations ; si donc un certain nombre de manuscrits de Dioscoride sont ornés de figures, il est hors de doute, remarque M. Wellmann, que ces figures ont été ajoutées après coup. Cela amène le savant allemand à examiner les manuscrits illustrés de Dioscoride. Cet examen lui a montré que toutes les illustrations ont pour point de départ un seul et même original, le *Codex Constantinopolitanus*, et comme les noms joints aux figures de plantes et au texte ne concordent pas toujours, M. W. n'hésite pas à dire que la doctrine botanique qui sert de base au manuscrit C repose sur une tradition antérieure à Dioscoride et suivie par lui. Et il ajoute que, dans cet état de la question, on peut conclure que les figures du *Constantinopolitanus* sont empruntées à un Herbier illustré dans le genre et du temps de Kratévas, Dionysios et Métrodore. Les exemples que M. Wellmann a cités à l'appui de sa thèse la rendent très vraisemblable ; en tout cas, sa consciencieuse étude met parfaitement en lumière quelle est, dans l'histoire de la pharmacopée grecque, l'importance du rhizotome Cratévas, auquel la Grande Encyclopédie n'a pas jugé à propos de consacrer une seule ligne.

Ch. J.

P. Villari, E. Casanova. **Scelta di prediche e scritti di Fra Girolamo Savonarola**, con nuovi documenti intorno alla sua vita. In Firenze, G. C. Sansoni, editore, 1898. In-8 de xi-520 pages.

Lorsque M. Villari publiait, en 1859, les deux volumes de sa classique étude sur Savonarole, il se proposait de les faire suivre d'un troisième, qui eût renfermé un choix des sermons et des écrits du célèbre dominicain. Diverses raisons retardèrent, puis firent abandonner la publication. Cette année, il était nécessaire que le projet en fût repris. L'Italie, et la ville de Ferrare en particulier, se préparaient à célébrer la commémoration de 1498 ; d'autre part, une des sources les plus précieuses pour la biographie de Savonarole venait d'être découverte aux archives du Vatican par le comte Fueni et le professeur Pometti, qui cédaient généreusement tous leurs droits à MM. Villari et Casanova : c'est une

chronique de Simone Filipepi, frère du peintre Boticelli et l'un des plus fougueux partisans de fra Girolamo. L'Épître-biographie de fra Placido Cinozzi, disciple de Savonarole, que MM Villari et Casanova publient en tête du volume, est également un document nouveau de haute importance. Très prudemment, les savants éditeurs ont renoncé à nous donner tous les sermons, dont les longueurs et les innombrables répétitions eussent bientôt paru intolérables; par leurs coupures habiles, le goût parfait qui a dirigé leur choix, ils ont réussi à faire un livre populaire et, tout à la fois, un livre indispensable aux lettrés. Quelques chapitres seulement des principaux traités, une bonne part des lettres et des poésies, s'ajoutant à l'éloquence enflammée des sermons, nous aident à reconstituer le caractère de Savonarole. Ce livre si bien conçu est présenté par le libraire Sansoni dans un format excellent, une belle typographie; on y trouvera la reproduction de quelques-unes des gravures qui furent en 1879 l'objet d'une monographie de M. Gruyer.

P. N.

A. Lefranc. **Les idées religieuses de Marguerite de Navarre d'après son œuvre poétique** (Marguerites et les Dernières Poésies). In-8 de 136 p. Paris, Fischbacher, 1898 (extraits du *Bull. du protest. franç.*).

En rendant compte ici même[1], il y a deux ans, de la publication des *Dernières Poésies*, j'exprimais le vœu de voir M. Lefranc nous donner une étude d'ensemble sur la religion de Marguerite. La présente plaquette ne donne pas à ce vœu une entière satisfaction, puisque M. L. s'est volontairement interdit de faire usage de trois ordres de sources : 1° de l'*Heptaméron*, où les conceptions de la reine sur la grâce sont cependant exprimées avec une grande netteté ; 2° de la correspondance de Marguerite ; 3° des sources proprement historiques qui la concernent. Il a voulu limiter son enquête à l'œuvre poétique de la princesse, qu'il considère, avec raison, comme l'expression la plus complète de ses pensées intimes. Ce parti-pris donne à son étude un très grand charme ; et les conclusions auxquelles M. L. arrive, en s'appuyant uniquement sur l'œuvre poétique de Marguerite, sont sensiblement les mêmes que celles qu'il aurait établies à la suite d'une enquête plus étendue. — Que valent ces conclusions ?

I

Sans attacher à cette coïncidence une importance exagérée, je dois dire que j'avais, pour mon compte (et en me plaçant au point de vue général

1. *Rev. crit.* t. XLI p. 512.

de la marche des idées au XVI[e] siècle), étudié presque toutes les pièces que M L. passe si minutieusement en revue, et que presque toujours les résultats que j'avais consignés dans mes notes sont d'accord avec ceux qu'il proclame. De son côté M. Vauthier avait énoncé en 1897, dit M. L. (p. 25, n. 1), « des idées tout à fait voisines ». Assurément cela ne suffit pas à prouver que nous ne nous trompons pas. Mais, ou les mots employés par Marguerite n'ont aucun sens, ou bien il faut admettre, avec M. L., que la pensée de Marguerite fut une pensée protestante, non seulement en 1531-1533, entre les deux premières éditions du *Miroir*, mais bien dès 1524, date du *Dialogue en forme de vision nocturne*. Et, contrairement à l'opinion professée par MM. Doumic et P. Toldo, Marguerite n'est pas redevenue catholique en vieillissant ; tout au rebours, c'est dans le *Triomphe de l'Agneau* (comme l'avait déjà si bien vu M. Frank), c'est même dans les *Dernières Poésies* (postérieures à 1547) que sa pensée religieuse s'exprime avec le plus d'indépendance.

M. L. a trop de goût pour oublier jamais que Marguerite n'est pas un théologien, qu'elle n'est pas l'esclave d'une logique absolue, qu'elle est « une âme ailée » ; mais il montre fort bien qu'elle a une doctrine « déterminée et personnelle ». Cette doctrine porte « l'empreinte de la Réforme, telle qu'elle était *alors* [1] acceptée en France par ses partisans les plus décidés ». Elle a donc « été sûrement protestante, mais à sa manière, et non pas encore à celle de ce tiers parti,... qui va de Rabelais, de des Périers, de Budé, jusqu'à... un Sadolet, à un Pierre Duchâtel ». C'est la tirer trop à soi que de vouloir en faire, comme beaucoup de critiques, une sorte de Montaigne en jupons ; cela est tout aussi faux que de voir en elle, suivant le mot de M. Toldo, « un Calvino in gonella ». Ce qu'on doit dire, c'est qu'elle n'est pas calviniste. Elle admet bien, comme Calvin, que « dès le commencement du monde, avant même la création de l'homme et par conséquent antérieurement à la chute, Dieu a décidé l'élection d'un certain nombre de ses créatures, ce qui implique nécessairement la réprobation des autres » ; mais il faut noter que cette nécessité terrible, Marguerite, sauf en un seul passage [2] peut-être, ne l'a jamais exprimée. Il y a même entre Calvin et elle autre chose qu'une simple différence de ton. M. L. nous le prouve par l'interprétation neuve et hardie qu'il nous donne aujourd'hui de la *Comédie jouée au Mont-de-Marsan*. Il nous montre en effet que le langage, si étrange au premier abord, tenu par la *Ravie* [3] *de l'amour de Dieu, bergère*, « est absolument celui des libertins spirituels », de cette secte que Calvin, dans une lettre célèbre, reproche précisément à Marguerite de protéger. C'est la doctrine de l'amour, c'est « une exagération systé-

1. Il s'agit du *Miroir*, 1531.
2. Dans l'*Oraison de l'âme fidèle:*

Au reprouvé en son péché esteint.

3. Et non pas *Raine*, comme M. L. avait lu tout d'abord.

matique et exclusive de certains principes fondamentaux de la Réforme »; c'est, poussée jusqu'à ces dernières conséquences « l'idée chère à Marguerite, et sur laquelle reposait, en réalité, tout l'édifice dogmatique des premiers protestants, à savoir qu'il n'y a que Dieu et que l'homme n'est rien [1] ». M. L. confirme ainsi les vues déjà exprimées par Ch. Schmidt dans son étude sur *Le mysticisme quiétiste en France au début de la réformation* : en 1544, disait celui-ci, la reine accueillit Pocquet et Quintin, « chefs d'une secte mystique... dont les doctrines étaient si conformes aux siennes [2] ».

II

Accepterons-nous aussi complétement une autre idée de M. L, une conjecture extrêmement séduisante? Je veux parler de l'identification de Clément Marot avec le héros de la *Complainte du détenu prisonnier* [3]. Cette identification repose, à vrai dire, sur une base des plus fragiles : il n'est pas absolument certain (s'il est infiniment probable) que Marot ait été emprisonné à Ferrare ; or M. L. pour mieux établir ce fait, s'appuie sur la *Complainte* [4], alors qu'il s'agit précisément de prouver que le « détenu prisonnier » de la *Complainte* est bien Marot. Une plus grosse objection, qui m'était d'abord venue à la pensée et que j'ai aussi entendu soutenir par M. Frank, est tirée du texte lui-même :

> Te souvient-il de quand j'étais pasteur ?
> Veiz tu jamais que de tout le troupeau
> J'aye arraché seulement une peau, etc.,

ces expressions semblent bien désigner un ecclésiastique, non pas un simple prédicateur bénévole de la Réforme, comme Marot, mais un ministre de l'Évangile. Cela est si vrai qu'on avait pensé tout d'abord à identifier le prisonnier avec Gérard Roussel, ce qui ne peut se soutenir.

J'avoue que ma confiance dans la force de cette objection a été fort ébranlée par la lecture de l'*Appendice A* de M. L. Dans une pièce dont il est l'auteur, Marot se donne à lui-même le nom de « *pastoureau chrestien* » ; il se compare aux « faux pasteurs » ; il s'écrie (c'est presque le langage que lui prêtait Marguerite) :

> J'ay veu le temps, ô Pan, que je soulois
> Aller louant ton grand nom par les bois ;...
> Mais à présent...
> ...je laisse ma houlette...

1. M. G. Paris écrivait avec raison, dans le *Journal des Savants* que cette *comédie* est l'une des œuvres « qui nous révèlent le mieux le fond de ses pensées religieuses ».
2. *Bull. du protest. fr.* t. VI p. 449, p. 455.
3. P. 65-90 et appendices A et E.
4. P. 85 : « Or, à mon avis, la *Complainte, si visiblement inspirée par le sort de Marot* [ce qui est à démontrer], vient apporter un argument puissant et nouveau en faveur de la thèse soutenue par M. Bonnet ».

Quoi d'étonnant si Marguerite a mis dans la bouche de Marot des images dont celui-ci avait coutume d'user en parlant de lui-même ? Marot, à tort ou à raison, se considérait comme une sorte de ministre de Dieu, et il y a grand chance pour qu'il ne fasse qu'un avec le « détenu prisonnier », auquel Marguerite envoya des vers pour le consoler [1].

III

Il est une des *Marguerites* que M. L. me paraît avoir traitée trop à la légère ; c'est l'*Histoire des Satyres et des Nymphes de Diane* [2], où il voit « une composition essentiellement profane ». Encore qu'elle soit imitée de Sannazar [3], il me paraît qu'en l'écrivant Marguerite n'a pas plus oublié ses préoccupations religieuses habituelles qu'en contant les nouvelles de l'Heptaméron. Le mal, y déclare la royale poétesse, le mal n'est pas une création de Dieu, mais bien de « Faux-Cuyder » ; or on sait le rôle que le *Cuyder*, c'est-à-dire la croyance au mérite personnel, joue dans la théologie de Marguerite.

C'est *Cuyder* qui a

> engendré grands sommes
> D'inventions, moyens, subtilitez,...
> Pour parvenir au point jà prétendu,
> De bien, non bien, si bien feust prétendu,

c'est-à-dire, sans doute : *Cuyder* a fait créer les œuvres, moyens d'arriver au salut, qui n'est plus salut si l'on a cru y parvenir par elles. — Le sujet du poème, c'est que

> ...vertu d'ignorance guydée,
> Enfin, des Dieux est bien souvent aydée...

Qu'est cela, sinon la doctrine de la grâce ? Les Nymphes, qui ont cru pouvoir impunément s'écarter de Diane, sont obligées de l'appeler à leur secours, en des termes qui rappellent singulièrement ceux de Marguerite s'adressant au Christ :

> ...mais ta bonté divine,
> Par charité qui toutes autres cœuvre,
> Effacera le mal de ton chef d'œuvre.

---

1. Notez (p. 87) que Marot a effectivement reçu à Ferrare des vers de Marguerite.

2. Ed. Frank, t. III p. 167.

3. Il serait bon, au reste, de s'entendre sur le sens de cette expression, que tous les critiques répètent sans, peut-être, avoir pris la peine de lire Sannazar. Sans doute Marguerite s'est inspirée des thèmes généraux déjà employés par Sannazar. Mais le sujet des *Satyres et Nymphes de Diane* est bien de son invention ; il ne figure dans aucune des douze églogues de l'*Arcadia*. Voici ce sujet : les Nymphes ont cru pouvoir se livrer sans péril à l'innocent plaisir d'écouter chanter les satyres ; Diane, dont elles se sont éloignées, ne peut plus les protéger ; poursuivies par les satyres, elles implorent la déesse, qui consent à les sauver ; elle ne punit que leurs corps, qu'elle change en saules

> *Nous ne voulons compter pour tous mérites*
> *Sinon qu'à toy* (encores très petites
> Et du tout riens) *avons été vouées.*

L'allusion à la grâce conférée par le baptême n'est elle pas ici transparente? Et quand les Nymphes disent à la déesse :

> ainsy qu'un festu
> Retire à soy l'Ambre, ta grand vertu,
> *Nous unissant à toy*, nous rendoit telles,
> Que nous estions *par ta grand beauté belles...*
> Et tout pouvant par ton puissant Possible,

ne rappellent elles pas Marguerite demandant à Dieu de reluire en elle « comme soleil en verrière » ? En s'écartant de Diane, les Nymphes ont failli perdre leur vertu, car

> ...rien sinon *la participation*
> *De ta bonté et grâce tant requise,*
> Ne nous donnoit cette vertu exquise...
> Avecques toy fusmes très accomplies,
> Hors d'avec toy sommes toutes remplies
> Et de malheurs et d'imperfections. .

Aussi Diane, vraie figure de la grâce, peut-elle dire :

> Las ! *en pensant sans moy quelque chose estre,*
> Par ce Cuyder, par qui se sont senties
> Telles que moy, hors de moy sont sorties.

J'inclinerais donc très fortement à voir dans cette pièce, sous le voile païen, une allégorie protestante[1]. Je propose cette interprétation à M. L.; s'il l'accepte, il y gagnera d'avoir, à l'appui de sa thèse générale, un argument de plus.

Je m'excuse d'avoir consacré un si long compte rendu à un opuscule qui n'a pas deux cents pages. Mais les questions traitées par M. L. sont des plus intéressantes et des plus délicates. Et il est telle plaquette qui vaut un gros livre.

H. Hauser.

Alfred Espinas. **La philosophie sociale du XVIII[e] siècle et la Révolution française.** Paris, Alcan, in-8 de 412 p.

Le récent volume de M. Espinas se compose de deux parties. La première comprend une série de leçons d'ouverture prononcées en Sorbonne et de fragments des cours qui y furent professés. La deuxième consiste en une étude assez détaillée du babouvisme. En mettant à part les deux premiers chapitres qui nous exposent la méthode de

---

1. Dans un passage très embrouillé (p. 194), on peut même se demander si les Satyres, qui n'ont pas réussi à s'emparer des Nymphes, ne sont pas les prêtres, qui n'ont pas su prendre les âmes.

l'auteur et ses idées générales, ce volume est un des plus considérables qui aient été consacrés à l'histoire des idées politiques et sociales du XVIIIe siècle en France.

En voici la thèse principale : « Les physiocrates et Voltaire exceptés [ce dernier dans une certaine mesure], les tendances dominantes de la philosophie du XVIIIe siècle sont... socialistes. » Elles s'épanouissent sous la Révolution. En même temps que se multiplient les attentats contre la propriété, les théories qui les justifient se reproduisent plus souvent. Déguisé sous l'aspect de guerre aux droits féodaux, à l'aristocratie, aux mauvais citoyens, de mesures de salut public, le socialisme apparaît sans voiles dans la conjuration de Babeuf. C'est le terme naturel du courant qui a grossi pendant tout le siècle.

Si M. E. s'était borné à dire que chez beaucoup d'écrivains du XVIIIe siècle et de politiques de la Révolution il y avait des tendances socialistes très remarquables, je me trouverais entièrement d'accord avec lui. Mais il professe que ces hommes sont, non des précurseurs du socialisme, mais de vrais socialistes, le socialisme étant un trait caractéristique de leur pensée. Cela est-il exact ?

Il n'y a pas obligation, on peut l'admettre avec M. E., de restreindre le mot socialisme à la seule doctrine de Marx. Encore faut-il en préciser rigoureusement le sens pour éviter des malentendus. Si l'on appelle socialiste la croyance vague que l'État doit veiller attentivement à la prospérité matérielle des citoyens et que le souverain a le droit de prendre des mesures économiques générales sans que les individus puissent protester, il faudra dire que, à part quelques jurisconsultes romains, presque tout le monde aryen a été socialiste jusqu'au XVIe siècle. Il est vrai que, tant que cette doctrine demeure théorique et juridique et que les droits de l'individu sont pratiquement respectés, elle entraîne si peu de conséquences pratiques qu'elle se distingue à peine de l'opinion universelle que le gouvernement est fait pour le bien des gouvernés.

M. E. n'admet dans le monde que cinq crises socialistes qu'il énumère. Sans discuter ce chiffre très discutable, nous savons donc qu'il attache au mot socialiste un sens plus précis. Et je crois être à peu près d'accord avec lui en entendant par socialiste la doctrine qui attribue à l'État le droit et le devoir d'intervenir en matière de propriété dans un sens égalitaire ou communiste. Seront donc socialistes les hommes qui professent consciemment cette théorie. J'insiste sur le mot « consciemment », car c'est élargir de nouveau à l'infini la définition du socialisme que de qualifier de socialistes les hommes qui professent des théories dont quelques applications, imprévues par eux, pourraient porter atteinte à la propriété individuelle : à ce compte, les manchestériens eux-mêmes seraient des socialistes puisqu'ils ont fourni la première base des critiques de Marx.

Au sens précis que nous venons de donner au mot socialiste, les philosophes du XVIIIe siècle sont-ils socialistes ; un des traits caractéris-

tiques de leur pensée est-il de tendre à une nouvelle répartition de la richesse ? On ne peut répondre à cette question qu'après un examen approfondi de leur œuvre. J'ai fait ailleurs cet examen. Il m'a amené à constater combien par des côtés divers, accessoires, par des voies détournées et baroques, ils sont arrivés à traiter la question de la propriété ; de quelles restrictions pratiques ils ont eu soin d'entourer ceux de leurs principes qui pouvaient paraître alarmants ; combien ils ont été conservateurs dès qu'ils sont sortis du domaine de l'utopie ; dans quel désordre, avec quelle absence de progression régulière, leurs ouvrages se sont succédés ; combien peu leurs contemporains en ont compris et mesuré le prétendu socialisme. Ils songent si peu à jeter les bases d'un nouvel ordre social, qu'à partir de 1770, au moment où l'on entrevoit l'ère des réformes positives, ils cessent à peu près complètement d'attaquer la propriété individuelle pour s'occuper de questions plus brûlantes. Un livre en 1780 énonce encore des principes subversifs : c'est celui de Brissot. Mais rappelons-nous que sa seule conclusion pratique était l'adoucissement des lois sur le vol, et qu'il ne put assez désavouer plus tard sa dissertation de jeunesse.

Aussi, dans le mouvement de presse de 1789, il n'y a à peu près pas trace de velléité socialiste. M. E. explique très ingénieusement que le mouvement socialiste du siècle aboutit à un programme d'appropriation pour une classe d'individus et d'expropriation pour les autres. La suppression des droits féodaux serait une crise de socialisme. Elle put paraître telle aux privilégiés. Aucun de leurs adversaires ne la conçut ainsi. M. E. oublie que les physiocrates furent parmi ceux qui les attaquèrent le plus violemment ; et vraiment, si eux aussi sont socialistes, qui ne l'est pas ? Qu'avec des principes analogues à ceux dont on se servit pour abattre la féodalité, on puisse opérer bien d'autres dépossessions, le fait est exact. Mais, encore une fois, on n'est socialiste que si on l'est consciemment : sans quoi Louis XIV, dépouillant les protestants, et les abolitionistes, déclarant que les nègres ne peuvent être possédés, le sont eux aussi.

Le gouvernement militaire qui rationnne la population d'une ville assiégée, réquisitionne les munitions et les subsistances, ne l'est pas davantage, non plus que le chien qui vole un os, ou le filou qui escroque un porte-monnaie. La Convention et les Comités dans le temps de crise que traversa la France réquisitionnèrent toute la richesse nationale ; les pauvres affamés et affolés pillèrent et volèrent les riches ; des despotes jacobins se gorgèrent impunément en mainte occasion. Ce ne furent pas là des actes de socialisme. Sans doute bien des jacobins avaient devant leurs yeux l'idéal d'un état égalitaire qui leur semblait d'autant plus désirable que justement les riches étaient les ennemis de la République. Jamais toutefois, et ceci est à l'honneur de leur sens politique qu'on a trop nié, jamais ils n'entreprirent systématiquement une réorganisation de la société sur des bases nouvelles ; le principe de

la propriété individuelle demeura respecté ; il y eut des actes et des discours qui lui furent très hostiles ; il n'y eut pas contre elle le mouvement général qui aurait commencé la « socialisation » de la France.

La conjuration de Babeuf fut loin d'être aussi vaste et aussi précise que la présente M. E. Les plus exaltés des jacobins en firent partie, en effet. Mais bien peu connurent dans leur ensemble les idées de leur chef. C'était une franc-maçonnerie où le nombre des initiés de haut grade était restreint. Babeuf lui-même recommandait à ses confidents de dissimuler le but véritable de l'entreprise de peur d'effrayer ses partisans. Elle ne fut pas le couronnement du mouvement général des idées des philosophes du siècle et des politiques de la Révolution, comme il semble d'après le livre de M. E. Elle fut un fait divers, très curieux, très significatif, où, pour la première fois dans les temps modernes, un esprit vraiment socialiste apparut et où l'on s'aperçut pour la première fois de quelles applications insoupçonnées de leurs auteurs eux-mêmes étaient susceptibles les théories réputées jusqu'alors inoffensives chez les philosophes. Les rédacteurs du code civil firent leur profit de cette remarque.

J'ai résumé plus haut la thèse de M. E. Je voudrais, pour m'y ranger pleinement, l'àtténuer à peu près comme il suit. Dans l'attaque générale que dirigea la philosophie du XVIIIe siècle au nom de la raison pure contre le legs traditionnel du passé, la propriété fut discutée maintes fois et attaquée de diverses manières. En 1789, ces critiques purement théoriques ne préoccupèrent pas la masse de la nation avide de réformes positives. Elles trouvèrent plus de crédit quand la Révolution s'inspira des doctrines philosophiques les plus audacieuses : violée à maintes reprises, la propriété, concentrée dans les mains des aristocrates, put vraiment paraître menacée dans son principe en 1793-1794. La réaction qui suivit le 9 thermidor dissipa les rêveries égalitaires. Elles prirent pour la dernière fois une forme agressive dans la conjuration de Babeuf qui est le point de départ du socialisme moderne. Celui du XVIIIe siècle n'avait guère été autre chose qu'une doctrine morale, appuyée par des réminiscences puériles d'une érudition incomplète, très différent de celui qui aujourd'hui prétend prendre racine dans les bases même de la société actuelle.

Je me reproche, au terme de ce trop long compte rendu, de n'avoir guère formulé que des critiques. Elles suffisent à montrer le profond intérêt du livre de M. Espinas. Les lecteurs ne manqueront pas d'apprécier eux-mêmes l'érudition, le sens critique, la pensée logique et philosophique, le talent d'exposition de l'auteur.

André LICHTENBERGER.

Modona (Leonello). **Bibliografia del padre Ireneo Affò.** Parme, typog. Battei 1898. Gr. in-8° de 226 p.

Dans la première partie de cet ouvrage, M. Modona trace le portrait du savant franciscain I. Affò (1741-1797), montre qu'il fut très versé, non seulement dans l'histoire locale de Parme, mais dans une foule de connaissances, même dans les matières d'art, qu'il a entretenu une vaste correspondance, qu'il a eu le courage et le goût de protester contre l'idolâtrie qu'inspiraient les vers de Frugoni, qu'il a même eu l'esprit assez indépendant pour contester au fameux fondateur de son ordre la paternité des célèbres cantiques. Dans la deuxième partie, M. Modona donne le catalogue des œuvres publiées et inédites d'Affò, y compris ses lettres dont il extrait de nombreux passages. — Il manque malheureusement à ce travail un index méthodique et alphabétique avec renvois aux pages; une liste des correspondants d'Affò et une liste chronologique de ses lettres ne peuvent évidemment suffire pour faire retrouver, soit dans la première partie, soit dans les citations de la deuxième, ce qui se rapporte aux nombreuses questions traitées par Affò, à ses relations avec les grands personnages et les lettrés de son temps.

Charles Dejob.

Arnim Graesel, **Manuel de bibliothéconomie.** Edition française revue par l'auteur et considérablement augmentée. Traduction de Jules Laude. — Paris, Welter, 1897, in-8. xix-628 p., 72 fig., 13 tableaux. Prix : 12 fr. 50.

Lorsque parurent, en 1890, les *Grundzüge der Bibliothekslehre* de M. Arnim Graesel, chacun eut conscience qu'on possédait enfin un bon et solide manuel de bibliothéconomie, appelé à faire désormais autorité en la matière. Aussi l'ouvrage eut-il un brillant et rapide succès en Allemagne et hors d'Allemagne. Dès 1893, M. Capra en publiait une traduction italienne, enrichie de bon nombre de documents relatifs aux bibliothèques de son pays. En France, où on l'avait également apprécié de suite à sa juste valeur, le ministère de l'Instruction publique désignait les *Grundzüge* comme recueil de textes officiellement prescrit pour l'épreuve de langue allemande à l'examen du Certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire universitaire, et notre regretté collègue, le Dr Tracou, bibliothécaire de l'Université de Lille, allait en entreprendre une traduction française, lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever à l'affection des siens.

L'idée de Tracou a été reprise et réalisée par un autre bibliothécaire universitaire, M. Laude, et cela dans des conditions exceptionnellement favorables, qui donnent à la nouvelle rédaction, dont nous lui sommes redevables, une valeur toute particulière.

Le livre que nous offre M. L. n'est point, en effet, une simple traduction des *Grundzüge*, mais bien, comme l'indique le titre et comme on va le voir, une seconde édition, en francais, de l'ouvrage de M. G.

Sans doute, c'est le texte original, celui de 1890, qui a servi de point de départ, et M. L. a commencé par le traduire intégralement avec toute l'exactitude et toute la perfection que lui rendaient faciles sa profonde connaissance de la langue allemande et son habileté à manier la langue française. Mais, ce premier travail achevé, auteur et traducteur se sont associés dans une collaboration dont on a peu d'exemples, pour soumettre le texte primitif à une révision totale, à un remaniement complet, à une refonte d'ensemble, en se plaçant pour cela à un triple point de vue.

D'une part, si les *Grundzüge* avaient conquis d'emblée l'unanimité des suffrages par la façon magistrale et sereine dont toutes les questions de bibliothéconomie y étaient exposées, discutées et résolues, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître que, par places, la rédaction de l'ouvrage n'était pas à l'abri de tout reproche. Certains passages étaient obscurs et avaient déconcerté le traducteur italien, qui s'était borné à plaquer sur la phrase allemande une phrase italienne aussi peu lucide que l'original. On constatait en quelques endroits des longueurs, des répétitions, voire même çà et là des contradictions. Une sévère et méticuleuse révision de cette traduction préalable a fait disparaître jusqu'aux plus légères taches et nous a mis en possession d'un texte aussi clair que correct, aussi coulant qu'agréable à lire.

D'autre part, l'auteur avait amassé entre temps une série de documents aussi précieux qu'abondants, d'observations inédites sur des questions nouvelles ou susceptibles de plus amples développements, d'indications bibliographiques sans cesse accumulées et fidèlement tenues à jour depuis 1890, bref tout un ensemble de renseignements qu'il destinait à la publication d'une seconde édition allemande des *Grundzüge*. Tous ces matériaux, traduits par M. L., ont été fondus dans le texte primitif, ajoutés en note ou rejetés à la fin du volume sous forme d'appendices. Telle était, en effet, la richesse des observations et informations patiemment recueillies par M. G., que plus d'une brève remarque consignée incidemment dans les *Grundzüge* avait pris sous sa plume la forme d'une véritable dissertation, que telle indication bibliographique donnée en passant au bas d'une page était devenue peu à peu une bibliographie aussi complète qu'intéressante. On ne pouvait songer à intercaler dans le texte des additions aussi longues et aussi importantes, qui parfois ne rentraient plus directement dans le cadre de l'ouvrage et qui, en tout cas, étaient hors de proportion avec l'ensemble du manuel. On a donc pris le parti très sage de les grouper à la fin du livre en une série d'appendices, où elles constituent comme autant de petits traités spéciaux, qu'on lira chacun pour soi avec autant de profit que d'intérêt. C'est ainsi que nous trouvons là, pour ne citer que les morceaux d'une certaine

étendue, des études sur les associations et congrès de bibliothécaires, sur la profession de bibliothécaire, l'enseignement de la bibliographie et de la science des bibliothèques et les examens professionnels de bibliothécaire, une revue aussi utile que bien disposée de la bibliographie des bibliographies, un exposé critique des différents systèmes bibliographiques, un aperçu très suggestif sur le fonctionnement du dépôt légal surtout en Allemagne, et nombre d'autres remarques détachées de moindres dimensions, mais non de moindre importance.

En troisième lieu, enfin, M. L. n'a pas oublié que cette nouvelle forme de l'ouvrage s'adressait avant tout à des lecteurs français, et, de même que M. Capra avait déjà ajouté à sa traduction quelques notices relatives aux bibliothèques italiennes, de même M. L. a incorporé à la nouvelle rédaction tout ce qui était de nature à nous intéresser, soit à propos de l'installation de nos grandes bibliothèques parisiennes et, avant tout, de la Bibliothèque nationale, soit à propos de l'organisation, des règlements et du fonctionnement de nos bibliothèques universitaires.

On pouvait craindre au premier abord que ce travail en partie double, cette accumulation successive de documents n'aboutissent qu'à la production d'un manuel bourré de faits et abondant en renseignements, mais un peu décousu et fort indigeste. Il n'en est rien : auteur et traducteur ont su si bien combiner leurs efforts, coordonner leurs apports respectifs, associer leurs idées et identifier leur point de vue, que de cette coopération d'un genre peu commun est sorti un livre tout d'une pièce, d'une ordonnance irréprochable, d'un plan aussi simple que rationnel, d'une unité parfaite, d'une limpidité idéale, un traité d'une valeur doctrinale hors de pair, d'une utilité pratique sans égale.

Disons, pour terminer, qu'un index alphabétique des plus copieux et des mieux disposés, établi par M. Laude avec un soin qui lui fait honneur, rend toute recherche prompte et facile, et n'oublions pas de féliciter l'éditeur, M. Welter, qui n'a rien épargné pour donner au volume, soit par l'abondance des planches, soit par l'élégance de l'exécution matérielle, tous les attraits que devait posséder un livre de cette valeur.

A. FÉCAMP.

---

1. **Sammlung bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten**, herausgegeben von Karl DZIATZKO, Heft 10-11 : **Beitræge zur Kenntniss des Schrift-, Buch-und Bibliothekswesens**, III-IV. — Leipzig, Spirgatis, 1896-1898, 2 vol. in-8. (IV-133 et IV-125 p., 2 pl. — Prix : 6 mk et 7 mk 50.).
2. Ferd. EICHLER, **Begriff und Aufgabe der Bibliothekswissenschaft**. — Leipzig, Harrassowitz, 1896, in-8. (32 p.).
3. Gottfr. ZEDLER, **Geschichte der Universitætsbibliothek zu Marburg von 1527-1887**. — Marburg, Elwert, 1896, in-8. (XI-166 p., 3 pl.).

I.— M. Dziatzko a reconnu de très bonne grâce que le titre des *Beitraege*

zur Theorie und Praxis des Buch- und Bibliothekswesens, qui avaient paru jusqu'ici comme fascicules de sa *Sammlung bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten*, pouvait donner lieu à quelque équivoque et prêtait le flanc à certaines critiques, que nous n'avons pas été, du reste, le seul à lui adresser[1]. Les fascicules 3 et 4 de ces *Beitraege* se présentent donc cette fois sous un nouveau titre, celui de *Beitraege zur Kenntniss des Schrift-, Buch- und Bibliothekswesens*.

Cela ne change rien, ni à la valeur individuelle et intrinsèque de chacun des articles, qui continuent, dans leur infinie variété, à être excellents, mais restent absolument disparates[2], ni à la question de principe, soulevée par nous et par d'autres, question sur laquelle M. D., tout en cédant pour la forme, semble vouloir faire ses réserves les plus expresses pour le fond.

Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une discussion de pure « philosophie bibliothéconomique », si l'on peut dire. Mais on nous permettra de faire remarquer que les objections tirées par M. D. de ce qu'a pu être le *Serapeum* entre 1840 et 1871 ne sont guère de nature à justifier la composition plus qu'hétérogène d'un recueil paraissant en 1896-98. Sans vouloir rechercher si le *Serapeum* n'est pas mort de cette dispersion même de ses forces, nous ne saurions trop répéter que depuis cette époque les conditions du travail scientifique se sont modifiées du tout au tout. Nous l'avons dit, et, puisqu'on semble ne pas vouloir le comprendre, nous sommes bien forcé de le redire, chaque science a aujourd'hui ses organes spéciaux ; c'est là qu'on va chercher le résultat des progrès incessants de chacune d'elles, c'est donc là que doivent aboutir les contributions spéciales relatives à chacune d'elles. Tout recueil, prenant les allures d'un vrai « potpourri », s'écarte des conditions normales de la production scientifique et doit finir par lasser la patience des travailleurs ; car, loin de leur venir en aide, il ne sert qu'à leur créer des ennuis, à leur ménager des surprises désagréables et à enfouir dans ses colonnes des articles de valeur, qu'on ne songera pas à aller consulter là, parce qu'instinctivement on serait allé les chercher partout ailleurs.

Nous ne pouvons donc que réitérer, à propos de ces nouveaux fascicules (et cela, M. D. n'en doutera pas, sans autre préoccupation que l'intérêt bien entendu de la science des bibliothèques), ce que nous disions ici-même il y a deux ans : un recueil qui s'annonce de prime abord comme devant offrir une série de travaux relatifs à la « Bibliothekswissenschaft », s'engage implicitement par son titre même à se

---

1. *Revue Critique*, 1896, 1^er^ sem., p. 266 sqq. — Cf. *Centralblatt fur Bibliothekswesen*, 1897, p. 228 sqq. ; *Revue internationale des Archives, des Bibliothèques et des Musées*, I, 1, p. 72-73.

2. Le fasc. 3 contient 9 études, le fasc. 4 en contient 6, traitant des matières les plus diverses. Si intéressants qu'ils soient, nous ne pouvons même en donner ici une énumération sommaire.

renfermer dans l'étude des questions théoriques et pratiques qui intéressent directement cette science, à savoir, comme nous le disions et comme nous le maintenons, leur histoire, leur organisation, leur administration et leur fonctionnement. Lors donc que nous y trouvons nombre d'articles, fort intéressants du reste, apportant toutes les glanures que celui-ci ou celui-là a pu faire en fouillant les vieux fonds de telle ou telle bibliothèque, nous avons le droit de dire que ce n'est pas cela que nous attendions et de regretter que ces monographies soient noyées dans une revue où on n'ira peut-être pas les chercher et n'aient pas trouvé asile dans quelqu'une des revues spéciales où leur place semblait tout indiquée.

II. — Si nous insistons une fois de plus sur ces idées, c'est que l'éminent professeur et bibliothécaire de Gœttingue, non seulement semble ne céder qu'à contre-cœur aux objections qui lui ont été faites un peu de tous côtés, mais encore menace de faire école et de contribuer par sa juste et légitime autorité à établir et à aggraver cette confusion regrettable entre la science des bibliothèques et les multiples études, qui, pour trouver dans les bibliothèques leur champ d'exploration le plus naturel et le plus fécond, n'en relèvent pas moins avant tout soit de la bibliographie, soit de la paléographie, soit de l'archéologie, soit de l'histoire, soit de bon nombre d'autres disciplines. A ce compte, en effet, la « Bibliothekswissenschaft » finirait par n'être ni plus ni moins que la science de tout ce qui a été écrit, peint, dessiné, gravé, imprimé, la science du livre dans son extension la plus illimitée et la plus abusive.

Et c'est bien là, en somme, la définition qu'essaie d'en donner M. Eichler dans la brochure reproduisant la conférence faite par lui au Congrès des Bibliothécaires de Vienne. Elle témoigne certes des meilleures intentions et d'un grand amour pour la science des bibliothèques ; mais elle ne réussit guère, et c'était pourtant le but avoué par l'auteur, à nous dire au juste en quoi consiste cette science, encore moins, et cela eût été cependant d'une importance capitale, à en définir le but et à délimiter son terrain propre.

Composée avec entrain, avec cette virtuosité et cette pointe de sentimentalité un peu pathétique et non exempte d'emphase que peut expliquer la circonstance, elle aboutit en définitive à l'énonciation d'une formule, à laquelle nous avouons ne pas comprendre grand chose, tant elle est abstraite, vaste, vague et en même temps compréhensive. Qu'on en juge, du reste :

« La « Bibliothekswissenschaft » est l'étude des monuments littéraires considérés dans leur origine et dans leur mode de développement, de propagation et d'utilisation. »

Si la science des bibliothèques est tout cela, elle embrasse et absorbe toutes les autres sciences ; théologie, droit, philosophie, histoire, philologie, linguistique, physique, chimie, mathématiques, etc..., etc..., ne sont plus que des dépendances de la science des bibliothèques.

Mais à quoi bon insister? De telles doctrines, nous allions dire de telles rêveries, ne pourraient que provoquer dans les esprits, à notre époque de spécialisation à outrance, un trouble, dont la science des bibliothèques serait la première à souffrir, si elle ne trouvait un peu partout des adeptes moins embrassants et moins prompts à l'enthousiasme peut-être, mais de vues plus nettes et plus précises, des représentants plus modestes sans doute, mais plus pratiques et, en fin de compte, plus réellement scientifiques.

III. De ce nombre est l'auteur de l'excellente Histoire de la Bibliothèque Universitaire de Marbourg, dont il nous reste à rendre compte à nos lecteurs. M. Zedler nous présente un tableau aussi sobrement esquissé qu'intelligemment groupé des destinées souvent un peu ternes, parfois plus brillantes de cette bibliothèque. Partout, soit qu'il nous entretienne des bâtiments et de l'aménagement des locaux, soit qu'il nous parle du personnel, soit qu'il nous énumère les accroissements des collections, les ressources variables dont on a disposé dans telle ou telle période, soit enfin qu'il nous fasse assister aux travaux d'organisation et de réorganisation de l'établissement, les documents, reproduits sans luxe inutile ni détails insignifiants, mais avec une fidélité scrupuleuse, disposés dans un ordre judicieux, qui en fait ressortir l'importance, parlent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes et sont comme autant de leçons de l'expérience, leçons dans lesquelles chacun, parmi les gens du métier, trouvera à la fois une instruction théorique des plus solides et un enseignement pratique des plus fructueux. Bref, nous ne saurions mieux rendre hommage aux qualités déployées par M. Zedler dans son travail, qu'en souhaitant à bon nombre de bibliothèques universitaires, surtout à celles dont le passé est déjà long et glorieux, un historiographe aussi attachant, aussi compétent, aussi consciencieux et aussi suggestif.

A. Fécamp.

LETTRE DE M. SAKELLAROPOULOS.

Monsieur le Directeur,

Dans les nos 34-35 de la *Revue Critique* (p. 123) je vois un article sur ma traduction grecque de l'Histoire de la poésie latine de Ribbeck (Bibliothèque Maraslis), signé My. L'auteur de cet article, après quelques généralités sur mon travail, me blâme de ne pas avoir été très fidèle au texte de l'original, et, ce qui est plus grave, trouve que j'ai été bien téméraire ou bien imprudent de ne pas avoir dit tout ce que je dois à la traduction française de MM. Droz et Kontz. Permettez-moi, Monsieur le Directeur, de dire deux mots de réponse à mon censeur, et d'espérer que ma lettre trouvera place dans la *Revue Critique*.

M. My ne se rend pas compte de la difficulté — difficulté qui touche presque à l'impossibilité — de la traduction de l'Histoire de Ribbeck en grec moderne. En un grand nombre d'endroits le texte de l'auteur est si obscur, si *subjectif*, la pensée se tient dans un tel vague, que même des lecteurs allemands en saisissent difficilement le sens exact. En outre, le style allemand est par lui-même tellement différent du style de notre langue, qu'un remaniement était indispensable. Ce remaniement était

encore nécessaire pour une autre raison. Je jugeais que les lecteurs auxquels je m'adressais, avaient besoin de lire certaines choses, trop succinctement exposées dans le texte original, d'une manière pour ainsi dire plus ample et plus détaillée. C'est à ces différents besoins que vise tout ce que je dis dans ma préface sur la manière que j'ai employée dans mon travail. Il me fut donc nécessaire d'avoir recours à tout ce qui pouvait rendre ma tâche moins difficile, et naturellement la traduction française devait en première ligne me venir en aide. Je m'étais adressé à M. Edouard Droz en lui exprimant combien le travail qu'il avait publié en collaboration de M. Kontz m'avait été utile, et de me faire savoir si la traduction française serait continuée. M. Droz m'a répondu avec une bienveillance dont je lui suis reconnaissant que malheureusement les deux autres volumes de l'œuvre de Ribbeck ne paraîtront pas. Je regrette de ne pas avoir le droit de publier ce que M. Droz m'écrivait sur la difficulté de la tâche. Quoi d'étonnant si en maint endroit je me suis tenu plus près de la phrase française, qui a beaucoup plus d'affinité avec le grec, que de la phrase allemande ? Du reste, il ne s'agissait pas de la traduction d'une œuvre littéraire proprement dite, mais d'une œuvre d'érudition.

La traduction française m'a induit, il est vrai, à commettre une bévue que je me suis hâté de corriger dans les Errata, mais si M. My désire savoir combien d'inexactitudes j'ai évitées, qu'il se donne la peine de comparer les pages 178, 250, 263, 278, 416 de la trad. française avec les pages correspondantes de la trad. grecque. Loin de moi la pensée de critiquer la traduction française ; je reconnais qu'elle est excellente, mais la tâche était en soi très difficile et les premiers traducteurs étaient par cela exposés à de certaines inexactitudes que j'ai peut-être évitées parce que mon travail avait été rendu grâce à eux moins difficile.

En plusieurs endroits, j'ai fait presque du travail personnel (cf. entre autres p. 348 et 450 de la trad. grecque). Ayant à traduire un livre où il n'y a pas une seule citation, je me suis tenu à reconstruire pour ainsi dire tout l'échafaudage de l'érudition qui est la base du texte de l'Histoire. J'ai été obligé de retrouver toutes les sources ; tous les textes latins ont été traduits du latin, et j'ai rendu par les textes originaux tout ce qui se rapporte aux auteurs grecs. J'ai même rectifié quatre passages, qui dans l'original n'étaient pas très exacts (p. 69, 76, 287, 317). Dans tout ce travail mon *ἐπικριτής* ne trouve pas un mot pour me rendre justice et tout ce qu'il dit de mon livre se résume dans ce que je n'ai pas déclaré le profit que j'ai tiré de la trad. française. Mais de tous les changements que j'ai introduits dans le texte, j'ai jugé de même inutile de faire une longue explication dans ma préface.

Dans quelques jours le bureau de la *Revue Critique* recevra le 1er fasc. du IIe vol. (172 pages), tout entier consacré à Virgile. J'aime à espérer qu'à propos du IIe vol. *qui n'est pas traduit en français*, M. My voudra bien me rendre plus de justice.

Sakellaropoulos.

Réponse de M. My.

« La difficulté de traduire Ribbeck en grec moderne » est donc cause que M. Sakellaropoulos a préféré suivre Droz. Puisqu'il l'avoue maintenant, avec quelques réticences, il est vrai, je me déclare satisfait, et M. S. ne s'imagine pas sans doute qu'il me fait le plus vif plaisir en reconnaissant que j'ai vu clair. Quant au second volume je lui rendrai la justice qu'il méritera ; mais je me réserve, n'ayant pas en ce moment mes notes à ma disposition, de citer, à l'occasion de ce prochain article, quelques passages du premier volume qui éclaireront les lecteurs.

My.

BULLETIN

— M. O. Jespersen poursuit la publication de son excellente *Phonétique* (cf. *Revue critique*, 1898, n° 3). Les pages que nous avons sous les yeux (169 à 328, 1 pl.) con-

tiennent l'étude des mouvements des lèvres, de la pointe et du plat de la langue, du voile du palais et des cordes vocales. Elles forment le commencement de la *Partie spéciale*, qu'un dernier fascicule achèvera. Le « clou » de cette partie de l'ouvrage, c'est une série de vingt instantanés, pris sur un sujet qui a des dents admirables et qui dit : « Je vous aime ». Sur la p. 304, on doit faire observer qu'en français l'o de *sauf* se prononce — sauf erreur — sensiblement plus ouvert que celui de *sauve*. — V. H.

— Le *Catalogue de la collection dantesque de la Cornell University*, dont la première partie, consacrée aux œuvres de Dante, vient d'être publiée à Ithaca (New-York) par les soins de M Willard Fiske, rendra, une fois terminé, les plus grands services à l'histoire de la littérature italienne. Nous devons déjà à M Fiske une publication analogue sur Pétrarque. Celle-ci, qui peut être considérée dans sa première partie comme un minutieux complément de Colomb de Batines, sera, dans la seconde partie, un travail entièrement neuf : le dépouillement et l'analyse sommaire de tout ce qui a été écrit sur Dante. Nous reviendrons, quand cette publication sera terminée, sur les trésors de bibliographie qu'elle nous réserve. — André Pératé.

— M. le professeur Corrado Zacchetti a fait paraître chez l'éditeur Ghilini, à Oneglia, huit *Laudes* considérables, dont trois entièrement inédites ; la leçon qu'il en donne, tirée d'un manuscrit de Fonte Colombo, garde, malgré les nombreuses incorrections, cette forme ombrienne originale à laquelle il faudra bien que soit ramené le texte des antiques *Laudes*, si jamais se publie l'édition tant désirée de Fra Jacopone. — André Pératé.

— M. Félix Brun a publié dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, et tiré à part des *Lettres inédites concernant le Soissonnais et les pays voisins pendant la guerre de la Fronde*. Ces lettres sont tirées des archives du ministère de la guerre et de celles des affaires étrangères Elles vont du mois de juin 1648 au mois de novembre 1658 et retracent les opérations des troupes royales contre les troupes d'Espagne, de Lorraine et de la Fronde, les difficultés qui s'élèvent entre généraux et bourgeois pour le vivre et le coucher des soldats, les mesures que prennent Mazarin et Le Tellier pour mettre les places fortes en sûreté. Quelques épisodes sont curieux et méritent d'être brièvement cités : les intrigues du lieutenant du roi Sanguin à Soissons, la rivalité fort âpre du duc de Montbazon et du maréchal d'Estrées dans Soissons même, les marchandages de Mazarin et de Manicamp au sujet du gouvernement de La Fère, la retraite d'Hocquincourt de Fismes sur Soissons, les sièges du Câtelet, de Coucy, de Chauny et surtout la défense de Guise par Bridieu qui fait, selon le mot de Le Tellier, une si longue et généreuse résistance (p. 134). Notons aussi la misère que nous révèlent la plupart de ces lettres ; l'Anglais Digby, lieutenant général et l'un des grands ravageurs de la Fronde, un de ceux qui virent le mieux et qui causèrent les maux effroyables de cette époque, écrit à Le Tellier le 23 novembre 1649 : « Les soldats et les chevaux auraient fait meilleure chère dans les déserts qui ne produisent que du gland, qu'ils n'ont faite ces jours passés dans la Picardie, laquelle ils auraient pu croire tout à fait dépeuplée, à moins que les coups de fusil qu'on leur tirait à chaque coin de bois et de chaque église ou carrière les eussent appris qu'il y avait encore des hommes » (p. 99). M. Brun a reproduit aussi exactement que possible la graphie de ces lettres et y a joint, au bas des pages, quelques courtes notes biographiques. Le volume est terminé par une table des localités citées de l'Aisne, de l'Oise et de la Marne. — A. C.

— Le tome XVIII (1893 à 1896) des Mémoires de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François* qui vient de paraître (Vitry-le-François, typogr. Tavernier, 1898. In-8°, 454 p.) renferme une Notice historique sur la géométrie d'Euclide et sur ses

commentateurs, par M. Edme Jacquier, une étude de M. Mougin, sur un cimetière gallo-romain aux Marvis, et deux travaux de M. Ernest Jovy, l'un *Pascal et Montalte, essai de solution d'un petit problème d'histoire littéraire relatif à Pascal* — sur lequel nous reviendrons —, l'autre, *Les conciles nationaux de l'Église constitutionnelle en 1797 et en 1801, d'après des lettres inédites de François Detorcy*. Ce dernier travail n'est pas terminé : M. Jovy nous donne, pour l'instant, les lettres de François Detorcy, ancien supérieur du Séminaire de Reims, à Diot, évêque constitutionnel de la Marne, et au presbytère constitutionnel de la Marne (pp. 175-328) ; il publiera plus tard, dans le tome XX de la Société, la seconde partie de ce mémoire qui comprendra une biographie détaillée de François Detorcy et quelques considérations sur l'histoire de l'Église constitutionnelle. — A. C.

— M. Aulard a publié récemment le tome onzième de son *Recueil des Actes du comité de salut public* (Paris, Leroux, 1897, in-8, 765 p.); ce tome va du 21 pluviôse au 25 ventôse an II, c'est-à-dire du 9 février au 15 mars 1794. Il fait paraître en même temps le tome premier d'un nouvel ouvrage, *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire* (Paris, Cerf, Noblet, Quantin, 1898, in-8°, xvi et 777 p.). M. Aulard y réunit des documents qui feront connaître les vicissitudes, au jour le jour, de l'esprit public depuis le 10 thermidor an II jusqu'au 21 prairial an III (28 juillet 1794-9 juin 1795). Il reproduit les rapports adminisratifs émanés durant la période thermidorienne de la Commission de police. Cette Commission, comme il nous l'apprend dans sa précise et solide Introduction, rédigeait des rapports quotidiens qui, bien que d'un style incorrect et négligé, offrent un tableau complet de la vie de Paris : « ils sont bien moins mensongers, bien moins partiaux, bien plus dignes de créance que les assertions des gazetiers thermidoriens. Ce n'est point là une littérature de mouchards que l'histoire doive dédaigner. Ce ne sont point de ces fables policières, légendes puériles, calomnies bêtes, dénonciations fantaisistes, comme on en rencontrera plus tard dans les documents analogues. Les inspecteurs s'efforcent surtout d'y voir clair, de bien démêler les véritables sentiments de la population, et les membres de la commission de police tâchent à résumer leurs rapports dans le même esprit d'impartialité intelligente. Paris revit sous cette plume policière, mais relativement probe. Il ne manque presque à ces administrateurs que l'art d'écrire pour qu'ils se trouvent avoir tracé un tableau achevé de la réaction thermidorienne dans ses aspects à la fois les plus précis et les plus fugitifs » (p. viii-ix). Outre ces rapports M. Aulard a utilisé une autre espèce de témoignages contemporains : les journaux. Non qu'il publie in extenso tous les textes relatifs à l'esprit public. Resserré dans les limites de quelques volumes, il a dû réduire l'étendue des documents, il a dû couper et résumer ; mais il avertit le lecteur par des points suspensifs, lorsqu'il fait une suppression, et il imprime les résumés en caractères plus petits et entre crochets ; enfin, il indique chaque fois sa source et permet ainsi de recourir aux originaux. Sa publication rendra les plus grands services aux études historiques. Schmidt avait donné des extraits des rapports de police ; mais il avait ignoré certaines séries des archives nationales, avait fait de courts et insuffisants extraits, avait copié hâtivement, sans critique et sans règle, avec une négligence parfois incroyable. Pareillement, Dauban n'avait publié dans son *Paris en 1794* qu'un petit nombre d'extraits. L'ouvrage de M. Aulard — où les noms propres sont identifiés autant que possible — n'était donc pas inutile et il fera connaître au public un ensemble de précieux documents. — A. C.

— On sait que, pendant que la Constituante créait les assignats, les villes créaient des bons pour remédier à la rareté du numéraire et monnayaient les gros assignats. Cette opération fut menée parfaitement à Reims. M. Pol Gosset lui consacre quel-

ques pages intéressantes dans une brochure, *Les billets de la caisse patriotique de Reims* (Reims, impr. coop. 15 p., in-8°, avec quatre reproductions). Il décrit seize billets de cette caisse patriotique et comble par là les lacunes de ses devanciers qui n'avaient fait que citer quatre et cinq types. — A. C.

— M. O. Guelliot a visité les *Musées d'antiquités et d'ethnographie scandinaves* (Reims, Michaud. In-8°, 29 p.) Il les décrit rapidement; il en admire la « richesse étonnante »; il juge qu' « il suffit de les parcourir pour se mettre en quelques heures au courant de la vie des peuples du Nord » et, à la fin de son intéressant exposé, il émet l'idée de créer à Reims un musée ethnographique de la Champagne, musée dont il se représente à l'avance les sections et les vitrines, musée qui recueillerait sans grands frais nombre d'objets déjà rares et toute sorte de documents anciens ou récents de l'histoire champenoise. — A. C.

— A l'occasion du congrès de la Société française d'archéologie qui devait se tenir — et qui ne s'est pas tenu — dans les Ardennes en 1898, M. Henri Jadart a publié un *Essai d'une bibliographie historique et archéologique* de ce département (Arcis-sur-Aube, Frémont. In-8°, 27 p.) qui rendra de grands services. Il donne d'abord la liste des ouvrages généraux selon l'ordre chronologique de publication; puis la liste des ouvrages relatifs aux communes, selon l'ordre alphabétique. Les monographies de villages et de cantons sont indiquées, ainsi que les publications sur les noms de lieux, sur la topographie, sur les monnaies, les sceaux, les curiosités, les œuvres d'art. Les grands recueils ni les revues n'ont pas été dépouillés, mais M. Jadart a groupé deux cent fiches sur le sujet, et l'on reconnaîtra avec lui que son *Essai* sera, malgré d'inévitables lacunes et omissions, profitable aux chercheurs. — A. C

— M. W. Altmann, bibliothécaire et privatdozent à Greifswald, a publié tout récemment à la librairie berlinoise Gaertner, en deux volumes, un choix de documents relatifs à l'histoire de la constitution allemande depuis 1806 (*Ausgewæhlte Urkunden zur deutschen Verfassungsgeschichte seit 1806*. In-8°, 312 et 213 p.). Ce nouveau recueil est, comme les précédents recueils du même éditeur, destiné à un but pratique; il sera utile notamment aux étudiants du droit et de l'histoire, et il justifie pleinement son sous-titre « zum Handgebrauch für Historiker und Juristen ». Le second volume est surtout intéressant; il renferme les lois les plus importantes de ces derniers temps, lois militaires, religieuses, électorales, monétaires, etc. — A. C.

— M. Florian Matyas, élu récemment membre ordinaire de l'Académie hongroise, publie dans les *Mémoires* de la compagnie une brochure intitulée : *Une expédition hongroise en Allemagne avant la prise de possession de la Hongrie* (29 pages), qui rectifie de nombreuses dates relatives à l'époque la plus ancienne de l'histoire hongroise. L'auteur constate d'abord que les *Monumenta Arpadiana*, édités, en 1849, sous le nom d'Endlicher, ne méritent pas beaucoup de confiance : les documents y sont souvent tronqués. Ainsi, par exemple, la charte du roi Béla IV de 1267 n'est pas copiée sur l'original, mais sur la mauvaise copie du *Codex diplomaticus* de Fejér, et dans les lois de saint Ladislas (I, 39), il faut lire, au lieu de Sancti Mauricii : *sancti Martini*. M. Mátyás combat ensuite l'opinion des savants qui croient que les Hongrois avaient déjà fait irruption dans les environs de Hambourg et de Brême en 862, c'est-à-dire trente-sept ans avant leur établissement en Hongrie. Il prouve que le témoignage des *Annales Bertiniani* (Dani magnam regni eius (Ludovici) partem caedentes et igne vastantes praedantur; sed et hostes, ante illis populis inexperti, qui Ungri vocantur, regnum eius populantur. — Ad annum 862) est une interpolation. Les Annales de Fulda ne mentionnent pas cette invasion des Danois et des *Ungri* et toutes les autres sources que M. Mátyás cite avec beaucoup de soin en insistant sur les expressions *antea inexperti* et *incogniti*, emploient les mêmes termes pour l'inva-

sion de 915. Finalement l'auteur prouve que l'année de la mort d'André Ier, de la maison des Arpad, doit être fixée à 1061 et non à 1060, et corrobore l'année de la mort du roi Coloman (1116) par deux sources contemporaines. — J. K.

— La commission historique de l'Académie hongroise a chargé M. André Komaromy de faire des recherches dans les archives de l'ancien district haïdouical (Districtus haidouicalis) à effet d'écrire l'histoire documentée des Haïdouks. Dans son Mémoire : *A szabad hajduk tœrténetére vonatkozo levéltári kutatások* (*Recherches dans les archives sur l'histoire des Haïdouks libres*, Budapest, Académie. 1898 ; 76 p.), M. K. rend pour la première fois compte de ses études. Les Haïdouks formaient, à la fin du xve siècle, la milice des frontières ; au xvie siècle, dispersés par l'invasion des Turcs, ils offraient leurs services aux seigneurs, et les Diètes d'alors retentissaient souvent des plaintes élevées contre eux, car aux braves soldats se mêlaient aussi de nombreux serfs qui ne pensaient qu'à piller et à brûler. Étienne Bocskay, que les Haïdouks avaient soutenu dans ses luttes contre la maison d'Autriche, leur donna enfin leur « grande charte » le 12 décembre 1605 et les établit aux confins des comitats d'Arad, de Bihar et de Szabolcs. Ils devinrent alors *libres* (*szabad*), c'est-à-dire nobles et exempts d'impôts et de corvées, et comptèrent 9,254 hommes, en grande partie membres de la petite noblesse que les Turcs avaient chassée de leurs terres. Établis dans dix communes, ils s'administrèrent eux-mêmes et dépendirent d'un capitaine qui résidait à Cassovie. M. K. étudie surtout leur histoire depuis Bocskay jusqu'à la chute de Georges II Rákoczy. Nous les voyons alors presque toujours suivre les drapeaux de l'Indépendance sous Bethlen et les Rákoczy, refusant souvent le service à l'empereur, comme en 1619 lorsque Ferdinand II leur ordonna de faire irruption en Bohême. Ce furent, en somme, des guerriers redoutés des Turcs et détestés des Autrichiens, mais très aimés de la population hongroise. C'est pourquoi la jeune fille, dans la chanson populaire, dit à un soldat de l'armée régulière (1741) : « Si tu étais haïdouk, je t'aimerais, mais tu n'es qu'un soldat (*katona*, au service de l'Autriche), je ne puis t'aimer. » Ces Haïdouks ont conservé certains privilèges jusqu'à nos jours. Depuis 1876, leur district forme le comitat Hajdu, chef-lieu Debreczen. M. K. nous initie, dans un dernier chapitre, à l'administration et à la juridiction de ce district au xviie et au xviiie siècles et donne dans l'*Appendice* plusieurs documents intéressants, notamment les statuts de 1643 et la lettre de François II Rákoczy datée du 31 octobre 1703, par laquelle ce prince les appelle sous ses drapeaux pour combattre les Autrichiens. — J. K.

— Le *Magyar Nyelvœr* (Gardien de la langue hongroise) sous la direction de M. Simonyi continue sa vaillante campagne en faveur du pur langage, recueille les données du folklore hongrois et les dictons populaires. M. Gombocz y disserte très savamment sur les principes de la philologie actuelle ; Pierre Balogh tente une nouvelle classification des adverbes ; Vozari enregistre les termes nouveaux ou populaires dont le romancier Kemény s'est servi, Kalma étudie le dialecte de Mohacs et Ekker, la langue du poète Gyœngyœsi du xvie siècle ; Balassa expose les principes d'après lesquels les dialectes hongrois doivent être étudiés, car cette Revue met tous les ans au concours plusieurs questions de ce genre. — J. K.

— Dans les *Irodalomtœrténeti Kœzlemények* (Revue d'histoire littéraire), nous signalons une étude très approfondie sur le poète et critique Jean Bacsanyi par François Szinnyei ; celle de Illésy sur Antoine Szalkay, écrivain peu connu du xviiie siècle qui a traduit l'Énéide travestie de Blumauer ; les pages de M. Joseph Bayer sur « Le Réveil d'Arpad », pièce de circonstance écrite par Vœrœsmarty pour l'ouverture du Théâtre national de Budapest (1837) ; la première partie d'une étude de M. Csaszar sur les comédies d'Alexandre Kisfaludy, et le travail de Louis Kaufmann

où nous trouvons réunis tous les passages de la correspondance très étendue de Kazinczy où il parle des auteurs grecs et latins. La *Revue* donne en outre, comme son modèle français, de nombreux documents littéraires inédits. — J. K.

— Le dernier numéro de l'*Akadémiai Ertesitœ* (Bulletin de l'Académie, juin) donne le compte rendu in extenso de la séance solennelle de l'année courante. Dans le discours du président, le baron Laurent Eœtvœs, nous constatons de nouveau le désir de la docte compagnie de sortir de l'isolement où elle se trouve par suite de l'ignorance de la langue hongroise en Europe. Elle favorisera dorénavant certaines publications savantes en langues étrangères et fera connaître au monde savant le résumé de ses travaux. Une revue française à l'exemple de l'*Ungarische Revue*, qui a cessé de paraître en 1896, nous semble le moyen le plus apte à atteindre ce but louable. Dans la même séance, on a félicité M. Joseph Bokor d'avoir mené à bonne fin le premier dictionnaire encyclopédique hongrois (*Pallas-Lexicon*, Pallas est le nom de la société d'édition) en seize volumes; le secrétaire perpétuel, M. Szily, a lu son rapport sur les travaux de l'année qui paraîtra prochainement en français et l'historien Arpad Karolyi, attaché aux archives de la cour, a esquissé le rôle historique de Bocskay qui a défendu la liberté politique et religieuse, au commencement du XVII^e siècle, contre la Maison d'Autriche. Bocskay, comme son successeur sur le trône de Transylvanie, Gabriel Bethlen, auront leur statue à Budapest, et c'est l'empereur-roi qui a ordonné que ces deux champions de la liberté fussent compris dans le nombre des dix figures historiques qui ont illustré la Hongrie. — J. K.

— L'excellente revue *Egyetemes philologiai Kœzlœny* a publié de janvier jusqu'à juillet le sixième *Rapport* sur les ouvrages concernant l'antiquité, les littératures française et étrangères parus de 1895 à 1897 en France. Peu de revues allemandes publient des tableaux aussi complets de notre vie savante que ce *Kœzlœny*, dirigé par les académiciens Némethy et Petz. Dans la même revue, nous relevons une étude esthétique très approfondie de M. Hegedues sur l'*Alceste* d'Euripide et une dissertation très savante de M. Gal sur l'influence de Du Bos sur Lessing. Le sujet y est traité avec beaucoup plus de détail que dans le travail analogue de Konrad Leysaht (Greifswald, 1874). — J. K.

— En 1895 la ville de Prague a été le théâtre d'une exposition fort remarquable: *l'Exposition ethnographique tchèque slave*. J'ai rendu compte de cette exposition dans le volume *Russes et Slaves* (2^e série, p. 340-357). Le souvenir en sera perpétué par le magnifique volume que viennent de lui consacrer MM. E. Klusacek, Em. Kovar, L. Niederle, Fr. Schaffer, F A. Subert. (*Narodopisna Vystava* etc. librairie A. Otto, Prague). Ce volume de près de 600 pages in-4^o, orné d'environ 200 aquarelles ou photographies, est un véritable monument élevé à l'ethnographie des pays de la Couronne de Saint-Vacslav et des pays Slovaques. La Revue spéciale de M. Zibrt, *Cisky Lid*, (le peuple tchèque) a également consacré d'importantes monographies à cette mémorable exposition. — L. L.

— On vient de célébrer à Prague le centième anniversaire de la naissance de l'historien national François Palacky. A cette occasion, la Société royale des sciences de Prague, l'Académie royale tchèque et la Matice ceska (société pour la publication de livres populaires) se sont réunies pour publier un *Mémorial* du Centenaire. C'est un volume in-8^o publié par les soins de la *Matice* et qui renferme une série de monographies relatives au célèbre historien. Le recueil s'ouvre par une ode du poète Vrchlicky. Il contient des travaux de MM. Goll, Helfert, Hoslinsky, Kalousek, Rieger, Patera, Tadra, Tomek, Zibrt, etc. Quelques étrangers ont tenu à honneur de collaborer à ce recueil. Nous citerons pour la France, MM. Leger et Denis, pour l'Angleterre, MM. Maurice et Morfill, pour la Russie M. Zigel. — L.

— M. L. Niederlé, professeur d'archéologie à l'Université de Prague, vient de faire paraître le premier numéro d'un recueil qui paraît destiné à rendre de grands services : *Vestnik Slovansky'ch Starozytnosli* (Indicateur des travaux relatifs à l'antiquité slave). Ce recueil, auquel ont collaboré des savants de presque tous les pays slaves, est rédigé dans toutes les langnes slaves, en français et en allemand. Il contient l'indication ou l'analyse de plus de trois cents publications relatives à l'antiquité slave : les articles sont datés de Moscou, de Varsovie, de Prague, de Sofia, etc. Autrefois, les Tchèques, quand ils avaient besoin d'une langue internationale, employaient l'allemand. Nous constatons avec plaisir qu'il lui préfèrent aujourd'hui le français. Notre langue est la seule qui figure à côté du texte tchèque, sur la feuille du titre et sur la table des matières. La Revue de M. Zibrt *Cesky Lid* (le peuple tchèque) publie également ses sommaires en français. L'*Indicateur* est publié par la librairie Bursik et Kohout; le prix du présent fascicule est de 4 fr. Tout en publiant cet important recueil, M. Niederlé travaille à un grand ouvrage destiné à remplacer les antiquités slaves de Schafarik ; le chef-d'œuvre de Schafarik a paru en 1857. Depuis ce temps-là la science a marché. Nous souhaitons que M. Niederlé puisse mener à bonne fin sa noble entreprise. — Louis Leger.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 octobre 1898.

M. Eugène Müntz fait une communication sur Léonard de Vinci et l'invention de la chambre noire. Cette invention, jusqu'à ce jour, a été tour à tour attribuée à Leon Battista Alberti, à un certain don Pafnuzio, à Jérôme Cardan, à G. B. Della Porta. M. Müntz, se fondant sur le témoignage du colonel Laussedat, membre de l'Académie des Sciences et directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, établit que la prétendue invention d'Alberti ne consistait qu'en une sorte de diorama. Tout autorise, au contraire, à affirmer que Léonard de Vinci a, le premier, entrevu le fonctionnement de la chambre noire, dont il assimile le rôle à celui de l'œil humain. Dans les manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut, publiés par M. Charles Ravaisson-Mollien, Léonard décrit avec la plus grande netteté les phénomènes que l'on observe en plaçant une feuille de papier en regard d'un petit soupirail rond, pratiqué dans une pièce obscure. A diverses reprises il revient sur cette expérience. Le principe de la chambre noire était donc trouvé. Mais la pratique exigeait encore divers perfectionnements. Cardan, dans son *de Subtilitate*, publié en 1550, proposa de faire usage d'une lentille de verre. G. B. Della Porta, enfin, imagina l'appareil portatif.

Léon Dorez.

(*A suivre*).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 24 octobre — 1898

Uhlenbeck, Lexique étymologique du sanscrit. — F. de Hugel, La méthode historique et les documents de l'Hexateuque. — W. Baldensperger, Le prologue du quatrième évangile. — Karl, La première épître de saint Jean. — Holtzheuer, Christologie. — Stronf, Apaczai. — Lami, Dictionnaire des sculpteurs de l'École française. — J.-J. Rousseau, Lettre sur les spectacles, p. Fontaine, Brunel et Lahargou. — Rabenlechner, Hamerling, I. — Rapports de la Société pharmaceutique allemande, VIII, 1. — Académie des inscriptions.

C. C. Uhlenbeck. **Kurzgefasstes etymologisches Wœrterbuch der altindischen Sprache.** — Amsterdam. 1898. Première partie (de A à paç-). La seconde partie doit paraître dans l'été de 1899.

M. Uhlenbeck, le savant professeur d'Amsterdam, auquel on doit déjà un manuel de phonétique sanscrite et un excellent dictionnaire étymologique de la langue gotique, publie aujourd'hui la première partie d'un lexique étymologique du sanscrit, qui trouvera sans doute auprès du monde savant la même faveur que ses précédents ouvrages. C'est un répertoire très complet, suffisamment méthodique [1] et en général bien informé; l'auteur, et il faut le louer de sa décision, a cru même devoir mentionner certaines étymologies très contestables, dans la pensée qu'un mauvais rapprochement peut parfois en suggérer un meilleur à un lecteur attentif. Aussi trouvera-t-on réunis dans ce livre une foule de renseignements précieux, qui le rendent très utile à consulter. Dirai-je qu'il le serait plus encore, si une place, même restreinte, avait été faite à la bibliographie? M. U. avait sans doute prévu le reproche, quand il se défend dans sa préface d'avoir voulu composer un dictionnaire, se bornant, dit-il, à un lexique « sans prétentions ». Je crois cependant qu'il aurait pu, au moins sur les questions importantes, donner quelques renvois bibliographiques, sans augmenter beaucoup les modestes proportions de son livre, et pour le plus grand profit du lecteur. L'élève indianiste qui voudra contrôler un rapprochement ou s'expliquer un traitement phonétique obscur, ne saura où trouver le renseignement qui

1. On est un peu étonné cependant de trouver un article spécial pour des composés comme *anehâ*, *dîrghabahu*, *dîrghâyus*, *durvacas*, etc., ou des juxtaposés comme *dyâushpitâ*. En revanche, j'ai noté l'absence du mot *Kship*, f. « doigt ».

lui manque, et il regrettera toujours que cet ouvrage très suggestif excite sa curiosité sans l'aider à la satisfaire.

Je ferai une observation semblable à propos des explications phonétiques que l'auteur fournit succinctement sur quelques points obscurs ; on en rencontre d'excellentes, mais elles ne sont pas assez nombreuses. On trouve par exemple que l'*á* du sk. *cârus* représente un ancien *é*, tandis que le latin *cârus* a un *á* long primitif, et l'irlandais *cara* un *a* bref. C'est fort juste : l'explication est suffisante, et elle tient une ligne. On regrette alors que l'auteur ne se soit nulle part prononcé au sujet de la loi de Brugmann et rapproche indifféremment *gáyas* et *gój*, *ghanás* et φόνος, *dámas* et δόμος d'une part, *jânu* et γόνυ, *târas* et τόρος, *dâru* et δόρυ d'autre part ; il aurait pu donner une courte explication sous l'un de ces mots ; un renvoi aurait suffi pour les autres. De même, sous *gûhati*, il indique bien la difficulté du rapprochement v. norr. *gygr* et gr. Γύγης, qui est après tout d'un intérêt secondaire ; ne pouvait-il pas aussi indiquer la difficulté phonétique du rapprochement *ahám* = ἐγώ ou duhitár = θυγάτηρ ? Pourquoi encore, après avoir dit que *jákshati*, *jákshiti* étaient des formes redoublées de *ghásati*, ne pas expliquer en deux mots la présence du *j* ? — P. 143 et 144, sous les mots *nábhas* et *náva*, l'auteur explique par l'analogie le *d* initial des mots lithuaniens *debesìs* et *devynì* ; n'accepte-t-il pas l'explication phonétique proposée par M. Meringer (Sitzberichte der Kais. Akad. der Wissensch. zu Wien. CXXV, 1891, p. 40 et s.) [1] ? De plus, est-ce que le grec δνόφος n'était pas mieux à sa place ici que sous le mot *ksháp*, *kshapá* ? — P. 69. Il est bien difficile de rapprocher purement et simplement les deux mots *klámyati* (qu'il ne faut pas accentuer ; le mot est de basse époque) et *çrâmyati* (mot védique) ; plusieurs siècles les séparent, cela suffit peut-être à expliquer la différence de consonne. — P. 71. Le génitif *jmás* est tout à fait régulier : * *ghsmas*, d'où * *jhsmas* devait aboutir à * *jẓhmás* d'après la loi de Bartholomae, et * *jẓhmás* ne pouvait donner autre chose que *jmás* ; quant à la forme *gmás*, il faut noter qu'on la rencontre exclusivement à l'intérieur de la locution *diváç ca gmáç ca* (cf. Grassmann). — P. 96 s. u. *jatháram*. M. Meillet a expliqué le δ de δέλτα (au lieu de γ) comme analogique de δελφύς (M. S. L., VIII, p. 281) : cela paraît très vraisemblable. — On peut se demander pourquoi M. U. sépare les deux mots *kálayati* et *cárati* : ils peuvent tous deux provenir d'une racine * qel-, et le sens ne s'y oppose pas. En revanche, pourquoi rapproche-t-il les mots *krpânas* lit. *kerpù* lat. *carpô*, qui sont nettement séparés par M. Meillet (M. S. L., VIII, p. 282) ?

Voici maintenant quelques rapprochements que M. U. a cru devoir laisser de côté et qu'il aurait pu avec avantage ajouter à ses listes : *kròçati* et lit. *kraukiù* (Wackernagel, *Altind. gram.*, p. 229) ; — *kákhati* et arm. *kakankh* ; l'absence de ce dernier mot est plus grave ; l'arménien

1. Cf. d'ailleurs Wiedemann, *Handbuch der litauischen Sprache*, p. 27.

en effet nous atteste que l'on doit partir d'un i. e. * *khankh-* (cf. les articles de M. Meillet dans M. S. L. passim) ; — le mot *krakaras*, pour lequel l'auteur ne signale aucun congénère, aurait pourtant une famille assez nombreuse d'après M. Grammont (Dissimilation, p. 178) ; — on a depuis longtemps rapproché *krnâti* du slave *krŭnŭ* « mutilé » ; — pourquoi, sous le mot *kuçîlava*, ne pas indiquer la vieille étymologie *ku-çîla*, quand ce ne serait que pour la repousser ? — De même, à propos de *nákshatra* « constellation », « ce que la lune atteint dans sa course à travers le ciel ». — Sous le mot *pátu*, pourquoi ne pas signaler les rapprochements proposés par M. Whitley Stokes (*Urkelt. Sprach.*, p. 21) avec l'allem. *spalten*, le bret. *faouta* et *aoten* ? — Sous le mot *kharoshthî*, il manque une mention de l'hypothèse de M. Ludwig (*Gurupûjâkâumudi*, p. 70).— A propos de *ca*, l'auteur aurait pu distinguer deux particules de valeur très différente, l'une servant de copule, « et », et l'autre marquant la généralité, « *kaçca* » (cf. Meillet, M. S. L., X, p. 271 et ss. à propos du lat. *plerique*).—Sur certains points, l'auteur semble un peu trop affirmatif, soit pour admettre, soit pour rejeter des étymologies contestables ; il y a des chances par exemple pour que le nom de la *gángâ* n'ait de rapport avec la rac. *gam* que dans l'étymologie populaire. Un point d'interrogation aurait de même été à sa place après les rapprochements très douteux : *kârus* et gr. κήρυξ (M. S. L., VIII, p. 282) ; *garut* et lat. *uolâre* (Wackernagel, *Altind. Gramm.*, p. 171). On s'étonne de voir le mot *attá* traité de « spätes onomatopoëticum » : pourquoi « spätes » ? Est-ce que ces noms de parenté n'appartiennent pas au contraire au plus vieux fonds indo-européen ? — Un « gewiss » semble également de trop dans l'article *apsarâs*, dont l'étymologie ordinaire *ap-saras* est fort suspecte. — A propos du mot *krâmati*, M. V. Henry me signale un rapprochement personnel, encore inédit, avec le cymr. *craff*, bret. *krenu* (cf. *vikrama* pour le sens).

L'interprétation, souvent fort controversée, de certains mots védiques obscurs, ne pouvait évidemment occuper ici une large place. Il me semble pourtant que l'auteur aurait pu tenir compte de certaines tentatives d'explications intéressantes : p. 2. *akshnoti*. M. Weber a traduit *nir akshnuhi* (A. V., IV, 22. 1) par « entmanne » (A. V., IV, p. 92. *Ind. Stud.*) ; il faut peut-être rapprocher de ce mot la forme difficile *âskunoti* (A. V, XII, 4. 6) que M. V. Henry traduit par « fend » (A. V., X-XII, p. 204 et 251). — P. 6. *ádhrigu*, que l'auteur déclare inexpliqué, a pourtant été l'objet d'un essai d'explication de la part de Bergaigne (40 hymnes, p. 18 et 114). — P. 49. *Kavâri*. Voir sur ce mot une suggestion de M. Meillet (M. S., L. VIII, p. 422, n. 6). — P. 81. *Gurâte* « beifällig annehmen » (Grassmann) a été déjà rapproché du gr. βόλεται, qu'il recouvre exactement. — P. 98. *Jálâsha* a été très heureusement interprété par M. Bloomfield, Contrib. IV (*Am. J. of Philol.*, XII, p. 426). — P. 132. *Drávina*. Voir M. S. L., X, p. 99, n. une observation de M. V. Henry. — P. 132. *Drahyát*. On s'étonne de ne pas voir

mentionnée l'ingénieuse étymologie de M. Schulze (K. Z., XXVII, p. 606) reproduite par M. Wackernagel dans sa grammaire, p. 10 : cf. got. *drigkan*, all. *trinken*. — P. 153. *Pataurá* serait à supprimer si l'on admet la correction de M. V. Henry (A. V., X-XII, p. 117) sur le passage, d'ailleurs inintelligible, A. V., XI, 9. 14. — Enfin, les deux mots obscurs *ucchlakhá* (A. V., X, 2. 1) et *jâyânya* (A. V., VII, 76. 3) ont été expliqués par M. V. Henry (A. V., X-XII, p. 5 et 47 ; VII-IX, p. 98).

Toutes ces observations n'ôtent rien de la valeur du livre de M. Uhlenbeck qui contient d'excellentes choses, et qu'il ne tenait qu'à son auteur de rendre parfait, à mon avis, en y joignant des renseignements bibliographiques. La lecture en est agréable et facile, grâce à une excellente impression et à une correction parfaite[1]. La transcription adoptée est à très peu de chose près celle du manuel sanscrit de Bergaigne ; c'est dire que le livre sera très commode à un lecteur français. Il est regrettable que pour l'arménien l'auteur n'ait pas suivi la transcription de Hübschmann ; c'est là un véritable embarras pour tous ceux, et ils sont nombreux, auxquels les formes arméniennes ne sont pas familières.

J. Vendryès.

La méthode historique et les documents de l'Hexateuque, par le baron Friedrich von Huegel. Paris, Picard, 1892, in-8, 40 pages.

Der Prolog des vierten Evangeliums, von W. Baldensperger, Freiburg i. B., Mohr, 1898, in-8, vii-171 pages.

Johanneische Studien, von W. A. Karl. I Der erste Johannerbrief. Freiburg i. B., Mohr, 1898, in-8, vii-104 pages.

Christologie, Vorlesungen von O. Holtzheuer. Berlin, Wiegandt, 1898, in-8, 92 pages.

I. — L'étude de M. von Hügel a été présentée au Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Fribourg en septembre 1897. Ses conclusions sont celles que défendent aujourd'hui la plupart des critiques. M. von H. a voulu montrer que la méthode critique n'a rien d'arbitraire, que la distinction des sources est fondée sur des particularités littéraires assez nombreuses et assez facilement reconnaissables pour qu'il ne soit plus permis de la nier en principe et de ne pas la reconnaître dans l'ensemble. Cette distinction est confirmée par l'évolution des idées et des institutions, qui permet de dater relativement les sources. Le Diatessaron de Tatien présente un phénomène littéraire analogue à la compilation de l'Hexateuque. C'est la première fois que

---

1. Je signale seulement des substitutions de caractères sans importance aux mots *adris açmaras*, *kinâras* et *pavis*. Le signe de longueur sur l'*e* de *grex* (s. u. *grâmas*) est-il une faute d'impression ? En tout cas, Kœrting donne *grĕx* avec ĕ bref, comme *grĕgis*.

les opinions de la critique moderne sont défendues aussi ouvertement par un savant catholique. Mais l'auteur n'a pas écrit seulement pour ses coreligionnaires, et son mémoire est assez savant et original pour se recommander à l'attention de tous les exégètes.

II. — M. Baldensperger soumet à un nouvel examen le prologue du quatrième Évangile et croit trouver la clef non seulement du prologue mais de tout l'Évangile dans l'intention que l'auteur aurait eue de combattre et de réfuter une école qui mettait Jean-Baptiste au-dessus du Christ. L'existence d'une telle secte dans le temps et le milieu où fut écrit le quatrième Évangile n'est pas autrement attestée ; c'est de l'Évangile surtout qu'on est obligé de la déduire. Et c'est l'existence de cette secte, admise par hypothèse, qui sert à expliquer l'Évangile. Cependant il ne s'agit pas ici d'un cercle vicieux. Si le livre a réellement un but apologétique ou polémique, on doit bien s'en apercevoir : il faut prendre garde seulement de trop attribuer à cette intention et de vouloir la reconnaître dans des endroits où elle ne s'accuse pas. La démonstration de M. B., très serrée, très étudiée, préparée par de longues recherches, cela est visible quand même l'auteur ne le dirait pas, un peu trop systématique peut-être, aboutit à une conclusion générale qui paraît certaine. L'auteur, quel qu'il soit, du quatrième Évangile n'a pas écrit dans un but purement didactique, pour exposer sa conception christologique, mais il visait directement certaines doctrines qu'il voulait abattre et que son livre est destiné à ruiner. Parmi ces doctrines celle dont il est surtout préoccupé, au moins dans les premiers chapitres, semble être l'idée que Jean-Baptiste aurait été égal ou même supérieur à Jésus. Ce n'est pas que la polémique soit pour l'évangéliste la chose principale, et M. B. lui-même le reconnaît, mais c'est à l'occasion de cette polémique inévitable que s'affirme la théologie du Logos, et c'est en vue de la situation créée par cette controverse qu'elle est développée. L'Évangile n'est pas tout entier dans la polémique, mais la polémique est son point de départ. Ainsi présentée, l'hypothèse est justifiée par le livre même d'où on l'extrait. On peut la dire autorisée par la nature des choses, une œuvre telle que le quatrième Évangile ayant dû être en quelque sorte commandée par les circonstances, et ne pas se produire comme le fruit de méditations philosophiques sur un problème abstrait. Nombre de particularités jusqu'à présent inexpliquées ou mal expliquées se comprennent aisément par les raisons qu'en donne M. B. Il est néanmoins à craindre que, dans les détails, le savant critique n'ait été entraîné par les charmes de son hypothèse un peu plus loin qu'il ne fallait. Pour ne citer qu'un exemple, il n'est pas du tout évident, ni nécessaire pour l'antithèse entre le Verbe et Jean, que la formule : ἐγένετο ἄνθρωπος, dans *Jean*, I, 6, soit en rapport direct avec le v. 3, de façon que Jean-Baptiste soit formellement présenté comme une créature du Verbe et que le rattachement de ὃ γέγονεν au v. 4, réclamé par le rythme du prologue et par l'enchaînement naturel des idées (à condition que l'on traduise :

« En ce qui avait été fait, — c'est-à-dire dans le monde, — était la vie », ce qui explique pourquoi la vie était la lumière des hommes), ne soit même pas à discuter comme hypothèse possible.

III. — Le travail de M. Karl sur la première Épître de saint Jean est purement exégétique, mais très solide et original. Les notes explicatives qui précèdent la traduction sont très substantielles. L'auteur y montre bien que les exégètes, qui étudient surtout le quatrième Évangile, sont parfois trop pressés d'expliquer les détails de l'Épître d'après les passages de l'Évangile que l'analogie du sujet et du style invite à y comparer. Cette remarque s'applique dès la première phrase, où l'on reconnaît volontiers le Verbe incarné qu'annonce le prologue de l'Évangile, tandis qu'il s'agit directement de la doctrine du salut par la communication de la vie divine. M. Karl se réserve de formuler plus tard des conclusions sur l'auteur de l'Épître et la date de sa composition.

IV. — Avec M. Holtzheuer nous abordons le terrain de la théologie dogmatique et même scolastique. Il s'agit de définir le Christ dans l'unité de sa personne et la dualité de sa nature. Les formules traditionnelles de la théologie sont conçues comme des idées ou plutôt comme des réalités absolues. On trouve l'annonce de l'incarnation dans les paroles que Iahvé adresse au serpent du paradis terrestre. Le travail de l'exégèse critique paraît ignoré en grande partie : on le condamne tout de même. Ce qui ressort de cette brochure, c'est surtout la difficulté, que M. Holtzheuer ne semble pas voir, de traduire les formules de l'ancienne théologie dans le langage de la philosophie et de la critique modernes.

C. D.

Apáczai Cseri János mint paedagogus (Jean Cseri Apaczai, pédagogue), par Ladislas Stromp. Budapest, Hornyanszky, 1898. 150 p.

Les savants hongrois s'occupent beaucoup, depuis quelque temps, de Jean Cseri Apaczai (1625-1660), qui a eu le mérite de faire connaître le premier la philosophie cartésienne en Hongrie, et cela à une époque où le reste de l'Europe était encore hostile à ces doctrines. Qu'on considère Apaczai comme savant, ou comme ardent apôtre de la langue nationale dans l'enseignement, ou comme pédagogue, il excite toujours l'admiration, quand on se rend compte des difficultés contre lesquelles il eut à lutter. Né en Transylvanie, il fit ses études au célèbre collège de Gyula-Fehérvar où Bethlen et ses successeurs avaient appelé les plus grands savants de l'Europe. En 1648, Apaczai est envoyé, comme plusieurs de ses coreligionnaires, aux universités hollandaises. A Franeker, Leyde et principalement à Utrecht, il étudie la théologie, la philosophie, les langues classiques et orientales. Les doctrines de Descartes enseignées à Utrecht par de Roy, à Leyde par Heidanus et Heerbrot,

les œuvres de Ramus exercent alors leur influence décisive sur lui. Il est fier de pouvoir « faire parler Ramus en hongrois » dans sa *Magyar Logicatska* (1654); dans son *Encyclopédie hongroise* (1653-1655), il donne le résumé de toutes les sciences, dans l'esprit de Descartes qu'il nomme « le rénovateur de toute la philosophie, la gloire de son temps, le plus noble entre les nobles que Dieu a donné aux hommes comme preuve de sa bonté. » Rentré en Transylvanie, il fut nommé professeur à Fehérvar. Ses disciples l'adoraient; les Mémoires de Nicolas Bethlen en font foi, mais réformateur trop hardi, attaquant ses adversaires avec acharnement, il fut accusé d'hérésie par son collègue Isaac Basire, l'ancien chapelain de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui exerça beaucoup d'influence sur le prince Georges II Rákoczy. On dut le déplacer et l'envoyer à Kolozsvár où son discours d'ouverture sur la réforme de l'enseignement eut un grand retentissement. Mais déjà la phtisie minait son corps chétif et, après trois ans d'enseignement, elle mit fin à ses jours dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1660, à l'âge de trente-cinq ans.

Au moment où Apaczai voulut réformer l'enseignement hongrois trop scolastique, un autre pédagogue, Amos Coménius, dirigeait le célèbre collège de Sárospatak, et devint, par son *Orbis pictus*, le grand réformateur de l'éducation. Mais, cruelle destinée! tandis que Coménius a une renommée universelle, Apaczai, qui travaillait indépendamment de lui, n'est connu qu'en Hongrie! Le temps, sans doute, lui manquait pour donner une de ces œuvres qui marquent dans la pédagogie, car malgré les idées originales remuées dans son *Oratio de studio sapientiae* (1655) et son *Oratio de summa scholarum necessitate earumque inter Hungaros barbariei causis*, éditée seulement de nos jours, et d'autres *Disputationes*, il faut avouer que ce ne sont que des dissertations, brillantes sans doute, mais vite oubliées, même en Hongrie où les germes semés au courant du XVIIe siècle ne pouvaient se développer à cause de l'état déplorable du pays, miné par des luttes séculaires contre les Turcs et la maison d'Autriche. Apaczai fut vite oublié et ce n'est que de nos jours que la science hongroise reconnaît en lui un de ses apôtres les plus brillants.

L'étude de M. Stromp, divisée en trois parties (*Études d'Apaczai, ses œuvres, son système pédagogique*), se distingue surtout par un exposé clair des idées pédagogiques d'Apaczai qui fut le premier en Hongrie à demander un système scolaire basé sur l'étude de la langue nationale, surtout dans les basses classes, à faire entrer dans l'enseignement les leçons de choses, à faire apprendre les langues plutôt que la grammaire, la morale plutôt que la théologie, et à procéder toujours par la méthode inductive. Ses idées sur le rôle des professeurs et sur les écoles sont empreintes d'une hauteur de vues rare à cette époque. M. S. réfute, avec raison, ceux qui dans l'*Encyclopédie* ne voient qu'une compilation maladroite. Apaczai, dit-il, à l'âge où il composa cette œuvre —

véritable montagne au milieu d'un désert, comme dit Szily — ne pouvait être versé dans toutes les branches de la science qu'il traitait; puis il nomme lui-même ses sources. Il s'agissait pour lui principalement de rendre accessible la science en langue hongroise, et tout le monde reconnait avec quelles difficultés il eut à lutter pour créer un vocabulaire. Il est vrai que tous les mots qu'il a forgés n'ont pas obtenu droit de cité, mais il en a trouvé bon nombre qui se sont maintenus, notamment le mot *elme* pour exprimer *l'intellect* et pour lequel les linguistes lui sont si reconnaissants. Il est, en tout cas, le premier qui ait vu clairement qu'une nation ne vit que par sa langue et par ses écoles.

M. Stromp a ajouté à son intéressant essai la liste complète et exacte des œuvres d'Apaczai et le titre des quarante-deux livres ou dissertations consacrés à sa vie et à ses œuvres.

J. KONT.

Dictionnaire des Sculpteurs de l'Ecole française du moyen âge au règne de Louis XIV, par Stanislas LAMI, statuaire, avec préface par Gustave LARROUMET. 1 vol. 4°, 581, pp, Champion 1898.

Voici un des nombreux ouvrages dont nous avons grand besoin pour l'histoire de notre art français, jusqu'à présent si dénuée d'instruments courants de travail : un dictionnaire qui résume les notions acquises sur la vie et les œuvres des sculpteurs nationaux et dont chaque article est accompagné d'une bibliographie. De pareils livres sont très utiles, à une condition expresse, celle de l'exactitude, car on ne les consulte jamais qu'à ce point de vue et il faut qu'on puisse avoir confiance en eux. Ni M. Lami ni ses confrères ne m'en voudront, si j'ajoute qu'on est tenté d'examiner celui-ci avec d'autant plus d'attention que la pratique de l'art et celle du document jurent un peu de se trouver ensemble. On ne court pas deux lièvres, dit le proverbe, à plus forte raison deux gibiers si différents. Eh bien, le livre de M. L., statuaire, est un livre documenté et j'ai grand plaisir à dire tout de suite qu'il rendra de réels services à tous ceux qui ont besoin d'être informés vite et suffisamment. Or, chacun en a toujours besoin en dehors de sa spécialité J'ai vérifié quelques lettres prises au hasard. Je n'affirmerais pas qu'on n'y trouverait ni erreurs, ni fautes d'impression, ni lacunes, j'en ai rencontré moi-même plusieurs à une première lecture. Les plus graves ont été rectifiées dans un erratum (mais qui donc lit les errata!) ; les autres sont relativement peu nombreuses, parfois vénielles. Voici quelques exemples. La date de Th. Almant est 1462, non pas 1642. — Pour Avigny, il faut lire 1525 au lieu de 1535. — Lire Hilaire Pader non Pater, (p. 27). — L'*Eva Pandora* de Cousin n'est pas, que je sache, au Musée de Sens et les vitraux de la Chapelle de Vincennes ne sont qu'une attribution. —

Semblançay n'a jamais été surintendant des finances ; à coup sûr il ne l'était pas en 1510 (p. 209). — D'où peut venir (dans l'article sur Goujon) l'idée de donner à G. Pilon le « bas-relief principal de la porte de Carnavalet » ? — Le bronze de Coisevox n'a pas été détruit dans l'incendie de 1871, il figure aujourd'hui dans la cour de Carnavalet. — Les Jacquet travaillaient à Saint-Gervais bien avant 1542. — Sur Le Moiturier, on peut consulter Marquet de Vasselot : *deux œuvres inédites d'A. I. M.* Mélanges Piot. 1896. — L'attribution de la statue de Claude de France à François Marchand me paraît plus que problématique. — Marguerite d'Autriche est morte en 1530, au lieu de 1520 (p. 402). — Thevet n'a pas écrit l'histoire des hommes illustres, mais les *Vrais portraits et vies des hommes illustres*, et la date de publication (1584) le rangerait plutôt parmi les historiens d'Henri III que d'Henri II. — Pour Paganino, on aurait pu signaler que Daniel Marot a reproduit le tombeau de Charles VIII. — A propos de Ponce, il n'y a pas à hésiter sur la question de Jean d'Alesso. — La duchesse de Retz, de Prieur, est au Louvre (cet article présente bien des obscurités). — L'entrée de Louis XII à Lyon eut lieu en 1499, non pas 1490. — On eût pu dire que les *anges* de Sarrazin se voient encore à Saint-Nicolas-des-Champs. Quant à ses *Enfants à la chèvre*, ils n'ont pu être exécutés pour Marly en 1640, par l'excellente raison que Marly n'existait pas. On les y transporta plus tard. — A Strasbourg il s'agit de Conrad IV (au lieu de III), et Erwin de Steinbach est mort en 1319 n. s.). Ces petites taches — et d'autres — montrent que les ouvrages de ce genre devraient toujours être revus par des lecteurs anonymes de bonne volonté (on en rencontrerait facilement) avant le bon à tirer. Elles enlèvent quelque chose, mais peu à la valeur et à l'utilité du livre.

Si l'on veut le juger à un point de vue plus général, on doit d'abord se rendre bien compte de ce que l'auteur a voulu faire. On n'a à lui demander ni des aperçus nouveaux, ni des recherches personnelles, tout simplement le résumé judicieux des recherches des autres. M. L. n'a pas mal répondu à ce programme. Pourtant, j'ai à lui présenter quelques observations sur des questions de méthode. Et tout d'abord l'avant-propos : M. L. aurait dû y fournir surtout des explications sur ses procédés de travail, sur l'ensemble des recueils et des livres consultés, sur le parti adopté par lui pour les références, les citations, sur le système suivi pour les indications relatives aux musées, etc. Il s'est borné à expliquer (insuffisamment) ce qu'il entendait au sens large sous ce terme de Sculpteurs de l'École française et ce qui l'avait déterminé à s'arrêter vers le milieu du XVII[e] siècle. Sur ces différents points, il est assez hésitant au cours de l'ouvrage. Il a esquissé un certain nombre d'aperçus généraux, inutiles puisque M. Larroumet s'en était chargé dans la préface Et çà et là, il a laissé passer certaines phrases malencontreuses, qui feraient supposer chez lui quelque inexpérience en fait de maniement des textes ou des idées. Ainsi, voulant constater que les

artistes d'autrefois recevaient un traitement médiocre, il écrit (p. VI) : « Ne voyons-nous pas Jean Goujon, *le grand artiste de la Renaissance*, toucher à Rouen un salaire de *quelques sous* pour *ses travaux* à l'église Saint-Maclou ? » Or, à cette date, c'est-à-dire vers 1540, Goujon devait atteindre une trentaine d'années ; sa réputation, s'il en avait une, était toute locale. C'est absolument comme si l'on invoquait le *grand* Ingres, en 1807, vendant à Rome un portrait pour quelques francs. Mais voici plus : les 26 sous 8 deniers, que toucha Goujon, représentaient environ 6 francs, et en valeur relative à peu près 30 fr., ce qui est quelque chose au XVI[e] siècle. Enfin, Goujon les a reçus non pour *ses travaux* à Saint-Maclou, mais seulement « pour sa peine d'avoir fait 2 pourtraicts pour faire une custode pour porter le corps de Nostre Seigneur ». M. L. lui-même a cité le texte. Mais il l'a lu ou interprété en artiste ! Encore quelques réserves sur la phrase de la fin, où il est question de la décadence de la Renaissance sous Henri IV et Louis XIII, comme si les deux temps n'en faisaient qu'un !

Dans ce malheureux avant-propos, trop long décidément bien qu'il compte à peine trois pages, je note encore cette phrase : « Nos monuments mutilés, mais encore debout, après les mauvais jours des guerres de religion et ceux de la Révolution. » Pourquoi donc M. L. n'ajoute-t-il pas le XVII[e] et le XVIII[e] siècle ? Ignore-t-on que les grands seigneurs et le clergé ont détruit presque autant que les Réformés ou les Révolutionnaires ? Qui donc a renversé le Jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois, le château de Monceaux, *mutilé* en partie Notre-Dame, etc. ?

Je me suis arrêté sur cet ouvrage, parce que je le considère comme bon, mais aussi parce qu'il fallait aussi examiner et dire jusqu'à quel point il l'est. Ensuite, parce qu'il rendra d'autant plus de services qu'il aura été plus contrôlé ; et je souhaiterais de rencontrer chez d'autres et par d'autres une contre-épreuve ou un complément de mes appréciations. Enfin, parce que M. L., je l'espère, poussera au moins jusque vers 1789 la suite nécessaire de ce premier travail et qu'il pourra profiter de ces observations, si elles sont justes.

Tel qu'il est, le livre fait honneur à la conscience de son auteur, à sa probité scientifique, à son goût noble et éclairé pour notre art du passé. Il aura exactement l'utilité que modestement M. Lami lui attribue : « faciliter les recherches qui pourront être faites à l'avenir sur l'histoire de la sculpture française, du moyen âge à la Renaissance »

Henry LEMONNIER.

J.-J. Rousseau, Lettre à d'Alembert sur les spectacles; texte revu d'après les anciennes éditions, avec une introduction et des notes, par M. Léon FONTAINE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, lib. Garnier, 1889. 334 pages.

J.-J. Rousseau, Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, publiée avec une introduction, un sommaire, des appendices, et des notes historiques et gramma-

ticales, par L. BRUNEL, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au Lycée Henri IV. Paris, lib. Hachette, 1896. XXXI et 220 pages.

J.-J. Rousseau, Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, édition classique, par M. l'abbé LAHARGOU, docteur ès lettres, supérieur de l'école de Notre-Dame à Dax. Paris, lib. Poussielgue, 1897. XXXII et 144 pages.

Les ouvrages de Rousseau ne peuvent pas se passer d'introductions et de notes. Je me rappelle mes premières lectures, et combien je me trouvai désorienté quand j'abordai cet écrivain retors. Ses paradoxes, son ton d'assurance, son art de surprendre et de dérouter le lecteur, ne permettent guères de se passer d'un guide. On entre de plain-pied chez Voltaire; Rousseau est d'un plus difficile accès : pour bien comprendre chacun de ses écrits, il en faut connaître le point de départ, il faut savoir l'occasion qui les a fait naître. Les éditions de MM Fontaine, Brunel et Lahargou ont été faites à l'usage des classes; mais un commentaire comme le leur est indispensable à bien des lecteurs, et il peut être utile à tous.

M. Fontaine, le premier en date, a donné l'introduction la plus développée. Les notes de M. Brunel contiennent souvent des remarques utiles sur des points que M. Fontaine n'avait pas touchés. Quant à M. Lahargou, nous le verrons, il est très inférieur aux deux commentateurs qui l'ont précédé. C'est de l'édition de M. Fontaine que je parlerai d'abord.

Page 13. M. Fontaine cite en note Marc Monnier : *Le théâtre à Genève au* XVIII^e *siècle. Bibliothèque universelle*, mars 1873. Cet article a été recueilli par Marc Monnier dans son livre : *Genève et ses poètes*. Paris, librairie Fischbacher, 1874. Le passage cité par M. Fontaine s'y trouve page 161.

Page 22. « On avait promis, dit M. Fontaine, de lui envoyer *(à d'Alembert)* à Paris, un mémoire contenant les principaux détails nécessaires à son article. » Jacob Vernet parle de ce mémoire dans la première de ses *Lettres critiques d'un voyageur anglais, sur l'article* GENÈVE *du Dictionnaire encyclopédique, et sur la lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau* : « On lui avait parlé à Genève d'un mémoire manuscrit composé depuis peu par un Genevois, homme de lettres, pour un étranger de distinction. Ce mémoire m'est connu. Il contient un abrégé de l'histoire de Genève et une description exacte de son gouvernement et de sa police, tant civile qu'ecclésiastique, sans dire autre chose de sa religion, sinon que l'on y professe la religion réformée. L'académicien *(d'Alembert)* pria un de ses amis de lui procurer une copie de ce mémoire. Il le reçut à Paris, et il en a fait un très grand usage, jusqu'à en copier plus de la moitié, presque mot à mot. » — Vernet ne dit pas tout ce qu'il sait, et son biographe est plus explicite : « Lorsqu'il *(d'Alembert)* fut de retour à Paris, il se fit envoyer un mémoire manuscrit sur l'histoire de notre république, que M. Vernet avait composé autrefois pour un jeune seigneur russe. » *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages de M. J. Vernet*, 1790, p. 54.

Page 35. « Les philosophes, dit M. Fontaine, faisaient courir ce mot mordant d'une spirituelle Genevoise, Madame Huber : que les prédicants étaient occupés à donner un état à Jésus-Christ. » Et M. F. ajoute : « Les ennemis du Consistoire n'avaient pas tort. Une profession de foi si péniblement rédigée perd tout le mérite d'une manifestation spontanée. » M. F. cite en note une lettre [de Voltaire] à d'Alembert, du 23 février 1758.

Cette date n'est pas juste; et le mot cité n'est pas de Madame Huber, mais de Madame Cramer. Voltaire écrivait à d'Alembert le 5 février : « La profession de foi des sociniens honteux est sous presse et presque finie. Ils ont consumé un grand mois à ce bel ouvrage. Voilà qui est bien long, disait-on. — Il faut un peu de temps, répondit Hubert, quand il s'agit de donner un état à Jésus-Christ. » Dans la lettre suivante, du 13 février, Voltaire rectifiait son dire : « Ce n'est point Hubert qui a dit que les prédicants étaient occupés à donner un état à Jésus-Christ, c'est Madame Cramer ; elle en dit quelquefois de bonnes. »

Ce n'est pas non plus du Consistoire qu'il s'agit; c'est la *Compagnie des pasteurs et professeurs* qui a répondu à d'Alembert ; mais on confond souvent à l'étranger ces deux corps ; et c'est ce qu'a fait d'Alembert lui-même dans la *Justification de l'article* GENÈVE *de l'Encyclopédie* : « La déclaration tant annoncée, dit-il, a vu le jour ; et quoique *le Consistoire* ait employé six semaines à la dresser, elle a pleinement justifié l'auteur de l'article. »

Enfin, j'avoue que je ne juge pas comme M. F. la déclaration de la Compagnie des pasteurs. Il est commode assurément de s'en tenir au symbole d'Athanase : on s'y réfère, on proclame sa foi, et tout est dit. Il est très commode aussi de se placer au point de vue de Madame Cramer. On sourit, on hausse les épaules : c'est bientôt fait ; et là non plus il n'est pas question de délibérer longtemps. — C'est autre chose quand on veut, comme la Compagnie des pasteurs, en s'appuyant sur les Écritures qu'on croit divinement inspirées, choisir des formules théologiques qui ne donnent pas trop de prise aux adversaires, et qui soient acceptées par l'unanimité d'un corps assez nombreux, où règne une certaine liberté d'idées. Qu'il faille pour cela quelques semaines, c'est tout simple.

Page 58. L'ouvrage de Rousseau parut dans le courant d'octobre, dit M. Fontaine ; et il met en note : Le 20 octobre, d'après M. Maugras : *Voltaire et Rousseau*, p. 68. Mais Rousseau écrivait à Rey le 24 octobre : « Mon ouvrage est en vente à Paris depuis le 2 de ce mois ; je l'appris le 7, par hasard ; le 8 et le 9, je fis retirer mes exemplaires ; et tous ceux à qui j'en ai fait présent ne m'en ont su aucun gré, parce qu'ils en avaient déjà. »

Page 117. Le livre que Rousseau désigne sous un autre titre est, en effet, comme le conjecture M. Fontaine, l'*Instruction chrétienne* de Jacob Vernet, qui a eu quatre éditions : 1752, 1756, 1771, 1807. Le

chapitre qu'il cite (livre XI, chapitre XIII) est dans le second volume de l'ouvrage; et ce volume est intitulé : *Doctrine chrétienne*, comme les trois derniers volumes sont intitulés : *Morale chrétienne*. Rousseau a cité le titre du volume, au lieu de celui de l'ouvrage entier. « Sur la tolérance chrétienne, dit-il, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre dans le onzième livre de la *Doctrine chrétienne* de M. le professeur Vernet. » En fait, le chapitre XIII du livre XI est intitulé : *Comment on doit agir envers ceux qui s'écartent de la saine doctrine ; et comment, sans gêner la liberté de sa conscience, on peut empêcher que la diversité des sentiments ne trouble l'ordre de l'Église.* Mais Rousseau a cité, en l'abrégeant, le titre courant de ce chapitre : *Correction et tolérance chrétienne.*

Je donne toutes ces indications, qui paraissent minutieuses, parce que ce morceau de Vernet a une véritable importance pour la biographie de Rousseau, et pour l'histoire de ses rapports avec le clergé de Genève. Jean-Jacques a trop pris au mot les promesses de tolérance qu'il y avait lues ; il s'est exagéré la largeur d'esprit qu'il pouvait espérer de trouver chez ses pasteurs, et c'est ce qui explique la surprise qu'il éprouva quand l'*Émile* fut condamné et flétri à Genève. Rousseau s'était aveuglé ; et quand il fut désabusé, il en voulut naturellement à ceux qui avaient fait à ses idées un accueil qu'il n'avait pas su prévoir.

Page 122... *utiles et agréables*... dans le texte ; d'après la note, les premières éditions portent :... *agréables et utiles*.. Cette dernière leçon est celle qu'on retrouve dans l'ouvrage de Vernet que cite Rousseau ; et, par conséquent, c'est la bonne, c'est celle qu'il fallait laisser dans le texte. Il faut dire que Rousseau ne s'est pas attaché à copier littéralement ce passage du livre de Vernet, dans lequel on lit : « des leçons *également* agréables et utiles pour toutes *sortes de* conditions. . » Plus haut encore, on remarque des divergences de texte analogues, et aussi insignifiantes.

Page 135 (note). Muralt, dit M. Fontaine, publia, en 1725, à Zurich, ses *Lettres sur les Anglais et les Français*. — La première édition de ces *Lettres* a été publiée en 1725, à Genève. C'est ce que j'ai établi dans mon édition des *Lettres* de Muralt, Berne et Paris, 1897, page 281. L'édition de Zurich est l'édition revue et augmentée de 1728. Les *Lettres sur les Anglais et les Français* y sont suivies de l'*Instinct divin*; et par conséquent c'est cette édition que Rousseau a eue entre les mains (Lettre de Deleyre à Rousseau, 2 novembre 1756. — *Nouvelle Héloïse*, VIe partie, septième lettre).

Page 167. Rousseau dit, dans une note, qu'il avait à se plaindre des discours de Madame de Graffigny, l'auteur de *Cénie*. Il le savait par Deleyre, qui lui avait écrit, le 23 août 1757 : « Le déchaînement est tous les jours plus terrible (*contre Diderot*). Madame de Graffigny fait courir le bruit que vous avez rompu avec votre ami, depuis qu'on le traite si mal. C'est bien peu vous connaître; il aurait tort maintenant, que

vous ne l'abandonneriez pas. Laissons ces tracasseries de femme et de bel esprit aux gens qui ne savent que faire. »

Page 185. La note sur M. Rivaz, à la suite de laquelle M. Fontaine place la date : (1759), était déjà dans l'édition originale de 1758. C'est cette note, j'imagine, qui a été cause de la distraction de d'Alembert, relevée par M. F. à la page 328 ; à moins que d'Alembert n'ait eu quelque réminiscence d'une conversation où Rousseau aurait parlé à ses amis de son passage en Valais et des souvenirs qu'il avait gardés de ce pays (*Nouvelle Héloïse*, première partie, vingt-troisième lettre).

Page 186 (note). La citation d'une lettre de Deleyre est faite de seconde main ; il eût mieux valu la citer d'après le texte même que M. Streckeisen a publié (*Jean-Jacques Rousseau, ses amis et ses ennemis*, tome I, page 184). La réponse de Deleyre à Métastase est simple et judicieuse.

Page 212. « On n'a jamais fait encore, dit Rousseau, en quelque langue que ce soit, de roman égal à Clarisse, ni même approchant. » Depuis deux ans déjà, Jean-Jacques avait commencé à écrire la *Nouvelle Héloïse* ; je ne sais s'il y a lieu de s'arrêter sur ce mot : *encore*, et si Rousseau avait les mêmes sentiments que Dante a exprimés dans le onzième chant du *Purgatoire* :

Così ha tolto l'uno a l'altro Guido
La gloria della lingua, *e forse è nato*
Chi l'uno e l'altro caccerà del nido.

Page 227... *Les taxes involontaires.* C'est un sens inusité que Rousseau donne ici à l'adjectif *involontaire*, un sens qui n'est pas le même que dans les expressions : un crime involontaire, un hommage involontaire, c'est-à-dire un crime qu'on a commis sans le vouloir et qu'on déplore ; un hommage qu'on a rendu sans le vouloir et qu'on se serait bien passé de rendre. Dans ce sens ordinaire du mot *involontaire*, il y a l'idée qu'on a été surpris et que la surprise vous a fait faire ce qu'on n'eût pas voulu : cette idée n'a pas lieu pour ce que Rousseau appelle *des taxes involontaires* ; il veut dire des taxes qu'on est forcé de payer, dont le paiement ne dépend pas de votre bonne volonté. La Fontaine emploie cet adjectif dans le même sens, quand il fait dire par saint Malc à son maître :

Redouble la rigueur d'un joug involontaire.

Page 232 (note). M. F. dit qu'une partie du *Spectateur* anglais avait été traduite en français par Moët en 1754. Mais Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, parle d'une traduction française du *Spectateur*, en huit volumes, dont le premier parut à Amsterdam en 1714, le sixième en 1726, etc.

Page 246. L'ivresse... en Suisse est presque en estime, dit Rousseau. Cent cinquante ans avant lui, Davity, un cosmographe de grand mérite, trop oublié aujourd'hui, avait exprimé la même idée dans un des chapitres de son livre : *les États du monde*, dans le *Discours de l'Empire*

d'Allemagne : « Ce n'est pas parmy eux, dit-il, un vice de s'enyvrer; et mesme ils disent que les fins et trompeurs ont introduit l'abstinence du vin, afin de ne descouvrir leurs mauvaises pensées après avoir beu. »

Page 277. « Que ceux dont le ciel a béni les travaux, dit Rousseau, viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche. » Cent vingt ans avant lui, Jacob Laurent, dans *le Genevois jubilant*, petit volume in-4°, publié en 1635 à l'occasion du premier centenaire de la Réformation, avait donné le même conseil en des termes semblables : « Jeunes hommes Genevois, je vous supplie que sortant de votre ville pour les voyages où vous êtes enclins, soit pour aller faire quelque temps du séjour autre part, vous y soyez toujours en bon exemple et en édification. Faites comme les abeilles qui sortent assez souvent de leurs ruches, mais ce n'est que pour cueillir le meilleur de la rosée et des fleurs. Par après, venant à y rentrer, c'est pour y former du miel en abondance de ce qu'elles ont amassé dehors. »

Je prends maintenant l'édition de M. Brunel; et j'aurai plus d'une fois, en la feuilletant, l'occasion de revenir au commentaire de M. Fontaine.

Page 20 (note). « Les rigoristes de Genève, dit M. Brunel, avaient vu de mauvais œil le précédent ouvrage de Rousseau, le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Une partie notable des pasteurs, surtout parmi les plus vieux, le tient fort suspect d'irréligion. » — Je ne vois pas sur quoi s'appuie cette assertion.

« M. Rousseau annonce trop le Déisme », disait le père Castel [1]. Le savant jésuite, mort dans les premiers jours de l'année 1757, connaissait Rousseau personnellement, comme les pasteurs genevois; il n'a pu lire que ses premiers ouvrages; mais il en a très bien compris l'arrière-pensée. Je ne sache pas qu'on puisse citer un mot pareil venu de Genève, avant la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile*, ni que rien témoigne qu'à Genève, avant cette date, on ait tenu Jean-Jacques suspect d'irréligion. Avant 1761, les vieux pasteurs : Maystre, Perdriau, Sarasin, Vernet, de Waldkirch, tout aussi bien que les jeunes, dans leurs lettres, dans leurs rapports au Consistoire [2], partout où nous pouvons saisir leur pensée, ont toujours traité Rousseau avec faveur.

Page 27. M. B. met en note : Il en faudrait *(pour leur être utiles)*. Cette glose qui n'est pas nécessaire, n'est pas non plus la meilleure qu'on pût donner. Je crois que Rousseau a employé l'antithèse : *il faut... il faudrait*, dans le même sens que celui qui disait, en parlant d'une parente qui n'avait pas avec lui la familiarité amicale qu'il aurait désirée : C'est la plus *comme il faut* de mes tantes, et la moins *comme il faudrait*.

---

1. *Esprit, saillies et singularités du père Castel*. Amsterdam, 1763, page 391.

2. *Étiennes chrétiennes*. Genève, 1881, 1884. — Manuscrits de la Bibliothèque de Neuchâtel.

Page 75..... une Constance. Il faut identifier ce nom de comédie. M. F. indique l'héroïne du *Préjugé à la mode ;* mais Constance, dans cette pièce, est la femme légitime de celui qui l'aime : un mari infidèle, qui est revenu à de bons sentiments et qui n'ose avouer son amour :

Un préjugé, fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe si doux.

Cette Constance n'est donc pas la « maîtresse » dont parle Rousseau, MM. F. et B. indiquent aussi la Constance du *Fils naturel ;* mais ils remarquent eux-mêmes que cette pièce n'avait pas encore été jouée à Paris. Deleyre, dans une lettre à Rousseau du 1er octobre 1757, lui dit qu'on a joué deux fois le *Fils naturel* à Saint-Germain.

Ne s'agirait-il pas de la sœur du comte de Tufière, dans le *Glorieux* de Destouches ? Constance est son véritable nom, quoiqu'elle garde le nom de Lisette jusqu'au moment où, dans le cinquième acte, sa noble naissance est reconnue. Elle donne à son frère les meilleurs conseils, pour le mettre en garde contre ses défauts.

Page 77. *C'est toujours la dame de cour qui fait dire le catéchisme au petit Jehan de Saintré.* Rousseau a lu le roman d'Antoine de la Sale dans l'édition que Gueullette a publiée en 1724. Je ne vois pas pourquoi M. B. et M. F. (p. 169) citent à ce propos M. de Tressan, qui, en 1758, n'avait pas encore publié son Jehan de Saintré.

Page 109. *Nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur,...* M. B. interprète *civilement :* conformément à la civilité, c'est-à-dire, selon Bossuet, « à la douceur et à la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables ». J'interprète cet adverbe un peu autrement. Vivre civilement, c'est vivre dans la société civile. Un homme déshonoré ne peut y trouver une place où il soit à l'aise.

Page 178. Rousseau cite en latin un passage de Platon ; le voici, d'après la traduction de M. Cousin :

« Si jamais un homme habile dans l'art de prendre divers rôles et de se prêter à toutes sortes d'imitation, venait dans notre État et voulait nous faire entendre ses poèmes, nous lui rendrions hommage comme à un être sacré, merveilleux, plein de charmes ; mais lui dirions qu'il n'y a pas d'homme comme lui dans notre État et qu'il ne peut y en avoir ; et nous le congédierions, après avoir répandu des parfums sur sa tête et l'avoir couronné de bandelettes ; et nous nous contenterions d'un poète et d'un faiseur de fables plus austère et moins agréable, mais plus utile, dont le ton imiterait le langage de la vertu, et qui se conformerait, dans sa manière de dire, aux règles que nous aurions établies en nous chargeant de l'éducation des guerriers. »

MM. Perey et Maugras (*Vie intime de Voltaire*, p. 207) et M. Maugras (*Voltaire et Rousseau*, p. 72) citent une lettre de Mme de Constant à son mari : « Il y a un passage de Platon, dit-elle, appliqué indirectement à Voltaire, qui a mis les Délices en fureur contre lui. Voltaire déclame violemment, sans croire que nous en connaissions la véritable

raison ; car ce que Rousseau dit sur lui tout à plat est fort obligeant. » Sur quoi MM. Perey et Maugras mettent en note : « C'est une erreur ; le passage s'appliquait à Diderot. »

Mais pas du tout ; le passage s'appliquait bel et bien à Voltaire. D'une manière voilée, mais très intelligible, Rousseau disait aux Genevois que la sagesse ne leur permettait point de souhaiter que se prolongeât le séjour de Voltaire au milieu d'eux. MM. Perey et Maugras paraissent avoir confondu cette citation de Platon, avec celle de l'*Ecclésiastique*, qui est dans la préface de Rousseau. Un passage que deux personnes d'esprit ont ainsi mal compris, méritait une note qui manque aux éditions de MM. Fontaine et Brunel.

Page 189. *Elle ne doit point ajouter sur le mariage...* MM. F. et B. auraient dû rétablir dans cette phrase la particule *donc,* qui en a été enlevée au grand déplaisir de Rousseau (lettre à Rey, 20 juillet 1758.)

Les librairies Hachette et Garnier se sont adressées à des hommes compétents, quand elles ont demandé à MM. Fontaine et Brunel de préparer les éditions dont je viens de rendre compte. Les deux commentateurs se sont, en somme, très bien acquittés de leur tâche. Je regrette de ne pouvoir accorder le même éloge à M. l'abbé Lahargou.

Il commence par donner une biographie de Rousseau, qui fourmille de petites erreurs. J'en ai compté trente en huit pages, et j'en ai laissé passer. Dans le commentaire, il y en a beaucoup moins, je le reconnais ; bien qu'il arrive à M. l'abbé L. de trébucher, comme dans la note 5 de la page 36, là même où M. F. lui avait montré le chemin. Je reconnais aussi qu'il n'est pas facile de bien annoter un auteur qu'on n'aime pas, un ouvrage qu'on voudrait ne pas voir dans les mains des jeunes gens. On remarque que vers la fin M. l'abbé L. est à bout de patience ; il n'y tient plus et éclate en exclamations : « Quelle idée et quelle extravagance ! » — « Est-il possible d'écrire sérieusement ces choses? » — « Cela se réfute-t-il? Cela peut-il se soutenir ? »

M. L. a cru devoir faire des coupures dans son texte, en supprimant tantôt une phrase et tantôt deux ou plusieurs pages (voir pp. 93, 94, 97, 115 *ter*, 126 ; ailleurs peut-être encore). Toutes ces suppressions n'étaient pas nécessaires ; et, par exemple, au lieu de supprimer cette phrase : « Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde », il y avait une note à faire, qui manque aux éditions de MM. Fontaine et Brunel. Il fallait dire que Rousseau — comme don Diègue : « Nous n'avons qu'un honneur : il est tant de maîtresses ! » et comme Harpagon, qui dit à sa fille Élise : « Préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse .. » — emploie le mot de *maîtresse* dans un ancien sens, inusité maintenant : jeune personne qu'on aime et qu'on veut épouser. Ainsi, dans *Émile,* au livre IV : « En lui peignant la maîtresse que je lui destine..... » et au commencement du livre V : « Puisque notre jeune gentilhomme, a dit Locke, est prêt à se

marier, il est temps de le laisser auprès de sa maîtresse. » Et dans les Entretiens sur *le Fils naturel*, Diderot prend ce mot dans le même sens, quand il dit à Dorval : « On vous accuse d'avoir inspiré de la tendresse à la sœur de Clairville et d'en avoir pris pour sa maîtresse. »

Je n'hésite pas à contredire ceux qui croiraient que Rousseau, dans la phrase citée, a employé le mot de maîtresse dans le sens qu'on lui donnerait aujourd'hui. Relisez la page qui précède et celle qui suit. La maîtresse dont parle Rousseau, c'est Hermione, Zaïre ou Paméla ; ce n'est pas Musette ou Marguerite Gautier.

Comme M. Brunel, M. l'abbé L. a divisé la lettre de Rousseau en trois chapitres ; et la division qu'ils adoptent est la même, sauf au commencement du premier chapitre, où je préfère le parti qu'a pris M. Lahargou. M. B. a bien fait, en revanche, de se contenter de distinguer ces trois chapitres dans son sommaire, et de ne pas introduire dans le texte, comme M. L. a cru pouvoir se le permettre, des séparations que Rousseau n'y avait pas mises. Quoi qu'il en soit, on a ainsi une idée nette du plan général de l'ouvrage.

M. F. a eté seul à donner aux différents paragraphes un numéro d'ordre. M. L. a quelquefois réuni deux paragraphes (pp. 5 et 35) en supprimant les alinéas qui les séparent ; ailleurs (p. 4), il coupe un paragraphe par un alinéa qui n'était pas dans le texte de Rousseau ; ailleurs (p. 31), il remplace un point d'interrogation par un point d'exclamation : c'est agir trop librement avec son auteur.

Les *Lettres critiques* de Vernet et la Correspondance de Voltaire pendant les années 1757 et 1758, sont essentielles à lire pour connaître les circonstances au milieu desquelles a paru la *Lettre sur les spectacles*. MM. Perey et Maugras (*Vie intime de Voltaire*) et M. Maugras (*Voltaire et Rousseau*) ont publié des lettres inédites de Diderot et de d'Alembert, qui s'ajoutent utilement au dossier de cette affaire. On y peut joindre encore trois lettres inédites de d'Alembert ; la copie des deux premières m'a été communiquée par M. Vernes d'Arlandes ; l'original de la troisième est à la Bibliothèque de Genève.

« *A monsieur J. Vernes, ministre de l'Évangile à Genève.*

« Monsieur,

« Il faut que vous n'ayez pas encore lu l'article *Genève*, puisque vous prétendez que j'y accuse vos Ecclésiastiques de n'avoir pas beaucoup de foi à l'Écriture-Sainte. Je dis, au contraire, formellement, que vous avez beaucoup de *respect* pour Elle, et que vous expliquez de votre mieux les passages de l'Écriture qui peuvent paraître contraires à voz opinions : cela suppose que vous reconnaissez l'autorité de ce livre. Ainsi, Monsieur, vous voyez que le Clergé de Genève n'a sur cet article aucune imputation à me reprocher. Comme c'est la seule chose dont vous vous plaignez dans votre lettre, c'est aussi la seule à laquelle j'aurai l'honneur de vous répondre.

« Je dois seulement vous ajouter, Monsieur, que quand vos Ecclésiastiques auront lu avec attention l'article *Genève*, ils me remercieront peut-être, au lieu de se plaindre. Il est vrai que je ne leur accorde pas beaucoup de foi aux peines éternelles, ni à la Trinité; et vous savez mieux que personne combien le fait est vrai; mais bien loin d'avoir cru les blesser en cela, j'ai imaginé qu'ils me sauraient gré d'avoir exposé leur manière de penser, dont il m'a paru qu'ils ne se cachaient pas, et qu'ils cherchaient même à se faire honneur.

« Au reste, Monsieur, quelque parti que prennent vos Messieurs par rapport à moi, vous devez, comme ami de M. de Voltaire, les avertir qu'il n'a pas la moindre part à l'article *Genève*, ni directement, ni indirectement; qu'il ignorait même absolument que ni moi, ni d'autres, travaillassions à cet article. Si la colère théologique doit tomber sur quelqu'un, c'est sur moi seul; et j'en attends tranquillement les effets.

« A l'égard de la dissertation que vous avez insérée dans votre Recueil, permettez-moi, Monsieur, de vous représenter qu'ayant eu l'honneur d'être lié avec vous, j'avais lieu de m'attendre que vous m'en donneriez communication; je vous aurais convaincu aisément du peu de fondement de l'imputation de M. Reverdil. Il vous aurait même suffi de jeter les yeux sur l'article *Arrérage*, page 706 du premier volume (*de l'Encyclopédie*) colonne I, vous y auriez vu : 1° que je n'y dis en aucun endroit, comme M. Reverdil l'avance, *que l'intérêt est aussi bien dû et aussi légitimement exigé que le principal*; 2° que je distingue formellement deux sortes d'intérêt, le simple et le composé; et que je traite séparément de ce qui est dû au créancier dans l'une et l'autre hypothèse, sans rien décider d'ailleurs quant au moral.

« Nos théologiens, beaucoup plus intraitables que les vôtres, n'auraient pas manqué de tirer avantage de mon silence, si je l'avais gardé en cette occasion; cette raison, Monsieur, et mon estime pour vous, a produit la lettre que vous avez lue dans le *Mercure*. Si Fréron ou Palissot m'eussent attaqué de leur chef, je ne m'en serais guère mis en peine. J'avais écrit dès le 1er novembre à M. Necker (*professeur de mathématiques à Genève, et frère du célèbre ministre de Louis XVI*) pour vous demander là-dessus un mot d'éclaircissement; j'ai attendu jusqu'au 20 du mois que, ne recevant point de réponse, ni de vous, ni de lui, j'ai cru même devoir à moi-même ma justification.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« A Paris, ce 17 décembre 1757.

« D'ALEMBERT. »

« *A Monsieur J. Vernes, ministre de l'Évangile, à Genève*

« Monsieur,

« Je ne me rappelle point ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire; et quand je me le rappellerais, je serais au désespoir de compro-

mettre ni vous, ni personne. Mais, pour ce que je sais, c'est que je n'ai rien avancé, dans l'article *Genève*, sur la manière de penser des Ecclésiastiques, qui ne m'ait paru public et connu de tout le monde; j'ai même cru voir que les ministres se faisaient honneur de cette façon de penser ; et je pense qu'ils n'ont pas tort ; car, quand on rejette la tradition et l'autorité de l'Église, on ne peut être conséquent, selon moi, selon Bossuet, et selon mille autres, sans être socinien.

« Vous voyez donc, Monsieur, que mon dessein n'a point été d'offenser personne : à Dieu ne plaise ! Je n'ai pas prévu que cela vous dût faire tant de peine ; mais je ne puis empêcher à présent que cela ne soit écrit ; et je n'y vois point de remède, que de prouver à toutes les Églises protestantes que vous avez raison de penser ainsi, parce que vous raisonnez mieux que les autres.

« M. Tronchin m'a fait l'honneur de m'écrire au nom de vos Messieurs; je lui ai répondu, et je crois qu'ils doivent être contents de ma réponse ; je me flatte d'avoir satisfait à ses plaintes. J'ai prié M. de Voltaire d'accommoder cette affaire conjointement avec lui, si cela est nécessaire ; mais, en vérité, on fait bien du bruit pour peu de chose.

« Mes compliments, je vous prie, à M. Necker qui, ce me semble, n'ose plus m'écrire; dites-lui que je l'aime toujours, comme s'il m'écrivait.

« Je n'ai point vu l'article *Humeur*, dont vous me parlez ; et M. l'abbé Morellet (?) ne m'a point remis le mot *Idolâtrie* : peut-être l'a-t-il donné à M. Diderot. Au reste, je viens de renoncer à l'*Encyclopédie*. Ce n'est point, comme on le publie à Genève, votre article *Genève* qui en est cause ; car cet article ne me paraît point exciter ici des plaintes ; ce sont les personnalités ridicules, et même infâmes, qu'on publie contre nous, avec approbation et protection du gouvernement ; les sermons qu'on prêche à la cour et dans les églises ; les censeurs nouveaux qu'on veut nous donner, et qui exerceront une inquisition intolérable contre nous ; et mille autres raisons, qui me font chercher à garder le silence.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« D'Alembert. »

« Paris, 15 janvier [1758].

En date du 25 juin 1758, Rousseau avait écrit à d'Alembert, pour lui dire qu'il allait publier un ouvrage, en réponse à l'article *Genève*. D'Alembert lui répondit par le billet qui suit :

« A Paris, le 27 juin [1758].

« Bien loin, Monsieur, d'être offensé de ce que vous avez pu écrire contre mon article *Genève*, je suis au contraire très flatté de l'honneur que vous m'avez fait ; j'ai beaucoup d'empressement de vous lire et de profiter de vos observations. Vous pouvez me faire adresser l'ouvrage sous l'enveloppe de M. de Malesherbes, rue Neuve des Petits-Champs ; je l'en préviendrai, et l'ouvrage me sera remis.

« Je vous embrasse de tout mon cœur ; je vous prie d'être persuadé que je vous aimerai et vous honorerai toute ma vie.

« D'ALEMBERT.

« *P.-S.* Nous avons perdu le 23 de ce mois une bataille sur le Rhin. M. de Gisors est très dangereusement blessé. Ce serait pour notre ami M. de Leyre une perte irréparable. »

Une lettre publiée par Streckeisen (*Rousseau, ses amis et ses ennemis*, I, 176) nous renseigne en effet sur l'embarras où se trouva Deleyre après la mort du comte de Gisors.

Quant à Diderot, nous connaissons le sentiment qu'il éprouva en lisant l'ouvrage de Rousseau, par deux écrits qui datent de la fin de 1758 : l'un, que MM. Perey et Maugras ont publié dans la *Jeunesse de madame d'Épinay*, pp. 537 et suivantes ; l'autre est une lettre adressée à M. N..., à Genève (œuvres de Diderot, éd. Tourneux, XIX, 447). Une note de l'édition Brière, reproduite par le dernier éditeur, dit que cette lettre est probablement de l'année 1757. Mais elle est évidemment postérieure à la publication de la *Lettre sur les spectacles*.

Eugène RITTER.

HAMERLING. **Sein Leben und seine Werke.** Erster Band : Hamerling's Iugend von Dr. Michael Maria RABENLECHNER. — Hamburg. Verlagsanstalt und Druckerei A.-G. (vormals J. F. Richter). 1896. In-8, 432 p. Prix : 5 mark.

S'il faut en croire le titre et les promesses de la préface, l'ouvrage en trois volumes que M. Rabenlechner entreprend, ne sera pas une simple biographie. L'étude approfondie de l'œuvre si considérable de Hamerling y occupera une place nécessairement importante. Mais alors attendons-nous à une bonne demi-douzaine de volumes. Dans le premier, M. R. conduit à grand peine son héros jusqu'à la dix-septième année, et Hamerling est mort à cinquante-neuf ans, laissant plus de vingt volumes dont plusieurs chefs-d'œuvre.

M. R., qui ne dédaigne pas les moindres essais de l'écolier [1], qui nous cite tout au long son « journal » [2] et ne nous fait grâce ni de ses bulletins scolaires (pp. 130-131), ni de ses billets de confession (p. 329), se verra contraint, s'il veut rester dans les limites prescrites, de sacrifier, ou

1. Cf. pages 96-116, dix-huit lettres écrites à l'âge de douze ans par Hamerling du cloître de Zwettl ; il eût suffi d'en citer une ou deux. — Cf. encore l'interminable analyse des « Martyrs », pp. 146-168 ; — « Eutychia » (pp. 186-210) donné in extenso, plusieurs narrations sans intérêt (pp. 210-219), etc... etc... M. R. ne peut se résoudre à choisir.

2. Cf. pages 221-290 ; 298-308, 315-323 ; 325-333, etc... Il eût été facile de résumer ce journal en une quinzaine de pages.

la biographie du poète ou, ce qui serait plus grave, l'étude de ses œuvres. Le défaut de proportion saute aux yeux dès à présent.

Ce premier volume est trop touffu, trop bourré de documents qu'il eût été préférable de publier à part ou de rejeter à la fin de l'ouvrage. Les citations occupent plus des deux tiers du livre.

Toutefois, ceux qui ne connaissent pas l'autobiographie si attachante et si précise de Hamerling pourront lire avec profit le travail de M. Rabenlechner. Ils y trouveront sur les premières années, sur la jeunesse du poète, sur ses entours, une foule de renseignements puisés aux sources et en partie inédits. M. R., qui est, d'ailleurs, en possession des papiers laissés par le poète, ne s'est pas contenté de lire tout ce qui, de près ou de loin, a trait à son sujet ; il s'est livré à une enquête personnelle, d'une scrupuleuse minutie, et il n'a pas épargné sa peine. Bien habile qui, après lui, trouvera de l'inédit ! Mais cette fureur de l'inédit, cette chasse aux documents n'ont pas porté bonheur au livre de M. Rabenlechner[1]. En s'efforçant de faire un ouvrage impersonnel, « objectif », l'auteur n'a pas su éviter de lui donner l'aspect d'une compilation. Pourquoi citer longuement, à tout propos, l'autobiographie, au lieu de la résumer ou d'y renvoyer le lecteur[2] ? Une édition des *Stationen* avec un commentaire remplirait le même office que le gros volume de M. R. et serait d'une lecture infiniment plus attrayante.

On chercherait vainement dans ces 400 pages des vues d'ensemble, des considérations générales. L'image du poète est effacée, noyée dans la masse des documents ; on laisse au lecteur le soin de l'en dégager. La personnalité de l'auteur ne se manifeste que par de courtes réflexions, par des notes au bas des pages.

En somme, c'est moins un livre que M. Rabenlechner présente au public que les matériaux consciencieusement amassés d'un livre, ou, pour mieux dire, d'un ou de deux chapitres. Sachons lui gré cependant d'avoir entrepris une tâche utile et ingrate. Les volumes qui suivront, nous dédommageront, ne fût-ce que par le sujet même, de la lecture parfois pénible de celui-ci.

E.-H. Bloch.

Berichte der deutschen Pharmaceutischen Gesellschaft im Auftrage der Gesellschaft herausgegeben vom Vorstand. Achter Jahrgang, Heft. I. Berlin, 1898, in-8°, 32 pages

Cette publication rentre bien peu dans le domaine de la *Revue cri-*

---

1. M. R. n'a point fait, d'ailleurs, de trouvaille importante ; il n'a pas ajouté de traits nouveaux à la physionomie du jeune Hamerling telle qu'elle nous est connue par l'autobiographie et par les écrits de Rosegger, Kleinert, etc...

2. Le premier chapitre n'est qu'une paraphrase des *Stationen meiner Lebenspilgerschaft*.

tique ; c'est à peine aussi s'il est permis de mentionner ici le premier article qu'elle renferme : W. Wicke, *Des innovations dans les appareils de polarisation ;* il n'en est pas de même de la communication de M. P. Siedler, *Sur des drogues nouvellement importées*, communication qui rentre dans la géographie économique et industrielle. M. P. Siedler passe successivement en revue la noix de cola, le café des colonies allemandes, le caoutchouc et les produits analogues des colonies portugaises d'Afrique, le baume et le quinquina de Saint-Thomé, ainsi que l'huile retirée d'une espèce d'Andropogon de cette île, la gomme arabique provenant de la colonie allemande du sud-ouest africain, et quelques autres substances exotiques, entre autres l'écorce de manglier, employée comme tanin. Il y a là des renseignements curieux et une preuve de l'intérêt porté par les Allemands aux produits que leur fournissent leurs jeunes colonies ou que leur commerce peut tirer des pays étrangers.

Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 octobre 1898 (suite).

M. Gauckler, directeur du service des antiquités de Tunisie, présente les photographies et aquarelles de plusieurs grandes mosaïques romaines à sujets réalistes, récemment découvertes et transportées au Musée du Bardo. — La plus importante a été trouvée dans une villa romaine, à Medeina, au fond de la Tunisie centrale, au cours de fouilles entreprises par deux officiers du 3e bataillon d'Afrique, MM. Ordioni et Quoniam, et terminées par la direction des antiquités. C'est une sorte de catalogue figuré de la batellerie maritime et fluviale à l'époque des Antonins, qui se développe sur un vaste pavement d'*atrium* affectant la forme d'une croix grecque. Aux extrémités opposées de la croix se correspondent, d'une part, une tête d'Océan et un fleuve couché ; de l'autre, deux paysages marins ; au milieu, évoluent en tous sens, sur les flots, 25 navires de types différents. Chacun d'eux est désigné par son nom latin, parfois accompagné de son équivalent grec et d'une citation de poète latin. Sur sept hexamètres complets tracés sur le pavement, quatre sont inédits ; trois sont d'Ennius, de Lucilius et de Cicéron. Cette mosaïque offre l'image d'une quinzaine de bateaux romains dont on ne connaissait que les noms ; elle révèle en outre l'existence de huit types totalement inconnus jusqu'ici. Deux autres mosaïques à sujets réalistes ont été découvertes par M. Gauckler à Carthage ; elles remontent à l'époque de Constantin. L'une d'elles offre de grandes analogies avec la célèbre mosaïque de Lillebonne, qui était elle-même l'œuvre d'un artiste originaire de Carthage ; elle représente les divers épisodes d'une chasse, notamment un sacrifice champêtre à Apollon et Diane, devant un temple qui abrite les statues chryséléphantines de ces deux divinités. — L'autre figure une salle de banquet avec 25 personnages, échansons, musiciens, danseuses, etc. Les convives sont accroupis à la turque sur de larges banquettes à dossier qui leur servent à la fois de siège et de table et ressemblent à celles qu'on voit encore dans les cafés maures de Tunis. — Enfin, les dernières fouilles pratiquées dans une basilique byzantine, à l'Oued Ramel, ont amené la découverte, dans un bâtiment annexe, d'une mosaïque, très incomplète, qui représente un chantier de construction en pleine activité, sans doute celui de la basilique elle-même. Le sanctuaire proprement dit et le baptistère cruciforme qui l'accompagne étaient aussi entièrement pavés de mosaïques à symboles chrétiens. — M. Gauckler donne quelques renseignements sur la collection de mosaïques réunies au musée du Bardo et sur l'atelier de mosaïstes qui y fonctionne sous la direction de M. Pradère.

M. Clermont-Ganneau appelle l'attention de l'Académie sur les badigeonnages dont sont en ce moment victimes les monuments antiques de Jérusalem, comme la mosquée

d'Omar. De nombreux édifices ont subi cette toilette, entre autres la vieille mosquée de la Khankah, en partie enclavée dans l'église du Saint-Sépulcre, où cette opération avait amené une découverte inattendue, celle d'une inscription latine des Croisades. On écrit de Jérusalem à M. Clermont-Ganneau que le cadi a donné immédiatement l'ordre de détruire ce texte des infidèles. C'est à peine si on a eu le temps d'en prendre une copie sommaire qui a permis de reconnaître qu'il s'agissait de la dédicace du palais patriarcal par le premier patriarche franc de Jérusalem, sous Godefroy de Bouillon. Ce document prouve que la Khankah s'élève sur l'emplacement même de ce palais fameux, et il confirme le dire des anciens chroniqueurs arabes, assurant qu'elle avait été fondée dans le palais des Patriarches, transformé en couvent de Soufis par Saladin, le lendemain de la prise de Jérusalem.

Séance du 14 octobre 1898.

M. Cagnat lit une nouvelle note de M. le lieutenant de vaisseau de Roquefeuil sur les sondages qu'il a opérés dans la baie de Kram pour arriver à la connaissance des ports antiques de Carthage. Cet officier est parvenu à constater certains faits qui rectifient sur des points importants les relevés de ses prédécesseurs et, en particulier, du plus célèbre d'entre eux, Falbe. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

L'Académie désigne M. Dieulafoy comme lecteur à la séance publique annuelle.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre du R. P. Delattre sur les dernières fouilles de Carthage. Le puits où a été trouvé le petit sarcophage dont le couvercle porte un personnage drapé et barbu, n'avait pas été entièrement exploré. La chambre située au fond du puits avait été seule complètement vidée; il restait, vers le milieu du puits, une seconde chambre à deux auges, qui était pleine de terre. C'est le 6 octobre seulement qu'elle a été déblayée. Outre les auges renfermant des squelettes avec le mobilier ordinaire, on y a trouvé quatre petits sarcophages simples; mais dans l'auge de la cellule à gauche, sous le plafond, un cinquième petit sarcophage était encastré dans le rocher. Sur le couvercle de ce petit sacorphage est gravé au trait un personnage barbu, à longue robe, la main droite levée et portant dans la gauche, devant la poitrine, une sorte de coupe ou de cassolette. La tête repose sur deux coussins ornés de glands. La silhouette seule du personnage et des deux coussins sur lesquels la tête repose, se détache en relief. Ce personnage paraît représenter un Carthaginois revêtu de la même dignité que celui qui est sculpté en haut relief sur le sarcophage précédemment découvert. Mais, cette fois, il y a son nom et son titre. La tranche du couvercle, du côté de la tête du personnage, porte une inscription gravée en caractères puniques, et le R. P. Delattre croit pouvoir la traduire: « Baalchillek le *rab* ». — MM. Viollet et Deloche présentent quelques observations.

M. Huguet, médecin-major, chargé de mission, fait une communication sur l'histoire des premières relations de la France avec le Mzab. Ce pays est occupé par la France depuis 1882; mais dès 1852 la question de l'occupation du Mzab s'était posée, après la prise de Laghouat. M. Huguet expose les différents épisodes de cette conquête.

M. Omont fait part des résultats de la Conférence internationale récemment tenue à Saint-Gall (Suisse) pour examiner les causes de destruction qui menacent les très anciens manuscrits et étudier les moyens d'assurer leur conservation. Le R. P. Ehrle, préfet de la Bibliothèque Vaticane, qui avait pris l'initiative de la réunion de cette conférence, avait pu, grâce à l'autorisation du Souverain Pontife, mettre sous les yeux des membres de la Conférence des spécimens des plus anciens et des plus précieux manuscrits de la Vaticane restaurés par ses soins: les deux manuscrits de Virgile à peintures, le palimpseste du *de Republica* de Cicéron, le Fronton, le Strabon, le Suétone, etc.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 31 octobre — 1898

Robert, les joueuses d'osselets d'Alexandros. — Furtwaengler, Les temples de l'Acropole. — Furtwaengler et Urlichs, Monuments de la sculpture grecque et romaine. — L. Pingaud, Saint Pierre Fourier. — Bayer, Histoire de la littérature dramatique hongroise. — Ferenczi, Histoire du théâtre de Kolozsvar. — Berenson, Les peintres de l'Italie centrale sous la Renaissance.

Carl Robert. **Die Knœchelspielerinnen des Alexandros.** Halle, Niemeyer, 1897. In-4, 34 p., avec une planche et huit vignettes (21e Winckelmannsprogramm de Halle.)

Le 24 mai 1746 on découvrit, à Herculanum, une plaque de marbre portant une peinture signée de l'Athénien Alexandros. Souvent publiée, elle a enfin été copiée très exactement par M. Gilliéron et reproduite en couleurs, par le soins de M. Robert, avec une perfection qu'on ne surpassera pas. La scène représente deux jeunes filles agenouillées jouant aux osselets; derrière elles, au second plan, une femme debout, dans une attitude courroucée et maussade, paraît l'objet des sollicitations de deux jeunes filles, qui s'efforcent de la consoler ou de l'apaiser. Le mot de l'énigme est donné par les inscriptions qui accompagnent les personnages. Les joueuses sont Aglaié et Hileaïra ; la femme maussade est Latone, que tentent de concilier Niobé et Phoibé. Latone et Niobé étaient, comme dit Sappho, de bonnes amies ; mais voilà qu'une querelle née d'une partie d'osselets les a brouillées. Tel était peut-être le sujet d'une composition lyrique inspirée de Sappho; l'original du tableau serait probablement, dans cette hypothèse, l'ex-voto du poète couronné.

M. Winter a récemment soutenu, ou plutôt proclamé, que les *Astragalizousai* étaient une peinture attique du ve siècle, exécutée à l'encaustique. M. Robert n'a pas eu de peine à montrer qu'il y a là deux erreurs. D'abord, le tableau sur marbre d'Herculanum est une copie romaine d'un original grec de la fin du ve siècle (vers 420, suivant M. R.) ; ensuite, il n'est pas vrai qu'il soit peint à l'encaustique. M. Winter pensait que la Nemea de Nicias (Pline, XXXV, 27) devait être peinte à l'encaustique sur marbre, puisque Auguste la fit insérer dans le mur de la Curia Julia; mais M. R. signale opportunément des

découvertes récentes faites à Pompéi, desquelles il résulte que des tableaux *sur bois* étaient souvent encastrés dans le stucage des murs. L'existence même de peintures à l'encaustique sur marbre est encore à démontrer.

Cette dissertation est suivie de deux *excursus*, l'un sur les bas-reliefs de la base de la Némésis de Rhamnus, où paraissent trois figures debout analogues à celles du tableau d'Alexandros, l'autre sur une statue de la collection Jacobsen, que M. Robert rapproche de l'Agavé du vase de Midias. Il s'abstient de proposer un nom ; j'avais, pour ma part, au vu de la photographie, songé à Latone effrayée par le serpent Python.

S. R.

A. Furtwængler. **Zu den Tempeln der Akropolis von Athen.** Munich, 1898 (extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie de Bavière, 1898, III, p. 349-390.)

I. Depuis plus de douze ans, M. Doerpfeld soutient que le temple archaïque d'Athéna, construit en tuf, fut réparé après les guerres médiques et subsista sur l'Acropole jusqu'à l'époque romaine. Il a encore récemment maintenu cette théorie (*Athen. Mitth.*, 1897, p. 159-178), en y introduisant cependant une modification importante. L'état de conservation relative de l'entablement du vieux temple l'a convaincu que la colonnade extérieure ne s'était pas écroulée au moment où les Perses exercèrent leurs ravages sur l'Acropole. Cette colonnade, dit-il, a été démolie plus tard, lors de la construction de l'Erechthéion, et c'est seulement la *Cella* du vieux temple qui a été réparée et conservée. M. Furtwængler a déjà combattu les idées de M. Doerpfeld dans les *Meisterwerke* ; il les réfute ici une fois de plus et, à mon avis, avec plein succès. L'objection capitale est toujours celle-ci : pourquoi, construisant un temple aussi soigné que l'Erechthéion, les Athéniens l'auraient-ils écrasé, dissimulé presque, en laissant subsister, à quelques mètres du Portique des Caryatides, une vieille bâtisse devenue inutile depuis la construction du Parthénon ? Une inscription atteste formellement que l'ancienne statue d'Athéna fut transportée du temple archaïque dans l'Erechthéion, qui, dans la suite, s'appela « le vieux temple » parce qu'il abritait la vieille image. Mais comme on n'a découvert aucune trace d'un temple archaïque qui aurait été remplacé par l'Erechthéion, un passage souvent cité d'Hérodote (VIII, 55) fait difficulté : il y est question d'un Ἐρεχθέως νηός où se trouveraient l'olivier sacré et la source saline. Or, dans Hérodote, νηός signifie toujours un sanctuaire couvert. M. F. avait proposé d'écarter cette « aporie » en remplaçant, dans le passage en question, νηός par σηκός, qui désigne un sanctuaire à ciel ouvert. Il signale maintenant un passage de Denys d'Halicarnasse (*Antiq. Rom.*, XIV, 4) qui est évidemment calqué sur celui d'Hérodote

et où on lit, en effet, σηκός. Cela semble bien prouver que, du temps de Denys, le texte d'Hérodote portait le mot qu'y a rétabli M. F.

II. Dans ses *Intermezzi* (p. 17), M. F. a émis l'opinion que l'Athéna de l'École des Beaux-Arts, autrefois à la villa Médicis, proviendrait du fronton oriental du Parthénon, dont elle aurait occupé le milieu. Le travail de cette statue est certainement attique et du v^e siècle; les dimensions et la nature du marbre concordent; cependant on a présenté deux objections, auxquelles M. F. s'efforce aujourd'hui de répondre. La première est d'ordre matériel : la plinthe de la statue de l'École des Beaux-Arts offre des traces de goujons auxquels ne correspondent pas de trous sur le rebord du fronton. M. F. avait d'abord supposé que l'Athéna du fronton oriental du Parthénon, enlevée du temple grec par Néron, aurait-été fixée dans le fronton de quelque temple romain. A cette hypothèse gratuite, il en substitue une bien plus simple, qui lui a été indiquée par M. Sauer : les goujons étaient prévus par Phidias, mais ils n'ont pas été mis en place, parce qu'on a trouvé moyen de s'en passer. La seconde objection est plus grave. Cette statue d'Athéna immobile, avec les plis cannelés de sa draperie tombante, a-t-elle vraiment pu former le centre d'une composition où toutes les figures connues sont en mouvement? Comme M. F. nous soumet (p. 371) une nouvelle restauration de l'ensemble du fronton, avec l'Athéna Médicis au milieu, artistes et archéologues peuvent se former une opinion en regardant le croquis qu'il a publié. Pour ma part, je ne suis pas du tout convaincu. Il me semble qu'une Athéna en mouvement, paraissant sortir du fronton, ferait mieux l'affaire. Je sais bien que M. F. plaisante cette manière de voir et croit Phidias incapable d'avoir attribué à la déesse nouveau-née une tentative de suicide; mais c'est là une boutade, un argument de conférence publique, qui ne peut être, à mon avis, sérieusement invoqué.

III. Dans ses *Meisterwerke* (p. 208), M. F. a posé en fait, comme une vérité désormais acquise, que le temple de la Niké Aptére avait été construit en 425, sous l'influence du parti clérical d'Athènes qui voulait faire pièce à Périclès en gâtant l'harmonie des Propylées. Or, en 1897, M. Cavvadias a découvert, sur l'Acropole, une inscription de 450 av. J.-C. environ, qui prescrit l'édification d'un temple sous la surveillance de Callicrate; le texte prouve qu'il s'agit bien du temple de la Niké Aptère, dont la prêtresse est mentionnée sur une inscription postérieure, gravée au revers. Ainsi paraissait confirmée l'opinion de M. C. Robert, qui attribuait le petit temple de Niké au milieu du v^e siècle et le croyait antérieur aux Propylées (437-432) [1]. Mais M. F. ne veut rien entendre. Il se tire d'affaire en disant que la construction prescrite par le décret retrouvé n'a pas eu lieu; car, dit-il, ce n'est pas seulement à notre

1. Je maintiens, à ce sujet, ce que j'ai écrit dans les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1897, p. 550.

époque que des projets de bâtiments sont restés dans les cartons. Assurément, mais pour justifier une telle hypothèse, il faudrait *prouver* que le petit temple ne peut pas être de 450. Or, les preuves qu'allègue M. F. (détails du chapiteau, style des sculptures) ne sont nullement décisives. Il lui arrive, avec le temple d'Attrina Niké, le même accident qu'avec le monument d'Adam Klissi. Dans l'un et l'autre cas, une inscription découverte à la dernière heure vient lui donner tort ; alors, d'un vigoureux coup d'épaule, il écarte l'une et l'autre inscription. C'est trop commode.

Inutile de dire que ces trois essais de M. F. sont remplis d'observations justes et intéressantes. Même quand elle s'égare, sa science, coulant toujours à pleines eaux, dépose un riche limon où les pépites d'or ne manquent pas. Les cailloux pointus et coupants n'y manquent pas non plus. Comme à l'ordinaire, M. Kekulé von Stradonitz en reçoit la meilleure part ; mais il en reste pour son élève M. Winter, pour M. Benndorf (ce qui est très injuste), pour feu Dümmler, même pour M. Michon, accusé d'avoir reproduit les erreurs frivoles de M. Winter M. Furtwaengler a donc mis, dans ces pages académiques, de quoi charmer les archéologues, les philologues et, subsidiairement, les amateurs de boxe.

Salomon Reinach.

Denkmæler griechischer und rœmischer Skulptur für den Schulgebrauch... herausgegeben von A. Furtwængler und H. L. Urlichs. Handausgabe. Munich, Bruckmann, 1898. In-8, xii-179 p., avec 52 planches en photogravure. Prix : 4 mark.

La grande collection de photographies inaltérables d'après des sculptures antiques, entreprise par la maison Bruckmann, a fini de paraître en 1898 ; elle comprend 100 livraisons in-folio à 20 mark chacune, plus un index de 73 p. dû à M. Arndt (2 mark). De cet ouvrage il a déjà été publié un choix pour les écoles, formant un in-folio de 50 planches à 100 mark. Enfin, on nous offre aujourd'hui, au prix très modéré de 4 mark, un in-8 contenant 52 réductions en similigravure — excellentes, disons-le tout de suite — d'après les clichés du grand ouvrage. Cela fait, si j'ai bien compté, trois moutures tirées du même sac Ce système présente un grand inconvénient, dont MM. Furtwængler et Urlichs, à défaut de la maison Bruckmann, auraient dû s'émouvoir. Une même reproduction photographique porte désormais trois cotes différentes, suivant qu'on la cite d'après les *Denkmæler* à 2,000 mark, les *Denkmæler* à 100 mark ou les *Denkmæler* à 4 mark. Il n'y a même pas de table de concordance permettant de se reporter facilement de la petite édition à l'une des grandes. On a vu que le choix de 50 planches in-folio s'appelle *Schulausgabe* et que le volume à 4 mark s'appelle *Handaus-*

gabe. Ce dernier terme prête singulièrement à l'équivoque. On s'imagine d'abord que c'est une véritable *édition manuelle* des Denkmæler, un « Bruckmann de poche » et qu'on y trouvera, réduites à un format raisonnable, toutes les planches de la grande édition. Or, en réalité, ce n'est qu'une *Handausgabe* de la *Schulausgabe*, c'est-à-dire une réduction de la réduction. Donc, tout en sachant gré à la maison Bruckmann de la belle exécution et du bas prix de la *Handausgabe*, on ne peut que constater l'inutilité scientifique de ce petit livre et regretter le trouble qu'il apportera à cette tâche déjà si compliquée et si agaçante des archéologues – l'indication de références faciles à contrôler.

Je possède, les ayant fait exécuter pour mon usage personnel, d'excellents clichés 8 1/2 × 10 d'après presque toutes les planches de la grande édition des *Denkmæler*. Si la maison Bruckmann veut vraiment publier une *Handausgabe* de sa grande œuvre, non un ouvrage scolaire avec une titre propre à donner le change, je lui offre δωρεάν mes clichés, qu'elle fera reproduire à sa façon. Je n'y mets qu'une seule condition : c'est qu'elle ne vendra pas la vraie *Handausgabe* à un prix dépassant 30 mark.

J'oubliais de dire que les clichés des *Denkmæler* servent encore, à la même maison Bruckmann, pour un album populaire intitulé *Klassischer Skulpturenschatz* : ce qui fait une quatrième mouture. Et, enfin, que les *Griechische und Rœmische Portraits*, de la même maison, ouvrage in-folio en cours de publication, au prix de 2,000 mark, ont également fourni des clichés pour la *Handausgabe*. Sans doute, nous aurons bientôt la *Schulausgabe* des *Portraits* et la *Handausgabe* de cette *Schulausgabe*. Après tout, si le public est un peu victime de ces éditions polyonymes et polymorphes, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même. Il lui a plu de payer cinq francs la feuille, en souscrivant aux *Denkmæler*, des photographies qu'Alinari et Brogi fournissent à 75 centimes ; comme il a ainsi couvert, et bien au-delà, les frais de publication des *Denkmæler*, il est tout naturel que les clichés, dûment « amortis », éprouvent le besoin de venir prendre l'air et de solliciter les acheteurs sous des déguisements nouveaux. Une fois entré dans cette voie, on arrive à faire des livres pour les clichés et non des clichés pour des livres. Si les clichés sont bien venus, ce n'est pas un mal qu'ils se répandent ; mais il est toujours bon d'être prévenu qu'on va revoir de vieilles connaissances.

Le choix des 52 monuments commmentés par MM. Furwængler et Urlichs n'est pas sans provoquer quelque surprise. Parmi ces 52 chefs-d'œuvre figurent la Melpomène du Vatican et les Dioscures du Monte Cavallo, qui sont des statues médiocres ; mais on y cherche en vain l'Aphrodite de Milo ! Nous trouvons (pl. 10) une restitution de la Niké de Paeonios ; mais il n'y a pas trace de la Niké de Samothrace ! Faut-il vraiment attribuer à un chauvinisme scientifique — qui, dans l'espèce,

serait le *nec plus ultra* de la sottise — l'exclusion des deux chefs-d'œuvre conservés au Louvre?

A d'autres égards, le choix des éditeurs a été sévèrement guidé par des raisons de convenance (ou soi-disant telles). Les hommes nus sont tous pourvus de feuilles de vigne et il n'y a pas une seule femme nue; même pour l'Aphrodite de Cnide, on s'est borné à donner une réplique de la tête, conservée dans la collection Kaufmann à Berlin (pl. 22.) On pourrait s'étonner de cette pruderie si l'on ne savait, d'autre part, avec quelles critiques malveillantes et même imbéciles la pédagogie allemande doit compter, toutes les fois qu'elle veut faire une place à l'art dans l'enseignement trop *formel* de ses lycées. En voici un exemple. Une feuille cléricale de Coblence, le *Rhein-und Mosel-bote*, publiait au mois de janvier dernier la note suivante: « Dans le nouveau gymnase *Kaiserin Augusta*, les corridors et les escaliers ont été décorés récemment de toutes sortes d'images se rapportant à l'antiquité classique. Ainsi, par exemple, sur le premier palier, sont suspendues des reproductions du *Gaulois mourant* et du *Laocoon*. Il est possible que ces images aient quelque importance comme spécimens de l'ancien art païen, mais on doit se demander, d'autre part, si le sens de la moralité peut être, de la sorte, fortifié et nourri chez les jeunes gens, en particulier chez les très jeunes. Et pourtant, c'est la moralité qui est la plus haute noblesse de l'homme[1]. » Ainsi il s'est trouvé un homme assez stupide pour déclarer dangereuse, *dans un gymnase de garçons*, l'exhibition du Gaulois mourant et du Laocoon! La manière dont ce zélote parle de la « *antik-heidnische Kunst* » ne laisse, d'ailleurs, aucun doute sur les principes dont il s'inspire et sur le drapeau qu'il sert.

Il ne faut donc pas en vouloir à l'éditeur et aux auteurs de la *Handausgabe* s'ils n'ont donné qu'une idée incomplète de la beauté grecque; disons même qu'ils ont fait preuve d'un certain courage, puisqu'ils ont publié le *Laocoon* et le *Gaulois mourant*.

Les notices de MM. Furtwængler et Urlichs, rédigées pour les écoliers et les gens du monde, n'ont aucune prétention à l'érudition; les rares citations grecques ou latines y sont traduites en allemand, ce qui suffit à en marquer le caractère. Mais ces notices sont intéressantes; elles apportent, dans un langage simple, des faits précis; elles sont exemptes de déclamation et de sensiblerie. L'auteur de la *Grammaire des arts du Dessin*, Charles Blanc, ne pouvait parler du Parthénon ou de l'Erechthéion sans larmes dans la voix; ce travers, encore assez répandu, ne peut être imputé à MM. F. et U. Bien entendu, on n'est pas obligé d'être toujours de leur avis. Ainsi (p. 40), je crois tout à fait inadmissible l'interprétation traditionnelle du bas-relief d'Orphée et Eurydice; je ne suis pas non plus d'accord avec M. Urlichs (p. 76) sur les mérites de l'Artémis de Versailles, que j'aurais, pour ma part, volontiers omise;

1. *Gazette de Francfort*, 24 janvier 1898.

enfin, je me refuse à croire, avec M. Furtwængler et après Winckelmann, que le groupe de Ménélas représente Oreste et Électre. Mais, en pareille matière, l'essentiel est d'éveiller la réflexion des élèves, en même temps que leur sentiment artistique ; et je crois que les notices de MM. Furtwængler et Urlichs répondent fort bien à ce double objet.

Une des similigravures est mauvaise et serait à refaire : c'est la Niobé de Florence (pl. 33).

Salomon REINACH.

Saint Pierre Fourier par Léonce PINGAUD (Collection « *Les Saints* »). Paris, Lecoffre, 1898. 212 pp. in-12.

Ce livre pourrait être proposé en modèle aux hagiographes; M. Pingaud a su y concilier le respect du croyant et la sincérité de l'historien. Il n'a pas dissimulé les parties moins sympathiques de son héros, notamment ses petites habiletés de conduite à l'égard des jésuites. Ceux-ci n'ont pas non plus trouvé dans M. P. la complicité tacite et la secrète admiration qu'on observe parfois avec surprise chez des historiens non catholiques. Ils sont dépeints dans leur ordinaire façon d'agir, souples et onctueux, adversaires insinuants de toute œuvre et de toute entreprise qui peut menacer ou diminuer leur domination sur les âmes. C'est eux que Fourier rencontre quand il fonde la Congrégation de Notre Dame, (les Oiseaux), première institution de femmes vouée, dans l'esprit du fondateur, à l'enseignement gratuit du peuple, et que Fourier aurait voulu sans clôture et sans maison mère. C'est eux encore qui gênent le réformateur des chanoines de Saint-Augustin, devenus chanoines réguliers de Notre Sauveur, empêchent de s'affermir dans des règles définies et reconnues une société religieuse vouée à l'instruction et à la direction des consciences, et sont responsables de la lenteur et de l'échec final de la réforme. En même temps, nous assistons au développement et à la mise en pratique des idées pédagogiques de Fourier. Il faut louer encore M. P. de la netteté de ses affirmations à l'encontre de théories qu'on nous présente souvent comme des dogmes intangibles. Le biographe est heureux de signaler dans les entreprises de Fourier « une réaction contre l'école mixte, cette institution à la fois surannée et rudimentaire qui nous est revenue d'Amérique, dans ce siècle, à l'état de nouveauté plus vantée et plus ingénieuse que rationnelle et féconde » (p. 47). Nous voudrions pouvoir citer également une page (p. 72) sur l'usage des récompenses, où M. Pingaud, d'accord avec Fourier et avec le bon sens, raille doucement la pédagogie naïve qui tient trop peu de compte de la nature humaine, déjà tout entière dans l'enfant. Cette œuvre même de l'enseignement populaire n'est pas surfaite, comme généralement aujourd'hui, et M. P. la voit ce qu'elle est, averti par son héros, qui « n'eut pas compris qu'on regardât le commerce quotidien avec le papier

manuscrit ou imprimé comme une des fins essentielles de l'homme ». D'autres chapitres nous apprennent comment Fourier a connu dans le détail les besoins et les misères du peuple lorrain à sa cure de Mattaincourt et s'est préparé à exercer une action sociale limitée, mais bienfaisante et avisée. Les historiens prêteront plus d'attention au récit des relations de Fourier avec les princes lorrains. Car ce prêtre, mort à Gray, en terre comtoise, avait ce trait particulier d'être un patriote étroitement attaché à ses princes et à sa petite patrie ; aussi son influence ne s'est guère étendue hors des limites de la Lorraine. Comme la vie d'un saint et d'un fondateur d'ordre ne s'arrête pas à la mort, M. Pingaud a retracé brièvement l'histoire des fondations et de la renommée de Fourier ; l'idée d'aller prendre dans les *Mémoires* de Mme Roland une description du couvent parisien de Notre-Dame est d'un écrivain habitué à puiser l'histoire de la France moderne aux sources les plus diverses [1]. Sous la trame d'un récit vif et toujours intéressant, on sent en effet l'érudit informé, qui a recouru aux documents originaux énumérés en tête de la biographie [2].

A.

---

1. **A magyar drámairodalom tœrténete.** (Histoire de la littérature dramatique hongroise) par Joseph Bayer. Budapest, Académie, 1897. 2 volumes in-8, xv-541 et 494 p.
2. **A Kolozsvari szinészet és szinkaz toerténete.** (Histoire du théâtre de Kolozsvár-Clausembourg) par Zoltán Ferenczi. Kolozsvár, Ajtai, 1897. vi-539. gr. in-8.

M. Bayer est l'historien attitré du théâtre hongrois. Son premier grand ouvrage en deux volumes : *A nemzeti játékszin tœrténete* (1887) nous a retracé les débuts difficiles, les péripéties et les luttes des premières troupes hongroises qui, depuis 1790 jusqu'à l'ouverture du Théâtre national de Budapest (1837), avaient pour mission d'éveiller le goût pour le jeu de la scène. Luttes vraiment émouvantes, car aucun genre littéraire ne fut si longtemps négligé en Hongrie que l'art dramatique. La raison en est bien simple : il n'existait pas de théâtre et il n'y avait pas de centre intellectuel. Presbourg et Pest étaient des villes allemandes et les premières troupes hongroises n'avaient pas seulement à vaincre l'apathie du public, mais encore les obstacles que leur suscitaient les troupes allemandes qui défendaient âprement leurs positions.

1. Nous goûtons moins les rapprochements par lesquels M. P. a voulu, à la manière d'autrefois, clore certains de ses chapitres : pp. 132 (Receveur), 155 (Lacordaire).

2. P. 67, l. 6, faut-il lire « *par* laquelle » ? — Lire p. 73, l. 16 : « *par* des analyses » ; p. 96, l. 3 du bas : « ses *disciples* » ; p. 102, l. 2 du bas : « ce conflit, assez mesquin » ; p. 152, l. 9 du bas : « *les* plus jeunes écoliers » ; p. 153, l. 10 : « ne *s'explique*-t-on ».

Au commencement de notre siècle, ces dernières avaient un très beau théâtre à Pest, tandis que les troupes hongroises étaient forcées d'errer de ville en ville et végétaient! Lors du réveil national, en 1790, on commença à s'intéresser à cette cause et malgré le retard causé par le mauvais vouloir des autorités, les scènes se multipliaient dans les villes de province, jusqu'à ce que les deux capitales eussent leur théâtre : Kolozsvár le sien en 1821, et Pest en 1837. L'histoire de ce dernier est l'histoire même de la littérature dramatique hongroise.

M. B. qui, dans son premier ouvrage, s'était occupé exclusivement de l'histoire extérieure du théâtre, aborde dans les deux beaux volumes couronnés par l'Académie, les œuvres même et nous donne un tableau aussi exact qu'attrayant de toute la littérature dramatique depuis ses origines jusqu'en 1867[1]. Les origines jusqu'à l'arrivée de Bessenyei (1772) sont vite déblayées. Du XVIe au XVIIIe siècle on ne trouve que deux ou trois pièces magyares issues de la lutte entre catholiques et protestants, puis les nombreux titres des drames scolaires latins des Jésuites, les tentatives en hongrois des Paulistes et des Piaristes : le tout en manuscrit ou perdu. Lorsqu'enfin Bessenyei et son groupe littéraire commencent à traduire quelques pièces françaises, ils le font plutôt pour être lus que pour être joués, surtout pour montrer que la langue hongroise est apte à exprimer aussi bien les passions tragiques que les idées burlesques. De 1790 jusqu'à l'arrivée de Charles Kisfaludy (1819), on traduit, on adapte, mais on ne crée rien d'original. Quelques pièces de Molière, de Voltaire, de Falbaire, surtout les pièces larmoyantes et les comédies de Kotzebue dont le culte est illimité et qui inspire encore Kisfaludy, forment le répertoire. Kisfaludy crée la comédie hongroise; Gombos, Bolyai et Gaal sont également les ouvriers de cette première heure, sans beaucoup d'originalité, surtout sans force et sans relief. La tragédie de Katona *Bánk bán* (1820), incomprise au milieu des pièces de Kotzebue et d'ineptes tragédies de fatalité, fait l'effet d'un volcan au milieu d'une vaste plaine. Mais peu avant l'ouverture du Théâtre national, la Hongrie fait connaissence avec le drame romantique français qui, pendant vingt-cinq ans, dominera sur la scène hongroise. La préface enthousiaste dont le baron Joseph Eötvös fit précéder sa traduction d'*Angelo* (1836) indique le chemin à suivre. Szigligeti qui présidera pendant quarante ans aux destinées du théâtre et publiera une centaine de pièces depuis le vaudeville aux types hongrois jusqu'à la tragédie, en passant par le drame historique et la comédie, quelques jeunes talents comme Czakó, Obernyik, Charles Bernstein dit *Hugo*, Kuthy, Vahot : tous sont disciples de nos romantiques. Ils choisissent

1. Les concours académiques fixent régulièrement cette date comme limite. Il semble que pour les trente dernières années qui se sont écoulées depuis le dualisme, la perspective nécessaire, ou peut-être les travaux préliminaires manquent. Mais jusqu'à quand s'arrêtera-t-on à 1867?

des sujets magyars, mais les traitent dans la manière de Victor Hugo ou de Dumas père. Le courant démocratique et révolutionnaire de 1840 les favorise. Grâce à eux, le théâtre marchait vers sa perfection lorsque la Révolution l'arrêta dans son développement. De 1850 à 1867 la tragédie et le drame historique n'osent plus parler librement, la censure biffe tout ce qui est suspect. C'est alors que les dramaturges se tournent vers le drame social. Et de nouveau, c'est la France qui donne les modèles. « L'imitation des pièces françaises, dit M. B. (II, p. 300) voilà ce qui caractérise le drame social hongrois de 1850 à 1867. » Au lieu de Victor Hugo, on imite Scribe, qui cède plus tard la place à Feuillet, Augier et Dumas fils. — On peut voir par ce simple résumé combien fut grande l'influence française depuis l'ouverture du Théâtre national jusqu'au dualisme ; et nous pouvons ajouter que dans les trente dernières années elle n'a rien perdu de son intensité.

M. B., tout en insistant sur les pièces qui resteront, n'a pas négligé les œuvres de deuxième et de troisième ordres. Il a fallu souvent les chercher dans les archives du Théâtre national car une minime partie seulement est imprimée. La division du livre selon les genres dramatiques a forcé l'auteur de parler à différentes reprises des grands écrivains qui se sont essayés dans plusieurs genres ; cet inconvénient nous a privés d'une vue d'ensemble sur l'œuvre de Szigligeti. Le jugement de M. B. sur lui nous semble un peu sévère. Szigligeti possédait au plus haut degré le don du théâtre ; c'est un Scribe, si vous voulez, et s'il n'a pas le vol aussi haut et la langue aussi châtiée qu'un Vörösmarty ou un Czakó, s'il ne crée pas des situations tragiques, comme Katona, il n'est pas moins vrai qu'il a fourni pendant quarante ans le pain quotidien et a trouvé le moyen de ne jamais être ennuyeux. — L'éloge enthousiaste de la *Tragédie de l'Homme*, à la fin de l'ouvrage, est mérité ; mais n'oublions pas que le théâtre ne vit pas de ces productions isolées et grandioses qui veulent donner la philosophie de la marche de l'humanité.

Les Appendices contiennent des matériaux très utiles ; tels que les titres des drames scolaires des Jésuites de 1601 à 1775, ceux des pièces jouées dans les écoles des Piaristes et des Paulistes de 1700 à 1783, et des Frères Mineurs de 1721 à 1784 ; quelques programmes de ces pièces scolaires ; le répertoire inédit dressé par Mérey en 1796 des pièces traduites ou originales ; les traductions hongroises des pièces de Kotzebue, complément très utile à la thèse de M. Rabany dont M. Bayer a suivi la bibliographie ; le répertoire des pièces originales du Théâtre national de 1837 à 1867 et de nombreux Index [1].

II — Le théâtre de Kolozsvár a célébré, en 1892, son centenaire. La Commission des fêtes avait chargé M. Ferenczi, le biographe de Petöfi,

1. Tome II, p. 377. Gozlan doit être rangé parmi les écrivains *français*, et non *italiens*.

de raconter, d'après les archives de ce théâtre, son histoire. M. F. en érudit consciencieux a profité de cette occasion pour retracer, à son tour, le développement de l'art dramatique en Hongrie. Lui, comme M. Bayer, consacre les premiers chapitres aux drames scolaires des protestants et des Jésuites. M. F. est entré avec un peu plus de détail dans cette question, car en Transylvanie, dès l'arrivée de Honterus, disciple de Luther, nous voyons ces jeux organisés à Brasso (Kronstadt) dans la première moitié du XVIe siècle. En général, le théâtre rencontrait, en Transylvanie, un terrain plus favorable que dans la Hongrie proprement dite. Moins dévastée que la Hongrie, on y trouve avant le XVIIIe siècle une vie intellectuelle plus intense. Les représentations théâtrales à la cour et dans les manoirs des nobles n'étaient pas rares ; la langue française y étant très répandue, on trouve au XVIIIe siècle la troupe d'un nommé Philippe Colignon, celles de Bienfait et de Diwaldt — c'est un Duval — ; la noblesse elle-même joue des pièces françaises et les traduit. C'est ainsi que la première traduction hongroise du *Cid* (1773), due au comte Teleki, parait à Kolozsvár. La première troupe régulière, constituée en 1792, se composait presque entièrement de nobles. Les étudiants de Nagy-Enyed publient la même année la traduction de deux pièces de Molière : *Le Mariage forcé* et *Le Médecin malgré lui ; Brutus* et *Tancrède* de Voltaire sont jouées en 1794. Dès 1795 la Diète vota la construction d'un théâtre national; le baron Nicolas Wesselényi, ardent patriote, considéra la scène comme un moyen puissant pour agir sur la nationalité et sur les mœurs. Il s'y adonna corps et âme et les statuts qu'il élabora montrent quelle haute idée il avait de l'art théâtral. Quoique les sommes nécessaires pour la construction du théâtre fussent votées dès 1811, il fallut attendre encore dix ans jusqu'à l'ouverture. A la première représentation (12 mars 1821) tous les rôles étaient tenus par des nobles.

M. F. a mis en œuvre tous les documents des archives et il a poussé son enquête jusqu'en 1892. Une grande partie de ces documents intéresse l'histoire littéraire, car ils nous donnent minutieusement le répertoire de la troupe transylvanienne. La composition de cette troupe est moins importante, de même que les notes des architectes, et, en général, tout ce qui se rapporte aux détails infimes.

En résumé, nous pouvons dire que grâce aux travaux de MM. Bayer et Ferenczi, rien ne reste obscur dans l'histoire du théâtre hongrois et nous souhaitons que les autres genres littéraires — épopée, poésie lyrique, roman — trouvent des historiens aussi bien informés et aussi consciencieux.

J. KONT.

Bernhard Berenson. **The central Italian painters of the Renaissance.** Putnam, Londres et New-York, 1897. In-16, 205 p., avec une phototypie de la *Donna Velata* en frontispice.

Les petits livres que M. Berenson consacre à l'histoire de la peinture italienne de la Renaissance sont conçus suivant un plan tout particulier [1]. Ce ne sont ni des résumés ni des manuels, car on n'y trouve point de détails biographiques, point d'anecdotes; ce ne sont pas non plus des monographies érudites, car toute discussion, toute indication de sources y fait défaut. Chaque volume comprend deux parties. Dans la première, M. B. se demande quels sont les caractères distinctifs d'une école de peinture et comment ils ont été mis en évidence par le génie individuel des grands artistes; ceux de second ordre ne sont même pas nommés: c'est une course sur les sommets. Dans la seconde partie, l'auteur publie des listes systématiques d'œuvres d'art, classées sous le nom de chaque peintre, en faisant cette fois une place aux plus obscurs; cela est d'autant plus nécessaire que sa critique sabreuse attribue volontiers à de pauvres hères presque inconnus des œuvres qui figurent dans les Musées sous de beaux noms. Ces listes ne résultent nullement du dépouillement des catalogues officiels. M. B. n'y mentionne que les tableaux qu'il a vus lui-même, ou dont il a eu entre les mains des photographies de premier ordre. Il ne motive pas non plus ses attributions, qui sont des jugements sans considérants, sinon sans appel : c'est à prendre ou à laisser. Le public aurait pu, en effet, laisser tout cela; au contraire, non seulement le public — ou, du moins, le public de certains pays — a été attiré par ces hardiesses, mais les conservateurs des Musées, gens de profession très *conservateurs*, ont déjà modifié plus d'une étiquette d'après les ukases du jeune savant américain. C'est qu'on a reconnu, sous ce dogmatisme quelque peu agaçant, une science solide, étonnamment vaste, scrupuleusement honnête, et, sous le parti pris d'être bref, la volonté et la faculté de toucher juste. Ce sont là des qualités peu banales et qui finissent par commander le respect.

Il était relativement facile de caractériser l'école Vénitienne et l'école Florentine : ici, les grands coloristes; là, les grands dessinateurs. Cependant M. B., dans son volume sur les Florentins, ne s'est pas contenté de les qualifier de dessinateurs; précisant davantage, il a reconnu en eux les plus éminents parmi les « peintres de figures » et leur a attribué une vertu dont il n'avait point encore été question dans l'histoire de l'art, celle d'avoir su rendre à la perfection les « valeurs tactiles ». Cette expression, à peine lancée, est devenue presque célèbre; elle risque cependant d'être mal comprise. Ce que M. B. désigne par là, c'est

1. *The Venitian painters of the Renaissance* (3e éd., avec 24 excellentes photogravures); *The Florentine painters of the Renaissance* (édition illustrée sous presse). On annonce un quatrième et dernier volume : *The north italian painters.*

essentiellement la faculté de donner, sur un panneau à deux dimensions, le sentiment rapide et net de la troisième, ce qui produit chez le spectateur un accroissement de vitalité et, par suite, le plaisir esthétique. Un simple dessin à la plume de Léonard peut faire naître ce sentiment, parce que les lignes y possèdent, comme en puissance, la suggestion de la profondeur. Faites calquer un de ces dessins par un élève : la forme sera respectée dans le calque, mais quelque chose aura disparu : ce « quelque chose », ce sont les *valeurs tactiles*. En vérité, si le nom est nouveau autant qu'heureux, l'idée qu'il résume me semble avoir déjà été présente à l'esprit de Delacroix. Parlant de Rubens, il écrit dans son *Journal* [1] : « Je remarque que sa principale qualité, c'est la prodigieuse saillie, c'est-à-dire la prodigieuse vie. Sans ce don, point de grand artiste ; c'est à réaliser le problème de la saillie et de l'épaisseur qu'arrivent seulement les plus grands artistes. J'ai dit ailleurs que, même en sculpture, il se trouvait des gens qui avaient le secret de ne point faire saillant... Raphaël, malgré le peu de couleur et de perspective aérienne, est en général très saillant dans les figures individuellement. On n'en dirait pas autant de ses modernes imitateurs. » Le fait que Delacroix insiste sur le manque de *saillie* dans certaines sculptures, prouve qu'il ne la confondait pas avec le relief matériel, ni avec l'apparence du relief : c'est bien la suggestion de la troisième dimension, l'appel au sens du toucher dont il parle ; il le fait un peu faiblement, en écrivain mou et imprécis, mais en artiste qui a senti ce que M. B. devait avoir l'honneur d'exprimer [2].

Si les Vénitiens ont la magie de la couleur, les Florentins celle de la forme et des « valeurs tactiles », que restera-t-il aux Siénois, aux Ombriens et à Raphaël ? On pourrait répondre que ces peintres ont pour eux le *charme* et que Raphaël, génie synthétique, possède à la fois le charme, le dessin et la couleur. Mais une des qualités maîtresses de M. B., c'est qu'il ne se contente pas à peu de frais ; il a cherché autre chose et trouvé mieux.

A ses yeux, les peintres dont il vient d'être question se distinguent par deux caractères : ce sont de grands *illustrateurs* et de grands *compositeurs dans l'espace*. Avec cela, ils ont pu avoir, à des degrés variables, le don de la couleur ou celui des valeurs tactiles ; comme coloristes, ils n'approchent pas des Vénitiens ; comme peintres de figures, ils sont inférieurs aux Florentins. Mais ce qu'il y a de particulier à leur génie

---

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1894, p. 373.

2. Des idées très analogues à celles de M. Berenson ont été émises par le sculpteur Adolf Hildebrand (*Das Problem der Form in der bildenden Kunst*, 2ᵉ éd., Strasbourg, 1897). Aux *tactile values* de M. Berenson correspond, chez l'auteur allemand, la « *Klarheit uber die ræumliche Beschaffenheit des Dargestellten.* » Évidemment, dans le domaine de l'esthétique, le temps des formules métaphysiques est passé.

et à l'attrait qu'ils exercent tient dans ces quelques mots : *composition dans l'espace* et *illustration.*

Ces termes ne se comprennent pas sans commentaires. La « composition dans l'espace » n'est pas seulement le groupement des figures, car, ici encore, avec le mot d'espace, intervient l'idée de la troisième dimension. Il s'agit moins de la juxtaposition des figures que de celle des plans qu'ils jalonnent. Il faut qu'on respire librement auprès des personnages, qu'on sente autour d'eux le souffle vivifiant du grand air. Comparez, à cet égard, l'*Apothéose d'Homère* d'Ingres et l'*École d'Athènes* de Raphaël : ce n'est pas tant par la qualité du dessin et de la composition que ces œuvres diffèrent; ce qui fait la supériorité de Raphaël, c'est surtout l'arrangement en profondeur. Comme l'a remarqué Delacroix, la perspective aérienne et la couleur n'y ont rien à voir : l'essentiel, c'est l'instinct des valeurs tactiles appliqué au groupement.

M. Berenson prête un sens particulier au mot *illustration.* Dans toute œuvre d'art, il distingue deux ordres de qualités, les unes décoratives, les autres illustratives. La décoration, c'est tout ce qui fait appel aux sens, la couleur, le dessin, le mouvement, la composition même; l'illustration, c'est l'image évoquée. Ainsi, l'on a mille fois traité, en peinture, le sujet du Jugement de Salomon; mais la fresque de Raphaël s'impose à nos mémoires au point d'en bannir toutes les autres interprétations du même sujet. C'est là le triomphe de l'illustration, triomphe si peu subordonné à des qualités de technique qu'une gravure même médiocre en conserve et en renouvelle l'impression. — Mais, objectera-t-on, c'est de la composition que vous parlez là. — Non, ce n'est pas de la composition *stricto sensu,* dont les qualités (symétrie, harmonie, clarté, etc.), sont encore d'ordre technique et indépendantes de l'image en tant que traduction d'une idée. En somme, la conception de M. B. rappelle un peu celle de Nisard, sur l'expression définitive des idées générales par les littératures classiques. L'illustration parfaite est peut-être le résultat d'un choix instinctif, dicté par le génie, entre un nombre infini de vêtements que peut revêtir la pensée de l'artiste, là où ce choix aboutit à une formule qui, désormais, paraîtra adéquate à cette pensée. Rappelons de nouveau, à titre d'exemples, la série de compositions, d'ailleurs faiblement dessinées et mal peintes, qui forment l'immortelle *Bible de Raphaël.*

Abordons maintenant l'esquisse du développement historique.

L'œuvre du grand Siénois Duccio a fourni à M. B. la matière d'une bien intéressante analyse. Le premier, Duccio transforme en grandes illustrations les pictographies du moyen âge, que des âmes pieuses avaient déchiffrées pendant des siècles. Pourquoi ce maître, qui compose presque comme Raphaël et qui nous donne aussi le sentiment de l'espace, est-il moins célèbre que son contemporain Giotto ? C'est que Giotto avait une qualité qui manquait à Duccio, qualité qui est un viatique pour les œuvres d'art : le sentiment des valeurs tactiles. Les personnages de Duccio

ont beau être admirables : ce sont des ombres enluminées. Ils ne vivent pas, parce qu'ils ne stimulent pas le sens du toucher, parce qu'ils ne pèsent point sur le sol, parce qu'ils ne nous font prendre aucune part à leurs efforts. C'est sans doute que cet artiste de génie emploie un alphabet de formes créé par d'autres, qu'il opère sur des types traditionnels. Peut-être a-t-il étudié à Constantinople même, où il se sera approprié le trésor des motifs et des attitudes que la Grèce avait transmis à l'art byzantin du IX^e siècle. « Duccio est, en réalité, le dernier des grands peintres de l'antiquité, contrastant ainsi avec Giotto, qui a été le premier des modernes. » M. B. s'excuse presque de dire ces choses et il les relègue en note (p. 41), car, remarque-t-il, « je n'écris pas une histoire de l'art ». Espérons que cette histoire viendra un jour.

L'art de Duccio, en fournissant aux Siénois les émotions dont ils étaient avides, fut fatal à son école ; « il obligea les peintres qui le suivirent à produire cet article pernicieusement populaire, l'illustration expressive. » Simone Martini ajoute encore à Duccio par le charme de la beauté individuelle et de la couleur ; mais la décadence commence et se précipite avec les Lorenzetti. « Forme, mouvement, composition, même la profondeur et la signification de l'ensemble, tout est sacrifié à l'expression de l'émotion la plus triviale et la plus facile (il s'agit des fresques de la Passion à Assise). Pour trouver des exemples d'une telle anarchie, il faut aller en Espagne ou étudier quelques peintres allemands» (p. 49). Le peintre inconnu du Campo Santo de Pise, l'auteur du *Triomphe de la Mort*, est aussi un grand illustrateur, mais qui subordonne son art à la recherche des contrastes violents « comme l'ont fait de nos jours Maupassant, Ibsen et Tolstoï ». L'école de Sienne fut un instant ranimée par l'influence florentine et la Renaissance proprement dite y compta deux grands artistes, Matteo di Giovanni et Neroccio di Landi. Puis ce furent des étrangers qui vinrent y travailler, Signorelli, Pintoricchio, Pérugin, Sodoma. C'est l'Ombrie qui allait reprendre et développer l'idéal de la peinture siénoise et donner ainsi au sentiment religieux du moyen âge sa plus haute et sa plus touchante expression.

Avant de passer aux Ombriens, M. B. étudie à part un maître et ses deux disciples, qui n'étaient ni Siénois ni Ombriens, mais habitaient la Toscane méridionale et la Romagne : Piero dei Franceschi, Signorelli et Melozzo da Forli, tous supérieurs, dit-il, même aux plus illustres des Ombriens. M. B. défend Piero du reproche d' « impersonnalité » et va jusqu'à dire qu'il trouve l'expression des physionomies « superflue et même parfois troublante », parce qu'elle détourne l'esprit des impressions purement artistiques que donnent les valeurs tactiles et le mouvement. Moins majestueux que Melozzo, Signorelli est plus profond ; c'est le précurseur et presque le rival de Michel-Ange dans le traitement du nu. « Il reste un des plus grands, je ne dis pas des plus agréables illustrateurs des temps modernes. Sa vision du monde peut sembler austère,

mais elle est déjà la nôtre. Son sentiment de la forme et ses images sont les nôtres. » Et M. B. compare ses illustrations de Dante (à Orviéto) à celles de Botticelli, remarquant avec raison combien ces dernières, œuvres pourtant d'un artiste de génie, nous parlent une langue que nous ne comprenons plus.

La peinture ombrienne, rameau détaché de l'école de Sienne, se révèle d'abord avec Gentile da Fabriano. A l'influence de Florence, par l'entremise de Benozzo Gozzoli, elle dut ses premiers maîtres originaux, Lorenzo de Viterbe, Niccolo de Foligno et surtout Fiorenzo di Lorenzo, le grand peintre de Pérouse, maître de Pintoricchio et de Pérugin. Ces deux artistes sont populaires; ce sont, pour tous les amis de l'art, mieux que des noms. M. B. les traite l'un et l'autre avec sévérité. Les meilleures fresques de Pintoricchio sont des œuvres de *genre* raffinées, et les mauvaises — entre autres celles de la Libreria de Sienne — ne séduisent que par la décoration architectonique; quant au traitement des figures, il est au-dessous de rien. Pintoricchio n'a guère été qu'un remarquable « compositeur dans l'espace », mais, en cela même, inférieur à Pérugin, qui, lui, n'a été surpassé que par Raphaël. Comme « compositeur dans l'espace », vous entendez bien, et en cette qualité seulement, car Pérugin est si peu capable d'exprimer le mouvement que ses figures dansent au lieu de marcher et, au repos, n'appuient jamais sur le sol; illustrateur de mérite, mais non éminent, il dessine, à mesure qu'il avance en âge, de plus en plus mal, à tel point que M. B. compare les figures de ses grandes compositions, très aérées, très spacieuses, à des paroles stupides accompagnant une musique solennelle. Quant au charme pénétrant de ses « airs de tête », à son sentiment exquis de la beauté juvénile, M. B ne les oublie certes pas, mais ce sont là des qualités qui le touchent peu. Rappelons-nous ce qu'il disait tout à l'heure de Piero! Notre critique craint visiblement de se laisser séduire un instant par le joli. Un ami peintre me disait un jour à Rome : « Je crois que ce que vous admirez dans Pérugin, c'est ce qu'il a de commun avec Bouguereau. » J'en fus tout confus sur l'heure; mais j'ai essayé de réagir. La peur d'avoir l'air d'aimer Bouguereau est un état d'esprit fort répandu, sorte de snobisme qu'il serait intéressant d'analyser. Le sujet est difficile; M. Berenson nous y aiderait sans doute, s'il le voulait...

Ceux qui, depuis plusieurs années, suivent avec un intérêt croissant les publications de M. B., attendaient non sans curiosité son chapitre promis sur Raphaël. Évidemment, le divin Sanzio devait passer « un mauvais quart d'heure ». L'admirateur passionné des Vénitiens et des Florentins, de Velasquez, de Manet, de Puvis de Chavannes, de Degas — car M. B. est tout cela — ne résisterait pas au désir de rabaisser l'homme auquel la voix populaire, qui n'est pas celle des artistes, a subordonné tant d'autres gloires. M. B. s'est, en effet, montré hostile, mais avec le ferme dessein d'être équitable. Voyons les éloges d'abord. Raphaël est le plus grand illustrateur qui ait jamais existé; l'antiquité

païenne et l'antiquité judéo-chrétienne lui ont fourni les motifs d'images inoubliables qui ont réalisé toutes les visions de la Renaissance et sont restées, depuis quatre siècles, gravées dans les imaginations des hommes. Son type de Vierge, mi-chrétienne et mi-païenne, ni trop idéale ni trop sensuelle, a conquis le monde et garde encore sa conquête. Prince des illustrateurs, Raphaël est aussi celui des « compositeurs dans l'espace »; à cet égard, la fresque de la *Dispute* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Même lorsqu'il ne s'agit que d'un groupe placé au devant d'un paysage, comme dans la *Belle Jardinière*, Raphaël a su éveiller, plus que nul autre, le sentiment de l'espace infini dominé par la personnalité humaine. Faut-il ajouter qu'il a peint des portraits admirables? M. B. ne s'est pas abstenu de le rappeler.

Maintenant, cet extraordinaire créateur d'images était un coloriste médiocre et — qui le croirait ? — un faible dessinateur. Mais il faut ici traduire M. B. (p. 112), dans la mesure où sa prose compliquée est traduisible : « Il y a eu depuis cinq siècles des artistes d'un génie bien supérieur. Michel-Ange est plus grandiose et plus puissant, Léonard plus profond et plus délicat. Chez Raphaël, nous ne trouvons pas exprimée, comme chez Giorgione, la suavité du monde, ni, comme chez Titien et chez Véronèse, sa fierté et sa splendeur. C'est seulement comme illustrateur qu'il est le rival de ces hommes : car, pour les qualités essentielles de la peinture de figures, Raphaël ne doit pas être un instant mis sur le même rang que les grands Florentins... Si vous le mesurez à l'aune que vous appliqueriez à des artistes comme Pollaiuolo et Degas, vous l'aurez vite condamné au limbe radieux des médiocrités lourdement dorées; car le mouvement et la forme (*sic* !) répugnaient à son tempérament, sinon à son esprit, autant qu'à celui de son patriarchal précurseur, Duccio. Parcourez les légions de dessins qu'on lui attribue pour ne conserver que le petit nombre de ceux dont il est certainement l'auteur. Oseriez-vous placer même ces quelques dessins parmi les œuvres des grands dessinateurs? Ou bien encore, regardez sa *Mise au tombeau*, la seule composition qu'il ait essayé de traiter dans son entier comme devrait être traitée toute sérieuse peinture de figures, pour l'amour des valeurs tactiles et du mouvement qu'elle doit exprimer. Vous voyez que la pauvre créature, bien docile et patiente, a travaillé et sué pour mener à bien ce que sa tête concevait, mais ce que son cœur ne comprenait pas — la communication directe de la forme. Le résultat est l'une des plus brutales *académies* que l'on puisse voir, du moins en dehors de ce charnier de peintures primées qui est la galerie des Prix de Rome à l'École des Beaux-Arts. »

Cette page, dans le livre de M. B., *ouvre* le chapitre sur Raphaël. Après cela, les éloges même les plus sincères ont je ne sais quoi de contraint et ressemblent à des concessions. Il n'y a pas à le dissimuler : depuis Courbet, parlant de « votre Môssieu Raphaël », on n'avait guère été aussi sévère pour Sanzio. Et que va dire M. B. de ses disciples?

Simplement ceci, qu'ils avaient les défauts de leur maître sans ses qualités. « Rien d'étonnant si nous avons abandonné Giulio Romano, Pierino del Vaga, Giovan Penni, Michel Angelo Caravaggio et leurs ignobles compagnons — à l'oubli. C'est tout ce qu'ils méritent. »

Or, si j'ouvre les listes de M. Berenson, je trouve que nombre des œuvres les plus célèbres, crues de Raphaël, sont attribuées par lui à Jules Romain. Quelqu'un a dit spirituellement que la critique morellienne dépouillait les riches pour enrichir les pauvres; mais les pauvres, même enrichis de la sorte, ne trouvent pas grâce auprès de M. B.; le Jules Romain de la *Vierge au voile*, de la *Vierge Garvagh*, de la *Vierge de François Ier*, de la *Perle de Madrid*, n'en est pas moins, à l'en croire, un triste gueux. On nous avertit, il est vrai, qu'il a travaillé sur des esquisses de Raphaël; mais comment se fait-il qu'aucun des raphaélistes modernes, pastichant le maître, n'ait jamais approché de la hauteur où trône encore, malgré M. B., le prétendu Jules Romain? Notez bien que je ne parle pas du Jules Romain authentique, qui est vraiment un pauvre sire, mais de celui qui se dissimulerait, sous le nom de Raphaël, dans tant d'œuvres consacrées par l'admiration des hommes. De deux choses l'une : ou M. B. a tort de lui attribuer des chefs-d'œuvre, ou il a tort de lui refuser tout génie. *Tertium non datur*.

M. Brunetière demandait un jour qu'on cessât de faire de la critique littéraire à propos d'œuvres d'art et qu'on nous donnât, pour les juger, des raisons d'artiste. C'est là, en effet, un genre de critique bien négligé et, par le peu que nous avons dit, on voit de combien d'éléments nouveaux il est redevable à M. Berenson. C'est bien des œuvres d'art, en effet, qu'il s'occupe; on peut même trouver singulier qu'il accorde si peu d'attention au milieu où elles ont pris naissance. Nous apprenons de lui que Sienne aimait l'émotion et qu'elle avait de gros murs, que l'histoire de Pérouse est la plus sanglante de celles des républiques italiennes. Et c'est tout. Là où Taine eût écrit dix pages brillantes, M. B. se contente d'une rapide allusion. A tout prendre, il a peut-être raison, car s'il est facile de décrire le milieu, et puis de décrire les œuvres, il est impossible de marquer nettement, dans la plupart des cas, comment celui-ci a influé sur celles là. Mais il est plus surprenant que M. B. fasse aussi complètement abstraction de ce qui touche à la technique de l'art. Il dit quelque part que, lorsqu'un dîner est bon, on ne dit pas qu'il a été bien cuit, car cela regarde les cuisiniers, mais qu'il a bon goût, ce qui regarde seul la critique. Je ne sais s'il n'y a pas là quelque sophisme. Les caractères de la sculpture égyptienne sont aussi inexplicables sans le granit que ceux de la sculpture grecque sans le Paros; et, dans l'histoire de la peinture, non seulement il faut compter avec la substitution de l'huile à la détrempe, mais avec l'usage de plus en plus répandu du modèle vivant, la science des raccourcis et de la perspective, les progrès de l'anatomie, l'emploi du clair-obs-

cur, etc. Sans doute, et il le répète plus d'une fois, M. B. n'écrit pas une histoire de la peinture; mais est-il possible, même quand on veut juger de haut, de négliger le développement historique de ce qu'on peut appeler l'alphabet de l'art?

En réalité, M. B. n'a pas le tempérament d'un historien. C'est un connaisseur doublé d'un philosophe, plus fier peut-être de sa philosophie que de ses talents de connaisseur. On le dit élève et continuateur de Morelli; cela n'est vrai qu'à moitié. Morelli avait un sentiment très fin des nuances de style; il fut un admirable expert en écritures d'art. Mais, à cela près, c'était presque un philistin. Quand on a lu et relu ses trois volumes, on y a vainement cherché une idée générale, un jugement personnel et délicatement motivé sur un homme de génie. Appeler Raphaël « le divin Urbinate » est le plus haut effort de sa critique, quand elle ne s'arrête pas, très près de terre, aux questions d'authenticité. M. B. a adopté la méthode de Morelli pour les expertises, c'est-à-dire qu'il ne se fie ni à l'impression d'ensemble, ni aux documents écrits, mais demande aux œuvres mêmes, étudiées presque à la loupe, de faire la preuve de leur origine. Une fois mis, par cette méthode, en possession de matériaux qu'il croit authentiques, il a hâte de songer à autre chose : au-delà de l'œuvre, il cherche le peintre, au-delà du peintre, le penseur. Voilà ce que Morelli n'a point fait et ce dont peu de Morelliens sont capables. Une bonne part de l'originalité de M. B. tient à ce qu'il a lu Aristote et Kant, étudié les littératures antiques et les langues orientales avant de se faire critique d'art. Peut-être n'a t-il manqué qu'une chose à son éducation universitaire : c'est d'avoir manié, ne fût-ce que pendant quelques mois, l'ébauchoir ou le pinceau.

Discuter les listes d'artistes et d'œuvres d'art par lesquelles se termine le livre de M. B. serait se lancer dans des développements sans fin. Quelques remarques doivent suffire. Sous le nom de Melozzo, on cherche vainement les tableaux de Berlin et de Londres; sous celui de Pérugin, le tableau de Grenoble; sous celui de Signorelli, la grande *Nativité* du Louvre, etc. A propos de Jules Romain (p. 146)[1], M. B. nous avertit que la lettre E désigne les œuvres peintes sous la direction (*guidance*) de Raphaël; mais cette lettre manque à la *Sainte Famille* de François I[er], au *Saint Michel*, au portrait de Jeanne d'Aragon. De ces trois œuvres, les deux premières figurent de nouveau sous le nom de Raphaël (p. 173), avec la remarque : *execution by Giulio Romano*. Il y a là une inconséquence. Mais ce qui est dit du portrait de Jeanne d'Aragon en est une autre, car à qui fera-t-on croire que Raphaël soit resté tout à fait étranger à l'exécution de ce portrait? Je remarque encore qu'il n'est question nulle part de la *Sainte Marguerite* du Louvre, alors que celle

1. A la même page, au lieu de *Venus and Vespasian*, lire *Titus and Vespasian*. P. 198, au lieu de *St Gervaise*, lire *S. Gervais*.

de Vienne est attribuée à Jules Romain. A la page 96, M. B. a fait de Raphaël l'élève (*pupil*) de Pérugin; à la p. 171, dans les listes, il se conforme à la doctrine de Morelli en le présentant comme l'élève de Timoteo Viti et l'auxiliaire (*assistant*) de Pérugin. Il faudrait choisir. P. 174, je vois que les figures des fresques de la Farnésine sont de Jules Romain, mais elles ne sont pas énumérées parmi ses œuvres. Ce sont là des vétilles. Ce qui est plus grave, c'est la manière dont sont présentées ces listes. Il n'est plus permis, à la fin du XIX^e siècle, de prétendre faire œuvre d'érudit en écartant, comme des *impedimenta*, les preuves les plus indispensables de l'érudition. M. B. a sans doute de bonnes raisons pour ne pas croire à l'authenticité des Melozzo de Londres; je ne lui demande pas de me les dire tout au long, mais je le prie de ne pas supprimer la question en supprimant toute mention de l'œuvre. Je voudrais aussi savoir pourquoi, dans la liste des peintures de Raphaël, il omet les tableaux de Bridgewater et de l'Ermitage, s'il agit ainsi par négligence ou par conviction. M. B. devrait, dans des éditions subséquentes, refondre ses listes suivant les principes suivants : 1° énumérer, sous le nom de chaque peintre, *tous* les tableaux qui lui sont attribués par les catalogues sérieusement faits, quitte à imprimer entre crochets les titres de ceux qu'il croit apocryphes; 2° lorsqu'il assigne une œuvre à un auteur, en désaccord avec les notices officielles, ajouter entre parenthèses le nom de celui qui a pris la responsabilité de l'attribution, ou le sien. Il est vraiment intolérable de voir introduire dans ces listes, qui se répandront de plus en plus sous le nom de M. B., des découvertes ou des hypothèses dues à Cavalcaselle, à Morelli, à Frizzoni, à Bode et à bien d'autres, sans qu'on puisse les distinguer de celles qui sont propres à M. B. Si, dans le présent volume, il avait adopté le système que je recommande, il l'aurait grossi de cinq pages à peine, et il eût fait cesser un malentendu dont les conséquences peuvent être fâcheuses. Ayant lui-même déjà, et non sans raison du reste, accusé certains confrères d'emprunts indiscrets, il doit se mettre lui-même à l'abri de toute accusation de ce genre. Les vulgarisateurs seuls — et on les estime en conséquence — ont le droit d'oublier le principe *suum cuique*. Je termine par cet avertissement amical le compte rendu d'un livre singulièrement instructif et suggestif, auquel je souhaite, en France, beaucoup de lecteurs. Mais je dois décourager par avance ceux qui songeraient à le traduire : M. Berenson — *experto crede* — est intraduisible.

Salomon Reinach.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 7 novembre — 1898

Christ, Histoire de la littérature grecque, 3e éd. — Bates, Les cinq tribus ajoutées à celles de Clisthène. — Edm. Lange, Les travaux sur Thucydide. — Schoenbach, Le christianisme dans l'ancienne poésie allemande. — Lea, Histoire de la confession et des indulgences dans l'Église catholique, I-III. — Becker, Le cycle de Guillaume d'Orange. — Pétrarque, éd. Pellegrini. — V. Rossi, Le Quattrocento. — K. Schirmacher, Voltaire. — Teste, Notes d'histoire contemporaine. — Lafenestre et Richtenberger, La peinture hollandaise. — *Bulletin* : Manitius, Index de l'Archive de lexicographie latine; Penniman, La guerre des théâtres; Bettelheim, Acta diurna.

Christ (W.), **Geschichte der griechischen Litteratur**, 3e édition, Munich, 1898, 945 p. grand in-8°. Prix : 16 mk. 50.

Voici la troisième édition d'un ouvrage désormais classique. Ce manuel a rendu, depuis dix ans, trop de services à tous les hellénistes pour qu'il y ait lieu d'en faire ici l'éloge. Disons seulement que le savant auteur a dû grossir encore son livre, pour le mettre au courant des découvertes et des publications récentes : la deuxième édition comptait 770 pages; la troisième atteint le chiffre formidable de 945 ! Et cependant, M. Christ ne s'est pas départi de sa sobriété ordinaire : des œuvres entièrement nouvelles, comme les mimes d'Hérondas et le traité d'Aristote sur la *Constitution d'Athènes*, occupent ici à peine une page, et, si Bacchylide en prend quatre à lui tout seul, on avouera que ce n'est pas trop pour une découverte littéraire d'un aussi haut intérêt. La bibliographie, quelque précieuse qu'elle soit, laisse, ce me semble, à désirer : répartie, un peu arbitrairement, dans les notes et dans des appendices placés à la suite de chaque chapitre, elle laisse de côté, surtout parmi les publications étrangères à l'Allemagne, des livres pourtant considérables. En dépit de ces lacunes, et malgré quelques fautes d'impression inévitables, cette nouvelle édition d'un bon livre ne manquera pas d'obtenir le même succès que les précédentes.

Am. Hauvette.

Bates (Fred Orlando), **The five post-Kleisthenean tribes** (*Cornell Studies in Classical Philology*, n° viii), Macmillan, 1898, 71 p. in-8.

Ce travail forme le VIIIe fascicule des *Études de philologie clas-*

sique publiées depuis 1887 par la *Cornell University* de New-York. J'ai eu déjà l'occasion de louer dans la *Revue critique* (20 avril 1896) l'*Index Antiphonteus* de M. van Cleef. L'étude de M. Bates sur les cinq tribus ajoutées aux dix tribus athéniennes de Clisthène n'est pas faite avec moins de savoir et de soin. Le sujet n'a pas sans doute une haute portée historique; mais cette organisation des tribus nouvelles a pourtant son importance dans l'histoire intérieure de la cité athénienne. Le *Corpus inscriptionum atticarum*, avec ses derniers suppléments, a fourni à M. B. les éléments essentiels de son travail, en particulier pour la répartition des dèmes attiques entre les tribus *Antigonis* et *Démétrias*, *Ptolémaïs*, *Attalis* et *Hadrianis*. Les textes littéraires ont ici peu de place; je relève seulement une intéressante discussion sur la date de la création de la tribu *Ptolémaïs* : contrairement à l'opinion de MM. Beloch et Köhler, M. Bates se prononce pour l'année 229 avant J.-C.

Am. Hauvette.

Lange (Edmund), **Die Arbeiten zu Thukydides seit** 1890, **zweites Heft** (aus dem 57 Bande des *Philologus* besonders abgedruckt). Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1898, 121 p. in-8°.

En rendant compte, il y a quelques semaines (*Revue critique*, 8-15 août 1898), du premier fascicule de cette publication, je ne m'attendais pas à en recevoir si tôt la suite. M. Edm. Lange passe en revue, dans ce nouveau cahier, d'abord, les éditions et les traductions de Thucydide, puis les écrits relatifs à la vie et à l'œuvre de l'historien. Cette nomenclature, pourtant assez longue, offre encore des lacunes, et M. L. avoue lui-même que bien des travaux lui ont échappé. Espérons que désormais tous les auteurs et éditeurs voudront adresser leurs publications sur Thucydide à un critique aussi consciencieux que savant, aussi modéré dans la forme que fidèle à ses principes. Beaucoup des travaux mentionnés dans ce fascicule sont déjà connus de nos lecteurs : j'ai rendu compte, ici même, des éditions de MM. Steup, Hude, Forbes, et des mémoires académiques de M. Kirchhoff, réunis en un volume (1895). Dans cette seconde catégorie d'ouvrages, je relève un compte rendu développé d'un curieux mémoire de Max Büdinger, intitulé *Poesie und Urkunde bei Thukydides*. Ce travail, déjà ancien (il date de 1891), avait passé presque inaperçu, ce me semble, et j'avais hésité, je l'avoue, à en parler, tant l'auteur me paraissait avoir fait fausse route, en recherchant dans Thucydide l'influence d'Homère, de Pindare et d'Aristophane ! M. Lange s'exprime à ce sujet avec une entière franchise, et son jugement sévère me semble appuyé sur les meilleures raisons.

Am. Hauvette.

A. E. Schœnbach, **Das Christentum in der altdeutschen Dichtung.** Vier Abhandlungen. Graz, Leuschner und Lubensky. 1897. in-8°, XII et 267 p. 6 mark.

Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, nous avons là quatre dissertations ou études (*Nibelungen*, *Klage*, *Kudrun*, *Alphart*). Dans chacune, nous trouvons d'abord une liste de toutes les formules religieuses du poème et des passages relatifs à la religion, puis un exposé clair et complet des opinions exprimées jusqu'ici sur l'œuvre, enfin les remarques personnelles de M. Schœnbach. — On notera dans les pages sur les *Nibelungen* l'interprétation de quelques passages : str. 1897, 3 ; il faut simplement traduire, comme nous l'avons déjà fait : « Eh bien, buvons le breuvage d'adieu et payons le vin du roi. » — Pareillement, dans la partie du livre consacrée à la *Klage*, M. S. explique avec justesse de nombreux endroits et il emploie des arguments solides pour attribuer le poème à un ecclésiastique autrichien. — Dans le chapitre (le plus utile de l'ouvrage) où il traite de *Kudrun*, M. S. rapproche de la scène de Kudrun et de l'ange la scène de Marie et de l'archange Gabriel, insiste sur la foule des épithètes qui caractérisent l'héroïne, etc. Mais ce qu'il faut avant tout signaler, c'est la comparaison qu'il fait entre le poème des *Nibelungen* et celui de *Kudrun*, le premier, plus simple et raide, le second, plus varié, plus abondant ; c'est la preuve qu'il donne que l'auteur ou le remanieur de *Kudrun* a connu par cœur les *Nibelungen* et que dès lors la date de *Kudrun* doit être reculée de plusieurs dizaines d'années ; c'est la suite de témoignages qu'il apporte pour démontrer que « l'idée que le poème a du paysage et des châteaux royaux semble empruntée aux contrées de la Méditerranée, Palestine, Syrie, Chypre, et non aux pays allemands de la mer du Nord », que « les nombreuses descriptions sur le domaine de la navigation, n'offrent presque pas de termes allemands », et que « les expressions les plus importantes sont puisées dans la langue des marins du Levant », bref que le *costume* est celui des dernières croisades. — Le volume se termine par une étude sur la *Mort d'Alphart* que M. Schœnbach place dans la seconde moitié du XIIIe siècle. — Ce recueil sera très utile aux historiens de la poésie allemande du moyen-âge par la quantité d'observations de toute sorte qu'il contient.

A. C.

Henry Charles Lea. **A history of auricular confession and indulgences in Latin church**; Vol. I-II, Confession and absolution ; XII-523 et VIII-514 pp ; vol. III, Indulgences, VIII-596 pp. In-8, Philadelphia, Lea brothers and C°, 1896.

Le livre de M. Henry Charles Lea renferme deux œuvres distinctes : une apologie du protestantisme en matière de pénitence, ou, plus exactement, une critique des croyances et des pratiques catholiques ; et

une histoire de la confession et des indulgences. Naturellement nous ne pouvons nous occuper ici que de cette dernière [1].

Histoire de la confession : il serait plus exact de dire : histoire de la pénitence, car M. L. embrasse toute l'histoire de la discipline pénitentielle. Mais les mots « confession auriculaire » sont sans doute destinés à accentuer dès la première page la tendance religieuse du livre. Le but de M. L. est de montrer que la confession auriculaire, telle qu'elle est pratiquée depuis le XIII[e] siècle au moins, est d'institution récente et une source de démoralisation dans les pays catholiques. Le premier point, le seul qui nous intéresse, n'est pas difficile à prouver. Les théologiens catholiques eux-mêmes commencent à le reconnaître [2]. Cette attitude n'est pas en désaccord avec leurs principes ; ils ont toujours affirmé que l'Église était maîtresse de régler le mode et l'application du pouvoir des clés (pouvoir de remettre les péchés). M. L. a de cette conception une notion fort inexacte, quand il écrit (I, 488) : « Le concile de Trente, dans une sereine inconscience, déclara que les mots *Ego te absolvo* sont la seule partie essentielle de la formule du sacrement de la pénitence... Le concile à son insu proclame devant le monde entier qu'avant le milieu du XIII[e] siècle une église infaillible n'avait jamais administré à ses enfants une absolution valide, bien que cette absolution fût indispensable à leur salut. » Il est pourtant clair que ce point de discipline est réglé pour l'avenir sans impliquer un jugement sur les pratiques du passé. Cela est si vrai que Clément VIII laissa aux prêtres grecs de l'Italie méridionale la faculté d'absoudre les chrétiens de leur rit par l'ancienne formule déprécative, sous la seule réserve d'employer dans la confession des Latins la formule indicative prescrite par le concile de Florence. M. L. a tort de s'égayer à la pensée des Grecs sauvés par une simple formule déprécative (I, 489). Le pape agissait en ce cas avec la conscience de son pouvoir disciplinaire, de la même manière que, plus tôt, le concile de Trente.

Nous touchons ici à l'une des confusions qui obscurcissent ou

---

1. A titre d'information, contentons-nous de rapprocher du chapitre XXII de M. Lea (II, 412) sur l'influence de la confession, les paroles étonnantes de M. Stapfer, *Bossuet et Adolphe Monod*, p. 403 : « Il est un peu plus digne de remarque que la confession catholique ait paru (à A. Monod) offrir certains avantages dont il regrettait vaguement la privation. Ce regret n'est point très rare, d'ailleurs, dans le clergé protestant, et la confession n'a jamais cessé d'y exister en secret, sinon comme institution officielle. »

2. Malnory, *Quid Lexovienses monachi discipuli sancti Columbani ad regulam monasteriorum atque ad communem Ecclesiae profectum contulerint*, pp. 62-63. Boudinhon, *Sur l'histoire de la pénitence*, art. dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, II (1897), 330 sqq. Combien la situation est intenable pour les théologiens sincères qui veulent prouver le contraire, c'est ce que montre bien Funk, art. *Bussdisciplin*, dans le *Kirchenlexicon* de Welzer et Wette, éd. de 1883, II, 1561 sqq.; la distinction qu'il essaie de mettre entre la pénitence ecclésiastique et la pénitence particulière est évidemment artificielle.

faussent complètement l'exposé des faits dans ce savant ouvrage. Il fallait distinguer entre le principe dogmatique et l'institution pénitentielle. A mélanger l'histoire du dogme et celle de l'institution, on risquait de prendre pour une phase de l'évolution de l'un les modifications apportées dans les règles de l'autre. Si jusqu'à la fin du xe siècle, la formule d'absolution a la teneur d'une prière, il ne faut pas en conclure que l'efficacité du rit était considérée comme douteuse. M. L. passe sous silence des textes qui affirment nettement le contraire. Citons seulement ce passage d'une lettre du pape Léon Ier : « Multum utile ac necessarium est ut peccatorum reatus ante ultimum diem sacerdotali supplicatione solvatur [1]. » Même aujourd'hui, le prêtre catholique ne se considère pas comme une sorte de magicien opérant la rémission des péchés par la récitation d'un texte ; il se donne pour le représentant et le messager de Christ. Il n'est pas sûr qu'une idée inexacte de ce rôle d'intermédiaire n'ait pas conduit M. L. à méconnaître les analogies du passé avec le présent.

Cette même question de l'efficacité du rit se pose avec plus d'acuité pour la période ancienne, pour le temps où la seule pénitence pratiquée était la pénitence publique, précédée de l'aveu secret ou public. Demander si la pénitence était alors un sacrement est mal poser la question. M. L. n'a pas de peine à montrer la variété des sens du mot *sacramentum* dans l'antiquité chrétienne [2]. Il ne s'agit de retrouver ni le mot, ni la notion précise que les scolastiques lui ont attribuée. Ce qui est légitime, c'est de chercher quelle valeur les chrétiens attachaient aux rits pénitentiels. D'après M. L. ils avaient seulement un caractère ecclésiastique, mais on ne voulait savoir ce qu'ils produisaient dans la situation de l'âme vis-à-vis de Dieu. La pénitence avait pour objet d'exclure ou de réadmettre dans la société chrétienne ceux qui y étaient astreints, rien de plus. Cette thèse est difficilement conciliable avec les formules mêmes du rituel. Dans le plus ancien de nos sacramentaires, le sacramentaire dit gélasien (VIIe siècle), le diacre dit à l'évêque : « Redintegra in eo, apostolice pontifex, quicquid diabolo scindente corruptum est, et orationum tuarum patrocinantibus meritis, per divinae reconciliationis gratiam fac hominem *proximum Deo*, ut, qui antea in suis perversitatibus displicebat, *nunc iam placere se Domino in regione vivorum* devicto mortis suae auctore gratuletur » ; et l'évêque, dans la prière eucharistique suivante, demande à Dieu pour le pénitent : « ne renatum lavacro salutari *mors secunda* possideat ». On peut objecter la

---

1. Ep. 91 ; on voit comment il faut entendre le passage cité par M. L. (I, 461, n. 3) : « ut indulgentia Dei supplicationibus sacerdotum nequeat obtineri » (Ep. 108, 2) ; il néglige de dire que Léon, dans cette dernière lettre, ajoute : « hanc praepositis Ecclesiae tradidit potestatem ».

2. I, 469. Cette variété se rencontre de même en grec pour μυστήριον, et dès les premiers documents judéo chrétiens, cf. Hatch, *Essays in Biblical Greek*, pp. 57-62.

date assez moderne de ce texte ; mais M. L. attribue le changement de croyance à l'influence des fausses Décrétales (milieu du IXe siècle) [1]. D'ailleurs, cette comparaison de la pénitence avec le baptême est classique et fort ancienne. On la trouve déjà dans saint Jérôme, dans saint Ambroise, dans les *Constitutions* apostoliques (IVe ou Ve siècle), dans saint Augustin. Mais plus que tous les textes que l'on peut alléguer, il y a un fait que M. L. a passé sous silence et qui nous montre le prix attaché à la pénitence ecclésiastique. M. L. consacre un chapitre (I, 76-104) aux moyens par lesquels on pouvait effacer ses péchés d'après Origène, Augustin, Ambroise, Césaire d'Arles, etc. La pénitence n'est pas mentionnée. Mais il a négligé une distinction faite par ces auteurs entre les fautes capitales ou mortelles et les autres. Les premières ne peuvent être effacées par les seules bonnes œuvres, mais seulement les secondes. Les fautes graves n'ont d'autre expiation que la pénitence. Or les bonnes œuvres sont présentées comme ayant une valeur rédemptrice aux yeux de Dieu. Ce sont des actes d'une portée individuelle, nullement ecclésiastique. Il suit de là que le rachat des fautes capitales par la pénitence sera de même nature. Elle les efface, comme les œuvres pies effacent les fautes moindres. Et de plus, la pénitence classera le pécheur dans un rang spécial de la société chrétienne. Ainsi elle a, dès cette époque, un double caractère, ecclésiastique et sacramentel, si ce terme récent peut être employé. M. Lea, qui, dans son deuxième volume, traite longuement des deux espèces de péchés (II, 233 sqq.), a commis une erreur fréquente dans l'analyse des systèmes : il a séparé deux doctrines qui se complètent.

Cette distinction de l'élément disciplinaire et de l'élément sacramentel dans l'ancienne pénitence publique nous paraît être la clé d'un texte de saint Cyprien, objet de discussions infinies. L'évêque de Carthage décide qu'en son absence ou en l'absence d'un prêtre, un diacre pourra, dans le cas de nécessité, recevoir la confession d'un pénitent muni d'un libelle d'indulgence et absoudre le délinquant : « ut, manu eis in paenitentiam imposita, veniant ad Dominum cum pace quam dari martyres litteris ad nos factis desideraverunt ». M. L. a parfaitement raison de ne voir là aucun acte sacramentel (I, 10) ; le diacre, délégué par l'évêque, introduisait de nouveau le moribond dans la société chrétienne, et la mention des lettres d'indulgence prouve que la réconciliation ainsi opérée était d'ordre ecclésiastique. Mais M. L. dépasse les termes du texte en en concluant que pour Cyprien la pénitence n'avait pas d'efficacité spirituelle définie. Nous voyons, par un récit d'Eusèbe, que, dans un cas analogue, le prêtre empêché pouvait envoyer au pénitent l'eucharistie par un laïc. Ce récit est la contre partie de l'hypothèse de Cyprien. L'eucharistie opérait la réconciliation du pénitent directement avec Dieu et indirectement avec l'Église ; l'imposition des mains

1. I, 127.

par le diacre avait des effets inverses. Il n'est pas gratuit de supposer que, dans le cas visé par Cyprien, l'eucharistie était administrée au pénitent après l'imposition des mains. Dans les idées du temps, la réception de la cène était liée à l'absolution pénitentielle [1].

Nous insistons sur la discipline des premiers siècles parce que pour cette époque surtout le livre de M. L. appelle de sérieuses réserves. C'est un répertoire très complet de tout ce que les théologiens catholiques ont écrit au moyen âge et dans les temps modernes sur le sujet. On peut même dire que M. L. a trop étudié les scolastiques et les théologiens postérieurs. Il trouvait là une théorie précise, arrêtée dans le menu détail, construite logiquement sur quelques principes et sans égard à l'histoire antérieure. Comme les écrivains catholiques, mais dans un autre esprit, il a cherché dans la période préscolastique la vérification de cette théorie. Cette préoccupation l'a tellement absorbé qu'elle lui à fait commettre des méprises singulières. Dans l'*Elucidarium* d'Honorius d'Autun, on lit : « Quid valet confessio? — Quantum baptismus : sicut enim in baptismo originalia, ita et in confessione remittuntur peccata actualia. » M. L. conclut que, pour Honorius, la confession seule, sans la contrition ni la satisfaction, opère la rémission des péchés. Quel est le prédicateur moderne ou même l'écrivain catholique qui n'emploie le mot « confession » pour désigner le sacrement de pénitence? Honorius lui-même, dans cet ouvrage, déclare la pénitence nécessaire pour les pécheurs coupables de fautes graves : M. L. cite le texte à la même page (I, 206).

Cette préoccupation a eu la plus fâcheuse influence sur le plan même de l'ouvrage. M. L. a pris dans la théorie moderne du sacrement tous les éléments qui sont déclarés le constituer : confession, juridiction, secret, absolution, satisfaction, etc., et a poursuivi l'histoire de chacun d'eux depuis les origines jusqu'à nos jours. Ainsi se trouvent séparés les renseignements significatifs assez rares donnés par les écrivains ecclésiastiques antérieurs au moyen âge ; ils ne deviennent clairs que si on les rapproche. D'autre part, certaines influences décisives, comme celle de l'église romaine, ne sont pas mises en lumière autant qu'il conviendrait [2]. Pour retracer une histoire aussi longue et aussi variée, il n'y avait qu'un plan approprié : l'ordre chronologique et géographique. Le principal dommage causé par le plan de M. L. a été la méconnaissance presque complète de l'évolution de l'institution pénitentielle. M. Boudinhon, dans des articles très remarquables, a montré qu'elle comprend trois grandes phases : celle de la pénitence publique, celle de la pénitence tarifée, celle de la pénitence privée. Nous ne pouvons ici que renvoyer

---

1. Cypr., ep. 18, I (p. 524 Hartel). Cp. Eusèbe, *H. E.* VI, 44 (histoire de Sérapion.

2. M. L. (I, 110-111) paraît peu au courant des dernières recherches sur les Canons d'Hippolyte ; c'est probablement une œuvre apocryphe et un témoin de la discipline de la grande église romaine (non d'une secte).

à l'exposé de M. Boudinhon [1]. Si M. L. avait eu cette vue d'ensemble, il n'eut pas négligé l'un des détails les plus curieux de son sujet : le relèvement de la situation des pénitents au milieu d'une société devenue moins austère et la confusion de cet état avec l'ascétisme proprement dit à l'aurore du moyen âge. L'état de pénitence est si peu une déchéance en Gaule au v^{e} et au vi^{e} siècles qu'il est conciliable avec la cléricature et que Césaire d'Arles doit lutter de tout son pouvoir pour rétablir les anciennes exclusions maintenues sévèrement par les papes . Un autre trait se dégage de l'histoire de la pénitence considérée dans son ensemble. L'écrivain catholique ne l'a d'ailleurs pas signalé. A l'origine, la pénitence a surtout un caractère social. La situation du pénitent vis à-vis de l'Église, sa mise hors de l'assemblée des fidèles, puis sa rédintégration : voilà ce qui est au premier plan, et M. L. peut nier de très bonne foi qu'alors on ait cru aux effets religieux et intimes de la pénitence. Aujourd'hui, avec ce que les théologiens modernes appellent la « confession de dévotion », la pénitence est devenue comme une pratique de la piété individuelle. Ce ne sont pas les pécheurs publics et les criminels des pays catholiques, dont M. L. nous donne la statistique (II, 432 sqq), qui usent de la pénitence, mais les chrétiens désireux de la perfection. Encore une fois, comme au temps de Césaire d'Arles, la pénitence devient l'apanage des meilleurs, mais avec cette différence qu'elle est un exercice de la dévotion individuelle et secrète. Des deux éléments qui l'ont constituée à toutes les époques, l'un domine dans l'antiquité, l'autre dans les temps modernes, de manière à imprimer à une même institution des caractères différents. Toute l'histoire de la pénitence tient entre ces deux termes, entre la forme surtout sociale des premiers siècles et la forme surtout individuelle de nos jours. N'est-ce pas là un chapitre important de l'histoire du sentiment religieux lui-même et de son évolution ? Il est vraiment fâcheux que les préoccupations de M. L. et son plan n'en laissent rien soupçonner [3].

Le même défaut d'idées générales, le même oubli des grandes lignes de l'histoire dans la scrupuleuse attention apportée au menu détail des faits et des incidents dogmatiques se retrouvent dans le troisième volume consacré aux indulgences. Ici encore la théorie moderne de l'indulgence a été prise pour point de départ et on a très rapidement conclu que les indulgences n'existaient pas dans l'antiquité chrétienne. Un historien plus avisé des transformations sociales et des déguisements par lesquels passent les institutions eût apporté plus de circonspection.

1. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, II (1897), 306 et 496, sur la pénitence ; III (1898), 434, sur les indulgences.

2. Malnory, *Saint Césaire, évêque d'Arles*, 61.

3. Dans le chapitre consacré au probabilisme et à la casuistique, M. L. a montré très bien les abus, tout en trahissant une sensibilité étrangère aux nuances et une inintelligence des choses morales assez fréquentes chez les protestants de langue anglaise.

L'affaire des *lapsi* au temps de Cyprien et la question des *libelli* distribués par les martyrs demandaient une étude approfondie. M. L. l'expédie en quelques phrases. Mais surtout il valait la peine de faire sentir la profonde modification que subit sous nos yeux la notion de l'indulgence. Pendant longtemps, l'indulgence, adaptée à la forme des tarifs pénitentiels, était une dispense d'une certaine partie de la peine imposée par le ministre de l'Église. Maintenant, non seulement elle n'a plus de sens intelligible pour nous depuis la disparition des livres pénitentiels, mais elle est en train de n'avoir plus aucun rapport avec la pénitence, comme l'a indiqué discrètement M. Boudinhon. La définition, donnée encore aujourd'hui, ne correspond plus à l'objet défini. Le tarif des indulgences devient un tarif non de rémission, mais de mérite acquis. C'est la transformation complète d'une notion religieuse, transformation parallèle d'ailleurs à celle de la pénitence elle-même, réduite à n'être plus souvent qu'une pratique pieuse. Nous ne pouvons qu'indiquer brièvement ces idées, M. L. s'est laissé trop absorber par le détail et le côté en quelque sorte matériel de son sujet. Ce troisième volume est, au reste, comme les deux autres, un recueil inappréciable de faits curieux et de renseignements inattendus sur les dévotions catholiques. M. L. paraît cependant avoir négligé certains travaux récents, principalement l'édition Duchesne du *Liber pontificalis* dont les notes fournissent tant de données multiples sur les édifices et les usages de Rome.

Dans ce long article, nous n'avons guère fait de place qu'à la critique. L'œuvre de M. L. est trop sérieuse pour que nous n'attachions pas de l'importance aux points qui laissent encore en nous un doute après son exposition si consciencieuse. Mais nous tenons à ne pas la quitter sans avoir rendu hommage à ses grandes qualités. La première de toutes est la sincérité. L'auteur a fait un louable effort d'impartialité et n'a puisé les éléments de son information qu'à des sources catholiques. Malheureusement son éducation et son milieu ne lui ont pas toujours permis de voir clairement la portée des textes [1]. Au reste, on ne peut

1. M. L. (I, 116) conclut de Jérôme, ep. 14, 8-9 (*ad Heliod.*), que cet auteur subordonnait l'efficacité de l'ordination à la dignité du sujet ; mais il est clair que « non omnes episcopi episcopi sunt » veut dire seulement que tous les évêques ne sont pas dignes de leur honneur. Le texte du commentaire sur saint Mathieu (cité *ib.*) doit être interprété d'après les paroles si claires de la lettre à Héliodore ; M. L. pousse trop loin l'assimilation des prêtres de l'ancienne loi à ceux de la nouvelle. Les passages de saint Augustin, *Serm.* 40, 5 et 99, 8, allégués I, 117 et 118, signifient que c'est Dieu, en définitive, non le prêtre, qui remet les péchés, et que la valeur de l'absolution dépend de la foi et des dispositions du pénitent; cf. *serm.* 99, 9. — Un certain nombre de textes intéressants paraissent avoir été négligés : Ambr., *de paen.*, 1, 7 : « Ius hoc (de lier et de délier) solis permissum sacerdotibus est » ; cp. I, 36 et II, 12 ; Augustin, *serm.* 351, 9 : « Veniat (peccator) ad antistites per quos illi in ecclesia claves ministrantur ». — M. L. se fait de la conception ancienne l'idée suivante. Jésus-Christ a donné à ses apôtres le pouvoir des clés et ce pouvoir, après les apôtres, a passé à l'Église prise dans son ensemble, et non aux évêques. Il resterait encore des traces de cette conception dans saint Bernard. Mais M. L. omet

désirer que l'histoire religieuse soit écrite par des hommes entièrement dégagés de croyance ; ils feraient payer leur impartialité indifférente par l'inintelligence des phénomènes religieux. Un autre mérite des trois volumes de M. L. est l'énorme quantité de faits et de textes réunis au prix d'un travail qui a dû être très grand. Si la synthèse en est un peu absente, on doit avouer que cet ouvrage seul l'a rendue possible [1]. Il aura, nous l'espérons, un autre mérite : celui d'ouvrir une période scientifique et sereine de l'histoire de la pénitence. Nous avons maintenant un premier dépouillement des documents. C'est un bon point de départ pour les études de détail, dans lesquelles les textes seront minutieusement discutés. A tous ces titres, nous devons être très reconnaissants à M. Lea pour ce livre considérable.

Deux tables alphabétiques, à la fin de chacune des parties, font de cet ouvrage le plus commode des répertoires. Manuel Dohl.

Ph. Aug. Becker, **Der südfranzœsische Sagenkreis und seine Probleme**, Halle, 1898, in-8°, 81 pp.

Ph. Aug. Becker, **Der Quellenwert der Storie Nerbonesi ; Wilhelm Korneis und Mœnch Wilhelm, Uebersetzung des neunten Teils der Karlamagnussaga und Auszüge aus Ulrichs von Türheim Willehalm**, Halle, 1898, in-8°, 75 pp.

On a beaucoup écrit dans ce dernier temps sur cette branche de l'épopée française qu'on appelle généralement le cycle de Guillaume d'Orange. C'est un sujet des plus attrayants et des plus obscurs en même temps, ce qui explique les nombreux travaux qu'on lui a consacrés et les non moins nombreuses hypothèses qu'on a émises sur l'origine des différents personnages qui figurent dans ce cycle. Les deux études de M. Becker, dont nous allons nous occuper ici, viennent apporter quelques nouvelles contributions à l'étude de cette question. On y trouvera des remarques intéressantes, mais aussi des idées trop hardies, des conclusions bien contestables.

Dans la première de ces brochures, M. B. nous donne quelques renseignements sur les chansons de geste qui composent le cycle de

---

de dire qu'une des propositions d'Abélard condamnées sur l'initiative de saint Bernard est ainsi formulée : « Nos dicimus quod hoc (*Accipite Spiritum sanctum*, etc.) dictum est solis apostolis non successoribus eorum. » Cette même doctrine paraît être déjà celle des Novatiens, pour certains péchés, ainsi que le déclara leur évêque Acésius au concile de Nicée : « Il n'est pas en la puissance des prêtres, mais en la seule puissance de Dieu de pardonner ce genre de faute » (Sozom., *H. E.*, I, 22 ; cité incomplètement par M. L. I, 69). — La critique de certains documents est insuffisante. Voir plus haut pour les Canons d'Hippolyte. I, 134 se trouvent citées pêle-mêle, en témoignage de la doctrine de saint Bernard, les œuvres authentiques et les œuvres apocryphes.

1. Il manque, à vrai dire, un chapitre préliminaire sur les devanciers de M. L. et sur les controverses des temps modernes.

Guillaume et expose les résultats des dernières recherches dont elles ont fait l'objet. M. B. distingue dans l'ensemble du cycle deux groupes : le groupe des chansons sur Guillaume et celui des poèmes dont le personnage principal est Aymeri de Narbonne. Nous ne saurions pas admettre cette division, puisqu'elle exclut des chansons comme *Foucon de Candie* et la *Prise de Cordres et de Sebille*, où le rôle principal n'est attribué ni à Guillaume ni à Aymeri. Elle pourrait évoquer en outre des idées fausses sur la formation du cycle, en nous faisant croire que les chansons sur Aymeri ont formé d'abord un groupe à part que les trouvères du XII[e] et du XIII[e] siècles auraient rattaché au cycle de Guillaume. En réalité, les poèmes qui chantent les exploits d'Aymeri sont sortis des chansons sur Guillaume et ne sont, par conséquent, qu'une branche de ces dernières.

M. B. s'efforce partout de formuler des théories nouvelles et de réfuter les opinions de ses prédécesseurs. D'après M. B, tous ceux qui se sont occupés de l'histoire du cycle de Guillaume auraient accordé trop d'importance aux nombreux passages des chansons de geste où l'on fait allusion à des récits qui ne nous sont pas conservés dans des poèmes spéciaux. M. B. a le tort de contester partout la valeur de ces témoignages et de ne pas distinguer les cas où de telles allusions ne peuvent pas être considérées comme des inventions des jongleurs. Ainsi, M. B. révoque en doute la relation qui existerait entre deux passages d'*Aymeri de Narbonne* et du *Siège de Barbastre* et le fragment de la Haie (pp. 24-27, cf. p. 32). Les deux poèmes français parlent d'une lutte qu'Ernaud le Roux aurait eu avec le payen Borel et ses fils. Or, comme ce dernier personnage figure aussi dans le fragment de La Haie où il lutte contre Ernaud, Bertram, Bernard et Guibelin, n'est-on pas en droit de conclure que les trois textes reposent sur un même récit qui formait le sujet d'un poème français aujourd'hui perdu ? Cette opinion, que M. Gaston Paris a exprimée jadis et que j'ai aussi acceptée [1], est vivement contestée par M. B. Les faits racontés par *Le Siège de Barbastre* et par *Aymeri de Narbonne* n'auraient rien à faire, d'après M. Becker, avec le récit du fragment de La Haie; puisque le ton des deux poèmes français diffère beaucoup de celui du texte latin. Tandis que ce dernier ne nous parle que d'un combat sanglant entre les Français et les payens, les deux chansons françaises introduisent dans le récit des incidents burlesques qui contrastent avec le ton sérieux du fragment latin. Mais est-ce vraiment un argument sérieux, celui-là? La différence de ton ne s'explique t-elle pas par l'esprit de l'époque à laquelle appartient chacun de ces textes? M. B. aurait mieux fait de comparer ces textes au point de vue de leur

---

1. *La Prise de Cordres et de Sebille*, Paris, 1896, p. XCIII-XC (« Société des anciens textes français »).

fonds commun; il aurait pu voir alors que les traits communs qu'on y constate prouvent plus que les différences qu'il a signalées.

D'autres exemples nous montrent encore qu'il ne faut pas mépriser, comme l'a fait M. B., les témoignages des jongleurs sur l'existence d'autres poèmes épiques que ceux qui nous sont parvenus. Les vers d'*Aliscans* et d'*Aymeri de Narbonne* qui parlent des exploits d'Aymer contre les Sarrasins à Venise ne trouvent-ils pas une confirmation dans un passage de la chronique d'Auberi de Trois-Fontaines qui atteste l'existence d'une chanson sur Aymer [1] ? L'auteur de la *Prise de Cordres et de Sebille* ne rappelle-t-il pas (vv. 2372-2378, 417-423) quelques incidents de *Guibert d'Andrenas* qui se trouvaient en effet dans les manuscrits de ce poème? Si l'opinion de M. B. était fondée, nous ne pourrions pas comprendre pourquoi les jongleurs se seraient amusés à faire allusion à des choses inconnues pour leurs auditeurs. Quand Bertrand de Bar-sur-Aube rappelle, à la fin d'*Aymeri de Narbonne*, les exploits des Narbonnais, on voit bien qu'il s'adresse à un public qui devait connaître les chansons qu'il résumait. Comment admettre alors que le jongleur champenois aurait parlé des aventures d'Ernaud sans que ses auditeurs aient eu connaissance d'une chanson qui racontait de plus près le passé de ce fils d'Aymeri?

Pour ce qui concerne la présence d'Aymeri dans l'épopée, M. B. propose, contre la théorie que j'ai développée dans l'Introduction de la *Prise de Cordres et de Sebille* (pp. XLIX et suiv.), une nouvelle solution (pp. 19-22). Tout en admettant avec moi qu'on ne peut pas prouver l'existence de chansons sur ce personnage avant le XII[e] siècle, M. B. croit qu'Aymeri a dû être connu, de très bonne heure, par les trouvères, en qualité de père de Guillaume. Cette hypothèse que l'auteur ne cherche pas à appuyer par des preuves solides, soulève plus d'une objection. J'ai montré ailleurs [2], et personne ne m'a contredit, qu'avant le XII[e] siècle il n'y avait pas encore un cycle de Guillaume à proprement dire. L'auteur du *Pèlerinage de Charlemagne* nous fournit les premiers éléments de ce travail cyclique qui devait s'accomplir un siècle plus tard. Les jongleurs ont dû établir tout d'abord des liens de parenté entre Guillaume et les autres personnages qui nous sont présentés comme ses frères. Ce n'est que plus tard qu'ils ont vu la nécessité de donner un père à cette nombreuse famille, ainsi réunie. On confond toujours ces deux phases du travail cyclique de la geste de Guillaume, tandis qu'on ne devrait pas oublier que l'une a dû précéder l'autre. On se demande alors comment l'auteur du *Pèlerinage de Charlemagne* aurait pu parler d'un père de Guillaume à une époque où un tel personnage n'avait aucune

1. M. Demaison, *Aymeri de Narbonne*, Paris, 1887, t. I, p. CCXII. M. B. se rapporte aussi (p. 27) au témoignage d'Auberi, mais nous ne comprenons pas pourquoi, quelques pages avant (pp. 24-25), il parle des allusions aux chansons sur Aymer comme si elles étaient de simples inventions des trouvères.

2. *Romania*, t. XXV, p. 495; cf. *La Prise de Cordres et de Sebille*, p. CIV.

raison de figurer dans l'épopée. M. B. croit peut-être que l'auteur du *Pèlerinage* s'est amusé à mentionner le nom d'Aymeri seulement par plaisir de citer un nom. C'est un procédé familier aux poètes d'aujourd'hui, mais on ne devrait pas l'attribuer à un auteur comme celui du *Pèlerinage de Charlemagne*.

Contre les arguments que j'ai apportés [1] pour montrer qu'à l'époque où fut composé le *Pèlerinage de Charlemagne* on ne connaissait pas encore un personnage épique du nom d'Aymeri, et que par conséquent les vers 739, 765 de ce poème, où est mentionné le nom du père de Guillaume, ont été interpolés plus tard, M. B. me fait l'objection que les mss. *Aa* de la *Karlamagnus Saga* donnent aussi la leçon *Aymeri* (*Eimer*) au vers 739. Je dois revenir ici sur cette question, puisque la critique qu'on a faite à mes assertions n'a pas envisagé tous les arguments que j'ai développés dans mon étude sur le *Pèlerinage*. J'ai montré que la présence de Bernard au vers 764 ne se concilie pas du tout avec l'esprit du poème, et que par conséquent l'épithète de « fil le conte Aimeri » ne peut pas remonter à l'original. Personne ne m'a pas contredit ce fait, et je ne serai convaincu de la fausseté de ma théorie que le jour où l'on prouvera que *Bernard*, et non *Turpin*, est la bonne leçon du texte. Quant au vers 739, je ne comprends pas comment on pourrait admettre que le nom d'Aymeri se trouvait déjà dans K [2], quand ni *R* ni *Bb*, qui remontent à K, n'ont pas conservé la moindre trace de ce nom. Est il possible de croire que le rédacteur de *R*, aussi bien que celui de *Bb*, ont omis, indépendamment l'un de l'autre, le nom du père de Guillaume? Les leçons de *SD*, qui sont encore plus près de l'original, ne nous confirment-elles pas aussi l'absence du nom d'Aymeri dans la rédaction *K*, à laquelle se rattachent toutes ces versions? J'avoue que si on conteste les conclusions auxquelles je suis arrivé après l'examen de tous ces textes, on ne devrait plus se fier à aucune classification de manuscrits. Quant au nom d'Aymeri dans le texte français du poème, M. B. dit qu'il serait bien difficile de le remplacer, puisqu'il se trouve à l'assonance. M. Gaston Paris m'a fait la même objection [3]. Mais je propose aujourd'hui de restituer le vers 759 de la manière suivante :

« Veez ici Guillelme », li reis Hugue li dist.

Cette restitution me semble d'autant plus probable que le vers tel qu'il est imprimé par M. Koschwitz ne se rattache pas bien aux lignes précédentes. Les mots « li reis Hugue li dist » sont demandés par le sens, parce que c'est le roi Hugues qui répond ici à Charlemagne, et le

1. *Romania*, t. XXV, pp. 481 et ss.
2. Voir la classification des versions du *Pèlerinage* dans mon article de la *Romania*, t. XXV, p. 484.
3. *Romania*, t. XXV, p. 496.

poète devait rappeler ce fait à ses auditeurs [1]. Notre correction est en outre corroborée par les leçons des vers 764, 800 et par le vers 151 qui, tel qu'il avait été donné par M. Koschwitz, ne présentait pas un sens satisfaisant [2]. Les mss. *Bb* de la *Karlamagnus Saga* donnent enfin la leçon *Hugon konuugr svarar* [3] qui traduit exactement les mots que nous avons introduits dans le texte français.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur la deuxième brochure de M. B qui contient une étude sur les sources des *Storie Nerbonesi*, une traduction de la branche IX de la *Karlamagnus Saga* et des extraits d'Ulrich de Türheim. Je regrette que M. B. n'ait pas étudié d'une manière plus approfondie les rapports des *Storie Nerbonesi* avec les chansons du cycle de Guillaume. Ce qu'il nous dit dans son étude n'a pas beaucoup fait avancer nos connaissances sur la compilation d'Andrea da Barberino. C'est un travail fait en hâte et trop superficiel. M. B. aurait mieux fait de soumettre à un examen plus consciencieux les chansons qu'on a publiées jusqu'à présent, en laissant de côté celles sur lesquelles nous ne sommes pas suffisamment renseignés. C'est trop hardi de conclure que les *Storie Nerbonesi* n'ont aucune valeur, quand nous savons combien il reste encore à faire pour éclaircir les rapports des chansons du cycle de Guillaume et des remaniements qu'elles ont subis. Je ne crois pas que M. B. ait raison quand il dit qu'Andrea da Barberino travaillait d'après un manuscrit cyclique de la geste narbonnaise. Les manuscrits de Venise nous montrent plutôt que les chansons de notre cycle ont pénétré en Italie isolément. C'est une question qui devra d'ailleurs être examinée de plus près, comme beaucoup d'autres qui se rapportent à l'histoire de l'épopée française transplantée en Italie.

Pour conclure, je dois dire que la méthode suivie par M. B. dans ses études est bien dangereuse, puisqu'elle nous mène à des conclusions trop souvent contestables. C'est parce qu'il tient trop à cette méthode que M. B. n'arrive pas toujours à distinguer les faits importants de ceux qui n'ont pas grande valeur pour l'histoire du cycle de Guillaume. C'est pour cette raison aussi que son travail est en grande partie un travail de destruction. Et, pour employer un mot de Her-

---

1. M. Koschwitz imprime ainsi le passage en question :

> « Sire », dist l'emperere, « tot al vostre plaisir :
> Cil recomencerat cui en avrez choisit. »
> « Veez ici Guillelme, fil le conte Aimeri. »

Il ne faut pas oublier que le poète récitait ces vers et que, par conséquent, il devait attirer l'attention du public sur ce point, que Hugues parle dans ce dernier vers. Pour nous qui lisons, le sens est clair, puisque les guillemets indiquent bien la réplique de Hugues, mais au moyen âge on n'aurait pas bien compris ce passage s'il n'y avait pas les mots que nous avons restitués.

2. Voir notre correction de ce vers dans la *Romania*, t. XXV, p. 488.

3. C. Unger, *Karlamagnus Saga*, 1860, p. 480.

der, on ne devrait pas détruire sans bâtir — et bâtir sur des bases plus solides.

Ov. Densusianu.

Francesco Petrarca. I Trionfi secondo il codice Parmense 1636 collazionato sugli autografi perduti, edito da Flaminio Pellegrini Cremona, Luigi Battistelli, 1897, in-4° de xix-65 p. Prix : 10 fr.

M. Fl. Pellegrini a publié un ouvrage qui vient compléter sur des points intéressants les travaux de MM. Appel, Mestica, etc., sur le texte des œuvres italiennes de Pétrarque. Il est de notoriété chez les pétrarquistes qu'il a existé, au xvi° siècle, des collections de poésies de Pétrarque diversement choisies par les lettrés et prises sur les autographes du poète, plus nombreux alors que ceux qui restent aujourd'hui. Il y a à ce sujet une page souvent citée de Beccadelli. On a retrouvé un certain nombre de ces copies qui portent d'ordinaire le relevé des variantes trouvées dans les brouillons de Pétrarque, analogues à ceux des célèbres feuillets de la Vaticane, et souvent aussi les notes marginales en latin qu'il avait l'habitude de glisser dans ses minutes. Ces notes fixaient le lieu et l'heure de son inspiration, de ses retouches, ou encore quelque réflexion morale. M. P. a découvert, à la bibliothèque Palatine de Parme, un élément nouveau de cette tradition. C'est un manuscrit des *Trionfi* écrit au xvi° siècle par un fervent admirateur de Pétrarque, dont M. Pellegrini n'a pu déterminer le nom, et contenant une collation de variantes et de notes marginales qui proviennent évidemment d'originaux perdus et ne font double emploi que pour quelques feuillets avec des collations déjà connues. L'explicit latin de Pétrarque, daté du 12 février 1374, l'année même de sa mort, montre bien que l'autographe que le copiste a eu sous les yeux est une des dernières rédactions du poète. On ne peut songer à analyser un travail où l'intérêt principal réside dans l'excellence de la reproduction diplomatique ; il suffit d'attester que c'est une contribution de grande valeur à l'histoire du texte des *Trionfi*.

P. N.

Storia letteraria d'Italia : Vittorio Rossi. **Il Quattrocento**. Milan, Fr. Vallardi, S. d. [1897], in-8° de viii-444 p. Prix : 11 fr.

Une grande entreprise de librairie intéressant l'histoire littéraire vient de commencer à Milan chez l'éditeur Vallardi. La *Storia letteraria d'Italia*, destinée à fixer l'état de la science à la fin de notre siècle, doit former neuf volumes, y compris un premier volume sur la littérature romaine. Celui qui a été livré d'abord aux souscripteurs, en

dehors de tout ordre chronologique, est celui de M. Vittorio Rossi. On sait quels bons et nombreux travaux le professeur de Pavie a publiés sur le xv^e et sur le xvi^e siècles ; il était préparé à accepter l'une ou l'autre des deux périodes. C'est le *Quattrocento* qui lui a été confié, et il n'y a qu'à louer la façon dont il l'a traité. Son œuvre d'écrivain est en même temps une œuvre de savant et peut servir de modèle aux volumes qui suivront. Le texte n'a point de notes, la lecture devant être facilitée au grand public ; mais un appendice en petit texte comble cette lacune et établit presque pour chaque page une abondante bibliographie critique. Cet appendice sera d'une réelle ressource pour les travailleurs, et j'en sais qui en ont déjà tiré beaucoup de parti. Quant au texte, il trace d'une façon lumineuse, et avec la maîtrise qui n'appartient en vulgarisation qu'aux érudits de première main, tout le vaste tableau de la littérature italienne du xv^e siècle. Une large part est faite à l'Humanisme, qui est à cette époque l'éducateur presque unique de l'esprit italien. Plus de la moitié de la littérature en Italie à cette époque, j'entends de celle qui compte, est formée par la littéraure latine de l'Humanisme. Cette proportion se retrouve dans le livre de M. Rossi. Les trois premiers chapitres tout entiers et une bonne partie des suivants reprennent en sous-œuvre et corrigent, sans qu'il y paraisse, le célèbre livre de Georg Voigt. Le reste de l'ouvrage pousse une quarantaine d'années plus loin. Ce sont des années importantes pour l'histoire des lettres latines et italiennes, puisque on y trouve les noms de Politien, de Pulci, de Pontano, de Sannazar, de Pic de la Mirandole, tout le mouvement littéraire de la cour du Magnifique et de celle de Ferdinand d'Aragon La conclusion de l'auteur est assez franchement favorable à un siècle, absorbé sans doute par la recherche de la forme et enivré de la beauté antique, mais qui a contribué, par cette recherche même et cet enthousiasme, à élargir les voies devant la pensée de la Renaissance qui s'affirmera plus vigoureusement au siècle suivant.

P. de Nolhac.

Gray's English Poems, original, and translated from the Norse and Welsh, edited with introduction and notes by D. C. Tovey, M. A. Clark Lecturer at Trinity College, Cambridge, 1 vol. Cambridge, at the University Press, 1898, xvi-290 pages.

Ce volume comprend 79 pages de texte et 211 pages de notes. La proportion n'est peut-être pas très bien gardée. Mais il faut voir dans ces notes une histoire de chacune des pièces et de chacun des poèmes de Gray, bien plutôt qu'un commentaire. N'est-il pas regrettable que pour cette édition préparée avec tant de soin M. D. C. Tovey n'ait pas pu consulter tous les manuscrits autographes de la fameuse *Elegy?* Il nous avoue qu'il n'a pas vu le manuscrit Wharton (au Musée britan-

nique, fonds Egerton) et qu'il n'a étudié que très rapidement celui de Pembroke College, Cambridge. Il se contente de citer les variantes d'après les éditeurs qui l'ont précédé. M. Tovey s'attaque à la question si épineuse des rimes comme *poor* et *door*, et à propos des vers 30 et 32 de l'*Elegy*, des rimes *obscure* et *poor*; il donne comme explication la tendance gallicisante (?) (*Gallicizing tendency*) de Gray et suppose que le poète prononçait *obscure* à la française — l'hypothèse est invraisemblable et du reste ne résoudrait guère le problème, notre son *u* n'ayant aucun son correspondant en anglais.

C. S.

Voltaire : Eine Biographie, von Dr. Kæthe Schirmacher. Leipzig; Reisland, 1898, xv-556 pages.

Mlle Schirmacher n'a pas eu la prétention de renouveler la biographie de Voltaire. Elle ne fait que résumer les travaux antérieurs et mettre à la portée du grand public les recherches de ses devanciers. Mlle Sch. a su se borner dans son œuvre, et ce n'est pas là son moindre mérite. On éprouve, en effet, la tentation, quand on parle de Voltaire, de parler du xviiie siècle tout entier, si nombreuses ont été les relations du philosophe avec tout ce qu'il y avait d'illustre en ce siècle. Mlle Sch. a largement mis à contribution l'ouvrage de M. Desnoireterres, sans se perdre dans l'infini détail.

Elle a divisé son livre en quatre grandes parties. D'abord, une introduction, qui est un tableau de l'ancien régime, inspiré surtout de Taine et de Tocqueville. Voltaire ne peut être considéré, en effet, comme un simple homme de lettres : son influence sur la société de son temps, si elle n'a peut-être pas été aussi grande qu'il eût voulu le faire croire, a été cependant très réelle : il fallait faire connaître les abus de cette société. — La biographie proprement dite de Voltaire comprend trois autres parties; Mlle Sch. étudie dans la première le *libre-penseur*; dans la seconde, le propagateur des idées scientifiques, philosophiques, morales, des idées de droit et de tolérance; dans la troisième, le philanthrope. Nous admettons ces divisions, en faisant remarquer simplement qu'il ne faut pas les prendre trop rigoureusement. C'est l'inconvénient de ces larges généralisations de séparer avec trop de netteté dans l'existence d'un homme des idées qui se tiennent et s'engendrent.

Mlle Sch. a voulu montrer surtout dans l'œuvre de Voltaire ce qu'il y a de profondément universel, ce qui intéresse l'humanité. C'est ce qui explique qu'elle ait peu insisté sur le côté purement littéraire de cette œuvre. Et, en effet, que reste-t il de Voltaire, qui soit encore vivant et qui justifie la gloire prodigieuse dont il a joui? Son théâtre sur lequel il comptait pour passer à la postérité, n'est plus guère connu que des érudits. On lit encore quelques-unes de ses épîtres, ses contes, ses

lettres. Mais aux yeux du monde, il est resté surtout le Voltaire de la dernière partie de sa vie, le défenseur des Sirven et des Calas, le philosophe de Ferney, le *Roi Voltaire*.

C'est ce que M^lle^ Sch. a bien mis en lumière. Elle a montré aussi avec raison le caractère cosmopolite de son œuvre. Voltaire, cet écrivain si français par le style, n'est pas essentiellement français par la pensée ; il « a vécu, dit M^lle^ Schirmacher, pour le monde entier, pour l'univers ». La remarque est juste, elle domine tout le livre.

Il faut louer, comme dans le précédent ouvrage de M^lle^ Schirmacher sur Théophile de Viau, la clarté de l'ouvrage et la netteté des divisions, sauf les réserves que nous avons faites [1].

Paul Gautier.

Notes d'Histoire contemporaine, par Louis Teste. 1 vol. Paris, Champion, 1898, iv-430 pages.

L'éditeur Honoré Champion a choisi, pour les réunir en ce volume, quelques-uns des très nombreux articles que M. L. Teste a publiés depuis une vingtaine d'années. C'est, dit-il, avec des notes, prises sur le vif, que l'historien peut s'éclairer. Il n'a pas tort. On ne saurait regretter que ces feuilles volantes aient été imprimées à nouveau et conservées en un livre facile à consulter et très agréable à lire. M. L. T. est Dauphinois, comme Stendhal ; il a la plupart des qualités de ses compatriotes ; il est surtout très fin observateur. Ces *Notes* touchent à tout, à nos institutions, à nos hommes politiques, à nos écrivains, mais elles valent surtout par les souvenirs personnels dont elles sont émaillées, et par mille et une digressions qui mettent en relief une érudition de bon aloi, ou un tour d'esprit très original. Et, avantage inappréciable, M. L. T. ne parle jamais que des gens qu'il a connus ou étudiés ; à ce compte il n'est vraiment pas « journaliste ».

Ce livre est édité avec beaucoup de soins. Quelques légères erreurs pourront disparaître dans une seconde édition.

Le nain polonais, Jean *Krassowski*, et non *Crazowski* (p. 412), n'eut pas sur l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne l'influence que lui prête M. L. Teste. Les mémoires de Jehan Choisnin, de Châtellerault, nous apprennent que cette victoire diplomatique fut l'œuvre de l'évêque de Valence, Montluc ; le marquis de Noailles et le comte de la Ferrière qui tous deux ont publié les documents relatifs à cette élection, n'attachent pas grande importance à la légende du Nain. — Il y a confusion, p. 343, la comtesse Potocka ne déjeûna pas chez Talleyrand avec

---

1. Un index accompagne le livre. A noter dans cet index quelques fautes d'impression : *Ane littéraire*, p. ex., pour année littéraire, je pense, etc.

le duc de Laval, et ce n'est pas après ce déjeuner qu'elle « se donna le plaisir d'une visite au maréchal Davout », puisqu'elle quitta Paris immédiatement après (voir *Mémoires de la comtesse Potocka*, p. 287-290). — M. L. Teste cite l'anglais très correctement, mais il commet l'erreur commune et consacrée d'écrire (p. 163) *mistress* pour *Mrs.* devant un nom propre anglais, alors que ce mot ne doit pas être prononcé *mistress*; mais quand on voit un *milord* ou une *milady* s'acclimater en France, il n'y a plus rien à dire.

Casimir STRYIENSKI.

La Peinture en Europe. La Hollande, par Georges LAFENESTRE et Eugène RICHTENBERGER. Ouvrage orné de cent reproductions photographiques, in-8 de xv-397 p. cart. toile. Paris, May, 1898. 10 francs.

Album d'images, catalogue de musées et travail d'érudition tout ensemble, le charmant volume de MM. Lafenestre et Richtenberger continue dignement la série de « La Peinture en Europe », où ont déjà paru le Louvre, Florence, Venise et la Belgique. Il ajoute à ses mérites intrinsèques celui de venir à propos; c'est le guide nécessaire en ce premier mois d'automne, où le pèlerinage d'Amsterdam et la dévotion à Rembrandt s'imposent. Par Rotterdam, Delft, Dordrecht, Gouda, La Haye, Leyde, Haarlem, il nous achemine vers l'heureuse cité où sont exposées, pour un temps trop bref, des œuvres peu connues du plus grand de tous les peintres. Cependant, en ce voyage restreint, nous avons appris à goûter tout l'art hollandais, dont les photogravures de l'ouvrage nous donnent le choix judicieux, et l'histoire en est résumée dans une substantielle Introduction. Des catalogues nouveaux de collections célèbres forment un important appoint de la publication : ainsi la liste de la petite mais précieuse série de peintures primitives appartenant au Musée archiépiscopal d'Utrecht. Parmi les gravures, il en est aussi d'absolument nouvelles, entre autres celle du délicieux Van der Meer de la collection Six, la *Laitière ;* mais pourquoi, des trois Holbein du Musée Royal de La Haye, avoir reproduit le seul dont l'authenticité soit plus que douteuse ?

André PÉRATÉ.

BULLETIN

— L'index des dix premiers volumes de l'*Archiv für lateinische Lexikographie u. Grammatik* (herausgegeben von Ed. WOELFFLIN) vient de paraître sous forme de fascicule supplémentaire au tome X (*Zehnter Jahrgang, Ergænzungsheft, Register zu Band I-X* ; Leipzig, Teubner, 1898 ; 573-623 pp. in 8). Il est l'œuvre de

M. M. Manitius. On y trouve les mots et les choses classés sous les rubriques *Lateinisch*, *Romanisch* (cette dernière subdivisée par langue). Une liste des articles non dépouillés figure en tête. Il n'y a pas de table d'ensemble des articles par nom d'auteur. — P. L.

— M. Josiah H. Penniman dans son livre *The War of the Theatres* (Boston. 1897. Ginn and Co. pp. 168) étudie une question obscure à la fois et fort curieuse de l'histoire du théâtre anglais sous le règne d'Elizabeth. Il s'agit de cette querelle littéraire où fut peut-être mêlé Shakspeare et qui mit aux prises non seulement les compagnies rivales d'acteurs, mais des hommes de lettres de haute valeur comme Ben Jonson, Dekker et Marston. Le mérite de M. Penniman dans son livre a été de se garder des hypothèses hasardeuses et des conjectures non justifiées : il étudie les pièces auxquelles cette querelle fameuse a donné naissance et essaie d'en tirer des éclaircissements et des données précises. La question a été embrouillée comme à dessein par certains érudits, comme M. Fleay, qui ont donné libre carrière à leur inventive imagination. M. P. aurait peut-être pu signaler avec plus de netteté les fantaisies de cet érudit, dont un savant de la valeur de M. Bullen a pu dire avec justesse : « Il est profondément regrettable qu'il diminue son crédit par son habitude de mêler ensemble faits et fictions. » (Marston, Works. Introduction p. xc). — Jules Lecoq.

— Sous le titre *Acta diurna. Gesammelte Aufsætze. Neue Folge.* (Wien. Pest. Leipzig, Hartleben, 1 vol. in-8, 312 pages, 4 mark), M. A. Bettelheim a réuni en un volume 28 articles qui ont, pour la plupart, paru dans la « Münchener Allgemeine Zeitung », dans la « Nation » et dans « Cosmopolis. » Il y traite sous forme de causeries — parfois un peu longues, — en un style entraînant et coloré, les sujets les plus variés, et intéresse presque toujours par la sincérité et la chaleur de ses convictions, la finesse de ses aperçus, la sûreté et la variété de son érudition. Il expose avec force détails les origines et le développement de la fortune littéraire et — financière — de la librairie Reclam, raille avec esprit le mouvement sioniste, passe en revue les productions les plus récentes des romanciers, des poètes lyriques et dramatiques, des écrivains populaires de l'Allemagne et de l'Autriche. Dans tous ses jugements, fortement motivés, très sévères en général (surtout pour les poètes lyriques), M. B. fait preuve d'une impartialité absolue et d'une largeur de vues remarquable. Si parmi ses articles deux ou trois ont perdu le mérite de l'actualité, si d'autres sont quelque peu diffus, il n'en reste pas moins vrai que l'ouvrage de M. Bettelheim sera lu avec plaisir et avec fruit par tous ceux qui veulent suivre le mouvement littéraire de l'Allemagne contemporaine. — E. H. Bloch.

— L'Académie des Sciences de Prague vient de publier le premier volume de la correspondance et de notes de François Palacky. A dater de 1818, Palacky a tenu à jour, avec diverses interruptions, un carnet qui renferme des indications fort intéressantes sur l'histoire de ses travaux et de son temps. Le premier volume va de 1818 à 1863. Il est publié sous la direction de M. V. Novacek. — L. L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 14 novembre — 1898

SACHAU, Le droit schaffiite. — BRUNS, Polybe et Tite-Live. — BLASS, L'éloquence attique, III, 2. — BELOCH, Histoire grecque, II. — HOLM, Histoire de la Sicile, III. — NORDEN, La quatrième Croisade. — La chronique strasbourgeoise de Walter, p. REUSS. — BOULVÉ, De l'hellénisme de Fénelon. — WANIEK, Gottsched. — DUPONT, La Motte. — GUILLON, Nos écrivains militaires. — Correspondance de Salamon, p. RICHEMONT. — GRANDMAISON, Un demi-siècle de souvenirs. — MORRIS, Études sur Gœthe. — BAPST, Canrobert, I. — BARTELS, Hauptmann. — GIRAUD, L'armement au moyen âge. — *Bulletin*. — Académie des inscriptions.

Muhammedanisches Recht nach Schafiitischer Lehre, von Eduard SACHAU. (Lehrbücher des Seminars für oriental. sprachen zu Berlin, Band XVII).— W. Spemann, Berlin, 1897; in-8° pp. XXXII-879-27.

Les rapports de plus en plus étendus entre les nations européennes et l'Orient provoquent chaque jour de la part des érudits occidentaux de nouvelles recherches sur l'histoire ou la condition des peuples avec lesquels les hasards de la politique ou les intérêts commerciaux nous mettent en relation. Les études relatives au monde musulman surtout ont été nombreuses en ces derniers temps. Elles viennent de s'accroître du présent volume, qui fait partie de la collection publiée par le Séminaire des langues orientales de Berlin, institution copiée sur notre École des langues orientales vivantes. — Tandis que les doctrines hanéfites prévalent parmi les musulmans soumis à la domination de la Turquie, ce sont au contraire les rites et le droit schafiites qui sont principalement admis dans les territoires de l'Afrique orientale dépendant de l'Angleterre et de l'Allemagne. Voilà pourquoi M. Sachau a consacré son temps et sa science à nous donner un exposé fort intéressant du droit schafiite.

Le travail comprend deux parties distinctes : les principes du droit schafiite présentés dans le Compendium d'Abou Souga' (mort en 590 Hég. = 1194 p. C.), et l'exposé de ces principes rédigé avec clarté et beaucoup d'érudition, d'après les juristes les plus autorisés et principalement d'après Bagouri (mort en 1260 = 1844), dont l'enseignement fait autorité parmi les docteurs de la célèbre école de la mosquée d'Élahzar, au Caire, le centre des études juridiques chez les musulmans. — L'ouvrage est partagé en six livres qui traitent successivement :

1) du droit matrimonial — 2) de l'affranchissement [droit des esclaves] —3) du droit de succession et des testaments — 4) du droit réel [choses et obligations], — 5) du droit judiciaire [procès] — 6) du droit pénal. — Pour chaque livre on donne d'abord le sommaire, et la traduction d'Abou Souga', puis les remarques qui forment la partie principale de l'ouvrage. — Le texte arabe du traité d'Abou Souga' est donné en appendice d'après l'édition de Boulak (1307 = 1890). — Le volume de M. Sachau n'est donc pas à proprement parler un traité de jurisprudence, mais bien un exposé du droit schafiite. Il s'adresse sans doute tout d'abord à ceux qui sont appelés à surveiller l'application de ce droit, mais il se recommande aussi à ceux qui s'appliquent aux études juridiques, et d'une façon générale à tous ceux aujourd'hui, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent aux choses du monde musulman.

J.-B. C.

Bruns (Ivo), **Die Persœnlichkeit in der Geschichtsschreibung der Alten.** Berlin, W. Hertz, 1898, S. VIII-102, in-8.

M. I. Bruns est un esprit subtil, pénétrant, volontiers systématique. Son récent ouvrage, *Das litterarische Porträt der Griechen*, dont j'ai rendu compte ici-même (*Revue critique*, 30 mai 1898), contenait, avec d'assez graves défauts de composition, des vues profondes et originales. La partie la plus remarquable peut-être était celle qui traitait des historiens. M. B. signalait chez eux une double tendance dans la peinture des personnages historiques : tantôt l'appréciation personnelle de l'historien s'exprimait librement et directement sous la forme d'un jugement, d'une réflexion, qui s'ajoutait à l'exposition des faits, sans risquer de les modifier ; tantôt, au contraire, ce jugement restait sous-entendu, ou plutôt faisait corps avec le récit historique lui-même, s'y mêlait implicitement et tendait à l'adapter aux idées personnelles de l'historien. Cette seconde méthode était essentiellement celle de Thucydide ; la première, que M. B. appelle subjective, est celle de Polybe. Aujourd'hui M. B. poursuit cette démonstration, en comparant Polybe et Tite-Live. L'historien latin procède autrement que son modèle grec ; il n'est pas de la même école, il se rattache à Thucydide, et Tacite fait de même. Telle est, en quelques mots, la thèse ; mais, comme elle ne se présente pas d'abord avec tous les signes de l'évidence, comme il y a des exceptions apparentes et d'autres réelles, M. Bruns a recours à des analyses minutieuses pour mettre en lumière les nuances parfois fuyantes de sa pensée. On le suit avec quelque peine, mais avec l'intérêt soutenu que mérite une étude aussi délicate.

Am. Hauvette.

Blass (Fr.), **Die attische Beredsamkeit,** III^e Abtheilung, II^er Abschnitt : *Demosthenes' Genossen und Gegner*, II^e Auflage, Leipzig, Teubner, 1898, S. vi-422, in-8

Avec cette seconde partie du tome III se termine, en seconde édition, le grand ouvrage de M. Blass sur l'éloquence attique. Les quatre volumes qui le composent forment aujourd'hui une œuvre achevée, sinon parfaite, que résume, au début du tome IV, une table générale des chapitres, et que couronne, à la fin du même volume, un index des noms propres et des termes de rhétorique. En outre, cinquante pages environ contiennent des *addenda* aux trois premiers volumes : M. Blass y examine à nouveau certaines questions sans cesse controversées, comme l'authenticité des tétralogies d'Antiphon (p. 363-366), ou complète l'énumération des jugements portés par divers auteurs sur tel ou tel orateur attique : à la page 378, il comble une lacune du tome II en signalant l'appréciation de Fénelon sur « la mollesse de style » et « les faux brillants » d'Isocrate. Ailleurs, c'est d'après un livre tout récent (*The origin and growth of Plato's Logic*) qu'il étudie la théorie désormais fameuse de M. Lutoslawski sur le développement du style de Platon et sur les principes de *stylométrie* appliqués à la chronologie de ses œuvres. Enfin, dans un appendice de six pages (p. 397-403), il répond aux sévérités de M. I. Bruns à l'endroit de Démosthène : il n'admet pas que Démosthène soit rendu responsable des violences déplorables qui déparent l'éloquence attique à son déclin ; il rappelle que l'exemple est venu d'ailleurs, et que les plus grossières invectives se trouvent chez Eschine et chez Dinarque.

Am. Hauvette.

Beloch (Julius), **Griechische Geschichte,** II^er Band, bis auf Aristoteles und die Eroberung Asiens, mit einer Karte. Strasbourg, Trübner, 1897, xiv-714 p. in-8. Prix : 9 mk.

Un exposé rapide et clair des événements historiques, une attention particulière au mouvement des esprits, aux transformations de la société et des mœurs, un style alerte et personnel, une extrême indépendance à l'égard de la tradition, une critique sévère, parfois excessive, des historiens anciens, un mélange inattendu d'assertions gratuites et de minutieuses démonstrations, tels sont les mérites et les défauts que j'ai déjà relevés dans le premier volume de cette *Histoire grecque* (*Revue critique*, 11 décembre 1893). Le tome II se recommande par les mêmes qualités, si ce n'est que peut-être, dans l'étude d'une période historique mieux connue, l'auteur a dû suivre de plus près les témoignages traditionnels et mettre un frein à la hardiesse de ses idées personnelles, à l'intransigeance de sa critique. Dans le récit de l'expédition de Sicile, par exemple, je le vois s'attacher pas à pas au texte de Thucydide, quitte

à contester seulement — sans preuve suffisante d'ailleurs — les chiffres donnés par l'historien pour l'armée de terre de Nicias après le désastre de la flotte dans le port de Syracuse. L'histoire du IVe siècle occupe les deux tiers du volume : M. Beloch y juge avec sévérité la politique et l'attitude de Démosthène ; l'éloquence même du défenseur de la liberté athénienne ne trouve pas grâce devant lui : il insiste sur le caractère grossier de cette éloquence, sur les calomnies où elle se complaît, sur les entorses qu'elle donne impudemment à la vérité (p. 374). Ce ton tranchant, ces jugements sommaires ne laissent pas que de déparer, ce me semble, une œuvre d'ailleurs puissante et originale.

Am. Hauvette.

Holm (Ad.), **Geschichte Siciliens im Alterthum**, Dritter (Schluss-) Band, Leipzig, Engelmann, 1898, S. xvi-787, in-8.

On pouvait craindre que M. Holm n'eût renoncé à poursuivre une entreprise interrompue depuis vingt-quatre ans : le tome I de cette *Histoire de la Sicile* remonte à 1870, le tome II à 1874. Un si long retard a du moins permis à l'auteur de compléter son bel ouvrage par des *addenda* considérables et par une *Histoire de la monnaie sicilienne jusqu'au temps d'Auguste*. Huit planches en phototypie, une carte et un index général accompagnent ce troisième et dernier volume. Le plan n'a pas changé : dans une série de chapitres sans notes, l'auteur expose la suite des événements depuis l'année 264 avant J.-C. jusqu'à l'année 902 de notre ère, et cet exposé contient environ 300 pages ; puis viennent, imprimées en caractères beaucoup plus serrés, 200 pages de remarques et d'éclaircissements, destinés aux travailleurs. Cette disposition matérielle a plus d'inconvénients peut-être que d'avantages ; mais elle était imposée à l'auteur par ses précédents volumes. Quant aux vues historiques de M. Holm, elles s'appliquent ici à une période qui échappe à ma compétence particulière : aussi me bornerai-je à louer, avec l'abondance et la précision des recherches, la sûreté d'une méthode qui va droit aux faits essentiels de l'histoire. C'est ainsi que les événements politiques, parmi lesquels un seul, la première guerre punique, a une importance vraiment considérable, tiennent ici une place restreinte ; au contraire, M. H. met un soin particulier à peindre l'état général des mœurs et de la civilisation siciliennes à diverses époques, notamment au Ier siècle avant notre ère, sous la domination de la république romaine, et au VIIe siècle après J.-C., sous la domination byzantine. Pour la première de ces deux époques, les *Verrines* fournissaient à l'auteur une mine précieuse d'informations ; mais il a dû soumettre à une critique sévère un témoignage trop souvent suspect : le résultat de cette enquête n'est guère favorable à Cicéron, et M. H. ne peut s'empê-

cher de rappeler à ce propos comment la même épreuve, appliquée jadis par lui au témoignage de Thucydide dans le tome II de la même *Histoire*, avait mis en lumière l'exactitude et la véracité de l'historien grec. Pour l'état de la Sicile byzantine, M. Holm a pu mettre à profit la publication récente du Registre de Grégoire Ier ; il a tiré de la correspondance de ce pape un tableau animé de la civilisation sicilienne vers l'an 600 de notre ère.

Am. Hauvette.

Walter Norden. **Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz.** Berlin, Behr, 1898, in-8°, 108 pages.

La « quatrième » croisade devait récupérer Jérusalem, elle conquit Constantinople; on n'avait pas pu maintenir le royaume latin de Syrie, on en établit néanmoins un autre sur les bords du Bosphore. On a considéré cette expédition contre la ville impériale comme un changement de direction, une déviation. Ceux qui prirent la croix pour reconquérir les Lieux Saints furent trompés et se virent amenés à accomplir une œuvre pour laquelle ils n'auraient pas quitté leurs éloignés pays de l'Occident.

C'est le fond commun des opinions diverses émises jusqu'ici touchant cette « guerre sainte ». Ce qu'on a discuté, et discuté avec passion, il y a bien vingt ans, alors que commença à s'accentuer le mouvement d'intérêt pour ces grandes gestes du moyen âge qui ont été les croisades, furent les responsabilités. Les combattants du Christ étaient de bonne foi ; qui les a égarés donc, qui les a dirigés vers les buts profanes de ses propres intérêts ? L'empereur, d'après le comte Riant ; Venise, d'après L. de Mas Latrie. Philippe de Souabe aurait employé, dans le premier cas, la croisade comme un moyen de se concilier le pape ou bien, si Innocent III se montrait inflexible, de le frapper dans le plus profond de son cœur, en gâtant l'œuvre sainte, en la détournant vers des buts dynastiques. Dans l'autre cas, les Vénitiens auraient acheté, en égarant les croisés, la bienveillance exclusive du Soudan, d'amples concessions de commerce, des traités qui furent l'argent de Judas pour leur « trahison ».

La conception que se forme M. Norden de la « quatrième » croisade est tout autre. Il n'y aurait eu personne de trompé et pas de trompeurs. Les choses se passèrent d'une manière plus simple qu'on ne l'admettait jusqu'ici. Tout le monde fut sincère dans ce mouvement, ce qui n'empêcha pas les Sarrasins de rester à Jérusalem, pendant qu'un chevalier flamand devenait empereur d'Orient, le successeur de Constantin le Grand et de Justinien.

Pour défendre cette idée, l'auteur s'appuie sur les relations antérieures entre l'Occident et l'empire grec. Il effleure les rêves normands

de conquête byzantine, les appétits de revanche des croisés maltraités par les défiants et arrogants βασιλεῖς de Constantinople, il poursuit la formation et l'augmentation du sentiment de mépris et d'antagonisme naturel qui sépara bientôt les deux moitiés si diverses d'allures, de sentiments, d'idées du moyen âge chrétien. Il arrive ainsi à l'idée qui dut germer bientôt dans les masses, et plus haut que cela même, que, pour se saisir de Jérusalem et y dominer avec sécurité, il faut s'appuyer sur Constantinople.

Si la prise de Zara fut un acte inexcusable, une flétrissure pour l'expédition qu'elle inaugurait et dont elle ne devait, en aucun cas, faire partie, la première conquête de Constantinople et l'établissement du jeune Alexis durent être considérés comme une préparation de la croisade, comme une opération préliminaire. On n'abandonnait pas la croisade en la facilitant, et ce n'était pas faire œuvre inutile que d'établir, à la place d'un vieux schismatique soupçonneux, un jeune prince apparenté à l'empereur d'Occident, bien disposé envers l'Église romaine, avec laquelle il voulait réunir son Orient, et envers les croisés sur les épaules desquels il était monté sur le trône. Or, Alexis fut ce que devait être un empereur byzantin; il suivit la conduite que lui imposaient sa situation, la vieille tradition grecque, le sentiment général de son peuple. Alors, l'ancienne idée trouble qu'il fallait en finir avec les Grecs de Constantinople s'imposa de nouveau, clairement, à l'esprit des croisés, encouragés par leur première conquête. Ainsi, par la force des circonstances, l'inattendu arriva. Personne n'avait prévu ce grand changement; d'autant plus faut-il admettre que personne ne l'avait préparé. On était parti, chefs et soldats, sincèrement, sans arrière-pensée, vers Jérusalem. Et même après que Constantinople eût été soumise, les croisés n'eurent pas la conscience de s'être égarés. La prise de Jérusalem leur viendra bientôt, espéraient ils, et l'empire latin d'Orient s'éteignit, en caressant peut-être cette naïve et sainte espérance.

L'idée est non seulement originale, mais aussi très naturelle, et le livre de M. Norden, qui est en partie une thèse de doctorat, mérite, sans doute, d'être signalé d'une manière spéciale. Il faudra le lire en s'occupant de la « quatrième » croisade.

Mais j'affirme qu'on le lira avec peine. L'auteur n'écrit pas mieux que presque tous les débutants dans son pays. Le sujet est repris deux fois : d'abord comme exposition, ensuite comme polémique; le titre de l'ouvrage entier est en même temps celui de la première partie; la table des matières précède l'ouvrage et ne donne pas l'indication des pages; il y a bien des obscurités, des longueurs, et quelques comparaisons prétentieuses. Tout le monde ne peut pas bien écrire, il est vrai; mais, en se donnant un peu de peine, on arrive à s'exprimer d'une manière nette et suivie. Et peut-être est-ce un devoir, puisqu'on admet encore généralement qu'un livre est fait pour être lu

N. Jorga.

La Chronique strasbourgeoise du peintre J. J. Walter pour les années 1672-1676, texte et traduction annotée par Rodolphe Reuss. Paris, Berger-Levrault, 1898, in-8, 177 p.

M. Reuss avait déjà publié en 1879 un fragment de la *Chronique Strasbourgeoise* du peintre Jean-Jacques Walter, celui qui raconte la guerre de Trente ans. Il donne aujourd'hui la partie relative à la guerre de Hollande de 1672 à l'année 1676 où Walter dépose la plume. Le texte allemand est reproduit d'après un manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg. La traduction française, naturellement très exacte et fidèle, se trouve en regard. On trouvera dans ce journal de Walter plus d'un trait intéressant, plus d'un détail piquant pour l'histoire des mœurs, et même quelques particularités nouvelles pour l'histoire des campagnes de Turenne et du Grand Électeur en Alsace. Comme le remarque M. Reuss dans la notice préliminaire, Walter, protestant zélé et partisan de l'indépendance de Strasbourg, nous fait connaître les passions qui à cette époque agitaient les esprits ; après avoir déblatéré contre Ferdinand II, il se sent repris d'attachement pour l'Empire à mesure que le danger welche se rapproche, et les Français deviennent pour lui ce qu'étaient naguère les Impériaux, des mécréants et des maudits. Il plait par son ton naïf, et, chose curieuse, la prose de ce gallophobe est toute farcie de gallicismes.

A. C.

Léon Boulvé : **De l'hellénisme chez Fénelon**, in-8°. Paris. Fontemoing, 1897.

L'étude de M. Boulvé, pour soignée qu'elle soit, semblera sans doute un peu superficielle. Redire constamment que Fénelon fut, de tous les auteurs du XVII[e] siècle, celui qui eut le sens le plus large de la littérature grecque n'est pas soutenir une thèse qui ait besoin d'être bien longuement démontrée. Exposer qu'il s'inspira de Xénophon dans son traité de l'*Éducation des filles*, de la *Cyropédie* et de l'*Odyssée* dans son *Télémaque*, d'Esope dans ses *Fables*, ou de Lucien dans ses *Dialogues des Morts*, ce n'est pas non plus explorer l'inconnu. Ce serait chose fort louable au contraire de rechercher jusqu'à quel degré Fénelon s'imprégna de l'esprit grec, en comparant les passages de ses œuvres qui sont évidemment imités de l'antiquité avec les textes antiques eux-mêmes et en cherchant dans ses modèles l'origine de sa phraséologie, de ses épithètes, de ses métaphores ou de ses procédés de développement. Or, c'est justement ce que M. B. n'a pas fait. Une simple lecture des éditions de *Télémaque* citant les sources de Fénelon — celle de Boissonade (1824) ou celle de Colincamp (1849) — en apprendra bien davantage que les considérations auxquelles il s'est livré.

M. B. a cependant, dans ce travail, une thèse qui lui est propre. C'est

de prétendre que Fénelon avait l'intelligence complète de la littérature grecque, mais que, la jugeant trop païenne, il avait toujours pris soin avec un tact exquis de la christianiser. Pour nous, il semble plutôt que cette adaptation de la pensée antique à la morale moderne est bien souvent involontaire chez Fénelon. Il ne pouvait évidemment comprendre la littérature antique que dans la mesure où l'état des études philologiques et archéologiques permettait aux hommes de son temps de la comprendre, c'est-à-dire d'une manière encore très imparfaite. Aussi ne vit-il la Grèce qu'à travers ses habitudes intellectuelles de chrétien, ne pouvant posséder une idée assez exacte du paganisme pour la voir telle qu'elle était. Ajoutez que M. Boulvé soutient sa thèse avec des arguments qui sont loin d'être toujours solides. Dès qu'une vertu lui paraît un peu délicate, il déclare de suite que les Grecs ne pouvaient la connaître. Page 145, par exemple, il exposera que la fidélité conjugale date tout au plus des derniers temps de la République romaine ou même des premiers siècles chrétiens, cela sans penser un seul instant à la Pénélope de l'*Odyssée.* Mieux vaudra donc encore relire les quelques pages sur Fénelon qu'Egger a dispersées dans son *Hellénisme en France.* « Fénelon, dit Egger, laisse voir en son hellénisme de singulières méprises de goût et d'histoire » (t. II, p. 117). « Dans son *Télémaque,* dit encore Egger, les souvenirs coulent comme de source et l'imitation disparaît, pour ainsi dire, dans le *parfait naturel d'une imagination restée chrétienne et française en décrivant le monde païen* » (t. II, p. 149). Voilà qui semble bien plus près de la vérité. Si Fénelon a tant christianisé l'Hellénisme, c'est bien souvent sans le vouloir et surtout parce que l'hellénisme ne l'avait pas suffisamment hellénisé.

Raoul Rosières.

Gottsched und die deustche Litteratur seiner Zeit, von Dr Gustav Waniek. Leipzig, Breitkopf und Haertel, 1897, in-8, xii et 698 p., 12 mark.

Pour composer ce gros livre sur Gottsched et son temps, M. Waniek — auteur d'une bonne étude sur Pyra — a consulté une foule de brochures et de recueils du xviiie siècle, ainsi que les lettres et papiers de Gottsched qui sont à Dresde, à la bibliothèque de la Cour, et à Leipzig, à la bibliothèque de l'Université. Son ouvrage est donc complet ou peu s'en faut.

Il l'a divisé en vingt chapitres. Nous voyons Gottsched faire ses études à Königsberg, s'enfuir à Leipzig, y fonder les *Tadlerinnen*, puis le *Biedermann*, se chamailler déja avec Henrici et les Suisses, réorganiser la « Société allemande », projeter la réforme du théâtre et faire jouer son *Caton*, publier sa *Kritische Dichtkunst* et les *Beitræge.* C'est le temps de la dictature de Gottsched et de l'expulsion d'Arlequin, le temps où le professeur de Leipzig « se sent une autorité sur le domaine

de la poésie », où « ses efforts se transplantent dans le reste de l'Allemagne », où, sur ses instances, les meilleurs esprits tâchent de rendre la langue plus correcte et plus aimable (p. 325). Mais bientôt commence son conflit avec les Suisses. Vainement il se signale alors à l'Allemagne en répondant aux provocations de Mauvillon, « non par la polémique, mais par l'action et par l'histoire » (p. 396) et en « donnant une vue d'ensemble des créations positives de l'esprit allemand », en créant pour le drame la *Deutsche Schaubühne* et pour les autres genres les *Belustigungen* de Schwabe. Gottsched est attaqué de tous côtés, peu à peu abandonné. Les collaborateurs des *Bremer Beitræge* lui refusent l'obéissance, et cette défection de sa jeune garde lui est plus sensible que tous les assauts auxquels il avait été exposé jusque là (p. 511). Pourtant il lutte encore ; il lance sa *Deutsche Sprachkunst*, fait un voyage presque triomphal à Vienne où Marie-Thérèse le salue comme le maître de la langue allemande, exerce pour longtemps une grande influence sur la culture viennoise. Par malheur, Klopstock se présente, et Gottsched lui oppose Schönaich ; de nouveaux adversaires entrent dans la lice, entre autres Lessing qui, après avoir gardé une certaine réserve, inflige au « dictateur » sur ce domaine dramatique où il avait remporté ses premières et plus grandes victoires, la dernière et la plus honteuse défaite (p. 632). Dès lors, Gottsched ne se consacre plus qu'à des œuvres scientifiques.

Sans faire oublier l'ouvrage de Danzel, la publication consciencieuse de M. W. rendra de grands services. Il est impartial et juge Gottsched à sa vraie mesure (bien qu'il se trompe ou s'exprime obscurément lorsqu'il compare Gottsched à Rousseau et assure que Gottsched pousse aussi le cri de nature et combat aussi pour la nature). Il montre très bien que son héros était pauvre d'idées, mais qu'il a su remplir sa tâche, qu'il a guerroyé avec succès contre le latin dans la science et contre le français dans la vie sociale, qu'il lutta bravement pour l'unité de la langue écrite, s'efforça de chasser les mots étrangers et le style de chancellerie, régla l'orthographe, prêcha par l'exemple et la doctrine une prose claire et élégante, qu'il est un des ancêtres du journalisme allemand, qu'il a excité le goût de l'étude de l'ancienne langue, appelé l'attention sur les œuvres d'autrefois, livré d'abondants matériaux pour l'histoire du drame allemand, qu'il a défendu vigoureusement l'*Aufklærung*, plaidé contre l'orthodoxie la cause de la religion naturelle, écrit un utile manuel de philosophie selon Leibniz et Wolf. On sent d'un bout à l'autre du livre que Gottsched, si étroit, si pédantesque, si « caporal » qu'il fût, a été nécessaire en son temps. Certaines parties méritent un éloge sans réserve : la réforme du théâtre, l'attitude de la Neuber, le cortège des collaborateurs et auxiliaires de Gottsched, la galerie de ses adversaires, l'appréciation de la critique des Suisses et de leur supériorité relative à la critique du Saxon.

Ce n'est pas que l'ouvrage soit parfait. Il offre quelquefois des lon-

gueurs, et en plusieurs endroits l'exposition languit et fatigue le lecteur. Quelquefois aussi l'auteur esquisse à peine ce qu'il avait annoncé et nous cause ainsi une déception (voir le peu qu'il dit sur l'action que Gottsched exerçait à Vienne). Il a eu grand tort de suivre strictement l'ordre chronologique : l'essentiel ne ressort pas, les points décisifs paraissent à peine, on n'a trop souvent que des assertions isolées, et les jugements frappent moins parce qu'ils sont comme noyés dans le récit des événements. Mais ce livre où abondent les détails, où abondent les analyses et les résumés d'ouvrages et de revues rares ou presque inaccessibles, est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Allemagne au XVIII^e siècle.

A. C.

Paul Dupont : **Un poète philosophe au commencement du XVIII^e siècle. Houdar de la Motte,** in-8, 318 p. Paris, Hachette.

Poète ? Nul ne le fut moins que ce bon Houdar de la Motte qui ne fit de vers qu'à l'aide de formules et ne s'éleva jamais au-dessus du convenable. Philosophe ? C'est aussi un bien gros mot pour désigner un simple critique dont tout l'effort de penseur fut de mettre en question l'excellence des formules littéraires qui l'avaient si mal servi. Le titre de versificateur-théoricien serait assurément préférable. Serait-ce donc que M. Dupont aurait exagéré la valeur de son héros ? Nullement. Je m'empresse même de déclarer que je connais peu de thèses aussi impartiales et aussi judicieuses. M. D. ne fait aucune difficulté de reconnaître que La Motte est « un poète médiocre et artificiel comme pas un », que ses tragédies sont « des pièces d'écolier », que son adaptation de l'*Iliade* aux convenances du goût moderne est « son œuvre la plus malheureuse et sa plus grande erreur », que ses odes ne révèlent « qu'une froide et plate imitation », que ses églogues manquent des qualités les plus essentielles : « la spontanéité de l'inspiration, le sens et le goût de la nature », que ses fables enfin restent presque toujours aussi prosaïques que banales. Quant au théoricien, il en analyse avec la même sûreté de goût les assertions bonnes ou mauvaises. C'est pourtant comme critique que La Motte va sembler prendre en ce livre une ampleur quelque peu inattendue. On ne se l'imaginait pas si clairvoyant sur le fort et le faible des règles classiques, si fécond en vues audacieuses, si indépendant, disons même si romantique. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on s'aperçoit bientôt qu'il fut loin d'être aussi hardiment novateur que cette étude, pourtant si bien informée et si consciencieuse, le laisse paraître. Il y a ici manifestement, non pas une erreur d'appréciation, car, je le répète, la sagacité de M. D. est irréprochable, mais tout au moins une illusion d'optique qui provient sans aucun doute de ce que l'auteur a considéré trop isolément son personnage. Son seul tort

est d'avoir oublié d'exposer en un chapitre préliminaire quel était l'état des théories littéraires au moment où La Motte se mit en campagne.

S'il avait écrit ce chapitre, on aurait vu tout de suite, en effet, que loin d'être un promoteur, La Motte n'avait fait en réalité que résumer des revendications formulées et reformulées sans cesse depuis cent ans. Était-ce une nouveauté, par exemple, que de signaler les inconvénients de la règle des trois unités et de souhaiter qu'on pût prendre quelques libertés avec elles ? Sans remonter jusqu'au fameux manifeste de François Ogier (1628) qui demeure encore, même après la Préface de *Cromwell*, ce que l'on a écrit de plus péremptoire contre elles, il est aisé de se souvenir de Corneille disant : « Il est facile aux spéculatifs d'être sévères, mais s'ils voulaient donner dix ou douze poésies de cette nature, ils élargiraient peut-être les règles plus que je ne fais, sitôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre. » Demander qu'on renonçât à tous les rôles inutiles et si peu naturels des confidents, nourrices, etc, était encore une réforme réclamée par Corneille dès ses premières pièces. Corneille encore avait essayé, dans *Andromède* et dans la *Toison d'or*, de ramener sur le théâtre la mise en scène et la multiplicité des décors que souhaitait La Motte, et Corneille toujours, comme La Motte le voulait aussi, s'était ingénié, dans *Rodogune* et dans *Héraclius*, à compliquer l'action principale d'épisodes et d'incidents. Écrire une tragédie en prose n'avait même rien de bien subversif puisque le propre législateur du théâtre classique, D'Aubignac, l'avait déjà fait. Il n'était pas jusqu'au *Coriolan* mouvementé dont La Motte esquissait le plan qui n'avait été déjà presque réalisé par Hardy.

Ainsi considéré, La Motte apparaît sans doute bien moins original. Néanmoins il garde encore deux mérites qui suffisent à expliquer la haute situation littéraire dont il a joui en son temps.

D'abord il eut celui de reprendre ouvertement une campagne qui semblait à cette heure presque abandonnée. On n'osait plus trop récriminer contre les règles dramatiques de l'Académie et de Boileau, depuis que Racine avait écrit des chefs-d'œuvre, en les acceptant toutes. Mais on s'était vite aperçu qu'il fallait être un homme de génie pour réaliser de pareils tours de force, car les plus habiles écrivains s'étaient évertués sans succès à imiter le maître. L'hostilité se ranimait contre les règles. Fontenelle le premier avait risqué contre elles quelques critiques, mais, comme il avait abandonné la poésie et le théâtre pour se retirer dans la prose et dans la science, ses boutades n'avaient guère eu de conséquences. Avec La Motte, au contraire, tous les griefs d'autrefois méthodiquement exposés s'imposaient à la discussion des lettrés.

Son second mérite est d'avoir dit tout cela étant académicien. Jusqu'à lui c'était un acte de rébellion que d'oser prétendre que tout n'était pas pour le mieux dans la poétique du grand siècle; après lui il était possible de la discuter gravement et posément, non plus dans les petites

coteries des cafés et des salons, mais dans les assemblées les plus savantes. La critique entreprise par en bas allait continuer maintenant reprise par en haut : c'était la ruine du clacissisme poursuivie par les classiques eux-mêmes.

Ces réflexions une fois faites, on pourra lire sans crainte d'erreur et avec beaucoup de profit la thèse de M. Dupont, car elle étudie à fond l'œuvre de Houdar de la Motte et fait revivre très exactement jusqu'en ses moindres détails cette physionomie un peu trop oubliée qui mérite de rester en convenable place, sinon dans la littérature, au moins dans l'histoire littéraire.

Raoul Rosières.

Nos écrivains militaires, Études de littérature et d'histoire militaire par E. Guillon. Première série : Des origines à la Révolution. Paris, Plon. 1898, in-8, II et 339 p., 3 fr. 50.

M. Guillon a voulu « retracer dans son ensemble l'histoire de notre littérature militaire, en signaler les principales productions, en apprécier les caractères, et en fixer l'originalité. » Le premier volume traite des écrivains de l'ancien régime.

Bien qu'il ait groupé les personnages par périodes sans les énumérer selon l'ordre chronologique, l'auteur a fait un manuel plutôt qu'une histoire. Il donne trop de place à la biographie et à la pure histoire militaire; il cite trop de morceaux connus ou parfois ne cite rien du tout; il n'est pas assez précis, assez neuf dans les appréciations qu'il nous présente. Le sujet était beau, mais peut-être fallait-il l'étudier plus longuement et le creuser davantage. Si M. G. eût mûri son travail, il ne dirait pas que le chant allemand qui célèbre la victoire de Louis III à Saucourt en 881 (et non en 882) est en *langue romane* ; il citerait le Loyal serviteur dans l'édition Roman et Puységur dans l'édition Tamizey de Larroque ; il connaîtrait le *La Noue* de Hauser; il ne croirait pas aveuglément sur la campagne d'Austrasie le biographe de Vieilleville; il ne dirait pas, en faisant deux batailles d'une seule, que Turenne a battu les Impériaux à Colmar et à Türkheim [1] ; il n'aurait pas coupé en deux son étude sur Guibert, du reste un des meilleurs morceaux du livre ; il aurait analysé le *Soldat-Citoyen* de Servan qu'il ne fait que mentionner ; il ne confondrait pas les deux Keralio (car le Keralio écrivain n'est pas le Keralio qui fut inspecteur des écoles militaires) ; il ne passerait pas si lestement sur Grimoard ni sur le prince de Ligne

---

1. Quand nos professeurs cesseront-ils d'écrire *Salzbach* au lieu de Sassbach ? (p. 151, 170, 172). — Qu'est-ce que le combat du Golo (p. 309) ? Ne faut-il pas dire le combat de Pontenovo ?

qui, ne lui en déplaise, nous appartient, quoique belge, tout autant que le genevois Jean-Jacques Rousseau, etc.

Mais le style de M. Guillon, bien que négligé, est rapide, agréable. Il a mis en lumière nombre de noms peu connus, et, si vite qu'il les ait faites, ses lectures ont été copieuses. Son livre sera feuilleté par nos écoliers avec plaisir, voire avec profit, et ceux d'entre eux qui se destinent à la carrière militaire y apprendront mainte chose qu'ils ne trouveraient pas ailleurs et y puiseront le goût des études historiques.

A. C.

Correspondance secrète de l'abbé de Salamon avec le cardinal de Zalada 1791-1792, publiée par le vicomte de Richemont, Paris, Plon, 1898, in-8, XLIII et 549 p.

L'abbé de Salamon assurait dans ses *Mémoires* — que l'abbé Bridier a publiés en 1892 — qu'il avait été nommé internonce du pape à Paris et s'était acquitté de ces fonctions pendant toute la durée de la Révolution, qu'il entretenait avec le cardinal secrétaire d'État une correspondance diplomatique suivie. M. de Richemont a trouvé aux archives secrètes du Saint-Siège une liasse de ces lettres de M. de Salamon et les minutes des réponses du cardinal secrétaire d'État de Zalada. Ces lettres qui se succédaient de semaine en semaine, vont du 29 août 1791 au 6 juin 1792. Elles retracent les affaires particulières de la nonciature, et surtout les événements de la politique générale, les dernières séances de la Constituante, la plupart des séances de la Législative, les commencements de la guerre. On y retrouve l'entrain et la vivacité des *Mémoires*, et l'on comprend que Zalada ait dit qu'il dévorait ces missives où il y avait « variété et multiplicité de détails ». M. de Richemont a du reste, dans son introduction, fort bien apprécié le caractère de cette correspondance, et il a édité le texte avec très grand soin [1].

A. C.

Geoffroy de Grandmaison. **Un demi-siècle de Souvenirs.** Paris, Perrin, 1898, in-8°, 345 p. 3 fr. 50.

M. de Grandmaison a bien fait de réunir ces études où il passe en

1. Lire toutefois p. 218 Buzelot et non *Busselot*; p. 231 et 316 Vietinghoff et non *Wittinghof*; p. 430 d'Elbhecq et non *d'Albecy*; p. 432 Berthois et non *Berthon*; p. 437 Du Chastellet et non *Du Chatelet*; p. 228 le prince d'*Amstad* doit être le landgrave de Hesse-Darmstadt; p. 388 le M. Aubert qui s'intéresse aux religieuses et que l'index qualifie de général, est le même que le sieur Dubayet cité p. 406 (Aubert-Dubayet, député à la Législative et alors lieutenant-colonel du 81e régiment).

revue les Mémoires de Barras, de Norvins, de Talleyrand, de Pasquier, de la maréchale Oudinot, de Saint-Chamans et de Du Barail. Non seulement il déploie en jugeant ces Mémoires et leurs auteurs beaucoup de finesse, de sagacité, d'esprit. Mais il connaît fort bien ce demi-siècle dont il analyse les souvenirs — quoiqu'il ait tort de dire que Napoléon « ne pouvait exercer à Toulon par son grade qu'une action secondaire ». — Il sait choisir, dans les livres qu'il nous présente, les passages les plus attachants ou les plus importants, et il caractérise justement et non sans goût la forme de ces autobiographies. Il écrit avec agrément et vivacité. Il a le courage de son opinion : Varennes, où le maître de poste arrêta Louis XVI, est pour lui « l'endroit où le misérable Drouet a commis son forfait ». L'étude sur Pasquier, à la fois ample et instructive, est peut-être la meilleure du volume.

A. C.

Gœthe-Studien, von Max Morris. Berlin, Skopnik. 1897, In-8° 172 p. 2 mark 40.

Ce petit livre est l'œuvre d'un esprit sagace et subtil. On ne peut toujours approuver M. Morris et plusieurs de ses interprétations n'entraînent pas la certitude. C'est ainsi qu'il voit dans le *Mærchen* une image de la cour de Weimar : l'homme à la lampe serait Gœthe ; le prince, Charles-Auguste ; la belle Lilie, la duchesse Louise ; le serpent vert, Anne-Amélie ; le géant, la France, etc. : très joli, mais très risqué. De même, on aura peine à croire que Charlotte de Stein soit la reine de la nuit dans la seconde partie de la *Flûte enchantée*. Mais, à propos de la *Disputation* universitaire qui devait avoir sa place dans le *Faust*, M. M. prouve que Gœthe avait puisé l'idée dans le *Spiegel* d'Erasme Francisci. Il démontre que dans une scène qui se serait passée la nuit de la St-André, aurait eu lieu la première rencontre de Faust et de Marguerite (qui va voir son futur bien-aimé dans le cristal). Il complète heureusement le commentaire de M. Jacobi sur le *Parnasse allemand*. Ses conjectures sur la plupart des *Weissagungen des Bakis* sont fort séduisantes : la 5e des prophéties désignerait Numance luttant contre Rome (voir la pièce de Cervantes) ; la 6e, Gustave Wasa ; la 12e, Titus, etc. Il trouve une resssemblance frappante entre l'action des *Affinités electives* et un récit des Mille et une nuits. Enfin, les éditeurs et lecteurs de *Faust* ne devront pas négliger l'étude qui ouvre le volume et qui traite de la « polémique littéraire » du poème : M. Max Morris prétend que la *Halbhexe* est le dilettantisme ; la *Trœdelhexe*, le venimeux journal de Kotzebue (*der Freimüthige*) ; Servibilis, Böttiger-Ubique ; le Dudelsack de l'*Intermezzo*, Kotzebue ; le « Geist der sich erst bildet » ; Jean-Paul ; le « Pärchen », Gleim et Jacobi ; le puriste, Klopstock ; la « junge Hexe », Gœthe lui-même ; la matrone, Caroline

Herder — toutes choses peu plausibles, peu convaincantes, et qui ne laissent pas de nous intéresser et de nous instruire.

A. C.

Le maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle, par Germain Bapst. Tome premier. Avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon, 1898. In-8°, xv et 560 p. 7 fr. 50.

Canrobert n'a pas voulu écrire ses Mémoires. M. Bapst les a, pour ainsi dire, écrits sous sa dictée. Il voyait quotidiennement le maréchal, l'écoutait, prenait des notes, transcrivait chaque soir la conversation de la journée, puis refondait et condensait son récit, après avoir consulté dans les archives publiques les pièces officielles qui confirmaient les faits. C'est ainsi qu'est né le livre dont nous rendons compte. Dans la première partie de l'ouvrage qui traite de la jeunesse de Canrobert, M. B. lui laisse la parole. Plus tard, lorsque le maréchal devient un personnage historique, M. B se substitue à lui.

Ce tome premier comprend huit chapitres. Le maréchal retrace d'abord son enfance, ses années de collège, son séjour à Saint-Cyr, ses débuts au 47e de ligne et ses relations avec des vétérans de la Révolution et de l'Empire, des « héros inconnus », ses garnisons diverses. Viennent ensuite les années d'Algérie, les expéditions de Mascara, de la Tafna, de Tlemcen, le combat de la Sikack, l'assaut de Constantine. Canrobert, blessé, gagne le continent, puis retourne en Afrique et contribue, sous les ordres de Bugeaud, à la conquête du Dahra. Après la prise de Zaatcha, il est nommé général. Appelé à Paris pour prendre le commandement d'une brigade, il participe au coup d'État.

Le chapitre relatif au coup d'État est tout entier de la main de M. B. Elle renferme nombre de détails curieux sur les préliminaires de l'événement et la « sécurité absolue » où vivait Paris. On y a la preuve que Canrobert n'était pas dans le secret : il agit, comme il dit, disciplinairement, sur l'ordre de son supérieur qui lui enjoignait d'occuper la place de la Madeleine avec sa brigade. Tout se passa tranquillement jusqu'au 4 décembre. Ce jour-là, lorsque des coups de fusil furent tirés sur la troupe, il y eut comme une panique dans la colonne qui suivait le boulevard Poissonnière; les chasseurs ne répondirent pas, ni les gendarmes mobiles, mais les lignards, et, pendant que Canrobert courait à la queue de la colonne en ordonnant de mettre l'arme au pied, un capitaine d'artillerie tirait le canon. Ce fut, dit le maréchal, une « riposte irraisonnée, intempestive, exécutée malgré les commandements et les objurgations des chefs. » Canrobert — qui avait voté pour Cavaignac à l'élection du président de la République — demanda à être mis en retrait d'emploi : on lui offrit le grade de général de divi-

sion qu'il refusa net en déclarant que les barricades de Paris ne comptaient pas comme campagne.

Ce qui fait l'attrait de ce livre, ce sont les anecdotes qui l'émaillent. Une foule de personnages, généraux, colonels, capitaines, lieutenants, défilent devant nous, et chacun d'eux est dessiné au passage. Quoi de plus intéressant, de plus curieux, par exemple, que la vie d'Aymonin (p. 69-112)[1] ou celle de Verberné (p. 248-252), que les souvenirs du général Meynadier (p. 171-180), que la pittoresque biographie du colonel Combes (p. 180-188) et que l'odyssée d'Adolphe Marbot (p. 321-348) ?

Les historiens de l'Algérie tireront grand profit de ce volume. Canrobert raconte avec verve les pénibles commencements de la conquête et trace un vivant portrait de Bugeaud qu'il qualifie de grand homme (p. 265)[2], de Duvivier « quelque peu braque », de Changarnier dont les qualités étaient gâtées par une vanité sans bornes, de Lamoricière « vrai type de la vivacité gauloise », de Cavaignac « toujours triste, mais le cœur le plus droit et le plus loyal », de Saint-Arnaud « véritable chef », etc.

M. Bapst s'est très bien acquitté de sa tâche difficile et il faut le féliciter de la publication de ces Mémoires, de ces « souvenirs d'un siècle » qu'il ne s'est pas contenté de recueillir, mais qu'il a coordonnés, raccordés, vérifiés minutieusement et au prix de longues recherches[3].

A. C.

Gerhart Hauptmann, von Adolf Bartels. Weimar, Felber, 1897. In-8°, 255 p.

M. Bartels traite rigoureusement Hauptmann. Il relève les emprunts du dramaturge qui a, pour chacune de ses pièces, un « parrain », et il note à diverses reprises que ce qui manque avant tout à Hauptmann, c'est la *Gesammtanschauung*, la vue d'ensemble d'un caractère : Hauptmann représente fort bien un seul côté du personnage, mais non le personnage entier. Toutefois M. B. rend justice aux qualités de l'auteur : il lui reconnaît un « immense talent d'observation et de description du détail ». Certains passages du livre de M. B. sont particulièrement intéressants : la comparaison entre Lenz et Hauptmann, le parallèle entre *Götz* et ce *Florian Geyer* qu'on ne peut bien comprendre qu'avec l'aide de l'ouvrage de Zimmermann, la critique du *Biberpelz* où le

---

1. Cette biographie d'Aymonin prend une trop grande place et aurait pu faire un chapitre à part.

2. Cf. p. 377 « Bugeaud fit en trois ans ce que dix ans d'efforts n'avaient pu produire. »

3. P. 110, Bautzen est dans la Haute Lusace, et non dans la Suisse saxonne; p. 135, dire : évêché de Fulda et non « province de Fuld ».

milieu est si justement rendu, et celle des *Weber,* « œuvre absolument inappréciable pour la connaissance de l'âme du peuple », les passages où M. Bartels montre que Hauptmann est vraiment poète « sur le sol de la réalité, sur le sol de sa race et de sa patrie ». Cette étude, très consciencieuse, très fouillée, un peu trop sévère par instants, mérite d'être lue et consultée.

A. C.

Documents pour servir à l'histoire de l'Armement au moyen-âge et à la Renaissance, par J.-B. Giraud, conservateur des Musées archéologiques de la ville de Lyon. Tome I. Lyon, impr. A. Rey, 1895-1897, in-8 de 232 pages.

Sous ce titre, M. J.-B. Giraud dont on connaît les savants travaux sur les arts du métal et les origines de la soie, et à qui a été confié le soin de cataloguer les armes et armures de la collection Spitzer, se propose de publier ou de réimprimer une série de documents annotés et expliqués. Les cinq fascicules déjà parus, et qui forment une suite encore inachevée, contiennent : *I. La boutique et le mobilier d'un fourbisseur lyonnais en 1555*; — *II. Les épées de Bordeaux ; archéologie comparée des industries du fer dans la Biscaye française, le pays de Guyenne et le duché de Savoie ; — III. Inventaire des épées ou dagues du comte de Salm, conservées dans l'hôtel de Salm à Nancy en 1614; — IV. La boutique de Jean de Vouvray armurier à Tours en 1512 ; — V. Documents sur l'importation des armes italiennes à Lyon à l'époque de la Renaissance.*

Des divers documents publiés dans ces cinq plaquettes, un seul est inédit : c'est l'inventaire de l'armurier tourangeau, Jean de Vouvray. Mais que M. Giraud réimprime ses anciens travaux ou certains textes donnés par autrui, ou qu'il nous apporte de l'inédit, il sait faire œuvre nouvelle en recueillant un texte plus exact et plus complet, et en élucidant les difficultés de ce texte à l'aide de nombreux documents d'archives et d'extraits divers. On le sent maître sur son terrain, et qu'il aborde la Savoie, le Lyonnais, la Lorraine ou la Touraine, on s'aperçoit vite que non seulement tout ce qui a été écrit sur ces matières lui est familier, mais qu'il a aussi compulsé les registres des notaires et d'autres sources précieuses qui complètent d'une manière très intéressante les textes par lui si savamment présentés. Un spécialiste compétent pouvait seul écrire les quelques pages que nous trouvons dans le 5e fascicule sur la *buffa*, pièce d'armure toujours mal définie dans les dictionnaires et omise dans le Glossaire de V. Gay ; et nul mieux que M. J.-B. Giraud n'était en situation de nous donner sur l'importation des armes italiennes à Lyon des détails circonstanciés qui ont au moins autant d'intérêt pour l'histoire économique que pour l'histoire des arts. De même pour le chapitre consacré aux armuriers français et étrangers en Touraine, qui complète

les renseignements épars dans les publications de Giraudet et de Grandmaison. Quant au 2e fascicule, il contient des assertions aussi neuves qu'imprévues sur la fabrication des épées dites « de Bordeaux » ; on les a toujours crues d'origine girondine, tandis qu'elles sont sorties des ateliers de Bordeaux en Savoie, une petite localité industrielle et féodale des environs de Chambéry où il existe encore aujourd'hui une papeterie. Certaines erreurs ont la vie dure, et il est malaisé de les déraciner ; celle qui touche à la fabrication des épées de Bordeaux est du nombre, et les Bordelais se sont émus et ils attaquent les conclusions de M. Giraud ; mais ce sera peine perdue.

Nous souhaitons que la collection de *Documents pour servir à l'histoire de l'Armement au moyen âge et à la Renaissance* compte encore de nombreux fascicules, car, à en juger par ce qui a déjà paru, elle présentera un intérêt exceptionnel et constituera un groupement des plus attachants.

H. S.

L'œuvre des peintres émailleurs de Limoges : Léonard Limosin peintre de portraits, d'après les catalogues de ventes, de musées et d'expositions et les auteurs qui se sont occupés de ces émaux, par L. BOURDERY et Em. LACHENAUD. Paris, L. H. May, 1897 ; in-8 de [IV]-XXXII-395 p. avec pl.

M. L. Bourdery, conservateur du musée spécial de l'émaillerie à Limoges, a entrepris, avec le concours de son compatriote M Lachenaud, depuis un certain nombre d'années, un grand ouvrage sur l'œuvre des peintres émailleurs de Limoges ; 17,000 fiches descriptives ou critiques sont déjà classées dans ses cartons, par noms d'artiste. En attendant l'achèvement de cet ouvrage considérable, véritable monument élevé à la gloire des émailleurs limousins, les auteurs ont détaché de leurs notes un fragment et non le moins intéressant. La grande figure de Léonard Limosin (1505-1577) dépasse toutes les autres de toute la hauteur de son génie, et la galerie iconographique qui nous est offerte, avec reproductions à l'appui, ajoute un charme nouveau et une curiosité naturelle à la sensation d'art qu'elle procure à nos yeux. Léonard a créé le genre du portrait en émail ; les principaux personnages de la cour des Valois et les célébrités contemporaines ont défilé tour à tour sous son pinceau. Grâce à des recherches persévérantes dans les musées, dans les catalogues d'expositions rétrospectives, chez les collectionneurs et amateurs, on est parvenu à en retrouver 131, qui sont minutieusement et soigneusement décrits par ordre alphabétique, avec un luxe de détails et de renvois bibliographiques qui donnent la note exacte du travail entrepris par les deux écrivains.

Les plus beaux portraits exécutés sur émail par Léonard Limosin sont incontestablement ceux de Catherine de Médicis, du connétable de

Montmorency, de Galiot de Genouillac, de Louis de Gonzague, de Jeanne d'Albret, de Diane de Poitiers, de Charles de Guise, de Calvin et d'Amyot. L'estime accordée à ces ouvrages incomparables est telle aujourd'hui que, même en l'absence de signature de l'artiste, ces portraits ont atteint dans ces ventes jusqu'à 60,000, 75,000 et même 97,000 francs (Louis de Gonzague). Les plaques anonymes portent l'empreinte du talent de l'artiste à un point qui ne permet aucune erreur d'appréciation et qui ne peut laisser aucun doute dans l'esprit. Les rapprochements et les recherches ont, d'ailleurs, permis à MM. Bourdery et Lachenaud de faire d'utiles rectifications aux identifications antérieures de certaines pièces ; c'est là un des résultats naturels d'une entreprise aussi générale, quand cette entreprise est dirigée par des érudits d'expérience et de savoir. Or l'un des auteurs joint à sa grande connaissance des émaux anciens un réel talent d'artiste-émailleur qui lui permet de juger l'œuvre de ses illustres devanciers en homme particulièrement expérimenté et sagace et lui a facilité l'étude pratique de la fabrication des émaux, sur laquelle il a écrit une intéressante préface.

Un grand nombre de reproductions, des tableaux de comparaison et des index complètent admirablement ce livre qui, il faut l'espérer, sera bientôt suivi des autres volumes devant composer « l'œuvre des peintres émailleurs de Limoges ».

H. S.

BULLETIN

— M. Stojan Novakovitch vient de donner (1 vol. in-8, Belgrade, 1898, aux frais de la fondation Kolarats), une nouvelle édition du fameux code de l'empereur Douchan (1349 et 1354), qu'il avait déjà publié il y a une vingtaine d'années. Cette édition est accompagnée d'une introduction sur l'origine des lois serbes, et notamment du code de Douchan, et d'une étude sur les divers manuscrits, d'un commentaire détaillé et d'un index alphabétique.

— MM. J. Karlowicz, Krynski et W. Niedzwiecki, viennent de publier à Varsovie le premier fascicule d'un nouveau dictionnaire de la langue polonaise (*Slownik języka polskiego*), destiné à remplacer les dictionnaires existants, qui sont jusqu'ici fort incomplets. Le premier fascicule (lettre A) comprend 3540 mots, alors que le dictionnaire de Linde en donne 165, et celui de Vilna 1633. La lettre B aura 8650 mots contre 2984 chez Linde et 4299 dans le dictionnaire de Vilna. L'ouvrage formera quatre vol. grand in-8 et ne coûtera que 10 roubles (environ 30 francs).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 octobre 1898.

L'Académie procède à l'élection des trois commissions suivantes :

Prix ordinaire (études du moyen âge) : sont élus MM. Delisle, Paris, Viollet et Deloche ;

Prix Bordin et prix Delalande-Guérineau (antiquité classique) : sont élus MM. Perrot, Boissier, Girard, Foucart, Weil et Bouché-Leclercq.

M. Eugène Müntz annonce que Mme Charles Garnier, veuve de l'éminent architecte, vient d'offrir à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, en souvenir de son mari, une importante collection d'ouvrages imprimés, de photographies et surtout de dessins d'architecture. Parmi ceux-ci figurent des relevés du Forum de Trajan, du temple de Vesta à Rome et des bains de Pouzzoles. Plus précieux encore est le recueil des monuments du royaume de Naples se rattachant à la domination angevine. M. Garnier y a reproduit les monuments funéraires de la dynastie d'Anjou conservés dans les églises de Donna Regina, de Santa Chiara, de San Giovanni a Carbonara, de San Lorenzo et de San Domenico Maggiore à Naples, ainsi que dans diverses autres villes de l'Italie méridionale, Andria, Salerne, etc. Il y a là un important supplément graphique aux recherches que M. Bertaux a entreprises dans l'Italie méridionale sous les auspices de l'Académie.

M. Bréal communique un mémoire où il retrace l'historique du prix Volney. A l'origine, le concours était réservé aux ouvrages relatifs à l'alphabet universel. En 1843, sur la proposition d'Eugène Burnouf, la destination du concours fut modifiée ; on n'y admit plus que les travaux linguistiques (la langue française exceptée).

M. Heuzey présente, au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique, un compte rendu sommaire du rapport de M. J. de Morgan, délégué général du ministère en Perse, sur sa première campagne de fouilles en 1897-1898. Les fouilles ayant eu lieu sur l'emplacement de Suse, M. Heuzey commence par rendre hommage aux importants résultats obtenus sur le même terrain, il y a douze ans, par une autre expédition française, la mission Dieulafoy. L'œuvre capitale de cette première mission a été l'étude, dans les couches de ce terrain, de ce que l'on peut appeler l'étage perse ou achéménide. Le grand fait nouveau des fouilles de M. de Morgan, c'est la pénétration dans la couche proprement susienne, appelée aussi élamite ou anzanite. Il s'agit d'une très ancienne nation asiatique qui a été l'ennemie séculaire de l'Assyrie et de la Chaldée. Une série de galeries souterraines ont d'abord établi la nature archéologique de différentes couches de l'ancien tumulus de la citadelle de Suse, le *Memnonium* de la légende. Puis, sur le plateau supérieur, deux grands édifices, l'un en brique crue et l'autre en brique cuite, ont été en partie déblayés; on y a trouvé de nombreuses briques au nom des rois susiens. Plusieurs objets d'intérêt archéologique ont été découverts hors du second édifice, d'où ils semblent avoir été emportés lors de la ruine de Suse par les Assyriens. Ce sont surtout : 1° un obélisque portant 1,500 lignes d'écriture; 2° une table de bronze malheureusement brisée, que portaient des figures humaines d'un modelé remarquable; 3° enfin, une grande et très belle stèle, d'un art saisissant, représentant une scène de bataille dans les montagnes. Le style dérive, non de l'art assyrien, dont il évite la dureté, mais de la grande source originale de l'art chaldéen dont il offre une forme avancée, visant à l'élégance et à l'élancement des formes. Ces premiers résultats sont pleins des meilleures assurances pour la continuation des fouilles qui promettent d'ajouter un nouveau chapitre à l'histoire de l'Orient.

Séance du 28 octobre 1898.

M. Ch.-E. Bonin, vice-résident de France en Indo-Chine, à qui l'Académie a confié une mission dans la Haute-Asie, adresse à M. le Secrétaire perpétuel un rapport sur une reconnaissance archéologique qu'il a faite aux temples d'Omei-Shan, la montagne sainte des Tibétains et des Chinois bouddhistes, où l'on voit « l'ombre de Dieu ». Il a joint à ce rapport des estampages, des inscriptions et des spécimens de l'imagerie religieuse des bouddhistes.

M. Salomon Reinach communique, de la part de M. Michel Clerc, conservateur du Musée de Marseille, une inscription romaine très mutilée, récemment découverte par M. Raynal, vérificateur des douanes, à Tarry-le-Rouet (Bouches-du-Rhône).

L'Académie se forme en comité secret.

M. Paul Foucart lit une note sur une découverte que la Société archéologique d'Athènes a faite à Eleusis. On a fouillé une nécropole renfermant quatre couches de tombeaux. La couche supérieure, d'après les objets recueillis, date du VIIe ou VIIIe siècle a. C. Dans la couche la plus basse, qui est beaucoup plus ancienne, deux tombes contenaient des pierres en porcelaine égyptienne, des scarabées à légendes hiéroglyphiques, et, ce qui est plus important, on a trouvé dans l'une d'elles une statuette d'Isis. C'est une preuve matérielle à l'appui de la thèse que M. Foucart a soutenue sur l'origine égyptienne des mystères d'Eleusis. — MM. Reinach et Perrot présentent quelques observations.

(*à suivre.*)

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 21 novembre — 1898

Hardy, Histoire religieuse de l'Inde. — A. Lévi, Les suffixes sigmatiques grecs. — Blaydes, L'Agamemnon d'Eschyle; Adversaria.— Térence, Phormion, p. Dziatzko. Vivona, Le quatrième livre de l'Énéide. — Playfair et Brown, Bibliographie du Maroc. — Wrottesley, Crécy et Calais. — La Ferrière, Arabella Stuart et Anne de Caumont. — Durant-Lapie, Saint-Amant. — Zivy, Le treize vendémiaire. — Keratry, Petits mémoires. — *Bulletin* : Horace, p. L. Mueller, 3e éd.; M. Mueller, Remarques sur les tragédies de Senèque; Grasso, Une erreur de Frontin et l'Insula Allobroge; P. Largent, Saint Jérôme; E. de Sagher, Les archives communales d'Ypres; Issleib, Maurice de Saxe, prince protestant; Schiller, Œuvres, p. Bellermann, ix-xiv; Lumbroso, Ecrits divers. — Académie des inscriptions.

Indische Religionsgeschichte von Prof. Dr. Edmund Hardy. (Sammlung Gœschen.) — Leipzig, Gœschen, 1898. Pet. in-8 cart. de 152 pp. Prix : 0 mk. 80.

Cet excellent opuscule de vulgarisation comprend, à la suite d'une introduction ethnographique, quatre chapitres qui correspondent respectivement aux quatre grandes périodes de l'histoire de l'Inde.

1° Des temps les plus reculés au vie siècle avant notre ère. — Je n'ai d'autre réserve à formuler, sinon que l'auteur recule terriblement ces temps les plus reculés; mais, comme il s'abrite de l'autorité de M. Jacobi (p. 11), j'accorde volontiers que son dogmatisme est en meilleure compagnie que mon scepticisme[1]. A cela près, M. H. nous mène, par un chemin aisé, de la mythologie enfantine des Védas à l'audacieuse théologie des Upanishads : dans les origines il sait faire une part motivée et, somme toute, équitable à l'animisme et au naturalisme (p. 36), et ses élégantes traductions de quelques hymnes védiques suppléent aux détails que l'étroitesse de son cadre lui interdisait au sujet de chacune des entités divines.

2° Du vie siècle avant au vie siècle de notre ère. — C'est l'époque des grandes crises philosophiques et religieuses : le bouddhisme, le jaïnisme, le vishnouisme et le çivaïsme s'épandent en larges ondes et se partagent pacifiquement l'éducation de la conscience populaire. Ici le point de vue mythique passe nécessairement au second plan ; mais on pourrait même

1. Il ne m'entrera pourtant jamais dans l'esprit que le sanscrit et le grec pussent se retrouver si semblables après une séparation et un isolement de plus de 40 siècles.

reprocher à M. H. de le perdre entièrement de vue. Il y a du mythe dans toute religion. Que Bouddha ait existé, je le veux bien, quoique nous n'en ayons aucune preuve positive ; mais, s'il est un fait indéniable, c'est qu'il a assumé sur sa personne tous les attributs essentiels du dieu solaire, et il n'est plus permis de s'en taire (p. 66) après le livre de M. Senart. De même encore, je consens que K*r*sh*n*a (p. 91) soit un ancien « Stammesheros » ; mais cet évhémérisme simpliste n'explique point sa confusion avec le dieu solaire Vish*n*u. La vérité, c'est qu'il est lui-même une incarnation mythique, le « soleil noir » ou « aveugle » de la nuit, comme l'indiquent surabondamment, et son nom même, et son histoire, et son union constante avec Arjuna, le « soleil blanc », son jumeau.

3° Du VI[e] au XVI[e] siècle. — Le brahmanisme reconquiert le terrain perdu : très habilement, — car cette initiative a dû venir de lui, et non des sectes populaires qui n'avaient aucun intérêt à se noyer dans son sein (p. 108), — il s'approprie la mythologie confuse du vishnouisme et du çivaïsme, et les incorpore dans sa théologie mystique, qu'il a faite assez vaste et flottante pour embrasser et concilier tous les contraires. Mais l'auteur, si je ne me trompe, tombe un peu dans le travers de ces brahmanes syncrétistes, lorsqu'il cherche à la symbolique religieuse des raisons purement humaines et de bon sens terre-à-terre. Il nous dira, par exemple (p. 114), que, si Çiva est le patron des comédiens, c'est peut-être tout uniment parce que les gens de théâtre avaient pris l'habitude pieuse de prier le dieu destructeur pour qu'il épargnât leur œuvre. Point du tout : c'est qu'il est, de par ses origines mythiques, le danseur par excellence ; si M. H. était aussi familier avec les œuvres dramatiques de l'Inde qu'avec sa littérature religieuse, il n'aurait pas hésité sur ce point, car les dramaturges eux-mêmes se seraient empressés à l'éclairer [1].

4° Du XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. — Le mouvement unitaire préparé par la période précédente s'accentue et s'affirme de plus en plus, sous l'impulsion de nobles penseurs, favorisée en outre par la centralisation relative qui pour la première fois réunit l'Inde entière en un corps de nation. Ainsi se fonde une religion qui, respectueuse des superstitions populaires, peut néanmoins se plier aux postulats les plus élevés de la métaphysique rationaliste.

---

1. Oui, la danse, a dit le sage,
Est un gracieux hommage
Offert au regard des Dieux :
Dans sa souplesse infinie
L'universelle harmonie
Semble se peindre à nos yeux ;
Sur l'éternelle cadence
Le Seigneur danse, Oumâ danse,
Couple mystique en un corps....
Mâlavikâgnimitra, stance 4.

Il faut louer M. Hardy d'avoir su faire tenir en si peu de pages tant d'aperçus précis en leur complexité.

V. Henry.

Attilio Levi, — **Dei Suffissi uscenti in Sigma.** — Torino, Loescher, 1898. In-8, 56 pp. Prix : 2 fr.

L'auteur s'est proposé d'examiner tous les suffixes sigmatiques de la langue grecque, quelle que soit leur fonction, soit flexionnelle ou dérivative. La partie la plus longue et aussi la plus originale de cette monographie est celle qu'il a consacrée à la formation aoristique et où il s'efforce d'attribuer à un suffixe à initiale vocalique et finale sigmatique un grand nombre des phénomènes qui passent aujourd'hui pour relever de racines dissyllabiques. On ne saurait dire qu'il y ait entièrement réussi, et l'on doit regretter sa faible information en bibliographie française, où il ne paraît guère connaître que le *Mémoire* de M. de Saussure et mon *Compendio* en traduction italienne. C'est peu, et le simple dépouillement du *Muséon* de Louvain et des *Mémoires de la Société de Linguistique* aurait pu apprendre à M. Levi que les voies où il s'engageait avaient été déjà en partie frayées avant lui. Mais je sais trop par expérience la difficulté de s'orienter parmi de nombreux travaux d'approche, disséminés un peu partout, pour en faire grief à un débutant dont en somme la statistique est consciencieuse et l'initiative intéressante.

V. Henry.

Aeschyli Agamemnon. Cum annotatione critica et commentario edidit Fredericus H. M. Blaydes. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria, 1898. Un vol. in-8° de xvi-392 pages Prix : 8 marks.

Adversaria in varios poetas graecos et latinos scripsit ac collegit Fr. H. M. Blaydes. Même librairie, 1898. Un vol. in-8 de viii-202 p. Prix : 4 marcs.

Dans la préface de son ouvrage intitulé *Adversaria in Aeschylum* et publié en 1895 (cf. *Revue critique*, n° du 6 janvier 1896), M. Blaydes exprimait l'intention de donner une édition de l'*Orestie*. La première pièce de cette trilogie paraît aujourd'hui : on voit que M. B. n'a pas tardé à tenir sa promesse. En même temps que cette édition d'Agamemnon paraît un volume d'*Adversaria in varios poetas graecos et latinos*. Dans la préface d'Agamemnon, nous trouvons une exposition de la méthode qu'emploie M. B. comme éditeur de textes antiques. Cette méthode consiste en deux principes essentiels : ne laisser aucune difficulté sans essayer de l'expliquer, de la résoudre ; ne pas négliger de signaler les passages que l'on croit gâtés, même si l'on n'a pas réussi à

trouver le remède ; ce remède d'autres le trouveront; ce n'est pas rendre un médiocre service que de signaler le mal. « Dimidium enim medelae latentis corruptelae indicationem esse experientia doctus affirmare possum ». Ce sont là assurément d'excellents principes et on ne peut nier que M. B. ne les applique consciencieusement. Il passe rarement à côté d'une difficulté sans essayer de la résoudre, et il est certainement parmi les philologues contemporains un de ceux qui ont su le mieux signaler des fautes dans nos textes, et qui quelquefois ont trouvé la bonne correction. Assurément tout cela ne va pas sans des excès. Il y a dans cet amas de conjectures proposées par M. B. un stock considérable de non-valeurs, qu'il faut rejeter : l'important, c'est, qu'une fois le triage fait, il reste un peu de bon

Comme toutes les éditions données par M. Blaydes, cette édition de l'Agamemnon sera utile et pour les mêmes raisons : on y trouve réunis un grand nombre de renseignements qui sont le plus souvent épars et dispersés partout ; bien des passages sont expliqués d'une façon ingénieuse : quelquefois aussi des corrections sont proposées qui méritent d'être signalées, ainsi celles des vers 16, 78, 122, 308, 627, etc. Un des défauts de M. Blaydes dans sa grande édition d'Aristophane, son érudition un peu courte relativement à l'histoire et aux antiquités grecques, est ici moins sensible, par la nature même du sujet. Assurément il faut se résigner à trouver ici encore bien des choses qui ne se rapportent pas à la question, ou qui ne présentent aucun intérêt, ou qui même ne sont pas exactes. Ce défaut est surtout marqué dans le volume des Adversaria. Quoiqu'il en soit de ces réserves, on se sent pris d'un sentiment de respect et, disons-le, d'admiration pour cet homme, qui a déjà tant travaillé, et qui, arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, entreprend avec une sereine assurance, de donner une édition très détaillée de cette trilogie de l'*Orestie*, qui est une des parties les plus difficiles de toute la littérature grecque.

Albert Martin.

Ausgewæhlte Komœdien des P. Terentius Afer zur einführung in die Lectüre der altlateinischen Lustspiele erkl. von Karl Dziatzko Erstes Bændchen : *Phormio*. Dritte verænderte Auflage bearbeitet von Dr Edmund Hauler. Teubner, 1898. in-8°, 228 p.

L'édition du *Phormion* (1874) a été le premier ou l'un des premiers ouvrages de M. Dziatzko ; elle avait été fort bien reçue ; mais les excellents travaux de l'auteur (édition annotée des Adelphes, édition du Térence complet chez Tauchnitz; articles substantiels sur les prologues, sur Donat et, en général, sur tout ce qui touche à Térence), toutes ces œuvres de fond avaient depuis dépassé infiniment et forcément rejeté dans l'ombre l'essai primitif. Cependant sa valeur a été appré-

ciée dans les gymnases allemands et aussi à l'étranger ; une deuxième édition du *Phormion* annoté, très remaniée, a paru en 1884; nous avons même appris que la recension du *Phormion* de M. Dziatzko a passé l'Océan ; on l'a traduite en anglais pour l'Amérique [1]. Notez que les peuples qui lisent l'anglais, ont cependant l'excellent Térence de Wagner. Aujourd'hui qu'une troisième édition devenait nécessaire, M. Dziatzko, retenu par d'autres travaux, n'a pu se charger lui-même de la révision. Elle a été confiée à un jeune docteur de Vienne. Élève de M. Hartel et de M. Schenkl, M. Edmund Hauler s'est fait surtout connaître jusqu'ici par sa publication des fragments des histoires de Salluste, tirés du palimpseste d'Orléans (1886). Je crois qu'il n'a signé depuis que des articles de Revues. Ce qui l'a désigné au choix de l'éditeur, ç'a été la recension détaillée qu'il a donnée de la deuxième édition du *Phormion* de M. D. dans la *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* (r855). Cependant M. H. avait touché encore à Térence par des études, publiées dans les *Wiener-Studien*, sur les manuscrits principaux de Térence, sur le Bembinus et aussi sur un fragment qui existe à Vienne. M. D. a formellement laissé au nouvel éditeur toute liberté pour ce nouveau travail, et il lui a communiqué les secours dont il disposait, notamment une nouvelle collation du Bembinus. M. H. a reçu aussi d'un docteur de Vienne qui se trouve en Italie, M. Kauer, des collations du Bembinus, du Victorianus et de l'Ambrosianus.

Bien qu'il pût ainsi disposer de secours nouveaux, M. H. n'a nullement entendu modifier pour le fond le travail de son prédécesseur. Il a voulu seulement le mettre au courant. Mais il fallait, d'autre part, dégager la responsabilité de chacun des éditeurs dans la nouvelle forme de l'œuvre. Pour cela M. H. a sagement renoncé aux incommodes additions entre crochets. Une astérique, mise en tête des notes ou développements nouveaux, supprime ici la possibilité de toute confusion [2]. Ces notes additionnelles, d'ailleurs, sont si nombreuses que nous avons ici, ou peu s'en faut, une œuvre toute nouvelle [3]. Le livre est parfaitement au courant, et je ne vois pas ici ce qui manque [4]. Nous nous plaindrions plutôt du contraire. L'enchevêtrement des notes, principalement dans l'Introduction, rend la lecture pénible. Dans chaque page

1. H. Morgan, Gambridge, 1894 (avec reproduction des miniatures du Vatican). Le livre a servi de libretto pour une représentation donnée en latin sur le théâtre de l'Université par les étudiants de Cambridge.

2. Pourquoi cette indication du sens de l'astérique est-elle omise dans les Abkürzungen (p. 74) ?

3. La première édition avait 108 p. et celle-ci en a 228 ; elle est donc plus que doublée.

4. Signalons pourtant par exception une lacune : je ne crois pas qu'à l'heure présente, dans une introduction générale au Térence, on puisse se contenter des quelques lignes et de la note (3) qui sont consacrées, p. 27, au commentaire de Donat. Il fallait être plus explicite et plus clair. — Que veut dire : p. 34, n. 2 ; Dziatskos Dissert. *Thes.* VI?

s'accumulent les renvois au supplément (Anhang) de la fin, sans préjudice des renvois à tous les livres et revues d'usage. Il y a certainement partout, dans l'introduction comme dans les notes, abus de citations, références, parenthèses, etc. C'est à s'y perdre. M. H. nous édifie sur toutes les minuties de la métrique; mais il arrive qu'ailleurs, sur des points essentiels, par exemple sur tel jeu de scène (au v. 508), nous perdons pied et qu'alors le commentateur nous abandonne. A prendre l'édition dans son ensemble, il me semble qu'à force de vouloir tout dire, de tout noter, M. H. risque d'en arriver à ce singulier résultat de n'être plus compris. Il est clair que l'on touche ici à la limite raisonnable, au delà de laquelle le lecteur débordé renoncerait sûrement à suivre le commentateur. On ne s'étonnera pas non plus de trouver dans le commentaire plus d'une contradiction. On relèverait encore çà et là un défaut de clarté : telle note de Dziatzko (p. ex. sur 491) se rapporte à un texte qui a été changé dans la nouvelle édition et que M. Hauler, pour être clair, aurait dû rétablir tout au moins en tête ou dans le cours de sa note au supplément. Pourquoi le lecteur est-il forcé de recourir à une autre édition pour comprendre le sens de telle italique (par ex. au vers 85)? On avait reproché au livre de M. Dziatzko d'être destiné aux savants bien plus qu'à des étudiants. Voilà une critique dont s'est peu soucié le réviseur [1]; est-il si sûr qu'elle fût sans justesse? Parmi les lecteurs de M. Hauler, y en aura-t-il un seul qui ait même la pensée de se reporter à tous les renvois de n'importe quelle page?

Je crains d'être injuste en insistant autant sur le seul défaut de ce bon livre Je devine facilement que M. H. n'était pas libre; il lui a semblé nécessaire de conserver de l'œuvre précédente tout ce qui pouvait être utile; en même temps M. H. voulait faire preuve d'une compétence personnelle. De là cet excès. Il faut attendre M. H. aux œuvres ou, par exemple, à telle pièce qu'il publiera seul : nous sommes sûrs d'y retrouver la netteté habituelle de son esprit et ses autres qualités. Elles se font jour dans la masse même qu'on nous a offerte ici : par exemple, dans ce qui nous est dit du Bembinus où M. Hauler distingue des corrections qu'il date autrement que ne l'a fait Umpfenbach [2], et aussi dans un tableau récapitulatif des manuscrits (p. 29) avec leur répartition en classes et l'indication de leur âge, de l'espèce d'écriture qu'ils emploient et de leurs lacunes.

A la fin se trouve un index contenant les mots, noms, ou notes auxquels le lecteur peut ainsi se reporter sur-le-champ.

Émile Thomas.

1. L'auteur déclare nettement (p. vi un peu après le milieu) qu'il a fait son édition avant tout pour les philologues.

2. Voir le début du Kritischer Anhang, où M. H. nous donne les résultats d'études nouvelles sur le manuscrit, entreprises par lui et par ses élèves.

Francesco VIVONA. **Sul IV libro dell' Eneide appunti critici ed estetici.** Loescher. Torino, 1898, 19 p. in-8°.

La postérité a eu, depuis des siècles, pour l'Énéide une admiration qui contrastait avec les doutes et la défiance du poète. C'est seulement depuis quelques années que la critique a prétendu découvrir dans le poème de Virgile maints défauts, faiblesses, contradictions, imperfections de tout genre. Ce travail a été fait en Italie par M. Sabbadini dans une étude que j'ai le regret de ne pas connaître [1]. Il est repris ici par M. Vivona pour ce qui concerne Didon et le livre IV. M. V. veut qu'on cherche dans la critique du texte l'explication de toutes les contradictions et des obscurités qu'il met hors de doute. Ainsi, il critique l'intervention d'Anna dont le caractère est vague, l'action mal définie. L'introduction de ce personnage secondaire est, d'après lui, une addition faite après coup et malheureuse ; car elle s'accorde mal avec le reste et ne fait que gêner la suite. Dans le récit primitif, Didon s'adressait directement à Énée. Mais c'est, comme bien on pense, sur le caractère de Didon elle-même que porte l'effort des nouveaux critiques. Ils prétendent que ce caractère est mal fixé et qu'il reste vague forcément, parce que Didon change d'humeur et de résolution d'une scène à l'autre. Si nous objectons que telle paraît bien être, suivant le poète, l'âme des amants et que Corydon et Gallus ne s'accordent pas beaucoup mieux avec eux-mêmes, on nous répond qu'un tel raisonnement n'est pas digne d'une critique sérieuse (p. 17 au milieu : ma questo non è far della critica seria). Un musicien moderne eût dit, je pense, à tort ou à raison, qu'il manque ici le *leitmotiv* avec son accompagnement habituel. Mais nous avons affaire à un critique : suivant M. V. les hésitations, les résolutions tout opposées entre lesquelles se débat l'héroïne sont dues pour la meilleure part aux additions qui sont venues se greffer successivement sur le poème. Le caractère de Didon se serait ainsi peu à peu transformé. Avec ce point de départ et en appliquant avec une sorte d'obstination ce qu'il croit une bonne méthode, M. V. relève minutieusement tout ce qui lui paraît obscur dans le livre IV ; là se cachent, suivant lui, les traces de retouche et aussi les restes du premier canevas, abandonné plus tard par le poète ; parmi les vers discutés vient naturellement le fameux hémistiche *cumulatam morte relinquam* (436). Pour justifier sa thèse [2], M.V. ne manque pas de recourir, suivant

1. Notons en passant que le lieu et la date de publication du travail de M. Sabbadini auquel va se référer coup sur coup M. Vivona, n'est clairement indiqué nulle part dans sa brochure.

2. Suivant M.V. il faut découvrir ici le contraire du sens apparent, et le vers signifierait : si Énée accueille ma demande, je renoncerai à mourir. — La conjecture proposée par M. Vivona : *tum ablata* morte, est certainement manquée et me paraît caractériser assez bien sa méthode.

l'habitude, à l'hypothèse de certains déplacements de vers [1]. Il supprime aussi tel vers qui le gêne (645). C'est une coquetterie d'hypercritique que nous nous attendions bien à rencontrer ici.

Après cette première partie sur la composition du livre IV et sur les remaniements successifs dont M. V. croit trouver la trace, vient un développement sur la valeur esthétique de l'épisode de Didon. M. V. se réfère ici à des études italiennes que je ne connais pas. Le désaccord porte surtout, paraît-il, sur le degré d'originalité que les modernes accordent ou refusent ici au poète : originalité admirable pour les uns, très contestable aux yeux des autres. J'avoue ne voir dans les citations de M. Vivona que beaucoup de phrases sans intérêt véritable, et, à côté de cela, les fantaisies les plus singulières. La partie esthétique de cette brochure vaut, à mes yeux, la partie critique. Parlons franc : les savants sérieux ont tort de se lancer dans des aventures comme celle-ci. Prétendre distinguer dans un livre de l'Énéide les parties dont il s'est composé, et cela sans avoir le moindre point d'appui extérieur, sans autre guide que les idées *a priori* qu'on se fait de telle situation, de tel caractère ; prétendre séparer, transposer ces parties ; les vouloir dater, c'est se repaître l'esprit de chimères. Que dire de ceux qui, non contents de se perdre en de telles fantaisies, entraînent avec eux dans ces brumes des débutants dont ils ne peuvent que fausser l'esprit sans remède !

Émile Thomas.

R. Lambert Playfair and Robert Brown. **A bibliography of Morocco from the earliest times to the end of** 1891, Londres, 1893, in-8, 476 (Fait partie des Supplementary papers of the royal geographical Society, vol. III, part. 3).

Ce n'est pas la première fois que l'on donne une bibliographie du Maroc. Renou, au nom de la Commission scientifique d'Algérie, en avait publié une, fort honorable pour l'époque, en 1846 ; M. de la Martinière l'avait complétée en 1889 par un supplément important. M. le lieutenant-colonel Playfair, le savant Consul général d'Alger, qui a été mêlé plus ou moins directement depuis de longues années aux choses de l'Afrique du Nord était mieux préparé que tout autre à parfaire l'œuvre de ses devanciers. Son catalogue contient 2243 numéros, y compris les cartes, les documents manuscrits et les différents papiers diplomatiques conservés dans les archives d'Angleterre. C'est dire, en deux mots, le service que cette compilation rendra aux travailleurs. Elle aurait pu en rendre davantage si les auteurs avaient procédé avec plus de méthode scientifique. Deux exemples suffiront à le montrer. MM. P. et B. ont

---

1. Ainsi, les vers 592-606 devaient, dans une forme antérieure, se trouver avec quelques différences entre 532 et 554 ; les vers 632-647 après le vers 521 etc.

cru devoir citer quelques ouvrages anciens, par exemple ceux de Pline et de Ptolémée. A la suite du nom, ils donnent une analyse des renseignements fournis par l'auteur et énumèrent les éditions. Mais avec quelle inexpérience, on en jugera par cet extrait (p. 223): « Les meilleures éditions de Pline sont celles de Julius Sillig, et de Louis Janus. Mais pour la valeur scientifique les traductions françaises d'Hardouin et de Panckoucke et Grandsagne en vingt volumes sont préférables. On peut encore recourir à la vieille édition de Philémon Holland. Il y a aussi une traduction anglaise de John Bostock avec de nombreuses notes et illustrations ». Voici un autre détail non moins caractéristique. Chaque auteur est rapporté à la date où il a écrit l'ouvrage ou l'article cité, par exemple Strabon à l'année 20 av. J. C. Quel n'a pas été mon étonnement de trouver Polybe une première fois à l'année 145, puis à l'année 1473 ; Pomponius Mela à l'année 41 et à l'année 1543 ! En regardant, on s'aperçoit que 1473 et 1543 sont des dates d'éditions princeps. De même Léon l'Africain figure au n° 45 (date 1550), 49 (1556), 50 (1556), 51 (1559), 106 (1600), 149 (1617), etc. Le moindre inconvénient de ce procédé dispersif est de gaspiller le temps du lecteur. Mais il faut oublier les imperfections en présence de la richesse des informations. Le livre se termine par une carte, peu nette d'ailleurs, qui, comme le livre lui-même, est très fournie.

R. C.

Crecy and Calais, from the original records in the Public Record Office, by the Major-general the Hon. George Wrottesley. (Reprinted from the *Proceedings of the William Salt archæological Society*, 100 exemplaires seulement mis en vente). Londres, Harrison, 1898, vi-284-xxxii p. gd. in-8° avec 9 planches en couleur.

Ce beau volume est avant tout un recueil de textes. On y trouve l'inventaire complet et l'analyse minutieuse des actes concernant l'expédition d'Édouard III en France en 1346-1347 et le détachement qu'il envoya au secours de ses alliés en Bretagne, actes qui ont été transcrits sur les rôles suivants : *French roll*, pour les années du règne d'Édouard III, 19, 2e partie, 20, 1re et 2e parties, 21, 1re et 2e parties (1345 1347) ; *Memoranda Roll*, *Queen's Remembrancer*, pour les années 21 à 35 ; (1347-1361) ; *Norman Roll*, pour l'année 20 (1346) ; enfin le *Calais Roll*, qui forme la 4e partie du rôle des lettres patentes de la 21e année (1347). Le *French roll* contient essentiellement les ordres émanés de la chancellerie royale pour la levée et l'armement des troupes destinées à l'expédition et, plus tard, aux renforts que nécessita le siège très meurtrier de Calais. Dans les *Memoranda* de l'Échiquier, ont été transcrits les ordres exonérant du service militaire, ou plutôt de l'obligation de fournir à l'armée des hommes d'armes et des archers de

ceux qui avaient servi en personne dans l'expédition. Ces documents ont fourni à l'auteur les noms de plus de 800 chevaliers et écuyers. Le *Norman Roll* et le *Calais Roll* contiennent des chartes de pardon [1] et de franchises [2] concédées à ceux qui s'étaient bien comportés pendant la guerre. Ces concessions auraient dû être faites sous forme de lettres patentes scellées du grand sceau, mais comme ce dernier était resté en Angleterre, on délivra aux intéressés des brefs sous le sceau privé, et l'on transcrivit ces brefs sur des rôles à part pour tenir lieu des titres définitifs, tant qu'ils n'auraient pas été échangés contre des lettres patentes, seules admises à être produites en justice. Aux documents provenant des archives publiques de Londres, M. le général Wrottesley a ajouté la liste, dressée par Walter de Wetewang, trésorier de la maison du roi, de tous ceux qui reçurent une solde militaire en 1346-1347, c'est à-dire en réalité de tous ceux qui figurèrent à l'armée, depuis le prince de Galles, jusqu'aux chapelains, aux gens de cuisine et aux ménestrels.

D'après ce qui vient d'être dit, on peut juger de l'intérêt que présentent ces documents : d'abord nous avons les noms à peu près de tous ceux qui combattirent à Crécy et devant Calais, et plus d'une famille anglaise, aujourd'hui encore, retrouverait au besoin dans ce livre ses titres de noblesse [3]. En outre nous savons exactement le nombre de combattants qu'Édouard III put opposer aux hordes françaises : environ 7,000 hommes à cheval (2,000 hommes d'armes lourdement armés, et 5,000 archers et « hobelarii ») 12,500 fantassins (1,748 fournis par les villes, 3,580 archers fournis par les comtés et 7,100 gallois); en tout par conséquent un peu moins de 20,000 hommes. Les documents nous disent comment ces hommes étaient recrutés,

---

1. Les crimes les plus ordinaires dont on obtenait ainsi le pardon étaient ceux de vol, d'homicide, de félonie, de contraventions aux lois qui protégeaient les forêts royales; on trouve aussi celui d'avoir fait circuler de la monnaie fausse ou prohibée (des « Lucenburghs », p. 257), ou d'avoir fait sortir du royaume des laines, des cuirs, des peaux, sans payer les droits, etc. D'ordinaire ceux qui bénéficiaient de ces lettres de rémission servaient à leurs frais et devaient s'engager à rester à l'armée jusqu'à la fin de la campagne. Parmi ces bannis qui rentrèrent en grâce et en faveur, on signale p. 267 sir John de Maltravers le Vieux, un des gardiens d'Édouard II quand ce roi fut assassiné. Le roi lui donna un « hospitium » et des terres à Calais (p. 279).

2. La franchise la plus commune était l'exemption d'être appelé à faire à l'avenir partie des « assises, jurys et reconnaissances ».

3. Selon M. le général Wrottesley, trois des comtes ou barons, dont les bannières flottèrent à Crécy, ont aujourd'hui des descendants en branche masculine : Talbot (earl of Shrewsbury), Willoughby et West (earl De la Warr). Parmi les milliers de chevaliers et écuyers qui figurent dans le volume, cinquante-six sont encore représentés par des descendants mâles, mais la plupart dans des branches cadettes. Quinze seulement sont encore en possession des terres que possédait leur ancêtre lors de la bataille de Crécy et dans le nombre se trouve l'auteur lui-même. — Dans les planches en couleur sont reproduites les bannières de soixante-neuf barons qui combattirent à Crécy.

combien chaque seigneur banneret devait en fournir, combien chaque comté, combien les villes. On remarquera que le nombre d'hommes demandé à chaque comté forme toujours un chiffre rond, et presque toujours des multiples de dix (rarement de cinq). Nous y voyons aussi très nettement les éléments dont se composait cette armée dont le caractère est si moderne en dépit de son recrutement féodal : cavaliers, fantassins, ouvriers et « artilleurs ». Nous apprenons les noms de plusieurs de ceux qui furent tués, ou faits prisonniers, ou qui moururent durant le siège, enfin les récompenses accordées à plusieurs des survivants [1]. Aucun chroniqueur ne saurait nous donner une aussi forte impression de réalité.

Dans l'introduction, M. le général Wrottesley a résumé les principaux résultats numériques fournis par les documents et dressé la liste des comtes, barons et chevaliers dont les noms y figurent; quant à la partie strictement historique de l'expédition, il s'est contenté de traduire le journal de marche de Michel de Northbury, un des clercs du roi, qui se trouve dans la chronique de Robert d'Avesbury, et le récit de Froissart ; il y a seulement ajouté quelques considérations techniques sur la composition de l'armée, « la plus complète machine de guerre que les Anglais aient envoyée au dehors jusqu'à l'expédition d'Égypte en 1882 » (p. 9), sur les ressemblances qu'offre la campagne de 1346 avec celle de Crimée, et sur l'importance stratégique pour l'Angleterre de l'occupation de Calais. Ce n'est donc pas une simple compilation que nous apporte ce beau volume ; l'auteur y a mis un accent personnel, et à tous égards, sa publication devra être consultée par les historiens français.

C'est une bonne partie de l'histoire militaire de la campagne de 1346-1347 que nous a donnée M. le général Wrottesley. Il n'a pas tout dit, sans doute parce qu'il n'a pas voulu tout dire. Il note fort justement quelque part que les chevaux des hommes d'armes étaient enregistrés et, s'ils périssaient à l'armée, étaient remboursés par le roi à leur propriétaire. Relativement à ce sujet, on a publié assez récemment un « Rotulus de equis Banerettorum, militum simplicium, scutiferorum, vallettorum, hospicii regis, appreciatis in guerre Scocie » pour l'année 1298 [2]. Ce document se rapporte à la bataille de Falkirk ; n'y a-t-il

1. Page 256, le roi confirme un acte par lequel Henry, comte de Lancastre, donne à Étienne « de Romylo » la prévôté de ce que l'auteur appelle « the suburb (*umbraria*) of Bordeaux cum canali maris and the profits thereof ». Page 257, il confirme également une lettre patente du même comte qui accorde à maître « Burgondus de Lia », clerc du roi, les offices de contrôleur « of St. Elege » [lire saint Elegi ou saint Eloi] de Bordeaux, avec la « scribania canalis aque » et la prévôté « of the suburb (*umbraria*) » de Bordeaux. M. le général Wrottesley n'a pas vu qu'il s'agissait ici du palais de l'Ombrière, qui était dans Bordeaux, et qui était l'ancien palais des ducs d'Aquitaine, où résidait le prévôt du roi. Le canal dont il est aussi question est sans doute le ruisseau ou « estey » du Peugue.

2. Publié par Henry Gough : *Scotland in 1298 ; documents relating to the campaign of Edward the first in that year*. 1888.

rien de pareil aux archives anglaises pour celle de Crécy? Autre point d'interrogation : dans les « writs » adressées par le roi aux shériffs des comtés et aux magistrats des villes pour la levée des gens de guerre, on trouve souvent la mention des armes, par exemple du nombre de flèches que devaient fournir les communautés d'habitants; on ne nous parle pas de ce qu'on appelle aujourd'hui le service de l'intendance; n'y aurait-il rien dans les *Pipe rolls* [1] ou ailleurs? Nous savons, en effet, que les rois d'Angleterre prenaient grand soin des vivres et des ravitaillements [2]. Il y a d'intéressantes recherches à faire dans cette direction et il n'est pas douteux que, si l'on cherche, on trouvera. Enfin, M. Wrottesley a laissé volontairement de côté tout ce qui touche à la partie maritime de l'expédition [3]. Autant de points que devrait approfondir l'érudit qui se proposerait de dresser le tableau définitif de l'expédition de 1346-1347 [4]. Aux savoureux documents publiés par M. Wrottesley, les archives anglaises permettraient certainement d'en ajouter beaucoup d'autres.

Ch. Bémont.

Hector de la **Ferrière**. **Deux romans d'aventure au XVIe siècle. Arabella Stuart. Anne de Caumont.** Paris, Ollendorf, 1898, in-8° de XXII-198 p.

On ne reverra probablement plus guère, en France, de figures dans le genre de celle d'Hector de la Ferrière, vrai gentilhomme de lettres, devenu érudit « par un caprice de la destinée », pour avoir un jour découvert un vieux chartrier dans un vieux manoir. M. Baguenault de Puchesse, dans une notice placée en tête de ce volume (*Le comte Hector de la Ferrière, sa vie et ses travaux. 1811-1896*), a tracé de cette figure une esquisse indulgente. Il y aurait fort à dire sur les méthodes de recherche, les procédés de critique et les jugements d'Hector de la

1. Ces rôles nous renseignent sur les approvisionnements des châteaux royaux pendant le soulèvement féodal de 1173-1174 (voir *Revue historique* t. LXIV, p. 135). Parleraient-ils aussi bien pour le XIVe siècle?

2. Voir pour le XIIIe siècle l'article d'Élie Berger dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1893, p. 1-44, et, d'une façon plus générale, la thèse de Fr. Funck-Brentano, *De exercituum commeatibus* XIII*e et* XIV*e saeculis*, 1897.

3. On trouve sur ce point les détails les plus minutieux dans l'article de M. de La Roncière qu'a inséré la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, année 1897, p. 554

4. Dans les listes dressées par M. Wrottesley, nous voyons figurer des médecins, ce qui prouve qu'il y avait au moins un embryon du service de santé. On y voit aussi des messagers. Dans un rapport sur une mission de M. Eugène Déprez à Londres, qui vient de paraître dans l'*Annuaire* de l'École des hautes études pour 1899, on trouve des détails sur une série dite *Nuncii* du fonds de l'Échiquier; elle renferme les comptes remis à l'Échiquier par les ambassadeurs envoyés par Édouard III. A l'aide de ces documents, M. Déprez a pu dresser la liste presque complète, année par année, de toutes les ambassades envoyées en France, en Aquitaine, à la cour d'Avignon, auprès de Louis de Bavière, en France, en Zélande, en Savoie, en Espagne, etc., de 1327 à 1369 (*Annuaire*, p. 95). M. Mirot a continué le travail de dépouillement après 1369. La liste dressée par ces deux érudits doit paraître très prochainement dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

Ferrière, si, après tout, il n'avait rendu quelques services en publiant des documents trouvés à Pétersbourg et à Londres. Il ne faut pas trop lui en vouloir d'avoir fait usage de ces documents presque exclusivement pour peindre l'extérieur du passé, les modes, la vie de cour, le luxe et surtout — honneur aux dames! — les passions et passionnettes d'autrefois. Il a ainsi entretenu, chez les gens du monde et les désœuvrés, ce qu'on est convenu d'appeller le goût de l'histoire; après tout ce n'est pas un crime. Ce goût trouvera très amplement à se satisfaire dans l'histoire d'Arabella Stuart, nièce infortunée de l'infortunée Marie, victime de la très méchante reine Bess, d'une vilaine grand-mère qui ressemble aux mauvaises fées de Perrault, et aussi (plus que ne le dit de la Ferrière) du roi Jacques I^er^, qui redoutait en elle une rivale possible; de même que dans l'histoire d'Anne de Caumont, comtesse de Saint-Paul. Il est en réalité, dans ce chapitre, très peu parlé de la comtesse de Saint-Paul, mais beaucoup des aventures de sa mère, Marguerite de Lustrac, qui faillit être princesse de Condé. Ces deux bluettes sont écrites de ce style lâche, précieux et gracieusement incorrect dont usait l'auteur; les pièces authentiques y sont, comme dans les préfaces des gros in-quarto dont on lui avait un peu imprudemment confié la publication, découpées en dialogues piquants, en conversations de salon. C'est l'œuvre d'un galant homme, qui aimait à se jouer autour de l'histoire, et qu'on a eu seulement le tort de prendre parfois pour un historien.

H. HAUSER.

Paul DURAND-LAPIE : Saint-Amant, son temps, sa vie, ses poésies, in-8°, 521 p. Paris, Delagrave, 1898.

Un jour, en traversant un marché, M. Durand-Lapie avisa dans un tas de livres un vieil exemplaire des œuvres de Saint-Amant, l'acheta, l'entr'ouvrit en rentrant chez lui et tout étonné d'y découvrir quelques beaux vers, s'enthousiasma pour cette victime de Boileau, voulut le connaître à fond, et, après maintes recherches, résolut de lui consacrer un livre.

« Le hasard seul m'a amené à écrire les pages suivantes » dit-il en nous racontant tout cela. On s'en aperçoit un peu. Malgré les études très vastes et très minutieuses auxquelles il s'est livré pour bien connaître son héros, quelques petites erreurs prouvent çà et là que nous n'avons pas affaire au travail d'un professionnel. Dire par exemple que Saint-Évremond a écrit ses *Académiciens* en 1643, c'est ignorer qu'une lettre de Chapelain (*Lettres de Chapelain*, t. I, p. 230) prouve que dès 1638 le public s'amusait déjà de cette grosse farce. On ne peut écrire non plus qu'en 1643 Saint-Amant tourna en ridicule les Matamores « qu'il était alors de bon ton de railler depuis que Corneille et Cyrano de Bergerac les avaient mis sur la scène » (p. 271), car le *Pédant joué* de Cyrano est tout au plus de 1645. Accoler au nom de Sorel la sèche épithète « plus connu comme historiographe de France que comme poète » est une

négligence bien bizarre envers l'auteur de cette *Histoire comique de Francion* qui aura près de trente éditions avant la fin du xvii[e] siècle. Il serait difficile aussi de faire fréquenter en 1623 le salon de M[lle] de Gournay par le cardinal Du Perron qui était mort en 1618, etc. M. D.-L. a d'ailleurs le défaut de ne citer presque jamais ses sources, ce qui lui fait commettre bien des erreurs qu'il aurait évitées en recourant une dernière fois à ses textes pour les indiquer, et ce qui laisse toujours en quelque méfiance le lecteur déjà mis sur ses gardes par la remarque d'une inexactitude.

Néanmoins à force d'étudier les œuvres de Saint-Amant vers par vers M. D.-L. a réussi à reconstituer la biographie de son poète avec une précision que n'avaient pas encore atteinte jusqu'ici les deux meilleures études qui lui avaient été consacrées : celle de Philarète Chasles et celle de Livet. Il a su retrouver les moindres circonstances de sa vie et, chose plus difficile encore, le suivre année par année en Amérique, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Pologne, en Hollande, en Suède, et presque compter un à un ses voyages de Paris à Rouen. Je ne vois pas bien à vrai dire que l'argumentation de M. D.-L. pour prouver que Saint-Amant était gentilhomme de naissance soit triomphante et je ne suis pas du tout persuadé, malgré une seconde argumentation moins décisive encore, qu'il n'était pas simplement gentilhomme-verrier. Mais sur bien d'autres points les renseignements peu connus se pressent aussi abondants que solides.

Je ferai bien en terminant un reproche général à M. Durand-Lapie. — mais libre à lui d'estimer que je me trompe — c'est, non d'avoir cité beaucoup de vers de Saint Amant, mais de n'en avoir cité que de bons, ce qui finit par lui donner à la longue l'apparence d'un très grand poète. Bien que Saint-Amant ait en effet écrit parfois des vers de vrai poète, il est très inégal et — comme on s'en apercevra de reste quand, en son *Moïse sauvé*, il essaiera de traiter un sujet de poésie pure — ce n'est pas même un poète. Il dit ce qu'il voit et sent, mais sans voir ni sentir autrement que tout le monde. En vain même chercherait-on dans ses œuvres complètes quelqu'une de ses belles bouffées d'inspiration qu'on rencontre çà et là dans celles de Théophile. Mais c'est un homme d'esprit qui a beaucoup de verve, et le plus habile versificateur qu'on puisse souhaiter. Lorsqu'entre deux brocs, à la *Pomme de Pin*, il débite d'une voix tonnante ses poèmes bachiques, on dirait qu'il est là pour sonner le ralliement de tous les mots et de tous les tours de phrase proscrits par Malherbe, et tous accourent s'accouplant dans ses vers avec le pittoresque pêle-mêle d'une foule en fête, les nobles et les abjects, les fiers et les honteux, les élégants et les débraillés, minaudant ou glapissant, roucoulant ou hurlant, secondant leurs remous avec des sonorités de rimes incroyables, se poussant et s'entraînant dans la plus folle sarabande. Peut être bien en somme a-t-il fait les vers les plus pittoresques de son siècle et, si le pittoresque n'est pas

toujours admirable lorsqu'il est un peu trop quelconque, il peut du moins plaire encore par sa singularité. Or cette singularité est très plaisante chez Saint-Amant et, certes, elle suffit très largement à lui mériter dans notre histoire littéraire une place un peu meilleure que le coin exigu où on le parque encore par une trop longue déférence pour Boileau.

Raoul Rosières.

Le treize vendémiaire an IV, par Henri Zivy, étudiant à la Faculté (6e volume de la Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris), Paris, Alcan, 1898. In-8°, 132 p. 4 fr.

Ce volume fait honneur et à son jeune auteur, M. Zivy, et à son maître M. Aulard, et à la Faculté des lettres de Paris. C'est l'étude la plus complète et la meilleure que nous ayons sur le 13 vendémiaire. Les devanciers de M. Z. s'étaient contentés de lire Danican, Lacretelle et surtout Réal. M. Z. a consulté les actes des Comités de salut public et de sûreté générale, les trop rares documents des sections, la correspondance militaire que renferment les archives de la guerre, et les journaux de l'époque. A l'aide de ces sources il a traité le sujet de bonne et solide façon. Il expose d'abord le conflit, la campagne engagée par les royalistes contre le décret du 5 fructidor, le soulèvement des sections, l'incroyable agitation de Paris. Puis, il raconte avec de curieux détails l'insurrection, la réunion des électeurs au Théâtre-Français, l'expédition contre la section Le Peletier, les préparatifs des deux partis, la nomination de Barras, les mesures de Bonaparte, la défaite des sectionnaires causée par « l'ineptie du commandement » et « l'infériorité des armes ». Il termine en retraçant les suites de la journée et en insistant sur le rôle des royalistes qui avaient véritablement conduit l'assaut et l'opinion contre la Convention : « là était le danger pour les institutions républicaines; la question de la royauté n'était pas agitée au 13 vendémiaire, mais le lendemain de la victoire des sections, elle se posait. » On ne reprochera pas grand chose à M. Zivy : il n'a pas connu les *Mémoires* du général Desperrières, non plus que les Souvenirs (inédits) de Bozio, et, à vrai dire, il n'y aurait presque rien trouvé; Bozio affirme le rôle de Gentili.

A C.

Petits Mémoires, par le comte de Keratry, Paris, Ollendorff, 1899, In-8°, 382 p. 3 fr. 50.

Ces *Petits Mémoires* offrent une lecture agréable et rapide. Dans la plupart, M. de Keratry retrace des scènes qu'il a vécues. Quelques-unes sont des chroniques, voire des nouvelles. On relèvera dans ce qui touche à l'histoire la biographie du colonel Marechal qui soutint durant l'insurrection arabe de 1871 un siège de soixante-trois jours dans le fort Napoléon, l'anecdote relative à la tête de Richelieu, des lettres inédites

de George Sand, des pages intéressantes sur les « responsables » de la guerre de 1870, sur Castelar et sur la mission de l'auteur en Espagne après le 4 septembre (il devait demander à Prim un secours de 80,000 hommes !), un tableau de New-York et de Chicago [1].

A. C.

BULLETIN

— Lucien Müller est mort quand la troisième édition stéréotype de son Horace venait à peine de paraître. C'est rendre à ce savant un hommage mérité par tant d'années d'études horatiennes que de signaler ce dernier ouvrage : *Q. Horati Flacci Carmina* ; tertium recognouit L. Mueller ; editio stereotypa maior ; Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCXCVII ; LV-303 pp. in-18. Cette édition ne diffère pas notablement de la précédente et ce sont toujours les mêmes principes de critique. Pour les Épîtres et les Satires, l'auteur renvoie fréquemment à sa grande édition explicative publiée à Vienne (cf. *Rev. cr.*, 1894, II, 255). Il comptait donner une édition analogue des odes et des épodes. En écrivant ses prolégomènes, il espérait la faire paraître à la fin de 1897 ou au commencement de 1898. Elle était donc tout près de son achèvement, et, de fait, L. Müller n'y renvoie pas moins souvent qu'aux deux autres volumes. Il faut espérer que ce travail ne restera pas inédit et qu'on nous donnera les *nouissima uerba* d'un des latinistes qui ont le mieux connu Horace. — P. L.

— La thèse de Berlin de M. Michael Mueller : *In Senecæ tragædias quæstiones criticæ*, contient, dans l'ordre des pièces, des remarques assez bonnes sur certains vers de Sénèque, passim des conjectures heureuses (*Phœn.* 768 : Emisit) ; aussi des observations justes sur les habitudes de style et de langue du poète : mais en quel latin pénible, obscur et contourné tout cela est rédigé ! Nombre de notes portent sur de simples changements à la ponctuation. Beaucoup d'autres ne me semblent ni vraiment éclaircir le sens ni résoudre les difficultés du texte. La tâche entreprise était certainement au-dessus des forces d'un débutant. — É. T.

— Nous avons reçu deux notes de M. Gabriele Grasso : l'une extraite des Rendi-conti del R. Ist. Lomb. di sc. e lett., série II, vol. XXXI, 1898 (7 p.), a pour titre : *Una questione di topografia storica ed un errore di Frontino tra le imprese di Filippo II di Macedonia* ; il s'agit du nom qui se trouve dans les Stratagemata : I, 4, 13, et que Gundermann lit : στενά, détroit, ce qui indiquerait, ce semble, le Bosphore (on lit plus loin : angustias *freti*, et il est question de la flotte des Athéniens). Mais Frontin a mal compris et rattache à tort à la guerre contre Byzance (340) un stratagème de Philippe qui se rapporte à sa guerre contre les Amphissiens (339) ; il est exposé plus exactement par Polyène : IV, 2, 8 ; στενά représente en fait un défilé de montagne, entre le Céphise et Amphissa. — La seconde note extraite de la *Rivista geografica Italiana* (Anno V, fasc. V-VI, 1898) a pour titre : *Sui limiti dell' Insula Allobrogica* (7 p.). L'*insula* serait formée par le territoire à peu près quarré qui s'étend au nord de l'Isère, entre le Rhône, l'Isère et Saint-Génis ; elle comprendrait même la Haute-Savoie et le Valais. M. Grasso tire ses preuves des textes de Tite-Live et de Polybe.

1. P. 145 l'empereur n'a peut-être pas dormi dans la nuit du 15 au 16 août 1870, mais il n'a pu entendre les détonations des obus, car on ne se battait pas. — P. 172 c'est le 31 octobre et non le 8, que Flourens discourait, monté sur la table des délibérations du gouvernement.

Il discute les objections géographiques ou autres qu'on a opposées ou qu'on serait tenté d'opposer à cette identification. Pour expliquer la phrase de Tite-Live : incolunt *prope* Allobroges, on entendra qu'il y avait plusieurs fractions de cette *gens* et que provisoirement Hannibal était resté sur la rive gauche de l'Isère. — T.

— *Saint Jérôme* (Paris, Lecoffre, 1898; XVI-208 pp. in 12; Collection « Les Saints »), par le P. LARGENT, de l'Oratoire, est un livre agréablement écrit, avec çà et là quelques affectations et quelques fleurs inopportunes. Mais pourquoi suivre si fidèlement Tillemont et se croire obligé de l'appeler, sans motif en ce livre, « docteur parfois suspect » (p. XI)? De même on estime assez Richard Simon pour lui emprunter l'histoire des versions hiéronymiennes et l'on mentionne sans à propos « ses hardiesses parfois excessives et ses irrévérences » (p. 150). N'est-ce pas manquer envers ces grands hommes de reconnaissance et jusqu'à un certain point de loyauté? Le livre est divisé en deux parties : la vie et la doctrine. La partie dogmatique est un peu faible ainsi que les indications sur la doctrine de Jérôme disséminée dans la première partie. L'auteur n'a pas une notion bien nette de l'histoire du dogme. Son jugement sur Origène (p. 56) est injuste et superficiel. La tentative de supprimer une période origéniste de la vie de Jérôme (pp. 58, 71) est manquée. Sur la question de l'éternité des peines, notamment, il y a eu des variations de doctrine que l'auteur, absorbé par des préoccupations apologétiques, n'a pas su noter (pp. 194-195). La courte note de M. Turmel, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, III, 1898, 308, n. 1, renseigne plus exactement l'historien que les pages du P. Largent. De plus l'apologie est maladroite; car le seul passage cité où l'on doit retrouver « la doctrine catholique » (commentaire sur *Eccl.* XI, 3) est un développement oratoire susceptible de toutes les interprétations. Les considérations des pp. 174 sqq. sur la véracité de la Bible sont plus heureuses. Le rapprochement entre Jérôme et Bossuet, défenseurs de la tradition (p. 152), laisserait place pour bien des rectifications de détail, et il est permis de moins admirer que le P. Largent l'esprit apporté par l'un et par l'autre dans cette étude de la tradition. La phrase de *Dial. I contra Pelagianos*, 22, paraît viser le remaniement de saint Pierre (p. 115), et non sa querelle avec saint Paul. P. 198, sur la création de l'heure canoniale de Prime, il faut maintenant renvoyer à Pargoire, *Rev. d'hist. et de litt. religieuses*, III, 281. La question de l'unité des versions préhiéronymiennes est trop vite tranchée, p. 26. En somme, livre de seconde main, à l'usage des gens du monde. — M. D.

— Le vaste et intéressant dépôt de la ville d'Ypres a enfin trouvé dans son archiviste actuel, M. Émile de SAGHER, un travailleur actif et intelligent (*Notice sur les archives communales d'Ypres* et *documents pour servir à l'histoire de Flandre du* XIII*e au* XVI*e siècle*. Ypres, Callewaert-De Meulenaere, 1898, VII 414 pp.). La publication de M. de S. contient plus que le titre pourrait faire supposer. L'auteur y publie dans une première partie l'analyse claire, et accompagnée par ci par là de citations heureusement choisies, d'une multitude de documents non inventoriés par ses prédécesseurs. Plusieurs de ces pièces présentent un très grand intérêt pour l'histoire de la France. D'autres ont trait à l'administration intérieure de la Flandre ou à son histoire politique, d'autres au droit privé flamand. Dans la seconde partie, M. de Sagher donne un aperçu sommaire des diverses collections qui composent les archives confiées à ses soins. Cet aperçu, qui semble fort complet, fait connaître au public savant les richesses innombrables que contient le dépôt yprois. A la fin du livre, l'auteur ajoute trois tables qui permettent de nous mouvoir facilement dans l'ouvrage. Nous ne pouvons nous empêcher de féliciter vivement M. de Sagher de cette excellente notice. Elle nous sera d'un grand secours en attendant le catalogue général et méthodique dont il nous annonce la préparation. — G. des MAREZ.

— M. S. Issleib, professeur au gymnase royal de Leipzig, connu déjà par les études qu'il a publiées en 1879, en 1883 et plus tard encore dans l'*Archiv für sæchsische Geschichte* sur Maurice de Saxe, vient de faire paraître une étude sur ce personnage, considéré comme prince protestant (*Moritz von Sachsen als protestantischer Fürst*. Conférence faite au cercle commercial de Leipzig le 25 février 1898, Hambourg, Richter, 1898. In-8°, 36 p. 302e fascicule de la collection Virchow). C'est une biographie, à la fois rapide et solide, de Maurice de Saxe. L'auteur a lu nombre de lettres de son héros, et, dit-il, c'est un plaisir de les lire, car elles sont écrites dans une langue brève, vigoureuse, nerveuse. Il estime que le refus opposé par Maurice à l'empereur de revenir à l'église catholique, mérite autant d'admiration que la déclaration des protestants à Augsbourg en 1530. Il justifie l'alliance de l'électeur avec la France: « nous ne pouvons transporter dans ces temps-là nos vues d'aujourd'hui ». Il montre enfin comment l'élève de Charles-Quint surpassa son maître, infligea à l'empereur, en le forçant de fuir d'Innsbruck à Villach, sa « plus profonde humiliation », et par là « brisa la puissance espagnole en Allemagne, anéantit le plan impérial d'un empire héréditaire hispano-allemand ». Il conclut qu'il n'y aurait pas eu, sans Maurice, de paix de religion d'Augsbourg et que tous les luthériens ou protestants lui doivent autant qu'à tout autre héros de la foi évangélique. — A. C.

— Nous avons rendu compte à plusieurs reprises de l'édition Bellermann des *Œuvres de Schiller* (Leipzig et Vienne, Institut bibliographique; cf. *Revue critique* 1896, n° 40; 1897, n° 16; 1898, n° 24). Les derniers tomes de cette édition, que nous venons de recevoir, méritent la même mention élogieuse. Les volumes IX et X contiennent tous les poèmes qui ne sont pas dans les cinq premiers volumes. On trouve dans le volume IX, outre les premières poésies de Schiller, l'*Anthologie* de 1782, les *Tabulae votivae* et les *Xenies* de l'*Almanach des Muses* de 1797, toutes les épigrammes qu'ont fait connaître Boas et Schmidt-Suphan, les poésies douteuses, *Semele*, le *Kœrner's Vormittag*, le *Menschenfeind* et les fragments du *don Carlos* donnés par la *Thalie*. Le volume X renferme tous les fragments dramatiques d'après le texte de Kettner qui a revu avec le plus grand soin les papiers de Schiller et qui joint, dit justement M. Bellermann, la sagacité philologique et l'observation consciencieuse de la tradition à un jugement sûr des vues critiques et dramatiques du poète. Les volumes XI et XII sont consacrés aux traductions ainsi qu'aux remaniements scéniques des *Brigands* et de *Fiesque*. Le volume XIV reproduit six récits de Schiller, tirés du *Wirtembergisches Repertorium* et de la *Thalie*, quelques articles de philosophie et d'esthétique, les préfaces, annonces et recensions, les discours et travaux de l'élève de l'Académie militaire de Stuttgart, ses rapports médicaux, le *Versuch über den Zusammenhang der thierischen Natur des Menschen mit seiner geistigen*. Ces derniers volumes de l'édition sont dus à MM. Bellermann et Hans Zimmer. M. Zimmer a été chargé des volumes XI et XII et on louera ses appréciations sur les fragments dramatiques de Schiller et ses remarques sur les changements apportés par Dalberg aux *Brigands* et à *Fiesque*; il dit fort bien que les « petits changements ont été faits habilement, mais que les « grands » ne sont que des « détériorations ». En somme, cette édition de Schiller, en quatorze volumes, avec ses introductions solides, son bref et instructif commentaire au bas des pages, ses appendices, listes des variantes, indications des sources, etc., est peut-être la meilleure que nous ayons de l'auteur de *Wallenstein* et de *Tell*. — A. C.

— M. Albert Lumbroso poursuit, avec le zèle ardent et infatigable qu'on lui connaît, ses études sur la période napoléonienne. Il a publié ou fait tirer à part tout récemment : 1° une contribution aux *Nozze Pecco Vigna* (lettre du général Savary au prince Camille Borghese et déclaration publique de Lucien Murat prétendant au trône

de Naples); 2° des *Satire e vari motti* relatifs au gouvernement de Napoléon Ier, empereur des Français et roi d'Italie; 3° une réimpression d'un opuscule assez rare et fort utile à connaître pour l'histoire des Français en Toscane dans les années 1799-1801, *La Toscana dal 25 marzo 1799 al 20 maggio 1801;* 4° un fort intéressant article sur le roi Joachim Murat et sa cour d'après une correspondance inédite de ce prince avec Napoléon (tiré de la *Nuova Antologia*, 1er août 1898); 5° un passage des mémoires du général Jouan sur la campagne de 1800 et la bataille de Hohenlinden (extrait du *Carnet historique et littéraire*, 15 juin 1898); 6° la cinquième série de ses *Miscellanea Napoleonica* qui contient un récit tiré des notes autographes du comte d'Argout, sur le rôle du général Gilly à Nîmes en 1815 et sur la capitulation de La Palud; ce récit, communiqué à M. Lumbroso par M. Gabriel Monod, ne change rien à ce que nous savons de l'expédition du duc d'Angoulême dans le Midi et de la capitulation du 8 avril; mais il montre sous un jour nouveau l'attitude de Gilly et nous apprend que le général se cacha de 1815 à 1817 dans sa propriété de La Vernède. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 octobre 1898 (suite).

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur la villa royale chananéenne de Gezer. Gezer est une des villes les plus anciennes de la Palestine. Le site de cette ville — principal boulevard des Juifs dans leurs guerres contre les Séleucides, puis théâtre, sous le nom de « Mongisart », d'une grande victoire remportée par les Croisés sur Saladin — avait été vainement cherché par tous les archéologues. En 1871, M. Clermont-Ganneau avait proposé de l'identifier avec une localité arabe appelée Tell-el-Djezer. Cette identification, accueillie avec quelque scepticisme, fut un peu plus tard confirmée par la découverte, faite par M. Clermont-Ganneau, à 800 mètres environ à l'est de Tell-el-Djezer, d'une série d'inscriptions en hébreu et en grec, de l'époque des Macchabées, gravées sur le rocher et contenant ces mots décisifs : « Limite de Gezer ». Il s'agissait de la limite du territoire sacré qui entourait la ville sacerdotale, Gezer étant devenue une ville lévitique sous la domination juive. — M. Clermont-Ganneau avait supposé qu'il devait exister d'autres inscriptions similaires marquant la limite du côté Sud, Ouest et Nord. Il annonce à l'Académie que, grâce à ces indications, le R. P. Lagrange vient de découvrir une nouvelle inscription grecque et hébraïque, identique à celles qui avaient déjà été trouvées au sud de Tell-el-Djezer. Il émet le vœu que l'Académie veuille bien charger le R. P. Lagrange de poursuivre sur le terrain des recherches qui ne peuvent manquer d'amener d'intéressantes découvertes.

Séance du 4 novembre 1898.

M. Héron de Villefosse annonce que M. Paul Dissard, qui a acquis pour le Musée de Lyon les fragments de bronze trouvés l'an dernier à Coligny (Ain), est parvenu à reconstituer le monument original d'une manière complète et qui semble certaine. Il y a, en réalité, non pas deux tables, comme on l'avait cru d'abord, mais une seule table de 1 m. 48 de longueur sur 0 m. 90 de hauteur. Le texte du calendrier ainsi reconstitué est divisé en 16 colonnes. Il comprend une période de cinq années ou d'un lustre, formée de 62 mois lunaires, dont deux mois complémentaires, soit 1835 jours en tout, ou 367 jours pour l'année moyenne. — M. Héron de Villefosse ajoute qu'on avait trouvé à Vichy, en 1867, et que l'on conserve aujourd'hui, au Musée de Moulins, l'épitaphe d'un soldat, L. Fufius Equester, qui est ainsi qualifié: *Milit. coh. XVII. | Lugdunensis ad | monetam*. Le nom de cette cohorte indiquait qu'elle résidait à Lyon et veillait à la sûreté de l'atelier monétaire, qui y avait été établi par Auguste. Le numéro de cette cohorte empêchait de la rattacher à un autre corps que celui des cohortes urbaines, mais jusqu'ici l'inscription de Vichy était le seul document qui la fît connaître. M. P. Dissard écrit à M. Héron de Villefosse qu'on vient de trouver à Fourvière, non loin de l'emplacement présumé de l'atelier monétaire, et qu'il a pu acquérir, pour le Musée des antiques de Lyon, un second document où la cohorte XVII est mentionnée. C'est un disque en bronze, de 0,098 de diamètre, qui porte, gravée

au pointillé, une inscription de quatre lignes : *L(ucii) Manl(ii) Nigrini mil(itis cohor(tis) XVII*. La partie supérieure du disque est munie d'un anneau, et le revers, d'une tige sur plan carré de plus de 0,08 de longueur. Le tout est formé d'un seul morceau de bronze et sans aucune soudure.

M. Longnon, président, annonce que l'Académie propose pour le prix Bordin, à décerner en 1901, le sujet suivant : « Quels ont été les sentiments des Romains et leurs principes de gouvernement à l'égard des Grecs, pendant la période républicaine, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments? » — L'Académie proroge à l'année 1901 la question suivante sur laquelle aucun mémoire n'a été adressé en 1898 : « Dresser le catalogue des peintures de vases dont les sujets paraissent empruntés au drame grec (tragédie, comédie, drame satirique); s'en servir pour restituer, s'il y a lieu, le sujet des pièces perdues. » — Elle propose pour le prix ordinaire, à décerner en 1901, le sujet suivant : « Dresser la liste alphabétique des noms qui figurent dans les chansons de gestes françaises imprimées, antérieures au règne de Charles V. » Elle retire du concours la question suivante qui n'a pas été traitée : « Étude sur les sources des martyrologes du IXe siècle. »

M. Besnier, membre de l'École française de Rome, fait une communication sur les fouilles qu'il a exécutées en Algérie, aux frais de l'Académie, dans le camp romain de Lambèse. Ces fouilles ont eu pour but le déblayement du quartier où s'élevaient les salles de réunion (*scholæ*) des collèges de sous-officiers.

M. Marcel Schwob, après avoir rendu hommage aux travaux de M. Longnon, qui ont fixé les limites et la méthode de ses investigations, identifie deux légataires de François Villon, Guillaume Cotin et Thibault de Vitry (*Petit Testament* h. 27 et 28; *Grand Testament*, h. 121, 122, 123, 124) :

C'est maistre Guillaume Cotin
Et maistre Thibault de Victry,
Deux povres clercs parlans latin,
Paisibles enfans, sans estry,
Humbles, bien chantans au lectry :
Je leur laisse cens recevoir
Sur la maison Guillot Gueuldry
En attendant de mieulx avoir.

Guillaume Cotin et Thibault de Vitry étaient deux personnages considérables, tous deux chanoines de Notre-Dame de Paris, et âgés, au moment où écrivait Villon, d'au moins 75 ans. Ils étaient fort riches, et Thibault de Vitry, fils d'un maître général des monnaies, habitait, rue Michel-le-Comte, l'ancien hôtel de Jacques Responde, frère du grand banquier Digne Responde. Tous deux étaient conseillers au Parlement. Tous les ans, Villon les entendait chanter au lutrin à la fête de Saint-Benoît, le 11 juillet : ce jour-là, les chanoines de Notre-Dame venaient chanter à l'église Saint-Benoît, dont Villon habitait le cloître. La maison Gueuldry était la maison d'un boucher de la rue Saint-Jacques, qui devait le cens au chapitre de Notre-Dame, mais qui resta insolvable pendant plus d'un demi-siècle. La raison des attaques de Villon, c'est qu'en 1456 les chanoines de Saint-Benoît, dont il tenait le parti, étaient en procès avec Notre-Dame. — Dans le *Grand Testament*, en 1461, la satire devient encore plus violente. Villon feint de s'intéresser vivement aux pauvres « clergeons », qui sont si « beaux enfans », « jeunes et esbatans », droits comme joncs ». Or, en 1461-62, Guillaume Cotin et Thibault de Vitry, qui avaient plus de 80 ans, étaient certainement impotents. Villon leur offre de leur faire obtenir des bourses au collège des *Dix-huit clers*; or c'étaient les chanoines de Notre-Dame eux-mêmes qui conféraient ces bourses à de pauvres écoliers, et ce collège des Dix-huit était établi dans l'Hôtel-Dieu. Villon termine ainsi :

Aucunes gens ont grans merveilles
Que tant m'encline envers ces deux ;
Mais, foy que doy festes et veilles,
Oncques ne vy les mères d'eulx !

Et en effet, Villon n'avait pu les voir : elles étaient mortes, sans doute, dès la fin du XIVe siècle. — Le commentaire de M. Schwob rend à ces deux passages de Villon toute leur valeur comique.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 28 novembre — 1898

Macgowan, Histoire de Chine. — Du Mesnil, Madagascar, Homère et la question mycénienne. — Bechtel, Les sobriquets grecs devenus noms propres. H. Schroeder, Lucrèce et Thucydide. — Schanz, Histoire de la littérature romaine. — Bruston, Ignace d'Antioche. — Bruchmann, Poétique. — Vallée et Pariset, Carnet d'étapes du dragon Marquant. — De Sanctis, Écrits inédits ou rares, p. Croce. — Loforte-Randi, Montaigne, Émerson, Amiel. — Lesca, Notes et lectures. — Académie des inscriptions.

Rev. J. Macgowan : **A history of China.** London, Kegan Paul, Trench, Trübner, 1897, in-8° de 612 pp. et 1 carte.

Le Rev. J. Macgowan a tenté de donner en 600 pages un résumé de l'histoire de Chine depuis les temps les plus reculés jusqu'au traité de Shimonoseki (1895).

M. M. s'appuie exclusivement sur les historiens chinois. Il néglige par là même tous les renseignements qu'auraient pu lui donner l'archéologie et l'épigraphie. Il paraît ignorer le merveilleux déchiffrement des inscription turques de l'Orkhon qui lui aurait fourni un chapitre du plus haut intérêt sur les relations de la Chine avec les peuples de la Mongolie au VIII^e siècle de notre ère ; il ne souffle mot ni des inscriptions de *Ts'in Che-hoang-ti*, ni des sculptures de la dynastie *Han* au *Chan-tong*, ni du traité Tibétain-chinois dont M. Bushell a publié l'estampage ni de l'inscription hexaglotte de *Kiu-yong koan*, si curieuse pour le philologue, ni des édits bilingues en écriture *pa-se-pa* et en Chinois expliqués par M. Devéria, ni des inscriptions juives de *K'ai-fong fou*. C'est à peine s'il mentionne dans une note (p. 325) la stèle nestorienne de *Si-ngan fou*.

Les historiens chinois sont fort incomplets lorsqu'ils traitent des peuples non chinois, Dans l'ouvrage de M. Macgowan, ces peuples restent obscurs et mystérieux. Les *Hiong-nou* sont introduits sans que rien puisse nous faire supposer qu'ils sont de race turque. Les Turcs *Tou-kiue* sont appelés, je ne sais pourquoi, des Turcomans. Les Tourfans et les Ouigours sortent d'on ne sait où. Quant aux *Kin*, il ne semble pas que M. M. ait lu le livre dans lequel M. Grube a fait connaître la langue des Joutchen et ses rapports avec le Mandchou. Les peuples de l'Indo-Chine ne sont pas mieux traités. Les Tableaux historiques de l'Asie, de Klaproth, quoique vieux de soixante ans, donneraient des idées infi-

niment plus claires sur l'ethnographie des peuples étrangers qui ont joué un rôle dans l'histoire du Céleste empire

Les ouvrages indigènes sur lesquels se fonde M. M. ne sont pas les vingt-quatre histoires canoniques, mais simplement des résumés de ces histoires, tels que le *T'ong kien kang miou* ou le *Kang kien i tche lou.* Les auteurs de ces résumés suivent l'ordre chronologique exprimé par les règnes des empereurs successifs. Dans les nombreuses occasions où la Chine a été divisée entre plusieurs dynasties rivales, ils déclarent, pour des raisons souvent assez secondaires, qu'une de ces dynasties est seule légitime et ils rapportent aux règnes de ses souverains toute l'histoire de l'époque; il en résulte que les autres dynasties sont presque entièrement sacrifiées. Le même défaut se retrouve dans le livre de M. M. où on voit à peine ce que furent les dynastie *Wei* et *Ou* à l'époque des trois royaumes, ou les empires des *Leao* et des *Kin* à l'époque des *Song.*

En rapportant tous les évènements aux règnes des souverains, les historiens chinois dont nous parlons ont une tendance à attribuer trop d'importance aux faits et gestes des empereurs. Le livre de M. M. pourrait être fort allégé si l'on en retranchait tous les mots prétendus historiques, toutes les petites révolutions de palais, toutes les descriptions de batailles qui ne nous apprennent en réalité rien du tout sur la Chine même. Pourquoi d'ailleurs M. M. s'est-il cru obligé de consacrer un paragraphe à chaque souverain? Plusieurs empereurs ont eu des règnes insignifiants; il eût suffi de dresser en tête de chaque dynastie une liste chronologique et de ne parler dans le texte que des événements d'importance.

Enfin l'histoire de Chine me paraît inintelligible si on ne l'éclaire pas par la géographie. Quand il s'agit d'un pays aussi immense que celui-là, il est de toute nécessité que d'innombrables cartes viennent à tout instant nous montrer la région où se passent les faits qu'on relate. Le premier volume de l'ouvrage de Richthofen sur la Chine, encore qu'il ne traite que de quelques points spéciaux, nous offre un excellent spécimen de cette alliance de la géographie et de l'histoire. M. M. s'est contenté de mettre à la fin de son volume une carte dont on peut louer la clarté (elle semble, en effet, tracée à l'usage des enfants de dix ans), mais dont je ne louerai pas l'exactitude, car le *Hoang ho* y a son embouchure au sud de la presqu'île de *Chan-tong* et le *Mékong* y prend sa source en dehors de la frontière chinoise!

Le livre de M. M. ne contient pas un seul caractère chinois. Une histoire sérieuse ne saurait cependant se passer d'un index où les noms propres seraient donnés sous leur forme indigène. A tout le moins, si l'on se borne à se servir de transcriptions, est-on tenu de suivre un système rigoureux. Or, dans l'ouvrage que nous examinons, le même nom est écrit de plusieurs façons différentes : aux pp. 348-349 on trouve successivement *Chwang Tsung*, *Chwang Ts'ung* et *Ch'wang Tsung*; le nom d'*Apauki* est écrit toutes les fois qu'il se présente (pp. 342, 346, 349)

avec une faute d'impression qui le transforme en *Apanki*. Les nom des familles sont souvent mal distingués des noms personnels : on trouve *Sz Ma-ts'ien* (p. 24) et *Sz-ma-ts'ien* (p. 101) pour *Sz-ma Ts'ien*; *Tze-ma-kwang* (p. 405) pour *Sz-ma Koang*; *Chu Ko-liang* (p. 141) pour *Chu-ko Liang*; *Yu Wen-hwa* (p. 286) pour *Yu-wen Hwa-chi*. L'auteur abrège certains noms d'une manière fautive : *Chang Kiu* (p. 313) pour désigner le personnage qu'il a appelé précédemment *Chang Kiu-ling*; *Wang Ngan* (p.383) pour *Wang Ngan-shih*. A la p.444, j'ai bien peur que M.M. n'ait pris le nom de la principauté thaïe de *Papesifu* pour un nom d'homme.

Au point de vue scientifique le livre de M. Macgowan me paraît médiocre; il n'est pas au courant des progrès de nos connaissances et il aurait pu aussi bien être écrit il y a cinquante ans qu'aujourd'hui. En tant qu'œuvre de vulgarisation destinée à renseigner les gens qui ne savent rien du tout sur l'histoire de Chine, il pourra rendre des services; il est écrit d'une plume assez alerte et ne renferme pas d'erreurs trop considérables.

Ed. Chavannes.

François du Mesnil. **Madagascar, Homère et la question mycénienne.** Deuxième édition. Paris, Delagrave, 1898. In-16, 201 p.

On nous avait déjà dit que le rusé Odysseus de l'*Odyssée* n'était autre qu'Homère lui-même; maintenant nous apprenons de M. F. du Mesnil, ingénieur à l'île de la Réunion, que « le voyage qui fait l'objet de l'*Odyssée* s'est effectué dans la mer des Indes et a eu pour terme Madagascar; que le voyage des Argonautes a consisté à faire le tour de l'Afrique; enfin, que la civilisation mycénienne avait étendu ses relations commerciales et maritimes à la terre entière » (p. 12). N'est-il pas étonnant, en effet, de découvrir à Madagascar deux coutumes de la Grèce antique qui n'ont jamais, parait-il, existé en Europe? « Ces coutumes consistent en ce que les femmes s'épilent et portent leurs petits enfants dans le dos, enveloppés entièrement, sauf la tête, dans un pagne qu'elles enroulent autour du buste » (p. 11). La démonstration, ainsi esquissée, serait restée incomplète si l'étymologie n'était venue la confirmer. Elle est venue: jugez-en. « Lamba, *Lanos Bana*, ouvrage de femme en laine. Gidro (singe), *Geitôn andros*, le voisin de l'homme. Satroka (chapeau), *Sattô trokos*, ce qui se met sur la chose ronde. Misafo-rano (commerce charnel par le contact de l'eau), *Midzis apsis ranis*. » Je ne savais pas un mot de Malgache; me voilà pourvu pour le reste de mes jours. Mais je ne comprends pas bien ce que signifie le commerce par le contact de l'eau et ma connaissance du grec ne va pas jusqu'à saisir l'explication qui est donnée de ce phénomène.

S. R.

Fritz Bechtel. **Die einstaemmigen maennlichen Personennamen des Griechischen die aus Spitznamen hervorgegangen sind** (Extrait des Abhandlungen de la Société des sciences de Gœttingue, Nouvelle série, t. II, nº 5). Berlin, Weidmann, 1898. Un vol. in-4° de 86 pages. Prix : 5 m. 50.

Les sobriquets grecs ont été l'objet d'une étude consciencieuse, quoiqu'un peu confuse, de la part de M. Grasberger. Cette étude parut en 1883 : c'était un simple programme de gymnase ; en 1888, il en fut donné une seconde édition complètement remaniée et considérablement augmentée ; la brochure était devenue un assez gros volume (voir *Revue critique*, nº du 1er juillet 1889). M. Bechtel ne refait pas aujourd'hui le travail de M. Grasberger ; il étudie seulement parmi les sobriquets grecs ceux qui ont perdu leur qualité de sobriquet pour devenir des noms propres. Le fait est assez fréquent dans les langues modernes ; il est, au contraire, assez rare en grec. Par cela seul que le sobriquet implique le plus souvent une idée de moquerie et de dérision, il répugnait aux Grecs d'en faire un nom propre. L'idéalisme de la race grecque ne se montre nulle part plus clairement que dans la nomenclature des noms propres : ils rappellent presque tous des idées de beauté, de bonheur, de gloire. Les peuples modernes sont plus réalistes ; tous ont été atteints, plus ou moins, par l'esprit de moquerie qui a sévi au moyen âge. Assurément les noms « de bon augure » ne manquent pas chez les peuples modernes ; mais les noms-sobriquets y ont pris un développement considérable. D'ailleurs chez les Grecs eux-mêmes, ces derniers noms ne laissent pas de fournir un contingent respectable. Et comme ces deux tendances contradictoires, l'une qui crée les noms de bon augure, l'autre qui recourt aux sobriquets, se retrouvent chez presque tous les peuples, il faut reconnaître qu'il y a bien là un trait particulier de l'esprit humain. De ces deux tendances, c'est tantôt l'idéalisme qui l'emporte, tantôt c'est le réalisme, tantôt une sorte d'équilibre semble s'être établi ; il est intéressant d'étudier comment se sont établies ces différentes proportions ; il y a là des indices qui ne sont pas à négliger pour distinguer une race ou une époque. Le seul reproche que nous ayons à faire à M. Bechtel, c'est que nous ne trouvons pas dans son ouvrage d'idée générale du genre de celles que nous venons d'exposer. Une conclusion manque ; on désirerait savoir en quoi la langue grecque se distingue sur ce point des autres langues, quelle est sur ce domaine sa part d'originalité. Nous sommes loin de méconnaître la valeur de l'ouvrage de M. Bechtel. Les classifications, dans lesquelles sont distribués tous ces noms, sont des plus rationnelles ; elles sont justifiées par des discussions intéressantes ; de plus, bien des noms ont été l'objet d'explications utiles. Pour toutes ces raisons, l'ouvrage, comme l'auteur en exprime l'espoir dans sa préface, rendra des services. Assurément M. Bechtel n'a pas eu l'intention de tout dire ; mais l'essentiel est donné. La seule lacune qui mérite d'être relevée concerne la catégorie des noms qui indiquent un état social ou une fonc-

tion dans l'État, comme Φύλαρχος, par exemple, Πολίτης, Βασιλεύς ; plus tard on aura Κοίρανος, Πρύτανις, Τύραννος, Τυραννίων, etc.

Albert MARTIN.

Prof. Dr Hans SCHRŒDER oberlehrer. **Lukrez und Thucydides**, Eine Studie zum sechsten Buche des Lukrez. Beson dere Beilage zum Jahresbericht des Protestantischen Gymnasium zu Strassburg. Progr. n° 544. 1898, 36 p. in-8.

On sait combien est difficile la question des rapports de Lucrèce et de Thucydide dans la description de la peste d'Athènes. Tel passage, où le poète parait suivre et traduire l'historien, présente des divergences qu'on ne peut expliquer que par les plus singulières méprises sur la construction et sur le sens du texte grec. S'il s'agissait de modernes, nous dirions que le poète a commis de gros contre-sens ou de véritable bourdes [1]. Mais une telle hypothèse est-elle vraisemblable chez un poète philosophe tout imbu de la science grecque ? Faut-il croire qu'il était à ce point distrait ou déjà égaré en composant la clausule de son poème ? Pour rejeter les bourdes sur d'autres que Lucrèce, on a imaginé que le poète ne suivait pas Thucydide, mais Épicure ou quelque livre épicurien de second ordre traitant des maladies [2]. Recourir à l'un de ces intermédiaires supposés *(Mittelmann)* est une ressource connue dont on use pour sortir des problèmes insolubles. M. Sch. montre fort bien qu'il est invraisemblable qu'un livre de philosophie ait contenu un extrait aussi long, une traduction aussi littérale d'un historien. Suivant lui il est sûr que Lucrèce a traduit directement Thucydide.

Jusque-là nous sommes d'accord avec l'auteur. A-t-il résolu aussi bien les autres difficultés ? J'en doute fort. On explique bien telle méprise de Lucrèce par l'omission d'une particule copulative ou parce que le poète n'a pas vu tel changement de sujet qu'impose le sens. Très bon expédient qui ne peut toujours servir. L'écueil principal est que, pour nous prononcer avec une entière certitude, il nous faudrait être plus sûrs que nous ne le sommes du sens véritable des passages difficiles de Thucydide. Quand nous voyons d'aussi bons juges que Classen et Poppo différer du tout au tout sur le sens à donner à certains mots de l'historien (par ex. ἐξέκαμνον) il y a là de quoi nous rendre modestes.

Je suis très frappé des arguments par lesquels M. Sch. montre que Lucrèce n'a pas su, ou qu'il a oublié, dans sa description, qu'Athènes était assiégée ; mais conclure de là que Lucrèce ne savait rien de l'expédition d'Archidamus, qu'il n'a lu absolument de l'historien que quatre

1. Voir le commentaire de Munro ou celui de Giussani.
2. C'est une hypothèse de M. Woltjer.

chapitres (49-52) et qu'il a ignoré entièrement la méthode, le style, le caractère de la guerre du Péloponnèse, voilà ce que j'ai peine à digérer.

J'ai noté aussi dans ce programme quelques vues originales; ainsi je viens d'indiquer que M. Sch. croit pouvoir marquer nettement les limites des emprunts que fait le poète à l'historien; il montre que l'imitation est fort inégale; que tantôt Lucrèce traduit, et même littéralement, phrase par phrase et mots par mots; tantôt il se donne toute liberté; il ajoute et même donne tout autre chose. M. Sch. en général s'efforce très sagement d'expliquer les vers à la place où ils sont dans les manuscrits; de petits mots de Thucydide lui servent à défendre telle leçon de Lucrèce (ainsi à la fin il appuie la leçon *prius* à cause de πρότερον); il est vrai qu'au besoin il admet de hardies divergences.

M. Sch. suppose dans le manuscrit grec dont se servait Lucrèce plusieurs leçons particulières : ἐπῇσαν pour ἀπῇσαν; ἱδρωθέν au lieu de ἱδρυθέν (sous-ent. αἷμα); il profite aussi de telle faute d'un manuscrit pour supposer l'emploi de vieux mots *repedabat* (= recedebat; suj. *mos totus*) au lieu de *trepidabat; incunctata* ou *celerata* pour *incomitata* (en donnant à *funera rapi* ce sens : les morts survenaient coup sur coup).

J'admets fort bien, on le voit, qu'il y ait de bonnes choses à recueillir dans ce programme; mais que de peine il faut se donner pour aller les chercher, et il s'en faut qu'on soit payé de sa peine. L'auteur est fort loin de dominer son sujet; et comme s'il n'y avait pas ici assez de difficultés de fond, M. Sch. en crée à plaisir par sa forme confuse et obscure. Défaut infiniment plus grave que la hardiesse de certaines interprétations ou de telles conjectures. Je comprends à merveille que M. Sch. cite avec éloges Bockemüller; il est bien de son école. M. Sch. ne serait-il pas théologien, philosophe? il n'est sûrement pas philologue, ou s'il l'est, il est sûrement de ceux qui sont par leur faute illisibles.

En somme donc pas d'exposition claire; pas de méthode sûre; peu de résultats nets. On devine l'impression finale. Quelle que soit la justesse de mainte remarque de détail, je crois que, pour l'ensemble, le travail de M. Schrœder est manqué; c'est dommage à cause de la peine qu'a prise l'auteur et de l'incontestable intérêt du sujet traité.

Émile Thomas.

---

1. Quel enchevêtrement de mauvaises raisons (p. 35) sur l'influence exercée à Rome par l'œuvre et le nom de Thucydide! que d'affaires et quel étalage confus de textes à propos du *fletus* près des mourants (p. 18 au bas et 19 en haut)! etc.

Martin SCHANZ, prof. an der Univ. Würzburg. **Geschichte der rœmischen Litteratur** bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. Erster Theil : Die rœmische Litteratur in der zeit der Republik. Zweite Auflage, mit alphabetischem Register. Handbuch der Klass. Altert. Wissensch. von Ivan von MUELLER, t. VIII. München 1898. Oskar Beck. in-4, 421 p.

Voici un de ces livres qu'on voudrait feuilleter à loisir, quitter et reprendre parallèlement à d'autres travaux. Il n'y a sûrement pas d'autre méthode pour en bien juger. Qu'il me suffise aujourd'hui de rendre avec toute l'exactitude possible l'impression que m'a laissée une première lecture forcément assez rapide.

M. Schanz nous explique dans la préface qu'il a dû reprendre le début de son histoire avant de l'avoir achevée. Comme les deux premiers tomes n'existent plus en librairie, on a demandé à l'auteur d'en donner une révision en le priant de remettre à plus tard la composition du tome IV. Voici d'abord la nouvelle édition du tome I ; le plan général n'a pas été changé ; le travail de révision a porté sur des remaniements de détail et s'est traduit principalement en additions. L'édition nouvelle a gagné surtout en étendue ; elle compte 121 pages en plus [1] ; les grandes additions se reconnaissent facilement [2] ; elles ont été le plus souvent provoquées par des publications récentes [3]. Le livre est au courant ; on trouvera ici l'analyse des travaux les plus récents, qu'ils aient été faits en Allemagne ou hors d'Allemagne, eussent-ils été dispersés dans les revues les plus diverses [4]. Outre les analyses, faites très consciencieusement et avec pleine clarté, M. S. ne craint pas de donner textuellement à l'occasion les conclusions ou tel extrait particulièrement important d'un auteur étranger [5]. Les publications de cette année ont été incorporées, pour la plupart, dans le texte même, preuve du soin et de l'habileté de l'éditeur [6]. Tout en dépouillant pour nous une masse énorme de matériaux : ouvrages anciens, revues modernes et documents de tout genre [7], M. S. a su ménager la clarté de son exposé, au fond comme dans la disposition extérieure. Son histoire est digérée, c'est l'œuvre d'un esprit clair, toujours maître de lui malgré le poids énorme qu'il soutient.

M. S. a aussi profité de l'occasion qui lui était offerte pour suppléer à quelques lacunes de son premier travail [8]. M. S. s'est aussi corrigé. Il

---

1. Dans la première édition le tome I avait 304 p.

2. Les paragraphes ajoutés suivent l'article correspondant de l'ancienne édition, en répétant le numéro suivi d'une lettre : 122 a : das Fortleben Cæsars ; 154 a : Rückblick, etc.

3. Ainsi le § 197 a sur la Rhétorique à Hérennius, suite du livre de M. Marx, etc.

4. Voyez par exemple p. 165-166, le § sur la biographie de Lucrèce.

5. M. Boissier est cité, p. 91, n. 1 ; M. Sabbadini, p. 88 au milieu.

6. Il a fallu cependant ajouter à la fin 4 p. de Nachtræge.

7. La *Revue critique* est citée à l'occasion (par ex. p. 166 au bas, etc.).

8. Ainsi 154 a est un jugement général (Rückblick) sur les traités de rhétorique de Cicéron, jugement qui, même sous cette forme nouvelle, peut paraître vraiment maigre et insuffisant ; de même le § 193 a contient un jugement général sur Varron.

nous avertit lui-même [1] que, sur certains points, il exprime ici des opinions toute différentes de celles qu'il avait soutenues dans la première édition. Ai-je besoin d'avertir que l'auteur qui a les honneurs de ce premier volume est naturellement Cicéron [2] ? Signalons enfin une des nouveautés les plus heureuses de l'édition ; à savoir un index spécial pour ce volume, qui facilite toutes les recherches. Régulièrement M. S. réunit à la même place tout ce qui concerne un auteur ; c'est seulement par exception, et très rarement que ces indications sont séparées les unes des autres. Notons par contre la disposition adoptée pour les renvois ; ils se trouvent assez rarement dans le texte entre parenthèses ; le plus souvent ils sont groupés dans les remarques imprimées en petits caractères et qui sont (innovation commode) presque toutes précédées d'un titre ; enfin (je ne sais si cette autre innovation est heureuse) d'autres textes ou références sont rejetés dans des notes semées au bas des pages. Que telle ou telle place ait été choisie pour des raisons bien nettes, on ne le voit pas toujours.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de ce qui concerne proprement cette nouvelle édition. Mais je crains que ces détails ne suffisent pas à nos lecteurs, alors surtout que la *Revue* ne leur avait pas jusqu'ici présenté l'ouvrage de M. Schanz. Qu'on me permette donc de dire quelques mots de cette histoire considérée dans son ensemble ; voyons surtout en quoi et par quoi elle se distingue des livres fort bons, chacun dans leur genre, de Bernhardy et de Teuffel. Si j'ai bien compris les préfaces et la pratique de M. S., voici le caractère nouveau qu'il a voulu donner à son ouvrage.

Remarquons d'abord que le cadre général et que le point choisi comme terme est ici différent. M. S. entend pousser son étude jusqu'à l'œuvre de Justinien. Il fait aussi à la littérature chrétienne et aux documents sur lesquels elle se fonde (ainsi les *Acta martyrum*), une place bien plus large que Teuffel. On peut voir déjà par le tome III avec quel soin M. S. suit les progrès de l'esprit chrétien, et quelle précision et quelle compétence il apporte dans l'analyse des premières œuvres des Pères. Par là il a donné à son histoire une originalité véritable. Mais je laisse ce qui appartient à la dernière moitié de l'ouvrage où la matière est différente, et je reviens à la méthode qu'on voit appliquée partout et dès le premier volume.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici tout ce que nous devons à Bernhardy et à Teuffel. Leurs bibliographies sont très complètes et assez commodes. Mais de ce côté, il y a eu, également chez l'un et l'autre, quelque excès.

---

1. Ainsi p. 234 note 1, à propos des *Pseudo-Sallustiana*, M. S. s'appuie là sur les communications que lui a faites, par lettres, M. Wirz, l'un des auteurs les plus compétents sur Salluste.

2. L'article Cicéron occupe ici 113 p. contre 79 dans l'édition précédente. Il est fort bien distribué.

L'histoire de la littérature latine a été par eux quelque peu livrée en proie à l'érudition. Malgré la richesse de vues et la solidité de sens critique de Bernhardy, malgré l'extrême clarté de Teuffel, on s'apercevait trop que ces deux historiens étaient tous deux bibliothécaires de leurs universités de Halle et de Heidelberg. Il y a certainement en ce sens, même dans les dernières éditions de Teuffel, un excès que M. Schwabe n'a pu entièrement faire disparaître. Il nous donne trop, sans assez de choix et sans que nous puissions souvent savoir, à moins d'une étude personnelle, comment il faut nous orienter. M. S. au contraire se montre très sobre; il va droit à l'ouvrage qui compte, et, sur tout ce qu'il cite, se prononce sans ambiguité, ni ménagement. A coté de telle édition ou de tel travail, on rencontrera une recommandation expresse (treffliche Abhandlung, vortreffliche Monographie); ailleurs une condamnation qui n'est pas moins expresse (hypothèse invraisemblable, travail manqué..., etc.). M. S. a dû se faire ainsi plus d'un ennemi : tout au moins sachons-lui gré de n'avoir pas hésité à nous dire toujours ce qu'il pense. Ces jugements sont souvent motivés et presque toujours modérés.

De même dans les questions controversées (et combien y en a-t-il ici?) Teuffel se bornait trop à une analyse des travaux importants alors qu'il nous faut cependant des conclusions quelconques, fussent-elles provisoires. Ici du moins on en trouvera. M. S. s'est imposé comme règle de se faire sur toutes ces questions une opinion personnelle. Il ne se borne pas à analyser : il prend parti; sa critique est en général très modérée et plutôt conservatrice [1]. Que M. S. n'ait pas toujours raison, cela est très probable; mais louons cette franchise qui tranche avec les précautions d'usage. Du côté de la clarté il y a donc ici un effort de plus; en quittant le livre, le lecteur peut désormais contrôler à sa guise ce qu'il a lu; mais il sentira dès l'abord qu'il est aussi bien informé que cela était possible : il sait de quoi il s'agit, et son guide lui a appris tout ce qu'un esprit peut recevoir d'un autre. En cela surtout consiste, à mon sens, la supériorité de cette histoire sur les précédentes.

On pouvait trouver aussi que Teuffel, malgré le talent dont il avait fait preuve ailleurs (ainsi dans ses Studien und Charaktere), s'était, dans toute la partie proprement littéraire de son histoire, montré par trop réservé. Son livre, si riche de détails, manque de corps. C'est un lexique des auteurs latins bien plus qu'une image de l'évolution ou des évolutions qui se sont produites dans la littérature romaine. M. S. a tâché d'éviter l'écueil : tous les grands articles sont suivis (au moins dans cette nouvelle édition), d'une conclusion générale, et le fonds de l'ouvrage a ainsi plus de substance [2]. Ce qui ne veut pas dire que par ce côté le livre me satis-

1. Ainsi il tient (p. 297) pour l'authenticité des lettres de Brutus : I, 16 et 17. Voyez aussi (p. 387 et suiv.) les objections qu'il fait à M. Marx au sujet de la Rhétorique à Hérennius.

2. Pour montrer que cette histoire de la littérature est conçue sous une forme plus développée et non plus comme une sorte de manuel, citons l'article Térence où

fasse entièrement. Quand M. S. remaniera à nouveau son histoire, je suis bien sûr qu'il sentira lui-même qu'il lui reste en ce sens de nouveaux progrès à faire.

Enfin, dès la première édition, M. S. s'est donné un avantage sérieux sur Teuffel en débarrassant ses notes de l'indication des travaux qui concernent la langue ou la critique bien plus que l'histoire de la littérature. Les recueils bibliographiques renseignent là dessus très suffisamment les spécialistes. M. S. a bien raison de les renvoyer à la Bibliotheca d'Engelmann-Preuss.

Venons aux critiques de détail que j'ai notées en lisant la nouvelle édition du premier tome.

Dans un livre si dense et où il fallait ménager la place, un moyen d'en gagner aurait été, ce semble, de réunir en tête dans une bibliographie détaillée les titres (souvent assez longs) avec les dates et lieux de publication des ouvrages très souvent cités[1]. Au lieu d'énumérer les diverses publications de Giussani sur le système d'Epicure (p. 170 au bas), n'eût-il pas été plus simple de renvoyer au tome I de son édition (Studi Lucreziani) qui les reproduit ou les résume ? — Pourquoi dans cette nouvelle édition s'imposer comme règle d'indiquer l'origine de tels fragments d'auteur (par ex. pour Ennius, p. 71, n. 6 et p. 72 n. 1 et 2) ? Le lecteur sera-t-il pour cela dispensé de recourir à une édition générale de l'auteur visé ?

Je ne comprends pas non plus l'utilité de ces longues traductions en vers qui suivent la citation de vers ou de séries de vers cités avec le texte latin[2]. Qui ne peut comprendre sans traduction les vers cités, ne se

---

chacune des pièces est analysée avec soin et aussi caractérisée avec finesse ; de même pour les pièces de Plaute, pour les différentes œuvres de Cicéron, etc.

1. Ouvrez la p. 27 ; dans la première moitié de la page, on a trois fois avec tous les détails le titre de l'Einleitung de Wachsmuth : à quoi bon ? Et que de fois reviennent, avec toute la longueur du titre, l'histoire de la poésie de Ribbeck et : Die antike Kunstprosa de Norden (Leipzig, 1898) ! Par ex. aux p. 345-346, en deux demi-pages, on a deux renvois détaillés à Norden, et cinq à Ribbeck (soit à tous les paragraphes). Et cette note qui revient comme un refrain dans l'article Cicéron, (au bas des p. 247, 254, 258, 261, 272, 274) avec quelques variantes : Uber die Verwertung dieser Rede bringt eine interessante Notiz Zielinski, etc. Il était si facile d'en finir une fois pour toutes avec de tels ouvrages. Un essai a été fait en ce sens par M. S. (p. 298, note, *Diss*) ; mais c'est un essai gauche, insuffisant et maladroit, puisque M. S. se servait d'une abréviation équivoque pour désigner une dissertation dont le titre, assez long, ne devait être donné que plus loin. Cette maladresse se reproduit encore ailleurs. Sauf les cas où il s'agit d'éditions ou d'études fondamentales, qu'on groupe à la fin d'un article, je ne comprends pas qu'on cite un savant, sans indiquer aussitôt avec précision le titre de son travail.

2. Vers des Ménippées de Varron ; la traduction du principal morceau est empruntée à Mommsen (p. 366) ; vers du poème de Lucrèce qu'un professeur de Munich, M. Seydel, a traduit en vers ; M. S. recommande coup sur coup cette traduction (p. 168 et la note 2 de la p. 171) et en cite des morceaux ; rien de mieux dans un article de revue : mais ici ? Voir aussi aux p. 73 ; 182 ; 185 ; 233, etc.

déclare t-il pas, par le fait même, comme incapable d'employer une histoire telle que celle-ci? Notez qu'à côté de ces traductions inutiles, il y a dans le texte telle allusion à des vers non cités (p. 73) que le lecteur pourra fort bien ne pas saisir. Et de même, pour tel autre texte cité et qui est certes difficile, j'aurais voulu par contre une traduction ou une explication [1].

Je pourrais, sans doute, en cherchant bien relever des tâches de composition : par ex. des répétitions d'idées ou de remarques dans la même page, (par ex. p. 297 ; Gurlitt, sur *Ep. Brut.* I, 15) ; ou encore, des allusions à telle conclusion ou telle démonstration qu'on ne découvrira et qu'on ne comprendra qu'ultérieurement (p. ex. p. 302, vers bas, ce qui concerne Asconius) ; aussi telle expression malheureuse [2] : quelques fautes de rédaction [3] ; mais en somme il n'y a là que des minuties sur lesquelles je me garde d'insister.

Les lacunes sont très rares. Voici celles que j'ai notées. Je ne vois pas mentionnée, à l'article Varron, la *laudatio Porciæ* citée *Ad. Att.* XIII, 48, 2. Elle est au contraire dans Teuffel ; et il y a aussi chez celui-ci, pour la même raison, un article Lollius qui manque ici [4].—Dans le § qui concerne les rapports de Lucrèce et de Memmius (p. 170 en haut), il eût fallu non pas simplement citer l'étude de M. Marx, mais avertir que d'après lui le poète aurait été un affranchi. Je ne vois rien sur la question des rapports de Lucrèce avec Thucydide dans la description de la peste. Il aurait fallu tout au moins mentionner p. 270 en haut, à l'article : Pisos Gegenschrift, la thèse récente d'après laquelle nous aurions dans l'*Invectiva Sallustii* des restes du pamphlet de Pison. J'ai bien vu que p. 281, M. S. rejette, (suivant moi, avec raison), cette idée de MM. Reitzenstein et Schwartz. Un renvoi n'était pas moins nécessaire à la place indiquée. — M. S. se rallie (p. 232 au bas) à l'interprétation qu'a donnée Ribbeck du mot de Cassius Severus sur les discours de Salluste :

---

1. Par ex. dans la citation des lettres *Ad. Att.* XV, 1, 2 : ut eam ne ambitiose... (p. 242 au milieu), n'eût-il pas fallu indiquer le sens de ces derniers mots ? Peut-on citer, sans aucune explication, la scolie de Servius, très difficile, qui est transcrite, p. 360 à la fin de la première remarque ?

2. On lit (p. 229 au bas) que la lettre de Pompée dans les histoires de Salluste est « ein... *Dokument* » ; c'est une expression équivoque ; car au fond M. S. précise lui-même, p. 231 au bas, que sauf deux exceptions, ces discours et lettres ont été composés par l'historien.

3. Au bas de la p. 85 : Spricht Terenz die Sprache *des Salons* : qu'est ce qu'un *salon à Rome ?* — Je n'aime pas qu'on appelle Varron « un romantique à Rome », (p. 378 au bas) ; j'aime encore moins, si défendable que soit au fond la comparaison, la phrase citée de M. Usener où Varron est assimilé à une grue qui aurait transporté la cargaison de l'érudition alexandrine aux chariots de l'ère moderne (Ibid. n. 1).

4. La raison de l'omission est sans doute l'article de Mommsen (Hermès, XV, p. 99 et s.), mais de ce que cette Porcia aurait été une sœur de Caton (*ibid.*, p. 101 note), et non pas la femme de Brutus, je ne vois pas qu'on soit autorisé pour cela à ne pas mentionner la *laudatio* de Varron dans ses œuvres.

mais comment croire qu'il y ait eu dans l'antiquité des discours politiques de Salluste connus et publiés dont il ne soit resté aucune trace dans les grammairiens qui le citent si souvent ? — J'ai vu aussi avec quelque étonnement que M. S. admet (p. 238 au bas) l'authenticité du prétendu discours d'Hortensius pour Verrès cité par Quintilien. On sait, ne fût-ce que par les *Invectivæ in Ciceronem*, ce que vaut le témoignage de Quintilien en pareille matière. — Par suite de la confusion entre deux leçons (*subsistens* au lieu de *adsiduis*) nous lisons (p. 171 à la note, au 5[e] vers), la leçon sûrement fausse et inconséquente : *nemu' adsiduis*. — En tête des nombreuses citations de la Rhétorique à Hérennius, (p. 388 et suiv.) il eût fallu indiquer le sens des crochets (< >) ; il s'agit là non de conjectures d'éditeurs, mais de mots indispensables qu'on trouve dans la récension de la seconde classe (les *integri* ; opp. les *mutili*). — Pourquoi citer un passage de Cornélius Népos (p. 341, note) simplement par la page de l'édition de Halm ? — Pourquoi ne pas donner (p. 286 en haut) le lieu et la date (Bielefeld und Leipzig, 1897) de la collection des discours de Cicéron, publiée par M. Schmalz à la librairie Velhagen ?

J'ai dit plus haut que M. S. fait ici plus de place aux études littéraires et qu'il a donné de bons extraits d'excellents travaux. Mais ses choix ne sont pas tous heureux ; certains jugements littéraires cités sont parfois insignifiants ; d'autres sont empruntés à des auteurs peu compétents [1]. Et pour le fond, le jugement sur Cicéron (p. 348), surtout dans la forme sommaire où il se trouve (p. 404) au résumé qui termine ce tome, n'est il pas vraiment trop sévère [2] ? Et combien est dur, quoiqu'en somme moins injuste, le jugement général sur ses discours (p. 284) ? *Ne sis ei Calenus.* Comme M. S. (p. 284, n. 2) je trouve quelque peu exagérée l'admiration de M. Zielinski [3] ; mais n'allons pas donner dans l'autre excès.

En vue d'une autre édition je signale ci-dessous quelques fautes d'impression [4].

---

1. Par ex. p. 186 ; p. 182 et 183 aux notes ; p. 241 au milieu, première remarque, etc.

2. Je vois que M. Luterbacher (*Jahresber. d. phil. Vereins*, p 216) vient de faire sur ce point les mêmes réserves.

3. Voir la *Revue* de 1897, II, p. 85.

4. P. 33 au bas, pourquoi un point après XIII dans la citation de Cicéron ? P. 44, 5 l. avant le bas, lire introduction. Dans la phrase française qui est au milieu de la p. 86, imprimer *tête*. P. 91, n. 2, à la ligne 2, l. : urbe. P. 124, à la note, 2 col. : commoratorum. P 211, l. 18 : ponctuer : Buch, als... P. 212, à la 1[re] colonne des notes, dernière ligne, entre parenthèses, lire *b. Alex.* et non *b. Afric.* P. 231 lire au titre de l'histoire de Ch. de Brosses : dans le cours *du* VII[e] siècle. P. 235, à la fin de la première remarque, effacer *in* entre *concedat* et *laurea*. P. 237, au milieu à l'avant-dernière ligne de la *Litteratur*, l. Dictionnaire. P. 256, l. 2 : au lieu de den *ersten* Punkt, lisez den *zweiten*, ou écartez l'équivoque qui résulte des phrases citées au bas de la p. 255. P. 307 au bas : il n'aurait pas fallu indiquer le choix de lettres de Cicéron de Cucheval, Paris, 1896, sans ajouter qu'il s'agit de la réimpression d'une édition bien plus ancienne et fort médiocre. P. 387, à la fin de la n. 2, l. : *rhetoricis*.

Je ne connais pas à l'heure présente de livre qui résume mieux que celui-ci, d'une manière plus claire, plus vivante, plus complète tout ce que nous savons de l'histoire de la littérature latine jusqu'à Auguste. Suivant moi cette histoire, surtout sous cette nouvelle forme, va faire date. Elle sera dans nos études un instrument indispensable. Je prie d'avance ceux qui seraient tentés de se plaindre de ses imperfections et de ses lacunes de n'oublier jamais tout ce qu'elle aura apporté de neuf dans cet ordre de recherches. Aux yeux de quelques latinistes, quand l'éditeur de Platon a fait irruption, en 1890, dans l'histoire de la littérature romaine, il pouvait bien paraître un intrus. Par les qualités qui se sont dégagées de plus en plus dans les tomes II et III de son histoire et qui paraissent mieux encore dans cette seconde édition du tome I, M. Schanz a gagné bien plus que le droit de cité parmi nous ; il a conquis tout à fait son public ; désormais il fera très justement autorité. A la fin de sa première préface, l'auteur faisait appel aux sentiments de bienveillance avec lesquels doit être reçu un travail lourd et compliqué comme celui-ci. Après avoir lu cette nouvelle édition, il ne s'agit plus de courtoisie ; tout lecteur se sentira obligé envers l'auteur à un devoir strict de reconnaissance.

Émile THOMAS.

Ignace d'Antioche, ses épîtres, sa vie, sa théologie. Étude critique suivie d'une traduction annotée, par Édouard BRUSTON. Paris, Fischbacher, 1897. 283 pp. in-8°

M. Bruston renverse la théorie de Renan. Renan avait admis comme seule authentique l'épître aux Romains et rejeté les six autres lettres. M. B. n'admet que les six et rejette l'épître aux Romains. Dans l'intervalle, est intervenu le travail considérable de Lighfoot. On avait accepté généralement ses conclusions. En France, le théologien qui s'est occupé le plus sérieusement de la question ignatienne après la publication de Lighfoot, M. Jean Réville, s'était rangé à l'avis de l'éditeur anglais.

Parmi les arguments de M. Bruston, il y a des arguments d'impression. Le ton de l'épître aux Romains est différent des six autres. M. Bruston, qui ne comprend qu'une ardeur raisonnable, ne peut attribuer

---

P. 317 au milieu, l. : peripa*t*etisch. P. 321 au milieu, l. : Revue de philol. 2 (1878). P. 324, vers le bas, l : Lüt*jo*hann. P. 328 au milieu, l. : acco*mm*odatur. P. 338, vers le milieu, l. : *de* Caqueray. P. 361. La date véritable de l'ouvrage de M. Boissier sur Varron est 1861 ; je suis sûr que M. Boissier regrettera le lapsus qui reporte ici son livre en 1875. A l'index p. 421, après Volcacius Kommentator Ciceros 352, ajouter n. 7. Et de même il eût été bon, et il n'était pas difficile, de préciser un peu mieux les renvois dans ces larges pages.

au même auteur les œuvres d'un esprit rassis et la lettre où s'exprime avec âpreté le désir du martyre. Il s'est à peine demandé s'il n'y a pas des cas où les esprits les plus rassis s'emportent ; c'est pourtant un phénomène que chacun de nous peut constater autour de soi, et il y a des chances pour que notre époque ne soit pas privilégiée à cet égard. La différence de ton de l'Épître aux Romains s'explique par la différence des circonstances et du but. M. B. écarte, sans insister, cette hypothèse qui méritait d'être regardée de plus près, surtout si l'on admet avec lui (pp. 74-75), qu' « abstraction faite de ce qui est particulier à l'une et aux autres, il y a différence de degré dans les caractères communs ». Il est tel passage de l'épître aux Smyrniens qui contient déjà, sous une forme brève et resserrée, comme en germe, tout l'enthousiasme de l'épître aux Romains : « Près de l'épée, près de Dieu. Au milieu des bêtes, au milieu de Dieu... Je supporte tout, l'homme parfait lui-même (Jésus) me remplissant de force. » Il y a au fond du débat une question de goût littéraire. M. B. trouve forfanterie là où Renan voyait tant de beauté qu'il ne pouvait croire que le document fût l'œuvre d'un faussaire. C'est une question de sentiment qui ne se résoud pas par une argumentation.

M. B. insiste beaucoup sur l'aspect de la tradition manuscrite. Il l'a résumée dans un tableau fort commode. Nous avons deux recensions, l'une, la plus courte, considérée en gros comme authentique par Lighfoot (*A*), l'autre plus longue, manifestement interpolée (*B*). *B* nous est connu par un grand nombre de manuscrits grecs et latins. *A* est représenté : 1° par une version latine du XIII° siècle ; 2° par le manuscrit grec de Voss donnant les six épîtres authentiques de M. Bruston, et trois pièces apocryphes contenues déjà dans *B*, la dernière incomplète, le manuscrit finissant brusquement ; 3° par le manuscrit de Ruinart, contenant les actes (postérieurs) et l'épître aux Romains. Le texte de *A* correspond aux citations d'Eusèbe, non celui de *B*. De l'état de la tradition de *A*, M. B. conclut que Romains voyage avec les actes et représente une œuvre postérieure comme eux. Il ajoute que rien ne prouve que le manuscrit de Voss, incomplet, contînt aussi l'épître aux Romains. Cependant la traduction latine (*A* 1°), pour autant que le manuscrit de Voss peut aujourd'hui y correspondre, nous fournit toutes ces pièces dans le même ordre, puis d'autres, d'ailleurs apocryphes. La seule conclusion possible est que cette version et le manuscrit de Voss sont les témoins d'une édition faite par un amateur qui a groupé, comme l'auteur de *B*, toutes les pièces connues relatives à Ignace [1]. Nous ne pouvons donc atteindre le terrain solide de la période préphilologique

---

1. On peut conjecturer, si l'on veut, que ce recueil s'est fait en deux fois et représente la réunion de deux recueils partiels : *Aa*, contenant les six lettres authentiques de M. Bruston et cinq apocryphes; *Ab*, renfermant les Actes et l'épître aux Romains. Le manuscrit de Ruinart représente *Ab*.

du recueil ignatien, et il n'y a rien à tirer de son histoire telle que nous la savons.

Il y a cependant quelques indices de la période antérieure à la constitution du recueil *A*. Ce sont les citations d'Eusèbe et la version syriaque abrégée. Celle-ci se réfère en fait à quatre lettres : Polycarpe, Éphésiens, Romains, Tralliens. Eusèbe cite les sept épîtres. Quant à imaginer un recueil contenant six ou sept lettres dès ce temps-là, c'est oublier l'état matériel des documents à cette date ancienne. Ils coexistaient sous forme de rouleaux séparés. C'est sans doute après le temps d'Eusèbe, qu'on les a réunis en *codex*, de manière à former un *corpus* [1]. Comme les *uolumina* ont dû se perpétuer encore quelque temps à côté des *codices*, il a dû se constituer des groupements différents, suivant le goût et les opinions des amateurs. Toutes ces combinaisons sont donc récentes; elles n'ont aucune utilité pour la démonstration de l'authenticité. Il reste seulement qu'Eusèbe a considéré les sept lettres comme l'œuvre d'Ignace.

Le point de départ de la thèse de M. Édouard Bruston paraît avoir été une observation de M. Ch. Bruston. Ignace, dans quatre de six épîtres, qualifie les diacres de σύνδουλοι. Il en conclut qu'il était diacre lui-même. Or, dans la lettre aux Romains, l'auteur se donne pour évêque. Malheureusement saint Paul qualifie de même Tychique : Τυχικὸς ὁ... πιστὸς διάκονος καὶ σύνδουλος ἐν Κυρίῳ. M. B. fait observer que la situation ecclésiastique est différente : c'est possible. Mais rien ne prouve qu'Ignace, sans en tenir compte, n'ait pas imité saint Paul. Il y a là une influence purement littéraire qui s'accorde avec ce que M. B. appelle le paulinisme d'Ignace.

M. B. fait valoir, en outre, d'autres considérations qui supposent la question résolue. M. Zahn avait conclu de l'épître aux Romains que, déjà à l'époque d'Ignace, l'autorité de l'église de Rome s'affirmait. « Nous en concluons au contraire que l'épître aux Romains est postérieure (p. 89). » Cette conclusion implique une pétition de principe.

Les arguments tirés de la théologie des épîtres sont plus sérieux. Ils mériteraient d'être examinés de près. Tous ne sont pas également solides. M. B. voit (p. 87) des traces de gnosticisme dans un passage sur l'eucharistie qui est d'une netteté évidente; mais il n'y reconnaît même pas l'eucharistie, gêné sans doute par sa conception du christianisme ancien. Il parle d'ailleurs tantôt de gnosticisme, tantôt de montanisme, ce qui ne rend pas ses idées bien claires. Les données ecclésiologiques des six lettres sont déduites en particulier de divers passages où l'auteur compare l'évêque à Dieu et les anciens aux apôtres. M. B. conclut qu'il n'a pas la notion de l'origine apostolique de l'épiscopat. Mais la comparaison d'Ignace paraît empruntée à la situation que nous font connaître les Évangiles; le Christ était entouré de ses apôtres, comme plus tard l'évêque par les anciens. Ce qui prouve qu'on ne doit pas trop presser

1. Birt, *Das antike Buchwesen*, p. 100.

ces comparaisons, c'est le passage de la lettre aux Tralliens (c. 3), où Ignace compare d'abord les diacres à Jésus-Christ, puis l'évêque au Père et le conseil des anciens à un cercle d'apôtres.

Le principal mérite de M. B. est d'avoir ramené l'attention sur les difficultés du problème ignatien. Il les a loyalement mises en lumière, lors même qu'elles paraissaient contredire sa solution personnelle. Ainsi, malgré l'assertion de la p. 38, les contradictions signalées p. 43 entre les actes et la lettre aux Romains rendent difficile la supposition d'une origine commune pour les deux documents. Cette partie de l'ouvrage est aussi la plus originale. Sur la vie et la doctrine d'Ignace, en dehors des conclusions spéciales et assez étonnantes ressortant de la thèse de M. Bruston, il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de neuf, après Lighfoot, MM. Réville et von der Goltz. La traduction française est la bienvenue; il est regrettable que M. Bruston, quelque opinion qu'il ait sur l'épître aux Romains, ait cru devoir l'exclure de son plan.

Paul Lejay.

Kurt Bruchmann. **Poetik. Naturlehre der Dichtung**; Berlin, Hertz 1898.

M. Bruchmann s'est attaqué à une tâche redoutable : à notre époque de spécialisation à outrance il a cherché à donner un tableau d'ensemble du développement de la poésie universelle tel que nous pouvons l'imaginer d'après les travaux de détail les plus récents des anthropologistes et des historiens. M. B. n'est pas un esprit dogmatique et systématique à la façon d'un Fichte ou d'un Hegel; on sent qu'il a une médiocre confiance dans le raisonnement abstrait, dans les spéculations aventureuses sur la nature du beau ou sur la philosophie de l'art et de l'histoire; il procède en naturaliste et aime mieux constater des faits que formuler des théories plus ou moins hasardeuses. Convenons aussi que cet amour du *fait réel* donne à son œuvre une certaine solidité rassurante. M. B. a beaucoup lu : il a parcouru les travaux des anthropologistes sur les manifestations poétiques des peuples primitifs; il est renseigné sur l'histoire de toutes les littératures indo-germaniques et si son érudition est, comme de juste, de seconde main, elle nous paraît, autant que nous pouvons en juger, sinon très profonde, du moins assez sûre. Mais à un autre point de vue cet amour des faits entraîne un sérieux inconvénient. Le livre de M. B. a trop souvent le caractère d'une aride compilation, et d'une compilation assez élémentaire. Veut-il par exemple nous décrire l'évolution de l'art dramatique, il nous exposera successivement et séparément l'histoire de l'art dramatique chez les peuples primitifs, chez les Chinois, les Sémites, les Hindous, les Perses, les Grecs, Romains, Italiens, Français etc. Or ces diverses paragraphes sont forcément très courts et présentent en général un intérêt assez médiocre parce qu'ils ne

nous donnent pas autre chose qu'un résumé extrêmement sec et concis des différentes histoires spéciales de l'art dramatique, parcequ'ils forment, pour cette raison, de petites unités trop isolées les unes des autres et parce que les lois générales que M. B. devrait mettre en relief ne se dégagent pas assez nettement de cet exposé trop *pragmatique*. Cette manière de fractionner le sujet en une série de petites dissertations indépendantes a le grave inconvénient de nous dissimuler précisément de grands faits, d'importance très générale, qu'un livre comme celui de M. B. devrait s'attacher à mettre en relief. C'est ainsi que, pour prendre un exemple particulier, les rapports de la poésie et de la musique ont été, selon moi, beaucoup trop négligés par M. B. Et il lui arrive, faute de les avoir assez envisagés, d'exposer d'une manière très insuffisante l'évolution générale de l'art dramatique allemand par exemple. Le drame classique allemand représente selon lui « la réaction puissante de la nature contre la civilisation » ; il s'altère ensuite sous l'action de deux « éléments étrangers » : le « fatalisme » et le « fantastique » des romantiques ; enfin dans les temps modernes le « réalisme » tend à dominer, d'une façon même trop exclusive, dans le drame. — On se condamne en effet à présenter ainsi le développement du théâtre allemand si, sous prétexte que R. Wagner est un musicien, on croit pouvoir, comme le fait M. Bruchmann, le passer entièrement sous silence. Or j'estime que la naissance du drame musical, du XVIII^e au XIX^e siècle, est précisément un des faits les plus considérables de l'histoire de l'art dramatique, et que le drame idéaliste wagnérien est le dernier terme d'une évolution qu'on voit se dessiner chez Schiller et Gœthe et qui se manifeste surtout dans le drame romantique. Si donc le drame *littéraire* allemand est devenu aujourd'hui *réaliste*, c'est que le drame *idéaliste* s'est en même temps fait *musical*. Il va sans dire que je ne prétends nullement imposer à M. B. la théorie que je viens d'esquisser en quelques lignes ; ce que je lui reproche, c'est de n'avoir pas posé dans son « histoire naturelle » de l'art un problème important, celui de l'action réciproque de la musique et de la poésie, action qui se manifeste, dans le domaine de la poésie lyrique et de la poésie dramatique, non seulement en Allemagne mais dans toute l'histoire de l'art européen. D'une manière générale d'ailleurs l'esprit de synthèse fait un peu défaut au volume de M. Bruchmann, ce qui est fâcheux dans un ouvrage de cette nature : il a juxtaposé un grand nombre de résultats partiels, mais sans avoir donné à son livre une véritable unité organique. *Sa Poétique*, œuvre estimable mais sans éclat et sans grande originalité, est un catalogue de faits d'un incontestable intérêt, mais n'ouvre pas de perspectives nouvelles à la pensée.

H. L.

———

Carnet d'étapes du dragon Marquant. Démarches et actions de l'armée du Centre pendant la campagne de 1792, publié d'après le manuscrit original par G. Vallée et G. Pariset. Paris. Berger-Levrault. 1898, In-8°, xxxix et 274 p. 3 fr. 50.

Le *Carnet d'étapes* du dragon Marquant, dont le manuscrit est à la Bibliothèque municipale de Nancy, avait déjà été publié par extraits. MM. Vallée et Pariset en donnent le texte complet. Peut-être méritait-il une simple brochure, et non un livre. Il renferme quelques longueurs, et le brave dragon, comme l'avouent les éditeurs, n'a pas toujours compris les opérations auxquelles il participait ni vérifié nombre de faits qu'il atteste. Ses *Démarches et actions* n'ont pas, ce nous semble, une aussi réelle importance qu'on nous le dit. Toutefois, ce récit est intéressant ; il contient par instants de curieux détails, notamment sur la campagne de l'Argonne et sur la retraite des Prussiens; il nous renseigne sur l'état d'esprit des soldats, sur leurs craintes et leurs défiances, sur l'impression que les nouvelles de Paris produisaient dans les camps, sur l'opinion que l'armée avait de tel ou tel général. Le dragon Marquant s'attache résolument au nouveau régime ; il n'aime pas Lafayette « dont la physionomie pateline annonçait le caractère efféminé » et il le traite de fourbe ; il regarde la monarchie comme « essentiellement mauvaise ». Les éditeurs se sont acquittés de leur tâche avec le soin le plus scrupuleux et avec une telle conscience qu'on se demande si Marquant méritait tant d'honneur. Ils ont identifié les noms propres, corrigé les erreurs, complété en certains endroits les indications de Marquant, dressé une carte géographique de tous les noms de lieu cités, accompagné le texte d'un excellent commentaire qui nous paraît plus impeccable encore que l'érudition de certain historien (p. xxxviii) — et mis en tête du volume une introduction aussi attachante que solide sur la famille de notre dragon, sur sa vie, sur l'intérêt qu'offrent ses mémoires, sur les destins de son manuscrit [1].

A. C.

De Sanctis (Francesco). **Scritti varii inediti o rari a cura di B. Croce.** Naples, Morano, 1898. 2 vol. pet. in-8, de xxv-378 et 352 pages : 8 francs.

On trouvera dans ces deux volumes des études sur Manzoni, sur la poésie chevaleresque en Italie, sur Machiavel, sur Leopardi, sur Settembrini, et aussi sur la *Phèdre* de Racine, sur l'*Assommoir* de M. Zola, sur la candidature du prince Lucien Murat au trône de Naples ; de plus, on y rencontrera les éléments d'une biographie, d'une bibliographie de De Sanctis et d'une histoire critique de ses doctrines ; mais l'importance

---

1. P. 62 et 78 lire Peraldi et non *Péraldy*.

de cette publication qui d'ailleurs fait suite à d'autres, est dans la tentative à laquelle elle se rattache. Si intéressantes que soient les opinions de De Sanctis, quelque confirmation qu'elles aient souvent trouvée dans des travaux postérieurs, il s'agit moins dans la pensée du savant éditeur, M. Croce, de les répandre que de remettre en honneur la méthode d'où elles procèdent. On sait qu'en Italie plus que partout ailleurs domine aujourd'hui l'école érudite. Au contraire, De Sanctis partait surtout, d'un côté, de l'étude psychologique des textes et, d'un autre côté, du sentiment des besoins actuels de l'Italie politique; c'est, par exemple, le désir de retremper l'énergie des Italiens qui lui inspirait pour le réalisme une sympathie qui finit par le rendre quelquefois injuste pour les *Promessi Sposi* après l'avoir aidé à les comprendre, et qui lui faisait tout pardonner à Machiavel parce qu'il avait enseigné à vouloir. M. C. n'a pas tort de souhaiter que les jeunes critiques de sa patrie, tout en continuant à fouiller les archives, se soucient un peu plus de faire œuvre vivante, de conclure, de remonter des faits de détail aux hommes qui les ont accomplis ou subis, de ne pas séparer absolument l'étude et les préoccupations publiques. Dans la première partie de ce siècle, la fantaisie oratoire et l'esprit de parti régnaient dans la critique italienne; elles en sont sorties et c'est tant mieux, mais il serait bon d'y introduire plus souvent à leur place, d'une part, les vues d'ensemble, et, d'autre part, les soucis du patriotisme.

Charles DEJOB.

LOFORTE RANDI (Andrea). **Nelle letterature straniere (1re serie): Universali: M. de Montaigne, R. W. Emerson, H. F. Amiel.** Palerme, Reber, 1899. In-12 de 309 p.

La valeur de ce livre n'est pas dans l'originalité du fond : l'auteur disperse trop sa pensée pour approfondir les sujets qu'il traite; il annonce cinq autres séries d'études où il courra à travers tous les genres, tous les siècles, toutes les littératures. Mais il écrit avec une élégance, une aisance, un naturel dont il ne trouve pas toujours le modèle dans les critiques de son pays. Par un singulier bonheur, l'admiration exaltée pour l'Allemagne qui se remarque dans plusieurs passages de son étude sur Amiel n'a point communiqué à son style la lourdeur pédantesque qui se prend souvent chez les écrivains d'outre Rhin. Elle lui donne seulement une notable malveillance pour l'esprit français et pour le siècle de Louis XIV (v. p. 108-109). S'il goûte pleinement Montaigne, c'est qu'à ses yeux Montaigne n'est pas un Français, mais un Anglais fourvoyé (p. 107). Mais, s'il exagère l'originalité de Montaigne aux dépens de Pascal (p. 44 sq.), et aussi son abnégation (p. 75-76), son livre n'en est pas moins d'une lecture agréable. C'est l'œuvre d'un homme qui juge par impressions vives.

Charles DEJOB.

Lesca (Giovanni). **Leggendo e annotando.** Rome, Loescher, 1898. In-8 de 390 p.

La *Revue Critique* s'est occupée en leur temps des travaux originaux de M. Lesca. Elle doit aujourd'hui un mot au volume où il réunit un certain nombre de comptes rendus parce qu'on n'y trouve pas seulement l'analyse des beaux ouvrages de MM. P. D. Pasolini (Caterina Sforza), P. Sabatier (S. François de Sales), Solerti (le Tasse), A. Graf (Foscolo, Manzoni, Leopardi), etc., et l'appréciation des poésies de MM. Pascoli, A. Baccelli, Marradi; M. Lesca a d'ailleurs soin d'indiquer les principaux écrits publiés depuis les ouvrages qu'il avait annoncés (v. sur Caterina Sforza, p. 31, n. 1; sur S. François, la note qui suit la p. 390). Mais, de plus, les publicistes relèveront quelques aveux courageux sur la misère de la Sicile, même dans des villes de 46,000 habitants comme Modica (p. 63 sq. — Le peuple sicilien en mainte localité se nourrit d'herbes, de fèves, ne mange du pain qu'une fois par semaine, et pourtant demeure en général tranquille et respectueux, p. 65. — Sur la persistance de la dévotion, (v. p. 69). Un peu embarrassé pour remercier M. L. de son article sut la Société d'Études Italiennes, je suis à mon aise pour le féliciter sur son très curieux article relatif au projet de Société d'Études Françaises que la mort de M. R. Bonghi et L. Ferri a fait momentanément abandonner. Il est enfin très méritoire à lui d'avoir constaté la peine qu'a eue Gregorovius à s'habituer à l'idée de Rome capitale (p. 235-236), et d'avoir éloquemment réfuté l'étonnante assertion que l'indépendance de l'Italie est l'œuvre des Allemands (p. 255-256).

Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 novembre 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Héron de Villefosse communique une note de M. Pr. P. Thiers, relative au calendrier de Coligny. M. Thiers dit que la réunion en une seule table des fragments de cette inscription, opérée par M. Dissard, ne saurait modifier en rien ses conclusions au sujet du cycle employé dans ce monument. L'existence dans l'angle supérieur gauche de cette table d'une lettre D isolée, qui est sans aucun doute la transcription du Δ primitif, indique clairement que les diverses tables contenant le texte étaient numérotées; on posséderait donc la quatrième table de l'inscription complète. Ainsi tomberait l'hypothèse d'un cycle luni-solaire de 5 ans, que l'antiquité n'a pas connu et qui d'ailleurs est en désaccord avec l'astronomie.

M. Léopold Delisle communique une série d'observations sur un mémoire de M. de Manteyer, relatif au ms. 540 du fonds de la Reine de Suède, au Vatican, qui contient un martyrologe à l'usage de la cathédrale de Toulon, et sur les recherches entreprises par le même érudit au sujet des origines des manuscrits de Petau aujourd'hui conservés dans le fond de la Reine.

M. Paul Viollet lit un mémoire sur les membres de la commune au moyen âge. — MM. Deloche, Bréal et Paul Meyer présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 5 décembre — 1898

GILES, Dictionnaire biographique chinois. — YATAVARA, Un jataka bouddhique. — SINNATAMBY, Letchimey, Nouvelle singhalaise. — SENTENACH, La langue et la littérature sanscrites. — PERRONE et RINONAPOLI, Niobé. — NORDEN, La prose antique. — BEHAGHEL, Syntaxe de l'Heliand. — Actes apocryphes des apôtres, II, 1, p. BONNET. — S. Augustin, Confessions, p. KNOELL. — Collection Avellane, II, p. GUENTHER.— MARTIN et LIENHART, Dictionnaire des patois alsaciens.— CESAREO, Les poésies de Pétrarque. — MORF, Histoire de la littérature française moderne, I. — COTTIN, Toulon et les Anglais en 1793. — BUSCH, Mémoires de Bismarck, I. — CAROL, Chez les Hova. — Les catalogues des manuscrits de la Bibliothèque nationale. — *Bulletin* : F. LOT, Les Celtes; ROERSCH, Loacus.

H. A. GILES : **A Chinese biographical dictionary**. London, Quaritch, 1897-1898. 1 vol. in-8 de VII 1022 pp.

Le nom de M. Giles suffit à recommander cet ouvrage. Aussi me bornerai-je à le signaler aux lecteurs de la *Revue critique*. Le Chinese Reader's Manual de Mayers, publié en 1874, avait été jusqu'ici le seul dictionnaire biographique où on pût trouver rapidement des informations sur les hommes célèbres de la Chine. Le travail de G. est plus complet puisqu'il renferme 2579 articles, au lieu de 974. Il est surtout utile lorsqu'il s'agit des hommes politiques de ce siècle sur le compte desquels le livre de Mayers était à peu près muet; le Chinese biographical Dictionary deviendra le vade-mecum, non seulement du sinologue, mais aussi du journaliste, du diplomate et de tous ceux qui sont tenus de bien connaître les choses de Chine. On peut regretter que M. Giles n'ait pas indiqué pour chaque article les sources auxquelles il a puisé ses renseignements; il est souvent difficile de contrôler ou de compléter ses notices.

Ed. C.

Ummagga Jâtaka (the Story of the Tunnel), translated from the Sinhalese by T. B. Yatawara M. C. B. R. A. S. — London, Luzac, 1898. In-8 cart., viii-242 pp. Prix : 10 sh.

« **Letchimey** » a Tale of old Ceylon. By « Sinnatamby » with illustrations. — London, Luzac, 1898. Gr. in-8 carré cart., 63 pp. Prix : 5 sh.

On sait ce que c'est qu'un jâtaka bouddhiqne. Celui-ci est, parait-il, fort goûté et d'un style particulièrement brillant en singhalais ; mais en traduction anglaise, d'ailleurs précise et élégante, il ne tranche pas sensiblement sur le genre de littérature auquel il appartient. Ce sont d'abord de menues devinettes, résolues à la satisfaction générale par le Bouddha enfant, qui manifeste ainsi sa mission divine [1]. Puis vient l'interminable récit des aventures d'un roi qui a l'inappréciable bonheur de posséder le Bouddha parmi ses conseillers intimes, de ses succès quand il l'écoute, de ses revers lorsqu'il le néglige ; le tout aboutissant à sauver ce roi et son épouse, en les faisant passer par un souterrain construit à miracle, qui donne son nom au conte et qui ressemble singulièrement aux voies mystérieuses suivies par l'aurore et le soleil dans les mythes naturalistes. Ce qu'on doit louer dans une pareille œuvre, ce n'est pas seulement l'érudition et le zèle du traducteur, mais aussi sa méritoire patience ; et il n'est que juste de remercier l'éditeur des soins apportés à la publication.

Il y a mieux que du soin, presque du luxe, dans l'impression de la petite nouvelle singhalaise dont l'héroïne Letchimey, un peu passive ainsi qu'il sied à une Orientale, ne manque point de séduction dans sa grâce frêle et trop chargée de bijoux. L'histoire se passe au temps des conquêtes et des prédications portugaises, et les deux amants sont chrétiens : plus heureux que Chactas et Atala, ils vivent ensemble de longs jours ; mais j'en ai dit assez pour faire soupçonner que leurs aventures ne sont pas du ressort de cette *Revue*.

V. H.

---

1. Alors le roi envoya ses ordres aux gens du quartier de l'est, disant : « Envoyez-moi un taureau qui soit blanc de tout le corps, qui ait des cornes sur les jambes et une bosse sur la tête, et dont le cri se compose invariablement de trois notes. Si vous ne m'en envoyez un pareil, vous serez condamnés à une amende de mille pièces. » Les gens du quartier, ne sachant ce que signifiait cette énigme, le demandèrent au Pandit, qui leur répondit : « Le roi veut que vous lui envoyiez un coq blanc. Le coq a des ergots aux deux pattes : c'est pourquoi on dit qu'il a des cornes sur les jambes. Il a une crête sur la tête : c'est pourquoi on dit qu'il y a une bosse. En chantant il donne nettement trois notes, une courte, une moyenne et une longue : c'est pourquoi on dit que son cri se compose de trois notes, sans plus. Donc envoyez un coq blanc. » Et les gens suivirent son avis.

Narciso Sentenach. **La Lengua y la Literatura Sanskritas**, conferencias dadas en el Ateneo de Madrid. — Cordola, 1898. In-8, 90 pp.

Le titre seul de ce livre implique une œuvre de simple vulgarisation. A quel point elle est superficielle, on en jugera par un détail : les Védas n'y tiennent en tout que trois pages et demie, où l'auteur appelle Rudolf von Roth « Rott » et M. Max Müller « Max-Muler » ; de Whitney, de M. Bloomfield, de la littérature brâhmanique, pas un mot. Au surplus, ses aperçus, pour être compilés de ci de là, ne manquent pas toujours d'originalité : c'est ainsi qu'on apprend avec stupeur (p. 42) que « le sanscrit ne fut *jamais* langue vivante ». C'est apparemment pourquoi il croit pouvoir le traiter avec désinvolture, y néglige même l'indication de la quantité et s'imagine avoir expliqué le nom de l'écriture dévanâgarî en écrivant (p. 35) que *deva* signifie « dieu » et *nagari* (sic) « ville ». Il faudrait se féliciter de voir l'Espagne entrer à son tour, bien que tardivement, dans les voies frayées par la philologie contemporaine ; mais il est difficile d'espérer que les publications de ce genre soient de nature à l'y orienter.

V. H.

G. Perrone et L. Volpe Rinonapoli. **Niobe**, contribuzione allo studio della mitologia comparata. Milano-Palermo, Remo Sandron, 1898, 63 pp. in-8.

Dans un coin de la province italienne de Teramo, à Penne, deux jeunes professeurs qui ont, disent-ils, le défaut commun d'aimer à s'entretenir plutôt avec les morts qu'avec les vivants, ont employé récemment les loisirs de leur exil à étudier des questions de mythologie grecque. L'une des plus délicates, celle de la signification du mythe de Niobé, a attiré surtout leur attention : c'est le résultat de ces recherches qu'ils nous donnent dans une publication vraiment intéressante, qui vaut la peine d'être signalée.

Pour Max Muller, Niobé n'était autre chose qu'un nom de la neige ; pour G. Cox, elle était une personnification de la nuée. Nos deux critiques démontrent par d'excellentes raisons (p. 24-27) que Max Muller et Cox et ceux qui les suivent, « gens trop épris de leur région céleste pour jamais pouvoir se résigner à descendre d'un mètre au-dessous des nuages », ont lâché la bride à leur imagination, et que l'explication qu'ils nous offrent de la légende de Niobé est inadmissible. Preller était plus près du vrai, quand il reconnaissait dans la fille de Tantale une divinité de la terre, mère inconsolable qui pleure sa progéniture, la végétation printanière détruite, à la canicule, par les ardeurs du soleil. Mais son interprétation n'embrassait pas toutes les parties du mythe ;

elle restait incomplète. MM. Perrone et Rinonapoli se sont appliqués à la développer et à la compléter.

Ils n'y apportent, d'ailleurs, aucune idée préconçue et leur opinion repose sur un examen très soigneux et très attentif des textes. Après avoir cité les mythographes modernes qui ont parlé de Niobé (Chompré et Lefranc méritaient-ils vraiment l'honneur d'une mention ?) et indiqué les sources antiques du mythe, depuis les vers connus (762-786) du vingt-quatrième chant de l'Iliade jusqu'aux *Chiliades* de Tzetzès, ils étudient les variantes de la légende, variantes qui leur paraissent, et nul n'y contredira, pouvoir se réduire facilement à l'unité. Ils remarquent, avec non moins de justesse, que pour se rendre compte de la valeur d'un mythe, il ne faut pas l'isoler, mais le rattacher au contraire à ceux qui semblent être de même famille. Or, la figure de Niobé se mêle à d'autres figures mythiques : son histoire fait partie d'un cycle. C'est ce cycle qu'il convient donc d'étudier. Là est la partie la plus importante et la plus neuve du travail de MM. P. et R. On pourra contester quelques-uns des rapprochements qu'ils instituent entre la légende de Niobé et celles qui en sont voisines : il n'est pas évident, par exemple, que l'histoire de Lycaon soit un remaniement des éléments de celle de Niobé (p. 39). Mais on sera frappé de l'esprit méthodique des deux mythographes et des efforts qu'ils font pour bannir toute fantaisie de leurs interprétations. Les conclusions de cette sérieuse enquête, qui se trouvent commodément réunies en un tableau synoptique (p. 54), sont, sous leur forme essentielle, les suivantes.

Niobé, fille de Tantale et de Dioné, épouse d'Amphion, mère glorieuse d'une belle et nombreuse progéniture, est la terre humide, fertilisée par les pluies, fécondée par la brise printanière, et qui, au renouveau, se pare de fleurs et de tendres bourgeons. Apollon et Artémis tuant à coups de flèches les enfants de Niobé, ou Assaon les livrant aux flammes, ce sont les rayons ardents du soleil d'été qui consument et brûlent la végétation. Les jeunes victimes restent neuf jours sans sépulture ; le dixième, les dieux eux-mêmes les ensevelissent : entendez par là que les produits du sol, desséchés par la chaleur, gisent longtemps dans la poussière, jusqu'au moment où les pluies automnales les font rentrer dans le sein de la terre. Niobé se consumant en larmes après la mort de ses enfants, métamorphosée ensuite en pierre, n'est-ce point encore la terre qui, sous l'ardeur solaire, exhale et épuise toutes ses humeurs, pour finir par se dessécher et par se durcir entièrement ? Et, si des enfants de Niobé survit la seule Chloris, épouse du fleuve Néleus, n'est-ce point que, de la luxuriante verdure, il ne reste alors que les algues nourries par l'eau des rivières ?

Cette ingénieuse interprétation fera sourire quelques sceptiques : elle nous paraît à nous fort vraisemblable, sinon dans chacun de ses détails [1],

---

1. Pourquoi, par exemple, Chloris représenterait-elle seulement les algues ? Ne peut-

du moins dans son ensemble. Et, comme elle est fondée sur une étude précise des documents, on ne peut qu'encourager les deux jeunes savants italiens à persévérer dans la voie où ils se sont engagés. Il est plus d'un problème de mythologie grecque que n'éclairent ni les Védas, ni la Phénicie, ni l'Égypte, et qui a sa solution dans la Grèce même.

P. Decharme.

Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance von Eduard Norden. Leipzig, Teubner, 1878. 2 vol. in-8 de xviii-450 et 451-969 pages.

M. Norden n'a pas voulu, comme il le dit dans la préface de son ouvrage, écrire une histoire détaillée de la prose antique. Une telle histoire, ajoute-t-il, ne pourra être composée que lorsque bon nombre de travaux préparatoires auront été publiés et auront préparé la voie. Ce que dit M. N. est parfaitement juste ; aujourd'hui même cela est vrai plus que jamais. Notre connaissance de la prose antique s'est enrichie, depuis quelques années, de vues nouvelles sur le nombre et la mesure, sur le rythme à la fin des phrases, etc. Ces vues sont encore toutes récentes : il faut attendre qu'elles aient donné les résultats qu'elles doivent produire. Si considérable que soit l'ouvrage de M. N., on comprend qu'il aurait été impossible à l'auteur de faire tenir même dans ces deux gros volumes l'histoire détaillée d'une part si grande des deux littératures grecque et latine. M. N. fait commencer la prose antique avec l'enseignement des sophistes, avec Thrasymaque de Chalcédoine et Gorgias. Ce sont les sophistes qui ont vraiment créé la prose grecque ; Hérodote lui-même a subi leur influence. M. N. suit le développement de la prose grecque jusqu'à Aristote et Théophraste. Il passe ensuite à la prose latine et l'étudie depuis ses origines jusqu'à Tite-Live. A partir de l'époque impériale, la prose se développe parallèlement dans les deux pays ; les points de contact sont devenus plus nombreux et plus étendus. Avec le second volume commence l'étude de la prose chrétienne. Cette étude s'arrête, pour le monde grec, avec saint Grégoire de Nazianze, saint Basile et saint Jean Chrysostôme. L'auteur n'a pas touché à la littérature byzantine ; il renvoie simplement pour cette période au grand ouvrage de Krumbacher. Mais si M. N. abandonne ainsi l'Orient, il poursuit en Occident l'étude de la prose latine pendant tout le moyen âge et la Renaissance. Le dernier chapitre est consacré à étudier l'influence que la prose antique a exercée sur les littératures

---

elle être, d'une façon plus générale, l'image des plantes qui croissent sur les rives des fleuves, où leur verdure, entretenue et rafraîchie par l'eau, résiste au soleil?

modernes par quelques-uns de ses défauts, l'abus de la rhétorique, les faux ornements, les pointes et le précieux.

On voit quelle immense carrière M. N. s'est proposé de parcourir; elle s'étend sur un espace de près de deux mille ans. L'auteur a su s'acquitter avec honneur d'une tâche si lourde. Il y a quelques points faibles dans son travail, quelques parties un peu sacrifiées; mais l'ensemble de l'ouvrage est bon; il suppose un effort considérable, de longues lectures faites avec soin et intelligence; il est rempli de remarques ingénieuses et justes. Nous signalerons, en particulier, pour l'époque classique, ce que dit l'auteur de Thucydide, de Démosthène, de Cicéron et de Tacite. Le chapitre consacré à exposer la conception que les anciens s'étaient formée de l'histoire est un des plus intéressants de l'ouvrage.

Un mérite que nous sommes heureux de signaler chez l'auteur parce que souvent nous avons le regret de constater qu'il fait défaut chez beaucoup de ses compatriotes, c'est le vif désir dont il est animé pour connaître ce qui a été publié en France et l'esprit de bienveillance avec lequel il juge les ouvrages des savants et des critiques français. Il y a certes quelques lacunes graves dans la connaissance que possède M. N. de notre littérature scientifique; mais on voit qu'il a fait de grands efforts pour combler ces lacunes. Il nous dit, par exemple, que les ouvrages français manquent souvent dans les bibliothèques des Universités allemandes et que les savants étrangers ne peuvent pas compter sur la Bibliothèque nationale de Paris. En effet, le règlement est formel; notre grande Bibliothèque peut envoyer à l'étranger nos manuscrits les plus précieux, elle ne peut pas faire sortir un imprimé. Il est vraiment regrettable que les Universités françaises ne puissent prêter leurs livres aux Universités étrangères. Il y a là un oubli de nos traditions de libéralité et de courtoisie. Nous, à Nancy, nous pouvons emprunter des livres à l'Université de Strasbourg; nous refusons aux professeurs de Strasbourg ce même droit pour les livres de notre Université. C'est très fâcheux.

L'ouvrage de M. Norden se termine par deux appendices assez étendus et très intéressants : le premier, Ueber die Geschichte des Reims; le second, Ueber die Geschichte des rythmischen Satzschlusses. Dans le premier de ces deux appendices, la littérature grecque classique est vraiment trop sacrifiée; pour Aristophane, par exemple, il y avait autre chose à citer que deux vers des Thesmophoriazusae, 198-199 [1].

Albert Martin.

1. Nous avons noté quelques fautes d'impression; en voici deux assez graves : p. 29, *μέγος* au lieu de *μέγας*; — p. 34, le texte du vers d'Ennius est : spatio qui saepe supremo. M. N. donne spatiis, etc.

Die Syntax des Heliand, von Otto Behaghel. — Vienne (Tempsky) et Leipzig (Freytag), 1897. In-8, xxvi-382 pp. Prix : 18 mk.

Il y a bien des manières de concevoir une étude de syntaxe. Celle de M. Behaghel est à coup sûr la plus précise et la plus minutieuse. Vous souvient-il des exercices d'analyse logique qu'on vous a fait faire dans votre enfance ? Pour moi, ce furent de trop brèves délices : « proposition principale absolue, sujet simple et incomplexe », etc. L'auteur s'est livré à ce travail sur toute l'étendue du *Heliand* et nous en apporte le résultat. Son livre est, dès lors, un ouvrage de consultation beaucoup plus que de lecture ; mais, comme ouvrage de consultation, les germanistes l'estimeront indispensable ; car d'aucun document germanique il n'existe une pareille syntaxe, ni même d'aucun document indo-européen, puisque la *Syntaxe Védique* de M. Delbrück est construite sur un plan sensiblement différent, plus didactique et moins statistique. Personne ne connaît le *Heliand* comme M. B. : il s'est imposé la tâche de donner l'énumération complète de tous les exemples des catégories syntactiques qu'il relève ; là où l'énumération a dû être tronquée parce que les cas étaient trop nombreux, le lecteur en est averti par un *z. B.* Bref, de même qu'il y a des lexiques alphabétiques de mots, ce livre est un véritable lexique méthodique de groupes de mots.

V. Henry.

Passio Andreae, ex actis Andreae, martyria Andreae, Acta Andreae et Matthiae, Acta Petri et Andreae, Passio Bartholomaei, Acta Ioannis, Martyrium Matthaei; edidit Maximilianus Bonnet. Lipsiae, apud Hermannum Mendelssohn, 1898 ; xxxvii-262 pp. in-8. (*Acta apostolorum apocrypha* post Constantinum Tischendorf denuo ediderunt R. A. Lipsius et M. Bonnet, partis alterius Vol. I).

M. Max Bonnet poursuit l'œuvre entreprise par Lipsius de nous donner une seconde édition des Actes apocryphes des Apôtres. Dans un premier volume, Lipsius avait publié les Actes de Pierre, de Paul, de Paul et Thècle, de Thaddée[1]. Nous avons maintenant le premier fascicule du deuxième volume dont le titre indique suffisamment le contenu. Le deuxième fascicule comprendra les Actes de Philippe et de Thomas, et, en appendice, les Actes de Barnabé.

La méthode suivie dans cette édition paraît la seule possible pour ces textes de basse époque et dont presque chaque copie, chaque famille au moins, représente une rédaction différente. M. B. a reconstitué ces rédactions et en publie le texte superposé. Quant à la teneur même du

1. Cf. *Revue critique*, 1891, I, 328.

texte, il la donne telle qu'elle résulte de l'étude des mss. ; les conjectures et les corrections sont rejetées dans l'annotation. Enfin pour chaque rédaction, les seules variantes des classes de mss. sont données, et les fautes particulières à des mss. isolés sont omises. Par cette méthode, on obtient la plus grande clarté possible et il est facile au lecteur de s'orienter à travers une tradition très touffue. M. B. en a recueilli le premier les bénéfices. Il a su ainsi distinguer les deux versions grecques de la Passion d'André, confondues par Tischendorf.

Deux de ces morceaux se présentent aujourd'hui en latin sous leur forme la plus ancienne. Les rédactions grecques sont des traductions du latin en grec. Ce sont la Passion d'André et la Passion de Barthélemy. M. B. a donné ailleurs la démonstration détaillée de ce rapport, inverse de celui que l'on attend [1]. Il n'est que juste de mentionner ces résultats ici, une des plus jolies découvertes que l'on ait faites en ce domaine. Il y a d'autres conclusions à extraire de la préface pour ceux qui s'occupent de l'histoire de ces textes. M. B. donne (pp. XVII sqq) la liste des passages concernant André qui se retrouvent dans nos divers documents et dans ceux qu'il a publiés en 1895 sous les titres de *Narration* et d'*Éloge* d'André [2]. On peut déjà par ce dépouillement sommaire se faire une idée des Actes primitifs dont nous n'avons plus que des dérivations troublées. Pour les actes de Jean, l'édition de M. B. réunit pour la première fois et complète ce que Tischendorf, Zahn, Thilo et James ont publié séparément. Un ms. de Patmos, signalé autrefois par Victor Guérin, nous donne en plus toute une partie des Actes restée inconnue jusqu'ici.

Tous ces textes sont des textes grecs, sauf les deux cas indiqués ci-dessus d'un original latin. Il n'existe de version latine ancienne que pour une petite partie des Actes d'André et de Matthieu (ms. de la Valicellane, du XI[e] siècle) et pour le Martyre de Matthieu. Ce dernier morceau est édité d'après un ms. de l'Escurial du IX[e] siècle, dont M. B. a respecté même les singularités orthographiques (par exemple *quum*, si ordinaire dans les copies faites en Espagne). On voit en revanche quelle mine abondante ce fascicule présente aux recherches des hellénistes pour l'histoire de la transformation du grec ancien. M. B. le signale discrètement dans sa préface. Les indices qu'il nous promet pour le second fascicule, contiendront certainement un tableau de tous les faits intéressants.

Il est superflu d'insister sur le soin minutieux et le labeur ingrat dont ces pages témoignent. Nous n'avons pas fait un compte exact des mss. consultés, mais le nombre en doit dépasser soixante. L'auteur s'excuse

1. *Byzant. Zeitschrift*, III (1894), 458 et *Analecta Bollandiana*, XIV (1895), 353.
2. *Supplementum Codicis apocryphi II, Acta Andreae cum laudatione contexta* etc. (cf. *Rev. cr.* 1896, I, 307); dans la préface de ce travail, le rapport entre les diver, extes est déjà longuement étudié.

modestement de n'avoir pu atteindre ceux de Grèce et d'Orient. Il est vraisemblable qu'il n'a en tout cas rien laissé échapper en Occident. Parmi les tables promises nous demandons celle des mss. cités ; elle sera fort utile pour compléter et préciser les renseignements donnés dans les catalogues à l'aide des notices toujours si exactes de M. B. Elle sera en même temps le plus éloquent éloge de l'œuvre. Mais on n'attendra pas ce moment pour lui rendre justice. Tous ceux, qui à un titre quelconque, recourront au volume de M. Bonnet reconnaîtront l'abnégation et le zèle de l'éditeur.

Paul LEJAY.

S. Aureli Augustini Confessionum libri tredecim. Ex recognitione P. KNŒLL. Lipsiae. Teubner (*Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana*), 1898, IV-348 pp. in-12.

Cette édition est une preuve de l'utilité de la critique. M. Knœll a cédé aux observations qui lui ont été adressées de divers côtés et perdu un peu de la confiance aveugle accordée au *Sessorianus* dans l'édition de Vienne [1]. En 6 passages, il a rétabli des mots tombés, conservés par les autres mss ; en 19 passages, il a préféré une autre leçon à celle du *Sessorianus*. C'est évidemment un progrès, mais il est insuffisant. Pour ma part, je maintiens mes réserves anciennes sur tous les points où il ne leur a pas été donné satisfaction. Quand on devra citer saint Augustin, il faudra recourir à l'édition bénédictine en même temps qu'à celle de M. K.

L'apparat critique a été réduit à un choix de variantes du *Sessorianus* et du ms 1911 de la Bibliothèque nationale. Le nombre des références à la Bible et à d'autres ouvrages a été un peu accru. Deux tables, l'une de ces références, l'autre des noms propres, terminent le volume. Cette dernière, par un oubli inexplicable, manque à la grande édition.

P. L.

Epistulae imperatorum, pontificum, aliorum, inde ab a. CCCLXVII usque ad a. DLIII datae. Auellana quae dicitur collectio. Rec. O. GUENTHER. Pars II, Epistulae CV-CCXXXXIIII ; Appendices ; Indices (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, uol. XXXV, p. II). Vindobonae, Pragae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag, MDCCCLXXXXVIII. Pp. I-VI, 495-976 in-8. Prix : 14 mk. 20.

Ce deuxième volume complète l'édition Günther de la *Collectio*

---

1. Cf. *Rev. cr.*, 1898, I, 226.

Auellana. Il témoigne du même soin et de la même compétence que la première partie parue en 1895 [1]. Nous avons dans ce volume principalement des lettres du et au pape Hormisdas : correspondance avec l'empereur, avec le patriarche de Constantinople ; avec l'évêque de Thessalonique, qui pendant longtemps avait fait les fonctions d'un représentant du pape, mais se trouvait alors dans une situation délicate (Duchesne, *Autonomies ecclésiastiques, Églises séparées*, p. 263) ; avec le synode de Constantinople. La dernière pièce est l'opuscule d'Épiphanius *De XII gemmis rationalis*. En appendice : *Rationis* (sic) *reddendae Acacium a sede apostolica competenter fuisse damnatum ; Narrationis ordo de prauitate Dioscori Alexandrini ; Ablatio ex gestis quibus Acacius monstratur hereticus ; Libellus professionis fidei quem constituit papa Hormisda*.

Quatre tables alphabétiques terminent l'ouvrage : *scriptorum, personarum et locorum, rerum et uerborum, initiorum*. On pourra se rendre compte surtout par la seconde et la troisième de l'importance de la publication de M. G. Tels articles, comme *appellationes* et *subscriptiones* résument d'une manière précise la diplomatique de ces anciens documents. De précieux renseignements topographiques se trouvent réunis sous l'article *Roma*. La langue de ces textes est abondamment éclaircie par la troisième table. Il suffit de citer quelques détails pour en laisser voir l'intérêt : *debeo* explétif avec l'infinitif ; *cum* prenant le sens de *si*, *quia* celui de *quando* et de *dum* ; l'infinitif employé au sens du subjonctif impératif de la 1[re] personne du pluriel ; *denique* employé pour *nam* (surtout par Faustinus) ; *hora* devenu adverbe dans *hora quidem... hora uero* (= *modo... modo*) et *ad horam* (= *statim*) ; *praesentes*, type de notre locution « les présentes » ; *mox* signifiant « dès que » ; une négation explétive insérée après le comparatif et *quam*, comme en français dans le même cas après « que » ; la construction de *in* avec l'ablatif se substituant, à celle de *in* avec l'accusatif, tandis qu'on ne cite pas d'exemple de la confusion inverse ; etc. Il faut remercier M. Günther d'avoir ajouté à son excellente édition ces tables qui en sont le meilleur commentaire et l'introduction indispensable à l'intelligence de ces textes de basse époque.

P. L.

Wœrterbuch der Elsæssischen Mundarten bearbeitet von E. Martin und H. Lienhart. IV. — Strasbourg, Trübner, 1898. In-8, 160 pp. cotées 465-624. Prix : 4 mk.

Avant de continuer l'examen de cet ouvrage [2], je consigne ici une

1. Cf. *Rev. cr.*, 1896, II, 227.
2. Cf. *Revue Critique*, XLV (1898), p. 82, et XLVI (1898), p. 112.

observation préliminaire qui, je l'espère, ne semblera point déplacée. Je ne sais quel accueil il a reçu en Allemagne ; mais les auteurs ont pu voir que la France y prenait grand intérêt. Or je ne m'aperçois point qu'ils utilisent ni même mentionnent les suppléments et les corrections qu'elle a pu leur fournir. Je veux croire que le cadre trop rigide de leur œuvre s'y oppose pour le moment, et qu'ils se réservent d'en tirer parti dans leur dernière livraison. Mais on eût aimé à être fixé sur ce point essentiel, et un simple avis imprimé au verso de la couverture y eût suffi.

Parmi ces rectifications de détail, il en est une qui, sauf meilleur avis, s'imposerait dès à présent. On dira que je suis un témoin suspect ; mais vraiment il faudrait que l'*è* ouvert colmarien en diphtongue eût bien changé, depuis moins de trente ans que j'ai quitté l'Alsace, pour être devenu l'*a* franc noté par MM. M. et L. Ils écrivent *liaja* « mentir » (p. 576, 1), là où j'écrirais *lièye*[1], et *fatjalàm* (= *fettiglahm*, p. 585, 2) dans un article où je relève une citation de Mangold qui écrit *fattjelam*. Or Mangold est, en fait d'expressions et d'élocution colmariennes, une autorité excellente, avec laquelle mes souvenirs concordent absolument. Bien plus, MM. M. et L. (p. 607, 2) écrivent, comme j'écrirais moi-même, *frlière* « perdre », qu'ils devraient dès lors orthographier *frliare* pour être conséquents ; car il m'est impossible de percevoir à l'audition la moindre nuance entre la voyelle médiale de *lièye* et celle de *frlière*, et je suis sûr qu'un appareil enregistreur, aussi délicat qu'on le suppose, n'y ferait aucune différence. Je conclus : ou les auteurs se sont adressés, pour le dialecte colmarien, à plusieurs témoins dont les impressions auditives n'ont pas exactement coïncidé ; ou leur témoin unique a parfois manqué de logique dans ses transcriptions. Il sera indispensable de passer le rouleau sur ces menues aspérités.

Je reviens maintenant à l'ordre alphabétique. — P. 468, 2, « curieux » à Colmar se dit *khóryôs*, et non pas *khüryôs*. — P. 471, 2, la corruption *khàrteplàng* « cataplasme » est inconnue à Colmar : j'y ai toujours entendu dire *khàteplàng*, qui est la reproduction presque inaltérée de la prononciation française du XVII[e] siècle, *cataplâme*. — P. 472, 2, « casaquin » se dit *kasavèk*, et non *khasavèk*. — P. 474, 1, on a omis l'expression *khäsiki òyke* « yeux chassieux ». — P. 478, 2, on ne trouve pas la forme colmarienne du mot « catéchisme », qui est *khàtekhésmes* (*é* long). — P. 492 ou ailleurs, manque le mot colmarien qui désigne le hoquet, *tr klókser*. — P. 503, 2, je n'ai jamais entendu nommer *nàreknétle* l'os cubital ; en tout cas, l'expression *s nàrepaynle* est bien plus usuelle. — P. 515, 2, manque la forme colmarienne

1. Et de même *krièy* « guerre », etc. Je rappelle encore une fois que mes transcriptions, dans le présent recueil, ne peuvent être que fort approximatives : d'une manière générale, *e*, *é* et *è* ont la même valeur respective qu'en français.

du mot « cruche », *e krüey*. — P. 523, 1, la locution *kròpf schlâye* me paraît être une déformation inintelligible du nom français du « jeu de la *crosse* ». — P. 525, 2, la corruption bizarre de *klystier* en *kréschtier* n'est pas expliquée : je suppose une influence analogique du mot *kréscht* « apprêté » = *gerüstet* — P. 531, 1, le séneçon s'appelle à Colmar *kritslekrüt*, et non *kritsl-* ou *kritsel-*. On m'en a fait souvent cueillir, dans mes promenades, pour des serins en cage. — P. 541, 2, la formule d'adieu la plus commune est *lâve si vôl*. — P. 544, il eût fallu noter que *lièvr* = *lieber* est, comme en allemand, le comparatif obligé de *kârn* = *gern*. — P. 547, 1, la phrase colmarienne est *târ làcht nór van e hüs ómfàlt*, « il n'y a que les accidents pour le faire rire ». — P. 561, 2, sous *leiden* « souffrir », manque un calembour anecdotique qui est un bon spécimen de prononciation. On est censé demander à un juif : « *vóróm lite-n-er nét* (= *läutet ihr nicht*) *én èyri khériche ?* » Et il répond : « *mr han scho kenüe kléte* (= *gelitten*) [1]. — P. 563, 1, *Lótekhári* est aussi un surnom désignant un personnage lourd et gauche. Je vois encore la surprise d'une personne qui employait volontiers ce mot, un jour qu'on lui dit qu'il correspondait au prénom français « Léger ». — P. 568, 2 : à l'école primaire j'ai entendu appeler *khòchelèfl* un camarade dont la lèvre inférieure faisait saillie. J'ignore d'ailleurs si le sobriquet est consacré ou si c'était un *Witz* isolé. — P. 578, 2, oublié la phrase allitérante par laquelle on désigne un ahuri : *lüe vè-n-er lüeyt*, textuellement « regarde comme il regarde ». — P. 604, 1, ajouter la locution *e kháschprle làrifári*, « un polichinelle, un plaisantin », et noter que ce dernier mot est une évidente altération du refrain français *la fari*[*dondaine*]. — P. 606, 1, si l'observation faite sous *schüellêrer* a la prétention d'être générale, elle n'est pas exacte : à Colmar je n'ai presque jamais entendu que *schüelmayschtr*. — P. 607, 2, à propos de *liri*, je signale le cri usité à Sierentz pour appeler les oies : *vüri vüri vüri* (*v* français, mais hélas ! il faudrait pouvoir noter l'accent !). — Ibidem, qu'est-ce que l'anglais *lowry* et comment serait-il arrivé en Alsace ? — P. 618, 2 : dans mon enfance les enseignes d'auberges portaient *hier logiert man*, et je n'ai jamais vu l'orthographe *loschiert* qui m'aurait frappé ; mais, bien entendu, on prononçait *loschiert* comme aussi *loschemant*. — P. 624, 1, l. 17 du bas, lire *Weibsperson*.

V. Henry.

---

1. « Pourquoi ne *sonnez*-vous pas [les cloches] dans vos églises (synagogues) ? — Nous avons déjà bien assez *souffert* [des persécutions]. » L'*i* de *lite* = *læuten* est bref et celui de *lite* = *leiden* est long ; mais ils se confondent absolument en prononciation rapide.

Su le « Poesie volgari » del Petrarca. Nuove ricerche di G. A. Cesareo. Rocca S. Casciano, L. Cappelli, 1898. In-8· de 315 p. Prix : 5 fr.

L'année a été bonne pour les études sur les œuvres italiennes de Pétrarque. Après l'intéressant volume, si judicieux et si neuf, de M. Henry Cochin sur *La Chronologie du Canzoniere*, les recherches de M. Flaminio Pellegrini sur *I Trionfi secondo il codice Parmense 1636*, les travaux du R. P. Cozza-Luzi et de M. Salvo-Cozzo, voici un nouveau volume, considérable par son étendue et par les sujets qu'il aborde. M. Cesareo a donné à Pétrarque, en ces dernières années, la meilleure part d'une activité dont il a fourni tant de preuves sur d'autres domaines. On a lu déjà, dans les revues où elles ont paru, presque toutes les études dont se compose son livre ; mais on est heureux de les trouver réunies et mises au courant des observations nouvelles. On relira d'abord le mémoire, très discuté lors de son apparition dans le *Giornale storico*, sur l'ordonnance générale du *Canzoniere* et le grand travail consacré à établir quelle part de la fantaisie personnelle et du développement psychologique du poète est venue modifier l'image et le personnage de Laura. En ces deux études, les opinions de M. Cesareo demandent à être mises en regard de celles de M. Cochin. Les autres sont relatives à l'éternelle question des rapports de Pétrarque avec les œuvres de Dante, traitée ici avec un certain renouvellement d'information, et à l'étude du vers du *Trionfo d'Amore* où est affirmée la priorité de l'école sicilienne dans la création de la poésie vulgaire en Italie. L'examen d'un manuscrit Chigi, précieux pour l'histoire du texte de Pétrarque, et celui de l'édition des *Rime* donnée par M. Mestica, d'après le manuscrit original retrouvé jadis au Vatican, complètent ce volume, indispensable à toute bibliothèque pétrarquesque.

P. N.

Geschichte der neuern franzœsischen Litteratur (xvi-xix (**Jahrhundert**), von Henri Morf. — Strasbourg, Trübner, 1898, in-8· x, 246 pages.

Ce volume est le tome premier d'une histoire de la Littérature française moderne, qui doit en comprendre quatre, du commencement du xvi^e siècle jusqu'à la fin du xix^e. Il traite de la littérature française du xvi^e siècle, et est divisé en trois parties : la première comprend les écrivains intermédiaires entre le moyen âge et la Renaissance, les Grands Rhétoriqueurs, Jean Marot, Lemaire de Belges etc. ; la seconde est consacrée aux commencements de la Renaissance et à l'époque de François I^{er} ; la troisième nous montre l'épanouissement et la décadence de cette période littéraire; c'est la partie la plus importante du livre de M. Morf et celle qu'il a traitée avec le plus de soins.

Cet ouvrage témoigne d'une érudition consciencieuse, un peu trop peut-être, à notre avis. Il est exagéré, dans un simple manuel, de parler de R. de Collerye ou de Ravisius Textor. Il s'agit beaucoup plus, à notre sens, d'indiquer les grands courants littéraires, sans se perdre dans le détail des auteurs ou des œuvres secondaires, surtout dans un ouvrage qui n'est pas destiné seulement aux professeurs et aux étudiants, mais aussi aux gens instruits désireux de perfectionner leur culture intellectuelle.

D'ailleurs, il y a beaucoup de clarté et de science dans ce premier volume; il y aurait plus à élaguer qu'à ajouter. Une excellente bibliographie où se trouvent notés tous les ouvrages importants concernant la littérature et la langue du XVIe siècle, sera consultée avec fruit, même par les étudiants français [1].

Paul Gautier.

Paul Cottin. **Toulon et les Anglais en 1793 d'après des documents inédits.** Paris, Ollendorff. 1898. In-8, xv et 455 p.

Le travail de M. Cottin est très sérieux et consciencieusement fait. L'auteur a consulté des sources que ses devanciers avaient négligées : tout ce qu'ont écrit les Toulonnais et les documents italiens, espagnols et anglais. Il est allé à Londres où il a eu communication de la correspondance de l'amiral Hood et du cabinet britannique. Il est allé à Toulon où il a trouvé quelques pièces intéressantes dans les registres et papiers de la municipalité, de la préfecture maritime et du génie. Il n'a pas négligé nos archives historiques de la guerre et de la marine. Il reproduit dans son livre quelques dessins du peintre aixois Granet, l'entrée des Sans-culottes à Toulon et des croquis de batteries, ainsi qu'une aquarelle de l'ingénieur Sardou qui représente les environs de la place.

Ce qui fait la valeur et l'originalité de ce livre, c'est, pour prendre à l'auteur une des premières lignes de son avant propos, « ce qui s'est passé à l'intérieur de la ville ». Il raconte avec détail comment Toulon appela les Anglo-Espagnols, et l'on remarquera surtout dans la première partie de son volume, ce qu'il dit des chefs de la marine, Trogoff, Saint-Julien, Chaussegros, des ordonnateurs civils Vincent et Puissant, du baron d'Imbert. Il montre que la Grande Bretagne ne fit pas de grands efforts pour conserver une ville où elle « s'arrogeait le pouvoir suprême », puisque, de toutes les puissances représentées à Toulon, ce

---

1. Quelques fautes d'impression: *G. du Bartus*, au lieu de *du Bartas*. — Ronsard né au château Possonnière, au lieu de : château *de la* Possonnière, etc.

fut elle qui fournit le moins de troupes. Il narre les épisodes du siège en insistant, à chaque escarmouche et combat, sur le rôle particulier des alliés, Anglais, Espagnols, Piémontais, Napolitains, Toulonnais (cf. p. 148 la composition du régiment de Royal Louis). Il donne de curieux renseignements sur la mésintelligence qui régnait entre les assiégeants et sur les prétentions des Anglais qui voulaient diriger les opérations militaires, s'approprier tous les vaisseaux français et faire de Toulon un port britannique. Il analyse une correspondance inédite entre les princes émigrés et le cabinet de Saint-James qui refusa au comte de Provence l'autorisation de passer à Toulon. Les dernières pages du volume sont consacrées à l'évacuation de la place et au sort des Toulonnais. M. Cottin ne reproche pas aux Anglais d'avoir brûlé une partie de la flotte et de l'arsenal ; mais il les blâme d'avoir traité Toulon en ville conquise : « à Toulon comme partout et toujours, l'Angleterre poursuivait son plan d'étendre sa puissance maritime et commerciale aux dépens de celle de la France, seule nation capable de lui tenir tête sur mer [1] ».

A. C.

---

1. P. 15 écrire Lisle et non *l'Isle*. — P. 16 Avignon a été attaqué et pris le 25, et non le 27 (erreur très répandue du reste et qu'on trouve même dans le livre de Krebs et Moris). — P. 142 c'est le 7 septembre et non le 31 août, qu'a eu lieu le combat où Dommartin fut blessé. — P. 165-166 le *maréchal Stein* doit être le général Stain. — P. 184 Paoli ne méditait pas *depuis longtemps* de livrer la Corse à l'Angleterre. — P. 187 lire Fornali et non *Fornelli*. — P. 209 l'équipage de siège n'a jamais compris *cent* pièces (en réalité soixante et onze). — P. 223 *don* Edouard Nugent (?) — P. 268 l'auteur oublie de dire que Dugommier était général de division. — P. 272 les arguments contre la fausseté de la lettre de Barras et de Fréron ne sont pas convaincants. — P. 247 l'affaire est du *30* et non du 29 novembre. — P. 290 le mot que l'auteur conteste, est bien de O'Hara, et Napoléon le rapporte dans la *Correspondance* IV, 664. — P. 312 « le colonel Bonaparte » ; Bonaparte était alors adjudant-général chef de bataillon, et n'a jamais été colonel. — P. 409 « *elle* poursuivait... », il y a là un lapsus, car il est question auparavant des Anglais, et non de l'Angleterre. — P. 44, 87, 146, etc., le Maudet dont il est question est le vieux Maudet (il avait alors soixante-treize ans) qui commandait naguère à Calvi et que les représentants avaient envoyé à l'armée du Var ; cf. *Jeunesse de Napoléon*, II, 307. — Parmi les Toulonnais que cite l'auteur, je ne trouve pas le nom de Percevault : né à Dinan, receveur des devoirs dans la province de Bretagne, Percevault fut, après la suppression de cette administration, nommé receveur du timbre à Toulon ; membre du comité général des sections, il reçut dans la nuit du 21 au 22 août 1793 des mains du capitaine Cook des dépêches de Hood qu'il porta au comité, et renvoyé à l'amiral par le comité dans la nuit du 26 au 27, servit de guide aux troupes qui vinrent débarquer sous le fort Sainte-Marguerite. Capitaine et trésorier quartier-maître au régiment de Royal-Provence par nomination d'O'Hara, et, après avoir gagné l'Angleterre, revêtu des mêmes fonctions au régiment de Contades (brigade d'Oilliamson), il fit la seconde expédition de Quiberon et rentra en France où il obtint de Napoléon la place de contrôleur des contributions directes dans le département des Deux-Sèvres.

Les Mémoires de Bismarck recueillies par Maurice Busch. Tome premier. La guerre de 1870-1871. Paris, Fasquelle. 1898. In-8°, 340 p. 5 francs.

Bien des pages de ce volume ont déjà paru dans le livre de 1878, *Bismarck et sa suite pendant la guerre*. Mais Busch a rétabli quelques passages qu'il avait omis et supprimé certains adoucissements. Aussi, ce qui frappe surtout dans l'ouvrage, c'est l'âpreté du langage, c'est la brutalité des jugements du chancelier non seulement sur les Français, sur Napoléon III, sur Gramont, mais sur les personnages de ses entours et sur plusieurs de ses contemporains. Il ne se contente pas de dire qu'il faut fusiller ou pendre les francs-tireurs et bombarder Paris sans pitié, que l'empereur ignore toutes choses et n'a jamais pratiqué qu'une politique stupide, que Gramont est une brute et Jules Favre un phraseur, un comédien, que Thiers a la vanité d'un enfant gâté et se laisse tirer les vers du nez, que la province est l'ilote de Paris et la France, une nation de zéros, une collection de troupeaux, une masse de Cafres dociles et serviles. Il se moque des diplomates, de Rechberg, de Radowitz, de Bernstorff, de Goltz ; il raille la lésinerie du duc de Cobourg, il blâme le prince royal « qui ne travaille pas assez et se montre trop facilement content quand il a de l'argent plein ses poches et que les journaux font son éloge » ; il assure que Blumenthal a gagné les batailles du *Kronprinz* ; il raconte que le roi Guillaume lui a menti : « Il m'a dit qu'il avait donné l'ordre de commencer le bombardement, mais j'ai compris que ce n'était pas vrai. Je le connais ; il ne sait pas mentir ou ne sait pas s'y prendre. Ainsi, là, il a immédiatement changé de couleur. Je l'ai regardé bien en face, dans les yeux ; il n'a pu soutenir mon regard et a détourné la tête. » Il va jusqu'à dire que, s'il n'était pas chrétien, il ne servirait pas un Hohenzollern dont la famille n'est pas plus noble que la sienne. Plusieurs endroits du volume sont vraiment intéressants : la panique au soir de Saint-Privat, la vue du champ de bataille, l'affaire de Sedan vue des hauteurs et l'arrivée du général Reille en parlementaire, les entrevues de Donchery, surtout l'insistance avec laquelle Bismarck revient sur l'annexion nécessaire de l'Alsace et de Metz, et les motifs qu'il invoque. Mais Busch devrait écrire Fauquemont et non *Montfaucon* (p. 45), Frénois au lieu de *Fresnoy* (p. 108), Yorck au lieu de *York* (p. 114) et il croit naïvement que la bataille de Mars-la-Tour s'appelle ainsi parce que « la lutte a eu le plus de violence dans ce village »... où en somme, l'on ne s'est pas battu (p. 48)[1].

A. C.

---

1. p. 137 lire Bockenheimer et non *Bochrenheimer* ; p. 210, Tann et non *Thann*.

Jean **Carol**. **Chez les Hova (Au Pays Rouge)**. Paris, Ollendorff 1898, 431 p.

D'après la conception platement utilitaire qui règne aujourd'hui sur la colonisation, le problème le plus urgent est l'inventaire et l'exploitation des ressources naturelles du domaine nouvellement annexé; il s'impose pourtant de prime abord une tâche non moins nécessaire que la description du sol, des plantes et des bêtes, surtout lorsque le conquérant affronte, comme c'est le cas à Madagascar, une nation, une société de longue date organisée : c'est l'étude des institutions, des mœurs et des idées. Pour cette véritable œuvre de pénétration, les littérateurs, quand ils s'en mêlent, sont merveilleusement doués: ils portent dans cette investigation une curiosité à la fois plus naïve et plus perspicace, plus d'humanité aussi que les explorateurs professionnels et les administrateurs civils et même militaires, trop dédaigneux de la matière humaine. C'est pourquoi le livre de M. Jean Carol rendra de précieux services à la colonisation de Madagascar. L'auteur, attaché au cabinet du résident général M. Laroche, a été bien placé pour tout voir, le cadre et les gens. Il dessine du milieu un tableau pittoresque autant que précis, ce dont témoigne le titre même de l'ouvrage : l'Imerne est le Pays Rouge ; car (comme le remarque l'écrivain) chaque pays a sa couleur et son odeur. Ce massif de roche rouge est cerné par la forêt comme le crâne rasé d'un dominicain par la couronne de cheveux. Cette image vaut tout un exposé géographique.

Mais M. C. s'intéresse moins aux paysages qu'à ceux qui les habitent.

L'enquête morale à laquelle il s'est livré exige une double préparation : d'abord la connaissance de la langue, que l'auteur s'est appropriée, — ce qui lui permet l'emploi judicieux de l'orthographe phonétique (ainsi : *Houve* et non *Hova*) ; — en second lieu, le dépouillement de tout préjugé européen, ou plus spécifiquement français, dont l'expression la plus agaçante est la blague, cette blague que le confrère Grosclaude avait emportée dans la grande île comme son meilleur viatique pour la prospection des terrains aurifères, et sans doute pour tromper son *auri sacra fames*. M. C. est toujours sérieux — ce qui n'est pas synonyme d'ennuyeux ; et, autre mérite, il est sympathique aux sujets qu'il observe, sans jamais devenir leur dupe.

La sincérité de M. C. apparaît surtout si l'on compare ses découvertes et conclusions aux témoignages toujours prévenus — sinon suspects — des missionnaires et des fonctionnaires. Devant ce *vazaha* qui ne portait ni soutane ni uniforme, les âmes malgaches semblent s'être plus volontiers dénudées : le tréfonds du caractère houve, selon M. C., c'est la douceur commune aux peuples océaniens ; une sorte de fatalisme qui est une force ; avec cela, nul idéal, nulle morale religieuse : aussi le christianisme n'a pas de prise ; c'est un culte et non une foi. Il est bon de connaître cette âme à la fois fruste et complexe, pour négocier avec le

Houve, pour employer sa main d'œuvre. On se ferait illusion en travaillant à la modifier ; car, chose curieuse, l'Européen qui a longtemps pratiqué l'indigène, le vieux colon, adopte la complexion morale du Houve, et cette transformation insoupçonnée déconcerte l'Européen. Ce n'est pas en une dissertation de psychologie que M. C. révèle tous ces faits ; c'est par des anecdotes, des portraits croqués sur le vif, d'amusants tableaux de mœurs.

Après les individus, l'auteur examine la société de l'Imerne. D'abord l'organisation politique, ce régime bourgeois, au sens français du mot, dont l'incarnation fut le dernier ministre malgache Rainilaiarivoune. Celui-là fut un homme d'État; mais à côté de lui, que de fantoches plus ou moins malpropres! M. C. a connu de près cette singulière cour de Tananarive où la chronique scandaleuse trouve à se défrayer. Mais, à côté de traits malicieux, M. C. a des accents émus pour la reine déchue et quelques autres victimes de la « généreuse France ».

M. C. a rencontré pour l'intelligence des institutions et traditions un collaborateur peu commun, un confrère malgache, Nimbol Samy, qui a écrit pour lui un petit traité des plus instructifs. S'il est vrai que Nimbol Samy pénètre et explique mieux qu'aucun Européen le sens des coutumes et des idées de ses compatriotes, il inspire toutefois quelque méfiance. C'est un *gensdelettres* tantôt jouant à l'esprit fort à l'égard de certaines pratiques ou croyances malgaches et tantôt embellissant la vérité, pour en imposer au *vazaha*, par amour-propre national, comme fit, il y a quelques années, le lettré chinois Tcheng-ki-tong ; avec cela, homme d'esprit : il définit le mariage non pas un nœud indissoluble, mais un nœud coulant. Quoi qu'il en soit, on possède là une contribution des plus originales à l'ethnologie des Houves.

Il faudrait appeler l'attention des gouvernants de Madagascar sur l'analyse critique du Code malgache, où M. C fait le départ entre le vieux fonds juridique indigène et les dispositions d'inspiration chrétienne, ou plus exactement méthodiste. L'auteur demande que l'on respecte les lois saines et sages, adaptées à ceux qu'elles régissent. Mais cet avis sera-t-il entendu ? Les Français aiment assez à approprier les choses et les gens aux principes importés de la métropole. En second lieu — ceci est tout personnel — M. C. n'est point en bonne odeur auprès de l'administration actuelle : il signale les vices du système nouveau, qui a rompu avec l'essai loyal du protectorat inauguré par M. Laroche ; il dénonce les procédés brutaux ou indélicats, les cruautés des militaires, les hypocrisies de notre civilisation. Souhaitons que l'avenir ne justifie pas les patriotiques alarmes de M. Carol.

B. Auerbach.

LES CATALOGUES DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

La publication du *Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale* (Leroux, éditeur) se poursuit avec activité : depuis 1895, sept volumes in-8 ont été publiés par M. Omont, avec la collaboration de MM. Auvray, Couderc et de La Roncière. Les deux derniers volumes de ce catalogue, dont l'ensemble contiendra la description de plus de 27,000 manuscrits, paraîtront dans le courant de l'an prochain, et la publication sera terminée par une table générale alphabétique, en deux volumes, que rédige M. Vidier.

Le fonds français des *Nouvelles acquisitions*, constitué vers 1860 et qui compte près de 9,500 manuscrits, pourra former plus tard la matière d'un catalogue supplémentaire, publié sur le même plan, en 3 volumes in-8. L'éminent administrateur de la Bibliothèque nationale, M. L. Delisle, a déjà fait connaître une grande partie de ces nouvelles acquisitions dans ses deux volumes de *Manuscrits latins et français*, parus en 1891, et auxquels font suite les notices des manuscrits nouvellement acquis publiées depuis par M. Omont, tous les deux ans, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

A côté du *Catalogue général* viennent se grouper différents catalogues des Collections historiques annexes du fonds des manuscrits français de la Bibliothèque nationale.

En 1891, M. Omont a publié, en un volume in-8, le *Catalogue de la Collection Moreau* (1834 n^os^), et, en 1898, en un autre volume in-8, le *Catalogue de la Collection de Fontanieu* (881 n^os^) ; M. Dorez vient de publier, en deux volumes in-8, un *Catalogue de la Collection Dupuy* (958 n^os^), qui sera complété prochainement par un troisième volume, contenant une introduction historique et la table alphabétique de cette importante collection. On peut annoncer aussi la publication future de plusieurs autres catalogues des *Collections Baluze et Duchesne*, par M. Auvray ; de la *Collection Clairambault*, par M. Dorez, des *Collections de Colbert* (*Cinq Cents* et *Mélanges*) par MM. Couderc et de La Roncière.

Un catalogue spécial et détaillé de la *Collection Anisson* sur l'imprimerie et la librairie, principalement à Paris, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles (mss. français 22.061-22.193), a été rédigé par M. Coyecque et formera deux volumes in-8, qui paraîtront en 1899.

Le quatrième et dernier volume de l'*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, publié par M. Omont, vient aussi de paraître. Outre une introduction historique, des listes des manuscrits datés et des copistes, des concordances des anciens numéros des manuscrits, on trouvera dans ce volume les notices de deux cents manuscrits grecs, acquis en ces dernières années, et une table générale alphabétique embrassant l'ensemble de l'importante collection de manuscrits grecs, au nombre de plus de 4,700 volumes, conservés à la Bibliothèque nationale.

C. D.

BULLETIN

— Dans la *Revue Encyclopédique Larousse* du 5 novembre 1898, M. F. Lot a publié un article d'ensemble, très richement illustré, sous ce titre : *Les Celtes*. C'est

un exposé intéressant et bien informé des diverses questions historiques, ethnographiques et archéologiques qui se rattachent à ce grand sujet. On regrettera toutefois que l'auteur, dont la compétence personnelle est encore à démontrer, ait usé de formules tranchantes et quelque peu malséantes en appréciant les travaux de ses devanciers. Ainsi il déclare (p. 954) que la distinction des Gaulois et des Celtes « est fondée sur une série de contresens et une méconnaissance complète de la critique historique » ; il estime (p. 962) que « le tome I[er] de l'*Histoire de France* de Henri Martin n'est qu'un tissu d'inepties lamentables. » Apparemment, M. Lot ne l'a jamais ouvert et croit qu'il est occupé tout entier par les rêveries des Celtomanes auxquelles H. Martin a eu le tort (partagé, d'ailleurs, par Michelet et bien d'autres) de ne pas refuser son assentiment. — P. 958, une grosse erreur : « Signalons encore pour les funérailles, qui étaient somptueuses, le rite de l'inhumation. » César ne parle que de l'incinération. P. 959 : « Ogmios, dieu de l'éloquence, connu par un passage de Lucain. » Ce n'est pas Lucain qui a parlé d'Ogmios, mais Lucien. P. 960 : « L'ivresse sévissait chez les classes inférieures dès le I[er] siècle avant notre ère (Timagène chez Ammien Marcellin, XV, 12). De ce qu'Ammien a cité Timagène dans son chapitre sur les Celtes, il ne s'ensuit nullement que tous les renseignements qu'il y donne dérivent de cet historien. Les habitudes d'ivrognerie des Gaulois sont certainement bien antérieures au I[e] siècle, puisqu'il en est question dès le IV[e] ; mais Ammien parle des mœurs de son temps et Timagène n'a rien à y voir. P. 962, M. Lot prétend que, dans leurs copies des statères d'or de Philippe « les Celtes atteignirent du premier coup la perfection. » C'est absolument inexact ; l'auteur paraît avoir mal lu une phrase de M. Babelon (art. *Gaulois* dans la *Grande Encyclopédie*, p. 609). Enfin (p. 962 encore), on s'étonne d'entendre citer « M. de Cougny » ; ce brave homme n'a jamais eu, que nous sachions, de prétention à la particule. — S. R.

— La librairie Mohr (Fribourg en Brisgau, Leipzig, Tubingue) publie une deuxième édition « améliorée et augmentée » de la *Geschichte der Philosophie* de M. W. Windelband, professeur à l'Université de Strasbourg. L'ouvrage paraît par livraisons, et en aura quatre, chacune au prix de 3 mark. La première qui vient d'être publiée, (p. 1-144) comprend l'introduction, la première partie *(philosophie des Grecs)* et vingt pages de la deuxième partie (*philosophie hellénistique et romaine*). — A.

— M. A. E. Burn, l'éditeur du symbole dit d'Athanase, veut bien me renseigner sur le ms de Trinity College O. 5. 18, que j'ai signalé dans le n° du 4 juillet (p. 13). Il ne contient pas Philastrius, mais une liste des hérésies mentionnées par Philastrius; cette liste est du XVII[e] siècle. Puisque je suis en train de compléter les détails paléographiques de mes comptes rendus, il me faut signaler la notice détaillée du ms de Paris 10,264 (cf. *Revue*, 1898, I, p. 283), donnée par M. Delisle dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1897, 741-743. Elle m'avait échappé et j'en dois la connaissance à l'auteur. Le copiste de ce ms est l'imprimeur Arnaud de Bruxelles qui a publié une vingtaine de volumes à Naples entre 1472 et 1477. — P. L.

— M. Alphonse Roersch publie la *Correspondance inédite de Loaeus, abbé d'Eversham* (Gand, Siffer, 1898 ; 171 pp. in-8). Jean van Loo ou Loaeus fut abbé d'Eversham de 1582 à sa mort survenue en 1594. Il était le centre d'un petit cercle d'humanistes, l'historien Jacques Marchant, le poète latin Jacques Sluper, le professeur François Haemus, etc. La présente correspondance est publiée d'après le ms 903 de la bibliothèque de l'Université de Gand. — A.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 12 décembre — 1898

Fr. Thureau-Dangin, Origine de l'écriture cunéiforme. — Articles offerts à Susemihl. — Épigrammes érotiques de l'Anthologie. p. Paton. — J. Geffcken, Ménandre. — Viterbo, Les travaux nautiques des Portugais — Rod. Reuss, L'Alsace au xvii° siècle, I. — Mazel, La synergie sociale. — *Bulletin :* Colomb, Campagne de César contre Arioviste ; Tacite, Germanie, p. Christ, Borgius, L'unité polonaise; Campello, Machiavel ; Magherini, L'art à Citta di Castello ; Mme de Courson, Un complot sous Charles II ; Filsjean, Antoine-Pierre I de Grammont ; Despiques, Notre pays Meusien ; Rebière, Les savants modernes ; La Barre de Nanteuil, L'Orient et l'Europe; Siebert, Philosophie allemande contemporaine. — Académie des inscriptions,

Recherches sur l'origine de l'écriture cunéiforme, par François Thureau-Dangin. Première partie : Les formes archaïques et leurs équivalents modernes. Paris, Leroux, 1898, in-8, xvi-110 pages.

Jusqu'à présent il n'existait qu'un seul travail d'ensemble sur les formes anciennes de l'écriture cunéiforme, celui qui avait été publié par le regretté A. Amiaud (*Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne, archaïques et modernes*, par A. Amiaud et L. Méchineau ; Paris, 1887), et par suite des dernières découvertes en Chaldée, ce travail était devenu insuffisant. M. Thureau-Dangin, qui s'est déjà fait connaître avantageusement comme assyriologue par la publication de plusieurs inscriptions archaïques, a pu, grâce aux nombreux documents qu'il a consultés au Louvre, à Londres et à Constantinople, recueillir presque deux fois plus de signes que n'avait fait Amiaud, et présenter pour chaque signe des formes beaucoup plus anciennes. Amiaud, en effet, pour la plupart des signes, n'avait pu remonter plus haut que la période cunéiforme, tandis que M. T.-D. a pu donner la majeure partie des signes dans leur forme linéaire. Un certain nombre de signes archaïques ne sont pas encore assimilés. Cependant M. T.-D. a pu accroître dans de notables proportions la liste des formes assimilées avec certitude, et rectifier des assimilations erronées. Il a particulièrement insisté sur les altérations de l'écriture qui se sont produites par la confusion de signes différents à l'origine.

Dans la pensée de l'auteur, ce recueil des signes doit servir de base à une étude sur l'origine et le développement de l'écriture cunéiforme. Ce problème délicat, qui touche de près à la brûlante question du sumérien, semble pouvoir être abordé utilement et grandement élucidé, sinon tout à fait résolu, puisque tous les signes essentiels, ou bien peu s'en faut, sont aujourd'hui connus et que pour chacun de ces signes on possède des formes d'un caractère suffisamment primitif. Espérons que M. T.-D. ne nous fera pas trop longtemps attendre la seconde partie de ses recherches. La méthode exacte qui règne dans la première fait très bien augurer de ce qui nous est promis.

Deux questions particulières ont été discutées par M. T.-D. dans son avant-propos. D'abord, la date relative des plus anciennes inscriptions : on prouve contre M. Hilprecht, qui attribue une antiquité exagérée aux inscriptions de Niffer, que les inscriptions les plus anciennes et les plus importantes au point de vue épigraphique sont celles de Telloh. L'autre question regarde la direction primitive de l'écriture. Il est admis généralement, comme le suggèrent à première vue les plus anciennes inscriptions, que les signes étaient primitivement disposés dans le sens vertical. Dernièrement M. Delitzsch (*Die Entstehung des aeltesten Schriftsystems;* Leipzig, 1897), a soutenu que, nonobstant les apparences, l'écriture cunéiforme avait toujours été horizontale, comme elle est dans les inscriptions de basse époque. Il se fonde sur ce que, envisagés dans le sens vertical, les signes présentent un grand nombre de clous horizontaux dont la tête est à droite et qui, se dirigeant vers la gauche, ne semblent pas avoir pu être aisément tracés de la main droite sur l'argile. M. Thureau-Dangin maintient l'opinion commune, autorisée par les monuments, et il explique le fait dont il s'agit « en admettant, dès l'origine du système cunéiforme, c'est-à-dire bien antérieurement aux plus anciennes inscriptions sur argile connues, l'habitude, chez les scribes, de coucher la tablette à écrire sur le côté gauche : les signes qui, *théoriquement*, demeuraient verticaux, devenaient ainsi, *pratiquement*, horizontaux. Le fait d'écrire dans un sens différent ne faisait pas perdre de vue le sens véritable et originel : on dut cependant s'accoutumer de bonne heure à lire comme on écrivait, dans le sens horizontal, et cet usage s'est sans doute généralisé bien longtemps avant que sur les stèles ou sur les statues les inscriptions eussent cessé d'être disposées dans le sens primitif. » L'hypothèse est ingénieuse et naturelle. M'est avis que ce livre fait honneur à l'assyriologie française.

A. L.

Festgabe für Franz Susemihl. Zur Geschichte griechirchen Wissenschaft und Dichtung. Leipzig, Teubner, 1898 ; 93 p.

A l'occasion du 70e anniversaire de M. Susemihl, trois de ses disciples

ont réuni en un volume les articles suivants : M. Wellman, *Das aelteste Kræuterbuch der Griechen*; A. Schmekel, *Ænesidem und Cicero*; G. Knaack, *Hero und Leander*. Ces articles si divers ont cependant un point commun : tous trois recherchent des sources d'ouvrages connus. Le second, qui est en dehors de mes études habituelles, s'occupe de la source des *Academica* de Cicéron. M. Wellmann pose la question des sources de Théophraste ; après la comparaison de plusieurs descriptions de plantes empruntées à Théophraste et à Dioscoride, après des rapprochements avec certains passages de Nicandre, il conclut qu'en dernière analyse Théophraste, Dioscoride et Nicandre ont eu une même source, qui était non pas un ouvrage de botanique proprement dite, mais un ouvrage plus spécialement pharmacologique. L'auteur plus ancien, source commune de Théophraste et de Dioscoride, était selon toute apparence un médecin qui décrivait les plantes et leurs propriétés médicinales, et ne serait autre que Dioklès de Carystos, du IVe siècle av. J.-C. M. W. met alors en parallèle des fragments de Dioklès avec Dioscoride et Nicandre, pour justifier cette conclusion. Ces rapprochements sont intéressants, sans être pourtant toujours très persuasifs : n'est-il pas téméraire d'établir des conclusions sur des similitudes de termes qui, dans une description de la même plante, doivent nécessairement être identiques ? Il resterait toujours à démontrer, à mon avis, comment il se fait que Dioscoride, un fureteur, ne cite pas Dioklès, s'il lui emprunte quelque chose. On adoptera néanmoins la conclusion principale de M. W., à savoir que le plus ancien livre de botanique populaire et de médication par les plantes est l'ouvrage de Dioklès et non le neuvième livre de l'*Historia plantarum* de Théophraste. — M. Knaack, que je trouve beaucoup trop sévère pour Musée, cherche d'où lui vint l'idée de son poème, en même temps que la source des deux héroïdes connues attribuées à Ovide. Pour lui, l'original est un poème de Callimaque, et il est tellement convaincu de l'existence de cet original, qu'il souhaite qu'on le retrouve en Égypte. On ne peut le reconstruire, dit M. K., mais on peut en retrouver par conjecture les traits essentiels. Cela n'a rien que de facile, à première vue, en combinant Ovide et Musée ; mais si l'on n'aime pas Musée, et c'est le cas pour M. K., tout ce qui ne plaira pas dans son poème sera de son invention ; et un passage agréable dans le latin, comme l'attente de Héro (dont M. K. aurait pu relever la préciosité) devait être vraisemblablement dans l'original, « bien que Musée l'ait totalement laissé de côté. » Autres goûts, autres combinaisons. Ce qu'il y a de plus sérieux dans l'article de M. K., c'est la partie où il cherche les traces de l'histoire de Héro et Léandre dans les littératures grecque et latine; mais puisque lui-même, en fin de compte, semble craindre de s'être laissé entraîner trop loin par sa fantaisie, je me plais à reconnaître que cette fantaisie est agréable, que M. Knaack a bien fait de s'y abandonner, et que l'article qu'elle a produit est d'une lecture des plus intéressantes.

A la fin du volume, un catalogue des articles et ouvrages de M. Susemihl, par ordre chronologique, de 1850 à 1896.

My.

Anthologiæ græcæ erotica. The love epigrams or book V of the Palatine Anthology, edited, and partly rendered into english verses, by W. R. Paton. Londres, D. Nutt, 1898; IX-201 p.

Ce joli petit livre est l'aimable distraction d'un savant qui se délasse de plus importants travaux. Les épigrammes érotiques forment, comme chacun sait, le cinquième livre de l'Anthologie Palatine; M. Paton les publie accompagnées pour la plupart d'une traduction en vers que je n'aurai pas la témérité de juger, quoique par endroits elle me semble rendre plutôt l'idée que les termes mêmes de la phrase [1]. Elles sont annotées d'un appareil critique restreint, choix fait dans l'édition de Stadtmüller; ce sont les principales leçons du manuscrit palatin. M. Paton y a ajouté des conjectures personnelles et des observations relatives au texte, dans lequel il a même introduit plusieurs corrections. Il en donne pour raison, bien qu'il n'eût pas besoin d'excuse, que si une traduction est fondée sur une correction, il faut bien imprimer le texte comme l'on pense qu'il devrait être. Le raisonnement est spécieux; mais qui pourrait songer à se plaindre? L'helléniste aura Stadtmüller; le lecteur anglais qui saura le grec ne trouvera là rien d'excessif; et celui qui l'ignore se délectera en lisant sans arrière-pensée la traduction de ces petites pièces dont plusieurs sont pleines de charme et de poésie [2].

My.

J. Geffcken. **Studien zu Menander** (Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Wilhelms-Gymn. in Hamburg. Ostern 1898). Hambourg, 1898, impr. Lütcke et Wulff; 20 p. in-4.

Il ne faudrait pas juger cet opuscule sur le petit nombre de ses pages : il est plus nourri de faits et d'observations que beaucoup de gros volumes. M. Geffcken a jugé avec raison que le moment n'est pas encore venu d'écrire un ouvrage d'ensemble sur Ménandre, malgré les découvertes récentes; mais aussi il prouve par sa discussion actuelle que des études de détail ne sont point du travail perdu. On lira avec fruit cette

---

1. M. Paton dit lui-même p. 10 : « Je réclame l'indulgence pour cette traduction, qui est vraiment trop libre. » — P. 20, quand le grec dit simplement κύων, il n'est pas heureux d'appeler ce chien Hector.

2. J'ai relevé dans le grec une quarantaine de fautes d'impression.

comparaison entre l'*Aulularia* et les fragments du *Dyscolos*, d'où il ressort avec évidence que la pièce latine est bien conçue dans l'esprit de Ménandre ; de même que, selon toute probabilité, le δύσκολος n'est pas seulement « l'homme intraitable », mais qu'il est δύσκολος précisément parce qu'il est avare. L'Euclio de Plaute lui correspond jusque dans les détails. — Une seconde étude, où M. Geffcken tente de retrouver le plan d'une autre pièce de Ménandre (Ἥρως), à l'aide d'une comparaison avec un passage d'Alciphron III, 37, est également intéressante, mais beaucoup moins solide, et donne plus de place à la fantaisie. Le vraisemblable, ici, ne sort pas du domaine de la vraisemblance, et il faudrait d'autres arguments pour démontrer que le plan ainsi reconstruit est autre chose qu'une ingénieuse hypothèse.

My.

SOUSA VITERBO. **Trabalhos Nauticos dos Portuguezes nos seculos XVI e XVII. Parte I. Marinharia.** Lisbôa, Typographia da Academia Real das Sciencias. 1898. 2-341 pp. in-4.

L'historien ne saurait témoigner assez de gratitude à ces savants consciencieux, désintéressés et modestes dont la vie entière est consacrée à d'arides investigations dans les archives. Somme toute, eux seuls, en histoire, font œuvre durable !

Au nombre des plus zélés, il faut citer M. Sousa Viterbo, de Lisbonne. Cet érudit s'est surtout donné pour champ de recherches les fameuses archives de la Torre do Tombo [1] et, comme sujet, les travaux nautiques des Portugais. Ce n'est que justice. Leurs découvertes et leurs conquêtes en Afrique, en Asie, en Amérique, tant au sud qu'au nord, comptent parmi les plus belles pages de l'histoire maritime du monde. Ces glorieux efforts ne le cèdent qu'aux mémorables entreprises de Christophe Colomb, qu'elles ont peut-être suggérées et tracées, par les tentatives des marins portugais dans l'Océan Atlantique dès 1431, par la communication que fit Fernão Martins au grand Génois de la lettre de Toscanelli au roi de Portugal ; voire par les îles imaginaires dont les pilotes lusitaniens émaillaient leurs portulans et les données, plus ou moins légendaires, que Colomb recueillit aux Açores.

Déjà en 1890, M. S. V. avait publié une première série de ses *Trabalhos nauticos* qui se recommandait notamment par d'intéressants documents sur Bartholomeu Velho, cosmographe portugais au service de

---

1. Selon nous, ce sont les recherches dans les archives tabellionaires du Portugal qu'il faudrait maintenant explorer. En mettant à jour des contrats et des quittances on arriverait sans doute à recueillir d'importants renseignements sur les nombreux voyages transatlantiques des Portugais au XVI[e] siècle.

Charles IX et décédé à Nantes le 20 février 1568. En 1894 parut une seconde série, plus importante que l'autre, à cause des renseignements remontant à la première moitié du XVI[e] siècle. On y remarquait surtout une suite de pièces concernant Felipe Guillen, personnage très curieux et qui mériterait une biographie étendue. Apothicaire à Séville, où il naquit vers 1487, c'est au fond de son officine qu'on le voit chercher une méthode pour déterminer la longitude en mer, dont certains lui attribuent même la découverte, construire ou perfectionner les instruments nautiques, cultiver les belles-lettres et devenir grand joueur d'échecs. Nous le trouvons ensuite à Lisbonne dès 1527 au service de João III, qui le comble de faveurs. C'est l'époque de sa vive controverse sur des questions d'astronomie avec Simão Fernandez, « grande astrologo mathematico », et qui lui valut une satire de Gil Vicente, le Molière portugais.

Cette publication contenait également des notices sur André et Lopo Homem, Léon Pancaldo, pilote savonésien au service du Portugal, Jorge et Pedro Reinel et deux des Teixera.

L'ouvrage dont le titre figure en tête du présent article est une nouvelle édition de ces notices, mais augmentée de beaucoup d'autres [1]. Nous en comptons plus de deux cent cinquante, toutes bien documentées. A noter, au courant de la plume :

IX. Alcaçova Sotomayor (Simão). Lettre de Mendez de Vasconcellos à João III, 10 nov. 1532, montrant que ce fameux cosmographe se réconcilia avec son roi. Il périt trois ans après, assassiné par ses matelots au cours d'une exploration du détroit de Magellan (avant octobre 1535).

XII. Alvarado (Pedro d'). Lettre de Manuel Corte-Real à João III, 19 janvier 1537, annonçant l'arrivée à Angra d'Alvarado « adeantado de Guatemala, que vinha de conquistar a provincia de Honduras »; lettre qui complète la série donnée par Navarrette dans sa *Biblioteca marítima española*.

XVIII. Andrade (Pero d'). Lettre de João III, de 1522, rappelant les découvertes que ce navigateur, jusqu'ici inconnu, accomplit pour le compte de Manuel, mais sans dire où ni quand.

XXV. Barbosa (Duarte). Lettres de ce beau-frère et compagnon de Magellan, 1513 et 1514, se rapportant à Cochin et Cananor.

XXVI. Barbosa (Duarte). Homonyme. Pilote royal. Lettre de 1534 à son sujet.

XXIX. Botelho Pereira (Diogo). Détails sur cet « habilissimo cosmographo » (avant 1534), dont nous cherchons depuis longtemps la mappemonde qu'il présenta à João III.

---

1. Comme la plupart des publications faites en Espagne et en Portugal, il manque à cet ouvrage un index général des noms.

LII. Dias (Bartholomeu). Pilote. Encore un homonyme du célèbre navigateur. Quittance du 13 mai 1514.

LIII. Dias (Estevão). Curieuse pétition adressée au « Gouuerneur de limdye » par l'équipage de la *Marie de bon secours*, appelée aussi *Le grand Anglais*, et commandée par ce pilote portugais pour le compte d'armateurs de Rouen en 1527.

LXIV. Escolar (Pero). Pilote de la caravelle de Nicolau Coelho de l'escadre de Vasco da Gama, et qui fit ensuite partie de l'expédition au cours de laquelle Cabral découvrit le Brésil. Lettres du roi Manoel lui accordant une pension ; 1515 et 1517.

LXXXIV. Fernandez (Pero). Pilote qui s'enfuit du Portugal pour conduire des navires français aux Indes. Lettre de Mascarenhas, datée d'Anvers, le 22 janvier 1532.

LXXXVII. Fernandez (Simão). « Estroliquo », l'adversaire de Felipe Guillen. Documents de 1525 à 1537.

XCVII. Galvão (Antonio). Deux lettres importantes écrites de l'hôpital de Tous-les-Saints à la reine Catharina et à son petit-fils D. Sebastião. Dates non données. N'y a-t-il aucun espoir de retrouver son Histoire de la découverte des îles Moluques, ms. cité par Léon Pinelo ?

CVI. Gomes (Estevão). Lettre de João III à Luiz da Silveira, 3 mars 1523, où mention est faite tant de ce célèbre navigateur que de Bernaldo Pirez, Alvaro de Mesquita et João Rodriguez Mausinho.

Nous ne pouvons pas tout citer. Mais puisque M. S. V. ne s'en est pas tenu exclusivement aux archives de la Torre do Tombo, il est permis de lui indiquer quelques noms peu connus bien que dignes de figurer dans ses listes. Pour la première moitié du XVIe siècle et les voyages au nouveau monde seulement, notons parmi les Portugais :

Abreo ou Abreu (Pedro)[1]. Envoyé vers 1510 par Alfonso de Albuquerque pour découvrir les îles Moluques. Entra au service de l'Espagne en 1519, compagnon de Magellan et de Loaisa.

Acosta (Martin de). Pilote du *San Lazaro* et qui découvrit la Basse Californie en 1533. (Expédition de Hernando de Grijalva).

Acuña (Rodrigo de). Compagnon de Garcia de Loaisa dans son expédition au détroit de Magellan en 1527 et historiographe de cette entreprise.

Anriquez ou Ourives (Juan). Pilote dans l'expédition de Juan de Solis, équippée à Lepe en 1512.

Anriquez ou Ourives, fils du précédent, « seu filho, que diz que sabe tanto com'ele ».

Braga (João de). D'après qui furent nommés certains bas-fonds de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, avant 1529. (selon la carte de Ribeiro).

Burgos (Simon de). Survivant de l'expédition de Magellan.

---

1. Nous conservons l'orthographe des documents espagnols.

Castañeda (Bartolomé Ruiz). Pilote-major dans une expédition à l'Océan Pacifique (Muñoz, mss.)

Castañeda (Johan de). Pilote-major de Gaspar de Espinosa dans son expédition au Pacifique en 1520.

Fernandez (Antonio). Pilote de Magellan, différent des deux homonymes cités par M. S. V.

Ferreira (Cristobal). Pilote de Magellan.

Fonseca (Francisco de). Pilote désigné pour accompagner Magellan.

Gallego (Vasco). Pilote royal d'Espagne en 1514. Pilote de Magellan sur la *Victoria;* mourut en mer le 28 février 1521. Dans son testament; il signe « Velasco Gallego ».

Gallego de Carvalho (Vasco). Est dit avoir accompagné João de Lisboa au rio de la Plata, dès 1506. (Muñoz mss.).

Gil (Miñ). Pilote désigné pour accompagner Magellan en 1519.

Gonzales (Anton). Pilote de Antonio Sedeño en 1538.

Gonzalves (Amador). Pilote qui fit naufrage en 1543. (Oviedo).

Jaquez (Christoval), qui captura nombre de navires français près de Bahia en 1526, et ne commanda aucunement l'expédition de Vespuce en 1503. Il y a beaucoup à dire sur ce navigateur.

Leïte (Diogo), qui dressa une carte du Brésil en 1531, malheureusement perdue.

Margallo (Pero). Expert à la junte de Badajoz.

Mezquita (Alvaro de la). Né à Estremoz, neveu de Magellan qu'il accompagna sur la *Victoria*. Devint capitaine du *S. Antonio*.

Mezquita (Martin de la). Autre parent de Magellan, désigné pour l'accompagner comme pilote.

Mora (Rodriguez de). Pilote qui passe pour avoir accompagné Magellan dans son mémorable voyage.

Pires (Luis). Un des pilotes de Cabral en 1500. Cela fait le huitième pilote portugais de ce nom au xvi[e] siècle.

Saa (Diogo). Grand mathématicien, versé dans la science nautique, adversaire de Pedro Nunez. Son *De Navigatione* a été imprimé à Paris en 1549. in-8.

Sequeira (Diego Lopez de). Un des membres les plus compétents de la junte de Badajoz.

Serrano (Juan Rodriguez). Célèbre pilote. Accompagna Alonso Velez de Mendoza en 1499, Pedrarias Davila en 1514, et commanda le *Santiago* de l'expédition de Magellan, au cours de laquelle il mourut, en mai 1521.

Teixeira (Domingo). Il y a une belle mappemonde sur peau de vélin, $1^{m} \times 50$ c., signée de lui et datée de 1573, aux archives du Dépôt hydrographique. C'est le quatrième cartographe de ce nom.

Tristan (Diogo). Pilote au service de l'Espagne en 1524.

Vaez (Manoel). Pilote qui fit naufrage aux Antilles en 1548.

Vaz (Martin). Pilote qui découvrit l'île qui porte son nom près la côte du Brésil (selon l'*Islario* de Alonso de Santa Cruz).

Les additions ou corrections suivantes à certains articles de M. S. V. ne seront pas non plus hors de propos :

III Afonso Francez (João). Il n'était nullement Portugais, mais bien Français, né dans la localité de Saintonge, canton de Segonzac, arrondissement de Cognac. Son vrai nom était « Jean Fonteneau, dit Alfonse de Saintonge », ayant emprunté le nom patronymique de sa femme, Valentine Alfonse, laquelle peut avoir été Portugaise. Ces faits ont été récemment démontrés par M. Georges Musset, archiviste à La Rochelle, chercheur habile et fort exact.

X. Alcarraz était prénommé Antonio.

XXXV. Carvalho se nommait João Lopez de Carvalho. Il est le « Jean Carvajo » de Pigafetta et le « João Carvalho » de Barros. Il entra au service de l'Espagne au moins dès 1517 et mourut à Tidore le 14 février 1522.

11 bis, p. 333. Coelho (Nicolau), accompagna Cabral et fut le second, sinon le premier Européen qui foula le sol du Brésil, le 23 avril 1500. (Vicente Yañez Pinzon peut l'avoir précédé, quelques mois auparavant, 8° plus au nord).

LXII. Dourado (Fernão Vaz). Les collections du palais de Liria, à Madrid, renferment un superbe atlas de ce cartographe, dédié à D. Luis de Ataide, vice-roi de l'Inde, daté : « Em goa, ho anno de 1568 » et très bien décrit par Mme la duchesse d'Albe, comtesse de Siruela, dans son utile *Catalogo de las colecciones del palacio de Liria*, Madrid, 1898.

XCVIII. Garcia (Diogo). Cespedes le qualifie, comme M. S. V. de « Piloto da Burgaleza », mais en ajoutant qu'il semble avoir accompagné Jorge de Melo aux Indes en 1545.

CXX. Homem (André). Sa belle carte, conservée à Paris au Ministère des affaires étrangères n'est pas datée de 1557, mais bien : « Antverpiæ anno millesimo quingentesimo quinquegesimo nono ». M. S. V. dit que « André Homem achava-se homisiado em França no tempo de Francisco I°, de quem se confessava cosmographo ». Il avait demeuré en France quatre années chez João Pereira, ambassadeur de Portugal. On le voit à Londres en 1567. M. S. V. cite une lettre de Paris, 28 février 1565, où Homem dit : « estando rescebido par cosmographo del Rey como se ue polla portaria de Monsieur le almiral ». Il aurait donc été aussi au service de Charles IX.

CXXII. Homem (Diogo), fils de Lopo. Sa carte de 1572 n'est pas la seule qui se trouve à la Bibliot. nat. de Paris (mss. Portugais n° 45). La section de Géographie en possède une de 1559 (C. 4. 877), une de 1574 (B. 2446) et un atlas non daté (n° 1,021) mais qui nous paraît remonter à 1559, comme celui du British Museum. Ajoutons qu'on en connaît

encore au moins huit: 1557 et 1575 à l'arsenal de Venise; 1558 et 1560 à la Marciana; 1561 à la Bibl. nat. de Parme; 1568 (à la Bibl. roy. de Dresde); 1569 à la Bibl. Vittorio Emanuele de Rome (ex-Collège Romain?), et un, non daté, aux archiv. commun. de Volterra. En 1545, Diego Homem s'enfuit en Angleterre, après avoir été condamné à l'exil en Afrique pour homicide commis à Lisbonne. M. S. V. publie ses lettres de grâce (11 juillet 1547). Il se peut que sa parenté avec André et Antonio Homem, dont le séjour en France est attesté, soit la source des renseignements qui donnent beaucoup d'importance à certaines délinéations de ses cartes, comme nous le montrons dans l'ouvrage intitulé *Évolution cartographique de l'île de Terre-Neuve au* XVI^e^ *siècle*, prêt pour l'impression.

CCIV, p. 274. Le pilote Rodrigo Alvarez, dont il est question dans la lettre de João Rodriguez, accompagna Solis en 1515 et Sébastien Cabot en 1526 au Rio de la Plata. Alonso de Santa Cruz, parlant dans son *Islario* d'îles qui se trouvent à l'embouchure de ce fleuve dit : « Se llaman yslas de Rodrigo Alvarez por las aver descubierto un piloto que con nos otros llevavamos ».

CXXIII. Homem (Lopo). Le 16 février 1517 le roi Manoel « lhe concedia o privilegio de fazer e corrigir as agulhas de marear que fossem necessarias nas armadas reaes, tanto para a navegação da India e Mina, como para qualquer parte. » Ce privilège fut confirmé le 4 août 1524. La bibliothèque du duc de Salviati, à Rome (ex-Pise), renferme une grande carte nautique de ce cartographe. Elle porte : « Lopo Homem me ffez e. L. », mais n'est pas datée.

CXXV. Lisboa (João de). Selon Alexandre de Gusmão, cité par Varnhagen, il aurait visité la côte du Brésil dès 1506 et communiqué des renseignements à Magellan touchant le cap de Santa Maria. En tout cas, le *Padron general* de Chavès, dressé en 1536, inscrit au Brésil un *Rio de Johan de Lisboa*. Est-ce le même ?

CXXXI. Ce Pero de Ledesma « Piloto e descobridor... que suppômos, hespanhol », nous paraît être simplement Pedro de Ledesma, pilote andaloux, né en 1476, qui accompagna Colomb en 1498 et 1502, Pinzon en 1508 et Dias de Solis en 1515. C'était un homme de caractère équivoque, et nous soupçonnons fort que le document, malheureusement non daté, cité par M. S. V. ne soit qu'une simple offre de service faite clandestinement par ce Ledesma au roi de Portugal.

CLXXXII. Pires (André). Son *Arte de Navegar* n'est, en grande partie, qu'un plagiat de la *Suma* de Enciso. La cote exacte de ce ms. à la Bibliot. nat. de Paris est 40, et non 47, erreur du catalogue.

CXCVI. Ribeiro (Diogo). Mourut le 16 août 1533, laissant des enfants. Mais il y a un homonyme, également prénommé Diego, qui fut pilote de Diego de Nicuesa en 1508.

CCXV. Selaya (Sancho de). Il épousa Maria, fille de Gil Gonzales d'Avila.

CCXXVI. Teixeira (João). Bien qu'en 1602, il déclare avoir appris pendant « muitos annos a fazer cartas de marear », ce qui semble le faire naître dans le second tiers du xvi[e] siècle, la Bibliot. nat. possède de lui une carte du Brésil datée de 1640. Sa réputation était telle que, selon Juan et Ulloa, dans les discussions concernant la ligne de demarcation, le Portugal ne voulut admettre que des cartes de lui.

CCXXVII. Teixeira (Luiz). La Bibliot. nat. de Florence possède un atlas de ce cartographe, daté de 1587.

Sebastian Alvarez. dans sa lettre du 18 juillet 1519 au roi de Portugal, parlant de l'expédition de Magellan, dit : « Van portugueses pilotos : Carvalho, Estéban Gomez, Serrão, Vasco Gallego, Alvaro y Martin de Mesquita, Francisco de Fonseca, Cristobal Ferreira, Miñ Gil, Pedro de Abreu, Duarte Barbosa, Antonio Fernandez, Luis Alonso de Beja, Joan de Silva. »

Ainsi cette mémorable entreprise, accomplie sous pavillon espagnol, à un certain moment ne compta pas moins de quatorze pilotes portugais. A ceux-ci, viennent s'ajouter, le commandant en chef, les cosmographes chargés de la partie technique : Ruy el Francisco Faleiro, ainsi que les trois cartographes qui en fournirent les éléments : Pedro Reinel, Jorge Reinel et Diego Ribeiro, tous également nés en Portugal. C'est là un fait, à l'honneur de ce pays, et que l'histoire doit rappeler.

Henry Harrisse.

Rodolphe Reuss, **L'Alsace au dix-septième siècle.** Tome I[er]. Paris, Bouillon, 1897, in-8, xxxvi-735 pages (116[e] fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études).

Voici juste 250 ans que l'Alsace est entrée en France : il n'est pas mauvais que, malgré tout, on s'en souvienne encore parmi nous, et qu'il y ait des historiens pour nous le rappeler. Mais M. Rod. Reuss n'aurait certainement pas pu mener son œuvre à bonne fin, s'il avait toujours été attaché à son poste actuel de maître de conférences à l'École des Hautes-Études, à Paris. C'est en Alsace même qu'il a rassemblé presque tous les matériaux de son livre, et d'abord à Strasbourg, où il a été de longues années conservateur de la Bibliothèque municipale, et dont il connaît l'histoire mieux que personne ; il n'a pas négligé les fonds alsatiques Heitz (à l'Université de Strasbourg) et Chauffour (à la bibliothèque de Colmar) ; enfin, il a utilisé les documents manuscrits conservés aux archives municipales et départementales de Haute et Basse Alsace. Les recherches ont été méthodiquement délimitées : M. R. ne s'est proposé d'épuiser ni toutes les sources allemandes, ni toutes les sources françaises qui ont, les unes et les autres, leur importance pour l'histoire d'Alsace ; celles-là pour la première moitié, celles-ci pour la seconde moitié du xvii[e] siècle : il s'est placé en Alsace, au point de vue

alsacien, il a travaillé principalement sur des textes alsaciens, et, telle quelle, il est difficile d'imaginer enquête plus étendue et plus approfondie.

On pourra s'en faire une idée en parcourant l'excellente notice bibliographique qui figure en tête du volume; et il est à remarquer que l'auteur a systématiquement omis toutes les sources qui n'intéressent l'Alsace qu'incidemment ou par un détail trop minime (pamphlets, factums, etc.) : sa liste y gagne en clarté et pourrait être donnée comme une « bibliographie choisie » de l'Alsace d'autrefois [1]. De même M. R. s'est réservé de donner en notes, dans le corps du volume, quelques indications sur les pièces d'archives qu'il a consultées. Peut-être eût-il été préférable d'en indiquer sommairement les caractères généraux, ne fût-ce que pour renseigner le lecteur sur la nature des fonds d'archives alsaciens, et pour lui montrer comment et suivant quelle mesure, dans chacune des sections de l'ouvrage, le manuscrit se combine avec l'imprimé. Car M. R. ne s'est pas contenté de prendre la substance des nombreuses monographies de détail qu'il cite dans son introduction, il les a pour la plupart contrôlées d'après leurs sources, et, reprenant l'enquête à frais nouveaux, il a vu les lacunes à combler, il y a pourvu par des recherches originales, en sorte qu'il a pu, le premier, exposer d'ensemble et en détail, la situation matérielle et morale de l'Alsace au XVIIe siècle. Là est la grande nouveauté du livre, et qui subsisterait, même si on ne tenait pas compte de tout l'inédit qu'il apporte, et des faits nouveaux qu'on trouve à tous les chapitres.

La tâche était difficile. Quoique vieille de deux siècles, la période choisie par M. R. provoque encore aujourd'hui d'ardentes polémiques. Des deux côtés des Vosges, il semble qu'on ne puisse parler du traité de Westphalie, sans penser au traité de Francfort. Et puis, en Alsace, comme partout ailleurs au XVIIe siècle, la question religieuse prime toutes les autres : la lutte trentenaire a été d'abord religieuse, et le gouvernement français, sitôt établi en Alsace, s'est montré nettement favorable à la cause catholique. Comme si elle n'était pas assez compliquée en elle-même, l'histoire de l'Alsace au XVIIe siècle est comme

1. Il n'y manque qu'une table alphabétique d'ensemble, qu'on trouvera sans doute fondue dans la table générale à la fin de l'ouvrage. A côté de cette bibliographie manuelle d'Alsace, il convient de signaler la bibliographie critique des historiens d'Alsace, que M. R. a publiée comme thèse latine de doctorat : *De scriptoribus rerum alsaticarum historicis inde a primordiis ad saeculi* XVIII *exitum* (Argentorati, ap. Frid. Bull, 1898, in-8°, XII-250 p.). Dans ce volume, M. R. a dressé le catalogue critique des sources historiques de l'Alsace, à peu près comme Wattenbach et O. Lorenz ont fait pour l'Allemagne du moyen-âge, mais avec une double supériorité : restreinte à une seule province, son étude est plus détaillée, et, au lieu de s'arrêter à la fin du XVe siècle, elle poursuit jusqu'au XVIIIe siècle. Écrite en un latin très clair, terminée par une excellente table, elle est d'un maniement commode et constitue un précieux instrument de travail pour les historiens d'Alsace.

obscurcie de la double sentimentalité patriotique et religieuse : la plus respectable assurément, mais la plus susceptible qui soit.

M. R. s'en est tiré à force de probité scientifique. Il a l'érudition vigoureuse et saine. Tous les faits qu'il expose sont accompagnés de leur référence, et, autant qu'il nous a semblé, la documentation du livre est d'une remarquable certitude. Mais surtout, M. R. a l'esprit réaliste ; il va droit au fait concret, et, presque toujours, ses conclusions sont des compromis, car la réalité se moque de la logique sectaire. « Le texte définitivement adopté des paragraphes fondamentaux relatifs à l'Alsace [dans le traité de Munster] », écrit-il par exemple (p. 167), à la fin d'une discussion qui est un modèle de critique informée et judicieuse, c'est « le produit mal venu d'un conflit long et pénible entre les parties contractantes, conflit qu'aucun des combattants n'a été assez fort pour clore par une victoire complète. » On ne saurait mieux dire, et s'il existe quelque manière d'interpréter les obscurités voulues de « l'instrument de paix », c'est bien celle qui nous est ici donnée. Il semble dès lors assez oiseux d'argumenter indéfiniment sur la signification précise du Landgraviat d'Alsace — titre ou territoire — qui fut alors concédé à la France. — Pareillement, M. R. n'hésite pas à montrer les conséquences fâcheuses de la politique religieuse suivie par Louis XIV en Alsace ; mais il relève aussi les bienfaits du gouvernement français dans la vie économique et l'administration, notamment dans la justice, si importante à une époque où l'on ignorait encore le service militaire et l'école obligatoire, ces deux procédés usuels d'assimilation dans les provinces conquises (p. 332). Partout ainsi, M. R. est impartial parce qu'il est objectif, et sa modération est comme un gage de vérité : elle n'offusquera que les chauvins ou les fanatiques.

Mais aussi, parce qu'il et objectif, M. R. a voulu dresser de la réalité un inventaire intégral. L'histoire, telle qu'il l'a conçoit, n'est pas seulement politique et religieuse : elle embrasse tous les faits de la vie sociale. *L'Alsace au* XVIIᵉ *siècle* aura deux volumes. Le tome I (soumis cette année à la Sorbonne comme thèse française de doctorat), traite successivement, en cinq livres, du pays (géographie, population, aperçu sommaire de l'histoire d'Alsace jusqu'au XVIIᵉ siècle); de l'histoire (politique et militaire), des institutions (administration générale, provinciale ; finances, justice, armée), des territoires (étendue et organisation), et de l'état économique de l'Alsace au XVIIᵉ siècle (agriculture, industrie, commerce). Une longue analyse ne suffirait pas à montrer le nombre et la variété des questions traitées par M. Reuss : bornons nous à l'essentiel. — L'histoire de l'Alsace au XVIIᵉ siècle (livre II, p. 47 à 266) n'est, dit l'auteur à maintes reprises, qu'un abrégé. M. R. suppose connus les faits de politique européenne qui ont leur contre-coup en Alsace, il ne donne pas le portrait en pied des personnages, il n'entre pas dans le détail topographique des opérations militaires, il ne s'attarde pas à décrire les scènes historiques, même les plus pittoresques : mais il

résume les événements avec une si admirable lucidité, avec une telle sûreté d'information, que désormais on ne pourra plus guère s'occuper des guerres et de la diplomatie du XVIIe siècle, en tant qu'elles se rapportent à l'est de la France, sans consulter au préalable l'exact récit qu'il nous en a fourni.— Tout au contraire, le livre IV (p. 361 à 536 : les territoires alsaciens), est exclusivement local. « Il faudra s'armer de quelque courage et de beaucoup de patience pour plonger dans ce fouillis de territoires » qu'était l'Alsace vers 1648 ; il sera bon de se munir aussi d'une carte (la dernière en date est celle de M. Schulze, au fascicule 27 des *Statistische Mittheilungen über Elsass-Lothringen*, 1896). Mais, pour peu qu'on connaisse le pays, ou qu'on en ait l'amour au cœur — et comment le connaître sans l'aimer ? — on suivra avec un intérêt passionné M. R. dans la minutieuse revue qu'il passe presque village par village, des possessions ecclésiastiques, seigneuriales et municipales qui s'enchevêtraient alors dans la Haute, et plus encore dans la Basse Alsace. — Le livre V (p. 537 à 719) est de lecture attachante et facile (comme aussi le livre II, lorsque l'auteur décrit les mœurs en même temps que les rouages administratifs). Procédés et productions agricoles (vignes, forêts, bétail) ; organisation industrielle (corporations) et industries principales (mines, métallurgie, orpailleurs, salines, poudreries, verreries, tuileries et poteries, tissage, brasseries, tabac ; etc.), routes, postes, péages, foires et marchés, navigation, monnaies, et articles de commerce : tous les détails de la vie économique du pays sont mentionnés, classés et décrits avec une précision sagace et singulièrement instructive. M. R. n'a pas eu ici à dépouiller les répertoires généraux d'histoire européenne, comme au livre II, ou les monographies locales, comme au livre IV ; les faits qu'il nous apporte sont nouveaux pour la plus grande partie, et le livre V procure ainsi une importante contribution à l'histoire économique, encore si mal connue du XVIIe siècle. Par son contenu, il est en outre comme le préambule nécessaire du tome II, où M. R. étudiera la condition sociale des habitants de l'Alsace, avant d'aborder les faits d'ordre intellectuel et religieux.

Toute la vie matérielle et morale des Alsaciens d'autrefois aura donc été reconstituée, et l'on voit dans quel ordre : M. R. a adopté un plan systématique dont les rubriques, abstraites et générales, pourraient, sans modification, servir à tout autre pays, comme à toute autre époque que l'Alsace au XVIIe siècle. Ce sont elles, et non les périodes chronologiques qui constituent, en quelque sorte, l'ossature de l'ouvrage. M. R. a composé un tableau. Rien n'est plus naturel lorsqu'il s'agit d'une histoire paisible, sans événements saillants, sans crises politiques et religieuses, ou, pour tout dire d'un mot philosophique, que M. R. nous excusera d'employer, lorsqu'il s'agit d'une époque organique. Par exemple, il est difficile d'imaginer qu'on présente autrement qu'en tableau l'histoire de l'Alsace au XVIIIe siècle. Mais en va-t-il de même au siècle précédent ? « Des cent années du XVIIe siècle, l'Alsace en a passé

cinquante-trois, et même davantage, en état de guerre » (p. 28). A la guerre de trente ans succèdent les guerres de Louis XIV. Tout est modifié en Alsace : depuis la situation du pays en droit des gens, jusqu'au fond même de la population. Au point de vue politique, les changements aboutissent tous au même fait : l'occupation française, ou en proviennent ; mais cette occupation elle-même ne s'est opérée que très lentement : avant 1648, la France avait déjà pris pied en Alsace, et elle n'a guère achevé sa conquête qu'après la prise de Strasbourg. Ainsi, de toute manière, le XVII^{e} siècle a été pour l'Alsace une période critique, et ce n'est guère qu'aux deux extrémités du siècle, tout au début et tout à la fin, que les conditions générales de la vie historique présentent quelque statibilité. N'eût-il pas été plus conforme à la nature des choses que le plan du livre reproduisît de plus près les phases successives du XVII^{e} siècle en Alsace ? En histoire, pour faire comprendre une crise, il faut la suivre pas à pas, dans son évolution chronologique.

M. R. s'en est, du reste, fort bien rendu compte, car nul n'est moins que lui d'esprit systématique, et son plus grand souci est justement de ne pas dénaturer la réalité par des conceptions à priori. Il a donc respecté l'ordre chronologique dans chacun de ses développements. Le résultat n'est pas toujours des plus heureux : le XVII^{e} siècle naît et meurt autant de fois qu'il y a de livres dans l'ouvrage, sinon même de chapitres dans les livres, et de sections dans les chapitres. Au livre III, le lecteur a quelque peine à se faire une idée d'ensemble précise de la manière dont l'administration française s'est progressivement superposée, dans la seconde moitié du XVII^{e} siècle, à l'administration antérieure, de l'époque impériale. Au livre IV, il arrive fréquemment que M. Reuss remonte jusqu'au moyen âge, et descende jusqu'en 1870. Cinquante fois nous voyons défiler les « Suédois », à cinquante points de vue différents, sans que jamais (sauf peut-être au livre II) ils nous soient présentés une bonne fois, en eux-mêmes. Ailleurs, les rubriques générales adoptées par l'auteur, ne concordent pas ou empiètent les unes sur les autres : c'est ainsi qu'au premier abord la description générale du pays (livre I, chap. I) paraît écourtée ; mais on retrouvera plus loin (livre V, ch. I et II) les faits qu'on y cherchait inutilement, et non pas tous, à la vérité : la question du climat, à peine indiquée p. 18 à 20, n'est pas reprise ultérieurement. Cf. de même, livre I. chap. II et livre II, chap. II : démographie historique. Ces exemples pourraient être multipliés : il est certain que la disposition des matières prête parfois à critique.

Mais ce ne sont là que des réserves sur la forme plutôt que sur le fond, et encore convient-il d'ajouter qu'avant de porter un jugement définitif sur la tenue générale de l'ouvrage, il faut attendre que celui-ci ait été entièrement publié ; somme toute, on peut dès à présent augurer sans témérité de *l'Alsace au* XVII^{e} *siècle* qu'elle sera classée parmi les œuvres historiques les plus remarquables de ces dernières années en France.

G. PARISET.

La Synergie sociale par Henri MAZEL. 1 vol. in-18, 1-356 p. Armand Colin et Cie, éd. 1896.

Le titre de cet ouvrage lui a certainement nui — si j'en juge du moins par moi-même qui, effrayé de son appellation bizarre, l'ai laissé sur ma table plusieurs mois, sans l'ouvrir. Puis, l'ayant ouvert, je l'ai lu jusqu'au bout avec un vif intérêt. Dans ces 350 pages où l'auteur a voulu, un peu audacieusement, renfermer « le passé, le présent et l'avenir de la société », il y a assurément beaucoup de vues aventureuses et d'outrance dans les opinions — mais aussi une force et un mouvement d'esprit remarquables. Bien qu'indépendant en général, l'auteur semble se rattacher surtout aux idées de Le Play et de Taine, notamment en ce qui concerne la Révolution française pour laquelle il est d'une sévérité qui aboutit à l'injustice. Ce n'est pas tout que de maudire la Révolution : il faut l'expliquer ; et on ne peut l'expliquer sans instruire le procès de l'ancien régime, ce qui a été le cas de Taine. M. M. ne tombe pas dans la contradiction qu'on a reprochée à celui-ci, mais parce qu'il se contente de glorifier, sans l'analyser, l'état social qui a précédé 1789, ce qui rend 1789 incompréhensible. « Tout bien, écrit-il, se serait produit sans la Révolution : nul bien n'est sorti d'elle. » C'est vraiment paradoxal.

Ce que je préfère dans le volume de M M. c'est son esprit général favorable à l'énergie individuelle considérée comme base unique de la grandeur et de la prospérité des nations, parce qu'elle est la base de la coopération ou « synergie » sociale. Il ne tarit pas sur ce sujet et en y insistant est souvent éloquent. Il l'est aussi en définissant par antithèse le danger social : « Il n'y a jamais eu qu'un danger social, et ce danger existe toujours, aujourd'hui plus grave même. Il siège dans chaque âme et se nomme Bassesse. »

Le livre de M. M., malgré ses défauts et ses erreurs, est le livre de quelqu'un qui pense et fait penser.

Sa conclusion générale : « En résumé, la conception sociale semble aujourd'hui partout plus juste qu'autrefois » est, à mon avis, exacte et réconfortante. Il la déduit d'un examen intéressant des principales doctrines sociologiques contemporaines, depuis les économistes du XVIIIe siècle jusque et y compris M. Tarde.

L'auteur qui écrit souvent très bien, emploie parfois aussi des mots bizarres et qui sentent l'école décadente : *Patrial*, *alme*, *ariste*, *ascèse*, etc. Il a des phrases comme celle-ci qui fait sourire (il s'agit de Thiers) : « Cet homoncule a toujours été nauséeux aux cœurs almes. »

Eugène D'EICHTHAL.

BULLETIN

— M. G. Colomb, sous-directeur du laboratoire de botanique à la Sorbonne, nous envoie : *Campagne de César contre Arioviste*, Paris, Leroux, 44 pp. in-8. (Extrait de la *Revue archéologique*). D'après M. C. la route prise par César, depuis Besançon, forme à peu près un arc de cercle dont le cours du Doubs serait la corde, en passant par Cussey-sur-Ognon, Olselay, Pennesières, Vallerois-le-Bois, Villersexel, et s'arrête à Arcey. L'entrevue du *Bel. gal.*, I, xliii, aurait eu lieu sur le tertre de La Chaux, au delà de Montbéliard, et la grande bataille, en deçà, autour d'Arcey. Il faudrait avoir la minutieuse connaissance que M. C. possède des lieux pour discuter son hypothèse. Je me borne à observer qu'un des fondements philologiques sur lesquels il l'appuie est ruineux. I, liii, 1, on lit : « Nec prius fugere destiterunt quam ad flumen Rhenum milia passuum ex eo loco circiter V peruenerunt. » Tel est le texte de tous les mss. de César. On corrige d'ordinaire, d'après Orose et Plutarque, en « quinquaginta ». Il faudrait discuter la valeur de cette correction, que M. C. a prise pour la rédaction originale. Il ne s'agit donc pas seulement de savoir s'il y a entre VM et LM une différence sensible : l'aspect de la phrase exclut d'ailleurs ce groupement de lettres. M. C. ajoute : « Le mot *cinquante mille* est en toutes lettres dans le texte et non pas en chiffres romains. » Cette assertion, fondée sur nos éditions courantes, est contredite par les dernières recherches sur César (Meusel, *Beitræge*, 234-235). Malgré ces réserves, l'étude de M. Colomb apporte à la question des données nouvelles qui ne pourront être négligées par les futurs éditeurs. — P. L.

— M. A. Th. Christ a été chargé de revoir les éditions de Tacite de Joh. Müller qui font partie de la collection Freytag. Il a donné, il y a deux ans, le tome I des *Annales;* voici la *Germanie*. Louons la petite table ajoutée à la fin du volume pour noter les changements apportés ici au texte de l'édition de 1884. — É. T.

— Nous recevons le 4e fascicule du tome Ier d'un *Archiv für Religionswissenschaft* publié sous la direction de M. Th. Achelis, et avec la collaboration de divers savants, parmi lesquels nous relevons les noms de MM. Hardy, Hillebrandt et Roscher. Ce fascicule contient un article de M. Polivka sur les nombreuses variantes relevées, surtout en pays slaves, de la légende de Polyphème, — il en est d'une ineffable absurdité, — et une étude approfondie de M. Tiele sur l'âge probable de l'Avesta, où la thèse moderniste de J. Darmesteter est vigoureusement combattue. L'*Archiv* paraît à la librairie J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), à Fribourg-en-Brisgau, en quatre fascicules qui forment un volume de 400 pages environ. Le prix d'abonnement est de 14 mk. par an. — V. H.

— A propos du trois cent cinquantième anniversaire de la création de l'*Unité polonaise*, c'est-à-dire de la fondation des Églises de réfugiés tchèques en Pologne, le chef spirituel de ces congrégations, M. le Dr Eugène Borgius, le successeur des évêques célèbres du xviie et du xviiie siècle, un Amos Comenius et un Jablonski, a publié un opuscule sur leur passé (*Aus Posens und Polens kirchlicher Vergangenheit*, Berlin, Wiegandt und Grieben, 1898, IV, 130 p. in-8). Nées du mouvement hussiste, les Églises de l'Unité l'ont dépassé d'assez bonne heure, ont persisté, à travers plusieurs siècles d'oppression sur le sol natal, puis en terre étrangère, et ont fini par se rattacher de nos jours à l'Église évangélique de Prusse, tout en conservant dans son sein une certaine autonomie. Le récit de M. B. n'est pas toujours très lucide ni très

précis, affectant à certains moments un cachet plus scientifique pour reprendre ensuite l'allure d'un résumé populaire. Néanmoins, comme la littérature sur la matière n'est pas fort riche, il pourra servir à orienter, dans une certaine mesure, ceux qui voudraient étudier l'histoire de la Réforme dans les pays slaves, sans les dispenser cependant de compléter leurs études par la lecture d'autres travaux plus étendus. — R.

— Le comte Paolo Campello della Spina vient de publier une plaquette intitulée : *I detrattori e gli apologisti del Machiavelli* (Città di Castello, Lapi, in-8 de 34 p Prix : 1 fr). Ces observations historiques très sérieuses ont pour but de mettre en garde l'esprit italien contre les apologies, trop multipliées en ces derniers temps, des doctrines politiques du grand chancelier florentin. — N.

— L'éditeur Lapi, de Città di Castello, met en vente le grand ouvrage de M. Magherini-Graziani sur l'histoire artistique de cette intéressante ville de la vallée du Haut-Tibre. L'*Arte a Città del Castello*, édité in-4 avec grand luxe, comporte 89 planches hors texte et un atlas de 63 reproductions d'architecture, peinture, décoration, orfèvrerie, etc. Aucun travail aussi étendu n'a encore été consacré à la monographie d'une petite ville italienne. — N.

— Le livre de Mme la comtesse R. de Courson, *La persécution des catholiques en Angleterre. Un complot sous Charles II* (Paris, Firmin-Didot et Cie, 1898, xii et 335 p., 3 fr. 50), a tout juste la valeur historique d'un chapitre de la Vie des Saints. Il est inspiré d'un bout à l'autre par une foi vive, un ardent désir de glorifier les malheureuses victimes du fanatisme protestant. Ce ne sont peut-être pas les meilleures conditions d'esprit pour écrire l'histoire. Les sources où aime à puiser Mme de C. sont l'apologie des catholiques par l'évêque catholique Challoner et surtout les Archives des Jésuites (*Records of the English province*). Ce n'est peut-être pas suffisant pour présenter les faits dans toute leur intégrité. Heureusement tout le monde est depuis longtemps d'accord sur la valeur des accusations portées contre les catholiques par Titus Oates et ses acolytes; et on pourrait s'étonner avec Mme de C. que des fables aussi complètement dénuées de toute vraisemblance aient pu trouver la moindre créance, même auprès du populaire, si on ne savait par trop d'exemples fameux que tout sang-froid et toute justice disparaissent lorsqu'entre en jeu l'animosité religieuse s'appuyant sur le sentiment national. Sur le fond même des faits on ne peut que s'accorder avec Mme de Courson. Mais quand elle énumère les miracles accomplis après leur mort par les malheureuses victimes des haines religieuses du temps, quand elle relate les preuves irréfutables, suivant elle, de l'intercession divine, elle pénètre sur un terrain qui n'est plus celui de l'histoire et où nous ne pouvons la suivre. Il n'est que juste de rendre hommage au talent distingué de l'auteur. L'ouvrage est écrit d'un style fluide, net et probe, sans afféterie et sans prétention; mais c'est, je le répète, moins un livre d'histoire, qu'un livre d'édification religieuse. — Jules Lecoq.

— M. l'abbé Paul Filsjean vient de publier une bonne biographie de l'archevêque de Besançon, *Antoine-Pierre Ier de Grammont* (Paris, A. Picard, 1898, ix, 256 p. in-18), qui occupa le siège de la métropole bisontine de 1662 à 1668 ; il fut l'un des plus influents agents de la politique de Louis XIV dans les régions nouvellement conquises sur la monarchie espagnole, en même temps qu'il exerça une influence considérable et généralement salutaire sur les affaires ecclésiastiques du pays. Bien documentée, écrite sur un ton simple et sans viser à l'effet, l'étude de M. Filsjean est une contribution utile à l'histoire de l'Église de France, de ses querelles, de ses réformes et de ses créations dans la seconde moitié du xviie siècle et elle fournit plus

d'un trait caractéristique au tableau des mœurs provinciales et de la société franc-comtoise à cette époque. — R.

— La brochure que M. Paul Despiques, professeur au lycée de Bar-le-Duc, a publiée sous le titre *Notre pays Meusien* (Bar-le-Duc, Constant Laguerre. In-8, 25 p.) a été tirée de l'*Annuaire de la Meuse* pour 1898, et il est rare qu'un annuaire ait une aussi solide et belle préface. M. Despiques expose la géologie du département de la Meuse, ses montagnes, ses rivières; il nous fait visiter ses villes, Bar, Ligny, Ancerville, Vaucouleurs, Commercy, Saint-Mihiel, Verdun, Montmédy; il nous décrit ses monuments, l'église d'Avioth et l'ossuaire de Marville. Dix-neuf dessins de M. Wladimir Konarski rehaussent le prix de cette plaquette intéressante, écrite d'une façon très vivante et pittoresque ; ils représentent, entre autres curiosités du « pays meusien », le pont Notre-Dame et le gros-horloge de Bar, le portail de l'église de Rembercourt-aux-Pots, le château de Ligny, la maison du roi à Saint-Mihiel et la porte de France à Vaucouleurs. — A. C.

— Sous le titre *Les savants modernes, leur vie et leurs travaux d'après les documents académiques, choisis et abrégés* (Paris, Nony. In-8, VIII et 455 p.), M. A. Rebière a résumé l'existence et l'œuvre des principaux savants français ou étrangers qui ont fait partie de l'Académie des sciences. Il commence à la fondation de l'Académie, à la découverte de l'attraction universelle et du calcul infinitésimal. Puis, après cet exposé sur l'histoire et le rôle de l'institution, il range chronologiquement, en trois chapitres, les mathématiciens, les physiciens, les naturalistes. Chaque notice se compose d'un résumé de quelques lignes où M. R. donne la biographie du savant, ses découvertes, ses ouvrages, et de plusieurs extraits, pour la plupart tirés des travaux historiques de l'Académie. Ces extraits font la valeur et l'attrait du livre ; ils sont bien choisis, et, comme dit M. R., ils plairont par la variété des tons, car ils sont tantôt fins et élégants, tantôt chauds et colorés, et s'élèvent parfois jusqu'à l'éloquence : ils offrent d'ailleurs de beaux exemples de labeur modeste et de dévouement; surtout, ils mettent en lumière les idées développées par le savant et les choses qu'il a trouvées. Le livre de M. Rebière met ainsi à la portée des esprits cultivés les grands noms, les grands faits et les grandes lois de la science ; pas de détails, mais des aperçus d'ensemble et des points de vue généraux. P. 118 on ne dit pas l'*École militaire*, mais l'École du génie de Mézières. — A. C.

— Sous ce titre, d'une concision ambitieuse, *L'Orient et l'Europe* (Didot, 1898. XX-351 p.), M. le baron Amaury de La Barre de Nanteuil a cru pouvoir publier une série de chapitres écrits dans ce genre spécial qu'on appelle dans les classes la rédaction d'histoire. Les aspirants à la « carrière » et les candidates au brevet trouveront dans ce volume une chronologie exacte des souverains depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'aujourd'hui, et des cartes figurant à des époques décisives l'état territorial de l'empire ottoman. Ces cartes sont la meilleure partie de l'ouvrage, bien que les hachures du relief et celles des divisions politiques s'y brouillent dans une grisaille uniforme. Quant à l'exposé, le fil conducteur tantôt s'y enchevêtre tantôt se casse. L'auteur, dont la bibliographie est des plus sommaires, n'a su ni classer les faits ni présenter les idées générales. Ne cherchez pas une vue d'ensemble sur la naissance et le conflit des nationalités balkaniques : c'est par épisodes dispersés au cours du récit que le mouvement se perçoit. L'auteur ne s'inquiète pas davantage — en dépit du titre de son livre — de l'influence morale que l'Europe exerce sur l'Orient : rien de la Jeune Turquie ni de la Jeune Égypte dont les idées modernes se marient si étrangement aux traditions de l'islam ; rien du contrôle européen ni du régime international qui sont pour la Turquie et l'Égypte des garanties de durée. M. de L. B. se plaît

surtout aux négociations diplomatiques et voici, pour finir, quelques-unes de ses appréciations cueillies au hasard : L'Italie, dit-il, « ne nous pardonnait point d'avoir réclamé Nice et la Savoie pour prix de notre alliance » (la question romaine est traitée par prétérition !). — « La Prusse était née de l'inaction ou de la complicité de Napoléon III... et voilà que la statue devenue colossale, effrayante, faisait maintenant peur à son propre sculpteur » (p. 187). — « Le roi Charles (de Roumanie), exécuta docilement les ordres que lui avait donnés le Congrès de Berlin... de nationaliser les juifs habitant ses États » (p. 227). Les Anglais se sont « arrangés pour que le canal de Suez puisse, en temps de paix comme en temps de guerre, être traversé par toutes les flottes, la leur y comprise (sic) » (p. 234). Est-ce bien « *en Arménie* » seulement que le sultan actuel a entrepris l'extermination de toute une race » ? (p. 238). M. de la Barre de Nanteuil a le tort d'écrire *Buckarest* et *Prokejostem* (au lieu de Prokesch-Osten). — B. A.

— M. Otto Siebert publie à la librairie Vandenhoeck et Ruprecht de Goettingue une Histoire de la philosophie allemande contemporaine depuis Hegel (*Geschichte der neueren deutschen Philosophie seit Hegel, ein Handbuch zur Einführung in das philosophische Studium der neuesten Zeit.* In-8, VII et 496 p., 7 mark 50). L'ouvrage commence par un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de la philosophie de Kant à Hegel et sur les « efforts philosophiques » depuis Hegel. Viennent ensuite trois sections : I. Rameaux des anciens systèmes et directions analogues : école de Hegel, école spéculative des théistes, école de Herbart, école de Schleiermacher, école de Fries, école de Baader, école de Beneke, Arthur Schopenhauer et ses adhérents, Adolphe Trendelenburg, résurrection du thomisme et d'autres anciennes philosophies. II. *Réaction :* le matérialisme, l'essor des sciences naturelles, le positivisme. III. *Nouvelles tentatives :* le néokantisme, essais d'un nouveau système. Le livre se termine par une conclusion. Il renferme en appendice une bibliographie et un index. On peut dire qu'il est fait avec soin et conscience. S'il n'abonde pas en idées générales et en aperçus d'ensemble, il offre un tableau exact et clair des écoles philosophiques de l'Allemagne contemporains. — C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 novembre 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection de deux candidats à la chaire de persan, vacante à l'École des langues orientales vivantes. Elle présente, en première ligne, M. Clément Huart, par 34 voix ; en seconde ligne, M. Gantin, par 26 voix.

M. Philippe Fabia, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, lit un chapitre, intitulé *Le règne de Poppée*, d'une étude sur la seconde femme de Néron, et conclut que sa domination fut plus malfaisante encore que celle d'Agrippine.

M. le docteur Hamy annonce que M. le duc de Loubat a retrouvé la *Clave general de Jeroglificos Americanos* de Don Ignacio Borunda, avocat de l'Audience royale de la Nouvelle-Espagne. On croyait que cet ouvrage, communiqué par son auteur au dominicain Servando Mier et saisi chez lui par l'autorité ecclésiastique, avait passé en Espagne, où des recherches inutiles furent faites ; il était resté au Mexique, dans les archives de N.-D. de Guadalupe, où M. le duc de Loubat l'a retrouvé, au cours d'un récent voyage. Il vient d'être publié à Rome en un volume in-8.

M. Paul Viollet présente, à l'occasion de sa dernière communication, quelques observations sur la valeur attribuée au moyen âge au mot *consul*. M. Viollet cite une série de textes qui prouvent qu'à cette époque on a très souvent rapproché *consul* de *consulere*.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur deux inscriptions grecques découvertes en Palestine.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 19 décembre — 1898

Aristote, Parva naturalia, p. Biehl. — Brandt, Lactance — Cartault, La Flexion dans Lucrèce. — Dialogue d'Anastase et de Zachée, p. Conybeare. — Mason, Saint Augustin en Angleterre. — Roessler, L'impératrice Mathilde. — Chroniques de Bâle, V, p. Bernoulli. — H. Muller, Ignace et Lainez. — Watrigant, La genèse des Exercices d'Ignace de Loyola.— Kemke, Patrick Young.— Pfister, Brassac en Lorraine, Catherine de Lorraine, Les remparts de Nancy. — Venture, Alger au xviii° siècle, p. Fagnan. — Marion, La Bretagne et le duc d'Aiguillon. — Luckwaldt, L'Autriche en 1813. — Maigron, Le roman historique de Walter Scott. — *Bulletin :* Gumplowicz, Deux essais; Wiegand, Les archives de l'Alsace; Huisman, Chronique strasbourgeoise; Vietor, La prononciation de l'allemand écrit; Argondizza, Don Casciaro. — Académie des inscriptions.

Aristotelis **Parva naturalia** recognovit G. Biehl. Leipziq, Teubner, 1898; xvii-168 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Malgré plusieurs passages interpolés, les opuscules réunis sous le nom de *Parva naturalia* sont, à n'en pas douter, du même auteur que le περ ψυχῆς qui les précède dans cinq manuscrits. Il y avait une difficulté dans l'établissement du texte : les manuscrits qui comprennent en tout ou en partie ces petits traités forment deux familles, dont l'une offre souvent des leçons fautives ou obscures, là où l'autre est plus claire et plus correcte. M. Biehl a préféré avec raison les leçons de la première famille, dont le représentant le plus important (E, *Parisinus* 1853) est aussi de beaucoup le plus ancien, et à laquelle ses fautes mêmes doivent faire accorder plus d'autorité. Il en résulte des divergences assez sensibles avec les autres éditions ; mais n'y a-t-il pas plus de probabilité, grâce à cette méthode, de retrouver la main même d'Aristote ? La prudence la plus élémentaire engageait cependant l'éditeur à ne pas négliger le témoignage de la seconde famille, d'autant plus qu'un seul manuscrit de la première contient les *Parva naturalia* en entier, les autres faisant défaut pour le dernier tiers environ. M B. a su apporter un juste tempérament à son principe directeur. Ces leçons de la deuxième famille sont d'ailleurs assez souvent confirmées par les anciens commentateurs, négligés à tort par Bekker (Alexandre d'Aphrodisias, Thémistius, Michel d'Ephèse). M. B. a également mis à contribution une vieille traduction latine du xiii° siècle, ainsi que les anciennes éditions, et n'a d'ailleurs

négligé aucun des secours que pouvait lui fournir l'érudition moderne. L'appareil critique contient donc les variantes des manuscrits, les lectures des commentateurs anciens et des premières éditions, les conjectures proposées par les savants, et en outre certaines leçons de E rectifiées par M. B. dans sa collation de ce manuscrit; un index développé termine le volume. Cette extrême conscience et le soin apporté par M. Biehl à enregistrer tout ce qui peut être utile à l'étude du texte feront justement apprécier cette nouvelle édition par les hellénistes et par les philosophes[1].

My.

L. Caeli Firmiani Lactanti opera omnia; accedunt carmina eins quae feruntur et L. Caecilii qui inscriptus est de Mortibus persecutorum liber. Partis II, fasc. II, L. Caecilii qui inscriptus est de Mortibus persecutorum liber uulgo Lactantio tributus; recensuerunt Samuel Brandt et Georgius Laubmann; indices confecit Samuel Brandt. (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, uol. XXVII, II, 2). Vindobonae, Pragae, F. Tempsky; Lipsiae, G. Freytag; MDCCCLXXXXVII. Pp. I-XXXVI; 169-568.

Lucii Caecilii liber ad Donatum confessorem De Mortibus persecutorum uulgo Lactantio tributus; edidit S. Brandt. Pragae, Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag; MDCCCLXXXXVII. IV-50 pp. in-18.

S. Brandt, **Uebert die Enstehungsverhæltnisse der Prosaschriften des Lactantius** und des Buches de Mortibus persecutorum (Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, ph. hist. Classe, Bd. CXXV, VI). Wien, 1891, F. Tempsky. 138 pp. in-8.

L'édition de Lactance, maintenant achevée, est une des parties les plus réussies du *Corpus* de Vienne. Si parfois nous avons dû montrer quelque sévérité pour tel ou tel volume de la collection, nous ne pouvons que faire des éloges de l'œuvre considérable de M. Samuel Brandt. Comme complément de toute l'édition, ce fascicule nous apporte sept pages d'additions et de corrections, qui témoignent de l'activité et de la conscience montrées par l'éditeur jusqu'à la dernière minute, et cinq tables alphabétiques : auctorum, expilatorum et testium, nominum et rerum, uerborum rerumque grammaticarum notabilium, index graecus. Lactance n'est pas seulement un écrivain intéressant de la décadence latine et un théologien; ses œuvres ont pour les philologues une grande importance à cause des débris qu'il nous a conservés des doctrines anciennes. On voit par suite quels services vont rendre ces tables minutieuses et exactes.

Du texte, il ne restait à publier que le *De mortibus persecutorum*. On sait que cet opuscule ne se trouve plus que dans un ms. de Moissac

---

1. P. XV, lire *Thurot* au lieu de *Thyrot*.

(B. N. lat. 2627). La nouvelle édition donne d'une manière que l'on peut considérer comme définitive toutes les particularités de ce ms. La première page offrait des difficultés spéciales qui n'avaient pas encore été complètement levées depuis Baluze. Outre les données acquises par ses prédécesseurs, M. B. a utilisé une copie du ms. faite pour l'Académie par André Laubmann, la photographie des deux premières pages, enfin un fac similé de la première page exécuté par M. Omont. Le résultat de ce multiple examen a été le déchiffrement complet de la première page sauf en un point où l'on ne peut plus rien lire. Le ms. est du XI^e siècle avancé. Si la paléographie ne conduisait pas à cette conclusion, le tableau des particularités orthographiques donné pp. XIV-XV suffirait à ne pas faire remonter plus haut cette copie (*ci* pour *ti* très souvent, *e* pour *ae* et *oe*, erreur dans l'attribution de l'*e* cédillé quand il y a *e* et *ae* dans le même mot : *seuiaebant* avec *e* cédillé deuxième, *nichil*).

M. B. a rendu justice aux précédents éditeurs. On trouvera dans sa préface une description exacte de leurs travaux et dans son annotation la plupart de leurs conjectures. Le reste est facile à trouver, grâce à l'abondante annotation de l'édition de Bauldri où M. B. a eu raison de le laisser. M. B. publie pour la première fois complètement les émendations de Bentley découvertes à Londres par Zangemeister. Enfin M. B. a contribué pour sa part à la correction du texte. Voici ses principales conjectures : c. 3, 8 ante *imperium* Christi ; 19, 3 *incipit* senex ; 27, 1 Herculius... cogitare coepit illum... *susceptis inimicitiis*... esse uenturum... et urbe munita et rebus *omnibus* diligenter instructa ; 28, 4 tanquam Superbus alter exactus (sans *est*) ; 29, 1 profectus *est* ; 31, 2 securem alteram *iis* inflixit ; 33, 7 odor *it* non modo ; 38, 1 nisi *caecam* et *effrenatam* ; 38, 6 *barbarorum* seruitutem ; 40, 1 praesidi *Bythiniae* ; 40, 3 *eum* cum praesidio ; 44, 7 cumque *conspiceretur* ; 44, 9 *sed* manus Dei ; 49, 6 sicut ii qui *torquentur* ; 50, 3 se *immiscuerat* ; 50, 4 *item* Seueri filium ; 50, 5 in omnia Maximiani *bona... se* cedere ; 52, 4 diurnis nocturnisque precibus *ei supplicemus*.

La petite édition du *De Mortibus* reproduit la grande avec une annotation critique très sommaire et une table des noms propres.

La préparation du travail avait été commencée par M. Georges Laubmann. Mais d'autres occupations retardèrent l'éditeur qui finit par transmettre ses notes à M. Brandt, et c'est celui-ci qui a terminé l'édition d'accord avec son collègue. Ces circonstances expliquent pourquoi elle s'est faite attendre si longtemps et c'est ce retard qui m'excuse à mon tour de n'avoir pas annoncé plus tôt la dissertation de M. Brandt sur la chronologie des œuvres de Lactance. La partie principale de cette dissertation est en effet consacrée à démontrer que le *De Mortibus* ne doit pas être attribué à Lactance. A avoir attendu, nous gagnons de saisir la pensée de M. B. dans son expression la plus récente. Le mémoire communiqué à l'Académie de Vienne a provoqué deux articles de M. Belser

dans la *Theologische Quartalschrift* (1892, pp. 246 et 439). M. Brandt a répliqué dans les *Jahrbücher für kl. Philologie* (1893, t. 147 pp. 121 et 203) et dans une note de ses prolégomènes (n. 6, p. XVIII). Sur quelques points, M. Brandt a été amené à modifier son opinion.

D'après M. B., Lactance né en Afrique vers 260, s'établit à Nicomédie après 290, comme professeur public. En 303, il perd sa charge, en vertu de l'édit du 24 février. C'est de ce moment qu'il recueille les matériaux des *Institutions*, grand ouvrage apologétique auquel l'auteur attache la plus haute importance. A ces travaux préliminaires appartient le *De Opificio Dei*, terminé en 304, compilation où il n'y a presque absolument rien d'original. Les *Institutions* ont été achevées avant la mort de Maximien, en 310 ; car V, 23, Lactance n'aurait pas manqué de la mentionner à l'appui de ses menaces, comme l'auteur du *De Mortibus* qui l'a décrite (c. 28-30). Il est probable que la date de l'achèvement de l'œuvre doit être placée en 308 ou en 309. Où était alors Lactance? En Gaule, répond M. B. C'est là le point décisif pour la question du *De Mortibus*. Saint Jérôme nous apprend que Lactance a été le précepteur de Crispus (*uir. ill.*, 80; *Chr.* a. 2333). Crispus naquit en 304, peut-être en 302 (Seeck, *Zeitschrift fur wiss. Theologie*, 1890, 69). Si, comme le croit M. B., Lactance était en Gaule depuis 307, Crispus lui eût été confié bien jeune. Mais saint Jérôme ne dit pas que Lactance fût venu pour cela. Il a quitté l'Orient bien plutôt à cause de la persécution et afin de terminer en paix son grand ouvrage (voir le ton du *De Op.* I, 1 ; 3 ; 2 ; 20, 1 ; de *Inst.* 4, 18, 2). Des pays entre lesquels il avait le choix, l'Italie et l'Afrique jouissaient de la paix religieuse depuis 305, mais étaient dévastées par la guerre de Sévère et de Maxence (en 307), de Maxence et d'Alexandre (en 308-310). Restait la Gaule, gouvernée par Constantin qui avait séjourné à Nicomédie jusqu'en 306 et que Lactance avait pu voir, dont il connaissait en tout cas les sentiments autrement que par ouï-dire. Le voyage de Lactance en Gaule, loin d'être en contradiction avec les données du problème, paraît donc vraisemblable. Et qu'il doit se placer pendant la composition des *Institutions*, c'est ce que prouvent deux passages, V, 2, 2 et 11, 15 (« cum in Bithynia... docerem » ; « uidi ego in Bithynia... »). Il y parle de son séjour à Nicomédie au passé et sur le ton de quelqu'un qui écrit ailleurs. Le préceptorat et la situation politique et religieuse de l'empire nous amènent à penser que Lactance est alors en Gaule. Il a pu devenir précepteur de Crispus presque aussitôt après son arrivée. Car le panégyriste Nazarius (p. 243, 3 Baehrens) vante en 321 dans Constantin le jeune, né en 315 ou 316, une formation littéraire hâtive: « *maturato studio* litteris habilis » ; Constantin le jeune avait alors six ans au plus. Son père faisait donc commencer de très bonne heure l'éducation de ses fils. L'absence d'allusions à Constantin dans les *Institutions* (les discours de 1, 1, 12 et 7, 27, 2 sont apocryphes) donnent lieu de croire qu'elles

étaient presque entièrement rédigées quand l'auteur entra en relations avec le prince.

D'autre part, il résulte de l'étude du *De Mortibus* que cet opuscule a été composé après 313 (en 315 d'après M. B.) par un personnage ayant séjourné à Nicomédie de 310 à 313. Or Lactance, qui a fui la persécution dès 307, n'a pas dû revenir à Nicomédie avant 313. La persécution n'a fait qu'une très courte relâche, depuis l'édit de tolérance de Galère (30 avril 311) jusqu'à sa mort. Mais à cette date les *Institutions* étaient publiées. L'auteur pouvait-il reparaître dans la ville du prince qu'il avait clairement désigné par les mots : « illa est uera bestia » (*Inst.* 5, 11, 5)? Il ne semble pas. Il n'y a donc pas de place pour un séjour de Lactance à Nicomédie pendant les années où, dans cette ville, l'auteur du *De Mortibus* faisait provision de traits haineux.

L'étude du style confirme l'hypothèse de la différence des auteurs. Sans doute, il y a dans le *De Mortibus* bien des détails qui rappellent Lactance. Mais ils sont plutôt le fait d'un imitateur des *Institutions* alors dans toute leur nouveauté, que d'un écrivain original. Et ils sont démentis par la tenue de l'ensemble, sensiblement inférieure à la distinction et à l'élégance du professeur africain.

En regard de ces conclusions, voici la chronologie défendue par M. Belser :

307-310, Lactance est dans un pays inconnu, loin de Nicomédie ;
310-311, peut-être avant, achèvement des *Institutions ;*
314, décembre, achèvement du *De Mortibus ;*
315-316. *Epitome ;*
318-320, *De Ira Dei.*

M. Belser se fonde sur divers textes des *Institutions* (notamment 4, 27, 3). Mais la principale objection à la thèse de M. Brandt est l'attribution par saint Jérôme du *De Mortibus* à Lactance. Ainsi déjà à la fin du IVe siècle, ce pamphlet faisait partie du *Corpus Lactantianum*. Il n'est pas impossible, après tout, que l'œuvre de l'élève ait été mise à la suite de celles du maître. Il reste cependant des doutes. L'argumentation de M. Belser a obligé M. Brandt de modifier certaines assertions, notamment sur la date du préceptorat.

Une autre objection vient à l'esprit. Les chronologies des deux savants ne sont pas tellement différentes qu'on ne puisse les faire accorder, et alors la question du *De Mortibus* reste entière. On la résoudra suivant qu'on admettra ou non la possibilité d'un séjour de Lactance à Nicomédie après 309. Le lieu où les *Institutions* ont été achevées n'a plus d'importance. C'est peut-être le résultat le plus clair de cette polémique. En tout cas, ceux qui se risqueront à la lecture de la brochure et des articles de M. B. me sauront peut-être gré d'avoir d'avance indiqué quelques-unes des conclusions ; car l'exposition de ces questions difficiles n'est pas aidée par des subdivisions et des résumés qui seraient cependant fort utiles. J'ajoute, pour être complet, que M. O. Seeck,

Geschichte des Untergangs der antiken Welt, pp. 426 et sqq., émet une autre hypothèse. Lactance serait l'auteur du *De Mortibus* ; il l'aurait composé en Gaule après la mort de Dioclétien, vers 320. Cette date, est considérée comme possible par M. Schanz, *Gesch. der röm. Litteratur*, III, 381. Elle n'a d'ailleurs qu'un rapport secondaire avec la question d'authenticité. M. Brandt s'est contenté de la mentionner.

Quelle que soit l'opinion à laquelle on se range, on ne peut méconnaître l'importance des recherches de M. Brandt. Son œuvre constitue un ensemble incomparable de données relatives à Lactance et l'on ne recommencera pas de sitôt son exacte et précise édition.

Paul Lejay.

A. Cartault. **La Flexion dans Lucrèce** (Université de Paris, Bibliothèque de la faculté des lettres, V) ; Paris, Alcan, 1898 ; 122 pp. in-8.

Nous avions sur Lucrèce de bonnes études grammaticales, mais elles ne portaient que sur le détail. Les commentaires, surtout ceux de Lachmann et de Munro, avaient le même caractère fragmentaire. Il nous manquait un livre d'ensemble. C'est ce qu'a tenté pour la flexion M. Cartault. Il a eu soin de distinguer les cas où nous sommes réduits au témoignage des manuscrits de ceux où la métrique nous permet des conclusions plus sûres. Il a recouru aux éditions de Lachmann, de Munro, de Bernays, de Brieger, de Giussani et de Heinze. Ce travail offre donc de sérieuses garanties.

On pourra lui faire une critique. C'est d'être borné à la flexion. M. C. était maître de délimiter son étude. Mais il lui a été fort difficile de traiter son sujet sans en sortir et il eut dû joindre la phonétique à la morphologie. De fait, au moins une fois, il a mélangé les deux ordres de données, en traitant de la conservation de *o* bref après *u* (*aeuom*, *relinquont*). Comme M. C. part d'un point de vue morphologique, cette question est traitée à deux places différentes, suivant qu'il s'agit de substantifs ou de verbes.

Une lacune d'une autre nature est le défaut de conclusion sur l'état de nos manuscrits. C'était le cas de déterminer dans quelle mesure ils pouvaient avoir conservé la graphie ancienne. Cette multitude d'observations conduisait en effet à un certain nombre de probabilités.

Ces résultats sont intéressants. Voici les principaux. Lucrèce emploie rarement les formes grecques de la première déclinaison [1] ; dans les

---

1. La lecture *ambrosias*, gardée par M. C. dans l'une des deux rédactions proposées pour VI, 971 (p. 14), me paraît difficile à défendre. M. C. renvoie à *homoeomerian*, I, 830 et 834 ; mais, dans le passage, Lucrèce donne expressément cette forme comme mot grec et se plaint de ne pouvoir le traduire : *ambrosia* n'est pas entouré d'un tel commentaire.

manuscrits, il y a des traces peu fréquentes de la déclinaison grecque pour la deuxième déclinaison, assez nombreuses pour la troisième. Le génitif en *-ai* des substantifs est très fréquent à la fin du vers (107 exemples sur 166; 153 formes en *-ae*). M. C. en conclut que Lucrèce se laisse guider par la commodité métrique; mais cette couleur archaïque des fins de vers n'est-elle pas voulue? Il n'y a que trois exemples de ce génitif pour les adjectifs contre une vingtaine de formes en *ae*. L'unique datif en *-ai* (I, 453), contesté par Lachmann, est défendu par M. C. qui discute le passage. M. C. a en faveur de sa thèse la grande rareté dans Lucrèce du datif singulier de la première déclinaison. Le génitif des noms en *-ius* est en *-i*, celui des adjectifs (trois fois) en *-ii*; M. Cartault, pour V, 1006, propose de lire *nauigiis*. A la troisième déclinaison, M. C. cite les formes connues *colos*, *uapos*, *arbos;* considère comme très suspect l'ablatif *rationi* (III, 74; VI, 66) et rejette l'ablatif *calori* (VI, 969). La forme de l'ablatif singulier des participes présents n'est pas encore sujette à une règle fixe; en général, elle est en *-i*, quand le participe est plutôt adjectif; en *-e*, quand il garde son sens verbal. Les distinctions établies par Neue et Wagener, *Formenlehre*, II, 3ᵉ éd., p. 90, ne s'appliquent donc pas à Lucrèce. Le datif de la quatrième déclinaison est en *-u* dans le seul exemple certain (V, 101). Le génitif de la cinquième déclinaison est toujours en *-ei*, sauf *rabies* (IV, 1083); au datif, on a *rei* deux fois. La forme *ibus* du démonstratif est très vraisemblable II, 88, assez vraisemblable VI, 1012, peu vraisemblable IV, 934 et VI, 755. Le datif-ablatif *ollis* est surtout fréquent à la fin du vers (9 exemples sur 11, contre 17 *illis*, dont 15 datifs). On peut se poser la même question que plus haut pour les génitifs en *-ai* et ici il n'y a plus de raison métrique possible. On ne trouve jamais dans Lucrèce *quibuscum* ni le datif en *-o* de *ullus*, *alius*, etc.; le datif féminin en *-ae* de ces pronoms est attesté une fois, et l'on a de plus les formes *alid*, datif *ali* (7 et 1 fois).

L'infinitif en *-ier* se rencontre 48 fois dans 36 mots, l'infinitif en *-i*, 468 fois dans 178 mots; il y a 26 cas du type *mutarier* comme dactyle cinquième et 12 cas de types divers à la même place. M. C. invoque encore ici la commodité métrique; ce n'est pas la seule explication possible. Là aussi, ne peut-on pas voir l'effet d'une préoccupation pour donner à la fin du vers une couleur archaïque? L'imparfait de la quatrième conjugaison est toujours en *-ibat*, sauf *apsiliebat* (VI, 1217). M. Cartault ne croit pas au parfait en *at* dans *inritat* (I, 70) et *disturbat* (VI, 587); dans les deux cas il admet la possibilité d'un présent historique; *superat* (V, 396) est une correction de Lachmann et le vers est corrompu. Dans les composés de *ire*, le parfait est toujours en *-it*, sauf III, 710, 798 et probablement 690; Lachmann, qui admet les formes en *-it* seulement devant consonne, s'est trompé. Les formes pleines des parfaits en *-aui*, *-eui*, *-oui*, sont extrêmement rares à la troisième personne du pluriel et aux troisièmes per-

sonnes du plus-que-parfait de l'indicatif et du subjonctif, du futur antérieur, du subjonctif parfait et de l'infinitif : VI, 3; V, 1162 ; de même on ne trouve pas de formes en *-iui*. Les formes en *-erunt* sont habituelles dans ces catégories de verbes, tandis que les formes en *-ere* dominent dans les parfaits en *-i* (47 contre 21) et en *-si*. Dans les parfaits en *-i*, l'*e* est tantôt bref (11 fois), tantôt long (10 fois). Le passif des verbes en *-ficio* est tantôt en *fici : effici* (M. C. ne croit pas à *effit ut* de Munro, II, 1004[1], *offici*, et *interfieri*, *defieri; conficere*, « accomplir », fait *confieri; conficere*, « venir à bout de détruire », donne *confici*.

Il n'est possible de donner ici qu'une très petite partie des résultats des statistiques de M. Cartault. Il suffit d'en signaler l'intérêt comme l'exactitude. Plus d'un commentateur et d'un grammairien ira prendre dans cette brochure des faits précis et des chiffres,... sans en indiquer toujours la provenance.

Paul LEJAY.

The Dialogues of Athanasius and Zacchaeus and of Timothy and Aquila, edited by F. C. CONYBEARE (*Anecdota Oxoniensia*, Classical series, part VIII). Oxford, at the Clarendon Press, 1898 ; LIX-104 pp. petit in-4. Prix : 7 sh. 6.

Le Dialogue d'Athanase et de Zachée est publié pour la première fois par M. Conybeare d'après le manuscrit de Vienne, th. gr. 248, du XII siècle au plus tard. L'éditeur a contrôlé le texte sur l'ancienne version arménienne que les Mékhitaristes de Vienne impriment en partie à ses frais dans l'édition des *Paralipomena Armeniana* d'Athanase. Cette version permet de combler quelques lacunes et fournit la fin de l'opuscule. La forme actuelle de ce Dialogue ne peut être antérieure à 300, mais M. C. signale des rapports littéraires et doctrinaux avec les *Testimonia aduersus Iudaeos* attribués à Grégoire de Nysse, les Dialogues d'Apollinaire sur la Trinité, le *Contra Noetum* d'Hippolyte, le traité d'Origène contre Celse, le *Contra Marcionem* de Tertullien et un passage de Justin.

Le Dialogue de Timothée et d'Aquila offre peut-être plus d'intérêt. Les citations du Nouveau Testament se réfèrent plutôt aux évangiles apocryphes du type de l'évangile de Pierre et des *Acta Pilati* qu'aux livres canoniques. De telles influences se sont, d'ailleurs, exercées aussi sur l'autre écrit, car son auteur paraît avoir eu sous les yeux un évangile de l'enfance, d'après lequel, entre autres particularités, Jésus naissait à Jérusalem (§ 75 et la note 1 de M. C p. 43). Sur d'autres points, le Dialogue de Timothée et d'Aquila reproduit des allégations déjà formulées par Épiphane, *De Mensuris et Ponderibus ;* comme il les complète, il faut songer à une source commune. Or, quelques unes de ces assertions, relatives au rôle d'Hadrien à Jérusalem, coïncident avec

des détails rapportés par le *Chronicon Paschale*, Chrysostome *(Adv. Iudaeos)*, Jérôme *(in Zach., XI; in Ier. XXXI)*, Eusèbe et Jean Malalas. Jérôme se réfère à des *ueteres historiae*. M. Gelzer soupçonne que la source d'un des textes de la Chronique est une chronique locale de Jérusalem. Notre dialogue aidera donc à restituer cette source. M. C. l'a publié en appendice d'après le Vatic. gr. Pii II, n° 47, du XII[e] siècle. Ce texte avait déjà été signalé par Mai. Il a des lacunes, dont une paraît considérable (p. 97; fol. 127).

Les deux ouvrages ont d'ailleurs des rapports frappants. Ils semblent être deux rédactions d'un même écrit, bien plus ancien, comme le prouvent les citations des apocryphes. Une autre rédaction est sans doute conservée dans l'*Altercatio Simonis et Theophili*, publiée en 1883 par M. Harnack. Ces indications suffisent pour montrer quel intérêt présente la publication de M. Conybeare.

Il a accompagné le texte du Pseudo-Athanase d'un commentaire suivi, consistant surtout en de nombreux rapprochements. Il est fâcheux qu'un index ne permette pas de retrouver facilement les renseignements précieux qui sont consignés dans cette annotation et dans l'introduction. L'index des passages bibliques, très utile, ne suffisait pas. Deux photogravures reproduisent une page du manuscrit de Vienne et deux pages du manuscrit du Vatican.

M. D.

The mission of St Augustine to England according to the original Documents, being a Handbook for the Thirteenth Centenary, by Arthur James Mason, D. D. canon of Canterbury, and lady Margaret, professor of Divinity in the University of Cambridge. Cambridge, University Press, 1897.

Le but des auteurs de ce livre de circonstance a été de réunir tous les documents concernant la mission de saint Augustin en Angleterre, de façon à laisser les faits parler par eux-mêmes et établir nettement la situation de l'Église d'Angleterre vis-à-vis de l'Église de Rome.

La préface expose succinctement et clairement la nature et la valeur des documents en question. Comme toujours, l'histoire du vénérable Bede est admise sans discussion : il est entendu que Bede est le plus digne de foi des historiens. Je ne cacherai pas que, sans suspecter la bonne foi de Bede, je me méfie de ses jugements. Sa haine pour les Bretons, haine qui s'explique par les massacres et les ravages de Catwallon en Northumbrie, est bien connue; elle a quelque chose de si âpre et de si violent qu'il est difficile d'accepter aveuglément ses assertions en ce qui les concerne. Cette réserve faite, les auteurs ont apporté dans leur analyse autant de prudence que de science. Contre l'abbé Duchesne, ils soutiennent l'authenticité de la célèbre épître contenant les réponses du pape Grégoire aux questions d'Augustin (Epist. lib. XI,

ind. IV, num. 64, et en partie Bede, I, XXVII). Les raisons ne sont décisives d'aucun côté. Les textes sont puisés aux meilleures sources.

Les textes sont suivis de quatre dissertations, d'intérêt et de valeur inégales.

Dissertation I. The political outlook of Europe in 597, by C. W. Oman.

C'est un exposé clair et substantiel de la situation politique de l'Europe vers 597. M. Oman est un des rares écrivains anglais qui rendent justice aux Bretons en lutte contre les Anglo-Saxons. Il constate qu'aucune province de l'ancien empire romain ne lutta avec autant de vaillance que la Bretagne contre l'invasion germanique et que la victoire ne se décida en faveur des envahisseurs qu'au bout de deux cents ans de guerres continuelles.

Dissertation II. The mission of Augustin and bis companions in relation to other agencies in the conversion of England, by the Editor.

C'est le morceau capital du volume. La thèse de l'auteur, c'est que la mission grégorienne établie en Kent, en dehors de la Northumbrie et de l'Est-Anglie, n'a guère contribué directement à l'évangélisation des autres parties de l'Angleterre. Il n'en est pas moins vrai que dans le Wessex, si ce ne sont pas des membres de la mission grégorienne qui ont implanté le christianisme, ce sont tout au moins des missionnaires imbus des mêmes idées. Essex a été évangélisé d'abord aussi par des envoyés de Grégoire. Il est vrai que le christianisme y disparut à peu près vers 616 et que son restaurateur dans cette zone fut un Celte, saint Cedd. Le roi Sigberct lui-même avait été baptisé vers 653 par un scot Finan. En Northumbrie même, les brillants résultats des efforts de Paulinius furent à peu près annihilés à la suite du renversement de la dynastie chrétienne en 633. Le roi breton Catwallon et le roi payen de Mercie, Penda, se livrèrent dans ce pays à d'affreux ravages qui amenèrent la destruction presque complète du christianisme, C'est le scot Aidan qui l'y rétablit. La Mercie, tout le monde le reconnaît, a reçu son christianisme de l'Église scotique de Northumbrie [1]. Les auteurs ne seraient donc pas loin de la vérité, s'ils se contentaient d'affirmer que le triomphe définitif du christianisme en Angleterre, sa pénétration dans les esprits et les cœurs, furent dus, pour une très large part, aux efforts des missionnaires irlandais, à leurs vertus, leurs exemples et à la supériorité de leur caractère et de leur culture. Mais il paraît contraire aux faits de contester que l'Église d'Angleterre doive sa constitution définitive, sa forme et son esprit à l'Église romaine établie dans le Kent. Le personnel *choisi* ou *accepté* par le véritable grand homme de l'Église anglaise primitive, Théodore de Tarse, a toujours été fidèle à l'esprit de Rome et à la discipline romaine.

---

1. Bede, *Hist. Ecc.*, III, 21, 24; IV, 3.

Dissertation III. The Landing-place of St Augustine with a map, by T. Mck. Hughes.

C'est un examen minutieux et consciencieux de la topographie de l'île de Thanet, où aborda Augustin.

Dissertation IV. On some liturgical points relating to the mission of St Augustine, by The Rev. H. A. Wilson.

Le point le plus intéressant de cette étude porte sur la question de savoir en quoi l'administration du baptême chez les Bretons différait de l'usage romain auquel Augustin voulait les soumettre. L'auteur discute toutes les opinions émises, saus en adopter aucune.

J. Loth.

Kaiserin Mathilde, Mutter Heinrich's von Anjou, und das Zeitalter der Anarchie in England, von Oskar Roessler. Berlin, Ebering, 1897 (Historische Studien, VII). xiii, 443 p. in-8. Prix : 10 fr.

L'ouvrage de M. Roessler est une étude consciencieuse, mais bien développée pour un sujet aussi restreint que celui qu'il a choisi. Assurément, la question de la succession au trône d'Angleterre après la mort de Henri Ier et de l'avènement de la dynastie d'Anjou, est digne de l'intérêt d'un historien, mais la personnalité de *l'emperesse* Mathilde n'est pas, quoi qu'en puisse penser l'auteur, de taille à être placée de la sorte en vedette, ni faite pour éveiller l'admiration grandiloquente dont il fait preuve en énumérant ses moindres faits et gestes [1]. Ce n'est pas tout de dépouiller soigneusement les recueils de diplômes et de chartes, les chroniques allemandes et les récits anglais ; il faudrait encore proportionner son style aux événements qu'on relate et ne pas magnifier le moindre détail des sources, selon la méthode, malheureusement trop répandue encore, de certains médiévistes, qui excellent à presser un petit texte insignifiant, de manière à lui faire rendre bien au delà de son sens exact et précis [2] ; heureux encore quand une imagination trop

---

1. M. R. ne craint pas d'affirmer, par exemple, que la fille de Henri Ier a, même avant son retour au pays natal, et comme impératrice, sur le continent, « *eine welthistorische Bedeutung* », alors que son rôle y est d'une insignifiance absolue.

2. Ainsi, puisque dans une source on l'appelle « la bonne Mathilde », et dans une autre « *piissima Mathildis* », M. R. nous raconte que « *le peuple allemand* ne la vit quitter qu'avec regret l'Allemagne à la mort de son époux ». Parce qu'elle a confirmé la possession d'un lopin de terre en passant un jour à Rocca Carpinata, il en conclut qu'elle joua « un rôle important à la cour en Italie », et qu'elle « participa aux soucis du gouvernement ». Parce qu'elle signe la mise au ban d'un voleur de biens d'Église, lors de son séjour à Castrocaro, M. R. s'empresse de constater « une influence directe de la reine sur les affaires publiques ». — Il faut lire les paroles assez sèches d'Orderic Vital et de Robert du Mont, sur son départ, pour apprécier l'imagination de M. R. racontant « l'amour incroyable des Allemands, qui ne pouvaient s'habituer

féconde ne les pousse pas à raconter ou à affirmer des faits d'ordre matériel ou psychologique que d'autres moins habiles y chercheraient en vain [1]. Comment peut-il savoir, par exemple, quelles étaient les intentions des chevaliers anglais qui accompagnèrent Mathilde à Utrecht? Comment a-t-il fait pour apprendre que le caractère de la jeune femme était « *ungewoehnlich liebenswürdig* » ? Ou que, vivant aux côtés de l'empereur Henri V, cet homme « âpre et traîtreux » (*schroff und hinterlistig*), elle a partagé avec lui tout le bonheur et les tristesses de la vie dans une « union merveilleusement harmonieuse » (*in einer wunderbar harmonischen Ehe*)?

La partie de l'ouvrage consacrée à l'activité de Mathilde en Angleterre est tout naturellement mieux étoffée, si je puis dire, puisque là du moins elle a joué un rôle politique, encore que ce ne soit pas précisément le rôle éminent « parmi les héroïnes de l'histoire universelle », que lui attribue M. R. Mariée à vingt-sept ans avec Geoffroi Plantagenet, un enfant de dix-sept ans, elle se brouille avec lui, se réconcilie, donne le jour au futur Henri II (c'est certainement l'acte le plus important et le plus *historique* de son existence!) et entame enfin la longue et compliquée lutte contre Étienne de Blois, qui lui dispute le trône, à elle et à son fils. M. R. nous la raconte avec des détails si nombreux qu'on s'y embrouille parfois; lui-même, d'ailleurs, nous parle de « victoire décisive » (p. 232), bien longtemps avant que la guerre soit finie. Étienne ne joue pas le beau rôle dans ce récit; bien que « popu-

---

à croire qu'ils seraient privés dorénavant de cette main souvreaine, si douce et si puissante, qui depuis quinze ans avait répandu les bénédictions et les bienfaits sur les territoires de l'Empire », etc.

1. Ce sont surtout les appréciations psychologiques, si difficiles et si hasardeuses, avec les matériaux incomplets dont nous disposons, qui tentent l'auteur : Henri d'Angleterre montre la «*vorahnende Sicherheit einer genialen Natur*», Robert de Glocester a un « *genialen Blick* » ; Étienne de Blois est un « *politischer Charlatan* », mais c'est surtout dans l'appréciation de la reine Mathilde qu'il se donne libre carrière; d'abord, « les passions héroïques et viriles reposent encore, germes délicats, dans son sein »; puis « sa douceur se change en une dureté inflexible, qui se combine maintenant avec l'orgueil et une méprisable fierté ». Quoi d'étonnant d'ailleurs? « En quittant l'Allemagne, elle avait tout perdu, puissance et honneur, bonheur et amour... elle ne voulait plus que vengeance et le pouvoir à tout prix! » Finalement sa conduite despotique « frise la folie »; mais M. R. trouve cependant que ses passions « ont quelque chose de vraiment grandiose et rappellent les types féminins des Niebelungen ». Il est si discret d'ailleurs, que c'est par une incidente seulement que nous apprenons le « *leidenschaftliches Liebesverhaeltniss* » de la reine avec Brian Fitz-Count, à un moment où l'âge aurait déjà pu calmer ses ardeurs. Elle passe ses dernières années « dans le recueillement et la pénitence, après une vie agitée » ; aussi, quand « la vieille héroïne » ferma les yeux à Rouen, « les belles vertus féminines qui l'ornaient jadis avaient toutes reparu ». Sur un point nous voudrions défendre la souveraine contre son admirateur; si aux conférences de Winchester (avril 1141), elle est décidée d'avance à céder le pouvoir à son fils (p. 297), elle ne peut pas y montrer en même temps « une ambition plus repoussante que jamais » (p. 300).

laire », « aimable » et « chevaleresque », c'est un être irrémédiablement « frivole ». Ce mot revient à chaque instant à propos du prétendant (p. 130, 132, 249, etc). Sur les droits d'Étienne en tant qu'opposés à ceux de Henri d'Anjou, on peut différer d'ailleurs d'opinion, en compagnie de savants aussi autorisés que MM. Round et Freeman, qui se refusent à le regarder comme un usurpateur ; ce n'est pas un des chapitres les plus clairs de l'ouvrage que celui dans lequel M. R. combat la manière de voir de ces savants anglais.

Le style de M. R. appellerait aussi quelques observations; bien qu'il ne semble pas beaucoup aimer la France (il signale quelque part « *den ausschweifenden Geist der grande Nation* »), il lui emprunte un peu trop son vocabulaire ; il y a dans la langue allemande des équivalents pour les mots *Complicen*, *Briganten*, *Métier*, *eklatant*, *requiriren*, *paralysiren*, etc., etc.

En nous arrêtant un peu longuement aux défauts du travail de M. Roessler, nous n'avons pas voulu méconnaître et nous ne songeons pas à nier les mérites sérieux de son livre. Il a réuni de nombreux matériaux ; il a tâché de les mettre en œuvre, s'y appliquant avec trop de zèle peut-être, c'est-à-dire suppléant aux lacunes des sources et de la tradition par des développements qui effaroucheront les lecteurs expérimentés et leur inspireront peut-être pour tout le travail une défiance qu'il ne mérite pas partout. Nous croyions qu'on était d'accord aujourd'hui pour reconnaître que, pour le moyen âge tout au moins, l'histoire *pittoresque* était inadmissible, à moins qu'il ne s'agisse de tableaux de mœurs ou de l'exposé d'institutions générales ou locales. Il serait fâcheux qu'on en revînt aux errements de la période romantique, où ces amplifications des textes ne choquaient personne, et c'est pour cet unique motif que nous avons appuyé sur ce que nous considérons comme un grave défaut de méthode. L'historien qui ne sait pas se résigner, pour les époques plus reculées du passé, à ne pas *analyser* tous ses personnages, à ne pas *expliquer* tous leurs actes, ne sait pas encore entièrement son métier; il doit s'estimer heureux s'il réussit à en établir l'existence et s'il ne commet pas d'erreurs en les énumérant.

R.

1. P. 118, lire *Sarthe* pour *Sarte*. — P. 119, il est au moins bizarre de parler d'une « guerre de guérillas » au XII[e] siècle. — P. 213, lire *Falaise* pour *Falèse*. — Quand l'auteur parle (p. 15, p. 262), de « cadeaux immenses » ou d'un « butin incommensurable » (*unermesslich*), on pourrait croire que M. R. n'a aucune idée de la rareté des métaux précieux à cette époque. — P. 398, il faut lire sans doute *Newcastle* au lieu de *Neuburg*. — P. 409, lire *Vernon* au lieu de *Verno*. — P. 411, M. Roessler ne nomme pas même le couvent où Mathilde passa les années de sa « paisible pénitence ». — P. 417, lire *Annales Cameracenses* pour *Camercenses*.

Basler Chroniken, herausgegeben von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel. Fünfter Band, bearbeitet von Aug. Bernoulli. Leipzig, Hirzel, 1895, vi, 606 p. In-8.

C'est un peu tard que nous avons été mis à même de rendre compte du cinquième volume des *Chroniques Bâloises*, dont nous avons parlé, plusieurs fois déjà, depuis un quart de siècle, aux lecteurs de la Revue. Cette collection des historiens bâlois du moyen âge avance lentement, mais avec cette solidité d'érudition qui caractérise en général les productions de la science helvétique et inspire dès l'abord toute confiance à ceux qui sont appelés à en utiliser les travaux. M. Aug. Bernoulli continue dignement, dans ce tome V, les traditions de W. Vischer, A. Socin, etc. Il nous y donne d'abord les *Grandes Annales de Bâle*, (238-1416), les *Petites Annales de Bâle* (1308-1415), la *Chronique de Henmann Offenbourg* (1413-1445), puis la *Chronique de Henri de Beinheim* (1365-1452) et ses continuations jusqu'en 1473, et la *Chronique anonyme* de 1445, enfin la *Chronique anonyme des guerres de Bourgogne* (1473-1479), en y joignant de nombreuses pièces justificatives et des *excursus* sur certains points de détail. Le tout est accompagné de notices substantielles sur les auteurs de ces récits et sur les manuscrits eux-mêmes [1]. Les plus curieuses de ces chroniques contemporaines sont celles de Henmann Offenbourg et de Henri de Beinheim. Le premier, né à Bâle, en 1379, a beaucoup voyagé et fréquenté les personnages marquants de l'époque, tant en Allemagne qu'en Italie; il a été chambellan de l'empereur Sigismond, il a visité la Palestine en 1437 et a joué un rôle considérable dans les affaires de sa ville natale, jusqu'à ce qu'il se soit brouillé avec ses concitoyens à propos de l'invasion du dauphin Louis en 1444. Il est mort en 1459, âgé de quatre-vingts ans, et son récit est, sur bien des points, d'une importance supérieure à celle qu'on attribue d'ordinaire avec raison aux chroniques locales. Quant à Henri de Beinheim, fils naturel d'un baron de Fleckenstein [2], il était en 1428 official de son oncle, l'évêque Jean de Bâle, puis il quitta l'Église pour le droit, et fut l'un des diplomates les plus accrédités de la cité, jusque vers le milieu du xv[e] siècle. C'est donc également un témoin de sérieuse valeur.

La littérature historique bâloise est si riche en monuments du passé, que l'éditeur nous annonce que deux volumes seront encore nécessaires pour arriver jusqu'à la moitié du xvi[e] siècle, et au triomphe définitif de la Réforme à Bâle, date à laquelle est fixée provisoirement la clôture du

1. Signalons aussi l'utile *Glossaire* que M. A. Gessler adjoint au volume.
2. Les barons de Fleckenstein étaient d'assez puissants dynastes de la Basse-Alsace, vers les confins du Palatinat. Beinheim est actuellement un bourg insignifiant près de Seltz, sur les bords du Rhin.

recueil. Souhaitons seulement qu'il ne se passe pas trop d'années jusqu'à ce qu'on atteigne ce but.

R.

Hermann MULLER. **Les origines de la Compagnie de Jésus. Ignace et Lainez.** Paris, Fischbacher, 1898, VI, 329 p. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La genèse des Exercices de saint Ignace de Loyola, par le P. H. WATRIGANT, de la Compagnie de Jésus (Extrait des *Études*). Amiens, imprimerie Yvert; en vente chez l'auteur, Chaussée Périgord, 38. 110 p. gr. in-8. Prix : 4 fr.

La question des Jésuites est à l'ordre du jour partout, dans l'État et dans l'Église; il n'est pas étonnant que la science, elle aussi, se sente attirée de nouveau vers des problèmes historiques qui touchent aux intérêts les plus élevés de la société moderne et qui, même au point de vue de la curiosité pure, présentent, par l'extrême difficulté de les poser et surtout de les résoudre, un intérêt tout particulier. M. Hermann Muller a entrepris, dit-il, ses recherches au courant d'autres études historiques et « dans un simple but de curiosité ». Il a consacré beaucoup de temps à l'examen des origines de la plus puissante, de la plus persistante, de la mieux organisée des sociétés secrètes qui aient jamais existé dans le monde; il a voulu les scruter avec une impartialité complète; « on a tout dit pour ou contre les Jésuites, tout peut-être, sauf la vérité sans passion et sans fard [1]. Les Jésuites pris en bloc ne sont ni des saints ni des hypocrites consommés; ils sont tout simplement des hommes, des hommes comme les autres, capables de vertus et d'héroïsme, mais sujets aussi à l'erreur et à la défaillance... Je croirais avoir fait un grand pas vers la lumière si je parviens à établir une vérité aussi simple et aussi dénuée d'artifice ». Seulement M. M. avoue qu'on se trouve en face de difficultés presque insurmontables quand on veut scruter les origines de la Compagnie de Jésus; si les documents de seconde main abondent, les documents originaux sont en bien petit nombre et leur intégrité paraîtra tant soit peu suspecte à plusieurs; la solution définitive du problème « n'appartiendra qu'à nos arrière-neveux ». Peut-être; mais il n'est pas bien certain qu'on arrache jamais aux Jésuites leur secret tout entier, et le jour où quelque révolution politique ou religieuse donnerait libre accès aux archives secrètes de l'*Al Gesu* de Rome, il est douteux que les savants d'alors y trouvent des dossiers qui feraient la lumière, la Compagnie n'étant formée ni de méditatifs ni d'érudits, mais bien de volontés agissantes soumises à une volonté suprême, et le mot

1. M. Muller est peut-être un peu sévère pour certains de ses prédécesseurs; des savants comme MM. Gothein, Jean Huber, etc., ont également eu la prétention assez justifiée de dire la vérité « sans passion et sans fard ».

d'ordre ayant été de tout temps, comme le rappelle l'auteur, de supprimer les preuves et de les détruire partout (p. 116).

C'est donc dans des conditions assez défavorables qu'il faut aborder la question des origines de cette Société, qui n'est ni un ordre monastique, comme ceux du moyen âge, ni une congrégation religieuse pareille à celles des temps modernes, et que se pose cette autre question subsidiaire : Jusqu'à quel point saint Ignace a-t-il été le véritable créateur et le législateur de son Institut, tel que nous le connaissons aujourd'hui? La tradition nous affirme, il est vrai, que depuis trois siècles et demi il n'a subi aucun changement, ni altération, ni réforme; est-ce bien vrai?

M. M. examine tout d'abord les récits sur la conversion du saint, sur sa retraite au Montserrat et ses exercices ascétiques à Manrèse. C'est bien certainement de la *Santa Cueva* qu'est sortie la société de Jésus; mais les contours en étaient-ils nettement tracés déjà dans l'esprit et dans l'imagination du pèlerin obscur qui ne songeait encore qu'à se rendre au Saint-Sépulcre de Jérusalem? Cette question se rattache de la façon la plus intime à la date de la conception et de la rédaction des *Exercices spirituels*. Sont-ils le fruit des méditations du pénitent solitaire, inspirées par une révélation surnaturelle d'en haut, comme le veut la tradition orthodoxe, sont-ils le fruit de ses lectures, des conseils et des enseignements qu'il trouva chez les Bénédictins du Montserrat, comme l'ont dit dès le XVII[e] siècle des auteurs de l'ordre de saint Benoît et comme le répètent aujourd'hui plusieurs autres que ne guide aucune jalousie professionnelle? M. M. a longuement discuté, en entrant dans le détail des textes, les incontestables emprunts faits par saint Ignace à Dom Garcia de Cisneros et à d'autres auteurs [1]. Il faut bien que la vérité de ces assertions ne soit plus niable, puisqu'au même moment le R. P. Watrigant, dans un travail très détaillé, paru d'abord dans les *Études* de la Compagnie, en arrivait presque à faire des concessions analogues à l'esprit critique. Après avoir commencé par dire que « le monopole des attaques contre l'originalité des *Exercices spirituels* » avait appartenu jusqu'ici « aux auteurs jansénistes, juifs et protestants » (p. 40), il est amené lui-même, par la force des choses, à reconnaître « l'influence directe » de l'abbé de Montserrat « dans la genèse des Exercices de saint Ignace » (p. 59). Il accorde aussi, comme « assez probable », que Dom Jean Chanones « avait communiqué à son pénitent...

---

1. C'est à cette occasion que M. M. se plaint de la manière de discuter de ses adversaires, le seul passage où sa sérénité presque inaltérable ait fléchi devant un accès d'humeur, d'ailleurs assez naturel en matière aussi épineuse. « Au fond, dit-il, le Jésuite est un controversiste par tempérament, mais un controversiste doublé d'un rhéteur; le but le mène et certains scrupules d'exactitude sont pour lui lettre morte ». Nous ne prétendrons pas le contraire; mais, pour être sincères, avouons que bien des gens, qui ne sont Jésuites ni de robe longue ni de robe courte, ressemblent singulièrement aux controversistes incriminés de la sorte.

des instructions, des règles spirituelles dont il aura fait quelque usage dans son livre » (p. 25). A-t il cru vraiment gagner beaucoup sur l'adversaire, en affirmant ensuite que bien « des sages leçons dont on a fait jusqu'à présent honneur à Cisneros, ont été textuellement empruntées à des prédécesseurs qu'il ne nomme pas »? Personne ne lui sera plus reconnaissant que la science impartiale de la peine qu'il a prise pour marquer tout ce que saint Ignace doit à Ludolphe le Chartreux, Gérard de Zutphen, le *Rosetum* de Mauburnus, etc. Sans doute le P. Watrigant n'abandonne pas pour cela l'inspiration surnaturelle du saint; « les exercices qu'il a pris ailleurs par fragments et à l'état informe, ne sont devenus que par lui ce manuel de la vie surnaturelle que le Vicaire de Jésus-Christ a pu recommander spécialement à tous les fidèles ». Mais c'est là une opinion théologique, et nous ne faisons ici que de l'histoire.

Il y a de même une concession marquée dans ce que dit le P. Watrigant de l'origine *chronologique* des Exercices spirituels. Jadis les fidèles y voyaient un texte inspiré, dicté par le Très Haut à son serviteur dans la solitude de Manrèse. M. Muller a fort bien établi qu'on ne connaît pas le texte espagnol *primitif*, le seul qu'Ignace de Loyola ait pu rédiger alors, puisqu'il ne savait pas le latin ; qu'on ne savait donc pas ce qui avait été ajouté, changé aux conceptions primitives du saint, jusqu'à une époque assez éloignée de sa phase initiale. Le P. Watrigant, tout en maintenant qu'il a fait à Manrèse une première rédaction de ses Exercices, accorde pourtant et démontre lui-même (p. 43) que le texte espagnol *actuel*, « tel qu'il a été publié d'après le manuscrit autographe du saint », n'a pu être écrit « qu'après ses études latines et même après ses premières études philosophiques et théologiques. »

Mais il n'y a pas que les *Exercices spirituels* à l'actif du fondateur de la Compagnie de Jésus, il y a les *Constitutions* de l'ordre, plus discutées encore, au sujet de leur origine ignatienne. Et c'est sur ce point là que M. Muller nous a donné l'un des chapitres les plus curieux et les plus neufs de son livre, en n'affirmant pas seulement, mais en démontrant l'étroite ressemblance d'une foule de prescriptions des constitutions avec les règlements des grandes associations et confréries religieuses musulmanes du nord de l'Afrique, qui existaient depuis longtemps déjà, les Chadelya, les Quadrya, etc. Saint Ignace aurait donc emprunté les cadres de son ordre à l'Islam, absolument comme Mahomet emprunta ses doctrines à l'Église orientale et au judaïsme. Sans doute, il est quasiment obligatoire de rencontrer des analogies entre toutes les sociétés, religieuses ou politiques, plus ou moins secrètes, qui ont existé et qui existeront dans le monde, étant donné le moule de la cervelle humaine et les rubriques de notre esprit, qui restent constantes à travers les siècles. Mais au cas présent, il ne s'agit pas seulement d'analogies isolées et fortuites, mais du calque délibéré d'institutions, de rituels et de formules ; sur ce point, le plus habile controversiste aurait difficilement

raison contre les preuves administrées par M. Muller et qui, pour le nombre et la valeur, défient toute réfutation [1]. Détail curieux, dès le XVIe siècle, des ennemis des Jésuites avaient déjà — tant la haine rend parfois clairvoyants les adversaires — deviné quelque chose de cette vérité historique; mais, mal orientés, ils rattachaient les traditions de l'ordre à la secte palestinienne des Ismaëliens ou *Haschichin*, et cette erreur évidente, avec les intentions malveillantes qui s'y rattachaient, avait rendu la riposte facile aux défenseurs de la Compagnie. Maintenant ces emprunts et les *Constitutions* en général, sont-ils attribuables à saint Ignace? Quelles sont les modifications introduites par Lainez, après qu'il eut vaincu au sein de l'ordre l'opposition des Bobadilla, des Rodriguez et autres, opposition dont les traces, malgré les habiles et persévérantes retouches des historiographes de la Compagnie, n'ont pu être entièrement effacées? Questions des plus délicates à trancher, puisqu'on en est réduit sur bien des points à des hypothèses et que ceux qui seraient les mieux à même de nous renseigner, s'il leur plaisait de le faire, n'ont mis jusqu'à ce jour aucun empressement à remplacer la légende par l'histoire. Il faudrait même attendre bien longtemps encore pour arriver à la certitude absolue, s'il était vrai, comme l'assure M. Muller, « qu'en fait d'erreurs historiques concernant sa Compagnie, un Jésuite ne redresse jamais que celles qui lui sont préjudiciables » (p. 143). Cependant notre auteur a fait son possible pour arriver, du moins, à des solutions approximatives et vraisemblables et, en l'état actuel du problème, on devra se contenter de ce qu'il dit sur l'activité de Lainez, suffisamment appréciée par ce mot : « Le malheur d'Ignace fut de juger trop favorablement ses successeurs. » C'est, en tout cas, à Lainez et à Aquaviva que la Compagnie dut l'organisation définitive grâce à laquelle on l'a vu régir l'Église et la chrétienté catholique pendant des siècles, organisation si puissante qu'elle reste toujours au-dessus des lois, jusque dans les pays où, légalement, elle n'existe même pas [2].

R.

---

1. J'ajouterai, d'ailleurs, que je trouverais absurdes ceux qui reprocheraient à saint Ignace de s'être approprié en partie l'organisation des *Kouans* de l'Afrique du Nord, pour donner une cohésion plus complète à son œuvre. On peut être d'avis différent sur la valeur de celle-ci, dans son ensemble, et nous avons dit là-dessus notre manière de voir ici même (*Revue* du 24 février 1896), mais sur cette question d'origine on ne peut que féliciter le fondateur de l'ordre d'avoir apprécié d'un coup d'œil si sûr la valeur d'un pareil cadre.

2. Pour l'historien — je ne dis pas pour le moraliste — ce résultat obtenu par Lainez fait naturellement du second général des Jésuites une personnalité des plus intéressantes et des plus remarquables de l'histoire moderne. Une biographie complète de ce grand manieur d'hommes serait, à certains égards, plus curieuse encore et plus instructive que celle de saint Ignace lui-même. Mais il a travaillé « à la plus grande gloire de Dieu » par des moyens trop humains, pour que ses disciples soient disposés d'en donner jamais autre chose que des panégyriques sans portée, et personne

Patricius Junius (Patrick Young) Bibliothekar der Koenige Jacob I und Carl I von England. Mittheilungen aus seinem Briefwechsel, herausgegeben von Johannes Kemke. Leipzig, Spirgatis, 1898, vi, xxix, 146 p. In-8. — Prix: 11 fr. 25.

Le recueil de la correspondance de Patrick Young, le bibliothécaire de Jacques I[er] et de Charles I[er] d'Angleterre, forme le douzième volume de la collection bien connue de M. K. Dziatzko, directeur de la Bibliothèque de Goettingue, qu'il fait paraître, depuis une série d'années, sous le titre de *Sammlung bibliothekswissenschaftlicher Arbeiten.* Ce n'est pas un des plus intéressants de la série. Le digne conservateur de la *Library* et du Cabinet des médailles des deux premiers Stuarts n'est pas, par lui-même, un personnage bien intéressant ; il a commencé fort tard à écrire et son érudition s'est attachée de préférence à la publication de textes patristiques fort indifférents aux lecteurs d'aujourd'hui. Il possédait une belle collection de manuscrits grecs et latins, très connue de son temps[1]. Il était d'une obligeance à toute épreuve, paraît-il, à l'égard des savants qui lui demandaient des collations de textes et qui naturellement, ne lui marchandaient pas les éloges et les épithètes admiratives. Mais on n'en est pas moins déçu en parcourant leurs lettres, copiées sur les originaux, aujourd'hui perdus, par Thomas Smith, le bibliothécaire de la *Cottonienne*, mort en 1710, et publiées par M. Kemke. Sauf une courte apparition à Paris, en 1617, Patrick Young ou Patricius Junius — c'est ainsi qu'il avait latinisé son nom — n'a jamais visité le continent et la liste de ceux qui lui écrivirent[2] est assez considérable et renferme les érudits les plus célèbres de la première moitié du xvii[e] siècle, Casaubon, Cluver, Lindenbrog, Meursius, Peiresc, Heinsius, Du Puy, Godefroy, Saumaise, Gronovius, Vossius, et bien d'autres. Mais des deux cents épîtres environ réunies par M. K. il en est relativement peu qui soient réellement intéressantes pour l'historien, qu'elles soient écrites en latin, en grec, en anglais ou en français; ce sont des lettres de recommandation, des billets d'excuses (entre autres pour un garçon qui a fait, trois jours durant, l'école buissonnière !), des missives diverses, envois de volumes prêtés, remerciements pour services rendus, accusés de réception, etc., qui n'auraient un intérêt de curiosité que s'ils émanaient d'un

---

en dehors de la Compagnie, n'a les documents nécessaires pour tenter l'entreprise avec quelque succès. Il ne ferait d'ailleurs plaisir qu'aux « jansénistes, protestants et juifs », et risquerait de rouvrir certaines plaies mal cicatrisées. En effet, les RR. PP., qui ont obtenu de la papauté reconnaissante la canonisation de tant des leurs, n'ont jamais demandé, ou du moins n'ont jamais obtenu que l'Église fît de Lainez un saint. Rome n'a pu s'empêcher de se souvenir que ce violent lui avait forcé la main.

1 Acquise en majeure partie par Isaac Vossius, elle se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Leyde.

2. De 1609, où s'ouvre la correspondance, jusqu'en 1652, date de la mort de l'ancien bibliothécaire royal, il y a eu évidemment plus de 188 lettres écrites ou reçues par lui. Ce sont seulement les fascicules qu'Atwood, son gendre, retrouva et remit à Smith.

personnage infiniment plus considérable. L'éditeur avoue à la fin de son introduction biographique [1] que l'image de cet excellent homme (Junius) s'est peu à peu effacée ; nous doutons fort que son travail, très consciencieusement fait d'ailleurs, parvienne à lui rendre du relief et des couleurs.

R.

Les Mémoires du comte de Brassac, gouverneur de Nancy (1633-1635), par Ch. Pfister. Nancy, typ. Crépin-Leblond, 1898, 122 p. In-8.

Catherine de Lorraine (1573-1648), par le même. Nancy, Berger-Levrault, 1898, 92 p. In-8.

Les derniers vestiges des remparts de Nancy, par le même. Nancy, Crépin-Leblond, 1898, 20 p. In-8. (planches).

Ces trois mémoires, publiés coup sur coup, nous montrent avec quel zèle et quel succès M. Pfister prend à cœur la tâche spéciale qui lui a été dévolue le jour où il fut appelé à la chaire « d'histoire de l'Est de la France » à l'Université de Nancy. Le plus important des trois est celui qui traite des *Mémoires du comte de Brassac*, ou, pour parler d'une façon plus correcte, des Mémoires relatifs à l'activité de M. de Brassac en Lorraine, rédigés sur ses papiers officiels par le sieur Marivin. Ce n'est qu'une partie du manuscrit primitif, qui semble perdu pour le reste, et qui s'étendait aussi sur les autres parties de la vie du gouverneur de Nancy. M. Pfister en a retrouvé l'autographe à la bibliothèque de Lyon ; il en a pris copie et nous en donne de copieux extraits, contrôlés et savamment annotés, comme on pouvait s'y attendre de la part de l'historien de la capitale lorraine. Il y a joint un aperçu biographique sur ce Jean de Galard de Béarn, comte de Brassac, qui est un personnage curieux à étudier pour lui-même ; huguenot convertisseur d'abord, puis huguenot converti, il représenta pendant plusieurs années la France auprès du Saint-Siège et la confiance de Richelieu en fit le premier gouverneur de Nancy après la conquête de la Lorraine et l'expulsion de sa dynastie légitime. M. Pf. nous a très clairement exposé la tâche difficile, pour ne pas dire impossible, que lui réservait ainsi le grand ministre et les raisons qui devaient le faire échouer dans sa tentative de rallier les Lorrains à la couronne de France. Après les grands travaux de MM. d'Haussonville, des Robert, etc., son étude est une contribution importante à l'histoire provinciale et générale de ce temps.

Le mémoire sur la princesse Catherine de Lorraine, fille du duc Charles III et de Claude de France, tout en se rapportant à la même époque, nous transporte sur le terrain plus particulièrement religieux et

1. On l'aurait voulu un peu mieux ordonnée, et exploitant davantage les documents qu'elle précède.

décrit, en les rattachant à une personnalité marquante, quelques-uns des épisodes les plus curieux du grand mouvement de réforme monastique qui se produit alors par toute la catholicité. Passionnée pour la vie cloîtrée, fondatrice de nombreux monastères, sans vouloir abdiquer pourtant sa position de sœur et de tante de souverains régnants, Catherine de Lorraine, princesse du Saint-Empire, en sa qualité d'abbesse de Remiremont, n'est peut-être pas un personnage bien équilibré, et je ne sais si elle paraîtra aussi absolument sympathique à tous les lecteurs qu'elle l'est à son historien; mais en tout cas ils suivront avec un vif intérêt les péripéties de ses longues luttes avec les nobles chanoinesses de son abbaye qui n'avaient pas le goût de la clôture ni celui des macérations, et qui finirent par l'emporter sur le fond, malgré les efforts de Catherine et ceux des hauts dignitaires de l'Église dont elle invoqua l'appui[1].

Le troisième travail de M. Pf. s'adresse surtout aux archéologues de Nancy même; il a voulu conserver le souvenir d'un des derniers restes de l'ancienne enceinte de la ville, le bastion le Marquis, au moment où la sape allait le faire disparaître et niveler ce témoin de l'activité de Vauban; il avait été construit en 1672 sur l'emplacement d'ouvrages dressés dès la fin du XVI[e] siècle; chemin faisant, le savant professeur discute et rectifie toute une série de détails relatifs aux fortifications de Nancy.

R.

Alger au XVIII[e] siècle (Notes sur Alger) par Venture de Paradis. Édité par E. Fagnan. Tirage à part de la *Revue Africaine*. 178 pp. In-8. Alger, Jourdan. 1898.

Venture de Paradis, qui fut chargé du cours de turc lors de la création de l'École spéciale des langues orientales vivantes et devait mourir pendant l'expédition de Syrie en qualité de premier interprète de l'armée d'Égypte, avait passé la plus grande partie de sa carrière dans les consulats des pays musulmans du bassin méditerranéen. Au cours d'un séjour qu'il fit à Alger, de 1788 à 1790, il rassembla, sous le titre de *Notes sur Alger*, vraisemblablement en vue de les publier, des renseignements sur la Régence et particulièrement sur l'organisation et le fonctionnement de l'Odjak. Ce sont ces notes que M. Fagnan, qui a exploré les

---

1. M. Pfister appelle l'abbesse qui précéda Catherine *Élisabeth Rhingraff*, une fois même *Élisabeth de Rhingraff*. Il y a là une légère erreur; c'était une *comtesse* de Salm, des *Wild — und Rheingrafen* de ce nom; il faudrait donc l'appeler tout au moins « la rhingravine Élisabeth ». — Il n'est peut-être pas absolument correct non plus de dire qu'Antoinette de Lorraine « fut choisie comme femme par le duc Jean Guillaume de Clèves Juliers. » Le malheureux idiot auquel on livra la princesse, pour essayer de continuer sa lignée, était absolument incapable de *choisir* une compagne.

cinq volumes, formant à la Bibliothèque nationale le recueil des papiers de V. et en a déjà fait plusieurs extraits insérés dans la *Revue Africaine*, organe de la Société historique algérienne dont il est le dévoué secrétaire, publie aujourd'hui avec un titre modifié mais plus précis.

On ne remarque pas dans le manuscrit de V. les grandes divisions très distinctes qui caractérisent ces sortes de travaux. Il est probable qu'il y consignait pêle-mêle et à mesure qu'il les recueillait, les renseignements qu'il parvenait à se procurer, se réservant de les classer et de les coordonner lors de leur mise en œuvre.

Après une description physique d'Alger et de la Régence, très précise pour la ville et généralement exacte pour le reste du pays, V. passe en revue l'agriculture, le commerce et l'industrie, dit quelques mots des différentes races qui peuplent la contrée et arrive à l'étude du Gouvernement et du monde officiel : dey, fonctionnaires du divan, chefs militaires et soldats, saïs et corsaires, prêtres et magistrats défilent longuement devant lui et ce qu'il en dit corrobore ce qu'on en savait déjà. Mais il rapporte nombre de faits moins connus. C'est ainsi qu'il nous apprend (p. 40) que les juifs commanditaient les corsaires et que l'un deux (p. 47), non content de participer de ses deniers à la lutte contre les chrétiens, avait embrassé l'Islamisme afin de pouvoir se livrer de sa personne à la piraterie, était parvenu au rang de vice-amiral et « avait fait une fortune considérable à la course ». Il nous montre ailleurs (p. 134) les Anglais prenant le parti des pirates algériens contre les nations chrétiennes qui avaient à souffrir de leurs déprédations. En divers lieux il fait de l'esclavage un tableau moins attristant que celui auquel était accoutumée l'Europe d'alors : « (p. 50 et suiv.) Tous les domestiques des consuls, « des négociants, ouvriers et artisans européens, des Pères de la Mission « et de l'hôpital espagnol sont choisis parmi les esclaves. On en donne « aux cacheriés ou casernes des Turcs pour les tenir propres et pour « servir. Ce ne sont point les esclaves les plus à plaindre ; les Turcs les « traitent avec douceur et humanité..... Il y a trois bagnes à Alger dans « lesquels sont enfermés les esclaves chrétiens appartenant au beylik et « destinés au service de la marine et des travaux publics. Ce sont les « seuls esclaves qui soient à plaindre, en exceptant cependant de ce « nombre les charpentiers, les calfats et ceux qui afferment les tavernes : « tous ceux-ci ont le moyen de gagner de l'argent et même leur rachat « en peu d'années. .. Mais la plus grande partie dissipent tout au jeu, à « la bonne chère, à la débauche et il y en a bien peu qui songent à se « procurer leur liberté par une sage économie... ». Il y a plus : cette condition d'esclave représentée à la chrétienneté sous de si sombres couleurs paraissait aux transportés et même aux soldats d'Oran moins misérable que la vie qu'ils menaient dans cette citadelle sans cesse bloquée : « La place d'Horan, dit V. (p. 52), procure, une année dans « l'autre, cent esclaves de toutes nations. Ce sont des soldats ou des gens « condamnés à un exil perpétuel qui préfèrent l'esclavage au sort de

« vivre dans ce préside; ils sautent les remparts et vont sur les terres du « Gouvernement du Ponant [Beylik de Mascara], où ils sont arrêtés ».

Les notes de V. se terminent par un curieux parallèle entre l'Odjak et l'Ordre de Malte, un exposé de la situation financière de la Régence et quelques détails sur l'administration locale et les usages de la ville d'Alger.

Cet exposé renferme de nombreuses redites que, moins scrupuleux, M. F. eut pu faire disparaître sans en diminuer l'intérêt. Il a eu le soin d'indiquer ces rédactions multiples comme aussi quelques contradictions presque inévitables dans un travail préparatoire dont les éléments étaient puisés à des sources diverses ; enfin il fait suivre le texte d'un index qui en est en quelque sorte le sommaire et facilite les recherches.

L'étude de cette société à part que fut l'Odjak a toujours offert un vif attrait à la curiosité des chercheurs ; ils sauront gré à M. Fagnan de les avoir mis à même de lire les observations, jusqu'ici ignorées ou peu s'en faut, de Venture de Paradis.

C. Sonneck.

La Bretagne et le duc d'Aiguillon, 1753-1770, par Marcel Marion, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux, Paris, Fontemoing, 1898, VI, 624 p. 8°. Prix : 10 francs.

La lutte acharnée des États et du Parlement de Bretagne contre la monarchie chancelante de Louis XV est un des épisodes les mieux connus ou du moins les plus universellement cités, même dans les histoires populaires, parmi les symptômes avant-coureurs de la Révolution. La tradition en a fixé les traits d'une façon peu flatteuse pour le monarque et ses représentants officiels, en réservant ses éloges pour les défenseurs des libertés bretonnes. Est-ce à tort, est-ce à raison? C'est là ce que s'est demandé M. Marion, et dans une étude très documentée, un peu touffue peut-être pour embrasser seulement seize années de l'histoire d'une province, il vient nous apporter les résultats de ses réflexions et de ses recherches. Ils troubleront fort, je le crains, la quiétude de bien des gens, s'ils restent acquis, mais ce n'est pas là certes un motif pour les repousser de prime abord. Il nous plaît assez que, de temps à autre, quelque esprit critique ou généreux se lasse d'entendre appeler Aristide un juste et Démade un coquin, qu'il essaie de reviser les vieux procès jugés par l'histoire universelle et prononce soit un réquisitoire foudroyant contre les heureux qu'elle avait glorifiés, soit une apologie bien sentie en faveur d'un des malheureux qu'elle a flétris. C'est, en effet, quoi qu'en pense l'auteur, une réhabilitation presque complète d'un des personnages les plus décriés de notre histoire moderne que nous apporte M. M. dans son livre sur *la Bretagne et le duc d'Aiguillon*. Il a eu la malechance de réunir contre lui, de son vivant, la

noblesse provinciale, les parlementaires, les pamphlétaires et les philosophes et certes il ne s'attendait pas lui-même, et on ne s'attendait pas à lui découvrir, à plus d'un siècle de distance, un défenseur aussi érudit et aussi désintéressé! Le « noir et profond courtisan », le soldat peu courageux, lutinant les meunières durant le combat de Saint-Cast et sortant de là, « couvert de farine et de gloire », l'impérieux interprête du despotisme royal vis-à-vis des États de Bretagne et du Parlement de Rennes, l'intrigant éhonté qui manœuvrait à la cour pour unir la « cabale dévote » au « parti des mauvais lieux », le ministre inepte et pusillanime qui humilia la France devant l'étranger — ce sont bien là les accusations qu'on retrouve partout à son adresse — se change sous la plume de M. M. en un administrateur prévoyant et sage, un militaire plein de bravoure, en un défenseur des libertés provinciales pour lesquelles il plaidait « avec une excessive énergie » à Versailles, en vrai protecteur de cette Bretagne si ingrate. Et si l'on a conservé ce mauvais souvenir de lui dans nos annales, c'est uniquement à la mauvaise querelle de quelques magistrats turbulents qu'il doit cette atroce physionomie. L'auteur accorde bien qu'il ne fut pas un héros impeccable, ni « exempt des faiblesses ordinaires de l'humanité », mais en somme il nous le dépeint comme un galant homme et veut que nous le tenions, nous aussi, pour une victime atrocement calomniée.

Une invite aussi brusque à une volte-face aussi complète ne laisse pas de vous étourdir au premier abord et c'est avec une certaine anxiété que j'ai abordé la lecture du gros volume de M. Marion, prêt à me rendre à la vérité, que je désirais vivement connaître, et doutant pourtant quelque peu qu'il fût si facile de la saisir. A mesure que j'avançais dans ma lecture, mon opinion s'accentuait et s'affermissait, avec le concours de l'auteur, et en fermant le volume, j'avais, grâce à lui, grâce aux lumières qu'il m'avait données, une idée arrêtée sur les troubles de Bretagne. Ce n'est pas la sienne assurément, mais comme ce sont les faits réunis par son labeur érudit, qui l'ont fait naître, je me permets de lui soumettre ici ma manière de voir, sans apporter d'ailleurs au débat d'autres documents que ceux qu'il a fait connaître; dossiers d'archives, plaidoyers, pamphlets, il a si bien dépouillé toutes les pièces afférentes que rien d'important n'a pu lui échapper.

C'est par la lecture de ces dossiers d'archives qu'il a sans doute commencé jadis son travail; il y a trouvé, dès le début, la trace de l'agitation violente des esprits, des accusations haineuses que chaque parti portait contre ses adversaires, et il s'est dit qu'il fallait les vérifier avec soin avant de les admettre; le duc d'Aiguillon contre lequel se manifestaient principalement ces colères et ces haines, comme le plus immédiat et le plus en vue des représentants du pouvoir central, lui est apparu, dès ce moment, comme une espèce de bouc émissaire dont le sacrifice, demandé par les uns, était consenti par les autres; c'est dans cette disposition d'esprit qu'il a continué à compulser ses dossiers, à noter les

témoignages des contemporains; noblesse et parlementaires ont paru devant lui sous un jour de plus en plus défavorable, tantôt violents et brutaux, tantôt lâches et perfides, égoïstes toujours. Le dégoût que lui inspiraient les dignes gentilhommes s'amusant à des cris d'animaux dans leurs délibérations politiques ou les dignes magistrats qui descendaient solennellement de leurs banquettes fleurdelysées pour batifoler avec des comédiennes, a profité au duc seul, comme au plus faible des lutteurs. Étant le plus faible, il a paru à M. M. le plus intéressant et bientôt, par une illusion d'optique fort naturelle, il lui a semblé l'unique victime de ce triste conflit.

Cette conviction, très sincère, très facile à suivre dans sa genèse, a pu naître surtout chez l'auteur, parce qu'il a trop isolé dans son sujet, le duc d'Aiguillon et la Bretagne. S'il avait suivi plus attentivement son héros dès sa naissance, s'il avait étudié plus à fond cet Emmanuel-Armand Vignerot du Plessis de Richelieu, comte d'Agenais, puis duc d'Aiguillon, de sa naissance à sa tombe, il n'aurait pu se faire illusion sur sa valeur propre autant qu'il l'a fait. Je sais bien qu'il est assez disposé à traiter de pruderie ridicule et même hypocrite les reproches qu'on a fait au duc sur sa conduite à la cour [1]; mais il n'obtiendra pas que l'individu qui établissait sa faveur à la cour de Louis XV en lui cédant sa maîtresse, qui fut l'ami de la Chateauroux et de la Pompadour et le conseiller le plus intime de la Du Barry, soit jamais considéré comme un honnête homme; il ne saurait faire que, porté au ministère par la maîtresse reconnaissante, d'Aiguillon n'ait été l'un des plus mauvais ministre d'un règne qui s'abîmait dans la honte. Il n'a pas été autre en Bretagne qu'il ne fut à Versailles : insolent quand il se croyait le plus fort, toujours imprévoyant pour l'avenir, peu scrupuleux sur les moyens employés pour vaincre, incertain souvent sur la conduite à tenir, non par conviction ni conscience, mais par crainte de s'enferrer ou de se créer des ennuis

Seulement — et là je suis entièrement d'accord avec l'auteur — il était, dans l'exercice de ses fonctions locales, lié d'une part par les ordres

1. M. M. veut qu'on en « finisse une bonne fois avec ces accès de pudeur indignée et les explosions de dégoût qui sont de style » quand paraît le nom de la Du Barry. Il m'accordera pourtant, puisqu'il parle de toutes les maîtresses royales, qu'il y a quelque différence entre les amours du jeune Louis XIV et de Mlle de La Vallière et les accointances séniles de Louis XV avec la fille Vaubernier. Il me permettra surtout de regretter qu'il trouve que « nous nous calomnions nous-mêmes en réservant notre indignation pour les torts de nos propres souverains ». Je ne sache pas qu'un écrivain honnête et véridique ait jamais hésité à flétrir les turpitudes de la vie d'une Catherine II, ou celles d'un prince-régent d'Angleterre. et en tout cas, c'est se faire une idée singulière des devoirs de l'historien, que de lui conseiller de passer sous silence les vices et les travers de nos monarques, pour ménager la bonne réputation du pays au dehors. On lui rend service au contraire en le dégageant des compromissions honteuses du passé.

venus de la Cour, ordres durs et ineptes souvent, et plus souvent contradictoires. Il avait d'autre part derrière lui des gens — son excellent oncle Saint-Florentin, par exemple — qui le poussaient, le harcelaient et n'osaient pourtant le soutenir à fond, désireux avant tout de ne pas se susciter d'affaires. Il avait enfin devant lui des gens qui ne valaient guère mieux et ne combattaient pas toujours avec des armes plus loyales. Encore que je n'admette pas absolument toutes ses conclusions, il est certain que le livre de M. Marion m'a fait perdre mes dernières illusions sur M. de la Chalotais et son libéralisme, sur l'amour de la justice et la passion du droit qui animaient les parlementaires de Rennes, « Ifs » ou sécessionnaires, sur la sincérité de l'intérêt que la noblesse et le clergé de Bretagne prétendaient porter aux misères trop réelles du pauvre peuple. Cette partie de la « légende », il l'a détruite, ou à peu près, pour tous ceux qui voudront étudier son consciencieux travail; mais je crains bien que son client ne profite que très imparfaitement de ce succès partiel. J'accorde que l'opinion publique l'a traité plus durement qu'elle n'eut fait cent ans plus tôt, j'accorde aussi qu'on a lancé contre lui certaines accusations calomnieuses; les plus vils peuvent encore être calomniés comme les meilleurs. Mais je ne saurais pour cela passer à l'extrême opposé, et ne voir en d'Aiguillon que la victime innocente d'une infâme persécution. Je comprends encore moins que l auteur se berce de l'illusion que l'appui du duc aurait pu être d'une utilité très grande à Louis XVI au début de la crise finale, par ses « qualités inestimables de ténacité, de décision, d'énergie ». Il n'avait guère montré ces qualités, jeune et confiant en lui-même, à Rennes; comment les aurait-il déployées, vieux, usé, détesté, à Paris et à Versailles? Il a bien fait de mourir en 1788; s'il avait tardé de quelques années, il aurait été l'une des premières victimes, et l'une des moins intéressantes, de cette Révolution qui allait faire passer son inflexible niveau sur les irréconciliables adversaires d'autrefois, gouverneurs et États, parlements, intendants et privilégiés de tout ordre, et les réconcilier dans la paix du tombeau.

R.

Oesterreich und die Anfaenge des Befreiungskrieges von 1813, von Abschluss der Allianz mit Frankreich bis zum Eintritt in die Koalition, von Friedrich Luckwaldt. Berlin, Ebering. 1898, xvi, 407 p. In-8. (Historische Studien, X.)

L'auteur, élève de M. Max Lehmann à Berlin, a entrepris son travail dans le but de faire du grand ouvrage de M. Oncken, qui n'est « qu'un amas de matériaux » un véritable récit historique (*wirklich zu einem Geschichtswerk um zugestalten*), en ajoutant aux nombreux documents

déjà accessibles des pièces nouvelles empruntées aux archives de Vienne[1], et de donner ainsi au public un travail « à la fois utile et agréable ». Utile est exact ; agréable est peut-être trop dire, car ce n'est pas sans un effort parfois pénible qu'on se fraie un chemin à travers le dédale des intrigues tortueuses de la politique autrichienne durant les mois qui vont de décembre 1812 à août 1813. Mais ce n'est pas à M. Luckwaldt qu'on peut reprocher cette fatigue, et on lui doit au contraire des remerciements pour avoir si consciencieusement retracé les méandres des conseillers de François I^{er}, ce faible et prudent monarque, toujours hanté de la terreur des « Jacobins », toujours désireux d'être « raisonnable », mais auquel on fit approuver successivement comme également raisonnables, des attitudes singulièrement différentes. M. L. nous peint en couleurs très vives la situation misérable de l'Autriche au moment de la campagne de Russie ; il nous parle de Napoléon avec toute l'équité qu'on peut légitimement demander à un historien de l'Allemagne moderne et il n'y a pas lieu de contester son dire quand il affirme que c'est lui qui, joueur enragé sous une fausse apparence de froideur, a plus fait que Metternich lui-même pour pousser l'Autriche dans les bras de la Prusse et de la Russie, par ses prétentions exorbitantes et ses réticences calculées, soit vis-à-vis du général de Bubna, envoyé de la Hofburg aux Tuileries en décembre 1812, soit dans les entrevues de Dresde avec Metternich en juin 1813[2], soit enfin lors des dérisoires conférences où Caulaincourt et Narbonne devaient rencontrer le représentant de l'empereur François à Prague, en août 1813. Une fois le traité de Reichenbach signé avec la Russie par le comte de Stadion le 27 juin 1813, le moment favorable était passé; quand Metternich dictait à Caulaincourt, le 8 août, les sept paragraphes de son ultimatum, l'Autriche — l'auteur l'avoue lui-même — ne voulait plus sérieusement la paix, mais on ne saurait lui en faire un reproche, car Napoléon la désirait encore bien moins, et sa réponse (négative) n'arrivait à Prague que le 11 août seulement, alors que le délai extrême, dont il était avisé suffisamment à l'avance, expirait la veille à minuit.

Cela ne veut pas dire que Metternich se soit montré grand politique en cette occurrence ; il risquait fort de se faire écraser et sans l'épuisement profond de la France, sans l'obstination criminelle de Napoléon, il aurait pu payer cher cette série d'intrigues, de marches et de contremarches diplomatiques qui firent pendant huit mois le désespoir des

---

1. Il a consulté les papiers de Bubna, l'ambassadeur extraordinaire à Paris, ceux de Stadion, ceux de Lebzeltern, envoyé à Kalisch, et ceux de Metternich. Il est intéressant de constater l'éloge que M. L. fait de l'exactitude du récit du baron Fain et de Bignon, en les confrontant avec ses dossiers d'archives.

2. Peut-être trouve-t-il Metternich un peu trop sublime (*erhaben*) avec Gentz, à cette occasion. « *Der tobende Imperator erschien ihm klein.* » (p. 319).

patriotes allemands, avant de substituer, à l'étonnement général, l'entente cordiale avec la Russie à l'entente cordiale avec la France[1].

R.

Louis Maigron : **Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott.** In-8°, 444 pp. Paris, Hachette, 1898.

De 1820 à 1830 les romans de Walter Scott suscitèrent en France un enthousiasme extraordinaire. Toute notre littérature romanesque s'en trouva de suite révolutionnée. Nos auteurs secondaires qui n'avaient ni assez de talent ni assez d'originalité pour faire mieux ou aussi bien se mirent à les imiter suivant leur forme et ne réussirent guère qu'a en donner de médiocres contrefaçons. Nos écrivains de valeur qui avaient trop de talent et trop d'originalité pour s'astreindre à les copier simplement eurent vite fait de les transformer en œuvres d'un genre plus ou moins différent. — Voilà une histoire bien simple, bien naturelle, et que M. Maigron était homme à nous raconter avec autant d'érudition que d'agrément.

Par malheur il est de mode depuis quelques temps de ne plus étudier aucune période de l'histoire littéraire sans s'ingénier à y découvrir un genre strictement délimité et se persuader qu'il est obligatoirement tenu de s'y développer, régner et décroître. M. M. n'a pu résister à l'envie de suivre la mode et, comme de telles conceptions *a priori* ne se réalisent jamais sans violenter quelque peu les faits, il est tout naturellement arrivé à compliquer beaucoup cette histoire et même, j'en ai peur, à la dénaturer en certains points.

Voici d'abord, une centaine de pages pour rechercher en quel état se trouvait le roman historique en France au moment où l'influence de Walter Scott allait le transformer. Cette embryogénie du genre n'est peut-être pas traitée avec toute la rigueur scientifique désirable. D'après M M. le roman historique français naîtrait avec l'*Astrée*. C'est la une assertion qui peut paraître doublement erronée. D'abord l'*Astrée*, imitée de la *Diana* de Montemayor, est purement un roman pastoral et si l'action qui y est racontée a l'air de se passer aux temps mérovingiens, c'est qu'une ère très lointaine convenait seule à d'aussi idéales fictions, mais cette Gaule mérovingienne où l'on voit des nymphes et des chevaliers aussi bien que des druides et des rois barbares, n'affecte aucune prétention historique et son véritable nom est « où il vous plaira ». Ensuite

---

1. Le style n'est pas exempt de gallicismes; Metternich est un « *brillanter Kauseur und perfekter Cavalier.* » — « *Einen Echec verwinden* » etc. — P. 63, il faut lire sans doute *Kerl* au lieu de *Karl*, puisque M. de Bubna s'appelait Ferdinand et non Charles. — P. 188 lire *Schwarzenberg* au lieu de *Scharzenberg*. — P. 307, l. *Diaries* au lieu de *Diairies*, etc.

nous avions des romans nettement historiques bien avant l'*Astrée* : tels, par exemple, ce *Jehan de Paris*, écrit sous Louis XII, ou ce *Jehan de Saintré*, écrit sous Louis XI, qui narrent tous deux des aventures du temps du roi Jean, et, par de là, tous nos romans de la Table-Ronde et même toutes nos chansons de geste. C'est, comme on le sait, de ces anciens écrits du moyen âge que naquirent les romans de Walter Scott et, chose digne de remarque, c'est d'eux aussi que naquirent nos romans historiques du XVII^e siècle qui, après plusieurs essais plus ou moins heureux, (*La Pucelle*, de Béroalde de Verville, etc.) commencèrent leur règne triomphal avec la *Cassandre* de La Calprenède. Que M. M. ne croît pas ici à une conjecture de notre part : ce sont les écrivains du XVII^e siècle eux-mêmes qui affirment le fait. Toutes les fictions du moyen âge s'étaient éteintes au XVI^e siècle, étouffées par le triomphe de la littérature gréco-latine, mais au XVII^e siècle elles se ranimaient à l'envi. Les écoliers les lisaient avec passion dans les collèges[1] ; Chapelain faisait ses délices de l'étude des romans de la Table-Ronde[2] ; Sarasin avait sur sa table le *Saint-Graal* et le *Perceforest* entre son Lucrèce et son Salluste[3] ; G. Colletet lisait le soir en famille les romans des Preux[4]. Et Chapelain fait dire à Sarasin en termes formels. « Entre les choses qui m'ont plu (dans le *Lancelot*) j'y ai vu la source de tous les romans qui, depuis quatre ou cinq siècles, ont fait le plus noble divertissement des cours de l'Europe[5]. »

Avec la *Cassandre* de La Calprenède le roman historique moderne apparaît organisé. Il ne reste plus qu'à le suivre — tantôt déformé par l'esthétique classique, tantôt dénaturé par des préoccupations philosophiques ou morales, puis régénéré enfin par l'érudition — à travers le *Grand Cyrus*, la *Princesse de Clèves*, le *Télémaque*, les *Incas*, *les Natchez et les Martyrs*. Quant au courant réaliste, que M. M. voit se développer à côté de ce courant plutôt idéaliste, et qui engendrait la lignée des romans transformant en fictions des aventures connues ou secrètes de l'histoire contemporaine, il détermina en réalité un genre tout particulier qui n'a rien de commun avec le roman historique proprement dit et qui se forma au temps de Louis XIV lorsque la manie d'écrire des *Mémoires* devint tellement à la mode qu'il sembla tout naturel d'en attribuer aux grands personnages qui n'en avaient point composé ou même d'inventer de grands personnages pour leur en prêter d'imaginaires.

Mais voici Walter Scott apparu. On le lit avec passion, on l'imite avec fureur, il fait école Dans les œuvres qu'il inspire M. M. ne va pas

---

1. Sorel : *Francion*, l. III.
2. Chapelain : *De la lecture des vieux romans*. (édit. A. Feillet, 1870).
3. Sarasin : *Œuvres* (édit. 1683) l. I, p. 259 et 414.
4. G. Colletet : *Poésies diverses*, 1656 p. 341.
5. Chapelain : *De la lect. des vieux rom* p 3.

manquer de vouloir constater les trois phases d'une évolution méthodique. Pour lui le roman historique nouveau s'organise avec le *Cinq-Mars* de Vigny, se développe avec les *Chouans* de Balzac, atteint sa perfection avec la *Chronique du temps de Charles IX* de Mérimée, dégénère avec la *Notre-Dame de Paris* de Hugo, et agonise avec l'*Isabelle de Bavière* de Dumas. En zoologie, rien de plus légitime que de suivre le progrès et la décadence d'un genre à travers une succession d'individus naissant les uns des autres; mais il n'en est pas de même à travers une série de romans composés presque simultanément par des auteurs de natures très diverses. Peut-être, dans le cas présent, l'amour—excessif à mon avis — que lui inspire la *Chronique du temps de Charles IX*, a-t-il amené M. M. à concevoir ce scenario en cinq actes plus que la sérieuse observation des faits. Si Vigny, par suite de quelque mésaventure de librairie, avait fait paraitre son *Cinq-Mars* un an plus tard, toute cette histoire se trouverait bouleversée et si Hugo avait écrit sa *Notre-Dame* deux ans plus tôt, la dégénérescence qu'elle révèle aurait précédé la maturité que manifeste la *Chronique du temps de Charles XI*. Et que de conséquences bizarres découlent encore de cette thèse! Il va va falloir admettre — contre l'opinion de soixante ans de postérité — que *Notre-Dame*, œuvre de dégénérescence, est incontestablement un livre moins remarquable que les *Chouans*, œuvre de progression! On devra tenir pour certain que si Paul Lacroix fait de si mauvais romans, ce n'est pas parce qu'il manque de talent, mais uniquement parce qu'il écrit pendant la période de dégénérescence inaugurée par Notre-Dame! Que M. M ne croie pas que je veuille blâmer ici l'introduction de la doctrine évolutive dans l'histoire littéraire: tout au contraire j'estime que l'histoire littéraire ne peut devenir vraiment scientifique qu'en suivant cette doctrine Mais encore faudrait-il bien la connaître auparavant et n'en pas appliquer les lois comme au hasard. Or, ici, une seule de ces lois pouvait être invoquée, celle-ci : quand un genre se naturalise dans un milieu qui diffère de son milieu natal, il y dégénère ou n'y progresse qu'en se différenciant. Le roman historique tel que l'avait conçu Walter Scott ne pouvait s'implanter en France sans s'altérer et c'est pourquoi il tourna si vite à l'épopée avec Hugo et à la narration pure avec Dumas : il y eut différenciation plutôt que dégénérescence.

Mais si contestable que puisse paraître la théorie que développe M. Maigron, son livre n'en est pas moins une œuvre très remarquable au point de vue historique. Sur l'engouement provoqué par l'avènement des romans de Walter Scott, sur les innombrables imitations qu'ils succitèrent, sur l'influence considérable qu'ils exercèrent dans tous les genres littéraires et même artistiques, l'auteur a écrit des pages pleines de recherches minutieuses. On peut signaler particulièrement comme excellents de tous points les deux chapitres qu'il consacre à étudier la révolution radicale que les *Waverley Novels* firent subir à la manière d'écrire l'histoire et la part qu'ils eurent dans la création de notre

roman réaliste et naturaliste Jamais encore cette période de notre histoire littéraire n'avait été fouillée avec tant d'érudition et de patience. — C'est plus qu'un livre à lire, c'est un livre à conserver.

Raoul ROSIÈRES.

BULLETIN

— M. Gumplowicz, professeur à l'Université de Graz, a publié (Innsbruck, Wagner) deux travaux inédits de son fils Max GUMPLOWICZ, lecteur à l'Université de Vienne. Enlevé à la science par une mort prématurée, M. Max Gumplowicz s'était fait remarquer par une dissertation très intéressante sur le chroniqueur Martin Gallus. Les deux essais posthumes ont pour objet le duc Zbigniew (onzième siècle) et la lutte du rite latin et du rite slave en Pologne. Ce petit volume rénouvelle les regrets qu'a laissés à tous les amis de l'histoire la brillante et trop courte carrière de M. Max Gumplowicz. — L. L.

— M. Guillaume WIEGAND, directeur des Archives de la Basse-Alsace (anciennes archives départementales du Bas-Rhin) vient de publier une conférence faite il y a quelque temps à Strasbourg sur les Archives de district et les Archives communales de la province, sur leur organisation administrative, leur importance scientifique; etc. (*Bezirks-und Gemeinde Archive im Elsass, ein Vortrag*. Strasbourg, Heitz u. Mundel, 1898, 31 p. in-8.) — On y remarquera l'éloge des règlements spéciaux dressés par l'administration française de 1841 à 1844, et le vœu motivé de voir les anciennes archives départementales fondues en un établissement unique, administratif et scientifique à la fois, qui concentrerait ainsi tous les documents relatifs au passé de l'Alsace-Lorraine, sauf cependant les dépôts des communes, que M. G. Wiegand regretterait de voir devenir ainsi moins accessibles aux amateurs de l'histoire locale. — A.

— Sous le titre un peu bien vague de *Chronique strasbourgeoise*, (Bruxelles, Revue de l'Université, 1898), un jeune docteur belge, M. Michel HUISMAN, a résumé dans une brochure qu'il dit lui-même « rédigée à la diable », et qu'on aurait voulu çà et là plus exacte de nuances, ses impressions scientifiques durant un séjour de six mois à l'Université de Strasbourg. Il y a fréquenté certains cours d'histoire et de droit, bien accueilli par les maîtres, moins bien, semble-t-il, par la « froide jeunesse » académique, aux « manières compassées » et « drapée dans cette noble dignité dont le *Herr Studiosus* germain ne se départit jamais »; cette seule affirmation prouve bien, en effet, qu'il l'a fort peu connue. On lira surtout avec intérêt ce qu'il dit des *Séminaires* historiques de MM. Bresslau et Varrentrapp et du *Séminaire* économique de M. Kuapp, aux travaux desquels il a été associé, et dont il vante à bon droit l'abord accueillant et la haute valeur scientifique. — A.

— M.W. VIETOR, professeur à l'Université de Marbourg, publie la quatrième édition de son livre *Die Aussprache des Schriftdeutschen* (Leipzig, Reisland. In-8, 119 p.) Le changement le plus important à signaler consiste dans le traitement du *g*. M. V. avait admis dans les premières éditions pour le *g* médial et final la prononciation fricative comme normale, parce qu'elle paraissait « la meilleure *(die vorzueglichere)* il y a une quinzaine d'années »; la prononciation occlusive n'était que tolérée. Maintenant, au contraire, c'est cette dernière qui est déclarée normale, et la première n'est

plus que tolérée. M. Victor veut bien nous informer que l'orthoépiste doit être, selon lui, moins un législateur (*Sprachmeister*) de la prononciation qu'un observateur. Le sens exact de *Sprachmeister* est « maitriseur de la langue. » Maitriser la prononciation d'une langue vivante, de sa langue maternelle, cela se comprendrait sous la plume d'un Gottsched. Quant à l'observation de la langue parlée, elle conduit à un résultat tout différent de celui auquel M. Victor croit être arrivé. Il n'existe pas en effet pour aucune langue une prononciation unique ; il y a des prononciations multiples qui varient de région à région, d'individu à individu, voire chez le même individu, suivant l'âge ou encore suivant les dispositions où il se trouve en parlant. Et cela est vrai pour cette chose artificielle qu'on appelle l'allemand littéraire plus que pour toute autre langue. — Alfred Bauer.

— Nous sommes heureux de signaler aux lecteurs de la *Revue critique* un fort joli volume de vers qui nous arrive du fond de la Calabre. Il est intitulé : *Il viaggio di Don Casciaro o il Socialismo svelato*, a pour auteur M. Antonio Argondizza, archiprêtre de S. Giorgio Albanese, et se recommande aux bibliophiles par une exécution typographique qui fait le plus grand honneur à l'imprimerie du *Popolano* de Corigliano Calabro. C'est une satire mordante contre « les douceurs du Socialisme » ; elle est écrite dans une langue admirablement claire et limpide ; le style est facile. coulant et naturel ; l'esprit pétille à chaque ligne et la sécheresse inhérente au sujet disparaît sous les fleurs. M. A. sait relever les plus vulgaires détails par une manière de dire originale qui lui est toute personnelle. Je ne crois pas exagérer en affirmant qu'il peut marcher de pair avec Berni pour la moquerie piquante, l'élégance, l'à-propos, l'imprévu. *Don Casciaro* est, en outre, un livre d'une haute portée morale : nous voudrions le voir traduit dans notre langue, mais il faudrait une main supérieurement habile pour faire passer en français toutes les beautés de cette poésie fine et délicate. On nous permettra d'ajouter que l'auteur n'est pas un inconnu dans le monde littéraire. Il a mis au jour plusieurs ouvrages historiques très estimés, un *Essai sur les mœurs américaines*, etc., etc. On est en droit de se montrer surpris qu'un livre tel que *Don Casciaro* n'ait pas été édité par une grande maison de librairie. Il est en vente chez M. Argondizza lui-même, à S. Giorgio Albanese (province de Cosenza) au prix modique de 1 fr. 25. Nous engageons vivement les amis de la littérature italienne à se procurer ce volume : il leur fera certainement passer quelques charmantes heures. — E. Legrand.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 25 novembre 1898.

Les lectures ont eu lieu dans l'ordre suivant :

1° Discours de M. Auguste Longnon, président ;

2° Notice sur la vie et les travaux de Eugène de Rozière, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel ;

3° La statuaire polychrome en Espagne, par M. Dieulafoy.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 26 décembre — 1898

Amélineau, Les nouvelles fouilles d'Abydos. — De Rougé, Monuments des deux premières dynasties. — Capart, Les origines de l'Égypte. — Petrie, Six Temples de Thèbes. — Resch, Les Logia de Jésus. — Dalman, Les paroles de Jésus, I. — Demmer, Manuel d'histoire ecclésiastique. — Harnack, Histoire des dogmes, 3e éd — Gelzer, Hilgenfeld, Cuntz, Listes des Pères de Nicée. — Horn, Saint-Étienne, roi de Hongrie. — Rado, La constitution hongroise. — Harrisse, Boilly. — *Bulletin :* Hayley, L'Alceste d'Euripide; Ferguson, Les secrétaires athéniens; Fuochi, L'étymologie des noms propres dans les tragiques grecs; Karst, Manfred, I; Zeissberg, Un registre de Barcelone; Nerlinger, Maiselocker et État du château de Thann; Jovy, Bossuet, prieur de Gassicourt.

Amélineau. **Les nouvelles fouilles d'Abydos** (1897-1898). 1898, Paris, Leroux, in-8, p. 65.

J. de Rougé. **Monuments contemporains des deux premières Dynasties récemment découverts en Égypte** (Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LVII). Paris, 1898, in-8, 16 p.

J. Capart. **Notes sur les origines de l'Égypte d'après les fouilles récentes.** (Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, t. IV, novembre 1898). — Bruxelles, Jean Viselé, in-8, 39 p. et IV planches hors texte.

I. — Ç'avait été d'abord toute une dynastie de *Mânes* et ses monuments, c'est aujourd'hui le tombeau d'Osiris et la sépulture commune d'Horus et de Sît : toute la mythologie égyptienne y passera. Il faut cette fois encore faire deux parts dans l'œuvre de M. Amélineau, et distinguer entre les faits qu'il apporte et les théories qu'il échafaude sur les faits.

Les faits sont très importants, et les voici. L'exploration débute par l'ouverture de dix-huit tombeaux en briques, *voûtés* au témoignage de M. Amélineau, c'est-à-dire présentant en plus petit la même disposition que j'ai observée jadis dans les mastabas du second type de Saqqarah[1]. Les squelettes y étaient couchés dans des cercueils en bois, avec des variantes de la position contractée ; on y voyait des vases en terre de toute forme et de toute capacité, de beaux couteaux en silex, des bouchons de jarre au nom du roi Ahaîti du tombeau de Neggadèh. Le tout

1. Je remarque la même disposition en voûte dans certaines tombes d'El-Kab que M. Quibell vient de publier (*El-Kab*, pl. 1, 2).

relevé, on passa au déblaiement des plus grandes buttes de décombres qui demeuraient à ouvrir. Comme toujours, les débris de stèles et de vases, les objets d'offrande, les tessons avec inscriptions hiéroglyphiques, hiératiques et démotiques, abondaient ; çà et là, des pièces curieuses et des tas de ces mèches enduites de cire ou de résine qu'on brûlait dans plusieurs cérémonies du culte funéraire [1], ou des couches de ces menues branches de sycomore encore feuillues que les assistants et certains prêtres portaient à quelques époques pendant les enterrements ou les offices commémoratifs des morts [2]. Les parties excentriques de la butte dissimulaient des tombeaux de dimensions inégales, disposés à l'est sur trois rangs, plus grands et plus soignés à mesure qu'on se rapproche du centre. Il semble du reste que cette région de l'est fût occupée exclusivement par des femmes, et l'on y a ramassé des boucles de cheveux en quantité, les unes tressées simplement, les autres agencées de la façon la plus compliquée. La zone du nord et ses trois lignes de petits édifices appartenaient aux hommes, et les corps y avaient reçu chacun sinon une peau revêtue de laine, du moins un fragment pouvant tenir lieu de la peau entière [3]. Il n'y a que deux files de tombes à la région sud, et il semble que les cadavres y aient été momifiés : elles étaient encombrées pour la plupart d'étoffes jetées à même ou conservées dans des coffres en bois, et M. Amélineau tend à croire qu'elles avaient abrité les nains dansants attachés au culte. L'abondance des proscynèmes à Osiris répandus partout parmi les déchets semblait indiquer qu'on ne devait pas être bien loin d'un sanctuaire dédié à ce dieu. De fait, les fouilles de décembre 1897 et de janvier 1898 mirent au jour, vers le centre de la butte, une grande fabrique où M. Amélineau reconnut le tombeau d'Osiris, cité par les auteurs classiques des temps gréco-romains.

C'est, à en juger par le plan, un rectangle, presque un carré, comprenant une cour où l'on accédait par un escalier assez étroit, et quatorze chambres ou niches, groupées sur trois des côtés intérieurs, cinq à l'est, cinq au sud, quatre au nord : les deux chambres d'angle sont murées entièrement et sans communication avec le dehors. Une partie des autres, au nord et au sud, est décorée d'une sorte de niche profonde de 0,02 centimètres, large de 0 m. 40 environ et haute de plus de 1 m. 50, dont M. Amélineau ne s'explique pas l'usage [4]. Une longue rainure

1. Ce sont les *Qamhît*, dont il est question au contrat funéraire de Siout, par exemple, et qu'on voit assez souvent enflammées aux mains des prêtres dans certaines cérémonies de l'enterrement.

2. Voir, par exemple, la scène reproduite dans Wilkinson, *Manners and Customs*, édit. Birch, t. III, pl. LXIX, en face la page 459.

3. Une allusion à cet usage est faite au *Conte de Sinouhît*, l. 198, et l'une des momies de Déir el-Bahari était enveloppée dans une peau de mouton.

4. Il aurait pu se rappeler le fait analogue des niches peintes en rouge que M. Petrie a découvertes à Tell el-Amarna et qu'il nomme *red recesses* (Petrie, *Tell el Amarna*, p. 21, § 39).

ménagée au centre de la cour était comme parquetée de planches en cèdre, maintenues par des clous légers ou par des fils en cuivre : c'est peut-être l'emplacement de la châsse d'Osiris et ses débris. Les chambres étaient pleines pour la plupart de jarres énormes, mesurant 1 m. 30 de hauteur, coiffées de leurs bouchons, le pied encore enfoncé dans le sable. Où se trouvait exactement le lit en granit gris qui est la pièce capitale de la découverte? M. Amélineau se borne à raconter que « le 2 janvier 1898, vers quatre heures et demie de l'après-midi, comme il était occupé à relever les mesures de la chambre H, où l'on venait d'achever le déblaiement, un ouvrier vint tout à coup lui dire que, de l'autre côté du tombeau, on venait de trouver une pierre couverte d'inscriptions ». Des photographies du monument ont été publiées dans le *Monde illustré* [1], et elles nous permettent de juger, sinon le style, du moins l'aspect général. C'est un bloc oblong, simulant un lit funèbre, pieds de lion, tablier mince bordé d'une inscription hiéroglyphique, têtes de lion au chevet, l'intervalle entre les pieds plein, comme c'est l'usage dans les monuments de ce genre que nous possédons en petites dimensions [2]. La momie s'allonge, les mains sorties du linceul selon l'usage et tenant la croix et le fouet d'une forme inusité, la face découverte, le bonnet blanc en tête. Le phallus était dressé, un épervier y posait, et le tout représentait le moment précis où, selon la légende, Osiris mort s'était ranimé sous les caresses d'Isis et l'avait fécondée : quatre éperviers, les quatre enfants d'Horus, avec la bannière de leur père, veillaient aux quatre coins de la momie comme ils veillent sur les quatre maisons du monde. M. Amélineau, sans faire remonter le monument jusqu'au temps d'Osiris, « le croit archaïque, que cet archaïsme soit voulu ou non ». Il en reporte la facture jusqu'à l'Ancien Empire, sauf à admettre qu'un roi inconnu l'usurpa plus tard. L'Isis a disparu entièrement, sa fonction ayant blessé la pudeur des spoliateurs coptes, mais le nez seul et une parcelle de la bouche du dieu ont disparu avec la barbe postiche.

Des sondages exécutés un peu partout ne produisirent rien ou pas grand'chose, mais au nord-ouest de la grande butte, un nouveau tombeau surgit, celui du roi Pirsenou, qui avait été violé comme les autres, et dont M. Amélineau donne le plan en même temps que la description. De nouvelles tranchées ouvertes un peu plus loin furent stériles encore et, de guerre lasse, il abandonna la partie pour cette année au moins. Les faits sont des plus curieux, et ils complètent heureusement les renseignements que la nécropole d'Om el-Gaab nous avait fournis sur ces vieilles époques Combien ne seraient-ils pas plus précieux si M. Amélineau s'était décidé à publier dès à présent les plus

---

1. *Monde illustré*, numéro du 16 avril 1898.
2. Voir le lit en miniature de Râ au Musée de Gizéh (Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 130, n° 1621).

caractéristiques des objets recueillis ! Il aurait pu le faire aisément sans beaucoup de frais, car vingt ou vingt-cinq des soixante-cinq pages dont sa brochure se compose suffiraient à contenir tout ce qu'il nous a révélé de positif, sans même sacrifier l'énoncé de ses théories ; le reste est rempli par de longues considérations sur ses états d'âme successifs et sur d'autres sujets indifférents à la science. Pourquoi n'a-t il pas remplacé ce superflu par les facsimilés de quelques inscriptions, par des clichés montrant l'aspect des lieux, ceux-là mêmes qu'il n'a pas refusés à des journaux d'agrément comme le *Monde illustré ?* Je suis convaincu que son éditeur n'aurait pas regardé à une augmentation de dépenses qui, assurant un intérêt durable à la brochure, lui aurait valu un débit plus considérable. Il en est donc des fouilles de cette année ce qui en avait été de celles des deux campagnes précédentes : on n'a de l'auteur de la découverte qu'un compte rendu incomplet malgré son développement. Cependant les monuments principaux, ceux qui sont déposés au Musée de Gizèh ou ceux qui attendent un acheteur à Paris, finissent par être publiés en Allemagne, en France, en Angleterre, en Égypte, dans des ouvrages ou des journaux divers. Pour peu que M. Amélineau persévère dans cette habitude désastreuse, tout ce qu'il y a de vraiment curieux dans ses collections sera dessiné, reproduit, discuté, commenté à la ronde, et le jour où il sortira enfin de son inertie, il ne lui restera plus qu'une chose à son compte dans sa trouvaille, les théories bizarres qu'il en a tirées avec une vaillance digne d'une meilleure cause.

On sait quel est le système. Toutes les tombes d'Om-el-Gâab, au moins les royales, appartiennent aux temps qui précédèrent les dynasties humaines de Manéthon. Les rois de la première campagne sont les représentants d'une lignée de *Manes* ou de *Morts*, et ces Mânes ou ces Morts, qu'on avait réputés fabuleux, auraient été des personnages réels ayant vécu et régné sur tout ou partie de l'Égypte. Le grand tombeau de l'an dernier serait celui d'Horus et de Sît, et la chapelle osirienne de cette année-ci le tombeau d'Osiris, non pas ces tombeaux simulés de dieux dont il est question dans tout le monde antique, mais des tombeaux véritables où des rois nommés Horus, Sît, Osiris, auraient été ensevelis avant d'être déifiés par les descendants de leurs sujets : les dynasties divines de Manéthon ne seraient en réalité que des dynasties humaines divinisées. Les motifs que M. Amélineau apporte à l'appui de ses dires sont parfois extraordinaires. C'est ainsi qu'il a une page déconcertante de naïveté pour expliquer l'isolement du monnment d'Horus et de Sît. « La raison doit en être cherchée dans le rôle funeste « que la tradition attribue à ces deux dieux qui, pour se venger, l'un de « la mort de son père, l'autre de l'outrage de son frère en faisant triom- « pher la civilisation qu'il prônait, remplirent l'Égypte de crimes et de « sang. » On leur accorda les honneurs funéraires dus à leur majesté, « mais il n'y eut pas l'expansion populaire qui s'était manifestée en « faveur d'Osiris. On ne leur donna que ce qu'on ne pouvait pas leur

« refuser, et on les mit côte à côte après leur mort, comme le disent les « inscriptions trouvées sur les bouchons : « *Ils ont paru, les deux « Dieux, se combattant à coups de leurs deux casse-têtes; ils se sont « reposés ici dans ce tombeau.* » Après quarante ans de luttes intes-« tines, les habitants de l'Égypte en avaient eu assez, ils avaient forcé « l'oncle et le neveu à faire la paix, à se partager l'Égypte et, après leur « mort, ils ne s'étaient pas privés du plaisir ironique de réunir ensemble « ceux qu'ils appelaient les deux Dieux, les deux combattants, etc. Et « jamais personne ne songea un seul moment à mettre sa tombe sous la « protection de ces deux adversaires si longtemps irréconciliables [1]. » Tout cela dans un titre royal empreint sur les bouchons des jarres d'eau ou de vin : je doute qu'il se trouve un égyptologue de métier pour endosser la traduction de M. Amélineau et pour approuver les conséquences qu'il en déduit.

M. Amélineau se croit l'objet de jalousies et de persécutions sans fin. Il a tort, en vérité : au cours d'une carrière difficile, nul n'a rencontré plus de personnes disposées à lui venir en aide, soit dans les écoles qu'il a fréquentées, soit dans les Académies dont il a ambitionné les prix, chez les savants officiels et chez les amateurs qui lui ont payé les frais de ses fouilles. Et pourtant, au ton qu'il prend pour parler des uns ou des autres, on le sent mécontent de tout et de tous, depuis Champollion qui n'en peut mais, jusqu'aux plus jeunes d'entre nous comme Chassinat. Cette fois-ci, c'est à M. de Morgan qu'il en a. Il lui attribue « un but secret », qui est « l'établissement d'une doctrine préconçue, à savoir « que la civilisation égyptienne provient en droite ligne d'une autre « civilisation asiatique d'origine et probablement chaldéenne »; il blâme « la désinvolture avec laquelle M. de Morgan rejette des *faits* qui « ne sont pas un soutien des théories qui lui sont chères », et s'il doit juger par là de toutes les observations faites par l'ancien directeur des Musées, il « doit avouer qu'il ne saurait trop se garder de ses conclusions « hâtives [2] ». Tout cela aurait pu être dit sans aigreur, car si quelqu'un a le droit de se plaindre de M. de Morgan, ce n'est pas M. Amélineau, qui lui doit le privilège de fouiller seul Abydos pendant quatre ou cinq ans. Si donc il a été critiqué vivement pour d'autres de ses travaux, c'est qu'il avait donné l'exemple, et si sa théorie des dynasties divines n'a pas été admise, c'est qu'assurément elle ne pouvait pas l'être. S'il s'était borné à déclarer que les Égyptiens eux-mêmes connaissaient aussi mal les débuts de leur histoire que tout autre peuple, qu'ils avaient recueilli et classé un peu au hasard les noms des personnages dont leurs trois premières dynasties sont remplies, que ces noms ne représentent pas tous ceux des souverains primitifs, mais qu'on en peut trouver qui sont peut-être antérieurs au Ménès placé au début de la liste, personne n'au-

1. *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, p. 52-53.
2. *Id.*, p. 35-37.

rait protesté et moi moins que tout autre, car c'est ce que j'ai répété vingt fois à mes cours, et M. Amélineau, qui a été longtemps mon auditeur, ne l'ignore point. Si même M. Amélineau avait certifié qu'un certain nombre des noms retrouvés par lui appartenaient à ces personnages inconnus des Annalistes pharaoniques, on l'eût prié d'indiquer les raisons qui le portaient à tenir ce langage, et pourvu qu'elles fussent bonnes, on se serait incliné devant le fait. Mais M. Amélineau, au lieu de s'enfermer dans une réserve prudente, s'est attelé à une théorie évhémériste si singulière qu'on a bien été obligé de le rappeler au sentiment de la réalité. Le système de Manéthon, ou plutôt le système égyptien qui nous est arrivé à travers Manéthon, prenait l'histoire à la création et énumérait des dynasties de Dieux et de Mânes avant d'arriver aux dynasties des hommes : il n'a jamais admis que les Mânes eussent été des humains, non plus qu'Osiris, Isis, Horus, Sît. On peut rejeter son classement, qui ne répond certainement pas à la réalité de l'histoire pour les vieux âges, et c'est pour l'avoir repoussé que j'ai laissé incertaine la question de savoir si le roi Manou de Naggadèh était *un* Ménès ou *le* Ménès traditionnel ; du moment qu'on le respecte, il faut le conserver tel que l'auteur le concevait, et ne pas voir dans les Mânes et dans les dieux autre chose que ce qu'il y voyait lui-même, des êtres différents de l'humanité.

II. — Et maintenant, où convient-il de classer les noms découverts par M. Amélineau ? Les deux brochures, dont j'ai inscrit le titre en tête de cet article, résument nettement l'opinion de la majorité des égyptologues en la matière. On sait qui est M. Jacques de Rougé ; M. Capart est un jeune homme qui, tout en finissant ses études à l'Université de Bruxelles, s'est adonné aux hiéroglyphes avec une passion tenace. Il n'a pas encore eu le loisir d'achever des mémoires originaux, mais dans les résumés qu'il a faits de doctrines courantes en égyptologie, il a déployé une facilité d'exposition, une netteté de critique et une science de la bibliographie qui font bien augurer de lui pour l'avenir. M. de Rougé cite les conclusions que j'avais formulées après la première communication de M. Amélineau et dans lesquelles je constatais que « le résultat « serait déjà des plus importants si quelques-uns d'entre [ces person- « nages] prenaient place parmi les Thinites, successeurs du fabuleux « Ménès. » Et il ajoute : « M. Maspero n'avait pas vu, je crois, les « monuments eux-mêmes et, en tout cas, il ne pouvait alors connaître « ceux qui ont été découverts l'année dernière. Aujourd'hui que certains « d'entre eux ont été publiés, on peut se rendre compte combien les « suppositions de M. Maspero étaient prudentes, car les monuments « eux-mêmes sont venus lui donner pleinement raison [1]. » Pour

1. M. de Rougé cite ce que j'ai dit dans le numéro du 8 février 1897 de la *Revue critique*. Ce n'était que le développement de la phrase sommaire que j'avais con-

M. de Rougé, les rois de M. Amélineau ne sont pas les Mânes, mais les Pharaons des premières dynasties humaines, et il en est de même pour M. Capart. « M. Maspero, dit-il, dans les observations présentées de- « vant l'Académie, après la lecture du mémoire de M. Amélineau, croit « qu'il est plus prudent de se contenter d'attribuer les monuments « retrouvés aux deux premières dynasties, sans remonter à ces périodes « obscures sur lesquelles les traditions d'époque historique sont souvent « contradictoires [1]..... On a vu précédemment quelle était la théorie de « M. Amelineau : les premiers sont, d'après lui, antéhistoriques : le « monument exhumé la seconde année des fouilles étant celui des dieux « Horus et Set, les dynasties divines « entrent de plein pied dans l'his- « toire. » Enfin, le tombeau découvert cette année non loin du précé- « dent ne peut être que celui d'Osiris. Si l'on se rappelle ce qui a été « exposé plus haut, l'explication proposée sera rejetée *à priori :* les « rois d'Abydos ne sont pas les Νεκύες, puisque la lecture de leurs noms « les identifie avec des souverains de la Ire dynastie; le tombeau d'Horus « Set n'est autre que celui de Khasakhmouî, prédécesseur immédiat de « Snofroui, premier souverain de la IVe dynastie. C'est donc dans les « limites de la Ire à la IVe dynastie qu'il faut chercher à placer le nou- « veau roi dont le monument funéraire a été découvert [2]. » En dehors de MM. J. de Rougé et Capart, presque tous les égyptologues qui ont parlé de ces rois s'accordent à les placer dans les trois premières dynasties et à laisser M. Amélineau tout seul chez les Mânes et parmi les dynasties divines : il est impossible d'en juger autrement avec les matériaux que nous connaissons.

Tout ce que M. Capart nous dit des populations premières de l'Égypte est fort exact et répond bien aux résultats des fouilles de MM. Amélineau, J. de Morgan et Petrie ; mais me permettra-t-il de réclamer à ce

---

sacrée à ce point de la question dans le résumé des observations présentées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : « Les analogies... ne nous encouragent pas « à en reculer la date au-delà des époques préhistoriques. *Il eût été bien beau déjà « de retrouver quelques noms de souverains appartenant aux dynasties thinites* » (*Comptes rendus*, 1897, p. 200). J'avais voulu d'abord écarter tout le fatras de débris appartenant à vingt époques diverses dont M. Amélineau avait fait circuler des photographies sous les yeux de l'Académie, puis montrer que les quelques pièces archaïques qu'il nous apportait avec le reste appartenaient non pas aux Mânes, mais aux dynasties historiques, à la IIIe, peut-être aux deux premières dynasties C'est ce que M. Amélineau n'a pas voulu comprendre, c'est en tout cas ce qu'il n'a pas dit, et ce qui a trompé les personnes qui ont lu sa brochure ; sans lire ensuite la critique que j'en ai faite dans la *Revue critique*. Si M. Schweinfurth, par exemple, avait connu mes paroles authentiques, il n'aurait pas écrit dans un de ses articles que : « Na- « mentlich verschloss sich an der Spitze der heutigen Ægyptologen Maspero in « Paris dieser Ansicht auf das Entschiedenste. » J'ai fait, non contre les faits eux-mêmes, mais contre les interprétations qu'en donnait M. Amélineau, les réserves qu'il y avait à faire en saine critique.

1. J. Capart, *Notes sur les origines de l'Égypte*, p. 12.

2. *Id.*, p. 20.

propos la parole pour un fait personnel? Il attribue à tous les égyptologues « une opinion d'après laquelle l'Égypte n'aurait pas connu les « premiers tâtonnements de la civilisation. Le développement artistique « et intellectuel de l'Égypte apparaissait déjà si grand, à une époque si « reculée, que l'esprit se refusait à supposer encore les longues périodes « nécessaires pour passer de l'état primitif à cet état parfait que les do- « cuments nous faisaient connaître. L'usage des outils, des armes de « pierre, continué pendant toute la période historique, portait à attri- « buer tous les silex taillés ou polis à cette même époque [1]. » Je ne sais si vraiment la plupart des égyptologues se forgeaient cette idée : je ne l'ai jamais eue pour ma part. Les études sur les tombeaux de l'ancien empire memphite, que j'avais entreprises au Collège de France et qui ont fourni matière à mes cours de 1876 à 1880, m'avaient prouvé que non pas seulement l'Égypte, mais les Égyptiens mêmes qui l'habitaient aux temps historiques, avaient débuté par l'usage exclusif du silex avant d'utiliser les métaux. J'avais résumé mon opinion sur le sujet dans une formule que j'ai répétée souvent alors : « L'Égypte est le modèle le plus « complet du genre de civilisation qui peut se développer, *en vase clos*, « chez un peuple muni uniquement de l'outillage en pierre. » J'en suis arrivé depuis lors à me persuader que la vallée du Nil ne fut jamais, à proprement parler, *un vase clos*, et qu'elle entretint de toute antiquité des rapports très intimes de navigation et de caravanes avec les nations de l'Afrique et de l'Asie orientale, mais je ne me suis jamais départi du reste de la formule. Mon système devait être exposé dans ce livre *sur les Rites funéraires* dont ma nomination au poste de Boulaq m'empêcha d'achever la rédaction, et nul en dehors de ceux qui survivent parmi mes rares auditeurs d'alors n'est obligé de le connaître, mais j'ai souvent exprimé depuis ce temps-là les mêmes idées, je les ai même imprimées en dernier lieu dans un ouvrage qui est assez répandu, dans le premier volume de mon *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. Là, parlant des débuts de l'Égypte, j'avoue « que les premiers Égyptiens « étaient des demi-sauvages, analogues à ceux qui vivent encore en « Égypte ou en Amérique, organisés comme eux, outillés comme eux [2]... « La plupart [des armes] servaient à la lutte corps à corps, bâtons, « massues, *lances garnies* d'un os aiguisé ou *d'une pointe de pierre*, « *haches en silex*, sabres et casse-têtes en os et en bois..... *Tel était à* « *peu près l'équipement le plus ancien* qu'il nous soit permis de deviner; « mais l'Égypte connut fort tôt le cuivre et le fer... Enfin le croc et *la* « *masse à manche en bois à tête en pierre blanche*, *après avoir été les* « *armes préférées des princes*, demeurèrent jusqu'aux derniers jours « les insignes les plus respectés de la royauté [3] ». Si ce n'est pas là pro-

1. *Notes sur les origines de l'Égypte*, p. 6.
2. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 52.
3. *Id.*, p. 58, 59, 60.

clamer qu'il y a eu un âge de la pierre en Égypte comme ailleurs, je ne sais plus ce que parler veut dire. Ce qui a détourné l'attention de ces déclarations, c'est un passage où, constatant qu'on n'avait pas alors (en 1893) d'ateliers de silex qu'on pût reporter de façon certaine au-delà des âges historiques, je disais : « Rien ou presque rien ne subsiste des « générations primitives : la plupart des armes et des outils en silex « taillés qu'on a découverts en différents endroits ne sauraient, jusqu'à « présent, leur être attribués de façon authentique. » C'était, on le voit, la négation de certains faits particuliers que je considérais comme controuvés; c'était si peu la négation du principe, que j'ajoutais immédiatement après : « *Les habitants de l'Égypte ont continué d'employer la pierre*, où d'autres peuples usaient déjà des métaux [1] ».

C'est pourtant après avoir lu et cité ce passage que M. de Morgan, m'englobant dans une dénomination générale, a écrit quelques lignes curieuses. « La plupart des archéologues se sont basés, pour nier l'existence en Égypte de l'âge de la pierre, sur ce fait que pendant toute la « période pharaonique, des Égyptiens firent usage de silex taillés. C'est « justement dans la persistance de cette coutume (continuation d'usages qui d'ailleurs restent encore à prouver), qu'ils eussent dû puiser « les documents les plus positifs sur l'existence de l'homme à l'état « néolithique, dans ces usages enracinés à tel point chez les populations qu'il aurait fallu des milliers d'années pour les détruire. D'où « serait venue aux Égyptiens pharaoniques l'idée de tailler le silex, « si toutefois nous admettons qu'ils en aient fait usage, s'ils n'avaient « pas reçu cette notion de leurs ancêtres ou de leurs prédécesseurs dans « la vallée du Nil, s'ils n'étaient restés pénétrés des coutumes qui ré« gnaient autrefois sur tout le nord de l'Afrique [2]. » Comment M. de Morgan n'a-t-il pas vu que c'était sur cette perpétuité même de l'emploi de la pierre aux temps des Pharaons que je m'appuyais pour reconstituer l'armement et l'outillage *en pierre*, en bois, en os, des Égyptiens antérieurs aux Pharaons? M. Amélineau, dans un cas pareil, a parlé, je l'ai rappelé, de « la désinvolture avec laquelle M. de Morgan a rejeté « des *faits* qui ne sont pas un soutien des théories qui lui sont chères »; ce que je sais des procédés de travail de M. de Morgan me porte à être plus indulgent, et à penser qu'il y a là une simple inadvertance, facile à expliquer par la rapidité avec laquelle il a composé son ouvrage. Aussi je n'y insisterais pas plus que je n'ai fait sur plusieurs fautes du même genre, si d'autres savants n'avaient répété ces allégations sans en vérifier l'exactitude. C'est ainsi qu'on a vu Schweinfurth affirmer, en pensant à moi, que « les égyptologues s'obstinaient à méconnaître l'âge de la pierre « en Égypte », et que, tout récemment, j'ai été pris à partie vigoureusement dans des discussions écrites ou parlées, comme un ennemi per-

1. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 49.
2. J. de Morgan, *L'Age de la Pierre et les Métaux*, p. 186-187.

sonnel du silex. J'ai même reçu à ce sujet des lettres indignées de très honnêtes gens qui ne pouvaient comprendre pareille aberration de ma part, et qu'il m'a fallu détromper longuement : j'avoue que je suis heureux de saisir cette occasion, et, remettant les choses au point en ce qui me concerne, de faire ma paix avec tous les savants qui s'intéressent aux âges de la pierre égyptiens.

La brochure de M. Capart montrera très précisément à ceux d'entre eux qui ne sont pas égyptologues la position actuelle de ces questions si neuves et encore si obscures. Je leur en recommande la lecture, et je termine en exprimant le vœu que l'auteur continue à nous tenir au courant des faits nouveaux qui ne manqueront pas de se produire : il nous épargnera à tous des recherches longues à travers des journaux et des brochures qu'on ne se procure pas toujours aisément en dehors de leurs pays d'origine [1].

G. Maspero.

Flinders Petrie, **Six Temples at Thebes**, 1896, with a Chapter by W. Spiegelberg, 1897, London, B. Quaritch, in-4, iv-33 p. XXVI pl.

Les grands temples royaux de la rive gauche, à Thèbes, sont bien connus des savants et des touristes, Gournah, Déir-el-Bahari, le Ramesséum, Médinét-Habou : on néglige le plus souvent les chapelles moindres ou les grands édifices presque entièrement ruinés qui les accompagnaient jadis, et qui formaient comme une lisière ininterrompue à la plaine thébaine. C'est à ceux-là que M. Petrie s'est attaqué pendant les mois d'hiver de 1895-1896, et il publie dans le présent volume les documents de toute nature qu'ils lui ont rendus.

Il les a classés par ordre chronologique, des débuts de la XVIII^e dynastie à la fin de la XX^e. Les plus anciens proviennent du tombeau du prince Ouazmosou, déblayé par Daréssy sous la direction de Grébaut en 1887, et dont le plan a été publié dans la première livraison, la seule parue, du *Musée Égyptien* (pl. IV), avec un certain nombre de monuments découverts au cours des fouilles (pl. I-VI) [2]. M. Petrie y a recueilli fort peu de chose, une bague en terre émaillée bleue au nom d'Amenhotpou III, un beau scarabée vert d'Amenhotpou II, un fragment de vase bleu avec la dédicace à une *épouse divine d'Amon*, dont le nom est perdu [3]. Il a pu constater seulement que la chapelle fut remaniée par

1. Je renvoie, pour mon appréciation du *tombeau d'Osiris*, à ce que j'ai dit dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions* de cette année. Le lit peut être de la XXII^e dynastie et même d'une dynastie postérieure, la saïte, par exemple; mais il faudrait pour en juger voir l'original même, et je suspends mon jugement.

2. Cf. l'article publié dans la *Revue Critique*, 1890, t. II, p. 410-413.

3. Petrie, *Six temples at Thebes*, pl. III, 25, 26, 27.

Amenhotpou III, probablement pour être consacrée au culte funéraire d'une des filles du Pharaon[1]. Le temple d'Amenhotpou II, situé un peu au nord du Ramesséum ne lui a pas fourni beaucoup plus que celui d'Ouazmosou : il y a signalé seulement les fondations en pierre des murs, et des bases de colonnes, sous lesquelles on avait enterré les dépôts de fondations ordinaires, puis une statue assise du Pharaon représenté sous forme d'Osiris, mais dont la tête a disparu malheureusement. Elle se dressait au fond de la cour, sur l'un des côtés de la porte principale, et une autre statue du même genre lui faisait pendant, comme c'est le cas dans le Memnonium de Ménephtah et dans celui de Ramsès II. Plusieurs séries de pièces importantes ont été déterrées soit dans l'enceinte même, soit dans les ruines d'édifices en briques qui l'avoisinent : un autel brisé au nom d'un premier prophète de Thoutmosis III divinisé, un certain Râ, dont la tombe existe encore à Gournah, une stèle d'un prince Douîrnehahou, où les figures et le texte ont été tracés à l'encre, mais non encore incisés par le sculpteur, et par laquelle on apprend que ce personnage « avait suivi le roi sur l'eau et sur la terre, dans les « contrées du midi et du nord » sans jamais éprouver un moment de défaillance (pl. XV) ; enfin, une quantité assez considérable de jarres intactes ou brisées, la plupart sans inscription. L'une d'elles porte sur la panse deux notes hiératiques à l'encre noire. L'une ne contient que le cartouche-prénom d'Amenhotpou II, et nous enseigne probablement la date à laquelle le vin a été mis en pot. L'autre nous apprend, avec la date de l'an XXVI, le nom du vigneron Paînahsi, et elle soulève, sans la résoudre sûrement, une question du plus haut intérêt : Amenhotpou II avait-il régné plus de vingt-cinq ans, comme le veulent les listes manéthoniennes, ou bien une dizaine d'années seulement? M. Petrie, rattachant la date de notre jarre au nom royal qu'on lit plus haut, donne raison à Manéthon, et il y a grand'chance qu'il en soit ainsi[2]. Il faut noter néanmoins que les deux inscriptions sont séparées et qu'elles peuvent à la rigueur nous indiquer deux moments différents : en premier lieu, la mise en bouteilles du vin sous Amenhotpou II, en second lieu la livraison de la jarre à Paînahsi, en l'an XXVI d'un roi qui serait alors Amenhotpou III. Un grand fragment de stèle, ramassé non loin du dépôt des poteries, avait été consacré par un Mînmosou, fils d'Atouosiri, qui, lui aussi, avait servi bravement dans l'armée[3]. Il avait accompagné son maître sur eau et sur terre, parcouru les terres des Fankhou, brisé l'effort des rebelles au pays de Lotanou : pour peu que les fouilles continuent, nous finirons par connaître le nom de la plupart des officiers égyptiens qui conquirent l'Asie sous les Pharaons thébains de la XVIIIe dynastie.

---

1. *Six temples at Thebes*, p. 3.
2. *Id.*, p. 5-6.
3. *Id.* p. 6, 21-22.

Les chapelles de Thoutmosis IV et d'Amenhotpou II ont rendu davantage. Celle de Thoutmosis IV, qui est au sud du Ramesséum et du monument d'Ouazmasou, n'avait jamais été fouillée, bien que Lepsius en eût reconnu l'attribution. Elle a souffert au point que, dans plus d'un endroit, ou en est réduit à rechercher les tranchées creusées dans le roc pour asseoir les fondations. Elle possédait un pylone en briques de moyenne taille, une cour traversée par une chaussée en pente douce, conduisant à un second pylone également en briques, derrière lequel s'ouvrait une seconde cour adossée à la colline, bref, une disposition en terrasses, analogue à celle qu'on remarque à Déïr-el-Baharî : l'édifice principal s'élevait sur la deuxième des terrasses, et il comportait une façade à double rang de quatorze colonnes, dans le genre de celle qu'on voit encore à Gournah dans le temple de Séti I[er], mais plus élégante. La cour qui s'étendait derrière la façade était bordée sur trois de ses côtés par une triple colonnade, dont il ne subsiste que des bases circulaires en petite quantité : chaque rang avait quatorze colonnes, et le tout constitue un ensemble unique jusqu'à présent dans ce qui nous reste de l'architecture égyptienne, tant par la triple rangée des supports que par leur nombre. On distingue vaguement en arrière une salle hypostyle, sur laquelle s'ouvraient de petites chambres obscures et parmi elles le sanctuaire proprement dit. La décoration a disparu presque entièrement, reliefs et statues : quelques fragments de ces dernières ont été ramassés çà et là au cours des fouilles, avec plusieurs stèles qui ne manquent pas d'intérêt[1]. Sur l'une d'elles, Thoutmosis IV adore une déesse armée en guerre, et debout sur un cheval ; le nom a été détruit, mais c'est une des divinités syriennes belliqueuses dont le culte s'était introduit en Égypte vers cette époque, probablement Asiti, ainsi que le veut Spiegelberg [2], peut être Anaiti. Deux autres ont été élevées en vertu d'une coutume dont on avait déjà la preuve par ailleurs, celle de donner aux temples une partie du butin, hommes ou mobilier, qu'ils avaient fait sur les pays étrangers [3]. Le roi Thoutmôsis IV, debout devant le dieu Amonrâ, lui fait, dans un cas, la libation d'eau, dans l'autre, l'offrande du pain blanc. La très courte légende qui explique l'objet de la cérémonie débute par un mot Garaît qui, signifie au sens premier, *prise*, puis *réception*, *installation* [4]. Il s'agit sur la première stèle de captifs asiatiques : « Ins-

---

1. Petrie, *Six Temples at Thebes*, p. 6-8.

2. *Id.* p. 21.

3. Cf., par exemple, les établissements de prisonniers libyens ou asiatiques dont le *Grand Papyrus Harris* nous parle à plusieurs reprises (*Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient*, t. II, p. 460-461, 472, etc.).

4. Les stèles donnent une fois le t féminin, et une fois elles le retranchent, mais les deux orthographes masquent probablement le même mot : le t final avait commencé de tomber dans la prononciation à la XVIII[e] dynastie et même avant, et sa marque disparaissait souvent dans l'écriture, si bien que G[A]R[AI] est l'équivalent exact de G[A]R[AI]T. Le mot me paraît avoir passé en copte, avec une valeur analogue à celle que je lui prête, dans ghoile, ghoeile, *T.*, djôili, *M.*, *habitare uti hospes*,

« tallation [GARAÎT] au Château de Manakhpîrourî des Syriens que Sa « Majesté a pris dans la ville de Qaza.... » ; le nom de la ville est détruit malheureusement à moitié, et peut se compléter de différentes manières, QAZATOU, Gaza, ou QAZAROU, Gézer, par exemple [1]. Sur l'autre stèle, il est question d'Ethiopiens : « Installation [GARAOU] de Kaoushou la vile que « Sa Majesté a ramenée de ses campagnes » ; cette dernière inscription, probablement à la suite de la campagne de l'an VII [2]. Le *Château de Manakhpîrourî* n'est pas une ville ou une forteresse bâtie en Syrie, c'est le temple de Thoutmosis IV dans la nécropole thébaine, celui-là même où les stèles ont été trouvées [3] : le roi, en fondant un Memnonium pour son culte funéraire lui attribuait et les esclaves nécessaires aux travaux et les revenus qui assuraient la perpétuité des offices.

Ménephtah avait bâti son temple derrière celui d'Aménôthès III, dont les *Colosses de Memnon* indiquent encore le site, et il avait employé comme matériaux des bas-reliefs ou des fragments de statues qui avaient appartenu à l'œuvre de son prédécesseur. Les débris déterrés au cours des excavations ont permis à M. P. d'affirmer que le temple d'Aménôthès III était précédé d'une longue avenue de chacals gigantesques en grès tendre, au piédestal desquels était adossée une statue du roi debout, à demi emmailloté comme Osiris, et tenant une croix ansée dans chaque main ; une autre figure qui représente un personnage célébrant les rites, se rencontre sur les mêmes piédestaux, et, comme les restes de la légende la qualifient *fils du roi*, M. Petrie y croit discerner celui qui fut plus tard Aménôthès IV-Khouniatonou [4]. Une stèle martelée par cet Aménôthès IV, restaurée par Séti I^er^, puis brisée et employée par les ouvriers de Ménephtah dans les fondations d'une colonne, montrait Aménôthès III vainqueur des Nègres et des Asiatiques. Le roi, droit sur son char, écrasait sous les roues ses ennemis renversés et tordus dans des poses tourmentées ; il ramenait à califourchon sur ses chevaux, agenouillés sur le timon, enchaînés à plat sous la caisse, les principaux des chefs révoltés. Le travail de ce morceau est d'une pureté et d'une délicatesse qui n'ont jamais été dépassées plus tard, même à la meilleure époque de Séti I^er^ [5]. De la chapelle de Ménéphtah lui-même, il ne subsiste

---

hospitari, habitare. La forme trilitère de la racine GARGAIT, GARGAI, que j'ai rencontrée dans des fonctions analogues, s'est maintenue en copte comme GHÔRGH, *T.*, DJÔRDJ, DJRÔDJ, *M. habitare, habitari*, et dans une de ses valeurs dérivées, comme GHRÊGHE, *T.* GHRÊDJI *M.*, *Dos*.

1. Spiegelberg pense à QazaouaJana, mais Qazaouadana est en plein pays de Khâti, dans le Taurus, et il s'agit ici d'une ville habitée par des Kharouî, c'est-à-dire par des Syriens du sud.

2. Lepsius, *Denkm*, III, 69 *e*; Champollion, *Monuments de l'Égypte ou de la Nubie*, t. I, p. 164.

3. Spiegelberg, qui a donné de ces deux monuments une interprétation toute différente, pense qu'il s'agit d'une forteresse palestinienne (*Six Temples*, p. 20-21).

4. Petrie, *Six Temples at Thebes*, p. 10.

5. *Id.*, p. 10, 23, pl. X.

guère que des portions d'inscriptions insignifiantes : les deux seuls monuments qui soient d'un intérêt considérable sont le buste du roi, conservé aujourd'hui à Gizéh, d'une technique un peu rude, mais d'une intensité de vie extraordinaire [1], et la grande stèle d'Aménôthès III sur le dos de laquelle on a gravé un récit poétique de la guerre contre les Libyens en l'an V. Le texte d'Aménôthès III est des plus intéressants, car il raconte de manière assez nette l'histoire des travaux entrepris par ce souverain sur la rive gauche de Thèbes, à Louxor, à Karnak, et en Nubie à Soleb [2]. Celui de Ménéphtah possède une valeur littéraire réelle, et la façon dont il décrit les suites de la bataille, les sentiments de terreur que la défaite inspire aux Libyens, la joie dont l'Égypte est remplie à l'annonce du succès, est partout très vivante, et même très originale par endroits. Ce n'est pas là toutefois ce qui a si fort attiré l'attention sur ce document : c'est, vers la fin, le passage où le nom du peuple d'Israel se rencontre pour la première fois de manière certaine sur un monument contemporain de l'Exode. Toute une littérature s'est accumulée rapidement autour de ces quelques lignes, et je n'ai pas l'intention de les discuter ici tout au long : je ferai seulement quelques observations très brèves à leur sujet. 1° Les traductions que j'en connais jusqu'à présent rendent le passage, comme si les membres qui le composent avaient tous la même forme grammaticale. Ainsi dans Spiegelberg: « Pas un ne lève la tête parmi les Neuf-Arcs. Dévasté est Tehenou, « Khéta est calmé,.... le peuple d'Israel est désolé,... leurs moissons ne « sont plus, Khor (la Palestine) est devenu comme une veuve pour l'Égypte [3]. » En y regardant de plus près, on voit qu'il n'en est pas ainsi. Le premier membre de la série géographique où Israel figure a son verbe à la forme en NE, N, qu'on appelle par habitude le passé, et tous les autres membres sont à ce que l'on appelle le présent, c'est-à-dire que le sujet y régit son verbe directement, sans l'intermédiaire d'aucune proposition : *Khoufa-ne-tihonou, Khati hotpou, haqou pa Kanânâ,..... Israîlou fakaît ben parxîtouf Kharou, khopirou mâ kharaîtou*, etc., ce qui, traduit littéralement, en employant les expressions mêmes de Spiegelberg, signifie : « *A été* dévasté Tihonou, Khéta *est* calmé, saisi *est* le « Kanâan....., le peuple d'Israel *est* désolé, ses moissons ne sont plus, « Khor *est* comme les veuves pour l'Égypte. » Or, en Égyptien, les formes diverses du verbe ont un emploi syntactique très net, qu'il faut bien se garder de négliger sous peine d'erreur. Sans entrer dans une discussion qui serait ici hors de propos, je dirai que le changement de forme dans ce passage me paraît répondre à une nuance fort importante. Je la rendrai plus sensible en paraphrasant le texte au lieu de le traduire

---

1. *Six temples at Thebes*, p 13, pl. VI, 12, 13.
2. Ce texte a été publié et traduit avec commentaire par Spiegelberg, *die Bauinschrift Amenophis' III*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 37-54.
3. Petrie, *Six Temples*, p. 28.

littéralement : « Maintenant que les Libyens ont été écrasés, personne « ne bouge plus parmi les barbares du désert, Khâti est en paix,..... le « peuple d'Israel est rasé et n'a plus de graine, le pays de Kharou est « comme les veuves de l'Égypte ». Le poète, après avoir décrit les effets de la victoire aux bords du Nil, passe à l'indication de ceux qu'elle produit à l'étranger ; il dit que, les Libyens battus, aucun des vassaux ou des ennemis traditionnels de l'Égypte n'ose remuer, et, pour animer son développement, il énumère certains de ces ennemis, ceux-là sans doute qui avaient pris part aux dernières révoltes. Il ne s'agit pas ici nécessairement de faits réels qui se seraient accomplis à peu près en même temps que la guerre Libyenne, mais d'un développement de rhétorique renfermant des allusions à des faits plus ou moins antérieurs ou postérieurs à cette guerre. Nous savons que la victoire est de l'an V de Ménéphtah, mais nous ignorons à quelle date le chant et la stèle qui le porte furent affichés, si c'est en l'an VI par exemple, ou en l'an X. Le malheur des Israîlou, ainsi que celui des gens d'Ascalon, est donc un fait dont nous ne connaissons pas encore l'instant précis. 2° On a cherché le site de la ville d'Ianouâmam, soit du côté de la Phénicie[1], soit vers Jamnia au voisinage de Joppé[2]. Dès le moment de la découverte, je l'avais placée dans la montagne de Juda[3], l'identifiant avec la Janoum qui est mentionnée une fois dans le livre de Josué (XV, 53). Je ne vois aucune raison de renoncer à cette identification.

Les deux derniers Memnonia explorés par M. Petrie sont ceux de l'un des derniers rois de la XIX[e] dynastie, Siphtah, et de sa femme Taousirît. Le premier était à peu près aussi considérable que celui de Mînéphtah, le second n'était pas beaucoup plus important que celui d'Ouazmosou. L'un et l'autre avaient été décorés médiocrement, et le peu de sculptures qu'ils renfermaient étaient assez médiocres. Ce que M. Petrie y a relevé de plus caractéristique, ce sont de nombreux dépôts de fondation, qui ne laissent aucun doute sur l'attribution des édifices aux deux souverains. Le chancelier Baï, qui joua un rôle prépondérant à cette époque, et qui assit peut-être Siphtah sur le trône, a laissé son nom et ses titres sur des blocs mêlés à la maçonnerie du temple de son protégé : il y a là une preuve nouvelle de son influence, mais on n'y voit rien qui permette d'en expliquer la cause ou d'en suivre le progrès. L'étude des cartouches de Taousirît, modelés servilement sur ceux de Ramsès II, a fait penser à M. Petrie que cette princesse régna d'abord seule, puis qu'elle épousa Siphtah et partagea le trône avec lui, enfin qu'après la mort de son mari,

1. Petrie, *Egypt and Israel*, dans the *Contemporary Review*, May 1896, p. 623.
2. Naville, *les dernières lignes de la Stèle mentionnant les Israélites*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 34-36.
3. *Sur un Monument Égyptien portant le nom des Israélites*, dans le *Journal des Débats*, 14 Juin 1896.

elle régna seule de nouveau pendant quelque temps[1]. Cet arrangement n'a rien d'impossible en soi, mais les faits allégués ne sont pas assez décisifs pour emporter la conviction, et il convient de ne l'accepter qu'à titre provisoire. Ce sont là les grands résultats de cette campagne thébaine, où M. Petrie n'a pas été moins heureux que dans ses fouilles précédentes. Il a été aidé à la publication par Spiegelberg, qui lui a traduit et commenté brièvement ses textes : ils ont fait à eux deux un bel ouvrage, dont notre science profitera grandement.

G. MASPERO.

Die Logia Jesu nach dem griechischen und hebræischen Text wiederhergestellt, von A. RESCH. Leipzig. Hinrichs, 1898 ; in-8, XXXII-302 pages.

Die Worte Jesu, mit Berucksichtigung des nachkanonischen jüdischen Schriftums und der aramæischen Sprache erœrtert von G. DALMAN. Band I, Einleitung und wichtige Begriffe. Leipzig, Hinrichs, 1898 ; in-8, XV-320 pages.

M. Resch est bien connu par ses longues et érudites recherches sur les sources primitives de l'histoire évangélique. Dernièrement, il nous restituait en grec et en hébreu un Évangile de l'enfance, source commune de Matthieu et de Luc, auquel on peut reconnaître tous les mérites, sauf celui d'avoir jamais existé (*Das Kindheitsevangelium*, Leipzig, 1897). Maintenant c'est l'Évangile hébreu, les *Logia* dont parle Papias, l'œuvre authentique de l'apôtre Matthieu qui nous est proposée dans sa forme prétendue originale. Tout a été dit sur la méthode de M. Resch, et son dernier ouvrage ne fait que montrer l'application suivie des principes formulés par lui dans ses écrits antérieurs. Son protévangile contient tout ce qui se trouve dans les trois Synoptiques, et d'autres choses encore. En voyant l'assurance avec laquelle il procède, on est tenté de se demander si c'est bien Matthieu qui a pris des notes pendant le ministère de Jésus, et si ce n'est pas M. R. lui-même qui était là et qui se prend maintenant pour Matthieu. Le problème synoptique est complètement retourné. Il ne s'agit plus, en effet, d'expliquer par la dépendance directe ou indirecte à l'égard d'une même source ce qu'il y a de commun entre les Synoptiques, mais de comprendre comment d'un évangile plus développé, plus régulièrement ordonné que Marc, Matthieu ou Luc, on s'est avisé d'extraire trois écrits plus courts, où les matériaux du premier auraient été disloqués sans raison apparente, les discours désarticulés à plaisir, tandis qu'il était si facile de s'en tenir à l'excellent livre qu'on avait, et dont il existait, au dire de M. Resch, plusieurs versions grecques. On n'explique pas ce phénomène. Au fond, M. R. a pris surtout pour guide le troisième Evangile, sans faire attention que Luc, dès les premiers mots, laisse entendre qu'il a eu plus de

---

1. *Six Temples at Thebes*, p. 15-16.

deux sources, et que pas une de celles qu'il a connues n'était l'œuvre d'un apôtre. Il est parfaitement arbitraire de prendre dans *Luc* III, 1, la mention d'Hérode et de Caïphe, à l'exclusion d'Auguste, de Ponce-Pilate et des autres, pour en faire l'introduction du protévangile. Si l'on suit l'ordre de Luc pour les tentations du Christ, il ne faut pas parler des anges qui le servent : Luc n'a rien dit des anges, parce que Jésus, à Jérusalem, n'avait pas besoin d'eux ; pour garder les anges il fallait suivre Matthieu, dont l'ordre a toute chance d'être primitif relativement à celui de Luc. Mettre l'expulsion des vendeurs du temple avant le ministère galiléen est aller contre l'esprit de toute la tradition synoptique : les raisons d'ordre spéculatif qui ont amené la transposition de ce fait dans l'Évangile de Jean n'ont rien à démêler avec le protévangile. L'insuccès de Jésus à Nazareth ne peut pas être placé en tête du ministère galiléen, et les paroles (*Luc*, IV, 23) : « Fais donc ici ce que tu as fait à Capharnaüm » montrent bien que ce morceau a été arraché par Luc à un contexte où l'on racontait pour commencer le séjour et les miracles de Jésus à Capharnaüm. De ces remarques, dont il serait superflu d'allonger la liste, on peut conclure que Luc n'était pas à regarder comme le plus fidèle témoin du plan suivi dans le protévangile. Quant au texte hébreu que nous donne M. Resch, il n'a qu'une valeur hypothétique. Il reste douteux que beaucoup des récits attribués par M. R. au protévangile aient été rédigés d'abord dans un idiome sémitique ; il est à peu près certain que tous les discours du Christ ont été prononcés en araméen ; et c'est toujours une question de savoir si le proto-Matthieu fut rédigé en cette langue ou bien en hébreu. L'hébreu ne doit pas être écarté à priori ; mais il faudrait des arguments positifs pour déposséder l'araméen, langue parlée par Jésus, de la probabilité antécédente qui milite en sa faveur. Malgré tout, la *version hébraïque* de M. R. ne laisse pas d'être fort instructive, et utile même pour l'intelligence des Évangiles. Il est fâcheux que le savant auteur ait eu trop de confiance dans son hypothèse, qu'il l'ait trop élargie en l'étayant trop peu, et que sa méthode critique ne soit pas aussi rigoureuse que son érudition est abondante.

En M. Dalman nous entendons un avocat du protévangile araméen. Ici la méthode est sévère, et la critique bien éveillée. On commence par distinguer, dans les *sémitismes* des Évangiles, les *aramaïsmes* des *hébraïsmes*, et l'on trouve que les aramaïsmes appartiennent surtout aux discours de Jésus, les hébraïsmes aux récits, principalement aux récits de Luc, où ils sont, selon toute vraisemblance, imités du style des Septante et ne viennent pas d'une source hébraïque. M. Resch appuie sa thèse de l'Évangile hébreu sur certaines variantes des Synoptiques interprétées par lui comme des traductions différentes d'un original hébreu : M. D. choisit les exemples qui sont supposés les plus probants et montre que les variantes proviennent d'une autre cause, ou bien que la double traduction s'explique aussi facilement sur un original ara-

méen que sur un original hébreu. Les anciens témoignages concernant l'Évangile hébreu, s'entendent très naturellement d'un livre écrit dans la langue parlée communément par les Juifs de Palestine au temps du Christ. Pas un seul de nos Évangiles n'a été composé directement d'après le recueil araméen des discours de Jésus. Il ne faut pas oublier que, de son côté, M. Resch ne croit pas que les évangélistes ont consulté sans intermédiaire l'Évangile hébreu et qu'il suppose presque autant de versions distinctes qu'il y a d'auteurs dans le Nouveau Testament. M. D. admet, sans doute avec plus de raison, que les sources écrites des Synoptiques n'étaient pas des traductions des Logia; mais on ne voit pas qu'il ajoute, et il faudrait ajouter, que ces sources devaient dépendre, médiatement ou immédiatement, de l'évangile araméen pour les discours du Seigneur. Peut-être n'était-il pas nécessaire de prouver avec tant de soin que les savants qui, en ces derniers temps, se sont occupés de l'araméen évangélique, ne connaissaient pas assez les anciens dialectes palestiniens. La partie la plus précieuse et la plus originale du travail de M. D. consiste dans l'examen des principales idées évangéliques et de leur expression native en araméen : le royaume des cieux ou règne de Dieu, le siècle à venir, la vie éternelle, le monde, le Père céleste et les autres désignations de Dieu, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, le Christ, le Fils de David, les noms de Seigneur et de Maître appliqués à Jésus. Sur tous ces points il y a d'excellentes remarques qui éclairent la théologie du Nouveau Testament. Citons au hasard celles qui concernent la préexistence du Messie, où l'on a eu tort de voir un dogme reçu « dans les cercles apocalyptiques », l'originalité de la conception évangélique du règne de Dieu, les diverses formules des Synoptiques où entre le mot « cieux » (trésor aux cieux, lier et délier dans les cieux, les clefs du royaume des cieux, etc.), le sens du mot *amen*. Les chapitres concernant le « Fils de Dieu » et le « Christ » sont particulièrement instructifs. M. Dalman a réuni dans un appendice les passages messianiques de la littérature juive postcanonique : Oracles sibyllins, Psaumes de Salomon, livre d'Hénoch, Apocalypse de Baruch, etc. On ne peut que souhaiter de voir paraître bientôt la suite de cet excellent travail.

Alfred Loisy.

Leitfaden der Kirchengeschichte, von E. Demmer. Berlin, Wiegandt, 1898; in-8°, 105 pages.

Manuel élémentaire d'histoire ecclésiastique, clair et bien ordonné. Depuis l'époque de la Réforme, on n'y trouve plus guère que l'histoire du protestantisme, qui remplit la moitié du livre. L'ouvrage est d'ailleurs conçu dans un esprit large, nullement sectaire, et le ton y est toujours très modéré. L'auteur admet sans hésitation le martyre de

l'apôtre Pierre à Rome. Peut-être aurait-il bien fait de se montrer plus circonspect à l'égard de son voyage à Babylone. N'y aurait-il pas lieu aussi, même dans un livre élémentaire, de ne pas indiquer l'an 33 comme date certaine de la mort du Christ?

A. B.

Dogmengeschichte von A. HARNACK (dritte Auflage), Freiburg c. B., Mohr, 1898; in-8°, XII, 408 pages.

Cet abrégé de l'histoire des dogmes commence par une définition du christianisme qui ne ressort pas très nettement de l'histoire elle-même: « Le christianisme est la religion dans laquelle la faculté d'une vie heureuse et sainte est liée à la foi en Dieu comme Père de Jésus-Christ. » On se passerait fort bien d'une conception aussi systématique pour aborder l'histoire des dogmes chrétiens. Dans le grand manuel de M. Harnack, l'abondance des données purement historiques rejette le système au second plan. Il n'en est plus de même ici, et la valeur du livre n'y gagne pas. On peut dire néanmoins, et toute proportion gardée, de l'abrégé comme du manuel, que la première partie, la plus développée, celle qui traite du dogme christologique, est excellente; que la seconde partie, concernant le dogme augustinien de la grâce et la théologie du moyen âge est bonne; que la troisième partie, relative à « la fin du dogme » dans le catholicisme, le socinianisme et le protestantisme, est très discutable (voir *Revue* du 13 décembre 1897, p. 444). Notez que la première partie occupe la moitié du volume, que l'ouvrage est très substantiel, aussi clair que la matière le comporte, et que si la période moderne n'a pas été traitée aussi largement qu'elle le mériterait ni sans doute comprise comme il faudrait, l'ensemble constitue une lecture très suggestive. On ne saurait trop la recommander soit aux théologiens de profession et à tous ceux qu'intéresse l'histoire des idées, soit même à ceux qui, sans être théologiens ni philosophes, éprouvent de temps en temps le besoin de parler théologie et qui auraient le souci de se documenter sur le sujet avant d'y toucher.

C. D.

Patrum Nicaenorum nomina, latine, graece, coptice, syriace, arabice, armeniace; sociata opera ediderunt H. GELZER, H. HILGENFELD, O. CUNTZ; adiecta est tabula geographica (*Scriptores sacri et profani*, auspiciis et munificentia serenissorum nutritorum almae matris Ienensis; ediderunt seminarii philologorum Ienensis magistri et qui olim sodales fuere; fasc. II). Lipsiae, Teubner, 1898; LXXIII-266 pp. in-18.

Ce volume était depuis longtemps attendu. Il est le fruit d'un travail

ingrat et nécessaire. Nous avons enfin un tableau complet des listes des Pères de Nicée, dispersées dans quarante manuscrits appartenant à vingt-trois bibliothèques d'Europe et d'Orient. Les auteurs se sont réparti la tâche : M. Cuntz a édité le texte latin, M. Hilgenfeld les textes syriaque et arabe, M. Gelzer a pris la partie la plus importante et s'est chargé des textes grec, copte et arménien. C'est aussi M. G. qui a étudié le rapport des rédactions entre elles et restitué le texte original dans le chapitre XI de l'introduction.

Le texte latin comprend quatre versions différentes entre lesquelles se répartissent les collections canoniques de Maassen de la manière suivante : 1° collectio Hadriana, Hispana (celle-ci en partie); 2° fragment de Vérone, collectio Corbeiensis (partie), Burgundiensis, S. Mauri, Iustelliana, Vaticana; 3° collectio Frisingensis, Teatina, Quesnelliana; 4° collectio Coloniensis, *Corbeiensis* (partie), Hispana (partie). Comme on le voit par cette indication sommaire, les manuscrits de chaque collection n'appartiennent pas nécessairement tous [illegible] même famille. Ce désaccord vient de ce que les copistes ont [illegible] prendre les canons d'une part et les signatures d'autre part. M. Cun[illegible]z a édité son texte sur quatre colonnes correspondant aux quatre sources. [illegible]es recensions I et II forment une famille s'opposant à IV; III est issue [illegible]'un original commun avec IV, mais qui a subi une contamination avec II.

Les Grecs ont négligé les noms des Pères de Nicée. Le principal témoin, Théodore le lecteur, se plaint déjà de ne pas les avoir tous; mais il se fondait sur le chiffre de 318, déjà attesté par Athanase. Ce chiffre ne paraît pas avoir d'autre fondement qu'une application d'un passage de la Genèse (XIV, 14; cp. Ambroise, *De fide ad Grat.*, I prolog., 5). Eusèbe ne parle que de 250 pères, et les listes fournissent 280 noms environ [1].

Les versions copte, syriaque, arabe et arménienne sont données dans l'écriture originale, dans une transcription en caractères romains et dans une traduction latine. Une table placée à la fin de l'introduction indique la méthode suivie pour ces transcriptions. La version syriaque est double : l'une des deux rédactions se trouve dans un manuscrit de Nitrie, l'autre dans la collection canonique d'Ebediesu.

De la comparaison de ces listes, résulte qu'elles se répartissent en deux classes. La première est constituée par deux exemplaires . l'un, plus complet, représenté par la famille latine I, la version syriaque de Nitrie et la version arménienne; l'autre, écourté, qui est la source de la famille latine II et de Théodore le lecteur. Cette classe est de beaucoup la mieux conservée. L'autre cependant permet sur certains points de la corriger; elle comprend surtout la troisième et la quatrième familles de la version latine et la version copte. Le texte grec du Vaticanus et la

1. Un manuscrit grec du Vatican (Regius 44) contient un index indépendant de celui du manuscrit de Venise de Théodore le lecteur.

version arabe représentent enfin des rédactions interpolées d'après des légendes postérieures et où l'on cherche à atteindre le chiffre de 318. D'autres sources, comme les historiens, les écrits hagiographiques, les additions de la liste copte, apportent quelques noms nouveaux. On arrive ainsi au chiffre de 232 ou 237.

Cet index ne remonte, d'ailleurs, aux actes du concile que par une voie indirecte. Les noms sont, en effet, rangés par provinces, avec le nom du métropolitain à la tête de chaque province. Dans les actes, ils devaient figurer par ordre de dignité ; après les noms des légats, on devait avoir ceux des patriarches, puis ceux des métropolitains, puis ceux des évêques. Les ennemis du concile, sous Constantin et sous Constance, réussirent à en abolir presque entièrement les actes. Sous Julien seulement, Athanase les rétablit en 362 dans un synode réuni à Alexandrie et c'est à ce travail de restauration que doit remonter tout ce que nous en avons.

Telles sont les principales conclusions de M. Gelzer; elles seraient plus nettes, s'il ne les avait pas presque constamment supposées connues du lecteur. C'est ainsi qu'il est fort difficile de se faire une idée de la version syriaque nestorienne et l'on est tout surpris, en arrivant à la p. LXVI seulement, de tomber sur la mention, quasi incidente, de la troisième recension (arabe et Vaticanus grec). Cinq tables très soignées terminent le volume ; on aurait pu en diminuer le nombre avec avantage pour la rapidité des recherches, en réunissant plusieurs d'entre elles en une seule. Il est à peine besoin d'insister sur les services que ce livre rendra aux historiens et aux géographes.

P. L.

Saint Etienne, roi apostolique de Hongrie par E. Horn. Paris, Victor Lecoffre, 1899, 197 pages.

La constitution hongroise. Précis historique d'après le Dr. Samuel Radó, par A. de Bertha. Paris, Plon, 1898; 183 pages, gr. in-8°.

I. La dynastie arpadienne a donné plusieurs saints à l'Église ; parmi eux le plus célèbre est saint Étienne, le premier roi de Hongrie, auquel le pape Sylvestre II envoya, en l'an 1000, une couronne pour le récompenser du zèle qu'il montra dans la conversion de ses sujets païens. Sa place était donc marquée dans la série : *Les Saints* où M. Horn, l'élégant traducteur des romans de Jókai et de Mikszáth, vient de lui consacrer un volume. Il y montre beaucoup de lectures, une appréciation juste de l'œuvre accomplie et une grande admiration pour son héros et même pour ceux qui l'entouraient.

Pour faire mieux comprendre la mission du roi apostolique, M. H. a fait précéder sa biographie d'un chapitre sur l'origine des Magyars, sujet déjà traité avec plus d'ampleur et plus de critique par le regretté

Sayous dans sa brochure *Les Origines et l'époque païenne de l'histoire des Hongrois* (1874), qui était comme l'annonce de sa grande Histoire. M. H. a eu recours également aux *Monumenta Arpadiana*, à l'Anonyme du roi Béla, à Simon Kézai et à Thuróczy, mais il a trop mêlé la légende aux faits positifs. Il est vrai qu'il n'est pas très aisé de distinguer la vérité de la fiction dans ces Chroniques écrites trois ou quatre siècles après les événements. Pour la vie de saint Étienne nous sommes un peu mieux partagés. Hartvic, qui a écrit au commencement du XII[e] siècle, sous le règne de Coloman, n'était pas contemporain de saint Étienne non plus; mais il n'y a qu'une soixantaine d'années entre la mort du roi et sa chronique. Pendant ces soixante ans s'est effectué le grand changement : la Hongrie était devenue catholique. Car il ne faut pas se le dissimuler, l'œuvre de saint Étienne ne fut vraiment achevée que par saint Ladislas (1077-1095). C'est alors qu'Étienne est canonisé, que le peuple commence à oublier les coutumes païennes, devient religieux et que le *regnum Marianum* se constitue. M. H. aurait dû insister encore davantage sur la lutte presque séculaire entre l'élément magyar, païen et les nombreux étrangers — Italiens et Allemands — qui entouraient le roi. Il aurait dû dire que la résistance des nobles au catholicisme n'était pas due à leur attachement aux anciens cultes. La conversion, en Hongrie, se compliquait d'une question constitutionnelle. Les grands chefs qui auparavant se sentaient les égaux du duc et n'avaient jamais été soumis à aucune redevance, se virent forcés de payer les dîmes et d'établir dans leurs domaines des couvents et des écoles. De là leur révolte et leurs cris : « Lapidons les évêques, arrachons les entrailles aux prêtres, étranglons les savants, pendons les percepteurs des dîmes, détruisons les églises et brisons les cloches. » Encore sous Béla I (1061-1063) la victoire du christianisme n'était nullement définitive. — Le chapitre sur la Sainte Couronne, où nous trouvons intercalé le récit de Thierry, est plutôt agréable à lire qu'instructif; par contre tout ce que M. H. dit de la constitution stéphanoise, des fondations du roi apostolique et de son caractère peut être consulté, même à côté de Sayous. L'éloge de la femme de saint Étienne, Gisèle, princesse bavaroise, nous semble dépasser les limites. Il ne faut pas oublier qu'elle était à la Cour l'âme du parti allemand et italien et que, malgré les nombreuses et magnifiques chasubles qu'elle envoya aux églises et aux couvents, elle avait trempé dans l'horrible attentat commis contre Vazul, héritier désigné par saint Étienne. C'est grâce à elle que Pierre le Vénitien a pu monter sur le trône après la mort du saint roi et nous savons que c'était un triste personnage qui voulait faire de sa patrie une province germanique et que le parti national a dû enfin le chasser du pays.

Malgré ces remarques [1] le livre de M. Horn est bon à consulter et

1. Nous pourrions ajouter que la citation des sources est défectueuse. M. H. se contente, en effet, de transcrire le titre, mais n'indique jamais la page; quand il

surtout d'une lecture agréable. L'historien y trouvera des renseignements utiles.

II. Au moment où la lutte des nationalités attire les regards vers l'Autriche-Hongrie, un résumé succinct de la Constitution hongroise est le bienvenu. M. Radó a publié en 1898, sous le titre *Die ungarische Verfassung geschichtlich dargestellt* (Berlin, Puttkammer), un ouvrage où il a exposé clairement que la constitution hongroise, une des plus anciennes de l'Europe, est la meilleure preuve du sens politique de ce peuple qui, pendant mille ans, avait à combattre toute sorte d'ennemis et qui est sorti victorieux de la mêlée. Nous trouvons dans cet ouvrage non pas des théories abstraites, mais l'exposé du développement historique de la Constitution qui, depuis les Arpad et les Anjou, avait au fond très peu changé jusqu'en 1848. Les temps anciens sont traités très rapidement ; l'auteur appuie surtout sur les lois constitutionnelles de mars 1848, sur l'époque de la réaction qui a duré jusqu'au dualisme (1867) et explique avec assez de détails le rapport que le compromis de François Deák a créé entre la Couronne et le Parlement, puis la situation de la Croatie et de Fiume vis-à-vis du royaume de Saint-Étienne. Le chapitre sur les Nationalités s'efforce de prouver que le fédéralisme favorisé par la réaction autrichienne après la Révolution de 1848-1849 a pitoyablement échoué et que c'est l'intérêt même des différentes nationalités habitant la Hongrie d'avoir un royaume uni, fort et capable de faire prévaloir leurs exigences en face de l'Autriche. L'auteur démontre que les plaintes actuelles sous ce rapport sont exagérées. La traduction française de cet ouvrage nous semble surtout appelée à anéantir la légende qui s'est formée depuis quelques années en France à ce sujet.

---

s'agit d'un article, il ne nomme pas la Revue où il a paru. — P. 33 et suiv. il attribue trop d'importance à l'évêque fanfaron Pilgrim et ne dit pas assez du rôle des Italiens qui furent les premiers missionnaires des Hongrois ; il eût été bon de consulter à ce sujet les derniers travaux de Georges Volf. — P. 61, il faut lire *Sayous* et non *Sayoux*. — P. 85, il est exagéré de dire, après Boldényi, que Joseph II ne compte pas parmi les souverains légitimes de la Hongrie. Quelques membres de la Diète de 1790-1791 prétendaient seulement que le roi, par son refus de se faire couronner, a « rompu le fil de la succession ». — P. 139, il fallait dire que les « Exhortations » de Saint-Etienne à son fils, Imre, sont apocryphes. — P. 159, *Tata* (Totis) n'est pas un village mais une ville — Le chroniqueur cité p. 8 et 57 s'appelle Thuróczy (voy. p. 179 où nous trouvons la bonne orthographe). — A propos du titre *apostolique* on aurait pu rappeler que c'est Marie-Thérèse qui s'en servit la première. Napoléon I^er^, à ce qu'il semble, ne connaissait pas l'origine de ce titre que les rois de Hongrie ont le droit de porter. C'est pourquoi il écrivit à Maret, duc de Bassano (23 sept. 1809) : « Mon intention n'est point de donner à l'empereur d'Autriche le titre d'*apostolique*. Vous feindrez de croire que ce titre appartenait à l'empereur d'Allemagne ; il ne l'est plus maintenant, et il n'est pas plus apostolique que moi ; je suis aussi chrétien que lui. » — Les citations latines auraient dû être surveillées ; M. H. aurait ainsi évité l'horrible solécisme, p. 20 : Nihil de nobis sine NOS. — P. 131. *Quinquecclesiensis* est l'*adjectif* de *Quinquecclesiae*, nom latin de la ville de Pécs (Fünfkirchen).

Aujourd'hui, les meilleurs esprits en Hongrie regrettent certains abus de cette politique des nationalités qui, sous le gouvernement Tisza, a peut-être trop insisté sur le *summum jus;* ils auraient préféré la politique sage et conciliante dont le grand Széchenyi fut le partisan avant 1848. Mais actuellement la fermeté nécessaire s'allie avec plus d'indulgence. On laisse toute liberté compatible avec la sécurité de l'État, et les hommes qui dirigent aujourd'hui l'Intérieur, les Cultes et l'Instruction publique font tout le possible pour ne pas froisser les sentiments. Il est vrai qu'on ne peut plus s'inspirer de la maxime de saint Etienne : « Regnum unius linguae imbecille et fragile est », car l'unité de la langue, comme dit M. Radó, est d'un secours considérable pour la formation de tout État unifié. Cependant les réformes projetées amélioreront sensiblement la situation politique en Transylvanie. Il serait à souhaiter que ces difficultés fussent aplanies ; alors le tableau que nous trace l'auteur à la fin de son livre du développement financier, des lois politico-ecclésiatiques serait tout à fait sans ombre.

La traduction de M. de Bertha ne se lit pas facilement ; elle sent trop le dictionnaire. Les tournures en sont souvent gauches, sans rien dire des locutions incorrectes [1].

J. Kont

Louis Boilly, peintre, dessinateur et lithographe, par M. Henry Harrisse. *Société de propagation des livres d'art*. Paris, 1898. ouvrage orné de nombreuses reproductions, dont 10 héliogravures.

Les Goncourt avaient réhabilité Dubucourt; Carle Vernet était victorieusement sorti, naguère, d'une exposition fatale à la gloire de sa dynastie. Il restait, pour que justice fût rendue aux peintres des mœurs françaises durant les dernières années du xviii[e] siècle et le premier tiers du xix[e], à sauver la mémoire de Louis Boilly. M. Henry Harrisse s'y est appliqué avec une patience fervente et un soin très heureux à se défier des dissertations et des anedoctes, des hypothèses et des thèses, préférant au roman d'une vie d'ailleurs médiocre et à l' « à propos » d'une œuvre nombreuse, hâtive et menue, le catalogue des simples travaux où s'enferma cette existence. Il y fallait quelque courage. Si c'est pour l'artiste une pénible aventure que de traverser la jeunesse

---

1. Lire : *indo-germanique* et non *indo-germaine*, *Finnois* et non *Finnes* (p. 1) ; *la dégringolade* est trop populaire; *renaquit* est peu usité ; on dit la *Pragmatique sanction* et non la *Sanction pragmatique*. « Jusqu'au dernier filament nerveux » est une traduction littérale et gauche ; « pour *tangiblement* démontrer » (p. 79) ; « les premiers vagissements de la vie constitutionnelle » (p. 70); « on sentait déjà brûler les épidermes par les flammes du Balcan en feu » (p. 163), sont des tournures plutôt bizarres!

intolérante de tant de régimes, sans le refuge d'un idéal secret, ni le goût très vif des idées — et tel semble bien avoir été le cas de Boilly — quelle rare et périlleuse fortune pour un lettré quand l'occasion se présente ainsi de raconter cinq ou six sociétés par la série des *Amants*, des *Amours*, des *Amitiés*, des *Caresses*, des maternités voluptueuses, des *Comparaisons* furtives, des sentimentalités à titre de refrains; par *la Douce impression de l'harmonie*, *L'arrivée d'une diligence* et *Werther*; — par le *Banquet des Girondins*, *la prison des Madelonnettes*, l'*arrestation de Garat*; par les *Enrôlés* et les *Incroyables*; — par le *Départ des conscrits de 1807* et la *Lecture du Bulletin de la Grande Armée*; — par la *Queue au lait*, *la galerie du Palais du Tribunat*, les *Agioteurs du Palais Royal*, la *Fête au général Bonaparte*, l'*Entrée du Jardin turc*, la *Distribution de vin*, l'*Intérieur d'un café*; — par la *Politique au Jardin des Tuileries*, l'*Économie politique* et *les Journaux*; — par le *Libéral* et l'*Ultra*; — par le *Triomphe de Marat*, *Napoléon et son maître d'écriture* et *La Bonté de la duchesse d'Orléans*; — par plus de deux cents portraits qu'on sait, de Necker, de Robespierre et de Sadi Carnot; de Chauderlos de Laclos et de David; — de Philippe-Égalité et de Bonaparte; de Casimir Delavigne et de Pigault-Lebrun; — de Mme Roland, de Mme Tallien, et de Mme Récamier; — par plus de quatorze cents pièces que M. Harrisse décrit ou cite, peintures, lithographies, dessins, lavis et aquarelles! Cette fortune, l'auteur, riche de si précieuses découvertes, l'a écartée. Il faudrait, pour en manifester quelque regret, être assuré que les tableaux des mœurs, des modes, des événements révèlent mieux l'esprit d'un temps que ne font les créations d'une imagination plus libre; que les *Sabines* de David, par exemple, nous renseignent moins que le *Sacre*, l'*Hamlet* de Delacroix, moins que la *Barricade*; l'*Été*, l'*Hiver* ou la *Sainte-Geneviève* de Puvis de Chavannes moins que le *Centenaire des États généraux* de M. Roll, ou l'allégorie des *Vérités* de M. Eugène Carrière moins que le *Tsar à la revue de Châlons* de M. Detaille .. Boilly lui-même avait-il la prétention d'exprimer quelque aspect de l'idéal divers des générations contemporaines? La *Sainte-Famille* qu'il exposait en 1795 suffirait peut-être déjà à éveiller le doute. Il trouva des accents à la Greuze — après Prudhon — pour célébrer l'Empereur. Il se complut à des trompe-l'œil et à des grisailles quand l'heure tragique et lumineuse de Gros, de Géricault, de Delacroix était venue. Il a laissé un portrait de Houdon modelant le buste de Napoléon : ce jour-là le statuaire signait l'abdication d'un art de vérité élégante. Il a peint le *Tableau du Sacre de David exposé au Louvre* et la foule amassée qui s'y initiait inconsciemment au réalisme moderne; et il s'est tenu à mi-chemin des deux siècles et des deux vérités, souriant dans cette tourmente de terreurs rouges et de terreurs blanches, curieux de grâces faciles et ingénieuses, de couleurs légères et proprettes, d'émotions plaisantes, et de techniques. Tant de bonhomie

désarmerait les mieux prévenus, s'ils n'étaient convertis par le zèle érudit de M. Harirsse. L'auteur est entré dans son personnage jusqu'à en prendre cette humeur chagrine que peut-être Boilly aurait manifestée à l'égard de notre temps si, après avoir boudé le classicisme et le romantisme, il s'était heurté à de nouvelles formules, pour protester enfin contre ces « coups de sonde dans l'infini » dont on se gausse et par où se distingue pourtant le génie des maîtres mineurs du talent des petits-maîtres.

Jules Rais.

BULLETIN

— M. Herman Wadsworth Hayley, professeur à l'Université Harvard, publie aujourd'hui (Boston, Ginn and Cie, 1898, un vol.petit in-8, LXXVII-178 p.) une édition de l'*Alceste* d'Euripide, qui est faite avec soin, sans apporter rien de bien nouveau. L'introduction est très étendue ; elle donne tout ce qui est nécessaire pour la connaissance de la légende, pour l'interprétation de la pièce et l'histoire du texte. Ce que dit l'auteur sur les monuments figurés est trop long. Il consacre de longues pages à les décrire. Je doute fort qu'elles intéressent les étudiants américains. Une reproduction toute simple, sans grands frais, ferait bien mieux leur affaire. Sans ce secours indispensable, la description la plus belle du monde est chose oiseuse ; le lecteur n'y voit pas plus clair que s'il lisait une description topographique qui ne serait pas accompagnée d'une carte. — Albert Martin.

— Un autre professeur américain, M. William Scott Ferguson, fellow of Cornell University, nous donne une bonne étude sur les secrétaires Athéniens (Cornell Studies in classical Philology. VII. *The Athenian Secretaries*. New-York, Macmillan. Un vol. in-8, 1898, p. 80). Le sujet choisi par l'auteur est très intéressant et assez difficile. Il s'agissait d'abord d'expliquer et de compléter à l'aide des inscriptions les renseignements donnés par Aristote dans la *République des Athéniens*, ch. 54, 3-5 sur le secrétaire du Conseil L'auteur avait ensuite à reconstituer la liste de ces secrétaires. C'est ce qu'il a fait. De 352 à 322, la liste est complète : de 322 à 307 se présente une interruption de quinze ans qui correspond à la crise politique amenée par la mort d'Alexandre ; la tradition se trouve renouée peu après et la liste est de nouveau complète jusqu'à l'an 104. L'auteur étudie aussi les autres secrétaires en fonction dans l'État Athénien, le *γραμματεὺς τοῦ δήμου*, le *γρ. ἐπὶ τοὺς νόμους*, le *γρ. τῆς βουλῆς καὶ τοῦ δήμου*, etc. Il traite diverses questions qui se rattachent à la question des secrétaires, par exemple l'ordre officiel dans lequel étaient rangées les dix tribus, la répartition des dèmes dans chaque tribu. — A. M.

— Dans une courte brochure, M. Fuochi étudie une question intéressante, c'est cette tendance curieuse que les tragiques grecs ont tous montrée de chercher ou d'inventer des étymologies pour les noms des personnages qu'ils mettent sur la scène (*Le etimologie dei nomi propri nei tragici greci*, Firenze-Roma, Bencini, 1898. Un vol. in-8, Extrait des *Studi italiani di Filologia classica*, vol. VI, p. 273-318). Ce travail, qui aurait pu être plus développé, est conduit avec méthode et clarté. L'auteur a classé les noms propres d'après leur composition grammaticale en prenant surtout pour base la construction que les grammairiens appellent la figure étymolo-

gique. Les divers emplois de cette construction sont étudiés en tête de la brochure. L'auteur promet un travail plus développé sur le sujet; on ne peut que l'encourager à continuer ses études. — A. M.

— M. Auguste KARST a repris, dans le sixième fascicule des *Historische Studien* du Séminaire de M. Scheffer-Boichhorst, un chapitre du sujet bien souvent déjà traité par les historiens allemands, et auquel ils reviennent volontiers, la chute des Hohenstaufen et la catastrophe des derniers représentants de cette race maudite par l'Église, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à celle de Conradin. Il nous raconte l'histoire de Manfred, l'énergique et rusé bâtard impérial, depuis la mort de Frédéric à Fiorentino, en décembre 1250, jusqu'à son propre couronnement à Palerme en août 1258 (*Geschichte Manfreds vom Tode Friedrichs II bis zu seiner Kroenung*. Berlin, Ebering, 1897, XIV, 184 p. in-8. Prix : 5 fr.). Il discute en même temps les points, où il n'est pas d'accord avec ses derniers devanciers, Schirrmacher, Fahrenbruch, Doeberl, etc. Aussi le travail est-il d'une lecture un peu pénible et il faut être très au courant de la *littérature* du sujet, pour suivre avec fruit les déductions de l'auteur. Celui-ci combat surtout l'autorité de la *Historia de rebus gestis Friderici II, Conradi et Manfredi* du « soi-disant » Nicolas de Jamsilla, le chroniqueur qui, d'après lui, a trop souvent induit en erreur feu Schirrmacher, l'auteur des « derniers Hohenstaufen » Une faute d'impression (p. XIII) fait paraître cet ouvrage en 1817 au lieu de 1871. Malheureusement. M. K. ne nous donne aucun détail sur les motifs qui le guident dans son appréciation défavorable de cette source jusqu'ici fort appréciée, se réservant d'en parler « ailleurs »; il aurait mieux valu qu'on pût trouver ici, en même temps que l'accusation, les raisons qui la justifient. Quoi qu'il en soit, c'est un travail d'érudition très méritoire et l'on ne peut qu'engager l'auteur à raconter encore les huit dernières années de la vie de Manfred Seulement, qu'il ne cède pas à la malencontreuse habitude, qui sévit en ce moment en Allemagne, d'employer dans ses narrations le jargon courant du journalisme et le patois parlementaire. Qu'auraient dit Ranke et Waitz, en lisant dans une dissertation d'un séminaire scientifique de Berlin des phrases comme celle-ci : *Die Antwort des Papstes war ein kalter Wasserstrahl* (p. 5) ? — R.

— M. Henri de ZEISSBERG, dont nous annoncions il y a quelques mois la biographie d'Élisabeth d'Aragon, l'épouse de Frédéric le Beau d'Autriche, vient de publier, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne*, un travail complémentaire à cette étude (*Das Register n° 318 des Archivs der Aragonischen Krone in Barcelona*, Wien, Gerolds' Sohn, 1898, 91 p. in-8). Ce sont les lettres écrites par le roi Jacques II d'Aragon à son gendre et à sa fille, de 1314 à 1327; elles sont au nombre de 89, et tirées d'un registre du XIVe siècle, conservé aux Archives royales de Barcelone, fortement rongé par les vers, de sorte que la restitution intégrale des textes n'a pas été partout possible. Cette correspondance n'est pas sans intérêt pour certains points de l'histoire interne de la maison d'Autriche; elle nous fait connaître surtout quelques détails nouveaux sur la politique italienne de Frédéric le Beau et sur ses efforts pour obtenir du Saint-Siège la reconnaissance de ses droits à la couronne d'Allemagne. — R.

— M. Ch. NERLINGER, attaché à la Bibliothèque nationale, vient de faire paraître dans la *Collection alsacienne*, éditée par la librairie F. Staat à Strasbourg, deux plaquettes relatives à l'histoire de deux localités d'Alsace. L'une est consacrée à discuter l'origine du surnom de « pipeurs de mésanges », donné aux Strasbourgeois dès le XVIIe siècle et qu'ils conservent encore aujourd'hui (*Le surnom de Maiselocker donné aux Strasbourgeois*, 1898, 12 p. in-8); tout en repoussant avec raison la légende

qui le rattache à l'expédition de Henri II sur les bords du Rhin (1553), et celle, plus singulière encore, que raconte F. Piton dans son *Strasbourg illustré*, l'auteur laisse en définitive la question en suspens. Dans le second opuscule, M. Nerlinger, utilisant certains documents trouvés par lui dans les Archives de la Côte-d'Or et à Thann nous donne un *État du château de Thann en Alsace au* XV*e siècle*, suivi de l'énumération des *Revenus du duc de Bourgogne à Thann*, à la même époque (1899, 33 p in-8). On y puisera maint détail curieux pour l'histoire économique de l'Alsace d'alors; c'est une nouvelle contribution à l'histoire de l'occupation bourguignonne d'une partie de cette province, histoire que l'auteur a déjà étudiée à diverses reprises. — R.

— La *Revue critique* a signalé récemment (1898, t. I, p. 355) une notice de M. Ernest Jovy, qui se rapportait à un fait inconnu de l'histoire littéraire de Bossuet; voici aujourd'hui une autre étude, du même auteur, sur un épisode de la carrière ecclésiastique du grand orateur, qui a déjà été l'objet de discussions parmi ses historiens : *Bossuet, prieur de Gassicourt-les-Mantes, et Pierre du Laurens. Quelques factums oubliés contre Bossuet* (Vitry-le-François, 1898, in-8, 111 pages). M. Jovy rappelle d'abord, surtout d'après les études de Floquet, mais en les contrôlant et en les corrigeant au besoin, dans quelles circonstances Bossuet, alors archidiacre de Metz, prit possession, en 1661, du prieuré de Gassicourt-les-Mantes; comment ce bénéfice lui fut disputé par de nombreux compétiteurs, tous religieux profès; comment le procès qui en résulta se termina en faveur de Bossuet, grâce à une transaction. L'intérêt de cette étude n'est pas dans l'exposé d'une querelle déjà connue, bien que cet exposé soit fait ici avec une indépendance d'esprit qu'on ne trouve peut-être pas toujours chez les historiens de Bossuet; il est dans la publication et dans le commentaire de documents inédits, qui ont un rapport direct avec la question de Gassicourt. Le premier de ces documents, qui est le plus long et le plus curieux, est le factum pour dom Pierre du Laurens, religieux de Cluny, resté seul en présence de Bossuet; la citation de saint Ambroise donnée comme mot de la fin (p. 44), *Quanta in uno facinore sunt crimina*, peut faire juger du ton avec lequel un régulier, plus tard évêque de Belley, attaquait un séculier, plus tard évêque de Meaux. Les autres textes publiés pour la première fois par M. Jovy sont un factum pour dom Paul de Rancher, un factum pour dom Pierre du Laurens contre des compétiteurs autres que Bossuet, et une addition au factum de Pierre du Laurens contre Bossuet. L'éditeur de ces textes étudie ensuite les événements de la vie de Bossuet qui ont trait au prieuré de Gassicourt; il poursuit l'histoire de ce prieuré jusqu'à sa disparition, en 1737. Un appendice énumère les documents sur Gassicourt et son prieuré qui se trouvent aux Archives nationales. En somme, publication utile, qui enrichit l'histoire de Bossuet de documents nouveaux et intéressants. — Ces mots : « Ce religieux... devint évêque d'Auguste et suffragant de Metz » (p. 5) ne paraissent ni clairs ni corrects. De quelle *Augusta* est-il ici question? Quant à Metz, ce n'était pas une métropole, mais un évêché, dont le titulaire était lui-même suffragant du métropolitain de Trèves. — G. L.-G.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 53 — 31 décembre — 1898

Spiegelberg, La nouvelle en Égypte. — Beedeker, Égypte. — Documents égyptiens du Musée de Berlin, II, 1-9. — Marucchi, Les obélisques égyptiens de Rome. — Euripide, Electre, Hélène, Le Cyclope, Iphigénie en Tauride, p. Wecklein. — Bacchylide, p. Blass, Festa, Desrousseaux, d'Eichthal et Reinach, Columba. — Rasi, Le Bernensis 363 et les acrostiches de l'Ilias latina. — Max Mueller, Nouvelles études de mythologie, trad. Job et Lueders. — W. Cart, Précis de littérature allemande. — Foncin, Projet de fédéralisme administratif. — Lettre de M. Brutails — *Bulletin* : Le Breton, L'Aulularia ; G. Paris, Huon de Bordeaux ; Reuss, Journal de Gottesheim ; Robinson, Pétrarque ; Malo, Champs de bataille de France ; Breul, L'enseignement des langues vivantes. — Académie des inscriptions.

W. Spiegelberg, **Die Novelle im Alten Ægypten, ein Litterar-historischer Essay.** — Strasbourg, Trübner, 1898, iv-53 pages.

C'est le texte d'une conférence faite à Strasbourg en 1897, et destinée à révéler au grand public tout ce côté si curieux de la littérature égyptienne. M. Spiegelberg a résumé très nettement l'histoire du Roman en Égypte, énuméré à leur date et analysé les œuvres principales qui nous sont parvenues en plus ou moins bon état, expliqué ce qu'elles ont de bizarre pour nous et de vraiment original. Les fragments de traduction qui sont intercalés çà et là ont été revus sur les textes mêmes et ils appartiennent pour la plupart à M. Spiegelberg. C'est une œuvre de vulgarisation dans toute la force du terme, claire, précise, intéressante, juste assez longue pour que le sujet puisse s'y développer à l'aise, juste assez courte pour que l'attention d'un auditoire étranger à nos études n'ait point le temps de se fatiguer. On sent que M Spiegelberg s'amusait lorsqu'il écrivait ces pages, et je suis certain qu'il amusera ses lecteurs assez pour les instruire, sans qu'ils s'en aperçoivent, de choses qu'ils ont l'habitude de considérer comme ennuyeuses ou comme incompréhensibles.

G. Maspero.

Egypte. — Manuel du Voyageur par Karl Bædeker, avec 27 cartes et plans de villes, 48 plans de Temples, etc. et 65 vues et dessins. — 1898, Leipzig, Bædeker, et Paris, Paul Ollendorf, cxcii-399 p.

C'est la traduction française, par M. Wagnon, du Guide dont j'ai déjà

annoncé l'édition allemande, ici même, l'an dernier. Le gros de l'ouvrage appartient à Steindorff, et les chapitres d'introduction qui exigeaient des connaissances spéciales ont été rédigés chacun par l'homme qui connaissait le mieux la matière : les considérations sur l'*Origine et l'État actuel de la population* par G. Schweinfurth, l'*Islamisme* par A. Socin, l'*Architecture Arabe en Égypte* par Franz-Pacha, qui a dirigé longtemps les travaux de l'administration des *wakfs*. Les quelques petites erreurs qui avaient été signalées dans l'édition allemande ont disparu de l'édition française, et des additions importantes ont été faites, ainsi un plan nouveau de Philæ, d'après les relevés de Lyons. Le tout forme un ensemble à la fois utile et agréable, facile à emporter, facile à consulter, d'une érudition sûre, mais presque toujours discrète, qui sait diriger l'homme de métier dans ses recherches et n'encombre pas le touriste de mille renseignements où il se perd.

G. MASPERO.

Ægyptische Urkunden aus den Kœniglichen Museen zu Berlin. — Griechische Urkunden, t. II, livr. 1-9, 1894-1896, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, in-folio, 288 pl.

La grande publication de Berlin suit son cours par l'entremise des mêmes collaborateurs, Wilcken, Viereck, Krabs; c'est la même clarté, le même soin minutieux, la même sûreté de déchiffrement. L'intérêt des pièces présentées se soutient; la façon dont elles sont présentées est toujours aussi utile aux intérêts véritables de la science et des savants. Quand aurons-nous autant de documents précieux, ou, si c'est trop exiger que de souhaiter à nos Musées une part des dépouilles de l'Égypte, quand publierons-nous de façon aussi commode et aussi généreuse les trésors que les générations précédentes avaient su acquérir pour eux ?

H. G.

Orazio MARUCCHI. **Gli Obelischi Egiziani di Roma illustrati con Traduzione dei Testi Geroglifici**, deuxième édition, Rome, Ermanno Lœscher, 1898, in-8· II-156 p. et 4 planches en autotypie.

C'est la seconde édition d'une notice parue il y a sept ans déjà, et que le public avait fort bien accueillie. M. Schiapparelli a joint à ce petit volume une courte lettre affectueuse, dans laquelle il exprime tout le plaisir que la lecture de l'ouvrage lui a causé, et, de fait, les éloges qu'il donne à M. Marucchi sont bien mérités. Il ne s'agit pas ici d'un de ces grands recueils, tels que ceux de Zoega, d'Ungarelli, ou de Parker, pour citer des types différents du genre, mais d'un mémoire de courtes dimensions, qu'on peut au besoin emporter dans la poche et aller com-

parer sur place aux originaux eux-mêmes. Il serait assez facile de relever çà et là quelques inexactitudes de transcription ou de traduction, mais, somme toute, l'ensemble est fort bien réussi, et M. M. n'aura pas de peine à effacer d'une édition prochaine les quelques taches qui sont éparses encore dans la présente. A propos du sens qu'il convient d'attribuer aux obélisques, M. Marucchi adopte complètement l'interprétation mystique de Schiapparelli, et il pense que ce sont des monuments essentiellement religieux et essentiellement solaires. Qu'ils aient été à la fin des symboles solaires et réservés pour l'usage des temples, je n'y contredis pas, mais on se servit d'eux pendant longtemps pour décorer l'entrée des palais royaux et même des grandes maisons nobles ou des villas. Je crois qu'à l'origine ils étaient l'équivalent des pieux de forte taille, puis des piliers isolés, sur lesquels on affichait le nom et les titres d'un chef aux portes principales de son habitation. Les dieux en eurent d'abord en tant que maîtres du temple où ils vivaient, puis peu à peu ils s'en réservèrent le privilège, et les particuliers ou n'eurent plus le droit d'en ériger, ou n'en érigèrent plus. Ces obélisques-affiches, si l'on peut les appeler ainsi, sont encore fréquents dans les tombeaux de l'Ancien-Empire Memphite, où ils manifestaient le rang du maître : je ne me rappelle pas qu'on les ait signalés en pareille position, passés les débuts de l'empire thébain.

G. Maspero.

Euripidis Fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein, Vol. I, Pars IV **Electra**. Edidit N. Wecklein. Leipzig, Teubner. 1898. Un vol. in-8, p. 70. — Pars V, **Ion**, p. 83. — Pars VI, **Helena**, p. 88. — Pars VII, **Cyclops**, p. 37. — Vol. II Pars. I. **Iphigenia Taurica**, p. 88.

La présente publication sera accueillie avec joie par le public savant. L'édition critique d'Euripide, entreprise par la maison Teubner, a éprouvé le même sort que l'édition critique d'Aristophane, entreprise aussi par la même maison. Les deux savants, auxquels avait été confiée la tâche de préparer ces éditions, sont morts l'un et l'autre en laissant leur œuvre à peine commencée. Inaugurée en 1869 par la publication des *Equites*, interrompue tout aussitôt, reprise après un intervalle de douze ans par la publication du *Plutus* et des *Ranae* en 1881, des *Ecclesiazusae* et des *Thesmophoriazusae* en 1883, arrêtée de nouveau par la mort de l'éditeur Ad. von Velsen, c'est seulement l'année dernière, après un intervalle de quatorze ans, que l'édition d'Aristophane a pu être continuée, grâce au concours d'un savant compétent, M K. Zacher. L'édition d'Euripide a éprouvé les mêmes vicissitudes : c'est en 1878 que Prinz en publia le premier fascicule contenant la tragédie de *Médée*; en 1881, il donna *Alceste*; en 1883, *Hécube*. Il mourut peu après. L'œuvre qu'il avait commencée semblait abandonnée. Elle est reprise aujourd'hui

après un intervalle de quinze ans au grand profit de la science. Le soin de la continuer a été confié à un des savants d'Allemagne qui se sont le plus occupés des tragiques grecs. M. Wecklein a débuté en 1869 par un travail sur la critique de Sophocle, *Ars Sophoclis emendandi*. Depuis cette époque, il a publié une longue série de travaux, qui presque tous concernent la tragédie grecque. Il s'est trouvé des gens à l'humeur chagrine pour dire que cette liste était trop longue. M. W. a fait à ces critiques malveillants la seule réponse qu'il y avait à faire : il a continué à travailler, il a allongé encore cette liste qu'on trouvait trop longue.

L'édition est purement critique ; elle ne traite que de la constitution du texte. M. W. s'est conformé au plan primitif. La seule innovation qu'il s'est permise a été d'ajouter à la fin de chaque pièce un *appendix coniecturas minus probabiles continens*. Les conjectures plus certaines sont indiquées, avec les leçons des manuscrits, dans les notes qui accompagnent le texte au bas des pages. Il est facile de voir que la réunion de toutes ces conjectures a coûté de longues recherches. Même pour un homme qui a une connaissance si complète du texte des poètes, il y a là une somme de travail qui mérite toute notre reconnaissance Nous avons ici un pendant à ce riche corpus de conjectures que Wecklein a composé pour sa grande édition d'Eschyle publiée chez Calvary.

Quant à la source du texte, la question cette fois est fort simple. Les cinq pièces, publiées aujourd'hui, appartiennent toutes à ce qu'on appelle la seconde famille des manuscrits, famille inférieure à la première, mais qui a l'avantage inappréciable de nous avoir conservé dix pièces qui manquent dans les autres manuscrits. La famille, à laquelle appartiennent nos cinq pièces, est représentée par trois manuscrits le Laurentianus 32, 2 (L), le Laurentianus, conv. sop. 172 (G), le Vaticanus-Palatinus 287 (P). Prinz, qui avait le premier signalé et étudié G, pensait que ce manuscrit et P sont de la même main, qu'ils ne formaient primitivement qu'un même volume, qui fut coupé en deux et qui a formé depuis deux manuscrits distincts. Naturellement il attribuait une grande valeur au manuscrit qu'il avait découvert. Mais U. de Wilamowitz et Vitelli ont reconnu qu'en somme G et P ne sont que des copies de L. Vitelli cependant déclare que cette infériorité des deux manuscrits n'est pas une vérité absolue et que la question doit être étudiée à nouveau pour chaque pièce [1]. M. W. semble accepter l'opinion du savant italien. Ainsi il admet pour l'*Electre* et l'*Hélène* que G dérive de L, pour l'*Iphigénie en Tauride* que P. dérive de L ; mais pour les deux autres pièces il ne dit rien. Dans les trois premières pièces la dépendance de G et de P vis-à-vis de L est marquée par un trait commun : ce sont des fautes qui s'expliquent

1. M. Vitelli a de nouveau exprimé cette opinion dans une lettre qu'il a adressée à M. van Herwerden, et que le savant hollandais a insérée en partie dans la préface de son édition de l'*Hélène* d'Euripide, Leyde, 1895 ; cf. p. VII.

toutes de la même façon, par une fausse lecture de L ; presque toujours, dans ces divers passages, le texte de L présente une ambiguïté qui a pu égarer facilement un copiste. Les exemples cités par Wecklein pour l'*Électre*, en particulier, sont des plus probants. Par exemple, au v. 633, on ne voit pas bien si la leçon de L est λέξων ou δούλων, le copiste de G a lu λέξων qui est fautif : au v. 730 il donne εὐθῦς fausse lecture de ἀοῦς leçon de L ; cf. encore v. 589 etc. Ainsi ce ms. L, que Kirchhoff jugeait inférieur même à G, est considéré aujourd'hui comme l'archétype de G et de P, au moins pour bon nombre de pièces ; et ces deux derniers manuscrits n'ont plus que la valeur de copies dont nous possédons l'original ; elles ne servent qu'à expliquer ou à confirmer les leçons de cet archétype, quand ces leçons sont douteuses. L'appareil critique de la nouvelle édition est constitué à l'aide des collations laissées par Prinz ; M. W. s'est servi aussi des collations nouvelles faites dans ces dernières années par Ziegler, Wilamowitz, Vitelli, Piccolomini, Olivieri, Mancini, etc ; pour le *Cyclope*, il a pu se servir d'une collation faite par Th. Preger.

Nous avons dit que, pour les cinq pièces éditées aujourd'hui par Wecklein, nous ne possédons que des manuscrits de la seconde famille : c'est dire que pour ces cinq pièces le texte du poète nous est parvenu en assez mauvais état. Aussi l'œuvre de la critique a été ici particulièrement utile ; depuis la Renaissance, le texte d'Euripide a été très sensiblement amélioré. M. W. apporte lui aussi sa contribution à cette œuvre de restitution des textes antiques. Les corrections, qu'il a insérées dans le texte ou qu'il a simplement proposées, sont assez nombreuses. Quelques unes méritent d'être signalées. *Hélectre*, 146 λείβομαι pour διέπομαι, 150 παρειάν, pour κάρα, 438 πορεύουσαι τόν pour πορεύων τὸν τᾶς. 649 μία pour μέν, 668 χοροῦ pour φόνου d'après *Iphig. en Taur.* 1046 où se trouve la même faute. 837 ἀναρρῆξαι pour ἀπορρήξω en combinant deux conjectures, l'une de Schenkl, l'autre de Musgrave, 876 ἀμετέρας pour ἀμέτερον. 983 λόχον pour δόλον d'après *Androm.* 1114. — *Ion* 518 ἓν pour εὖ. 687 ἀτάρ pour οὐ γάρ, 726 ὢν τόθ' pour ὄντος. 1014 δὲ θρόμβος pour δ' ἀριθμός. — *Hélène* 309 σαφῆ (pris à la fin du v. 310) pour ἔπη et 310 ἄπο pour σαφῆ. 345 νύχιον pour χθόνιον ; 365 la correction δάκρυα δάκρυσι soulève toujours cette objection que le mot δάκρυον est déjà employé dans la même phrase. Les vers 1310-1311 sont une autre *crux philologorum* ; M. Wecklein écrit au v. 1310 θηρῶντό τε et adopte pour le vers suivant la correction ζεύξασαι θεαί de Badham ; c'est peut-être là le meilleur parti à tirer de ce passage. V. 1447, il écrit χαρθ' ὁμοῦ pour χρῆστ' ἐμοῦ, en combinant deux corrections dues à Nauck et à Herwerden. — *Cyclope*, 307 la correction παῖδάς τ' ἀπάτορας pour πολιούς τε πατέρας est un de ces arrangements pour lesquels on peut dire *se non è vero è bene trovato*. — *Iphig. en Taur.* 306 παύρῳ pour μακρῷ L P ou μικρῷ du correcteur de L. La correction du v. 633 est jolie, mais elle

s'éloigne beaucoup du texte, ἐλαίῳ σὸν κατασπείσω δέμας pour ἐλαίῳ σῶμα σὸν κατασβέσω.

Albert Martin.

Bacchylidis carmina cum fragmentis edidit Fr. Blass. Leipzig, Teubner, 1898; LXV-200 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le Odi e i frammenti di Bacchilide, testo greco, traduzione e note, a cura di N. Festa. Florence, Barbèra, 1898; XXXIX-175 p.

Les Poèmes de Bacchylide de Céos, traduits du grec d'après le texte récemment tiré d'un papyrus d'Égypte, par A. M. Desrousseaux. Paris, Hachette et Cie, 1898; VIII-124 p.

Poèmes choisis de Bacchylide traduits en vers par E. d'Eichthal et Th. Reinach. Texte grec révisé et notices par Th. Reinach. Illustrations d'après des œuvres d'art contemporaines du poète. Paris, Leroux, 1898; VIII-85 p. in-4.

Bacchilide, par G.-M. Columba (Extrait de la *Rassegna di antichità classica*, partie bibliographique, p. 81-103); s. l. n. d.

Les poèmes de Bacchylide occupent à juste titre non seulement les hellénistes, mais tout le monde littéraire et tous ceux qui aiment les choses grecques; les commentateurs sont déjà légion, les éditeurs s'empressent, les traducteurs se multiplient. Il en est ainsi pour tous les textes importants que mettent au jour d'heureuses trouvailles; et la science n'a pas dit son dernier mot sur l'Ἀθηναίων Πολιτεία et sur les *Mimes* d'Hérondas. L'année qui s'achève a vu paraître, entre autres ouvrages dignes d'attention relatifs au poète retrouvé, l'édition de M. Blass, celle de M. Festa, augmentée d'une traduction en italien, la traduction française de M. Desrousseaux, et le magnifique volume de MM. d'Eichthal et Th. Reinach, où le texte de quatre odes est accompagné d'une traduction en vers. L'édition de M. Blass est précédée d'une importante préface où sont discutées plusieurs questions délicates, entre autres celle de l'âge du papyrus et celle des mètres de Bacchylide. Je me rangerais plutôt à son opinion, en ce qui concerne la date du document, qu'à l'avis de M. Kenyon, qui s'appuie principalement sur la forme de certaines lettres pour attribuer le manuscrit au milieu du premier siècle av. J.-C. Guidé surtout par des raisons orthographiques et par la comparaison avec l'orthographe du papyrus d'Hérondas, M. B. ramènerait au contraire le manuscrit de Bacchylide au premier siècle de notre ère. C'est là une question à trancher par un examen approfondi de l'orthographe et de l'écriture des papyrus. La préface passe rapidement sur ce que nous pouvons savoir du poète par ses œuvres; était il, comme on l'a dit, en dissentiment avec Pindare, cela me paraît fort douteux; les allusions que l'on croit trouver dans Pindare et dans Bacchylide lui-même sont ou inexactement interprétées ou si peu transparentes qu'on ne peut en obtenir que des conclusions ou trompeuses ou sans consistance. La métrique des odes occupe ensuite le savant éditeur. Je n'insiste

pas sur la science déployée dans cette discussion ; pour les morceaux les mieux conservés, le texte est généralement sûr et le mètre s'établit facilement. Mais que de difficultés encore et que d'incertitudes ! Les rapports des strophes entre elles, la mesure des différents membres, la nature des longues de plusieurs temps sont autant de points délicats sur lesquels on s'entend sans doute en principe, mais qui provoquent, lorsqu'il s'agit d'appliquer les] théories dégagées avec beaucoup de peine, une foule de menus désaccords dont le moindre est que, pour obtenir une concordance exacte entre le texte et le rythme, les uns corrigent, les autres non, suivant la mesure générale et la forme métrique qu'ils attribuent à l'ensemble du poème. Si M. B., par exemple dans l'ode V en l'honneur d'Hiéron, lit au sixième vers de l'épode α (v. 36) κάμοι, et de l'épode β (v. 76) ἐναντία, en conservant les leçons du manuscrit, tandis que M. Th. Reinach corrige κάμνοι et εἰναντία, cela tient à ce que ces deux savants considèrent chacun d'une manière différente et le rythme de ce vers et l'ensemble même de l'épode ; et c'est pour la même raison qu'au v. 22 du *Thésée* (XVII) M. Reinach transpose les mots σεισίχθονος τέκος, ainsi conservés par M. B. Je pourrais citer encore plusieurs passages où les éditeurs nous donnent ainsi des textes différents suivant leur conception des strophes ; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces questions. Le tableau des mètres, qui dans l'édition de M. B. précède le texte des odes, et les notes qui l'accompagnent suffiraient d'ailleurs pour montrer combien il reste encore d'obscurités relativement au rythme dans une bonne partie des poèmes de Bacchylide : πάρεστι μυρία κέλευθος. Voici maintenant comment est disposée cette édition, qui fera un excellent instrument de travail pour ceux qui n'auront pas à leur disposition l'édition princeps ou les fac similés. Le texte du papyrus est donné en caractères courants aux pages paires, avec tous les signes qui l'accompagnent, accents, esprits, signes prosodiques, paragraphes, etc. ; au bas les renseignements complémentaires ; aux pages paires, le texte de M. B., également accompagné de remarques critiques. M. B. s'écarte rarement du papyrus, et quand il le fait, c'est généralement pour une raison de métrique ; les cas où une autre raison a motivé une correction sont relativement peu nombreux. Quant aux restitutions des passages mutilés, M. B. diffère souvent du premier éditeur ainsi que des autres savants qui ont tenté de combler les lacunes du texte. Il y aura nécessairement un choix à faire plus tard entre ces diverses conjectures : telle qui paraît excellente aujourd'hui devra peut-être être rejetée, comme aussi un essai qui semble médiocre sera peut-être le seul définitivement admis. Il appartiendra aux éditeurs futurs de peser scrupuleusement chacune des restitutions proposées ; et l'édition de M. B. leur sera d'un utile secours, car l'appareil critique ne néglige aucune des conjectures dignes d'être notées. Le volume se termine par les fragments de Bacchylide et un index bien composé dû à M. Crönert. J'ajoute, pour augmenter la bonne opinion que l'on doit avoir de ce livre, que M. Blass indique, aux pages LXIII-

LXV, les noms, avec les références exactes, de tous ceux qui ont contribué avant lui à la restitution et à l'interprétation des poèmes de Bacchylide ; cet index est complété page 198.

L'édition de M. Festa est accompagnée de la traduction. Un avertissement aux lecteurs expose avec une extrême clarté quels sont les principes qui ont guidé l'auteur dans sa manière de rendre le texte et de le publier. Il n'a, dit-il, d'autre prétention que celle de faciliter aux personnes cultivées l'intelligence des poèmes de Bacchylide ; il a donc cherché avant tout à être fidèle, sans pourtant s'astreindre à être trop littéral, et complété sa traduction par des notes destinées soit à éclaircir quelque passage obscur, soit à fournir des renseignements historiques ou mythologiques, soit encore à confesser, quand il y a lieu, l'incertitude de l'interprétation, plus rarement enfin à discuter le texte, car la critique des leçons proposées fait l'objet d'un appendice spécial. Le texte reproduit le papyrus sans en changer les divisions : M. F. a systématiquement écarté toute considération relative à la métrique, préférant attendre que les savants soient arrivés « à cet accord parfait dont ils semblent, pour le moment, plutôt éloignés sur bien des points » (p. VII). Ce n'est pas que le texte en lui-même n'ait pas été l'objet de ses soins ; c'est à lui que l'on doit l'heureuse restitution II, 1 ἄ[ιξεν ἁ]σεμνοδότειρα Φήμα, au lieu de ἄ[ιξον, ὦ de Kenyon, ainsi que plusieurs autres non moins satisfaisantes, auxquelles il attribue seulement un caractère provisoire, mais qu'admettra sans doute la bonne critique. D'autres au contraire sont forcées et inadmissibles, comme XVII, 28 ἐξέβαλ' ἂν Προκόπτας, qui est loin de remédier à ce passage difficile et jusqu'ici sans solution définitive. Mais, comme le dit M. F., le texte de Bacchylide exercera longtemps encore le talent divinatoire des philologues. Pour la traduction, je crois pouvoir dire sans crainte de me tromper qu'elle satisfera les juges les plus difficiles. Sans être terre à terre, elle suit le texte pas à pas, avec une rare exactitude ; la précision des termes employés donne une image fidèle de l'original. Elle n'en tiendra pas lieu, naturellement ; je suis de ceux qui pensent avec M. F. que c'est une thèse sophistique de soutenir qu'une solide culture classique peut être fondée sur des traductions ; mais elle en donnera, à ceux qui ignorent le grec, une idée aussi approchée que possible ; elle a d'ailleurs par son style une valeur littéraire qui la fera goûter davantage. Le volume s'ouvre par une introduction dans laquelle M. F. parle de Céos et de ses légendes, de l'époque de Bacchylide, de sa vie ou plutôt du peu que nous en connaissons, enfin de son œuvre et de la place qu'il convient de lui assigner dans la littérature. Ces quelques pages n'ont d'ailleurs aucune prétention à la nouveauté ; au lieu de discuter des questions dont la solution lui semble prématurée, M. F. cherche plutôt à instruire le lecteur et à lui faire goûter le poète qu'il traduit : il y a réussi.

Satisfaisante dans son ensemble, la traduction de M. Desrousseaux offre cependant prise à la critique. Il ne s'agit pas, bien entendu, des

passages incertains où des restitutions différentes donnent nécessairement des sens différents, non plus que de quelques endroits où l'on peut hésiter sur la ponctuation ; je n'ai en vue que les morceaux où le texte est nettement établi, et pour lesquels il ne peut y avoir nulle incertitude. La traduction est çà et là flottante et pourrait être plus exacte ; le style est souvent lourd, et la phrase n'est pas toujours d'une clarté irréprochable[1]. Je sais bien que Bacchylide, quoique beaucoup plus simple que Pindare, n'est pas pour cela facile à traduire ; j'ajoute qu'une traduction quelconque n'est pas si aisée qu'on pourrait le croire ; mais je m'imagine volontiers que la version dont je parle aurait certainement gagné à être plus longuement polie. M. Desrousseaux a donné jusqu'ici assez de preuves de sa compétence d'helléniste pour que les imperfections de son ouvrage ne soient pas imputables à des circonstances tout extérieures ; et ses récentes études sur les odes du poète grec ont montré qu'il sait interpréter et parfois heureusement restituer le texte. Je reconnais d'ailleurs que sa traduction, si l'on ne veut pas la comparer trop minutieusement avec le grec, comme j'ai dû le faire par devoir professionnel, est largement suffisante pour faire connaître et apprécier les poèmes de Bacchylide.

J'arrive enfin à la publication de M. Théodore Reinach : χρὴ δ'ἀλαθείας χάριν αἰνεῖν. Elle comprend quatre poèmes (V, III, XVII, XVI) traduits en vers par MM. E. d'Eichthal et Th. Reinach, dont trois avaient déjà été lus à une séance du comité de l'Association pour l'Encouragement des études grecques, le 3 février dernier, et que les membres de l'Association présents à la séance générale annuelle (5 mai) ont eu la bonne fortune d'entendre dire par Mlle Moreno, de la Comédie-Française. Si l'on pense qu'une traduction en vers ne peut éviter des infidélités, des longueurs, des paraphrases, on n'a certes pas tort, en ce qui concerne du moins un grand nombre de traductions de ce genre ; et cependant celle de MM. d'E. et R. prouve le contraire. Il y a bien, sans doute,

---

1. Négligences relatives au sens : p. 7 « compter dans son empire le plus grand nombre d'Hellènes » est un contre-sens ; p. 18 pour la première fois (μοῦνον) ; p. 19 Zeus père des grandeurs (μεγιστοπάτωρ) ; p. 33 « la richesse, qui même à l'inutile donne une utilité » n'est pas le sens de τὸν ἀχρεῖον τίθησι χρηστόν ; c'est une pensée fréquemment exprimée chez les auteurs anciens, et que M. D. retrouvera aussi dans Molière ; *utilité*, *inutile* n'ont rien à faire ici ; p. 60 la vertu produisant la gloire (βρύουσα δόξα) ; *id.* les pieds *humides* des filles de Nérée (ὑγροὶ πόδες) n'est ni exact ni de bon goût ; p. 91 « Zéphire... est venu à son aide pour lui *donner* plus tôt le fruit de ses épis murs » ; λικμάσῃ (*vanner*), dont le sujet est Eudème, est autrement expressif. Négligences relatives au style : p. 9 « rien n'est hors de la créance de ce qu'invente la pensée divine » est bien obscur ; p. 28 « l'Espérance détourne à son profit les jugements des hommes » n'est guère plus intelligible, et je crains même que ce ne soit un contre-sens ; p. 75 « tout deuil est moindre que le malheur qui se révèle à nous » traduit μεῖζον ἢ πενθεῖν ἐφάνη κακόν, on voit de quelle manière ! p. 77 « la paix est pour les mortels mère de grands biens,... et que sur les autels la blonde flamme brûle,... et que les jeunes gens aient pour souci... »

quelques passages où les traducteurs ont dû subir les exigences du mètre français : c'était inévitable ; mais en revanche combien d'heureuses inspirations, combien de vives tournures, combien d'expressions dignes du modèle, plus exactes peut-être, avec leur coloris poétique, que celles qu'aurait pu suggérer une traduction en prose ! Les odes III et XVII surtout sont remarquablement rendues, les traducteurs ayant su conserver non seulement le nombre, mais encore, autant que pouvait s'y prêter notre langue, le rythme des vers de l'original. Mais l'ouvrage n'est pas destiné seulement aux amis des belles lectures ; M. R. a voulu qu'il fût en même temps utile à tous ceux qui aiment les monuments de l'ancienne Grèce, et rendît service aussi bien aux hellénistes qu'aux archéologues et aux historiens. Pour ceux-ci, des notices intéressantes et précises expliquent à quelles occasions ces pièces furent composées et à quelles légendes le poète fait allusion ; pour les archéologues, de fines illustrations empruntées à des monuments contemporains éclairent les mythes racontés par le poète, et, par une réciprocité fréquente, trouvent à leur tour un commentaire vivant dans ses poèmes[1] ; pour les hellénistes enfin, qui sont plus sensibles aux charmes d'une admirable langue et à l'infinie délicatesse de ses nuances, le texte grec en regard de la traduction. C'est une véritable édition que M. Th. Reinach a donnée de ces quatre poèmes ; des notes critiques signalent les corrections qu'il a introduites dans le texte, corrections dont un grand nombre lui sont propres, et ont été proposées dans la *Revue des Études grecques* (janvier-mars 1898). Je n'ai pas à les examiner ici ; elles sont dues pour la plupart à des considérations rythmiques, et j'ai dit plus haut quelques mots à ce sujet ; parmi les autres, je note surtout la correction III 78 διδύμους (σ') ἀέξειν, qui me paraît s'imposer.

Je signale en terminant un article de M. Columba, qui reproduit la leçon d'ouverture (18 janvier 1898) d'un cours sur Bacchylide, professé à l'Université de Palerme. Un premier paragraphe renseigne sur le papyrus et les morceaux qu'il contient ; un second, sur ce que nous pouvons savoir du poète, et sur son genre de talent ; un troisième enfin nous parle des rapports entre Bacchylide et Simonide d'une part et Pindare de l'autre ; mais cela se réduit à quelques observations tendant à prouver, et je suis de cet avis, qu'il ne faut pas chercher des imitations dans toutes les rencontres de Bacchylide avec ces deux poètes, en ce qui concerne soit les mots, soit les pensées. L'érudition a le devoir de faire ces rapprochements, mais conclure à des imitations est toujours téméraire.

My.

---

1. Quatre planches sont hors texte, dont la première, en frontispice, donne un fac similé des colonnes 9 et 10 du papyrus.

P. Rasi, **A proposito di un facsimile di parte del codice Bernensis 363.** Torino, Loescher, 1898; 9 pp. in-8. Estratto dalla *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, XXVI, fasc. 3.

P. Rasi, **Sugli Acrostici dell' Ilias latina**; Torino, Loescher, 1898; 15 pp. in-8. (Extrait du même recueil, ib.)

Dans le premier de ces articles, M. Rasi relève un certain nombre d'inexactitudes de la collation du *Bernensis* publiée par Keller et Holder dans leur édition. En dehors de variantes graphiques sans intérêt, il y a lieu de mentionner : *carm.* 3, 6 (titre) *ad populum* romanum ; 3, 9, 18 *deductos* q. ; 1, 27, 8 *rem*anente (non : *remante*) ; 1, 28 *ad archyt*am. Ce sont de petites erreurs inévitables dans toute première collation. On n'arrive à la parfaite exactitude, en pareille matière, que par des contrôles successifs. L'utilité des reproductions en fac-simile de manuscrits entiers, comme celles que dirige M. de Vries, sera précisément de rendre ces examens plus fréquents et plus faciles.

Dans le deuxième article, M. R. reprend la question des acrostisches du commencement et de la fin de l'*Ilias latina* : Italicus... scripsit ; il les révoque en doute. Il en donne trois raisons générales. La première est assez faible. Il s'étonne qu'on ait attendu si longtemps pour faire cette découverte, puisque l'ouvrage était très lu surtout au moyen âge. Mais rien ne prouve que la découverte n'ait pas été faite plusieurs fois avant M. Bücheler. Le nom d'Italicus a disparu du titre : peut-être ne s'y est-il jamais trouvé. Le titre ancien pouvait être, comme dans la plupart des manuscrits, *Incipit liber Homeri*, et le nom du traducteur et abréviateur, par une de ces petites finesses chères aux pédants de toute époque, était caché et destiné à exercer la sagacité des élèves. N'oublions pas d'ailleurs que nos manuscrits ne sont pas antérieurs au XI^e siècle. L'attribution à *Pandarus* ou *Pindarus* peut venir des deux premiers mots, *Iram pande,* comme l'a conjecturé M. Sabbadini. Nous aurions là un raffinement d'écolâtre mis en verve par l'acrotische. L'existence du nom *Italicus* n'était pas de nature à satisfaire la pauvre tête d'un décadent. Ce processus d'absurdité me paraît encore plus probable que la confusion matérielle imaginée par M. Sabbadini. Une deuxième raison de rejeter l'existence des acrostisches est que l'auteur n'avertit pas de leur existence. Mais dans quel journal illustré, M. R. a-t-il vu qu'on joignait la solution au rébus ? Car l'*Ilias latina* ne dépasse pas ce niveau. Il cite une épigramme de l'Anthologie de Riese où le lecteur est prié poliment de faire attention aux initiales des vers. Mais c'est la seule sur six pièces à acrostisches. Dans l'anthologie épigraphique de M. Bücheler, que M. R. n'a pas consultée, on trouve un avis n^os 108, 109, 273 ; mais il n'y en a pas aux n^os 220, 301, 436, 437, 439, etc. La seule raison sérieuse alléguée par M. Rasi, c'est qu'il faut corriger deux commencements de vers (7 et 1065 ed. Plessis). Il défend très bien surtout le texte du vers 7 : *ex quo.* Mais cela prouve seulement que l'on n'a peut-être pas apporté le

vrai remède à la corruption du texte. P. 9, n. 2, les raisons alléguées contre l'ordre du v. 9 : *Quis deus hos iussit ira contendere tristi*, sont mauvaises. L'existence d'une « licence » métrique est un motif suffisant pour soupçonner une corruption, et il est faux de dire qu'il n'y a pas ici d'autres raisons ; car l'ordre : *Quis deus hos ira tristi... iussit* donne un rythme lourd et haché, et le rapprochement banal *ira tristi* est à lui seul suspect. Quoi qu'il en soit de ces réserves, l'article de M. Rasi est un résumé très complet des hypothèses proposées.

P. L.

Nouvelles études de Mythologie, par Max Müller, professeur à l'Université d'Oxford, — traduites de l'anglais par L. Job, docteur ès lettres, professeur au lycée de Nancy [1]. — Paris, Alcan (Bibl. de philosophie contemporaine), 1898. — In-8, x-651 pp. Prix : 12 fr. 50.

Beitraege zu einer wissenschaftlichen Mythologie, von F. Max Müller, aus dem Englischen übersetzt von Dr. H. Lüders. I. — Leipzig, Engelmann, 1898. In-8, xxxij-408 pp. Prix : 11 mk.

La Mythologie fut longtemps simple matière à développements de rhétorique ou de morale : on se demandait bien quel pouvait être le sens caché de ces contes merveilleux et souvent bizarres ; mais après en avoir dégagé tant bien que mal quelque enseignement ou quelque symbole, on se tenait pour satisfait, on ne croyait pas qu'il fût possible de pénétrer plus avant. De nos jours on ne se contente plus d'étudier les monuments et les médailles, de soumettre les fables à une interprétation toujours entachée d'arbitraire : la mythologie ne relève plus seulement de l'humanisme et des beaux-arts; elle rentre parmi les plus importants des problèmes psychologiques.

L'ouvrage de M. Max Müller est une sorte d'encyclopédie de la question mythologique ; on y trouve exposées, examinées et critiquées dans le plus menu détail toutes les théories qu'elle a fait naître, toutes les variétés, soit de la méthode ethnologique, qui compare entre elles les mythologies âryenne et sémitique, et met en parallèle les fables des Grecs avec les légendes colligées chez les peuples barbares, soit de la méthode anthropologique, qui cherche dans le fétichisme et le totémisme des sauvages contemporains le premier stade de toute religion. La première partie du livre est consacrée à cette étude rétrospective ; et lorsque M. M. répond à une objection ou critique une théorie, il faut reconnaître qu'il le fait avec un remarquable talent de polémiste et avec une ardeur toute juvénile : il sait manier l'ironie, lancer discrètement un trait d'esprit, sans jamais abandonner le ton de la plus correcte courtoisie; et d'ailleurs il apporte dans la discussion une telle largeur d'idées, un si parfait esprit de conciliation, qu'il semblerait devoir rallier aisément ses contradicteurs.

---

1. Sur l'original anglais, voir aussi : *Revue critique*, XLIII (1897), p. 373.

L'auteur arrive ensuite à l'exposé de sa propre théorie, à laquelle on peut dire qu'il a consacré sa vie. Pour lui la mythologie est « une maladie du langage ou de la pensée », ou plutôt une réaction du langage sur la pensée; la question mythologique devient donc une question de psychologie, et, puisque notre moi ne s'objective guère à nous que par le langage, un problème de linguistique. Les premiers objets de la pensée et de la parole ne sont le plus souvent que la description poétique des phénomènes les plus saillants de la nature. La race indo-européenne fit des forces physiques ses premières divinités ; mais à ces peuples jeunes il fallait du mouvement et de la vie; aussi la nature conçue par leur enfantine imagination n'est pas la nature inerte, mais la nature animée et douée par eux des sentiments dont ils étaient pleins eux-mêmes : ciel, soleil, matin et soir, jour et nuit ne sont pas des objets bruts, ni de froides abstractions, mais des êtres agissants, mus comme des agents humains par des passions et des pensées. Les dieux furent donc à l'origine les représentations personnifiées des grands phénomènes de la nature; les faits que nous considérons comme naturels, furent tenus pour les actes de ces personnages. Une fois que l'on eut pris goût aux contes merveilleux, qui devaient nécessairement sortir d'une conception d'après laquelle les formidables ouvrages de la nature étaient considérés comme émanant d'une volonté individuelle, on ne tarda point à forger d'autres contes du même genre, là même ou la matière faisait défaut [1].

Si donc les noms des Dieux ne sont que des épithètes qui désignaient les phénomènes naturels dont nous sommes journellement les témoins, c'est à l'analyse, à l'étymologie et à la comparaison des noms mythologiques qu'il faut demander l'explication des légendes communes aux différentes races de la grande famille âryenne. Car, puisqu'il existe entre les Aryas et nous une tradition incontestable et ininterrompue de langage commun, un héritage de pensée commune a dû passer d'eux à nous, et c'est par la comparaison des langues de cette grande famille que nous parviendrons à renouer les anneaux de la chaîne. Aussi, pour donner plus de netteté et de précision à sa méthode, M. M. consacre un long chapitre au rapide exposé des principales règles de phonétique et d'apophonie dont la connaissance est nécessaire à toute comparaison. Mais aussitôt après se pose une question : les règles phonétiques qui ont donné aux mots de chaque dialecte âryen leur physionomie particulière, s'imposent-elles avec une égale rigueur aux noms propres, et sur-

---

1. On doit ajouter que la doctrine max-müllérienne a reçu, dans ce qu'elle avait à l'origine de trop raide et de systématique, qui rebutait certains esprits, de nombreux et importants correctifs auxquels l'auteur rend pleinement justice. Je signale notamment la théorie de la « devinette primitive » de M. V. Henry (*Revue des Études Grecques*. V, p. 281 sq., etc.), qui rend plus vraisemblables, en les expliquant par des jeux d'esprit artificiels et voulus, les singulières alliances de mots qu'on mettait jadis sur le compte de la naïveté des anciens âges.

tout à ceux des dieux et des héros mythologiques ? Si leur stricte observance est la condition sine qua non de toute recherche étymologique, il faut renoncer à triompher des difficultés et des irrégularités que l'on rencontre dans la comparaison des noms des dieux et des héros. Mais puisque l'on ne peut expliquer certaines anomalies de mots même communs et usuels, puisque l'on doit recourir à l'hypothèse de l'analogie ou de phénomènes similaires, pour rattacher à la loi certaines dérivations inexpliquées, puisque le dépérissement phonétique dénature entièrement certains mots jusqu'à en effacer toute trace d'étymologie, force est bien de ne pas traiter avec une exacte et impitoyable rigueur des noms propres qui dans toutes les langues sont sujets à des corruptions venant de raccourcissements familiers ou de surnoms fantaisistes. D'ailleurs ne faut-il pas tenir compte de ce qu'il y avait de tous les noms des dieux des variantes dialectales ? Les noms divins ayant toujours un caractère sacré, les Grecs ont bien pu garder aux appellations de leurs dieux la forme qui leur était la plus familière, si bien que cette forme, une fois transportée hors de son domaine, et désormais incomprise, était fatalement vouée à la corruption.

Il est superflu de dire que le livre de M. M. abonde en hypothèses ingénieuses, en détails intéressants et pittoresques, en étymologies au moins séduisantes et plausibles. Sans doute un critique sévère y relèverait bien des redites : l'auteur a cru devoir frapper fort et souvent pour mieux enfoncer les clous qui lui sont chers. Un linguiste intraitable sur le chapitre des lois phonétiques ne sera point embarrassé de signaler mainte dérivation hasardée. Mais ces intransigeances ne sont point ici de saison. Ce qu'on s'accordera certainement à louer, c'est la chaleur de conviction et la verve de style qui soutiennent d'un bout à l'autre l'attention du lecteur, et auxquelles les idées elles-mêmes empruntent un irrésistible attrait.

La traduction de M. L. Job n'est pas seulement élégante et fidèle : elle fait mieux que rendre l'original, elle en a, par endroits, toute la vivacité et la grâce malicieuse. Le traducteur a dû, de plus, s'imposer la tâche infiniment minutieuse de vérifier toutes les références de M. Max Müller aux textes des Védas ; car il en a corrigé, sans le dire, quelques-unes qui étaient fautives.

En même temps que cette traduction française paraissait le premier volume de la traduction allemande du même ouvrage. Comme, dans ces conditions, cette dernière ne paraît pas destinée à se répandre beaucoup en France, on se bornera ici à féliciter M. Max Müller du succès très légitime qui accueille en tous pays les produits de son « atelier ». et M. Lüders, distingué sanscritiste, de s'être fait en Allemagne l'interprète de sa pensée [1].

A. Pommier.

---

1. M. Maspero n'étant pas un écrivain anglais, les références à ses œuvres devraient

Précis d'histoire de la littérature allemande, avec notes bibliographiques et tableaux synchroniques, par L. William Cart. Paris. Klincksieck, 1898. 1 v. in-12. 467 pages. Prix : 5 francs.

L'ouvrage de M. Cart commence par une bibliographie générale de la littérature allemande, complétée ensuite, au bas des pages, par des notes bibliographiques sur chaque période et sur chaque écrivain important. Malheureusement ces indications, trop détaillées pour certains auteurs, insuffisantes pour d'autres [1], mentionnent à côté d'ouvrages de premier ordre des dissertations et des programmes sans valeur. Elles auraient pu être précieuses si l'auteur avait caractérisé, d'un mot rapide, les ouvrages qu'il recommande.

Par le plan et les dispositions générales, le nouveau précis ne diffère pas sensiblement des ouvrages analogues qui ont paru en Allemagne, et dont M. C. s'est d'ailleurs beaucoup servi [2].

L'auteur divise l'histoire de la littérature allemande en neuf périodes. Au début de chaque période il place quelques considérations générales, ordinairement brèves et un peu vagues. Puis il nous présente, presque toujours sur un même plan, les écrivains de cette période, en une suite de notices biographiques et littéraires indépendantes les unes des autres. C'est, si l'on veut, une galerie de portraits. Les auteurs ne sont presque jamais placés dans leur milieu ; nous ne voyons clairement ni les influences qu'ils ont subies ni l'action qu'ils ont exercée [3]. De même, ce qu'on pourrait appeler « les grands courants » de la littérature allemande est omis ou à peine indiqué. On ne trouvera pas une page sur les tendances panthéistiques, mystiques, piétistes, sur l'influence de Kant, de Hegel, de Schopenhauer (qui n'est nommé qu'en passant) sur l'humour et les humoristes, sur le pessimisme dans la littérature contemporaine. On cherchera vainement autre chose que des renseignements épars sur l'influence de la Bible en Allemagne, sur l'influence de Voltaire sur Wieland et Lessing, de Diderot sur Lessing, de Thomson sur Haller, E. de Kleist, etc .., de Rousseau, de Macpherson-Ossian [4] et de Young sur le *Sturm und Drang*. Wolf, le maître de Nicolai, de Gottsched et

---

être données par le titre et la pagination de l'édition française, ou — si elles sont traduites en allemand — par ceux de la traduction allemande, mais non par ceux de la traduction anglaise (*Dawn of Civilisation*, etc.).

1. M. Cart, néglige en général, de citer les introductions des éditions complètes, plus utiles souvent que de gros volumes (cf. l'introduction d'Elster à l'édition de Heine, celle d'A. Grün à l'édition de Lenau, etc.).

2. On se demande pourquoi, dans la troisième période, M. Cart étudie l'épopée qu'il appelle « courtoise » avant l'épopée populaire. L'ordre contraire semblerait plus naturel et plus logique.

3. Parfois M. Cart ne groupe pas même ensemble les écrivains qui appartiennent à une même école ; il ne parle pas, par exemple, du groupe de Halle.

4. M. Cart, qui cite à plusieurs reprises le nom d'Ossian (p. 205, 207, 248, 287), ne mentionne pas une seule fois, ce qui est imprudent, la supercherie de Macpherson.

de la plupart des *Aufklärer*, est à peine cité. Les origines, les caractères et les théories de l'*Aufklärung*, du *Sturm und Drang*, du romantisme et de la Jeune-Allemagne sont insuffisamment exposés et analysés. Il eût peut-être mieux valu donner plus d'importance et de place à ces études d'ensemble que de citer une foule d'écrivains inconnus, et toutes les œuvres, même les plus médiocres, des grands écrivains.

L'auteur a trop sacrifié, en ce sens, au désir qu'il exprime dans sa préface d'être complet. De là souvent quelque sécheresse, trop de noms et de dates inutiles, trop de détails purement biographiques [1]. Et cependant on pourrait signaler mainte omission. M. C. n'a pas même cité le nom de Beat-Ludwig von Muralt (1665-1745), l'auteur des *Lettres sur les Anglais et les Français*, un précurseur de Bodmer, qui a exercé une grande influence sur Haller. Drollinger, « l'Opitz suisse », dont Haller se reconnaît le disciple, et qui fit de Bâle un véritable centre littéraire, est également passé sous silence. Une omission plus grave est celle de Varnhagen d'Ense, de Rahel et des salons de Berlin au commencement du XIXe siècle. Citons encore, au hasard, parmi les oubliés, Michaelis et Willamow, dont les fables sont encore lues, même en France, G. Forster, etc...

On eût désiré, d'autre part, un peu plus de détails sur l'œuvre ou sur l'influence de quelques écrivains intéressants. Thomasius [2], l'un des fondateurs de la critique et du journalisme allemands, méritait mieux que deux lignes (p. 151). Les services rendus par Klopstock à la langue et à la versification ne sont pas assez mis en relief. Il eût été bon de rappeler que, le premier, Klopstock s'est servi du mètre libre [3]

M. C. a le grand mérite de nous donner des analyses claires, exactes et intéressantes, d'une foule de chefs-d'œuvres. Mais il cite trop rarement, et les citations qu'il fait, en français, sans le texte allemand, sont ou trop connues (comme *le Corbeau et le Renard* de Lessing, les *Deux Muses* de Klopstock), ou inutiles (cinq vers de Brockes, six lignes de *Sturm und Drang*, quatre vers de Klopstock p. 198), ou trop courtes (un vers des Nibelungen!) [4].

1. Cf. pages 31-32, 40, 95-96-97, 102-104, 144-147, 161-162, 190, 377-378, 399-402. La biographie de Walther von der Vogelweide est beaucoup trop détaillée; de même celle de Bürger, de Gœckingk, de Lenz, etc...

2. Cf. le vif éloge que Schiller en fait dans une lettre à Gœthe du 29 mai 1799.

3. M. Cart oublie de mentionner, parmi les ouvrages de Klopstock, la *République des Lettres*. Est-il bien juste de citer l'*Eislauf* comme une des odes les moins obscures de Klopstock?

4. M. Cart traduit ainsi une des premières phrases du *Laocoon* : « Ils (ces deux arts, la poésie et la peinture) représentent des choses absentes auxquelles ils donnent l'apparence de la réalité... tous deux ils nous trompent et cette erreur même nous est agréable. » — Est-ce bien le sens? Je préférerais la traduction suivante : « Tous deux nous montrent comme présentes des choses absentes, nous présentent l'illusion comme une réalité : tous deux nous donnent des illusions et ces illusions nous plaisent. »

Les appréciations littéraires sont presque toujours conformes à l'opinion moyenne des grands critiques allemands et ordinairement justes. Quelques-unes, toutefois, sont sujettes à contestation. Il n'est pas exact, par exemple, que « l'inspiration soit souvent romantique » chez Hamerling (p. 374) malgré son « Chant de cygne du romantisme », et « la prédilection pour tout ce qui est mystérieux, étrange et sombre » est un des traits les moins accusés de son talent. Il n'est nullement certain, comme M. C semble l'affirmer, que la légende du Juif-Errant soit allemande. On trouverait sans trop de peine d'autres jugements un peu hasardeux, sans parler de quelques inexactitudes matérielles [1].

Malgré ces réserves, l'ouvrage de M. C. est un travail consciencieux, utile, d'une lecture intéressante et agréable. Il n'est pas aisé d'écrire un Précis; il y a trop d'écueils à éviter. Il faut féliciter M. Cart d'en avoir évité beaucoup et lui savoir gré d'avoir entrepris et, en somme, mené à bien, une tâche aussi laborieuse et ingrate.

E.-H. Bloch.

Questions du temps présent. Les pays de France, projet de fédéralisme administratif, par P. Foncin. Paris, Colin, 1898. Brochure in-16, p. 80, 1 franc.

Il n'y a qu'à résumer cette excellente brochure où M. Foncin plaide la cause du système décentralisateur ou mieux du fédéralisme administratif — non pas du fédéralisme politique que la France, unie depuis des siècles et bien autrement homogène que la plupart des autres États européens, ne peut adopter sans danger. Il montre que nos départements, d'ailleurs trop petits et trop faibles, ne correspondent pas à des régions naturelles, ne sont que des débris de provinces. Selon lui, les unités locales de la France seraient les arrondissements qu'on peut identifier *grosso modo* aux « pays », à ces pays dont l'usage a consacré les frontières et les noms, Vermandois, Thiérache, Vexin, Evrecin, Bessin, Avranchin, Rémois, Porcien, etc. Quant aux unités provinciales ou régions administratives qui conviendraient à la France actuelle, M. F. les détermine et les énumère de la façon suivante.

Bassin de Paris. *Paris.* — *La région parisienne* (Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise). — *La région du Nord* (Nord). — La *Picardie* ou région de Somme-et-Liane (Somme et Pas-de-Calais) – *Haute-Champagne* ou région de l'Aisne-et-Marne (Marne, Aisne, Ardennes avec Reims pour métropole) — *Basse-Champagne* ou région de la Haute-Seine (Aube, Haute-Marne, Yonne) — *Haute-Normandie* ou Seine occidentale (Eure et Seine-Inférieure). — *Basse-Normandie* ou région d'Orne-et-Vire

1. M. Cart dit que Gœthe fut reçu docteur en droit. Gœthe se contenta du titre de licencié et ne voulut pas subir d'autres examens à la Faculté de Strasbourg.

(Calvados et Manche) — *Maine et Perche* ou région de Sarthe et-Mayenne (Orne, Mayenne, Sarthe) — *Orléanais* ou Mayenne. — Loire (Loiret, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher) — La région « composite mais cohérente » du *Centre* (Cher, Indre, Allier, Nièvre avec Bourges pour capitale) — *Anjou-Touraine* ou région de Loire-et Maine. (Maine-et-Loire, Indre et-Loire).

Ouest et Sud. (Massif armoricain, bassins d'Aquitaine et massif central) : *Haute-Bretagne* (Ille-et-Vilaine et Côtes du Nord) — *Basse-Bretagne* ou région d'Aulne-et-Blavet (Finistère et Morbihan) — *Basse-Loire* (Loire-Inférieure et Vendée) — région de l'*Ouest* (Vienne, Deux-Sèvres, Charente, Charente-Inférieure avec Poitiers pour métropole) — *Guienne* ou Aquitaine inférieure (Gironde, Dordogne et Lot-et-Garonne) — *Haut-Languedoc* ou Aquitaine (Haute-Garonne, Tarn, Tarn-et-Garonne, Lot et Ariège) — Gascogne et Béarn ou *Pyrénées occidentales* (Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Gers et Landes) — *Marche et Limousin* (Haute-Vienne, Creuse et Corrèze) — région du *Massif Central* (Puy-de-Dôme, Cantal et Haute-Loire) — région du *Sud* (Hérault, Aude, Basses-Pyrénées et Aveyron, avec Montpellier pour métropole) — région des *Cévénnes* (Gard, Lozère, Ardèche).

Est (massif alpestre, bassin rhodanien, Jura, Vosges, plateau lorrain) : *Provence* — *Corse* — *région dauphinoise* ou des Alpes. — *Savoie* — *région lyonnaise* (Rhône-et-Loire) — *région bourguignonne* ou de la Saône — *région jurassienne* ou Franche-Comté — *région lorraine* ou du Nord-Est.

Voilà trente-et-une régions entre lesquelles peut se partager le territoire. Elles se rapprochent, en somme, des anciennes provinces, et elles sont homogènes pour la plupart, sont fortes, compactes, vivantes, sans avoir des dimensions trop étendues, assez équivalentes et analogues entre elles — et, comme dit M. Foncin, si, après tout, elles ne répondent pas à toutes les conditions désirables, il a fait voir que cette division régionale de la France n'a rien de chimérique.

Il n'y a donc plus de départements dans le système de M. Foncin. Il y a des régions qui comprennent chacune une douzaine d'arrondissements ou pays. On supprime dès lors les deux tiers des préfectures. On forme des conseils régionaux revêtus d'attributions plus larges que nos conseils généraux actuels et qui sont de petits parlements administratifs. On donne aux régions des capitales qui sont à la fois des centres d'attraction vis-à-vis des pays et des points de résistance du côté de Paris, car il s'agit « d'empêcher l'écoulement incessant de la province vers Paris, l'engorgement de ce cœur énorme et l'atrophie du corps entier ». Ces capitales possèdent ou des Universités ou des écoles supérieures.

Ajoutons que pour les pays ou arrondissements, M. Foncin propose de reviser rationnellement leurs limites et de rendre ces circonscriptions plus complètement historiques, naturelles et pratiques. On ferait de

leurs communes de simples sections, et le pays serait une grande commune ou plutôt un syndicat de communes qui aurait une assemblée, très différente du conseil d'arrondissement et chargée d'administrer librement les affaires locales sous le contrôle d'un représentant du pouvoir central ou *contrôleur de pays* (de même que le conseil régional administrerait les affaires de la région sous le contrôle d'un préfet ou *contrôleur régional*).

Tout cela est ingénieusement déduit et mérite réflexion. Nos politiciens feront bien de méditer cette si instructive et suggestive brochure. Mais il serait injuste, en terminant cette analyse, de ne pas louer la façon claire et agréable dont l'auteur présente les choses et surtout sa description des *régions* si pittoresque, si saisissante dans sa brièveté.

A. C.

LETTRE DE M. BRUTAILS.

Bordeaux, le 8 décembre 1898.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En lisant l'un des derniers numéros de la *Revue Critique* (n° 46, p. 353) je constate, non sans quelque surprise, que nous n'en avons pas fini avec la question des épées de Bordeaux.

On sait de quoi il s'agit : interprétant des textes des XII°-XIV° siècles qui célèbrent les épées de Bordeaux, M. Giraud, conservateur du Musée archéologique de Lyon, estime que ces armes étaient fabriquées non pas dans la capitale de la Guienne, mais à Bordeau (Savoie), un hameau près du lac de Bourget, et sur une propriété de la famille Giraud.

Vous permettrez à un Gascon de faire justice de cette fantaisie, et d'exposer brièvement dans ce but les titres de l'une et de l'autre localité.

1° *Quels sont les titres de Bordeaux (Gironde). Tous* les textes du moyen âge où le nom de Bordeaux peut être identifié se rapportent, *sans exception*, à Bordeaux (Gironde). Tel est le cas d'un inventaire du château d'Annecy.

M. Giraud objecte qu'il s'agit d'ouvriers isolés, et qu'il ne saurait être question pour Bordeaux (Gironde) d'« une industrie de l'arme blanche, fonctionnant dans le sens large du mot »; en effet, la force motrice manquerait « sur les bords de la Garonne vaseuse», et, de plus, il n'y a pas de mines de fer en Bordelais; or, les industries ne prospèrent pas en dehors des pays qui les approvisionnent de matières premières.

Tout est inexact dans cette argumentation, et les théories et les faits. En ce qui concerne les théories, il n'est pas permis d'assimiler à notre industrie contemporaine l'industrie du moyen âge. De ce qu'il faut une force motrice à nos manufactures il ne s'ensuit aucunement qu'elle fût nécessaire dans une boutique de fourbisseur d'épées.

En fait, Bordeaux avait, en outre de la Garonne « vaseuse », des fontaines célèbres et des ruisseaux; sur l'un étaient installées des tanneries; l'autre, qui actionnait des moulins, coulait précisément dans le quartier des armuriers.

Quant à la loi économique des milieux, qui présiderait au développement des industries, je ne vois pas qu'elle empêche Châtellerault de forger des armes loin des mines de houille et de fer, ni Lyon de tisser des soies sans posséder de magnaneries.

ni l'Angleterre de mettre en œuvre des matières textiles que son agriculture ne produit pas. A plus forte raison, cette loi ne saurait étouffer une industrie de luxe.

Au surplus, la mer et la navigation rapprochaient les pays; et, si on estime que les mines du Périgord et des Landes sont trop éloignées pour alimenter les fabriques bordelaises, la Biscaye pouvait très facilement leur envoyer ses fers

M. Giraud parle, il est vrai, de droits prohibitifs qui auraient fermé la ville aux fers de la région; il cite une taxe municipale de 12,50 0/0. Voyons quel pouvait en être le résultat. D'un quintal de fer, 40 à 50 kilogrammes, on devait bien tirer au minimum 36 lames; ce quintal de fer était payé à Bordeaux, en 1395, 26 sous, sur lesquels le droit d'entrée absorbait environ 3 sous, ou 36 deniers. C'est 1 denier par lame. Or, nous avons de la même époque deux documents sur le prix des épées bordelaises : une épée valait, d'après l'un, 1,050 deniers; d'après l'autre, au moins 1,230 deniers. C'est dire que la taxe considérée par M. Giraud comme « une véritable prohibition » grevait le prix des épées de moins de 1/1000ᵉ.

J'ai suivi l'archéologue lyonnais dans ses divers arguments. Mais on n'écrit pas l'histoire *a priori*, et toutes les considérations théoriques tombent devant les faits. Or, les faits sont décisifs : les armuriers bordelais cités dans les chartes sont si peu des ouvriers isolés que Bordeaux possédait une rue des *Armuriers* et, en 1526, une confrérie des *Espadiers*, dont l'origine est inconnue et qui au XVIIᵉ siècle encore faisait, je crois, enregistrer ses armoiries à l'Armorial général.

2° *Quels sont les titres de Bordeau (Savoie)*. C'est bien simple : il n'y en a pas. Les documents qui mentionnent les épées de Bordeaux sont, je l'ai dit, des XIIᵉ, XIIIᵉ et XIVᵉ siècles. Or, les textes réunis par M. Giraud — deux au total! — sont de la fin du XVIᵉ siècle.

Le grand argument de M. Giraud est tiré de ce qu'en 1581 Montaigne, revenant d'Italie, nota, en passant à Bordeau (Savoie), que l'on forgeait dans cette localité des épées « de grand bruit ». Ces épées étaient-elles réellement si fameuses, et une impression de voyage suffit-elle à vider la question? Je ne le crois pas. Montaigne a pu se tromper, ce n'est pas lui qui aurait dit le contraire. S'est-il effectivement trompé? Oui. En effet, on a étudié le passé de l'industrie sidérurgique dans la Savoie; on a écrit l'histoire de Bordeau (Savoie); en un mot, on a réuni les éléments d'information. Et cependant, à l'appui du témoignage de Montaigne, M. Giraud ne fournit qu'une seule pièce : c'est un contrat de 1576, qui prouve qu'à cette date il existait à Bordeau (Savoie) un *martinet* où on forgeait des épées.

En tout état de cause, ces deux textes de la fin du XVIᵉ siècle ne prouvent rien pour le moyen âge, qui est seul en question.

Je me résume : il s'agissait de savoir si la capitale de la Guienne, avec son commerce étendu, sa marine puissante, sa rue des *Armuriers*, sa confrérie des *Espadiers* pouvait entretenir un commerce d'exportation d'armures : M. Giraud répond négativement, et il prétend que Froissart, par exemple, quand il vante les épées de Bordeaux, a voulu nommer un hameau ignoré, qui comptait six feux en 1497 et sept feux en 1568 [1]. C'est là que M. Giraud place le centre d'une industrie « fonctionnant dans le sens large du mot »!

En vérité, pour être dirigée contre Bordeaux et la Garonne « vaseuse », cette théorie n'en est pas moins une pure *gasconnade*.

Veuillez agréer, etc

J.-A. Brutails.

---

1. La question a été reprise, sérieusement cette fois, dans la *Revue Savoisienne*, par M. Jules Camus. M. Giraud n'avait même pas prouvé que Bordeau (Savoie) existât au XIIᵉ siècle. M. Camus nous apprend que ce hameau possédait une église paroissiale vers 1100, que le nombre des feux s'élevait à vingt-trois en 1334, mais que sur le nombre des habitants il ne paraît pas qu'il y eût d'artisans.

BULLETIN

— M. Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales vivantes, a été chargé par la famille du colonel Sir Henry Yule et par l'éditeur, M. John Murray, de préparer et de diriger la publication du *Book of Ser Marco Polo;* il sera reconnaissant aux personnes qui voudront bien lui donner de nouvelles indications ou lui signaler des corrections à faire.

— M. Paul Le Breton, ancien élève de l'École des Hautes-Études, a publié *Quelques observations sur l'Aulularia de Plaute* (Paris, Klincksieck, 1898; 62 pp. in-8; prix : 2 fr. 50). Cette brochure est divisée en huit chapitres : I. *Généralités sur le théâtre à Rome;* II. *Des indications scéniques dans les pièces de Plaute*; III *De la distribution en actes de l'Aulularia;* IV. *Strobilus et Pythodicus;* V. *La « scène » dans l'Aulularia;* VI. *Les jeux de scène dans l'Aulularia;* VII. *Notes critiques;* VIII. *Scène qui commence au v. 280*. Le chapitre VI est le plus intéressant : il renferme des indications utiles à l'intelligence de la pièce. M. L. B. est d'avis (ch. IV) de substituer le nom de *Pythodicus* à celui de *Strobilus*, pour désigner l'esclave de Lyconides : les raisons qu'il invoque ne sont pas bien décisives. Parmi les corrections qu'il propose (ch. VII, VIII, et ailleurs), celles des vers 55, 262 et 828 nous paraissent plausibles. Quant au remaniement de la scène qui commence au v. 280, il ne nous satisfait pas complètement. — P. T.

— Les fascicules 60 et 61 du *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero viennen de paraître. Le fascicule 60 commence avec le mot *Ferrum* (fin), le fascicule 61 est consacré entièrement au mot *Fiscus* (L. Pasqualucci, éditeur).

— M. Gaston Paris offre au public et à notre jeunesse française un renouvellement de la chanson de geste de Huon de Bordeaux (*Les aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux, pair de France, mises en nouveau langage*. Paris, Firmin-Didot. In-4° de 315 p.). Il a dégagé le récit du vieux trouveur artésien de quelques longueurs; il l'a débarrassé du remplissage que la trop facile allure des tirades monorimes suggérait au poète; il y a fait plusieurs retouches d'ailleurs fort peu importantes, et ainsi, grâce à ce travail — auquel M. Paris, a, de son aveu, pris autant de plaisir peut-être que l'auteur — la charmante et toute française histoire de Huon de Bordeaux se présente à nous dans sa franche saveur, sa grâce alerte, son allure primesautière, et elle aura sans doute auprès des enfants la vogue dont elle a joui jadis auprès des pères. M. Paris a mis en tête de sa traduction une préface très instructive et attrayante sur le poème, sur ses personnages, sur Auberon, le petit roi sauvage aux longs cheveux d'or, au visage d'enfant plus beau que le soleil en été, sur [illegible] français par son aventureux courage, son inébranlable loyauté, sa confiante générosité, son étourderie, son imprudence et cette légèreté de cœur que lui reproche Auberon, sur Charlemagne qui conserve de la grandeur dans sa tyrannie capricieuse, etc. Il montre que l'œuvre est bien composée, intéressante du commencement à la fin, pleine d'aventures curieuses et piquantes. Il apprécie parfaitement la forme du poème « L'auteur n'attachait pas de prix à la sobriété, à la beauté du style, ou à la valeur choisie des mots. Il enfilait les longues suites de ses *laisses* sans le moindre scrupule d'employer, pour obtenir la rime, les formules banales qui composaient depuis longtemps le matériel roulant de ce genre de composition, et qui ne choquaient pas plus les auditeurs que celles des modulations de « vieille » dont le jongleur les

accompagnait. Aussi son récit est-il prolixe et chargé d'inutilités et de redites; il présente dans les descriptions, dans les combats, dans les discours, des longueurs qui, apparemment, ne déplaisaient pas au XII^e siècle, mais qui fatigueraient au XIX^e; enfin, il n'est pas exempt de négligences, d'inadvertances, de petits oublis et même de contradictions. Mais il est toujours animé, vif, plein d'entrain et de mouvement; il abonde en tournures heureuses, en expressions trouvées; on sent qu'en écrivant ce poème, l'auteur s'est amusé tout le temps et c'est ce qui fait que son poème nous amuse encore. » Le volume est édité avec beaucoup de soin, de goût et de luxe; les caractères typographiques, les aquarelles de Manuel Orazi, les encadrements des pages, la couverture en couleurs, contribueront au succès de la publication, succès que *Huon de Bordeaux* a eu dès son apparition, et qui s'est poursuivi pendant des siècles dans la version, si lourde et gauche qu'elle soit, de la *Bibliothèque bleue* jusqu'à Wieland et Weber. — A. C.

— M. Rodolphe Reuss a fait tirer à part du « Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace (tome XIX, 1^re livraison), sa publication des *Éphémérides* de Jacques de Gottesheim. Ce Jacques de Gottesheim, strasbourgeois de naissance, était docteur en droit, reçut au moins les ordres mineurs et devint prébendier du Grand-Chœur en 1517. M. Reuss nous raconte, dans les sept premières pages de sa brochure, ce qu'il a pu trouver sur ce personnage, qui fut « au moins dans sa conduite, sinon dans ses principes, un esprit des plus modérés et des moins enclins aux violences ». Dans les pages suivantes (p. 8-21) il donne, d'après un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Strasbourg, le seul fragment qui ait été conservé du *Diarium* de Gottesheim. Ce fragment va de l'année 1524 à l'année 1543. Il est intéressant parce que Gottesheim y narre ce qui se passait à Strasbourg dans le second quart du XVI^e siècle et que, resté fidèle à l'ancienne foi, il reproduit les impressions des catholiques. Malheureusement, ce n'est qu'un fragment copié sans doute sur le manuscrit original — lequel semble décidément perdu — à la fin du XVII^e siècle ou au commencement du suivant par un *épitomateur* anonyme, protestant à coup sûr, qui voulait, comme le conjecture M. Reuss, extraire de ce texte des renseignements authentiques sur ce membre de la famille des Gottesheim. M. Reuss a commenté le fragment avec son soin habituel, et la connaissance intime qu'il a des choses strasbourgeoises se revèle dans chacune de ses notes. — A. C.

— Le premier ouvrage, croyons-nous, qui soit écrit en Amérique sur Pétrarque, vient d'être publié (New-York et Londres, G. P. Putnam's Sons, 1898, in-8 de 436 p.), par M. James Harvey Robinson, professeur d'histoire à Columbia University, avec la collaboration de M. H. Winchester Rolfe. L'ouvrage est intitulé *Petrarch the first modern Scholar and Man of letters*, et c'est surtout l'humaniste et l'initiateur de la culture moderne que M. Robinson a mis en lumière, à l'aide des récents travaux parus en Europe. Cette tentative très heureuse mérite d'être particulièrement signalée. — P. N.

— La collection des *Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri*, réunie et commentée par M. Carlo Del Balzo, et dont la *Revue* a eu mainte fois à s'occuper, est arrivée à son sixième volume (Rome, Forzani, 1898, in-8 de 596 p.). Elle comprend les écrivains de toute langue qui ont parlé de Dante en vers, de 1642 à 1740. — P. N.

— Notre collaborateur, G. Lacour-Gayet, vient de faire paraître l'ouvrage suivant, sur lequel la *Revue critique* aura l'occasion de revenir : *l'Éducation politique de Louis XIV*, Paris (Hachette), 1898; un volume de x-472 pages in-8 (7 fr. 50).

— M. Ch. Malo a eu l'heureuse idée de retracer dans un beau volume qui paraît à la librairie Hachette *les Champs de bataille de la France* (In-4°, 385 p.), ceux de l'ancienne monarchie, de la Révolution et de l'Empire, et ceux de la dernière guerre franco-allemande. Il a, à l'occasion de cette publication, visité tous ces champs de bataille et il les décrit *de visu* d'une façon très fidèle et intéressante. Quant aux récits proprement dits, il les a demandés aux historiens militaires qui « ont donné, à son avis, les relations les plus exactes, les plus complètes, les plus impartiales, mais surtout les plus claires et les plus vivantes ». C'est ainsi qu'il emprunte le récit d'Azincourt à Barante et le récit de Rocroy au duc d'Aumale. Le texte est accompagné de plans, extraits pour la plupart de la carte de l'état-major, de portraits authentiques et de vues, notamment de monuments commémoratifs. — A. C.

— Sous le titre de *The teaching of modern foreign languages in our secondary schools* (Cambridge, University Press, 1898, pp. 1-86. 1 vol. in-12. Prix : 2 sh.), M. Karl Breul, lecteur à l'Université de Cambridge, publie quelques conférences qu'il a faites à des futurs professeurs d'allemand. L'ouvrage se divise en deux parties. Dans la première (p. 1-42), la plus intéressante, l'auteur parle de l'enseignement des langues vivantes en général; dans la seconde (p. 43-56), il traite de l'enseignement de l'allemand en Angleterre. M. K. Breul se montre homme de goût et d'expérience par la défiance qu'il marque pour les méthodes actuellement prônées. Moins utilitaire que les néo-philologues allemands, il ne veut pas suivre non plus les errements de la vieille école. Il demande un enseignement vivant qui, tout en contribuant à la culture intellectuelle et morale des élèves, leur donne des connaissances pratiques. L'ouvrage de M. Breul, d'une lecture agréable et facile, se termine (p. 57-82) par une excellente bibliographie raisonnée du professeur d'allemand. — E. H. Bloch.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 décembre 1898.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il a reçu de Hamdy-bey, directeur du Musée impérial de Constantinople et correspondant de l'Académie, de nouveaux estampages des monuments araméens d'Arabissos. Ils contiennent la reproduction d'un nouveau texte faisant partie du même ensemble et confirmant la conjecture de M. Clermont-Ganneau, à savoir qu'il s'agit bien de bas-reliefs et d'inscriptions commémoratives exécutés à l'occasion du mariage d'un roi de Cappadoce avec sa propre sœur. Dans la nouvelle suscription, on croit reconnaître le nom d'Ahoura Mazda ou Ormuzd, le dieu suprême de la religion iranienne, ce qui achève de démontrer que ces monuments, uniques jusqu'ici en leur genre, doivent être rapportés à l'époque perse.

M. Clermont-Ganneau communique ensuite, d'après une lettre qu'il a reçue du R. P. Germer-Durand, le texte de l'inscription des Croisades récemment découverte à Jérusalem, dans l'ancien palais patriarcal, et immédiatement détruite sur l'ordre du Mufti. Elle était gravée en cinq lignes sur un des voussoirs du linteau d'une ancienne porte et se composait d'un hexamètre latin : *Arnulfus patriarcha domum qui condidit istam*... La suite était gravée sur un autre voussoir; mais elle a été détruite avant qu'on ait eu le temps d'en prendre copie. Il s'agit donc bien du célèbre Arnoulfe le Chancelier, premier patriarche latin de Jérusalem sous Godefroy de Bouillon, et c'est à lui qu'il faut faire remonter la construction du palais patriarcal adjacent à l'église du Saint-Sépulcre, palais transformé en mosquée musulmane par Saladin, après l'expulsion des Croisés

L'Académie se forme en comité secret.

M. G. Saige, archiviste de la principauté de Monaco et correspondant de l'Académie, lit un mémoire sur la fondation de la vicomté de Carlat, qui se constitua par la fusion, au IXe siècle, d'un district de la Haute-Auvergne avec une fraction du Rouergue. Il explique cette formation anormale en s'appuyant sur des documents d'où il résulterait qu'il y eut origine commune entre les comtes d'Auvergne de la première dynastie

et les comtes de Rouergue, souche des comtes de Toulouse, qui furent maîtres du Quercy, du Limousin et d'une grande partie de l'Aquitaine du nord jusqu'au milieu du xᵉ siècle.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur deux inscriptions grecques de Palestine.

Séance du 8 décembre 1898

M. le secrétaire perpétuel communique une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, demandant l'avis de l'Académie sur la création d'une mission archéologique française permanente en Indo-Chine.

M. Max Collignon donne lecture d'une lettre de M. Gauckler, informant l'Académie des découvertes qu'il vient de faire sur l'emplacement d'une villa romaine située à El Alia, au S. de Mahdia. Il a mis à découvert un grand pavement en mosaïque offrant la représentation d'un paysage avec la faune et la flore caractéristiques de l'Égypte. Un fleuve, le Nil, chargé d'embarcations, serpente autour du tableau; les rives sont peuplées de fermes, de villas, de pavillons, de temples, au milieu desquels se trouvent des scènes rustiques traitées dans le style alexandrin.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de présenter des candidats aux places vacantes de correspondants étrangers et de correspondants nationaux. — La première de ces commissions est composée de MM. Perrot, Paris, Bertrand, Weil, Maspero et Senart. — La seconde est composée de MM. Delisle, Deloche, Héron de Villefosse, de Barthélemy, Havet et Cagnat.

M. Blancard fait une communication sur quelques analogies qu'il a remarquées entre la numismatique chinoise et celles de Rome et de la Grèce. — MM. Devéria et Babelon présentent quelques observations.

M. Théodore Reinach commence une communication sur un temple élevé par les femmes de Tanagre.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 16 décembre 1898.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Clermont-Ganneau offre, de la part du docteur Troisier, le moulage d'une petite stèle punique provenant de Tunisie. C'est un ex-voto à la déesse Tanit et au dieu Baal-Hammon, fait par une femme appelée Sophonibaal. M. Clermont-Ganneau propose de reconnaître dans ce nom la forme originale, vainement cherchée jusqu'ici, du nom carthaginois de la fameuse Sophonibe ou Sophonisbe des historiens grecs et romains, fille d'Asdrubal et femme des rois numides Syphax et Massinissa.

M. Héron de Villefosse offre, au nom de M. le capitaine Espérandieu, une planche en couleur intitulée : *Calendrier de Coligny ; assemblage des fragments de MM. Dissard et Espérandieu ; compléments par M. Espérandieu* (novembre 1898). En tête de cette planche se trouve aussi la reproduction de la tête virile en bronze découverte avec les fragments du calendrier.

M. Th. Reinach achève la lecture de son mémoire sur un temple élevé par les femmes de Tanagra en l'honneur de Cérès et de Proserpine, au IIIᵉ siècle a. C. Les frais de la reconstruction de ce temple, déplacé, sur l'ordre de l'oracle, par les Tanagréens, furent couverts par une souscription ouverte parmi les femmes à Tanagra. Une grande inscription, récemment acquise par le Musée du Louvre, fait connaître les termes du décret et les noms des femmes qui ont souscrit, au nombre d'une centaine. Puis vient une liste d'offrandes (vêtements, bijoux), faites par les Tanagréennes à la garde-robe des deux déesses. — M. Foucart présente quelques observations.

Séance du 23 décembre 1898.

L'Académie se forme en comité secret pour procéder à l'élection de sept correspondants, dont quatre nationaux et trois étrangers. Ont été élus correspondants nationaux : MM. Max Bonnet, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier ; Paul Fournier, professeur à la faculté de droit de l'Université de Grenoble; Poulle, fondateur de la Société archéologique de Constantine; René Basset, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger. — Ont été élus correspondants étrangers : MM. Julius Euting, bibliothécaire de l'Université de Strasbourg ; Dœrpfeld, directeur de l'École allemande d'Athènes ; Oscar Montelius, professeur à l'Université de Stockholm.

M. Salomon Reinach annonce que M. Gsell, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, a reconnu, sur un bas-relief provenant de Carthage, les copies des trois grandes statues de Mars, de Vénus et d'Octave Auguste qui ornaient à Rome le temple de Mars Ultor.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 27 Trente-deuxième année • 4 JUILLET 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le Carnet, n° 6 : Campagne de 1800, souvenirs du général Jouan. — Les massacres de septembre 1792 à la prison des Carmes. — BARRAL-MONTFERRAT, Reconnaissances d'États. — Souvenirs de la comtesse de Montholon (suite). — CONTENCIN, L'armée du service obligatoire et l'armée du service restreint. — PRINET, L'histoire de France aux salons. — Morts et funérailles royales, registre des premiers gentilshommes (suite). — Les livres : Souv. du général Fleury, II ; CHARAVAY, Lafayette ; R. DE CISTERNES, Le duc de Richelieu ; BARDOUX, La duchesse de Duras ; L. MASSON, Napoléon et sa famille II ; FUNCK-BRENTANO, Les archives de la Bastille.

Romania, avril ; PARODI, Del passagio di V in B e di certe perturbazioni delle leggi fonetiche a nel latino volgare. — VORETZSCH, Sur Anseïs de Cartage (fin). — GAUCHAT, Encore manducatum = manducatam. — *Mélanges :* GALTIER, Berrie, arabe barriya ; FORD, Espagnol gozo ; MUSSAFIA, Imagoregare, fecerunt in francese, note critiche sull' Estoire de la guerre sainte di Ambrogio. — *Comptes rendus :* VORETZSCH, Das Merovingerepos u. die fränkische Heldensage (Yvon) ; Mém. de la Soc. finnoise d'Helsingfors (G.-P.) ; Moraugis von Portlesguez, altfr. Abenteuerroman von Raoul de Houdenc, p. FRIEDWAGNER (G. P.) ; VUILHORGNE, Raoul de Houdenc, sa vie et ses œuvres (Friedwagner) ; Child Memorial Volume (G.-P.) ; SCHWAN, Grammatik des Altfranzösischen, 3e ed. p. BAEHRENS (Roques) ; CHAUVIN, Pacolet et les Mille et une nuits (G. P.)

The Academy, n° 1363 : Andrew LANG, The making of religion. — KIRKE, 25 years in British Guiana ; CROOKALL, British Guiana ; Stark's Guide-book and history of British Guiana. — A new dictionary and some omissions. — Stevenson as humorist. — Oriental prosody (Delta).

The Athenaeum, n° 3886 : The works of Lord Byron, Letters and Journals, I, p. PROTHERO. — Andrew LANG, The making of religion. — Ch. de RIBBE, La société provençale à la fin du moyen âge. — African languages. — Three Persephones (Marston). — The high history of the Holy Graal. — Milton's prose works, the folio of 1697. — Brachet (not. nécr.). — JAMES, Painters and their works, a dictionary of great artists.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : GREGG, The Decian persecution. — LARGENT, Saint Jerome (la critique moderne n'existe pas pour l'auteur). — Oberbad-Geschlechterbuch, p. KINDLER VON KNOBLOCH. — KURZ, Der Einfall des von Kaiser Rudolf II in Passau angeworbenen Kriegsvolkes. — HASSELL, Gesch. des Königreichs Hannover, I, 1813-1848 (bon). — BAUMGARTNER, Gesch der Weltliteratur, I, II, Westasien u. Ostasien. — G. SCHNEIDER, Die Weltanschauung Platos im Anschluss an Phädon (agréable à lire). — DESROUSSEAUX, Bacchylide, trad. (guide sûr). — Caesar p. KÜBLER, III, 2. — NOREEN, Altschwed. Grammatik — SCHÖNBACH, Mittheil. aus altdeutschen Handschriften, VI. — O. HARNACK, Schiller (intéressant et fouillé). — STUCKEN, Astralmythen der Hebraer, Babylonier u. Aegypter, I. Abraham. II Lat. (nullement scientifique). — ROHDE, Psyche, 2e éd. — BRUNN, Celtic illuminated mss.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24 : DEISSMANN, Die sprachliche Erfor-

schung der griech. Bibel. — ARNSBERGER, Lessings Beschäftigung mit der leibnizischen Philosophie. — MUSS-ARNOLT, Assyrisch-englisch-deutsches Handwörterbuch, 1-6. — Propertius, Elegien, p. ROTHSTEIN (très long art. de Reitzenstein qui souhaite au livre d'être beaucoup utilisé et beaucoup contredit). — Friedrich von der Leyen. Des armen Hartmann Rede vom Glouwen. — BOUVY, Voltaire et l'Italie (cf. *Revue*, n° 24). — RICHTER, Seestudien. — HEISTER, Boileau als politischer Schriftsteller.—A. G. MEYER, Oberitalienische Frührenaissance. Bauten und Bildwerke der Lombardei. I. Die Gothik des Mailander Domes und der Uebergangsstil.

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 26 : E. LANGE, Die Arbeiten zur Thukydides seit 1890, I (bon). — A. ENGELBRECHT, Das antike Theater. — E. PETER, Der gr. Physiologus. — D. C. HESSELING, Charos. — E. SEWERA, Zur Formenlehre der griech. Schulgrammatik.

Euphorion, Zeitschrift für Litteraturgeschichte, V° volume, 1er fascicule, 1898 (chez Fromme, à Vienne) : R. M. MEYER, Die Formen des Refrains. — HAUFFEN, Fischartstudien. IV Aller Praktik Grossmutter, 1, Vorbemerkungen ; 2, Zur Kalender = und Praktikenliteratur des XVI Jahrhunderts ; 3, Die scherzhaften Pratiken vor Nas und Fischart. — Ad. SCHMIDT, Zur Gesch. der Strassburger Schulkomödie. — BOLTE, Komödianten auf der Schneekoppe. — M. HEYNE, Ungedrucktes von Kästner. — SEUFFERT, Wielands Hymne auf die Sonne. — ULRICH, Karl Philipp Moritz in Hannover. — Miscellen : FUNCK, Zu Gœthe Jahrbuch, 15, 236 ; ROSENBAUM, Zu Lessings Emilia Galotti, Zur Romanze vom Grafen Alarcos ; ELLINGER, Zu Hoffmann, I Drei Briefe Hoffmanns, 2 Zum Texte von Lortzings Waffenschmied. — Recensionen und Referate : HOTTENROTH, Handbuch der deutschen Tracht (Hauffen) ; GRASBERGER, Die Naturgeschichte des Schnaderhüpfels (Nagl) ; HÖRMANN, Biographisch kritische Beiträge zur österr. Dialekt-literatur (Nagl) ; BOLTE, Das Danziger Theater im XVI u. XVII Jahrh. (Schlösser) ; REUTSCH, Lucianstudien (Rosenbaum) ; von NATZMER, Die Jugend Zinzendorfs im Lichte ganz neuer Quellen (Fürst) ; BARNSTORFF, Youngs Nachtgedanken und ihr Einfluss auf die deutsche Litteratur (Wukadinovics) ; SCHÜDDEKOPF, Briefwechsel zwischen Gleim und Heinse, I (Schlösser) ; LEGRAS, Heine poète (Walzel) ; Gervinus' Leben (Arnold) ; KAEMMEL, Christian Weise ; MESSER, Die Reform des Schulwesens im Kurfürstentum Mainz unter Emmerich Joseph ; Steigentesch's Abhandlung von Verbesserung des Unterrichtes der Jugend in den kurfürstlichen Mainzischen Staaten 1771.

J. DE MORGAN

Directeur général du service des Antiquités de l'Égypte

RECHERCHES

SUR LES ORIGINES DE L'ÉGYPTE

L'AGE DE LA PIERRE ET LES MÉTAUX

Un beau volume in-8, avec nombreux dessins et 11 planches en couleur. . . . . 20 fr. »

RECHERCHES

SUR LES ORIGINES DE L'ÉGYPTE

ETHNOGRAPHIE PRÉHISTORIQUE

ET TOMBEAU ROYAL DE NÉGADAH

Un beau volume in-8, avec 900 dessins et planches . . . . . 25 fr. »

MISSION J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE, GÉOLOGIE

4 volumes in-4, richement illustrés, accompagnés de cartes, planches en phototypie et en héliogravure, et clichés dans le texte.

Volumes I et II. — ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES. Tome I, in-4, nombreuses planches. . . . . 40 fr. »

— Tome II, in-4, 130 planches hors texte . . . . 60 fr. »

— ATLAS DES CARTES. Rives méridionales de la mer Caspienne, Kurdistan de Moukri, Elam. En un carton in-folio. . . . 15 fr. »

Volume III. — ÉTUDES GÉOLOGIQUES. II. Paléontologie, par G. Cotteau, V. Gauthier et H. Douvillé. In-4, avec 16 planches. . . . . 15 fr. »

— Parties I et III (sous presse).

Volume IV en 2 parties. — ARCHÉOLOGIE. 2 volumes in-4, nombreuses planches et figures . . . . 60 fr. »

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES

Tome I. — LES PREMIERS AGES DES MÉTAUX DANS L'ARMÉNIE RUSSE.

Tome II. — RECHERCHES SUR LES ORIGINES DES PEUPLES DU CAUCASE. 2 volumes grand in-8, avec nombreuses cartes, planches et dessins. . . . . 25 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 28 Trente-deuxième année 11 JUILLET 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 2 : Salomon REINACH, Esquisse d'une hist. de l'archéologie gauloise, I. — Whitley STOKES, The Irish version of Fierabras (suite). — Cam. JULLIAN, Inscr. gallo romaine de Rom, Deux-Sèvres. — STRACHAN, Old-irisch iarmuoich « quaerit ». — ERNAULT, Etudes bretonnes, XI, le j dans la conjugaison et l'indéfini ou passif. — LOTH, Brig eygen. — De RICCI, Le calendrier gaulois de Coligny. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, L'Anthropomorphisme chez les Celtes et dans la littérature homérique.

Revue de la Société des études historiques, n° 3 : HÉNAULT, Un théâtre de salon au XVIII[e] siècle. — FLEURY, Journal sur la maladie du roi Louis XV à Metz. — BITTARD DES PORTES, Les difficultés d'un commandement en chef (1828). — *Notes et documents :* Le domaine de l'histoire (R. Duval); Un singulier testament (R. D.). — *Comptes rendus :* ROCQUAIN, La cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther (Caron). — HARRISSE, L'abbé Prévost ; D'ESTRÉE, Un autre abbé Prévost (G. Duval) ; Campagnes d'Afrique, 1835-1848 (Caron); HARRENT, Les écoles d'Antioche (Rodocanachi); comte FLEURY, Carrier à Nantes (G. Duval); CHAPOY, Les compagnons de Jeanne d'Arc (A. V.); Pons de l'Hérault, Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe (Caron) ; Alex. BERTRAND, Nos origines, la religion des Gaulois, les Druides et le druidisme (M. Dumoulin).

The Academy, n° 1364 : GODKIN, Unforeseen tendencies of democracy. — HAPGOOD, Literary statesmen and others. — THOMPSON, Day dreams of a schoolmaster. — HUTCHINSON, The romance of a regiment. — WELLBY, Through unknown Thibet. — Hamlet and Plato's Republic (Tyler).

The Athenaeum, n° 3687 : MARKHAM, The proverbs of Northamptonshire. — Sir John SKELTON, Charles I. — Statutes of Lincoln cathedral. — CONYBEARE, The key of truth, a manual of the Paulician church of Armenia. — Memoirs of Alexander Gardner, soldier and traveller, p. PEARSE. — The three Persephones (Tuer). — Oman's art of war. — Shelley's ode to Liberty, stanza 13, and Passage of the Apennines. — The Boleyn family (Round). — The making of religion (Lang). — Portraits of Addison (W. Roberts). — The Antigone at Bradfield.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : LOBSTEIN, Einleit. in die evang. Dogmatik. — BOUTROUX, Etudes d'hist. de la philosophie. — KRUMBHOLTZ, Die Gewerbe der Stadt Münster bis 1661. — VIGIER, Davout. — Bär, Die deutsche Flotte von 1848-1852 (excellent travail). — POSCHINGER, Bismark und der Bundesrath. — BRYCE, Impressions of South Africa. — LINDBERG, Vergl. Grammatik der semit. Sprachen (instructif). — Philoponos, De opificio mundi p. REICHARDT (cf. *Revue*, n° 27). — Terenti com. p. FLECKEISEN (cf. *Revue*, n° 21). — Monum. Germ. et Italiae typographica, deutsche u. italien. Inkunabeln in getreuen Nachbild. hrsg. von der Direktion der Reichsdruckerei, Auswahl u. Text von K. BURGER, V. — De ortu Waluuanii, an Arthurian romance p. BRUCE (rend un service incontestable). — ERDMANN, Grundzüge der deutschen Syntax, II. [MENSING, Die Formationen des Nomens, Genus, Numerus, Casus]. — SEIDLITZ, Gesch. des japan. Farbenholzschnitts. — PAPPAMARKOS, Τὰ ἀναγνωστικὰ βιβλία τῶν μικρῶν Ἑλληνοπαίδων (en somme, très recommandable par son savoir.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25 : A. MEYER, Jesu Muttersprache. — RÖHM, Der Protestantismus unserer Tage. — DENIFLE, Chartularium Univers. Paris. ; DENIFLE et CHATELAIN, Auctarium Chartularii Univ.

Paris. I, II. (« masse puissante de matériaux »). — LA MAZELIÈRE, Moines et ascètes indiens (œuvre d'un voyageur, et non d'un savant). — NORDEN, Die antike Kunstprosa vom VI Jahrh. v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance (très important et plein de choses). — Th VETTER, S. H. Waser, ein Vermittler englischer Literatur. — Die Fabeln der Marie de France, p. WARNKE (excellent). — ROSENMUND, Die Fortschritte der Diplomatik seit Mabillon vornehmlich in Deutschland — Oesterreich (détaillée et bon). — SPAHN, Johannes Cochläus. — L. SCHMIDT, Kurfürst August von Sachsen als Geograph. — S. WEBB, Der Socialismus in England. — Der trojanische Krieg, franz. Originalzeichnungen zu Bilderteppichen aus dem XV Jahrh. p. B. SCHUMANN.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, janvier-mars : KÖTZSCHKE, Die Gliederung der Gesellschaft bei den alten Deutschen. — DAENELL, Polen u. die Hanse um die Wende des XIV Jahrh. — RÜHL, Zum Ursprung der jüd. Weltära. — HAUSLEITER, Bemerk. zu dem Ketzerprozess u. den Schriften Johanns von Wesel. — MASSLOW, Bibliographie, B. Quellen u. Darstell. nach. der Folge der Begebenheiten, 4-9. — Jürges, Alphabetisches Register.

Id. **Monatsblætter**, nº 9-10 : BROSCH, Zur Savonarola-Controverse. — LE BON, The crowd, 2ᵉ ed. — REHM, Gesch. der Staatswissenschaft. — OBERZINER, Le guerre German. di Giuliano. — Urkundenbuch der Stadt Rottweil, p. GÜNTER, I. — VANCSA, Das erste Auftreten der deutschen Sprache in den Urkunden. — STERNFELD, Ludwigs IX Kreuzzug nach Tunis u. die Politik Karls von Sizilien. — BLOK, Rekeningen der stad Groningen. — HÄBLER, Gesch. der Fugger in Spanien. — OPPERMANN, Das sächs. Amt Wittenberg im Anfang des XVI Jahrh. — Druffel, Beitr zur Reichsgesch, 1553-1555 p. BRANDI. — CHROUST, Dohna, 1813. — GEBAUER, Kurbrandenburg 1627. — LONCHAY, Rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas. — LE SUEUR, Maupertuis et ses correspondants. — LOWELL, Governments and parties in Continental Europe.

— Nᵒˢ 11-12 : G. von BELOW, Der Ursprung des Duells. — ZINGELER, Bilder aus der Gegenwart u. der Vergangenheit der Stammlande des deutschen Kaiserhauses. — L. SCHMIDT, Beitr. zur Gesch. der wissensch. Studien in sæchs. Klöstern, I. Altzelle. — BUNGERS, Köln u. insbes. die Immunitæt Unterlan. — Le livre de l'abbé Guill. de Ryckel, p. PIRENNE. — PAWLICKI, Papst Honorius IV. — LANGWERT VON SIMMERN, Die Kreisverfassung Maximilians I u. der schwæb. Reichskreis. — KRETSCHMAYR, Das deutsche Reichsvicekanzleramt. — Kantzow, Chronik von Pommern in hochd. Mundart, p. GAEBEL, I. — H. G. SCHMIDT, Fabian von Dohna. — HUBERT, La torture aux Pay-Bas autrichiens. — Lettres de Marie-Antoinette, p. BEAUCOURT. — POULLET, L'esprit public en Belgique, 1795-1814. — EXNER, Der Anteil der sæchs. Armee am Feldzug gegen Russland 1812. — LETTOW-VORBECK, Gesch. des Krieges von 1866 in Deutschland, I. — Max Lossen (not. nécr.).

D'AVRIL (Baron A.). — De Paris à l'île des Serpents, impressions de voyage. In-18.. 3 fr. 50
— Voyage sentimental dans les pays slaves. In-18...... 2 fr. »
— Actes du saint et œcuménique concile de Florence pour la réunion des Eglises. In-8.. 1 fr. 50
— La Bataille de Kossovo, rhapsodie serbe, tirée des chants populaires et traduite en français. In-12 carré, rouge et noir. 3 fr. »
— Saint Cyrille et saint Méthode, première lutte des Allemands contre les Slaves. In-18.............................. 5 fr. »
— La France au Monténégro, d'après Vialla de Sommières et Henry Delarue. Récits de voyage. In-18..................... 2 fr. »
— Négociations relatives au Traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi. In-8 avec cartes.......................... 10 fr. »
— Les Bulgares, par un diplomate. In-18................ 1 fr. 50
— *Slavy Dcéra*. Recueil de poésies slaves, traduites en français. In-18, 2 planches.. 3 fr. »
— La Serbie chrétienne. Etude historique. In-8.......... 2 fr. »
— Les églises autonomes et autocéphales. In-8.......... 1 fr. »
— En Macédoine. In-8.. 1 fr. »
CARMEN SYLVA (S. M. la reine de Roumanie). — Contes du Pélech, traduction autorisée, par L. et F. Salles. In-18 de luxe. 5 fr. »
— Le même, sur papier de Hollande.................... 10 fr. »
COQUELLE (P.). — Histoire du Monténégro et de la Bosnie, depuis les origines. In-8, carte.................................. 7 fr. 50
— Histoire du royaume de Serbie depuis les origines. In-18. 3 fr. 50
DAPONTÈS. — Ephémérides Daces, ou histoire au jour le jour de la guerre de quatre ans (1736-1739), entre les Turcs et les Russes, par Constantin Dapontès, secrétaire de Maurocordato, hospodar de Valachie. Texte grec, traduction française, notes et glossaire, par Emile Legrand. 3 vol. in-8, avec portrait............... 45 fr. »
— La traduction française seule, avec le supplément et l'index analytique. 2 vol. in-8.................................. 25 fr. »
DOZON (Auguste). — Les chants populaires bulgares. Rapport sur une mission littéraire en Macédoine. In-8.............. 3 fr. »
— Le chevalier Jean, conte magyar, par A. Petœfi, traduit en français. In-18 elzévir.. 2 fr. 50
— Manuel de la langue chkipe ou albanaise, comprenant : I. Contes, chansons et autres textes inédits. — II. Grammaire. — III. Vocabulaire. Un beau volume grand in-8.................. 15 fr. »
— Contes albanais, recueillis et traduits In-18.......... 5 fr. »
— L'épopée serbe. Chants populaires héroïques, Serbie, Bosnie et Herzégovine, Croatie, Dalmatie, Montenegro, traduits sur les originaux, avec une introduction et des notes. In-8, avec une planche.. 7 fr. 50
— Les noces de Maxime Tzernoiévitch (dans : *Nouveaux Mélanges Orientaux*). In-8.. 15 fr. »
L'EUROPE ORIENTALE. Son état présent, sa réorganisation. In-18, avec deux tableaux ethnographiques et une carte...... 3 fr. 50
HECQUARD (Ch.). — Eléments de grammaire franco-serbe. In-18.. 2 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 29 Trente-deuxième année 18 JUILLET 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, juillet-août 1898 : A. MATHIEZ, Etude critique sur les journées des 5 et 6 octobre 1789. — Ch. KOHLER, La vie de sainte Geneviève est-elle apocryphe ? — A. STERN, Oelsner (suite). — Bulletin historique : France, Le centenaire de Michelet et le centenaire de l'édit de Nantes (G. Monod). — Livres nouveaux (Farges, A. Lichtenberger et G. Monod). — Allemagne et Autriche, publications relatives à l'histoire romaine, 1894-1895 (Liebenam). — *Comptes rendus :* HARNACK, Die Chronologie der altchristl. Literatur bis auf Eusebius (S. Berger). — BATIFFOL, Anciennes littératures chrétiennes (S. Berger). — P. E. RICHTER, Bibliotheca geographica Germaniae (L. Gallois). — P. J. BLOK, Geschiedenis van het nederlandsche volk (H. Pirenne). — BROM, Bullarium Trajectense (P. J. Blok). — FILANGIERI DI CANDIDA, Diario di Annibale Caccavello (R. Rolland). — UZIELLI, Ricerche intorno a Leonardo da Vinci (R. Rolland). — LA JONQUIÈRE, Le chef d'escadre La Jonquière et le Canada. — GAGNON, Bibliographie canadienne.

Correspondance historique et archéologique, n° 54 : TAMIZEY DE LARROQUE, Encore l'Imitation de Jésus-Christ. — H. L., André Boulle, locataire du collège de Reims à Paris et son entrée au Louvre 1664-1676. — TAMIZEY DE LARROQUE, Une lettre inédite de l'archéologue F. du Périer. — L.-G. P., L'esclavage en Catalogne au XV^e siècle. — H. LACAILLE, Une nomination de sonneur des trépassés à Rethel en 1653. — *Questions :* Un poème inédit sur René d'Anjou ; L'hérésie de Ricasoli ; Les deux Saint-Servan ; Les marques de propriété des faucons de chasse à la Renaissance ; Garde des quais ; Un diamant de 20,000 ducats. — — *Réponses :* Cloches fondues pendant la Révolution.

The Academy, n° 1365 : LOWNDES, Michel de Montaigne, a biographical study. — METCALFE, The native narratives of the mutiny in Delhi, translated from the originals. — INWARDS, Weather lore, a collection of proverbs, sayings and rules concerning the weather, 3^e éd. — SHADWELL, Lockhart's advance through Tirah. — DAVITT, Life and progress in Australasia. — Jean Richepin. — The author of Cyrano de Bergerac. — Burne-Jones and Thackeray. — The making of religion. — Gladstone as critic.

The Athenaeum, n° 3688 : Continental literature, july 1897-july 1898. — The date of king Alfreds death (Ramsay). — The Boleyn family (James Gairdner). — The three Persephones (E. Marston). — Œuvres complètes de Christian Huygens, VII. — UZIELLI, Ricerche intorno a Leonardo da Vinci, I, 1. — BRUUN, An enquiry into the art of illuminated mss. of the middle ages, I Celtic illuminated mss.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : BUTTENWIESER, Die hebr. Eliasapokalypse u. ihre Stell. in der apokalypt. Literatur des rabbin. Schrifttums u. der Kirche, I. — KAFTAN, Dogmatik (cf. *Revue*, n° 7). — MÜHLBRECHT, die Bücherliebhaberei in ihrer Entwickel., 2^e ed. — M. HARTMANN, Metrum u. Rhythmus, die Entstehung der arab. Versmaasse (manqué). — HAYM, De puerorum in re scenica Græcorum partibus (suffisant). — Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris de officiis regiis libellus, p. WASZILIEWSKY. — BELTRAMI, Manzoni. — HAGELSTANGE, Süddeutsches Bauernleben im Mittelalter (en somme, n'enrichit pas la littérature scientifique sur le sujet). — Documente privitoare la istoria Romanilor, X, rapoarte consulare prusiene din Jasi si Bucuresti, 1763-1844, p. JORGA (très abondants matériaux). — LÖBEL, Hochzeitsbräuche in der Türkei. — Gedichte von Gœthe in Kompositionen seiner Zeitsgnossen, p. Max FRIEDLÆNDER.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Trente-deuxième année • 25 juillet 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, n° de juillet : De l'orthographe des lapicides carthaginois, par Aug. AUDOLLENT. — Le « Protrepticus » de Galien et l'édition de Jamot (1583), par Mondry BEAUDOUIN. — Cicero, Fin. I, par Louis HAVET. — L'oracle d'Apollon à Claros, par B. HAUSSOULLIER. — Questions de syntaxe latine (I. Emploi des temps dans les comparatives conditionnelles. II. Le réfléchi dans l'apposition et le complément attributif), par J. LEBRETON. — Notes sur l'Hippolyte d'Euripide, par E. CHAMBRY. — Dierectus, par Georges RAMAIN. — Encore Hérodote I, 86, par J. KEELHOFF. — Αἰπόδωρος, par Paul PERDRIZET. — Bulletin bibliographique. — Revue des Revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique. Fascicules parus en 1897, Allemagne et Autriche.

Nouvelle revue rétrospective, n° 49, 10 juillet : Le 14 juillet 1789, raconté par des diplomates étrangers. — Documents relatifs à la famille de Napoléon. — La légion du nord 1806-1808 (suite).

The Academy, n° 1366 : The Spanish war 1585-1587, p. CORBETT (Printed for the Navy Records Society). — WHEATLEY, Prices of books. — GWYNN, Memorials of an XVIII century painter, James Northcope. — LINDSAY, Handbook of Latin inscriptions; RAIT, The Kingis Quair and the new criticism ; O' CONNOR MORRIS, Ireland 1798-1898. — A French literary café (Le cofé Procope). — Marlowe versus Bacon. — Coquelin as Cyrano de Bergerac. — Gladstone as critic. — Hamlet and Montaigne.

The Athenaeum, n° 3689 : Leslie STEPHEN, Studies of a biographer. — Memorials of John Murray of Brougham, p. BELL. — GARDNER, Dante's ten heavens. — GOOCH, The history of English democratic ideas in the XVII century (de grande valeur). — SHERER, Daily life during the Indian mutiny. — REEVES, Brown men and women; The Yukon territory; LARROUMET, Vers Athènes et Jérusalem. — The three Persephones (Tuer). — A quotation from The shepherd of Hermas. — King James I and Fra Paolo Sarpi in the year 1612. — The Sakya casket of Buddha's relics (Waddell). — Omans' art of war. — HADDON, The study of man. — WHITE, English illustration, the Sixties, 1857-1870. — French pictures at Guildhall. — Congress of archaeological societies. — Ant. BENOIST, Essais de critique dramatique.

L'ÉDITION D'ART

H. PIAZZA et Cie, Éditeurs, 4, rue Jacob, Paris.

ANTAR

POÈME HÉROÏQUE ARABE DES TEMPS ANTÉISLAMIQUES

Illustrations en couleurs de E. Dinet.

Antar, qui vient de paraître, forme un volume in-4° raisin de grand luxe, de plus de 150 pages, orné d'une couverture et de 132 aquarelles reproduites en couleurs par des procédés spéciaux, et qui illustrent CHAQUE PAGE. Le texte et les planches sont imprimés à la presse à bras.

Il a été tiré de ce volume :

10 exemplaires (numérotés de 1 à 10) sur japon, contenant :
1° Une aquarelle originale, peinte par Dinet sur le faux titre ; 2° Une suite en couleurs sur japon ; 3° Une suite en noir sur chine ; 4° Une suite justificative des planches rayées. . . . . **650 fr.**

10 exemplaires (numérotés de 11 à 20) sur grand vélin d'Arches « Spécial », contenant une suite en couleurs sur japon et une suite en noir sur chine. . **500 fr.**

25 exemplaires (21 à 45) sur japon, avec une suite en noir sur chine . . . . **450 fr.**

25 exemplaires (46 à 70) sur grand vélin d'Arches « Spécial », avec une suite en noir sur chine . . **350 fr.**

230 exemplaires (71 à 300) sur papier vélin des Vosges à la cuve, fabriqué spécialement . . . . **200 fr.**

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 31 Trente-deuxième année 1er AOUT 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Museum, n° 5 : Aristophanis Eirene, p. VAN HERWERDEN (Van Leeuwen). — Callimachi hymni et Epigrammata, p. WILAMOWITZ (Kuiper). — Curti Rufi Hist. Alexandri Magni, p. DAMSTÈ (Baale). — SCHEURLEER, De Souterliedekens (Van Haarst). — SCHÖNBACH, Das Christentum in der altdeutschen Heldendichtung (Symonds). — Chansons et dits artésiens, p. JEANROY et GUY (Salwerda de Grave). — FUCHS, Hannibals Alpenübergang (Ringnalda). — GABLER, Ludwig XVII (Mendels). — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Lehrbuch der Religionsgeschichte (Tiele).

Literarisches Centralblatt, n° 26 : HUCK, Synopse der drei ersten Evangelien, 2e éd. — ZÖCKLER, Askese u. Mönchtum, 2e éd. — Ueberweg, Gesch. der Philosophie, 8e éd. p. HEINZE. — KRONES, Die Markgrafen von Steier vor 1122. — DANNENBERG, Die deutschen Münzen der sächs. u. fränk. Kaiserzeit, III. — GOETZ, Beiträge zur Gesch. Herzog Albrechts V u. des Landsberger Bundes, 1556-1598. — Verwaltungsbericht des Rathes der Stadt Leipzig für das Jahr 1896. — AUERBACH, Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie (très sûr, très intéressant, très instructif). — GOLDSCHMIDT, Die abessinischen Handschriften der Stadtbibliothek zu Frankfurt A. M. — BUGGE, Lykische Studien, I, Videnskabsselskabets Scrifter, II. — KRUMBACHER, Kasia (cf. *Revue*, 1897, n° 46). — Horaz, 3e éd. p. Lucien MUELLER. — JANSSEN, Die Prosa in Shakspere's Dramen, I. Anwendung (bon). — Justinus Kerner, Briefwechsel mit seinen Freunden, p. Th. KERNER u. E. MÜLLER. — MÜHLBRECHT, Die Bücherliebhaberei in ihrer Entwickel. bis zum Ende des XIX Jahrh.; Aus meinem Leben. — DEMIANI, François Briot, Caspar Enderlein u. das Edelzinn. — Denkschrift der aus dem Verbande der Univ. Freiburg in der Schweiz ausscheidenden reichsdeutschen Professoren.

Literarisches Centralblatt, n° 27 : HOLL, Enthusiasmus und Bussgewalt beim griech. Mönchtum (remarquable). — H. MULLER, Les origines de la compagnie de Jésus, Ignace et Lainez (à la fois instructif et agréable). — SÄGMÜLLER, Die Entwickel. des Archipresbyterats u. Dekanats bis zum Ende des Karolingerreichs (soigné et méthodique). — SCHNELLER, Tridentinische Urbare aus dem XIII Jahrh. — IMMICH, Zur Vorgesch. des Orleanschen Krieges, Nuntiaturberichte aus Wien und Paris 1685-1688 (important). — A. ZIMMERMANN, Die Colonialpolitik Grossbritanniens, I, von den Anfängen bis zum Abfall der Vereinigten Staaten (très recommandable). — FRICKER, Antarktis. — Thucydides p. HUDE, I, 1-4 (rectifie et complète l'apparat critique). — Propertius p. ROTHSTEIN (excellent). — PUTNAM, Books and their makers during the middle ages, a study of the conditions of the production and distribution of litterature from the fall of the Roman empire to the close of the XVII, century, II, 1500-1709 (grand savoir). — HANSSEN, Das Possessiv. — Pronomen in den altspanischen Dialekten ; id. Notizen. — L. GEIGER, Aus Altweimar, Mittheil. von Zeitgenossen nebst Skizzen und Ausführungen. — HAUSEGGER, Die Künstlerische Persönlichkeit.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25 : CANNING, Religions Development, an historical inquiry. — TARDE, Essais et mélanges sociologiques. — Pahlavi texts, trad. WEST. — WILCKEN, Die griech. Papyrusurkunden, Vortrag. — ZANDER, De generibus et libris paraphrasium Phaedrianarum (très méritoire). — HEMPL, German orthography and phonology, a treatise with a wordlist, I, the treatise (très abondant). — Aug. DÖRING, Hamlet, ein neuer Versuch zur aesthet. Erklärung der Tragödie (beau-

coup de bonnes remarques). — Fredericq, Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden, I, II (solide et à continuer). — Moriz Edler von Angeli, Erzherzog Karl von Oesterreich, V : als Heeresorganisator. — Luschan, Beitr. zur Völkerkunde der deutschen Schutzgebiete (fort louable). — L. Legrand, L'idée de patrie.

— N° 28 : Realencyclopädie für protest. Theologie u. Kirche, 3e ed. p. Hauck, III et IV. — Tetsujiro Inouye, Kurze Uebersicht über die Entwicklung der philosophischen Ideen in Japan, aus dem franz. übersetzt von Gramatzky. — G. F. Hertzberg, August Hermann Francke und sein Hallisches Waisenhaus. — Schürmann, Zur Gesch. der Buchhandlung des Waisenhauses u. der Cansteinschen Bibelanstalt in Halle a. S. — Sancti Gregorii theologi liber carminum iambicorum, II, p. Gismondi. — Wachtler, De Alcmaeone Crotoniata (fait avec soin et réflexion). — Dittmar, Studien zur latein. Moduslehre (contestable sur beaucoup de points). — Lenaus Briefe an Emilie von Reinbeck, p. Schlossar. — P. de Andrade Caminha, poesias ineditas. p. Priebsch. — Langlois et Seignobos, Introd. aux études historiques (très utile). — Hans Bontemantel, De regeeringe van Amsterdam 100 in 't civiel als crimineel en militaire 1653-1672 p. Kernkamp, I. — Fritz Meyer, Zur Kenntniss des Hunsrücks.—Bornhak, Einseitige Abhængigkeitsverhæltnisse unter den modernen Staaten. — Bücher, Die Wirthschaft der Naturvölker.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : W. Lutoslawsky, The origin a. growth of Plato's logic. — Cecaumeni Strategicon libellus, ed. Wassiliewsky et J. Jernstedt. — W. M. Lindsay, The codex Turnebi of Plautus. — Plautus, Captivi, erkl. von Brix. — G. Adler, Die Sozialreform im Altertum. — Oriander, Der Mont Cenis bei Alten.

— N° 27 : Th. Eybe Euklids Elementer I-III (bonne traduction danoise). — H. v. Arnim, Dio von Prusa (biographie approfondie). — Filastrii liber, rec. F. Marx, (voir *Revue*, n° 27). —E. Ermatinger, Die attische Autochthonensage bis auf Euripides (soigné, un peu bref). — Oldenberg, Sacra Corinthia, Sicyonia, Phliasia (statistique précieuse). — E. Cuq, Le colonat partiaire dans l'Afrique romaine. — F. Teichmüller, « Auctor » und « auctoritas » (conclusion des plus contestables; bonnes observations de détail sur Cicéron.

— N° 28 : Bacchylidis carmina ed. F. Blass (le poète est dans de bonnes mains). — F. Ramorino, Cornelio Tacito nella storia della coltura. — Ussing, Pergamos (témoigne de l'activité infatigable d'un maître). — Sarwey u. Hettner, Der Limes, VI. — O. Keller, Die Schildkröte im Altertum. — W. Rüdiger, Marcellus Virgilius Adrianus aus Florenz (quelques défauts).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 27 : E. Rohde, Psyche, 2 A. — N. Jannaris, An historical Greek grammar (première tentative de ce genre; rendra service). — Dionysii Halicarnassei ars rhetorica rec. H. Usener. — E. Fehr, Lucretius (bonne étude générale; en suédois). — Archäologisch-epigraphische Mitteilungen, XX; Jahresheft des österr. Archäolog. Instituts in Wien, I, 1. — A. Wernicke, Kultur u. Schule.

— N° 28 : Festgabe für F. Susemihl. — A. Solari, Le nauarchia a Sporta. — Horatii carmina, sec. L. Müller. — P. Wessner, Fulgentii expositio sermonum. — J. Lattmann, Ratichius. — Fr. Thalmayr, Gœthe u. das klassische Altertum.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 32-33 Trente-deuxième année 8-15 AOUT 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 4 : Anatole Leroy-Baulieu, Gladstone. — Zolla, La question des sucres. — R.-G. Lévy, Les universités de l'économie politique aux Etats-Unis. — Baillaud, La compagnie royale du Niger et son évolution. — Paisant, L'industrie minière au Transvaal, griefs économiques et réformes. — *Analyses et comptes rendus :* Welschinger, Le roi de Rome; A Raffalovich, Le marché financier en 1897-1898 ; Mille, De Thessalie en Crète ; G. Blondel, L'essor industriel et commercial du peuple allemand; Boppe, La légion portugaise; R. Schwartz, Des droits du sénat français statuant en matière de finances.

Le Carnet, n° 7 : Les journées de juillet 1830, par le duc de Guiche, alors premier menin du duc d'Angoulême. — Souvenirs de la comtesse de Montholon (suite). — Lettres du général Bertrand au baron Peyrusse. — Journal de Bellot de Kergorre, commissaire des guerres pendant le premier Empire (suite). — Nic. Huart, Mirabeau à Versailles en 1789. — Nouvelles à la main de la fin du xviii[e] siècle (suite). — Journal d'un volontaire au 10[e] bataillon, en 1792 (suite). — Morts et funérailles royales, registre des premiers gentilshommes (suite).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 3 : Laurent, Le théâtre grec d'après les recherches de MM. Dörpfeld et Reisch. — J. Soury, Théories naturalistes du monde, de la vie et de l'intelligence dans l'hylozoïsme antique. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Rossel, L. Erk, M. Bréal, G. Arnaud, P. de Nolhac, Vincent, Vogt et Koch, Marzi, Colomer, Leclère, Jourdain et Van Stalle, O. Kaemmel, O. Buysse.

Le Musée belge, n° 3 : Ch. Caeymaex, Le style de l'Eucharisticos de Paulin de Pella. — E. Conrotte, Pindare et Isocrate, le lyrisme et l'éloge funèbre. — L. Mallinger, Bacchylide avant et après 1896, I. — S. Kayser, L'art oratoire, le style et la langue d'Hypéride. — Vollmer, Ad Gratti Cynegetica symbolas hermeneuticas et criticas scripsit. — IV. Jaspar, Pindari carmina ed. IV. Christ.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 7 : *Partie bibliographique* : Ouvrages de MM. Schneider, Wagener, Thomas, Kiessling et Heinze, Scharnagl, Bonnemain, Renouvier, W. Gebert, Faguet, Clédat, Breul, Weise, Boer, Jonson, Kalund, Kloepper, De Pratere, Funck-Brentano, Verest, Roegiers, Jaeger. — *Partie pédagogique* : F. Collard, Les exercices didactiques à l'université. — L. Maréchal, Remarques sur la version grecque envisagée comme exercice de style.

The Academy, n° 1367 : Freeman, Travels and life in Ashanti and Jaman; Pickering, Pioneering in Formosa. — Guthrie, John Knox and John Knox' house. — O' Conor, Facts about bookworms. — Wright, The English dialect dictionary, V. — Burke. — Michelet. — Needless emendations in the text of Macbeth (Thiselton).

— N° 1368 : Brunetière's Essays in French literature, a selection, transl. P. Nichol Smith. — Oppenheim, The development of the child. — Gore, Essais in aid of the reform of the church ; Addis, The documents of the Hexateuch ; Bridgett, Characteristics from the writings of Cardinal Wiseman. — Memoirs of Alex. Gardner, colonel of artillery in the service of Maharaja Ranjit Singh ; p. Pearse. — The London library. — On the grounds of criticism in dramatic poetry.

The Athenaeum, n° 3690 : Lyrical ballads by Wordsworth and Coleridge, 1798, p. Hutchinson — Pickering, Pioneering in Formosa. — Pais, Storia di Roma, I, critica della tradizione sino alla caduta del

decemvirato. — Chetwynd-Stapylton, The Stapeltons of Yorkshire. — V. Hugo, Correspondance, I et II ; Letters of Hugo. — Mailoria and sir Thomas Malory (A. T. Martin). — The date of King Alfred's death (W. H. Stevenson et A. Anscombe). — Murray of Broughton (A Lang). — Eeles, The church and other bells of Kincardineshire. — Eug. Müntz, Les arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III, 1484-1503. — Addison portraits. — Cafaggiolo.

— n° 3691 : Beazley, John and Sebastian Cabot. — The sacred poems of Henry Vaughan, silurist. — Calendar of treasury books and papers, 1720-1730, p. Shaw. — Blass, Philology of the Gospels. — Hennessy, Novum Repertorium Eccles. Pariochale Londinense. — A History of Northumberland ; Hinds et Hodgson, Hexhamshire. — Calendar of Patent Rolls, 1461-1467. — Indian frontier warfare. — Books on Glasgow. — Books on banking. — Edmund Waller. — The art of war in the middle ages (Oman). — The public schools in 1898. — Audubon and his journals. — Clouston, The Chippendale period in English furniture. — Marchmont, The three Cruikshanks. — The royal archaeological Institute at Lancaster. — The British archaeological association at Peterborough. — The engineers and the temples of Philae.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : Dillmann, Die Bücher Exodus u. Leviticus, 3e éd. p. Ryssel. — Holzey, Die Abhängigkeit der syrischen Didaskalia von der Didache. — Gallwitz, Nietzsche. — Jahresberichte der Geschichtswiss. p. Berner, XIX. — Bouvy, Voltaire et l'Italie (cf. *Revue*, n° 23). — Speculum perf. seu Francisci Assisiensis legenda antiq. p. P Sabatier (cf. *Revue*, n° 23). — Canisii epistulae et acta, p. Brunsberger, II, 1556-1560. — G. Schweitzer, Emin Pascha. — Nansen, In Nacht und Eis. — Grenfell and Hunt, The Oxyrhynchos Papyri. — Fehr, Lucretius, om naturen (étude en suédois, nullement originale d'ailleurs). — Grundriss der roman. Philologie, II, 2, 4. — Des armen Hartmann Rede vom Glouven, p. Von der Leyen. — Euler u. Hartstein, Massmann. — Athena, périodique grec. — Brown, Semitic influence in Hellenic mythology (n'avance pas la question). — Die Prämonstratenser-Abtei Rüti. — von Reber, Die phrygischen Felsendenkmäler (savant et fouillé).

— N° 29 : Theol. Jahresbericht. — Kerber, Die religionsgesch. Bedeut. der hebr. Eigennamen des A. T. — Nagy, Die philos. Abhandl. des Jaqub ben Ishaq Al Kindi. — Holm, Gesch. Siciliens, III (très bon). — Scheffer-Boichorst, Zur Gesch. des XII u. XIII Jahrh. (21 essais et études). — Gebhardt, Deutsche Gesch. im XIX Jahrh. (intéressant essai). — Völderndorff, Harmlose Plaudereien eines alten Münchners. — Kannenberg, Kleinasiens Naturschätze. — Cantor, Gesch. der Mathematik, III, 1727-1758. — Webb, Der Socialismus in England. — Ibn is Sikkit, La critique du langage, p. Cheiko ; Bible en arabe. — Drerup, Ueber die bei den attischen Rednern eingelegten Urkunden (très complet). — Agricola, p. Furneaux. — Caminha, poesias ineditas, p. Priebsch. — Cook, Biblical quotations. — Arndt, Die Sprache der Breslauer Kanzlei. — Borchardt, Die aegypt. Pflanzensäule. — Collignon, Gesch. der griech. Plastik, II, trad. Baumgarten. — Ball, Das Schulwesen der böhmischen Brüder. — S. Münz, Italien, Reminiscenzen und Profile.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 34-35 Trente-deuxième année 22-29 AOUT 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1369 : Leslie Stephen, Studies of a biographer. — Howson et Warner, Harrow School. — Colquhoun, China in transformation. — The Imitation of Christ, a revised translation, with notes and introd. by Bigg. — Field, The world at auction. — The Bodleian library. — Was Byron a dandy ?

The Athenaeum, n° 3692 : Colquhoun, China in transformation. — Brief lives, chiefly of contemporaries, set down by John Aubrey, between 1609 and 1696, p. Clark. — J. de Morgan, Recherches sur les origines de l'Egypte. — O' Connor Morris, Ireland from 1798-1898. — Hutchinson, The romance of a regiment. — Ferguson, The Athenian secretaries. — The records of Lincoln's Inn, Black Books, vol. I, 1422-1586. — Early Christian literature : The Ecclesiastical History of Eusebius in Syriac p. Wright and Maclean ; Portions of the Acts of the Apostles, p. White ; Warren, The liturgy and ritual of the Ante-Nicene church. — Irish historical romances. — Local history. — Philological literature : Harvard Studies in classical philology, VIII ; Olschewsky, La langue et la métrique d'Hérodas ; Hartmann, De emblematis in Platonis textu obviis ; A. Thomas, Essais de philologie française ; The Psalms, translated into Welsh by William Morgan. — Van Voorst. — The Bodleian. — Ramean's nephew, a romance of bibliography. — Shakspeare's sonnets (Samuel Butler). — M. Oman's Art of war (Round). — Linen papers (North). — Hartshorne, Old English glasses, an account of glass drinking vessels in England. — Classical sculpture gallery, p. Reber and Bayersdorfer ; Hoppin, Greek art. on Greek soil ; Watt, Examples of Greek and Pompeian decorative work ; Thedenat, Le forum romain et les musées impériaux ; A. S. Murray, Terra-cotta sarcophagi, Greek and Etruscan, in the British Museum. — The Kew Palace medallions (Em. F. S. Dilke). — The British archaeological association at Peterborough, II. — The west front of Peterborough. — The royal archaeological Institute et Lancaster, II.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Vetter, Die Metrik des Buches Job. — Holsten, Das Evangelium des Paulus, II. — Eleutheropoulos, System der kritischen Philosophie, I. — Redlich, Die Regesten des Kaiserreichs, 1273--1313. — Hagelstange, Süddeutsches Bauernleben im Mittelalter (confus). — Schuster, Fürstbischof Martin Brenner (utile). — Haberlandt, Völkerkunde. — G. Blondel, L'essor industriel et commercial du peuple allemand. — L'abrégé des merveilles, p. Carra de Vaux (cf. *Revue*, n° 21). — Gardthausen, Katalog der griech. Inschriften der Universitätsbibliothek zu Leipzig. — Simon, Zur Anordnung der Oden, Epoden u. Satiren des Horaz. — Traube, Textgesch. der Regula S. Benedicti (sagace). — Bischott, Tieck als Dramaturg. — Schlenther, Gerhart Hauptmann (œuvre éphémère). — Ad. Strauss, Die Bulgaren, ethnograph. Studien (très bon). — Chr. Scherer, Stüdien zur Elfenbeinplastik der Barockzeit — Kampmann, Die graphischen Künste. — Storm's sämmtliche Werke. — Heitz, Frankfurter und Mainzer Drucker = und Verlegerzeichen bis in das XVII-Jahrhundert.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29 : Choisy, La théocratie à Genève au temps de Calvin. — Paulsen, Kant. — Dörwald, Die Formenbildungsgesetze des Hebr. — Drakoules, Neohellenic language and literature. — Hering, Spinoza im jungen Gœthe (très instructif). — Deschamps, Marivaux. — Pais, Storia, di Roma, I, 1 (soigné et sagace).

— W. Meyer, Die Spaltung des Patriarchats Aquileja (clair et pénétrant). — Finsterwalder, Der Vernagtferner, seine Gesch. u. seine Vermessung 1888 u. 1889. — Schulten, Die Lex Manciana. — Hartwig et Trendelenburg, Bendis. — Ovids Verwandl. in Stanzen übersetzt von C. Bulle.

Berliner philologische Wochenschrift, n. 29 : C. Lindskog, Studien zum antiken Drama (livre attrayant). — R. Reizenstein, Geschichte der griech. Etymologika (important). — O. Knaack, Hero u. Leander (doit être signalé). — P. Rasi, Lanx Satura (dans ce plat, rien n'est du goût du critique). — Enquêtes sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie. — G. d'Alviella, Ce que l'Inde doit à la Grèce. — R. Brown, Semitic influence in Hellenic mythology. — S. Krauss, Griech. u. lat. Lenhwörter in Talmud.

Wochenschrit für romanische klassische Philologie, n° 29 : R. Reitzenstein, Geschichte der griechischen Etymologika (renouvelle la question). — C. Haym, De puerorum in re scaenica Graecorum partibus (soigné). — Caesaris belli ciuilis libri III, rec. A. Holder (beaucoup de renseignements réunis). — O. Wackermann, Der Geschichtschreiber Tacitus. — G. Adler, Die Sozialreform in Altertum. — G. Wartenberg, Das mittelgriechische Heldenlied von Basileios Digenis Akritis. — F. Bansch, Lese. u. Uebungsbuch für lat. Anfangsunterricht.

— N° 30-31 : H. Nauck, Ist man berechtigt in der Odyssee einen zweiten Dichter anzunehmen? — U. Wilsken, Die griech. Papyrusurkunden (bon). — H. Wittrowski, Prodromus grammaticae papyrorum graecorum aetatis Lagidarum (le titre peut tromper). — A. Conze, Pro Pergamo. — E. Pais, Storia di Roma I, 1 (approfondi). — W. Osiander, Der Montcenis bei den Alten. — O. Schmidt, Metapher u. Gleichnis in den Schriften Lucians (bon). — A. Holder, Altceltischer Sprachschatz, 9-10 (des longueurs). — R. Schuller, Geschichte des Schässburger Gymnasiums ; O. Netoliczka, Johannes Honterus (œuvres de patriotisme allemand).

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 3 : I. K. Zenner, Der 1 Theil des Buches der Weisheit. — B. Duhr, Die Etappen bei der Aufhebung des Jesuitenordens. — M. Hoffmann, Die Stellung der Kirche zum Zweikampf bis zum Concil von Trient. — L. Fonck, Bemerkungen zu den ältesten Nachrichten über d. Mariengrab. — *Recensionen :* Maltzew, Bitt-Dank- u. Weihe-Gottesdienste (N. Nilles). — A. d'Avril, La Serbie et la Bulgarie chrétienne (Hoffer). — Gabrielovich, Éphèse ou Jérusalem (L. Fonck). — C. Kirchberg, De uoti natura. — E. Génicot, Theologia moralis (I. Biederlack). — Pachtler-Duhr, Monumenta G. paedagogica (Kröss). — Lecestre, Lettres inédites de Napoléon Ier (E. Michael). — R. T. Ely, Social Aspects of Christianity (A. Zimmermann). — Terrien, La grâce et la gloire (I. Müller). — Hippolytus Werke I (I. Stiglmayr). — Vigouroux, La Bible polyglotte. — Wernz, Ius decretalium, I. — *Analekten* : Zur Geschichte der hl. Elisabeth (E. Michael) ; Ps. 132 (Zenner) ; Antioch. Kirchenjahr im 6 Jahrh. (1. Nilles) ; Zur Lukascatene des Niketas (J. Stiglmayr) ; Kleinere Mittheilungen. — Literarischer Anzeiger.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N^os 36-37 Trente-deuxième année 5-12 SEPTEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le Bibliographe moderne, mars-avril : Arnauldet, Les associations d'imprimeurs et de libraires à Mantoue au xv^e siècle. — Ingold, Les manuscrits des anciennes maisons religieuses d'Alsace (suite). — Capet, La nouvelle bibliothèque de New-York. — Berthelé, Un projet de classement d'archives municipales au xviii^e siècle. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus :* Mazzatiati, Gli archivi della storia d'Italia ; F. Dietrich, Bibliographie der deutschen Zeitschriftenliteratur ; Wrong and Langton, Review of historical publications relating to Canada ; Phillips, Bibliography of X-Ray literature and research ; Szinnyei, Jokai Mor, étude bibliographique.

La correspondance historique et archéologique, n° 55 : Momméja, Tamizey de Larroque, biographie et bibliographie. — *Questions :* Diderot (M. Tourneux et Waliszewski). — *Réponses* : L'hérésie de Ricasoli ; Les marques de propriété des faucons ; La chasse au moyen âge.

Nouvelle revue rétrospective, n° 50 : Bachaumont inédit, supplément aux mémoires secrets pour les neuf derniers mois de 1767. — Le comte de Cagliostro, 1782 — Une arme de combat naval, 1794. — La légion du Nord, 1806-1808 (suite).

Annales de l'Est, n° 3, juillet : A. Collignon, La littérature romantique chez les Latins. — Krug-Basse, Histoire du parlement de Lorraine et Barrois (suite). — Diplomes d'études supérieures d'hist. et de géogr., I, Gaston d'Orléans et le duc Charles IV de Lorraine par G. Morizet ; II. Relations de Louis XI avec les ducs de Lorraine 1461-1473 par E. Goechner. — Soutenance des thèses de M. Pierre Boyé (Thierry Alix et Stanislas Leczkynski et le troisième traité de Vienne. — *Variétés* : A. Fournier, Un discours de Blücher au conseil municipal de Nancy en 1814. — Charles Benoit, doyen honoraire de la Faculté des lettres (Krantz et Gebhart). — Alfred Bourgeois. — *Comptes rendus* : Petit-Dutaillis, Une question de frontière au xv^e siècle ; Jacob, Die Erwerb. des Elsasses durch Frankreich im westfäl. Frieden ; Jerome, Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français déportés en Suisse pendant la Révolution ; Druon, Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France ; Badel, Les anciennes croix monumentales de Nancy ; Meininger, La fête de la réunion de Mulhouse à la France ; XX, Mulhouse ; H. Lichtenberger, Richard Wagner poète et penseur.

Annales du Midi, n° 39 : Rey, Le cardinal d'Armagnac, colégat à Avignon. — Courteault, Douze lettres inédites de Monluc. — *Mélanges et documents :* A. Thomas, L'inscription de Belleperche en roman et en latin (1242). — L.-G. Pélissier, La polacre Le Saint Esprit d'Agde et le retour de l'île d'Elbe. — *Comptes rendus critiques :* Coulet, Le troubadour Guilhem Montanhagol ; Denifle, La désolation des églises, monastères, hôpitaux en France vers le milieu du xv^e siècle ; A. Thomas, Essais de philologie française.

Revue de l'Agenais, mai-juin : Tholin, La maison du sénéchal à Agen. — Tamizey de Larroque, Le Chroniqueur Proché. — P. Courteault, Souvenirs du vieux Clairac. — Vie de N. Hébert, évêque comte d'Agen (suite et fin), par M. l'abbé Durengues. — Mommeja, L'exposition des beaux-arts à Montauban en 1897. — *Bibliographie régionale :* Chennevières, Les Tiepolo (Tholin) ; Philippe Tamizey de Larroque (Léopold Delisle, Tholin et Serret).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, avril : Piero-

sinski, Les premiers essais de monnayage en Pologne à l'époque des Piast; L'héraldique dans l'œuvre de Dlugosz et la science héraldique du moyen âge. — Ketrzynski, L'anonyme Gallus et sa chronique.

— Mai : Cwiklinski, Sur les poèmes, récemment retrouvés, de Bacchylides. — Ketrzynski, Les plus anciennes biographies de saint Adalbert et leurs auteurs.

Literarisches Centralblatt, n° 31 : Kautzsch, Abriss der Gesch. des alttest. Schrifttums. — Clemen, Die christliche Lehre von der Sünde. — H. Weiss, Judas Makkabaeus (à employer avec précaution). — Schleswig-Holstein-Lauenburgische Regesten und Urkunden, p. Hasse, III (1301-1340), 8. — Hübbe, Beitr. zur Gesch. der Stadt Hamburg, 1. — Jakubowski, Bezieh. zwischen Strassburg, Zürich u. Bern im XVII Jahrh. (soigné). — Die böhm. Landtagsverh. u. Beschlüsse, 1595-1599. — The statesman's year-book, p. Keltie and Renwick. — K. Müllenhoff, Die Natur im Volksmunde. — Mordtmann, Beitr. zur minäischen Epigraphik (grand soin et grand savoir). — Aristotelis parva naturalia, p. Biehl. — Filaster, p. Marx (cf. *Revue*, n° 27). — Warnke, Die Fabeln der Marie de France (très méritoire). — Spies, Studien zur Gesch. des englischen Pronomens; Herzfeld, William Taylor von Norwich. — H. Schrader, Scherz und Ernst in der Sprache. — Kaufmann, Die Lehrfreiheit an den deutschen Universitäten im XIX Jahrhundert.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30 : P. Allard, Le christianisme et l'Empire romain de Néron à Théodose (très louable). — Schall, Das moderne Parsttum in den Kirchen der Reformation. — Ed. Zeller, Grundriss der Gesch. der griech. Philosophie, 5e éd. (excellent). — Cornelius, Psychologie als Erfahrungswissenschaft. — Pestalozzi u. Anna Schultess, Briefe aus der Zeit ihrer Verlobung, p. Morf u. Seyfforth. — Hultzsch, Southindian inscriptions, II, 3. — Lange, Die Arbeiten zu Thukydides seit 1890 (cf. le précédent n° de la *Revue*). — P. Jahn, Die Art der Abhängigkeit Vergils von Theokrit. — Rudolf, Edda (bizarre). — Gislason, Efterladte Skrifter, II. — Aus Ch. Kingsley's Schriften, trad. M Baumann. — F. von Keussler, Der Ausgang der ersten russischen Herrschaft in den Ostseeprovinzen im XIII Jahrhundert (bon). — Haupt, Beitr. zur Reformationsgesch. de Reichsstadt Worms. — Feldzugsbriefe des Generals Wartensleben-Carow — Woodhouse, Aetolia, its geography, topography and antiquities (solide monographie). — Sangiorgio, Il commercio del mondo, sguardi storici (erreurs et prétention). — Jacobsthal, Die chromatische Alteration im liturg. Gesange der abendländ. Kirche (art. de Fleischer).

— N° 31 : Torrey, The composition and historical value of Ezra-Nehemiah. — Gallwitz et H. Lichtenberger, Nietzsche. — Chikho, Ilm al'adab. — Aristophanis Equites p. Zacher (cf *Revue*, n° 23). — Ramorino, Tacito nella storia della coltura (cf *Revue*, n° 21). — Behaghel, Die Syntax des Heliand (très remarquable). — Hegel, Die Entstehung des deutschen Städtewesens (fort instructif). — Chalambert, Hist. de la Ligue (cf. *Revue*, n° 18). — Fricker, Antarktis (utile). — Bellerode, Beiträge zu Schlesiens Rechtsgeschichte, I. — Meredith, An essay on comedy and the uses of the comic spirit.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 38-39 Trente-deuxième année 19-26 SEPTEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des universités du Midi, n° 3 : M. Clerc, De la condition des étrangers domiciliés dans les différentes cités grecques (3e art.). — G. Milhaud, Notes sur Kant. — G. Radet, Les débuts de l'École française d'Athènes : Correspondance d'Emmanuel Roux (1848-1849). — G. Cirot et J.-A. Brutails, Bulletin hispanique. — J.-A. Brutails, Chronique. — *Bibliographie :* Ouvrages de MM. Murray, de Ridder, Martinon, Tholin et Lauzun, Bréal, Stapfer, de Broglie, Pélissier, Grasilier, Potez, A. Benoist.

Le Carnet historique et littéraire, n° 8, 15 août 1898 : Campagne de Russie, correspondance du major général pendant la retraite. — Les journées de juillet 1830, par un témoin oculaire (suite). — Un document sur la bataille de Fontenoy. — Un commissaire des guerres pendant le premier Empire, journal de Bellot de Kergorre (suite). — Nouvelles à la main de la fin du XVIIIe siècle (suite).

The Academy, n° 1370 : Papus, Traité élémentaire de science occulte, 5e éd. — Davey, Cuba past and present. — Worsfold, The principles of criticism. — W. S. Douglas, Cromwell's Scotch campaigns. — The Society of Dilettanti. — Old and new essayists. — Dr Johnson's pew. — A Hoxton library.

— N° 1371 : Leo Tolstoy, The Grand Mujik. – Filon, The modern French drama. — H. Joly, The psychology of the saints. — P. J. Edwards, History of London street improvements ; Ordish, Illustrated topographical record. — Harnack, History of dogma, IV. — Lavignac, R. Wagner. — The art of George Ebers. — Crusoe sans Defoe. — The suggestion book in the British Museum reading room.

The Athenaeum, n° 3693 : Freeman, Travels and life in Ashanti and Jaman. — Higginson, Cheerful yesterdays. — Poems and sonnets of Henry Constable, p. John Gray. — Holm, Gesch. Siciliens, III. — Statham, Paul Kruger and his times. — Villetard de Laguérie, La Corée indépendante, russe ou japonaise. — Genealogical literature. — The literature of sport. — The literature of the Psalter. — The Bodleian. — M. Round and the Art of war. — A Johnson ms. (Glover). — The date of King Alfred's death (Ramsay). — Principal Caird-Coincidences (E. D. Ross). — The Chronology of Paradiso, VI, 1-6, 37-39 (Paget Toynbee). — Rameau's Nephew. — Dowling. — Marquess of Bute, The arms of the royal and parliamentary burgs of Scotland. — Stephenson and Suddards, A text-book dealing with ornamental design for woven fabrics. — An unpublished inscription of Saladin (Stanley Lane Poole). — Todmorden (Astley). — The archaeological societies. — Prout, The Orchestra, vol. I, the technique of the instruments. — The authorship of Gammer Gurton's Needle (H. Bradley).

— N° 3694 : Thornton, General sir Richard Meade and the feudatory states of Central and Southern India. — Davidson, Chambers's English dictionary, pronouncing, explanatory, etymological. — Venn, Biographical history of Gonville and Caius College, 1349-1713, I. — Primera parte, El ingenioso hidalgo Don Quixote de la Mancha, compuesto por Cervantes. — H. B. Russell, International monetary conferences, their purposes, character and results. — The Records of the borough of Northampton, p. Markham and Cox. — W. Leaf, Versions from Hafiz, an essay in Persian metre. — Wheatley, Prices of books. — Mémoires du comte Ferrand, p. le vicomte de Broc. — Classical schoolbooks :

Coleridge, Res graecae; Cornish, Concise Dictionary of Greek and Roman antiquities; Lindsay, Handbook of Latin inscriptions; Aeschylus, Prometheus vinctus, p. Sikes and Wilson. — Dante books. — The history of the United States and Canada. — Oman's Art of war. — Johnson's note book. — Ebers. — Bennett and Elton, History of corn milling. — Pictures and drawings selected from the works of Edward Armitage. — Freshfield, The communion plate of the parish churches in the county of Middlesex. — Gardner, A catalogue of the Greek Vases in the Fitzwilliam Museum, Cambridge. — Seidlitz, Gesch des japan. Farbenholzschnittes. — Bugge, Norges indskrifter med de aeldre Runer; Clermont-Ganneau, Album d'antiquités orientales. — The Cambrian archaeological association at Ludlow.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : Achelis, Lehrbuch der prakt. Theologie. — Dahlmann, Buddha, ein Culturbild des Ostens (erreurs à relever et objections à faire). — Hümmerich, Vasco da Gama und die Entdeckung des Seewegs nach Ostindien (première biographie scientifique de Gama). — P. Schmidt, Die ersten fünfzig Jahre der kgl. Schutzmannschaft zu Berlin-Carlyle, Lebenserinnerungen, trad. Jaeger. — Altmann, Ausgew. Urkunden zur deutschen Verfassungsgesch. II. — Pognon, Inscr. mandaites des coupes de Khouabir. — Nohle, Auswahl aus Platons Politeia. — Martialis epigr. p. Gilbert, 2e éd. — Faguet, Drame ancien, drame moderne (brillant). — H. v. Kleist, Zwei Jugendlustspiele, p. Wolff. — Planer u. Reissmann, Seume (beau monument littéraire). — Iozzi, Supplemento alla Roma sotterranea cristiana del Rossi. — Condivi, Das Leben Michelangelos, trad. Pemsel. — K. Fuchs, Künstler und Kritiker. — Kipper, Gesch. des neugriech. Volksschulwesens (dépend tout à fait de Papamarkou). — Ludwig's Werke, p. V. Schweizer. — Sachau, Muhammedanisches Recht nach Schafütischer Lehre.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32 : H. P. Smith, The Bible and Islam. — Netoliczka, Lehrbuch der Kirchengesch. 4e éd. — Drews, Das Ich als Grundproblem der Metaphysik. — Huizinga, De vidusaka in het indisch tooneel (cf. *Revue*, 1897 nos 29 et 30). — Sophoclis frag. p. Tyrrell. — Lactantii opera, II, 2. P. Brandt. — H. Fischer, Erinn. an S. G. Fischer. — Mortensen, Profandramat i Frankrike (méritoire : cf. *Revue*, 1897, nos 35-36). — V. Mueller, Deutsche Erbfehler u. ihr Einfluss auf die Geschicke des deutschen Volkes, I. — Die Konstanzer Rathslisten des Mittelalters, p. Beyerle (cf. *Revue*, n° 28). — Aulard, Etudes et leçons sur la Révol. (cf. *Revue*, nos 32-33). — J. Brandes, Polen, trad. Neustädter. — Ehrenberg, Der Handel. — Otto von Falke, Majolica (court et clair).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 32 : K. Rossberg, Xenophons Hellenika, Kommentar (bon, mais des inutilités). — Fr. Leo, Die plautinischen Cantica u. die hellenistische Lyrik (ton regrettable). — Horatius, von Kiessling; III, von Heinze (tout n'est pas encore pesé). — Tacitus, Germania u. Auswahl aus den Annalen, von Franke u. Arens, Kommentar. — F. Bremer, Jurisprudentiae antehadrianae quae supersunt, I (quelques défauts au point de vue philologique).

— N° 33-34 : E. Rizzo, Forme fittile agrigentine. — A. Thierfelder, System der altgriechischen Instrumentalnotenschrift; C. Torr, On the interpretation of the Greek music. — E. Rolfes, Die Gottesbeweise bei Thomas von Aquin u. Aristoteles (part d'un point de vue inacceptable). — H. Nohl, Schülerkommentar zu Ciceros Reden. — Sallust, Catilina u. Auswahl aus dem Jugurtha von P. Klimek. — A. Weidner,

Schülerkommentar zu Tacitus' historischen Schriften. — Institutionum graeca paraphrasis, rec. C. Ferrini (impression d'une incorrection extraordinaire). — G. Krüger, Gesch. der altchristlichen Litteratur, Nachträge (précieux). — Filastrii liber, ed Fr. Marx (voir *Revue*, n° 27). — J. Brenous, Etudes sur les hellénismes dans la syntaxe latine (voir *Revue*, 4 nov. 1895). — Luckenbach, Abbildungen zur alten Geschichte, 2. A. — Fr. Fassbaender, Uebungsbuch zum Uebersetzen ins Lateinische.

— N° 35 : J. van Leeuwen, Enchiridion dictionis epicae ; Homeri carmina ed. J. van Leeuwen et B. Mendes da Costa (très importants). — Cicero, Laelius, by Bennett. — Palladius, rec. J. C. Schmitt (voir *Revue*, 1898, I, p. 481). — Vogel u. Schwarzenberg, Hilfsbücher für den Unterricht in der lat. Sprache

— N° 36 : Plato, Sophista, rec. O Apelt. — F. Laudowicz, Wesen u. Ursprung der Lehre von der Präexistenz der Seele. — M. Heitler, Ovids Verbannung (manqué). — M. Belli, Magie e pregiudizi in Pedro ; — nella Pharsalia di Lucano (deux notes de Drexler sur Ph. II, 36, p. 35 Havet et Luc. 6, 676). — Stories from Suetonius, by H. Wilkinson. — W. Becher, De Columellae uita et scriptis (bon). — Columellae opera, I, rec. V. Lundström (bon).

— N° 37 : Herbst, Zu Thukydides, I (voir *Revue*, n° 32-33). — Aristotelis Parua Naturalia, rec. G. Biehl. — Fr. Hiller von Gaertringen, Die archaische Kultur der Insel Thera. — L. Hobson-Smith, Two papers on the oscan word Anasaket (voir *Revue*, 1898, t. I, 301). — Tacitus, Auswahl von Franke u. Arens. — Tannery, Le traité du quadrant de R. Anglès (voir *Revue*, n° 34-35). — W. Böhme. Ein Jahr Unterricht in der lat. Grammatik. — H. Werkmeister, Der 19 Jahrhundert in Bildnissen.

Altpreussische Monatsschrift III-IV, avril-juin : Armstedt, Die jülische Reise der Herzogin Marie Eleonore von Preussen 1591-1592. — Thurau, Die Musik zu Schenkendorfs Gedichten. — Eysenblätter, Die ältesten Urkunden über Gedilgen und Thomsdorf bei Heiligenbeil 1260 u. 1262. — Conrad, Regesten ausgew. Urkunden des Dohnaschen Majoratsarchivs in Schlodien. — Lohmeyer, Voigt-Bibliographie. — Bopkowski, Die ehem. Bibliothek der Grafen zu Dohna in Mohrungen. — Treichel, Nachtrag zur Pielchen oder Belltafel. — Conrad, Der Hermsdorfer Kirchenvisitationsrecess des pomesanischen Bischofs Venediger 26 juin 1568. — *Kritiken und Referate :* Bötticher, Die Bau = und Kunstdenkmäler Ostpreussens, VIII (Ehrenberg); C. Paoli, Grundriss zu Vorles. über latein. Paläographie u. Urkundenlehre (Reicke) ; Krause, Der preuss. Provinzialminister Freiherr von Schroetter u. sein Anteil an der Steinschen Reformgesetzgebung, I (Joachim). — *Mittheilungen und Anhang :* Albrecht Wagenmann, Bersteinmeister in German, an den Grafen Abraham zu Dohna-Schlobitten ; Ein Brief Eichendorffs an Fahrenheid. — Universitætschronik 1898. — Kantstudiens philosophische Zeitschrift.

Rivista storica del risorgemento italiano, vol. III, fasc. 2. — G. Sforza, Il duca di Modena e la campagna del 1859. — A Visentini, Mantova dal 18 marzo al 2 aprile 1848. — F. Donaver, Genova nel 1° quadrimestre del 1848. — L. G. Pélissier, Livorno nel 1848 — A. Neri, L'elezione di Gabrio Casati a deputato di Rapallo nel 1848. — A. Galanti, Donato Sanminiatelli magistrato e uomo di Stato toscano.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 40 Trente-deuxième année 3 octobre 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Zeitschrift für romanische Philologie, XXII, 3 : Dittrich, Ueber Wortzusammensetzung auf Grund der neufr. Schriftsprache. — Toldo, Due leggende tragiche ed alcuni riscontri col teatro dello Schiller. — Finzi, Le rime di un ignoto umanista del secolo XV. — Morf, Das liturg. Drama von den fünf klugen u. den fünf thörichten Jungfrauen. — *Vermischtes* : Becker, Nachtrag zu Ztschr. XXI, 73-101 ; Schuchhardt, Ital. froge ; astur. cabo ; ital. toccare ; bol. cuslir, cochlearium ; ambulare, Ulrich, Zum Schicksal des freien o im franz. — Marchot, Feent du Jonas. — *Besprechungen* : Roussey, Glossaire du parler de Bournois, Contes popul. recueillis à Bournois. — Hecker, Die italien. Umgangssprache in system. Anordn. u. mit Aussprachehilfen. — Densusianu, La prise de Cordres et de Sebille, chanson de geste du XII[e] siècle. — Monaci, Crestomazia italiana dei primi secoli, II. — Grammont, La dissimilation dans les langues indo-européennes et romanes. — Weigand, Dritter u. vierter Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache. — Pidal, La legenda de los infantes de Lara. — Bello et Cuervo, Gramatica de la lengua castellana.

Gœthe Jahrbuch, directeur, Ludwig Geiger (Francfort-sur-le-Main, librairie Rütten et Lœning), XIX[e] volume : I, 1. Neue Mittheilungen : O. Harnack, Mittheilungen aus dem Gœthe = und Schillerarchiv, drei Aufzeichnungen Gœthes über griech. Sculptur. — Schüddekopf, Die Freitagsgesellschaft, eine Erläuterung zum Briefwechsel mit Schiller. —Schüddekopf, Ein Gutachten Gœthes über Abschaffung der Duelle auf der Universität Iena, 1792. — Suphan, Gœthe an die Grossfürstin Maria Pawlowna über Kants Philosophie, unter Anschluss eines Briefes von R. Haym. — Wahle, Drei Briefe Gœthes an die Familie Mendelssohn-Bartholdy. — L. Geiger, Dreizehn Briefe Gœthes an Adele Schopenhauer, nebst Antworten der Adele und einem Billet Börnes an Gœthe. — 2. Verschiedenes : Otto Brandes, Zwei Briefe Gœthes. — II. Abhandlungen : O. Harnack, Zu Gœthes Maximen und Reflexionen über Kunst. — Bernhard Seuffert, Gœthes Novelle. — Vorländer, Gœthe und Kant. — Kekule von Stradonitz, Gœthe und Welcker. — Klaar, Schiller und Gœthe. — Pniower, Zu Gœthes Wortgebrauch. — P. Weizsäcker, Leonardo da Vincis Abendmahl. — Pollak, Zur Belagerung von Mainz. — III. Miscellen und Chronik : 1. Miscellen. Einzelnes zu Gœthes Leben und Werken : P. Hoffmann, Der Schlusschor von Gœthes Fischerin ; Kilian, Götz von Berlichingen in Wien ; Funck, Zum ersten Stück des Journals von Tiefurt ; W. von Biedermann, Berichtigung zum IX Band von Gœthes Tagebüchern. — Schüddenkopf, Zu den Spänen, Werke, 38, 494 ; E. Martin, Das Mädchen vom Erdkühlein in Gœthes Briefen ; Bolte, Gœthische Stoffe in der Volkssage ; Borinski, Gœthe nach Falconet und über Falconet — 2. Nachträge und Berichtigungen zu Band XVIII. — II. Chronik : Lichtenfeld, Ludwig Blume : R. M. Meyer, Julius Hoffory ; D. Jacoby, Ludwig Hirzel (necrologies). — Register. — Wilamowitz-Möllendorf, Gœthes Pandora, Festvortrag, gehalten in der 13. Generalversammlung der Gœthe-Gesellschaft am 4 Juni 1898. — Dreizehnter Jahresbericht der Gœthe-Gesellschaft-Mitglieder-Verzeichniss.

Rassegna di antichità classica, diretta da G. M. Columba. Parte Bibliografica, 1898. — N. 1, 1, V. Puntoni, Indice dei codici greci della biblioteca estense di Modena (très utile). — L. Kjellberg, Asklepios (pas convaincant). — I. E. Hylén, De Tantalo (du bon). — Th. Reinach, Sur la valeur relative des métaux monétaires dans la Sicile grecque (hypo-

thèses ingénieuses). — L. Schwabe, Die kaiserlichen Decennalien und die alexandrinischen Münzen (approfondi). — G. Tropea, Ecateo da Mileto ed i frammenti della περιήγησις (sans valeur scientifique). — E. L. De Stefani, Due codici delle Elleniche di Senofonte (utile). — A. Levi, Misoginia euripidea (bon). — F. W. Kelsey, De bello Gallico libri VIII (édition scolaire). — A. Rhodius, De L. Munati Planci sermone (excellent). — E. Nordenstam, Studia synctactica. — A. Aiello, Il fiume di Naxos, Assinos = Santa Venera (manqué). — L. Hugues, Dizionario di geografia antica (de bonnes remarques). — L. Valmaggi, Del luogo della così detta battaglia di Bedriaco (convaincant). — E. Cocchia, La geografia nelle Metamorfosi di Ovidio e l'Averno virgiliano (résultats acceptables). — H. Luckenbach, Reconstruction des Westgiebels des Parthenon. — E. Secretan, Aventicum (bon exposé). — G. Caruselli, Sulle origini de' popoli italici (sans valeur). — R. Peyre, Histoire romaine (bien conçu, mais beaucoup d'inexactitudes). — A. Mayr, Zur Geschichte der älteren christl. Kirche von Malta. — G. Giri, I grandi poeti dell' età di Cesare e dell' età di Augusto (bien écrit). — H. Erman, Servus vicarius (approfondi). — Gow e Reinach, Minerva (recommandable). — De Gregorio, Glottologia. — P. E. Lindström, Die Palatale der lateinischen Lehnwörter im Althochdeutschen. — G. Castellani, Un traité inédit en grec de Cyriaque d'Ancône (utile). — E. Staaf, Le suffixe -arius dans les langues romanes (important).

— N° 2 : R. Ellis, A Theory of the Culex (séduisant). — F. Ramorino, Mitologia classica illustrata (bien fait). — G. Setti, Omero e la critica moderna — A. Mancini, Il dramma satirico greco (utile). — E. Sollima, Le fonti di Strabone nella geografia della Sicilia (manqué). — E. Kornemann, Die historische Schriftstellerei des C. Asinius Pollio (étude très soignée, mais qui n'avance pas la question de la source commune à Plutarque et Appien). — G. E. Rizzo, Tracce di un villaggio siculo a Cannatello. — G. Grasso, Studi di storia antica e di topografia storica (utile). — R. Barbati, Napoli al tempo di Augusto (sans valeur). — R. Sabbadini, Spigolature latine (prouve la compétence de l'auteur). — O. Weissenfels, Syntaxe latine (très recommandable). — R. Loewe, Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere (important). — Studi italiani di filologia indo-iranica. — A. Lindström, L'analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule (très utile). — G. De Gregorio, Turdus e torpidus, appunti glottologici. — G. M. Columba, Un codice interpolato di Tibullo nella Bibl. com. di Palermo.

— N° 3 : G. M. Columba, Bacchilide. — A. Cartault, Étude sur les Bucoliques de Virgile (très utile). — A. V. Paues, De digammo Hesiodeo quaestiones (utile). — F. Guglielmino, Le similitudini nel poema di T. Lucrezio Caro. — A. B. Jacobsson, In Necyiam Virgilianam studia nonnulla. — G. Busolt, Aristoteles oder Xenophon? (La question n'est pas entièrement résolue). — O. Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt (excellent). — S. Bonfiglio, Su l'akropoli akragantina (manqué). — K. Brugmann und B. Delbrück, Grundriss der vergleichenden Grammatik. — Notizie bibliografiche Atene e Roma ; Valmaggi, Pascal.

Le Puy, imprimerie Régis Marchesson, boulevard Carnot, 23.

N° 41 Trente-deuxième année 10 octobre 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 51 : Corresp. de Lofficial et de ses collègues à l'armée de l'Ouest, 1794-1795. — La légion du Nord, 1806-1808, suite.

Le Carnet historique et littéraire, n° 9 : Fr. Masson, Les voyages aux eaux de l'impératrice Joséphine. — Campagne de Russie : corresp. du major général, lettres de Dumas et de Ségur, note sur le passage de la Berezina. — Souvenirs de la comtesse de Montholon (fin). — Journal de Bellot de Kergorre (suite). — H. de Forges, Le dernier ministre de l'Intérieur de Louis XVI, Champion de Villeneuve. — Journal d'un volontaire au 10e bataillon, en 1792 (fin). — Nouvelles à la main de la fin du XVIIIe siècle (suite).

La correspondance historique et archéologique, n° 56 : Momméja, Tamizey de Larroque, essai bio-bibliographique. — Maistre, Pose de la première pierre du Pont-Royal, 25 oct. 1685. — C. P., La date de naissance d'Alexis Littre. — Merghelynck, Les velléités matrimoniales de l'avant-dernier comte de Flêtre, 1756. — *Réponses* : Les marques de propriété des faucons de chasse à la Renaissance.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 5 : Van der Smissen, L'état actuel des partis politiques en Belgique. — Festy, Démocratie industrielle. — De Freund, Les chemins de fer d'intérêt local en Europe. — Galaun, L'inscription maritime. — Dupuis, Chronique internationale. — *Comptes rendus :* Mabilleau, Rayneri, Rocquigny, La prévoyance sociale en Italie; Lavisse et Rambaud, Hist. générale; Rouard de Card, Les traités entre la France et le Maroc; Guillot, Les assurances ouvrières; Delarue de Beaumarchais, La doctrine de Monroe.

The Academy, n° 1372 : Chapman, Emerson and other essays; Escott, Personal forces of the period; Don Quixote, I, p. Constable; Burleigh, Sirdar and Khalifa; Bismarcks Table-talk; War as material for literature; Scottish dialect. — N° 1373 : Gollanez, Hamlet in Ireland; Innes, Sir Henry Lawrence the pacificator; The oxyrhynchus papyri, I, p. Grenfell and Hunt; Sinclair, Scottish life and humour; The house of Bentley; Nietzsche; The Pilgrim's Process after two centuries; Milton and London; A royal literary warehouse. — N° 1374 : Fielding, Pastoral Burmah, the soul of a people; Gairdner, The life and reign of Richard III; Miles, The bishops of Hexham and Durham; Shakspeare's year; The barber-poet of Agen (Lees). — N° 1375 : Maccabe, The life in a modern monastery; L. Proal, Political crime; The Golden Book of Marcus Aurelius, transl. by Meric Casaubon, p. Rouse; Couder, The Hittites, and their language; R. Brown, Semitic influence in Hellenic mythology; Petrie, Syria and Egypt in the Tell el Amarna letters; Murison, Sir William Wallace. — N° 1376 : Kelly, A history of Spanish literature; Knox, The history of the Reformation of religiou with the realm of Scotland, p. Guthrie; Rouse, A history of Rugby school. — N° 1377 : Busch, Bismarck; Langlois and Seignobos, Introd. to the study of history; Demolins, Anglo-saxon superiority; The secret of the Holy Grail; Was Hamlet Macbeth and was Shakspeare both?; Macbeth at the Lyceum.

Literarisches Centralblatt, n° 33 : Smend, Kelchspendung u. Kelchversagung in der abenländ. Kirche. — Zahn, Skizzen aus dem Leben der alten Kirche, 2e éd. — Godeckemeyer, Epikurs Verhæltniss zu Demokrit. — Kaemmel, Der Werdegang des deutschen Volkes. — Osnabrücker Urkundenbuch, III, 1, 1251-1259. — Ratzinger, Forsch. zur bayer. Gesch. — Wegele, Vorträge u. Abhandl. — Oechsli, Die Ver-

bündeten u. die schweiz. Neutralitæt im Jahre 1813. — PROPERZIO, Maisons régnantes d'Europe. — ANDLER, Orig. du socialisme d'État en Allemagne (très instructif). — BAUER, Lehrbuch zur prakt. Erlern. der arab. Sprache. — J. Laurenti Lydi liber de ostentis, p. WACHSMUTH (cf. *Revue*, n° 28). — LEGEBADE et LOMMATSCH, Lexicon Petronianum (cf. *Revue*, n° 21). — A. THOMAS, Essais de philol. fr. (cf. *Revue*, n° 26). — SCHNEIDER, Spaniens Antheil an der deutschen Liter. des XVI u. XVII Jahrh. — BURKHARDT, Gœthes Unterhalt. mit dem Kanzler Friedrich von Müller. — BERDROW, F. Perthes. — Monum. et Mem. Piot, II, III, IV. — ALDERMAN, Klerikales Schulregiment in Mainz.

— N° 34 : KAFTAN, Dogmatik (cf. *Revue*, n° 7). — H. LICHTENBERGER, La philosophie de Nietzsche (cf. *Revue*, n° 38-39). — KLETTE, Herrgot und Filelphus (cf. *Revue*, n° 36-37). — NÜRNBERGER, Papstum u. Kirchenstaat, 1847-1850. — BORGIUS, Aus Posens und Polens kirchlicher Vergangenheit. — L. SCHMIDT, Kurfürst August von Sachsen als Geograph. — FLENSBURG, Die einfache basis ter im Indog. (cf. *Revue*, n° 9). — DARESTE, HAUSSOULLIER, REINACH, Inscr. jurid. grecques, II. — HAGEN, Die Lebensweisheit des Euripides. — CARTELLIERI, Ein Donaueschinger Briefsteller. — DIEDERICH, Zola. — ALT, Entstehungsgesch. von Dichtung u. Wahrheit. — JUSTI, Winckelmann, 2e éd.

— N° 35 : BUTTENWIESER, Die hebr. Elias-Apokalypse. — MARTENS, Die neuesten Controversen über die röm. Frage unter Pippin und Karl dem Grossen. — RÖSSLER, Kaiserin Mathilde. — SUDHOFF, Paracelsische Handschriften, I. — FRIES, HERTZBERG, KNUTH, SCHÜRMANN, Ouvrages sur A. H. Francke et le Waisenhaus. — DÖRWALD, Die Formenbildungsgesetze des Hebræischen. — MASTELLONI, Della retorica di Aristotele fatta italiana da Annibale Caro. — GIRI, Sul primo libro delle elegie di Properzio. — Liber mirac. sanctae Fidis. p. BOUILLET. — STEINMEYER u. SIEVERS, Die ahd. Glossen, IV. — PHILIPPIDE, Gramatica elementara a Limbice Romine. — KAEMMEL, Weise (cf. *Revue*, n° 22).

— N° 36 : TRENTLE, Einleit. in das N. T. — BAUEMKER, Die Impossibilia des Siger von Brabant. — PATTON, Ahmed ibn Hanbal and the Mihna. — MODESTOV, De Siculorum origine. — DAENELL, Gesch. der deutschen Hanse in der zweiten Hälfte des XIV Jahrh. — PHILIPPSON, Max von Forckenbeck. — V. DUNCKER, Feldmarschall Erzherzog Albrecht. — O. SCHMIDT, Metapher u. Gleichnis in den Schriften Lukians. — BRUNS, Die Persönlichkeit in der Geschichtsschreibung der Alten. — Aetna, erklärt von SUDHAUS. — GOTHEIN, Keat. — UHL, Die deutsche Priamel. — Dict. des antiq. grecques et romaines.

— N° 37 : PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Anal. Hierosol., III et IV. — The Key of Fruth, p. CONYBEARE (cf. *Revue*, n° 38). — SCHIFF, Papst Nicolaus IV. — Mecklenb. Urkundenbuch. — LANGL, Die Kyburg. — GAEDE, Preussens Stellung zur Kriegsfrage im Jahre 1809. — KRUMBACHER, Eine neue Vita des Theophanes Confessor. — Ovide, Les Amours, trad. MARTINON. — SENSINE, Chrestom. franç. du XVIe siècle. — KNAUTH, Goethes Sprache u. Stil im Alter. — LAZAR, Das Fortunatus. — Märchen (cf. *Revue*, n° 9). — Die röm. Inschriften u. Bildwerke Württembergs p. HAUG u. SIXT.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Trente-deuxième année 17 octobre 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 3, juillet : D'Arbois de Jubainville, Esus, Tarvos, Trigaranus, la légende de Cuchulain en Gaule et en Grande-Bretagne — Whitley Stokes, Stair Fortibrais, the irish version of Fierabras (suite). — Salomon Reinach, Esquisse d'une hist. de l'archéologie gauloise (préhistorique, celtique, gallo romaine et franque). — Loth, Une parodie des Mabinogion. — Ernault, Le breton concoez, « gourme. » — — Le Nestour, Breton racris, gallois rhagrith. — *Bibliographie* : Macalister, Studies in Irish epigraphy, a collection of revised readings of the ancient inscr. of Ireland (John Rhys). — *Correspondance* : Lettre de M. Nutt. — *Chronique* : Evans, Catal. des mss gallois, I ; De bello civili, p. Holder ; Pineau, Les vieux chants popul. scandinaves ; Le liber hymnorum irlandais et Le livre jaune de Lecan.

Romania, n° 107, juillet : P. Meyer, Documents linguistiques des Basses-Alpes. — Savi-Lopez, Il Filostrato del Boccaccio. — *Mélanges :* Andare, andar, amnar, lar, anar, aker (Wulf) ; Parpaing, perpigner (G. P.) ; Poulie (G. P.). — *Comptes rendus :* Chansons et dits artésiens du XIII[e] siècle, p. Jeanroy et Guy (G. P. et Mussafia).

La correspondance historique et archéologique, n° 57 : Momméja, Tamizey de Larroque, essai bibliographique. — De Grouchy, Marché pour le transport de l'artillerie royale (1694). — L.-G. Pelissier, Lettre d'un colon français du Canada (1627). — X. B. de M. Boites à hosties. — La piscine au XVIII[e] siècle. — L. G. Pelissier, Le mariage d'Achille Jubinal ; note sur les relations de Louis XII et de Lucques. — *Réponse* : L'hérésie de Ricasoli. — *Chronique.*

Literarisches Centralblatt, n° 38 : Allard, Le Christ et l'empire romain de Néron à Théodose. — Von Bulmerincq, Die Verf. der Stadt Riga im ersten Jahrh. der Stadt. — Von Egloffstein, Baierns Friedenspolitik 1645-1647. — Wolf, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Reformation, I, 1. — Soret, Les plantes, I. — Basset, Docum. géogr. sur l'Afrique sept. ; Les manuscrits arabes de la Zaouyah d'al Hamel ; Le Tableau de Cébès. — Paton, Anthologiae graecae erotica. — Sarrazin, Shakspearis Lehrjahre. — Waniek, Gottsched — Thiele, Antike Himmelsbilder.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33 : Chantepie de La Saussaye, Vergl. Sprachf. u. relig. Glaube (cf. *Revue*, n° 40). — Goens, Gesch. der Berlin. Garnisonkirche. — Vorenkamp, Het Agnosticism van H. Spencer. — Clermont-Ganneau, Etudes d'arch. orient., II, 24-29. — Pindari carmina p. Christ (cf. *Revue*, n° 2). — Bierma, De Pseudolo (cf. *Revue*, n° 21). — Karsten, Die e-verba im Altgerm. — Annovi, Leopardi. — Prosopographia imperii rom. III, p. Rohden et Dessau. — Ludwig, Die Marschgeschwindigkeit im XII u. XIII Jahrh. — Gadow, In Northern Spain. — Vaccaro, Les bases sociolog. du droit et de l'état.

— N° 34 : A concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the O. T. by Hatch and Redpath. — Knecht, Die Religionspolitik Justinians. — Brinton, A primer of Mayan hieroglyphs. — J. Laurentii Lydi de ostentis p. Wachsmuth (cf. *Revue*, n° 28). — Plinii Sec. Nat. hist. V (cf. *Revue*, n° 1). — Mencik, Ein Wiedertaüfergesangbuch. — Lowndes, Montaigne. — Dahn, Die Franken unter den Karolingen, I. — Winkelmann, Kaiser Friedrich, II, 1228-1233.

— N° 35 : Lock and Sanday, The Sayings of Jesus.— Mohammad Bey Cosman Galal, Madraset elsaswag, Komödie, transcribirt u. übersetzt von Sobernheim. — Kahlbaum, Mythos u. Naturwiss. unter Berücks. der Kalevala. — Oeri, Die attische Gesellschaft in der neueren Komödie der Griechen (bon). — Sallust, Jugurtha, 103-112, p. Wirz. — Muralt,

Lettres sur les Anglais p. Greyerz. — Persson, Om et fragment of en romersk Kommunaldag (cf. *Revue*, n° 21). — Polit. Corresp. des Bischofs von Osnabrück, 1621-1631, p. Forst. — Passarge, Schweden. — De Meaux, Montalembert.

— N° 36 : Beer, Der Text des Buches Hiob, II. — Knod, Die alten Matrikeln der Univ. Strassburg (cf. *Revue*, 1897, n° 44). — Cauer, Charakter u. Bildung. — Rosen, Modern Persian colloquial grammar. — Eudociae, Procli, Claudiani carm. graec. reliq. p. Ludwich (cf. *Revue*, n° 26). — Horati carm. 3e ed. p. L. Müller. — Thimme, Lied und Märe. — Tümpel, Niederdeutsche Studien. — Erich Meyer, Entwickl. der franz. Liter. seit 1830. — Daenell, Gesch. der deutschen Hanse in der zweiten Hälfte des XIV Jahrh. — Prutz, Aus des grossen Kurfürsten letzten Jahren. — Uhle, Erforschung der baltischen Seen. — Max Müller, Getreidepolitik, = Verkehr u. Preise in Schlesien im XVIII Jahrh. — Bahr, Renaissance.

— N° 37 : Vollert, Die Lehre Gregors von Nyssa vom Guten und Bösen. — Reiche, Die künstler. Elemente in der Weltanschauung Gregors von Nyssa. — Kappes, Lehrbuch der Gesch. der Pædagogik, I. — Lissowski, Russkaja periodiceskaja pecatj, 1703-1894. — Bedjan, Hist. eccles. d'Eusèbe. — Odelberg, Sacra Corinthia Sicyonia Phliasia. — Hooykaas, De Sophoclis Œdipode Coloneo. — Ruhfus, Stellung des Verbums im adh. Tatian. — Rüdiger, Marcellus Virgilius Adrianus aus Florenz. — Van Niessen, Gesch. der Stadt Dramburg. — Heidenstam, Louise-Ulrique, reine de Suède (M. Fritz Arnheim proteste de nouveau contre l' « attentat littéraire » dont il a été victime; cf. *Revue*, n° 6). — Hümmlrich, Vasco da Gama.

— N° 38 : Valeton, Amos und Hosea. — Merx, Die vier kanon. Evangelien. — Meillet, De radice men (cf. *Revue*, 1897, n° 35). — Rabe, Platos Apologie u. Kriton. — Adamantios, Teniaca. — Josephi opera, VI, p. Boysen — Minor, Ferdinand von Saar. — Dowden, A history of French literature (cf. *Revue*, 1897, n° 49). — Schneller, Tridentin. Urbare aus dem XIII Jahrh. — Cahn, Pariser Gedenkblætter, II. — Pedersen, Zur albanes. Vokskunde (cf. *Revue*, n° 26).

Museum, août-septembre : Reiske's Briefe, p. Förster (Holwerdä). — Hoffmann, Die griech. Dialekte, III (Van Herwerden). — Sophocles, Antigone, p. Van Leeuwen (Van den Es). — Babrii fabulae, p. Crusius (Van Leeuwen). — Van Hille, De testamentis jure attico (Ringualda). — Hiden, De casuum synt. Lucretiana, I (Woltier). — Jacob, Altarab. Beduinenleben (T. de Boer). — Trautmann, Kynewulf der Bischof und Dichter (Cosjin). — Botermans, Die hystorie van die seven wijse mannen van romen (Stoett). — Die hystorie u. d. seven wijse mannen van romen, p. Botermans (Stoett). — Dametz, John Vanbrughs Leben und Werke (Swaen). — Leskien, Handbuch der altbulgar. Sprache (Uhlenbeck). — Chalambert, Hist. de la Ligue (Busmaker). — Bontemantel, De regeeringe van Amsterdam, p. Kernkamp (Gebhard). — Discailles, Charles Rogier (De Vreese). — Stephanik, Catalogus u. d. muntverzameling u. h. Kon. Oudheidkh. Gen. (Feith.).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 43 Trente-deuxième année 24 octobre 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Le Bibliographe moderne, mai-juin : BLOCHET, Catalogue des mss. mazdéens de la Bibliothèque nationale de Paris. — H. STEIN, La collection Dufresne et les archives lorraines. — BRUTAILS, Nouvelles recherches sur l'origine de l'imprimerie à Bordeaux. — Une lettre inédite de Bossuet sur la liberté de la presse. — MOTTA, Le bagage d'un étudiant à Pavie en 1479. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres (France et étranger). — *Comptes rendus* : MARZI, Notizie storiche interno ai documenti et agli archivi della Reppublica fiorentina ; DUFOUR-VERNES, Les archives d'État de Genève, 1814-1896 ; NOLHAC, Le Virgile du Vatican et ses peintures ; SIEGER, Geographischer Jahresbericht über Oesterreich ; BAUDRIER, Bibliographie lyonnaise, III ; LA BOURALIÈRE et CLAUDIN, Les débuts de l'imprimerie à Poitiers.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juin : TRETIAK, Modification du plan et du titre primitif du poème de Mickiewicz, Grazyna. — Juillet : LEPSKY, Gian Jacopo del Caraglio et ses œuvres.

The Academy, n° 1378 : HENDERSON, Stonewall Jackson. — THORNTON, General Sir Richard Meade and the feudatory states of Central und Southern India. — ABBOTT, The Epistles to the Ephesians and Colossians. — CRANFORD, South American sketches. — BARROW, The isles and shrines of Greece. — Macbeth at the Lyceum.

Annalen des historischen Vereins für der Niederrhein, 65ᵉ fascicule : SAUTTER, Die französische Post am Niederrhein bis zu ihrer Unterordnung unter die General-Postdirektion in Paris, 1794-1799. — KEUSSEN, Beiträge zur Gesch. Crefelds und des Niederrheins, 8. Glinde ; 9 Crefelder Zeitungspresse ; 10 Crefelds Theatergesch. ; 11 Die Sanitätsverhältnisse der früheren Jahre. — BETTGENHAEUSER, Drei Jahresrechn. des köln. Offizialatsgerichts in Werl. 1455-1516. — KNIPPING, Ungedruckte Urkunden der Erzbischöfe von Köln aus dem XII u. XIII Jahrh. — HŒFER, Zur Lebensgesch. des Caesarius von Heisterbach. — KELLER, Die histor. Literatur des Niederrheins für das Jahr 1895. — Frühjahrsversammlung des histor. Vereins zu Düsseldorf 2 juin 1897. — Herbstversamml. des histor. Vereins zu Essen 13 oct. 1897, etc.

— *Id.* 6 fascicule : GÖRRES, Neue Forschungen zur Genovefa-Sage. — LOERSCH, Die Urkunden der Bonner Kreisbibliothek. — KEUSSEN, Beitr. zur Gesch. Crefelds und des Niederrheins (fin). — RENZ, Das Archiv des rhein. Grafengeschleches von Schaesberg in Thannheim. — TILLE, Zwei Steinfelder Urkunden der Kölner Erzbischöfe Konrad u. Siegfried. — VIELHABER, Nachträge zu den Regesten der Urkunden der Stadt Goch. — KELLER, Die histor. Literatur des Niederrheins für das Jahr 1896. — Frühjahrsversammlung des histor. Vereins zu Nideggen 25 mai 1898, etc.

Literarisches Centralblatt, n° 39 : FRICKE, Luther's Kleiner Catechismus. — LIPPERT, Socialgesch. Böhmens in vorhussit. Zeit (très détaillé). — HEYCK, Kaiser Maximilian I. — ECKERLIN, Treitschke. — König Albert u. Sachsenland. — MILLER, Die aeltesten Welt-Karten (indispensable). — BÜHLER, On the origin of the Indian Brahma alphabet, 2ᵉ ed. — Les Cinq livres de la Loi, trad. néo-grec par HESSELING (distingué). — Statii Silvarum libri, p. VOLLMAR (très utile). — E. MEYER, Die Entwickel. der franz. Liter. seit 1830 (conférences agréables). — LUFT, Studien zu den aeltesten german. Alphabeten. — Nietzsche, Gedichte u. Sprüche. — TRENDELENBURG, Bendis. — ROSMER, Die dekorative Kunst im XIX Jahrh. — WALTHER, Die Siegelsammlung des Mannheimer Altertumsvereins.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 30, O. A. DANIELSSON, Zur metrischen Dehnung im älteren griech. Epos (saine apologie de la méthode critique conservatrice). — V. LUNDSTRŒM, Prolegomena in Eunapii uitas philosophorum (très soigné). — L. GURLITT, Textkritisches zu Ciceros Briefen (marque un progrès). — Fr. EISELE, Beiträge znr rœm. Rechtsgeschichte (important). — M. FRÆNKEL, Epigraphisches aus Aegina (supplément aux grands recueils). — W. REICHEL, Ueber vorhellenische Gœtterculte (suggestif). — Max CONRAT (COHN), Die Christenverfolgungen im rœm. Reiche vom Standpunkte des Juristen.

— Nº 31-32 : J. RIZZO, Aduersaria (bon). — E. DRERUP, Ueber die bei den att. Rednern eingelegten Urkunden (fait désirer que l'auteur entreprenne un Corpus iuris attici). — GRENFELL and HUNT, ΛΟΓΙΑ ἸΗΣΟΥ ; Ad. HARNACK, Ueber die jüngst entdeckten Sprüche Jesu ; W. LOCK and SANDAY, Two Lectures of the sayings of Jesus (le critique, Eb. Nestle, communique ses propres observations). — H. LIETZMANN, Catenen (voir *Revue*, 1er sem., p. 409). — Comicorum romanorum fragmenta tertiis curis rec. O. RIBBECK (voir *ib.*, p. 407). — S. PIAZZA, L'epigramma latino (agréable et solide). — M. HEITLER, Ovids Verbannung (mauvais). — J. DISSELHOFF, Die klass. Poesie u. die gœttliche Offenbarung (plus édifiant que scientifique). — R. Academia dei Lincei, Monumenti antichi, VII (contenu très riche). — BARCLAY and HEAD, Catalogue of the Grekcorius of Caria, Cos, Rhodos (d'un intérêt historique supérieur). — Ch. MICHEL, Recueil d'inscriptions grecques, fasc. III (aura une place d'honneur dans toute bibliothèque de philologue). — J. STŒCKLEIN, Bedeutungswandel der Wœrter (peu de nouveau, bien composé). — JANNARIS, An historical Greek grammar (n'est pas scientifique).

— Nº 33-34 : I. BRUNS, Das literarische Porträt der Griechen. — Thucydidis historiae, rec. C. HUDE (voir *Revue*, 2e sem. p. 101). — Auswahl von Platons Politeia, herausg. von C. NOHLE (approprié à l'école). — H. W. SMYTH, Muse and liquid in Greek melic poetry (voir *Revue*, 1er sem., p. 347). — Th. EDELBLUTH, De coniunctionum usu Lucretiano (méritoire, malgré des inexactitudes). — G. Schmid, De aquila quae apud Horatium carm. III, 4, 1, de αἰγυπίῳ, columba, ἅρπῃ, quae aues apud Homerum inueniuntur. — E. BERTRAND, Cicéron au théâtre. — R. MEISTER, Die Inschriften von Lakonien (beaucoup de faits nouveaux). — Catalogue of the Greek coins of Lycia, Pamphylia and Pisidia, by G. F. HILL. — J. TOUTAIN, L'inscription d'Henchir Mettich; A. SCHULTEN, Die lex Manciana (le premier travail est plus historique, le deuxième plus juridique).

— Nº 35: A. E. HAIGH, The tragic Drama of the Greeks (vulgarisation). — Callimachi hymni et epigrammata, iterum ed. U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (introduction importante). — K. PRAECHTER, Quellenkritische Studien zu Kedrenos. — E. STAMPINI, Il codice Torinese di Lucano (apparenté à l'Ashburnhamensis et au Bernensis). — Palladius, rec. J. C. SCHMITT (voir *Revue*, 1er sem., p. 481). — P. MEYER, Les Corrogationes Promethei d'Al. Neckam (voir *Revue*, nº 40). — Paulys Realencyklopädie, herausg. von G. WISSOWA, III, 1 (digne des précédents). — E. CURTIUS u. F. ADLER, Olympia (1er art.).

— Nº 36 : E. LANGE, Die Arbeiten zu Thukydides seit 1890 ; HERBST, Zu Thukydides (voir *Revue*, nº 32-33). — W. SCHMIDT, Ueber den kulturgeschichtlichen Zusammenhang (résultats du grand ouvrage de S. sur l'atticisme). — J. J. HARTMAN, De emblematis in Platonis textu obuiis. — C. STACH, De Philopatride dialogo (matériaux utiles, mauvaise méthode), — J. PAULSON, In Lucretium aduersaria. — P. JAHN, Die Art

der Abhängigkeit Vergils von Theokrit. — Festgabe für Fr. Susemihl. — E. Curtius u. F. Adler, Olympia (2e art.).

— N° 37 : J. Hirmer, Enstehung u. Komposition der Platonischen Politeia (1er arrt.). — Aristotelis parua Naturalia, rec. G. Biehl (bon). — A. J. Kleffner, Porphyrius (ne remplit pas complètement le but). — A Palestinian syriac lectionary, ed by A.-S. Lewis. — Statii Siluarum libri, von Fr. Vollmer (très soigné). — H. Demoulin, Les collegia iuuenum (voir *Revue*, n° 40).

— N° 38 : J. Hirmer, Enstehung u. Komposition der Platonischen Politeia (2e art.). — U. Wilcken, Die griech. Papyrusurkunden. — E. Fehr, T. Lucretius Carus an naturen (travail de vulgarisation). — W. Haller, Iouinianus (voir *Revue*, n° 27). — S. L. Tuxen, Kejser Tiberius (analyse exacte des sources; ignorance des travaux modernes). — H. Ch. Elmer, Studies in Latin moods and tenses (important). — R. Sabbadini, Spigolature latine (voir *Revue*, n° 30).

— N° 39 : W. R. Paton, Anthologiae graecae erotica. — Aetna, erkl. von Sudhaus (beaucoup de travail ; mais bien des doutes subsistent). — Studi italiani, V (voir *Revue*, n° 4). — A. H. J. Greenidge, A handbook of Greek constitutional history (rien de neuf). — Columba, Il marzo del 44 a C. a Roma (vulgarisation). — V. Gardthausen, Katalog der gr. Handschriften der Universitäts Bibliothek zu Leipzig (description exacte et soignée de 72 mss.) — Nils Flensburg, Studien auf dem Gebiete der indogerm. Wurzbildung, I.

— N° 40 : A. Ludwich, Bemerkungen zu den Inschriften der ilischen Tafeln u. zu Bacchylides. — H. Steurer, De Aristophanis carminibus lyricis. — W. R. Roberts, The Greek treatise on the sublime. — Martialis libri rec. W. Gilbert (2e édition soignée). — P. Hartwig, Bendis ; A. Trendelenburg, Bendis (les résultats du premier ne sont pas ébranlés par le second). — Prosopographia imperii Romani, I-III (capital). — Rizzo, Forme fistili agrigentine. — Fr. Delitzsch, Die Enstehung des ältesten Schriftsystems. — O. Hoffmann, Der ionische Dialekt.

— N° 41 : S. Olschewsky, La langue et la métrique d'Hérondas ; A propos des mimes d'Hérondas (sans valeur). — W. Warren, A study of conjunctional temporal clauses in Thukydides (bon, mais incomplet). — Propertius, erkl. von M. Rothstein (1er art.). — G. F. Schœmann, Griech. Altertümer, von J. H. Lipsius. — Zeuthen, Geschichte der Mathematik im Altertum u. Mittelalter (met bien en lumière l'œuvre des grands mathématiciens). — P. Regnaud, Comment naissent les mythes. — W. Kroll, Antiker Aberglaube (bon exposé général). — V. Reforgiato, Le elegie e gli epigrammi latini di B. Rota.

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 38 : W. Christ, Geschichte der gr. Litteratur, 3. A. (liste des modifications apportées à la 2e édition). — J. Meissner, Erlæuterung u. Würdigung des Urteils Platons über die Sophistik. — J. Toepffer, Beitræge zur gr. Altertumswissenschaft (voir *Revue*, 1er semestre, p 63). — R. Agahd, Varronis antiquitatum diuinarum libri I, XIV, XV, XVI, (voir *Revue*, n° 32-33). — R. Wünsch, Sethianische Verfluchungstafeln (voir *Revue*, n° 32-33). — Bücheler et A. Riese, Anthologia latina, II (d'un médiocre intérêt littéraire). — B. Gerth, Gr. Schulgrammatik, 5 A.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44 Trente-deuxième année 31 octobre 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, septembre-octobre : Imbart de la Tour, Les paroisses rurales dans l'ancienne France (fin). — Velwert, Les derniers Conventionnels. — Boianovsky, Quelques lettres inédites de J.-J. Mounier. — Oelsner, Not. biogr. et fragm. de ses mém. sur la Révol. française, p. A. Stern (suite). — *Bulletin* : Le centenaire de Michelet (G. Monod); Publications relatives au moyen âge (Aug. Molinier); Belgique, Emile Barring (Eug. Hubert); Suisse, Pierre Vaucher (Ed. Favre); Angleterre, Les archives publiques et l'inventaire des papiers d'Etat (Ch. Bémont). — *Comptes rendus critiques* : Robertson, Buckle; Beauchet, Hist. du droit privé de la république athénienne; Dognon, Les instit. polit. et civiles du Languedoc; Clemen, Pupper de Goch; Hinschius, Das Kirchenrecht der Katholiken u. Protestanten in Deutschland; Xenopol, Hist. des Roumains; Raulich, Carlo-Emanuele I, duca di Savoia; Curti, Carlo-Emanuele I, 2e éd.; Rodriguez Villa, Don Francisco de Rojas; Allard, Le christianisme de l'empire romain, de Néron à Théodose; Conrat, Die Christenverfolg. im römischen Reiche; Kuun, Relat. Hungarorum cum Oriente; Spangenberg, Cangrande della Scala; Lohmann, Vauban; Zeissberg, Erzherzog Carl; Coffin, The province of Quebec and the early American revolution; L. Bamberger, Politische Schriften.

Le Carnet, n° 10, 15 octobre : Journée du 15 octobre 1789, relation du duc de Guiche, capitaine des gardes du corps. — Lettres de Mme Suzanne Brohan à M. L. Delaunay. — P. d'Epinay, L'île de Cirné. — Campagne de 1806, lettre du colonel Taupin. — Terrade, Ampère intime. — Comte Fleury, Elisabeth de Rohan-Soubise, princesse de Condé, 1737-1760, d'après sa correspondance. — Journal de Bellot de Kergorre (suite). — Nouvelles à la main de la fin du XVIIIe siècle (suite). — Les livres (Taphanel, La Beaumelle et Saint-Cyr).

The Athenaeum, n° 3695 : Two native narratives of the mutiny in Delhi, trad. Metcalfe; Calendar of entries in the papal registers, Papal letters, III, p. Bliss and Johnson; Petitions to the pape, I, p. Bliss. — The Oxyrhynchus papyri, p. Grenfell and Hunt, I. — P. Hamy, Entrevue de François Ier avec Henry VIII, 1532. — Mason, Thomas Cranmer. — Jannaris, An historical greek grammar, chiefly of the Attic dialect. — Lee, Dictionary of national biography, LII-LV, Shearman-Taylor. — Oriental literature. — Some gallic Glossaries. — Pognon, Inscr. mandaïtes des coupes de Khouabir.

— N° 3696 : Davey, Cuba. — Swayne, Churchwardens'accounts of St. Edmund and St Thomas. — Fielding, The soul of a people. — The sonnets of Sir Philipp Sidney p. Gray. — Rea, Monumental remains of the Dutch East India Company in the presidency of Madras. — Pharsalia, p. Francken. — Conder, The Hittites and their language. — Wright, The English dialect dictionary, I; Kluge and Lutz, English etymology. — Dante and Petrarch literature. — Ecclesiastical history. — College histories. — Senlac (Taylor). — Newly discovered writings of Thomas Paine (Conway). — The preservation of the Arab monuments.

— N° 3697 : Burleigh, Sirdar and Khalifa. — Vogüé, Histoire et poésie. — Fairbanks, The first philosophy of Greece. — Innes, Sir Henry Lawrence the Pacificator. — Cowper, The memorial inscr. of the cathedral church of Canterbury. — The Jataka, transl. Cowell, I-III; The Ummagga-Jataka, transl. Yatawara. — Maclure, History of the Society for promoting Christian knowledge. — Biblical literature.

— The literatur of America and Canada. — Tom Moore and John Keats. — Matthew Arnold and Sainte-Beuve. — Conant, The number concept, its origin and development. — Books on continental monuments. — Sacred art at Turin.

— N° 3698 : Hohenlohe, Letters on strategy. — Burton, A pilgrimage to Al-Madinah and Mecca. — Sophocles, p. Jebb, p. Tyrrell. — Hutton, S. John Baptist College. — Fouillée, Les études classiques et la démocratie. — Missionary linguistics. — Norse history and philology. — Thomas Winter's confession. — Testa de Nevill. — Williamson, Portrait miniatures. — The temples at Philae. — Rare musical books at Turin-Kean.

— N° 3699 : Henderson, Stonewall Jackson. — Dean Merivale. — Mockler-Ferryman, British West Africa. — Lytte, Landquard Fort in Suffolk. — Perris, Tolstoi. — Bibliographical literature. — Chaucer and Petrarch, I (Bromby). — The Leda of Vinci (Müntz).

— N° 3700 : Busch, Bismarck. — Peary, Northward over the great ice. — The Greco-Turkish war of 1897. — The poetry of Blunt. — Keary, The Journalist. — The ancient drama. — Chaucer and Petrarch, II (Bromby). — Testa de Nevill. — Dieulafoy, Château Gaillard. — The Leda of Vinci (Roberts et Simcox).

— N° 3701 : Gregorovius, History of the city of Rome in the middle ages. — Stevenson. — Cross, The walloon and huguenot church at Canterbury. — Norse literature. — Dante's references to the Digestum (Toynbee). — Paine and Danton (Alger). — Roman pavements at Leicester.

— N° 3702 : Henry Reeve. — The Roxburgh Ballads, VIII. — Rouse, A history of Rugby School. — Aug. Birrell, Sir Frank Lockwood. — Editions of Latin historians. — Scottish history. — The Pusey horn (Ramsay). — A new fragment of Hermas (Bartlet). — Cust, The Dilettanti Society. — Lane-Poole, Catalogue of Arabic coins in the Khedivial Library, Cairo.

— N° 3703 : Landor, In the Forbidden Land. — Bunge, Esquisses de littérature politico-économique. — Slater, Book-prices current, XII. — Fitzmaurice-Kelly, A history of Spanish literature. — Books on Buddhism : Poussin, Bouddhisme, études et matériaux; Die Reden Gotamo Buddho's, I. — Stillman, The union of Italy, 1815-1895. — A Byronic fragment (Edgcumbe). — An Oxford conference. — The Silva Focluti (Owen). — Patchouli (Skeat). — Statham, Architecture from the poest.

Museum, n° 8 : Kuiper, Studia Callimachea, II (Polak). — Horatii carmina, p. Müller, 3e éd. (Kruitjbosch). — Apuleius, Herscheppinge, trad. Boeken, 1re éd. (v. d. Vliet). — Varren, Buddhism in translations (Speyer). — Dahlmann, Buddha (Speyer). — Noreen, Altschwed. Grammatik, I; Svenska Etymologier (Boer). — Tamm, Om avledningsändelser hos svenska substantiv (Boer). — Das Buch Weinsberg, p. Lau (Blok). — De Boer, Die Friedensuterh. zwischen Spanien u. den Niederlanden, 1632-1633 (Bronsveld). — Bastian, Controversen in der Ethnologie (Steinmetz). — Hoogvliet, Elements of Dutch grammar (Stoffel). — Margadant, Gesch. der Grieken en Romeinen (Valeton).

Literarisches Centralblatt, n° 40 : Vacandard, Leben des heiligen Bernhard von Clairvaux, trad. Sierp. — Ferguson, The Athenian secretaries (clair, court, sagace). — Jastrow u. Winter, Deutsche Gesch. im Zeitalter der Reformation, I, 1125-1195 (œuvre de seconde main). —

Spahn, Joh. Cochläus (bon). — Wustmann, Aus Leipzigs Vergangenheit. Woodhouse, Aetolia. — Negelein, Das Verbalsystem des Atharva-Veda (méritoire). — Blachos, Lexicon helleno-gallicon (progrès douteux). — Phormio, 3e ed. p. Hauler. — L. Morel, Etudes littéraires, Ste Beuve et Pascal. — Penafiel, Nomenclatura geografica del Mexico. — Ziino, Shakspeare e la scienza moderna. — Piquet, Hartmann d'Aue (très instructif et fort bien fait). — Joseph, Das Heidenröslein (sagace et subtil). — Sal. Reinach, Répertoire de la statuaire grecque et romaine, II (rendra de bons services). — Grassauer, Generalkatalog der laufenden periodischen Druckschriften; Milkau, Generalkataloge und Titeldrucke.

— N° 41 : Bludau, Die alexandrinische Uebersetzung des Buches Daniel. — Zahn, Die bleibende Bedeut. des neut. Kanons für die Kirche. — Zeissberg, Elisabeth von Aragonien (cf. *Revue*, n° 16). — Sangiorgio, Il commercio del mondo, sguardi storici. — Sturmhoefel, König Albert von Sachsen. — Kuhl, Gesch. der Stadt Jülich. — Zichy, Voyages au Caucase et en Asie centrale (cf. *Revue*, n° 13) — Harder, Arab. Conversationsgrammatik. — Casii Dionis histor. roman. p. Boissevain, II (le texte a beaucoup gagné). — Eyrbyggia Saga p. Gering. — Lindemann's Gesch. der deutschen Literatur, 7e ed. p. Salzer. — Unterrichtsbriefe für das Selbststudium der neugr. Sprache, I. — Mommsen, Feste der Stadt Athen im Altertum (utile). — Wünsch, Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom. (cf. *Revue*, n° 32-33). — F.-T. Vischer, Das Schöne und die Kunst. — Clemen, Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, III, 4-5. — Wilpert, Die Malereien der Sacramentskapellen in der Katacombe des hl. Callistus. — Von Frimmel, Galeriestudien. — Graf, Deutsche Musik im XIX Jahrh. — Hinselmann, Das erste Jahrhundert der Waisenhausschule in Braunschweig.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 39 : Steinmetz, Die zweite röm. Gefangenschaft des Apostels Paulus. — Chauvain, Bibliogr. des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, 2-3. — H.-W. Smyth, The anapaests of Aischylos. — De amicitia, p. Bennett. — Philipp, Die Zwickauer Mundart. — La estoria de los quatro dotores de la santa eglesia p. Lauchert (de grande valeur). — Schiff, Papst Nicolaus IV (clair). — Schirmer, Feldzug der Oesterreicher gegen Murat (confus). — Hettner, Die Entwickl. der Geographie im XIX Jahrh.— Dock, Der Souveränetätsbegriff von Bodin bis zu Friedrich dem Grossen. — Bruchmann, Naturlehre der Dichtung; Lacombe, Introd. à l'hist. littéraire.

— N° 40 : Rothe, Zur Dogmatik. — Arnoldt, Kant. — Egidy, Ueber Erziehung. — Wittig, Die Bücherei im Reichstagshause zu Berlin. — Orientalische Bibliographie, X. — Peters, Der griech. Physiologus u. seine oriental. Uebersetzungen. — Jantzen, Gesch. des deutschen Streitgedichts (bon). — Kraus, Girbert de Montreuil (rouillé). — Staehelin, Gesch. der Kleinasiat. Galater (utile et bien fait). — Holtzmann, Nogaret (juste et remarquable par le tact historique). — Melzi d'Eril, Eugenio Beauharnais e Augusta di Baviera (inutile). — Jansen, Verbreitung des Islams (puisé aux meilleures sources). — Johnson, Musical pitch and the measuremeut of intervals among the ancient Greeks.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Trente-deuxième année 7 NOVEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PERIODIQUES

The Academy, 22 octobre : Foxcroft, The life and letters of sir George Savile, first marquis of Halifax. — Cam. Selden, H. Heine's last days. — Pobyedonostseff, Reflections of a Russian statesman. — Journal of a tour to the Hebrides with Samuel Johnson, by Boswell.

The Athenaeum, n° 3704 : Felkin, Emin Pasha. — Biré, Journal d'un bourgeois de Paris, IV. — Parkin, Edward Thring. — Younghusband, Indian frontier warfare ; Alderson, The Mashonaland field force. — Johns, Assyrian deeds and documents recording the transfer of property, I, cuneiform texts ; King, First steps in Assyrian. — Patchouli. — Tace is latin for a candle. — Colvin, A Florentine picture-chronicle, being a series of ninety-nine drawings by Maso Finiguerra, reproduced from the originals of the British Museum. — Acharnians, l. 924. (Walker).

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Valeton, Hamos und Hosea. — Pontificale in usum ecclesiae Mediolanensis necnon ordinis Ambrosiani p. Magistretti. — Lehmann, Aberglaube u. Zauberei. — Knipping, Die Kölner Stadtrechnungen des Mittelalters, I (solide). — Sturmhoefel, Illustrierte Gesch der sächs. Lande u. ihrer Herrscher. — Urk. der Stadt Hildesheim, I-IV. — Rachfahl, Margarethe von Parma (très sûr). — Kalinka, Der vierjährige polnische Reichstag 1788-1791 (remarquable). — Hirn, Kanzler Bienner u. sein Process. — Aristotelis polit. Athen. 3e ed. p. Kaibel u. Wilamowitz. — Aurea gemma p. Cholodniak (très importante publication). — Gislason, Forelaesninger og videnskabelige Afhandlinger, II. — Busse, Novalis' Lyrik ; Kerr, Godwi, ein Capitel deutscher Romantik. — Pedersen, Zur alban. Volkskunde. — Christison, Early fortifications in Scotland. — Schaeffer, Kunstdenkmäler im Grossherzogtum Hessen. — Schönermark, Denkmäler des Fürstentums Schaumburg-Lippe. — Broussolle, La vie esthétique.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41 : Die Sprüche erklärt von Wildeboer ; Das Buch Hiob erklärt von Duhm. — De Roberty, L'éthique. — Neue Briefe von Dobvrowsky, Kopitar und anderen Slaven, p. Jagic. — J. J. Hartman, De emblematis in Platonis textu obviis (beaucoup de savoir et de sagacité). — Index verborum in Catonis de re rustica librum, comp. Krumbiegel (cf. *Revue*, n° 2). — Rud. Lehmann, Uebersicht über die Entwickl. der deutschen Sprache u. Literatur, 2e éd. — F. X. Kraus, Dante, sein Leben u. Werk (résume les récents travaux), — Scheffer-Boichorst, Zur Gesch. des XII u. XIII Jahrh. (très solide). — Duc de Broglie, Hist. et politique ; P. de Massa, Souvenirs et impressions. — F. W. P. Lehmann, Länder = und Völkerkunde. — Eleutheropulos, Das kritische System der Philosophie, I. — Byzantinische Chronik, p. Vasiljevski u. Regel.

— N° 42 : Harnack, Gesch. der altchristl. Literatur, I, Die Chronologie der Litteratur bis Irenäus. — Stumpf, Konsonanz u. Dissonanz. — Jacob, Altarab. Beduinenleben, 2e ed. — Ermatinger, Die attische Autochthonensage (inutile). — Bechtel, Die einstämmigen männlichen Personennamen des Griechischen, die aus Spitznamen hervorgegangen sind (intéressant). — Argonauticon, p. Langen (utile commentaire). — Schwinger, Nicolais Roman Sebaldus Nothanker (bon). — Hosch, Franz. Flickwörter ; Pfuhl, Zum gramm. Unterricht im Franz. ; Plattner, Zur Lehre vom Artikel im Franz. ; Johannesson, Zur Lehre von franz. Reim. — Dannenberg, Die deutschen Münzen der sächs, u. fränk. Kaiserzeit, II. — Hildegarde Ziegler, Chronicon Carionis (bonne disserta-

tion d'une doctoresse). — Souvenirs du général comte Fleury. II. — Ern. Oppert, Ostasiatische Wanderungen; Hew, Erinnerungen eines Japaners. — Glawell, Die negotia inter vivos. — H. Brunn's kleine Schriften, I.

N° 43 : Novum Test graece p. Schjott, p. Baljon. — Revista de archivos, bibliotecas y museos, I. — Uhlenbeck, A manual of sanscrit phonetics (cf. *Revue*, n° 43). — Winer's grammatik des neut. Sprachidioms, 8e ed. — Tiele, Gesch. der Religion im Altertum, trad. Gehrich, I. — S. Filastrii haeres, liber, p. Marx (cf. *Revue*, n° 27). — Ehrlich, Gœthe u. Schiller (intéressant). — Western, Om. brugen af can, may og must. (sagace et instructif). — Ferguson, The Athenian secretaries (soigné). — Töppen, Die preuss. Landtage 1609-1619. — Sybel, Vorträge u. Abhandl. — Smirnov, Les popul. françaises des bassins de la Volga et de la Kama, trad. Boyer, les Tchérémiszes et les Mordves. — Zimmermamn, Oberitalische Plastik im frühen und hohen Mittelalter.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 42 : S. H. Butcher, Aristoteles' theory of poetry (2e éd.). — Propertius, von M. Rothstein (2e art de Birt; fournit les matériaux au commentaire que l'on attend encore). — H Thédenat, Le Forum romain (très bon). — C. F. Lehmann, Zwei Hauptprobleme der altorientalischen Chronologie (montre le chemin de la solution).

Wochenschrift für klassische Philologie, n°39 : Brugmann, Vergleichende Lautlehre der indog. Sprachen, 2. A (voir *Revue*, n° 3). — Scaenicae romanorum poesis fragmenta, II, ed. O. Ribbeck (voir *Revue*, n° 22). — E. Lincke, Scipio Aemilianus.—W. Kroll, Antiker Aberglaube (bon). — R. Förster, Otfried Müller. — Kautzmann, Pfaff u. Schmidt, Latein. Lese u. Uebungsbücher.

— N° 40 : Pausanias' Description of Greece, ed. by G. Frazer (compilation dont l'auteur a eu le tort de vouloir émettre des opinions personnelles). — C. Johnen, Eine altgriech. Konsonantenverbindungstafel. — Wagener, Cicero pro Milone (voir *Revue*, n° 26). — K. Staedler, Horaz' zeitgeschichtliche Oden in Reimstrophen verdeutscht. — J. Höpken, Elementarbuch der lat. Sprache.

— N° 41 : Fr. Bechtel, Die Personnennamen des Griechischen (progrès décisif). — A. v. Velsen, Aristophanis Equites, ed. II cur. C. Zacher (voir *Revue*, n° 24). — A. Bernhard, Schriftquellen zur antiken Kunstgeschichte (précieux pour les professeurs). — Cicero De imperio Pompei u. Pro Archia, von A. Lange. — Vergils Aeneis in verkürzter Form, Kommentar von H. Wiedel. — Th. Birt, Sprach man « avrum » oder « aurum » ? (réunit tous les éléments de la question). — Harre-Giercke, Lateinisches Uebungsbuch, — K. Ness, Aufgaben zum Uebersetsen ins Lateinische. — G. Büchmann, Robert-Tornow, K. Weidling, Geflügelte Worte (bon remaniement d'un bon livre).

Rivista storica del risorgimento italiano. Vol. III, fasc. 3 : G. Fantoni, Fanciulli eroi del 1848. — G. Sforza, La Rivista di Firenze. — Aitelli, Una trinita giornalistica subalpina. — C. Tivaroni, Le bande armate del Cadore nel 1866. — A. Luzio, Mantova nel 1848. — Vesentini, Lettere inedite di Garibaldi avanti e durante la spedizione dei Mille. — A. Neri, Documenti sull' intervento francese in Italia nel 1848.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 46 Trente-deuxième année 14 NOVEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, octobre-novembre 1898 : Note sur un passage de l'Electre de Sophocle (v. 86-91), par L. Parmentier, p. 329. — Le règne et la mort de Poppée, par Philippe Fabia, p. 333. — Utrum e Cerycum gente fuerit Andocides necne, par Max Niedermann, p. 316. — Plaute, Aulularia, v. 536-540, par Georges Ramain, p. 351. — Notes épigraphiques (I Inscriptions métriques de Constantinople. II Sur une inscription de Delphes. III Sur une inscription de Thespies), par B. Haussoullier, p. 354. — Bulletin bibliographique, p. 364. — Revue des Revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique. Fascicules parus en 1897. France-Turquie.

Revue historique, novembre-décembre : Lacour-Gayet, Rapports de Louis XIV et de Mazarin. — Mathiez, Les journées des 5 et octobre 1789, II. — A. de Ganniers, Luckner en Belgique, juin 1792. — *Bulletin :* Le congrès d'hist. diplomatique (G. Monod); Histoire contemporaine (A. Lichtenberger et G. Monod); Allemagne, époque moderne, 1897 (Philippson). — *Comptes rendus :* Aveneau de la Grancière, Les parures préhistoriques ; Hoonacker, La Restauration juive après l'exil de Babylone ; Rietschel, Die Civitas auf deutschem Boden bis zum Ausgange drr Karolingerzeit ; Davidson, Gesch. von Florenz et Forsch. zur aelteren Gesch. von Florenz ; Hampe, Gesch. Conradins von Hohenstaufen ; Albert, Gesch. der Stadt Radolfzell ; Bettgenhaeuser, Die Mainz-Frankfurter Schifffahrt im M. A. ; Hildebrand, Recht u. Sitte auf den verschied. wirths. Kulturstufen ; Stieda et Mettig, Schragen der Gilden u. Aemter der Stadt Riga ; Reuss, L'Alsace au xvii[e] siècle ; Prudhomme, L'assistance publique à Grenoble avant la Révolution ; Dubois, Hindu manners, customs and ceremonies ; Lindsay, The royal household 1837-1897 ; Brutails, Cartulaire de l'église collégiale de Saint-Seurin de Bordeaux ; Lowell, Governments and parties in continental Europe.

Nouvelle revue rétrospective, 10 octobre : Le siège de Toulon, mémoire du comte de Grasset. — Corresp. des représentants en mission à l'armée de l'Ouest, 1794-1795 (fin). — La légion du Nord, 1806-1808, fin. — Autographes de Mérimée, Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, Enfantin, Du Camp, H. Monnier, Emile Deschamps, Manuel, Clairville, Désaugiers, Ant. et Lucien Arnault.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 4 : H. Demoulin, A propos des récitations rhapsodiques. — J. Mansion, La tradition manuscrite du discours VIII de l'empereur Julien. — J. Cuvelier, Archives et archivistes. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. O. Weissenfels, F. Funck-Brentano, Ch. Seignobos, A.-F. Leach, M. Rothstein, Ph. Martinon, R. Wünsch, R. Arnold.

Museum, n° 9 : Fellner, Die homer. Flora (Van Leeuwen). — Hippolytus, I, p. Bonwetsch u. Achelis (Völter). — Philoponi de opificio mundi, p. Reichardt (De Boer). — Scenicae Roman. poesis fragm. p. Ribbeck, 3[e] ed. (Karsten). — Maerlant's Strophische Gedichten, p. Franck en Verdam (Leendertz). — Van Moer-Kerken, Het Nederl. Kluchtspel in de 17. eeuw, 1-10 (Worp). — Bernays, Zur neueren Litteraturgesch. (Frantzen). — Kalinka, Der vierjährige polnische Reichstag (P.-L. Mullers). — Colenbrander, De Patriottentijd, II (Hartog). — De Groot, The religions system of China, I-III (Chantepie de la Saussaye). — Hecker, Klassisch woordenboek, 4[e] ed. (Gunning).

The Academy, 2 octobre 1898 : SAINTSBURY, A short history of English literature. — Andrew LANG, Coleridge. — Bacchylides, trad. POSTE. — Minor centenaries, a protest. — Lord Macaulay's prophecy.

The Athenaeum, n° 3705 : Autobiography of the third duke of Grafton, p. ANSON. — HEDIN, Through Asia. — Traité de castramétation, p. GRAUX et A. MARTIN. — The Calendars. — Notes from Dublin. — A Byronic fragment. — Ildebrandinus Paduanus in Dante's de vulgari eloquentia I, 14. — Tace is latin for a candle. — The life of Emin Pasha and M. Vizetelly. — STATHAM, Modern architecture.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : KNODT, Gerdt Omeken. — SCHEURLEN, De Souterliedekens. — ZEHME, Die Culturverhältnisse des deutschen Mittelalters (livre scolaire). — KARST, Gesch. Manfreds (soigné). — PRUTZ, Aus des grossen Kurfürsten letzten Jahren (utile). — LUCKWALDT, Oesterreich u. die Anfænge des Befreiungskrieges von 1813. — WHITE, Robert Lee and the Southern confederacy. — WERTHERN, General von Versen. — MILLE, De Thessalie en Crète. — PHILIPPSON, Thessalien u. Epirus. — Saadia ben Josef al Fayyoumi, Traité des successions, p. JOEL. — Aeschyli trag. p. CAMPBELL. — BLASS, Die attische Beredsamkeit, III, 2e éd. VOGEL u. SCHWARZENBERG, Latein. Grammatik u. Uebungsbuch. — BEHAGHEL, Die Syntax des Heliand (très recommandable). — Parzival, trad. HERTZ. — MAUBACH, Das Charakterbild des Apothekers in der Literatur. — Commentationes philologicae Prof. Pomialowski dargebracht (en russe). — A. STOLBERG, Tobias Stimmer's Malereien an der astronom. Münsteruhr zu Strassburg. — L. WAGNER, Unterricht und Ermüdung.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 44 : Epicteti Dissertationes, rec. H. SCHENKL (édition minor qui complète les données de la grande). — Terentius, Phormio, von K. DZIATZKO; 3. Aufl. von E. HAULER (ne pouvait être confiée à de meilleures mains). — R. HOYER, Die Urschrift von Cicero de officiis (fantaisiste). — A. HOLM, Geschichte Siciliens im Altertum, III (fait souhaiter que le repos de l'auteur ne soit pas définitif). — Ch. SCHREIBER, Die Wandbilder des Polygnotos (résultat manqué; des détails instructifs). — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1897.

— N° 45 : PALEY and SANDYS, Demosthenes, I (collation du critique, Drerup, des mss A et F). — Ammonius, éd. A. BUSSE (travail énorme). — J. PAULSON, Lukreztudien, I (bon). — Cicero, Ausgewæhlte Briefe, erkl. von F. HOFMANN; J. A. von W. STERNKOPF (tout à fait à la hauteur de nos connaissances). — P. PASSOWICZ, De Flori codice Cracouiensi (ms. sans utilité pour la constitution du texte). — R. WÜNSCH, Sethianische Verfluchungstafeln aus Rom (utile). — P. GIRARD, Le cratère d'Orvieto et les jeux de la physionomie. — O. SCHWAB, Das Schlachtfeld von Cannae (recommandable). — J. LATTMANN, Ratichius u. die Ratichianer.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 42 : W. KLEIN, Praxiteles (de bons aperçus au milieu de développements tout à fait manqués). — Epicteti dissertationes, rec. H. SCHENKL (marque un progrès). — H. GLAESENER, Les héroïnes de Virgile (manque de préparation philologique). — J. SEGEBADE et E. LOMMATZSCH, Lexicon Petronianum (laisse beaucoup à désirer). — P. THOMAS, Corrections aux Lettres de Sénèque à Lucilius, II (mélangé). — E. GURLT, Geschichte der Chirurgie (l'antiquité est trop sacrifiée). — P. MEYER, Corrogationes Promethei d'A. Neckam. — P. SCHULTZ, Kleine lat. Sprachlehre. — Scholae Halensi gratulatur R. PEPPMÜLLER.

— N° 43 : S. HERRLICH, Epidaurus (bon résumé). — O. ALTENBURG, De sermone pedestri Italorum (bonne méthode). — Horatius, Satiren, von KRÜGER (toujours de valeur). — H. JURENKA, Schulwörterbuch zu Ovids Metamorphosen. — Aetna, erkl. von S. SUDHAUS (édition modèle). — E. GROAG, Zur Kritik von Tacitus Quellen in den Historien (s'oppose au livre de Fabia). — J. J. HARTMAN, Laus Mitiae.

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 44 : H. BRUNN, Kleine Schriften, I (recueil précieux). — A. TRENDELENBURG, Bendis (court et plein). — L. GURLITT, Textkritisches zu Ciceros Briefen (beaucoup de remarques utiles). — K. SCHULTESS, Bauten des Kaisers Hadrian (intéressant). — K. P. SCHULTZE, Beiträge zur Erklärung der röm. Elegiker (utile). — W. BARTH, Unterrichtsbriefe für das Selbststudium der neugriech. Sprache.

— N° 45 : J. V. PRASEK, Forschungen zur Geschichte des Altertums (intéressera l'historien et l'orientaliste). — SUSEMIHL, Neue platonische Forschungen, I. — Plautus, Captiui, von J. BRIX ; 5 A. von M. NIEMEYER (bonne introduction à l'étude du poète). — R. FISCH, Eine Wanderung nach den Trümmern von Ostia. — Epistulae imperatorum (Auellana collectio) ex rec. O. GUENTHER, II (réalise un progrès). — Abhandlungen zur Geschichte der Mathematik (dissertations importantes). — K. GNEISSE, Ueber den Wert der mathematischen u. sprachlichen Aufgaben für die Ausbildung des Geistes.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 4 : *Abhandlungen :* M. HOFMANN, Die Stellung der Kirche zum Zweikampf bis zum Concil von Trient. — A. HIRSCHMANN, Religionsgespräch zu Regensburg 1601, III. — B. DUHR, Zur Geschichte des Jesuitenkrieges in Paraguay. — *Recensionen :* H. RÜCKERT, Die Lage des Berges Sion ; V. FRINS, De actibus humanis; J. SCHRITZER, Kath. Kirchenrecht; Ph. SCHNEIDER, Kirchenrechtsquellen ; SANTI-LEITNER, Prael. iuris can. ; Scriptores sacri et profani, I-II ; G. MARKOVIC, Gli Slavi ed i Papi ; O. BRAUNSBERGER, Canisii epp. et acta, II ; J. RÖHM, Der Protestantismus ; G. GOYAU, L'Allemagne religieuse ; A. KRÖSS, Canisius in Oesterreich. — *Analekten :* Canisius Verweser von Wien ? (N. Paulus) ; Bemerkungen zu Job 19 (J. Hontheim) ; Mordversuch gegen d. König von Portugal (B. Duhr) ; Cyrill, Bischof von Catana (A. Hoffer) ; Nikolaus II u. die simonistische Papstwahl (E. Michael). — Kleine Mittheilungen.

Revue Byzantine russe. Vol. V, livraison I-II (βυζαντινα χρονικα) : Le Christianisme chez les Alains (Koulakovsky). — Les manuscrits de Siméon Logothète (Schestakov).—Récit sur l'emperenr Théodose (Loparev). — Οἱ Προδρόμοι (Papadmitriu). — Les chronographes dans la littérature russe (Istrin). — Le fragment du diptyque de Ravenne dans la collection du comte Crawford (Aïnalov). — *Comptes rendus :* PAPADOPOULO-KERAMEUS, Lettres inédites du patriarche Photius (E. Kurz) ; M. R. LETHOBY, and H. SWAINSON, The church of Sancta Sophia Constantinople (O. Vulf). — CH. DIEHL, L'Afrique byzantine (A. Vasiliev). — KHALATIANT, L'épopée arménienne dans l'histoire d'Arménie de Moïse de Khorène (N. Marre), etc. — Bibliographie (Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Grèce et Turquie, Pays slaves).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 47 Trente-deuxième année 21 novembre 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de la Société des études historiques, n° 4 : Wiesener, Derniers incidents de l'ambassade de Stair, 1720. — Bellanger, Un czarowitz à Paris (1782). — Bittard des Portes, La disgrâce d'un général victorieux (1757). — *Comptes rendus* : Munier-Jolain, Procès de femmes, Lacroix, Richelieu à Luçon ; Taphenel, La Beaumelle et Saint-Cyr ; Bonneville de Marsangy, Vergennes en Suède ; Laroche, La Crète ancienne et moderne ; Cisternes, Le duc de Richelieu ; Schlumberger, Renaud de Chatillon ; A. Sorel, Nouveaux essais d'histoire et de critique ; Bonnefon, Montaigne et ses amis ; Cabanès, Le cabinet secret de l'histoire ; Waliszewski, Marysienka ; Hist. gen. de Lavisse et Rambaud, X ; Delattre, Une fille d'Henri IV ; Lettres de Catherine de Médicis, p. Baguenault de Puchesse.

Nouvelle revue rétrospective, n° 53 : Notes et souvenirs de Théophile Thoré, 1807-1869. — Les derniers moments de Lally-Tollendal (1766). — Le siège de Toulon (1793), relation de Florindorf. — Complots contre l'empereur, 1810-1811. — L'esclave de la générale Sarrazin (1807).

Annales de l'Est, n° 4 : Thoulet, Le rôman minéralogique. — Krug-Basses, Hist. du parlement de Lorraine et Barrois (suite). — Nerlinger, Seigneur et bourgeois de Riquewihr au xve siècle, Henri de Wurtemberg et Etienne Grucker. — Duvernoy, Le cahier d'Emberménil en 1789. — Derudder, Thèses, De tessela Romeria ; Vie et œuvres de Cats. — *Comptes rendus* : Beaupré, Répertoire archéol. pour le dép. de Meurthe-et-Moselle ; Sadoul, Les instit. judic. des duchés de Lorraine et de Bar avant Léopold ; Bardy, Miscellanees ; Jerome, L'église de N.-D. de Bon-Secours à Nancy, Une relique de S. Joseph à la cathédrale de Toul, Articles divers ; L. Martin, Le gymnase vosgien au xvie siècle ; Liébaut, La Mothe, ses sièges, sa destruction ; Carnet d'étapes de Marquant, p. Vallée et Pariset ; Delabrousse, Valentin et les derniers jours du siège de Strasbourg ; Teutsch, Strassburger Bilder aus den vierziger Jahren ; Lavedan, Le comte de Ludre ; Auerbach, Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie ; Diehl, La Grèce, le mont Athos, Constantinople ; Despiques et Konarski, Notre pays meusien.

Annales du Midi, n° 40 : Mortet, Notes hist. et archéol. sur la cathédrale, le cloître et le palais archiépiscopal de Narbonne. — Courteault, Deux lettres de Monluc. — Granat, La draperie à Castres au xviie siècle et les ordonnances de Colbert. — Douais, Echange du château des Bastars contre la ville de Nailloux fait entre Philippe-le-Bel et les frères Villèle. — Dognon, Arrêt criminel rendu par le grand conseil en 1481 contre un seigneur du Rouergue. — Pelissier, Une lettre de l'Ami des hommes. — *Comptes rendus* : Voege, Die Anfänge des monumentalen Stiles im M. A. ; Flower, Dante a defence of the ancient text of the Divina Commedia ; Vidal, Hist. de Perpignan depuis les origines jusqu'au traité des Pyrénées.

The Academy, 5 novembre 1898 : Parkin, Edward Thring. — Sir Georges Robertson, Chitral, the story of a minor siege. — Mrs. Belloc, Historic nuns. — James Robertson, The Psalms. — Mary Hill, Margaret of Denmark

The Athenaeum, n° 3706 : Solly, Henry Morley. — Spender, Through the High Pyrenees. — How, Bishop How. — Papers relating to the

navy during the Spanish war 1585-1587 p. Corbett; Calendar of state papers and mss. relating to English affars existing in the archives of Venices IV, 1592-1603, p. Brown. — Sir George Robertson, Chitral, the story of a minor siege. — Patchouli (Skeat). — Chaucer and Petrarch (Baddeley).

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Franz, Der Magister Nicolaus Magni de Jawor. — Chapuis, Du surnaturel. — Dieterich, Die Geschichtsquellen des Klostors Reichenau bis zur Mitte des XI Jahrh. (bien mené). — Nachod, Bezieh. der niederl. Ostind. Kompagnie zu Japan im XVII Jahrh. (très détaillé et complet). — Zivier, Gesch. des Bergregals in Schlesien. — Lebon, Cent ans d'hist. intérieure. — Aegypt. Urk. Griech. 11, 10-12. — Bahnsch, Lese = und Uebungsbuch für den latein. Anfangsunterricht in Reformschulen. — Shakspeare, Der Widerspenstigen Zähmung, nach Baudissins Uebersetzung bearb. von Kilian. — Heleand, übertr. von Behringer (peu réussi). — Maurmann, Grammatik der Mundart von Mühlheim an der Ruhr. — Bellermann, Schillers Dramen, 2e ed. — Briefwechsel zwischen Winterfeld und Krüger, p. Prüser. — Walter, Gesch. des Theaters und der Musik am kurpfälz. Hofe. — Buley u. Vogt, Katechismus für Vorturner. — Planck, Fussbümmelei.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : Cumont, Hypsistos (très recommandable). — Veit, Die synopt. Parallelen. — Riedler, Unsere Hochschulen. — Praetorius, Der rückweichende Accent im Hebräischen (instructif). — Dio p. Boissevain, II. (très soigné). — Fisch, Tarracina u. Galba (cf. *Revue*, n° 25). — Isländ. geistl. Dicht. des ausgehenden Mittelalters, p. Kahle. — Steenstrup, Erslev, Heise, Mollerup, Fridericia, Holm, Jorgensen, Danmarks Riges Historie. — Hohenlohe Ingelfingen, Aus meinem Leben, I. — Mitteil. der deutschen Gesellschaft fur Natur = und Völkerkunde Ostasiens in Tokio. — Vocabularium jurisprud. rom. p. Gradenwitz, Kuebler, Schulze, Helm, II, accipio-amitto. — O. Hölder, Die Formen der römischen Thongefässe.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 46 : J. Oeri, Die Euripideischen Verszahlensysteme (fait ressortir la symétrie, sans résoudre les difficultés). — E. Drerup, Ueber die bei den attischen Rednern eingelegten Urkunden. — J. Penndorf, De scribis reipublicae Atheniensium (bon). — Fr. Fröhlich, Sulla, Lucullus (témoigne une connaissance approfondie de l'histoire). — S. Brandt, Eclogae poetarum latinorum. — H. Moore, Firmicus Maternus, der Heide u. der Christ (l'identité est démontrée). — List of books recommended for a High School Classical Library, by L. Meader (peut rendre service à bien des bibliothécaires de gymnases).

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
(Section des sciences religieuses)

X. — L'ECCLÉSIASTIQUE, OU LA SAGESSE DE JÉSUS, FILS DE SIRA. Texte original hébreu, édité, traduit et commenté par Israël Lévi. Première partie. In-8 7 fr. »

XI. — LA DOCTRINE DU SACRIFICE DANS LES BRAHMANAS, par Sylvain Lévi. In-8 . . . . 6 fr. »

XII. — CLÉMENT D'ALEXANDRIE. Étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au IIe siècle, par Eug. de Faye. In-8. . . . . 7 fr. 50

LOI DE LA NUMISMATIQUE MUSULMANE
Classement par séries et par ordre de poids des monnaies arabes du Cabinet des Médailles de Paris.

Par C. MAUSS, architecte du Gouvernement.

Un volume in-8 . . . . 5 fr. »

DICTIONNAIRE MALAIS-FRANÇAIS
Par ALFRED TUGAULT

Un volume in-4 (autographié). 25 fr. »

ÉTUDE SUR LES RACINES ARABES SANSCRITES ET TURQUES
Par J.-A. DECOURDEMANCHE

Un volume in-8. . . . . 6 fr. »

CATALOGUE GÉNÉRAL
DES MANUSCRITS FRANÇAIS
Par Henri OMONT

Anciens petits fonds français. I. Nos 20065-22884 du fonds français, Par Ch. de la RONCIÈRE

Un volume in-8.. . . . . 7 fr. 50

LES LAPIDAIRES GRECS
Texte grec publié par F. de MÉLY et Ch.-Em. RUELLE

Un volume in-4. . . . . 25 fr. »

Le tome II (traduction) est sous presse.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Nº 48 Trente-deuxième année 28 novembre 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, juillet-septembre : *Partie littéraire* : H. WEIL, Observations sur un texte poétique et un document judiciaire conservés sur papyrus. — P. PERDRIZET, Labys. — M. HOLLEAUX, Epigraphica. — B. A. MYSTAKIDÈS, Notes sur Martin Crusius. — D. BIKÉLAS, L'Athènes d'aujourd'hui. — *Chronique :* Th. REINACH, Bulletin épigraphique. — P. GIRARD, Actes de l'association. — *Bibliographie.*

Romania, octobre : F. LOT, Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien, I, Glastonbury et Avalon. — MAZZONI et JEANROY, Un nouveau ms. du roman de Troie. — PIAGET, Le Chemin de vaillance, de Jean de Courcy et la non-élision de l'e final des polysyllabes aux XIV et XVe siècles. — *Comptes rendus* : RÖTTGER, Der heutige Stand der Tristan-Forschung (E. Maret); La Plainte de la Vierge, en vieux vénitien, p. LINDER (A. Pillet); MACCON, Sur le mystère de la Résurrection attribué à Jean Michel (G. P.).

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4 : GAZIER, La vie de Pascal écrite par Mme Périer sa sœur. — P. BRUN, A travers les manuscrits de Tallemant des Réaux. — TOLDO, Comédies du XVIe siècle où l'inspiration classique et italienne est le plus sensible. — *Mélanges* : Une correspondance inédite de Louis Racine et de Brossette (P. B.); Historique des mots : invaincu, offenseur, baser, gastronomie (A. Delboulle); Index de l'Astrée par Saint-Marc Girardin, suite (P. B.). — *Comptes rendus.* P. BONNEFON, Montaigne et ses amis (L. Clément); L. ARNOULD, Racan (M. Souriau); HARMAND, Bréboeuf (E. Roy); DURAND-LAPIE, Saint-Amant (E. Roy).

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 6 : AUCOC, La justice administrative en France. — ISAMBERT, Cinquante ans de règne, François-Joseph, 1848-1898. — CAUDEL, Les élections allemandes du 16 juin 1898 et le nouveau Reichstag. — E. DE FREUND, Les chemins de fer d'intérêt local en Europe (fin). — FRANCONIE, Le contrôle financier international en Egypte, 1876-1897. — A. V., Les colonies allemandes en 1897. — *Comptes rendus* : AUERBACH, Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie (Gaidoz); AMBROZOVICS, La détermination de la capacité économique des nations; JORDELL, Répertoire bibliographique des principales revues françaises pour 1897.

Le Bibliographe moderne, juillet-août : E. BONNET, Lucidari, un incunable toulousain perdu et retrouvé. — H. STEIN, Les archives aux Etats-Unis. — BRESCIANO, Le second volume imprimé à Campagna (Napolitaine), en 1566. — INGOLD, Les manuscrits des maisons religieuses d'Alsace (fin). — L.-G. PÉLISSIER, Un étudiant bibliophile à Paris en 1764. — *Ouvrages analysés* : MULLER, FEITH et FRUIN, Handleiding voor het ordenen en beschrijeen van Archieven ; AUVRAY et LA RONCIÈRE, Catal. des manuscrits français de la B. N.; FAVIER, Catalogue du fonds lorrain de la Bibliothèque de Nancy; BAHLGREN, Sveriges offentliga Bibliotek. Accessionscatalog; DZIATZKO, Beitr. zur Kenntnis des Schrift = Buch = und Bibliothekswesens, IV; CHAUVIN, Bibliogr. des ouvrages arabes, III; PUYOL', Descr. bibliogr. des manuscrits et principales éditions De imitatione Christi; GRASSAUER, Generalcatalog der laufenden period. Druckschriften; FRAKNOI, Karai Laszlo; BOROVSZKY, Jehentes egg bibliographiai fölfedezesröl; DIANU et HODOS, Bibliografia Romanesca veche, I.

Revue de l'Agenais, nº 5 : THOLIN, Deux vieilles églises de Montpezat. — COUYBA, Les Raffin d'Hauterive d'après les registres paroissiaux de Pinel. — LAUZUN, Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne. — MOMMÉJA, L'exposition des beaux-arts à Montauban, 1897 (fin) — P. COURTEAULT, L'invasion de l'armée des princes en Agenais (fin). — F. de MAZET, Etude sur les statuts, actes des consuls et délibérations de jurade, de la commune et juridiction de Villeneuve d'Agenois (suite). — Bibliographie régionale : H. COURTEAULT, Deux épisodes de l'histoire de l'Agenais pendant la guerre de Cent Ans (Tholin). — Nécrologie : Dombrowski.

Le Musée belge, nº 4 : E. FAIRON, La « ratio castrensis » ou l'intendance du palais impérial. — J. de GRONTARS, Les Italo-Grecs (4e art.). — J. P. WALTZING, Les collèges funéraires chez les Romains (1er art.). — L. MALLINGER, Bacchylide avant et après 1896. — Bulletin critique.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge : *Partie pédagogique*, F. COLLARD, Une leçon de répétition en 4e latine sur César. — H. GÉRARDY, Une lettre de Cicéron pour la classe de 3e.

The Academy, 12 novembre : PASOLINI, Catherine Sforza. — ABBOTT, St Thomas of Canterbury, his death and miracles. — Memoirs of Admiral Sir Astley Cooper Key. — BRUNETIÈRE, Manual of the history of French literature, translated by DERECHEF. — Old Dumas (Bennett).

The Athenaeum, nº 3707 : O'BRIEN, Parnell. — The Iliade, rendered in English prose by BUTLER. — Memoir of Robert, Earl Nugent. — WROTTESLEY, Crecy and Calais. — John Blackwood. — Mém. de Desvernois, p. DUFOURCQ. — A Herbal (Dorset Eccles). — Prof. Suchier on Aucassin and Nicolette (Bourdillon). — Patchouli (Birdwood). — BLISS, Excavations at Jerusalem.

Literarisches Centralblatt, nº 45 : Theolog. Studien Herrn B. Weiss dargebracht. — PAULSEN, Kant. — MORRIS, Hannibal (manque de critique et d'étude). — BOOS, Worms, II (cf. *Revue*, nº 17). — SCHMOLLER, Umrisse u. Unters. zur Verfassungs= Verwaltungs=u. Wirthschafts-gesch. besonders des preuss. Staates im XVII u. XVIII Jahrh. — ABEKEN, Ein schlichtes Leben aus bewegter Zeit (instructif). — UHLENBECK, Kurzgef. etymol. Wœrterbuch der altind. Sprache, I (cf. *Revue*, nº 43). — Ed. SCHWEIZER, Grammatik der pergamen. Inschriften (fouillé). — L. BERTRAND, La fin du classicisme (beaucoup de choses intéressantes et neuves ; cf. *Revue*, nos 34-35). — HEUSE, Zur Lösung des Hamlet-Problems (superficiel). — SAGIC, Neue Briefe von Dobrowski, Kopitar u. anderen Süd=und Westslawen. — PETERSEN, Vom alten Rom. — V. SCHULTZE, Die Quedlinburger Itala-Miniaturen der königl. Bibliothek zu Berlin.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 45 : HOEDEMAKER, Der Mosaische Ursprung der Gesetze in den Büchern Exodus, Leviticus u. Numeri. — MOUGEL, Dionysius der Karthäuser, 1402-1471. — NIETEN, Lessings religionsphilos. Ansichten bis 1770. — KEHRBACH, Das gesamte Erziehungs=und Unterrichtswesen in den Ländern deutscher Zunge. — JUNKER, Die Decimal-Classification ; Ueber den Stand der Bibliographie in Oesterreich. — The Satapatha-Brahmana, transl. by EGGELING, IV, 8, 9, 10 (suite de cet excellent travail). — Poèmes choisis de Bacchylides trad. en vers par E. D'EICHTHAL et Th. REINACH. — WUENSCH, Sethian, Ver.

fluchungen aus Rom (cf. *Revue*, nº 32 33). — Ad. Hoffmann, Gœthe in Breslau u. Oberschlesien. — Rouaix, Dict. manuel illustré des idées suggérées par les mots. — Ed. Meyer, Die Sklaverei im Altertum (très recommandable). — Gerdes, Gesch. des deutschen Volkes und seiner Kultur im Mittelalter, II, Gesch. der salischen Kaiser und ihrer Zeit (bien réussi). — Munthe, Optegnelser af Generalmajor Peter Todderud om Krigin 1709-1719. — C. Keller, Die ostafrikanischen Inseln (très bon). — Schurtz, Grundriss einer Entstehungsgesch. des Geldes. — Mackay, Max Stirner; Stirners kleinere Schriften. — Leitschuh, Das Wesen der modernen Landschaftsmalerei.

Altpreussische Monatsschrift, nº v-vi, juillet-septembre : Eysenblätter, Die Klöster der Augustiner-Eremiten im Nordosten Deutschlands (Neumark, Pommern, Preussen). — Tœppen, Johann Bochmann u. sein Calendarium; Mittheil. aus einem Zinsbuch der Stadt Gollub. — Curtze, Eine Studienreise unternommen August bis October 1896. — H. Freytag, Zur Lebensgesch. des Hans Nimptsch, Danziger Stadtschreibers u. späteren Kammerrates des Herzogs Albrecht. — Conrad, Zur Gesch. der städtischen Verwaltung von Pr. Holland 1620. — *Kritiken* : Hecht, An der deutschen Ostmark, Wanderungen u. Studien. — *Mittheilungen :* Ein ungedruckter Brief Melanchthons (Ketrzynski); Nachtrag zum Leben des Bürgermeisters Samuel Wilhelmi (Toeppen). — Universitätschronik 1898. — Lyceum Hosianum zu Braunsberg 1898.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 49 Trente-deuxième année 5 DÉCEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1385 : WHITE, From Sphinx to Oracle. — Mrs. Gerald PORTER, John Blackwood. — W. ARMSTRONG, Gainsborough and his place in English art. — CRAWFORD, Ave Roma Immortalis. — BRAMAN, Twenty years in the near East.

The Athenaeum, n° 3708 : Vice-Amiral COLOMB, Memoirs of admiral Cooper Key. — HEALES, The Records of Morton Priory. — Sir Edward HAMILTON, Mr. Gladstone, a monograph. — A Calendar of the Inner Temple Records, p INDERWICK, vol. II, 1. James I — Restoration, 1603-1660. — CAIRD, University addresses, being addresses on subjects of academic study delivered to the University of Glasgow. — A Byronic fragment (Edgumbe). — The London Constitutional Society and the Jacobins in 1792 (Conway). — Chaucer and Petrarch (Bromby). — Em. MOLINIER, Hist. générale des arts appliquée à l'industrie du v° à la fin du XVIII° siècle, II et III. — BARROW, The isles and shrines of Greece. — PHILLIPS, Titian. — George Dennis.

Literarisches Centralblatt. — n° 46 : DEISSMANN, Neue Bibelstudien. — CICCOTTI, Il tramonto delle schiavitu nel mondo antico (esquisse peu profonde, bien écrit). — WINKLER, Castruccio Castracani (détaillé). — Das Buch Weinsberg, Kölner Denkwürd. aus dem XVI Jahrh. III, p. LAU. — BUSCH, Bismarck, 3 vol. — KÖRÖSY u. THIRRING, Die Hauptstadt Budapest im Jahre 1891. — C. KELLER, Die ostafrikan. Inseln. — Lex Salica, p. BEHREND u. GEFFCKEN-DEDEKIND, Ein Beitrag zur Purpurkunde (ridicule). — MÜNZER, Beitr. zur Quellenkritik der Naturgesch. des Plinius (de bonnes choses). — SCHIRMACHER, Voltaire (cf. *Revue*, n° 45). — Shakespeare, Hamlet, nach den Uebersetzungen von Schlegel u. Tieck, p. COSSMANN. — Die Fabeln Gerhard's von Minden in mittelniederd. Sprache, p. LEITZMANN (bon). — G. HAUPTMANN, Fuhrmann Henschel, Schauspiel. — ROSTAND, Cyrano von Bergerac, deutsch von FULDA. — PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Hierosolumitikê Bibliothekê, III.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46: A. MEYER, Die moderne Forschung über die Gesch. des Urchristentums. — GRASHUIS, Javaansche Spraakkunst; Maleische Spraakkunst. — BERTSCH, Pherekydeische Studien (bon). — DRÜNER, Untersuchungen über Josephus ; BOLK, Flavius Josephus über Christus und die Christen in den Jüdischen Alterthümern (le premier travail est utile; le second n'apprend rien). — P WEISS, Ueber den Weinbau der Römer, I (fouillé et habilement groupé). — MAURMANN, Gesch. der Mundart von Mühlheim an der Ruhr (intéressant). — BAIST, Die spanische Litteratur (jugement net et circonspect, livre à la fois court et complet). — Quellen zur Gesch. des f. Hauses Fürstenberg u. seines ehedem reichsunmittelbaren Gebietes, 1510-1559, p. BAUMANN u. Tümbult, I. — WALISZEWSKI, Marysienka, femme de Sobieski (fort intéressant et fait avec un soin extraordinaire après des recherches très minutieuses). — RAMIN, Impressions d'Allemagne. — LORENZ, Lehrbuch der gesammten wissenschaflichen Genealogie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 43 : PRINZ et WECKLEIN, Euripidis fabulae, I, 4. — A. CARTAULT, La flexion dans Lucrèce (bon). — Sallusti de bello Iugurthino 102-112, em. J. WIRZ, (résultats excellents ; raisonnements discutables). — Vocabularium iurisprudentiae Romanae, fasc. II (soigné). — A. HOLM, Geschichte Siciliens im Altertum, III. — J. KOCH, Römische Geschichte (au courant). — E. BABELON, Les origines de la monnaie.

Atene e Roma, n° 4 : E. Romagnoli, La « Commedia fiaba » in Atene. — E. Ghirardini, Il Museo topografico dell' Etruria. — D. Vaglieri, Notizie di Epigrafia Romana. n° 5 : C. Landi, Dei Caratteri di Teofrasto e dei recenti studi sui medesimi. — N. Festa, Sul cosi detto « Alfabeto dell' Amore ». — Recensioni. — Atti della Società.

Revue Byzantine Russe tome V. n° 3 : Les mosaïques de Sainte-Sophie de Thessalonique. (J. Smirnov). — Les Slaves en Grèce (Vasiliev). — Le texte du traité de Procope ὑπὲρ τῶν πολέμων (Krachemikov). Compte rendus. Schlumberger. L'Epopée byzantine (A. Vasiliev : beau livre, parfois trop d'imagination). — Margaritis, La Macédoine, d'après les monuments épigraphiques (Nikitsky). — Bibliographie Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre. — Variétés.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

Nº 50 Trente-deuxième année 12 DÉCEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des universités du Midi, n° 4 : A. Benoist, Auguste Couat. — A. Fontrier, Notes sur la géographie ancienne de l'Ionie. — H. de la Ville de Mirmont, La date du livre I des Epitres d'Horace. — P. Imbart de la Tour, La polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII. — *Bulletin hispanique* : F. Lopez, Les tombes de Carmona. — L. Bordes, Cervantes. — *Chronique*. — *Bibliographie*.

La Correspondance historique et archéologique, n° 59 : Les nouveaux élèves de l'Ecole des chartes. — Nomination aux archives nationales. — Programme du congrès des sociétés savantes à Toulouse. — Weil (commandant), Les négociations de Ponza. — *Questions* : Une quittance de Germain Pilon. — *Réponses* : Diderot, MM. Maurice Tourneux et K. Waliszewski.

The Academy, 26 novembre : Hume, The great lord Burghley, a study in Elizabethan statecraft. — Johnson, Eighteenth century letters. — Jolly, The life of Henry Morley. — Iliad, transl. Butler. — Max Müller, Science of religion, a retrospect. — Henry James. — Vandalism in Florence.

The Athenaeum, n° 3709 : Foxcroft, The first marquis of Halifax. — Ashton, The history of gambling in England ; Rouge et Noir, The gumbling world. — Saintsbury, A short history of English literature; Brooke, English literature from the beginning to the Norman conquest. — Knapp, Feudal and modern Japan.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : Das Buch der Richter, p. Budde ; Das Buch Hesekiel, p. Bertholet-Kleimenhagen, Zur Synonymik der hebr. Sprache (manque de connaissances suffisantes). — Pauly's Realencycl. p. Wissowa. IV. — Rose, Christian Greece and living Greek. — Terenz, p. Fleckeisen, 2ᵉ éd. — Geiger, Aus Alt Weimar. — Tamson, Word-Stress in English (très soigné). — Alombert, Dürrenstein (cf. *Revue*, 1897, n° 171).— Verthern, General von Versen-Haberlandt, Völkerkunde. — Barth, Die Philosophie der Gesch. als Soziologie, I. — Vossler, Das deutsche Madrigal (bon).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 46 : G. Schneider, Die Weltanschauung Platos. — G. Siefert, De aliquot Plutarchi scriptorum moralium compositione. — Damianos über Optik, von R. Schöne. — Pliny's Chapters on the history of art, with commentary by E. Sellers. — A. Mommsen, Feste der Stadt Athen (cette nouvelle édition est un livre nouveau). — Journal international d'archéologie numismatique, par Svoronos.

— N° 47 : C. Wunderer, Polybius-Forschungen. — I. Bruns, Die Persönlichkeit in der Geschichtsschreibung der Alten. — K. Städler, Horaz' Oden verdeutscht. — K. Rück, Die Nat. Hist. des Plinius im Mittelalter (fait connaître une nouvelle source du texte). — W. S. Ferguson, The Athenian secretaries (du nouveau, mais des idées fausses). — J. H. Huddilston, Greek tragedy in the light of vase painting (utile).

— N° 48 : Cassii Dionis Historiae Romanae, ed. Boissevain (1ᵉʳ art.). — W. Schmitz, Miscellanea Tironiana. — V. Ussani, Orazio lirico (intéressant). — P. Thomas, Corrections au texte des lettres de Sénèque (sérieux). — M. Muller, Nouvelles études de mythologie.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 47 : Euripidis Electra, ed.

Wecklein. — G. Schneider, Die Weltanschauung Platos. — E. Cicotti, La retributione delle funzioni pubbliche civile nell' antica Atene. — J. Koch, Römische Geschichte (commode). — Martialis, rec. W. Gilbert (témoigne d'un travail persévérant). — Augustini epistulae XXXI-CXXIII, rec. Al. Goldbacher — Anonymi Byzantini παραστάσεις σύντομοι χρονικαί, ed. Preger. — Präparationen für Schullektüre.

— N° 48 : M. Searles, A lexicographical study of the Greek inscriptions (bien fait). — Cicero, Catilinarische Reden, von Richter u. Eberhard, 6 A. — P. Burger, Der Kampf zwischen Rom u. Samnium (recommandable). — H. Blümner, Satura. — Patrum Nicaenorum nomina ed. Gelzer, Cuntze, Hilgenfeld. — C. Litzica, Das Meyersche Satzschlussgesetz in der byzantinischen Prosa (précise la découverte de W. Meyer).

— N° 49 : Studia sinaitica, VI, by A. S. Lewis. — G. Kaibel, Die Prolegomena περὶ κωμῳδίας (longue discussion de Zielinski). — A. Dyroff, Die Ethik der alten Stoa. — P. Rasi, A proposito di un facsimile di parte del cod. Bern. 363 (relevé d'erreurs de Keller dont une seule importe). — R. Sciava, Le imprecazioni e la Lidia. — M. Maas, Liutprand u. Juvenal. — P. Thomas, Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée (corrections en grande partie évidentes).

N° 51 Trente-deuxième année 19 DÉCEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, 3 décembre 1898 : Groome, Gipsy Folk-Tales. — Letters of Prinzess Elisabeth of England to Miss Louisa Swinburne. — Lawton, The successors of Homer. — Legge, The cradle of civilisation. — James Thomson. — Shylock (Wareing).

The Athenaeum, n° 3710 : Bismarck. — Burton, Tropics and snows. — Swift's writings on religion and church, p. Temple Scot, 2 vol. — Reich, Hungarian literature. — Thackeray, The Newcomes. — Chaucer and Petrarch (Baddeley).

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Gennrich, Der Kampf um die Schrift in der deutsch-evangel. Kirche des XIX Jahrh. — Hirth, Regententabellen zur Weltgesch. — Friedberg, Die Universität Leipzig in Vergangenheit u. Gegenwart (instructif, sans être complet). — Busch, Bismarck u. sein Werk. — Marcks, Kaiser Wilhelm I (admirable). — Von der Goltz, Der Thessalische Krieg u. die türkische Armee (excellent). — Boshart, Zehn Jahre afrikanischen Lebens. — Kaibel, Die Prolegomena περὶ Κωμῳδίας (fait époque pour l'histoire de la poétique ancienne). — Ptolemaei opera I, syntaxis mathematica, p. Heiberg, I, 1-6. — Lowndes, Montaigne. — Weltrich, Christian Wagner. — Schneiderreit, Claudius. — Möbius, Ueber das Pathologische bei Gœthe (neuf et instructif). — Tsountas and Manatt, The Mycenaean age. — Reichel, Ueber vorhellenische Götterkulte.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48 : Resch, Die Logia Jesu nach dem griech. u. hebr. Text wiederhergestellt. — Hardeland, Gesch. der speziellen Seelensorge in der vorreformatorischen Kirche u. der Kirche der Reformation. — Staudinger, Das Sittengesetz. — Gorgias, p. Gercke. — Luft, Studien zu den aeltesten german. Alphabeten. — Renan et Berthelot, Corresp. — Pfatt, Ueber den rechtlichen Schutz des wirthchaftlich Schwächeren in der röm. Kaisergesetzgebung. — Ketterer, Karl der Grosse u. die Kirche (soigné et profond). — Grabinski, Le comte Arese. — Hann, Handbuch der Klimatologie. — Doren, Entwickl. u. Organisation der Florentiner Zünfte im XIII u. XIX Jahrh. (bon). — Petroni, La funzione della dote romana. — Wischer, Das Schöne u. die Kunst, 2e éd.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre : Korzon, Jean Sobieski avant son avènement au trône. — Winiarz, Sur le régime des biens entre époux en Pologne au moyen âge.

Rivista storica del risorgimento italiano, 4e fasc. du 3e vol. : G. Gadda, Ricordi del 1866. — G. Sforza, Il Sabatino e il Popolano, Giornali fiorentini del 1847-9. — A. Lumbroso, Il generale Tud. Lechi da Brescia. — A. Neri, Un aneddoto dell'esilio di Mariano d'Ayala.

Museum, n° 10 : Vittenry Tegenstrijdigheden in de taalkunde (Warren). — Schweizer, Gramm. der pergamen. Inschriften (Hesseling). — Hartman, De emblematis in Platonis textu obviis (Leignes Bakhoven). — Dittmar, Studies zur latein. Moduslehre (Poutsma). — Caesaris comm. rec. Kübler, III, 2 (Van Wageningen). — Negelein, zur Sprachgesch. des Veda (Uhlenbeck). — Menne, Der Einfluss der deutschen Literatur auf die niederl. (Kalff). — Koegel, Gesch. der deutschen Liter. I, 2 (Symons). — Müller, Nordische Altertumskunde, übers. Jiriczek II, 1-4 (Pleyte). — Langlois et Seignobos, Introd. aux études historiques (Bussemaker). — Liesegang, Niederrheinisches Städtewesen (Gratama). — Schoengen, Die Schule von Zwolle, I (Van Slee). — Canisii epist. et acta, p. Braunsberger (Brom). — Cicero, Pro Milone, p. J. Wagener et A. Wagener (Van Oppen).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 52 Trente-deuxième année 26 DÉCEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, 10 décembre 1898 : Bismarck, the man and the statesman, being the reflections and reminiscences of Bismarck, translated from the German. — The works of Lord Byron, Letters and journals, II, p. PROTHERO. — LUCAS, Charles Lamb and the Lloyds. — Literature in 1898, a retrospect. — Maurice Hewlett.

The Athenaeum, n° 374 : Lord SELBORNE, Memorials, II, personal and political, 1865-1895. — GROOME, Gipsy folk-tales. — BULLOCK HALL, The Romans on the Riviera and the Rhone. — E. V. LUCAS, Charles Lamb and the Lloyds. — Andrew LANG, The companions of Pickle; ROSE, Historical notes or essays on the 15 and 45. — DEVILLE, Partage de l'Afrique — D. Rossetti's fragments (W. M. Rossetti). — Mrs Edward Fitzgerald (Ainger). — Count Michael TYSKIEWICZ, Memories of an old collector.

Literarisches Centralblatt, n° 49 : MERX, Die vier kanonischen Evangelien. — CUNNINGHAM, An essay on Western civilisation in its economic aspects (cf. *Revue*, n° 31). — Miscellanea di storia italiana, III, 4. — BRUCHMÜLLER, Beiträge zur Gesch. der Univ. Leipzig. u. Wittenberg. — KATSCH, Die Entstehung u. der wahre Endzweck der Freimaurerei (malgré ses défauts, offre beaucoup de choses intéressantes et l'histoire des rose-croix, puisée aux sources, est une contribution importante à l'histoire de la culture du XVII[e] siècle). — DRYGALSKI, Grönland-Expedition. — GELZER, HILGENFELD, CUNTZ, Patrum Nicaenorum nomina latine, graece, coptice, syriace, arabice, armeniace. — LE BRETON, Quelques observations sur l'Aulularia de Plaute (superficiel). — ULLRICH, Robinson und Robinsonaden, Bibliographie, Geschichte, Kritik, ein Beitrag zur vergleich. Litteraturgesch. im besonderen zur Gesch. des Romans u. zur Gesch. der Jugendliteratur. I. Bibliographie. — Griech. Epigramme u. andere kleinere Dichtungen in deutschen Uebersetzungen. des XVI u. XVII Jahrh. p. RUBENSOHN (« petit vaisseau lourdement chargé »). — Lichtenberg's Briefe an Dieterich, 1779-1798, p. GRISEBACH. — OTTE, Archäologischer Katechismus, 3[e] ed.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49 : RIEDEL, Die Auslegung des Hohenliedes in der jüdischen Gemeinde u. der griech. Kirche (soigné) — KARL, Johanneische Studien, I, der erste Johannesbrief — HÄNSELMANN, Das erste Jahrhundert der Waisenhausschule in Braunschweig (fait avec très grand soin) — GRASSAUER, Generalkatalog der laufenden periodischen Druckschriften an den oesterr. Universitäts = und Studienbibliotheken — BRÖNNLE, Die Kommentatoren des Ibn Ishak und ihre Scholien — KLEMENT, Arion, mytholog. Untersuchungen (sujet malheureux traité avec sérieux et énergie, n'aboutissant qu'à des résultats qu'on ne peut voir sans frémissement). — FISCH, Eine Wanderung nach den Trümmern von Ostia (bon travail d'ensemble). — S. MÜNZ, Gregorovius u. seine Briefe an Gräfin Lovatelli (sera le bienvenu) — NASSEN, Neue Heine-Funde; BUCHHEIM, Heines Lieder u. Gedichte, selected and arranged with notes and a literary introduction — OELSNER, Dante in Frankreich bis zum Ende des XVIII Jahrhunderts (belle et attachante étude) — Boos, Gesch. der Stadt Worms, II (cf *Revue*, n° 17). — PFISTER, Aus dem Lager der Verbündeten 1814 u. 1815 (cf. *Revue*, n° 28). — CHOUBLIER, La question d'Orient depuis le traité de Berlin (contribution très distinguée) — H. BECKER, Gœthe als Geograph — APOSTOL, Das Artjel — LESUEUR, La condition légale des étrangers et particulièrement des Allemands en France — BOEHLAU, Aus ionischen und italischen Nekropolen (avance notre connaissance de l'ancien art grec).

Librairie HACHETTE et Cie, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

HISTOIRE DE L'ART DANS L'ANTIQUITÉ

PHÉNICIE — ÉGYPTE — ASSYRIE
JUDÉE — ASIE MINEURE — PERSE — GRÈCE

PAR GEORGES PERROT

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

ET CHARLES CHIPIEZ

ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT

TOME VII

La Grèce de l'Épopée -- La Grèce Archaïque
(LE TEMPLE)

Un volume in-8 jésus, contenant 50 planches et 300 gravures, dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques.

Broché................ 30 fr. | Relié.................. 37 fr.

EN VENTE :

Tome Ier. *L'Égypte*. 1 vol. avec 5 planches en couleurs, 9 planches en noir et 616 gravures dans le texte.

Tome II. — *Chaldée et Assyrie*. 1 vol. avec 4 planches en couleurs, 11 planches en noir et 452 gravures dans le texte.

Tome III. — *Phénicie, Cypre*. 1 vol. avec 4 planches en couleurs, 1 planche en noir et 634 gravures dans le texte.

Tome IV. — *Judée, Sardaigne, Syrie, Cappadoce*. 1 vol. avec 8 planches en noir et 394 gravures dans le texte.

Tome V. — *Phrygie, Lydie et Carie, Lycie, Perse*. 1 vol. avec 8 planches en noir et 500 gravures dans le texte.

Tome VI. — *La Grèce primitive : l'art mycénien*. 1 vol. avec 12 planches en noir, planches en couleurs et 400 gravures dans le texte.

Prix de chaque volume, broché........................ 30 fr.
Relié richement avec fers spéciaux, tranches dorées.... 37 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 53 Trente-deuxième année 31 DÉCEMBRE 1898

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, 17 décembre 1898 : Fowke, The Bayeux tapestry. — The life and letters of Lewis Carroll. — Sayce, Early Israel and the surrounding nations. — Newman Hall, An autobiography. — Whitten, London in song. — Eleanor Hull, The Cuchullin Saga in Irish literature. — Worcester, The Philippine islands. — Gomme, Traditional Games, II. — Krausse, China in decay. — English lyrics from Spenser to Milton p. Dennis. — Gregorovius, The emperor Hadrian. — Early Stevensoniana.

The Athenaeum, n° 3712 : Wilmot, Life of vice-admiral Edmund, lord Lyons. — Crawford, Ave Roma immortalis, studies from the Chronicles of Rome. — Sir J. H. Ramsay, The foundations of England, 55-1154. — Collingwood, Lewis Carroll. — Swift's church pamphlets (Aitken).

Literarisches Centralblatt, n° 47 (numéro reçu en retard ; cf. l'analyse des deux numéros suivants dans nos nos 51 et 52) : Giesebrecht, Die Berufsbegabung der alttestam. Propheten. — Veteris Testamenti prophetarum interpretatio istrocroatica sæculi XVI p. Jagic. — Rülf, Wissenschaft der Geisteseinheit. — Willmann, Gesch. des Idealismus, III, der Idealismus der Neuzeit. — Mercier, Les origines de la psychologie contemporaine. — Prosopographia imperii Romani saec. I, II, III. Pars. 3, p. Rohden et Dessau. — Urkundenbuch zur Gesch. der Deutschen in Siebenbürgen, p. Zimmermann, Werner, u. G. Müller, II, 1342-1390. — Kalkoff, Wimpfeling u. die Erhaltung der katholischen Kirche in Schlettstadt (instructif). — Hans Schulz, Wallenstein u. die Zeit des dreissigjährigen Krieges (tableau bien réussi dans l'ensemble). — Kölle, Die Vermögenssteuer der Reichsstadt Ulm 1709-1802. — Oumara du Yémen, sa vie et son œuvre, p. H. Derenbourg, tome I, autobiographie et récits sur les vizirs d'Egypte, choix de poésies (digne pendant à l'intéressante biographie d'Ousama). — Athena, périodique. — Hodermann, Unsere Armeesprache im Dienste der Cäsar-Uebersetzung. — Lefranc, Les idées religieuses de Marguerite de Navarre (remarquable ; cf. *Revue*, n° 42). — Krüger, Schwierigkeiten des Englischen, II. — Koegel, Gesch. der deutschen Literatur, I, 2 (beaucoup de bonnes choses). — Praetor, A classified index to the Serapeum. — Mickiewicz, Herr Thaddäus, übers. Lipiner.

— N° 50 : Resch, Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien, IV, V. — Novatian's Epistula de cibis judaicis, p. Landgraf und Weyman. — Frobenius, Die Weltanschauung der Naturvölker. — Schirrmacher, Drei unbekannte Streitschriften aus der Zeit des jülisch-clev. Erbfolgekriegs. — Krieg, Wilhelm von Doerring, preuss. Generalmajor. — Zwiedineck-Südenhorst, Deutsche Gesch. 1806-1871, I Die Zeit des Rheinbundes u. die Gründung des deutschen Bundes (toujours la même histoire, écrite ni bien ni mal, en un gros volume de 623 pages ; quand verrons-nous cesser ces entreprises de librairie ?). — Thoroddsen, Gesch. der isländ. Geographie (cf. *Revue*, n° 29). — Bronsart von Schellendorf und Strausse, Zebras und Elephanten. — Luxemburg, Die industrielle Entwicklung Polens. — König, Historisch-comparative Syntax der hebräischen Sprache (très méritoire, cf. *Revue*, n° 6). — Aeschyli Agamemnon p. Blaydes ; Blaydes, Adversaria in varios poetas graecos ac latinos (cf. *Revue*, n° 47). — Schenkl, Zur Kritik und Ueberlieferungsgeschichte des Grattius u. anderer latein. Dichter. — Becker, Der südfranzösische Sagenkreis u. seine Probleme (cf. *Revue*, n° 45). — D. Schmid, Congreve ; Dametz, Vanbrugh. — Wilmotte, Les Passions du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français. — Kroll, Antiker Aberglaube.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

a
P